P
1C
18

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/collectionintgra50mign

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GE FFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

67 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME CINQUANTIÈME,

CONTENANT LA DEUXIÈME PARTIE DES ŒUVRES ORATOIRES CHOISIES DE BALLET ET LES ŒUVRES COMPLÈTES DE SURIAN.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1855.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAS OTTAWA
BIBLIOTHECA UNIVERSITAS OTTAWA

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE CINQUANTIÈME VOLUME.

BALLET.

OEuvres oratoires choisies. (IIe partie.)
Panégyriques. *Col.* 9
Sujets divers. 331
Instructions sur la pénitence du Carême. 455
Instructions sur le Jubilé. 557

SURIAN.

Notice sur le P. Surian. 611
OEuvres complètes.
Petit Carême. 617
Carême. 687
Mystères et fêtes. 1125
Sermon sur le Jugement dernier. 1225

BX
1756
.A2M5
1844
v.50

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

ŒUVRES ORATOIRES

CHOISIES

DE FRANÇOIS BALLET.

DEUXIEME PARTIE.

PANÉGYRIQUES.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE.

Je prie le Père des lumières de toucher les cœurs de ceux qui liront ces *Panégyriques*, et de leur faire la grâce d'imiter ces héros de la religion, que j'expose à leur piété et à leur vénération. Il ne faut pas séparer ce qu'il y a de merveilleux dans les saints, les miracles, les prophéties, les extases et toutes les voies extraordinaires et mystérieuses, par lesquelles il a plu à Dieu de conduire certains élus.

..... Il est étonnant que nous espérions la même félicité dont jouissent les saints, et que nous ne soyons que de stériles admirateurs de leurs vertus, que nous les regardions comme des hommes extraordinaires, qui possèdent un royaume qui ne nous est pas destiné; ou que nous soyons assez insensés pour espérer l'obtenir, sans marcher dans la route qu'ils nous ont tracée. L'admiration est cependant ce à quoi se bornent les chrétiens de nos jours, lorsqu'ils lisent les actions des saints dans les annales de l'Eglise, ou qu'ils entendent leurs éloges dans la chaire de vérité.

Ce n'est pas là le but que s'est proposé l'Eglise dans tous les siècles, en rappelant à ses enfants les vertus des saints.

Quand l'Ecclésiastique loue les héros de la Synagogue, qu'il relève avec tant de magnificence leurs actions admirables, il les propose pour modèles.

Saint Paul, dans le onzième chapitre de son *Epître aux Hébreux*, rappelle aussi leur foi, leur obéissance, leur détachement comme des exemples qui doivent animer tous les chrétiens.

Si, dans les premiers siècles de l'Eglise, les saints docteurs, ces grands évêques, assemblaient les fidèles les jours consacrés à la mémoire des martyrs; s'ils ne manquaient jamais, ces jours-là, de faire leurs éloges, ils avaient soin d'exciter les peuples qui les écoutaient à marcher sur leurs traces; et saint Chrysostome, dans les Panégyriques qu'il prononçait, allait jusqu'à dire, ou qu'il ne fallait pas louer les saints, ou qu'il fallait les imiter : *Aut imitari debet si laudat, aut laudare non debet si imitari detrectat.*

Saint Augustin dit (Lib. *Contra Faustum*, cap. 21) qu'on ne célèbre dans l'Eglise la mémoire des saints avec pompe, qu'on ne prononce leurs éloges dans ces grandes solennités que pour porter les fidèles à les imiter : *Ad excitandam imitationem.*

Heureux si les éloges des plus grands héros de la religion que je présente au public peuvent porter mes lecteurs à les imiter; et si, sans faire attention à l'auteur qui ne trouve en lui que des sujets de gémir et de craindre, ils se fixent à ce qu'ont fait ces amis de Dieu, qui sont arrivés heureusement au port, et pour lesquels il n'y a plus de passions à combattre, d'obstacles à surmonter, d'écueils à éviter, de chutes à appréhender. Ils trouveront dans ces deux volumes de grands exemples de foi, de soumission, de charité, de détachement, de chasteté, de pénitence, d'humilité, qu'ils peuvent imiter selon l'état où la divine Providence les a placés. Et ils se contenteront d'admirer les merveilles des thaumaturges, les travaux des hommes apostoliques, les combats de ces grands évêques dans les règnes de l'hérésie, les austérités surprenantes que plusieurs ont pratiquées. Dieu distribue ses dons comme il lui plaît : *Dividens singulis prout vult.* (I *Cor.*, XII.)

Si l'on considère ces héros chrétiens, que j'ai loués dans l'assemblée des fidèles, on verra que ces louanges sont fondées; car ce sont des saints et des saintes reconnus par l'Eglise romaine, qui font sa gloire, sa joie et sa couronne.

Ne louez personne, dit l'Esprit-Saint, avant sa mort : *Ante mortem ne laudes hominem* (*Eccli.*, XI.)

Je remarque trois choses qui doivent nous empêcher de louer les vivants.

La première parce que les louanges peuvent amollir les plus justes.

C'est à cette occasion que saint Augustin dit que les louanges des hommes sont de grandes tentations pour ceux à qui on les donne. On est exposé à un grand danger, quand on s'entend louer et applaudir; et je crois qu'il y en a qui ont assez de religion pour ne point s'abattre sous le poids des afflictions, et qui n'ont peut-être pas la force de résister aux applaudissements et aux louanges : *Laus hominum periculosissima tentatio.* (S. Aug., libro X.)

La seconde, parce que cette vie étant une milice continuelle, comme parle l'Ecriture, l'homme marchant à travers les écueils, étant toujours exposé aux embuches et aux artifices de ses ennemis, il faut attendre qu'il soit sorti du combat, qu'il ait remporté une victoire complète, et triomphé de ses ennemis pour toujours, pour le louer avec sûreté : ceux mêmes qui vivent bien ont encore, dit saint Grégoire (lib. VI *Moral.*), sujet de craindre et de s'alarmer : *Cum bene vivitur valde timendum est.*

La troisième, c'est que nous pourrions quelquefois louer des actions que Dieu désapprouve; n'est-ce pas ce qui arrive souvent dans les louanges que l'on prodigue tous les jours aux savants, aux grands, aux personnes en place? C'est une coutume de louer les mortels élevés au-dessus des autres, et de leur supposer des talents que leurs dignités exigent. Mais, dit saint Augustin (lib. III *De civ. Dei*), qu'on fasse tomber ces voiles séduisants, que la main officieuse des adulateurs a jetés sur leurs actions; que l'on fasse disparaître ces ombres qu'ils ont répandues sur leurs faiblesses; qu'on renverse ces trophées de l'adulation et de la vaine gloire : *Fallacia tegmina et vanæ laudis et gloriæ auferantur;* et on verra paraître à la place des vertus que les orateurs leur ont prêtées, les misères des pécheurs cachées sous les dehors de la grandeur, de la science et de la valeur : *Et apparebunt miseriæ peccatorum.*

Il n'en est pas de même de ceux qui sont arrivés au terme, qui ont obtenu la couronne immortelle. Nous les louons après que Dieu a manifesté leur sainteté. Nous nous rappelons avec joie leurs vertus, mais nous en rapportons toute la gloire à la grâce de Jésus-Christ, qui les a sanctifiés, et qui les a fait triompher du monde : *In laudem gloriæ gratiæ.* (*Ephes.*, I.)

Pour louer sans craindre, il faut, dit saint Augustin (*in Psalm.*), que Dieu soit le principe de nos louanges : *Securitas laudis in laude Dei est.* Le panégyriste, l'orateur est en sûreté quand il loue Dieu dans ses saints, qu'il ne relève point leurs vertus sans relever la grâce qui les a fait pratiquer : *Laudator securus est.* Il ne craint point de publier, dans la chaire de vérité, les vertus les plus éminentes, les actions les plus héroïques, les miracles les plus éclatants, les voies les plus extraordinaires et les plus mystérieuses, parce qu'il montre toujours son héros dans les mains de Dieu, qui agit en lui et avec lui : *non timet.* Il ne rougit pas de rappeler les faiblesses de celui qu'il loue, quand il en a eu. C'est pour lui un sujet de faire rendre hommage à la magnificence de la grâce : *nec de laudato erubescat.*

Les orateurs profanes craignent, sont embarrassés quand ils ont des discours à prononcer à la louange de ces hommes qui souillent leur naissance, leurs places, leurs talents et toutes les vertus politiques par de grands vices. Ils sont souvent démentis par ceux qui les écoutent, et si l'on admire en eux la pureté du langage, la fécondité de l'imagination, les agréments et la majesté de l'éloquence; on censure secrètement l'adulation qui règne dons leur pièce et le coupable encens qu'ils offrent au vice des grands.

Pour nous, ministres de Jésus-Christ, en louant les saints dans la chaire de vérité, nous louons des hommes dont l'Eglise a constaté la gloire et l'héroïcité de leurs vertus. Ne louez, dit saint Bernard (sermone 5 *in festis sanctorum*), que les vertus de ceux dont les triomphes sont certains : *Illorum lauda virtutem quorum certa est victoria.*

Or, c'est l'Eglise romaine qui annonce le bonheur de ceux dont nous faisons l'éloge. Elle seule a ce droit; c'est après qu'elle a parlé, qu'elle a permis leur culte, que nous nous assemblons chaque année, et que, dans la pompe des divins offices, et à la face des saints autels, nous prononçons leurs éloges. Alors l'orateur parle avec confiance, ce sont les triomphes de la grâce qu'il raconte en racontant la victoire certaine qu'ils ont remportée sur le monde : *Laudator securus est.*

On voit par tous ces exemples, que la coutume de louer les saints dans l'assemblée des fidèles; de célébrer avec pompe des fêtes pour honorer leurs triomphes, est très-ancienne. Aussi je ne saurais approuver le sentiment de ceux qui voudraient qu'on ne fît jamais de panégyriques : qui décrient l'éloquence avec laquelle on s'efforce de raconter les merveilleuses actions des héros de notre sainte religion; qui se chargent de prêcher ces jours de solennité, et qui débitent des discours où le héros dont on célèbre la mémoire, n'est pour rien.

J'ai pour moi tous les plus grands docteurs de l'Eglise, qui ne manquaient jamais de rendre ce tribut annuel de louanges, les jours marqués dans l'année pour honorer la mémoire des martyrs. Il n'y a qu'à lire les discours de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Chrysostome, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Grégoire pape, de saint Bernard, pour en être convaincu.

Je ne parle point de saint Grégoire de Tours, on sait qu'il a consacré sa plume à écrire les actions des martyrs et des confesseurs : qu'il n'a laissé échapper aucune de

leurs vertus, ni aucuns de leurs miracles; qu'on ferait plusieurs volumes de tout ce qu'il a dit des merveilles qui s'opéraient à leurs tombeaux.

N'ai-je pas aussi, pour autoriser mon sentiment, la conduite de l'Eglise, toujours sage et toujours animée de l'esprit de son divin Epoux?

Dans les jours consacrés à la mémoire des saints, ne s'occupe-t-elle pas de leurs vertus? Ne fait-elle pas lire à ses ministres leurs actions admirables? N'a-t-elle pas composé des offices propres qui les caractérisent autant qu'elle peut? Ne fait-elle pas retentir les saints temples des hymnes qu'elle chante à leur gloire? Pourquoi les orateurs chrétiens négligeraient-ils de raconter au peuple, religieusement assemblé dans ces saints jours, les vertus de ces hommes admirables?

Il est vrai que ces discours ne se prêchent pas aussi souvent que les sermons de morale; qu'il faut des talents particuliers, beaucoup plus d'imagination, d'élévation; mais ceux qui s'en chargent doivent sonder leurs dispositions. Un grand ordre s'attend à entendre louer son patriarche; et les fidèles, que la solennité a rassemblés, sont étonnés, quand ils n'entendent point parler du saint qu'ils viennent invoquer.

Que ce soit par un certain sentiment particulier; que ce soit pour éviter le travail, il est certain qu'on a trop négligé les panégyriques.

Plusieurs accusent les panégyristes de faire valoir des faits dépourvus d'authenticité, et portent l'audace jusqu'à dire, qu'on ne saurait faire un panégyrique sans souiller la chaire de vérité par de pieux mensonges. Calomnie et satire sacrilége, que je suis obligé de venger dans cette Préface pour la gloire de la religion, l'honneur de l'Eglise qui nous honore de sa mission, et la sainteté du ministère sacré que nous exerçons.

Lorsque j'ai composé tous les panégyriques que je donne au public, j'ai presque toujours suivi M. Baillet, ce savant critique. Et pour les faits extraordinaires qu'il lui a plu de révoquer en doute, ou qu'il raconte d'une manière vague, en se servant toujours de cette expression : *on dit*, je ne les ai fait valoir, que parce que je les ai trouvés solidement approuvés par l'Eglise romaine; c'est en conséquence d'une autorité si respectable, que je les ai annoncés aux fidèles; je les regarde comme des faits graves qui ne regardent pas la foi, mais qui sont revêtus d'une autorité légitime et respectable.

Ainsi, dans l'éloge de l'ordre de Notre-Dame de la Merci, j'admets la révélation faite à saint Pierre Nolasque, à saint Raymond de Pennafort, à Jacques Ier, roi d'Aragon; dans celui de Notre-Dame du Mont-Carmel, la révélation faite à saint Simon Stoch; dans saint François d'Assise, la révélation faite à ce saint patriarche, et ses glorieux stigmates; dans l'éloge de sainte Claire, la défaite miraculeuse des Sarrasins.

Voilà des faits dont les critiques veulent douter, mais je les trouve approuvés par les souverains pontifes. Je ne vois pas que les légendaires les plus exacts les aient rejetés, lorsqu'ils ont ôté des légendes beaucoup de faits qui n'étaient pas assez graves pour notre sainte religion, qui n'étaient pas puisés dans des sources pures, ou qui sentaient trop le goût de certains siècles pour les pieuses fictions.

Or, dès que ces faits sont déclarés authentiques par les souverains pontifes, et admis dans les actes de la canonisation des saints dont je fais l'éloge, je suis fondé à les faire valoir dans les chaires chrétiennes.

Comme dans le panégyrique de saint François d'Assise, au sujet de ses stigmates, je fais un portrait de Bayle, qui n'a pas épargné dans ses sacriléges plaisanteries ce digne imitateur de la pauvreté de Jésus-Christ, les lecteurs chrétiens et équitables ne seront pas surpris, si je dis ici qu'on ne peut lire et entendre ses blasphèmes sans horreurs, ni qu'il y a un aveuglement pitoyable dans tous les discours de ces personnes qui louent son dictionnaire comme un ouvrage admirable, et qui le font passer pour le génie le plus juste et le plus brillant qui ait jamais paru.

Je ne m'arrêterai pas à prouver qu'il est rempli de contradictions, de fàussetés, et qu'il ne faut qu'avoir lu l'histoire des conciles, avoir une teinture des hérésiarques et des dogmes qu'ils ont débités, pour être persuadé qu'il fait briller son esprit aux dépens de la vérité et de la saine doctrine dont il se joue, et dont il ignore les principes. Des personnes sans études et sans piété peuvent lire son ouvrage avec goût. Des articles courts, remplis de pointes, de saillies, de réflexions indécentes, peuvent amuser jusqu'au sexe même; mais je serais étonné qu'un homme qui fait profession d'une vraie piété, lui prodiguât son encens.

Jamais ceux qui savent l'histoire de l'Eglise, n'ont manqué de respect pour l'Eglise romaine, qui est la mère et la maîtresse de toutes les autres. C'est sur ce principe que nous regardons comme des faits graves et dignes d'être proposés à l'admiration et à la piété des fidèles, certaines actions extraordinaires des saints qu'elle a canonisés; certaines faveurs singulières qu'ils ont reçues du ciel. Mais cette Eglise romaine, si chère à tous les catholiques, comment Bayle en parle-t-il? Ce n'est pas un protestant furieux qui se déchaîne, je n'en serais pas étonné; c'est un bouffon, qui sacrifie à un bon mot la décence et ce qu'il y a de plus saint.

Je ne suis pas étonné que les partisans d'un tel ouvrage tournent en ridicule certains faits extraordinaires que l'Eglise romaine a constatés.

Nous ne devons pas non plus nous attendre que ceux qui lisent les scandaleux ouvrages de cet impie, aient du respect pour les saints reconnus par l'Eglise romaine, dont il parle avec toute l'indécence possible.

Que ne dit-il pas de saint François d'Assise, de saint Bernard, de saint Louis, de

sainte Blanche sa mère, invoquée dans plusieurs Eglises?

Il n'est pas étonnant que ceux qui se déclarent pour un ouvrage aussi impie et aussi séduisant, n'ayant point de respect pour ces saints, se moquent aussi des éloges que nous leur donnons dans les chaires de vérité; mais il est encore plus étonnant, que cet ouvrage fasse les délices d'une infinité de chrétiens, et qu'ils ne rougissent point de nous citer avec complaisance les sacriléges saillies d'un auteur si méprisable.

Je ne crois pas non plus qu'ils aient beaucoup de respect pour les dévotions que j'inspire aux fidèles pour la mère de Dieu, dans les discours sur la fête du Mont-Carmel, et sur celle de la Merci. Bayle n'en parle pas en protestant, mais en nestorien et en arien.

On honore cependant cet homme du glorieux titre d'auteur judicieux, impartial, admirable. Qu'on le lise après cela sans scrupule, et qu'on tourne en ridicule nos dévotions en l'honneur de Marie, je ne serai pas étonné. Ce sont de tels lecteurs qui peuvent révoquer en doute et traiter de fables les actions extraordinaires et les faveurs singulières que je raconte dans plusieurs panégyriques que je donne aujourd'hui; et je crois qu'ils ne méritent pas d'attention

A l'égard du style des panégyriques, je dirai, quoique je n'aie pas d'intérêt à prendre le parti de l'éloquence, qu'il est nécessaire de s'élever, autant qu'on en est capable, dans ces sortes de discours; qu'il faut employer les beautés de l'art, les ornements de l'éloquence, les grâces de la parole, les images brillantes, les comparaisons ingénieuses, sans perdre rien du zèle apostolique.

Je dirai qu'il faut y semer des réflexions pieuses, des traits de morale qui touchent et instruisent les auditeurs, et que le saint qu'on loue serve de modèle, sans cesser d'épuiser l'admiration.

Je dirai qu'il faut qu'un panégyrique soit rempli de faits, et de ceux qui sont les plus intéressants dans la vie de son héros: qu'on doit tellement le caractériser, qu'on n'en puisse appliquer aucun lambeau à un autre.

Si on ne trouve point tout cela dans ceux que je donne au public, qu'on s'en prenne à mon insuffisance, qui n'a pu mettre en pratique les préceptes que je crois nécessaires pour faire un bon panégyrique. Je serai bien récompensé, s'ils portent quelques âmes à imiter les saints dans les vertus communes du christianisme. C'est à Dieu seul qu'il appartient de bénir nos travaux.

PANÉGYRIQUE Ier

NOTRE-DAME DE LA MERCI,

Prononcé le jour de sa fête, dans l'église des RR. PP. de l'ordre de la Merci, à Paris, le 2 août 1738.

Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus. (*Psal.* XCV.)

La sainteté et la magnificence brillent dans son sanctuaire.

L'Esprit-Saint emploie ces expressions pompeuses et magnifiques, pour célébrer la grandeur du temple de Jérusalem. Le saint roi d'Israël, honteux d'habiter une maison de cèdre, pendant que l'arche du Seigneur, errante dans les déserts, était placée sous des tentes, forme le grand projet d'élever un sanctuaire à l'Eternel. Salomon qui a étonné l'univers par sa sagesse aussi bien que par sa chute, eut la gloire d'exécuter les pieux desseins de son père: alors parut un temple qui fit l'admiration de l'univers, l'honneur du peuple de Dieu, et la consolation des vrais Israélites.

On y voit briller la sainteté et la magnificence; la majesté qui y résidait, saisissait de respect les Lévites mêmes: les nations incirconcises, les empires les plus florissants, les villes les plus opulentes, admiraient ses beautés et ses richesses: ainsi s'accomplit ce que David avait prédit du fameux temple de Jérusalem: la sainteté et la magnificence le rendirent fameux chez toutes les nations: *Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus.*

Je vous ai déjà, Messieurs, développé mon dessein: des traits moins pompeux, moins magnifiques, ne vous auraient pas représenté dignement l'ordre de Notre-Dame de la Merci, dont j'entreprends de publier aujourd'hui la grandeur, et de vous raconter les merveilles: la sainteté et la magnificence présidèrent à son berceau; la sainteté et la magnificence lui ont fait faire des progrès rapides, la sainteté et la magnificence le feront subsister avec éclat jusque dans les derniers siècles du monde.

Je ne manquerai jamais de respect, messieurs, pour ces ordres florissants dans l'Eglise: ce ne sont point leurs domaines que j'admire, quoiqu'ils égalent presque ceux de certains souverains, mais ce sont les vertus et les talents, qui les ont toujours rendus précieux à l'Eglise et à la république des lettres. Or, malgré tout l'honneur qui est dû à ces grands ordres, et que je serais fâché de leur ravir; il faut avouer que l'ordre de la Merci a des caractères de grandeur et de magnificence qui ne conviennent qu'à lui seul; lui seul mérite ces titres pompeux, dont parle le prophète; jugez-en, Messieurs: des chrétiens dans les fers, sous la domination du Maure et du Sarrazin; Marie, la mère de Dieu, qui, du haut de sa gloire, jette de tendres regards sur ces captifs abandonnés, et forme le grand projet de les délivrer; des hommes éminents en piété et en science, choisis pour être les premiers rédempteurs; des rois qui offrent leurs palais et leurs trésors pour élever les premiers hospices; une noblesse brave et accoutumée à manier l'épée, qui se joint aux zélés religieux de l'ordre naissant, pour livrer les premiers combats et négocier

les premières rédemptions : des peuples qui s'épuisent en libéralités.

Telles sont, Messieurs, les merveilles que je viens publier aujourd'hui ; elles vont entrer dans le plan de l'éloge que je consacre à l'ordre de Notre-Dame de la Merci : en voici le dessein.

Je considère deux choses dans l'ordre de la Merci, le projet et l'exécution.

La plus haute sainteté a formé le projet, la charité la plus magnifique l'a exécuté : la sainteté a présidé à l'établissement de l'ordre de la Merci, la charité a soutenu l'ordre de la Merci : sainteté du côté de ceux qui l'ont établi, magnificence du côté de ceux qui l'ont secouru : *sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus.*

Ne soyez pas, Messieurs, de stériles admirateurs de toutes ces merveilles : que ce qui a touché Marie dans la gloire qui l'environne, ne soit pas une peinture indifférente; nos frères, dans une longue et dure captivité, doivent trouver une place dans vos cœurs : vous pouvez contribuer à leur liberté, et avoir la gloire d'être comptés parmi leurs libérateurs. Heureux si je puis aujourd'hui vous toucher en leur faveur, et vous porter à coopérer à leur rédemption!

Et vous, Vierge sainte, puissante protectrice des chrétiens qui gémissent sous la pesanteur de leurs fers dans ces empires barbares : *auxilium christianorum*, obtenez-moi cette onction qui touche et persuade : c'est l'esprit saint qui la donne : nous la lui demandons par votre intercession. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a des établissements fameux dans le monde qui attirent nos regards et méritent notre admiration ; mais la politique y a présidé. Ce sont des hommes puissants qui en ont jeté les premiers fondements, qui les ont dotés : ils avaient en vue la beauté et le repos de la république. Il y a des établissements qui méritent notre vénération ; la piété y a présidé : ce sont des hommes pénitents, des héros de l'Evangile, qui marchaient sur les traces de Jésus-Christ, qui se déroba ent au monde et se cachaient dans les solitudes et les saintes horreurs des déserts ; ils craignaient les appas du monde, ils redoutaient ses combats, et ils formaient des sociétés d'âmes timides qui conservaient à l'écart l'innocence qu'elles auraient peut-être perdue dans le séjour des mondains ; les premiers méritent nos éloges et font la gloire de la monarchie, les seconds méritent notre vénération et font la consolation de l'Eglise. Mais sans ravir, Messieurs, la gloire des uns et des autres, j'ose élever l'ordre de la Merci au-dessus de tous ces établissements. Je vois éclater la plus haute sainteté dans son institution, dans ses premiers fondateurs, dans ses motifs ; je vois des traits singuliers qui distinguent cet ordre : il ne s'agit que de les examiner, pour vous prouver sa grandeur.

Consultons l'histoire fidèle, Messieurs, que d'objets merveilleux n'offre-t-elle pas à notre piété!

C'est la mère de Dieu qui a formé ce grand projet de charité : c'est à des hommes éminents en sainteté, qu'elle a confié ce grand projet de charité : ce sont des membres de Jésus-Christ souffrant, qu'elle a en vue dans ce grand projet de charité. Ai-je eu tort, Messieurs, d'avancer que la plus haute sainteté avait présidé à l'établissement de l'ordre de la Merci? *Sanctimonia in sanctificatione ejus.*

Oui, Messieurs, le grand projet de la rédemption des captifs a été formé dans le ciel ; c'est dans ce séjour de gloire où la charité va se consommer, où tout est parfait, qu'il prend son origine. Marie, du sein de cette gloire ravissante qui l'environne, de ce trône où elle règne avec tant de puissance, au milieu de cette félicité ineffable, que l'Eglise nous représente sous des images si magnifiques, jette de tendres regards sur les chrétiens qui sont sous la domination du barbare ; les maux et les dangers de leur captivité la touchent ; elle médite l'établissement d'un ordre destiné spécialement à négocier leur liberté, le plan en est tracé au pied du trône de son Fils et communiqué immédiatement à des hommes de miséricorde ; c'est dans le ciel qu'il prend naissance, et c'est la plus haute sainteté qui en jette les premiers fondements : *Sanctimonia in sanctificatione ejus.*

Quand je pense à ces ordres florissants dans l'Eglise, et qui l'embellissent d'une manière si admirable, je me représente ce songe mystérieux qu'eut Mardochée, ce juif fidèle. D'abord il aperçoit une petite source, *parvus fons* (*Esther*, X) : image naturelle de ces grands ordres, qui dans leur naissance étaient cachés, enveloppés dans un solitaire, un homme dérobé au monde ; c'est ainsi que les Benoît, les François d'Assise, les François de Paul, et tant d'autres ont paru seuls dans les solitudes. Leur humilité les dérobait au monde : ces petits grains de sénevé qui devaient produire des arbres si majestueux, étendre des branches si magnifiques ne paraissaient aux yeux des mondains que des objets inutiles à la société : *parvus fons.* Mais cette petite source devient aux yeux de Mardochée un grand fleuve : *crevit in fluvium.* (*Ibid.*) Voilà les progrès de ces ordres célèbres qui se sont étendus dans les royaumes et les empires les plus reculés.

Semblables à ces arbres mystérieux, dont je viens de parler, ils ont couvert de leur ombre une grande partie de la terre, ils ont servi de retraite aux saints, aux savants, aux grands du monde, aux monarques même, et ils ont fait une des plus belles portions de l'Eglise et de l'Etat.

Enfin ce fleuve est changé aux yeux de Mardochée en une lumière aussi brillante que le soleil : *Conversus in solem* (*Ibid.*) : figure de ces savants, de ces vastes génies qui ont brillé dans ces grands ordres, qui ont été les oracles de leur siècle, qui don-

naient des leçons dans les plus célèbres académies, qui ont fait honneur à la république des lettres, qui ont servi de rempart à la foi par la solidité de leurs écrits et la profondeur de leurs raisonnements : voilà la grandeur des ordres dont je parle et que je respecte singulièrement. A leur naissance, rien de plus simple en apparence, rien de plus obscur : *parvus fons.*

Toute leur grandeur future était cachée dans un seul homme. Un pénitent, un solitaire ignoré du monde; c'est dans l'horreur des déserts, dans l'épaisseur des forêts, que ces parfaits disciples du Sauveur traçaient le plan de ces fameuses sociétés. Dieu les a soutenus, multipliés, il n'appartient qu'à lui d'inspirer ces desseins; l'exécution et les succès sont son ouvrage; mais voici les traits éclatants qui distinguent l'ordre de la Merci de ceux que je viens de louer avec plaisir; il faut se transporter dans le ciel pour trouver son origine.

Les commencements des autres ordres sont cachés, obscurs; ceux de celui de la Merci sont grands, éclatants; ils reconnaissent des hommes de prodiges et de sainteté pour leurs instituteurs. L'ordre de la Merci doit son institution à Marie. Je ne manquerai jamais de respect pour les Benoît, les Bernard, les Dominique, les François d'Assise, les Bruno, ces anges du désert qui ont retracé aux yeux du monde toutes les merveilles de l'Egypte et de la Thébaïde. Mais Marie me paraîtra toujours infiniment au-dessus; je sais qu'elle possède avec plénitude ce qu'ils ne possédaient que par portion, et qu'il ne sera jamais permis de lui comparer ces saints fondateurs, puisque l'Eglise reconnaît qu'elle est placée au-dessus des anges mêmes. Voilà donc, Messieurs, la prérogative de l'ordre de la Merci, de trouver son origine dans le ciel, d'avoir la mère de Dieu pour institutrice; voilà la gloire des saints religieux qui ont fait la gloire de son berceau; voilà ce qui anime tant de dignes enfants à entreprendre les rédemptions les plus pénibles, et les plus dangereuses. Ils savent qu'ils marchent sous les ordres de la sainte Vierge, qu'ils exécutent le grand projet de charité qu'elle a formé dans le ciel et qu'elle a communiqué à des hommes éminents en sainteté; leur dévotion pour Marie et leur zèle pour la rédemption des captifs, annonceront toujours la grandeur de cet ordre dans l'Eglise.

Je sais, Messieurs, que quand on parle d'une révélation immédiate, il faut être délicat et exact, qu'il ne faut pas proposer aux fidèles, des fables, ni des fictions; que les faits qui ne sont pas puisés dans des sources pures, qui ne sont point revêtus de ce caractère d'authenticité que l'Eglise seule doit donner, ne doivent pas être annoncés par des prédicateurs de l'Evangile; mais je sais aussi que la merveille que je prêche aujourd'hui a pour elle des témoignages respectables qui doivent nous soumettre. Je ne m'y suis pas arrêté en orateur qui saisit des traits singuliers, pour faire briller son imagination dans des récits merveilleux; ce n'est point non plus par une dévotion indiscrète envers la sainte Vierge, que j'insiste sur ces traits singuliers, je sais qu'elle a horreur d'un culte superstitieux, que l'erreur et le mensonge ne se sont jamais trouvés dans ses vrais serviteurs, et que tout ce qui est contraire à la doctrine de son Fils et de son Eglise ne pourra jamais lui être agréable; je la prêche, Messieurs, parce que des histoires fidèles et respectables me la certifient, parce que des saints éminents en sainteté, des hommes de miracles l'ont annoncée; parce que l'Eglise, surtout, l'a autorisée, qu'elle se publie sous ses ordres, et que c'est à elle qu'il appartient de régler le culte des fidèles. Pourquoi, Messieurs, ces témoignages ne sont-ils d'aucun poids chez les hérétiques, chez les prétendus esprits forts, chez les mondains et les libertins? c'est qu'on n'a jamais vu ceux qui méprisent l'Eglise, honorer sincèrement la mère de Dieu. Tous les saints ont eu une piété tendre envers cette reine des anges, et tous ceux qui ont méprisé les pratiques de la piété, se sont érigés en censeurs du culte de Marie.

Jetons un voile, Messieurs, sur les écrits d'un Luther, d'un Calvin et de tous ceux qui ont marché sur leurs traces; épargnons-nous ces horreurs, fermons les oreilles à leurs blasphèmes. Nestorius et Julien l'Apostat n'en ont pas vomi de plus exécrables; ne rappelons pas à notre mémoire cette fureur qu'ils ont fait éclater contre son culte, les opprobres qu'ils se sont efforcés de répandre sur sa gloire, le ridicule qu'ils ont répandu sur ses prérogatives, la satisfaction avec laquelle ils ont supprimé les fêtes établies en son honneur. Je sais le cas qu'ils feraient de la merveille que je prêche, ils y trouveraient un style de roman et de fiction; fruits funestes de l'indépendance et de l'apostasie! Mais pourquoi, dans le sein même de l'Eglise, se trouve-t-il tant de critiques et de censeurs de la dévotion à Marie? Pourquoi ces beaux esprits qui les citent comme des oracles pour appuyer leurs sentiments; qui, dans des combats littéraires, lorsqu'il s'agit de fixer une époque, de soutenir un système, citent des auteurs contemporains, comme des preuves décisives, parlent-ils avec tant de mépris de l'Eglise qui déclare authentiques certaines merveilles, et des saints et savants personnages qui les ont annoncées, et qui en ont été les premiers dépositaires? C'est que la religion gêne, et on autorise les maximes du monde, en décriant les pratiques de piété : voilà le mystère.

Paraissez ici, hommes vénérables qui avez été les premiers dépositaires du grand projet de Marie pour la rédemption des captifs! Ces faveurs singulières de la mère de Dieu, sont les preuves de votre haute sainteté, c'est pour la récompenser qu'elle vous a choisis pour être ses coopérateurs dans l'établissement de l'ordre de la Merci.

C'est dans le XIIe siècle, Messieurs, que Dieu fit paraître ce prodige de sainteté, qui

devait présider après la sainte Vierge à l'établissement de cet ordre fameux; ce grand thaumaturge que Marie a honoré plusieurs fois de ses visites et auquel elle a confié immédiatement le grand projet de la rédemption des captifs, Pierre Nolasque, dont je ne saurais m'empêcher, Messieurs, de publier aujourd'hui la haute sainteté, puisqu'elle orna le berceau de l'ordre de la Merci d'une manière si admirable.

Que de traits singuliers et magnifiques se présentent ici à mon imagination ! Qu'ils sont grands et admirables ces hommes que Dieu choisit pour l'exécution de ses desseins ! Pierre Nolasque, par son rang, sa charité, sa foi, son zèle, sa sainteté, ses miracles, était devenu l'oracle de son siècle; on admirait ses vertus, on l'admirait lui-même. Homme habile et important, sa piété ne le rendit pas inutile; il montra qu'on pouvait servir Dieu et César; qu'on se sanctifie à la cour, quand le rang y appelle; qu'on peut être dans la retraite décemment, quand la grâce y conduit. Que Dieu appelle quelquefois des grands à la contemplation, et qu'il rend souvent ses saints utiles aux grands, pour le maniement des affaires. C'est sur ces principes, qu'il fut utile au roi d'Aragon : ce monarque l'employa dans les négociations les plus délicates, il s'en acquitta avec succès, il traita avec sagesse les intérêts des princes, et il montra tout à la fois l'habileté d'un ministre et la piété d'un chrétien.

Homme de miséricorde, ses libéralités étaient magnifiques. Avant même l'apparition de la sainte Vierge, il négociait la délivrance des captifs; il avait déjà brisé les fers de plus de trois mille chrétiens; c'est lui qui sollicitait les rois à garder les côtes, à livrer des combats aux Turcs, aux Maures, et aux Sarrazins; c'est sur ses pas que marche une noblesse guerrière, et que veut marcher aussi le grand saint Louis, cet incomparable monarque; c'est pour imiter les Paulin de Nole, les Traso, les Avite, qu'il s'offre à Valence pour la rançon de plusieurs captifs, qu'il se charge des fers dont il délivre ces misérables; sa captivité est le prix de leur liberté.

Homme de l'Eglise, jamais on ne vît un catholique plus sincère, dans des temps de schisme. Lorsque des princes puissants favorisaient l'hérésie, il montra la fermeté des Ambroise, des Athanase, des Chrysostome : les comtes de Toulouse et de Monfort ne le virent jamais à leur table, lorsqu'il y avait des hérétiques; il respectait leur rang, il détestait leur penchant pour les nouveautés, et l'hérésie albigeoise trouva en lui un ennemi aussi redoutable que le grand saint Dominique.

Homme de zèle, il fut apôtre comme saint Paul. Dans les fers, chargé de fers, il prêchait les barbares; ils ne le voyaient pas soupirer après sa liberté, mais ils le voyaient zélé pour leur salut; sa captivité devint glorieuse par ses conquêtes; les Maures, et les Sarrazins convertis, des lâches déserteurs de la foi prosternés à ses pieds, baignés de pleurs, et honteux de leur apostasie : voilà les succès de son zèle dans la captivité même, et les glorieux trophées érigés à son héroïque captivité.

Homme de miracles, Dieu annonça ce rédempteur des captifs, comme une grande nouvelle qui intéressait tous ceux qui gémissaient sous la puissance des infidèles. Le berceau du Sauveur de tous les hommes fût environné d'une lumière céleste. Une multitude d'esprits célestes qui faisaient retentir les airs de leurs chants mélodieux, annonçaient un règne paisible à ceux qui veillaient dans la Judée; les mêmes merveilles s'opérèrent au berceau de Nolasque, ce sauveur des chrétiens qui gémissaient dans les fers : une route éclatante s'ouvre à sa naissance, il y marcha toute sa vie, Messieurs, les prodiges l'accompagnaient, et je les passe sous silence, pour ne point m'écarter du grand sujet que je traite.

Tel est, Messieurs, le grand Pierre Nolasque, tel est celui que la sainte Vierge choisit pour présider à l'établissement de l'ordre de la Merci. Un homme orné de tant de vertus, devait donner du poids à cette grande entreprise; aussi Dieu met-il dans ceux qu'il choisit pour exécuter ses desseins, tous les dons nécessaires pour assurer les succès.

Il semble, Messieurs, que la sainte Vierge ait voulu, dans l'établissement de l'ordre de la Merci, ménager la délicatesse de certains génies, par le rang, l'habileté, la sagesse et la sainteté de ceux qui y présidèrent sur la terre ! Que leurs témoignages a de poids ! La critique la plus hardie et la plus téméraire doit plier sous une autorité si respectable.

Marie honore de son apparition deux saints et un grand roi, afin que ces trois grands personnages puissent rendre authentique cette merveille, et que ces témoins vénérables, soumis à l'Eglise, la fassent revêtir de l'autorité nécessaire. Pourrait-on, sans présomption, supposer de l'ignorance dans les lumières de l'Eglise? Des mensonges, et des artifices dans des saints du premier ordre; une inclination pour le merveilleux et les fables, dans un roi qui savait régner comme Jacques Ier, roi d'Aragon ? Non sans doute, Messieurs; or, ces trois illustres témoins ont été choisis par Marie pour publier et exécuter son grand projet pour la rédemption des captifs. Ce sont autant d'historiens fidèles qui racontent avec exactitude les merveilles qu'ils ont vues. Où sont les faits de l'histoire que nous ne puissions pas rejeter si nous rejetons ceux-ci ?

Jésus-Christ, dit saint Léon (*De transfiguratione*, cap. 3), conduisit trois de ses disciples sur le Thabor. Il laissa échapper quelques rayons de sa divinité; il exposa à leurs yeux le rapide spectacle d'une gloire ravissante, afin que le témoignage de ces trois apôtres publiât authentiquement sa grandeur; car s'il leur défendit de raconter ces merveilles avant sa mort, il leur permit de l'annoncer après sa résurrection; et comme le dit Jésus-Christ dans un autre endroit, le té-

moignage de deux ou trois personnes respectables par leur rang et leurs vertus, doit soumettre des esprits raisonnables : *In duobus, vel tribus testibus stat omne verbum.* (*Matth.*, XVIII.)

La mère de Dieu fait éclater cette sagesse, Messieurs, dans l'établissement de l'ordre de la Merci. Dans une même nuit Pierre Nolasque, destiné à jeter les premiers fondements de cet ordre, Raymond de Pennafort, ce directeur éclairé, qu'il avait choisi pour le conduire dans les routes du salut, et dont il suivait les sages conseils : Jacques Ier, roi d'Aragon, dont la protection était nécessaire dans le cours ordinaire pour l'exécution du grand projet, sont honorés de l'apparition de la sainte Vierge, entendent les mêmes choses, et reçoivent les mêmes ordres. Voilà des saints, et des majestés de la terre, qui attestent la révélation, et qui établissent, sous l'autorité du souverain pontife, un ordre destiné par état à la rédemption des captifs.

Je n'ignore pas, Messieurs, l'oracle prononcé dans l'Ecriture. Ne croyez pas à tout esprit : *Omni spiritui nolite credere.* (I *Joan.*, IV.) Je sais que dans la dévotion il s'est glissé beaucoup d'abus ; que des faits supposés, des histoires peu décentes, des pratiques contraires à la pureté de notre culte, ont souvent été mêlées par des auteurs crédules et peu soigneux dans les ouvrages de piété, et dans les annales de l'Eglise ; que des esprits bizarres, des imaginations creuses, ont voulu de temps en temps repaître les peuples de fables et de fictions. Mais je sais aussi jusqu'où a été l'attention des évêques, pour ne présenter aux fidèles que des faits authentiques, des objets édifiants. Tout ce qui ne porte point le caractère auguste de la vérité, tout ce qui n'est point puisé dans les sources pures de l'antiquité, tout ce qui n'est point reçu par le souverain pontife, est rejeté par ces premiers pasteurs : les miracles publiés, les reliques exposées sans leur approbation et contre leur gré, méritent nos mépris plutôt que notre vénération. Je ne suis pas obligé de révérer ce que l'Eglise ne veut point reconnaître ; mais quand je vois les merveilles de l'établissement de l'ordre de la Merci reçues dans toute l'Eglise, quand je vois les évêques qui les entendent publier avec plaisir par les prédicateurs qu'ils honorent de leur mission, assister à ces solennités, et y exercer les fonctions sacrées de leur ministère, quand je vois des saints et des rois attester qu'ils n'établissent cet ordre que pour obéir à la mère de Dieu, qui leur a intimé le grand projet qu'elle avait formé dans le ciel en faveur des chrétiens dans les fers ; quand je vois cet ordre naissant sous la protection du souverain pontife, j'admire cette merveille, et je la révère. Messieurs, je pense tout autrement de la délicatesse de ces beaux esprits, qui rougiraient de paraître douter des faits les moins intéressants d'un royaume, ou d'une république, qui nous opposent le sentiment d'un protestant, ou de quelques profonds méditateurs, comme un oracle décisif, et qui, en matière de religion ou de piété, se font gloire de leurs doutes et de leurs incertitudes.

On ne dira pas, Messieurs, qu'on se propose, dans la merveilleuse apparition de Marie à Pierre Nolasque, d'amuser le peuple, d'entretenir une crédulité ignorante ; ce sont les membres de Jésus-Christ souffrant qu'on a en vue : des chrétiens dans les fers chez les barbares sont les motifs de l'établissement de cet ordre. Ainsi, tout est saint et digne de nos respects ; il faudrait, Messieurs, la voix plaintive d'un Jérémie, pour vous peindre les peines de nos frères, sous la domination des infidèles. Le malheur de ces infortunés enlevés à leur patrie, leurs ennuis, leurs travaux, leurs alarmes, leurs supplices. Pourquoi ces peintures ne vous toucheraient-elles pas ? Sont-ils coupables pour avoir couru des hasards sur les mers ? Leur commerce ou leur emploi étaient-ils criminels ? Et devez-vous les oublier parce qu'ils sont malheureux ? Parce que vous vivez sous un règne de clémence, dans une ville tranquille et policée, et que, paisibles dans le sein de vos familles, vous goûtez les douceurs d'une vie chrétienne, devez-vous être insensibles aux maux de ceux qui gémissent dans une longue captivité ? Votre charité qui doit s'étendre au-delà du tombeau, ne doit-elle pas s'étendre dans ces royaumes barbares ? Trois choses doivent nous toucher, Messieurs, ce qu'ils sont, ce qu'ils souffrent, et ce qu'ils seront. Quels motifs plus capables de toucher nos cœurs, et d'exciter nos libéralités ! Ils ont touché la mère de Dieu dans le séjour de la gloire ; ils l'ont portée à se manifester au dehors, à se servir des saints et des rois pour briser leurs fers ; nous ferons-nous gloire de leur être inutiles ? Oubliez ce que vous êtes ou pensez à ce qu'ils sont.

Je ne vous donne pas, Messieurs, tous les captifs pour des saints. Je ne vous rappelle que le titre glorieux de chrétiens : je représente à vos yeux une foule d'hommes de différents royaumes, de différentes provinces, que l'appât du gain ou le service du prince a fait voler dans ces climats éloignés, braver les périls d'une longue navigation, et qui n'ont échappé au naufrage que pour tomber dans les chaînes : je veux même que quelques-uns aient perdu le ciel de vue en s'éloignant de leur patrie, qu'une vie licencieuse les ait rendus coupables, en sont-ils moins chrétiens, ces hommes teints du sang de Jésus-Christ, ses frères, ses cohéritiers ? Mais voici des traits qui doivent encore vous les rendre respectables ; c'est que ces captifs, dans le centre de l'idolâtrie, ont conservé la pureté de la foi : et je puis vous représenter ceux qui ont persévéré dans la doctrine de l'Eglise, comme des chrétiens fermes et généreux, qui soutiennent en héros les ennuis et les peines de la captivité. Voilà, Messieurs, ce que sont ces captifs pour lesquels Marie s'intéresse, et pour lesquels tant de saints et de rois se sont intéressés. Si ces titres ne vous touchent pas, pourrais-je me flatter que vous serez sensi-

bles à ce qu'ils souffrent? Si toutes ces histoires orientales, ces pièces de théâtre que vous lisez avec tant d'ardeur, n'étaient pas mêlées d'agréables rêveries, de fictions ingénieuses, de poésies molles et voluptueuses; ces scènes tragiques qui en font tout le fond et toute la réalité, vous toucheraient davantage; la férocité d'un roi qui gouverne ses sujets, et surtout les chrétiens avec un sceptre de fer; ces caprices de cruauté, ces tourments bizarres, ces punitions honteuses qui font les fêtes et les réjouissances de ces rois inhumains, vous pénétreraient de douleur, vous gémiriez en pensant que les chrétiens, vos frères, sont exposés à tous ces malheurs. Mais vous lisez pour vous amuser, vous récréer; les malheurs d'un esclave que le théâtre a rendu illustre, vous touchent plus que ceux qu'on vous dépeint dans la chaire de vérité : vous voulez vous repaître des aventures feintes de la captivité, et vous ne voulez pas penser à ses peines; ces scènes tragiques qui se sont passées dans l'Orient il y a plusieurs siècles, vous plaisent sous les ornements de la poésie; faut-il aujourd'hui avoir recours aux mêmes charmes pour vous occuper quelques moments de ce que souffrent les chrétiens captifs? Et faut-il que la manière avec laquelle on vous raconte les malheurs de vos frères, vous touche plus que leurs malheurs mêmes?

Quand je me représente les Juifs en captivité chez les Babyloniens, que je les vois soupirer sans cesse après le temple de Jérusalem, ne parler que par de profonds soupirs et de tristes accents, errer confusément le long des fleuves de Babylone qu'ils arrosent de leurs larmes; je pense à la captivité des chrétiens à Tunis, à Alger, à Maroc, et je trouve leur sort bien plus triste.

A Babylone on consolait les Juifs, on les dissipait, on les exhortait à se récréer, et à chanter les cantiques de Sion : *Cantate nobis de canticis Sion* (*Psal.* CXXXVI), et dans ces empires barbares de l'Orient, il faut que les chrétiens gardent un profond silence sur nos mystères : personne ne sèche leurs pleurs, personne ne diminue le poids de leurs chaînes; séparés par les mers, d'une épouse, d'une famille tendre et chérie, dans quelles amertumes ne sont-ils pas plongés?

Quand nous voyons dans l'histoire de l'Eglise des chrétiens condamnés aux mines, envoyés en exil, jetés dans des cachots obscurs, conduits sur des échafauds, et donnés en spectacle des jours de fêtes à une cour païenne, nous sommes touchés : croyons-nous, Messieurs, que ces rois barbares de l'Orient sont plus humains? désabusons-nous : si quelquefois, par caprice, ils favorisent certains esclaves, souvent aussi, par caprice, ils les font mettre à la torture, et augmentent le poids de leurs chaînes. Telle est, Messieurs, la situation de ces hommes infortunés, en faveur desquels je m'efforce de vous toucher aujourd'hui. Elle toucha le cœur de la mère de Dieu, et elle fut un puissant motif de l'établissement de l'ordre de la Merci. Mais si nous vous représentons, Messieurs, l'avenir, n'avons-nous pas sujet d'être effrayés? S'ils persévèrent dans la foi, malgré les ennuis de la captivité, nous aurons abandonné des héros de la religion : s'ils déshonorent leur baptême par de honteuses apostasies, nous les aurons exposés à ces extrémités par notre indifférence; car dans les dures extrémités où ils se trouvent, ils peuvent être ébranlés, ils peuvent faire des chutes, ils peuvent perdre leur couronne, ils sont sur le bord du précipice; et parce que le ciel est ouvert à leur constance, et l'enfer creusé à leur lâcheté, le motif devient plus pressant.

Cette seule réflexion, Messieurs : Peut-être que ces chrétiens fatigués de leurs chaînes, ennuyés de leur exil, jaloux de leur liberté, ébranlés par l'appareil des supplices, abandonneront la religion de Jésus-Christ, et tomberont dans l'apostasie, ne suffit-elle pas, Messieurs, pour nous toucher, et entrer dans les sentiments de Marie et des saints personnages qui ont présidé à l'établissement de l'ordre de la Merci. C'était le salut de ces infortunés qu'elle avait en vue, lorsqu'elle se montra à ces hommes éminents en sainteté, qu'elle toucha le cœur des monarques, et qu'elle les anima à former un corps respectable qui mît sa gloire à briser les fers des captifs. Vous le savez, Messieurs, la politique, l'intérêt, le plaisir, l'orgueil, font toujours chanceler les plus fermes, et nous montrent des déserteurs de la religion, dans la religion même : nous vivons avec des hommes polis et humains; ceux qui nous gouvernent emploient la clémence et la douceur pour nous rendre le joug de la dépendance aimable. Bien loin de nous cacher pour être vertueux, nous sommes obligés de nous cacher si nous sommes vicieux; et si les sages ordonnances de nos monarques ont le sort de faire souvent des hypocrites, elles porteront toujours les sujets à la sainteté. L'entrée des temples est libre; et s'il y a dans cette grande ville des amusements dangereux pour les mondains, il y a des exercices édifiants pour les serviteurs de Dieu : si le monde a ses spectacles, la religion a les siens. On a le choix : c'est le penchant qui conduit d'un côté plutôt que d'un autre; et si nous voyons des esclaves du monde, ils le sont volontairement.

Or, Messieurs, voici ma réflexion : Si dans le sein de vos familles, si dans un royaume où les sujets goûtent les douceurs de la liberté, les circonstances délicates de la passion font tant de lâches déserteurs de la piété, que ne devons-nous pas craindre de la constance de nos frères, quelque fermeté qu'ils aient montrée jusqu'à présent, eux qui sont exposés à des épreuves si délicates, qui souffrent les ennuis d'un dur esclavage, ne devons-nous pas appréhender que nos lenteurs ne lassent leur constance, que ne voyant aucune trace de leur religion dans leur exil, ils ne l'abandonnent, et qu'ils ne fassent, pour recouvrer la liberté, ce que nous faisons pour satisfaire nos inclinations?

La politique n'a-t-elle jamais arraché de

coupables sentences de la bouche des juges? N'ont-ils jamais succombé sous le poids de la protection des grands; et la crainte de perdre les bonnes grâces de César, n'a-t-elle jamais fait préférer le coupable à l'innocent?

L'intérêt, ce péché dominant dans le cœur de presque tous les hommes, ne nous rend-il pas tous les jours méconnaissables à nos pères? Ne préside-t-il pas à toutes les affaires de la société? Ne foule-t-il pas sans scrupule les lois de l'équité et de la justice, si religieusement observées avant nous? Pourquoi l'appât d'un gain rapide, ou le désir des richesses nous fait-il renoncer aux devoirs de la religion et de la probité?

Les plaisirs sont-ils toujours innocents pour ceux qui les recherchent, et ses trompeuses amorces n'ont-elles pas séduit les plus forts d'Israël? Le péché alarme-t-il longtemps l'innocence quand elle est exposée, et de grandes chutes ne suivent-elles pas souvent de longues résistances? L'orgueil qui a enfanté toutes les hérésies, selon saint Augustin, n'arrache-t-il pas à l'Eglise des hommes qui lui seraient utiles? Dans le centre même de la religion, n'abandonne-t-on pas la vérité pour courir après le mensonge? Et combien de simples fidèles, qui ne doivent le goût qu'ils ont pour l'indépendance, et leur attachement à la nouveauté, qu'aux liaisons qu'ils ont eues avec les ennemis de l'Eglise? Ne sont-ce pas là, Messieurs, autant d'apostasies qui déshonorent la religion et la piété?

Or voici, Messieurs, la conséquence que je tire de tous ces raisonnements. Si, dans un royaume où la religion est florissante, où ses temples sont continuellement ouverts, ses solennités éclatantes; où les peuples paisibles peuvent tous les jours rendre un culte public à leur Dieu, on succombe encore si souvent aux circonstances délicates de la passion, et aux artifices de quelques hommes cachés et sans crédit, que nous sommes donc insensibles de ne pas appréhender que nos frères qui sont sous la domination des infidèles ne tombent dans l'apostasie, et qu'ils ne cherchent quelque adoucissement dans leurs fers par un désaveu de leur religion?

Ce sont ces motifs saints qui ont touché la Mère de Dieu, qui ont animé tant de zélés rédempteurs. C'est la plus haute sainteté qui a présidé à l'établissement de l'ordre de la Merci : je viens de vous le montrer, Messieurs : *Sanctimonia in sanctificatione ejus.*

Dieu a suscité dans le sanctuaire, sur le trône, et dans tous les états, des hommes zélés pour le soutenir et perpétuer les rédemptions; vous allez voir la magnificence de ceux qui l'ont secouru : *Magnificentia in sanctificatione ejus.* C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce sont des héros de la charité que je vais louer, Messieurs, dans cette seconde partie. Quelle multitude l'histoire ne me présente-t-elle pas dans l'ordre de la Merci! qu'ils sont respectables, qu'ils sont magnifiques! Dieu en suscite dans le sanctuaire, sur le trône, dans les riches et dans les pauvres. Les religieux qui le composent prodiguent leur vie; les rois offrent leurs palais et leur puissance, et les grands s'épuisent en libéralités; les peuples grossissent selon leur pouvoir les pieuses collections.

Séchez vos pleurs, captifs désolés, ne mouillez plus vos fers de vos larmes; on médite votre délivrance, on va négocier votre rédemption. Il y a une magnificence de charité dans l'établissement de l'ordre de la Merci, qui répond à l'éminence de sainteté : *Magnificentia in sanctificatione ejus.*

Louons, Messieurs, avec le Saint-Esprit, ces hommes de miséricorde, qui se sont acquis tant de gloire dans l'ordre de la Merci. Ses annales nous les représentent comme des vainqueurs environnés de leurs conquêtes : elle leur a érigé des trophées que la postérité la plus reculée admirera : *Laudemus viros gloriosos.* (*Eccli.*, XLIV.)

Admirons, quoique rapidement, l'éminence de leur sainteté, l'étendue de leurs lumières, les grandes places dont ils se sont rendus dignes, leur habileté dans les affaires, et surtout leur zèle immense pour la délivrance des esclaves chrétiens : peuvent-ils mériter notre admiration sans mériter nos louanges? Et des hommes qui ont mérité la confiance des princes barbares et des rois les plus inhumains ne doivent-ils pas être loués dans les assemblées solennelles des fidèles? Ils sont revenus de ces climats féroces couverts de lauriers. La gloire de leurs heureuses négociations les a accompagnés dans la route d'un pénible voyage : l'époux rendu à son épouse, le fils à son père, le citoyen à sa patrie, ont épuisé les éloges de toutes les villes et de toutes les provinces. On a rendu des honneurs éclatants à ces héros de la charité. Ne craignons pas de louer à la face des saints autels des hommes dont tous les peuples chrétiens chantent la gloire : l'esprit de Dieu ne nous défend point de louer les héros de la religion : *Laudemus viros gloriosos.* Hommes de sainteté, allons à la vraie source, Messieurs; consultons l'autorité légitime; parcourons les fastes de l'Eglise, où nous apprendrons leurs actions héroïques; jetons les yeux sur le culte public que nous leur rendons; la charité de ces premiers rédempteurs n'a-t-elle pas été couronnée dans le ciel? L'Eglise, après nous les avoir proposés comme des héros sur la terre, ne nous les propose-t-elle pas aujourd'hui comme des saints qui règnent dans l'éternité? Quelle plus haute sainteté, quelle charité plus héroïque que celle qui s'expose à la mort, ou au moins aux ennuis de la captivité? Telle fut, Messieurs, celle des premiers religieux de la Merci. Passons à d'autres traits de leur gloire.

Hommes de génie et d'érudition, à peine puis-je compter les savants de cet ordre naissant. Pendant que les uns font éclater leur charité sur différents théâtres de l'Orient, qu'ils adoucissent par leur seule présence la férocité des princes les plus cruels, qu'ils

négocient habilement la rançon des captifs, et qu'ils brisent les fers de plusieurs milliers d'esclaves, les autres occupent des chaires dans les plus fameuses universités, et y enseignent avec tout l'éclat des grands maîtres; leurs connaissances, leurs lumières, leurs talents, leurs ouvrages, ne les ont-ils pas rendus célèbres dans l'Eglise et dans la république des lettres?

Ce sont ces saints religieux, ces hommes fameux que l'Eglise a élevés avec plaisir aux premières dignités. Quels succès n'attendait-elle pas du ministère de ces ministres qui joignaient l'érudition la plus profonde à la charité la plus généreuse? Appréhendait-elle qu'ils redoutassent les fatigues de l'apostolat, eux que les images de la mort toujours présentes à leurs yeux sur les mers, dans les trajets les plus fameux par les naufrages, et chez les peuples barbares qui n'étaient pas adoucis et policés comme aujourd'hui, n'avaient pu effrayer? Elle était persuadée que des hommes qui prodiguaient leur vie pour briser les fers des chrétiens la prodigueraient aussi pour le salut des âmes qui leur étaient confiées; c'est pourquoi, Messieurs, on vit plusieurs religieux de la Merci monter par l'ordre de l'Eglise sur le trône épiscopal; on les vit remplir les premiers siéges de l'Orient, et honorer même la pourpre romaine par leurs vertus et leurs talents.

Ce ne sont encore là, Messieurs, que de faibles peintures de la gloire des premiers religieux de la Merci. Ces héros de la charité épuiseraient tous nos éloges; l'imagination la plus vive succombe sous le poids de tant de faits et de tant de merveilles : peut-on représenter tous les prodiges de la charité? Y a-t-il, selon Jésus-Christ, une charité plus magnifique que celle qui fait prodiguer sa vie pour le salut de ses frères? Telle fut celle, Messieurs, de ces saints religieux qui honorent l'ordre naissant de Notre-Dame de la Merci. Aussi il faudrait toute la magnificence des plus grands maîtres de l'éloquence, pour vous représenter avec dignité leurs vertus et leurs succès; je n'ose m'en flatter, Messieurs.

Comment vous dépeindre l'intelligence et l'habileté de ces hommes si célèbres par leurs négociations?

Vous dirai-je que les rois d'Aragon, d'Espagne et de France les ont employés plusieurs fois dans les affaires les plus délicates, qu'ils ont été admis aux plus grands mystères de l'Etat : ce n'était pas, Messieurs, l'ambition qui les portait à la cour; ils n'employaient pas la profondeur de la politique pour parvenir aux honneurs; une cabale puissante ne les soutenait pas dans ces places mobiles et changeantes; l'adulation ne les avait pas attachés aux grands; ils ignoraient ces intrigues sourdes, ces basses complaisances, ces criminels applaudissements, qui soutiennent tant de courtisans au défaut du mérite et de la vertu.

Les honneurs étaient venus les trouver dans leur solitude, ils les avaient mérités, ils ne les avaient pas recherchés; leurs succès justifiaient le choix des princes qui les employaient; ils étaient dans les cours des rois par nécessité, ils étaient dans la retraite par inclination; et ils avaient autant de plaisir lorsqu'ils quittaient la cour, que les ambitieux en ont lorsqu'ils y sont appelés.

Que dirai-je, Messieurs, de leur zèle pour la délivrance des captifs? C'était à cet héroïsme de charité qu'ils s'étaient consacrés par état. N'est-ce pas aussi avec une sainte prodigalité de leur vie qu'ils en remplissent les obligations? Les caractères féroces des rois de Maroc, de Tunis et d'Alger, n'avaient-ils pas dans ce temps-là de quoi effrayer les plus intrépides? La haine qu'ils portaient aux chrétiens, les relations qui passaient en Europe, et qui annonçaient tous les mystères de cruauté que ces barbares exerçaient dans ces royaumes sauvages et intraitables, ne devaient-elles pas les intimider? Oui, Messieurs, s'ils eussent eu moins de zèle et de charité pour la délivrance de leurs frères. Mais ces orages et ces tempêtes, les chaînes, les supplices, ne peuvent retarder ces héros de la charité. Déjà je les vois exposés sur la mer, braver les écueils et les naufrages, impatients de joindre leurs frères captifs, d'arroser leurs fers de leurs larmes, de les consoler dans leur captivité.

O merveille de la charité de Jésus-Christ! j'en vois qui poussent la générosité jusqu'à souffrir pour ceux qu'ils veulent délivrer. Je vois des échafauds préparés, des roues dressées, des bêtes féroces en liberté, des feux allumés, des glaives brillants à leurs yeux et élevés sur leur tête; et je les vois proposer hardiment la délivrance des chrétiens captifs, offrir des sommes pour leur rançon, s'offrir eux-mêmes.

Que votre zèle est magnifique, ô premiers rédempteurs de la Merci! Et l'histoire fidèle ne doit-elle pas vous mettre à côté de ces héros chrétiens qui bravaient les tyrans jusque dans les amphithéâtres, qui suivaient avec une sainte intrépidité leurs frères au lieu du supplice, qui les encouragaient à la mort et les exhortaient à persévérer courageusement dans la foi de Jésus-Christ?

Non; Tripolis, Maroc, Tunis, Alger, n'avaient pas de votre temps des rois plus doux, plus humains que les empereurs qui persécutèrent l'Eglise pendant les trois premiers siècles; et, si le berceau de l'Eglise a été arrosé du sang des martyrs, celui de l'ordre de la Merci a été arrosé du sang des premiers rédempteurs. Ce sont ces héros de la charité, que l'Eglise offre à notre vénération, qu'elle nous montre dans une gloire éblouissante. Mêlés avec ces généreux athlètes qui ont passé par de grandes tribulations, qui portent de brillantes couronnes sur leur tête et des palmes dans leurs mains, après nous avoir parlé de leur zèle héroïque pour la délivrance des captifs, elle nous dépeint leurs triomphes éternels.

Il n'appartient qu'à la religion chrétienne, Messieurs, d'inspirer le zèle héroïque : comme c'est dans son sein seul que se conserve la vraie charité, elle seule forme ces

hommes apostoliques qui méritent notre admiration et épuisent nos éloges. Peut-on un apostolat plus doux, plus paisible que celui des pharisiens? Jésus-Christ nous le dépeint dans l'Evangile avec des traits vifs et naturels, pour nous montrer la différence qu'il y avait entre le sien et celui de ses disciples, qui doivent être animés de sa charité. Ecoutons-le, Messieurs.

Une vie douce et commode à l'ombre de quelques pratiques extérieures de religion. Beaucoup d'indulgence pour soi, beaucoup de sévérité pour les autres; gémir des désordres du prochain, canoniser ses coupables attaches. Etre jaloux de passer pour des saints, ne rien faire pour se sanctifier; exiger la vénération du public, n'avoir que des mépris affectés pour ceux qui ne sont point de son parti. Opposer la sévérité apparente de ses mœurs aux faiblesses et aux fragilités de l'humanité; passer les mers pour faire des prosélytes, demeurer dans le repos pour goûter les fruits de son avarice; faire gémir longtemps les pécheurs sous de pesants fardeaux et vivre mollement sous le poids de ses crimes. Citer avec affectation les anciennes traditions, violer sans scrupule les lois sacrées de la charité; être l'apôtre d'un riche, d'une veuve, d'une famille opulente, le censeur de toute la société : tel est, Messieurs, l'apostolat des pharisiens; sous ces traits, nous pouvons aussi reconnaître celui de ces hommes d'erreur et de mensonge qui, dès la naissance de l'Eglise, ont formé des partis et des sectes. Le vrai zèle ne se trouve que dans la religion catholique; elle seule a donné des apôtres et des martyrs.

Se dérober à sa patrie, renoncer aux douceurs d'une famille, entreprendre des voyages pénibles; passer les mers, exposer sa vie sur les côtes des infidèles pour aller briser les chaînes des chrétiens qui languissent dans la captivité, c'est un zèle héroïque, c'est celui, Messieurs, des premiers religieux de la Merci. Ne pensez pas, Messieurs, que ce zèle ait disparu avec les grands hommes dont je viens de vous parler. Nous le retrouvons dans ces hommes de miséricorde qui vivent sous nos yeux, et devant lesquels j'ai l'honneur de vous parler aujourd'hui.

Ils marchent sur les traces de leurs pères avec la même générosité. Ne les voyons-nous pas souvent quitter cette sainte retraite, se séparer de leurs frères et de leurs amis; interrompre ce commerce d'étude et de science, qui les distinguent dans la plus fameuse école du monde et dans la république des lettres, pour aller briser les fers des chrétiens? Ne les voyons-nous pas arriver avec joie dans cette capitale de l'univers, suivis de leurs conquêtes? Nous admirons la magnificence de leur zèle pour soutenir l'ordre de la Merci, comme nous admirons la magnificence des rois qui le protégent.

Oui, Messieurs, Dieu veut que les majestés de la terre servent à l'exécution de ses desseins, que ces puissances temporelles soient utiles aux puissances spirituelles; c'est pour cela qu'il leur a mis un glaive dans les mains, qu'il les a revêtues de cette autorité suprême, qu'elles ne tiennent que de lui. La force, la valeur, la gloire qui les rend grands et redoutables à leurs ennemis, doivent les rendre utiles à la religion. C'est par moi que les rois règnent, dit le Seigneur; c'est à eux à me faire régner, à étendre mon culte et à protéger mon Eglise.

Dieu ne pouvait-il pas, Messieurs, avec la puissance qu'il a tiré le monde du néant, rendre tout à coup la religion chrétienne libre et florissante, renverser les trônes et briser les sceptres des empereurs païens qui s'opposaient à son établissement? Son bras est-il raccourci? ne pouvait-il pas encore faire éclater ces prodiges de vengeances qui ont écrasé tant de monarques impies dans l'ancienne loi? Tous les éléments ne se seraient-ils pas soulevés contre ces hommes cruels et audacieux? n'auraient-ils pas été autant d'instruments de sa juste colère.

Ne pouvait-il pas adoucir le caractère féroce de ces princes barbares qui persécutaient ses disciples? Ne pouvait-il pas étouffer les hérésies dès leur naissance, délivrer promptement l'Eglise de ces hérésiarques qui l'ont troublée et affligée? Oui, Messieurs, mais il a voulu opposer des hommes aux hommes; et si l'esprit de ténèbres emploie les méchants pour étendre son règne, il emploie les bons pour étendre le sien. Il oppose aux rois cruels et impies des rois cléments et religieux; aux savants indociles et téméraires, des savants soumis et respectueux. C'est lui qui les soutient dans ces combats et qui les en fait sortir victorieux; il leur tient compte de leur zèle, pourvu qu'ils lui rapportent la gloire de leurs succès.

N'est-ce pas sur ce principe, Messieurs, qu'il a voulu se servir du grand Constantin pour rendre la paix à l'Eglise? Déjà cette épouse désolée avait soutenu trois siècles de persécutions, sans temples, sans autels; persécutée et dans l'opprobre, le seul courage de ses enfants faisait alors sa gloire. Elle se consolait de ses pertes, à la vue des couronnes et des palmes que ses martyrs moissonnaient; elle voyait ces zélés chrétiens mourir et naître sur les échafauds, et elle tirait sa gloire de ce qui devait l'humilier et l'anéantir. Ce miracle était consolant et la soutenait dans ses épreuves; mais, quand Dieu eut suscité le grand et religieux Constantin, elle goûta les douceurs de la paix; elle vit son règne s'étendre sur toute la terre, elle eut des temples et des autels; elle rendit au Seigneur un culte public. Ce fut dans ces jours sereins et tranquilles, sous la protection de ce prince magnanime, qu'elle sortit de l'obscurité et qu'elle fut couverte de gloire.

Dieu, qui est obéi quand il commande aux vents et aux tempêtes, pouvait faire cesser les persécutions sans le secours de Constantin; mais il a voulu apprendre aux rois qu'ils se doivent à la religion, et que, comme ils

sont les plus grands et les plus puissants, ils doivent être aussi les premiers à prendre sa défense contre ses ennemis; il est avec eux quand ils sont pour lui. C'est lui qui attache la victoire à leur char, et qui leur fait cueillir des lauriers dans les combats.

N'est-ce pas sur ce principe, Messieurs, qu'il a opposé aux hérésies naissantes et aux hérésies accréditées, tous ces hommes célèbres par leur science et leurs rares talents. Séchez vos pleurs, troupeaux désolés! Dieu suscite des pasteurs zélés. Vous allez voir briller des lumières qui dissiperont les ténèbres, des docteurs de la vérité qui confondront les maîtres du mensonge; la saine doctrine triomphera, l'erreur sera forcée de se cacher. Les forteresses de l'orgueilleuse Jéricho tomberont au bruit des trompettes mystérieuses. L'enfer a vomi des monstres pour vous dissiper, Dieu suscite des saints pour vous conserver; il veut opposer l'homme à l'homme; l'homme soutenu par sa grâce à l'homme animé par l'orgueil.

N'est-ce pas sur ce principe, Messieurs, que Dieu a voulu dans ces derniers temps que Louis le Grand, cet invincible monarque, l'homme de l'Eglise par excellence, eût la gloire d'humilier et d'écraser dans ce royaume l'hérésie furieuse de Luther et de Calvin, qui avait causé tant de ravages? N'a-t-il pas fait la joie de l'Eglise, aussi bien que la terreur de ses ennemis? Et si ses voisins mêmes ont érigé des trophées à sa valeur, l'Eglise n'en a-t-elle pas érigé à son zèle pour la religion? Dieu a voulu que l'Eglise eût besoin de ces puissants protecteurs, et il en a suscité dans tous les temps.

C'est enfin, Messieurs, sur ce principe que Dieu, qui pouvait agrandir et soutenir l'ordre de la Merci, sans le secours de ses créatures, a voulu y faire entrer l'autorité et les libéralités des princes chrétiens : l'autorité, pour lui ouvrir les passages et lui donner accès auprès des princes barbares; les libéralités pour négocier avec succès la délivrance des captifs.

Je vais, Messieurs, vous représenter la piété et la magnificence de plusieurs rois pour soutenir l'ordre de la Merci. Dieu, qui dissipe les conseils des princes, fait réussir les projets qu'il leur inspire. Il suit le cours ordinaire, en se servant de la force des rois chrétiens pour réprimer la force des rois inhumains. Il touche leurs cœurs sur l'état déplorable de ces infortunés qui gémissent dans les fers, sur l'impossibilité qu'il y a que des religieux puissent passer par tant de provinces et de royaumes, traverser les mers, aborder sur les côtes des infidèles, proposer le rachat des chrétiens à des hommes intéressés, sans secours, sans autorité, sans argent; alors on vit les rois prêter leurs forces et donner des sommes immenses; alors on vit des troupes braves et guerrières accompagner les religieux; la cour, la noblesse, tout voulut avoir part à la rédemption des captifs, et on vit s'établir un ordre royal qui subsiste avec honneur depuis plusieurs siècles.

Que de faits éclatants se présentent ici, Messieurs, à mon imagination! Que la charité de Jésus-Christ opère de merveilles! Que la piété des rois est magnifique!

Que dirai-je du zèle du roi d'Aragon, le premier protecteur de l'ordre? Ne prêta-t-il pas la force de ses armes au courage des premiers chevaliers? Ne commença-t-il pas à répandre la terreur chez les Maures et les Sarrasins? L'habileté avec laquelle ces nouveaux guerriers s'emparent des côtes de la Méditerranée, assure le passage aux chrétiens, et rend inutiles les courses vagabondes des pirates.

Quel secours l'ordre de la Merci n'a-t-il pas encore reçus du roi catholique? L'Espagne, plus à portée que les autres royaumes de ces peuples barbares, a souvent couvert la mer de ses flottes et les a effrayés par le tonnerre de son canon; alors les rédempteurs sont parvenus avec moins de risque jusqu'aux esclaves chrétiens, et les négociations ont été plus faciles.

Mais je n'ai encore rien dit, Messieurs; la protection de Louis le Grand a rendu l'ordre de la Merci respectable chez les barbares mêmes.

Ce monarque, qui étendait ses victoires au delà des mers, a humilié tous les ennemis du nom chrétien; Fez, Maroc, Tripoli, Alger, Tunis, ont été abaissés et forcés de plier sous la force de ses armes : elles n'ont fait que briller aux yeux de ces barbares, et ils ont été déconcertés; à peine ont-ils entendu le bruit de ses bombes foudroyantes, qu'ils ont reconnu le maître du monde? Il parlait par la bouche des consuls, et on brisait les chaînes des captifs. N'a-t-il pas vu, ce monarque incomparable, les Algériens à ses pieds? N'ont-ils pas traversé les mers pour venir implorer sa clémence? Ne l'ont-ils pas rendu l'arbitre de la rançon des captifs?

Allez avec confiance, zélés religieux de la Merci, sous la protection du plus magnifique et du plus invincible des monarques, négocier la délivrance des chrétiens; l'ombre de son trône vous couvrira et vous servira de remparts contre les traits des ennemis; les passages vous seront ouverts, vous ne courrez aucun risque sur les côtes, on vous respectera dès qu'on saura que vous êtes Français, et ces rois inhumains, dépouillés de la barbarie et de la férocité de leur nation, vous recevront honorablement, écouteront vos offres et donneront la liberté à vos frères; peuvent-ils trop faire pour un roi qui était devenu le maître de leur sort et qui les a gagnés par sa clémence, dans le temps même qu'il pouvait les perdre par sa valeur?

C'est ainsi, Messieurs, que les rois ont soutenu avec magnificence l'ordre de la Merci; ils se sont déclarés solennellement ses protecteurs. Il a vu croître ses lauriers à l'ombre de leurs trônes, et les fers des captifs brisés ont été autant de trophées érigés à la puissance de leurs armes et à leur charité héroïque. Mais si l'ordre de la Merci avait besoin de la protection des souverains pour éviter les dangers des côtes, pénétrer avec sûreté

dans l'Orient et jusqu'aux trônes des princes barbares, les forcer à traiter plus humainement les rédempteurs, il avait aussi besoin des libéralités royales pour élever des hospices aux préfets, fournir aux dépenses de ces longs voyages sur mer et sur terre, porter des sommes assez considérables et des présents assez magnifiques pour satisfaire la cupidité de ces hommes inhumains et négocier avec succès la rédemption des captifs, et c'est ce qu'il trouva dans les princes chrétiens avec une sorte de magnificence. Vous dirai-je, Messieurs, que le palais d'un roi devint le premier hospice de cet ordre naissant; que le zèle magnifique de Jacques d'Aragon ne se borna pas à des aumônes immenses, mais qu'il s'étendit jusqu'à introduire les religieux dans son palais.

Que dirai-je des libéralités de l'Espagne pour la rédemption des captifs; n'ont-elles pas été proportionnées à la grandeur et à l'opulence du trône? et ses monarques ne se sont-ils pas acquis la gloire d'avoir contribué aux plus grandes rédemptions? Que les misérables sont consolés dans un royaume où Jésus-Christ règne!

Vous savez, Messieurs, les libéralités de notre auguste monarque et de sa brillante cour. Ces aumônes magnifiques distribuées tous les ans, sa bienveillance accordée aux rédempteurs, des ordres donnés à ses ministres et à ses consuls, les assurent du succès de leurs négociations et publient sa clémence et son zèle.

S'il fallait, Messieurs, vous montrer des trophées érigés au zèle du trône des Français, pour la rédemption des captifs, vous en voyez dans ce saint lieu; je parle dans un temple auguste, élevé par les libéralités d'une grande reine, dévouée de tout son cœur à l'ordre de la Merci; les pierres de cette maison annoncent la magnificence de nos rois pour l'agrandissement de cet ordre, et tous ces fers des captifs brisés et suspendus, sont des précieux monuments de leur zèle et de leur tendresse.

Que serait-ce, Messieurs, si le temps me permettait de publier ici les libéralités de ces familles illustres, qui ont signalé leur piété dans l'établissement de l'ordre de la Merci, de tous ces chevaliers qui prodiguaient leurs biens et leur vie pour son agrandissement? Ils ont une place honorable dans ses annales, et leur mémoire sera toujours en bénédiction; ce sont des hommes de miséricorde qu'on n'oubliera jamais, et nous admirons encore plus aujourd'hui dans leurs illustres descendants, leur zèle pour la rédemption des captifs, que le rang distingué qu'ils tiennent à la cour et les places éminentes qu'ils occupent dans l'Eglise et dans l'Etat.

Ne croyez pas, Messieurs, que les peuples aient négligé cette œuvre héroïque de charité. Ils ont grossi, selon leur pouvoir, les pieuses collections que faisaient les rédempteurs. Quand il s'agit d'exercer la miséricorde, tout chrétien doit agir. Les premiers religieux de l'ordre de la Merci, virent avec joie les fidèles coopérer à la rédemption des captifs; ils faisaient d'abondantes collections: on en voyait même qui donnaient leurs héritages, leurs maisons pour servir d'hospices aux nouveaux profès; et, en cela, ils suivaient les avis de saint Ambroise, de saint Cyprien, de saint Grégoire, qui recommandent aux chrétiens la délivrance des captifs comme l'aumône la plus agréable et un acte héroïque de charité: *captivos redimere opus præstantissimum.*

Pourquoi, Messieurs, la charité envers les captifs est-elle si refroidie de nos jours? Pourquoi apprend-on comme une nouvelle indifférente, les maux qu'ils souffrent dans les fers? L'éloignement doit-il les effacer de votre mémoire? La vaste étendue des mers qui les séparent de vous n'empêche pas les rédempteurs de pénétrer jusqu'à eux; vous n'ignorez pas leur sort dans la captivité, pouvez-vous y être insensibles sans être criminels? Je sais que les aumônes que l'on fait avec prudence sont de précepte: mais je sais, avec saint Grégoire, que celles que l'on fait aux captifs doivent tenir le premier rang, parce que c'est la plus précieuse de toutes les aumônes: c'est un acte de charité au-dessus de tous les autres: *clarissimum inter omnia.*

Je ne viens pas aujourd'hui, vous dérober à vos paroisses, vous détourner de ces pieuses assemblées où, de concert avec un pasteur, on s'applique à soulager les misérables: je sais, avec l'Ecriture, que vous aurez toujours sous vos yeux des indigents, et qu'il ne manquera jamais d'y avoir des pauvres dans les lieux que vous habitez: *non deerunt pauperes in terra habitationis tuæ.* (*Deut.*, XV.) Bien loin de vous endurcir sur leurs misères, je vous conjure, avec tout le zèle dont je suis capable, de tendre une main charitable à votre frère qui est sous vos yeux et qui est dans l'indigence: *Præcipio tibi, ut aperias manum tuam fratri tuo egeno qui tecum versatur.* (*Ibid.*) Vous le devez à la tendresse, à la religion et à l'exemple; plus vous êtes élevés, plus vous devez édifier; mais ces aumônes empêchent-elles quelques libéralités annuelles pour la délivrance des captifs?

Les peuples qui ont coopéré aux premières rédemptions avec tant de générosité, avaient les mêmes devoirs à remplir, et ils avaient trop de piété pour ne pas s'en acquitter exactement. Marchez donc sur leurs traces, confiez quelques aumônes aux zélés religieux qui vont négocier la liberté de vos frères; faites passer une partie de vos charités dans l'Afrique, pour avoir part à la première rédemption qui se fera; que les chrétiens qui sont dans les fers, qui souffrent l'ennui de l'exil et souvent les tourments les plus violents; dont la constance peut être ébranlée, aient aussi quelque part à vos charités; contribuez, aussi bien que les fidèles qui virent l'établissement de l'ordre de la Merci, à une œuvre héroïque; grossissez les trésors que l'on porte à Tunis, à Alger, à tous ces princes de l'Afrique pour

la rançon des chrétiens; brisez leurs chaînes, vous obtiendrez des grâces pour briser les liens de vos péchés.

Quelles paroles, Messieurs, que celles que je viens de prononcer! y avez-vous fait attention? Briser les liens de ses péchés, et on emploie, pour les former, ce qui servirait à briser les fers de plusieurs captifs.

Liens de société! On se fait honneur d'être liés avec des personnes distinguées, de les recevoir; que de repas, que de fêtes, que de dépenses! C'est une gloire d'être prodigue et magnifique; on ne parle pas alors des pauvres de sa paroisse, des Lazares qui sont sous ses yeux, comment penserait-on à ces infortunés qui gémissent dans la captivité? On serait plus charitable si on était moins mondain : on n'a point de superflu quand on est magnifique. Si les riches de cette grande ville s'examinaient, selon les principes de la religion, que deviendraient les prétextes qu'ils nous apportent lorsque nous plaidons dans les chaires de vérité la cause des misérables? Nous serait-il difficile de prouver qu'ils sont vains ces prétextes qu'on nous oppose avec tant de complaisance?

On veut paraître charitable, parce qu'on rougirait de paraître insensible: on a honte de paraître ce que l'on est, on veut paraître ce que l'on n'est pas. On a toujours des pauvres qu'on ne connaît pas, et on n'assiste pas ceux que l'on connaît: on se retranche sur la misère des temps, lorsqu'un pasteur parle des besoins des pauvres de sa paroisse; on se retranche sur les pauvres de sa paroisse, lorsque nous parlons en faveur des captifs; on ne fait rien pour ceux qui sont éloignés, ni pour ceux qui sont près. Nous vous voyons toujours aussi magnifiques, aussi somptueux; on ne s'aperçoit pas de la misère des temps, lorsqu'il s'agit de la table, des parures, des ameublements, des spectacles; on s'en aperçoit quand il s'agit d'assister et de soulager ses frères; que voulez-vous que nous pensions de votre religion, Messieurs? Que les liens du monde vous ont ravi la liberté que Jésus-Christ vous a procurée! Ah! brisez-les ces liens, et vous trouverez de quoi soulager les pauvres qui sont sous vos yeux, et de quoi grossir les trésors de ceux qui vont briser les liens des captifs; la charité a des ressources.

Vous jouissez, Messieurs, de la liberté, et vous êtes dans l'esclavage. Vous êtes libres dans ce royaume, mais quel usage faites-vous de votre liberté? Vous êtes des esclaves du péché, mais que faites-vous pour briser vos chaînes? Ces hommes souffrants, dont je viens de vous parler, soupirent après leur liberté. Ils verraient avec plaisir leur patrie, ils iraient peut-être avec zèle dans le saint temple; on les verrait assister aux saints offices et fréquenter les sacrements; et vous, parce que vous avez la liberté de servir Dieu, vous l'oubliez. Un ciel obscurci, ou le moindre amusement, vous empêche de vous trouver dans l'assemblée des fidèles. Rien de plus libre dans ce royaume que l'exercice de la religion: rien de plus négligé par les fidèles; la facilité qu'on a de nourrir la piété, l'a, pour ainsi dire, fait disparaître. On n'a jamais vu les chrétiens plus fervents que dans les persécutions et la captivité; on ne les a jamais vus plus lâches et plus indifférents que dans les provinces libres et chrétiennes. La férocité et l'aveuglement des rois d'Alger et de Tripoli fait des esclaves de nos frères : pourquoi la clémence et la religion de nos rois ne font-elles que des déserteurs de la piété? Faut-il qu'il y ait à craindre pour servir Dieu? et ne vous souciez-vous pas d'être chrétien, parce que vous pouvez le paraître? O aveuglement de l'homme, d'user si mal de la liberté! On ne se croit libre que lorsqu'on peut être mondain.

Si je considère tous les catholiques cachés dans ces royaumes voisins qui ont perdu la foi, je les vois imiter les chrétiens de la primitive Eglise, se cacher dans des endroits obscurs; suivre leurs apôtres dans les déserts, faire de pénibles voyages pour assister au redoutable sacrifice de nos autels, écouter rapidement des instructions simples. Les temples, les apôtres leur manquent souvent: ils ne manquent point aux temples ni aux apôtres. Est-ce le défaut de liberté qui inspire ce zèle? Est-ce parce que les temples sont fermés aux catholiques qu'on soupire d'y aller? Est-ce parce que les ministres sont rares qu'on les respecte? Ah! s'il faut vous défendre d'être saint, pour que vous travailliez à le devenir, vous ne le serez jamais. Vous êtes, Messieurs, si jaloux de votre liberté, vous la faites tant valoir: n'y a-t-il qu'en matière de religion qu'elle vous déplaise? Si vous gémissiez depuis un nombre d'années dans les fers comme les chrétiens sous la domination des rois barbares, vous penseriez mieux de la liberté; mais, parce que vous êtes libres, vous ne voulez pas être chrétiens; car on ne l'est que de nom quand on n'est pas attaché à Jésus-Christ.

Que serait-ce, Messieurs, si je vous disais que votre liberté, j'entends celle que vous nous vantez, n'est qu'un fantôme, et que vous êtes véritablement des esclaves, des esclaves volontaires du péché et du monde? Combien qui gémissent depuis longtemps sous le poids de leurs chaînes, que la passion tyrannise, et qui sont sous l'empire du démon? Esclavage honteux et effrayant! Combien qui ont perdu cette liberté que Jésus-Christ nous a procurée par sa mort, car son sang a été notre rançon: c'est à ce prix inestimable que nous avons été rachetés : *empti estis pretio magno.* (I *Cor.*, VI.)

Combien d'esclaves du monde, de ses vanités, de ses richesses, de ses maximes, de ses coutumes et de ses passions mêmes? Où sont-ils cependant ceux qui font des efforts pour briser ces chaînes de réprobation, rompre ces liens criminels, secouer ce joug qui les écrase? Ah! des hommes dans les fers et un esclavage passager soupirent après leur liberté; ils arrosent le lieu de leur captivité

de leurs larmes; ils voient avec des transports de joie leurs libérateurs, et les chrétiens sous la domination du démon sont tranquilles : semblables aux Hébreux dans la captivité, qui envoyaient à Jérusalem porter des offrandes pour offrir des sacrifices et faire des prières, afin, disaient-ils, qu'ils vécussent paisiblement à l'ombre du trône de Nabuchodonosor et de Balthasar son fils, ils font des vœux pour vivre tranquillement à l'ombre d'une florissante fortune, couler des jours heureux dans les plaisirs et les agréments de la vie.

Ah! Messieurs, profitez de votre liberté pour vous sanctifier et pour sortir du honteux esclavage du péché. Profitez aussi des biens que la Providence vous a donnés pour secourir les misérables, et surtout nos frères qui gémissent dans la captivité; coopérez pour quelque chose à ce grand projet que la sainte Vierge a formé dans le ciel, et qu'elle a confié à des hommes de miséricorde. Joignez vos aumônes aux libéralités des rois : marchez sur les traces de ces peuples qui ont signalé leur zèle dès les commencements. Que la haute sainteté qui a présidé au projet touche vos cœurs; que la magnificence qui l'a exécuté excite vos libéralités; c'est Jésus-Christ lui-même que vous aurez fait visiter dans les fers, et c'est lui aussi qui vous récompensera dans l'éternité. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE II.

PREMIER PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL,

Prononcé le jour de sa fête, dans l'église paroissiale de Notre-Dame, à Versailles, en 1741.

Natus est homo rector fratrum stabilimentum populi. (*Eccli.*, XLIX.)

Dieu l'a donné au monde pour être le modèle de ses frères, et la ressource des peuples dans les misères publiques.

C'est avec ces expressions magnifiques que le Sage fait l'éloge d'un héros qui répandit dans sa famille l'odeur des plus sublimes vertus, qui brilla à la cour des rois par la sagesse du gouvernement, et qui conserva dans des temps de famine la vie d'une multitude de mortels. Modèle de vertu au milieu de ses frères, sage ministre dans un royaume florissant, père tendre dans les besoins des peuples. Voilà les titres pompeux qui conviennent au patriarche Joseph, et que le Saint-Esprit lui donne dans l'éloge qu'il lui consacre. Sa vertu lui donna du crédit auprès des monarques, et sa charité lui fit employer son crédit pour le soulagement des misérables. Il fut le modèle de ses frères, et la ressource des peuples affligés : *Natus est homo rector fratrum, stabilimentum populi.*

Ces grands traits, Messieurs, ne vous ont-ils pas déjà donné une juste idée de cet homme rare et précieux, de Vincent de Paul, dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge? Quel honneur pour moi de publier les vertus d'un saint que la France a possédé après les premiers essais de son zèle, dont le culte s'établit avec tant de rapidité et de magnificence; d'un saint qui a été le père des pauvres, l'apôtre des campagnes, l'ornement du clergé, le conseil des rois, l'édification de la cour, le défenseur de la foi orthodoxe, l'oracle de son siècle.

Jetez, Messieurs, les yeux sur l'histoire de nos jours, elle immortalise son héroïque vertu. Portez vos regards sur tous ces établissements qui vous édifient, ils sont autant de trophées érigés à sa charité; suivez dans les campagnes ces ouvriers évangéliques; ils perpétuent son zèle : ces terres sèches et arides ont touché son cœur, et ces nuées bienfaisantes qui vont les arroser volent encore sous ses ordres dans ces climats lointains et négligés : rappelez-vous ces orages qui se formaient de son temps, et les piéges que l'on tendait à sa foi, le théâtre de la cour et le tumulte de la ville, ce qu'une grande reine attendait de lui dans la minorité du plus grand de tous les rois, l'application que demandait sa congrégation naissante. Admirez un homme que l'on vit souvent avec les évêques travailler à l'embellissement et à la régularité du clergé, et presque toujours avec les pauvres pour sécher leurs pleurs et adoucir leurs misères. Tout n'atteste-t-il pas, Messieurs, cette haute sainteté que je viens annoncer, et que l'Eglise romaine vient de constater? J'aurai lieu de vous la développer en suivant le plan de son éloge que voici.

Vincent de Paul suscité de Dieu pour être, par sa charité, la ressource des peuples dans les misères publiques : *Natus est homo stabilimentum populi.*

Vincent de Paul suscité de Dieu pour être le modèle de ses frères dans un ministère saint et redoutable : *Natus est homo rector fratrum. — Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je vais exposer à vos yeux, Messieurs, des merveilles de la charité, un homme qui sans naissance, sans richesses, devient la ressource des peuples affligés; ces merveilles vous étonneront sans doute.

Des milliers de pauvres nourris, des provinces entières soulagées, des édifices élevés dans plusieurs villes du royaume, pour servir d'asile à toutes les misères publiques, tout cela vous paraît peut-être une exagération, ou un de ces ornements de l'éloquence. Vous vous rappelez l'obscurité de sa naissance. La charité séparée de l'opulence ne peut que compatir; il n'appartient qu'aux grands de faire de grandes libéralités et de les perpétuer; il n'appartient qu'à un roi d'être magnifique dans ses aumônes. La charité du pauvre ne peut que pousser des soupirs et former des désirs; je le sais, messieurs, et je n'attribuerai rien à mon héros qui ne lui convienne. Mais quand un pauvre, par une sainteté reconnue, éprouvée, a mérité l'estime des grands et la confiance

même du prince, que ne peut point sa charité!

Le Sage loue dans Joseph une charité abondante, quoiqu'il ne fût que l'économe des biens de Pharaon. Sa sagesse prévit les calamités futures qui menaçaient l'Egypte; sa vertu lui mérita l'estime du prince; il fut le distributeur de ses libéralités; ses aumônes, comme un grand fleuve, coulèrent dans les provinces les plus éloignées; sa charité éclata avec magnificence; il fut le sauveur de sa famille, et l'Esprit-Saint nous assure que la Providence l'avait suscité pour être la ressource des peuples dans un temps de famine: le Seigneur ne le rend point opulent, mais il le fait aimer du prince.

Sans les libéralités royales, Vincent de Paul n'aurait jamais pu, je l'avoue, soulager toutes les misères de son temps; mais aussi sans Vincent de Paul, toutes les misères des villes et des campagnes n'auraient peut-être pas touché le cœur des grands. Qui jamais leur en fit des peintures plus vives et plus touchantes? Or c'est dans ce sens, Messieurs, j'ose le dire, que Vincent de Paul fut la ressource des peuples affligés dans le dernier siècle.

Après avoir répandu dans le cœur des rois et des grands quelques étincelles de cette charité qui le consumait, il en fit des hommes de miséricorde; il distribua leurs libéralités dans ce royaume, mais avec tant de tendresse, de prudence et de magnificence, que sa mémoire sera en vénération à tous les bons cœurs. Tant qu'on admirera les monuments de la piété de nos rois, on admirera les fruits de la charité de Vincent. De son temps, les pauvres ont été consolés avec la tendresse d'un père; les besoins distingués avec la prudence d'un politique; les aumônes distribuées avec la magnificence d'un roi. N'est-ce pas là, Messieurs, être l'homme du peuple, sa ressource, son appui? *Natus est homo stabilimentum populi.*

Je vois, Messieurs, les honneurs et les plaisirs fondre dans la maison du riche; on le loue, on l'amuse; dès qu'il est dans la douleur, toutes les bouches s'ouvrent pour le plaindre, des mains officieuses vont promptement essuyer ses pleurs; il pénètre avec facilité jusqu'au trône des rois; son opulence lève tous les obstacles; heureux quand elle n'amollit point les arbitres de nos fortunes: pendant que le pauvre, dans une affreuse solitude, sous les tristes débris d'une sombre retraite, est consumé, desséché par la misère, sans appui, sans consolation : *Dum superbit impius incenditur pauper.* (*Psal.* X.)

Pourquoi, Messieurs, les richesses mettent-elles cette différence chez les humains? Voici le mystère : C'est qu'on n'aime point la pauvreté, on rougit des livrées de Jésus-Christ; c'est que l'homme de miséricorde est rare; il a paru dans le dernier siècle, et il a disparu. Il était réservé à Vincent de Paul de nous apprendre l'art de consoler tous les misérables, en s'appliquant à découvrir toutes les misères.

Misères de campagnes qu'on ne rougit point d'ignorer chez les grands; ils jettent des yeux indifférents sur des terres cultivées, arrosées des sueurs d'un peuple laborieux, avides de recueillir un ample domaine pour le dissiper dans une molle oisiveté et une criminelle prodigalité; peu en peine que leurs habitants soient nourris dans la santé, ou soignés dans la maladie, ils ne chérissent de la campagne que les revenus ou leurs voluptueuses maisons. Cette misère toucha le cœur de Vincent de Paul, il parcourut les bourgs et les villages, il laissa partout des traces de sa charité; elles ne s'effaceront point, vous le savez, Messieurs, tant que sa congrégation subsistera.

Misère de ces familles commodes en apparence et dévorées en secret par le chagrin: sa charité la découvre, il perce à travers ces débris de grandeur qui les environne, pénètre tous ces mystères de pauvreté qu'on s'efforce de dérober aux yeux du monde quand on est nouvellement déchu; et sans ternir par une aumône fastueuse l'éclat qui cache encore ces décadences humiliantes, il fait couler l'abondance dans les mains de ces riches mal aisés.

Misère de certaines vierges: Ses entrailles sont émues à la vue des dangers qui les environnent; déjà il n'aperçoit plus qu'une chasteté mourante, la pauvreté va être le tombeau de leur innocence; trop faibles pour soutenir les peines de l'indigence, elles ont assez de fermeté pour soutenir la honte d'un commerce criminel; l'abîme est creusé, l'ennemi l'a couvert de fleurs, elles y courent aveuglément. Mais Vincent de Paul tend une main charitable à ces vierges chancelantes et leur donne, pour persévérer dans la vertu, ce que des corrupteurs leur offraient pour les faire tomber dans le crime.

Misère des veuves et des orphelins : en proie souvent à toute la chicane du barreau, ils languissent des années entières à la porte des juges; ils sont pauvres avec de grands biens, rebutés avec le bon droit, et quelquefois réduits à l'indigence de ceux qui se sont enrichis de leurs dépouilles. Vincent devient leur protecteur et leur avocat; d'une main il sèche leurs pleurs, et de l'autre il brise les liens qui les tiennent dans l'oppression.

Misère des malades : quel nouveau spectacle se présente ici à mes yeux! La santé est le trésor du pauvre; il prête ses bras aux travaux publics; les terres sont cultivées, les maîtres du monde sont servis, les emplois les plus bas et les plus humiliants sont remplis; il mange un pain de sueurs, il coule ses jours dans l'obscurité. Dieu a mis cette différence pour l'harmonie du monde; respectons-la, Messieurs; mais ce pauvre, faible, infirme, étendu sur un lit de douleur, doit-il être abandonné? Je le demande aux riches du siècle, qui appellent souvent les accidents de la mort par des soins excessifs de leur santé; ou plutôt je le demande à Vincent de Paul, cet homme que la charité anime, sa conduite nous instruit.

Son cœur est touché, Messieurs, de l'état déplorable de tant de pauvres répandus dans les villes et dans les campagnes, qui ne sont

quelquefois ni soignés, ni visités dans la maladie; les ressources de l'art et des aliments convenables prolongeraient souvent leurs jours; ils entreprend de les leur procurer. Déjà comme un autre Paul, il fait de pieuses collections.

Vous le montrerai-je à la tête de ces dames illustres qui coopéraient à son zèle et dont la mémoire sera en bénédiction dans la postérité la plus reculée? Dans ces vénérables assemblées, on y plaide la cause des pauvres malades, on y trace le plan de cette fameuse congrégation qui fait la gloire de la religion la consolation de l'Eglise.

Dans quel royaume, Messieurs, dans quelle province, dans quelle ville, dans quel bourg, dans quel village ne voit-on pas paraître des hospices pour ces chères filles de Vincent consacrées au service des malades? Quel soulagement ne procurent-elles pas aux infirmes par leurs talents? De quelle utilité ne sont-elles pas à la jeunesse par leurs instructions? Quels exemples ne donnent-elles pas par leurs vertus? Soumises à un pasteur, elles font sa consolation et participent en quelque sorte à ses travaux.

Ce serait ici le lieu, mes chères sœurs, de louer vos charitables occupations et le mérite de votre consécration; mais le Sauveur lui-même doit être votre panégyriste. C'est au dernier jour du monde et à la face de toutes les nations assemblées, qu'il doit faire solennellement votre éloge; il vous adressera ces paroles touchantes: J'étais infirme, et vous m'avez visité: *Infirmus eram, et visitastis me.* (*Matth.*, XXV.)

Misère des criminels: la justice humaine, dépositaire de la vengeance publique, les charge de fers, les enferme dans des cachots obscurs, les réserve quelque temps pour s'assurer de leurs crimes et leur faire ensuite souffrir un supplice proportionné. Vincent de Paul obtient la permission de les faire visiter par les coopérateurs de sa charité; il les visite lui-même, il arrose leurs chaînes de ses larmes, adoucit leur pénitence par ses aumônes, dissipe leurs ténèbres par de lumineuses exhortations et en fait des criminels pénitents qui meurent en embrassant amoureusement la croix du Sauveur.

Misère enfin des étrangers: il y a des cœurs tendres, qui sont touchés de tous les maux qui naissent sous leurs yeux, mais il était réservé au cœur de Vincent de Paul d'être touché de toutes les misères, sans en excepter une seule. Semblable au soleil qui se lève sur tous les mortels, ou à ces pluies bienfaisantes qui tombent également sur les terres du nord comme sur celles du midi; Vincent étend sa charité dans toutes le villes, dans toutes les provinces, dans tous les empires. Les maux qui affligent le nouveau monde, les Turcs et les Barbares, le touchent comme ceux qu'il voit sous ses yeux. Il envoie des aumônes dans ces climats éloignés et adoucit les peines de ces étrangers misérables. C'était l'homme de tous les peuples, et surtout des peuples affligés, un homme universel en matière de charité.

Si un juste ancien disait au Seigneur qu'il était le père des pauvres: *Pater eram pauperum* (*Job*, XXIX), qui jamais a pu tenir ce langage avec plus de justice que Vincent de Paul, qui essuya les larmes de tous les affligés, qui consola tous les misérables avec la tendresse d'un père, et distingua leurs besoins avec la prudence d'un politique?

Quand je dis, Messieurs, que Vincent de Paul s'est appliqué à distinguer les besoins des pauvres avec la prudence d'un politique, je parle d'un homme privé, d'un saint que le nom seul de pauvreté attendrissait. Je dis qu'il s'est appliqué à distinguer les besoins des pauvres avec autant de prudence que les politiques s'appliquent à connaître les maux d'un état, pour y remédier promptement. Je parle d'après le Saint-Esprit, qui, dans ce sens, veut que l'homme de miséricorde soit un homme de politique.

Heureux, dit l'Esprit-Saint, non pas précisément celui qui fait l'aumône, mais celui qui la fait avec prudence, qui distingue les besoins du pauvre pour y proportionner ses charités: *Beatus qui intelligit super egenum* (*Psal.* XL); or cet homme de miséricorde, dont la prudence égale la plus fine politique des maîtres du monde, c'est Vincent de Paul; vous allez en convenir, Messieurs.

Il y a des aumônes inutiles; ce sont celles que l'on fait à ces prodigues criminels, à ces hommes de débauche, qui, après avoir dissipé leur patrimoine, dissiperaient encore celui des pauvres; qui ruineraient les fonds des charités publiques après avoir ruiné leur famille, et qu'on ne cesserait jamais d'assister, parce qu'ils ne cessent point leur honteuse dissipation. Vincent de Paul distingua ces prodigues, ils n'eurent point de part à ses aumônes, mais ils eurent une place dans son cœur et à sa table; il les reçut, et leur procura les secours les plus propres à les toucher et à les corriger.

Il y a des aumônes de caprice: on suit souvent le penchant de l'humeur, et non pas l'attrait de la misère; on assiste une personne qui plaît, qui est recommandée; il faut souvent que les manières du pauvre engagent, parce que la pauvreté ne détermine pas toujours; on s'attache à un endroit, à une personne, à une famille, à une communauté; ce n'est pas la plus grande nécessité qui décide, c'est souvent le goût, le caprice. Or on ne vit point dans les aumônes de Vincent de Paul de ces caprices, de ces saillies d'humeur, de ces prédilections qui déshonorent les charités publiques. Comme la seule misère le déterminait, il ne voulut jamais faire sortir personne de sa médiocrité aux dépens des libéralités des grands; de là le refus qu'il fit d'assister sa famille, parce qu'elle avait, disait-il, de quoi fournir au nécessaire d'une vie champêtre et rustique, à laquelle elle devait être accoutumée. Et quelques instances qu'on lui fît à la cour et à la ville, il ne voulut jamais consentir à l'élévation de ses parents.

Aumônes onéreuses à la république; élever des asiles, des hospices sans fonds suf-

fisants et solides, former, comme cet homme de l'Evangile, de grands projets sans penser aux dépenses de l'exécution, compter sur ce que son zèle peut faire, et attendre le reste de la postérité; c'est imprudence, c'est témérité. A moins, Messieurs, que le ciel ne se déclare hautement, comme il a fait à la naissance de ces illustres pauvres qui forment ces ordres si florissants dans l'Eglise; la divine Providence a justifié l'entreprise de leurs saints instituteurs. Pour Vincent de Paul, quelqu'étendue que fût sa charité, il lui donna des bornes et des limites: la prudence la régla. Son cœur généreux forma des entreprises, mais il n'exécuta rien sans l'agrément du prince. Sa charité parlait toujours dans le conseil, mais pour exposer ses projets, et solliciter les libéralités de la cour. Nous sommes redevables à la charité de Vincent, de plusieurs établissements que nous voyons dans la capitale du monde et dans le royaume; mais nous sommes redevables aussi au pieux monarque qui les a dotés et enrichis; de sorte que ces asiles sacrés, marqués au coin de la charité de Vincent, et des libéralités royales, sont posés sur des fondements aussi durables que ceux de cette florissante monarchie.

Il y a des aumônes funestes à la vérité: si la misère fait quelque fois chanceler la vertu, elle fait aussi souvent chanceler la foi; l'éclat de l'or a fait succomber la sagesse des vierges; les appâts d'une vie commode et aisée ont causé de honteuses apostasies. S'il n'y avait pas de retraites si douces hors de l'arche, on n'aurait pas vu dans tous les siècles tant de colombes fugitives.

Que de fameux exemples ne nous fournit pas l'origénisme, l'arianisme, le luthéranisme et le calvinisme? Que de collections secrètes ne se faisait-il pas dans ces partis schismatiques?

L'illustre Mélanie, cette femme recommandable par tant de vertus, à qui saint Augustin a rendu de si grands honneurs quand elle fut revenue de ses préventions, et dont la mémoire est en vénération dans l'Eglise, ne faisait-elle pas, sans le savoir, de ces aumônes funestes à la vérité? Ne la vit-on pas parcourir avec le célèbre Rufin les déserts de l'Egypte, visiter les monastères et les solitaires? elle leur distribuait des aumônes, et Rufin les engageait dans l'origénisme.

L'arianisme, le luthéranisme, le calvinisme, n'ont-ils pas présenté les mêmes appâts à ceux qu'ils voulaient engager ou retenir dans leur parti? N'est-ce pas cette charité artificieuse qu'on a élevée si haut dans les éloges qu'on leur prodiguait, et qu'on opposait aux catholiques?

Vincent de Paul étendit ses aumônes jusque chez les protestants, parce que sa prudence distingua leurs besoins; ce n'était point des appâts qu'il leur présentait, mais des secours réels; il savait que ces secours ne devaient pas être le motif de leur retour à l'Eglise, mais les promesses qui la rendent infaillible. C'est ainsi qu'il se distingua de ces sectes, en ne resserrant point sa charité dans le seul parti des catholiques; l'attrait seul de la misère le déterminait, et sa prudence lui faisait découvrir celle qui demandait des secours prompts.

Avec quel zèle ne représenta-t-il point au conseil royal les besoins des catholiques d'Irlande?

Ces ministres orthodoxes, si fermes au milieu des ennemis du Saint-Siége, persécutés par ceux qui avaient autrefois donné tant d'éloges aux souverains pontifes, se trouvent dans la nécessité, sans secours; ils s'adressent à Vincent de Paul: Vincent s'adresse au monarque; et si le monarque, à cause des pressants besoins de l'Etat, le refusa pour cette fois, il ne put s'empêcher, aussi bien que son conseil, de louer le zèle de Vincent de Paul pour la subsistance des ministres catholiques.

C'est ainsi, Messieurs, que sa prudence lui fit distinguer les besoins des Français et des étrangers; elle en fit un héros de la charité, qui se conduisit dans la république des pauvres, avec autant de sagesse que les politiques dans le gouvernement des Etats; aussi sa charité eut-elle de grands succès, puisqu'on vit dans ses aumônes toute la magnificence d'un roi.

Ne croyez pas, Messieurs, que je passe sous silence les libéralités des rois, pour rehausser la charité de Vincent; que j'attribue à lui seul l'établissement de ces hôpitaux qui méritent encore l'admiration et les applaudissements des étrangers. Ces projets, tout vastes qu'ils étaient, ne l'étaient pas trop pour son grand cœur; mais il fallait les aumônes des rois pour les exécuter.

Les ordres si florissants dans l'Eglise, dont le domaine égale celui de certains souverains, doivent leur établissement et leur agrandissement à la piété de leurs pères et aux libéralités des princes.

Ces célèbres asiles des pauvres que vous voyez dans la capitale du monde et dans les plus grandes villes de ce royaume, doivent leur naissance à la charité de Vincent de Paul, et les grands biens qu'ils possèdent, aux libéralités de nos monarques. Le nom de Vincent et celui de nos rois seront à jamais gravés dans tous les bons cœurs.

Ces sanctuaires où Jésus-Christ est reçu tous les jours dans la personne des pauvres, font briller à nos yeux la charité de Vincent et la magnificence royale: *Sanctimonia et magnificentia.*

Prévenus ainsi, Messieurs, comme il convenait, vous ne regarderez point comme une fiction ou comme de simples traits d'éloquence ce que j'ai encore à vous raconter des charités de Vincent de Paul. Vous ne serez pas étonnés, quand je vous dirai qu'on voit en peu de temps paraître des hôpitaux à Paris et à Marseille, pour servir d'asiles à ces infortunés que le crime a rendus coupables, et que la misère rend dignes de compassion.

Vincent les avait vus dans leurs fers, il les avait arrosés de ses larmes; mais il les avait vus sans auspices, sans secours dans leurs maladies, sans instructions; il n'en fallut

pas davantage pour toucher son cœur, former des projets de tendresse et solliciter en leur faveur des adoucissements ; il était aimé et respecté des grands ; bientôt, à sa sollicitation, le cardinal de Richelieu procura un asile aux forçats. Ils auront des épouses de Jésus-Christ pour les servir dans l'infirmité, des missionnaires zélés pour les exhorter à la sainteté ; et Louis le Grand, cet invincible monarque, s'en déclara hautement le protecteur ; c'est ainsi que la magnificence royale se joint à la charité de Vincent de Paul : *Sanctimonia et magnificentia.*

Parlerai-je, Messieurs, de ces jours d'amertume pour tous les bons cœurs? Ce n'est point la voix de Rachel qui se fait entendre dans toutes les rues de la capitale du monde ; ce ne sont point des mères désolées qui font retentir l'air de leurs cris lamentables, qui pleurent la perte de leurs enfants ; ce sont de tendres enfants, exposés dans les rues, qui pleurent la perte de leurs mères, qui demandent par leurs cris innocents le lait qu'elles leur refusent, et qui semblent par leurs larmes être les prophètes de leurs malheurs futurs.

La honte, que le démon ravit avant le crime et qu'il a soin de restituer aussitôt qu'il est commis ; les excès de la misère, souvent suivis du désespoir, multiplient tous les jours le nombre de ces enfants infortunés. Exposés aux injures du temps, les uns meurent en commençant de vivre, et les autres ne semblent échapper à la mort que pour servir à la cupidité des hommes, quelquefois aux brutales passions de la volupté.

Ce triste spectacle saisit le cœur de Vincent, il est plongé dans l'amertume ; la douleur et le saisissement le suivent partout ; nul objet ne le peut dissiper, tant qu'il verra ces enfants exposés aux horreurs de la mort : *Noluit consolari.* (*Matth.*, II.)

Déjà il forme le grand projet de les dérober aux malheurs qui les menacent. Les obstacles ne le rebutent point, les dépenses excessives qu'il faudra faire ne l'effrayent pas. Il assemble de vertueuses dames, procure un hospice, et jette les premiers fondements de ces fameux asiles qui sont aujourd'hui l'honneur de la religion et la gloire de ce royaume.

S'il fallait, Messieurs, la charité de Vincent pour former de si grands projets et en entreprendre l'exécution, il fallait les libéralités du prince pour les dotér, les enrichir, et perpétuer les dépenses. Les pierres de ces édifices annonceront aux races futures la charité de Vincent et la magnificence royale : *Sanctimonia et magnificentia.*

Ne vous lassez point, Messieurs. Charité magnifique, et qui semble plutôt partir de la main d'un monarque que de celle d'un homme privé : telle fut celle de Vincent de Paul. Pour vous en convaincre, rappelez-vous les ravages que causèrent les guerres de son temps dans la Lorraine, la Champagne et la Picardie. Les horreurs de ce fléau redoutable sont-elles des images qu'on puisse vous représenter sans douleur? Et parce que, sous un gouvernement doux et paisible, où préside la sagesse avec la clémence, nos familles coulent des jours tranquilles, cette peinture nous serait-elle indifférente?

Les horreurs de la guerre offrent le spectacle le plus touchant : la famine dépeuple les villes et les campagnes ; les hommes, plus semblables à des spectres qu'à des vivants, marchent environnés des ombres de la mort ; on ne saurait suffire à creuser des tombeaux ; des mères, comme au siége de Jérusalem, le dépit dans le cœur, le désespoir dans les yeux, mangent leurs enfants ; les vierges sont exposées à la brutalité du soldat ; les religieuses n'ont point d'autre ressource que de rompre leur clôture et prendre la fuite. Dans ces tristes circonstances, on est irrésolu, on suspend ces excès jusqu'à ce qu'on ait consulté Vincent de Paul, l'homme de miséricorde. Il est la ressource, comme vous le voyez, Messieurs, de plusieurs provinces affligées : examinez avec quelle magnificence et quelle promptitude il les secourt.

Il n'a pas plus tôt appris ces misères publiques, que, semblable à un grand fleuve qui s'étend partout pour y porter l'abondance, il pénètre dans la Lorraine, la Champagne et la Picardie. On y porte des provisions et des sommes considérables ; ses commissionnaires font dix-huit voyages en peu de temps ; ils bravent les ennemis victorieux, ils percent à travers les armées répandues partout pour porter aux affligés les aumônes de Vincent. La famine disparaît, les peuples sont soulagés, les vierges sont en sûreté, la noblesse sort d'une indigence honteuse. Un roi, Messieurs, secourt-il ses voisins avec plus de promptitude et de magnificence? *Sanctimonia et magnificentia.*

Admirez ici, Messieurs, la sagesse, la puissance de notre Dieu ; voyez ceux qu'il choisit pour être la ressource et l'appui des provinces, des royaumes, des empires. A-t-il choisi des braves pour délivrer Béthulie des superbes Assyriens? A-t-il opposé aux monarques impies d'Israël des hommes armés de foudres ou environnés de la grandeur du siècle? A-t-il envoyé des hommes savants, opulents pour détruire le paganisme et confondre l'orgueil des philosophes? A-t-il suscité des grands, des puissants du monde pour secourir les peuples affligés dans le dernier siècle, pour préparer des asiles à toutes les misères? Non, Messieurs, il a choisi Vincent de Paul, dont la naissance était obscure et la fortune médiocre ; il a allumé dans son cœur le feu de la charité ; il a disposé les monarques, les grands et les riches à l'écouter ; il a donné de l'onction à ses paroles. Cet homme de miséricorde a été aimé, désiré et respecté dans la plus brillante cour de l'Europe ; il a eu du crédit, et il a employé son crédit pour faire revivre la tendresse et la charité de l'Eglise naissante : ses aumônes furent magnifiques, parce qu'il disposa du cœur des grands : *Sanctimonia et magnificentia.*

N'ai-je pas eu raison, Messieurs, de vous dire que Dieu avait suscité Vincent de Paul pour être par sa charité la ressource des

peuples dans les misères publiques : *Natus est homo stabilimentum populi?* Il l'a suscité aussi pour être par ses rares vertus le modèle de ses frères dans un ministère saint et redoutable : *Natus est homo rector fratrum.*

SECONDE PARTIE.

Quelle consolation pour l'Eglise, Messieurs, quand elle a des ministres qui soutiennent la dignité du sacerdoce! Quelle gloire quand elle en a d'assez parfaits pour servir de modèle à ceux qui veulent se sanctifier et lui être utiles!

Le sacerdoce a fait trembler les plus grands saints; les hommes de miracle et de sainteté l'ont regardé avec frayeur; de brillantes lumières se sont cachées sous le boisseau; les plus saints sont ceux qui en conçoivent une plus juste idée. L'innocence des mœurs ne les rassure point : plus ils approchent de la pureté des anges, plus ce fardeau leur paraît redoutable; et s'il se trouve des Ozas téméraires qui approchent de l'arche sans un ordre exprès, on trouve encore des Jérémies qui se trouvent indignes d'annoncer les ordres du Très-Haut. L'Eglise, dans tous les temps, a blâmé la témérité des uns et donné des éloges à la timidité des autres.

Quelle sainteté, quelle zèle, quelle foi, quels talents n'a-t-elle pas exigés et n'exige-t-elle pas encore de ceux qui se disposent à recevoir ce caractère sublime?

Vous le savez, mondains qui m'écoutez, vous vous faites une loi d'ignorer les devoirs d'un chrétien et un plaisir secret de savoir ceux d'un prêtre; vous savez que nous devons vivre comme des anges, mais vous ne savez pas que vous devez vivre comme des saints; vous nous renvoyez aux obligations que nous impose notre caractère et vous ne vous rappelez jamais les obligations de votre baptême; vous pénétrez avec malignité dans le sanctuaire pour y découvrir les taches de ses ministres, vous ne rentrez jamais en vous-mêmes pour y découvrir le principe de ces habitudes qui vous damnent; vous vous déclarez les censeurs des prêtres qui n'ont pas l'esprit de leur état, vous ne voulez pas être les imitateurs de ceux qui l'honorent par leurs vertus; vous publiez avec complaisance les égarements de quelques-uns, vous ne parlez jamais des vertus et des talents de tous les autres.

N'y a-t-il plus de saints prêtres, de savants ministres, d'hommes apostoliques? Direz-vous dans un autre sens que le Prophète, qu'il n'y a plus de saints dans l'Eglise? *Defecit sanctus* (*Psal.* XI) : direz-vous qu'il n'y a plus de bon grain parmi l'ivraie, ou bien appliquerez-vous au corps les défauts d'un particulier? Le sacerdoce ne mérite-t-il plus vos respects, parce que quelques-uns le déshonorent? Un ministre qui s'avilit doit-il faire tomber l'état ecclésiastique dans l'avilissement? S'il se trouve un ange rebelle dans le ciel terrestre, un Judas dans cette foule d'hommes apostoliques, n'êtes-vous pas coupables de penser de même des autres? Que serait-ce, censeurs audacieux des oints du Seigneur, si nous portions le même jugement des autres états du monde? Y en a-t-il un seul où le vice ne se soit introduit? et si les égarements d'un particulier avaient pu le déshonorer, seriez-vous vous-mêmes à couvert des reproches que vous nous faites? Avouez donc, Messieurs, que si la religion seule excitait votre zèle, il serait plus doux, plus respectueux, plus charitable.

Je viens exposer aujourd'hui à vos yeux un prêtre que Dieu a suscité dans ces derniers temps pour servir de modèle aux autres, qui a eu des imitateurs de ses vertus, des coopérateurs de son zèle, des successeurs de sa charité; c'est Vincent de Paul.

Dieu a fait passer sur nos contrées cette nuée bienfaisante, pour fertiliser le champ du père de famille et répandre dans tous les cœurs les eaux de la grâce. Il a suscité cet homme admirable pour édifier la cour par son humilité, consoler l'Eglise par son attachement, étendre ses conquêtes par son zèle : ce sont ces vertus, Messieurs, que Vincent de Paul porta jusqu'à l'héroïsme. Son humilité résista aux plus grands honneurs et aux plus rudes épreuves; son attachement inviolable à l'Eglise résista aux plus dangereux artifices et aux circonstances les plus délicates; son zèle pour le salut du prochain résista aux fonctions les plus pénibles, et à l'apostolat le plus difficile.

Heureux les ministres de Jésus-Christ qui l'ont copié; heureux ceux qui sont aujourd'hui ses imitateurs : c'est pour nous servir de modèle que Dieu l'a suscité : *Natus est homo rector fratrum.*

Je ne vois point de vertu que Jésus-Christ ait plus souvent et plus fortement recommandée à ses apôtres que l'humilité. Il leur prédit les plus grands succès, il leur donne une sagesse à laquelle celle du paganisme ne saurait résister; une onction, une éloquence qui touchent tous les cœurs et attachent les maîtres du monde à leur char; une puissance qui remplit la terre de prodiges; un zèle qui soutient le plus pénible apostolat; un courage qui affronte les plus grand périls; une autorité, un ascendant qui triomphent de tous les préjugés des empereurs.

Qui croirait, Messieurs, qu'après tant de vertus, tant de travaux, tant de miracles, tant de succès, il leur fût défendu de se regarder comme des hommes utiles? c'est cependant l'oracle de leur divin maître : le monde les regarde avec raison comme des hommes extraordinaires, des hommes divins; on veut même rendre un culte suprême à Paul et à Barnabé, mais ils se ressouviennent de la leçon de Jésus-Christ et ils disent hautement : nous sommes des serviteurs inutiles : *servi inutiles sumus.* (*Luc.*, XVII.)

O glorieuse humilité! un Dieu seul pouvait en faire un précepte et des chrétiens seuls devaient l'accomplir.

Vincent de Paul savait, Messieurs, qu'un prêtre doit pratiquer cette vertu plus émi-

nemment que les autres, parce qu'il approche de plus près de Jésus-Christ : aussi la porta-t-il dans toutes les occasions jusqu'à l'héroïsme.

Humilité pratiquée dans la plus haute sainteté. J'ai beau examiner tous les jours de sa vie, je les trouve purs, innocents, marqués au coin de la perfection évangélique; je n'y vois point d'autres nuages que ceux que la calomnie furieuse y a répandus.

Dieu permet que ses saints soient exposés aux orages et aux tempêtes, pour les faire jouir après d'un jour serein et tranquille. Que de traits odieux répandus sur les actions des plus grands saints! Les annales de l'Eglise ne nous les montrent-elles pas? Dieu les montre et il les cache, mais la gloire est toujours proportionnée à leurs abaissements.

Paraissez ici, grand Athanase, zélé défenseur de la consubstantialité du Verbe : vos ennemis étaient ceux de l'Eglise; je ne suis pas étonné de vous voir persécuté.

Paraissez aussi, Vincent de Paul, l'Eglise admire et publie vos vertus, c'en est assez pour que les jaloux de votre gloire s'efforcent de l'obscurcir; quand elle cessera d'avoir des ennemis, vous n'en aurez plus.

Ces événements, Messieurs, ne doivent point nous étonner, ils ont été prédits; c'est l'humilité de Vincent que nous devons admirer.

Tout ce qu'il y avait de grands personnages dans l'Eglise et dans l'Etat admiraient sa sainteté, lui seul l'ignorait : on lui donnait le titre de saint prêtre et il se donnait celui de pécheur.

Sentiments d'humilité qui éclataient dans ses discours, dans ses lettres, dans ses conférences; nous les possédons, Messieurs, ces monuments précieux de son héroïque humilité; de nouveaux faits vont vous en donner de nouvelles preuves.

Sentiments d'humilité avec des talents reconnus; en vain ses ennemis, forcés de rendre hommage à ses vertus, entreprennent-ils de lui ravir la gloire de l'érudition. On sait que les rapides progrès qu'il avait faits sous les maîtres de la théologie, l'avaient mis en état de l'enseigner et qu'il refusa plusieurs fois une chaire à laquelle il avait été nommé. On sait que les plus grands prélats de l'Eglise gallicane rendaient des hommages à son profond savoir, qu'ils l'écoutaient avec plaisir et qu'ils le consultaient avec confiance.

Toutes les fois, Messieurs, qu'il parla devant ces maîtres de la foi, n'eut-il pas leur approbation? Ce n'était point un orateur brillant, c'était un prêtre zélé. Tout ce que l'antiquité a de plus vénérable, tout ce que les saints docteurs ont dit de plus fort sur la dignité du sacerdoce, tout ce que l'Ecriture a de plus touchant sur ce redoutable ministère, lui échappait-il dans ses conférences? Ignorait-il l'esprit de l'Eglise et ce qu'elle a prescrit à ses ministres dans ses conciles, lui qui a relevé la gloire de l'état ecclésiastique?

C'est d'après l'histoire de nos jours, Messieurs, que je parle : c'est elle qui nous apprend que plusieurs cardinaux et deux nonces du souverain pontife se faisaient un honneur de le visiter et d'entretenir avec lui un commerce utile pour l'embellissement du clergé. Quel éloge plus précis et plus magnifique que celui que lui donna l'illustre Bossuet, cet homme si chéri dans l'Eglise, si redouté chez les protestants, si estimé dans la république des lettres, si honoré dans les plus célèbres académies? En avouant que Vincent de Paul avait été son maître, pour ce qui regarde l'esprit du sacerdoce, n'érigeait-il pas des trophées à ses lumières, aussi bien qu'à sa sainteté? On sait aussi, Messieurs, que le prince de Condé fit l'épreuve de son érudition dans le conseil même.

L'homme d'humilité ne révèle ses talents qu'autant qu'ils peuvent être utiles; il ne cherche point à briller dans des combats littéraires, il ne fait point une montre fastueuse d'une érudition qu'il consacre à l'utilité de l'Eglise, il n'ambitionne point les lauriers destinés aux savants: il communique avec simplicité ses lumières.

Tet était, Messieurs, Vincent de Paul; les savants de son siècle ne le mirent pas dans leurs fastes, ils ne connurent point son mérite, parce qu'ils ne l'écoutaient point, et ils le représentaient comme un homme simple et borné, parce qu'il était humble et modeste; mais le prince de Condé, qui avait été témoin de sa pénétration et de son habileté dans les matières de controverse, avoua qu'il joignait à une sainteté éminente une érudition profonde; c'est ainsi que ce prince, incapable de prévention et savant en tout genre, publia à la cour les talents du serviteur de Dieu.

Si je suis étonné, Messieurs, de voir des savants refuser à Vincent la gloire de l'érudition, parce qu'il ne pensait pas comme eux, ou qu'il n'avait pas les mêmes dehors, je suis étonné de l'humilité de Vincent avec de si grands talents : ils n'éclatent que malgré lui : il voudrait qu'ils fussent utiles et qu'ils fussent ignorés; désirs bien rares chez les savants.

Sentiments d'humilité dans les honneurs éclatants qu'on lui rend à la cour; les ecclésiastiques que l'ambition conduit chez les grands, y perdent la liberté de leur ministère : lorsque les grands les désirent à cause de leur sainteté, ils y sont honorés et respectés; un prêtre peut se conserver à la cour, quand il y est nécessaire, il peut même y devenir l'apôtre, le conseil et l'édification des rois : c'est ce que fut, Messieurs, Vincent de Paul à la cour de France.

Vous le représenterai-je, lorsque Louis XIII, ce monarque juste et victorieux, est près de descendre dans le tombeau; lorsqu'il est passé du trône sur le lit de la mort, et que sa couronne temporelle lui échappe?

C'est notre saint qui lui annonce les jugements de Dieu, qui détourne ses yeux d'une cour brillante, pour les tourner vers les profondeurs de l'éternité ; c'est lui qui le détache des vains honneurs du siècle, qui attendrit son cœur, qui fait couler des larmes de pénitence, et qui excite ses désirs pour le ciel ; c'est dans ses bras et en embrassant amoureusement un crucifix que ce monarque quitte la terre, un trône éclatant, une famille éplorée, une cour consternée, des peuples désolés.

Vous le représenterai-je pendant la minorité de Louis le Grand, occupant une place distinguée dans le conseil, y prononçant des oracles et y faisant admirer sa sagesse? La sainteté n'empêche point de manier les affaires habilement, et les peuples seront toujours heureux sous un gouvernement où préside la religion.

Vous dirai-je qu'il fut l'homme de confiance de la reine durant la régence? En vain des jaloux répandent-ils des soupçons injurieux sur sa conduite. Les traits que la malignité lance ne diminuent point la vénération de la reine : elle n'est pas étonnée que le zèle du serviteur de Dieu ait le sort des apôtres. Son attention à écarter des dignités du sanctuaire ceux qui n'étaient pas soumis, ou qui n'étaient pas édifiants, devait lui attirer ces orages. Cette judicieuse princesse remarqua d'où les coups partaient, et elle n'en fut pas surprise.

Ils ne causèrent non plus aucune émotion dans le cœur de Vincent, il refusa de se justifier pour marcher sur les traces de Jésus-Christ et de ses apôtres ; son humilité éclata autant que son innocence, on lui érigea des trophées à la cour; le superbe Aman fut humilié, et l'humble Mardochée fut élevé en gloire.

Que j'aime à le voir écarter avec habileté les louanges que le prince de Condé lui donne dans le conseil même, par le récit simple et modeste des occupations rustiques de sa jeunesse, et de l'obscurité de sa famille. Qu'une humilité sincère trouve de ressources, Messieurs! elle évite de paraître et elle résiste à la gloire quand elle paraît. Un orateur qui louerait un mondain, jetterait un voile sur un trait qui rend Vincent de Paul plus conforme à Jésus-Christ, que les plus grands événements de sa vie : le voici, Messieurs.

On répand des soupçons injurieux sur lui : il a le sort du Sauveur, on le met au rang des criminels : *cum iniquis reputatus est.* (*Marc.*, XV.) Calomnie que le cardinal de Bérulle repoussa avec tout le zèle qu'inspire l'innocence. Cet homme fameux par ses vertus, par son rang, par son érudition, ne fut-il pas son apologiste et son défenseur? L'auteur de ce soupçon injurieux ne l'a-t-il pas pleuré amèrement? N'a-t-il pas offert de rendre publiquement hommage à son innocence? Si Vincent de Paul a saisi avec avidité cette occasion de s'humilier, était-il permis de choisir ce trait avec malignité, pour répandre des nuages sur l'éclat de sa sainteté? La bonté d'un Dieu qui manifeste l'innocence de son serviteur, ne doit-elle pas confondre la sacrilége critique des jaloux de sa gloire? Ignoraient-ils que l'humilité de Vincent était assez solide pour résister aux plus éclatants honneurs et aux plus rudes épreuves? Que d'autres apprennent que son attachement à l'Eglise était assez sincère pour résister aux plus dangereux artifices et aux circonstances les plus délicates. Et nous, ministres des saints autels, prenons ce saint prêtre pour notre modèle : c'est pour cela que Dieu l'a suscité dans ces derniers temps : *natus est homo rector fratrum.*

Oui, Messieurs, depuis la naissance de l'Eglise, il y a toujours eu certains temps dangereux pour la foi : temps délicats, critiques, séduisants, prédits par l'apôtre saint Paul : *tempora periculosa.* (II *Tim.*, IV.)

Ce ne sont point les temps où les hérésies sont accréditées, furieuses, où l'étendard de la révolte est tout à fait levé, où on ne rougit plus d'étaler les dogmes les plus monstrueux et le fanatisme le plus grossier; où enflé de son succès, de son crédit, on insulte en sûreté, on combat avec audace, on se venge avec fureur; ces temps ne sont point si dangereux, la piété les déteste, la raison les condamne, les puissances les répriment. Mais les temps qui donnent naissance à ces hérésies fines, délicates, enveloppées; à ces hérésies qui paraissent avec timidité, qui se cachent et se retranchent; à ces hérésies mêlées adroitement avec les plus grandes vérités, dont la nouveauté est cachée sous les voiles de la vénérable antiquité, dont rien ne choque, rien n'alarme la piété, dont tout semble porter à la sévérité, à la perfection : ces temps sont dangereux pour la foi : *tempora periculosa.*

Les temps où les Pélage, les Arius, les Nestorius, les Novat, les Photius, les Lucifer de Cagliari, les Luther, les Calvin ont commencé à paraître, étaient des temps dangereux pour la foi des fidèles : *tempora periculosa.*

Alors ils étaient timides, mesurés : ils étaient encore dans l'Eglise, et ils s'en faisait un honneur, une ressource ; ils paraissaient ce qu'ils n'étaient pas. Vertueux, chastes, zélés, orthodoxes, ils ne faisaient que hasarder leurs erreurs, ils ne les soutenaient pas ; ils voulaient défendre des sentiments, des opinions, ils ne voulaient pas combattre les dogmes; ils voulaient porter à la perfection et non point au schisme.

Artifices dangereux qui désolèrent l'Afrique dans la suite, qui séduisirent l'Allemagne et la Bohême : ces temps étaient délicats et séduisants. Que de grandes lumières ont été éclipsées, que de princes engagés dans le schisme, que de villes, que de provinces plongées dans l'erreur ! *tempora periculosa.*

Si tous ces hérétiques eussent montré d'abord le plan de leur doctrine, eussent fait connaître les grands changements qu'ils voulaient faire dans la religion; s'ils eussent dévoilé tout le mystère de leurs nouveaux systèmes; s'ils se fussent montrés tels qu'ils

étaient, des hommes d'ambition, d'intérêt, de plaisirs, de mensonge, de fureur, auraient-ils, Messieurs, fait de si grands progrès? auraient-ils passé pour des saints? Si leurs disciples ont caché leurs défauts, ils en ont rougi en secret.

Or, Messieurs, les jours de Vincent de Paul furent aussi des jours dangereux pour la foi, parce que c'étaient les commencements d'une hérésie qu'on affectait d'insinuer et d'établir dans ce royaume; mais son attachement inviolable à l'Eglise le fit résister aux plus dangereux artifices et aux circonstances les plus délicates.

Je ne veux que joindre, Messieurs, l'instruction à l'éloge.

Détruisez, si vous pouvez, dit saint Augustin, les erreurs, mais ayez toujours de la charité pour ceux qui ont eu le malheur de les enfanter, de les embrasser, ou de les accréditer : *Interficite errores, diligite homines.*

C'est pour me conformer au principe de ce saint docteur que je passe sous silence tous ces traits singuliers et ces fameux événements qui nous montrent des égarements dans les plus grands hommes.

Une hérésie délicate qui commençait à alarmer l'Eglise, et qui a mérité depuis ses foudres et ses anathèmes, faisait, Messieurs, de funestes progrès en France. On la produit sous le nom respectable du grand saint Augustin, on la donne pour sa doctrine; quoi de plus capable de faire illusion et de s'assurer des succès?

On ne vit jamais un système plus habilement imaginé, plus artificieusement enveloppé, plus magnifiquement annoncé, plus adroitement insinué. Ses premiers apôtres étaient de ces hommes profonds et dissimulés, adroits et artificieux, qui savent se replier et s'accommoder au temps : leur doctrine était un mystère qu'on ne découvrait pas aisément, et encore moins publiquement. Le plan qu'ils avaient tracé pour l'accréditer renfermait les détours de la politique, les subtilités de la scolastique, les expressions de la vérité, les apparences de la piété.

Telle était, Messieurs, cette fameuse hérésie qui a troublé la France, qui a excité le zèle de tant de souverains pontifes, de tous les évêques du monde, de nos pieux et magnanimes monarques.

Mais l'Eglise, toujours attentive à conserver le sacré dépôt de la foi, toujours assistée de l'Esprit-Saint, toujours infaillible dans ses décisions, distingua la doctrine de saint Augustin de celle de son prétendu disciple. Elle renouvela les éloges qu'elle avait donnés au saint docteur de la grâce; mais elle lança ses foudres sur la nouvelle doctrine qu'on voulait lui attribuer.

Heureux, Messieurs, si ces foudres n'eussent pas été méprisées par des esprits inquiets; si on ne se fût pas fait comme un rempart des termes les plus équivoques, des distinctions les plus frauduleuses, des professions de foi les plus captieuses, des lambeaux tronqués de l'Ecriture et des Pères! Vincent de Paul, qui aperçut le premier ces excès, et qui les considéra dans leur source, en gémit, et s'y opposa.

Vit-on un plus zélé défenseur du siége apostolique? Les idées qu'on commença à en donner diminuèrent-elles son attachement? L'hérésie, quoique cachée et enveloppée, échappa-t-elle à ses lumières et à son indignation?

Donna-t-il dans les piéges que lui tendait un homme artificieux, qui mettait tout en usage pour répandre l'erreur? Ne fit-il pas une rupture éclatante avec cet homme fameux qui se flattait d'en faire la conquête, et ne préserva-t-il pas sa congrégation naissante des dangers de la nouveauté?

Cet attachement au Saint-Siége n'est pas rare, Messieurs; c'est ce qui fait notre consolation : voyez avec quelle magnificence les Pères nous représentent la multitude des peuples qui vivent à l'ombre du trône de Pierre. Si nous louons aujourd'hui l'attachement de Vincent de Paul au Saint-Siége, c'est parce qu'il a vécu dans des jours dangereux, que les artifices et les appâts en séduisaient plusieurs, et que Dieu semblait l'avoir suscité dans ces circonstances délicates pour nous servir de modèle.

Copions-le donc, Messieurs, ce saint ministre : que notre attachement au Saint Siége résiste aux artifices les plus dangereux, et aux circonstances les plus délicates; que notre zèle résiste aux fonctions les plus pénibles et à l'apostolat le plus difficile, c'est pour cela que Dieu l'a suscité dans son Eglise : il est notre modèle dans un ministère saint et redoutable : *Natus est homo rector fratrum.*

Le zèle des apôtres était bien étendu, puisqu'il entreprenait la conquête du monde entier : passer les mers, aller dans les royaumes les moins policés, tenter tous les jours de nouvelles découvertes, pénétrer jusqu'au trône des princes barbares, entrer dans les plus célèbres académies, les sénats les plus fameux, tel fut le zèle des apôtres, et tel fut aussi dans ces derniers temps celui de Vincent de Paul. Je n'exagère point, Messieurs; écoutez les caractères de son zèle, et vous jugerez s'il fut véritablement un apôtre zélé tel que j'entreprends de vous le dépeindre.

Zèle dans la captivité : ses fers deviennent célèbres par une conquête illustre : il attache de nouveau au firmament l'astre qui s'en était détaché, et rend à la religion celui qui avait eu la lâcheté d'y renoncer.

Zèle pour le salut des pauvres de la campagne : que de larmes ne versa-t-il pas sur ces contrées que les rosées célestes arrosent si rarement! L'éclat, disait-il en lui-même, qui accompagne le ministère de la parole dans les villes, y attire les plus grands ouvriers. On dirait que les ministres se fassent une gloire de fixer leur apostolat dans le centre des sciences. Une grande ville est remplie d'apôtres, on les choisit, on les rebute, on les entend avec des oreilles sensuelles. L'éloquence des Ambroise, des Augustin, des Chrysostome, des Cyprien, des Grégoire de Nazianze, ne dédaignait pas les peuples; leur

zèle s'étendait dans les campagnes, ils cherchaient des larmes de pénitence, non pas de vains applaudissements, et ils savaient s'abaisser avec les simples, comme ils savaient s'élever devant les savants; et les campagnes n'ont point d'apôtres aujourd'hui.

Ah! tournons nos pas vers ces peuples abandonnés : fixons-nous au salut de ces vastes campagnes. Parcourons, à l'exemple du Sauveur, les bourgs et les villages. Descendons dans les vallées les plus profondes; montons sur les rochers les plus inaccessibles; l'instruction des peuples, les larmes des auditeurs, la conversion des âmes, doivent nous être plus précieuses que ces fades louanges qu'on nous donne dans une paroisse, et qu'on nous refuse dans une autre; que cette réputation qui périt avec nous, et souvent avant nous. Tels furent les projets que Vincent forma et exécuta : il gouverna deux paroisses, et en fut l'apôtre. Aller prêcher où Vincent de Paul travaille, c'est, disait un grand homme, porter la lumière au soleil.

Zèle pour la conversion des hérétiques : combien n'en convertit-il pas à Châtillon? Ceux qu'il n'a pas ramenés dans le sein de l'Eglise, sont ceux qui se moquent depuis longtemps de l'Eglise même.

Zèle pour le salut de toutes les provinces : il va à Marseille, de Marseille à Mâcon, de Mâcon à Paris. Ses courses, ses voyages, ses prédications égalent les travaux des hommes apostoliques.

Zèle pour le salut des peuples les plus reculés, les plus sauvages : la Lorraine, l'Italie, la Pologne, la Savoie, Tunis, Alger, Salé entendent les nouveaux apôtres de l'Eglise romaine : partout il y a des missions; les ténèbres de l'ignorance, qui enveloppaient tant de campagnes, disparaissent. L'homme rustique est policé, instruit et touché par ces zélés missionnaires que Vincent donne à l'Eglise.

Zèle assez grand pour servir de modèle : si deux célèbres communautés fournissent tant d'ouvriers évangéliques, et si précieux à l'Eglise, qui parcourent tous les royaumes et les empires, pénètrent jusque dans le Nouveau-Monde, leurs premiers supérieurs se sont fait un honneur d'avoir été les élèves de Vincent de Paul, d'être sortis de sa congrégation, et de l'avoir imité dans ses travaux.

Zèle pour la régularité du clergé et la sûreté des vierges : les séminaires, les conférences ecclésiastiques, les retraites doivent leur établissement au zèle de Vincent de Paul; ils paraissent sous l'autorité des évêques qui l'ont consulté. Que d'asiles de vierges s'élèvent par ses soins dans la capitale du monde! Je ne suis plus étonné de voir le cardinal de Richelieu le regarder comme l'homme de l'Eglise, le consulter, et lui confier les affaires les plus importantes; François de Sales, cet ornement de l'Eglise gallicane, se décharger sur lui dans sa vieillesse des soins de son ordre naissant. Ces grands hommes connaissaient Vincent de Paul, et savaient que rien ne pouvait échapper à l'ardeur de son zèle : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII.)

Zèle enfin qui ne perd rien de son activité; sous les glaces mêmes de la vieillesse et dans les derniers jours d'une vie usée au service de l'Eglise; à quatre-vingts ans il fait une mission dans un temps de jubilé, et fournit une carrière qui altère ordinairement la santé des plus robustes. Ce zèle, Messieurs, est particulier à l'Eglise catholique. L'apostolat de nos frères séparés est plus commode, il ne s'étend pas si loin; la religion protestante n'a jamais donné des apôtres zélés comme l'Eglise romaine; il faut être attaché à l'Eglise comme Vincent de Paul, pour lui être utile. C'est ainsi, Messieurs, que ce saint prêtre termine glorieusement sa course; il peut dire avec son divin maître, tout est consommé : *consummatum est.* (*Joan.*, XIX.)

Il y a dans ce royaume des asiles pour toutes les misères; les pauvres sont consolés, les malades visités, les vierges sont en sûreté; les campagnes ont des apôtres; les ecclésiastiques des exercices et des conférences. L'Eglise et l'Etat ont soutenu mon zèle; tous ces établissements sont appuyés sur des fondements durables.

Conservez, Père très-saint, pour votre gloire, pour la consolation de votre Eglise, pour l'honneur de ce royaume, votre propre ouvrage, c'est vous qui me l'avez inspiré : *confirma hoc Deus quod operatus es.* (*Psal.* LXVII.)

Le zèle des hommes apostoliques, Messieurs, est inépuisable, il s'étend au delà de leur mort; celui de Vincent de Paul a passé dans ses enfants. Modèles de soumission, ils l'inspirent à ceux qu'ils élèvent pour le sanctuaire; modèles de régularité, il suffit de passer quelques jours chez eux pour en connaître la nécessité; modèles de zèle, point de campagnes qu'ils ne parcourent, point de frontières où ils ne se transportent, point de royaumes qu'ils ne pénètrent; le zèle les sépare de leur famille et de leur patrie : tels sont les enfants de Vincent.

Si l'Eglise ne venait point de décerner un culte public à notre héros; si elle ne venait point de l'insérer dans ses annales, en publiant sa sainteté et en constatant des miracles, je vous parlerais des honneurs éclatants qu'on lui rendit à sa mort; je vous montrerais toutes les puissances de l'Eglise et de l'Etat qui l'accompagnent au tombeau; le clergé et le peuple préparés à lui rendre les honneurs que nous lui rendons aujourd'hui; je vous rappellerais les éloges qu'on lui donna dans la chaire de vérité; on était persuadé de sa sainteté, mais l'Eglise n'avait pas encore parlé.

Les orateurs le louaient comme on a coutume de louer les grands hommes; des prélats recommandables par leur piété et leur érudition écrivaient ses actions héroïques; aujourd'hui il nous est donné de le louer comme un saint cher à l'Eglise, précieux à la France; nous lui payerons dans la suite un

tribut annuel de louanges, nous l'invoquerons et nous nous efforcerons de l'imiter pour participer à sa gloire. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE III.

SECOND PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL.

Prononcé dans l'église royale des Invalides en 1741.

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem. (I *Reg.*, II.)
Je me susciterai un prêtre fidèle.

Dieu annonce, Messieurs, un prêtre qui doit faire la gloire du sanctuaire par l'innocence de ses mœurs et l'ardeur de son zèle.

Sadoc paraîtra honoré du sacerdoce, et avec lui paraîtront toutes les vertus qui soutiennent la sainteté des autels. La religion paraîtra avec splendeur, elle s'étendra, elle fera des conquêtes. Dieu, qui est jaloux d'avoir des ministres saints et zélés, s'est choisi un prêtre fidèle : *suscitabo mihi sacerdotem fidelem.*

Telle fut, Messieurs, le saint prêtre que Dieu suscita dans le dernier siècle, Vincent de Paul.

Quoique le sanctuaire eût alors ses lumières, qu'il ne fût point souillé par les désordres des Ophnis et des Phinées; le feu divin que le grand Charles Borromée y avait allumé commençait à s'éteindre. Tout ce qui peut former le grand et saint ecclésiastique, les conférences et les séminaires étaient négligés; les pauvres languissaient; il manquait des asiles aux misères publiques ; les campagnes n'avaient point d'apôtres; une hérésie fine et délicate voulait s'établir dans ce royaume.

C'est dans ces circonstances, Messieurs, que Dieu suscite Vincent de Paul, cet homme que l'Eglise, en lui décernant un culte public, appelle la gloire du sacerdoce, la lumière de son siècle, qui fut le père des pauvres, le conseil des rois, l'édification de la cour, l'apôtre des campagnes, le défenseur de la foi orthodoxe, et qui n'eut jamais d'autres ennemis que ceux de la foi et de la vertu; voilà ce prêtre fidèle que Dieu nous a montré dans ces derniers temps : *suscitabo mihi sacerdotem fidelem.*

Il a soutenu la dignité du sacerdoce par l'éclat de sa sainteté. Il a étendu la gloire du sacerdoce par l'ardeur de son zèle. Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour concevoir une juste idée de la grandeur du sacerdoce, il faut une foi vive ; pour répondre à la sainteté du sacerdoce, il faut des mœurs pures et innocentes; pour retracer partout l'esprit du sacerdoce, il faut une sainteté héroïque. Alors on fait briller ces traits divins qui annoncent le fidèle ministre de Jésus-Christ. C'est ce que fit, Messieurs, Vincent de Paul. Le clergé perfectionné par ses exemples et ses leçons, la cour édifiée par sa sagesse et sa prudence; toutes les misères, soulagées par sa charité et son crédit, vont vous en convaincre. Consultons l'histoire fidèle.

Vous le savez, Messieurs, les mondains ne parlent jamais si éloquemment de la religion que lorsqu'ils opposent sa sainteté à la vie de quelques-uns de ses ministres; ils prennent pour modèles dans l'importante affaire du salut, ceux dont ils ne voudraient pas suivre les conseils dans les moindres affaires temporelles; ils s'imaginent que les fautes, qui échappent aux ministres des autels, justifient leur coupable conduite; ils les exagèrent, ils ne veulent point que nous soyons hommes, et ils ne rougissent pas d'être des pécheurs scandaleux; ils ferment les yeux sur les prêtres fidèles, pour ne les ouvrir que sur les prêtres prévaricateurs, et comme si Jésus-Christ leur avait dit de ne faire que ce que nous faisons, ils méprisent nos leçons et nos instructions.

Est-ce le zèle de la religion, Messieurs, qui leur fait opposer sans cesse nos défauts à la sainteté de notre état? Non, Messieurs, c'est la malignité. Le mépris des prêtres ne m'étonne pas dans un siècle où la licence et l'incrédulité font tous les jours de funestes progrès.

Malheur à nous si nous répandons la honte dans le sanctuaire, et si on aperçoit des vices dans ceux qui doivent avoir la pureté des anges; mais malheur à vous, chrétiens, si vous cessez de respecter la beauté de l'Eglise, la sainteté des autels, la pureté de la doctrine, la morale de l'Evangile à cause de nos défauts et de nos imperfections.

Dieu suscite de temps en temps de saints ministres, pour perfectionner le clergé, rallumer dans le sanctuaire le feu sacré. Le dernier siècle en est une preuve, Messieurs.

Vincent de Paul, né dans l'obscurité, employé dans son enfance à des occupations champêtres, est ce prêtre fidèle qui doit perfectionner le clergé; les apôtres, occupés sur les rivages de la mer, à conduire des barques rustiques, sont appelés à l'apostolat. Vincent de Paul est tiré d'une pauvre cabane pour être placé dans le sanctuaire, et y briller.

Lorsqu'il s'agit, Messieurs, de vous prouver que Vincent de Paul fut le plus saint et le plus grand ecclésiastique de son temps, les faits se présentent en foule à mon imagination.

Les François de Sales, les cardinaux de Bérulle et de Richelieu, les Bossuet, ces grands hommes qui savaient si bien distinguer les grands hommes; ces lumières de l'Eglise, qui connaissaient son esprit, n'ont-ils pas regardé notre saint prêtre comme leur maître? En trouvaient-ils un plus rempli de l'esprit du sacerdoce, et plus en état d'en remplir les autres?

Ah! quel nouvel éclat va se répandre dans le sanctuaire! Je vois s'établir des séminaires, des retraites, des conférences. Ceux qui se destinent au service des autels apprendront à l'écart et dans le calme ce qu'ils doivent être et ce qu'ils doivent faire. Ces jeunes Samuels, élevés à l'ombre du sanctuaire, iront dans la suite comme des astres brillants

éclairer les campagnes, les villes, le Nouveau-Monde même.

Que j'aime à me représenter notre saint prêtre dans les conférences publiques qu'il fait aux dispensateurs des saints mystères! Je vois un homme qui possède dans un degré éminent l'intelligence des Ecritures, la science des lois ecclésiastiques, l'art de diriger les âmes, de les conduire à la plus haute perfection.

Vous dirai-je, Messieurs, qu'il a pour auditeurs, non-seulement les jeunes ecclésiastiques qu'il faut former, mais les juges de la foi, des évêques, des cardinaux, des maîtres en Israël, des savants du premier ordre? Il est l'oracle de son siècle, lorsqu'il s'agit de parler de la sainteté et des devoirs des prêtres.

Vous dirai-je que le cardinal de Richelieu, si habile dans l'art d'affermir le trône des rois, révéré des savants, loué chez les étrangers et trop peu connu de ses ennemis, le visite et le consulte?

Vous dirai-je que le cardinal de Bérulle, si recommandable par sa piété, ses ouvrages, son zèle, se faisait une gloire d'entretenir avec lui un commerce d'amitié et d'érudition?

Parlez et instruisez-nous, saints personnages de son siècle, saint évêque de Genève, bienheureuse Chantal. Ils parlent, Messieurs, ils s'expliquent, ils ne trouvent point dans toute l'Eglise un plus saint prêtre que Vincent. Le choix que le grand évêque de Genève en fait pour gouverner après lui l'ordre naissant de la Visitation, ne prouve-t-il pas, Messieurs, la confiance qu'il avait dans ses lumières? Les saints ne louent point par adulation.

Sa haute sainteté le rend en quelque sorte le maître des maîtres de la piété, de la science et de la politique.

L'ecclésiastique, Messieurs, avance dans la perfection, quand il marche sur ses traces; il y est arrivé quand il l'imite.

Des vertus si rares le font désirer à la cour, il y paraît, mais pour l'édifier par sa sagesse et sa prudence.

Ce n'est pas assez, Messieurs, d'être désiré à la cour, il faut s'y soutenir. La cabale, l'intrigue, le manége y font arriver les ambitieux: les talents, la faveur, la politique les y soutiennent quelque temps; mais l'envie, l'adulation, le caprice changent souvent leur gloire en opprobre; on y devient inutile dès qu'on n'y est plus agréable.

Qui a obscurci ce mérite éclatant? Qui a flétri les lauriers de ce grand capitaine? Pourquoi cet habile négociateur, ce sage ministre ne sont-ils plus à la mode? Pourquoi ce courtisan si chéri est-il devenu indifférent au prince? Apprenez-le, Messieurs, rien de plus changeant, de plus mobile que la cour. La scène y varie tous les jours; il ne faut presque rien pour renverser ces idoles du monde. On n'aperçut pas la main qui avait lancé cette petite pierre qui renversa la superbe statue dont il est parlé dans Daniel. On ignore tous les jours à la cour la cause de ces chutes, de ces disgrâces qui étonnent. Le mérite a de la peine à y arriver, et encore plus de peine à s'y soutenir.

Mais s'il est rare, Messieurs, de se soutenir à la cour, d'y être longtemps agréable, et de vieillir dans des places si mobiles; c'est un prodige encore plus grand qu'un prêtre s'y soutienne, et y soit constamment respecté. Il ne faut pas une sainteté commune pour y édifier et y donner de justes idées de la grandeur du sacerdoce.

Tel est cependant, Messieurs, le prodige que Vincent de Paul fit paraître dans le dernier siècle. Il ne fut point porté à la cour par la cabale, l'ambition; il ne s'y conserva pas par l'adulation, la politique : il n'y fut point soutenu par ces grands qui affectionnent les hommes de réputation, et qui se font une gloire d'attacher à leur char par des services importants tout mérite distingué. Ses vertus seules le firent désirer à la cour; sa haute sainteté l'y fit respecter. Ses lumières, sa prudence, sa sagesse, son zèle l'y rendirent utile, il en fut le conseil et l'apôtre.

Déjà la reine l'honore de sa confiance, elle le consulte. Il est le canal des grâces, le dispensateur des biens ecclésiastiques.

Place importante, Messieurs, délicate; mais dont il ne profitera que pour procurer à l'Eglise des ministres saints et utiles; il n'aura pour ennemis que ceux que l'insuffisance et les mœurs rendent indignes des honneurs du sanctuaire.

Vous le représenterai-je dans le conseil, où il tient un rang distingué, où il en est comme l'âme et l'oracle par sa sagesse et sa prudence? Il y est l'homme de Dieu, l'homme de l'Etat, l'homme du peuple. La religion a en lui un zélé défenseur, l'Etat un sage ministre, et le peuple un père tendre.

En vain l'envie s'efforce-t-elle d'obscurcir sa gloire, et veut-elle faire naître des soupçons désavantageux à sa piété, à sa science; ces épreuves ne servent qu'à faire briller sa sainteté et à mettre au jour les rares talents que sa profonde humilité a soin de dérober à la connaissance des hommes.

En vain, Messieurs, les ennemis de la foi et de la piété s'efforcent-ils de répandre des nuages sur cet astre éclatant de la cour; ils lui procurent un nouvel éclat; confondus, humiliés à ses pieds, ils sont comme autant de glorieux trophées érigés à sa modestie et à sa sainteté.

Vous dirai-je que son érudition, attaquée par des hommes intéressés à lui en ravir la gloire, est admirée dans le conseil même, et qu'il y moissonnera malgré lui des lauriers dans l'assemblée du plus sage royaume?

C'est le grand Condé, Messieurs, cet homme si habile dans la controverse, qui entre en lice avec lui. C'est ce grand Condé aussi qui, satisfait de ses réponses, rend hommage à sa science, à ses connaissances, à ses talents.

Vous dirai-je, Messieurs, qu'il fut l'apôtre de Louis XIII? A la mort, ce pieux monarque, prêt à passer du trône au tribunal de Jésus-Christ, demande l'homme de Dieu. Vincent paraît; quel touchant spectacle se

présente à ses yeux! Un roi environné des ombres de la mort, qui ne regrette point la couronne qui lui échappe, ni toute la grandeur qui fuit devant lui, mais qui craint, en cessant d'être grand, de n'être pas assez saint. Une cour consternée, dans le deuil; une reine qui arrose son lit de ses pleurs; un jeune enfant qui va occuper son trône, porter sa couronne, et dont il ignore le long et glorieux règne, puisqu'il nous était réservé de raconter la gloire et les succès de Louis XIV.

Un saint occupé du ciel, animé de l'esprit de Dieu, est, Messieurs, un apôtre bien utile à la mort. Tel était Vincent de Paul. Il parle avec cette onction qui touche, ce feu qui embrase; il développe cette immense étendue de l'éternité qui s'avance; il présente au prince expirant l'image de Jésus crucifié, et nourrit l'espérance qu'il a de passer d'un royaume périssable dans un royaume éternel. C'est en l'embrassant avec foi qu'il expire. L'apôtre qui l'a exhorté, Messieurs, essuie les larmes de cette cour chrétienne; il en sort consolateur; il a sa confiance, il n'en abusera point; sa charité emploiera son crédit pour soulager les misérables dont il est le père.

Voici de nouveaux traits qui se présentent, Messieurs, à mon imagination; ici des traits surprenants et divins caractérisent la charité de Vincent de Paul : les objets qui excitent sa charité, les entreprises de sa charité, les succès durables de sa charité; voilà, Messieurs, des objets qui doivent nous étonner et nous faire reconnaître la puissance divine qui agissait en lui.

Dans l'ordre ordinaire, Messieurs, c'est aux riches à soulager les indigents; le superflu des uns est le nécessaire des autres. Le cœur tendre et compatissant d'un homme sans fortune peut gémir sur les misères publiques, il ne peut pas les soulager; le triste spectacle des malheureux l'afflige; il partage leurs peines sans pouvoir les adoucir. Tel était, Messieurs, Vincent de Paul.

Né sans biens et sans désir d'en amasser, la miséricorde, qui croissait chez lui avec l'âge, le rendit sensible à toutes les misères. Il vit ces pauvres sans retraite et sans ressource, ces infirmes qui ne peuvent ni adoucir ni arrêter les progrès du mal; ces vieillards abattus sous le poids des années et de l'indigence, ces vierges que la pauvreté fait chanceler dans la vertu; ces forçats sans consolation dans leur peine; ces enfants qui étaient les tristes victimes de la honte ou de la pauvreté; ces provinces désolées par les horreurs de la guerre, de la peste et de la famine; et, comme son divin Maître, il est touché à la vue de cette foule de malheureux : *Misereor super turbam.* (*Matth.*, VIII.)

Tous ces tristes objets étaient véritablement capables de toucher un cœur tendre et compatissant. Une grande misère est un grand écueil pour la vertu. Il est à craindre qu'on ne cherche des ressources dans les corrupteurs de l'innocence, quand on n'en trouve point dans le cœur des riches opulents. Ces dangers effrayèrent Vincent de Paul : il forma les grands projets de soulager tous ces malheureux.

Admirez ici, Messieurs, les saints efforts de la charité, les plus grands obstacles ne sauraient la rebuter.

Vincent de Paul n'était pas opulent; ce n'était pas un Job, distingué chez les Orientaux par sa naissance et ses riches possessions; comment pouvait-il être comme lui le père des pauvres? Ce n'était pas un saint Paulin, le plus riche de son siècle, dont les domaines étaient si vastes et si étendus, qu'on leur donnait le nom de royaumes : *Regna Paulini.* Comment pouvait-il commencer même l'exécution de ses projets? Apprenez-le, Messieurs, sa haute sainteté lui donne un crédit auprès des grands, qui attendrira tous les cœurs et ouvrira les mains des riches.

Il propose ses projets à la ville et à la cour; ils étonnent, on les rejette même; mais le saint plaide la cause des pauvres avec tant d'onction et de feu, que tous les cœurs sont touchés; les aumônes des riches, les libéralités royales assurent des fonds à toutes les misères publiques : les larmes des malheureux sont essuyées. Je vois partout s'élever des asiles à la pauvreté, à l'innocence, à l'infirmité; ils subsistent pour l'honneur de la religion et la gloire de la nation, ces monuments durables de la charité de Vincent; ce sont de glorieux trophées érigés à son bon cœur.

Vous dirai-je, Messieurs, que la Champagne, la Picardie, la Lorraine, ces provinces que les plus terribles fléaux désolaient, n'échappèrent à la mort qui allait moissonner leurs habitants, que par les secours que Vincent leur procura, et qu'un roi n'y aurait pas fait passer des aumônes plus abondantes et plus magnifiques?

Si je vois des hôpitaux à Marseille et à Paris pour donner les secours corporels et spirituels à ces malheureux qui sont dans les fers, n'est-ce pas la charité de Vincent qui a obtenu ces établissements dans le conseil? Je passe sous silence tous ces pieux asiles qu'il a procurés à l'innocence pour la conserver, et aux pécheurs pour pleurer leurs égarements. Je me hâte, et je passe à deux traits qui immortaliseront à jamais sa charité dans tous les bons cœurs.

Le crime et la misère multipliaient tous les jours le nombre de ces enfants qui semblent ne sortir du sein de leur mère que pour descendre aussitôt dans la nuit du tombeau; on trouvait tous les jours ces innocentes victimes exposées dans les rues de cette capitale. Une mort lente moissonnait ces jeunes fleurs. Aucune main charitable n'entreprenait de les cultiver et de les faire croître dans la piété. Si quelques-unes plus brillantes que les autres étaient conservées, c'était la honteuse volupté qui en faisait les frais; elles n'échappaient aux coups qui devaient les immoler, que pour couler des années criminelles sous l'empire du péché. Il était réservé, Messieurs, à Vincent de Paul

de leur préparer ces superbes asiles. Voyez, Messieurs, ces crèches immenses où l'on porte tous les ans plus de trois mille enfants; ne sont-ce pas des monuments durables de sa charité et de son crédit?

Que dirai-je de l'établissement de ces pieuses filles destinées au soulagement des malades et à l'instruction de la jeunesse? Quels éloges ne méritent-elles pas? Occupées sans cesse à servir Jésus-Christ dans ses membres et à le faire connaître, elles participent au plus pénible apostolat. Dans quelle bourgade, dans quelle ville, dans quelle province, dans quel climat n'ont-elles pas des hospices? Elles volent sur les pas des hommes apostoliques pour exercer la charité. Victimes libres et volontaires, les liens du divin amour, d'un saint zèle, sont les seuls qui les attachent à ces occupations pénibles et humiliantes.

O bonté ineffable de mon Dieu! c'est vous qui avez suscité ce saint prêtre pour venger votre providence outragée par les discours sacriléges des impies. Il a soutenu la dignité du sacerdoce par l'éclat de sa sainteté; il a étendu la gloire du sacerdoce par l'ardeur de son zèle. C'est la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Un prêtre fidèle est bien utile à l'Eglise. Non-seulement il fait sa gloire, mais encore il est son soutien, son appui. Tel fut, Messieurs, Vincent de Paul. Les conquêtes des apôtres de la France conservées, étendues; des ouvriers évangéliques formés pour tous les lieux et tous les temps; la doctrine de l'Eglise, la sainteté du Siége apostolique défendue contre les entreprises de l'hérésie : voilà les travaux de ce prêtre fidèle. Apôtre, instituteur, défenseur, il travailla pour l'Eglise et donna des ouvriers à l'Eglise. Il défendit l'Eglise; Dieu l'a suscité pour la consolation de son épouse dans ces derniers temps : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem.*

Je ne vais, Messieurs, vous donner qu'une légère idée de l'apostolat de Vincent de Paul. Qui pourrait le suivre dans ses courses apostoliques, compter les bourgades qu'il parcourt, toutes les âmes qu'il arrache au vice, à l'hérésie, à l'idolâtrie, pour les attacher au char de Jésus-Christ?

Les premiers essais de son zèle sont, Messieurs, les plus difficiles et les plus glorieuses conquêtes. Il est apôtre dans les fers; il annonce Jésus-Christ dans la captivité : son maître devient son disciple. Honteux de son apostasie, il renonce à la doctrine extravagante de Mahomet; et converti par Vincent de Paul, il est le premier trophée érigé à la gloire de son apostolat.

Le ciel nous destinait cet apôtre. La Providence, qui veille toujours sur la France, le conduit dans cette capitale; il y parut comme une lumière brillante qui éclaira toutes les contrées voisines; il y conserve et étend, par son zèle infatigable, les précieuses conquêtes des Denis de Paris, des Rémi de Reims, des Martin de Tours, des Germain d'Auxerre, Ici, Messieurs, vous entendez ses missions dans les campagnes.

Pourquoi une moisson si abondante que celle qui se présente dans les campagnes trouve-t-elle si peu d'ouvriers? Les âmes y sont-elles moins précieuses? Les cœurs y sont-ils plus attachés au monde que dans les villes? Les esprits y sont-ils moins dociles aux vérités du christianisme? Faut-il des talents supérieurs, les richesses de l'éloquence? Faut-il fatiguer sa mémoire par des discours pompeux, cadencés, un arrangement harmonieux, des pensées sublimes, des tours délicats, des expressions choisies? Non, Messieurs. Il ne faut que du zèle, penser du salut des âmes comme Jésus-Christ en a pensé. Il est plus aisé à un prêtre fidèle d'être apôtre que d'être orateur. Il n'en coûte pas tant pour toucher que pour plaire. Les conquêtes des âmes sont la récompense de l'homme apostolique; de vains applaudissements, celle de l'éloquent orateur.

Vincent de Paul était pénétré, Messieurs, de ces vérités. C'est pourquoi il fixa son apostolat dans les campagnes, et les préféra aux villes où les prédicateurs abondent, où l'abondance fait naître le dégoût, où les auditeurs sont curieux, délicats, critiques, parce que les orateurs chrétiens font trop d'efforts pour plaire, et n'en font pas assez pour toucher.

Réjouissez-vous, peuples rustiques, une nouvelle lumière va briller sur vous. Vincent de Paul veut être votre apôtre. Vous l'entendrez dans le saint temple et dans vos cabanes; il vous annoncera les mystères du salut; il dissipera les ténèbres de votre ignorance par ses solides instructions; il touchera vos cœurs par l'onction de ses paroles; il vous consolera dans vos peines par les touchantes peintures qu'il vous fera de votre haute destinée, et, par les aumônes qu'il répandra dans vos familles, il apaisera vos querelles, il unira vos cœurs, et vous marcherez avec joie dans les sentiers de l'innocence et de la vertu.

Oui, Messieurs, Vincent de Paul remplit toujours cet utile et glorieuse carrière; il n'abandonna jamais les pénibles travaux de la chaire et du confessionnal; cette vieillesse qui languit ordinairement dans les infirmités, où le repos paraît si nécessaire, n'interrompit jamais ses fonctions. La dernière mission qu'il fit sanctifia les derniers jours de sa vie, et il fut enseveli sous les trophées que les conquêtes de son zèle lui avaient érigés.

Si les ennemis de sa vertu me demandent donc où sont les actions éclatantes qu'il a faites, les prodiges qu'il a opérés, les preuves de ce zèle héroïque que je loue, je leur répondrai ce que Jésus-Christ répondit aux disciples de Jean : Les pauvres sont évangélisés : *pauperes evangelizantur.* (*Luc.*, VII.) Il a choisi l'apostolat le plus pénible, le plus humiliant, le plus rebutant; il a été arroser les terres les plus incultes; il a été rompre le pain de l'instruction à ceux qui en étaient affamés; ses longs jours ont été consacrés au

salut des âmes négligées et souvent abandonnées : *pauperes evangelizantur...*

L'obéissance lui a fait accepter successivement le gouvernement de deux paroisses, Clichy et Châtillon. Son zèle y a réprimé tous les abus, détruit toutes les erreurs, et établi un culte pur et religieux. Les justes fortifiés dans la piété, les pécheurs convertis, tous les cœurs unis par les liens de la paix et de la charité : voilà ses succès à Clichy. Le calvinisme qui y régnait et insultait à l'Eglise romaine, attaqué dans tous ses retranchements, des millions de protestants touchés, persuadés et rentrés sincèrement dans le sein de l'Eglise : voilà ses conquêtes à Châtillon.

N'est-ce pas là, Messieurs, étendre la gloire du sacerdoce, imiter ces hommes divins qui ont agrandi le champ de l'Eglise, multiplier le nombre de ses enfants soumis, et venger les opprobres qu'elle a reçus de ses ennemis?

Un zèle si ardent ne s'éteindra pas avec la lumière de ses yeux. L'apôtre est aussi instituteur : sa congrégation le retracera dans tous les siècles pour la consolation de l'Eglise et le salut de ses enfants.

Quelle différence, Messieurs, entre les projets que Dieu inspire, et les projets que forme l'ambition ; entre les succès du juste, et les succès du mondain!

La gloire de Dieu, les progrès de la religion, le salut des âmes, voilà les grands objets qui occupent les saints; les applaudissements des hommes, un nom dans la postérité, des accroissements de fortune, voilà les objets qui flattent les mondains. Quelle différence, Messieurs! mais aussi quelle différence dans les succès! Dieu conserve son ouvrage, Dieu détruit celui de l'ambition. Faut-il vous prouver cette vérité? Rappelez-vous les établissements que les serviteurs de Dieu ont formés dans le dernier siècle.

Alors parurent trois hommes éminents en sainteté, célèbres par leurs talents, leurs lumières, précieux à l'Eglise, trois instituteurs dont les établissements ont mérité et méritent encore des éloges. François de Sales, le cardinal de Bérulle, Vincent de Paul.

Le grand évêque de Genève a perpétué son zèle dans ses écrits; et dans un ordre respectable, il a rassemblé des vierges et des veuves. A leur tête présidait la bienheureuse Chantal, cette illustre veuve qui a égalé les Paule, les Monique, les Clotilde, et qui a la gloire sur elles d'avoir surmonté de plus grands obstacles. A l'ombre du sanctuaire, elles observent une règle qui renferme la douceur et la sévérité de l'Evangile; elles tendent avec amour à ce qu'il y a de plus parfait.

Le cardinal de Bérulle, marchant sur les traces du grand Philippe de Néry, a établi en France une congrégation de prêtres destinés à honorer le divin sacerdoce de Jésus-Christ et les grandeurs de sa sainte Mère. Que de grands hommes, que de savants en tout genre n'a-t-elle pas donnés à l'Eglise et à la république des lettres!

Vincent de Paul, pour perpétuer les apôtres dans la campagne, établit une congrégation de prêtres destinés aux missions ; il ne veut point qu'ils paraissent sur ces grands théâtres où l'on moissonne des lauriers, où l'homme de talents est applaudi, admiré : c'est aux pauvres, à des peuples grossiers qu'il les envoie annoncer, expliquer les vérités du salut.

Ici, Messieurs, l'intérêt que l'orateur a d'élever son héros ne me fera rien avancer qui puisse ravir la gloire des autres instituteurs; les charmes de la vérité sont préférables aux ressources que fournit l'éloquence pour rehausser le mérite ; c'est vous-mêmes qui déciderez du plan de l'objet, et du succès de l'établissement de Vincent de Paul.

Quel est, Messieurs, l'apostolat des enfants de Vincent de Paul? Vous le savez. C'est de renoncer aux douceurs de la société, de quitter leur famille, leur patrie; de sacrifier les talents et le goût des sciences pour s'accommoder au génie rustique des peuples les moins policés, de ces hommes qu'il faut souvent rendre raisonnables avant que de les rendre chrétiens; le zèle les fait voler dans les campagnes, au delà des mers mêmes, pour annoncer l'Evangile dans ces terres mal cultivées qui font une partie du champ du Père de famille, pour éclairer des âmes plongées dans les ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie.

Or, Messieurs, pour fournir cette carrière apostolique, que de sueurs, que de travaux, que de privations! Y a-t-il quelque chose pour la délicatesse, l'intérêt? Y a-t-il de quoi flatter, de quoi animer le savant, l'orateur? Non, Messieurs, le zèle seul du salut des âmes les fait voler dans les campagnes et chez les infidèles. Apostolat utile, nécessaire à l'Eglise pour étendre sa gloire, la consoler de ses pertes, et multiplier le nombre de ses enfants.

Oui, Messieurs, Vincent de Paul, en fixant son apostolat et celui de ses successeurs dans les campagnes, est le conservateur et le protecteur des précieuses conquêtes de Jésus-Christ : *Protector salvationum Christi.* (*Psal.* XXVII.)

L'apostolat dans les villes est plus flatteur, plus commode, et moins rebutant; aussi les villes ne manquent-elles point d'apôtres. Les auditeurs y sont plus instruits, plus délicats, plus reconnaissants.

Point de privations, de courses pénibles, de dangers : dans les divisions mêmes, si les uns sont à Céphas, les autres à Paul, à Apollon, chaque parti chérit, honore, produit et élève ses apôtres. Comme on s'y pique d'esprit, de principes, de politesse, de piété, on y goûte les talents; on les apprécie, ils sont rarement sans récompense.

Quel attrait, Messieurs, pour les ministres évangéliques! Les enfants de Vincent de Paul y renoncent pour voler sur les pas de leur saint instituteur, exercer un apostolat

plus pénible, mais nécessaire pour étendre la gloire du sacerdoce; c'est lui qui les a procurés à l'Eglise qu'il aimait, et dont il a été le défenseur contre ses ennemis les plus enveloppés, et par conséquent les plus dangereux.

Saint Jérôme caractérise en deux mots le catholique et l'hérétique; le fidèle attaché inviolablement à la vérité que l'Eglise a enseignée dans tous les siècles, l'homme qui l'a abandonnée pour s'attacher à de profanes nouveautés et aux erreurs qu'elle a proscrites solennellement; l'homme docile, soumis à ceux que Jésus-Christ nous a commandé d'écouter, l'homme superbe qui leur résiste et corrompt leur doctrine.

L'hérétique, dit ce saint docteur, n'insinue ses erreurs qu'à la faveur des fausses idées qu'il donne de l'Eglise : *Hæreticus profert mendacia;* le catholique ne prêche que les vérités établies dans tous les siècles; il ne s'écarte point de la foi de ses pères : *Catholicus recte prædicat.*

L'hérétique soutient que l'autorité visible que Jésus-Christ a établie peut se tromper en matière de foi, enseigner l'erreur, proscrire la vérité : *profert mendacia.*

Il obscurcit les plus brillantes lumières des premiers siècles, flétrit les plus grands hommes, accuse leur zèle, censure leur doctrine, méprise leur érudition, leur prête des vues d'intérêt, de passion : *profert mendacia.*

Il prétend trouver dans l'Ecriture, dans les Pères, et surtout dans saint Augustin, le plan, les preuves, l'apologie de sa doctrine : *profert mendacia*

Il avoue qu'il y a une Eglise, mais il ose assurer qu'elle n'est plus ce qu'elle a été, pure et sans tache; il la dépeint enveloppée des nuages épais de la séduction, abandonnée de son divin Epoux, cachée dans quelques âmes fidèles; selon lui, ce fleuve majestueux, dont les eaux étaient si pures, n'est plus qu'un amas d'eaux sales et bourbeuses : *profert mendacia.*

Les plus saints conciles qui le condamnent ne sont plus que des assemblées tumultueuses, dont l'intrigue, la cabale, la politique font remuer tous les ressorts, et y dictent sa condamnation : *profert mendacia.*

Il faudrait ignorer, Messieurs, l'histoire de ces hérésies fameuses qui ont désolé l'Eglise, n'avoir jamais lu les ouvrages des hérésiarques, pour contredire ce portrait que je viens de tracer d'après saint Jérôme.

Il a paru dans tous les siècles des hérétiques, mais aussi dans tous les siècles Dieu a suscité de grands hommes pour les confondre et défendre son Eglise.

Les pélagiens, les donatistes ont trouvé des adversaires redoutables dans les Augustin, les Jérôme, les Prosper; les ariens, dans les Athanase, les Hilaire; les protestants, dans les plus saints et les plus savants prélats de l'Eglise gallicane. Et n'y eût-il eu, Messieurs, que l'illustre Bossuet, il suffirait pour confondre leurs plus habiles ministres.

Si dans les jours de Vincent de Paul une hérésie plus fine, plus délicate, plus enveloppée, entreprend de se produire, ne craignez point : ce catholique sincère la découvrira, s'en garantira, et sa congrégation naissante. Il lui opposera la doctrine de tous les siècles, et prêchera hautement la foi de ses pères, et sa soumission au siége apostolique : *Catholicus recte prædicat.*

Cette hérésie avait été enfantée dans les Pays-Bas; elle avait tout ce qu'il faut pour séduire les âmes : la magnificence de la grâce, le nom du grand Augustin, son défenseur, beaucoup de ses termes, de ses expressions; son venin était caché sous les voiles d'une piété tendre, douce et gémissante; ses desseins, ses vues dans son système, étaient un mystère qu'on n'expliquait qu'aux amis, aux confidents; elle avait des apôtres zélés, fins, adroits, qui savaient tracer différentes routes pour arriver au même but; ils savaient être sévères et doux, se taire et parler, se montrer et se cacher à propos.

Ici, Messieurs, vous êtes peut-être alarmés. Vous savez que Vincent de Paul entretient un commerce d'amitié et d'érudition avec un de ses apôtres; mais rassurez-vous. Dès que ce savant, dont il respecte la piété, la naissance, les lumières, dont il aime la douceur, la politesse, se sera développé, il s'en méfiera; dès qu'il lui aura fait part de ses sentiments sur l'Eglise et sur la grâce, il rompra pour toujours avec lui; s'il lui prouve qu'il est encore son ami, c'est en s'efforçant par sa douceur, ses gémissements et ses savantes réponses, de le ramener à la vérité et à la soumission due à l'Eglise : *Catholicus recte prædicat.*

Dès que notre saint désespère de désabuser son ami, il se retire, il le fuit : sa charité l'épargnera, mais son zèle ne se ralentira pas.

Rappelez-vous, Messieurs, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a écrit, et vous verrez avec quel zèle il a écarté de notre France ces nouvelles erreurs; il en a garanti sa congrégation naissante; il a éloigné du sanctuaire et de ses dignités ceux qui semblaient seulement les goûter, par les grands exemples qu'il leur a donnés de sa soumission au Saint-Siége.

C'est ainsi, Messieurs, que ce prêtre fidèle a étendu la gloire du sacerdoce par ses pénibles travaux, par les ouvriers évangéliques qu'il a formés, par son amour pour l'Eglise et son zèle à la défendre.

Seigneur, qui d'une seule parole avez apaisé les flots mutinés de la mer, et fait succéder dans un instant le calme à l'orage, faites naître dans tous les cœurs, par votre grâce toute-puissante, l'amour de le paix et de l'union. Quand on ne voudra que votre gloire, ô mon Dieu, on priera plus qu'on ne parlera : les puissances spirituelles et temporelles que vous avez établies, et qui ne tiennent chacune que de vous leur autorité, ne seront plus méprisées et offensées par la licence dans les discours et dans les

écrits; on rendra à César ce qui est dû à César, et à Dieu ce qui est dû à Dieu. Rassemblez-nous donc tous, Seigneur, sous les ailes de la charité; qu'elle dirige nos pas, qu'elle dicte nos paroles; qu'elle règne surtout dans nos cœurs, afin que nous régnions dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

PANÉGYRIQUE IV.

PREMIER PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Prononcé le jour de sa fête, dans l'église des RR. PP. Récollets à Paris, le 4 octobre 1742.

Tanquam prodigium factus sum multis. (*Psal.* LXX.)
J'ai paru aux yeux du monde comme un prodige.

L'homme de sainteté a étonné le monde dans tous les siècles. La vertu timide n'ose se montrer; le vice hardi infecte presque tous les états, et brille presque dans tous les rangs. Il faut quelquefois plus d'un siècle pour produire un de ces saints que le monde, tout corrompu qu'il est, admire et révère, contredit et applaudit; un de ces saints qui ne semble être suscité, aussi bien que ces fameux solitaires de l'Orient, que pour confondre la fausse sagesse des mondains; un de ces saints que la grâce place entre le ciel et la terre, et qu'elle semble donner pour maître aux maîtres mêmes du monde : un de ces astres qui diffère des autres astres, selon l'expression de saint Paul : *stella a stella differt* (I *Cor.*, XV) : je veux dire un saint distingué, que Dieu conduit dans des routes mystérieuses; il étonne les mondains, il console les justes. Si la sévérité de l'Evangile n'était pas si étrangère aux premiers, François qui a paru pour la justifier, ne les aurait pas étonnés; si les seconds n'en étaient pas persuadés ils ne l'auraient pas respecté.

Il y a une sorte de sainteté qui ne surprend point les hommes, et il y en a une qui les jette dans l'étonnement. L'écriture nous apprend les caractères de cette sainteté extraordinaire qui forme l'homme de prodige.

Je cherche, dit l'Esprit-Saint, un homme distingué des autres hommes; un homme rare dans le monde, capable de fixer les regards de tous les humains, et digne de leurs éloges. Le monde mettra aussitôt sur la scène ses savants, ses politiques, ses conquérants, ses législateurs qui semblent régler les destinées des autres hommes. Ce sont là les héros du monde : mais voici le héros que le Sage cherchait il y a tant de siècles.

Celui que l'éclat des richesses n'a pas ébloui, qui a été insensible aux trompeurs appâts de l'opulence, et qui a détaché son cœur des fragiles trésors de la terre, *qui post aurum non abiit* (*Eccli.*, XXXI) : celui que la pompeuse et séduisante décoration du monde n'a pu toucher ni amollir, qui a détourné ses yeux des vanités du siècle, et immolé son faste insensé à la sainteté de la religion : *qui non respexit in vanitates et insanias falsas* (*Psal.* XXXIX); celui qui a pu goûter les douceurs du péché, et qui a fixé volontairement ses pas dans les sentiers austères de la vertu; *qui potuit facere mala, et non fecit* (*Eccli.*, XXXI) : voilà le héros que le Sage cherchait dès que les hommes se furent multipliés; voilà l'homme de prodige; sa vie, opposée à celle des mondains, est une merveille qui étonne et surprend : *fecit mirabilia in vita sua.* (*Ibid.*)

Or, Messieurs, selon le Saint-Esprit, deux choses, comme vous le voyez, forment l'homme de prodige : le détachement des richesses et le détachement des plaisirs; la pauvreté et la pénitence.

Deux grands traits qui caractérisent aussi l'incomparable François d'Assise, dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge.

Les grands du siècle, que la pauvreté révolte et que la pénitence effraye, furent les premiers admirateurs de François; pauvre, en habit de pénitent, le crucifix à la main, il est reçu en triomphe dans toutes les villes de l'Italie; le souverain pontife le révère, la pourpre romaine s'abaisse devant lui, les rois ont plus de confiance dans ses prières que dans la valeur de leurs capitaines; sous la tente même d'un prince barbare accoutumé au meurtre, il trouve des admirateurs et des couronnes : il est le prodige qui occupe l'Italie, l'Europe, le florissant empire de Mahomet, l'univers entier. Que de titres augustes, Messieurs, rassemblés dans François! Instituteur d'un ordre distingué dans l'Eglise, arbitre de la nature, qui obéit à son gré, prophète des plus grands événements de l'Italie, destiné par un martyre miraculeux à montrer au monde une fidèle copie de Jésus crucifié. N'êtes-vous pas étonnés de tous les grands traits que l'histoire fidèle me fournit? J'appréhende, Messieurs, de ne point répondre à ce que vous attendez de moi : je vais vous représenter François d'Assise comme disciple de la crèche, et comme disciple du Calvaire : les caractères de sa pauvreté; les caractères de sa pénitence. Partout vous verrez l'homme de prodige, parce que partout vous verrez l'homme de sainteté, *tanquam prodigium factus sum multis.* Demandons, etc., *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le treizième siècle vit naître le prodige de sainteté dont je commence l'éloge; il vit cet homme rare et précieux que Dieu suscita parmi son peuple, pour retracer aux yeux des mortels l'image du Sauveur naissant dans la crèche, et expirant sur le Calvaire.

Un saint si privilégié devait avoir un prophète; des événements singuliers devaient annoncer François d'Assise, non-seulement à l'Italie, mais encore à toute l'Eglise; et c'est, Messieurs, ce qui arriva. Que de merveilles annoncent sa grandeur future! Déjà paraissent les grands traits qui doivent le caractériser dans la suite; je veux dire la crèche et le Calvaire.

Passez, mère désolée, sous les tristes débris d'une étable ruinée, si vous voulez met-

tre au monde le patriarche des pauvres ; et vous, autre Siméon, ange ou mortel, qui que vous soyez, saisissez-vous de cet enfant, gravez sur sa chair innocente la croix du Sauveur; mais je parle déjà du disciple du Calvaire, j'oublie que je dois commencer par le disciple de la crèche et les caractères de sa pauvreté; les voici : elle fut sainte, opulente, glorieuse.

Voilà ce qui le fit regarder dans le monde comme un prodige : *Tanquam prodigium factus sum multis.* (*Psal.* LXX.)

Ce n'est point la pauvreté en elle-même qui fait les saints, comme ce ne sont point les richesses qui font les réprouvés. Je trouve dans les derniers rangs du peuple des hommes orgueilleux et impies, et je vois avec plaisir, dans les cours les plus brillantes, des maîtres humbles et chrétiens; je vois les vices des grands passer chez les petits, et les vices des petits passer chez les grands. La pauvreté n'est pas sainte par elle-même, c'est l'homme qui, par le secours du ciel, la sanctifie, et saint Grégoire m'apprend qu'on trouve dans les richesses de grandes ressources pour le salut, comme on y trouve de grands obstacles : *Sicut sunt impedimenta, ita et adjumenta.*

J'aime à voir les Abraham se sanctifier dans l'opulence, les David, les Louis dans l'éclat du trône, les Josué dans la dissipation des armes et un enchaînement de victoires, les Esther sous une brillante couronne, et à la tête d'un florissant empire. Ce n'est donc pas simplement à la pauvreté que je viens donner aujourd'hui des éloges et ériger des trophées, mais à la sainteté de la pauvreté, à celle de François d'Assise, qui fut volontaire, humble, édifiante, qui en fit dans la religion un homme de prodige : *Tanquam prodigium factus sum multis.*

Pauvreté volontaire; en voici l'époque.

Déjà je le vois aux pieds de l'évêque d'Assise; là, en présence d'un père qui l'accuse de dissipation, dans un cercle de mortels qui ignorent les mystères de la crèche, à la face du ciel et de la terre, sous les yeux des saints anges, il fait un vœu solennel de pauvreté, renonce à toutes les flatteuses espérances du siècle, signe avec une fermeté héroïque l'acte authentique qui le dépouille de tous ses biens, et rend à son père jusqu'au seul vêtement qui le couvre, content d'un manteau qu'il reçoit de la main du pontife, et sur lequel il trace la croix du Sauveur; alors, dit-il avec un saint transport de joie, j'ai rompu heureusement tous ces liens flatteurs qui attachent les hommes si fortement à la terre; je suis libre, le Seigneur me servira de tout; j'espère avec d'autant plus de confiance les biens spirituels, que j'ai renoncé généreusement à tous les biens terrestres; je n'ai plus de père sur la terre, mais j'en ai un dans le ciel, je lui sacrifie mes espérances, il me prodiguera ses grâces : *Pater, qui es in cœlis.* (*Matth.*, VI.)

Messieurs, le mondain, après les plus grands succès, soit dans les armes, soit à la cour, soit dans les arts, soit dans les plaisirs, n'est pas, vous le savez, si content, si satisfait que notre vénérable mendiant.

Pauvreté volontaire : Représentez-vous, si vous le pouvez, cette scène édifiante que François va représenter dans le monde; pour cela, transportez-vous en esprit dans le centre des grandeurs aussi bien que de la religion. On voit arriver à Rome, de toutes parts, des étrangers, on y voit arriver aussi François d'Assise; ils viennent briguer des dignités ecclésiastiques, des emplois importants; il vient briguer la pauvreté; ils demandent des grâces pour accumuler leurs richesses ou les conserver paisiblement; il demande la permission de ne rien posséder. Messieurs, François, à la cour de Rome, avec le plan qu'il s'est tracé, et le choix qu'il fait de la pauvreté, n'est-il pas véritablement un homme extraordinaire? Oui, Messieurs, il étonne les mondains, les grands et les petits, les cardinaux, et le souverain pontife même : *Tanquam prodigium factus sum multis.*

Pauvreté volontaire : Les fortunes les plus brillantes lui ont été offertes plusieurs fois, et plusieurs fois il les a refusées. En Italie, en France, on l'a sollicité d'accepter des sommes considérables pour les besoins de son ordre naissant, et il n'a pas même voulu en être l'économe. Vantez, tant qu'il vous plaira, Messieurs, ces fameux contempteurs des richesses, François d'Assise est plus grand que ces prétendus héros.

Chérir la pauvreté dans laquelle on est né, ne point s'alarmer sur l'avenir, se faire même un honneur d'être simple et négligé : vertu de philosophe.

Aller jusqu'à mépriser les richesses, s'en dépouiller, parce qu'elles embarrassent ou pour être admiré des hommes, faire le contemplatif, s'appliquer aux connaissances les plus curieuses, se distinguer du reste des mortels; voilà la prétendue perfection de certains sages de la Grèce.

Prodiguer des éloges à la simplicité, condamner les dépenses superflues, et les amas d'or et d'argent, donner même des lois pour empêcher les citoyens de thésauriser; voilà jusqu'où s'étendit la plus fine politique des Romains; choisir la pauvreté dans un temps qu'elle est méprisée, tournée même en ridicule, la choisir par vertu, pour imiter Jésus-Christ pauvre, pour être un fidèle disciple de la crèche; voilà jusqu'où François d'Assise porta l'héroïsme de la pauvreté. Il était nécessaire dans son siècle, pour servir d'exemple aux hommes après Jésus-Christ; la pauvreté de la crèche n'avait presque plus de disciples, c'est pourquoi la pauvreté de François étonna son siècle; il parut un homme extraordinaire : *Tanquam prodigium factus sum multis.*

Pauvreté humble; en voici deux traits, Messieurs :

Cet homme de sainteté et de miracles refuse l'honneur du sacerdoce; bien éloigné de ces téméraires qui s'imaginent que l'arche va tomber s'ils ne la soutiennent, et qui semblent ne choisir l'état ecclésiastique que

pour sortir de l'obscurité et de l'indigence de leur famille. Il avait toutes les vertus que les conciles d'après l'Apôtre demandent, et qui manquent presque toujours à ceux qui s'ingèrent sans vocation dans un état si saint.

Une pureté angélique : l'innocence de son baptême était ornée des victoires qu'il avait remportées sur ses sens; il avait attaché le démon vaincu à son char, autant de fois qu'il lui avait livré des combats. De la science: les plus grands personnages ont aperçu à travers les voiles de son humilité, ces lumières et ces connaissances qui forment la science des saints; et le rang qu'il tient parmi les auteurs ecclésiastiques, suffit seul pour le venger du mépris affecté de ces savants orgueilleux qui rougissent de la simplicité chrétienne. Du zèle : l'Italie n'est pas un théâtre assez vaste pour ses prédications, il pénètre jusque dans l'empire de Mahomet, pour y prêcher Jésus attaché à la croix. L'approbation des fidèles : l'univers entier l'admire et lui rend des hommages; et si l'estime des hérétiques pouvait flatter les catholiques, François pouvait se glorifier de les avoir pour admirateurs. Cependant, semblable à ces séraphins qui se couvrent de leurs ailes, et n'osent regarder le Dieu très-saint, il craint de monter à l'autel, et reste dans le rang inférieur des lévites.

Autre trait d'humilité : des auditeurs délicats, qui se piquent de bel esprit, de beaux sentiments, s'en scandaliseront peut-être.

François se fait traîner dans les rues d'Assise comme un pécheur, il paraît la corde au cou dans le lieu patibulaire, il crie qu'il mérite les supplices destinés aux criminels. Ici, Messieurs, François vous paraît un prodige aussi bien qu'à moi; à vous qui êtes les sages du monde, il vous paraît un prodige de folie; et à moi, qui ai appris de saint Paul à honorer la sainte folie de la croix, il me paraît un prodige de sagesse. Je révère ses abaissements; il me paraît sur ce théâtre de honte pour les autres, comme sur un théâtre de gloire; ce sont là de ces routes mystérieuses que la sagesse du monde ignore.

Loin d'ici ces pauvres orgueilleux que le Seigneur déteste; pauvres superbes, qui rougissent de porter les livrées de Jésus-Christ; qui s'efforcent de relever avec une main audacieuse la fortune que la main du Très-Haut a renversée; pauvres superbes, qui portent jusque dans les retraites les plus saintes, la hauteur du siècle; qui disputent dans ces asiles sacrés, du lustre et du rang de leur famille, et qui sous la haire et le cilice, comme parle saint Jérôme, aiment à faire sentir ce qu'ils ont été dans le siècle, et veulent qu'on considère les noms et les biens auxquels ils ont renoncé solennellement.

Paraissez ici, humilité de François, pour confondre cet orgueil. Qu'on s'étonne tant qu'on voudra de vos abaissements, je vous ai annoncé au monde comme un prodige : *Tanquam prodigium factus sum multis.*

Pauvreté de François, pauvreté édifiante; il porta toutes les vertus de l'Evangile jusqu'à l'héroïsme.

Parfait contemplatif, il s'enfonce dans les déserts, se cache dans les antres et les grottes sauvages; il paraît dans les rochers, il n'y grave point ses ennuis et ses chagrins, dans ces terres incultes et ces routes écartées, comme ces solitaires remplis de l'esprit du monde. Souvent dans des extases et des ravissements, Dieu seul lui parle; et qui peut raconter ces communications intimes?

Homme de miséricorde, il va chercher les membres de Jésus-Christ souffrant dans les hôpitaux; c'est dans ces retraites des misères publiques, où l'on voit rassemblées toutes les douleurs et toutes les plaies dont Dieu frappe notre chair mortelle, ou languissent des années entières des misérables qui voient comme Job leur chair tomber par lambeaux, avec les vers et la pourriture, où on ne respire que l'infection, et où on ne voit de tous côtés que les images effrayantes de la mort; c'est là que François se dissipe, se délasse et goûte des délices.

Catholique soumis, l'obéissance au pape est un point de sa règle, les ennemis du saint siége n'osaient paraître devant lui, dit l'historien de sa vie : *Nec audebant hæretici apparere.* Eviter les nouveautés en matière de religion, se tenir en garde contre les artifices des hérétiques; rejeter toute doctrine qui n'est pas approuvée par l'Eglise, fût-elle l'ouvrage des plus grands hommes? eût-elle des anges pour apôtres et pour défenseurs? y reconnût-on la science la plus profonde et les vertus les plus austères? c'est ce qu'il recommande à ses enfants avant de mourir, comme saint Augustin l'avait recommandé à lui-même à tous les fidèles.

Disciple de la perfection de l'Evangile, il le suit à la lettre, et nous pouvons dire que c'est à la honte du christianisme qu'on entend de nos jours tant de piquantes railleries et de fades conversations sur la pauvreté universelle et l'habit de pénitence de François. Il est étonnant que ce qui a fait la gloire des apôtres et de la religion fasse, selon de prétendus beaux esprits de nos jours, le ridicule de ses enfants. Si une critique accoutumée à censurer témérairement la religion même, n'était pas aujourd'hui si flattée et si honorée, on respecterait une pauvreté sainte, une pauvreté opulente, et François serait pour notre siècle, aussi bien que pour le sien, un prodige de sainteté : *Tanquam prodigium factus sum multis.*

Que peut faire, Messieurs, l'homme de richesse? Le voici. S'il est mondain, son opulence lui servira à nourrir une foule de domestiques pour servir à son faste, et quelquefois à ses passions; à élever de somptueux édifices ou plutôt des palais à la mollesse; à fournir aux dépenses excessives d'une table exquise, d'un jeu ruineux, d'une magnificence outrée; à des ambitieuses alliances, dont l'homme de naissance se moque, et dont

l'homme de richesse est souvent la dupe; s'il a de la piété, son opulence lui servira à nourrir les pauvres, élever des temples au Seigneur, fonder de pieux établissements. Or, Messieurs, voici le prodige : ce que l'homme de richesse, qui a de la religion fait et tout ce qu'il peut faire de plus grand et de plus immense, François d'Assise, cet homme de pauvreté, l'entreprend, le fait avec succès, et surpasse même ce que pourrait faire l'opulence des riches du siècle. Il n'a rien et il fait tout : voilà, encore un coup, le prodige, une pauvreté opulente; voilà la merveille des hommes apostoliques, comme parle saint Paul : n'avoir rien et posséder tout : *Nihil habentes, et omnia possidentes.* (II *Cor.*, VI.) Venons à des faits.

Pauvreté opulente, puisque touché de toutes les misères publiques, il trouva le moyen de les soulager toutes. Au nom de François, à la recommandation de François les pauvres sont secourus; il est leur patriarche et leur père.

Parlerai-je du temple de saint Damien? Depuis longtemps François répandait des larmes amères sur les ruines de la maison du Seigneur; il ne voyait qu'avec douleur l'insensibilité des riches. « Hélas! disait-il, avec l'amertume du prophète Jérémie, les portes du saint temple sont brisées, les pierres du sanctuaire sont dispersées et tout le monde est dans le silence. » On va jusqu'à la prodigalité lorsqu'il s'agit des plaisirs, des parures, du luxe, et on parle d'économie lorsqu'il s'agit d'élever un sanctuaire à l'Eternel. Encouragé par une voix céleste, son cœur s'enflamme, son zèle s'anime : déjà je vois son corps innocent plier sous la pierre et le bois qu'il porte, les pierres s'arrangent, l'édifice s'élève : c'est un prodige.

Oui, Messieurs, Dieu qui avait choisi François préférablement aux riches du siècle, qui lui avait intimé ses ordres pour ce grand ouvrage, travaille avec lui. Tous les habitants d'Assise sont étonnés; voyez, disaient-ils, ce que le pauvre François a fait, sa pauvreté obscurcit notre opulence; ils s'animent, et à l'exemple du saint, on voit en peu de temps paraître trois nouvelles églises dans la ville d'Assise.

Voici, Messieurs, un trait qui ne vous étonnera pas moins : cet homme de pauvreté exécute des projets que l'homme de richesse n'oserait seulement pas former. Quelle différence entre les sociétés que les hommes établissent pour servir à leur gloire ou à leur intérêt, et celles que Dieu suscite pour l'embellissement de son Eglise!

Quand les hommes entreprennent de grandes choses séparément de Dieu, il leur faut de grands génies, des esprits délicats, pénétrants, des hommes habiles dans le maniement des affaires, de grands politiques, capables de se replier et de se conformer aux temps, aux circonstances, et avec cela de l'autorité et des richesses. Car qui ne sait que ces différentes sectes et ces différentes sociétés, qui désolèrent l'Eglise dans l'Orient et dans l'Occident, l'arianisme, le pélagianisme, le luthéranisme, le calvinisme, n'auraient pas fait de si grands progrès si leurs chefs n'avaient pas eu plus de richesses, d'autorité et de politique que François d'Assise? Ce sont les beautés séduisantes de leurs écrits qui ont ébloui les peuples; ce sont les souterrains de leur politique, qui ont gagné certaines puissances; ce sont leurs subtiles interprétations des Ecritures qui ont calmé les alarmes de certaines personnes, à la vue d'un schisme près d'éclater. C'est en donnant de fausses idées de la souveraine autorité de l'Eglise qu'ils ont grossi leurs troupeaux; c'est en distribuant de l'argent ou en prodiguant des éloges qu'ils ont retenu tant de savants dans leur parti.

C'est par ces différents ressorts que se sont soutenues ces sociétés qui ont troublé tant d'empires, qui ont agité toute la terre, parce qu'ils ne pouvaient pas la corrompre; mais ces sociétés ont reçu des coups mortels : les conciles, ces majestueuses assemblées, les ont proscrites, le zèle des princes les a dissipées, et si elles voulaient se reproduire sous une forme plus flatteuse, elles auraient le même sort : Jésus-Christ l'a promis. Or, quelle différence entre l'ordre que saint François établit, sans tous ces ressorts de la politique, d'une vaine érudition, des richesses, sans autre trésor que la pauvreté! Avec la simplicité de l'Evangile et la soumission au saint siége, je vois un ordre qui fleurit et subsiste avec honneur depuis plusieurs siècles.

D'abord, je vois François environné d'hommes apostoliques, je vois ces pauvres qui doivent parcourir l'univers, peupler l'Europe, l'Asie, l'Afrique, fouler aux pieds l'opulence des riches, terrasser les hérétiques, consoler l'Eglise et édifier les peuples; je vois ces nouveaux disciples de la crèche et du Calvaire aux pieds du souverain pontife, d'Innocent III, pour se mettre sous sa protection et sous son obéissance.

En vain l'enfer gémit à la vue de ces ouvriers évangéliques, et s'efforce-t-il de retarder leur établissement. Ils sont honorés d'une ample mission par le chef de l'Eglise, comme les Joseph et les Mardochée; le pape voit en songe la grandeur future et toute la beauté de l'ordre de François; il voit croître à ses pieds une palme qui devient un grand arbre; il voit le fameux temple de Latran penché, prêt à tomber, et retenu seulement par le pauvre François. Alors il reconnaît les secours que Dieu prépare à son Eglise, et confirme une règle dont presque tout le plan est tracé par Jésus-Christ dans l'Evangile.

Mais voici, Messieurs, la suite des prodiges de cette pauvreté opulente. Ces hommes apostoliques se multiplient. Avant la mort de leur patriarche, j'en compte des milliers; je vois des monastères s'élever dans toutes les villes, les provinces, les royaumes; chez l'infidèle comme chez le chrétien, sans autre ressource que la pauvreté. Depuis plus de cinq cents ans la Providence soutient tous ces établissements.

Je vois tous les jours des familles opulen-

tes tomber dans l'indigence : les fortunes les plus riantes sont échouées sous nos yeux ; on a vu de florissants empires affaiblis, des révolutions étonnantes chez nos voisins. Dieu a renversé les cèdres du Liban, a ébranlé les plus grands trônes du monde, a flétri des couronnes sur la tête même des souverains, a dépouillé les riches, a fait tomber dans l'ignominie et dans la poussière les puissants du siècle : *Deposuit potentes* (*Luc.*, II), et il a soutenu, fait prospérer et élevé en gloire les enfants de l'humble François : *Et exaltavit humiles.* (*Ibid.*)

Jetez donc, Messieurs, les yeux sur cet ordre distingué dans l'Eglise, qui subsiste avec autant d'honneur que les établissements les mieux dotés ; et voyez le prodige d'une pauvreté opulente, d'une pauvreté glorieuse : *Tanquam prodigium factus sum multis.*

Une pauvreté honorée dans le monde, un pauvre plus élevé en gloire que les grands mêmes du siècle, n'est-ce pas là, Messieurs, un prodige ?

Il y a longtemps que le Saint-Esprit s'est plaint dans l'Ecriture des rebuts que souffrent l'indigent chez les mondains, et des louanges outrées qu'on donne aux riches.

J'ai vu un pauvre, dit-il, qui parlait avec sagesse, qui prononçait des oracles ; simple, sage, ami fidèle, zélé citoyen, et personne ne l'écoutait : on le rebutait chez les grands, chez ceux mêmes qui rendent la justice ; je l'ai vu languir à la porte des juges : *Locutus est pauper sensate, et non est datus ei locus.* (*Eccli.*, XIII.) J'ai vu un riche qui ne parlait que de ses domaines, de ses noms, de sa grandeur, haut, dissimulé, sans talents, sans connaissances, homme de fastes et de plaisirs, et tout le monde l'applaudissait ; les savants mêmes lui prodiguaient des éloges : *Locutus est dives superba, et extollunt usque ad cœlum verba ejus.* (*Ibid.*)

Or, Messieurs, comme vous le voyez, selon le Saint-Esprit, la pauvreté est généralement méprisée ; c'est donc un prodige de la voir si éclatante de gloire dans le grand François d'Assise. Pauvre, illustre dans l'Eglise par ses miracles, dans le monde par les honneurs éclatants que les hommes mêmes du siècle lui rendent ; dans l'empire de Mahomet où il est révéré des ennemis mêmes du nom chrétien. Il fuit la gloire et la gloire le suit partout. Ici toutes les obscurités de la pauvreté disparaissent ; et je puis opposer François aux plus opulents du siècle et aux plus grands empereurs de la terre ; jugez-en, Messieurs.

Pauvreté glorieuse dans l'Eglise, il a opéré d'éclatants miracles ; l'histoire fidèle ne nous assure-t-elle pas qu'il fut un homme de miracles aussi bien qu'un homme de pauvreté ? Après avoir imité le détachement des apôtres, il a participé à leur puissance. Il n'a pas été moins humble, moins pauvre, moins zélé, moins crucifié ; il n'a pas été non plus moins puissant ; comme eux, les prodiges l'accompagnaient. Il a eu part aux ignominies et à la gloire du Sauveur. Devenu un homme apostolique, il a marché sur les pas des apôtres ; sa route n'a pas été moins éclatante. Je trouve dans l'histoire de l'Eglise naissante le récit des miracles des apôtres : je trouve dans les annales de son ordre le récit de ses miracles. La foi m'oblige de croire les uns, la raison me fait adopter les autres. C'est un historien fidèle qui me le représente avec tous les trophées qu'on a érigés à sa puissance sur la mort, sur l'enfer, sur tous les éléments ; qui me le dépeint aussi puissant dans les déserts et dans les cours des souverains, que les prophètes et les apôtres ; qui m'assure que le pain s'est multiplié dans ses mains, que sa voix a brisé les liens de la mort, mis en fuite les démons, apaisé les tempêtes, tiré de l'eau des rochers. Un historien fidèle, catholique, éclairé, soumet un esprit docile et raisonnable.

Cependant, Messieurs, je ne vous parlerais pas des miracles de François d'Assise, si l'Eglise ne les avait pas constatés ; malgré mon estime pour l'histoire qui nous les a transmis, j'aurais gardé le silence. Mais il est certain que la pauvreté de François a été illustrée dans l'Eglise par des miracles avoués et reconnus. Vous dirai-je aussi qu'il a été l'oracle et le prophète des plus grands événements de l'Italie ?

En vain l'empereur Othon, enflé d'une longue suite de prospérités, coule-t-il à l'ombre de ses lauriers des jours délicieux ; notre saint trouble cette orgueilleuse tranquillité, en lui annonçant une défaite honteuse ; prophétie, Messieurs, qui a eu son accomplissement. Othon, après s'être brouillé avec le saint siége, trouva dans la personne de Philippe-Auguste un vengeur qui arrêta le cours de ses victoires, humilia son orgueil et vérifia l'oracle du pauvre François.

Que de gloire, Messieurs, pour un pauvre ! Quels miracles ! mais aussi quelle sainteté ! Cependant je ne dirai pas, en parlant de François, quels miracles ! Mais je dirai : où sont les obscurités de la pauvreté, puisque je la vois si glorieuse dans l'Eglise et dans le monde ? Par quel prodige un pauvre efface-t-il, pour ainsi dire, toute la gloire éblouissante du monde ?

Et en effet, Messieurs, vous dirai-je que les empereurs, les monarques, les maîtres de la terre ne sont pas reçus avec plus de joie, de magnificence et de respect, lorsqu'ils entrent dans leurs empires, leurs royaumes, leurs états, que François d'Assise lorsqu'il entre dans les plus grandes villes de l'Italie ? Le clergé, le peuple, rangés par ordre, sortaient des villes et des bourgades et venaient au-devant du pauvre de Jésus-Christ.

Vous dirai-je que l'hérétique même, si haut, si fier, qui ne sait ce que c'est que de céder, qui méprise les plus doctes écrits, qui tourne en ridicule les plus savants prélats, qui flétrit jusqu'aux ouvrages des plus grands papes et des Pères de l'Eglise les plus distingués, était saisi, confondu, terrassé par la seule présence de François ? C'est ce que nous apprend l'histoire de son

ordre : *Confundebatur ad sancti viri præsentiam hæretica pravitas.*

Vous dirai-je que les plus grands personnages de l'Italie et de toute l'Europe visitent avec respect, dans le désert, la cabane que le saint avait habitée? On va voir les monarques pour contempler une grandeur à laquelle on ne peut et on n'ose aspirer; on va voir la cabane de François, pour admirer les traces d'une pauvreté que Dieu a rendue illustre et glorieuse.

Dans l'absence des rois on va voir leurs palais pour en admirer le goût, les beautés, les richesses, la magnificence. Après la mort même de François on va visiter les lieux qu'il a sanctifiés, les cabanes qu'il a habitées, les grottes rustiques, les antres sauvages où il s'est arrêté ; précisément pour avoir la consolation de dire ce qu'on disait de saint Hilarion au rapport de saint Jérôme : c'est là où l'homme de Dieu, le pauvre François se retirait, où il priait, où il travaillait, où il a opéré tel miracle : *Hic residere solitus erat.*

Compterai-je tous ces grands hommes que l'ordre de François a élevés? N'entendez-vous pas avec plaisir ces noms chers à l'Eglise, aux plus célèbres universités, à la république des lettres? Combien l'Eglise n'en a-t-elle pas choisis dans l'ordre de François pour gouverner de grands diocèses, les honorer de la pourpre romaine, les faire même monter sur le trône de Pierre? Les Bonaventure, les Antoine de Padoue, les Pierre d'Alcantara, les Louis de Sicile, les Sixte V, les Vading, les Ximénès, les Lyra, les Scott, les Alexandre de Halés, les Alphonse de Castro; quels noms, Messieurs! qu'ils sont précieux! Quelle pauvreté que celle qui donne à l'Eglise et au monde de si grands hommes!

Pauvreté glorieuse dans l'empire de Mahomet; si je ne craignais pas d'entamer un des traits de ma seconde partie, je vous dirais de passer en esprit avec lui, de l'Italie dans la Syrie et dans l'Egypte. Vous le verriez pénétrer jusque chez le soudan de Babylone; vous le verriez recevoir de ce prince barbare qui tient dans les fers les héros chrétiens, et qui est chargé de leurs glorieuses dépouilles, les honneurs les plus distingués. On sait encore avec quel respect et quelle estime l'image de François est conservée chez le grand seigneur. Homme singulier, privilégié dans sa pauvreté, disciple de la crèche par excellence, il a paru dans le monde comme un prodige; homme singulier, privilégié dans sa pénitence, disciple du Calvaire par excellence, vous ne le verrez pas avec moins d'étonnement. Je vais continuer la suite des prodiges et des merveilles. Après vous avoir montré les caractères de sa pauvreté, il me reste à vous montrer les caractères de sa pénitence; différents faits, mêmes sujets d'admiration pour nous; *Tanquam prodigium factus sum multis.* C'est la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Après vous avoir montré, Messieurs, un homme suscité de Dieu pour condamner par sa pauvreté les criminelles attaches des mondains, je vais vous montrer ce même homme suscité de Dieu pour condamner, par sa pénitence la honteuse mollesse du monde. Le disciple de la crèche est aussi le disciple du Calvaire; toujours homme de prodige et privilégié, tous les traits de sa pénitence sont merveilleux; l'Egypte, la Palestine, la Thébaïde, les déserts de Sceté, ces théâtres fameux de la religion, où brillèrent tant de vénérables solitaires, où la force de Dieu parut si visiblement, ne présentèrent jamais des actions si singulières, ni des austérités si privilégiées.

J'admire les Paul, les Antoine, les Hilarion; ces hommes fameux qui ont fait l'admiration des empereurs et de toute l'Eglise, et je n'y trouve point les caractères de la pénitence de François. Dans les amphithéâtres et sur les échafauds, où brillèrent les glaives des tyrans et coula le sang de tant de martyrs, je n'y vois pas des traits aussi glorieux que dans les souffrances de notre saint. Il est le seul qui ait porté l'amour du Calvaire où il l'a porté; on ne peut point parler de la croix qu'on ne parle de François, ni le représenter sans l'image de Jésus crucifié; jamais homme mortel n'a eu tant de traits de ressemblance avec le Sauveur.

Pénitent et martyr sans tyrans ni bourreaux, un genre de souffrance venu du ciel le distingue et en fait un homme de prodige, soit dans la pénitence qu'il pratique, soit dans celle qu'il désire, soit dans celle que le ciel lui accorde.

Ecoutez, je vous prie, avec un renouvellement d'attention, les caractères de cette pénitence merveilleuse.

Celle qu'il pratique est continuelle, celle qu'il désire est héroïque, celle que le ciel lui accorde est miraculeuse.

Pouvait-on le voir, Messieurs, sans étonnement? *Tanquam prodigium factus sum multis.*

Pourquoi, lorsque je parle de la pénitence de François, ne puis-je pas faire entendre ma voix à cette espèce de mortels que Dieu attend depuis si longtemps; à ces hommes qui se sont creusé l'enfer par de criminelles douceurs, et qui ne veulent point le fermer par de salutaires amertumes? Je parle devant un auditoire chrétien et rempli de la crainte du Seigneur, et j'ai des choses à raconter capables de toucher les pécheurs les plus endurcis.

Pénitence de François, pénitence de précaution; les premières années de sa jeunesse s'étaient écoulées dans les soins tumultueux du commerce; un monde riant s'était présenté à lui, l'avait flatté; une foule de passions naissantes lui faisaient regarder le siècle par ce qu'il a de plus attrayant. Né avec des grâces, un naturel doux, un esprit vif, des manières aisées, une humeur enjouée, une fortune honnête, il se promettait beaucoup du monde, et le monde voulait aussi se l'attacher; son cœur s'agrandit, il roule des projets de fortune, le commerce le dégoûte, la gloire des armes brille à ses yeux, il est sur le point de se déclarer pour

elles, lorsque la grâce le touche, et que Jésus attaché à la croix fait la conquête de son cœur.

Que de larmes, Messieurs, ne répandit-il pas sur les prémices de sa jeunesse, quoiqu'elle eût été très-pure, qu'il n'eût goûté que des douceurs permises, qu'il n'eût cherché que des établissements approuvés, et qu'on le donnât ordinairement pour modèle à la jeunesse la plus sage! Son innocence, échappée du naufrage au milieu de tant d'écueils et de précipices, devient le principe de tous ses soins, de toutes ses frayeurs et de toute son indignation. Il n'attend point qu'il soit tombé pour gémir, qu'il ait péché pour faire pénitence; à la moindre révolte des sens, dès que Satan veut l'envelopper de ses nuages impurs, je le vois se jeter dans un étang de glace dans les plus grandes rigueurs du froid; je le vois se rouler tout nu sur les épines, déchirer son corps, et détremper la terre de son sang. N'est-ce pas là, Messieurs, craindre le péché? n'est-ce pas là se précautionner contre la surprise du démon?

Je ne suis pas étonné de voir l'innocence si rare dans le monde; de voir régner la licence dans presque tous les états: on ne se précautionne pas contre les amorces du plaisir. Les spectacles, les cercles, si attrayants par eux-mêmes sont presque toujours composés d'une jeunesse vive et ardente, qui se souffle à l'envi des étincelles voluptueuses. Un saint atténué d'austérités, qui déchire tous les jours sa chair par de rudes disciplines, serré par la haire et le cilice, dont les yeux sont creusés par l'abondance des larmes qu'il répand, le visage défiguré par les mortifications; un saint qui passe les nuits dans les prières, la contemplation, les jours dans les travaux et des voyages pénibles; un saint toujours attaché à la croix, qui la porte toujours dans ses bras; en un mot, saint François est obligé de combattre contre les attaques de la volupté: et des hommes oisifs, sensuels, exposés dans le grand monde, ne veulent point se précautionner contre les amorces du péché. Ah! ils périront, puisqu'ils trouvent le danger agréable.

Pénitence de François, pénitence de zèle; ses mortifications, ses courses apostoliques, ses ardentes prières dans la chapelle de la Portiuncule, ont pour principe et pour terme la conversion des pécheurs.

Déserts de Pérouse, grottes rustiques, antres sauvages, rochers inaccessibles, premiers auspices de ce grand homme; c'est à vous à nous dire combien il exerçait de saintes cruautés sur son corps innocent, pour apaiser la colère du Seigneur irrité contre les pécheurs. Tout ce que je sais, c'est que cette pénitence de zèle a passé chez ses enfants; on pratique dans ces asiles sacrés des austérités pour ces aveugles mondains qui courent à leur perte avec joie.

Vous dirai-je encore que le salut de toute la terre l'occupe? C'est pour cela qu'il demande la permission au souverain pontife; elle est sans bornes, parce qu'on est persuadé que son zèle n'en a point. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, tous les climats deviennent le théâtre de son zèle; il y envoie ses premiers disciples; il marche lui-même le crucifix à la main, parcourt les villes et les bourgades, prêche la pénitence; il en porte les livrées, il en pratique toutes les austérités. Quel prédicateur, Messieurs! Sa voix frappe, son exemple étonne, terrasse les plus obstinés. C'est un autre Paul qui ne sait qu'un Jésus crucifié; mais qu'on puise de lumières et de connaissances au pied de la croix! Avec ces seules paroles, faites pénitence, quittez le vice, on se réveille. Qui prêche ainsi? C'est François d'Assise, cet homme d'austérités, cet homme mort au monde, crucifié; sa pénitence anime, le luxe diminue, les scandales cessent, les liens du péché se brisent, la réforme s'insinue dans presque toutes les familles, et il s'opère des changements qui édifient.

Est-ce, Messieurs, parce qu'on prêche aujourd'hui avec plus d'éloquence, d'art, de politesse? est-ce parce que nous ne paraissons pas dans les chaires chrétiennes le crucifix à la main, et un habit de pénitence comme François, que vous ne vous convertissez pas? Vous voudriez le faire penser, mais nous savons à quoi nous en tenir. Vos cœurs sont trop épris des objets du monde pour vous convertir. Voici cependant une chose qui m'effraye, et qui doit certainement vous faire trembler.

Vous ne vous convertissez pas à la voix des prédicateurs de l'Evangile, vous ne faites pas pénitence, le prédicateur ne vous touche point assez; il n'est pas assez édifiant, assez pénitent, dites-vous. Eh bien! Dieu vous prêchera lui-même, mais d'une manière terrible, dit saint Augustin.

Les hommes au temps du déluge n'ont pas voulu faire pénitence à la voix de Noé, Pharaon à la voix de Moïse, les Juifs à la voix des prophètes et de Jésus-Christ même; quelle a été la punition de ces hommes endurcis? Ecoutez et tremblez: tout le genre humain, excepté huit personnes, entraîné dans un déluge universel; tous les Egyptiens ensevelis dans les abîmes de la mer Rouge; des guerres sanglantes; de longues captivités; quatre florissants empires éteints, des trônes renversés, des pécheurs enlevés dans l'ardeur de la passion; voilà la manière terrible, dit saint Augustin, avec laquelle Dieu prêche la pénitence quand il est irrité, et qu'on méprise les apôtres qu'il envoie: *Terribiliter pœnitentiam prædicavit.*

Pénitence de François, pénitence d'imitation; vous vous rappelez sans doute, Messieurs, ce carême entier qu'il passa sans manger, à l'exemple du Sauveur; carême célèbre, merveille de pénitence qui honore l'histoire de l'Eglise.

François, brûlé de l'amour divin, forme le dessein d'imiter le Sauveur; il quitte ses frères aux approches de la quarantaine, il s'enfonce dans le désert de Pérouse, pénètre dans une île écartée; c'est là qu'il passa le saint temps de carême dans ces jeûnes divins,

que la grâce puissante de Jésus-Christ lui fit remplir, sans autre commerce que celui qu'il entretenait avec le ciel. Est-ce un mortel, est-ce un ange, Messieurs, qui se prosterne plusieurs fois le jour, qui a les bras en croix, qui est dans la compagnie des bêtes et que le ciel admire? Je vous l'ai annoncé, c'est un saint distingué que Dieu conduit dans des routes mystérieuses; homme de prodige dans la pénitence qu'il pratique, elle est continuelle; dans celle qu'il désire, elle est héroïque. Nouveau genre de pénitence, nouveau sujet d'admiration et d'étonnement : *Tanquam prodigium factus sum multis.*

Cette pénitence dont je viens de vous parler vous effraye, Messieurs, elle ne suffit pas à François, il craint de ne point gagner le ciel avec toutes ses austérités: ce genre de martyre, auxquels les saints docteurs ont donné de si magnifiques éloges, ne contente pas ses désirs héroïques. Il voudrait répandre tout d'un coup sur les échafauds, le sang qu'il répand goutte à goutte dans ses longues et fréquentes flagellations. C'est pour cela qu'il désire le martyre, qu'il va le chercher, et qu'il fait tout ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

Représentez-vous ces fameux guerriers, ces grands capitaines, qui décident souvent par leur valeur des destinées d'un royaume, qui vont offrir au prince avec joie leur épée et leur fortune, qui se hâtent, pour ainsi dire, de répandre leur sang pour les intérêts de leur patrie. Ils ne goûtent qu'avec ennui les douceurs d'une vie paisible et de la plus tendre union; ils se regardent comme inutiles, lorsque le prince les oublie dans le temps des siéges et des batailles, et qu'ils n'ont pas l'occasion de prodiguer leur vie. Or, Messieurs, ce que ces héros de la guerre font pour les maîtres du monde, François veut le faire pour le maître du ciel et de la terre. Ses vertus sont trop honorées dans toute l'Italie, et sa pénitence, tout austère qu'elle est, n'est pas assez héroïque. Ses désirs pour les souffrances deviennent impétueux: les images qu'il se représente avec le plus de plaisir, sont les cachots, les amphithéâtres, les échafauds, les glaives; les ambitieux ne roulent pas avec plus de satisfaction les projets de fortune.

Je me le représente serrant un crucifix entre ses bras, et tenant au Sauveur ce langage tendre d'un grand cardinal, de saint Bonaventure, qui lui a presque succédé dans le généralat : Sauveur de tous les hommes, disait-il, je rougis de ne pas être attaché à la croix : je ne puis plus vivre sans souffrances et sans persécutions : *non possum vivere sine vulnere;* je ne saurais voir ce chef adorable couronné d'épines, ce côté ouvert, ces pieds et ces mains percés, ce visage meurtri, ce corps étendu avec violence, et vivre sans croix; je veux souffrir, parce que je vous vois couvert de plaies: *quia te video vulneratum;* je ne trouve que des admirateurs, et je cherche des bourreaux!

Peut-être, Messieurs, direz-vous que ce sont des désirs passagers d'un cœur touché, attendri; des projets formés au pied des autels, dans le feu d'une dévotion extraordinaire; que les directeurs les plus éclairés et les plus habiles sont embarrassés dans la conduite de ces sortes de spirituels?

Non, Messieurs, ce sont des désirs réels, constants : il désire le martyre et il va le chercher. Déjà je le vois sortir de l'Italie, passer les mers et aller, où, Messieurs? Où il présume mourir pour la foi, où il sait qu'on persécute les chrétiens, où sans miracle il ne peut éviter des supplices; en un mot, dans l'empire de Mahomet, sous la tente même de Mélédin, soudan de Babylone, enflé des victoires qu'il venait de remporter, et du grand nombre de chétiens qu'il tenait dans ses fers. Mais peut-être la terreur s'emparera-t-elle de lui; le verra-t-on mollir en présence du prince barbare; user de politique, cacher la vérité, ménager du moins les ennemis du nom chrétien. Non, Messieurs. Il a désiré le martyre, il a été le chercher où il présumait le trouver, et il fait tout ce qu'il peut pour en être honoré.

Le crucifix à la main, il prêche le mystère du Calvaire sous la tente même de Mélédin: il oppose la gloire de la croix à la fausse grandeur du croissant. Ce n'est pas assez pour lui d'insulter à la religion de Mahomet, il tourne en ridicule sa personne, sa prétendue sainteté, ses faux miracles et ses extravagantes prophéties.

« Celui que vous voyez attaché à la croix, disait-il au soudan de Babylone, est le vrai Dieu, le Sauveur de tous les hommes, dont la haute sainteté, la céleste doctrine, et les éclatants miracles ont été attestés par les Juifs mêmes, et Mahomet n'est qu'un séducteur, un faux prophète, un impie. »

En fallait-il davantage, Messieurs, pour être honoré du martyre, si Dieu n'en eût pas destiné un à François d'un genre extraordinaire et miraculeux? En effet, la fermeté de François, sa sainteté, son habit de pénitence, le mépris qu'il fait des richesses qu'on lui offre, la mort qu'il brave en héros intrépide, tout cela jette les barbares dans l'étonnement, ils admirent un héroïsme qui les surprend; ils conçoivent de l'estime pour un homme si extraordinaire; on lui offre des richesses et des honneurs: François qui n'était venu que pour le martyre les refuse, et voyant qu'il ne trouvait que des admirateurs et des couronnes où il croyait trouver des tyrans et des supplices, il repasse les mers, revient en Italie pour se dédommager par de longues austérités des tourments qu'on lui épargne.

Consolez-vous, François, le ciel va vous accorder ce que les hommes vous refusent. Un genre de martyre miraculeux va vous élever au-dessus du celui que vous désirez. Quelles merveilles, Messieurs! Est-ce d'un mortel que je vais parler? Est-ce d'un ange? C'est de François d'Assise, qui va vous étonner plus que jamais par cette pénitence miraculeuse dont le ciel l'honore, qui va devenir dans ce moment, pour cet auditoire, un

prodige digne de terminer tous les autres : *tanquam prodigium factus sum multis.*

Je vais vous raconter, Messieurs, des merveilles que le siècle de François a vues, que les plus grands personnages de l'Eglise et de l'Etat ont attestées; un miracle examiné, publié par l'autorité des souverains pontifes, mais que certains critiques ont attaqué et traité de fiction.

On dirait, à entendre certains esprits brillants vantés par les plus médiocres, que Dieu ne saurait sortir des routes ordinaires. Ce qui leur paraît extraordinaire est selon eux impossible, et les faits les plus authentiques ne sont que de pieuses fictions, quand ils ne sont pas adoptés au tribunal de leur raison. C'est ainsi que les glorieux stigmates dont Dieu a honoré saint François, ont été rejetés par cette académie de beaux esprits; ils n'ont pas rougi de se parer des raisonnements indécents du plus libre de tous les auteurs, quoiqu'il soit le plus à la mode : ce savant, mort les armes de l'impiété à la main, qui défend, dans son ouvrage énorme de critique, toutes les sectes et que toutes les sectes désavouent; qui a passé des protestants chez les catholiques, et des catholiques chez les protestants, sans jamais avoir été sincèrement ni l'un ni l'autre; cet homme de mensonge qui passe pour l'oracle de la vérité, et qui est rempli de contradictions; cet homme flétri même dans les plus fameux consistoires de la religion protestante, et auquel les mondains ont érigé tant de trophées; cet homme qui, comme ces impies dont parle le Prophète, a porté sa bouche jusque dans le ciel, et aiguisé sa langue sur la terre : *posuerunt os suum in cœlum, et lingua eorum transivit in terram;* qui a osé sonder les abîmes du Seigneur, percer les ténèbres sacrées qui l'environnent, pénétrer les mystères et les citer à son tribunal; qui a tenté de faire tomber les saints dans l'avilissement, sans épargner la Mère de Dieu même; qui blâme leurs vertus, qui leur arrache leurs couronnes, et les met au rang de ces héros fabuleux que l'imagination échauffée des peuples a divinisés : cet homme qui a déchiré les plus saints conciles, calomnié les plus saints docteurs, prodigué des éloges aux plus grands hérésiarques, insinué délicatement le socianisme, le manichéisme et l'athéisme, et dont le fameux ouvrage serait certainement sans crédit et sans estime, s'il était sans obscénités et sans impiétés, et s'il n'y avait point dans notre siècle des mondains sans religion; voilà le héros dont on emprunte les traits que l'on lance avec satisfaction contre les glorieux stigmates de saint François. Mais la sainteté, le rang des témoins qui les ont vus, l'autorité de l'Eglise qui les a adoptés, ont toujours dissipé et dissiperont toujours les coups d'une orgueilleuse critique.

Grâce à Dieu, je parle dans un auditoire judicieux et chrétien, et ces seules réflexions suffisent pour le précautionner contre les railleries des libertins.

Examinez donc, mes frères, cette nouvelle suite de prodiges qui terminent la vie de François d'Assise. Déjà j'aperçois ce nouveau calvaire où François doit être crucifié; un nouveau genre de martyre attesté par Alexandre IV, saint Bonaventure, sainte Claire, une foule de saints religieux, par toute l'Eglise qui en permet l'office et la solennité.

Ici tout le distingue des autres martyrs : ce qu'il souffre, celui qui le fait souffrir, et les suites de ses souffrances; il est crucifié par l'ordre du ciel, c'est un ange qui le crucifie, et il vit après avoir été crucifié : voilà le prodige, voilà ce qui a paru étonnant à ces hommes accoutumés à raisonner et à examiner : *Tanquam prodigium factus sum multis.*

François, consumé de l'amour divin, dans un temps où sa vie n'était plus qu'extases, que ravissements, que communications intimes avec Dieu, monte sur le mont Alverne; là le ciel s'ouvre à ses yeux, un séraphin, portant entre ses ailes l'image de Jésus attaché à la croix, vient fondre sur lui; lui perce les pieds, les mains et le côté; ces impressions sacrées restent, le sang coule, son humilité ne saurait dérober aux hommes ces plaies honorables.

Ce n'est pas un mortel qui met les mains sur son corps innocent, c'est un ange; il survit au martyre; il prêche crucifié; il tient la croix dans ses bras, et il la porte empreinte sur son corps.

Ici les expressions me manquent. Un homme attaché à la croix, cloué sur la croix par le ministère des anges; quel miracle! L'amour divin seul peut opérer ces merveilles : quand il est sincère et ardent, dit saint Grégoire, rien ne lui est impossible : *Amor si verus est, magna operatur.*

Ce n'est pas un de ces tyrans que l'histoire ecclésiastique nous représente, qui, le visage allumé du feu de la colère, le dépit dans le cœur, le trône environné des instruments de supplices, commande à ses ministres de frapper un héros de la foi : c'est Jésus lui-même qui, touché des plus tendres miséricordes, et pour récompenser l'ardente charité de François, destine un de ces esprits célestes qui exécutent les ordres du Très-Haut; il vient lui percer les pieds et les mains, lui ouvrir le côté, et en faire une parfaite copie du mystère du Calvaire.

Dans les autres martyrs, ce sont les hommes qui persécutent, et Dieu qui récompense, ici tout vient du ciel, le martyre et la couronne; dans les autres saints, c'est le martyre qui termine leurs jours, et les enlève à la terre; ici l'ange, après avoir attaché François à la croix, s'en retourne avec un vol rapide dans le séjour de la gloire. François crucifié reste dans le monde, dans la compagnie des mortels, prêche la croix et la pénitence. Quel saint respect ne devait pas inspirer la vue d'un saint si conforme à Jésus-Christ!

Je ne m'étonne pas de le voir aussi rapide que les apôtres dans les conquêtes qu'il procure à la religion; de voir les temples

détruits, les autels renversés, les idoles brisés, des milliers de Sarrasins convertis, des princes, des souverains se dérober à l'éclat du trône pour se cacher sous l'habit de pénitence de François; des personnes jeunes et délicates quitter les cours les plus brillantes pour se mettre sous la protection d'une sainte Claire, le vice abattu n'oser se montrer, et la vertu triomphante paraître avec honneur; François d'Assise, le crucifix à la main, crucifié lui-même, près d'expirer dans les flammes de l'amour divin, devait opérer ces heureux changements. Ce sont des prodiges, dites-vous; mais François était un homme de prodiges; c'est sous ces traits magnifiques que je vous l'ai annoncé en commençant son éloge : *Tanquam prodigium factus sum multis.*

Il me semble, Messieurs, entendre saint François nous dire aujourd'hui avec un prophète : Ressouvenez-vous de ma pauvreté : *recordare paupertatis* (*Jerem.*, III) : je l'ai portée jusqu'aux plus sublimes conseils : portez-la du moins jusqu'aux préceptes; si vous ne renoncez point à vos richesses, n'y attachez pas votre cœur. Il me semble l'entendre dire, avec saint Paul : J'ai attaché le monde à la croix avec toutes ses cupidités, mais après m'y être attaché moi-même avec amour : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* (*Galat.*, VI.) Portez-la, cette croix, faites pénitence, imitez-moi dans le détachement des richesses et le détachement des plaisirs, soyez disciples de la crèche et disciples du Calvaire. Si vous ne me suivez pas avec le même éclat, suivez-moi avec la même sincérité que j'ai suivi Jésus-Christ, et vous aurez part à la gloire immortelle dont je jouis présentement dans le ciel, et dont je jouirai pendant toute l'éternité. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE V.

SECOND PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Prononcé dans l'église des RR. PP. Cordeliers du grand couvent de Paris, le 4 octobre 1750.

Vidi angelum habentem signum Dei vivi. (*Apoc.*, VII.)
J'ai vu un ange qui portait, gravé sur lui, le signe du Dieu vivant.

Dans cette foule d'esprits célestes qui environnent le trône du Très-Haut, il en est un, comme vous voyez, Messieurs, qui est distingué par des traits merveilleux de ressemblance avec l'Homme-Dieu. Sa gloire n'obscurcit pas celle des autres bienheureux. Ce signe mystérieux gravé sur lui est un privilége qui le distingue, le caractérise; c'est un astre qui diffère des autres astres par un éclat plus frappant; le disciple bien-aimé l'aperçoit, il porte le signe de la croix, selon les interprètes, pour l'imprimer sur le front de tous les élus : *Vidi angelum habentem signum Dei vivi.*

On a vu aussi sur la terre, Messieurs, ce que saint Jean a vu dans le ciel; un homme mortel a porté gravé sur sa chair innocente le signe du Sauveur. François d'Assise a retracé les grands mystères de la crèche et du Calvaire.

A ce nom vous vous rappelez un des plus grands héros de la religion; un saint suscité de Dieu, animé de son esprit, rempli de sa force; un disciple parfait de l'Evangile, qui a trouvé l'opulence dans la pauvreté, la gloire dans les abaissements, des consolations dans les souffrances; un homme de prodiges qui a effacé par sa sagesse la gloire des philosophes; égalé par son zèle celle des apôtres; surpassé par ses souffrances miraculeuses celle des martyrs; étendu par ses exemples celle de la croix; retracé par ses miracles celle de Jésus-Christ.

J'ouvre les annales de l'Eglise, Messieurs, je vois des hommes de sainteté, de zèle, de miracles. Chaque siècle a ses apôtres, ses thaumaturges, ses docteurs. Je ne viens pas obscurcir par des ombres répandues avec art, ces astres brillants; mais parmi tous ces hommes fameux, François d'Assise est le seul qui m'offre des traits miraculeux de ressemblance avec le Sauveur. C'est un séraphin que je découvre dans cette foule de bienheureux : *Vidi angelum habentem signum Dei vivi.*

Il n'est pas étonnant, Messieurs, que ces traits tous divins, qui caractérisent notre saint patriarche, révoltent les sages du monde.

Enseigner la pauvreté et avoir des disciples, voilà ce qui a étonné et ce qui étonnera toujours le monde. On admire le mépris des richesses dans les sages du paganisme; on le tourne en ridicule dans les disciples de l'Evangile. On loue Zénon; on blâme François.

O hommes! trop jaloux de votre raison et trop éblouis de votre sagesse, pourquoi fermez-vous les yeux sur la honte répandue dans les écoles des philosophes païens? Et pourquoi n'admirez-vous pas les glorieux succès des disciples formés à l'école de Jésus-Christ? Ces succès justifient l'Evangile et condamnent vos coupables censures.

Je viens louer François ou plutôt Jésus-Christ retracé dans François; je viens par conséquent condamner la sagesse et la politique du siècle. Vous verrez l'ordre de François s'étendre avec rapidité jusqu'aux extrémités du monde et subsister avec autant d'honneur que les ordres les mieux dotés. Vous verrez son saint fondateur sortir de l'Italie pour fuir la gloire qui le suit partout, et la gloire le suivre jusque dans l'empire de Mahomet. Il est admiré où les autres sont persécutés. Vous verrez un homme que la pénitence immole, que les ardeurs de la charité consument, que le ciel crucifie.

L'établissement de son ordre, l'austérité de sa vie, deux traits, ou plutôt deux prodiges, Messieurs, que je dois exposer à votre admiration. Vous verrez retracés dans l'établissement de son ordre, les rapides succès et les glorieuses conquêtes de l'Evangile. Vous verrez retracées dans sa vie, toutes

les austérités et les saintes rigueurs de l'Evangile.

Jésus-Christ retracé dans François d'Assise avec toute la sagesse de son Evangile. Jésus-Christ retracé dans François d'Assise avec toute la sévérité de son Evangile : *vidi angelum habentem signum Dei vivi.* Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pourquoi, Messieurs, l'homme de sainteté inspiré, enseigné, conduit par la sagesse divine, étonne-t-il tous les mondains? L'Evangile nous l'apprend. La sagesse de Dieu prend des routes contraires à celles qui font arriver l'homme aux richesses, aux honneurs. La sagesse a des ressources que les prudents du siècle ne connaissent pas, qui ne sont pas même à leur portée.

Les mondains veulent justifier leurs coupables attaches, leurs projets ambitieux, la profondeur de leur politique. Est-il étonnant que l'homme que Dieu fait arriver à la gloire par l'indigence, les abaissements, les souffrances, les étonne et les surprenne?

Les Romains regardaient-ils les apôtres comme des hommes propres à la conquête du monde? Leur pauvreté, l'obscurité de leur naissance, leurs occupations rustiques, les mettaient, à leurs yeux, au-dessous de ces savants qui brillaient dans les académies; de ces héros qui attachaient à leur char des nations vaincues; de ces politiques qui conservaient, par leur habileté, la république dans l'opulence et la splendeur.

Il faut aux hommes, pour l'exécution de leurs projets, des richesses, des forces, de grands politiques, de grands génies: il ne faut au Seigneur que sa volonté. La sagesse prend des routes contraires à nos idées : elle choisit les faibles pour confondre les forts; le superbe géant, redouté de tout Israël, est terrassé dès qu'il a eu dressé lui-même les doigts du jeune David aux combats.

La chute humiliante du paganisme a suivi de près les prédications des apôtres; la religion chrétienne s'est établie rapidement sur ses débris.

L'ordre de François, Messieurs, nous retrace ces merveilleux succès; son établissement lui a été inspiré par la sagesse divine, c'est l'Evangile qui lui en a tracé le plan : nous allons admirer les mêmes prodiges.

Vous verrez son ordre s'établir solidement sur les fondements de la pauvreté de Jésus-Christ; s'élever à un haut degré de gloire par les abaissements de Jésus-Christ; triompher de tous les obstacles par la puissance de Jésus-Christ.

N'est-ce pas là, Messieurs, retracer Jésus-Christ avec toute la sagesse de son Evangile? *Vidi angelum habentem signum Dei vivi.*

Rien ne révolte plus les faux sages et les politiques du siècle que la pauvreté. Bien loin de la regarder comme le fondement de la grandeur de la doctrine de Jésus-Christ, ils se la représentent sous les images les plus tristes; la vertu, les talents, la naissance même, perdent leur éclat sous ses livrées.

L'indigence fait mépriser le mérite le plus brillant. L'opulence fait louer les génies les plus médiocres. De là, Messieurs, ce flatteur encens qu'on offre à l'homme de richesses; de là ces savants indigents qu'il attache à son char; ces grands obérés qui ne rougissent point de mêler leur sang avec le sien pour relever les ruines d'une ancienne noblesse.

De là le système de ces faux sages détachés en apparence des richesses, et toujours inquiets sur un avenir incertain; qui ne thésaurisent point par inclination, disent-ils, mais par prudence; qui redoutent les fâcheux événements qui les menacent, qui n'adorent point la sagesse d'un Dieu qui les prépare et les fait naître pour sa gloire. De là les oracles de ces politiques qui veulent passer pour les colonnes et les soutiens d'un Etat, qui regardent les ressources de la Providence comme des fonds à charge à la république, et qui, après avoir censuré l'opulence de ces grands ordres richement dotés, se soulèvent contre les ordres qui ne possèdent rien. Voilà, Messieurs, les ennemis de la pauvreté de Jésus-Christ. Vous connaissez trop les mœurs de notre siècle pour ne pas les reconnaître à ces traits.

J'oppose, Messieurs, à ces ennemis de la religion de Jésus-Christ les rapides succès de la religion chrétienne et l'ordre de François. La même sagesse qui a tracé aux apôtres le plan qu'ils devaient suivre, a inspiré à François cette pauvreté volontaire qui a fait l'ornement de son ordre. C'est dans l'Evangile qu'il puise ce grand principe de la perfection.

Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : *Ne possédez ni or ni argent.* François le dit à ses enfants, et sur le fondement de cette pauvreté volontaire, son ordre s'établit, s'étend merveilleusement dans tous les royaumes et dans tous les empires; il imite en quelque sorte les rapides progrès de la religion chrétienne.

On est riche, Messieurs, quand on est pauvre avec Jésus-Christ, quand c'est l'Evangile qui nous dépouille de nos richesses.

Le paganisme a eu de fameux contempteurs des richesses; la philosophie a dédaigné, en apparence, l'opulence du siècle. On a vu le chef des stoïciens enseigner le mépris des biens de la terre, et avoir beaucoup de disciples; mais ce détachement fastueux a-t-il eu les mêmes succès que la pauvreté de François? Ah! François était inspiré par la sagesse divine, et l'amour de la gloire faisait agir ces païens tant vantés. L'ouvrage de l'orgueil s'est détruit, l'œuvre de Dieu s'est conservée!

Oui, Messieurs, l'établissement de l'ordre de François est l'ouvrage de Dieu; de grands traits l'avaient préparé de loin à cette merveilleuse entreprise; des prophètes mêmes avaient annoncé à l'Italie ce patriarche des pauvres; le monde le perd dès qu'il connaît Jésus-Christ; la jeunesse et l'opulence ne

l'attachent point à son char ; le premier oracle de l'Evangile qu'il entend lui inspire le plan de vie qu'il se trace ; alors les flatteuses espérances de sa famille sont sacrifiées à la pauvreté évangélique ; un renoncement solennel désarme son père irrité de ses aumônes, édifie l'évêque d'Assise, témoin de son sacrifice, et en fait un parfait disciple de la crèche.

Voilà, Messieurs, les premiers trophées que François érige à la pauvreté. Bientôt il sera victorieux de tous les obstacles qui s'opposent à l'établissement de son ordre. Vous allez voir de glorieux succès.

Vous dirai-je que tous les efforts de la sagesse du siècle, de la politique et de l'hérésie ne purent tenir contre son zèle apostolique ?

En vain les faux sages désapprouvent-ils son projet ; en vain les politiques annoncent-ils partout qu'il sera à charge à la société ; en vain les hérétiques le tournent-ils en ridicule ; tout se soulève contre François ; mais bientôt tout s'abaisse devant lui : on reconnaît l'œuvre de Dieu ; la perfection de l'Evangile triomphe de la prudence du siècle. Faites attention, Messieurs, aux préjugés des mondains de son temps, les succès de son établissement vous paraîtront des prodiges.

Le respect humain, ce fantôme de sagesse, ne faisait que de lâches déserteurs de la vertu : le goût des plaisirs sensuels avait effacé dans les esprits jusqu'à l'idée du plan de l'Evangile. L'hérésie triomphante, à l'ombre du libertinage, entraînait, par les charmes de l'indépendance, les fidèles dans l'erreur.

C'est dans ces temps malheureux que paraît François, qu'il lève l'étendard de la pauvreté, qu'il a des disciples, qu'il établit son ordre. Que d'obstacles ne trouve-t-il pas ? Ne craignez pas, Messieurs : ils cèdent tous au zèle de François ; rien ne l'arrête.

C'est vous seul, chef respectable de l'Eglise, que François consulte, qui pouvez retarder l'exécution de son projet ; prosterné à vos pieds, il attend votre approbation ; catholique docile, il se soumettra à votre décision. Les plus grands saints ont toujours été les plus obéissants à l'Eglise.

François, Messieurs, marchait alors sur les traces des plus saints patriarches de l'Occident. Tous les ordres de l'Eglise ont pris naissance à l'ombre du Saint-Siége, et malheur aux enfants qui démentent, par leur résistance aux décisions du souverain pontife, la soumission et le respect de leurs pères.

Vous dirai-je, Messieurs, que le ciel parla pour dissiper les appréhensions d'Innocent III ; qu'il opéra des prodiges éclatants pour justifier l'entreprise de François ?

Les services importants qu'il doit rendre à l'Eglise, la grandeur future de son ordre sont révélés au souverain pontife : une jeune palme qui croît miraculeusement à ses pieds ; le temple de Latran penché, prêt à tomber en ruine, et relevé par ce pauvre méprisé, sont les merveilles qui lui annoncent les desseins de la Providence sur son Eglise et les glorieux succès de François.

Alors, Messieurs, tous les obstacles sont levés ; les appréhensions du vicaire de Jésus-Christ sont dissipées, les réflexions de la politique, les craintes de la prudence mondaine sont confondues ; tout cède à la voix du ciel qui autorise le projet de François ; sa règle, qui avait effrayé, soulevé un monde de richesses, de plaisirs, qui avait paru au-dessus de l'homme au successeur de saint Pierre, est confirmée dans le concile même de Latran.

Que de brillants succès s'offrent ici à mon imagination ! Sur les fondements de cette pauvreté volontaire, je vois l'ordre de François s'établir, s'étendre avec une rapidité qui tient du prodige. Ces nouveaux apôtres se multiplient ; point de villes, de royaumes, d'empires où ces illustres pauvres n'aient des hospices ; avant la mort du saint patriarche, je vois plus de cinq mille religieux assemblés dans le chapitre de la Portioncule ; voilà, Messieurs, les merveilles de la pauvreté de Jésus-Christ retracée par François d'Assise.

Que les mondains vantent tant qu'ils voudront, Messieurs, les succès de leur sagesse, ils ne sont ni aussi merveilleux, ni aussi durables que ceux de François. Je vois des chutes, des décadences humilier les plus riches familles. Je vois sur la scène du monde des infortunés qui pleurent la perte de leurs biens ; leurs terres et leurs charges ont passé dans des maisons étrangères ; l'édifice de leur fortune a été renversé, je n'en suis pas étonné : la sagesse mondaine l'avait élevé : l'ordre de François a des succès plus durables : c'est la sagesse de l'Evangile qui le fait subsister sur les fondements de la pauvreté, et l'élève à un haut degré de gloire par les abaissements mêmes de Jésus-Christ.

Ici, Messieurs, s'accomplit un des plus grands oracles de l'Evangile. La gloire suit de près les abaissements du juste ; des traits éblouissants de grandeur et de puissance sortent du sein des humiliations les plus profondes.

Marcion a rougi des abaissements de la crèche ; les mondains méprisent les abaissements de François, mais Dieu fait briller dans tous ces abaissements des traits de grandeur et de puissance qui effacent la gloire et la pompe du monde.

Mille traits honteux humilient le mondain dans l'élévation ; mille traits honorables font admirer le juste dans l'obscurité. Il y a un mélange d'humiliations et de gloire dans l'histoire de Jésus-Christ et dans celle de François. François abaissé et élevé nous retrace Jésus-Christ qu'on a vu dans les abaissements et dans la gloire.

Vous verrez François se dérober à la gloire, et la gloire le suivre partout. Les sentiments de son cœur passent dans son ordre. François et ses disciples arrivent à la gloire par les abaissements.

Vous dirai-je, Messieurs, qu'il porta le mépris de lui-même jusqu'à se mettre au rang

des criminels, et que son humiliation remporta des victoires éclatantes sur le théâtre même des ignominies publiques ?

Vous dirai-je que son humilité l'arrêta sur les degrés du sanctuaire, qu'il était digne du trône épiscopal, et qu'il resta dans le rang des lévites, que son éminente sainteté l'élevait jusqu'au ciel, et que sa modestie l'empêcha de monter à l'autel ?

Que pensait-il de lui-même, Messieurs, dans l'éclat des miracles qu'il opérait? L'histoire fidèle nous l'apprend. La puissance divine qui agissait en lui, lui attirait des hommages et des admirateurs. Son humilité alarmée lui faisait imiter Jésus-Christ : il se dérobait aux applaudissements, il se cachait. La gloire de François, Messieurs, est celle qui est promise dans l'Evangile. Il y arrive par les abaissements.

L'humilité du saint patriarche passe dans tout son ordre, Messieurs, la gloire qui suit de près les abaissements, y passe aussi ; on n'y aperçoit point la moindre trace des grandeurs, des vanités, des usages mêmes du siècle, et on le voit, malgré cela, s'élever à une gloire solide et durable.

Tremblez, mondains, qui gémissez sous le tyrannique empire d'une fausse gloire; les humbles enfants de François ne vous étonneraient pas tant si l'Evangile vous était plus connu.

Je vois sortir, du sein de ses abaissements volontaires, des traits d'une gloire solide; de rapides succès, des hommages éclatants attestent la sagesse de ces héros de l'Evangile.

Tous les jours s'accomplit le triste oracle que le Saint-Esprit a prononcé contre les riches ambitieux. Je les vois arrêtés tout à coup dans la brillante carrière qu'une fortune capricieuse leur avait frayée; dans un instant leurs lauriers sont flétris, les trophées qu'on leur avait érigés, renversés; leurs trésors enlevés; sans place, sans opulence et par conséquent sans amis, ils trouvent l'ignominie dans la route même de la gloire : *Dives in itineribus suis marcescet.* (*Jac.*, I.)

Il n'en est pas de même, Messieurs, de l'ordre de François; en nous retraçant les abaissements de l'Evangile, il nous retrace aussi la gloire qui les accompagne.

Cette grandeur toute divine de l'ordre de François est dépeinte sous de magnifiques images. Le prophète Isaïe l'a tracée en traçant celle de Jésus-Christ; le Seigneur humiliera les orgueilleuses cités des mondains; des événements humiliants effaceront la gloire des plus florissants empires ; des révolutions imprévues renverseront les trônes les plus affermis et briseront les sceptres dans les mains mêmes des conquérants : *civitatem sublimem humiliabit* (*Isa.*, XXVI): des pauvres volontaires détachés des richesses, insensibles aux honneurs, seront les seuls qui ne seront point abattus ; on les verra toujours satisfaits et contents, fouler aux pieds la grandeur, les richesses et la magnificence du siècle : *conculcabit eam pes, pedes pauperis, gressus egenorum.* (*Ibid.*)

N'est-ce pas ce que nous voyons avec admiration, Messieurs ? Les enfants de François parcourent toute la terre, ils ont des hospices dans tous les royaumes et les empires, mais partout ces héros de l'Evangile sont au-dessus des domaines et des honneurs du siècle ; ils y renoncent, leur gloire est de les mépriser, de les refuser.

Dans quel lieu ces illustres pauvres ne vont-ils pas pour l'utilité de l'Eglise ? Dans quel lieu leur voit-on des biens, des revenus ? Placés dans les villes les plus opulentes, dans le séjour des rois mêmes, ils y sont aussi pauvres que dans les plus affreuses solitudes; leurs yeux admirent la grandeur du siècle, leur cœur la méprise ! *conculcabit eam pes, pedes pauperis, gressus egenorum.* Ne soyons pas étonnés, Messieurs, de la gloire qui suit cette pauvreté, c'est celle de l'Evangile.

Disparaissez ici, secte abominable des vaudois, la honte a suivi de près vos sacriléges abaissements ; l'Eglise n'a eu pour vous que des anathèmes et des foudres. Quelle différence entre les abaissements de l'ordre de François ! Ils sont relevés par la gloire même qui a relevé ceux de Jésus-Christ; l'Eglise les respecte; jamais pauvreté ne fut plus glorieuse, parce que jamais pauvreté ne fut plus conforme à celle de Jésus-Christ.

Quelle gloire n'a pas eu encore l'ordre de François au milieu des abaissements de l'Evangile ? Je parle, Messieurs, de tous ces grands hommes qu'il a donnés à l'Eglise et à l'Etat ; le temps ne me permet pas de vous les nommer.

Que de savants dans les universités et dans la république des lettres ! Peut-on refuser la gloire de l'érudition et de la saine doctrine à cette portion illustre de son ordre dont vous voyez ici tous les maîtres en Israël rassemblés, associés à la plus savante école du monde, formant eux-mêmes une école distinguée? Quand ils n'auraient pas l'avantage d'avoir donné à l'Eglise des souverains pontifes, et à l'Espagne de grands ministres; quand les Bonaventure, les Scot, les Ximénès, les Alphonse de Castro, les Wandingue n'auraient pas fait l'admiration de l'Eglise et de tous les savants, il y a dans cette école des lumières assez brillantes pour dissiper les ténèbres de l'erreur, des savants assez zélés pour l'attaquer, des génies assez vastes et assez profonds pour la forcer de se cacher.

D'où sort, Messieurs, cette gloire de l'ordre de François ? Du sein des abaissements de l'Evangile. François pauvre, caché, est ce petit grain de senevé, il est devenu un grand arbre qui couvre presque toute la terre de ses branches. Les plus grands génies, les plus opulents, les rois mêmes, ont tout quitté pour venir couler leurs jours dans l'ordre de François. La puissance même de Jésus-Christ agissait en lui pour surmonter tous les obstacles.

Il n'est pas étonnant, Messieurs, que l'en-

fer et la sagesse mondaine se soient soulevés contre les divins projets de François : son ordre devait retracer la perfection de l'Evangile; il devait retracer aussi les obstacles que la doctrine de Jésus-Christ trouva chez les sages du paganisme et les triomphes qu'elle remporta sur la politique des césars.

La faible raison de l'homme s'imaginait que les abaissements de l'Evangile allaient succomber sous les coups qui partaient du trône et de l'Aréopage; les politiques du siècle s'imaginaient que l'ordre de François ne subsisterait jamais sur les fondements de la pauvreté; son établissement était selon eux un projet insensé, qui ne pouvait avoir que de honteux succès; tous ces faux sages se sont trompés, Messieurs: François devait retracer la puissance de Jésus-Christ aussi bien que les apôtres; la gloire des miracles opérés par les apôtres a effacé celle de Rome et d'Athènes; la puissance divine qui agissait dans François d'Assise a effacé la gloire de son siècle et triomphé de tous les obstacles; les saintes rigueurs de son ordre sont approuvées par des prodiges; c'est la sagesse de l'Evangile que Dieu défend et fait triompher.

J'entre, comme vous voyez, Messieurs, dans une brillante carrière; je vais rapporter des événements éclatants, développer cette puissance de Jésus-Christ retracée dans François d'Assise. Ne craignez pas, Messieurs, que je donne ici dans un faux merveilleux; les histoires les plus fidèles nous garantissent les miracles que je vais exposer à vos yeux; l'Eglise romaine les a adoptés, l'erreur et l'ignorance ne peuvent point s'en prévaloir.

Puissance de Jésus-Christ retracée dans François d'Assise; je vois une pauvreté opulente qui imite les riches dans ses entreprises, qui les surpasse dans ses succès; un pauvre relève les ruines du temple de saint Damien avec les tristes restes d'un ancien édifice, et la puissance divine qui agissait en lui; on voit paraître en peu de temps trois nouvelles églises.

Que l'on grave, Messieurs, sur le frontispice de nos temples les noms des riches qui les ont élevés, c'est ériger des monuments à leur orgueil en élevant des autels au Créateur; mais quand l'histoire fidèle nous transmet le prodige dont l'Italie a été le témoin; quand elle nous assure qu'un pauvre a élevé plusieurs temples au Seigneur, c'est un glorieux trophée qu'elle érige à la puissance divine qui agissait dans François d'Assise.

Puissance de Jésus-Christ retracée dans François d'Assise dans toute son étendue. Là, il multiplie des pains; ici, il ressuscite des morts. Là, il éclaire des aveugles; ici, il guérit des infirmes. Là, il brise les fers de ceux qui sont dans les prisons; ici, il apaise les plus violentes tempêtes. Miracles opérés très-souvent, dit saint Bonaventure; miracles attestés par les souverains pontifes et révérés des plus grands personnages de l'Eglise et de l'Etat; miracles qui retracent la puissance de Dieu par la magnificence, la promptitude et la perfection qui les caractérisent.

Que pensez-vous de ce pauvre mendiant, sages du monde, fameux politiques, qui ne comptez que sur les ressources humaines? Mérite-t-il ces comparaisons odieuses que vous osez en faire avec ces philosophes qui méprisaient le monde par orgueil?

Quels sont, Messieurs, les prodiges que les riches, les grands du siècle offrent à nos yeux? Je n'ose les rapporter. Des prodiges d'incrédulité: Ils bravent tous les anathèmes et tous les foudres que l'Evangile lance contre ceux qui sont attachés aux richesses, qui les aiment. Prodiges de vanité, ils veulent être les idoles du monde, recevoir son encens et ses hommages. Prodige d'endurcissement, leur opulence ne s'étend jamais sur les membres de Jésus-Christ souffrant, sur les ruines des églises, sur la pauvreté des autels. Ils ne sont prodigues et magnifiques que lorsqu'il s'agit d'élever des palais à la mollesse, et de se procurer de coupables plaisirs. Prodiges de vengeance du côté de Dieu auxquels on ne fait pas assez d'attention : ils sont riches et malheureux, riches et sans consolation, riches et sans ressources. C'est dans François d'Assise, Messieurs, qu'on voit une puissance divine faire disparaître tous les opprobres de la pauvreté.

Vous dirai-je que le don de prophétie éclate en lui aussi bien que celui des miracles? Les années futures se présentent à son esprit, il développe clairement les plus grandes scènes qu'elles doivent donner au monde étonné.

N'a-t-il pas annoncé au cardinal Ugolin sa grandeur future dans l'Eglise, et montré de loin la tiare qu'il devait porter si dignement sous le nom de Grégoire IX? Les troubles que l'empereur Frédéric devait exciter dans toutes les terres ecclésiastiques, les ravages de l'hérésie, la corruption des mœurs, le déchet de la piété, n'ont-ils pas été annoncés par ce prophète de l'Italie? N'a-t-il pas rapproché aussi les temps qui dérobent aux hommes leurs destinées, pour montrer à l'empereur Othon, enflé de ses succès, Philippe-Auguste, le vainqueur qui devait l'humilier et l'attacher honteusement à son char?

Il était le thaumaturge et le prophète de son siècle. Jésus-Christ était retracé dans ce saint patriarche des pauvres avec toute la sagesse de son Evangile: j'ai ajouté, Messieurs, que Jésus-Christ était aussi retracé dans François d'Assise avec toute la sévérité de son Evangile. C'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

L'Evangile a ses rigueurs, Messieurs, il met la nature à l'étroit, il mortifie les sens, il crucifie l'homme, il l'immole.

Retracer toute sa sévérité, c'est être un homme de pénitence, d'austérité, de crucifiement. Tel fut François d'Assise. Il a même l'avantage sur les autres saints d'avoir retracé les souffrances de Jésus-Christ sur

son corps, et d'avoir été honoré d'un genre de martyre tout divin.

Je ne viens pas ici ravir la gloire du grand Paul, qui ne se glorifiait que dans la croix du Sauveur, qui était crucifié au monde, qui portait sur son corps les glorieuses cicatrices des plaies qu'il avait reçues pour l'Evangile de Jésus-Christ; mais je puis mettre à côté du grand Paul le grand François d'Assise. Il ne fut pas moins pénitent, moins ardent de souffrir, moins conforme à Jésus crucifié. Les souffrances dont le ciel l'a favorisé le distinguent même : elles le rendent une copie plus parfaite du Calvaire. Admirez donc, Messieurs, des traits singuliers qui caractérisent notre héros.

Dans tous les lieux qu'il parcourt, il pratique les austérités que Jésus-Christ a recommandées. Dans le désert, il imite le jeûne que Jésus-Christ a pratiqué; sur le mont Alverne, il est attaché à la croix comme Jésus-Christ y fut attaché sur le Calvaire. En vous rappellant, Messieurs, ces austérités continuelles, ces jeûnes miraculeux, ce nouveau Calvaire, n'est-ce pas vous montrer Jésus-Christ retracé dans François d'Assise avec toute la sévérité de l'Evangile? *Vidi angelum habentem signum Dei vivi.*

N'attendez pas, Messieurs, que je vous donne une idée parfaite de toutes les rigueurs que François exerça sur son corps innocent, que je parcoure tous les lieux qu'il a sanctifiés par ses jeûnes, ses veilles et ses macérations, ou que je vous nomme tous les différents théâtres de ses austérités. La longueur de sa pénitence a égalé la longueur de ses jours. C'est la pénitence qui a usé, détruit cette grande victime de la sévérité évangélique.

De honteux excès abrégent la vie des mondains; ils descendent dans le tombeau avant même d'arriver au milieu de leur course. De saintes rigueurs ont immolé François, et l'ont enlevé au monde à peine sorti du printemps de ses jours. Les glaives des bourreaux l'auraient dérobé à une longue pénitence; une longue pénitence a suppléé à la fureur des tyrans. S'il n'a pas été le martyr de la foi, il a été une victime de la sévérité de l'Evangile. S'il n'a point la gloire d'un martyre prompt, il a celle d'une mort lente et continuelle.

Tous les lieux qu'il parcourt, les villes et les déserts, tous les moments qu'il a vécu, les jours et les nuits l'ont toujours vu innocent et pénitent.

L'innocence et la pénitence, quelles merveilles, Messieurs! Ah! le péché sans la pénitence me surprend encore davantage. Vous êtes étonnés, chrétiens, parce que vous ne connaissez pas la pénitence de précaution. Vous négligez, vous êtes même effrayés des austérités commandées dans l'Evangile, et c'est cette pénitence de précaution, ce sont ces austérités recommandées dans l'Evangile qui conservent l'innocence des justes. Vous attendez que vous soyez tombés dans le précipice pour pleurer, et la vue seule du précipice effraye François. Vous n'êtes pas alarmés de la tentation, et il est plus prompt à se punir que le démon à le tenter. Voyez-le se plonger dans un étang de glace pour éteindre une étincelle d'un feu impur qui allait embraser son âme. Cette sévérité vous effraye, chrétiens! Ah! apprenez que les légions formidables de l'enfer ne tombent honteusement qu'aux pieds des hommes de jeûnes et de prières, et qu'ils attachent toujours à leur char ceux qui vivent dans un lâche repos. L'innocence se conserve dans les austérités de l'Evangile, elle se perd dans les délices et les sensualités. François est dans tous les lieux et tous les jours un homme d'austérité, parce qu'il veut être partout et toujours un homme de sainteté. Il afflige une chair innocente pour ne pas être obligé de punir une chair coupable.

Mortification continuelle. Son corps innocent et sorti victorieux des plus grands combats, fut toute sa vie immolé aux saintes rigueurs de l'Evangile. Je le vois traverser de vastes campagnes pieds nus, serré d'un rude cilice. Je le vois se reposer sur la terre après ces courses apostoliques. Que l'âme est pure, qu'elle est libre, Messieurs, dans un corps ainsi abattu sous le poids des austérités!

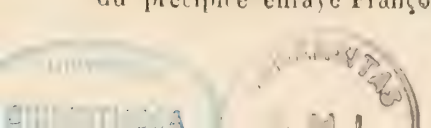
Vous dirai-je que des pleurs coulaient sans cesse de ses yeux, et qu'il aurait voulu pouvoir expier sur lui-même les crimes de tous les pécheurs? De là ce zèle pour prêcher la pénitence dont il donnait un si grand exemple. On l'a vu parcourir toutes les villes de l'Italie, le crucifix à la main, annoncer le royaume de Dieu, et convertir tous ceux qui l'écoutaient. On l'a vu dans la chapelle de la Portioncule passer les nuits dans de ferventes prières, fléchir le ciel irrité contre les vices de son siècle, et faire couler sur les pécheurs les grâces les plus précieuses et les plus magnifiques. On l'a vu enfin, Messieurs, atténué, desséché, consumé d'austérités.

Ils se sont écoulés, Messieurs, ces beaux jours de l'Eglise où on ne recevait pas la doctrine de Jésus-Christ sans en pratiquer les austérités. Il suffisait alors d'être disciple du Sauveur pour être un homme de pénitence. La sévérité de l'Evangile avait ses martyrs aussi bien que la pureté de la foi. Aujourd'hui la vie des chrétiens retrace plutôt les excès du paganisme que la sévérité de l'Evangile.

Les disciples d'un Dieu crucifié copient les maîtres de la volupté. On se glorifie d'être chrétien, on ne rougit point des mœurs des païens.

Paraissez ici, grand François d'Assise, pour confondre, par votre pénitence continuelle, ces personnes qui renvoient dans les solitudes et dans les cloîtres les austérités de l'Evangile.

Ces personnes qu'une vie molle et sensuelle rend si faibles dans les combats, et qui tombent facilement dans le péché, parce qu'elles ne se précautionnent jamais contre ses amorces; ces personnes qui ne veulent point punir par de salutaires amertumes, les coupables douceurs qu'elles goûtent depuis



si longtemps, qui vivent tranquillement dans le péché, et bravent les châtiments qu'il mérite; ces personnes qui se déterminent enfin à quitter le péché, et qui ne veulent jamais se déterminer à l'expier; qui ont attendu les rides de la vieillesse pour cesser de criminelles intrigues, et qui attendent que le tombeau s'ouvre et les demande pour les pleurer. Un si bel exemple, Messieurs, ne fera-t-il aucune impression sur vous? Serez-vous de stériles admirateurs d'une pénitence que vos péchés rendent nécessaire? La grâce perdue, le ciel fermé, un enfer creusé et prêt à vous recevoir; tout cela ne suffit-il pas pour vous porter à embrasser toutes les saintes rigueurs dont vous êtes capables?

Dieu n'exige pas, dit saint Chrysostome, que vous portiez le cilice et la haire : *non requirit Deus ciliciorum pondus.* Il n'exige pas non plus que vous alliez dans les déserts, et que vous vous cachiez dans les antres de la terre : *neque in obscuris antris sedere iubet;* mais il exige que vous fassiez une pénitence proportionnée à vos péchés. Celle de François vous confondra, Messieurs, c'est celle de Jean-Baptiste. Elle vous annonce que le ciel souffre violence. Mais voici d'autres faits que je ne fais qu'exposer à votre admiration, parce que ce sont des prodiges. François nous retrace dans le désert le jeûne miraculeux que Jésus-Christ a pratiqué.

Le désert de Pérouse avait des charmes pour François, parce qu'il n'offrait à ses yeux que des rochers escarpés, des monts solitaires, des terres incultes. Il ne cherchait que son Dieu; il ne voulait rien emprunter des créatures; les lieux les plus sombres et les plus inconnus au monde avaient pour lui des appâts.

Je ne veux pas vous dépeindre ici, Messieurs, les charmes de la solitude, mais les vertus du solitaire. C'est à ceux qui écrivent pour plaire et pour amuser, à faire de brillantes peintures de la retraite. Les descriptions du désert n'ont jamais arraché un mondain au tumulte du siècle. Les images flatteuses du monde ont quelquefois arraché des solitaires à la retraite.

Des charmes chimériques qui n'existent que dans la fable, et qui n'ont jamais été chantés que par les maîtres de la fiction ne suffisent pas pour satisfaire des cœurs livrés au monde.

Je vois dans la retraite des philosophes dégoûtés du monde sans être occupés du ciel. J'y vois des hommes d'oisiveté qu'un lâche repos a rendus inutiles à la société. J'y vois des courtisans disgraciés que le seul espoir d'être rappelés à la cour soutient contre les ennuis. Tristes victimes de la fortune et du caprice, ils y sont sans consolation, parce qu'ils y sont sans vertus.

Les rosées célestes pénètrent le cœur de celui que la grâce a conduit dans le désert. Celui que l'orgueil, l'amour du repos, les rebuts du monde y ont conduit, est toujours triste et abattu; l'un y chante les miséricordes et les justices du Seigneur; l'autre y raconte ses pertes et ses disgrâces. L'esprit de Dieu a conduit dans la solitude des hommes opulents, distingués dans le monde. La grâce a arraché aux honneurs et aux plaisirs, des jeunes personnes qui brillaient dans ces cercles. Des chastes colombes, effrayées de la licence et de la corruption des mœurs, se sont ensevelies dans le désert. Là, ils y goûtaient de pures délices; ils y chantaient continuellement le cantique de leur délivrance, et se rendaient célèbres par leurs austérités et leurs victoires jusque dans les cours des plus grands empereurs. François, Messieurs, fut aussi conduit dans le désert par l'esprit de Dieu. Il a eu même l'avantage sur les plus célèbres anachorètes, d'y avoir retracé le jeûne miraculeux de Jésus-Christ.

Ici je n'ose entreprendre de vous parler des vertus de ce saint solitaire. Comment raconter des merveilles dont le ciel seul a été le témoin?

Vous dirai-je que Dieu lui suffisait, et qu'il n'empruntait rien des créatures; qu'il contemplait sans cesse le ciel, et qu'il ne regardait la terre que pour l'arroser de ses pleurs; que son abstinence n'étonnait pas moins que ses miracles, et qu'il paraissait plutôt un ange descendu du ciel, qu'un mortel dérobé au monde?

Le croirez-vous, Messieurs, et votre délicatesse effrayée ne révoquera-t-elle pas en doute un fait attesté par les plus saints et les plus savants auteurs? François imite le jeûne de Jésus-Christ dans le désert. Attaché à son Dieu par les liens sacrés de la prière; comblé de grâces et de consolations; souvent dans des extases et des ravissements; le saint temps du carême s'est écoulé, et François, semblable aux anges, n'a point eu d'autre nourriture que les douceurs célestes et les biens spirituels.

Le jeûne de François dans une île écartée est aussi long et aussi austère que celui de Jésus-Christ. Dans Jésus-Christ c'était un effet de sa volonté et de sa puissance; dans François d'Assise c'était la récompense de ses austérités, et l'effet d'une grâce privilégiée. Il était destiné pour retracer Jésus-Christ avec toute la sévérité de son Evangile.

Je sais, Messieurs, que ce trait de la vie de mon héros n'est pas une de ces vertus que vous puissiez imiter. Heureux si de frivoles prétextes ne vous rendaient pas tous les ans de lâches prévaricateurs d'une pénitence qui n'a presque plus rien de la sévérité des premiers siècles!

Un goût pour la pénitence, un esprit toujours occupé de la sévérité de l'Evangile, un cœur pénétré de ce qu'un Dieu a fait pour l'homme; des austérités continuelles avaient comme préparé François à ce jeûne miraculeux. Votre délicatesse, Messieurs, vos frayeurs aux approches de la pénitence solennelle du carême, vous préparent à ces infractions scandaleuses qui font gémir l'Eglise.

Quand on vous représente, Messieurs, un mortel dans un affreux désert, seul avec son Dieu : placé, pour ainsi dire, entre le ciel

et la terre, vous croyez que tout lui manque. Vous jugez, par le besoin que vous avez continuellement des créatures, que les ennuis, les privations lui font couler des jours tristes et languissants. Ah! vous ignorez que Dieu seul peut remplir la vaste étendue des désirs de l'homme. François, dans le désert, y goûte, par anticipation, les douceurs du ciel. S'il y retrace la retraite et le jeûne du Sauveur, il y retrace aussi ses victoires et ses triomphes.

Qu'est-ce qu'un mondain heureux selon vous? C'est un homme opulent, en place, qui coule ses jours dans les plaisirs, les honneurs. Mais quelle félicité que celle qui dépend des créatures, et qui fait naître tous les jours de nouveaux désirs? Quelle félicité que celle d'un homme à qui Dieu ne suffit pas, et qui cherche continuellement dans les objets impuissants qui l'environnent, de quoi dissiper ses ennuis et ses chagrins?

S'il y a un homme heureux dans le monde, c'est celui à qui Dieu tient lieu de toute chose. S'il y a un solitaire mécontent, c'est celui qui porte ses regards vers le monde, qui croit avoir beaucoup quitté en l'abandonnant. Alors il languit dans sa retraite, il l'arrose de ses pleurs. Ses criminels retours vers le siècle ont banni Dieu de son cœur. Les créatures qui pourraient l'amuser lui manquent. Etat déplorable qui annonce souvent les chutes les plus humiliantes.

On ne tend pas à la perfection, mais on y est arrivé, Messieurs, quand Dieu seul suffit et qu'on n'emprunte rien des créatures pour être heureux. Tel fut François d'Assise dans le désert, il ne le quitte que pour monter sur un nouveau Calvaire, et nous retracer Jésus-Christ crucifié, comme il nous l'a retracé pénitent.

Le Calvaire et le mont Alverne, voilà, Messieurs, les deux grands objets que j'expose à votre admiration et à votre piété. Sur le Calvaire, Jésus-Christ se laisse attacher à la croix pour y expier le crime de l'homme coupable, et apaiser la colère du ciel justement irrité. Sur le mont Alverne, François y est crucifié par le ministère d'un ange, pour suppléer au martyre que les barbares lui ont refusé, et récompenser son héroïque charité. La criminelle désobéissance de l'homme fait couler le sang de Jésus-Christ: la tendre miséricorde d'un Dieu fait couler celui de François.

Je le répète, Messieurs, c'est à votre piété que j'expose ces merveilles de l'amour d'un Dieu, ce n'est pas au jugement des mondains de notre siècle.

Quels coups ne porte-t-on pas aujourd'hui à la vérité de la religon, à la sainteté de ses héros, à la dignité de ses ministres? Quels sont les livres que l'on loue, que l'on dévore? Ne sont-ce pas ceux qui enseignent l'athéisme, le déisme, qui apprennent à douter de tout, à se permettre tout? A quoi tendent ces préceptes pour les mœurs que l'irréligion vient de dicter, sinon à introduire dans le christianisme les mœurs mêmes des infidèles?

Rougissons aujourd'hui de copier les plus hardis protestants, lorsqu'il s'agit des faits que l'Eglise romaine expose à notre piété.

Un malheureux Bayle, armé de lectures profanes, de critiques indécentes, de sacriléges saillies, de tous les arguments des hérétiques, ne se reproduit-il pas tous les jours sur la scène? N'a-t il pas des disciples qui enseignent dans les cercles ses impiétés? Rougit-on de les entendre? Méprise-t-on leurs ouvrages? Ont-ils le sort qu'ils devraient avoir dans un royaume catholique?

Grand Dieu! vous êtes patient, parce que vous êtes tout-puissant! Conservez ce royaume dans la pureté de la foi: détruisez les impiétés, convertissez les impies.

Non, Messieurs, ce n'est pas à ces prétendus esprits forts que je raconte la merveille du mont Alverne. Quoique les glorieux stigmates de François d'Assise soient respectés dans l'Eglise comme un fait grave, ils ont l'audace de comparer ses sources pures à ces ouvrages de l'antiquité fabuleuse d'où coulent de brillants mensonges et d'ingénieuses fictions. C'est à vous, chrétiens, que la piété rassemble dans ces lieux, que j'expose ce nouveau genre de martyre dont François fut honoré, et qui retrace les mystère du Calvaire.

Jamais saint, Messieurs, n'eut un désir plus ardent de souffrir que François. Il désira le martyr, il le chercha, il fit tout ce qu'il put pour l'obtenir.

N'est-ce pas cette sainte impatience de souffrir qui lui fit quitter l'Italie, passer les mers, pénétrer dans la Syrie, et prêcher le crucifix à la main, sous la tente même de Mélédin, soudan de Babylone? Ah! c'est ici, Messieurs, que je vous prie d'admirer les triomphes de la sainteté. François trouve des admirateurs où il comptait trouver des bourreaux. Son zèle devait exciter la fureur du soudan, et il épuise son admiration. Comme chrétien, il devrait être jeté dans les fers, et il est caressé. La secte mahométane traitée d'impie, les rêveries du Koran dévoilées, Jésus-Christ avec sa croix prêché hautement: tout cela demandait une vengeance publique, et on lui offre des présents et une couronne. Il est libre où les autres sont dans les fers: elle est donc bien puissante, Messieurs, la sainteté de François, puisqu'elle change les tyrans en admirateurs.

Sortez donc, François, de ce vaste empire, qui est devenu pour vous, aussi bien que l'Italie, un théâtre de gloire; et retournez dans votre chère solitude, Dieu vous y attachera lui-même à la croix.

Il sort, Messieurs, de l'empire de Mahomet, où son nom respecté a toujours été précieux à ces puissants empereurs. L'Italie revoit son apôtre, son prophète, son thaumaturge. La solitude du mont Alverne le verra bientôt s'entretenir avec son Dieu; elle sera le témoin d'un martyre miraculeux.

Ah! quelles merveilles se présentent à

mes yeux! le ciel s'ouvre, un séraphin portant entre ses ailes l'image de Jésus attaché à la croix, vient fondre sur François, lui perce les pieds, les mains et le côté. François porte présentement, empreintes sur lui, les glorieuses cicatrices du Sauveur.

O précieuse victime de la croix! l'amour d'un Dieu vous a fait ces plaies honorables! Quelle faveur, quelle gloire!

Et vous, saints religieux, qui avez été les premiers confidents de ces merveilles; illustre sainte Claire qui les avez vues avec toutes vos saintes filles; chefs respectables de l'Eglise qui les avez attestés et publiés dans l'assemblée des fidèles; grand saint Bonaventure qui avez employé votre savante plume pour les défendre contre l'abus de la critique, vous vous êtes tous écriés dans les transports d'une sainte allégresse : Il a paru dans notre siècle, ce séraphin qui retraçait les souffrances de Jésus-Christ. Toute l'Italie a vu un ange dans un corps mortel. Jésus-Christ a été retracé dans François d'Assise avec toute la sagesse et toute la sévérité de son Evangile : *Vidi angelum habentem signum Dei vivi.*

Cette victime de la croix se consume, Messieurs; elle se détruit promptement dans les pures flammes d'un divin amour. Elle languit sur la terre, et prête de consommer son sacrifice, je l'entends prononcer avec confiance ces paroles du prophète :

Tous ceux dont vous avez couronné les justices, ô mon Dieu! m'attendent pour participer à leur récompense. S'il faut porter la croix pour entrer dans le ciel et suivre votre divin Fils sur le Calvaire, je porte sur ma chair ses glorieuses cicatrices. C'est vous-même qui y avez imprimé ces signes sacrés du Calvaire. Je n'ai jamais abandonné, par votre grâce, la sagesse et la sévérité de l'Evangile; j'attends avec confiance la couronne de justice, et j'ose dire que vos élus, qui voient tout en vous, m'attendent aussi pour posséder la même gloire : *Me exspectant justi donec retribuas mihi.* (*Psal.* CXLI.)

C'est en prononçant ces paroles, Messieurs, que ce séraphin quitta la terre et s'envola dans le ciel. C'est en l'imitant selon la mesure de grâce qui vous est donnée, que vous participerez un jour à la gloire éternelle dont il jouit. Je vous la souhaite.

PANÉGYRIQUE VI.

SAINTE CLAIRE.

Prononcé dans l'église des religieuses de l'Ave-Maria, à Paris, le 12 août 1743.

Fortitudo et decor indumentum ejus. (*Prov.*, XXXI.)
Elle a été revêtue de force et de gloire.

La force et la gloire appartiennent à Dieu; nous n'en voyons que de faibles écoulements dans ces âmes, dont le monde même a couronné les éclatantes vertus après avoir vainement attaqué leur héroïque constance.

Si les livres saints nous montrent un Moïse qui remplit l'Egypte de prodiges; un Josué qui défait les Amalécites et réjouit Israël par de rapides conquêtes; une Judith qui sort de la retraite pour aller moissonner des lauriers sous la tente d'un superbe Assyrien; des Samuel, des Nathan, des Elie, des Elisée, des Daniel qui pénètrent jusque dans les palais des rois et reprennent les vices qui souillent leurs trônes et leurs couronnes, ils ont soin de nous apprendre que c'est Dieu qui a changé leur faiblesse en puissance et leur bassesse en grandeur. En effet, Messieurs, pour désoler Pharaon dans ses appartements, des insectes lui suffisent.

Pour délivrer Béthulie d'Holopherne, enflé de ses victoires, il ne lui faut que le bras d'une femme; pour terrasser l'orgueilleux Philistin, il ne choisit que le jeune David; pour renverser la superbe idole dont il est parlé dans Daniel, il ne détache de la montagne qu'une petite pierre; pour faire pâlir et trembler les monarques sur leur trône, un homme vêtu grossièrement et tiré des derniers rangs du peuple lui suffit; pour changer l'univers, déconcerter l'enfer et arborer la croix méprisée jusque sur le Capitole de Rome et le front des empereurs, sa sagesse choisit douze hommes pauvres, sans science, sans crédit; pour confondre la vie molle et voluptueuse des humains, il ne leur oppose souvent qu'un pauvre solitaire ou une vierge enveloppée dans la retraite. Pourquoi cela, Messieurs? C'est que la force et la gloire accompagnent celui que Dieu a choisi pour confondre le monde incrédule et délicat : *Fortitudo et decor indumentum ejus.* C'est Dieu qui lui donne cette force à laquelle ses ennemis ne peuvent résister.

C'est Dieu qui lui procure cette gloire que les hommes rendent à sa mémoire précieuse dans tous les siècles : *Fortitudo et decor indumentum ejus.*

En vous traçant ici, Messieurs, le portrait d'une âme revêtue de force et de gloire que Dieu s'est choisie pour confondre le monde, et à laquelle le monde même décerne des honneurs après lui avoir livré des combats, ne reconnaissez-vous pas l'illustre sainte Claire dont nous honorons aujourd'hui la haute sainteté; cette épouse du Sauveur qui a marché avec tant d'ardeur sur les traces du grand François d'Assise, qui a fait passer dans son sexe sa pauvreté et sa pénitence, qui a soutenu les mêmes combats et qui a eu les mêmes succès; cette zélée institutrice qui a vu passer dans son ordre des vierges destinées dans le monde à porter des couronnes et à occuper des trônes; que l'Eglise regarde comme une portion éclatante de sa gloire, que les souverains pontifes ont comblée d'éloges; révérée des grands et des peuples, redoutée des Maures et des Sarrasins, admirée d'un monde lâche et timide qui honore ses vertus et qui n'a pas le courage de les imiter. L'objet, Messieurs, de nos éloges, et peut-être le sujet de notre condamnation; oui, sainte Claire est une de ces âmes que Dieu a choisies pour être l'ornement et la consolation de son Eglise; qu'il a revêtues de force et de gloire : de force pour combattre ses ennemis, de gloire pour les confondre.

Ses ennemis ne peuvent resister à la force que Dieu lui communique. Ses ennemis ne peuvent lui ravir la gloire que Dieu lui procure. En deux mots : Sainte Claire revêtue de force, sainte Claire revêtue de gloire : *Fortitudo et decor indumentum ejus.* Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Combattre ses sens et les soumettre à l'esprit; rompre les liens les plus chers et les plus innocents; posséder son âme paisible et tranquille à la vue des ennemis les plus redoutables, ce ne sont pas là, Messieurs, les victoires des héros du monde, ce sont les succès de la force que Dieu communique à ses saints : il faut être au-dessus de l'homme pour remporter ces triomphes.

Disons mieux, il faut être comme sainte Claire, revêtu de la force de Dieu : *fortitudo indumentum ejus.*

La force des héros du monde remporte des victoires sur les ennemis de la patrie, mais elle ne les garantit pas de leur propre défaite; elle les arrache dans le temps des combats à leur tendre famille et à leurs voluptueuses maisons; mais elle les nourrit de la flatteuse espérance d'y revenir couler des jours tranquilles, à l'ombre de leurs lauriers et des récompenses du prince; elle les expose avec intrépidité devant l'ennemi le plus audacieux, mais elle ne rougit pas de la fuite, lorsque la partie est inégale. Or, la force des saints étant la force de Dieu même, ils attaquent un autre genre d'ennemis, et remportent des victoires plus importantes.

Trois traits de la vie de sainte Claire vont exposer à vos yeux les prodiges de cette force divine. Vous allez voir une vierge qui règne paisiblement sur elle-même, qui résiste généreusement aux flatteuses promesses et aux reproches menaçants d'une famille irritée : qui choisit sans pâlir et sans s'abattre le moyen le plus efficace de triompher de l'ennemi déjà enflé de ses prospérités. Au-dessus d'elle-même quand elle règne sur ses passions. Au-dessus de la nature quand elle résiste à sa famille. Au-dessus de son sexe quand elle dompte les Maures et les Sarrasins, partout elle paraît revêtue de la force de Dieu, à laquelle rien ne résiste : *fortitudo indumentum ejus.*

Régner sur soi-même est le plus beau triomphe que puisse remporter le chrétien. « En vain, dit saint Augustin, on règne paisiblement sur un grand empire et l'on voit ses ennemis vaincus, abattus à ses pieds, si l'on n'a pas la force de régner sur ses sens et ses passions. » Le démon enchaîne les vainqueurs du monde, il leur prépare un théâtre de faiblesse dans leurs palais mêmes, après les avoir laissés briller sur les théâtres de la guerre. Un héros flétri par le péché est bien peu de chose sous la brillante couronne qu'il porte, et sous les lauriers qu'il a moissonnés : prodiges de valeur quand il s'agit de combattre les ennemis de l'Etat, prodige de foiblesse quand il s'agit de combattre les ennemis du salut; on peut dire d'eux ce que le Saint-Esprit dit de ce fameux prince de Syrie : le péché défigure leur grandeur, après avoir loué de grands exploits, on est obligé de déplorer de grandes faiblesses : *magnus, sed leprosus.* (IV *Reg.*, V.)

C'est dans les déserts où fleurirent tant de vénérables solitaires, que l'on vit une force sans faiblesse, parce que c'était la force de Dieu. C'est sur ces théâtres de la pénitence où l'esprit commande à la chair, où la loi des membres ne livre des combats que pour procurer des victoires, qu'on trouve des âmes solidement grandes. Vaincre le démon, c'est le plus beau triomphe qu'on puisse remporter; et si, selon l'Ecriture, sa puissance est incompréhensible, quelle idée dois-je avoir de celui qui l'enchaîne à ses pieds! Une idée, Messieurs, de courage, de force, de puissance : *fortitudo indumentum ejus.*

Telle est l'idée que je conçois d'abord de sainte Claire : elle est au-dessus d'elle-même, parce qu'elle règne sur ses passions : écoutez et voyez les vertus héroïques qu'opère une âme revêtue de la force d'en haut.

Dieu la donna dans le douzième siècle. La ville d'Assise vit alors paraître deux grandes lumières, saint François et sainte Claire, et l'on verra bientôt dans le sexe le plus faible ces grands exemples de pauvreté et de pénitence, qui firent regarder François comme un homme singulier, un homme de prodige.

Claire était née avec ces dons qui plaisent et qui gagnent le cœur, une humeur égale, un esprit solide, un caractère doux, un cœur droit, des manières aisées, d'heureux penchants. Dès sa plus tendre enfance, la vérité eut pour elle des attraits, et le mensonge des horreurs; on la vit soumise aux impressions de la vertu, et pleine de force et de courage pour résister aux amorces du péché.

L'éclat de sa naissance, les charmes du monde, son corps même, tout fut immolé à la vertu; ce sont là les trois trophées qu'elle érige à la sainteté de la religion, et c'est ainsi que la force, dont Dieu l'avait revêtue, la fit triompher des plus grands obstacles de l'innocence, et la plaça en quelque sorte au-dessus d'elle-même : *fortitudo indumentum ejus.*

Issue de ces familles anciennes et illustres de l'Italie, son sang avait coulé dans les veines des plus grands héros de la guerre, et ses parents soutenaient encore, par leur dignité, les grands noms des Sciphis et des Fieumis. Mais, de quel œil, Messieurs, pensez-vous qu'une âme qui tire toute sa gloire, à l'exemple de saint Paul, de la croix du Sauveur, regarde ces titres pompeux! Elle les respecte, il est vrai, et lorsqu'elle les voit soutenus par la vertu, elle leur donne des éloges, parce que le Sage ne nous défend point de louer ces hommes couverts de gloire, et qu'il nous ordonne même d'ériger des trophées à ces héros fameux qui ont brillé dans le monde, sans être du monde : *laudemus viros gloriosos.* (*Eccli.*, XLIV.) Mais elle les regarde comme des titres infiniment

au-dessus de celui de chrétien; et bien loin de se glorifier d'une naissance, à laquelle elle n'a point de part, on la voit oublier ce qu'elle est dans le monde, pour penser à ce qu'elle deviendra dans l'éternité : telle fut l'idée que sainte Claire conçut du rang qu'elle tenait en Italie; elle s'en humilia au lieu de s'en prévaloir ; le sort qu'il lui préparait l'alarma; elle craignit la chute en regardant l'élévation; et son humilité qui fuyait les honneurs, lui donna assez de force pour renoncer à toute cette grandeur du siècle : *fortitudo indumentum ejus.*

Paraissez ici, hommes qui chérissez la vanité et le mensonge, *qui diligitis vanitatem et mendacium* (*Psal.* IV); qui payez chèrement de savants adulateurs pour reculer la date de votre origine, et vous faire descendre des héros qui vous méconnaîtraient s'ils paraissaient encore sur la scène du monde. La gloire de vos aïeuls peut-elle donc illustrer des cœurs lâches ou des hommes de vice? Mépriser, Messieurs, le haut rang que donne sa naissance, n'est-ce pas déjà être au-dessus de soi-même? C'est ce que fit sainte Claire dès les premiers regards qu'elle porta sur le monde ; mais voici d'autres faits : le monde le plus riant, le plus flatteur fut le second trophée qu'elle érigea à la sainteté de la religion.

Un seul regard, Messieurs, sur le théâtre du monde vous fera connaître toute la force de ceux qui lui résistent, quand je le vois attacher à son char presque tous les humains ; faire observer en maître absolu ses lois, ses maximes, ses coutumes; gêner le monarque ainsi que les courtisans, se faire redouter dans tous les états, imposer des fardeaux infiniment plus pesants que ceux de la religion, et malgré cela étendre son empire dans tous les lieux de l'univers, compter presque autant de conquêtes qu'il livre de combats ; je ne saurais trop admirer la force d'une âme qui le méprise, lui résiste. Telle fut la force de sainte Claire; elle ne connut le monde que pour le combattre, et lui dire un éternel adieu. Quel beau spectacle se présente ici à mes yeux! Je la vois dans la cathédrale d'Assise avec tous les ornements du siècle ; on la prendrait pour une conquête du monde, et c'est une conquête de Jésus qu'elle va prendre pour son époux : déjà François l'attend avec tous ses religieux; déjà l'autel est dressé : elle y vole comme une victime qui soupire après le moment du sacrifice; elle jette loin d'elle toute cette pompe mondaine, reçoit l'habit de pénitence, et contracte avec Jésus-Christ cette alliance dont elle a si bien soutenu l'éclat par son éminente pureté. C'est dans ce moment, Messieurs, qu'on vit le monde couvert de confusion, et vaincu par une jeune vierge, ses plaisirs les plus doux et même les plus innocents, ses alliances les plus flatteuses, ses fortunes les plus riantes, tout fut foulé aux pieds; un vœu solennel de virginité et de pauvreté fut l'acte authentique qui déclara au monde étonné le mépris qu'elle faisait des choses de la terre, et le courage avec lequel elle brisa tous ses liens nous assure qu'elle était revêtue de cette force divine à laquelle rien ne résiste : *fortitudo indumentum ejus.*

Vous le savez, Messieurs, la sainteté de l'état ne fait pas toujours des saints ; on ne laisse pas dans le monde ses passions comme on y laisse ses fortunes et sa famille : toute la terre est un lieu de combats, et après avoir triomphé du monde, il faut encore triompher de soi-même. Sainte Claire comprit cette importante vérité; c'est pourquoi elle eut recours à tous les genres de pénitence que le zèle peut inspirer : c'est alors qu'on vit l'innocence timide et alarmée se précautionner contre les amorces du péché; la seule crainte de devenir infidèle mouilla souvent son visage de pleurs : de là ces veilles qu'elle prolongeait des nuits entières; de là ces tendres gémissements et cette voix plaintive qu'elle adressait à son époux; de là ces haires et ces cilices dont elle serrait son corps innocent; de là ces jeûnes continuels, et cette espèce d'habitude de ne manger que rarement; de là ces macérations qui lui faisaient souffrir un martyre lent et continuel; de là toutes ces austérités qu'elle eut le courage d'employer pour réduire son corps en servitude, et devenir une hostie vivante et agréable à son époux : *Hostiam viventem et placentem Deo* (*Rom.*, XII); austérités, Messieurs, qu'elle poussa si loin, que François, cet homme de pénitence et crucifié, que l'évêque d'Assise, un des premiers admirateurs de sa sainteté, furent obligés d'en arrêter les excès. C'est ainsi qu'elle s'éleva au-dessus d'elle-même, et qu'elle fit éclater cette force divine qui fait mépriser l'éclat de sa naissance, les charmes du monde, et dompter ses passions : *Fortitudo indumentum ejus.*

Quelle honte pour nous, Messieurs! l'Eglise est occupée à déplorer nos relâchements, au lieu d'être obligée d'arrêter notre zèle ; et n'y eût-il que les austérités de ces vierges qui m'écoutent, et qui marchent avec tant de courage sur les traces de leur sainte institutrice, n'avons-nous pas de quoi condamner cette délicatesse qui nous endort et nous amollit; je ne suis pas étonné que le moindre obstacle nous arrête, et que la chair et le sang fassent souvent échouer les plus louables projets : quand on n'a pas la force, comme sainte Claire, de régner sur ses passions, on n'a pas la force de résister aux vues charnelles d'une famille qui ignore les desseins de Dieu. Sainte Claire fut au-dessus de la nature en résistant à sa famille, parce qu'elle était déjà au-dessus d'elle-même par l'assujettissement de ses passions : *Fortitudo indumentum ejus.*

Quand Dieu appelle à lui une âme, il veut qu'elle brise généreusement les liens les plus innocents ; il l'élève au-dessus de la nature : elle aime ses parents, mais elle aime encore plus son Dieu; elle est soumise à leur volonté tant qu'elle n'est pas contraire à celle du Créateur ; elle écoute avec docilité leurs conseils ; mais la voix de l'Epoux se fait entendre efficacement : lorsqu'il l'appelle à la solitude, c'est un arrêt pour elle, elle y vole;

les caresses et les menaces, les larmes et les fureurs n'ébranlent point son courage; elle aime ses parents, mais elle ne les aime pas plus que son Dieu; et dans ces combats de la grâce et de la nature, la victoire est pour Jésus-Christ; son épouse échappe aux empressements d'une famille charnelle, et va couler des jours tranquilles sous les paisibles lois de la retraite; c'est ainsi, Messieurs, qu'il faut entendre cet oracle du Sauveur : Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi : *Non est me dignus.* (*Matth.*, X.) Remarquez qu'il ne défend point les honneurs, l'obéissance, l'amitié, les secours que nos parents ont droit d'attendre de nous; mais il veut seulement leur être préféré : c'est ainsi qu'il n'a pas autorisé l'insensibilité ni la dureté, en détachant les apôtres de leur patrie, de leur famille. Ce centuple de l'Evangile, ces consolations, ces trônes éclatants qu'il promet dans le ciel à ceux qui quittent tout pour lui, ne sont pas les récompenses d'un cœur insensible, mais d'un cœur généreux, d'une âme élevée au-dessus de la nature, telle que l'illustre sainte Claire, que la grâce mit au-dessus de la chair et du sang, en la faisant sortir victorieuse des combats que sa famille lui livra : *Fortitudo indumentum ejus.*

Déjà, Messieurs, la retraite de sainte Claire fait du bruit dans la ville d'Assise, et partage les esprits; c'est une scène qui occupe les mondains, et exerce leur censure : Madeleine, aux pieds du Sauveur, est condamnée par le pharisien; Claire, sous l'habit de pénitence, et sous les yeux de son Epoux, est l'objet des plus malignes conversations. Dans un cercle, on veut que la légèreté soit la seule cause de cette action éclatante; dans un autre, une ferveur indiscrète a précipité ses pas vers l'autel. Elle est coupable, parce qu'elle est jeune; elle est imprudente, parce qu'elle n'a pas consulté le monde; elle est téméraire, parce qu'elle embrasse un genre de vie austère. Son Epoux qui l'appelle, François qui a examiné sa vocation, sainte Claire déjà accoutumée à remporter des victoires sur le démon, tout cela ne peut la justifier aux yeux d'un monde sensuel et délicat que la pénitence effraie et que la croix révolte. C'est ainsi que s'accomplit cet oracle de saint Paul : Si vous voulez que les mondains se déclarent contre vous, déclarez-vous hautement pour Jésus-Christ, prenez sa croix, et suivez-le dans la route du Calvaire. Le monde ne veut pas être condamné; et si on ne veut point ériger des trophées à ses vanités et à ses maximes, il ne faut point en ériger avec trop d'éclat aux abaissements et aux austérités de l'Evangile : il attaque la piété qui le méprise, et tourne en ridicule ceux qui l'abandonnent : *Omnes qui pie volunt vivere in hoc sæculo persecutionem patientur.* (II *Tim.*, III.)

Mais les oracles de ces politiques du monde n'ébranlèrent point sainte Claire. Elle les laissa débiter leur morale insensée, et elle eut le courage de se mettre au-dessus de leur fausse sagesse : *Fortitudo indumentum ejus.*

Les discours de ces hommes accoutumés à raisonner en politiques, ne furent que comme ces éclairs qui annoncent les orages et les tempêtes. Sa famille va lui livrer de grands combats, lui procurer de plus grandes victoires; mais sainte Claire, en lui résistant généreusement, va nous prouver qu'elle est déjà élevée au-dessus de la nature.

Quand les parents se conduisent par des vues humaines et charnelles, ils tombent dans deux excès également contraires aux desseins de la Providence et au salut de leurs enfants.

Les uns, effrayés à la vue d'une nombreuse famille qu'ils ne peuvent soutenir dans le luxe et dans le faste, destinent les plus jeunes de leurs enfants à l'autel ou au cloître. Pour procurer aux uns une abondance qui ne leur est point due, on livre les autres à une pauvreté qui n'est pas volontaire. Le soutien de la famille demande ce sacrifice; la vocation, c'est le système des affaires. En vain une jeune personne marque de la répugnance pour la retraite et du goût pour le monde; le vaisseau de Jonas est trop chargé, il faut que quelqu'un soit précipité dans la mer. Parlons sans figure : la famille est trop nombreuse, il en faut jeter plusieurs dans l'Eglise ou dans le cloître. De là ces victimes de rebut, ces victimes forcées, ces victimes de la cupidité des parents, et de là tant de victimes dans la retraite même. Premier excès, l'avarice des parents.

Les autres, idolâtres de leurs enfants et aveugles admirateurs des grâces, des talents qu'ils ont reçus de la nature, les produisent avec complaisance sur le théâtre du monde, leur ménagent des alliances; et, comme si Dieu n'avait pas droit de demander un Isaac chéri et unique, ils décident de leur sort selon les maximes du monde, se révoltent au moindre signe de vocation pour le cloître, disputent au Seigneur la victime qu'il s'est choisie, et imitent jusqu'à l'impiété de Pharaon, qui ne voulut pas permettre aux enfants d'Israël d'aller sacrifier dans le désert. Second excès, fausse tendresse des parents.

C'est ce second excès qui suscita à sainte Claire tous les combats qu'elle eut à soutenir de la part de sa famille, et qui lui procurèrent tant de victoires. Combats dangereux, combats formidables : les caresses et les menaces, la douceur et la violence lui portèrent successivement leurs coups, mais plusieurs fois attaquée, et plusieurs fois victorieuse, l'Eglise ne nous rappelle ses combats que pour ériger des trophées à sa généreuse résistance, et nous montrer une jeune vierge au-dessus de la nature, en nous montrant sainte Claire au-dessus des caresses et des menaces de ses parents : *Fortitudo indumentum ejus.*

Je ne prétends pas, Messieurs, en vous traçant le portrait de sainte Claire, employer ces traits vifs qui représentent l'irréligion et la mondanité. Leurs mœurs étaient pures et honnêtes : sa mère même s'était distinguée par une piété tendre : les grands objets

de la religion avaient excité son zèle : le désir de visiter les lieux consacrés par les travaux, les sueurs et le sang de Jésus-Christ ; de voir les tombeaux de Pierre et de Paul, ces grands héros de la religion, l'avait fait voler à Jérusalem et à Rome ; mais il leur manquait ce qui manque aujourd'hui à tant d'honnêtes mondains, le goût et l'étude des voies du salut.

Ils étaient habiles dans les routes frayées du monde ; ils ignoraient les routes mystérieuses de la sainteté : ils pensaient à leur fille qui s'ensevelissait dans la retraite, ils ne pensaient point à Jésus-Christ qui l'y appelait. Ce genre de vie qu'elle embrassait leur paraissait un système arrangé et médité entre François et la jeune Claire ; et ils ne s'opposaient à l'exécution de ce grand projet, que parce qu'ils ne le regardaient pas comme nécessaire au salut de leur fille. C'est cette ignorance des différentes routes du salut qui leur fit commettre de si grands excès ; excès de tendresse et d'amitié.

On parut devant elle les yeux baignés de pleurs : on lui rappela tous les droits de la chair et du sang : on employa cette douceur qui touche et amollit : on exposa ces titres, ces rangs, ces alliances qui flattent un jeune cœur. On eut enfin recours à tous ces stratagèmes si efficaces dans le monde pour faire échouer les plus beaux projets de sainteté. En fallait-il davantage pour arracher à la retraite une âme moins élevée que sainte Claire ? Non, Messieurs ; mais la grâce avait élevé sainte Claire au-dessus de la nature ; c'est pourquoi elle résiste à ces premières attaques. Elle sait ce qu'elle doit à ses parents qui veulent la retenir, mais elle sait ce qu'elle doit à Jésus-Christ qui l'appelle ; et revêtue de cette force divine, elle triomphe du monde lorsqu'il la flatte et lorsqu'il la menace : *Fortitudo indumentum ejus ;* excès de fureur et d'emportement.

Le grand François d'Assise, qui attendait les moments de la Providence pour l'exécution de ses grands projets, avait déjà placé la jeune Claire dans le monastère des Bénédictines de Saint-Paul. Paisible dans la compagnie des épouses de Jésus-Christ, elle commençait à goûter les douceurs de la retraite, lorsque la colère de ses parents éclata ; et que les orages et les tempêtes formées dans le sein de sa famille vinrent fondre sur cette sainte maison.

Ici, Messieurs, les expressions me manquent, cette grande scène fait la honte du monde, et la gloire de la religion. La douceur triomphe de la colère. La nature est obligée de céder à la grâce qui attire et entraîne cette innocente victime.

En vain ses parents paraissent-ils dans sa retraite avec un air menaçant, les yeux étincelants, le visage allumé du feu de la colère ; en vain rompent-ils toutes les barrières, écartent-ils tout ce qui s'oppose à leur passage ; en vain paraissent-ils à l'autel qui sert d'asile à la jeune Claire, et qu'elle tient avec fermeté ; en vain, pour se venger de sa résistance, lui font-ils entendre des menaces ; Claire, comme une victime constante, reste au pied de l'autel, leur montre par le sacrifice extérieur de ses cheveux, l'engagement qu'elle avait contracté avec Jésus-Christ, et semble leur dire par sa douceur et sa tranquillité : Est-ce donc un crime de se donner entièrement à son Dieu ? Ne peut-on pas, sans vous offenser, porter sa croix et le suivre ? Ne suis-je plus digne de vos caresses, parce qu'il me prodigue les siennes ? L'époux que j'ai vous déplaît-il, parce que ce n'est pas vous qui me l'avez donné ? Si je suis votre enfant, je suis sa créature et la conquête de son sang. Les parents donnent des biens, Dieu seul donne la vertu. Ne combattez point contre la grâce qui m'appelle : quand Dieu est pour une âme le monde n'y peut rien.

N'est-ce pas là, Messieurs, être au-dessus de la nature ? Et si ces scènes ne sont pas communes dans notre siècle, la résistance héroïque de sainte Claire l'est encore moins : *Fortitudo indumentum ejus.*

Il n'est pas étonnant, Messieurs, que cette force divine qui a mis sainte Claire au-dessus d'elle-même par l'assujettissement de ses passions ; au-dessus de la nature, par sa généreuse résistance aux sollicitations de sa famille, l'élève encore au-dessus de son sexe, par les victoires qu'elle remporte sur les Maures et les Sarrasins.

Frédéric II possédait alors la couronne impériale. C'était le plus grand ennemi du Saint-Siége, il régnait avec assez de prospérités ; et comme ce prince jaloux ne voyait qu'à regret le domaine des souverains pontifes, il ravagea le pays ecclésiastique. On le vit ramasser dans les montagnes, les Maures et les Sarrasins, et former une armée de brigands. Bientôt le duché de Spolète fut exposé au pillage et à la fureur de ces infidèles. Ces troupes grossières traînaient après elles les horreurs des guerres les plus allumées : les prêtres et les vierges étaient immolés à leur fureur.

La désolation se répandait partout. Déjà ils avaient investi audacieusement la sainte maison où Claire jetait les fondements de son ordre ; déjà ils regardaient avec assurance ce troupeau de jeunes vierges, comme autant de victimes de leurs cruautés et de leurs honteuses passions. Lorsque sainte Claire, par la seule force dont elle était revêtue, mit en fuite ces armées formidables aux plus grandes villes : *Fortitudo indumentum ejus.*

Dieu est admirable, Messieurs, ses yeux sont toujours fixés sur le juste, comme l'objet de ses plus tendres complaisances : *Oculi Domini super justos.* (I *Petr.*, III.) Il coule à l'ombre de ses ailes des jours heureux et tranquilles. Les adversités l'éprouvent et ne l'abattent point. Les trônes chancellent, les puissances frémissent, les héros pâlissent, les armées sont mises en déroute, les forteresses renversées, et le juste est paisible sous la garde du Seigneur. En vain ses ennemis l'environnent, et conjurent sa perte, il en tombe mille à sa gauche, et dix mille à sa

droite, Dieu se rit des vains efforts de l'enfer et du monde, et la constance du juste dans les plus grands orages et les plus violentes tempêtes, est un trophée érigé à sa puissance et à sa sagesse : *Oculi Domini super justos.*

Job sur son fumier, Antoine dans le désert, triomphent des puissances de l'enfer : l'un déconcerte le démon, l'autre le met en fuite. L'innocence, sous les yeux du Seigneur, a trouvé des asiles chez les peuples les plus sauvages, dans les abîmes de la mer, dans la compagnie des lions et des léopards, dans les lieux destinés aux plus infâmes voluptés.

Le juste est au-dessus du monde ; et le monde fût-il entièrement conjuré contre lui, on le verra paisible sous la protection du ciel : *In protectione cœli commorabitur.* (*Psal.* XC.)

Quelle preuve plus éclatante, Messieurs, de la force du juste que cette admirable tranquillité de sainte Claire, à la vue des Maures et des Sarrasins !

Les innocentes vierges qui vivent sous sa conduite, aperçoivent les infidèles qui avancent ; elles voient ces bataillons hérissés de pointes et de piques ; leur sainte retraite est investie, leur perte est conjurée : ce lieu sanctifié par les prières, les oraisons, les veilles, les larmes, les pénitences de ces saintes épouses, va devenir une retraite de brigands et la proie des ennemis de Dieu. Déjà leur cœur est plongé dans l'amertume, leur innocence est alarmée ; l'héritage du Seigneur tombé en ruine se présente à leur imagination ; elles pleurent, à l'exemple du Sauveur, les malheurs qui menacent la cité sainte, et timides et tremblantes elles vont annoncer à sainte Claire l'arrivée des ennemis.

C'est ici, Messieurs, que sainte Claire va vous paraître au-dessus de son sexe par sa confiance, sa tranquillité et les moyens qu'elle choisit pour mettre en fuite les Maures et les Sarrasins : *Fortitudo indumentum ejus.*

Qu'espérez-vous, chastes épouses de Jésus-Christ, en annonçant à sainte Claire que les infidèles sont sur les murailles de votre sainte retraite ? Peuvent-elles sortir de sa cellule, comme du cabinet des princes, ces ressources que la force et la politique savent trouver dans l'occasion ? peut-elle soutenir un combat ou l'éviter ? Non ; mais vous savez que déjà placée entre le ciel et la terre, familiarisée, pour ainsi dire, avec son Dieu par des communications intimes, elle choisira, sans se déconcerter, les moyens de vous délivrer de vos ennemis.

En effet, Messieurs, sainte Claire montre un courage au-dessus de son sexe ; on ne la voit ni tremblante ni timide : comme elle n'a point manqué à son Dieu, elle espère que son Dieu ne lui manquera point. Elle dit avec le Prophète : Quand les camps des ennemis seraient mille fois plus formidables, mon cœur ne sera point troublé ni agité par la crainte : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* (*Psal.* XXVI.) Dieu se joue de la multitude des mortels, et ses anges ont défait souvent de nombreuses armées. Soutenue par cette confiance, elle suit les mouvements de sa piété, et, comme elle avait une dévotion tendre au très-saint Sacrement de l'autel, elle va se prosterner devant ce trône de miséricorde ; et, inspirée du ciel, qui fait quelquefois sortir les saints des routes ordinaires, et qui récompense certaines actions que nous devons toujours admirer, quoique nous ne devions pas toujours les imiter, elle prend avec respect et avec les précautions nécessaires, à ceux qui ne sont point honorés du sacerdoce, ce précieux gage de notre salut et va paraître devant les ennemis. A la vue de ce Dieu terrible pour les pécheurs, on voit les troupes disparaître comme la fumée. Leurs pieds chancellent, les armes leur tombent des mains, la terreur s'empare de leurs esprits ; épouvantés, saisis, abattus, ils abandonnent leur barbare projet et prennent la fuite. Aussitôt le ciel s'ouvre ; un oracle consolant se fait entendre à sainte Claire, son divin époux l'assure qu'il la conservera toujours : *Ego te custodiam.*

Et vous, hommes de sang et de carnage, vous auriez disputé la victoire, si vous n'eussiez vu que des glaives briller à vos yeux ; mais sainte Claire vous opposait les foudres et les tonnerres. Elle vous disait intérieurement : Voici l'agneau de Dieu, environné des vierges qui le suivent le jour et la nuit ; vous n'avez pu résister à un si saint spectacle, une force divine vous a fait disparaître.

En vain vos esprits revenus formeraient-ils les mêmes projets, le même Dieu protégera encore sainte Claire et ses saintes filles ; elle servira même de rempart et de bouclier à la ville d'Assise : un second oracle se fait entendre, la protection du ciel est promise : *Ego te custodiam.*

C'est ainsi, Messieurs, que sainte Claire parut au-dessus de son sexe aux approches des Maures et des Sarrasins, et qu'elle choisit les moyens les plus efficaces pour en triompher. Tel que l'on vit autrefois le fameux duc d'Aquitaine troublé, agité, abattu aux pieds du grand saint Bernard, tenant dans ses mains une hostie, tel presque dans le même temps, on vit une nombreuse armée céder la victoire à sainte Claire, qui n'avait aussi point d'autres armes que le sacrement de nos autels : il fut toute sa force et sa défense : *Fortitudo indumentum ejus.*

Je vous ai montré, Messieurs, sainte Claire revêtue de cette force divine, qui l'éleva au-dessus d'elle-même, au-dessus de la nature, au-dessus de son sexe ; il me reste présentement à vous la représenter revêtue de gloire : *Decor indumentum ejus :* c'est la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Les hommes volent à la gloire, et la gloire du monde, ce fantôme qu'on ne pourra

jamais réaliser, leur échappe et disparaît. La politique, ce moyen si vanté, si accrédité, si nécessaire pour y parvenir, échoue tous les jours sur le théâtre du monde ; le mérite, qui devrait en frayer la route et qu'elle devrait prévenir, languit souvent dans l'oscurité et dans l'indigence. La souplesse, l'adulation, la bassesse, ressources ordinaires de l'ambitieux, n'obtiennent rien d'un prince habile et judicieux ; la hardiesse à se produire fait des jaloux et irrite le dispensateur des grâces.

On ignore un mérite modeste, on dédaigne un mérite qui se produit ; et pour quelques favoris sur lesquels tombent de légers rayons de la gloire du monde, quelle multitude dans l'obscurité et méconnue ! De là ces ambitieux devenus sages, qui se cachent prudemment après s'être montrés inutilement : gloire du monde, gloire difficile à obtenir et encore plus difficile à conserver. L'élévation du mondain et sa chute sont deux scènes que l'on voit souvent dans une même année. Son élévation a étonné, sa chute ne surprend point ; on est accoutumé à ces changements de scènes : les grandes places sont mobiles et changeantes, et tous les jours on voit se vérifier les paroles du Prophète : Les hommes tombent du faîte de la grandeur dès qu'ils y sont parvenus : *Mox ut honorificati fuerint, deficient.* (*Psal.* 36.)

Or, il n'en est pas de même de la gloire dont Dieu veut bien revêtir ses saints dès ce monde, elle est plus solide.

C'est un écoulement de la sienne. Voyons-là dans sainte Claire, cette gloire que Dieu procure, que l'homme ne saurait ravir : gloire qui accompagne ses travaux, ce sont ses succès ; gloire qui accompagne sa foi, ce sont ses miracles ; gloire qui accompagne sa sainteté, ce sont les éloges de l'Eglise. Voilà la gloire dont Dieu a revêtu sainte Claire dès ce monde même : *decor indumentum ejus.* J'achève avec ces réflexions.

L'Eglise voyait avec plaisir l'ordre naissant de saint François retracer aux mortels, plongés alors dans les délices de la vie et les soins tumultueux du siècle, le détachement et la pureté de ses premières années.

Ces hommes admirables, qui levaient l'étendard de la pauvreté et de la pénitence, qui venaient apporter la crèche et le calvaire à un monde de richesses et de plaisirs, faisaient sa consolation et sa gloire. C'est alors qu'on vit s'accomplir cette fameuse prophétie d'Isaïe : les trônes et les couronnes perdront tout leur éclat aux yeux du juste ; les villes les plus opulentes et les plus florissantes seront méprisées par le pauvre ; il foulera aux pieds ces fragiles trésors des humains : *conculcabit pes, pedes pauperum, gressus egenorum.* (*Isa.*, XXVI.) Mais, j'ose le dire, la gloire de l'Eglise n'était pas encore parfaite ; ces grands traits de la crèche et du calvaire ne se montraient alors que dans un sexe, et il n'y avait pas d'apparence qu'un genre de vie si austère passât dans le sexe le plus faible, lorsque Dieu suscita sainte Claire pour faire passer dans le sien la pauvreté et la pénitence de François d'Assise. Alors parurent ces deux grandes lumières pour dissiper les ténèbres qui couvraient une grande partie de la terre ; alors parurent Debbora et Baruch qui travaillèrent avec zèle à la sanctification des deux sexes.

François forme des hommes apostoliques pour aider et soutenir l'Eglise ; Claire forme des victimes de la pénitence et de la pauvreté. Si le plan de vie que François trace à ses disciples étonne le monde, effraye les riches et les grands, suspend même l'approbation des souverains pontifes, celui que Claire trace à ses filles n'est pas moins austère et digne d'admiration.

Peut-être, Messieurs, craignez-vous pour ses succès ! Rassurez-vous : les politiques raisonneront, le Pape même balancera, mais Dieu justifiera son entreprise ; la gloire accompagnera ses travaux, et ses succès feront son apologie : *decor indumentum ejus ;* succès rapides.

Quelques années se sont écoulées, et je vois ce petit grain de senevé devenu un grand arbre, qui couvre de ses branches presque toute l'Italie ; je vois cette petite source devenue un fleuve majestueux qui s'étend partout.

Reconnaissez par ces rapides progrès, ô vous que la seule politique guide dans vos entreprises, que Dieu choisit ce qu'il y a de plus faible pour humilier le monde puissant et superbe !

La seule grâce que sainte Claire a briguée en établissant son ordre, ç'a été la permission de ne rien posséder ; le seul titre qu'elle a demandé pour elle et ses filles a été celui de pauvre. Ce sont les grands priviléges qu'elle demande à Innocent III ; elle les obtient, son cœur est satisfait.

En vain Grégoire IX veut-il lui assigner des revenus. Elle respecte les offres de ce souverain pontife, mais elle ne veut point d'autre ressource que la Providence.

Ne dirait-on pas, Messieurs, que l'ordre de sainte Claire est la religion elle-même, qui, sans fonds et sans appui humain, fait de rapides progrès ? Succès de sainte Claire, succès éclatants.

Une célèbre prophétie dans Isaïe annonçait les conquêtes éclatantes de la religion chrétienne en ces termes : O Eglise ! ô Eglise pauvre, cachée, persécutée, de quelle gloire n'allez-vous pas être couronnée ! Tous les grands de la terre vous protégeront ; les rois et les souverains vous prieront d'étendre votre empire dans leur domaine, et les hommes les plus importants plieront sous votre joug, et se feront une gloire de vivre sous vos douces lois : *viri sublimes transibunt ad te.* (*Isa.* XLV.)

Messieurs, si les succès éclatants de sainte Claire avaient été annoncés par un prophète, auraient-ils pu empêcher des expressions moins magnifiques. Vous dirai-je que les princes de l'Italie et de l'Allemagne travaillèrent à étendre cet ordre naissant avec au-

tant d'ardeur que s'ils eussent travaillé à étendre leurs États; que l'on vit plusieurs princesses passer dans son ordre, mépriser les trônes et les couronnes qui leur étaient destinées, pour se cacher sous l'habit de pénitence? L'Eglise honore dans ses fastes la fille d'un roi de Bohême, qui a mérité dans l'ordre de sainte Claire une couronne immortelle, après avoir méprisé celle de ses ancêtres : c'est ainsi que sainte Claire a fait des conquêtes dans les cours les plus brillantes, et qu'elle a arraché au siècle celles qui en faisaient l'éclat et l'ornement : succès de sainte Claire, succès consolants.

Elle devient l'apôtre de sa famille; elle devient la mère de celle qui lui avait donné le jour. Oui, Messieurs, Hortollane, sa mère, Agnès et Béatrice ses sœurs, renoncent au monde pour embrasser la pauvreté, et vivre sous l'obéissance de sainte Claire : c'est elle qui les a touchées, détrompées du siècle; ses larmes, ses prières ont mérité ces conquêtes consolantes; et, en donnant ces sujets à son ordre, elle a donné des saintes à l'Eglise : succès de sainte Claire, succès immenses.

Cet ordre est devenu si grand, si florissant, que semblable à cette source du paradis terrestre qui formait quatre grands fleuves, il s'est divisé en plusieurs branches, de sorte que l'on compte plus de quatre mille monastères, qui font partout l'édification des peuples.

Heureuses les filles qui possèdent dans leur enceinte ces innocentes victimes de la pénitence et de la pauvreté! Si nos vices irritent le Seigneur, plus heureux qu'Abraham nous avons plus de dix âmes justes à lui présenter, et le monastère où j'ai l'honneur de prêcher aujourd'hui est seul capable d'arrêter les foudres prêtes à tomber sur nos têtes criminelles : succès de sainte Claire, succès durables.

Dieu est lui-même le soutien de cet ordre respectable : c'est pourquoi on n'y a point vu ces vicissitudes, ces décadences, dont les plus florissantes monarchies ne sont souvent pas exemptes; il durera pour l'édification des peuples, pour la consolation de l'Eglise, pour justifier la Providence et l'Evangile, et pour condamner les criminelles attaches et les coupables plaisirs des mondains.

C'est ainsi que les succès accompagnèrent les travaux de sainte Claire dans l'établissement de son ordre, et firent sa gloire aussi bien que les miracles qui accompagnèrent sa foi : *decor indumentum ejus.*

Permettez-moi, Messieurs, de mettre à la tête de tous les miracles que j'ai à vous raconter sainte Claire elle-même, comme le plus éclatant et le plus surprenant. Un corps mortel devenu insensible pour tous les objets de la terre; aussi pure au milieu des écueils et des dangers du monde qu'en sortant des eaux du baptême; qui est attaquée et qui attaque; qui enlève des conquêtes au démon, et que le démon tente inutilement. Un corps purifié dans les austérités et dans les souffrances; un esprit dégagé de tous les biens et de tous les soins du siècle; un cœur brûlé du divin amour, et qui se consume peu à peu dans de saintes ardeurs; une âme, pour ainsi dire, aussi libre que si elle était dégagée des liens du corps, qui s'élève de la terre par l'ardeur de la charité, par la ferveur de ses prières, par la sublimité de ses oraisons; une créature que son Dieu tire de temps en temps comme hors du monde; qui passe des heures entières dans des extases, des ravissements qu'elle seule aurait pu raconter, et qui, malgré ces faveurs singulières, ces grâces choisies, ces dons éminents, conserve une humilité profonde et la crainte même des pécheurs.

N'est-ce pas là un prodige, Messieurs, parmi les hommes, un miracle éclatant que la créature opère avec le Créateur, auquel elle a part, et que Dieu récompense magnifiquement, en ajoutant à l'éclat de ses vertus l'éclat des miracles?

C'est à la foi que Jésus-Christ attache principalement le don des miracles : il annonce à tous ceux qu'il guérit que c'est leur foi qui les a sauvés : *fides tua te salvum fecit* (*Matth.*, IX) : Si vous avez de la foi, dit-il dans un autre endroit, vous transporterez les montagnes, vous commanderez aux vents et aux tempêtes. Aussi est-ce une doctrine très-ancienne et attestée par tous les saints docteurs de ne point examiner les miracles de ceux qui ne tiennent point la foi et la doctrine de l'Eglise. Dieu ne peut point agir contre lui-même; c'est pourquoi il n'est point l'auteur des prodiges que les hérétiques opposaient aux saints Pères pour justifier leur division. Mais la foi de sainte Claire était pure, sa soumission parfaite; le chef de l'Eglise guidait ses pas, réglait ses discours, fixait ses sentiments; docile à tous les oracles de l'Evangile, elle croyait sans examiner; l'éclat des miracles fut la récompense de sa foi : *decor indumentum ejus.*

Je vois arriver de toutes les parties de l'Italie des infirmes au monastère de sainte Claire, et tous sont favorisés d'une guérison prompte et parfaite; point de maux incurables qui résistent au signe de notre salut que sainte Claire emploie, et sur lequel cette humble servante du Sauveur fait tomber tout l'éclat des prodiges. Les sourds entendent, les boiteux marchent, les muets parlent, les aveugles sont éclairés, les pains se multiplient, les bêtes féroces s'apprivoisent, les démons prennent la fuite; dépositaire de cette puissance à laquelle rien ne résiste, qui commande à tous les éléments et change toutes les lois de la nature, elle guérit toutes les langueurs et toutes les infirmités, *curans omnes languores et omnem infirmitatem.* (*Matth.*, IX.)

C'est ainsi que Dieu couvre de gloire une vierge enveloppée dans la retraite, cachée sous un habit de pénitence, *decor indumentum ejus.*

Sa foi l'avait dérobée au monde; sa foi la donne en spectacle au monde; Dieu cache ses saints et il les montre : il les cache lors-

qu'ils sont encore faibles ; il les montre lorsqu'ils sont revêtus de sa puissance ; alors ils ne paraissent que pour condamner le monde, que pour être utiles au monde, que pour édifier le monde ; les miracles de sainte Claire condamneront le monde.

Il vit avec étonnement la puissance de celle qui avait foulé aux pieds son opulence et sa grandeur ; sa gloire effaça à ses yeux celles des trônes et des couronnes, et s'il fut trop lâche pour marcher sur ses traces, il fut du moins forcé de rendre hommage à sa puissance et de rougir de sa faiblesse ; les miracles de sainte Claire furent utiles au monde.

S'il eût trouvé auprès des rois, des souverains et des riches du siècle la guérison de ses maux comme auprès de sainte Claire, il aurait pu douter de la grandeur de Dieu et de la gloire qu'il communique à ses saints ; mais quand il voit les monarques, aussi bien que les sujets, implorer efficacement le secours d'une pauvre religieuse, n'est-il pas utilement averti que la sainteté seule mérite l'estime de l'homme : les miracles de sainte Claire édifièrent le monde.

Les peuples la virent toujours plus occupée de Dieu que des prodiges qu'elle opérait ; elle touchait les cœurs en guérissant les corps, et les infirmes la quittaient délivrés de leurs maux et détrompés du monde. Les miracles qui s'opérèrent après sa mort, ne furent pas, Messieurs, moins édifiants.

C'était une éclatante apologie de la pauvreté, de la pénitence, de l'humilité, de la docilité. L'homme de richesses, l'homme de plaisirs, l'homme d'orgueil, l'homme de nouveauté ne pouvait point les croire sans se condamner, et toutes les conséquences qu'il en pouvait tirer renversaient son système. Sa vie était la condamnation du monde, et ses miracles l'éloge de sa vie et de sa foi.

L'Eglise, Messieurs, vint aussi rendre ses hommages à la sainteté de cette illustre institutrice ; elle lui prodigua ses éloges et lui procura une gloire éclatante et durable : éloges de l'Eglise, récompenses de sa sainteté, *decor indumentum ejus*.

C'est une grande gloire, dit le Sage, de suivre le Seigneur : *Gloria magna est sequi Dominum* (*Eccli.*, XXIII) ; quoique la route qu'il trace à ses élus soit humiliante, elle conduit à des honneurs solides ; les pas du juste le conduisent à la gloire ; la pauvreté, les mépris, les abaissements dérobent un temps aux yeux des mondains sa grandeur ; mais ces ombres disparaissent et Dieu, qui est magnifique dans ses récompenses, le montre à l'univers étonné tout brillant de cette gloire qu'aucun événement ne peut obscurcir, *gloria magna est sequi Dominum*. La gloire du monde n'est pas si certaine ; on a beau marcher sur les traces des héros et, aussi braves qu'eux, livrer des batailles et remporter des victoires, on cesse d'être grand si l'on cesse d'avoir du succès ; on juge de la valeur par les événements, et un moment de malheur flétrit les lauriers de plusieurs années ; on a beau s'attacher aux maîtres du monde et renoncer aux douceurs d'une vie innocente et paisible pour devenir les tristes esclaves de leur volonté souveraine et capricieuse, est-on sûr de parvenir à la gloire, qui flatte si fort les ambitieux ? L'homme le plus à la mode n'est pas le plus ancien à la cour ; il remplace un courtisan disgracié, et bientôt les politiques travailleront pour changer cette scène si riante pour lui ; on apprendra sa chute et l'on n'en saura point la cause. L'homme sensé ne l'ignore point, ce qui dépend de l'homme est incertain. Il ne faut pas toujours être criminel pour cesser de plaire ; c'est pourquoi le Prophète dit : Ne mettez point votre confiance dans les grands de la terre : *Nolite confidere in principibus*. (*Psal.* CXLV.) Ces maîtres du monde tiennent longtemps les grâces en suspens ; ils excitent l'ardeur des concurrents, en nourrissant, avec politique, l'espérance de plusieurs ; ce qu'ils ne peuvent donner qu'à un seul les amuse un certain temps, et l'on en voit dans les appartements des souverains aussi bien qu'au bord de la piscine, qui languissent depuis plusieurs années, parce qu'ils n'ont pas de protecteurs assez puissants pour les pousser et les produire ; ce n'est souvent ni la naissance, ni le mérite, ni les mœurs, ni les talents qui manquent, mais la protection de celui qui joue le plus grand rôle : *Hominem non habeo*. Ah ! il n'en est pas de même de la gloire que Dieu procure à ceux qui marchent sur ses traces. Elle est aussi certaine qu'elle est éclatante : *Gloria magna est sequi Dominum*. Considérez encore quelques moments sainte Claire, qui occupe toute l'Eglise, et vous la verrez revêtue de gloire et comblée d'éloges : *Decor indumentum ejus*.

La sainteté de sainte Claire était comme un prodige qui occupait toute l'Eglise, et qui épuisa, si j'ose le dire tous ses éloges. S'il en fallait des preuves, Messieurs, je n'aurais qu'à vous rappeler les visites que le cardinal d'Ostie et Innocent IV, souverain pontife, lui rendirent. Si la sagesse de Salomon avait excité la curiosité d'une reine du midi et lui avait fait quitter ses Etats pour le visiter ; la haute sainteté de sainte Claire excite la pieuse curiosité des cardinaux et des papes. Ni l'éclat de leur dignité, ni la magnificence romaine, ni l'importance de leurs affaires, rien ne peut les arrêter : ils volent à Assise pour voir sainte Claire et s'entretenir avec elle, ils admirent cette haute perfection à laquelle elle était parvenue. Dans les débris d'une santé usée d'austérités et de langueurs, ils aperçoivent l'activité et l'ardeur des séraphins ; ses discours les étonnent, ses paroles sont autant d'oracles, et ils avouent qu'il faut être uni à Dieu comme sainte Claire pour en parler avec autant de sagesse et de dignité.

Rappelez-vous, Messieurs, les éloges que Joachim, ce vénérable pontife, donna autrefois à l'illustre Judith, après cette éclatante victoire qu'elle remporta sur les Assyriens : sainte Claire en reçut d'aussi glorieux de la bouche des cardinaux et des souverains pontifes : Vous êtes, disait le pontife de l'ancienne loi à Judith, la loi de Jérusalem,

la joie d'Israël, et l'honneur des peuples : *tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* (*Judith*, XV.) Innocent IV n'en disait-il pas autant, Messieurs, quand il assurait que sainte Claire faisait la consolation de l'Eglise, la gloire de l'Italie, la ressource des peuples, et l'admiration du monde chrétien?

La gloire ne descend pas avec le grand monde dans le tombeau : *non descendet cum eo gloria ejus :* près de fermer les yeux à la lumière, il le voit qui s'ouvre, qui l'attend : mais il le voit tel qu'il est, un séjour d'horreur, de ténèbres, d'humilations, une terre d'oubli où les humains ne porteront point leurs regards ni leurs pensées : *terra oblivionis.* (*Psal.* LXXXVII.)

Il n'en est pas de même de la gloire de sainte Claire; elle la suit dans les ombres de la mort; elle ne s'obscurcit point dans le tombeau; elle brille depuis plusieurs siècle, et brillera dans les siècles futurs, et dans l'immense étendue de l'éternité : *decor indumentum ejus.*

Vous dirai-je que sa mort fut annoncée dans toute l'Italie avec plus d'éclat que celle des souverains même : que l'Eglise s'aperçut que cet astre était éteint, qu'on vit les habitants d'Assise former comme un corps d'armée pour garder ce précieux trésor; et que si la voix du peuple suffisait pour canoniser les saints, on lui aurait rendu à son décès même un culte public? Vous dirai-je que le souverain pontife honora ses obsèques de sa présence, et qu'il voulut dès-lors lui faire rendre les honneurs dus aux saints? Si le cardinal d'Ostie s'y opposa, Messieurs, ce n'est pas qu'il ne fût pleinement convaincu des vertus éminentes de sainte Claire: il fit l'éloge de sa principale vertu en condamnant les vanités du monde, et montra la sagesse de l'Eglise, en ne précipitant point cette auguste cérémonie. La Providence, qui le destinait à la suprême dignité de chef de l'Eglise, lui réservait l'honneur de constater les vertus héroïques de sainte Claire, et de lui décerner un culte public, culte qui s'est étendu rapidement dans les empires d'orient et de l'occident, et qui nous atteste la gloire immortelle dont jouit sainte Claire dans le ciel : *decor indumentum ejus.*

Vous avez vu, Messieurs, la force de Dieu lui procurer une gloire solide; elle l'éleva au-dessus d'elle-même par l'assujettissement de ses passions; au-dessus de la nature, par sa généreuse résistance aux caresses et aux menaces de sa famille : au-dessus de son sexe, par les victoires qu'elle remporta sur les Maures et les Sarrasins; les succès, les miracles, les éloges de l'Eglise, ont fait et seront à jamais sa gloire.

C'est ainsi qu'elle a été revêtue de force et de gloire : *fortitudo et decor indumentum ejus.* Heureux si nous nous laissons toucher par de si beaux traits, et si nous ne sommes point de stériles admirateurs de ses vertus; nous pourrons espérer d'avoir part au bonheur dont elle jouit dans le ciel. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VII.

SAINT CLAUDE, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON,

Prononcé dans l'église des Religieuses de l'Ave-Maria, à Paris, le 6 juin 1744.

Erit sepulcrum ejus gloriosum. (*Isa.*, XI.)

Son tombeau sera un séjour de gloire.

Les prophètes, qui ont tracé de loin les abaissements du fils de Dieu, ont annoncé en même temps tous les traits de gloire qui devaient les relever. Isaïe nous le montre soumis à la mort et victorieux de la mort : il voit par un esprit prophétique la gloire de son tombeau; cette puissance avec laquelle il brise les liens de la mort, et se joue des précautions de la Synagogue : on dirait qu'il est présent à ses victoires, qu'il le voit sortir triomphant du sépulcre : la consternation des soldats, la honte des Juifs, la joie des apôtres, le témoignage des anges brillants de lumière, les tremblements de terre, tous les prodiges qui s'opèrent lorsque l'Homme-Dieu veut ressusciter, tout est présent à son esprit; et il érige d'avance des trophées à sa puissance sur la mort, en disant que son tombeau sera son séjour de gloire : *erit sepulcrum ejus gloriosum.*

La résurrection de Jésus-Christ assure la nôtre. Nous ressusciterons tous, dit saint Paul, mais nous ne serons pas tous changés, *omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* (I *Cor.*, XV) : les bons et les méchants sortiront du tombeau; chacun reprendra son corps, mais tous ne ressusciteront pas pour la gloire, *non omnes immutabimur.* Les corps des saints sortiront de l'humiliation du tombeau, avec tous ces priviléges dont parle saint Paul, pour aller jouir de l'immortalité glorieuse; et c'est cette vérité qui autorise le culte que nous rendons aux restes vénérables des héros dont l'Eglise a déclaré juridiquement la sainteté : les corps des réprouvés sortiront de l'humiliation du tombeau, avec toute la honte et la confusion du crime, pour aller souffrir dans des feux vengeurs et éternels, la peine que méritent les outrages qu'ils ont faits à la divinité. Les corps des saints, ces victimes de la pénitence, que l'Evangile attachait à la croix, que la charité immolait, que la fureur des tyrans égorgeait, que le monde insultait, ne sont pas encore récompensés : leurs cendres, paisibles dans les creux des sépulcres, attendent la résurrection pour se ranimer, en sortir et aller participer à la félicité de leurs âmes couronnées depuis longtemps dans le ciel. Tels sont, Mesdames, les grands principes de notre foi; mais Dieu, qui est magnifique dans ses saints, anticipe quelquefois ce triomphe des corps : il étonne de temps en temps les mortels par les honneurs qu'il leur procure sur la terre, il les fait participer à la gloire de son tombeau, il dissipe les horreurs de la mort, et fait briller la

lumière dans le sein même des ténèbres. Cette gloire anticipée des corps des saints atteste leur haute sainteté et la magnificence du Dieu que nous servons.

Le grand saint Claude dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge, fut un de ceux dont Dieu s'est hâté de faire connaître la sainteté, avec une puissance qui soumet les critiques les plus délicats et les plus sévères : son tombeau est devenu un séjour de gloire, son saint corps y repose sans aucun déchet; on n'y voit rien des suites humiliantes de la mort, on y ressent les effets d'une bonté toute-puissante, qui multiplie les prodiges, peuple les solitudes, et fait d'un désert presque ignoré, une ville fameuse et digne d'un siége épiscopal. O mort! où est ton aiguillon Où sont tes trophées, tes victoires? Saint Claude vit dans le tombeau, règne dans le tombeau, est puissant dans le tombeau; les monarques viennent poser à ses pieds leurs sceptres et leurs couronnes; on t'érige des trophées sur les tombeaux des autres mortels, et l'on grave sur le marbre ton pouvoir absolu, en racontant les exploits des héros que tu as moissonnés dans le sein de la gloire; mais on voit ta puissance confondue au tombeau de saint Claude. La sombre nuit qui règne dans cette terre d'oubli, est changée en un jour éclatant : ce n'est pas toi qui y règne, Dieu y fait régner son serviteur *Ubi est mors, stimulus tuus, ubi victoria tua?* (1 *Cor.* XV.)

Ce privilége de saint Claude, Mesdames, atteste sa haute sainteté : s'il est environné de gloire dans le tombeau, c'est qu'il y est descendu plein de mérites et de vertus. L'histoire de son siècle vous apprendra qu'il fut le plus parfait des solitaires, le plus zélé des évêques, le plus éclairé des docteurs; solitaire par choix, évêque par obéissance, savant pour être utile, il se distingua par de grandes vertus, avant que Dieu le distinguât par ces grands traits de sa puissance : la gloire de son tombeau est une gloire anticipée que Dieu procure à qui il veut et quand il lui plaît; sa sainteté était une sainteté consommée, qui lui faisait attendre avec confiance la couronne du juste Juge.

Ainsi, Mesdames, pour remplir mon ministère et répondre aux idées que vous donne l'histoire fidèle, je m'arrête au tombeau de saint Claude.

C'est le séjour d'une sainteté consommée; c est le séjour d'une gloire anticipée : *sepulcrum ejus gloriosum.* Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avançons sans y penser vers le tombeau : il s'ouvre, et nous attend. Les mondains, dit le prophète, enivrés des grandeurs de la terre, occupés des objets flatteurs du siècle, livrés à des occupations où le salut n'entre pour rien, ne portent jamais leurs regards vers cette demeure de l'éternité; le nombre de leurs jours se remplit, le tombeau s'ouvre, ils y descendent, on les voit disparaître; ils ne sont plus : ils sont dans cette nuit où on ne peut plus rien faire : *dies formabuntur et nemo in eis.* (*Psal.* CXXXVIII.)

On a vu les Abraham, les Joseph, les Job, ces hommes si grands, si riches, si au-dessus des peuples, par l'importance de leurs emplois et le rang distingué qu'ils tenaient, ne s'occuper que du tombeau, le méditer, le préparer, y descendre en esprit plusieurs fois le jour. On a vu les héros de l'Evangile marcher sur leurs traces, avec même un plus grand éclat : c'était en rapprochant le tombeau, qu'ils jugeaient sainement du monde, qu'ils décidaient sûrement les difficultés, qu'ils estimaient tout ce qui enchante et séduit l'homme; les plaisirs, les richesses, les honneurs, les trônes mêmes n'étaient que des objets dangereux à leurs yeux sur le bord du tombeau.

Aussi, tous ces hommes fameux y sont-ils descendus pleins de mérites et de vertus. Nous laisserons tout en descendant dans le tombeau : les vertus ou les vices nous suivent, nous accompagnent. Les mondains vivent dans les délices : ils coulent les jours qui leur sont accordés pour mériter l'éternité, dans les plaisirs des sens, dans des fêtes, des jeux, des amusements qui amolissent et corrompent le cœur : *ducunt in bonis dies suos* (*Job*, XXI), et dans un instant le tombeau s'ouvre, les demande, ils y descendent, *et in puncto ad inferna descendunt* (*Ibid.*); mais ils y descendent chargés d'iniquités, de crimes, remplis de criminels projets, et de coupables désirs, *opera illorum sequuntur illos* (*Apoc.*, XIV) : les justes vivent dans la crainte, la vigilance; ils se nourrissent de pleurs, d'austérités; ils s'occupent à la prière, à la méditation des choses célestes; ils souffrent patiemment les injures, les mépris, les disgrâces, la pauvreté, *plorabitis et flebitis* (*Joan.*, XVI) : mais la scène change, ils sont enfin délivrés de ce corps de mort, ils descendent dans le tombeau, et toutes les vertus qu'ils ont pratiquées les accompagnent; c'est précisément d'eux et pour leur gloire, qu'il est dit : leurs bonnes œuvres les suivent dans l'éternité, *opera illorum sequuntur illos.*

Voyez le tombeau du pécheur, il renferme un corps immolé au monde, une chair souillée par de honteux plaisirs, usée de débauches. C'était le temple du Saint-Esprit, mais un temple profané, dont Dieu s'était retiré, qu'il n'habitait plus; il ressuscitera ce corps tout criminel, tout souillé et profané qu'il est, mais pour aller dans un opprobre éternel. Voyez le tombeau du juste, il renferme un corps immolé à la pénitence, une chair crucifiée, usée d'austérités, un temple pur et innocent où le Saint-Esprit habitait avec complaisance; il ressuscitera, mais environné de rayons de gloire, et avec ce changement merveilleux dont parle l'apôtre. Les saints descendent donc dans le tombeau pleins de vertus, et leurs corps y attendent en paix une gloire qui leur est particulière.

C'est, Mesdames, sur ces grands principes de notre foi et de notre espérance, que j'établis cette première partie de l'éloge de saint

Claude. Il est descendu dans ce tombeau, dont Dieu a fait depuis tant de siècles le théâtre de sa gloire et de sa puissance, plein de mérites et de vertus, et c'est ce qui me le fait regarder d'abord comme le séjour d'une sainteté consommée des vertus héroïques pratiquées dans le désert; des travaux apostoliques soutenus dans l'épiscopat; une science profonde, puisée dans des sources divines; quand il est descendu dans le tombeau, il avait vaincu le monde par sa retraite, il avait servi l'Eglise par ses travaux, il avait éclairé les peuples par ses lumières. Or, un corps qui avait participé à tant de vertus, honorait sans doute le tombeau qui le renfermait; il devenait le séjour d'une sainteté consommée, un lieu saint et sacré, *sepulcrum ejus gloriosum.* Suivez-moi, je vous prie, l'histoire la plus fidèle nous présente des faits qui méritent notre attention.

Il semble qu'on n'ait rien à dire, quand on parle d'un solitaire. La vie cachée de ces hommes célestes, paraît un fond stérile pour l'éloquence humaine, parce qu'il ne s'agit pas de ces scènes singulières, de ces événements surprenants, parce qu'un héros n'a pas paru sur un grand théâtre, qu'on n'a pas à raconter des intrigues, des négociations, des conquêtes; parce qu'il n'a pas vécu dans des temps délicats, orageux, et que les révolutions des provinces, des empires, ne sauraient entrer dans son histoire, on s'imagine qu'il n'y a rien de grand, rien de surprenant; préjugé très-commun, mais préjugé injuste. La religion pense autrement; le solitaire qui méprise le monde est au-dessus des vainqueurs même du monde; la plus éclatante victoire que l'homme puisse remporter, c'est celle-là. Toute la gloire des grands hommes vient d'avoir servi le monde; toute la gloire des solitaires vient de l'avoir abandonné; le monde érige des trophées à ces hommes fameux qui lui ont été utiles; la religion seule érige des trophées aux solitaires qui ont combattu et vaincu le monde; le mondain se plaint du monde, et il y est attaché; le solitaire ne s'en plaint point, il en est détaché. Oui, Mesdames, les premières démarches des solitaires qui quittent le monde, le méprisent et savent s'en passer, sont des traits qui doivent épuiser nos éloges; et sans parler des vertus qu'ils pratiquent dans le désert, cette première victoire est au-dessus de celles que remportent les héros du monde; j'en atteste tous ceux que le monde attache à son char, qui gémissent toute leur vie sous le joug qu'il leur impose et qui n'ont pas le courage de le secouer et de s'en délivrer.

Si c'était une chose si facile que de vaincre le monde, le Saint-Esprit donnerait-il à ceux qui le méprisent, qui en triomphent, les titres glorieux de héros, de braves; or, le même Esprit qui déplore la faiblesse des anciens d'Israël, des monarques sur le trône, des conquérants victorieux, s'adresse dans l'Ecriture, à ces jeunes personnes qui se dérobent au monde, qui le foulent aux pieds dès leurs plus tendres années. C'est à vous, jeunes héros de la religion, que je consacre ces éloges, dit saint Jean : *Scribo vobiss juvenes* (I *Joan.*, II) : Vous êtes de vrais braves aux yeux de votre Dieu, *fortes estis* (*Ibid.*); parce que le monde qui séduit presque tous les humains, qui fait des conquêtes dans tous les états, qui corrompt presque tous les cœurs avec les appâts du vice et les amorces du péché et qui attache tous les jours la victoire à ses étendards, n'a pu vous surprendre; vous avez triomphé de ses artifices et de ses séductions : *Quia vicistis malignum* (*Ibid.*) : Que cet éloge que le Saint-Esprit consacre à la gloire des jeunes personnes qui renoncent au monde, est consolant pour elles!

Il y a trois sortes de personnes qui méprisent le monde : Les uns le méprisent jusqu'à le fuir et rompre entièrement avec lui; ainsi vit-on autrefois des chrétiens assez généreux, pour dire un éternel adieu au monde, s'enfoncer dans les forêts et peupler l'Egypte, la Palestine, les fameux déserts de Sceté; c'est porter le mépris du monde jusqu'à l'héroïsme; et c'est ce qu'on a vu dans l'occident, dès que les Basile et les Benoît ont eu levé l'étendard de la vie monastique; toutes ces saintes retraites, inaccessibles au monde, sont peuplées des héros de la religion qui le méprisent après l'avoir redouté; les autres méprisent le monde jusqu'à ne demeurer avec lui que pour le condamner : Tels sont ceux dont parle Jésus-Christ à son Père avant son ascension, qui sont dans le monde sans être du monde : *In mundo non sunt..... sunt de hoc mundo* (*Joan.*, XVII); ce sont là des héros singuliers de la religion qui attaquent le monde, en triomphent en le fuyant et en le combattant; enfin, il y en a qui méprisent le monde, qui l'abandonnent, se tracent un plan de vie tranquille, coulent leurs jours en philosophes, mais parce que le monde les méprise lui-même, qu'il les rebute, qu'ils n'y trouvent aucun accès, et que toutes les routes de la fortune et des plaisirs leur sont fermées; telles sont ces personnes qui, après n'avoir écouté ni l'Evangile ni leur âge, qui leur disait de quitter le monde, écoutent enfin le monde même qui les congédie et les force, par ses railleries et ses mépris, de prendre le parti de la retraite.

Saint Claude ne prit pas le parti de la retraite, par nécessité ou par politique; il se retira dans la solitude par inclination, il demeura dans le monde par obéissance; et il fut partout solitaire et contemplatif; ce goût de la solitude est admirable dans les grands. Saint Claude qui sortait d'une des plus belles et des plus illustres familles de la Bourgogne, dont le sang avait coulé dans les veines des palatins et des princes, allié à plusieurs couronnes de l'Europe, pouvait s'ouvrir une brillante carrière dans le monde; tout lui promettait un sort heureux, des jours doux et tranquilles, des dignités et des honneurs; des manières aisées, des mœurs douces et polies; une fortune brillante pour son siècle, une humeur aimable, une vaste étendue de génie, capable des plus belles connaissances; il n'y a rien là qui n'attache au monde : on

l'aime, on y demeure sans de si belles espérances; mais son goût pour la retraite l'emporta, il brisa généreusement tous ces liens flatteurs. Ne pensez pas, cependant, qu'il se rendit solitaire de crainte d'être trop occupé et qu'il renonça aux embarras du siècle pour être oisif dans la solitude. A peine est-il admis dans l'abbaye de Saint-Oyan de Mont-Joux, qu'il s'y rendit utile sans être embarrassé; il vit avec douleur les plus beaux droits de cette fameuse abbaye négligés; tout ce que la piété et la magnificence des rois de France et de Bourgogne lui avaient accordé était usurpé; les voiles obscurs des temps, servaient de prétexte à la cupidité des uns, et ne permettaient plus de condamner la négligence des autres. Saint Claude, sans cesser d'être solitaire, devint utile; il la fit rentrer dans tous ses droits; il avait plusieurs fois refusé la dignité d'abbé par humilité, il l'accepta par obéissance, il en devint le protecteur aussi bien que le modèle.

Que dirai-je des vertus qu'il pratiqua dans cette sainte retraite? C'est un solitaire que j'ai à vous représenter, par conséquent c'est un homme de larmes, de jeûnes, de prières, d'oraisons, d'austérités: c'est un homme placé entre le ciel et la terre, qui ne jette plus aucun regard sur les villes, les empires, les richesses, les honneurs, les plaisirs qui y occupent les humains, ou qui ne les considère, comme le Sauveur, que pour déplorer leur fragilité, leur chute, leur néant: c'est un ange dans un corps mortel, qui règne sur ses passions, qui les enchaîne, et qui est plus fort que lui-même par les éclatantes victoires qu'il remporte sur la volupté; c'est un Jean-Baptiste, un Paul, un Antoine, ou pour parler avec l'historien, le plus fidèle et le plus sévère, c'est le plus parfait de tous les solitaires et de tous les moines d'Occident: à ces mots n'êtes-vous pas étonnées, Mesdames, vous vous représentez la sainteté des religieux de l'Occident dans le VIe siècle où saint Claude brilla avec tant d'éclat. Ces ordres naissants, ces solitudes fameuses où le détachement était si parfait, la pénitence si rigoureuse, la vie si pure, la charité si ardente, l'humilité si profonde, les prières si ferventes: ces hommes divins qui répandaient la bonne odeur de Jésus-Christ jusque dans les cours les plus brillantes, que les monarques s'empressaient de voir et de doter; ces portions vénérables de l'Eglise qui étaient riches, sans aucun domaine, comme elles savent être pauvres aujourd'hui, avec de grandes possessions: et vous êtes étonnés de voir que saint Claude est dans cette foule de fervents solitaires, comme un flambeau lumineux qui éclaire tout l'Occident: soit que vous vous enfonciez dans les forêts, pour y contempler ces hommes extraordinaires, qui ont embrassé la vie érémitique, soit que vous entriez dans les monastères, pour y admirer ces hommes religieux, que la charité unit, vous verrez toujours saint Claude élevé au-dessus des autres par l'éminence de ses vertus. Pourquoi était-il si parfait dans la solitude? C'est qu'il y avait été conduit par la grâce, c'est qu'il y était par choix, par inclination; il l'avait préférée aux grandeurs de la terre, il la préféra aussi au trône épiscopal dès qu'il le put sans manquer à l'obéissance due au chef de l'Eglise. Tant de vertus amassées dans le désert, tant d'austérités pratiquées sur son corps innocent, tant de victoires remportées sur le monde et l'enfer, le préparaient à la gloire anticipée de son tombeau, et lui méritaient la couronne de l'immortalité: il y descendit après avoir vaincu le monde avec tous ses charmes, et son tombeau fut honoré de posséder un corps qui avait participé à une sainteté si consommée dans le désert, à des travaux si immenses dans l'épiscopat: *sepulcrum ejus gloriosum.*

Les saints ont toujours appréhendé la chute, en regardant l'élévation: l'épiscopat les effrayait, il ne les éblouissait pas: ils faisaient attention au poids des âmes, ils ne pensaient pas aux revenus ou aux honneurs: ils rapprochaient le tribunal de Jésus-Christ du trône épiscopal, et ils étaient moins sensibles à l'éclat de l'autorité qu'au compte qu'il fallait rendre de l'autorité même: c'était là le sujet de leurs alarmes. Lorsqu'on leur offrait les premières dignités de l'Eglise, ils se dérobaient, ils fuyaient, ils s'enfonçaient dans les déserts. L'histoire des premiers siècles nous représente toutes ces scènes que l'humilité des saints donnait aux fidèles: elles étaient aussi fréquentes dans ces beaux jours, qu'elles ont été rares dans les siècles suivants, où l'ambition désira et brigua ces honneurs sacrés.

Jamais vocation ne parut plus certaine, plus divine que celle des Ambroise, des Augustin, des Martin. Dieu parla alors, il employa même la voix des prodiges, pour confirmer les suffrages du peuple, qui avait alors le droit de se choisir des pasteurs.

Cependant, quels innocents artifices n'employèrent-ils pas pour se dérober aux honneurs de l'épiscopat? On les vit timides et tremblants lorsqu'on les nommait: on les vit baignés de pleurs, lorsqu'on leur faisait violence, et qu'ils étaient obligés de plier sous ce fardeau redoutable aux anges mêmes: aussi les siéges de Milan, d'Hippone, de Tours ne furent-ils jamais occupés par des hommes plus éminents.

Saint Claude, qui égalait ces grands hommes par sa foi, sa sainteté, ne redouta pas moins l'épiscopat: en vain l'église de Besançon, privée de son pasteur, jette-t-elle les yeux sur lui; en vain le peuple emploie-t-il les prières et les larmes: en vain toute la Bourgogne, qui était le théâtre de ses vertus, le désire-t-elle pour remplir un de ses plus fameux siéges; il le refuse, et s'en croit indigne. Consolez-vous, cher troupeau désolé, vous aurez saint Claude pour pasteur; l'obéissance est la vertu des saints, aussi bien que l'humilité. Votre choix n'était pas pour lui un oracle décisif, mais le souverain pontife parle: à la voix du chef de l'Eglise il obéit, il se soumet, et il nous apprend que si les saints se cachent par l'humilité, ils se

montrent par l'obéissance. L'obéissance en a donc fait un évêque. Des travaux immenses soutenus dans l'épiscopat en feront un apôtre.

Travaux soutenus dans l'épiscopat, pour connaître son troupeau ; il avait sans cesse devant les yeux ce précepte de Salomon : Appliquez-vous à connaître le troupeau qui vous est confié : *agnosce diligenter vultum pecoris tui.* (*Prov.* XXVII.) Etudiez l'esprit, le caractère, les penchants de ceux que vous devez conduire à Dieu, l'homme de vices, l'homme de vertus; celui qu'une passion naissante prépare à de grandes chutes; celui qu'une longue habitude a rendu esclave du péché, ceux qu'il faut consoler, ceux qu'il faut effrayer, *agnosce diligenter.* Il savait encore que cette connaissance dans un pasteur doit être si étendue, si parfaite, qu'il doit connaître toutes ses ouailles, et être en état de les appeler toutes par leurs noms : *vocat eas nominatim.* (*Joan.* IX.)

De là ces visites, ces voyages, ces courses; il monte sur les plus hautes montagnes, il descend dans les plus profondes vallées, il entre dans les cabanes du pauvre: l'homme rustique qui habite les lieux écartés est instruit, policé, il voit son évêque, il a la consolation de l'entendre et d'en être écouté. Quand un évêque ne quitte son Eglise que pour ces fonctions apostoliques, pour le bien de son peuple, que pour remplir les devoirs de son ministère auguste, Jésus-Christ l'avoue, les apôtres le reconnaissent; ce n'est point un de ces astres errants qui se détachent pour aller briller sur des terres étrangères.

Travaux de saint Claude soutenus dans l'épiscopat pour détruire les vices : Vive le Seigneur, dit-il avec le prophète Michée, quand il se vit placé sur le siége de Besançon, je dirai aux pécheurs tout ce que le Seigneur m'ordonne de leur dire : *quodcunque dixerit mihi Dominus loquar.* L'éclat du diadème, l'orgueil des grands, l'insolence des riches, la fureur des impies, la force de la coutume, le torrent de la licence, rien ne m'intimidera, rien ne m'arrêtera; je reprendrai, je menacerai, j'ouvrirai les abîmes de l'enfer, pour montrer aux pécheurs les plus hardis, les plus puissants, les supplices qu'ils se préparent : *quodcunque dixerit mihi Dominus loquar.* Il le dit, Messieurs, et il l'exécuta ; il eut le zèle des Jean-Baptiste, des Ambroise; il détruisit le règne du péché dans les grands aussi bien que dans les petits : il visita les maîtres du monde, mais sans perdre la liberté de son ministère.

Travaux soutenus dans l'épiscopat, pour réprimer les abus. Le démon jaloux des conquêtes de la religion chrétienne, s'est efforcé, dès les commencements, d'en corrompre le culte ; et lorsqu'après les victoires du grand Constantin, il ne pouvait plus régner dans ses temples, il a entrepris de régner dans les nôtres. De là ces trophées secrets qu'on lui érige jusque dans nos Eglises, ces appâts du vice qu'on étale jusqu'au pied des autels; de là ces honneurs qu'il s'est fait rendre par des peuples crédules et ignorants, en leur présentant de faux thaumaturges, et en accréditant, dans les campagnes, de pieuses superstitions; de là ces dissolutions, ces débauches qu'il a introduites dans les temps les plus saints, dans les fêtes les plus solennelles, dans les mystères les plus augustes, dans les dévotions les plus solides et les plus autorisées. Saint Claude s'éleva avec le zèle des plus saints héros de la Synagogue, et des premiers évêques de l'Eglise naissante: il renversa les autels sacrilèges, purifia le culte du Très-Haut, ôta les apprêts des solennités, réprima tous les abus et fit disparaître les abominations de l'impiété : *Tulit abominationes impietatis.* (*Eccli.*,49.)

Travaux de saint Claude dans l'épiscopat, pour empêcher le progrès de l'hérésie. Lorsque les sentinelles d'Israël cessent de veiller, que les hommes destinés à la garde du dépôt sacré sont ensevelis dans un profond sommeil; l'ennemi, dit l'Evangile, sème l'ivraie avec le bon grain; l'homme de nouveauté s'accrédite, l'erreur s'insinue, mais c'est un mystère que les simples fidèles ne sauraient développer : *Dum dormirent homines.* (*Matth.*, 13.) Saint Claude, sentinelle vigilante, ne donna jamais le temps aux doctrines perverses, aux nouveautés dangereuses de s'étendre, de s'accréditer; il veilla, il parla, il condamna. L'hérésie qui profite de la lenteur, de la politique, fut sans ressource pendant son épiscopat ; et les Ophnis et les Phinées ne purent jamais se glisser dans le sanctuaire.

Travaux de saint Claude, soutenus dans l'épiscopat pour la beauté et les intérêts de l'Eglise. Vous le représenterai-je à la tête de son clergé pour le former dans la discipline de l'Eglise, dans les conciles de Lyon, de Pamiers; c'est dans ces saintes et augustes assemblées qu'il est l'homme de l'Eglise, qu'il la sert et prend ses intérêts. Tant de travaux, Messieurs, soutenus pour la gloire de Dieu, ne nous donnent-ils pas le droit de le mettre à côté de ces hommes fameux qui ont rempli les premiers siéges des Gaules, des apôtres mêmes; et s'il fut honoré du même ministère, n'eut-il pas le même zèle ?

Si le goût de la solitude, et le désir de mener une vie cachée le firent descendre du trône épiscopal, le souverain pontife autorisa sa retraite; il brigua cette grâce avec autant d'ardeur que les ambitieux briguent les plus grands honneurs; il ne renonça pas à l'épiscopat pour vivre paisiblement dans le monde, se dispenser des fonctions pastorales, et porter dans les compagnies et les cercles les marques éclatantes d'un caractère oisif; il descendit dans le tombeau, consumé de fatigues, et son tombeau fut honoré de posséder un corps qui avait participé à des travaux si immenses soutenus dans l'épiscopat, à une science si profonde, si utile; toute sa gloire vient de renfermer le plus parfait des solitaires, le plus zélé des évêques, le plus éclairé des docteurs : *Sepulcrum ejus gloriosum.*

Saint Claude était né avec des dispositions heureuses pour les sciences : il les cultiva,

et y fit des progrès qui étonnèrent ses maîtres; un génie vaste, capable des plus belles connaissances; un raisonnement juste qui saisit les plus grandes difficultés; une imagination vive et brillante, en état de produire et de créer; une application sérieuse des plus beaux monuments de l'antiquité; une lecture assidue de l'Ecriture sainte, à laquelle il s'était appliqué, comme Timothée, dès son enfance; une érudition consommée, qui le rendait habile en tout genre, qui le faisait regarder, dit l'historien de sa vie, comme l'oracle de la Bourgogne, et le plus savant de son siècle; c'est sous ces traits magnifiques que l'histoire fidèle nous le représente. Mais pourrais-je consacrer aujourd'hui des éloges à cette science si vaste si étendue, s'il ne l'avait pas fait servir au salut des peuples qui lui furent confiés, et aux intérêts de l'Eglise?

Non, Messieurs, la science sans la charité élève l'homme, nourrit son orgueil, et l'occupe inutilement : *Scientia inflat.* (1 *Cor.*, VIII.)

On n'a jamais entrepris de ravir la gloire de l'érudition à ces sages du paganisme, qui pensaient et écrivaient avec solidité et avec délicatesse; qui donnaient des leçons publiques dans leurs académies, qui se faisaient des disciples et des admirateurs dans tous les empires du monde. Les lambeaux de leurs ouvrages, qui sont échappés à la fatalité des temps, sont estimés dans la république des lettres; et sans ravir à notre siècle la gloire qu'il s'est acquise, on érige encore des trophées à l'érudition des anciens, mais les vices et les erreurs ont répandu un opprobre éternel sur leurs ouvrages; nous admirons les talents de l'esprit, nous déplorons les vices du cœur; ils possédaient la science, ils n'avaient pas la charité; l'érudition sans la charité fait des superbes; l'érudition avec la charité fait des savants utiles : *Scientia inflat, charitas ædificat.* (*Ibid.*) Nous savons apprécier les connaissances des savants qui fourmillent dans notre siècle, leurs lumières, leur délicatesse, leurs richesses, leurs profondes méditations; mais lorsqu'en matière de religion ils veulent tout citer au tribunal de leur raison, nous déplorons leurs sciences; leurs doutes, leurs systèmes nous prouvent les égarements de l'homme. Nous voyons des savants qui s'égarent dans leurs pensées, qui languissent dans de vaines questions, des hommes de doute pendant leur vie, des hommes d'incertitude à leur mort. Nous ne prétendons pas disputer aux ennemis de l'Eglise même l'érudition des héros qui les ont accrédités; nous avouons la fécondité de leurs ressources, la subtilité de leurs arguments; nous savons que plusieurs ont tenu tête aux plus habiles catholiques, et ont écrit d'une manière à satisfaire et à séduire les esprits : mais nous savons aussi les précipices qu'ils se sont creusés en abandonnant l'Eglise. Et l'histoire ecclésiastique ne nous fournit-elle que l'exemple d'un Tertullien, il suffirait seul pour nous prouver, que si les savants s'égarent lorsqu'ils méprisent l'autorité légitime, ils ne se soumettent presque jamais après l'avoir abandonnée. Mais joignons la charité, la docilité, la soumission à la science de ces grands hommes dont je viens de parler, et elle sera agréable à Dieu, utile au prochain, soumise à l'Eglise; telle fut celle de saint Claude.

Science de saint Claude, science puisée dans les sources divines. Les livres saints, les ouvrages des premiers Pères de l'Eglise, l'histoire de la religion naissante, persécutée et victorieuse, furent les sources où il puisa ce riche amas de connaissances, qui lui acquirent une si haute réputation. De là cette piété tendre, cette charité ardente, cette onction qui pénètre, ces peintures touchantes du vice et de la vertu; de là cette douceur, cette humilité parmi les triomphes de son éloquence, et lors même qu'il est couronné par les savants de son siècle. Qu'un savant humble est agréable au Seigneur! On sait éminemment quand on sait bien Jésus-Christ; tel fut saint Claude. Tout ce qui peut dessécher l'âme, séduire l'esprit, corrompre le cœur, amuser inutilement, ne fut jamais l'objet de son occupation.

Science de saint Claude, science utile au prochain. Il employa ses talents à instruire son peuple; ses prédications étaient fréquentes, persuadé que si la religion s'est établie par la prédication de l'Evangile, elle ne se soutient dans son éclat que par le ministère de la parole, et que ce sont les évêques que Jésus-Christ a chargés spécialement de cette auguste fonction: il s'en acquitta avec zèle et avec succès: *docuit populum.* (*Eccle.*, XII.) Il cherchait à toucher les cœurs, il employait les termes les plus touchants, les exemples les plus frappants: il se servait de ce style simple mais noble, pour annoncer dans les campagnes les vérités du salut: et il était plus jaloux de la conversion des âmes, que des vains applaudissements des auditeurs: *quæsivit verba utilia.* (*Ibid.*)

Nous voyons avec douleur qu'on tombe souvent dans deux excès en annonçant la divine parole. Nous en voyons, dans les campagnes, qui avilissent la chaire par des expressions basses; qui la déshonorent par des reproches indiscrets, des comparaisons comiques qui désignent trop clairement les personnes et les abus; qui sont tout de feu quand ils parlent de leurs intérêts, et qui sont tout de glace quand ils parlent de Dieu. De là l'avilissement des pasteurs de la campagne, et des scènes ridicules que les mondains ont imaginées et sur lesquelles on ne tarit jamais. Nous en voyons dans les villes, qui méritent le reproche que le Seigneur fait par la bouche du prophète Ezéchiel; ils sont à leurs auditeurs comme un agréable concert de musique, *tu es eis carmen musicum.* (*Ezech.*, XXXIII.) C'est un choix de mots harmonieux, tout est recherché, poli; leur mémoire est chargée, fatiguée; et ils aiment mieux paraître avec éclat rarement que de se mettre en état de paraître tous les jours utilement. Saint Claude évita ces deux

écueils, il chercha à être utile, et non pas à être agréable : *quæsivit verba utilia.* (*Eccl.* XII.)

Science de saint Claude, science soumise à l'autorité de l'Eglise. Consulté souvent sur le rétablissement de la discipline, redevable à son clergé, qu'il formait et mettait en état de former les autres, il écrivit, composa, mais des ouvrages dignes des Ambroise, des Augustin, des Jérôme; il avait leur sainteté, il avait leurs lumières. Parle-t-il sur la morale? on le voit marcher entre les deux extrémités vicieuses, le relâchement et la sévérité. Parle-t-il des matières profondes et difficiles? on voit l'humilité qui doute, la science qui décide, développe avec netteté et précision. Parle-t-il des dogmes? on le voit consulter les décisions de l'Eglise, se servir de ses termes et de ses expressions; et pour continuer le parallèle du Sage; tous les discours qu'il composa n'offrent rien de suspect, l'exactitude et la vérité y marchent à pas égal : *conscripsit sermones rectissimos ac veritate plenos.* (*Ibid.*) Telle fut, Mesdames, la science de saint Claude, elle édifia, elle éclaira les peuples; tout fut pour la gloire de Dieu; il lui consacra son cœur, ses biens, sa famille, ses espérances dans le désert; ses lumières, ses travaux dans l'épiscopat. Le tombeau s'ouvre pour les héros de la religion aussi bien que pour les héros du monde; il y descend, mais chargé de mérites et de vertus dans une sainteté consommée.

Ai-je eu tort de dire que son tombeau fut honoré de posséder un corps si précieux, qui avait participé aux vertus du plus parfait des solitaires, aux travaux du plus zélé des évêques, aux connaissances du plus éclairé des docteurs? Mais si j'ai dit que son tombeau fut le séjour d'une sainteté consommée, j'ai ajouté qu'il était aussi le séjour d'une gloire anticipée : *sepulcrum ejus gloriosum.* C'est la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Les corps des saints participeront un jour à leur récompense dans le ciel; les corps des réprouvés participeront un jour à leurs tourments dans les enfers. Servons-nous du flambeau de la foi; portons-le dans ce jour qui terminera tous les siècles, renversera tous les trônes, brisera tous les sceptres, confondra tous les rangs, anéantira toute grandeur, consumera tous les royaumes et les empires, ranimera la cendre des humains dans les creux des tombeaux et verra miraculeusement rassembler les hommes de tous les siècles et de tous les climats, les païens et les chrétiens, les hérétiques et les catholiques, les bons et les méchants, pour n'avoir tous qu'un seul juge, Jésus-Christ.

Ne portons pas nos regards aujourd'hui sur la confusion des impies, mais sur la gloire des saints. Examinons d'après saint Paul, ces triomphes que Dieu doit procurer à leurs corps humiliés depuis longtemps dans les sépulcres; la sublime doctrine de ce grand apôtre nous a développé tous les caractères de cette gloire. Je m'attache à trois; et ces trois caractères relèvent avec éclat les trois principaux abaissements de l'homme dans le tombeau. L'homme juste ressuscitera avec un corps incorruptible, *surget in incorruptione* (1 *Cor.*, XV); l'homme juste ressuscitera environné de gloire, *surget in gloria* (*Ibid.*); l'homme juste ressuscitera revêtu de force et de puissance, *surget in virtute* (*Ibid.*); il avait été en proie à la corruption du tombeau, il avait été oublié des hommes dans le tombeau, il avait perdu sa force, son autorité dans le tombeau, l'incorruptibilité, les honneurs, la puissance relèveront ces abaissements au dernier jour du monde.

Or, Messieurs, je dis que cette gloire, qui sera commune à tous les justes à la fin des siècles, a été accordée à saint Claude par anticipation aussitôt après sa mort, et que son corps jouit en quelque sorte dans le tombeau, des priviléges de la résurrection. L'histoire la plus fidèle ne nous assure-t-elle pas que son corps précieux s'est conservé sans aucun déchet dans le tombeau; qu'il y repose comme dans le séjour des vivants et qu'un air d'immortalité règne sur son visage? Ne nous atteste-t-elle pas sa puissance, en nous racontant les prodiges qui s'y opèrent? Ne nous apprend-elle pas les honneurs qu'on lui rend, en nous montrant l'Eglise qui lui érige des trophées de toutes parts, qui élève des temples sous son nom et lui décerne un culte public? Saint Claude est donc incorruptible dans le tombeau, puissant dans le tombeau, révéré et honoré dans le tombeau. La foi ne promet cette gloire aux corps des justes qu'à la fin des siècles, et voilà ce qui m'a fait dire que le tombeau de saint Claude était le séjour d'une gloire anticipée, *sepulcrum ejus gloriosum;* ces merveilles, chrétiens, demandent de vous un renouvellement d'attention.

C'est dans le tombeau que se consomment tous les mystères de notre mortalité.

Mystères annoncés à l'homme clairement par l'Eternel même : *Je retirerai*, dit-il, *le souffle qui t'anime; un glaive invisible séparera cette portion de toi-même faite à mon image; et ton corps, semblable à ces arbres qui tombent sous la cognée, demeurera étendu, immobile sur la terre.*

Mystères qui s'accomplissent tous les jours, les tombeaux s'ouvrent pour les monarques comme pour les sujets : la voix du Tout-Puissant brise les cèdres du Liban, elle couvre les plus florissants royaumes des ombres de la mort, renverse et met en poudre les têtes les plus augustes : *vox Domini confringentis cedros.* (*Psal.* XXVIII.)

Mystères humiliants pour l'homme d'ambition et de richesse : ces hommes qui se regardaient, pour ainsi dire, comme des dieux sur la terre; ces idoles vivantes, qu'un peuple d'âmes mercenaires adorait; ces maîtres du monde que l'opulence rendait indépen-

dants, que les honneurs enflaient; séparés pour toujours de leurs domaines, de leurs palais, de leurs dignités, ne sont plus qu'un peu de cendre et de poussière, *pulvis et cinis.* (*Gen.*, XVIII.)

Mystères d'horreur : c'est aux tombeaux qu'il faut conduire l'homme de plaisir et de péché, dit le Saint-Esprit : *Ducetur ad sepulcra hominum.* (*Job*, XXI.) Qu'y verra-t-il? Des ossements épars, des crânes desséchés, quelques lambeaux de chair que la pourriture a séparés de ces illustres morts et qui sont la proie des vers. Ah! est-il possible que l'homme ne s'humilie point à la vue de tous ces mystères de notre mortalité et de ces tristes restes d'un corps nourri dans les délices, et idolâtré? Mais l'homme éloigne ces spectacles d'horreur : ses désirs, ses soins, ses projets sont pour les objets flatteurs du siècle, les fortunes, les grandes places ; le tombeau ne l'occupe point; il s'ouvre, il le demande; lorsqu'il y pense le moins, il y descend. Ah! dit l'Esprit Saint, s'il y descendait en esprit pendant sa vie, il serait impossible qu'à la vue de ces amas de morts, de ces illustres cadavres, de tous ces maîtres du monde pulvérisés, il ne se réveillât pas et ne sortît point de ce redoutable assoupissement qui le rend insensible à cette grande scène qu'il doit donner lui-même aux hommes qui vivront après lui : *In congerie mortuorum evigilabit.* (*Ibid.*) Oui, Messieurs, nous devons tous subir le même sort dans le tombeau.

La terre pourrira nos corps et les réduira en cendre, les rois y tomberont de leurs trônes, les pauvres y seront conduits de leurs cabanes : les uns y sont conduits avec pompe et à grands frais, les autres y sont conduits dans le silence et avec une simplicité qui répond à leur vie pauvre et languissante.

La mort des grands fait du bruit dans le monde; la renommée annonce leur chute dans tous les empires : ce sont des astres éclatants, on s'aperçoit partout qu'ils sont éteints : la mort des petits n'intéresse point les étrangers, l'histoire ne dit rien d'eux; on ne les connaissait pas, on n'est pas dans la peine de les oublier : les grands pourrissent plus lentement, les baumes, les odeurs suaves les conservent quelque temps, mais ils ne pourrissent pas moins : les pauvres pourrissent plus promptement, on les néglige, on omet ces recherches, ces précautions de la vanité qui ne changent point leur sort : mais la vanité cède à la corruption et ils deviennent égaux.

Brisez, Messieurs, ces marbres sur lesquels on grave de frivoles éloges; renversez ces superbes mausolées, que l'orgueil élève sur les humiliants débris de la nature et qui sont autant de trophées érigés à la puissance de la mort; levez ces tombes qui cachent tous les mystères de notre mortalité ; ouvrez ces tombeaux qui renferment ces rois arrachés à leurs trônes; des couronnes flétries, des sceptres brisés, y verrez-vous quelque trace de la grandeur du siècle ? Y trouverez-vous quelques vestiges de la gloire, de la valeur, de l'autorité, de la majesté des rois?

Passez des tombeaux des rois aux tombeaux des pauvres; laissez ces dehors frappants qui nourrissent l'orgueil des vivants; vous n'y verrez pas de plus grandes horreurs : le tombeau du grand et le tombeau du pauvre renferment la même corruption; la cendre de l'un n'est pas plus illustre que la cendre de l'autre; oui, dit saint Ambroise, la mort met tous les hommes de niveau. Regardez dans les tombeaux si vous voulez voir une égalité parfaite : *respice in sepulcra hominum.* On distingue le monarque sur la terre, le grand, le conquérant, le savant, le riche; chacun a ses noms, ses titres ; il y a des marques éclatantes que le prince distribue ; elles attirent les regards et les respects des peuples; mais ces hommes fameux, passés dans le tombeau, sont au rang des morts. Or, parmi les morts il n'y a plus de distinction : *nulla distinctio inter cadavera mortuorum.* Telle est donc, Messieurs, notre destinée, d'entrer dans la corruption du tombeau, pour n'en sortir qu'au dernier jour du monde.

Mais Dieu est le maître d'anticiper, quand il lui plaît, la gloire qu'il doit procurer aux justes à la résurrection des corps. Les annales de l'Eglise nous en montrent plusieurs conservés par sa puissance dans le tombeau sans aucun déchet; et parmi ces justes favorisés, saint Claude tient un rang éminent. L'histoire la plus fidèle nous le représente incorruptible depuis une longue suite de siècles; voilà le premier trait de cette gloire anticipée, qui éclate dans son tombeau, et qui le rend vénérable à toute l'Eglise : *sepulcrum ejus gloriosum.*

Une main toute-puissante l'a conservé dans ce séjour de la mort, en a écarté les ténèbres et les horreurs; les vers et la pourriture, que Job appelle la famille des morts, l'ont respecté ; l'Eternel, sans se démentir et sans changer, n'a pas exécuté à la rigueur la sentence qu'il a prononcée contre toute chair : il avait dit que tout homme mourrait : *morte morieris* (*Gen.*, XX) : nul n'a échappé à ce rigoureux arrêt. Le Fils de Dieu même, revêtu de notre chair, a expiré sur la croix ; il aurait pu en descendre, comme les Juifs le demandaient; mais notre salut dépendait de sa mort.

Marie était le chef-d'œuvre des miséricordes et de la puissance du Très-Haut; jamais créature n'a été comblée de tant de grâces et de prérogatives; il faut bien se donner de garde de la comparer à aucun saint; quand on parle de ses priviléges, ils lui sont particuliers; cependant elle a été soumise à l'empire de la mort, comme l'Eglise le reconnaît : *mortem subiit temporalem.* Lazare était l'ami de Jésus-Christ, *Lazarus amicus noster* (*Joan.*, XI); cependant il meurt, il est enfermé dans le tombeau, et déjà en proie à la corruption, *jam fœtet* (*Ibid.*). Dieu a fait des prodiges en faveur de quelques saints, il n'en a point fait pour les exempter de la mort. La sentence est prononcée contre tous les hom-

mes : *statutum est omnibus hominibus.* (*Hebr.*, IX.)

Elie et Enoch ne sont pas encore sortis de ce monde terrestre, ils sont conservés dans un état de suspension. Dieu qui est le maître de la vie, qui conduit au tombeau et qui en retire, retarde à son gré l'exécution de cette sentence irrévocable qu'il a prononcée contre tous les hommes dès la naissance des siècles ; mais ils mourront, disent les saints docteurs, pour obéir à cette loi qui ne fait point d'exception.

Saint Claude a fini, comme tous les hommes, cette vie mortelle ; la mort l'a séparé de ce monde visible ; cet astre s'est éteint, l'Eglise dans le sixième siècle a perdu une de ses plus éclatantes lumières ; Besançon, son pasteur, les pauvres, leur père, les académies, leur maître, le clergé, son modèle ; il a disparu ; il a passé dans le séjour de la mort ; il est mort, parce que Dieu avait dit, vous mourrez, *morte morieris* (*Gen.*, XX) ; mais Dieu a ajouté, vous retournerez en poussière, vous en avez été formés ; vos corps pourris, consommés dans le tombeau, ne seront plus qu'un peu de cendre, *in pulverem reverteris.* (*Gen.*, III.)

C'est, Messieurs, sur cette humiliante partie de la sentence, que Dieu sans se démentir et sans changer, a fait grâce à certains saints, pour faire éclater sa puissance, pour la consolation et l'honneur de l'Eglise, pour récompenser des vertus singulières, pour retracer la gloire du tombeau de Jésus-Christ, de celui de Marie : pour anticiper les triomphes des corps au dernier jour du monde, faire briller à nos yeux de légers rayons de la gloire qui doit environner un jour ces victimes de la pénitence et de la vérité ; les annales de l'Eglise et les histoires les plus fidèles nous montrent plusieurs saints qui ont participé à la gloire du tombeau de Jésus-Christ, après avoir participé à sa passion.

Saint Claude est du nombre de ces hommes privilégiés ; Dieu a changé pour lui les suites humiliantes de la mort ; six cents ans après son décès, son corps avait encore toutes les grâces de la santé, on n'y voyait aucun déchet ; des rayons de l'immortalité en avaient écarté les images de la mort. Quel fut votre respect, assemblée auguste, qui nous avez attesté ce prodige ! Puissances de l'Eglise et de l'état qui l'avez visité ; vos larmes arrosèrent sans doute son sacré tombeau ; vos mains le couvrirent de fleurs, et votre piété lui érigea des trophées ; vous vîtes avec admiration un échantillon de cette gloire promise au corps de l'homme juste, et qui fait un article de notre foi ; vous demeurâtes quelque temps dans un religieux silence ; et il vous semblait entendre saint Claude vous dire avec le Prophète : Le Seigneur a fait des merveilles dans le tombeau ; il a anticipé la gloire de la résurrection ; mon corps, préservé de la corruption, dira aux siècles futurs : le Seigneur seul peut opérer des merveilles, changer la nuit du tombeau en un jour éclatant ; le séjour des morts en un séjour des vivants ; détruire et conserver : *omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi ?* (*Psal.* XXXIV.)

Mais les prodiges qui s'opérèrent alors ne vous étonnèrent pas moins, et après avoir admiré un homme incorruptible dans le tombeau ; vous admirâtes un homme puissant dans le tombeau, et il devint plus que jamais un séjour de gloire : *sepulcrum ejus gloriosum.*

Le tombeau est le séjour de la faiblesse ; on ne va pas implorer le secours de ces illustres morts, qui avaient du crédit, de l'autorité sur la terre ; ces dispensateurs des grâces, des dignités ; ces hommes fameux par les places qu'ils occupaient sont devenus inutiles aux vivants. Pendant qu'ils brillaient dans le monde ils recevaient des hommages. Le courtisan se pliait sous les yeux du monarque ; l'homme d'épée, l'homme de robe, l'ecclésiastique même, sollicitaient la bienveillance du ministre ; le client languissait à la porte du juge ; le pauvre gémissait devant les palais des grands : mais ces hommes élevés au-dessus des peuples, une fois passés dans le tombeau, sont remplacés ; leur autorité finit avec leur vie, on les oublie ; cela n'est pas étonnant, ils sont inutiles.

Ainsi deviennent inutiles ces monarques qui faisaient les délices de leurs peuples, l'admiration de leurs voisins, la terreur de leurs ennemis ; on a pleuré une perte irréparable en pleurant leur mort : on allait avec confiance au pied de leur trône solliciter des grâces, on n'ira pas à leur tombeau exposer ses misères ; on est persuadé qu'après avoir été grands dans le monde, ils ne sont plus rien dans le tombeau.

Ainsi deviennent inutiles ces héros de la guerre qui faisaient la ressource du prince, qui défendaient ses frontières, étendaient ses limites ; ces hommes habiles dans les campements et les siéges, braves dans les combats, chéris des troupes, redoutés des ennemis, et qui ne cessaient de cueillir des lauriers que pour procurer les douceurs de la paix : après avoir attaché à leur char leurs ennemis vaincus, ils sont descendus dans le tombeau ; là, la force a été changée en faiblesse, leurs exploits ont une place honorable dans les annales du royaume : la reconnaissance a érigé des trophées à leur mémoire, on les a regrettés, et on les désire encore lorsqu'il s'agit d'aller au-devant des ennemis ; mais ils ne sont plus : ils ont été utiles à la patrie, la patrie les a perdus. Ainsi deviennent inutiles ces maîtres du monde, ces protecteurs puissants, ces amis opulents ; ils sont impuissants dans le tombeau, aussi est-il pour eux une solitude affreuse, une terre d'oubli ; aucun vivant n'y va dans ses misères, dans ses disgrâces : le pauvre de bonne volonté peut être utile à la république, les maîtres du monde dans le tombeau lui sont inutiles ; que pourraient-ils, hélas ? Devenus cendre et poussière, leur âme fugitive a passé dans l'immense étendue de l'éternité, et leurs corps, après avoir passé par tous ces degrés humiliants dont parle Job, ont entièrement disparu : on les chercherait inutilement, où

sont-ils? Je vous le demande, dit ce saint homme : *Ubi, quæso?* (*Job*, XIV.) Ils ont été enlevés de la terre des vivants comme on enlève la tente d'un berger pour la transporter ailleurs : la mort les a arrachés à leur grandeur lorsqu'ils étaient les plus utiles; enfermés dans des sépulcres, la terre les a consumés, réduits en cendre : où sont-ils, après cette destruction, ces changements humiliants? *Ubi, quæso?*

Il n'appartient qu'à Dieu de faire éclater sa puissance dans le tombeau, d'y faire régner ses saints.

Le Prophète demandait au Seigneur s'il ne ferait point de merveilles en faveur des morts : *Nunquid mortuis facies mirabilia* (*Psal.* LXXXVII) : l'Eglise nous en présente de ces morts privilégiés, qui opèrent des merveilles dans le tombeau : celui de saint Claude en est une preuve éclatante : il est puissant et utile, où les autres sont faibles et inutiles.

Les puissances de l'Eglise et de l'État ont été persuadées de sa puissance : c'est pourquoi on a orné son tombeau de trophées, on a élevé un temple auguste : là, comme sur un trône éclatant, il est environné des monarques et des sujets, des riches et des pauvres, des savants et des simples, qui implorent sa protection : là, comme auprès de la piscine, on y voit une multitude de malades qui demandent leur guérison, et l'obtiennent : *erat ibi multitudo languentium* (*Joan.*, V); là ce mort puissant de la puissance de Dieu éclaire les aveugles, redresse les boiteux, fait entendre les sourds, parler les muets, guérit les lépreux, ressuscite les morts, déconcerte l'enfer : c'est de Dieu que l'on attend ces grâces magnifiques, mais c'est saint Claude qui les sollicite et les obtient. Son tombeau est sans cesse environné de suppliants qui implorent son crédit : après avoir recherché inutilement des secours chez les humains, ils vont avec confiance se prosterner au pied de cet illustre mort : il est utile dans le tombeau, parce qu'il est l'ami de Dieu et le dépositaire de sa puissance.

Que de bénédictions! Que de grâces, ce second Onias n'a-t-il pas attirées sur toute la Bourgogne! Depuis près de douze cents ans, vous l'éprouvez tous les jours, heureuses contrées. Dans les calamités publiques, dans les disgrâces particulières, le ciel s'ouvre ou se ferme, vos récoltes sont abondantes : le vent brûlant de la contagion ne souffle point dans vos familles; et dans les maux qui vous affligent et vous éprouvent, le tombeau de saint Claude est toujours un gage précieux de votre félicité.

Admirez donc, Messieurs, avec moi, les honneurs éclatants que Dieu procure à ses saints : la mort, qui anéantit les grands, les élève : c'est elle qui annonce leurs triomphes, leur grandeur; c'est elle qui termine leurs abaissements, leurs humiliations : c'est elle qui les montre, qui les donne en spectacle. Pendant leur vie, l'humilité les dérobait, la religion les immolait, la corruption du siècle les alarmait, le péché les effrayait, Dieu les éprouvait : leur mort donne de grands spectacles à l'univers étonné : montre des changements et des révolutions qui occupent toute la terre : elle devient l'époque fameuse de leur puissance, de leur crédit, de leur autorité.

Ils sont puissants, où les autres sont faibles : ils sont visités, où les autres sont oubliés : et ils sont utiles, où les autres sont inutiles : les villes, les provinces, les royaumes, les empires les choisissent pour leurs apôtres, leurs patrons, ils leurs servent de rempart et de forteresse. Telle est la puissance de saint Claude, ce grand protecteur de la Bourgogne; son saint corps, séparé de son âme bienheureuse, est encore l'oracle de cette grande province; son trésor, son appui, sa ressource : elle l'oppose aux rigueurs des saisons, aux malignes influences de l'air, à la fureur des éléments, à la force des ennemis, aux dangers des maladies, à la colère du ciel; et sous cette puissante protection, elle est paisible et tranquille, elle coule des jours heureux, elle voit ses richesses augmenter de jour en jour; elle voit les peuples venir en foule de toutes les différentes parties du monde, qui lui apportent la graisse de la terre, en venant chercher la rosée du ciel : c'est ainsi qu'un désert où on ne voyait autrefois que quelques solitaires, est devenu une ville fameuse, un lieu célèbre, un siége épiscopal.

Cherche, peuple fortuné, l'origine de ta grandeur présente, parcours les histoires des siècles passés et les annales du royaume : tu trouveras que c'est la seule puissance de saint Claude dans le tombeau, qui a attiré dans ces déserts ces peuples immenses, qui a fait élever tous ces édifices, qui t'a honoré de ces titres, que l'Eglise et l'État viennent de t'accorder, et étendu ta gloire jusques dans l'Orient et l'Occident : ce n'est pas la résidence d'un roi qui a peuplé tes campagnes, agrandi ton enceinte, enrichi tes pères, honoré ta province; c'est celle d'un mort enfermé dans le tombeau.

Ici, Messieurs, admirons et adorons les merveilles de Dieu, écrions-nous avec le Prophète : qu'il est admirable dans ses saints : *mirabilis Deus in sanctis.* (*Psal.* LXVII.)

Il est admirable lorsqu'il les conduit dans ces routes mystérieuses, inconnues aux mondains : lorsqu'il les livre aux mépris et aux insultes des libertins : lorsqu'il les laisse dans les abattements et les sécheresses : lorsqu'il les afflige sous les yeux des impies qui sont dans la prospérité et l'abondance : *mirabilis Deus in sanctis.*

Dieu est admirable dans ses saints, lorsqu'il s'en sert pour abattre la grandeur du siècle, pour confondre la fausse sagesse du monde, réformer les mœurs des plus grands royaumes, convertir les plus grands empires, opérer les plus grands miracles : *mirabilis Deus in sanctis.* Il a été admirable dans Moïse, dans David, dans Esther, dans Judith, dans les apôtres, dans les martyrs, dans les solitaires : Pharaon enseveli avec toute son armée dans la mer Rouge : le su-

perbe Philistin renversé : Aman humilié, et Mardochée élevé en gloire : Holopherne expirant sous le glaive dans le cours de ses victoires et le sein des plaisirs : le paganisme détruit, les temples renversés, les idoles brisées, les sages confondus, les Césars devenus chrétiens, la religion florissante sous les glaives et sur les échafauds, les déserts peuplés et visités par les maîtres du monde, voilà des merveilles du Dieu de sainteté : *mirabilis Deus in sanctis.*

Mais n'est-il pas encore, Messieurs, plus admirable, lorsqu'il fait éclater sa puissance dans le tombeau de son serviteur, qu'il s'en sert pour réveiller la foi des peuples, et qu'un mort dans son sépulcre opère des miracles, devient la ressource des malades et des affligés? tel est saint Claude dans le tombeau, il y est dépositaire de la puissance du Seigneur, il y reçoit des hommages éclatants : Dieu lui procure par anticipation cette gloire promise au corps des saints au dernier jour du monde ; il est incorruptible, puissant, révéré et honoré dans le tombeau, *sepulcrum ejus gloriosum.*

Ces débris de grandeur et de puissance qui se sont brisés au tombeau sont d'éternelles leçons d'humilité aux hommes, pour confondre leur orgueil; ces pompeux éloges, ces superbes mausolées, ne font qu'annoncer l'humiliation des grands; on érige des trophées à la mort, en s'efforçant de perpétuer la gloire des grands; son empire éclate sur le tombeau des rois; ces couronnes flétries, ces sceptres brisés, annoncent sa puissance; on a beau étaler avec un style magnifique ce qu'ils ont été, on est obligé d'avouer qu'ils ne sont plus; après avoir dit qu'ils ont fait du bruit sur le trône, on ajoute qu'ils reposent dans la poussière. Humiliantes réflexions pour la grandeur du siècle !

Remarquez bien cet homme superbe, dit le prophète Isaïe, dans cette place éclatante, dans ce haut rang de gloire ; après qu'il aura brillé quelque temps dans le monde, ébloui les yeux du peuple, fait plier sous son joug impérieux ses domestiques, ses vassaux et tous ceux à qui son autorité était utile ; la mort anéantira tout cet attirail de grandeur, il sera jeté dans une fosse; c'est là où se confondra son orgueil : *Detracta est superbia ad inferos.* (*Isa.*, XIV.)

Ces puissants monarques qui ont possédé les plus florissants royaumes, qui ont paru sous les plus brillantes couronnes; ces fameux conquérants qui marchaient toujours accompagnés de la victoire, qui prenaient les villes, emportaient les provinces, affaiblissaient les plus grands empires; ces grands politiques qui maniaient si bien les affaires, et qui étaient si habiles dans le gouvernement des Etats; ces savants qui ont brillé par leur érudition et la beauté de leurs ouvrages, qui entretenaient des commerces littéraires avec les plus célèbres académies ; que sont-ils devenus? Ils sont descendus dans le tombeau; l'éclat du trône, les lauriers cueillis dans les siéges et les batailles, les succès, les événements si glorieux au ministre, si avantageux à l'Etat, la réputation, l'estime acquise dans la république des lettres; toute cette gloire est anéantie, confondue dans le tombeau ; ces hommes couverts de gloire y sont dans l'obscurité, l'humiliation : *Detracta est superbia ad inferos.*

Le prophète l'annonce; il était dans la grandeur lui-même, et il en a pénétré tout le néant; le tombeau, dit-il, est le séjour de l'humiliation, il est inaccessible à la gloire; toutes les grandeurs humaines vont auprès, mais elles n'y descendent point; la pompe des obsèques est le dernier hommage que l'on rend au grand; elle est pour la consolation des vivants; c'est pourquoi elle se termine avec les cérémonies. Le souverain entre seul dans le tombeau, sa gloire l'abandonne là, *non descendet cum eo gloria ejus.*

C'est donc un prodige quand un homme entre dans le tombeau, séjour de l'humiliation, comme dans un séjour de gloire ; qu'il y règne et qu'il y reçoit des hommages ! Tels sont, Messieurs, les prodiges que saint Claude offre à nos yeux : toute la gloire des grands finit au tombeau, toute la gloire de saint Claude commence au tombeau; c'est après sa mort qu'il reçoit des honneurs éclatants de l'Eglise, des rois et des peuples. Ce culte public étendu dans l'orient et dans l'occident, ces temples augustes élevés de toutes parts, ces autels dressés dans presque tous les temples, ces fêtes, ces solennités ; voilà les honneurs que l'Eglise rend aux amis de Dieu; voilà les trophées qu'elle érige à leur sainteté, à leur puissance; voilà ce qu'elle a fait pour saint Claude. N'a-t-on pas vu les rois aller avec respect au tombeau de saint Claude; là, dépouillés de la pompe royale, poser à ses pieds leurs sceptres et leurs couronnes et se mettre sous sa protection? Ces secondes majestés, indépendantes de toute puissance créée, qui savent défendre leurs limites et leurs couronnes, implorent la protection d'un mort. Grand Dieu, que vos amis sont honorés ! Vous savez, quand il vous plaît, leur élever un trône éclatant dans la poussière du tombeau, et ce trône devient plus glorieux que celui des rois : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus.* (*Psal.* CXXXVIII.)

Vous annoncerez aussi aux siècles futurs les libéralités royales ; temple auguste, votre premier et digne pontife (1) voit réunir à la grandeur de son siége les abondantes aumônes des rois de France et de Bourgogne.

Mêlez, peuples chrétiens, votre voix avec celle de l'Eglise, pour chanter les triomphes et la gloire de saint Claude ; elle vous autorise, marchez sur les traces des rois,

(1) L'abbaye de Saint-Claude est érigée depuis peu en évêché, M. de Fargues est le premier évêque.

allez à son tombeau admirer les merveilles du Dieu de sainteté. N'est-elle pas, pour ainsi dire, née avec les peuples, cette dévotion, Messieurs? l'Eglise en a levé la première l'étendard, comme il convient; il n'y avait pas alors de forme juridique de canonisation, mais le culte de l'Eglise précédait toujours celui du peuple, et c'est sous son autorité que les peuples rendent des honneurs si éclatants à saint Claude dans le tombeau. Or, Messieurs, un homme qui reçoit des honneurs et des hommages de l'Eglise, des rois et des peuples, n'est pas certainement dans l'humiliation; cependant il est dans le tombeau; et, dans le tombeau, comme vous le savez, tous les hommes sont dans l'obscurité, oubliés; c'est, Messieurs, le prodige; aussi, vous ai-je représenté saint Claude comme un saint incorruptible dans le tombeau, puissant dans le tombeau, révéré, honoré dans le tombeau; honneurs, priviléges qui ne sont promis aux corps des saints qu'à la résurrection de tous les morts; et c'est ce qui m'a fait dire que son tombeau était le séjour d'une gloire anticipée : *Sepulcrum ejus gloriosum.*

Seigneur, que les honneurs que nous rendons aux sacrées dépouilles de votre serviteur, ne soient pas pour nous un sujet de condamnation; qu'il soit notre modèle comme il est notre intercesseur; continuez de protéger cette province, qui le réclame comme son protecteur, qu'il soit son appui et son rempart contre tous ses ennemis; qu'une longue suite de siècles fasse la gloire de ce siége naissant, et que le premier pontife qui l'occupe, mérite un jour d'être appelé l'apôtre de ce grand peuple, et d'être le modèle de ses successeurs. Les travaux du pontife et la docilité des peuples confiés à ses soins, retraceront la sainteté des premières Eglises; ils mériteront vos secours sur la terre et votre gloire dans l'éternité. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VIII.

SAINTE ÉLISABETH, DUCHESSE DE THURINGE, RELIGIEUSE DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS,

Prononcé dans l'église du monastère royal des Religieuses de Sainte-Elisabeth, à Paris, le 19 *novembre* 1744.

Scio humiliari, scio abundare. (*Philip.*, IV)

Je sais me sanctifier dans les abaissements et dans la grandeur.

Si c'est un prodige de voir régner les abaissements de l'Evangile dans les palais des rois; c'en est un aussi de voir régner la grandeur des rois dans les disgrâces et les adversités. Il faut une vertu solide pour soutenir un souverain dans les dangers de la royauté; il faut un courage héroïque pour montrer toute la grandeur d'un souverain sous la puissance de ses ennemis triomphants. Conserver son cœur pur à la cour, le séjour des écueils et des naufrages, le centre de la mollesse et des plaisirs, le théâtre des amusements et des vanités du siècle, c'est le privilége de ces âmes choisies qui font la gloire de la religion : elles prouvent la possibilité de se sauver à la cour. Etre ferme et tranquille dans les plus grands orages et les plus grandes tempêtes, dans des jours obscurs et humiliants, lorsque les grands et les petits forment des ligues puissantes, et que, devenu les tristes objets des mépris et des rebuts de ses sujets mêmes, on passe dans le monde pour être coupable, parce qu'on a cessé d'être agréable; c'est le privilége de ces âmes héroïques qui justifient l'Evangile : l'Evangile ne promet que des chaînes et des disgrâces. Etre grand et imiter Jésus-Christ, quel prodige! Etre affligé et être grand, quel courage! La religion seule opère ces merveilles : la religion forme des héros humbles dans la grandeur, et grands dans les abaissements. Qu'il est difficile de ne point s'élever sous une brillante couronne! qu'il est difficile de ne point s'abattre sous les coups redoutables de ses ennemis! Et quels éloges ne mérite pas celui qui peut se glorifier d'avoir fait servir à son salut et à l'honneur de la religion, les dangers de la prospérité, et les dangers de l'adversité! *Scio humiliari, scio abundare.*

La duchesse de Thuringe, dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge, va vous montrer ce double prodige. Elle s'est sanctifiée dans la magnificence du trône; elle s'est sanctifiée dans l'obscurité de l'indigence. Elle a eu assez de vertu pour éviter les dangers de la cour; elle a eu assez de courage pour soutenir les épreuves de l'adversité.

Vous vous attendez, Messieurs, à des scènes singulières, à des révolutions étonnantes. L'histoire fidèle me fournit des traits surprenants et presque incroyables, si nous ignorions la puissance du Dieu de sainteté. J'ai à vous montrer les triomphes de la grâce dans les deux états les plus dangereux. Vous verrez une majesté de la terre aimée, carressée, presqu'adorée : vous verrez une majesté de la terre méprisée, persécutée, presque sacrifiée. Vous verrez la duchesse de Thuringe dans l'éclat et dans l'obscurité, souveraine et dépendante; élevée dans un palais immense et retirée sous les tristes débris d'une étable ruinée; donnant l'aumône avec magnificence, et la demandant avec humilité. Oublions, Messieurs, la malice des hommes qui ont causé ces changements presqu'incroyables, mais admirons sa vertu, qui ne changera jamais.

Il faut une vertu solide pour servir Dieu à la cour, surtout quand on en fait l'ornement, qu'on y préside et qu'on en reçoit tous les hommages; il faut une vertu héroïque pour servir Dieu dans les adversités, surtout quand c'est la malice des hommes qui les suscite, et que c'est une main accoutumée à recevoir nos bienfaits qui nous frappe.

Elisabeth se servit de sa vertu, qui était solide et héroïque, pour se sanctifier dans

ces deux états si dangereux. Si je parlais devant les maîtres du monde, qui ne sont pas exempts de ces révolutions humiliantes, je leur proposerais la duchesse de Thuringe pour modèle ; ces deux traits la caractérisent et vont partager son éloge. Elle est un modèle de perfection et de sainteté dans les caresses et les hommages qu'on lui prodigue à la cour : *Scio abundare*, première partie. Elle est un modèle de courage et de patience dans les disgrâces et les adversités qu'on lui suscite à la cour : *Scio humiliari*, seconde partie.

Il est donc, comme vous le voyez, Messieurs, des âmes innocentes et héroïques, qui savent faire servir à leur salut les dangers de la grandeur et les coups de l'adversité. La duchesse de Thuringe, tombée de l'éclat du trône dans l'obscurité de l'indigence, va retracer à vos yeux la sainteté et le courage des hommes apostoliques. Un cœur que les objets les plus flatteurs n'ont pu séduire ; un cœur que les scènes les plus humiliantes n'ont pu abattre, tel fut le cœur d'Elizabeth. Or, pouvais-je mieux la caractériser dans l'éloge que je lui consacre aujourd'hui, qu'en vous disant qu'elle sut, comme l'apôtre, s'attacher à Jésus-Christ dans le centre des honneurs et dans le sein des persécutions ? *Scio abundare, scio humiliari. Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si les souverains sont élevés au-dessus des hommes, ils sont au-dessous de Dieu ; la grandeur de leur naissance les distingue dans l'ordre du monde, elle ne les distingue pas dans l'ordre de la religion.

L'Evangile est la règle de tous les chrétiens ; celui qui porte le diadème n'est pas dispensé de porter sa croix : il doit être humble, sans renoncer aux honneurs qui lui sont dus, simple et modeste, sans cesser d'être magnifique ; pénitent et crucifié, sans bannir l'opulence et la splendeur de son palais ; recueilli et occupé du ciel, sans être oisif ou indolent ; il faut qu'il fasse respecter son autorité, et encore plus celle de Dieu ; qu'il se regarde comme une seconde majesté soumise à la première, et qu'il n'use de sa souveraine puissance que pour la gloire de Dieu, dont il tient sa couronne, que pour le salut de son âme, plus exposée que dans les autres conditions, que pour le bonheur de ses sujets, dont il doit être le père, aussi bien que le souverain ; voilà ce que doivent être les rois, ces secondes majestés ; mais voilà ce qui est difficile, sans être impossible.

La magnificence, les délices, la dissipation qui règnent ordinairement à la cour éblouissent, corrompent et amusent les grands. De là la retraite de ces courtisans sur le retour ; ils se dérobent à ce séjour de la gloire du monde, ils disparaissent. Pourquoi cette rupture si prompte, si éclatante ? C'est qu'il est impossible, disent-ils, de faire son salut à la cour ; et moi je dis qu'il est difficile et non pas impossible, surtout quand la naissance ou le service du prince y appelle ; car, pour ces hommes d'ambition qui languissent des années entières dans les palais des grands, qui cherchent des protecteurs pour les pousser et les produire, qui sont ignorés du prince, et qui lui sont inutiles, ils ne feront point leur salut à la cour.

Apprenez donc aujourd'hui que le salut n'est pas impossible à la cour, qu'on peut même, quand on est fidèle à la grâce, y devenir un prodige de sainteté. La duchesse de Thuringe s'est trouvée, par sa naissance, obligée d'y vivre et d'y présider ; du trône de Hongrie elle a passé à celui de Thuringe, mais elle a fait servir à son salut les dangers de la grandeur. Humble et compatissante dans l'éclat du trône ; pénitente et crucifiée dans le centre des délices ; recueillie et contemplative dans le séjour de la dissipation ; elle prouve à ceux que le rang attache aux majestés de la terre, que le salut n'est pas impossible à la cour, puisqu'elle sait être tout à la fois une des plus grandes princesses de l'Europe, et une des plus saintes âmes de son siècle : *Scio abandare.*

Il ne faut pas une piété commune pour réunir les vertus chrétiennes avec les vertus royales, soutenir l'éclat du trône, et s'occuper de son néant, être magnifique et simple, ferme et clément, grand et accessible, respecté et aimé, opulent et compatissant ; père et monarque, c'est là le prodige de la sainteté des souverains ; quand ils sont magnifiques, braves, politiques, redoutés, ils savent régner ; quand ils sont humbles, cléments, accessibles, compatissants, ils savent se sanctifier. Les vertus royales forment des héros, les vertus chrétiennes forment des saints. Un roi n'obtiendra pas la couronne immortelle après avoir perdu sa couronne temporelle s'il ne sert pas Dieu en roi et en chrétien, s'il ne joint pas à la magnificence de sa cour la sainteté de la religion, et à la grandeur du trône les abaissements de l'Evangile : *Sanctimonia et magnificentia.* (*Psal.* XCV.)

Qui jamais, Messieurs, sut mieux faire briller les vertus de l'Evangile sous l'éclat du diadème, que la duchesse de Thuringe ? Ne la vit-on pas toujours humble et compatissante sous le manteau ducal ? Les plus brillantes couronnes, les plus grands trônes, les états les plus riches et les plus vastes étaient comme héréditaires dans son auguste famille. André et Gertrude régnaient sur toute la Hongrie ; Carloman sur la Galatie et la Russie, l'époux qu'on lui destine, sur les quatre plus grandes principautés de l'Allemagne, Thuringe, Saxe, Hesse et le Palatinat. Tant de grandeur la rendait une des plus augustes princesses de l'Europe ; mais érigerions-nous aujourd'hui des trophées à cette grandeur, si elle n'eût point possédé dans un degré éminent les deux plus belles vertus de l'Evangile, l'humilité et la charité ? si l'histoire fidèle ne nous la représentait pas humiliée au pied de la croix, après avoir paru sous la pompe royale, environnée des membres de Jésus-Christ souffrant, aussi

bien que de courtisans ambitieux et flatteurs ?

J'admire sa grandeur, mais j'admire encore plus sa sainteté. Sa naissance lui donnait une couronne temporelle, ses vertus lui ont mérité une couronne immortelle. Ce n'est pas la grandeur que je viens louer aujourd'hui, mais une princesse qui a sanctifié la grandeur. L'histoire de l'Allemagne nous apprend qu'elle portait le diadème; l'histoire de sa vie nous apprend qu'elle était humble et compatissante dans ce haut rang de gloire : ce sont ces vertus qu'elle a su réunir avec la grandeur, que nous admirons, que nous louons, et que nous proposons aux grands pour modèles : *sanctimonia et magnificentia.*

Dieu la fit naître dans le même temps qu'il toucha le cœur de François d'Assise, afin que l'Allemagne ne fût point inférieure à l'Italie, et qu'elle possédât la première fille de ce saint patriarche, pour retracer aux yeux des grands les abaissements et les privations de l'Evangile.

A peine les nuages de l'enfance sont-ils dissipés, qu'elle fait l'admiration de la cour de Hongrie, et presque aussitôt l'objet des désirs de la cour de Thuringe. Le landgrave, qui demandait au Seigneur une épouse pour le prince Louis son fils, députe une magnifique ambassade pour la demander au prince André; il l'obtient, et bientôt il a la consolation de la posséder dans son palais.

On fut moins surpris, Messieurs, à la cour de Thuringe, de sa beauté que de sa vertu; ou plutôt on admira tout à la fois les dons du ciel et les dons de la nature : on voyait avec respect ces grâces, cette décence, ces traits, cet éclat, cette majesté qui enlèvent les cœurs sans les corrompre ; mais on admirait encore plus cette sagesse, cet air de sainteté, cette modestie, cette candeur, cette douceur qui annoncent la beauté et l'innocence de l'âme. Elle parut sur ce théâtre des grandeurs humaines revêtue de la pompe royale; mais elle y montra aussi les ornements de la piété, et l'on discerna dans la magnificence d'une souveraine, l'humilité d'une servante du Sauveur : *sanctimonia et magnificentia.*

Peut-être craignez-vous, Messieurs, pour sa vertu à la cour. Vous savez qu'on y trouve abondamment les appâts du vice et les amorces du péché; qu'on y rassure la timide vertu contre les usages et les maximes qui y ont force de loi; qu'on doute du génie et de l'habileté des princes quand ils conservent longtemps l'innocence et la simplicité de leurs premières années, comme si on ne pouvait pas être grand et vertueux.

La duchesse de Thuringe condamna par sa conduite édifiante ces fausses idées du monde : elle fut fidèle à la grâce, et la grâce ne l'abandonna point. La sagesse qui avait présidé à son berceau l'accompagna à la cour du landgrave : sa sainteté reçut des accroissements, elle ne souffrit point de déchet; et semblable au soleil qui persévère dans sa brillante clarté, la sagesse fit l'ornement de tous les jours et de tous les moments de sa vie : *in sapientia manet sicut sol.* (*Eccli.*, XXVII.)

Quelle scène plus édifiante, Messieurs, que celle que j'ai à vous représenter! Des abaissements à la cour, des pauvres mêlés avec les courtisans, préférés même aux courtisans ; le palais d'une princesse devenu l'asile des misérables; des mains royales employées à servir les lépreux : il faut donc, ô mon Dieu, dans la grandeur même, participer à vos abaissements, et dans le sein de l'opulence aimer et respecter la pauvreté! La duchesse de Thuringe était persuadée de ces grandes vérités, c'est pourquoi elle fut humble et compatissante dans l'éclat du trône.

L'épouse du landgrave, la princesse Sophie savait soutenir avec éclat le rang qu'elle tenait dans l'Allemagne. Les souverains n'ignorent pas ce qu'ils sont, mais ils ne pensent point assez à ce qu'ils deviendront : elle suivait les préjugés des grands, elle mettait toute sa gloire à paraître ce qu'elle était selon le monde : de là cette pompe magnifique qui la suivait partout : de là cet air haut et distingué quand elle paraissait en public : de là ce soin d'éblouir les peuples, en ne leur donnant que le temps de voir rapidement l'éclatant spectacle de sa magnificence : de là ce mépris des humiliations et des anéantissements de l'Evangile : de là ces satires délicates sur la conduite de la jeune Elisabeth, comme si elle eût été indigne de porter une couronne, parce qu'elle avait assez de vertu pour la poser aux pieds du Sauveur humilié sur nos autels. Mais la duchesse de Thuringe triomphe de tous ces préjugés de la cour : elle ne dérobe rien à la grandeur de son rang, elle ne néglige rien de ce que l'Evangile prescrit.

La religion ne condamne pas la grandeur, elle ne condamne que l'orgueil. L'Esprit-Saint donne ces éloges à Esther, parce qu'elle paraissait sous de brillantes parures par nécessité, et non par vanité : vous savez, Seigneur, disait cette religieuse princesse, que je déteste cet attirail de grandeur, que je gémis sous la couronne que je porte, et dans la magnificence qui m'environne : mais vous savez aussi qu'à la tête d'un florissant empire ces marques éclatantes sont nécessaires, et qu'à côté d'Assuérus, le plus puissant monarque du monde, il faut qu'Esther y paraisse comme la plus grande princesse de la terre : c'est ainsi qu'elle conservait l'humilité dans les jours de sa gloire. Sous cette vertueuse Israélite vous reconnaissez, Messieurs, la duchesse de Thuringe : elle portait sa couronne quand il le fallait; elle paraissait sous le manteau ducal avec les grâces, la majesté, la magnificence qui convenait à une princesse souveraine ; mais son cœur gémissait dans le secret de cette nécessité : ses parures étaient souvent arrosées de ses larmes, les moments de paraître venaient toujours trop tôt, elle aurait toujours souhaité pouvoir se cacher et se dérober aux honneurs : c'est ainsi qu'elle fut humble dans l'éclat du

trône. Admirez présentement jusqu'à quel point elle fut compatissante.

La miséricorde était née avec elle, et elle l'accompagna sur le trône : elle aima les pauvres lorsqu'elle ne pouvait pas encore les assister, et l'abondance de ses aumônes égala toujours la magnificence de son rang.

Charité exercée dans son palais; les pauvres y étaient admis, servis, respectés. Ne l'a-t-on pas vue plusieurs fois aux pieds des lépreux, bravant les horreurs de cette maladie, lavant leurs plaies et baisant leurs pieds?

Charité exercée dans ces moments de loisir qu'on sait si mal employer à la cour; semblable à la femme forte que le Sage loue si magnifiquement, ses mains royales maniaient le fuseau pour faire des vêtements à ceux qui étaient nus. Charité exercée lors même que ses fonds étaient épuisés, et dans les circonstances les plus délicates et les plus critiques; on l'a vue donner son manteau ducal dans le moment même qu'elle était attendue et obligée de paraître en souveraine dans un cercle des plus grands seigneurs de l'Allemagne. Charité exercée envers les morts; comme Tobie, elle se dérobait aux yeux de la princesse Sophie et de ses courtisans, pour aller ensevelir ceux qui venaient d'expirer; elle portait des suaires à ceux qui n'en avaient pas, et joignait à ses aumônes ses prières et ses larmes, pour obtenir promptement la paix de leurs âmes. Charité exercée dans toute l'Allemagne; peu satisfaite d'avoir fondé des hôpitaux auprès de son palais, où elle allait se délasser à servir les malades, elle en fonde encore dans plusieurs villes de l'empire. Vit-elle, sans être touchée, la famine qui désolait toutes ces riches provinces? Y fut-elle insensible parce qu'elle en était exempte? Son cœur tendre et magnifique se contentait-il de soulager les misérables qui se présentaient? ne fut-il pas encore ingénieux à découvrir les misères cachées? Après avoir ouvert les greniers publics et épuisé les trésors du prince son époux, ne donna-t-elle pas les pierres de son diadème, et tout ce qu'elle avait de plus précieux? Les rigueurs de la famine cessèrent, mais les monuments de sa pieuse munificence dureront jusque dans les siècles les plus reculés. La duchesse de Thuringe sut donc être humble et compatissante sous une brillante couronne; elle sut aussi être pénitente et mortifiée dans les délices de la cour; l'Evangile fut constamment sa règle dans le centre des honneurs et dans le sein de l'abondance : *scio abundare.*

L'Evangile ne distingue ni les rois, ni les grands, ni les riches, lorsqu'il parle des croix et des mortifications : le Sauveur parlait à tous lorsqu'il ordonnait de le suivre, *dicebat ad omnes* (*Luc.*, IX) : tous ne l'entendaient pas alors, mais tous l'ont entendu dans la suite par le ministère des apôtres. S'ils ont parcouru les villes et les bourgades, ils sont entrés aussi dans les plus fameux sénats, les plus célèbres académies, les cours les plus brillantes. Les Césars ne sont devenus chrétiens qu'en pliant leurs épaules royales sous la croix du Sauveur; elle a passé du Calvaire sur le front des empereurs, et cette croix brillante aux yeux du grand Constantin est l'époque glorieuse des triomphes de la religion chrétienne; cachée, persécutée pendant trois cents ans, elle est devenue libre et florissante sous le règne de ce prince magnanime; la croix a présidé à ses conquêtes, a multiplié ses trophées, a étendu ses limites. Rome n'est devenue précieuse à nos yeux, et célèbre sur toute la terre, qu'après avoir arboré la croix sur son superbe Capitole. La mortification de l'Evangile doit donc régner dans les palais des princes chrétiens; la croix du Sauveur doit faire un des principaux ornements de leurs triomphes, et dans l'affluence des délices que leur procure leur grandeur, ils doivent embrasser les rigueurs de l'Evangile, pour imiter Jésus-Christ qu'ils adorent comme leur Dieu, pour se précautionner contre les amorces des plaisirs qui naissent sous leurs pas, pour expier les péchés qu'ils commettent plus facilement et plus fréquemment que les autres hommes. Ce sont ces mystères de mortification, de pénitence, que les apôtres ont annoncés aux monarques, aux empereurs; c'est à ces conditions qu'ils ont embrassé le christianisme.

C'est par la croix, ô grand Constantin! que vous mettrez en fuite les armées les plus redoutables, que vous remporterez des victoires éclatantes, que vous attacherez à votre char vos ennemis vaincus et soumis : *in hoc signo vinces.* Mais il ne suffit pas que la croix brille à la tête de vos armées, il faut qu'elle règne dans vos palais immenses, que vous posiez à ses pieds votre sceptre et votre couronne, et que vous la consultiez tous les jours pour y conformer votre conduite. Jésus-Christ ne la fait briller à vos yeux que pour que vous lui fassiez ériger des trophées dans votre cour et dans tout votre empire : vous êtes sa conquête, vous lui appartenez.

L'illustre saint Remy vous l'a dit, grand Clovis, qu'il fallait vous courber humblement sous la croix; qu'après avoir été l'objet de vos mépris, elle devait être l'objet de vos respects; qu'il fallait renoncer à tous les objets flatteurs que le paganisme autorisait et embrasser les mortifications que l'Evangile ordonnait; qu'un prince idolâtre pouvait vivre dans la mollesse et les plaisirs, mais qu'un prince chrétien devait mener une vie pénitente et crucifiée : *incende quod adorasti, adora quod incendisti.*

Malheur donc aux princes chrétiens qui vérifient ce que le Sauveur disait des rois qui ne le connaissaient pas, dont les palais sont des séjours de mollesse et le centre des délices. Si vous voulez voir des hommes pénitents, austères, des disciples de la croix et de l'Evangile, allez voir Jean dans le désert, allez dans les solitudes, entrez dans les cloîtres. Si vous voulez voir des hommes de mollesse, de plaisirs, de sensualités, allez dans les palais des rois, dans les cours des souverains : *ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt.* (*Matth.*, XI.)

Pourquoi cette différence? Est-elle néces-

saire à la grandeur des maîtres du monde? Consultons l'Evangile, c'est leur règle et la nôtre sur ce point essentiel.

Gloire immortelle soit rendue à notre Dieu, qui tient le cœur des rois dans ses mains; il a suscité dans tous les siècles des princes et des princesses, qui ont retracé à la cour les mortifications des plus grands saints.

Cour de France, la plus brillante de l'Europe, vous nous fournissez de grands modèles: qui ignore que ceux qui en font le plus bel ornement sont ceux qui participent le moins à ses délices, à ses plaisirs?

Toutes ces grandes vérités pénétrèrent le cœur de la duchesse de Thuringe dès ses plus tendres années; si elle n'ignorait pas qu'elle était souveraine, elle n'ignorait pas non plus qu'elle était disciple de Jésus-Christ, enfant du Calvaire et une conquête de son sang; c'est pourquoi à la cour où elle présidait, et dans le centre des délices, elle fut toujours pénitente et crucifiée.

Quelle peinture vais-je vous faire, et à quoi m'oblige mon ministère? parler des délices de la cour en vous parlant de la pénitence d'Elisabeth, être forcé de vous dire que dans ce séjour des maîtres du monde, le grand nombre coule des jours précieux et destinés au salut dans des amusements, des plaisirs qui corrompent le cœur, qu'un lâche repos y succède à un ennuyeux loisir, qu'on y est fatigué des divertissements sans en être dégoûté, qu'on s'y sert de la grandeur et de l'opulence comme d'un puissant rempart contre tout ce qui peut mortifier les sens, et qu'on y paraît extraordinaire dès qu'on y paraît pénitent. C'est vous peindre les dangers de la cour; c'est vous peindre aussi la haute sainteté de la duchesse de Thuringe, qui y fut un sujet d'étonnement, parce qu'elle y fut une victime de la pénitence.

On passe à la cour les moments calmes et paisibles de la nuit dans de longues séances de jeu ou de fatigants divertissements; la duchesse de Thuringe les passe dans la prière aux pieds de son Sauveur : on y joint la mollesse à la magnificence; sous les somptueux vêtements qu'Elisabeth est obligée de porter, un rude cilice serre toujours sa chair innocente : on y viole très-souvent, par la délicatesse et la splendeur de la table, les lois du jeûne et de l'abstinence; les dames de la cour sont fortes et robustes pour porter le fardeau de la vanité, elles sont faibles et délicates quand il s'agit de participer à la pénitence de l'Eglise; la duchesse de Thuringe redoublait ses austérités dans le saint temps du carême, et elle retraçait à la cour, dans ces jours de jeûne solennel, les saintes rigueurs des premiers siècles.

Cette pénitence d'Elisabeth à la cour est un prodige, elle y montre cette sagesse qui ne se trouve point dans ces terres fertiles et abondantes où l'on goûte paisiblement les douceurs de la vie, et où l'on jouit délicieusement d'une constante prospérité : *Non invenitur sapientia in terra suaviter viventium.* (*Job*, XXVIII.) Les saints sont à Jésus-Christ dans les états les plus délicats et les plus dangereux, rien ne peut les en séparer; mais ils sont comme des modèles et des juges : ils persuadent la possibilité du salut, ils condamnent ceux qui n'opèrent point leur salut. C'est ce que fit la duchesse de Thuringe à la cour; elle y prouva la possibilité de s'y sauver; elle y condamna la vie sensuelle et voluptueuse qu'on y menait : sa pénitence y fut sincère, sa pénitence y fut éclatante.

Dans le temps qu'Elisabeth s'unissait de plus en plus à Dieu par son amour, que sa pénitence l'immolait comme une victime précieuse, François d'Assise, cet homme de miracles et de sainteté, ce parfait disciple de la crèche et du Calvaire, recevait dans le ciel la récompense de ses rares vertus. Déjà l'Eglise l'insérait dans ses fastes, lui décernait des triomphes et lui rendait les hommages qu'elle a coutume de rendre aux serviteurs de Dieu.

Cette éclatante cérémonie occupait le monde chrétien : Elisabeth à la cour de Thuringe fut celle qui s'en occupa le plus utilement. Elle vit les honneurs éclatants qu'on rendait à la pauvreté et à la pénitence, en canonisant François d'Assise; son cœur s'enflamma, et elle forma le généreux dessein de marcher sur les traces de ce grand héros de l'Evangile : bientôt elle l'exécute solennellement et à la face de toute la terre.

Couronne, sceptre, cour brillante, caresses, hommages, vous ne pourrez rien gagner sur le cœur de cette princesse. Le jour de la consécration est marqué; c'est le jour même de la mort de son Sauveur; c'est ce jour-là qu'elle s'attache à sa croix, qu'elle l'embrasse, qu'elle lui sacrifie son diadème, qu'elle se dépouille de la pompe royale, et se couvre d'un habit de pénitence, que le fameux Conrad reçoit ses vœux solennels, et qu'une fille de roi, une souveraine de quatre principautés, devient une pauvre religieuse dans l'ordre de François. O monde enchanteur, séduisant, quelle fut ta confusion! O Evangile, ô pauvreté, ô croix de Jésus-Christ, quelle conquête, quelle victoire! Une couronne, un trône, une cour brillante, la pompe du monde, voilà les trophées qu'on vous érige aujourd'hui. En vain, Messieurs, des savants, des critiques disputent-ils à l'ordre de François la duchesse de Thuringe; elle a fait un des plus beaux ornements de cet ordre dans sa naissance; les histoires les plus fidèles doivent l'emporter sur les raisonnements qu'ils étalent avec tant de complaisance; et n'y eût-il que le témoignage de Grégoire IX, qui la reconnaît religieuse dans la bulle de sa canonisation, la critique doit céder et se taire.

En vain voudrait-on ôter au sacrifice d'Elisabeth son héroïsme à cause de ses disgrâces : la duchesse de Thuringe était remontée sur le trône, elle était maîtresse de ses Etats, toute sa cour lui prodiguait des caresses et des hommages lorsqu'elle se fit religieuse. C'est dans le centre des délices mêmes qu'elle est pénitente et crucifiée; c'est dans ce séjour de la dissipation qu'elle est recueillie et contemplative. Elle avait

appris de l'apôtre et de Jésus-Christ même à faire servir à son salut la grandeur et l'opulence de la cour : *Scio abundare.*

La cour en général est un séjour de dissipation et de tumulte; le mouvement y est continuel, parce que la scène y varie tous les jours; la disgrâce d'un courtisan agite tous les autres; plusieurs espèrent ce qui ne peut être accordé qu'à un seul; chacun y joue son rôle, chacun a ses protecteurs qui se remuent, sollicitent; tant que le prince tient ses grâces en suspens, on s'agite, on se flatte; les mouvements cessent quand la place est accordée. De nouveaux changements causent de nouvelles agitations, et comme il n'y a rien de plus changeant, de plus mobile que la cour, il n'y a point non plus de séjour où l'on soit plus agité, plus dissipé : de grands projets pour le bien de l'Etat occupent le prince et ses ministres; de grandes bagatelles occupent tous les autres; les uns sont occupés sans être empressés, les autres sont empressés sans être occupés. Qu'il est difficile d'être recueilli dans ce bruit des passions, dans ces mouvements de l'ambition, dans ces empressements à voir et à être vu; lorsqu'on craint de ne pas obtenir une place honorable, ou qu'on appréhende de la perdre; lorsqu'on redoute le mérite de ses concurrents, ou la puissance de leurs protecteurs; lorsqu'il faut briguer la bienveillance de celui qu'on espérait prévenir dans l'élévation, ou faire agir sourdement ses protections pour le supplanter dès qu'il chancelle. Dieu l'a dit, il ne se communique jamais dans ces agitations et ces émotions du cœur de l'homme : *Non in commotione Dominus.* (III *Reg.*, XIX.) Veut-il, dans l'ordre ordinaire de ses miséricordes, favoriser une âme? il la sépare des humains, la conduit à l'écart : *Ducam eam in solitudinem* (*Osee*, II); et dans un lieu paisible et solitaire, il parle à son cœur, lui développe tous les mystères de son amour, l'embrase, l'enchante, la ravit : *Et loquar ad cor ejus.* (*Ibid.*)

Mais Dieu change quand il lui plaît cet ordre ordinaire; comme il est le Dieu des souverains aussi bien que des sujets, que sa grandeur n'est pas un obstacle insurmontable à la sainteté, il a conduit lui-même des saints à la cour; il y en a formé, il y a fait régner en leur faveur le silence et le calme des solitudes; et si les vices de la cour ont passé quelquefois dans le cœur des solitaires, les vertus des solitaires ont passé aussi dans le cœur des courtisans : pour s'entretenir avec eux plus paisiblement dans ce séjour d'agitations, Dieu a commandé aux vents et aux tempêtes de se calmer, et aussitôt ils ont joui d'un calme délicieux; on les a vus paisibles et tranquilles dans le tumulte de la cour : *Facta est tranquillitas magna.* (*Marc.*, IV.)

Dieu opéra, Messieurs, ces merveilles en faveur de la duchesse de Thuringe, elle fut recueillie et contemplative dans le séjour de la dissipation et du tumulte. Recueillement continuel : toute sa perfection, aussi bien que celle des anciens patriarches, venait de la présence de Dieu, qu'elle ne perdit jamais un seul instant; elle s'acquitta des bienséances de son rang, elle parut magnifique dans les cérémonies éclatantes, elle fit les honneurs plusieurs fois dans les assemblées des plus grands princes de l'Allemagne, elle accompagnait la princesse Sophie dans ses visites, ses voyages, ses audiences publiques, elle partageait ses hommages; mais sous l'éclat du diadème, dans les cercles brillants de l'empire, dans la dissipation de la cour, on la vit toujours recueillie; on voyait qu'elle se prêtait à ses bienséances, mais qu'elle ne s'en occupait point; l'air de sainteté qui éclatait sur son visage, effaçait l'éclat de la pompe royale; et il suffisait de la voir, pour être pénétré de Dieu et détrompé du monde.

Recueillement médité : la duchesse de Thuringe, après s'être prêtée aux bienséances de son rang, par nécessité, se retirait à l'écart, par goût, par inclination.

Rappelez-vous, Messieurs, l'éloge pompeux et magnifique que l'Esprit-Saint donne à Judith. Cette sainte veuve qui coulait des jours purs et innocents, depuis la mort de Manassés son époux, dont le sang avait coulé dans les veines des plus grands héros de la synagogue, qui avait l'honneur de compter les Gédéon parmi ses ancêtres; et qui surpassa par son courage héroïque les plus braves d'Israël. L'histoire sacrée nous rappelle son recueillement, comme la source de toutes les grâces et de toutes les faveurs qu'elle avait reçues de son Dieu. Elle s'était fait une solitude dans sa maison même, un lieu caché, inaccessible au tumulte des affaires et à la dissipation du monde : *Fecit sibi secretum cubiculum.* (*Judith*, VIII.) Là elle se retirait avec ses filles, les chères confidentes de son cœur, les témoins de ses vertus, pour vaquer à l'oraison; s'entretenir avec leur Dieu, et méditer sa loi sainte : *In quo cum puellis suis clausa morabatur.* (*Ibid.*) Sous cette vertueuse Israélite, ne reconnaissez-vous pas, Messieurs, la duchesse de Thuringe? Dans son palais même elle s'était fait une solitude; sa piété, sa douceur avaient gagné plusieurs de celles qui la servaient. C'est dans cet oratoire caché, dérobé à la connaissance de la princesse Sophie, que ces saintes âmes vont avec joie répandre leur cœur en la présence de leur Dieu; c'est là qu'elles chantent ses louanges, qu'elles répandent leurs larmes, qu'elles méditent le néant des grandeurs du monde, qu'elles déplorent l'aveuglement des pécheurs, qu'elles s'excitent mutuellement au détachement, à la pénitence; c'est là qu'elles puisent des forces pour soutenir les disgrâces et les croix qui leur sont préparées, ou pour résister aux caresses et aux hommages qui pourraient les séduire : *Cum puellis suis clausa morabatur.* C'est ainsi que la duchesse de Thuringe forme une petite congrégation à la cour, le séjour de la dissipation, et qu'elle fait passer le recueillement des cloîtres dans les palais des souverains.

Après un recueillement si parfait et si rare à

la cour, je ne suis pas étonné que la duchesse de Thuringe soit parvenue à un degré sublime d'oraison. Ses extases, ses ravissements, ses langueurs sont les preuves de son union intime avec Dieu. On l'a vue immobile et comme élevée entre le ciel et la terre; on l'a vue rayonnante de gloire pendant les saints mystères; elle se sentait attirée par certaines douceurs, certains charmes dans ses oraisons; elle passait des heures entières dans une sainte quiétude, un repos divin; Dieu la retirait dans certains moments, comme hors du monde, il tirait en sa faveur les voiles du temps, son cœur goûtait des délices ineffables, et ses oreilles entendaient des secrets, qu'il n'est pas donné à l'homme de raconter; c'est ainsi que dans le séjour de la cour elle fut une parfaite contemplative.

Ne vous représentez pas ici, Messieurs, de ces faux spirituels qui, sous prétexte de quiétude et de repos, négligent la prière essentielle et ordonnée; ces faux mystiques, dont les spiritualités creuses, les singularités indécentes, les recherches orgueilleuses ont enfanté des erreurs et fourni des prétextes aux vices les plus honteux. Loin de nous ce fanatisme grossier. La duchesse de Thuringe fut toujours soumise à son directeur dans sa spiritualité, et le ciel lui en avait donné un capable de la conduire dans ces routes mystérieuses.

Paraissez, saint ministre du Seigneur, fameux Conrad, Dieu vous a choisi pour conduire Elisabeth dans les routes de la sainteté; vous aurez sa confiance et vous admirerez sa soumission.

C'était, Messieurs, un homme éclairé, habile dans les voies du salut; qui marchait entre les deux extrémités vicieuses, la sévérité et le relâchement; qui savait l'art de sonder les cœurs, qui ignorait celui de les abattre; qui ne se faisait point un mérite de diriger une souveraine, mais qui se réjouissait de conduire une sainte; attentif à ce que Dieu demandait de sa pénitente, zélé pour lui faire pratiquer; secret admirateur de sa haute sainteté, adroit destructeur des plus fines ressources de la chair et du sang; toujours satisfait de sa soumission, la mettant cependant quelquefois à de nouvelles épreuves; ennemi déclaré des hérétiques qui désolaient l'Allemagne, victime précieuse de son attachement à l'Eglise, son zèle en avait fait un apôtre, sa foi lui a procuré l'honneur d'être martyrisé.

Tel était, Messieurs, le confesseur de la duchesse de Thuringe, tel fut celui à qui elle obéissait, comme tenant auprès d'elle la place de Dieu; elle approuve ce qu'il approuve, elle condamne ce qu'il condamne.

Pouvons-nous demander une preuve plus éclatante de sa docilité, que la soumission qu'elle fit paraître, lorsque pour l'éprouver, il lui ôta les pieuses filles qui lui étaient attachées, et qu'il la sépara même de la jeune Sophie, sa fille; c'est dans cette épreuve sensible qu'elle porta jusqu'à l'héroïsme la soumission et le renoncement. Les lumières du confesseur, la soumission de la pénitente, doivent donc nous faire écarter tout soupçon d'illusion, d'imagination et de singularité, lorsque nous parlons de la spiritualité et de la contemplation d'Elisabeth.

Tout ce qui doit nous étonner, c'est qu'elle ait su parvenir à un si haut dégre de sainteté dans les dangers de la cour, où les caresses et les hommages lui étaient prodigués, mais les saints savent faire servir à leur salut les dangers mêmes du salut. La duchesse de Thuringe est un modèle de sainteté et de perfection dans les caresses et les hommages qu'on lui prodigue à la cour, elle sait se sanctifier dans la grandeur et dans l'opulence : *scio abundare;* mais ce qui ne mérite pas moins notre admiration, c'est qu'elle est aussi un modèle de courage et de patience dans les disgrâces et les adversités qu'on lui suscite à la cour; elle sait se sanctifier dans le sein des persécutions; *scio humiliari.*

SECONDE PARTIE.

C'est dans les disgrâces et les adversités que la vertu des saints brille. Il ne faut que la reconnaissance pour s'attacher à un maître qui nous comble de bienfaits, mais il faut une vertu héroïque pour adorer la main qui nous frappe. Les Abraham et les Job qui goûtaient les douceurs d'une grande prospérité, qui possédaient de vastes campagnes et de nombreux troupeaux, et qui trouvaient dans leurs serviteurs de quoi former des armées assez considérables pour défaire quatre rois ligués ensemble, étaient les amis de Dieu; ils marchaient en sa presence : mais ce n'était pas assez; il fallait prouver aux nations qu'ils servaient le Dieu de leur cœur et non pas le Dieu des consolations; qu'ils ne le bénissaient pas à cause de ses bienfaits, mais à cause de son domaine sur toutes ses créatures; et que pauvres ou riches, caressés ou affligés, ils se regardaient toujours comme les objets de sa miséricorde, et adoraient la main qui les dépouillait et les frappait. Ce fut alors qu'il ne fut plus permis de douter de la vertu des Abraham et des Job, et que l'enfer même fut obligé de lui ériger des trophées.

Les orages qui se formèrent à la cour de Thuringe contre notre pieuse princesse, et qui éclatèrent avec tant de fureur,; ces scènes cruelles et indécentes que cette cour donna à toute l'Europe, servirent aussi à faire briller sa haute sainteté.

Suivez, Messieurs, la duchesse de Thuringe dans les disgrâces et les adversités qu'on lui suscite à la cour; la religion la soutient, la console, la couronne; sa fermeté déconcerte ses ennemis furieux et triomphants; sa foi adore les jugements d'un Dieu juste qui l'éprouve; son amour se plaît à perpétuer ses abaissements.

Pourquoi les adversités sont-elles des coups de foudre qui écrasent les mondains? Pourquoi voyons-nous le courtisan disgracié, couler des jours tristes et languissants, se retirer par bienséance dans ses terres, et graver sur les murs ou sur l'écorce des ar-

bres, ses ennuis et ses chagrins? c'est qu'il n'est pas attaché à son Dieu, et son Dieu seul pourrait le consoler : la faveur le soutenait à la cour, et non pas la vertu; il s'appliquait à plaire au prince, il négligeait de plaire à Dieu; la scène a changé, il est sans consolation, parce qu'il est sans vertu; la vertu l'aurait soutenu dans la prospérité, la vertu le consolerait dans sa disgrâce.

Je ne suis pas surpris de voir la duchesse de Thuringe tranquille et inébranlable dans les adversités, goûter des délices et des consolations dans les adversités, mériter des palmes et des couronnes dans les adversités. Elle avait de la vertu; sa vertu avait triomphé des caresses de la cour; sa vertu la fait triompher de ses fureurs. Dieu la soutient, Dieu la console, Dieu la couronne; elle sait se sanctifier dans les adversités et les disgrâces : *scio humiliari.*

Appliquez-vous, Messieurs, et voyez ce que peut une vertu solide.

Les grands ne sont donc point exempts de disgrâces : la voix du Très-Haut renverse les cèdres du Liban, aussi bien que les plus tendres arbrisseaux; les coups de l'adversité tombent sur les souverains, aussi bien que sur les sujets; les ombres de la mort couvrent les palais des rois; elle exerce son empire sur les têtes les plus chères et les plus augustes; la fine médisance, la noire calomnie, les intrigues sourdes, les complots iniques, les ligues secrètes, les cabales puissantes ont souvent ébranlé les plus grands empires et les plus florissants royaumes, causé des révolutions étonnantes, et porté le deuil et la tristesse dans les lieux ou régnaient les plaisirs et la satisfaction.

Ne croyez pas, Messieurs, que Dieu n'afflige que les pécheurs. Ce serait une illusion de le penser; ce serait une erreur de l'enseigner, de le soutenir. Si l'Ecriture me montre l'Eternel qui punit sévèrement les péchés des souverains criminels et impénitents, des trônes renversés, des sceptres brisés, des couronnes flétries, des rois humiliés, chargés de chaînes, errant dans les solitudes avec les bêtes, expirant sous les coups d'une main vengeresse, des empires éteints, des villes immenses réduites en cendres, des nations entières subjuguées et attachées honteusement au char des conquérants; elle me montre aussi des justes éprouvés par les tribulations, leur grandeur usurpée, leur réputation flétrie, leur vertu méprisée : elle me les montre baignés de pleurs, affligés, rebutés, persécutés, et souvent, comme dit le prophète : la vertu languit pendant que le vice triomphe; les bons manquent de tout et les impies prospèrent; Dieu afflige les innocents, ils coulent leurs jours dans le deuil et dans la tristesse; il faut que la scène change, pour que la joie succède à la tristesse des justes, et que la tristesse succède à la joie des pécheurs. Voilà Messieurs, le plan de l'Evangile. La duchesse de Thuringe fut du nombre de ces âmes innocentes que Dieu afflige, qu'il éprouve; de ces pierres précieuses, polies sous les coups de sa main miséricordieuse, pour servir à l'édifice de la céleste Jérusalem. Mais si vous êtes étonnés de ses disgrâces et de ses adversités, vous le serez encore plus de son héroïque courage.

Déjà le cœur d'Honorius III avait été touché des malheurs de nos frères chez les infidèles; déjà il avait publié la croisade, lorsque la mort l'enleva au Saint-Siége; l'élection du cardinal Ugolin, le premier protecteur de l'ordre de François, consola l'Eglise de la perte qu'elle venait de faire; et ce Pape, qui prit le nom de Grégoire IX, anima tous les princes chrétiens aux guerres saintes, et exécuta les pieux projets de son prédécesseur.

Le jeune prince Louis, Messieurs, fut des premiers à signaler son zèle et sa piété. L'état déplorable de nos frères dans la Palestine le déterminait; la duchesse de Thuringe, qu'il laissait dans une cour dont il avait sujet de se méfier, le faisait hésiter : la cause qu'il allait soutenir demandait qu'il se sacrifiât, les dangers auxquels son épouse allait être exposée demandaient qu'il restât : le croirait-on, Messieurs? et voici des essais du courage héroïque de la duchesse de Thuringe : elle exhorte le prince son époux, à voler à la conquête de la terre sainte, elle l'excite par les peintures les plus touchantes des maux que souffrent les chrétiens; elle perd, en le quittant, un époux, un défenseur; la religion demande ce sacrifice; elle le fait. Déjà le pontife met la croix dans les mains de ce jeune prince, et la grave sur ses vêtements : déjà, comme le vaillant Machabée, il s'est attaché une jeunesse brave et guerrière, que l'ardeur de son zèle anime aux combats; déjà il a joint l'empereur Frédéric II, le chef des armées chrétiennes, mais un prince cruel, vindicatif, adroit, dissimulé, ennemi du Saint-Siége, excommunié par trois souverains pontifes; l'honneur du commandement avait plus de part à ses démarches que la religion.

Mais quelle scène vais-je offrir à vos yeux! et pourquoi n'ai-je plus que des récits tristes à vous faire? Seigneur, nous serait-il permis de vous demander pourquoi vous frappez ceux qui vous aiment? Pourquoi vous faites tomber les forts d'Israël, qui défendent votre cause? Ah! il ne m'est pas permis de pénétrer vos desseins. Il faut adorer les profondeurs de vos jugements et recourir à l'Evangile qui justifie ces disgrâces.

Le prince Louis, Messieurs, dans une brillante jeunesse, magnifique, pieux, chaste, magnanime, attaché au Saint-Siége, est arrêté à Otrente par l'ordre du ciel; la maladie fait des progrès, le tombeau s'ouvre, il y descend, mais chargé de mérites et de vertus, après avoir fait l'admiration du patriarche de Jérusalem, et de tous ceux qui le virent dans ces derniers moments; après avoir animé les braves d'Israël à continuer les guerres saintes : après avoir recommandé aux seigneurs de sa cour les intérêts de son épouse, et donné à l'univers des marques d'une mort sainte et précieuse. Bientôt la

nouvelle de sa mort est annoncée dans toutes les cours : celle de Thuringe est troublée, agitée : on la cache quelque temps par politique : on l'apprend au peuple par cérémonie : on l'annonce à la duchesse de Thuringe avec satisfaction.

Sous quels traits vous la représentez-vous, Messieurs, dans ce moment désolant, accablant : troublée, inconsolable, agitée, désespérée ? Vous vous trompez ; après avoir répandu des larmes par tendresse, elle l'offre à Dieu par religion : elle est inquiète sur le sort de son âme qui a été jugée ; elle est tranquille sur celui qu'on lui prépare à la cour : elle veut se rendre agréable à Dieu pour être utile à son époux. C'est pour cela qu'elle adore la main qui la frappe d'une manière si sensible ; n'est-ce pas là soutenir avec courage les afflictions ! Elle l'avait déjà signalé, Messieurs, ce courage héroïque que la religion inspire, lorsqu'elle avait offert à Dieu la mort de la reine de Hongrie sa mère, et pardonné si généreusement au malheureux Bonban qui l'avait massacrée.

Vous aimez les croix, les afflictions, pieuse princesse, réjouissez-vous, Dieu vous présente le calice : *ad te pervenit calix* (*Thren.*, IV) : vous serez enivrée d'amertumes : les orages se forment à la cour de Thuringe, ils vont éclater, vous serez rassasiée d'opprobres : on vous arrachera votre couronne, on vous dépouillera de vos biens : et l'on vous bannira honteusement de votre palais : *inebriaberis atque nudaberis.* (*Ibid.*)

En effet, Messieurs, depuis longtemps une cabale puissante s'était formée dans la cour de Thuringe : les mépris et les froideurs de la princesse Sophie, étaient comme les éclairs qui annonçaient l'orage ; les courtisans conspirent, la conspiration éclate : le prince Henri s'empare de la régence : la duchesse de Thuringe a perdu son appui et son défenseur en perdant son époux : Dieu seul est son protecteur, et Dieu la veut méprisée, humiliée, persécutée : la fureur de la cour sert à ses desseins, la duchesse de Thuringe s'y soumet. Mais si d'un côté vous voyez ce que l'envie inspire, voyez de l'autre le courage que donne la religion : la duchesse de Thuringe sans couronne, sans domaine, sans asile, suivie seulement des compagnes de sa piété, et des confidentes de son cœur, va se consoler au pied des autels ; et au lieu de s'abattre elle se réjouit : elle ne va pas trouver les ministres du Seigneur pour leur raconter ses malheurs, mais pour les prier de rendre des actions solennelles de grâce au Seigneur : elle ne les touche point par ses pleurs, elle les étonne par son allégresse : ils ne sont pas obligés de relever un courage abattu : ils sont occupés à donner des bornes à son sacrifice. Il n'appartient qu'à la religion de former ces grands cœurs ; on n'est guère attaché au monde, quand on méprise ainsi ses disgrâces et ses fureurs ; Dieu poursuit cette victime de son amour, il l'éprouve de plus en plus : aux mépris de la cour succèdent les mépris de ses sujets.

Tous les peuples qui lui rendaient des hommages, et qui paraissaient en suppliants : qui avaient recours à elle dans l'indigence, et qu'elle comblait de ses bienfaits : qui publiaient ses vertus, et qui racontaient ses libéralités, imitèrent les fureurs de la cour de Thuringe : ils la méprisèrent, parce qu'ils la virent humiliée : elle n'était plus digne de leurs hommages, parce qu'elle était persécutée : elle était coupable à leurs yeux, parce qu'elle n'était plus souveraine : et ils refusent de la secourir, parce qu'elle est tombée dans l'indigence : sa disgrâce excite leur insolence : *qui glorificabant eam spreverunt illam, quia viderunt ignominiam ejus.* (*Thren.*, I.)

Rebutée chez ses sujets mêmes, celle qui habitait des palais immenses n'a pas où reposer sa tête : elle demande avec humilité un hospice après en avoir accordé si souvent aux pauvres avec magnificence ; mais la cruauté de la cour a passé dans le cœur des sujets : la princesse errante avec ses saintes filles ne trouvent point d'asile : *non erat eis locus.*

Consolez-vous, Elisabeth, le Sauveur qui vous attire à lui veut que vous retraciez la pauvreté de sa crèche, aussi bien que les douleurs du Calvaire, et que vous passiez du palais de Thuringe sous les tristes débris d'une étable ruinée.

Grand Dieu ! j'admire votre sagesse, vous humiliez et vous élevez ; vous frappez et vous guérissez ; vous préparez une couronne immortelle à la duchesse de Thuringe ; mais avant qu'elle l'obtienne, vous flétrissez sur sa tête la couronne temporelle qui faisait sa gloire dans le monde : vous laissez agir la basse jalousie et la noire calomnie ; vous la laissez tomber du trône dans l'ignominie, de l'abondance dans la misère, du sein des honneurs dans le sein des humiliations : mais vous lui inspirez un courage héroïque pour soutenir ses disgrâces et ses adversités. Votre miséricorde la soutient, votre miséricorde la console : au milieu de toutes ces scènes qui étonnent le monde entier, elle est paisible, tranquille ; son cœur goûte des consolations ineffables, et elle peut dire avec votre Apôtre, j'ai évité les dangers de la grandeur, j'ai évité les dangers de l'adversité ; je sais être contente dans les disgrâces : *scio humiliari.*

Comme la religion seule peut consoler, il n'est pas étonnant de voir les mondains tristes et abattus dans les disgrâces ; ils les regardent dans l'ordre du monde, ils ne les regardent pas dans l'ordre de l'Evangile ; ils font attention à la malice des hommes, ils n'en font aucune à la miséricorde de Dieu. Ils voient la croix, dit saint Bernard, ils ne voient pas l'onction : *Crucem videntes, unctionem non videntes.* Ils voient la malice de l'homme dans ces noires calomnies, dans ces médisances délicates, dans ces injustices criantes, dans ces intrigues secrètes, dans ces cabales puissantes, dans ces complots mystérieux ; ils ne voient pas la miséricorde de Dieu qui veut se les attacher par ces dis-

grâces : *Crucem videntes, unctionem non videntes.* Pourquoi croient-ils avoir tout perdu quand le prince les a disgraciés, quand un concurrent les a supplantés, quand la mort leur a enlevé les objets de leur cœur, quand un système d'affaires a dérangé leur fortune, quand des accidents imprévus ont renversé leurs édifices, quand une faiblesse a porté la honte et le déshonneur dans leur famille? C'est qu'ils comptent Dieu pour rien. Ils ignorent qu'il est le Dieu des consolations : *Crucem videntes, unctionem non videntes.* Vous les voyez, ces mondains abattus, accablés sous le poids des disgrâces et des adversités; ils s'adressent au monde pour être consolés, ce monde impuissant pour remédier à certaines disgrâces, ce monde injuste qui veut que l'on soit coupable lorsqu'on n'est pas heureux; ce monde dur et cruel qui regarde de sang-froid les scènes les plus tragiques; ce monde curieux et indiscret, qui apprend avec plaisir la décadence des familles, qui s'en entretient pour se désennuyer; ce monde dissimulé qui plaint publiquement les misérables et qui se réjouit en secret de leurs malheurs; ce monde, prodigue de ses paroles et avare de ses services, qui fait des offres obligeantes et qui sait éviter les occasions de les accomplir; ce monde philosophe qui veut qu'on se console des événements présents par l'exemple des événements passés, qui veut persuader qu'on n'est pas malheureux parce qu'on n'est pas le seul. Ah! tant qu'ils chercheront des consolations dans le monde, ils seront inconsolables, il n'appartient qu'à notre Dieu de consoler les affligés, de faire des heureux dans le sein des persécutions, de nous montrer les Tobie, les Job, les Joseph paisibles et tranquilles dans les ennuis de la captivité, dans l'obscurité des cachots, dans la perte des biens et les ombres de la mort. Il n'appartient qu'à la religion de Jésus-Christ de nous montrer des apôtres qui chantent des cantiques d'allégresse après de cruelles flagellations, qui montent avec joie sur les échafauds, et plus contents sous tous les glaives que les tyrans sous leurs diadèmes. Il n'appartient qu'à l'Evangile de justifier les disgrâces et les adversités qui éprouvent l'homme juste; il y reconnaît l'accomplissement des oracles du Sauveur; il espère un changement de scène; et l'éternelle félicité qu'il attend, le console dans les moments de tribulation.

La duchesse de Thuringe était persuadée de ces grandes vérités; c'est pourquoi elle eut recours à la religion pour se consoler dans ses disgrâces et ses adversités; elle ne chercha point de consolateurs dans le monde; Dieu la consola et lui ménagea des consolateurs selon ses desseins.

Dieu la console en lui prodiguant ses caresses. Les mondains les ignorent, ces mystères de douceur, la duchesse de Thuringe les éprouve. Intimement attachée à son Dieu, elle le trouve dans l'abandonnement des créatures; il multiplie ses consolations à proportion de ses peines; il fait éclater ses miséricordes dans le temps que ses ennemis font éclater leur haine; il lui ouvre son cœur avec amour lorsqu'on lui ferme les portes de son palais avec cruauté. Donnez-moi une âme embrasée de l'amour divin, et elle comprendra ces mystères de consolation dont je parle : *Da amantem, et sentit quod dico.* La duchesse de Thuringe bannie de son palais, sans sceptre, sans couronne, dépouillée de ses biens, calomniée et décriée dans tous ses états, devenue suspecte et rebutée de tous ses sujets, goûte des délices ineffables; absorbée et abîmée dans le cœur de son Dieu, elle ne sort de ces ravissements que pour faire éclater une joie toute céleste, chanter des cantiques d'actions de grâces; insensible à toutes ses disgrâces, elle n'est pénétrée que des caresses de son Dieu. Les mondains ont beau chercher dans tout ce qui les environne des consolations dans leurs disgrâces, faibles ressources! On est toujours malheureux quand on veut emprunter des créatures de quoi remplir le vide de son cœur. Dieu suffit à l'âme et l'âme n'a rien perdu quand elle n'a pas perdu son Dieu. La duchesse de Thuringe l'a éprouvé dans ses disgrâces, Dieu la console avec magnificence.

Je sais, Messieurs, qu'on doit être très-délicat et très-exact lorsqu'il s'agit d'apparition : que celles de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, sa mère, sont regardées par les vrais spirituels et les mystiques catholiques, comme des faveurs rares et singulières.

Mais je sais aussi que Dieu, qui est le témoin des afflictions du juste, l'a animé quelquefois dans ses combats par les spectacles ravissants de sa gloire; je sais qu'il accompagna Joseph dans son cachot : *Descendit cum illo in foveam* (*Sap.*, X); je sais qu'il promet de ne point abandonner celui qui est dans la tribulation : *Cum ipso sum in tribulatione* (*Psal.* XC); je sais qu'il fut spectateur du martyre de saint Etienne; que ce généreux athlète vit les cieux ouverts, que ses yeux contemplèrent l'Eternel et son divin maître à sa droite : *Video cœlos apertos* (*Act.*, VII); je sais enfin que quelques martyrs ont été animés dans leurs supplices, parce qu'ils voyaient des couronnes suspendues sur leurs têtes. La duchesse de Thuringe éprouva ces magnifiques consolations dans ses disgrâces et ses adversités; le ciel s'ouvrit à ses yeux; Jésus-Christ et sa sainte mère parlèrent à son cœur, le disciple bien-aimé l'anima à boire le calice et à participer à la mort de son Sauveur, pour participer à sa gloire; c'est dans ces moments qu'elle adora la main qui l'avait frappée, qu'elle se réjouit de ses disgrâces et qu'elle méprisa la couronne qu'on lui avait ôtée et qu'on devait lui rendre.

Si la duchesse de Thuringe eût désiré des consolations humaines, elle n'en aurait pas manqué; le souverain pontife, le prince Louis son époux, les filles qui lui étaient attachées, les croisés, revenus de la Palestine, furent autant d'apologistes éloquents qui prirent sa défense. Les caresses et les honneurs qu'on lui prodigua à la cour de l'évêque de Bamberg, son oncle, étaient encore de ces

consolations humaines qu'on ne laisse guère échapper. La cour de Thuringe, revenue de ses préjugés et obligée de lui rendre la couronne et les hommages qu'elle lui avait ravis, lui présentait un triomphe bien consolant ; mais Elisabeth a éprouvé que Dieu seul peut consoler dans les disgrâces, elle ne veut que lui sur la terre.

La religion seule ne la consola-t-elle pas encore, lorsque les croisés pénétrés de respect pour la mémoire du prince Louis son époux, apportèrent ses précieuses dépouilles dans les tombeaux des souverains de Thuringe? Jamais marche ne fut plus pompeuse, plus magnifique : notre sainte princesse en fut témoin, elle vit ces précieux restes d'un époux qui la chérissait et l'honorait; elle les baisa, les arrosa de ses larmes, mais larmes que la religion essuya promptement. Elle se ressouvint de ses vertus : on lui raconta les merveilles de sa mort; elle sentit l'odeur suave qui sortait de son cercueil; elle se réjouit de ne plus posséder son époux, parce que son époux possédait son Dieu; elle était satisfaite de ne le plus voir sur la terre, parce qu'elle avait lieu de présumer qu'il était dans le ciel. C'est ainsi que Dieu consola la duchesse de Thuringe dans ses disgrâces et ses adversités, il les récompensa et les couronna, parce qu'elle avait su s'en servir pour son salut : *scio humiliari.*

Voici, Messieurs, l'accomplissement des oracles du Sauveur. Ce changement de scènes annoncé dans l'Evangile, si triste pour les pécheurs, si consolant pour les justes : écoutez et instruisez-vous; voyez le terme des plaisirs, voyez le terme des afflictions, voyez ce que Dieu permet,voyez ce que Dieu ordonne ; les méchants quelque temps triomphants, les justes quelque temps humiliés : voilà ce qu'il permet;les méchants arrachés à leur grandeur, tombés dans l'obscurité et le mépris; les justes délivrés de leurs peines, élevés en gloire, honorés chez toutes les nations et dans tous les siècles : voilà ce qu'il ordonne. Serait-il nécessaire de vous prouver ces grandes vérités, de vous rappeler les décadences humiliantes de ces fameux pécheurs qui ont abusé de la grandeur et de l'opulence, la fin tragique des Saül, des Holopherne, des Balthazar des Antiochus, des favoris d'Assuérus, des Hérode, des mauvais riche? Ne savez-vous pas qu'après avoir fait gémir les nations sous le poids de leur tyrannique puissance, ils ont gémi eux-mêmes sous la main vengeresse d'un Dieu qu'ils méprisaient? Que les tourments ont été proportionnés à leurs plaisirs? Qu'un repentir inutile a succédé à leur orgueilleuse intrépidité, et un opprobre éternel à leur triomphe passager? Tel est le changement de scène que l'Ecriture nous présente lorsqu'elle parle des mondains; changement bien triste et bien effrayant. En voici un bien doux et bien consolant; c'est la gloire que Dieu procure aux justes après les avoir éprouvés. La gloire des Joseph, des Mardochée, des Lazare; la gloire des apôtres, des martyrs, et de tous les disciples du Calvaire; la gloire de la duchesse de Thuringe pour couronner ses disgrâces et ses adversités.

S'il y a des palmes et des couronnes dans le ciel, c'est pour ceux qui ont passé par de grandes tribulations : *qui venerunt de magna tribulatione.*

Gloire que Dieu procure à la duchesse de Thuringe qui égale presque celle de l'apostolat : ce sont ses succès. Représentez-vous, Messieurs, une ville immense, attentive à faire fleurir son commerce, et à accroître sa grandeur; elle renfermait dans l'enceinte de ses murs un peuple infini, qui avait perdu de vue la fin de son pèlerinage, qui négligeait d'assister aux saints mystères, et qui se faisait un système de n'y point participer; qui voyait croître tranquillement ses enfants sans leur procurer le baptême, et qui attendait que les malades fussent environnés des ombres de la mort pour demander les sacrements de l'Eglise. Tels étaient les abus qui régnaient dans la ville de Masburg; la duchesse de Thuringe eut la gloire de les réprimer. Ses discours, ses prières, ses larmes changèrent ce peuple indévot, et après avoir été l'apôtre de la cour, elle a eu l'honneur de l'être de toute une ville. N'a-t-elle pas arraché à la cour des courtisans dont la brillante jeunesse, la riante fortune, l'éclat de la naissance, l'empire des passions auraient épuisé le zèle apostolique? ils n'épuisent point le sien : elle en triomphe. N'a-t-elle pas renversé les édifices de la vanité, remporté des victoires sur le démon, et détaché de son char la jeune Radégonde, pour l'attacher à celui de Jésus-Christ? Vous étiez la victime des caresses du monde, précieuse conquête d'Elisabeth, vous êtes devenue une victime du Sauveur immolé. N'a-t-elle pas eu encore la gloire d'ouvrir les portes de l'éternité à Gertrude sa mère? Les larmes qu'elle répandait, les austérités qu'elle pratiquait, les aumônes qu'elle faisait pour son âme inquiète ont été efficaces; elle a fait passer sous le domaine de la miséricorde, celle qui était encore sous le domaine de la justice : Gertrude n'était pas encore assez pure pour voir son Dieu; Elisabeth était déjà assez sainte pour l'apaiser.

Gloire que Dieu procure à Elisabeth pour relever ses abaissements, la confusion de ses ennemis. Ne vit-elle pas à ses pieds la princesse Sophie et le prince Henri? Ils rendirent de profonds hommages à sa haute sainteté, et condamnèrent leurs coupables projets; la même main qui lui avait arraché sa couronne la posa sur sa tête avec respect; ils lui décernèrent des triomphes après lui avoir préparé des disgrâces, et le superbe Aman fut obligé dans ce jour mémorable de rendre des honneurs éclatants à l'humble Mardochée. C'est ainsi que le Seigneur couronne dès ce monde même les disgrâces et les adversités des justes. Je sais, Messieurs, que les croisés, dépositaires des derniers sentiments du prince Louis, se déclarèrent les défenseurs de la duchesse de Thuringe,

et que si le prince Henri fut touché de la magnifique harangue qu'ils prononcèrent en sa faveur, il fut aussi intimidé par les menaces qu'ils y avaient semées adroitement. Louer les rares vertus de la duchesse de Thuringe, c'était condamner hautement ses procédés injustes, et ses horribles attentats. D'ailleurs, il n'ignorait pas le serment solennel que les croisés avaient fait sur les cendres du duc de Thuringe, et il aima mieux céder la régence que de s'exposer à un combat où il aurait été vaincu et déshonoré. Les grands s'humilient pour prévenir les humiliations mais Dieu se sert de tout pour couronner le juste dans ses disgrâces et ses adversités. Pour se dissiper dans une légère insomnie, Assuérus se fait lire les annales de l'empire; il fallait cet événement pour mettre au jour le mérite ignoré de l'humble Mardochée, il fut l'époque de sa gloire. Dieu permet que la duchesse de Thuringe soit humiliée, mais en même temps il lui prepare des zélés défenseurs, des braves qui confondent sesennemis, et les conduisent à ses pieds; Dieu l'a promis, la gloire succédera à l'humiliation du juste : *glorificabo eum.* (*Psal.* XC.)

Gloire que Dieu procure à la duchesse de Thuringe pour récompenser sa haute sainteté; c'est la gloire des miracles, et les honneurs que l'Eglise lui rend.

Vous dirai-je, Messieurs, que les histoires les plus fidèles nous la représentent comme une illustre thaumaturge, et qu'il faudrait un second discours pour raconter tous ses miracles? Vous dirai-je que ce prodige, qui étonna si fort les Juifs, fut opéré aussi par la pieuse Elisabeth; qu'elle éclaira les aveugles de naissance comme les autres, et que la puissance de Dieu, qui opérait en elle, remplit l'Allemagne de ses merveilles? Vous dirai-je qu'elle annonça aux approches de la mort, comme Ezéchiel, les événements les plus reculés; qu'elle prédit l'état déplorable où l'empire devait être bientôt réduit, et qu'elle annonça toutes les sanglantes divisions qui devaient l'affaiblir et le défigurer? Ces oracles de la princesse mourante ont été vérifiés; la sagesse mondaine ne peut rien contre le Seigneur : *non est sapientia contra Dominum.* (*Prov.*, XXI.)

Hâtez-vous, souverain pontife, de l'insérer dans les fastes de l'Eglise; que la mort qui l'enlève à la terre soit l'époque de sa gloire. Oui, Messieurs, sa canonisation suit sa mort; déjà Grégoire IX l'invoque et lui élève un autel; sa famille a la consolation de la voir canoniser, d'assister à cette éclatante cérémonie; déjà elle fait la gloire de l'Eglise germanique; je vois toute la magnificence de l'empire abaissée devant elle, et les plus grands princes qui portent avec respect son saint corps; je vois un temple somptueux élevé en son honneur dans la ville de Strigonie par le pieux Bala, son frère. Quel admirable changement, Messieurs! C'est ainsi que Dieu récompense la duchesse de Thuringe, qui a su faire servir à son salut les dangers de la grandeur et les dangers de l'adversité : *scio humiliari, scio abundare.*

C'est votre mère, Mesdames, dont je viens de louer les vertus : elle a marché sur les traces du grand François d'Assise, et vous marchez sur les siennes; comme elle vous avez foulé aux pieds les biens, les honneurs, les plaisirs; comme elles vous vous êtes dévouées à la pauvreté de la crèche et aux souffrances du Calvaire; que le Dieu de votre cœur vous fasse persévérer avec amour et avec allégresse dans la sainteté de votre état, pour mériter d'être heureuses dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE IX.

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DE MONT-CARMEL,

Prononcé dans l'Eglise des RR. PP. Carmes Billettes, devant Messieurs les chevaliers de l'Ordre, le 16 *juillet* 1745.

Invoca Dominum, loquere regi pro nobis, et libera nos de morte. (*Esther*, XV.)

Priez le Seigneur, parlez en notre faveur à celui qui est sur le trône, et délivrez-nous de la mort.

Il était, Messieurs, une vertueuse Israélite, qui, par les charmes de ses vertus, l'innocence de son cœur et les grâces d'une ravissante beauté, avait eu le bonheur de plaire à Assuérus, ce grand monarque assis sur le premier trône du monde, et maître du plus florissant empire qui fut jamais : le ciel prit soin de sa destinée, et il pensait à celle de son peuple lorsqu'il l'éleva en gloire et la fit briller sous le diadème.

Vous vous rappelez aussi, Messieurs, cet homme superbe qui présidait à toutes les intrigues et à tous les mystères de cette brillante cour. L'histoire sainte nous le représente comme un courtisan assez injuste pour donner au prince de mauvais conseils, assez artificieux pour ne lui laisser apercevoir que le vain prétexte du bonheur de l'empire, assez cruel pour satisfaire ses vengeances inhumaines. Le peuple le plus vertueux, le plus tranquille, le plus soumis aux puissances de la terre; le peuple de Dieu est l'objet de ses fureurs; déjà un édit de mort est publié dans toutes les places de l'empire.

Mardochée, Juif fidèle, gémit à la vue des maux qui sont prêts d'éclater sur sa nation; il verse des larmes amères; il déchire ses vêtements; il répand de la cendre sur sa tête; il indique des jeûnes solennels à tous les Juifs dispersés, pour détourner ce glaive meurtrier élevé sur leur tête; et, dans ces justes alarmes, une ressource se présenta à son esprit : Esther est toute-puissante auprès d'Assuérus; Juive elle-même, élevée par les tendres soins de Mardochée, apprendra-t-elle, sans être touchée, cette scène sanglante que le superbe Aman prépare aux Hébreux? Non : il connaît son cœur, son zèle pour le salut de sa patrie. Il a recours à elle, et lui adresse ces paroles touchantes : Parlez, pieuse Israélite, pour votre nation à

Assuérus; vous approchez de son trône, il vous chérit; peut-être que son cœur, qui a été touché de vos charmes, le sera aussi de nos malheurs : *Invoca Dominum, loquere regi pro nobis, et libera nos de morte.*

Je sais, Messieurs, que ces traits, tout magnifiques qu'ils sont, ne peuvent caractériser dans un vrai sens la dévotion du mont Carmel, dont j'entreprends de publier aujourd'hui la grandeur contre ses ennemis qui semblent se multiplier dans notre siècle; mais je sais aussi que l'Eglise les applique à Marie, parce qu'elle y trouve, dans un sens spirituel, une image de sa gloire, de sa puissance et des secours qu'elle procure à ses serviteurs aux moments de la mort, ces moments si décisifs, et par là si effrayants : or, Messieurs, c'est là tout le fond de cette dévotion.

D'un côté, Marie toute puissante dans le ciel, placée aux pieds du trône de l'Agneau sans tache, d'où elle jette de tendres regards sur les faibles humains; de l'autre, des hommes environnés d'ennemis sur le penchant de l'abîme, tristes objets de la colère d'un Dieu irrité, qui se couvrent de ses livrées, et qui s'efforcent, par sa puissante médiation, de faire succéder des arrêts de réconciliation à des arrêts de mort. Pourquoi, Messieurs, cette dévotion a-t-elle tant d'ennemis? Elle a pour elle le sacerdoce et l'empire, les souverains pontifes, les évêques, des saints reconnus par l'Eglise romaine, des docteurs orthodoxes, des miracles opérés au grand jour, des monarques qui ont fait redouter aux Maures et aux Sarrasins le trône des Français. Voici le mystère, Messieurs : l'autorité que nous respectons a toujours chagriné l'hérésie et le libertinage, et si la dévotion du mont Carmel devait son établissement, ses progrès et sa grandeur, aux charmes de la nouveauté, ses ennemis deviendraient ses partisans : l'autorité légitime qui l'approuve est-elle donc un titre pour la combattre?

Comme nous connaissons, Messieurs, ses ennemis, et que nous n'ignorons pas leurs objections, je vais montrer toute la grandeur de la dévotion du mont Carmel, en confondant ses ennemis et en détruisant leurs objections : voici mon dessein. Je confondrai les ennemis de la dévotion du mont Carmel par le parallèle que j'en ferai avec ses défenseurs : première partie; je détruirai les objections que nous font les ennemis de la dévotion du mont Carmel, par les règles mêmes de l'Eglise qu'ils croient violées ou méprisées : seconde partie.

Employons l'intercession de la Mère de Dieu, pour obtenir les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, Messieurs, cette dévotion qui nous assemble aujourd'hui dans ce saint temple a ses ennemis. Nous les connaissons : ce sont des mondains que la religion gêne. Les maximes, les usages, les plaisirs qui la combattent, sont des armes qu'ils regardent comme victorieuses; soumis aux moindres bienséances du monde, on les voit se soulever contre les pratiques de la plus solide piété; sous prétexte de défendre un culte éclairé, ils blâment celui que nous rendons à Marie. C'est, disent-ils, pour honorer Jésus-Christ qu'ils négligent d'honorer sa Mère; c'est pour se distinguer du peuple qu'ils abandonnent ses solennités. Ils n'ont jamais approfondi la solidité de notre culte dans la dévotion du mont Carmel, et ils se sont toujours appliqués à la censurer; est-ce par religion qu'ils sont si délicats? Non, Messieurs; des mondains que la morale de l'Evangile gêne, et que le monde attache à son char, ne sont pas d'un grand poids.

Ce sont de prétendus esprits forts que la religion révolte. Jaloux de s'élever au-dessus des autres par leurs doutes et leurs incertitudes, ils refusent aux annales de l'Eglise le respect qu'ils ont pour les annales des empires les plus éloignés; la décision d'une société littéraire est pour eux d'un plus grand poids que celle de l'Eglise. Ils érigent tous les jours des trophées aux découvertes des savants qui critiquent la piété; ils méprisent les talents des docteurs qui lui ont consacré leurs plumes. Ils seraient fâchés de douter d'un fait rapporté par plusieurs auteurs contemporains, ils traitent de fiction une révélation attestée par une nuée vénérable de témoins. Pourquoi, Messieurs, ces beaux esprits ne sont-ils pyrrhoniens qu'en matière de religion?

Ce sont des hérétiques qui ont secoué le joug de la dépendance et que l'Eglise proscrit. Ils disaient qu'ils voulaient tout réformer, ils ne disaient pas qu'ils voulaient tout abolir. On rendait des honneurs trop éclatants à Marie, ils ne lui en rendent plus aucun. De crainte d'intéresser le culte dû à l'Etre suprême, ils ont supprimé celui de la sainte Vierge; après avoir abattu les autels élevés en son honneur, ils en ont élevé en l'honneur des héros de leur parti. Pourquoi, Messieurs, notre dévotion envers la Mère de Dieu choquait-elle tant les protestants? Vous le savez, c'est qu'ils avaient pour principe de contredire l'Eglise romaine. Or, Messieurs, je vais confondre tous ces différents ennemis de la dévotion du mont Carmel et du saint Scapulaire, par un simple parallèle avec ses défenseurs.

J'ai des saints à opposer aux mondains, des savants aux prétendus esprits forts, des catholiques aux hérétiques. Soutiendraient-ils sans confusion ce parallèle s'ils m'écoutaient? diraient-ils encore que c'est la dévotion des peuples? Si l'Eglise, Messieurs, n'avait pas approuvé les faits que je vais rapporter, quelque éclatants qu'ils soient, je les passerais sous silence.

Vous les connaissez, Messieurs, ces mondains que je vais vous tracer, et qui censurent la dévotion du mont Carmel. Ce sont des hommes de plaisir : ils coulent leurs jours dans des délices criminelles. Ils passent les moments précieux du salut dans des amusements inutiles; des fêtes toutes

profanes font les grands événements de leur vie. Ils regardent comme un temps triste, ennuyeux, celui que la religion a consacré à la retraite; ils saisissent avec avidité les occasions de se divertir; ils ne se livrent qu'avec chagrin aux exercices de piété. Un cercle, un spectacle les amusent des temps considérables; un discours chrétien, une solennité sainte ne peuvent les occuper quelques moments. Le monde ne peut les rebuter avec tous ses caprices et ses injustices; la religion ne saurait leur plaire avec tous ses charmes et toutes ses vérités. Tout est grand selon eux dans le monde; tout est petit dans la religion. Tout est important quand il s'agit des plaisirs, des honneurs, des richesses; tout est inutile quand il s'agit du salut et des objets qui y conduisent. On est mondain avec ardeur, on est chrétien avec indifférence. On est l'apologiste des bagatelles, des caprices, des excès, des tyrannies du monde: on est le censeur des dévotions, des solennités, des grâces, des merveilles de la religion. Le monde trouve une docilité parfaite dans les mondains: la religion trouve une opiniâtre résistance dans les chrétiens. Il est rare dans un cercle, dans un repas, d'entendre blâmer les usages, les maximes et les bienséances du monde: il est commun dans notre siècle d'entendre blâmer les vérités les plus saintes et les pratiques les plus édifiantes. On l'appelle un siècle de lumière: n'est-ce pas parce qu'il est un siècle d'indocilité? Qui sont-ils, Messieurs, ces mondains qui raillent la religion et ses salutaires pratiques? Examinez leurs occupations, leurs mœurs, leurs talents, leur foi, les circonstances où ils débitent leurs sacriléges saillies: quelle histoire que celle des mondains, si on la donnait avec exactitude! Ne serait-ce pas l'histoire des bagatelles, des oisivetés, des rêveries, de l'orgueil et de l'entêtement du siècle?

Que d'ambition, que de projets injustes et criminels dans leurs occupations! que de déréglement, que de licence dans leurs mœurs! Que de dangers pour le salut dans leurs talents! Que de préjugés, que d'erreurs dans leur foi! Quelle témérité, quelle malignité dans leurs discours sur la religion!

Qu'ils sont méprisables ces mondains, lorsqu'ils parlent de nos solennités et de nos dévotions! Qu'ils rougissent tant qu'ils voudront des vertus des simples, nous rougirons pour eux de leurs faibles; qu'ils se moquent de nos religieuses assemblées, nous les préférons à leurs fatigants plaisirs. N'est-ce pas un honneur pour nous de marcher sur les traces des plus grands saints? Si des hommes éminents en sainteté blâmaient la dévotion au saint Scapulaire, ils pourraient affaiblir notre dévotion; mais ce sont des mondains qui la censurent. Nous les méprisons, et nous leur opposons pour défenseurs de cette solennité, des saints dont l'autorité est infiniment plus respectable. Quelle confusion pour eux s'ils écoutaient ce parallèle!

Permettez-moi, Messieurs, de remonter jusqu'à l'origine de la dévotion du mont Carmel, de vous montrer dans la plus vénérable antiquité le culte de Marie déjà établi dans les déserts.

On voyait dans les cavernes du mont Carmel de vénérables anachorètes qui marchaient sur les traces d'Elie; ils sanctifiaient ces lieux écartés, ces monts solitaires par les vertus admirables qu'ils pratiquaient: disciples et successeurs d'Elie dans cette sainte solitude, l'éclat de leurs vertus se répandit bientôt chez tous les chrétiens; les honneurs continuels qu'ils rendaient à la mère de Dieu les faisaient regarder comme des hommes spécialement dévoués à son culte, et suscités par la Providence pour le perpétuer, malgré la fureur de l'hérésie et du libertinage,

Louis, que le zèle de la religion fit sortir de notre France, passer les mers, parcourir les saints lieux, les vit sur ces saintes montagnes; il admira des hommes que la fureur du Musulman et du Sarrasin n'intimidait point: l'éminence de leur vertu l'édifia; et s'il pensa à enrichir les temples de son royaume des instruments de la passion du Sauveur, il pensa aussi au salut de ses peuples, en exposant à leurs yeux les plus grands modèles de la charité chrétienne.

Bientôt, Messieurs, ils passèrent en Europe, plusieurs abordèrent en Angleterre; c'est là où saint Simon Stock, cet homme de merveilles, presqu'un autre Elie, du moins un de ses plus parfaits disciples, les connut et les admira.

Me voici au moment où la dévotion du mont Carmel, déjà si ancienne, reçoit un nouvel accroissement de gloire: voilà les honneurs que ces saints religieux rendent à la mère de Dieu, depuis tant de siècles, magnifiquement récompensés. Cette reine des anges visite le vénérable anachorète de l'Angleterre; elle l'enrichit du saint habit que nous portons, et elle lui annonce qu'elle est le canal par lequel Dieu veut bien faire couler des trésors de grâces dans son Eglise. Il n'est pas encore temps de m'arrêter à l'authenticité de cette merveille: c'est un saint qui en est dépositaire; c'est un saint qui la publie. Quel saint, Messieurs! écoutez ce que les annales de l'Eglise nous apprennent.

C'était un homme qui, dès sa plus tendre enfance, avait pris la route du désert comme Jean-Baptiste; qui, dans le plus épais d'une forêt, sans autre retraite que le creux d'un arbre antique placé entre le ciel et la terre, coulait des jours purs et innocents, honoré d'extases, de ravissements, de communications intimes avec Dieu et sa sainte mère. Voilà le personnage qui publie cette révélation si honorable aux religieux du mont Carmel, passés nouvellement dans l'occident, si consolante pour l'Eglise, et de nos jours si édifiante pour les chrétiens pieux et dociles.

Or, Messieurs, pour achever cette pre-

mière réflexion, confondre les mondains qui raisonnent, il ne faut que faire le parallèle des uns et des autres, des ennemis et des défenseurs du saint Scapulaire : opposons à ces discoureurs orgueilleux, dont j'ai déjà tracé le portrait, la sainteté des enfants d'Elie sur les montagnes du mont Carmel ; la vie édifiante de ces saints religieux, passés dans la suite des temps dans l'Europe, et qui y perpétuent encore sous nos yeux le même zèle pour la gloire de Marie. Le vénérable anachorète de l'Angleterre, que le XIIIe siècle ne vit qu'avec étonnement, dont les vertus étonnèrent autant que les miracles. Quelle différence! Mais s'il y a tant de différence entre les uns et les autres, je me range du côté des saints, les vertus qu'ils ont pratiquées, les miracles qu'ils ont opérés, les honneurs que l'Eglise leur rend; tout cela leur donne un poids, une autorité, qui, en fait de dévotion, me détermine absolument. Je méprise les raisonnements, les saillies et tous les pompeux discours des mondains, dès que je les compare avec ces hommes éminents en piété.

Que serait-ce si j'allais encore leur opposer les Cyrille, les Albert, les André Corsin, les Thérèse, les Pierre Thomas? Si je les introduisais dans ces asiles de la plus haute piété, pour leur montrer ces épouses de Jésus-Christ, attachées continuellement à la croix, et que le monde le plus attrayant n'a pu séduire?

Si je parcourais rapidement tous les différents états de ce royaume, où on se pique tant de goût, de jugement, n'y verrait-on pas les plus saintes portions, dévouées au culte de Marie, et particulièrement à la dévotion du mont Carmel? Mais s'il faut des saints pour confondre les mondains que la religion gêne, il faut des savants pour confondre les prétendus esprits forts que la religion révolte.

J'ai gémi plusieurs fois, Messieurs, en pensant aux prétendus esprits forts, et bien loin d'ériger des trophées à leurs doutes et à leurs incertitudes, j'ai déploré en secret leur faiblesse et leur aveuglement. Je m'étonne de la gloire qu'ils s'acquièrent dans le monde; si notre siècle était plus religieux, ils seraient moins accrédités : l'estime qu'on en fait déshonore également la piété et la raison. Examinons-les, Messieurs, et sans leur ravir la gloire de l'érudition, faisons sentir le faible de leurs raisonnements.

Ce sont des hommes élevés dans le christianisme, instruits des mystères et nourris des sacrements. Ils étaient dociles dans l'enfance, ils ne le sont plus; ils respectaient la religion, ils la combattent : pourquoi ce changement? Allons au cœur, Messieurs, il en est la source : ses penchants sont contraires à la piété, on la combat pour les satisfaire; on critique le plan de la religion, pour autoriser ses mœurs licencieuses; on blâme la dévotion, pour justifier une vie mondaine; et comme on rougirait d'avouer qu'on pèche par faiblesse, on veut nous persuader qu'on pèche par raison.

Qui sont-ils, ces prétendus esprits forts? Que disent-ils présentement? Que seront-ils au moment de la mort? Ils sont chrétiens et dans l'Eglise; mais pourquoi ne l'abandonnent-ils pas puisqu'ils y trouvent tant d'abus? Est-il glorieux de déchirer la religion qu'on professe? Entend-on le mahométan critiquer les rêveries de son prophète? Les disciples des hérésiarques ne sont-ils pas autant de zélés défenseurs de leurs erreurs? Pourquoi des disciples de la religion chrétienne et des enfants de l'Eglise se font-ils une gloire d'être ses ennemis et de censurer ses pratiques? Ah! la vérité de la religion est trop sensible pour qu'ils l'abandonnent; mais aussi la religion humilie trop leur orgueil, et condamne trop solennellement leurs vices, pour qu'ils la respectent; s'ils étaient moins corrompus, ils seraient plus soumis.

Que disent-ils, Messieurs? Jai honte de leurs raisonnements. Je vois des hommes qui rougissent, pour ainsi dire, des moindres impressions de la religion, qui luttent sans cesse contre les principes de la raison et de la conscience, qui s'efforcent inutilement d'étouffer des remords importuns, et qui, dans l'impuissance où ils sont de calmer totalement leurs alarmes, portent la faiblesse jusqu'à réclamer contre les préjugés de l'enfance et de l'éducation. Quels hommes, Messieurs! Si tous les savants pensaient comme eux, la dévotion ne serait que pour les peuples, comme ils le disent; mais quelle plus grande faiblesse que de réclamer d'avance contre les incertitudes effrayantes qui les environneront au moment de la mort, et désavouer publiquement les sentiments de religion qu'excitent les approches d'un moment décisif, et la certitude d'une autre vie! Tel est le système insensé de ces hommes singuliers qui se font gloire de penser autrement que les autres; qui affectent de douter de tout, pour ne se priver de rien. Tels sont, Messieurs, les prétendus esprits forts; ce sont eux qui censurent la dévotion que je prêche aujourd'hui. C'est la dévotion du peuple, disent-ils; le saint Scapulaire occupe indécemment sa piété, et le détourne des grands objets de la religion; et moi, Messieurs, je dis que c'est la dévotion des savants, des monarques, des grands. Voilà les illustres défenseurs que je leur oppose.

Les savants dont je parle, Messieurs, sont des savants estimés; les monarques que je vais louer ont fait la consolation de l'Eglise par leur piété, et la terreur de leurs ennemis par leur valeur; la noblesse brave et guerrière, qui marche sur leurs traces, mérite nos respects et nos éloges; des hommes si fameux et si respectables donnent-ils aisément dans des dévotions creuses et des superstitions populaires? Cependant la dévotion du mont Carmel est encore aujourd'hui leur dévotion; ce n'est donc pas seulement la dévotion du peuple, comme on ose l'avancer, mais la dévotion des serviteurs de Marie et des catholiques sincères.

Ecoutez ces beaux génies, ils ont trop d'érudition, de goût, de délicatesse, pour don-

ner dans des révélations aussi singulières, et des indulgences aussi étendues que celles dont on repaît les peuples dans les dévotions du saint Scapulaire. Ne dirait-on pas, Messieurs, que le saint Scapulaire n'a pas des défenseurs infiniment au-dessus d'eux pour l'érudition, la piété et le rang. Paraissez, célèbres universités de la France et de l'Espagne, fameuses écoles de Sorbonne et de Salamanque, écoles consultées de tous les royaumes du monde! vous avez approuvé ces dévotions et ces indulgences. Cesserat-on pour cela de respecter vos lumières, d'admirer votre érudition, d'ériger des trophées à vos ouvrages et aux grands hommes que vous avez formés dans tous les siècles. Ah! l'hérésie seule condamnée et proscrite dans vos savantes assemblées, s'efforcera en vain d'obscurcir l'éclat de votre gloire, et de flétrir les lauriers que vous avez moissonnés dans tous les combats que vous avez soutenus pour les intérêts de l'Eglise. Nous opposerons toujours avec confiance vos suffrages aux mépris des ennemis du saint Scapulaire.

Paraissez, savante congrégation des rites, qui avez approuvé la dévotion du mont Carmel; et vous, illustre Bellarmin, qui aviez eu l'honneur d'y présider, j'admire plus vos talents que votre éminente dignité. L'éclat de la pourpre romaine n'a pas effacé l'éclat de vos vertus; et vos travaux immenses pour l'Eglise vous ont fait placer à côté de ces hommes fameux qui ont combattu pour sa gloire. Je sais, Messieurs, que les protestants foudroyés par ce savant controversiste ont manqué de respect pour ses lumières. Mais quel honneur pour lui de n'avoir point d'autres ennemis que ceux de l'Eglise! Je n'entreprends pas ici, Messieurs, de le défendre contre ces plumes téméraires qui attaquent les plus grands hommes. L'horreur que l'Angleterre a pour ses ouvrages n'est-elle pas une puissante apologie? il a approuvé et soutenu la dévotion que je prêche aujourd'hui. C'est un tel défenseur que j'oppose aux prétendus esprits forts qui la combattent.

Mais quels défenseurs se présentent ici à mon esprit! Qu'ils sont respectables, Messieurs! Ce sont les majestés de la terre. La dévotion du mont Carmel est la dévotion de nos glorieux monarques, ils ne craignent pas d'obscurcir l'éclat de leur diadème, en portant les livrées de la mère de Dieu; sous le manteau royal j'aperçois le saint Scapulaire; et je puis dire aux plus hardis critiques: pourquoi appelez-vous la dévotion des simples, celle des savants et des rois?

Paraissez ici, l'ennemi de tous les vices, le fléau des hérétiques, la terreur des Maures et des Sarrasins, grand saint Louis, qui régnez dans le ciel, après avoir régné dans le cœur des Français; vous fûtes toujours occupé de ce moment décisif où les rois voient leurs trônes, leurs sceptres et leurs couronnes fuir devant eux, et disparaître. Vous étiez saint quand vous avez cessé d'être grand. Des vertus chrétiennes avaient soutenu les vertus royales; et les religieux du mont Carmel passés en Europe sous votre protection et par vos libéralités, sont des monuments éclatants de votre dévotion envers la mère de Dieu.

Grand Henri! aussi instruit que les David dans l'art des combats et des batailles, qui méritiez une couronne par votre valeur, si elle n'eût pas été due à votre naissance; longtemps épris des charmes de l'hérésie, vous écoutiez les maîtres du mensonge; les ministres de la réforme vous paissaient d'ombres et de figures; alors vous n'aviez que du mépris pour les saintes pratiques de l'Eglise romaine. Quelle consolation pour nous de vous compter dans nos annales parmi les fils aînés de l'Eglise! Je vous oppose aujourd'hui à nos ennemis, comme le catholique le plus sincère, et un roi dévoué à la gloire du mont Carmel.

Louis le Juste! qui aimiez la vertu et la gloire; qui aviez été en personne attaquer l'hérésie jusque dans ses derniers retranchements; que l'Eglise vit à la Rochelle, armé du glaive royal, pour punir ceux qui méprisaient le glaive spirituel, vous avez voulu que votre dévotion envers la mère de Dieu fût celle de tous vos peuples. La France, en s'acquittant du vœu solennel que vous avez fait aux pieds des autels, apprendra à la postérité la plus reculée, que vous aviez plus de confiance dans la protection de la sainte Vierge que dans la valeur de vos capitaines, et les forces de vos formidables armées!

Louis le Grand! dont le règne fut un enchaînement de victoires et de conquêtes, n'avez-vous pas surpassé les maîtres du monde par vos exploits, comme par la longueur de vos jours; le seul Cyrus a vieilli comme vous sous le diadème; mais vous seul avez donné de l'éclat à la pourpre même; on vous aurait admiré sans trône et sans couronne; votre piété savait réparer les fautes de l'humanité; votre zèle pour la religion a mérité et a reçu les pompeux éloges dont les souverains pontifes comblèrent autrefois le grand Constantin; quelle gloire pour la dévotion du mont Carmel de vous compter au nombre de ses défenseurs; et quelle confusion pour ces hommes téméraires qui, sans l'avoir jamais approfondie, la resserrent dans une assemblée de simples et d'ignorants!

Que dirai-je de notre glorieux monarque? Quelle gloire peut effacer celle qu'il s'est acquise dans les combats! Quelle rapidité dans ses conquêtes! A peine le tombeau qui s'était ouvert dans l'ardeur de sa course est-il fermé qu'on le voit au delà du Rhin. Cinq villes soumises à son obéissance dans une année publient sa valeur; il moissonne des lauriers dans les siéges et les batailles; son intrépidité étonne les plus braves; il fait marcher devant sa face la terreur et la mort; les Anglais fugitifs s'avouent vaincus.

Vous reconnaissez, Messieurs, la valeur de Louis le Grand dans son arrière petit-fils. Ne soyons pas étonnés de la voir briller dans l'unique héritier de son trône: les délices d'une cour brillante, les tendres et augustes

nœuds qu'il vient de former n'ont pu retenir son ardeur guerrière; les ennemis ont vu toute la gloire et toute l'espérance des Français à la tête de nos armées, et si nous avons rendu au Seigneur des actions immortelles de grâce, parce qu'il a attaché la victoire à nos étendards, nous ne devons jamais cesser de lui en rendre, parce qu'il nous a conservé un roi bien-aimé, et le successeur de sa gloire et de sa puissance. Quand je me rappelle, Messieurs, la tendre piété de ces augustes princes envers la mère de Dieu; quand je fais attention qu'ils sont dévoués dès leur enfance à l'ordre du mont Carmel, je rougis pour ces hommes téméraires qui blâment notre dévotion. Toutes ces majestés de la terre qui se sont déclarées solennellement les serviteurs de Marie ne les confondent-elles pas?

Parlerai-je encore, Messieurs, et quel serviteur de Marie vais-je opposer à ces prétendus esprits forts? lui seul suffit pour les confondre. Parlerai-je du premier prince du sang royal, que nous voyons présider à l'ordre illustre et respectable de Notre-Dame du mont Carmel. Je n'ai à redouter, en louant la piété de ce prince, que sa piété même : des vertus moins solides souffriraient de plus longs éloges ; il n'est sévère que lorsqu'on le loue : humble dans la grandeur du trône dont il approche de si près, pénitent dans les délices de la cour où son rang l'oblige de paraître, contemplatif dans le tumulte des affaires du royaume où les pensées de l'éternité le suivent, partout il s'occupe de la religion et partout la religion l'occupe. Quel exemple, Messieurs! Cependant je ne crains point de le dire : un prince moins parfait aurait plus d'imitateurs.

Que je me plairais encore à leur opposer ces nobles et vertueux chevaliers qui célèbrent aujourd'hui avec tant de pompe et de magnificence une fête qui chagrine et révolte ses ennemis.

Oui, Messieurs, en leur disant que c'est votre dévotion, c'est leur prouver que c'est la dévotion des savants, la dévotion des braves, la dévotion des esprits solides, la dévotion des grandes âmes, la dévotion des catholiques éclairés; car vous réunissez toutes ces vertus, que dis-je? vous en êtes les modèles.

Après tous ces illustres défenseurs de la dévotion du mont Carmel que j'oppose aux prétendus esprits forts, diront-ils encore que c'est la dévotion du peuple, la dévotion des simples? Ils le diront et le feront accroire à ceux qui ignorent les faits que je viens de rapporter, et qui ne sont pas en état de les confondre par le parallèle que j'achève en opposant les catholiques aux hérétiques; car s'il faut des saints aux mondains que la religion gêne, de grands hommes aux prétendus esprits forts que la religion révolte; il faut des catholiques aux hérétiques que la religion proscrit.

Ouvrons, Messieurs, les annales de l'Eglise; parcourons ces temps délicats et orageux, où des hommes téméraires voulurent altérer la foi, publièrent de nouvelles doctrines et ravagèrent le troupeau de Jésus-Christ. Examinons le génie des hérésiarques qui ont formé tant de sectes différentes; vous n'en verrez pas un qui n'ait vomi des blasphèmes contre Marie, qui n'ait attaqué ouvertement ses prérogatives; les plus modérés se sont efforcés d'affaiblir son culte; ce sont les plaintes qu'ont faites dans tous les siècles les souverains pontifes, les conciles, les Pères, les évêques et tous les peuples catholiques. L'hérétique le plus caché se montre lorsqu'il s'agit des honneurs qu'on rend à la mère de Dieu; il se découvre malgré lui.

Combattre le culte que l'on rend à Marie; mépriser ses solennités; n'oser s'exprimer sur ses prérogatives; éviter avec affectation certains termes que l'Eglise a choisis et consacrés; toujours alarmer les peuples sur la précision de la théologie, pour intimider la piété et censurer malignement les expressions les plus belles et les plus touchantes; détourner les fidèles des associations, des congrégations destinées à l'honorer : voilà, Messieurs, le génie de l'hérésie.

Ainsi vit-on autrefois les Julien Apostat, les Nestorius, vomir des injures contre la mère de Dieu : jaloux des honneurs publics que l'Eglise lui rendit dès qu'il lui fut permis d'avoir des temples, il n'y a point d'artifices qu'ils n'aient employés pour lui ravir ses prérogatives. A ces monstres que l'enfer avait suscités, et que Marie a terrassés par sa puissance, en ont succédé d'autres dans tous les siècles, et surtout dans les derniers. Luther et Calvin ont paru sur la scène : que n'ont-ils pas dit sur le culte de la sainte Vierge? La piété de nos pères en a rougi, et pourquoi la nôtre n'en rougit-elle pas? Car, Messieurs, ce mépris des hérétiques pour le culte de Marie a passé dans bien des ouvrages qu'on lit avec ardeur, sous prétexte de délicatesse et d'exactitude; des hommes vains et rebelles ont parlé aussi indécemment qu'eux. La résistance à l'Eglise entraîne le mépris de la mère de Dieu et des saints. En voici la preuve, Messieurs :

Je ne saurais souffrir, disait Luther, qu'on appelle Marie dans les offices publics, l'espérance et la vie des chrétiens : *Ferre nequeo ut Maria dicatur spes et vita;* or, si ces expressions tendres dont l'Eglise se sert dans une des antiennes qu'elle adresse à Marie, chagrinaient Luther, n'ont-elles pas aussi excité l'amertume de certains savants qui se font honneur d'être dans l'Eglise? Qui de nous n'a pas entendu les plaintes amères qu'ils en ont faites? Mais avançons. Si les protestants se sont si fort déchaînés contre les expressions que l'Eglise emploie, ne croyez pas qu'ils ménagent la dévotion du mont Carmel; c'est pour eux une espèce de scène qui se joue dans l'Eglise romaine, qui les occupe; elle a épuisé toutes leurs réflexions comiques; mais j'oppose à ces hommes rebelles et proscrits l'autorité des catholiques, avec des traits qui doivent certai-

nement les confondre. Premier trait contre l'hérésie.

Montrez-vous, ennemis du saint Scapulaire, qui êtes-vous? combien êtes-vous? de quel poids êtes-vous dans l'Eglise? Vous lancez des traits, et vous vous cachez. N'est-ce pas vous que la religion proscrit? Etes-vous un nombre assez grand pour résister à cette armée rangée en bataille que je vais vous opposer? Tenez-vous un rang? Avez-vous un caractère distingué? Nous ne vous connaissons pour nos adversaires que depuis votre séparation. Les anathèmes que l'Eglise lance contre vous depuis si longtemps vous rendent-ils plus redoutables? Vous avez fait de beaux ouvrages, mais ils sont condamnés; vous êtes de grands hommes, de grands génies, mais vous êtes des enfants rebelles; nous ne voulons pas vous ravir la gloire de l'érudition, mais nous blâmons votre résistance. Les opprobres que vous vous efforcez de répandre sur nos solennités, ces mépris que vous affectez lorsqu'il s'agit de la mère de Dieu et des saints, nous prouvent votre aveuglement. Moi qui ai approfondi les principes de la dévotion du mont Carmel, qui ai le bonheur de la respecter et d'y être associé, j'oppose l'autorité qui m'a fixé à la vôtre. Quelle est respectable cette autorité et quelle doit bien vous confondre!

Oui, Messieurs, j'oppose ici aux hérétiques qui censurent votre dévotion, ce que l'Eglise catholique a de plus vénérable : Honoré III, Jean XXII, dix-sept papes qui ont donné des bulles pour autoriser et accréditer la dévotion du mont Carmel : cette foule majestueuse de souverains pontifes n'est-elle d'aucun poids?

Saint Augustin disait aux manichéens : Voulez-vous savoir ce qui me retient dans l'Eglise catholique? C'est la succession des souverains pontifes à Rome depuis saint Pierre jusqu'à présent : *Tenet me ab ipsa sede Petri apostoli usque ad præsentem diem successio sacerdotum.*

Quoiqu'il ne soit pas ici question de dogme, ne pourrais-je pas, Messieurs, d'après ce saint docteur, me servir des mêmes principes pour confondre nos adversaires? Ne pourrais-je pas leur dire : malgré la délicatesse, l'érudition et la beauté de vos raisonnements, je respecte la dévotion du saint Scapulaire; je me fais gloire d'y être attaché, de la prêcher, de la défendre, parce que c'est une dévotion publique et solennelle dans l'Eglise catholique; je l'approuve, parce que dix-sept souverains pontifes l'ont approuvée. De quelque couleur que l'hérésie se serve pour obscurcir la gloire du saint siége, on respectera toujours une semblable autorité.

Que serait-ce, Messieurs, si j'opposais encore tous les évêques catholiques, tous les peuples soumis aux décisions de l'Eglise? car ce sont là les défenseurs du culte de Marie. Tous les catholiques se sont toujours distingués par les honneurs éclatants qu'ils ont rendus à la mère de Dieu, comme les ennemis de l'Eglise se sont toujours distingués par le mépris qu'ils ont fait de ses prérogatives et de ses solennités, tout les révolte, tout les chagrine dans les usages et les pratiques de l'Eglise romaine. Quelle gloire, Messieurs, pour la dévotion du mont Carmel, de n'avoir pour ennemis, aussi bien que le saint siége, que ceux même qu'il condamne et proscrit. Second trait contre l'hérésie.

La solennité du saint Scapulaire révolte les protestants; une pareille fête ne devrait pas, selon eux, se célébrer dans l'Eglise.

Et moi, Messieurs, je leur demande pourquoi ils voudraient la supprimer? Est-ce pour retracer à nos yeux ce qui s'est passé dans le temps du schisme en Angleterre?

On vit cette nouvelle Eglise si délicate sur le culte supprimer les fêtes établies en l'honneur de Marie, et en fixer une au 7 septembre en l'honneur de la reine Elisabeth : les temples ne retentissaient plus après les offices des antiennes que l'Eglise adresse à la mère de Dieu; mais ils retentissaient des louanges qu'ils y donnaient publiquement à cette princesse. Voyez, Messieurs, quels excès suivent le schisme : il suffit qu'une dévotion soit approuvée par l'Eglise pour être méprisée par les hérétiques que je combats. Si je transférais le culte que je rends à Marie, à quelque héros de leur parti, ils m'approuveraient; si je rejetais le saint Scapulaire pour me munir de quelques reliques de leur goût, ils me prodigueraient aussitôt les épithètes les plus riches, je serais un savant pieux et éclairé.

Non, Messieurs, ce n'est pas par la crainte des abus qu'ils nous censurent; ils connaissent la pureté et l'exactitude de notre culte, mais par chagrin, par un sentiment de secte.

Je me flatte, Messieurs, de vous avoir développé le caractère des ennemis de la dévotion du mont Carmel, et d'avoir parlé d'une manière propre à les confondre s'ils m'écoutaient; mais comme ces ennemis font des objections, il faut les détruire. J'ai confondu les ennemis de la dévotion du mont Carmel par le parallèle que j'en ai fait avec ses illustres défenseurs; je vais détruire leurs objections par les règles mêmes de l'Eglise qu'ils croient violées ou méprisées; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les ennemis de la dévotion du mont Carmel ne veulent point passer pour les ennemis du culte de Marie; s'ils n'osent s'expliquer sur ce que l'Eglise a décidé, ils se soulèvent avec zèle contre les prétendus abus qui se sont glissés dans ses dévotions et ses solennités; ils combattent ouvertement; ils s'expliquent obscurément. Ecoutez-les, Messieurs, lorsqu'il s'agit du saint Scapulaire.

Dans cette dévotion, disent-ils, on attribue trop de puissance à Marie; on flatte trop les pécheurs; on donne trop aisément dans les révélations et le merveilleux. Voilà leurs objections. Ne dirait-on pas, Messieurs, qu'ils nous tracent ici le portrait de ces dévotions superstitieuses, qui naissent dans l'erreur, qui séduisent les peuples, contre lesquelles

tous les évêques réclament, et que l'Eglise proscrit? Je ne pourrais pas mieux le caractériser. Mais les trouve-t-on, ces abus que l'erreur enfante, et que la résistance perpétue dans la dévotion de mont Carmel? Non, Messieurs, les honneurs qu'elle rend à Marie sont conformes à la doctrine de l'Eglise; les promesses qu'elle fait aux pécheurs ne détruisent point la sévérité de l'Evangile, ni les règles de la pénitence. Elle ne s'est point établie, étendue contre l'ordre des pasteurs légitimes; c'est une dévotion éclairée, utile, autorisée.

Prouver, Messieurs, ces trois circonstances, n'est-ce pas détruire les objections des ennemis du saint Scapulaire par les règles mêmes de l'Eglise qu'ils croient violées ou méprisées?

Rien de plus religieusement et de plus exactement observé, Messieurs, dans notre culte et dans nos solennités, que la règle de la foi. Nous avons toujours désavoué les abus que le peuple y a introduits. L'Eglise sage et attentive a toujours réclamé contre : elle n'a vu qu'avec douleur ses mystères, ses sacrements, ses fêtes, ses fonctions déshonorés, et quelquefois profanés par l'ignorance ou la cupidité de ses enfants; elle a vu les avantages que ses ennemis en tiraient, elle s'est expliquée dans les conciles. Elle a distingué dans ses prières les plus communes le culte du souverain Etre de celui qu'elle rend aux justes qu'il a couronnés; elle a toujours regardé Dieu comme le principe des grâces, et les saints comme les canaux par où il voulait bien les faire couler jusqu'à nous; et quand elle s'adresse à Marie même, dans les plus saints transports de sa piété, elle n'emploie que la voie d'intercession. Telle est son exactitude sur le culte; telle est la doctrine qu'elle enseigne à ses enfants; mais elle ne pousse pas sa délicatesse jusqu'à alarmer les fidèles sur les expressions tendres de la piété, et c'est, Messieurs, cette tendre piété de l'Eglise qui soulève les ennemis de notre dévotion envers la mère de Dieu: écoutez-les, je vous prie.

Nous sommes coupables dans les louanges que nous donnons à Marie : coupables dans les prières que nous récitons, coupables dans les termes que nous employons; nos louanges sont outrées, nos prières présomptueuses, les termes dont notre dévotion tendre se sert, peu conformes à la précision de la théologie. Il fallait donc, Messieurs, ces grandes lumières, pour faire connaître à l'Eglise les erreurs qu'elle tolère depuis plus de cinq cents ans dans la dévotion du mont Carmel. Seraient-ils si délicats, Messieurs, sur les expressions s'ils honoraient véritablement la sainte Vierge? Mais quelle gloire pour nous, et quelle honte pour eux, si je leur montre que nous marchons sur les traces des plus zélés défenseurs de la saine doctrine; si je prouve que l'Evangile justifie les louanges que nous adressons à Marie; les conciles généraux et les plus beaux monuments de l'histoire de l'Eglise, les prières que nous récitons; saint Augustin, le grand Augustin, les expressions que notre piété emploie! Or, Messieurs, c'est ce qu'une simple exposition va vous démontrer. Je ne sors point, comme vous voyez, de la vénérable antiquité, pour prouver que nous n'attribuons pas trop de puissance à Marie dans notre culte, et détruire la première objection de nos ennemis.

Oui, Messieurs, l'Evangile, ce livre divin, justifie les louanges que nous donnons à Marie; lui seul la loue avec la magnificence qui lui convient; il nous fait connaître notre impuissance lorsque nous entreprenons de la louer; il nous force d'avouer avec saint Bernard, que les éloges les plus pompeux sont au-dessous d'elle; et qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de louer dignement le chef-d'œuvre de sa puissance.

Je ne parle point du sang illustre qui a coulé dans ses veines, de ces patriarches, de ces prophètes, de ces rois d'Israël et de Juda, de ces pontifes qu'elle compte parmi ses ancêtres, de ce trône éclatant qu'Hérode lui avait usurpé; ce sont là les grandeurs de la terre auxquelles on donne souvent des louanges outrées; mais je dis aussi avec l'Evangile; c'est la mère de Jésus : *de qua natus est Jesus.* (*Matth.*, I.) Or, Messieurs, peut-on enchérir sur ces paroles, et toutes les expressions les plus magnifiques que la piété peut avoir épuisées pour louer Marie, ne sont-elles pas au-dessous de celles de l'Evangile : Quand on est véritablement persuadé que la sainte Vierge est absolument mère de Dieu, craint-on d'être outré dans les louanges qu'on lui donne?

Quand je parle des saints, de ces fameux héros de la religion, qui ont paru comme des astres brillants, de ces élus que Dieu a conduits d'une manière si admirable et si mystérieuse; qu'on a vus comme des prodiges sur la terre, et qui ont effacé la gloire des empires par l'éclat de leurs vertus, et les effets merveilleux de leur puissance : je parle simplement d'une certaine portion de grâces qui les a prévenus, sanctifiés et élevés en gloire; mais quand je parle de Marie, je dis qu'elle a reçu toute la plénitude de la grâce, et qu'elle possédait avec abondance ce qui n'a été donné aux autres qu'avec réserve : *gratia plena* (*Luc.*, I.) Les louanges que je donne à Marie doivent donc être différentes de celles que je donne aux saints.

Je pourrais, il est vrai, louer trop les saints, mais je ne pourrais jamais assez louer Marie; et si je reconnais avec le Prophète que Dieu est admirable dans ses élus, ne dois-je pas reconnaître qu'il est au-dessus de nos pensées lorsqu'il s'agit de la sainte Vierge.

Quand je parle des prérogatives de Marie, de ses priviléges singuliers, de ces dons éminents qui la distinguent des hommes et des anges mêmes; quand j'avance qu'elle est la gloire de son sexe, et qu'elle a reçu plus de faveur de son Dieu que toutes les créatures ensemble, je parle encore d'après l'Evangile : *benedicta tu inter mulieres.* (*Ibid.*) Oui, Messieurs, que la piété la plus tendre s'ef-

force tant qu'elle voudra, les louanges qu'elle donnera à Marie seront toujours au-dessous de celles qui lui conviennent ; pourquoi donc nos ennemis les appellent-ils des louanges outrées ?

Je passe, Messieurs, au concile d'Ephèse, ce beau monument de l'histoire de l'Eglise, pour nous justifier sur les prières que nous récitons. Je sais, Messieurs, ce que les protestants, et les critiques qui marchent sur leurs traces, pensent et disent sur ce concile, et le grand saint Cyrille qui y présida ; et je n'en suis pas étonné, puisque tous les Pères qui le composaient étaient autant de zélés défenseurs des prérogatives de Marie, et d'ennemis déclarés de l'impie Nestorius. Ils ne respectent l'autorité des conciles que lorsqu'elle n'existe point ; mais ce n'en est pas moins le plus beau triomphe que Jésus-Christ ait procuré à sa mère. C'est dans cette majestueuse assemblée, Messieurs, que l'Eglise composa cette excellente prière que l'on a ajoutée aux paroles de l'ange, qui annonça à Marie l'ineffable mystère de l'incarnation ; prière, Messieurs, dans laquelle elle est déclarée solennellement mère de Dieu, *mater Dei ;* et dans laquelle, aussi bien que dans les promesses faites aux confrères du Scapulaire, les Pères du concile implorent sa puissante protection au moment décisif de la mort. Or, Messieurs, si toutes les prières que nous récitons ne sont pas plus fortes que celle qui a été composée par les Pères du concile d'Ephèse, pourquoi dire qu'elles sont présomptueuses ?

Que je me plairais à vous représenter ici la tendre piété du peuple d'Ephèse pour la sainte Vierge ; cette sainte impatience avec laquelle il attend aux portes du concile les décisions de l'Eglise ; cette pieuse allégresse lorsqu'il apprend que Nestorius a été condamné, et que les plus belles prérogatives de Marie ont été reconnues ; ces actions de grâces, ces acclamations, ces fêtes solennelles, ces feux de joie ! Jamais, Messieurs, les hérétiques ne gagneront les fidèles en se soulevant contre Marie.

Paraissez ici, grand Augustin, pour nous justifier sur les termes dont notre piété tendre se sert. L'Eglise vous a couronné de sa propre main ; tous les catholiques ont érigé des trophées à vos ouvrages ; et les hérétiques mêmes se sont servis de votre nom comme d'un puissant rempart contre les coups qui menaçaient ou frappaient leurs erreurs. Pourquoi dans votre dix-huitième sermon sur les saints, votre piété emploie-t-elle des termes peu conformes à la précision de la foi ? Lorsque vous implorez le secours de la sainte Vierge, ne pouvait-on pas aussi vous accuser de regarder Marie comme la source et le principe de la grâce ? car ces expressions dont vous vous servez avec tant de confiance, *juva, succurre*, semblent exclure la voie d'intercession : il n'y en a point de plus fortes dans toutes les prières des confrères du Scapulaire : pourquoi donc les accuse-t-on de manquer de lumière et d'exactitude ? On n'ignore pas que la piété tendre n'est pas sujette à la précision d'une exacte théologie. Non, Messieurs ; mais on ne veut pas avouer que c'est par goût qu'on combat la dévotion à la sainte Vierge.

Je ne choisis pas, comme vous voyez, Messieurs, les Pères de l'Eglise qui ont consacré presque tous leurs ouvrages au culte de la mère de Dieu, les Ambroise, les Anselme, les Bernard ; nos ennemis pourraient les appeler des dévots outrés de Marie ; mais celui que les chefs mêmes des protestants citaient avec tant d'ostentation, et respectaient si fort en apparence. Oui, Messieurs, notre dévotion est une dévotion éclairée, une dévotion utile, et je détruis les objections de nos ennemis par les règles de l'Eglise même qu'ils croient violées ou méprisées.

C'est ici, Messieurs, que les ennemis de la dévotion du mont Carmel paraissent avec un air de triomphe : c'est ici qu'ils paraissent animés d'un saint zèle pour la sévérité de la pénitence : les magnifiques promesses faites par la mère de Dieu au vénérable solitaire de l'Angleterre, l'étendue des indulgences accordées par les souverains pontifes les alarment ; ils y trouvent un style de fiction et une fiction si bien imaginée, qu'elle séduit non-seulement les peuples, mais les princes, les évêques, les papes, toute l'Eglise ; eux seuls se sont garantis du charme du merveilleux. Ecoutez-les, Messieurs, ils ne laissent échapper aucun mot. On fait des promesses magnifiques, disent-ils, aux confrères du Scapulaire, mais dans ces promesses il n'est point parlé d'austérités, de pénitence, de mortification ; on élargit la voie étroite : on rend la conquête du ciel douce et facile : cet habit seul, si on en croit la révélation, est une assurance du salut, *signum salutis :* une marque certaine de la prédestination éternelle, *fœdus pacti sempiterni :* que des hommes de chair coulent leurs jours dans le crime, et perpétuent leurs désordres jusqu'au dernier moment de leur vie, le Scapulaire les préservera des feux vengeurs préparés à ceux qui meurent dans le péché : la mort, quoiqu'accompagnée du crime, n'effrayera pas les dévots du mont Carmel : *In quo quis moriens æternum non patietur incendium ;* n'étendent-ils pas, ajoutent-ils, ces indulgences et ces promesses flatteuses jusqu'au delà du tombeau ? Ils savent précisément le jour que Marie doit dérober au domaine de Dieu les âmes qui sont sorties de ce monde redevables à sa justice. De telles révélations, de telles indulgences ne flattent-elles pas trop les pécheurs ?

Je ne crois pas, Messieurs, qu'un protestant puisse faire une plus forte objection. Cependant je me flatte de la détruire, et de vous prouver que dans ces promesses si magnifiques, que dans ces indulgences si étendues, il n'y a rien de contraire aux règles de l'Eglise et à la sévérité de la pénitence. Deux principes certains vont le prouver.

Ces promesses vous étonnent, et moi j'en trouve de plus étonnantes dans l'Evangile. Entendez-les dans le même sens, et les dif-

ficultés disparaîtront; ces indulgences vous révoltent. Faites attention aux conditions nécessaires pour en profiter, et vous ne serez plus effrayés. Si on était sincère, on serait bientôt soumis.

Ces promesses du salut, ce gage de la gloire, ces ressources à la mort, toutes ces grâces promises aux confrères du Scapulaire supposent, Messieurs, une vie innocente, une obéissance exacte à la loi de Dieu. C'est dans ce sens que l'Eglise l'entend; c'est dans ce sens que nous l'entendons; c'est sur ce principe que nous annonçons au peuple ces promesses magnifiques qui alarment si fort nos ennemis. Si nous les faisions à ces hommes qui coulent leurs jours dans le crime, qui violent les lois sacrées du Seigneur, nous serions des téméraires et des séducteurs.

Les saints docteurs, qui ont assuré qu'il était impossible qu'un vrai serviteur de Marie périt éternellement, n'ont pas voulu renfermer toutes les obligations du chrétien dans la dévotion à la mère de Dieu.

Ecoutez, Messieurs, le grand Simon Stock, lorsqu'il annonce à ses frères les promesses magnifiques que la sainte Vierge lui a faites immédiatement. Voyez si les saints prennent le change, et si les plus grandes faveurs sont capables de ralentir leur pénitence.

Mes frères, leur dit-il, voilà des promesses bien consolantes; mais elles supposent en nous une sainteté de vie qui réponde à ces faveurs singulières; opérez toujours votre salut avec crainte et tremblement. Le Scapulaire ne décharge d'aucun devoir de la religion; au contraire, il en impose un nouveau, c'est d'être plus parfait que les autres. Vous voyez ici, Messieurs, le premier esprit des religieux du mont Carmel; il ne détruit point les règles de l'Eglise : ce même esprit a toujours animé les serviteurs de Marie. Ces promesses magnifiques supposent les devoirs essentiels au salut.

Ecoutez, Messieurs, différents oracles de Jésus-Christ dans l'Evangile : ce sont des promesses magnifiques qui semblent assurer le salut, indépendamment des œuvres nécessaires, selon les règles de la foi : tantôt Jésus-Christ nous donne pour des prédestinés ceux qui entendent sa parole : *qui ex Deo est, verba Dei audit* (*Joan.*, VIII); tantôt il semble nous faire entendre qu'il suffit de croire pour être sauvé : *qui crediderit, salvabitur;* tantôt il promet de se réconcilier avec nous, si nous nous réconcilions avec nos frères, *dimittite et dimittetur vobis.* (*Luc.*, VI.)

Or, Messieurs, ces promesses, toutes magnifiques qu'elles sont et sorties de la bouche d'un Dieu, ne supposent-elles point d'autres devoirs? Tirera-t-on ces conséquences affreuses qu'il suffit d'entendre un sermon, de croire toutes les vérités révélées, de faire l'aumône, de pardonner une injure pour être sauvé? Cependant je pourrais tirer ces conséquences des promesses de l'Evangile; on en aurait horreur : pourquoi les faire sonner si haut lorsqu'il s'agit de la dévotion du mont Carmel?

Qu'on ne dise pas que les peuples simples et ignorants ne raisonnent pas ainsi : que ces promesses les flattent et les séduisent, et qu'ils abandonnent l'essentiel de la religion; les ennemis du Scapulaire peuvent-ils ignorer que ces indulgences si étendues, et qui les révoltent tant, n'ont jamais été annoncées sans les avis nécessaires pour en profiter? On a toujours averti les fidèles qu'elles ne détruisaient point la sévérité de la pénitence. Ecoutez, Messieurs, les souverains pontifes.

Nous n'accordons, disent-ils, ces indulgences si étendues, nous ne promettons la protection de la mère de Dieu, qu'à ceux qui ont une véritable contrition, et qui confessent avec sincérité tous leurs péchés : *vere contritis et confessis :* voilà une condition essentielle; où sont-elles donc ces promesses flatteuses qui détruisent la sévérité de la pénitence? Où sont-ils donc, ces pécheurs que l'on flatte, que l'on dispense des règles de l'Eglise? Que ceux qui font ces objections disputent à l'Eglise le pouvoir d'accorder des indugences, ou qu'ils avouent qu'ils ignorent ce que c'est qu'une véritable contrition.

Si l'Eglise a le pouvoir d'imposer des rigueurs, et d'accorder des indulgences comme tous les saints docteurs, et les conciles en conviennent, on ne peut donc s'alarmer que sur les conditions qu'elle exige. Or, la plus sainte, la plus conforme à l'esprit de la primitive Eglise, n'est-ce pas la contrition? Le souverain pontife en demande une sincère, pour mériter les indulgences accordées à l'ordre du mont Carmel : il ne détruit donc point la sévérité de la pénitence. Il y a des indulgences très-étendues : mais pour qui? Pour ceux qui, prosternés aux pieds des ministres de la réconciliation, détestent leurs péchés, les pleurent, les confessent et se soumettent à la pénitence qu'on leur impose : *vere contritis et confessis.*

J'ai dit, Messieurs, que, dans la dévotion du mont Carmel, on ne diminuait rien de la sévérité de la pénitence, en voici une preuve sans réplique.

Que peuvent désirer les confesseurs les plus sévères, ceux même qui, pour suivre un système particulier, multiplient tant les degrés de la pénitence? une vraie contrition. C'est pour s'en assurer qu'on ne précipite pas la grâce de l'absolution, et qu'on a recours à de salutaires délais : on suit donc ces maximes sévères de la pénitence, dans les indulgences qu'on accorde aux fidèles, puisqu'on n'en promet les salutaires effets qu'à ceux qui sont sincèrement contrits, *vere contritis.* Qu'on ne dise donc plus qu'on flatte trop le pécheur; un homme contrit n'est plus simplement un pécheur, c'est un pénitent. Mais achevons, Messieurs, détruisons la dernière objection; ne craignons point l'examen des merveilles que nous prêchons, elles sont autorisées par l'Eglise : nous nous conformons à sa doctrine dans les honneurs que nous rendons à Marie, nous ne détruisons point sa sainte sévérité, dans

les promesses que nous faisons au pécheur : et c'est sous ses ordres que nous formons ces pieuses assemblées; notre dévotion est une dévotion autorisée.

Qu'est-ce qu'une dévotion, Messieurs, qui n'est point autorisée? C'est une dévotion du goût du peuple, imaginée par le peuple, soutenue, accréditée par le peuple : c'est un certain merveilleux qui n'existe que dans l'imagination échauffée de certaines personnes sans nom, sans autorité, sans lumières : c'est un culte proscrit par l'Eglise, contre lequel tous les évêques réclament.

Les annales de l'Eglise nous fournissent des exemples fameux de ces dévotions du peuple, elles nous apprennent qu'elles devaient leur naissance quelquefois à l'imposture, quelquefois à l'adresse des hérétiques, quelquefois au zèle indiscret de certains dévots ignorants : il n'a pas fallu moins que le zèle des plus grands évêques, pour dissiper ces sacriléges abus, et ôter les opprobres qu'ils avaient répandus sur la religion.

Qu'est-ce qu'une dévotion autorisée, Messieurs? C'est une dévotion conforme à la doctrine de l'Eglise, adoptée par l'Eglise, soutenue, recommandée par l'Eglise, contre laquelle aucun évêque catholique ne réclame. Telle est, Messieurs, la dévotion du mont Carmel que je prêche aujourd'hui.

La voix de l'Eglise a précédé la voix des miracles : les miracles nous annoncent sa grandeur : l'Eglise nous annonce son authenticité : la voix de l'Eglise nous garantit la voix des miracles.

Ecoutons-la donc, Messieurs, cette voix de l'Eglise qui annonce et publie la dévotion du mont Carmel : nous admirerons après les miracles : l'ordre demande que l'Eglise précède : elle a parlé par la bouche de dix-sept souverains pontifes.

Elle a parlé par les applaudissements de tous les évêques catholiques. Depuis plus de cinq cents ans, cette dévotion règne paisiblement à l'ombre du saint siége : elle a des temples, des autels; ses solennités sont pompeuses et ses fêtes éclatantes, elle n'est troublée par aucune autorité légitime : ceux qui la combattent se tournent du côté des fables, et les opprobres dont ils ont voulu la couvrir sont retombés sur eux.

L'Eglise, Messieurs, après nous avoir avertis solennellement qu'elle adoptait la dévotion du mont Carmel, nous a garanti dans la suite les miracles opérés en faveur des confrères du Scapulaire.

Vous dirai-je, Messieurs, que la France et l'Espagne ont été les théâtres de ses miracles, qu'ils ont été opérés sous les yeux des plus grands monarques et des plus grands prélats? Vous dirai-je qu'une formidable armée a vu ces prodiges, et qu'on en avait autant de témoins qu'il y avait de combattants ?

N'attendez pas de moi, Messieurs, un récit exact de toutes les merveilles que Dieu a opérées en faveur de ceux qui portent le saint Scapulaire avec l'innocence de vie qui lui convient. Ici, semblable au corps d'Elisée, il ressuscite les morts par son seul attouchement; là des embrasements considérables sont éteints tout à coup, et il se conserve au milieu des flammes, comme ce buisson merveilleux que vit Moïse : tantôt on trouve sous les tristes restes d'un effroyable incendie, des personnes que les brasiers avaient respectées, parce qu'elles portaient avec pureté ce saint habit : tantôt dans les plus violentes tempêtes et les plus effrayants naufrages, on a vu les flots respecter les serviteurs de Marie.

Sur la mer et sur les rivières, ils étaient portés avec une sorte de vénération, et préservés d'une mort certaine.

Point d'abîmes si profonds, point de précipices si affreux, où les confrères du mont Carmel n'aient éprouvé la bonté et la puissance de Marie. On les a vus, lorsqu'ils tombaient, suspendus en l'air et retenus par une main invisible.

On sait, Messieurs, qu'au dernier siége de Montpellier, sous les yeux mêmes de Louis XIII, une balle perça les habits d'un soldat, s'arrêta comme par respect et s'amollit en touchant le saint Scapulaire : on sait que, quelque subtil que soit le feu du tonnerre, il a perdu souvent toute son activité et sa violence sur ceux qui étaient revêtus de ce saint habit. Voilà donc, Messieurs, la voix des miracles qui suit la voix de l'Eglise en faveur de la dévotion du mont Carmel : c'est donc une dévotion autorisée.

Persuadés, Messieurs, de la grandeur et des avantages de la dévotion du mont Carmel, ne la rendons pas inutile par une vie criminelle; nous ne plairons jamais à la sainte Vierge, si nous ne sommes pas agréables à son fils. Tous ceux qui diront : Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le ciel : tous ceux qui invoquent souvent la sainte Vierge ne seront pas sauvés. Il faut joindre au caractère de chrétien des vertus chrétiennes; il faut joindre au titre de serviteur de Marie une vie pure et innocente : cette dévotion n'élargit point la voie du ciel, elle nous aide à y marcher. Marchons-y avec amour, avec courage et avec persévérance, pour arriver au séjour de l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE X.

SAINT HILAIRE, ÉVÊQUE DE POITIERS ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE,

Prononcé dans l'église paroissiale de son nom, à Paris, le 13 janvier 1732.

Stabit et pascet in fortitudine... in sublimitate, et magnificabitur usque ad terminos terræ. (*Mich.*, V.)

Il demeurera ferme, et il paîtra son troupeau dans la force du Seigneur avec sublimité, et il éclatera jusqu'aux extrémités du monde.

C'est sous ces termes symboliques et ces magnifiques expressions que le prophète annonce à Jérusalem désolée, le Sauveur des hommes. En lui parlant figurément de cette scène qui allait consommer toutes les autres, c'est-à-dire, de la chute humiliante

de l'idolâtrie, de ces ennemis puissants qui devaient l'assiéger, la piller, désoler ses habitants et la faire plier honteusement sous le joug des vainqueurs, il annonce au milieu de tous ces malheurs Jésus-Christ : il dépeint avec magnificence son zèle tout divin, la sublime doctrine qu'il doit enseigner, et ses succès miraculeux : *Pascet in fortitudine ..... in sublimitate, et magnificabitur usque ad terminos terræ.*

Je dois vous représenter aujourd'hui, Messieurs, un des plus zélés défenseurs de la divinité de Jésus-Christ ; un homme qui s'opposa au progrès d'une hérésie furieuse et accréditée, aux édits injustes des empereurs ariens, aux intrigues et aux cabales de la cour de Constance, aux artifices des hérétiques les plus fins, aux décisions de leurs conciliabules, aux piéges qu'on tendait aux catholiques ; que les sollicitations ne purent jamais flatter ni amollir ; que les menaces n'intimidèrent point ; qui professa la loi de Nicée dans l'orient et dans l'occident, qui la prêcha dans la Phrygie, qui la conserva dans les Gaules.

En un mot, je dois vous faire l'éloge du grand saint Hilaire de Poitiers. Pouvais-je choisir d'autres traits pour caractériser la fermeté de son zèle, la sublimité de ses talents, la gloire de ses succès, que ceux que le prophète emploie pour dépeindre son divin maître : *Pascet in fortitudine..... in sublimitate, et magnificabitur usque ad terminos terræ.*

Vous allez donc voir un zèle que la fureur des hérétiques n'a pu retenir ; une supériorité de talents, que les hérétiques ont été forcés de respecter ; des succès que les hérétiques n'ont pu empêcher.

Majestés de la terre, empereurs de l'Orient et de l'Occident, Hilaire n'a pas appréhendé l'éclat de vos couronnes ni redouté vos injustes édits. Vous attaquez Jésus-Christ, il vous attaque, il ne manque point à ce qu'il doit à vos personnes sacrées, mais il ne veut point non plus manquer à ce qu'il doit à la religion sainte qu'il professe : si son zèle vous étonne, pensez qu'il est évêque.

Superbes ariens, trop protégés à la cour des empereurs que vous avez séduits par vos professions de foi équivoques, pour opprimer les peuples, apprenez que les catholiques souffrent les persécutions, mais qu'ils ne les excitent jamais. En vain mettez-vous votre confiance dans les maux qui menacent leurs jours, dans vos conciliabules, dans vos assemblées tumultueuses, dans des termes obscurs et enveloppés, qui vous laissent des ressources pour changer sans honte, lorsque le gouvernement changera ; les lumières d'Hilaire découvrent le plan odieux de votre secte obstinée.

Et vous, Eglise de France toujours pure dans la foi, Eglise gallicane toujours alarmée à la moindre nouveauté. C'est le grand saint Hilaire qui vous a préservée de l'arianisme, ce monstre qui étendait ses ravages dans plusieurs royaumes et dans plusieurs empires. Ne craignons donc point d'ériger des trophées à la gloire de ce grand défenseur de la consubstantialité du Verbe et de la foi de Nicée. Son zèle, ses talents, ses succès nous fournissent un champ vaste d'événements intéressants d'actions héroïques, de scènes édifiantes ; ils formeront aussi le plan de ce discours. Implorons, avant que de développer ces trois grands traits de sa vie, les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faudrait, Messieurs, pouvoir vous représenter l'état déplorable de l'Eglise de Jésus-Christ, lorsque Hilaire fut élevé sur le siége de Poitiers, pour vous donner une juste idée de son zèle.

Les impiétés d'Arius, soutenues par plusieurs évêques, favorisées par les majestés de la terre, accréditées par des conciliabules sans nombre, enveloppées sous tant de professions équivoques, insinuées dans les cours des empereurs, par les ressorts de la plus fine politique, protégées par les impératrices et les femmes puissantes, toujours éprises des charmes de la nouveauté ; détestées par les catholiques opprimés et gémissants dans les fers et dans les exils ; adoptées par des hommes ambitieux qui triomphaient à la vue de leurs succès ; les évêques orthodoxes bannis de leurs siéges, les ariens en possession des plus grandes Eglises : voilà, Messieurs, ce que vit Hilaire dès qu'il fut placé sur le chandelier de l'Eglise ; voilà les ravages qu'il aperçut dans la famille du Seigneur. Les orages et les tempêtes qui agitaient la nacelle de Pierre, les séductions qui ébranlaient les catholiques, les dangers qui menaçaient la foi.

A la vue de tant de maux, son zèle s'allume, il parle, il écrit, il exhorte. Les succès de l'hérésie, la fureur des hérétiques, l'autorité des empereurs qui les protégent, rien n'arrête son zèle. Vous le verrez s'opposer avec fermeté aux progrès de l'arianisme, attaquer avec une sainte hardiesse les plus célèbres ariens, parler avec une liberté épiscopale aux empereurs qu'ils ont séduits.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous suscitez dans votre Eglise des docteurs, pour la défendre et maintenir la pureté de sa doctrine. Les plus furieuses hérésies n'ont jamais pu la rendre méconnaissable ; le grand concile de Nicée a toujours fait et fera toujours la honte des assemblées ariennes. Le grand Athanase dans l'Orient, le grand Hilaire dans les Gaules, sont les défenseurs de sa foi et de ses décisions.

Quelle foule d'objets intéressants se présentent à mon imagination ! Que de scènes différentes nous fournit l'histoire de l'Eglise ! Quelle hérésie ! quels hérétiques ! quels princes vais-je retracer à vos yeux ! De quel temps vais-je parler ! de quels malheurs vais-je vous faire ressouvenir ! S'ils vous touchent, Messieurs, vous admirerez davantage la sagesse de notre Dieu qui a suscité Hilaire pour s'opposer, comme un mur d'airain, à toutes ces entreprises de l'enfer ; et

vous verrez avec satisfaction un pasteur qui nourrit son peuple de la saine doctrine et qui écarte avec fermeté les hommes de mensonge et les loups ravissants : *Pascet in fortitudine.*

Quelle hérésie, Messieurs, que celle qui désolait l'Eglise, lorsque saint Hilaire parut sur le siége de Poitiers ! Vous le savez, l'hérésie arienne, les impiétés d'Arius, cet homme dont l'orgueil empoisonna les plus belles qualités et les plus grands talents, qui avait un génie vaste, une imagination brillante, beaucoup d'étude et beaucoup de facilité; qui possédait le fond de la philosophie platonicienne et les subtilités de celle d'Aristote, et qui était en état de remplir les plus grandes places, s'il ne les eût pas briguées avec tant d'indécence; cet homme qui, appuyé des deux Eusèbe, ces deux héros de l'arianisme, troubla toutes les Eglises, séduisit une multitude d'évêques, se fit des protecteurs jusqu'à la cour même du grand et magnanime Constantin, agita toute la terre, trompa les empereurs, cacha ou publia ses erreurs, selon les temps ou les circonstances; à qui les mensonges et les différentes professions de foi ne coûtaient rien, et que le ciel enfin irrité de tant de forfaits extermina honteusement de la société dans le moment qu'il allait, à la faveur de ses parjures, jouir du plus beau triomphe qui fût jamais.

Les impiétés de ce malheureux avaient fait de funestes progrès, Messieurs, lorsque Hilaire entreprit de les confondre. De vastes empires, de grands royaumes, l'orient et l'occident, les grands et les peuples en étaient infectés; plusieurs évêques les défendaient.

Mais la chute ne fut point générale : le plus grand nombre des premiers pasteurs fut fidèle; Jésus-Christ a toujours assisté son Eglise; elle n'a jamais été méconnaissable. On pouvait toujours dire : adressez-vous à l'Eglise : *dic Ecclesiæ.* Elle est toujours visible et toujours dépositaire de la vraie doctrine; on voulut faire passer l'univers pour arien, dit saint Jérôme; mais l'univers en fut surpris, et il détesta toujours l'arianisme.

Rome, toujours pure dans sa foi, le condamna, Hilaire et les évêques des Gaules ne voulurent jamais communiquer avec Saturnin, Ursas et Valens. Et il a vu avec joie dans son exil plusieurs évêques de l'orient soumis à la foi de Nicée : témoin cette profession de foi qu'il envoie dans les Gaules au nom des évêques de toutes les provinces voisines de la Phrygie. Or, c'est à ces milliers d'évêques catholiques, pour me servir des expressions de saint Augustin, que notre saint docteur parle. Ce sont eux qu'il anime à combattre les impiétés d'Arius, et qu'il appelle au secours de l'Eglise. Que tous les évêques fassent retentir leur voix, dit-il, dans ce temps de séduction : *Clament pastores.* Voyez, Messieurs, son zèle pour la consubstantialité du Verbe.

Vous savez les outrages que cette abominable hérésie faisait au Fils de Dieu, au Verbe éternel. Ce divin Sauveur n'était pas, selon l'impie Arius, égal à Dieu, émané de sa substance, éternel, tout-puissant, immuable comme lui. Ces blasphèmes avaient révolté d'abord; mais ils eurent ensuite un cours prodigieux dans l'Orient, parce qu'on les enveloppa sous des expressions équivoques qui cachaient l'impiété, mais qui n'établissaient pas la consubstantialité du Verbe reconnue dans le concile général de Nicée; c'est, Messieurs, cette expression sainte qui distingua toujours les catholiques des ariens, que saint Hilaire défendit avec zèle. Il ne faut que jeter les yeux sur ses ouvrages : on y découvre des preuves de la divinité du Verbe qui confondent les ariens.

Saint Hilaire oppose aux ariens trois témoignages de l'Evangile, pour prouver la divinité de Jésus-Christ et repousser leurs horribles blasphèmes. Le témoignage du Père éternel, qui déclare que Jésus-Christ est son fils; le témoignage de Jésus-Christ, qui déclare que son Père et lui ne font qu'un ; le témoignage de ses miracles qui attestent sa divinité.

Voyez, Messieurs, avec quel zèle, avec quel feu, avec quelle habileté il développe ces trois fameux oracles qui détruisent la doctrine des ariens. On ne voit pas, Messieurs, dans ceux qui défendent la foi orthodoxe ces détours, ces artifices, ces distinctions, ces variations, ces expressions enveloppées, cet abus des Ecritures qui fait toute la ressource des hérétiques. Rien de plus clair, de plus solide, de plus constant, de plus universellement reçu, que ce que disent les catholiques, que ce qu'ils opposent, que ce qu'ils prouvent. Ecoutez saint Hilaire, lorsqu'il établit la divinité de Jésus-Christ.

Arius, dit-il, assure dans sa doctrine que Jésus-Christ n'est pas égal à Dieu et émané de sa substance, et le Père éternel crie du haut du ciel que Jésus-Christ est son fils bien-aimé : *Clamat, Hic est filius meus dilectus.* (*Matth.*, III.) C'est du trône de sa gloire qu'il fait entendre cette voix, qu'il rend ce témoignage éclatant à son fils ; *clamat.* Le ciel s'ouvre, les vêtements de Jésus-Christ deviennent plus blancs que la neige, son visage plus brillant que le soleil; la montagne du Thabor est environnée d'une gloire éblouissante : Pierre, Jacques et Jean sont témoins de ce spectacle ravissant; Elie et Moïse attestent la grandeur de leur maître, et dans ce majestueux appareil, le Père éternel fait entendre sa voix : il annonce que Jésus-Christ est son fils bien-aimé; il le donne pour maître : *Clamat, Hic est filius meus dilectus.* Comment l'impie Arius, dit saint Hilaire, ose-t-il avancer qu'il n'est pas Dieu, égal à son Père, et émané de sa substance?

Arius assure que le fils de Dieu est inférieur à son père; qu'il n'est pas fils de Dieu et Dieu-même, si ce n'est par participation; et Jésus-Christ assure dans l'Evangile que lui et son père ne font qu'un : *Clamat filius, Ego et pater unum sumus.* (*Joan*, X.)

Ecoutez l'impie Arius, dit saint Hilaire, écoutez Jésus-Christ, entendez cet oracle, et

rougissez de vos blasphèmes; et si vous ne voulez pas écouter ce divin Sauveur, qui est la vérité éternelle, croyez du moins aux œuvres qu'il a opérées, lui-même vous en conjure dans l'Evangile : *Clamat, Operibus meis credite.* (*Joan.*, X.) Il a multiplié les pains dans le désert, il a guéri les malades, redressé les boiteux, éclairé les aveugles, fait entendre les sourds et parler les muets; à sa voix les paralytiques ont marché, les lépreux ont été nettoyés, les morts sont sortis des tombeaux, les démons ont quitté les corps qu'ils possédaient, les tempêtes ont été calmées, toute la nature soumise lui a obéi. C'est par ces œuvres merveilleuses qu'il vous rappelle pour vous prouver sa divinité : *Clamat, Operibus meis credite.*

Si les abaissements de son humanité et les opprobres qu'il a bien voulu souffrir pour nos péchés vous révoltent, croyez à tous les traits éclatants qu'il a laissé échapper dans les plus grandes humiliations. C'est lui-même qui vous conjure d'y faire attention : *Clamat, Operibus meis credite.*

Voyez ce spectacle de gloire qui relève ses abaissements aux pieds de Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, et écoutez la voix du Père éternel qui atteste sa divinité. Voyez les anges qui le servent dans le désert, et la confusion du tentateur qui osa le tenter; ce sang qu'il répand volontairement dans le jardin des Oliviers, et l'intérêt que le ciel prend à son innocence; cette puissance avec laquelle il renverse d'une seule parole la troupe furieuse qui veut se saisir de lui; ce silence qui confond ses juges, et en fait des défenseurs de son innocence; ces oracles qu'il prononce sur la croix, ces jugements de sévérité et de miséricorde qu'il exerce, ces miracles qui s'opèrent à sa mort, ce bouleversement de toute la nature, cette voix forte qu'il fait entendre avant d'expirer; ces hommages que plusieurs rendent à sa divinité, cette profession solennelle de la foi du centurion qui, malgré les opprobres du Calvaire, s'écrie : C'est véritablement le fils de Dieu : *Hic vere filius Dei erat* (*Matth.*, XXVII); la gloire de son tombeau et la vérité de sa résurrection, voilà les merveilles qu'il a opérées, voilà les traits de divinité qu'il a laissé échapper dans ses abaissements mêmes. Faites-y attention, impie Arius, et vous conviendrez qu'il est Dieu : *Clamat, Operibus meis credite.*

C'est ainsi, Messieurs, que le grand Hilaire détruit la doctrine des ariens par ces grands traits, ces preuves solides qui établissent la divinité de Jésus-Christ, et le dogme de la consubstantialité reconnu dans le fameux concile de Nicée. Les progrès que l'arianisme avait faits n'arrêtent pas son zèle. Il en fait sentir toutes les impiétés et tous les blasphèmes; et si cette hérésie, aussi bien que toutes les autres, a des disciples, Hilaire les attaque, et aucun n'échappe à son zèle.

Le connaît-on bien, Messieurs, ce zèle qu'inspirent l'amour de la vérité et les intérêts de l'Eglise? Ne prend-t-on pas souvent le change? N'irrite-t-on pas ses ennemis au lieu de les gagner? Lorsqu'il y a plusieurs moyens pour faire revenir son frère, ne choisit-on pas celui qui l'aigrit le plus? Est-ce à lui à qui on en veut, ou à ses égarements? Est-ce l'amour de la vérité qui fait parler, ou le désir de paraître un redoutable adversaire? Est-on fâché de le voir dans l'erreur parce qu'il se damne, ou le poursuit-on parce qu'il nous contredit? La pureté de la doctrine entre-t-elle seule dans ces disputes publiques? La passion y est-elle pour rien? Est-ce la gloire seule de l'Eglise qui nous fait parler, ou la flatteuse espérance de passer pour un habile défenseur de la foi? Si on poursuit l'erreur, aime-t-on encore ceux qui ont eu le malheur de l'enfanter? Selon le conseil de saint Augustin, désire-t-on de voir l'hérésie proscrite et les hérétiques convertis?

Ah! si l'on suivait ces principes, que le zèle serait louable! qu'il serait utile! qu'il serait efficace! On ne languirait pas si longtemps dans de vaines questions; on ne gémirait pas à la vue de ces schismes éternels, de ces combats de doctrine que saint Paul appelle des disputes de mots : *Pugnas verborum.* (I *Tim.*, VI.) On ne serait pas inondé de tant de libelles scandaleux, on ne dévoilerait pas avec tant de témérité les taches du sanctuaire; on ne jugerait pas de la foi par les mœurs, mais des mœurs par la foi; on ne mettrait point les promesses infaillibles de Jésus-Christ en parallèle avec les faiblesses de l'homme, et on se ressouviendrait toujours que notre divin Sauveur ne nous a pas donné ceux qui sont assis sur la chaire de Moïse comme des modèles que nous devions toujours imiter, mais des maîtres qu'il faut toujours écouter. Qu'il est rare ce zèle éclairé! ce zèle ferme, ce zèle charitable! Qu'il est rare aussi de gagner ses frères, et qu'il est commun de les irriter.

Combien de personnes qui, sans étude, sans aucune connaissance des points contestés, qui ne sont obligées ni par leur place ni par leur caractère de parler, et qui entrent avec vivacité en lice, blâment ceux qui sont au-dessus de leur tête, et déshonorent par leur ignorance la vérité qu'elles veulent défendre par un esprit de parti?

Combien qui pourraient rendre service à l'Eglise, que le caractère oblige d'avoir du zèle, que les talents pourraient rendre utiles, et dont l'autorité empêcherait les progrès du mal, et qui se contentent de gémir comme le pontife Héli sur les désordres du sanctuaire; qui se font honneur d'une douceur toujours avantageuse aux ennemis de la religion et toujours funeste au règne de la piété?

Combien qui perdent la charité dans les divisions de l'Eglise, qui ne ménagent point la réputation de ceux qui ne pensent pas comme eux, qui semblent défier la ruine de ceux dont l'Eglise demande avec larmes le retour, qui ferment leur cœur à ceux qui ont eu le malheur de tomber dans l'erreur, pendant que l'Eglise leur ouvre son sein et les

rappelle avec la tendresse d'une mère, et qui sont insensibles aux pertes dont elle est inconsolable!

Le zèle du grand saint Hilaire, que je loue aujourd'hui, ne fut sujet à aucun de ces défauts; il était évêque, et par conséquent obligé de parler et de prendre la défense de la vérité avec zèle. Mais son zèle fut éclairé; jamais l'Eglise n'eut un défenseur de la consubstantialité du Verbe plus habile. L'arianisme, avec tous ses détours, ses distinctions et ses adoucissements, ne put échapper à ses lumières.

Son zèle fut patient; il nous apprend lui-même qu'il y a un temps de se taire et un temps de parler, et qu'il n'attaque les hérétiques ouvertement que parce qu'ils se sont prévalus insolemment de son silence.

Son zèle fut charitable; il s'efforce de détruire l'erreur et de convertir ceux qui l'ont accréditée; il expose l'impiété de l'hérésie arienne, et ménage ceux qui sont assez aveugles pour la soutenir. Il développe la doctrine de l'Eglise, mais il ne parle point des déréglements de ses ennemis. Les calomnies qu'ils répandent contre lui à la cour des empereurs Constance et Valentinien ne l'indisposent point contre eux. S'ils n'attaquaient que lui, ils seraient ses amis. Jésus-Christ offensé par leur impiété est le seul objet qui excite son zèle.

Son zèle fut ferme : le crédit des hérétiques de son temps à la cour, les grandes places qu'ils occupaient, les vengeances qu'ils avaient déjà fait éclater contre les catholiques, rien ne put l'arrêter. Saturnin, Ursace, Valens, Auxence, dans les Gaules, tous les ariens qu'il trouve dans son exil et à la cour de Constance succombent sous ses coups ; il les réduit au silence par la force de ses raisonnements.

Son zèle pouvait-il éclater plus à propos, Messieurs, que dans cette rupture éclatante qu'il fit avec Saturnin, Ursace et Valens? Les maux étaient violents, il fallait des remèdes proportionnés : il ne voulait point étendre le schisme en se séparant de communion avec ces hérétiques déclarés, mais confondre l'hérésie, et cette séparation est un glorieux trophée érigé à la pureté de la doctrine de l'Eglise de France, puisque tous les évêques des Gaules imitèrent notre saint docteur dans cette action mémorable. C'est lui qui nous apprend cette circonstance consolante, qui renverse le système de ceux qui prétendent que l'arianisme séduisit toute la terre : *Me cum Gallicanis episcopis separavi.*

Avec quel zèle demande-t-il une audience publique à l'empereur Constance et somme-t-il tous les ariens d'entrer en lice avec lui devant cette majesté de la terre? Ils craignaient cet oracle de l'Eglise : ils avaient raison, ils furent confondus. Hilaire remporta la victoire, et, pour éloigner ce redoutable adversaire, la même cabale qui avait sollicité son exil sollicita son retour dans les Gaules.

Vous le représenterai-je à Milan, où il va, animé d'un saint zèle, se rendre dénonciateur d'Auxence qui avait trompé Valentinien, et dévoiler, dans une conférence publique, ses ruses, ses artifices, ses fourberies et ses impiétés? Fallait-il, Messieurs, un défenseur moins zélé de la foi de Nicée pour confondre ce prélat qui, par les détours de sa politique, en imposait au prince et vivait paisiblement sur un des plus grands siéges de l'Eglise?

Suivez-le, Messieurs, avec le grand Eusèbe de Verceil dans l'Italie, où son zèle le conduit pour rétablir ceux qui s'étaient séparés par faiblesse, et que les menaces des empereurs avaient fait chanceler quelque temps dans la foi. Voyez avec quelle sagesse il ouvre les yeux à ceux qui avaient souscrit à Rimini une formule artificieuse. C'est, Messieurs, l'homme et l'oracle de l'Eglise; c'est lui qui expose sa doctrine, qui confirme ses enfants dans la foi, qui relève ceux qui sont tombés, qui soutient ceux qui chancellent, qui anime les évêques à défendre la cause de l'Eglise; c'est lui qui fait assembler un concile dans cette capitale, d'où l'on écrit une excellente lettre synodale aux évêques de l'Orient pour l'éclaircissement de la foi; c'est lui enfin qui a la fermeté d'adresser plusieurs écrits à l'empereur Constance, ce prince capable d'intimider tout autre qu'Hilaire. N'est-ce pas là, Messieurs, instruire les fidèles et prendre les intérêts de l'Eglise avec une fermeté héroïque : *Pascet in fortitudine.*

Quel malheur, Messieurs, quand les protecteurs de la religion l'abandonnent, quand l'autorité royale s'élève contre l'autorité de l'Eglise, et que l'erreur, hardie et furieuse, règne paisiblement à l'ombre du trône! Alors les hérétiques, enflés de leur crédit, débitent hautement leurs blasphèmes, étendent leurs pernicieuses doctrines et sacrifient à leur jalouse fureur tous les héros de la foi. Alors ils ne gardent plus ces ménagements qui les déguisent; ils n'ont plus recours à ces expressions équivoques, à ces détours qui les confondent avec les catholiques, ils ne sont plus timides et chancelants; tous les voiles qui cachaient leurs mystères sont levés; ils parlent clairement, publiquement. L'hérésie n'a jamais été timide que lorsqu'elle a manqué d'autorité, et elle a toujours levé l'étendard de la révolte lorsqu'elle a été protégée par des princes puissants.

Ne cherchons point d'autres exemples dans les annales de l'Eglise que celui que nous fournit l'arianisme.

Sous le grand Constantin, ce prince protégé du ciel, et toujours protecteur de l'Eglise, qui a joint à la magnificence impériale le zèle des apôtres, qui a honoré les évêques, et que les évêques ont comblé de magnifiques éloges; qui leur était soumis comme à ses pères dans la foi, et auquel ils obéissaient comme à celui qui représentait Dieu sur la terre; qui conserva avec fermeté les droits sacrés de la couronne et respecta avec sincérité l'autorité infaillible de l'Eglise, l'hérésie arienne fut toujours timide, enveloppée; c'était un mystère. Les deux Eusèbe, ces zélateurs de l'arianisme, se ménageaient dans leurs siéges

et à la cour par des professions catholiques en apparence. Les plus furieux ariens n'osaient le paraître, et l'impie Arius lui-même ne parvint-il pas à passer pour catholique auprès de l'empereur? Ce prince, séduit, n'avait-il pas ordonné qu'on le reçût dans la communion de l'Eglise? Le jour marqué pour cette grande cérémonie ne fut-il pas marqué? Le bras vengeur du Seigneur, qui connaît le fond des cœurs, changea seul ce triomphe des ariens en confusion et en deuil, en frappant ce monstre d'impiété et en l'effaçant du nombre des vivants par une mort honteuse.

Quand l'hérésie n'est pas accréditée, elle est mystérieuse et rampante; mais sous le règne de Constance, ce prince qui hérita du trône du grand Constantin, sans avoir une seule de ses vertus; qui surpassait, par sa férocité, les derniers empereurs païens; qui mit sa gloire à étendre le règne de l'erreur, à persécuter les catholiques, et à combler de grâces et d'honneurs les hérétiques; l'hérésie arienne parut telle qu'elle était; les ariens triomphants professèrent hautement leurs impiétés.

Alors le concile œcuménique de Nicée fut absolument proscrit; les défenseurs de la consubstantialité du Verbe furent bannis de leurs églises; une cruelle persécution fut ouverte; les faibles furent ébranlés, plusieurs succombèrent. Temps déplorables et dangereux, qui faisaient en quelque sorte regretter à saint Hilaire les jours de Néron et des Dèce! *Utinam ministerium Neronianis, Decianisque temporibus explessem!*

Voyez, Messieurs, quelle différence entre le règne de Constantin et celui de Constance. Sous le premier, l'hérésie timide se cache, s'enveloppe; la vérité attaque, combat, triomphe. Sous le second, l'hérésie hardie se montre; on la prêche publiquement; on lève tous les voiles qui cachaient ses horreurs. La vérité est persécutée, gémissante dans les exils, et lâchement abandonnée.

O Eglise de Jésus-Christ, que vous êtes heureuse quand les souverains de la terre vous protégent! L'autorité et l'exemple d'un prince impie séduisent les chrétiens lâches, causent des pertes à la religion, et la déshonorent par de honteuses apostasies.

C'est sous ce règne d'erreur, de persécution, d'exils; c'est dans ces triomphes éclatants de l'arianisme, dans ces jours de prospérités, de gloire, de succès des hérétiques, de larmes, de gémissements, d'oppression pour les catholiques, que parut, Messieurs, le grand saint Hilaire : il vit avec douleur, comme un autre Mathathias, l'hérésie puissante dans l'Orient, cachée dans l'Italie, protégée par quatre ou cinq évêques dans les Gaules; les églises occupées par des ariens; plusieurs des catholiques intimidés par les menaces, séduits par les caresses, flattés par les faveurs de la cour, surpris par les artifices des apôtres de l'erreur; les orthodoxes zélés proscrits et accablés de misères dans les exils : *Vidit et doluit.* (I *Mach.*, II.)

Il ressentit vivement tous ces maux de l'Eglise. Son zèle éclata; et comme Constance était l'auteur de ces persécutions, qu'il jouait le plus grand rôle, il lui parle avec liberté en faveur de l'Eglise affligée et de la vérité persécutée.

Il n'ignorait pas, Messieurs, ce qu'il devait à cet empereur. L'Evangile nous apprend à respecter les puissances. Les rois ont beau déshonorer leur règne par les vices ou l'erreur, ils ne sont pas moins de secondes majestés qui nous représentent la première; mais il savait ce qu'il devait à l'Eglise, comme évêque. Les premiers chrétiens, qui doivent nous servir de modèles, n'ont jamais manqué de respect pour les empereurs païens, comme nous l'apprend Tertullien; ils élevaient les mains vers le ciel pour leur prospérité, pendant qu'ils dictaient de cruels édits contre eux; mais aussi ces hommes, si soumis aux lois de l'empire, quand elles n'intéressaient pas la religion, bravaient la fureur des tyrans, se moquaient des ordres impies qu'ils leur intimaient, et professaient la religion de Jésus-Christ sous les glaives et sur les échafauds. Quand il s'agit absolument de la religion, il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.

Hilaire, Messieurs, était trop rempli de ces grands principes, pour manquer à Dieu ou au prince; c'est la cause de l'Eglise qu'il plaide dans ses écrits à la cour de Constance. Quel autre qu'un évêque catholique aurait pu s'en charger? Ou plutôt, quel autre qu'Hilaire aurait osé, dans des temps si délicats et si difficiles, se déclarer l'adversaire d'un prince si puissant?

Un évêque, Messieurs, ne perd jamais la liberté de son ministère, quand il ne veut plaire qu'à Jésus-Christ, et qu'il n'est touché que des intérêts de l'Eglise; que ceux que l'ambition fait briguer les grandes places, les dignités, les bonnes grâces de César, condamnent lâchement la vérité, ou l'abandonnent comme Pilate, je n'en suis pas surpris. Hilaire est exposé à tout perdre, à tout souffrir pour la cause de Jésus-Christ.

En voulez-vous des preuves? Entendez-le lui-même, Messieurs, dans les ouvrages qu'il adresse à Constance; voyez une liberté vraiment épiscopale. Les saints, comme David, annoncent aux souverains de la terre les vérités du salut, sans être intimidés. Nos ennemis, dit-il, se prévaudraient d'un plus long silence; ils nous croiraient vaincus si nous ne faisions pas entendre nos voix. Ce qui passerait pour modestie dans un autre temps, passerait pour impuissance dans celui-ci. Que tous les évêques catholiques viennent donc au secours de l'Eglise; qu'ils parlent pour la divinité de Jésus-Christ; qu'ils prononcent anathème à Arius et à ses erreurs : *Clament pastores.*

Je sais que les temps sont fâcheux, que la persécution est cruelle, que la plus puissante cour du monde est arienne, que l'empereur, comme un lion furieux, veut faire des évêques, ou des prévaricateurs, ou des victimes; mais quelle gloire pour nous de donner notre vie pour la divinité de notre

Sauveur! Ne redoutons point la perte des biens et les exils; tâchons d'obtenir la couronne du martyre pour une si belle cause : *Ad martyrium per has voces exeamus.*

Et vous, empereur, qui voulez étendre l'arianisme, apprenez que les feux, les glaives, les chevalets, et les plus cruels supplices, ne me feront jamais renoncer à la foi de Nicée, et tolérer seulement vos impiétés. Messieurs, les plus grands héros du christianisme ont-ils jamais parlé avec plus de liberté devant les tyrans? Et n'est-ce pas avec justice que saint Jérôme a donné à saint Hilaire le titre illustre de confesseur de la consubstantialité du Verbe : *Hilarius confessor et episcopus.*

Mais si saint Hilaire a soutenu les fidèles dans la doctrine de l'Eglise, par la fermeté de son zèle, il les a aussi instruits par l'étendue de ses lumières et la supériorité de ses talents : *Pascet in sublimitate.*

SECONDE PARTIE.

Je vais louer, Messieurs, la science d'Hilaire, et quelle science! une science qui étonna l'univers; une éloquence qui a effacé celle des Grecs et des Romains, selon saint Jérôme; que les plus grands maîtres ont admirée sans pouvoir se flatter de l'imiter; des lumières qui ont, pour ainsi dire, dissipé toutes les obscurités de nos mystères; qui ont expliqué l'économie de l'adorable Trinité, raconté la génération éternelle du Fils de Dieu; une érudition profonde, qui a ramassé tous les témoignages les plus éclatants, pour prouver la divinité de Jésus-Christ contre les ariens; un génie vaste, qui ne trouve point de profondeurs, de ténèbres, de difficultés, de questions embarrassantes qu'il n'approfondisse, ne dissipe, ne développe et n'explique; qui n'ignorait rien de tout ce que la vénérable antiquité avait enfanté de plus intéressant pour la religion; les plus grands événements, les moindres traits de l'histoire, les plus fameux hérésiarques, les hérétiques les plus obscurs, les oracles qu'ils citaient, les réponses qui les confondaient, les détours de toutes les sectes, les moyens de les découvrir, rien ne lui échappe; un esprit orné des richesses de la littérature, et de tout ce qu'un certain paganisme de philosophe, dans lequel il avait eu le malheur d'être engagé dès son enfance, à ce qu'il y a de plus élevé, de plus poli, donnait de l'agrément à son style et à ses écrits.

Voilà, Messieurs, ce qui a fait regarder Hilaire par tous les saints docteurs de son temps, par les Grecs et les Romains, par tous les beaux génies des empires de l'Orient et de l'Occident, comme le plus savant de son temps. Mais érigerions-nous aujourd'hui des trophées à ses rares talents, s'il ne les avait pas employés pour la cause de l'Eglise?

Qu'est-ce que la science, Messieurs, de tous ces grands hommes qui se sont occupés à des découvertes curieuses et inutiles, qui ont fait servir une imagination vive et brillante à des fictions dangereuses, qui représentent les vices, les passions, les intrigues des héros fabuleux, ces productions étonnantes, qui n'ont rien de réel que les coups qu'elles portent à l'innocence, et les effroyables incendies qu'elles excitent dans des cœurs tendres et faciles à séduire?

Qu'ils sont déplorables les talents de ces hommes qui s'érigent en maîtres de la volupté, qui instruisent par des peintures agréables du vice, par des images séduisantes des passions, des cœurs innocents, mais toujours prêts à recevoir les plaies du péché!

Qu'ils méritent notre indignation, ces hommes qui présentent dans leurs ouvrages les appas du crime et les amorces du péché, qui dépeignent avec un style poli et tendre les routes criminelles des pécheurs, leurs intrigues, leurs mystères et leurs succès! Faut-il que les grâces et les ornements de l'éloquence viennent au secours du vice pour séduire un cœur si facile à corrompre!

Qu'ils ont été nuisibles à l'Eglise les talents de ces hommes rebelles, de ces hérésiarques qui ont formé des partis si puissants! On ne peut pas désavouer que plusieurs n'aient eu une grande facilité de parler, n'aient écrit avec politesse et érudition. On voit dans les ouvrages de plusieurs une élévation de génie, une imagination vive et féconde, des connaissances acquises, une étude sérieuse de l'histoire sacrée et profane, une grande facilité dans la dispute. Mais le plus savant, dit saint Paul, dès qu'il enseigne une autre doctrine que celle de Jésus-Christ, qu'il méprise ses oracles, est un superbe qui ne sait rien, malgré cet amas de connaissances stériles dont il se glorifie : *Superbus est nihil sciens* (I *Tim.*, VI.)

La gloire d'Hilaire, Messieurs, est donc d'avoir fait servir, pour la cause de l'Eglise, les grands talents qu'il avait reçus du ciel; le don de la parole, qui fut en lui, accompagné de toutes les grâces qui rendent ce saint ministère efficace; la connaissance des mystères qu'il développa en homme suscité de Dieu, et éclairé d'en haut; la matière de l'Eglise dont il soutint les oracles et les décisions contre les hérétiques les plus obstinés. C'est avec cette supériorité de talents qu'il a soutenu et honoré la dignité épiscopale : *Pascet in sublimitate.*

Vous suppléerez, s'il vous plaît, Messieurs, aux expressions qui me manqueront pour vous représenter, comme il conviendrait, des talents si rares et si sublimes.

Elle règne dans ses ouvrages, cette éloquence majestueuse que saint Jérôme a louée si magnifiquement, et qu'il oppose à l'éloquence grecque et romaine. On trouve partout des grâces, des beautés, des richesses qui prouvent qu'il possédait avec distinction l'art de manier la parole.

Il était né avec lui, Messieurs, ce talent qui fait les grands orateurs. Le rang distingué que tenait sa famille dans l'Aquitaine fit désirer aux plus habiles maîtres l'honneur

de présider à son éducation. L'erreur de ses parents, qui mettaient toute leur gloire à vivre dans une religion de philosophes ; les heureuses dispositions du jeune Hilaire pour l'étude, tout cela en fit en peu de temps un prodige de science ; et à peine les nuages de l'enfance furent-ils dissipés, qu'il fut, comme le jeune Moïse, instruit de toutes les sciences humaines : *Eruditus est omni sapientia.* (*Act.* VII.)

L'éloquence fut le grand don qui charmait ceux qui l'écoutaient. Ses discours étaient ornés de ces grâces qui plaisent, de cette douceur qui touche. Ses paroles pénétraient les cœurs, comme ces douces pluies qui tombent sur de tendres gazons : *Quasi stillæ super gramina.* (*Deut.*, XXXII.)

Quelle éloquence plus douce que la sienne, lorsqu'il écrit pour la piété ou qu'il prêche les peuples? Il entraîne les cœurs de ceux qui l'écoutent ou qui lisent ses ouvrages. Il y a des charmes innocents qui triomphent des auditeurs les plus indifférents ; ils régnaient dans les discours d'Hilaire, aussi touchait-il efficacement.

On se trompe quand on fait consister l'éloquence dans des riens brillants, des expressions pompeuses, des mots cadencés, des images magnifiques, des pensées ingénieuses, un arrangement harmonieux ; ces sortes de discours frappent les oreilles comme un agréable concert de musique, mais ils ne vont jamais au cœur ; or, c'est au cœur que Dieu ordonne à ses ministres de parler : *Loquimini ad cor.* (*Isa.*, XL.) C'étaient les cœurs qu'Hilaire gagnait par la douceur, les charmes et la majesté de son éloquence.

Quelquefois, Messieurs, un saint zèle l'emporta, un feu divin l'embrasa ; alors on voit une éloquence vive ; telle est celle qui règne dans les trois requêtes qu'il adressa à l'empereur Constance : quels divins emportements! quelle peinture des maux de l'Eglise! quel portrait de l'empereur, des hérétiques, de la cour! Sous quelles affreuses images ne les représente-t-il pas! avec quelle magnificence ne dépeint-il pas les grandeurs de Jésus-Christ qu'on attaque, l'autorité de l'Eglise qui a condamné l'arianisme, les circonstances qui obligent les pasteurs de parler!

Jamais a-t-on vu des traits plus forts de l'éloquence chrétienne? jamais a-t-on vu un orateur plus véhément? Il charme, il surprend, il enlève, il persuade. Son éloquence chrétienne et apostolique ébranle l'empereur, confond les ariens, agite toute la cour, anime tous les évêques, relève ceux qui sont tombés, soutient ceux qui chancelaient, découvre les périls de la foi, et détermine les catholiques à mourir avec lui pour la doctrine catholique. A cette éloquence victorieuse, ajoutez, Messieurs, des lumières qui percent à travers les saintes obscurités et les ténèbres sacrées qui enveloppent nos mystères.

Hilaire, Messieurs, soumis aux ordres des empereurs, pénétra dans la Phrygie; il ne murmura point de son exil. Ce n'était point pour ses propres intérêts qu'il combattait les sentiments du prince, mais pour les intérêts de Jésus-Christ; il se soumit au bannissement, il résista à l'erreur; il ne se plaignit point d'être chassé de son siége, mais il gémit des outrages qu'on faisait à la vérité. Il obéit toujours au prince qui le persécutait, mais il confessa toujours la divinité de Jésus-Christ, que le prince combattait; et le lieu de son exil fut comme une chaire de vérité d'où il enseigna tous les fidèles, confirma les évêques des Gaules dans la foi de Nicée, et l'étendit chez les évêques orientaux. Que la conduite des saints est admirable! Ils rendent à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

C'est dans son exil, Messieurs, qu'il composa ses douze livres *Sur la Trinité*, ouvrage délicat, élevé et profond; ouvrage où il fallait les lumières d'Hilaire pour expliquer ces grandes vérités, qui sont si supérieures aux sens et à la raison; sonder avec succès ces abîmes où se sont perdus des génies sublimes, des savants du premier ordre, qui avaient trop de raison et qui n'avaient pas assez de foi pour entrer dans ces saintes obscurités, dans ces profondeurs adorables qui ont causé la ruine des superbes qui portent des regards curieux sur la gloire inaccessible de notre Dieu; ouvrage que les saints docteurs ont loué magnifiquement, et qui ont fait dire à saint Jérôme qu'il avait heureusement conservé dans ces matières sublimes, dans ces questions délicates, dans ces mystères profonds, toute l'exactitude, toute la pureté de la doctrine catholique et toute la précision de la théologie; de sorte qu'on peut dire de lui, Messieurs, ce qui est dit du Sage même : Ses écrits sont irréprehensibles; ils ont été composés pour la vérité; la vérité y règne et y règne seule : *Conscripsit sermones rectissimos ac veritate plenos.* (*Eccle.*, XII.)

L'Esprit-Saint, Messieurs, nous fait un magnifique portrait d'Apollon, ce Juif fameux qui marchait sur les traces de saint Paul, et qui participait à ses travaux : c'était un homme d'une éloquence admirable, qui enlevait ses auditeurs par les grâces de ses discours, et par la beauté et la solidité de ses raisonnements : *vir eloquens* (*Act.*, XVIII); il possédait parfaitement la science des Ecritures : elles n'avaient point pour lui d'obscurité, de ténèbres; toutes les vérités qu'elles renferment, tous les oracles qu'elles prononcent, toutes les leçons qu'elles donnent, toutes les actions qu'elles racontent, rien ne lui échappait; il la citait à propos, avec zèle, avec succès : *potens in Scripturis.* (*Ibid.*) Mais ce qu'il y a, Messieurs, d'admirable, c'est que ce savant homme employait toute sa science et ses rares talents à faire connaître Jésus-Christ, à étendre son règne, et à établir sa divinité : *docebat diligenter ea quæ sunt Jesu.* (*Ibid.*)

Sous ces traits, Messieurs, reconnaissez saint Hilaire, la profondeur, la beauté de ses ouvrages, et le grand objet qui le porta à écrire dans son exil; lisez-les, et vous serez

surpris de la majesté, de la politesse et de l'élévation de son style : *vir eloquens ;* vous verrez un homme qui emploie l'Ecriture avec une habileté surprenante, qui en pénètre le sens, qui en développe les vérités ; qui trouve dans les expressions symboliques, les images brillantes des prophètes, des figures du grand mystère qu'il explique ; qui saisit tous les oracles, les paroles et les actions qui établissent la divinité de Jésus-Christ : on dirait qu'il ait dévoré ce livre divin ; comme Ezéchiel, son langage est celui de l'Ecriture : *potens in Scripturis.* Mais achevons le parallèle, Messieurs. Dans cet ouvrage immense, où il semble que Dieu ait levé en sa faveur tous les voiles qui cachent aux faibles mortels sa gloire ineffable, quel est son objet principal ? La divinité de Jésus-Christ niée et combatue par les ariens. C'est pour prouver qu'il est Fils de Dieu, égal en substance à son Père, éternel, immense, tout-puissant comme lui ; c'est pour confondre les ariens, affermir ses frères, ramener ceux qui ont été surpris, qu'il établit, par des raisonnements solides et des autorités sacrées, la consubstantialité du Verbe : *docebat diligenter ea quæ sunt Jesu.*

C'est en lisant ses ouvrages, que les plus grands docteurs se sont écriés : Quel homme! quelles lumières ! quelle supériorité de talents ! Il a parlé de Dieu, et des personnes adorables de la sainte Trinité, et il ne lui est pas échappé une expression que l'Eglise n'adopte avec plaisir. C'est Dieu, Messieurs, qui les suscite, ces grands hommes qui deviennent, en quelque sorte, la ressource de l'Eglise dans ces temps de trouble ; c'est lui-même qui pose ces lumières sur la montagne, pour éclairer les peuples dans les plus épaisses ténèbres : c'est lui qui donne ce sel de la terre, pour préserver ses enfants de la corruption ; c'est lui qui leur met dans la bouche ces paroles victorieuses des subtilités des hérétiques.

C'est, Messieurs, sur les matières délicates, sur les profondeurs adorables de nos mystères, que tant de grands génies ont fait naufrage dans la foi : ils avaient des lumières, mais ils n'avaient pas de soumission ; ils avaient recours au tribunal de leur raison en écrivant ; ils méprisaient le tribunal de l'Eglise lorsqu'ils avaient écrit. De là les hérésies d'un Sabelius, d'un Arius, d'un Nestorius, d'un Pélage, d'un Calvin. C'étaient des hommes de lumières, de génie ; mais ils ont écrit sur des matières délicates : ils ont sondé les mystères de la sainte Trinité, de la prédestination, de la grâce, prévenus pour leur faible raison, et indifférents pour l'autorité infaillible de l'Eglise. Leurs lumières les ont aveuglés, ils se sont perdus ; l'Eglise les a proscrits, et un schisme honteux a été leur ressource.

Il n'en est pas ainsi, Messieurs, des lumières d'Hilaire : elles ont sondé avec respect les abîmes des divines Ecritures ; elles ont pénétré avec soumission nos adorables mystères ; il les a toujours soumises à l'autorité infaillible de l'Eglise. C'étaient ses décisions, dans le grand concile de Nicée, qu'il défendait ; aussi s'est-il servi de ses rares talents, pour prouver son infaillibilité contre tous les conciliabules des ariens.

Notre saint docteur, Messieurs, se servit de ses lumières pour prouver l'infaillibilité de l'Eglise, qui avait condamné Arius et ses disciples. S'il n'y eut jamais de plus sérieuse hérésie que celle de cet impie, il n'y en eut jamais qui se ménageât plus de ressources. Les professions de foi captieuses des chefs de l'arianisme, la multitude des conciliabules qu'ils tenaient, rassuraient les faibles, et leur donnaient une espèce d'autorité. Il fallait un homme habile dans la matière de l'Eglise, pour faire tomber les voiles imposants qui cachaient l'erreur et accréditaient ces assemblées tumultueuses. Ce fut Hilaire, Messieurs.

Il fit triompher la vérité : il mit dans tout son jour l'autorité infaillible de l'Eglise, et couvrit de honte l'erreur et les conciliabules des ariens. Il considéra l'arianisme avant le concile de Nicée, et après les décisions de cette sainte et majestueuse assemblée, et prouva que l'Eglise, dispersée et assemblée, avait eu la même horreur des impiétés d'Arius, avait prononcé les mêmes anathèmes contre cette doctrine de l'enfer.

Que les docteurs catholiques sont admirables ! Ils tiennent tous le même langage, le langage des apôtres, le langage des premiers siècles ; tout ce qui ne vient pas de cette source sacrée les alarme ; tout ce qui date de ces temps précieux et vénérables, tout ce qui en vient sans interruption les attache, et fait la règle de leur foi. C'est cette majestueuse antiquité, cette tradition constante, qu'ils opposent aux hérétiques ; c'est par la nouveauté de leurs opinions qu'ils les condamnent.

Avec quel feu, avec quelle solidité ne représente-t-il pas les justes alarmes de l'Eglise, lorsque l'impie Arius ouvrit la bouche pour attaquer la pure doctrine du saint patriarche d'Alexandrie, l'horreur que tous les auditeurs en conçurent, les anathèmes dont on frappa les blasphèmes qu'il vomissait contre le Fils de Dieu ! Il fait valoir avec force les cris de toute l'Eglise, le soulèvement de tous les évêques, l'indignation de tous les fidèles, et prouve que ces sacriléges nouveautés ont été condamnées, aussitôt qu'elles ont été répandues, par cette Eglise toujours infaillible, toujours assistée de son Dieu époux, et à laquelle seule il a été dit : *Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.* XXVIII.)

Saint Hilaire était persuadé de cette importante vérité, que l'Eglise dispersée était infaillible, aussi bien que l'Eglise assemblée. Il savait, aussi bien que saint Augustin, que beaucoup d'hérésies avaient été condamnées sans ces augustes assemblées ; que Jésus-Christ étant tous les jours avec son Epouse, l'hérétique ne répandrait pas ses erreurs impunément à l'ombre d'un futur concile ; que le tribunal de l'Eglise était toujours existant, et qu'il se flattait en vain

d'une autorité qui n'existait pas. C'est ainsi qu'il dépeint la honte de l'arianisme. Qu'un savant soumis et éclairé est utile à l'Eglise! Que ses talents servent à ses triomphes!

Mais me voici, Messieurs, au moment le plus vénérable de l'histoire. Je vais parler du concile de Nicée, dont saint Hilaire fut un des plus grands défenseurs; ce concile, que les détours, les équivoques, la politique des ariens rendirent en quelque sorte nécessaire; que la piété, la foi et la magnificence du grand Constantin procurèrent avec une promptitude digne de son zèle; que trois cent dix-huit évêques composèrent, et qui trouvèrent tous un asile digne de la grandeur de l'Eglise, dans le palais de ce magnanime empereur.

Tremblez, impie Arius, et vous, lâches déserteurs de la foi, qui occupez si indignement les siéges de Césarée et de Nicomédie, redoutables Eusèbes! Par votre crédit, vos talents et votre ambition, en vain protégez-vous l'hérésie naissante: l'Eglise assemblée va foudroyer l'erreur et faire triompher la vérité.

Qu'elle est terrible, Messieurs, cette armée rangée en bataille! Qu'ils sont magnifiques, ces pavillons d'Israël! Je suis saisi d'un saint respect, quand je me représente cette sainte et majestueuse assemblée, quand je jette les yeux sur les saints évêques qui y prennent séance: presque tous sont d'illustres confesseurs de Jésus-Christ; plusieurs portent sur leur corps des marques de la cruauté des derniers tyrans; leurs membres mutilés, leurs cicatrices glorieuses publient leur foi et leur constance; ils viennent défendre les vérités qu'ils ont confessées dans les tourments et dans les mines; hommes de miracles et de prodiges! Je compte parmi eux l'admirable Jacques de Nisibe, et l'incomparable Nicolas de Myre; comme je vois parmi les ariens des apostats, des lâches, des ambitieux.

Qu'il est grand, ce concile, par le nombre et la sainteté des évêques qui le composent! Qu'il est grand, puisque c'est toute l'Eglise assemblée! Qu'il est terrible pour les hérétiques, puisqu'il va les proscrire et les condamner!

Oui, Messieurs, dans ce très-saint concile, on y condamna l'hérésie arienne, et on ôta toute ressource à la politique et aux détours des ariens, en déclarant Jésus-Christ consubstantiel à son Père. La consubstantialité du Verbe sera désormais le mot des catholiques; toute autre expression alarmera justement leur foi, lorsqu'il s'agira du Fils de Dieu.

Or, Messieurs, ce sont les décisions infaillibles de ce saint concile, les expressions qu'il a consacrées, que le grand saint Hilaire a défendues toute sa vie, et pour lesquelles il a employé tous les talents qu'il avait reçus du ciel.

La foi de Nicée, voilà ce qu'il a prêché dans les Gaules, dans l'Orient, dans l'Italie. C'est elle qui lui a suscité tant d'ennemis auprès des empereurs, qui l'a fait bannir de son siége et condamner à l'exil; c'est elle qu'il défend dans ses admirables écrits.

L'Eglise a parlé dans le concile de Nicée, dit-il; elle établit la consubstantialité du Verbe: il faut se soumettre tous à cette autorité infaillible; il faut que tous les synodes des ariens soient proscrits comme des assemblées schismatiques; il faut que l'idole de Dagon tombe en la présence de l'arche; que le son de ces divines trompettes renverse les murailles de l'orgueilleuse Jéricho; que tous les flots se brisent contre ce rocher inébranlable; que ces violentes tempêtes respectent cet édifice bâti sur la pierre ferme; il faut se taire, quand l'Eglise a parlé. Il n'est pas étonnant, Messieurs, avec des talents si rares, que saint Hilaire ait eu de si grands succès, malgré le crédit de l'hérésie arienne, et qu'il ait reçu des applaudissements de l'Orient, de l'Occident: *Magnificabitur usque ad terminos terræ.* (*Eccli.*, XLIV.)

Ce sont ces succès et ces trophées que je vais vous raconter dans la troisième partie de son éloge. Une matière si belle et si étendue exige encore quelques moments d'attention.

TROISIÈME PARTIE.

De glorieux succès ont toujours suivi, Messieurs, les travaux de ces hommes fameux que Dieu a suscités dans des temps difficiles. Ils ont eu, il est vrai, de grands combats à soutenir: les charmes de la nouveauté, la fureur des hérétiques, la puissance des empereurs, le silence de certains pasteurs; la politique, la timidité, la faiblesse d'un grand nombre de catholiques; mais leur zèle intrépide a surmonté ces grands obstacles! L'hérésie la plus furieuse, la plus accréditée, la plus florissante a, pour ainsi dire, disparu; misérable et couverte de confusion, elle est cachée dans un coin de la Transylvanie.

Je parle, Messieurs, de l'hérésie arienne, puisque je loue ici son plus grand ennemi et que je raconte ses succès.

Comparez, Messieurs, la gloire d'Hilaire avec celle d'Arius, des Eusèbe, des Saturnin, des Ursace, des Valens, des Auxence, ces grands soutiens de l'arianisme, qui ont joué un si grand rôle dans ces temps de trouble et de désolation; comparez-la, si vous voulez, avec celle de l'empereur Constance, qui a abusé si honteusement de son autorité, pour persécuter les catholiques, et qui a combattu avec tant de fureur la foi qu'il avait reçue du grand Constantin, et voyez quelle est la plus solide, la plus durable? L'hérésie arienne a régné plus longtemps que toutes les autres, il est vrai, mais n'a-t-elle pas eu sa décadence aussi bien qu'elles? Dans sa plus étonnante prospérité, lorsque le grand Clovis parut, et que tous les rois étaient ariens, elle a vu en peu de temps tous ses trophées renversés; elle est devenue sans crédit et sans honneur; fugitive et proscrite. En vain, après avoir été près de neuf cents

ans dans un honteux oubli, a-t-elle fait des efforts pour se renouveler sous une autre forme. En vain le socinianisme a-t-il paru avec toutes les subtilités d'une orgueilleuse raison. Le bras tout-puissant qui a renversé l'arianisme après un règne de trois cent quarante ans, a renversé le socinianisme presqu'aussitôt qu'il s'est montré. Ses défenseurs ont péri honteusement. Leurs noms odieux dans l'histoire y rappellent les triomphes de l'Eglise, en nous faisant souvenir des troubles qu'ils ont excités.

Il n'en est pas de même de la cause de l'Eglise et de ses défenseurs. L'Eglise sort de ces temps de nuages brillante comme le soleil, qui paraît avec plus d'éclat et de magnificence après un temps obscur, et lorsque ces nuées épaisses qui le cachaient sont dissipées. Ses défenseurs moissonnent des lauriers; l'univers étonné applaudit à leur zèle et à leurs lumières; et leurs noms, insérés avec de pompeux éloges dans les fastes de l'Eglise, publient à jamais les triomphes de la vérité sur l'erreur. Telle était, Messieurs, la cause qu'Hilaire défendait, telle est aussi la gloire qu'il s'est acquise. Sa gloire a fait et fera dans tous les siècles la confusion de l'hérésie, la consolation de l'Eglise, l'objet de la vénération des fidèles; dans tous les royaumes et les empires on chante avec magnificence les combats qu'il a soutenus, les victoires qu'il a remportées, les lauriers immortels qu'il a mérités, et la puissance que Dieu lui a communiquée : *Magnificabitur usque ad terminos terræ.*

Oui, Messieurs, chez les hérétiques mêmes qui semblent ne pas vouloir reconnaître de grands hommes hors de leur secte, pendant qu'ils prodiguent un sacrilége encens aux plus médiocres génies, et qu'ils font des héros et des apôtres de leurs disciples les plus ignorants et les plus obscurs, Hilaire a cueilli des lauriers, a fait des conquêtes, a déconcerté les plus furieuses cabales, a ébranlé les empereurs, a imposé silence aux plus fameux ariens, et a parlé avec puissance et avec succès de la divinité et des grandeurs de Jésus-Christ.

Cette fameuse conférence qu'il eut avec les plus célèbres hérétiques, en présence de Constance, n'est-elle pas, Messieurs, un monument éternel de sa gloire ? Toutes les fois qu'on en parlera ne sera-t-on pas obligé de raconter l'embarras, les alarmes, le faible des ariens ; la facilité, la confiance, la force d'Hilaire? Ne furent-ils pas terrassés et vaincus? Toute la cour de l'empereur ne fut-elle pas satisfaite des preuves de notre saint docteur?

Si ses ennemis abattus furent encore rebelles, le triomphe d'Hilaire en est-il moins éclatant? Et s'ils ont réussi auprès du prince à le faire passer pour un brouillon, ont-ils pu réussir à le convaincre d'erreur et à effacer sa gloire? L'obstination de l'hérétique ne diminue point la gloire de celui qui le combat.

Les succès d'Augustin dans la célèbre conférence de Carthage ne le touchèrent point parce qu'ils ne se rendirent point. Sans vouloir effacer la gloire de ce grand docteur, et les éloges que j'ai donnés moi-même à cette glorieuse circonstance de ses travaux; j'ose dire qu'Hilaire a eu plus de succès dans celle qu'il eut devant l'empereur.

Le silence, la confusion des ariens, la satisfaction de la cour, furent des trophées érigés à la cause qu'il plaidait; ce triomphe affermit les catholiques, fit revenir ceux qui avaient été trompés, et répandit la terreur dans toute la secte. On craignit ses succès dans l'Orient, et l'esprit de fureur qui aurait voulu le voir gémir longtemps dans l'exil, obtint son retour dans les Gaules, pour empêcher ses progrès. En effet, le lieu de son exil est pour lui un théâtre de gloire; il y est le père, le conseil, le docteur des évêques et des peuples.

Combien son zèle n'en a-t-il pas ramenés? Combien ses conseils n'en ont-ils pas retenus dans la foi de Nicée, qui étaient ébranlés? Combien ses lumières n'en ont-elles pas éclairés sur les détours et les artifices des ariens? Il ne faut que lire ses traités des synodes, pour savoir les conquêtes qu'il a procurées à la foi de Nicée dans l'Orient.

Il n'y traîna pas, comme vous voyez, Messieurs, une vie oisive et languissante: il n'imita point ces hommes qui mouillent de leurs pleurs les terres où ils sont exilés, qui s'y repaissent inutilement des charmes de leur patrie, qui sollicitent leur retour, qui donnent les jours aux chagrins et aux murmures, et qui ne donnent pas un seul instant à la religion.

Il y est tout occupé de la cause de l'Eglise; il s'y regarde comme un apôtre envoyé par la Providence, pour y détruire l'erreur; il le fait et avec tant de succès, qu'il devient redoutable à ses ennemis.

Le nom d'Hilaire n'a-t-il pas volé dans toutes les extrémités du monde? n'a-t-il pas été admiré dans tous les royaumes et les empires? Quelqu'un lui a-t-il disputé les titres glorieux, de saint, de savant, d'éloquent, d'orthodoxe? et n'a-t-il pas fait la confusion des hérétiques dans l'Occident, aussi bien que dans l'Orient?

Ah ! qu'ils voient et qu'ils rougissent des honneurs éclatants que ce grand docteur reçoit dans les Gaules après son exil. Toute l'Eglise gallicane érige des trophées à ce grand défenseur : elle le regarde comme un vainqueur qui est sorti glorieux des combats; elle embrasse avec joie, pour me servir de l'expression de saint Jérôme, ce grand défenseur de la foi de Nicée; il fait toute sa consolation.

Jamais, Messieurs, l'Eglise gallicane n'oubliera les importants services qu'Hilaire lui a rendus. Ses succès font sa gloire ; c'est lui qui l'a conservée pure dans des temps de danger; c'est lui qui a prêché et soutenu la foi de Nicée. Toutes les Gaules préservées, non-seulement des impiétés d'Arius, mais même de l'arianisme radouci et de la fraude de Rimini, sont des trophées érigés à sa gloire, et les lauriers immortels qu'il a mois

sonnés dans les troubles mêmes de l'Eglise.

O Eglise de France! c'est avec raison que vous lui prodiguez de si magnifiques éloges, et que vous le regardez comme le plus grand de vos évêques, le plus éclairé de vos docteurs, le plus tendre de vos pères dans la foi, et le plus zélé de vos défenseurs.

N'a-t-il pas été dans l'Occident ce qu'Athanase était dans l'Orient? Ne sont-ce pas ces deux évêques qui veillaient sur ces deux grands empires? Hilaire sur le siége de Poitiers ne s'est-il pas opposé aussi fortement à l'arianisme qu'Athanase sur le siége d'Alexandrie? N'est-ce pas lui qui exhortait tous les évêques des Gaules à donner leur vie pour la consubstantialité du Verbe? *hortabatur omnes.* (*Act.*, XI.) Et ceux qui sont demeurés fermes dans la foi, n'étaient-ils pas redevables de leur fermeté au zèle d'Hilaire?

Seigneur, vous jetiez des regards de tendresse sur l'Eglise gallicane; vous la protégiez d'une manière particulière, cette Eglise si belle, si terrible à l'hérésie et à la nouveauté; qui devait dans tous les siècles défendre la foi, par les oracles de ses augustes assemblées; cette Eglise qui fait consister toute sa gloire à être inviolablement attachée au trône de saint Pierre et à respecter ses décisions. Et pour la préserver d'une hérésie qui désole toute la terre, vous suscitez saint Hilaire: par son zèle et ses lumières, les Gaules sont préservées des impiétés et des fraudes de l'arianisme; cette hérésie puissante et accréditée n'y pénètre que pour y recevoir des coups mortels et y périr honteusement.

De si glorieux succès, Messieurs, sont des preuves éclatantes de la bonté de notre Dieu, qui veille continuellement sur son Eglise, pour empêcher sa ruine et accomplir les promesses infaillibles qu'il nous a faites.

En voyant le crédit des ariens, la rapidité avec laquelle cette malheureuse secte s'étend, tant de grands siéges remplis par des hérétiques, l'empereur se déclarer en sa faveur, Valentinien dans l'Occident, quelquefois chancelant et toujours prévenu par les réponses artificieuses d'Auxence; tant de synodes succéder au concile de Nicée, et dans tous la consubstantialité du Verbe habilement combattue, artificieusement déguisée et quelquefois opiniâtrement rejetée, les faibles ne croyaient-ils pas avoir lieu de craindre pour la nacelle de Pierre? je veux dire pour toute l'Eglise. Ne sont-ce pas ces malheurs que les hérétiques ont exagérés au peuple pour l'effrayer et le rassurer contre les anathèmes que l'Eglise prononçait à un petit nombre de rebelles sans mission, sans autorité? Tous les hérétiques qui sont venus depuis, n'ont-ils pas avancé que l'univers entier était alors arien et que le grand Athanase seul, était demeuré ferme dans la foi?

Brillants mensonges, séduisantes impostures, historiens téméraires, cessez d'attaquer la parole d'un Dieu; de répandre malignement des nuages épais sur la lumière qu'il a posée sur la montagne, pour éclairer toutes les nations; de faire triompher les portes de l'enfer de l'Epouse de Jésus-Christ, et de nous repaître d'un prétendu temps de chute et d'obscurité, pour autoriser un parti caché et qui n'avait aucun des signes de la vraie Eglise.

J'oppose à ces faits hasardés et dont plusieurs de vos ministres ont rougi, les succès du grand Hilaire dans les Gaules; ces liens sacrés qui le tenaient attaché à la chaire de saint Pierre; le plus grand nombre des évêques unis de communion avec lui; toutes les Gaules soumises. Dans ces vastes provinces qui composent l'Eglise gallicane, Hilaire y avait établi la foi de Nicée, on y croyait la consubstantialité du Verbe. Voilà sa gloire, ce que l'Eglise a inséré dans ses fastes, et les glorieux trophées érigés à son zèle.

Si je ne me bornais pas aux succès qu'il eut dans les Gaules et qu'il fût question d'une controverse, j'opposerais encore les conquêtes qu'il a faites dans l'Italie et dans l'Orient; je le suivrais dans ces longs et pénibles voyages qu'il a faits pour la cause de l'Eglise : car il a parcouru presque toute la terre : *permensus orbem pene terrarum.*

Mais les succès seuls d'Hilaire dans les Gaules, suffisent pour sa gloire et pour la confusion de l'hérésie.

J'adore ici, ô mon Dieu! les desseins de votre sagesse, j'examine l'histoire des maux qu'a soufferts votre Eglise dans tous les siècles. Je vois des orages, des tempêtes qui s'élèvent et agitent ce vaisseau mystérieux; mais je le vois toujours triompher, rien n'a pu le submerger. Dans le règne des plus furieuses hérésies et des plus grands troubles, votre Eglise a toujours paru éclatante, terrible, pleine de majesté. Vos premiers pasteurs, unis à leur chef, ont toujours enseigné la vérité et condamné l'erreur.

Ainsi dans les Gaules a-t-on suivi saint Hilaire que vous avez suscité; et saint Hilaire était-il uni de communion avec le souverain pontife, comme le souverain pontife avait reçu la consubstantialité déclarée dans le concile de Nicée où ses légats occupèrent les premières places.

Ainsi dans l'Orient, plusieurs évêques, les plus saints, les plus illustres confesseurs défendirent-ils la foi de Nicée avec le grand Athanase, toujours chéri, toujours protégé des souverains pontifes contre la fureur des ariens.

Grâces vous soient rendues à jamais, ô mon Dieu, de cette divine et perpétuelle protection! Mais je m'écarte, Messieurs, et je n'ai pas achevé de vous peindre la gloire d'Hilaire dans les succès qu'il eut dans les Gaules.

La fraude de Rimini s'y était glissée; j'entends, Messieurs, ces expressions captieuses et enveloppées, auxquelles on eut recours après que le concile, dans sa liberté, eut eu condamné l'arianisme et reçu la foi de Nicée; ces appâts cachés, que l'on tendit à des hommes qui coulaient leurs jours dans les ennuis, la douleur,

privés des choses nécessaires à la vie, exposés aux menaces de leurs ennemis et à la violence d'un parti furieux et accrédité; ces termes équivoques qu'ils crurent pouvoir adopter sans blesser la foi orthodoxe.

Mais Hilaire la découvrit, cette fraude de l'hérésie, qui gagnait dans les Gaules et qui n'alarmait pas. Il s'appliqua à la dévoiler, à en inspirer de l'horreur, et bientôt tous les évêques l'anathématisèrent, comme ils avaient condamné l'impiété arienne. Cet arianisme radouci et caché fut proscrit, et le concile de Nicée triompha dans les Gaules, des trompeuses adresses des ariens déconcertés.

De si glorieux succès ne méritent-ils pas des lauriers immortels et des honneurs éclatants? Oui, Messieurs; aussi Dieu lui a-t-il procuré une gloire qui efface celle des maîtres du monde. De l'Orient à l'Occident son nom est en bénédiction, et sa puissance est la ressource de tous les fidèles : *Magnificabitur usque ad terminos terræ.*

Je vais parler, Messieurs, de la gloire qui suit les héros de la religion au delà même du tombeau; de cette magnificence avec laquelle Dieu récompense les vertus de ces hommes fameux, qui ont consacré leurs talents au salut des peuples et aux intérêts de son Eglise; de cette puissance qu'il leur communique et que les fidèles, les grands, les monarques réclament avec tant de succès; de ces trophées érigés aux actions mémorables de leur vie, dans tous les royaumes et les empires, jusque dans ces séjours d'horreur, où la mort victorieuse des sceptres et des couronnes, change en une vile poussière les rois qu'elle a arrachés à leurs trônes.

Il n'appartient qu'à notre Dieu de procurer des lauriers immortels pour des vertus passagères. C'est pour l'éternité qu'on travaille quand on travaille pour lui. Les hommes, qui ne sont pas maîtres du temps, ne peuvent pas procurer une gloire durable.

Paraissez ici, grand Hilaire; vos vertus, vos ouvrages, vos travaux vous ont immortalisé, non pas seulement dans la république des lettres : c'est la triste récompense de ces savants qui n'ont travaillé que pour la gloire de ce monde; mais dans l'Eglise, chez tous les chrétiens, d'une extrémité du monde à l'autre, on donne de magnifiques éloges à vos talents éminents; on révère vos vertus héroïques, on implore votre puissante protection : *Magnificabitur usque ad terminos terræ.*

Ici, Messieurs, s'accomplit cette magnifique promesse du Seigneur, faite à ces hommes sublimes qui emploient leurs talents pour la religion, qui répandent des trésors de science et d'instruction dans l'Eglise pour le salut des peuples. Il les fait briller sur la terre, après avoir couronné leurs vertus, leurs travaux et leurs talents : *Qui docti fuerint, fulgebunt.* (*Dan.*, XII.)

Y a-t-il un royaume, un empire où on ne rende hommage à la sainteté, aux ouvrages et aux travaux de saint Hilaire? Ces temples élevés en son honneur, ces fêtes pompeuses établies pour célébrer sa mémoire, ces grands diocèses sous sa protection; ce tribut annuel de louanges qu'on lui donne dans les chaires chrétiennes, le culte public que l'Eglise lui a décerné, le rang éminent qu'il tient dans ses fastes, la gloire dont Dieu a récompensé ses travaux; voilà les triomphes éclatants qui relèvent les routes humiliantes par lesquelles Dieu semble conduire ses serviteurs pendant leur vie.

Ses ouvrages ne font-ils pas encore une portion de sa gloire dans l'Eglise? Il vit dans ces savants écrits qui font ses délices; et si je pouvais ramasser ici tous les éloges que lui ont donnés les Jérôme, les Augustin, tous les savants de son siècle, les savants des derniers siècles, et tous ceux qui aiment l'éloquence, l'érudition, le sublime et la doctrine la plus profonde et la plus orthodoxe; si je pouvais exprimer ici les sentiments de reconnaissance dont toute l'Eglise gallicane est pénétrée pour les travaux de cet incomparable docteur, vous seriez ravis d'étonnement, et vous avoueriez que saint Hilaire est un des astres les plus brillants de l'Eglise : *Qui docti fuerint, fulgebunt.*

Il n'en est pas de même, Messieurs, de ceux qui ne joignent pas la sainteté à la science. La science est détruite à la mort de ces savants : *Scientia destruitur* (I *Cor.*, XIII); et comme ils n'ont travaillé que pour acquérir un nom dans la république des lettres, la république seule des lettres perpétue leur mémoire. Elle juge de l'esprit et non du cœur; elle ne refuse pas le titre de savants aux plus grands pécheurs quand ils sont habiles. Que d'ouvrages dont elle a couronné l'érudition, et dont la religion a proscrit la doctrine ou la licence! Que d'hommes qu'elle a immortalisés dans ses éloges, que l'Eglise a condamnés, et que Dieu a réprouvés! Les louanges mêmes d'un nombre de savants, qui ne décident que de l'érudition et qui condamnent tous les vices, peuvent-elles les dédommager de la perte de leurs âmes? Ah! il n'en est pas ainsi de Dieu : il ne récompense que les talents qui ont été sanctifiés par les vertus chrétiennes, et qui ont été utiles au salut du prochain, et à l'agrandissement de son Eglise : *Qui docti fuerint, fulgebunt.*

Saint Hilaire brille jusque dans la nuit du tombeau, parce que ses vertus et ses talents ont édifié et défendu l'Eglise; parce qu'il a enrichi son âme des vertus chrétiennes, en même temps qu'il enrichissait son esprit des différents genres d'érudition.

Voyez, Messieurs, les tombeaux des grands et des savants : y trouvez-vous quelque trace de la gloire dont ils étaient environnés sur la terre? Y va-t-on rendre des hommages à ces maîtres du monde, qui avaient une cour si brillante et qui éblouissaient par la magnificence de leurs trônes? Y va-t-on consulter ces oracles de leur siècle, qui donnaient le ton dans toutes les assemblées et dans toutes les académies? Ah! dit le Prophète, cette gloire qui flatte si fort l'homme, est une

gloire passagère, elle ne descend point avec lui dans le tombeau : *Non descendet cum eo gloria ejus.* (*Psal.* XLVIII.)

Mais le tombeau de saint Hilaire est devenu un trône de gloire, un séjour de merveilles. Les puissances de l'Eglise et de l'Etat y vont rendre leurs hommages; on y voit sans cesse toute la grandeur du siècle abaissée. Les peuples y accourent en foule, et les trophées qu'on érige sur ses cendres sacrées annoncent sa grandeur. Il brille où les autres sont humiliés; il occupe l'univers entier, où les plus grands hommes sont oubliés.

Qu'est devenu Constance, ce fameux empereur, qui faisait trembler les catholiques, et qui menaçait inutilement notre saint? Où est son tombeau? Je sais qu'on l'y a conduit avec pompe, et que, selon la coutume, on s'est efforcé de perpétuer quelque temps les honneurs qu'on rend aux majestés de la terre. Mais cette gloire funèbre a passé rapidement. Son tombeau, détruit dans les révolutions de l'empire de l'Orient, est oublié et ignoré.

Il n'en est pas de même, ô mon Dieu, de l'incomparable docteur que je viens de louer. Les miracles opérés à son tombeau ont annoncé sa sainteté et sa gloire aux extrémités de la terre; partout on sait ces grâces de guérison qui en coulent abondamment. On n'ignore dans aucun lieu ses triomphes sur la mort même; et on citait ses merveilles du temps du grand Clovis, comme une preuve de la vérité contre l'hérésie arienne, que tant de princes professaient alors.

Telle est, Messieurs, la gloire d'Hilaire après sa mort même. Elle s'étend dans toutes les parties du monde; partout on la célèbre, elle participe à la gloire de notre sainte religion : *Magnificabitur usque ad terminos terræ.*

Heureux, Messieurs, si nous imitons son zèle, si nous aimons, comme lui, l'Eglise et la vérité, et si nous joignons aux talents qui ornent l'esprit, les vertus qui sanctifient l'âme : notre bonheur sera éternel. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE XI.

SAINT MARTIN.

Prononcé le jour de sa fête dans l'église de Saint-Martin de Chevreuse, diocèse de Paris, en 1744.

In vita sua fecit monstra, et in morte mirabilia operatus est. (*Eccli.*, XLVIII.)

Sa vie a été un enchaînement de merveilles, et sa mort a été accompagnée de prodiges.

Le sage consacre, Messieurs, ce magnifique éloge à la gloire d'un des plus saints héros de la Synagogue. Il admire l'homme de sainteté, l'homme de prodiges; il le suit dans la route brillante de ses vertus; et dans ces moments décisifs où les timides mortels tremblent si fort sur leurs destinées, il voit Elisée pénétrer jusqu'au trône des rois, pour reprendre les vices qui flétrissent leurs sceptres et leurs couronnes. Il contemple cet homme de Dieu, que la sainteté élève au-dessus des maîtres du monde; qui ferme les bouches les plus éloquentes, qui brille dans les ombres de la mort, et parle dans le silence du tombeau; des traits si singuliers, si éclatants lui font dire que sa mort n'a fait que perpétuer les merveilles de sa vie : *In vita sua fecit monstra, et in morte mirabilia operatus est.*

Messieurs, des traits moins éclatants, moins magnifiques, caractériseraient-ils le grand saint Martin, dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge? J'ai à vous représenter un homme qu'on vit tout à la fois contemplatif et guerrier; qui parut dans le monde avec la magnificence des prodiges, et l'héroïsme de la sainteté.

Un évêque qui donna des leçons aux empereurs, et qui en fut honoré; un apôtre qui attaqua le paganisme et lui enleva ses plus belles conquêtes; qui se souleva contre l'hérésie, et précautionna les peuples contre ses artifices; qui gémit de tous les abus et les réprima; un thaumaturge qui remplit les Gaules de ses prodiges, et qui retraça sous les yeux des rois et des empereurs, la puissance des Moïse, des Elie et des apôtres; un héros qui expire sur la cendre et qui est plus grand sur ce lit de pénitence que les plus grands monarques sous leurs diadèmes; une lumière qui ne s'éteint pas avec la vie, et qui va briller jusque dans la nuit du tombeau; un corps que les royaumes se disputent, que les rois vont visiter, qui sanctifie tout, et communique à tout une vertu merveilleuse.

Voilà, Messieurs, une légère idée des merveilles que j'ai à vous raconter, et que les histoires les plus fidèles nous garantissent. Ils paraissent donc de temps en temps, ces hommes de puissance et de sainteté; Dieu renouvelle donc, quand il lui plaît, ces anciennes merveilles. Il retrace, quand sa sagesse le juge à propos, les œuvres merveilleuses des prophètes et des apôtres; il suscite pour l'exécution de ses desseins adorables, des Moïse, des Elie, des Jean-Baptiste, des Paul.

Pour représenter la puissance, la sainteté de ces hommes fameux, il suscite dans les Gaules saint Martin. Le siècle qui le vit ne fut pas moins étonné que celui qui vit ces grands hommes. Vous allez juger, Messieurs, si j'attribue à mon héros un merveilleux qu'il n'ait pas soutenu, et si je pouvais le caractériser sous des idées moins sublimes.

Saint Martin, homme de prodige pendant sa vie : *in vita sua fecit monstra;* saint Martin, homme de prodige à sa mort : *in morte mirabilia operatus est.*

Avant d'entrer dans une route si brillante, et de développer de si grandes merveilles, demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la Mère de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais, Messieurs, que tous les saints ont

pratiqué de grandes vertus, que Dieu est admirable dans les héros de la religion, qu'il les conduit souvent par des routes mystérieuses, et que les mondains, surpris de les voir fuir les honneurs, se détacher des richesses, renoncer aux plaisirs, les regardent comme des hommes extraordinaires, exempts de tempérament, de passions, de faibles, ou favorisés de certaines grâces choisies, plus fortes et plus puissantes que celles qu'ils ont.

Je sais qu'on accuse les orateurs chrétiens d'exagérer les louanges de ces hommes fameux qu'ils louent dans l'assemblée des fidèles.

Je sais que le ciel n'a été accordé qu'à de grandes vertus, et que tous les saints les ont pratiquées.

Mais je sais aussi, Messieurs, que parmi tous ces astres il y en a de plus brillants les uns que les autres; qu'il n'a pas été donné à tous de marcher sur les traces des prophètes, des apôtres, des évangélistes, des docteurs, des thaumaturges; qu'on peut être saint sans annoncer les événements des siècles futurs, sans passer les mers pour convertir les infidèles, sans être choisi de Dieu pour raconter ses divines actions; sans ces connaissances et ces talents qui font les maîtres de la science; sans étonner le monde par des miracles.

Dieu les suscite, ces hommes rares, quand il lui plaît, pour la gloire de son Eglise et pour faire éclater sa puissance. Or, Messieurs, saint Martin fut du nombre de ces hommes extraordinaires, qui étonnent et épuisent notre admiration.

Vous verrez des vertus héroïques, des travaux apostoliques, des miracles de premier ordre. Des vertus héroïques dans l'homme privé des travaux apostoliques, dans l'homme public; des miracles du premier ordre dans le thaumaturge. Je ne suivrai point le nombre des années, je choisirai dans l'histoire fidèle les faits qui conviennent à ces différents états. Heureux si dans une matière si abondante, si vaste, si brillante je ne laisse pas échapper les traits qui vous frapperaient le plus!

Faites-y attention, Messieurs, ce merveilleux que vous admirerez sans doute dans cet éloge, est le caractère de saint Martin. Il est répandu dans toute sa vie; raconter ses actions, c'est raconter des merveilles.

Ce ne sont point les réflexions de l'orateur, ni les fruits d'une imagination vive, capable de produire et de créer. Un homme que l'Eglise appelle depuis tant de siècles un homme admirable, qui a épuisé les éloges des plus grands docteurs et des souverains pontifes, qui a toujours été un des plus beaux ornements de l'Eglise gallicane, et qui a fixé pendant longtemps les plus grands événements de l'empire des Français, est un homme extraordinaire.

L'histoire est trop féconde à son sujet pour la suivre exactement; mais les traits que je choisirai vous prouveront que sa vie a été, aussi bien que celle du prophète Elisée, un enchaînement de merveilles: *In vita sua fecit monstra.*

Toutes les vertus de sa vie privée sont autant de victoires qu'il a remportées sur les ténèbres de sa naissance, sur la licence des troupes, sur les excès de la jalousie, sur les prétextes de la cupidité, sur les écueils du monde. Sa foi, sa valeur, sa charité, sa douceur, son innocence, sont des vertus qui ont édifié dans les autres saints, et qui étonnent dans Martin. Les obstacles rendent les succès plus glorieux.

Jamais homme ne trouva de plus grands obstacles à la sainteté que notre héros, et jamais homme ne parvint à une sainteté plus éminente. Il n'appartenait qu'à un Dieu tout-puissant de changer les ténèbres en une lumière éclatante, et de montrer un héros chrétien là où on ne voyait que de lâches adorateurs de la fortune ou des aveugles mortels dévoués au culte des idoles.

Vous le savez, Messieurs, sa famille, livrée malheureusement au culte des fausses divinités, méconnaissait le vrai Dieu; aveuglée par les ténèbres du paganisme, elle se prosternait devant les idoles, et faisait fumer son encens sur les autels élevés en l'honneur des dieux de la fable.

Quel malheur, Messieurs, de naître et de se trouver enveloppé dans les superstitions, de n'avoir pour apôtres et pour maîtres que des parents dévoués par religion aux abominations de l'idolâtrie! Attendez, Messieurs, et vous verrez les merveilles que Dieu opère. Rien ne coûte à sa puissance; les obstacles et les préjugés cèdent à sa volonté suprême.

Martin, semblable à ces belles fleurs qui croissent dans les épines, s'élève avec le goût de la religion chrétienne au milieu de ces hommes charnels. Déjà c'est une lumière qui brille dans les épaisses ténèbres de l'idolâtrie; déjà les grandes vérités de la doctrine du Sauveur se développent à ses yeux; il en admire la grandeur, la sainteté. Les conquêtes que Jésus-Christ a remportées sur la croix, lui paraissaient préférables à toutes ces victoires si vantées des Romains; les glorieux succès des apôtres, les vains complots des tyrans conjurés contre ces hommes divins; la force invincible des premiers héros chrétiens, qui bravaient leur jalouse fureur sur les échafauds et sous les glaives; la fécondité merveilleuse du sang des martyrs, qui multipliait les disciples de Jésus-Christ et en remplissait les empires; la chute honteuse du paganisme dans sa plus grande puissance, et le triomphe du christianisme devenu riche par ses propres pertes.

Tous ces grands traits de divinité frappent Martin. Déjà il répand des larmes sur les malheurs de ses pères. Il ne les voit qu'avec horreur courir aux autels sacriléges, et se prosterner devant des dieux qui ont sali l'histoire du détail de leurs honteuses débauches; et soutenu par cette main puissante qui conduit avec gloire et avec succès ces hommes choisis, il se dérobe à sa famille, et va seul adorer le Seigneur et se mettre au rang

des catéchumènes : *Solus pergebat ad templum Domini.* (*Tob.* I.)

Echapper ainsi, Messieurs, aux préjugés de la naissance et de l'éducation ; passer des ténèbres à la lumière, du culte des idoles au culte du vrai Dieu, sans apôtre, sans exemple dans sa famille, c'est là un de ces traits qui annoncent la puissance et les miséricordes de notre Dieu. Il écarte tous les obstacles qui s'opposent au salut de ses élus, et fait servir à leur sanctification les dangers qui devaient en apparence les perdre pour toujours.

Ses desseins sont adorables dans la route qu'il a frayée à ces grands hommes qui font l'honneur de la religion. Sous sa main puissante ils ont évité les plus grands périls, et l'enfer a suscité en vain contre eux la force des tyrans et des rois dévoués aux honteuses superstitions du paganisme.

Cette grâce puissante et choisie, qui va briller aux yeux de Martin dans le sein même des ténèbres ; qui l'éclaire le touche, et l'arrache à sa famille, n'a-t-elle pas, sous l'image d'une étoile extraordinaire, arraché des rois à leurs trônes, pour venir adorer le Sauveur des hommes dans sa sainte enfance ? N'a-t-elle pas arraché saint Matthieu à ces emplois où l'on s'engraisse des sueurs du peuple, où les richesses, que saint Paul appelle les filets du diable : *laqueum diaboli* (I *Tim.*, III), font perdre à celui qui les possède l'idée de sa haute destinée, et où l'on devient dur en devenant opulent.

Si l'on est étonné de la rapidité avec laquelle ceux qui manient les deniers publics s'élèvent à une brillante fortune, ne le sera-t-on pas davantage si on les voyait y renoncer pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ ?

C'est cette même grâce qui a brisé le cœur de Madeleine et renversé pour toujours l'édifice de ses vanités et les trophées de ses séduisants appas. C'est elle enfin qui a arraché aux ténèbres du paganisme, aux charmes de l'hérésie, aux amorces du plaisir, aux liaisons les plus criminelles, aux faveurs des grands et aux plus brillantes carrières du monde, des âmes qui semblaient ne vivre que pour se perdre. Ne perdons point de vue, Messieurs, ces grands objets ; Dieu ne tire ses saints des dangers où ils sont, que pour les conduire à une haute perfection, et il ne les rend petits aux yeux du monde, que pour les rendre grands dans la religion. Considérons le héros que je loue. Voici de nouveaux dangers, mais qui lui procureront de nouvelles victoires.

Les ordres qui obligent de servir dans l'armée de Constance et de Julien l'Apostat sont publiés. Notre jeune catéchumène est enveloppé dans cette nouvelle milice.

L'ordre du prince l'oblige de vivre quelque temps dans le bruit des armes et la licence des troupes. Mais la main de Dieu le soutiendra dans cette dangereuse situation, une main de miséricorde et de puissance ; il y montrera un double prodige, la valeur d'un Josué et la sainteté d'un Moïse.

Dieu l'appelait à la retraite, son penchant l'y entraînait ; mais la religion chrétienne ne fait point de lâches. On peut être chrétien et brave tout à la fois. Quelle foule de héros nos annales ne nous fournissent-elles pas, qui joignaient à l'intrépidité dans les combats, l'innocence et la sainteté d'une vie chrétienne ! Je ne parle, Messieurs, que des combats autorisés par la religion et qui se donnent sous les étendards du prince ; il dit anathème à ces combats singuliers que l'Eglise proscrit et que nos rois défendent ; les braves d'Israël, les vrais chrétiens les ont en horreur et les évitent avec autant de soin qu'ils montrent de courage à verser leur sang pour la patrie.

Ce n'était point pour éviter les périls des combats que saint Martin soupirait après la retraite. Le prince, qui ignorait les desseins de Dieu, le pensa ; Martin, qui ne suivait que les impressions de la grâce, le désabusa. Ici, Messieurs, vous vous rappelez ce défi généreux qu'il fit de se présenter seul devant le camp redoutable des ennemis.

Les actions extraordinaires des saints surprennent, parce qu'on regarde l'homme qui parle et qui agit, et qu'on ne fait pas attention à Dieu qui parle et qui agit en l'homme.

Ainsi le jeune David, occupé jusqu'alors à conduire paisiblement ses troupeaux étonna-t-il Saül lorsqu'il se présenta pour combattre seul l'orgueilleux Philistin, la terreur du peuple de Dieu. Mais la défaite de ce superbe géant prouva que le Seigneur n'a pas besoin de troupes guerrières pour défaire de nombreuses armées. Martin seul déconcerta les ennemis redoutables de l'empereur, et sa victoire annoncera la volonté de Dieu sur lui.

En effet, Messieurs, celui qui avait dressé les doigts du jeune David aux combats et aux batailles, qui avait appris aux Gédéon à manier l'épée, inspira au jeune Martin cette action mémorable. Comme c'était le ciel qu'il cherchait et non le repos, le ciel prit sa défense, il le revêtit de courage, et lui procura des succès qui étonnèrent les plus braves, et effacèrent les exploits des plus grands capitaines.

Il paraît devant les barbares, ce héros qui devait soutenir tant de combats dans l'Eglise, et ils sont épouvantés. La terreur se répand dans leur camp ; et humiliés de leur défaite, ils demandent la paix, et laissent l'empereur maître des conditions. Cette valeur, Messieurs, est d'autant plus admirable qu'elle est miraculeuse. Dieu renouvelle ces anciennes merveilles qu'il opéra sous la sage Debbora. Le bruit, le feu, l'effroi, tout vient du ciel qui combat pour la cause de Martin contre les ennemis de Constance : *De cœlo dimicatum est contra eos.* (*Judic.*, V.)

C'est par ces prodiges, Messieurs, qu'il obtient la permission de se retirer, et une innocence conservée dans la licence des troupes le suit dans la solitude.

Je suis obligé, Messieurs, de rendre justice à un grand nombre de militaires, qui rendent à César se qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu ; qui savent

combattre et prier, et qui savent allier les vertus guerrières avec les vertus chrétiennes.

J'entends par la licence des troupes, certaine corruption qui se glisse malgré le bon ordre qui y règne et la vigilance de l'officier. Corruption qui n'est qu'une suite de ce mélange d'hommes de différents climats, de différents caractères, dont l'éducation n'a pas toujours été honnête, et qui sont ordinairement plus hardis pécheurs que braves guerriers. Car des mœurs douces et polies, des sentiments humbles et religieux, ont toujours entré dans l'éloge des vrais braves et des héros chrétiens. Mais ce qui m'étonne, Messieurs, c'est de voir le jeune Martin conserver dans la dissipation des armes le recueillement d'un contemplatif, et dans la licence des troupes, l'innocence qui fait quelquefois naufrage dans les asiles les plus sacrés.

Profitez donc de votre liberté, jeune héros, pour satisfaire vos pieux désirs, et donner à l'univers étonné des exemples de charité, de douceur et de pénitence.

Voici, Messieurs, une action qui, pour avoir été répétée tant de fois dans les chaires chrétiennes, n'en est pas moins digne de notre admiration, et ne cessera point d'être mise au nombre des prodiges.

J'admire ces pauvres qui arrosent de leurs larmes le tombeau de la Thabite, qui racontent ses vertus à saint Pierre, qui publient ses louanges. Je vois avec complaisance ces veuves désolées qui montrent à cet apôtre les vêtements qu'elle leur donnait, comme de glorieux trophées érigés à son héroïque charité. *Viduæ flentes ostendebant tunicas et vestes.* (*Act.*, IX.)

Mais quelque respectable que soit la voix de ces pauvres, la charité de Martin est accompagnée de traits plus singuliers et plus capables de nous étonner. Il a eu un Dieu même pour panégyriste. Je ne dirai pas, pour confondre tant de chrétiens insensibles sur les misères publiques et particulières, qu'il n'était encore que catéchumène lorsqu'il se dépouilla de son propre vêtement pour en couvrir un pauvre aux portes d'Amiens; mais je dirai que Jésus-Christ est sorti comme hors de son secret, qu'il s'est montré revêtu des dépouilles d'un catéchumène; qu'il a donné lui-même des éloges magnifiques à la charité de Martin; et que ce merveilleux qui accompagne ce trait de sa vie, ne doit pas nous être suspect, si nous faisons attention au caractère de prodige qui règne dans toutes ses autres actions, et à l'autorité des historiens qui nous la rapportent.

Mais le héros de la charité est aussi le héros de la douceur. Je l'ai dit, Messieurs, je ne suis point l'ordre des années. Dans l'homme public il y a des faits qui regardent l'homme privé.

Représentez-vous des hommes assez audacieux pour répandre leur venin jusque sur les actions les plus saintes de Martin; des hommes placés dans le dernier rang des lévites, qui osent censurer la conduite de celui qui est assis sur le trône de Tours, et exposé sur le chandelier de l'Eglise.

Dans quel siècle ne trouve-t-on pas des Marie qui murmurent contre les Moïse; des Simon qui répandent de mauvais soupçons sur la conduite du grand prêtre Onias, et des Sémeï qui font des reproches aux David? Le sacerdoce et l'empire ne sont point ménagés par les ennemis de la religion. L'hérésie humiliée s'est toujours fait une loi d'exagérer les taches du sanctuaire; et les siéges seraient occupés par des pontifes aussi saints que Martin, qu'ils trouveraient encore des auteurs ténébreux pour les faire tomber dans l'avilissement.

Témoin l'hérésie arienne dans les temps de sa séduction: quelle fureur n'a-t-elle pas exercée sur notre héros, sous le règne de Valentinien et de l'impératrice Justine? Les idées affreuses qu'on en donne à ce prince trop complaisant pour les ariens, ces flagellations publiques auxquelles on le condamne, ces déserts affreux où il est exilé, en sont des preuves sans réplique.

Mais à cette fureur de ses ennemis Martin oppose une douceur qui les désarme et les confond. Au milieu de calomnies infâmes, de ces persécutions injustes, de ces supplices honteux, il imite Jésus-Christ, il garde un profond silence.

Oui, Messieurs, il était confesseur de Jésus-Christ, martyr de la vérité; c'est pourquoi il souffrit avec douceur. On ne le vit point faire sentir à ses inférieurs qui l'avaient outragé, le poids de son autorité: il les gagna par sa clémence; et Brice, que l'Eglise honore dans ses fastes, est une conquête de sa douceur.

Traita-t-il les empereurs de tyrans? Le vit-on se répandre en injures? Décria-t-il la cour de Constance dans des libelles? L'entendit-on se plaindre dans son exil? Ah! Messieurs, la douceur et l'obéissance ont toujours fait le caractère des catholiques sincères. Ils ont en horreur les démarches indécentes et les plaintes scandaleuses de ceux qui ont secoué le joug de la dépendance. Saint Martin sait souffrir et obéir; s'il manque de douceur, c'est lorsqu'il s'agit de pénitence.

Suivez, Messieurs, notre saint à Poitiers où brille saint Hilaire, cette lumière des Gaules; de Poitiers à Milan auprès du grand saint Ambroise; de Milan à Tours. Voyez-le dans ces monastères qu'il trouve établis, et dans ceux qu'il avait fondés. Faites attention aux austérités qui se pratiquaient dans ces siècles reculés, dans ces ordres naissants où l'on s'efforçait d'imiter les admirables solitaires de l'Orient. Dans le genre de pénitence, ses maîtres deviennent ses disciples. Le plaisir qu'il trouvait à se mortifier ferait en quelque sorte dire qu'il ne faisait pas pénitence, ou que les mortifications elles seules faisaient toutes les douceurs de sa vie. Un homme si admirable, Messieurs, devait paraître sur le chandelier de l'Eglise. Dieu qui veillait sur les progrès de la religion dans

les Gaules, fit monter saint Martin sur le trône de Tours.

C'est dans cette place éminente que vous allez voir des travaux immenses pour l'Eglise, et toujours l'homme de prodige : *In vita sua fecit monstra.*

Dieu annonça, Messieurs, au peuple de Tours, par des prodiges et les plus grands événements, la vocation de Martin à l'épiscopat. La voix des miracles leur disait : C'est lui que le Seigneur a choisi pour occuper ce siége qu'il chérit, pour consoler l'Eglise désolée à la vue des restes du paganisme qui règnent dans ces contrées malheureuses, pour humilier l'héré ie arienne, soutenue par les empereurs et les impératrices, inspirer de l'horreur du schisme des ithaciens, qui n'est pas assez redouté par ceux qui doivent travailler à l'eteindre, pour briser les chaînes des pécheurs, et attacher à son char sa famille désabusée de ses anciennes erreurs, pour réprimer les abus et rendre à l'Eglise cette beauté que ses ennemis obscurcissent par un mélange affecté d'erreurs, de superstitions et de dévotions suspectes : *Videtis quem elegit Dominus.* (I *Reg.*, X.)

Ne le regardez pas avec les yeux du monde qui veulent voir des dehors de grandeur, de magnificence dans ceux qui occupent de grandes places. Martin, pauvre, négligé, vous paraîtrait vil et méprisable; il n'a point cet air imposant, ces manières nobles; il n'est point accompagné d'un fastueux cortége de domestiques; il ne porte point ces vêtements précieux qui annoncent les puissances du siècle; mais entendez la voix de Dieu qui s'explique par des miracles. Il l'a choisi, il est grand à ses yeux : *Videtis quem elegit Dominus.*

Oui, Messieurs, la vocation de saint Martin fut divine; elle porte les caractères de celle des apôtres, et il retracera aussi dans les Gaules les merveilles de ces grandes colonnes de l'Eglise.

Ceux qui ne firent pas attention à ces traits de divinité qui éclatèrent dans sa vocation, méprisèrent cet homme admirable. Mais c'étaient des mondains qui voulaient trouver dans un successeur des apôtres les imposants dehors des grands de la terre : *Filii Belial despexerunt eum.* (*Ibid.*)

Pourquoi cherche-t-on dans ceux qui doivent représenter Jésus-Christ pauvre, humilié, des apôtres sans nom, sans crédit, tirés des rivages de la mer où ils étaient occupés à conduire des barques, la naissance, les grandes alliances, les services importants que leurs ancêtres ont rendus à l'Etat? On ne doit faire principalement attention qu'à la sainteté, aux talents et aux services qu'ils pourront rendre à l'Eglise.

Et pourquoi aussi le peuple censure-t-il dans ses pontifes une certaine décence que la place qu'ils occupent rend nécessaire? Serait-ce assez aujourd'hui aux yeux du peuple d'être saint, zélé et savant, pour occuper un grand siége?

La première chose à laquelle le monde fait attention à la nomination d'un évêque, n'est-ce pas à la naissance? Heureux quand les vertus et les talents le rendent digne de la place que son rang lui procure!

Dieu n'est pas obligé de faire des miracles pour manifester la vocation de ses ministres, et nous devons lui rendre grâces de ce que la religion de notre invincible monarque a fait choix d'un sage et fidèle dispensateur des places de l'Eglise de France.

Martin répondit, Messieurs, à cette vocation divine et miraculeuse; il fut dans les mains de Dieu, comme les apôtres, une source de bénédictions et de victoires pour l'Eglise. Vous allez voir dans l'évêque de Tours, le destructeur de l'idolâtrie, le fléau des hérétiques, l'ennemi du schisme, l'apôtre de sa famille, une sentinelle vigilante dans la maison d'Israël. En suivant, si vous pouvez, ses rapides conquêtes, vous oublierez tous ces titres pour admirer l'homme de prodige : *In vita sua fecit monstra.*

Une portion de son diocèse, Messieurs, était encore enveloppée dans les épaisses ténèbres du paganisme. Des restes abominables de la gentilité attiraient les respects de ces peuples grossiers. Les sommets des montagnes, les routes écartées, les feuillages, les bosquets étaient autant d'autels sacriléges où le démon recevait les honneurs divins. Il y avait des arbres antiques qu'ils révéraient. Là se retraçaient à ses yeux toutes les superstitions de la gentilité : *Ibi erat habitatio gentium.* (I *Mach.*, III.)

Mais ce nouveau Matathias ne voit qu'avec horreur ce triomphe de l'enfer; il répand des larmes amères sur l'aveuglement et la perte de tant d'âmes : *Vidit Matathias et doluit.* (I *Mach.*, II.)

Ne croyez pas, Messieurs, qu'il se contenta des larmes et des gémissements; c'est l'obligation des simples fidèles et de tous ceux qui n'ont point d'autorité. Mais Martin, qui se regarde, comme les apôtres, envoyé pour détruire et édifier, arracher et planter, ne borne pas son zèle à des larmes stériles; il fait entendre sa voix à ces peuples grossiers, leur annonce le vrai Dieu, et de glorieux succès suivent ses prédications.

Il est aussi rapide dans ses conquêtes que les apôtres; la même main le soutient dans ses pénibles travaux. On voit les mêmes changements qu'on vit après les prédications de Pierre et de Paul : l'idolâtrie est détruite.

Le destructeur de l'idolâtrie est aussi, Messieurs, le fléau de l'hérésie.

L'arianisme avait fait des progrès de son temps; cette hérésie qui a soutenu tant de combats, qui a trouvé des protecteurs sur presque tous les trônes du monde; si souvent abattue, et si souvent relevée; qui ne rougissait ni de ses défaites ni de ses forfaits; qui vit, sans se rendre, la protection que Dieu accordait aux Athanase, aux Hilaire opprimés, et les terribles châtiments qu'il exerça sur son chef le jour même destiné à son triomphe.

La cour de Valentinien était infectée de ces dogmes impies qu'Arius avait débités, et que ses disciples insinuaient sous différen-

tes formes. L'impératrice Justine écoutait les apôtres de l'erreur; si l'éclat de son trône accréditait la nouveauté, la nouveauté la rendait vaine et ridicule.

Esprit divin! qui nous avez tracé l'éloge de la femme forte, vous ne parlez point, dans les louanges que vous lui donnez, de siéges, de batailles, d'affaires importantes, de politique, de connaissances, de disputes; vous ne la faites pas asseoir au milieu des docteurs pour dogmatiser. Vous nous la représentez humble, modeste, paisible, économe, occupée à gouverner sa maison; et dans les moments de son loisir vous lui mettez le fuseau dans les mains, et non le livre de la loi pour l'expliquer.

Voilà la femme forte que vous nous représentez, que vous cherchez et que vous comparez à ce qu'il y a de plus précieux.

Ah! il était réservé, dit le célèbre Vincent de Lérins, à l'hérésie d'introduire les femmes dans le sanctuaire de la religion; de charmer leur oisiveté par des lectures ou des conversations qu'elles n'entendent pas, et qui les séduisent; et de se former un nouveau collége d'apôtres inconnu à nos pères en matière de religion.

Saint Martin éprouva toute la fureur de ce sexe lorsqu'il est prévenu. Justine lui ferma toutes les entrées auprès de l'empereur; elle le rend suspect aussi bien que les catholiques; et il fallait son zèle pour braver les mépris et les persécutions de cette princesse dévouée à l'arianisme.

Qu'il est grand, Messieurs, ce zèle! qu'il est apostolique! Martin perce hardiment jusque dans l'appartement de l'empereur; il marche, et les prodiges le suivent pour attester sa doctrine; il paraît, et l'empereur est obligé de le prévenir de politesse; il plaide la cause de l'Eglise, et obtient du secours; et s'il ne détruit point l'hérésie arienne qui devait troubler encore quelque temps, il n'en a pas moins été le fléau des hérétiques et l'ennemi du schisme

Oui, Messieurs, il fut l'ennemi du schisme; et si ce grand évêque prouve à tous ses successeurs l'horreur qu'on en doit avoir par son exemple, il leur prouve en même temps, par sa propre expérience, combien il est dangereux d'avoir des complaisances pour les schismatiques.

Il savait, Messieurs, combien ceux qui rompent l'unité sont désagréables au Seigneur. Ce fut la charité qui le détermina à se trouver une fois dans l'assemblée des ithaciens. Ce ne fut point pour plaire à l'empereur, mais pour obtenir la grâce de quelques illustres criminels: il ne pouvait l'obtenir qu'à cette condition; il ne signa aucune formule avec les schismatiques; cependant de combien de larmes n'a-t-il pas arrosé cette démarche charitable? Quelle austère pénitence n'en a-t-il point faite? Avec quelle délicatesse n'a-t-il pas évité toute sa vie la fréquentation de ceux qui avaient rompu les liens de l'unité? Et pour dire quelque chose de plus, Dieu, du haut du ciel, n'a-t-il pas fait sentir combien il avait en horreur le schisme, en cessant quelque temps d'opérer des miracles? Notre grand pontife le comprit; il en gémit, et a transmis à la postérité cette circonstance mémorable, pour nous prouver que Dieu n'opéra jamais de vrais miracles dans les partis séparés de son Eglise.

Voyez-le, Messieurs, passer en Hongrie pour y devenir l'apôtre de sa famille. Il baigne de ses pleurs un père qui a blanchi dans l'idolâtrie, et qui veut y mourir; il attache au char de la religion sa mère, plus docile aux paroles de vie qui coulent de sa bouche, et enfante à Jésus-Christ celle qui l'avait enfanté au monde.

Vous le montrerai-je comme un autre Josias, parcourant la vaste étendue de son diocèse, réprimant tous les abus, renversant les trophées que le peuple érigeait à des hommes méconnus de l'Eglise, et faisant cesser toutes les abominations d'un culte aveugle et grossier? *tulit abominationes impietatis.* (*Eccli.*, XLIX.)

Après, Messieurs, des vertus si héroïques, des travaux si immenses dans l'épiscopat, les miracles les plus éclatants ne doivent pas vous étonner; il en opérait tout les jours, et l'Eglise le regarde comme le thaumaturge des Gaules : *In vita sua fecit monstra.*

Saint Martin a toujours été appelé par excellence le thaumaturge des Gaules. Les princes barbares, les empereurs ariens ont admiré ses miracles aussi bien que les monarques catholiques.

Dieu semblait l'opposer à toutes les doctrines perverses qui désolaient alors l'Eglise, et ne sortir de son secret que pour confondre l'arianisme, l'humilier, lui arracher ses rois, ses empereurs. Voilà la fin des miracles de saint Martin; voilà ce qui nous le rend si précieux.

Des miracles qui prouvent la puissance de Jésus-Christ, la divinité de Jésus-Christ, la bonté de Jésus-Christ, étaient des miracles propres à confondre l'arianisme. Tels furent ceux de notre thaumaturge.

Représentons-nous cette route brillante dans laquelle il marche, les impressions que font ses prodiges, et les changements surprenants qu'ils opèrent, et ne nous bornons pas à une admiration stérile.

Pourquoi, Messieurs, les miracles sont-ils devenus si rares après l'établissement de la foi de Jésus-Christ? Pourquoi quelquefois un siècle entier s'écoule-t-il sans qu'il paraisse un homme de prodige, un de ces hommes qui étonnent l'univers par la puissance admirable que Dieu lui communique? Saint Paul nous l'apprend, Messieurs, les miracles sont pour les infidèles, et non pour ceux qui ont reçu le don précieux de la foi : *Linguæ in signum sunt non fidelibus, sed infidelibus.* (I *Cor.*, XIV.)

Dieu sort avec magnificence de son secret, renverse les lois de la nature, déploie une puissance qui l'annonce à ces infortunés plongés dans les ténèbres de l'erreur : *Linguæ in signum sunt infidelibus.*

C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire,

d'après ce grand apôtre, que les miracles étaient nécessaires dans les premiers siècles de l'Eglise : *Fuerunt necessaria in exordio Ecclesiæ.*

Nous pouvons dire aussi qu'ils furent nécessaires, selon la sagesse de Dieu, dans le siècle de Martin, où l'arianisme n'affligeait pas moins l'Eglise, que l'idolâtrie qui régnait sous les Dioclétien et les autres tyrans des premiers siècles.

Il se servit de lui : il en fit un thaumaturge qui prouva par les prodiges qu'il opérait, la divinité de Jésus-Christ.

Que de traits merveilleux s'offrent ici, Messieurs, à mon imagination !

Pour peindre des merveilles au-dessus des pensées de l'homme, il faudrait des images brillantes ; il faudrait cette éloquence divine, ces expressions sublimes des Moïse et des autres écrivains sacrés, lorsqu'ils racontent les merveilles du Dieu d'Israël.

Ici, Messieurs, je vois une flamme vengeresse qui embrase le siége de l'empereur Valentinien. Dès que Martin paraît sous ses yeux, ce prince arien est obligé d'implorer le secours d'un évêque catholique et de rendre hommage à la foi de Nicée. Qu'ils doivent faire impression, ces miracles opérés dans les palais des rois !

Là je vois des évêques ariens confus sur le récit qu'on leur fait des miracles opérés au tombeau du grand saint Martin ; déjà les empereurs, informés de sa foi, l'opposent à ces hérétiques. En vain promettent-ils d'en faire et payent-ils un pauvre pour contrefaire l'aveugle. Ceux qui enseignent une fausse doctrine, dit saint Thomas, ne peuvent jamais faire aucun miracle qui la confirme.

Dieu atteste la divinité de son Fils en découvrant les sacriléges complots de ces hérétiques, et en les couvrant de honte dans le lieu même où ils espéraient être couverts de gloire. Dieu, dans ces temps malheureux, ne communique le don des miracles qu'aux seuls confesseurs de la foi de Nicée ; et jamais ce don de puissance ne sortira de l'Eglise catholique.

Vous dirai-je que Théodomir, roi des Suèves, implore en vain le secours de saint Martin pour son fils, frappé d'une maladie incurable : tant qu'il ne promet que de donner à l'Eglise une partie de ses richesses, le ciel est sourd à ses prières ; et le tombeau qui s'ouvrait pour recevoir ce fils chéri, ne se ferme que lorsqu'il abjure l'arianisme et confesse la divinité de Jésus-Christ.

Vous dirai-je que le grand saint Nicet de Trèves exhorte Alboin, roi des Lombards, à se transporter au tombeau de saint Martin pour y voir, dans les miracles continuels qui s'y opèrent, une preuve incontestable de la foi catholique et une condamnation solennelle de l'arianisme ? Des miracles, Messieurs, qui prouvent la divinité de Jésus-Christ et confondent les hérétiques, sont de vrais miracles ; tels sont ceux de saint Martin.

Mais avançons, et voyons dans les autres merveilles de cet homme incomparable, des preuves de la puissance de Jésus-Christ.

La puissance des apôtres était celle de Jésus-Christ même, qui agissait en eux ; et tous les prodiges qui accompagnèrent leurs prédications étaient autant de voix éloquentes qui disaient : Jésus de Nazareth, que nous vous annonçons, est véritablement un Dieu tout-puissant auquel rien ne résiste.

Aussi, Messieurs, Pierre et Paul et tous les autres apôtres n'opèrent-ils des miracles qu'au nom de Jésus-Christ ; c'est par ce nom saint et redoutable qu'ils commandent aux puissances de l'enfer et à la mort. C'est au nom de Jésus que les boiteux marchent, que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les muets parlent, que les morts ressuscitent.

Les apôtres faisaient connaître aux païens et aux Juifs la puissance du crucifié par les miracles qu'ils opéraient. Ce divin Sauveur n'avait donné à ses disciples ni richesses ni autorité, ni ces forces qui triomphent des hommes les plus rebelles ; mais il leur avait communiqué le don des miracles ; et ces miracles, qui annoncent une puissance toute divine, font plier tous les empires sous une religion qui met la nature à l'étroit, qui gêne les passions et qui humilie l'orgueil de l'homme.

Il était impossible, sans un grand aveuglement, de ne point reconnaître la puissance de Dieu dans les miracles de Jésus-Christ et des apôtres.

Cette promptitude avec laquelle tout cède à leur voix ; cette soumission de tous les éléments dès qu'ils parlent ; ces caractères de grandeur, de magnificence qui éclatent dans tous les prodiges qu'ils opèrent sous les yeux des Juifs et des gentils, doivent persuader tous ceux qui n'avaient pas encore consommé le mystère de leur endurcissement. Dans toutes ces œuvres merveilleuses, on ne pouvait rien attribuer à l'homme, tout était marqué au coin de la divinité.

Or, je ne crains pas de le dire, il était nécessaire de faire briller cette puissance de Jésus-Christ dans le siècle de Martin, où les ariens, qui niaient opiniâtrément sa divinité, niaient en même temps la puissance qu'il a comme Dieu. Saint Martin fut choisi pour la retracer avec magnificence.

En effet, Messieurs, il parle, ce grand thaumaturge des Gaules. Ah ! que sa voix est magnifique ! rien ne lui résiste. Tombeaux, ouvrez-vous ; morts, sortez des entrailles de la terre ; levez-vous, paralytiques, et marchez. Sourds, entendez ; aveugles, voyez. Soyez guéri, dit-il à un lépreux aux portes de Paris. Montagnes, transportez-vous ; arbres, rochers, masses énormes, arrêtez-vous dans votre chute.

Ce ne sont pas là, Messieurs, de brillantes images, des portraits d'imagination ni des tours d'éloquence, ce sont des faits attestés par les plus saints et les plus graves historiens ; ce sont des merveilles que l'Eglise a adoptées et qu'elle célèbre dans ses offices.

A la voix de Martin les morts ressuscitent, les paralytiques marchent, les lépreux sont guéris; le feu perd son activité ordinaire, les rochers ébranlés le respectent en tombant, le poison perd son venin, la main des sacriléges qui attentent à sa vie se dessèche. Les idolâtres, les ariens ont été témoins de ces miracles; et les empereurs eux-mêmes, à la vue de tant de merveilles, demandaient hautement : Quel est donc ce Martin, qui est si puissant, qui opère tant de prodiges? quelle est sa doctrine? Et, quand on leur répondait qu'il était catholique, qu'il confessait la foi de Nicée, ils étaient ébranlés; et souvent cette puissance de Jésus-Christ, qui agissait dans son serviteur, les déterminait à renoncer à l'arianisme.

Les miracles de Martin prouvaient la divinité et la puissance de Jésus-Christ.

Vous dirai-je, Messieurs, que ce grand thaumaturge représentait aussi la bonté de Jésus-Christ dans les guérisons surprenantes qu'il opérait; qu'il suffisait aux malades de l'approcher, de toucher à ses vêtements pour être soulagés; qu'il porta l'éclat des miracles dans les déserts comme dans les villes, dans les cabanes des pauvres comme dans les palais des empereurs?

Tous ceux dont Dieu s'est servi pour opérer des miracles ont été des hommes d'humilité, de charité, d'obéissance; des hommes de foi. Des hommes de foi : ah! Messieurs, comment des hommes qui partagent la foi, qui l'altèrent, qui méconnaissent l'Eglise, pourraient-ils opérer des miracles?

Pour faire un homme de prodiges, Jésus-Christ commence par demander la foi, et une foi soumise à la doctrine qu'il a enseignée à ses apôtres et que ses apôtres ont transmise à leurs successeurs: *Signa autem eos qui crediderint hæc sequentur.* (*Marc.* XVI.)

La foi de saint Martin confirmait ses miracles, et ses miracles faisaient embrasser sa foi. C'est pour ces grands objets que Dieu l'a suscité dans le IVe siècle, et qu'il l'a placé dans les Gaules comme une brillante lumière qui ne s'est point éteinte avec sa vie.

Mais après vous avoir fait voir les miracles de sa vie, il me reste à vous montrer les merveilles de sa mort.

Saint Martin, homme de prodiges pendant sa vie : *In vita sua fecit monstra.* Saint Martin, homme de prodiges à sa mort. C'est la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Etre grand à la mort dans l'ordre de la religion; être arrivé à cette sainteté consommée qui est exempte de ces frayeurs, de ces incertitudes, de ces saisissements que cause la vue du tombeau qui s'ouvre et nous attend, c'est le privilége des plus grands héros de la religion dans les ombres de la mort, dans ces moments décisifs, lorsque le monde échappe, qu'on en va être arraché pour entrer dans l'immense étendue de l'éternité. Vous voyez, dit le Saint-Esprit, trembler et pâlir l'homme de système et d'incertitude : *Tribulabitur ibi fortis.* (*Soph.*, I.)

A la mort les plus grands héros cessent pour ainsi dire de l'être. Les approches du tombeau font oublier aux guerriers les lauriers qu'ils ont moissonnés dans les siéges et les batailles; aux savants les applaudissements qu'ils ont reçus dans la république des lettres; aux prétendus esprits forts la funeste gloire d'avoir eu des disciples de leur étonnant système; et s'ils s'en occupent, ce n'est que pour déplorer l'estime insensée qu'ils ont fait d'une vaine réputation qui périt et ne descend point avec eux dans le tombeau; les incertitudes dont ils se faisaient gloire pendant leur vie les épouvantent au moment de leur mort : *Tribulabitur ibi fortis.*

A la mort on ne trouve plus aucune trace de toute cette gloire que le monde donne à ses héros. Ces cèdres du Liban sont renversés; ces brillantes lumières sont éteintes; ces discoureurs orgueilleux gardent un profond silence; le lit de la mort est pour eux un théâtre de faiblesse, et quelquefois de honte : *Tribulabitur ibi fortis.*

C'est, Messieurs, à un héros tel que saint Martin qu'il était réservé de remporter des triomphes dans ces moments redoutables, de monter sur le lit de la mort comme sur un théâtre de gloire, de paraître grand où les monarques mêmes paraissent si petits.

La cendre sur laquelle il veut expirer devient un trône plus éclatant que celui des empereurs; les victoires qu'il remporte sur le démon effacent celles des plus grands capitaines; et son tombeau, visité par les rois aussi bien que par les peuples, offre à nos yeux un spectacle qui nous force de publier la grandeur du Dieu de sainteté.

La mort perd pour lui toutes ses amertumes, le démon toute sa force, le tombeau toutes ses horreurs. Jamais il n'a été si grand que dans ces moments, si humiliants pour les autres.

Voilà, Messieurs, ce que j'appelle les merveilles de sa mort : *in morte mirabilia operatus est.*

Permettez-moi, Messieurs, un parallèle. Je vais vous représenter au moment de la mort un des plus fameux héros de la terre, et un des plus grands héros de la religion. Alexandre, qui cesse de régner et de vaincre; Martin, qui règne et triomphe. L'un que les approches de la mort déconcertent; l'autre que l'éternité console. L'un qui voit avec douleur les liens de son corps se briser; l'autre qui en attend avec joie la dissolution.

L'histoire d'Alexandre n'est pas une fiction des païens; ses étonnantes conquêtes ne sont point des exagérations des orateurs profanes. Ministre de la parole sainte, je n'en parle que d'après l'Ecriture.

C'est elle qui nous apprend que toute la terre avait été, pour ainsi dire, le théâtre de la gloire de cet homme tant vanté; qu'il avait renversé les trônes et brisé les sceptres de plusieurs souverains; que ceux qui

étaient paisibles sur leur trône devaient leur tranquillité aux hommages qu'ils lui rendaient.

C'est elle qui nous assure que l'univers était soumis à ses lois, et que toute la terre était comme interdite à la vue de ses rapides conquêtes : *Siluit terra in conspectu ejus.* (I *Mach.*, I.)

Voilà Alexandre pendant sa vie. Mais les conquérants tombent comme les autres ; les foudres de la guerre descendent dans le tombeau. La main du Dieu des armées, qui les a dressés pour les combats et qui s'en est servi pour humilier et punir des empires rebelles à ses lois, les frappe, les arrête et les réduit en poudre.

Ainsi, après avoir vu Alexandre victorieux pendant sa vie, voyez sa faiblesse et ses alarmes au moment de sa mort. Quel changement !

Ce grand capitaine sent tout à coup ses forces s'affaiblir ; son corps chancelle ; il se met au lit : *cecidit in lectum.* (*Ibid.*) Bientôt il aperçoit la main qui coupe le fil de ses jours, qui arrête le cours de ses victoires. Les ombres de la mort l'environnent ; il aperçoit le tombeau qui s'ouvre, qui le demande, et il comprend l'indispensable nécessité d'y descendre : *cognovit quia moreretur.* (*Ibid.*)

Alors on voit disparaître cet héroïsme, cette grandeur, ce courage qui étonnaient l'univers entier. Alexandre rougit, pour ainsi dire, de ses conquêtes, ou plutôt de son ambition ; il se reproche de ne s'être pas contenté d'un royaume ; il divise entre plusieurs les empires qu'il possédait seul. Il apprend par là aux autres à modérer leur ambition, et il se repent de n'avoir pas mis des bornes à la sienne. N'est-ce pas là, Messieurs, condamner ses coupables exploits ?

Quelle différence, Messieurs, entre le héros que je loue ! Les approches de la mort, la vue du tombeau ne le déconcertent point. On ne voit pas en lui ces abattements, ces frayeurs des autres mourants. Le lit sur lequel il veut expirer est pour lui un trône éclatant, un théâtre de gloire.

Au moment de la mort, Alexandre cesse d'être brave, intrépide : il est abattu, insensible à la gloire de ses conquêtes.

Au moment de la mort, Martin est encore un apôtre zélé, pénitent austère, parfait contemplatif. Voilà des merveilles, Messieurs, réservées à saint Martin, et auxquelles je vous prie de faire attention.

Si c'est le travail, Messieurs, qui fait l'apôtre, qui le fut jamais à plus juste titre que saint Martin ? Les idolâtres convertis, les hérétiques humiliés, les abus réprimés, les campagnes évangélisées, sont des preuves de son zèle. Je vous l'ai fait voir sous ces images, dans la première partie de son éloge.

Mais la merveille que j'expose présentement à vos yeux est plus surprenante, parce qu'elle est singulière. Il est apôtre dans l'épuisement de ses forces, dans les ombres de la mort, sur le bord du tombeau, lorsque les autres cessent de l'être.

Il a fini glorieusement sa course ; il est arrivé heureusement au terme ; la couronne de gloire est suspendue sur sa tête ; il est sur le point de l'obtenir ; et cependant il est prêt, pour le salut des âmes, de recommencer une nouvelle carrière, de s'exposer de nouveau aux écueils et aux dangers de cette vie, de retarder sa félicité. « Seigneur, dit-il, si je suis nécessaire à votre peuple : *Si adhuc populo tuo sum necessarius*, je ne refuse point les travaux qui sont inséparables de l'apostolat : *non recuso laborem.* Je désire ardemment, mon Dieu, de vous posséder, mais je désire aussi le salut du peuple que vous m'avez confié. Je suis combattu par ces deux objets qui se rapportent uniquement à vous : *coactor e duobus.* La mort a pour moi des délices, l'apostolat ne me rebute point. Si je suis encore nécessaire, Seigneur, retardez ma récompense ; laissez-moi sur la terre : *si adhuc sum necessarius.* »

O paroles toutes de feu ! O discours dignes d'un homme rempli de l'Esprit-Saint ! O charité immense ! O homme admirable ! digne d'être mis à côté du grand Paul, puisqu'il imite cet homme divin. (*Philipp.*, I.)

Je ne refuse point le travail : *non recuso laborem.* O paroles apostoliques ! paroles que tous les ministres des autels devraient prendre pour leur devise.

On ne verrait pas tant de pauvres délaissés ; les campagnes auraient des apôtres zélés ; les bénéfices à charge d'âmes ne seraient pas si méprisés et regardés comme la ressource de ceux qui n'ont ni naissance, ni talents, ni protection. On ne s'informerait pas, quand on est nommé à une cure, s'il y a peu d'habitants, si les revenus sont abondants, si le séjour est agréable, commode, et s'il y a de la société pour employer un coupable loisir.

Les bénéfices simples ne fixeraient pas seuls les désirs des ecclésiastiques. Je ne refuse point le travail : *non recuso laborem.* Ah ! que l'Eglise serait consolée, si elle entendait ses ministres parler ainsi dans les jours de leur santé ; car il était réservé à saint Martin d'être apôtre zélé au moment de la mort.

Ne regardez pas cependant, Messieurs, le langage de Martin à la mort comme une indifférence blâmable. C'est le zèle d'un apôtre qui connaît le prix des âmes ; qui est aussi occupé de son troupeau que lorsqu'il a commencé à le gouverner ; c'est un Paul, pour lequel vivre et mourir est la même chose, pourvu que Dieu soit glorifié.

Pour comprendre encore mieux, Messieurs, ces grandes merveilles dont saint Martin nous donne le spectacle à sa mort, représentez-vous un autre mourant approcher du lit.

Je ne dis pas de ces hommes qui pleurent des iniquités, des impiétés qu'ils ont commises de sang-froid, qu'on voit tremblants et épouvantés, et qui rendent à la religion un hommage public, comme une amende honorable qui précède les supplices qui leur sont destinés.

Je ne dis pas de ces mondains qui sont trop effrayés des approches de la mort, parce qu'ils ont été trop attachés à la vie, auxquels il ne reste que quelques moments pour rompre mille liens flatteurs, expier de coupables années, repasser une conduite scandaleuse, arranger des affaires domestiques, examiner des contrats usuraires, réparer des injustices, recevoir les sacrements, mourir et être jugés : leurs frayeurs, leurs saisissements sont bien fondés.

Mais approchez du lit d'un prêtre mourant, d'un pasteur, d'un missionnaire. Si la vue du tombeau ne l'effraye pas, les jugements de Dieu l'épouvantent; et souvent, dans ces moments terribles, les hommes apostoliques ont besoin d'apôtres. C'est une merveille de voir saint Martin apôtre zélé et pénitent austère dans les ombres de la mort.

Oui, Messieurs, ses forces diminuent; il sent qu'il approche du terme, et il continue ses austérités. Son corps faible, chancelant, prêt à descendre dans le tombeau, est serré par un rude cilice.

Quel édifiant spectacle ne donna-t-il pas à ceux qui l'environnaient, quand ils le virent amasser lui-même la cendre sur laquelle il veut expirer !

O lit précieux ! ô trône de gloire ! Que les héros de la pénitence sont admirables ! O âme bienheureuse, qui va quitter une chair immolée pour Jésus-Christ ! O saintes cruautés qui détruisent la victime !

Quelle est donc cette puissance qui soutient et anime des hommes comme nous dans un genre de martyre si admirable, dans des douleurs qui les consument si lentement ?

C'est, Messieurs, la puissance de notre Dieu qui conduit certains élus à ce degré de perfection, pour récompenser leur amour et leur obéissance. Quelle confusion pour nous ! Un saint qui méprise assez la mort pour ajouter aux douleurs de la maladie de nouvelles austérités; et nous, nous écartons jusqu'aux seules apparences de mortification; nous idolâtrons nos corps dans la jeunesse; nous les ménageons dans la vieillesse; nous les plaignons dans la maladie. Nous sommes toujours pécheurs, et jamais pénitents, que ferons-nous au moment de la mort? Ah ! il s'en faudra bien que nous soyons, comme saint Martin, de parfaits contemplatifs. La terre nous occupe présentement; elle nous occupera jusqu'au tombeau. Cette occupation fera notre supplice.

C'est sur cet amas de cendre, sur ce lit de pénitence, que Martin qui a connu la volonté de Dieu, se dispose à passer dans l'éternité bienheureuse.

C'est de là qu'il regarde le ciel, qu'il contemple la gloire qui lui est destinée. Ses yeux sont fixés vers ces montagnes éternelles. On dirait qu'il habite déjà ce céleste séjour, et qu'il se repose dans le sein de Dieu.

Ne dites pas, chrétiens, qu'il n'est pas étonnant qu'on regarde le ciel au moment de la mort, qu'on s'en occupe, puisque les objets sensibles échappent pour toujours, et qu'il n'y a plus de ressources dans les créatures.

Car je vous répondrai, que si vous n'y prenez garde, le ciel sera ce qui vous occupera le moins au moment de la mort. Les mondains ne jettent-ils pas dans ce moment des regards sur la terre qu'ils quittent; sur une famille qui se désole; sur des amis qui paraissent inconsolables; sur des intérêts de succession, de partage? Et pour tout dire, combien qui ne pensent au ciel, qui ne portent leurs regards vers cette céleste patrie, que lorsqu'ils sont dans les tourments de l'enfer comme le mauvais riche, et qu'ils l'ont perdu pour toute l'éternité ! *Elevans oculos suos cum esset in tormentis.* (*Luc.*, XVI.)

Ne refusons donc point l'admiration que mérite saint Martin dans ces derniers moments. Ce contemplatif ne laisse échapper aucun regard sur la terre, pas même sur ses tendres enfants. Les yeux fixés vers le ciel, il contemple la gloire qui l'attend; il trace, pour ainsi dire, dans les airs la route par laquelle son âme bienheureuse doit s'envoler vers son Dieu. En vain on le sollicite de se mettre dans une posture moins gênante. Laissez-moi, dit-il, regarder le ciel plutôt que la terre : *Sinite me cœlum respicere potius quam terram.*

Peut-on, Messieurs, être plus occupé du ciel, plus paisible, plus content aux approches de la mort? avait-elle pour lui quelque amertume? Ce sont là des merveilles qui rendent celle de notre héros illustre, aussi bien que ses triomphes sur le démon : *in morte mirabilia operatus est.*

Voici, Messieurs, de nouvelles victoires. Vous allez voir Martin sur la cendre comme sur un trône éclatant, qui humilie le prince des ténèbres, le confond, le terrasse et l'attache à son char. C'est dans ce moment critique que l'ennemi du salut redouble ses efforts.

Mais que les vrais disciples de Jésus-Christ ont de force et de puissance ! Le démon les attaque en vain : sa défaite suit de près les combats qu'il a l'audace de leur livrer; il ne gagne rien sur eux, et quelque redoutables que soient sa malice et ses ruses, fidèles à la grâce, ils en triomphent.

Il parcourt en conquérant les palais des grands; il fait tomber les sages du siècle, il séduit les savants, il trompe presque tous les humains par les amorces et les appas du vice. Presque tous les hommes aiment son joug et s'attachent volontairement à son char : *Seducit universum orbem.* (*Apoc.*, XII.)

Mais il tombe honteusement aux pieds d'Antoine dans le désert; un solitaire se moque des stratagèmes de sa malice, et le force d'avouer sa faiblesse lorsqu'il attaque les serviteurs de Dieu.

Jamais, Messieurs, le démon ne fut plus humilié qu'aux pieds de Martin mourant, il perd devant lui toutes ses forces, comme la mort avait perdu toutes ses amertumes; il est

aussi consterné, abattu par les dernières paroles que Martin prononça, que lorsqu'il détruisait ses temples, abattait ses autels, brisait ses idoles, renversait ses trophées et lui enlevait ses plus belles conquêtes.

Martin lui porte le dernier coup en mourant, et le triomphe qu'il remporte sur lui est sa dernière victoire.

Ceux qui ont aimé Jésus-Christ pendant leur vie, qui ont marché sur ses traces, qui l'ont copié, peuvent tenir son langage avec confiance.

Le divin Sauveur avait dit : Le prince du monde ne trouvera rien en moi qui lui appartienne : *Princeps mundi hujus in me non habet quidquam.* (*Joan.*, XIV.) Les saints, par sa grâce puissante et son infinie miséricorde, qui sont arrivés heureusement au terme comblés de vertus et purifiés de leurs fautes dans son sang adorable, peuvent dire aussi : Le démon ne trouvera rien en moi qui lui appartienne : *In me non habet quidquam.*

C'est, Messieurs, sur ces grands principes, et non sur une confiance présomptueuse que Martin est appuyé ; il terrasse en mourant le démon par ces paroles : Retire-toi, esprit de ténèbres : *Vade, Satana.* Pourquoi environnes-tu un pénitent couché sur la cendre, un pontife qui a terminé sa course heureusement, comblé des grâces de son Dieu, et qui attend, avec confiance, qu'il consomme ses propres dons ? Tu te plais dans la perte des âmes, et Jésus-Christ a répandu son sang pour les racheter : *Quid hic astas, bestia cruenta?* Tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne, tout y est l'ouvrage de la grâce ; mes vertus, mes travaux, mes souffrances, mes pénitences, mon innocence et les péchés même que j'ai évités. Or, la grâce et les œuvres que nous opérons avec elle appartiennent à Dieu : *Nihil in me funeste reperies.*

Alors, Messieurs, on vit toute la puissance d'un homme consommé dans la sainteté ; on vit le démon qui était sorti tant de fois des corps qu'il possédait par l'ordre de Martin, se retirer couvert de confusion, pour faire place aux esprits célestes.

Ne craignons pas, Messieurs, de rapprocher ce triomphe de Martin mourant de celui de Jésus-Christ dans le désert. Vous savez que ce divin Sauveur ne permit au démon de l'approcher que pour nous apprendre à le vaincre, et que les saints font par son secours ce qu'il fit par sa propre puissance.

On vit dans le désert cet esprit de ténèbres sortir humilié et confondu des combats qu'il avait livrés à l'Homme-Dieu ; les anges environner le vainqueur de l'enfer et chanter ses victoires.

On vit ce même esprit de ténèbres terrassé par les dernières paroles de Martin, disparaître honteusement, et les anges, chantant les victoires de ce grand pontife, porter son âme bienheureuse dans le sein d'Abraham.

Que l'homme juste dans les mains de Dieu est puissant, Messieurs !

L'enfer livre inutilement des combats à l'incomparable Job sur son fumier ; il remporte des victoires sur lui et l'oblige de s'avouer vaincu. En vain il a déployé toute sa fureur et toute sa puissance dans les déserts ; un solitaire caché dans les forêts se moquait de ses attaques.

Il a souillé les plus grands trônes, fait tomber les forts d'Israël ; un juste, pauvre et pénitent, l'a souvent attaché à son char. Martin expirant sur la cendre en triomphe, dans le temps que les empereurs, à la tête de leurs nombreuses armées, sont ses captifs volontaires ; le péché les rend ses esclaves.

Si saint Martin expirant vous étonne, Messieurs, parce qu'il dit au démon : *Tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne ;* pensez, je vous prie, aux principes de sa tranquillité. Il avait un cœur pur, une innocence conservée dans tout son éclat. Il s'était accoutumé dès son enfance à vaincre cet ennemi de son salut ; il l'avait défait toutes les fois qu'il l'avait attaqué, et les jours de sa jeunesse, ces temps orageux et bouillants, avaient été des jours purs et sereins. Il n'est pas étonnant qu'il le méprise et le brave à la mort.

Il avait une ferme confiance dans les mérites de Jésus-Christ. Que ne peut point l'homme avec Jésus-Christ, animé de son esprit, embrasé de son amour, soutenu de sa grâce, persuadé de l'efficace de son sang ! Il défit avec le grand Apôtre, la faim, le feu, les glaives, les persécutions et toutes les forces de l'enfer.

C'est dans ce même sens, Messieurs, que saint Martin ose défier le démon de reconnaître en lui quelque chose qui lui appartienne.

Il ne se rappelle pas, pour se tranquilliser, ses travaux apostoliques, ses courses, ses voyages, les ennuis de l'exil, les tourments qu'il a soufferts pour la foi, les conquêtes qu'il a faites, les miracles qu'il a opérés. Il sait avec saint Paul qu'on peut prêcher les peuples, les toucher, les convertir, et se perdre soi-même : mais le bonheur qu'il a eu de conserver son cœur pur. *Nihil in me funeste reperies.*

Il ne dit pas, remarquez-le, Messieurs, que le Seigneur ne trouvera rien en lui de répréhensible. Il sait qu'il trouve des taches dans les anges mêmes ; qu'il juge les justices, et que la vie la plus sainte a besoin de ses infinies miséricordes. Mais il parle à celui qui n'a du pouvoir que sur ceux qui lui ont livré leur âme en violant la loi du Très-Haut, et en se souillant volontairement dans les coupables satisfactions des sens.

Il dit avec saint Paul : Je ne me sens coupable de rien : *Nihil conscius sum.* (I *Cor.*, IV.) J'attends la couronne que le juste Juge prépare à ceux qui l'aiment ; mais je ne me justifie pas pour cela moi-même.

Il brave la malice du démon et sa puissance ; mais il implore les miséricordes de son Dieu.

Ah ! une âme accoutumée à remporter des victoires sur ses passions, des victoires qui ont été accompagnées des plus glorieux succès et des plus éclatants miracles, peut bien défier l'enfer au moment de la mort, avec le

Prophète, et dire avec confiance : Quand toutes les puissances de l'enfer s'armeraient contre moi, quand elles me livreraient les plus grands combats, je ne serai pas ébranlé : mon cœur ne sera jamais saisi par la crainte, ni mes sens glacés par l'effroi. J'ai toujours été à Jésus-Christ, et il ne m'abandonnera pas dans le moment destiné à me récompenser : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* (*Psal.* XXVI.)

Ce n'était donc point par présomption, Messieurs, que notre héros bravait le démon au moment de la mort, mais par une juste confiance dans les miséricordes du Seigneur.

Comme des années coulées dans le crime désespèrent le pécheur mourant, des vertus amassées pendant la vie consolent le juste à la fin de sa carrière, et il a droit d'espérer un poids immense de gloire pour des moments de tribulations.

Mais après avoir établi ces grands principes, ne pourrais-je pas vous dire, Messieurs, que cette victoire qu'il remporte sur le démon en expirant, est une puissance que Dieu lui avait communiquée pendant sa vie, et qu'il doit perpétuer même dans son tombeau. Que c'est un dernier effort de cet esprit de ténèbres, mais que ce n'est pas la dernière victoire que Martin remportera sur lui. Sa voix puissante ne le terrassera pas, mais ses cendres sacrées lui porteront encore des coups redoutables.

Pour nous, Messieurs, il n'est pas étonnant que nous soyons timides et tremblants au moment de la mort. Les péchés d'une jeunesse vive et emportée, des passions flattées, et qui se font quelquefois sentir jusques sur les glaces de la vieillesse ; un moment décisif auquel on n'a pas pensé efficacement, un Dieu qui connaît les mystères de notre cœur, un bras vengeur qu'on n'a pas désarmé, un paradis qu'on n'a point désiré, une éternité qu'on n'a pas méditée, un ennemi à combattre qui est accoutumé à nous vaincre; tous ces grands objets nous saisissent avec raison, et nous abattent. Mais un saint aussi éminent que Martin, il n'est pas étonnant que le démon perde pour lui toute sa force, que Dieu même perpétue ses merveilles, et que le tombeau perde toutes ses horreurs pour les précieux restes de ce grand héros de la religion.

Quelles merveilles vais-je vous raconter, Messieurs! Une mort que le ciel annonce par des révélations authentiques; un tombeau qui fait la gloire des Gaules, qui les remplit de prodiges; des restes précieux que les maîtres du monde visitent avec respect, qui font remporter des victoires, et mettent en déroute les plus formidables armées.

Où sont donc les horreurs du tombeau qui attendent tous les mortels? Où sont les victoires de la mort? Où sont ces ombres et ces ténèbres qui couvrent et enveloppent tous les morts, qui nous les cachent et nous les font oublier? Ah! Messieurs, tous ces mystères humiliants de notre mortalité ne sont point pour Martin.

Le tombeau est appelé par le Prophète une terre d'oubli : *terra oblivionis.* (*Psal.* LXXXVII.) L'expérience vérifie cette vérité humiliante. Pour nous qui nous flattons de l'amitié de nos amis, de la tendresse de nos parents, de l'attachement des créatures, de la réputation que nous acquièrent nos talents, nos ouvrages; des empressements avec lesquels on nous recherche, on nous désire; des intérêts qu'on prend à notre avancement, à notre santé ; tant que nous sommes utiles, nous sommes agréables, tant que nous vivons on s'occupe de nous; une fois descendus dans le tombeau, on nous oublie : c'est beaucoup si on l'arrose de quelques larmes.

C'est beaucoup pour les savants, quand la république des lettres annonce leur mort et avoue qu'elle a fait une perte. Beaucoup de fracas pour la pompe funèbre des riches, des efforts d'éloquence pour louer les exploits des guerriers, les actions des maîtres du monde, et pour accommoder au christianisme les vertus politiques et la sagesse du siècle.

C'est avec ce fracas, ce bruit, cette magnificence des obsèques que périt la mémoire des plus grands hommes. *Periit memoria eorum cum sonitu* (*Psal.*, IX.) On n'en parlera plus, ils seront oubliés.

N'est-ce pas là, Messieurs, le sort de tous les hommes, sans excepter les rois eux-mêmes? Ah! il n'en est pas de même de ceux qui vivent aux yeux de Dieu, de ces héros de la religion que l'Eglise honore, que Dieu a distingués d'une manière si admirable, et surtout de saint Martin.

Vous dirai-je, Messieurs, que Dieu se hâte de révéler la mort de ce grand pontife. Saint Séverin à Cologne, saint Ambroise à Milan, l'apprennent par une révélation divine. Comme c'était l'astre le plus brillant de l'Eglise, l'orient et l'occident s'aperçurent bientôt qu'il était éclipsé.

Ah! Seigneur, vous l'aviez rendu fameux sur toute la terre par ses vertus et ses miracles, et vous ne voulez pas que toute la terre ignore le moment qui nous l'a enlevé pour le mettre en possession de votre gloire. Il sera précieux et fameux, ce moment qui l'a arraché au monde et donné au ciel.

La France n'en perdra pas si tôt le souvenir, il sera marqué avec respect dans les annales de ce royaume; il sera une brillante époque pour les Français, et nos rois même se feront honneur, pendant plusieurs siècles, de dater leurs édits de la mort de saint Martin.

Vous voyez, Messieurs, que Dieu perpétue sa puissance en faveur de Martin, dans les suites humiliantes mêmes de la mort.

Ah! je ne suis point surpris de voir des princes, des évêques, plus de deux mille religieux, et tous les peuples de différentes contrées, conduire avec une pompe majestueuse ses sacrées dépouilles dans le tombeau. Je ne suis point surpris de voir son culte s'établir rapidement; le jour destiné à l'honorer mis au rang des fêtes les plus solennelles, et précédé de jeûnes. L'Eglise grecque et la latine lui rendront les mêmes honneurs. Des temples augustes élevés en

son nom; à Rome, sur le mont Cassin; en Angleterre, presqu'aussitôt qu'il fut enlevé à la terre. Dieu perpétue après sa mort les mêmes merveilles qu'il avait opérées pendant sa vie.

Vous dirai-je qu'on a vu un prince rassembler ses troupes, marcher avec ordre pour recouvrer ses sacrées dépouilles, que la dévotion d'une province avait ravie à l'Eglise de Tours, que nos monarques, pénétrés de respect pour ce sacré dépôt, ont voulu pendant longtemps être inhumés dans le lieu où elles reposent; qu'il est paré de sceptres et de couronnes, et que c'est là qu'on recevait les serments les plus solennels.

Vous dirai-je qu'on a défait de nombreuses armées, humilié plusieurs fois nos ennemis et remporté d'éclatantes victoires, avec le seul vêtement de Martin qu'on portait respectueusement à la tête de nos troupes.

En vain dans le VIIIe siècle, les peuples du Nord passent-ils dans les Gaules, et assiégent-ils la ville de Tours! Le seul trésor qu'on dérobe à leur fureur, c'est le corps de Martin.

En vain, les protestants qui avaient formé le sacrilége projet d'anéantir les restes précieux des héros de la religion, qui pillaient les trésors des églises, brûlaient les corps des saints, s'emparent-ils du corps précieux de ce grand pontife? La Providence dérobe à leur sacrilége fureur des portions vénérables de cet admirable thaumaturge, pour être l'objet de la vénération de toutes les nations.

A ces temps d'orage et de tempête ont succédé des jours sereins, et tel que le soleil qui sort d'un nuage épais qui l'obscurcissait, le tombeau de Martin a paru plus que jamais environné de gloire et de puissance.

Ils ont retracé aux yeux des catholiques ces scènes impies, ces sacriléges fureurs, qui faisaient l'objet des gémissements du Prophète. Ils sont entrés comme des furieux dans l'héritage du Seigneur. *Venerunt in hæreditatem.*

Ils ont souillé les églises par leurs brigandages : ils en ont fait des asiles d'impiété, et souvent la retraite des animaux : *Polluerunt templum sanctum.* (*Psal.* LXXVIII.)

Ils ont traîné ignominieusement les corps des saints dans les places publiques; ils ont porté l'audace jusqu'à dire qu'ils devaient servir de nourriture aux bêtes féroces, ou de pâture aux flammes : *Posuerunt..... carnes sanctorum bestiis terræ.* (*Ibid.*)

Ils ont imité la fureur des tyrans, en répandant inhumainement le sang des catholiques. On l'a vu couler par torrents dans les provinces où ils étaient soutenus : *Effuderunt sanguinem tanquam aquam.* (*Ibid.*)

Mais toutes ces impiétés n'ont pas empêché que le culte de saint Martin ne soit l'objet de la dévotion de presque tous les empires du monde. Et n'eût-on que ce seul prodige à leur opposer, il suffirait pour leur prouver que Dieu sait faire honorer ses serviteurs, malgré les fureurs de l'enfer, les complots de l'hérésie, et les progrès du libertinage.

Peut-être, chrétiens, étonnés de cet enchaînement de merveilles que je viens de vous exposer dans la vie et dans la mort du grand saint Martin, vous en tiendrez-vous à l'admiration; détrompez-vous.

Il y a des choses que vous ne pouvez qu'admirer, dit saint Bernard, mais il y en a que vous devez et que vous pouvez imiter. Ces voies extraordinaires par lesquelles Dieu l'a conduit; cette route éclatante de miracles dans laquelle il a marché toute sa vie; le camp des barbares rempli de terreur à sa seule présence : ces titres glorieux d'apôtre, de confesseur, de thaumaturge, de prophète que l'Eglise lui donne, et que Dieu lui a fait mériter; ces sentiments héroïques à la mort, ces victoires visibles qu'il remporte sur l'enfer, la gloire de son tombeau et le don des miracles qui s'y est perpétué si longtemps : voilà ce que vous ne pouvez qu'admirer.

Dieu choisit qui lui plaît pour opérer ces merveilles. Mais l'homme d'innocence, l'homme de miséricorde, l'homme de douceur, l'homme de foi, l'homme d'obéissance, l'homme de zèle doit vous servir de modèle; parce qu'éviter la corruption du siècle, être compatissant sur les misères du prochain, pardonner les injures, n'avoir point d'autre doctrine que celle de l'Eglise, obéir à ceux qu'elle a établis pour nous conduire, être touché des maux qui l'affligent, s'alarmer de ses pertes, se réjouir de ses conquêtes, reprendre prudemment son frère lorsqu'il tombe en notre présence dans quelque faute, être le pasteur, l'apôtre de sa famille, de ses domestiques, voilà des obligations indispensables pour tous les chrétiens.

Séparez de saint Martin, votre illustre patron, ces voies extraordinaires, ces prodiges qui en ont fait un homme admirable, un thaumaturge, vous trouverez toutes ces vertus chrétiennes qui en ont fait un saint

C'est dans ce genre de sainteté et non dans les actions extraordinaires que vous pouvez l'imiter. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste; il n'est pas donné à tous d'y arriver par la route sublime des miracles; mais c'est une nécessité pour tous de marcher dans la voie étroite de l'Evangile pour y régner pendant l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE XII.

SAINT PATRICE, APÔTRE DE L'IRLANDE.

Prononcé dans l'église des RR. PP. Récollets de Saint-Germain en Laye, le jour de sa fête, que les milords et les seigneurs irlandais et anglais qui demeurent dans le château, font célébrer le 17 mars.

Ego elegi vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat. (*Joan.*, XV.)

Je vous ai choisis, et je vous ai établis, afin que vous alliez travailler pour ma gloire, que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure toujours.

Quand on fait attention à la faiblesse des apôtres, et que l'on considère leurs travaux

et leurs succès, on est obligé d'avouer que l'établissement de la religion chrétienne est l'ouvrage d'un Dieu. Lui seul peut choisir ce qu'il y a de plus faible pour confondre infailliblement ce qu'il y a de plus fort.

Que l'homme est puissant quand c'est Dieu qui le conduit, l'anime et le soutient! Dès que l'homme choisi de Dieu, envoyé de Dieu, chargé des ordres de Dieu, paraît, l'erreur frémit, la vérité triomphe, l'enfer fait de vains efforts : on voit bientôt tomber dans la honte et l'ignominie le paganisme avec toute la vanité de ses idoles, les systèmes des philosophes avec toutes leurs orgueilleuses subtilités, l'hérésie avec toutes ses audacieuses résistances, la nouveauté avec toutes ses artificieuses ressources.

On peut comparer, Messieurs, l'homme apostolique, suscité de Dieu, envoyé de Dieu, à cette petite pierre qui renversa la superbe statue dont il est parlé dans l'Ecriture. Rien ne lui résiste, rien ne l'arrête, rien ne l'intimide. Les empereurs et les philosophes païens, ces idoles vivantes des premiers siècles, n'ont pu résister à la voix des apôtres, parce qu'ils étaient envoyés de Dieu.

Tous ceux, Messieurs, qui n'ont pas reçu cette mission divine, dont l'Eglise seule peut honorer ses ministres, ont été des apôtres de l'erreur et du mensonge. Comment peut-on prêcher, dit saint Paul, quand on n'est pas envoyé? Ce sont les justes reproches que l'on faisait à Wiclef, à Luther, à Calvin, qui n'ont jamais pu prouver leur mission.

Reproches qu'on ne peut adresser à ceux qui nous ont annoncé la foi. Ils ont été choisis par Jésus-Christ. L'autorité de leur apostolat, les succès de leur apostolat, la durée de leur apostolat, tout est renfermé dans ces admirables paroles qu'il leur adresse : *Ego elegi vos ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat.*

L'apôtre des îles Britanniques, l'incomparable saint Patrice, dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge, a été aussi honoré, Messieurs, de cette mission divine. Il a été envoyé de Dieu pour éclairer ces royaumes du nord, adoucir les mœurs de ces peuples féroces, dissiper les épaisses ténèbres qui les enveloppaient, et faire connaître Jésus-Christ à des hommes livrés à des superstitions grossières.

Dieu a parlé secrètement à son cœur, l'Eglise a approuvé son zèle, des miracles éclatants l'ont accompagné dans ses travaux. Ces îles infortunées soumises à la foi ont été ses succès, et les catholiques que les fâcheux événements des derniers siècles n'ont pu ébranler, sont encore des monuments glorieux de ses conquêtes et des trophées éternels érigés à son zèle.

C'est votre religion et votre fermeté, Messieurs (2), qui m'enhardissent aujourd'hui à mêler avec les conquêtes de Patrice les succès passagers des hérétiques; à vous rappeler ces révolutions étonnantes que les charmes de l'indépendance ont causé; ces tristes changements qui ont touché toutes les cours de l'Europe, et qui ont montré dans l'Angleterre, autrefois île des saints, un théâtre mobile et changeant sur toutes les matières de la religion.

Je ne perds point de vue, Messieurs, les paroles de Jésus-Christ. C'est sur cet oracle que je fonde l'éloge de votre apôtre.

Les motifs les plus touchants et les plus saints l'ont fait voler vers vos pères qui étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais ce ne fut qu'après avoir été honoré de la mission de l'Eglise : c'est elle qui le députa et l'envoya: *Ego elegi vos ut eatis.* Vos pères furent dociles à sa voix et répondirent à la grâce qui les appelait. En peu de temps Patrice par ses travaux procura une abondante moisson à la religion chrétienne : *ut fructum afferatis.* Malgré les ravages de l'hérésie et du schisme, vous êtes catholiques sincères et ennemis des profanes nouveautés. Nous voyons donc encore sous nos yeux des fruits de ses travaux et de son zèle : *et fructus vester maneat.* En trois mots, Messieurs, et c'est tout le plan de l'éloge consacré à la gloire de votre apôtre : l'autorité de son apostolat; les succès de son apostolat; les restes précieux de son apostolat. Employons l'intercession de la Mère de Dieu, pour obtenir les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'admire, Messieurs, la mission des apôtres : elle est divine. C'est un Dieu qui les choisit, qui les envoie, qui les charge de porter ses ordres jusqu'aux extrémités de la terre : *Ecce ego mitto vos* (*Joan.*, V) : un Dieu descendu du ciel, un Dieu fait homme pour notre salut, un Dieu envoyé de Dieu pour relever l'homme enseveli dans les ruines de son ancienne grandeur, l'éclairer, l'instruire, et établir sur toute la terre une doctrine céleste, un Evangile de paix et de charité.

La mission des apôtres est la même que celle de Jésus-Christ. Il les envoie comme il a été envoyé de son Père, il les charge du même ministère, de la même autorité; ne craignons pas de le dire, Messieurs, de la même puissance : *Sicut misit me Pater et ego mitto vos.* (*Ibid.*)

Nous ne devons pas être surpris des succès des apôtres. Le mépris des idoles, la destruction des temples, la conversion des plus grands empires, la chute humiliante du paganisme devaient suivre de près les prédications des apôtres : des hommes envoyés de Dieu, remplis de l'esprit de Dieu, opèrent les merveilles qu'il opérerait lui-même.

Anathème à ces hommes audacieux qui ont paru, ou qui paraissent encore sans

(2) Les Anglais et les Irlandais catholiques qui sont à Saint-Germain en Laye, sous la protection du roi de France, font célébrer cette fête.

mission. Tous ceux que Jésus-Christ n'a pas envoyés sont de faux apôtres, dit saint Ambroise : c'est leur doctrine qu'ils prêchent et non pas celle du Sauveur; c'est l'enfer qui les suscite et non pas l'Esprit-Saint. Ils paraissent sans autorité : malheur à ceux qui les écoutent.

N'est-il pas tombé promptement dans la honte et l'ignominie, l'apostolat de ces hérésiarques qui ont paru sur la scène dans tous les siècles, et qui se donnaient avec faste le nom d'apôtre ? On ne faisait que leur dire avec Tertullien : Où avez-vous été cachés si longtemps ? *Ubi tamdiu latuistis ?* et ils étaient confondus, ils n'enseignaient pas la doctrine des apôtres; ils n'opéraient pas de miracles; ils ne pouvaient donc prouver ni une mission ordinaire ni une mission extraordinaire. D'ailleurs, des mœurs licencieuses, des démarches hardies, des soulèvements dans presque toutes les cours des souverains ne caractérisent pas l'homme apostolique.

Ah ! comment des royaumes entiers se sont-ils soumis à des hommes sans mission, sans autorité ? Quelle honte pour des esprits éclairés ! Voici le mystère, Messieurs.

Comme il faut être envoyé de Dieu pour prêcher notre sainte religion, il faut être purs et soumis pour la conserver. La corruption des mœurs a souvent entraîné la corruption de la foi. Vous n'ignorez pas la fameuse époque des révolutions arrivées en Angleterre au sujet de la religion. Si Henri VIII eût toujours été chaste, il aurait toujours été soumis au Saint-Siége : l'erreur qui s'était glissée avant lui dans les îles Britanniques fut toujours timide et rampante, tant que son cœur ne fut pas souillé par des amours illicites. Sa passion seule a rendu l'hérésie hardie et furieuse. Les successeurs de Wiclef parurent dans l'Angleterre sans mission, sans miracles; mais ils parurent avec une doctrine qui flattait les passions des grands la cupidité des riches, l'orgueil des savants. Ces grands génies, ces profonds méditateurs qui ont rendu l'académie de Londres si célèbre dans la république des lettres, n'ont pas été les derniers à embrasser l'erreur; ils ne firent pas attention à la honte de l'apostolat de ces hommes audacieux. Ils se laissèrent flatter par la voie spacieuse qu'ils ouvraient : les charmes de l'indépendance triomphèrent des principes de la raison.

Alors l'Angleterre devint le théâtre de toutes les fausses religions : les faux apôtres y firent de funestes progrès. On vit tomber en ruine une partie de l'édifice que Patrice et le moine Augustin avaient élevé par leurs travaux. L'Angleterre oublia ce qu'elle devait à celui que saint Grégoire le Grand lui avait député; et l'Irlande, soumise au trône de l'Angleterre, ne tarda pas à altérer la foi que saint Patrice lui avait annoncée Mais si les faux apôtres détruisent la religion dans quelques provinces, les vrais apôtres envoyés de Dieu, remplis de l'esprit de Dieu honorés de la mission du souverain pontife, l'établissent avec succès dans les empires qui la méconnaissent.

Je remarque, Messieurs, deux choses dans ceux qui ont prêché la doctrine de Jésus-Christ, et qui donnent de l'autorité à leur apostolat : la mission et les miracles. Les apôtres ont été envoyés de Dieu; les apôtres ont été des hommes de prodiges Jésus-Christ leur a dit : Allez, guérissez les malades, ressuscitez les morts, changez toutes les lois de la nature; allez prêcher des mystères d'abaissement, une doctrine qui met la nature à l'étroit, qui la gêne, qui la crucifie ; et pour la faire embrasser, malgré la fausse sagesse du siècle, les révoltes des sens, prouvez qu'elle vient de Dieu, par des miracles éclatants; en vous députant, je vous communique ma puissance; vous serez tout à la fois des apôtres et des thaumaturges.

Ah ! qui pourra résister à des hommes envoyés de Dieu, revêtus de la puissance de Dieu? Personne, Messieurs. L'enfer même fera des efforts inutiles; la mission et les miracles assurent les succès des apôtres. Le sage Gamaliel le pensait ainsi, lorsqu'il assurait que rien ne pouvait empêcher les succès de l'œuvre de Dieu.

L'homme peut faire échouer les desseins de l'homme, mais la sagesse mondaine ne peut rien contre les desseins de Dieu.

Ils volent avec confiance, ces hommes envoyés de Dieu, vers les nations idolâtres. Ah ! que leur route est brillante ! L'esprit de Dieu les anime, les soutient et travaille avec eux. C'est lui qui leur enseigne les vérités qu'ils annoncent, c'est lui qui parle par leur bouche, et qui marque presque tous leurs pas par des prodiges éclatants.

Pour s'assurer, Messieurs, de l'autorité d'un apostolat, il faut donc faire attention à ces deux choses qui manquent dans celui des hérésiarques, à la mission et aux miracles : les miracles étaient nécessaires aux apôtres, parce qu'ils annonçaient des vérités qui n'étaient pas connues; ils ne sont plus nécessaires aux prédicateurs, parce qu'ils annoncent des vérités connues de tous les fidèles; la mission de l'Eglise leur suffit.

Mais il n'en est pas de même de celui qui n'a pas la mission de l'Eglise, qu'elle désavoue, et qui paraît pour la contredire; il faut qu'il prouve par des miracles qu'il est extraordinairement suscité de Dieu.

Comme saint Patrice, Messieurs, était suscité de Dieu pour aller prêcher l'Evangile dans un royaume qui le méconnaissait, son apostolat fut, aussi bien que celui des apôtres, autorisé par une mission légitime et des miracles éclatants : il fut choisi comme eux, et revêtu de la même puissance, pour aller éclairer vos pères qui étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie : *Elegi vos ut eatis.*

Je ne m'arrête pas, Messieurs, à tous ces faits éclatants qui distinguent la naissance et les premières années de Patrice. Quel vaste champ pour un orateur qui distinguerait les vertus du christianisme des fonctions de l'apostolat ! Il vous montrerait la

sainteté et la grandeur héréditaires dans sa famille, l'opulence et les honneurs du siècle sanctifiés par les vertus chrétiennes, des parents aussi pieux que les Tobie, et des enfants qui soutiennent la sainteté de leurs pères; Patrice, uni par les liens du sang au grand saint Martin, cet admirable thaumaturge, cette brillante lumière de l'Eglise de France, et Patrice héritier de son zèle et de sa puissance. Mais les vertus qui font les grands saints ne font pas toujours des apôtres : il faut être choisi et appelé pour prêcher l'Evangile; et tous ne reçoivent pas la grâce de l'apostolat : *Nunquid omnes apostoli?* (I *Cor.*, XII.)

Je ne vous rappelle pas non plus, pour vous prouver l'autorité de son apostolat, ce goût de la piété qui était né avec lui; les vertus qu'il pratiqua pour conserver son innocence, et les victoires qu'il remporta sur ses ennemis; les attraits qu'eurent pour lui les fonctions du ministère sacré, et l'ardeur avec laquelle il se consacra au service des autels; le zèle qu'il eut toute sa vie pour le salut des âmes, et les larmes qu'il répandait sur ces contrées qui méconnaissaient le vrai Dieu. S'il avait alors les vertus d'un apôtre, il n'en avait pas encore l'autorité.

Si la mission de l'Eglise n'était pas absolument nécessaire pour prêcher l'Evangile; si toutes les voies extraordinaires n'étaient pas sujettes à l'illusion, et n'avaient pas besoin de l'examen et de l'approbation de l'Eglise pour être regardées comme sûres et authentiques, je vous dirais que Patrice fut appelé par ces prodiges pour aller travailler à la conversion des îles Britanniques.

Des révélations, des inspirations, une voix secrète, l'entraînaient dans ces contrées idolâtres.

Dieu qui a montré à ses prophètes la décadence de quatre grands empires, et le moment même de leur chute, et à saint Pierre l'état déplorable de la gentilité, sous l'emblème d'une multitude d'animaux impurs, montre à Patrice tous les peuples d'Ecosse et d'Irlande ensevelis dans les ombres de la mort; des voix plaintives, de tristes aveux, des soupirs, des larmes, semblent l'appeler à la conquête de ces infortunés, et lui dire : Levez-vous, homme de Dieu, venez nous éclairer, rompre nos chaînes, renverser les trophées du démon, et en ériger à l'Evangile de Jésus-Christ.

L'événement, Messieurs, a justifié la vérité de ces prodiges; mais les saints, soumis à l'Eglise, préfèrent son autorité à l'éclat des miracles qu'elle n'a pas encore constatés.

Cette voix extraordinaire ne suffit pas à Patrice, il attend qu'il soit choisi et appelé comme les apôtres, il va dans plusieurs monastères pour y consulter le Seigneur. Là, dans une paisible retraite, les prières et les jeûnes le disposent à l'apostolat. Là, la voix de l'Eglise lui garantit la voix des prodiges. La voix des prodiges l'avait appelé à la conversion de vos pères; la voix de l'Eglise lui dit : Allez travailler dans ces royaumes du Nord à l'établissement de l'Evangile. Patrice, honoré de la mission de l'Eglise, suit l'ardeur de son zèle, et vole, comme une nuée bienfaisante, dans ces climats inconnus jusqu'alors aux hommes apostoliques; mais il a voulu joindre avant aux vertus des apôtres l'autorité de l'apostolat.

Si des révélations secrètes, des inspirations extraordinaires suffisaient pour être apôtres, où est l'hérétique qui ne pourrait pas prendre audacieusement ce nom sacré? Où est le novateur qui ne pourrait pas dire : J'ai eu une révélation, je suis choisi de Dieu pour vous annoncer telle doctrine? Les hérétiques ont toujours voulu qu'on les crût sur leur parole; mais il n'en est pas ainsi, Messieurs. La sagesse de Dieu a prévu à tout; il a choisi ses apôtres, il les a envoyés; les apôtres ont choisi et envoyé leurs successeurs; et depuis que Pierre a eu fixé son siége à Rome, c'est de là que sont partis tous les hommes apostoliques; c'est sous les ordres du successeur de Pierre qu'ont travaillé légitimement tous les ouvriers évangéliques; c'est de lui aussi que Patrice reçoit sa mission pour les royaumes d'Ecosse et d'Irlande, comme le moine Augustin la reçoit du grand saint Grégoire pour le royaume d'Angleterre : ainsi son apostolat est revêtu d'autorité. L'Eglise lui dit solennellement, et au nom de Jésus-Christ : Je vous ai choisi pour aller vers ces peuples du nord qui ne connaissent pas le vrai Dieu : *Elegi vos ut eatis.*

Vous ne l'aviez pas, cette mission, faux apôtres qui avez prêché de nouvelles doctrines dans les îles Britanniques : l'Eglise ne vous avait point députés, il a fallu la quitter pour enseigner vos erreurs. Votre apostolat a été accompagné de honte : celui de Patrice a été accompagné de gloire. Il avait été suscité pour détruire le règne du démon, vous avez été suscités pour le rétablir. Il a élevé dans tous ces royaumes des trophées à la foi des apôtres, vous les avez renversés pour en ériger audacieusement à l'erreur. Il a formé un peuple de saints. Toutes ces contrées converties par ses travaux ont fait longtemps la joie et la consolation de l'Eglise; et tous ceux que vous avez engagés dans l'erreur sont devenus des hommes de trouble, d'indépendance, de nouveauté.

Agitée et entraînée par le vent des nouvelles doctrines, l'Angleterre, aussi bien que l'ancienne Rome, a adopté toutes les erreurs. L'île des Saints est devenue l'asile de tous les hérésiarques et de tous les fanatiques. Le mépris du trône a suivi de près celui des autels. Le monarque a mis la main à l'encensoir; les peuples ont mis, à leur gré, des bornes à la puissance royale, et celui qui s'est déclaré chef de l'Eglise sans caractère, est devenu, pour ainsi dire, un roi sans autorité; le mépris de la première majesté a fait tomber la seconde dans l'avilissement.

Qu'il est humiliant, Messieurs, ce ressouvenir, pour tous ceux que l'erreur a séduits dans tous ces trois royaumes que Patrice et Augustin avaient convertis! Quelle différence

entre ces deux grandes lumières, ces hommes apostoliques envoyés par le successeur de Pierre, et un malheureux Wiclef élevé dans le sein de l'Eglise romaine, honoré du sacerdoce, chargé de la conduite des âmes, que l'ambition rend hardi, que le libertinage dégoûte des devoirs de prêtre et de pasteur, que la science enfle, que la dépendance gêne, qui paraît sans mission, et qui annonce une nouvelle doctrine!

Ah! Messieurs, un tel apôtre devait-il donc perdre l'Angleterre, y renverser les fondements de la foi que Patrice et Augustin y avaient portée, y frayer une route sûre au luthéranisme, au schisme et à toutes les profanes nouveautés?

Ah! si nous n'ignorons pas les coupables apostasies de l'Angleterre, nous ignorons les péchés qui ont porté le Seigneur à lui enlever le don de la foi pour le transporter dans un royaume plus fidèle. Les ennemis de l'Eglise et des rois catholiques qu'il a laissé propérer et triompher sont des mystères de sa justice que nous ne devons point sonder, mais que nous devons adorer.

Non, je n'interrogerai pas témérairement le Seigneur sur la perte de la religion dans ces trois royaumes, mais j'interrogerai les Anglais qui ont adopté l'erreur. Quelque jaloux qu'ils soient des prospérités de la France, les Français le sont encore plus de leur retour à l'Eglise romaine qu'ils ont abandonnée. Comment ont-ils pu oublier la sainteté, la mission et les miracles de leurs apôtres, et écouter des hommes sans mission, sans vertus? Puisqu'ils renonçaient au sacerdoce dont ils étaient revêtus depuis longtemps, et à l'Eglise romaine dans laquelle ils étaient nés, puisqu'ils prêchaient une nouvelle doctrine qui combattait celle de tous les siècles, ils devaient du moins leur demander des miracles pour prouver une mission extraordinaire, et comme ils n'en opéraient pas, ils devaient leur dire anathème.

Patrice, Messieurs, envoyé par l'Eglise dans ces climats qu'habitaient vos pères, leur annonça une doctrine qui leur était inconnue : mais il y porta l'éclat des miracles, il y parut en apôtre et en thaumaturge ; on ne pouvait pas douter de l'autorité de son apostolat.

Oui, Messieurs, les miracles étaient nécessaires pour l'établissement de la religion. Comme un Dieu seul en pouvait former le projet, un Dieu seul pouvait l'exécuter.

Des royaumes entiers sortis du sein des ténèbres, des peuples soumis à une religion qui gêne les passions, qui combat tous les penchants de la nature, à des mystères qui révoltent les sens et confondent la raison, sont des changements et des merveilles du Très-Haut.

Les progrès des fausses religions qui règnent dans le monde ne sont pas étonnants: l'esprit humain avec tous ses raisonnements, le cœur avec tous ses faibles, y trouvent leur compte.

Les auteurs de ces religions ont consulté l'homme lorsqu'ils en ont tracé le plan. Ils ont gagné son cœur en le flattant, Jésus-Christ seul pouvait en triompher en l'humiliant.

Si les prédications des apôtres n'eussent pas été accompagnées de ces prodiges éclatants qui forcent l'homme de reconnaître le doigt de Dieu, la morale sévère qu'ils annonçaient, les mystères incompréhensibles qu'ils prêchaient, les trophées qu'ils érigeaient aux opprobres du Calvaire, le mépris qu'ils faisaient des dieux révérés dans toute la gentilité, n'auraient fait que révolter les esprits nourris dans la superstition et l'idolâtrie.

Mais Dieu les avait revêtus de sa puissance et agissait en eux : l'éclat des miracles faisait ouvrir les yeux aux sages du paganisme et aux maîtres du monde. Des hommes qui sont obéis dès qu'ils parlent, qui remplissent un empire de prodiges, qui montrent à leurs ennemis étonnés des malades guéris, des boiteux redressés, des aveugles éclairés, des morts ressuscités, qui imposent silence à tous les oracles du démon, et remportent des triomphes éclatants sur le monde et l'enfer, forcent les plus opiniâtres à reconnaître l'œuvre de Dieu.

Or, ces miracles qui accompagnaient les apôtres partout où ils allaient, avaient été promis par Jésus-Christ lorsqu'il leur donna sa mission; il ne sépara pas pour lors le titre de thaumaturge de celui d'apôtre; et saint Luc nous assure que les prodiges naissaient sous les pas de ces hommes envoyés de Dieu : *sequentibus signis.*

Mais remarquez, Messieurs, avec saint Paul, que ces miracles n'ont été opérés que pour les infidèles, que pour soumettre ces empires plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie à la doctrine de Jésus-Christ, et les faire plier heureusement sous le joug de l'Evangile. Les fidèles n'en ont pas besoin, l'Eglise leur garantit la doctrine qu'ils ont reçue : *Linguæ in signum sunt non fidelibus, sed infidelibus.* (I *Cor.*, XIV.)

Vous serez donc tout à la fois thaumaturge et apôtre, incomparable Patrice, parce que vous êtes envoyé dans des royaumes qui ignorent le vrai Dieu; la mission que vous avez reçue de l'Eglise est accompagnée du don des miracles; votre route sera éclatante comme celle des apôtres, parce que vos travaux sont les mêmes; et la puissance divine, qui agit en vous, vous soumettra l'enfer avant même que de vous soumettre les peuples que vous allez évangéliser.

Qu'ils sont beaux et admirables, Messieurs, ces triomphes de l'homme de Dieu sur l'enfer! Que j'aime à me représenter ces malheureux que Satan a revêtus de sa sacrilége puissance humiliés aux pieds de Patrice!

Quand je vois les magiciens de l'Egypte rendre hommage à l'autorité de Moïse envoyé de Dieu, avouer leur faiblesse après avoir lutté contre sa puissance, oublier les merveilles passagères de l'enfer pour louer

des merveilles inimitables du Très-Haut, et détromper le prince qui les estimait pour faire honorer le serviteur de Dieu qu'il méprisait, je dis : Que l'homme de Dieu est puissant !

Quand je vois cet homme sacrilége et audacieux, qui avait rempli toute la Samarie de ses prestiges, humilié à Rome par l'apôtre saint Pierre, les applaudissements d'un peuple crédule changés en reproches humiliants, et le lieu destiné à son triomphe devenu le théâtre de sa honte, je dis : Que l'homme de Dieu est puissant !

L'enfer fait de vains efforts contre lui, ses plus formidables légions disparaissent en sa présence; il suscite en vain des hommes pour travailler à étendre son règne ; ils tombent aux pieds de l'homme envoyé de Dieu.

Ici, Messieurs, vous vous rappelez les triomphes de saint Patrice sur ces hommes que l'enfer vomit de temps en temps pour commettre ces œuvres de ténèbres, ces actions mystérieuses, ces faits extraordinaires qu'un peuple crédule et ignorant ne sait pas distinguer de la puissance du Très-Haut; ces hommes dont le nom est si effrayant, la science si vaine, la puissance si bornée ; ces hommes qui ont trop de crédit en Egypte, à Babylone, chez les Chaldéens, pour l'honneur de ces grands empires, ces hommes que les monarques, les armées les plus nombreuses consultaient et respectaient, mais qu'un prophète, un homme de Dieu humiliait et confondait.

Vous savez que la seule présence de Patrice les déconcerta, les humilia, et les précipita dans les noirs abîmes qui les avaient suscités.

En vain ont-ils recours à leurs enchantements, et mettent-ils leur confiance dans les secours qu'ils attendent de l'enfer. Patrice parle, et l'enfer frémit, les magiciens sont confondus, les trophées du démon sont renversés, trois expirent aux pieds de notre apôtre; l'enfer qui les avait vomis les reçoit. Dieu, Messieurs, pouvait-il honorer les commencements de son apostolat d'une manière plus éclatante ?

Allez, glorieux apôtre, dans les îles Britanniques, parcourez ces vastes royaumes du Nord, où l'Eglise vous envoie, les miracles vous accompagneront : vous avez lutté contre l'enfer, et vous en avez triomphé ; à des miracles d'un Dieu vengeur, joignez des miracles d'un Dieu de miséricorde : portez partout le don des guérisons, retracez sur votre route la bonté du Sauveur, guérissez les âmes et les corps. C'est ce qu'il fit, Messieurs : il parut en apôtre et en thaumaturge, ses miracles confirmèrent sa mission à vos pères, et ils jugèrent qu'il était envoyé de Dieu, parce qu'il faisait les œuvres de Dieu.

Les faux apôtres n'opèrent pas de miracles, dit saint Ambroise, ils ne font rien qui rende témoignage à leur nouvelle doctrine : *Nulla his signa virtutum perhibent testimonium.* Où sont-elles, les merveilles que Wiclef et ses successeurs ont opérées dans l'Angleterre pour prouver qu'ils étaient suscités extraordinairement ?

Il est vrai qu'on y a vu des merveilles qui ont étonné toutes les cours de l'Europe ; les attentats du prince sur l'autel ; les attentats du peuple sur le trône, la religion réformée à un tribunal de laïques, les majestés de la terre jugées et condamnées par une assemblée de séditieux ; si ces scènes scandaleuses font les apôtres et les thaumaturges, on pourrait encore appeler aujourd'hui l'Angleterre l'île des saints.

Les faux apôtres qui ont renversé une partie de l'édifice que Patrice et Augustin avaient élevé voudraient-ils encore nous donner pour des merveilles qui honorent leur apostolat tout ce qu'on a vu en Angleterre après la réforme ?

Là, vivaient à l'ombre du trône des vierges enlevées à leurs monastères, des religieux dégoûtés de leur état, des prêtres rebelles à l'Eglise et à leur prince ; là, des ministres qui avaient célébré les saints mystères plusieurs années, prêché et confessé, vivaient tranquillement comme des laïques : là, des personnes consacrées à Dieu par des vœux monastiques, ou par l'onction sainte du sacerdoce, contractaient publiquement des mariages sacriléges : là, tous ceux dont les passions étaient trop gênées par les saintes règles de la religion dans ce royaume, y secouaient librement le joug du célibat. Voilà les merveilles qui ont suivi l'apostolat de Wiclef et de ses successeurs.

Ces changements étonnants, ces sacriléges attentats, ces honteuses apostasies sont dignes de tels apôtres : s'ils appellent cela réprimer les abus, que les succès de leur apostolat sont déplorables ! Et quelle différence entre les succès de Patrice ! Je les examine, Messieurs, sans intervalle, je ne sépare point cette seconde partie de la première, et je vais vous montrer en peu de mots les succès de son apostolat assurés par la parole de Jésus-Christ : *Ut fructum afferatis.*

SECONDE PARTIE.

Détruire et établir, c'était, Messieurs, l'unique objet de la mission des apôtres : détruire le paganisme, établir la religion chrétienne. Ils y ont réussi, vous le savez, malgré tous les obstacles : le démon a cessé d'avoir des temples, l'Eglise de Jésus-Christ en a eu sur toute la terre : voilà leurs succès, et les fruits précieux de leurs travaux que le Sauveur leur demandait : *Ut fructum afferatis.*

Tels furent aussi, Messieurs, les glorieux succès de saint Patrice votre apôtre ; il a détruit l'idolâtrie dans l'Irlande et dans l'Ecosse, il y a établi la religion chrétienne : succès sur l'enfer, dont il a affaibli le règne; succès sur le cœur de l'homme qu'il a gagné à Dieu ; il a attaché le démon à son char, il a attaché l'homme au char de Jésus-Christ : voilà les succès que Dieu lui a procurés et les fruits précieux de son apostolat : *Ut fructum afferatis.*

Quels hommages le démon ne reçoit-il pas dans ces contrées malheureuses qui ne

connaissent pas le vrai Dieu? Il y a des temples, des autels, des sacrifices; c'est lui qu'on adore, c'est à lui qu'on offre et qu'on immole des victimes, c'est à lui qu'on adresse ses vœux et ses hommages; il tient tous ces aveugles humains sous son odieux empire, et reçoit paisiblement les honneurs divins.

Si, non content de régner dans ces provinces idolâtres, il parcourt l'univers, livre des combats, emploie les appâts et les amorces du vice pour faire tomber tous les chrétiens, souiller tous les cœurs, porter la honte du crime dans tous les Etats, dans le sanctuaire et sur le trône; nous devons juger de l'empire qu'il exerce dans ces climats qui ne connaissent pas le vrai Dieu, et rougir des conquêtes qu'il fait parmi nous qui sommes son peuple choisi.

Là, les peuples sont à lui par religion; ici, nous sommes à lui par le péché. Là, l'ignorance du vrai Dieu leur fait transporter le culte suprême à des idoles; ici, la fougue des passions flattées nous attache à de coupables objets. Là, il se fait obéir en maître absolu; ici, il nous fait désobéir volontairement à un Dieu suprême. Là le démon règne dans ses temples; ici, il règne dans les nôtres. Là, il établit des solennités sacrilèges; ici, il souille nos solennités saintes.

Réflexion bien humiliante pour nous, Messieurs : un seul apôtre a éclairé des royaumes entiers, humilié l'enfer et abattu le démon à ses pieds; et des milliers d'apôtres, des prédicateurs répandus chez tous les peuples chrétiens n'arrachent presque point d'âmes au démon. Les passions des hommes sont donc plus difficiles à dompter que l'infidélité même? Le sacrifice du cœur coûte donc plus que celui de l'esprit? Nous en sommes des preuves éclatantes, nous qui croyons tout ce que la foi nous enseigne, et ne pratiquons pas tout ce qu'elle commande.

Le malheur des idolâtres est d'offenser un Dieu qu'ils ne connaissent pas. Le crime du chrétien est d'offenser un Dieu qu'il adore.

Quelle différence entre les succès des hommes envoyés dans les royaumes idolâtres, et les stériles travaux de ceux qui prêchent chez les chrétiens! Rougissons-en, Messieurs.

Patrice n'est pas plus tôt arrivé chez ces peuples du Nord qui forment aujourd'hui ces vastes royaumes d'Ecosse et d'Irlande, ces deux trônes réunis à celui d'Angleterre, que l'enfer frémit. Le démon qui attaque les forts d'Israël, les rois même sur le trône, est attaqué par notre apôtre. Déjà le paganisme chancelle dans ces régions couvertes des ombres de la mort; la voix de Patrice, semblable à ces trompettes mystérieuses qui firent tomber les murs de l'orgueilleuse Jéricho, fait fuir toutes les puissances de l'enfer, et annonce la chute humiliante de l'idolâtrie.

Bientôt le culte superstitieux tombe dans l'avilissement. Bientôt on rougit de l'encens que l'on a offert aux fausses divinités, des vœux et des prières qu'on leur a adressés, de la confiance aveugle qu'on a eue dans la pierre et le bois. Vos pères avouent qu'ils ont possédé le mensonge, ils rougissent de leurs superstitieuses pratiques, et confessent que le Créateur seul du ciel et de la terre mérite nos hommages et nos adorations. Aussitôt les temples sont détruits, les autels renversés, les idoles brisées, les oracles méprisés, l'enfer confus, la croix du Sauveur arborée, l'Evangile reçu, Dieu seul adoré, le démon vaincu.

Voilà, Messieurs, les premiers succès de notre apôtre : la destruction entière du paganisme, le règne du démon aboli, le théâtre de sa gloire devenu le théâtre de sa honte; et celui qui faisait prosterner tant de peuples à ses pieds abattu aux pieds de Patrice, et attaché honteusement à son char.

Que les succès de Wiclef et de ses successeurs dans l'Angleterre sont différents, Messieurs! Si, selon saint Augustin, l'hérésie fait des plaies plus considérables que celles de l'idolâtrie, ne peut-on pas appeler leurs succès passagers les triomphes du démon? Patrice avait détruit le paganisme pour établir la religion chrétienne; ils détruisent la religion chrétienne pour établir l'hérésie.

C'est sur les ruines de l'idolâtrie qu'on élève des temples au vrai Dieu. C'est sur les ruines de la religion catholique qu'on élève des autels à la nouveauté. Les îles Britanniques renoncent à la foi qui leur avait été annoncée par Patrice et Augustin pour embrasser les nouveaux dogmes de quelques fameux apostats.

Ah! que les succès de l'erreur ne les rassurent pas : ils sont bien différents de ceux de Patrice. Les succès de Patrice sont rapides, ceux des hérésiarques sont lents.

Comme les novateurs n'ont nulle autorite, il faut qu'ils s'insinuent secrètement, qu'ils ne se montrent qu'avec précaution, qu'ils soient timides et rampants, qu'ils enveloppent habilement leurs erreurs, et qu'ils séduisent par leurs artifices ceux qu'ils ne pourraient jamais gagner par le nouveau plan de leur doctrine.

Les succès de Patrice sont l'ouvrage de Dieu; ceux de Wiclef et de ses successeurs sont l'ouvrage de l'homme ennemi : *Inimicus homo fecit.* (*Matth.*, XIII.)

Que de mystérieux complots, que de cabales sourdes, que de honteuses variations! Que d'alarmes dans le prince! Que de politique dans les grands! Que de lâcheté dans les évêques! Que de soulèvements indécents dans le peuple! Que de retranchements, que d'additions lorsqu'on a voulu fixer la nouvelle croyance des Anglais! Une assemblée était réformée par une autre. La réforme plaisait dans certains points, et révoltait dans d'autres. On a vu les faux apôtres sacrifier quatre articles de leur doctrine, parce qu'ils déplaisaient à la reine Elisabeth. Voit-on ces honteux ménagements et ces perpétuelles variations dans la doctrine des apôtres? Que doit-on penser de ces succès?

Les succès de Patrice sont immenses, sont universels dans les climats qu'il a évangélisés. L'Irlande et l'Ecosse ont été changées

par ses prédications, ces grands royaumes ne reconnaissent point d'autre apôtre que lui.

L'intrigue et l'habileté de plus de vingt faux apôtres n'ont pu détruire la religion catholique dans les îles Britanniques. La religion du prince même n'est pas la plus étendue, et la haine seule de l'Eglise romaine y fait subsister plus de cinquante religions absurdes et grossières.

C'est à un apôtre envoyé de Dieu comme Patrice qu'il est donné, non-seulement de détruire le paganisme, d'attacher le démon à son char, mais encore de faire embrasser les vérités gênantes et humiliantes de l'Evangile, et d'attacher l'homme, malgré ses penchants et ses inclinations, au char de Jésus-Christ : ce sont là de glorieux succès.

Où est-elle, la gloire de ces faux apôtres qui ont perverti des royaumes entiers, soumis plusieurs provinces à leur nouvelle doctrine, et dont on vante tant les funestes conquêtes et les malheureux succès? Le plan de leur prétendue réforme ne condamnait pas les faibles des hommes et ne gênait pas leurs coupables penchants.

Je ne parle pas ici, Messieurs, des immenses progrès du mahométisme, que des libertins ont l'audace d'opposer aux miraculeux progrès des apôtres; il n'est pas étonnant que la volupté triomphe de l'homme, il est plus étonnant que l'homme en triomphe. Il ne faut qu'être homme pour vivre voluptueusement. Il faut faire profession de la doctrine de Jésus-Christ, et être soutenu d'une grâce puissante pour vivre saintement; il ne faut que suivre nos malheureux penchants pour obéir aux apôtres du vice, il faut les dompter pour obéir aux apôtres de Jésus-Christ.

Mais je parle des apôtres de l'erreur et des funestes progrès qu'ils ont faits en Angleterre, et je dis que leurs succès ne sont ni aussi étonnants, ni aussi dignes de notre admiration que ceux de Patrice. En voici des preuves, Messieurs.

Le prince et les grands étaient flattés par la nouvelle doctrine qu'ils prêchaient : la gloire, l'intérêt, la passion y trouvaient leur compte, on réunissait audacieusement le glaive de Pierre au glaive de Constantin. On se moquait par principes des bornes sacrées qui séparent les deux puissances. On attachait la suprématie de l'Eglise à l'autorité royale : cela ne suffisait-il pas pour flatter un prince qui était devenu l'ennemi du Saint-Siége, depuis qu'il était devenu l'esclave de sa passion?

On permettait aux grands, dans cette nouvelle doctrine, de s'emparer des trésors de l'Eglise, de dépouiller les ministres de leurs revenus, et d'agrandir leurs domaines du patrimoine des pauvres. N'était-ce pas là des appâts pour la cupidité?

On ouvrait les cloîtres des religieuses; on brisait les barrières sacrées qui les séparent du monde dangereux; on dispensait les prêtres du célibat, les fidèles de l'abstinence, de la confession et de toutes les pratiques austères et humiliantes de la religion romaine : est-il étonnant que des hommes qui ont tant de faibles se soient rangés sous les étendards de ces apôtres complaisants? La passion fait tant de prévaricateurs parmi ceux mêmes qui respectent la religion romaine, comment ne soumettrait-elle pas aux apôtres de l'erreur ceux dont le Saint-Siége a condamné les scandaleux commerces?

Ah! Messieurs, c'est la passion qui a suscité ces apôtres dans l'Angleterre; ce sont les passions des grands qui les ont accrédités, et c'est encore la passion qui soutient le schisme qu'ils ont élevé; mais un apôtre qui prêche le plan de Jésus-Christ a tracé lui-même un Evangile qui crucifie la chair, révolte les sens, humilie l'esprit, met la nature à l'étroit; et cependant il soumet tous les peuples. Ce sont là, Messieurs, les succès des hommes envoyés de Dieu : ce sont ceux de Patrice envoyé dans l'Ecosse et l'Irlande. Après avoir détruit l'empire du démon, il détruisit l'empire des passions : le démon fut attaché à son char, et l'homme à celui de Jésus-Christ.

On vit ce grand miracle dont parle saint Augustin, et qu'il met à la tête de tous les autres : des hommes soumis tout d'un coup à une religion gênante et humiliante; un apôtre qui prêche des choses qui paraissent incroyables, et qui soumet les esprits; qui annonce des pleurs, des privations, des combats pendant tout le cours de cette vie, et qui persuade ses auditeurs; un apôtre qui prêche un Dieu fait homme, pauvre, méprisé, persécuté, attaché à une croix, et qui multiplie le nombre de ses disciples; un apôtre qui annonce une voie étroite, le détachement des richesses, le renoncement aux plaisirs, le pardon des ennemis, et y fait entrer tous les peuples; un apôtre qui prêche une morale qui n'accorde rien aux penchants du cœur, qui condamne jusqu'aux pensées et aux désirs, et qui est écouté. Voilà le miracle, dit saint Augustin : ces succès des apôtres doivent soumettre un esprit raisonnable.

Tels furent ceux de Patrice, Messieurs : il annonça le plan austère de l'Evangile à vos pères, et ils le reçurent; ses discours les firent courber avec docilité sous le joug de Jésus-Christ, il les persuada et les toucha efficacement. C'est ce que saint Ambroise appelle les persuasions des hommes apostoliques : *suasiones apostolicæ*. Patrice avait l'autorité des apôtres, ce zèle, cette onction, cette efficace qui touchent les cœurs, les enlèvent, et les soumettent aux lois austères et humiliantes de l'Evangile. C'était un apôtre de Jésus-Christ : il persuadait; ses paroles enchaînaient les cœurs; ses prédications, aussi bien que celle de Pierre et de Paul, étaient suivies d'éclatantes conversions; personne ne résistait aux paroles victorieuses que Dieu mettait sur ses lèvres : *suasiones apostolicæ*.

Ce sont ces conquêtes qu'il présenta à Jésus-Christ, les succès de son apostolat, les fruits précieux que l'Eglise attendait de

ses travaux lorsqu'elle l'honora de sa mission : *Ut fructum afferatis.*

Jetons, Messieurs, un voile sur les complots de l'enfer et sur la passion de ces hommes d'erreur qu'il a suscités pour détruire une partie de l'édifice que Patrice avait élevé : des faits plus éclatants et plus consolants se présentent à mon esprit. Ce sont tous les catholiques des îles Britanniques qui ont résisté à la tentation, vous, Messieurs, qui êtes toujours fidèles à votre Dieu et à la doctrine catholique.

Voilà les restes précieux de l'apostolat de Patrice qui subsistent pour la gloire de Dieu, la consolation de l'Eglise et la confusion de l'hérésie : *Et fructus vester maneat.* C'est la dernière partie de son éloge.

TROISIÈME PARTIE.

Qu'ils sont admirables et qu'ils méritent nos respects, ces restes précieux de l'apostolat de saint Patrice ! Ce sont, Messieurs, des héros de la foi que nous pouvons mettre à côté de ces hommes fameux qui ont défendu la religion opprimée sous le règne des empereurs païens. Puisqu'ils nous retracent les mêmes vertus, ne méritent-ils pas les mêmes éloges ?

L'Eglise nous montre, dans ces grands combats qu'on livrait au christianisme, des hommes qui bravaient la mort, montaient avec joie sur les échafauds et se courbaient avec docilité sous les glaives des bourreaux ; des colombes timides qui s'envolaient dans les déserts, pour éviter dans ces paisibles retraites les assauts qu'on aurait livré à la pureté de leur foi ; des chrétiens zélés qui allaient hardiment dans les maisons, dans les mines, dans les cachots, dans les amphithéâtres mêmes, exhorter leurs frères à persévérer dans la doctrine des apôtres ; une multitude de fidèles qui se multipliaient tous les jours au milieu des ennemis du nom chrétien.

Image fidèle, Messieurs, du consolant spectacle que la grâce toute-puissante de Jésus-Christ nous a donné dans l'Angleterre, au milieu de toutes les horreurs du schisme et de ces grandes révolutions qui ont fait gémir toutes les cours catholiques.

On a vu des échafauds à Londres teints du sang des défenseurs de la foi de Patrice. On a vu des familles illustres, des majestés même de la terre, errantes et fugitives, passer les mers pour aller professer, en sûreté, la religion romaine proscrite dans leur patrie. On voit tous les jours des prêtres et des évêques zélés parcourir ces vastes royaumes pour y exercer leur saint ministère. On y voit des milliers de catholiques qui ont plus de ferveur que nous, parce qu'ils ont moins de liberté.

Voilà, Messieurs, les précieux restes de l'apostolat de saint Patrice. Voilà ceux qui ont échappé à la séduction, et qui conservent la doctrine de leur apôtre : *Et fructus vester maneat.*

Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, la source de toutes ces scènes sanglantes, de tous ces changements surprenants qui ont rendu l'Angleterre méconnaissable, obscurci l'éclat du trône en avilissant la majesté des autels.

Quel homme vais-je nommer, Messieurs ? Henri VIII. A ce seul nom, toutes les horreurs de la réforme se présentent à vos esprits. Il était grand avant sa passion, vous le savez ; c'était l'homme de l'Eglise, le protecteur du Saint-Siége, le fléau des hérétiques ; mais il est devenu odieux, vous le savez aussi, sous l'empire de la passion schismatique et sacrilége.

Celui qui écrivait contre Luther, lorsque son cœur ne goûtait que des douceurs légitimes, se soulève contre l'Eglise et son chef, lorsqu'il est livré à des amours illicites. Il persécute l'Eglise, parce qu'elle condamne son scandaleux divorce. Il renonce à la religion de ses pères, parce qu'elle désapprouve ses coupables attaches. Quel aveuglement dans un roi, quand il fait régner ses passions avec lui sur le trône, et qu'il se sert de sa puissance pour le souiller, au lieu de s'en servir pour faire régner Dieu et soutenir l'éclat de sa couronne ! Tel fut cependant, Messieurs, Henri VIII. L'histoire fidèle ne me permet pas de vous le représenter sous d'autres traits.

Bientôt l'ambition, la cupidité, la crainte, firent des lâches déserteurs de la religion catholique ; des évêques, des grands du royaume se prêtèrent à la passion du prince. L'épiscopat fut avili et dépouillé de son autorité sacrée. Le parlement fut élevé en gloire, et usurpa l'autorité apostolique. On vit alors des assemblées tumultueuses de laïques dresser à leur tribunal des professions de foi. On vit voler de toute part des édits sanglants contre les catholiques. On n'épargna rien pour gagner ou intimider les fidèles attachés au Saint-Siége ; mais la chute ne fut pas générale, Dieu suscita des forts en Israël ; il s'est réservé des milliers de fidèles qui ne fléchissent point le genou devant l'idole. Si la persécution fit des lâches, elle fit aussi des martyrs. L'appareil des supplices n'intimida point les héros de la foi catholique ; et si le sang qu'on a fait couler n'a pu éteindre le feu de la division, il a été du moins une précieuse semence de nouveaux catholiques.

Or, ce sont, Messieurs, ces martyrs, ces hommes admirables qui ont préféré une mort glorieuse à une vie honteuse, que j'appelle les précieux restes de l'apostolat de saint Patrice.

Le temps ne me permet pas, Messieurs, de vous représenter ici tous ces lugubres spectacles que l'Angleterre donna à l'univers étonné ; de vous nommer tous ces héros de la foi qui ont été immolés dans le funeste ouvrage de la réforme.

Pendant longtemps on vit des échafauds dressés, des cercueils préparés, un deuil presque continuel ; les têtes les plus illustres abattues ; le sang des évêques, des prêtres et des religieux répandu de tous côtés. Mais si ces tristes scènes font la honte de l'Angleterre, elles font la gloire de la religion. C'est la grâce du Sauveur qui a sou-

tenu ces généreux athlètes dans ces grands combats; c'est cette même grâce, Messieurs, qui doit refermer les plaies que la nature a reçues dans le sacrifice de ces grands hommes.

Ils n'ont point arrosé l'échafaud de leurs pleurs. La gloire dont ils jouissent ne doit-elle pas arrêter les vôtres? Ils apprirent avec joie qu'ils mouraient pour la religion catholique; la cause de leur martyre doit vous assurer de leur couronne; ces illustres victimes sont des restes précieux de l'apostolat de saint Patrice.

Parlerai-je des deux grands héros de la réforme, dont les noms sont odieux dans l'histoire? Je veux dire de Cranmer et de Thomas Cromwell. Je les laisserais dans l'oubli, si je n'avais pas, Messieurs, deux grandes victimes à leur opposer, deux hommes qui avaient la foi et le zèle des apôtres : vous entendez, Messieurs, l'illustre Fisher et le grand chancelier Morus. Quel contraste dans ces portraits, Messieurs! J'ai à vous représenter deux hommes qui sont la honte de la réforme; j'ai à vous représenter deux hommes qui font la gloire de la religion : la honte de l'Angleterre est d'avoir immolé les plus saints et les plus grands personnages du royaume; la gloire de la religion catholique est d'avoir eu ces deux grandes victimes pour défendre sa foi.

Représentez-vous, Messieurs, un homme corrompu qui emploie le crédit d'Anne de Boulen pour monter sur le premier siége de l'Angleterre; un fourbe qui cache sa religion au Pape, et lui jure solennellement une obéissance qu'il désavoue dans le cœur; un politique qui parle contre le luthéranisme qu'il professe, et professe la religion du prince qu'il ne croit pas; un cruel qui entre dans les complots de mort, et qui n'épargne pas même celle qui a contribué à son élévation. Cranmer était tout cela.

Représentez-vous aussi, Messieurs, un homme qui, par une ambition heureuse, sort tout à coup de la poussière de la terre; qui quitte les occupations les plus viles et les plus basses pour chercher dans les armes un état au-dessus de sa naissance; que des succès passagers ont fait connaître, que ses souplesses ont soutenu auprès des grands; qui a eu la confiance d'un prince déchaîné contre l'Eglise, et qui méritait l'indignation d'un roi sage et équitable; un laïque qui est honoré du titre de vice-gérant de toute l'Eglise anglicane, et auquel des évêques et des prêtres ont la lâcheté d'obéir. Tel était Thomas Cromwell. Voilà, Messieurs, les deux grands héros de la Réforme.

L'hérésie leur a érigé des trophées, elle a publié avec ostentation leurs succès, mais succès qui ne sont pas si immenses qu'on veut le faire croire. La foi de Patrice a eu des défenseurs zélés; l'illustre Fisher et le grand Morus étaient encore des restes précieux de son apostolat; et je dirais presque qu'ils étaient eux-mêmes des apôtres, puisqu'ils en avaient la foi, le zèle et la fermeté.

Quelle foi n'ont-ils pas montrée lorsqu'elle était presque éteinte dans toute l'Angleterre? Avec quel zèle ne se sont-ils pas soulevés contre les entreprises sacriléges du prince? Avec quelle fermeté n'ont-ils pas soutenu les ennuis de la prison et la perte de leurs biens? Avec quelle joie ne sont-ils pas montés sur l'échafaud? Avec quelle docilité ne se sont-ils pas courbés sous le glaive des bourreaux? Ah! quand je vois ces deux grandes victimes immolées, je me récrie : La foi de Patrice règne encore dans l'Angleterre; elle y est persécutée, mais elle y fait des martyrs. Ce sont des restes précieux de l'apostolat de saint Patrice.

Oui, Messieurs, partout où la religion romaine sera paisible, elle érigera des trophées à ces hommes magnifiques en foi, à ces hommes fidèles à leur Dieu et soumis à l'Eglise dans des temps difficiles et orageux;

Si en Angleterre on leur prononce d'injustes sentences, ici nous leur donnons de magnifiques éloges; ce royaume aura la honte d'avoir ensanglanté ses échafauds du sang de ses rois et de ses braves; le nôtre aura la gloire de les avoir loués et admirés.

Ce n'est point pour rouvrir des plaies qui sont encore sensibles, que je vous rappelle ces grandes scènes, Messieurs, mais pour vous montrer ce que peut la grâce de Jésus-Christ, pour parler de votre gloire en parlant de celle des héros, puisque vous y êtes intéressés, et que les pertes que vous avez faites sont des monuments précieux de votre foi et des titres glorieux pour prétendre à l'éternelle félicité.

Oui, Messieurs, tous ceux qui dans les révolutions de l'Angleterre ont quitté leurs biens pour leur religion sont des restes précieux de l'apostolat de saint Patrice.

Saint Paul donne de magnifiques éloges à la foi d'Abraham, parce qu'il quitta sa patrie souillée des superstitions du paganisme, pour aller dans des terres plus pures servir le Seigneur. Il nous le montre errant et fugitif, s'abandonnant avec confiance aux tendres soins de son Dieu qui guidait ses pas et le conduisait dans une terre qu'il ne connaissait pas : *Exivit nesciens quo iret.* (*Hebr.*, XI.)

Les catholiques d'Angleterre ont-ils eu moins de foi, Messieurs? N'a-t-on pas vu les majestés de la terre et les plus illustres familles errantes et fugitives; un roi abandonner trois couronnes et des sujets fidèles, des dignités éclatantes et des revenus immenses?

N'était-ce pas leur foi qui leur faisait mépriser ces grandeurs humaines qu'on ne conservait ou qu'on n'accordait en Angleterre qu'à de honteuses apostasies?

Il est vrai qu'on ne peut pas dire de ces illustres fugitifs ce que saint Paul dit d'Abraham, qu'ils ne savaient pas où ils allaient : *Nesciens quo iret.*

Ils savaient que les rois malheureux, aussi bien que les souverains pontifes persécutés, avaient toujours trouvé un asile sûr et commode dans la France, et que l'ombre du trône des Français les protégerait; ils savaient aussi que Louis le Grand aimait trop

la religion pour ne pas être le protecteur de ceux qui en étaient les victimes.

Ah! Messieurs, quelles expressions ne me faudrait-il pas pour louer tout à la fois deux rois dont le sort est si différent? Un roi victorieux, la terreur de ses ennemis, le pacificateur des nations, et un roi fugitif dont le trône est renversé, le sceptre brisé, la majesté proscrite; un roi paisible sur son trône, l'ornement d'une cour brillante, les délices de son peuple, et un roi persécuté, dépouillé de la pompe royale, accompagné de quelques sujets fidèles qui partagent ses malheurs; un roi qui soutient la religion par sa puissance, qui a humilié l'orgueilleuse hérésie, qui l'a forcée de sortir honteusement de ses Etats, et un roi qui n'a point d'autres armes pour la combattre que la foi; qui est une victime de la religion, parce qu'il ne peut pas en être le protecteur. Ah! Messieurs, nous ne saurions trop les louer tous les deux, l'un pour avoir été le protecteur de la religion, l'autre pour en avoir été la victime.

Que de zélés catholiques, Messieurs, ont marché sur les traces de leur roi et sont venus sur cette montagne professer, sous la protection d'un roi très-chrétien, la foi et la doctrine de Patrice.

Les dignités, les charges, l'opulence, tout a été foulé aux pieds pour la religion catholique. C'est Dieu, Messieurs, qui vous a donné cette force que nous admirons. Vous êtes les restes précieux de l'apostolat de Patrice.

Craignez Dieu, honorez le roi, dit l'apôtre saint Pierre (I *Petr.*, II), deux devoirs indispour ces pour l'homme; or, Messieurs, c'est pensables deux grands objets que vous avez quitté les honneurs et les biens que vous aviez dans votre patrie; la cause est juste, vos peines auront leur récompense. Pendant que ce que vous avez de plus cher vit paisiblement à l'ombre du Saint-Siége, vous servez Dieu ici à l'ombre du trône de notre auguste monarque. Ses ennemis ont toujours éprouvé sa valeur et sa clémence; comme catholiques zélés et braves guerriers, vous éprouvez sa générosité et sa magnificence.

Dieu qui est le maître des temps, qui transfère les royaumes à son gré, a ses moments marqués pour récompenser votre foi. Attendez-les avec confiance, et vous ne serez point confondus.

Vos rois ont eu assez de foi pour sacrifier leurs couronnes, vous en avez aussi assez pour sacrifier vos biens et vos dignités. Réjouissez-vous de ces privations; vous avez résisté aux charmes de l'erreur, et je vois dans cet auditoire, avec plaisir, des restes précieux de l'apostolat de saint Patrice. Ils sont ici paisibles; considérons-les dans les îles Britanniques, où ils sont exposés à tant de dangers; et d'abord je les considère dans ceux qui sont honorés du ministère sacré.

Il subsiste encore, l'apostolat de saint Patrice, dans ces évêques, ces prêtres, ces religieux que le zèle transporte dans les îles Britanniques. Les entreprises schismatiques de l'Angleterre n'ont pu éteindre le zèle apostolique. Il est vrai que l'hérésie y marche en triomphe, que les siéges, les cures, les abbayes y sont usurpés par les hérétiques, qu'ils vivent commodément à l'ombre d'un ample revenu et de la protection du prince, et que, semblables à la colombe qui ne rentra pas dans l'arche dès qu'elle eut trouvé une retraite commode, ils seraient fâchés de rentrer dans l'Eglise romaine, où l'apostolat est plus pénible et où les passions sont plus gênées; mais les successeurs des apôtres cherchent les âmes et non les biens.

Qui jamais mérita, avec plus de justice, le glorieux titre d'apôtre que celui qui brave les hasards, les périls et les naufrages, qui va comme une brebis docile au milieu des loups, qui expose sa vie au milieu de ceux qui l'ont déjà mise à prix, pour affermir ses frères dans la doctrine de Jésus-Christ, et arracher à l'hérésie les âmes qu'elle a séduites par ses charmes et par ses artifices.

Or, tels sont, Messieurs, les évêques, les prêtres et les religieux qui exercent le saint ministère dans les îles Britanniques. Ils y sont avec la mission du souverain pontife, et je vois dans ces ouvriers évangéliques des précieux restes de l'apostalat de saint Patrice.

Admirez, je vous prie, avec moi, Messieurs, les merveilles de la Providence qui veille sur l'Angleterre, malgré son apostasie et son endurcissement.

Il y a autant d'évêques, de pasteurs catholiques dans les îles Britanniques qu'il y en avait avant le schisme; il est vrai qu'ils y sont sans siéges, sans revenus, sans les marques éclatantes de leur dignité; mais pour y être cachés, pauvres, obscurs, persécutés, en sont-ils moins des apôtres? Parce que les âmes sont le seul but de leur mission, en est-elle moins sainte, moins digne de nos respects?

Ah! quand je vois dans l'Evangile les caractères de l'homme apostolique, j'admire les ouvriers évangéliques qui travaillent dans les îles Britanniques, et je dis qu'ils sont véritablement des apôtres.

Je ne peux pas leur prêter des vues d'intérêt, de commodité dans la direction de gloire, d'avancement dans leurs prédications, de politique et de souplesse pour parvenir auprès des grands, de fatigues passagères et méditées pour avoir le droit de demander une place éclatante, et traîner un caractère oisif dans la dissipation et les compagnies du siècle. On fait souvent ce reproche aux apôtres qui travaillent dans les cours catholiques, et on a tort de prêter à tous ces vues criminelles. Quoi qu'en dise la critique, le sanctuaire a encore des anges sans tache; et si le dispensateur des places de l'Eglise refuse ceux qui l'importunent, il est quelquefois refusé par ceux à qui il les offre. Les honneurs vont trouver le juste, il ne les recherche pas.

Mais pour les ouvriers évangéliques qui travaillent dans les îles Britanniques, tout est périls, dangers, privations, persécutions; ils portent sous un habit emprunté un carac-

tère sacré, un zèle immense, le cœur du grand Paul; ils parcourent de vastes campagnes pour annoncer la parole de Dieu, célébrer les saints mystères. Ce qu'ils désirent, n'est de faire connaître la vérité; ce qu'ils cherchent, ce sont les âmes; ce qu'ils trouvent souvent, c'est la mort.

Ah! que vous méritez de lauriers, saints ministres des autels; vous êtes les pierres précieuses qui soutiennent encore l'édifice que saint Pierre a élevé, et que le schisme a renversé, mais vous êtes des pierres dispersées : *dispersi sunt lapides* (*Thren.*, IV); dispersés dans les provinces, les villes, les bourgades, les campagnes des îles Britanniques, pour y soutenir les ruines saintes de l'édifice de Patrice; dispersés par les ordres du souverain pontife qui vous assigne une contrée, un champ à cultiver; dispersés par le malheur des temps et pour le bien de vos; frères dispersés, et non pas détachés; car, qui est-ce qui est plus attaché que vous au Saint-Siége, au centre de l'unité, à l'édifice de l'Eglise catholique?

Que les évêques de l'Eglise anglicane occupent les siéges, que les ministres usurpent la qualité de pasteurs, l'Eglise romaine a ses évêques et ses pasteurs dans les îles Britanniques; Dieu n'a pas voulu que ces vastes royaumes perdent entièrement la foi de Patrice.

Et vous, vaste mer, qui nous séparez de ces royaumes voisins, calmez vos flots pour porter avec respect les anges du Seigneur. Soit qu'ils viennent dans notre capitale pour y étudier la doctrine de l'Eglise qu'on a corrompue dans les universités de Londres et de Dublin, et y puiser, dans une sainte retraite, l'esprit ecclésiastique, soit qu'ils passent, par les ordres du souverain pontife, dans leur patrie, pour y exercer les fonctions de leur saint ministère, ils viennent se disposer à l'apostolat, ils vont remplir un pénible et dangereux apostolat. Que leurs démarches sont brillantes aux yeux de la foi! Que les pas de ces hommes de paix sont beaux! *Quam speciosi pedes evangelizantis pacem!* (*Rom.*, X.)

Or, Messieurs, tant d'ouvriers évangéliques répandus dans les îles Britanniques, des évêques, des prêtres qui, excepté les siéges, les honneurs, les revenus, la tranquillité, exercent le même ministère qu'ils exerçaient avant la réforme, ne sont-ils pas de précieux restes de l'apostolat de saint Patrice? Il subsiste donc encore aujourd'hui au milieu de ces ruines; Dieu ne perdra, dans l'Angleterre, que ceux qui s'obstinent dans le schisme. Ces milliers de catholiques qui y vivent avec ferveur nous assurent que Dieu n'a pas abandonné tout à fait ces vastes royaumes; ils semblent même nous y promettre le rétablissement entier de la religion.

Vous le savez, Messieurs, la zizanie que l'homme ennemi a semée dans l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, n'a pas étouffé le bon grain, il croît au milieu de ces plantes desséchées; on y voit encore des branches fécondes attachées au tronc de l'arbre, qui portent des fruits précieux, pendant que les branches qui en sont séparées se dessèchent et périssent.

On voit, dans toutes ces campagnes désolées par le schisme, des arbres que les plus violentes tempêtes n'ont pu renverser. Parlons sans figures, Messieurs : on voit dans ces trois royaumes des milliers de catholiques fermes dans les plus violentes persécutions, et qui attendent avec soumission que la religion romaine devienne la religion du prince.

Dieu a ses desseins, Messieurs, dans ces peuples soumis qu'il soutient au milieu de tant de dangers; leur foi gémissante et persécutée deviendra libre et victorieuse, et l'autorité qui l'opprime aujourd'hui la protégera un jour; il est marqué dans les mystères de sa miséricorde. Dieu, qui veut bien se servir des princes de la terre pour étendre sa religion, change leur cœur, ou les fait descendre du trône quand il lui plaît; la scène change quand il le souhaite. N'en prescrivons pas le moment à sa puissance.

Et vous, catholiques zélés, répandus dans ces trois royaumes, quels éloges ne méritez-vous pas? Vous êtes gênés, nous sommes libres, et vous en faites plus dans la captivité que nous dans la liberté. Ce qui fait l'objet de vos désirs sera le sujet de notre condamnation.

Vous désirez que la religion catholique soit en liberté, que le prince la protége, qu'elle fleurisse à l'ombre de son trône, que vos églises soient ouvertes, que le sacrifice de la messe soit rétabli partout, que la croix du Sauveur soit arborée sur les autels et sur le diadème, que les apôtres de l'Evangile paraissent dans les chaînes, les ministres de la réconciliation dans les tribunaux sacrés; et nous, sous le règne d'un monarque zélé et victorieux, nous avons tout ce que vous désirez, nous n'en profitons pas, nous en abusons.

Ah! quelle différence entre votre ardeur pour écouter un apôtre qui passe rapidement, qui parle le langage simple de l'Evangile, et cet esprit de délicatesse et de critique que nous portons aux discours des plus célèbres orateurs chrétiens; entre ce zèle qui vous fait soutenir des voyages pénibles pour assister au saint sacrifice de la messe, et ces ennuis, ces irrévérences lorsque nous y assistons commodément; entre votre respect pour les prêtres, et cet avilissement dans lequel un nombre de mondains voudrait le faire tomber.

Faut-il donc être persécuté pour avoir de la ferveur? Les victoires et les prospérités de la religion ne serviront-elles qu'à la faire négliger et mépriser? Et la puissance religieuse des rois catholiques ne lui a-t-elle élevé des temples magnifiques que pour les faire profaner? Ah! Messieurs, que ces restes précieux de l'apostolat de saint Patrice, si zélés dans le sein de l'hérésie, nous fassent rougir de notre indifférence pour la vérité,

et de notre insensibilité pour le succès de notre salut.

Et vous, Messieurs, pensez que vos prières et vos bonnes œuvres ne contribueront pas peu à augmenter les progrès de la foi que votre apôtre a établie dans les îles Britanniques. A la pureté de la foi que vous avez conservée aux dépens de vos biens et de vos grands emplois, joignez des vertus qui la fassent respecter de vos ennemis même, car c'est aux œuvres saintes, aussi bien qu'à la foi de l'Eglise catholique, qu'est attachée la récompense éternelle. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE XIII.

SAINT BONAVENTURE, CARDINAL, ÉVÊQUE D'ALBANO, ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Prononcé dans l'église des RR. PP. Cordeliers du grand couvent de Paris, le 14 juillet 1752.

Erat lucerna ardens et lucens. (*Joan.*, V.)
Il était une lumière ardente et brillante.

C'est peu, Messieurs, de briller par la profondeur de l'érudition, l'étendue des connaissances, la beauté du génie, le feu de l'imagination, quand le cœur n'est pas échauffé, embrasé de cet amour qui sanctifie les talents, les rend utiles sur la terre, et les couronne dans le ciel.

La science sans la charité n'a jamais produit que des savants superbes, des maîtres de l'erreur et du vice: la charité avec la science a donné à l'Eglise des savants humbles, des défenseurs de la vérité et de la vertu.

L'antiquiré profane a eu ses lumières, le paganisme ses sages. Mais ces savants si vantés n'étaient-ils pas enveloppés d'épaisses ténèbres? Ils disaient bien, ils vivaient mal: on dirait que les belles idées qu'ils donnent de la Divinité ne sont pas dictées par des païens. On les admire, on ne déplore leur aveuglement que dans les coupables leçons qu'ils donnent à leurs disciples, et les sacriléges hommages qu'ils rendent aux idoles des césars. Quels hommes, Messieurs, que ceux qui résistent aux lumières mêmes de la raison!

Que sont encore ces oracles du monde si estimés, dont à la honte de notre siècle on admire les productions, et dont le savoir audacieux ose par des sacriléges systèmes réformer le plan divin de la religion? Vous le savez, Messieurs, des lumières qui n'éclairent que ceux qui veulent volontairement marcher dans la route de la perdition, semblables à ces feux légers qui brillent la nuit sur les bords des précipices, et qui y conduisent les téméraires.

Il n'en est pas de même des saints docteurs de l'Eglise; le flambeau de la vérité brûlait leur cœur, en éclairant les fidèles; ces précieuses lumières brûlaient et éclairaient: lumières ardentes par la vivacité de leur amour, lumières brillantes par l'éclat de leur doctrine: *ardens et lucens.*

Le séraphique docteur que je viens louer aujourd'hui tient, comme vous le savez, un rang distingué dans cette foule majestueuse de savants qui ont brillé dans l'Eglise par l'éclat de leur sainteté, la profondeur de leur science, l'étendue de leur zèle. Il a paru plus tard que les Chrysostome, les Grégoire de Nazianze, les Jérôme, les Ambroise, les Augustin, les Bernard même, mais il n'a pas paru avec moins d'éclat. Il a retracé dans le XIIIe siècle les vertus et les talents de ces grands hommes; les lumières qui l'ont précédé, celles de son siècle si fécond en savants ne répandent aucun nuage sur sa sainteté et sa science.

Le gouvernement d'un ordre naissant, les combats que lui livrent les ennemis de la pauvreté du Sauveur, les emplois les plus délicats, les plus éclatantes dignités, les affaires de l'Eglise, les plaies d'un grand schisme, des écrits marqués au coin de la piété et du savoir, nous prouvent qu'il a été la lumière de son temps, mais lumière qui embrasait son cœur en éclairant les autres.

Oui, Messieurs, l'amour divin dans Bonaventure est un feu sacré qui brûle et éclaire: *ardens et lucens.* Il brûle dans son cœur, il brille dans l'Eglise; il caractérise sa sainteté et sa science, le saint et le savant.

C'est sous ces deux idées que je vais vous représenter ce docteur séraphique, l'ornement de l'ordre de François d'Assise, l'oracle des plus célèbres écoles, le conseil des rois, la ressource des souverains pontifes, l'appui de l'Eglise, l'âme des conciles, le fléau des hérétiques, le destructeur du vice, un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Demandons, etc. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le feu céleste qui embrase le cœur de Bonaventure dès son enfance anime dans la suite ses paroles, ses actions, ses projets, ses entreprises, ses écrits; il sanctifie, consacre ses succès, les honneurs qu'on lui défère, les hommages qu'on lui rend; son visage en est comme allumé; ses maîtres l'admirent et sont saisis d'un saint respect; son langage a la douceur et l'ardeur de l'amour, il touche et échauffe tous les cœurs; c'est la divine charité qui dirige toutes ses actions; c'est elle qui marque le temps de la prière, du silence, du travail; c'est elle qui le transporte dans tous les lieux où son ordre a des hospices, et qui le multiplie pour ainsi dire; c'est elle qui éclate dans ses écrits et fait naître de saintes ardeurs en les lisant.

Si on est étonné, Messieurs, du nombre de ses voyages, des chapitres qu'il tient, des ouvrages qu'il compose; qu'on fasse attention aux prodiges qu'opère l'amour divin dans un cœur qui en est embrasé. Le simple religieux, le général d'un grand ordre, le cardinal, l'évêque d'Albano fut toujours une lumière ardente par sa charité: *Lucens et ardens.*

C'est en suivant l'histoire la plus fidèle, Messieurs, que je vais raconter les vertus

de Bonaventure, ou plutôt les prodiges de l'amour divin.

Dieu suscite des saints et des savants à son Eglise qu'il aime toujours et qu'il n'abandonnera jamais. Ils se succèdent et paraissent comme des astres qui, quoique différents en clarté et par des caractères singuliers de vertus, de sainteté, la défendent avec le même zèle contre tous ses ennemis, sont ses soutiens, ses oracles, sa gloire.

En voulez-vous une preuve, Messieurs? Rappelez-vous les grands hommes qui parurent presque dans le même temps, François d'Assise, Bonaventure, Jean Scot.

Ce sont les prières de François d'Assise qui nous ont conservé le docteur séraphique que je loue aujourd'hui; il ferme le tombeau qui s'ouvrait sous ses yeux dès sa tendre enfance, il essuie les pleurs d'une mère inconsolable sur la perte d'un fils tendrement chéri; les ombres de la mort s'écartent, et la main qui allait moissonner cette jeune fleur ne s'étend que pour la soutenir et la faire croître dans le champ de l'Eglise.

Ici, Messieurs, comme dans toutes les villes d'Italie, François d'Assise paraît en thaumaturge et en prophète; il arrache à la mort notre saint, il lui donne un nom qui annonce à l'Eglise les importants services qu'il lui rendrait.

O épouse de Jésus-Christ! que la licence des mœurs et les fureurs de l'hérésie afflige, consolez-vous : cet enfant sera un de vos plus grands oracles, une de vos plus brillantes lumières.

Ainsi par là, Messieurs, cinq ans avant la mort de François d'Assise, Dieu prépare à son ordre, pour le remplacer et le retracer, saint Bonaventure; et lorsque cette lumière s'éteindra, il en paraîtra une autre, Jean Scot, ce saint religieux, ce profond théologien, ce dévot serviteur de Marie, le défenseur zélé de ses prérogatives, l'oracle de toutes les écoles catholiques, et le maître qu'une foule de grands hommes se fait honneur d'écouter.

Si des auteurs orgueilleux, mercenaires, déistes, cachés, enveloppés, critiques hardis ont eu l'audace de vouloir répandre des ombres sur cet astre des théologiens, une plume savante, délicate vengera le docteur incomparable; l'ignorance, la passion seront dévoilées, et leur gloire sera ensevelie dans l'ignominie.

Mais revenons, Messieurs, voyons la route que la Providence, qui fait succéder les grands hommes dans l'Eglise, trace à Bonaventure; c'est celle de la plus haute sainteté.

Une mère pieuse l'avait voué à l'ordre de François; l'ordre de François le possédera; il fera son ornement, sa gloire. Déjà il approuve le vœu qui a été fait sans lui; il se hâte de l'accomplir, et va, comme une victime pure et innocente, se présenter à l'autel.

Je ne m'arrêterai pas ici, Messieurs, à vous dépeindre la ferveur du novice, ces divines ardeurs qui embrasaient son âme; ces traits tout divins qui éclataient sur son visage. Je ne vous parlerai pas non plus des douceurs qu'il goûta dans son sacrifice; des vertus qu'il pratiqua après son renoncement solennel au monde; en vous disant qu'il fut un parfait religieux, et qu'il pouvait servir de modèle aux plus zélés, c'est, Messieurs, vous en dire autant qu'il en faut pour vous en donner une juste idée.

Voulez-vous des prodiges de vertus? Représentez-vous-le au pied du crucifix où son cœur, embrasé d'un feu céleste, s'offre à son Dieu, ressent toutes ses douleurs, et répand des torrents de larmes à la vue de ses plaies sacrées; c'est là où il puise ces sentiments tendres, ces vives lumières, cette onction sainte qui le caractérisent, lui et ses ouvrages.

Représentez-vous cet esprit céleste qui prend sur l'autel, pendant les saints mystères, le corps du Sauveur, pour le donner à Bonaventure; il s'en était éloigné par humilité. Dieu fait des prodiges pour s'approcher de lui.

Ses sentiments de piété dans son élévation au sacerdoce sont encore des prodiges. Il faudrait vous rapporter la prière qu'il composa alors, et que l'Eglise a adoptée, pour vous en donner une juste idée; mais je me hâte de vous le représenter sous les plus grands maîtres de son siècle, qu'il étonne par ses rapides progrès et par les charmes de sa sainteté.

Le célèbre Alexandre de Halès enseignait alors, et c'était, vous le savez, Messieurs, un des plus habiles et un des plus profonds théologiens de son temps, estimé des savants. Il eut une approbation flatteuse, honorable et consolante pour un auteur catholique, ce fut celle d'Alexandre IV, qui a loué son érudition et sa doctrine.

C'est sous un si grand maître que Bonaventure étudie, qu'il charme, qu'il étonne, qu'il emporte tous les suffrages; son rare mérite retentit partout; on admire ses brillants talents, on découvre le trésor caché sous les voiles de la modestie; le saint dans l'homme de génie et d'érudition.

Ici, Messieurs, se retrace à mes yeux l'édifiant spectacle que la célèbre Athènes vit autrefois dans ses écoles.

Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, ces hommes qui étaient les plus grands théologiens, les plus grands orateurs, étudièrent sous les mêmes maîtres et lièrent ensemble un innocent commerce d'amitié.

Bonaventure et Thomas d'Aquin présentent le même spectacle dans l'université de Paris; animés du même amour, embrasés du même zèle, nés tous les deux avec des talents supérieurs, consacrés tous les deux au service de l'Eglise, la modestie et l'humilité excitèrent seules des combats entre ces deux saints, tous deux parfaits religieux, tous deux ennemis des honneurs. Bonaventure, qui avait triomphé de l'humilité de Thomas, est enfin obligé d'accepter le généralat.

Jusqu'ici, Messieurs, vous avez vu le saint religieux occupé à embellir son âme des plus rares vertus et des plus belles connaissances,

et vous savez quels furent les progrès qu'il fit dans la sainteté et la science : ils étonnèrent son siècle, ils furent admirés dans tous les royaumes où il y avait de la piété et du goût.

Le chef de l'Eglise découvrit dans un jeune religieux ces talents rares et distingués qui annoncent le saint, l'homme suscité de Dieu; Bonaventure est son conseil, sa ressource dans les affaires de l'Eglise, et comme l'ordre de François en est une des plus belles portions, il est choisi pour le gouverner et succéder à Jean de Parme.

Ne croyez pas, Messieurs, que la jeunesse de Bonaventure soit un obstacle à ce choix, quoiqu'il ne fasse, pour ainsi dire, que commencer, il est déjà arrivé à une sublime perfection; les années multiplieront ses vertus, elles ne le corrigeront d'aucun vice : sa sainteté a triomphé de la corruption du siècle et de la dissipation des études, sa sagesse en fera un supérieur doux et sévère.

On ne verra dans son gouvernement ni cette rigueur qui abat, ni cette douceur qui conduit au relâchement; tout ce grand ordre, un peu agité par les pieux excès de son général, va couler des jours paisibles; il est réservé à Bonaventure d'unir les esprits et les cœurs, de distribuer ce peuple de saints en plusieurs tribus, et de le donner en spectacle au monde chrétien avec tout ce qui peut l'édifier et attirer son admiration.

Jean de Parme avait toutes les qualités qui font le bon religieux, il n'avait pas celles qui étaient nécessaires à un supérieur d'un grand ordre qui s'étendait dans toutes les parties du monde, et qui, par conséquent, était composé de différents caractères; il était sévère, et ignorait ces ménagements qui concilient les esprits, soutiennent les faibles, règlent le zèle des fervents, ménagements qui ne sont point opposés à la règle de François et que les souverains pontifes, instruits de son esprit, ont approuvés et autorisés.

Il y a, Messieurs, des excès dans la piété qui la détruisent au lieu de la soutenir; ce n'est point le tempérament qui doit la régler, c'est la loi de Dieu, cette loi d'amour et de charité.

Or, Messieurs, qui pouvait mieux calmer les troubles qu'avait excités une sévérité outrée que le saint que je loue? La douceur et l'amour le caractérisent.

Vous en étiez persuadés, saints religieux assemblés par l'ordre et sous les yeux d'Alexandre IV. Là, tous vos cœurs désiraient Bonaventure, et Jean de Parme, juste appréciateur du mérite et zélé pour la gloire de son ordre, le demande pour son successeur, il se démet avec joie de sa dignité, pourvu que Bonaventure en soit revêtu.

J'aurais ici, Messieurs, des sollicitations et des résistances à vous dépeindre : un saint pressé, sollicité d'accepter une place éminente et qui refuse et résiste; un saint qui, bien loin d'imiter ces ambitieux qui briguent les honneurs qui les fuient, se trouble et s'alarme à la vue des honneurs qui viennent le chercher dans la retraite, qui oppose son indignité à ceux qui sont persuadés de son mérite, et qui ne plierait jamais sous le fardeau qu'on lui impose, s'il pouvait le faire sans désobéir à la voix du vicaire de Jésus-Christ.

Ah! que de merveilles ne doit-on pas attendre de celui qui se prête aux honneurs et qui ne les recherche pas; qui n'a en vue que les devoirs que la place impose, et qui redoute les distinctions et les hommages qui y sont attachés?

Jugez-en, Messieurs, par les succès de Bonaventure dans le gouvernement de son ordre, ils tiennent du prodige.

Ici se vérifient ces paroles du pape saint Grégoire : Un cœur embrasé de l'amour divin opère des prodiges : *Magna operatur.*

En effet, quoi de plus prodigieux que ce grand nombre de chapitres que Bonaventure a tenus? Il vole de Paris à Narbonne, de Narbonne à Pise, de Pise à Assise; dans ces assemblées générales, il y est l'oracle de la piété, l'interprète de la règle de François, il y retrace son zèle, sa sagesse, sa prudence, il y est le maître de la vie religieuse.

Tout ce que l'on y décide est marqué au coin de la sagesse, de la sainteté; savantes instructions pastorales, nouvelles constitutions, précis admirables de l'esprit du saint patriarche, distribution de ce grand corps en différentes provinces, uniformité, décence dans les habits, le culte de la sainte Vierge étendu, une dévotion tendre et publique envers cette mère de Dieu mise au rang des devoirs essentiels de ses enfants, des trophées, des louanges annuelles érigées au zèle, à la science des Ambroise, des Jérôme, des Augustin, des Grégoire, des Bernard.

Rien n'échappe à son zèle, à ses lumières, à sa piété; ce guide envoyé du ciel, comme le dit Alexandre IV dans l'éloge qu'il lui adresse, rend son ordre une des plus utiles et des plus glorieuses portions de l'Eglise; on admire, on chante partout la beauté de ces nouveaux camps d'Israël; ils deviennent la ressource de la religion : elle y trouve des apôtres, des saints, des docteurs, des sages en état de porter la parole aux majestés de la terre.

Le chef de ce grand ordre, l'âme qui l'anime, le sage qui le gouverne, c'est Bonaventure. Ne soyons pas étonnés de ces glorieux succès, l'amour divin opère des merveilles : *Magna operatur.*

Qu'ils rougissent, ces sages du monde, ces politiques du siècle qui osent traiter d'hommes inutiles à la société ceux qui se dévouent à la retraite et au service des autels; je ne veux que leur opposer les services que l'ordre de François a rendus à l'Eglise pour les confondre.

Ces hommes apostoliques que Bonaventure envoie chez les infidèles pour y prêcher l'Evangile et y sceller de leur sang, s'il le faut, les vérités de la religion; ces hommes sages, intelligents que le souverain pontife choisit pour aller négocier avec les princes chrétiens les plus importantes affaires de l'Eglise; ces lumières cachées sous le bois-

seau, et placées ensuite sur la sainte montagne; ces religieux qui ont brillé sur le trône épiscopal et sous la pourpre romaine; ces savants qui ont étendu le règne de la piété et détruit celui de l'hérésie; ces saints qui ont poussé les gémissements de la colombe dans la solitude et désarmé par leurs prières le Seigneur irrité et prêt à se venger des coupables excès des pécheurs, sont-ils des hommes inutiles?

Tels sont cependant, Messieurs, les hommes que l'ordre de François a donnés à l'Eglise sous le gouvernement de Bonaventure. Ah! les politiques se déshonorent, quand ils traitent d'hommes inutiles ces portions vénérables de l'Etat destinées à la prière, au service des autels, à la prédication de l'Evangile, et qu'il leur envient les douceurs qu'ils goûtent dans la retraite, où les biens consacrés à leur subsistance.

L'ordre de François est redevable, Messieurs, de tous ces accroissements de gloire à la sagesse, à la prudence, aux lumières de Bonaventure qui le gouverne, qui y préside, qui en est l'âme et qui l'occupe jusque dans les plus éclatantes dignités de l'Eglise.

Les conférences qu'il est obligé d'avoir avec le Pape à Lyon; les préparatifs d'un concile général où il doit occuper une place distinguée, ne l'empêchent pas d'assembler encore tous ses enfants. Le dernier chapitre qu'il tient précède de peu de jours l'ouverture du concile où cette lumière doit briller et s'éteindre.

Que la charité est puissante, Messieurs, et qu'un cœur qui en est embrasé opère de merveilles! Saint Bonaventure, sous la pourpre romaine et sur le trône épiscopal, va continuer de vous en convaincre.

Qu'ils sont rares, ces hommes qui redoutent les honneurs, qui appréhendent les chutes en regardant l'élévation, et qui dédaignent sincèrement l'opulence et la gloire attachées aux plus grandes places, quand ils pensent aux devoirs qu'elles imposent et au compte rigoureux qu'il faut en rendre!

Hélas! Messieurs, si l'on ne voyait briguer aujourd'hui que les distinctions et les richesses du siècle; si les honneurs sacrés du sanctuaire et le patrimoine du Sauveur n'excitaient pas les coupables désirs des ambitieux et l'insatiable cupidité des parents mondains; s'ils n'étaient pas accordés à la naissance sans talents, ou aux talents sans piété; s'il fallait forcer le mérite de les accepter, et si l'insuffisance hardie ne trouvait point des protecteurs puissants pour les arracher, nous pourrions nous consoler; nous laisserions le monde décorer quelque temps ses esclaves dans ces places mobiles qui flattent leur ambition; mais des hommes sans piété, sans talents, entrer hardiment dans le sanctuaire, en briguer les premières places, c'est ce qui a fait, dans tous les siècles, et ce qui fera toujours la douleur de l'Eglise.

Elle a été souvent obligée de forcer les saints, de leur faire violence pour leur faire accepter les dignités ecclésiastiques; il faut aujourd'hui qu'elle résiste à la protection, au crédit, pour en éloigner les insuffisants; les saints refusaient, s'éloignaient : ceux-ci demandent, importunent; on voyait les saints arroser de leurs pleurs les marques extérieures de leurs dignités : on voit ceux-ci s'occuper avec joie de la pompe qui doit les accompagner. Quelle différence! Messieurs, n'en soyons pas surpris, le gouvernement des âmes, les obligations du sacerdoce effrayent les uns; les honneurs, les revenus attachés à ces places sacrées flattent les autres.

Bonaventure fut, Messieurs, du nombre de ceux que l'Eglise a choisis et forcés d'accepter les dignités du sanctuaire. Grégoire X le regarda comme une pierre précieuse nécessaire dans l'édifice qu'il soutenait en qualité de successeur de saint Pierre. Il voyait en lui la sainteté, les talents des Ambroise, des Augustin; il y trouva la même résistance.

Ses vertus, ses talents l'annonçaient, le faisaient admirer; partout son humilité le cachait, le dérobait à ses admirateurs. Il ne faut que parler de lui avantageusement à Rome pour le déterminer à s'éloigner du souverain pontife; et les honneurs viendraient le chercher en vain dans sa retraite, si un bref du Père des fidèles ne les accompagnait pas; il ne faut pas moins que des ordres et des menaces du ciel pour le faire courber sous le fardeau qu'on lui impose.

Faut-il, Messieurs, vous prouver ces faits qui annoncent son héroïque humilité? Consultons l'histoire fidèle.

Clément IV l'avait nommé à l'archevêché d'York; c'était, vous le savez, un des plus grands siéges des îles Britanniques; d'amples revenus, des titres distingués étaient attachés à cette place sacrée.

Que pensa Bonaventure, que répondit-il, que fit-il lorsqu'on lui annonça cette nomination qui aurait flatté tant de grands hommes moins occupés de leur salut que lui? Il pensa sincèrement qu'il n'en était pas digne; il répondit qu'il ne pouvait pas l'accepter; il demeura dans la retraite pour prier, gémir et puiser, au pied de la croix, ces connaissances, ces lumières qui le rendaient utile à toute l'Eglise.

Grégoire X, il est vrai, Messieurs, triompha de son humilité, mais après des refus sincères, une fuite précipitée; après avoir employé toute son autorité, et parlé au nom de Dieu dans un bref tendre, plein d'onction, qu'il lui avait adressé.

Un homme jaloux de la gloire et de l'opulence est flatté, lorsqu'il sait que le dispensateur des grâces pense à lui; Bonaventure est effrayé. Le souverain pontife, qui connaît sa délicatesse, le sonde, lui insinue qu'il veut le créer cardinal; cela suffit. Notre saint alarmé quitte la cour de Rome, et vole à Paris dans sa retraite. N'est-ce pas là, Messieurs, fuir sincèrement les honneurs?

Forcé enfin de les accepter, de paraître sous la pourpre romaine, de monter sur le trône épiscopal d'Albano, son humilité se

conserve dans ces dignités éclatantes; elle y érige des trophées à la simplicité de l'Evangile et aux humiliants exercices de la vie religieuse; le couvent de Bois de Mugal en sera à jamais, Messieurs, un monument mémorable.

Les nonces du pape viennent l'y féliciter sur sa promotion, lui apportent les marques extérieures de sa dignité, et ils trouvent le nouveau cardinal occupé aux offices les plus bas du cloître : ils sont surpris et plus surpris encore de voir qu'il ne les interrompt pas pour les recevoir; ils admirent cependant le grand religieux, le saint qui se prête aux honneurs et que les honneurs n'occupent point.

Il n'appartient qu'aux héros de la religion, Messieurs, de conserver cette tranquillité, cet ordre de conduite, cette estime pour les abaissements de l'Evangile dans les grands événements; les héros du monde sont flattés, transportés dans de glorieux succès ou consternés, abattus dans les malheurs et les disgrâces.

Vous triomphez, chef de l'Eglise, Bonaventure vous obéit; je le vois à vos pieds pour recevoir l'onction sainte : vos mains vont la répandre sur ce prêtre fidèle; c'est vous qui le forcez d'entrer dans l'ordre épiscopal; c'est vous qui serez son consécrateur; l'amour divin, qui brûle dans son cœur, va éclairer le monde chrétien; il a été une lumière ardente par la vivacité de son amour : *lucerna ardens;* il va être une lumière brillante par l'éclat de sa doctrine et l'étendue de sa science : *lucerna lucens;* c'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

C'est d'après l'Eglise, Messieurs, que je place saint Bonaventure avec ces saints docteurs, ces brillantes lumières que Dieu a suscités dans tous les siècles pour dissiper les ténèbres de l'erreur, confondre les hérétiques, éteindre les schismes, défendre la vérité altérée, les dogmes combattus, la piété négligée, ou déshonorée par de coupables abus et être les remparts, les soutiens de la religion.

En effet, où cet astre éclatant du XIIIe siècle n'a-t-il pas brillé? Dans quelles écoles catholiques, dans quelles académies, sur quel théâtre des sciences n'a-t-il pas été admiré, applaudi, couronné? Dans quels lieux cette lumière n'a-t-elle pas brillé?

Il paraît, dans l'université de Paris, cette fameuse école, sous les plus grands maîtres et à côté des plus grands hommes de son temps; et c'est là que l'on admire la beauté de son génie, ses rapides progrès, sa vaste érudition.

Il écrit, et ses ouvrages adoptés par l'Eglise, font les délices des souverains pontifes et des évêques. Les rois, les grands, les savants, les simples y trouvent une doctrine pure, une manne cachée qui nourrit l'âme, une onction, un feu qui la touchent, l'embrasent.

Il est choisi avec Thomas d'Aquin pour travailler au grand ouvrage de la réunion des Grecs; avec quel zèle ne vole-t-il pas à l'assemblée œcuménique de Lyon? Avec quel honneur n'y parut-il pas? Quels furent ses succès? Cette précieuse lumière de l'Eglise ne cesse d'éclairer.

J'ai donc à vous représenter, Messieurs, un docteur qui enseigne dans la plus fameuse université du monde; un savant qui écrit pour la postérité; un Père de l'Eglise qui est comme l'âme d'un grand concile et toujours une lumière brillante par l'éclat de ses talents et la pureté de sa doctrine : *lucerna lucens.*

Bonaventure est la lumière de son siècle, lumière pure, précieuse qui brille dans le cloître, dans l'université de Paris, à la cour, au milieu des fidèles.

Ses frères le choisissent pour leur docteur; l'université lui accorde la chaire que les plus grands hommes venaient de remplir; Saint Louis, la princesse Isabelle le consultent et le prennent pour leur guide dans les voies du salut : toutes les âmes pieuses qui veulent marcher sûrement dans les routes sublimes de la pecfection, écoutent les leçons de ce grand maître de la spiritualité; il forme des docteurs et des saints.

A l'éclat de ce flambeau lumineux, les uns pénètrent les saintes obscurités de l'Ecriture, sondent, avec respect, les profondeurs de nos mystères et découvrent tous les artifices des hérétiques; les autres font des progrès dans la piété, tendent à la perfection, et évitent les écueils et les illusions d'une fausse spiritualité : on apprend, sous ce grand maître, à connaître et à aimer la religion.

Il est rare, Messieurs, d'avoir un esprit si orné et un cœur si pur, de posséder, dans une brillante jeunesse, le trésor de la science et celui de l'innocence. C'est le prodige que Bonaventure montra à son siècle étonné.

D'abord, cette lumière brille au milieu de ses frères : il est leur maître, leur oracle; on voit couler de ses lèvres, dépositaires de la science, ces paroles de feu qui embrasent les cœurs, ces grâces, cette onction qui les touchent, ces raisonnements forts, solides, qui persuadent l'esprit, cette méthode claire, précise qui met en état de répondre à toutes les difficultés, et de défendre les dogmes catholiques contre tous les efforts de l'hérésie et de l'incrédulité; les progrès des disciples font la gloire du maître.

Un corps de savants se forment dans cette célèbre école, la science y devient héréditaire; les grands hommes, les profonds théologiens, les docteurs célèbres, les défenseurs zélés de la saine doctrine se succèdent : ils brillent encore aujourd'hui, Messieurs, à la tête des études dans la savante Sorbonne, dans les chaires chrétiennes, dans la république des lettres.

Vous dirai-je que l'université de Paris le choisit pour succéder à Alexandre Halès et

à Jean de La Rochelle? Ces hommes qui avaient enseigné avec tant d'éclat; dans la foule des savants qui aspiraient à cet honneur, Bonaventure est celui qui enlève tous les suffrages. Il n'a point l'âge prescrit par les lois de cette mère des sciences, mais il a des talents supérieurs. On se hâte de placer cette lumière sur un lieu élevé, elle y brille et sans effacer la gloire de ses maîtres, il y moissonne des lauriers; ses disciples sont ses admirateurs; ils érigent des trophées à sa profonde érudition et aux charmes victorieux de sa sainteté.

Vous dirai-je, Messieurs, que les vifs rayons de cette lumière percent jusqu'à la cour? La cour de saint Louis, ce héros qui honora le trône par ses vertus et sa valeur; qui sut comme Constantin, régner et faire régner Dieu; qui défendit, avec le même zèle, les intérêts de l'Eglise et ceux de sa couronne, et qui fut encore plus grand en domptant ses passions qu'en attachant à son char ses ennemis humiliés et vaincus.

Le sort d'un pieux monarque, je le sais, Messieurs, est souvent de faire des hypocrites; l'ambitieux sait ramper pour arriver à la gloire; l'homme de vices sait s'envelopper pour plaire au prince vertueux; il paraît travailler à l'édifice de son salut, pendant qu'il ne pense qu'à élever celui de sa fortune.

Mais un roi, Messieurs, ne mérite-t-il pas des éloges, quand il force, par son exemple, le vice de se cacher, et que la vertu seule trouve accès auprès de lui; quand ses favoris sont des saints, et que les adulateurs et les hommes d'iniquité n'approchent pas de son trône? C'est ce que représentait le saint roi David avec confiance au Seigneur en parlant de ceux qui composaient sa cour; c'est ce qu'aurait pu dire aussi saint Louis. Pour le gouvernement de ses Etats, il s'attachait à avoir auprès de lui des ministres sages, prudents, religieux; pour la religion et son culte, des docteurs, des saints, des apôtres; les Bonaventure, les Thomas d'Aquin, les Gerson, les Robert Sorbon.

C'est surtout saint Bonaventure qui eut sa confiance; c'est à lui qu'il s'adresse pour marcher sûrement dans les routes sublimes de la spiritualité; il est son maître et son docteur; il compose, pour ce pieux monarque, des ouvrages que la science des saints, l'onction, la charité caractérisent, et où toutes les paroles sont des traits de feu.

N'est-ce pas à lui encore que la princesse Isabelle s'adressa lorsqu'elle voulut fonder la célèbre abbaye de Longchamp? Il s'agissait d'apporter des adoucissements à la règle primitive de sainte Claire. Bonaventure, sous l'autorité du souverain pontife, trace un nouveau plan dans lequel, sans altérer l'esprit de la règle, il ménage la faiblesse humaine: le Saint-Siége l'approuve, un saint asile s'élève dans la solitude; la pieuse princesse assemble des vierges, elle les édifie par ses rares vertus, et y finit ses jours par une mort précieuse, digne du culte de l'Eglise.

Fallait-il, Messieurs, moins de lumières, moins de sagesse, un saint moins expérimenté dans les voies du salut pour mêler à des rigueurs autorisées, des adoucissements qui ne causassent aucun déchet à la solide piété, qui ne ralentissent jamais la ferveur des vierges consacrées à Jésus-Christ, et qui ne donnassent aucune prise aux esprits durs et sévères? Non, Messieurs, il fallait Bonaventure.

Il a conduit des âmes à la plus sublime perfection, mais il n'a jamais formé de ces mystiques qui dédaignent les bonnes œuvres, et qui, sous prétexte d'un saint repos, sont indifférents pour les récompenses ou les peines éternelles; ces routes singulières lui étaient inconnues, il ne les a jamais enseignées.

Une imagination creuse des âmes jalouses d'un sublime singulier, qui veulent toujours goûter les douceurs du Thabor, ne suivent point ces divines leçons, puisqu'elle nous parlent presque toujours de la croix et du Calvaire; suivons les leçons qu'il a données; faisons nos délices des ouvrages qu'il a composés.

La douceur, la piété, l'amour divin, la force du raisonnement, la beauté du génie, la clarté des preuves, les richesses de l'éloquence, un choix précieux de tout ce que les anciens Pères ont dit de plus fort pour faire aimer la vertu, combattre le vice, et défendre les dogmes de la foi; un fond surprenant d'érudition, une doctrine pure, toute céleste; voilà, Messieurs, des traits qui caractérisent la science de Bonaventure; qui ont rendu ses ouvrages précieux; lui ont mérité des éloges de tous les savants; lui ont acquis tant de gloire dans l'Eglise; l'ont placé parmi ses docteurs; et l'ont fait regarder comme la lumière du XIIIe siècle.

C'est donc un savant rare, distingué que je loue, Messieurs, des ouvrages immenses marqués au coin du savoir et de la sainteté; c'est d'après les souverains pontifes, les plus célèbres universités, les plus grands hommes que je vous le dépeins comme un trésor de sagesse, de lumière, où les savants et les simples puisent tout ce qui peut satisfaire l'esprit et nourrir le cœur; il ne faut donc que vous donner une légère idée des ouvrages de saint Bonaventure pour vous prouver qu'il fut un savant pieux, un savant utile, un savant exact dans la doctrine.

Il est rare, Messieurs, de voir une piété tendre avec un génie vaste et sublime; elle semble être aujourd'hui le partage des simples: on dirait que le savant n'acquiert des connaissances que pour la mépriser; enflé des talents qui l'élèvent au-dessus des autres, il ne rougit pas quelquefois de se mettre au-dessous par les honteux excès où il se livre; content des succès de sa science, il brave les progrès que la passion fait sur son cœur; et, comme si ce n'était pas assez d'attacher ses admirateurs à son char par ses séduisants talents, il les attache encore à celui du démon par le coupable usage qu'il en fait.

Vous le savez, Messieurs, et vous en gémissez: les savants de nos jours alarment la piété. Quel usage font-il des grâces de l'é-

loquence, de la beauté du style, de ces tours délicats qui leur sont naturels, de cette douceur insinuante qui gagne le cœur, s'en empare, de cet art de peindre les caractères, les penchants, les faibles des humains; de cette profonde érudition qui les met en état de parler de l'histoire sacrée et profane, d'en discuter les faits, de faire des réflexions, de décider? Hélas! nous l'éprouvons dans ces jours malheureux; tout cela ne sert qu'à mettre, dans les mains des fidèles, des ouvrages qui tournent en ridicule la piété, allument les passions, condamnent cette candeur qui faisait autrefois l'ornement de la jeunesse, louent les intrigues menées avec art, et érigent des trophées aux apôtres de la volupté, aux héros du vice. Ne sont-ce pas là, Messieurs, les funestes effets de ces romans, de ces comédies, de tous ces ouvrages qui nous innondent aujourd'hui, et qui font le goût du siècle? Une preuve qu'on s'y accoutume, qu'on les adopte, c'est que les auteurs sont couronnés souvent dans la république des lettres, admirés, désirés et regardés comme des oracles chez des hommes qui se disent encore chrétiens.

L'éloquence de Bonaventure n'avait pas moins de grâces, de douceur que celle de ces coupables savants; mais il la consacra à la piété.

Lisez, Messieurs, ses opuscules, et surtout les traités, les offices, les prières qu'il a composés pour honorer les souffrances de l'Homme-Dieu, les prérogatives, les vertus et le crédit de sa sainte Mère: vous y trouverez les épanchements d'un cœur embrasé d'un feu céleste, des sentiments tendres, tous les caractères de la plus sublime piété.

Un savant pieux est utile, Messieurs, c'est une lumière qui éclaire, un trésor qui enrichit, un fleuve d'où coulent des eaux salutaires qui arrosent des terres arides, un défenseur zélé de la vertu et de la vérité: tel fut Bonaventure.

Guillaume de Saint-Amour et Girard d'Abbeville se déclarèrent les ennemis des disciples de la crèche: ces docteurs ne rougirent point de faire paraître des ouvrages remplis d'odieuses maximes, de principes erronés contre la pauvreté volontaire; Bonaventure est chargé d'y répondre, il le fait avec une précision, une solidité qui confondent ses adversaires. Son ouvrage *de la pauvreté de Jésus-Christ* est admiré du souverain pontife, approuvé, comblé d'éloges: les écrits des savants superbes sont proscrits, condamnés solennellement.

Saint Louis, Messieurs, transmet à la postérité la plus reculée le sort différent de ces deux ouvrages, il adopte celui de Bonaventure, il en fait ses délices; il fait brûler publiquement, dans cette capitale, celui des ennemis de la pauvreté du Sauveur.

Savant utile, il explique dans ses ouvrages le plan, l'enchaînement des vérités de la religion, il répond aux plus grandes questions, il résout les plus grandes difficultés, il dissipe toutes les ténèbres, abat toutes les hauteurs de la science humaine: point de faux système qu'il ne détruise: point de subtilités dont il ne triomphe: lisez, Messieurs, son *Explication de l'ouvrage des six jours*, vous en serez persuadés.

Savant utile aux souverains pontifes, ces chefs de l'Eglise le consultent, ils se l'attachent peur être plus à portée de profiter de ses lumières.

Savant utile à tous les siècles, l'Eglise, enrichie de ses ouvrages, y trouvera toujours des armes victorieuses contre tous les attentats de l'hérésie et la licence des mœurs.

Si vous me demandez, Messieurs, comment saint Bonaventure, homme de prière, et chargé du gouvernement d'un grand ordre, a pu acquérir tant de connaissances; je vous répondrai ce qu'il répondit à l'ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, qui lui faisait la même question. C'est au pied de la croix qu'il a fait ces rapides progrès, c'est Jésus crucifié qui l'a enseigné. On surpasserait tous les savants, Messieurs, quand on ne saurait avec l'apôtre saint Paul que Jésus crucifié: c'est là que Bonaventure a puisé cette doctrine pure, orthodoxe, toute céleste, que l'Eglise a approuvée et comblée d'éloges.

La gloire d'un savant qui écrit, Messieurs, sur la religion, c'est l'approbation de l'Eglise. Malheur à ceux qui se font honneur d'un ouvrage qui combat sa doctrine, et qui détruisent au lieu d'édifier. Les lauriers que Luther a moissonnés dans les sociétés littéraires et dans l'Allemagne, égalent-ils la gloire qu'Augustin a eue dans l'Eglise, et les éloges qu'il a reçus de ses pontifes? La doctrine de saint Augustin nous est précieuse, parce que l'Eglise l'a approuvée, et recommandée. Nous concevons de l'horreur de celle de Luther, parce qu'elle l'a condamnée et foudroyée.

Or, Messieurs, je loue aujourd'hui la doctrine de Bonaventure, parce qu'elle est aussi celle de l'Eglise; cette brillante lumière n'a jamais été obscurcie par le moindre nuage de l'erreur ou de la nouveauté.

Vous dirai-je que trois papes ont donné de magnifiques éloges à sa doctrine, et ordonné qu'elle fût enseignée dans toutes les écoles de l'ordre, à l'exclusion de toute autre.

Vous dirai-je qu'un de ces chefs de l'Eglise, génie vaste, profond, juste appréciateur du beau, du solide, habile dans l'art de gouverner, mais dont on ne respecte pas assez les grandes qualités, Sixte V, fit connaître l'estime qu'il faisait de la doctrine de saint Bonaventure, par la recherche de tous ses ouvrages, et la magnifique édition qu'il en fit faire.

Vous dirai-je qu'ils furent proposés comme les oracles de la foi, et la doctrine de l'Eglise universelle dans le concile œcuménique de Florence où les Grecs assistèrent.

Quelle estime n'en ont pas fait les Antonin, les Sixte de Sienne, les Gerson; les saints, les savants, les critiques même en faisaient une estime singulière: ils en parlent comme d'une lumière qui brilla parmi les grands hommes de leur siècle, et qui

brille aussi dans un concile général avant de s'éteindre et de disparaître.

Bonaventure et Thomas d'Aquin étaient, Messieurs, les deux astres qui brillaient dans l'Eglise, lorsqu'elle fut affligée par le relâchement de ses enfants, par l'oppression sous laquelle gémissaient les chrétiens dans la Palestine, et par le schisme des Grecs. C'est sur ces deux grands hommes que Grégoire X fonde ses espérances. Il connaît leur zèle, leurs talents. Thomas d'Aquin avait déjà confondu les erreurs des Grecs schismatiques dans un savant traité. Bonaventure s'était préparé sur cette importante matière: ces deux lumières égales en clarté devaient briller dans le concile général que le souverain pontife avait indiqué à Lyon.

Mais Dieu manifeste ses desseins adorables. Une de ces lumières s'éteint dans la route, le docteur angelique est enlevé à l'Eglise, dont il avait fait la gloire et la consolation; aux écoles catholiques, dont il avait été l'oracle; au monde qu'il avait édifié par ses vertus. Notre saint cardinal arrivera seul au concile, il en sera l'oracle, l'âme, ce lieu mémorable par les éclatants triomphes de l'Eglise catholique sera son tombeau; les grecs schismatiques seront éclairés, réunis avant que ce bel astre soit éteint. C'est sous les trophées que les Pères du concile, les princes, les rois, les Grecs réunis érigèrent à sa douceur, sa sagesse, son éloquence, son érudition, qu'il sera enseveli.

Ici, Messieurs, j'avoue mon insuffisance, la grandeur du sujet est un poids qui m'accable, l'éclat tout divin de cette auguste assemblée, les points intéressants de la foi et de la discipline qu'on y décide, le haut rang que notre saint cardinal tient, les oracles qu'il y prononce; ses glorieux succès, des chants d'allégresse, et des pleurs, un tombeau creusé dans l'endroit même où on lui avait presque dressé un trône; tous ces grands objets demanderaient une plume habile, délicate, cet art ingénieux qui rend les belles choses et les fait sentir.

Voulez-vous connaître, Messieurs, l'estime que l'on fit de notre saint dans ce concile œcuménique? Représentez-vous-le à la droite du chef de l'Eglise qui y préside, après lui il y tient la première place.

Si des panégyristes outrés, et peu exacts vous le représentent plus élevé, c'est un zèle pour sa gloire que nous désapprouvons. La vérité seule peut plaire aux saints.

Voulez-vous savoir, Messieurs, ce qu'il fut dans ce concile? Représentez-vous tout à la fois l'orateur, le docteur, le défenseur de l'unité de l'Eglise. Deux fois il prêcha dans cette majestueuse assemblée, et deux fois il la charma, la ravit par la douceur, les grâces de son éloquence, les belles et touchantes peintures qu'il fit de l'unité de l'Eglise, et des horreurs du schisme.

Que de sagacité d'esprit, que de lumières, que de précision, que de solidité dans les conférences qu'il eut avec les Pères grecs! A-t-on jamais étalé, fait sentir avec plus de magnificence les promesses que Jésus-Christ a faites à son épouse? A-t-on jamais eu plus d'ascendant sur les esprits et sur les cœurs que lui? Jugez-en, Messieurs, par ses glorieux succès.

Les Grecs réunis s'avouent vaincus, sa douceur victorieuse les a attachés pour toujours au char de l'Eglise; et, après avoir chanté les louanges de notre saint cardinal, ils chantent avec les Pères du concile et les illustres comtes de Lyon, le symbole de la foi. Trois fois ils confessent avec eux que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

O Eglise, ô épouse de Jésus-Christ, réjouissez-vous, il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur!

Mais, que vois-je, Messieurs! cette sainte allégresse est changée tout à coup en un deuil universel; cette colonne de la religion est renversée, cette lumière s'éteint dans son plus grand éclat. Bonaventure passe dans l'immense étendue de l'éternité, accompagné de ses bonnes œuvres. Grégoire X, arrose son tombeau de ses pleurs, tous les cœurs sont serrés par la tristesse; le cardinal d'Ostie fait à la face des saints autels l'éloge de ses vertus, et toutes les puissances de l'Eglise et de l'Etat conduisent ses sacrées dépouilles dans le tombeau.

Consolez-vous, épouse désolée, cette triste et lugubre scène changera bientôt. Dieu, qui est admirable dans ses saints, fera briller sa puissance dans le séjour même de la mort. Des prodiges éclatants manifesteront la gloire de son serviteur.

Lyon, cette illustre et ancienne Eglise des Gaules, sans oublier les Potin et les Irénée, érigera des trophées à la sainteté de Bonaventure. Elle le mettra à côté de ses apôtres : chaque année elle célébrera ses vertus avec une pompe, une magnificence qui lui sera particulière : la durée de cette solennité annuelle, le nombre des orateurs qui le louent annoncent à l'univers la reconnaissance de ses citoyens.

Heureux, Messieurs, si en exposant aujourd'hui à vos yeux cette lumière ardente et brillante, je puis me flatter que vos cœurs sont embrasés du divin amour, et vos esprits éclairés sur les vérités de la religion. Alors l'innocence de vos mœurs et votre soumission à l'Eglise, vous rendront agréables au Seigneur, et vous feront mériter la couronne qu'il prépare à la foi et aux bonnes œuvres. Je vous le souhaite.

PANÉGYRIQUE XIV.

SAINT GAETAN, INSTITUTEUR DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS RÉGULIERS,

Prononcé le 7 août 1753, dans l'église des RR. PP. Théatins, à Paris.

Vidit et doluit. (I *Mach.*, II.)

Il vit la religion dans l'opprobre et son cœur en fut pénétré de douleur.

Il y a, Messieurs, un zèle qui est feu divin, allumé par l'Esprit de Dieu; ce zèle s'attriste, gémit, et éclate lorsque la licence des mœurs, et la fureur de l'hérésie répandent des op-

probres sur la religion sainte; lorsque les pécheurs s'enhardissent dans la route du crime; lorsque la contagion du vice s'insinue dans le sanctuaire, et que les astres, qui devraient éclairer l'univers, sont eux-mêmes obscurcis par les nuages du péché.

Ces traits, Messieurs, qui caractérisent le zèle inspiré de Dieu, le zèle apostolique; ne vous ont-ils pas déjà donné une juste idée du héros chrétien, dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge?

Gaëtan fut-il moins touché des désordres et des scandales de son siècle, que Matthatias des profanations de son temps? N'encouragea-t-il pas comme ce héros israélite, de pieux lévites à se joindre à lui, pour attaquer les ennemis de la vertu et de la vérité? Et ne vit-on pas par leurs travaux, la licence cesser, la piété renaître, et le clergé sortir avec éclat de l'avillissement où il était tombé?

Si je ne louais aujourd'hui, Messieurs, que son héroïque abandonnement à la Providence, je ne caractériserais pas l'instituteur, le restaurateur de la discipline ecclésiastique, l'ouvrier évangélique, l'homme apostolique.

Les succès de son zèle tout divin à Rome, à Naples, à Venise; ces grands théâtres où il parut, où il brilla, changea les mœurs, confondit l'erreur, et fit ériger partout des trophées, à l'innocence, à la foi, à la charité, doivent nous intéresser, Messieurs, dans un siècle où le libertinage et l'incrédulité font de si funestes progrès.

Les successeurs du zèle des Gaëtan, des Charles Borromée, des François de Sales, de Vincent de Paul, voient avec douleur les opprobres que l'on répand sur l'épouse du Sauveur. La corruption des mœurs est le fruit de l'indocilité; on se croit dispensé de faire le sacrifice de ses passions, quand on est persuadé qu'on ne doit pas faire celui de sa raison; le naufrage de l'innocence suit de près celui de la foi.

Qu'ils sont consolants pour l'Eglise, les succès de Gaëtan! Qu'ils sont consolants pour nous! Dieu, qui l'a suscité dans le xve siècle, peut le produire de nos jours; les besoins sont aussi pressants, sa grâce est aussi puissante.

Les maux les plus pressants excitèrent son zèle : les succès les plus glorieux furent la récompense de son zèle.

Voilà, Messieurs, ce que je dois exposer à votre admiration, et à votre piété dans cet éloge : après que nous aurons imploré les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la mère de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme de zèle, suscité de Dieu, n'est excité, que par les motifs les plus purs et es plus saints. C'est la gloire de Dieu méprisée; le salut des âmes négligé : la vérité défigurée, qui a allumé le zèle de ces grands hommes, qui ont réparé les ruines du sanctuaire, rétabli le règne de la piété, et dissipé les nuages que les hérétiques répandaient sur la doctrine de l'Eglise.

Tels furent aussi, Messieurs, les tristes objets qui affligèrent Gaëtan, et allumèrent dans son cœur ce zèle divin qui eut dans la suite de si glorieux succès.

Il vit avec douleur la beauté du sanctuaire obscurcie : des mœurs licencieuses, une coupable ambition pour les richesses, les artificieux détours de l'hérésie déshonoraient sa sainteté; il gémit et forma le projet de faire sortir l'état ecclésiastique de l'opprobre où il était tombé.

Quels furent les moyens qu'il employa, Messieurs? Les plus sûrs, les plus efficaces : l'exemple.

Il opposa une régularité scrupuleuse à la licence des mœurs; un abandonnement héroïque à la Providence, à l'attache aux richesses; une soumission parfaite à la doctrine de l'Eglise, aux charmes de la nouveauté; les prêtres voyaient dans Gaëtan les vertus qu'ils n'avaient pas et qui leur étaient nécessaires; Gaëtan gémissait des vices qu'il voyait dans les prêtres, et qui déshonoraient la sainteté des autels : quels motifs plus capables d'exciter le zèle d'un serviteur de Dieu que ces désordres de son siècle? Quels moyens plus sûrs pour les corriger que l'exemple d'une vie qui retrace toute la sainteté du sacerdoce?

Consultons, Messieurs, l'histoire fidèle : c'est d'après les faits qu'elle nous fournit que je viens louer aujourd'hui les motifs qui excitèrent son zèle et les vertus qu'il opposa aux vices de son siècle.

Quelle histoire que celle du xvie siècle! Il retraçait les désordres de tous les siècles précédents; on n'y rougissait plus des mœurs les plus corrompues; les cœurs s'ouvraient avec plaisir pour recevoir les plaies humiliantes du péché; une vie molle, de coupables plaisirs, de honteuses passions souillaient tous les Etats; on vit le vice régner où l'erreur n'avait jamais pu pénétrer; Rome même, cet asile sûr pour la foi, était devenue un asile dangereux à l'innocence.

Ce relâchement des mœurs pénétra dans le sanctuaire, Messieurs; sa beauté fut obscurcie par les nuages du péché; le laïque se rassura dans ses routes criminelles, parce qu'il y voyait marcher avec lui les ministres du Très-Haut.

Les hommes apostoliques, les docteurs zélés, les directeurs éclairés, les prêtres édifiants étaient rares : ceux qui rassurent les mondains par leur conduite étaient communs.

Gaëtan parut dans ces jours d'iniquité : il vit avec douleur la piété comme exilée, les vérités de la religion ignorées, la science du salut négligée, les sacrements et les solennités saintes abandonnés, les pierres du sanctuaire honteusement dispersées; alors son cœur fut plongé dans l'amertume : *vidit et doluit.*

Louerions-nous aujourd'hui le zèle de Gaëtan s'il eût été insensible à cet obscurcissement du sanctuaire, et à la perte de tant d'âmes? Non, Messieurs, ce relâchement des

mœurs a des suites trop funestes pour qu'un saint n'en soit pas touché.

Les jours de licence et de désordre ont toujours paru favorables aux souverains mécontents ou ambitieux, et aux hérétiques cachés et timides, qui savent paraître à propos ; ils en profitent : les uns pour s'étendre, les autres pour triompher : voici des faits qui justifient ce que j'avance.

Quand l'ambition et la politique règnent seules dans les cœurs des princes, la modération chrétienne ne les retient plus : aussi vit-on Charles-Quint et François Ier se déclarer une guerre sanglante : ces deux puissances jalouses ébranlent toute l'Europe ; de vastes provinces sont pillées et ravagées, et le sanctuaire même se ressent des horreurs de la guerre.

Quand les ecclésiastiques sont plongés dans la mollesse et l'ignorance, la crainte de trouver des adversaires redoutables ne retient plus les hérétiques ; après avoir été timides et rampants, ils paraissent avec audace et débitent leurs erreurs.

Qui ignore, Messieurs, que les hérétiques ont toujours profité des troubles et de certains événements critiques pour se procurer un triomphe qui n'est jamais que passager?

Gaëtan fut touché de ces tristes suites de la licence des mœurs : son cœur, aussi ardent pour le salut des âmes que celui du grand Paul, qui, selon l'expression de saint Chrysostome, était le cœur même de Jésus-Christ, forma le grand projet de lui opposer une congrégation de prêtres fidèles.

Ce projet est grand, vaste, il vous étonne, Messieurs; mais vous n'ignorez pas que la sainteté a des charmes puissants qui attachent souvent à son char ses plus grands ennemis. C'est la sainteté de Gaëtan qui l'annonce et en assure le succès.

Il paraît, et avec lui toutes les vertus qui soutiennent la grandeur du sacerdoce; les ecclésiastiques les plus mondains sont forcés de respecter le censeur de leur coupable relâchement.

Sainteté qui orne ses premières années : les rosées célestes pénètrent son jeune cœur comme ces douces pluies qui tombent sur de tendres gazons : *quasi stillæ super gramina* (*Deut.*, XXXII); et si la comtesse de Thienne, sa mère, le voua à Marie dès son enfance, on peut dire que Marie n'a jamais eu un serviteur plus zélé et plus éclairé.

Sainteté édifiante : quelle modestie! quelle noble simplicité! quelle douceur! quelle décence dans toutes ses actions! Tout retraçait en lui la vertu et annonçait le saint du sanctuaire.

Sainteté austère : ses jeûnes, ses veilles, ses mortifications étaient une pénitence de précaution et de zèle; il craignait de cesser d'être innocent; il se punissait pour les coupables.

Sainteté victorieuse des caresses du monde.

Quel flatteur avenir! quelle brillante carrière ne lui offrait pas sa naissance? L'illustre maison de Thienne, dont l'ancienne grandeur est si connue dans l'histoire, d'où sont sortis ces habiles négociateurs, ces héros de la guerre, ces savants revêtus de la pourpre romaine, qui ont brillé dans l'Eglise et dans l'Etat, n'était-elle pas un titre pour attacher au monde le jeune Gaëtan? Oui, Messieurs, mais un cœur que Dieu seul remplit, dédaigne la grandeur du siècle, et, en se consacrant aux autels, il apprend à tous les ministres de Jésus-Christ jusqu'où doit aller le détachement d'un prêtre fidèle.

Vous dirais-je que la piété, qui l'avait fait voler à Rome, s'y soutient dans tout son éclat : ni la licence des grands, qui n'offraient que des plaisirs et des fêtes au jeune comte; ni les caresses de Jules II, qui voulut se l'attacher par une dignité honorable, ne purent faire aucune impression sur son cœur.

L'estime de Jules II faisait, Messieurs, l'éloge des rares qualités du jeune Gaëtan; génie délicat, sublime, il savait apprécier le mérite; homme fin et profond, il aurait appris aux princes l'art de régner; et l'on peut dire qu'il aurait été un plus grand Pontife, s'il n'eût pas été un si grand politique.

Mais il suffit à Gaëtan d'apercevoir le danger des plaisirs et des honneurs, pour méditer sa retraite. La congrégation de l'Amour-Divin, composée des âmes échappées à la corruption du siècle, le retient quelque temps; les invitations de Léon X, successeur de Jules II, précipitent sa fuite. Et s'il reparaît à Rome dans les commencements de son apostolat, ce sera pour y faire briller une sainteté victorieuse des menaces et des supplices.

Vous le savez, Messieurs, l'ambition, la politique, les disputes de religion, allumèrent alors des guerres sanglantes; on vit des ligues se former dans toutes les cours; la religion servait de prétexte aux princes mécontents ou ambitieux.

Charles de Bourbon, infidèle à son roi, est revêtu dans l'empire des plus éclatantes dignités, et lorsque Rome menacée fut délivrée du général Fromberg, ce disciple de la doctrine et de la fureur de Luther, elle vit marcher contre elle le duc de Bourbon à la tête des rebelles.

Ses succès enflent son orgueil, il veut que ses victoires soient arrosées du sang des catholiques. Déjà une licence effrenée, une cruauté barbare, une fureur sacrilége, n'offrent plus que les tristes spectacles des Romains immolés sous le glaive, des prêtres massacrés, des vierges violées, des temples souillés, des autels renversés, des reliques brûlés, des richesses du sanctuaire à la discrétion des hérétiques.

C'est, Messieurs, dans ce triomphe passager de l'hérésie, et qui fera à jamais son opprobre et sa honte, que Gaëtan montra une sainteté supérieure aux événements les plus fâcheux, et victorieuse des supplices et des menaces.

Au-dessus des tourments que l'inhumanité invente, Gaëtan et Carraffa retracent la douceur et la joie des apôtres dans les persécu-

tions; ils sont les victimes de la foi et de la pauvreté; si le martyre ne couronne pas leur apostolat, il le précède.

Sainteté reconnue universellement; elle avait comme effacé tous les grands titres de sa naissance. On ne l'annonçait que sous le nom de saint. Voyez Messieurs, quel ascendant a une vertu soutenue? Les mondains mêmes canonisent le vertueux comte de Thienne.

Sainteté enfin proportionnée à la grandeur du sacerdoce; il l'exprime dans ses mœurs et dans ses écrits; jamais saint n'en conçut une plus haute, et par conséquent une plus juste idée; jamais écrivain ecclésiastique n'a dépeint mieux que lui les engagements d'un faible mortel qui en est revêtu.

Aussi vit-on alors, Messieurs, l'humilité de ce saint prêtre, relevée par des prodiges de miséricorde. Celui qui se croit indigne de monter à l'autel est aussi favorisé que le saint viellard Siméon (3). Or, Messieurs, une sainteté aussi éminente que celle dont je viens de vous tracer le portrait, n'etait-elle pas une continuelle censure de la licence de son siècle? Une vertu si soutenue condamnait les hommes de vice; son abandonnement héroïque à la Providence condamnait les hommes de cupidité.

Désirer, accumuler les richesses, y attacher son cœur, en faire son idole, les regarder comme des fonds destinés à la mollesse. Voilà, Messieurs, le désordre qui régnait lorsque Gaëtan leva l'étendard de cette pauvreté qui a étonné son siècle.

Pour fournir au luxe, aux plaisirs, aux fêtes, on désirait des richesses; toujours mécontent de sa fortune, on sacrifiait son devoir, son innocence, sa foi, son âme, pour augmenter ses revenus et étendre ses domaines.

On n'honorait alors que l'opulence; on ne redoutait que la pauvreté. Le détachement des biens périssables de la terre, dont des sages du paganisme se sont fait gloire, faisait la honte des chrétiens de ce siècle pervers. Zénon qui le recommandait avait eu des disciples. Jésus-Christ qui y a attaché un centuple de gloire, n'en avait presque plus; les richesses faisaient respecter le vice; la pauvreté faisait mépriser la vertu. Heureux, Messieurs, si cette cupidité n'eût pas été si générale; le détachement de l'Evangile aurait été au moins retracé dans ces saints asiles, où la piété devait être sans déchet, et où l'opulence ne devait plus flatter ceux qui ont pris le Seigneur pour leur héritage!

Mais, chez les pauvres et les riches, chez les sujets et les souverains, chez les laïques et les prêtres, régnaient les mêmes vœux et les mêmes attaches.

Les pauvres méprisés sous les livrées de Jésus-Christ, ne marchaient qu'en murmurant sur ses traces; les riches n'avaient jamais de fonds suffisants pour fournir à leur luxe et à leurs plaisirs; les grands voulaient paraître avec autant d'éclat que leurs souverains; les souverains n'étaient occupés qu'à agrandir leurs domaines et étendre leurs limites; la modération ne distinguait point les prêtres des laïques, ils accumulaient les bénéfices; le patrimoine des pauvres était dissipé dans les plaisirs, et ce qui devait servir à nourrir les membres de Jésus-Christ, servait d'aliment aux passions qui les tyrannisaient et dont ils ne rougissaient plus.

Ce fut, Messieurs, cette coupable dissipation des revenus ecclésiastique, qui fit encore tomber le sacerdoce dans l'avilissement. Les hérétiques eurent soin de l'exagérer auprès des souverains; ils flattèrent leur cupidité, en décidant qu'ils pouvaient s'emparer des biens de l'Eglise. Bientôt, pour corriger des abus, on commit des sacriléges; la décision était trop flatteuse pour ne pas s'y soumettre. Plusieurs princes d'Allemagne adoptèrent la doctrine de Luther pour faire usage de sa morale.

Pour corriger de si grands désordres, un héros de la pauvreté, un modèle parfait du détachement évangélique était nécessaire. Dieu le suscite, Messieurs, Gaëtan paraît: son abandonnement héroïque à la Providence, confond tous les hommes de cupidité: quelles impressions ne devait-il pas faire?

Il est prudent, universel, victorieux de tous les obstacles, soutenu par des prodiges éclatants: si Gaëtan veut tout attendre de son Dieu, Dieu se montre partout le Dieu de Gaëtan.

Appellerai-je sages et prudents, ces hommes qui méprisent les fonds de la Providence, et veulent tout attendre du crédit, de l'opulence, de l'industrie des faibles mortels? Non, Messieurs, ce sont des mondains, des politiques; ils censurent un détachement prudent, aussi bien qu'un détachement héroïque; ils blâment également et les ordres qui ne possèdent rien, et les ordres qui sont dotés: c'est dans les projets que les saints exécutent, qu'éclatent la vraie sagesse et la vraie prudence.

Gaëtan, dans son abandonnement héroïque à la Providence, ne blâme point les revenus permis par les vœux et les saints canons: s'il ne se réserve point la liberté d'exposer ses besoins, il ne fait point aux autres un précepte d'une pauvreté toujours muette. Cet abandonnement héroïque sera volontaire, et n'engagera pas même ces enfants (4).

Le caractère éclatant qui annonce l'héroïsme de la confiance de Gaëtan, qui distingue son institut, est donc, Messieurs, ce détachement universel qui a eu tant de censeurs avant d'avoir des apologistes et des disciples. La nécessité la plus pressante n'ouvre point la bouche de Gaëtan pour sol-

(3) La sainte Vierge lui apparut, et lui présenta l'enfant Jésus, qu'il eut le bonheur de tenir dans ses bras. Miracle attesté par les historiens les plus graves, et dans le procès de sa canonisation.

(4) Le P. Thomassin et M. de Vallemont se sont trompés, en disant que les Théatins font un vœu particulier de n'avoir point de revenus; non-seulement ils ne font pas ce vœu, mais leurs constitutions déclarent que le concile de Trente leur a permis d'en avoir.

liciter des secours : il ne parle, il ne s'explique que pour refuser ceux qu'on lui offre.

Cet abandonnement universel à la Providence, et victorieux de tous les obstacles, n'était-il pas, Messieurs, une puissante censure de la cupidité de son siècle ? Ils étonnent le monde, ces grands hommes que le Seigneur suscite pour retracer la perfection évangélique : la sagesse du siècle s'oppose à la sagesse des saints ; mais les obstacles n'empêchent jamais les succès de l'œuvre de Dieu.

En vain, les cardinaux, chargés d'examiner le projet du nouvel institut, des évêques, des corps religieux combattent-ils d'abord la confiance héroïque de Gaëtan ? Le Dieu en qui Gaëtan espère, lui fait remporter autant de victoires qu'on lui livre de combats. Il lui dicte des réponses qui changent ses censeurs en apologistes et en admirateurs : la pauvreté, même universelle, paraît honorable et glorieuse, dès qu'il en dépeint les avantages.

N'est-ce pas, Messieurs, ce qu'ont éprouvé le comte de Carraccioli et l'évêque de Vérone. En vain, opposent-ils à notre salut, qu'il faut distinguer Naples de Venise, qu'il n'y trouvera pas les mêmes secours ? Il répond que le Dieu de Venise est aussi le Dieu de Naples. En vain, à titre de charité, veulent-ils lui assurer des aumônes annuelles, il répond qu'elles seraient un écueil pour la pauvreté de sa congrégation naissante : ils admirent, Messieurs, tout l'héroïsme de ce détachement : ils le respectent après l'avoir combattu ; le héros de la pauvreté évangélique leur en a donné de justes idées.

Ici, des prodiges éclatants annoncent hautement le mérite de la confiance de Gaëtan. Dieu, qui a déployé tant de fois sa puissance pour nourrir, protéger et conserver le juste qui espère en lui, renouvelle ses anciennes merveilles en sa faveur. Il fut nourri miraculeusement à Naples comme les Paul et les Antoine dans le désert. A Rome, sur le Tibre, dans les plus grands dangers, une puissance divine le conserve, le protége, Elle apaise les tempêtes les plus violentes, change en agneaux les hommes les plus féroces et les plus barbares : les déserts les plus arides deviennent fertiles, la pauvreté opulente ; rien ne manque à Gaëtan, parce que Gaëtan ne veut que Dieu.

Quel exemple pour son siècle, Messieurs, et qu'il était puissant pour corriger les désordres qui le déshonoraient ! Mais, si les hommes de licence, de cupidité excitèrent son zèle, les hommes de nouveauté ne l'excitèrent pas moins. Sa foi humble et soumise gémit amèrement des progrès de l'hérésie.

L'amour de l'Eglise a toujours été la vertu des saints ; ils n'ont vu qu'avec douleur ces hommes audacieux qui altèrent sa doctrine et rompent l'unité.

Ils ne pensaient pas, Messieurs, comme ces mondains indifférents qui regardent avec tranquillité la tempête qui agite la nacelle de Pierre, et qui ne redoutent des orages qui se forment et qui éclatent, que ce qui peut nuire à leur repos et à leur fortune.

Le danger de la foi a excité le zèle des solitaires dans leurs paisibles retraites : ils ont interrompu leur silence pour défendre sa pureté, altérée par les profanes nouveautés des hérésiarques.

Les progrès de l'arianisme à Alexandrie, arrachent le grand Antoine de son désert. Celui qui s'entretenait dans le calme avec son Dieu, entre en lice avec les ennemis de la vérité : les maux de l'Eglise changent un contemplatif en un apôtre.

Gaëtan, Messieurs, aimait l'Eglise, il ne travaillait que pour sa gloire : jugez des impressions que firent sur son cœur les ravages de l'hérésie dans toute l'Italie. Il ne faut, Messieurs, que se rappeler les tristes spectacles qui se présentèrent à ses yeux, pour se le représenter dans la douleur et dans l'amertume : *Vidit et doluit.*

Du sein même de l'Eglise romaine, était sorti un de ces hommes que la science enfle, que la régularité gêne, que l'indépendance porte aux dernières extrémités. Martin Luther, homme vif, emporté, fougueux ; qui étudiait la religion pour la combattre, qui ne prêchait que pour exciter les peuples à la révolte, et qui sut habilement allumer partout le flambeau de la discorde, pour éteindre plus sûrement celui de la foi : une ferveur passagère en avait fait un religieux : l'erreur un apostat ; l'incontinence, le sacrilége époux d'une vierge arrachée du cloître.

Malgré tous ces traits qui devaient répandre un éternel opprobre sur Luther, il a des disciples ; ils le blâment secrètement, ils le louent en public.

Son hérésie furieuse fait des progrès à la faveur des guerres allumées de tous côtés ; ses triomphes sont ensanglantés. C'est dans le massacre des hommes, la ruine des mœurs, la perte des provinces et des Etats, qu'elle s'étend, qu'elle a des succès, qu'elle fait des conquêtes, et qu'elle attache les grands et les petits à son char, séduits par les charmes de la nouveauté.

Ne soyons pas étonnés, Messieurs, de ces progrès, la nouveauté a toujours eu des attraits pour les penchants de la nature, pour les mondains, les mécontents, les ambitieux.

Le siècle de Gaëtan goûta les nouvelles hérésies, parce qu'il était licencieux et corrompu. Quand il aurait encore rougi des blasphèmes de Luther, il n'aurait point rougi de sa morale. Les libertins et les mondains n'ont jamais parlé contre les hérétiques ; ils ont toujours parlé contre l'Eglise.

L'hérésie de Luther qui désole l'Italie ne trouve à Rome, dans le Vatican, que des foudres et des anathèmes ; mais, dans les cercles des mondains, elle trouve des admirateurs et des apologistes. On vit alors les courtisans s'ériger en juges de la foi, et les enfants de l'Eglise applaudir à l'opiniâtre résistance de ses ennemis.

Ce furent aussi, Messieurs, les charmes de cette hérésie qui firent passer du sanctuaire et du cloître tant de prêtres et de religieux

sous ses étendards. Ennuyés du joug de la religion, une honteuse apostasie les mettait au large, dans les frontières qui lui servaient de rempart; mais abrégeons un récit qui doit nous affliger.

Naples, si pure dans sa foi jusqu'alors, est sur le point de la perdre; Gaëtan s'en aperçut, il en gémit. Le connétable de Bourbon ne vient à son secours, avec ses troupes victorieuses, que pour y introduire l'irréligion et l'hérésie. Et il faut avouer que les victoires qu'aurait pu remporter le général de François Ier n'étaient pas à redouter, comme les succès de l'erreur.

Déjà trois disciples secrets de la nouveauté s'y étaient introduits: enveloppés dans leurs prédications, libres dans des conférences secrètes, séduisants dans les écrits qu'ils répandent, le venin caché s'insinue, la nouveauté est goûtée, la foi des Napolitains chancelle; la religion est en danger.

N'est-ce pas avec raison, Messieurs, que le zèle de Gaëtan s'allume, éclate? Pouvait-il être témoin de tous ces maux, sans les arroser de ses pleurs, sans former le projet de consoler l'Eglise, par une congrégation de saint prêtres, purs dans la foi, et toujours inviolablement attachés au Saint-Siége? Non, Messieurs, l'horreur de la nouveauté et la soumission à l'Eglise ont toujours distingué et distingueront toujours les héros de la religion que nous honorons, des héros de parti que les hérétiques seuls canonisent.

Ne vous représentez pas, Messieurs, dans notre saint, une piété tendre, mais sans lumières; une soumission aveugle, mais sans principes; un zèle ardent, mais sans douceurs. Ses lumières lui firent apercevoir le danger de la foi. Son amour pour l'Eglise lui fit former le projet d'en garantir les fidèles; sa charité lui fit employer les moyens les plus capables de persuader sans révolter.

Un génie cultivé, orné, qui avait toujours décélé sa grandeur, sous les voiles de sa modestie, une érudition profonde, une étude sérieuse des matières ecclésiastiques le mettaient en état de briller avec les savants, s'il eût recherché la gloire.

Celui qui avait moissonné des lauriers dans la célèbre université de Pavie pouvait espérer des succès dans des conférences réglées. Oui, Messieurs, mais les saints dédaignent les victoires que l'on remporte sur les hérétiques, quand on ne les convertit pas. Ils évitent ces combats de paroles qui, selon l'Apôtre, perpétuent les disputes, au lieu de les terminer.

Gaëtan n'opposa d'abord à l'hérésie que la force de l'exemple, la pureté de sa foi, les charmes de sa douceur et les saints gémissements de son âme affligée.

Sa foi était celle de l'Eglise romaine; il en était l'homme, le soutien, la gloire, la consolation; le vent des nouvelles doctrines, qui soufflait alors de toutes parts, le trouva toujours ferme et inébranlable, et il transmit à tous ses enfants son amour pour l'unité et son respect pour le Saint-Siége.

Sa douceur, en parlant des ravages de l'hérésie dans l'Italie, condamnait les emportements des hérétiques; son zèle ne tendait qu'à les toucher, et jamais à les humilier. De là ces larmes amères qu'il répandait dans le secret; ces tristes accents qu'il faisait entendre à son Dieu, ces paroles toutes de feu qu'il lui adressait dans ses prières pour la paix de l'Eglise et le retour de ses enfants égarés.

Il ne faut, comme vous voyez, Messieurs, que se rappeler les désordres du XVIe siècle, pour être persuadé que les motifs les plus saints et les plus pressants excitèrent le zèle de Gaëtan. J'ai ajouté que les succès les plus glorieux en ont été la récompense; c'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Le zèle que Dieu inspire est admirable, Messieurs, il suffit pour former les plus grands projets et les exécuter. Rien ne lui résiste, la prudence humaine et la politique du siècle, le torrent du vice et l'audace de l'hérésie, les efforts d'un monde d'iniquité et d'erreur, tout cède au zèle apostolique.

La Providence, qui veille sur l'Eglise, qui veut lui rendre sa première beauté, allume ce feu divin dans le cœur de Gaëtan; la face du christianisme se renouvelle.

Les apôtres se multiplient, le vice est attaqué et forcé de se cacher; l'hérésie avec tous ses artifices est dévoilée et confondue; la piété renaît, la beauté du sanctuaire sort brillante des nuages et de l'obscurcissement; une émulation de vertu, de pénitence éclate dans toutes les villes qu'il a évangélisées, elle passe des pères aux enfants; ils érigent des trophées à leur apôtre: succès rapides, succès éclatants, succès durables. Que Dieu est admirable dans ses saints! Qu'ils sont grands, forts, puissants, quand c'est lui qui les inspire, qui les conduit, qui les soutient!

Jamais, Messieurs, une congrégation de prêtres pieux et zélés ne fut plus nécessaire que dans le seizième siècle; il fallait faire renaître la piété et détruire l'erreur; Gaëtan le comprit, il en traça le plan.

Malgré tous les obstacles, l'œuvre de Dieu s'avance, les Clercs réguliers paraissent, et avec eux toutes les vertus du sacerdoce, et tout le zèle des hommes apostoliques. Religieux et apôtres, la sainteté leur fraye la route des cœurs, leur zèle en triomphe, la retraite les sanctifie, leurs travaux sanctifient les peuples.

L'histoire fidèle nous assure que des prodiges éclatants annoncèrent ce corps de saints ministres, que Dieu suscite à son Eglise, et qui devait être si redoutable au relâchement des mœurs et aux projets des hérétiques: des croix lumineuses tombées du Ciel, tracent le signe du salut sur leurs futures conquêtes; et, excepté l'hérésie, toute l'Italie applaudit au nouvel institut. Vous dirai-je que cette congrégation fit trembler Luther dès son berceau, et qu'il fut comme le prophète de la honte qu'elle devait répandre sur

son sacrilége apostolat? La pureté de sa foi, l'ardeur de son zèle, l'innocence de ses mœurs la lui montrent, comme un camp brillant et terrible aux ennemis de la religion.

Celui qui ne craint point les foudres du Vatican, redoute les succès des nouveaux ouvriers évangéliques : il méprise la bulle qui le condamne, il est effrayé au seul nom des adversaires qui doivent l'attaquer.

C'est Luther lui-même, Messieurs, qui a fait cet aveu : on nous prépare, dit-il, à Rome une guerre cruelle : le plan d'une nouvelle congrégation de Clers réguliers est tracé, présenté au souverain pontife, et approuvé.

Quelle gloire, Messieurs, pour ce nouvel institut, d'être annoncé par des miracles, désiré par les fidèles échappés à la corruption, approuvé par l'Eglise, protégé par les souverains, et redouté des hérétiques.

Je ne prétends pas, en vous donnant une faible idée de la gloire qui accompagnent l'institut de Gaëtan dès sa naissance, qui annonce son importante destinée, et qui le fait briller aussitôt qu'il paraît, faire naître dans vos esprits des idées injurieuses aux justes que Dieu s'était réservés dans le sanctuaire et dans le monde : à Dieu ne plaise, que j'exagère des maux qui n'étaient que trop grands!

Les premiers pasteurs avaient déjà pensé à la réformation des mœurs : il y avait encore dans l'Eglise des ministres fidèles. La France, qui avait été menacée d'un schisme toujours redoutable, ne coulait des jours paisibles à l'ombre des trônes de Constantin et de Pierre, que par les sages négociations des Pères du concile de Latran, ils avaient réunis habilement les deux glaives; et les différends entre Jules II et Louis XII furent appaisés.

Adrien VI et Clément VII avaient formé des projets de réformation : mais le premier ne vécut pas assez pour les exécuter; le second, toujours timide et irrésolu en différa trop longtemps l'exécution. La congrégation de l'Amour-Divin à Rome était une arche précieuse, où de chastes colombes s'étaient envolées, pour y gémir sur les désordres de leur siècle. La piété y regnait : mais rien n'y fixait les sujets; ce n'était qu'une faible ébauche de la congrégation des Clercs réguliers.

Tel était, Messieurs, l'état de l'Eglise, lorsque Gaëtan traça le plan de son institut: on formait des projets, mais ils n'étaient pas exécutés : il y avait encore du zèle, mais il se contentait de gémir; de la piété, mais elle était cachée, elle ne pensait qu'à se se garantir de la contagion du mauvais exemple.

C'est à la congrégation des Clercs réguliers, qu'il était réservé de dissiper tous les nuages qui obscurcissaient la beauté de l'Eglise : ses rapides succès nous annoncent l'œuvre de Dieu.

Ici, Messieurs, vous serez sans doute étonnés; pour moi, il me semble raconter les rapides succès des apôtres, dès qu'ils paraissent et qu'ils prêchent : un institut, qui retrace leur travaux, leur pauvreté, leurs souffrances, est goûté, applaudi, je vois les plus grands hommes l'embrasser, les souverains le protéger, les villes les plus florissantes lui procurer des hospices.

Cette gloire, qui orne le berceau de l'institut; ces rapides succès qui le distinguent de tous les projets et de toutes les entreprises des politiques, consolent le saint instituteur: il est suscité pour la gloire de l'Eglise : il voit s'accomplir la prophétie qui annonçait les grands hommes qui devaient embrasser sa doctrine, et se soumettre à ses lois.

Oui, Gaëtan! Le plan de votre congrégation ne sera pas plutôt traçé, que vous verrez les plus grands hommes de l'Eglise, et de l'État s'unir a vous : *Viri sublimes transibunt ad te.* (*Isa.*, XLV.) Les Boniface, les Paul, les Carraffa, les Bernardin Scotte : ces hommes si distingués par la grandeur de la naissance, l'éminence de la sainteté, la supériorité des talents, l'importance des emplois, l'éclat des dignités, viendront se soumettre aux saints règlements de votre institut, et être les coopérateurs de votre zèle : *Viri sublimes transibunt ad te.*

Ils quitteront les cours les plus brillantes, renonceront aux dignités les plus éclatantes, descendront même du trône épiscopal, pour se consacrer avec vous aux travaux pénibles de l'apostolat : *Viri sublimes transibunt ad te.*

Les grands de Rome, de Venise, de Naples, vous désireront, vous écriront, vous solliciteront d'aller les évangéliser, les édifier; vous serez obligé de refuser et jamais de demander : on viendra vous chercher pour vous introduire dans les asiles et les Eglises que leur zèle vous a préparés : *Viri sublimes transibunt ad te.*

Par tout où on aimera l'Eglise, on adoptera et on respectera votre institut : et les hommes de naissance, de talents, de sainteté s'y perpétueront dans tous les âges : *Viri sublimes transibunt ad te.*

N'eut-il pas aussi, Messieurs, des charmes pour saint Ignace, et les liens de l'amitié qui l'attachaient à Gaetan? A Venise, ne lui avaient-ils pas fait naître le désir de l'embrasser? Il ignorait alors les desseins de Dieu : celui qui voulait être le disciple de Gaëtan, dévait être le chef d'une société toujours précieuse à l'Eglise par le zèle apostolique qui s'y perpétue, la pureté de la foi, l'innocence des mœurs, l'éclat des talents, et le caractère même de ses ennemis. Gaëtan, et Ignace, sont comme deux astres éclatants que Dieu fait briller dans son Eglise : ces deux instituteurs lui sont également utiles pour corriger les mœurs, et détruire l'erreur : Dieu qui avait inspiré le zèle qui les animait, le récompense par des succès rapides et éclatants.

Qu'ils sont admirables, qu'ils sont consolants, qu'ils sont glorieux ces changements que le zèle apostolique opère! Ce feu divin s'allume, il éclate, les moindres étincelles échauffent les cœurs. Gaëtan et les coopéra-

teurs de son zèle sont envoyés, ils entrent dans la pénible carrière de l'apostolat : ces lumières brillent à Rome, à Venise, à Naples; ces trompettes évangéliques se font entendre; ces hommes de pénitence, de pauvreté, de foi, de charité, de miracles se montrent; le vice se cache, l'hérésie frémit, la piété renaît, la foi se réveille, les ténèbres se dissipent; un nouvel éclat brille dans l'Eglise, toute la face du christianisme se renouvelle; tous les pas de ces hommes zélés sont marqués par de nouvelles conquêtes; ils attachent au char de Jésus-Christ ceux que la licence des mœurs et le goût de la nouveauté avaient attachés au char du démon.

Je n'exagère pas, Messieurs, les succès de l'apostolat de Gaëtan, je vous les rappelle moins en orateur qu'en historien; si les faits manquaient, l'imagination pourrait briller dans des portraits étrangers; l'éloquence sait embellir les sujets les plus simples et les moins intéressants; mais ici l'abondance seule de la matière rend le choix difficile.

Succès éclatants! lorsqu'ils paraissent dans les chaires, Dieu donne à leurs discours une onction toute céleste, qui remue, touche, entraîne tous les cœurs : ils annoncent les vérités terribles comme les vérités consolantes; le juste, le pénitent est animé, consolé, parce qu'ils lui ouvrent les portes du ciel; le pécheur, l'impénitent, est saisi, effrayé, parce qu'ils lui montrent les abîmes de l'enfer; leurs auditeurs touchés, persuadés, répandent des pleurs; bientôt ils ne sont plus les mêmes : ce sont des pénitents, des hommes nouveaux. On pourrait, Messieurs, compter des milliers de conversions éclatantes après leurs prédications, comme après celles de saint Pierre; le même esprit les anime, la même puissance les accompagne.

Succès éclatants de leur charité : elle retrace celle du Sauveur, elle sauve les âmes, elle conserve les corps. Les ombres de la mort étaient répandues sur Venise, cette ville superbe et florissante; la peste et la famine, ces fléaux redoutables qui succédèrent à celui de la guerre, désolaient cette ancienne république : sa grandeur était plus propre à hâter sa ruine qu'à l'en délivrer; elle devenait une affreuse solitude par la suite de ses habitants effrayés, et les tristes victimes de la maladie et de la disette n'auraient pas été consolées et secourues sans la charité des clercs réguliers. Les mourants leur étaient redevables de leurs saintes dispositions : ceux qui survivaient aux malheurs publics leur étaient redevables de la conservation de leurs jours.

Venise, Messieurs, fut plus d'une fois redevable à la charité et aux prières de Gaëtan.

Que n'avait-elle pas à craindre des conquêtes de Soliman II et des vastes projets des Allemands et des Français ligués ensemble? Toute l'Italie était le théâtre d'une guerre sanglante : cependant elle fut paisible; les armées victorieuses semblaient respecter ses remparts. Si la politique attribue la tranquillité qu'elle goûta alors à la sagesse seule de ses magistrats, Venise elle-même la dément; elle avoue qu'elle en est redevable à la pénitence, et aux prières de Gaëtan.

Succès éclatants dans le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Les prêtres embrassent une réforme exacte et sévère : bientôt ils forment un corps respectable de saints ministres qui font honorer le sacerdoce; les fidèles trouvent des apôtres dans les ecclésiastiques, parce que les ecclésiastiques sont devenus les fidèles disciples des apôtres de Venise et de Naples.

Succès éclatants dans la conduite des âmes : ils les conduisent à la plus haute perfection : Laurence, la duchesse de Termoli, marchent sur les pas des Paule, des Mélanie, des Claire; elles ne leur sont pas inférieures en zèle, en piété; les monastères qu'elles fondent, les vierges qui se rangent sous leur conduite, les mettent à côté des saintes institutrices. Ne soyons pas étonnés, Messieurs, de ces progrès; Paule et Mélanie avaient pour guide saint Jérôme; sainte Claire, le grand François d'Assise; Laurence et la duchesse de Termoli, Gaëtan. On arrive bientôt à la perfection sous la conduite des saints du premier ordre.

Succès éclatants sur l'hérésie : c'est le zèle prudent, éclairé de Gaëtan et de Marinon qui découvrit à Naples la nouvelle doctrine des trois hérétiques qui s'y étaient introduits; leurs détours et leurs artifices furent un faible rempart contre les lumières et la vigilance de nos apôtres; ils furent dévoilés, leurs pernicieuses erreurs proscrites, les écrits qu'ils avaient répandus condamnés aux flammes : une fuite honteuse fut leur ressource; Naples conserva la foi de ses pères, et plus les Napolitains pensent aux dangers où elle était, plus ils sentent ce qu'ils doivent aux saints apôtres qui l'ont conservée.

Toute l'Italie a donc été, Messieurs, le témoin des succès de Gaëtan; ils sont éclatants, ils sont durables. La postérité du juste retrace ses vertus et son zèle, la reconnaissance des peuples lui érige des trophées qui en perpétueront le souvenir dans tous les âges.

Le juste, selon l'oracle du Sage, qui suit le Seigneur et s'abandonne à sa Providence, arrive à une gloire solide et durable.

Les succès des pécheurs, des hérétiques, des ambitieux, laissent des traces qui ne perpétuent que trop longtemps leurs coupables exemples; mais quelle différence, Messieurs, entre les traces durables que laissent le zèle apostolique, la vertu, la sainteté?

Ici on voit des imitateurs constants des vices des pécheurs, de la licence des grands, de la résistance des hérétiques : là, on voit des fidèles disciples du zèle, des vertus, de la soumission d'un apôtre zélé, d'un saint instituteur : les ambitieux font passer à leurs enfants des honneurs, des titres, des biens, qui sont souvent le prix de la bassesse, de l'adulation, de l'injustice, du crime : les

conquérants font déplorer souvent leurs succès, leurs victoires, parce qu'ils n'offrent que des triomphes ensanglantés, des villes détruites, des campagnes ravagées, et partout les tristes images de la mort, de la désolation : les hérétiques ne s'étendent que par le mensonge, les artifices ; leurs disciples ne leur sont pas plus soumis qu'à l'Eglise, ils s'en séparent pour avoir la gloire de devenir chefs de parti, l'erreur fait de grands progrès, l'hérétique est toujours dans la honte et l'ignominie ; plus sa doctrine est connue, plus il est obligé de se cacher; les succès des pécheurs et des hérétiques font leur honte sur la terre et leur supplice dans l'enfer ; pendant que leurs disciples, leurs imitateurs les louent où ils ne sont plus, ils s'avouent coupables, et sont tourmentés où ils sont.

Je loue aujourd'hui, Messieurs, les succès durables de saint Gaëtan, parce qu'ils sont précieux, consolants, ils font la gloire de l'Eglise, l'honneur de la religion, l'édification des fidèles; c'est Dieu qui soutient son ouvrage, qui couronne son zèle, et qui en perpétue les succès.

Les troubles de Naples affligent l'âme de Gaëtan, épuisent ses forces, il quitte la terre pour s'envoler dans le ciel : cette victime du zèle apostolique est consumée.

Augustin, Messieurs, écrivait encore pour la grâce, lorsque les Vandales assiégèrent Hippone : Gaëtan exerçait encore les pénibles fonctions de l'apostolat, lorsqu'une guerre civile menaçait Naples d'une ruine totale, et l'on dirait qu'il n'a cessé d'être son apôtre sur la terre durant ces troubles, que pour aller être son protecteur dans le ciel.

Mais, avant que de vous dépeindre, Messieurs, les succès durables de la gloire de Gaëtan, il faut vous parler des succès durables de son zèle.

Que de monuments précieux m'offre ici toute l'Italie! La régularité du clergé, la charité qui s'exerce dans les hôpitaux, les secours prompts et suffisants que trouvent les malaisés et les pauvres dans cet établissement approuvé par les conciles et les souverains pontifes, la piété qui règne dans les familles, la fréquentation des sacrements, l'attachement à la saine doctrine : voilà, Messieurs, les succès durables du zèle de Gaëtan, les fruits précieux de son apostolat.

Il est vrai qu'ils sont entretenus par le zèle de ses enfants : son institut répandu dans toutes les plus grandes villes fournit des apôtres animés de son esprit, et qui le retracent

La France, comme vous voyez, en possède une précieuse portion; la même autorité gouverne ces saints prêtres, les mêmes liens les unissent, le même zèle les anime; c'est à la piété de Louis le Grand que nous sommes redevables de cette portion de l'institut de Gaëtan, c'est lui qui nous a procuré ces grands modèles de la régularité ecclésiastique : il consacrait, comme vous savez, les triomphes de la guerre à la gloire des autels : on voit briller ici la sainteté et la science, les vertus, et les talents.

Dans quel temps avez-vous vu, Messieurs, ce saint asile dépourvu de profonds théologiens, de directeurs éclairés, de célèbres orateurs, de ces hommes vertueux prudents, habiles, et capables d'honorer les plus grandes places? La postérité du juste fera toujours la gloire de l'Eglise et la consolation des fidèles.

Pour vous prouver que sa mémoire est aussi en bénédiction, il me suffit de vous rappeler le zèle des Vénitiens, et des Napolitains pour perpétuer sa gloire; ange tutélaire, patron de ces florissants Etats, je vois partout de glorieux trophées érigés à ce héros de la religion.

Je le vois représenté à Venise avec tous les attributs de la sainteté, comme les héros de la guerre avec tous les attributs de la victoire : ses vertus et ses succès sont gravés sur le marbre comme dans les cœurs, la reconnaissance des Vénitiens a ajouté au culte que l'Eglise lui a décerné, les honneurs décernés aux souverains et aux conquérants.

Le libérateur de Naples est toujours aussi, Messieurs, l'objet des vœux des Napolitains; les grands et les petits volent avec confiance sous ses étendards; ils renouvellent chaque année leurs engagements, ils ne les oublient jamais, et, si l'apôtre a disparu à leurs yeux pour aller goûter les douceurs d'un repos éternel, la gloire de son apostolat brille encore, la piété et la reconnaissance la perpétuent.

Heureux, Messieurs, si je vous ai donné une juste idée d'un saint qui fut la ressource, la consolation et la gloire de l'Eglise, mais plus heureux encore, si l'éloge d'une vie si édifiante vous a touchés, et si dans un siècle où il y a presque les mêmes désordres à éviter et à combattre que dans celui de notre saint apôtre, vous vous conservez purs dans la foi, et dans les mœurs, afin de participer un jour à la gloire dont il jouit dans le ciel. Je vous la souhaite.

PANÉGYRIQUE XV.

SAINT REMI, ARCHEVÊQUE DE REIMS, APÔTRE DE LA FRANCE.

Quis potest similiter sic gloriari tibi? Qui sustulisti mortuum ab inferis : qui ungis reges ad pœnitentiam, et prophetas facis successores post te. (*Eccli.*, XLVIII.)

Qui peut se glorifier comme vous? Vous avez ressuscité des morts : ... vous avez sacré les rois que Dieu suscitait pour punir les princes idolâtres : vous avez formé des prophètes animés comme vous de l'esprit de Dieu

C'est l'Esprit-Saint, Messieurs, qui emploie ces traits brillants et sublimes, pour caractériser la sainteté extraordinaire d'un des plus grands serviteurs de Dieu : l'éloge qu'il consacre à sa mémoire, est grand, magnifique et pompeux. En trois mots, il dépeint l'homme de miracles, l'apôtre des rois, le maître et le modèle des prophètes.

Il y a une majestueuse simplicité, et un sublime ravissant dans l'Ecriture, que les plus grands orateurs ne sauraient trop ad-

mirer; les grâces de l'éloquence humaine que nous y ajoutons, sont comme un voile qui dérobe ces divines beautés.

En effet, Messieurs, tout ce qu'il y a de grand, d'important, d'admirable, de divin, n'est-il pas renfermé sous ces trois traits que le Saint-Esprit emploie pour louer l'incomparable Elie ?

Non seulement il fut prophète, mais le père d'une multitude de prophètes qui habitaient les monts solitaires du Carmel; plusieurs retracèrent son zèle; Elisée fut rempli de son esprit, et parut avec éclat dans la Judée : *Prophetas facis successores post te.*

Il répandit l'huile sainte sur la tête des rois d'Israël, Azaël et Jéhu, ces hommes choisis de Dieu pour poursuivre les princes idolâtres, les défaire, et venger le culte du vrai Dieu qu'ils avaientvoulu abolir : *Ungis reges ad pœnitentiam*

Il parut dans l'éclat des prodiges, la puissance divine qui agissait en lui, le montrait aux monarques comme l'arbitre de la nature; sa voix, qui était alors celle de Dieu même, était entendue dans le creux des tombeaux; elle en appelait les morts, et ils sortaient pleins de vie : *Sustulisti mortuum ab inferis.*

Voilà, Messieurs, l'idée précise et magnifique que le Saint-Esprit nous donne de la vie d'Elie dans le pompeux éloge qu'il consacre à sa mémoire.

Vous me prévenez sans doute, Messieurs; ces traits sublimes caractérisent si parfaitement le grand saint Remi, l'apôtre de la France, que vous avez déjà conçu le plan de l'éloge que j'ai l'honneur de consacrer aujourd'hui à sa mémoire.

En effet, Messieurs, sans vouloir obscurcir ici la gloire de tous les grands évêques de l'Eglise gallicane, ne puis-je pas dire : Qui peut se glorifier d'avoir retracé depuis lui les merveilles de son apostolat? *Quis potest similiter sic gloriari?*

Non-seulement il fut un grand évêque, mais il a formé de grands évêques, fondé des églises, établi des siéges dans tout l'empire des Français; il a eu des disciples qui ont retracé ses vertus, son zèle, perpétué ses travaux : *Prophetas facis successores post te.*

Quelle gloire ne s'est-il pas acquise dans la conversion du grand Clovis, ce prince belliqueux, ce premier de nos rois chrétiens? En répandant l'huile céleste sur sa tête, en lui faisant briser ses vaines idoles, et le soumettant aux abaissements de l'Evangile, n'a-t-il pas fait monter pour toujours la doctrine de Jésus-Christ sur le trône des Français? *Ungis reges ad pœnitentiam.*

Reims n'a-t-il pas été le théâtre de ses miracles? N'a-t-il pas été appelé le thaumaturge de son siècle par les rois chrétiens, et les princes ariens même, dans les assemblées du clergé de France, dans les conciles des Gaules et par les souverains pontifes? La résurrection d'un mort n'a-t-elle pas attesté que la puissance divine agissait en lui? *Sustulisti mortuum ab inferis.*

Aussi, Messieurs, j'ose me flatter que je vous donne une juste idée du saint pontife dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, en vous le représentant sous les traits que je viens de vous développer. Vous verrez, en suivant l'histoire fidèle : Le modèle des évêques, l'apôtre des rois, le thaumaturge des Gaules. Voilà le plan d'un éloge que la tendresse pastorale m'a fait entreprendre, et dont je sens tout le poids. Vierge sainte, mère de Dieu, que ce grand pontife honora toute sa vie d'un culte pieux et magnifique (5), obtenez-moi par votre puissante intercession les lumières du Saint-Esprit; écoutez favorablement la prière que nous vous adressons. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est beaucoup, Messieurs, de répondre à la sainteté du sanctuaire, d'en soutenir avec dignité les premières places; tel est le mérite des grands et des saints évêques. Mais être saint et former des saints, être un grand pontife et former de grands prélats, gouverner son Eglise et en fonder de nouvelles, devenir le père, le maître, le modèle des sentinelles d'Israël; l'astre qui éclaire les lumières mêmes posées sur le chandelier de l'Eglise, cette gloire est particulière au saint que je loue. Je me représente un Paul qui a des disciples, qui fonde des églises et leur donne des pasteurs. L'éclat de sa sainteté, la pureté de sa doctrine, l'ardeur de son zèle, le firent regarder comme le prodige de son siècle; sous sa conduite se formèrent les plus grands hommes, des saints, des défenseurs de la foi des apôtres : *Facis prophetas successores post te.*

Quelle sainteté, Messieurs, que celle de Remi! qu'elle est admirable! Dieu l'annonce, la promet; il montre par avance son éclat, son empire, ses conquêtes; elle doit sanctifier une nation barbare et féroce, détruire l'idolâtrie, confondre l'arianisme, s'attirer le respect des princes païens et attacher au char de l'Evangile les peuples attachés au char du démon.

Il n'est pas nécessaire, Messieurs, de vous rappeler l'état déplorable où étaient les Gaules dans le VIe siècle; il me suffit de vous dire que, dans ces jours malheureux, Dieu se servit des Français belliqueux pour jeter les fondements de la monarchie française; cette monarchie dont les accroissements ont été si immenses, si brillants, et qui est aujourd'hui la plus opulente, la plus puissante, la plus policée et la plus magnifique de l'Europe.

Reims, cette ville, distinguée que saint Jérôme met au rang des plus fortes et des plus célèbres villes des Gaules (6), sera le grand théâtre des miséricordes du Seigneur;

(5) Saint Remi étendait le culte de la sainte Vierge avec un zèle incroyable. En érigeant l'évêché de Laon, il voulut que la cathédrale fût sous la protection de Marie, comme sa métropole. Ces douze cathédrales qui, pendant plus de douze cents ans composaient la province de Reims, six portaient le nom de la sainte Vierge. (Du Saussey, *Glor. sancti Remigii*, lib. III.)

(6) *Remorum urbs præpotens.* (S. Hieron., *Ep. ad Ageruch.*)

elle sera le berceau de la monarchie française; Remi, son pontife, sera l'apôtre du premier roi chrétien.

Dieu annonce ces merveilles au solitaire Montan, dans le temps même que les barbares, répandus dans les Gaules belgiques, assiégent et prennent Reims (7).

Déjà le deuil est universel, on massacre les chrétiens, le sang coule de toutes parts, on y compte presque autant de martyrs que d'habitants. Nicaise les exhorte, les encourage par ses exemples et ses prières; le ciel écoute les vœux du saint évêque, une puissance divine répand la terreur dans le camp des ennemis, saisis, épouvantés, ils prennent la fuite.

O ville, ô province chéries du ciel! Dieu vous prépare encore de nouvelles grâces, de nouveaux prodiges de miséricorde; vos larmes seront à peine essuyées; Baruch, successeur de Nicaise, sera encore occupé à recueillir avec peine les débris de votre Eglise désolée que Remi paraîtra; Dieu le suscite pour être le libérateur de son peuple, l'apôtre des Français, changer une nation féroce et idolâtre en une nation policée et chrétienne, et faire régner pour toujours la véritable religion sur le trône.

Quel homme, quel pontife destine-t-il donc au siége de Reims, puisqu'un prophète annonce sa naissance, son apostolat, ses succès? Jugeons, Messieurs, de l'éclat de sa sainteté par les magnifiques préparatifs qui l'ont annoncée.

Sainteté de Remi qui a brillé en lui dès l'enfance. Les plus éminentes vertus ont sanctifié ses plus tendres années; il montra à sa nation étonnée l'innocence et la pénitence d'un Jean-Baptiste.

Ce fut, Messieurs, vous le savez, parce qu'il égala et surpassa même les vieillards de son siècle en gravité, en prudence, en lumières, en sagesse, qu'on le força à vingt-deux ans de remplir la chaire pontificale de Reims. On ne viola point la disposition des saints canons; on obéit à la voix du ciel qui le demandait. Sa vocation fut divine, des miracles éclatants garantirent le choix de Dieu.

Ce fut lui-même qui inspira au peuple de Reims la violence qu'il fit à Remi pour l'arracher à sa solitude; c'est par son ordre qu'on tira cette brillante lumière cachée dans la retraite pour la placer sur le chandelier de l'Eglise.

Les Ambroise, les Chrysostome, les Martin de Tours, les Grégoire le Grand, ont été ainsi choisis par la voix du ciel.

Sainteté de Remi, qui semble s'être communiquée à toute sa famille.

Famille sainte, précieuse, composée d'élus, de ces chrétiens rares qui méritent la vénération de la terre, et qui ne la quittent que pour aller jouir de l'immortalité glorieuse dans le ciel: tels furent, Messieurs, les parents de Remi. Ils furent les premiers admirateurs de la sainteté de Remi; ils furent ses premiers imitateurs. Ils ne furent point des spectateurs stériles des sublimes vertus qu'il pratiquait sous leurs yeux: leur vie les retraçait. Aussi sont-ils honorés dans les fastes de l'Eglise, leur rend-on un culte public, et voyons-nous des temples somptueux consacrés à Dieu en leur honneur (8). Qu'une sainteté si extraordinaire devait faire de vives impressions sur les cœurs! Que ses charmes étaient puissants pour persuader la vertu! Aussi, Messieurs, non-seulement il forma le peuple à la piété, mais encore de grands saints dans l'Eglise, des défenseurs de la foi des apôtres.

N'attendez pas, Messieurs, que je vous nomme ici tous les disciples de Remi. Quel prince chrétien, quel évêque, quel solitaire, quel saint, qui ne se fit pas gloire de l'écouter et de l'imiter?

Vous montrerai-je ces ministres des autels arrivés à Reims, du fond des îles Britaniques, pour se former sous sa conduite au saint ministère?

Vous parlerai-je de l'estime que l'illustre sainte Geneviève en faisait? des consolations qu'elle goûtait dans ses entretiens tout célestes? consolations qui la faisaient voler trois fois l'année à Reims pour écouter le saint pontife (9).

Est-il nécessaire que je vous nomme ses principaux disciples? Saint Vast, saint Médard, saint Antimond, saint Gennebaud saint Léonard, saint Thierri ne font-ils pas encore sa gloire? N'est-ce pas lui qui les a formés dans la sainteté et le ministère? Ces grands évêques, ces saints solitaires ne l'ont-ils pas honoré comme leur père? ne l'ont-ils pas copié comme le plus excellent modèle des vertus chrétiennes et aposto-

(7) Montan était un saint qui vivait dans une solitude auprès de Laon : il était aveugle. Ce fut à lui que Dieu révéla la naissance de Remi, et sa haute destinée. Il le chargea d'aller trouver Célinie, pour l'assurer que quoiqu'elle fût dans un âge avancé, elle était destinée pour être la mère de l'apôtre des Français. Quand Remi fut né, le saint solitaire recouvra la vue. (Hincmar, *Vie de saint Remi, cap.* II; Flodoard., *Hist.*, lib. II, cap. 11.)

(8) Célinie mère de saint Remi, Principe et Loup, ses frères, tous deux évêques de Soissons, sont mis au rang des saints que l'Eglise honore d'un culte public. L'on voit encore des églises qui portent leurs noms dans les diocèses de Reims, de Laon, et de Soissons. (Du Saussay, *Martyrolog. Gallic.*) — Sa nourrice sainte Balsamie, Celsin son fils, frère de la mère de Remi, et ensuite son disciple, sont aussi au nombre des saints. Il y a à Reims une église collégiale qui porte son nom. Montan, qui a annoncé la naissance de Remi, est honoré à Laon le 17 mai. (Marlot., *Hist. Rem.*, tom. I, lib. I, cap. 33.)

(9) Geneviève, cette fille miraculeuse, après la mort de saint Germain d'Auxerre qui l'avait consacrée à Dieu dès son enfance à Nanterre, fut inspirée de Dieu de s'adresser au saint archevêque de Reims. Clovis frappé de l'éclat des vertus de Geneviève et de ses miracles, n'étant encore que païen, informé des fréquents voyages qu'elle faisait à Reims pour consulter le saint pontife, lui donna deux métairies qui étaient sur le chemin de Paris à Reims, afin qu'elle pût y loger, et s'y nourrir : la sainte les donna à saint Remi ; saint Remi les donna à son Eglise. (*Testam. sancti Remigii;* Baronius; an. 499.)

liques? *Facis prophetas successores post te.*

Tous ces grands hommes que Remi avait formés, embrassèrent sa doctrine; doctrine pure, orthodoxe, qu'il avait reçue de l'Eglise romaine.

Ici, Messieurs, permettez-moi de déplorer l'aveuglement de nos frères séparés. Je fais attention à la doctrine de saint Remi, à la foi qu'il annonçait dans son diocèse il y près de douze cents ans, et je vois qu'il croyait ce que nous croyons et ce qu'ils contestent. Quelle honte pour ceux qui se laissent séduire par les charmes de la nouveauté! quels reproches ne méritent-ils pas d'avoir abandonné la doctrine de ce grand apôtre des Français!

Quelle était en effet, Messieurs, la doctrine de saint Remi? Vous le savez: celle qu'il avait reçue du vicaire de Jésus-Christ, celle que les premiers hommes apostoliques venus de Rome avait prêchée dans les Gaules; celle que saint Nicaise venait de sceller de son sang, celle que les apôtres ont prêchée; celle que les premiers conciles ont reçue avec joie et avec respect; celle que l'Eglise romaine, toujours vierge dans sa foi, a envoyé annoncer dans tous les royaumes; celle que saint Denis avait fait embrasser à nos pères plus de trois cents ans avant la naissance de notre saint pontife.

Voilà la doctrine que saint Remi professe, enseigne, et que ses disciples embrassent avec soumission.

Si vous faites attention, Messieurs, au temps où saint Remi vivait, et surtout aux premières années de son épiscopat, vous avouerez qu'il était bien glorieux alors de professer la doctrine de Jésus-Christ et la foi de l'Eglise romaine.

Les païens méconnaissaient la doctrine de Jésus-Christ: les ariens la combattaient.

Le paganisme florissant dans toutes ces vastes provinces avait des temples, des autels, des prêtres; les peuples et les monarques étaient livrés au culte des idoles, et ne rougissaient point d'offrir leur encens à de fausses divinités. L'arianisme dominait, des princes puissants goûtaient cette détestable hérésie; elle avait des savants, des prêtres, des évêques, des princes illustres qui la défendaient et l'accréditaient.

C'est dans ces jours de ténèbres et d'erreurs que saint Remi professe et enseigne la doctrine des apôtres.

Dans tous les conciles qui se tiendront après lui dans les Gaules, on y louera, on y approuvera la doctrine de Remi; il y sera nommé la gloire et la lumière de l'Eglise gallicane.

Qui n'aurait pas reconnu la doctrine de l'Eglise dans celle que Remi annonçait? Il prêchait ses dogmes, il se servait de ses expressions: prédicateur zélé de la vérité, il la faisait connaître et aimer; ennemi déclaré des nouveautés, il les découvrait, les combattait, les réfutait; ses lumières, son zèle, son érudition, le rendaient terrible aux hérétiques. Quelle horreur ne conçut-il pas de ces hommes audacieux, qui franchissent les bornes sacrées que nos pères dans la foi ont suivies?

Un pontife dont la doctrine était si pure ne s'écartait pas, Messieurs, de l'esprit de l'Eglise, lorsqu'il s'agissait de la conduite des âmes; il ne donnait point dans une sévérité que cette tendre mère a toujours condamnée, ni dans un relâchement qu'elle a toujours déploré; il marchait entre les deux extrémités vicieuses, et exhortait ses disciples à y marcher et à ne point suivre les mouvements d'un tempérament trop austère, ou trop indulgent.

Les plus saints pasteurs ont toujours penché du côté de la clémence; ils savaient qu'ils représentaient le Sauveur de tous les hommes, qui suspendit la douceur qu'il faisait éclater envers les pécheurs pénitents, pour invectiver contre l'orgueilleuse austérité des pharisiens, et condamner le système de sévérité dont cette secte se faisait gloire.

Remi, Messieurs, fidèle disciple du prince des pasteurs, penchait aussi du côté de la clémence. Faut-il vous en donner une preuve? Ecoutez ce saint pontife lorsqu'il instruit les ministres de la réconciliation.

« Mes frères, leur dit-il, appliquez-vous à gagner les pécheurs et à ne les point rebuter; ressouvenez-vous que Jésus-Christ, notre divin modèle, ne nous a pas établis pour être les ministres de sa colère, mais les ministres de sa clémence. »

Elle est venue jusqu'à nous, Messieurs, cette divine doctrine; les disciples de saint Remi l'ont prêchée à nos pères; les évêques qu'il a formés l'ont établie dans leurs diocèses: animés de son esprit, de sa foi, ils ont fait briller la lumière de l'Evangile, dissipé les ténèbres de l'erreur, enseigné la saine morale; imitateurs de son zèle comme de son attachement à l'Eglise, ils l'ont perpétué par leurs travaux. Remi est retracé dans tous ces grands hommes, et l'on peut dire qu'il vit encore dans le corps respectable des évêques de l'Eglise gallicane, unis au Saint-Siége: *Facis prophetas successores post te.*

Le zèle de Remi était un zèle apostolique, immense, divin. Je me représente le zèle du grand Paul, qui forme des Timothée, des Tite, des Sylas; qui s'étend dans toutes les Eglises, dans toutes les provinces; un cœur vaste, que la divine charité embrase, transporte; que le salut de sa nation occupe; j'ose le dire, Messieurs, le cœur même de Jésus-Christ qui s'ouvre à tous les mortels; qui voudrait qu'aucun ne périsse, mais que tous viennent à la connaissance de la vérité.

Ne m'accusez pas, Messieurs, d'exagération; ne pensez pas que le désir d'élever mon héros au-dessus des autres pontifes m'ait porté à le comparer à l'Apôtre des nations.

Ses travaux, ses succès, l'état déplorable où était alors cette seconde portion de la Gaule Belgique, les changements miraculeux de mœurs, de religion, que nos pères ont vus de son temps, justifient ce parallèle, tout

glorieux qu'il soit. Rappelons les faits les plus certains, les plus éclatants.

N'a-t-il pas, comme saint Paul, fondé des Eglises, établi des siéges, envoyé des évêques, ou plutôt des apôtres animés de son esprit?

Revêtu de l'éminente dignité de légat du souverain pontife, n'est-ce pas lui qui a érigé des chaires pontificales à Laon, à Arras, à Térouane, aujourd'hui Saint-Omer? Les Vast, les Antimond, les Gennebaud, les premiers évêques, n'ont-ils pas été des apôtres qui ont prêché la foi, et soumis leurs provinces au joug de l'Evangile (10)?

Cambrai et Tournay ne lui sont-ils pas redevables des plus grands et des plus saints pontifes qui ont gouverné leurs Eglises, lorsque la lumière de l'Evangile ne faisait encore qu'y percer les ténèbres de l'idolâtrie?

N'a-t-il pas fondé des Eglises et envoyé des pasteurs dans tous les lieux qui étaient sous la domination de Clovis? Les peuples les plus féroces, les plus éloignés, cachés dans les montagnes, les forêts, ont-ils échappé aux ardeurs de son zèle?

Or, Messieurs, cette sollicitude, ces travaux, ces Eglises nouvellement fondées, ces hommes apostoliques répandus partout, ces merveilleux agrandissements de l'Eglise de France, ne caractérisent-ils pas un zèle inspiré de Dieu? ne retracent-ils pas celui du grand Paul?

Que dirai-je de son zèle pour détruire l'arianisme? cette hérésie sacrilége et monstrueuse, fière et rampante, souple et hardie, qui a duré si longtemps, qui s'est étendue dans tant de provinces et d'empires, qui a séduit tant de princes et de savants, et qui, lorsque Remi parut, régnait avec l'idolâtrie dans presque toutes les Gaules. Pouvons-nous trop admirer son ardeur, son activité, sa prudence, ses succès? Vit-il sans douleur la divinité du Verbe éternel combattue, et la foi de Nicée rejetée? Non, Messieurs, il se hâte d'arracher cette ivraie, semée adroitement avec le bon grain, et cachée habilement sous des expressions équivoques. Déjà je vois les évêques de la Bourgogne assemblés à Lyon; je vois des conférences célèbres; on y lit des lettres de Remi. A ce nom, le monarque et les prélats sont saisis d'un saint respect.

« C'est, disent-ils, le saint pontife de Reims, le destructeur des idoles, celui qui a donné un Constantin à l'Eglise, qui nous conjure de nous unir à lui pour détruire l'arianisme : imitons son zèle. » Les vœux de Remi sont exaucés : tous confessent la divinité de Jésus-Christ, reçoivent la foi de Nicée, frappent d'anathèmes l'arianisme, et le poursuivent jusque dans ses derniers retranchements (11).

Quel succès n'eut pas encore son zèle dans le concile qu'il assembla, où il présida, et dont il fut l'âme, la gloire et l'oracle? Son érudition y brilla, mais sans effacer l'éclat de sa sainteté : si les Pères le regardèrent comme la lumière des évêques, ils le regardèrent aussi comme l'ange du Seigneur : ce sont, Messieurs, leurs expressions (12). Un seul évêque arien, nouveau Goliath, venu armé de tous les arguments de son parti pour insulter aux camps d'Israël, lui résiste, lui manque de respect · Dieu le punit, sa langue devient muette. »

Le seigneur renouvelle ce prodige longtemps après la mort du saint, pour approuver son zèle. Dans un autre concile, la présence de son saint corps lie la langue d'un évêque simoniaque. Léon IX, qui était présent, dit de Remi ce que les Pères du concile de Chalcédoine disent de Flavien : « Le saint pontife Remi vit encore, son zèle éclate encore contre l'erreur (13).

Se rallentit-il, Messieurs, ce zèle de saint Remi? Cessa-t-il de briller, d'éclairer? Et ne pourrait-on pas dire avec le Saint-Esprit, qu'il parut comme un feu ardent qui embrasait tous les cœurs de ses divines ardeurs? *Surrexit quasi ignis.* (*Eccli.*, XLVIII.) Quel zèle pour annoncer la divine parole! Sa carrière, qui fut si longue, nous montre-t-elle des jours vides? Se crut-il dispensé de prêcher dans un âge même très-avancé? N'est-ce pas au contraire dans cette saison de la vieillesse, destinée ordinairement au repos, qu'il traverse la Lorraine, pénètre dans les montagnes des Vosges, alors inaccessibles, et qui n'offraient partout que des abîmes, pour y prêcher l'Evangile? Et n'égala-t-il pas les apôtres par ses prédications et ses succès (14)?

Comment, Messieurs, ses prédications n'auraient-elles pas été suivies de glorieux succès? Jamais, au rapport des plus saints et des plus savants hommes de son temps, prédicateur n'eut des talents plus distingués pour la chaire.

Une éloquence douce, aisée, pieuse, touchante, une onction toute céleste, que Dieu

(10) C'est en qualité de légat du Saint-Siége que Remi fondait des églises, et érigeait des évêchés. Le pape Hormisdas lui donna ses pouvoirs, comme nous le voyons dans une belle lettre qu'il écrivit au saint archevêque. Après avoir répondu à Clovis qui lui avait écrit et envoyé de riches présents; après avoir loué ses vertus, sa doctrine, son attachement au Saint-Siége, l'avoir congratulé sur la conversion de Clovis, il le déclare son vicaire et son légat dans tous les États de ce prince. (Baronius, an. 451.)

(11) Discours d'Etienne, évêque de Lyon, à Gondebaud, roi de Bourgogne. La célèbre conférence avec les ariens se tint à Lyon le jour de la fête de saint Just, au sépulcre du même saint. (Tom. IV *Concil.*, edit. Paris.)

(12) *Sicut angelus suscipitur*, dit Hincmar. Quand il parut dans l'assemblée, tous les Pères se levèrent, et le reçurent comme un ange. (Baron., 514.)

(13) Les Pères du concile de Chalcédoine avaient dit : *Ecce veritas, Flavianus post mortem vivit.* Léon IX, dans le concile de Reims : *Adhuc vivit beatus Remigius.* (Action 11 du concile de Chalcédoine. — (Bin., tom. V *Concil. Mart.*, cap. 29. — Baron., 1049.)

(14) Du Saussay, *Glor. S. Remigii*, lib. III. Il y a plus de huit cents paroisses dédiées à saint Remi dans la Lorraine, qui le regarde aussi comme son apôtre.

donnait à ses paroles, lui attiraient des auditeurs en foule; on venait de différentes provinces écouter le pontife de Reims, comme l'oracle de son siècle.

Quel cœur résistait à l'onction qui accompagnait ses discours? Quel pécheur, disent ceux qui ont loué ses brillants talents, a pu résister aux charmes victorieux de sa parole? Prêcha-t-il une seule fois sans entendre des soupirs, sans voir couler des pleurs, sans voir à ses pieds des pénitents sincères, et sans être consolé par d'éclatantes conversions (15).

Quel plaisir ne trouvait pas Clovis, lors même qu'il était encore livré à la vanité des idoles! Des charmes innocents ne s'emparaient-ils pas de son cœur, lorsqu'il lui parlait des vérités éternelles? S'il le regardait comme son père et son prophète avant son baptême, n'est-ce pas parce que les entretiens du saint pontife le ravissaient et persuadaient son esprit?

Si sa brillante réputation attira des princes et des princesses à ses prédications, n'admirèrent-ils pas des talents plus victorieux du cœur humain, que ceux qu'ils s'étaient représentés? Ne devinrent-ils pas tout à la fois ses auditeurs et ses conquêtes (16)!

Mais non-seulement, Messieurs, notre saint prélat fut le plus grand prédicateur de son siècle, il fut encore l'oracle de l'Eglise par ses lumières et par sa profonde érudition.

Nous posséderions, Messieurs, tous les ouvrages de ce saint pontife, si les injures des temps ne nous les avaient pas enlevés; mais les témoignages, les éloges des Sidoine, des Hincmar, des souverains pontifes, et des oracles même de la littérature, ne nous permettent pas de douter des riches productions de sa science : ce qui nous reste nous fait regretter ce que nous avons perdu (17).

Ne voit-on pas briller la plus profonde érudition et la plus haute piété dans ses *Commentaires sur l'Ecriture*, et dans ses *Lettres* au grand Clovis?

Parlerai-je de son *Testament*, où la charité, la sagesse, la prudence, l'ordre, l'habileté règnent, et annoncent le saint, le savant? Qui ignore que cet ouvrage a toujours été précieux aux grands hommes, et qu'ils l'ont vengé de la critique, toujours hardie, et rarement modérée et sans abus en matière de piété?

Je n'aurais garde, Messieurs d'ajouter à la gloire de ses rares vertus et de ses éclatants miracles, celle d'une solide et vaste érudition, si elle n'était pas attestée par ses contemporains, et ceux mêmes qui auraient eu intérêt de la contester.

Mais pouvais-je, en vous donnant une idée de son zèle, passer sous silence des talents qu'il employa uniquement pour les intérêts et la gloire de la religion?

N'ai-je pas dit, Messieurs, qu'il fut le modèle des plus saints et des plus savants prélats? Aurait-il donc été appelé la lumière des grands hommes même, s'il n'eût pas été un savant distingué? Ses disciples les plus célèbres ne firent que retracer ses vertus, sa doctrine, son zèle, ses travaux, ses lumières; il fut leur modèle : *Facis prophetas successores post te.* Il fut aussi, Messieurs, l'apôtre des rois : *Ungis reges ad pœnitentiam.* C'est la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

La France, sous le règne de Clovis, était encore plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ce prince guerrier et magnanime était par sa naissance dans le paganisme, attaché malheureusement au char du démon.

En possession d'un empire dont il étendait tous les jours les limites par sa valeur et ses conquêtes, il était assez aveugle pour s'imaginer qu'il n'avait à redouter, et à désirer, que la colère ou la clémence des vaines idoles qu'il adorait. Vous vous trompez, vaillant monarque, c'est dans le bruit des armes, la chaleur des combats, les horreurs d'une bataille sanglante, la défaite de vos puissantes armées, que vous reconnaîtrez la puissance suprême du vrai Dieu que vous méconnaissez, et l'impuissance des dieux que vous adorez.

En effet, Messieurs, Dieu, qui avait formé des projets de miséricorde sur la France, les exécute; elle devient chrétienne, l'asile des défenseurs et des protecteurs de la foi orthodoxe : Dieu lui donne un nouveau Constantin.

La conversion du grand Clovis sera à jamais la brillante époque de la profession solennelle du christianisme dans ce royaume.

Il suscite Remi, le protége l'inspire, pour opérer ces divins et admirables changements.

Clovis, instruit, touché, éclairé par cet apôtre, sera un roi pieux, zélé; il unira son glaive à celui de Pierre pour défendre la religion contre ses ennemis. Développons, Messieurs, ces merveilles du glorieux apostolat de saint Remi : les faits que je vais rapporter sont, non-seulement célébrés dans les annales de l'Eglise, mais encore conservés dans les archives de cette florissante monarchie; rien de plus digne de votre attention.

Oui, Messieurs, c'était à Remi que la divine Providence réservait la conquête du

(15) Sidoine Apollinaire, évêque illustre, dans une lettre à Principe, frère de saint Remi, évêque de Soissons. (Epist. 14, lib. VIII, Hincm., *Vit. Remig.*, 10.)

(16) Le seigneur de Rethel et son épouse, après une prédication du saint, sont si touchés, qu'ils demandent le baptême et renoncent au paganisme. (Duchesne, *Collect. Hist. Franç.*; Lecointe, *Ann. Eccles. Franç.*, ann. 497.)

(17) Sidoine marque à saint Remi qu'il a lu un nombre considérable de ses volumes, et en fait l'éloge. (Epist. 7, lib. IX, Hincmar, *Vit. S. Remigii*, 10.) Le pape Sylvestre II recommande expressément de ne donner aucune atteinte au testament de saint Remi : *Salvo et inviolabili Testamento B. Remigii Francorum Apostoli.* (Labb., *Bibliotheca nova*; tom. VI, ann. 599.)

grand Clovis au christianisme : cette conquête, qui a causé la chute du paganisme dans les Gaules, fait disparaître l'arianisme, et toutes les erreurs d'une nation féroce et barbare ; qui a donné, dans la personne de nos rois, des défenseurs de la doctrine catholique, des monarques zélés dans tous les siècles, qui ont mérité le glorieux titre de fils aînés de l'Eglise.

Toutes les fois qu'il a été question des intérêts de la religion, Dieu a toujours suscité des hommes qu'il a remplis de son esprit et revêtus même de sa puissance : tel fut Remi, Messieurs ; Dieu l'annonce, le promet : il paraît.

Dieu avait ses desseins, en préparant Remi à Clovis : il préparait un apôtre à un grand roi et à une vaste province.

S'il se sert des hommes pour le salut des nations, c'est après les avoir remplis de son esprit, et les avoir en quelque sorte élevés au-dessus de l'homme par les hautes vertus qu'il leur fait pratiquer et la puissance divine qu'il leur communique.

Le saint pontife que je loue nous prouve ces magnifiques préparatifs que Dieu fait lorsqu'il s'agit de ces grands hommes qu'il suscite pour le salut d'une nation ; un prophète l'a annoncé, une mère stérile l'a conçu, des miracles éclatants décorèrent son berceau. Dieu a désigné ses fonctions, ses travaux, ses succès ; les plus hautes vertus et le don des miracles montèrent avec lui sur le trône pontifical de Reims.

Ainsi fut recommandable, célèbre, saint, puissant, celui qui devait attacher le belliqueux Clovis au char de l'Evangile. Après la conversion de ce prince livré au culte des idoles, on verra la lumière briller après les ténèbres ; des autels, des temples élevés de tous côtés, des siéges établis dans toutes les provinces, le culte du vrai Dieu embrassé, toute la France chrétienne.

On vit autrefois les Moïse, les Elie, les Jérémie, les Isaïe, les Daniel paraître à la cour des rois, honorés d'une mission divine, y annoncer les oracles du Seigneurr et y retracer sa puissance. On vit, dans les premiers siècles du christianisme, les Ambroise, les Chrysostome, les Martin de Tours, les Hilaire, paraître à la cour des empereurs en apôtres, en envoyés de Dieu pour défendre la doctrine de l'Eglise, et s'y annoncer par l'éclat des miracles.

On vit, Messieurs, dans le ve siècle paraître aussi un de ces hommes que Dieu prépare dans sa miséricorde pour le salut de son peuple, qu'il enrichit de ses dons ; il suscite Remi pour être l'apôtre du grand Clovis, et le protége pour réussir dans l'important projet de sa conversion.

Elle éclate, Messieurs, la protection du ciel, lorsque Remi entreprend la conversion du grand Clovis ; les miracles les plus éclatants sont multipliés ; tout force ce monarque à reconnaître le Dieu de Remi et de Clotilde.

Ici, Messieurs, se retracent les prodiges que le ciel opéra pour donner un Constantin à l'Eglise ; la conversion de Clovis suit de près des succès brillants et inespérés ; Dieu attache au char de son évangile ces deux vainqueurs, en abattant miraculeusement leurs ennemis à leurs pieds.

La conversion du grand Constantin suit de près une victoire éclatante qu'il remporte sur ses ennemis ; la conversion du grand Clovis suit de près la bataille inespérée qu'il gagne à Tolbiac.

Le signe de notre salut brille aux yeux de Constantin sous l'étendard de la croix. Ce prince devient invincible, la victoire le suit partout ; ses troupes guerrières, entraînées par une ardeur toute céleste, enfoncent les bataillons les plus épais, défont des armées formidables ; la terreur, l'effroi se répandent dans les camps des ennemis ; rien ne résiste à une poignée de soldats protégés du ciel, armés de la croix, et combattant sous ses étendards. Le bonheur de Constantin fut d'attribuer au seul Dieu des armées ces glorieux succès, d'embrasser la religion chrétienne, dont il est l'auteur, et d'employer son autorité et son épée même pour étendre son culte et protéger son Eglise.

Lorsque le moment de la conversion de Clovis fut arrivé, Dieu retraça les mêmes merveilles ; Clovis retraça la même soumission et le même zèle.

Clovis, ce guerrier intrépide, accoutumé à vaincre, se vit à Tolbiac sur le point d'être vaincu ; l'armée des Allemands, supérieure à la sienne, touchait au moment de la victoire ; celle de Clovis, faible et abattue, touchait au moment de sa défaite. Mais le Dieu que Remi prêchait, que la pieuse Clotilde invoquait, déploya sa puissance ; il détacha la victoire du char des Allemands, pour l'attacher à celui de Clovis. Ce prince vainquit, et le bonheur de ce vainqueur fut d'attribuer à la seule protection divine ces inespérés succès.

C'est ainsi, Messieurs, que Remi fut protégé du ciel dans la conversion du grand Clovis. Ce miracle le décida ; il se fit gloire d'être vaincu par la bonté d'un Dieu qui l'avait rendu le vainqueur de ses ennemis.

Ses préjugés sont détruits, ses ténèbres sont dissipés, et ses doutes sont levés ; les raisons de politique ne l'arrêtent plus. Après la durée miraculeuse de Tolbiac il s'ouvre à saint Remi, il demande le baptême, il exhorte ses sujets à l'imiter, et il a la consolation de les voir voler avec ardeur sur ses pas ; il les entend avec joie renoncer aux dieux du paganisme, et chanter la puissance du Dieu de Remi (18.)

Si notre saint pontife fut protégé par le

(18) Harangue de Clovis à ses troupes et à ses principaux sujets, après la bataille de Tolbiac et s'être ouvert à saint Remi, pour les engager à l'imiter ; ils répondirent tous : « Nous renonçons de bon cœur aux dieux mortels ? nous ne connaissons point d'autre Dieu que celui que le saint évêque Remi nous prêche. » (Greg. Turon., cap. 31 ; Ammoin, lib. 1, cap: 16, *De Gest. Franc.*)

ciel, dans la conversion de Clovis, il fut aussi aidé, Messieurs, par les conseils et les prières des plus saintes âmes de son siècle.

Peut-on refuser à saint Vast la gloire d'avoir eu part à la conversion du grand Clovis? Ce prince ne fut-il pas le trouver dans sa solitude après la journée de Tolbiac? Ne fut-il pas le premier dépositaire des pensées que le ciel avait fait naître dans son cœur? et n'accompagna-t-il pas ce nouveau Constantin jusqu'à Reims pour le mettre entre les mains de son apôtre (19)?

De quel secours ne lui fut pas l'illustre Geneviève, cette vierge en qui Dieu faisait éclater toutes les merveilles de sa grâce et de sa puissance, qui était le prodige de son siècle et qui en faisait l'admiration! L'efficace de ses prières, la sagesse de ses conseils, aidaient et consolaient le saint archevêque.

Sainte Clotilde, cette pieuse reine, cette tendre épouse, qui gémissait depuis si longtemps sur l'aveuglement de Clovis, qui faisait sans cesse entendre aussi ses gémissements et ses soupirs; dont les vues étaient si pures, les prières si ardentes, les bonnes œuvres si abondantes; qui connaissait l'humeur, le caractère du prince, et qui n'ignorait pas non plus la route de son cœur, ne fut-elle pas une grande ressource à saint Remi pour réussir dans la conversion de ce monarque (20)?

Ah! que je me plais, Messieurs, à considérer saint Remi avec ces deux saintes occupées de la conversion de Clovis! que cette assemblée est respectable! Dieu est sans doute au milieu d'eux, comme il l'a promis, puisqu'ils sont assemblés en son nom et pour sa gloire.

Que leurs projets sont beaux! que leurs entretiens sont utiles! que leur ambition est chrétienne! L'apôtre écoute les conseils de Geneviève et de Clotilde; il applaudit à leurs vœux, il est aidé de leurs prières, et Dieu l'inspire pour exhorter et instruire le grand Clovis, qui attend avec impatience le moment de sa régénération spirituelle.

Dieu, qui tient le cœur des rois dans ses mains, a touché, converti le disciple de Remi; ce prince est devenu la conquête d'une grâce puissante et magnifique.

Déjà son cœur vole au saint temple, pour y être purifié dans le sang de l'Agneau sans tache. Déjà le jour pour cette sainte et brillante cérémonie est marqué (21). Déjà ce zélé catéchumène a gagné à Jésus-Christ plus de trois mille personnes de sa suite; il est apôtre avant même d'être chrétien; déjà le saint pontife, transporté d'une sainte allégresse, fait les préparatifs d'une fête solennelle.

La décoration extraordinaire de son église, la magnificence des ornements, l'art ingénieux des illuminations, la pompe majestueuse étalée sur le passage des catéchumènes, présentent un spectacle brillant et ravissant. On disait hautement : C'est un échantillon de la gloire dont jouissent les bienheureux; les cieux se sont ouverts pour laisser échapper ces saintes beautés. Clovis le pensa, il le demanda, ébloui, saisi d'un si saint et si magnifique spectacle. Mais le pontife lui répondit, et lui dit : « Prince, ce spectacle qui vous saisit d'admiration n'est qu'une légère image des honneurs suprêmes que les bienheureux rendent à l'Eternel dans le ciel; mais, dans le culte extérieur que nous lui rendons, il faut avouer publiquement sa souveraineté par la magnificence des cérémonies. Le paradis que je vous promets, et que vous espérez présentement, est la récompense du culte intérieur, de l'amour, de l'immolation, de l'obéissance à la loi; on y arrive par la mortification et les croix (22). »

Ici, Messieurs, se présentent des merveilles, que la plus brillante et la plus vive éloquence aurait de la peine à vous retracer; aussi je ne me flatte pas de vous les rendre avec ces traits heureux qui leur conservent tout leur grand et tout leur sublime.

Je ne vous dirai donc pas de fixer vos regards sur cette foule de catéchumènes qui entrent dans le saint temple avec un air d'allégresse, vêtus d'habits blancs; sur le saint pontife, qui conduit Clovis, son auguste disciple; sur la pieuse Clotilde, et sur toute la famille royale. La piété, l'ordre, la décence, une sainte ardeur d'être à Jésus-Christ, qui les anime et les fait voler, vous édifieraient, vous toucheraient; mais un spectacle encore plus grand, plus digne de votre admiration, s'offre à mes yeux lorsqu'il s'agit du baptême de Clovis.

Le ciel s'ouvre, une innocente colombe apporte au saint pontife une huile céleste pour sacrer le grand Clovis.

Ce baume sacré, ce précieux présent du père des miséricordes servira à tous les augustes successeurs de Clovis; l'Eternel montre par ce prodige la protection qu'il accorde au trône des Français, en distinguant ainsi nos monarques.

O jour heureux pour la France! ô époque

(19) Saint Vast était un saint solitaire auprès de Toul en Lorraine. Clovis fut le trouver après la victoire qu'il avait remportée à Tolbiac près de Cologne, lui confia ses projets, et le pria de l'accompagner à Reims. (Alcuin, *Vita S. Vedasti.*)

(20) Sainte Geneviève, sainte Clotilde et saint Remi conféraient souvent ensemble pour réussir dans la conversion de Clovis. (Du Saussay, *Gloria B. Remigii*, lib. I, cap. 45.)

(21) Quoiqu'il y ait diversité de sentiments sur le jour et l'église où Clovis fut baptisé, celui qui marque son baptême au jour de Noël et dans la métropole de Reims, est le plus suivi, le plus sûr et le seul adopté des savants. Flodoard dit que Louis le Débonnaire accorda les murailles de la ville pour rebâtir la cathédrale, en reconnaissance de ce que Clovis y avait été baptisé. (*Hist. Remens.*, lib. II, cap. 19, Père Mabillon, premier siècle de l'*Histoire de son ordre.*)

(22) Clovis frappé de la magnificence de cette fête, dit à saint Remi : « Est-ce là, mon Père, ce paradis que vous m'avez fait espérer? Non, seigneur, lui répondit ce saint pontife; ce n'est que le commencement du chemin pour y arriver. » (Hincmar, *Vie de saint Remi*; Grégoire de Tours, liv. II, chap. 33.)

précieuse de son bonheur! La religion est montée sur les lis, elle n'en descendra pas; jamais, jamais le schisme ou l'erreur n'obscurcira le trône des successeurs de Clovis; nos rois seront toujours les protecteurs et les défenseurs de l'Eglise; à l'ombre de leur foi toujours pure et de leur autorité respectée, les souverains pontifes persécutés y ont trouvé un asile sûr et une puissante protection.

Je n'ignore pas, Messieurs, les attentats de la critique, quand il s'agit de cette merveille; mais on doit les mépriser, lorsqu'une tradition respectable, les témoignages des grands hommes, des saints mêmes, la vénération des monarques, une raison saine, éclairée, nous le garantissent (23). Je n'entre pas ici dans un combat littéraire; je loue un pontife protégé et inspiré du ciel pour convertir le grand Clovis et l'instruire de ses devoirs.

Ah! que cet apôtre est grand! qu'il est puissant dans cette sainte cérémonie! Il montre alors toute la liberté évangélique; la présence des majestés de la terre ne l'intimide pas. Apôtre suscité, inspiré de Dieu, il annonce les vérités les plus terribles comme les plus consolantes; une onction toute céleste coule sur ses lèvres, et en peu de mots il trace au monarque tout le plan de sa pénitence. Humiliez-vous, Sicambre, lui dit-il, sous la puissante main du Très-Haut : *Mitis depone colla, Sicamber* (24).

Ah! ici, Messieurs, je reconnais l'apôtre, l'homme inspiré de Dieu, qui parle en son nom, qui le représente.

On ne voit pas dans l'instruction du saint pontife ces tours délicats, ménagés, lorsqu'il s'agit de représenter aux grands leurs devoirs; ces noms distingués qui flattent l'orgueil humain; ces louanges fines que l'on donne à des vertus médiocres; ce lâche silence que l'on garde sur de grands défauts; ces coupables adoucissements, lorsqu'il sagit de rigueurs évangéliques, de pénitence, de réparation. Jugeons-en, Messieurs, par le seul abrégé de toute l'instruction que saint Remi fit à Clovis en le baptisant; il renferme tous ses devoirs. « Prince, lui dit-il, brûlez ce que vous avez adoré et adorez ce que vous avez brûlé : *Incende quod adorasti; adora quod incendisti.* Prince, que la foi vous fasse découvrir les titres saints et glorieux que vous donne votre baptême; vous êtes un roi chrétien, un disciple de l'Evangile, un enfant de l'Eglise, le frère, la conquête de Jésus-Christ, le cohéritier de sa gloire. Servez-vous de votre puissance et de votre épée même pour faire régner dans tous vos Etats le Dieu de miséricorde, qui vous fait passer des ténèbres à l'admirable lumière de la foi. Que ce jour, où vous professez solennellement le christianisme, soit la fameuse époque de la chute du paganisme dans votre empire. Détruisez ses temples, renversez ses autels, brisez ses idoles, abolissez son culte; comme prince catholique, protégez l'Eglise contre les ariens et tous les hérétiques qui combattent sa doctrine; que votre glaive royal intimide ceux qui se moquent de ses menaces et bravent ses foudres. Il faut détester et détruire toutes les idoles de votre cœur : *Incende quod adorasti.* Ce n'est pas assez, prince; il faut aimer, respecter et adorer même ce que vous avez détesté; renoncez aux délices, aux attaches, aux plaisirs que les païens se permettent; leur morale combat celle de l'Evangile. Aujourd'hui vous vous soumettez aux abaissements et aux rigueurs du christianisme, vous arborez l'étendard de la croix sur votre trône et votre couronne; il faut, comme chrétien, suivre Jésus-Christ dans la route du Calvaire; il faut, comme celui qui représente la grandeur et la puissance de Dieu, employer votre autorité pour le faire servir et étendre son culte. Elevez des temples à sa gloire, décorez ses autels, procurez des asiles aux misérables; que les profondeurs de nos mystères, et les saintes obscurités de notre foi qui vous révoltaient, soient les grands objets de votre respect et de vos adorations : *Adora quod incendisti.* »

Ainsi parla, Messieurs, saint Remi à Clovis, dans la cérémonie de son baptême. N'était-ce pas là lui parler en apôtre, en homme suscité de Dieu, animé de son esprit?

Vous dirai-je qu'il ne cessa point d'instruire Clovis, et de lui être utile tant qu'il régna?

Que ne lui dit-il pas pour lui prouver la nécessité d'être soumis à l'Eglise romaine, uni au Saint-Siége, et toujours pénétré d'un

(23) Les critiques, qui combattent l'authenticité de la sainte Ampoule, s'appuient sur le silence des auteurs contemporains, de saint Grégoire de Tours, d'Avitus, évêque de Vienne; mais on n'ignore pas les dangereuses conséquences de cette objection sur bien des faits de la religion. Personne ne doute que saint Remi n'ait été l'apôtre de Clovis dans sa conversion; cependant Fortunat, qui a écrit la Vie du saint Archevêque, n'en dit pas un mot. Jugeons de là de l'impression que doit faire l'argument négatif qu'on tire du silence des auteurs contemporains. Mais, sans m'étendre davantage, je dis que les témoignages des grands hommes, qui ont eu de la vénération pour cette merveille, méritent notre respect, et doivent nous suffire pour la regarder comme un fait grave dans l'Eglise, authentique et reconnu. Les voici : celui d'Hincmar, un prélat illustre, et dont la science est d'un grand poids. Il déclara ce miracle à Charles le Chauve, à Metz, dans l'église de Saint-Etienne avant de le sacrer, et en présence de toute sa cour. En parlant de Remi, qui avait sacré Clovis, il dit : *Cœlitus sumpto chrismate unde adhuc habemus, peruncti et in regem sacrati.* (Sirmon., tom. III *Concil. Galliæ*, anno 860, Car. Calv. 30, *pag.* 385). Celui des souverains pontifes qui l'ont révérée; Paul II, Sixte IV, Paul III, de saint Thomas : *Ex delatione olei desuper per columbam quo Rex præfatus* (Clovis) *fuit inunctus, et posteri inunguntur.* (*De regimine princ.*, lib. II, cap. 16.) Quand on la porta à Louis XI au Plessis-lès-Tours, avec quelle vénération le parlement de Paris ne la reçut-il pas, quand l'abbé de saint Remi, qui la portait, y arriva?

(24) Les Sicambres étaient des peuples au delà du Rhin, compris parmi les Français : il donna ce nom à Clovis pour marquer l'origine de son empire.

sincère respect pour le vicaire de Jésus-Christ? Avec quelle autorité ne l'exhorte-t-il pas à protéger l'Eglise dans ses Etats, à y faire observer les saints canons, à assembler des conciles, à se rendre redoutable aux hérétiques et précieux aux catholiques?

Quelle onction! que de puissants motifs de consolation dans la lettre qu'il lui écrivit sur la mort de sa sœur Alboflède!

Que de prudence, que de sagesse dans les avis qu'il lui donne pour le gouvernement de son royaume, lorsqu'il eut déclaré une nouvelle expédition dans l'Aquitaine, et pour sanctifier la guerre qu'il déclarait au roi Alaric!

Clovis eut, Messieurs, tant qu'il vécut, dans saint Remi, un apôtre zélé, un père tendre, un guide éclairé dans les voies du salut et de la pénitence : *Ungis reges ad pœnitentiam.*

Mais je me hâte, Messieurs; je m'aperçois que le plan que je me suis tracé n'est pas encore rempli, puisque je dois, en finissant cet éloge, vous représenter saint Remi comme le thaumaturge des Gaules : *Sustulisti mortuum ab inferis.* C'est le sujet de la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Dépeindre un thaumaturge, c'est, Messieurs, dépeindre un de ces hommes rares, extraordinaires, que Dieu donne en spectacle au monde étonné, pour retracer sa bonté, sa puissance, sa sagesse; un homme puissant en œuvres, en paroles; que la gloire des miracles accompagne partout, et que l'éclat des prodiges annonce de même. Ils ont paru de temps en temps, ces hommes merveilleux, en qui la puissance de Dieu agissait avec magnificence, et dont les miracles multipliés effaçaient la gloire des maîtres du monde.

Qu'étaient les Moïse, les Elie, les Elisée? vous le savez; des dieux en comparaison des monarques qu'ils reprenaient. Moïse est appelé dans l'Ecriture le dieu de Pharaon. L'éclat tout divin de leur autorité forçait les rois d'Israël de connaître le Dieu puissant des Hébreux, qui rendait de simples mortels les instruments de ses plus redoutables vengeances ou de ses plus tendres miséricordes.

Jésus-Christ communique sa puissance à ses apôtres; quels rapides progrès ne fait pas sa doctrine? Les miracles qu'ils opèrent sous les yeux des pontifes de la Judée, des empereurs, des sages de l'orient, ne font-ils pas chanceler et tomber de suite le paganisme ?

Après avoir attaché au char de l'Evangile des milliers de Juifs convertis, n'ont-ils pas fait des conquêtes dans la célèbre académie d'Athènes, et arboré l'étendard de la croix sur le superbe Capitole de Rome?

N'est-ce pas l'évidence des miracles qui a répandu la honte sur le culte des faux dieux; qui a fait rougir les hommes qui les avaient honorés; qui les a fait renoncer à la vanité des idoles, et qui les a déterminés à embrasser une religion qui humilie la raison et met la nature à l'étroit? Saint Paul le marque expressément : *Confirmata est, contestante Deo signis et portentis.* (*Hebr.*, II.)

Dieu a suscité de temps en temps, Messieurs, ces hommes extraordinaires. Saint Martin de Tours ne parut-il pas au-dessus de l'homme par ses miracles? Ne semblait-il pas être l'arbitre de la nature? Et n'a-t-il pas retracé la puissance de Dieu jusque dans les palais des empereurs.

Quand l'éternel a voulu rendre la France chrétienne, n'a-t-il pas suscité un autre thaumaturge, le grand saint Remi?

Ce n'est pas moi, Messieurs, qui lui donne ce nom, qui distingue l'homme de prodiges des autres serviteurs de Dieu: c'est ainsi qu'il a été appelé dans les conciles par les souverains pontifes, dans les assemblées du clergé de France, par les monarques, et les savants respectables.

En effet, Messieurs, si les miracles ont précédé et accompagné sa naissance, n'ont-ils pas aussi été multipliés dans tous les événements de son épiscopat?

La puissance divine n'est-elle pas descendue avec lui dans le tombeau? Et ce séjour de ténèbres, d'humiliation et d'horreur pour tous les hommes, n'est-il pas devenu un séjour de gloire, de puissance et de consolation?

Je sais, Messieurs, qu'en fait de miracles il faut de la circonspection; comme ils accréditent la doctrine que l'on prêche, les hérétiques ont toujours affecté d'en produire: mais ont-ils soutenu le grand jour? Ont-ils été adoptés par l'Eglise? Retraçaient-ils la bonté, la puissance, la sagesse, la sainteté de Dieu? Non, Messieurs: aussi saint Augustin les rejetait-il comme des prestiges, et prouvait-il aux donatistes qu'il ne pouvait s'en opérer de vrais dans leur parti. Il n'en est pas de même, Messieurs, des miracles de saint Remi. Sa doctrine, le genre de ses miracles, l'objet de ses miracles, la perpétuité de ses miracles : quatre traits qui les rendent précieux à l'Eglise, et qui nous les garantissent.

L'idolâtrie, l'arianisme régnaient dans cette partie considérable des Gaules, lorsque saint Remi parut. Or, Messieurs, l'idolâtrie et l'arianisme ont-ils jamais eu un plus grand ennemi que notre saint pontife?

Celui qui détruisait les temples des faux dieux, qui renversait leurs autels, brisait les idoles : celui qui prêchait à Clovis un seul Dieu éternel, Créateur du ciel et de la terre; qui l'obligeait à employer sa puissance pour anéantir dans tous ses Etats le culte aveugle que l'on y rendait à des hommes mortels, ne favorisait pas certainement l'idolâtrie. Celui qui était soumis à l'Eglise romaine, dont les souverains pontifes louaient la foi, le zèle et la sainteté, qu'ils déclaraient leur légat et revêtaient de leurs pouvoirs, ne favorisait pas l'arianisme. La foi de saint Remi est donc pure, sa doctrine orthodoxe; ses miracles ne favorisaient donc aucune secte, aucun parti : Dieu en est l'auteur ; l'Eglise toujours belle, brillante et infaillible aux yeux de ceux que les profanes nouveautés

n'ont pas séduits, les adopte : premier trait qui nous en garantit la vérité.

Dieu pouvait-il employer une voie plus forte, plus puissante, plus magnifique pour toucher les païens et les ariens, que celle des miracles ? pouvait-il mieux prouver la doctrine que Remi prêchait, et l'accréditer, qu'en le rendant le dépositaire de sa puissance? N'est-ce pas faire ce qu'il avait fait lorsqu'il avait envoyé ses apôtres prêcher ?

Qui pourrait compter tous les miracles que saint Remi a opérés pendant sa longue et brillante carrière ?

Avant sa naissance Dieu découvre aux yeux des saints la carrière éclatante dans laquelle il doit le faire entrer : on voit des prophéties, des révélations, à sa naissance des guérisons, des prodiges : pendant le cours de sa vie que de malades guéris ! que d'aveugles éclairés ! que de possédés délivrés !

Sa prière n'a-t-elle pas délivré Reims tout à coup du fléau redoutable de la peste ? N'a-t-elle pas éteint les grands incendies qui la menaçaient d'un embrasement universel ? N'a-t-elle pas mis les plus formidables armées en déroute ?

Je vois la puissance divine qui agit dans ce grand pontife dès les premiers moments de sa vie, et aux approches de sa mort : à sa naissance il rend la vue au solitaire Montan ; avant sa mort, des yeux fermés à la lumière depuis quelques années s'ouvrent miraculeusement.

C'étaient, Messieurs, ces merveilles multipliées qui lui faisaient donner le surnom de thaumaturge.

Si un vrai thaumaturge retrace la bonté, la sagesse, la sainteté de Dieu dans les miracles qu'il opère, aussi bien que sa puissance, n'est-ce pas avec raison qu'on a donné ce glorieux titre à saint Remi ? Jugeons-en aussi, Messieurs, par le genre de ses miracles. Voit-on des imperfections, des lenteurs, des mystères dans les miracles qu'il opérait ? Fallait-il attendre, se cacher pour ressentir les merveilleux effets de la puissance divine ? Fallait-il être initié dans certaines assemblées ? La grâce des guérisons ne coulait-elle que sur certaines personnes qui lui étaient attachées ?

Ah ! tous ses miracles étaient une image de la puissance divine, qui fait éclater la bonté, la sagesse et la sainteté d'un Dieu aux yeux des hommes, pour réveiller leur foi et toucher leur cœur.

Ils portaient tous ces caractères divins qui annoncent la magnifique et absolue puissance de celui qui a commandé au néant, à qui rien ne résiste, et dont tous les ouvrages sont saints et parfaits : second trait qui nous garantit les miracles de notre apôtre.

Ses miracles sont prompts. Les lenteurs dans les guérisons n'annoncent pas suffisamment la puissance d'un Dieu qui est obéi sur-le-champ, quand il commande.

Ses miracles retracent la bonté de Dieu : ils délivrent les malheureux des maux et des calamités qui les affligent ; ils s'opèrent sur les païens et sur les ariens.

Ses miracles retracent la sagesse de Dieu : ils sont multipliés dans un temps où ils étaient encore nécessaires, selon saint Paul, dans une province ou la lumière de l'Evangile ne faisait que commencer à briller chez des peuples qu'il fallait frapper par de grands spectacles de la puissance de Dieu : *Linguæ in signum sunt, non fidelibus, sed infidelibus.* (I *Cor.*, XIV.)

Ses miracles retracent les miracles du premier ordre que l'Homme-Dieu a opérés sur la terre : il ressuscite les morts sous les yeux des païens et des ariens (25).

Ah ! quel respect pour le Dieu que prêche Remi, et les vérités qu'il annonce, quand on le contemple comme le dépositaire de la puissance divine ! Quand on lui entend dire aussi que Dieu ne sort de son secret, ne fait éclater sa puissance que pour attirer les hommes à la vraie foi à et la sainteté, que c'est là l'objet des merveilles dont il est l'instrument ! Ah ! Messieurs, voilà encore un trait qui nous garantit les miracles de notre apôtre.

Je me représente, Messieurs, cet évêque arien qui était venu dans le concile où Remi présidait, qui y avait défendu les blasphèmes d'Arius ; et dont la langue sacrilége avait été liée par une vengeance céleste, et réduite au silence. En vain est-il prosterné, abattu aux pieds de notre saint thaumaturge : en vain gémit-il, et par des signes touchants implore-t-il son crédit auprès du Seigneur irrité ; Remi ne lui répond que pour lui dire : « Vous implorez en vain le secours du ciel, et vous comptez inutilement sur ma protection et la puissance que Dieu daigne me communiquer, si vous êtes toujours arien. Dieu ne peut pas se contredire ; il ne fera pas éclater sa puissance contre son Eglise qu'il aime, qu'il protége ; elle sera victorieuse de l'erreur jusqu'à la fin des siècles : l'enfer même ne fera que de vains efforts pour la détacher de son époux ; elle lui sera toujours fidèle. Voulez-vous obtenir le miracle que vous demandez ? Soyez catholique sincère : embrassez la doctrine de l'Eglise, soumettez-vous à ses décisions, condamnez ce qu'elle a condamné (26) : c'est dans son sein seul qu'il s'opère de vrais miracles.

(25) Alaric, roi des Visigoths, avait une grande vénération pour saint Remi, ainsi que tous les princes ariens. Il envoya à notre apôtre un seigneur de sa famille affligé depuis longtemps, parce que sa fille était tourmentée par le démon. Remi pria ; elle fut délivrée ; mais elle mourut bientôt après : on eut encore recours au saint ; il pria, la prit par la main et lui ordonna de se lever, ce qu'elle fit en présence d'un grand peuple. (Fortunat, Grégoire de Tours, Hincmar.

(26) Cet évêque arien fondait en larmes dans le concile aux pieds de saint Remi, qui lui dit ces paroles : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Fils du Dieu vivant, si tu as véritablement les sentiments qu'on doit avoir de sa divinité, parle et confesse hautement la créance de l'Eglise catholique. » A la voix de Remi le miracle s'opéra. (Hincmar.) L'évêque parla et fut un catholique soumis.

N'est-ce pas là, Messieurs, rappeler l'objet que Jésus-Christ s'était proposé en communiquant sa puissance à ses apôtres? N'était-ce pas pour rappeler tous les hommes à l'unité de la foi, ne faire qu'un seul bercail, qu'ils opéraient tant de prodiges? Ceux qui se font pour disperser le troupeau, rompre l'unité, peuvent-ils être regardés comme les œuvres d'un Dieu dont les promesses sont infaillibles?

Ici, Messieurs, se présente à mes yeux un spectacle qui me touche, me saisit : c'est le tombeau de saint Remi. Notre saint thaumaturge y est encore un homme de miracles ; Dieu y perpétue ses merveilles. Comment pourrais-je vous exprimer en si peu de temps les tendres sentiments de mon cœur, la pompe des différentes translations que l'on a faites de son saint corps, la vénération des souverains pontifes, la dévotion des rois, le zèle des évêques pour l'agrandissement de son culte, les témoignages des princes ariens, témoins oculaires de sa puissance et de sa gloire ?

Ah! je ne puis que vous en donner une légère idée, et je crains qu'elle ne soit pas assez précise, assez frappante : vous y suppléerez, Messieurs, par vos réflexions.

Quand je vois le séjour des ténèbres changé en un séjour de lumière; une terre d'oubli, selon l'Ecriture, visitée par les majestés de la terre; l'écueil où se brisent toutes les grandeurs humaines; le centre des humiliations effacer la gloire des palais des monarques : quand je pense que ce lieu d'horreur où les puissants du siècle sont si faibles, les riches si pauvres, les grands si humiliés, est un lieu de puissance, de richesses, de gloire pour saint Remi; qu'il y est puissant, grand, opulent; qu'il y règne comme sur un trône, qu'il y brille comme sur un théâtre de gloire; qu'il y fait couler sur les mortels qui le visitent, des trésors de grâces et de bénédictions, je m'écrie : Que Dieu est admirable dans ses saints!

Je ne m'arrête pas, Messieurs, aux somptueux édifices qui le renferment: à l'or, au marbre précieux qui le décorent : je ne fixe pas mes regards sur les superbes mausolées de plusieurs de nos rois, qui ont voulu que leurs cendres reposassent auprès de ce grand pontife (27).

Je me représente le saint corps de Remi dans le tombeau, et je suis saisi d'un saint respect en le voyant jouir comme par anticipation des glorieux priviléges de l'incorruptibilité.

J'admire un monument éclatant de la puissance divine, qui l'a conservé près de douze cents ans dans une intégrité, une fraîcheur que la mort détruit et efface si promptement dans ceux qu'elle conduit au tombeau (28).

Nous devons participer un jour, Messieurs, à la gloire du tombeau de Jésus-Christ : nos corps humiliés, détruits, en sortiront, à la voix du Tout-Puissant, brillants des clartés célestes, incorruptibles, immortels. Mais il n'est pas donné à tous les élus de participer par anticipation aux triomphes de Jésus-Christ ressuscité : c'est un privilége que nous admirons dans saint Remi, dépositaire de la puissance divine dans le tombeau même.

Je ne suis pas étonné, Messieurs, qu'on ait visité souvent ces sacrées dépouilles de l'apôtre de la France, et que l'on célèbre dans les annales de l'Eglise cinq pompeuses translations de ce saint corps (29).

Je ne suis pas surpris que les souverains pontifes se soient fait une gloire de le porter sur leurs épaules (30): que les princes ariens se soient assurés des merveilles qui s'opéraient à son tombeau, et aient été forcés de rendre hommage à la puissance divine qui y agissait, qui le rendait célèbre et précieux dans toutes les Gaules (31): qu'un grand évêque, distingué par son profond savoir, ait porté pour étendre son culte, et le rendre solennel, une célèbre assemblée du clergé de France, et que tous les prélats de l'Eglise gallicane aient applaudi à son zèle (32). Le sacerdoce et l'empire s'accorderont toujours, lorsqu'il s'agira d'honorer la mémoire du saint apôtre des Français.

Pour nous, Messieurs, en vain comptons-nous sur sa protection, si nous sommes de stériles admirateurs des merveilles de son apostolat et de sa puissance dans le tombeau. Il faut l'imiter dans les vertus qu'il a prati-

(27) Carloman, frère de Charlemagne, Louis d'Outremer; Lothaire; Fréderone, femme de Charles le Simple; Gerberge, femme de Louis IV. (Marlot, *Tombeau de saint Remi*, chapitre 9.)

(28) Hincmar trouva le corps de saint Remi entier, et exhalant une odeur céleste, 300 ans après sa mort. (Flodoard., *Hist. Rem.*, lib. I, cap. 21.) Il fut trouvé de même en 1646, en présence des évêques et des princes, comme il est certifié par Mgr Léonard d'Etampes, archevêque de Reims, qui le visita et en dressa un procès-verbal.

(29) La première, de la chapelle de saint Christophe dans une église plus grande, à cause du grand nombre de pèlerins que les miracles y attiraient; la seconde, par Hincmar; la troisième, par les archevêques Foulques et Hervée; la quatrième, par le pape Léon IX; la cinquième, par le pape Lenoncourt; la sixième, par l'archevêque Léonard d'Etampes. On n'en compte que cinq, à cause que la première est appelée miraculeuse, et faite sans cérémonie.

(30) Léon IX vint à Reims visiter le tombeau de saint Remi; il fit la dédicace d'une nouvelle église pour y transférer le corps du saint pontife, et le porta avec respect sur ses épaules à la procession solennelle. (Baronius, anno 1049.)

(31) Alboin, roi des Lombards, envoya des personnes à Reims au tombeau de saint Remi pour s'assurer des miracles qui s'y opéraient, et dont Clodosvinde, son épouse, petite-fille du grand Clovis, lui parlait sans cesse pour le retirer du parti des ariens; et ces témoins oculaires lui confirmèrent la vérité des miracles qui s'opéraient toujours au tombeau de notre saint apôtre. (*Epit. de saint Nicète, évêque de Trèves, à la reine des Lombards Clodosvinde*, rapportée dans Sirmond., tom. I *Conc Gall.*)

(32) Assemblée du clergé de France de 1657. Mgr l'évêque de Châlons en Champagne y parla pour étendre le culte de saint Remi. Ces prélats assemblés adressèrent une lettre à tous les évêques de France.

quées, puisque la sainteté du cœur est absolument nécessaire pour participer à la gloire dont il jouit dans le ciel, et que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XVI.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE, CHANOINE ET MARTYR.

Prononcé en présence de la reine, le 16 mai 1747, dans l'église des RR. PP. Récollets de Versailles.

Sapientiam et fortitudinem dedisti mihi. (*Dan.*, II.)

C'est vous, Seigneur, qui m'avez donné cette sagesse et cette fermeté qui m'étaient nécessaires à la cour d'un prince qui voulait me séduire.

Madame,

Ce n'est pas l'éclat de la naissance qui soutient un prêtre à la cour, c'est l'éclat de la sainteté: il doit y être l'homme de Dieu en même temps qu'il s'y montre un fidèle sujet du prince: les préjugés des grands ne doivent point lui faire taire les humiliantes vérités de l'Evangile; les passions d'une seconde majesté ne doivent jamais lui faire manquer à ce qu'il doit à la première.

La sagesse et la fermeté accompagnent toujours un prêtre que Dieu place lui-même à la cour. Sa sagesse y condamne les coupables transgressions de la loi qui y sont si communes; sa fermeté y triomphe des caresses et des menaces qui y font tant de lâches déserteurs de la morale de l'Evangile; vertus rares et précieuses, que le Seigneur accorde à ceux qu'il conduit lui-même sur ces grands théâtres de la gloire du monde, et qu'il refuse à ceux que l'ambition et l'intrigue y font parvenir: *Sapientiam et fortitudinem dedisti mihi.*

En vous parlant, Messieurs, d'un prêtre que l'Esprit de Dieu conduisit à la cour, et que sa main puissante et magnifique y soutint contre tous les efforts de la sagesse mondaine, vous vous rappelez Jean Népomucène, qui éclaira la Bohême par ses lumières, l'édifia par ses vertus, l'honora par son martyre, et la console encore aujourd'hui par les grâces précieuses qu'il fait couler sur elle.

Ce nouveau Jean-Baptiste, qui trouva un nouvel Hérode à la cour de Winceslas, qui y fut désiré et persécuté; ce dispensateur fidèle des mystères de Jésus-Christ, qui en défendit la vérité par ses discours et par son silence; ce premier martyr du secret de la confession que Dieu suscita quelque temps avant la naissance de ces hérésiarques qui devaient le combattre dans leur nouvelle doctrine : ce héros de la foi dont le culte s'est établi dans ce saint lieu par le zèle d'une grande reine, qui préfère les solennités saintes aux fêtes profanes du siècle, qui redoute les louanges qu'elle mérite présentement, et qui n'ambitionnent que celles que l'Eglise donne à ceux qui sont arrivés heureusement au moment décisif pour le salut.

Oui, Messieurs, c'est sous ces idées que je vais vous représenter Jean Népomucène; la sagesse et la fermeté vont le caractériser et partager son éloge.

Sa sagesse le fit désirer à la cour. Sa fermeté le fit triompher à la cour : *Sapientiam et fortitudinem dedisti mihi.* Demandons les lumières du Saint-Esprit par la puissante intercession de la mère de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Madame,

Quelle différence entre la sagesse des saints et celle des mondains!

Serait-il nécessaire, Messieurs, de vous peindre celle de ces hommes du siècle dont on vante tant la politique et la prudence? Vous la connaissez, vous l'estimez et vous lui érigez tous les jours des trophées.

Arriver à sa fin par des routes inconnues, des cabales secrètes, des intrigues ménagées; inventer un système, l'arranger, l'accréditer : supporter les lenteurs, supplanter un concurrent, ménager une personne en place qui n'a d'aimable quelquefois que le seul pouvoir d'obliger; voilà la sagesse que le monde loue, mais celle que Dieu réprouve, parce qu'il n'en est pas la fin. La sagesse des saints a des vues bien plus hautes et bien plus dignes d'une âme créée pour le ciel; elle consiste à se ménager, par toutes les ressources que fournit la religion, des consolations à la mort et une couronne immortelle au delà du tombeau; naissance, richesses, talents, grandeurs, trônes, sceptres même, tout cela perd son éclat et paraît dangereux à celui qui rapproche le moment de la mort et médite une destinée éternelle.

Qu'elle est déplorable la sagesse des mondains, puisqu'elle ne saurait les consoler, lorsqu'ils cessent d'être grands pour devenir cendre et poussière!

Qu'elle est précieuse la sagesse des saints, puisqu'elle leur procure un bonheur éternel, lorsque tout leur échappe sur la terre et que le tombeau s'ouvre pour les recevoir!

Quelle différence, au moment de la mort, entre un grand du monde qui a négligé son salut et un juste pauvre qui y a travaillé efficacement! L'un dépouillé de toute sa gloire ne peut plus, avec tous les systèmes de sa passion, s'imaginer autre chose que le néant ou l'enfer; l'autre, rappelé d'un exil où il gémissait comme étranger, voit avec douceur et avec joie les approches de son Dieu.

O sagesse que Dieu communique à ses serviteurs et que le monde méprise, que vous êtes précieuse!

Jean Népomucène la posséda, Messieurs, cette sagesse qui porte ses vues au delà du tombeau; elle lui fit découvrir avec frayeur la sainteté du sacerdoce; elle lui fit remplir avec éclat les fonctions saintes du sacerdoce; elle lui fit refuser avec générosité les dignités éclatantes du sacerdoce : on l'admira dans l'empire, elle perça à la cour de Winceslas.

Jean Népomucène y fut désiré : les grands aiment à s'attacher au mérite éclatant qui se cache ; les honneurs vont trouver celui qui les redoute et ne viennent jamais assez tôt pour celui qui les brigue. Jean Népomucène, occupé de son salut, ignore les idées que l'on conçoit de lui : la cour pense à son élévation, et lui ne pense qu'à ce qu'il faut faire pour se sanctifier : n'est-ce pas là, Messieurs, la vraie sagesse ?

La sagesse de Jean Népomucène lui fit découvrir tout ce qu'il y a de divin, de redoutable et d'important dans le ministère ecclésiastique ; il considéra dans un prêtre, non un caractère oisif qui le distingue du peuple, qui le dérobe aux embarras du siècle, et lui procure souvent des revenus et des honneurs, mais ce pouvoir surprenant, qu'il reçoit avec l'onction sainte, de produire le corps de Jésus-Christ dans ses mains, de remettre les péchés, d'être le dispensateur des grâces et des mystères du salut.

Il porta ses vues sur le sanctuaire où son penchant l'entraînait ; mais il ne se cacha rien des vertus qu'il exige de ceux qui s'y consacrent ; il trembla à la vue d'un caractère qui suppose la sainteté et qui ne la donne pas ; et les grandes idées qu'il conçut du sacerdoce le rendirent en peu de temps un homme d'une sainteté éminente. Ici, Messieurs, l'histoire fidèle nous présente des prodiges et des vertus ; j'aperçois des traits qui annoncent sa grandeur future dans l'Eglise et les importants services qu'il doit lui rendre.

Quoique l'hérésie, qui désola l'Allemagne après la mort de notre saint, ait enseveli sous les ruines des églises et des monastères ses écrits précieux, ce qui a échappé à la fureur des hérétiques suffit pour nous donner une juste idée de ce grand homme.

Vous dirai-je que sa naissance fut éclatante, non pas par l'opulence et les titres pompeux qui président au berceau des grands, mais par les prodiges dont Dieu l'honora ? Il fut la récompense des vœux et des soupirs d'une mère stérile ; il parut sous les auspices de la mère de Dieu et au milieu des rayons de gloire qui environnaient son berceau.

Dieu annonce par ces merveilles le plus grand homme qu'ait possédé la Bohême ; il fait paraître, dans le XIVe siècle, cet astre éclatant que les ténèbres de l'erreur devaient s'efforcer en vain d'obscurcir.

Il y a des saints dont la sagesse semble se saisir dès l'enfance ; ils n'ont point de pleurs à répandre sur la dangereuse saison de la jeunesse ; Jean Népomucène fut de ce nombre.

Ce fut la sagesse qui lui fit porter ses premiers regards vers le sanctuaire : ce fut elle qui lui en découvrit toute la grandeur et toute la majesté ; ce fut elle aussi qui lui fit sentir qu'il ne fallait pas y porter une sainteté commune.

Frappé de ces grandes vérités, je le vois s'enfoncer dans la retraite pour se préparer à recevoir l'onction sainte du sacerdoce ; là, dans une paisible solitude, il écoute la voix du Seigneur, qu'on n'entend pas dans le bruit du monde ; ses pensées, ses désirs, ses prières, ses mortifications, l'unissent intimement à Jésus-Christ, et le préparent à monter à l'autel.

Heureux, si tous les ministres du Sauveur portaient à l'autel, comme Jean Népomucène, une innocence sans tache, un cœur embrasé du divin amour, un zèle ardent pour le salut du prochain, les talents nécessaires pour triompher des appas de l'erreur et des ressources du libertinage !

On ne verrait pas quelquefois paraître dans le sanctuaire ceux qui devraient pleurer dans la solitude ; des cœurs tout de glace, lors même qu'ils récitent des paroles toutes de feu ; on n'éviterait pas les fatigues de l'apostolat pour s'occuper des honneurs ou des domaines qui y sont attachés ; l'homme ennemi ne profiterait pas des ombres de la nuit et des ténèbres de l'ignorance pour semer l'ivraie avec le bon grain, et accréditer ses dangereux systèmes.

Ce n'est pas, Messieurs, pour autoriser votre censure que je fais cette plainte à la face des saints autels ; elle n'est pas assez réservée.

Quand on respecte la religion, on ménage ses ministres ; on n'attribue pas au corps les défauts d'un particulier. Il y a encore des anges sans tache dans le sanctuaire ; il y a encore des apôtres, des docteurs ; la sainteté et la saine doctrine font toujours la beauté de l'Eglise catholique ; la nouveauté fait de vains efforts pour la flétrir ; l'avilissement dans lequel on s'efforce de faire tomber le sacerdoce, est une preuve de l'irréligion qui règne dans notre siècle.

La sainteté et les talents ont fait désirer Jean Népomucène à la cour ; tous les hommes de vertus et de talents sont-ils désirés aujourd'hui ? Si la naissance n'a pas besoin de protection, le mérite en a besoin. Plus un ministre des autels est occupé de son ministère, moins on pense à lui. Si Dieu n'avait pas placé lui-même Jean Népomucène à la cour de Winceslas, marchait-il dans la route qui conduit à la fortune ? Hélas ! il savait qu'il n'était pas à propos qu'un prêtre fût toujours agréable aux grands ; mais il savait qu'il était toujours nécessaire qu'il fût utile à la religion.

Il est vrai que dans une cour chrétienne une vertu solide y trouve toujours des protecteurs ; il y a des pénitents dans le centre des délices, des hommes d'humilité dans l'éclat des grandeurs, des contemplatifs dans le tumulte des grandes affaires.

Ceux mêmes qui sont le plus livrés au monde, estiment ceux qui le méprisent ; on se déchaîne contre une piété qui n'est pas soutenue ; on révère la vertu qui se dérobe aux louanges du public ; l'homme de sainteté a toujours paru un prodige aux yeux des mondains. Jésus-Christ fut désiré à la cour d'Hérode, parce qu'il opérait des miracles ; Jean Népomucène fut désiré à la cour de

Wenceslas, parce qu'il pratiquait des vertus qui tenaient du prodige.

Mais la vertu ne plaît pas toujours aux grands qui ont des faiblesses, et qui veulent être flattés; nous verrons la scène changer. L'empereur désire un apôtre, il l'aura; il en voudra faire un courtisan lâche et sacrilége, il ne le pourra jamais.

Heureux, si le vice seul attirait ces disgrâces qui menacent les courtisans! On ne verrait pas tant de faibles mortels se faire un devoir de les détourner par de coupables complaisances.

Jean Népomucène édifiait toute la Bohême par ses rares vertus; le monde s'en occupait, lui seul semblait les ignorer; il s'humiliait quand il comparait sa vie avec la sainteté du sacerdoce; l'élévation de son état lui faisait craindre de ne pas être assez parfait; il savait que les vertus qui suffisent pour le salut d'un laïque ne suffisent pas pour celui d'un prêtre. Cette juste idée qu'il concevait du sacerdoce en fit un homme de sainteté et un homme de zèle; sainteté qui répond à la grandeur du sacerdoce; zèle qui lui fait remplir avec éclat les fonctions saintes du sacerdoce.

Un prêtre sans piété est le scandale de la religion; un prêtre sans talents occupe une place inutile dans la religion. Nous sommes chrétiens pour nous; nous sommes prêtres pour les autres; si la sainteté est nécessaire pour exercer le ministère des autels, la science est nécessaire pour rendre le ministère des autels utile. Je tremble pour celui qui approche du Seigneur sans être saint; mais je tremble encore plus pour celui qui se charge de la conduite des âmes sans expérience et sans talents.

Un cœur souillé peut se guérir; un génie enveloppé ne deviendra jamais juste et pénétrant; les fautes du cœur peuvent s'expier; les fautes que l'ignorance fait commettre dans le ministère sont très-souvent irréparables.

Qu'on demeure dans le rang des simples fidèles, si on n'a pas reçu du Seigneur les talents qui sont nécessaires pour être utile à l'Eglise; on se sauvera. Qu'on tremble en vivant même saintement; si on porte l'ignorance dans les tribunaux de la pénitence, et dans le gouvernement des âmes, on s'y damnera.

C'est, Messieurs, l'esprit de l'Eglise que je développe ici; ce sont les oracles qu'elle a prononcés dans les saints conciles; c'est ainsi qu'ont parlé tous les saints docteurs.

Jean Népomucène était rempli de ces grandes vérités; c'est pourquoi il ne porta ses vues vers le sanctuaire que pour y être utile à l'Eglise.

La Bohême n'eut jamais un génie plus vaste, un docteur plus éclairé, un directeur plus habile dans les voies du salut, même les plus difficiles et les plus mystérieuses, un orateur plus éloquent, un apôtre plus zélé.

Vous dirai-je qu'il fut l'ornement de l'université de Prague, cette fameuse école que l'empereur Charles IV venait de fonder, et qui était composée alors des plus célèbres maîtres des universités de Paris, de Padoue et de Boulogne?

Vous dirai-je que l'on trouvait en lui tous les talents qui font le grand ecclésiastique?

Talents pour développer les grandes matières de la religion: il fut un théologien profond. S'il lui eût été donné de voir les hérétiques qui parurent après sa mort, comme il lui fut donné de prédire les ravages qu'ils causèrent dans l'Allemagne, ils auraient trouvé en lui un redoutable adversaire.

Talents de la direction: il avait le don de développer les consciences, de les tranquilliser ou de les remuer salutairement; il marchait prudemment entre les deux extrémités vicieuses qu'on ne saurait trop éviter, le relâchement et la sévérité. Les consciences délicates, les consciences timides, les consciences chargées d'anciennes iniquités, les consciences effrayées d'une chute passagère, trouvaient dans Jean Nepomucène des consolations promptes et efficaces: il évitait le défaut du lévite indifférent, qui ne jette pas les yeux sur les plaies du malade de Jéricho; il évitait le défaut de l'austère pharisien, qui aurait voulu que le Sauveur eût laissé la fameuse pénitente gémir longtemps sous le poids du péché. Bientôt la sagesse du nouveau directeur fait du bruit dans Prague: elle perce à la cour. Les pauvres, les riches, les communautés religieuses, l'impératrice même, veulent se mettre sous sa conduite: si l'étendue de son zèle n'eût pas répondu à l'étendue de ses lumières, aurait-il pu soutenir des travaux si immenses?

Talents pour la chaire: jamais prédicateur n'en eut de plus décidés, de plus brillants, de plus propres au succès et de plus universellement applaudis.

La force, l'onction, l'éloquence, la majesté; des images naturelles des ravages du péché et des peines éternelles; des charmes de la vertu et des récompenses qui lui sont destinées, le firent regarder, avec justice, pour le plus célèbre orateur de son temps.

Il avait ces grâces, ces manières touchantes qui vont au cœur: son talent était de les remuer et de les arracher à leurs coupables attaches.

Voulez-vous, Messieurs, des preuves de ce que j'avance? Voici des faits.

Avaient paru avant lui, dans la basilique de sainte Marie, le fameux Conrard d'Autric et le célèbre Mélitius, deux prédicateurs qui avaient enlevé tous les applaudissements de la ville de Prague, les plus éloquents de leur siècle, dont le zèle et le feu entraînaient tous les cœurs, et qui avaient eu la consolation de voir ce que saint Chrysostome désirait de son temps avec tant d'ardeur, c'est-à-dire, des auditeurs baignés de pleurs, les mœurs de cette grande ville changées, le luxe diminué, les débauches cessées, la vie molle et voluptueuse condamnée, tous les vices proscrits. C'est après ces deux grands hommes que Jean Népomucène paraît dans la chaire: c'est à des auditeurs dé-

licats, accoutumés au beau et au sublime, qu'il parle; et ce sont eux aussi qu'il ravit, qu'il touche, qu'il enlève : ils admirent Jean Néoumocène après avoir admiré Conrard et Mélitius; et, sans ravir la gloire de ces grands hommes, ils avouent que Jean Népomucène les surpasse; les conversions éclatantes qui accompagnaient ses predications, les succès immenses le publiaient aussi hautement.

Un homme, qui remplissait les fonctions du sacerdoce avec tant d'éclat, fut bientôt connu et désiré à la cour.

On vit autrefois le jeune Agrippa désirer avec ardeur d'entendre prêcher saint Paul; on vit alors l'empereur Winceslas demander avec instance Jean Népomucène pour prêcher à sa cour.

Notre saint connaissait toute l'importance de cette mission : il savait que, pour annoncer la parole de Dieu aux majestés de la terre, il faut être rempli de cet esprit de vérité qui ne cache rien, qui ne redoute rien. Il refusa cet honneur, qui devrait aller trouver tous les hommes apostoliques, et qu'ils ne devraient jamais briguer. On le sollicita, on le força, et l'obéissance seule le fit paraître à la cour; mais il y parut comme Jean-Baptiste, pour y reprendre les vices qui y régnaient.

Il y montra cette liberté évangélique qui ouvre les portes du ciel et les abîmes de l'enfer, pour montrer au monarque, aussi bien qu'au peuple, le sort destiné à la vertu et au vice. Il disait, comme le prophète Michée au juste, que tout allait bien pour lui; mais il disait aussi au pécheur impénitent qu'il périrait. La grandeur, les richesses, la puissance, l'éclat de la victoire ne l'auraient pas empêché de reprendre un Naaman souillé de la lèpre du péché; il lui aurait dit : Vous êtes grand, vous brillez même sur le trône, mais vous êtes un homme de vice : *Magnus es, sed leprosus* (IV *Reg.*, V) ; vous périrez si vous ne faites pénitence.

Il portait le peuple à respecter le prince; mais il forçait le prince à reconnaître un Dieu, maître absolu de son trône, de sa couronne et de son sort éternel.

Winceslas l'écoutait attentivement; il n'avait pas encore développé ce caractère féroce qui devait donner des scènes si tragiques dans son empire.

Dans ces temps de calme, Jean Népomucène était l'apôtre de la cour; il y exerçait un apostolat aussi saint, aussi édifiant, aussi glorieux que celui des premiers disciples du Sauveur. Il y établit le règne d'une solide piété et y fait ériger de toute part des trophées à l'Evangile; l'empereur seul s'endurcit de plus en plus aux grands exemples de vertu qu'il donne et aux charmes puissants de ses prédications.

C'est donc faute de connaître l'importance de la mission, qu'on brigue l'honneur de porter la parole de Dieu devant les maîtres de la terre, qu'on la défigure par une éloquence toute profane et qu'on s'efforce d'être à leurs oreilles comme un agréable concert de musique, selon l'expression d'un prophète.

Il n'y a point d'endroit où l'on ait plus besoin d'apôtres qu'à la cour; on s'y pique d'esprit, on ne s'y pique pas de religion; on y connaît les détours de la politique, on n'y sait rien souvent de l'économie de nos mystères; on trouve des moments pour lire des livres composés dans les ténèbres, on n'en trouve point pour lire des livres de piété; tous les courtisans ont le temps d'être philosophes, très-peu trouvent le temps d'être chrétiens.

Ah! qu'on ne se contente pas de désirer des apôtres à la cour, qu'on les écoute quand ils y paraissent.

Jean Népomucène fut écouté à la cour de Winceslas; l'éclat avec lequel il remplissait les fonctions saintes du sacerdoce le fit regarder comme le plus saint et le plus excellent ecclésiatique de son temps. On pensa à son élévation; on lui offrit les dignités les plus éclatantes et les plus flatteuses, mais il les refusa généreusement et constamment.

Quand nous louons, Messieurs, la sagesse de ces hommes admirables qui portaient leur vue au delà du tombeau, qui craignaient la chute en regardant l'élévation, et qu'on voyait baignés de pleurs lorsqu'on leur offrait les dignités éclatantes de l'Eglise, nous ne prétendons pas tirer des conséquences dangereuses pour le salut de ceux que la naissance, la piété et les talents placent sur le trône épiscopal. L'humilité de ces grands serviteurs de Dieu qui sont restés dans le rang inférieur des lévites, ne condamne pas la confiance de ceux qui montent à l'autel avec amour.

Si nous donnons des louanges à ces justes timides qui ont refusé l'épiscopat, nous en donnons aussi à ces ministres zélés qui en ont soutenu la dignité par leurs vertus et par leurs talents.

Malheur seulement à ceux que l'ambition et l'intrigue élèvent aux premières places du sanctuaire; qui sont flattés par les honneurs et les revenus, sans être effrayés du compte qu'ils en doivent rendre; à ces lumières qu'on place sur la montagne et qui deviennent des astres errants; à ces sentinelles qu'on pose pour garder la cité sainte et que l'homme ennemi trouve toujours endormies; à ce sel de la terre qui s'affadit et qui donne le temps à la corruption de s'étendre et de faire de funestes progrès!

Mais pour ceux qui aiment l'Eglise catholiques, qui respectent ses décisions, que les talents et les vertus rendent recommandables, que les fatigues de l'apostolat n'effrayent pas, qu'ils montent avec confiance sur le trône épiscopal, l'Eglise a besoin de ces pasteurs; ils font sa gloire et sa consolation.

Si le refus constant que Jean Népomucène fit des dignités éclatantes du sacerdoce, mérite aujourd'hui notre admiration et nos louanges, c'est qu'il est rare d'avoir une humilité si parfaite avec des talents si brillants, et de juger, pendant la vie, des honneurs et de l'opulence comme on en juge au moment de la mort; c'est là, Messieurs, la véritable sa-

gesse : heureux, si c'était celle de tous les chrétiens!

Il n'y avait point de dignités éclatantes dans l'Eglise auxquelles Jean Népomucène n'eût pu aspirer; de grands talents soutenus de grandes vertus, le faisaient regarder comme le plus propre à remplir les premières places du sanctuaire.

Déjà l'archevêque de Prague se l'était attaché par un canonicat dans sa métropole; déjà Winceslas avait jeté les yeux sur lui pour remplir le siége de Leitomeritz.

Le plus beau et le plus riche bénéfice du royaume fut aussi à sa disposition. La prévôté de Wischeradt, à laquelle était attaché le titre de chancelier héréditaire et des domaines immenses, la charge de grand aumônier du royaume, venaient chercher Jean Népomucène, et Jean Népomucène les fuyait.

N'y avait-il pas là, Messieurs, de quoi flatter un homme qui ne penserait pas à la mort? Oui, sans doute; mais la sagesse de Jean Népomucène porte ses vues au delà du tombeau; il redoute ces places éminentes qui attirent tant d'hommages, ces amples revenus qui sont le patrimoine des pauvres. L'évêché de Leitomeritz et la prévôté de Wischeradt sont les places les plus brillantes et les plus opulentes, ce sont celles aussi qu'il refuse constamment.

S'il accepte celle de grand aumônier, c'est parce qu'il peut y être utile au peuple, y protéger les misérables, et qu'elle n'est pas accompagnée des honneurs de l'épiscopat et des domaines de l'Eglise.

Ah! Messieurs, comparons ici la sagesse de Jean Népomucène avec celle des mondains : Que disent les mondains sur les honneurs et les revenus du sanctuaire? Ce que disent les insensés des honneurs et des richesses du siècle, selon le prophète.

Heureux ceux que la protection a fait nommer à ces grands siéges, à ces places brillantes, où l'on possède des domaines presque égaux à ceux de certains souverains!

Heureux ces ecclésiastiques qui vivent commodément à l'ombre d'un bénéfice opulent, qui ne supportent point le poids du jour dans la vigne du Seigneur, et qui ne sont point sujets aux pénibles travaux de la chaire et du confessional! *Beatum dixerunt cui hæc sunt.* Mais que dit Jean Népomucène, dont la sagesse rapprochait toujours le moment de la mort? Heureux celui dont les pénibles travaux n'ont pour principe que le salut des âmes, qui n'est point exposé aux dangers de l'élévation et des richesses, à qui son Dieu suffit et qui ne veut rien autre chose! *Beatus cujus Dominus Deus ejus.* (*Psal.* CXLIII.)

Elle brille constamment à la cour de Winceslas, cette sagesse de Jean Népomucène : comme il y avait été désiré, il y fut utile. Utile aux pauvres, dont il était le père et la ressource; utile à ceux que l'intérêt divisait, ses lumières triomphaient des détours de la chicane, et sa charité faisait régner la paix dans les familles troublées par les procès; utile aux courtisans, qui apprenaient de lui à respecter le prince sans flatter ses passions, et à remplir exactement les devoirs de sujets et de chrétiens; utile à l'impératrice, qui avançait dans la vertu sous sa sage direction, et qui aurait été chérie et respectée de Winceslas, s'il eût été moins vicieux; utile à Winceslas lui-même, si son cœur livré à la volupté ne se fût pas endurci aux prodiges de sainteté et de sagesse qu'il avait montrés à la cour.

La passion fait de rapides progrès dans un prince qui l'écoute et qui la flatte : il semble qu'on manque à sa grandeur suprême, quand on lui résiste. Le défaut d'autorité met souvent des bornes aux faiblesses du particulier; rien ne s'oppose à celle du monarque. Les lois intimident ceux qui ne respectent pas l'Evangile : l'Evangile et les lois n'arrêtent point la passion d'un souverain. David joint à l'opprobre de Bethsabée le meurtre d'Urie. Winceslas après avoir souillé sa cour par de honteux excès, veut encore l'ensanglanter par la mort de Jean Népomucène; elle a été le théâtre de ses voluptés, elle sera le théâtre de ses fureurs: il a voulu un apôtre auprès de lui, il en fera un martyr; il menace déjà celui qu'il a flatté.

Mais, ne craignez pas, Messieurs, c'est Dieu lui-même qui a conduit Jean Népomucène à la cour; sa main puissante et magnifique l'y soutiendra contre tous les efforts de la passion du prince. Sa sagesse l'a fait désirer à la cour; sa fermeté le fera triompher à la cour : *Sapientiam et fortitudinem dedisti mihi.* C'est la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Quel malheur, Messieurs, quand un prince a perdu de vue la première majesté dont il tient sa couronne; quand, aveuglé sur les bornes d'une puissance légitime, il ose entreprendre sur les droits inaliénables de Dieu, et porte le mépris des autels, le plus ferme appui de son trône, jusqu'à exiger de ses ministres de secrètes apostasies et de sacriléges complaisances!

Heureux ceux que Dieu a revêtus de force, en les plaçant à la cour d'un prince impie, qui ont le courage de défendre la sainteté des autels, sans manquer à la majesté du trône: qui n'opposent aux volontés criminelles du monarque que les ordres suprêmes de Dieu, et qui ne bravent les menaces de la seconde majesté, que pour éviter le juste courroux de la première!

Winceslas jugea, Messieurs, de sa puissance par sa passion; c'est souvent le péché des grands. Il voulut l'étendre jusque sur les autels : il exigea de Jean Népomucène un aveu de ce qu'il savait comme tenant la place de Dieu, et de ce qu'il ne savait pas, comme homme et sujet de son empire : il traita le sacrement de pénitence en politique; et il osa espérer d'un dépositaire des secrets des consciences, les coupables complaisances d'un courtisan lâche et flatteur. Mais, si l'on vit alors ce que peut un souverain cruel et passionné, on vit aussi ce que peut

un prêtre fidèle et éclairé. Jean Népomucène montre à la cour de Winceslas une fermeté sacerdotale qui le fait parler librement en faveur du secret de la confession : une fermeté chrétienne qui le prépare à tout souffrir pour le secret de la confession : une fermeté héroïque qui lui fait donner sa vie pour le secret de la confession.

C'est vous, ô mon Dieu, qui avez donné à ce saint prêtre cette force divine pour la consolation des catholiques, la gloire de votre Eglise, et la confusion des hérétiques des derniers siècles : *Fortitudinem dedisti mihi.*

Winceslas développe, Messieurs, tous ces mystères d'iniquité qu'il avait nourris dans son cœur ; il fait éclater toutes ses honteuses passions que la politique avait retenues quelque temps : il se montre enfin tel qu'il est, soupçonneux, inhumain, sacrilége.

Héritier du trône de Charles IV, sans avoir une seule de ses vertus ; époux d'une princesse sage et vertueuse, sans rendre justice à son mérite et à sa piété ; possesseur d'un vaste empire et d'un royaume par sa naissance ; tyran redoutable par ses cruautés, il retrace dans sa cour les scènes sanglantes que donnèrent autrefois ces empereurs qui ont fait la honte du nom romain.

Jeanne de Bavière se trouvait unie par les liens les plus sacrés à ce malheureux prince: son cœur aimait innocemment celui dont elle détestait les crimes ; elle voyait toujours un époux dans le persécuteur de la vertu ; elle gémissait secrètement de ses désordres ; elle ne se plaignait pas inutilement de ses scandaleux excès, et elle eut toujours pour lui cet amour pur et tendre que la religion commande, sans participer aux passions qu'elle condamne.

Ne soyons pas étonnés, Messieurs, de la piété de Jeanne de Bavière, ni des vices de Winceslas : l'impératrice suit les sages conseils de Jean Népomucène, le plus éclairé de tous les directeurs : l'empereur suit les coupables conseils des courtisans dévoués à ses passions, et les plus débauchés de sa cour.

Malheur aux princes qui écoutent ceux qui leur présentent les amorces et les appas du vice, qui conservent auprès d'eux les apôtres de la volupté ! il n'y a point de sortes de crimes dont ils ne souillent leurs trônes. Winceslas, Messieurs, peut instruire, par son triste sort, tous les princes de la terre.

Je ne vous représente pas ici, Messieurs, un prince plongé dans la mollesse, qui nourrit avec les plus grandes faiblesses les sentiments les plus inhumains, qui arrose les mets de sa table du sang de ceux qui lui déplaisent, et qui changent souvent, comme Hérode, la salle d'un festin en une salle de deuil.

J'ai à vous représenter ses attentats sacriléges sur le secret de la confession, et les efforts impuissants qu'il fit pour tirer de la bouche de Jean Népomucène un coupable aveu des secrets des consciences? Vous verrez l'empereur traiter le sacrement de pénitence en politique ; vous verrez Jean Népomucène le défendre en apôtre.

La sacrilége curiosité du prince est enveloppée de frivoles prétextes et de raisons d'Etat ; la fermeté de Jean Népomucène parle librement et sans détours.

C'est ici, Messieurs, qu'on découvre une fermeté vraiment sacerdotale ; les réponses qu'il fait a l'empereur nous retracent la fermeté des prophètes devant les rois impies d'Israël, des apôtres devant les juges de la Synagogue, et des premiers martyrs devant les tyrans.

Réponse digne d'un fidèle sujet : Je respecte, lui dit-il, le diadème que Dieu a posé sur votre tête, mais je respecte aussi le ministère sacré dont je suis revêtu. Je suis votre sujet, mais je suis ministre de Jésus-Christ. Disposez de moi dans l'ordre de la puissance temporelle, mais n'attentez pas à la puissance spirituelle. Le secret de la confession n'est pas un secret d'Etat, mais un secret des consciences, sur lesquelles vous n'avez aucun droit ; je ne le sais pas comme homme, mais comme Dieu ; et, si j'ai horreur de vos sacriléges sollicitations, ce ne sont pas les peines que l'Eglise a décernées contre les ministres indiscrets qui me l'inspirent, mais l'énormité du crime que vous me proposez.

Réponse digne d'un fidèle dispensateur des mystères du Sauveur. Vous dites, ô prince aveuglé par la passion, qu'il est à propos que les rois et les césars n'ignorent rien de ce qui se passe dans leurs Etats, mais l'intérieur de la princesse regarde-t-il le gouvernement de votre empire? ce qui se passe dans le cœur de l'homme est du ressort de Dieu seul. Examinez toutes les lois des princes de la terre et des plus sages législateurs ; il n'y en a pas une qui défende les désirs et les pensées ; Dieu seul pouvait dire dans sa loi sainte : Vous n'aurez point de mauvais désirs, parce que lui seul a droit sur le cœur de l'homme.

Quand la princesse me confie les secrets de sa conscience, qu'elle me développe son intérieur, qu'elle gémit à mes pieds, et qu'elle arrose de ses pleurs les fautes qui lui sont échappées, ce n'est pas comme à votre sujet, mais comme à un prêtre qui représente Dieu même ; c'est un sacrement que j'administre alors, et non pas une affaire temporelle que je négocie.

Réponse digne d'un des plus illustres confesseurs de la foi. Après vous être efforcé de m'amollir par les promesses les plus flatteuses, vous vous efforcez de m'intimider par l'appareil des supplices ; mais je ne crains point vos injustes menaces ; je ne crains que les justes jugements de Dieu : *Minas tuas non timeo.* Vous pouvez agir en tyran, pour moi, j'agirai en prêtre de Jésus-Chist : *Facies quod tyranni, faciam quod episcopi.*

Vous me menacez des cachots, des chevalets, de la mort même ; vous pouvez imiter les tyrans : *facies quod tyranni*, et moi j'imiterai la fermeté du grand Ambroise, qui s'opposa à l'empereur Valentinien qui vou-

lait mettre les ariens en possession des églises des catholiques. La réponse du zélé défenseur de la foi de Nicée sera toujours celle du défenseur du secret de la confession; il fera des martyrs aussi bien que la consubstantialité du Verbe : *faciam quod episcopi*. N'est-ce pas là, Messieurs, parler librement en faveur du secret de la confession?

Si l'empereur offensé médite des complots de mort, Jean Népomucène va s'y préparer avec une fermeté chrétienne.

Jean Népomucène n'aperçoit plus que les images de la mort dans les regards, dans les manières, dans les discours de Winceslas; il s'y prépare en héros chrétien; il ne peut l'éviter sans crime, il l'attend sans frayeur : il aime mieux mourir pour le secret de la confession, que de vivre après l'avoir révélé; un religieux silence lui procurera la couronne du martyre; des paroles indiscrètes en auraient fait un lâche apostat.

Elle vient d'en haut, Messieurs, cette fermeté, elle tient du prodige; dans les cachots, dans les tortures, dans les honneurs, dans la liberté, Jean Népomucène se prépare au martyre: cette bouche éloquente, qui s'est ouverte tant de fois pour annoncer les vérités du salut, ne s'ouvrira jamais pour satisfaire la coupable curiosité de Winceslas. Il veut intimider Jean Népomucène par l'appareil des supplices; Jean Népomucène le déconcerte par un profond silence. En vain il le fait jeter dans un cachot obscur, la sagesse y descend avec lui comme avec Joseph; il le sanctifiera par ses prières, il ne le souillera pas par un sacrilége aveu des secrets des consciences; en vain il le fait étendre sur les chevalets, et brûler avec des torches ardentes; les saints noms de Jésus et de Marie sortiront de sa bouche pendant ses cruels tourments, mais il n'en sortira aucune parole contre le secret de la confession : on se lassera de le tourmenter, il ne se lassera pas de souffrir; il attend avec joie la mort dont on le menace; et l'empereur attend en vain qu'il se rende à ses sollicitations.

La scène change, Messieurs; les tyrans savent que les caresses ne sont pas moins redoutables aux héros chrétiens que les tortures; Winceslas y a recours. Jean Népomucène est remis en liberté, et rappelé même à la cour avec honneur; mais il connaît le cœur de Winceslas, il se prépare à de nouveaux combats; l'image de la mort qu'il doit souffrir le suit partout; il s'en occupe comme son divin Maître, et elle a pour lui autant de délices, que le crime qu'on veut lui faire commettre a d'horreurs.

Oui, Messieurs, Jean Népomucène paraîtra à la cour avec ses glorieuses cicatrices; il acceptera la table du prince, il pénétrera même avec lui dans le secret de son palais, avec cette douceur, ce respect et cette obéissance que les chrétiens ont toujours montrés pour les secondes majestés, celles même qui déshonoraient leurs trônes par les persécutions les plus sanglantes, comme nous l'apprend Tertullien; mais sa langue y sera toujours muette, lorsqu'on y parlera des secrets des consciences; les saints rendent ce qui est dû à César, mais aussi les césars ne peuvent point les empêcher de rendre à Dieu ce qui lui est dû.

Vous lui tendez en vain de nouveau piéges, malheureux prince : Jean Népomucène a déjà souffert sous vos yeux pour le secret de la confession, et il se prépare à mourir, plutôt que de satisfaire votre sacrilége curiosité.

Nous admirons, Messieurs, la fermeté de ce saint prêtre, qui attend la mort, qui s'y prépare; et nous ne rougissons pas de ces lâches complaisances qui déshonorent le christianisme et nous creusent l'enfer.

Le respect humain, les maximes du monde, les usages de la cour font tous les jours de lâches déserteurs de la morale de l'Evangile, et souvent des prévaricateurs de la loi de Dieu.

La sanctification des jours spécialement consacrés au service du Seigneur, les sages lois de l'abstinence et du jeûne, le saint temps du carême, une vie pure, innocente, occupée, sont certainement des obligations indispensables pour tous les chrétiens; l'Eglise honore, dans ses fastes, des héros qui ont souffert la mort, plutôt que de manquer à ces devoirs importants de la religion. Cependant que voit-on dans notre siècle? Une dissipation criminelle, des hommes livrés sans réserve aux plaisirs, des spectacles, de longues séances de jeu, des veilles et des excès, et presque point de pénitence. Permettez-moi, Messieurs, mon ministère et ma religion m'y obligent, d'appeler cette conduite des fidèles de nos jours, une infraction publique des maximes de l'Evangile.

Ah! si Jean Népomucène n'eût pas craint plus que vous d'offenser Dieu, de commettre un crime, il ne se serait pas préparé avec tant de fermeté à mourir pour le secret de la confession.

Quel usage fait-il de la liberté que le prince lui accorde par politique? Il l'emploie à se préparer à la mort; persuadé que l'apostolat d'un prêtre ne doit finir qu'avec sa vie, je le vois reparaître dans les chaires chrétiennes : ce corps affaibli par de longs et de cruels tourments, se livre encore aux pénibles travaux du ministère; il ouvre, pour l'instruction des peuples, une bouche qu'il a condamnée au silence pour l'honneur de la religion.

Déjà je l'entends annoncer en prophète du vrai Dieu les approches de sa mort à ses auditeurs, j'entends sortir de sa bouche ces oracles du Sauveur avant de retourner à son Père : *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus.* (*Joan.*, VII.) Le cœur du prince n'est pas changé, Dieu m'a fait la grâce de ne point changer non plus; il m'immolera à sa fureur, parce qu'il ne pourra pas me faire succomber à ses sacriléges sollicitations.

Déjà les hérésiarques, qui devaient troubler l'Allemagne, se présentent à lui; il annonce les funestes succès de l'hérésie dans ces Etats si florissants, et où la religion ca-

tholique était si paisible et si étendue.

Déjà je le vois voler à Boleslavie pour se prosterner au pied d'une image miraculeuse de la sainte Vierge : c'est là qu'il s'abîme dans cette dévotion tendre qu'il avait toujours eue pour la Mère de Dieu; c'est là qu'avec tous les Pères du concile d'Ephèse, il implore sa puissante protection au moment de sa mort.

Il approchait, Messieurs; Wenceslas se préparait à consommer ses mystères de cruauté; déjà les ordres étaient donnés : mais Jean Népomucène s'est préparé à ce grand sacrifice avec une fermeté chrétienne; c'est pourquoi il montrera une fermeté héroïque, lorsqu'il faudra le consommer pour le secret de la confession. Ce point important de notre religion aura des martyrs aussi bien que les autres; Jean Népomucène sera le premier : mais si l'enfer suscitait encore des Wenceslas, la grâce de Jésus-Christ est toujours la même, nous aurions encore des martyrs du secret de la confession, quoi qu'en dise l'hérésie.

Ce ne sont point les tourments que l'on souffre, dit saint Augustin, qui font les martyrs, mais la cause que l'on défend : *Non pœna, sed causa, facit martyrem.*

C'est en vain que l'orgueilleuse hérésie, poursuivie par les princes catholiques, vante les supplices auxquels les apôtres de l'erreur ont été condamnés; les palmes et les couronnes ne sont destinées qu'à ceux qui souffrent pour la vérité : l'Eglise n'honore dans ses fastes que ceux qui ont donné leur vie pour sceller les vérités de la religion.

Ces principes posés, Messieurs, Jean Népomucène ne doit-il pas être compté parmi ces généreux athlètes qui ont soutenu de grands combats, et qui ne sont arrivés à la gloire immortelle qu'après avoir passé par de grandes tribulations?

Le secret de la confession est la cause de son martyre : c'est pour le garder inviolablement qu'il donne sa vie avec une fermeté héroïque; il meurt pour les saintes lois du sacrement de pénitence; la gloire du martyre lui est due légitimement : *Causa facit martyrem.* Oui, Seigneur, vous soutiendrez par votre grâce ce grand héros de la foi dans le dernier combat que le furieux Wenceslas va lui livrer; vous couronnerez de la gloire du martyre ce religieux silence qui honore le sacrement de la réconciliation, qui confond d'avance les erreurs des sectaires qui doivent désoler l'Allemagne, et qui console tous ceux qui font à vos ministres un humble aveu de leurs fautes les plus secrètes.

Ne craignez pas, Messieurs : cette dernière scène va mettre Wenceslas au rang des Néron et des Dioclétien, et Jean Népomucène au rang des martyrs que le ciel a couronnés.

L'empereur paraît, il montre des yeux étincelants, un visage allumé du feu de la colère; il fait entendre une voix menaçante, il est environné des ministres de sa cruauté; il n'a qu'un mot à faire entendre à Jean Népomucène : le détail de la conscience de la princesse, ou la mort.

Jean Népomucène paraît avec cette tranquillité et cette douceur qui lui étaient naturelles; il montre cette fermeté héroïque que la grâce de Jésus-Christ donne aux confesseurs de la vérité; il ne répond rien; c'est le silence qui doit lui procurer une couronne immortelle, c'est lui qui va lui procurer la mort : le signal est donné, on l'enlève, on le précipite dans la Molde.

Ah! Seigneur, qui êtes admirable dans vos saints, Jean Népomucène demeurera-t-il enseveli dans les abîmes des eaux, pendant que l'impie Wenceslas règne sur un trône éclatant? Non, Messieurs; une gloire brillante suit de près la mort du juste, et l'ignominie est le partage de l'impie. Voici de grandes scènes, voici les oracles de l'Ecriture accomplis; on se ressouvient du juste pour lui donner des louanges, et le nom du pécheur devient odieux à la postérité la plus reculée : *Memoria justi cum laudibus, et nomen impiorum putrescet.* (*Prov.*, X.) Ce brillant spectacle, ces rayons de gloire qui avaient environné le berceau de Jean Népomucène, paraissent dans l'endroit où on l'a précipité; ces phénomènes décèlent ce précieux dépôt; le clergé et le peuple, qui n'ignoraient pas la cause de son martyre, lui rendent les honneurs dus à sa sainteté et à son héroïque fermeté : *Memoria justi cum laudibus.* Pour l'empereur, troublé, agité déshonoré, il n'a plus dans toutes les bouches que le nom odieux de tyran : *Nomen impiorum putrescet.* En vain les disciples de Jean Hus et de Jérôme de Prague s'efforcent-ils de détruire son sacré tombeau; la main puissante du Très-Haut le conserve contre tous les attentats de ces sacriléges : il y sera un monument perpétuel de la gloire que Dieu procure à ses serviteurs, un glorieux trophée érigé au silence de Jean Népomucène, et un sujet de confusion pour tous ceux qui combattent la confession auriculaire. La voix des miracles y a fait et y fera dans tous les siècles l'éloge du silence de ce saint prêtre; sa langue conservée incorruptible dans le tombeau, y publie hautement la justice de la cause qu'il a soutenue : *Memoria justi cum laudibus;* et si l'impie Wenceslas occupe une place dans nos histoires, ce n'est que pour raconter ses honteux excès et flétrir sa mémoire, comme il a lui-même avili son trône et flétri sa couronne : *Nomen impiorum putrescet.*

On a vu les majestés de la terre prosternées au tombeau de Jean Népomucène et solliciter l'établissement de son culte; on y a vu les malades guéris, les aveugles éclairés, une puissance invisible punir avec éclat les mépris et les railleries des protestants et des libertins : *Memoria justi cum laudibus;* mais on n'a jamais pensé au tombeau de l'impie Wenceslas, on l'a laissé dans un honteux oubli; si on le compte parmi ceux qui ont occupé le trône impérial et celui de Bohême, on a soin d'avertir la postérité qu'il était indigne de régner : *Nomen impiorum putrescet.* Vous dirai-je que jamais culte ne s'est établi si rapidement et si universellement que celui de saint Jean Népomucène, et que je pourrais dire de lui ce que Théodoret dit de cet in-

comparable solitaire de l'Orient, du grand Siméon Stylite?

Il nous assure qu'il n'y avait pas une famille dans Rome qui n'eût l'image de ce serviteur de Dieu; que les pauvres et les riches la portaient avec respect, et qu'elle était dans tous les oratoires.

N'est-ce pas, Messieurs, la même chose dans toute la Bohême? L'image de Jean Népomucène n'est-elle pas portée avec vénération par les souverains comme par les sujets?

Cette dévotion n'a-t-elle pas passé dans la magnifique cour de France? Eclairés sur le culte des saintes images, on porte sur les vêtements les plus précieux celle du grand défenseur du sacrement de pénitence : on porte sa vénération à l'objet représenté; on se met singulièrement sous sa protection, et on lui rend un tribut annuel de louanges : *Memoria justi cum laudibus.*

Puisse, Messieurs, le récit d'une vie si édifiante toucher nos cœurs, les détacher des objets séduisants du siècle, et nous faire préférer la mort à la moindre transgression de la loi de Dieu.

C'est honorer les saints selon l'esprit de l'Eglise, que de les imiter; marchez sur leurs traces, vous partiperez à leur gloire. Je vous la souhaite.

SUJETS DIVERS.

SERMON Ier.

SUR LE SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

Prononcé dans l'église des RR. PP. Récollets, à Versailles, le 27 juin 1745.

Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos : manete in dilectione mea. (*Joan.*, XV.)

Comme mon père m'a aimé, je vous ai aimés : demeurez dans mon amour.

C'est à l'amour divin que je consacre ce discours : je vais faire l'éloge du sacré cœur de Jésus; ce sont ses mystères de charité que je vais m'efforcer de développer. Déjà vous pensez à mon insuffisance : vous savez qu'il faudrait un apôtre de la charité, pour parler dignement de celle du Sauveur; je n'ai ni ses expressions tendres, ni ses saintes ardeurs, ni ses traits enflammés. Le cœur de Paul répondait au cœur de Jésus-Christ : ses sentiments intérieurs étaient conformes aux siens, aussi saint Chrysostome n'a-t-il pas fait difficulté de dire que le cœur du grand Paul était le cœur de Jésus-Christ? *Cor Pauli, cor erat Christi.*

Oui, Messieurs, je sens mon insuffisance; et je sais qu'il faudrait l'amour le plus tendre pour louer celui de Jésus-Christ. Nous sommes plus capables d'adorer ses sentiments intérieurs, que de les raconter; mais, comme selon saint Augustin, on n'honore bien Dieu qu'en l'aimant, je viens seulement vous dire que vous ne pouvez reconnaître l'amour de Jésus-Christ pour vous, que par votre amour pour lui : l'homme a une place dans le cœur de Jésus : il faut que Jésus ait une place dans le cœur de l'homme : n'est-ce pas ce qu'il vous dit par ces paroles : Je vous ai aimés, demeurez dans l'amour : *dilexi vos, manete in dilectione.*

La charité se refroidit tous les jours, mais elle n'est pas éteinte; il y a encore des cœurs qui en sont embrasés : les rapides progrès que la dévotion au sacré cœur de Jésus a faits depuis plusieurs années, consolent l'Eglise et tous ceux qui lui sont soumis : on s'affligeait déjà de voir un grand déchet dans la piété : les productions de l'esprit et du cœur ne respiraient que l'indépendance et la passion : une âme pure et innocente a levé la première l'étendard de cette dévotion; bientôt elle s'est étendue avec magnificence dans toutes les villes : la cour de France, qui dans tous les temps a opposé à la licence la plus effrénée la piété la plus tendre, a voulu contribuer à son agrandissement : quelle joie pour le souverain pontife, quand il a vu le zèle d'une grande reine, pour l'étendre jusque dans son palais! Quel exemple pour nous, quand nous la voyons présente à ses solemnités, et se faire un devoir d'inscrire son nom dans ses fastes!

Mais que vous apprend cette dévotion, chrétiens? Le voici : Que vous avez une place dans le cœur de Jésus, et que Jésus veut avoir une place dans votre cœur.

Jésus-Christ a aimé l'homme. Jésus-Christ veut être aimé de l'homme : *dilexi vos manete in dilectione.* — *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les sentiments intérieurs de Jésus-Christ exigent nos adorations les plus profondes, et sont au-dessus des expressions les plus sublimes; c'est le privilége des âmes parfaites et tranquilles, de pénétrer dans le cœur adorable de Jésus : c'est aux Bernard, aux Bonaventure, aux François de Sales, aux Jean de la Croix, aux Thérèse, ces mystiques catholiques, qu'il a été donné de parler dignement de ces mystères cachés de l'amour du Sauveur : je parle devant un auditoire qu'il faut instruire : et ce sublime sacré ne serait pas à la portée de tout le monde : les âmes solidement pieuses sentent ce qu'elles ne sauraient expliquer : on est plus heureux quand on sent l'amour divin, que quand on sait le définir : il est donc important, chrétiens, que vous appreniez que l'homme a une place dans le cœur de Jésus-Christ,

par ce que Jésus-Christ a fait pour l'homme même : or voici ce que la religion vous enseigne.

La Judée a été le théâtre de l'amour de Jésus-Christ pour les pécheurs : le Calvaire a été le théâtre de l'amour de Jésus-Christ pour tous les hommes : l'autel est le théâtre de l'amour de Jésus-Christ pour les enfants de son Eglise. Cœur tendre de Jésus qui recherche les pécheurs avec bonté ; cœur immense de Jésus, qui comprend tous les hommes dans le sacrifice de la croix ; cœur constant de Jésus qui s'immole tous les jours pour les enfants de son Eglise sur l'autel : ce sont là, chrétiens, les preuves sensibles de l'amour de votre Sauveur : voilà ce qu'il voulait faire pour vous, lorsqu'il disait : Je vous ai aimés : *dilexi vos*. J'offre de trop grands objets à votre piété, pour vous demander votre attention.

Ne sortons point de l'Evangile, chrétiens, c'est dans cette histoire des actions mémorables du Sauveur, qu'on découvre tous les sentiments de son cœur pour les pécheurs. Ils font le grand objet de sa mission. Ici il nous dépeint ses fatigues, pour les aller trouver dans leurs égarements : là, ses larmes précieuses sur l'endurcissement des cœurs obstinés : tantôt il nous représente l'aimable prodigalité avec laquelle il accorde ses faveurs à ceux qui sont touchés de leurs crimes : tantôt il nous le montre comme un zélé défenseur de la sincérité de leur pénitence : sous quels innocents emblêmes ne nous représente-t-il pas sa patience à les attendre, et son allégresse, lorsque, dociles aux charmes de sa grâce, ils se rangent sous son empire ?

Loin de nous ces pharisiens orgueilleux et austères, qui abattent le pécheur. Le pécheur a une place dans le cœur de Jésus.

Paraissez, pécheurs et pécheresses, plus fameux encore par votre pénitence que par vos crimes. N'est-ce pas sa douceur qui vous a attirés? N'êtes-vous pas autant de trophées érigés à sa clémence et à sa miséricorde? L'enfer a été creusé pour les pécheurs obstinés ; le cœur de Jésus a toujours été ouvert pour les pécheurs touchés et convertis.

Cœur tendre de Jésus qui s'occupe des pécheurs, dans le sein même de sa gloire. Dans les grands projets de la miséricorde de notre Dieu, le pécheur y tenait le premier rang : tranquille sur les justes, toute sa sollicitude se tourne du côté de ceux qui languissent sous le poids de leurs infirmités : assuré de ceux qui marchent dans les sentiers de la justice, il ne parle qu'à ceux qui errent aveuglément dans les routes de la perdition ; ils semblent être les uniques objets de sa tendresse. Pourquoi cela, Messieurs ? c'est que votre Dieu ne punit qu'à regret : son cœur s'ouvre au pécheur qui le suit ; son cœur est au juste qui le sert. Il semble oublier ceux qui sont à lui, pour gagner ceux qui s'en sont éloignés. C'est le vrai sens, Messieurs, de ces paroles : Je ne suis point venu appeler les justes, mais les pécheurs : *Non veni vocare justos sed peccatores*. (*Luc.*, V.)

Cœur tendre de Jésus, qui s'expose aux fatigues d'un long voyage, pour chercher une femme plongée dans les ténèbres de l'erreur, et souillée par de honteux plaisirs. Approchez, infortunée Samaritaine, Jésus vous attend, il s'est lassé et fatigué pour venir au bord de cette fontaine : *Fatigatus ex itinere* (*Joan.*, IV) : vous ne le connaissez pas, et vous avez une place dans son cœur ; vos crimes vous perdraient, il veut vous sauver ; sa bonté ingénieuse vous fait avouer vos erreurs et vos déréglements ; et les charmes de sa grâce triompheront de tous vos obstacles ; vous serez sa conquête et son apôtre même dans Samarie. Quels crimes, Messieurs, plus capables d'éloigner de Jésus-Christ que l'erreur et l'adultère ? Mais les plus grands crimes peuvent-ils fermer pour toujours le cœur de Jésus-Christ ; il l'ouvre à tous les pécheurs, il ne le ferme qu'aux endurcis.

Cœur tendre de Jésus qui pleure la triste destinée des pécheurs. S'il mouille le tombeau de Lazare de ses pleurs, ce n'est pas la mort de ce disciple chéri qui les fait couler. Arbitre absolu, il était sûr qu'elle perdrait son aiguillon et ses trophées, dès qu'il ferait entendre sa voix qui est une voix de magnificence, et que le séjour de la mort deviendrait le séjour des vivants. Mais c'est que Lazare, disent les saints docteurs, représentait le pécheur d'habitude : c'est la perte de ces hommes criminels que Jésus-Christ pleure. Son cœur, qui voudrait qu'aucun ne périsse, est touché du sort de ceux qui ne veulent point se sauver. Rappelez-vous encore, Messieurs, les larmes que notre Sauveur répandit en portant ses regards sur l'ingrate Jérusalem. Ce peuple obstiné avait donc encore une place dans son cœur.

Cœur tendre de Jésus, qui prodigue ses caresses aux pécheurs. N'est-ce pas sous l'image d'un enfant prodigue, touché de sa dissipation, qu'il nous peint cette aimable prodigalité de ses grâces et de ses faveurs ?

Cœur tendre de Jésus, qui prend la défense des pécheurs convertis. Que Simon, cet austère censeur de sa bonté envers Madeleine, murmure et étale sa pieuse critique ; que les pharisiens sévères et scrupuleux le somment de condamner le femme adultère : sa bonté ne confond-elle pas ces faux zèles ? Ne devient-il pas l'apologiste de la pénitence qu'elles embrassent ? N'ont-elles pas un zélé défenseur contre leurs ennemis ? Leur grande misère trouve une grande miséricorde, dit saint Augustin. Le cœur de Jésus s'ouvrait pour elles avant leur conversion ; elles en sont en possession après leur conversion.

Cœur tendre de Jésus, qui attend avec patience le pécheur. N'est-ce pas la patience de Jésus-Christ que les prophètes ont dépeinte, lorsqu'ils ont dit qu'il ne briserait point le faible roseau ; qu'il conserverait précieusement la moindre étincelle, et lui donnerait le temps de former un feu éclatant. Que des hommes animés de faux zèle se préparent à arracher l'ivraie, ne condamne-t-il pas cette

précipitation? N'ordonne-t-il pas qu'on attende jusqu'à la moisson? Que signifient, chrétiens, ces miséricordieuses lenteurs de Jésus-Christ, lorsqu'il s'agit de punir les pécheurs, sinon qu'il punit à regret, et que l'homme ne trouve plus de place dans son cœur que lorsqu'il est endurci? Ne pensez pas que la Judée ait été le seul théâtre de l'amour de Jésus-Christ. Le cœur de Jésus-Christ est un cœur immense qui comprend tous les hommes. Le Calvaire est le théâtre où il a signalé son amour pour tous les hommes, sans en excepter un seul.

Voilà donc, chrétiens, le grand spectacle que j'offre à vos yeux, pour vous prouver l'amour immense de votre Dieu : le Calvaire. Un Dieu qui meurt pour le péché, un Dieu qui expie le péché, un Dieu qui venge le péché, un Dieu offensé par le péché. Toute autre victime aurait été immolée inutilement ; son sang seul pouvait apaiser le Seigneur irrité ; sa mort seule pouvait satisfaire à la justice divine.

Or, dans ces prodigieux abaissements de sa passion, dans ces opprobres de la croix, dans ces excès de ses douleurs qui abattent son humanité sainte, dans tous ces fameux oracles qu'il prononce sur le Calvaire ; c'est cette volonté sincère qu'il a de sauver tous les hommes qui m'étonne le plus.

Quand je pense que ce sang adorable est d'un prix infini ; quand je pense que tous les hommes peuvent en profiter, je ne saurais m'empêcher de m'écrier : O cœur immense de Jésus-Christ qui comprend tous les hommes, les pécheurs et les justes ! C'est donc en consommant ce grand sacrifice de notre réconciliation, Messieurs, que Dieu nous a montré toute l'immensité de son amour. Le Calvaire est le théâtre de cette charité universelle qui n'exclut aucun mortel de son cœur : *Nolens aliquos perire.* (II *Petr.*, III.)

Le perfide apôtre qui le trahit avait une place dans son cœur ; il méprisa les caresses d'un Dieu offensé, et il persévéra dans le crime qu'il avait médité ; le désespoir consomma sa réprobation ; l'espérance l'aurait animé à la pénitence. Dieu voulait, dit saint Chrysostome, sincèrement le sauver, et il s'est perdu volontairement. Dieu lui ouvrait son cœur en lui offrant des grâces, et il lui fermait le sien par le mépris de ses bienfaits : tout sacrilége qu'il était, Dieu ne voulait point sa perte, mais son salut : *Nolens aliquos perire.*

Les Juifs, disent les saints docteurs, répandaient le sang de Jésus-Christ sur le Calvaire par une détestable fureur ; Jésus-Christ offrait son sang à son Père pour leurs péchés par un amour immense ; ils étaient tous placés dans son cœur dans le temps même qu'ils crucifiaient son corps ; il voulait les sauver, lorsqu'ils s'opiniâtraient à se perdre. N'est-ce pas sur la croix même qu'il implore la clémence de son Père en leur faveur ; prière indigne de cet aimable Sauveur, s'il n'eût pas voulu sincèrement leur salut. Ah ! la perte des Juifs vient d'eux-mêmes : ils n'ont pas voulu entrer dans le cœur de Jésus, et ils ont péri contre son gré : *Nolens aliquos perire.*

Le criminel qui expire à ses côtés dans l'impénitence était placé dans son cœur, comme celui qui a confessé sa Divinité : il n'était pas exclu des mérites de sa mort et de son sang ; il n'a pas voulu en profiter. La signification mystique de la gauche et de la droite n'aura lieu qu'au jour des vengeances, et c'était le jour des miséricordes ; il périra à côté de Jésus-Christ, parce qu'il a endurci son cœur, aussi bien que les Juifs, à l'éclat des miracles qu'il avait opérés dans la Judée, aux traits de divinité qui éclataient sur la croix, et au grand exemple que lui donnait le compagnon de ses crimes. Le Sauveur voulait sauver l'un et l'autre ; son cœur était ouvert pour tous les deux : il a reçu la pénitence de l'un, il ne voulait pas l'impénitence de l'autre : *Nolens aliquos perire.*

Voyez donc quel est le cœur de Jésus-Christ, Messieurs, qui comprend tous les hommes, et qui veut les sauver tous ! Représentez-vous tous ces peuples immenses qui devaient se succéder dans tous les siècles, tous ces hommes plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, ces villes, ces provinces, ces empires que l'erreur a séduits, tous ceux que le monde corrompt, qu'il fait marcher dans les routes du crime, et qu'il attache à son char : le cœur de Jésus les comprenait sur la croix lorsqu'il consomma son sacrifice, il voulait sincèrement les sauver tous : il ne voulait pas la perte d'un seul, dit l'apôtre : *nolens aliquos perire.*

Le démon, dit saint Augustin, louera hautement l'amour immense de Jésus-Christ pour tous les hommes au jour des vengeances ; il confessera publiquement qu'il n'entraîne dans les enfers que ceux qui se sont perdus volontairement : il ne dira pas, dit ce saint docteur : Livrez-moi, souverain juge, celui que vous avez rebuté, celui que vous avez réprouvé, et dont vous n'avez point voulu ; mais celui qui n'a pas voulu répondre à votre amour, à vos grâces, qui a refusé opiniâtrément d'entrer dans votre cœur : *Jube meum esse qui tuus esse noluit.*

Personne n'est donc exclu, Messieurs, du cœur de Jésus, il est assez immense pour comprendre tous les hommes. En vain l'hérésie a-t-elle voulu le rétrécir, ce cœur immense : en vain prétend-elle que Jésus-Christ n'est mort que pour les seuls élus, et exclut-elle du cœur de Jésus sur la croix tous ceux qui ne profitent pas des mérites infinis de son sang, et qui se perdent volontairement ; l'Eglise a frappé d'anathème ces erreurs, et elle proscrit tous ceux qui les renouvellent comme injurieuses à l'amour de Jésus-Christ sur la croix. Pour nous, Messieurs, qui avons la consolation d'être les enfants de l'Eglise, entrons dans le cœur de Jésus ; son amour est constant pour notre salut. Approchons de l'autel, c'est là le théâtre de sa charité pour les enfants de son Eglise.

Ah ! que n'ai-je ici la charité des séra-

phins, pour vous raconter les merveilles dont le cœur adorable de Jésus-Christ fait un abrégé avant de consommer le sacrifice de la croix. Il faudrait des traits de feu, et non pas des paroles pour exprimer ces sentiments. Ecoutez, Messieurs, le disciple bien-aimé, il a reposé sur sa poitrine, les secrets de son cœur lui ont été révélés : que n'apprend-on pas dans le sein de Jésus? Lui seul, en peu de mots, va nous développer la magnificence et la durée de son amour.

Jésus, dit-il, voyant que l'heure de consommer son sacrifice sur la croix approchait : *sciens quia venit hora :* comme il avait aimé les hommes, il voulut leur laisser un gage éternel de son amour : *cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII.) Et quel est, Messieurs, ce gage perpétuel de l'amour de notre Dieu, quel est ce monument authentique de sa charité pour nous? C'est le sacrifice de nos autels, ce sacrifice universel, ce sacrifice qu'on offre dans tous les lieux du monde, ce sacrifice qu'on offre tous les jours, et presqu'à tous les instants. C'est là le gage de l'amour constant de notre Dieu. Il fallait l'amour d'un Dieu pour former ces projets de tendresse : il fallait la puissance d'un Dieu pour les exécuter.

Ecoutez, chrétiens, et soyez saisis d'étonnement et d'admiration : le sacrifice de la croix satisfaisait pleinement à la justice divine, mais il ne satisfaisait pas entièrement le cœur de Jésus-Christ. Il ne pouvait s'immoler qu'une fois d'une manière sanglante : sa charité trouve le secret de s'immoler tous les jours d'une manière non sanglante. Le sacrifice du Calvaire une fois consommé l'homme était réconcilié, mais il ne possédait plus Jésus-Christ : le sacrifice du Calvaire étant perpétué sur nos autels, l'homme possède tous les jours Jésus-Christ. Un amour immense avait attaché Jésus-Christ à la croix : un amour constant le fait demeurer éternellement sur nos autels. O cœur adorable de mon Sauveur! Qui peut exprimer votre amour pour l'homme? Il est aussi incompréhensible que votre présence réelle sur nos autels, et votre présence dans le séjour de la gloire. Disons donc, Messieurs, que Jésus-Christ, en instituant le sacrement de son corps et de son sang, a fait un abrégé de toutes les merveilles dont toute la puissance d'un Dieu est capable : *Fecit memoriam mirabilium suorum.* (*Psal.* CX.) Un Dieu seul pouvait perpétuer son amour pour les hommes d'une manière si tendre et si généreuse.

O amour incompréhensible de Jésus-Christ, qui fait ses délices de demeurer avec les hommes! des hommes quelquefois épris des choses de la terre, séduits par les trompeurs appâts du plaisir, remplis de projets ambitieux, ou de coupables pensées.

O amour incompréhensible de Jésus-Christ, qui obéit à la voix d'un faible mortel, qui se multiplie à chaque instant dans les mains des prêtres qui devraient être saints, et qui ne le sont pas toujours.

O amour incompréhensible de Jésus-Christ, que les profanations et les sacriléges ne font point abandonner nos tabernacles; qui entre dans les cœurs souillés du péché, comme dans ceux qui sont purifiés par la pénitence; qui se laisse approcher par les impies et les indifférents!

O amour incompréhensible de Jésus-Christ, qui attend avec patience les hommages de quelques saintes âmes, et qui souffre les mépris de toutes les autres; qui est souvent sans adorateurs, pendant que les palais des rois ne sauraient contenir les courtisans; qui est presque toujours seul sur le trône de la miséricorde, parce que ce n'est pas le trône de la fortune!

O amour incompréhensible de Jésus-Christ, qui veut être la nourriture de l'homme, et dont l'homme néglige de se nourrir; qui ne se rebute point des délais des uns et des systèmes des autres; qu'on abandonne pour suivre le torrent de la passion ou les préjugés de l'erreur; qu'on ne désire point pendant la vie, qu'on demande avec larmes à la mort!

O amour incompréhensible de Jésus-Christ, qui ne se lasse point de l'indifférence de l'homme, qui l'attend inutilement sur nos autels, et qui va amoureusement le trouver lorsque toutes les créatures lui échappent, et qu'il est prêt de passer dans l'immense étendue de l'éternité!

Oui, Messieurs, quand on fait réflexion sur l'amour constant de Jésus-Christ sur nos autels, malgré la profanation, les sacriléges, les mépris et l'indifférence des hommes, nous ne pouvons pas nous empêcher de nous écrier : O cœur adorable de Jésus, vous aimez donc bien l'homme, l'homme tout criminel qu'il est a donc une place dans le cœur de Jésus!

Je sais que l'amour constant de Jésus-Christ reçoit de profonds hommages de quelques saintes âmes; que l'on voit des prêtres, des vierges, des vieillards qui environnent ce trône terrestre; que l'on voit les majestés de la terre prosternées aux pieds des autels. Je sais les triomphes que Jésus-Christ a remportés dans l'Eucharistie, malgré la jalouse fureur de l'hérésie. Je sais que cette arche sacrée est portée avec magnificence dans les rues de Sion, et que les opprobres que l'hérésie a voulu répandre sur ses solennités, n'ont servi qu'à rendre ses fêtes plus pompeuses, et ses triomphes plus éclatants : mais je sais aussi que les triomphes du dogme de la présence réelle sur l'hérésie ne serviront pas moins à condamner notre indévotion, qu'à attester l'amour constant de Jésus-Christ sur nos autels. Si l'homme a une place dans le cœur de Jésus, Jésus doit avoir une place dans le cœur de l'homme. Jésus-Christ a aimé l'homme, *dilexi vos;* Jésus-Christ veut être aimé de l'homme, *manete in dilectione mea.* C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Tel est, chrétiens, votre bonheur, d'avoir été aimés de Jésus-Christ; telle est votre gloire, de pouvoir aimer Jésus-Christ. J'ose le dire,

Jésus-Christ n'a pas fait éclater encore toute sa bonté en nous donnant son cœur, en nous demandant le nôtre, il l'a fait briller dans toute sa magnificence. Notre bonheur est d'avoir une place dans le cœur de Jésus, notre gloire est que Jésus désire une place dans notre cœur. Qu'avez-vous fait, chrétiens, pour être aimés de Jésus? Qu'êtes-vous, pour que Jésus désire d'être aimé de vous?

Je ne dis pas assez, Messieurs, quand je dis que Jésus-Christ désire d'être aimé de vous: il le veut, il vous en fait un précepte : *Manete in dilectione mea.* Il connaît votre cœur; il sait qu'il ne peut être sans amour, il faut qu'il s'attache aux créatures ou au Créateur; qu'il vole vers les objets séduisants du siècle ou vers les objets immuables de l'éternité; que les coupables plaisirs du monde l'enivrent, ou que les douceurs innocentes du ciel le comblent de consolation. Il est fait pour aimer; Jésus-Christ veut être aimé, il veut le cœur de l'homme, il veut tout le cœur de l'homme, il veut toujours demeurer dans le cœur de l'homme. Ainsi, Messieurs, pour que le cœur de l'homme réponde au cœur de Jésus-Christ, il faut qu'il soit tendre, généreux, constant; c'est ce qu'il nous ordonne par ces paroles : Demeurez dans mon amour : *Manete in dilectione mea.*

Où sont-ils ces cœurs embrasés de l'amour de Jésus-Christ; ces cœurs blessés des traits de la divine charité, ces cœurs que les images seules des travaux, des souffrances et des miséricordes du Sauveur attendrissent? Où brûle-t-il ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre? Dans quelques cœurs purs, innocents, dans ces âmes paisibles et tranquilles, qui méditent continuellement les mystères de leur salut, et qui le veulent sincèrement.

Je trouve des cœurs tendres, faciles à entamer, des cœurs qui s'attachent aisément; je vois couler des pleurs, j'entends de tristes accents; mais ce sont les amorces du plaisir qui entament ces cœurs tendres, ce sont les flatteuses espérances du siècle qui les attachent, ce sont des pertes terrestres, des malheurs temporels qui font répandre ces larmes et pousser ces tristes accents.

Qu'est-ce qu'un cœur tendre dans le monde? C'est souvent un cœur criminel; c'est un cœur qui forme aisément des liaisons et qui les rompt difficilement, qui reçoit avec plaisir les plaies du péché, et qui se ferme aux impressions de la vertu, qui gémit de ses engagements et qui n'a pas le courage d'y renoncer, que l'image flatteuse du crime a séduit, et que le crime a enchaîné.

Qu'est-ce qu'un cœur tendre dans le monde? C'est souvent un cœur tout terrestre; un cœur sensible à la décadence ou à la fortune de ses parents et de ses amis, insensible aux dangers de leur salut, qui s'afflige de leurs disgrâces, qui ne s'afflige point de leurs crimes, qui pleure avec eux la perte des biens ou des corps, qui ne pleure jamais la perte de la grâce et des âmes, qui est touché de compassion pour les maux qu'il voit et qui ne pense point à ceux qu'il ne voit pas.

Qu'est-ce qu'un cœur tendre dans le monde? C'est souvent un cœur tout profane, un cœur que des malheurs imaginaires attendrissent, que le récit d'une aventure fabuleuse pénètre, que de brillants mensonges et de feintes vertus rendent pitoyable, que les disgrâces d'un héros de théâtre et les charmes séduisants de la scène plongent dans la douleur.

Le jeune Augustin est-il le seul qui ait répandu des larmes en assistant aux spectacles, et ne se glorifie-t-on pas tous les jours de n'avoir pu résister à la fiction? Tout ce que saint Chrysostome demandait de ses auditeurs, c'étaient des larmes. Il était réservé aux chrétiens de nos jours de les porter aux théâtres.

Qu'est-ce qu'un cœur tendre dans le monde? C'est souvent un cœur judaïque que les cérémonies touchent, que la religion ne touche point; qui est pénétré des représentations, et qui ne l'est point des objets représentés; qui pleure les malheurs qui suivent le péché et qui ne déteste pas le péché qui les attire; que la manière de débiter certaines vérités attendrit, et que les vérités n'effraient pas.

Rien de plus tendre que le cœur de l'homme; les images le séduisent, les plaisirs l'amollissent, les malheurs l'attristent, les peines qu'il voit le pénètrent, les maux qui le menacent l'accablent; son cœur ou est toujours enivré par le plaisir ou percé par la douleur. Ah! qu'il donne une place à Jésus dans son cœur, qu'il aime Jésus avec cette tendresse dont il est capable, et son cœur sera bientôt calme et tranquille, Jésus-Christ veut être aimé.

Un cœur tel que Jésus-Christ le demande, Messieurs, c'est un cœur chrétien, un cœur pénétré de ce qu'il a fait pour l'homme; un cœur occupé des abaissements de son incarnation, des travaux de sa vie mortelle, des souffrances de sa mort, des sacrements qu'il a institués, des grâces qu'il a prodiguées, de la gloire qu'il nous a procurée. Un cœur chrétien, c'est un cœur qui n'aime que Jésus-Christ, que Jésus-Christ trouve dégagé de toute affection terrestre, où il habite avec complaisance; c'est le cœur de cette sainte amante de l'Evangile qui arrose ses pieds de ses larmes, qui le suit sur le Calvaire, qui recueille ses derniers soupirs et ses derniers oracles, que le saint amour transporte encore après sa mort, qui baigne son tombeau de ses pleurs et qui est inconsolable jusqu'à ce qu'elle l'ait vu. C'est le cœur de Paul si enraciné dans la charité de Jésus-Christ qu'il défie les tribulations, la faim, les chaînes, les glaives de l'en séparer; qui avait l'avantage de pouvoir dire qu'il ne vivait plus, mais que c'était Jésus-Christ qui vivait en lui. C'est le cœur d'une sainte Thérèse que le feu de l'amour divin consumait, qui aimait Jésus-Christ dans les plus rudes épreuves, dont les jours se sont écoulés dans de saintes ardeurs, et qui est expirée dans les flammes de la charité.

Un cœur chrétien, Messieurs, ce sera le vôtre, si vous aimez Jésus-Christ. Ah! ma-

heur, anathème, feux de l'enfer, dit saint Paul, pour tous ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus : *Qui non amat Dominum Jesum anathema sit.* (*Galat.*, I.) Malheur à celui qui ne veut point donner une place à Jésus dans son cœur, après que Jésus lui a ouvert le sien; malheur aussi à celui qui est réservé dans son amour, il veut un cœur tendre, un cœur généreux.

Voulez-vous savoir, Messieurs, quelles sont les erreurs et les illusions de l'homme sur son cœur? C'est de se persuader follement qu'il peut le partager; c'est de suivre ce système si solennellement proscrit et condamné dans l'Evangile, de vouloir être à Jésus-Christ et au monde, de vouloir l'aimer et aimer d'autres objets que lui, de placer dans son cœur avec Jésus l'idole de la vanité et du mensonge, l'idole des plaisirs et des richesses, l'idole de la grandeur et de la prospérité, l'idole de son humeur et de ses caprices. Jésus-Christ veut tout le cœur de l'homme, parce qu'il lui a donné tout le sien; il faut donc que notre cœur immole généreusement tout ce qui n'est pas digne de Jésus-Christ, tout ce qui déplaît à Jésus-Christ, tout ce qui ne peut pas demeurer avec Jésus-Christ.

Votre cœur, chrétiens, est capable de cette générosité, et ce qu'il fait pour le monde, il le peut faire pour son Dieu.

Voyez un cœur qui désire la gloire, la grandeur, les richesses, les plaisirs. Goûte-t-il les douceurs du repos et les agréments de la vie? Ne trouve-t-il point d'obstacles pour parvenir à la gloire? Est-il sûr de la conserver lorsqu'il l'a obtenue?

Les veilles continuelles, les profondes méditations, les brillantes productions, ces ouvrages immenses, ces efforts de l'esprit humain ont-ils toujours procuré aux savants la gloire qu'ils espéraient? la flatteuse espérance de briller dans la république des lettres leur a fait couler des jours sombres et pénibles; voyez ce que l'amour de la gloire fait entreprendre.

Considérez tout ce qu'il en a coûté à cet homme qui est parvenu à une place éminente. Avant d'être superbe, il a été modeste; avant de commander, il a rampé; il a fallu employer la souplesse et l'intrigue, essuyer les rebuts et souffrir les lenteurs, cacher ses projets ambitieux, dissimuler son orgueil, respecter ses adversaires, flatter ses ennemis. Ce n'était pas par vertu, c'était par politique. Voyez les sacrifices que l'homme fait pour parvenir à la grandeur.

Qu'est-ce qu'un cœur généreux et magnifique selon le monde? C'est quelquefois un faux brave qui expose sa vie dans un combat singulier; les liens les plus tendres, les lois les plus sévères du prince, les plus saintes maximes de l'Evangile, les peines éternelles, rien ne l'arrête : il vole avec ardeur répandre son sang ou celui de son ennemi. Quel sacrifice pour la gloire du monde!

Qu'est-ce qu'un cœur qui désire des richesses? Un cœur inquiet et agité, que l'appât du gain anime, que les pertes déconcertent, que de nouveaux systèmes occupent, que de nouvelles acquisitions attachent, que la lenteur du commerce attriste, que la décadence d'un créancier alarme, que les principes de la conscience gênent, que les ressources de la cupidité rassurent, et qui perd son repos présentement, dans l'espérance d'être tranquille un jour à l'ombre de ses richesses : quel sacrifice pour les biens du monde!

Qu'est-ce qu'un cœur livré au plaisir? C'est un cœur esclave de ses passions, tyrannisé par ses passions, qui pèche d'abord avec mystère, qui pèche ensuite avec éclat; qui ménageait sa réputation, qui ne la ménage plus; dont les intrigues étaient secrètes, dont le crime est public; qui rompt les nœuds les plus sacrés, qui forme les liens les plus criminels, qui se glorifie des opprobres de son péché et qui se moque du scandale que donne son péché. Quel sacrifice pour satisfaire ses coupables penchants?

Or ces sacrifices que l'homme fait pour les objets de son cœur, Jésus-Christ les exige; il veut les mêmes efforts, la même générosité, la même magnificence. Que Jésus-Christ occupe dans votre cœur la place que le monde y occupe, et vous n'aurez plus de réserve pour lui, comme il n'en a pas eu pour vous. Pourquoi faites-vous plus pour le monde que pour Jésus-Christ? C'est que vous êtes plus attachés au monde qu'à Jésus-Christ. Un cœur partagé n'a jamais été digne du cœur de Jésus. Celui-là est bien avare, dit saint Augustin, à qui Dieu ne suffit pas; et moi j'ajoute que l'homme est bien insensé de s'imaginer pouvoir partager son cœur. Quand je vois des martyrs braver les plus affreux supplices, monter avec intrépidité sur les échafauds, chanter des cantiques d'allégresse sous les glaives des tyrans, je dis qu'ils aimaient Jésus-Christ sans réserve. Quand je pense à ces saintes âmes qui foulaient aux pieds la grandeur du siècle, et renonçaient à ses trompeuses richesses, que l'Evangile immolait continuellement et que le monde tentait inutilement, je dis qu'elles aimaient Jésus-Christ sans réserve.

Quand je vois à la cour des personnes que le rang y appelle et que la religion y occupe, qui se prêtent à la grandeur et qui ne s'y attachent point, qui donnent par devoir quelques moments aux majestés de la terre, et qui donnent les jours par inclination au Dieu immortel; qui sont en présence du prince, sans perdre la présence de Dieu, et dans le tumulte et les délices de la cour, sans cesser d'être recueillies et mortifiées, je dis qu'elles aiment Jésus-Christ sans réserve : ce sont là les cœurs que Jésus-Christ désire, des cœurs généreux et constants.

Remarquez, chrétiens, que Jésus-Christ ne dit pas seulement Aimez-moi, mais, Demeurez dans mon amour : *Manete in dilectione mea.* Des ardeurs passagères, un feu qu'on laisse éteindre, des mouvements de tendresse que les objets du siècle étouffent, des attaches faibles qui se rompent aisément, un cœur volage et errant, un cœur changeant et

inconstant, un cœur qui s'ouvre et qui se ferme, un cœur aujourd'hui tout de feu et demain tout de glace, n'est pas digne d'être occupé par Jésus-Christ. Comme il ne se plaît que dans l'amour, dès que l'amour divin ne règne plus dans son cœur, Jésus-Christ ne s'y plaît plus; lui-même a posé ces lois sacrées : Demeurez dans mon amour, si vous voulez que je demeure dans votre cœur : *Manete in delectione mea.*

La couronne immortelle ne sera accordée qu'à la persévérance; ces lâches déserteurs de la foi, qui ont abandonné la doctrine des apôtres, après l'avoir embrassée, et quelquefois soutenue avec éclat, qui avaient défendu l'Eglise avec zèle, et qui l'ont combattue avec fureur; qui ont fait sa douleur, après avoir fait sa gloire, excitent nos regrets, après avoir attiré notre admiration. Que les Tertullien et les Origène seraient grands, s'ils avaient persévéré dans la doctrine de l'Eglise! Mais en rompant l'unité, ils ont perdu la charité; s'ils eussent été plus constants, ils seraient plus heureux. Ces lâches déserteurs de la sainteté, ces astres brillants qui se sont éclipsés, ces infortunés fameux dans nos annales qui ont mal fini, après avoir bien commencé, ces hommes qui marchaient dans la route du ciel, et qui marchent dans celle de l'enfer; qui étaient des modèles de vertu, et qui sont des modèles de débauche; qui ne pouvaient comprendre à un certain âge comment on pouvait livrer son corps à des voluptés criminelles, et qui ne peuvent point se persuader aujourd'hui qu'on puisse s'en passer; ils ont cessé d'aimer Jésus-Christ, en cessant d'être innocents; ils l'ont banni de leur cœur, en y introduisant l'idole du péché; leurs cœurs inconstants ont changé d'objets, leur destinée est aussi changée. La charité sera couronnée dans le ciel. L'amour des créatures sera puni dans les enfers.

Ah! Messieurs, ce n'est pas pour certains moments, certains jours, certains temps de la vie que Jésus-Christ vous demande une place, c'est pour toujours : *Manete in dilectione mea.* Si on méprise dans le monde un cœur inconstant, ne doit-on pas en rougir dans la religion.

Qu'un cœur change dans le monde, souvent c'est politique; il y a des amitiés qui deviennent suspectes à la société; il y a des hommes hardis et remuants, dont on redoute les projets et les systèmes, dont on craint les entreprises et les conseils; c'est une sagesse de s'en séparer.

Qu'un cœur change dans le monde, souvent c'est prudence; il y a des liaisons qui déshonorent; le public juge de nous par ceux que nous fréquentons; il décide qu'il y a une conformité de mœurs et de sentiments, quand il aperçoit une union étroite et des assiduités marquées; et quoique sa malignité aperçoive ce que nous n'apercevons pas, c'est une prudence de rompre ces liaisons.

Qu'un cœur change dans le monde, souvent c'est la nécessité : les sociétés qu'on a formées engagent à des dépenses, à une table, à un jeu, à un luxe au-dessus de sa fortune; c'est une nécessité de rompre avec ces sociétés : on est heureux de prévoir une chute prochaine et une décadence humiliante.

Qu'un cœur change dans le monde, souvent c'est vertu : il y a des personnes dont l'amitié est dangereuse, qui inspirent le vice en donnant leur confiance; dont les secrets, les confidences sont autant de leçons du crime; qui n'ouvrent leur cœur avec sincérité, que pour entrer dans celui des autres avec plus de facilité, et qui se plaisent à parler de leurs faibles, pour découvrir habilement ceux de leurs amis : quand on aime la vertu, on renonce à ces amitiés.

Qu'un cœur change dans le monde, souvent c'est perfection : il y a des personnes qui sont heureusement détrompées du monde; persuadées du néant des grandeurs, des richesses et des plaisirs : après avoir été édifié de leurs vertus, on ne doit pas être étonné de leur retraite : c'est ainsi qu'on voit quelquefois une jeune personne se dérober à la cour, pour vivre dans le calme et le silence : c'était un précepte d'y vivre saintement, c'est une perfection d'y renoncer absolument.

Mais qu'un cœur change dans l'ordre de la religion; qu'il cesse d'aimer Jésus-Christ pour aimer des objets terrestres et périssables, qu'il bannisse Jésus de son cœur pour y introduire l'idole de la passion, ah! c'est un changement dont l'enfer seul peut être l'auteur. Qu'on se pique d'être constant dans une amitié souvent trop tendre pour être innocente, et qu'on ne rougisse point d'être inconstant quand il s'agit d'aimer Jésus-Christ, quel aveuglement! Tel est le nôtre, Messieurs, nous sommes persuadés que Jésus-Christ nous a donné une place dans son cœur, et nous lui en refusons une dans le nôtre.

O cœur sacré de Jésus-Christ, recevez aujourd'hui nos adorations, nos prières et nos sacrifices! Nous adorons vos sentiments intérieurs, et tout ce qui s'est passé dans ce sanctuaire du plus pur amour; ces honneurs infinis que vous rendez à votre père céleste, ces projets de tendresse et de miséricorde que vous formiez pour l'homme, et que votre charité immense a exécutés; nous adorons ce que nous ne saurions expliquer : bannissez de notre cœur tous ces objets terrestres et criminels qui le remplissent; qu'il soit conforme au vôtre autant qu'il est possible; que la divine charité y règne, l'embrase, le consume. Donnez-nous le courage de vous immoler tous les trophées de notre orgueil, toutes les idoles de nos péchés, tout ce qui nous attache, nous séduit, nous enchante, tout ce qui nous révolte, nous gêne, nous mortifie. O cœur sacré de Jésus-Christ, que nos cœurs s'unissent aujourd'hui au vôtre! que les grandes merveilles que la charité seule peut opérer s'accomplissent; que nous ne sortions point de votre cœur, et que vous ne sortiez point du nôtre; que vos souhaits aient leurs effets; que nous ne soyons qu'un avec vous, comme vous n'êtes qu'un

avec votre père céleste : divine et admirable union, qui doit faire tout notre bonheur dans l'éternité. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR UNE PROFESSION.

Prononcé dans l'abbaye royale de Jouarre, le 18 juin 1744.

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. (I *Joan.*, II.)

N'aimez point le monde ni toutes les choses qui sont dans le monde.

C'est Dieu lui-même qui est l'auteur de tous ces différents états qui règnent dans l'univers, et qui en font toute la beauté. Il est le Dieu du monarque et du sujet, de l'homme public et de l'homme privé, du riche et du pauvre, de celui qui vit dans le tumulte, et de celui qui est caché dans la solitude; des mères de familles, retenues dans le siècle par un lien indissoluble, des vierges enfoncées dans un cloître par des vœux solennels. Tous ces états sont saints, Dieu les approuve, on peut s'y sauver, ils ne forment point par eux-mêmes ce monde et tous ces objets qu'il défend d'aimer : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.* Les cours des rois, ces palais somptueux où brillent la grandeur et la magnificence; ces villes florissantes, ces amas d'édifices, ce peuple infini qui les habite; tous ces grands théâtres des sciences, ces académies célèbres, ces écoles fameuses, ces tribunaux augustes où l'on décide des fortunes et de la vie même des humains; tout cela, dit saint Augustin, n'est pas le monde, c'est un arrangement de la Providence : et si vous me demandez qu'est-ce que le monde? je vous répondrai que ce sont ceux qui, par des attaches terrestres, des maximes perverses, des usages profanes, des cupidités criminelles, des desseins ambitieux, changent l'ordre de Dieu et attachent leur cœur à toutes ces choses qui doivent passer; ce ne sont point ces états qui sont le monde, ce sont souvent ceux qui les remplissent : *Dilectores mundi, mundus sunt;* l'anathème n'est pas prononcé contre ceux qui sont dans le monde, mais contre ceux qui sont du monde. L'Eglise a la consolation d'en voir à la cour et dans les villes qui ne sont point du monde; elle a quelquefois la douleur d'en voir dans les solitudes et dans les cloîtres qui sont du monde : c'est à quoi il faut faire attention, ma chère sœur. Dans ce moment de votre sacrifice, vous allez faire des promeses solennelles au Seigneur, un glaive spirituel va vous immoler : vous allez entrer dans ce tombeau mystérieux qui vous cachera avec Jésus-Christ; mais cet acte authentique de votre immolation est une cérémonie d'un moment, et le dépouillement du viel homme, l'ouvrage de toute la vie. Ce n'est point le monde qui damne, ce sont ses maximes. Ce n'est point le cloître qui sauve, mais les vertus qu'on y pratique. Je ne vous cacherai point les obstacles que vous auriez trouvés dans le monde, ni les avantages que vous trouverez dans la retraite. La peinture que je vais faire du monde vous fera sentir la grâce que Dieu vous faite aujourd'hui; la peinture que je vous ferai de la retraite vous fera sentir vos obligations jusqu'au tombeau. Mais pour combattre des préjugés très-communs et injurieux aux élus que Dieu s'est choisis dans tous les états, posons des principes certains. Les voici, retenez-les bien, ma chère sœur.

Les obstacles que vous auriez trouvés dans le monde, ne rendent point le salut absolument impossible. Les avantages que vous trouvez dans la retraite n'assurent point infailliblement le salut. Il faut du courage dans le monde pour surmonter les obstacles. Il faut de la fidélité dans la retraite pour profiter des avantages. En deux mots, ne oyez pas étonnée de ce dessein, car c'est une vérité qu'il vous importe de savoir : on peut se sauver dans le monde, malgré tous ses obstacles; on peut se perdre dans la retraite, malgré tous ses avantages. Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ouvrons les livres divins, ma chère sœur, le feu de l'imagination, les grâces de l'éloquence n'auront point de part aux portraits du monde que je vais vous tracer. C'est d'après l'Esprit-Saint que je vais vous le montrer rempli d'écueils et de précipices, fécond en scènes et en événements, redoutable dans ses caresses, trompeur dans ses promesses, attrayant quand il se montre, hardi quand il attaque, fort quand il combat, glorieux quand il a triomphé; c'est encore d'après l'Esprit-Saint que je vais vous le montrer fameux par les naufrages, riche de nos dépouilles, réjoui de nos défaites, parcourant tous les états avec les appâts du vice et les amorces du péché, se faisant ses adorateurs depuis la cabane du pauvre jusqu'aux trônes des souverains, et attachant orgueilleusement à son char le plus grand nombre des humains séduits et trompés. Mais malgré cette peintnre effrayante du monde auquel vous allez renoncer solennellement, il n'est pas impossible de s'y sauver : la main toute-puissante qui vous dérobe à ces obstacles en soutient plusieurs au milieu des dangers, les bons sont mêlés avec les méchants, et tous les élus ne sont pas dans la retraite.

Comment cela, ma chère sœur? Le voici : on se sauve dans le monde, pourvu qu'on ne soit pas du monde; voulez-vous des preuves éclatantes de cette vérité? écoutez, je vous prie.

Jésus-Christ était dans le monde : *In mundo erat* (*Joan.*, I); il a parcouru, pendant trois années, les bourgades et les villes; il a conversé avec les juifs, les prêtres, les docteurs, les samaritains, les capharnaïtes, les pharisiens, les sadducéens; il s'est trouvé avec les publicains, les pécheurs, les pécheresses, *in mundo erat;* il était dans le monde, mais il

n'était pas du monde, c'est lui-même qui fait cette distinction : *Non sum de hoc mundo* (*Joan.*, VIII) : on peut donc être dans le monde sans être du monde, et ce n'est qu'à cette condition que je dis qu'on peut se sauver dans le monde. Venons aux apôtres : ils étaient dans le monde, c'est le Sauveur lui-même qui le dit : *In mundo sunt* (*Joan.* XVII); ils ont parcouru les provinces, les royaumes, les empires, ils sont entrés dans les sénats les plus fameux, dans les plus célèbres académies; ils ont vécu dans les villes les plus florissantes, les plus voluptueuses, à Corinthe, à Antioche, à Alexandrie, à Rome; leur pauvreté les obligeait d'accepter les hospices qu'on leur offrait, *in mundo sunt;* ils étaient dans le monde, mais ils n'étaient pas du monde, *non sunt de mundo.* (*Ibid.*) Il y a donc une grande différence entre demeurer dans le monde et être du monde; c'est souvent une nécessité, une vocation d'être dans le monde : mais c'est toujours un crime d'être du monde. Aussi notre divin Sauveur demande-t-il à son Père pour ses disciples, non pas de les dérober au monde, de les cacher dans la solitude, mais de les conserver dans les dangers qui les environneraient de toutes parts : *Non rogo ut tollas de mundo, sed ut serves eos a malo.* (*Ibid.*) Pour vous, aujourd'hui, ma chère sœur, Dieu vous dérobe aux dangers du monde; c'est sa main qui vous a conduite dans cette retraite; sa grâce vous a soutenue dans votre temps d'épreuve, et vous donne aujourd'hui le courage de vous immoler : vous auriez pu vous sauver dans le monde malgré tous ses obstacles, la religion nous l'apprend; mais Dieu a eu d'autres vues sur vous.

L'esprit du monde, le langage du monde, les occupations du monde : trois grands obstacles au salut. Il s'en trouve qui ont le courage de les surmonter, vous y auriez peut-être succombé avec la multitude : que cette peinture du monde vous fasse bénir aujourd'hui la main miséricordieuse qui vous en a retirée.

L'esprit du monde, ma chère sœur, n'est pas un esprit soumis et docile; l'orgueil, qui, selon saint Augustin, a enfanté toutes les hérésies et les erreurs, érige un tribunal chez tous les humains; tribunal de la raison humaine, où l'on cite audacieusement toutes les vérités de la religion : c'est là que l'athéisme se fortifie, et que le système insensé d'un monde formé par le hasard ose étaler ses rêveries; c'est là que le déisme se fait gloire de reconnaître un Etre suprême qui ne s'est point manifesté au-dehors, qui n'a établi aucune religion, et qui n'exige aucun culte; divinité oisive et indolente, qui ne préside à aucun événement : mystères adorables, religion sainte, accomplissement des prophéties, certitude des miracles, témoignages de tous les siècles, vous êtes des fables au tribunal que les déistes se sont érigé; c'est à ce tribunal de la raison humaine, que la fougueuse hérésie partage la foi, adopte ou rejette les dogmes les plus anciens; c'est là qu'elle examine les écritures, qu'elle accuse les papes, les conciles, les Pères de l'Eglise d'ignorance, d'injustice, d'idolâtrie, et qu'elle enfante ces erreurs à l'épreuve des anathèmes et des foudres de l'Eglise; c'est à ce tribunal que le schisme forme ces coups éclatants, compose de séduisantes apologies pour la révolte, et rassure habilement ceux qui ont rompu l'unité; c'est là que la nouveauté artificieuse tourne en ridicule la soumission des peuples, les décisions des souverains pontifes, les ouvrages des plus grands évêques, le zèle des catholiques et toutes les pratiques de piété; c'est là où elle justifie ses erreurs, ses artifices, ses calomnies, ses révoltes, ses ravages; c'est là que le fanatisme le plus grossier divinise les scènes les plus indécentes, et qu'il ose opposer à la beauté des camps d'Israël et aux applaudissements des prophètes l'ignominie d'un peuple crédule et les acclamations des faux docteurs. C'est là enfin que la science qui enfle enfante tous ces ouvrages où l'esprit est pour tout, et la religion pour rien, où la raison, d'accord avec les sens, forme ces raisonnements éblouissants qui affaiblissent la foi et justifient le vice. Ces portraits, ma chère sœur, auraient peut-être été trop forts pour les siècles passés, ils ne le sont point assez pour le nôtre; nos pères en auraient rougi, aujourd'hui on s'en fait gloire.

Ceux qui auraient horreur du vice s'accoutument avec la nouveauté; la piété, qui est en garde contre les amorces du péché, ne l'est point contre les charmes de l'erreur. Nous sommes arrivés à ces temps dangereux pour la foi, dont parle saint Paul, *tempora periculosa.* (II *Tim.*, III.) Danger pour la foi : combien qui cessent d'être dociles à l'autorité infaillible de l'Eglise, par les exemples qu'ils trouvent dans leurs familles, par les leçons de leurs maîtres, par les avis de leurs directeurs, par attache à un apôtre plutôt qu'à un autre, par l'imposante austérité et la brillante réputation des Rufins et des Mélanies qui se sont introduits jusque dans les communautés et les solitudes. Tout est danger, tout est écueil aujourd'hui, ma chère sœur, l'esprit d'erreur domine dans le monde. Il y en a qui triomphent de ses obstacles; vous y auriez peut-être succombé; et la bonté de Dieu se manifeste avec d'autant plus d'éclat à votre égard, qu'elle vous a ménagé une retraite où l'on joint aux exemples d'une piété éminente les exemples d'une soumission parfaite. Achevons de peindre l'esprit du monde : esprit d'erreur dans la morale. Vous dirai-je que les vices et les excès sont canonisés par le monde; qu'il y a un certain système de morale opposé à celui de l'Evangile; un système adopté, reçu, un système qui a force de loi, une loi qu'on respecte, qu'on observe scrupuleusement, et dont la moindre transgression choque toutes les bienséances du monde et révolte tous les esprits? Oui, dans la morale du monde on loue les pécheurs que l'Evangile réprouve. *Laudatur peccator* (*Psal.* X) : l'homme de politique, lorsque, par la

dissimulation et les souterrains, il écarte ses ennemis, joue ses concurrents, déplace les favoris, et parvient à représenter un grand rôle dans un royaume; l'homme de mensonge, pourvu que les équivoques et la fraude soutiennent un commerce brillant; il serait coupable dans la décadence la plus innocente, il est estimé dans la fortune la plus suspecte; l'homme de faste, fût-il défiguré comme Naaman par la lèpre du péché, le luxe qu'il entretient lui ouvre toutes les portes, lui attire tous les regards; la vanité n'est pas un crime dans le monde, la simplicité seule y est méprisée.

L'homme de vengeance : il est couronné de gloire, dès qu'à l'exemple de ces vils gladiateurs, il a égorgé son ennemi; un combat singulier est un des points le plus importants de la morale du monde; le meurtre commis de sang-froid change de nom, et les trophées que les mondains érigent à ces faux braves leur fait perdre de vue l'Evangile et l'enfer. L'homme d'intrigues : quand elles sont menées habilement, et qu'il sait l'art de perdre la vertu sans en perdre les apparences. L'homme de richesses : on jette un voile sur les injustices inséparables d'une fortune rapide, et fût-il aussi stupide que le veau d'or, les enfants d'Israël lui formeront une cour et lui prodigueront des éloges. L'homme d'ambition : on le suit dans la brillante carrière qu'il s'ouvre, et s'il arrive à la place éminente qu'il désirait, on loue des vertus qu'il n'a jamais eues, on justifie les ressorts criminels qu'il a fait jouer, on exagère des talents inconnus; après sa mort, on érige des trophées sur son tombeau; on emploie les grâces de l'éloquence pour relever les plus faibles vertus. On a recours au silence pour ne pas publier de grands vices; il est loué sur la terre où il n'est plus; il est tourmenté dans les enfers où il est. *Laudatur peccator.*

Tel est, ma chère sœur, l'esprit du monde sur la morale; c'est cet esprit qui anime presque tous les humains, qui les remue, qui les pousse, qui les étourdit, les enivre, les assoupit au milieu des scandales de la foi et des mœurs; nous ne l'avons point reçu: *Non accepimus spiritum hujus mundi* (I *Cor.*, XII): mais on nous l'inspire, on nous le communique, voilà le danger. Otez quelques âmes justes qui se sauvent dans le monde malgré ce grand obstacle, tous les mortels pensent, agissent suivant cet esprit d'erreur. C'est l'esprit de Dieu, ma chère sœur, qui vous a conduite dans la retraite, vous avez suivi ses impressions, vous l'écouterez dans le silence; quelle différence entre le langage du monde, que l'on écoute si facilement, et qui séduit tant d'âmes dans le siècle.

Ceux qui sont les amateurs du monde, et qui forment le monde même, comme parle saint Augustin, *dilectores mundi*, parlent des objets dont leur cœur est épris; les images flatteuses du siècle les suivent et les occupent à la cour et à la ville; les théâtres, les académies de jeu, les cercles brillants, l'opulence, la gloire, les plaisirs, les commodités, les intérêts particuliers, les distinctions en tout genre sont l'âme des conversations; sans tous ces objets elles languiraient; on parle aisément et souvent de ce qu'on aime; et il ne faut pas être étonné, dit saint Jean, si les mondains parlent toujours des objets flatteurs du siècle, ils sont du monde, ils le composent: *Ipsi de mundo sunt, ideo de mundo loquuntur.* (I *Joan.*, IV.) Ne dissimulons rien de ce second obstacle que l'âme chrétienne trouve dans le monde, tous ceux qui le composent tiennent son langage, langage terrestre, séduisant, impie, auquel on s'accoutume, dont on profite, qui forme les prudents, les politiques, les héros du siècle; qui n'a jamais formé de saints, qui allume le feu des passions, qui étouffe les semences des vertus, qui excite des disputes dans la religion, qui ne lui soumet personne. Achevons ce portrait, et que le Saint-Esprit lui-même autorise les jugements que nous portons.

Langage du monde, langage terrestre. Ecoutez celui qui est du monde, dit le Saint-Esprit, il ne vous parlera que des choses de la terre : *De terra loquitur.* (*Joan.*, III.) Ecoutez cet homme qui possède de grands domaines dans les campagnes, qui voit avec plaisir des vassaux et des peuples rustiques qui lui doivent des hommages que les cœurs lui refusent et que l'autorité lui fait rendre; il vous entretiendra de son opulence, de ses abondantes récoltes, des honneurs qui lui sont dus, de la vaste étendue et de la beauté de ses jardins, des embellissements qu'il veut faire; le poids des années a beau lui montrer le tombeau qui l'attend, il plante, et il espère voir ce que ses enfants ne verront peut-être pas : *de terra loquitur.* Ecoutez cet homme ébloui de sa magnificence, il vous parlera de ses palais immenses; second Ezéchias, il vous montrera avec complaisance ses ameublements précieux, les choses rares et curieuses qu'il possède; elles sont communes au delà des mers, mais ici elles sont inestimables : cet homme, fait pour l'éternité, n'en parle point; son cœur est rempli des objets de la terre; son cœur parlera de la terre : *de terra loquitur.* Ecoutez l'homme de plaisirs : la table, le jeu, la volupté, sont presque les seules choses dont il parle; il raconte avec art et avec satisfaction l'arrangement et l'abondance d'un repas splendide, les hasards heureux ou malheureux d'une longue séance de jeu, les mystères et les événements de ses intrigues; ces discours coulent de source; il parle des plaisirs de la terre; c'est un maître qui plaît, il aura des disciples : *de terra loquitur.* Ecoutez le militaire; il vante les lauriers que ses ancêtres ont moissonnés dans les siéges et les batailles; cette couronne corruptible que les hommes distribuent à la valeur fait son entretien et flatte son espoir : *de terra loquitur.* Ecoutez le savant, il parle de ses succès dans les sciences; les trophées que la postérité erigera à ses ouvrages le flattent plus que les succès de son salut; il ne désire point que son nom soit écrit dans le ciel, pourvu qu'il soit

célèbre après sa mort dans la république des lettres : *de terra loquitur.* Ecoutez le solitaire mécontent dans la retraite ; l'image flatteuse du monde agite son cœur et excite ses regrets, il languit dans ces lieux écartés ; et après avoir parlé de Dieu avec ennui, il parle avec satisfaction des fortunes et des honneurs qu'il a laissés dans le siècle : *De terra loquitur.*

Tel est, ma chère sœur, le langage de tous ceux qui sont du monde, un langage terrestre ; le langage des grands est plus poli, plus élevé que celui du peuple, il n'est pas plus chrétien, le ciel n'y a pas plus de part, il se borne également à la terre : *de terra loquitur.*

Langage du monde, langage séduisant. Ne craignez point, je sais que dans la chaire de vérité tout doit être pur et innocent ; que les paroles qui coulent de nos lèvres doivent être aussi pures et aussi chastes que celles de Dieu même, et que nous devons faire des portraits du vice pour en inspirer de l'horreur, et non pas pour plaire. Je ne vous parlerai point de ces scènes qui font tant de bruit dans le monde, qui portent la honte et le déshonneur dans les plus grandes familles ; je ne vous montrerai pas l'innocence tentée, ébranlée, chancelante, et enfin corrompue par le langage séduisant du monde.

Il serait dangereux de peindre ces malheurs : contentons-nous de dire avec l'apôtre, que les âmes pures et innocentes sont exposées dans le siècle, et que le langage du monde séduit presque tous les humains. Remarquez encore avec cet apôtre, qu'une vierge dans le commerce du monde a de grands combats à soutenir, et qu'elle doit craindre la défaite lors même qu'elle remporte la victoire. Pourquoi ? C'est que le langage du monde n'attaque point une innocence perdue, mais une innocence conservée ; il se pare de la douceur pour gagner un cœur pur, il emploie la satire pour annoncer les déréglements d'un cœur corrompu ? il donne des louanges délicates à la constance d'une vierge sage, et il se moque de la légèreté d'une vierge insensée ; il séduit l'innocence par la douceur du discours et par les applaudissements : *Seducunt corda innocentium per dulces sermones et benedictiones.* (*Rom.* XVI.)

Ici, l'on dit à celle que le zèle des parents a fait croître dans la piété, qui goûte les lectures et les sermons, qui redoute les compagnies et les amusements, qui annonce par la candeur de son front l'innocence de son cœur : Laissez la dévotion farouche traiter de coupables plaisirs les divertissements de votre âge, vous êtes propre au monde et le monde vous désire : *seducunt per dulces sermones.* Là, quelle peinture ne fait-on pas des spectacles à une jeune personne qui paraît dans le monde ? Si elle écoute ces éloquents et séduisants apologistes du théâtre, c'est un amusement innocent, une école fameuse où l'on décrie délicatement les vices du siècle, où l'on puise de grands sentiments, où la scène épurée l'emporte même pour la morale sur la chaire chrétienne : *seducunt per dulces sermones :* quels artifices n'emploie-t-on pas pour ébranler la foi d'une personne, dont absolument la piété est décidée ? Il n'y a plus pour elle de secrets dans les livres divins, on l'introduit dans le sanctuaire de la religion, il lui sera permis de parler, d'examiner, de mépriser les premiers pasteurs, son bon sens lui servira de soumission ; si elle doute, si elle craint, celui qui veut la séduire lui dira qu'il est prophète : *ego sum propheta* (III *Reg.*, XIII), que l'ange du Seigneur lui a parlé, qu'il lui a annoncé la décadence de l'ancienne Eglise, qu'il en faut former une nouvelle plus fidèle et plus éclairée, *angelus locutus est mihi* (*Ibid.*) : c'est ainsi qu'il la séduit et la détache du centre de l'unité, par ses discours flatteurs : *seducunt per dulces sermones.*

Tel est, ma chère sœur, le langage séduisant de ce monde : on l'entend à la cour, à la ville, à la campagne, dans la retraite quelquefois, surtout quand il s'agit de la foi. On l'entend dans un monde ecclésiastique, dans un monde de dévots, dans un monde de parents. On l'insinue dans les ouvrages d'esprit, les pères le tiennent à leurs enfants, les amis à leurs amis, les maîtres à leurs disciples, et comme ce langage plaît, il séduit l'innocence du cœur et la pureté de la foi : *seducunt per dulces sermones.*

Langage du monde, langage impie : c'est le malheur de notre siècle, de voir l'impiété écoutée et même applaudie ; parce qu'elle ne paraît que sous le beau nom de critique, on lui prodigue des éloges et on lui érige des trophées ; on parle beaucoup de religion, mais c'est pour l'outrager, pour vouloir tout réformer ; on défigure tout : l'abus de la critique en matière de religion est aujourd'hui universel, il faut demander grâce aujourd'hui pour les mystères les plus augustes et pour toute l'antiquité. Avec quelques lambeaux des ouvrages d'un ennemi de l'Eglise on soutient de longues conversations contre la religion ; les termes les plus hardis, les plus méprisants, les plus injurieux, passent pour des saillies ; un bon mot sert de réponse aux plus grands oracles de l'Ecriture : voilà ce qui fait gémir les ministres zélés ; les apôtres de l'impiété fourmillent dans notre siècle. C'est avoir du goût que de les écouter, c'est être bel esprit que de les imiter. Que vous êtes heureuse, ma chère sœur, de ne plus entendre le langage du monde, d'être dérobée à ce second obstacle ! Pour quelques âmes choisies, que le bras tout-puissant du Seigneur soutient dans ces dangereuses épreuves, et qui prouvent qu'on peut se sauver dans le monde malgré tous ces obstacles, quelle multitude perdue, réprouvée pour suivre son esprit, écouter son langage et se livrer à ses occupations ! Je ne parle toujours, ma chère sœur, que de ceux qui composent le monde par leur attache, et que saint Augustin appèle les amateurs du siècle : *dilectores mundi :* ils coulent, comme vous le savez, des jours précieux dans des amusements

qui n'entrent pour rien dans l'importante affaire du salut, qui la font même négliger; des hommes faits pour l'éternité n'y pensent point, l'oisiveté endort les uns, les soins de cette vie absorbent tout le temps des autres.

Les bienséances captivent ceux-ci, les plaisirs fatiguent ceux-là, le prince du monde les tyrannise tous, et semblable à Pharaon, dit saint Augustin, qui occupait les Israélites à des ouvrages de paille, il agite tous les amateurs du siècle pour des riens aux yeux de la foi : de grandes bagatelles les occupent sérieusement. Occupations inutiles, occupations terrestres, occupations gênantes, occupations criminelles; dans toutes ces agitations des mondains, vous n'y voyez rien pour le ciel; et dans cette multitude de personnes qu'on voit toujours accablées d'affaires, il n'y en a pas une qui s'occupe utilement et salutairement : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* (*Rom.*, III.) Reprenons.

Occupations du monde, occupations inutiles : ce n'est qu'une contrariété apparente, quand nous disons que l'occupation des mondains n'est qu'une importante oisiveté; l'oisiveté est dans le monde une affaire; l'art de passer le temps, sans ennui et sans application, est un art estimé; le temps qui est si court paraît long aux personnes désoccupées, elles deviennent fâcheuses pour elles-mêmes et inutiles pour les autres : *inutiles facti sunt.* (*Ibid.*) Ce sont, ma chère sœur, les expressions du prophète, en nous traçant les caractères des mondains.

De quelle utilité est pour la république la vie de cet homme que la mollesse retient dans un long et doux sommeil, qu'un rien amuse tout le jour, que l'activité de toute la nature ne saurait tirer de l'indolence et que le calme de la nuit replonge dans le repos? Une vie si tranquille fait-elle honneur à l'humanité même? Et ne cesse-t-il pas en quelque façon d'être homme, puisqu'il est volontairement inutile? *Inutiles facti sunt.* De quelle utilité est pour la république l'occupation de ces hommes que l'on voit dans les places publiques, dans les promenades, ou dans ces maisons qui servent de retraite à l'oisiveté? Est-il important qu'ils blâment ou qu'ils approuvent les projets des souverains, qu'ils approfondissent les mystères de l'Etat, qu'ils disent leur sentiment sur les négociations les plus délicates, qu'ils préviennent les siéges et les batailles, et que pour dire quelque chose ils débitent ce qu'ils ignorent? Telle était l'occupation de ces prétendus sages d'Athènes, débiter ou apprendre des nouvelles : *dicere aut audire aliquid novi* (*Act.*, XVIII) : c'était là leur importante affaire; *ad nihil aliud vacabant* (*Ibid.*) : c'est l'unique affaire d'une infinité de mondains; ne sont-ce pas là des occupations inutiles? *Inutiles facti sunt.*

De quelle utilité est l'occupation de ces dames, qui n'en auraient aucune si elles renonçaient à la vanité, qui s'amusent et amusent les autres d'une foule de bagatelles, qui parlent de parures, comme on parlerait des plus importantes négociations, et auxquelles les jours et les nuits suffisent à peine pour le sommeil, la toilette, la table et le jeu? Est-ce là l'occupation d'une personne créée pour le ciel? Ces amusements peuvent-ils entrer dans le plan du salut, et quand ils ne seraient pas criminels, ce que je n'examine pas ici, ne sont-ils pas inutiles? *Inutiles facti sunt.*

Occupations du monde, ma chère sœur, occupations terrestres; on travaille dans le monde, dit saint Paulin, mais pour acquérir des connaissances et briller par une vaine érudition, pour être grand sur la terre, opulent, distingué; c'est pour cela qu'on s'agite, qu'on veille, qu'on se dessèche, qu'on se consume; on trouve du temps pour cela, on n'en a pas pour son salut; on a le loisir d'être philosophe, on n'a pas le temps d'être chrétien : *Vacat tibi ut philosophus sis, non vacat ut Christianus sis.* Les uns travaillent pour amasser des biens et laisser à des enfants une florissante fortune; parce qu'on est tout chez les mondains, quand on est riche, on perd son repos pour le devenir.

Les autres passent leur vie dans la chicane du barreau; ils se font un état d'une science qui trouble tous les autres états : supplier, solliciter, languir à la porte des juges, attaquer les vivants, se déchaîner contre les morts, enlever la vigne de Naboth, contester un sépulcre à Abraham, emporter par violence le droit de briller dans le saint temple et jusqu'au pied des autels.

Voilà les occupations d'une infinité de mondains : ceux-là renoncent aux douceurs de la vie, aux liaisons les plus tendres; on les voit voler sur les frontières pour attaquer l'ennemi; ceux qui habitaient des palais voluptueux sont couchés sous des tentes rustiques : la gloire leur fait mépriser la fatigue des combats, et tout couverts de poussière, ils sont rassurés au milieu des horreurs de la mort, par la flatteuse espérance de la victoire, occupations permises et quelquefois couronnées par le Dieu des armées, mais occupations païennes quand elles remplissent entièrement le cœur des héros, et c'est malheureusement ce que l'on voit tous les jours : on fait tout pour enlever une place, prendre un château, gagner un peu de terrain; on n'entreprend rien pour son salut. Ceux-ci, placés par la Providence dans une condition médiocre, travaillent toute leur vie; la culture des terres, les arts, les travaux publics les occupent. Presque aussi malheureux que les Hébreux dans l'Egypte, ils n'ont pas le loisir de se retirer à l'écart pour sacrifier au Seigneur : on a le temps de servir les hommes, on n'a pas le temps de servir Dieu : *Vacat tibi ut philosophus sis, non vacat ut Christianus sis.*

Occupations du monde, occupations de bienséances : que de visites, que d'assemblées, que de fêtes, que de spectacles, que de conversations les bienséances du monde n'autorisent-elles pas, n'exigent-elles pas même! Et en même temps que d'heures, que de jours, que d'années perdues! C'est

un usage, dit-on, une loi constante parmi ceux qui savent le monde c'est-à-dire, qui savent se damner : *Nos legem habemus.* (*Joan.*, XIX.) De là ces visites fréquentes qui absorbent des journées entières, parce qu'avant de les faire, il faut élever un édifice de la vanité, qui prend autant de temps que les visites mêmes : de là ces assemblées où l'on soutient ces longues séances de jeu, qui deviennent une occupation sérieuse, et qu'on quitte à regret pour les reprendre avec plaisir; de là, ces repas qu'on se donne mutuellement, qu'on prolonge avec excès, où l'on est invité par politique, où l'on va par cérémonie, dont on se plaint quand ils ont été grands, et dont on fait l'éloge quand la joie y a régné; de là, ces spectacles où l'on va, dit-on, sans inclination et par nécessité, où une mère conduit sa fille par bienséance, où la fille suit sa mère par obéissance, où on ne pourrait pas aller souvent, où l'on veut aller une fois; de là ces conversations qui occupent des cercles un temps considérable, où, excepté du salut, on parle de tout, où l'on ne voudrait pas être longtemps, où l'on est toujours trop, d'où l'on sort satisfait d'avoir paru, parce qu'on ignore qu'on déplaisait.

Voilà des occupations, ma chère sœur, que les bienséances du monde exigent, il y a une loi expresse qui y oblige tous les amateurs du siècle : *Nos legem habemus.*

Occupations du monde, occupations criminelles : que de beaux esprits qui se dessèchent, pâlissent sur les livres, se donnent la torture pour enfanter des ouvrages de ténèbres, et qui perpétueront leur péché jusqu'au dernier âge du monde ! Combien d'ouvriers qui, plus criminels que ceux qui fabriquèrent le veau d'or, épuisent leur industrie pour exposer aux yeux des enfants d'Israël de séduisantes idoles ? Combien dont tout le trafic est de vendre les amorces du péché ? Telles sont ma chère sœur, les occupations du monde, c'est-à-dire des amateurs du siècle : *dilectores mundi.* Je n'ai point voulu vous dissimuler tous les obstacles qu'une âme chrétienne trouve dans le monde; et à qui le dévoilera-t-on avec toutes ses horreurs, si ce n'est à vous qui allez y renoncer solennellement, à une Epouse de l'Agneau, qui attend avec impatience le moment du sacrifice, qui désire avec ardeur ces liens éternels, et qui voudrait déjà être ensevelie avec Jésus-Christ ? Je rends la justice qui est due à ceux qui vivent dans le monde sans être du monde; le trône a ses David, la cour ses Esther, l'armée ses Josué, le sacerdoce ses Phinées; il y a de belles fleurs dans le champ de l'Eglise, quoique l'ennemi veuille l'obscurcir et la défigurer; on trouve encore des Abraham dans les riches, des Tobie dans les pauvres, des Job dans les affligés; ils nous prouvent la première vérité que j'ai avancée, qu'on peut se sauver dans le monde malgré tous ses obstacles : mais s'il faut du courage dans le monde, il faut de la fidélité dans la retraite, car j'ai ajouté qu'on peut se perdre dans la retraite malgré tous ses avantages. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La terre que vous allez habiter présentement, disait Moïse aux Israélites, est bien différente de celle de l'Egypte que vous quittez : *Non est sicut terra Ægypti de qua existis* (*Deut.*, XI); ce sont des lieux escarpés et solitaires, des retraites impénétrables au reste des humains, *montuosa est et campestris* (*Ibid.*); vous ne pouvez y demeurer paisiblement sans détacher votre cœur de tous les objets terrestres; vous faites une rupture généreuse et éclatante avec le monde, vous lui laissez ses biens, ses emplois, ses honneurs, ses plaisirs : vous ne voulez que Dieu, il vous suffit, *de cœlo exspectans pluvias.* (*Ibid.*) N'est-ce pas là une peinture naturelle de la retraite où Dieu conduit certaines âmes choisies ! ces routes écartées et ignorées des mortels ; cette solitude où on ne voit aucune trace de la figure du siècle; ce séjour paisible où la créature peut mêler sa voix avec celle du tendre oiseau qui s'élève dans les airs pour bénir son créateur; ces déserts où l'âme détrompée du monde goûte d'ineffables délices, et où elle attend avec confiance de son Dieu ce qu'elle cherchait inutilement dans le monde : *de cœlo expectans pluvias !*

Telle est, ma chère sœur, la retraite où la main miséricordieuse du Seigneur vous a conduite ; vous en avez fait l'épreuve, vous la connaissez; les vœux solennels que vous allez prononcer vont vous en mettre en possession, elle sera à vous, vous serez à elle : *Terra ad quam ingrederis possidendam.* (*Ibid.*) Mais quelque flatteuse que soit cette peinture, il faut encore de la fidélité pour espérer sans présomption; les avantages de la retraite n'assurent point infailliblement le salut; si on laissait ses penchants dans le monde, comme on y laisse ses parents et ses biens, vous auriez raison de ne plus craindre; si Satan ne parcourait jamais les solitudes, la retraite serait un lieu de repos : mais c'est dans le désert que Jésus-Christ a été tenté. Ce divin Sauveur trois fois attaqué et trois fois victorieux, nous a fait connaître que la solitude est un lieu de combats ; il faut que l'ennemi soit vaincu avant que les anges paraissent. Où jamais vit-on plus de combats et de victoires que dans l'Egypte, la Thébaïde, la Palestine et les déserts de Scété ? Les défaites y furent rares, parce que la vigilance y était continuelle : mais la chute d'un seul solitaire ne prouve-t-elle pas le danger de la retraite, quand on n'est pas fidèle? Le monde ignorait la route qu'Antoine avait prise le démon ne l'ignorait pas. Celui qui perd tant d'âmes dans les villes doit faire trembler dans la retraite, et c'est avec raison que j'ai dit qu'on peut se perdre dans la retraite malgré tous ses avantages qui sont grands : les voici. L'esprit de la religion, le langage de la religion, les occupations de la religion : ils sont, comme vous voyez, ma chère sœur, opposés aux obstacles du monde, il ne s'agit que d'y être constamment fidèle. Si vous ne voulez pas être du nombre de

celles qui prouvent qu'on peut se perdre dans la retraite malgré tous ses avantages, il vous importe dans ce moment d'écouter d'aussi grandes vérités.

C'est dans la retraite qu'on voit régner l'esprit de la religion; voilà, ma chère sœur, le premier avantage; esprit de foi, esprit de renoncement, esprit d'obéissance, esprit d'humilité, toutes ces grandes vertus brilleront à vos yeux : mais malgré cela vous pouvez vous perdre, si vous n'y êtes pas fidèle; c'est cette foi qui découvre les biens éternels qui a peuplé les déserts et les solitudes; c'est elle qui a établi les cloîtres, ces arches précieuses où les âmes craintives se retirent pour éviter les écueils et les naufrages du monde; c'est cette foi qui vous immole aujourd'hui, qui vous fait sacrifier vos espérances, votre esprit, votre cœur. La crainte de périr dans le déluge qui menaçait toute la terre, anima Noé à la construction de l'arche : *Metuens aptavit arcam* (*Hebr.*, XI), et elle fut un asile assuré pour sa famille; un petit nombre y entra, un petit nombre fut sauvé : *in qua pauci salvi facti sunt.* (*Ibid.*)

Ainsi les cloîtres, ces arches précieuses, sont-ils remplis d'âmes craintives, que les dangers du monde ont effrayées, et qui ont tremblé à la vue de ce massacre d'âmes qui s'y fait continuellement : *Metuens aptavit arcam.* Là cet innocent troupeau, à l'abri des violences et des fureurs de l'ennemi, coule des jours sereins et tranquilles; les torrents des vices inondent le monde, mais sa foi l'élève au-dessus des eaux, les flots viennent se briser contre les murs de sa retraite, et le petit nombre qui entre dans le cloître assure son salut, à moins que, semblable à la colombe fugitive, il ne porte ses regards ou ses pas vers le monde criminel : *in qua pauci salvi facti sunt.* C'est donc la foi qui a établi les cloîtres, c'est elle qui vous y a conduite, c'est elle qui vous y immole aujourd'hui. Or il subsiste ici, cet esprit de foi, et dans toute sa pureté, non-seulement la foi qui fait agir, mais aussi celle qui soumet, qui captive l'entendement : cette foi dont Jésus-Christ a fait l'éloge, en reprochant l'incrédulité de saint Thomas; qui adore les mystères, malgré les saintes obscurités et les ténèbres sacrées dont ils sont enveloppés : *Beati qui crediderunt et non viderunt* (*Joan.*, XX); cette foi qu'Abraham prêcha du haut du ciel au mauvais riche dans les enfers, qui préfère la voix du chef de l'Eglise et des premiers pasteurs aux miracles et à la résurrection même des morts : *habent Moysen et prophetas* (*Luc.*, XVI); cette foi que Pacien loue si magnifiquement dans les premiers chrétiens qui ne savaient pas disputer, mais qui savaient se soumettre et mourir pour les vérités catholiques : *Nesciebant disputare, sciebant mori.*

Cette foi, que saint Augustin opposait à l'orgueil de tous les hérétiques, qui se méfie de ses connaissances, de ses lumières, et qui préfère l'autorité de l'Eglise à tout ce qu'il y a de merveilleux dans les hommes et dans les anges mêmes : *fidelis sum, credo quod nescio :* vous la verrez briller, cette foi, dans cette sainte retraite, ma chère sœur, c'est un avantage particulier aujourd'hui. Vous le conservez avez zèle, Madame (33), pour la consolation de l'Eglise dans ce fameux monastère, et votre humilité ne doit point souffrir ni s'alarmer des éloges qu'on donne à votre foi. Si je publiais ici la grandeur de votre naissance, si je montrais, dans les siècles les plus reculés, la maison de Saint-Herem (34), égale aux souverains; si je comptais tous ces héros, qui le disputaient par leur vaillance aux héros les plus vantés, et effaçaient par leurs aumônes les libéralités des rois mêmes; si j'allais fouiller dans les archives de cet ordre précieux à l'Eglise, destiné à rompre les fers des captifs, pour montrer vos ancêtres aussi magnifiques que les rois d'Aragon, dans les monuments de piété qu'ils élèvent de toutes parts, votre humilité s'alarmerait et me désapprouverait, et je serais coupable d'élever des trophées à la grandeur du siècle, dans un discours destiné à en faire sentir le néant et les dangers. Mais les solitaires mêmes ont été jaloux des applaudissements de l'Eglise, la vénération des catholiques et la haine des hérétiques faisaient toute leur gloire; vous partagez, Madame, avec ce grand prélat (35), que le sang vous unit si étroitement, cette gloire dont les saints sont jaloux, et l'histoire de l'Eglise racontera ses vertus et les vôtres.

Vous la trouverez encore, cette foi, ma chère sœur, dans ces vierges qui veulent bien vous associer aujourd'hui avec elles; un esprit solide et soumis, des connaissances et des lumières puisées dans la lecture et l'oraison, les ont rendues dignes des secrets de l'Agneau; et si vous marchez sur leurs traces, on vous verra animée de cet esprit de foi qui règne dans la retraite.

Esprit de la religion, esprit de renoncement; ici vous trouvez ce renoncement qui fait toute la perfection de l'Evangile, qui faisait toute la beauté de l'Eglise naissante, et que les premiers apologistes de la religion opposaient aux empereurs païens. Telle est votre céleste doctrine, ô mon Dieu! et celle que vous faites goûter à ces âmes privilégiées, que vous voulez cacher dans le secret de votre face, pendant les jours mauvais : elle brise les liens les plus tendres et les plus innocents; elle élève au-dessus de la chair et du sang; elle foule aux pieds les distinctions, les biens, les alliances; elle fait même dire un éternel adieu à un père, à une mère, que vous commandez d'aimer et d'honorer, à des frères, à des sœurs qu'on aime sincèrement; elle se rend insensible aux avis, aux prières, aux larmes : elle va jusqu'à faire

(33) Madame de Montmorin, abbesse de Jouarre.

(34) J'ai trouvé dans l'histoire de l'ordre de la Merci, dont j'ai fait l'éloge, ce que je dis de la maison de Saint-Herem, qui se signala aussi bien que Michel d'Aragon, dans les premières rédemptions que fit l'ordre de la Merci.

(35) Mgr l'évêque de Langres.

dire : Je ne vous connais point, ne pensez plus à moi, Dieu seul me possédera, et un acte authentique et solennel apprendra au monde que je renonce à tout : *Doctrina tua, Domine, dixit patri suo et matri suæ : Nescio vos, et fratribus suis : Ignoro vos.* Vous êtes animée aujourd'hui, ma chère sœur, de cet esprit de renoncement, vous allez renoncer à votre liberté, aux biens du siècle, à vous-même. Les paroles que vous allez prononcer seront écrites et dans les annales de cette illustre maison, et sur les registres publics ; mais ce qui doit vous rendre plus fidèle, c'est que les promesses que vous faites à votre profession, dit saint Augustin, seront récitées et examinées au tribunal de Jésus-Christ, après votre mort : *Recitabuntur verba professionis nostræ.* Que l'esprit de renoncement que vous verrez régner dans la retraite ne soit pas pour vous un sujet de condamnation.

Esprit de la religion, esprit d'obéissance : ici l'esprit de la religion produit les merveilles que l'amour de la gloire produisait chez les Romains, un gouvernement sage et pacifique, qui se soutient par l'obéissance : gouvernement auquel Judas Machabée, ce vaillant capitaine, donne dans les livres saints de magnifiques éloges, et qui lui fit rechercher avec empressement la bienveillance des Romains : On confie à un seul, dit-il, la magistrature, et tous obéissent avec docilité à celui qui est revêtu de l'autorité : *Committunt uni magistratum et omnes obediunt uni.* (I *Mach.*, VIII.) L'envie ne chagrine point les inférieurs : *non est invidia inter eos* (*Ibid.*) ; le désir de parvenir aux honneurs du gouvernement ne soulève personne : *neque zelus.* (*Ibid.*) N'est-ce pas là, ma chère sœur, une vive image de ce qui se passe dans les cloîtres, où une seule commande et toutes obéissent : *omnes obediunt uni*, et où l'on fait, pour assurer son salut, ce que les Romains faisaient pour assurer le repos de la république? Vous verrez donc dans ce saint lieu les victoires que remporte l'obéissance : le commandement de la supérieure toujours absolue ; l'obéissance de l'inférieure toujours prompte et docile ; c'est là, dit le Sage, une vertu qui annonce la grandeur de l'âme et les victoires qu'elle remporte sur l'amour-propre.

Esprit de la religon, esprit d'humilité. Une vie cachée en Jésus-Christ, c'est la vie du cloître : ici on renonce aux noms fastueux du siècle pour porter ceux de ces saints qui ont marché dans la route du Calvaire ; comme la gloire céleste est la seule chose que l'on ambitionne, on est charmé d'y parvenir par les opprobres et les abaissements, on ne fait sentir à personne ce qu'on a été dans le monde, mais ce que l'on est par la religion ; celle qui a le plus de vertu est la plus estimée, et non pas celle qui est la mieux dotée. On s'humilie soi-même, et l'on n'est point abaissée par les autres ; on emploie ses talents pour l'utilité de ses sœurs, et on ne s'en sert jamais pour se faire distinguer ; et, soutînt-on seule le camp des enfants d'Israël, on dit encore avec Gédéon, ce grand capitaine : Je suis la plus petite dans la maison du Seigneur : *Ego sum minimus in domo patris mei.* (*Judith.*, VI.) Telle est, ma chère sœur, le premier avantage de la retraite : l'esprit de la religion. Mais, malgré cet avantage, on peut se perdre. Comment? Faute de fidélité et de vigilance : un cloître, ce ciel terrestre, est-il toujours inaccessible aux apôtres de l'erreur? Et sous les beaux noms de charité et de vérité, n'a-t-on pas inspiré l'indépendance et la révolte dans les sanctuaires de la pénitence même? Ils étaient impénétrables aux vices du cœur, ils ne l'ont pas été à ceux de l'esprit : voilà contre l'esprit de la foi. N'en voit-on pas dans les retraites, attachées aux choses qu'elles ne peuvent point posséder, et toujours charmées quand on vient leur dire comme au Sauveur (*Matth.*, XII) : *Votre mère et vos sœurs sont dehors qui vous demandent?* Voilà contre le renoncement. N'en trouve-t-on pas qui, comme Jonas, laissent former la tempête, gronder le tonnerre avant d'obéir, il faut les menacer pour tirer de leur bouche ces paroles du prophète : *Faites de moi ce que vous voudrez* (*Jon.*, I), voilà contre l'obéissance. « On en voit, dit saint Jérôme, qui, sous la haire et le cilice, conservent l'orgueil du siècle, et semblent donner des éloges au monde, en parlant avec complaisance des biens et du crédit de leurs familles : » voilà contre l'humilité. C'est ainsi qu'on se peut perdre, malgré les avantages de la retraite où règnent l'esprit de la religion, le langage de la religion.

Langage de la religion, langage divin : c'est Dieu lui-même, ma chère sœur, qui parle à l'âme dans la retraite, quand c'est lui-même qui la conduit dans la solitude. Je la détromperai des objets du monde, dit-il dans les livres saints : je tirerai en sa faveur tous ces voiles séduisants qui cachent les abominations du siècle : je la séparerai d'un monde enchanteur : je la placerai dans des lieux écartés : *Ducam eam in solitudinem* (*Osee*, II) ; et dans ce séjour de paix et de calme, je parlerai à son cœur, je m'entretiendrai avec elle : *Loquar ad cor ejus.* (*Ibid.*) Dieu promet donc solennellement dans l'Écriture de s'entretenir avec l'âme retirée dans la retraite. O quel langage que celui d'un Dieu ! O heureuse l'âme qui entend parler Dieu ! Quel avantage ! On peut le sentir ; on ne saurait le définir. Je ne suis plus surpris de voir un Moïse tout brillant de lumière, après un court entretien avec le Seigneur sur la montagne. Je ne suis plus surpris, grand Antoine, l'ornement du désert, de vous voir insensible aux hommages que vous rendaient les plus grands empereurs du monde, et aux lettres qu'ils vous adressaient dans les solitudes les plus affreuses : Dieu vous parlait et vous l'écoutiez. Je ne suis plus surpris de voir des saints remplis de grâces, de lumières, de charité. Quand Dieu s'entretient avec une âme et qu'elle l'écoute, elle apprend tous les secrets de sa charité ; la charité embrase son cœur, le consume : *Loquar ad cor ejus.* Langage de la religion, langage tout céleste. Les âmes retirées dans

la retraite sont des âmes mortes au monde, et qui ne vivent que pour Dieu : *mortuo peccato, viventes Deo.* (*Rom.*, VI.) La vie du cloître est cette vie nouvelle dont parle saint Paul, et dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple par sa résurrection. Vous êtes cachée sous le drap mortuaire le jour de votre consécration ; on vous donne le nom de morts, on vous sépare du monde comme un mort, parce que le siècle n'a plus aucun droit sur vous, comme vous n'avez plus aucun droit sur lui ; et si vous sortez de ce tombeau mystérieux, ce n'est point pour le monde que vous vivez, mais pour Dieu. Or des âmes si parfaites tiennent un langage tout céleste et sont en état de dire avec saint Paul : Notre conversation est dans le ciel : *Conversatio nostra in cœlis est.* (*Philipp.*, III.) Vous savez que Jésus-Christ, après sa résurrection, non-seulement ne se trouva plus dans le monde, mais même qu'il ne parla plus du monde : il parut sur les rivages de la mer, il parut au milieu de quelques disciples choisis, voilà la retraite ; mais dans la retraite de quoi s'entretient-il ? L'Evangile nous l'apprend : du royaume de Dieu ; il ne parle point d'autres choses jusqu'à son ascension : *loquens de regno Dei.* (*Act.*, I.) C'est pour l'obtenir que vous êtes venue ici, c'est pour le ravir que vous vous ferez violence : c'est lui que vous demanderez tous les jours, c'est après lui que vous soupirerez, c'est ce royaume céleste que vous espérez à la fin de votre carrière : il doit donc être la matière de vos entretiens dans la retraite : *loquens de regno Dei.* Vous l'entendrez ici, ma chère sœur, ce langage céleste, on ne vous parlera pas de ces empires, de ces royaumes, de ces cours brillantes, de toutes ces scènes que le monde représente avec tant de variété ; mais on vous parlera des choses du ciel, *loquens de regno Dei.*

Langage de la religion, langage charitable : je parle ici de celles qui gouvernent. Leurs discours, soit qu'elles instruisent, soit qu'elles consolent, soit qu'elles reprennent, sont des discours charitables. Ceux qui sont dans la retraite forment une république où il faut de l'ordre, de la subordination : de là ces personnes vénérables qu'on mettait à la tête des solitaires de l'Orient, pour gouverner ces célèbres monastères ; de là ces conférences spirituelles, et dont plusieurs, malgré la fatalité des temps, sont parvenues jusqu'à nous ; de là ces jours marqués dans la semaine où l'on voyait tous les solitaires prosternés aux pieds des supérieurs pour s'accuser des plus légères imperfections : pratique salutaire qui a passé dans l'Occident, et qui s'observe encore dans les cloîtres ; pratique qui donne lieu à la charité des supérieurs de s'exercer et d'être utiles, et un des avantages de la retraite. Les Romains apprirent que Simon gouvernait le peuple de Dieu, et ils donnèrent des éloges à son gouvernement, aussi bien qu'à celui de ses prédécesseurs ; or, entre toutes les merveilles de son règne, celle que j'admire le plus, c'est la sagesse qu'il faisait paraître dans la conduite des différents esprits.

L'Ecriture nous apprend qu'il parlait avec douceur aux faibles ; qu'il soutenait avec bonté ceux que la timidité ébranlait : *Confirmavit humiles* (I *Mach.*, XIV) ; qu'il avait soin d'exposer sa loi pour la faire observer : *legem exquisivit* (*Ibid.*) ; qu'il ne souffrait aucun vice dans la république : *abstulit omne malum.* (*Ibid.*) Or c'est sur ces principes, ma chère sœur, que les supérieures parlent dans la retraite ; langage charitable : quand elles parlent à ces âmes timides et craintives, à ces consciences délicates, à ces esprits embarrassés de doutes et toujours dans les alarmes, elles les consolent et les rassurent contre ces vaines frayeurs : *confirmavit humiles ;* langage charitable : quand elles parlent à ces âmes qui aiment à s'affranchir de certains devoirs, elles ont recours à la règle pour condamner ces coupables adoucissements : *legem exquisivit ;* langage charitable : quand elles parlent à ces âmes que l'ange de ténèbres a séduites, à ces astres qui ont perdu leur lumière, elles agissent avec sévérité, avec menace, avec autorité, pour corriger le vice et empêcher ses funestes progrès : *abstulit omne malum.* Or, dans toutes ces circonstances, ma chère sœur, qui ne doivent point vous étonner, vous entendrez toujours le langage de la charité, qui console, qui reprend, qui punit.

Langage de la religion, langage pur et innocent : on ne cesse point de parler de Dieu dans la retraite. Pour le monde, ses histoires, ses aventures, ses plaisirs, ses fêtes n'entrent jamais dans le langage des épouses de Jésus-Christ ; on garde un profond silence sur ce qu'on a vu dans le siècle avant d'en sortir ; on met dans un oubli éternel les condescendances qu'on a eues pour les usages du monde, et les impressions qu'elles ont faites ; l'amitié, l'union, l'âge, le secret ne rendent point plus libres ; on redoute le récit des vices autant que les vices mêmes ; on ne veut point s'instruire ni gémir des fautes dont on a horreur, et qu'on ne veut point commettre ; on craint les images du péché toujours séduisantes ; on rougit de cette grande maxime, qu'il faut s'instruire de tout ; et on ferme les oreilles aux discours flatteurs du serpent qui veut apprendre le bien et le mal. Dans les récréations, les moments destinés à dissiper les esprits, dans les entretiens particuliers, c'est toujours un langage pur et innocent, une conversation chaste, comme le recommande l'apôtre saint Pierre : *castam conversationem.* (I *Petr.*, III.)

Tel est, ma chère sœur, le langage de la religion, opposé à celui du monde. Lors qu'Israël passa dans l'Egypte, l'Ecriture remarque qu'il entendit un langage qui lui était inconnu : *Cum transiret in Ægyptum, audivit linguam quam non noverat.* (*Deut.*, XXVIII.) Voilà ce qui arrive quand on passe du cloître dans le monde, ou du monde dans le cloître : une jeune personne, qui a passé les années de l'enfance dans ces asiles de la piété, en sort par l'ordre de ses parents qui la destinent pour le monde ; et dans le sein de sa famille, elle entend un langage qui lui est inconnu ;

on lui parle d'alliance, d'établissement, de plaisirs : *audivit linguam quam non noverat.*

De même, une personne qui a passé une partie de sa jeunesse dans le monde, qui a écouté le langage de ses parents, de ses amis, langage terrestre, langage séduisant, criminel, lorsque, arrachée au monde par une grâce choisie, elle entre dans le cloître, elle entend un langage qui lui était presque inconnu, un langage divin, céleste, charitable, pur et innocent : *audivit linguam quam non noverat.* Tel est, ma chère sœur, le second avantage de la retraite. Mais je soutiens toujours ce que j'ai avancé; malgré ces avantages on peut se perdre, si on n'y est point fidèle.

Dieu parle dans la retraite, mais ce n'est pas à celles qui sont agitées des affaires du siècle; que la fortune ou la décadence de leurs parents trouble et occupe; qui s'entretiennent avec le monde, malgré ces espaces immenses qui les en séparent; qui en apprennent avec plaisir des nouvelles, et qui passent leur temps à y répondre. Dieu parle dans la retraite; mais ce n'est pas à celles qui, ennuyées de leur état, en détournent les autres; qui, pour se dédommager de leurs ennuis, apprennent aux mondains qui les visitent les regrets qu'elles nourrissent, et qui, semblables à ceux dont parle le Prophète, ne font plus aucun cas de cette terre qu'elles ont désirée avec tant d'ardeur, et obtenue avec tant de peine : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* (*Psal.* CV.)

Dieu parle dans la retraite; mais ce n'est pas à celles que les plus charitables remontrances abattent, qui occupent et rebutent, elles seules, les directeurs les plus spirituels et les plus patients; qui ont de la conscience pour écouter les scrupules, et qui n'en ont point pour les déposer. Dieu parle dans la retraite; mais ce n'est pas à celles que l'on reprend toujours inutilement, qu'on menace, qu'on punit, sans voir aucun changement; qui renvoient à l'ardeur des novices l'exactitude de la règle, comme si Dieu en demandait moins à ceux qui finissent, qu'à ceux qui commencent, et qui opposent leur âge ou leur talent pour se dispenser de plier sous le joug qu'on leur impose. Dieu parle dans la retraite; mais ce n'est pas à celles qui écoutent l'ennemi du salut jusque dans le paradis terrestre, qui lui préparent des victoires par leur peu de vigilance, et qui goûtent avec des confidentes éprouvées le plaisir de dire et d'écouter ce qu'elles devraient taire ou ignorer. Ne nous flattons pas, ma chère sœur; la main miséricordieuse qui vous a retirée du siècle ne vous a pas confirmée en grâce. Après avoir triomphé des Egyptiens et être entré dans le désert, il reste encore, dit saint Augustin, des ennemis à vaincre; la grâce est un trésor bien précieux, les vases qui la contiennent sont bien fragiles; vous marchez avec votre perte, selon l'expression du Sage : *Cum subversione ambulas* (*Eccli.*, XI); et vous portez les dangers et les écueils dans le cloître, parce que vous vous y portez vous-même; et on peut se perdre si l'on n'est pas fidèle à l'esprit de la religion, au langage de la religion, aux occupations de la religion : troisième et dernier avantage de la retraite.

Si la retraite procure le repos de l'âme, elle n'autorise point le repos du corps; et l'oisiveté que la religion condamne ne régna jamais dans les solitaires et les personnes consacrées au Seigneur. On ne se retire point à l'écart pour vivre dans un lâche repos et une molle indolence; et c'est un préjugé très-injuste chez les mondains de traiter de pieuse oisiveté la vie de ceux que Dieu appelle dans la retraite ou dans le sanctuaire. Mais le principe de ce préjugé, ma chère sœur, est bien facile à développer : dans le système du monde, prier, chanter les louanges de l'Eternel, méditer sa loi, pratiquer des austérités, gouverner, instruire sans espérance de fortune et d'établissement, tout cela n'est qu'une pieuse oisiveté, une occupation inutile; tel est le préjugé injuste de ces mondains qui s'occupent inutilement, qui travaillent sans ordre, qui se remuent, s'agitent, et se remplissent la tête de projets; ils sont las, fatigués et glorieux des peines qu'ils se donnent; ils tournent en ridicule la tranquillité du cloître; et moi je réponds à ces critiques délicats, et je leur dis : Que la religion préside à vos occupations, que l'ordre règne dans vos occupations, que la cupidité ne multiple point vos occupations, que les plaisirs ne dérobent rien à vos occupations, et vous trouverez dans le monde même la tranquillité de la retraite. Oui, ma chère sœur, on est tranquille dans la retraite sans être oisive; c'est l'ordre qui règne dans les occupations, qui procure ce repos qu'on vous envie si fort, et que le monde ne se procure jamais.

Occupations de la religion, occupations qui honorent Dieu. Saint Jean nous représente les hommages que Dieu reçoit sans cesse dans le ciel d'une manière qui doit bien vous consoler, ma chère sœur : Les anges, dit-il, environnent son trône; vingt-quatre vieillards posent leurs couronnes aux pieds de l'Agneau immolé; les séraphins se voilent la face, parce que leurs yeux ne sauraient soutenir la vue de la divinité, et toute cette foule d'esprits bienheureux chante sans cesse la sainteté et la puissance de celui qui fait leur bonheur. (*Apoc.*, IV, VII.) N'est-ce pas là, ma chère sœur, une image naturelle des occupations naturelles des vierges retirées dans les cloîtres? Ne sera-ce pas aussi la vôtre? Vous pouvez dire ce que l'ange Raphaël disait à Tobie : Je suis une des vierges qui se tiennent respectueusement devant le trône de l'Agneau pour chanter ses louanges; le chœur est le lieu où elles s'assemblent, nous sommes debout devant l'autel où s'immole notre Epoux et les voûtes sacrées de ce sanctuaire auguste retentissent des divins cantiques que nous chantons le jour et la nuit en l'honneur du Dieu vivant que nous adorons; nous faisons sur la terre ce que les anges font dans le ciel : *Ego sum angelus, unus e septem qui astamus ante Dominum.* (*Tob.*, XII.)

Occupations de la religion, occupations qui vous élèvent jusqu'à Dieu. Les objets du

monde font pencher la créature vers la terre; mais la méditation des choses célestes transporte l'âme jusqu'au ciel, elle entretient dans l'oraison un commerce avec son Dieu, elle puise des lumières et goûte des consolations que l'homme ne saurait raconter; c'est dans cette divine occupation que les saints ont puisé cette force merveilleuse qui les faisait admirer des empereurs et redouter des démons mêmes; c'est dans cette céleste occupation que le Prophète s'unissait à son Dieu, s'embrasait du feu sacré de son amour, et éprouvait ces divines ardeurs qu'il fit éclater si souvent contre les ennemis de Dieu : *In meditatione mea exardescet ignis.* (*Psal.* XXXVIII.) C'est aussi, ma chère sœur, dans la prière et l'oraison, ces sublimes exercices de la retraite, que vous vous élèverez jusqu'à Dieu.

Occupations de la religion, occupations qui expriment la conduite de Dieu. Dieu n'a pas eu plutôt créé le monde, qu'il y établit un ordre merveilleux; il a réglé les temps, les saisons, les années, les jours, les moments. En se manifestant au dehors, il a exigé un culte, et dans ce culte il a établi aussi un ordre pour les fêtes et les cérémonies. Car, quoiqu'il soit le Dieu de tous les jours, il y a des jours où il veut l'être d'une manière particulière. L'ordre appartient à la religion. Un des caractères de l'enfer c'est le désordre, la confusion : *Ubi nullus ordo.* (*Job*, X.) Or, dans la retraite, ma chère sœur, on exprime la conduite de Dieu par l'ordre qui règne dans les occupations : il y a les moments pour le repos, les moments pour le silence, le temps de la prière, le temps du travail, le temps de la méditation; et ces temps distingués et marqués par la sagesse, ne sont jamais confondus. On est toujours occupé et toujours libre, toujours agissant et toujours tranquille, jamais empressé, jamais surpris; on agit comme n'ayant qu'une seule chose à faire, parce que l'on n'y applique son esprit que lorsqu'il faut la faire. Cet ordre établi dans tous les monastères, établis dans les déserts dès que les Paul, les Antoine, les Hilarion, les Pacôme levèrent l'étendard de la vie solitaire, dès que les Basile et les Benoît eurent fait passer dans l'Occident la perfection de la vie monastique, exprime parfaitement, ma chère sœur, la conduite de Dieu, conserve l'âme toujours libre et procure le salut, dit saint Augustin, *Ordo ducit ad vitam.*

Occupations de la religion, occupations agréables à Dieu. Comme vous ne choisissez pas vous-même vos occupations dans la retraite, et que, semblable aux serviteurs du centenier, vous êtes soumise à une supérieure qui commande différentes choses, occupe à différents emplois, sans consulter votre goût ni votre inclination, cette soumission plaît infiniment au Seigneur, il aime ces âmes dociles qui ne se choisissent pas elles-mêmes, qui n'ambitionnent pas un office plutôt qu'un autre, et qui s'occupent avec mérite, parce qu'elles obéissent en s'occupant.

Occupations de la religion, occupations qui vous communiquent la force de Dieu. Le prophète Baruch nous apprend que les Hébreux, pendant leur captivité à Babylone, se retiraient dans la solitude le long du fleuve, et que là ils pleuraient, ils jeûnaient et ils priaient en la présence du Seigneur : *Plorabant, jejunabant et orabant in conspectu Domini.* (*Baruch*, I.) Telles ont toujours été, ma chère sœur, les occupations des personnes retirées dans la retraite, telles ont été celles surtout de ces fameux solitaires de l'Orient, qui sont devenus si puissants en œuvres et en paroles; leurs fautes passées et expiées par plusieurs années de pénitence, les persécutions que les empereurs excitaient, les ravages que l'hérésie faisait dans les plus belles portions de l'Eglise, les vices du siècle, dont ils apprenaient les funestes progrès, dans leur solitude même, leur faisaient répandre des larmes amères, *plorabant;* les ennemis invisibles qu'ils avaient à combattre, les tentations, les piéges, les appâts du vice que le séducteur employait pour leur faire perdre leur couronne, les honteuses révoltes qu'il excitait au dedans d'eux-mêmes, et qui les alarmaient encore sous le cilice et la blancheur des cheveux, leur faisaient pratiquer des austérités qui, malgré le témoignage des Pères de l'Eglise, et des empereurs païens mêmes, passeraient presque aujourd'hui pour des exagérations de l'historien, *jejunabant.* La voix de ces hommes divins ne retentissait-elle pas dans les vallons, sur les montagnes, dans les antres sauvages et dans les grottes rustiques? Dans la clarté du jour et dans le silence de la nuit, Dieu entendait leur voix plaintive, ils faisaient au ciel cette violence, qui est si agréable à notre Dieu, et dont parle Tertullien : *orabant.* Telles seront vos occupations dans cette retraite, ma chère sœur : telles doivent être celles d'une victime, d'une Epouse de Jésus-Christ; les larmes, les jeûnes, les pénitences, les veilles, ce que la règle vous prescrit, ce que vous vous prescrivez à vous-même, ce que la supérieure vous prescrira, mortifications de préceptes, mortifications volontaires, mortifications d'épreuves : tout cela entre dans votre sacrifice et forme cet état d'immolation que vous choisissez aujourd'hui. Mais tout cela aussi, en affaiblissant le corps, en captivant l'esprit, en soumettant la volonté, communique une force à l'âme, qui lui fait remporter autant de victoires que l'ennemi lui livre de combats; une force toute céleste qui ne triomphe jamais plus sûrement et avec plus d'éclat que dans la faiblesse, le déchet et la destruction de l'homme charnel : *De cœlo fortitudo.* (I *Mach.*, III.) Telles sont, ma chère sœur, les différentes occupations de la religion dans la retraite; mais, malgré tous ces avantages, il y en a qui s'y perdent. Comment cela? Le voici. Car, il est important que vous compreniez cette vérité, les occupations de la retraite sont saintes : mais s'en acquitte-t-on toujours saintement? voilà l'essentiel.

On peut faire l'œuvre de Dieu et se perdre; s'immoler, se sacrifier, s'ensevelir avec Jésus-Christ, comme vous le faites aujourd'hui, et perdre la couronne promise qu'on

a choisie, pour laquelle on a foulé aux pieds toutes les couronnes de fleurs que le monde présentait : il ne faut pour cela que de la négligence, du relâchement, de la tiédeur, quelques retours vers le monde; parce qu'alors on est toujours victime, mais victime languissante, victime triste, affligée, abattue : victime par état, par engagement, mais victime sans amour, sans charité, sans consolation. Or l'Esprit-Saint nous dit par les prophètes : Malheur à celui qui fait l'œuvre du Seigneur avec tiédeur, qui s'acquitte de ses devoirs négligemment; les malédictions tomberont sur sa tête : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* (*Jerem.*, XLVIII.) Vous voyez ici qu'il ne s'agit point de certaines actions, de péchés d'omission, mais de l'œuvre de Dieu : *opus Dei;* qu'il ne s'agit pas pour se perdre de violer ses vœux, de se dispenser de ses devoirs : celui que Dieu maudit dans cet endroit fait avec intégrité l'œuvre du Seigneur : *facit opus Dei;* mais il est négligent, tiéde, languissant : voilà son crime : *facit opus Dei negligenter.* Or, sur ce principe, que penser, ma chère sœur, de celles qui sont occupées des offices du chœur, sans être occupées de Dieu, et qui ne remportent des divins offices que le seul plaisir de les voir finir? Que penser de celles que l'inconstance rend inutiles, que les changements amusent, qui se plaisent dans les emplois quelles n'ont pas, et qui s'ennuient dans ceux qu'on leur confie? Que penser de celles que l'ordre incommode, qui sont toujours empressées et jamais tranquilles, qui passent d'un exercice à un autre sans préparation, et qui n'ont jamais assez de temps, parce quelles en perdent trop? Que penser de celles qui murmurent dans le désert, qui en veulent au Moïse qui les y a conduites, et qui gravent sur les murs et sur les arbres de la solitude leurs ennuis et leurs chagrins? Que penser de celles qui descendent de la montagne où elles se sont entretenues avec Dieu, sans force et sans ardeur, qui ne peuvent résister au moindre combat, qui ne se relèvent que pour retomber; que l'Epoux trouve toujours dans le sommeil et dans l'indigence, et qui, quelquefois, pour s'épargner une confusion salutaire, s'enhardissent à garder un silence sacrilége? Que penser? ma chère sœur : ce que j'ai avancé, qu'on peut se perdre dans la retraite malgré tous ses avantages, quand on n'y est pas fidèle? Le démon n'a pas toujours été défait dans la solitude; il a quelquefois attaché à son char des solitaires qui avaient blanchi sous la haire et le cilice; la longueur de nos combats, c'est la longueur de nos jours. Le théâtre où nous combattons, c'est toute la terre, la sainteté du lieu n'ôte point à l'homme ce que le baptême lui a laissé : c'est dans le ciel seul que nous serons couronnés, parce que c'est là qu'il n'y aura plus d'ennemis à craindre.

Mais je vous vois impatiente, ma chère sœur, de consommer votre sacrifice, je ne veux plus vous retarder; satisfaites votre amour, prononcez ces paroles qui vous attacheront à Jésus-Christ, sacrifiez votre cœur, votre volonté et vos espérances; faites dans le printemps de vos années et par amour ce que les mondains font lorsque le tombeau s'ouvre et les attend. Les mondains, au moment de leur mort, sont des victimes forcées de la colère céleste; ils offrent à Dieu une vie qui finit, une volonté qui n'a plus de choix, des biens qui leur échappent : quel sacrifice! Cependant il faut le faire pour vous, ma chère sœur, victime volontaire, victime d'amour, victime prompte; Dieu vous accepte, c'est sa miséricorde qui vous immole : l'autel est préparé, Dieu vous contemple, les anges vous admirent, ces dignes épouses de Jésus-Christ vous attendent, pour vous donner le baiser de paix et un gage de leur constante amitié. Montez à l'autel pour vous immoler : *Ascende et morere* (*Deut.* XXXII); mourez au monde et vivez pour Dieu et avec Dieu pendant l'éternité. Je vous la souhaite.

SERMON III

PRÊCHÉ A L'OUVERTURE DU JUBILÉ,

Dans l'église paroissiale de Gif, diocèse de Paris, le 6 juin 1745.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. (II *Cor.*, VI.)

Voici un temps favorable, voici des jours de salut.

Ils sont enfin arrivés ces jours de grâce et de bénédiction, que vous désirez avec tant d'ardeur. Je vois avec plaisir ce saint temple rempli de chrétiens attentifs à la lecture de la bulle du souverain pontife.

Le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ (a qui il a été dit, *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* [*Matth.*, XVI,]) vient d'ouvrir les trésors de l'Eglise en faveur de ses enfants. Ces trésors sont les mérites infinis de Jésus-Christ, qui donnent seuls le prix à toutes nos actions, et les vertus abondantes des martyrs et des saints qui avaient encore puisé leur force dans cette source féconde; car vous avez été rachetés par un prix infini : *Empti estis pretio magno* (I *Cor.*, VI); le sang de Jésus-Christ répandu sur la croix.

Voilà les trésors de l'Eglise, voilà ce qui a donné du prix et de la valeur à toutes les actions de ces grandes âmes que nous admirons : voilà ce qui a porté un Dieu irrité à accepter les larmes, les soupirs, les mortifications de tant de pénitents.

Ayez donc confiance, pécheurs, dit saint Chrysostome (homilia 80, *ad populum Antiochenum*), vous ne pouvez pas satisfaire à Dieu par vous-mêmes : *Tu non potes :* mais votre Sauveur le peut et le veut : *tuus potest Dominus.*

Quoique tous les temps de la vie soient propres au salut, quand on le veut sincèrement, dit saint Léon (serm. 4 *De Quadragesima*) : quoique tous les bienfaits soient répandus sur nous avec une main libérale, et que tous les moments de notre vie soient marqués par des traits singuliers de son infinie miséricorde; il est cependant, chré-

tiens, des jours où il la fait éclater avec plus de magnificence et qu'on peut appeler avec plus de confiance, et dans le sens même du grand Apôtre, des jours de salut : *dies salutis.*

Quels jours plus favorables, plus précieux pour le salut, que ceux où le souverain pontife, suivant le pouvoir qu'il a reçu de Jésus-Christ même, ouvre le trésor de l'Eglise, et annonce une amnistie générale !

En vain l'hérésie a-t-elle voulu contester à l'Eglise le droit d'accorder des indulgences : l'Ecriture et la tradition l'a foudroyée.

On a dans les conciles, et surtout dans celui de Trente, séparé les abus qui pouvaient s'y glisser du dogme absolument contenu et renfermé dans le pouvoir de lier et de délier.

L'Eglise a le droit d'imposer de saintes rigueurs : elle a le droit d'accorder des indulgences. Ses rigueurs sont toujours nécessaires et ses indulgences toujours salutaires. Elle est sage quand elle soumet les pécheurs à des peines temporelles; elle use sagement de son pouvoir quand elle en remet une partie, et si elle accorde ces grâces rarement, c'est de crainte d'énerver la sainte sévérité de sa discipline. Telle est la doctrine de tous les siècles.

Ne changeons pas, Messieurs, ces trésors de grâces en des trésors de colère. Que ce bienfait universel que le souverain pontife accorde ne soit pas inutile pour nous. Tant de fléaux différents, le feu de la guerre allumé dans toute l'Europe, l'esprit d'irréligion, la corruption des mœurs, qui règnent partout, nous annoncent que Dieu est irrité ; efforçons-nous de l'apaiser et ne provoquons pas sa colère dans le temps même de sa miséricorde. Pour profiter du jubilé, entrons dans l'esprit de l'Eglise ; le voici, et en même temps le plan de ce discours : Les avantages du jubilé ne détruisent pas la sévérité de la pénitence que méritent nos péchés : première partie ; les avantages du jubilé suppléent à l'imperfection de la pénitence que nous pouvons faire pour expier nos péchés : seconde partie. Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La grâce du jubilé est accordée pour aider l'homme à satisfaire à la justice de Dieu irrité contre ses crimes, et non pas pour le tranquilliser dans ses désordres, entretenir une confiance présomptueuse, calmer ses justes alarmes, effacer de son esprit et de son cœur les utiles images de l'éternité, énerver les saintes rigueurs de la discipline de l'Eglise, élargir la voie étroite du ciel, dispenser de cette violence nécessaire pour emporter la récompense promise, et anéantir tous ces grands oracles de l'Evangile qui annoncent une perte inévitable à tous ceux qui ne font point pénitence.

Posons des principes, chrétiens, ne diminuons rien de la grandeur du bienfait qu'on nous accorde. Mais aussi ne touchons point aux droits inaliénables que Dieu a sur nous. Que le jubilé fasse naître parmi nous l'esprit de pénitence et non point l'esprit de relâchement ; qu'il nous fasse espérer le pardon des péchés que nous pleurons, mais qu'il ne nous tranquillise point dans les péchés que nous aimons. S'il supplée à ce que les pénitents sincères ne peuvent pas, il ne fera que rendre plus coupables ceux qui ne font point d'efforts pour apaiser le Seigneur. Les avantages du jubilé ne détruisent point la sévérité de la pénitence.

Car, si vous y faites attention, mes frères, vous verrez que, par un abus déplorable, le jubilé ne fait souvent que des audacieux, des ingrats et des lâches. C'est ainsi qu'on change les plus grands remèdes en poison.

Voulez-vous une preuve de ce que j'avance ? Ecoutez, je vous prie : Voici des règles saintes, des règles de l'Eglise dans tous les siècles et qu'on ne saurait violer dans aucun temps, même dans celui du jubilé. Ne perdez rien de ces réflexions, elles sont solides ; et si vous les mettez en pratique, vous profiterez du jubilé.

Première réflexion. L'Eglise a-t-elle jamais accordé des indulgences à d'autres qu'à ceux qui ont une sincère douleur de leurs péchés et qui les avouent aux ministres de la réconciliation ? *vere contritis et confessis.* Non, sans doute ; vous le savez, c'est là une condition essentielle pour gagner des indulgences. Lisez les bulles des souverains pontifes ; et c'est là ce que nous opposons aux hérétiques qui les combattent. Après avoir prouvé le droit de l'Eglise par l'Evangile même, nous prouvons qu'elle ne détruit pas la sévérité de la pénitence par cette condition qu'elle exige.

Seconde réflexion. Pour gagner l'indulgence il faut se confesser ; or direz-vous que l'Eglise vous dispense dans le tribunal de détester vos péchés, d'aimer Dieu, de pratiquer des rigueurs, parce que c'est le temps du jubilé ? Les hérétiques seuls sont capables de répandre ces calomnies. Apprenez donc aujourd'hui, chrétiens, tout le contraire de ce que vous avez peut-être pensé, faute de principes.

La grâce du jubilé doit nous faire concevoir de l'horreur du péché. La grâce du jubilé doit exciter notre amour pour un Dieu qui nous remet nos péchés. La grâce du jubilé doit nous porter à de saintes rigueurs contre nous-mêmes, parce que nous avons péché.

En vous prouvant ces grandes vérités, vous apprendrez que les avantages du jubilé ne détruisent point la sévérité de la pénitence ; suivez-moi attentivement.

Si c'est un crime de perpétuer son péché parce que Dieu est bon, c'est un système horrible de ne le point détester parce qu'il nous le pardonne facilement.

C'est cependant, mes frères, un aveuglement presque universel dont les hommes ne sont point effrayés. Dans ce temps de jubilé, de grâces, dans ces jours d'indulgence, on pense à la facilité que l'Eglise présente à ses enfants pour satisfaire à la justice di-

vine, quant aux peines temporelles qu'ils ont méritées ; on ne pense point aux peines éternelles ni à la grandeur d'un Dieu offensé par le péché. On fait consister toute sa pénitence dans quelques courtes prières qu'on récite sans en pénétrer le sens, sans en sentir l'onction; dans quelques jeûnes accompagnés de tous les adoucissements que demande la délicatesse ; dans quelques stations qui ne coûtent rien à la paresse, parce que l'on choisit son temps pour les faire ; dans quelques légères aumônes qui ne seraient pas même suffisantes dans d'autres temps pour satisfaire au précepte de la charité chrétienne. On fait ce qui est prescrit par le souverain pontife pour éviter les peines dues au péché, on néglige de porter au tribunal de la pénitence les dispositions nécessaires pour effacer le péché quant à la coulpe, c'est-à-dire, pour apaiser un Dieu offensé par le péché.

Pensez-y sérieusement, chrétiens ; il y a des règles sûres, des lois sacrées dont le jubilé ne saurait vous dispenser ; et ces lois regardent le sacrement de la réconciliation. Le souverain pontife vous en avertit : pour gagner cette indulgence universelle il faut avoir une douleur de ses péchés, les détester, les confesser et s'être mis en état de recevoir le corps de Jésus-Christ : *vere contritis et confessis.*

Agissez donc suivant ces grands principes de la discipline de l'Eglise, ne comptez sur l'indulgence qu'après que vous serez réconciliés avec Dieu dans le sacrement de pénitence ; séparez les choses qu'il faut faire pour rendre votre satisfaction suffisante, des choses qui vous sont indispensables pour recevoir l'absolution. Or, comme on ne la reçoit jamais dignement et utilement sans détester le péché, concluez avec moi que les avantages du jubilé, entendus dans l'esprit de l'Eglise, ne détruisent pas la sévérité de la pénitence. Je dis plus, chrétiens, je dis que cette grâce du jubilé doit nous inspirer encore plus d'horreur du péché ; et en voici la preuve.

Que fait la grâce du jubilé ? Elle nous aide à satisfaire à la justice divine, quand nous avons été réconciliés dans le sacré tribunal de la pénitence ; or ces peines qui restent à souffrir après que le péché a été effacé quant à l'offense, ne doivent-elles pas nous en montrer toute la grandeur, et, par conséquent, nous en inspirer de l'horreur ?

Il faut être vraiment pénitent pour profiter de la grâce singulière du jubilé ; or, dit saint Augustin (*in psal.* XXX, concione prima), il n'y a point de vraie pénitence, de pénitence sincère, lorsqu'il n'y a point de haine du péché. C'est l'horreur qu'on a du péché qui assure de la sincérité de la pénitence : *Pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati.*

On est disposé à commettre un péché dont on n'a point d'horreur ; on fait bientôt naufrage quand on ne redoute point le danger. L'amour de la réputation fait conserver les apparences de la vertu ; mais il ne fait pas conserver la vertu même. On n'est pas longtemps innocent, quand on ne veut l'être qu'aux yeux des hommes. Le péché a assez de difformité par lui-même pour nous déplaire, et nous n'en concevons pas l'idée que Dieu en conçoit, quand nous ne le regardons pas comme le souverain mal.

Cette juste horreur du péché a armé tous les vrais pénitents contre eux-mêmes. Ils ne se rappelaient leurs égarements que pour les expier par de saintes cruautés. Jugeons par les sentiments de David, par les larmes de saint Pierre, par celles de la Madeleine, l'horreur que les vrais pénitents concevaient du péché. Ils ont toujours pleuré les péchés qu'ils avaient commis, et ils ne sont jamais retombés dans les péchés qu'ils pleuraient.

Voilà des preuves d'une sincère pénitence, dit Origène (homilia octava *in Numeros*), pleurer les fautes passées : *lugere præterita*, et ne point retomber dans les fautes qu'on a pleurées : *cavere futura.*

Cependant ces saints pénitents avaient entendu des paroles de miséricorde, le Seigneur leur avait accordé une indulgence solennelle. On avait dit à David : Votre péché a été transféré, et la satisfaction que Dieu exigeait était marquée clairement. On avait dit à Madeleine : Vos péchés vous sont remis, allez en paix. Jésus-Christ avait jeté un regard de miséricorde sur saint Pierre.

Mais les vrais pénitents ne cessent point de pleurer les péchés mêmes qui leur ont été remis : *lugere præterita* ; l'horreur qu'ils en ont leur fait craindre dene pas les expier suffisamment. Ils déplorent ces moments qu'ils ont donnés au crime, qui les ont souillés et séparés de leur Dieu, et ils se précautionnent tellement contre les amorces et les appâts du vice, ils combattent avec tant de sévérité leurs penchants et leurs inclinations qu'ils ne retombent jamais dans les péchés qu'ils ne cessent de pleurer : *cavere futura.*

Vous espérez, chrétiens, faire votre jubilé, mériter la grâce que l'Eglise vous offre dans ce saint temps ; mais il faut auparavant être pénitent. Or, dit saint Ambroise (lib. IX, epist. 76), il faut qu'un pénitent commence par condamner les péchés qu'il a eu le malheur de commettre : *debet prius damnare peccatum.* L'indulgence dont l'Eglise use à votre égard ne doit pas vous rendre le péché moins odieux.

Quoi ! des chrétiens souillés de péchés, épris des objets du monde, qui n'ont encore fait aucune rupture, qui ne se sont fait aucune violence, attachés aux richesses, peut-être à des plaisirs honteux, qui mènent une vie inutile, ou qui ne travaillent que pour la terre, qui conservent des amitiés dangereuses ou des inimitiés éclatantes, qui n'ont jamais pleuré leurs péchés, qui s'efforcent de les justifier, qui veulent bien s'en confesser, mais qui ne veulent pas sincèrement y renoncer, qui en redoutent bien les suites, mais qui en aiment encore les douceurs, participeraient à la grâce du jubilé, parce

qu'ils feraient quelques prières, quelques jeûnes, quelques aumônes, quelques stations? Désabusez-vous, mes frères, on ne peut point gagner d'indulgence qu'on ne soit avant réconcilié avec Dieu, et on n'est jamais réconcilié avec Dieu sans la haine du péché; c'est pourquoi il faut que la grâce du jubilé nous inspire de l'horreur du péché, si nous voulons sincèrement la mériter.

Le Calvaire a été le théâtre de l'amour immense de Jésus-Christ pour tous les hommes, puisque c'est là qu'il répand son sang pour tous sans exception: cependant cet amour immense de Jésus-Christ empêche-t-il qu'il n'y ait un enfer creusé pour le péché? Si le péché rend les souhaits du Sauveur mourant inutiles; si l'attache au péché rend son sang inutile dans le sacrement de la réconciliation, comment voulez-vous profiter de la grâce du jubilé, si vous ne détestez pas le péché, si vous n'en concevez pas de l'horreur.

David avait une juste horreur du péché. Il ne se rappellait point ses faiblesses comme une image flatteuse des douceurs qu'il avait goûtées, mais comme une image effrayante de ce qu'il avait fait contre son Dieu, de ces coupables moments qui l'avaient souillé, et du détestable abus qu'il avait fait de son autorité. C'est pourquoi il disait: Sans cesse, mon péché s'élève contre moi: *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L.) Il le voyait toujours avec toutes ses horreurs. Il lui semble voir toujours à ses côtés l'ombre du fidèle Urie qu'il a fait périr inhumainement, et l'opprobre de Bethsabée qu'il a déshonorée: *Peccatum meum contra me est semper.*

La bonté du Seigneur, le pardon qu'il lui accorde si facilement, la parole de réconciliation que lui porte le prophète Nathan, n'ont point diminué à ses yeux la laideur et la grandeur du péché. Que vous seriez coupables, chrétiens, si l'indulgence que l'Eglise vous accorde dans ces jours diminuait à vos yeux l'offense que le péché fait au Seigneur! Si, mettant toute votre confiance dans cette grâce qui suppose la pénitence et la haine du péché, vous ne portiez au tribunal de la pénitence ni horreur du péché ni amour de Dieu, vous en sortiriez sans être réconciliés, et par conséquent hors d'état de profiter du jubilé! Car les avantages du jubilé ne détruisent point la sévérité de la pénitence, et après nous avoir inspiré de l'horreur du péché, ils doivent même nous exciter à aimer un Dieu qui nous remet nos péchés avec tant de bonté et de magnificence.

Ne sortons point du principe que nous avons posé, mes frères, souvenons-nous toujours que les avantages du jubilé ne sont que pour les vrais pénitents, pour ceux qui ont porté au tribunal les dispositions nécessaires pour être réconciliés et recevoir dignement l'absolution.

Or, vous le savez, une des conditions essentielles pour être justifié dans le sacrement de pénitence, c'est de commencer à aimer Dieu. Telle est la doctrine du saint concile de Trente. La grâce du jubilé entendue dans l'esprit de l'Eglise n'y donne aucune atteinte: au contraire, comme je vais vous le prouver, elle doit exciter notre amour.

Serait-il juste qu'une grande miséricorde fermât notre cœur, et de nous croire dispensés d'aimer Dieu, parce qu'il nous comble de ses bienfaits? A Dieu ne plaise que je vous représente l'indulgence que l'Eglise accorde dans ce saint temps comme une dispense des règles de la pénitence. Je vous abuserais, et j'abuserais de mon ministère. Cette grâce regarde les peines dues aux péchés qui ont été remis. Elle les abrége, les commue en de plus légères; mais elle ne change pas et n'adoucit point les dispositions que l'Eglise a toujours exigées pour recevoir l'absolution.

Point de réconciliation avec Dieu, dit le saint concile de Trente (sess. VI, cap. 6), si vos cœurs ne se tournent vers lui et ne commencent à l'aimer comme la source de toute justice.

Fausse pénitence, dit saint Augustin (*in psal.* XXX, concione prima), que celle qui ne renferme point la haine du péché et l'amour de Dieu. Que l'homme n'y compte point: *Pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati, et amor Dei.*

Quoi! on aura livré son cœur aux créatures, le monde l'aura possédé tout entier, l'idole de la passion y aura régné, tous les objets du monde l'auront occupé, et on le refusera au Seigneur! On doutera de la nécessité de l'aimer! Dans sa conversion, on fera une question d'un devoir si indispensable! Quelle honte pour nous!

Ce n'est point une chose difficile à l'homme d'aimer, dit saint Jérôme (*De cult. Virg.*): *Amare nihil difficile homini.* Au contraire, il lui est difficile de ne rien aimer. C'est pourquoi si Dieu n'a pas une place dans son cœur, c'est que les objets terrestres le remplissent. Ah! l'Eglise prétendrait-elle ouvrir ses trésors, accorder les grâces qui lui sont confiées à des ingrats, à des hommes qui aiment et qui se font gloire d'aimer les biens fragiles du monde, et qui n'aiment point le Créateur du ciel et de la terre?

Ah! ne vous contentez pas de dire (c'est saint Augustin qui parle [*De verbis Apostoli*, serm. 18, cap. 9]): Je crains les tourments de l'enfer, je crains de brûler dans les feux vengeurs, je crains d'être pendant toute une éternité l'objet de la colère d'un Dieu: *Gehennam timeo: ardere timeo: in æternum puniri timeo.* Cette crainte est bonne pour vous disposer à la justification; mais elle ne peut pas vous justifier. Encore n'est-elle souvent en vous qu'une crainte servile, que votre mauvaise disposition rend criminelle. Si vous craignez simplement de brûler avec les démons, continue ce Père (*Ibid.*): Vous craignez les châtiments, vous ne craignez point Dieu: *Servilis timor est quo times cum diabolo ardere.*

Si vous craignez de déplaire à Dieu, votre crainte est chaste et très-louable: *Timor castus est quo times Deo displicere.* Mais il

faut que cette crainte salutaire de l'enfer, recommandée dans l'Ecriture, qui est un don du Saint-Esprit, et que le saint concile de Trente a défendue contre les erreurs des hérétiques des derniers temps, introduise l'amour, dit saint Augustin : *Veniat charitas.* Cette crainte salutaire vous retient, vous conserve dans la piété : *Custodiat te timor iste.*

Mais après qu'elle vous a préparés, qu'elle vous a saintement saisis, et qu'elle vous a fait retourner à votre Dieu, l'amour entre dans votre cœur et en bannit la crainte : *Intrat charitas, pellit timorem.*

Et s'il reste de la crainte dans les saints, dans ceux qui sont sincèrement convertis, c'est cette crainte pure et sainte dont parle le Prophète, qui demeure toute la vie, parce que toute la vie on doit craindre de déplaire à son Dieu : *Timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi.* (*Psal.* XVIII.)

Voilà la doctrine de l'Eglise, chrétiens; voilà ses règles. Elle distingue sagement ce qui est utile pour disposer le pécheur à la justification de ce qui lui est nécessaire pour être justifié. Or ce qu'il y a de certain, c'est que l'amour de Dieu, au moins commencé, est une disposition nécessaire pour être justifié dans le tribunal de la pénitence. Toute doctrine contraire est fausse.

Or, parce que nous sommes dans un temps d'indulgence, s'ensuit-il que nous soyons dispensés d'aimer Dieu? Ses bienfaits doivent-ils faire des ingrats? Et parce que l'on nous remet beaucoup, devons-nous moins aimer? Non, chrétiens; et c'est pourquoi j'ai dit que la grâce du jubilé devait exciter notre amour. Comprenez cette vérité par un simple raisonnement :

Quelle différence y a-t-il entre cette confession que vous faites pour gagner le jubilé, et les autres que vous faites à certaines solennités? La voici : Dans celle-ci, Dieu use d'une plus grande miséricorde; il vous remet les peines éternelles et une partie des temporelles : il use d'indulgence. Or cette miséricordieuse condescendance du Seigneur est-elle un titre pour vous dispenser de l'aimer? Non sans doute, ces excès de sa clémence doivent augmenter votre amour.

Qui sont ceux qui sont plus obligés d'aimer? demandait Jésus-Christ à Simon le pharisien. Il lui répondit : Celui à qui on a plus remis : *Cui plus donavit.* (*Luc.*, VII.) Or vous êtes ces débiteurs à qui on remet beaucoup dans ce temps du jubilé. On abrége votre pénitence, on vous remet une partie des peines temporelles et les éternelles. Vous êtes donc plus obligés d'aimer : *Cui plus donavit.*

Ah! prenez-y garde, chrétiens, Jésus-Christ ne remet beaucoup qu'à ceux qui aiment beaucoup : *Remittuntur ei peccata multa, quia dilexit multum.* (*Ibid.*)

Ne regardez pas le jubilé comme un temps de relâchement, où les habitudes les plus longues, les péchés les plus scandaleux sont effacés sans qu'on éprouve des hommes que la seule nouvelle d'une indulgence a traînés au tribunal, qui n'ont ni douleur ni amour de Dieu; la grâce du jubilé n'est que pour les pénitents sincères, disposés à pratiquer toutes les rigueurs dont ils sont capables.

Oui, chrétiens, quelque précieuse que soit la grâce du jubilé, elle ne vous dispensera jamais des saintes rigueurs de l'Evangile. Au contraire, si vous la recevez avec de saintes dispositions, elle vous soutiendra dans cette voie étroite, tracée à tous les élus; elle adoucira ce joug que le Sauveur leur a imposé. Les vrais chrétiens ne succombent point sous le fardeau de la croix.

Ce n'est pas concevoir une juste idée du bienfait de l'Eglise que de le regarder comme un titre pour marcher dans ces routes spacieuses qui conduisent à la mort, pour vivre dans un lâche repos et une coupable indolence. Les oracles du Sauveur sont infaillibles; la voie est étroite; le ciel souffre violence, il faut faire de continuels efforts, porter sa croix et suivre Jésus-Christ. Il n'a point donné à son Eglise le pouvoir d'élargir la route du ciel, de promettre sa conquête au repos, à la mollesse, de dispenser les hommes de participer à sa passion, et de marcher dans la route du Calvaire. O divins oracles sortis de la bouche d'un Dieu! Comment les hommes osent-ils donc vous oublier, vous mépriser? Comment ont-ils la témérité de vous expliquer conformément à leur délicatesse, à leurs penchants pour la mollesse, et à la frayeur qu'ils ont au seul nom de mortification et de rigueur évangélique? Ignorent-ils que le ciel et la terre passeront, mais que votre parole ne passera jamais?

Quelle est donc l'idée de ces pécheurs qui se disent convertis, qui croient avoir participé à la grâce du jubilé, et qui se croient par là dispensés des saintes rigueurs de l'Evangile? S'imaginent-ils que la grâce du jubilé n'est accordée que pour faire des lâches, énerver la discipline de l'Eglise, opposer au crucifiement de l'Evangile la mollesse du siècle, et ouvrir les portes du ciel à des pécheurs qui se seront lassés dans les routes du vice, et qui n'auront pas voulu entrer dans les sentiers de la vertu. Ah! si l'Eglise, par tendresse, veut suppléer à ce que vous ne pouvez pas, elle veut avec son divin Maître que vous fassiez ce que vous pouvez. Quelques rigueurs que vous pratiquiez, vous avez encore besoin d'indulgence.

Ecoutez le saint concile de Trente, chrétiens, voyez ce qu'il pense de ceux qui ont perdu leur innocence, qui sont tombés dans le péché, et qui sont déchus de cette sainteté qu'ils avaient reçue dans le baptême; il ne désespère point le pécheur par un système de sévérité; il ne dispute point à l'Eglise le vrai pouvoir de remettre les péchés : il ne dit point avec les Montanistes, qu'il y a des péchés irrémissibles, ou avec les Novatiens, que ceux qui sont tombés après leur baptême ne doivent pas être réconciliés.

L'Eglise n'a jamais abattu le pécheur par une sévérité outrée : elle ne lui a jamais

fermé le cœur de Jésus : mais voyez si elle a jamais dispensé le chrétien qui est tombé des saintes rigueurs de l'Evangile ; et si elle a jamais enseigné qu'on pouvait retrouver l'innocence du baptême sans de grands efforts, sans larmes, sans travaux.

Oui, dit le saint concile de Trente (sess. XIV, c. 2), on peut, après même avoir commis de grands crimes, rentrer en grâce avec Dieu, recouvrer la vie nouvelle, et l'intégrité qu'on a reçue dans le baptême. Ce sont là les heureux effets du sacrement de pénitence : c'est pour cela que Jésus-Christ l'a institué. Mais ces heureux changements ne s'opèrent point sans efforts, on ne rentre point dans cet état d'innocence, d'où on était déchu, sans beaucoup de larmes, sans de grands travaux : *sine magnis fletibus, et laboribus :* après le péché, la pénitence ou l'enfer. Or la pénitence dans l'esprit de l'Eglise est un baptême laborieux : *laboriosus baptismus.*

Entendez-vous parler l'Eglise, chrétiens, dans ce très-saint concile, croit-elle avec vous qu'il soit si facile d'être parfaitement réconcilié avec Dieu ? Y a-t-il quelque chose qui autorise ces systèmes de tranquillité, de sécurité, de mollesse, qui rassurent les pénitents de nos jours, surtout dans ce temps de jubilé où l'on se croit dispensé de la pénitence dont on est capable, parce que l'Eglise veut bien suppléer aux satisfactions dont nous sommes incapables ?

Ah ! si vous n'êtes pas dans une tristesse salutaire : si vous ne répandez pas des larmes amères, dit saint Bernard (*in capite Jejunii*, serm. 2), vous ne sentez pas la profondeur de vos plaies, vous ignorez la grandeur de l'offense que le péché a faite. Vous croyez être guéris, et vous ne l'êtes pas : *Si non plangis, non sentis animæ vulnera.* Voyez tous les illustres pénitents qui ont mérité de recevoir le pardon de leurs péchés, qui ont été absous par un Dieu même, se sont-ils épargnés ? Les David, les saint Pierre, les Magdeleine ont-ils cessé de pleurer et de gémir ? L'Eglise ne nous propose-t-elle pas les saintes rigueurs qu'ils ont exercées sur eux, aussi bien que la bonté de leur Dieu ? Si vous admirez la clémence du Seigneur, vous admirerez aussi leur pénitence. Ils se ressouvenaient de leurs égarements, pour les expier par de salutaires amertumes. Ils ne croyaient pas qu'il leur fût permis de goûter même des douceurs innocentes après s'être souillés par de coupables plaisirs. Ah ! vous n'êtes tranquilles, vous ne redoutez les saintes rigueurs de la pénitence, que parce que vous n'êtes pas sincèrement convertis. La clémence d'un Dieu offensé a toujours armé les vrais pénitents contre eux-mêmes : *Si non plangis, non sentis animæ vulnera.*

Parce qu'on ouvre dans ce saint temps les trésors de la miséricorde divine, qu'on use d'indulgence, que la bonté de Dieu ne se fait aucune réserve, le péché en est-il moins grand ? Dieu en a-t-il été moins offensé ? Mérite-t-il moins d'être pleuré et expié ? Le Seigneur, dit saint Ambroise (*De pœnit.*, lib. II, cap. 6), a commandé à ses prophètes de pleurer sur les péchés de son peuple. Jésus-Christ a pleuré sur l'ingrate Jérusalem, parce qu'elle était endurcie, et qu'elle ne voulait pas pleurer ses coupables égarements : *Quia ipsa flere nolebat.*

Ah ! voulez-vous forcer aussi Jésus-Christ à pleurer votre étonnante tranquillité ? Rien de plus criminel et de plus terrible, dit saint Bernard (*De modo bene vivendi ad sororem*, 27), que de n'être point touché de ses crimes, que de ne point répandre des larmes sur ses coupables années. La perte d'un Dieu ne mérite-t-elle pas d'être pleurée, aussi bien que la perte d'un objet temporel ? N'est-il pas honteux que vous répandiez si facilement des larmes pour un monde qui vous échappera, et que vous n'en répandiez jamais pour un Dieu que vous avez offensé et qui vous jugera ? *Nihil pejus quam culpam cognoscere, nec flere.*

On ne vous demande pas, chrétiens, des austérités singulières. Dieu n'exige pas, dit saint Chrysostome (*De compunctione cordis*, lib. II), que vous quittiez les ornements convenables à votre état, pour vous couvrir d'un sac, et gémir sous un cilice. On ne vous fait pas une loi de vous enfermer dans un cloître, ou de quitter vos familles, pour aller vous cacher dans la solitude : *Non requirit Deus ciliciorum pondus, neque in obscuris antris sedere jubet.*

Mais on vous demande un genre de pénitence proportionné à vos péchés ; un plan de vie qui expie le passé, et qui vous précautionne contre l'avenir ; un ressouvenir amer de vos iniquités ; une sainte défiance de vous-même ; une fermeté assez généreuse pour immoler tout ce qui peut vous plaire, et embrasser tout ce qui peut vous gêner, pour renoncer aux plaisirs permis, après vous être livrés aux plaisirs criminels ; pour punir une chair coupable, au lieu d'exciter ses révoltes pour le repos et les délices ; pour venger le Seigneur offensé, et ne plus offenser un Dieu qui vous a pardonné : ces saintes rigueurs ne sont pas si faciles que vous le pensez, dit saint Chrysostome (homilia 42 *in Matth.*) ; *Non parvus est hic cruciatus animæ.*

Mais peut-être me direz-vous, chrétiens : Où est donc l'avantage du jubilé, si nous sommes encore obligés d'expier nos péchés ? Et moi je vous répondrai : Où est donc la haine du péché, la douleur du pécheur, l'amour de Dieu, si on oublie sitôt son péché ; si on n'expie pas ses péchés, si on ne se précautionne contre le péché, si on s'expose à commettre encore le péché ? Le jubilé, comme je vais bientôt vous le prouver, supplée à notre insuffisance lorsqu'il faut réparer le péché, mais il ne nous dispense pas des rigueurs que nous pouvons pratiquer pour satisfaire un Dieu offensé par le péché.

Dieu avait dit à David, à la Madeleine, que leurs péchés étaient remis ; jamais indulgence ne fut plus solennelle, jamais réconciliation ne fut plus certaine : cependant Dieu a-t-il été obligé de dire à ces pécheurs ré-

conciliés : Faites pénitence, pratiquez de saintes rigueurs. N'ont-ils pas, jusqu'au tombeau, expié dans les larmes, les soupirs, les jeûnes et les macérations, le fol amour qui les avait éloignés de leur Dieu? La clémence du Seigneur les a armés avec une sainte indignation contre eux-mêmes. Pourquoi l'indulgence de ce saint temps ferait-elle des plus grands pécheurs autant de lâches et de chrétiens délicats?

Regarderons-nous comme des pénitents sincèrement convertis après ce temps de jubilé ces hommes, dit saint Ambroise, qui paraissent avec le même faste, le même orgueil, que l'on voit occupés de leurs plaisirs, au lieu de penser à leurs péchés; qui recherchent avec ardeur les divertissements, les spectacles, au lieu de pleurer et de gémir sur leurs égarements passés; qui ne se précautionnent point contre les appâts du vice, et qui redoutent les exercices qui peuvent entretenir la vertu; qui commettent de nouveaux péchés, au lieu d'expier les anciens, et qui persévèrent dans une vie mondaine, après n'avoir montré qu'une piété passagère? Ces femmes qui sont si faibles quand il s'agit de faire pénitence, et si fortes quand il faut porter le fardeau de la vanité; qui se mettent à la torture pour paraître avec grâce, et qui opposent leur délicatesse quand on leur parle des mortifications de l'Évangile; qui résistent à de longues séances de jeu, à des plaisirs fatigants, à des veilles continuelles, et qu'un jeûne ou la longueur d'un office incommodent et rebutent; que le plaisir seul tire de la mollesse et de l'oisiveté, et qui portent dans les assemblées des chrétiens les ennuis que les cercles du monde seuls peuvent charmer?

Ah! dit saint Ambroise (*De pœnit.* lib. II, cap. 9), doit-on voir des pénitents s'efforcer de plaire au monde, désirer de briller dans ses assemblées, eux qui doivent le reste de leurs jours pleurer et gémir : *Quos lugere et gemere oportebat?* Doit-on voir encore avec les ornements de la vanité, plongées dans la mollesse ou exposées aux amorces du plaisir, des femmes qui ont tant de fautes à expier, et qui devraient, dans un saint désordre et sous des vêtements simples et modestes, pleurer ces attraits et ces grâces si funestes à l'innocence? *Quæ se ipsas flere debebant.*

Ah! chrétiens, c'est là le déplorable aveuglement de nos jours; on croit qu'il est nécessaire de gagner l'indulgence du jubilé; on ne croit pas qu'il soit nécessaire d'être pénitent : cependant les avantages du jubilé ne détruisent pas la sévérité de la pénitence, ils ne font que suppléer à l'imperfection de notre pénitence; je vais vous le prouver en peu de mots dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Après vous avoir saintement effrayés, chrétiens, je veux vous consoler utilement. J'ai suivi les règles de l'Eglise dans tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent; je ne m'en écarterai pas non plus dans les motifs de consolation que je vais vous présenter : mais vous ne verrez point d'autre fondement de nos espérances que la pénitence.

Si nous n'avions point d'autre satisfaction à offrir à Dieu pour nos péchés que la pénitence dont nous sommes capables, nous serions toujours malheureux, parce qu'elle serait toujours insuffisante; mais les mérites de Jésus-Christ joints à nos efforts rendent notre pénitence utile et suffisante.

Or comme la grâce du jubilé est une effusion abondante des mérites du Sauveur, voici ses avantages : La grâce du jubilé doit nous rassurer sur l'insuffisance de notre pénitence, parce qu'elle lui donne un prix infini. La grâce du jubilé doit nous rassurer sur la sévérité que doit avoir notre pénitence, parce qu'elle supplée aux rigueurs dont nous sommes incapables. La grâce du jubilé doit nous rassurer sur la longueur de notre pénitence, parce qu'elle remet une partie des peines temporelles. Mais pensez toujours que ces avantages suppléent à ce que nous ne pouvons pas, et non pas à ce que nous ne voulons pas. C'est aux vrais pénitents que je parle : ces avantages sont pour eux seuls.

Oui, c'est à vous, pénitents sincères, qui, touchés de vos crimes et effrayés des rigueurs que Dieu exige d'un cœur coupable, vous êtes mis en état de profiter de la grâce du jubilé, que je parle; c'est à ceux qui se sont représenté avec douleur un Dieu offensé, qui n'ont vu qu'avec confusion l'opprobre d'une jeunesse licencieuse, des années écoulées dans l'oubli de Dieu, dans des amusements criminels et des sollicitudes mondaines; qui gémissent de leurs coupables attaches et d'une longue résistance à la grâce, que je vais faire connaître les avantages du jubilé.

Pour ces hommes de péchés d'habitude, livrés au monde, et que le monde occupe tout entier; que la nouvelle du jubilé remue et ne convertit pas; qui pensent à la facilité d'obtenir le pardon de leurs péchés; qui ne pensent pas à les détester; qui se flattent des avantages de l'indulgence, et qui affectent d'ignorer ce qu'il faut faire pour la mériter; qui la regardent comme un baptême qui efface toutes les traces du péché, mais qui ignorent que c'est un baptême laborieux, un baptême de rigueurs, une grâce qui supplée à ce qu'ils ne veulent pas, et dont le sort est de faire des lâches, des impénitents, des hommes tranquilles; le jubilé ne fera que les rendre plus criminels. Ces jours de salut sont pour eux des jours d'abus, de profanation. Les cent années que la bonté de Dieu a accordées aux hommes avant le déluge n'ont fait qu'augmenter leur désespoir le jour de ses vengeances. Le seul, Noé, qu'une crainte salutaire avait animé à la construction de l'arche, échappa avec sa famille à ce châtiment universel.

Dans plusieurs endroits de l'Ecriture, et lorsqu'il s'agit des plus fameux pécheurs, des villes entières, des empires, nous voyons toujours un temps d'indulgence et un temps de sévérité; ceux qui ne profitent pas du

temps de la miséricorde périssent dans le temps de la colère; mais jamais on ne pourra me produire un seul exemple d'un pécheur qui ait obtenu miséricorde sans la haine du péché, sans amour de Dieu, sans larmes, sans jeûnes, sans rigueurs. Les larmes, les regrets, les promesses d'Antiochus n'obtinrent pas miséricorde, parce que le temps de la miséricorde était passé. Les larmes et les jeûnes des Ninivites arrêtèrent le bras du Seigneur irrité, parce qu'ils profitèrent du peu de temps que sa clémence leur avait accordé. Que ceux dont le cœur n'est point changé, déchiré, contrit, ne comptent point sur la grâce du jubilé; ce n'est pas à eux que je représente ses avantages. C'est à vous, chrétiens, qui êtes entrés dans l'esprit de l'Eglise toujours le même, qui avez embrassé les saintes rigueurs de la pénitence. Vous tremblez, parce que vous pensez à l'insuffisance de votre pénitence; rassurez-vous, la grâce du jubilé lui donne un prix infini.

Développons ici, chrétiens, autant qu'il est en nous et en peu de mots, la céleste doctrine de l'apôtre saint Paul sur notre insuffisance; il y a de quoi nous humilier, il y a de quoi nous consoler.

Ne soyons pas assez orgueilleux et assez ingrats, dit ce grand apôtre, pour nous croire capables de faire ou de penser même le bien. Sans Jésus-Christ et sa grâce, nous ne pouvons rien faire d'agréable à Dieu et de méritoire. Toutes les rigueurs dont nous sommes capables, séparées des mérites du Sauveur, ne peuvent point satisfaire la justice divine; toute notre suffisance vient de lui : *Sufficientia nostra ex Deo est.* (II *Cor.*, III.)

Si nos larmes, nos soupirs, nos jeûnes, nos prières, nos aumônes, et toutes les rigueurs dont nous sommes capables, fléchissent la colère du Seigneur irrité contre nous, désarment son bras vengeur, ferment l'enfer ouvert sous nos pieds, ouvrent le ciel qui nous était fermé, ce n'est point nous qui leur donnons ce prix qui les fait accepter; c'est Jésus-Christ qui leur donne cette suffisance, qui satisfait la justice divine, qui nous réconcilie avec Dieu : *Sufficientia nostra ex Deo est.* C'est lui qui est notre justice, notre sanctification, notre rédemption : *Factus est nobis justitia, et sanctificatio, et redemptio.* (I *Cor.*, I.)

Or, selon cette céleste doctrine, chrétiens, examinons ce qui doit saintement vous effrayer, et ce qui doit absolument vous consoler. Vous ne pouvez rien par vous-mêmes dans l'ordre du salut. Les injustices, les haines, les vengeances, les colères, les mensonges, les intempérances, les impuretés, voilà malheureusement ce que l'homme peut par lui-même, les excès dans lesquels il tombe librement. Détester ses crimes, les quitter, les pleurer, les expier, les effacer, voilà ce qu'il ne peut par lui-même sans la grâce, fruit précieux du sang d'un Dieu.

Or voilà ce qui doit saintement vous effrayer. L'homme peut tomber de lui-même, mais il ne peut se relever par ses propres forces. Tel est l'ordre de Dieu, afin que l'homme ne se glorifie pas en lui-même, et qu'il n'ait point la témérité de présenter à Dieu ses bonnes œuvres comme son propre ouvrage : *Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.* (I *Cor.*, I.)

Mais voici ce qui doit vous consoler, pénitents sincères : c'est que ce que vous ne pouvez pas par vous-mêmes, vous le pouvez avec Jésus-Christ, et vous pouvez dire avec l'Apôtre : Je puis tout en celui qui me soutient : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philipp.*, IV.)

Je peux tout avec Jésus-Christ; je peux, avec Jésus-Christ, rompre les chaînes criminelles qui m'attachent au char du démon; je peux sortir de l'abîme du péché, le haïr, le détester, l'expier, l'effacer : *Omnia possum in eo qui me confortat.*

Mes larmes, mes soupirs, mes jeûnes, mes aumônes, les rigueurs que je pratique, mêlées avec le sang de Jésus-Christ, jointes aux mérites de Jésus-Christ, peuvent sûrement apaiser le Seigneur irrité contre moi, désarmer son bras appesanti sur ma tête criminelle, arrêter ses vengeances, me restituer dans son amitié, et me réconcilier parfaitement avec lui : *Omnia possum in eo qui me confortat.*

Les mérites de mon Sauveur donnent une efficace, un prix infini à ma pénitence. Sans ces mérites je pleurerais, je gémirais inutilement, je serais toujours coupable aux yeux de Dieu, il verrait toujours en moi un criminel impuissant pour le satisfaire; avec ces mérites, mes larmes effacent mes iniquités, mes soupirs sont écoutés, mes jeûnes salutaires, mes aumônes reçues favorablement, les rigueurs que je pratique ont le mérite d'un sacrifice, d'une immolation; rien n'est inutile; tout sert à mon salut : *Omnia possum in eo qui me confortat.*

Cette doctrine est consolante, elle humilie l'orgueil de l'homme; mais elle relève son courage abattu. Or, chrétiens, c'est de cette doctrine, que les seuls ingrats peuvent révoquer en doute, que je tire le premier avantage du jubilé.

Dans tous les temps de l'année, lorsque vous vous confessez avec de saintes dispositions, ce sont les mérites de Jésus-Christ qui vous obtiennent miséricorde. C'est son sang qu'on vous applique; c'est par sa force et son efficace que l'on vous remet vos péchés quant à la coulpe, c'est-à-dire quant à l'offense. Vous sortez absous du tribunal, mais vous n'en sortez pas quittes envers la justice divine. Il y a des peines temporelles pour le péché qui a été remis, des satisfactions à faire à un Dieu offensé par le péché.

Or voici le premier avantage du jubilé : ce n'est point autre chose qu'une effusion abondante et extraordinaire des mérites de Jésus-Christ, une tendre condescendance de l'Eglise pour vous décharger d'une partie des rigueurs que vous devez exercer sur vous-mêmes. La grâce du jubilé donne un prix infini à votre pénitence, elle remet les peines temporelles telles que Dieu a droit

de les exiger et elle rend suffisantes celles que vous êtes capables de pratiquer. O précieux avantage!

Entendez-le dans l'esprit de l'Eglise, et, pour ne point vous tromper, mes frères, pensez que cette grande indulgence remet ce que l'homme ne peut pas, et non point ce qu'il ne veut pas; ce que Dieu pourrait exiger dans sa sévérité, et non pas ce qu'il exige dans sa miséricorde; ce que mérite le péché, et non pas ce que le pécheur peut faire après avoir péché.

Elle doit nous rassurer sur la sévérité que doit avoir notre pénitence, parce qu'elle supplée aux saintes rigueurs dont nous sommes incapables, et non point pour rassurer dans les frayeurs que nous avons pour le seul nom de pénitence.

J'entre, comme vous voyez, dans le second avantage du jubilé, où il s'agit, en consolant les vrais pénitents, de combattre les erreurs de ceux qui s'imaginent que le jubilé dispense de la pénitence dont on est capable, parce qu'il remet en partie, c'est-à-dire, pour ce qui n'est pas possible à notre faiblesse, les peines temporelles dues au péché.

Ah! qui me donnera ces traits vifs et enflammés des prophètes, pour représenter la grandeur du péché, et les rigueurs qu'il exige de ceux qui en sont souillés.

Car je vois tous les pécheurs frappés d'un aveuglement d'autant plus déplorable qu'il est spirituel et qu'il conduit à la perte de l'âme. En quoi consiste-t-il, cet aveuglement? Saint Cyprien (*De lapsis*) nous l'apprend : Ce sont des aveugles spirituels, dit-il: *Percussi sunt animi cœcitate;* tellement enveloppés dans les ténèbres que produit la passion, qu'ils ne comprennent ni la grandeur du péché, ni la nécessité de le pleurer amèrement : *Ut nec intelligant delecta nec plangant.*

Remarquez ces deux caractères de leur aveuglement : ne point concevoir la grandeur du péché, et ne point se mettre en peine d'expier le péché. N'est-ce pas là ce que nous voyons dans tous ceux qui font consister la pénitence dans une confession, faite quelquefois sans douleur, et qui ne regardent pas les avantages du jubilé avec l'esprit de l'Eglise.

Ah! continue saint Cyprien (*Ibid.*), il faut que notre pénitence réponde à nos péchés; il faut que des larmes abondantes et amères, des jeûnes longs et austères, des exercices pénibles et laborieux, la retraite et le silence, les veilles et la prière, expient ces joies criminelles, ces sensualités et ces excès; ce lâche repos et cette criminelle oisiveté; cette continuelle dissipation et ces conversations licencieuses; ces longues séances de jeu et ces assemblées profanes. Il faut que les rigueurs de la pénitence soient proportionnées aux criminelles douceurs du péché : *Quam magna deliquimus, tam granditer defleamus;* que la grandeur de votre pénitence égale la grandeur du péché que vous avez commis. Prenez garde de vous épargner : ce n'est point faire pénitence, que de ne la point faire assez rigoureuse; on ne doit pas se dérober à ses rigueurs, quand on s'est livré aux douceurs mortelles du crime : *Pœnitentia crimine minor non sit.*

Ce n'est pas concevoir une juste idée des avantages du jubilé quand on s'imagine qu'il dispense entièrement des rigueurs dont nous sommes capables. Consultez tous les plus illustres pénitents, tous les grands objets que la foi nous présente; et désabusez-vous. Si vous ne faites point pénitence, tremblez, malgré la grâce du jubilé. Si vous pratiquez les rigueurs dont vous êtes capables, rassurez-vous, la grâce du jubilé supplée à ce que vous ne pouvez pas, aux rigueurs dont vous êtes incapables, et qu'un Dieu offensé a cependant droit d'exiger.

Paraissez ici, fameux déserts de la Thébaïde, de Scété et de Nitrie : vous avez été peuplés d'illustres pénitents qui concevaient une juste idée de la grandeur du péché. Après plusieurs années écoulées dans les larmes, les veilles, les austérités les plus rigoureuses, ils redoutaient encore les vengeances d'un Dieu offensé par le péché.

On a vu le grand Hilarion trembler aux approches de la mort. Soixante et dix années passées dans la solitude, et dans les exercices laborieux d'une pénitence qui tenait du prodige, le rassuraient à peine.

Des hommes, courbés sous la haire et le cilice, qui dormaient peu, qui ne mangeaient presque point, qui travaillaient beaucoup, qui priaient continuellement, appréhendaient de ne point expier suffisamment leurs péchés.

L'histoire de ces hommes merveilleux nous apprend que plusieurs s'enfermaient dans des étroites prisons, qu'ils étaient continuellement baignés de leurs pleurs, qu'ils s'animaient à de saintes cruautés pour expier les fautes qu'ils avaient commises dans le monde; que l'image de ces coupables plaisirs, qu'ils avaient goûtés en passant, les jettait dans de saintes frayeurs, et qu'ils ne comptaient sur les miséricordes du Seigneur qu'autant qu'ils persévéraient jusqu'à la mort dans les rigueurs de la pénitence.

O hommes de pénitence! Vous conceviez une juste idée du péché; vous ne mettiez point de bornes à la bonté de votre Dieu, mais aussi vous n'en mettiez point à votre zèle pour le venger : vous pratiquiez les rigueurs dont vous étiez capables et sa clémence suppléait à celles dont vous étiez incapables.

Pensez de même, pécheurs d'habitude, pécheurs scandaleux, qui voulez profiter de la grâce du jubilé, et vous en connaîtrez l'avantage, selon l'esprit de l'Eglise; vous ferez ce que vous pourrez pour expier vos coupables années, et l'indulgence que le souverain pontife accorde suppléera à ce que vous ne pouvez pas. Penser autrement, c'est vouloir faire l'Eglise complice d'un relâchement et d'une morale qu'elle a condamnée dans tous ses conciles. Le cœur seul du pécheur impénitent est capable de les adopter.

Fameux pécheurs, qui avez péri sous la main vengeresse d'un Dieu offensé par vos pé-

chés; inondations générales qui avez enseveli des hommes de péché dans vos abîmes; anges du Seigneur, armés de glaives pour punir des armées souillées du péché; sainte montagne du Calvaire, arrosée du sang d'un Dieu qui expire pour expier le péché; abîmes effrayants de l'enfer, creusés pour punir éternellement le pécheur, vous nous apprenez les rigueurs que méritent nos péchés. Ah! pourquoi les hommes ne méditent-ils pas ces grands événements? Pourquoi ne se rappellent-ils pas ces tristes scènes? Ils concevraient une juste idée du péché.

Rappellez-vous-les, pécheurs, ces grands monuments de la justice divine dans ce temps que vous regardez comme une ressource à tous vos crimes, et vous ne regarderez plus l'indulgence qu'on vous accorde comme un titre pour être admis, sans épreuve, à la participation des saints mystères, et vous dispenser d'expier vos années criminelles; vous connaîtrez l'avantage du jubilé, et vous en profiterez, parce que vous direz avec l'Eglise : Cette grâce supplée à ce que nous ne pouvons point, et non pas à ce que nous ne voulons pas : elle aide les pénitents sincères à satisfaire à la justice divine; elle n'autorise point les lâches à épargner une chair criminelle.

Saint Paul a usé d'indulgence envers l'incestueux de Corinthe; mais il avait pleuré, gémi, édifié par une salutaire pénitence. Le grand apôtre ne veut point l'abattre, mais aussi il ne veut point en faire un lâche. Il a été content de son changement, et des rigueurs qu'il avait pratiquées, et il s'est servi du pouvoir de l'Eglise pour le consoler et abréger sa pénitence; et c'est ici un troisième avantage du jubilé, qui doit nous rassurer sur la longueur de notre pénitence.

Adorons, chrétiens, cette rigueur avec laquelle Dieu punit jusqu'aux traces du péché : cette justice rigoureuse, qui veut voir une âme entièrement purifiée des souillures qu'elle a contractées dans le monde, avant de de la souffrir en sa présence. C'est un Dieu très-saint que les moindres restes du péché irritent. Si sa miséricorde prévient les hommes, pour les combler de ses grâces, sa justice éloigne même les élus, lorsqu'ils ont encore quelques taches.

De là la sainte indignation des vrais pénitents contre les moindres restes de leurs péchés; ils ne s'épargnaient pas dans le temps, pour être épargnés dans l'éternité. La vie la plus longue ne leur paraissait pas suffisante pour expier le déréglement de quelques années.

Aussi a-t-on vu des pénitents pleurer jusqu'au tombeau un péché échappé à l'ardeur d'une bouillante jeunesse; à peine la longueur de leur pénitence les rassurait-elle contre la sévérité d'un Dieu qui veut être vengé ou se venger lui-même.

Ces illustres pénitents n'étaient pas tranquilles après avoir reçu l'absolution; ils ne faisaient pas consister la pénitence dans quelques courtes prières, quelques légères aumônes, quelques jeûnes, qui conservent la santé plutôt que de l'altérer; quelques pratiques de piété passagères : ils avaient une autre idée de la justice divine, et le plus grand nombre des années ne leur paraissait pas trop pour expier un péche qui méritait l'enfer.

Or, sur ces principes de la conduite des vrais pénitents, que penser de ces pécheurs qui ont perpétué leurs péchés et qui n'ont pas encore commencé à faire pénitence; de ceux qui ont blanchi dans de honteuses habitudes, et qui ne veulent point se mortifier; qui veulent toujours goûter les douceurs qui les ont fait tomber, et qui rejettent les amertumes qui les préserveraient? Serait-ce le jubilé qui les réconcilierait avec Dieu sans pénitence, qui satisferait à la justice divine sans rigueurs, qui effacerait les traces du péché sans larmes, qui romprait leurs chaînes sans efforts, qui changerait leur cœur malgré eux, qui les conserverait dans la vertu sans précaution?

Quelle erreur de le penser! Qu'on est aveugle si l'on croit que c'est là l'avantage de cette fameuse indulgence qui remue tant de cœurs endurcis aujourd'hui, qui traîne tant de pécheurs d'habitude au sacré tribunal! Que la longueur de votre pénitence égale la longueur de vos jours, et la grâce du jubilé suppléera à son peu de durée. De même que toutes les rigueurs dont vous êtes capables ne sont pas suffisantes pour satisfaire la justice divine, de même, quelque longue que soit votre pénitence, elle sera toujours trop courte pour effacer jusqu'aux traces du péché : il faut que Dieu use d'indulgence à votre égard pour vous acquitter envers lui.

Le plus grand saint aurait sujet de trembler, dit saint Augustin, si Dieu l'examinait sans miséricorde.

Or, ces grands principes posés, voici l'avantage du jubilé : cette indulgence supplée à la longueur de la pénitence. Soyez sincèrement changés, véritablement convertis, vraiment contrits et pénitents, persévérez dans cet heureux état jusqu'à la mort : s'il plaît au Seigneur de vous ôter du monde dans ces sentiments et ces saintes rigueurs, après quelques jours même la grâce du jubilé suppléera à la longueur de votre pénitence. Voilà ses avantages.

Dieu ne vous demandera pas compte des jours qu'il ne vous aura pas accordés pour prolonger votre pénitence, mais des moments que vous aurez dérobés à la pénitence. C'est sa miséricorde qui retire l'homme dans l'exercice de la pénitence; c'est sa colère qui retire l'homme dans l'habitude du péché. Quelque peu de temps que vous viviez après ce jubilé, si vous en avez reçu la grâce et si vous pratiquez les rigueurs dont vous êtes capables, le ciel vous est ouvert, vous ne quitterez le monde que pour posséder Dieu. Voilà les avantages du jubilé : il supplée à la longueur de notre pénitence.

Paraissez ici, criminel pénitent : vous êtes un trophée érigé à la clémence de Jésus-Christ attaché à la croix pour vos crimes;

vous adorez celui qui y a été attaché volontairement pour nos péchés; vous confessez sa divinité dans les opprobres de sa mort; vous vous déclarez son disciple dès que vous le connaissez; les premières impressions de sa grâce vous convertissent, et c'est ce qui confond ceux qui vous citent pour autoriser le système des impénitents, de ceux qui attendent à la mort à se convertir.

Votre cœur est déchiré de douleur; vous détestez vos forfaits; vous bénissez Dieu dans votre supplice; le sang du Sauveur va vous être appliqué avec abondance; cet Homme-Dieu va vous accorder une indulgence qui suppléera à la longueur de la pénitence que vous devriez faire si vos jours étaient prolongés. Voici une voix de miséricorde qui vous fait entendre ces consolantes paroles : *Vous serez avec moi aujourd'hui en paradis.* (*Luc.*, XXIII.)

Or, chrétiens, voilà une image de l'indulgence qui nous assemble. Faites tout ce que vous pourrez, elle suppléera à ce que vous ne pouvez pas. Faites pénitence, et elle rendra votre pénitence suffisante et telle qu'elle doit être pour vous obtenir la félicité éternelle. Je vous la souhaite (36).

SERMON IV

POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE,

Prêché dans l'Eglise des RR. PP. Théatins, en 1729.

Unus introitus est omnibus ad vitam. (*Sap.*, VII.)

Il n'y a pour tous les hommes qu'une manière d'entrer dans la vie.

Le berceau est pour tous les hommes un théâtre de faiblesses et d'humiliations : nous sommes en naissant, par nos pleurs, les prophètes de nos malheurs futurs.

Les destinées des mortels sont différentes, Messieurs : les uns naissent pour porter une brillante couronne, couler leurs jours dans la gloire et l'opulence; les autres naissent pour vivre dans la dépendance, couler leurs jours dans l'obscurité et les larmes. Variété admirable des conditions, des talents, des succès, des prospérités pendant la vie de l'homme, qui publie la sagesse du Très-Haut! Mais voulez-vous voir, Messieurs, tous les hommes de niveau, connaître leurs misères, leurs faiblesses? Représentez-vous leur berceau. Là, celui qui doit commander est semblable à celui qui doit obéir. L'opulence du siècle vient orner les infirmités des enfants des grands; elle ne les en exempte pas : *unus introitus est omnibus ad vitam.*

Si la naissance de Marie eût été semblable à la nôtre, Messieurs, l'Eglise répandrait des larmes sur son berceau, au lieu de lui ériger des trophées et de célébrer sa gloire.

Ce n'est point une grandeur temporelle qui l'occupe aujourd'hui; ces rois, ces pontifes, que Marie comptait parmi ses ancêtres: ce sont les grandes choses que le Tout-Puissant a opérées en elle. L'Eglise admire ce que la grâce a fait pour élever Marie, et ce que Marie a fait pour répondre à la grâce. En deux mots, une naissance distinguée par les grâces les plus précieuses, une naissance soutenue par les vertus les plus éminentes; implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'Eglise révère, Messieurs, dans la naissance de Marie, une grâce puissante et magnifique qui avait rendu sa conception pure et sans tache; d'une grâce singulière et continuelle qui doit la préserver toute sa vie du péché; une grâce de choix et de prédilection qui la destine à l'éminente dignité de Mère de Dieu.

Que l'opulence, de grands noms, des titres pompeux, de glorieuses destinées sur la terre décorent le berceau des grands, ils n'effaceront point les taches qui les souillent. Le sang de Jésus-Christ seul peut les purifier. La naissance seule de Marie est distinguée par des grâces précieuses; sa grandeur est dans l'ordre de la religion : on n'y voit rien de la pompe et de la magnificence de ses ancêtres : une sainteté anticipée, une sainteté inaltérable, des titres tous divins : voilà ce que nous allons admirer; suivez-moi, je vous prie.

Un péché ineffable, une grande misère, voilà, Messieurs, les maux qui précèdent et qui accompagnent notre naissance, dit saint Bernard. Péché dans la conception de l'homme, misère dans sa naissance. Il est criminel avant que de naître, il est malheureux en naissant : *cujus conceptio culpa, nasci miseria.*

Tous les hommes sont enveloppés dans la ruine ineffable du premier. Son péché passe à tous ses descendants. Péché toujours ancien et toujours nouveau; péché qui se communique à tous les mortels, et dont aucun n'est exempt, dit saint Paul : *Omnes moriuntur in Adam.* (I *Cor.*, XV.)

O orgueilleuse raison de l'homme, ne sondez pas curieusement les profondeurs de ce mystère. Cette ineffable communication du péché originel est décidée par la foi de l'Eglise. De là ces misères, ces faiblesses, ces infirmités, ces douleurs, ces larmes qui entrent avec vous dans le monde, qui vous accompagnent, qui vous annoncent.

Quelque flatteuses que soient vos destinées sur la terre par les droits de votre naissance temporelle, le péché et la misère y auront toujours présidé. La sainte Vierge seule en a été exempte. C'est l'esprit de l'Eglise : elle révère une grâce puissante et magnifique qui opère des prodiges pour la rendre sainte dès le premier instant de son être, préparer le grand jour de sa naissance, et répandre sur son berceau un éclat tout divin.

C'est du soleil que l'aurore emprunte son

(36) Le talent déployé par Ballet dans le sermon qu'on vient de lire, nous engage à reproduire à la suite de ses *Œuvres oratoires* son *Instruction sur le jubilé*, qu'il a traité d'une manière remarquable.

éclat et sa beauté : c'est de Jésus-Christ le Soleil de justice, que la naissance de Marie tire tout son éclat et son ineffable sainteté.

Avant que d'être son fils, il est son Sauveur : il ne la purifie d'aucune tache, mais il la préserve de toutes celles qui nous souillent et nous corrompent : il ne la tire point de l'abîme des misères humaines où le péché nous a précipités, mais il l'empêche d'y tomber. Il a effacé les péchés de tous les mortels par son sang : il en a affranchi Marie par une grâce puissante et magnifique : il est pour nous un Sauveur de rédemption, il a été pour elle un Sauveur de préservation. Tel est, chrétiens, l'esprit de l'Eglise sur ce premier privilége de la naissance de Marie, sa piété le respecte.

C'est ce privilége que les Pères du concile de Bâle ont respecté, lorsqu'ils ont dit qu'il était conforme à l'honneur que nous devons à la Mère de Dieu et à l'amour de son divin Fils pour elle : c'est ce privilége que les Pères du concile de Trente ont respecté, lorsqu'ils ont déclaré qu'ils ne voulaient pas comprendre l'incomparable Marie dans le décret du péché originel, et lui ont donné les titres glorieux de Vierge immaculée et de Mère de Dieu : c'est ce privilége que les souverains pontifes ont respecté, lorsqu'ils ont désapprouvé ceux qui le combattent, et menacé des censures ecclésiastiques ceux qui n'observeraient pas les constitutions qui inspirent ce respect et ce sentiment.

Vous dirai-je, chrétiens, que ce respect pour ce privilége de Marie a excité le zèle des plus grandes Eglises, et des plus grands empereurs !

On a vu l'Angleterre honorer, dans plusieurs églises des îles Britanniques, cette prérogative de Marie : on y célébrait dans le onzième siècle sa Conception immaculée : on a vu l'Eglise de Lyon, une des plus anciennes des Gaules, prévenir même par son zèle l'Eglise romaine, pour célébrer cette fête : elle n'est coupable aux yeux de saint Bernard que par ce seul endroit.

On a vu Emmanuel Comnène, ce grand empereur de Constantinople, solliciter avec ardeur avant le schisme des Grecs, auprès d'Alexandre III, la permission d'honorer, par une fête éclatante et un culte public, ce privilége de la sainte Vierge.

Vous voyez l'esprit de l'Eglise, il éclate, il s'annonce. Elle révère une grâce puissante et magnifique, qui avait rendu sa Conception pure et sans tache : une grâce singulière et continuelle qui la préserve toute sa vie du péché : grâces précieuses qui distinguent sa naissance de celle de tous les autres mortels.

Ecoutez, nations ! Volez en esprit au berceau de Marie : contemplez les prodiges du Seigneur ; il a commandé aux vents et aux tempêtes, cette sainte créature coulera ses jours dans le calme : les passions, le monde, l'enfer ne l'agiteront jamais : ils la respecteront. Jamais le moindre souffle impur ne ternira la beauté de son âme : jamais l'image du vice ne surprendra ses sens, le Seigneur qui trouve des taches dans ses anges, n'en trouvera jamais dans Marie.

C'est pour la consolation des catholiques, et la confusion des hérétiques, que nous étalons aujourd'hui aux yeux des fidèles, dit le savant Yves de Chartres, ces grâces précieuses que Dieu accorde à Marie dès les premiers moments de sa vie : ces grâces qui ne l'abandonneront jamais, et qui la rendront toujours inaccessible aux traits de l'ennemi du salut : *ut lætetur catholicus, confutetur hæreticus.*

Prenez garde, chrétiens, lorsque nous disons que Marie a été toute sa vie préservée du péché, ce n'est pas une simple opinion, un pieux sentiment qu'on soit libre d'embrasser, ou qu'il suffise de respecter. Les Pères du saint concile de Trente nous enseignent que c'est la doctrine de l'Eglise : *tenet Ecclesia.* Contester cette prérogative à Marie, c'est imiter les hérétiques qui n'ont point rougi des plus horribles blasphèmes.

Saint Augustin reconnaît aussi ce privilége avec toute l'Eglise. Il fait le portrait des penchants et des faibles de l'homme, l'histoire de toutes ses misères, et il prononce, d'après l'apôtre saint Jean, qu'aucun mortel, quelque juste qu'il soit, n'est exempt de péché. Les vertus mêmes, dit ce grand docteur, ne sont pas sans défaut : faibles et fragiles, nous nous prêtons souvent à l'illusion en voulant l'éviter. Si nous concevons de l'horreur du vice, nous n'en concevons pas assez des objets qui y conduisent : si nous évitons les péchés qui donnent la mort à l'âme, nous n'évitons pas ceux qui jettent l'âme dans la langueur : si on est sans crime, on n'est pas sans imperfection : voilà le portrait de tous les hommes.

Ici des pécheurs audacieux, endurcis dans leurs crimes ; là des pécheurs pénitents, touchés de leur chute : ici des pécheurs qu'une faiblesse passagère a entraînés dans le précipice ; là des pécheurs auxquels il ne manque qu'une sainte violence pour rompre leurs chaînes : ici des justes que la vigilance retient sur la pente glissante de l'abîme ; là des justes qui gémissent des révoltes de leur chair : ici des justes tombés dans la langueur, et dont la charité est refroidie ; là des justes victorieux des passions qui les tyrannisent. Voilà, dit saint Augustin, un fidèle tableau de tous les enfants d'Adam ; voilà une histoire fidèle de toutes les suites malheureuses de notre naissance dans le péché. Je n'excepte que la sainte Vierge : *excepta sancta Virgine Maria.* Confirmée en grâce, elle est demeurée tranquille parmi les vents, les tempêtes qui agitent, ébranlent et renversent les faibles humains. Nous manquerions à ce que nous devons à Jésus-Christ son fils, si nous la confondions avec ceux qui sont tombés, ou qui peuvent tomber : *excepta sancta Virgine Maria propter honorem Domini.*

Ne soyez donc pas surpris, Messieurs, de la joie que l'Eglise fait éclater aujourd'hui : les avantages de la naissance de Marie épuisent son admiration : ces transports d'allégresses, ces cantiques de louanges, ces élo-

ges pompeux sont des fleurs qu'elle jette avec respect sur son berceau, de glorieux trophées qu'elle érige à sa grandeur future. Une sainteté anticipée, une sainteté inaltérable la préparent aux titres tous divins dont elle doit être honorée.

Ceux qui naissent pour posséder de grands emplois, de grands biens, de grands talents, ne naissent pas toujours pour être heureux. La haute destinée des mortels sur la terre ne les exempte pas des suites humiliantes du péché : mais, entrer dans le monde pour être la mère d'un Dieu qui se fait homme, c'est naître pour être la plus heureuse de toutes les créatures. Telle est, Messieurs, la gloire de Marie, sa glorieuse destinée.

Naître pour posséder des richesses dangereuses au salut et qui deviennent souvent la source de tous les crimes qui souillent la vie de l'homme : naître pour posséder de grands titres qui supposent de grands talents qu'on n'a souvent pas et qui ne servent qu'à mettre au jour l'insuffisance de celui qui en est décoré : naître avec un génie vaste et brillant et ne pas être inaccessible aux charmes de l'erreur, aux attraits de la flatterie, aux appâts du vice, quelle félicité! quelle grandeur, Messieurs! Y a-t-il là de quoi enfler l'homme, de quoi nourrir son orgueil? Pourquoi les hommes se glorifient-ils d'une naissance à laquelle ils n'ont point de part, d'une naissance qui les met de niveau avec tous les mortels par l'endroit le plus humiliant : je veux dire le péché, les misères et les infirmités?

Je me rappelle ici, Messieurs, la naissance de deux grands hommes que Dieu destinait à des emplois importants dès leur berceau : Moïse et Cyrus.

Je vois des prodiges dans la destinée de Moïse choisi de Dieu, conservé miraculeusement sur les ondes du Nil, élevé dans une cour voluptueuse dont il devait reprendre les vices et punir les impiétés; je vois dans une seule personne le libérateur des Hébreux, le thaumaturge de l'Egypte, le Dieu même de Pharaon.

Jamais naissance ne fut annoncée avec plus d'éclat que celle de Cyrus; plus d'un siècle avant qu'il fût né, les prophètes l'avaient dépeint dans leurs oracles et avaient marqué clairement jusqu'à son nom; il est suscité pour prendre Babylone, fonder les florissants empires des Perses et des Mèdes, et donner des édits pour faire honorer le Dieu de Daniel. Mais ces deux grands hommes, si différents par leurs vertus et leurs triomphes : Moïse, toujours attaché au Seigneur, Cyrus quelquefois attaché au culte des faux dieux, étaient des instruments dans les mains du Tout-Puissant, dont il se servait pour punir un empire souillé de crimes, protéger un peuple qu'il chérissait et faire éclater sa puissance chez les ennemis de son nom.

Ah! Marie est annoncée par les prophètes pour des merveilles bien plus consolantes; elle est dépeinte de loin, sous le nom d'une vierge de la race de David; cette vierge concevra le Désiré des nations, c'est d'elle que doit naître, non le libérateur d'un peuple, d'un empire, le fondateur de plusieurs royaumes, mais celui qui doit établir le règne de la grâce et de la charité, sauver tous les hommes et expier leurs péchés : *Ipse salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* (*Matth.*, I.)

Celui qui doit naître de Marie ne délivrera pas les hommes de ses ennemis visibles qui les attaquent et exercent leur valeur. Il ne renversera pas les trônes des rois et il ne détruira pas leur puissance; son royaume n'est pas de ce monde : mais il les délivrera des peines que leurs péchés ont méritées; la naissance de Marie annonce la sienne. C'est la brillante aurore qui précède le soleil qui doit éclairer tous les hommes. Par lui les ténèbres seront dissipées, les portes de l'enfer brisées, l'Eternel désarmé, le ciel ouvert, l'homme coupable réconcilié : *Salvum faciet populum suum a peccatis eorum.*

Ce sont, Messieurs, toutes ces grandes vérités qui ont porté l'Eglise à célébrer la naissance de la sainte Vierge avec tant de pompe et de solennité. C'est l'éclat tout divin de cette naissance qui porta Innocent IV à donner une octave à cette grande fête et à accomplir les vœux que les cardinaux en avaient faits sous Grégoire IX, lorsque différentes factions troublaient le Saint-Siége et qu'ils gémissaient sous les coups que l'empereur Frédéric portait au vicaire de Jésus-Christ.

Marie, Messieurs, fut fidèle à toutes les merveilles de son Dieu, et si vous avez vu une naissance distinguée par les grâces les plus précieuses, vous allez voir une naissance soutenue par les plus éminentes vertus. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est dans l'ordre de la religion, Messieurs, que la naissance de Marie a des priviléges. Sa grandeur, son éclat ne viennent point des titres que ses ancêtres possédaient. Hélas! on sait que Marie est née lorsque la maison de David était tombée dans la décadence la plus humiliante, et que le trône de ses pères était usurpé par Hérode. Toute sa beauté, toute sa gloire viennent des grâces précieuses qui ornent son âme : *Omnis gloria ejus ab intus.* (*Psal.* XLIV.) Il ne s'agit donc point de soutenir l'éclat d'une naissance temporelle, mais l'éclat d'une naissance toute divine : or les vertus les plus éminentes pouvaient seules répondre aux grâces précieuses qu'elle avait reçues; c'est pourquoi elle les pratiqua. Elle se donne à Dieu dès son enfance par une offrande solennelle; elle craint toute sa vie de déplaire à son Dieu par le péché; elle s'humilie tous les jours devant son Dieu : la pureté, la retraite, l'humilité de Marie, voilà les vertus qui ont répondu à la grandeur de sa naissance dans l'ordre de la religion.

La pureté, Messieurs, est de toutes les vertus celle qui nous approche le plus de Dieu. En nous élevant au-dessus de l'homme,

elle nous transforme en anges. Nous sommes sur la terre ce que nous devons être dans le ciel.

Les anges n'ont point de combats à soutenir pour se conserver purs; l'homme a des ennemis à combattre pour défendre son cœur. Il est au-dessus de lui-même quand il est chaste; il est au-dessous de l'homme quand il se livre à de coupables plaisirs. Dieu n'habite point avec celui qui se conduit selon les mouvements de la chair; Dieu s'approche de celui qui est pur. La pureté unit l'homme à Dieu; elle le transforme en quelque sorte en Dieu : *Incorruptio facit esse proximum Deo.* (*Sap.*, VI.)

De là, chrétiens, deux choses que nous ne saurions trop admirer dans Marie : les prodiges que Dieu a opérés pour en faire un sanctuaire digne de la Divinité, les saintes alarmes de Marie sur tout ce qui pouvait donner atteinte à sa virginité. D'un côté, Dieu qui assure pour toujours la pureté de son cœur par une grâce privilégiée; de l'autre, Marie qui défend son cœur contre tous les objets qui corrompent les nôtres, comme s'il eût pu être séduit par les charmes du péché : du côté de Dieu, des prodiges qui précèdent, accompagnent, suivent la naissance de Marie, afin qu'elle soit toujours pure et sans tache; du côté de Marie, des craintes, des alarmes, des frayeurs, comme si elle eût pu cesser d'être vierge, et de plaire à son divin époux.

Les grandes choses que le Tout-Puissant a opérées en faveur de Marie, sont, Messieurs, ces grâces magnifiques qui éclatèrent dans sa conception et dans l'incarnation du Verbe éternel. Le démon abattu, terrassé, contraint de respecter Marie dans l'instant où tous les mortels sont sous son domaine; sa virginité qui reçoit un éclat tout divin, une nouvelle gloire en donnant au monde le Fils éternel de Dieu incarné dans son sein. Son amour pour la pureté qui était en elle inaccessible à tous les traits du péché; cette crainte qu'elle avait de donner atteinte à une virginité qu'elle ne pouvait jamais perdre; l'offrande qu'elle en fit au Seigneur dès son enfance; voilà, Messieurs, les merveilles que ce mystère nous présente, les grandes choses que Dieu fait pour Marie dans sa naissance, les vertus que Marie pratique pour soutenir l'éclat de sa naissance toute divine.

Soutenez-vous, chrétiens, l'éclat de votre naissance spirituelle? Evitez-vous, craignez-vous, redoutez-vous tout ce qui peut souiller vos corps qui sont devenus par le baptême les temples du Saint-Esprit? car vous avez été lavés et purifiés alors, dit saint Paul, des taches de votre conception et de votre naissance : *Abluti estis, sanctificati estis.* (I *Cor.*, VI.)

Voyez les grands du monde : comme ils vantent les avantages d'une naissance digne de larmes, la noblesse de leur origine, les noms fastueux de leurs ancêtres, les dignités, les honneurs qui sont héréditaires dans leur famille; quelle estime fait-on cependant de ces lâches qui coulent leurs jours dans la mollesse, quoiqu'ils descendent de héros? S'ils n'en soutiennent pas la gloire, quoiqu'ils en portent les noms, on les méprise.

Reconnaissez, dit saint Léon, la grandeur de votre naissance spirituelle : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam.* Les cieux se sont ouverts, alors la voix de l'Eternel s'est fait entendre; sa colère a été désarmée, votre âme sanctifiée, les puissances de l'enfer mises en fuite, vos fers brisés, votre corps consacré est devenu le temple vivant du Saint-Esprit; voilà la grandeur de votre naissance spirituelle. Ah! si de honteux plaisirs, des intrigues criminelles, de coupables pensées souillent ce temple du Saint-Esprit, Dieu le perdra.

Les grands répondent à l'éclat de leur naissance par des exploits, des talents, des manières nobles, généreuses : le chrétien répond à la sainteté de sa naissance spirituelle par la pureté de son cœur et la fuite de tout ce qui peut le porter au péché. Il évite les dangers, il n'expose pas la grâce qu'il a reçue. Ici, Messieurs, Marie nous sert encore de modèle; elle craint de paraître dans le monde, comme si le monde eût pu quelque chose sur elle. La retraite fait ses délices; que nous sommes éloignés, Messieurs, d'imiter Marie, de répondre comme elle aux avantages de notre naissance, d'en soutenir l'éclat!

Marie confirmée en grâce, exempte de tous les penchants contraires à la sainteté, qui n'avait rien à redouter des dangers du monde, des révoltes des sens, des inclinations du cœur, se cache, s'enveloppe dans la retraite. Une sainte crainte lui fait tout redouter.

L'homme toujours sur le penchant de l'abîme, et prêt à s'y précipiter; toujours attaqué, et prêt à succomber; toujours entraîné vers le mal qu'il déteste, et toujours détourné par ses penchants du bien qu'il voudrait pratiquer, se produit au dehors, s'expose aux dangers, ne fuit point les occasions; quel aveuglement!

Marie dont la sainteté ne peut souffrir aucun déchet, redoute le monde. On l'a vue au temple de Jérusalem, aux noces de Cana, chez sa cousine Elisabeth, sur le calvaire au pied de la croix; voilà les seuls endroits où elle paraît.

L'homme, dont le cœur est tendre, si facile à entamer, qui connaît ses faibles, qui a éprouvé sa faiblesse, qui a fait des chutes, s'expose dans les cercles, aux spectacles, et sur tous les théâtres des passions humaines, et dans tous les lieux fameux par les naufrages. Quelle témérité! Ah? je ne suis pas étonné de ses chutes; on sort victorieux des périls qu'on n'a pas recherchés; on périt dans ceux qu'on a aimés. Soyez où Dieu vous veut, et il vous soutiendra. Je suis étonné de la chute de David, je suis étonné de la victoire de Joseph.

David, ce monarque vertueux, dont la sagesse avait guidé tous les pas, dont les années devaient avoir affaibli les passions, est presqu'aussitôt vaincu qu'attaqué. Un regard porté sur Bethsabée souille son âme, son

trône, et le règne le plus glorieux qui fut jamais.

Joseph nouvellement passé d'une vie champêtre à la cour d'Egypte, dans un âge où les passions sont vives et impétueuses, est attaqué et il résiste : il préfère les horreurs d'une prison aux faveurs et aux caresses qu'on voulait lui prodiguer.

Ah ! si je cherche le principe de cette chute étonnante et de cette éclatante victoire ; si je suis surpris qu'un ancien d'Israël ait été renversé si honteusement, et qu'un jeune esclave soit sorti du combat avec tant de gloire ; je n'ai qu'à consulter, Messieurs, l'Evangile, le plan qu'un Dieu s'est tracé dans la distribution de ses grâces, je découvrirai le principe de la chute de David, et de la victoire de Joseph. David n'était pas où il devait être ; Joseph était où la Providence l'avait conduit. L'un a cherché le péril, il y est péri ; le péril s'est venu présenter à l'autre, il en a triomphé.

Redoutez, Messieurs, le monde comme Marie ; n'y paraissez qu'autant que la nécessité du rang, des emplois, du ministère, vous y oblige, et vous conserverez la grâce précieuse de votre naissance spirituelle, et vous n'abuserez point des grâces que Dieu vous accorde, et dont vous avez besoin.

Dieu vous offre sa grâce pour vous faire triompher des penchants qui vous sont restés après votre baptême ; mais ce n'est pas dans ces cercles, ces spectacles que son Evangile proscrit.

Ce n'est pas à ces personnes qui craignent de ne point attraper l'art de plaire ; qui gémissent sous le poids des parures mondaines ; qui élèvent avec tant de soin des édifices de vanité pour dérober aux yeux de leurs frères des défauts réels et n'étaler que des grâces empruntées. Ce n'est pas à ceux qui lisent ces ouvrages qui enseignent le coupable secret de perdre la pudeur et l'art de former les nœuds d'un criminel engagement ; qui louent délicatement les intrigues menées avec esprit et les honteux succès des corrupteurs de l'innocence. Ce n'est pas à ceux qui fournissent à leurs passions les aliments les plus propres à les enflammer, que l'oisiveté endort, que la bonne chère appesantit, que le jeu occupe, que la pénitence effraye ; oui, Messieurs, apprenez-le aujourd'hui. Vous ne tirez pas de justes conséquences de votre faiblesse ; elle devrait vous rendre timides, et vous êtes téméraires, elle devrait vous faire éviter les dangers, et vous les recherchez ; elle devrait vous faire craindre, et vous ne redoutez rien.

S'agit-il de consacrer des titres qu'on a hérités de ses ancêtres, de rentrer dans des biens qui appartiennent par droit de naissance, de recueillir les successions de ses pères ? On se remue, on sollicite : le barreau retentit de ses plaintes ; on choisit les plus grands orateurs pour plaider sa cause.

S'agit-il des grâces précieuses, des avantages de sa naissance spirituelle, on les expose, on les perd sans regret ? On ne fait rien pour les recouvrer. O hommes ! où est votre foi ? Ah ! imitez Marie : elle soutient la grandeur de sa naissance dans l'ordre de la religion par des vertus éminentes ; elle aime la pureté jusqu'à la préférer à la dignité même de mère de Dieu ; elle redoute le monde jusqu'à se cacher dans la retraite ; elle est humble jusqu'à mépriser la grandeur de ses ancêtres et oublier les titres divins dont elle est honorée.

La grandeur que Marie méprise et dédaigne, c'est la grandeur du siècle, c'est l'éclat d'une naissance temporelle. Elle était issue des rois d'Israël. Elle comptait parmi ses ancêtres des pontifes, de grands capitaines, le sang des plus illustres familles du peuple de Dieu coulait dans ses veines. L'Evangile nous l'apprend, Messieurs, elle était de la famille et de la race royale de David : *de domo et familia David* (*Luc.*, II), mais grandeur qu'elle méprise, à laquelle elle ne pense pas.

On ne la voit point gémir de la décadence de ses pères et se repaître comme bien d'autres, dans l'indigence et l'obscurité d'une noblesse qui ne fait que rendre plus pesant et plus humiliant le poids de la misère.

La grandeur, Messieurs, que Marie respecte, mais qu'elle oublie pour penser à sa bassesse, c'est l'éclat tout divin de sa naissance dans l'ordre de la religion ; ces grâces singulières et magnifiques qui en firent le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu ; ces titres divins de mère de Dieu qui l'élèvent au-dessus de toutes les créatures ; c'est par une profonde humilité qu'elle soutient l'éclat de cette grandeur céleste. Jamais créature ne fut plus élevée, jamais créature ne fut plus humble. Abîme surprenant, dit saint Anselme, de grandeur et d'abaissements : *sublimis et humilis*.

Une créature élevée à la dignité de mère de Dieu ; la mère d'un Dieu qui prend la qualité de servante ; ce que Dieu pense de Marie, ce que Marie pense d'elle-même, son élévation, ses abaissements. En deux mots : elle est la plus grande, la plus humble de toutes les créatures : *sublimis et humilis*.

Tel est, Messieurs, le plan de l'Evangile : on ne soutient la grandeur de sa naissance spirituelle que par des abaissements. Dieu élève celui qui s'abaisse.

C'est la naissance temporelle qui donne le droit de porter des noms illustres, des titres pompeux. Un grand nom est un titre pour arriver aux places les plus brillantes ; ce que l'on donne avec mesure aux plus éclatant mérite, est donné avec profusion à l'homme de condition ; la naissance supplée au mérite. Dès le berceau, les grands sont destinés aux plus éclatantes dignités : les honneurs et les biens passent des pères aux enfants ; heureux si leurs vertus y passaient aussi.

Mais, où est aujourd'hui la simplicité de nos pères, leur modestie ? Enflé d'une naissance distinguée, on s'imagine ne pou-

voir en soutenir l'éclat que par un étalage fastueux de vanité, un orgueil qui dispute jusqu'aux adorations dues à l'Etre suprême; des airs de hauteur qui semblent dédaigner tous les mortels, de perpétuelles infractions de la loi de Dieu; parce qu'on est grand, on veut être les idoles du monde, recevoir ses hommages, son encens; on dirait aujourd'hui que ce n'est plus la vertu qui honore la grandeur et que le vice seul l'annonce, la soutient.

Ah! chrétiens, oubliez, comme Marie, les avantages d'une naissance temporelle; pensez que, dans votre naissance spirituelle, un sang infiniment plus précieux que celui qui coule dans les veines des plus grands hommes vous a été appliqué, que le sang de Jésus-Christ a coulé sur vous, vous a purifiés et vous a ouvert le ciel.

Doit-on s'élever d'être né grand, opulent, puisqu'on est né pécheur et sujet au péché? C'est de votre naissance spirituelle que vous devez vous glorifier, parce que si vous en soutenez la grandeur par les vertus chrétiennes, elle vous mettra en possession de la gloire éternelle après cette vie mortelle. Je vous la souhaite

SERMON V

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE

Prêché dans l'église Saint-Nicolas des Champs, à Paris, le jour de la fête du Saint-Sacrement, l'année 1731.

Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. (*Joan.*, VI.)

Le pain que je donnerai, c'est ma chair que je dois livrer pour la vie du monde.

C'est la vérité éternelle, mes frères, qui prononce cet oracle avant que de mourir pour nos péchés; il atteste, comme vous voyez, la présence réelle de ce divin Sauveur dans l'Eucharistie; cet auguste sacrement est véritablement sa chair : *Caro mea est.*

Les apôtres, leurs successeurs, les conciles, les docteurs de tous les siècles l'ont entendu dans ce sens.

Il est donc réservé à des hommes hardis, téméraires, révoltés contre l'Eglise, jaloux de se former un parti, de passer pour des réformateurs, de faire violence à ces paroles et à celles de l'institution, pour substituer des ombres et des figures à la réalité.

Que l'hérésie est téméraire et audacieuse! Le triomphe du dogme de la présence réelle doit à jamais confondre ces hommes superbes; ils ont en vain fouillé dans l'antiquité, flétri les siècles les plus purs, obscurci les plus brillantes lumières, fait paraître sur la scène leurs plus habiles ministres; Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie reçoit et recevra toujours les hommages et les adorations des chrétiens soumis.

Vous en êtes témoins aujourd'hui, mes frères; les majestés de la terre et toutes les grandeurs du monde s'abaissent devant ce Dieu caché. On le porte avec pompe dans les rues de Sion; une foule de lévites environne l'arche sainte; partout on lui dresse des autels richement parés. Son passage est jonché de fleurs; on voit continuellement des nuages majestueux formés par l'encens que lui offrent les ministres des autels. L'air retentit des chants d'allégresse et des louanges que l'on donne à l'Agneau immolé et vivant dans tous les siècles.

Ah! que ce divin spectacle est consolant pour les catholiques, mais qu'il est humiliant pour nos frères séparés!

Il me semble, saint prophète, que vous avez dépeint cet éclatant triomphe dans vos divins cantiques.

Que le Seigneur sorte de son temple avec la pompe majestueuse que son Epouse lui a préparée : *Exsurgat Deus* (*Psal.* LXVII.); les ennemis du culte suprême que nous lui rendons seront confondus par sa présence : *Dissipentur inimici ejus* (*Ibid.*) ils se cacheront dans ce jour solennel de son triomphe : *Fugiant qui oderunt eum a facie ejus.* (*Ibid.*) De saintes délices et de pures joies ne sont que pour les enfants soumis de l'Eglise, qui l'adorent dans son sanctuaire et dans le sacrement de son amour : *Justi epulentur et exsultent in conspectu Dei.* (*Ibid.*)

Hélas! chrétiens, les preuves se présentent en foule pour combattre nos frères séparés, et je ne trouve rien pour justifier la coupable conduite qui dément votre créance. Après avoir prouvé qu'ils sont coupables de nouveauté en combattant la présence réelle, j'ai à vous prouver que vous l'outragez par votre irréligion; je prouverai qu'ils ont renoncé à la foi de leurs pères; je vous prouverai que vous renoncez à leur piété; en deux mots :

J'établirai la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie contre l'erreur de nos frères séparés. J'opposerai la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie à la conduite des chrétiens indévots. Demandons, etc. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est pour votre consolation, mes frères, que j'établis aujourd'hui le dogme de la présence réelle contre les sacriléges attentats de nos frères séparés.

D'un côté, vous verrez ce mystère de l'amour d'un Dieu soumettre la raison des fidèles de tous les siècles, de tous les royaumes, de tous les lieux où l'Eglise règne et est écoutée. De l'autre, vous verrez la fougueuse hérésie l'attaquer dans un coin de la terre; des hommes élevés dans l'Eglise romaine, honorés même du sacerdoce, faire violence aux paroles efficaces qu'ils avaient prononcées tant de fois; entreprendre audacieusement de renverser les autels, d'abolir les sacrifices et ne rougir d'emprunter

même de l'enfer des arguments contre la doctrine de l'Eglise catholique (37).

Pour vous instruire en confondant l'hérésie, suivons la méthode du célèbre Vincent de Lérins (prima commonitione); ce savant pose des principes sûrs. Ce qui a fait la foi de tous les siècles, de tous les lieux, de tous les fidèles, est une vérité, un dogme, qui mérite notre soumission : *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus :* or, tel est le dogme de la présence réelle. Malgré les raisonnements éblouissants et les orgueilleux efforts des protestants, il a fait la foi des premiers siècles comme des derniers; la foi de l'Orient et de l'Occident; la foi de tous ceux qui n'ont pas abandonné l'Eglise.

Consolez-vous, chrétiens, par ce détail, et gémissez sur l'aveuglement de nos frères séparés.

Le dogme de la présence réelle n'est pas d'une nouvelle date, comme il a plu à nos frères séparés de l'avancer dans leurs ouvrages.

C'est, chrétiens, une vérité que nous avons apprise de la bouche même de notre Sauveur, qu'il a enseignée à ses apôtres. Les premiers siècles de l'Eglise, que Calvin avoue lui-même avoir été si purs, nous l'attestent par des monuments respectables.

Ici, Messieurs, leurs aveux, leurs querelles particulières, leurs variations ne doivent pas moins les couvrir de confusion que l'éclat des preuves que j'expose à vos yeux pour votre consolation.

Jésus-Christ nous fait une promesse : Je vous donnerai, dit-il, un pain qui est véritablement ma chair : *Panis quem ego dabo caro mea est.* (*Joan.*, VI.)

Or, dans quel temps ce divin Sauveur fait-il cette promesse? Quelques jours avant sa mort. A qui la fait-il? A ses apôtres, qui devaient instruire et convertir l'univers. Dans quel sens l'entendent-ils? Comme nous l'entendons aujourd'hui. Quelles sont les paroles de l'institution? Celles-ci : Ceci est mon corps : *Hoc est corpus meum;* ceci est mon sang : *hic est sanguis meus.* (*Matth.*, XXVI.) Il ne dit pas : Ceci est la figure, le signe, le symbole de mon corps; quelques-uns des évangélistes auraient employé ces expressions.

Près de douze siècles se sont écoulés avant que l'hérésie ait avancé ces erreurs, et je défie les protestants de prouver que les apôtres, leurs successeurs, les Pères des trois premiers siècles, se soient servis de ces expressions : les sacramentaires les ont imaginées, créées; ils sont donc coupables de nouveauté (38)?

Ah! mes frères, ces paroles de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps*, ont toujours embarrassé, confondu nos frères séparés : elles sont, dit l'un d'entre eux, des foudres qui les écrasent (39).

De là, Messieurs, ces combats entre les sacramentaires, ces schismes dans le schisme même, ces différentes sectes, ces soulèvements indécents des disciples contre leurs maîtres, ces désirs orgueilleux entre Luther et Calvin, cette opposition éclatante de sentiments sur les paroles de l'institution.

Vous permettez, ô mon Dieu! ces divisions entre les ennemis du sacrement de votre amour, pour nous prouver leur crime; leurs disputes et leur désunion font l'apologie de la foi de l'Eglise.

Ah! Seigneur, avant que de mourir pour nos péchés, auriez-vous parlé obscurément à vos apôtres? Leur auriez-vous laissé prendre le change sur la manière dont vous êtes présent dans l'Eucharistie? Et ces hommes destinés à la conversion du monde entier, n'auraient-ils détruit l'idolâtrie ancienne, que pour en établir une nouvelle dans votre Eglise?

La fougueuse hérésie peut le penser et le dire; mais nous, ô mon divin Sauveur, nous sommes persuadés que les apôtres, instruits par votre bouche adorable, nous ont enseigné la vérité.

C'est d'eux que nous tenons le dogme de votre présence réelle dans l'Eucharistie; nous ne pouvons pas être trompés.

Ce dogme n'est pas nouveau, puisque vos apôtres l'ont prêché, puisque le grand Paul, instruit par une révélation immédiate, nous l'enseigne si clairement, puisque les hommes des temps apostoliques, les Pères des premiers siècles l'établissent si solidement dans leurs ouvrages.

Ici, Messieurs, se présente une preuve éclatante contre nos frères séparés, c'est le témoignage de la plus vénérable antiquité; ce sont ces siècles que les protestants n'ont pu s'empêcher de respecter, ces premiers conciles dont ils ont fait l'éloge.

Or, dans ces temps éloignés qu'ils n'osent accuser ni de relâchement, ni d'erreurs, où le trône de Pierre était arrosé du sang de ses pontifes, où la religion persécutée s'accroissait sous les glaives et sur les échafauds, où la gloire de ses enfants n'était pas de savoir disputer, mais de savoir mourir pour la foi, on croyait la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; c'était cette nourriture sacrée qui faisait les délices des chrétiens, qui les soutenait dans les combats que leur livrait la fureur des tyrans; nourris de la chair de Jésus-Christ, abreuvés de son sang précieux, ils bravaient l'appareil des plus longs supplices.

Ce sont, Messieurs, les hommes des temps apostoliques, les saints docteurs de l'Eglise, qui nous enseignent ces vérités consolantes. Les Ignace d'Antioche, les Clément, les Justin, les Tertullien, les Irénée, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin.

(37) Conférence que Luther eut avec le Diable.

(38) Bérenger, dans le XIIe siècle, commença à dogmatiser. Saint Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, le combattit à Rome. Il dit dans son Ecrit contre cet hérétique, cap. 17 : *Credimus panem converti in eam carnem quæ in cruce pependit.*

(39) Mélancthon, tom. I de la *Cène du Seigneur*, pag. 428, dit, en parlant des paroles de l'Institution : *Tunc ista verba : hoc est corpus meum, fulmina erunt.* Il dit qu'il faut n'avoir pas une bonne conscience pour n'en être pas effrayés.

Tous assurent que le sacrement de nos autels contient le corps et le sang du Sauveur; aucun ne parle de figure, de symbole, de signe, comme Calvin; aucun ne mêle le pain avec la chair, comme Luther. Les deux grands apologistes de notre religion qui en ont présenté le plan avec simplicicité aux empereurs, ont parlé comme les autres Pères de l'Eglise. S'ils ont employé les termes de pain céleste, de pain sacré, dans leurs écrits, ils n'en ont pas moins établi le dogme que je défends aujourd'hui, en disant que nous mangeons la même chair et buvons le même sang qui avaient été formés dans le sein de Marie, et que l'Eucharistie contenait le même corps qui avait été attaché à la croix pour nos péchés (40).

Nos chers frères errants ne trouvent pas, comme nous, de quoi autoriser leur doctrine dans l'antiquité. Avec toutes leurs recherches, ils n'ont produit que quelques anciens hérétiques qui ne croyaient pas ce mystère de la charité d'un Dieu, et qui aussi n'échappaient pas au zèle des saints docteurs de leurs siècles.

La présence réelle a donc déjà un de ces caractères divins qui établissent les vérités de la foi, selon le célèbre Vincent de Lérins, et selon aussi nos adversaires, puisque l'un de leurs ministres se plaint qu'on ne s'y conforme pas assez dans l'examen des dogmes. La présence réelle a toujours fait la foi de l'Eglise : *semper;* disons aussi qu'elle a fait la foi de tous les lieux : *ubique* (41).

Les progrès du dogme de la présence réelle égalent, Messieurs, ceux de l'Eglise; comme cette épouse du Sauveur règne dans tous les lieux, qu'elle a étendu ses conquêtes de l'orient à l'occident, et que, selon la prédiction, les rois, les savants sont venus se reposer à l'ombre de cet arbre majestueux qui couvre de ses branches toute la terre, le dogme de la présence réelle a soumis, aussi bien que les autres, tous les esprits; il a été cru dans tous les lieux où l'Eglise avait des enfants : *ubique.*

Avec quelle magnificence, Messieurs, le prophète Malachie n'annonce-t-il pas le sacrifice de la nouvelle loi? Il le fait succéder aux sacrifices imparfaits de l'ancienne; il dépeint sa sainteté, son excellence, son étendue, sa durée : il lui attribue tous les traits magnifiques qui caractérisent l'Eglise.

Développons, Messieurs, toutes les vérités renfermées dans ce grand oracle avant que d'opposer à nos frères séparés la tradition de l'Eglise. J'ose le dire, il n'y a que l'aveuglement et l'attachement à l'erreur qui puissent y résister.

D'abord, le prophète nous apprend, que Dieu dédaigne les sacrifices des Juifs, que ces victimes impuissantes lui déplaisent, qu'on chargera inutilement les autels de présents, qu'il ne s'apaisera plus par le sang des animaux immolés : *Munus non suscipiam de manu vestra.* (*Malach.*, I.)

Ensuite il annonce un sacrifice qui répondra à la sainteté de Dieu, à sa grandeur, à son infinie sagesse. Voici la promesse :

Comme je règne partout, dit le Seigneur, on m'offrira partout une hostie pure et sans tache : *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* (*Ibid.*)

Or, quelle est, Messieurs, cette hostie pure et sans tache? Quelque violence que les hérétiques fassent à ces paroles, c'est le sacrifice de nos autels : le sacrifice de la croix renouvelé tous les jours et dans tous les lieux; c'est le corps de Jésus-Christ immolé sur le Calvaire, et présent sur l'autel par les paroles efficaces que le prêtre prononce : c'est cette victime immense, toute-puissante, infinie, égale à Dieu en sainteté qui l'apaise, qui le désarme et satisfait avec abondance à sa justice.

Les sacrifices de l'ancienne loi ne s'offraient qu'à Jérusalem : celui de la nouvelle s'offre dans tous les lieux du monde : *in omni loco;* cette vérité, Messieurs, a été enseignée dans tous les siècles, elle a suivi les progrès de la foi.

Si les apôtres fondent des Eglises à Antioche, à Rome, à Alexandrie; si l'Orient devient chrétien et le séjour des plus brillantes lumières de l'Eglise; si les hommes apostoliques annoncent la foi dans l'Occident; si les Pothin, les Irénée établissent la doctrine de Jésus-Christ à Lyon, les Denis à Paris, les Remy à Reims, les Grégoire dans les îles Britanniques; je vois aussitôt des autels élevés dans tous ces lieux, des prêtres qui consacrent et offrent l'Agneau sans tache pour la rémission des péchés : *In omni loco sacrificatur et offertur oblatio munda.*

Je consulte la foi de ces nouveaux chrétiens, les écrits de leurs apôtres, les liturgies, les prières de toutes ces Eglises naissantes, et je vois qu'ils confessent tous que c'est le corps et le sang de Jésus-Christ qu'ils offrent, qu'ils reçoivent : ils ignorent tous ces distinctions, ces sens forcés des sacramentaires.

Reconnaissez donc votre erreur, et gémissez, ennemis du sacrement de nos autels, pasteurs aveugles, qui paissez vos ouailles d'ombres et de figures.

Vous dites qu'il ne faut se soumettre qu'aux dogmes qui ont toujours fait la foi de

(40) Hæretici ab Eucharistia abstinent, eo quod non confiteantur Eucharistiam carnem esse Salvatoris nostri Jesu Christi. (S. Ignatius, *Ep. ad Smyrneos.*)— Incarnati illius Jesu carnem et sanguinem esse docti sumus. (Sanctus Justinus, sec. *Apologia.*) — Eucharistia est corpus et sanguis Christi. (S. Ireneus, lib. IV, *adversus hæreses*, cap. 38.) — Sanctus Clemens, *Stromatum* lib. I et lib. IV.)— (Tertulianus, *Apologet.*) — Panis quem videtis in altari sanctificatus, per verbum Dei, corpus est Christi, calix sanguis Christi est. S. Augustinus, serm. 81 *De diversis.*) — Corpus Christi est in altari. (S. Ambrosius, lib. IV *De sacrament.*, cap. 2.)

(41) M. La Roque, ministre, dans son *Histoire ecclésiastique*, dit, en parlant de Vincent de Lérins : « Cet ancien auteur nous a laissé pour maxime, il y a plus de douze cents ans, qu'il faut soigneusement garder ce qui a été cru partout, toujours et par tous. »

l'Eglise et celle de tous les lieux, et vous rejetez celui de la présence réelle qui a été enseigné dans l'Orient et dans l'Occident : *ubique*.

Ici, Messieurs, je suis obligé d'opposer encore la tradition à nos frères séparés, de faire briller à leurs yeux ces grandes lumières de l'Eglise grecque, parce qu'ils osent assurer que le dogme de la transsubstantiation n'a été reçu que chez les Latins, et qu'il a toujours été inconnu aux Grecs.

Les Basile, les Grégoire de Nyce, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome, les Athanase, ces grandes lumières qui ont éclairé l'Orient, ont parlé de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, comme les Pères de l'Eglise latine (42).

Ils ont tous reconnu que nous étions nourris de la chair et du sang de Jésus-Christ à la table sacrée, ils ont tous parlé du changement miraculeux du pain en son corps, et du vin en son sang; aussi, Messieurs, le terme de transsubstantiation que l'Eglise a employé dans la suite pour confondre les subtilités et les différentes erreurs des sacramentaires, n'a jamais été combattu par les Grecs unis à l'Eglise latine.

Ah! que cette union, cet accord de tous les lieux doit confondre nos frères séparés sur ce point de notre créance !

Dans l'Orient et dans l'Occident, Jésus-Christ a des ministres qui l'offrent, des autels où il réside réellement, des enfants qui l'adorent dans son sacrement, des défenseurs qui vengent les outrages que lui font les hérétiques.

Bérenger, ce précurseur des sacramentaires, trouve à Rome le saint et savant Lanfranc, cette lumière de l'Angleterre, qui le confond, le terrasse, le touche et le détermine à jeter ses écrits dans les flammes.

Quels obstacles n'ont pas trouvé Luther et Calvin dans l'Allemagne, lorsqu'ils ont attaqué ce mystère de la charité d'un Dieu Sauveur; divisés entre eux, proscrits, condamnés par l'Eglise, errants de ville en ville, ils ont terminé leur carrière dans le trouble et les disputes.

Les hérétiques ont-ils trouvé plus de liberté à prêcher contre la présence réelle en Angleterre? Non, Messieurs. On sait qu'un des quatre articles de la reine Elisabeth fut qu'on ne toucherait pas au dogme de la présence réelle (43).

Que l'hérétique parcourre tous les lieux où l'Eglise est connue, écoutée, il y trouvera la même foi sur cette vérité de notre religion: *ubique;* tous les fidèles y sont soumis: *ab omnibus*.

Je le sais, Messieurs, et l'Eglise l'a vu avec douleur, elle en gémit: le nombre des sacrementaires s'est multiplié: les ennemis du sacrement de nos autels ont eu des succès: l'hérésie a attaché à son char des villes, des provinces, des royaumes même : les simples ont été séduits par les charmes de la nouveauté; des savants ont été entraînés par les appâts de l'indépendance; des princes ont protégé l'erreur naissante et proscrite dès son berceau, pour secouer, par principe, le joug de la soumission, et étendre leurs domaines en s'emparant des biens sacrés du sanctuaire.

Mais, malgré ces progrès que nos frères séparés ont grand soin d'exagérer et de donner comme une preuve de la protection du ciel sur eux, il n'en est pas moins vrai que le dogme de la présence réelle était cru par tous les enfants de l'Eglise, lorsqu'ils ont paru, et qu'il portait ce caractère éclatant qui, selon eux, distingue toutes les vérités de la foi.

En effet, Messieurs, si j'examine la foi de l'Eglise lorsque Luther et Calvin ont paru; si je me rappelle ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont devenus, la diversité de leurs sentiments, les différentes sectes qu'ils ont formées, les obstacles qu'ils ont eu à surmonter, tout m'annonce la nouveauté de leur doctrine, tout m'atteste la foi constante et invariable de l'Eglise.

Je vois le dogme de la présence réelle reconnu et défendu par tous les fidèles: *ab omnibus:* il trouve des défenseurs dans ses ennemis même, et l'on peut dire que leurs disputes, leurs divisions sont des trophées érigés à la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

En effet, Messieurs, en vain fouillent-ils dans l'antiquité, en vain cherchent-ils dans cette foule de grands hommes qui les ont précédés, des maîtres dont ils puissent se dire les disciples, ils n'ont jamais pu produire que quelques anciens hérétiques, quelques manichéens cachés pour autoriser leurs sacriléges attentats.

Quels hommes, Messieurs, pour les opposer à tous les successeurs de Pierre, à tous les saints docteurs, à tous ces peuples fidèles qui adorent Jésus-Christ dans l'Eucharistie?

Quelle autorité pour l'opposer à cette voix de toute l'Eglise qui s'élève dès que Bérenger ose débiter les erreurs, et qui foudroie les hérétiques du XVIe siècle dès qu'ils entreprennent de les débiter?

Mais avançons : quels sont ces deux apôtres qui ont perdu l'Allemagne et une partie de nos frontières?

Hélas! Messieurs, l'histoire fidèle nous l'apprend. C'étaient des hommes élevés dans l'Eglise romaine, l'un honoré du sacerdoce, religieux, l'autre destiné au service des autels, et déjà pourvu d'un bénéfice : tous les

(42) Corpus ejus hominibus sufficit ad cibum ut universi mundi ficret alimonia. (S. ATHANASIUS, *Tract. in Evang.*) — Quid de eo dicendum est qui otiose et inutiliter edere audet corpus, et bibere sanguinem Domini nostri Jesu Christi. (S. BASILIUS Magnus, lib. I *De Baptismo*).— In corpus transmutetur sicut dictum est a verbo : hoc est corpus meum in illud transelementata eorum quæ apparent natura. (S. GREGORIUS NYSSENUS, *Orat. ad catechum.*, cap. 37.)

(43) Les quatre articles qui faisaient de la peine à la reine Elisabeth, étaient les cérémonies, les images la présence réelle, la suprématie royale (BURNET, lib. III, pag. 158).

deux croyaient la présence réelle : l'un comme prêtre, offrait les saints mystères; l'autre, comme simple lévite, y participait Qu'ont donc vu Luther et Calvin? Quelle voix ont-ils entendue pour attaquer avec tant de fureur nos sacrements?

Ah! disons-le, Messieurs, en gémissant: ils ont écouté la voix du père du mensonge, la voix des passions, la voix de l'ambition; ils ont été d'abîme en abîme, ils se sont perdus; ils ont porté une main sacrilége sur la colonne de la vérité pour la renverser; mais ils sont péris sous les orgueilleux efforts de leur haine.

Il est vrai que, semblables à Samson, leur perte a été suivie de celle des peuples qui les ont écoutés, admirés; mais le plus grand nombre est demeuré ferme dans la foi. Bientôt la division manifeste l'erreur, la diversité des sentiments démente la mission extraordinaire dont ils se vantent d'être honorés. Calvin devient le disciple de Luther, mais bientôt le disciple attaque la doctrine du maître. Luther soutient que Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie; Calvin soutient que ce sacrement n'en est que la figure. Luther, pour combattre l'Eglise romaine, mêle des erreurs avec le dogme de la présence réelle; Calvin le combat sans distinction. De là ces différentes sectes des sacramentaires qui sont des monuments subsistants des égarements de l'esprit particulier et d'indépendance.

Il n'en est pas de même, Messieurs, de l'Eglise: elle tient toujours le même langage; tous ses enfants entendent comme elle ces paroles du Sauveur : *Ceci est mon corps.*

Il n'est aucun fidèle, dit saint Epiphane (*in Ancorato*, n. 57), qui, appuyé sur la promesse de Jésus-Christ, ne croie de cœur et d'esprit la présence réelle de son corps dans le sacrement de nos autels : *Neque quisquam est qui ei sermoni fidem non adhibeat.* C'est la foi des pontifes et des lévites, des savants et des simples, des rois et des sujets.

Dans quelques lieux de la terre que vous vous transportiez, vous y trouverez des autels dressés à Jésus-Christ, notre victime, des prêtres qui l'immolent, des fidèles qui l'adorent dans le sacrement de son amour. Dans les contrées idolâtres, dans les Etats mêmes où l'hérésie est triomphante, il y a des autels, des prêtres, des adorateurs de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Dès qu'il s'y trouve des enfants de l'Eglise, il s'y trouve des défenseurs du dogme de la présence réelle : *Neque quisquam est qui ei sermoni fidem non adhibeat.*

Ah! c'est ici, Messieurs, que je pourrais dire aux ennemis de la présence réelle ce que le grand saint Optat de Milève disait aux donatistes: Vous combattez aujourd'hui le dogme que vous avez cru et soutenu lorsque vous étiez encore avec nous : comment ne rougissez-vous pas de vos attentats, et pouvez-vous vous familiariser ainsi avec les sacriléges? Vous abolissez un sacrifice que vous avez offert comme nous; vous méprisez un sacerdoce dont plusieurs de vos maîtres ont été honorés; vous renversez des autels sur lesquels ils ont immolé la victime sainte et porté vos vœux, car vous avez autrefois cru comme nous la présence réelle; vous avez assisté comme nous, et dans le même esprit, à la célébration des saints mystères : *Vos aliquando obtulistis* (44). Faut-il commettre tous ces crimes pour justifier votre séparation? Ecoutez la voix de votre conscience et celle de toute l'Eglise, qui vous les reprochent; écoutez aussi les gémissements de cette tendre mère, qui vous rappelle au bercail et qui ouvre son sein pour vous recevoir.

Le dogme que vous combattez est la foi de tous les siècles, de tous les lieux et de tous les enfants de l'Eglise : *Creditum est semper, ubique, ab omnibus.*

Mais ce n'est pas assez, Messieurs, pour remplir mon ministère et vous être utile, d'établir le dogme de la présence réelle contre les erreurs de nos frères séparés, il faut encore opposer la présence réelle à la conduite des chrétiens indévots. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est votre foi, chrétiens, que j'oppose ici à votre conduite; cette foi vive qui vous montre Jésus-Christ sur l'autel; cette foi victorieuse des sens qui perce à travers les nuages humiliants qui cachent le Dieu de gloire à vos yeux; cette foi sans mélange d'erreur qui vous fait croire avec l'Eglise le changement merveilleux de la substance du pain et du vin au corps et au sang du Sauveur; cette foi qui vous assure, contre les erreurs de Luther, que Jésus-Christ est dans nos tabernacles, qu'il y mérite et attend nos adorations; or, je dis, mes frères, que cette foi vous oblige à un culte que vous démentez souvent par votre conduite, un culte de respect, un culte d'adoration, un culte d'immolation.

Ainsi, pour vous porter à gémir de votre conduite, j'oppose le culte de respect que vous devez à Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie, à vos irrévérences aux pieds des autels; le culte d'adoration qui lui est dû comme Dieu, aux coupables attaches de votre cœur; le culte d'immolation qu'il exige, aux sacrifices que vous faites au monde, et que vous lui refusez; en trois mots, et c'est là votre crime, chrétiens indévots.

Vous ne respectez pas votre Dieu sur l'autel; vous n'adorez pas votre Dieu sur l'autel; vous ne vous immolez pas avec votre Dieu sur l'autel. Heureux si, en oppo-

(44) Qui enim est tam sacrilegum quam altaria Dei in quibus et vos aliquando obtulistis, frangere, radere, remorere in quibus vota populi et membra Christi portata sunt. (*Du schisme des donatistes*, lib. II.) Saint Optat vivait dans le IVe siècle.

sant votre conduite à votre foi, je puis vous toucher salutairement.

L'autel où Dieu est réellement présent ne devrait être environné que de chrétiens modestes, recueillis, saisis d'une sainte crainte, de suppliants pénétrés de leur misère, de leur néant, de pénitents saintement abattus sous le poids de la douleur, et baignés de leurs pleurs, et nous le voyons tous les jours environné de chrétiens qui l'insultent, l'outragent; on voit des hommes dissipés qui promènent des yeux égarés et curieux; qui ne semblent approcher du sanctuaire que pour braver, par leurs irrévérences, la majesté qui y réside; des mondains qui y étalent la pompe du siècle, qui veulent y être distingués, dont les parures indécentes, les ennuis, semblent plutôt des aveux de leur contrainte que des actes de religion; des pécheurs hardis, tranquilles dans le crime, qui s'en occupent, qui l'aiment et qui sont à la source des grâces, sans penser à demander celle de leur conversion.

Or, mes frères, d'où viennent ces désordres, ces scandales, ces sacriléges? est-ce que l'on ne croit pas à la présence réelle de Jésus-Christ sur l'autel? est-ce que l'on ne croit pas que c'est le même que les mages ont adoré dans l'étable de Bethléem, le même qui a vu la pécheresse, la Chanéenne, le centenier humblement prosternés à ses pieds, le même dont tant de personnes ont publié hautement la divinité dans les opprobres même de sa passion? On le croit, et si vous me demandez : Pourquoi donc si peu de respect, de piété et tant d'irrévérences, d'immodesties? Je vous répondrai : qu'on ne rougit point aujourd'hui de démentir sa foi par ses œuvres.

Opposition à notre créance digne des gémissements de toute l'Eglise. Opposition, prenez-y bien garde, chrétiens, qui rassure nos frères séparés dans leurs erreurs dont ils triomphent et prennent occasion de nous insulter.

Or, qui peut vous enhardir, chrétiens, qui croyez la présence de Jésus-Christ sur nos autels? qui vous rassure? qui vous empêche de trembler? qui vous fait braver ces châtiments redoutables qu'un Dieu irrité des sacriléges et des profanations a exercés sur les Oza, les Héliodore, les Bethsamites moins coupables que vous?

Sont-ce ces voiles humiliants sous lesquels votre Dieu se cache et s'enveloppe? est-ce son silence sur ce trône de miséricorde? est-ce parce qu'il ne sort pas du fond de ces tabernacles une voix menaçante qui vous reproche vos dissipations, vos immodesties? est-ce parce qu'il ne paraît pas sur cet autel comme sur la montagne de Sinaï, au milieu des feux, des éclairs et des tonnerres? Faut-il, pour vous saisir d'un saint respect, vous humilier, vous abattre à ses pieds, qu'il paraisse tout brillant de gloire à vos yeux, et qu'il soit un Dieu terrible, parce que vous méprisez un Dieu clément? Faut-il qu'il vous montre, comme à Thomas, ses plaies pour vous persuader que votre Sauveur immolé sur la croix est réellement présent sur l'autel? Voulez-vous vous assurer par l'attouchement le plus immédiat d'un mystère de foi?

Mais s'il faut tout cela, chrétiens, pour que vous soyez saisis de respect, prosternés, tremblants en la présence de votre Sauveur, où est votre foi? où est son mérite?

Ces prodiges qui paraissent necessaires pour faire cesser vos irrévérences, ouvriraient aussi les yeux des hérétiques; ils renonceraient à leurs erreurs, ils adoreraient, saisis d'un saint respect, Jésus-Christ comme vous; que dis-je? s'ils le croyaient présent sur nos autels, comme vous faites profession de le croire, ils auraient peut-être l'avantage sur vous, de ne point démentir leur foi par des irrévérences, des postures indécentes, des airs profanes.

Heureux, mes frères, si ceux mêmes qui ne regardent ce sacrement que comme des signes et des symboles, ne pouvaient pas opposer la modestie avec laquelle ils assistent à leur cène, à l'immodestie d'une foule de catholiques qui assistent au sacrifice de l'Agneau sans tache et font gémir les âmes pieuses!

Ah! dit saint Fulgence (*Ad beatum Ferrandum Carthaginensem diaconum ; De Bapt. Æth. moribundi*, cap. 11), soyez tels que celui que vous voyez sur l'autel : *Estote quod videtis;* vous voyez votre Dieu humilié sous les voiles qui cachent sa grandeur; vous voyez le miracle continuel que son amour opère, afin qu'il n'échappe aucun rayon de sa divinité; son silence dans nos tabernacles : vous le voyez dans les mains des prêtres, qui devraient être saints et qui ne le sont pas toujours. Répondez donc à ces abaissements que son amour lui fait choisir, par votre respect, votre recueillement, votre modestie : *Estote quod videtis.*

Environnez l'autel, comme les anges environnent le trône de sa gloire; la foi doit vous saisir du même respect en sa présence.

Ah! Seigneur, faut-il que vos enfants perpétuent les outrages de votre passion, parce que vous perpétuez les excès de votre amour pour eux? Faut-il que l'autel nous retrace le spectacle du Calvaire, et que pour quelques chrétiens dévots qui imitent les saintes femmes, le disciple bien-aimé, le criminel pénitent, le centurion, qui vous aiment dans vos abaissements, se prosternent, frappent leur poitrine, répandent des larmes, confessent hautement votre divinité, une foule de mondains vous méprise, vous insulte et brave votre puissance, parce que vous ne faites éclater que votre amour?

Vous ne trouverez donc pas, ô mon Dieu, de vrais adorateurs parmi ces hommes audacieux qui bravent la sainteté de vos autels; dès qu'ils ne rougissent point de leurs irrévérences, ils ne rougiront point de leurs coupables attaches; s'ils manquent au culte de respect, ils manquent aussi au culte d'adoration.

Ici, chrétiens, l'opposition qui éclate entre votre foi et votre conduite allume mon zèle, et je sens qu'il faudrait le feu et l'onction des prophètes et des apôtres pour vous retracer ces aveux et ces désaveux que vous faites tout à la fois de la Divinité.

Votre Dieu est sur l'autel, vous le croyez, et, au lieu de l'adorer, vous affectez de le méconnaître, vous l'outragez.

Semblables à ceux qui fléchissaient le genou devant cet Homme-Dieu pendant sa passion, et qui inclinaient la tête pour le saluer, vous vous contentez d'une rapide génuflexion en sa présence, quelques moments dans une posture gênante vous déconcertent; votre cœur attaché aux créatures lui refuse le culte intérieur; votre corps accoutumé à la mollesse lui refuse le culte extérieur. Un Dieu fait ses délices de demeurer avec les enfants des hommes; les enfants des hommes ne peuvent demeurer, sans ennui, quelques moments avec leur Dieu!

Son trône est presque toujours sans suppliants, sans adorateurs, et les solennités établies pour honorer ce sacrement de son amour ne font qu'augmenter souvent le nombre des sacriléges.

Ecoutez, chrétiens. Jésus-Christ dans l'Eucharistie est véritablement Dieu; donc le culte suprême lui est dû; donc vous ne devez environner cet autel que pour l'adorer en esprit et en vérité; donc vous devez être prosternés, anéantis, abîmés en sa présence; donc vous devez imiter le profond respect, la sainte frayeur de ces esprits bienheureux qui célèbrent sa grandeur, sa puissance dans le ciel; car le prêtre qui, par les paroles efficaces qu'il prononce, le fait descendre sur l'autel, vous avertit que vous allez posséder celui que les anges ne cessent de louer, et devant lequel toutes les puissances célestes sont saisies d'étonnement.

Or, mes frères, tous ces principes posés, qui sont incontestables, l'opposition de votre conduite à votre foi se manifeste, fait gémir l'Eglise et afflige les justes qui environnent avec amour le sanctuaire.

Dieu est sur l'autel, et on ne l'adore point! Devant lui tout genou doit fléchir, et toute langue doit confesser sa puissance; et devant lui on forme des projets de fortune, on s'enfle de ses titres, on étale la pompe du siècle, on s'applaudit de ses coupables attaches, on rend à des créatures de sacriléges hommages, et on se souffle, à l'envi, des étincelles voluptueuses dans le lieu même où on ne devrait voir fumer que l'encens dû à la divinité!

Que l'hérétique qui ne reconnaît dans le sacrement de nos autels que des ombres et des figures, que les apparences d'un pain ordinaire révoltent, refuse à ce Dieu caché le culte suprême qui lui est dû, c'est une suite de ses erreurs.

Mais qu'un chrétien, soumis à la doctrine catholique sur la présence réelle, refuse à son Dieu caché sous les voiles que son amour lui a fait choisir, les adorations qui lui sont dues, et place dans un cœur qu'il demande tout entier les idoles du plaisir et de la fortune, c'est un crime dont on ne conçoit pas assez d'horreur!

Pourquoi, mes frères, la sainte liberté de mon ministère serait-elle aujourd'hui captive? Pourquoi ne me serait-il pas permis de vous couvrir d'une confusion salutaire pour venger les outrages faits à Jésus-Christ dans l'Eucharistie?

Ecoutez, je vous prie, le raisonnement de l'apôtre saint Paul sur l'attentat des Juifs, et vous serez persuadés que votre foi sur la présence réelle vous rend plus coupables que les hérétiques mêmes, lorsque vous n'êtes point des adorateurs sincères de Jésus-Christ dans le sacrement de son amour.

Ce grand Apôtre dit clairement que les Juifs n'auraient jamais attaché Jésus-Christ à la croix, s'ils l'eussent reconnu pour le Roi de gloire : *Si enim cognovissent, nunquam Dominum crucifixissent.* (I *Cor.*, II.) C'est parce qu'ils ne l'ont regardé que comme un homme ordinaire qu'ils l'ont accusé, outragé, crucifié.

Il est donc certain, selon saint Paul, que si les Juifs eussent été persuadés de la divinité de Jésus-Christ, ils n'auraient pas formé le complot de sa mort; au lieu des insultes, des outrages, des blasphèmes, on aurait vu des hommages, des adorations, des aveux de leur dépendance; ils auraient fait ce qu'ont fait le criminel pénitent, le centurion et tant d'autres qui ont eu le bonheur d'être éclairés sur sa divinité dans le cours de sa passion, et qui disaient dans des sentiments de pénitence et d'amour : Il était véritablement le Fils de Dieu, et Dieu lui-même, comme il l'a prêché.

Or, chrétiens, on ne peut pas dire que vous ne connaissez pas Jésus-Christ pour le Roi de gloire; quoique caché sous des voiles humiliants, votre foi sur la présence réelle est pure, sans mélange d'erreur; c'est celle de l'Eglise catholique. Pourquoi donc ne lui rendez-vous pas le culte suprême qui lui est dû dans l'Eucharistie? Pourquoi votre cœur, d'où doit partir ce culte, est-il livré au monde, attaché aux créatures, et peut-être occupé de coupables objets en sa présence?

Ah! les outrages que vous lui faites dans le sacrement de son amour lui sont plus sensibles que ceux qu'il a reçus des Juifs; ils ne le connaissaient pas, vous le connaissez; ils le regardaient comme ennemi de la nation, vous le reconnaissez pour le Sauveur du monde; comprenez l'étendue de votre crime.

S'enhardir à la faveur des abaissements d'un Dieu et des voiles humiliants qui cachent sa grandeur, ne pas redouter sa puissance, parce qu'on n'éprouve que sa clémence et immoler son cœur au monde, là même où l'on doit s'immoler avec lui; quelle monstrueuse opposition à votre foi! Tel est votre crime, chrétiens indévots, jusqu'au pied des autels. Le Calvaire et l'autel, voilà les deux théâtres de l'amour d'un Dieu. Ici, il s'immole pour nos péchés comme sur la croix; sur la croix, c'est un sacrifice sanglant, on y voit couler le sang de la victime;

sur l'autel, c'est un sacrifice non sanglant, une vraie immolation sans effusion de sang; le sacrifice de la croix se perpétue sur l'autel: c'est le même Dieu, la même victime qui s'offre et s'immole, disent les Pères du saint concile de Trente (sess. XXII, cap. 11) : cet agneau, qui ôte les péchés du monde, est tous les jours, sur l'autel comme sur la croix, la victime de propitiation : *eadem hostia idem nunc offerens.*

Or, mes frères, cet autel vous représentant tous les jours un Dieu immolé, vous retraçant le sacrifice du Calvaire, non comme un simple signe, une simple mémoire, comme le prétendent nos frères séparés, mais comme une immolation réelle, votre foi n'exige-t-elle pas de vous que vous soyez aussi dans un état d'immolation et de sacrifice?

Ah! si la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie faisait dans nos cœurs l'impression qu'elle devrait faire, nous serions dans les dispositions de saint Thomas lorsqu'il dit : Suivons notre divin maître, et mourons avec lui : *Eamus et nos et moriamur cum illo.* (*Joan.*, XI.)

Jésus-Christ immole sur l'autel sa gloire, sa puissance, sa sainteté, son cœur : immolons-nous donc tout entiers en sa présence; ce culte d'immolation est une suite nécessaire de notre foi : *Moriamur cum illo.* Victimes pour victimes, immolons dans notre cœur l'amour des plaisirs, des richesses, de la gloire; détruisons-y généreusement toutes les idoles du péché, n'en conservons aucune, offrons tout notre être; soyons en sa présence des victimes dociles, comme il est aux yeux de son Père une victime soumise à sa rigoureuse justice : *Moriamur cum illo.*

Mais où sont-elles, Messieurs, ces victimes? Jésus-Christ fait bien des sacrifices dans l'Eucharistie, et les chrétiens indévots ne veulent être que les victimes du monde, n'offrir leurs sacrifices qu'au monde; la vue d'un Dieu immolé ne peut pas les faire renoncer à leurs inclinations criminelles, rejeter la plus légère fumée d'encens, pardonner la moindre offense, sacrifier le plus vil intérêt; on se prosterne devant cette victime de nos péchés, et on ne veut rien lui accorder, rien sacrifier. Quelle opposition à notre créance sur la présence réelle!

Que de sacrifices Jésus-Christ ne fait-il pas dans l'Eucharistie pour y être notre victime, nous appliquer ses mérites infinis, et cacher, sous de majestueuses obscurités, l'éclat de son éblouissante majesté dont le poids nous opprimerait dans cette chair mortelle!

Sacrifice de sa gloire: dès que ce divin Sauveur a eu laissé échapper un rayon de sa divinité sur le Thabor, les apôtres éblouis, saisis, abattus, sont comme accablés, opprimés sous ce faible échantillon de la gloire du Fils unique de Dieu. Dans nos temples, il sacrifie cette gloire; son amour par un miracle continuel la dérobe entièrement à nos yeux; sur l'autel, dans nos tabernacles, ce ne sont que des voiles, des nuages, des ténèbres, il ne laisse échapper aucun trait de sa divinité; rien ne relève ses abaissements volontaires; c'est un Dieu caché, les yeux seuls de la foi l'aperçoivent.

Or, chrétiens, répondez-vous à ce sacrifice de votre Sauveur dans l'Eucharistie, vous qui êtes enflés de votre grandeur jusqu'au pied des autels, qui aimez à être distingués, qui étalez dans nos temples la pompe des vanités du siècle, et qui, bien loin de sacrifier une gloire réelle, vous faites rendre en sa présence des honneurs qu'on vous dispute souvent, et que vos ambitieuses poursuites vous ont fait accorder?

Sacrifice de sa puissance, il l'a fait éclater dans les jours de sa vie mortelle; à sa voix les morts ressuscitent, les malades sont guéris, les démons prennent la fuite. Il l'a fait éclater dans les abaissements même de sa passion : après son agonie, dans le jardin des Oliviers, il renverse et terrasse ses ennemis d'une seule parole; sur la croix toute la nature bouleversée confesse son pouvoir et sa puissance; sur l'autel, il ne brille aucun trait de cette puissance absolue, son amour en suspend tous les divins éclats; les insultes, les mépris, les sacriléges ne lassent point sa miséricorde qui arrête continuellement sa justice; il veut être dans l'Eucharistie, non un Dieu puissant qui venge les outrages des pécheurs, mais un agneau doux et patient qui ôte les péchés du monde.

Et vous, mes frères, devant ce Dieu qui suspend toute sa puissance, vous ne voulez rien céder, rien accorder; vous menacez, vous vous faites redouter, le défaut seul d'autorité arrête votre courroux, et jamais l'amour et la clémence.

Sacrifice de sa sainteté, à combien de profanations n'est-elle pas exposée? Toutes les mains qui l'offrent devraient être pures et beaucoup ne le sont pas; tous ceux qui le reçoivent devraient être saints, et les pécheurs le demandent; des cœurs souillés du péché, encore attachés au péché, lui servent de sanctuaire.

Sacrifice de sa miséricorde méprisée : il attend continuellement ceux qui le fuient, et pour quelques âmes qui le reçoivent dignement, qui l'adorent et environnent avec respect le trône de son amour, il souffre les indignes communions, les sacriléges, les irrévérences, les froideurs d'une foule de chrétiens indévots; il attend dans la solitude des adorateurs; il est des temps considérables sans suppliants, et il pourrait encore se plaindre, comme dans le jardin des Oliviers, que ses disciples ne peuvent veiller et prier avec lui.

Or, mes frères, vous devez cependant répondre à tous ces sacrifices de Jésus-Christ par les sacrifices de vos inclinations, de vos plaisirs, de votre amour-propre, de vos ressentiments, de tout votre cœur; vous devez être en sa présence dans un état d'immolation, de victime, et vous immoler avec lui.

Gémissez, mes frères, de l'aveuglement de nos frères séparés, qui combattent le dogme de la présence réelle, puisque je l'ai établi solidement contre leurs erreurs par la doctrine de tous les temps, de tous les lieux et

de tous les peuples; mais gémissez aussi sur l'opposition qui éclate dans la conduite des chrétiens indévots, qui croient la présence réelle, sur ce petit nombre d'âmes pieuses qui rendent à Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, le culte de respect, le culte d'adoration, le culte d'immolation qu'il exige de nous. C'est en profitant de la charité d'un Dieu dans le sacrement de nos autels, que vous recevrez sur la terre le gage assuré de l'immortalité glorieuse. Je vous la souhaite.

SERMON VI

SUR LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION,

Prêché à Paris, dans l'église royale et paroissiale de Saint-Barthélemy, le jour de Noël, l'année 1733.

Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. (*Joan.* I.)

Le Verbe s'est fait chair, et il a habité avec nous.

Un Dieu fait homme : voilà, chrétiens, un mystère qui révolte l'orgueilleuse raison de l'homme, qui confond la fausse sagesse du monde, et qui met le sceau à l'effroyable et volontaire endurcissement des Juifs.

Ne sondons pas les profondeurs adorables de ce mystère, n'entreprenons pas de développer ces prodigieux abaissements du Verbe éternel, ni d'expliquer les merveilles qu'opère son amour pour l'homme.

Quel étonnant spectacle s'offre à mes yeux aujourd'hui! Je suis saisi, confondu! Je crois, j'adore, j'admire l'amour et la puissance d'un Dieu dans son Incarnation. Son amour lui fait choisir ces abaissements qui m'étonnent; sa puissance qui cache et dérobe à nos yeux l'éclat de sa divinité.

Son amour qui le fait descendre jusqu'à l'homme; sa puissance qui élève l'homme jusqu'à lui; son amour qui trace, de toute éternité, le plan du salut de l'homme dans le sein de sa gloire; sa puissance qui lui fait choisir la chair, les faiblesses, les infirmités de l'homme pour le guérir et le sanctifier.

Amour et puissance d'un Dieu, je ne saurais trop méditer les merveilles que vous opérez aujourd'hui. C'est l'amour qui vous fait entrer avec toutes les splendeurs de la sainteté dans le sein d'une vierge, pour vous y revêtir de notre chair; c'est l'amour qui cache votre grandeur sous les faiblesses, les pleurs de l'enfance, et dans l'obscurité de la crèche de Bethléem; c'est votre puissance qui rend vos abaissements incompréhensibles.

L'homme peut s'humilier, un Dieu seul pouvait s'anéantir (45). L'homme tombé par le péché, un Dieu qui veut relever l'homme après sa chute; la misère de l'homme coupable, la gloire de l'homme réconcilié, voilà, mes frères, la cause et les avantages de l'Incarnation du Fils de Dieu. Le Fils de Dieu, par ses abaissements, descend jusqu'à l'homme; le Fils de Dieu, par ses abaissements, élève l'homme jusqu'à lui. En deux mots, votre foi admirera dans ce mystère le prodige des abaissements d'un Dieu, le prodige de l'élévation de l'homme. Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je médite, chrétiens, les abaissements du Verbe éternel dans son Incarnation selon la vérité des Ecritures, les oracles des prophètes, les grands événements du peuple juif, et j'y découvre des prodiges d'amour, des prodiges de puissance, des prodiges de sévérité.

Abaissements volontaires que son amour pour l'homme lui a fait choisir. Abaissements incompréhensibles à la raison de l'homme, que son absolue puissance lui a fait exécuter. Abaissements qui révoltent les gentils et les Juifs, et que sa justice emploie pour les confondre. Je développe ces trois traits importants du mystère de ce jour, pour vous instruire sur le prodige des abaissements d'un Dieu qui descend jusqu'à l'homme : suivez-moi, je vous prie.

Oui, chrétiens, le plan de notre rédemption a été tracé dans le ciel. C'est l'amour d'un Dieu qui l'a conçu, arrangé.

Occupé de notre salut, de toute éternité sa charité lui fait former le projet de descendre du ciel sur la terre, de se faire semblable à l'homme, et de cacher sa gloire sous les abaissements de son Incarnation : *Egressus ejus a diebus æternitatis.* (*Mich.*, V.)

Or, remarquez, je vous prie, Messieurs, les caractères de cet amour du Verbe éternel qui le fait descendre jusqu'à l'homme. Amour tendre, touché de sa misère; amour généreux qui le rend sa victime; amour constant que les intérêts de sa gloire ne sauraient diminuer. O hommes! reconnaissez l'amour de votre Dieu pour vous dans les abaissements de son Incarnation!

L'homme prévaricateur est devenu après son péché un abîme de misères.

Les faibles, les penchants, de coupables désirs, des passions tyranniques, de honteuses révoltes dans les sens, des ténèbres épaisses dans l'esprit, l'entendement obscurci, le cœur corrompu, la chair révoltée, la liberté blessée, l'image du créateur défigurée, l'indigence, les faiblesses, les besoins, les infirmités, la mort, la corruption, la damnation éternelle; voilà les maux qui accablent l'homme après son péché : ruine ineffable dans laquelle toute sa malheureuse postérité est enveloppée : source empoisonnée, d'où coulent toutes les misères qui affligent l'homme.

Avant l'Incarnation de Jésus-Christ, tout le genre humain, dit saint Augustin (*De verbis Domini in Evang. Joan.*, sem. 69, cap. 11), était comme un malade mortellement blessé et dans l'impuissance de se guérir : *Jacet grandis ægrotus.* Et le Fils de Dieu touché de sa misère, de ses plaies mortelles, vient comme un médecin tout-puissant pour le guérir : *Descendit omnipotens medicus :* il choisit des abaissements qui cachent sa Divinité, le rendent semblable

(45) Expression de saint Paul : *exinanivit.* (*Philipp.*, II.) C'est un des grands prodiges de l'Incarnation.

à l'homme, le confondent avec lui : *Humiliavit se usque ad mortalem carnem.*

O misères de l'homme tombé, qui peut vous dépeindre? O amour de mon Dieu, qui vous fait descendre jusqu'à l'homme tombé, blessé, enseveli dans sa ruine, impuissant pour se relever, que vous êtes adorable!

O homme tombé du sein de la gloire dans un abîme de misère! O image brillante du Créateur, défigurée et méconnaissable! O néant révolté contre votre Dieu, banni de sa présence, errant sur une terre de malédiction! O malheureux objet de la colère et des vengeances de l'Eternel! comprenez-vous l'amour d'un Dieu qui descend jusqu'à vous, qui prend votre ressemblance pour être votre victime?

Oui, Messieurs, l'Eternel paraît dans le temps; le Dieu immortel devient sujet à la mort; le Dieu impassible se soumet aux souffrances; le Dieu de gloire se cache sous de prodigieux abaissements; le Créateur de l'homme devient homme lui-même : il paraît dans son enfance, dans ses faiblesses, ses infirmités, dans ses douleurs, ses misères. Otez le péché, il a tout ce qu'a l'homme, encore en est-il chargé aux yeux de son Père, et s'est-il rendu volontairement la victime qui doit l'expier.

Ici, Messieurs, s'offre à mes yeux ce prodige éclatant qu'opéra le prophète Elisée (IV *Reg.*, IV) et que tous les saints docteurs ont toujours regardé comme une image naturelle de l'Incarnation de Jésus-Christ, et des abaissements qu'il a choisis pour descendre jusqu'à l'homme, le guérir, le ressusciter et le réconcilier.

Ce prophète s'étendit sur le corps du fils de la Sunamite pour le ressusciter, il se proportionna en lui en tout; il posa ses yeux sur les siens, sa bouche sur la sienne, il prit sa forme, et le ressuscita. Mystérieux symbole des abaissements du Sauveur dans son Incarnation; il descend jusqu'à l'homme; touché de sa misère, il prend sa forme, sa ressemblance, sa chair, pour être en état de souffrir, d'être sa victime, et de se présenter à son Père que toutes les autres victimes ne pouvaient apaiser : *Tunc dixi : Ecce venio.* (*Psal.* XXXIX.)

Voulez-vous encore, chrétiens, connaître toute l'étendue de l'amour de votre Dieu dans les abaissements de son Incarnation? Faites attention aux intérêts de sa gloire, de sa divinité que ces abaissements doivent faire méconnaître par les Romains, les Juifs, et tant d'hérésiarques qui l'ont outragé, méconnu.

Les abaissements de la crèche, les abaissements de sa vie mortelle, les abaissements du Calvaire ont révolté la sagesse mondaine. Insensibles aux traits de divinité qui échappaient de temps en temps aux oracles des prophètes qui les annonçaient, les Romains n'ont point voulu reconnaître un Dieu pauvre, humilié. Les Juifs, malgré ses miracles, ne lui donnaient que la qualité d'homme : *Hic homo multa signa facit.* (*Jean.*, XVI.)

Sa sainte enfance et la pauvreté de son berceau faisaient rougir Marcion. Les titres de dépendance, de soumission qu'il prenait en qualité d'homme, ont enhardi Arius à prononcer des blasphèmes contre sa divinité.

O amour constant de mon Dieu! malgré tous ces outrages, vous descendez jusqu'à l'homme pour le sauver, et vous choisissez volontairement les abaissements qui cachent et enveloppent votre divinité; j'admire ici votre absolue puissance qui opère des prodiges pour exécuter ce grand projet de votre charité.

Oui, chrétiens, les abaissements du Verbe éternel, dans son Incarnation, sont incompréhensibles; aussi sont-ils des preuves de la puissance absolue d'un Dieu qui peut tout ce qu'il veut, et qui a, dans les trésors de sa puissance, le principe efficace de toutes ces merveilles qui étonnent l'homme et révoltent le tribunal de son orgueilleuse raison.

Ecoutez, chrétiens, et appliquez-vous.

Le Verbe éternel s'est fait homme dans le temps et le moment qu'il a choisi, premier trait de sa puissance absolue. Le Verbe éternel a été conçu et s'est revêtu de notre chair dans le sein de Marie, sans donner atteinte à son inviolable virginité, second trait de sa puissance absolue. Le Verbe éternel a caché, suspendu, retenu tout le temps qu'il a voulu l'éclat de sa divinité, troisième trait de sa puissance absolue. Voilà dans les abaissements de son Incarnation des prodiges auxquels on ne fait pas assez d'attention.

Pour satisfaire son cœur et descendre jusqu'à l'homme, il faut que sa puissance éclate et qu'il opère des prodiges.

C'est dans les temps marqués, dit l'apôtre saint Paul, que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde dans le moment choisi; après la révolution des siècles qu'il avait désignés dans ses décrets éternels, lorsque Moïse et les prophètes l'ont eu annoncé et figuré : *Cum venit plenitudo temporis.* (*Galat.*, IV.)

Alors le Verbe éternel s'est incarné dans le sein de Marie; elle l'a conçu, formé de sa substance et mis au monde : *factum ex muliere.* (*Ibid.*)

Alors l'humanité a été unie à la Divinité sans mélange de la nature divine avec la nature humaine. Un seul Jésus-Christ, un seul Sauveur, un Dieu-Homme tout ensemble, quel mystère! quel prodige! Que votre amour, ô mon Dieu, est puissant pour exécuter des projets dont la pensée seule confond la raison de l'homme!

Quel espace immense entre l'homme et son Dieu! Dieu, abîme de sainteté, de puissance, de toutes les perfections : l'homme, abîme de corruption, de faiblesses, de toutes les misères. Comment ces deux abîmes se sont-ils réunis? Comment un Dieu a-t-il pu descendre jusqu'à l'homme, non-seulement pour l'instruire par ses prophètes, l'éclairer par ses lumières, le toucher par sa grâce, l'intimider par ses menaces, l'encourager par ses récompenses, mais encore jusqu'à

se faire semblable à lui, se revêtir de sa chair, se soumettre à ses douleurs, ses infirmités, ses faiblesses, se charger de ses iniquités, en porter tout le poids, toute la malédiction, toute la peine? *factum ex muliere.*

Comment, Messieurs? parce que rien ne lui est impossible. Dieu ne s'est fait homme que parce que sa puissance absolue égale son amour infini. Son amour l'attire vers l'homme : sa puissance le rend semblable à l'homme ; les abaissements cachent le Dieu puissant ; le Dieu puissant se cache sous les abaissements dans le sein même de Marie.

Voici, Messieurs, encore un prodige, un miracle dans les abaissements de son Incarnation : Marie est mère et vierge tout à la fois ; elle a la gloire de la fécondité et de la virginité; elle est véritablement la mère de Dieu; elle est véritablement l'épouse de l'Agneau.

Qu'ils soient à jamais confondus, ces monstres que l'enfer a vomis, et qui osent par leurs blasphèmes combattre la perpétuelle virginité de la Mère de Dieu.

Que les Arius, les Nestorius, les Julien Apostat inspirent par leur fin tragique de l'horreur à tous les chrétiens; ces ennemis de l'Eglise et de la religion porteront éternellement la peine et l'ignominie dues à leurs sacriléges attentats.

Pour vous, chrétiens, admirez dans l'Incarnation du Fils de Dieu une vierge féconde, une mère vierge, une fécondité qui donne un nouvel éclat à la virginité de Marie, une fécondité toute divine, dont la vertu du Très-Haut est le principe, une fécondité où l'homme n'a point de part, et à laquelle Marie aurait renoncé, toute glorieuse qu'elle est, si elle eût répandu sur sa pureté toute céleste le moindre nuage.

C'est un prodige, un événement inconcevable, direz-vous; mais rappelez-vous, chrétiens, ce que dit l'Ange à Marie en lui annonçant ce mystère. Comme vierge, elle fut effrayée quand il lui dit : Vous concevrez : *Turbata est* (*Luc.*, I); elle lui demanda, non parce qu'elle doutait, mais parce qu'elle voulait s'instruire, comment s'accomplirait ce mystère : *Quomodo fiet istud?* (*Ibid.*) Il lui répondit : Ne craignez rien : *Ne timeas* (*Ibid.*) : tous ces grands projets de la miséricorde de Dieu s'exécuteront par sa puissance absolue ; rien ne lui est impossible : *Non erit impossibile apud Deum omne Verbum.* (*Ibid.*)

Voilà donc l'absolue puissance du Verbe éternel qui opère des prodiges dans son Incarnation, pour que Marie possède tout à la fois les glorieux titres de vierge et de mère.

Prodige annoncé par les prophètes qui ont annoncé le Messie. J'exposerai à vos yeux un prodige éclatant, dit Dieu par Isaïe : *Dabit Dominus signum* (*Isa.*, VII) : une Vierge concevra et enfantera un Fils : *Virgo concipiet et pariet filium* (*Ibid.*) ; mais elle concevra et donnera au monde le Fils de Dieu, Dieu lui-même; il sera caché sous la chair et les infirmités de l'homme, sa puissance absolue retiendra l'éclat de sa divinité; s'il en échappe quelques traits, c'est lorsque sa sagesse le jugera à propos.

Oui, chrétiens, j'admire dans les abaissements de l'Incarnation ces traits de la puissance absolue d'un Dieu qui cache, qui enveloppe l'éclat de sa grandeur, qui suspend, retient jusqu'aux moindres rayons de sa divinité : qui, non-seulement s'humilie, mais même s'anéantit, selon l'Apôtre, qui en Maître absolu, en Dieu tout-puissant, laisse échapper, quand il le veut, quelques éclats de cette gloire éblouissante qui annonce le Verbe éternel.

Il suspend, pour ainsi dire, un instant, les abaissements de son Incarnation. Sur le Thabor, il laisse échapper quelques rayons de sa divinité. Quel éblouissant, quel ravissant, quel saisissant spectacle cette rapide transfiguration n'offre-t-elle pas aux trois disciples qui en furent les témoins! Ah! ils s'écrient : Nous avons vu la gloire du Verbe éternel, du Fils unique de Dieu, qui s'est fait homme, et qui habite parmi nous : *Vidimus gloriam ejus.* (*Joan.*, I.)

Oui, chrétiens, la majesté, la gloire, toutes les splendeurs de la sainteté et de la divinité cachées sous les abaissements de l'Incarnation sont des prodiges qu'on ne médite pas assez ; rien ne fait plus éclater l'absolue puissance d'un Dieu qui fait tout ce qu'il veut. Un Dieu abaissé jusqu'à l'homme est un mystère que l'on peut appeler le mystère de son amour et de sa puissance.

Si ces abaissements aveuglent les sages du siècle, endurcissent les Juifs, sa justice les emploie pour les punir.

Oui, mes frères, les abaissements de l'Incarnation, tous les voiles humiliants de l'humanité, la pauvreté de la crèche de Bethléem, les faiblesses de l'enfance ont révolté les sages du siècle, consommé l'incrédulité des Juifs, et Dieu les a choisis pour les confondre et les punir.

Sur quoi fondés, attendaient-ils le Messie dans l'appareil d'une grandeur et d'une puissance mondaine? Pourquoi se le représentèrent-ils comme un conquérant qui devait venir envahir les royaumes de la terre, subjuguer les Romains par la force des armes, et attacher au char de la nation juive ces redoutables ennemis? Est-ce là l'idée qu'en donne l'Ecriture? sont-ce là les traits sous lesquels les prophètes l'ont dépeint? Ont-ils promis un Cyrus, un Alexandre, quand ils ont promis le Messie? Pourquoi les Juifs qui lisent les prophètes, qui ont annoncé le lieu de sa naissance, le temps de sa naissance, qui l'appellent le Prince de la paix, qui le montrent pauvre, souffrant, mourant pour les péchés du peuple, l'ont-ils attendu comme un roi puissant, jaloux des empires de la terre? Pourquoi Hérode craint-il pour son trône à sa naissance? pourquoi ces alarmes, ce frémissement des nations? Pourquoi le Sauveur dans son berceau fait-il trembler les césars dans leurs palais? Voici le mystère, chrétiens. Malgré les abaissements qui cachent le Messie, les oracles des prophètes répandent une lumière importune,

ceux qui ne veulent point le reconnaître, les prêtres et les docteurs les plus éclairés qu'Hérode consulte, rendent hommage aux prophéties; ils ne contestent ni le temps, ni le lieu de sa naissance : cependant le Messie est au milieu d'eux, et ils ne veulent point le reconnaître, ses abaissements les révoltent. Aussi, chrétiens, le Verbe éternel les emploie-t-il pour les confondre et les punir. Aveuglement, endurcissement prédits aussi bien que les abaissements de l'Incarnation.

Tous les grands mystères de mon amour pour les hommes seront cachés à cette nation ingrate et perfide, dit Dieu dans sa colère: je l'aveuglerai, je l'endurcirai; elle aura mes oracles dans ses mains, et elle ne les comprendra point; je paraîtrai au milieu d'elle, et elle ne me connaîtra point; je ferai des prodiges qu'elle ne pourra contester, et elle niera toujours ma divinité; tous les abaissements de mon Incarnation lui cacheront mon éternelle grandeur et mettront le sceau à sa réprobation.

En effet, dit saint Fulgence (lib. II *ad Trasimund. regem*, cap. 4), les abaissements de l'Incarnation ont empêché les Juifs de voir Jésus-Christ, lors même qu'il était au milieu d'eux, et de l'écouter lorsqu'ils leur parlait. Ils sont devenus sourds en écoutant les oracles qu'il prononçait, et sa présence dans la Judée a augmenté leur aveuglement : *Audiens Judæus remansit surdus, et videns magis factus est cæcus.*

Leurs docteurs leur lisent dans les synagogues les divins oracles des Jacob, des Isaïe, des Aggée, des Daniel; ils les entendent, et ils ferment les oreilles au sens naturel de ces magnifiques promesses : *Audiens Judæus, remansit surdus.*

Les événements ont justifié ces célèbres prophéties : ils se voient sans autels, sans roi, sans autorité. Le prodige annoncé a éclaté : une vierge de la famille de David a enfanté le Désiré des nations à Bethléem, selon la prédiction. Les majestés de la terre sont venues l'adorer dans son berceau. L'époque de cette divine naissance est conservée dans les archives des Romains. Le second temple a paru moins beau que le premier, mais plus précieux par la gloire du Verbe éternel qui l'a honoré de sa présence. Les mystérieuses semaines de la prophétie de Daniel sont écoulées, leurs docteurs le savent, c'est pourquoi ils menacent d'anathèmes ceux qui supputent les temps. Ils voient tous les oracles accomplis, et ils n'en deviennent que plus aveugles, plus endurcis : *Videns, magis factus est cæcus.*

Ils entendent Jésus-Christ prêcher au milieu d'eux : il leur annonce qu'il est le Fils de Dieu, qu'il ne fait qu'un avec lui; qu'il s'est fait homme pour sauver les hommes; que c'est lui que les prophètes ont promis, et que c'est de lui que Moïse, qu'ils révèrent tant, a parlé dans ses ouvrages et ils ferment les oreilles à toutes ces vérités : *Audiens Judæus, remansit surdus.*

Ils voient sous leurs yeux des preuves éclatantes de sa divinité, des miracles qu'ils ne sauraient contester, des miracles opérés presqu'à chaque instant, des miracles jusque dans ses abaissements, jusque sur la croix où il expire; ils l'avouent eux-mêmes : *Hic homo multa signa facit;* et toutes ces preuves de la divinité de Jésus-Christ les aveuglent encore davantage : *Videns, magis factus est cæcus.*

Or, chrétiens, pourquoi les Juifs s'endurcissent-ils? Pourquoi ne veulent-ils pas reconnaître le Messie au milieu d'eux? En voici la raison : les prodigieux abaissements de l'Incarnation les révoltent; voilà pourquoi ils ne donnent à Jésus-Christ, malgré tous ses miracles, que la qualité d'homme : *Hic homo multa signa facit.*

Aussi ce divin Sauveur a-t-il choisi ces abaissements pour cacher aux sages du siècle et aux Juifs infidèles les mystères de son amour et exercer sur eux un jugement terrible.

Vous avez raison, saint vieillard Siméon, de dire, en tenant ce divin enfant dans vos mains, qu'il sera cause de la ruine et du salut de plusieurs en Israël : *Hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum.* (*Luc.*, II.) Ces abaissements ont consommé la perte des sages du siècle et des Juifs incrédules. Ces abaissements ont procuré le salut de tous ceux qui ont voulu croire en lui. Il est descendu jusqu'à l'homme, afin d'élever l'homme jusqu'à lui.

Votre foi, mes frères, vient d'admirer le le prodige des abaissements d'un Dieu dans le mystère de l'Incarnation; elle va admirer dans ce même mystère le prodige de l'élévation de l'homme; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le prodige des abaissements d'un Dieu a opéré, mes frères, le prodige de l'élévation de l'homme. Il ne serait jamais sorti de l'abîme où il était tombé, dit saint Augustin, si Dieu n'était venu l'y trouver. Il gémirait encore dans sa chute sans la main puissante qui l'a relevé. Sa gloire sort des abaissements d'un Dieu.

Dieu, en descendant jusqu'à l'homme, a élevé l'homme jusqu'à Dieu. Il est descendu sur la terre pour nous conduire en triomphe avec lui dans le ciel : *Descendit ille ut nos ascenderemus.*

L'union de la nature divine avec la nature humaine nous fait participer à la sainteté de Jésus-Christ, à la divinité de Jésus-Christ, aux titres de Jésus-Christ. Voilà, chrétiens, le prodige de l'élévation de l'homme dans le mystère de l'Incarnation.

Le mystère de l'Incarnation, ce mystère de notre salut, est le mystère d'un Dieu fait homme, d'un Dieu revêtu de notre chair, d'un Dieu qui unit la nature divine à la nature humaine, qui prend un corps et une âme semblables aux nôtres. Voilà pourquoi le grand Apôtre dit que ce grand mystère a été manifesté dans la chair : *Manifestatum est in carne.* (I *Tim.*, III.)

O chair coupable de l'homme! O nature humaine frappée d'anathème! Quelle est

aujourd'hui votre gloire, votre élévation? Le Verbe éternel, en vous unissant à sa divinité, relève tous vos abaissements. Sa sainteté sanctifie vos corps. O hommes réconciliés, vos membres sont les membres d'un Dieu fait homme! *Membra sunt Christi!* (I *Cor.*, VI.) Reconnaissez donc ici, chrétiens, s'écrie saint Léon (serm. 2 *De Nativ. Dom.*), votre dignité, votre élévation, et prenez garde d'en soutenir la grandeur, la sainteté : *Agnosce, o Christiane, dignitatem tuam!*

Quelle sainteté que celle de Jésus-Christ! Comme Dieu, il en est la source, le principe, et la sainteté de ses plus grands serviteurs ne saurait lui être égalée : *Non est sanctus, ut est Dominus.* (I *Reg.*, II.)

Revêtu de notre chair, il la sanctifie, la consacre et lui communique tout l'éclat de la divinité. Devenu homme, semblable à nous, il fait éclater la sainteté dans ses actions et dans ses discours pour nous servir de modèle.

Que conclure, chrétiens, de cette grande vérité? Ce que saint Paul en concluait lorsqu'il disait aux Corinthiens : Portez et honorez Jésus-Christ dans vos corps : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.* (I *Cor.*, VI.)

Depuis l'Incarnation du Verbe éternel, vos corps sont devenus précieux, saints, sacrés; ils sont les membres de Jésus-Christ. Votre chair ayant eu l'honneur d'être unie à la divinité, et étant elle-même de Jésus-Christ, vous devez la respecter, la conserver pure et sans tache, éviter avec une sainte frayeur tout ce qui peut la souiller : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro*

Avant l'Incarnation, l'homme de volupté pouvait dire : Je souille mon corps; mais depuis qu'un Dieu s'est revêtu de notre chair, il doit dire : Je souille les membres de Jésus-Christ lorsque je me prostitue à de coupables plaisirs.

Ce n'est pas moi, chrétiens, qui pose ces principes et qui tire ces conséquences, c'est l'apôtre saint Paul.

Pour inspirer une juste horreur des voluptés criminelles aux Corinthiens, il leur rappelle l'élévation de la nature humaine dans le mystère de l'Incarnation; il leur prouve que le Verbe éternel s'étant fait homme, la chair du chrétien est celle même de Jésus-Christ, et, tenant le langage d'un chrétien sollicité, tenté, agité par les honteuses révoltes des sens, il s'écrie : Ah! plutôt mourir que de goûter volontairement ces coupables douceurs qui entament mon cœur; cette chair que je flatterais, c'est la chair même de Jésus-Christ, et ce sont les membres du Sauveur que je prostituerais si je consentais à ces honteux commerces : *Tollens membra Christi faciam membra meretricis.* (I *Cor.*, VI.) Ah! pour conserver la gloire que notre chair a reçue dans l'Incarnation, il faut écarter avec soin jusqu'aux moindres nuages qui pourraient obscurcir sa sainteté.

Soutenez-vous, mes frères, cette sainteté que vos corps ont reçue par l'Incarnation de Jésus-Christ? Les respectez-vous comme ses membres, et les conservez-vous purs et sans tache? Le nom même de ce péché, qui les souille, les déshonore, est-il banni de vos conversations? Est-il inconnu parmi vous comme il convient à des chrétiens qui participent à la sainteté du Sauveur?

Hélas! ces grandes idées de l'Incarnation, ces divins caractères, imprimés sur nos corps depuis qu'un Dieu s'est fait homme, semblent être ignorés de presque tous les chrétiens.

De coupables pensées, de honteux désirs, des commerces criminels, une liberté indécente dans les parures, les discours, les actions ne font plus rougir les disciples d'un Dieu fait homme. Une jeune personne ne craint plus de salir son imagination par des lectures obscènes, des représentations profanes, des entretiens libres. Le démon de la volupté attache à son char la jeunesse de nos jours. Il livre des combats aux cœurs les plus innocents; il souille les états les plus saints. Le mariage figuré par l'Incarnation de Jésus-Christ est déshonoré et couvert d'opprobre. La passion fait braver la honte, le scandale et toutes les suites honteuses du crime de l'impureté.

O hommes! reconnaissez votre dignité, soutenez votre gloire, votre élévation : *Agnosce dignitatem tuam.* Vous participez à la sainteté de Jésus-Christ, parce que vos corps sont ses membres; vous participez à sa divinité, parce qu'il vous a rendus, par son Incarnation, les enfants de Dieu.

Quels heureux changements pour l'homme dans le mystère de l'Incarnation! Il était esclave, il devient libre; il était attaché au char du démon, et le Verbe éternel incarné l'attache au sien; il était un enfant de colère, il est devenu enfant de Dieu; dans l'état d'innocence il avait été créé à l'image de Dieu, dans la loi de grâce non-seulement il rentre dans la route du ciel, mais il participe à la nature divine : *divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, I) Après sa chute, quelques légers débris de son ancienne grandeur lui faisaient sentir tout le poids de ses malheurs; après qu'il a été racheté, la gloire perdue s'offre à ses yeux, lui est promise, assurée. Ce n'est plus un sujet révolté, c'est un enfant chéri; il devient par adoption ce que Jésus-Christ est par sa nature; car, dit l'apôtre saint Jean, notre gloire, notre élévation est, non-seulement d'être appelés, mais d'être en effet les enfants de Dieu : *ut Filii Dei nominemur et simus.* (I *Joan.*, III.) Voilà la gloire, l'élévation, la prérogative que Dieu accorde aux hommes par l'Incarnation de son Fils unique : *Dedit illis potestatem filios Dei fieri.* (*Joan.*, I.)

Avant l'Incarnation Dieu ne voyait dans l'homme que son péché, sa révolte; après l'Incarnation il y voit l'amour, les mérites l'efficace de la grandeur, de la sainteté et du sang de son Fils unique. Avant l'Incarnation il voyait l'homme avec tous les traits du péché, tous les caractères de la désobéissance; après l'Incarnation il le voit avec

tous les traits de la sainteté, tous les caractères du nouvel homme; il contemple l'homme dans son Fils, parce que son Fils s'est fait homme, et il dit à l'homme comme à son peuple chéri : Depuis que mon Fils bien-aimé s'est fait semblable à vous, mes yeux vous contemplent avec plaisir. Vous êtes des vases d'honneur et revêtus d'une gloire qui efface toute la honte de votre chute : *Honorabilis factus es in oculis meis et gloriosus.* (*Isa.*, XLIII.) Je vous ai aimé, je vous ai racheté : *Dilexi, redemi te.*

Or, chrétiens, quel est le principe de cette gloire, de cette élévation qu'on semble ignorer dans ce lieu d'exil, qu'on n'estime pas assez, dont on ne soutient pas l'éclat, et que l'on semble même oublier pour voler à la gloire fugitive du siècle ? C'est le Verbe éternel revêtu de notre chair, ce sont ses abaissements qui font notre élévation, dit saint Cyprien. Il a pris la nature humaine, pour que nous participions à la nature divine : il a voulu devenir ce que nous sommes, afin que nous devinssions ce qu'il est. Ce prodigieux abaissement du Verbe éternel dans son Incarnation opère le prodige de l'élévation de l'homme tombé : *Homo esse Christus voluit, ut et homo possit esse quod Christus est.* (*De idolorum vanitate.*)

Ne doutez pas de cette gloire, de cette élévation, chrétiens; elle est assurée par l'Incarnation du Verbe éternel, dit saint Augustin (*Epist. ad Honor.*, 140, *alias* 120, cap. 3 et 4); il s'est fait homme, il a habité avec nous. Il faut nier ce grand mystère de notre salut pour douter de notre adoption divine.

Il ne s'agit, reprend saint Léon (Serm. 2 *De jejunio decimi mensis et collectis*, cap. 1), que de soutenir l'éclat de cette dignité par votre soumission à la volonté de l'Éternel et la sainteté de votre vie.

Comment participons-nous, chrétiens, à la divinité de Jésus-Christ ? Par la foi, par la grâce, par son union avec nous : or, où sont-ils ces hommes de foi, occupés de cette gloire du chrétien, de cette ineffable élévation à la qualité d'enfants de Dieu ? Hélas ! on l'ignore, ou on n'y pense point, on n'est occupé, ébloui que de cette gloire passagère attachée à la naissance, aux talents, aux richesses : on court, on vole après ce fantôme éblouissant : on est indifférent pour celle qui nous rapproche de Dieu, nous élève jusqu'à lui.

Où sont-ils ces hommes qui estiment la grâce du Rédempteur, qui seule fait notre grandeur, notre élévation ? Hélas ! on ne craint point de la perdre : le riche met sa gloire dans ses trésors, le guerrier dans ses exploits, les grands dans la noblesse de leurs aïeux : le savant dans les productions de son esprit : on n'ambitionne, on ne relève, on ne respecte que la gloire périssable du siècle, que les dehors de l'homme : la beauté, l'innocence, la gloire de l'âme ornée de la grâce divine ne touchent point. Elle serait souillée des taches les plus honteuses, qu'on se croirait encore grands ; si on appréhende des chutes, des pertes, ce sont celles qui humilient notre orgueil, nous abaissent devant les hommes.

Où sont-ils ces hommes qui répondent à l'union de Jésus-Christ avec le chrétien, cette union précieuse, divine, qui fait notre gloire, notre élévation ? Ce ne sont pas ceux qui lui sont opposés, qui combattent ses maximes, son esprit, son Evangile, qui se rangent sous les étendards d'un monde qu'il a proscrit, jugé, condamné ; qui sont les apologistes de ses erreurs, de ses maximes, de ses plaisirs ; qui s'attachent volontairement à son char ; qui se déclarent ses apôtres, lorsqu'il s'agit de décréditer les apôtres de l'Evangile, et d'arrêter leurs progrès. Ah ! n'est-ce pas renoncer à cette divine union dont Jésus-Christ nous a honorés dans son Incarnation, que de s'unir avec les ennemis de sa croix, de son Evangile, de sa morale ? Peut-on servir deux maîtres à la fois ? Non, Messieurs. Cette conduite, non-seulement nous sépare de Jésus-Christ, mais encore elle nous fait perdre les titres glorieux qu'il nous a mérités et procurés par son incarnation.

Développons, Messieurs, la céleste doctrine de l'apôtre saint Paul, et nous découvrirons tout le fond de cette gloire, de cette élévation de l'homme depuis l'incarnation du Verbe éternel.

Quand cet Apôtre dit : Dieu nous a ressuscités avec son Fils, nous a fait asseoir sur le trône de sa gloire avec lui, nous regarde comme les cohéritiers de son royaume : *Cum essemus mortui peccatis... conresuscitavit et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu.* (*Ephes.*, II.), il parle de Jésus-Christ comme homme, revêtu de notre chair ; car, comme Dieu, il jouit de toute éternité de la gloire du Père céleste : c'est par lui que toutes choses ont été faites : c'est comme homme qu'il est né dans le temps, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, et que l'humanité unie à la divinité est placée au-dessus de toutes les intelligences célestes : or les titres de ce divin chef sont ceux aussi de tous ses membres. Nous sommes les cohéritiers de sa gloire, voilà le droit qu'il nous a acquis au royaume des cieux : *Cohæredes Christi* (*Rom.*, VIII) : Dieu nous fera régner avec lui dans sa gloire : *consedere* : il ressuscitera nos corps avec la même beauté, la même clarté qui éclateront dans le corps de Jésus-Christ ressuscité : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis ejus.* (*Rom.*, VIII).

Or, l'humanité sainte de Jésus-Christ sortie éblouissante de gloire du tombeau, reçue par droit de conquête dans le ciel, placée à la droite de l'Éternel, nous assure des priviléges de notre résurrection, des droits que nous avons à la gloire du ciel, et du saint et ineffable repos que nous y goûterons pendant toute l'immense éternité.

O hommes ! ô chrétiens, pensez-vous à cette élévation, à cette glorieuse destinée ? Ces titres divins vous flattent-ils ? En soutenez-vous l'éclat, la grandeur ? Et n'y renon-

cez-vous pas pour satisfaire vos coupables penchants?

Hélas! cette grandeur future, cette glorieuse destinée, ces titres si consolants pour un chrétien occupé des vérités du salut, sont ignorés ou oubliés par les enfants des hommes.

On n'aspire pas à être grand dans l'ordre de la religion, on n'aspire qu'aux grandeurs de la terre; on est indifférent pour l'héritage céleste; on est plein d'ardeur pour ramasser les successions de la terre. On ne parle point des titres divins que Jésus-Christ nous a procurés, parce qu'ils sont communs à tous les enfants de Dieu, aux pauvres comme aux riches; on étale avec ostentation les titres de sa naissance temporelle, les grands noms qu'on s'est acquis par ses exploits, ses talents, ses succès, parce qu'ils distinguent, décorent et nous rendent les idoles du monde.

On ne se gêne point, on ne surmonte aucun obstacle pour soutenir ses titres et la gloire de sa destinée éternelle; on est délicat, on se gêne, on brave les dangers, on combat son inclination pour soutenir l'éclat de son rang, le faire sentir, respecter même.

Ah! mes frères, si c'est un prodige de voir l'homme élevé jusqu'à Dieu dans le mystère de l'incarnation, n'est-ce pas un prodige de voir l'homme dédaigner cette élévation, ne point s'en occuper, lui préférer les fragiles grandeurs de la terre, et ne rien faire pour en soutenir l'éclat et mériter d'en jouir éternellement? Tel est cependant l'aveuglement de la plupart des chrétiens.

Pour vous, mes frères, que le prodige des abaissements d'un Dieu qui descend jusqu'à vous dans le mystère de l'Incarnation vous persuade de la grandeur de son amour; appliquez-vous à reconnaître son immense charité pour l'homme tombé, plutôt qu'à examiner curieusement ses abaissements incompréhensibles; que le prodige de l'élévation de l'homme jusqu'à Dieu vous persuade de l'obligation où vous êtes d'imiter la sainteté de Jésus-Christ, d'être des hommes tout célestes et de souffrir avec lui, pour être glorifiés avec lui dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON VII.

SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Prêché dans l'église royale et paroissiale de Saint-Louis, à Versailles, l'année 1750.

Veni, coronaberis. (*Cant.*, IV.)

Venez recevoir la couronne de gloire qui vous est préparée.

Il est donc arrivé, ce moment qui devait relever tous les abaissements de Marie, couronner ses héroïques vertus et la mettre en possession d'une gloire préparée à son éminente dignité de Mère de Dieu.

Ce moment, Messieurs, est celui qui sépara son âme de son corps, qui rompit les liens qui la retenaient sur la terre, qui ferma ses yeux à la lumière du monde, qui lui ouvrit le ciel et la réunit à son divin Fils.

O mort de Marie! que vous êtes précieuse! Vos approches ne lui causent point de frayeurs; votre présence, de douleurs; vos suites, d'humiliations. Vous essuyez ses pleurs, vous faites cesser ses gémissements, vous satisfaites ses désirs, vous lui annoncez ses triomphes, vous la faites passer sur un trône éclatant où elle régnera autant que Dieu.

Ne jugez donc point, Messieurs, de la mort de Marie par celle des autres mortels. Elle est exempte d'amertumes, de douleurs et de ses suites humiliantes. C'est un doux sommeil, un saint repos. Ce sont les saintes ardeurs de la charité qui l'ont consumée; c'est la voix de son divin Epoux qui l'appelle pour la couronner : *Veni, coronaberis.* La mort de Marie est privilégiée aussi bien que sa gloire.

Les plus intrépides tremblent au moment de la mort, dit le Saint-Esprit : *Tribulabitur ibi fortis.* (*Soph.*, I.) Des amertumes dans le cœur, des déchirements dans la chair; au dehors des ombres, des ténèbres; au dedans une lumière importune, une voix secrète qui les accuse, un avenir qui les effraye; la vue d'un tombeau qui s'ouvre et les demande; l'image de ce séjour de corruption, de destruction, qui les confond : voilà les victoires de la mort sur nous; mais où est la victoire de la mort sur Marie? *Ubi est victoria?* (I *Cor.*, XV.) Elle goûte des douceurs ineffables; son saint corps est enlevé du tombeau sans déchet et porté en triomphe dans le ciel; c'est là où elle jouit d'une gloire privilégiée, puisqu'elle est au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu.

La mort, Messieurs, est l'écueil de toutes les grandeurs. Le lit de la mort est le théâtre de tous les abaissements et de toutes les humiliations de l'homme.

En vain est-il né grand; en vain a-t-il coulé ses jours dans la gloire, l'opulence et les plaisirs. Ce moment, qui l'enlève au monde, l'enlève à tous ses objets enchanteurs; la scène brillante du siècle disparaît; une scène triste et lugubre commence, et quelle scène, grand Dieu! Les liens de la mortalité qui se brisent, le monde qui fuit, le tombeau qui s'ouvre, l'éternité qui se présente avec sa vaste et incompréhensible étendue; un Dieu qui fait sentir ses approches; la nature qui gémit de sa destruction; l'âme qui soupire et s'élance vers l'éternité; une conscience inquiète, troublée, agitée. Tel est, Messieurs, l'état d'une infinité de chrétiens au moment de la mort; telles sont leurs peines, leurs alarmes, leurs angoisses. Or, la mort de Marie est une mort douce, précieuse; une mort qui lui procure tous les triomphes et toute la gloire due à son éminente dignité de Mère de Dieu.

Arrêtons-nous, chrétiens, à ces deux idées, elles vous instruiront sur le mystère de ce

jour : les prérogatives de la mort de Marie ; les prérogatives de la gloire de Marie. Demandons, etc. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux triomphes éclatants distinguent la mort de la sainte Vierge de celle de tous les autres mortels.

Les approches de la mort, les suites de la mort; voilà le sujet de nos frayeurs et de nos humiliations. Or, Marie, par des prérogatives dues à la vivacité de son amour et à sa dignité de Mère de Dieu, triomphe aujourd'hui des approches redoutables et des suites humiliantes de la mort.

Son âme goûte par anticipation, au moment de la mort, les délices du ciel; son corps jouit par anticipation, après sa mort, de la gloire du ciel; ces victoires sur les amertumes de la mort et sur les horreurs du tombeau; voilà, Messieurs, les prérogatives que l'Eglise veut nous faire révérer, lorsqu'elle dit que Marie a été exempte de tout ce que la mort a d'amer et d'humiliant : *Nec tamen mortis nexibus deprimi potuit.* (Dans l'*Oraison* du jour.) Suivez-moi, je vous prie.

Ce n'est pas à ceux qui tendent à la perfection, mais à ceux qui y sont déjà arrivés, dit saint Augustin, qu'il est donné de goûter des douceurs et des délices aux approches de la mort; celui qui est parfait : *qui perfectus est*, gémit continuellement dans cette vallée de larmes; la longueur de son exil est le sujet de ses douleurs. Il erre tristement dans ce lieu de pèlerinage, il l'arrose de ses pleurs, il n'arrive pas assez tôt à son gré dans la céleste patrie; les délais affligent son âme, et ce n'est que la soumission à la volonté de son Dieu qui lui fait supporter patiemment la longueur de ses jours : *patienter vivit.* Mais aussi pour ce juste parfait, continue saint Augustin, le temps de goûter des douceurs et des délices, c'est le moment de la mort; ses approches pénètrent son âme d'une sainte joie; il meurt dans des transport d'allégresse : *delectabiliter moritur.*

Tout ce qu'il y a de terrible, d'effrayant au delà du tombeau, se présente au pécheur mourant; il meurt dans l'abattement, la crainte, le saisissement. Tout ce qu'il y a de ravissant, de consolant dans le ciel se fait sentir au juste mourant; il meurt avec une joie, une satisfaction ineffable : *delectabiliter moritur.*

Or, sur ce principe, chrétiens, que devons-nous penser de la mort de Marie? Eut-elle pour elle des amertumes? Ses approches purent-elles l'effrayer, l'abattre? Se présenta-t-elle à elle sous ces images saisissantes qui font pâlir les mortels attachés à la terre? Lui montra-t-elle un avenir effrayant? Ah! Marie, au-dessus des justes les plus parfaits, meurt dans de saints transports d'amour et d'allégresse : *delectabiliter moritur.*

Soumise aux ordres du Très-Haut qui la laissait sur la terre, elle adorait ces délais qui affligeaient son âme; ces saintes langueurs dans lesquelles elle vivait depuis l'ascension de son divin Fils lui faisaient pousser vers le ciel de tristes accents. Elle se plaignait de la longueur de ses jours; mais c'était le plus pur amour qui formait ses plaintes, qui les animait, dit saint Augustin.

O le plus cher objet de mon cœur! pourquoi ne suis-je pas encore où vous êtes? Pourquoi me laissez-vous si longtemps où vous n'êtes pas? *Quare nondum sum ibi?*

Pourquoi mon âme est-elle retenue si longtemps dans les liens de cette chair mortelle? O Sauveur de tous les hommes! Vous êtes mon Dieu et vous êtes mon Fils. Je suis votre servante et je suis votre mère. Pourquoi suis-je séparée si longtemps de vous? Pourquoi ne suis-je pas encore avec vous? *Quare nundum sum ibi?*

Or, Messieurs, pour une âme si pure, qui se consume ainsi dans les saintes ardeurs de la charité, qui s'élance avec tant de vivacité vers le ciel, les approches de la mort peuvent-elles avoir quelque chose d'amer, d'effrayant? Non, chrétiens; la mort a pour Marie des douceurs, des délices; elle meurt dans une allégresse ineffable : *delectabiliter moritur.*

Elle regarde le ciel, elle contemple la gloire qui lui est destinée; ses yeux sont fixés vers ces montagnes éternelles, on dirait qu'elle habite déjà ce céleste séjour, et qu'elle se repose dans le sein de Dieu : *delectabiliter moritur.*

La voix de son bien-aimé l'appelle pour la couronner; la violence du divin amour sépare sa sainte âme; les jours de son exil sont écoulés; le moment de ses triomphes, de sa gloire, est arrivé; elle sort du désert de ce monde comblée de délices, appuyée sur son bien-aimé, elle est enlevée par les anges, et portée sur un trône éclatant de gloire : *delectabiliter moritur.*

Ah! chrétiens, goûterez-vous ces douceurs, ces délices, aux approches de la mort? Aurez-vous même la confiance du juste dans ces moments redoutables? Hélas! ce n'est qu'avec peine que je tire d'un sujet si glorieux à Marie une morale si humiliante pour vous.

J'approche du lit d'un mourant; je ne dis pas de ces hommes qui pleurent des iniquités, des impiétés qu'ils ont commises de sang-froid; il n'est pas étonnant de les voir tremblants, épouvantés; ils rendent à la religion un hommage public, comme une amende honorable qui précède les supplices qui leur sont destinés.

Je ne dis pas de ces mondains qui sont trop effrayés des approches de la mort, parce qu'ils ont trop été attachés à la vie, auxquels il ne reste que quelques moments pour rompre mille liens flatteurs, expier de coupables années, réparer une conduite scandaleuse, arranger des affaires domestiques, examiner des contrats usuraires, réparer des injustices, recevoir les sacrements, mourir et être jugés; leurs saisissements sont bien fondés.

Mais j'approche du lit d'un juste mourant,

d'un prêtre, d'un apôtre; et je le vois encore trembler aux approches de la mort; ce n'est pas la vie qu'il regrette, c'est l'examen de ses actions qu'il redoute; la vue du tombeau qui s'ouvre ne l'effraye pas, mais les jugements de Dieu qui approchent l'épouvantent. Les Hilarion, les Jérôme désiraient la mort; les Hilarion, les Jérôme redoutaient le tribunal du souverain juge. Dans ces moments terribles les hommes apostoliques ont besoin d'apôtres.

Ce calme, ce repos, cette confiance, cette allégresse de Marie, aux approches de la mort, devaient, chrétiens, faire nécessairement ses délices. Nous devons regarder cette ineffable tranquillité de sa sainte âme comme la récompense de son héroïque détachement et de son éminente sainteté.

Deux choses effrayent les mondains dans ce moment décisif. les objets terrestres auxquels leur cœur est attaché; les péchés dont leur cœur est souillé. Ils redoutent une séparation qui les dérobe pour toujours à un monde visible qu'ils ont criminellement aimé, et qui les fait passer sous le domaine d'un Dieu qu'ils ont volontairement offensé.

Quelle amertume ! quelles angoisses ! quelles douleurs ! quelles craintes quand le tombeau s'ouvre sous les yeux de ces riches et qu'ils voient fuir devant eux ces biens, ces domaines, ces honneurs, toutes ces créatures qui remplissaient leurs cœurs, quand des douleurs vives, des déchirements du corps leur annoncent qu'il faut cesser de vivre sur la terre! Quand l'effrayante image de leur destruction se présente à leur imagination troublée, égarée; quand l'immense étendue de l'éternité, l'appareil d'un jugement rigoureux qui doit décider pour toujours de leur sort, s'offrent à leur foi sortie de son assoupissement et qui leur fait sentir clairement combien il faudrait qu'ils fussent saints alors, et combien ils sont coupables : qu'ils devraient être pleins de bonnes œuvres et qu'ils sont pleins de crimes. Ah ! il faut aller auprès de ces mondains expirants pour voir toutes les frayeurs que causent les approches de la mort : c'est d'après ce qu'ils pensent, ce qu'ils disent : c'est d'après leur soupirs, leurs larmes, qu'on en pourrait tracer un fidèle portrait.

La confiance, dans ce redoutable moment, est la consolation du juste qui a été détaché de la terre et qui a amassé des bonnes œuvres. La sécurité, l'allégresse, le calme, furent le privilége de Marie.

Tout ce que le monde a de plus séduisant, plaisirs, richesses, honneurs, sceptres, trônes même n'avaient pu charmer ses ennuis dans cette terre d'exil. La plus légère trace du péché n'avait point souillé sa sainte âme : son divin époux remplissait seul son cœur : la mort terminait donc ses larmes, ses soupirs, et la mettait en possession du souverain bien.

Quels furent ses transports de joie lorsqu'une douce langueur affaiblit son saint corps ! que l'ardeur de la charité lui causa des défaillances : qu'elle entendit la voix de son Fils qui l'appelait ! Elle seule pourrait nous raconter toutes les merveilles que Dieu opéra dans la séparation de son âme d'avec son corps : il nous suffit de savoir que la mort de la Mère de Dieu ne fut pour elle qu'une divine extase, un doux sommeil. Telles sont, chrétiens, les prérogatives de la mort de Marie, d'avoir été exempte des frayeurs de la mort et des suites humiliantes de la mort. Son âme goûte, par anticipation, au moment de la mort, les délices du ciel; son corps jouit, par anticipation, après sa mort, de la gloire du ciel.

Le prophète demandait au Seigneur s'il ne ferait pas de merveilles en faveur des morts? *Nunquid mortuis facies mirabilia?* (*Psal.* LXXXVII.) Le tombeau de Marie, Messieurs, est le séjour de ces merveilles, de ces prodiges dont le prophète veut parler. Il n'appartient qu'à Dieu de faire éclater sa puissance dans le tombeau : lui seul peut changer ce séjour d'humiliation en un séjour de gloire : il le peut, il l'a fait en faveur de la sainte Vierge, nous le croyons pieusement avec l'Eglise : son corps jouit, après sa mort, par anticipation, de la gloire du ciel.

Ecoutez, critiques téméraires, savants indociles, livrés à des recherches indiscrètes, qui languissez dans de vaines questions et de perpétuelles disputes : ne contestez pas à Marie cette prérogative, dit saint Augustin, à cause qu'elle n'est pas établie dans l'Ecriture : lorsque l'Ecriture ne parle pas d'un fait que l'Eglise révère, il faut qu'une raison saine et dégagée de prévention nous fasse adopter ce qui convient à la vérité : *Divina Scriptura nihil commemorat; quærendum est ratione quod conveniat veritati.*

Nous ne craignons point de dire que Marie a été soumise à la mort temporelle : Jésus-Christ, son Fils, revêtu de notre chair, y a été soumis aussi; mais nous n'aurons jamais la témérité de dire qu'elle a été en proie aux horreurs du tombeau, les suites humiliantes de la mort n'étaient pas pour elle.

Et si vous me demandez pourquoi, dit saint Augustin, je soutiens cette prérogative de Marie : c'est que la chair de Jésus-Christ est la chair de Marie : *Caro Jesu, caro Mariæ.*

Les merveilles que Jésus-Christ a opérées dans le tombeau, par sa propre puissance, pour se ressusciter, il les a opérées en faveur de Marie, pour délivrer son saint corps des suites humiliantes de la mort : la pourriture, les vers, cette famille des morts, comme l'Ecriture les appelle, l'ont respecté; il a joui par anticipation des priviléges de la résurrection des saints.

Que des savants téméraires, que des critiques hardis décident le contraire, continue saint Augustin, pour moi, je n'ose avoir d'autres sentiments : *aliter sentire non audeo :* et je n'aurai jamais la hardiesse d'enseigner une doctrine contraire à la pieuse

créance de l'Eglise : *aliter dicere non præsumo :* le ciel était plus digne de posséder ce sacré dépôt que la terre ; l'incorruptibilité devait suivre une virginité telle que la sienne, et non pas les suites humiliantes de la mort.

Pourquoi cherchez-vous dans le sépulcre, dit saint Jean Damascène, celle qui a été portée en triomphe dans les tabernacles éternels ? Les anges ont enlevé le saint corps de Marie, et n'ont laissé dans son tombeau que les suaires qui sont les ornements des morts.

Si le tombeau de sainte Marie, dit saint Bonaventure, devient aujourd'hui un séjour de gloire; si elle en sort triomphante avant que son corps ait souffert la moindre altération, le moindre déchet, c'est que Marie est l'arche très-sainte du Dieu vivant : il ne convenait pas qu'elle fût sujette aux suites humiliantes de la mort, et qu'elle restât dans les horreurs du tombeau : une gloire complète par anticipation devait suivre une mort aussi précieuse que la sienne.

Ce privilége que nous révérons dans Marie, Messieurs, et qui est un des traits du mystère de sa mort glorieuse, n'est pas l'opinion de quelques dévots peu éclairés ; c'est la pieuse créance de l'Eglise, le sentiment de ses plus grands docteurs.

Quelle gloire peuvent donc s'acquérir certains savants en le lui disputant? Pourquoi, par de brillants raisonnements, vouloir confondre le saint corps de la Mère de Dieu avec les tristes dépouilles des mortels? Pourquoi supposer qu'il a été oublié par un Dieu admirable dans ses saints, qui a opéré tant de prodiges pour rendre leurs tombeaux célèbres, y faire éclater sa toute-puissance, et en faire des séjours de gloire et de merveilles?

Je vois les tombeaux de ses serviteurs devenir, selon l'expression de saint Chrysostome, plus brillants que les palais des empereurs ; je vois leurs ossements précieux retracer, par la vertu du Tout-Puissant, les guérisons surprenantes que faisaient les apôtres ; je les vois ornés de tous les trophées érigés à la sainteté de ces héros : les maîtres du monde, dépouillés de la pompe royale, y paraissent prosternés, et y sollicitent des grâces.

Toutes ces merveilles opérées dans l'Orient et dans l'Occident, rapportées par les plus grands hommes et les plus saints historiens, n'ont reçu aucune atteinte des plus subtils raisonnements de la critique, et je supposerai témérairement que le tombeau de Marie a été un séjour d'humiliation, que son saint corps y a été livré à toutes les horreurs de la mort? Ah! loin de moi, Messieurs, une idée si contraire au respect dû à la Mère de Dieu.

Ma piété me fait croire, avec l'Eglise, que son corps sacré a été enlevé du tombeau par les anges sans aucun déchet, et porté en triomphe dans le ciel.

Ici, Messieurs, l'histoire fidèle nous a transmis des faits qui nous autorisent à prêcher ce privilége de la sainte Vierge à sa mort.

En vain certains critiques, lorsque nous leur opposons l'oubli humiliant où serait tombé le tombeau de Marie, la gloire qu'auraient au-dessus d'elle les dépouilles mortelles des autres saints, si elle n'était pas réunie par anticipation à son corps dans le ciel, nous répondent-ils qu'il en est de son tombeau comme de celui de Moïse, ce grand serviteur de Dieu, qui est demeuré inconnu jusqu'à présent, et qui est un mystère pour tous les mortels; mais où ont-ils vu que le tombeau de la sainte Vierge était un lieu ignoré de tous les fidèles? L'empereur Marcien et Pulchérie ne l'ont-ils pas vu et visité à Gethsemani? Juvénal, évêque de Jérusalem, ne leur a-t-il pas montré ce saint lieu? Ne leur a-t-il pas assuré que son saint corps, y avait été posé, mais que la terre n'étant pas digne de posséder un si grand trésor, les anges l'avaient enlevé et porté dans le ciel? Leur piété n'éleva-t-elle pas un temple magnifique pour être un glorieux trophée érigé à la gloire anticipée de son saint corps? Monument précieux du privilége de Marie à sa mort, attesté depuis plus de quatorze cents ans.

Enfin, Messieurs, quand le sentiment des savants qui soutiennent que le tombeau de Marie est à Ephèse, et qui s'appuient sur une lettre du grand concile qui y fut tenu contre Nestorius, cet ennemi de sa maternité divine, serait le plus sûr, l'objection des critiques tomberait toujours; il ne serait pas inconnu, ignoré, et un mystère, comme celui de Moïse.

Or, chrétiens, voici mon raisonnement, et je vous prie de vous appliquer, afin d'en tirer avec moi de justes conséquences.

Le tombeau de Marie est connu, il a été visité par les plus saints et les plus grands personnages du monde; ils n'y ont point trouvé son saint corps, ni aucun reste de ses précieuses dépouilles. S'il n'a pas été transporté dans le ciel, et réuni par anticipation à son âme bienheureuse, Dieu, qui est admirable dans ses saints, l'a donc oublié? Les ossements et les cendres de saint Etienne, de saint Gervais et de saint Protais, d'un saint Martin de Tours, auront donc eu des priviléges, des honneurs que les restes sacrés de la chair de Marie n'ont pas?

O, voilà ce que la piété ne saurait penser, sans manquer au respect dû à la Mère de Dieu, voilà ce qui a décidé le grand saint Augustin à soutenir le privilége de la sainte Vierge à la mort, que je vous prêche aujourd'hui.

La chair de Jésus, dit ce grand docteur, est la chair de Marie : *Caro Jesu, caro Mariæ.* C'est dans son sein qu'il a été conçu ; c'est de sa substance qu'il a été formé ; Marie a participé aux abaissements, aux douleurs, à la mort de son Fils; mais comme il n'y a point eu de suites humiliantes pour le corps de Jésus dans le tombeau, il n'y en a pas eu non plus pour celui de sa sainte Mère. Comme c'était la même chair, elle a

participé à la même gloire, aux mêmes triomphes : *Caro Jesu, caro Mariæ :* c'est pourquoi, ajoute ce même Père, quand je fais réflexion à cette dignité de la chair de Marie, j'ai horreur de penser qu'elle eût été sujette à toutes les suites humiliantes de la mort. Je suis persuadé qu'un Dieu admirable dans ses saints l'a été aussi, lorsqu'il a été question de glorifier sa propre chair dans celle de Marie.

Je crois que son saint corps jouit par anticipation, dans le ciel, de la gloire préparée aux élus. Je prêcherai et je soutiendrai toujours ce privilége accordé à la Mère de Dieu.

Pénétré du respect qui lui est dû, et de toutes les grandes choses que le Tout-Puissant a opérées en sa faveur, je n'ose avoir d'autres sentiments; je croirais être coupable, de penser que son corps eût été sujet à la destruction humiliante qui suit la mort des mortels : *Aliter sentire non audeo.* Je me garderai bien aussi de favoriser dans mes écrits ou dans mes discours ceux qui contestent à la sainte Vierge cette exemption des suites humiliantes de la mort. Loin de moi ces attentats que la présomption des savants leur fait commettre lorsqu'il s'agit de ses prérogatives : *Aliter dicere non præsumo.*

C'est ainsi, mes frères, que saint Augustin raisonne lorsqu'il est question du second privilége de la mort de Marie. Ce grand homme savait, sans doute, mettre la différence qu'il convient entre les faits que l'Eglise croit pieusement, et ceux qu'elle a décidé être de foi, mais un savant pieux et docile respecte ce qu'elle respecte, et ne craint point de s'égarer en imitant sa piété et son respect pour les prérogatives de la Mère de Dieu.

Ces prérogatives de Marie à la mort étaient dues, Messieurs, à son éminente dignité; il convenait que cette sainte Mère de Dieu fût paisible et victorieuse des combats d'une chair de péché, et des suites humiliantes de sa destruction. Il était juste que sa mort fût douce et tranquille, et que son corps, qui avait servi de sanctuaire à la Divinité, ne fût pas exposé aux horreurs du tombeau. Les priviléges de sa mort nous la font regarder comme le terme de ses abaissements et le commencement de sa gloire et de ses triomphes.

Les tombeaux s'ouvrent, Messieurs, pour les monarques comme pour les sujets. La voix du Tout-Puissant brise les cèdres du Liban; elle couvre les plus florissants royaumes des ombres de la mort, renverse et met en poudre les têtes les plus augustes. Les rois tombent de leurs trônes dans le sépulcre, les pauvres y sont conduits de leurs cabanes.

Les grands pourrissent plus lentement; les baumes, les odeurs suaves les conservent quelque temps, mais ils ne pourrissent pas moins. Les pauvres pourrissent plus promptement; on les néglige, on omet ces recherches, ces précautions de la vanité qui ne changent point leur sort; mais la vanité cède à la corruption, ils deviennent égaux.

Le tombeau du grand et le tombeau du pauvre renferment la même corruption; la cendre de l'un n'est pas plus illustre que la cendre de l'autre. La mort met tous les hommes de niveau, dit saint Ambroise, et si vous voulez voir une égalité parfaite, regardez dans les tombeaux des morts : *Respice in sepulcra hominum.*

A la mort, l'âme fugitive passe dans l'immense étendue de l'éternité. Le corps, après avoir passé par tous ces degrés humiliants dont parle Job, disparaît; on le cherche en vain, et l'on se demande avec étonnement où il est : *Ubi, quæso.*

Réflexions humiliantes pour nous, Messieurs; mais après avoir parlé des priviléges éclatants de la mort de Marie, peut-on passer sous silence les mystères humiliants de notre mortalité? Vous ne pouvez pas les éviter, mais vous pouvez vous procurer des consolations pour le dernier jour, et adoucir les amertumes des approches de votre mort. Qu'elle soit séparée du péché, et vous ne la redouterez pas. La mort délivre le juste de tous les maux, et le met en possession de tous les biens. Une mort précieuse conduit à une gloire durable. Marie passe de la terre au ciel toujours distinguée par des priviléges que nous ne pouvons qu'admirer. Prérogatives singulières sur la terre à sa mort; prérogatives singulières dans le ciel où elle règne dans la gloire; c' st le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si les oracles d'un Dieu ne nous apprenaient pas, Messieurs, qu'il y a différents degrés de gloire dans le ciel, vous seriez peut-être étonnés de m'entendre distinguer Marie de cette foule innombrable de bienheureux dont la félicité, selon l'Ecriture, est pleine et parfaite, et qui sont comme enivrés des torrents des célestes voluptés; mais vous savez qu'il y a différentes demeures dans le séjour de l'immortalité glorieuse; que les pierres précieuses de l'édifice éternel sont placées chacune dans l'ordre marqué par la suprême sagesse; que la mesure des récompenses est proportionnée à l'étendue des mérites; que ceux qui auront enseigné et pratiqué seront revêtus d'une clarté plus brillante que les autres, puisque Jésus-Christ les compare à ces feux étincelants qui brillent dans les roseaux; enfin, vous savez que si tous les saints sont regardés par l'apôtre saint Paul comme des astres, il nous avertit qu'ils diffèrent entre eux en lumière, et qu'ils ne répandent pas tous le même éclat : *Stella enim a stella differt.* (I *Cor.*, XV.)

Or, d'après tous ces oracles, nous devons donc croire qu'il y a différents ordres dans le ciel, différentes hiérarchies; et c'est, Messieurs, sur ce principe que j'établis les prérogatives de la gloire de Marie, et qu'obligé, dans ce jour de son triomphe, de

vous en donner une idée ; j'avance deux propositions. Les voici :

Je dis, premièrement, que Marie est distinguée dans le ciel par le rang éminent qu'elle y occupe, première prérogative ; elle n'a que Dieu au-dessus d'elle ; elle est au-dessus de toutes les créatures.

Je dis, secondement, que Marie est distinguée dans le ciel par l'étendue de son crédit auprès de Dieu, seconde prérogative ; son intercession est la plus puissante et la plus efficace que nous puissions employer ; deux traits, Messieurs, de la gloire de Marie que je vais développer, et auxquels je vous prie de faire une sérieuse attention.

Nous croyons, Messieurs, et nous espérons, au delà du tombeau, une félicité éternelle ; mais ce poids immense de gloire qui doit être la récompense de quelques moments de tribulations, selon saint Paul ; ce spectacle des choses divines qu'il n'est pas donné à l'homme de raconter sur la terre ; ces biens ineffables préparés à tous les élus, que les yeux d'un mortel ne sauraient voir, que ses oreilles ne sauraient entendre, et que son cœur ne peut comprendre, tout cela est un mystère pour nous que nous ne devons pas entreprendre d'approfondir.

Or, Messieurs, si nous ne pouvons pas comprendre ce mystère de gloire préparé aux serviteurs de Dieu, ne serais-je pas téméraire d'oser développer ce fond ineffable de félicité dont Marie jouit dans le ciel ? Oui, Messieurs, c'est pourquoi, sans approfondir ce mystère ineffable des grandeurs de la sainte Vierge, je me contente de vous dire, et de vous prouver que sa prérogative, après le triomphe de son Assomption, est d'être distinguée, par le rang qu'elle tient dans le ciel, de tout ce qui n'est pas Dieu ; d'être élevée au-dessus de toutes les créatures qui jouissent de l'immortalité glorieuse.

Telle est, Messieurs, l'esprit de l'Eglise, le sujet de l'allégresse qu'elle fait éclater aujourd'hui, dans ses prières, dans ses cantiques. C'est l'élévation de Marie au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. C'est ce que ses plus grands serviteurs, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Bernard, les Anselme, les Bonaventure admirent et relèvent aujourd'hui en parlant de sa triomphante Assomption.

Il ne s'agit donc pas, chrétiens, de saisir vos sens, de flatter vos oreilles par des descriptions magnifiques et pompeuses du triomphe de Marie, il s'agit seulement de vous développer le principe de sa première prérogative dans le ciel : le voici.

Elle a été sur la terre la plus grande, la plus favorisée, la plus humble de toutes les créatures ; elle est dans le ciel la plus élevée. Dieu seul est au-dessus d'elle ; elle est au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Prérogative, par le rang qu'elle tient dans le ciel, qui répond à son éminente dignité de mère de Dieu, à la plénitude de grâces qu'elle seule a reçues, à la profondeur de ses abaissements. Ce détail demande, mes frères, toute votre application.

La maternité divine avec une perpétuelle virginité : être mère et vierge tout à la fois, voilà, dit saint Bernard, le privilége singulier, la prérogative de Marie : *Mariæ privilegium est.* Cette prérogative ne sera accordée à aucune créature ; aucune n'aura cet honneur, cette distinction : *Non dabitur alteri :* or, le rang que Marie tient dans le ciel, la gloire dont elle jouit après son Assomption, l'éclat de son triomphe perpétuel, tout cela répond à cette première distinction dont elle fut honorée sur la terre : voilà ce qui nous fait dire qu'elle forme elle seule une hiérarchie entre Dieu et les saints, qu'elle est placée sur un trône aux pieds de son divin Fils, et que tous ceux qui rendent continuellement les hommages suprêmes au Très-Haut, admirent et contemplent avec respect, dans la mère du Fils unique de Dieu, sa grandeur ineffable : après Dieu ils ne connaissent qu'elle qui mérite un culte et des hommages particuliers.

Voilà ce qui autorise l'Eglise, quoi qu'en disent les protestants, à lui donner le titre glorieux de Reine du ciel, et à mettre dans ses prières, au rang de ses serviteurs et de ses sujets, les patriarches, les prophètes et tous les plus saints héros de la Synagogue ; les apôtres, ces astres du monde, ces colonnes de la religion, les martyrs qui l'ont scellée de leur sang ; les confesseurs qui l'ont professée devant ses ennemis ; les pontifes qui ont étendu son culte, soutenu ses autels, et travaillé au salut des âmes ; ces docteurs qui ont défendu la pureté de la foi contre les entreprises de l'hérésie ; ces pénitents que l'Evangile a immolés lentement ; ces vierges qui ont suivi dans l'innocence l'Agneau sans tache ; les anges même, et les plus sublimes intelligences ; elle nous représente Marie dans la gloire sur un trône éclatant, distingué, il est vrai, de celui de son divin Fils, placé au-dessous, mais distingué aussi de ces douze trônes sur lesquels Jésus-Christ a placé ses apôtres comme il leur avait promis, distingué de ces rangs éclatants que forment tous les esprits célestes.

Voilà enfin ce qui a fait dire à saint Anselme que la plus sublime créature ne doit pas être égalée à la sainte Vierge ; que la dignité de Mère de Dieu, et le rang qu'elle tient dans le ciel l'élèvent au-dessus de toutes les créatures : *Nihil est æquale Mariæ,* et que pour se représenter quelque chose au-dessus d'elle, il faut se représenter Dieu seul, le principe de toute sa grandeur et de toute sa gloire : *Nihil nisi Deus majus Maria.*

La plénitude de grâce que Marie a reçue sur la terre, nous oblige aussi à reconnaître la plénitude de gloire dont elle jouit dans le ciel. La grâce a été donnée aux autres créatures par mesure, dit saint Jérôme, Marie est la seule qui l'ait reçue sans mesure, et avec plénitude : *Gratia plena.* (*Luc.*, I.)

Or, Dieu qui lui a prodigué ces dons célestes pour enrichir son âme et en faire le chef-d'œuvre de sa toute-puissance, aura-t-il quelque réserve pour elle dans la gloire ?

Placera-t-il sa Mère, que des miracles de la grâce ont rendue si pure, si sainte et si distinguée sur la terre, dans un rang inférieur ou égal à celui que tiennent les saints qui lui ont été si inférieurs en grâces et en mérite? Non, Messieurs. Marie tient un rang distingué dans le ciel : une plénitude de gloire répond à la plénitude des grâces qu'elle a reçue sur la terre.

Enfin, Messieurs, je dis que Marie est distinguée dans le ciel par une plénitude de gloire qui répond à la profondeur de son humilité, et qui est la récompense de tous ses abaissements.

Ici, Messieurs, je parle d'après Jésus-Christ même. C'est l'oracle que ce divin Sauveur a prononcé dans son Evangile qui me fait avancer qu'une plénitude de gloire était due aux abaissements de Marie sur la terre : l'élévation du juste égalera ses abaissements, et le plus grand dans le royaume des cieux, sera celui qui aura été le plus humble sur la terre : or, Messieurs, sur ces principes posés par Dieu même, quelle doit être l'élévation de la sainte Vierge dans le ciel? Jamais créature fut-elle plus humble qu'elle? Jamais Dieu a-t-il fait passer ses élus dans des routes plus humiliantes que celles qu'il a tracées à Marie sur la terre? Quelqu'un d'entre eux y a-t-il marché plus fidèlement? Et quand nous n'aurions pour monument de son humilité que ce beau cantique qu'elle a chanté chez sa cousine Elisabeth, où elle se donne le titre de servante de celui qui l'a choisie pour sa Mère, ne pouvons-nous pas dire qu'elle a été la plus humble de toutes les créatures, et, par conséquent, que le rang distingué qu'elle tient dans le ciel, est la récompense de ses profonds abaissements?

Cette gloire ineffable et singulière de Marie fut montrée, Messieurs, au disciple bien-aimé sous des traits symboliques; et l'Eglise nous rappelle aujourd'hui ce magnifique spectacle qui s'offrit à ses yeux, pour nous donner une idée de la gloire ineffable et des triomphes éclatants de la Mère de Dieu; c'est pourquoi, Messieurs, je n'hésite pas aussi de vous la représenter sous ce brillant emblème

Le temple qu'habite l'Etre suprême s'ouvrit tout à coup dans ce séjour de la gloire céleste; saint Jean aperçut un objet éclatant et singulier : c'était une femme revêtue du soleil qui avait la lune sous ses pieds, et une brillante couronne sur la tête, composée de douze étoiles. Sans nous arrêter, Messieurs, à l'interprétation des savants commentateurs, ne pouvons-nous pas regarder, avec l'Eglise, cette pompeuse description comme une image naturelle de la gloire de Marie dans le ciel, et du rang distingué et privilégié que son divin Fils lui a donné.

Qu'un malheureux Luther profère des blasphèmes contre la Mère de Dieu; qu'il ait l'audace de dire dans ses prédications que nous égalons Marie en sainteté, en mérites, en prérogatives : *Sumus pares Matri Dei*, je suis surpris que l'Allemagne l'ait entendu tranquillement. Je ne suis point surpris de ses blasphèmes, ils sont communs dans la bouche des hérétiques.

Que l'Angleterre ait supprimé la solennité qui nous rassemble aujourd'hui, je n'en suis pas surpris non plus; il fallait bien, dans le schisme, se distinguer de l'Eglise romaine; on ne rougissait pas alors de proscrire les plus grandes vérités pour avoir le plaisir de censurer son culte et de blâmer sa piété.

Quelle différence, Messieurs, entre l'Angleterre et la France; la dévotion à la sainte Vierge est héréditaire dans nos rois comme dans leurs sujets; ce royaume catholique est sous sa protection d'une manière particulière.

Nos monarques ont-ils imploré en vain son secours? Des batailles désespérées gagnées; des victoires éclatantes remportées sur nos ennemis; des armées formidables mises en déroute; les troupes fugitives et dispersées : voilà, Messieurs, ce que la France a éprouvé plusieurs fois; et le vœu de Louis XIII, ce pieux monarque que Louis le Grand et Louis le Bien-aimé ont renouvelé, et dont ils ont fait une loi par des édits qui seront à jamais des monuments précieux de leur confiance en la Mère de Dieu, n'en est-il pas une preuve?

Vous allez, Messieurs, le renouveler aujourd'hui, ce vœu solennel, avec la solennité la plus éclatante. Ah! que ce spectacle est beau! qu'il est touchant! qu'il est consolant pour les catholiques!

Que les ennemis de la gloire et du culte de Marie soient donc à jamais confondus; qu'ils ne disent plus que ses dévots serviteurs ne sont que des pauvres, des simples et des ignorants; les rois posent aujourd'hui leurs sceptres et leurs couronnes aux pieds de Marie; les évêques et les prêtres voient à leur suite tous les grands du royaume et toutes les cours souveraines; ils volent avec la même ardeur que le peuple, et avec une piété plus éclairée, sous les étendards de Marie.

Oui, Vierge sainte! malgré la fureur de l'hérésie, on posera à vos pieds les sceptres et les couronnes; toute la grandeur du siècle s'abaissera aujourd'hui devant vous; le sacerdoce et l'empire s'uniront pour vous louer; et prosternés devant l'image qui vous représente, ils vous adresseront leurs vœux et leurs prières : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis* (*Psal.* XLIV); persuadés que vous êtes distinguée dans le ciel par votre pouvoir, aussi bien que par le rang éminent que vous y tenez : seconde prérogative de la gloire de Marie; l'étendue de son pouvoir auprès de Dieu; son intercession est la plus puissante et la plus efficace que nous puissions employer.

Le pouvoir de Marie dans le ciel est une vérité solidement établie dans tous les siècles. L'Eglise, qui a décidé contre les hérétiques que les saints étaient des intercesseurs puissants qui nous obtenaient des grâces et des secours dans cette vallée de larmes, a reconnu dans la sainte Vierge une étendue

de puissance supérieure à celle de tous les bienheureux; c'est ce qui a excité sa confiance, ce qui lui fait implorer son secours si souvent, et ce qui lui fait rendre un culte distingué de celui qu'elle rend aux héros de la religion qui règnent dans la gloire.

Prenez garde, chrétiens, qu'en vous développant ici la seconde prérogative de Marie dans la gloire, qui est une étendue de pouvoir, de crédit, de puissance que les saints n'ont pas, je ne prétends pas vous la représenter dans le ciel autrement que la foi nous la représente, et que l'Eglise se la représente elle-même, c'est-à-dire autrement qu'une puissante avocate qui sollicite, qui demande et qui obtient à cause de son éminente dignité de Mère de Dieu. Nous ne disons pas qu'elle est le principe des grâces, mais nous disons qu'elle est le canal par où le Seigneur se plaît à faire couler ses bienfaits sur ses créatures. Nous établissons l'efficace de son pouvoir pour demander et obtenir, et non pas pour exaucer et accorder; et si nous disons qu'elle est toute-puissante dans le ciel, c'est en qualité de suppliante et de protectrice. Voilà des vérités que vous ne devez pas ignorer.

Mais ces vérités établies, et dont je serais fâché de m'écarter en distinguant le crédit de Marie de celui des saints, je soutiens qu'une des prérogatives de la gloire de la sainte Vierge dans le ciel est l'étendue de son pouvoir auprès de Dieu, et je l'établis avec les saints docteurs sur le choix qu'il a fait de cette sainte créature pour opérer les mystères de notre salut, sur son ineffable dignité de Mère de Dieu, sur tout ce qu'il a accordé aux prières de ses serviteurs. Appliquez-vous, chrétiens; sans rien dire contre la précision de la foi, vous apprendrez et serez persuadés qu'une des prérogatives de la gloire de Marie dans le ciel est l'étendue de son pouvoir.

Quelles sublimes idées de grandeur, de gloire, de distinction se présentent à mon esprit, lorsque je fais attention au choix que Dieu a fait de Marie pour opérer les mystères de notre salut!

N'est-ce pas la distinguer de toutes les autres créatures? N'est-ce pas nous faire connaître qu'elle a été l'objet de ses complaisances; qu'il l'a rendue, par ses dons ineffables, digne de lui? C'est sans doute ce choix de prédilection qui a fait dire à saint Bernard que Jésus-Christ a voulu que Marie fût le canal de toutes les grâces et de tous les bienfaits que sa miséricorde veut faire couler sur nous : *Totum nos habere voluit per Mariam.*

Le corps dont le Verbe éternel s'est revêtu, qui a été attaché à la croix; le sang qu'il a répandu pour la rémission de nos péchés; cette grande victime qui a été immolée pour apaiser la colère du Père éternel: tout cela doit nous prouver l'amour immense de notre Dieu, mais nous rappeler en même temps que dans le plan qu'il s'était tracé pour opérer ces grands mystères de sa charité pour les hommes, il a choisi Marie pour former ce corps, donner au monde cette victime et nous procurer par là toutes les grâces et les secours nécessaires pour notre sanctification : *Totum nos habere voluit per Mariam.*

Or, si Dieu a voulu que nous ayons tout dans l'ordre du salut par Marie, il veut donc qu'on ait recours à elle, qu'on emploie sa protection. Oui, dit saint Bernard, telle est sa volonté : *Sic est voluntas ejus.*

Puis-je donc, Messieurs, me représenter la sainte Vierge dans le sein de la gloire céleste, élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, placée sur un trône aux pieds de son Fils, et douter de l'étendue de son crédit? Puis-je me rappeler le choix que Dieu en a fait pour coopérer aux grands mystères de mon salut, sans me la représenter dans son triomphe éternel, comme une puissante protectrice qui demande et qui obtient? Puis-je penser que Dieu la distingue de la gloire par le rang éminent qu'il lui a donné, et qu'il ne la distingue pas lorsqu'elle sollicite pour nous des grâces? La contemplerai-je au-dessus de toutes les intelligences célestes mêmes, sans être persuadé que son crédit est plus étendu, plus efficace que celui de ceux qui la révèrent et lui rendent leurs hommages? Non, Messieurs; je reconnaîtrai toujours dans Marie un crédit auprès de Dieu, un pouvoir pour demander et obtenir, distingués du crédit et du pouvoir des saints.

Mais avançons, et disons avec saint Augustin que Marie étant la Mère de notre Sauveur et de notre juge, *Mater Redemptoris et judicis*, cette éminente dignité rend son intercession puissante et efficace dans le ciel.

Marie est la Mère du Sauveur de tous les hommes : quel titre pour être écoutée et exaucée! *Mater Redemptoris.* Quoi! celle qui a formé de sa propre substance le corps de Jésus, ce corps qu'il a offert à son Père en entrant dans le monde, qui a été immolé sur la croix; ce corps sorti plein de gloire et de puissance du tombeau, que les anges adorent dans le ciel, n'aurait pas un pouvoir qui répondît à sa dignité et au rang qu'elle tient dans la gloire? Quoi! Jésus, qui lui était soumis dans les jours de sa vie mortelle, qui l'a recommandée au disciple bien-aimé sur la croix, ne la distinguerait pas, lorsqu'il s'agit de faire couler, par son canal, ses miséricordes et ses grâces sur nous? Sa Mère suppliante n'aurait pas auprès de lui un crédit et un pouvoir distingués? Ah! Messieurs, comptons sur l'efficace de l'intercession de Marie dans le ciel, lorsqu'il s'agit de notre salut : le pouvoir et la volonté ne lui manquent point, dit saint Bernard. Mère d'un Dieu qui a donné sa vie pour nous ouvrir le ciel, sa charité pour les hommes répond à celle de son Fils; Mère d'un Dieu qui l'a placée auprès du trône de sa gloire, et qui l'a élevée au-dessus de tous les bienheureux, son crédit répond à son élévation.

Son heure est venue, Messieurs, ce moment dont Jésus-Christ lui parlait lorsqu'elle le sollicita en faveur des époux de Cana; elle est triomphante dans le ciel, le temps de ses abaissements est passé. La mission de son Fils est consommée, les jours de son triomphe sont arrivés; c'est à présent qu'elle demande et qu'elle est exaucée.

O Jésus! Fils de Marie, pouvons-nous douter du crédit de votre sainte Mère sans vous offenser, et ne devons-nous pas croire que vous ne refusez rien à celle que vous avez récompensée si magnifiquement?

Marie est la mère de notre Juge : *Mater Judicis*. Quel titre encore pour solliciter et obtenir; je ne dis pas, Messieurs, pour parler en faveur de ces pécheurs obstinés qui perpétuent volontairement leurs désordres, et dont le cœur est souillé de crimes et sans douleur, sans componction; la Mère d'un Dieu ne s'intéressera jamais pour les impénitents; les outrages faits à son Fils seront punis dans l'éternité, quand ils n'auront pas été expiés dans le temps; mais pour obtenir ces jugements de justice et de miséricorde qui punissent le vice accrédité par les méchants, et vengent la vérité et la vertu outragée par les funestes progrès de l'incrédulité et du libertinage.

Marie est puissante dans le ciel, où elle jouit d'une gloire privilégiée, où elle est placée entre Jésus-Christ et son Eglise pour être le canal de ses grâces, de ses faveurs et de ses prodiges. C'est sous ces traits que nous devons nous la représenter, dit saint Bernard, après sa triomphante Assomption : *Potens est inter Christum et Ecclesiam constituta.*

Quelle idée aurions-nous de sa gloire, si nous doutions de son pouvoir auprès de Dieu, et si, persuadés, comme nous le sommes par la foi, que les saints sont des intercesseurs puissants dans le ciel qui nous obtiennent des grâces, et qu'il est utile de les invoquer, comme l'Eglise l'a décidé dans ses conciles, nous ne nous la représentions pas au-dessus de tous ces élus que Dieu écoute et exauce, si Dieu ne la distinguait pas dans les grâces qu'il lui accorde comme dans le triomphe qu'il lui a décerné? Ou il faut lui disputer ce trône distingué de gloire qu'elle occupe, ou il faut reconnaître que son pouvoir auprès de Dieu est aussi distingué de celui des saints.

Marie est puissante dans le ciel : *potens est :* prenez garde, chrétiens, c'est pour solliciter, supplier, être écoutée, exaucée; elle est placée entre son divin Fils et son Eglise, non pas comme la source et le principe des grâces, mais comme le canal par lequel Dieu se plaît à les faire couler sur nous : *inter Christum et Ecclesiam constituta.*

Elle est puissante pour obtenir ce qu'elle demande : *potens est*, et qui pourrait en douter, sans oublier son élévation dans le ciel, et les traits singuliers de son éternel triomphe?

Les Moïse, les Josué, les Elie ont été puissants sur la terre avant d'être consommés dans la charité. Moïse sollicite, demande grâce pour des coupables, et le bras vengeur du Seigneur est arrêté; sa foudre près d'éclater sur des têtes criminelles, suspendue. Josué sollicite, demande, et pour lui donner le temps de remporter une éclatante victoire, le soleil s'arrête dans sa course. Elie sollicite, demande, et le ciel s'ouvre ou se ferme à son gré. Le Saint-Esprit nous assure que Dieu semble se faire une gloire d'obéir à la voix du juste qui le sollicite : *obediente Domino voci hominis.*

Or, si ces justes ont été si puissants sur la terre pour obtenir des grâces, que devons-nous penser du pouvoir de Marie dans le ciel? La Mère de Dieu dans un abîme ineffable de gloire, récompensée avec toute la magnificence d'un Dieu riche en miséricorde, sollicitera-t-elle, demandera-t-elle inutilement? Loin de nous, Messieurs, ces idées injurieuses à la gloire de la sainte Vierge; elle obtient tout ce qu'elle demande, parce que ses prières sont toujours agréables à son Fils. Nous ne pouvons pas employer une intercession plus puissante et plus efficace : sa dignité distingue son crédit comme son rang dans le séjour de l'immortalité.

O épouse de Jésus-Christ! O Eglise toujours attaquée, combattue par la fougueuse hérésie, par les apostasies de vos enfants rebelles, vous êtes dans l'affliction et l'amertume aujourd'hui, en voyant les piéges que l'on tend à ceux qui vous sont soumis; la licence des mœurs, fruit funeste des coupables productions des déistes et des libertins, s'étendre et défigurer la beauté du christianisme; un esprit d'incrédulité régner dans tous les Etats; mais consolez-vous : Marie, cette puissante avocate, est placée entre Jésus-Christ et vous : *Potens est inter Christum et Ecclesiam constituta;* par son crédit, vous serez victorieuse de vos ennemis, la tempête cessera, les nuages se dissiperont, les efforts de l'esprit humain seront inutiles, le vice honteux se cachera.

L'histoire des premiers siècles de l'Eglise ne nous fournit-elle pas, Messieurs, des monuments éclatants de la puissance et du crédit de Marie? N'a-t-elle pas étouffé toutes les hérésies, et confondu tous les hérésiarques que l'enfer avait vomis? Que sont devenus les Arius, les Nestorius, les Julien Apostat qui lui ravissaient ses prérogatives par leurs erreurs sur la divinité de Jésus-Christ? Leur fin tragique est connue dans l'histoire, aussi bien que leurs sacriléges attentats.

Où jamais, Messieurs, reconnut-on plus solennellement la gloire et le pouvoir de Marie que dans le saint et fameux concile d'Ephèse? Quels glorieux trophées n'a-t-on pas érigés dans cette sainte assemblée à sa dignité de Mère de Dieu, à ses triomphes, à son crédit? Que n'en dit pas le grand saint Cyrille en prêchant l'ouverture de ce saint concile dans un temple qui lui était déjà dédié?

C'est par vous, Vierge sainte, dit ce zélé patriarche, que l'hérésie a été détruite, que les pécheurs ont embrassé la pénitence, que

toutes les Eglises ont été fondées : tout nous est venu par vous, parce que c'est par vous que nous est venu Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi. Peut-on reconnaître, Messieurs, dans la sainte Vierge une protection plus puissante, un crédit plus distingué, un pouvoir plus efficace? *Potens est inter Christum et Ecclesiam constituta.*

Or, chrétiens, si vous êtes persuadés avec l'Eglise de ce pouvoir distingué que la sainte Vierge a auprès de Dieu, après sa triomphante Assomption, recourez donc à elle avec confiance, dit saint Bernard : *Ad Mariam recurre*, appelez-la à votre secours dans tous les dangers qui vous environnent : *Voca Mariam.*

Hélas! qu'ils sont communs aujourd'hui, les dangers qui vous environnent, qu'ils sont effrayants!

Dangers pour la foi : ce brillant flambeau s'éteint, il ne jette plus que de faibles étincelles. Le tribunal de la raison est en vogue plus que jamais; on y cite les plus grandes vérités pour les examiner, les rendre douteuses; les plus grands génies sont des hommes de doute et d'incertitude; on a la témérité d'opposer leurs coupables écrits à l'Evangile, aux écrits des apôtres, aux décisions de l'Eglise. Ah! si vous voulez conserver la pureté de la foi dans ces temps délicats et dangereux, et ne pas être entraînés par les charmes de l'erreur, mettez-vous sous la protection de Marie, appelez-là à votre secours : *Ad Mariam recurre, voca Mariam.*

Dangers pour l'innocence : la licence des mœurs n'effraye plus la jeunesse aujourd'hui; les intrigues criminelles, la vie molle, les conversations libres, les spectacles, le jeu, sont des désordres accrédités; c'est être ridicule que de les condamner; on est méprisé quand on les évite.

Que ne doit pas craindre une jeune personne au milieu de tous ces écueils, de tous ces précipices, avec ses faiblesses, ses penchants? Conservera-t-elle le précieux trésor de la grâce qu'elle porte dans un vase fragile? Son innocence échappera-t-elle au naufrage dans ces cercles, ces compagnies, où on ne respire que le plaisir, où on ne parle que le langage du monde, où l'on répand avec art, un certain ridicule sur la vie pieuse et modeste? Non, sans doute. A moins qu'elle ne les évite, qu'elle ne veille, qu'elle ne prie, et qu'elle n'implore surtout la puissante protection de la sainte Vierge : *Voca Mariam.*

Vierge sainte, daignez jeter des regards de miséricorde sur ce royaume qui s'est mis sous votre protection d'une manière particulière, et qui vous rend aujourd'hui un culte si éclatant; employez auprès de votre divin Fils ce crédit dont la France a ressenti tant de fois l'efficace, pour que la piété, la foi, l'union le fassent respecter de nos voisins, comme sa grandeur, sa force, la sagesse de son gouvernement le font redouter à nos ennemis. Que lui servirait-il de briller par la magnificence, la valeur, la science, si le vice, l'incrédulité, le schisme y faisaient disparaître la sainteté des mœurs et la pureté de la foi?

Présentez, Vierge sainte, à Jésus-Christ les vœux d'un monarque qui aime l'Eglise; qu'il vieillisse dans les lis pour notre bonheur; les prières d'une reine dont les vertus nous retracent les Clotilde et les Bathilde sur le trône; d'une famille royale qui ne nous présente que des spectacles de religion, d'union et de sagesse. S'ils sont exaucés, Dieu sera servi, l'Eglise ne sera plus affligée, l'innocence et la foi sortiront des nuages qui les obscurcissent, et nous rendront un peuple de saints, dignes de l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON VIII.

POUR L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE.

Prêché le jour de la Notre-Dame des Anges, dans l'église des RR. PP. Cordeliers du grand couvent, à Paris, le 2 août 1752.

Servus meus orabit pro vobis et faciem ejus suscipiam. (*Job.*, XLII.)

Mon Serviteur priera pour vous, et je le regarderai et l'écouterai favorablement.

Le Saint-Esprit vous dépeint, Messieurs, la force, la puissance, les succès de la prière du juste. C'est elle qui arrête le bras vengeur du Seigneur, qui suspend ses foudres près d'éclater sur les têtes criminelles : c'est elle qui procure la victoire aux plus vaillants capitaines, qui déconcerte leurs ennemis, et attache la victoire à leurs étendards; c'est elle qui arrête le soleil dans sa course, qui fait descendre le feu du ciel; elle le ferme, elle l'ouvre. Dieu semble se faire une gloire d'obéir à la voix du juste; il obtient tout : *obediente Domino voci hominis.* (*Josue*, X.) Un Moïse, un Josué, un Elie ne sont-ils pas, Messieurs, de ces justes qui obtiennent tout? Les prodiges les plus éclatants sont accordés à leurs prières.

La prière de François d'Assise dans la chapelle de Portioncule n'est pas moins puissante, pas moins efficace, Messieurs; la prière de ce pauvre fait un ciel de la terre : Dieu fait de ce lieu sanctifié depuis longtemps par la présence, les larmes, les jeûnes, les prières de François, un trône d'où coulent les grâces les plus précieuses. Cette paisible retraite devient le séjour de sa gloire et de ses miséricordes d'une manière particulière.

Un saint respect saisit le patriarche Jacob, parce qu'il vit une échelle mystérieuse, et des anges qui entretenaient un saint commerce avec la terre. Ravi en extase, il s'écria que ce lieu était terrible. Il l'appelle la maison du Seigneur, la porte du ciel. Dans la chapelle de Portioncule, c'est l'Homme-Dieu, accompagné de sa sainte Mère, environné d'une foule d'esprits célestes, qui se montre à François, pour le rendre en quelque sorte le dépositaire de ses faveurs.

Aussi, Messieurs, cette brillante apparition est-elle comme une dédicace solennelle

de toutes les maisons de l'ordre de François. Le Seigneur consacre lui-même ce premier hospice avec un appareil majestueux.

Malgré le goût de notre siècle qui n'applaudit, Messieurs, qu'aux coupables productions des incrédules, j'entreprends la défense de la fameuse indulgence de la Portioncule, parce que l'esprit de François et l'esprit de l'Eglise la justifient : l'esprit de François qui la demande et qui l'obtient, l'esprit de l'Eglise qui l'adopte et la publie. Demandons, etc. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne viens pas ici vous raconter, Messieurs, ces faits merveilleux que l'Eglise désavoue, qui ne semblent se répandre, s'accréditer que pour diminuer la soumission, affaiblir la foi, combattre la vérité, et autoriser l'indépendance et le relâchement. Ces visions de certaines personnes, dont l'imagination échauffée, la dévotion creuse, la singularité dans la conduite font tout le mérite.

Je viens, Messieurs, vous édifier, vous instruire d'un fait grave, conforme à la sainteté de la religion, à la charité de Jésus-Christ, et digne de notre attention et de notre respect.

L'esprit de François qui demande, et qui obtient cette fameuse indulgence que je prêche, la justifie contre les attentats de la critique et tous les reproches des ennemis de l'Eglise.

Esprit de piété dans la chapelle de la Portioncule qui le rend agréable à Jésus-Christ. Esprit de charité qui le fait penser du salut ce que Jésus-Christ en a pensé. Esprit de prière qui obtient de Jésus-Christ les grâces les plus précieuses : or, un saint de ce caractère ne doit pas nous être suspect, lorsqu'il nous raconte la merveilleuse apparition, et la fameuse Indulgence que je prêche.

Serait-il nécessaire de vous prouver que le juste est agréable au Seigneur, qu'il a les yeux fixés sur lui, qu'il le protége, qu'il est toujours paisible et tranquille, malgré les combats que lui livrent les puissances du monde et de l'enfer. Ouvrez les livres saints, et voyez si quelque chose manque à sa gloire.

Tantôt c'est un arbre que le Seigneur a planté le long des eaux, qui donne des fruits abondants, qui se conserve sans déchet, et dont toutes les entreprises sont suivies de glorieux succès.

Tantôt c'est l'homme de Dieu sur la terre, l'objet de son amour, le canal de ses grâces, l'interprète de ses volontés, le dépositaire de sa puissance. Tel est le juste, Messieurs, selon le Saint-Esprit : tel fut François d'Assise, selon l'histoire la plus fidèle.

Un homme suscité de Dieu pour retracer à un monde de plaisirs et de richesses les grands mystères de la crèche et du Calvaire, qui a effacé la gloire des philosophes par sa sagesse, celle des politiques par l'établissement de son ordre, celle des empires par les honneurs éclatants qu'on lui a rendus dans tous les siècles; un homme d'une si grande sainteté était agréable au Seigneur : un homme tel que François ne pouvait pas nous en imposer.

Je respecte le témoignage d'un saint si grand dans son humilité, si opulent dans sa pauvreté, si admirable dans sa pénitence : respecté des rois et des peuples, admiré des barbares, et couronné jusque dans l'empire de Mahomet même.

Je défère au témoignage d'un saint si agréable à Jésus-Christ, qui lui est si conforme, qui a retracé sur la terre ses vertus, sa pauvreté, ses souffrances, ses miracles.

Je dirai qu'un homme si pur dans sa foi, si soumis au Saint-Siége, si redoutable à l'hérésie, n'était point capable de débiter un faux merveilleux, pour s'accréditer et se faire estimer.

Taisez-vous donc, critiques orgueilleux, savants indociles, qui ne voulez faire aucune attention à la dignité de François; vous ignorez que Dieu est admirable dans ses saints : c'est aux simples qu'il révèle les mystères de sa miséricorde : c'est aux humbles qu'il donne ses grâces les plus précieuses; la sagesse des mondains ignore les merveilles du Seigneur.

Cette brillante apparition de Jésus-Christ dans la chapelle de Portioncule, les magnifiques promesses qu'il fait à François vous étonnent, Messieurs; mais faites attention à la haute sainteté de cet homme admirable.

Le lieu où il prie, l'esprit avec lequel il prie, les grâces qu'il demande, la protection qu'il emploie pour obtenir ce qu'il demande, tout est agréable à Jésus-Christ.

Il se retire à l'écart dans le recueillement, et c'est dans la solitude que Dieu parle à l'âme, qu'il l'entretient, et lui développe ses mystères.

Il arrose le pavé de ses pleurs, il s'humilie, s'anéantit, et Dieu a promis de regarder favorablement le pauvre humilié qui sent sa misère. Il demande des grâces de salut, de conversion, et Dieu aime les âmes, il ne veut pas qu'aucune périsse. Il honore Marie, il réclame son crédit, il met son ordre sous sa protection.

Reconnaissez-vous là, Messieurs, quelqu'un de ces traits qui caractérisent la singularité, la nouveauté, l'adresse des faux dévots. Tout n'annonce-t-il pas le saint, le pénitent? Tout n'est-il pas dans l'ordre de la religion? Oui, Messieurs, esprit de piété qui rend François agréable à Jésus-Christ; esprit de charité qui le rend conforme à Jésus-Christ; or, Messieurs, où règne l'esprit de Jésus-Christ, là règne la vérité, et non le mensonge, l'erreur, l'illusion, comme dans le faux merveilleux.

La charité de François d'Assise n'est pas moins admirable, Messieurs, que cette brillante apparition de la chapelle de Portioncule. Elle a ses prodiges, ses miracles : on n'y fait pas assez d'attention.

Qu'un Dieu tire les voiles qui cachent et

enveloppent les rayons éblouissants de sa divinité en faveur d'un juste qui l'aime, qui est animé de son esprit : je n'en suis pas étonné.

Un Moïse, sur la montagne de Sinaï, a mérité de s'entretenir avec lui. Un Jacob, dans les horreurs d'un désert, a été honoré de ses faveurs. Pierre, Jacques et Jean ont vu sa gloire sur le Thabor. Le grand Paul a été ravi au troisième ciel, a entendu des choses admirables. C'étaient des hommes, de faibles mortels encore chargés des dépouilles de la chair, encore obligés de combattre. Ils n'étaient pas arrivés au terme : on ne peut donc pas nier que la terre n'ait été souvent le théâtre des merveilles du Seigneur!

Je sais, Messieurs, qu'il ne faut pas croire à tout esprit. Je connais la prudence de l'Eglise, les règles qu'elle nous donne pour nous faire discerner ce qui vient de Dieu ou de l'homme, les faveurs que son amour accorde au juste, des fausses histoires que l'erreur ou l'ignorance débite.

Or, ces principes posés, je dis que l'esprit de charité qui anime François doit nous faire respecter la merveille que je prêche comme un fait grave, digne de la religion, et très-propre à condamner l'erreur, l'illusion et l'aveuglement des mondains.

Il pense du salut comme Jésus-Christ en a pensé; il s'en occupe comme Jésus-Christ s'en occupait. S'il passe des temps considérables dans la chapelle de Portioncule ; s'il arrose le pavé de ses pleurs; s'il fait entendre une voix plaintive et de tristes accents, c'est pour obtenir du ciel ces grâces magnifiques et puissantes qui touchent le pécheur, le remuent et le convertissent.

Dans tout ce spectacle ravissant qu'il aperçoit, ces consolations ineffables dont il abonde, à la vue du Sauveur, de sa sainte Mère et d'une multitude d'esprits célestes, son cœur est toujours touché de la perte des âmes. Il s'oublie lui-même, et oublie les besoins de son ordre naissant, et ne demande que la conversion de ceux qui se perdent; quelle charité! Que ces motifs sont purs, sublimes! Ils sont conformes aux souhaits de Jésus-Christ, qui veut sauver tous les hommes, et qui est mort pour tous ; aux désirs de sa sainte Mère, qui est le refuge des pénitents : à ceux des saints anges qui se réjouissent dans le ciel de la conversion d'un seul pécheur.

Ah! ce spectacle éblouissant que la critique combat, que les mondains tournent en ridicule, est conforme à la charité de François. Elle le méritait autant que la créature en est capable. L'esprit d'erreur, de nouveauté n'a point d'intérêt à l'adopter, à le défendre.

Des hommes qui ferment le cœur de Jésus sur la croix à tant de peuples qu'il a créés; des hommes qui parlent de Marie, sa sainte Mère, avec autant d'indécence que les protestants ; des hommes qui sont jaloux de la clémence de Jésus-Christ pour les pécheurs, et qui les laissent gémir tant d'années sous le poids de leurs péchés, n'ont pas l'esprit de François. Il n'est pas étonnant que le fait merveilleux qu'il raconte les révolte, et qu'ils le combattent.

Que sont-ils, ces prétendus sages, ces hommes si délicats qui appréhendent de donner dans le merveilleux? Hélas! je rougis de le dire, ce sont des hommes assez hardis pour accréditer les systèmes les plus extravagants, justifier la licence des auteurs les plus téméraires, et vanter les progrès des religions les plus absurdes et les plus grossières.

Quelle différence, Messieurs, entre le témoignage de François et celui des mondains; entre l'esprit qui anime ce saint pénitent et celui qui anime ces hommes d'indépendance; les vues de l'homme de Dieu et les vues des ennemis de la vertu?

Ah! François, uniquement occupé du salut de ses frères, mérite mon admiration, ma confiance. Je médite les grâces qu'il demande, et je ne suis point surpris qu'il soit exaucé. Il prie dans l'ordre du salut. Il a reçu d'en haut l'esprit de prière.

Non, Messieurs, je ne suis point étonné que François ait été exaucé. Ce qu'il demande est conforme à l'amour de Jésus-Christ. Jamais prière ne fut plus pure, plus désintéressée, plus héroïque. Il ne demande pas les richesses de la terre, il les méprise, il les redoute; il ne demande pas même cette médiocre fortune que le Sage loue, et qu'il regarde comme un rempart nécessaire contre les dangers de l'indigence.

Il ne demande pas les succès et la gloire dans ses entreprises, toutes saintes qu'elles soient; les besoins de son orgueil n'occupent point son cœur.

Embrasé d'un feu tout céleste, tout divin, animé d'une charité héroïque, il s'oublie, il oublie les avantages de son ordre; le salut des âmes, la conversion des pécheurs, sont les seuls objets de ses larmes, de ses soupirs, de ses prières dans ce saint lieu, et dans cette brillante apparition.

Ah! comment Jésus-Christ n'aurait-il pas accordé à François ce qu'il demandait? François demandait des grâces que Jésus-Christ nous offre, que son amour ne refuse à personne, que sa mort a méritées pour tous les hommes. Jésus-Christ connaissait le cœur de François, François savait que tous les hommes avaient une place dans le cœur de Jésus.

Pierre a vu son divin Maître dans une gloire éblouissante sur le Thabor. Enlevé, ravi, à la vue d'un spectacle si brillant, cette faveur passagère l'attache; il prie, il forme des vœux, mais pour demeurer toujours dans ce séjour de paix; prière que Dieu n'exauce point, vœux indiscrets, contraires au plan que Jésus-Christ s'est tracé. François est plus élevé, plus conforme aux desseins de la Providence, aux désirs de Jésus-Christ. La brillante apparition dont il est honoré dans la chapelle de Portioncule ne l'attache point à ce saint lieu. Il prie, non pas pour y fixer sa demeure, pour y goûter toujours ces

célestes douceurs. Son zèle, son amour, lui représentent cette foule de pécheurs qui s'égarent, qui se damnent. Il prie pour leur conversion; la seule grâce qu'il demande dans cette faveur singulière, c'est leur salut. Il n'est pas dans ce moment inférieur aux Moïse, aux Paul, qui souhaitent d'être anathèmes pour leurs frères. Aussi François demande, et il obtient.

La prière de Salomon fut agréable au Seigneur, parce qu'il lui demandait la sagesse. La prière de François fut agréable à Jésus-Christ, parce qu'il lui demanda des grâces de conversion et de salut. Un Dieu qui veut sauver tous les hommes pouvait-il résister à une prière si pure, si désintéressée, si conforme à son amour. C'est aussi, Messieurs, l'esprit de François qui a fait respecter aux plus grands saints, et aux plus savants ce fait mémorable, dont je vous entretiens aujourd'hui.

Vous dirai-je que les Bernardin de Sienne, les Antonin, les Brigitte, ces grandes âmes qui ont fait la gloire de leur siècle, et la consolation de l'Eglise par leur haute sainteté, leur zèle, les merveilles de leur vie, ont respecté et admiré cette grâce singulière accordée à François?

Vous dirai-je que les plus célèbres universités de l'Italie, de la France et de l'Espagne l'ont adoptée comme un fait grave, digne de la sainteté de notre religion, et conforme à la doctrine de l'Eglise?

Vous dirai-je que le cardinal Bellarmin, ce célèbre controversiste, si honoré parmi les savants, si redoutable à l'hérésie, l'a défendue, soutenue contre les attentats de la critique et les efforts des libertins?

En vain nous opposerions ici la censure de quelques prélats. S'ils condamnent la témérité de quelques prédicateurs peu exacts dans la foi, ils ont soin de marquer leur respect pour la faveur accordée à François : ils révèrent son témoignage, son autorité.

En vain nous oppose-t-on le silence de saint Bonaventure. Le silence de ce grand cardinal ne donne aucune atteinte à la merveille que je prêche. On sait ce que les savants pensent d'un argument négatif. Un chrétien soumis à la tradition n'en ignore pas les dangers. Le silence des évangélistes et des saints docteurs sur des faits que nous croyons, et que nous sommes obligés de croire, n'a jamais été que l'objection des hérétiques.

Mais je dis plus, Messieurs, quand saint Bonaventure aurait attesté, défendu, l'indulgence de la Portioncule, ceux qui nous opposent son silence auraient méprisé alors son autorité.

En voulez-vous la preuve, Messieurs, rappelez-vous le prodige du mont Alverne, les stigmates miraculeux dont François fut honoré. Saint Bonaventure raconte ce fait merveilleux; il l'atteste. Son zèle en a fait un historien fidèle. Quel cas ces critiques font-ils de son autorité? Parlent-ils plus respectueusement des stigmates de saint François, que de l'apparition dont il fut honoré dans la chapelle de Portioncule? Non, Messieurs, ce n'est donc que pour en imposer qu'ils opposent le silence de saint Bonaventure. Ne nous arrêtons donc pas, Messieurs, à l'esprit de critique et d'incertitude, attachons-nous à l'esprit de la religion, à l'esprit de l'Eglise.

L'esprit de religion, nous le reconnaissons dans François d'Assise, qui demande et obtient l'indulgence de Portioncule. L'esprit de l'Eglise, nous le reconnaissons, lorsqu'elle adopte et publie l'indulgence de Portioncule. C'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

L'Eglise, toujours assistée de son divin Epoux, n'agit que conformément à son esprit. On le reconnaît toujours dans sa conduite.

Esprit de sagesse et de lumière qui lui fait adopter les merveilles que François lui annonce.

Esprit de douceur et de clémence, qui lui fait étendre sur tous les fidèles les grâces que François a obtenues.

Esprit de vérité et de sainteté qui instruit les fidèles pour mériter les grâces que Jésus-Christ a accordées à François. Suivez-moi, Messieurs, ce détail est très-important pour votre instruction.

C'est à l'Eglise, Messieurs, a constater la sainteté, les miracles, et toutes les merveilles des serviteurs de Dieu. Lorsqu'elle a parlé, nous rendons un culte éclatant aux héros de la religion, nous publions leurs vertus et leurs miracles; les œuvres de l'homme, et les œuvres de Dieu; ce qu'ils ont fait pour se sanctifier, ce que Dieu a fait pour les faire honorer. Nous louons leurs vertus; nous louons la grâce qui les a fait pratiquer.

Tout ce qui n'est pas en état de souffrir l'examen de l'Eglise, d'être exposé au grand jour; tout ce qui est publié par une autre autorité que la sienne, nous est suspect.

Sainteté extraordinaire, prodiges, guérisons, prophéties, révélations, vous êtes suspects aux catholiques soumis quand l'Eglise ne vous a pas adoptés, quand cet esprit de sagesse et de lumière dont elle est animée ne vous a pas approuvés. Je ne veux ni vous admirer, ni vous respecter. Alors je crains l'illusion, les piéges, les adresses de l'orgueil, de l'hérésie : avec l'autorité de l'Eglise je suis tranquille, je ne saurais m'égarer.

Telle fut, Messieurs, la conduite de François : catholique sincère, soumis à l'Eglise, il va lui confier les faveurs qu'il a reçues du ciel. Il soumet à l'examen et au jugement d'Honoré III, souverain pontife, tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu, tout ce que Dieu lui a promis dans la chapelle de Portioncule. C'est par sa voix que les fidèles apprendront ce fait merveilleux; c'est par son autorité qu'il sera exposé à la vénération et à la piété des peuples. Tout est dans l'ordre établi par Jésus-Christ.

L'Eglise le fait paraître dans tous les siècles, Messieurs, cet esprit de sagesse et de lumière

qui discerne les œuvres de Dieu des œuvres de l'homme; les voies extraordinaires par lesquelles il conduit certaines âmes, des routes cachées où l'ennemi veut les faire entrer; les inspirations du Saint-Esprit, des adresses de Satan; la vérité du mensonge.

J'ouvre son histoire, Messieurs, et je vois dans tous les siècles cet esprit de sagesse et de lumière discerner ce qui venait de la grâce de ce qui n'était que l'ouvrage de l'homme. Je vois les imposteurs confondus, leur sainteté prétendue méprisée, leur dangereuse doctrine proscrite, leurs faux miracles décriés, les trophées que la crédulité des peuples leur avait érigés, renversés; mais comme la sagesse de l'Eglise lui fait discerner la vérité du mensonge, je vois des serviteurs de Dieu, des thaumaturges, des prophètes, des miracles, des révélations, honorés dans ses fastes, exposés à notre piété. Elle a reconnu l'ouvrage de Dieu, elle les a adoptés.

Or, Messieurs, voilà ce qui doit nous rendre respectable la solennité de ce jour. L'Eglise, toujours sage et éclairée, a adopté les faits merveilleux que nous prêchons. C'est d'après elle que nous vous les racontons; c'est en suivant son esprit que nous les respectons et que nous les défendons contre les attentats de la critique et les discours des savants indociles.

Il faut faire attention à trois choses, Messieurs, dans les faits merveilleux que l'on débite au peuple : à la doctrine de celui qui les raconte, au sentiment qu'il veut défendre et établir, aux idées qu'il veut donner de lui-même. Si celui qui me raconte des merveilles n'est pas soumis à l'Eglise, je ne veux seulement pas les examiner; si les sentiments qu'il veut autoriser par ces merveilles sont condamnés par l'Eglise, je décide que Dieu n'en est pas l'auteur; s'il veut se faire honneur de ces merveilles, je reconnais l'illusion, l'amour-propre.

C'est l'Eglise, Messieurs, qui me donne ces règles; c'est son esprit que je suis, esprit de sagesse et de lumière qui lui fait adopter ou rejeter les merveilles que l'on publie.

Sur ces principes, je ne suis pas étonné qu'elle ait adopté les faits merveilleux de l'indulgence de Portioncule. François d'Assise était un catholique sincère, soumis au Saint-Siége, le fléau des hérétiques de son temps. Les merveilles qu'il raconte n'autorisent aucune nouveauté; elles annoncent la clémence de Dieu pour les pécheurs pénitents : il ne les raconte pas pour donner des idées avantageuses de lui, mais pour les revêtir de l'autorité légitime. Ah! je reconnais l'esprit de l'Eglise dans sa conduite : esprit de sagesse et de lumière qui lui fait adopter les merveilles que François lui annonce; esprit de douceur et de clémence qui lui fait étendre sur tous les fidèles les grâces que François a obtenues.

Oui, Messieurs, c'est la tendresse de l'Eglise qui lui a fait étendre sur tous ses enfants la fameuse indulgence de Portioncule. D'abord elle n'était accordée que pour ceux qui visitaient ce lieu sanctifié par les prières, les larmes de François. Ces grâces singulières ne devaient être reçues que dans ce célèbre oratoire où Jésus-Christ s'était montré à son serviteur. Telles sont les promesses du Sauveur à cette magnifique dédicace de l'ordre de François.

Elles me rappellent, Messieurs, celles qu'il fit à Salomon après qu'il eut élevé ce fameux temple qui fit l'admiration de l'univers, et qu'il en eut célébré la dédicace avec une pompe, une magnificence qui saisissaient le peuple d'un saint respect.

Le Seigneur lui apparut dans ce saint lieu, il le remplit de sa gloire et de sa majesté, il fit entendre sa voix à Salomon dans ce saisissant spectacle. J'ai exaucé votre prière, lui dit-il : *Audivi orationem tuam* (III *Reg.*, IX); mon peuple éprouvera dans ce saint lieu ma clémence et mes plus tendres miséricordes dès que je le verrai touché de ses crimes. Je lui prodiguerai mes faveurs, j'essuierai ses pleurs; je ferai cesser tous les fléaux qui l'affligent; j'oublierai ses ingratitudes, je le comblerai de mes grâces les plus précieuses; je serai ici un Dieu de clémence et non un Dieu vengeur : c'est dans ce lieu que j'userai d'indulgence, et que je serai propice aux pécheurs pénitents : *In loco isto.*

Voilà, Messieurs, une peinture naturelle du spectacle tout divin que vit François dans la chapelle de Portioncule. J'y trouve les mêmes traits, les mêmes promesses, les mêmes conditions. La dédicace du premier oratoire de l'ordre de François n'est pas moins brillante, moins pompeuse que celle du temple de Salomon. François y prie comme ce prince pacifique; Dieu exauce sa prière et lui fait des promesses magnifiques en faveur des pécheurs pénitents. Mais remarquez que cette indulgence ne sera d'abord accordée qu'à ceux qui prieront dans ce saint lieu : *In loco isto.* C'était dans ce seul temple qu'on pouvait la gagner; c'est là que se rendaient des peuples infinis; c'est là que l'on a vu les plus grands personnages de l'Eglise et de l'Etat s'empresser de mériter ces faveurs singulières.

Si cette indulgence s'est étendue dans toutes les maisons de l'ordre de François, et par conséquent dans toutes les villes, les provinces, les empires, c'est la clémence de l'Eglise qui a étendu ce bienfait à tous ses enfants. Animée de cet esprit de douceur et de clémence que son divin Epoux a toujours fait éclater envers les pécheurs pénitents, elle a voulu que tous ses enfants pussent profiter de cette grâce singulière dans tous les lieux où son autorité est reconnue : de là ces bulles d'extension que les souverains pontifes ont données, où ils déclarent que toutes les maisons de l'ordre de François auront le même privilége que la chapelle de Portioncule. La même autorité qui a adopté l'indulgence que je prêche l'étend dans tous les lieux du monde. L'Eglise ouvre avec sagesse et avec bonté les trésors des grâces dont Dieu l'a rendue dépositaire. Elle gémit comme une chaste colombe après le retour

de ses enfants égarés ; elle ne les rebute point par une sévérité outrée, elle condamne ces austères pharisiens qui multiplient à leur gré les degrés de la pénitence : elle ne veut point les laisser gémir trop longtemps dans leurs péchés, sous prétexte de leur en faire sentir le poids ; mais comme elle est aussi animée de l'esprit de vérité et de sainteté, elle les instruit afin qu'ils n'abusent point du temps de la miséricorde.

En vain, Messieurs, reconnaissons-nous que l'Eglise a le pouvoir d'accorder des indulgences, si nous ne suivons point l'esprit de vérité et de sainteté dont elle est animée. L'indulgence que je prêche remet toutes les rigueurs dont vous n'êtes pas capables ; mais elle ne diminue rien de la sévérité de la pénitence que Jésus-Christ a prêchée. Elle supplée à l'imperfection de la satisfaction que vous devez à la justice divine; elle n'autorise point cette coupable condescendance que vous avez pour une chair criminelle.

Si des catholiques ignorants s'imaginent qu'il suffit de visiter une église certains jours, certaines heures, de réciter certaines prières, de se confesser sans douleur, de communier sans amour pour être déchargés de toutes les peines dues à leurs péchés, nous désavouons leur conduite, nous la condamnons, parce que l'indulgence ne nous dispense que des saintes rigueurs dont nous ne sommes point capables ; elle supplée à l'imperfection de notre pénitence, elle n'autorise point notre délicatesse.

Qu'ils écoutent l'Eglise, elle les instruit dans les mêmes bulles qui leur accordent les indulgences, et je ne veux que ce seul trait pour confondre les hérétiques et tous ceux qui osent l'accuser de relâchement.

L'Eglise promet une indulgence, une grâce singulière qui suppléent à la sévérité de la pénitence dont nous sommes incapables ; mais à qui? Ecoutez, chrétiens lâches, indulgents lorsqu'il s'agit de vous gêner. Aux vrais pénitents, à ceux qui ont le cœur déchiré de douleur, qui pleurent, qui gémissent et qui confessent avec humilité leurs fautes, leurs crimes : *Vere contritis et confessis.* Suivez cette instruction, et vous ne ne violerez pas les saintes règles de la pénitence. L'indulgence sera un supplément à ce que vous ne pouvez pas, et non point un titre pour vous dispenser de ce que vous pouvez.

L'indulgence dont Dieu a usé envers un David, une Madeleine, a-t-elle empêché ces saints pénitents de pleurer leurs péchés et de les expier par toutes les saintes rigueurs dont ils étaient capables.

L'indulgence que Dieu a accordée à François dans la chapelle de Portioncule l'a-t-elle rendu moins vigilant, moins mortifié? A-t-il cessé ses austérités, et la longueur de sa pénitence n'a-t-elle pas égalé la longueur de ses jours? Tous ses frères auxquels il fit part de cette grâce singulière, ont-ils moins édifié l'Eglise par leur pénitence? Et son ordre entier, cet ordre devenu si florissant, abandonne-t-il les saintes rigueurs de l'Evangile? Se repose-t-il sur cette indulgence? Ah! ils savent que les grâces que l'on promet aux pécheurs supposent toujours la pénitence et toutes les rigueurs dont nous sommes capables.

Quelle pénitence que celle où on ne trouve ni haine du péché, ni amour de Dieu; que celle qui ne répond point à l'étendue et à l'énormité du péché, que celle où on ne voit ni pleurs ni efforts, ni travaux! Elle est fausse, selon saint Augustin, saint Cyprien et le saint concile de Trente. Pourquoi, chrétiens? Le voici. C'est que l'homme ne fait pas ce qu'il peut, et la clémence d'un Dieu ne peut que suppléer à ce que nous ne pouvons pas.

Je vois Jésus-Christ qui cherche les pécheurs, qui les caresse lorsqu'il les trouve ; il est le défenseur de la femme adultère, de la Madeleine, de l'enfant prodigue; voilà des preuves de sa bonté. Je l'entends qui dit : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous; voilà des preuves de la sévérité de sa justice.

S'il n'usait pas d'indulgence, je ne pourrais satisfaire sa justice offensée; toutes les rigueurs dont je suis capable seraient insuffisantes ; mais avec l'indulgence d'un Dieu qui connaît ma faiblesse, la pénitence dont je suis capable devient suffisante. L'application des mérites de Jésus-Christ et des saints donne un prix à ma pénitence et la rend agréable au Seigneur que j'ai offensé. Telle est, Messieurs, la doctrine de l'Eglise; elle l'enseigne à ses enfants, afin qu'ils puissent profiter des indulgences qu'elle accorde, et que leur satisfaction, jointe à celle de Jésus-Christ, qui est d'un prix infini, leur obtienne la rémission des peines dues à leurs péchés, et la gloire éternelle après cette vie mortelle. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS

SUR LA PÉNITENCE DU CARÊME,

TIRÉES DE L'ÉCRITURE, DES CONCILES ET DES PÈRES.

PRÉFACE.

Le zèle pour l'observance d'une loi aussi sainte et aussi respectable que celle de l'Eglise m'a fait entreprendre cet ouvrage que je donne au public.

Il y a longtemps que je gémis de voir les jeûnes et l'abstinence du carême violés d'année en année avec des accroissements de mépris et de scandale. La conduite et les discours d'un grand nombre de chrétiens, dans le saint temps de carême, annoncent des hommes qui ne font aucun cas du précepte de l'Eglise. On n'avait autrefois que les hérétiques à combattre ; aujourd'hui il faut combattre la licence des catholiques.

Un grand nombre, sans infirmité réelle, se dispense de la pénitence annoncée par l'Eglise : l'infraction du jeûne et de l'abstinence est publique, on ne la regarde pas comme un crime ; et pour se justifier, on ne rougit pas, ou de faire valoir les objections des protestants, ou de tourner en ridicule la pieuse docilité de ceux qui pratiquent exactement les jeûnes et l'abstinence.

Quoique je ne sois pas encore arrivé à la vieillesse, j'ai vécu assez pour voir, avec douleur, l'esprit de mortification et d'obéissance presque éteint.

J'ai vu dans ma jeunesse la pénitence du carême observée, et plus généralement et plus religieusement ; il fallait une incommodité réelle pour manger des œufs, il fallait être malade pour se mettre au gras : on ne se dispensait du jeûne ou de l'abstinence qu'à regret, et avec la permission des supérieurs ecclésiastiques. Il y avait des infracteurs, mais en petit nombre, ils se cachaient ; ils étaient méprisés, au lieu d'être applaudis et imités.

Aujourd'hui le mépris de la loi de l'Eglise a fait un tel progrès, que l'infraction du jeûne et de l'abstinence n'étonne plus, ne révolte plus ; on dirait que cette loi n'oblige plus comme autrefois, ou que ceux qui l'observent encore font une œuvre de surérogation : on met les jeûnes et les abstinences de la quarantaine au rang des mortifications du cloître, ou des pénitences que les chrétiens fervents s'imposent volontairement.

Or, d'où est venu ce relâchement général? De l'irréligion de notre siècle. Qui l'a accrédité ? L'esprit d'indépendance. Qui lui a ôté la honte dont il devrait être toujours couvert ? La délicatesse, la sensualité des mondains : le vice prend des accroissements dans les affaiblissements de la foi.

Jamais on n'a tant parlé de religion qu'à présent, jamais on n'en a eu si peu ; jamais on n'a tant raisonné, jamais on n'a plus douté. Notre siècle est un siècle de génie, d'érudition, de lumières, et jamais siècle ne fut moins docile aux vérités de la foi et aux préceptes de l'Eglise. On dirait que les savants de nos jours sont chargés d'examiner le plan de la religion chrétienne et l'économie de nos mystères, de réformer les lois et les décisions de l'Eglise.

Les libertins et les incrédules ont répandu tant de doutes et d'incertitudes dans leurs ouvrages, qu'on aurait besoin aujourd'hui de prouver dans les chaires chrétiennes la divinité de Jésus-Christ et l'immortalité de nos âmes.

Est-il étonnant que dans cet affaiblissement de la foi l'autorité de l'Eglise soit méprisée, et que ses préceptes soient violés publiquement ?

Les mépris et les révoltes qui l'affligent aujourd'hui sont une suite des coups que l'incrédulité porte depuis longtemps à la religion que son divin Epoux a établie. Ce sont les ennemis de l'Evangile qui accréditent la licence des mœurs : on devient aisément des hommes de vice, quand on est devenu des hommes de doute, et l'on brave tout quand on ne croit plus rien.

Mon zèle m'a donc fait examiner et la cause et les progrès du relâchement qui m'afflige, et j'ai pensé que des instructions sur la pénitence du carême pourraient être utiles à plusieurs de mes frères, que le torrent de l'exemple entraîne, et que la délicatesse, plutôt que l'irréligion, met au rang des infracteurs.

Je divise en trois classes les chrétiens catholiques, par rapport à la pénitence solennelle du carême.

La première est composée des enfants soumis à la loi de l'Eglise, des chrétiens

qui observent les jeûnes et les abstinences de la sainte quarantaine; car la désobéissance n'est pas générale. Sans les cloîtres et les communautés, il y a des familles chrétiennes qui se soumettent avec zèle et avec ferveur à la pénitence du carême. Tous les états de la société nous offrent des modèles d'obéissance au précepte de l'Eglise.

La seconde est composée de ces chrétiens délicats, flottants, qui n'ont pas assez de courage pour entrer seulement dans cette carrière de pénitence, et qui n'ont pas non plus assez de force pour résister au torrent de l'exemple; qui n'étudient pas assez l'étendue du précepte, et qui écoutent trop leur délicatesse ; qui se rassurent sur de vains prétextes, parce qu'ils ne pourraient pas braver le crime d'une infraction décidée.

La troisième est composée de ces hommes que l'incrédulité et le libertinage soulèvent audacieusement contre la religion et ses plus saintes pratiques, qui opposent les hauteurs de la science et du génie aux majestueuses ténèbres de la foi, et les systèmes qui flattent le plus la nature corrompue, aux saintes maximes de l'Evangile.

Hommes, dit l'Apôtre, qui se donnent pour des sages, mais dont l'orgueil a fait des insensés dignes de nos gémissements. Heureux encore, si aujourd'hui cette classe n'était composée que de quelques savants superbes ; mais par leurs coupables productions, ils ont attaché à leur char des chrétiens sans érudition, sans connaissance; dans tous les états ils ont des disciples: une saillie, une difficulté spécieuse leur suffisent pour briller dans un cercle; avec un bon mot d'un savant impie, ils s'imaginent avoir renversé les solides fondements du christianisme; et parce qu'ils se font gloire de douter de tout, ils se flattent de prouver qu'il n'y a rien de vrai.

Aveugles mondains, apologistes insensés de la nature, approbateurs perpétuels de ses plus honteuses faiblesses, ils ne nous laissent pas lieu de douter que leur cœur a été corrompu avant leur esprit, qu'ils seraient plus soumis aux vérités de la foi, s'ils n'étaient pas si soumis à de criminelles voluptés, et qu'ils n'auraient point de peine à faire le sacrifice de leur raison, s'ils avaient la force de faire celui de leurs passions.

Or, les *Instructions* que je donne aujourd'hui sont, selon moi, utiles et nécessaires : pourquoi? Parce qu'elles consoleront les premiers chrétiens, elles détromperont les seconds, et elles couvriront les troisièmes de confusion.

Les enfants de l'Eglise, pieux et soumis, verront tous ces grands modèles de pénitence qui les ont précédés, leur zèle à fournir cette sainte carrière de mortifications; ils verront que les solitaires ajoutaient à leurs austérités ordinaires de nouvelles rigueurs dans le carême, que les monarques étaient pénitents aussi bien que les sujets, et qu'ils n'imitent aujourd'hui qu'imparfaitement les jeûnes et les privations des chrétiens qui ont vécu jusqu'au XIIe siècle.

Cependant, cette différence, cet affaiblissement des grands jeûnes ne les jettera pas dans l'abattement, parce que je leur apprends qu'ils sont en sûreté de conscience, en pratiquant les jeûnes comme on le fait aujourd'hui, puisque l'Eglise, notre mère, ne réclame point contre ces adoucissements, qu'elle les tolère, et qu'elle s'y prête même par condescendance pour ses enfants, en avançant l'office de vêpres, afin qu'ils puissent manger à midi. Qu'il est consolant d'obéir à une mère si tendre et si compatissante!

Les chrétiens délicats, séduits, entraînés par le torrent de l'exemple, connaîtront tout le crime de leur infraction, en voyant l'autorité, l'antiquité et toute la force de la loi que l'Eglise leur impose dans le carême.

Soit qu'ils écoutent trop leur santé, soit qu'ils se rassurent sur le grand nombre des infracteurs, soit qu'ils suivent, contre les alarmes de leur conscience, les avis des parents, des amis et des médecins; soit enfin qu'ils se laissent séduire par les discours des libertins et des incrédules, qui critiquent et raillent la pénitence du carême. En lisant attentivement cet ouvrage, ils verront que l'abstinence, le jeûne et les mortifications de ce saint temps ont été pratiqués dans tous les siècles depuis la naissance de l'Eglise; que ce n'est pas une loi d'une nouvelle date, et que l'Eglise ne l'a pas imposée à ses enfants, dans les derniers siècles, par politique, ou par un esprit de domination, comme les protestants et, d'après eux, les libertins osent l'avancer.

Ils apprendront des saints docteurs des premiers siècles, et des saints conciles, que l'infraction de cette loi est un péché mortel, et qu'il ne faut que manquer un seul jeûne ou une abstinence de précepte pour être damné, lorsqu'on n'en est pas dispensé par une infirmité réelle. Or, des chrétiens qui ont encore de la foi rentreront en eux-mêmes, en voyant cette foule de preuves qui établissent la pénitence du carême.

Pour les incrédules et les libertins, qui forment la troisième classe, il est à présumer qu'ils ne liront pas cet ouvrage : tout ce qui est marqué au coin de la piété, de la soumission; tout ce qui paraît avec l'approbation de l'Eglise et l'autorité du prince, ne pique point leur curiosité; ils le dédaignent, parce qu'ils sont persuadés que tout y est conforme à la doctrine qu'ils combattent, et à la pureté des mœurs qu'ils corrompent; ils ne sont avides que des productions de la Hollande et de l'Angleterre, et de tous ces prétendus esprits forts, qui se mettent à la torture pour ôter à notre sainte religion les divins caractères qui la distinguent de toutes les autres, et établir le pyrrhonisme, quelque honteux qu'il soit à la raison saine et dégagée des passions.

Mais quoiqu'ils ne lisent pas cet ouvrage, il suffit qu'il les développe, qu'il découvre le faible de leur raisonnement, la honte de leurs systèmes, l'indécence de leurs reproches, la corruption de leurs mœurs, pour

être utile. Le chrétien, en apprenant à les connaître, apprendra à les mépriser; il distinguera les apôtres de la mollesse des apôtres de la pénitence, et l'autorité qui établit la pénitence du carême lui paraîtra aisément préférable à celle qui s'efforce de l'anéantir.

Cet ouvrage est divisé en quarante-six chapitres; et je me flatte d'avoir renfermé tout ce qui était nécessaire pour prouver l'antiquité et la force de la loi de l'Eglise, réfuter les objections des protestants et des incrédules, confondre les raisonnements indécents des libertins, condamner la délicatesse des mondains, la lâcheté des chrétiens infracteurs, animer et consoler les enfants de l'Eglise fervents et soumis.

Je n'avance rien, dans tout cet ouvrage, que d'après l'Ecriture, les conciles et les Pères.

On voit le jeûne, en général, prescrit, loué et récompensé dans l'Ecriture; et cela suffit pour condamner ceux qui le désapprouvent. Les apôtres, à qui Jésus-Christ avait donné l'exemple d'un jeûne de quarante jours, ne montrent-ils pas qu'ils étaient animés de son Esprit, lorsqu'ils ont institué la sainte quarantaine, qui précède la fête de Pâques?

Les conciles et tous les Pères qui ont reconnu cette institution apostolique, ne forment-ils pas une tradition respectable à tout autre qu'à ceux qui la rejettent pour détruire les vérités anciennes, et établir leurs nouveautés profanes?

Comme il s'agit de prouver, d'instruire, je n'ai négligé ni les autorités ni les exhortations; ainsi l'on trouvera des preuves solides de la doctrine de l'Eglise, débarrassée des expressions et des sécheresses de la scolastique et de la controverse; l'esprit de l'Eglise, des conciles et des Pères y est exposé d'une manière claire et instructive. On y trouvera aussi des portraits de tous les égarements des mondains, de la délicatesse, des excès, des repas, des excuses, des prétextes qu'ils opposent; des avis touchants pour pratiquer toutes les vertus qui doivent accompagner le jeûne et l'abstinence, et rendre utile et salutaire la pénitence du carême. J'ai marché entre les deux extrémités vicieuses. On ne trouvera ni cette sévérité outrée qui abat, ni ce relâchement qui séduit. J'apprends à respecter et à profiter de la tendresse de l'Eglise, qui a toléré les adoucissements des grands jeûnes, et à déplorer et éviter la délicatesse et la sensualité qui rompent l'intégrité du jeûne et énervent la sainte pénitence du carême.

Mais en vain travaillons-nous à la sanctification de nos frères, si le Seigneur ne travaille pas avec nous. Je le prie donc, de tout mon cœur, de répandre sa bénédiction sur cet ouvrage, afin que ceux qui le liront en retirent le fruit que je me propose.

CHAPITRE PREMIER.

Gémissements d'une âme fidèle à la vue des infractions publiques de la sainte pénitence du carême.

Versez, mes yeux, des torrents de larmes à la vue du relâchement des chrétiens sur la pénitence du carême. La sainte loi du jeûne et de l'abstinence est méprisée par un grand nombre de catholiques. On devient de plus en plus indocile à la voix de l'Eglise, qui annonce ces jours de jeûnes solennels. Malgré les adoucissements que cette tendre mère a eu la condescendance de permettre, on est saisi d'une coupable frayeur aux approches de la sainte quarantaine.

On voit dans ce saint temps de pénitence la même dissipation, les mêmes jeux, les mêmes plaisirs, la même délicatesse, la même sensualité, les mêmes excès, les mêmes vices.

Ah! où porterai-je mes regards pour consoler mon âme affligée et plongée dans l'amertume, à la vue de cette foule d'infracteurs scandaleux, d'enfants rebelles, d'esclaves attachés honteusement au char du plaisir et de la sensualité?

Je les porterai, ô mon Dieu, sur ce petit nombre de fidèles qui vous aiment, et qui vous craignent, qui se courbent avec docilité sous la croix de votre divin Fils notre Sauveur, qui participent au calice de sa mort, pour participer à la gloire de sa résurrection, et qui embrassent avec joie la sainte pénitence du carême; car il y a encore, grâces vous en soient rendues, ô mon Dieu, des chrétiens fervents qui portent sur leurs corps la mortification de Jésus-Christ.

Je les porterai dans ces saintes retraites, dans ces cloîtres où l'on ajoute de saintes rigueurs à la pénitence qu'impose une règle dure et austère, et où le sexe le plus délicat se nourrit de jeûnes, de prières, de veilles et de larmes.

Je les porterai, ô mon Dieu, sur le touchant spectacle que l'Eglise, votre épouse fidèle, présente à mes yeux dans ce saint temps: il me touche, il m'anime, il me console; cette tendre épouse fait entendre partout la trompette évangélique, pour annoncer ce jeûne solennel; elle se couvre de ses vêtements de deuil, elle supprime ses cantiques de joie et d'allégresse; ses ministres prient et gémissent prosternés entre le vestibule et l'autel: ses temples sont dépouillés de leurs ornements de fête; ses héros sont cachés sous des voiles obscurs, ainsi que les trophées érigés à leur sainteté; tout a un air triste et lugubre, et annonce qu'il faut fléchir votre colère, ô mon Dieu, par une sincère pénitence.

Ah! j'entrerai dans l'esprit de votre Eglise, ô mon Dieu, je commencerai avec elle cette pénitence solennelle; ses prières et celles de tant de justes saintement affligés me soutiendront dans cette sainte carrière qui révolte les sensuels et les délicats.

Je veux participer à la résurrection de mon

Sauveur, il faut que je participe à ses souffrances ; les saintes joies pascales ne sont que pour ceux qu'une tristesse salutaire a fait gémir tout le saint temps du carême.

Pour vous, infracteurs de cette loi sacrée, riches sensuels, dont les tables sont couvertes des viandes défendues ; libertins qui vous faites une gloire de votre désobéissance, et qui, armés des ridicules arguments des hérétiques, osez blâmer la loi de l'Eglise ; vous, chrétiens, qui, entraînés par le torrent de l'exemple, rompez sans scrupule le jeûne et l'abstinence, vous m'épouvantez, vous ne me séduisez pas. Je gémis de vos prévarications, et je pleure sur votre sort, parce que vous ne pleurez pas vous-mêmes.

CHAPITRE II.

De l'antiquité et de l'autorité du précepte de la sainte pénitence du carême.

Pour trouver l'origine, la naissance de ce jeûne solennel, de cette pénitence publique des disciples de Jésus-Christ, il faut remonter jusqu'au temps des apôtres. Le jeûne du carême n'est pas d'une date moins ancienne ; ce n'est pas une nouveauté, un établissement auquel la piété d'un nombre de chrétiens fervents ait donné naissance.

Ecoutons saint Augustin : Dès que je lis l'Evangile et les *Epîtres* des apôtres, dit-il, je vois partout le jeûne de précepte ; il est vrai, continue ce saint docteur, que les jours que l'on doit jeûner n'y sont pas décidés, et c'est ce qui me fait dire que le jeûne solennel du carême, que je vois partout établi, a été annoncé par les apôtres, et est d'une tradition très-ancienne (46).

Saint Jérôme et presque tous les Pères ont assuré aussi que la sainte quarantaine que nous passons dans les jeûnes et la pénitence, pour nous disposer à célébrer la fête de Pâques, est de tradition apostolique (47).

Pourquoi Luther et Calvin, qui ont respecté eux-mêmes les trois premiers siècles de l'Eglise, ne respectent-ils pas la pénitence solennelle du carême, puisqu'elle s'y trouve établie et observée avec tant de rigueur et de sévérité?

Je vois les chrétiens de l'Eglise naissante passer les quarante jours qui précèdent la solennité pascale, dans les jeûnes, les veilles, les larmes, les prières et les gémissements.

Je vois les solitaires de l'Orient, ces anges de la terre, se séparer, s'enfoncer dans les solitudes au commencement du carême, pour y retracer la pénitence du Sauveur. Je vois tous les chrétiens, jusqu'au siècle de saint Bernard, ne manger qu'au soir dans ce saint temps ; se contenter d'un repas simple et frugal. Que dois-je penser de la pénitence du carême ?

Après ces autorités, ces exemples, on doit sentir toute la faiblesse des objections des protestants sur la loi du carême et des faux raisonnements des indévots de nos jours, qui ne rougissent point de copier les hérétiques, de parler d'après eux contre les lois de l'Eglise, et même avec encore moins de décence.

On sait les efforts inutiles qu'ont faits les plus habiles ministres de la réforme, pour ôter à la pénitence du carême ce caractère d'ancienneté qui la rend vénérable aux catholiques : on n'ignore pas les ruses et les chicanes de l'hérésie, pour affaiblir les preuves les plus fortes et les plus décisives. Malgré cela, quelle a été leur ressource, lorsqu'on leur a montré cette pénitence établie dès les premiers siècles ? De se prévaloir des usages et des coutumes qui distinguaient les Grecs et les Latins pour le temps, ou la longueur du jeûne du carême ; de saisir avec joie les adoucissements que l'Eglise n'a point ordonnés, mais tolérés dans les grands jeûnes depuis le XIIe siècle. Mais ces différents usages, ces adoucissements prouvent-ils que la pénitence du carême est d'une nouvelle date ? Non, je soutiens qu'ils prouvent le contraire.

C'est à vous que je parle présentement, chrétiens catholiques, enfants de l'Eglise, frères de ces premiers fidèles si fervents ; c'est à vous que je rappelle l'autorité et l'ancienneté de la pénitence solennelle du carême ; c'est à vos yeux que j'expose tous ces chrétiens qui ont observé avec une sainte rigueur les grands jeûnes jusqu'au XIIe siècle.

Comment osez-vous mépriser une autorité si respectable, violer des lois si sacrées, blâmer le zèle des ministres qui vous reprennent, vous rendre si dissemblables à vos frères fidèles à la loi ? Je suis surpris de vos infractions scandaleuses dans ce saint temps, et vous devez craindre d'en être punis sévèrement.

Qui a donc pu autoriser les chrétiens de nos jours à violer la sainte loi du jeûne et de l'abstinence ? Le plus grand nombre s'en dispense. On ne voit plus que de légères traces de la pénitence des chrétiens fervents : les tables sont servies à l'ordinaire et couvertes des viandes défendues : ce n'est point une infirmité réelle qui force ces chrétiens lâches à se dispenser du jeûne et de l'abstinence ; c'est la délicatesse, c'est une fausse idée qu'on a de la loi. On s'enhardit les uns et les autres ; dans tous les rangs, dans tous les états on voit régner les mêmes infractions. Ah ! disons que le déchet déplorable et scandaleux de la pénitence du carême est une suite de l'irréligion de notre siècle.

CHAPITRE III.

Tous les fidèles doivent participer à la pénitence du carême.

Je sais qu'il y a des infirmités réelles qui

(46) Video præceptum esse jejunium quibus autem diebus non oporteat jejunare et quibus oporteat præcepto Domini, vel apostolorum jejunio non definitum. (Epist. 46 *ad Casulanum*).

(47) Unam quadragesimam secundum traditionem apostolorum tempore nobis congruo jejunamus (S. HIERON. *Epist. ad Marcellam adversus errores Montani.*)

dispensent de la loi du jeûne ou de l'abstinence ordonnée dans le saint temps du carême, sous peine de péché mortel, à tous ceux qui peuvent, sans un danger évident de leur santé, l'observer; mais ces infirmités, ces obstacles à l'observance de la loi du jeûne et de l'abstinence, que j'examinerai dans la suite, n'empêchent pas les disciples de Jésus-Christ et les enfants de l'Eglise de participer à la pénitence du carême par d'autres retranchements, d'autres privations, des exercices, des bonnes œuvres qui font l'esprit de cette pénitence publique, selon les livres saints, les conciles et les Pères.

Saint Bernard (serm. 3 *De Quadrag.*) disait à ses religieux aux approches de la sainte quarantaine : Jusqu'à présent, mes frères, nous avons jeûné seuls, nous nous sommes engagés à des pénitences, à des austérités qui n'obligent que nous : *Hactenus jejunavimus soli.* Mais voici le saint temps du carême. Une pénitence publique est annoncée dans tous les Etats catholiques. Tous les enfants de l'Eglise vont se mortifier et faire pénitence avec nous. Les rois, les princes, le clergé, le peuple, les riches, les pauvres, les justes, les pécheurs, les cours des monarques, les palais des grands, les maisons des riches, les cabanes des pauvres renfermeront, aussi bien que les cloîtres, des hommes de jeûne, de larmes, de retraite, de mortification. Dans les autres temps de l'année, nous sommes distingués des fidèles qui vivent dans le monde par des austérités particulières. Présentement, ils vont être confondus avec nous par une pénitence solennelle, publique, universelle : *Nunc jejunabunt nobiscum.*

Or, il est aisé de conclure, de ces paroles de saint Bernard à ses religieux, que la pénitence du carême était universellement observée de son temps. On n'y voyait pas cette foule d'infracteurs qui nous font gémir aujourd'hui; presque toutes les familles chrétiennes donner hardiment à leurs enfants et à leurs domestiques le coupable exemple de la transgression de la loi. On ne débitait pas des railleries, des histoires badines sur la vénérable institution de cette pénitence.

On ignorait alors ces priviléges, ces prétextes, ces prétendues nécessités qui rassurent aujourd'hui tant de lâches chrétiens ; on ne voyait pas les enfants de l'Eglise, dans le saint temps du carême, courir aux spectacles, se livrer aux plaisirs, au jeu, aux amusements du monde, se donner des repas et se moquer, pour ainsi dire, du deuil, des larmes, des prières de l'Eglise et du touchant spectacle de pénitence qu'elle offre à leurs yeux par une vie sensuelle, dissipée et mondaine.

Il y avait, sans doute, des chrétiens infirmes, malades, hors d'état de soutenir les rigueurs des grands jeûnes et de l'abstinence, et qui en étaient légitimement dispensés; mais ils n'en participaient pas moins à la pénitence solennelle du carême. La retraite, la prière, l'aumône, la componction du cœur, la patience dans leurs douleurs, la privation de tout ce qui n'était pas absolument nécessaire au rétablissement de leur santé, suppléaient au jeûne et à l'abstinence.

Or, c'est ainsi que tous les chrétiens doivent et peuvent participer à la pénitence du carême : les personnes robustes et celles qui sont faibles; les malades et celles qui sont en santé. Il y a différents genres de pénitence.

On a donc aujourd'hui une fausse idée de la pénitence du carême : on n'est pas persuadé qu'elle oblige tous les fidèles, et voici l'erreur commune sur cette sainte loi de l'Eglise.

On commence par ne la faire consister que dans le jeûne et l'abstinence; ensuite on se persuade que le prétexte le plus frivole, la plus légère incommodité, la nécessité de se conserver pour sa famille, ou le bien public, la modicité de ses revenus, la cherté des mets permis dans ce saint temps dispensent de la loi ; de là le grand nombre d'infracteurs, de chrétiens lâches qui renvoient la pénitence du carême dans les cloîtres, qui se contentent de l'admirer dans quelques personnes pieuses, et qui vivent aussi délicatement, aussi mollement dans ces saints jours que dans les autres temps de l'année, comme si cette pénitence n'était que pour un petit nombre d'âmes qui ont moins de fautes à expier qu'eux ; comme si elle ne devait plus subsister que dans le deuil, les prières, les gémissements de l'Eglise et les fatigues des hommes apostoliques qui paraissent tous les jours dans les chaires.

Or, pour détruire cette erreur, je dis qu'outre le précepte du jeûne et de l'abstinence, la pénitence du carême renferme encore, selon l'esprit de l'Eglise, une obligation indispensable de se priver des plaisirs, des amusements même permis dans les autres temps; de prier, de gémir, de pleurer ses péchés, de faire l'aumône; d'assister aux instructions, d'observer la retraite, de se priver de ce qui peut flatter le goût; en un mot, de se mortifier par quelques endroits ; et c'est dans ce sens que je dis que ceux mêmes qui sont légitimement dispensés du jeûne ou de l'abstinence, doivent et peuvent participer à la pénitence universelle du carême. Malheur à ceux qui n'y prennent aucune part !

CHAPITRE IV.

L'esprit de l'Eglise dans les adoucissements de la sainte pénitence du carême.

J'ai présentement deux sortes de personnes à combattre pour venger l'Eglise contre les calomnies de ses ennemis et le relâchement de ses enfants. Les hérétiques et les chrétiens lâches; les hérétiques qui accusent sa condescendance de prévarication; les chrétiens lâches qui violent le précepte du jeûne et de l'abstinence, malgré les adoucissements qu'elle tolère.

Je vais réfuter les calomnies des premiers, en prouvant que l'esprit de l'Eglise est tou-

jours le même sur la pénitence solennelle du carême ; je vais confondre la lâcheté des seconds qui violent une loi dont les rigueurs et les austérités sont adoucies par la tendresse compatissante de l'Eglise.

Les hérétiques terrassés par cette foule d'autorités qui prouvent que la pénitence du carême est d'institution apostolique, ne pouvant nous faire que des objections vaines et artificieuses contre la pratique constante de tous les siècles, ont saisi avec joie et une espèce de triomphe les adoucissements que l'Eglise a tolérés depuis le XIIe siècle. Ils l'ont accusée de relâchement, et l'ont blâmée d'avoir avancé l'heure du repas.

Or je vais prouver que l'esprit de l'Eglise sur la pénitence du carême est toujours le même ; et par conséquent qu'ils ont tort de blâmer l'indulgence qu'elle a pour ses enfants.

Qui peut mieux nous prouver l'esprit de l'Eglise sur la pénitence du carême, que ce qu'elle en a dit dans ses conciles, sans excepter celui de Trente, le dernier œcuménique ; par la bouche des saints Pères dans tous les siècles ; par celle de tous les évêques dans leurs instructions pastorales, par celle des prédicateurs qui instruisent les fidèles ; enfin, par les annonces publiques que l'on fait aux peuples catholiques de cette pénitence solennelle ?

Or je défie les protestants de nous citer un seul concile, un seul Père, un seul évêque, un seul prédicateur qui ait annoncé comme un nouveau précepte, une nouvelle loi, les adoucissements tolérés depuis le XIIe siècle. Tous au contraire représentent aux fidèles la sainte sévérité de la pénitence du carême, les larmes, les abstinences, les longs jeûnes des chrétiens pendant douze cents ans ; ils s'efforcent de soutenir la ferveur des uns et de confondre la lâcheté des autres par ces peintures touchantes de la rigoureuse pénitence de nos premiers frères. Les prières que l'Eglise récite le premier jour de la quarantaine, le tombeau qu'elle ouvre sous les yeux de ses enfants, la cendre qu'elle répand sur leur tête, tout leur annonce que ce saint temps est un temps de pleurs, de jeûnes et de saintes rigueurs.

Si l'Eglise eût, je ne dis pas retranché les jeûnes et les abstinences comme Luther et Calvin, mais fait une loi générale de l'indulgence dont elle use envers ses enfants, nos frères séparés seraient un peu mieux fondés à l'accuser de relâchement ; encore iraient-ils contre le droit qu'elle a et le pouvoir qu'elle a reçu de Jésus-Christ d'user d'indulgence envers ses enfants, selon les temps et les besoins.

Blâmeront-ils la dispense que l'Eglise accorde à ceux qui n'ont pas vingt et un ans, aux vieillards faibles et languissants, aux femmes enceintes, à celles qui nourrissent lorsqu'il s'agit de jeûne ; aux infirmes, aux malades lorsqu'il s'agit de l'abstinence ? Mais cette condescendance est digne de sa tendresse ; elle a hérité de cette charité compatissante de Jésus-Christ, son divin Epoux.

Il ne s'agit donc que de l'usage qui s'est introduit d'avancer le repas ; car elle enseigne toujours que le jeûne consiste dans l'unité de repas, et que ce que l'on prend le soir, ne doit être qu'un léger rafraîchissement. Or cet usage s'est introduit par les besoins de certains chrétiens que les grands jeûnes incommodaient. On a avancé l'heure du repas qui n'était qu'au soleil couché ; insensiblement on l'a fixé à midi ; on a avancé aussi les vêpres, pour apprendre aux chrétiens que c'était par indulgence qu'on n'attendait pas au soir. L'Eglise a toléré cet usage par condescendance pour la faiblesse de ses enfants. Est-ce là toucher au précepte du jeûne ? Et les protestants qui ont secoué publiquement et sans honte le joug de toutes les mortifications chrétiennes, ont-ils bonne grâce d'oser accuser l'Eglise de relâchement ?

Mais vous, chrétiens catholiques, qui par délicatesse, sensualité, violez la sainte loi du jeûne et de l'abstinence, annoncée solennellement aux approches de la quarantaine, que penser de vous ? Que vous êtes des lâches, de coupables infracteurs que rien ne peut excuser ; que vous ne respectez point ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans les pratiques de l'Eglise.

Bien loin de gémir avec cette tendre Epouse de la différence qu'il y a entre notre pénitence et celle de nos premiers frères, d'avoir recours à des adoucissements, lorsque nos péchés exigent une réparation plus sévère, vous transgressez sans scrupule toute la loi du jeûne et de l'abstinence ; vous êtes dans le saint temps de carême, comme dans le reste de l'année, des hommes de bonne chère, de jeu, de plaisir ; malgré les adoucissements tolérés, la pénitence du carême vous inspire une coupable frayeur. Vous vous proposez audacieusement de ne pas essayer seulement vos forces ; vous donnez vos ordres pour avoir une nourriture succulente ; vos repas seront aussi longs et aussi multipliés que dans les autres jours. La sensualité seule et le désir de varier les mets, feront paraître le maigre sur vos tables. Ah ! le péché mortel ne vous effraye donc pas ? Ce temps de salut sera donc pour vous un temps de damnation ? Jésus-Christ versera donc inutilement son sang pour vous, puisque vous ne voulez pas vous mortifier avec ses disciples ? Et les adoucissements que l'Eglise tolère dans la pénitence du carême, prouvent donc que vous êtes des chrétiens lâches, puisqu'elle vous effraye encore ?

CHAPITRE V.

De la préparation à la sainte pénitence du carême.

Quelle différence, ô mon Dieu ! entre la conduite des justes et celle des mondains aux approches de la sainte quarantaine ; entre l'esprit de foi, de piété, de componction qui anime les uns, et l'esprit d'irréligion, de licence, d'impénitence qui fait agir les autres !

Je vois dans votre Eglise, parmi vos enfants, des chrétiens touchés de vos miséricordes, séparés du monde de cœur et d'esprit; je les vois consoler votre Epouse désolée par leur tendre piété, environner ses autels, prosternés, abîmés devant l'Agneau immolé pour nos péchés, laver leur faute dans son sang adorable, pousser de tristes accents, faire entendre les gémissements de la colombe, et vous conjurer dans l'amertume de leur cœur de toucher ces aveugles qui se livrent avec fureur et sans retenue à de coupables plaisirs et à de honteux excès dans les jours qui précèdent la sainte pénitence du carême.

Je vois d'un autre côté, ô mon Dieu! et mon cœur en est plongé dans l'amertume, des enfants de votre Eglise, nés dans son sein, nourris de ses sacrements, mépriser ses touchants avis, ses douces invitations; l'abandonner dans son deuil, ses gémissements; mépriser ses solennités, s'opposer à son esprit, élever autel contre autel, prendre le parti du démon, remplir les spectacles, célébrer ses fêtes, se livrer aux excès du plaisir, de la licence, de l'intempérance; couvrir d'ignominie l'image du Créateur, et cacher le chrétien sous des vêtements ridicules, indécents, et quelquefois sous la forme des animaux.

O Epouse de Jésus-Christ! vous avez frappé de vos anathèmes ces honteuses apostasies de la piété, dans ces jours qui précèdent la quarantaine! Vous vous efforcez de ramener vos enfants égarés par le spectacle de votre deuil, par vos gémissements, par des solennités touchantes; vous exposez Jésus-Christ à leurs yeux sur l'autel; vous demandez pour eux miséricorde, le don de la pénitence, de la componction, des larmes. Heureux si je puis, tout indigne que j'en suis, contribuer à leur retour, et les porter à suivre votre esprit!

Et vous, chrétiens, qui lisez cet ouvrage, de quel côté vous rangez-vous dans ces jours qui précèdent le carême?

Voilà deux partis: celui de la piété, celui du plaisir; celui de Jésus-Christ, celui du démon; de ceux qui se préparent à la pénitence, de ceux qui la redoutent et ne veulent point s'y soumettre. Si vous voulez vous y préparer avec fruit, écoutez.

Le grand pape saint Léon, pour porter les fidèles à se préparer avec fruit à la pénitence solennelle du carême, se sert de ces paroles de l'apôtre saint Paul: Nous vous exhortons, mes frères, de ne pas recevoir en vain la grâce que le Dieu des miséricordes vous offre. Voici un temps favorable pour rentrer en grâce avec lui; voici des jours de salut: *Adjuvantes exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis: ecce nunc tempus acceptabile; ecce nunc dies salutis.* (II *Cor.*, VI.)

Voici une pénitence propre à nous purifier des taches qui ont souillé notre âme dans les autres temps de l'année (48).

Mais comment faut-il s'y préparer? Ecoutez, voici l'esprit de l'Eglise: par la retraite, la prière et une confession sincère et douloureuse de tous ses péchés.

Pendant que les mondains se dissipent, s'amusent, se livrent au jeu, aux repas, aux plaisirs, gardez la retraite, méditez dans le silence les grands mystères qui occupent l'Eglise, et les puissants motifs qui vous doivent porter à la pénitence.

L'Eglise, depuis la Septuagesime, nous fait lire l'histoire de la chute du premier homme qui nous a rendus tous coupables, pour nous porter à la pénitence, et exciter en nous des sentiments de componction. Ce n'est pas dans le tumulte des compagnies, des festins, des danses, que ces grands objets feront de saintes impressions sur nous: c'est dans le silence et la retraite.

Pour éviter les dangers de ce temps de scandale et de séduction, pour obtenir la grâce de soutenir avec ferveur et avec fruit cette carrière de la pénitence, il faut prier, il faut aller dans le saint temple avec les âmes fidèles adorer Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, et lui dire, avec cet aveugle, dont l'Eglise nous expose la guérison, le dimanche de la Quinquagésime, ainsi que la Passion du Sauveur: Seigneur, ouvrez mes yeux, les yeux de la foi, afin que je puisse voir: *Domine, ut videam* (*Luc.*, XVIII); que je connaisse les avantages de la pénitence que l'Eglise m'impose, les grâces précieuses que votre mort et votre résurection me procureront: *Domine, ut videam;* que je sente tout le malheur et l'aveuglement de mes frères qui s'égarent et courent comme des insensés attachés au char du démon, aux folles joies du siècle: *Domine, ut videam;* que je sonde les abîmes de ma conscience; que j'y découvre la multitude et l'énormité de mes péchés pour les pleurer, les confesser à vos ministres et en obtenir la rémission, afin de commencer avec une conscience pure la sainte pénitence du carême.

Tel est l'esprit de l'Eglise; c'est pourquoi elle ordonne aux curés d'avertir leurs paroissiens qu'ils se préparent à la pénitence du carême par une sincère confession de leurs péchés.

Les jeûnes, les abstinences peuvent-ils être agréables au Seigneur quand on l'est souillé du péché mortel, et que l'on commence la sainte quarantaine, ou qu'on la passe même chargé d'iniquités et des coupables dissolutions accréditées dans les jours qui l'ont précédée?

CHAPITRE VI.

Du jeûne comme précepte.

Rien de plus souvent annoncé dans l'Ecriture; rien de plus religieusement observé; rien de plus propre à apaiser la colère du Seigneur, à nous faire triompher de nos passions, à terrasser le démon, et à l'attacher à notre char, que le jeûne.

(48) Necesse est mundano de pulvere etiam religiosa corda sordescere: ut ad reparandam mentium puritatem quadraginta nobis dierum exercitatio mederetur. (S. Leo serm. 4 *De Quadragesima.*)

J'ouvre les livres saints, et je vois des jeûnes solennels et particuliers pratiqués et mériter les grâces les plus précieuses.

Le jeûne solennel des Ninivites change l'arrêt de mort prononcé par l'Eternel en un arrêt de miséricorde et de clémence. Le jeûne donne un nouvel éclat à la vertu et à la beauté des Judith et des Esther; elles deviennent les libératrices de leur nation; elles en sont la joie, l'honneur et la gloire.

Que dirai-je de Jésus-Christ notre Sauveur, notre modèle? N'a-t-il pas jeûné? N'a-t-il pas recommandé le jeûne? Il a jeûné quarante jours dans le désert; et c'est pour l'imiter, disent les saints docteurs, que les apôtres ont établi le jeûne du carême.

Les apôtres, instruits par leur divin Maître, n'ont-ils pas ordonné, pratiqué des jeûnes? Lorsqu'il s'agit de l'élection et d'imposer les mains, nous voyons dans les *Actes* (XVII, XIV, XXVII), qui est l'histoire de l'Eglise naissante, qu'ils jeûnaient et priaient.

Comment Luther et Calvin osent-ils donc blâmer l'Eglise d'ordonner des jeûnes à ses enfants? Comment osent-ils, dans leurs ouvrages, débiter les impiétés que je ne rapporte pas ici, pour ne pas affliger les lecteurs pieux (49)?

En vain nous opposent-ils les reproches que Dieu faisait aux juifs, qui souillaient leurs jeûnes par des injustices; les reproches que Jésus-Christ fait aux pharisiens qui jeûnaient par ostentation, et qui faisaient connaître leurs jeûnes par la tristesse de leurs visages et l'abattement affecté de leurs corps: en vain nous opposent-ils la réponse qu'il fit, lorsqu'on lui demanda pourquoi ses disciples ne jeûnaient point. Il ne faut qu'un peu de bon sens pour comprendre la faiblesse de toutes ces objections.

Nous dirons bien avec eux que le jeûne avec les injustices, que le jeûne pratiqué par hypocrisie, pour s'attirer l'estime des hommes, n'est d'aucun mérite: et voilà les défauts des jeûnes des Juifs et des pharisiens.

Nous avouons que Jésus-Christ a dit que ses apôtres ne jeûneraient pas tant qu'il serait avec eux; mais nous dirons qu'il a annoncé qu'ils jeûneraient quand il leur serait enlevé: *Tunc jejunabunt.* (*Matth.*, IX.) Et c'est ce qu'ils ont fait comme il paraît dans les *Actes*, et par le jeûne de quarante jours qu'ils ont institué, selon tous les saints docteurs, comme je l'ai dit, en prouvant l'ancienneté et l'autorité de la pénitence du carême.

Reconnaissez, chrétiens, l'aveuglement de nos frères séparés sur le jeûne; mais vous qui êtes soumis à l'Eglise, reconnaissez qu'elle a le pouvoir de faire des préceptes, et que celui du jeûne vous oblige sous peine de péché mortel, lorsque vous n'êtes pas dans le cas d'une dispense légitime.

Ecoutez, chrétiens, dit saint Ambroise (serm. 1 *in psal.* CXVIII): le jeûne solennel du carême vous a été annoncé: *Indictum est jejunium.* Pensez que vous êtes obligés de l'observer; n'en violez pas un seul: *Cave ne negligas.* Il vous a été annoncé publiquement. C'est l'Eglise votre mère qui a reçu de Jésus-Christ l'autorité pour faire des commandements et des préceptes: *indictum est.* Si vous manquez à un seul des jeûnes de la quarantaine, sans en être dispensés légitimement, vous donnerez la mort à votre âme: *Cave ne negligas.*

On peut s'imposer des jeûnes dans les autres temps de l'année, dit saint Augustin (serm. 62 *De temp.*), alors on est libre: c'est une pénitence qui n'est point de précepte; mais, manquer un jeûne dans le carême, c'est un péché, et un péché mortel: *In Quadragesima non jejunare peccatum est.*

Prenez bien garde, dit saint Léon (serm. 1, *De jejunio septimi mensis*), que c'est par l'autorité de l'Eglise que nous vous annonçons le jeûne comme un précepte qui oblige sous peine de péché: *Ex auctoritate indicimus.* C'est par charité que nous vous persuadons de vous y soumettre pour sauver vos âmes: *Ex charitate suademus.*

Ah! que je suis pénétré de douleur, lorsque je considère aujourd'hui cette foule de transgresseurs de la loi du jeûne; lorsque je vois des hommes robustes remplir les cabarets, et ne point discontinuer leur intempérance dans ce saint temps; des riches faire deux repas longs, succulents et délicats: d'autres prendre des rafraîchissements, manger plusieurs fois le jour, céder à l'occasion, à l'invitation, ou s'exciter, sous les plus légers prétextes, à violer la loi du jeûne, et à donner la mort à leurs âmes! Les chrétiens catholiques doivent-ils penser ainsi d'un précepte de l'Eglise?

CHAPITRE VII.

Des vertus qui doivent accompagner le jeûne pour le rendre utile et méritoire.

Lorsqu'il s'agit d'un jeûne solennel, Dieu dit à ses ministres: Sanctifiez vos jeûnes publics par les vertus qui peuvent rendre agréable à mes yeux cette pénitence universelle: *Sanctificate jejunium.* (*Joel*, I.)

Or l'Evangile, les conciles, tous les Pères de l'Eglise, disent la même chose aux chrétiens catholiques qui se soumettent au jeûne solennel du carême: Sanctifiez votre jeûne par la douleur de vos péchés, par la cessation du péché, par la privation des plaisirs même permis dans les autres temps; par la prière, l'aumône, et les œuvres de justice et de miséricorde: *Sanctificate jejunium.*

Toute la perfection de notre jeûne, dit saint Léon (serm. 4 *De Quadragesima*), ne consiste pas à se retrancher quelques repas, à se priver des choses qui peuvent fortifier la chair et la rendre impérieuse; mais encore à se priver de tout ce qui peut corrompre l'esprit et le cœur.

Ne serait-ce pas un aveuglement déplora-

(49) LUTHER, *Responsione ad Ambrosium Catharinam*; CALVIN, lib. IV *Institut*, cap. 12, sect. 19

ble, que des chrétiens fissent fond sur le mérite d'un jeûne souillé du péché, pratiqué dans l'habitude d'un péché chéri, qu'on ne déteste pas; coupables d'injustices qu'on ne veut pas réparer; livrés aux plaisirs enchanteurs du siècle, et insensibles à toutes les misères du pauvre. Ah! tels étaient les jeûnes des juifs et des pharisiens, que Dieu rejetait et détestait, et qui lui firent prononcer cet oracle qui doit confondre les protestants qui nous reprochent d'établir un jeûne que le Seigneur réprouve.

Le voici cet oracle, il est clair. Dieu ne défend pas le jeûne fait dans un esprit de pénitence, dans l'innocence du cœur, avec des mains pures. Ne jeûnez point comme vous avez jeûné jusqu'à présent, dit Dieu aux juifs : *Nolite jejunare sicut usque ad hanc diem.* (*Isa.* LVIII.) Il ne défend pas le jeûne; mais il veut leur prouver que la vertu, l'innocence, la justice, doivent l'accompagner; et tout cela manquait aux jeûnes que Dieu reprend. Il s'explique : Vos jeûnes me déplairont tant que le cris de vos péchés, de vos injustices, montera jusqu'au trône de ma gloire: *ut audiatur in excelso clamor vester.* (*Ibid.*)

Ainsi, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, lorsqu'il est parlé du jeûne, il est toujours parlé des vertus qui doivent l'accompagner pour qu'il soit agréable au Seigneur.

Il y a deux choses à considérer dans le jeûne, dit saint Augustin (serm. 207 *in Quadrag.*); les retranchements de la nourriture, qui font son intégrité; la pratique des vertus, qui nous le rendent utile et agréable à Dieu. Quant à la première, ce saint docteur dit que l'intégrité du jeûne du carême consiste à se priver du repas que l'on fait à midi dans les autres temps: *Per hos autem dies etiam concessa prandia removenda.* Comme l'intégrité du jeûne consiste dans l'unité de repas, et que du temps de saint Augustin on ne mangeait que le soir, cette sévérité ne doit pas nous étonner; elle n'a été adoucie, comme je l'ai déjà dit, que depuis le XIIe siècle.

Quant à la seconde, ce saint docteur dit (tract. 17 *in Joan.*, n. 4) que ce qui rend notre jeûne grand, parfait et méritoire au tribunal de notre Dieu, c'est d'éviter et de concevoir une juste horreur du vice et de tous les plaisirs qui peuvent souiller notre cœur: *Est abstinere ab iniquitatibus et illicitis voluptatibus sæculi.* Voilà, dit-il, le grand jeûne, le jeûne solennel, le jeûne parfait des Chrétiens, des disciples de Jésus-Christ : *jejunium magnum et generale, perfectum jejunium.*

C'est d'après l'Ecriture que les saints docteurs montrent la nécessité d'accompagner nos jeûnes des vertus chrétiennes.

Tantôt il est dit que la prière et l'aumône rendent notre jeûne précieux aux yeux du Seigneur : *Bona est oratio cum jejunio et eleemosyna.* (*Tob.*, XII.)

Qu'est-ce qu'un chrétien qui ne prie point? C'est un orgueilleux qui ne sent point sa misère, sa dépendance, le besoin qu'il a de la grâce pour se convertir, persévérer dans la pénitence; ce n'est donc pas un vrai pénitent; il jeûne donc sans fruit, sans mérite.

Qu'est-ce qu'un chrétien dur et insensible envers les membres de Jésus-Christ souffrant? C'est un homme sans charité, sans tendresse, sans humanité, qui ne veut point racheter ses péchés par l'aumône, et qui refuse aux pauvres ce qu'il retranche de sa table et de ses délices : ce n'est donc pas un vrai pénitent; il jeûne donc sans fruit, sans mérite.

Tantôt il est dit que la vraie pénitence consiste dans le jeûne, dans les pleurs et dans la douleur du cœur : *In jejunio, in planctu, scindite corda vestra.* (*Joel*, II.)

Ces chrétiens volages, dissipés, livrés à la joie, aux plaisirs dans le carême comme dans les autres temps de l'année : ces chrétiens ennemis de la retraite, du silence, des méditations sérieuses, qui n'abandonnent point les cercles, les jeux, les spectacles même; ces chrétiens que l'histoire de leurs péchés n'effraye point, n'alarme pas; qui se promettent de la réciter à Pâques au confesseur le plus commode, le plus indulgent qu'ils pourront trouver, et dont toute la douleur consistera dans une formule de paroles auxquelles le cœur n'aura point de part, ne sont donc point de vrais pénitents. Ils jeûnent donc sans fruit, sans mérite. Rendez votre jeûne utile et méritoire par la pureté de votre cœur et la pratique des bonnes œuvres.

CHAPITRE VIII.

De l'abstinence comme précepte.

L'Eglise, toujours assistée du Saint-Esprit, a fait à ses enfants un précepte de l'abstinence du gras certains jours de l'année, et dans tout le saint temps du carême, pour des raisons de mortification et de pénitence.

Cette pratique est autorisée par la plus vénérable antiquité. Les chrétiens de l'Eglise naissante, les plus grands docteurs des premiers siècles en ont parlé avec éloge; ils l'ont observée religieusement, et ces derniers ont combattu dans leurs ouvrages les hérétiques qui blâmaient ce genre de pénitence et de mortification.

Saint Jérôme (lib. II *adversus Jovinianum*) et saint Augustin (*Lib. de hæres.*, cap. 82) ont confondu Jovinien, qui soutenait que l'abstinence n'était d'aucun mérite aux yeux de Dieu.

Comme les hérétiques se copient, il n'est pas étonnant que les protestants aient marché sur les traces de cet ancien hérésiarque, et qu'ils aient fouillé dans l'antiquité pour nous opposer des faits qu'il est facile de détruire.

Les hérétiques des derniers siècles nous font quatre objections sur l'abstinence de certaines viandes les jours consacrés à la pénitence.

1° C'est, disent ils, imiter les juifs et déshonorer la liberté évangélique; 2° c'est imiter les priscillianistes et les manichéens,

qui s'abstenaient de certaines choses, et s'en privaient avec horreur; 3° c'est exposer les fidèles à commettre des péchés mortels, que de leur faire un précepte de l'abstinence; 4° c'est aller contre la leçon de Jésus-Christ, qui nous assure que ce qui entre dans le corps ne souille point l'âme.

Les protestants sont d'autant plus coupables de nous faire ces objections, qu'ils en sentent tout le faux, et connaissent l'esprit de l'Eglise qui justifie sa conduite et le précepte qu'elle fait à ses enfants de l'abstinence.

Quelle différence, en effet, entre nous et les juifs! Croyons-nous que les viandes dont nous nous abstenons par un esprit de pénitence, soient impures et souilleraient nos âmes? Si nous pensions ainsi, nous imiterions alors, non-seulement les juifs, mais encore les priscillianistes et les manichéens; mais, comme eux, nous nous en priverions toute l'année, nous en aurions horreur.

Nous ne croyons donc pas que le gras soit mauvais en lui-même, impur, puisque nous en usons toute l'année, et que nous ne nous en privons que dans les jours consacrés à la pénitence.

De même, nous disons avec Jésus-Christ, que *ce qui entre dans le corps ne souille point l'âme* (*Matth.*, XV); mais nous disons que la désobéissance à l'Eglise la souille. Si c'est exposer les fidèles que de leur faire un précepte de l'abstinence les jours de pénitence, il faut ôter tous les préceptes de l'Eglise, et les ministres de la réforme doivent eux-mêmes effacer ceux qu'ils font à leurs disciples; car je puis assurer qu'un de leurs plus grands maîtres nous justifie sur l'abstinence ainsi que sur d'autres articles.

C'est suivant notre esprit, et non par une police temporelle, qu'on a retenu l'abstinence et des jeûnes en Angleterre; car, dit ce fameux docteur de la réforme (50), l'abstinence accompagnée de la dévotion et de la prière, est un moyen très-efficace pour avancer notre salut et nous rendre agréables à Dieu; nous ne pensons pas autrement. Pourquoi méprise-t-il donc le précepte de l'Eglise, et veut-il recevoir cette loi de mortification du roi et du parlement? C'est le même esprit qui ordonne l'abstinence dans ce royaume schismatique; ce n'est pas la même autorité.

Heureux si les libertins et les indévôts de notre siècle, qui ignorent ces aveux, n'imitaient pas les mépris qu'ils font de la loi de l'Eglise! Mais hélas! aujourd'hui on viole sans scrupule la loi de l'abstinence; on commet de sang-froid ce péché qui donne la mort à l'âme. La transgression est publique, scandaleuse, presque universelle. Le maigre et le gras est servi presque sur toutes les tables; on tend des piéges à la conscience des faibles; on badine l'exactitude des enfants soumis; on n'a aucune des incommodités qui dispensent légitimement du maigre; des soins excessifs de sa santé, la crainte de l'altérer, la délicatesse, la sensualité, l'esprit de désobéissance : voilà la cause de ces infractions scandaleuses dans le saint temps de carême.

Quelle différence entre la conduite de ces chrétiens et celle des enfants soumis qui craignent le Seigneur!

Un petit nombre, comme Daniel, pleure, jeûne, se prive des mets délicats et succulents, et le grand nombre brave la loi de l'Église et vit dans de coupables délices.

Des hommes sages, éclairés dans l'Église, à la cour, dans les rangs les plus distingués, disent avec saint Augustin (lib. X *Confess.*, cap. 31) : Nous obéissons à la loi de l'Eglise, nous nous abstenons par mortification d'une nourriture forte, d'un gras nourrissant, non pas que nous croyons ces viandes impures dans ce saint temps, mais pour mortifier nos sens, éviter les dangers d'une chair nourrie délicatement et obéir surtout à l'Eglise qui nous fait une loi de cette pénitence.

Telle fut la disposition du peuple de Constantinople, lorsque l'empereur Justinien, alarmé d'une grande disette qui privait cette ville impériale des aliments nécessaires pour le carême, permit de vendre publiquement les viandes défendues par la loi de l'Eglise.

Ce peuple chrétien et soumis, dit Nicéphore (*Hist.*, lib. XVII, c. 32), ne voulut point user de cette liberté. On vit partout le respect pour la loi de l'Eglise. Les grands et les petits, les riches et les pauvres craignirent d'offenser Dieu et de souiller leurs âmes par la désobéissance, parce qu'ils savaient, dit saint Chrysostome (hom. 2 *in Genes.*), en confirmant ce fait de l'histoire, que les rois et les sujets sont soumis à la pénitence du carême.

Aujourd'hui on craint si peu d'offenser Dieu mortellement, que les remontrances charitables des pasteurs et des prédicateurs ne suffisent pas : il faut toute la diligence des magistrats pour empêcher les infractions publiques.

CHAPITRE IX.

Il faut éviter la délicatesse dans la pénitence du carême.

Quelle idée l'Ecriture nous donne-t-elle de la pénitence? quelle idée les saints en concevaient-ils? quel fut et quel est encore l'esprit de l'Eglise sur la pénitence du carême? voilà ce que ne consultent point les riches du siècle, qui même observent l'abstinence dans ce saint temps. Ce n'est pour eux qu'un changement de délices, une variété qui satisfait le goût, ce n'est point une mortification.

Si l'on pouvait être de vrais pénitents avec une table splendidement servie, en recherchant tous les raffinements de la délicatesse et de la sensualité, avec l'usage du maigre, nous en pourrions compter encore beaucoup : on sait que les mets en ce genre

(50) M. Burnet, *Histoire d'Angleterre*, page 345.

sont plus exquis, plus variés, plus délicats : aussi ne sont-ils pas oubliés dans les festins, dans les repas et sur les tables des grands : ils sont mêlés avec art avec le gras succulent, et sont plus recherchés par les délicats et les sensuels que les autres.

Mais il faudrait ignorer l'esprit du christianisme et toutes les privations qui forment la vraie pénitence, pour ne pas être persuadé que cette abondance de mets délicats est contraire à la pénitence imposée à tous les chrétiens dans le saint temps du carême.

Quand l'Ecriture nous parle des pénitences publiques qui ont apaisé le ciel irrité, et arrêté le bras vengeur du Tout-Puissant prêt à s'appesantir et à frapper les têtes criminelles, elle nous montre des hommes de pleurs, de gémissements, courbés sous la cendre et le cilice, et ne mangeant qu'un pain de douleur détrempé de leurs larmes : tel est le portrait qu'elle nous trace de la pénitence des Ninivites et du saint roi David.

L'Evangile ne nous parle pas d'un pénitent, mais d'un réprouvé, lorsqu'il nous parle d'un riche qui se nourrit délicatement, et dont la table est tous les jours couverte des mets les plus exquis : *Epulabatur quotidie splendide.* (*Luc.*, XVI.)

Or, d'après l'Evangile, peut-on dire qu'un riche qui, à la faveur de son opulence, fait tous les jours des repas longs et splendides en maigre, invite ses amis et leur offre une table abondamment couverte, tout ce qui peut plaire aux yeux et flatter le goût, est un vrai pénitent, qu'il se mortifie, et qu'il se conduit selon l'esprit de l'Eglise dans la pénitence?

Prononçons d'après l'Evangile : La continuelle délicatesse du riche dont il annonce le malheureux sort, le fit descendre dans les feux éternels après sa mort. Que devons-nous penser des chrétiens délicats, sensuels, et dont les délices de la table ne sont que variés et jamais retranchés dans le saint temps de carême ? Je tremble sur leur sort.

Quelle est l'idée que les premiers chrétiens et tous les saints ont conçue de la pénitence solennelle du carême? Jugeons-en par les saintes rigueurs qu'ils pratiquaient pendant toute la quarantaine.

Non-seulement tous les chrétiens, dans ces grands jeûnes, ne mangeaient qu'au soir, se privaient du beurre et du laitage, mais encore plusieurs pratiquaient la xérophasie; c'est-à-dire ne mangeaient que des fruits secs, et quelques-uns même se condamnaient au pain et à l'eau. C'est Tertullien qui nous apprend ces excès de pénitence des premiers chrétiens dans le carême; et il ne doit pas nous être suspect, puisque c'est dans un traité qu'il a composé en faveur des montanistes qu'il en parle.

Les solitaires, ces hommes d'austérités, dont les jeûnes, les mortifications étaient continuels, inventaient encore de nouvelles rigueurs dans ce saint temps.

On sait la merveilleuse abstinence que tous les saints ont pratiquée dans le carême : celle de saint Louis est connue dans l'histoire, quoiqu'il vécût dans la décadence des grands jeûnes.

Enfin, l'esprit de l'Eglise, dans la pénitence du carême est, par le jeûne et l'abstinence, de réprimer les violentes saillies de la chair, d'élever l'esprit au-dessus des sens, de mettre le chrétien en état de pratiquer la vertu et d'en obtenir la récompense (51) ; c'est encore pour le disposer à célébrer avec fruit le mystère des souffrances de l'Homme-Dieu et à participer à la gloire de sa résurrection, retracer, copier ce saint pénitent dans le désert. Or, la délicatesse n'est-elle pas opposée à cet esprit de l'Eglise, sur la pénitence du carême ?

Prenez donc bien garde, chrétiens, dit saint Augustin (serm. 207), de ne faire que changer de délices au lieu de les retrancher : *Cavendum est ne mutes non minuas voluptates* Joignez à vos jeûnes, dans ce saint temps de pénitence, une table simple, frugale; retranchez tous ces mets rares, délicats, ces liqueurs, ces vins exquis : *Parcimonia jejuniis conjungatur;* et donnez aux pauvres ces superflus que vous retranchez et que votre rang semble autoriser dans les autres temps. Alors vous pourrez dire que vous participez à la sainte et solennelle pénitence du carême.

CHAPITRE X.

Il faut se priver des plaisirs, même permis, dans la sainte pénitence du carême.

Comme une douleur intérieure est de l'essence de la pénitence, que c'est elle qui en est l'âme, qui la rend agréable à Dieu, le désarme, nous rapproche de lui et nous procure ses grâces et ses caresses ; peut-on dire qu'un homme livré aux plaisirs même les plus innocents en apparence, qui soutient tous les jours de longues séances de jeu ; qui se trouve dans les cercles où l'on ne compte pour rien la perte du temps; qui est dissipé, volage, enjoué, qui ne se refuse rien de toutes les douceurs et de toutes les satisfactions du monde, sous prétexte qu'elles sont chez les grands des choses permises, et que les honnêtes gens n'y attachent aucune idée du crime, est un vrai pénitent? Ah! qu'il faudrait peu connaître en quoi consiste la vraie pénitence! Comme il n'y a point de vraie pénitence sans douleur, il n'y a point de vrais pénitents parmi ceux qui se livrent aux plaisirs.

Le retranchement des plaisirs les plus innocents, de l'allégresse la plus sainte et la plus pure, a toujours été regardé comme nécessaire à la pénitence publique.

La douleur des Ninivites était cachée sous le sac et la cendre. Un deuil universel l'an-

(51) Qui corporali jejunio vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et premia. (*Præfatio Eccles. in missa de Quadragesima.*)

nonçait aux étrangers et dans le palais du prince ainsi que dans la cabane du pauvre; on n'y voyait couler que des pleurs; on n'y voyait aucun signe de joie; tout ce grand peuple était tristement occupé de ses péchés et appliqué à les réparer.

Dans les grands jeûnes des juifs, tous les divertissements, les joies publiques, les amusements ordinaires étaient interdits; et cette pénitence publique s'étendait jusqu'à défendre l'usage du lit nuptial. Privations de douceurs permises, que les chrétiens des premiers siècles regardaient comme nécessaires dans la pénitence solennelle du carême, qui a honoré les jeûnes et la pénitence des saints et des chrétiens qui, dans tous les siècles, avaient une juste idée des grands jeûnes du carême.

Rien de plus pur que l'allégresse de l'Eglise, que ses chants de joie; cependant elle les supprime dans le carême et dans les jours de jeûnes, pour s'abandonner à la douleur et toucher son divin époux par ses tristes accents et ses chants lugubres.

Que sert-il de s'abstenir de certains repas, de certains mets, si l'on ne se prive pas des plaisirs qui flattent le cœur et des amusements qui nous dérobent aux exercices de la piété? Un vrai pénitent doit-il moins mortifier son cœur, son esprit que son corps?

Mettrai-je au rang des pénitents, dans ce saint temps de carême, ces personnes qui ne retranchent rien de tout ce qui les flatte? Un riche duvet, un long sommeil, des visites, des assemblées, des jeux, des spectacles, tout cela a-t-il jamais entré dans le plan de la pénitence du carême? Et quand on aurait jeûné et pratiqué l'abstinence, pourrait-on, à la solennité pascale, se flatter d'avoir été de vrais pénitents?

Ecoutons saint Chrysostome, cet éloquent docteur de l'Eglise grecque; il va désabuser ces chrétiens dissipés, volages, ardents pour les plaisirs dans le temps du carême comme dans les autres temps de l'année; il va leur prouver qu'ils auront de quoi rougir après la quarantaine, s'ils n'ont que des jeûnes, des abstinences pratiquées dans la dissipation, le plaisir et le jeu à montrer au Seigneur.

De quelle utilité est votre jeûne, dit ce Père (hom. 6 et hom. 16), si toute votre pénitence consiste à vous priver de quelques repas, et si votre vie est aussi dissipée, aussi mondaine dans le carême que dans les autres jours? *Quæ utilitas jejunii?* Remarquez, chrétiens, que saint Chrysostome parlait alors à des personnes qui observaient les grands jeûnes du carême, qui ne mangeaient que le soir, et cependant il les assure que ces grands jeûnes leur seront inutiles à Pâques, parce qu'ils sont trop dissipés et livrés au plaisir. Ecoutez ce qu'il dit : Vous pratiquez de longs jeûnes, vous attendez que le soleil soit couché pour manger dans ces saints jours : *Tota die nihil comedis;* mais vous ne vous privez point du jeu; vous faites vos parties à l'ordinaire avec la même ardeur, le même goût; vous y risquez les mêmes sommes : *Ludis.* Vous ne vous privez pas des promenades, des visites, des conversations, des concerts et de tous ces amusements frivoles qui annoncent la légèreté, la dissipation, la joie mondaine : *Nugaris.* Mais vous perdez des jours entiers dans une molle oisiveté; votre indifférence pour les exercices de la religion, la prière, la lecture, les offices divins, la visite des pauvres, vous donne un coupable loisir qui vous embarrasse vous-mêmes tout le jour : *Totum perdis diem.* Ah! que vous servira-t-il de dire dans la solennité pascale : J'ai jeûné tout le carême : *Totam jejunavi quadragesimam*, si vous ne vous êtes point privés de tout ce qui pouvait rendre votre jeûne désagréable au Seigneur? *Quæ utilitas jejunii?* Peut-on mieux prouver la nécessité de se priver des plaisirs même permis dans le saint temps du carême?

CHAPITRE XI.

Les riches doivent faire plus d'aumône dans le carême que dans les autres temps.

Les chrétiens doivent être persuadés que l'aumône est un précepte indispensable. Je ne m'arrête pas ici à le prouver, ni à faire des peintures touchantes des malheureux pour exciter leur compassion; c'est la matière d'un discours particulier qui ne regarde pas le sujet que je traite.

Il s'agit ici de leur montrer comment l'aumône est nécessaire à la pénitence solennelle du carême, et en est, selon l'esprit de l'Evangile, inséparable.

Je remarque deux choses dans la pénitence solennelle du carême, quand elle est pratiquée selon l'esprit de l'Evangile : les retranchements qu'elle exige; les grâces qu'elle procure.

Les riches pénitents ne doivent point faire les mêmes dépenses dans ces jours de privation; par conséquent ils doivent faire des aumônes plus abondantes. Les riches pénitents espèrent la rémission de leurs péchés; par consequent ils doivent faire l'aumône, puisque c'est, selon le Saint-Esprit, le moyen le plus efficace pour éteindre le feu vengeur qu'ils ont mérité.

C'est donc aux personnes aisées qui jouissent d'une certaine fortune, et qui dans leur opulence veulent participer à la pénitence du carême, à saisir ce point important de morale.

Si elles observent la sainte pénitence du carême, je ne dis pas comme autrefois, mais même selon l'indulgence que l'Eglise notre tendre mère accorde depuis les adoucissements qu'elle a tolérés; que de privations! que de dépenses retranchées; et par conséquent quel fonds pour les pauvres!

Comme je suppose ces riches touchés et pénitents dans la sainte quarantaine, je ne me représente plus chez eux qu'un seul repas, une table simple, frugale, dont les mets délicats et précieux sont bannis. Je ne la vois plus environnée de ces personnes enjouées qui veulent être bien traitées, qui prolongent la longueur du repas et en occasionnent souvent des excès.

Je ne vois plus de jeux, de concerts, de bals, de spectacles; je ne vois plus toutes ces brillantes bagatelles, ces artifices de la vanité que la cupidité des ouvriers invente, et que l'amour-propre paye si cher. Or, tous ces retranchements laissent aux riches pénitents des fonds pour assister les malheureux, si leur pénitence est sincère.

Quelle pénitence serait donc celle des riches dans le saint temps du carême, si ceux qui n'ont ni pain, ni vêtement, ni asile, n'avaient rien sur les fonds que la pénitence leur fait augmenter? Quelle espèce de pénitents dans le christianisme, que des chrétiens durs et insensibles sur les misères du prochain!

Quoi! les jeûnes, les abstinences, les privations ne serviraient qu'à grossir leurs trésors! Ils verraient avec joie les fruits de leurs mortifications dans leurs coffres, et leurs frères gémir et languir sous le poids de l'indigence! Ah! leur pénitence serait rejetée du Seigneur. Quand on retranche ses dépenses par esprit de mortification et non point par nécessité, ces retranchements doivent être le fonds des pauvres. Aussi tous les saints docteurs, à l'occasion de la pénitence du carême, excitaient-ils les riches à des aumônes plus abondantes.

Je dis que le désir que les riches pénitents ont d'obtenir la rémission de leurs péchés, doit encore les porter à d'abondantes aumônes dans le saint temps de carême, parce que c'est un moyen très-efficace pour fléchir le Seigneur et obtenir miséricorde.

Trois effets merveilleux de l'aumône, selon le Saint-Esprit, doivent prouver aux riches qui veulent se sauver, combien elle est nécessaire dans la pénitence qu'ils pratiquent avec tous les enfants soumis de l'Eglise.

Elle délivre de la mort éternelle : *A morte liberat* (*Tob.*, XII); elle expie les péchés : *Purgat peccata* (*Ibid.*); elle ouvre le sein de la miséricorde et nous mérite le ciel : *Facit invenire misericordiam et vitam æternam.* (*Ibid.*)

Or, riches, personnes aisées qui vous soumettez à la pénitence solennelle du carême, ne sont-ce pas là les grâces précieuses que vous sollicitez, que vous espérez par vos jeûnes et vos privations? Que l'aumône fasse donc une partie de votre pénitence; que Jésus-Christ voie ses membres nourris et couverts des retranchements que vous faites sur la table, le jeu, les plaisirs, le luxe.

Vous faites pénitence pour ne point brûler éternellement : faites l'aumône, c'est une eau salutaire qui éteindra, ainsi que vos larmes, les feux éternels que vos péchés ont allumés; vous voulez expier vos péchés par des jeûnes et des abstinences, joignez à ces mortifications d'abondantes aumônes; elles les rachèteront. Vous priez le Seigneur d'user de clémence envers vous, d'épargner des coupables contrits et humiliés. Achetez par vos aumônes la voix du pauvre; elle touche le cœur de Jésus, elle ouvre le sein de sa miséricorde et elle introduit les hommes de miséricorde dans les tabernacles de la gloire éternelle.

Ne soyez pas dans le saint temps du carême, des hommes de jeûne, de mortification, de contrition, sans être des hommes de charité.

CHAPITRE XII.

Les chrétiens, dans le carême, doivent accompagner leur pénitence de prières et de gémissements.

L'Eglise multiplie ses prières et ses gémissements tous les jours de la sainte quarantaine; ses ministres prosternés ajoutent aux offices ordinaires des prières touchantes; ils emploient les paroles des plus grands pénitents dont l'Ecriture nous rapporte les cris, les pleurs et les gémissements; ces prières, faites presqu'à toutes les heures du jour, font une sainte violence au ciel irrité de nos péchés, parce qu'elles sont des aveux solennels de nos prévarications, de notre misère, de notre néant, de l'état déplorable où le péché nous a réduits, parce qu'elles expriment nos regrets, les déchirements de notre cœur et le besoin que nous avons d'une grande miséricorde pour ne pas tomber sous le domaine d'une rigoureuse justice.

Pendant tout ce saint temps, l'Eglise gémit comme la colombe. Serait-il convenable que des chrétiens qui se disent pénitents ne mêlassent point leur voix à la sienne? Où est le vrai pénitent qui ne demande pas grâce et n'avoue point qu'il est coupable?

C'est donc un exercice nécessaire dans la pénitence du carême que de demander souvent grâce, d'exposer souvent sa misère, et de demander souvent avec un cœur contrit la rémission de ses péchés qu'on n'expie qu'imparfaitement par ses propres forces, ses jeûnes et ses abstinences.

Mais quelles sont les prières que nous devons ajouter dans ce saint temps à celles que nous faisons le matin et le soir dans tout le cours de l'année; les voici : selon l'esprit de l'Eglise, elles sont tirées des offices qu'elle récite et des demandes qu'elle fait à Dieu pour ses enfants tous les jours de la quarantaine.

1° Nous devons demander à Dieu le don d'une sincère pénitence. C'est lui qui touche le cœur, le change, le convertit; nous n'allons à lui qu'après qu'il est venu à nous. Pourquoi tant de faux pénitents? C'est qu'il y en a beaucoup qui comptent sur leurs propres forces, qui prennent l'apparence, les dehors de la pénitence pour la pénitence même; or, Dieu dédaigne la cendre et le cilice, les jeûnes et les abstinences du chrétien dont le cœur n'est pas déchiré, brisé de douleur. Demandons-lui donc le temps et la grâce de pratiquer une pénitence salutaire; ne point demander tous les jours ce don précieux : c'est le crime du pécheur tombé, qui s'imagine pouvoir par ses propres forces sortir de l'abîme sans la main toute-puissante du Dieu des miséricordes; c'est ne point sentir sa misère, sa faiblesse; c'est dédaigner les secours du ciel qui ne sont accordés qu'à la prière, et à la prière persévérante.

2° Nous devons demander tous les jours à Dieu la grâce de remplir cette sainte carrière

avec ferveur, avec piété et dans l'innocence du cœur.

En vain affligeons-nous nos corps par les jeûnes et les abstinences, si nous n'humilions pas nos esprits, et ne fermons pas nos cœurs aux attraits séduisants du péché? Que nous serviront nos jeûnes corporels, si nous n'avons pas retenu nos penchants, réprimé nos passions et dérobé à nos cœurs tous les aliments du vice? Que nous servira-t-il d'avoir jeûné quarante jours et observé les abstinences, si ces mortifications sont souillées par le péché? Quel sera le fruit de notre pénitence à la fin du carême, si nous ne pouvons pas dire : j'ai pardonné à mes ennemis, j'ai restitué ce que j'avais au prochain, j'ai dompté telle passion, quitté telle habitude; j'ai acquis du goût pour la piété; ma conscience pure me fait goûter des douceurs que je n'avais jamais éprouvées? Une fausse tranquillité, une fausse paix, dit saint Chrysostome : *Quid lucrum si recte factis carentes; jejunium transegerimus? Si alius dicat totam jejunavi quadragesimam : tu dic : inimicum habebam, et conciliatus sum : habebam detrahendi consuetudinem et destiti : jurandi tenebar usu et mos improbus mihi correctus est.* (Hom. 16 *ad populum Antiochenum.*)

Ce n'est donc pas assez d'entrer, de fournir même la sainte carrière de la pénitence du carême; il faut, à l'exemple de l'Eglise, demander tous les jours à Dieu qu'il sanctifie nos jeûnes corporels par sa grâce et les dons de sa miséricorde.

3° Nous devons demander tous les jours à Dieu la grâce de participer aux mérites de la passion du Sauveur et aux saintes joies de sa résurrection.

C'est pour nous préparer à célébrer ces deux grands mystères de notre salut que les apôtres ont institué la sainte pénitence du carême : aussi l'Eglise dans presque toutes ses prières demande-t-elle à Dieu que ses enfants se purifient par les jeûnes et les mortifications, afin qu'ils arrivent avec un cœur innocent à la solennité pascale.

On ne peut point, ô mon Dieu, participer à la gloire de votre résurrection sans participer aux douleurs de votre mort. Votre grand Apôtre m'apprend, ô mon adorable Sauveur, qu'il faut souffrir avec vous pour être glorifié avec vous : *Si compatimur, ut et glorificemur.* (*Rom.*, VIII.) Nous n'aurons aucune part au triomphe de votre tombeau, si nous ne prenons point de part aux opprobres du Calvaire. Cet oracle m'effraye, ô mon divin Rédempteur! je crains que les jeûnes et les abstinences que je pratique dans ce saint temps ne soient pas suffisants pour des chrétiens qui doivent vous copier et vous retracer; faites donc, ô mon Dieu! que j'ajoute à ces jeûnes corporels la mortification de l'esprit et du cœur; que je sois doux, humble, patient dans les contradictions, les peines, les douleurs qu'il vous plaira m'envoyer, afin qu'ayant porté ma croix tous les jours avec vous et vous avoir suivi constamment sur le Cavaire, m'y être immolé avec vous, je ressuscite aussi avec vous.

Quelle idée avons-nous de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ dans les jeûnes établis pour nous préparer à célébrer ces grands mystères, si nous négligeons cette prière?

CHAPITRE XIII.

Les chrétiens pénitents dans le carême doivent se faire un devoir d'assister tous les jours à la messe et aux instructions.

Quoi de plus capable d'exciter l'ardeur, la confiance, l'amour des chrétiens pénitents dans ce saint temps, que le sacrifice de nos autels; c'est là où ils trouvent une victime qui a tout ce qu'il faut pour apaiser le Dieu qu'ils ont offensé; c'est là où coule un sang précieux, efficace, dans lequel ils peuvent laver et purifier leurs âmes; c'est là un trône de clémence et de miséricorde, dont ils peuvent approcher avec confiance.

Là Jésus-Christ s'immole pour eux, s'offre pour eux, prie pour eux. Ah! ne serait-ce pas vouloir se priver des grâces les plus précieuses, des secours les plus efficaces, du plus grand de tous les biens, que de négliger d'assister tous les jours de la quarantaine à ce sacrifice de propitiation?

Si vous commencez, pénitents du carême, à aimer Dieu comme source de toute justice, votre cœur ne vous fera-t-il pas voler à ce nouveau Calvaire où se renouvelle tous les jours le sacrifice de la croix? N'y frapperez-vous pas votre poitrine avec douleur, comme ces hommes touchés des prodiges qui s'opérèrent à la mort de l'Homme-Dieu? N'y paraîtrez-vous pas baignés de vos pleurs comme les saintes femmes qui se tenaient au pied de la croix? N'y implorerez-vous pas la miséricorde de votre Dieu avec le criminel pénitent?

Que vous vous privez de grâces, de secours en vous privant d'assister à la messe! Que voulez-vous que je pense de vos jeûnes, de vos abstinences, en voyant votre indifférence pour le sacrifice de nos autels?

Est-il possible que vous ne puissiez pas vous dérober quelques moments pour courir à la source des grâces? Est-il possible qu'une action si sainte, qu'un spectacle si touchant pour la piété, ne fassent aucune impression sur un cœur pénitent?

Ah! retranchez de votre sommeil, retranchez vos amusements, vos récréations ordinaires, manquez plutôt à ces visites de cérémonie, ne donnez pas tant de temps à ces conversations au moins inutiles, supprimez ces lectures qui ne font que vous amuser, faites-vous un plan dans ce saint temps de pénitence, qu'il n'y ait aucun moment pour le plaisir, le jeu, le monde dans l'ordre du jour, et les moments qu'il vous faut pour assister au saint sacrifice de la messe tiendront le premier rang dans la distribution de votre temps.

Comme il n'y a point d'endroit, de moment où le pécheur contrit, touché de ses péchés, puisse plus sûrement et plus efficacement demander et obtenir miséricorde qu'au pied de l'autel, et dans le temps que Jésus-Christ

s'offre à son Père pour être notre victime; on peut dire que les chrétiens, qui négligent pendant la pénitence solennelle du carême d'assister à la messe, ne sont point de sincères pénitents, puisqu'ils sont indifférents pour un Dieu qui s'immole et prie pour eux.

Je ne suis pas étonné que des chrétiens indifférents pour le sacrifice de nos autels, le soient aussi pour la parole de Dieu qui s'annonce tous les jours dans le saint temps du carême, ou qu'ils ne l'entendent que par curiosité et sans en tirer aucun fruit.

L'Eglise multiplie les instructions dans le saint temps du carême; les hommes apostoliques se répandent dans tous les lieux; les trompettes évangéliques se font entendre tous les jours; les chaires chrétiennes sont remplies; le zèle des pasteurs s'accommode aux heures et aux lumières de leurs ouailles; il y a des instructions pour les ouvriers et les pauvres, il y en a pour les grands et les riches. L'Evangile est annoncé sans art et avec simplicité aux premiers, il est annoncé avec tous les charmes de l'éloquence et de l'érudition aux seconds. Il y a des orateurs, il y a des apôtres; on a égard à la délicatesse du savant, on descend jusqu'à la simplicité avec les ignorants; peut-on une plus grande condescendance?

Ah! chrétiens, répondez donc dans ce saint temps au zèle de l'Eglise votre mère, allez avec docilité dans le saint temple écouter les apôtres que la Providence vous envoie; suivez pendant la sainte quarantaine ce cours d'instructions précieuses; choisissez l'heure commode à votre état, à vos obligations; attachez-vous au prédicateur qui vous touche le plus, et non pas à celui qui vous flatte davantage; faites un amas précieux de toutes les vérités que vous entendrez; conservez-les dans votre cœur et mettez-les en pratique, car le bonheur d'un chrétien ne consiste pas, dit Jésus-Christ, à entendre la parole de Dieu, mais à la pratiquer : *Beati qui audiunt et custodiunt verbum Dei.* (*Luc.*, XI.)

Ah! quel sujet n'avons-nous pas de gémir sur le coupable abus qu'on fait aujourd'hui de la sainte parole pendant la sainte quarantaine; on voit des schismes, des divisions à l'occasion des prédicateurs; on les cite au tribunal de la délicatesse de l'esprit du siècle, de la plus sévère critique : les uns se déclarent pour Paul, les autres pour Apollon, ceux-ci pour Céphas; il se forme des cabales pour annoncer, accréditer, porter certains apôtres; il s'en forme pour obscurcir les talents, empêcher les succès des autres; on ne s'attache qu'aux grâces ou aux défauts de l'orateur chrétien, on ne retient que les portraits qui retracent les défauts des autres, on ne retient rien pour soi. Aussi la précieuse semence tombe-t-elle pendant la sainte quarantaine presque toujours dans les pierres, dans les épines et sur des grands chemins; c'est-à-dire dans des cœurs durs, attachés aux richesses, dissipés; il n'y a qu'un petit nombre de chrétiens pénitents qui en profite dans ce saint temps de carême, et qui console l'Eglise par leur assiduité au saint sacrifice et à la prédication.

CHAPITRE XIV.

Les chrétiens, qui veulent tirer du fruit de la pénitence du carême, doivent commencer par se réconcilier avec leurs ennemis.

Qu'est-ce qu'un chrétien pénitent? C'est un homme qui sent tout le poids de son péché, qui en connaît toute l'énormité, qui en gémit, le déteste, veut l'expier par ses pleurs, sa douleur, ses jeûnes, ses mortifications, ses prières; c'est un homme qui se présente devant l'Etre suprême qu'il a offensé, outragé par ses infractions, ses révoltes, qui, le cœur contrit, humilié, déchiré de douleur, implore sa clémence, sa miséricorde; le conjure de ne point entrer en jugement avec lui, de suspendre sa foudre, de lui pardonner, d'accepter son repentir et les faibles satisfactions d'une créature qui a offensé son Créateur.

Qu'est-ce qu'un chrétien qui entre dans la carrière de la pénitence quadragésimale? C'est un homme qui veut par ses mortifications unies à la pénitence des justes, aux prières de toute l'Eglise gémissante et dans le deuil, se préparer à célébrer avec fruit les grands mystères de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Or, que penser de la pénitence d'un chrétien qui, dans le saint temps du carême, refuse de se réconcilier avec ses ennemis, ne veut point pardonner, ferme son cœur à son frère, et qui, bien loin de faire les avances commandées par Jésus-Christ, se refuse obstinément à toutes les voies de réconciliations que lui fraye le zèle de ses amis. Ah! je dirai que sa pénitence est fausse, inutile; que ses jeûnes, ses mortifications, ses prières, ses aumônes, ses larmes, ne suppléeront jamais à la charité qui lui manque, et que Dieu ne lui ouvrira jamais son cœur tant qu'il fermera le sien à son frère.

Quatre choses doivent confondre les chrétiens qui comptent sur leurs jeûnes, leurs mortifications, leurs bonnes œuvres dans la sainte quarantaine, malgré leur haine, ou au moins leur froide indifférence pour ceux qui les ont offensés : 1° leurs péchés; 2° les peines que méritent leurs péchés; 3° la miséricorde qu'ils implorent; 4° les mérites de Jésus-Christ sur lesquels seuls ils doivent mettre leur confiance.

Le chrétien jeûne, se mortifie pour expier ses péchés; mais quels sont ces péchés? Des infractions de la Loi d'un Dieu qui commande et qui veut être obéi. Péchés de commission, péchés d'omission. Vous avez fait ce qu'il vous a défendu; vous n'avez pas fait ce qu'il vous a commandé. Cet être infini a été outragé par vos actions criminelles et par vos coupables négligences; il ne voit en vous que les vices qui irritent son courroux; il n'y voit point les vertus qui méritent sa clémence. Que deviendriez-vous donc, s'il vous fermait son cœur, comme vous fermez le vôtre à votre frère, s'il n'accordait pas le pardon à votre repentir, à vos pleurs, à vos

prières dans ce saint temps, parce que vous ne voulez pas l'accorder aux sollicitations, aux avances de ceux qui vous ont offensé? Êtes-vous, néant révolté, cendre et poussière, à l'égard de votre frère, ce que Dieu est au vôtre? Sa faute égale-t-elle l'énormité et la multitude de vos crimes? Et un seul attentat contre la majesté divine, ne devrait-il pas vous faire oublier les plus sanglants outrages?

Pouvez-vous penser aux peines que mérite un seul de vos péchés sans frémir? Il mérite l'enfer, un feu vengeur éternel. Dieu punit en Dieu; vous ne pouvez vous venger qu'en homme faible, impuissant, injuste, à qui l'autorité manque, et qui n'a souvent que la volonté de nuire, d'humilier, de perdre un ennemi. Ah! comment un coupable qui mérite des supplices éternels, peut-il renoncer à la clémence, quand il s'agit de pardonner des fautes que l'intention peut justifier, ou du moins que la seule sensibilité trouve inexcusable? Vous implorez la miséricorde du Seigneur tous les jours dans ce temps de carême.

Seigneur, dites-vous avec l'Eglise, usez de clémence envers des coupables prosternés à vos pieds dans la douleur et le repentir; oubliez ces crimes et ces iniquités dont nos âmes sont souillées; arrêtez le bras vengeur de votre justice prêt à nous punir; ne faites éclater sur nous que les effets de votre bonté paternelle; faites briller la gloire de votre nom par des excès de clémence; ne faites point briller votre justice par des excès de sévérité.

Or, quelle monstrueuse contradiction! Demander miséricorde et ne point vouloir en user envers les autres; demander qu'on vous remette beaucoup et ne point vouloir remettre peu; prétendre toucher le cœur de Dieu, pendant qu'on ne peut pas toucher le nôtre; espérer qu'il oubliera des crimes énormes, lorsque nous ne voulons pas oublier des fautes légères! Concevez, s'il se peut, faux pénitents du carême, votre aveuglement.

En vain mettez-vous votre confiance sur les mérites infinis et efficaces du Sauveur immolé pour nous sur la croix. Son sang a été répandu pour ses bourreaux comme pour les autres; il est repandu pour celui que vous haïssez comme pour vous. Jésus lui offre une place dans son cœur comme à vous, et son sang n'effacera pas vos péchés, si la charité n'efface pas dans votre cœur jusqu'aux traces du ressentiment. Remettez, on vous remettra.

Ne comptons pas sur nos jeûnes, nos abstinences et tout l'appareil de pénitence, si en commençant la sainte quarantaine nous ne sommes pas réconciliés avec nos ennemis. C'est pour nous y engager que l'Eglise nous fait lire le troisième jour l'Evangile où ce précepte est solennellement intimé.

—

CHAPITRE XV.

Les motifs qui doivent porter les chrétiens à pratiquer avec zèle la sainte pénitence du carême.

La loi expresse de l'Eglise nous oblige au jeûne et à l'abstinence, à moins que des infirmités réelles ne vous en dispensent. Nous devons obéir à l'Eglise.

Toutes les plaies que nous avons faites à notre âme dans le cours de l'année, toutes les taches dont elle est souillée exigent nécessairement que nous prenions un temps pour la purifier de toutes ses souillures. Malheur à celui qui, par délicatesse pour son corps, laisse son âme dans la mort du péché et toujours souillée des traces du péché!

L'exemple de toute l'Eglise, des justes, des chrétiens pénitents dans la sainte quarantaine, doit nous animer à la pénitence publique. Malheur à celui qui refuse de s'affliger avec les justes et qui se range du côté des pécheurs délicats et infracteurs!

La loi qui nous est imposée, les péchés que nous avons à expier, les modèles que ce saint temps nous présente : voilà les motifs qui doivent nous faire embrasser avec zèle la sainte pénitence du carême : tout doit confondre, faire rougir les chrétiens qui s'en dispensent.

La loi de l'Eglise, sur la pénitence du carême, est une loi solennellement annoncée, et toujours en vigueur : elle a été vengée dans tous les temps, par les conciles, les saints docteurs, les édits des princes catholiques, des atteintes que l'hérésie licencieuse a voulu lui donner. C'est une loi dont l'infraction est suivie de la mort de l'âme : c'est une loi qui annonce tout à la fois l'autorité, la charité et la tendresse de l'Eglise ; son autorité qu'elle tient de Jésus-Christ son Epoux; sa charité qui s'occupe toujours de notre salut, sa tendresse qui dispense des rigueurs de cette pénitence les infirmes qui ne peuvent point absolument les pratiquer.

Or, toutes ces vérités une fois bien comprises, comment excuser les infracteurs de la sainte pénitence du carême? Excusera-t-on des hommes rebelles qui méprisent une autorité divine? car, selon l'Evangile, c'est mépriser Jésus-Christ que de mépriser son Eglise : c'est refuser de l'écouter, quand on ne l'écoute point (*Luc.*, X); et l'on doit, selon lui, mettre au nombre des publicains et des païens ces contempteurs de ses lois, au lieu de les compter parmi ses enfants. (*Math.*, XVIII.)

Excusera-t-on des cœurs impénitents, des pécheurs qui ne veulent point guérir; qui refusent les remèdes les plus salutaires et les plus efficaces, et qui ne veulent, ni se relever de leurs chutes, ni se précautionner contre celles dont ils sont menacés, qui se plaisent sous l'empire du démon, et qui ne pensent point à se réconcilier avec leur Dieu irrité de leurs iniquités multipliées?

Excusera-t-on des délicats, qui, n'ayant

point les infirmités réelles, pour lesquelles l'Eglise a tant d'indulgence, ont recours à des prétextes frivoles, pour violer tranquillement sa sainte loi?

Ah! à Dieu ne plaise qu'on justifie ces coupables infracteurs. Ils sont dans un état de mort, parce que la désobéissance à la loi de l'Eglise a souillé leurs âmes.

O mon divin Sauveur! votre Epouse parle, commande : j'obéirai, je me rangerai avec ses enfants soumis dans ce saint temps, pour pratiquer toutes les mortifications dont je suis capable. La loi de votre Eglise, mes péchés sont de puissants motifs pour me faire embrasser cette pénitence publique.

Que de fautes ne commettons-nous pas dans le cours de l'année? Que de plaies faites à notre âme dans le commerce du monde? Que d'indulgences pour une chair de péché? Que de taches dans un cœur qui doit être à Dieu? Or, dit saint Leon (serm. 4 *De Quadrag.*), si nous ne sommes point capables de cette austérité continuelle de certains justes, embrassons du moins avec ferveur la sainte pénitence du carême pour nous purifier de nos péchés; et quand nos âmes ne seraient pas blessées mortellement, pensons qu'il est nécessaire d'effacer par des jeûnes, des prières et des larmes, les taches qui souillent les cœurs des justes, les traces que le péché y laisse, et tout ce que le commerce, les sollicitudes, les images du monde y ont introduit d'impur et de criminel.

Oui, mon Dieu, le besoin que j'ai de purifier mon cœur, d'expier une multitude de fautes commises dans le cours de l'année, me fait embrasser avec joie et avec ferveur la sainte pénitence de l'Eglise. Je vais m'efforcer d'imiter tous les modèles de pénitence que j'ai sous mes yeux, malgré la corruption de notre siècle.

David, lorsqu'il était un modèle de la faiblesse humaine, comme il a été un modèle de la plus sincère pénitence, exhortait le fidèle Urie revenu du combat, à aller goûter avec son épouse les douceurs du repos et de la société; mais ce brave soldat lui répondit: à Dieu ne plaise, prince, que je vive ainsi délicatement. Joab, mon général, habite sous une tente rustique: toute l'armée d'Israël est dans la campagne exposée à toutes les rigueurs de la faim, de la soif et de la mort : *Non faciem rem hanc.* (II *Reg.*, XI.)

Ah! voilà ce que devrait se dire un chrétien, dans la sainte quarantaine, pour s'encourager à la pénitence : Jesus-Christ, mon divin chef, prend la route du Calvaire pour s'immoler : toute l'Eglise est en deuil : tant de religieux et de religieuses augmentent leurs austérités : tant de grands, de riches, de savants, de chrétiens de tous les états, jeûnent, se mortifient; et moi je n'aurai pas le courage de les imiter? Chrétien comme eux, je les regarderai combattre du sein de la mollesse? Ils seront pénitents, et je serai délicat? Ah! il n'en sera pas ainsi; je ne ferai point ce que la délicatesse demande : *Non faciam rem hanc.*

Voilà les motifs qui doivent animer les chrétiens à la pénitence du carême, et confondre les infracteurs de la loi de l'Eglise.

CHAPITRE XVI.

La cérémonie des cendres doit exciter les chrétiens à la pénitence du carême.

Quel spectacle plus touchant que celui que tous les catholiques donnent au monde le premier jour de la quarantaine! On les voit tous prosternés, prier, gémir, pleurer avec l'Eglise, courber leur tête sous la cendre, et entendre avec docilité prononcer leur arrêt de mort, et avec toutes les suites humiliantes de leur mortalité.

Là, le ministre, la cendre dans les mains, prêt à la répandre sur le peuple fidèle, dit à tous ces mortels, sans distinction : N'oubliez pas que vous n'êtes qu'un vil amas de poussière, et que bientôt vous retournerez en poussière : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* (*Gen.*, III.)

Il le dit à la brillante jeunesse ainsi qu'à la languissante vieillesse, aux riches comme aux pauvres, aux savants comme aux ignorants, aux monarques comme aux sujets. Le tombeau s'ouvre pour tous également; nous y descendons, nous y pourrissons, et nous y sommes enfin réduits en un petit amas de poussière : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Mais si tous les catholiques se soumettent à cette humiliante cérémonie, tous ne saisissent point l'esprit de l'Eglise qui l'a instituée.

On se prosterne sans recueillement; on récite les psaumes les plus touchants sans componction; on implore la miséricorde de Dieu, sans se mettre en peine de l'obtenir; on le conjure d'avoir égard aux larmes, aux jeûnes, aux mortifications qui vont former la pénitence du carême; et le grand nombre n'aura ni larmes sincères, ni jeûnes intègres, ni privations volontaires à offrir à Pâques. On veut bien entendre prononcer l'arrêt de sa mort; mais, comme le moment de l'exécution est inconnu, on se le représente comme dans un lointain : il ne fait aucune impression. On veut bien se laisser répandre un peu de cendre sur la tête; mais ce symbole de notre misère, de notre néant, n'humilie pas les beautés fières, les riches orgueilleux, les savants entêtés, les grands enflés de leurs titres, les pécheurs audacieux dans le crime : il ne détache point le cœur des vanités, des richesses, des louanges, de l'élévation, des plaisirs; c'est une cérémonie stérile pour la plupart des chrétiens.

Plusieurs y viennent en sortant du sein des divertissements, fatigués des excès du plaisir, abattus et comme tristes de voir les jours de dissolution écoulés.

Grand Dieu! quelle préparation à la pénitence! quelle différence entre l'esprit de l'Eglise et l'esprit des enfants du siècle!

L'Eglise, dans ce jour, rappelle à ses enfants l'appareil lugubre des pénitences publiques du peuple de Dieu, les saintes rigueurs qu'elle exerçait sur les pécheurs qui

se soumettaient à la pénitence publique; les images de la mort, la clémence du Seigneur, les souffrances de Jésus-Christ. La solennité pascale peut-elle leur offrir de plus grands objets, pour les porter à la pénitence du carême?

Quel fut l'appareil extérieur des pénitences publiques dans l'Ancien Testament? Le sac, la cendre, le cilice. Soit que nous nous rappellions la pénitence de toute une ville, soit que nous ne nous arrêtions qu'à celle d'un seul pécheur, nous voyons ces dehors lugubres et humiliants présider à la pénitence. Le sac, la cendre, le cilice, deviennent les ornements des Ninivites, et font la pompe de David : quand la justice de Dieu voyait le cœur humilié et contrit, elle s'apaisait, et faisait place à sa clémence.

Autrefois l'Eglise mettait les pécheurs solennellement en pénitence le premier jour de la quarantaine; mais comment paraissaient-ils devant l'évêque qui faisait cette cérémonie? revêtus de cilices, couverts de sacs et de cendres, baignés de leurs pleurs, et disposés à satisfaire selon leurs forces à la justice divine; alors ils étaient condamnés aux jeûnes, aux humiliations, aux gémissements, et différés jusqu'au jeudi saint pour leur réconciliation.

C'est pour retracer à ses enfants cette ancienne pénitence, que l'Eglise fait dans ce jour la cérémonie des cendres, et que ses ministres prient entre le vestibule et l'autel pour le retour des pécheurs à Dieu.

En leur montrant les restes humiliants de ce corps qu'on délicate, qu'on souille, et que l'on fait servir au crime; en leur montrant Jésus-Christ dans la route du Calvaire, et leur rappelant sa mort douloureuse sur la croix; en leur annonçant les saintes solennités pascales, auxquelles nous ne pouvons participer sans avoir avant participé aux souffrances du Sauveur, n'est-ce pas leur dire que le temps du carême doit être pour eux un temps de deuil, de larmes, de jeûnes, de privation et d'une amère pénitence.

Or, l'Eglise rappelle à ses enfants tous ces grands objets le premier jour de la quarantaine. C'est donc faute d'entrer dans son esprit que l'on se forme une fausse idée de la pénitence du carême, qu'on ne la fait consister que dans quelque privation qui ne mortifie ni le corps, ni le cœur, ni l'esprit; qu'on se dispense même, sans infirmités réelles, du jeûne et de l'abstinence, et qu'on est dans ce saint temps comme dans les autres, sensuels, délicats, dissipés, licencieux, livrés au monde, à ses plaisirs, et l'esclave de ses tyranniques usages.

Pénétrez donc l'esprit de l'Eglise dans la cérémonie des cendres. Regardez avec les yeux de la foi les autels dépouillés de leurs ornements, les ministres et le peuple prosternés. Méditez ces prières que l'on récite, les grâces que l'on demande, les promesses que l'on fait; et, si vous ne vous soumettez pas avec zèle à la pénitence du carême, vous n'avez qu'une foi morte, vous devez trembler.

CHAPITRE XVII

L'exemple de Jésus-Christ, pénitent dans le désert, doit animer les chrétiens à la sainte pénitence du carême.

Nous devons faire attention à quatre choses qui éclatent dans la pénitence de notre divin Sauveur; le lieu qu'il choisit pour pratiquer le jeûne; la longueur de son jeûne; les artifices que le démon emploie pour le tenter; les armes dont il se sert pour le terrasser et en triompher.

C'est dans le désert que ce chef de tous les pénitents se retire pour ce grand jeûne qui nous est marqué dans l'Evangile; le Saint-Esprit qui procède de lui comme de son Père, l'y conduit : là, dans les horreurs de la solitude, éloigné de la vue des mortels et du tumulte du siècle, dans la compagnie des bêtes sauvages, ce Dieu éternel, tout-puissant, revêtu de notre chair, chargé de nos iniquités, s'offre à son Père comme un pénitent qui doit apaiser sa colère, qui a des fautes à expier, des dangers à éviter, des précautions à prendre.

O mon divin Sauveur! pourquoi fuyez-vous le monde? Vous êtes venu pour le sanctifier; vous convertissez les pécheurs; vous mettez en fuite les démons; vous développez les consciences; vous manifestez tous les mystères d'iniquités cachés dans les cœurs des pharisiens; vous communiquez la grâce, la sainteté à tout, et rien, dans le monde le plus corrompu, le plus séduisant, ne peut obscurcir la beauté toute divine de votre âme.

O sagesse éternelle! avez-vous besoin, comme nous, de recueillement, de retraite, de calme pour vous tracer un nouveau plan de vie, prendre de nouvelles résolutions, ranimer la ferveur, sonder les plaies du péché? Et c'est vous, ô divin Jésus! qui avez les clefs de la vie et de la mort, c'est vous qui ôtez les péchés, c'est vous qui venez en détruire l'empire.

C'est donc pour nous servir de modèle, que vous joignez la retraite au jeûne? Les actions que vous pratiquez comme homme, sont des leçons que vous nous donnez; vos serviteurs fidèles, ô divin chef des pénitents! ont marché sur vos traces : les Paul, les Antoine, les Pacôme, les Hilarion et cette foule innombrable d'anachorètes qui ont peuplé l'Orient et rendu célèbres ses déserts les plus affreux, se sont dérobés au monde et ensevelis dans l'épaisseur des forêts, pour ne vaquer qu'à la contemplation des choses divines.

Malgré la corruption de notre siècle, que d'âmes fidèles et craintives se dérobent au commerce le plus innocent des créatures pendant cette sainte quarantaine! Quel recueillement dans les cloîtres! Quel calme dans les familles chrétiennes! Les visites, les assemblées, le jeu, sont supprimés.

En vain compte-t-on sur le jeûne que l'on pratique dans ce saint temps, si on est dis-

sipé, agité, répandu dans le monde comme à l'ordinaire. La plus solide piété souffre toujours un grand déchet dans le commerce des créatures; l'innocence y fait toujours quelque perte; la charité s'y refroidit; le cœur y reçoit quelques coupables impressions; l'âme y devient au moins languissante. Il faut donc, pour remédier à ce déchet de la vertu, réparer ces pertes spirituelles, rallumer ce feu sacré qui s'éteint, préserver son cœur des engagements qui le flattent, guérir la langueur de son âme, se retirer à l'écart, se faire une solitude dans le monde même, y écouter l'Esprit de Dieu qui y conduit les âmes fidèles et y parle à leurs cœurs; et sur ces divins oracles médités dans l'Evangile, réformer le plan de sa vie, s'en tracer même un nouveau s'il est nécessaire et y faire entrer, surtout, tout ce qui forme soit une pénitence d'expiation, soit une pénitence de précaution.

Voilà, chrétiens, qui voulez participer à la pénitence solennelle du carême, la première leçon que Jésus-Christ vous donne comme modèle des pénitents; une séparation du monde, au moins de cœur et d'esprit, dans ce saint temps.

Le jeûne de Jésus-Christ dans le désert fut long et rigoureux; il passa quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger. Ce divin Sauveur suspendit durant ce temps sa toute-puissance, pour se livrer aux besoins de l'humanité, éprouver les rigueurs de la faim comme homme, se mortifier et se présenter à son Père en qualité de pénitent.

Moïse et Elie avaient jeûné le même nombre de jours dans l'ancienne loi; sur quoi il est bon de savoir :

1° Que Jésus-Christ souffrit plus dans son long jeûne, que ces deux héros de la loi et des prophètes, parce qu'ils étaient soutenus par une puissance divine qui suspendait les nécessités du corps. L'homme, sans ce secours divin, ne pouvant pas être si longtemps sans manger, c'est par un pareil prodige que certains saints dont l'histoire ecclésiastique nous atteste un jeûne aussi surprenant, passaient le saint temps du carême sans boire ni manger; mais Jésus-Christ se livrait aux rigueurs de la faim volontairement, et suspendait pour cela toute la puissance qu'il avait comme Dieu.

2° Que Jésus-Christ ne jeûna que le nombre de quarante jours, comme Moïse et Elie, pour cacher sa divinité, ne point paraître au-dessus d'eux : car il aurait pu jeûner plus longtemps et d'une manière plus singulière; mais il agit comme homme alors, et comme notre modèle. C'est pour imiter, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, ce jeûne du Sauveur, marcher sur les traces de ce divin pénitent, que l'Eglise naissante instruite par les apôtres, observait ce nombre de jeûnes, disent les saints docteurs.

O divin chef des pénitents! c'est donc sur vos traces que je marche quand j'entre dans la carrière de la pénitence du carême, que je jeûne, que je me mortifie : soutenez ma faiblesse, agréez mes faibles efforts, sanctifiez mes jeûnes en purifiant mon cœur des taches que le péché y a laissées. Quoi de plus capable d'animer les chrétiens à la pénitence que celle d'un Dieu fait homme!

Mais le monde nous tente dans le saint temps du carême : le démon a ses suppôts qui s'approchent de nous après quelques jours de jeûnes, d'abstinences, et qui nous disent : pourquoi altérer votre santé, vous exposer à des infirmités? Le Seigneur ne demande point ces austérités; cette pratique est bonne pour les cloîtres : elle n'est point d'institution divine; il faut laisser cette pénitence à ceux qui ne sont point utiles et nécessaires comme vous à une famille, à la société : rompez sans scrupule ces jeûnes, ces abstinences qui vous échauffent et préjudicient à votre santé. Ainsi parlent les mondains, ils tiennent le langage du démon qui s'approcha du Sauveur dès qu'il eut faim, et le sollicita de faire un miracle pour changer les pierres du désert en pain : *Dic ut lapides isti panes fiant.* (*Matth.*, IV.) Mais l'Homme-Dieu, qui n'a voulu être tenté au dehors, dit saint Augustin (*in psal.* XC), que pour nous fournir des armes victorieuses contre le tentateur, nous fournit la réponse que nous devons faire à ceux qui veulent nous porter à l'infraction de la loi : *Scriptum est*, il est écrit, vous obéirez à l'Eglise, vous observerez ce qu'elle vous ordonnera; c'est désobéir à Dieu que de lui désobéir; c'est donner la mort à son âme que de violer ses préceptes : *Scriptum est.* Le jeûne du carême est un précepte solennellement intimé à tous les fidèles catholiques : la loi de l'abstinence est publiée; tous les justes s'y soumettent. Ah! à Dieu ne plaise que je m'en dispense sans une infirmité réelle : la morale des mondains sur la pénitence du carême me fait sécher de douleur; elle ne me séduit point; l'exemple de mon Sauveur m'anime; sa grâce me soutiendra; sa bonté suppléera à l'imperfection de ma pénitence.

CHAPITRE XVIII.

L'exemple de Jésus-Christ souffrant doit animer les chrétiens à la pénitence du carême.

Tous les excès de douleur auxquels l'Homme-Dieu a été livré dans sa passion, est le grand objet qui occupe l'Eglise dans toute la sainte quarantaine : elle quitte rarement son deuil pendant tout le temps qui précède la mort de son divin Epoux, il faut une grande solennité; elle remet à célébrer avec joie les jours consacrés à la mémoire de ses héros après la solennité pascale. Toujours triste, dans la douleur, pénétrée de ce que l'amour immense d'un Dieu lui a fait souffrir pour l'homme, elle ne cesse de représenter à ses enfants le grand spectacle du Sauveur expirant sur la croix pour nos péchés.

C'est pour cela que, dès le VIe siècle, il fut ordonné qu'on ne célébrerait pas dans le ca-

rême les fêtes des martyrs, qu'elles seraient remises; que le sacrement de mariage, établi pour sanctifier une union innocente et légitime, ne serait pas non plus administré dans ces jours de pénitence, afin que les fidèles ne soient occupés que du touchant spectacle du Calvaire (52).

C'est pour cela que dans le onzième synode de Milan, on ordonne de célébrer, surtout les vendredis de carême, des offices qui retracent aux fidèles les excessives douleurs que Jésus-Christ a souffertes pour nous dans sa passion, afin de toucher leur cœur, de les porter à la componction, et à répandre des larmes d'une salutaire pénitence (53).

C'est pour suivre cet esprit que l'Eglise a fait connaître dans tous les siècles, que celle de Paris a institué une fête pour honorer les cinq plaies du Sauveur le premier vendredi de la quarantaine, et composé un office très-touchant et très-consolant pour les pécheurs pénitents, qui trouvent dans ces plaies adorables un asile et des secours efficaces pour obtenir la grâce de leur réconciliation.

Or, il ne suffit pas que les chrétiens connaissent l'esprit de l'Eglise sur la pénitence, il faut qu'ils le suivent et en tirent le fruit que cette tendre mère se propose. Ils paraîtraient aussi en vain touchés, attendris de l'appareil triste et lugubre qu'elle expose à leurs yeux dans ce saint temps, du récit qu'elle leur fait des douleurs du Calvaire. Ils répandraient aussi inutilement des larmes, lorsqu'on expose à leurs yeux Jésus attaché à la croix, ou qu'un prédicateur zélé, éloquent leur retrace tout ce qui s'est passé dans le jardin des Oliviers, dans les tribunaux de la Synagogue, et sur le Calvaire. Si leur cœur n'est pas touché, pénitent, ce divin Jésus agonisant ce divin Jésus outragé, ce divin Jésus expirant sur la croix, leur dit encore comme aux femmes de Jérusalem, *Ne pleurez point sur moi, mais sur vous* (*Luc.* XXIII). C'est le péché que je me suis chargé d'expier qui me fait boire jusqu'à la lie le calice d'amertume que mon Père irrité contre la race coupable, me présente.

Si je suis abattu dans le jardin des Oliviers, si une tristesse mortelle saisit mon âme, si une sueur de sang couvre mon corps, si j'entre en agonie, c'est que je commence ma passion par la pénitence du cœur, je me présente à mon Père comme un pénitent public. L'horreur du péché, la douleur du péché, la satisfaction rigoureuse qu'exige le péché; voilà ce qui me réduit à cette agonie qui vous touche et vous attendrit. Que me servent les larmes que vous répandez, si le péché ne fait pas les mêmes impressions sur vous; si vous êtes sans cette douleur, cette contrition, ce déchirement, cette tristesse salutaire que doit causer le péché?

La justice divine n'est apaisée, le Père céleste, offensé par le péché, n'est entièrement satisfait que lorsque j'ai expiré sur la croix et répandu tout mon sang.

Or, concevez-vous une juste idée du péché, de l'outrage qu'il fait à la divinité, de la réparation qu'il exige lorsque vous vous attendrissez sur mes souffrances sans détester, sans pleurer, sans expier vos péchés; en me voyant sur la croix expirant pour votre réconciliation, entrez-vous dans des sentiments de pénitence et de componction, comme ceux qui descendirent du Calvaire, le cœur brisé de douleur, et en frappant rudement leur poitrine? Si vous vous couronnez de fleurs sous un chef couronné d'épines; si vous êtes un membre délicat sous un chef crucifié; si vous prétendez me suivre dans le triomphe de ma résurrection en m'abandonnant dans la route des souffrances; si vous espérez arriver au ciel par cette route commode, aisée, qui ne gêne point la nature, ne la met point à l'étroit, vous êtes dans l'erreur et l'aveuglement.

Rien de plus efficace pour nous porter dans ce saint temps de carême à toute la sévérité dont nous sommes capables, pour nous faire renoncer à cette délicatesse qui fournit tant de fausses excuses, tant de prétextes frivoles pour se dispenser de la pénitence du carême, que la méditation des mystères du Calvaire : au pied de la croix, on rougit non-seulement des infractions volontaires, mais des adoucissements les plus légers.

CHAPITRE XIX.

Les chrétiens doivent moins redouter les rigueurs de la pénitence du carême que les révoltes d'une chair bien nourrie et délicatée.

Si l'on avait une foi vive; si l'on pensait du salut comme on doit en penser; si l'on redoutait la perte des biens éternels; si l'on faisait attention à ses faibles, à ses penchants, aux combats que le corps livre sans cesse à l'esprit, une pénitence aussi adoucie qu'est présentement celle du carême n'aurait rien de rigoureux et d'effrayant aux yeux des chrétiens raisonnables.

D'où viennent donc ces alarmes aux approches de la quarantaine? Ces soins excessifs de sa santé, ces craintes pour tout ce qu'on s'imagine l'altérer? D'où vient, dans ce saint temps, que l'on trouve dans son tempérament tant de faiblesse après avoir été assez robuste pour soutenir de longs repas, de longues séances de jeu, le tumulte des assemblées nocturnes, des bals, des spectacles et de tous les plus indiscrets et les plus fatigants plaisirs.

Ah! c'est qu'on ne considère dans la pénitence que ce qu'elle a de mortifiant pour la nature corrompue : on ferme les yeux aux douceurs qu'elle répand dans l'âme; on voit la croix, dit saint Bernard (serm. 2 *De dedicatione*), on en est effrayé, on ne fait point attention à l'onction qui la fait porter avec allégresse : *Crucem videntes, sed non unctionem.*

(52) Ex Capitulis sancti Martini Bracarensis episcopi ante annum 580, cap. 48.

(53) Ex synodo diœcesana Mediolanensi undecima, anno 1584.

C'est donc faute de foi, de réflexion, que tant de mondains sont effrayés de la pénitence du carême; s'en dispensent sans scrupule, sans remords : *Hinc multi abominantur et fugiunt pœnitentiam.*

Pour vous, mes frères, continue saint Bernard, courbés avec allégresse sous le fardeau de la croix, vous sentez l'onction qui l'accompagne, vous éprouvez les douceurs qui consolent l'âme, pendant que les mortifications abattent le corps, et vous avouez que nos jeûnes, nos veilles, nos larmes, nos privations sont accompagnés de douceur, de suavités, de consolations qui rendent notre pénitence délicieuse : *Experti estis et scitis quia suavis et delectabilis est pœnitentia nostra.*

Certainement, une pénitence qui abat notre ennemi le plus redoutable, qui nous fait régner sur tous nos sens, qui calme les passions, apaise les révoltes de la chair, lui dérobe tous les aliments du vice ; une pénitence qui est un glaive victorieux pour défendre notre innocence, l'entrée de notre cœur, le trésor de la grâce que nous portons dans des vases fragiles; une pénitence qui nous met en état de prier, de méditer, de mériter des grâces et de travailler efficacement à notre salut, est une pénitence douce pour des chrétiens qui ont de la foi. Or, tel est l'avantage de celle que nous pratiquons dans le saint temps du carême, elle nous sépare d'un monde profane, elle afflige nos corps souillés du péché, elle purifie nos âmes; elle nous dispose à célébrer avec fruit les grands mystères de notre salut : *Suavis est pœnitentia nostra.*

J'entends le grand Apôtre qui dit : *je châtie mon corps, je le réduis en servitude* (*I Cor.* IX), c'est-à-dire, comme il l'explique dans un autre endroit : Je me livre aux rigueurs de la pénitence, aux jeûnes, aux veilles, aux larmes, aux privations. Pourquoi ces austérités? Il nous l'apprend.

Il craint d'être réprouvé en prêchant les autres; il redoute les combats que la chair lui livre; il ne pense point à conserver un corps qu'il regarde comme son ennemi; il ne s'occupe qu'à préserver son âme des coups mortels qu'il peut lui porter.

Il n'est point question, pour des chrétiens, dans ce saint temps, de ces rigueurs excessives de pénitence qui ont immolé tant de saints; celle du carême adoucie, accompagnée d'indulgence de la part de l'Eglise, n'a rien d'effrayant; pourquoi donc alarme-t-elle dans ses approches presque tous les chrétiens de nos jours? Voici le mystère : c'est qu'on n'a presque plus de foi; c'est que l'incrédulité a fait de funestes progrès; c'est que l'affaire du salut est regardée comme la moins importante.

On craint d'altérer sa santé par des jeûnes faciles à pratiquer, des abstinences passagères, que tant de religieux et de religieuses soutiennent toute leur vie : et on ne craint point de l'altérer par une vie de plaisir, d'excès. Ah! si un esprit d'irréligion ne suggérait pas ces prétextes de la santé, on craindrait plus les suites funestes de la bonne chère, des liqueurs, des plaisirs, des veilles, que la faiblesse prétendue dans laquelle peut faire tomber la pénitence du carême.

Que devons-nous penser de ces femmes qui exposent au commencement du carême la délicatesse de leur tempérament, qui semblent à peine pouvoir se soutenir, et qu'on a vu dans les jours de dissolution, qui précèdent la sainte quarantaine, voler de repas en repas, de cercle en cercle, de bal en bal : passer les nuits entières dans le bruit, le tumulte et sous l'attirail gênant et incommode des vanités mondaines. Craignaient-elles alors d'altérer leur santé? Opposaient-elles aux invitations d'un monde réprouvé, la délicatesse de leur tempérament?

Que devons-nous penser de ces personnes qui ne peuvent point seulement essayer de la pénitence du carême, parce qu'elles se sont trop lassées dans les routes de l'iniquité; que les excès du plaisir ont étendues sur un lit de douleurs; qu'une coupable fureur, pour les divertissements, a rendues infirmes, et qu'un cœur, toujours attaché au crime, rend impénitents? Qu'elles sont les victimes du plaisir et les objets de la colère de Dieu.

La pénitence du carême n'a pas ces suites funestes; et c'est à tort que l'on s'effraye de ses rigueurs apparentes. Son objet n'est pas de détruire la santé, mais de mortifier un corps qui se soulève contre l'esprit. On en a plus vu blanchir dans les jeûnes et à une table frugale, que dans des longs repas et les délices recherchées.

Mais faut-il donc ménager la santé, quand il s'agit d'observer le précepte de l'Eglise, pendant qu'on la prodigue pour suivre les coupables usages du monde? Ne devons-nous pas plus redouter les révoltes d'une chair délicatée, que les légères austérités qui la domptent; le déchet de la vertu, que celui de la santé; la perte des forces de l'âme, que celle des forces du corps?

La beauté, les forces, la vertu des Judith et des Esther prennent de merveilleux accroissements dans les jeûnes. La valeur, la raison, la vie des Balthazar, des Holopherne disparaissent dans les excès de la table. Une vie sensuelle est le tombeau de l'innocence: une vie pénitente, mortifiée en est la gardienne.

Ne redoutons donc pas les rigueurs de la pénitence du carême, puis qu'elles sont nécessaires, pour triompher des révoltes de nos sens, et qu'elles sont moins contraires à la santé que les plaisirs fatigants du monde.

CHAPITRE XX.

Les chrétiens doivent, en considérant leurs péchés, embrasser avec ferveur la pénitence du carême.

Ce sont malheureusement ceux qui ont le plus de péchés à expier, qui redoutent la pénitence du carême : ce sont des hommes sensuels, délicats, accoutumés à satisfaire

leurs sens ; qui mettent leur gloire à engraisser un corps de péché ; des ennemis de la croix du Sauveur, qui se font un Dieu de leur ventre, comme parle l'apôtre saint Paul ; des intempérants que de coupables excès dans le boire et le manger ont souvent ensevelis dans l'ivresse et fait languir dans la maladie et les douleurs.

Ce sont des hommes de volupté, coupables des commerces les plus honteux, dont la passion a porté la honte et le déshonneur dans les familles, séduit l'innocence et scandalisé le public ; qui ont par conséquent des penchants violents à réprimer, des flammes impures à éteindre, une chaîne de réprobation à briser, des scandales à réparer, un cœur à purifier, des sens à calmer, des crimes à pleurer et à expier.

Ce sont des hommes qui se piquent d'esprit, qui ont adopté l'irréligion et l'incrédulité de notre siècle, qui vont de cercle en cercle débiter avec complaisance leurs sacriléges satires sur les dogmes, la morale et le plan du christianisme ; qui s'y distinguent par leurs doutes et leurs incertitudes sur les mystères, leurs plaisanteries sur la dévotion qui ébranlent les simples, et ont peut-être éteint dans plusieurs le flambeau de la foi.

Ce sont des riches pour lesquels l'opulence a été une source de crimes ; qu'elle a rendus sensuels, vains, durs, attachés à la terre, aux aises et aux commodités de la vie ; qui ont été prodigues pour la table, le jeu, le luxe, les plaisirs ; économes, avares même lorsqu'il a été question d'assister les pauvres, ou de quelques bonnes œuvres publiques.

Ce sont des femmes toujours plongées dans le sein de la mollesse, qui n'ont jamais essayé leurs forces que pour porter le fardeau des parures mondaines, et jamais pour porter le joug de l'Evangile ; qui se gênent continuellement pour remplir les devoirs du monde, et jamais pour satisfaire aux devoirs de la religion ; des femmes que l'oisiveté, la mollesse, les artifices de la vanité, la licence des conversations, la fureur du plaisir, le désir de plaire, l'amour de soi-même, l'art funeste de rehausser, d'embellir des grâces qui ne sont pas assez éclatantes, de toucher, d'attacher à leur char une foule d'adorateurs, ont rendues coupables d'une multitude de crimes.

Enfin, ce sont des personnes qui ont besoin d'une austère pénitence pour expier de coupables années ; ce sont tous ceux dont la vie est la plus licencieuse, la moins édifiante, qui refusent de se soumettre à la pénitence du carême ; ce sont ceux-là qu'elle alarme, qu'elle effraye, qu'elle révolte. Les chrétiens fervents, pieux, pénétrés des vérités de l'Evangile, la trouvent douce, facile, et l'on en voit plusieurs enchérir sur les mortifications de précepte dans ce saint temps.

Ce sont donc les pécheurs qui ont besoin d'une rigoureuse pénitence que j'exhorte dans ce chapitre à saisir au moins la pénitence du carême, pour se rapprocher de Dieu, et obtenir la grâce de leur conversion ; et, comme ils forment malheureusement le plus grand nombre, la pénitence du carême reprendrait, pour ainsi dire, son premier éclat si je les touchais.

Pensez donc, pécheurs qui êtes les premiers à vous dispenser de la pénitence du carême, au malheureux état dans lequel vous demeurez volontairement. Outre la désobéissance dont vous vous rendez coupables envers l'Eglise par cette scandaleuse infraction, vous montrez un cœur impénitent qui lassera la clémence de Dieu, et vous amassera un trésor de colère pour le jour des vengeances célestes.

Dès que vous êtes coupables d'un seul péché mortel, il faut que vous vous punissiez vous-mêmes, ou que Dieu vous punisse dans sa colère ; que vous satisfassiez à sa justice offensée par vos péchés, ou qu'il la venge lui-même de vos coupables attentats ; il faut que vous arrêtiez sa foudre suspendue sur vos têtes criminelles, ou que vous vous attendiez à en être écrasés ; il faut recouvrer votre innocence par des pleurs, des jeûnes, des mortifications, des prières, ou vous déterminer à descendre dans le tombeau, et à paraître au tribunal de Dieu sans la robe nuptiale, pour vous y voir condamner aux supplices éternels. Si vous vous épargnez, Dieu ne vous épargnera pas ; si vous ne faites pas pénitence efficacement dans le temps, vous la ferez inutilement dans l'éternité.

Qu'est-ce qu'un chrétien qui a commis un péché mortel après son baptême ? C'est un infortuné qui a fait un triste naufrage, dans lequel il a perdu ce qu'il avait de plus précieux : son innocence. Or, disent les saints conciles et tous les Pères de l'Eglise, la pénitence est la seule planche qui reste à cet infortuné, pour arriver au port après ce triste naufrage. Ne vouloir point s'en servir, c'est vouloir périr sans ressource. Appliquons présentement ces grandes vérités.

Une pénitence solennelle est annoncée dans tous les Etats catholiques ; elle est de précepte pour tous les enfants de l'Eglise ; elle n'a aucune de ces rigueurs qui détruisent la santé. Les malades, les infirmes peuvent et doivent y participer en suppléant aux jeûnes et aux abstinences par d'autres bonnes œuvres. Tous les justes s'y soumettent. Est-il donc raisonnable que des mondains, qui ont tant de crimes à expier, s'en dispensent, et y renoncent avec scandale ?

Ah ! coupables infracteurs de la loi de l'Eglise, si vous pensiez à vos péchés, si vous en conceviez une juste idée, bien loin de vous séparer des justes pénitents, on vous verrait avec édification ajouter des rigueurs au précepte de votre Mère.

On vous verrait retracer la pénitence des premiers siècles. Vous regarderiez ce saint temps où les justes se mortifient, jeûnent, prient, pleurent, comme des jours favorables pour aimer votre pénitence, la rendre agréable à Dieu. Vous le prieriez, comme faisaient

les pénitents publics, d'implorer pour vous la miséricorde divine.

Humiliés, déchirés de douleur, on serait obligé même d'arrêter votre zèle; mais vous ne pensez pas à vos péchés, aux châtiments qu'ils ont mérités : voilà pourquoi nous vous voyons séparés de vos frères, insensibles aux exemples qu'ils vous donnent, continuer dans ce saint temps le plan de vie aisée, commode, dissipée, que vous vous êtes tracé.

La même table, les mêmes plaisirs, le même jeu, la même indifférence pour les offices divins, les exercices de piété, le même esprit d'irréligion règnent chez vous; vous voulez mourir impénitents, c'est-à-dire réprouvés.

CHAPITRE XXI.

Les menaces que Dieu fait aux impénitents doivent faire trembler les chrétiens qui se dispensent de la pénitence du carême.

Le Seigneur fait entendre une voix menaçante dans tous les livres saints, lorsqu'il parle aux mortels souillés du péché. Sa bonté les rappelle, mais sa justice éclate sur eux d'une manière terrible lorsqu'ils refusent de se rendre à ses caresses.

Or, je distingue trois sortes de pénitences également nécessaires aux chrétiens pour être sauvés, puisqu'elles sont accompagnées des plus redoutables menaces. Une pénitence d'expiation, une pénitence de précaution, une pénitence d'imitation. Ainsi, la pénitence est nécessaire aux pécheurs pour expier leurs crimes, aux justes pour conserver leur innocence, à tous les disciples de Jésus-Christ pour le suivre et l'imiter. En prouvant que Dieu fait les plus terribles menaces à tous ceux qui se dispensent de cette pénitence, que devons-nous penser du sort des infracteurs de la pénitence solennelle du carême?

Or, il ne faut qu'ouvrir l'Evangile, pour être convaincu que des feux vengeurs sont préparés aux pécheurs impénitents, que des chutes honteuses suivent de près la vie tiède et immortifiée des justes; que le ciel sera fermé à tous les disciples du Sauveur qui ne l'auront pas copié dans ses souffrances. Ah! comment peut-on s'effrayer de la pénitence du carême, quand on croit ces vérités?

Ecoutez, pécheurs délicats et sensuels, qui ne voulez pas vous soumettre à la pénitence publique de l'Eglise, qui la laissez pratiquer aux justes; écoutez l'oracle que Jésus-Christ prononce dans son Evangile, et tremblez si vous n'êtes pas endurcis entièrement, il y a de quoi remuer et troubler salutairement votre cœur tout souillé du péché qu'il soit.

Si vous ne faites pénitence, dit ce divin Sauveur, vous périrez tous. Après votre péché, il n'y a que cette seule ressource pour vous dérober à mes rigoureuses vengeances : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.* (*Luc.*, XIII.)

Pesons toutes ces paroles; il n'y en a pas une qui ne renferme une vérité importante. Si vous ne faites pénitence, *nisi*, voilà le précepte, la nécessité; *pœnitentiam*, voilà les regrets, les douleurs, les larmes, les jeûnes, les mortifications; vous périrez : *peribitis.* Périr selon le monde, c'est ne pas réussir dans ses entreprises, c'est perdre son bien, sa réputation, la vie présente. Périr selon Dieu, c'est être damné, condamné aux feux éternels; c'est être dans toute l'étendue de l'immense éternité dans les tourments, l'objet de la colère et des vengeances d'un Dieu tout-puissant. *Omnes similiter*, vous périrez tous également, grands, riches, savants : les titres pompeux du siècle, les avantages de l'opulence, les talents brillants, ne sauveront jamais les pécheurs impénitents.

Ecoutez donc cette menace de votre Dieu, infracteurs de la loi de l'Eglise; méditez-en les terribles suites. Vous êtes souillés d'une multitude de péché. Pour éviter de périr éternellement, vous avez besoin d'expier vos crimes par une rigoureuse pénitence; et les jeûnes, les abstinences, imposés dans le carême, vous révoltent parce que vous êtes grands, riches, savants. Vous ne voulez pas être pénitents; vous ajoutez à vos crimes multipliés celui d'une désobéissance scandaleuse; vous épargnez une chair criminelle. Ah! votre malheureuse âme périra éternellement; les menaces de Dieu seront exécutées sur vous.

Il y a aussi une pénitence de précaution nécessaire aux justes, pour persévérer dans l'innocence, et c'est ce qui doit les engager à pratiquer avec ferveur les saintes mortifications qui nous sont imposées dans le carême

C'était à ses disciples appesantis par le sommeil, que Jésus-Christ disait : Veillez et priez, si vous voulez triompher de la tentation : *Vigilate et orate ne intretis in tentationem.* (*Marc.*, XIV.)

On ne se perfectionne dans la foi, on ne fait des progrès dans la vertu, on ne terrasse l'ennemi de son salut que par la prière et le jeûne, dit-il encore à ses apôtres : *Nisi in oratione et jejunio.* (*Matth.*, IX.)

Or, de ces oracles du Fils de Dieu, quelle conséquence en tirer pour ces justes qui ne veillent point, ne prient point, ne jeûnent point; et qui, satisfaits de leur innocence présente, n'ont pas recours aux mortifications chrétiennes pour la conserver pure et sans tache dans les révoltes des sens, les soulèvements de la chair, le feu des passions, les écueils, les dangers qui les environnent, les combats que leur livrent leurs penchants, le monde et le démon? La conséquence que nous devons en tirer, c'est que suivant les menaces du Fils de Dieu, ils ne persévèreront pas longtemps dans la vertu. Ils seront sans force pour résister à la tentation; leur innocence fera un triste naufrage, et le démon les attachera aisément à son char.

Puisque vous êtes obligés, chrétiens, de mortifier votre corps pour persévérer dans l'innocence, livrez-vous donc avec joie aux saintes mortifications de la pénitence du carême; ne vous dispensez d'aucune, si votre santé vous le permet, et suppléez à celle

que vous ne pouvez pas absolument pratiquer, par la vigilance, la prière et quelques pieux exercices qui mettent toujours la nature à l'étroit.

Enfin il y a une pénitence d'imitation nécessaire à tous les disciples de Jésus-Christ, parce qu'ils sont obligés de le copier.

Que l'oracle que ce divin Sauveur a prononcé sur la nécessité de l'imiter, doit faire trembler et confondre les infracteurs de la pénitence du carême !

Si quelqu'un, dit cet aimable Sauveur, veut être mon disciple, adopter ma doctrine et participer à ma gloire, il faut qu'il se renonce lui-même, qu'il porte tous les jours sa croix et qu'il me suive dans la route des abaissements et des souffrances : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie et sequatur me.* (*Luc.* IX.)

Remarquez avec saint Luc que ce n'est pas à ses seuls apôtres qu'il annonce cette vie pénitente et crucifiée, mais à tous ceux qui l'environnaient, qui l'écoutaient et qui embrasseraient sa doctrine : *Dicebat ad omnes.* (*Ibid.*) Or il faut donc, pour être disciples de Jésus-Christ, porter sa croix tous les jours, *quotidie;* il ne laisse aux enfants de l'Evangile aucun temps pour les plaisirs, les joies du siècle. Tous les jours doivent être pour eux des jours de pénitence et de mortification : *Quotidie.*

D'après cette grande vérité, que penser des chrétiens qui, bien loin de porter leur croix tous les jours, ne veulent seulement pas essayer des jeûnes, des abstinences et des mortifications imposées par l'Eglise dans le carême ? qui ne veulent, dans ce saint temps, se priver d'aucun plaisir, d'aucune satisfaction ? Ah ! nous pouvons dire qu'ils ne sont point disciples de Jésus-Christ, qu'ils n'entreront point dans son royaume, puisqu'ils ne marchent point dans la seule route qui y conduit. C'est sur eux que s'exécuteront toutes les menaces faites dans les livres saints contre les impénitents et les immortifiés, puisqu'ils ne veulent point les éviter par la pratique des mortifications chrétiennes.

CHAPITRE XXII.

Les chrétiens qui méditent les rigueurs de la justice de Dieu ne sont point alarmés de la pénitence du carême.

Les motifs qui doivent effrayer et consoler les pécheurs sont également vrais et tirés des perfections de Dieu; sa justice est rigoureuse, sa miséricorde n'a point de bornes; sa justice punit sévèrement le péché, sa miséricorde le pardonne; sa justice poursuit jusqu'aux traces du péché, sa miséricorde en efface jusqu'aux moindres souillures; on doit redouter de l'offenser par le péché; on doit espérer de l'apaiser par la pénitence. Malheur au pécheur qui en se représentant un Dieu bon, se représente un Dieu insensible aux outrages du péché, et à la persévérance dans le péché. Malheur à celui qui en se représentant un Dieu juste, se représente un Dieu implacable et insensible aux larmes et au repentir des coupables. La présomption fait des impénitents, le désespoir fait des réprouvés : sa justice est rigoureuse, mais on peut l'apaiser par une sincère pénitence; sa miséricorde est infinie, mais on peut la lasser par une opiniâtre persévérance dans le péché.

Les pécheurs ne peuvent donc apaiser un Dieu offensé, qu'en se mettant eux-mêmes à sa place pour punir le péché et venger sa grandeur offensée : or, en nous mettant à la place de Dieu pour punir nous-mêmes les péchés que nous avons commis, il faut nous représenter alors, non pour nous décourager, mais pour nous animer à la pénitence, toutes les rigueurs de sa justice.

Quand Dieu punit lui-même le péché, rien de plus terrible que la vengeance qu'il en tire. Punitions temporelles : tantôt il inonde l'univers par un déluge universel; tantôt il fait descendre le feu du ciel pour réduire en cendre des villes voluptueuses; tantôt il ouvre la terre pour engloutir des rebelles; il commande à la mer d'ensevelir dans ses abîmes les ennemis de son peuple; il envoie des anges exterminateurs qui, le glaive à la main, immolent à sa fureur les impies et les sacriléges.

Je vois des monarques tombés de leurs trônes dans les chaînes, des empires éteints, de longues captivités, des pécheurs arrêtés dans leur course criminelle, et écrasés sous la foudre de la main vengeresse qui les poursuit.

Punitions éternelles : un enfer creusé, des feux vengeurs allumés, entretenus par le souffle de la colère du Tout-Puissant, l'assemblage de tous les maux, la privation de tous les biens; un lieu où l'on pleure, l'on se désespère; un lieu où le péché est puni sans pouvoir être expié, et où la longueur de la pénitence ne diminuera jamais la grandeur de l'offense.

Enfin, si je me représente le grand spectacle du Calvaire, c'est là où je vois éclater toutes les rigueurs de la justice divine.

Cette rigoureuse justice n'est pas apaisée par les abaissements du Verbe éternel dans son incarnation, par les travaux de sa vie mortelle, par le sang qu'il répand sous le couteau de la circoncision, dans son agonie au jardin des Oliviers, dans une cruelle flagellation. La justice divine poursuit cet innocent chargé d'expier nos péchés, avec une rigoureuse sévérité : il faut qu'il accepte le calice de douleurs, qu'il le boive jusqu'à la lie, qu'il monte sur le Calvaire chargé de sa croix, qu'il y soit attaché, qu'il y répande jusqu'à la dernière goutte de son sang, qu'il y expire : la rigoureuse justice d'un Dieu offensé par le péché, n'est satisfaite que lorsque la victime est détruite.

Nous voyons par l'Ecriture et l'histoire de l'Eglise, que tous les saints pénitents se représentaient ces rigueurs de la justice divine, non comme je l'ai déjà dit, pour se décourager, mais pour s'animer à la péni-

tence et ne point ménager un corps souillé du péché.

Quoique David eût à offrir à Dieu une longue et sévère pénitence, des jeûnes, des veilles, des prières, des macérations, des larmes et surtout les continuels déchirements d'un cœur humilié et brisé de douleur, il le conjurait de ne point entrer en jugement avec son serviteur : *Ne intres in judicium cum servo tuo.* (*Psal.* CXLII.)

Quoique les solitaires de l'Egypte et de la Thébaïde eussent vieilli sous la haire et le cilice, ils craignaient encore que la longueur et la sévérité de leur pénitence ne répondît point à la grandeur des fautes qui leur étaient échappées. Le grand Hilarion, après avoir servi Dieu soixante-dix ans dans le désert, est encore effrayé à la mort de la rigoureuse justice du Seigneur.

C'est en considérant cette rigueur de la justice divine, que l'Eglise imposait des pénitences si sévères dans les premiers siècles aux pécheurs.

Or, si les chrétiens de nos jours méditaient sérieusement ces rigueurs de la justice divine ; s'ils étaient persuadés qu'ils ne peuvent échapper à ses redoutables vengeances après le péché, qu'en se mettant à la place de Dieu pour se punir eux-mêmes ; qu'en s'armant de son indignation et de sa colère, pour exercer sur eux toutes les rigueurs dont ils sont capables ; seraient-ils alarmés de la pénitence du carême ? Les effrayerait-elle ? S'en dispenseraient-ils comme ils font ? La feraient-ils avec ces ménagements, ces adoucissements qui font manquer à l'intégrité du jeûne, et à l'esprit de mortification qui doit animer cette pénitence ?

Quoi ! des pécheurs obligés indispensablement de se punir eux-mêmes, s'ils ne veulent pas être punis par un Dieu dont la justice est rigoureuse, ne veulent point se soumettre à une pénitence aisée, et dont la seule délicatesse peut être effrayée ? Ils verront les justes prier, jeûner, se mortifier, et ils vivront dans la dissipation, la bonne chère, les plaisirs ? Ah ! ils éprouveront le sort terrible de ces hommes charnels qui buvaient, mangeaient, se réjouissaient, pendant que le juste Noé travaillait à échapper aux vengeances divines ; la mort les surprendra, le tombeau s'ouvrira, ils y descendront ; et, sous le domaine de la rigoureuse justice d'un Dieu offensé et irrité, ils seront punis éternellement, puisqu'ils ne veulent pas se punir eux-mêmes dans le temps

Seigneur, en méditant les rigueurs de votre justice, j'admire aussi l'étendue de vos miséricordes. Quelle justice ! qu'elle est redoutable ! Mais aussi quelle clémence ! qu'elle est consolante ! Le pécheur mérite d'être puni, mais vous voulez bien qu'il se punisse lui-même ; vous mettez les droits de votre justice entre ses mains ; et pourvu qu'il fasse les efforts dont il est capable, vous êtes satisfait. Ah ! mon Dieu, je profiterai de cette clémence ; je vous vengerai, autant qu'il sera en moi, par ma pénitence ; je vais surtout pratiquer avec zèle celle de l'Eglise, pour obéir à son précepte, pour être aidé par les prières et les mortifications des justes, et pour m'accoutumer à punir toute ma vie les péchés que j'ai commis.

CHAPITRE XXIII.

La pensée de la mort doit porter les chrétiens à la pénitence du carême

Les soins excessifs des chrétiens pour leur santé ; cette frayeur pour tout ce qui peut affaiblir ou mortifier le corps ; ces coupables résolutions qu'ils prennent, avant même la quarantaine, de ne pas essayer du jeûne ou de l'abstinence ; tout cela peut-il les garantir de la mort qui les menace, dont ils ignorent le moment, et qui surprend tous les jours ceux qui, pleins de santé, comptent le plus sur la vie ?

Nous ignorons tous l'heure, le genre et le lieu de notre mort ; nous devons donc, dans la santé, nous y préparer comme dans la maladie. Jésus-Christ ne dit pas dans l'Evangile : Préparez-vous à la mort ; ce serait supposer que nous avons quelques moments dont nous pouvons disposer. Mais il dit : Soyez prêts : *Estote parati.* (*Matth.*, XXIV.) Soyez prêts à paraître devant le tribunal de Dieu, dans la jeunesse comme dans la vieillesse, dans la santé comme dans la maladie ; avec ce tempérament robuste qui vous flatte, comme dans cette langueur qui vous attriste ; le matin, à midi, le soir. Rapprochez le moment de la mort, au lieu de le regarder comme dans un lointain ; si elle est à la porte des vieillards, elle dresse des embûches aux jeunes gens ; il n'est plus temps de se préparer quand elle arrive. Soyez toujours prêts : *Estote parati.*

Hélas ! Seigneur, disait le saint roi Ezéchias : du matin au soir vous décidez du sort des mortels ; je me suis levé aujourd'hui plein de santé, et avant la fin du jour vous me faites descendre dans la nuit du tombeau : *De mane usque ad vesperam finies me.* (*Isa.*, XXXVIII.) Vous m'enlevez à la terre comme la tente d'un berger qu'on change de place dans un instant. C'en est fait, je ne verrai plus aucun mortel, et aucun mortel ne me verra plus : *Non aspiciam hominem ultra.* (*Ibid.*) Ah ! Qu'est-ce que la santé ? Qu'est-ce que le tempérament le plus robuste ? Qu'est-ce que toute la vie de l'homme ? Une vapeur qu'un souffle léger dissipe : *Vapor ad modicum parens.* (*Jac.*, IV.)

Les infracteurs de la pénitence du carême ne peuvent pas douter de ces effrayantes vérités ; l'expérience nous en assure tous les jours ; les impies, les incrédules ne les combattent pas non plus ; leur aveuglement est d'en tirer, comme les insensés dont parle l'Ecriture, de fausses conséquences, de regarder le tombeau comme le terme de toutes choses, et s'imaginer follement un anéantissement de l'âme et du corps à la mort. Système imaginé par le libertinage, et qui n'aurait point de partisans dans notre siècle si notre siècle n'était pas si corrompu

Or, comme tous les infracteurs du carême ne sont point des incrédules, je leur demande comment ils peuvent, étant persuadés de la brièveté de la vie, de l'incertitude du moment de la mort, du peu de fonds qu'on doit faire sur le tempérament le plus robuste, ils osent, pour ménager un corps qui peut être détruit dans un instant, violer volontairement les lois de l'Eglise, et s'exposer à paraître devant Dieu, coupables d'une infraction qui donne la mort à leurs âmes.

Vous voulez conserver votre santé, prolonger vos jours, il n'est tel que de vivre, dites-vous. Mais la pénitence du carême, telle qu'on la pratique aujourd'hui, est-elle capable d'altérer la santé, de détruire le tempérament, de jeter dans la langueur, d'abréger vos jours? Mais des jeûnes si adoucis peuvent-ils vous incommoder à l'excès?

Sont-ce les jeûnes, les mortifications du carême, qui font languir dans les infirmités ces hommes de bonne chère et de plaisir, et auxquels les médecins conseillent un genre de vie encore plus simple et plus gênant que celui des pénitents du carême, pour rétablir leur santé?

Sont-ce les jeûnes, les mortifications du carême, qui ont altéré, usé le tempérament de ces jeunes gens, que tout l'art des médecins ne peut conserver à leurs familles, et qui descendent dans le tombeau dès le printemps de leurs jours?

Sont-ce les jeûnes et les mortifications du carême, qui ont incommodé ces femmes abattues, faibles, languissantes, dès les premiers jours de la quarantaine, parce qu'oubliant dans les jours de dissolution qui la précèdent, leur délicatesse naturelle, elles ont figuré avec les mondains les plus forts et les plus robustes dans les jeux, les plaisirs, les assemblées nocturnes, les bals; parce qu'elles ont oublié alors qu'elles avaient besoin d'un long sommeil, d'un genre de vie douce, tranquille, de manger plusieurs fois, et de s'en tenir à un gras succulent?

Enfin, sont-ce les jeûnes et les mortifications du carême qui font descendre tous les jours dans le tombeau ces personnes qui jouissaient d'une parfaite santé, et dont la jeunesse brillante, l'embonpoint, la vigueur du tempérament, semblaient promettre une longue carrière? Ah! la vie simple et frugale, une nourriture légère conservent les jours de l'homme; la bonne chère, les plaisirs les abrègent. De grandes austérités n'ont pas empêché les Pauls, les Antoines de vivre plus d'un siècle : comment la pénitence du carême, qui n'a aucune de ces rigueurs, pourrait-elle abréger la vie des chrétiens de nos jours?

Si les chrétiens concevaient donc une juste idée de la mort, s'ils pensaient sérieusement aux accidents qui menacent leurs jours, ils ne renonceraient pas à la pénitence du carême, mais aux plaisirs, à la bonne chère : l'incertitude du moment de la mort, ses suites effrayantes et humiliantes les porteraient à embrasser avec joie la douce et sainte pénitence du carême?

Je n'ai point d'infirmité réelle qui me dispense légitimement du jeûne et de l'abstinence; ce n'est que la crainte de m'incommoder, d'altérer ma santé qui me fait violer la loi de l'Eglise; mais si la mort, dont le jour m'est caché afin que je m'y prépare tous les jours, me surprend; ces ménagement me seront inutiles, j'aurais commis un péché mortel sans prolonger mes jours; un jugement rigoureux suit la mort : *Post hoc autem judicium.* (*Hebr.*, IX.) J'y porterai donc une infraction volontaire d'une loi qui oblige, sous peine de damnation: mon corps pourrira dans le tombeau; les soins excessifs que j'ai de sa conservation aux dépens du salut de mon âme, sont donc bien criminels?

Je n'appréhende point d'abréger mes jours, d'avancer le moment de ma mort, quand il s'agit des plaisirs; je suis donc bien coupable de la redouter lorsqu'il s'agit de la pénitence du carême; voilà les conséquences que les chrétiens raisonnables devraient tirer de la nécessité et de l'incertitude de la mort.

C'est en pensant sérieusement à ce moment de la mort, ce moment décisif pour l'éternité, que les saints se sont livrés aux rigueurs de la pénitence. Périsse ce misérable corps de péché, disaient-ils, pourvu que l'âme trouve grâce devant Dieu lorsqu'elle en sera séparée; et les infracteurs de la pénitence du carême semblent dire hautement par leur conduite : périsse plutôt l'âme que le corps, si notre désobéissance à l'Eglise souille notre âme, comme on le dit, elle entretiendra l'embonpoint de notre corps.

Peut-on, sans un effroyable aveuglement, penser ainsi? Si la bouche des chrétiens que je combats ne le dit pas, leur conduite le fait entendre.

CHAPITRE XXIV.

Le jugement que Dieu fera à notre mort de toutes nos actions, doit porter les chrétiens à faire la pénitence dont ils sont capables.

Il y a des chrétiens qui se croient légitimement dispensés de la pénitence du carême, parce qu'ils ont examiné leurs forces au tribunal de la chair, qu'ils ont écouté et suivi ses plaintes, ses alarmes et sa délicatesse. On se persuade qu'il faut un tempérament extrêmement robuste pour soutenir les jeûnes et l'abstinence de la sainte quarantaine; et parce qu'on n'a pas cette vigoureuse santé à l'épreuve même des excès, on se met au rang des infirmes, on se détermine à ne pas obéir à la loi de l'Eglise; on se rend aux sollicitations des parents, des amis : on les prend pour les juges de sa conscience, qui réclame secrètement contre la prévarication. Ces juges complaisants prononcent qu'il faut conserver sa santé, qu'on se doit à sa famille, au public : ils débitent avec gravité une morale toute hu-

maine. Ils etalent la bonté de Dieu qui ne veut point que nous nous détruisions; et opposant, pour ainsi dire, le Seigneur à la loi solennelle de l'Eglise, ils la condamnent comme trop sévère : ils méprisent son autorité et lui désobéissent par principes.

Voilà le premier tribunal que les infracteurs du carême consultent, le tribunal de la chair et du sang; ils suivent ses décisions; ils se trouvent bien jugés; ils ne sentiront ni troubles, ni remords pendant la quarantaine.

Le second tribunal où ils citent leur délicatesse alarmée, c'est celui des médecins. Je sais que c'est à eux à prononcer sur l'état de la santé d'une personne qui les consulte, à juger par l'exposé qu'on leur fait de ses infirmités, si les jeûnes et les abstinences sont absolument contraires. Je suis persuadé même de leur religion et de leur respect pour la loi de l'Eglise; mais ces infracteurs de la pénitence du carême, dont je parle, et qui consultent les médecins, sont-ils réellement infirmes, les ont-ils consultés pour se livrer aux plaisirs? Leur ont-ils demandé un régime pour conserver leur santé dans les jours de divertissements et aux tables splendides; leur avouent-ils que très-souvent dans le cours de l'année, ils sont plus longtemps à jeun que l'usage ne l'exige dans le carême ; qu'ils font très-souvent de grands repas en maigre sans en être incommodés, qu'ils le mêleront même avec le gras dans la quarantaine? Non, on expose des insomnies, un sang échauffé, une santé délicate, des occupations gênantes, des craintes, des alarmes : un médecin conseille le gras, on est tranquille, ses oracles rassurent, le jugement est porté, on l'exécutera.

Le troisième tribunal que les infracteurs de la loi du carême consultent, et dont ils suivent les décisions, c'est celui du monde. Le monde s'est fait une loi de mépriser celle de l'Eglise sur la pénitence du carême : il a accrédité et justifié les infractions publiques du jeûne et de l'abstinence. Le gras est servi partout, et si l'on y mêle le maigre, c'est plus pour faire briller sa délicatesse et sa profusion, que pour satisfaire la piété de quelques observateurs de la loi. Or ce coupable exemple que donne la multitude, semble autoriser les chrétiens de nos jours, ils se laissent entraîner par le torrent, et le jugement que le monde porte de la loi du carême, est pour eux une décision qui l'emporte sur celle de l'Eglise.

Enfin des chrétiens plus soumis, qui veulent rompre la pénitence du carême sans remords, consultent leurs confesseurs, leurs pasteurs; se soumettent à l'Eglise, et demandent une dispense; mais ces juges pieux, éclairés que l'on consulte, ne peuvent juger que selon l'exposé qu'on leur fait; la permission qu'ils accordent, suppose une infirmité réelle, un besoin pressant; un obstacle invincible au jeûne et à l'abstinence, n'éclate pas toujours au dehors; sans la maigreur du corps, la paleur du visage, la faiblesse extérieure, on peut avoir des infirmités très-réelles; il faut donc que ces juges s'en rapportent à l'exposé qu'on leur fait. S'il est sincère, la dispense est légitime; si la délicatesse l'a dicté, si la seule crainte de s'incommoder le fait valoir; si des raisons humaines d'économie y entrent autant que les soins excessifs de la santé, la dispense est nulle, et ces chrétiens ont tort d'être tranquilles, parce qu'ils ont obtenu une permission d'un pasteur, qui a toujours soin en la donnant, d'en charger la conscience de ceux qui la demandent.

Or si tous ces chrétiens se représentaient le tribunal de Dieu où ils paraîtront aussitôt après leur mort, s'ils s'examinaient comme ils seront examinés alors, ils penseraient autrement; les prétextes qu'ils apportent pour se dispenser de la pénitence du carême, ne leur paraîtraient plus que de coupables artifices que la délicatesse emploie pour se soustraire aux mortifications. Un juge à qui rien n'est caché, qui voit dans notre cœur, qui sait ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas, porte un autre jugement que les hommes qui ne peuvent voir que le dehors.

C'est donc ce moment terrible où nous tomberons entre les mains d'un Dieu vivant qu'il faut rapprocher, pour décider sûrement si nous sommes dispensés de la pénitence du carême.

Toutes nos actions seront examinées alors par un Dieu infiniment bon; par conséquent il n'exigera rien au-dessus de nos forces.

Rassurez-vous, malades, infirmes qui n'avez pas pu jeûner, ni observer l'abstinence, Dieu se contente de votre bonne volonté; il a vu vos gémissements, il a entendu vos prières, il est témoin de toutes ces bonnes œuvres que vous avez faites pour suppléer à la pénitence ordinaire du carême : votre douleur, vos privations volontaires, votre patience dans vos maux, ne vous ont pas moins rendus précieux à ses yeux, que ceux qui jeûnaient et observaient l'abstinence.

Mais, pour vous qui avez transgressé la pénitence du carême sur les décisions de la chair et du sang, d'un monde corrompu et prévaricateur, qui avez consulté des juges complaisants, relâchés dans la morale; qui avez exagéré à l'Eglise vos infirmités corporelles, et caché l'iniquité de votre cœur, tremblez; Dieu à qui les soins excessifs de votre corps n'étaient point cachés, punira avec sévérité vos coupables infractions. Ces jeûnes, ces abstinences dont vous vous dispensez si aisément, seront mis, par ce juge redoutable au rang des crimes que vous avez commis. Il en jugera bien autrement que tous les juges que vous consultez sur la terre : le relâchement, la complaisance, l'ignorance de votre situation, la bonne foi, la surprise peuvent leur faire porter des jugements faux. Rien ne peut en imposer à celui qui sonde les abîmes du cœur humain.

Ah! Seigneur, puisqu'il s'agit d'une loi solennelle de l'Eglise, à laquelle vous me commandez d'être soumis, et dont vous voulez que j'écoute les oracles, sous peine d'être

mis au rang des païens et des publicains. C'est devant vous, ô mon Dieu, que j'examinerai mes infirmités pour décider si elles sont suffisantes pour me dispenser de la pénitence du carême. Je préviendrai votre jugement, je me jugerai moi-même avec la sainte rigueur du christianisme, afin de ne pas être confondu et condamné à votre tribunal après ma mort.

CHAPITRE XXV.

La méditation des peines de l'enfer, doit porter les chrétiens à embrasser avec ioie la sainte pénitence du carême.

Les incrédules et les libertins ont beau traiter de fable l'existence d'un lieu de supplices éternels au delà du tombeau, où les coupables morts dans l'impénitence seront brûlés, sans être détruits, dans les feux vengeurs que la puissance divine a allumés et préparés dès la naissance du monde. La vérité de l'enfer n'en sera pas moins incontestable : elle fait un dogme de notre foi, qui a été établi avec la religion, embrassé par tous les savants qui se sont soumis à l'Evangile. Il faut fermer les yeux à l'idée que nous présente l'existence d'un être suprême, infiniment juste, pour ne pas admettre des récompenses et des punitions dans la vie future.

Tant de pécheurs dont les crimes sont impunis dans cette vie; tant de justes affligés et persécutés nous prouvent cette séparation marquée dans l'Evangile, de la paille et du froment, des méchants et des bons, des élus et des réprouvés. Ils ne seront séparés que pour aller en différents lieux : les bons dans le ciel, pour y régner éternellement avec Dieu; les méchants dans l'enfer, pour y souffrir des supplices éternels : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (*Matth.*, XXV.) Jésus-Christ établit la vérité de l'enfer dans son Evangile; Jésus-Christ nous apprend à redouter l'enfer.

Que ce qui est dit du mauvais riche soit une histoire, ou une simple parabole ; ce divin Sauveur a toujours voulu nous instruire. Or, il nous représente ce malheureux après sa mort, tourmenté et souffrant dans des flammes ardentes. (*Luc.*, XVI.) Le genre de son supplice, la durée de son supplice, l'inutilité de ses regrets et de ses désirs, tout est clairement marqué.

Quand ce divin Sauveur annonce toutes les circonstances de son dernier supplice, qu'il parle de cette scène saisissante qui doit terminer celle du monde, de la sentence décisive qu'il prononcera contre les pécheurs, et où par conséquent il n'est pas question de parabole, de figure, il assure qu'il enverra les méchants brûler dans un feu éternel. (*Matth.*, XXV.)

Quand il nous dit : Ne vous laissez pas intimider par les menaces ni amollir par les caresses du monde ; ne redoutez pas ceux qui n'ont du pouvoir que sur le corps, et qui peuvent le détruire par des supplices passagers ; mais redoutez un Dieu outragé par le péché, et qui peut tout à la fois précipiter l'âme et le corps dans des supplices éternels. (*Matth.*, X.) N'est-ce pas en établissant la vérité d'un enfer, nous apprendre à le craindre ?

Ah ! chrétiens, si ces paroles : *Faites pénitence* (*Matth.*, IV), vous révoltent ; pourquoi celles-ci : *Allez, maudits, aux feux éternels* (*Matth.*, XXV), ne vous font-elles pas trembler ?

Il y a des feux vengeurs allumés, un enfer creusé pour punir pendant l'immense étendue de l'éternité ceux qui ne font point pénitence après le péché.

Etes-vous sans péché ? n'avez-vous pas d'iniquités à expier ? pourquoi donc ne voulez-vous pas entendre parler de pénitence ? pourquoi celle que l'Eglise vous impose dans la sainte quarantaine, vous effraye-t-elle ?

Ah ! c'est à vous que je parle, chrétiens délicats, infracteurs. Les jeûnes, les abstinences, les privations de ce saint temps vous gênent trop, mortifient trop votre sensualité: mais comment ferez-vous donc, lorsque vous serez plongé dans ces feux vengeurs, et que votre habitation sera dans des ardeurs éternelles? *Quis poterit habitare de vobis, cum igne devorante,... cum ardoribus sempiternis?* (*Isa.*, XXXIII). L'infraction volontaire de la pénitence du carême souille votre âme, lui donne la mort, et par conséquent mérite cet enfer si certain et si redoutable.

Ah! si vous méditiez les peines de l'enfer avec un esprit de foi, dit saint Augustin (*in Epist. Joan.*, tract. 3, n. 12), vous n'appréhenderiez plus les peines de cette vie. Tout ce qui mortifie la chair et l'esprit ne vous révolterait plus ; les menaces du Tout-Puissant, les châtiments qui suivent l'infraction de ces saintes lois, feraient disparaître toutes ces frayeurs et ces alarmes pour les mortifications. Aimez les récompenses que le Tout-Puissant vous promet, redoutez les menaces qu'il fait ; et rien ne vous paraîtra plus amer, ni difficile.

Faut-il, direz-vous, par la seule crainte d'altérer une santé, de causer quelque déchet à l'embonpoint d'un corps de péché, violer une loi solennellement intimée? Sont-ce les infirmités qui pourront survenir, ou celles que j'ai déjà, qui me dispensent de la pénitence du carême? Et si je puis l'observer, ne dois-je pas craindre les supplices de l'autre vie, pour ne pas avoir pratiqué quelques mortifications passagères ?

Que tous les chrétiens qui ne sont pas soumis aux maux de cette vie, qui voudraient des jours heureux, tranquilles, et que rien ne troublât leurs plaisirs, ne gênât leurs inclinations et ne mortifiât leur délicatesse, méditent les peines éternelles de l'enfer, dit saint Augustin (*De Urbis exord.*, cap. 4, n. 4) : *Unusquisque Christianus gehennas cogitet;* et alors ils trouveront la pénitence que Dieu leur impose bien légère.

Que ces chrétiens délicats, audacieux qui se proposent avant même la quarantaine, de n'observer ni les jeûnes ni les abstinences ; qui se tracent pour tout ce temps-là un plan de vie contraire à celui que l'Eglise nous

trace dans sa loi ; qui méprisent son précepte ; que ceux qui sans raison légitime et de leur propre autorité, n'observent que certains jours qu'il leur plaît d'assigner, retranchent par l'ordre qu'ils donnent dans leur famille, la moitié de la pénitence du carême ; comme si le respect qu'ils montrent en apparence pour certains jours, empêchait qu'ils ne fussent coupables de toute la transgression de la loi. Que tous ces chrétiens infracteurs méditent les peines de l'enfer : *Unusquisque Christianus gehennas cogitet ;* et ils verront s'ils ont raison de négliger de faire pénitence dans ces jours de salut, de s'alarmer, de s'effrayer des jeûnes et des abstinences ordonnés par l'Eglise.

Ah ! mon Dieu ! l'enfer que vous avez creusé dans votre colère pour punir le péché, me dit de faire une rigoureuse pénitence de mes fautes avant ma mort, si je veux éviter d'y faire pénitence inutilement pendant toute l'éternité. Comment pourrais-je donc refuser de me soumettre à celle que l'Eglise m'impose, et ajouter une coupable prévarication à tant de péchés qui ont mérité l'enfer? Non, mon Dieu, je la pratiquerai cette pénitence, afin qu'elle m'obtienne la grâce de ma conversion et la rémission de mes péchés.

CHAPITRE XXVI.

La méditation des peines du purgatoire doit porter les chrétiens à pratiquer avec ferveur la pénitence du carême.

Le purgatoire est un lieu où les âmes des justes sorties de cette vie achèvent de se purifier, et expient par des souffrances temporelles, les fautes légères dont elles étaient coupables lorsqu'elles ont été séparées de leurs corps.

Avant de faire les réflexions que je me propose sur les rigueurs que la justice divine exerce sur ces justes, encore souillés de quelque tache pour porter les chrétiens à ne point s'épargner, lorsqu'il s'agit de la pénitence ; j'examine d'une manière abrégée, 1° La vérité du purgatoire ; 2° qui sont ceux qui y sont condamnés après leur mort ; 3° les peines qu'ils y souffrent ; car il y a un lieu de pénitence salutaire au delà du tombeau ; il y a des saints qui font encore pénitence au delà du tombeau ; on ne redoute pas assez la pénitence que la justice divine impose au delà du tombeau. Or, je soutiens que toutes ces vérités approfondies, méditées, nous animeraient à nous punir nous-mêmes, sous le règne de la miséricorde et nous feraient trouver des douceurs dans la pénitence la plus austère.

1° Il y a un lieu de pénitence au delà du tombeau ; en vain l'hérétique et l'incrédule contestent-ils ce dogme de notre foi, l'Eglise l'a décidé dans tous les siècles ; ils ont contre eux, sur cette erreur aussi bien que sur les autres, la créance de la plus vénérable antiquité, tous les conciles, tous les saints Pères, la pratique de tous les temps.

Les livres de l'Ancien Testament, où la prière et les sacrifices pour les morts sont recommandés, sont déclarés canoniques par l'Eglise ; et ils ne perdent rien de leur autorité, pour être rejetés par Calvin. La vie, la doctrine, les variations de cet hérésiarque prouvent bien qu'il n'était ni suscité de Dieu, ni assisté de l'Esprit-Saint.

Dans les plus anciennes liturgies, on y trouve des prières pour les morts. On voit dans tout l'Orient les solitaires chanter des psaumes, faire des prières, offrir des sacrifices pour les âmes des compagnons de leur pénitence. On voit dans les écrits des saints docteurs, et surtout dans saint Cyprien, qu'excepté les enfants morts aussitôt après le baptême, et les martyrs qui avaient répandu leur sang pour la doctrine de Jésus-Christ, l'Eglise était persuadée que tous les justes pouvaient encore avoir quelques fautes à expier après leur mort ; ce qui ne se peut pas dans l'enfer, où il n'y a aucun mérite dans les souffrances ; ni dans le paradis, où rien d'impur ne peut entrer.

Saint Augustin est aussi décisif sur ce point de notre créance ; il l'établit solidement dans un ouvrage où il enseigne la manière d'être utile à nos frères défunts, et l'efficacité des suffrages de l'Eglise.

Sa mère, sainte Monique, cette veuve qui avait coulé ses jours dans la pénitence, dont les prières et les larmes ont donné à l'Eglise un de ses plus grands docteurs qui sur la fin de sa vie était comme consumée dans les flammes de l'amour divin, et avait des avant-goûts ineffables de la félicité éternelle, ne se regardait pas encore comme assez pure pour jouir de Dieu aussitôt après sa mort ; elle s'attendait à aller se purifier dans le purgatoire ; c'est pourquoi elle prie son fils et tous les prêtres, de se ressouvenir d'elle à l'autel lorsqu'ils offriront la victime sainte.

Mais, sans toutes ces preuves, et sans avoir recours à une controverse inutile dans cet ouvrage de piété, il suffit aux catholiques que l'Eglise ait décidé et donné à ses enfants, comme un dogme dans ses conciles, l'existence d'un purgatoire : or, c'est ce qu'elle a fait.

C'est donc à vous, chrétiens, de tirer une conséquence de cette vérité : il y a un lieu où, pour des fautes légères, de simples traces du péché, un ménagement dans la pénitence qu'on fait sur la terre, des justes souffrent longtemps sous le domaine de la justice divine. Que devons-nous penser des chrétiens qui craignent de se trop mortifier en pratiquant la pénitence du carême?

2° Qui sont ceux qui souffrent dans le purgatoire? Ce sont des justes, des saints, des élus, des amis de Dieu dont le sort bienheureux n'est que différé, qui sont certains d'obtenir la couronne immortelle qu'ils voient suspendue sur leur tête ; des pierres précieuses, choisies et destinées pour entrer dans la céleste Jérusalem ; des vainqueurs de la chair, du monde et du démon ; des personnes dont l'innocence des mœurs ou l'austérité de la pénitence ont mérité l'admiration et les éloges de tous ceux qui les ont vus.

Quoique l'Eglise prie pour tous ceux qui

sont morts dans son sein, il ne faut pas croire pour cela que le nombre de ceux qui vont dans le purgatoire excède celui qui marche dans la voie étroite qui conduit au ciel, et dont le Sauveur a dit avec une espèce d'exclamation : Que le nombre est petit! *Quam pauci!* (*Matth.*, VII.) Comme les peines du purgatoire sont temporelles; que ce lieu de pénitence au delà du tombeau ne subsistera plus après la destruction de ce monde visible, et qu'il n'y aura plus que les deux éternités, le paradis et l'enfer, les âmes qui auront achevé de se purifier dans le purgatoire entreront dans le ciel, et formeront ce petit troupeau d'élus dont Jésus-Christ parle souvent et clairement dans son Evangile.

Ainsi, soit en parlant du ciel, soit en parlant du purgatoire, nous pouvons dire et parler exactement : Seigneur, qu'il y en a peu qui marchent avec persévérance et avec succès dans la route qui conduit au bonheur éternel, soit aussitôt après la mort, soit après les peines que l'on souffre dans le lieu de pénitence que votre justice a établi au delà du tombeau! *Quam pauci!*

Ainsi, chrétiens, pour vous animer à la pénitence, considérez deux sortes de personnes dans le purgatoire : des justes et des pécheurs pénitents, des justes qui expient des fautes légères échappées à la fragilité humaine, des pécheurs qui ont prié, pleuré, jeûné, mortifié leur chair : les premiers souffrent pour purifier leurs âmes des taches qu'elles ont contractées dans le commerce du monde; les seconds souffrent pour n'avoir pas fait entrer dans leur pénitence toutes les rigueurs dont ils étaient capables.

Or, ces vérités établies, et dont vous ne devez point douter si vous croyez ce que croit l'Eglise, quel est votre aveuglement, chrétiens délicats, qui vous dispensez si aisément de la pénitence du carême?

Vous croyez un lieu de pénitence établi au delà du tombeau pour expier les fautes les plus légères; et vous, coupables de tant de péchés mortels, souillés par tant d'iniquités, vous ne voulez pas vous soumettre à une pénitence douce, aisée, à des mortifications où il n'entre aucune rigueur!

Vous croyez que la pénitence des pécheurs convertis qui n'aura pas été assez rigoureuse pour satisfaire à la justice divine, où il sera entré quelque ménagement ou qui n'aura pas été assez longue, sera perfectionnée au delà du tombeau sous le domaine de la justice de Dieu, et vous êtes effrayés des jeûnes et des abstinences que l'Eglise vous impose!

Ah! à quelles rigueurs ne vous exposez-vous pas après votre mort! Est-il donc plus aisé d'expier ses péchés sous le règne d'une rigoureuse justice que sous le règne d'une tendre miséricorde? Ce que souffrent ces âmes qui achèvent de se purifier après être sorties de cette vie est incompréhensible. Il y a une grande différence entre se punir soi-même ou être puni par un Dieu tout-puissant.

S'il effraye l'univers, quand il fait éclater sa colère sur des coupables mortels, dans le temps même de sa miséricorde, combien est-il terrible quand il punit, lorsque sa justice seule agit et se venge?

La charité et l'espérance soumettent les pénitents du purgatoire aux souffrances qui les purifient, et voilà ce qui distingue ces justes des réprouvés; mais leur pénitence n'en est pas moins rigoureuse; leur amour et leur espoir augmentent leurs supplices; l'amour est un poids qui les entraîne vers le Dieu qu'elles aiment, et qui les repousse; un bonheur différé afflige des âmes qui doivent l'obtenir, et qui en connaissent le prix.

Si l'on méditait sérieusement ces vérités de la foi, au lieu de violer la sainte pénitence du carême, on se mettrait à la place de Dieu, puisque sa bonté le veut bien, on pleurerait, on jeûnerait; on s'exciterait à la douleur la plus vive, la plus étendue; on expierait sur la chair criminelle ses péchés, et ferait entrer dans sa pénitence toutes les rigueurs dont on est capable; persuadé qu'il est plus doux de faire pénitence pendant cette vie que dans l'autre

CHAPITRE XXVII.

La méditation du paradis doit porter les chrétiens à ne point se dispenser de la pénitence du carême.

Qu'est-ce que le paradis? Ne nous arrêtons pas à toutes les peintures magnifiques et ravissantes que l'Ecriture nous fait de la gloire éternelle préparée aux élus; elles sont à la portée de l'esprit humain; elles nous représentent des objets que nous pouvons saisir, qui nous ravissent et nous donnent une légère idée du souverain bonheur que nous espérons, et qui est préparé à notre fidélité; mais tous ces différents emblèmes qui nous représentent le paradis comme un royaume, une couronne, une pierre précieuse, un lieu de délices, un séjour de repos, de lumière, de gloire, ne nous définissent pas encore le paradis tel que la foi doit le concevoir, et tel que Dieu l'a défini lui-même en peu de mots à son serviteur Abraham, lorsqu'il lui dit : Je serai moi-même la récompense ineffable de votre foi, de votre détachement, de votre obéissance : *Ego merces tua magna nimis.* (*Genes.*, XV.)

Le paradis, c'est Dieu; la félicité des saints, c'est la possession de Dieu; ils jouissent de tous les biens réels, parce qu'ils jouissent de Dieu, ils n'ont plus rien à désirer, parce qu'ils possèdent Dieu; rien ne peut ni partager, ni altérer leur bonheur, parce que rien ne peut les séparer de Dieu; leur félicité est réelle, parfaite, éternelle, parce que Dieu en est le seul principe. Sans concevoir donc aucune enceinte, aucun espace terrestre, ni rien des délices, des richesses, des beautés de ce bas monde, je dis que là où Dieu se fait voir tel qu'il est à ses élus, là est le paradis, parce qu'alors les élus le voient sans énigmes, sans nuages; parce que tous les voiles qui le cachent aux mor-

tels sont levés, toutes les saintes obscurités qui l'enveloppent sont dissipées; ils sont investis des clartés divines, embrasés d'un feu divin; perpétuellement ravis par le spectacle des perfections de l'Etre suprême.

Mais cette félicité ineffable que nous espérons et qui est promise solennellement aux chrétiens fidèles, à quelles conditions nous est-elle promise? Lisez l'Evangile : à condition que nous serons sur la terre des hommes de larmes, de gémissements, de soupirs, de prières, de mortifications, d'abnégation, de crucifiement, c'est-à-dire des hommes de pénitence.

Oui, le ciel nous prêche la pénitence, il faut une pénitence de précaution pour ne le point perdre: il faut une pénitence d'expiation pour nous l'ouvrir après que nos péchés nous l'ont fermé; ceux qui y sont entrés avec leur innocence ne l'ont conservé dans les dangers du monde que par la retraite, la prière, la vigilance, la mortification et les saintes rigueurs qu'ils exerçaient sur leur chair, dès qu'elle voulait se soulever. Ils dérobaient à leur corps tout ce qui pouvait servir d'aliment à ses penchants déréglés, afin de conserver leur âme pure et sans tache. Ceux qui y sont entrés après le péché, n'y sont parvenus que par les pleurs, la douleur, le déchirement du cœur, les jeûnes, les veilles, les macérations, qu'après avoir fait servir à la justice tout ce qui avait servi à l'iniquité, et s'être armés contre eux-mêmes, pour désarmer le bras vengeur qui les poursuivait.

Méditez ces vérités, chrétiens délicats, idolâtres de votre santé, indulgents pour un corps de péché; il faut pour entrer dans le ciel, y porter une innocence conservée ou recouvrée. On la perd dès qu'on ne réduit pas son corps en servitude. On ne la recouvre pas après l'avoir perdue, sans beaucoup de pleurs et de mortifications.

Jésus-Christ dit : Faites des efforts pour entrer dans le ciel, et vous ne voulez pas vous gêner, vous mortifier; la pénitence du carême vous révolte. Il dit que le royaume de Dieu souffre violence, qu'il faut se la faire continuellement pour en faire la conquête, et vous êtes des lâches qui ne voulez pas seulement essayer des jeûnes et des abstinences ordonnées par l'Eglise. Il dit que l'âme est plus que le corps, et vous négligez et laissez périr ce qui est immortel pour délicater et conserver ce qui périt. Saint Paul traitait rudement sa chair de crainte d'être réprouvé, et vous vous la délicatez aux dépens du salut de votre âme; nous devons gémir comme des étrangers sur la terre, si nous voulons nous réjouir comme citoyens dans le ciel: nos pleurs ne doivent être essuyées qu'en sortant de notre exil, et vous voulez vous réjouir avec le monde. Peu en peine de ce changement de scène qui se fait à la mort, où la joie est changée en tristesse et la tristesse en joie, selon l'Evangile; quel est votre aveuglement!

Jésus-Christ, notre chef, nous propose trois choses, dit saint Bernard (*De diversis*, serm. 68), pour entrer avec lui dans la gloire : *Tria proposuit Christus.* En vain nous flattons-nous d'obtenir le ciel, d'être heureux au delà du tombeau si nous ne les pratiquons pas; l'abnégation de nous-mêmes, l'humilité et la pénitence : *Servitutem, vilitatem, asperitatem.*

Ces trois traits qui doivent caractériser la vie des disciples du Sauveur, sont clairement marqués dans cet oracle de l'Homme-Dieu : *Si quelqu'un veut* régner avec moi dans mon royaume, *qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* (*Luc.*, IX.)

Renoncer à soi-même pour s'attacher à Dieu; renoncer à la sagesse orgueilleuse du monde pour se soumettre à la sainte folie de la croix; mener une vie pénitente et crucifiée pour imiter Jésus-Christ dans ses souffrances, trois obligations indispensables pour mériter d'entrer dans le paradis après sa mort.

Or les infracteurs de la loi de l'Eglise les remplissent-ils ces obligations indispensables du chrétien? Ces hommes idolâtres de leur corps, qui en craignent la moindre altération, le moindre déchet lorsqu'il s'agit de pénitence, qui écoutent ses désirs, sa délicatesse, et qui se font un devoir, non-seulement de le nourrir, mais de l'engraisser. Ces hommes que la croix effraye, et qui se contentent de fléchir le genoux devant elle à la fin du carême, comme si c'était participer aux souffrances de Jésus-Christ, que d'imiter ses ennemis qui le saluaient. Ces hommes dont la vie est molle, sensuelle, plus occupés à se procurer de nouveaux plaisirs qu'à punir ceux qui souillent leur âme depuis si longtemps.

Ah! en vain croit-on un paradis : en vain l'espère-t-on, si l'on ne marche pas dans la route pénible qui y conduit. Le ciel prêche la pénitence, et Jésus-Christ ne l'a pas annoncée, sans annoncer en même temps la nécessité de la pénitence : *Pœnitentiam agite quia appropinquavit regnum cœlorum.* (*Matth.*, IV.)

CHAPITRE XXVIII.

Les sentiments des Pères assemblés dans les conciles, sur la pénitence du carême.

L'Eglise dispersée ou assemblée est toujours l'Epouse fidèle de Jésus-Christ, qu'il a revêtu de sa divine autorité pour enseigner les fidèles : il ne l'a pas rendue infaillible pour un temps seulement, puisqu'il a dit qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles : il ne l'a pas resserrée dans un coin du monde, puisqu'il lui a dit d'instruire et de baptiser toutes les nations : il ne lui a pas dit qu'il fallait absolument qu'elle fût assemblée pour défendre la vérité ou proscrire l'erreur, puisqu'il disperse les apôtres, et les envoie dans les différents royaumes, sans cesser d'être avec eux. Il n'a pas dit qu'elle souffrirait des obscurcissements qui la feraient méconnaître, puisqu'il la représente comme une brillante lumière placée sur une haute montagne qui éclairerait tous les peuples : il n'a pas dit qu'elle languirait

dans une veillesse méprisable qui lui ferait adopter des nouveautés profanes, et abandonner la foi que son divin Epoux lui a confiée, puisque jusqu'à la consommation des siècles sans excepter un seul jour, il a promis d'être avec elle, et de se plaire avec elle.

Enfin, il n'a pas prétendu excuser ceux qui fermeraient les yeux à l'éclat de cette lumière, qui résisteraient aux décisions de ce tribunal toujours subsistant, qui violeraient ses lois, puisqu'il met au nombre des publicains et des païens ceux qui n'écoutent pas l'Eglise, et qu'il proteste que mépriser cette autorité infaillible qu'il a établie pour nous conduire, c'est le mépriser lui-même, et le Père céleste qui l'a envoyé.

Or, toutes ces vérités de foi établies dans l'Evangile condamnent nos frères séparés qui font finir la fidélité et la beauté de l'Eglise avec le troisième siècle ; qui lui attribuent un déchet dans la pureté de la doctrine et de la morale, qui la séparent de son Epoux, qui entreprennent audacieusement d'élever une nouvelle Eglise sur l'édifice inébranlable que Jésus-Christ a posé lui-même, et de renverser la colonne de la vérité avec les armes du mensonge.

Au reste, tous les hérétiques n'ont pas plus respecté l'Eglise assemblée que l'Eglise dispersée ; ce sont les catholiques soumis qui la respectent, soit qu'elle décide sans concile, soit qu'elle décide dans un concile.

Or, c'est aux infracteurs de la pénitence du carême que j'oppose les oracles, les exhortations et les menaces que cette Epouse du Sauveur a prononcés dans les saintes assemblées que la nécessité, la protection des souverains, les circonstances des temps lui ont fait convoquer.

Ecoutez, chrétiens délicats, ce que les Pères assemblés dans les conciles ont dit de la pénitence du carême, ce qu'ils ont pensé des infractions que vous ne voulez pas mettre au rang des péchés qui donnent la mort à votre âme.

Tantôt ils décident que ceux qui rompent le jeûne ou l'abstinence du carême sans une extrême nécessité, sans un danger évident de la santé, ne peuvent point participer aux grâces de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, et ne doivent pas être admis à la communion dans le temps pascal (54).

Tantôt ils prononcent que dans ce temps de jeûne et d'abstinence, les chrétiens doivent pratiquer une pénitence qui s'étende sur tout ce qui peut mortifier l'esprit, le cœur et les sens. Que la prière, la visite des pauvres, l'assiduité aux offices divins, doivent remplir les moments que l'on donne au jeu, aux compagnies et aux plaisirs permis dans les autres temps (55).

Tantôt ils approuvent le choix des mets que l'Eglise ordonne pour mortifier la chair dans ce temps de pénitence, la privation de ceux qui sont succulents, et regardent comme des infracteurs que Dieu punira dans ses vengeances, ceux qui violent cette sainte loi de la mortification chrétienne (56).

Or ces oracles suffisent pour condamner la délicatesse, les prétextes et tous les raisonnements des chrétiens qui rompent le jeûne ou l'abstinence du carême, et qui se livrent aux plaisirs dans ce saint temps.

Dès qu'il n'y a pas une infirmité réelle, c'est un péché mortel que de manquer un seul jour au jeûne ou à l'abstinence. Péché qui fait perdre à ces infracteurs les fruits précieux de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ ; péché pour lequel ils doivent être jugés indignes d'être admis à la communion pascale ; péché qui renferme une désobéissance au précepte de l'Eglise, qui changera à leur égard un Dieu clément en un Dieu vengeur. Voilà l'esprit des conciles.

Quoique l'on aperçoive à la sainte table dans la solennité pascale, une foule de ces infracteurs audacieux ; quoique Dieu ne fasse pas éclater sur eux encore sa justice irritée, ces vérités n'en sont pas moins constantes.

CHAPITRE XXIX.

Témoignage de Tertullien sur la pénitence du carême.

Tertullien est célèbre dans l'Eglise par la vaste étendue de son érudition, la beauté de son génie, l'ardeur de son zèle, la fameuse apologie qu'il a faite des chrétiens, qui est un morceau admirable, la pureté de ses mœurs.

Jamais homme ne fut plus digne d'admiration. Il a été une brillante lumière, un docteur sublime, un défenseur ardent de la doctrine de Jésus-Christ, le fléau des Romains idolâtres. Jamais personne n'a humilié le paganisme comme lui, ni si bien développé l'extravagance du culte qu'on rendait aux fausses divinités.

Mais hélas ! ce grand homme est encore devenu plus fameux par sa chute que par ses rares talents. Ce bel astre s'est éclipsé, ce défenseur de l'Eglise est devenu son persécuteur, et il est l'objet de ses gémissements après avoir été l'objet de ses éloges. Il est puni éternellement avec ses enfants rebelles après avoir été le guide de ses enfants soumis.

Tremblez, savants présomptueux, votre profond savoir sera l'écueil de votre foi si vous manquez de docilité et de soumission ; si vous ne soumettez pas vos lumières aux saintes obscurités de la foi, si vous n'écoutez pas l'Eglise, et ne préférez pas ses décisions aux vôtres.

Tertullien suivit l'impétuosité de son zèle, son penchant pour une extrême sévérité. Il commença par blâmer l'Eglise de sa démence envers les pécheurs pénitents, il l'accusa de relâchement et rompit le lien sacré de l'unité ; alors on vit cet homme tout brillant de lumière, tomber dans un abîme de

(54) Concil. Toletan., octav., anno 645, can. 9.
(55) Concil. Mediolan. quintum sub. S. Carolo, anno 1579, partitit. 3.
(56) Concil. Trident. sess. xxv, cap. 21.

ténèbres. Point d'égarements, d'excès, d'extravagances même où il ne donne aveuglément.

Cette plume savante, qui avait combattu avec tant de succès les marcionites, les valentiniens, attaqua l'Eglise du Sauveur. Celui qui avait reproché aux hérétiques la trace de leur nouveauté, se laissa séduire par le faux merveilleux que débitait un misérable Montan; celui qui avait représenté aux empereurs la sagesse, la décence et la pureté du culte des chrétiens, adopte les rêveries d'une troupe d'imposteurs et de femmes séduites.

Grand Dieu! qu'est-ce l'homme? Quel fond devons-nous faire sur nos lumières, nos talents? Heureux les savants soumis à l'Eglise!

Comme Tertullien a beaucoup écrit pour l'Eglise avant de la quitter, ses ouvrages sont conservés et estimés. On cite son autorité parce qu'elle est d'un grand poids; tout ce qu'il a écrit étant catholique est marqué au coin de l'érudition, de la vérité et de la sincérité; c'est pourquoi je vais rapporter ce qu'il a dit de la pénitence des chrétiens et des jeûnes du carême.

Dans un ouvrage même contre les catholiques où il ne veut pas que l'on innove, il dit (*Libro contra Psych., id est catholicos scripto*, capite 13) qu'il faut observer les jeûnes et la pénitence indiqués avant la fête de Pâques : *Propter Pascha jejunantes.* Il exhorte même ceux qui le pourront à pousser l'austérité jusqu'à se contenter de pain et d'eau à leurs repas. Et, en répondant à ceux qui disaient que les jeûnes n'étaient pas de précepte, il dit que les évêques annonçant et obligeant tous les fidèles à ces mortifications, il ne leur est pas libre de s'en dispenser.

Mais c'est surtout dans son *Apologie* qu'il faut l'entendre parler de la pénitence des premiers chrétiens; car c'est dans cet ouvrage qu'il expose aux empereurs tout ce qui se pratiquait parmi eux : c'était un récit sincère qu'il faisait de la vie des disciples de Jésus de Nazareth, que les païens accusaient de commettre des crimes dans leurs assemblées et dans leurs mystères.

Il était très-aisé d'avoir la preuve de ce qu'il avançait dans la défense qu'il présentait aux puissances.

« Si vous vouliez savoir quelle est notre pénitence, ô empereur, il faudrait non-seulement lire le récit que je vous en fais, mais encore nous voir. Vous verriez des hommes desséchés par de longs jeûnes, une chair domptée par les rigueurs que nous exerçons sur elle, des hommes qui se privent de toutes les douceurs que la terre donne, couverts de sacs et de cendres, qui font une sainte violence au ciel par leurs gémissements continuels, et qui touchent Dieu par la douleur et l'amertume dont leur cœur est rempli. Ainsi, pendant qu'un Jupiter incestueux est honoré par le sacrilége encens que vous lui offrez, nous forçons la justice divine à faire place à la miséricorde par les rigueurs de notre pénitence : *Cum misericordiam extorserimus, Jupiter honoratur.* » (*In Apologetico adversus gentiles*, cap. 40.)

Ah! dans ce saint temps du carême ne pourrions-nous pas tenir le même langage? Pendant que les chrétiens pénitents apaisent la colère du Seigneur irrité, les chrétiens délicats sacrifient leurs âmes à la mollesse, à la sensualité, au plaisir.

CHAPITRE XXX.

Témoignage de saint Cyprien sur la pénitence et le jeûne du carême.

Saint Cyprien fut un des plus beaux génies de son temps et un docteur d'une profonde et sublime doctrine. Il a passé des ténèbres du paganisme à la lumière de l'Evangile par le zèle et les leçons du prêtre Cécilius. Aussi l'honora-t-il toute sa vie comme son père dans la foi, et se fit une gloire d'ajouter son nom au sien.

Ce savant homme n'embrassa pas le christianisme sans avoir mûrement délibéré; il ne préféra l'école de Jésus-Christ aux académies de la Grèce qu'après avoir été persuadé de la divinité de Jésus de Nazareth et de la vanité des idoles.

On peut donc le mettre au rang de ces génies élevés et sublimes, figurés par ces oiseaux dont parle l'Evangile, qui sont venus se reposer à l'ombre de cet arbre majestueux qui couvre de ses branches florissantes toute la terre, c'est-à-dire qui sont entrés dans l'Eglise du Sauveur, qui en ont fait la gloire et la consolation.

Quelle confusion pour ces prétendus esprits forts qui osent débiter que le christianisme n'a été embrassé que par des simples et des ignorants, quand on leur oppose toutes ces brillantes lumières sorties du sein même des ténèbres du paganisme?

Le saint docteur dont j'emprunte l'autorité, pour prouver aux chrétiens lâches la nécessité de la pénitence et l'utilité du jeûne, a fait la gloire de l'Eglise par ses travaux, ses écrits et son martyre. Ses travaux dans des temps difficiles, sont marqués au coin du zèle apostolique; on voit dans ses écrits une érudition, une éloquence, des grâces, une onction, une piété qui annoncent le saint et le savant. On voit dans les actes de son martyre, tout l'héroïsme que peut inspirer la divine charité et la foi la plus vive.

Si, autorisé par la coutume que les évêques d'Asie avaient introduite, de rebaptiser les hérétiques qui rentraient dans le sein de l'Eglise, il a résisté longtemps aux sentiments du pape saint Etienne qui décidait le contraire, il faut faire attention à trois choses dans cette fameuse dispute, pour ne pas tomber dans l'aveuglement de ceux qui en tirent une conséquence fausse, pour justifier ceux qui refusent de se soumettre aux décisions du Saint-Siége, reçues par le corps des premiers pasteurs. 1° Le fonds de cette dispute était un point de discipline et ne regardait point la foi. 2° Saint

Cyprien ne cessa jamais de reconnaître l'autorité du vicaire de Jésus-Christ, et fut toujours attaché inviolablement à la chaire de saint Pierre. 3° Il a lavé dans son sang le scandale qu'il avait pu donner par sa sévérité. Saint Augustin dit que sa résistance fut une tache dans un cœur très-pur : *macula in corde purissimo.* Or, d'après le portrait que je viens de tracer, on reconnaîtra aisément que l'autorité de ce Père de l'Eglise doit être d'un grand poids.

Si je parlais seulement de la pénitence que tout chrétien, qui a eu le malheur de souiller son âme par un péché mortel, est obligé de faire sous peine de damnation, quel vaste champ ne m'offrirait pas son traité de ceux qui sont tombés! Il n'ouvre les cieux aux pécheurs après leur chute, il ne les flatte de l'espoir du pardon, qu'après beaucoup de pleurs, de gémissements, de saintes rigueurs exercées sur leur chair criminelle; il veut que l'on pleure les péchés qu'on a commis et qu'on ne commette plus les péchés que l'on pleure; il ne veut point qu'il entre dans la pénitence d'adoucissements, de ménagements; il soutient qu'il faut que la pénitence réponde à tous égards au nombre, à l'énormité de nos fautes : *Pœnitentia crimine minor non sit.* (*De lapsis.*)

Mais je ne rapporte ici que ce qu'il a dit sur le jeûne, pour toucher ou confondre ceux qui méprisent et violent la loi de l'Eglise sur la pénitence du carême.

Il commence par louer le jeûne de Moïse. Ce saint législateur, dit-il, mérita par un jeûne de quarante jours d'être avec Dieu sur la montagne de Sinaï, de le voir autant qu'il est permis à un mortel encore étranger sur la terre, et retenu dans les liens d'une chair périssable; c'est dans cette longue abstinence qu'il goûta les douceurs ineffables des divins entretiens dont le Seigneur voulut bien l'honorer.

Ensuite il parle du jeûne d'Elie, qui fut aussi long; jeûne, dit-il, auquel ce saint prophète joignit une parfaite retraite; occupé dans une profonde solitude des choses célestes, il était comme hors de ce monde terrestre.

Il faut remarquer ici que presque tous les saints Pères n'ont point parlé du jeûne que Jésus-Christ a pratiqué pendant quarante jours dans le désert, sans parler de celui de Moïse et d'Elie, qui jeûnèrent le même nombre de jours, et qu'ils en ont conclu tous que la loi, les prophètes et l'Evangile autorisaient l'établissement du carême des chrétiens.

Enfin saint Cyprien parle du jeûne des chrétiens : C'est dans le christianisme, dit-il (*Serm. de jejun. et tentat. Christi*), qu'on a reconnu l'utilité des jeûnes; c'est parmi les disciples de Jésus-Christ qu'éclate la pénitence que Moïse, Elie et Jésus-Christ ont pratiquée dans le désert : *Utilitas jejuniorum temporibus Christianis clarius patuit.*

Nous ne voyons point, dit-il, de chrétiens arriver à une solide piété, et persévérer dans la vertu, quand ils ne sont point des hommes de jeûne et d'abstinence. Dès que les chrétiens entreprennent quelque chose d'important, ils jeûnent pour attirer les bénédictions célestes sur leurs entreprises; quand ils veulent fléchir efficacement la colère du Seigneur irrité, ou obtenir de sa bonté quelque gâce, ils se présentent à lui mouillés de leurs pleurs, couverts de cendres, revêtus de cilices, affaiblis par de longs jeûnes; c'est dans cet état qu'ils lui offrent un cœur déchiré, contrit, humilié, leurs gémissements, leurs prières.

Saint Cyprien a souffert le martyre au milieu du IIIe siècle; ainsi voilà un monument de l'antiquité qui atteste les jeûnes et la pénitence des chrétiens, et condamne ceux qui censurent et violent la loi de l'Eglise sur la pénitence du carême.

CHAPITRE XXXI.

Témoignage de saint Ambroise sur le jeûne et la pénitence du carême.

On n'ignore pas le rang distingué que saint Ambroise tient parmi les docteurs de l'Eglise latine : une foule de merveilles se présentent à l'esprit dès que l'on veut donner seulement une légère idée de ce grand homme.

Quelle sagesse! quel esprit! quelle prudence dans le maniement des affaires! Milan et toute la province dont il fut longtemps gouverneur, ne se contentèrent pas d'admirer dans ce grand homme l'intégrité et la probité qui font la gloire du magistrat; ils y découvrirent encore les vertus qui font le saint évêque et l'apôtre zélé.

Aussi, dès que saint Ambroise se fut rendu à l'Eglise pour apaiser les troubles qui s'étaient élevés entre les ariens et les catholiques assemblés pour donner un successeur à Auxence, fameux arien, évêque de Milan, et mort attaché opiniâtrément à cette furieuse hérésie, sa présence dissipa la sédition, calma les esprits agités, et tous, saisis d'un saint respect et inspirés sans doute par le ciel, l'élevèrent malgré lui sur le trône épiscopal.

On dit que Dieu, qui inspire qui il lui plaît, se servit d'un enfant pour annoncer au peuple assemblé qu'Ambroise était choisi par le ciel pour remplir le siége de Milan. La résistance que fit notre saint, et qu'il poussa si loin, qu'on fut obligé de lui donner des gardes, prouve combien il était effrayé du fardeau qu'on voulait lui imposer.

Les premières dignités de l'Eglise ont toujours fait trembler les saints; elles ne flattent que ceux qui n'en connaissent pas les obligations indispensables.

Ambroise, après son baptême et sa conversion, fit voir tout ce que peut un pasteur suscité de Dieu, choisi de Dieu et appelé de Dieu au gouvernement des âmes.

Il fit couler dans tout son diocèse des torrents d'une céleste doctrine; il attaqua les hérétiques et les terrassa; il combattit le vice et le força de se cacher. Il parut à la cour des empereurs avec le zèle et la sain-

teté de Jean-Baptiste; il représenta au grand Théodose son péché, et Théodose le pleura et en fit pénitence. Les charmes de son éloquence entraînaient les cœurs quand il prêchait; les plus grands pécheurs ne pouvaient résister à l'onction que Dieu avait mise sur ses lèvres.

Le jeune Augustin est curieux de l'entendre, le jeune Augustin sera sa conquête.

L'Eglise, enrichie des écrits de notre saint, y trouve tous ces traits qui annoncent le saint, le savant évêque, et une des plus brillantes lumières du IVe siècle.

Or, c'est le témoignage d'un si grand homme que j'oppose aux infracteurs de la sainte pénitence du carême; à ces libertins, à ces prétendus beaux génies qui représentent l'inutilité des jeûnes avec tous les tours de l'éloquence mondaine et les saillies d'une imagination libertine.

Ce saint docteur nous rapporte la coupable doctrine de certains savants infectés des erreurs de Jovinien.

J'entends, dit-il, parler des personnes contre les saintes pratiques de l'Eglise : selon ce qu'elles débitent, le jeûne, la sobriété ne sont d'aucun mérite; elles traitent d'insensés ceux qui domptent la chair par le jeûne, et qui la soumettent à l'esprit par les saintes rigueurs qu'ils exercent sur elle. Ne dirait-on pas, ajoute ce saint docteur, que saint Paul, ce vase d'élection, était aussi dans le délire lorsqu'il châtiait sa chair et réduisait son corps en servitude, de crainte d'être réprouvé après avoir prêché les autres?

Ah! quelle est la nouvelle école, la nouvelle académie qui a instruit ces épicuriens? *Quæ istos epicureos nova schola misit?*

De quelle autorité sont donc ces nouveaux maîtres qui rejettent le mérite du jeûne? *Qui sunt ergo hi præceptores novi qui meritum excludant jejunii?* Ils se donnent pour des sages, des philosophes, mais ce sont des ignorants, des apôtres de la volupté, des délices, des ennemis de la vérité.

Or ne pourrais-je pas tenir aujourd'hui le même langage aux prétendus esprits forts, aux libertins qui censurent, méprisent la sainte pénitence du carême?

Dans quelle école ont-ils appris à combattre la sainte pratique du jeûne? Sont-ce les maîtres qui leur ont donné les premiers principes de la religion et des sciences? Non certainement. A quelle école ont-ils donc appris à être sensuels, délicats, ennemis des mortifications? Qui leur a donné ces leçons de mollesse? Qui leur a dit que le jeûne et l'abstinence n'étaient d'aucune utilité, et qu'on pouvait sans danger et sans crime, violer la loi qui défend tout ce qui peut soulever et révolter un corps de péché? *Quæ istos epicureos nova schola misit?*

Notre saint docteur est encore précis sur le jeûne de la quarantaine : le jeûne solennel du carême vous a été annoncé, mes frères : *Indictum est jejunium;* pensez que vous êtes obligés de l'observer sous peine de péché : *Cave ne negligas* (serm. 1 *in psal.*, CXVIII); prenez garde de vous en dispenser un seul jour sans une infirmité réelle. Résistez à la délicatesse, aux prétextes, aux exemples, à la coutume, aux objections des mondains, des libertins, des hérétiques, des impies : *Cave ne negligas.*

Que ce témoignage du IVe siècle doit nous rendre la pénitence du carême précieuse, et nous affermir dans la pratique du jeûne!

CHAPITRE XXXII.

Témoignage de saint Jérôme sur le jeûne et la pénitence du carême.

L'Eglise remercie le Seigneur dans ses prières, d'avoir suscité cet incomparable docteur pour traduire et expliquer les divines Ecritures. La version que cette Epouse du Sauveur, seule dépositaire du vrai sens des Ecritures, a consacrée sous le nom de *Vulgate*, est presque toute de ce savant homme.

La sainteté, la pénitence, les travaux, l'érudition, les lumières de cet illustre Père de l'Eglise latine, ont de quoi épuiser notre admiration. Quel héroïsme dans ses vertus! Quelles rigueurs dans sa pénitence! Quelles fatigues dans ses voyages! Quels succès dans les combats qu'il soutint contre les hérétiques! Quelle beauté, quelle éloquence, quel feu dans ses écrits!

Il fut un spectacle d'admiration pour les anges dans la grotte de Bethléem. Sa chère solitude, ce saint berceau du Sauveur naissant, eut toujours pour lui des délices. Il en fut absent quelquefois pour les intérêts de l'Eglise, son cœur y était toujours d'affection. Il édifia la cour de Rome, lorsque les souverains pontifes, informés de ses brillants talents et de ses rares vertus, se l'attachèrent. De quelle utilité ne fut-il pas au pape saint Damase, sous lequel il écrivit tant d'épîtres, et toutes les réponses aux consultations synodales de l'Orient et de l'Occident?

Les manuscrits les plus rares et les plus précieux excitent sa sainte ardeur de savoir; il visite tous les lieux de la Palestine; il fait de savantes observations sur tous les endroits que le Sauveur a honorés de sa présence; il s'attache les plus savants des Juifs; il se remplit de tous les tours de la langue hébraïque; il se transporte à Alexandrie pour consulter Didyme sur les endroits les plus difficiles de l'Ecriture.

Etude pénible, que le zèle de la religion lui fait entreprendre pour être utile à l'Eglise; étude que la vaste étendue de son génie lui rend cependant facile; étude qui a procuré à l'Eglise le plus riche et le plus beau monument d'une sainte érudition. Etude que notre saint regardait encore comme un remède contre les révoltes des sens, et contre les images importunes de la volupté qui voulaient salir son imagination, et soulever sa chair serrée d'un rude cilice, et desséchée d'austérités.

Saint Grégoire de Nazianze se fait gloire de l'avoir pour auditeur à Constantinople;

saint Augustin le regarde comme son père et le consulte; il garde la douceur et la soumission d'un enfant, lors même que saint Jérôme, dont le caractère sévère éclatait aussi bien dans ses écrits et dans les disputes que dans sa pénitence, parlait en maître.

Si l'on veut connaître la pureté de sa doctrine et sa soumission au Saint-Siége, il n'y a qu'à se rappeler qu'il méconnut l'autorité de Paulin et de Mélèce, lorsqu'il fut question de prononcer sur les trois hypostases, qu'il consulta le souverain pontife pour fixer sa foi.

Enfin, si l'on veut connaître la charité de ce grand homme, il n'y a qu'à se représenter les secours qu'il donna dans sa grotte de Bethléem à cette foule de Romains du premier rang, qui, après la prise de Rome par les Goths, trouvèrent dans ses libéralités une ressource pour subsister. Cette noblesse dépouillée de ses biens, dans l'indigence, subsista par les bienfaits d'un solitaire.

Ce grand docteur éclaira la fin du IVe et le commencement du Ve siècle. Ainsi, son autorité sur le jeûne et la pénitence du carême est encore un monument de la vénérable antiquité; écoutons-le parler sur cette sainte pratique des chrétiens.

Ce saint docteur définit le jeûne : Ce n'est point, dit-il, une vertu absolument : *Jejunium non perfecta virtus*, mais c'est le fondement, l'appui de toutes les vertus : *Sed virtutum fundamentum.* C'est pourquoi nous ne vous ordonnons pas des jeûnes excessifs, meurtriers : *Immoderata jejunia;* une abstinence rigoureuse et continuelle : *Enormem ciborum abstinentiam.* L'Eglise ne veut point vous imposer des austérités qui détruisent vos corps : *Quibus corpora delicata franguntur;* mais des jeûnes, des mortifications qui domptent les coupables penchants de la chair et triomphent de ses continuelles révoltes, afin que vous ne deveniez pas faibles, languissants, prévaricateurs même dans vos devoirs de piété : *Sed ut fracto corporis appetitu, nec in lectione, nec in psalmis, nec in vigiliis solito quid minus facias.* (Epist. 8 *ad Demetriadem*, cap. 6.)

Et dans un autre endroit il dit : Il n'y a point d'autres ressources pour les pécheurs que de prendre les armes de la pénitence; et ces armes sont le jeûne, les pleurs, le sac et la cendre. (*In cap.* III *Jonæ.*)

Ces seules paroles de saint Jérôme suffisent pour prouver que ce grand docteur connaissait et le prix et la nécessité du jeûne, puisqu'il le recommande et l'observe, et qu'il justifie l'Eglise, qui en fait un précepte dans certains temps de l'année, des reproches que les hérétiques lui font d'exposer par ses rigueurs la santé délicate de ses enfants.

Si les chrétiens de nos jours ne préféraient pas leurs corps à leurs âmes; s'ils ne bravaient pas les révoltes des sens; s'ils ne se familiarisaient pas avec tous les désirs, les pensées qui souillent l'âme, ils ne craindraient pas tant d'affaiblir un corps que tous les saints ont regardé comme leur plus grand ennemi.

Enfin, saint Jérôme va parler expressément du jeûne du carême, de la sainte quarantaine qui précède la fête de Pâques, et que les chrétiens passent dans la pénitence : entendons-le parler.

Il ne dit pas que c'est une pratique nouvellement introduite dans l'Eglise, qui doive son établissement à quelque pénitent zélé; une pratique embrassée par un évêque ou quelque monastère; une pratique qui ne fait pas une loi; il dit clairement que le carême est établi par les apôtres. Nous observons, dit-il, religieusement tous les ans les jeûnes et l'abstinence, les quarante jours qui précèdent la fête de Pâques, parce que c'est une pratique établie par les apôtres, et que nous tenons d'eux par tradition : *Unam quadragesimam secundum traditionem apostolorum tempore nobis congruo jejunamus.* (*Epist. ad Marcellam adversus errores Montani.*)

Je suis surpris, après ces témoignages de l'antiquité, que les protestants aient traité d'invention humaine la sainte pénitence du carême; et je suis encore plus surpris que des chrétiens catholiques la violent avec scandale et en parlent avec moins de ménagement encore que les hérétiques.

CHAPITRE XXXIII.

Témoignage de saint Augustin sur le jeûne et la pénitence du carême.

Voici une autorité qui seule serait suffisante pour confondre les protestants qui contestent l'institution apostolique du carême, si nous pensions comme eux; mais quelque élevé que soit saint Augustin au-dessus des autres docteurs, il n'est grand dans l'Eglise que parce qu'il lui a été soumis; nous ne professons sa doctrine que parce que l'Eglise l'a adoptée, et s'est servie de ses expressions dans plusieurs décisions solennelles de ses conciles.

Nous le louons comme l'oracle de l'Eglise, parce qu'il a toujours défendu sa foi, son unité, son autorité, sa visibilité, son universalité et son infaillibilité.

Nous regardons ses ouvrages comme un trésor précieux d'où coulent une doctrine pure et céleste, des règles sûres de morale, parce que l'Eglise les a approuvés avec de magnifiques éloges : car quelque profonds que soient ses écrits, ils ne seraient d'aucune autorité en matière de foi, s'ils n'étaient pas revêtus de celle de l'Église.

En effet, si ce grand docteur a dit qu'il ne croirait pas à l'Evangile même si l'Eglise ne l'avait pas reçu, et ne le lui présentait pas comme la parole de vie sortie de la bouche du Verbe incarné, ne serions-nous pas bien fondés à dire aussi que nous ne suivrions pas les sentiments et la doctrine de saint Augustin, si l'Eglise ne nous assurait pas que c'est sa doctrine qu'il a enseignée et que ses sentiments sont les siens?

Que servait donc à Luther et à Calvin de faire sonner si haut leur attachement aux ouvrages de saint Augustin, de dire sans

cesse : Augustin est pour nous, dès qu'ils se séparaient de l'Eglise, et que l'Eglise était contre eux? Peut-on penser raisonnablement que leur doctrine est pure, quoique donnée sous le nom de celle d'Augustin, pendant que l'Eglise la condamne? Elle comble d'éloges celle de l'évêque d'Hippone, elle frappe d'anathèmes celle des protestants, comment osent-ils se dire ses disciples? S'il est leur maître, qu'ils l'écoutent donc; c'est un maître qui mérite l'attention de toute la terre; il a paru comme un prodige dans l'Eglise.

Prodige de faiblesse et d'égarements dont une grâce victorieuse l'a affranchi : prodige de science qui le rendit l'oracle de son siècle : prodige de zèle qui lui fit attacher toutes les hérésies, et laisser des armes victorieuses contre tous les hérétiques : prodige de soumission qui lui fit respecter toutes les saintes décisions de l'Eglise, et toutes les salutaires pratiques qu'elle avait établies de son temps : prodige de pénitence qui l'immola tous les jours aux larmes, aux jeûnes, aux veilles et aux plus grandes austérités : prodige de charité qui embrasa son cœur des flammes de l'amour divin, et le fit soupirer sans-cesse après son Dieu, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.

Or, de l'aveu même des protestants, l'autorité de saint Augustin est d'un grand poids; son témoignage sur le jeûne et la pénitence du carême devrait donc faire impression sur eux.

Il est vrai que les hérétiques varient, qu'ils se démentent; leurs disciples n'y prennent pas assez garde. On a vu les protestants, après avoir donné saint Augustin pour un docteur infaillible, qu'il était plus sûr de suivre que l'Eglise même, décrier son érudition, rendre suspecte sa sincérité, et l'accuser d'avoir pris le change en matière même de doctrine. Ils prennent dans ses ouvrages, comme dans l'Ecriture, les textes qui leur paraissent les plus propres à favoriser et à appuyer leurs nouveautés; mais sur le jeûne et la pénitence du carême, ce saint docteur est clair, précis; comment donc mépriser son témoignage? Premièrement, ce saint docteur établit l'utilité du jeûne. Vous ne manquerez pas, dit-il, de trouver dans le monde des personnes qui blâmeront les rigueurs que vous exercez sur votre chair. Pourquoi jeûnez-vous? diront-elles, *Quid facis, quia jejunas?* Votre vie doit vous être précieuse, et vous l'abrégez par ces privations de nourriture; vous ne satisfaites pas ses besoins; n'avez-vous pas assez de mortifications sans vous en imposer de nouvelles? Vous êtes les destructeurs de votre santé; vous êtes homicides de vous-mêmes : *tuus ipse tortor et cruciator.* Etes-vous assez simples pour vous imaginer plaire à Dieu par ces pénitences et ces rigueurs? *Ergo Deo placet quia te crucias?* Ah! Dieu est bon, et il serait cruel s'il se plaisait à vous voir détruire votre corps par de longs jeûnes, s'il prenait plaisir à vous voir abattus et dans la défaillance : *Ergo crudelis est qui delectatur pœnis tuis.*

Voilà, continue saint Augustin, les discours que vous tiendront les hérétiques, les libertins, les mondains, lorsque vous vous soumettrez aux jeûnes ordonnés par l'Eglise.

Ne dirait-on pas que ce saint docteur traçait le portrait des mondains de nos jours, de ces chrétiens complaisants, flatteurs, ennemis de la pénitence?

Tous les jours avec ces trompeuses paroles : *Il faut se conserver; Dieu ne veut point qu'on détruise sa santé*, on s'enhardit à violer la sainte loi du jeûne et de l'abstinence; mais apprenez, chrétiens soumis à l'Eglise, de saint Augustin la réponse que vous devez faire à ces apôtres délicats et complaisants : Dites à ces tentateurs artificieux : *Responde hujusmodi tentatori* (*Tractatu de utilitate jejunii*, cap. 3) : Je me punis moi-même, afin que Dieu m'épargne; je pratique les rigueurs dont je suis capable, afin que sa miséricorde supplée à ce que je ne puis pas; j'expie mes péchés autant qu'il est en moi, pour être agréable à ses yeux, pour goûter les saintes suavités qu'il répand dans les cœurs contrits et humiliés. Peut-on établir plus clairement l'utilité du jeûne?

Dans un autre endroit (serm. 62 *De tempore*), saint Augustin décide formellement qu'on commet un péché quand on viole les jeûnes ordonnés par l'Eglise pendant le saint temps de carême : *In Quadragesima non jejunare peccatum est.* Remarquez ces mots dans le carême, *In Quadragesima.* Saint Augustin, outre les jeûnes ordonnés dans les différents temps de l'année, reconnaît donc les quarante jours de jeûne qui précèdent la fête de Pâques. Voilà le nombre fixé; il reconnaît aussi que cette sainte quarantaine est d'institution apostolique, comme je l'ai prouvé dans le chapitre qui traite de l'antiquité du jeûne.

Je me persuade que si les mondains de nos jours, qui se piquent tant d'esprit, n'étaient pas si ignorants sur cette matière, ils respecteraient plus la loi de l'Eglise sur le jeûne et l'abstinence, qu'ils ne font.

CHAPITRE XXXIV.

Temoignage de saint Jean Chrysostome sur le jeûne et la pénitence du carême.

Saint Chrysostome est un des plus éminents docteurs de l'Eglise grecque; il fit briller les grâces ravissantes de son éloquence, d'abord dans le barreau, ensuite dans les chaires chrétiennes. Jamais orateur ne posséda mieux que lui ce style noble, élevé, brillant, ingénieux, véhément, qui plaît, ravit, touche, entraîne les auditeurs.

On voit dans ses écrits des tours d'éloquence qui surprennent; des portraits du cœur humain qui le représentent avec tous ses faibles, ses inclinations, ses mystères; des peintures du vice, des mœurs, des scandales de son temps, qui en retracent toute la licence et la corruption; des invectives contre les désordres accrédités, qui montrent tout le feu et le zèle apostolique.

Ce fleuve d'éloquence se répand tantôt avec douceur, tantôt avec impétuosité; il

touche le peuple, il enchante la cour, il terrasse l'hérésie, il humilie le vice et mérite par les grâces extraordinaires de son éloquence le surnom de *Bouche d'or*.

Deux des plus savants et des plus pieux ministres de Jésus-Christ furent ses pères et ses maîtres : saint Mélèce et saint Flavien. Saint Mélèce, patriarche d'Antioche, le baptisa et le fit lecteur de son Eglise. Saint Flavien l'ordonna prêtre et le chargea du ministère de la parole. Ses rapides et prodigieux succès dans la prédication lui attirèrent l'estime et l'admiration de l'empereur Arcadius; il l'éleva sur le trône patriarcal de Constantinople; et l'innocence, la sainteté, les talents, le zèle y montèrent avec lui.

Quoique sa santé fût usée par les austérités qu'il avait pratiquées après son baptême dans une affreuse solitude, il soutint courageusement les fatigues de l'épiscopat, les persécutions que lui suscitèrent les ariens, la fureur de l'impératrice Eudoxie, à qui le zèle de notre saint déplaisait; les ennuis, les peines de l'exil, et même l'indignation de deux grands saints qui avaient été surpris par la calomnie, de saint Epiphane et de saint Cyrille d'Alexandrie.

Dieu se déclara pour son serviteur; il employa la voie des miracles pour annoncer sa sainteté et la pureté de sa foi. Un horrible tremblement de terre pensa renverser Constantinople, dès que l'impératrice l'eut envoyé en exil. Elle le rappela aussitôt pour apaiser la colère du Seigneur irrité des outrages qu'on lui faisait; mais sa fermeté à reprendre le vice et l'erreur protégés à la cour, le fit exiler une seconde fois. C'est en allant dans son exil qu'il mourut plein de vertus, après avoir souffert et combattu généreusement pour les intérêts de l'Eglise et la gloire de Dieu.

Ecoutons donc avec attention ce savant et éloquent Père de l'Eglise grecque sur le jeûne et la pénitence, et faisons de sérieuses réflexions sur les oracles qu'il prononce.

Ceux qui regardent le jeûne comme une privation inutile, comme un joug qu'on impose mal à propos aux chrétiens, et dont il est prudent de se dispenser, auront de quoi rougir.

Voici, dit-il, un temps de miséricorde qui approche; un temps favorable pour nous purifier de nos péchés : *Propitiationis tempus adest.* Il parle des jours de jeûne ordonnés par l'Eglise. Ne passons donc pas ce temps sans fruit; ne méprisons donc pas ces grâces précieuses qui nous sont offertes : *Ne contemnamus.*

Pratiquons les jeûnes ordonnés par l'Eglise; privons-nous de ces repas, de ces mets qu'elle nous interdit : *Jejunemus a cibis.* Mais commençons par détester nos péchés, cesser de les commettre : *Sed primum a peccatis.*

Ceux qui ont le bonheur de connaître les avantages du jeûne et qui savent se sevrer des délices du siècle, goûtent des douceurs ineffables dans leur pénitence.

O vous, chrétiens, ajoute ce Père, qui vous disposez à pratiquer la sainte pénitence que l'Eglise vous impose, cessez d'être effrayés des rigueurs qu'elle renferme; ne vous arrêtez pas à considérer simplement ces privations qui affligent votre chair délicate, mais faites attention aux fruits que votre âme immortelle en tirera : *Ne attendas ad laborem, sed etiam ad fructum.*

Les passions domptées, la chair humiliée, tout ce corps de péché abattu, laissent jouir votre âme d'un innocent repos : vous semez dans les larmes pour recueillir dans la joie. La faiblesse de votre corps fait toute la force de votre âme : elle n'est victorieuse que lorsqu'il est réduit en servitude.

Que la couronne préparée à ceux qui n'épargnent point leurs corps pour sauver leurs âmes, vous anime à la pénitence. C'est l'espérance de recueillir une abondante récolte qui anime le laboureur au travail, et qui lui fait jeter dans la terre le grain qui doit profiter et se multiplier; c'est l'espérance d'obtenir le ciel par nos jeûnes, nos pleurs et nos mortifications, qui doit nous soutenir dans la pénitence.

La chair se plaint dans la pénitence, elle s'afflige dans les jeûnes et les privations : *Dolet in jejuniis caro.* La délicatesse murmure; de là les frayeurs de tant de lâches chrétiens, lorsque la pénitence du carême approche; mais l'âme goûte alors de saintes douceurs; libre dans un corps qui n'est plus appesanti par les excès du boire et du manger, dans une chair qui n'est plus engraissée par des mets succulents : elle se nourrit, dans le calme des passions, des chastes délices des amis de Dieu; elle est plus élevée, plus ardente dans la prière, dans la méditation et dans tous les exercices de la piété. Les douceurs célestes la remplissent, lorsqu'on refuse au corps les aliments de ses passions : *Epulatur anima.* (Serm. 1 *De jejunio.*)

On trouve donc, dans ce seul morceau de saint Chrysostome sur le jeûne, des preuves de sa nécessité et de ses avantages.

CHAPITRE XXXV.

Témoignage de saint Léon, pape et docteur de l'Eglise, sur le jeûne et la pénitence du carême.

Saint Léon a mérité le surnom de Grand par ses éminentes vertus, par ses rares talents et ses travaux pour l'Eglise.

Comment pourrais-je donner une juste idée de ce grand homme, ou en ébaucher même le portrait dans le peu que le plan de mon ouvrage me permet d'en dire? L'histoire de son pontificat forme elle seule un ouvrage considérable : jamais on n'a vu tant d'actions éclatantes, tant de combats livrés aux hérétiques, tant d'écrits lumineux et apostoliques pour venger la vérité défigurée, combattue; pour maintenir la discipline de l'Eglise, et lui conserver sa beauté et son autorité.

Grand par sa naissance, puisqu'il sortait d'une illustre maison de Toscane, il fut

plus grand encore par les rares qualités de son esprit et de son cœur ; grand dans son amitié, il s'attacha à Sixte III, qui l'avait ordonné diacre ; il fut jusqu'à la mort son ami fidèle et son défenseur dans les persécutions qu'on lui suscita : grand par sa sagesse, sa prudence et sa fermeté, il fut choisi pour négocier la réconciliation d'Arcius et d'Albin, gouverneurs des armées romaines ; il fut trouvé digne de monter sur la chaire de saint Pierre, et il en fut l'ornement et la gloire par sa sainteté et sa science. Grand dans sa foi, il défendit avec zèle et avec succès la doctrine de l'Eglise attaquée par les manichéens, les pélagiens, les eutychiens, les nestoriens ; grand dans le plus célèbre de tous les conciles œcuméniques, je veux dire dans celui de Chalcédoine, composé de plus de six cents évêques : les Pères de cette sainte assemblée louent hautement la pureté de sa foi, et s'écrient tous que Pierre a parlé par la bouche de Léon : *Petrus locutus est per Leonem;* grand dans son attachement à ses ouailles, et sa tendresse pour les secourir, il sort de Rome, il va au-devant d'Attila, ce prince barbare qui s'était fait appeler *le fléau de Dieu* et la terreur de l'univers, qui avançait avec ses armées formidables vers la capitale du monde chrétien, et qui se promettait, comme un autre Antiochus, de la piller, de la réduire en cendres, et d'attacher honteusement à son char ses habitants vaincus. Il paraît devant ce foudre de la guerre, ce destructeur des villes et des provinces : il lui parle avec cet air, ce ton que donne la sainteté, et que Dieu rend terrible à ses ennemis quand il lui plaît ; et la force divine de son éloquence terrasse celui qui bravait le fer et le feu. Attila prend la fuite ; Rome est délivrée.

Je ne dis rien du style de ce saint docteur : on sait qu'il est élevé, pur ; on sait aussi qu'il est de tous les Pères de l'Eglise celui qui a traité avec le plus de profondeur les mystères de notre salut.

Par tout ce que je viens de dire, on comprend aisément que l'autorité de ce grand pape doit être d'un grand poids lorsqu'il décide ou rapporte la pratique de l'Eglise. Or aucun des saints docteurs n'a parlé plus clairement et plus souvent que lui des jeûnes ordonnés par l'Eglise et de la pénitence du carême.

Premièrement, comme je l'ai dit dans un autre endroit, ce Père dit (serm. 1 *De jejunio septimi mensis*) que c'est par l'autorité de l'Eglise qu'il annonce aux fidèles ces jours de jeûne et d'abstinence : *Ex auctoritate indicimus.*

Or quelle est cette autorité que ce grand pape annonce à son peuple, si ce n'est celle que ses prédécesseurs ont reconnue lorsqu'il a été question d'obliger les chrétiens à ces mortifications ; celle que les Tertullien, les Cyprien, les Jérôme, les Ambroise, les Augustin, les Chrysostome, ont fait valoir lorsqu'ils ont traité cette matière ; celle d'une tradition constante, vénérable, et qui remontait jusqu'au temps des apôtres, que tous ont regardés comme ceux qui avaient établi le carême ?

Voilà l'autorité que ce grand pape oppose à ceux qui auraient été capables de désapprouver les jeûnes et la pénitence du carême : une tradition apostolique.

Ce saint docteur disait donc à son peuple, dans le ve siècle : Ce n'est point une nouveauté, ce n'est point un nouveau joug que nous vous imposons, quand nous vous indiquons des jeûnes d'obligation, des abstinences, des mortifications ; c'est une loi dans l'Eglise de Jésus-Christ, depuis son établissement ; une loi établie par les apôtres, puisque nous la voyons observée religieusement par ceux qui leur ont succédé : *Ex auctoritate indicimus.*

Si nous employons des exhortations vives et pressantes, si nous nous arrêtons à combattre votre délicatesse, à réfuter vos prétextes ; si nous vous faisons des menaces, si nous punissons vos coupables infractions par des délais qui vous privent de la communion pascale, c'est la charité de Jésus-Christ qui nous presse ; ce sont les entrailles d'un Père tendre qui sont émues à la vue des châtiments que vous vous préparez. Nous sommes persuadés qu'un seul jour de jeûne ou d'abstinence, violé par délicatesse et sans une extrême nécessité, donne la mort à votre âme, et c'est la charité chrétienne, le zèle de votre salut, qui nous portent à vous exhorter d'observer religieusement ces jeûnes et ces mortifications ordonnés par l'Eglise : *Ex charitate suademus.*

Or cette autorité que saint Léon opposait dans le ve siècle, nous l'opposons aujourd'hui aux protestants, qui nous accusent d'avoir innové dans l'Eglise sur la pénitence du carême ; nous l'opposons aux libertins de nos jours, aux chrétiens délicats, et à tous ceux que l'irréligion de notre siècle a pervertis, et qui ont levé l'étendard de l'indévotion et de la désobéissance à l'Eglise.

Saint Léon parle expressément de la pénitence du carême ; il l'appelle (serm. 4 *De Quadragesima*) un jeûne très-saint et très-solennel : *Sacratissimum maximumque jejunium.* Il marque le temps qu'il doit être observé : c'est dans les jours qui nous préparent à célébrer les mystères de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXXVI.

Témoignage de saint Bernard sur le jeûne et la pénitence du carême.

Quoique saint Bernard soit nommé le dernier des Pères de l'Eglise latine, eu égard au temps où il a vécu, on peut dire qu'il n'est pas inférieur aux plus célèbres en sainteté, en zèle, en science, en lumières.

Il a été l'ange du désert, l'apôtre des rois, le conseil des souverains pontifes, l'appui de l'Eglise, le fléau des hérétiques.

Le goût qu'il avait pour la retraite et la pénitence le fit entrer dans l'ordre de Cîteaux à l'âge de vingt-deux ans ; les progrès rapides qu'il y fit dans la vie religieuse le firent choi-

sir cinq ans après pour être le premier abbé de Clairvaux.

C'est dans cette profonde solitude que l'on vit saint Bernard, à la tête de ses frères, retracer toute la perfection des solitaires de l'Orient : les cellules, les veilles, les jeûnes, les prières, le travail, la nourriture, tout retraçait la vie céleste, pénitente, pauvre et crucifiée de ces Pères du désert.

Ce qui est le plus admirable, c'est que l'esprit de retraite et de pénitence le suivit partout; il parut à la cour des rois, dans le tumulte du monde, dans les conciles, devant les hérétiques; partout le saint seul parut, et jamais l'homme.

Son cœur était dans la solitude, pendant que son corps en était absent; il en sortait par zèle, il y était toujours d'affection; et quoiqu'il se regardât lui-même avec étonnement comme la chimère du monde, et qu'il gémît des voyages fréquents que les besoins de l'Eglise, les ordres des souverains pontifes et des princes chrétiens le forçaient de faire, il est très-sûr qu'il a toujours été solitaire et pénitent; les ennemis mêmes de l'Eglise ont respecté ses vertus, ses miracles, ses lumières, ses succès, ses écrits.

Quelle sainteté, en effet, que celle qui se soutient sur les plus grands théâtres du monde, comme dans la plus profonde solitude! Quels miracles plus authentiques que ceux que Dieu opère pour la condamnation du vice et de l'erreur! Quelles lumières que celles qui éclairent les âmes dans les voies sublimes de la spiritualité, qui découvrent les erreurs mêlées avec les subtilités de la plus fine dialectique! Quels succès quand on terrasse et convainc un philosophe tel qu'Abailard, un théologien tel que Gilbert de la Porée, un hypocrite aussi enveloppé qu'Arnaud de Bresce; quand on est l'âme des conciles, et qu'on y est appelé pour en être l'oracle! Quels écrits que ceux qui méritent les éloges de l'Eglise, dont elle fait ses délices, et qu'elle met au rang de ceux des plus grands docteurs! Car, quoique saint Bernard dise que les arbres de sa solitude avaient été ses maîtres, on trouve dans ses écrits une piété éclairée, une onction, un feu, une éloquence, des tours ingénieux, des réflexions solides, une force de raisonnement, qui ne se ressentent nullement des bois et des forêts qu'il habitait.

Tel fut ce grand homme, cette brillante lumière qui s'éteignit dans le XIIe siècle, ce Père d'une multitude de saints religieux, qui mourut entre les bras de ses enfants, âgé de soixante-trois ans, consumé par les flammes du divin amour aussi bien que par ses pénibles travaux et ses excessives austérités.

Or, ce saint docteur a parlé dans ses ouvrages du jeûne et de la pénitence du carême. Il n'y avait encore aucun déchet de son temps; les grands jeûnes étaient encore observés avec exactitude. Ecoutons ce qu'il dit, c'est le premier jour même de la quarantaine qu'il parle.

Aujourd'hui, mes frères, dit-il, commence le saint temps du carême; ce temps de pénitence dans tout le christianisme, ne nous regarde pas seuls, mais tous les catholiques : *Hæc observatio una omnium est.*

Tous ceux qui veulent conserver l'unité de la foi s'y soumettent : *Quicunque fidei conveniunt unitatem.*

C'est donc, selon saint Bernard, faire une sorte de schisme, désapprouver l'Eglise à laquelle on doit se conformer et obéir, que de se dispenser de la pénitence du carême, parce que le jeûne et l'abstinence de ce saint temps est de précepte pour tous les chrétiens catholiques; c'est une pénitence commune à tous : *Commune jejunium omnibus Christianis.*

Ce saint dit encore des choses merveilleuses de la pénitence du carême dans un autre discours.

Mes frères, dit-il (il parle à ses religieux), entrez avec toute la dévotion dont vous êtes capables dans cette sainte carrière de jeûnes et de mortifications que l'Eglise impose à ses enfants les quarante jours qui précèdent la fête de Pâques : *Rogo vos, tota devotione suscipite quadragesimale jejunium.*

Si nous avons jeûné jusqu'à présent pour observer la règle que nous avons embrassée, nous devons jeûner dans ce saint temps de carême avec une nouvelle ferveur et une nouvelle rigueur : *Sancto hoc tempore jejunandum nobis est multo devotius.* Voilà donc saint Bernard qui distingue les grands jeûnes des chrétiens, qui obligent tous ceux qui sont soumis à l'Eglise, des jeûnes que prescrit la règle des religieux. Ce qu'il dit après confirme cette vérité.

Si nous ajoutons, dit-il, à nos austérités ordinaires, dans ce saint temps, de nouvelles rigueurs, cela ne doit pas nous paraître effrayant; il est convenable même d'augmenter notre pénitence; quelque pesant que soit le fardeau que nous nous imposons, nous ne succomberons pas, puisque toute l'Eglise le porte avec nous, et que tous les chrétiens catholiques jeûnent et se mortifient : *Nobis onerosum non sit quod Ecclesia portat universa nobiscum.* (Serm. 3 *De Quadragesima.*) Peut-on marquer plus clairement la pénitence du carême et la soumission des chrétiens de son temps à l'observer!

Qu'il est triste de voir aujourd'hui cette pénitence abandonnée, méprisée par les enfants de l'Eglise, d'entendre des chrétiens débiter des doutes sur son autorité?

CHAPITRE XXXVII.

Témoignage de Théodulphe, évêque d'Orléans, sur le jeûne et la pénitence du carême.

Nous avons plusieurs ouvrages de ce grand évêque dans la *Bibliothèque des Pères*, très-estimés. Son *Capitulaire* surtout est rempli d'instructions chrétiennes sur plusieurs points de la morale, de la discipline et des pratiques de l'Eglise. Il y a huit chapitres qui traitent des jeûnes et des abstinences du carême, dans lesquels il prouve aux chrétiens la nécessité de se soumettre à cette pénitence

universelle de l'Eglise et fait connaître tout le crime de ceux qui s'en dispensent.

Le respect que l'on a pour l'autorité de ce savant et pieux auteur a fait former plusieurs canons des décisions qu'il donne sur la pénitence du carême. On les a insérés dans le nouveau Bréviaire de Paris, et nous les lisons les premiers jours de la quarantaine, à primes. Ils tiennent un rang parmi ceux des conciles tenus sous saint Charles Borromée et des autres assemblées de l'Eglise.

Cet auteur fut célèbre par sa doctrine et sa piété. Ses lumières répandirent un grand éclat dans l'Eglise, et ses vertus sanctifièrent sa science. On voit dans ses ouvrages un homme qui s'est rempli de tout ce que l'Ecriture, les conciles, les Pères disent de plus fort pour établir les vérités de la religion ou pour les défendre contre ceux qui osent les attaquer. On voit un homme versé dans la science du salut, profond dans la doctrine, pur dans la morale, éclairé sur la discipline de l'Eglise, ferme et zélé lorsqu'il est question de son devoir, et toujours le chrétien humble, pieux et soumis.

L'empereur Charlemagne et Louis le Pieux firent un grand cas de ce savant de leur siècle; ils respectèrent ses vertus et ses talents, il fut leur oracle et leur conseil.

C'est ce même Théodulphe qui fut envoyé en exil à Alger; on ne sait pas par quel endroit il déplut. On peut être malheureux sans être coupable; les fautes ne sont pas toujours punies et la vertu n'est pas toujours récompensée sur la terre. Les justes profitent des disgrâces pour se détacher du monde et s'attacher au Seigneur; c'est ce que notre pieux auteur fit dans son exil; il s'y occupa à méditer les vérités éternelles et à composer des prières touchantes et pleines du feu de la charité. Entre autres il composa ces vers que nous chantons le jour des Rameaux au retour de la procession : *Gloria laus*, etc., et il les chanta lui-même dans cette cérémonie avec tant de piété, de recueillement et d'un ton si doux et si tendre, qu'il toucha tous les cœurs. On fut édifié de sa foi et de sa piété; il devint cher après avoir été désagréable, on le rappela de son exil.

Or ce sont les canons que l'Eglise a formés des ouvrages de ce grand homme, que je vais opposer aux mépris que font les mondains de nos jours de la sainte pénitence du carême; on doit sentir par tout ce que je viens de dire, que son autorité est respectable.

Qu'on n'ait pas la témérité, dit-il, de se dispenser un seul jour du carême du jeûne ordonné par l'Eglise; ce jeûne que Jésus-Christ a consacré dans le désert par sa pénitence, on en est dispensé les seuls jours de dimanches. Tous les chrétiens doivent passer ce saint temps du carême dans la sainteté et la pratique des vertus chrétiennes avec une nouvelle ferveur ; manquer un seul jour à jeûner dans le carême, c'est violer le précepte du Seigneur, puisque les malades et les enfants seuls en sont dispensés. L'infracteur de cette sainte loi du jeûne se prépare des châtiments redoutables.

Or je remarque trois choses dans ce canon : 1° Le jeûne est d'obligation pour tous les chrétiens catholiques, sans distinction du rang; la loi n'en dispense que les infirmes et les enfants, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas encore vingt et un ans, comme l'a décidé l'Eglise par rapport au jeûne, et non par rapport à l'abstinence : *præter infirmos ac parvulos.* 2° Violer un jeûne, c'est transgresser le précepte du Seigneur : *Hoc tempore non jejunare præceptum Dei transcendere est.* Non pas que le précepte du jeûne soit un des préceptes du Décalogue, mais parce que c'est désobéir à Dieu même que de désobéir à son Eglise, qui a reçu de lui le pouvoir de faire des lois, et qu'il nous a ordonné de nous y soumettre. 3° Celui qui rompt un jeûne sans une infirmité réelle, expose son âme aux châtiments préparés dans l'autre vie aux infracteurs de la loi : cette transgression est un péché mortel qui fait perdre la grâce sanctifiante, et mérite l'enfer : *Quisquis non jejunaverit pœnam sibi acquirit.*

Or les mondains de nos jours conçoivent-ils cette idée du jeûne ordonné dans le carême? Ces riches délicats, ces ouvriers intempérants, ces personnes qu'un étourdissement passager, une légère faiblesse d'estomac, un voyage, peut-être une compagnie, déterminent à rompre le jeûne? Sont-ils en sûreté, en se mettant au rang des malades et des enfants, ceux qui tiennent table dans le carême, des deux ou trois heures de suite; ceux dont les collations sont des repas que les pauvres regarderaient comme des festins, soit par la qualité des mets, soit par la quantité? Pensent-ils qu'ils violent un précepte du Seigneur, et pèchent mortellement? Enfin, tous les infracteurs de la loi du carême pensent-ils aux châtiments redoutables que mérite leur coupable désobéissance? Ah! ou c'est aveuglement, ou c'est irréligion : qu'ils sont dignes de larmes!

CHAPITRE XXXVIII.

La pénitence du carême est une préparation à la solennité pascale.

Est-ce connaître l'esprit du christianisme que de se dispenser des mortifications qui en sont inséparables? Quel est le plan que Jésus-Christ en a tracé lui-même? Qu'ordonne-t-il? Que promet-il à ses disciples dans l'Evangile? Il ordonne de le suivre en portant sa croix; il ne promet que des privations, des pleurs. Il faut mourir avec lui, être enseveli avec lui, pour ressusciter avec lui.

Les chrétiens délicats, sensuels; les mondains qui ont leurs consolations sur la terre, qui vivent dans la joie, les aises, les commodités, ne participeront point aux fruits de sa mort et de sa résurrection, quoiqu'il soit mort pour eux comme pour les autres, Cette scène de félicité temporelle changera

au plus tard à leur mort, et la tristesse succédera à la joie.

Au contraire, pendant que le monde réprouvé est dans la joie, qu'il se couronne de fleurs, qu'il écarte tout ce qui gêne la nature, la mortifie, la met à l'étroit, et se fait une loi de mépriser celle de la pénitence chrétienne, les justes portent leur croix, jeûnent, se mortifient, pleurent et gémissent. Mais cette scène se change pour leur consolation; la joie succède à la tristesse. Toutes ces vérités sont renfermées dans cet oracle du Sauveur : Le monde se réjouira et vous pleurerez : *Mundus gaudebit, vos autem plorabitis.* (*Joan.*, XVI.) Mais votre tristesse, vos souffrances, vos privations, vos jeûnes, vos larmes, vous prépareront à une félicité éternelle, à un repos ineffable, à une joie pure et inaltérable : *Sed tristitia vestra vertetur in gaudium.* (*Ibid.*)

En vain les infracteurs de la pénitence du carême se flattent-ils de participer aux grands mystères de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ; en vain voient-ils avec joie les jours de la pénitence écoulés; en vain donnent-ils quelques moments à la piété dans ces jours qui terminent le carême, les voit-on assidus aux saintes et touchantes cérémonies de l'église; en vain fléchissent-ils le genou devant l'étendard de notre salut, et paraissent-ils avec les adorateurs de la croix; en vain assiégent-ils dans ce saint temps le confessionnal d'un lévite commode, qui à peine jette les yeux sur les plaies du malade de Jéricho, et vont-ils avec une absolution précipitée, reçue sans douleur, dans l'attache et l'habitude du péché, manger l'Agneau pascal. L'infraction volontaire, continuelle et scandaleuse de la pénitence du carême, ne les a pas préparés à la Pâque; elle les en a rendus indignes.

Ecoutez Jésus-Christ : C'est avec mes disciples que je veux faire la pâque : *Pascha cum discipulis meis.* (*Luc.*, XXII.)

Or des impénitents, des rebelles à l'Eglise, qui violent publiquement ses lois; des hommes qui se réjouissent, se nourrissent délicatement, s'engraissent pendant qu'elle est dans le deuil, les larmes, les jeûnes, ne sont point ses disciples, par conséquent ils ne participent point avec fruit à la solennité pascale.

Or, d'après ces principes, je dis que le carême étant établi pour nous purifier par la pénitence de toutes les taches et de toutes les souillures que nous avons contractées dans les autres temps de l'année, et nous faire mériter, comme le demande l'Eglise, de participer aux fruits précieux de la mort et de la résurrection du Sauveur, il s'ensuit que les chrétiens qui ne participent point à la pénitence du carême, qui, dans ces jours de jeûne, d'abstinence, de deuil, vivent avec la même délicatesse, la même sensualité, la même ardeur pour le plaisir, sont indignes, aux yeux de Dieu et de l'Eglise, de participer aux grâces que Jésus-Christ nous a méritées par sa mort et sa résurrection.

Est-ce se préparer à la fête de Pâques que d'arriver à ce saint jour coupable de la transgression d'une loi solennelle de l'Eglise? Peut-on raisonnablement se flatter que les pénitents et les impénitents seront également traités?

Qui ne reconnaît, dit saint Augustin (epist. 113, cap. 15), la sagesse de l'Eglise, toujours conduite par le Saint-Esprit dans l'établissement du carême? Pouvait-elle mieux fixer ce temps de pénitence que dans les jours qui précèdent la solennité de Pâques? Quoi de plus propre à préparer ses enfants à célébrer ces grands mystères, que ces jours de deuil, de prières, de gémissements continuels? Quoi de plus capable de les purifier que les jeûnes, les abstinences et les mortifications qu'elle ordonne? Ah! il convenait que les jours qui précèdent la célébration des mystères de l'amour du divin Sauveur fussent consacrés à la pénitence.

Ce saint docteur, dans un autre endroit (tract. 17 *in Joan.*), distingue encore, selon l'esprit de l'Eglise, deux temps différents : le temps qui précède la fête de Pâques, et celui qui la suit : *Duo tempora ante Pascha, et post Pascha.*

Celui qui précède la fête de Pâques, dit-il, est un temps de pénitence, de pleurs, de gémissements; l'autre est un temps d'un saint repos, de joie, d'allégresse; l'un est l'image de la vie présente, qui est une vie de douleurs, de peines; l'autre est une image de la vie future, qui est une félicité de pures délices : or quelle est l'idée de ce saint docteur, en parlant ainsi à ses auditeurs? La voici : C'est de leur prouver que la vie des chrétiens qui espèrent une vie future, un repos éternel, une vie nouvelle avec Dieu, doit être une vie de combats, de pénitence, de pleurs, de gémissements, de saints désirs. Et, pour rendre son raisonnement plus sensible, il leur rapporte ce qui se passe dans l'Eglise tous les ans, la pénitence du carême et les saintes joies pascales. Avant Pâques, dit-il, on jeûne, on se mortifie, on pleure, toute l'Eglise est en deuil; après Pâques, une sainte allégresse succède à la douleur, des chants de joie à de touchantes lamentations. L'Eglise prend ses ornements de fête, et elle permet à ses enfants l'usage des choses qu'elle leur avait interdites par un esprit de mortification.

Or il est donc évident que les chrétiens du temps de saint Augustin se préparaient à la fête de Pâques par une pénitence de quarante jours, puisqu'il se sert de cette pratique pour prouver les combats de la vie présente et le repos de la vie future, qu'il désigne l'une par la pénitence du carême, et l'autre par la sainte allégresse du temps pascal.

Par conséquent, les chrétiens qui passent le saint temps du carême dans la dissipation, le plaisir; qui n'observent ni les jeûnes ni les abstinences, ne participeront point aux saintes joies pascales, parce qu'ils n'y seront pas préparés par la pénitence.

CHAPITRE XXXIX.

Ce que doivent faire les chrétiens qui ne peuvent point jeûner dans le saint temps de carême.

Il est certain qu'il y a des personnes que le jeûne incommoderait considérablement. L'Eglise, cette tendre mère, qui n'a point fait une loi du jeûne pour détruire la santé, mais pour affaiblir la concupiscence qui nous porte violemment au mal; apaiser les révoltes d'une chair qui veut assujettir l'esprit à ses coupables penchants, les en dispense, persuadée qu'ils y suppléeront par un autre genre de mortification.

Nous ne comprenons donc pas ici dans la classe de ceux qui sont dispensés légitimement du jeûne, ceux qui le redoutent par délicatesse et par un soin excessif de leur santé; ceux qui ne jeûnent point, parce qu'ils ont été malades l'année précédente, ou parce qu'ils craignent que le jeûne les incommode; ceux qui le quittent après quelques jours, parce qu'ils se sentent un peu affaiblis, un peu échauffés, ou que la faim les presse; ceux qui prétendent que des voyages, des affaires de commerce, l'occasion d'un ami, d'un parent, les excusent de l'infraction du jeûne. Tout doit céder à la loi de l'Eglise.

C'est comme homme que Jésus-Christ a jeûné, c'est pour nous servir de modèle; or il a souffert la faim : *Esuriit.* (*Matth.*, IV.) Le démon l'a sollicité inutilement de changer les pierres en pain. Malgré l'appétit et la faim, malgré les raisons d'intérêt, ce que peuvent nous dire des parents, des amis, nous devons donc accomplir la loi du jeûne. Ces principes posés, venons à ceux que l'Eglise dispense du jeûne; mais ne nous éloignons pas de son esprit.

Les infirmes, les vieillards, les femmes enceintes, ceux qui sont appliqués à des travaux rudes et pénibles; voilà ceux qu'elle dispense de la loi du jeûne; il ne s'agit que de ne point prendre le change, et de ne point faire consister toute la pénitence du carême dans le jeûne.

1° Les infirmes sont dispensés du jeûne. Nous entendons ici par infirmes non-seulement ceux que la fièvre ou d'autres maux violents étendent sur un lit de douleur, mais encore ceux qu'une extrême délicatesse, des douleurs d'estomac ou de poitrine, de pressants besoins jettent dans la langueur, la défaillance, lorsqu'ils sont longtemps sans rien prendre; voilà un obstacle au jeûne; mais ce n'est pas toujours un obstacle à l'abstinence; c'en est encore moins un à la prière, à la retraite, à l'aumône, à la douleur du cœur, à la patience, à la charité. Ces personnes infirmes doivent suppléer au jeûne, en se privant dans le saint temps de carême des plaisirs les plus innocents, en donnant à la prière, au recueillement les moments qu'elles donnent aux visites, aux récréations, au jeûne; en faisant jeûner leurs yeux, leur langue, et surtout leur cœur. La charité doit prendre des accroissements dans la faiblesse du corps; et le cœur peut être pénitent, quand la santé ne permet pas de pratiquer d'austérités.

2° Il y a des vieillards dispensés du jeûne; mais ce sont ceux que le poids des années a affaiblis et rendus débiles, selon les termes de l'Eglise; car il y a des personnes âgées dont la force et la vigueur peuvent soutenir de longs jeûnes : on en voit que rien n'incommode; on en voit qui perpétuent même les excès de la table jusqu'au tombeau. Une nourriture légère prolonge les jours des vieillards, la moindre intempérance les abrége. Il n'y a donc point d'âge fixé lorsqu'il s'agit d'être dispensé du jeûne.

Mais quels doivent être les sentiments des vieillards que la débilité empêche de jeûner dans le saint temps de carême? Des sentiments de douleur, de componction. Hélas! doivent-ils dire en eux-mêmes, plus j'ai besoin de faire pénitence, moins je suis en état de la pratiquer. Le tombeau s'ouvre sous mes yeux, je vais y descendre; Dieu m'a accordé bien des années sur la terre, et elles n'ont servi qu'à multiplier mes iniquités. Mon corps abattu, mes membres languissants ne peuvent point supporter d'austérités, mais mes yeux peuvent répandre des larmes, mon cœur peut être pénitent et déchiré par la douleur : voilà ma ressource, j'en profiterai.

3° Que les jeunes gens apprennent que s'ils sont dispensés du jeûne jusqu'à vingt et un ans, ils ne sont pas dispensés de la pénitence; que le feu d'un tempérament qui n'est pas encore formé les expose tous les jours au feu de la vengeance céleste, et que ce n'est que par la sobriété, la vigilance, la prière et la mortification chrétienne, que leur innocence échappera au naufrage qui les menace.

4° Les nourrices et les femmes enceintes sont dispensées du jeûne, mais elles ne sont pas dispensées de se mortifier : elles ne peuvent pas être longtemps sans manger, mais elles peuvent se priver de bien des choses qui mortifient sans préjudicier à la santé. L'Eglise appréhende que le jeûne ne nuise au fruit qu'elles portent, et elles ne craignent pas souvent de lui nuire par des excès dans le boire et le manger, par des liqueurs, des veilles, une fureur pour le plaisir. Si elles suivaient l'esprit de l'Eglise en profitant de son indulgence, elles seraient plus prudentes et plus mortifiées; elles pratiqueraient un genre de pénitence dans le carême plus propre à les conserver qu'à les détruire.

Enfin, les ouvriers dont les travaux sont continuels, rudes et pénibles, sont dispensés du jeûne; mais cette indulgence de l'Eglise n'excuse pas tous les péchés que commettent ces gens grossiers, qui ne mettent aucune différence entre les saints jours du carême et les autres temps de l'année; qui fréquentent les cabarets dans ce temps de pénitence, qui y soutiennent de longues séances et ajoutent aux excès du vin des discours obscènes et des chants dissolus. Des chrétiens qui sont obligés de manger

souvent pour résister au travail, doivent au moins s'interdire le cabaret dans le carême. Il est scandaleux de voir ces lieux remplis dans un temps de pénitence universelle ; et les confesseurs ne sauraient être trop fermes envers ceux qui y vont et ceux qui les reçoivent. Quand on ne peut point jeûner, on doit suppléer au jeûne par d'autres mortifications. On est toujours coupable quand on n'est pas pénitent dans le carême.

CHAPITRE XL.

Ce que doivent faire les chrétiens qui ne peuvent point observer l'abstinence.

Le gras n'est pas absolument aussi nécessaire à la santé que les mondains délicats se l'imaginent. S'ils respectaient la loi de l'Eglise, tous les obstacles qu'ils trouvent lorsqu'il s'agit de pratiquer l'abstinence, s'évanouiraient ; mais ils ne sont alarmés sur leur santé, et ils ne craignent de l'altérer que lorsqu'il s'agit de se mortifier et de satisfaire aux devoirs du christianisme.

Cette santé qui leur est si précieuse, qu'ils craignent tant d'affaiblir par l'abstinence, combien n'est-elle pas prodiguée lorsqu'il s'agit de l'intérêt, du plaisir et de satisfaire ses inclinations ?

Ménage-t-on sa santé à ces longs repas où l'on mange avec excès, où l'on boit de même, où l'on échauffe son sang par les ragoûts piquants et les liqueurs violentes qui en font l'âme et l'ornement ? Il faut avoir recours à la diète, aux rafraîchissements, et quelquefois à des remèdes plus prompts et plus violents pour réparer le déchet que la bonne chère a fait à la santé. On ne voit pas les chrétiens mortifiés ni ceux qui observent l'abstinence ordonnée par l'Eglise, exposés à ces révolutions.

Les veilles, les parties de plaisir, une vie de mouvement, d'agitation ; un dérangement continuel pour les heures du sommeil, des repas, tantôt un loisir qui ennuie, tantôt une occupation qui fatigue ; tout cela altère la santé, qui demande un régime, un ordre dans le plan de notre vie. Cependant les mondains ne s'en plaignent point. Ils aiment les plaisirs, ils les goûtent aux dépens de leur santé ; ils n'opposent leur délicatesse que lorsqu'il s'agit de l'abstinence ordonnée par l'Eglise. Ah ! si l'on avait plus de piété, on n'aurait plus d'obstacle à opposer à la loi.

Je pourrais dire ici que l'abstinence n'incommode certaines personnes que parce qu'elles ne se contentent pas d'un mets simple, doux et léger. L'art avec lequel on prépare les aliments de carême, tout ce qu'on y mêle pour piquer le goût, satisfaire la sensualité ; voilà ce qui nuit à la santé, et non pas l'abstinence du gras.

Combien de personnes qui pratiquent l'abstinence toute l'année dans ces différents ordres de l'Eglise ! Ne voit-on pas dans leurs retraites plus de vieillards que dans les cours des grands ? Quelle santé plus robuste que celle des pauvres des campagnes, dont la vie est si frugale, et qui, bien loin d'avoir un gras succulent, n'ont pas même souvent des légumes ?

Oui, cette foule de chrétiens qui se dispensent aujourd'hui de l'abstinence, n'auraient pas une seule excuse si l'irréligion ne présidait pas à l'examen de leur santé.

A mesure que la piété s'est affaiblie, le nombre des infracteurs a augmenté ; et, comme l'on semble avoir aujourd'hui secoué le joug de la foi, il ne faut pas s'étonner de ce grand déchet que nous voyons dans la pénitence du carême.

Cependant à Dieu ne plaise que je prête à tous ceux qui font gras dans le carême les mêmes vues d'indépendance et d'irréligion ! Il y a des infirmes et des personnes qui même, sans être malades, ont dans leur tempérament un obstacle invincible au maigre, et qui par conséquent, sont légitimement dispensés de l'abstinence. Il ne s'agit que de faire observer à ces chrétiens comment ils doivent user de l'indulgence de l'Eglise.

Or je ne saurais leur rien dire de plus sûr et de plus touchant que ce que saint Charles Borromée dit dans un des conciles qu'il a tenus pendant qu'il occupait le siége de Milan. Ses paroles sont celles mêmes de saint Augustin, qu'il rapporte.

Que les infirmes, dit-il, qui, par l'extrême faiblesse de leur santé, ne peuvent point pratiquer l'abstinence, gémissent et s'excitent à la douleur en prenant leur repas ; qu'ils s'affligent intérieurement d'être séparés des fidèles qui jeûnent et sont dans la pénitence ; qu'ils mangent en secret autant qu'ils pourront ; qu'ils évitent de s'associer avec ceux qui font maigre, et qu'ils prennent garde de les exciter par leur exemple à violer la sainte loi qui oblige tous les chrétiens dans ces saints jours à la pénitence (57).

Or ceux qui sont dispensés de l'abstinence dans le carême doivent faire attention à trois choses, rapportées dans ce canon du cinquième concile de Milan : 1° C'est comme malades, infirmes, qu'ils sont dispensés légitimement de l'abstinence : *ægroti ;* par conséquent il faut une infirmité réelle, un obstacle invincible au maigre, ou un danger évident pour être dispensé de l'abstinence dans le carême. 2° Ils doivent suppléer à cette pénitence corporelle par une pénitence intérieure : ils doivent gémir et être contrits de leur faiblesse et d'avoir besoin d'une si grande indulgence, pendant que leurs péchés exigent une pénitence rigoureuse : *Animi dolore gemituque cibum capiant ;* par conséquent ceux qui, sous prétexte que le gras leur est accordé par l'Eglise, ont une table servie avec abondance et délicatesse, y paraissent avec joie et assaisonnent leurs repas comme à l'ordinaire des conversations libres et enjouées, pèchent contre la loi de la pénitence du carême. 3° Ils doivent

(57) Ex Concilio Mediolanensi quinto sub S. Carolo, anno 1579, p. 1, tit. 3.

prendre garde d'exciter les autres à la transgression de la loi par leur exemple, c'est-à-dire, ou par les discours qu'ils tiennent, ou par la délicatesse recherchée des mets qu'on leur sert, ou par les avis qu'ils donnent : *Ne alios suo exemplo ad violandum provocent ;* par conséquent ceux qui invitent leurs amis, qui leur donnent le choix du gras ou du maigre, qui se contentent des prétextes qu'ils apportent, ou de la permission qu'ils ont de leur médecin, pèchent contre la loi, qui n'accorde qu'un gras nécessaire à la santé, et lorsqu'il y a une infirmité réelle.

Quels malades que ceux qui s'invitent, se traitent dans le carême ! Quels pénitents que ceux qui recherchent la compagnie, la bonne chère ! Quand je vois ces prétendus infirmes assister à de longs et splendides repas dans le carême, je dis qu'il n'y a ni infirmité réelle, ni respect pour la loi de l'Eglise.

CHAPITRE XLI.

Dieu soutient ceux qui, par respect pour la loi de l'Eglise, s'efforcent de pratiquer le jeûne et l'abstinence dans le saint temps de carême.

Dieu soutient ceux qui se mortifient, s'affligent, pleurent pour expier leurs péchés et venger sa justice offensée ; il répand des douceurs et des suavités dans la pénitence la plus amère. Les jeûnes, les abstinences, les veilles, les larmes ont toujours fait la joie des pénitents sincères ; ils ne les ont pas détruits.

Je ne parle pas ici des miracles que Dieu a opérés pour nourrir dans le désert les Paule, les Antoine, les Marie Egyptienne et tant d'autres pénitents. La longueur de leurs jours et les rigueurs de leur pénitence sont des prodiges qui prouvent sa puissance et confondent certains sages de la Grèce qui portaient par orgueil la sévérité et la sobriété à un excès qui séduisait les peuples.

Je parle ici des chrétiens fidèles aux rigueurs de leur règle, ou à la pénitence que l'Eglise impose à ses enfants : rigueurs et pénitence qui n'ont rien d'extraordinaire, qui affligent la chair sans la détruire, qui répriment les passions du corps et conservent la beauté de l'âme.

Or j'avance deux choses qui sont incontestables, et que l'expérience nous prouve. La première, que la pénitence du carême, pratiquée même dans toute son étendue, selon l'esprit de l'Eglise, avec les adoucissements qu'elle a tolérés, n'a rien de contraire à la santé. La seconde, que Dieu, qui récompense les moindres efforts de ses enfants soumis, soutient ceux qui, n'écoutant point leur faiblesse, entrent avec zèle dans la sainte carrière de la pénitence du carême.

Pour prouver ma première proposition, je dois vous faire observer que, malgré l'irréligion de notre siècle, il y a encore beaucoup d'âmes fidèles et soumises à l'Eglise.

Dans tous les cloîtres, toutes les communautés religieuses, les congrégations, les séminaires, les sociétés religieuses, on observe le carême, on pratique exactement le jeûne et l'abstinence, malgré les longs offices, les veilles de la nuit, les exercices pénibles du chant de l'Eglise.

Dans le monde même, tout corrompu qu'il est, nous ne pouvons pas dire avec le Prophète qu'il n'y a plus d'âmes fidèles : *Deficit sanctus* (*Psal.* XI) ; qu'il n'y a pas un seul chrétien vertueux et pénitent : *Non est usque ad unum.* (*Psal.* LII.)

Que de familles édifiantes ! Que de laïques exacts observateurs de la loi ! A la cour, à la ville, dans les grands et les petits, les riches et les pauvres, les savants et les simples, il y a de religieux observateurs de la pénitence du carême. Or voyez-vous tous ces pénitents sincères chargés d'infirmités après le carême ? les jeûnes et l'abstinence ont-ils détruit leur santé ? en voyez-vous beaucoup après la quarantaine dans l'épuisement, la défaillance ?

Ah ! c'est après les plaisirs, les longs repas, que l'on voit les mondains épuisés, languissants, chargés d'infirmités. La bonne chère en a plus fait descendre dans le tombeau que la pénitence. Combien de jeunes gens nés avec un tempérament sain, robuste, dont la santé usée ne se soutient plus que par les artifices de l'art ! Est-ce la pénitence du carême qui a détruit ces colosses ? Non. Demandez-le aux mondains, ils vous en diront la cause en deux mots : Il a vécu, c'est-à-dire, s'il avait été plus tempérant, plus sobre ; s'il eût mené une vie plus frugale, sa carrière serait plus longue et moins douloureuse.

Que les médecins vous avouent ce qu'ils éprouvent tous les ans, ils vous diront qu'ils visitent un nombre de personnes, dans le commencement de la quarantaine, dont la maladie est une suite des plaisirs, des excès, des dissolutions du carnaval ; mais ils ne vous diront pas qu'ils visitent après Pâques des personnes dont la maladie est causée par les jeûnes et l'abstinence que l'on pratique aujourd'hui.

Cessez donc, chrétiens lâches et délicats, d'être alarmés de la pénitence du carême, à laquelle l'Eglise vous oblige avec les adoucissements qu'elle a tolérés, puisqu'elle n'a rien qui détruise la santé, et qu'elle vous expose à moins d'infirmités que les plaisirs et la bonne chère dont vous avez tant de peine à vous priver.

Vous hésitez à pratiquer la pénitence du carême : les jeûnes, l'abstinence vous effrayent ; vous n'avez point d'infirmités réelles, mais vous avez une santé faible et délicate ; vous craignez de l'altérer ; vous appréhendez une faiblesse, un épuisement ; vous respectez la loi de l'Eglise, vous voudriez l'observer, mais vous vous méfiez de votre tempérament, de vos forces. Ah ! puisque vous n'avez pas au commencement de la quarantaine d'infirmités réelles, essayez, entrez dans cette sainte carrière de la pénitence ; commencez, et Dieu vous soutiendra ; il récompensera vos faibles efforts,

et vous serez peut-être étonnés de votre santé après la solennité pascale.

Daniel, avec d'autres jeunes Hébreux, à la cour de Nabuchodonosor à Babylone, ayant appris que ce monarque avait ordonné qu'ils fussent nourris délicatement, et qu'on leur servît les mêmes viandes et le même vin qu'on servait sur sa table, forma la résolution de plutôt mourir que de manger ce qui lui était interdit par sa loi : *Proposuit in corde suo, ne polluereturde mensa regis.* (*Dan.*, I.) Celui qui était chargé des ordres du prince lui dit qu'il voulait bien l'obliger, mais qu'il craignait que sa santé n'en fût altérée, et que s'il n'était point dans l'embonpoint et une brillante santé lorsqu'il faudrait paraître devant le roi, il le ferait périr sous le glaive. Daniel lui dit : Le Dieu que nous servons nous soutiendra; ne craignez point, éprouvez-nous seulement dix jours, ne nous servez que des légumes et de l'eau : *Tenta nos, obsecro, decem diebus.* (*Ibid.*) Après ce temps de pénitence vous ferez un parallèle de notre santé avec celle de ceux qui mangent à la table du roi : *Contemplare vultus nostros, et vultus puerorum qui vescuntur cibo regio.* (*Ibid.*) Si vous nous trouvez dépéris, languissants, vous nous défendrez cette abstinence : *Sicut videris facies.* (*Ibid.*) Ce seigneur, qui aimait Daniel, lui accorda cette épreuve; et, après ce temps, il vit avec admiration que Dieu soutient ses serviteurs fidèles dans la pénitence. Ces trois jeunes Hébreux étaient plus forts, et avaient une santé plus brillante que tous ceux qui avaient été nourris délicatement : *Apparuerunt vultus eorum meliores et corpulentiores præ omnibus pueris qui vescebantur cibo regio.* (*Ibid.*)

Or, chrétiens, qui hésitez d'embrasser la pénitence du carême à cause de votre santé, essayez du moins quelques jours : *Tenta, obsecro, decem diebus* (*Ibid.*); Dieu vous soutiendra, il récompensera votre respect pour la loi; il soutient les vrais pénitents. Si après cette épreuve votre santé s'altère, s'affaiblit, vous n'aurez rien à vous reprocher; vous pourrez alors avoir recours à l'indulgence de l'Eglise : *Sicut videris facies.* (*Ibid.*)

CHAPITRE XLII.

Le crime des chrétiens qui violent la sainte pénitence du carême avec scandale.

Quelle espèce d'ennemis que l'Eglise renferme encore dans son sein, que ces hommes qui méprisent son autorité, violent ses lois les plus sacrées, et élèvent autel contre autel ! Tels sont ces mondains qui se font une gloire dans le carême de violer le jeûne et l'abstinence, et qui opposent à la pénitence publique de l'Eglise une vie de plaisirs et de bonne chère.

Sous quels traits doit-on représenter ces pécheurs scandaleux, ces infracteurs orgueilleux, ces apôtres de la licence, ces censeurs audacieux des pratiques de l'Eglise? S'ils rompaient le jeûne et l'abstinence en secret, s'ils prétextaient quelques infirmités, s'ils approuvaient ceux qui obéissent à la loi de l'Eglise, et paraissaient mortifiés de ne pas être pénitents, l'infraction de la pénitence du carême ne nuirait qu'à eux seuls; mais leur conduite, leurs discours, leurs railleries, leurs objections, annoncent des hommes qui ont levé l'étendard de l'irréligion. Comment donc les dépeindre? Ah ! disons que ce sont des aveugles qui ont recours aux ressources que leur fournit un génie brillant, mais faux, pour justifier la corruption de leurs cœurs.

Il n'y a point de religion dans le monde qui n'ait ses pratiques de piété, ses jours de pénitence. Le mahométisme, le luthéranisme, le calvinisme, ont des pratiques de piété, des jeûnes. Entend-on un mahométan, un luthérien, un calviniste parler contre ces pratiques de piété, ces jeûnes? Se fait-il une gloire de les violer? Raille-t-il ceux qui s'y soumettent? Ose-t-il dire que c'est l'esprit de domination, l'intérêt, la politique, qui ont présidé à l'établissement de ces pénitences? C'est ce que l'on n'a jamais entendu. Il était donc réservé à des hommes qui se disent encore chrétiens catholiques, de railler la religion qu'ils professent, de censurer ses lois, de les violer publiquement, et de se faire honneur de leur coupable révolte?

Or comment n'aperçoit-on pas tout le crime de ces pécheurs scandaleux, tout le faux de leurs raisonnements? Pourquoi ne les humilie-t-on pas? Pourquoi ne les a-t-on pas en horreur? Un homme qui blâme, censure la religion qu'il professe, n'est plus un homme d'esprit, c'est un impie qui se joue de ce qu'il y a de plus saint : on doit le fuir. Que les hommes n'ont-ils pas à redouter de lui, s'il manque à Dieu! Les progrès que l'incrédulité a faits dans notre siècle, les efforts de l'esprit humain empêchent qu'on en conçoive une juste idée.

Mais examinons plus en détail le crime de ceux qui violent la sainte pénitence du carême avec scandale, on en apercevra toute l'énormité et toutes les suites malheureuses.

1° J'appelle infracteurs scandaleux de la sainte pénitence du carême ceux qui, publiquement et sans aucune infirmité, rompent les jeûnes et l'abstinence ordonnés dans ce saint temps, et je dis qu'ils commettent un crime qui combat ouvertement l'autorité de l'Eglise.

Il est certain que l'Eglise a reçu de Dieu toute autorité sur la terre pour le gouvernement des âmes, la conservation de la foi, la même que Jésus-Christ avait et qu'il avait reçue de son Père: or cette vérité posée, n'est-ce pas combattre l'autorité de l'Eglise que de violer ses lois solennellement intimées et annoncées? N'est-ce pas dire qu'on ne la reconnaît pas, qu'on la méprise, que de se livrer à la bonne chère, que de manger gras publiquement dans le carême, sans apporter d'autre cause de son infraction que sa volonté. Tel est le premier caractère de ces pécheurs scandaleux.

2° Les discours indécents de ces infrac-

tours scandaleux approuvent et accréditent les arguments des hérétiques contre la pénitence du carême, et les surpassent même en matière de critique et de censure : aussi le nom de chrétiens catholiques qui leur reste procure-t-il de funestes progrès à leur pernicieuse morale.

Les plus habiles ministres protestants, qui ont écrit contre la pénitence du carême, ont trouvé dans l'Eglise romaine des adversaires redoutables. Ils n'ont pu résister quelque temps qu'en chicanant sur le nombre des jours du carême ; et nous ne voyons pas que leurs écrits aient causé à cette sainte pénitence le déchet que causent depuis une cinquantaine d'années les discours licencieux des catholiques corrompus dans les mœurs.

Qui pourrait entendre, sans être pénétré de douleur, ces mondains délicats et incrédules, débiter avec orgueil les réflexions critiques de quelques savants impies sur l'établissement de la pénitence du carême ; l'attribuer à la politique, à l'intérêt; enchérir sur les objections des hérétiques par de fades plaisanteries? Comment des chrétiens, qui ont encore de la foi, peuvent-ils les entendre? Comment osent-ils s'asseoir avec eux à une table couverte de mets défendus par la loi? Second caractère du crime des infracteurs scandaleux de la pénitence du carême. Leurs discours causent plus de mal que tous les écrits des hérétiques.

3° Crime dont le coupable exemple entraîne dans la désobéissance un grand nombre de chrétiens peu affermis dans la foi, et qui fait triompher les protestants.

La déférence que l'on a pour les lumières, le rang, les accueils de ces mondains infracteurs, font qu'on les écoute; ensuite on applaudit, enfin on les imite. Les prédicateurs les plus zélés, les apôtres mêmes en chaire, ne font pas les conquêtes que font ces hommes d'incrédulité : les protestants triomphent de ces infractions publiques et sans nombre de la pénitence du carême des chrétiens; l'Eglise et toutes les âmes fidèles en gémissent; mais que ces succès des infracteurs scandaleux sont déplorables! qu'ils leur causeront de regrets et de larmes!

Malheur à celui qui désobéit à l'Eglise; malheur à celui par qui vient le scandale ; malheur à celui qui sert d'instrument au démon pour perdre son frère. Les infracteurs scandaleux de la pénitence du carême font tout cela, ils encourent donc tous ces anathèmes.

Vous commencez, ô Epouse de Jésus-Christ, à leur faire sentir l'énormité de leur crime, en ordonnant dans vos saintes assemblées aux confesseurs, de les priver de la grâce de l'absolution et de la communion pascale.

—

CHAPITRE XLIII.

Le crime des chrétiens qui se servent de leur autorité ou de l'ascendant qu'ils ont sur leurs enfants, leurs domestiques, leurs amis, pour leur faire violer la sainte pénitence du carême.

Quel temps! quelle foi! quelles mœurs! Jamais siècle ne fut plus irréligieux que le nôtre ; jamais la foi n'a été plus rare; jamais les mœurs n'ont été plus licencieuses. Notre siècle est éclairé, fécond en beaux génies; la foi est la matière de toutes les conversations : on ne cesse d'écrire, de disputer sur les objets qu'elle nous propose. Les mœurs louées, accréditées, combattent la morale, les maximes de l'Evangile ; les pères et les maîtres, les amis sont autant d'apôtres qui enseignent le mépris de la loi, qui promettent une fausse paix, qui égarent ceux qu'ils conduisent, et qui les enhardissent au crime, à l'impiété.

Qui croirait que dans la maison d'un chrétien catholique il y eût du danger pour le salut? qu'on y fût perpétuellement tenté de désobéir à l'Eglise et même forcé de violer ses lois les plus sacrées? C'est cependant ce que nous voyons tous les ans avec douleur.

Des parents irréligieux ne se contentent pas de rompre l'abstinence, ils la font rompre à leurs enfants: en vain la délicatesse de leur conscience réclame-t-elle contre des ordres que le mépris de la loi seule a dictés ; en vain opposent-ils leur santé, leur tempérament; en vain leur piété gémit-elle : les ordres sont donnés, il faut obéir à ces parents infracteurs, et désobéir à l'Eglise. Un prétexte frivole les a déterminés à faire gras, un système d'économie les détermine à s'associer leurs enfants pour violer la sainte pénitence du carême. On ne servira point d'autres mets dans tout ce saint temps que ceux qui sont défendus par l'Eglise.

Sentez-vous, parents irréligieux, toute l'énormité de votre crime? vous ôtez à vos enfants une vie mille fois plus précieuse que celle que vous leur avez donnée, la vie de l'âme ; vous étouffez dans leurs tendres cœurs les sentiments de piété que la grâce y a fait naître ; vous voulez qu'ils vous obéissent, et vous les forcez à désobéir au Seigneur en les forçant de désobéir à son Eglise. Vous êtes le pasteur de votre famille, l'évêque, l'apôtre, et vous leur prêchez une morale qui combat celle de l'Evangile. Vous les conduisez dans les routes de la perdition ; vous leur apprenez à mépriser les ordres et les menaces de l'Eglise, les avis d'un confesseur éclairé, prudent, ferme; il faut qu'ils le quittent pour suivre le plan de vie criminelle que vous leur tracez, et qu'ils s'adressent comme vous à des guides commodes, indifférents sur la perte des âmes qu'ils conduisent.

Ah! la perte de ces enfants que l'Eglise a reçus dans son sein et régénérés dans les eaux sacrées du baptême, que des ministres zélés ont instruits et formés à la piété, vous sera imputée ; elle fera une partie de votre fardeau au tribunal de Jésus-Christ et de votre

supplice dans les enfers. S'ils sont aussi mondains, aussi irréligieux, aussi impénitents que vous dans la suite, vous aurez été leurs maîtres : leur malheur sera de vous avoir imités. C'est vous qui les aurez attachés au char du démon. Vous abusez de votre autorité pour éteindre la piété dans leurs cœurs, et les rendre complices de vos infractions scandaleuses ; ils la détesteront, ils la maudiront dans l'enfer, s'ils ont le malheur d'y être ensevelis avec vous.

Que dirai-je de ces maîtres qui forcent leurs domestiques à violer la sainte pénitence du carême? Le nombre, hélas! en est grand dans notre siècle. L'irréligion qui ne régnait autrefois que dans les grands sans piété ou chez le peuple ignorant et grossier, s'est introduite de nos jours dans le tiers état : des bourgois notables, par la seule raison d'économie, violent l'abstinence du carême, et la font violer à leurs domestiques ; il en coûterait trop pour préparer différents mets. Cela suffit : ceux qui sont défendus par l'Eglise seront les seuls que l'on servira.

Quel piége tendu à la piété d'un domestique! S'il craint le Seigneur, s'il ne veut point souiller son âme par une désobéissance formelle à la loi de l'Eglise, il faut qu'il perde sa condition, qu'il quitte des maîtres catholiques, parce que sa conscience y est plus gênée que chez un protestant.

Un luthérien, un calviniste serait mésédifié de voir un catholique faire gras dans le carême ; et un maître, qui professe la religion romaine, menace un domestique qui refuse d'imiter sa coupable audace à violer la loi de l'Eglise.

Avec quel art des amis sans religion n'enhardissent-ils pas leurs amis à l'infraction de la sainte pénitence du carême! Ils les alarment sur leur santé, ils leur rappellent des infirmités passées; leurs enfants, leurs emplois, leurs talents, tout, selon eux, les autorise à rompre le jeûne et l'abstinence pour conserver des jours précieux à une famille, à la société.

Fait-on connaître de la délicatesse, des remords, ces séducteurs s'accommodent à la piété; ils parlent de Dieu : Dieu n'exige pas, disent-ils, ces austérités; votre pénitence déplacée lui déplairait; le cœur est tout ce qu'il demande ; les jeûnes et l'abstinence peuvent être pratiqués par des solitaires morts au monde, par des religieux ou des religieuses dans la retraite et dégagés des embarras du siècle; par des personnes dévouées à la piété, et qui n'ont pas autre chose à faire; mais vous, que des occupations perpétuelles agitent, que les sollicitudes d'un commerce, d'une fortune commencée, que l'établissement d'une famille inquiètent, que des talents utiles rendent nécessaires, il faut vous conserver et vous dispenser de la pénitence ordonnée par l'Eglise.

C'est ainsi que ces infracteurs, en étalant la bonté de Dieu, inspirent du mépris pour l'autorité de l'Eglise, s'efforcent d'augmenter le nombre des désobéissants.

Ah! quel apostolat que celui qui s'exerce pour détruire et faire mépriser tout ce qui a été enseigné et établi par les apôtres de la doctrine de Jésus-Christ! Quel est le crime de ces séducteurs! Ils sont plus à redouter que les hérétiques mêmes.

CHAPITRE XLIV.

Le déchet de la sainte pénitence du carême qui nous afflige aujourd'hui, est une suite du déchet de la foi.

Pour peu qu'on réfléchisse sur l'antiquité de la pénitence du carême, qu'on fasse attention à l'autorité de ceux qui l'ont établie, aux témoignages de ceux qui en ont parlé, à la ferveur des chrétiens qui l'ont observée si religieusement pendant une longue suite de siècles, à l'esprit de l'Eglise qui n'a jamais varié sur l'essence de cette sainte pratique, et à la solennité avec laquelle elle annonce encore aujourd'hui ces jours de jeûne et d'abstinence; on aperçoit un déchet déplorable de la foi : on ne trouve plus aucune conformité avec celle de nos pères.

La plus vénérable antiquité, les traditions apostoliques, les lois de l'Eglise, la soumission de ses enfants, tout est critiqué, censuré, blâmé aujourd'hui.

Or d'où vient ce mépris? Quelle est la source de cette révolte, de ces désobéissances, de ces trangressions publiques? L'irréligion de notre siècle, les funestes progrès de l'incrédulité, les coupables productions de certains savants superbes, sans religion.

L'esprit a voulu régner, briller; ses sacriléges efforts ont séduit, on les a admirés; la simplicité de la foi a déplu, parce qu'elle humilie l'orgueilleuse raison de l'homme. On n'a pas redouté les écrits des savants incrédules, on les a lus, ils se sont débités, ils ont même reçu des applaudissements. De là des doutes sur les plus grandes vérités, ensuite des désaveux solennels des faits les plus graves, les mieux attestés; enfin, les progrès du déisme, du matérialisme, et de tous les systèmes qui s'accommodent aux penchants, aux passions du cœur humain.

On gémit aujourd'hui de ces funestes progrès, on aperçoit le danger pour la foi dans ce royaume : ce ne sont pas seulement certains savants, certains mondains distingués, mais ce sont des chrétiens de tous les états qui ont été séduits, qui méprisent la simplicité de la foi, que ses saintes obscurités révoltent, qui critiquent et raillent les lois, les pratiques de l'Eglise les plus sacrées.

Des libelles impies passés de main en main à la faveur des ténèbres ont corrompu tous les cœurs et séduit tous les esprits.

Le chrétien fidèle redoute la compagnie des autres chrétiens, parce qu'armés des anecdotes scandaleuses, des réflexions libertines, des décisions téméraires d'un savant accrédité, on raille, on combat, on nie même les dogmes de la religion dans un cercle, à une table; toutes les vérités de la foi semblent n'être plus aujourd'hui que des problèmes dans la bouche des enfants du siè-

cle : *Diminuatæ sunt veritates a filiis hominum:* (*Psal.* XI.)

Or il n'est pas douteux que cet esprit d'irréligion si accrédité, est aujourd'hui la cause de ce déchet déplorable de la pénitence du carême, qui nous afflige : qu'on y fasse attention, il a augmenté à mesure que l'incrédulité a fait des progrès.

Remontons aux premiers siècles de l'Eglise, ces temps où la foi était si vive, si soumise. Nous y verrons la pénitence du carême pratiquée avec une rigueur qui nous étonne, et dont nous nous croyons incapables.

Les jeûnes et les abstinences de la quarantaine étaient regardés comme des préceptes dont on ne pouvait pas se dispenser sans s'exposer à la damnation, sans manquer au respect dû à une institution apostolique, à une loi sacrée de l'Eglise, parce que les fidèles étaient animés de cette foi qui ne sait pas disputer, mais se soumettre et mourir même pour la doctrine du Sauveur. Ils étaient tous dans ce saint temps, sans distinction, des pénitents sincères.

Pendant douze cents ans, la pénitence du carême a été observée avec cette sévérité que nous nous contentons d'admirer. Pourquoi? Parce que la foi était plus vive, plus soumise; parce qu'on ne s'érigeait pas audacieusement en censeurs des lois de l'Eglise, qu'on ne lui disputait pas son autorité.

Ensuite se sont introduits les adoucissements dans les grands jeûnes, que la tendresse de l'Eglise a tolérés; mais les chrétiens, en profitant de ces adoucissements, pratiquaient avec respect le jeûne et l'abstinence, il fallait encore une infirmité réelle pour se dispenser du jeûne ou de l'abstinence, et l'on peut dire que ce mépris scandaleux de la pénitence du carême n'a fait ces progrès étonnants qui nous affligent, que dans notre siècle où l'on se pique tant d'esprit et de lumières.

Il n'y a pas longtemps que les infracteurs de la loi du carême ne se cachent plus, qu'ils s'applaudissent hautement, et tournent en ridicule ceux qui ne les imitent pas. D'année en année, le nombre des pénitents diminue : le carême n'est presque plus rien aujourd'hui: je n'en suis pas étonné, ce déchet de la pénitence est une suite du déchet de la foi.

Comment respectera-t-on la loi de l'Eglise? on a répandu sur ses conciles, sur ses décisions les plus solennelles, sur les écrits de ses saints docteurs, des nuages, des obscurités. L'incrédule audacieux défigure, flétrit ses plus beaux siècles par ses sacriléges subtilités et ses spécieuses objections. Il est écouté, applaudi; on respecte ses découvertes, ses lumières; on lui sait gré de faire tomber le bandeau importun de la foi, et de faire triompher la raison qui était obligée de se taire.

Ah! il n'est pas étonnant que des hommes de doutes, d'incertitudes, méprisent l'autorité de l'Eglise, lui prêtent des vues de politique, d'intérêt, et se fassent une gloire de leur désobéissance. Ses ennemis ne seront jamais des hommes de foi et de piété.

Nous voyons donc avec douleur, ô mon Dieu! dans ces jours, l'irréligion et la licence des mœurs triompher. L'une est une suite de l'autre : ce déchet de la piété et de la soumission est le fruit de l'erreur accréditée. Rendez, ô mon Dieu! la paix à votre Eglise. Quand elle n'aura plus d'enfants rebelles, elle n'aura plus dans son sein d'infracteurs audacieux de ses préceptes. La pénitence solennelle du carême sera observée comme dans les siècles précédents, où l'on disputait moins, mais où l'on vivait mieux.

CHAPITRE XLV.

Les motifs qui doivent consoler les chrétiens affligés du déchet de la sainte pénitence du carême.

Je le sais, ô chrétiens fidèles et soumis à la sainte pénitence du carême! une douleur amère afflige votre cœur dans ce saint temps. Cette foule d'enfants rebelles qui désobéissent à l'Eglise, qui insultent à son deuil, vous attriste : vous êtes dans la désolation en voyant ce contraste qui étonne nos ennemis. Dans le sein même de l'Eglise, un spectacle de piété, de larmes, de pénitences; un spectacle de plaisirs, de délices, de licences. Notre zèle s'excite, s'alarme comme celui des Moïse, des Phinées, des Matathias, à la vue de ces infracteurs de la loi : votre zèle est louable; mais contentez-vous de prier, de gémir dans la retraite, ou au pied des saints autels : fuyez le commerce de ces chrétiens désobéissants.

C'est dans le saint temps de carême, que l'âme fidèle pourrait dire avec le saint roi d'Israël : Je m'éloigne du monde pendant la sainte quarantaine, je me retire à l'écart; je me ferai une solitude dans ma maison, je n'en sortirai que pour aller prier et gémir dans le saint temple, et répandre mon âme affligée devant le Dieu des consolations : *Elongavi fugiens, et mansi in solitudine.* (*Psal.* LIV.) Pourquoi? Parce que je vois régner partout, dans ce saint temps, l'iniquité et la contradiction : *Quoniam vidi iniquitatem et contradictionem in civitate.* (*Ibid.*)

Je vois dans une ville chrétienne des hommes qui se font gloire des péchés qu'ils commettent; qui accréditent par leurs exemples la désobéissance aux plus saintes lois; je vois une contradiction dans ceux qui professent la même foi, qui m'ébranlerait si l'Evangile ne m'apprenait pas que le nombre des élus est petit.

Des chrétiens fidèles jeûnent, se mortifient; les offices sont plus longs, les exhortations plus fréquentes : on s'efforce de toucher le Seigneur par sa douleur et ses gémissements, et tous les autres chrétiens se délicatent, s'engraissent, se livrent aux plaisirs, vont aux spectacles, et désavouent publiquement la nécessité de cette pénitence : *Vidi iniquitatem et contradictionem in civitate.* Ah! je ne porterai pas mes yeux sur ce monde d'infracteurs; je le fuirai pour me consoler avec le troupeau fidèle qui obéit à l'Eglise.

La première réflexion qui doit vous rassurer et vous consoler, âmes fidèles, dans ce déchet déplorable de la sainte pénitence du carême, c'est l'esprit de l'Eglise qui est toujours le même. Elle a combattu dans tous les siècles et la doctrine des hérétiques et le relâchement de ses enfants sur la pénitence du carême. Les décisions de ses derniers conciles, comme celles des premiers; les mandements des évêques d'aujourd'hui, comme ceux des premiers siècles; les exhortations des pasteurs, les discours des prédicateurs, vous annoncent la pénitence du carême, comme on l'annonçait autrefois. Si la misère, la rigueur des saisons, la représentation des magistrats l'a déterminée à user d'indulgence, ce n'est qu'en gémissant, et en vous rappelant l'ancienne sévérité du carême de nos premiers frères, qu'elle vous l'accorde.

Ce déchet de la pénitence du carême qui vous afflige est donc non-seulement désavoué, mais encore condamné par l'Eglise. Quelle consolation pour vous, âmes fidèles, d'entrer, autant que vous en êtes capables, dans l'esprit de l'Eglise!

Quoique vous ne pratiquiez point les rigueurs des premiers chrétiens, vous avez toujours la consolation d'imiter leur respect pour la loi de l'Eglise. Vos jeûnes ne sont pas aussi longs, vos repas aussi frugals, vos privations aussi parfaites : mais, en observant la sainte pénitence du carême, avec les seuls adoucissements que l'Eglise permet; en ajoutant le jeûne spirituel au jeûne corporel; en priant, en gémissant avec l'Eglise pendant la sainte quarantaine, vous entrez dans son esprit, vous ne vous séparez pas des saints pénitents, comme les mondains qui violent toute la pénitence du carême.

Oui, mon Dieu, ce qui me console dans l'amertume de mon cœur, c'est que cette pénitence du carême, combattue par les hérétiques, méprisée et abandonnée par les mondains, a été pratiquée par des enfants de l'Eglise, fervents et soumis dans tous les siècles; c'est qu'elle a toujours été annoncée solennellement dans le même temps; c'est que les plus grands Saints, ceux que vous avez distingués par le don des miracles et de prophétie, les plus illustres docteurs, les empereurs et les puissants du siècle, ont eu une profonde vénération pour la loi de votre Epouse; aucun ne croyait s'en dispenser : vous vous réservez, Seigneur, dans tous les états, des âmes fidèles que le monde ne séduit pas, et qui condamnent par leur obéissance la coupable révolte des mondains.

Dans ce siècle même, tout corrompu qu'il est, dans ces jours de révolte et d'incrédulité, je vois, ô mon Dieu! par votre miséricorde, de saints pénitents; j'en vois dans tous les états et dans toutes les conditions : je vois ceux qui vous sont fidèles faire des efforts pour pratiquer les jeûnes et les abstinences selon l'esprit de votre Eglise : il y en a même plusieurs qui pratiquent les grands jeûnes, et dont on est obligé de modérer les rigueurs qu'ils voudraient s'imposer dans ce saint temps. Je vois aussi avec plaisir, ô mon Dieu! la pénitence du carême respectée et observée à la cour. Les ennemis du jeûne et de l'abstinence sont obligés d'y tenir un autre langage que celui qu'ils tiennent dans le cercle des libertins et des incrédules. L'exemple d'un grand roi et d'une grande reine les confond. Ils y sont témoins d'une soumission parfaite à la loi du jeûne et de l'abstinence, et jamais d'aucune transgression.

C'est cette fidélité de ceux qui vous craignent, qui me console, Seigneur, dans le déchet étonnant de la pénitence du carême.

Après avoir médité ces motifs de consolation, il faut implorer le secours du ciel pour ne pas être ébranlé ou séduit par les coupables exemples que donnent les ennemis de la pénitence du carême. Il faut imiter la foi et la fidélité de Noé, ce fidèle serviteur de Dieu.

Pendant que des hommes corrompus se livraient aux plaisirs des sens, qu'ils buvaient et mangeaient, peu en peine de fléchir le Seigneur irrité de leurs crimes, par une sincère pénitence, le juste Noé s'appliquait à mériter grâce devant Dieu par sa foi, son obéissance et son travail. Pendant ce déluge d'iniquités dont notre siècle ne rougit point; pendant que les mondains se livrent aux plaisirs, et se moquent de ceux qui jeûnent et se mortifient, respectez la loi de l'Eglise, cette arche précieuse; pratiquez la pénitence qu'elle vous impose, et vous vous sauverez.

CHAPITRE XLVI.

Ce que doivent faire les chrétiens fidèles après avoir pratiqué la sainte pénitence du carême.

Ce serait un grand aveuglement que de confondre les saintes joies pascales avec les joies profanes du siècle, et de n'avoir terminé une carrière de pénitence, que pour entrer dans une carrière de plaisirs.

L'Eglise, il est vrai, est dans l'allégresse après la sainte quarantaine. Les victoires de son divin Epoux sur la mort, la gloire de son tombeau, l'accomplissement de tous les divins oracles sortis de sa bouche, qui prouve sa divinité, ce peuple d'esclaves, attaché au char du démon, délivré, notre résurrection assurée par la sienne; tout cela essuie les pleurs qu'elle a versés en célébrant les mystères douloureux du Calvaire; change ses ornements de deuil en ornements de fêtes, ses chants tristes et lugubres en chants d'allégresse et de joie.

Mais cette joie est pure, céleste; c'est la foi et la reconnaissance qui excitent ces saints transports; elle ne détourne pas les yeux de dessus la croix pendant tout le temps pascal; dans tous ses offices, elle lui rend les hommages qui lui sont dus. C'est donc méconnaître son esprit que de renoncer à la mortification après le carême.

L'Eglise vous dispense du jeûne et de l'abstinence ordonnés dans la quarantaine, mais elle ne veut pas vous dispenser de la vie

mortifiée et pénitente dont l'Evangile fait un précepte à tous les disciples du Sauveur.

Quoique le temps du carême soit écoulé, il faut toujours marcher dans la voie étroite, puisque c'est la seule qui conduise au ciel; il faut toujours porter sa croix, puisque sans cela on n'est pas disciple de Jésus-Christ; il faut toujours se mortifier, se gêner, combattre ses passions, veiller, prier, se précautionner, puisque nous avons toujours les mêmes penchants, puisque notre chair nous livre les mêmes combats, et que nous trouvons dans le monde les mêmes piéges, les mêmes écueils, les mêmes dangers. Toute la vie de l'homme peut ne pas être un temps de jeûne et d'abstinence, mais toute la vie d'un chrétien doit être une milice continuelle, dit le Saint-Esprit.

Or, ces principes posés, on sent aisément que ceux qui ne sortent de la carrière de la pénitence, à Pâques, que pour rentrer dans la route aisée, commode où marchent les mondains, sont dans l'erreur et l'illusion. C'est cependant ce que font les pénitents qui comptent les jours, et dont la tristesse diminue à mesure que le temps pascal approche.

On médite dans sa pénitence même des dédommagements; on se trace un plan de vie aisée; on forme des parties de plaisir pour les exécuter après la quinzaine; et plusieurs renoncent, non-seulement à la pénitence, mais encore à la dévotion quand le carême est fini, et qu'ils ont satisfait au devoir pascal.

A voir la conduite d'une foule de chrétiens peu instruits, on dirait que la piété n'est nécessaire que dans le carême. C'est, excepté quelques grandes solennités, le seul temps où les temples sont fréquentés, les hommes apostoliques écoutés, et où le monde, les spectacles, les plaisirs sont un peu abandonnés. La communion, qui doit donner une nouvelle ferveur, semble être le terme de la dévotion de ces chrétiens. Dès qu'ils ont rempli leur devoir pascal, ils se regardent comme déchargés de toutes les obligations du christianisme. Aussi, après la quinzaine, les églises sont-elles désertes, les solennités abandonnées, les instructions négligées; les cercles, les spectacles, les promenades peuvent à peine contenir la foule des chrétiens qui n'ont eu qu'une piété passagère.

Hélas! que sert-il d'avoir fait quelques efforts pendant le carême, si le monde triomphe si aisément de nous? que nous servira-t-il même d'être sortis du tombeau avec Jésus-Christ, si nous y rentrons aussitôt? Notre conversion n'aura été qu'un fantôme de résurrection, si elle n'est pas persévérante. Suffit-il de se séparer des mondains pendant quarante jours et de les imiter le reste de l'année? N'est-ce pas s'exposer à avoir un sort encore plus terrible qu'eux?

Ecoutez, chrétiens, qui avez passé le saint temps du carême dans la pénitence selon l'esprit de l'Eglise.

Le temps pascal est un temps où vous devez paraître plus fervents, plus détachés de la terre que jamais; vous devez être des hommes tout célestes, dépouillés de tout ce qui appartient à l'ancien, et ne retracer que le nouvel Adam; c'est-à-dire Jésus-Christ. En deux mots vous devez retracer toute votre vie et dans toutes vos actions, la mort et la résurrection de ce divin Sauveur.

Pourquoi Jésus-Christ, après sa résurrection, a-t-il conservé sur sa chair sacrée les impressions de ses plaies, la place des clous qui avaient percé ses pieds et ses mains, et de la lance qui avait ouvert son côté? C'est, disent les saints docteurs, pour les opposer et aux incrédules, qui ne voudraient pas croire sa résurrection, et aux chrétiens lâches qui mèneraient une vie molle. Vous devez donc, même après le saint temps du carême, ne point perdre de vue les mystères du Calvaire, à l'exemple de l'Eglise, et montrer par votre conduite que vous êtes un disciple de la croix.

Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, vous devez mener une vie nouvelle; ne goûter que les choses célestes; être sortis pour toujours du tombeau de vos péchés, et ne plus vous trouver avec ces pécheurs, ces hommes morts à la grâce.

Jésus-Christ ne parut plus, après sa résurrection, avec les juifs, les pharisiens et les pécheurs: il ne se montra qu'à ses disciples sur le rivage de la mer, et dans des endroits écartés. Vous devez donc aussi ne fréquenter, ne vous lier après votre résurrection spirituelle, qu'avec les vrais disciples du Sauveur, les hommes de foi et de piété. Cette conduite vous rendra, âmes fidèles, la pénitence du carême salutaire.

INSTRUCTIONS

SUR LE JUBILÉ,

DIVISEES EN TROIS PARTIES

QUI CONTIENNENT L'ESPRIT ET LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE, SUR L'INDULGENCE QU'ELLE ACCORDE A SES ENFANTS ; DES RÉFLEXIONS SUR LES EFFETS DE LA MISÉRICORDE ET DE LA JUSTICE DU SEIGNEUR ; DES SENTIMENTS DE PÉNITENCE, ET LES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR PROFITER DE LA GRACE DU JUBILÉ.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Ce petit ouvrage, qui paraît aujourd'hui, etait composé il y a déjà du temps ; mais, mes infirmités m'ayant empêché d'y mettre la dernière main avant l'ouverture du jubilé, je ne comptais plus le donner au public dans ce saint temps.

Ce sont les conseils de quelques personnes pieuses et éclairées qui m'ont déterminé. Dès qu'elles ont vu ma santé un peu plus forte, elles m'ont fait entendre qu'on aurait encore le temps de profiter des instructions qu'il renferme ; d'ailleurs, qu'il serait utile dans tous les temps aux personnes de piété, puisque le but que je me suis proposé dans cet ouvrage est de prouver que le temps de la sévérité suit de près celui de la miséricorde, et que l'on devient les victimes de la vengeance du Seigneur, quand on ne veut pas être les conquêtes de sa clémence. J'ai divisé cet ouvrage en trois parties : dans la première, j'explique l'esprit et la doctrine de l'Eglise sur l'indulgence qu'elle accorde à ses enfants ; dans la seconde, je fais des réflexions sur plusieurs traits de l'Ecriture sainte, qui nous donnent une juste idée de la miséricorde et de la justice du Seigneur ; dans la troisième, je m'efforce d'inspirer des sentiments de pénitence, et de montrer les dispositions nécessaires pour profiter de la grâce du Jubilé.

Je prie le Seigneur de répandre ses bénédictions sur ce petit ouvrage, pour le salut de ceux qui le liront, et la gloire de son saint nom.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

On exhorte tous les fidèles à profiter de la grâce du Jubilé.

Faites attention, chrétiens, à ces paroles de saint Paul : *Voici un temps favorable, voici des jours de salut* (II *Cor.*, VI) ; l'Eglise vous les a annoncés avec une grande solennité ; elle a ouvert tous les trésors des mérites et des grâces de Jésus-Christ dont elle est dépositaire ; le souverain pontife étend dans tous les Etats catholiques la grâce précieuse que tant de fidèles ont reçue dans la capitale du monde chrétien, l'année dernière.

Les ministres de l'Evangile vous répètent partout ces paroles du grand apôtre : *Nous vous exhortons comme les coopérateurs de Dieu dans l'importante affaire de votre salut, de ne point recevoir en vain la grâce qui vous est accordée, car Dieu a dit à son peuple : Je vous ai exaucé dans un temps favorable, et je vous ai secouru dans un jour de salut ; or ces jours-ci sont des jours de salut ; ce temps où je vous parle, est un temps favorable pour obtenir le pardon de vos péchés.* (II *Cor.*, VI ; *Isa.*, XLIX,)

Saint Paul cite dans cet endroit un passage tiré du quarante-neuvième chapitre d'Isaïe, où Dieu dit à son peuple, qu'il y a un temps où sa miséricorde se plaît à éclater singulièrement. Pour ce temps favorable dont parle saint Paul, c'est, selon les interprètes, ou le temps de cette vie, comparé avec le moment de la mort ; ou le temps de la prédication de l'Evangile, comparé avec celui du paganisme ; ou le temps de la nouvelle loi, comparé à celui de l'ancienne.

Mais il est certain que ces paroles doivent être adressées aux fidèles, particulièrement dans le temps du jubilé.

L'Eglise s'en sert pour exhorter ses enfants, au commencement du carême, à la pénitence et aux bonnes œuvres.

Quoique tous les jours de la vie, dit saint Léon (sermone IV *De quadragesima*), soient des jours de salut, et qu'il n'y en ait aucun qui ne soit marqué par les bienfaits de notre Dieu, il est cependant vrai, continue ce saint docteur, qu'il y a des jours et un temps plus favorables pour fléchir le Seigneur, apaiser sa colère, et changer des arrêts de mort en des arrêts de vie. Ce grand pape parle aussitôt des saints jours de carême, où toute l'Eglise en pénitence, en deuil, en pleurs, fait, par ses gémissements, ses prières, ses jeûnes, une sainte violence au ciel. Il appelle ces jours, des jours de salut : *Dies salutis*.

Or, ces jours du jubilé peuvent, avec autant de raison, être appelés des jours de salut. L'Eglise ouvre tous les trésors de grâce dont elle est dépositaire, les mérites infinis de Jésus-Christ, ceux de la sainte Vierge, sa mère, ceux des martyrs et de tous les saints, auxquels le sang de ce divin Sauveur donne seul du prix et de la valeur.

Voilà le trésor précieux où vous pouvez puiser, dans ces jours, les grâces les plus étendues. Or, l'indulgence dont l'Eglise use dans ce saint temps pour vous remettre les peines dues à vos péchés, ne doit-elle pas vous faire regarder ces jours comme des jours favorables au salut ?

Oui, ces jours malheureux où nous vivons, ces jours de corruption et de licence, ces jours de libertinage et de scandale, ces jours d'incrédulité et d'irréligion, ces jours dangereux à l'innocence, à la piété, à la foi, seront pour vous des jours de salut; si vous le voulez, des jours de grâce, de miséricorde, des jours qui vous acquitteront entièrement envers Dieu, qui le satisferont, parce qu'il verra, avec tous les efforts dont vous êtes capables, le sang de son Fils, ce sang d'un prix infini, et dont une seule goutte était suffisante pour sauver dix mille mondes.

Ne laissez donc pas échapper ces jours de salut, ce temps favorable pour votre conversion. Que l'indulgence de l'Eglise vous fasse embrasser au plus tôt toutes les saintes rigueurs dont vous êtes capables; c'est peut-être la dernière indulgence dont vous pourrez profiter.

CHAPITRE II.

Idée du jubilé.

On entend par jubilé une indulgence plénière accordée par le souverain pontife au nom de toute l'Eglise, dont il est le chef visible sur la terre.

Cette indulgence plénière, telle que celle qu'on vient de publier dans tous les Etats catholiques, n'est établie qu'en 1300 par le pape Boniface VIII. Sixte IV, dans sa bulle de 1473, est le premier qui ait donné le nom de jubilé à cette fameuse indulgence : alors ces jubilés ne s'accordaient que de cent ans en cent ans. Le pape Clément VI, en 1342, les réduisit à cinquante ans ; Grégoire XI, à trente-trois ans; mais Paul II, faisant attention à la brièveté de la vie des hommes, arrêta qu'on accorderait dorénavant cette indulgence plénière, appelée jubilé, tous les vingt-cinq ans; et c'est ce qui s'est toujours observé depuis.

Ainsi, dans la nouvelle loi, il y a un jubilé aussi bien que dans l'ancienne, bien différent cependant : le nôtre nous accorde des grâces précieuses; celui des juifs ne leur accordait que des biens temporels.

On voit dans le XXVe chapitre du *Lévitique*, quelle était l'année du jubilé des juifs, et en quoi il consistait.

Il était annoncé avec pompe et une cérémonie éclatante, au son des trompettes; c'était la cinquantième année. Ceux qui avaient vendu leurs biens ou leur liberté recouvraient l'un et l'autre dans le temps du jubilé. Alors c'étaient des fêtes et des réjouissances publiques : on voyait des esclaves couronnés dans la maison de leurs maîtres; mais que recouvraient-ils? une liberté, des biens temporels.

Le jubilé des chrétiens est bien plus précieux, il remet non des dettes contractées avec des hommes comme nous, mais ce que nous redevons à la justice d'un Dieu offensé, après cependant avoir fait tous nos efforts pour nous acquitter avec lui; il nous fait rentrer, non dans des biens périssables, et qu'on peut encore nous enlever; mais il remet les peines dues au péché, qui retardent encore notre entrée dans l'héritage des biens éternels.

L'absolution nous a rendu la liberté que nous avions perdue par le péché. Le jubilé nous procure la grâce de satisfaire entièrement à un Dieu que nous avions offensé. Toutes les peines temporelles dues à nos péchés, pour satisfaire à la justice divine, sont remises par cette indulgence plénière accordée aux fidèles; toutes les rigueurs de votre pénitence seraient insuffisantes sans cette indulgence; avec elle les rigueurs dont vous êtes capables sont suffisantes

CHAPITRE III.

Avantages du jubilé.

Pour connaître les avantages du jubilé, il faut faire attention à deux choses, aux peines dues au péché, après même qu'il a été remis dans le tribunal de la pénitence, et à la rigueur que l'Eglise a toujours exercée envers les pénitents, pour leur faire expier leurs péchés.

1° Il est certain que, par le pouvoir des clefs, le pécheur qui confesse ses péchés avec sincérité, avec une vive douleur, avec une ferme résolution de ne les plus commettre, en reçoit l'absolution; mais le péché alors n'est remis que quant à la coulpe, c'est-à-dire, quant à l'offense. Il faut ensuite que le pécheur satisfasse ou dans ce monde, ou dans l'autre; c'est ce que l'on appelle la satisfaction, qui est une des parties du sacrement de pénitence.

De là l'obligation d'expier nos fautes, remises dans le sacrement de pénitence, par des rigueurs proportionnées à l'énormité de

l'offense; de là, tant de justes morts dans la grâce et la charité, qui ont encore des restes à expier dans le purgatoire. Excepté les martyrs qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ, ceux encore qui meurent immédiatement après leur baptême, qui peut assurer que les autres justes n'aient eu aucune tache à expier?

Or, la grâce du jubilé, reçue dans de saintes dispositions, remet toutes les peines temporelles dues au péché, pourvu que le pécheur joigne à cette grâce précieuse toutes les rigueurs et les satisfactions dont il est capable; alors sa pénitence expie tous les restes de ses péchés.

2° L'Eglise a toujours usé d'une sainte rigueur envers ceux qui avaient perdu la grâce de leur baptême. Cette sainte épouse du Sauveur voyait dans les pécheurs, avec saint Paul, des hommes qui avaient crucifié de nouveau son divin Epoux, perdu sa grâce, profané son sang; alors elle leur faisait entendre que la pénitence qu'ils demandaient doit être un baptême laborieux, un baptême de feu, par la vivacité de leur amour, un baptême de sang, par les saintes rigueurs qu'il fallait exercer sur leur chair criminelle, et elle leur dit encore dans son dernier concile œcuménique qu'on ne peut rentrer dans sa première intégrité sans de grands gémissements, de grands travaux, *sine magnis nostris fletibus et laboribus*, parce que la *justice* d'un Dieu offensé l'exige ainsi, *divina id exigente justitia.* (*Ex Concilio Tridentino*, sessione XIV, cap. 2.) Or, l'avantage du jubilé est que l'Eglise se relâche de cette sévérité sainte; elle use d'indulgence en remettant toutes les peines dues aux péchés. Détestez vos péchés, pleurez vos péchés, confessez vos péchés, punissez-vous avec une sainte rigueur de vos péchés, ils vous seront remis, quant à la coulpe et quant à la peine, par la grâce du jubilé.

CHAPITRE IV.

L'Eglise a le pouvoir d'accorder des indulgences.

Jésus-Christ a dit à ses apôtres: *Tous les péchés que vous remettrez seront remis, et tous ceux que vous retiendrez seront retenus* :(*Joan.*, XX); voilà le pouvoir que Jésus-Christ a donné à son Eglise, sur quoi il est aisé de répondre aux protestants qui lui contestent ce pouvoir.

Jésus-Christ aurait donné à ses apôtres, et à leurs successeurs, le pouvoir de remettre et de retenir les péchés; il les aurait établis les juges pour prononcer une sentence d'absolution aussitôt que l'on s'accuse de ses péchés, ou pour la différer, et ils n'auraient pas le pouvoir de remettre une partie de ces peines qui sont dues au péché, après même qu'il a été remis. Quelle erreur d'admettre l'un sans l'autre!

Si les protestants nient la nécessité des œuvres satisfactoires, après même que les péchés ont été remis par l'absolution sacramentelle, qu'ils effacent donc de l'Ecriture les endroits qui l'approuvent. Les Israélites qui avaient murmuré contre Moïse et Aaron obtinrent par leur prière le pardon de leurs péchés; cependant presque tous furent punis de mort, et n'entrèrent point dans la terre promise. (*Num.*, IV.)

Le prophète Nathan assure David que Dieu lui a pardonné son adultère; mais il ajoute que le fils qui est né de ce crime mourra. (II *Reg.*, XXII.)

Ce même prince avait obtenu le pardon de la faute qu'il avait commise en faisant faire le dénombrement de ses troupes. Cependant, Dieu l'oblige de choisir un de ces trois fléaux : la famine, la guerre, la peste. (*Ibid.*, XXIV.)

Dieu, en remettant le péché, quant à la coulpe, se réserve donc la peine qui lui est due. Or c'est une partie de ces peines dues au péché après qu'il a été remis, dont l'Eglise dispense ses enfants, lorsqu'elle juge à propos d'user d'indulgence.

Il n'y a point de siècles de l'Eglise, point de conciles qui ne nous fournissent des preuves des indulgences accordées aux pécheurs pénitents.

Si j'écrivais un traité de controverse, je les rapporterais toutes; mais il me suffit de dire que saint Paul était persuadé qu'il avait ce pouvoir que les hérétiques des derniers siècles contestent à l'Eglise, quand il abrégea la pénitence de l'incestueux de Corinthe (II *Cor.*, II); et saint Jean l'Evangéliste en était persuadé aussi, lorsqu'il rétablit dans la communion de l'Eglise ce chef de voleurs qu'il avait converti (58). Le saint concile de Trente (sessione XXV, *Decret. de indulgent.*) décide aussi que l'Eglise a ce pouvoir contre les erreurs de Luther.

On sait que cet hérésiarque ignorait ce qu'étaient les indulgences, lorsqu'il les combattit. L'envie qu'il portait à Jean Tecel, dominicain, fut le motif qui le fit déclamer avec tant de fureur contre les indulgences. C'est un de ses disciples qui nous apprend cette circonstance (59).

CHAPITRE V.

Quel est le trésor de grâces que l'Eglise ouvre à ses enfants.

Ce trésor précieux, infini, et qui ne peut jamais tarir; ce trésor confié à l'Eglise, avec lequel elle a été fondée; ce trésor qui a été notre rançon, qui nous a rachetés, c'est le sang adorable de Jésus-Christ répandu sur la croix : ce sont les mérites infinis de cette victime offerte pour nos péchés.

Or, comme c'est ce sang précieux qui a effacé l'arrêt de mort, prononcé contre nous, qui a pacifié tout dans le ciel et sur la terre, qui nous est appliqué dans les sacrements, l'Eglise trouve dans ce sang d'un Dieu des mérites abondants, infinis; elle puise dans cette source sacrée et intarissable les grâces qu'elle accorde à ses enfants; les principes

(58) Ce fait est rapporté par saint Clément d'Alexandrie et par Eusèbe.

(59) SLEIDAM. *hist.*, lib. XIII.

de cette indulgence dont elle use envers eux dans certains temps; la grandeur de la satisfaction de Jésus-Christ est ineffable; elle répond à la grandeur d'un Dieu offensé, elle nous assure d'une surabondance de mérites au-dessus de toutes les offenses.

Jésus-Christ, dit l'apôtre saint Jean, est la victime de propitiation qui a été offerte pour nos péchés. Que dis-je? non-seulement pour nos péchés, mais même pour ceux de tout le monde : *Ipse propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi.* (II *Jean.*, II.) Aucun mortel n'est exclu de son cœur. Et quand il y aurait dix mille mondes, les mérites infinis de son sang répandu les racheteraient, sans que le trésor de ses grâces diminuât.

Voilà la source où l'Eglise puise avec confiance cette rémission d'une partie des peines temporelles qu'elle accorde à ses enfants dans le jubilé.

Le mérite de la sainte Vierge, mère de Dieu, des martyrs et des saints, entre aussi dans ce trésor de grâces dont l'Eglise est dépositaire; non pas que ces mérites aient un prix, une valeur, une surabondance par eux-mêmes, puisque c'est le sang seul de Jésus-Christ qui les a formés et rendu dignes d'être couronnés, mais parce que Dieu veut bien nous appliquer les mérites de sa sainte Mère conçue sans péché, et cependant toujours éprouvée par les afflictions; et les mérites des martyrs, qu'une charité héroïque a fait mourir pour l'Evangile dans les plus cruels supplices; ce qui faisait dire à saint Cyprien (lib. IV, epist. 2), que les martyrs passaient sans aucun délai de la terre au ciel, et à saint Augustin (sermone 17 *De verbis Apostoli*), qu'on fait injure à un martyr quand on prie pour lui : *Injuriam facit martyri qui orat pro martyre.*

CHAPITRE VI.

Jésus-Christ a satisfait avec une surabondance de mérites qui forme dans l'Eglise un trésor inépuisable de grâces.

Jésus-Christ est notre victime, Jésus-Christ est Dieu. Quel prix ne doivent pas avoir eu ses souffrances!

Je me rappelle le grand spectacle du Calvaire; je regarde avec un saint respect cette victime attachée à la croix; j'écoute les oracles qu'elle prononce avant de consommer son sacrifice; je vois des prodiges qui attestent la divinité de celui qui meurt pour mes péchés.

Des prodiges d'amour : ses ennemis, ceux qui le crucifient ont encore une place dans son cœur; des prodiges de miséricorde : un criminel se convertit, plusieurs sont touchés et frappent leur poitrine; des prodiges de sévérité : les juifs s'endurcissent, le mystère de leur réprobation est consommé, ils le prouvent en disant eux-mêmes : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII.) Imprécation terrible qui eut son effet sous Titus et Vespasien. La ruine de Jérusalem a été le commencement de leurs malheurs.

Prodiges de puissance! Le voile du temple s'est déchiré, les pierres se sont fendues, le soleil s'est éclipsé, les tombeaux se sont ouverts, les morts sont ressuscités, et plusieurs ont crié hautement que c'était un Dieu qui mourait sur la croix : *Vere hic homo Filius Dei erat.* (*Marc.*, XV.)

Or, Jésus-Christ étant Dieu, le prix de ses souffrances est d'un mérite infini; c'est un Dieu qui apaise un Dieu offensé. Ses prières, ses jeûnes, ses abaissements, ses douleurs, son sang, sa mort font une satisfaction non-seulement pleine, entière pour le péché, mais même surabondante; il reste toujours un trésor de mérites infinis après la rédemption du genre humain.

Aussi saint Paul ne dit pas que la grâce que Jésus-Christ nous a donnée a égalé le péché pour lequel il est venu au monde; mais il dit qu'elle a été surabondante : *Ubi abundavit delictum superabundavit gratia.* (*Rom.*, V.)

Ainsi, en faisant attention à la dignité de la victime qui a été immolée pour nous, à la divinité de notre Rédempteur, nous reconnaissons qu'il a satisfait, non-seulement par des mérites suffisants, mais encore par des mérites surabondants, infinis, et auxquels l'Eglise a toujours recours, comme à un trésor précieux et intarissable, pour y puiser les secours, les grâces qu'elle fait couler sur ses enfants, les principes de miséricorde, de condescendance, d'indulgence dont elle use dans certains temps.

CHAPITRE VII.

Dans quel sens les mérites de la sainte Vierge et des saints font partie de ce trésor que l'Eglise ouvre à ses enfants.

Ce trésor, comme nous l'avons dit, n'est autre chose que la satisfaction infinie et surabondante de Jésus-Christ; trésor intarissable, toujours suffisant, et qui ne peut être augmenté par les mérites de la sainte Vierge et des saints, puisque leurs mérites ne tirent leur valeur et leur prix que de ce trésor de grâces.

Quand nous disons que les mérites de la sainte Vierge et des saints font une partie de ce trésor que l'Eglise ouvre à ses enfants, nous entendons que la satisfaction de Jésus-Christ a tant de force, qu'elle a rendu les mérites des saints dignes d'être offerts à Dieu pour nos péchés avec ceux de Jésus-Christ.

La passion du Sauveur, dit saint Ambroise (*De instit. virg.*, cap. VII, n. 48), n'a pas besoin des secours des saints pour être efficace et satisfaire abondamment pour nous : *Christi passio adjutorio non egut.*

Tout ce qu'on admire de grand, de divin dans ces héros de la religion, a pour principes la sainteté et la grâce de Jésus-Christ. C'est de cette source sacrée que coulent toutes les vertus et tous les mérites qu'il couronne dans le ciel.

Or, ces principes posés, il est facile de ré-

pondre aux objections de Calvin et de confondre cet hérésiarque qui fait toujours des reproches à l'Eglise.

1° Il dit que la sainte Vierge et les martyrs même n'ont pas satisfait plus qu'il ne fallait par leurs vertus et leur souffrances.

A cela nous répondons que si on considère ce qu'un Dieu infini mérite, ils n'ont rien fait qu'ils ne dussent faire. Mais que, si l'on considère la satisfaction que demandaient leurs péchés, ils ont plus fait qu'il n'en fallait pour les expier.

C'est dans ce sens que l'Eglise, faisant attention à la vie pure et sans tache de la sainte Vierge, regarde ses souffrances, ses abaissements, ses vertus comme des mérites dignes d'être offerts pour nos péchés avec ceux de Jésus-Christ, dont ils tirent leur prix.

Il en est de même de la pénitence de Jean-Baptiste qui fut sanctifié dès le sein de sa mère ; des tourments des martyrs qui sont morts pour la foi.

L'histoire de la plus vénérable antiquité avec saint Cyprien nous assure que les martyrs accordaient des indulgences aux pénitents. Dans le IIIe siècle, les martyrs de Lyon en accordaient à ceux qui avaient renoncé à la foi dans la persécution.

2° Calvin se plaint qu'on confond les mérites des saints avec ceux de Jésus-Christ dans le trésor de l'Eglise.

Fausse accusation. On ne les met avec Jésus-Christ, que pour lui en rendre l'hommage qui lui est dû, comme étant ses propres dons et pour louer la magnificence de sa grâce : *In laudem gloriæ gratiæ suæ.* (*Ephes.*, I.)

Quand saint Paul dit que les apôtres et les ministres de l'Evangile sont les coopérateurs de Dieu, *Dei enim sumus adjutores* (*Ibid.*), il ne veut point dire que Dieu a besoin d'être aidé de l'homme, lorsqu'il veut faire quelque chose ; mais Dieu veut bien s'en servir, les soutenir par sa grâce, et récompenser même leurs mérites. C'est dans ce sens que les mérites des saints sont une partie du trésor de l'Eglise.

CHAPITRE VIII.

L'application des mérites de la sainte Vierge et des saints ne font point injure aux mérites de Jésus-Christ.

Nous n'avons qu'un seul rédempteur qui est Jésus-Christ. Lui seul a satisfait pleinement pour nos péchés, et nous a réconciliés avec son Père.

ésus-Christ, dit saint Paul, s'est fait notre justice et notre rédemption. *Factus est nobis justitia et redemptio.* (I *Cor.*, I.)

Mettre sa confiance dans d'autres mérites que les siens ; croire que les mérites de la sainte Vierge et ceux des saints sont suffisants pour nous remettre les peines dues à nos péchés, indépendamment de ceux de Jésus-Christ ; dire qu'ils sont joints à ceux de ce divin Sauveur, parce qu'ils ne sont pas suffisants par eux-mêmes, et qu'il a besoin d'être aidé par ses serviteurs qui n'ont pu rien sans lui, et qui ne sont saints que par lui ; ce serait avancer des erreurs, et alors les protestants auraient raison de nous faire les reproches qu'ils nous font.

Mais ce n'est pas là l'esprit de l'Eglise. Elle ne reconnaît qu'un Rédempteur qui est Jésus-Christ, et qui pouvait seul satisfaire pour nos péchés. Si des auteurs catholiques ont appelé les saints nos rédempteurs, nos libérateurs, c'est dans un sens étendu, comme lorsqu'on lit dans l'Evangile : *J'ai dit : Vous êtes des dieux* (*Psal.* LXXXI.) : car c'est ainsi que le Saint-Esprit appelle les magistrats et les juges dans le sens que saint Paul l'entendait, lorsqu'il disait : Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* (I *Cor.* IX.) Il ne prétendait pas par là dire qu'il devenait leur sauveur, leur rédempteur. Lui, qui disait si hautement aux mêmes Corinthiens, est-ce qu'Apollon, est-ce que Céphas, est-ce que Paul ont été crucifiés pour vous ? *Nunquid Paulus crucifixus est pro vobis ?* (I *Cor.*, I.)

Les mérites de la sainte Vierge et des saints, que l'Eglise reconnaît faire une partie du trésor qu'elle ouvre à ses enfants, ne font donc point injure à la satisfaction de Jésus-Christ. Au contraire, ils rendent un hommage éclatant à ses mérites infinis, surabondants, puisqu'eux seuls les ont rendus dignes d'être offerts à Dieu,

D'ailleurs, il faut considérer deux choses dans ce qu'ont fait les saints. Le mérite et la satisfaction.

Ils n'ont jamais pu trop mériter ; mais plusieurs ont fait beaucoup plus qu'il n'en fallait pour expier leurs péchés. Ainsi, quant à la satisfaction, ils ont des mérites abondants que l'Eglise nous applique dans le jubilé ; et cette application des mérites des saints, ne fait point injure à la satisfaction de Jésus-Christ, puisque nous reconnaissons qu'elle en est le principe ; qu'on lui rapporte tout ce que ces saints ont de grand et d'héroïque ; que ce sont ses propres dons que Dieu veut bien agréer, récompenser et nous appliquer.

CHAPITRE IX.

La satisfaction que l'Eglise exige des fidèles ne fait point injure aux mérites de Jésus-Christ.

La satisfaction a toujours fait dans l'Eglise une partie du sacrement de la réconciliation. Ce n'est pas un sentiment particulier, une opinion d'école ; c'est une vérité émanée de Jésus-Christ même, prêchée par les apôtres et leurs successeurs, reconnue dans les plus grands et les plus saints conciles.

Calvin, sous prétexte de rendre hommage aux mérites infinis de Jésus-Christ, a voulu ôter les œuvres satisfactoires ; il les a combattues. Mais l'Eglise l'a foudroyé, comme renversant les fondements que ce divin Sauveur a lui-même posés.

En effet, si l'Eglise regardait les saintes rigueurs qu'elle exige des pécheurs convertis, comme nécessaires pour rendre les mérites de Jésus-Christ suffisants, pour obtenir

la grâce de la réconciliation, Calvin aurait raison, parce que, ses mérites étant infinis, ils n'ont besoin d'aucun secours pour être efficaces. Mais elle exige du pécheur ces saintes rigueurs, pour répondre aux desseins et à la volonté de Dieu dans le plan même de notre réconciliation.

Or, quels sont les desseins de ce divin Sauveur en mourant même pour nos péchés? L'Evangile nous l'apprend; c'est d'avoir des disciples de sa croix, des hommes de larmes, d'austérités; des hommes qui vengent, autant qu'il est en eux, le péché, et qui l'expient par une rigoureuse pénitence.

Jésus-Christ ignorait-il que ses mérites étaient infinis, ou voulait-il qu'on y fît injure par les œuvres satisfactoires qu'il recommandait?

Pourquoi nous a-t-il fait un précepte de porter sa croix et de souffrir? Est-ce que ses souffrances n'étaient pas suffisantes pour nous sauver?

Pourquoi saint Paul dit-il qu'il accomplit dans sa chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ? Son sacrifice était-il imparfait et insuffisant par lui-même pour notre salut? Loin de nous ces blasphèmes. Mais c'est que Jésus-Christ en souffrant pour nous n'a pas voulu nous dispenser de souffrir; il a voulu, au contraire, que ses disciples le suivissent sur le Calvaire; les mérites de ses souffrances ne sont appliqués qu'à ce prix.

Pourquoi les apôtres, après la mort du Sauveur, prêchent-ils la pénitence? Exigent-ils des larmes, des prières, des aumônes, des jeûnes? Ignoraient-ils que les mérites de Jésus-Christ étaient infinis? Non. Mais ils avaient appris de leur divin Maître qu'il fallait que le péché fût expié dans ce monde ou dans l'autre; que les œuvres satisfactoires que le pécheur pénitent pratique et que l'Eglise exige de lui, ne font point injure aux mérites infinis de Jésus-Christ, non plus que les larmes de la pécheresse, de saint Pierre, les macérations de saint Paul et de tant d'autres pénitents qui avaient reçu l'absolution de leurs péchés.

CHAPITRE X.

La sainte sévérité de l'Eglise justifiée par la doctrine du saint concile de Trente.

La sévérité de l'Eglise n'est point une sévérité d'humeur, d'ostentation; elle est bien éloignée d'imiter la sévérité apparente des pharisiens qui imposaient des fardeaux qu'ils n'auraient pas voulu porter eux-mêmes.

On sait comme dans tous les siècles elle s'est soulevée contre certains novateurs qui fermaient le ciel aux pécheurs touchés, en lui refusant le pouvoir de les absoudre de certains péchés. Malgré les services, les talents, le zèle, la sainteté de Tertullien, elle a condamné sa sévérité outrée.

On sait ce qu'elle pense aussi de ceux qui laissent gémir les pénitents des années entières sous le poids de leurs péchés avant de les absoudre, sous prétexte de leur en faire sentir tout le poids.

Epouse toujours fidèle de Jésus-Christ, qui recherchait les pécheurs, qui les recevait avec joie et leur prodiguait ses caresses, elle ne les rebuta jamais par une sévérité outrée, ni par des délais affectés. Mais elle sait aussi que le pécheur, quoique absous de son péché quant à la coulpe, c'est-à-dire quant à l'offense, est encore redevable à la justice divine, quant à la peine que mérite son péché, soit dans ce monde, soit dans l'autre. C'est pourquoi elle l'exhorte à pratiquer toutes les rigueurs dont il est capable, pour venger le Seigneur offensé.

C'est la doctrine du saint concile de Trente, sur laquelle nous allons faire quelques réflexions.

1° Ce saint concile dit (sess. XIV, c. 2) que les effets du sacrement de pénitence sont différents de ceux du baptême : *Alius baptismi, alius pœnitentiæ fructus.* Par le baptême, nous sommes revêtus de Jésus-Christ, nous devenons une nouvelle créature, nous recevons une rémission totale de nos péchés.

Mais par le sacrement de pénitence, nous ne saurions parvenir à ce renouvellement total et entier, sans beaucoup de gémissements et de grands travaux : *Sine magnis fletibus et laboribus*, parce que la justice divine exige, continue ce saint concile, que nous vengions sur nous les péchés que nous avons commis depuis notre baptême : *Divina id exigente justitia.*

Quand l'Eglise exige de nous, après nos péchés, des œuvres satisfactoires, des larmes, des gémissements, des jeûnes, des mortifications, des aumônes, et toutes les rigueurs dont nous sommes capables, elle n'exige donc de nous que ce que la justice divine exige elle-même des pécheurs qui veulent rentrer en grâce : *Divina id exigente justitia.*

2° Ce saint concile appelle la pénitence un baptême laborieux : *Pœnitentia laboriosus baptismus.* Il approuve et loue tous les saints docteurs qui l'ont appelée ainsi.

Or, ôtez les œuvres satisfactoires, les saintes rigueurs que l'Eglise impose à ses enfants qui veulent satisfaire à la justice divine dans ce monde, il n'y aurait plus de différence entre le baptême et la pénitence.

Mais ce n'est point la foi de l'Eglise, c'est un baptême laborieux. On ne rentre dans l'intégrité première que par de grands gémissements et de grands travaux.

CHAPITRE XI.

Le jubilé ne dispense que des rigueurs dont nous ne sommes pas capables.

Il est aisé de comprendre quelles sont les rigueurs dont nous ne sommes pas capables par nous-mêmes; ce sont celles qui apaiseraient par elles-mêmes un Dieu offensé par le péché.

Or, quelques rigueurs que nous exercions sur nous pour expier nos péchés, elles ne pourront jamais satisfaire pleinement la jus-

tice divine, sans être mêlées avec les mérites de Jésus-Christ.

Toute la suffisance, la force, l'efficace de notre pénitence vient d'un Dieu Sauveur : c'est de son sang qu'elle tire son prix, sa valeur, qu'elle porte ces traits divins qui touchent un Dieu offensé, l'apaisent, le désarment et le satisfont : *Sufficientia nostra ex Deo est.* (II *Cor.*, III.)

Si nous considérons notre propre fond, dit le saint concile de Trente (sessione XIV, cap. 8), nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; mais si nous faisons attention aux secours puissants d'un Dieu Sauveur qui nous aide, nous fortifie, nous pouvons tout : *Ex nobis tanquam ex nobis nihil possumus, eo cooperante qui nos confortat, omnia possumus.*

Or, ces principes posés, je dis que nous sommes incapables par nous-mêmes de cette satisfaction rigoureuse que Dieu exige après le péché ; que, sans l'application des mérites de Jésus-Christ, nos larmes, nos jeûnes, nos prières, nos mortifications, nos aumônes et toutes les œuvres dont nous sommes capables, seraient insuffisantes.

Qui sait si Dieu, infiniment offensé par le péché, est entièrement satisfait à la mort d'un pénitent, quoiqu'il ait passé plusieurs années dans les exercices d'une rigoureuse pénitence, et s'il ne lui reste pas encore des traces du péché, des souillures à expier dans le purgatoire ?

Or, l'avantage du jubilé est de remettre toutes ces peines temporelles dues à nos péchés ; d'appliquer les mérites de Jésus-Christ, et ceux des saints, dans le sens que nous l'avons dit aux exercices de pénitence dont nous sommes capables.

Mais l'avantage du jubilé ne consiste pas à nous dispenser des rigueurs dont nous sommes capables ; il ne nous exempte pas de pleurer nos péchés, de les détester, de les expier autant que notre faiblesse le permet.

On fait attention aux conditions extraordinaires que le souverain pontife exige pour gagner le jubilé, aux stations, aux prières ; on ne fait point attention à la plus essentielle sans laquelle on ne peut point le gagner, qui est la douleur de ses péchés ; car ce n'est qu'aux cœurs contrits qu'il promet cette indulgence précieuse dans sa bulle : *vere contritis.*

Or des pécheurs contrits pleurent, gémissent, s'affligent, pratiquent de saintes rigueurs comme David, saint Pierre, Madeleine et tant d'autres pénitents. Cette seule condition, exprimée dans la bulle de notre saint-père le pape, prouve donc que le jubilé ne nous dispense point de la pénitence dont nous sommes capables.

CHAPITRE XII.

Le jubilé supplée à l'imperfection de la pénitence que nous pouvons faire.

Notre pénitence, quelque amère qu'elle puisse être, quelque longue, quelque rigoureuse que nous la supposions, a toujours besoin de la clémence et de la miséricorde de Dieu.

Malheur à la vie même la plus sainte et la plus digne de louange, Seigneur, s'écrie saint Augustin (*Confessionum*, libr. IX, cap. 13), si vous ne l'examinez point dans votre miséricorde. Les justes avec leurs combats, leurs bonnes œuvres, les pécheurs pénitents avec leurs larmes, leurs austérités, auront encore sujet de craindre et de trembler, *væ etiam laudabili vitæ si remota misericordia discutias eam.*

Il faut donc que la miséricorde de Dieu apaise la sévérité de sa justice, pour que nous puissions espérer que Dieu sera satisfait de notre pénitence : s'il entrait en jugement avec nous, qui pourrait être justifié ? C'est en parlant de sa mère, sainte Monique, que saint Augustin prononce, avec une sainte frayeur, les paroles que je viens de rapporter, en louant ses vertus, ses larmes, en rapportant même les avants-goûts qu'elle eut de la félicité éternelle aux approches de la mort. Il craint encore qu'elle n'ait eu quelques fautes à expier dans le purgatoire, que ce qui pouvait lui être échappé n'eût pas été assez sévèrement expié dans ce monde.

Cette sainte veuve le craignait aussi, parce qu'elle faisait attention qu'un Dieu infini, offensé par sa créature, demandait une pénitence sévère et rigoureuse, c'est pourquoi elle conjure tous les prêtres de se ressouvenir d'elle à l'autel : tout cela doit nous effrayer et nous faire connaître tout l'avantage du jubilé, puisqu'il supplée à l'imperfection de notre pénitence.

Vous êtes irrité, Seigneur, contre nos péchés, la corruption des mœurs, le libertinage, l'incrédulité font tous les jours de funestes progrès ; la religion est l'objet des railleries des impies ; votre Eglise est insultée par nombre de vos enfants ; vos ministres sont méprisés, vos temples profanés, vos sacrements négligés, vos solennités abandonnées ; les justes gémissent, l'innocence alarmée est obligée de se cacher, le crime se montre, se produit et provoque votre colère.

Mais, malgré cela, l'oracle du prophète s'accomplit dans ces jours, lorsque vous avez le plus sujet d'être irrité contre nous et que vous l'êtes en effet ; vous suspendez votre colère pour nous faire sentir les heureux effets de votre miséricorde : *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis.* (*Habacuc*, III.)

Le chef de l'Eglise ouvre le trésor de grâces qui lui est confié, il joint à l'insuffisance de notre pénitence les mérites infinis de votre Fils unique, notre Sauveur. Alors notre pénitence, les efforts dont nous sommes capables, nos larmes, nos gémissements, nos prières, nos aumônes, nos jeûnes vous seront agréables et satisferont votre justice ; cette indulgence, que l'Eglise nous accorde, supplée à l'imperfection de notre pénitence

CHAPITRE XIII.

Sentiments des justes aux approches du jubilé.

Le jubilé augmente la vigilance, la douleur, l'amour, le zèle et la reconnaissance des justes. Ils ne le regardent pas comme une grâce qui ne demande pas une grande préparation.

Ils apprennent avec joie la nouvelle de ce temps d'indulgence, ils s'y préparent par la prière, la méditation des vérités du salut, l'examen de la conscience, la séparation des créatures, autant que leur état le permet.

La vue des fautes qui leur sont échappées excite en eux une douleur vive, sincère, brise leur cœur et fait couler des larmes de leurs yeux; l'indulgence qu'on va leur accorder ne diminue point à leurs yeux l'énormité du péché, elle les pénètre même davantage de la bonté infinie d'un Dieu qui aime à pardonner.

Plus il leur remet, plus ils l'aiment; le zèle qu'ils ont pour le salut de leurs frères, la gloire de Dieu, la paix de l'Eglise, la prospérité du royaume les fait prier avec ardeur dans ces saints jours pour la conversion des pécheurs, la destruction du vice et de l'erreur; ils remercient le Seigneur de la grâce précieuse qu'il accorde à son peuple, quoiqu'il s'en soit rendu indigne par ses prévarications.

Sentiments des justes sur le péché; la grâce du jubilé ne les empêche point de le regarder comme le souverain mal, un attentat énorme contre la Divinité que la créature doit punir avec toute la sévérité dont elle est capable.

Sentiments des justes sur la pénitence; la grâce du jubilé ne les dispense pas de l'embrasser et de le faire dans l'amertume de leur cœur, ils pleurent, ils jeûnent, ils prient, ils se mortifient, ils assistent les pauvres, ils sont dans le recueillement et espèrent tout de l'indulgence qu'on leur accorde, quand ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour venger le Seigneur.

Sentiments des justes sur les conditions que le souverain pontife met dans la bulle pour gagner le jubilé; ils admirent la condescendance et la bonté de l'Eglise qui a égard à la faiblesse de ses enfants, qui exige si peu pour une grâce si précieuse; ils rentrent dans leur cœur pour y trouver par leur amour, leurs regrets, leurs gémissements, la matière d'une pénitence intérieure, d'une immolation agréable au Seigneur.

Sentiments des justes sur les peines qui leur sont remises dans le jubilé; cette grâce sert et à leur donner de l'horreur du péché, et à les précautionner contre le péché. Le péché fait perdre l'amitié de Dieu, nous ferme le ciel, nous ouvre l'enfer; le péché qui est remis dans le tribunal de la pénitence par le sang de Jésus-Christ, mérite encore des peines temporelles. Ah! je le craindrai, je l'éviterai, et, s'il m'en échappe quelques-uns, je les pleurerai toute ma vie, je les expierai dans ce monde par une austère pénitence.

CHAPITRE XIV.

Sentiments des pécheurs touchés aux approches du jubilé.

Les pécheurs qui sont touchés de l'état du péché, état déplorable dont ils connaissent toutes les malheureuses circonstances, saisissent avec empressement ce temps de jubilé et d'indulgence pour rentrer en grâce avec leur Dieu, et briser tous les liens du péché.

Mais cette indulgence de l'Eglise ne leur fait point perdre de vue les plaies qu'ils ont faites à leur âme, la justice de Dieu qu'ils ont irritée, l'enfer qu'ils ont mérité, la pénitence qu'ils doivent embrasser, les scandales et les injustices qu'il faut réparer, les obstacles qu'il faut surmonter, en un mot le grand ouvrage de la conversion, qui est le fruit de la grâce et de la fidélité du pécheur à y répondre.

C'est pourquoi ils se retirent à l'ecart, ils gémissent, ils prient, ils s'humilient, ils sondent avec exactitude les abîmes de leur conscience, ils n'en voient qu'avec confusion toutes les horreurs, ils les détestent, ils s'en accusent, ils commencent à les expier et ils espèrent de la miséricorde de Dieu tout ce qu'ils ne peuvent point par eux-mêmes.

Seigneur, dit un pécheur touché aux approches du jubilé, l'Eglise ouvre le trésor précieux des mérites infinis de Jésus-Christ, elle les applique à tous ses enfants pour aider leur faiblesse et suppléer à la satisfaction dont ils sont capables. Faites éclater dans ce temps d'indulgence vos miséricordes sur moi: *Mirifica misericordias tuas.* (*Psal.* XVI.)

Il s'agit, ô mon Dieu! d'un prodige de conversion, d'une guérison miraculeuse; j'ai besoin de vos miséricordes les plus éclatantes : *Mirifica misericordias tuas.*

J'ai croupi si longtemps sous de honteux désordres, j'y suis retenu par des liens si forts, si flatteurs; je suis devenu tellement l'esclave de mes coupables habitudes; je me suis malheureusement si fort accoutumé à vivre sous l'empire du démon, qu'il faut, ô mon Dieu! des prodiges de votre miséricorde pour changer mon cœur, rompre mes fers, et passer du vice à la vertu : *Mirifica misericordias tuas.*

Pour profiter de la grâce du jubilé, il faut que je sois réconcilié avec vous et ressuscité à la grâce. Parlez à mon cœur, ô mon Dieu! dans votre miséricorde; parlez-lui avec force, dites à cet aveugle : Regardes les biens que tu as perdus; à ce lépreux : Sois guéri; à ce mort depuis si longtemps dans la corruption : Sors de ton tombeau. Parlez avec force, avec puissance, ô mon Dieu! dans ce temps de miséricorde : *Mirifica misericordias tuas.*

On peut se flatter de sentir les effets d'une grande miséricorde, dit saint Grégoire (homilia 18 *in Ezechielem*, libro II), quand une grâce intérieure nous fait jeter les yeux sur notre misère pour en gémir et implorer le

secours du Tout-Puissant : *Tunc nobis misericordiæ Domini miræ fiunt cum nobis ad memoriam miseriæ nostræ revocantur.*

Tels sont les sentiments des pécheurs touchés aux approches du jubilé, ils ne le regardent pas comme un temps favorable pour se décharger du fardeau de leurs crimes plus aisément, parce que les confesseurs sont plus indulgents. Ils ne se promettent pas une paix solide à la faveur d'une confession faite sans douleur, et de stations que l'on fait le plus commodément que l'on peut. C'est la sincérité de leur conversion qui les fait compter sur la grâce du jubilé.

CHAPITRE XV.

Sentiments des mondains aux approches du jubilé.

Il faudrait une source abondante de larmes pour pleurer les égarements des mondains en matière de salut dans ce temps même de miséricorde et de grâce.

Il ne faut que les entendre parler, examiner le plan qu'ils se tracent pour faire le jubilé, leur conduite, leur confiance, leur précipitation, leurs alarmes, leur pénitence pour décider qu'ils ne regardent pas cette grâce avec les yeux de la foi, qu'ils ne veulent que suivre la foule pour ne pas se distinguer, s'en acquitter comme ils s'acquittent du devoir pascal pour conserver des dehors de religion ; qu'ils se mettent peu en peine de s'instruire des sentiments de pénitence que le jubilé exige, des effets qu'il produit pour ne s'attacher qu'à la rémission des peines dues à leurs péchés offerte à des conditions très-aisées, et qu'ils ne veulent être pénitents qu'en apparence et en passant.

Voilà comme pensent un grand nombre de mondains que les approches du jubilé remuent, déterminent à se présenter au tribunal de la pénitence, et à se mêler avec les justes et les pécheurs touchés ; chrétiens de solennité, mondains d'inclination ; pénitents pendant quelques jours, pécheurs toute leur vie ; arrachés quelques moments à leurs plaisirs, dissipés quelques jours des objets qui occupent leur cœur, mais sans regret, sans douleur de leurs péchés, *dissipati nec compuncti.* (*Psal.*, XXXIV.)

Ils s'informent des avantages du jubilé, des conditions que le souverain pontife exige pour le gagner, du nombre des stations ; on se promet de choisir des lieux les plus près, les plus commodes, de les faire à son aise ; on est charmé de ne point voir de jeûnes d'obligation imposés dans la bulle, d'y voir les confesseurs revêtus de tous les pouvoirs pour absoudre des cas réservés ; on compte plus sur leur facilité à admettre à la participation des sacrements dans ce saint temps que dans les autres temps de la vie.

Tout cela réveille pour quelque temps les mondains de leur assoupissement, les sollicite, détermine ceux mêmes qui manquent au devoir pascal ; ils vont assiéger les confessionnaux pour se tranquilliser par un récit historique de leurs désordres ; ils visitent les églises désignées, ils se hâtent, ils comptent les jours, et voient avec plaisir la fin de ces exercices importants.

Enfin, ils ont fait leur jubilé sans douleur, sans gémissements, sans avoir réformé le plan de leur vie, sans mortification, presque sans aumônes, sans haine du péché, du monde, de ses maximes, et peut-être sans s'être réconciliés avec leurs ennemis, et sans avoir réparé les injustices faites au prochain dans ses biens ou dans son honneur : quel aveuglement ! quelle fausse sécurité !

Ah ! dit saint Grégoire (homilia 18 *in Ezechielem*, libro II), quand nous aimons le monde, que nous sommes encore attachés à ses biens, à ses plaisirs, à ses honneurs, nous n'aimons pas les dons célestes, nous n'aimons que les plaies que notre âme reçoit par le péché, *non gaudia sed vulnera amamus.*

Les mondains dont je viens de parler ne veulent point non plus guérir ; ils préfèrent les objets séduisants qui les blessent à la grâce du jubilé qui les soutiendrait dans la suite. Ils ne veulent point goûter les douceurs de l'innocence ; ils veulent conserver les plaies dont leur âme est couverte, parce qu'ils ne veulent point employer les remèdes amers qui les guériraient.

CHAPITRE XVI.

Sentiments des pécheurs d'habitude aux approches du jubilé.

A Dieu ne plaise que je désespère ici les pécheurs d'habitude en leur fermant le ciel, en leur disant qu'il n'y a plus pour eux de ressource dans les trésors de la miséricorde du Seigneur, que la grâce du jubilé n'est point pour eux.

J'avancerais une erreur ; l'Eglise me condamnerait avec justice ; Jésus-Christ qui ouvre son cœur aux plus grands pécheurs, dans lequel le perfide Judas avait encore une place s'il eût voulu en profiter, dont il n'a pas exclu même sur la croix les juifs qui répandirent son sang, deviendrait mon juge, et me condamnerait par les fréquents exemples de clémence qu'il a donnés sur la terre.

Non, pécheurs, la multitude de vos péchés n'égale pas encore la grandeur des miséricordes de votre Dieu ; quelques fortes et anciennes que soient vos habitudes, nous dirons qu'il est difficile de les rompre, nous ne dirons pas qu'il est impossible ; Dieu est plus puissant pour vous sauver, que vous ne l'avez été pour l'offenser.

Rentrez dans votre cœur, brisez-le de douleur, pleurez, gémissez, demandez avec humilité le secours du ciel ; rompez vos liens, séparez-vous des objets qui vous séduisent, faites-vous une violence continuelle pour éteindre ce feu des passions qui vous dévore, pour résister à ces tentations qui vous attaquent ; et quand vous vous serez éprouvés, corrigés, profitez avec confiance de la grâce du jubilé. Le trésor de l'Eglise est ouvert à tous ceux qui sont touchés de leurs péchés, qui les détestent, *vere contritis.*

Mais, ce ne sont pas là malheureusement les sentiments des pécheurs d'habitude aux approches du jubilé; il ne faut que faire attention à l'idée qu'ils en conçoivent, au peu de temps qu'ils emploient pour s'y préparer, et aux fruits qu'ils en retirent pour appréhender que leur conversion prétendue ne soit qu'une fausse pénitence.

Que pensent-ils du jubilé, et de leurs habitudes criminelles? Ils pensent que le jubilé autorise les confesseurs à être indulgents aux dépens des règles que nous prescrivent les saintes lois de la pénitence, comme si la grâce qui nous est offerte pour la rémission des peines temporelles dues à nos péchés, regardait les dispositions indispensables pour recevoir l'absolution de ses péchés, quant à la coulpe, qui sont la douleur, la détestation du péché, le ferme propos de n'y jamais retomber.

Ils pensent qu'il est très-facile de rompre leurs mauvaises habitudes, qu'ils le feront quand ils voudront, et ils le veulent pour faire leur jubilé, ils le promettent.

Mais combien ont-ils employé de temps pour ce grand ouvrage, peut-être pas un seul jour sincèrement; on a entendu parler du jubilé depuis longtemps, de grandes solennités, les jours pascals se sont écoulés, on n'a fait aucun effort pour briser ses liens.

Les jours du jubilé sont venus, on s'est déterminé, on a cherché un confesseur : on a fait des promesses, on a été admis, on se congratule, on a fait son jubilé, on n'a plus rien à faire de pénible pour son salut, on va vivre comme auparavant; nous verrons régner les mêmes vices, les mêmes passions, le même scandale, le même dégoût de la piété, et des choses saintes. Fruits funestes des fausses idées que les pécheurs d'habitude se sont formées de la grâce du jubilé.

CHAPITRE XVII.

Sentiments des libertins et des incrédules aux approches du jubilé.

Hélas! combien qui méprisent ce trésor de grâces que l'Eglise ouvre dans ces saints jours.

L'esprit d'irréligion, si fort accrédité dans notre siècle, fait regarder aux libertins, et aux prétendus esprits forts, les indulgences que l'Eglise accorde comme de flatteuses promesses qui entretiennent la piété du peuple, la réveillent, et lui font respecter un pouvoir qu'elle n'a pas.

Esprits superbes! cœurs corrompus! qui ne rougissent pas de copier le langage hardi et licencieux d'un Luther, qui ignorent la doctrine des indulgences comme cet hérésiarque l'ignorait, lorsqu'il commença à la combattre; les uns veulent justifier leur libertinage, les autres veulent se faire gloire de leur système.

De là, le peu de cas qu'ils font de ces jours de grâce, les subtilités qu'ils emploient pour en combattre les avantages, le mépris qu'ils font des instructions, des prières, des stations, et de tous les exercices de piété qui forment un spectacle édifiant.

Ils ne méritent pas qu'on les réfute, ce ne sont point des raisonnements qu'il faut, mais des larmes, comme Jésus-Christ en répandit sur les juifs endurcis, qui ne profitèrent point du temps de sa visite et de sa miséricorde.

Ah! hommes de vices qui vous êtes familiarisés avec vos coupables habitudes, pourquoi renoncez-vous à la grâce qui vous est offerte aujourd'hui?

Vous dites que vous n'avez pas de confiance dans ces indulgences. Ah! dites plutôt que vous ne voulez pas faire d'efforts pour rompre des liens honteux qui vous retiennent, qu'une passion criminelle vous tyrannise, que vous êtes livrés à une idole qui occupe votre cœur, et que vous aimez mieux laisser échapper une grâce précieuse que l'Eglise n'accorde que quatre fois dans un siècle, que de renoncer aux attraits d'une vie voluptueuse.

Et vous, hommes d'incrédulité, prétendus esprits forts, qui vous a dit que l'Eglise n'avait pas le pouvoir d'accorder des indulgences? qui vous a dit que la grâce du jubilé ne consistait pas dans la rémission d'une partie des peines temporelles dues au péché.

Dans quelle source avez-vous puisé cette doctrine? Dans les ouvrages des protestants, d'un Bayle, de vos maîtres dans l'incrédulité!

Et moi, depuis le siècle de la publication de l'Evangile jusqu'au nôtre, je vous montrerai le dogme des indulgences reconnu, point de conciles, point de souverains pontifes, point de saints docteurs, point d'évêques qui aient parlé comme vous.

Jugez du cas que je fais de votre doctrine par le poids de votre autorité; malgré vous, tous les fidèles les plus illustres, les plus précieuses portions de l'Eglise iront puiser, dans le trésor qui leur est ouvert, des grâces de salut.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des motifs qui doivent nous porter à profiter de la grâce du jubilé.

Il ne faut que méditer les oracles de l'Ecriture, faire attention aux grands événements marqués dans l'Histoire sainte.

Ces punitions terribles, ces longues captivités, ces chutes étonnantes des plus grands empires, et enfin la réprobation du peuple juif, pour être persuadé que, s'il y a un temps de miséricorde, il y a un temps de sévérité, et que Dieu fait éclater sa justice sur les pécheurs obstinés, lorsqu'ils ont volontairement lassé sa clémence.

Partout nous voyons un temps d'indul-

gence et un temps de rigueur ; la clémence précède toujours la sévérité, et les hommes impénitents et endurcis ne s'amassent des trésors de colère pour le jour des vengeances, dit saint Paul (*Rom.*, II), que parce qu'ils ont lassé la longue patience de Dieu, et méprisé les jours de sa miséricorde.

Ces adorables lenteurs, lorsqu'il s'agit de punir le pécheur, cette voix tendre qui l'appelle, ces bras étendus si longtemps pour le recevoir, ces courses, ces fatigues pour le chercher dans ses égarements, ces invitations, ces promesses, voilà le temps de la miséricorde ; ce temps où Dieu se moque du pécheur qui l'invoque, s'éloigne de lui, l'abandonne à lui-même, à ses remords, à ses frayeurs, à son désespoir, voilà celui de la sévérité.

Or, de toutes ces vérités clairement expliquées dans l'Ecriture, et souvent annoncées par notre divin Sauveur, nous devons tirer deux conséquences ; l'une qui prouve la clémence de notre Dieu qui veut nous sauver, l'autre qui condamne le pécheur qui périt, parce qu'il ne veut point profiter de sa clémence ; le temps de la miséricorde précède celui de la sévérité; profitez du premier, vous éviterez le second.

Ces jours où vous vivez sont des jours de grâces, d'indulgence. Toutes les richesses de la bonté, de la patience du cœur tendre d'un Dieu qui ne punit qu'à regret, vous sont préparées, les mépriserez-vous ? laisserez-vous fermer ce trésor sans y avoir puisé les grâces du salut dont vous avez besoin ? *An divitias bonitatis ejus contemnis?* (*Rom.* II.)

Vos péchés demandent une si grande miséricorde, il y a si longtemps que la grâce vous appelle, vous avez tant formé de projets de conversion, vos années s'accumulent, vous avancez vers le tombeau, vous y descendrez peut-être dans peu de temps; le trésor de ces grâces singulières que l'Église vous offre aujourd'hui va être fermé pour vingt-cinq ans; serez-vous encore sur la terre dans ce temps-là ? êtes-vous sûrs de ne pas être passés sous le règne de la justice divine ? Aujourd'hui on vous dit : voici un temps d'indulgence ; au moment de la mort une voix secrète vous dira non-seulement, il n'y a plus pour vous de temps d'indulgence, mais il n'y a plus de temps du tout : *Non erit tempus amplius.* (*Apoc.*, X.) Il faut entrer dans l'éternité. Ah ! méprisez-vous les richesses de la bonté d'un Dieu qui vous appelle, qui vous attend et qui vous promet d'user d'indulgence ? *An divitias bonitatis ejus contemnis?*

CHAPITRE II.

Réflexions sur l'histoire du déluge.

Le grand événement du déluge universel nous fournit des traits éclatants de la miséricorde et de la sévérité du Seigneur ; le temps qui a précédé cette inondation générale a été un temps d'indulgence ; le temps où toute chair a été ensevelie dans les abîmes des eaux a été un temps de rigueur et de vengeance.

Faisons des réflexions sur toutes les circonstances de cette fameuse histoire du premier âge du monde, et appliquons-les au temps où nous vivons.

Les hommes étaient devenus charnels, et, pour contenter leurs honteuses passions, ils faisaient des alliances avec les ennemis de Dieu (*Genes.*, VI), la corruption de leurs cœurs faisait tous les jours de nouveaux progrès (*Ibid.*), ils buvaient et mangeaient, et ne pensaient qu'à satisfaire leurs coupables désirs ; criminels excès qu'ils continuèrent jusqu'au moment où Noé entra dans l'arche : *Usque ad eum diem quo intravit Noe in arcam.* (*Matth.*, XXIV.)

Ils ne profitèrent pas du temps de la miséricorde ; ils n'ouvrirent les yeux que lorsque le moment des vengeances du Seigneur fut arrivé : *Non cognoverunt donec venit diluvium et tulit omnes.* (*Ibid.*)

Ah ! si nous avons imité ces malheureux dans leurs péchés, ne les imitons pas dans leur impénitence, profitons de ce temps de miséricorde et d'indulgence, n'attendons pas qu'il soit écoulé ; le trésor de la clémence divine se fermera, celui de la colère et des vengeances s'ouvrira, et nous périrons sous les coups d'un Dieu irrité et méprisé.

Il y a eu un temps d'indulgence, de miséricorde pour les hommes avant le déluge. Noé a employé cent ans à bâtir l'arche ; tout ce temps était un temps de clémence, de patience, de grâce ; ils étaient avertis par la patience, la soumission de Noé qui construisait l'arche ; c'était un juste parfait dont la vie innocente condamnait leurs coupables excès : *Perfectus et justus.* (*Eccli.*, XLIV.) L'arche qu'il bâtissait, selon les ordres du Seigneur, leur apprenait qu'il n'y avait point d'asile sûr pour la vertu dans le monde, elle le réprouvait : *Per quam damnavit mundum.* (*Hebr.*, XI.) Enfin c'était un apôtre, un prédicateur zélé de la justice et de la sainteté, car Dieu, dans sa miséricorde, donne tous les secours nécessaires aux pécheurs pour les toucher et les convertir : *Justitiæ præconem.* (II *Petr.*, II.)

Cependant ces malheureux abusent de tous ces secours, de tous ces exemples, le temps de la miséricorde s'écoule, les menaces de Dieu s'accomplissent, le moment des vengeances arrive, les cieux irrités s'ouvrent et versent des torrents d'eau sur la terre, ils périssent tous : *Venit diluvium et tulit omnes.* (*Matth.*, XXIV.)

Jésus-Christ compare la mort au déluge, le temps qui a précédé le déluge, celui qui précède notre mort sont des temps de clémence et de miséricorde, le déluge et la mort sont pour les pécheurs impénitents, le temps des vengeances célestes : *Sicut venit diluvium et tulit omnes, ita erit et adventus filii hominis.* (*Ibid.*)

Saint Pierre nous trace encore un portrait très-sensible des hommes avant le déluge; ils étaient témoins de la patience du Seigneur : *Spectabant Dei patientiam,* mais ils

étaient incrédules, *increduli*. (I *Petr.*, III, 20.)

Le ciel s'obscurcit, ils ne changent point; des torrents d'eau inondent la terre, ils montent sur la cime des montagnes; image naturelle des hommes qui ne profitent pas de la grâce du jubilé : on les prêche, ils se moquent; on ouvre les trésors de l'Eglise, ils les méprisent; ils sont menacés d'éprouver des fléaux, des calamités, ils sont tranquilles; le tombeau s'ouvrira, ils s'efforceront encore de braver la mort, et ils seront les victimes de la colère du Seigneur, parce qu'ils n'auront pas voulu être les conquêtes de sa miséricorde.

CHAPITRE III.

Réflexions sur l'endurcissement de Pharaon.

On est effrayé, quand on entend Dieu dire, j'endurcirai le cœur de Pharaon : *Indurabo cor ejus* (*Exod.*, VII), et que l'on en voit après le funeste accomplissement : *Induratum est cor Pharaonis.* (*Ibid.*)

Mais faisons réflexion à ce qui a donné lieu à cet endurcissement, et nous serons persuadés que c'est le cœur de ce malheureux prince qui a été insensible à tous les traits de la clémence et de la puissance du Seigneur, et qu'il n'a été abandonné de Dieu qu'après l'avoir abandonné le premier.

Il y a eu pour lui, comme pour tous les autres pécheurs, un temps de miséricorde, et c'est pour en avoir abusé qu'il a été puni dans celui de la sévérité; que son exemple nous instruise, craignons d'abuser de ces jours de grâces et d'indulgences, qui seront suivis des jours de la sévérité et de la vengeance.

Voici les péchés qui le conduisirent à l'endurcissement. 1° L'ingratitude : L'Ecriture dit, il parut un nouveau roi dans l'Egypte qui n'avait pas connu Joseph : *Surrexit rex novus qui ignorabat Joseph.* (*Exod.*, I.) Il ne connaissait pas Joseph, mais il était informé de sa sagesse, de sa prudence, ces terres cultivées, tous ces biens qu'il avait répandus dans l'Egypte devaient lui faire respecter les enfants d'Israël comme un peuple protégé de Dieu, et il fut insensible à tout cela.

Craignons d'être coupables du même péché. L'Eglise enfantée sur la croix, ce champ précieux cultivé et arrosé par les sueurs des apôtres, le sang des martyrs, les pleurs des pénitents, ce trésor de grâces ouvert à tous les fidèles; tout cela peut-il être indifférent à des chrétiens, et peuvent-ils mépriser tous ces bienfaits sans être coupables aux yeux de Dieu d'une monstrueuse ingratitude. 2° Le mépris qu'il fit des prédicateurs que Dieu lui envoya. Dieu lui envoya Moïse et Aaron, et ils lui dirent, voici ce que dit le Seigneur : *Hæc dicit Dominus* (I *Exod.*, V), et ce prince impie a l'audace de dire, quel est celui au nom duquel vous me parlez? *quis Dominus ?* (*Ibid.*) Je ne connais point le Seigneur : *Nescio Dominum.* (*Ibid.*)

Dans ce saint temps tous les hommes apostoliques, honorés de la mission de l'Eglise vous parlent de la part du Seigneur; ils vous annoncent, non ses vengeances, mais ses miséricordes, ils ne vous parlent que d'indulgence, négligerez-vous de les entendre? méprisserez-vous leurs invitations? renoncerez-vous aux grâces qu'ils vous offrent? Ah! si cela était, craignez l'endurcissement, ce temps de miséricorde s'écoulera, et vous le regretterez inutilement. 3° La rechute dans son péché d'obstination.

Dieu fait éclater sa puissance, il couvre l'Egypte de plaies, dans l'affliction ce prince a recours aux prières de Moïse, priez pour moi le Seigneur, dit-il : *Orate Dominum.* (*Exod.*, VIII.) Il fait des promesses; mais, dès que Dieu a retiré son bras vengeur, qu'il laisse régner sa clémence, son cœur s'endurcit : *Videns quod data esset requies, ingravavit cor suum.* (*Ibid.*)

On vous a vus dans l'affliction, dans des calamités publiques recourir au Seigneur, implorer sa clémence, et le conjurer de retirer le glaive vengeur suspendu sur vos têtes; serait-ce donc parce que la clémence seule du Seigneur règne dans ces jours, qu'on ne vous parle que de rémission, que d'indulgence, que les trésors de la vengeance céleste semblent être fermés, pour ne laisser couler sur vous que les richesses de la patience et de la bonté de Dieu, vous seriez indifférents et tranquilles dans vos désordres? Mais vous imiteriez alors Pharaon.

Quand Dieu lui envoie Moïse et Aaron, quand il fait des miracles sous ses yeux, quand il fait cesser les plaies qui le désolent à la prière de Moïse, c'est là le temps de la miséricorde; quand il l'abandonne, l'endurcit, l'ensevelit sous les flots de la mer Rouge, c'est là le temps de la sévérité. Méditez bien ces deux temps.

Ces jours de jubilé où Dieu vous offre sa grâce, où il vous invite; voilà pour vous un temps de miséricorde, mais il s'écoulera; et, si vous en abusez, le temps de la sévérité vous surprendra dans votre péché.

CHAPITRE IV.

Réflexions sur la pénitence des Ninivites.

On peut dire dans un sens que la prédiction du prophète Jonas aux Ninivites a été accomplie, dit saint Augustin. (*De civitate Dei*, lib. XXI, cap. 14.) Ce prophète disait que Ninive serait détruite dans quarante jours, et cela est arrivé dans un sens moral : *Factum est ergo quod prædixit.*

Cette ville criminelle a été changée totalement, et est devenue une ville pénitente. Toutes les maximes qui étaient les coupables fondements de ses crimes ont été renversées; et toutes les vertus qui font les pécheurs pénitents ont été établies. *Eversa est Ninive quæ mala erat, et bona ædificata est quæ non erat.*

Ainsi cette ville célèbre a été détruite, continue saint Augustin, non dans ses murailles, ses édifices, ses forteresses, et la mort de ses habitants : *stantibus mœnibus atque domibus;*

mais dans ses mœurs corrompues, ses excès, ses désordres. *Eversa est in perditis moribus.*

Ces grands pécheurs ont profité du temps de la miséricorde, de la clémence du Seigneur : ils ont fait pénitence, ils ont changé leur conduite. Dieu a changé les arrêts de mort qui supposent l'impénitence et l'obstination dans le crime.

Que la pénitence des plus grands pécheurs est efficace, lorsqu'ils profitent de la clémence du Seigneur, et qu'avant les moments destinés à les punir, ils entreprennent avec courage de venger sa justice offensée !

Le Seigneur dit à Jonas : Allez à Ninive, cette ville immense est plongée dans des désordres qui ont irrité ma colère ; prêchez ce peuple voluptueux. *Vade in Niniven et prædica in ea.* (*Jonas*, III.)

O clémence de mon Dieu, que vous êtes adorable ! Ce peuple a provoqué votre colère ; les excès de son crime sont parvenus jusqu'à vous, et il a encore une place dans votre cœur. Vous lui envoyez un prophète, un apôtre pour le prêcher. Sommes-nous, hélas ! plus justes que les Ninivites ? Ne devons-nous pas craindre même qu'ils s'élèvent contre nous au jour des vengeances, si nous n'écoutons pas les apôtres que Dieu nous envoie dans ce saint temps, et la voix tendre de l'Eglise qui nous appelle à la pénitence ?

Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. *Adhuc quadraginta dies, et subvertetur.* (*Ibid.*) Voilà un délai que la miséricorde de Dieu donne à de grands pécheurs : profitons de ce temps pour faire pénitence, renversons l'édifice de nos crimes, détruisons nos péchés, afin que Dieu ne nous détruise point dans sa colère. Encore quelques jours, encore quelques mois, ce temps de clémence sera passé, le jubilé sera fini, et ce cœur endurci, ce pécheur obstiné sera renversé, précipité dans le tombeau ; Dieu le détruira dans sa colère, parce qu'il n'aura pas voulu détruire son péché dans le temps de la miséricorde. *Adhuc quadraginta dies, et subvertetur.*

Jonas se plaint au Seigneur de ce que sa prédiction n'a pas été accomplie ; mais Dieu lui dit, vous êtes touché de la perte d'un lierre dont l'ombrage vous garantissait des ardeurs du soleil ; vous le regrettez. Ah ! pourquoi ne pardonnerai-je pas à plus de cent vingt mille pécheurs touchés et pénitents ? Vous connaissez peu, prophète, mon cœur. Vous ignorez que je me plais à pardonner, que je ne punis qu'à regret, et que ceux-là seuls éprouvent ma sévérité qui abusent de ma clémence.

CHAPITRE V.

Réflexions sur la pénitence de David.

David peut être regardé comme un modèle parfait des pénitents. Il s'est peint lui-même dans les sacrés cantiques qu'il a composés : il y publie les miséricordes du Seigneur : il invite tous les pécheurs à recourir à sa clémence, à profiter de ses grâces ; mais il ne leur donne pas de fausses idées de la bonté de ce père tendre. Ses larmes, ses soupirs, ses gémissements, ses jeûnes, ses veilles, ses mortifications, la douleur et le déchirement de son cœur, le ressouvenir amer de son péché, leur prouvent qu'il n'a mérité d'échapper aux vengeances d'un Dieu irrité, que parce qu'il a profité du temps de la miséricorde pour expier son péché.

Une ingénieuse parabole du prophète Nathan touche le cœur de ce prince enseveli dans le sommeil de la mort. Tranquille sur son trône, qu'il avait souillé par un adultère et un homicide, il reconnaît la grandeur de sa chute, il en conçoit de l'horreur, il la déteste, et son cœur contrit et humilié prononce cet aveu plutôt que ses lèvres : J'ai péché : *Peccavi.* (II *Reg.*, XII.) N'est-ce pas là profiter de la grâce qui le touche, de la clémence du Seigneur qui le cherche, de l'instruction d'un prophète qui lui parle librement, et lui dit : Prince, c'est vous qui avez commis ces crimes que vous détestez dans les autres. *Tu es ille vir.* (*Ibid.*)

La miséricorde de Dieu a son temps : malheur à ceux qui n'en profitent pas. Manquons-nous de Nathans qui nous reprochent nos égarements ? La trompette évangélique ne retentit-elle pas dans toutes les chaires, dans tous les lieux du monde dans ce temps du jubilé ? Une main sévère nous repousse-t-elle, lorsque nous nous présentons ? L'Eglise exige-t-elle de nous ce qu'elle exigeait dans les premiers siècles ? Son dessein est-il de nous rebuter par de longs délais, de nous priver longtemps du pain de vie, de nous fermer le trésor des mérites de Jésus-Christ ? Hélas ! cette tendre mère use d'indulgence. Soyez touchés, contrits, pénitents ; elle vous remet une partie des peines temporelles dues à vos péchés.

Nathan dit à David : Le Seigneur vous a pardonné vos crimes. *Dominus transtulit peccatum tuum.* (*Ibid.*) Mais il ne lui dit pas : Il vous remet les peines satisfactoires qu'il exige : au contraire, son péché remis, il lui annonce un châtiment temporel. Le fils qui est né de votre adultère, lui dit-il, vous sera enlevé par une mort précipitée : *Verumtatem filius qui natus est tibi morte morietur.* (*Ibid.*)

L'Eglise ne nous fait-elle pas entendre aujourd'hui des paroles plus consolantes ? Non-seulement ses ministres nous disent dans les tribunaux de la pénitence, lorsque nous sommes touchés et contrits : Vos péchés vous sont remis : *Dominus transtulit peccatum tuum ;* mais ils nous disent dans ce temps de jubilé : Les peines temporelles dues à vos péchés vous sont remises aussi. Faites ce que vous pouvez, les mérites de Jésus-Christ vous sont appliqués pour suppléer à ce que vous ne pouvez pas.

Jamais pénitent n'a chanté avec plus d'allégresse, ni exalté avec plus de magnificence les miséricordes du Seigneur, que David ; et cependant jamais pécheur n'a été plus sincèrement et plus constamment pénitent que lui : quand il dépeint un cœur contrit, humilié, agréable au Seigneur c'est le sien. C'est

un malheur d'abuser de la miséricorde de Dieu; il est patient, parce qu'il est tout-puissant; il se vengera, si nous ne le vengeons pas nous-mêmes : sa clémence doit nous attirer à lui, et non pas nous en éloigner.

CHAPITRE VI.

Réflexions sur l'impénitence d'Antiochus.

Ah! que la mort de ce malheureux prince est terrible ! qu'elle est déplorable, effrayante ! Ce n'est pas la mort d'un homme enlevé au printemps de ses jours, que le Saint-Esprit nous dépeint, d'un homme dont un accident imprévu a abrégé le nombre des années; d'un homme consumé dans un incendie, englouti dans les eaux, écrasé sous les ruines d'un édifice, péri sous le glaive d'un ennemi : ces différents genres de mort ne rendent point celle des justes moins précieuse aux yeux de Dieu et des hommes. La mort séparée du péché n'est pas un malheur, elle délivre de tous les maux et met en possession de tous les biens.

Mais la mort d'Antiochus est terrible, redoutable : et pourquoi? parce qu'elle a été accompagnée du péché; parce qu'à ce moment redoutable son cœur était encore attaché au péché; parce que sa volonté n'était pas changée; et, pour tout dire, parce qu'il avait laissé écouler le temps de la miséricorde sans se convertir; et parce qu'il n'examine, ne déteste ses péchés, ne les pleure que lorsqu'il est arrivé au temps de la sévérité et des vengeances du Seigneur.

Que ne doivent point craindre ces hommes de péché, qui remettent depuis si longtemps le grand ouvrage de leur conversion; qui n'ont pas profité de tant de solennités saintes, de tant de grâces précieuses, de tant d'exemples de la sévérité de Dieu; qui laissent encore écouler ces jours de jubilé et d'indulgence sans se confesser, sans quitter le peché et l'expier? Ah ! ils doivent appréhender qu'il n'y ait plus pour eux de temps de miséricorde après celui-ci; ils doivent craindre que leurs regrets, leurs larmes, leurs promesses ne soient rejetées au moment de leur mort, et que tout ce qu'ils feront alors ne leur soit d'aucun mérite.

Qu'on ne se rassure point en disant que les crimes d'Antiochus étaient trop grands pour qu'il pût en obtenir le pardon : qu'on ne nous oppose point les excès de son orgueil, lorsqu'il se vantait de se rendre à Jérusalem, et de ne faire qu'un monceau de morts de tous les juifs : ses profanations, lorsqu'il souilla le saint temple de ses honteuses débauches, y plaça la statue de Jupiter et ôta les fêtes et les solennités : ses cruautés, lorsqu'il fit massacrer les juifs et périr sous le glaive des millions d'hommes, de femmes et d'enfants : son idolâtrie, lorsqu'il força les juifs à sacrifier aux idoles; car je dirai que ces crimes, quelque énormes qu'ils fussent, n'étaient pas irrémissibles.

Si l'Eglise reconnaît que Judas et les juifs pouvaient par la pénitence obtenir le pardon de leur attentat, Antiochus le pouvait aussi; il n'a éprouvé les rigueurs d'un Dieu irrité que parce qu'il n'avait pas profité de la clémence d'un Dieu patient; il a pleuré inutilement, parce qu'il a pleuré trop tard; il a promis de réparer ses crimes lorsqu'il ne le pouvait plus, et il n'a point voulu les expier lorsqu'il le pouvait : il y a eu pour lui, comme pour tous les hommes, deux temps; un temps de miséricorde et un temps de sévérité.

La justice de Dieu venge sa miséricorde, lorsqu'elle est méprisée et qu'elle ne fait que des impénitents, elle frappe le pécheur obstiné, d'une plaie mortelle; une maladie dangereuse se déclare : *Percussit eum insanabili et invisibili plaga.* (II *Machab.* IX.) Les forces diminuent, on sent les approches de la mort, le tombeau s'ouvre, l'éternité se présente, les jugements de Dieu se font redouter; alors on pleure, on gémit, on demande miséricorde; on promet, comme Antiochus, d'orner les temples du Seigneur qu'on a profanés, d'honorer et pratiquer les exercices de la religion qu'on a méprisés; de faire des voyages, de visiter les saints lieux, d'être l'apôtre de la clémence et de la puissance de Dieu : en un mot, on donne un spectacle qui édifie les assistants, les touche et les rend les panégyristes d'un réprouvé. Mais, fausse pénitence; la volonté n'est pas changée; hommage forcé rendu à la bonté de Dieu, mais trop tard, le temps de la miséricorde est passé : et pourquoi? C'est qu'un juste jugement de Dieu est exercé sur cet impénitent qui a laissé échapper les jours de la clémence : *Supervenerat enim in eum justum Dei judicium.* (*Ibid.*)

Pourquoi ceux qui ne profitent pas de ce temps du jubilé, qui diffèrent leur conversion, ne craignent-ils pas un sort si redoutable

CHAPITRE VII.

Réflexions sur la pénitence de la Madeleine.

Voici cette femme pécheresse prosternée aux pieds du Sauveur, dans la maison du pharisien; n'y trouve-t-elle pas un favorable accès? Implore-t-elle en vain sa miséricorde? Méprise-t-il son humiliation, ses larmes, son amour, son silence même? Lui ferme-t-il son cœur à cause qu'elle avait livré le sien à de coupables attaches? Lui reproche-t-il ses égarements passés? Non, elle trouve une place dans le cœur de Jésus, dès qu'elle revient à lui sincèrement.

Allons dès aujourd'hui nous prosterner aux pieds de Jésus, arrosons-les de nos pleurs; donnons aux pauvres toutes les superfluités de la vanité mondaine : bannissons de notre cœur les criminels objets qui l'attachent : donnons-le tout entier à Jésus, il l'acceptera, il ne le méprisera pas, quoiqu'il ait été souillé par le péché : nous sommes assurés de sa bonté et de son penchant à pardonner.

Un cœur brisé par une douleur vive et intérieure, un cœur purifié par le feu céleste du divin amour, n'est plus un cœur criminel, c'est un cœur pénitent où Jésus entre et demeure avec complaisance.

L'orgueilleux pharisien croit toujours cette femme grande pécheresse, parce qu'il

ignore les heureux changements de son cœur, les saintes nouveautés que la grâce y a opérées; mais Jésus les connaît : ce cœur changé, sanctifié, purifié par l'amour divin, lui est connu; c'est pourquoi il devient son défenseur, son panégyriste, son libérateur.

Ecoutez, ô sainte pénitente! les arrêts de grâce, d'absolution, d'indulgence, que le Sauveur va prononcer en votre faveur, dans cette fameuse assemblée qui censure votre démarche, et la sainte hardiesse qui vous a fait approcher de Jésus : *Vos péchés vous sont remis, allez en paix.* (*Luc.*, VIII.)

O consolantes paroles! Celui qui sonde le cœur, qui juge de son repentir, de sa douleur, de son amour, est content des dispositions du vôtre : ce cœur changé va être rempli de sa grâce, animé de son esprit; il va goûter les douceurs ineffables d'une paix toute céleste. O sainte pénitente! vos péchés sont effacés, vos liens brisés; vous êtes à Jésus, et Jésus est à vous : *Allez en paix.*

Vous aviez beaucoup commis de péchés, mais vous avez beaucoup aimé : l'amour a effacé la multitude de vos iniquités; vous vous êtes aimée jusqu'au mépris de Dieu, vous aimez Dieu à présent jusqu'au mépris de vous-même; l'amour divin opère des prodiges, des miracles; votre conversion éclatante est une merveille qu'on racontera dans tous les siècles et dans tous les lieux où l'Evangile sera prêché : *Allez en paix.*

Nous les entendons, ces paroles consolantes dans le tribunal de la pénitence; le prêtre qui nous absout, nous dit : *Vos péchés sont remis, allez en paix.* Mais ce ministre de Jésus-Christ ne connaît pas les dispositions de notre cœur; il le présume changé, contrit, parce que nous le lui disons. Ah! s'il est toujours le même, Dieu nous condamne pendant que son ministre nous absout.

Ce sacrifice généreux que la Madeleine fait de tous les objets du péché, aux pieds de Jésus, nous avertit que nous ne devons pas compter sur la clémence de notre Dieu, même dans ce temps d'indulgence, si nous ne lui immolons pas tous les objets de notre péché, et ne faisons point servir à la justice tout ce qui a servi à l'iniquité.

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur le pardon accordé à la femme adultère

Les pharisiens conduisirent aux pieds de Jésus-Christ une femme qui avait été surprise dans l'adultère : ce n'était point pour la délivrer du supplice qu'elle méritait, selon la loi, mais pour surprendre le Sauveur, dit saint Augustin.

Ils voulaient avoir lieu de l'accuser, ou de mépriser la loi de Moïse, ou de manquer de douceur en livrant à la mort cette misérable pécheresse; mais ils furent confus et obligés de se retirer, quand ils virent que la miséricorde s'accordait avec la justice; ils apprirent que les transgresseurs mêmes de la loi devaient avoir de l'indulgence pour ceux qui étaient tombés par faiblesse, et qu'il était honteux qu'un coupable fût puni par d'autres coupables.

N'attendons pas de grâce ni de compassion des hommes; ils sont des juges sévères et inexorables de nos actions, ils se pardonnent tout, et ne pardonnent rien aux autres, et si nous ne succombons pas sous leurs coups, c'est l'autorité qui leur manque et non la volonté?

Combien de pharisiens dans le monde, qui sont étonnés que Dieu n'écrase point sous son tonnerre les pécheurs qui leur déplaisent, et qui ne sont pas étonnés de sa longue patience à supporter leur zèle amer et leur orgueilleuse sévérité.

C'est à vos pieds seuls, ô mon divin Sauveur! que les pécheurs touchés trouvent une grande miséricorde; vous usez d'indulgence envers ceux qui s'avouent coupables, et il suffit de détester son crime pour en obtenir le pardon.

Les pharisiens s'étant retirés les uns après les autres, cette pécheresse confuse et touchée se trouva seule avec le Sauveur, une femme coupable d'un crime honteux avec l'auteur de toute sainteté! *Remansit adultera et Dominus.* Un cœur souillé et couvert des plaies du péché avec le souverain médecin des âmes! *Remansit vulnerata et medicus.* Une grande misère et une grande miséricorde! *Remansit magna miseria et magna misericordia.* (S. Aug., *Enarr. in psal.* L.)

O femme, que vous êtes heureuse! Vous voilà seule aux pieds de Jésus, de cet homme Dieu qui est venu chercher les pécheurs, qui les reçoit avec bonté, qui leur ouvre son cœur; vous êtes aux pieds du trône de la clémence, de la miséricorde, vous recevrez une prompte absolution de votre péché.

Ecoutez les paroles du Sauveur : Personne ne vous a condamné, je ne vous condamnerai pas non plus; je ne suis pas venu dans le monde pour exercer des jugements de rigueur, mais de miséricorde. Ne péchez plus : *Vade et jam amplius noli peccare.* (*Joan.*, VIII.) Telle est la bonté de notre Dieu, sa promptitude à pardonner, l'indulgence dont il use envers les pécheurs.

Que cette indulgence excite votre amour, qu'elle vous fasse pleurer vos péchés passés, et qu'elle vous dispose à plutôt mourir que de retomber dans les péchés que vous pleurez aujourd'hui. Allez, ne péchez plus : *Vade et jam amplius noli peccare.*

Que nous serions coupables, si la clémence de notre Dieu nous enhardissait à pécher, et si nous ne demandions l'absolution de nos fautes que pour en commettre de nouvelles!

Dieu hait souverainement le péché; et dans le même temps qu'il nous dit : Je vous remets votre péché; il nous dit : Ne péchez plus; après avoir fait régner ma miséricorde, je ferai régner ma justice; vous êtes justifiés, craignez de devenir coupables; vous sortez de mon tribunal absous. Allez, ne péchez plus : *Vade et jam amplius noli peccare.*

CHAPITRE IX.

Réflexions sur la parabole de l'enfant prodigue.

Jésus-Christ notre divin maître a voulu nous montrer, sous cette parabole, l'état affreux du pécheur dans l'éloignement de son Dieu; la confiance que doit avoir le pécheur, lorsqu'il retourne sincèrement à son Dieu; les saintes caresses que Dieu prodigue au pécheur touché sincèrement de ses péchés.

Vous avez dépeint, ô mon Sauveur! votre clémence et votre miséricorde dans cette parabole. Ah! vous excitez ma confiance, vous dissipez mes frayeurs, vous m'encouragez.

Après la plus affreuse dissipation de vos dons, je puis encore espérer l'adorable prodigalité de vos caresses; mon cœur ne sera pas plutôt touché que le vôtre me sera ouvert; j'irai à vous, vous viendrez au-devant de moi; j'avouerai mon péché, vous me le pardonnerez; je vous demanderai d'être au nombre de vos serviteurs, vous me mettrez au nombre de vos enfants. Ah! que je profite de cette indulgence dont vous avez usé envers des coupables qui ont mérité votre colère.

Ce jeune homme, qui nous figure le pécheur éloigné de vous, s'éloigne d'un père tendre qui le chérit; il s'en va dans des terres étrangères, et là, emporté par la fougue de ses passions, il se livre à de honteux excès, et dissipe tout son bien par de coupables prodigalités; il passe du sein des plaisirs criminels dans le sein de la plus affreuse misère : *Cœpit egere* (*Luc.*, XV), d'un état honnête et distingué aux occupations les plus viles, et de la compagnie d'un père tendre dans celle des animaux les plus immondes : *Misit illum in villam suam ut pasceret porcos.* (S. Aug., *Confess.*, lib VI, cap. 16.)

Malheur à l'âme audacieuse, dit saint Augustin, qui espère trouver du repos et de véritables satisfactions en s'éloignant de vous, ô mon Dieu! Le cœur de l'homme sera toujours inquiet, troublé, agité, tant qu'il ne sera pas à vous; on ne vous a pas plutôt abandonné, qu'on tombe dans un abîme affreux de misère, d'afflictions; une nudité affreuse, une famine redoutable, la honte, le mépris accablent le pécheur qui a dissipé vos grâces.

Qu'il est encore heureux ce pécheur, quand il rentre en lui-même, qu'il est confus et troublé de sa misère, qu'il désire le sort des justes, et qu'aidé par votre grâce il forme le projet de retourner à vous plein de confiance, assuré de votre miséricorde : *Surgam et ibo ad patrem.* (*Luc.*, XV.)

Oui, mon Dieu! c'est votre bonté, l'indulgence dont vous usez envers les pécheurs touchés et pénitents, qui excite ma confiance, malgré cette affreuse dissipation de vos dons, malgré les honteux excès dans lesquels je me suis plongé; quoiqu'il y ait longtemps que je sois séparé de vous, j'espère encore dans vos miséricordes; j'irai me prosterner à vos pieds, je les arroserai de mes pleurs, je confesserai mes péchés, j'avouerai mon indignité, et j'éprouverai votre clémence, quoique j'aie mérité toute votre indigation : *Surgam et ibo ad patrem.*

Ecoutez, pécheurs touchés et pénétrés de votre misère, les oracles de la miséricorde; le Sauveur les prononce dans cette parabole; il vous dépeint l'admirable prodigalité de ses caresses, dès que le pécheur pleure l'affreuse prodigalité de ses bienfaits; il est touché de vos premières démarches; il vient au-devant vous, il vous ouvre son cœur, il vous embrasse, il oublie vos égarements, il fait éclater sa joie, vous êtes réconciliés; vous avez droit de vous asseoir à la table du festin dès que vous êtes revêtus des vêtements de l'innocence; si quelques justes murmurent de ses caresses, de cette prompte *réconciliation*, on leur dira que vous étiez perdus, et que vous êtes retrouvés; que vous étiez morts, et que vous êtes ressuscités.

La clémence de notre Dieu n'attend que notre retour, notre repentir, la confession de nos péchés, notre douleur, nos larmes, les sentiments de notre misère, pour nous prodiguer les mêmes caresses.

CHAPITRE X.

Réflexions sur la guérison du paralytique.

Saint Matthieu nous dit que des hommes, attirés par les miracles du Sauveur, lui offrirent un paralytique couché dans son lit, et que non-seulement Jésus-Christ le guérit de son infirmité corporelle, mais même qu'il lui remit tous ses péchés.

Saint Marc (XI) et saint Luc (V) nous apprennent une autre circonstance que saint Matthieu omet; ils disent que Jésus-Christ prêchait dans une maison, et que la foule du peuple qui l'environnait était si grande, que ceux qui portaient le paralytique découvrirent le toit de la maison, et le descendirent dans l'endroit où était Jésus.

Faisons de sérieuses réflexions sur les circonstances de ce miracle; tout nous y annonce la bonté et la miséricorde de Dieu pour les misérables qui ont recours à lui.

Jésus-Christ admire la foi de ceux qui portaient le paralytique, et qui s'empressaient d'obtenir sa guérison; il semble que ce soit en considération de cette foi et de ce zèle qu'il dit au paralytique : Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis : *Videns fidem illorum, dixit paralytico, confide, fili, tibi remittuntur peccata tua.* (*Matth.*, IX.) Ce qui fait dire à saint Ambroise (lib. V *in Lucam*) que le Seigneur est grand en miséricorde, qu'il accorde aux uns le pardon de leurs péchés, par les mérites et les prières des autres : *Magnus Dominus qui aliorum merito ignoscit aliis.*

Tous les saints prient dans ce temps favorable pour nous; profitons des prières, des gémissements, des bonnes œuvres des justes pour obtenir la rémission de nos péchés; ces saintes âmes nous offrent à Jésus-Christ pour obtenir notre guérison.

Ce paralytique était couché dans son lit : *Jacentem in lecto.* (*Matth.*, IX.) Ah! Sei-

gneur ! il y a longtemps que je suis infirme ; il y a longtemps que mon âme a reçu des plaies mortelles ; il y a longtemps qu'elle est ensevelie dans le sommeil de la mort ; qui la guérira, qui la ranimera, qui lui rendra ses forces ? Vous seul, ô mon Dieu ! Parlez-lui dans votre miséricorde ; dites-lui, comme au paralytique, de se lever et de marcher.

Me voilà à vos pieds, ô mon divin Sauveur ! c'est l'Eglise votre épouse qui me présente à vous ; ce sont les vertus, les prières, les désirs des saintes âmes qui vous demandent ma guérison, le salut de mon âme, qui est dans un assoupissement mortel : regardez leur foi, exaucez-les.

J'emploie, Seigneur, l'intercession des justes, parce que je ne suis pas digne de vous demander une grâce si précieuse ; je sens mon indignité, je reconnais mes fautes, je veux les pleurer, les expier en joignant ma pénitence à celle des justes, j'ai confiance d'en obtenir le pardon.

Les saints vous prieront, Seigneur, dans ce temps favorable, dans ce temps d'indulgence, de miséricorde : *Orabit ad te omnis sanctus in tempore opportuno.* (*Psal.* XXXI.) Et c'est dans ce temps que j'entendrai aussi ces paroles consolantes : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis : *Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.* (*Matth.*, IX.)

Prononcez-les, Seigneur, ces paroles consolantes pour mon âme, quand votre ministre les prononcera sur moi, que je mérite par mes saintes dispositions d'être absous de vous qui connaissez les secrets de mon cœur ; l'absolution que me donnera celui qui a le pouvoir de remettre les péchés, supposera les dispositions nécessaires pour la recevoir. Donnez-les-moi, Seigneur, ces dispositions que vous exigez du pécheur, afin que ces paroles que j'entendrai sur la terre : Vos péchés vous sont remis, *dimittuntur tibi peccata tua*, soient ratifiées dans le ciel. O pénitents touchés, contrits, vous devez avoir cette confiance !

CHAPITRE XI.

Réflexions sur la pénitence au bon larron et l'indulgence qui lui fut accordée sur la croix.

Ce criminel pénitent est devenu dans un moment un confesseur de la divinité de Jésus-Christ, un martyr, un grand saint que l'Eglise honore dans ses fastes, le premier, selon presque tous les saints docteurs, qui entra dans le ciel.

O précieuse conquête du sang d'un Dieu sur le Calvaire ! que votre douleur, que vos larmes, que votre foi, que votre amour furent promptement et magnifiquement récompensés ! quel excès de clémence suit de près l'excès de votre repentir !

Ecoutez cette voix de miséricorde ; Jésus vous parle sur la croix, les pieds et les mains percés, baignés dans son sang ; dans les opprobres du Calvaire qui vont être relevés par des miracles éclatants, il vous dit : Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis : *Hodie mecum eris in paradiso.* (*Luc.*, XXIII.)

Que dites-vous ? ô mon divin Sauveur ! vous êtes attaché à la croix, vous allez expirer dans les tourments destinés aux criminels ; on vous insulte, on vous blasphème, et vous promettez le paradis à un des compagnons de votre supplice : *Crucifixus es et clavis affixus, et paradisum polliceris !* Oui, je le promets ; et c'est pour faire éclater ma puissance sur la croix même : *Ut in cruce virtutem meam ediscas.* (S. Chrysost., *De cruce et latrone homilia.*)

Mon amour pour tous les hommes m'a fait monter sur le Calvaire ; ma puissance le rendra un théâtre de merveilles, toute la nature y reconnaîtra ma divinité. Le soleil cachera sa lumière, le voile du temple se déchirera ; les tombeaux s'ouvriront, les morts ressusciteront, les pierres se fendront ; mais, parmi toutes ces merveilles, la conversion des pécheurs y tiendra le premier rang. Le cœur d'un criminel à mes côtés touché d'un amer repentir, embrasé du zèle de ma gloire, éclairé tout à coup des lumières de la foi, purifié par son amour et son sang de tous ses crimes, admis au moment de sa mort dans le ciel ; voilà un prodige qui doit vous prouver ma divinité, ma puissance sur la croix même. Je suis juge et Sauveur sur cet autel où je suis immolé, j'y récompense la pénitence et y punis l'impénitence : *Ut in cruce virtutem meam ediscas.*

Que je m'attache, ô mon Dieu ! à votre croix, ou plutôt attachez-y-moi vous-même par les afflictions, les pertes de bien, les injures, les railleries des mondains ; je suis votre disciple : comment pourrai-je vous ressembler dans les souffrances ? Je suis pécheur : comment pourrai-je expier mes crimes sans répandre des larmes, pratiquer des mortifications, punir mon corps, affliger mon esprit, briser mon cœur ? J'espère participer à votre gloire, entrer dans votre royaume : comment le pourrai-je sans participer à votre calice ?

Ah ! Seigneur, que je déteste mes crimes, que je les efface par mes larmes ; que je publie votre innocence, votre amour, votre puissance aux ennemis de votre croix, à ceux qui se scandalisent de votre mort, afin de recevoir comme le larron pénitent, l'absolution et la rémission de mes péchés.

Quelle différence entre le pénitent et l'impénitent au moment de la mort ! Celui qui a exposé ses crimes, vengé le Seigneur offensé, entend ces paroles consolantes : Vos tourments vont finir, la mort va vous enlever à la terre et vous introduire dans le ciel : *Hodie mecum eris in paradiso ;* celui qui a toujours conservé la volonté de pécher, qui n'a point fait pénitence, entend cet oracle effrayant : Tu vas expirer coupable aux yeux du Seigneur et être précipité dans les feux vengeurs. Ah ! Seigneur, que je mérite au moment de la mort cette indulgence que vous avez accordée au bon lar-

ron; que je l'imite dans sa pénitence, dans son repentir.

Mais qu'a donc fait, dites-vous, cet homme chargé de crimes, pour mériter d'entrer dans le paradis? *Quid fecit latro, ut post crucem paradisum sit adeptus?* Ce qu'il a fait? reprend saint Chrysostome. Tout ce qu'il y a de plus grand, de plus généreux, de plus héroïque. Saint Pierre nie Jésus-Christ, les autres apôtres l'abandonnent. Les Juifs furieux le couvrent d'opprobres; le voleur impénitent blasphème, et lui souffre avec amour le supplice que méritaient ses crimes. Il reconnaît la divinité de Jésus-Christ; il la défend contre ses ennemis, il implore sa miséricorde. Il le reconnaît pour le maître du ciel et de la terre, dans les opprobres mêmes de sa passion; il s'applique son sang adorable et répond avec fidélité à la grâce qui l'a touché: *Agnovit cœlorum Dominum.* (S. Chrysost., *loco supra citato.*) Ah! une telle pénitence, sous les yeux d'un Dieu mourant pour tous les hommes sur le Calvaire, pouvait-elle ne pas être suivie d'une indulgence prompte et plénière? Les plaies du Sauveur n'étaient ouvertes que pour y recevoir les pécheurs touchés et pénitents.

CHAPITRE XII.

Réflexions sur l'indulgence accordée à l'incestueux de Corinthe par l'apôtre saint Paul.

Ce pécheur scandaleux entretenait un commerce honteux avec la femme de son père. Ce crime était public, et les Corinthiens le toléraient et ne le dénonçaient point aux magistrats, qui l'auraient fait punir comme les lois grecques et romaines l'ordonnaient.

Plusieurs interprètes croient que les Corinthiens ménagaient cet incestueux à cause de son éloquence et de ses talents; voilà pourquoi saint Paul les reprend avec tant de zèle et les humilie si fort. Il y a, dit-il, un incestueux au milieu de vous que vous souffrez, que vous ne reprenez seulement pas. *Et après cela, vous êtes enflés d'orgueil, au lieu de verser des pleurs et de retrancher du milieu de vous celui qui a commis ce crime.* (I *Cor.*, V.)

Une vaine philosophie, des sciences profanes vous font tolérer un crime dont les païens rougiraient. *Pour moi, j'en porte un autre jugement, quoique absent de corps, mais présent en esprit: je m'unis à votre Eglise; et au nom de Jésus-Christ,* dont je suis l'apôtre, *je déclare que celui qui a commis ce crime doit être par la puissance de Jésus-Christ livré à Satan*, afin que son âme soit sauvée. (*Ibid.*)

Les paroles de ce grand apôtre nous donnent lieu de remarquer trois choses: 1° l'horreur que l'on avait du crime; 2° combien les chrétiens devaient en être touchés; 3° les saintes rigueurs qu'on imposait à ceux qui l'avaient commis.

Ce Corinthien incestueux est regardé par saint Paul comme l'objet de l'horreur du ciel et de la terre, comme un membre pourri capable de causer une corruption générale.

On ne saurait concevoir trop d'horreur du péché, et surtout d'un péché public. A combien de personnes ne pourrait-on pas faire le reproche que saint Paul faisait aux Corinthiens? *Vous êtes enflés d'orgueil, au lieu de répandre des larmes.* Non-seulement vous tolérez, mais vous briguez la bienveillance, la société, la protection des plus grands pécheurs; des hommes de vices, quand ils ont des talents, des richesses ou du crédit; des âmes qui périssent sous vos yeux. Votre Dieu offensé ne vous touche point. Ah! entrez dans l'esprit de l'Eglise, pleurez, gémissez pour le salut de leurs âmes, demandez à Dieu qu'il leur fasse la grâce de souffrir dans un esprit de pénitence les saintes rigueurs et les peines que méritent leurs péchés.

Ce n'est qu'après que l'incestueux de Corinthe a eu supporté avec une tristesse salutaire, des larmes et des gémissements, la peine de l'excommunication, et toutes les rigueurs d'une sainte pénitence; que lorsqu'il est contrit, abattu, que saint Paul use d'indulgence, abrége sa pénitence, et s'unit aux fidèles de Corinthe, pour le rendre à l'Eglise.

C'est assez, dit-il, *que le coupable ait subi la correction qui lui a été imposée. Usez d'indulgence à présent; consolez-le, de crainte qu'il ne soit accablé par un excès de tristesse.* (II *Cor.*, II)

Voilà une indulgence accordée solennellement, une pénitence abrégée, des peines temporelles remises; mais après que le pécheur a pratiqué toutes les rigueurs dont il était capable.

En vain comptons-nous sur l'indulgence de l'Eglise, si un sincère repentir, des larmes amères, une tristesse salutaire ne prouvent pas notre changement. A quoi nous servirait l'indulgence de l'Eglise, si nous étions toujours attachés au péché? S'agit-il de remettre les peines dues au péché, quand le péché n'est pas remis? Et le péché est-il remis sans douleur, sans repentir, sans amour? Ah! l'Eglise, en accordant une indulgence plénière, veut aider et consoler les pénitents; elle ne veut point flatter et autoriser les impénitents.

CHAPITRE XIII.

Réflexions sur l'indulgence accordée par saint Jean l'Evangéliste à un fameux voleur (60).

Qui jamais a mieux connu le cœur de Jésus-Christ que saint Jean l'Evangéliste, ce disciple bien-aimé qui a reposé sur son sein pendant la cène, qui est demeuré constamment au pied de la croix, sur laquelle il est expiré? Non, jamais homme mortel n'est

(60) Cette histoire est tirée des Œuvres de saint Clément d'Alexandrie, dans le traité: *Quel est le riche qui sera sauvé?* et rapporté par Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, livre III, chapitre 7.

entré plus avant dans ce cœur adorable. Il a été d'une manière singulière le confident des mystères de son amour pour les hommes. Aussi pensait-il comme ce divin Sauveur du salut des âmes : il en connaissait le prix ; il pleurait leur perte, et regardait la conversion d'un pécheur comme le plus beau trophée qu'il pût ériger à l'amour et à la charité de son divin maître

L'histoire que nous allons rapporter vous fera connaître son zèle pour le salut d'une seule âme, la pénitence qu'il fait avec le pécheur qu'il a converti, et l'indulgence dont il use, quand il a pleuré son péché.

Cet apôtre de la charité, en revenant de l'île de Pathmos où il avait été exilé, convertit un jeune homme dans sa route : il le confia à un saint évêque qui lui donna le baptême et la confirmation ; mais, hélas ! le démon ne tarda pas à l'arracher à la vertu pour l'attacher à son char. Il révolta ses sens, lui présenta les séduisantes images du plaisir, et se servit des libertins qui étaient autour de lui pour le corrompre. Bientôt il se livra à tous les désordres d'une vie voluptueuse, et parcourut sans remords tous les sentiers du crime. Et celui qui n'avait pas craint de souiller son corps par de honteuses débauches, ne craignit pas non plus de tremper ses mains dans le sang de ses frères: elles ne servaient plus qu'aux meurtres et aux injustices. Un jeune néophite devint tout à coup le chef d'une troupe de brigands.

O saint apôtre! la conquête de vos larmes, de vos divines instructions, de votre ardente charité, est devenue la conquête du démon. Cette brebis a méprisé les leçons du pasteurs qui la conduisait; elle a écouté la voix du père du mensonge, elle est égarée : cette brebis, qui paraissait si docile, est devenue un lion furieux qui vit de carnage et de sang.

A peine saint Jean a-t-il appris du saint évêque cette chute étonnante, que son zèle le transporte : il oublie qu'il a cent ans, que la faiblesse fait chanceler ses pieds ; il se fait mettre sur un cheval ; il vole au-devant des voleurs répandus dans ces cantons : ils attaquent le saint apôtre, le conduisent à leur chef qui le reconnaît, veut lui échapper ; mais ses soupirs, ses larmes, la douceur, l'onction de ses paroles, la grâce de Jésus-Christ, l'abattent à ses pieds; il se rend, il répand des torrents de larmes. Saint Jean le ramène à l'Eglise : là il pleure, il jeûne avec lui. Ce fameux pécheur fait de sa pénitence un second baptême laborieux. L'apôtre le quitte ; mais après l'avoir réconcilié, consolé et abrégé les rigueurs que méritaient ses crimes par l'indulgence qu'il lui accorda.

Nous ne devons pas être étonnés que saint Jean ait usé si promptement d'indulgence envers ce fameux pécheur. Il était touché, contrit, pénitent : il avait pleuré, jeûné et pratiqué toutes les rigueurs dont il était capable. Saint Jean avait mêlé ses larmes, ses mortifications, ses prières avec les siennes. Cette pénitence, quoique courte, fut sans doute très-agréable au Seigneur.

L'Eglise invite les pécheurs égarés dans ce saint temps par ses larmes, par ses prières, ses gémissements : elle leur dit, comme saint Jean à ce fameux voleur : Ne craignez pas, mes enfants ; revenez avec confiance, je vous assure du pardon de vos péchés, si vous les détestez et les pleurez. Réconciliez-vous avec votre Dieu que vous avez offensé ; j'userai d'indulgence, je vous remettrai, au nom de Jésus-Christ, les peines temporelles dues à vos péchés. Les justes pleureront, jeûneront, prieront avec vous. Cette pénitence des saints, unie à celle des pécheurs convertis, la rend efficace pour satisfaire à la justice divine

---

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut nous animer à la pénitence à la vue de la bonté d'un Dieu qui nous recherche et nous invite.

La miséricorde de Dieu, si nous avions la foi, devrait nous déterminer à punir nos péchés avec une sainte rigueur, au lieu de nous contenter de les confesser.

Persuadés que notre pénitence désarme son bras vengeur, satisfait sa justice offensée, expie nos péchés, pourquoi tardons-nous à l'embrasser ? Qui vous a enseigné, qui vous a flatté que vous pourriez échapper aux châtiments redoutables réservés à l'impénitence? dit saint Jean : *Quis ostendit vobis fugere a ventura ira?* (*Luc.*, III.)

Serait-ce la miséricorde? Mais si la miséricorde précède la justice, la justice ne suit-elle pas la miséricorde ?

Il est marqué dans l'Ecriture : Ne dites pas la miséricorde de Dieu est grande, pour vous rassurer dans votre péché et autoriser votre impénitence ; car vous serez surpris tout à coup par la colère de Dieu. La cognée n'est-elle pas déjà posée à la racine de l'arbre, dit saint Jean? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ?

Mais en quoi, direz-vous, consiste donc la miséricorde de Dieu ? Saint Paul vous l'apprend : à vous attendre avec une longue patience ; à vous rechercher lorsque vous le fuyez ; à vous appeler, à vous inviter par sa grâce.

Elle vous accorde du temps pour vous convertir ; elle arrête le bras de la justice, élevé pour vous punir quand vous commettez un crime.

Sa miséricorde est grande, si vous considérez qu'elle vous cède le droit de vous pu-

nir vous-mêmes, et que vous pouvez, par les peines temporelles que vous vous imposez, éviter les peines éternelles que vous avez méritées.

Qui vous a donc enseigné que vous pouviez, sans faire pénitence, échapper aux redoutables vengeances du Seigneur? *Quis ostendit vobis fugere a ventura ira?* Ce n'est pas l'idée que Dieu vous donne de sa miséricorde, puisqu'il nous assure qu'une justice rigoureuse la doit suivre de près.

Serait-ce l'indulgence que l'Eglise vous promet dans ce temps de jubilé? Mais la promet-elle aux impénitents? La promet-elle à ceux qui se seront confessés sans douleur, sans repentir, sans haine du péché? Et peut-on être contrit, se repentir, haïr le péché comme il doit être haï, sans pratiquer une pénitence d'expiation et de précaution?

Ah! c'est parce que Dieu me donne, dans ce saint temps, des preuves de sa bonté et de sa miséricorde, que je punirai avec plus de rigueur ce corps de péché. Plus il me remet, moins je m'épargnerai : l'étendue de ma pénitence sera proportionnée, autant que j'en suis capable, à l'étendue de ses miséricordes

Comment n'aurais-je pas, ô mon Dieu! des sentiments sincères de pénitence? Comment voudrais-je éviter d'expier sur ma chair criminelle tant de coupables prévarications de votre sainte loi? puisque mon péché s'élève toujours contre moi : *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L.)

Ces années écoulées dans l'oisiveté; cet abus que j'ai fait de vos grâces; ces habitudes criminelles que j'ai laissé fortifier; ces scandales que j'ai donnés; ces injustices que j'ai commises; ce dégoût des choses saintes que j'ai toujours eu; tant de honteuses passions que j'ai flattées, satisfaites, s'élèvent aujourd'hui contre moi : *Peccatum meum contra me est semper.* Je n'aurais pas le temps d'en faire pénitence, si vous exerciez votre justice; mais votre tendre miséricorde me donne le temps de punir un coupable que vous voulez sauver : je le punirai donc; j'entreprendrai avec confiance de satisfaire à votre justice dans ce temps d'indulgence; les mérites de Jésus-Christ votre Fils suppléeront aux rigueurs dont je suis incapable.

Profitez, pécheurs, de ce temps favorable pour la pénitence : c'est dans ces jours où nos efforts seront efficaces : c'est dans ces jours où nos regrets, nos jeûnes, nos larmes, nos mortifications, nos prières, nos aumônes auront du prix et de la valeur : les mérites de Jésus-Christ, de sa mère, des martyrs, des saints, nous seront appliqués.

Ne nous dispensons point de faire pénitence dans un temps où l'on nous offre tout ce qui peut la rendre suffisante, efficace et agréable à Dieu.

CHAPITRE II.

Il faut travailler à détruire les habitudes du péché, pour profiter de la grâce du jubilé.

On ne saurait assez déplorer l'aveuglement de certains pécheurs et de certains mondains dans ce saint temps : on dirait, à les entendre, que la grâce du jubilé dispense des saintes règles de la pénitence.

Frappés de l'indulgence plénière que l'Eglise accorde à ses enfants, peu touchés de l'outrage que le péché fait à Dieu, tranquilles lorsqu'ils l'ont irrité, rassurés sur une absolution reçue à la hâte et sans douleur, uniquement occupés des peines temporelles qu'on remet, sans attention pour les dispositions qu'on exige, remplis de fausses idées sur la condescendance des confesseurs, remués, troublés dans leurs désordres, à la voix des pasteurs qui publient l'indulgence, excités par leurs invitations, entraînés par l'exemple édifiant d'un grand nombre de fidèles, ils se disposent à faire leur jubilé; mais ils ne se disposent pas à se réconcilier avec Dieu : c'est une quinzaine de jours qu'ils dérobent à leurs plaisirs, à leurs satisfactions; c'est une cérémonie dont ils s'acquitteront; c'est peut-être, hélas! un sacrilége qu'ils ajouteront au trésor de leurs iniquités.

Quelle ignorance des règles et de l'esprit de l'Eglise! Quel aveuglement! Ah! ne comptez pas sur la grâce du jubilé, pécheurs qui ne faites point d'efforts pour rompre vos criminelles habitudes, dont le cœur est encore attaché au péché : l'Eglise, qui vous annonce cette grande indulgence, vous en avertit.

A qui la promet-elle? A ceux qui ont une douleur sincère de leurs péchés, qui les confessent avec humilité, et qui reçoivent dignement le corps de Jésus-Christ : c'est à ces conditions, surtout énoncées dans la bulle, qu'il faut s'attacher, et c'est ce que vous ne faites pas; vous ne faites attention qu'aux conditions qu'elle exige lorsque vous êtes réconciliés avec votre Dieu, aux stations, aux prières courtes et aisées, à de légères aumônes; mais prenez garde que l'Eglise ne vous remet une partie des peines temporelles dues à vos péchés, que lorsqu'elle vous suppose réconciliés avec Dieu, que vos péchés sont remis quant à l'offense.

Or, vous ne pouvez être réconciliés avec Dieu que lorsque vous ne serez plus dans l'habitude du péché, que vous l'aurez quitté : un confesseur ne peut et ne doit pas vous absoudre sans cela, dans le temps même du jubilé; ou vous l'avez trompé, ou il vous a séduits, s'il vous a admis à la participation des saints mystères, dans l'habitude du péché, dans l'occasion prochaine du péché, dans l'attache au péché. Vous n'êtes pas réconciliés avec Dieu; vos péchés ne sont pas remis quant à l'offense; vous méritez les peines éternelles, et l'Eglise ne remet dans le jubilé, que les peines temporelles dues aux péchés qui ont été remis : vous ne profitez donc pas de la grâce du jubilé.

Ah! Seigneur, je connais mon aveugle-

ment; je penserai autrement de mon péché et des liens qui m'y retiennent : *Cogitabo pro peccato meo.* (*Psal.* XXXVII.) J'examinerai ces acquisitions que j'ai faites dans des temps de misère, ces héritages qui ont agrandi mon domaine et que je n'ai point achetés leur valeur; je restituerai les fruits injustes que j'en ai tirés; je déchirerai ces contrats usuraires et je remettrai à mes débiteurs les intérêts que j'ai injustement exigés; je combattrai mes habitudes criminelles; j'examinerai si c'est l'intempérance ou l'avarice, le mensonge ou la médisance, l'ambition ou l'oisiveté, la volupté ou le jeu qui forment mon habitude; je la combattrai et m'efforcerai de la détruire avant de me présenter au tribunal de la pénitence; je prendrai toutes les mesures, je pratiquerai toutes les vertus; je ferai tous les efforts dont je suis capable, pour triompher des objets qui me séduisent, rompre les liens qui me retiennent dans le péché : *Cogitabo pro peccato meo.*

CHAPITRE III.

Il faut examiner sa conscience dans l'amertume de son cœur, pour profiter de la grâce du jubilé.

Un défaut dans lequel tombent tous les pécheurs, qu'une solennité, une cérémonie, le temps pascal ou le jubilé, conduit au confessionnal, c'est le défaut d'examen.

Ils s'examinent quelques moments avant de se confesser; ils se représentent certains péchés qui ne peuvent échapper à leur mémoire, qui les troublent et forment un fardeau qui fait gémir leur conscience; ils s'en accusent et s'imaginent que toutes les fautes qu'ils ont oubliées par leur peu d'attention, leur indifférence, les fausses idées qu'ils conçoivent de la bonté d'un Dieu offensé, ne subsistent plus, sont effacées : défaut qui rend une confession nulle.

Car, quelle apparence que des péchés que l'on ne veut point connaître, qu'on se met peu en peine de découvrir, soient remis dans le tribunal? Quelle apparence qu'on n'ait rien à se reprocher, lorsqu'on a donné moins de temps, moins d'attention pour se réconcilier avec Dieu, qu'on en donne pour éviter de se tromper dans les affaires temporelles?

Si Dieu a compassion de notre faiblesse lorsque nous péchons, nous pardonnera-t-il notre coupable indifférence, lorsqu'il s'agit de confesser nos péchés?

Ah! si vous voulez profiter de la grâce du jubilé, commencez donc par vous réconcilier avec votre Dieu; sondez les abîmes de votre conscience; fouillez dans les replis les plus cachés de votre cœur; prenez dans vos mains la loi du Seigneur, ce flambeau éclatant, cette lumière sûre, qui éclairait David dans tous les sentiers de sa vie (*Psal.* CXVIII); repassez, à l'exemple d'Ezéchias, toutes vos années dans l'amertume de votre cœur. (*Isa.*, XXXVIII.)

Rappelez-vous le temps de la jeunesse, que vous avez peut-être passé dans la dissipation, le jeu, les plaisirs et les habitudes criminelles; vos penchants, vos liaisons, les mauvais exemples que vous avez donnés ou ceux que vous avez suivis.

Repassez le temps d'un âge plus avancé, ce temps où l'on pense à s'établir, à embrasser un état : en avez-vous rempli les devoirs? Avez-vous les talents, les vertus qu'il demande? Avez-vous toujours été des pères et des mères chrétiens, des enfants soumis, des maîtres doux, des serviteurs fidèles? Vos mains ne sont-elles pas souillées par l'injustice, votre langue par la médisance, votre cœur par de mauvais désirs, votre corps par quelques actions criminelles.

Repassez tout ce qui s'est dit dans ces conversations, dans ces visites; tout ce qui s'est passé dans ces spectacles, dans ces assemblées, dans ces repas, dans ces longues séances de jeu, dans ces démarches que vous avez faites pour obtenir un emploi, un bénéfice, pour supplanter un concurrent, déplacer un voisin, un confrère.

Examinez ce que vous avez acheté et ce que vous avez vendu; les clauses de ce contrat, de ce marché, de cette acquisition dont vous êtes si content.

Examinez-vous sur les devoirs de la religion. L'avez-vous respectée? Ne l'avez-vous point déshonorée par votre indévotion, méprisée par vos railleries, outragée par vos doutes, vos résistances, fait gémir par vos insultes, vos impiétés? N'avez-vous pas loué ses ennemis, fait l'éloge de leurs ouvrages, applaudi à leur critique?

Le pauvre ne se plaint-il pas de votre dureté? La veuve et l'orphelin ne gémissent-ils pas sous le poids de vos vexations? L'ouvrier n'attend-il pas après son salaire; vos domestiques après leurs gages? N'êtes-vous pas un sujet de scandale pour vos enfants, vos voisins? Etes-vous des époux fidèles, des vierges sages?

Ah! peut-on dans quelques moments compter, peser, séparer toutes les fautes qui sont échappées pendant une année entière et peut-être plus?

Tant de devoirs, tant d'obligations, tant de faiblesses, de penchants, doivent nous faire craindre bien des chutes, des infractions, et nous ne prendrons pas un temps suffisant pour nous examiner! Quelle négligence! Quelle témérité!

Si vous voulez vous réconcilier avec Dieu, profiter de la grâce du jubilé, prenez un temps suffisant pour examiner dans l'amertume de votre cœur toutes vos actions, vos paroles, vos désirs, vos pensées; mettez-vous en état de déclarer à votre confesseur le nombre, l'énormité, les circonstances, l'espèce de vos péchés.

Dites avec l'aveugle de l'Evangile : Seigneur, faites-moi la grâce de voir toute l'étendue, toute l'énormité, toutes les suites de mon infirmité : *Domine, ut videam* (*Marc.*, X); que je connaisse bien tous mes péchés, pour les pleurer tous, les confesser et les

expier; éclairez mes ténèbres, *illumina tenebras meas;* levez le voile qui me cache moi-même à moi-même; qu'il n'y ait point dans mon cœur de profondeurs, de replis, de secrets que je ne pénètre; point d'idoles que je n'immole; point de faiblesses, d'inclinations, d'attaches, de désirs, de plaies que je n'avoue, que je n'expose aux ministres de la réconciliation.

Suivez ce plan abrégé, prenez le temps suffisant pour le réduire en pratique, et vous vous mettrez en état de faire une bonne confession, d'être réconciliés avec Dieu et de profiter de la grâce du jubilé.

CHAPITRE IV.

Il faut haïr et détester souverainement le péché, pour être réconcilié avec Dieu et profiter de la grâce du jubilé.

Le péché est le souverain mal. Dieu le hait souverainement. Avec quelle sévérité ne l'a-t-il pas puni dans tous les temps?

Le crime, les complices du crime, tout ce qui avait servi au crime, les traces mêmes du crime ont éprouvé les rigoureuses vengeances que Dieu exerce contre le péché.

Avec quelle sévérité n'a-t-il pas traité son propre fils, parce qu'il s'était chargé de nos iniquités? Le spectacle seul du Calvaire doit nous convaincre de la haine que Dieu porte au péché.

Considérons aussi tous ces élus, ces justes morts dans la grâce et la charité, et qui cependant sont encore éloignés de sa face adorable, repoussés par le bras de sa justice, lorsqu'ils s'élancent vers lui, et souffrent quelquefois des temps considérables dans le purgatoire. N'est-ce pas parce que Dieu punit jusqu'aux traces du péché, les restes du péché remis par l'absolution sacramentelle, le défaut même de sévérité dans la pénitence qu'on a exercée? Jugeons de là de la haine que Dieu a du péché.

Or, peut-on être réconcilié avec Dieu, si on ne hait pas le péché comme lui, si on ne le hait pas souverainement, si on ne le hait pas toujours dans toutes les circonstances, si on ne hait pas les péchés qui paraissent les plus légers, les plus pardonnables à la jeunesse, à la faiblesse humaine, aux hommes environnés d'écueils et dans des positions délicates?

Quoi! vous irez vous présenter au tribunal de la pénitence, confesser vos péchés, en demander l'absolution, et vous les aimerez encore; vous y serez encore attachés! Fausse pénitence. Vous ne serez point réconciliés: il n'y a que la haine que vous concevez de vos péchés, dit saint Augustin (*in psal.* XXX, conc. 1), qui puisse vous assurer de la sincérité de votre pénitence: *Pœnitentiam certam non facit, nisi odium peccati.*

Savez-vous la première chose que le pénitent doit faire, dit saint Ambroise, lorsqu'il veut se réconcilier avec son Dieu? C'est de condamner son péché, de le haïr souverainement, d'être saisi d'horreur de l'outrage qu'il a fait à Dieu, des biens précieux qu'il lui a enlevés, des plaies qu'il a faites à son âme, des taches honteuses dont il l'a souillée, des châtiments redoutables qu'il lui a mérités. *Pœnitens debet prius damnare peccatum.*

Or, lorsque vous excusez votre péché, que vous le regardez comme une suite nécessaire de votre faiblesse, de votre tempérament, des tentations qui vous attaquent, des dangers qui vous environnent, comme une suite nécessaire de votre état, de votre rang, des circonstances embarrassantes, délicates où vous vous trouvez souvent; lorsque vous le comparez avec d'autres plus énormes pour le rendre moins odieux, vous le pardonner plus aisément, et le commettre avec moins de remords, haïssez-vous votre péché, le détestez-vous comme Dieu l'exige? Et, par une conséquence juste, pouvez-vous vous flatter d'être réconciliés dans le tribunal de la pénitence?

Ah! Seigneur, je gémis sous le poids de mes péchés; c'est un fardeau pesant qui m'accable: *onus grave* (*Psal.* XXXVII); c'est le démon qui me l'a imposé, c'est ma volonté qui l'a accepté, c'est la corruption de mon cœur qui me le fait porter si longtemps, c'est l'aveuglement de mon esprit qui me le fait paraître si doux, si léger. Présentement j'en ai horreur, je le déteste, je veux m'en décharger, ô mon Dieu! recouvrer ma liberté; délivrez-m'en par votre miséricorde, Seigneur; je promets de préférer la mort aux moindres infractions de votre sainte loi.

O péché! ô attentat énorme contre Dieu! ô néant révolté contre la divinité! Je vous éviterai. Vos images les plus séduisantes me causeront autant de frayeur que la vue du serpent. (*Eccli.*, XXI.) Mon cœur ne s'ouvrira plus pour recevoir vos plaies mortelles. Je ne craindrai que vous, je ne haïrai que vous.

Les plaisirs, les richesses, les honneurs, les succès avec le péché le plus léger même, n'auront aucun attrait pour moi.

Je ne balancerai pas à les sacrifier pour éviter le péché. Les privations, les infirmités, les menaces, les tourments, la mort même, n'auront rien d'effrayant pour moi, lorsqu'il faudra vous offenser, pour les éviter. Partout où je verrai le péché, je n'y trouverai que l'objet de ma haine et de mon indignation.

Un pénitent dans ces sentiments, doit compter sur le pardon de ses péchés et la grâce du jubilé.

CHAPITRE V.

Très-peu de personnes conçoivent de la douleur de leurs péchés, et les pleurent comme de vrais pénitents.

L'on dit ordinairement que l'on n'est pas le maître de ses pleurs; que l'on peut être touché d'un vrai repentir sans répandre des larmes. Je sais qu'il y a des cœurs plus tendres les uns que les autres; je sais qu'il y a des personnes qui se trouvent saisies et serrées par la douleur sans pouvoir pleurer; mais je sais aussi que les larmes annoncent ordi-

nairement la douleur du cœur, et que les plus célèbres pénitents n'ont cessé de pleurer leurs péchés, même après qu'ils leur avaient été remis.

David arrosait le pavé de ses larmes; il en répandait aussi abondamment pendant la nuit. Saint Pierre pleura amèrement son péché toute sa vie. La femme pécheresse baigna les pieds du Sauveur dans la salle du pharisien. Les larmes ont toujours annoncé la douleur des vrais pénitents. Si vous ne pleurez pas après avoir péché, dit saint Bernard (*in capite Jejunii*, serm. 2), vous n'en concevez pas une juste idée; vous ne sentez pas les plaies mortelles que le péché a causées à votre âme. *Si non plangis, non sentis animæ vulnera.*

Pourquoi ces personnes, dont le cœur est si tendre, qu'un récit touchant, la représentation d'une pièce de théâtre, les malheurs d'un héros fabuleux remuent et font pleurer, ne pleurent-elles pas leurs péchés et les plaies de leur âme?

Pourquoi ces mêmes personnes qui sont inconsolables à la mort d'un parent, d'un ami, qu'une disgrâce, une peste, une trahison, une infidélité, font fondre en larmes, ont-elles des yeux si secs, sont-elles si indifférentes, lorsqu'il s'agit du péché qui a souillé leur âme et provoqué la colère du Seigneur?

Pourquoi voyons-nous des femmes répandre des larmes abondamment sur la perte d'un objet criminel, sur les événements les plus imposteurs, au lieu de pleurer sur les plaies de leur âme; des hommes touchés, inconsolables d'un accident, d'un malheur qu'ils ne pouvaient éviter, et tranquilles et satisfaits après les plus grands désordres et exposés à un malheur éternel?

Tout cela ne prouve-t-il pas que l'on ne sent pas les plaies de son âme, l'outrage que le péché fait à Dieu? On a des larmes à répandre, mais on les réserve pour les représentations, les pertes des objets, les événements du monde; on en a point pour pleurer la perte de la grâce et celle de son âme, les outrages faits à un Dieu bon et patient.

Ah! pénitents de cérémonie, vous ne sentez pas le malheureux état de votre âme, puisque vous ne pleurez pas. *Si non plangis, non sentis animæ vulnera.*

Savez-vous, dit saint Bernard (*De modo bene vivendi ad sororem*, 27), dans un autre endroit, qu'il n'y a rien de plus honteux, de plus criminel et de moins pardonnable aux yeux de Dieu, que de connaître ses crimes, les confesser, et ne les point pleurer: *Nihil pejus, quam culpam cognoscere, et non flere.*

Quoi! vous avez offensé un Dieu qui vous a comblés de ses grâces et de ses bienfaits; un Dieu qui a dissimulé vos mépris et vos attentats, un Dieu qui pouvait vous écraser de la foudre dès votre première révolte, et vous précipiter dans des feux éternels; un Dieu qui vous a attendus avec patience, qui vous reçoit avec bonté, et vous ouvre son cœur tout indigne que vous soyez d'y entrer, et votre cœur ne sera point brisé de douleur; vous n'exprimerez pas vos regrets par des larmes de componction?

Quoi! vous rappellerez à votre mémoire la multitude de vos iniquités, vous en expliquerez aux prêtres le nombre, les circonstances, la malice, les suites funestes; votre foi vous fera apercevoir un cœur corrompu, une chair souillée, une âme couverte de plaies mortelles, un enfer creusé sous vos pieds, un Dieu irrité qui attend encore votre repentir, vos larmes, et vous ne serez pas pénétrés de la plus vive douleur? vous ne pleurerez pas! vous ne sentez donc pas encore le malheureux état de votre âme? *Si non plangis, non sentis animæ vulnera.*

Ah! que le nombre des pécheurs est grand! que le nombre des vrais pénitents est petit! Beaucoup qui environnent, qui assiégent les confessionnaux dans ce saint temps avec l'histoire de leurs péchés dans la mémoire, mais sans douleur, sans componction, sans larmes, par conséquent très-peu qui sont véritablement reconciliés avec Dieu, et profitent de la grâce du jubilé.

Divin Jésus, accordez-moi le don des grâces pour pleurer mes péchés; mais de ces larmes amères, précieuses à vos yeux, de ces larmes qui vous touchent et lavent les péchés.

J'ai fait une perte, ô mon Dieu! qui ne peut être réparée que par votre sang adorable, l'étendue de vos plus grandes miséricordes, la perte de mon âme que vous avez rachetée, de mon Dieu que j'ai outragé, du ciel dont je me suis rendu indigne, des grâces dont j'ai abusé, d'un temps de clémence que j'ai laissé écouler sans en profiter.

Ah! mes yeux, fondez en larmes, arrosez le pain que je mange, le lit sur lequel je repose, purifiez cette chair coupable, le temps de la clémence n'est pas encore écoulé, j'espère encore dans les miséricordes de mon Dieu.

CHAPITRE VI.

Où on continue de prouver qu'il faut pleurer ses péchés, et qu'il y en a très-peu qui donnent des preuves d'un sincère repentir.

Saint Cyprien ne fait point difficulté de dire, que ceux qui ne conçoivent pas une juste idée de l'énormité et de la grandeur du péché, qui ne le pleurent point, sont frappés d'un aveuglement spirituel qui est le plus redoutable châtiment pour un chrétien qui a encore de la foi : *Percussi sunt animi cæcitate.*

C'est cet aveuglement, continue ce saint docteur, qui rend les pécheurs sensibles à l'outrage que le péché fait à Dieu, aux feux éternels qu'il allume; c'est lui qui les rend tranquilles et satisfaits, lorsqu'ils devraient gémir et pleurer; c'est lui qui leur cache tellement la laideur du péché, ses suites funestes, qu'ils ne la regardent pas comme le souverain mal, un attentat qu'ils devraient pleurer toute leur vie à l'exemple des saints pénitents: *Ut nec intelligant delicta, nec plangant.*

Un seul péché mortel suffirait pour des pleurs éternels. Qu'ai-je fait, quand j'ai péché? Je me suis révolté contre mon Dieu, j'ai méprisé sa loi, j'ai outragé sa sainteté, j'ai souillé mon âme, rendu inutiles le sang et les mérites de Jésus-Christ, je me suis rendu digne de l'enfer; la différence qu'il y a entre moi et un réprouvé, c'est qu'il est arrivé au terme, et que je suis encore dans la voie; c'est qu'il ne peut plus faire une pénitence méritoire, et que je peux expier mes péchés; c'est que ses regrets sont inutiles, et moi je peux toucher mon Dieu par mes pleurs et mes gémissements; c'est qu'il est passé sous le règne d'une justice rigoureuse et inexorable, et que je suis encore sous un règne de miséricorde et de grâce; mais que la mort me surprenne aujourd'hui, que Dieu irrité de mes péchés me cite présentement à son tribunal; n'ai-je pas lieu de craindre le sort de réprouvé? Faut-il être plus coupable que je le suis pour mériter l'indignation éternelle de Dieu?

Ah! peut on faire de ces réflexions sans être saisi d'une crainte salutaire, sans être touché de la bonté d'un Dieu qui nous attend, sans être effrayé des maux dont nous sommes menacés, sans répandre des torrents de larmes?

Jésus-Christ a pleuré sur l'ingrate Jérusalem, dit saint Ambroise (*De pœnitentia*, lib. II, cap. 3), parce qu'elle ne voulait pas pleurer ses crimes, son aveuglement et sa ruine prochaine, *quia ipsa flere nolebat.*

Ah! voulez-vous forcer Jésus-Christ à répandre des larmes sur votre âme, parce que vous ne voulez pas pleurer vos égarements passés, profiter des visites de la grâce, du temps d'indulgence, et que vous attendez le pardon des péchés que vous ne détestez point et ne pleurez pas.

Dieu fait reprocher à son peuple ses péchés, ses prévarications; on lui rappelle l'histoire de sa désobéissance, et ce peuple, au récit de ses iniquités, est touché, attendri; il rougit de ses coupables excès, et d'avoir abandonné un Dieu si bon, qui le recherche jusque dans ses égarements, lui offre le pardon de ses crimes, lors même qu'il ne pense pas à retourner à lui par la pénitence; une douleur vive et sincère pénètre son cœur; il verse des torrents de larmes : *Cum loqueretur angelus Domini ad filios Israel, fleverunt.* (*Judic.*, II.) Larmes abondantes, amères, célèbres dans l'Ecriture, et qui ont fait appeler le lieu où il les répandit, le lieu des pleurs : *Vocatum est nomen loci illius, locus flentium, sive lacrymarum.* (*Ibid.*)

Ah! pécheurs qui vous disposez à vous réconcilier avec Dieu, s'il y a un lieu qui doive être arrosé de vos larmes, c'est sans doute le saint temple, le tribunal de la pénitence, où vous allez raconter l'histoire humiliante de vos désordres; c'est là que la vue d'un Dieu qui vous offre le pardon de vos crimes doit toucher votre cœur, exciter en vous une salutaire componction, et faire couler des larmes de vos yeux; mais hélas! vous n'avez pas souvent cette consolation, ministres de la réconciliation; les confessionnaux sont environnés dans ce saint temps, comme la piscine probatique, d'une foule de malades, mais de malades qui ne veulent pas guérir, qui ne sentent point la grandeur de leur mal; on s'accuse des plus grands crimes sans douleur, sans componction.

Vous voyez des hommes attachés au char du démon depuis plusieurs années, qui ne sont point touchés de leur esclavage; ils vous découvrent des plaies invétérées qui vous effrayent, et ils n'en connaissent pas le danger; ils vous annoncent les malheurs de leurs âmes sans répandre de larmes; vous tremblez pour eux à la vue des saintes règles de la pénitence qui vous obligent de vous assurer de la contrition des pécheurs avant de les réconcilier, parce qu'ils n'en donnent aucun signe extérieur. Ah! qui ne tremblerait pas pour des pécheurs qui ne sont ni touchés ni contrits!

CHAPITRE VII.

La bonté d'un Dieu qui use d'indulgence envers nous, et nous remet beaucoup dans ce saint temps, doit exciter notre amour.

L'on est obligé de s'exciter à l'amour de Dieu, lorsqu'on se présente au tribunal de la pénitence.

Le saint concile de Trente (sess. VI, cap. 3) déclare que Dieu ne se réconcilie qu'avec les pécheurs sincèrement touchés, véritablement contrits, et qui commencent à l'aimer comme source de toute justice : *Tanquam omnis justitiæ fontem.*

Il y a une crainte salutaire qui trouble le pécheur salutairement, qui répand une sainte frayeur des jugements de Dieu dans son âme, l'excite, le remue; cette crainte ne rend pas plus hypocrite, comme le veulent les hérétiques; elle est un don du Saint-Esprit. Cependant, ajoute le saint concile de Trente, elle ne fait que disposer à la réconciliation; elle n'obtient pas la rémission des péchés; il faut une douleur intérieure, un vrai repentir, un sincère propos de changer, une haine souveraine du péché, un cœur tourné du côté de Dieu, qui soupire après lui, le désire, et commence à l'aimer comme la source de toute justice : *Tanquam omnis justitiæ fontem.*

Or, ce n'est pas seulement un Dieu, le principe de toute justice, de toute sainteté, de toute-puissance, qui demande votre cœur aujourd'hui; c'est un Dieu de miséricorde, de patience, de clémence; un Dieu qui vous appelle avec tendresse, qui vous offre le pardon de toutes vos fautes, qui suspend ses rigueurs pour vous accorder des indulgences, qui vous remet beaucoup.

Ah! notre cœur est encore bien attaché au monde, aux créatures, aux objets de notre péché, si nous ne le donnons pas à notre Dieu dans le temps qu'il nous accorde les grâces les plus précieuses!

Quels sont les pécheurs sur lesquels Dieu fait le plus éclater son amour dans ce saint temps? *Quis ergo eum plus diligit?* (*Luc.*, VII.)

Ce sont sans doute ceux à qui il remet plus de péchés, *is cui plus donavit.* (*Luc.*, VII.) Une Madeleine, un Saul, un Augustin, une Marie Egyptienne, voilà des conquêtes précieuses de sa grâce et de son amour.

Dans ce saint temps, des pécheurs de plusieurs années, courbés sous le fardeau de leurs iniquités, iniquités de toutes les espèces; des mondains dont la vie n'a été qu'un désaveu continuel de l'Evangile et de ses plus saintes maximes; des hommes d'impiété, dont les coupables exemples ont fait gémir l'innocence et la foi des vrais fidèles, que Dieu cependant touche par sa grâce, que sa clémence reçoit, auxquels il pardonne, et remet tous les péchés et les peines qu'ils méritent; voilà ceux à qui Dieu remet le plus : *Is cui plus donavit.*

Or, si ces grands pécheurs éprouvent dans le temps du jubilé, aussi bien que les plus célèbres pénitents, une miséricorde plus étendue, une plus grande clémence, une grâce plus puissante, une charité plus immense que ceux qui n'avaient pas contracté des dettes aussi considérables qu'eux, ne sont-ils pas obligés à une reconnaissance plus vive, à un amour plus ardent? Fermeront-ils leur cœur à un Dieu qui leur ouvre le sien avec tant de bonté?

Ah! pécheurs, vous voulez rentrer en grâce avec votre Dieu. Vous le pouvez, il vous appelle, il vous attend, il vous recevra avec tendresse : soyez sûrs de son cœur, mais faites aussi attention qu'il veut le vôtre; vous avez beaucoup péché, aimez beaucoup, l'amour obtient tout; tous les désordres dont Madeleine était coupable lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa quia dilexit multum.* (*Ibid.*)

Ah! Seigneur, je vous aimerai, *diligam te, Domine;* mon cœur n'est devenu coupable que pour avoir aimé le monde, ses vanités, ses plaisirs, ses biens, ses honneurs, et toutes les idoles de chair qui m'ont souillé et rendu criminel à vos yeux; dans ma conversion, je vous le rends, ce cœur que votre grâce a purifié, et dans lequel vous voulez bien régner; il n'aimera que vous, parce que vous seul, Seigneur, méritez d'être aimé : *Diligam te, Domine.* (*Psal.* XVII.)

Je vous aimerai, Seigneur, parce que vous êtes ma force : *Diligam te, fortitudo mea.* (*Ibid.*) Hélas! je n'étais fort que pour le mal! Dès que je voulais secouer le joug du démon, je sentais ma faiblesse, mon impuissance; c'est vous qui avez brisé mes liens, guéri mes plaies, changé mon cœur, commandé aux tempêtes qui s'élevaient dans mon âme de se calmer, et abattu mes ennemis à mes pieds.

Je vous aimerai, Seigneur, parce que vous êtes mon libérateur, *liberator meus.* (*Psal.* LIX.) De quel honteux esclavage ne m'avez-vous pas délivré, ô mon Dieu! Le démon me tenait attaché à son char, le monde exerçait sur moi un empire absolu, ses lois, ses maximes, ses usages, ses caprices faisaient la règle de ma vie criminelle; mes passions me tyrannisaient en souveraines, j'en étais le jouet, l'esclave; j'en aurais été un jour la triste victime, si vous n'étiez pas venu à mon secours.

Je vous aimerai, Seigneur, parce que vous me recevez aussi avec bonté : *susceptor meus.* (*Psal.* XVII.) Vous ne rejetez pas un malheureux qui vous a oublié, outragé si longtemps; il trouve encore votre cœur ouvert pour le recevoir, vos bras étendus pour l'embrasser; il éprouve toute l'étendue de votre clémence, vous lui pardonnez ses péchés, et toutes les peines qu'ils méritent.

Ah! mon cœur, ne soyez tendre, ne soyez ardent que pour aimer votre Dieu; que lui seul y règne, l'occupe; que tous les objets qui l'ont occupé ou partagé, en soient bannis pour toujours.

CHAPITRE VIII.

Dans quels sentiments on doit prier dans ce temps de jubilé.

Jésus-Christ a dit : Demandez, et vous recevrez : *Petite et accipietis.* (*Joan.*, XVI.) Admirons la bonté d'un Dieu qui attache à la prière d'une créature les grâces dont elle a besoin pour vivre sur la terre, et y mériter à la fin de son pèlerinage un bonheur éternel.

Quel est le monarque, quel est le puissant du siècle, quel est le riche qui vous dise, demandez et vous obtiendrez sûrement? Ah! il n'y a qu'un Dieu qui puisse accorder des grâces à tous ceux qui lui exposent leurs besoins; la source de ses dons ne diminue jamais.

Recourez donc tous à votre Dieu dans ce saint temps; environnez le trône de ses miséricordes, il est près de vous : *Invocate Dominum dum prope est.* (*Isa.*, LV.)

Priez, pécheurs, pour obtenir la grâce de votre conversion, la componction, le don des larmes, le temps et le courage d'expier vos péchés par de saintes rigueurs; Dieu exauce les pécheurs touchés, pénétrés de leur misère; la grâce de la prière ne leur manque jamais; plus l'abîme où vous êtes tombés est profond, plus vous devez crier vers le Seigneur qui seul peut vous en retirer.

Priez, justes, pour persévérer dans la justice et vous sanctifier de plus en plus; poussez les gémissements de la colombe; les écueils, les dangers, les maximes du monde demandent des intercesseurs zélés.

Mais priez tous dans des sentiments d'humilité, de paix et de charité.

Sentez votre misère, pensez que vous êtes des pauvres qui frappez à la porte du ciel pour en obtenir des grâces précieuses, et que l'orgueil, le faste, l'amour-propre ne conviennent pas à un pécheur qui veut obtenir miséricorde.

Aimez la paix et l'union, pensez qu'il faut remettre à votre frère les outrages qu'il vous a faits, avant que Dieu vous remette les péchés qui l'ont offensé? Quel crime! si vos ennemis ne trouvaient point une place dans votre cœur, dans le temps même que Dieu vous en offre une dans le sien, et si vous

ne vouliez pas prier pour ceux que Dieu a appelés comme vous, et veut combler des mêmes grâces.

Priez pour l'Eglise affligée de l'incrédulité, de la résistance, et de l'indévotion d'un grand nombre de ses enfants; si vous l'aimez, si vous lui êtes soumis, vous devez partager sa douleur, et pleurer avec elle la perte de tant d'âmes.

Adressez aussi vos vœux au Seigneur pour la prospérité et la tranquillité de ce royaume, la conservation et le salut d'un monarque cher à son peuple, d'une reine qui donne des exemples de la plus haute sainteté à la cour de France, de Monsieur le dauphin et Madame la dauphine que les liens précieux de la vertu et de l'amitié unissent si parfaitement, et qui ne demandent au ciel un prince que pour assurer notre bonheur.

Seigneur, qui ouvrez les trésors de vos grâces dans ce saint temps, qu'elles coulent sur toutes les nations, sur toutes vos créatures; que les idolâtres brisent leurs vaines idoles, que les hérétiques reconnaissent leurs erreurs, que les schismatiques rentrent dans le sein de l'Eglise, que le règne de l'incrédulité, de l'irréligion et du vice soit détruit, afin que votre saint nom soit sanctifié, béni et adoré sur toute la terre comme il l'est dans le ciel. Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

Dans quel esprit on doit faire les stations ordonnées par le souverain pontife.

Malheur à ceux qui n'évitent pas les abus que le monde mêle ordinairement dans les choses les plus saintes.

C'est une ruse du démon de faire perdre aux fidèles le fruit des plus grandes solennités par les péchés, les irrévérences qu'il leur fait commettre dans ces jours de miséricorde et de salut.

Faites exactement le nombre des stations marquées dans la bulle de Sa Sainteté, et dans l'ordre qui vous est prescrit par votre évêque, n'en omettez aucune, à moins que vous n'en soyez dispensés légitimement. C'est une condition essentielle.

L'Eglise, qui vous remet les peines temporelles dues à vos péchés, a droit de vous imposer des œuvres pénibles, et de vous en fixer le nombre.

Elisée envoya Naaman se laver sept fois dans l'eau du Jourdain pour obtenir la guérison de sa lèpre (IV *Reg.*, V), que Dieu pouvait sans doute guérir sans cela.

Pensez que ces courses, ces visites, quelque pénibles qu'elles vous paraissent, n'approchent pas de la pénitence et des rigueurs que méritent vos péchés; peuvent-elles être mises en parallèle avec ces longs et dangereux pèlerinages auxquels on obligeait autrefois certains pécheurs qui n'étaient pas peut-être plus coupables que vous?

Si vous assistez aux processions générales, que le recueillement, la modestie, la componction vous accompagnent; l'esprit de Dieu ne se trouve point dans le trouble, l'agitation : ce sont les cris et les gémissements du cœur qui l'attirent, c'est la voix de la charité, de la douleur, des gémissements, qui fait au ciel une sainte violence.

Si vous faites vos stations en particulier, évitez la dissipation; ne vous associez pas avec ceux qui pourraient diminuer votre piété, et par des entretiens inutiles ou peut-être peu charitables, vous faire perdre le fruit de votre pénitence.

Lorsque vous êtes entrés dans le saint temple, commencez par y adorer Dieu qui repose dans son sanctuaire; donnez l'exemple à ceux qui vous accompagnent en leur disant avec David : *Venez, adorons* Dieu, prosternons-nous au pied du trône de sa clémence, arrosons-le de nos pleurs. (*Psal.* XCIV.)

Invoquez ensuite les saints sous l'invocation desquels ces temples sont consacrés à Dieu, et ceux dont vous révérez les précieuses dépouilles qui y reposent.

Proposez-vous de les imiter; les uns ont été les martyrs de la foi, les autres ont été les martyrs de la sévérité de l'Evangile : *Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment.* (*Jerem.*, XLVIII.) Evitez par votre piété et votre ferveur cette terrible malédiction.

CHAPITRE X.

Les sentiments que l'on doit exciter dans son cœur avant d'aller se confesser pour le jubilé.

Je suppose une personne qui veut sincèrement rentrer en grâce avec Dieu et profiter ensuite de la grâce du jubilé; qui n'a pas choisi parmi les ministres de la réconciliation celui qui se distingue des autres par une sévérité outrée ou par un pernicieux relâchement, l'Eglise condamne ces deux extrémités vicieuses, mais un ministre éclairé, prudent, pieux, habile dans l'art de conduire les âmes.

Voici les sentiments qu'elle doit exciter dans son cœur :

1° Des sentiments d'indignation contre elle-même. Lorsque David fut sincèrement touché de son péché, il dit : J'avouerai l'iniquité dont je suis coupable, ô mon Dieu! Je ne m'excuserai point, et vous m'en accorderez la rémission : *Confitebor adversum me iniquitatem meam.* (*Psal.* XXXI.)

Oui, Seigneur, je suis coupable; je pouvais éviter ce péché qui a souillé mon âme, cette injustice qui a souillé mes mains, cette colère, cette médisance, ce mensonge, cette intempérance, toutes ces fautes qui ont scandalisé mes frères; je ne m'excuserai pas sur ma faiblesse, sur les tentations, les dangers, les peines, les affaires, les caractères des personnes avec lesquelles j'ai vécu; je suis coupable, je me suis abandonné librement : toute l'indignation que mérite le péché doit retomber sur moi seul : *Confitebor adversum me.*

2° Des sentiments de componction. Le pécheur aux pieds d'un prêtre est cet enfant

prodigue qui a dissipé ses biens dans de honteux plaisirs.

Oui, mon Dieu, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne que vous me mettiez au nombre des justes qui sont demeurés fidèles; je reconnais mon indignité, et la clémence dont vous usez envers moi aujourd'hui me fera pleurer sans cesse mes égarements passés.

3° Des sentiments de confiance. Je serais absolument abattu et sans espérance, ô mon Dieu! si je ne faisais attention qu'à la multitude de mes iniquités; mais, pour m'encourager à la pénitence, j'implore toute l'étendue de vos miséricordes; je suis sûr que vous ne rejetterez pas les gémissements, les regrets, les larmes d'un pécheur qui retourne sincèrement à vous.

Ah! ceux-là ne connaissent point votre cœur ni votre penchant à pardonner, qui disent comme Caïn, *mon péché est trop grand pour que je puisse en espérer le pardon.* (*Gen.*, IV.) Le nombre de mes péchés est infini, ô mon Dieu! mes plaies sont profondes, mes habitudes sont invétérées; mais votre miséricorde est infinie, votre grâce toute-puissante! Si je crains tout de moi-même, j'espère tout de votre bonté.

4° Des sentiments d'obéissance et de soumission. Seigneur! ce sont des hommes que vous avez revêtus de votre puissance pour m'absoudre de mes péchés ou les retenir; c'est vous que j'écouterai en les écoutant. Ah! j'entendrai avec une salutaire confusion les reproches qu'ils me feront de votre part; j'accepterai les saintes rigueurs qu'ils m'imposeront, je suivrai les avis salutaires qu'ils me donneront; aumônes, jeûnes, privations, ruptures, sacrifices, tout cela sera accepté et exécuté s'ils l'exigent, et j'adorerai encore votre miséricorde qui se contente d'une pénitence si courte et si facile.

CHAPITRE XI.

Les sentiments que l'on doit exciter dans son cœur avant de communier pour gagner le jubilé.

C'est dans le sacrement de nos autels que vous donnez, ô mon divin Jésus! des preuves d'un amour tendre, ardent, magnifique; j'adore les prodiges de votre excessive charité pour les hommes!

Ce miracle continuel de votre amour ingénieux, qui vous reproduit tous les jours et à tous les instants dans les mains des prêtres pour être ma nourriture, qui cache votre éblouissante majesté et l'éclat de votre gloire sous ses sombres voiles, pénètre mon cœur, et vous l'ouvre aujourd'hui pour toujours.

Vous avez dit dans vos Ecritures que vous faisiez vos délices d'être avec les enfants des hommes. (*Prov.*, VIII.)

O divin Jésus! vous faites vos délices d'être avec les enfants des hommes; et pour satisfaire votre inclination miséricordieuse, vous vous cachez dans le fond d'un tabernacle, vous habitez un sanctuaire qui est souvent profané par des irrévérences, pour vous entretenir avec quelques justes qui vous visitent dans cette solitude sacrée; vous supportez les mépris, les froideurs, les outrages d'une infinité de pécheurs. Quel excès de clémence!

Ah! mon Dieu, que je fasse dorénavant mes délices d'être avec vous; que je vous prépare une demeure pure et sainte, et que je pleure les coupables douceurs qui m'ont privé si longtemps de votre chair adorable.

Seigneur, ne pourrais-je pas vous dire avec saint Pierre de vous éloigner de moi, *parce que je suis un pécheur.* (*Luc.*, V.)

Hélas! si je fais attention à l'abîme de votre très-sainte majesté et à l'abîme de ma misère, je n'oserai jamais vous recevoir; je craindrai de ne pas être assez purifié; j'appréhenderai que vos ministres n'aient usé d'une trop grande indulgence envers moi.

Préparez vous-même mon cœur par votre grâce; purifiez-le par le feu de votre divin amour, afin qu'il soit digne de vous.

O mon divin Sauveur! quand vous demeurerez en moi, et que je demeurerai en vous; quelle joie! quelles délices! quelles consolations mon âme ne goûtera-t-elle pas! O malheureuses habitudes! ô honteuses passions! O trompeuses douceurs du monde! Pourquoi vous ai-je préférées aux célestes délices dont mon âme est saintement enivrée dans la communion? Sans vos charmes séduisants et les plaies que vous faisiez à mon cœur, j'aurais pu environner souvent la table sacrée, et me nourrir du pain des anges; mon âme n'aurait pas été privée si longtemps de son Dieu.

Ah! Seigneur, mon unique douleur dans la suite sera d'être privé de la communion, de n'être pas assez pur, assez saint pour vous recevoir; je me précautionnerai contre le péché; je confesserai avec douleur les fautes qui me seront échappées; ce ne sera point la solennité pascale, le jubilé ou les approches de la mort qui me feront communier, mais la foi, l'amour, un désir ardent de m'unir à vous et de vous posséder; confirmez, ô mon Dieu! ces projets de mon cœur.

CHAPITRE XII.

Il faut conserver précieusement les grâces qu'on a reçues dans le temps du jubilé.

Jésus-Christ trouva dans le temple le paralytique qu'il avait guéri le jour du sabbat, et dont la guérison avait soulevé tous les pharisiens, et il lui dit : Vous voilà guéri; ne péchez point davantage, de crainte que vous ne tombiez dans un état plus funeste et plus malheureux que le premier: *Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* (*Joan.*, V.)

Je sais malheureusement qu'on ne peut pas dire de tous ceux qui ont approché des sacrements, fait des stations, et ce qu'ils appellent le jubilé, qu'ils sont guéris. Combien qui ne l'ont fait que comme une cérémonie extérieure, sans componction, sans amour, sans aucun changement dans le cœur et dans

la conduite, et par conséquent qui n'ont point profité de cette grâce précieuse !

Je parle à un chrétien qui a apporté les dispositions nécessaires pour être réconcilié, et je lui dis : Vous voilà guéri : *Ecce sanus factus es;* vos liens sont brisés, vos péchés remis, votre cœur est purifié, votre âme a recouvré sa beauté, son innocence; vous êtes établi dans la paix et l'amitié du Seigneur : *Ecce sanus factus es.*

Mais prenez bien garde aux rechutes; craignez de nouvelles plaies; n'abusez pas de votre liberté et de la clémence du Seigneur pour contracter de nouvelles dettes, faire à votre âme de nouvelles blessures : *Jam noli peccare.*

Vous êtes sorti du tribunal de la pénitence absous, mais vous n'en êtes pas sorti confirmé en grâce; vous portez dans des vases fragiles les dons précieux que vous avez reçus; méfiez-vous de vous-même; fuyez, priez, veillez, la chair est fragile, l'esprit est prompt; si l'ennemi vous enlève le trésor que vous possédez présentement, s'il vous attache de nouveau à son char, si votre âme reçoit de nouvelles plaies, ce dernier état sera pire que le premier

Un seul péché mortel vous aura fait perdre la grâce sanctifiante, le fruit de vos dévotions passagères, les avantages d'un jubilé que vous ne reverrez peut-être jamais; vos habitudes se fortifieront, votre conversion deviendra très-difficile; craignez enfin une rechute; elle vous conduira peut-être à la réprobation : *Jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.*

Seigneur, aidez-moi, secourez-moi; sans votre grâce je ne suis que faiblesse; je n'ai de force que pour m'égarer: assurez-vous de moi, afin que je ne vous échappe point; je me propose de conserver les grâces précieuses dont vous m'avez comblé dans ce saint temps; mais sans vous, les plaisirs du monde me séduiront, ses honneurs m'éblouiront, ses biens m'attacheront, mon cœur se laissera entamer, mes passions se ranimeront. Conservez-moi, Seigneur, dans les saints propos que vous m'avez inspirés; ne laissez point échapper cette conquête de votre sang précieux. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR LE P. SURIAN.

Jean-Baptiste Surian, de l'Oratoire, évêque de Vence, et prédicateur célèbre, naquit à Saint-Chamans, en Provence, le 20 septembre 1670 (en 1668, suivant les *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique du* XVIII*e siècle*). Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et se livra à la prédication avec le plus grand succès. Deux avents et deux carêmes qu'il prêcha à la cour, consolidèrent sa réputation et lui valurent, en 1728, l'évêché de Vence, suffragant d'Embrun. A la mort de M. de Coislin, évêque de Metz, il fut nommé membre de l'Académie française. Son *Petit carême*, prêché en 1719 pendant la minorité de Louis XV, a été imprimé en 1768 (Paris, Nyon, 1 vol. in-12). Ses autres sermons, revus et publiés par l'abbé de La Chambre (Liége, Broncart, ou Paris, Guérin; 2 vol. in-12), sont accompagnés d'autres sermons qui ne sont pas évidemment de la même plume. Aussi une nouvelle édition de ses œuvres nous eût présenté d'insurmontables difficultés, si nous n'avions pas eu l'insigne bonheur de trouver, à la vente des livres de Monseigneur Guillon, évêque de Maroc, deux volumes manuscrits des *Sermons* de Surian, sur lesquels nous avons confronté l'édition de Liége. Quelques années avant sa mort on lui avait proposé de les faire imprimer, mais il répondit que, par inadvertance, le feu avait pris à ses cahiers et qu'ils avaient été brûlés en grande partie. Le soin avec lequel sont écrits les deux volumes manuscrits dont nous venons de parler, les nombreuses abréviations qui les émaillent, le luxe de la reliure, tout fait présumer l'authenticité des sermons qu'ils renferment, en permettant de croire qu'ils ont appartenu à l'auteur ou à sa famille. — Le *Sermon sur le petit nombre des élus* passe avec raison pour le chef-d'œuvre de l'auteur; il est rempli de traits d'éloquence, et de raisonnements solides, qui convainquent l'esprit et touchent le cœur. Nous regrettons de ne pouvoir donner son *Oraison funèbre* de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, qu'il avait prononcée en 1733; mais nos recherches n'ont pu nous la faire trouver.

Malgré la distance qui existe entre Massillon et Surian; on lit encore avec intérêt et plaisir son *Petit carême*, ne fut-ce qu'à titre de rapprochement curieux. Ce qu'on peut dire de Surian, c'est que la parole sacrée n'a pas périclité en passant par sa bouche, et qu'il peut tenir une place honorable après nos plus illustres prédicateurs. Il mourut le 3 août 1754, et fut remplacé à l'Académie française par le fameux d'Alembert. Nos lecteurs liront certainement avec plaisir l'extrait du discours prononcé par ce philosophe le 19 décembre 1754, et la réponse de Gresset à ce discours.

EXTRAIT DU DISCOURS DE D'ALEMBERT.

Messieurs,

Monsieur l'évêque de Vence ne fut redevable qu'à lui-même de la réputation et des honneurs dont il a joui; il ignora la souplesse du manége, la bassesse de l'intrigue, et ces autres moyens vils qui mènent aux dignités par le mépris : il fut éloquent et vertueux, et mérita par ces deux qualités l'épiscopat et vos suffrages. Permettez-moi, Mes-

sieurs, de commencer l'hommage que je dois à sa mémoire par quelques réflexions sur le genre dans lequel il s'est distingué : j'ai puisé ces réflexions dans vos ouvrages, et je les soumets à vos lumières.

L'éloquence est le talent de faire passer rapidement et d'imprimer avec force dans l'âme des autres le sentiment profond dont on est pénétré : ce talent précieux a son germe dans une sensibilité rare pour le grand, l'honnête et le vrai ; la même agitation de l'âme, capable d'exciter en nous une émotion vive, suffit pour en faire sortir l'image au dehors ; il n'y a donc point d'art pour l'éloquence, puisqu'il n'y en a point pour sentir. Ce n'est point à produire des beautés, c'est à faire éviter les fautes que les grands maîtres ont destiné les règles. La nature forme les hommes de génie, comme elle forme au sein de la terre les métaux précieux, brutes, informes, pleins d'alliage et de matières étrangères. L'art ne fait pour le génie que ce qu'il fait pour ces métaux, il n'ajoute rien à leur substance, il les dégage de ce qu'ils ont d'étranger, et découvre l'ouvrage de la nature.

Suivant ces principes, qui sont les vôtres, Messieurs, il n'y a de vraiment éloquent que ce qui conserve ce caractère en passant d'une langue dans une autre ; le sublime se traduit toujours, presque jamais le style. Pourquoi les Cicéron et les Démosthène intéressent-ils celui même qui les lit dans une autre langue que la leur, quoique trop souvent dénaturés et travestis ? Le génie de ces grands hommes y respire encore, et, si on peut parler ainsi, l'empreinte de leur âme y reste attachée.

Pour être éloquent, même sans aspirer à cette gloire, il ne faut à un génie élevé que de grands objets. Descartes et Newton (pardonnez, Messieurs, cet exemple à un géomètre qui ose parler de l'éloquence devant vous) Descartes et Newton, ces deux législateurs dans l'art de penser que je ne prétends pas mettre au rang des orateurs, sont éloquents lorsqu'ils parlent de Dieu, du temps et de l'espace. En effet, ce qui nous élève l'esprit ou l'âme est la matière propre de l'éloquence, par le plaisir que nous ressentons à nous voir grands ; ce qui nous anéantit à nos yeux n'y est pas moins propre, en ce qui semble aussi nous élever, par le contraste entre le peu d'espace que nous occupons dans l'univers, et l'étendue immense que nos réflexions osent parcourir, en s'élançant, pour ainsi dire, du centre étroit où nous sommes placés.

Rien n'est donc, Messieurs, plus favorable à l'éloquence que les vérités de la religion ; elles nous offrent le néant et la dignité de l'homme. Mais plus un sujet est grand, plus on exige de ceux qui le traitent et les lois de l'éloquence de la chaire compensent par leur rigueur les avantages de l'objet. Presque tout est écueil en ce genre ; la difficulté d'annoncer d'une manière frappante et cependant naturelle des vérités que leur importance a rendues communes ; la forme sèche et didactique, si ennemie des grands mouvements et des grandes idées ; l'air de prétention et d'apprêt qui décèle un orateur plus occupé de lui-même que du Dieu qu'il représente ; enfin le goût des ornements frivoles qui outragent la majesté du sujet. Des différents styles qu'admet l'éloquence profane, il n'y a proprement que le style simple qui convienne à celle de la chaire ; le sublime doit toujours être dans le sentiment ou dans la pensée, et la simplicité dans l'expression.

Telle fut, Messieurs, l'éloquence de l'orateur qui est aujourd'hui l'objet de vos regrets ; elle fut touchante et sans art, comme la religion et la vérité ; il semblait l'avoir formée sur le modèle de ces discours nobles et simples, par lesquels un de vos plus illustres confrères inspirait au cœur tendre et sensible de notre monarque encore enfant, les vertus dont nous goûtons aujourd'hui les fruits.

Qu'il serait à souhaiter que l'Eglise et la nation, après avoir joui si longtemps de l'éloquence de mon prédécesseur, pussent en recueillir les restes après sa mort ! La lecture de ses ouvrages en eût sans doute justifié le succès. Mais M. l'évêque de Vence, par un sentiment que nous oserions blâmer si nous n'en respections le principe, se défia, comme il le disait de lui-même, de sa jeunesse et de ses partisans ; il fut trop éclairé pour n'être pas modeste ; son âme ressemblait à son éloquence, elle était simple et élevée. La simplicité est la suite ordinaire de l'élévation des sentiments, parce que la simplicité consiste à se montrer tel que l'on est, et que les âmes nobles gagnent toujours à être connues.

Enfin, ce qui honore le plus, Messieurs, la mémoire de M. l'évêque de Vence, c'est son attachement éclairé pour la religion. Il la respectait assez pour vouloir la faire aimer aux autres ; il savait que les opinions des hommes leur sont du moins aussi chères que leurs passions, mais sont encore moins durables quand on les abandonne à elles-mêmes ; que l'erreur ne résiste que trop à l'épreuve des remèdes violents ; que la modération, la douceur et le temps détruisent tout, excepté la vérité. Il fut surtout bien éloigné de ce zèle aveugle et barbare, qui cherche l'impiété où elle n'est pas, et qui, moins ami de la religion qu'ennemi des sciences et des lettres, outrage et noircit des hommes irréprochables dans leur conduite et dans leurs écrits. Où pourrais-je, Messieurs, réclamer avec plus de force et de succès contre cette injustice cruelle, qu'au milieu d'une compagnie qui renferme ce que la religion a de plus respectable, l'Etat de plus grand, les lettres de plus célèbre ? La religion doit aux lettres et à la philosophie l'affermissement de ses principes ; les souverains, l'affermissement de leurs droits, combattus et violés dans des siècles d'ignorance ; les peuples, cette lumière générale, qui rend l'autorité plus douce et l'obéissance plus fidèle.

RÉPONSE DE GRESSET AU DISCOURS DE D'ALEMBERT.

Monsieur,

Dans un jour consacré à la gloire des talents et des succès, pourquoi faut-il mêler la voix de la douleur au langage des applaudissements? Vous avez tracé, Monsieur, avec autant de vérité que d'énergie, l'image de l'illustre prélat que l'Académie française vient de perdre; mais nos regrets sont trop étendus, trop sensibles et trop légitimes pour ne point arrêter encore un moment nos regards sur son tombeau. Quelle perte l'éloquence vient de faire! Et quel génie lumineux viendra dissiper les profondes ténèbres qui la couvrent!

Notre siècle n'a que trop de ces esprits médiocres, de ses talents subalternes qui, se croyant sublimes, ne peuvent manquer de se trouver éloquents, et d'être pris pour tels par le vulgaire de tous les rangs. Dans toutes les tribunes, ainsi que dans la plupart des sociétés, on n'a que trop à essuyer ou de cette froide éloquence prétendue, qui n'est qu'une stérile abondance de mots, un vain étalage de raisonnements sans principes et sans objet, un chaos d'idées et de sentiments sans force et sans chaleur; ou de cette éloquence ridicule qui n'est que le langage faible du bel esprit, le jargon fastidieux de l'antithèse, et la manie puérile de mettre tout en épigrammes. Pour assurer à notre siècle une suite nombreuse de pareils déclamateurs, il ne faut que deux qualités qui, malheureusement, ne sont pas prêtes à manquer: la merveilleuse facilité de parler longtemps sans avoir rien à dire, et la confiance intrépide qui accompagne toujours les talents médiocres et les beaux esprits sans génie.

Mais qui nous rendra le vrai talent de parler avec raison, avec force, avec utilité, ce génie mâle et majestueux, sensible et pénétrant, simple et sublime, dont Athènes et Rome ont laissé des monuments que le dernier siècle a peut-être surpassés parmi nous, et que le nôtre n'atteint plus? Qui nous rendra surtout l'éloquence de la chaire, ce talent si rare, si difficile et si souvent usurpé, ce talent, le premier de tous par la nécessité, la grandeur et la supériorité de son objet? Qui nous rappellera ces orateurs puissants, ces modérateurs de l'esprit humain, ces maîtres des passions elles-mêmes, ces ministres vraiment dignes d'annoncer aux hommes la vérité éternelle, l'unique vérité devant qui la terre doit rester en silence avec ses maîtres et ses sages? Enfin, qui ranimera les cendres de l'orateur illustre que nous regrettons aujourd'hui, le dernier qui nous restait du siècle de l'éloquence véritable, et dont les talents avaient balancé quelquefois les succès de Massillon? Il avait comme lui recueilli, dans cette compagnie, l'héritage et la place de Bossuet et de Fléchier. Nous voyons nos pertes, nous les pleurons, et nos larmes sont d'autant plus justes que les dédommagements sont devenus plus rares, et que l'éloquence sacrée attend encore ici un restaurateur.

Malgré le faux axiome respecté dans les écoles, et proscrit par le goût, vous avez eu raison de dire, Monsieur, qu'on ne doit la grande éloquence qu'aux dons lumineux, à l'impulsion rapide de la nature, et non au pesant secours des règles, ni au pedantisme des préceptes; le génie ne s'apprend ni ne se copie; mais à cette vérité j'en dois ajouter une plus essentielle encore, et que la mémoire de M. l'évêque de Vence rappelle naturellement pour sa gloire et pour l'instruction de ses imitateurs: les dons de la nature, à quelque degré de perfection qu'on les suppose, ne sont pas suffisants; le génie lui-même n'est point encore assez pour un ministre de la parole sainte, il n'a rien, il n'arrive à rien s'il ne joint aux talents et au génie l'autorité de l'exemple et l'éloquence des mœurs; on n'inspire point ce qu'on ne sent pas vivement, il faut être convaincu pour convaincre, et agir pour persuader; avec toute l'élévation des idées, toutes les grâces de l'expression et toute la force du sentiment, on est bien faible contre les passions d'autrui, quand on est soupçonné de les partager, quand on n'est annoncé que par la vanité, le désir de plaire et la profane ambition.

Ce ne fut point sous de pareils auspices que M. l'évêque de Vence entra dans la carrière; rempli des grandes vérités du christianisme, nourri de l'étude des livres saints, il n'eut de guide que la religion elle-même; ses talents pour la chaire furent bientôt proclamés par la voix publique, et ses succès décidés; il n'était point de ces prédicateurs frivoles et méprisables, qui à la face des autels mêmes, cherchant moins les palmes du sanctuaire que les lauriers des spectacles, viennent montrer qu'ils ne savent que le langage du monde, ne veulent que lui plaire, et n'emportent de nos temples, aux yeux du christianisme et de la raison, qu'une gloire sacrilége et des succès ridicules. Ses discours énergiques et sensibles, embellis par toutes les grâces extérieures du talent, recevaient un nouveau poids, une autorité nouvelle, de la réputation de sa vertu. Solitaire paisible, philosophe chrétien, sans cabale, sans protecteur, attendu par un peuple nombreux, et sans avoir mendié d'auditeurs, du fond de sa retraite, il venait apporter la lumière, dévoiler les chimères du monde, les illusions de l'amour-propre, les petitesses de la grandeur, la faiblesse des esprits forts, le néant de la sagesse humaine: il venait consoler l'infortune; attendrir la prospérité, apprendre aux impies à trembler, aux incrédules à adorer, aux grands à mourir, aux hommes à s'aimer; il était pénétré, il touchait. Il n'appartient qu'à la vertu réelle que donne et consacre la religion, d'élever cette voix impérieuse qui soumet la raison, qui fait taire l'esprit, qui parle au cœur et commande le devoir.

La gloire qu'il ne cherchait pas, vint le

trouver dans sa solitude, et l'illustrer sans changer ses mœurs. Arrivé à l'épiscopat sans brigues, sans bassesses et sans hypocrisie, il y vécut sans faste, sans hauteur et sans négligence. Ce ne fut point de ces talents qui se taisent dès qu'ils sont récompensés, de ces bouches que la fortune rend muettes, et qui, se fermant dès que le rang est obtenu, prouvent trop qu'on ne prêche pas toujours pour des conversions. Dévoué tout entier à l'instruction des peuples confiés à son zèle, il leur consacra tous ses talents, tous ses soins, tous ses jours, pasteur d'autant plus cher à son troupeau, que ne le quittant jamais, il en était plus connu. Louange rarement donnée et bien digne d'être remarquée : dans le cours de plus de vingt années d'épiscopat, M. l'évêque de Vence ne sortit jamais de son diocèse, que quand il fut appelé par son devoir à l'assemblée du clergé; bien différent de ces pontifes agréables et profanes, crayonnés autrefois par Despréaux, et qui regardant leur devoir comme un ennui, l'oisiveté comme un droit, leur résidence naturelle comme un exil, venaient promener leur inutilité parmi les écueils, le luxe et la mollesse de la capitale, ou venaient ramper à la cour, et y traîner de l'ambition sans talents, de l'intrigue sans affaires, et de l'importance sans crédit. Enfin, plein d'années, de vertus et de gloire, il est mort pleuré des siens, comme un père tendre, honoré et chéri, expire au milieu des gémissements d'une famille éplorée, dont il emporte l'estime, la reconnaissance et les regrets.

L'éloge des morts ne serait pas plus utile que la critique des vivants, s'il n'était une leçon pour ceux qui restent. Souvenons-nous donc, en regardant ce tombeau, que les lettres et les talents n'ont de réelle et durable gloire que quand la raison et la religion y sont unies. A la voix de ces cendres encore éloquentes, que la noble émulation s'enflamme dans tous ceux qui osent se destiner à l'éloquence, en quelque genre que ce soit. On se plaint qu'elle dégénère; mais que la nature seule soit consultée et suivie, que le goût de l'étude renaisse, que le cœur inspire, que la raison parle, alors l'éloquence véritable se relèvera dans toutes les tribunes. Laisserions-nous enlever cette palme du génie à la splendeur d'un empire, qui, sous les lois heureuses du plus grand des monarques, réunit tous les lauriers des talents et des arts, et tous les titres immortels qui consacrent la gloire du maître et le bonheur des sujets?

SERMONS

DU P. SURIAN

DE L'ORATOIRE,

EVEQUE DE VENCE.

PETIT CARÊME.

SERMON Ier.

POUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Tulerunt Jesum in Jerusalem ut darent hostiam. (*Luc.*, II.)

Ils portèrent Jésus à Jérusalem afin d'offrir une hostie.

Sire,

Deux grands objets, et dignes surtout de l'attention de Votre Majesté, nous sont offerts aujourd'hui dans le saint temple : Jésus qui se soumet à la loi malgré sa jeunesse la plus tendre; Marie qui se soumet à la loi, malgré sa dignité la plus sublime, et qui l'un et l'autre ne croiraient pas pouvoir avec bienséance paraître devant le Seigneur, s'ils n'y venaient par leur oblation accomplir toute justice.

Quelle leçon pour nous, prince auguste! Ce Roi des rois, à qui seul il appartient d'instruire les souverains, et qui depuis votre naissance vous a parlé par tant de voix, vient vous dire aujourd'hui par ces deux hosties si grandes, que ni l'âge si tendre où vous êtes, ni la place si haute que vous tenez, ne peuvent vous dispenser de vous soumettre à la loi de Dieu; et que, loin de vous faire de la jeunesse ou de la grandeur un prétexte de dispense, votre jeunesse même et votre grandeur vous doivent être de puissants motifs d'embrasser sans délai et sans bornes

cette aimable loi qui fait seule la gloire des souverains et la félicité des empires.

Vous, ô mon Dieu! éternel protecteur de ce royaume, aidez-moi à graver profondément l'amour de votre sainte loi dans le cœur de celui que vous nous avez donné pour maître. Autrefois vous ordonnâtes à un de vos ministres de porter cette loi à la cour de Josias, et ce prince, si jeune encore, vint l'écouter au pied du saint autel, et, au milieu de son peuple, s'obligea par un serment solennel à l'observer toute sa vie : *Fœdus percussit ut custodiret.* (IV *Reg.*, XXIII.) Renouvelez ici, Seigneur, un spectacle si touchant. Que le prince devant qui je parle, plein d'amour pour la sainte loi que je viens lui offrir aujourd'hui de votre part, se sente pressé à ce moment de se dévouer pour jamais à elle. Que ces autels, que ce temple soient témoins de son engagement sacré. Eh! quel bonheur pour lui! quelle joie pour nous, si l'on pouvait dire encore : Nul roi jusqu'à ce jeune prince ne fut plus chéri du ciel, parce qu'il fut fidèle à Dieu et qu'il accomplit toute sa loi sainte : *Juxta omnem legem.* (*Ibid.*) Demandons pour lui cette grâce à Dieu, et les lumières de son esprit, par l'entremise de Marie : *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Sire,

Dieu l'avait dit par Isaïe : O rois, et vous, puissants du siècle, soumettez-vous dès votre enfance à la sainte loi, et donnez au Seigneur les prémices de votre vie. Mais ce qu'il avait dit par son prophète lui paraît si nécessaire aux grands, qu'il vient lui-même, Maître divin, le leur dire pas son exemple; et en effet, dans l'obéissance que Jésus rend aujourd'hui à la loi, tout est digne de notre amour; mais ce qui me touche le plus, c'est la tendresse de son âge. Quarante jours après sa naissance, hostie seule digne de Dieu, il veut être porté au Temple, et là, impatient d'obéir, à quelle loi ne se soumet-il pas? à la loi du sacrifice, il s'immole comme premier-né; à la loi de l'humilité, en lui un Dieu même, sous la forme de pécheur, devient hostie; à la loi de la charité, il commence dès ce jour le grand ouvrage du salut du monde; à la loi de la pénitence, son état ici n'est qu'une mortification, et lorsque sa bouche est encore dans le silence, son cœur, déjà pénitent, s'écrie à Dieu : Mon Père, vous n'avez pas voulu pour vous apaiser des hosties étrangères, mais vous m'avez formé un corps, laissez-le croître, avec lui croîtront mes douleurs; hélas! vous n'aurez pas longtemps à attendre; bientôt ces membres trop faibles se fortifieront pour les grands tourments; ces pieds s'étendront pour la croix, ces mains s'élargiront pour les grandes plaies, ce sang à peine formé pourra un jour consacrer le monde. Je ne fais que de naître, et me voici prêt à mourir : *Ecce venio.* Mais souvenez-vous qu'il est écrit de moi : il s'offrira dès sa naissance, et pour le consoler, je lui donnerai plusieurs disciples : *Ideo dispertiam illi plurimos.* (*Isa.*, LIII.)

Mes frères, où aperçoit-on la vérité de ces promesses? On ne voit dans les grands du monde, dès leurs premiers ans, qu'infraction à la loi sainte; que leur inspire-t-on? l'orgueil, la mollesse, la volupté, l'amour du monde; il faudrait bien penser plutôt à leur inspirer la vertu. A quoi s'occupent-ils? Plût à Dieu que ce fût à former leurs mœurs à la piété et à la sagesse! Plût à Dieu que ce fût à être humbles, dociles, patients, mortifiés, charitables! De quoi se remplissent-ils? Que Jésus-Christ voudrait qu'on pût dire : de son esprit, de ses exemples, de son amour, de sa pénitence? Il n'a pas cette consolation; leurs cœurs, révoltés contre les moindres devoirs, ne sont ouverts qu'aux joies et aux dissipations mondaines; ils ne commencent à connaître Dieu que pour commencer à le combattre. Ils n'ont point d'autre objet que le plaisir; ce temps, le plus précieux de la vie, qu'un Dieu même consacre ici à l'observance de la loi, on le croit un titre suffisant pour les violer toutes; on s'en fait une excuse contre les devoirs les plus saints. Il semble que la piété n'est pas de cet âge, qu'elle ne s'y accorde pas, que la bienséance même la lui défend, et qu'en un mot il suffit d'être jeune pour être dispensé d'être chrétien.

O illusion! que de princes, que de grands vous avez perdus, et que vous en perdrez encore!

Hélas! mes frères, mille raisons au contraire devraient donner en vous cet âge à Jésus-Christ; et celui-là est bien aveugle, qui ne voit et plus de justice et plus de nécessité, et plus de mérite, et plus de facilité à se sacrifier jeune au Seigneur, qu'aux autres temps de la vie.

Plus de justice; et n'est-il pas juste, en effet, que nos premiers mouvements aillent ici à ce premier principe de notre être? N'est-il pas juste que dès que notre langue se dénoue, nous bénissions Dieu; qu'à mesure que nos yeux s'ouvrent, ils se tournent vers leur Créateur; qu'à l'instant que notre cœur aime, il aime son Dieu; qu'au moment que nous pouvons marcher, nous entrions dans ses voies divines; qu'au premier pas, pour ainsi dire, que nous faisons par le baptême dans le royaume de Jésus-Christ, nous observions les lois chrétiennes? Et si ces motifs de se donner sans remise à Dieu sont si justes dans tous les hommes, que sera-ce des grands qui ont plus reçu de lui? Que serait-ce d'un prince que Dieu aurait prévenu dès son enfance de ses plus saintes bénédictions, d'un prince au-devant de qui Dieu, ce semble, aurait couru d'abord avec ses grâces les plus précieuses; d'un prince dont la vie entière n'aurait été que l'ouvrage de ses compassions? Ah! pourrait-il sans ingratitude être lent à se donner à lui, et ce roi si chéri de vous ne doit-il pas être à vous aussitôt qu'il est à lui-même?

Secondement. Il y a plus de nécessité dans le premier âge à se mettre sous le joug heu-

reux de la loi. Eh! sans elle où irait donc un jeune cœur tout plein encore de passions si vivantes alors et si fougueuses? Je crois voir un vaisseau sans gouvernail et sans pilote, qui, dans une nuit profonde, agité des vents furieux, donne tantôt sur un écueil, tantôt sur un autre, et après avoir été le jouet malheureux des flots, fait bientôt un triste naufrage.

O jeunesse! s'écrie saint Augustin, on vous appelle la fleur de la vie, mais vous êtes le péril du cœur, et si l'on ne vous retient par les liens sacrés de la loi, vous nous devenez dans tous les temps une source amère de larmes. Une jeunesse sage fait une vieillesse heureuse; mais des plaisirs du premier âge naissent les pleurs des derniers ans. Dans l'enfance en effet la raison est obscure et enveloppée, les passions violentes et impétueuses, les réflexions faibles et rares, l'attrait au vice fort et touchant, les pentes au mal plus rapides, le charme plus puissant, la témérité plus extrême avec tous les maux plus proches, tous les remèdes plus éloignés. Ah! n'est-il donc pas nécessaire que là soient la prière, la docilité, les lectures saintes, la pénitence, la mortification, où sont les faiblesses? ne faut-il pas que le temps des périls soit celui de la vigilance, que l'âge le plus fatal à la piété soit défendu par l'exercice de la piété même? Ne pouvant trouver alors qu'aux pieds de Jésus-Christ un asile à votre innocence, ne devez-vous pas l'y chercher en vous déposant sans délai dans ses mains divines? Et puisque, selon le Sage, plus le danger est grand, plus la loi nous est nécessaire, un jeune roi, dont la situation réunit pour le salut tous les périls ensemble, peut-il assez tôt l'embrasser? Sans cette digue salutaire, Ciel! quel affreux torrent de péchés va se déborder sur lui! Quel déluge d'iniquités va inonder toute sa vie? Par quelle voie, dit le Prophète, un prince dans son premier âge peut-il prévenir l'égarement? Et il se répond à lui-même : Seigneur, je n'en vois point d'autre que l'observance de votre sainte loi.

J'ai ajouté qu'à être de bonne heure à Dieu par l'obéissance à sa loi, il y a plus de mérite encore; c'est l'âge qui nous est le plus cher, qui coûte le plus à offrir, qui fait durer plus longtemps le sacrifice, où le cœur, cette grande victime de la nouvelle loi, qui renferme essentiellement toutes les autres victimes ensemble, est le plus plein de désir, d'amour, de sentiment, de passions, de vie, et dont par conséquent ce premier de tous les êtres semble surtout être jaloux; oui, lui qui toujours eut à dégoût ces victimes de rebut qui donnèrent au monde les prémices de leur amour; lui qui rejette avec horreur ces hosties lentes, tardives, languissantes, dont son ennemi ne veut plus, et que l'infirmité souvent et la disgrâce lui amènent plutôt que la charité. Ah! si une victime jeune encore et toute vivante vient s'offrir à lui; si un roi dans l'âge le plus tendre avec cette candeur et cette beauté de l'innocence première, vient se jeter entre ses bras, lui présente un cœur tout fidèle encore, qui n'est jamais sorti de ses mains, où son image n'est point obscurcie, dont les affections coulent toutes pures dans son sein, où il voit encore avec joie l'impression de sa grâce et les traits si aimables de sa charité; si un prince, dans cette saison la plus belle de sa vie, vient lui protester ici, versant devant lui des larmes de joie et de tendresse, qu'il veut l'aimer toujours comme un enfant aime son père, qu'il ne veut vivre, qu'il ne veut régner que pour lui, qu'il met avec joie à ses pieds et sa grandeur, et son sceptre et sa couronne, honteux de n'avoir pas à lui offrir davantage; ah! quel charme pour le cœur de Dieu, et pour ce prince heureux quel fonds de mérite!

Enfin on trouve dans ses premiers ans plus de facilité à s'offrir à Dieu et à se soumettre à sa loi sainte. Un arbre encore tendre se plie et se redresse avec facilité; un prince encore jeune se tourne sans peine à la vertu, au lieu que celui qui n'est pas chrétien de bonne heure, ne l'est plus que difficilement. Un tigre, un lion, un monstre qui, dès sa naissance, eût pu être étouffé sans peine, si on le laisse croître, dévore celui qui l'a nourri. Ainsi un vice, qui d'abord n'aurait presque rien coûté à vaincre, fortifié par le temps, devient indomptable, et vous donne enfin le coup de la mort.

Effrayé d'un malheur si grand, hâtez-vous, Sire, je vous en conjure par les entrailles de Jésus-Christ, hâtez-vous de vous donner ici à Dieu et à sa loi sainte; si votre innocence vous est chère, si votre grâce vous est précieuse, mettez-vous sans cesse sous un joug si nécessaire et si doux. Et! pourquoi tarderiez-vous? Dieu a-t-il tardé à vous aimer? a-t-il différé pour vous ses compassions et ses grâces? pourquoi différer pour lui votre amour? Hélas! en vous que de motifs, que de raisons de vous écrier avec le Roi-Prophète : *Domine, memor fui ab initio operum tuorum, et dixi : Nunc cœpi.* (*Psal.* LXXVI.) Seigneur, je me suis souvenu de ce que vous avez fait pour moi dès mon enfance, *ab initio*. Comme d'abord vous m'avez conservé la vie, comme d'abord vous m'avez élevé au trône, comme vous m'avez donné une éducation aussi belle que ma naissance, comme vous avez mis dans mon âme des inclinations si heureuses pour la vertu; comme enfin mes premiers moments ont été vos plus grandes grâces, *et dixi*, et j'ai dit, touché d'une bonté si prévenante, si paternelle : *Nunc cœpi;* ah! puisqu'un Dieu a été sitôt à moi, pourrais-je différer ici d'être à lui; je veux imiter, par ma fidélité, sa miséricorde; je veux lui rendre empressement pour empressement. Quand je pourrais, dans un âge si faible, dans une place si dangereuse, n'être pas à lui par besoin, je voudrais y être par reconnaissance. Non, mon Dieu, je n'aurai pas la honte de me faire désirer ni attendre; dès ce moment je me donne à vous, je m'y consacre : *Ecce nunc cœpi.* Et que sais-je? peut-être cette jeunesse si tendre qui s'immole ici à vous, vous touchera : peut-être ce don que je

vous fais ici des prémices de ma vie vous attendrira ; peut-être que la vue d'un roi orphelin, qui vous choisit aujourd'hui pour son père, vous intéressera à ses périls ; peut-être que ces premières années que j'ai résolu de passer dans la piété et dans l'innocence attireront sur le reste de mes jours vos bénédictions et vos grâces ; peut-être qu'elles vous engageront à prendre soin de mon salut, à m'aimer, à me secourir, à me sauver des piéges sans nombre qui m'environnent. Ah ! trop de raisons ici m'en pressent ; à l'exemple de Jésus-Christ votre fils j'ai commencé à m'offrir à vous dès ma jeunesse la plus tendre : *Ecce nunc cœpi ;* et une preuve que mon sacrifice est sérieux, que ma résolution est sincère, c'est que je vais sans cesse avec lui observer vos commandements et pratiquer votre loi sainte : *Et custodivi legem tuam.* (*Psal.*, CXVIII.)

La jeunesse, loin d'être une dispense, est donc un motif de vous sacrifier ici à Dieu, et Jésus vous l'a fait voir dans cette solennité si grande.

SECOND POINT.

Mais quelle leçon vous y vient faire Marie, dont la dignité ne voit que Dieu au-dessus d'elle ? Elle vous apprend, dans le saint temple où elle vient se purifier, que l'éminence du rang, quelque haute qu'elle puisse être, n'exempte jamais de la loi de Dieu. Loin de chercher, pour se soustraire, des prétextes dans sa dignité, elle regarde sa dignité comme une raison de se soumettre ; les prérogatives de mère de Dieu ne l'empêchent pas de remplir les devoirs de sa servante ; elle se fait de son élévation même un motif de fidélité, et plus elle a de grandeur, plus elle veut avoir d'obéissance.

Vous au contraire, quand vous êtes d'une certaine élévation, vous vous regardez comme au-dessus des lois que vous renvoyez aux âmes vulgaires ; être humble, modeste, pénitent, mortifié, recueilli, ennemi du monde, réglé dans sa dépense, fidèle à l'abstinence et au jeûne ; tout cela, selon vous, est incompatible avec la noblesse du sang et les grandes places ; vous vous permettez la hauteur, l'inutilité, la mollesse, le faste, comme un privilége de votre état ; il semble qu'il y ait un autre évangile, une autre voie de salut pour vous. Il y en a une autre en effet, mais c'est qu'étant plus exposés et plus pécheurs, vous devez être plus pénitents et plus fidèles.

Et pour confondre cette vaine erreur qui croit que les souverains et les princes sont moins obligés à l'observance de la loi, quel spectacle auguste et plein d'une salutaire instruction nous est offert dans l'écriture ? A ce jour solennel où le grand-prêtre Joiada dans le saint temple, au milieu des vœux et des acclamations du peuple, éleva sur le trône le jeune Joas, reste précieux de la maison de David ; en même temps qu'il lui mit le diadême sur la tête, il lui mit aussi dans la main la loi de Dieu : *Imposuerunt diadema et dederunt in manu ejus tenendam legem.* (II *Paral.*, XXXIII.)

Mon Dieu, que cette circonstance est belle ! que cette attitude est sainte ! qu'un roi est grand dans cet appareil mystérieux ! qu'il est un objet digne des regards de l'univers ! que je voudrais le donner ici en spectacle à tous les souverains et à tous les rois de la terre ! Le saint Pontife, à la vue des périls affreux où la royauté va exposer ce jeune prince, est saisi d'effroi ; ses entrailles s'émeuvent, son cœur s'attendrit, et craignant que ce roi si cher qu'il avait élevé et qu'il aimait comme son enfant, n'abusât bientôt de sa dignité nouvelle, il se hâte, après lui avoir donné le diadême, de lui donner aussi la loi ; il ne veut pas qu'il soit sur le trône un moment sans elle. Il n'ose le laisser seul avec la souveraine puissance, seul avec la royauté ; il le met sous la garde de la loi ; il le confie à elle pour le soutenir, pour le préserver, pour empêcher qu'il ne s'égare, qu'il ne tombe, pour le suspendre sur tant d'abîmes que la grandeur suprême ouvre sous ses pieds : sans cette règle sainte, rien ne lui répond plus de sa vertu, de sa piété, de son innocence : *Dederunt in manu ejus tenendam legem.* Il essaie de corriger en lui le danger de la puissance royale par la sainteté de la loi divine. Il veut lui insinuer qu'en même temps qu'un souverain gouverne ses peuples, il doit se laisser lui-même gouverner par Dieu, dont il n'est que le premier sujet ; que son autorité n'est pas la sienne, mais celle de la sainte loi : qu'il n'est roi que pour l'observer et pour la faire observer aux autres ; que sa domination, quoique absolue, n'est pas arbitraire, mais soumise et subordonnée à l'équité des saintes lois ; qu'autant le prince est au-dessus de nous, autant Dieu est au-dessus du prince ; que le premier des empires est celui qu'il prend sur ses passions, et que si le diadème le rend roi de ses sujets, la loi de Dieu doit le rendre roi de lui-même : *Imposuerunt diadema et dederunt in manu ejus tenendam legem.*

Comme s'il lui eût dit : Prince, notre joie, notre unique espérance, non, ce n'est point ici pour nous un spectacle vain, ni une pure cérémonie ; un grand sens est renfermé dans cet appareil auguste où vous êtes. Si nous vous donnons aujourd'hui la loi en vous donnant le diadème, c'est pour vous apprendre qu'en vous ces deux choses inséparables doivent toujours aller ensemble : la loi sans l'autorité ne serait que faiblesse ; l'autorité sans la loi ne serait que tyrannie : de leur union se forme un règne sage et heureux. La loi vous est offerte ici avec votre puissance pour la tempérer, pour l'adoucir, pour la sanctifier, pour la rendre aimable à vos peuples ; par ce diadème vous êtes leur roi, et par cette loi vous êtes leur père. Si la couronne dont je couvre ici votre front est la marque de votre pouvoir, il faut que cette loi que je vous mets entre les mains en soit la règle. Quand vous régnerez sur votre peuple, qu'elle règne sur votre cœur, qu'elle

parle, qu'elle agisse, qu'elle ordonne, qu'elle récompense, qu'elle punisse en votre personne; qu'elle soit, pour ainsi dire, votre premier ministre ou plutôt l'unique souverain de votre Etat, l'âme et l'esprit de votre empire. On vous la met ici dans la main afin que vous la pratiquiez, que vous ne la perdiez jamais de vue, que vous la confrontiez sans cesse avec vos moindres actions; que chaque jour vous les fassiez repasser toutes devant elle. Si vous abusez de votre autorité, cette loi inflexible est auprès de vous pour vous condamner, pour vous confondre: vous avez en elle un juge plus grand, plus fort, plus redoutable que vous. Les princes meurent, mais la loi de Dieu est immortelle, et elle sera pour les rois, au delà des temps, s'ils l'ont méprisée, leur supplice éternel; ou leur éternel bonheur, s'ils l'ont suivie. *Imposuerunt diadema et dederunt in manu ejus tenendam legem.*

Sire, à ces deux traits si vénérables et si saints, qui peut ne pas vous reconnaître? Eh! dans quel prince jamais, dès l'âge le plus tendre et le diadème et la loi parurent-ils plus réunis? A quel prince jamais furent-ils plus propres? Ah! quand votre bisaïeul, mourant au milieu de nos sanglots et de nos larmes, vous disait : Mon fils, vous allez régner après moi, observez la loi de Dieu; alors, sans doute, alors, du haut du ciel, un père plus tendre encore et un roi plus grand vous parla; sans doute une puissance plus souveraine et plus haute transmit alors dans votre âme son double esprit de royauté et de règle; sans doute une main invisible, plus immortelle que la sienne, vous mit avec lui le diadème sur la tête, et dans la main la sainte loi; car dès ce jour éternellement mémorable, avec quel éclat avons-nous vu briller dans Votre Majesté cet accord si beau, mais si rare, du diadème et de la loi!

D'une part, quel prince élevé, ce semble, au-dessus de l'enfance, a paru plutôt être roi, penser en roi, parler en roi, agir en roi, représenter en roi; qui eut plus de la royauté l'air, le maintien, le sérieux, la majesté, les grâces? tout en vous découvre le souverain, tout annonce le diadème : *Imposuerunt diadema*, et avec la royauté la loi de Dieu alors vous fut donnée. En effet, quel roi si jeune encore fut plus docile à la loi, plus ami de l'ordre, plus zélé pour la règle, plus attaché au devoir, plus fidèle à Dieu et à lui-même et eut plus la loi dans sa main, pour l'observer à chaque instant et pour la suivre? *Et dederunt in manu ejus tenendam legem*

C'était donc vous, prince auguste, c'était vous que l'Esprit-Saint voyait en éloignement quand il disait : Un germe précieux vous restera, il sera fidèle à la sainte loi, aussi ses peuples l'aimeront.

Que nous vérifions ici à l'envi une promesse si touchante! Oui, mon Dieu, ce roi qui vous est cher, nous est cher aussi à nous-mêmes, et qui pourrait ne pas aimer en lui tant de piété, tant d'innocence? comment revoir dans cette image fidèle des princes que nous avons perdus, ces mêmes traits, ces mêmes vertus qui nous les rendaient si aimables, sans s'attendrir, sans pleurer de joie, sans se sentir pressé de vous crier avec le Prophète : O vous qui donnez le salut aux rois, conservez-nous chèrement le nôtre; qu'il vive, qu'il croisse sous la tendresse de vos regards; orphelin sur la terre, qu'il ait en vous dans le ciel un père tendre qui l'aime. (*Psal.*, X.) Versez sur cet objet de notre amour vos bénédictions les plus saintes; laissez-lui remplir pour le bonheur de l'univers ses hautes destinées. Qu'elles commencent glorieusement! Pour les rendre chaque jour plus belles, conservez-lui le régent auguste, dépositaire de son autorité, qui s'acquiert dans une minorité la gloire des plus beaux règnes. Conservez-lui ce grand prince, vrai sang des héros, qui, ayant reçu les plus hautes vertus comme par héritage, va les transmettre ici par l'éducation. Conservez-lui, si vous l'aimez, cet homme sage, si capable, si digne de nous former un grand roi, puisque le grand roi se forme sur le grand homme. Conservez-lui ce pontife si éclairé, si pieux, dont les progrès du prince font si bien l'éloge. Conservez-lui surtout, ô mon Dieu! lui-même en pleurs vous le demande, conservez-lui un bien plus cher et plus précieux que sa couronne et sa vie, votre grâce, votre esprit, votre crainte, votre amour, sa religion, son innocence. Non, que jamais ce cœur qui vous aime si tendrement ne se corrompe; non, que jamais un prince qui vous doit tant, ne vous oublie; que toujours il aime en vous son bienfaiteur et son père; que toujours il serve en vous son souverain et son maître; que toujours il craigne en vous son juge et son Dieu, afin qu'un jour il possède en vous son vrai bonheur dans l'immortalité de votre gloire.

SERMON II.

Pour le premier dimanche de Carême.

SUR LES TENTATIONS DES ROIS.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. (*Matth.*, IV.)

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Sire,

Cette parole divine qui sanctifie l'univers, et qui seule a fait les bons rois, vient encore aujourd'hui vous instruire par ma bouche. Ecoutez-la, prince : de quel respect est digne un Dieu qui vous fait entendre sa voix, qui daigne vous servir de maître et qui, après vous avoir donné son image, veut encore vous donner ici ses leçons? Car Dieu tout seul vous parlera durant le cours de cette carrière sainte; ce ne sera point ma parole, mais la sienne qui vous instruira; c'est son Evangile que je me propose de vous expliquer. Quel dessein plus beau, plus grand, plus digne d'un roi chrétien pouvais-je former? Ce que l'instruction humaine a si bien commencé, un Dieu lui-même vient l'achever par l'efficacité de sa parole. Cette parole seule a une force et une autorité à qui nulle autorité sous le soleil ne peut être comparée;

tout entière elle va se tourner en instruction pour vous, et en vous offrant sans cesse Jésus-Christ comme la règle de vos mœurs, elle vous apprendra et tout ce qui peut vous faire régner saintement sur la terre, et tout ce qui peut vous faire régner éternellement dans le Ciel; car Jésus-Christ, qui est venu réformer le monde et sanctifier tous les états, n'a voulu naître du sang royal que pour servir aux rois de modèle et pour se proposer à eux comme la règle souveraine qu'ils doivent suivre, et parce que les plus grands malheurs des rois viennent des tentations qui les environnent, c'est contre elles que l'Esprit-Saint se hâte d'abord de vous fortifier, en vous offrant les remèdes qui en préservent. On le sait, la royauté est pour les souverains une tentation universelle; mais trois grandes tentations surtout font le danger de leur vie: le plaisir, la flatterie, l'orgueil. Aussi est-ce par là que le démon attaque Jésus-Christ dans le désert, et les armes dont il se sert contre ces tentations sont celles qu'il vous met en main pour les combattre vous-même; la suite de notre Evangile vous en instruira. Vous, ô mon Dieu! bénissez mes efforts; faites descendre du plus haut des cieux cette lumière sainte qui instruit les rois; mettez dans ma bouche les vérités propres à celui qui m'écoute; que mes paroles, comme des traits de feu, pénètrent cette âme royale, et que je contribue, selon ma vocation, à former dans le bien le prince le plus cher à ses sujets et le plus précieux au monde. Demandons les lumières du Saint-Esprit, par, etc.

PREMIER POINT.

Sire,

Première tentation de Jésus-Christ, le plaisir : le démon le voyant après son jeûne pressé de la faim, et voulant profiter d'une circonstance si favorable pour le tirer de l'ordre de Dieu, lui dit : Souffrirez-vous longtemps un état si triste? commandez à ces pierres de se changer en pain, c'est-à-dire passez d'un état de peine et de souffrance à un état de soulagement et de plaisir, et ne vous refusez pas au moins une satisfaction si naturelle.

Et voilà le premier endroit par où le démon vous attaque : le trône et la grandeur sont comme environnés de plaisirs. Tout ce que les objets ont de charmes, tout ce que le monde a de délices semble se réunir à votre cœur comme à son centre, et conspirer à vous amollir; et comment sauver son âme d'un poison si dangereux et si aimable? Comment, dans l'âge le plus tendre où les passions sont si vives, résister aux doux attraits de la volupté, et tenir son cœur comme en suspens au milieu de tant d'objets qui cherchent à le surprendre? Comment ne suivre que son devoir quand on est maître de ne suivre que ses désirs? Comment enfin conserver son innocence dans ces places éminentes où l'on peut tout ce qu'on veut, et où, par le malheur inséparable de l'humanité, on veut d'ordinaire ce qui corrompt et ce qui dérègle?

Triste condition des grands! le monde envie leur sort; aux yeux de la foi, qu'ils sont à plaindre! qu'on se sent pressé, quand on les aime, de pleurer sur eux comme Samuel pleurait sur Saül. Hélas! vous portez votre trésor, qui est la grâce, dans un vase d'argile, qui, tout riche, tout précieux qu'il est par ses ornements, est toujours bien fragile par sa matière, et dans un danger continuel d'être brisé. L'innocence dans les particuliers est un mérite, mais dans les rois elle est un miracle.

Et Dieu lui-même trouve le péril si grand qu'à l'égard des princes qu'il aime, il se hâte, dit l'Ecriture, de les tirer du monde. Hélas, Sire, dans votre auguste sang quel exemple! Il se hâta de peur que le poison de la volupté ne surprît leur âme. Il surprit bien le cœur du plus sage et du plus éclairé des rois. Avant que le goût des vains plaisirs entraînât ce prince, quelle pureté de vie, quelle innocence de mœurs! Il était l'ouvrage du Très-Haut le plus saint, et où sa main semblait être le plus empreinte; il avait la raison de Dieu pour guide, son esprit pour maître, sa sagesse pour règle, sa volonté pour loi, son image pour ornement, sa religion pour apanage, l'impression de son sceau divin pour caractère et pour marque. Rien n'était plus grand, plus respectable dans l'univers. Mais à peine a-t-il cédé aux profanes voluptés, que toutes ses vertus lui échappent. Le voilà dégradé de sa première grandeur; il ne se reconnaît pas lui-même; tout ce qu'il avait d'innocence et de piété ne lui paraît plus qu'un songe; il est même étonné du chemin que son cœur a fait depuis qu'il a quitté les voies de Dieu. Les sages dépositaires de son enfance et de son éducation le regardaient tristement et pleuraient de douleur de voir leurs peines et leurs espérances perdues; mais il ne songeait qu'à les éloigner de sa présence; leur vue, autrefois si aimable, était pour lui une contrainte et un reproche. Enfin l'amour des plaisirs et de la volupté le jette d'abîme en abîme, et par elle le plus sage des rois devient le plus insensé des hommes!

Mais qu'opposer, me direz-vous, à un ennemi si redoutable? Les mêmes forces que Jésus-Christ daigne lui opposer lui-même, la parole de Dieu. Cette parole qui impose la pénitence aux rois comme aux peuples; cette parole qui veut que tout chrétien porte sa croix, mortifie ses sens, immole sa chair; cette parole qui, dans tous les états, maudit les joies profanes, dit anathème au plaisir, et même dans les palais des rois foudroie la volupté et la mollesse. Voilà quelles armes un prince, s'il veut être fidèle à Dieu, doit employer contre l'attrait des vains plaisirs. Voilà de quel pain il doit se nourrir pour se fortifier contre les attaques de la volupté, et pour apprendre à la vaincre. *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*

Ah! Sire, n'oubliez jamais que c'est l'a-

mour des plaisirs qui a fait presque tous les mauvais princes. Regardez la volupté comme la plus grande ennemie des rois, et comme l'écueil le plus fatal à leur salut et à leur gloire. Qui ne sait pas maîtriser son cœur gouverne mal ses peuples, et le premier de tous les empires est celui qu'on a sur ses désirs. Au jour de votre baptême, à la face du ciel et de la terre, vous avez renoncé à tout plaisir criminel; ce fut, entrant dans l'Eglise, votre serment le plus solennel. Or, un roi à qui il importe tant qu'il n'y ait point de parjure, voudrait-il l'être lui-même envers son Dieu? voudrait-il donner au monde l'exemple d'un serment violé, et ne serait-il pas honteux pour vous de n'aimer pas à être fidèle à Dieu, quand nous aimons tant à vous être fidèles à vous-même.

Première tentation vaincue, le plaisir. Seconde tentation, la flatterie.

SECOND POINT.

Le démon transporte Jésus-Christ dans la ville sainte, et, le mettant sur le haut du temple, il lui dit : *Jetez-vous en bas, car il est écrit : Les anges vous soutiendront.* (*Matth.*, IV.) Voilà, dans ce père de mensonge, les divers caractères de la flatterie : il cache le péril, il déguise la vérité, il inspire une fausse confiance, il donne une vaine présomption, et c'est le poison que les rois ont le plus à craindre, et qui corrompt davantage leur vertu; partout où il y a de la grandeur, il y a de la flatterie; auprès des rois un grand intérêt l'anime, aussi y fait-elle de plus grands efforts.

Aujourd'hui, Sire, vous êtes en sûreté entre les mains des sages; mais quand les années vous auront rendu maître de vous, et que Dieu aura remis en vos seules mains la souveraine puissance, ciel! quelle foule de flatteurs vous assiégeront; vous les verrez, ces hommes pliants et souples, étudier vos faibles, s'accommoder à vos penchants, prendre le caractère le plus conforme à vos inclinations, entrer dans vos joies et dans vos peines, vous ménager, selon vos goûts, des plaisirs et des réjouissances; ce ne sera autour de vous qu'empressement, qu'admiration, que complaisance; toujours prêts à vous applaudir, attentifs à ne jamais vous contredire, vous irez et ils iront, vous blâmerez et ils blâmeront, vous louerez et ils loueront, n'ayant, ce semble, de volonté ni de raison que la vôtre; paraissant, non ce qu'ils sont, mais ce que vous les voudrez être; prenant autant de formes que vous aurez de désirs. Avec eux vous n'aurez jamais tort; toutes vos actions seront justes; ils donneront à vos défauts, si vous en avez, des noms d'honneur et de gloire. Si un roi fait des cruautés, ils disent qu'il fait de grands exemples; s'il opprime ses peuples, ils disent qu'il les tient dans le devoir; si vous êtes vindicatif, ils diront que vous êtes juste; si vous avez l'âme ambitieuse, ils diront que vous l'avez grande; si vous êtes indolent, ils vous appelleront pacifique; détournant le nom des choses de leur propre signification, ils font aux rois des vertus de tous leurs vices. Que sais-je? s'il le faut, fourbes et hypocrites, ils abuseront, pour vous surprendre, de la vertu même. Ils feindront de la piété, si c'est par la piété qu'on peut vous prendre, et, pour se mieux jouer de vous, ils se joueront de Dieu même.

Voilà les vrais caractères des flatteurs. La cour des rois abonde en ce genre de monstres : c'est là leur séjour; c'est là leur centre. Aussi lorsque Dieu irrité contre le roi Josaphat appelle pour le punir un esprit d'adulation et de mensonge, il s'en offre une multitude énorme pour y aller, tant leur penchant les y porte, et à l'envi ils s'écrient : *Ero spiritus mendax et prævalebo.* (III *Reg.*, XXII; II *Paral.*, XVIII.) C'est moi qui irai à ce roi misérable; je serai contre lui un esprit de flatterie, et bientôt je prévaudrai : *Et prævalebo.*

Et en effet, à l'égard d'un roi qui lui donne entrée, sur quoi le démon de la flatterie ne prévaut-il pas? Il prévaut sur son innocence, sur sa raison, sur sa piété, sur ses lumières, sur sa religion, sur ses intentions les plus droites, sur son naturel le plus heureux, sur les conseils des sages qui seuls le chérissent véritablement, sur l'amour de ses peuples, sur la félicité de ses sujets, sur son esprit, sur son cœur, sur toute sa personne, sur tout lui-même; il éteint tout, il corrompt tout, il anéantit tout. Quand un roi prête l'oreille à la flatterie, la vérité tremblante s'éloigne elle-même de son palais; personne n'ose la lui dire, la terre entière garde le silence devant lui; tout dans son royaume conspire à le tromper; toutes les langues ne se délient que pour le séduire : *Spiritus mendax in ore omnium.* Et chacun dit pour parvenir et pour arriver au titre si important de favori, je l'emporterai sur tous mes concurrents, et je prévaudrai par mes adulations sur tous les autres flatteurs ensemble : *Ero spiritus mendax et prævalebo.* Mon Dieu! qu'un jeune roi ainsi livré aux flatteurs fait pitié à ceux qui l'aiment! Non, les tigres, les lions, les bêtes les plus féroces, sont moins à craindre pour lui, et le dévoreraient avec moins de rage. De tous les fléaux dont Dieu punit Roboam, le plus terrible sans doute fut de le livrer, au commencement de son règne, à ces jeunes flatteurs qui l'endormirent dans ses vices, et qui, maîtres de son cœur, y entretinrent la hauteur, la dureté et l'injustice. Lorsque les anciens, par tendresse pour lui, par reconnaissance pour son père qui les avait comblés de bienfaits, lui donnaient des conseils si propres à le faire aimer, les autres le portèrent au contraire à ne dire au peuple que des paroles d'affliction, et firent, comme il arrive, d'un roi flatté, un roi cruel, un roi malheureux, un roi odieux, haï de Dieu et des hommes.

Mais quelles armes employer contre ces ennemis en cela plus redoutables qu'ils nous plaisent. Jésus-Christ daigne vous l'apprendre. Il les faut fuir, il les faut éloigner, il les faut proscrire. Quand l'esprit d'adulation

le tente, il s'écrie : *Retire-toi, Satan.* Ainsi devez-vous dire, regardant le flatteur selon l'idée qu'en donne le Sage, tantôt comme un poison subtil qui, entrant de lui-même, saisit le cœur et tue l'âme ; tantôt comme un serpent qui, caché sous des fleurs, fait mourir par ses piqûres le malheureux qui s'endort auprès de lui ; tantôt comme ces monstres cruels, qui, par la douceur de leur voix, ôtent la vie à ceux qui les écoutent. Vous, craignez-les, évitez-les, détestez-les ; si votre innocence vous est chère, si votre gloire même vous est précieuse, exterminez de votre cour les flatteurs, comme vous feriez les traîtres, et croyant voir en leur personne le démon lui-même, écriez-vous à leur approche comme Jésus-Christ : *Vade retro, Satana,* retire-toi, Satan. Les flatteurs seuls font les tyrans ; ils sont plus funestes à un roi que tous ses autres ennemis ensemble. Contre ce genre d'hommes si méprisables et si bas, n'employez même que la grandeur et la noblesse de votre âme ; il y a autant de lâcheté de cœur dans celui qui se laisse flatter, qu'il y en a dans celui qui flatte. Pour vous mieux défendre des flatteurs, commencez par ne pas vous flatter vous-même. Car, mes frères, notre cœur d'ordinaire nous aide à nous abuser ; le plus dangereux de nos séducteurs, c'est notre amour-propre ; on ne nous trompe jamais qu'en second ; l'adulation même tire toute sa force de notre faiblesse et de notre crédulité, et en vain les autres voudraient nous flatter, si nous ne nous flattions nous-mêmes. Vous, prince auguste, à la place de la flatterie, appelez auprès de vous la vérité, la sainte et céleste vérité, vous écriant avec le roi Ezéchias : *Domine, sit veritas in diebus meis.* (IV *Reg.*, XX.)

Seigneur, si vous m'aimez, si vous avez quelque pitié d'un roi si jeune qui vous implore : ah ! mettez dans ma vie la vérité au lieu de la flatterie. Je pourrais vous demander de remplir mes jours de prospérités, de victoires, je ne vous demande que la vérité ; hélas ! si elle me fait triompher des flatteurs, ce sera pour moi une assez belle victoire : *Sit veritas in diebus meis.* Eh ! que de princes diffèrent de la voir cette vérité, au lit de la mort, au pied de votre tribunal terrible ; mais qu'alors elle est affreuse pour eux ; cette opposition des fausses louanges qu'on leur a données, avec les vices trop réels que votre justice leur montre, fait leur plus cruel tourment. Moi je vous la demande pour ma jeunesse, pour mes plus beaux jours, pour tout le cours de ma vie : *Sit veritas in diebus meis.* Que loin de la fuir j'aille moi-même au-devant de cette lumière sainte ; que toujours auprès de mon trône elle m'éclaire, elle me guide ; qu'elle règne avec moi, et par moi, et sur moi ; que j'aime ces hommes sages qui me la disent, et que j'abhorre ces âmes lâches qui me la cacheront. Je sais qu'en apparence elle est austère, mais que de biens ne procure-t-elle pas ! Fortifiez, mon Dieu, ce goût naturel que vous m'avez donné pour elle, et que toute ma vie j'aie le courage de l'écouter et la force de la suivre : *Domine, sit veritas in diebus meis.*

TROISIÈME POINT.

Enfin, dernière tentation, celle de l'orgueil. Le démon, confus de n'avoir pu vaincre Jésus-Christ, essaie une attaque nouvelle, qu'il croit la plus forte. Il transporte le Sauveur sur une montagne fort haute, et lui montrant tous les royaumes du monde avec la gloire qui les accompagne, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses si, en vous prosternant, vous m'adorez. Cette situation de Jésus-Christ, qui n'était pour lui qu'une fiction, une espèce de charme et de prestige, est dans les rois une réalité. Ils se trouvent placés sur le trône comme dans un lieu éminent d'où ils voient à leurs pieds le reste du monde. Les royaumes de la terre, avec toute leur pompe, non-seulement leur sont montrés, mais leur sont donnés. Ce n'est pas ici un spectacle, c'est une possession, et leur vie est un état tout de splendeur et tout de gloire.

Que cette tentation pour eux est délicate ! Qu'il est difficile de se défendre de cette ivresse de cœur que la royauté donne ! Que par elle la faiblesse humaine est attaquée fortement ! Dans quel danger elle met l'humilité chrétienne ! Plus votre condition est élevée, s'écrie saint Augustin, et plus elle est périlleuse, *quanto altior, tanto periculosior.* La souveraine puissance laisse dans l'âme je ne sais quel charme qui la remplit et l'occupe tout entière ; on s'attribue une supériorité de mérite quand on a une supériorité de grandeur ; on regarde l'ambition comme le sentiment et presque la vertu des grandes âmes.

Oh ! qu'il est à craindre que ceux à qui le monde accorde tout, ne se refusent rien à eux-mêmes ! et qu'enchantés des hommages que les peuples vous rendent, vous n'oubliiez ceux que vous devez à Dieu !

Aussi c'est sur le trône que Balthasar croit être un Dieu. C'est sur le trône qu'Antiochus s'adore lui-même. C'est sur le trône que Pharaon, enflé de sa puissance, s'écrie orgueilleusement : c'est moi qui me suis fait. C'est sur le trône que Nabuchodonosor, séduit par sa propre grandeur, fait prosterner les peuples devant son idole. C'est sur le trône qu'on voit dans l'Ecriture un jeune prince, avide de gloire, tenter l'empire de l'univers ; concevoir le projet superbe de soumettre à ses lois toutes les nations, comme si elles n'étaient qu'un seul homme ; vouloir mettre dans sa chaîne le genre humain ; saisir, pour ainsi dire, par ses désirs, le globe du monde ; écouter enfin le démon, quand il lui dit, en lui montrant en esprit tous les royaumes de la terre : Si vous m'adorez, si vous voulez obéir à mes lois, suivre mes maximes, être ambitieux sans bornes et sans règle, sacrifier à la gloire de votre nom le repos et le bonheur de vos peuples ; enfin, sous le titre de héros être un tyran, et le fléau de la terre, je vous donnerai toutes ces choses : *Hæc omnia tibi dabo.*

(*Matth.*, IV.) Mais comment le Sauveur repousse-t-il cet esprit d'orgueil et de superbe? *Vous adorerez*, dit-il, *le Seigneur votre Dieu.* (*Ibid.*)

Et voilà ce qu'après lui je dis encore ici aux grands du monde pour les défendre de la vanité que la grandeur leur inspire : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu; c'est-à-dire, puisque vous avez besoin de plus grandes grâces pour combattre l'impression des grands objets qui frappent sans cesse votre âme, pour vaincre l'éclat trompeur des vanités et des pompes du monde; puisque cette élévation où vous êtes vous expose à de plus grands périls, forme, pour ainsi dire, sous vos pieds de plus grands abîmes, vous prépare, au jugement de Dieu, un compte plus terrible et des supplices plus rigoureux, qu'elle vous porte davantage à recourir à lui, à le prier, à le conjurer d'avoir pitié de votre état, et à l'adorer par un culte plus fervent, plus religieux, plus fidèle : *Dominum Deum tuum adorabis.*

C'est-à-dire, le dessein du démon, en vous offrant les royaumes du monde, est de vous remplir d'orgueil; au contraire, que cette vue vous humilie, vous épouvante par le nombre infini de vos dangers et de vos devoirs; que ce spectacle de tant de peuples qui vous sont soumis et à qui vous devez l'exemple, vous inspire un désir ardent de les édifier, de les sanctifier, et de les porter à adorer Dieu, en l'adorant vous-même : *Dominum Deum tuum adorabis.*

C'est-à-dire, au lieu de vous livrer au désir insensé d'acquérir de nouveaux royaumes, devenez vous-même le royaume de Dieu en le faisant régner souverainement dans votre âme. Les plus belles conquêtes d'un roi chrétien sont la vertu, la piété, l'amour des peuples, la soumission aux lois, la douceur, la bonté, la justice. Voilà l'empire qu'il doit conquérir; voilà le royaume auquel il doit prétendre. S'il aime tant la guerre, qu'il la fasse donc aux plus grands ennemis des rois, au faste, à l'orgueil, à la vanité, à cette ambition inquiète et insatiable qui veut tout avoir, et toujours croître. La plus noble valeur est celle qui combat les vices; et celui qui dompte son cœur, dit le Sage, vaut mieux, est plus héros que celui qui prend des villes. La véritable gloire d'un roi est d'être roi de lui-même; de ranger ses vices au nombre de ses sujets, et qu'il n'y ait rien dans son cœur dont il ne soit le maître. Sans doute de toutes les guerres que font les souverains, la plus nécessaire pour eux et la plus glorieuse est celle qu'ils font à leurs passions. Vous, Sire, avant que les vôtres croissent, combattez-les, surmontez-les; rapportez à Dieu seul toute votre ambition, toute votre grandeur, toute votre puissance, et que tout vous-même soit pour lui un hommage universel, une seule adoration et un grand sacrifice : *Dominum Deum tuum adorabis.*

Enfin, si la gloire du trône vous tente, loin d'en regarder l'éclat et la pompe, considérez-en la fragilité. Voyez comme sous la suprême majesté de Dieu les sceptres et les couronnes s'évanouissent; voyez à ses pieds fondre et s'anéantir toutes les grandeurs de la terre; voyez dans ce torrent des siècles, qui, se poussant les uns les autres, s'écoulent si rapidement, tant de rois, tant de princes disparaître. Hélas! sire, et à qui sur ce point la providence rigoureuse du Seigneur a-t-elle jamais fait coup sur coup des leçons plus tristes! Il ne se peut qu'à ce moment nos entrailles ne s'émeuvent. Voyez enfin comme sous le soleil rien n'est durable; et au milieu du dépérissement général de toutes choses, adorez Dieu, seul grand, seul vrai, seul roi, seul toujours lui-même, seul immuable et immortel au milieu de la décadence de tout le reste. Seul digne d'être adoré, vous devez le craindre, l'aimer, le servir uniquement, puisqu'il est votre seul maître : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* (*Matth.*, IV.)

A ces paroles, le démon vaincu laissa le Sauveur, dit l'Evangile, et les anges de Dieu s'approchèrent de lui et le servirent : *Accesserunt angeli et ministrabant ei.* (*Ibid.*)

Puissiez-vous ainsi l'éprouver, prince auguste; laissez-le, esprit mauvais; éloignez-vous à jamais d'une âme si pure; et vous, approchez de lui, esprits célestes; anges saints, veillez sur lui; faites la garde autour de son cœur; empêchez que son innocence ne lui échappe, et qu'on ne lui enlève son trésor; nous confions en vos mains fidèles un dépôt si cher.

Et vous, mon Dieu, du haut du ciel, écoutez la prière que vous fait ici, avec David, ce prince votre enfant, l'objet de vos miséricordes : *Deus fortis meus* (II *Reg.*, XXII), ô mon Dieu! ô ma force : *Elevator meus* (*Ibid.*), vous qui m'avez, contre toute apparence, élevé sur le trône, et qui pouvez seul m'y servir d'asile contre ses dangers, *et refugium meum* (*Ibid.*) Ah! daignez jeter sur moi un regard, il n'en faudra pas davantage pour vous toucher de compassion; *respice in me et miserere* (*Psal.* XXIV), ayez pitié de ma jeunesse, ayez pitié de mon état. Que je suis à plaindre! *Torrentes circumdederunt me*, sur le trône, ce n'est pas une tentation seule qui m'attaque, c'est un torrent de vices et de péchés qui, élevé sur moi, semble vouloir engloutir mon âme. *Funes inferni invenerunt me* (II *Reg.*, XXII), l'orgueil, la volupté, la flatterie, toutes les passions, comme des liens d'enfer, s'avancent vers moi pour m'enchaîner et me rendre leur esclave. *Ad te confugi.* (*Psal.* CXLII.) Alarmé sur moi-même, j'ai recours à vous; je me jette entre vos bras; m'abandonneriez-vous, père tendre? eh! que deviendrai-je, sans vous; hâtez-vous de me secourir; attendrissez-vous sur un prince qui, au comble même de la grandeur humaine, se trouve malheureux par le danger seul où il est de vous perdre : *Tu autem adjuva me.* (*Psal.* CVIII.) Dieu terrible et miséricordieux, hélas! dans les premiers jours de ma vie, par quelles disgrâces m'avez-vous affligé? *Quantas ostendisti mihi tribulationes!*

(*Psal.* LXX.) Elles ont été infinies dans leur nombre et extrêmes dans leur grandeur : *Multas et magnas. De abyssis terræ reduxisti me* (*Ibid.*), vous m'avez retiré moi-même de l'abîme de la mort où j'étais près de tomber ; ô Dieu ! ô mon Dieu ! pour mon salut j'ai de plus grands périls à craindre ! *Custodi innocentiam* (*Psal.* XXXVI), si je vous suis encore cher, si vous avez quelque égard à la piété de mes pères, aux prières si tendres, si redoublées que vous font ici pour moi ceux à qui mon éducation est confiée ; conservez-moi l'innocence, cette innocence dans un jeune roi si exposée, si combattue ; après tant de pertes, que du moins je ne fasse pas celle de mon Dieu ; ce serait la plus lamentable : *Custodi innocentiam.* Non, que jamais ce cœur qui vous aime si tendrement ne vous offense ; non, que jamais votre image en moi ne se flétrisse. Si je connaissais un bien plus précieux, je vous le demanderais ; je vous demande la grâce de ne jamais vous offenser, de perdre plutôt ma couronne et ma vie que de commettre un seul péché : *Custodi innocentiam.* Si cette grâce ne s'accorde qu'à nos larmes, les miennes coulent ici pour l'implorer. Soyez-en touché, Seigneur, songez qu'elles vous demandent pour moi de vous aimer toujours, de ne jamais vous perdre, d'être sans cesse auprès de vous, comme un enfant auprès de son père. *Benedicam tibi*, si j'obtiens un bien si cher, je vous en bénirai et et sur la terre et dans le ciel durant toute l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON III.

Pour le second dimanche de carême.

SUR LES CARACTÈRES DE LA GRANDEUR CHRÉTIENNE.

Hic est Filius meus dilectus, ipsum audite. (*Matth.*, XVII.)
C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le.

Sire,

C'est aux grands et aux rois surtout que Jésus-Christ, en ce saint jour, daigne se donner en spectacle. C'est à eux que du haut du ciel le Père ordonne de l'entendre. Quel maître plus grand, plus saint, plus digne d'eux ; et que, dans les circonstances de ce mystère glorieux, il leur fait des leçons propres et touchantes !

Non, pour vous, puissants du siècle, rien n'est vide, rien n'est stérile sur le Thabor ; chaque parole que le Sauveur y dit est une vérité qu'il y enseigne ; chaque démarche qu'il y fait contient un devoir qu'il y impose. Il veut que s'il y est l'image visible de votre gloire, vous y deveniez les imitateurs fidèles de sa sainteté. Il s'y tourne tout entier en instruction pour vous ; que les grands, que les princes, que les rois, que le monde entier, prosterné devant lui, l'écoutent ; c'est le maître de l'univers : *Ipsum audite.* Et dans l'explication et l'homélie de notre évangile, vous allez voir l'un après l'autre les caractères de la grandeur chrétienne tracés en la personne même d'un Dieu, et mis dans un jour si beau, qu'il vous serait également, et impossible de ne les pas voir, et honteux de ne les pas suivre. Ne perdez rien, Sire, d'un spectacle si grand, et dans lequel, comme en abrégé, se trouvent recueillis et tout le bonheur et toute la religion d'un prince. Demandons les lumières, etc.

Sire,

Jésus ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, les fit aller sur une montagne éloignée. C'est ici un des principaux devoirs de la grandeur chrétienne. Ce Roi des rois et ce modèle des princes, Jésus-Christ, ne veut pas seulement vous faire connaître, par le choix qu'il fait de ces trois apôtres pour avoir part à sa confiance, qu'un roi (chose rare) doit avoir des amis, et qu'il doit les prendre d'ordinaire dans son propre sang ; car Jésus-Christ préfère ici son frère ; mais qu'à l'exemple du Sauveur qui choisit Pierre, distingué par sa foi si inébranlable, Jacques si plein de zèle pour la vérité, Jean si recommandable par l'innocence de ses mœurs ; un prince, destiné à gouverner les peuples, ne doit prendre de liaisons étroites qu'avec des hommes sages et vertueux, car les liaisons qu'il prend décident presque toujours de ses mœurs et de sa gloire. On nous croit tels que ceux que nous aimons ; nous devenons même ce que nous chérissons, et rien n'est plus propre à nous rendre vertueux que d'aimer la vertu même.

Mais une instruction plus nécessaire encore vous est ici donnée, par le soin qu'a Jésus-Christ de se dérober au monde pour aller dans un lieu solitaire et retiré, *in montem seorsum.* Et que veut-il apprendre par là aux grands du siècle, à ces hommes toujours dissipés et absents d'eux-mêmes, toujours attirés et répandus au dehors, toujours dans l'agitation et le tumulte du monde, toujours étrangers à leur propre cœur, et qui n'ont rien de plus éloigné d'eux qu'eux-mêmes ? Il leur apprend que plus leur état les dissipe, plus ils doivent s'efforcer de se recueillir, et se ménager au moins des moments heureux où ils puissent, sous l'œil de Dieu, retrouver quelquefois leur âme, et se mettre dans cette situation si désirable où furent les apôtres sur le Thabor, lorsque, rendus invisibles à tout le reste, ils ne virent plus que Jésus seul : *Nihil viderunt nisi solum Jesum.*

Et n'allez pas dire, prince auguste, que c'est le malheur de votre condition d'être incompatible avec la retraite. Eh ! quoi, ignorez-vous que c'est être hors du monde que de ne pas l'aimer ; que Dieu, qui est esprit, demande de vous une solitude d'esprit ; que c'est le cœur qui fait notre dissipation ou notre retraite, et qu'au milieu de la cour même nous sommes solitaires, s'il est à Dieu, et dissipés dans le désert, s'il est au monde ? Ignorez-vous qu'il y a, selon saint Paul ; une retraite morale intérieure et nécessaire où

l'éloignement du cœur supplée à la distance des lieux, et où le chrétien, fût-il prince, fût-il roi, ne pouvant sortir du monde, fait sortir le monde de lui-même, y demeure par ce qui y engage, et en est dehors par ce qui y corrompt? Semblable à ces anges qui, par le corps, au milieu des peuples exerçaient sur la terre des ministères de salut, par l'esprit un prince demeure toujours uni à Dieu, et imite en quelque sorte cet Etre suprême qui, mêlé ici et répandu en toutes choses, n'a point de part à leur corruption.

David, au milieu des soins de son royaume, au milieu même de l'éclat de ses victoires, crie à Dieu : Seigneur, j'ai retrouvé mon cœur fugitif lorsque les charmes de la royauté, lorsque la gloire de mes triomphes, lorsque les occupations inséparables de l'empire étaient près de me l'enlever; je l'ai repris avec force, je l'ai ramené à vous, et l'ai tout recueilli en votre présence, *Domine, inveni cor.* Et s'il sut alors recueillir son cœur, est-il une situation où nous ne puissions retrouver le nôtre? *Duxit eos in montem seorsum;* il les mena sur une montagne éloignée, et là il fut transfiguré devant eux : *Et transfiguratus est.*

Qu'il fut beau de voir Jésus-Christ au milieu de ses apôtres passer tout en gloire, prendre une forme nouvelle et céleste, laisser, ce me semble, tout ce qu'il avait de l'homme pour ne paraître que Dieu. J'ose le dire, tel doit être un roi destiné à servir de spectacle au monde. Au milieu de ses peuples, il doit apparaître comme transfiguré en quelque chose de sacré et de divin, selon l'expression de Dieu même. O rois! vous êtes des dieux : *Dii estis.* (*Psal.* LXXXI.) Un prince élevé sur le trône doit se regarder comme un homme qui représente Dieu, qui tient la place de Dieu, dont les pensées, les désirs, les sentiments, les vues doivent avoir quelque chose de noble, d'élevé, qui exprime Dieu et qui soit digne de Dieu; à l'image de la grandeur de Dieu conviennent les choses grandes, et à l'image de sa sainteté, les choses saintes. En lui, quand il gouverne ses peuples, l'homme, s'il se peut dire, doit disparaître avec ses faiblesses, avec ses passions, avec ses vices, pour ne laisser voir que la sainteté de Dieu dont il est l'image : *Transfiguratus est.*

Il faut que cette ressemblance avec Dieu lui change le cœur, lui élève l'âme, le rende une autre personne et un homme nouveau : *Transfiguratus est.* La royauté, comme étant un rayon et un écoulement de la majesté divine, doit l'élever au-dessus des sentiments de la haine, de l'intérêt, de la vengeance, le porter à pardonner, à compatir, à soulager comme Dieu; à conduire comme lui les hommes à la vertu par des bienfaits et des grâces; il faut que dans un roi tout exprime Dieu, tout se ressente de Dieu, que toutes ses actions respirent je ne sais quoi de grand, de saint, de céleste, à quoi on reconnaisse l'homme de Dieu sur les peuples. Il faut qu'un prince que Dieu a transformé en l'image de sa grandeur, de son autorité, de sa puissance, se transforme lui-même en l'image de sa justice, de sa bonté, de sa miséricorde, et que cette ressemblance auguste, qui commence en vous par l'éminence de votre rang, s'y achève par la sainteté de votre vie : *Transfiguratus est.*

Il faut qu'on puisse dire, ce roi que vous voyez sur le trône semble régner, mais c'est Dieu qui par lui règne; il a, ce semble, pris sa place; sa royauté n'est qu'une portion de la royauté divine; en sa personne Dieu juge, Dieu parle, Dieu punit, Dieu récompense, Dieu fait la paix, Dieu fait la guerre; son règne est l'empire de Dieu, sa puissance est sa puissance; il n'agit que par son esprit; il n'est pas roi pour lui-même, mais pour Dieu; et imitant comme il le peut sur le trône Jésus-Christ sur le Thabor, il paraît comme caché, comme perdu, comme absorbé dans la sainteté de Dieu, et en lui on ne voit presque plus rien de l'homme : *Transfiguratus est.*

O rois! s'écrie à ce sujet saint Grégoire, vous qui êtes revêtus de l'image et de la puissance de Dieu, révérez cette autorité qui n'est pas la vôtre, mais la sienne : vivez saintement, puisque vous êtes comme transformés en un Dieu saint. Eu égard au caractère de la divinité que vous portez, respectez-vous vous-mêmes; ayez pour vos personnes sacrées une espèce de religion qui vous empêche de vous déshonorer par aucun désordre. Vos moindres péchés ne sont-ils pas en vous des profanations et des irrévérences énormes? Et quelle audace monstrueuse serait-ce à un roi d'user de la puissance d'un Dieu miséricordieux pour faire des actions cruelles? De livrer en vous l'image de Dieu au péché et à l'infamie; d'être assis sur le trône de Dieu et de violer toutes les lois divines? Dieu se représente-t-il par l'injustice et le crime? Reconnaissez mieux le grand mystère de Dieu en vous; il gouverne le ciel par lui-même et il partage avec vous l'empire de la terre. Soyez donc des dieux pour vos sujets; c'est-à-dire, gouvernez-les comme Dieu gouverne le monde, avec sagesse, avec bonté, avec clémence, d'une manière noble, juste, bienfaisante, en un mot divine; sans cela votre jugement sera plus rigoureux, et si vous n'êtes ici de grands exemples de la sainteté de Dieu, vous serez un jour de grands exemples de sa justice : *Transfiguratus est.*

Mais voyons dans les circonstances de la transfiguration sainte de Jésus-Christ les leçons qu'il daigne vous faire encore. Il parut, dit l'Evangile, brillant de lumière, et ses vêtements étaient blancs comme la neige. Il exprimait par là, dit saint Chrysostome, deux devoirs essentiels à tout chrétien : l'un, qu'il doit s'instruire lui-même et se remplir, pour ainsi dire, de lumière; l'autre, qu'il doit édifier les peuples et leur offrir des mœurs pures et réglées. Mais si ces devoirs sont imposés à tous les chrétiens, qu'ils le sont davantage à un roi, et à un roi dans un âge tendre! Il se doit à lui-même l'instruction, et à ses sujets l'exemple. Il

faut qu'on puisse dire de lui : il parut au milieu d'eux tout brillant de lumière.

D'ordinaire la jeunesse des rois paraît la partie de leur vie la plus indifférente et la plus vide. Elle est en eux comme une suspension générale de toutes les actions éclatantes qui font la gloire des souverains; c'est néanmoins la plus importante, la plus précieuse, d'où dépendent les autres âges : la jeunesse seule est le temps d'apprendre. Celui qui apporte au gouvernement l'ignorance, est assuré de la conserver toujours; il n'apprendra plus que par l'expérience, qui est le plus mauvais des maîtres ; il vaut mieux devoir sa sagesse à l'instruction.

Et de quoi un roi doit-il s'instruire? Loin d'imiter ces grands du monde, qui, croyant que leur seule naissance leur suffit et leur tient lieu de mérite, s'endorment dans la mollesse et l'oisiveté, font gloire même de leurs ténèbres, n'ont d'autre science que les plaisirs, savent tout ce qu'ils devraient ignorer, ignorent tout ce qu'ils devraient savoir, et marchant ainsi dans une nuit profonde, font autant de chutes qu'ils font de pas. Un jeune prince doit s'instruire de tout ce qui peut le rendre sage et ses peuples heureux ; il doit apprendre, et avec soin, l'histoire du monde, l'histoire de son état, et surtout l'histoire sainte, ce livre où est peinte avec tant de force la grandeur de Dieu, qui en est l'âme et comme le seul héros; il y tire et du bien et du mal qu'on y a fait, des secours puissants pour sa conduite. Là, mieux que nous, Saül réprouvé pour sa désobéissance lui apprend à se soumettre à Dieu; là Salomon, de voluptueux devenu idolâtre, lui inspire une horreur sainte pour les profanes plaisirs; là, les grâces dont Dieu comble Josaphat, ce prince si religieux, l'animent fortement à la piété; là, Josias béni de Dieu pour avoir écouté sa loi et rétabli son culte, le remplit de respect et de zèle pour la parole sainte et pour la religion; là, quand il voit Néhémias devenir le plus cher objet des miséricordes du Seigneur pour avoir soulagé son peuple, il sent naître dans son cœur un amour tendre pour ses sujets. L'histoire sacrée est comme un grand livre toujours ouvert devant ses yeux pour y voir Dieu, et pour le suivre; il y étudie ses voies, il y adore ses ordres; chaque événement y est une leçon pour lui, pour lui chaque roi y devient un maître qui lui apprend, ou la patience au milieu des plus grands malheurs, ou l'humilité au comble de la gloire et dans le torrent des prospérités. Sans cesse il y prend des exemples de ce qu'il y voit de grand et de saint, il y forme ses mœurs sur la sagesse de tous les siècles; il semble que toute l'antiquité sainte n'a agi que pour lui; il semble qu'elle lui ait préparé de loin des sentiments sages et religieux pour toutes les situations, pour toutes les épreuves dans lesquelles ici-bas un prince peut être ; il rapporte à son instruction tout ce que Dieu y a dit, tout ce que Dieu y a fait. Ce qu'il y voit de bon séparément dans chaque roi, il essaie de le recueillir, de le rassembler en lui seul; il met dans son empire comme en abrégé la félicité de tous les temps; il s'enrichit des vertus et de la piété de tous les règnes. Ah! lisez, sire, et relisez l'histoire du Seigneur, quel trésor précieux pour vous ! et pour nous quelle espérance, quelle joie, de pouvoir retrouver par là dans notre seul roi tous les bons rois ensemble !

Et que devez-vous apprendre encore ? l'art de régner et de conduire sagement vos peuples. Car ce n'est pas assez pour un roi d'avoir au dehors de la valeur et du courage, il faut qu'il ait au dedans de la prudence et de la capacité. David n'était pas seulement victorieux à la tête de ses armées, mais à Jérusalem nul avant lui ne fut si habile dans la science de régner; ce même roi était dans la guerre un héros, et dans la paix un grand homme.

Mais si un souverain doit savoir la loi des peuples qu'il gouverne, il doit bien plus encore s'instruire de la loi de Dieu; cette loi qui le jugera; cette loi qui peut seule le sanctifier, cette loi que Moïse voulait que les rois lussent sans cesse, qu'ils la portassent avec eux pour en faire leur étude et leur règle; il doit, comme dit l'Apôtre, se remplir de la science suréminente de Jésus-Christ, de son esprit, de son Evangile, de ses vertus, de ses préceptes, de ses jugements, et se les imprimer au plus profond de son âme. Enfin, comme il est dit du jeune Salomon, un roi doit être au milieu de son Etat ce que le soleil est au milieu du monde, une lumière vive et féconde qui anime tout, qui éclaire tout; il doit être l'âme et l'intelligence de son empire, et il faut qu'on puisse dire de lui, comme aujourd'hui de Jésus-Christ : il parut au milieu d'eux tout brillant de lumière, *resplenduit sicut sol.*

Et pourquoi l'Evangile a-t-il ajouté que ses habits parurent blancs comme la neige? C'est pour vous apprendre, prince auguste, qu'à la lumière de l'instruction vous devez ajouter celle de l'exemple. Car un roi, si devant Dieu il veut trouver grâce, doit rapporter toute sa vie au seul point de l'édification; il ne saurait ni se perdre, ni se sauver seul. Je l'avoue, il peut charger ses ministres de la police extérieure de son Etat; il peut se reposer sur eux des fonctions de la justice, de la culture des arts, de l'ordre de ses finances, du commandement de ses armées, mais il ne peut se reposer que sur lui-même du bon exemple; il est chargé de ce précieux dépôt; c'est son devoir le plus propre. Dans la sphère sublime où Dieu l'a attaché, il doit mouvoir comme lui tous les cœurs à la vertu. Et quel emploi fut plus beau ! quelle destinée fut plus noble ! L'empire semble composé comme un grand tableau où chaque personnage selon son état doit avoir sa perfection propre, mais où il faut que la principale figure, qui est le roi, soit plus achevée et plus finie; en lui la primauté du rang demande la primauté de la vertu. Nous sommes faits de telle sorte, que l'exemple des grands nous plie et nous tourne de quel côté il veut ; on y t par rapport à ce qu'on aime,

et comme on aime la grandeur, on vit comme la grandeur même. Quand Hérode méprise Jésus-Christ, tout son peuple, tous ses soldats imitent ce mépris impie : *Sprevit eum Herodes cum omni exercitu suo.* (*Luc.*, XXIII.) Le caractère du prince forme les mœurs de l'Etat; sa passion favorite devient d'ordinaire le vice dominant de ses sujets; des biens infinis et inestimables accompagnent ses vertus; mais s'il est par ses désordres un roi scandaleux, quelle plaie ne devient-il pas dans un royaume? de combien d'âmes n'est-il pas le meurtrier? de combien de crimes se trouvera-t-il chargé au tribunal de Dieu? N'est-il pas cet homme de péché qui, la couronne sur la tête, précipite en foule dans l'enfer les âmes rachetées du sang divin de l'Agneau, et y tombe après plus profondément lui-même. Seigneur, s'écriait un roi effrayé, ah! faites-moi grâce sur les péchés étrangers que mes sujets ont faits sur mon exemple.

Au contraire, que les princes pieux recevront aux pieds de Jésus-Christ de bénédictions et de grâces! Leur bon exemple aura produit dans tous les cœurs une émulation sainte de piété: ils auront été pour leurs peuples une source féconde de sanctification; en eux de grands exemples auront fait naître de grandes vertus. Oh! qu'ils seront alors un objet agréable à Dieu! qu'ils sont maintenant un don aimable de sa main, et un présent bien cher de sa miséricorde!

Aussi lorsque Dieu, attendri sur Israël, veut lui donner une marque éclatante de son amour, il lui dit: Je vous donnerai le roi Asa, qui sera sur vous par ses vertus comme une lumière brillante. Sa piété, regardée et comme en spectacle, animera tous les cœurs au bien: *Dabo Asa quasi lucernam in Israel* (III *Reg.*, XI); et il ajoute que dans le présent qu'il leur fait de ce prince édifiant, il a égard à la piété de David dont il venait d'occuper le trône : *Propter David.* (*Ibid.*) Ainsi Dieu veut que ce jeune roi édifie son peuple, parce que le père de ses pères avait été un roi religieux; et si Dieu, dans sa miséricorde, observe ici la même loi, si encore aujourd'hui l'arrière-petit-fils est édifiant à proportion de ce que le bisaïeul fut pieux, sire, que nous devons attendre de vous de grands exemples!

Et en quoi donc, me direz-vous, consiste cet exemple que les rois doivent à leurs sujets? Jésus-Christ sur le Thabor va vous l'apprendre, continuant à vous y offrir les vrais caractères de la grandeur chrétienne. Il appelle auprès de lui Moïse et Elie; Moïse qui était le législateur des Juifs, Elie qui était leur plus grand prophète; sans doute pour vous apprendre, ô rois! à qui dans ce mystère de gloire il daigne sans cesse parler, que vous n'édifierez vos peuples qu'autant que vous observerez la loi, c'est-à-dire, que vous serez justes, bons, modérés, patients, fidèles aux préceptes du Seigneur et des lois saintes de son Eglise; qu'autant que vous respecterez les prophètes, c'est-à-dire, ceux qui vous sont envoyés de la part de Dieu pour vous instruire et pour vous annoncer la vérité. Car voilà uniquement à quoi vous êtes appelés; voilà les grandes vues de Dieu en vous élevant au plus haut degré des choses humaines, c'est pour montrer en vous de plus loin et dans un plus grand jour toute l'observance de la loi et la pratique des vertus chrétiennes : *Apparuerunt Moyses et Elias.*

Oui, Sire, quand Jésus-Christ, ici votre modèle, à peine élevé dans la majesté de sa gloire, rassemble autour de lui l'Ancien Testament et le Nouveau, la Synagogue et l'Eglise, la Loi et l'Evangile, les prophètes et les apôtres, Moïse et Elie, c'est-à-dire, toute la piété de l'univers, toute la religion recueillie en lui comme en son centre, il veut vous apprendre que dès qu'un prince, par la royauté, se voit élevé au faîte de la gloire, il doit se fortifier contre elle par la religion; qu'il en doit recueillir en lui les traits les plus sacrés et les caractères les plus augustes; qu'il doit se mettre sans cesse sous la garde de la piété, l'appeler à son secours pour sanctifier sa grandeur, pour en faire un contre-poids à son autorité, un rempart contre sa puissance, un frein sacré à ses passions, d'autant plus dangereuses dans les rois, qu'elles sont plus libres.

Quand Jésus-Christ sur le Thabor fait entrer, ce semble, la religion elle-même en partage de sa félicité; quand il compose ici son bonheur de ce qu'il y a de plus saint au monde, il veut lui insinuer que le vrai bonheur d'un roi n'est pas dans sa gloire, mais dans sa piété; qu'il n'est heureux qu'autant qu'il est saint; qu'il doit, comme aujourd'hui Jésus-Christ, répandre son bonheur sur tous ceux qui l'environnent, et rendre heureuse l'Eglise de Dieu; que non-seulement la religion sainte est pour un roi la force et la félicité de son empire, mais encore celle de son cœur; que sans elle un prince, bientôt vaincu par ses vices, est esclave quoique roi, faible quoique puissant, sans gloire quoiqu'élevé au comble de la grandeur, et nullement souverain puisqu'il ne l'est pas de lui-même.

Quand Jésus-Christ veut aujourd'hui que le plus bel éclat de sa gloire vienne, ce semble, des objets de la piété, il veut vous dire que loin de rougir comme font les grands du monde des pratiques saintes de la foi, vous en devez tirer toute votre gloire; que vous devez vous honorer vous-même des exercices de la piété, la glorifier en vous, et la rendre par là plus respectable aux peuples; il veut vous dire que le plus grand spectacle qu'un souverain puisse offrir à l'univers, à ses sujets, est celui d'une vie sainte; que vous n'êtes roi que pour donner à la religion plus d'éclat, plus de magnificence, plus de pompe, pour faire rejaillir sur elle les plus beaux rayons de votre majesté, pour offrir sans cesse au monde cette alliance si vénérable de la royauté et de la religion, d'où naît la splendeur des Etats et la prospérité des empires; qu'enfin pour exprimer ici le Sauveur, il faut qu'un roi chrétien recueille en lui toute la religion, qu'il en rassemble dans

ses mœurs les traits les plus saints, les caractères les plus augustes ; il faut qu'il se place, ce semble, entre Moïse et Elie, c'est-à-dire, entre la douceur et le zèle ; qu'il soit gardé, comme dit le Sage, d'un côté par la loi, de l'autre par la vérité (mon Dieu, que c'est là une belle garde pour un roi, et qu'elle est sûre!), il faut, en un mot, qu'on puisse dire de vous comme aujourd'hui de Jésus-Christ : dès qu'il fut élevé sur le trône de sa gloire, on vit paraître avec lui Moïse et Elie, c'est-à-dire, tout ce que la loi a ordonné de juste, tout ce que les prophètes ont prédit de saint, et par là toute la piété, toute la vertu, toute la sainteté, la religion tout entière : *Apparuerunt cum eo Moyses et Elias.*

Sur un roi si chrétien comme ici sur Jésus-Christ, non-seulement du haut du ciel les grâces divines se répandent, mais ici-bas encore son peuple content et heureux le bénit ; sous son règne aimable chacun s'écrie transporté de joie et hors de lui-même, comme Pierre sur la montagne : *Bonum est nos hic esse.* Oh ! que notre sort est doux ici ! que nos destinées y sont belles ! Pourrions-nous quitter un si bon maître ? Fixons auprès de lui notre demeure, et dans la fidélité que nous aurons pour ce roi si cher, suivons également et notre devoir, et notre religion, et notre tendresse : *Faciamus hic tria tabernacula.*

Mais que les rois achèvent d'apprendre du Sauveur transfiguré les vertus par lesquelles ils peuvent régner saintement. Déjà, pour leur apprendre à être bons, doux, affables à leurs peuples, et à chercher moins à s'en faire craindre qu'à s'en faire aimer, voyez avec quelle tendresse Jésus-Christ s'approche de ses disciples que l'éclat de sa gloire avait ébouis : *Accessit ;* voyez comme il relève leur courage : *Dicens : Surgite,* comme il dissipe leur frayeur : *Nolite timere.* Il paraît leur maître par sa grandeur, et par sa bonté leur père. Déjà, pour leur apprendre à se fortifier par la pénitence contre ce fond de mollesse attaché, ce semble, à leur condition, voyez comme il rappelle au milieu même de sa gloire l'image même de ses douleurs, et cet excès de souffrances qu'il devait accomplir à Jérusalem : *De excessu quem completurus erat in Jerusalem.* Mais, parce qu'eu égard à la hauteur de leur état, il regarde l'humilité comme la vertu la plus nécessaire aux rois et la plus difficile, admirez comme il l'a répand ici sur tous les endroits de son mystère. Peu de témoins appelés, parmi les apôtres celui-là choisi qui devait le renoncer ; toute cette gloire bornée à la seule montagne ; une nuée même qui, pour tempérer l'éclat de sa chair, l'enveloppe et dérobe au moins par là une partie du spectacle ; ce spectacle seulement offert pour augmenter par son opposition l'ignominie de ses souffrances. Encore si cette gloire était d'une longue durée ; mais à peine la charité l'a montrée, que l'humilité jette son voile pour la cacher ; et celui qui, plutôt qu'on ignorât les humiliations de sa naissance et de sa mort, fait descendre des anges, fait éclipser des astres pour l'annoncer, s'il laisse échapper un faible rayon de gloire, des prières, des instances, des ordres réitérés de n'en point parler : *Nemini dixeritis et præcepit eis.*

Grands du monde, vous aspirez à la même gloire ; mais, après cela, la vanité y mène-t-elle ? mais l'orgueil et la superbe y conduisent-ils ? Non, les voies que Jésus-Christ vous offre sur le Thabor sont les seules ; on périt dès qu'on les quitte, et si vous n'y entrez dès à présent, il faut vous résoudre à être pour jamais privés de sa gloire.

Soyez effayé, Sire, d'un malheur si grand ; pour l'éviter, donnez à votre grandeur autant que le permet la faiblesse humaine, les sacrés caractères que Jésus-Christ donne aujourd'hui à la sienne ; offrez sur le trône les mêmes vertus qu'il offre sur le Thabor. Si, comme lui, dans l'éclat même qui vous environne, vous êtes humble, bon, mortifié, pénitent, ennemi du monde, sur vous comme aujourd'hui sur lui le ciel s'ouvrira, l'esprit de Dieu descendra, la grâce sainte vous remplira, et du sein de sa gloire Jésus-Christ lui-même prononcera sur vous ces paroles si consolantes, que lui fait entendre avec tant d'amour le Père céleste : *Hic est Filius meus dilectus.* C'est ici mon fils bien-aimé ; son père et sa mère l'ont abandonné, j'en fais mon enfant ; je lui suppléerai ce qu'il avait de plus cher. Non, il n'est plus orphelin, car je l'adopte, et que bienheureux l'enfant qui a Dieu pour père ! *Hic est filius meus dilectus.* Sans cesse je lui donnerai des marques de mon amour ; sans cesse il sera sous la tendresse de mes regards ; son état me touche, sa jeunesse me fait pitié ; je veillerai sur son cœur, je lui conserverai son innocence si précieuse ; j'éloignerai de son âme le moindre mal ; les autres rois sont mes ministres, sont mes images ; celui-ci sera mon enfant ; je me sens pour lui un cœur et des entrailles de père : *Hic est filius meus dilectus ;* c'est mon enfant chéri, mon fils bien-aimé : *Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui ;* je me complairai en lui comme en mon ouvrage ; je mettrai mon plaisir à l'enrichir de mes grâces, à verser dans son âme toutes les vertus, à le combler de mes miséricordes, à le faire croître en piété à mesure qu'il croit en âge ; enfin, je ferai ma joie de sa sanctification jusqu'à ce qu'enfin réuni à moi dans le ciel, il jouisse éternellement de ma gloire. Je vous la souhaite.

SERMON IV

Pour l'annonciation de la Vierge.

SUR L'HUMILITÉ.

Quod nascetur ex te sanctum vocabitur, Filius Dei... Dixit ei Maria : Ecce ancilla Domini. (*Luc.*, I.)

Le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu... Marie lui répondit : Voici la servante du Seigneur.

Sire,

De toutes les vertus la plus nécessaire aux rois et la plus rare est sans doute l'humilité ;

et ce qui leur rend cette vertu si difficile, c'est que dans ce haut degré d'élévation où la Providence les a fait naître, ils ne connaissent ni le modèle ni le mérite de l'humilité. Or, le mystère de ce jour va leur offrir l'un et l'autre, et dans les objets les plus grands, les plus saints, les plus dignes d'eux, puisque, dans les circonstances de notre évangile, Dieu aime, ce semble, à vous exposer d'abord le modèle le plus parfait de l'humilité dans un Dieu qu'elle fait homme : *Quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei.* Ensuite le mérite le plus sublime de l'humilité dans une Vierge qu'elle rend mère de Dieu : *Ecce ancilla Domini.* Ainsi le modèle de l'humilité en Jésus-Christ, le mérite de l'humilité en Marie, voilà tout mon dessein.

Mon Dieu! que cette vertu placée dans un jour si beau paraît aimable! qu'elle a pour un cœur de puissants attraits! Ouvrez-lui le vôtre, prince auguste; peut-être dans ce point suprême de grandeur, où il n'y a rien qui vous égale, dédaigneriez-vous d'apprendre l'humilité d'un homme; mais comment refuseriez-vous de l'apprendre aujourd'hui d'un Dieu? D'un Dieu, tout grand que vous êtes, votre souverain, votre seigneur, votre maître. D'un Dieu qui, en prenant l'humilité sur lui, l'a rendue si respectable, en a fait comme roi et comme Dieu une vertu royale et divine. Non, depuis qu'un roi s'est rendu humble, c'est par l'orgueil qu'un roi se dégrade; il s'élève, il s'ennoblit par l'humilité; par elle il devient grand, puisque par elle il devient saint. Ah! donnez-vous, Sire, donnez-vous encore cette sorte de grandeur; et déjà l'image de Dieu par votre puissance, aimez à l'être aussi par votre humilité. Nous vous demandons pour lui cette grâce, ô mon Dieu! et les lumières de votre esprit, par l'intercession de Marie, etc.

PREMIER POINT.

Sire,

S'il est de la perfection d'un modèle d'exprimer vivement tout ce qu'il offre à imiter, grands du siècle, où l'humilité pour vous pouvait-elle être mieux marquée que dans le mystère du Verbe fait chair? Examinez, dit un Père, ce qui le précède, ce qui l'accompagne, ce qui le suit, vous y verrez partout cet Homme-Dieu entre les bras de l'humiliation et dans tous les degrés de la bassesse.

Et d'abord, pourquoi ces figures si augustes, ces promesse si magnifiques, ces signes si éclatants, ces attentes si longues, ces préparatifs si pompeux, cette idée donnée de si loin au monde d'un Messie tout brillant de gloire et de majesté, si ce n'est pour augmenter par cette opposition la simplicité de sa venue? Pourquoi un ange, de sa nature invisible, seul dépositaire de ce secret, va-t-il l'annoncer, non au palais des grands du monde, mais à un bourg méprisé des Juifs, sinon pour diminuer au moins par là l'éclat de ce grand prodige? Pourquoi quelque temps auparavant fait-il taire les prophètes et les oracles? fait-il cesser les prodiges et toutes les voies extraordinaires, sinon pour arriver, s'il se peut dire, dans le silence de l'univers, et pour venir quand rien n'avertissait de sa venue? Pourquoi choisir un temps où le crime plus débordé inondait toute la face de la terre, où les gentils étaient plus idolâtres et les Juifs plus superstitieux, si ce n'est pour se faire de ce monde impur et souillé un séjour plus humiliant et plus contraire? Et encore ne choisit-il pas pour sa mère une vierge d'une noblesse reconnue, mais dont la famille depuis David était tombée peu à peu, et comme par degrés, afin de se préparer une naissance basse et obscure; une vierge à la vérité pleine de grâce, mais vide de tout le reste, et dont l'unique bien, les seules richesses étaient ce que les grands du monde n'estiment guère, l'onction divine du Saint-Esprit; enfin ne veut-il pas avoir pour père un simple artisan, qui n'avait pour partage que beaucoup d'innocence et beaucoup de pauvreté?

Mais, dans l'exécution même de ce mystère, voyez comme il épuise sa puissance dans la recherche des moyens par lesquels il pouvait s'abaisser; loin de prendre un corps glorieux, immortel, impassible, ne fait-il pas un miracle pour changer sa force en faiblesse, sa grandeur en infirmité, sa sagesse en enfance, son bonheur et son éternité dans un état de peine et de mort?

Ah! puissants du siècle, un Dieu sent, comme il le doit, des humiliations si profondes, son âme est trop grande pour n'être pas touchée d'un abaissement si prodigieux, mais il regarde le cœur de son Père qu'il fallait calmer, il considère vos cœurs superbes qu'il fallait guérir, et il adoucit par cette vue la honte d'un état si vil, au point de l'aimer, de s'y plaire, et de s'y animer, en supportant les abaissements d'une naissance pleine de misères, d'une vie toute d'abjections, et d'une mort qui sera pour lui le comble des humiliations et des opprobres. Que tout ceci, mes frères, mérite de réflexions! Voilà un Dieu, dit saint Basile qui, le plus grand de tous, est humilié plus que tous; mais se réduirait-il à un état si abject, s'il ne voulait nous y servir de modèle, et nous dire de lui-même ce qu'il a dit depuis d'un autre? Si vous ne devenez par l'humilité aussi petits que cet enfant, vous n'entrerez jamais dans ma gloire; non, grands du monde, que personne ici ne se flatte à sa propre ruine, c'est un principe inébranlable de la religion, que nul n'aura de part à l'incarnation sainte de Jésus-Christ, et par conséquent les grâces des mystères se tenant l'une avec l'autre, il ne recueillera aucun des fruits qu'il vient répandre sur la terre, s'il ne l'imite en ses abaissements.

L'imitons-nous, mes chers frères? Descendons une fois en nous-mêmes, et voyons-nous dans ce cœur où nous n'entrons jamais, et où nous sommes véritablement; y portons-nous un seul trait des humiliations de ce Dieu enfant? et quelque humbles que nous nous croyions, pouvons-nous sans confusion, comparer ici les principaux caractères de

l'humilité de Jésus-Christ avec les caractères de la nôtre?

1° En Jésus-Christ incarné humilité profonde; connaît-elle des ménagements, et en prenant aujourd'hui la forme de pécheur, ne va-t-il pas jusqu'au-dessous du néant même?

En nous l'humilité craint toujours de trop descendre; nous appréhendons de nous dégrader, de prendre trop sur notre rang, sur nos dignités, sur les bienséances de notre condition, de notre naissance; nous assignons selon nos caprices à cette vertu ses temps marqués et ses lieux propres, et lorsqu'un Dieu embrasse aujourd'hui cette vertu sans restriction, nous, vils pécheurs, nous lui donnons en nous des bornes et des règles.

2° En Jésus incarné humilité sincère: si en lui dans ce mystère tous les dehors sont simples et abjects, le fond de son cœur l'est plus encore.

En nous au contraire humilité fausse, trompeuse, hypocrite. Quand les dehors réformés semble offrir la modestie, le cœur qui les dément, demeure vain et superbe; nous conservons au fond de l'âme un désir secret de tout ce qui peut nous donner de la distinction, et un amour des louanges qui dégénère en faiblesse; lors même que nous n'avons dans la bouche que des paroles d'abjection et de bassesse, ce ne sont en secret que mouvements inquiets qui tendent en nous à la gloire des dignités, du crédit, de la réputation, de l'estime; c'est une imposture éternelle de vanité, qui ne s'humilie qu'afin qu'on l'élève, qui ne fuit qu'afin qu'on la cherche. Tandis que ceux qui ont moins d'éducation et moins d'usage du monde, rendent les épanchements de leur orgueil plus naturels et plus sensibles, se louant fadement eux-mêmes; nous, plus adroits, allons à la gloire par des voies plus détournées, mais plus sûres; nous sommes vains avec plus d'artifice, plus de subtilité, plus de méthode; nous essayons de nous parer à la fois, et de notre grandeur et de notre modestie: nous faisons de cette modestie à notre mérite et à nos talents ce que l'art fait des ombres aux figures d'un tableau, un secours qui en relève l'éclat et les fait paraître davantage; nous nous ménageons toutes les douceurs de l'orgueil sans en prendre le décri et la honte; nous cachons une recherche avide de la gloire en faisant semblant de la mépriser. et, en cela, disent les Saints, nous avons une humilité plus orgueilleuse que l'orgueil même.

3° En Jésus incarné humilité constante, soutenue; le mystère de ce jour ne va être pour lui qu'une longue suite d'humiliations toujours nouvelles.

Pour nous, nous n'avons qu'une humilité passagère et démentie à la moindre épreuve. Je l'avoue, dans la ferveur de la prière, nous conviendrons humblement de nos misères, nous sentirons la profondeur de nos maux; mais il est étrange combien hors de là le moindre mépris nous trouve vifs, la moindre injure, sensibles, le moindre honneur, empressés, la moindre louange, crédules. Que l'on convienne avec nous des défauts mêmes que nous déplorions, tout l'homme en nous se révolte; nous nous sentons à la fois et infiniment misérables et infiniment orgueilleux par un prodige qu'on ne peut comprendre, et nous sommes forcés d'ajouter à tant de misères qui nous humiliaient, celle de nous y surprendre superbes.

4° En Jésus incarné humilité libre, volontaire, choisie. Et quel autre poids que celui de son amour le fait descendre aujourd'hui à tant de bassesse! Il s'est humilié lui-même, dit l'Apôtre (*Philip.*, II), et il a aimé d'être abject.

L'humiliation en nous est toute forcée; ce n'est pas nous qui nous humilions, c'est Dieu, ce sont les hommes, ce sont les événements et les conjonctures qui nous humilient. Nulle abjection de notre choix, de notre goût et de notre ordre; si nous nous tenons dans la bassesse, c'est que la faveur se refuse, c'est que les biens manquent, c'est que les appuis et les ressorts qui élèvent les autres hommes nous sont ôtés; nous n'avons qu'une humilité, pour ainsi parler, humaine et naturelle, qui n'est qu'une impuissance de monter plus haut, une nécessité de nous tenir à notre place; nous ne sommes pas humbles par religion, mais par raison, et quand nous paraissons dans l'abaissement, c'est plus notre état qui est abject que ce n'est notre cœur qui est humble.

5° En Jésus incarné humilité propre, singulière, personnelle; on n'avait pas vu encore ce genre d'humiliation: un Dieu enfant, un Dieu anéanti, et plus cet abaissement est pour lui propre et personnel, plus il l'aime.

Nous (car je veux suivre l'homme jusque dans les replis les plus secrets de son cœur et confondre ici toute sa superbe), nous n'aimons que les humiliations vagues et communes; qu'il s'agisse du genre humain en général, nous en dirons sans peine tout le mal possible; la corruption de notre nature, les ténèbres de notre esprit, la faiblesse de nos penchants; tous ces motifs d'humiliation si communs avec le reste des hommes, nous trouvent éloquents; nous descendrons aussi bas qu'on voudra, pourvu que ce soit avec tout le monde; mais sur ce que nous avons de personnel et de propre, nous sommes délicats; un défaut qui n'est que le nôtre, s'il nous est reproché, nous trouve vifs et sensibles; qu'on nous rappelle le faible de notre envie, l'indignité de nos attaches, la bizarrerie de notre humeur, certain vice qui nous caractérise, certaine passion qui nous distingue, nous nous élevons avec chaleur, et toute humiliation qui nous est propre nous est insupportable.

Que dirai-je encore? En Jésus incarné, humilité pleine, entière, sans dédommagement au dehors et sans ressource. Nous, si devant Dieu nous nous humilions, nous tenons, pour ainsi dire, à nos abaissements mille compensations toujours prêtes; nous voulons encore briller par cet éclat étranger et emprunté qui nous environne. Trop hu-

miliés par le sentiment de nos misères secrètes, nous sortons hors de nous et essayons d'adoucir la triste conviction de nos maux en nous regardant dans nos biens, dans nos dignités, dans nos emplois, dans nos titres; vous, rois, dans vos sujets, dans votre souveraineté, dans votre empire, dans tout ce qui est hors de vous et qui n'est pas vous-mêmes; toute bizarre que nous paraisse la vaine opinion des hommes, nous ne pouvons souffrir d'en être effacés, et nous allons jusqu'à être touchés des louanges que notre cœur, mieux instruit, méconnaît au fond et désavoue. L'erreur même, qui nous croit ce que nous ne sommes pas, flatte notre orgueil; nous nous élevons de la méprise publique, charmés qu'on se trompe en notre faveur, et consolés, dit saint Augustin, d'être vicieux là où nous sommes, pourvu que nous soyons vertueux là où nous ne sommes pas, ce qui est un aveuglement digne de larmes.

Enfin, en Jésus incarné humilité produite dans ses vertus mêmes. En effet, dans ce grand mystère, ne dérobe-t-il pas au monde entier le prodige de sa charité et le bien inestimable qu'il vient faire aux hommes?

Qu'en cela nous l'imitons peu, mes chers frères! Le souffle de l'orgueil enfle en nous jusqu'à la piété même. On veut paraître dans le bien qu'on fait; dans l'œuvre de Dieu on cherche la gloire du monde; les édifices même que les grands élèvent à la religion ou à la charité, portent l'empreinte de leur orgueil et les marques de leur superbe. Les vertus obscures délaissées, celles où nous sommes seuls notre propre spectateur, la simplicité, la modestie, la retraite, sans attraits pour nous et sans charmes, sont plus pénibles à pratiquer. Nous avons de la peine à consentir de n'être chrétiens qu'à nos propres yeux dans les sacrifices que nous faisons à Dieu, comme si ses regards divins ne suffisaient pas, et qu'auprès de ce témoin et de ce Juge immortel, on dût compter les hommes pour quelque chose. Nous les appelons, pour ainsi dire, à notre secours; il faut que la réputation et l'éclat viennent soutenir notre faiblesse; il faut que notre âme se repose sur le bien qu'on dira de nous; cette approbation et cette estime publique, qui ne devraient être au plus que la récompense de notre piété, en sont seules le motif et la source. Quoiqu'en nous le bien dépérisse dès qu'il y est vu et qu'on ne puisse guère le reconnaître en soi sans le perdre, nous le regardons en nous avec complaisance, nous le montrons aux autres avec joie, nous aimons mieux l'anéantir devant Dieu que de le diminuer devant les hommes; peu attentifs à ce que nous sommes, beaucoup à ce qu'on nous croit, et consentant à être moins hommes de bien pour le paraître davantage. En un mot, et au dedans et au dehors nous ne sommes que superbe, et si l'humilité se manifeste en Jésus-Christ par tous les endroits, l'orgueil prend chaque jour en nous des faces presque infinies.

Mais, répondez-moi, puissants du siècle, qui peut encore vous autoriser dans cet amour aveugle de la gloire? doutez-vous qu'il ne soit mauvais, niez-vous que l'humilité ne soit salutaire? Résistez donc, si vous le pouvez, à toute la force de ce raisonnement.

L'idée principale qu'Isaïe, parlant à un roi de la terre, lui donne du Verbe fait chair, est celle d'un Dieu qui, en prenant notre nature, réprouve le mal et choisit le bien. (Et plût à Dieu qu'on pût le dire aussi de vous, prince auguste, cet enfant chéri du ciel au milieu de son peuple saura réprouver le mal et choisir le bien : *Puer iste sciet reprobare malum et eligere bonum!* (*Isa.*, VII.) Or, je vous le demande, que réprouve-t-il dans ce mystère? N'est-ce pas les honneurs, puisqu'il n'en peut souffrir sur lui la moindre trace? Donc ils sont un mal et un grand mal, il les faut éviter, il les faut craindre. Que choisit-il? N'est-ce pas l'humilité? puisqu'il la prend toute sur lui; donc elle est un bien et un grand bien : il la faut aimer, il y faut vivre. Qu'opposer à l'autorité d'un Dieu contre vous, à son jugement, à son exemple? Ce qu'estime le monde? il est dans l'erreur; ce que demandent les sens? ils sont déréglés; ce que vous inspirent les flatteurs? ils sont suspects; ce que voudrait l'amour-propre? mais l'amour-propre n'est-il pas le plus mortel ennemi des grands? Non, que tout désolé il demande grâce; depuis qu'un Dieu s'est rendu visible, tout est décidé par son choix; il s'y faut plier, il s'y faut rendre.

Rendez-vous-y, Sire, je vous en conjure par les abaissements sacrés de Jésus-Christ, qui lui-même, comme il le peut, vous le demande du sein de Marie; il ne reste à un roi chrétien qu'un seul moyen de s'élever, c'est de savoir descendre du comble de la grandeur et de devenir humble. Et après tout dans les rois seuls, ce semble, l'humilité honore Dieu, parce qu'en eux seuls elle lui offre de grands hommages; elle lui soumet de grands orateurs, elle lui fait de grands sacrifices. L'humilité dans les petits est plutôt une bienséance qu'une vertu : en eux le néant de la misère appelle celui des sentiments; quand rien ne nous élève, il en coûte peu d'être abject, et l'humilité commencée, pour ainsi dire, par la nature, est aisément continuée par la religion; mais être humble au plus haut degré des choses humaines, être humble sur le trône, c'est l'être avec plus de mérite et plus de valeur, c'est l'être d'une humilité d'autant plus agréable à Dieu, qu'on imite alors Jésus-Christ son Fils, qui allie aujourd'hui la plus sublime grandeur avec l'humilité la plus profonde. Laissez-vous gagner, Sire, par une ressemblance si belle et si chère. Abaissez sans cesse votre majesté royale sous l'humilité chrétienne, et de la bouche de votre cœur écriez-vous, comme cette âme si élevée et si grande : ô le Dieu d'Israël et le Christ que Sion désire, vous voilà donc semblable à nous, nos péchés vous ont rendu comme le souffle de notre bouche : *Spiritus oris nostri Christus Dominus, in umbra tua vivemus.* (*Thren.*, IV.) Nous adorons vos saints abaissements, ils ont pour nous une onction

de grâce qui gagne nos cœurs; souffrez, Seigneur, que tout souverain que je suis, je me joigne ici à vous; devant un Dieu créateur, un roi n'est qu'un homme; devant un Dieu rédempteur, un roi n'est qu'un esclave; devant un Dieu juge, un roi n'est qu'un criminel; devant un Dieu enfant, un roi ne doit être qu'abjection et que bassesse. O divin enfant, que vous êtes aujourd'hui un remède heureux à l'orgueil des rois! Que vous nous attirez puissamment par des humiliations si extrêmes! Je veux vivre à votre ombre; je veux entrer dans votre néant; je veux me cacher dans vos bienheureuses obscurités; je veux partager toutes vos bassesses saintes : *In umbra tua vivemus.*

Vous avez vu le modèle de l'humilité en Jésus-Christ, voyons-en le mérite en Marie.

SECOND POINT.

Et certes, sans m'arrêter ici à tous les endroits de notre évangile par où se relève en Marie le mérite de l'humilité, vous-même avez pu y remarquer ces deux sublimes avantages : premièrement elle attire dans son cœur la plénitude de la grâce; en second lieu elle lui fait concevoir un Dieu. Quelle vertu offre ici-bas un mérite plus éclatant et de plus douces récompenses?

Oui, après que l'ange l'a saluée et qu'il l'a trouvée pleine d'humilité, il l'appelle pleine de grâce, *gratia plena;* comme s'il lui eût dit : plus vous êtes vide de vous-même et plus la grâce vous remplit. Ces abîmes heureux qu'elle a faits en vous, ne servent qu'à vous la faire recevoir avec plus de surabondance; anéantie par son onction, vous êtes toute changée en elle; tout en vous est grâce. Ce don céleste occupe toutes vos puissances, toutes vos pensées, tous vos désirs, tous vos sentiments, toutes vos paroles, toutes vos actions, tout votre esprit, tout votre cœur, toute votre personne, tout vous-même, *gratia plena.* L'humilité vous donne toutes les grâces; la grâce de la foi, qui n'est qu'une raison soumise; la grâce de la mortification, qui n'est qu'une chair assujettie; la grâce de l'obéissance, qui n'est qu'une volonté souple; la grâce de la charité, qui n'est qu'un cœur abaissé et dépris de lui-même pour s'unir à Dieu; la grâce de la patience, qui n'est qu'une âme résignée et docile; enfin, la plénitude de l'humilité vous donne celle de la grâce, et vous réunissez tous les dons de Dieu dans le centre de votre bassesse : *Gratia plena.*

Eh! comment le seriez-vous pleins de grâce, vous, grands du monde, à qui cette vertu, seule capable de la donner, est si odieuse et si insupportable! Hélas! montrez-vous ici vous-mêmes à vous-mêmes, vous trouverez au contraire que si l'humilité fait en Marie toutes les impressions du bien, l'orgueil renferme en vous tous les principes du désordre.

C'est l'orgueil qui vous fait secouer le joug bienheureux de la foi, et qui, vous rendant curieux, vous rend incrédules, et par là il devient en vous irréligion: c'est l'orgueil qui, vous cachant vos désordres, vous fait croire que vous ne méritez pas les afflictions si justes que Dieu vous envoie, vous révolte chaque jour contre sa main vengeresse, et par là il devient en vous murmure, impatience, impiété, blasphème. C'est l'orgueil qui vous éloigne tant des yeux de Dieu, qui vous inspire tant d'aversion pour la retraite où on le goûte, soit à cause que dans la retraite l'orgueil des grands ne saurait trouver la nourriture qu'il demande, honneurs, respects, hommages; soit parce que la solitude vous met dans la nécessité de vous voir et de vous humilier par le spectacle trop présent de vos misères, et par là il devient en vous oubli de Dieu, dissipation, amour du monde. C'est l'orgueil qui peut-être, pour vous avancer dans les dignités de l'Eglise, emploie la brigue, la faveur, les sollicitations, l'intrigue; vous fait acheter le sanctuaire de Dieu comme un héritage profane, et par là il devient en vous simonie, profanation, sacrilége. C'est l'orgueil qui vous remplit d'une fausse idée de vous-mêmes, et, dès que les autres n'entrent pas dans votre erreur, ne parlent pas, n'agissent pas conformément à l'opinion outrée que vous avez de votre mérite, vous élève contre eux et vous transporte, vous rend insupportable le moindre affront, et par là il devient en vous haine, colère, vengeance. C'est l'orgueil qui, en vous insatiable de gloire, est affligé de celle de vos frères, regarde ce qu'on leur donne de louanges comme s'il vous était ôté, et fait de leur bonheur votre supplice, et par là il devient en vous envie, jalousie. C'est l'orgueil qui, par mille artifices coupables, s'efforce de relever en vous une vaine beauté, et par là il devient en vous immodestie, mondanité, scandale. C'est l'orgueil qui, pour détromper le monde en notre faveur de l'idée avantageuse qu'on a des autres et pour supplanter vos concurrents, vous fait répandre des bruits qui les noircissent, qui les déchirent, et par là il devient en vous médisance, détraction, calomnie. C'est l'orgueil qui vous fait condamner vos frères avec précipitation, sans fondement, sans preuve, sans raison, sans vraisemblance, et par là il devient en vous jugement faux et téméraire. C'est l'orgueil (car il est surprenant en combien de péchés ce péché seul se diversifie, et plaise à Dieu, prince auguste, plaise à Dieu d'éloigner de vous un vice si fécond, un monstre si funeste aux rois et à leurs peuples!), c'est l'orgueil, mes frères, qui, avec les grands, vous fait pour leur complaire déguiser la vérité, avilir votre caractère; vous rend ministres de leurs voluptés, complices de leurs désordres; vous fait épouser leurs passions, et plutôt que de manquer d'appui, vous prostitue à leurs crimes, et par là il devient en vous bassesse, lâcheté, adulation, flatterie. C'est l'orgueil qui d'une autre part, ne pouvant s'accommoder de la dépendance, vous donne ces répugnances si invincibles pour obéir à vos maîtres, vous fait censurer leurs ordres, condamner leurs choix, et par là il devient en vous indocilité,

désobéissance, révolte. C'est l'orgueil encore qui vous déplace, vous élève à des postes disproportionnés à votre capacité, au-dessus de vos talents et de vos lumières, et par-là il devient en vous présomption et nécessairement injustice. C'est l'orgueil qui, pour fournir à vos ambitieux projets et à vos dépenses énormes, vous recueille tout en vous sans être secourables aux pauvres, vous fait regarder comme légitimes toutes les voies de vous enrichir, et par là il devient en vous usurpation, inhumanité, rapine. C'est l'orgueil, rois de la terre, qui vous rend ambitieux sans borne et sans règle, vous fait allumer partout des guerres sanglantes, et, pour remplir l'univers de vos noms, remplit vos états de misère, et par là il devient en vous cruauté, oppression, tyrannie. C'est l'orgueil, grands du monde, qui vous plaçant, ce semble, dans une région supérieure, vous fait regarder au-dessous le reste des hommes comme des victimes malheureuses qui ne sont nées que pour être immolées à vos passions, et fait qu'ici-bas vous ne voyez, vous n'aimez, vous n'adorez que vous-mêmes, et par là il devient en vous fierté, hauteur, dureté, idolâtrie. Que dirai-je, mes frères? C'est l'orgueil aussi qui, pour surprendre la vaine estime des hommes contrefait en vous l'homme de bien, emprunte les apparences de la vertu quand votre cœur est plein de vices, et par là il devient en vous dissimulation, hypocrisie, imposture. C'est l'orgueil qui, par les plus monstrueuses absurdités, justifie à vos yeux les plus grands crimes, ne vous laisse jamais croire que vous soyez mal, vous empêche de confesser au saint ministre vos maux secrets et d'implorer humblement sur vous la miséricorde divine, et par là il devient en vous aveuglement, insensibilité, endurcissement, impénitence. Enfin, tous vos crimes ne sont que les divers degrés de l'orgueil élevés les uns sur les autres; il vous rend faux, durs, cruels, inhumains, barbares, sans mœurs, sans foi, sans probité, sans religion, sans Dieu, sans conscience; il est, dit le Sage, le mal universel, l'iniquité tout entière; et en un mot, si l'humilité donne à Marie la plénitude de la grâce, l'orgueil donne à notre âme la plénitude du péché : *Omne peccatum superbia.* (*Eccli.*, X.)

Mais voici où le mérite de l'humilité se relève le plus en Marie : *Ecce concipies.* Après que l'ange lui a prédit qu'elle sera la mère d'un Dieu, elle s'abaisse sous le poids d'une dignité si immense; son humilité lui dérobant toute sa grandeur, toute sa vertu, la fait rougir d'un si sublime ministère; elle compare le profond abîme de sa misère avec l'abîme de la grandeur de Dieu, et elle se confond; elle a honte de se voir dans un rang si proche de lui : quelque temps elle demeure en silence, et ce n'est enfin que son humble obéissance qui presse son consentement, et lui fait prononcer en tremblant cette parole d'abjection et de bassesse : *ecce ancilla Domini*, voici donc la servante du Seigneur.

Parole pleine de Dieu, et qui a la force de le faire descendre en elle; parole d'où sort une dignité qui élève Marie à l'alliance ineffable avec Dieu, et la confessant l'humble servante du Seigneur, lui fait mériter d'être sa mère : *Ecce ancilla Domini.* Et quelle instruction veut nous donner l'Esprit-Saint par ces dernières circonstances? C'est, mes frères, que nous ne concentrons ce Dieu de salut au fond de notre cœur que dans l'abaissement et la profonde humiliation de notre âme : *In humilitate animæ vestræ parietis salutem.* Ah! vous l'éprouvez trop, grands du monde, que jusqu'ici, loin de concevoir ce Dieu de salut, vous n'avez conçu, comme ajoute Isaïe, que le souffle de l'orgueil et le vent de la gloire humaine : *Concepimus spiritum* et non salutem. (*Isa.*, XXVI.) Vous avez mieux aimé que l'esprit superbe, que le démon de l'ambition et de la vanité se produisît en vous, que ce Dieu de salut et de miséricorde; aussi, tandis que les âmes humbles, pour n'avoir pris aucune part à la gloire du monde, en auront une si grande à celle du ciel, il ne vous restera pour l'autre vie que la honte de votre présomption, et vous aurez à vous reprocher éternellement que vous n'aurez embrassé qu'un souffle vain et des honneurs qui ne sont qu'une vapeur et une ombre : *Concepimus spiritum* et non salutem.

Mon Dieu! que ce partage a de malheurs! Pourrions-nous encore le prendre? Ah! que jamais ce ne soit le vôtre, Sire; mais, à l'exemple de David, humilié ici devant Dieu, pour l'inviter à descendre en vous et à venir dans votre âme, écriez-vous : *Ante Dominum qui elegit me, vilior fiam et ero humilis.* (II *Reg.*, VI.) Malgré l'éclat de ma grandeur et de la majesté royale, je m'abaisserai profondément et je serai humble devant le Seigneur qui m'a choisi dès l'âge le plus tendre, et m'a fait roi par préférence même à ce que j'avais de plus cher : *Ante Dominum qui elegit me, vilior fiam;* plus que nul autre l'enfant de sa grâce, l'ouvrage de son amour, l'objet de sa miséricorde, je serai plus que nul autre le disciple de son humilité; plus je lui dois, plus je m'abaisserai; pourrais-je jamais assez descendre? *Vilior fiam.* Oui, devant ce Dieu de gloire, devant ce suprême dominateur de l'univers, aux yeux de qui tous les rois ensemble ne sont qu'un atome, je m'humilierai, je m'anéantirai; hélas! aujourd'hui pour moi il s'est bien humilié, il s'est bien anéanti lui-même; j'essayerai de le consoler de ses abaissements par les miens; les hommages que mes peuples me rendent, je viendrai les lui rendre ici; après avoir paru sur le trône en souverain, je paraîtrai à ses pieds en suppliant. Que n'ai-je à lui sacrifier plus de gloire encore? *Vilior fiam.* Devant lui j'oublierai que je suis roi, pour penser seulement que je suis homme, que je suis faible, que je suis mortel, que je suis pécheur, que je suis chrétien, que je suis un orphelin dont il veut bien être le père; je me ferai de tout cela comme autant de degrés pour m'abaisser et pour descendre : *Et ero humilis, et gloriosior apparebo* (*Ibid.*); et par là même, que de

sortes de gloire je m'attirerai! La gloire de rendre à mon Dieu ce qui lui est dû; la gloire de savoir déjà me mettre à ma place; la gloire de sentir devant lui toute ma misère; la gloire d'offrir à mon peuple, dès ma jeunesse, l'exemple de la plus difficile des vertus; la gloire de faire aujourd'hui ce que fait un Dieu; la gloire de me mettre par l'humilité au-dessus de la gloire même : *Ero humilis et gloriosior apparebo.* Si j'ose me glorifier de quelque chose, c'est que j'ai, comme roi, plus de gloire, plus d'honneur, plus de faste à mépriser; c'est qu'étant plus élevé, je puis m'abaisser davantage; c'est qu'étant ici le plus grand, je puis y être le plus humble : *Gloriosior apparebo;* c'est qu'enfin si, selon votre parole, ô mon Dieu! celui qui se sera le plus abaissé sera le plus exalté, m'étant plus humilié sur la terre, je serai plus glorifié dans le ciel : *Gloriosior apparebo.* C'est la grâce que je vous souhaite.

SERMON V.

Pour le quatrième dimanche de Carême.

SUR LA BONTÉ DES ROIS.

Accepit Jesus panes et distribuit discumbentibus. (*Joan.*, VI.)

Jésus prit les pains et les distribua à ceux qui étaient assis.

Sire,

C'est ici la fonction dans laquelle j'aime davantage à vous offrir Jésus-Christ lorsqu'il fait du bien aux hommes. C'est ici la vertu dont lui-même se plaît le plus à vous montrer l'exemple, la bonté. Que cette vertu a de grandeur dans les rois! qu'elle y a de charmes! C'est par elle qu'ils portent plus sensiblement l'image de Dieu, qu'ils approchent le plus près de lui, qu'ils font sur la terre, à l'égard des hommes, sa plus noble fonction, et elle leur donne, avec ce Père commun, le plus beau trait de ressemblance. C'est par elle que les rois règnent véritablement, puisqu'elle leur donne l'empire des cœurs, le plus beau, le plus doux et le plus sûr des empires. De toutes les vertus, la bonté sans doute est celle dont les souverains tirent de plus grands avantages; elle donne à leur couronne son plus bel éclat, et elle fait le plus ferme appui de leur trône; elle sanctifie leur grandeur, elle assure leur puissance, elle forme ces nœuds si chers et si aimables qui lient les peuples aux rois et les rois aux peuples; par elle ils sont aimés dans la paix, ils sont redoutés même dans la guerre, puisqu'elle leur acquiert l'amour des peuples, qui est la plus grande force d'un Etat, et qu'un roi aimé est un roi invincible. Enfin, la bonté seule fait d'un prince un héros, un chrétien, un enfant de Dieu, un disciple de Jésus-Christ, et elle le rend au milieu de ses sujets tel que le Sauveur est aujourd'hui au milieu de cette multitude, leur ressource, leur salut, leur consolateur, leur père.

Consacrons donc ce discours à une vertu si glorieuse aux rois, si nécessaire aux peuples, et, suivant l'une après l'autre les circonstances de notre évangile, montrons, et dans le plus saint et le plus sublime des modèles, d'abord quels doivent être les caractères de la bonté des rois, ensuite quels en sont les avantages.

Je l'avoue, je n'ouvris jamais la bouche avec un désir plus ardent de persuader. Que Dieu, qui est charité, anime chaque parole de ce discours! Qu'elles se gravent profondément dans l'âme du prince qui m'écoute! et qu'un roi, pour qui Dieu a été si bon, apprenne de lui à être bon à ses peuples! Demandons les lumières du Saint-Esprit, etc.

PREMIER POINT.

Sire,

Nul de nous ne vit pour soi-même, dit saint Paul (*Rom.*, XIV), mais pour les autres; que cet oracle convient aux rois! Car un roi, dans les desseins de Dieu, n'est pas à lui, mais aux peuples à qui Dieu l'a donné; c'est un personnage public né pour le bien de ses sujets; il se doit tout entier à eux, et son temps, et ses soins, et sa vie même. La royauté est dans ses mains un dépôt sacré dont il leur est comptable. Oui, qui dit roi, dit plus qu'on ne pense; c'est une vaste expression qui renferme des sens et des devoirs immenses; car être roi n'est pas seulement porter la couronne, avoir des sujets, vivre dans la pompe et le faste, prévaloir par son autorité sur une multitude d'hommes; c'est les défendre, c'est les secourir, c'est les aimer, c'est les rendre bons et heureux. Voilà les vues de Dieu en vous élevant sur nos têtes. De là il résulte que la bonté est la plus grande vertu des rois, et qu'en les disant les pères du peuple, c'est moins leur donner une louange, que leur marquer leur devoir. Il y a, Sire, entre vous et vos sujets des engagements mutuels et des obligations réciproques. Nous vous devons nos respects, notre fidélité, même notre vie; vous nous devez la bonté. Malheur à nous si nous manquons à nos engagements, vous auriez droit de nous punir; mais si vous manquez aux vôtres, une majesté plus haute, plus redoutable que la vôtre, vous jugera, et contre ses jugements la puissance des plus grands rois est la faiblesse même.

Mais quels caractères surtout doit avoir la bonté des rois? L'Esprit-Saint, par la bouche même d'un roi, daigne vous l'apprendre. Il faut qu'elle soit une bonté affable, une bonté compatissante, une bonté secourable; affable dans les manières, compatissante dans les sentiments, secourable dans les actions. Eh! que dans le miracle que Jésus-Christ fait aujourd'hui en faveur de ces peuples malheureux, ces trois caractères de la bonté sont sensibles! Avec quelle affabilité il s'approche d'eux! Avec quelle sensibilité il voit leur misère! Avec quelle libéralité il les nourrit et les soulage! Mon Dieu! que la bonté des rois, si elle avait ces traits aimables, leur gagnerait de cœurs? Car à quoi, grands du monde, devez-vous aspirer davantage qu'à vous gagner les

cœurs? Dans cette abondance infinie de toutes choses où vous met la grandeur, c'est l'unique bien qui vous manque.

Bonté affable : Jésus-Christ venait de remplir la Judée du bruit de ses miracles, et tout grand, tout Dieu qu'il est, il s'abaisse jusqu'à ce vil peuple; il les écoute, il leur parle, il les fait asseoir; il cache le miracle pour ne laisser voir que le bienfait, et il les oblige autant par la manière de leur donner, que par le don lui-même.

Et voilà, puissants du siècle, ce que vous devez être à l'égard de vos peuples : *Affabilem te facito* (*Eccli.*, IV), vous crie le Sage. Au lieu de ressembler à ces princes fiers et farouches qui, renfermés dans leur grandeur comme dans un fort inaccessible, n'en sortent jamais, mettent entre eux et leurs peuples de cruelles séparations, ne nous offrent qu'une grandeur toujours menaçante, toujours armée, ne paraissent, ce semble, que pour jeter dans les esprits l'épouvante et le trouble, et en un mot ne sont rois que par la crainte, sans jamais l'être par l'amour, vous, à l'exemple de Jésus-Christ, rendez-vous affable, doux, d'un accès libre et facile : *Affabilem te facito.* N'oubliez jamais que vous êtes homme et que vous régnez sur des hommes. Par l'affabilité, vertu si rare dans les princes, élevez-nous jusqu'à vous, abaissez-vous jusqu'à nous. Ne sortez jamais de la bienséance, mais sortez quelquefois de la grandeur, vous dépouillant du spectacle trop éblouissant de la royauté et de l'autorité suprême. Quittez le théâtre et le personnage, pour vous montrer humain et populaire.

Ces hommes sages, à qui Salomon avait confié l'éducation de Roboam son fils, ne cessaient de lui donner cet avis si salutaire, *dic verba lenia* (III *Reg.*, XII), parlez avec douceur à ce peuple qui vous aime; il ne le fit pas, il mérita par sa dureté d'être appelé la folie de sa nation et la honte de son siècle. Vous, loin d'imiter un si triste exemple, montrez-vous accessible, prévenant, affable; une parole douce, dit le Sage, vaut mieux qu'un présent, et des refus mêmes souvent elle fait des grâces. Dédaignant la fierté qui n'ajoute rien à la grandeur et qui ôte beaucoup aux grands, mettez à sa place la douceur, l'humanité, la politesse. Portez vos soins à plaire, comme il convient dans l'éminence de votre rang et à la dignité de votre place, et n'allez pas dire : je crains de me commettre par ma bonté. Non, Sire, avec un peuple comme le vôtre, vous ne perdrez rien à être bon; il y a dans le cœur des Français un assez grand fonds de vénération pour leur maître, pour subsister au milieu des marques les plus sensibles de vos bontés. Soyez affable, votre peuple ne vous en respectera pas moins et vous y gagnerez, s'il se pouvait, d'en être aimé davantage.

Mais dès que la bonté est affable et qu'elle daigne voir la misère extrême des peuples, il est bien naturel qu'elle devienne compatissante. Aussi à peine dans notre évangile, Jésus-Christ s'approchant de cette multitude, a vu l'excès de ses besoins, qu'il sent son cœur s'attendrir, et il s'écrie : Ah! j'ai compassion de tout ce peuple! *Misereor super turbam!*

Et voilà ce que doit être un grand à l'égard de ses vassaux, un roi envers son peuple. Il faut que ces sentiments tendres de Jésus-Christ passent dans son cœur, s'impriment profondément dans son âme. Représentez-vous un bon père au milieu de sa famille; il n'est occupé que des besoins de ses enfants; il les porte tous dans son cœur : il vit moins pour lui que pour eux. A leur vue quand ils souffrent, ses entrailles s'émeuvent; il s'attendrit sur l'un, il s'affligo sur l'autre, il est père pour tous; il ne saurait avoir de joie qu'il n'ait vu finir leur misère, et le moment où il espère de les rendre heureux, sera le plus doux moment de sa vie.

C'est l'image naïve de ce qu'un roi doit être au milieu de ses sujets. *Les rois sont faits sur le modèle des pères.* Il doit s'attendrir sur eux, compatir à leurs maux, ressentir vivement leurs peines; il doit se rendre triste et malheureux en leur personne, et s'écrier avec Jésus-Christ dans les sentiments de la charité la plus tendre : *misereor super turbam!* Ah! ce peuple que j'aime comme un bon père aime ses enfants, devient à mes yeux un spectacle de pitié, un objet de douleur et de larmes! *Misereor super turbam!*

Il doit plus faire : Jésus-Christ, attendri sur ces peuples, choisit pour les secourir les apôtres les plus compatissants, André et Philippe, qui lui exposent avec amour les besoins de cette multitude, et l'aident dans la manière de la soulager; et voilà ce qu'un roi doit faire, s'il est sensible aux maux de ses sujets; il doit choisir pour ministres des hommes doux, compatissants, charitables, qui aient au moins des principes d'humanité et de justice; qui, touchés des misères des peuples, les leur mettent sous les yeux; des hommes qui se servent de l'accès que leur bonté leur donne pour leur présenter les vœux des pauvres et les prières des malheureux, comme font dans l'Ecriture ces anges de paix, qui portent au trône de Dieu les larmes et les supplications des misérables, et en rapportent de douces bénédictions et une abondance de grâces; des hommes enfin qui osent vous dire, comme aujourd'hui Philippe, si jamais il venait (ce que Dieu éloigne) des temps de calamité et de disette : Maître, les pauvres en grand nombre n'ont pas de pain : *Non habent quid manducent.* S'ils ne sont soulagés, ils périront de misère : *deficient.*

Car, est-ce assez que la bonté des rois soit compatissante? On voit assez dans le monde de ces cœurs tendres que la misère des pauvres touche; mais leur compassion fausse et stérile ne les soulage point. Les grands, pour la plupart, sont sur nos têtes comme ces nuées plus hautes et plus brillantes, mais qu'une pluie salutaire ne suit jamais, et qui, belles seulement pour le spectacle, ne font à la terre aucun bien : *Nubes sine aqua.* (*Jud.*,

12.) La bonté, pour plaire à Dieu, doit être secourable et se produire par des effets. Si vous êtes notre pasteur, disaient à leur nouveau roi les Israëlites, paissez votre troupeau : *Pasce populum tuum.* (*Mich.*, VII.)

Et voici l'endroit de notre évangile où Jésus-Christ offre au monde le spectacle le plus touchant. *Levant les yeux au ciel*, car la bonté des rois doit être une vertu non humaine, non politique, mais chrétienne, mais divine, et qui ait son principe dans le ciel; *et ayant rendu grâce*, car les rois doivent reconnaître que tout le bien qu'ils ont, et tout le bien qu'ils font vient de Dieu; *il distribua à ceux qui étaient assis* les pains multipliés miraculeusement dans sa main divine. Mon Dieu! que c'est là une bonté féconde et agissante! et que doit faire un roi pour imiter cette charité si aimable? Il doit faire à ses sujets tout le bien dont il est capable. Car si le souverain bonheur est de pouvoir faire tout le bien qu'on veut, la vertu suprême est de vouloir faire tout le bien qu'on peut. Il doit, regardant la royauté dans les intentions de Dieu même, soulager ses sujets, adoucir leurs peines, et songer moins à conquérir de nouveaux peuples, qu'à rendre heureux celui qu'il a; il doit, comme il le promet à son sacre par un serment solennel, n'employer sa puissance et sa vie qu'au bonheur de son Etat, et si nous vous y jurons fidélité, vous nous y jurez miséricorde.

Et voilà uniquement, grands du monde, par où vous devez souffrir patiemment, et aimer même votre état que d'ailleurs vous ne sauriez trop craindre, par l'occasion si favorable qu'il vous offre de faire du bien. Voilà par où votre condition doit vous devenir précieuse et respectable, par l'usage de la bonté. Non, si vous avez au-dessus de nous un privilége qu'on puisse envier, une distinction qui flatte, ce n'est pas d'être élevé au faîte de la grandeur et de la gloire, c'est d'être en état de faire des heureux, d'essuyer des larmes, de remettre la joie et le calme en des cœurs affligés; c'est de devenir, après Jésus-Christ, comme les seconds rédempteurs de l'homme, le rachetant de la misère, comme il l'a racheté du péché; c'est de pouvoir vous livrer à votre gré à ce doux penchant, à ce charme secret d'un cœur né bienfaisant et charitable; c'est de vous voir environnés d'une foule de malheureux qui à l'envi vous bénissent, vous reconnaissent pour leur sauveur, pour leur libérateur, pour leur père. C'est plus encore, de pouvoir attirer sur vous la compassion de Dieu par celle que vous aurez pour vos peuples. Car l'Esprit-Saint l'assure; Dieu qui aime les hommes qu'ils a faits, par un retour de sa miséricorde rend aux rois les biens qu'ils font à leurs sujets; plus le prince nous comble de biens, et plus Dieu le comble de grâces. La mesure de votre amour pour nous est celle de ses miséricordes; c'est un accord ainsi fait. Et Néhémias le savait bien, lorsque après avoir exposé le bien qu'il a fait au peuple, comme s'il l'avait mis en dépôt dans le sein de Dieu, il s'écrie par un transport subit : Rendez-le moi, Seigneur, et faites à votre serviteur ce que j'ai fait à ce peuple : *Sicut feci populo huic.* (II *Esdr.*, V.)

Or dès que les grands du monde se pénètrent d'un principe si beau, si consolant, si favorable, et qu'ils se disent à eux-mêmes : que Dieu a donc mis ses grâces à ce prix qu'ils aimeront leurs peuples; peuvent-ils assez les aimer, assez les soulager, assez les défendre? S'ils sont touchés des intérêts de leur salut, peuvent-ils ne pas saisir avec joie ce moyen si aimable d'attirer sur eux les secours du ciel, si nécessaires dans les périls de leur état? Peuvent-ils se voir, par la bonté, arbitres de tous les dons de Dieu, sans en avoir une infinie pour leur peuple? Attirés par un commerce si doux, peuvent-ils assez y mettre? Ne doivent-ils pas rapporter à la seule bonté toute leur grandeur, toute leur puissance, puisqu'à la bonté seule semble être attachée leur sanctification? Et qui veut devenir un roi très-chrétien, ne doit-il pas se rendre un très-bon prince?

Ah! Sire, Dieu met-il donc ses grâces à un prix qui doive tant vous coûter? Il les attache à votre amour pour nous, et vous n'avez, pour vous rendre éternellement heureux, qu'à nous rendre heureux nous-mêmes.

SECOND POINT.

Vous avez vu les caractères de la bonté des rois; voyons-en les avantages. Je sais qu'un bon cœur est déjà assez payé du bien qu'il fait par le plaisir qu'il trouve à le faire, et plus encore par les récompenses immortelles que lui prépare le ciel. Mais ce Dieu de toute bonté, et qui aime cette vertu, a voulu pour la rendre plus chère aux rois, y ajouter même ici-bas d'autres avantages; et quels sont-ils ces avantages? Saint Ambroise nous les a marqués; rien, dit ce Père, n'est si utile aux princes que la bonté. Elle vous fait respecter, elle vous fait aimer : *Honorari facit et diligi.* Deux idées bien chères à notre cœur, mais nécessaires aux rois dans l'éminence de leur place. Et n'est-ce pas ce double avantage que, pour vous servir d'attrait, Jésus-Christ même en ce jour fait voir en lui après son miracle? Ces peuples, dit l'Evangile, touchés d'une bonté si tendre, si paternelle, qui avec cinq pains avait rassasié cinq mille hommes, tantôt frappés d'admiration, l'honorent du nom de prophète : *Hic est vere propheta* (*Joan.*, VI); tantôt épris d'amour pour lui, veulent l'enlever pour le faire roi : *Ut facerent regem.* (*Ibid.*) Mon Dieu, que la bonté a donc de force dans les cœurs! qu'elle y a de charmes!

Oui, la royauté déjà si vénérable par elle-même, l'est bien davantage quand elle a pour compagne la bonté. C'est la bonté seule qui fait la véritable gloire des rois, qui immortalise leur nom, et les rend respectables au monde; parce que la bonté seule assure leur vertu, et empêche qu'elle ne dégénère. Et en effet, si la bonté n'en réglait l'usage, leur vaillance ne serait qu'une fureur, leur justice qu'une cruauté, leur puissance qu'une

oppression, leur courage qu'un emportement, toute leur grandeur qu'une tyrannie. Sans la bonté, tout en eux tournerait à leur désavantage; loin d'être, comme ils le doivent, le bonheur du monde, ils en seraient la plaie ; ils ne seraient plus grands que pour faire de plus grands maux, et pour s'attirer une plus grande honte. Il ne resterait d'eux-mêmes que leur décri.

Non, mes frères, Dieu dans le ciel, et les hommes dans leurs histoires, ne comptent aux maîtres du monde que les jours marqués par quelques bienfaits; ils ne transmettent à la postérité que les actions de clémence. Ces rois qui n'ont voulu que se faire craindre meurent tout entiers, et leur gloire s'évanouit comme un songe. Ils ressemblent au tonnerre qui, sur la tête des hommes, donne quelque effroi, mais dans un instant se dissipe, et ne laisse après lui que l'infection. Mais la mémoire des rois miséricordieux triomphe des temps et des siècles; nous louons encore la clémence de David, la bonté de Josias; nous pensons sur eux comme pensaient les Israélites, et leur nom, transmis à nous par leur bonté, durera autant que le monde. Qui ne se rappelle ici avec joie l'idée même de cet empereur païen qui, lorsqu'il faisait du bien à ses sujets, goûtait le plaisir des plus glorieuses victoires, et à qui l'univers entier, devenu heureux sous son règne, déféra le titre si doux de *Très-bon?* On aurait voulu, par respect pour sa clémence, tirer Trajan de l'enfer; des Pères mêmes de l'Eglise le revendiquent en faveur de sa bonté. On n'a rien oublié pour l'enlever au paganisme, pour en faire honneur à la religion, pour en décorer la foi chrétienne; tant la bonté est la véritable gloire des rois, tant elle doit leur être chère.

Et qu'on ne dise pas, après tout, cette vertu toujours paisible ne fait voir dans les souverains ni victoires, ni triomphes. Eh quoi! n'est ce donc pas une assez belle victoire que celle qui vous gagne tous les cœurs? Eh quoi! n'est-ce pas pour un bon roi le jour d'un beau triomphe que celui où il soulage son peuple, où il rend heureux ses sujets? A ce triomphe, je l'avoue, on ne voit ni villes saccagées, ni remparts renversés, ni provinces désolées, ni ennemis enchaînés; mais on y voit un plus doux spectacle; la pauvreté surmontée, l'indigence vaincue, la misère captive, ennemis seuls redoutables à un bon roi, et dont la défaite pour lui est la plus belle. On y voit avec lui marcher en triomphe la piété, la modération, la justice; on y voit l'abondance, la joie, le repos et la félicité publique. Il est vrai, à ce triomphe nouveau, on n'entend point le bruit des instruments, ni les cris des misérables; mais quelque chose de plus touchant, les vœux et les acclamations d'un peuple content et heureux, un concert secret de tous les cœurs qui, à l'envi, vous applaudissent, et comblent de bénédictions celui qui leur a fait une destinée si douce. Mon Dieu! que ces victoires sont aimables! que ces triomphes sont beaux! qu'un prince est grand à mes yeux, qu'il est héros au milieu de la félicité publique! Si les rois sont hommes, cette gloire pour eux n'est-elle pas plus flatteuse que celle de ravager la terre, de faire couler des larmes, de verser le sang humain? S'ils entendaient leur véritable gloire, ne la trouveraient-ils pas plutôt à être le bonheur du monde, à représenter Dieu sur la terre, faisant la félicité des humains, et à être son image par leur bonté, comme ils le sont par leur puissance?

O rois! n'oubliez jamais cette maxime : c'est être grand que d'être bon; vos bienfaits seuls feront votre véritable gloire; la plus belle couronne des princes est celle qui est tissue par l'affection des peuples, et le plus ferme appui de leur trône est l'amour de leurs sujets. Les hommages qu'on rend à la grandeur sont peu sincères et peu durables; ceux que l'on rend à la bonté naissent du cœur, et un roi qui est grand dans les cœurs de ses sujets, l'est bientôt dans l'idée de tout l'univers, et le sera dans l'opinion de tous les siècles.

Car, second avantage de la bonté d'un roi, elle fait qu'on l'aime. Oui, l'amour est le tribut légitime que les cœurs payent à la bonté; aussi, quand Jésus-Christ a soulagé la faim de ces peuples misérables, touchés d'une bonté si tendre, ils veulent le faire leur roi : *Ut facerent regem.* Cette vertu seule, saisissant leur cœur, leur paraît digne du trône et de l'empire. Et, sans doute, si les peuples se choisissaient des rois, ils ne prendraient pas les plus vaillants, les plus fastueux, les plus magnifiques, mais les plus doux, les plus humains, les plus compatissants pour eux et les plus tendres. Nous aimons des maîtres qui nous aiment. Les princes qui ont régné sans bonté, ont été l'exécration du monde. On les regarda comme comme des monstres que Dieu, irrité contre le genre humain, envoya pour punir les crimes des peuples. Leur nom tout seul est un outrage : un Achab, un Néron, un Hérode nous font encore horreur; nous les haïssons même dans les histoires qui nous en parlent; leur disgrâce nous réjouit, leur prospérité nous afflige; nous déplorons les peuples assez malheureux pour avoir vécu sous leur empire. Ils ont contre eux le passé, le présent, l'avenir même. Odieux à toutes les générations des hommes, ils ne régnaient que sur des esclaves, il ne vivaient qu'avec des ennemis; les maux qu'ils faisaient à leurs peuples appartenaient, ce semble, à toute l'humanité; ils excitent encore des ressentiments universels, et ces tyrans de quelques jours sont l'horreur de tous les siècles.

Mais pour un bon roi, ah! il est l'amour et les délices de ses peuples. On l'aime comme un bien public. A son idée seule tous les cœurs touchés s'attendrissent; on se félicite de l'avoir pour roi. Son règne n'est qu'une longue fête; son mal le plus léger devient dans un Etat une calamité publique; sans cesse on fait des vœux au ciel pour la conservation de ses jours si chers, si précieux, qui coulent pour le bon-

heur des nôtres; tous s'empressent de le voir, et chacun, en le voyant, croit voir un ami, un bienfaiteur, un père; qu'a-t-il besoin qu'autour de lui on veille? un bon roi a toujours avec lui sa plus sûre garde, l'amour des peuples et les cœurs de ses sujets. Toutes les nations se l'envient. Israël et Juda disputent entre eux d'amour et de zèle en faveur de David. Après une action de clémence qu'il vient de faire, chacun veut avoir un si bon roi, et l'un dit à l'autre : *Magis ad me pertinet quam ad te* (II *Reg.*, XIX); il est à moi plutôt qu'à vous. C'est la bonté seule qui produit un combat si doux. Pour éviter une guerre sanglante, il faut qu'entre eux également, ce prince si cher se partage. Un bon roi est un trésor public que tous les cœurs se disputent; que ne peut-il se multiplier! Si ses voisins jaloux veulent le combattre, ils le trouvent aimé, c'est-à-dire, armé de toutes les forces de l'Etat. Car un peuple qui aime son roi, ne sépare plus ses intérêts du sien. Pour le secourir, tout coule de source; rien ne lui coûte, ni ses biens, ni son sang, ni sa vie même. Peut-il assez payer son bonheur et la félicité commune? Au moment qu'il est attaqué, sa bonté semble, du haut de son trône, appeler tous ses peuples à son secours; chacun veut combattre avec lui; avec lui chacun croit vaincre; en un mot, cette bonté qui paraît une vertu si douce, est pourtant plus forte que les armées les plus formidables; elle est le rempart le plus invincible d'un Etat, et un roi qui par elle s'est rendu maître des cœurs, peut se rendre maître du monde.

Aimez, Sire, aimez une vertu qui a de si grands avantages; goûtez le plaisir de faire du bien, il est le plus doux; formez dès à présent pour nous le plan d'un empire heureux, et tracez sur ce plan tous les projets de votre vie. Au moindre trait de bonté qui vous échappe, nos cœurs sont transportés de joie; nous nous le redisons, nous nous en félicitons, nous en tirons pour l'avenir de douces espérances.

Puisse en vous ce fonds de bonté chaque jour croître! Puissiez-vous faire de la miséricorde et de la charité votre caractère propre! Puisse ce titre de bon, qui renferme tous les autres, vous être un jour déféré par l'univers! Puissiez-vous, surtout par la bonté que vous aurez pour votre peuple, reconnaître celle que Dieu a eue pour vous, lui criant avec David : *Domine, bonitatem fecisti cum servo tuo.* (*Psal.* CXVIII.) O Dieu! centre de toute compassion et de toute miséricorde, depuis ma naissance il n'y a eu sorte de bonté que vous n'ayez eue pour votre serviteur, et mon âme à ce moment en est ici tout attendrie. De quels périls, grand Dieu! m'avez-vous tiré! Quelle grâce encore vous me faites! Quels secours vous avez mis auprès de moi! Toute ma vie n'est que l'ouvrage de vos compassions! et plus je me regarde, plus je me sens pressé de vous dire : *Bonitatem fecisti cum servo tuo, Domine;* Seigneur, dans mes malheurs extrêmes vous m'avez donné des marques d'une bonté qui n'a point de bornes : *In bonitate tua doce me* (*Ibid.*); que votre bonté soit donc la règle de la mienne; qu'elle m'attendrisse, et me rende sensible aux misères de mes sujets, et aux besoins des pauvres; comme les pauvres je suis votre enfant, comme les pauvres je suis orphelin, n'ayant que vous pour père. Que cette ressemblance avec eux me porte à soulager leurs peines; que j'apprenne de votre compassion pour moi, celle que je dois avoir pour mon royaume. Vous êtes mon père, que je sois le père de mon peuple, le meilleur des peuples, à qui je suis si cher, et qui par son amour pour moi mérite tant ma tendresse : *In bonitate tua doce me.*

Si vous entrez, Sire, dans ces dispositions si chrétiennes, vous éprouverez en ce monde cette parole : heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre; et dans l'autre celle-ci plus consolante encore; heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront dans le ciel une éternelle miséricorde. Je vous la souhaite.

SERMON VI.

Pour le dimanche de la Passion.

SUR LA PIÉTÉ DES ROIS.

Ego honorifico Patrem. (*Joan*, VI.)
Je fais honorer mon Père.

Sire,

Voilà ce qu'avec Jésus-Christ, le roi des rois et le modèle des souverains, un prince chrétien chaque jour doit dire; tout son règne, toute sa vie ne doivent être employés qu'à honorer Dieu et à le rendre respectable aux peuples. Il n'est prince, il n'est roi que pour offrir au pied des autels, un hommage plus solennel à celui de qui tout empire relève; la mesure de sa grandeur doit être celle de son culte, et eu égard aux grâces qu'il a reçues de Dieu, se regardant plus que le commun des hommes, comme son enfant, il doit pouvoir dire : que les autres l'aiment, qu'ils l'honorent; moi, par ma religion et par ma piété, je veux encore faire aimer, je veux faire honorer mon père : *Ego honorifico Patrem.*

Consacrons donc ce discours à marquer les traits augustes et vénérables de la religion des rois, et montrons quelle forme doit prendre en eux, pour plaire à Dieu, la piété chrétienne; cette piété, le plus riche apanage des souverains et l'ornement le plus précieux de leur couronne; cette piété, la source de leur gloire, l'appui de leur trône, le gage de leur bonheur, la sûreté de leur empire, leur véritable prospérité, et d'où naissent pour eux les plus beaux triomphes; cette piété, qui loin d'être contraire à la royauté, donne seule aux rois cette grandeur d'âme, cette noblesse de sentiment, cette élévation de cœur, ce vrai héroïsme qui les rend capables des plus grandes choses, et leur devient à des périls sans fins une ressource sans borne; cette piété enfin, qui met sur eux le sceau de Dieu, et qui, les faisant régner sagement durant la brièveté de cette misérable vie, leur assure dans le ciel un

royaume éternel dont l'empire de l'univers ne mérite pas d'être l'ombre.

Et puisque dans notre Evangile où Jésus-Christ offre en lui-même aux grands du monde les sacrés caractères la piété, il dit d'abord aux Juifs qui refusaient de le suivre : quelle est la loi que j'ai violée? et qui de vous peut me reprendre de péché? Puisqu'ensuite, peu content de n'être pas au peuple un sujet de scandale, il croit devoir honorer Dieu par les œuvres les plus éclatantes, *ego honorifico Patrem*, moi je glorifie mon père ; puisqu'enfin, humble dans ses miracles même, il en rapporte toute la gloire à Dieu, *non quæro gloriam meam*, je ne cherche point ma propre gloire ; montrons sur ce plan sacré que nous trace ici un Dieu même, comment la vraie piété des grands doit être : 1° une piété sensible et exemplaire ; 2° une piété généreuse et magnifique ; 3° enfin une piété humble et soumise.

Encore qu'on puisse envisager la piété sous une infinité de formes différentes, parce qu'elle tient de son objet qui n'a point de bornes, renfermons-nous dans ces trois idées, comme plus convenables à ce lieu sacré et aux circonstances de notre évangile.

Vous, ô mon Dieu ! plus que jamais donnez bénédiction à votre parole, qu'en apprenant à cet auguste prince ce qu'un roi chrétien doit être, j'annonce par avance ce qu'il sera, et que ce soit moins ici pour lui une simple instruction qu'un heureux présage. Nous vous le demandons, et les lumières de votre Esprit, etc.

PREMIER POINT.

Sire,

Premier caractère de la piété des grands, une piété exemplaire et sensible. L'illusion la plus commune où ils sont presque tous à l'égard de la piété est de croire qu'il suffit pour eux qu'elle soit au fond de leur âme ; que certains dehors de la dévotion conviennent davantage au peuple, et que, dans la nécessité où sont les grands du monde de remplir les bienséances de leur état, l'essentiel de leur religion est dans le cœur ; mais outre que je pourrais vous répondre, puissants du siècle, que lorsque le cœur est chrétien, on ne s'avise guère de disputer à Dieu les œuvres chrétiennes, ne devez-vous pas encore plus que nul autre en remplir toute votre vie, par l'obligation si indispensable où vous êtes d'édifier, de devenir au milieu de vos peuples un grand spectacle de piété, et les imitateurs fidèles de Jésus-Christ, lorsqu'il dit : Quelle est la loi que j'ai violée, et qui de vous peut me reprendre de péché?

Oui, mes frères, les âmes communes et vulgaires, bornées, ce semble, à elles-mêmes, peuvent se sanctifier sans offrir au dehors des œuvres de piété si sensibles ; leur foi est ce trésor caché dans le champ du Père céleste ; elles peuvent lui rendre des hommages sans être obligées de lui en attirer ; Dieu leur suffit, et contentes de l'avoir pour témoin secret de leur vertu, elles en sont moins responsables aux hommes. Il n'en est pas ainsi de vous, rois de la terre ; redevables au peuple de votre piété, il faut la rendre exemplaire et sensible ; vous ne devez pas être pieux ni en religieux, ni en solitaire, mais en roi. La vertu d'un personnage public doit être publique, il faut qu'en vous toutes vos actions parlent ; étant sur la terre le grand objet des regards des hommes, vous en devez révérer l'attention, vous en devez respecter les jugements, vous en devez animer la piété, en ne leur offrant que des exemples de religion et de justice ; il faut qu'avec Josias, dans le saint temple, vous écoutiez avec l'attention la plus respectueuse la parole du Seigneur ; il faut qu'avec David, à la vue de votre peuple, vous approchiez de l'arche sainte avec la plus profonde adoration ; il faut qu'à l'exemple de Néhémias vous édifiiez l'Eglise sainte par l'exercice public de la charité ; il faut qu'avec Samuel, par l'assistance la plus pieuse au sacrifice de l'Agneau, vous le rendiez, s'il se peut, plus vénérable au peuple ; il faut enfin, que donné ici en spectacle à vos inférieurs, vous leur offriez avec éclat et avec force l'exemple continuel de toutes les vertus.

Et pourquoi dans un souverain une piété si exposée et si publique? C'est, répond l'Apôtre, que vous êtes le ministre de Dieu sur la terre, pour établir le bien et pour le répandre : *Minister* Dei *in bonum*. (*Rom.*, XIII.) C'est que Dieu ne vous a pas fait roi précisément pour avoir plus de grandeur et plus de magnificence que les autres, mais pour avoir plus de religion, pour être élevé au milieu de votre empire comme un spectacle de piété autour duquel les peuples se rangent ; c'est qu'enfin la vertu ne passe guère dans les peuples que par les grands, et que de leur piété ou de leur impiété dépendent leurs mœurs publiques. Eh ! qui peut dire en effet, grands du monde, qui peut dire les maux que produit dans un Etat le scandale de votre vie ! C'était à vous à former les peuples au bien, et c'est vous qui leur devenez, par la licence de vos mœurs, une source de désordres. Depuis que vous avez levé, ce semble, l'étendard du péché tous, à l'envi s'y abandonnent. Cette corruption si générale, si excessive, dont on se plaint, est peut-être votre ouvrage ; les peuples, imitateurs éternels des grands, trouvent une sorte de vanité à faire le mal, depuis que par là ils vous ressemblent ; vous avez donné à la licence un air de noblesse et de grandeur que chacun affecte de prendre. On fait gloire de suivre ceux que la gloire suit partout. C'est dans un royaume pour fournir aux plaisirs des grands, une conspiration universelle de péchés, et parce que vos cœurs sont pervertis, il faut que tous les cœurs d'un Etat se pervertissent.

Mon Dieu ! quel fléau est donc pour un empire un roi qui ne vous sert pas ! Quel effroi pour lui, quand, paraissant un jour auprès de votre tribunal terrible, il se verra chargé des crimes de tous ses sujets, et que vous pourrez dire de lui comme de cette idole de scandale : Parce qu'elle a fait pécher

mon peuple, qu'elle soit dévorée par le feu : *Igne succendatur.* (*Jerem.*, XXI.)

Au contraire, quel présent Dieu fait à un empire quand il lui donne un roi édifiant; sous son règne aimable les plaisirs publics languissent, l'impiété tombe dans le décri, le libertinage odieux se cache; non-seulement vous ôtez au crime son crédit, mais vous rendez à la vertu son lustre. La piété, honorée et florissante dans votre personne, se fait aimer de tous vos sujets, vos mœurs pour nous deviennent les lois, chacun s'empresse de les suivre; les vertus du prince sont bientôt les vertus de tout l'Etat, les moindres pratiques même de la religion deviennent grandes quand on en voit l'exemple dans son souverain; tout s'élève, tout s'embellit en des mains si nobles. Ce n'est pas une honte, c'est une gloire d'être chrétien, dès que par là on vous ressemble. Une infinité d'âmes qui n'osaient être pieuses, régulières, pénitentes, aiment à l'être quand vous le devenez. Quel courage vous jetez dans les cœurs! quelle sainte émulation vous faites naître dans les âmes! Vous avancez plus le royaume de Jésus-Christ par le spectacle de vos mœurs, que nous ne l'avançons par les efforts de notre zèle; votre vie est pour les peuples une exhortation à la piété plus persuasive que tous nos discours; et, en un mot tout se sanctifie dans l'univers, quand vous vous y sanctifiez vous-mêmes.

O que par là les destinées d'un roi sont belles! qu'un prince est grand quand il est à Jésus-Christ! Mon Dieu! que l'empire que sa piété lui donne sur les cœurs est au-dessus de celui qu'il tient de sa puissance! Quand l'intérêt seul de son salut ne lui suffirait pas pour lui faire aimer la vertu, l'intérêt de tant d'âmes qu'il sauve en les édifiant, ne devrait-il pas le toucher? Est-il un plaisir plus doux pour un bon cœur que celui d'être une source de salut et de félicité pour ses frères?

Vous, Sire, animé par un motif si beau, ne vous sentez-vous pas ici un désir ardent de vous sanctifier pour sanctifier ensuite tout votre peuple? La vertu, déjà si aimable par elle-même, prendra pour nous de nouveaux charmes; lorsque par là nous vous imiterons, votre exemple nous la rendra plus chère et plus douce en votre personne auguste; il lui sera plus facile de se gagner nos cœurs, et de l'amour que nous avons pour vous nous passerons aisément à avoir de l'amour pour elle. Premier caractère de la piété des grands, une piété exemplaire et sensible.

SECOND POINT.

Second caractère : une piété généreuse et magnifique qui mette un roi chrétien dans cette disposition si haute et si grande de pouvoir dire avec Jésus-Christ : Moi je glorifie mon Père : *Ego honorifico Patrem.* Et en quoi doit paraître dans les grands cette élévation sainte de la piété?

1° A surmonter les jugements et les contradictions des esprits faibles. Quand Jésus-Christ veut aujourd'hui rendre à son Père le culte qui lui est dû, les uns l'appellent Samaritain, d'autres lui disent qu'il est possédé du démon; tous essayent de l'arrêter par des respects humains et des vues politiques. Mais sa religion ferme et courageuse en prend, ce semble, de nouvelles forces, et plus on attaque sa piété, plus elle triomphe.

On voit tous les jours des grands du monde qui auraient du goût pour la piété et quelque tendresse même de conscience, mais une mauvaise honte les arrête. Ils sont effrayés du spectacle des jugements humains; ils craignent de frapper les yeux du monde par un changement trop marqué. Ce personnage si aimable d'homme de bien leur fait peur: ils ont de la valeur dans les combats, ils n'en ont pas dans la vertu; et ces héros dans la guerre sont des lâches dans la religion. Que Jésus-Christ peut bien leur dire ce qu'il dit aujourd'hui aux princes de la Synagogue : Ames faibles, autant j'honore mon Père par l'élévation et la noblesse de ma piété : *Ego honorifico Patrem*, autant vous me déshonorez par la lâcheté et la bassesse de la vôtre : *Et vos inhonorastis me.* Ah! que les grands du monde craignent Dieu, cette crainte en eux, loin d'être une faiblesse, est la véritable valeur; par elle un cœur est plus grand et une âme plus élevée : *Gloria magna est timenti Deum.* (*Eccli.*, XXXIII.) Vous, pourquoi vous déshonorer vous-mêmes? pourquoi déshonorer la vertu par la crainte lâche des hommes, de ces hommes que d'ailleurs vous méprisez tant; de ces hommes que, hors de là, vous rougiriez de craindre? Laissez la crainte au vice : c'est à lui de trembler; donnez de l'assurance à la vertu, il lui convient d'être intrépide. Dans un prince, le plus beau des triomphes est de surmonter le respect humain. Un roi qui dompte ce monstre mérite seul le nom de héros; et pour lui, dit le Sage, oser pratiquer la vertu est plus glorieux que de remporter des victoires : *Magis quam expugnare urbes.* (*Ibid.*)

2° La piété dans les grands doit être généreuse et, s'il se peut dire, héroïque pour vaincre les obstacles si infinis que leur état oppose à la sanctification. Et en effet, quelle force de courage ne faut-il pas dans ces âmes royales pour être, sur le trône, pénitentes au milieu de tout ce qui peut réjouir les sens, pures parmi tous les objets les plus capables de corrompre; libres avec tout ce qui peut captiver un cœur et le surprendre; vivantes dans un séjour où le cœur, pour ainsi dire, ne saurait sortir hors de soi sans rencontrer un ennemi qui le cherche pour lui donner le coup de la mort; vigilantes au milieu de mille dissipations inévitables et nécessaires, chrétiennes enfin, où l'on ne peut l'être qu'avec effort et par miracle. Ceux que Dieu a laissés dans l'obscurité n'ont que des épreuves légères, et une force commune leur suffit; mais en vous, de grands périls demandent un grand courage. Il faut que vous vous éleviez sans cesse au-dessus de vos propres passions et

des passions mêmes de ceux qui vous environnent; il faut que vous soyez en état de surmonter la nature à chaque instant, et dans les choses les plus difficiles et les plus douloureuses; il faut que vous soyez prêts à obéir à la loi de Dieu au préjudice d'un grand intérêt, ayant sans cesse dans vos mains et votre grandeur et votre vie même, s'il vous la demandait pour sa gloire ou pour votre salut; et qu'en un mot, plus vous êtes grands, plus vous combattiez de grandes passions, plus vous ayez de grandes vertus, plus vous fassiez de grands sacrifices.

Or, pour tout cela, que vous avez besoin d'une grande piété, d'une piété ferme, courageuse, héroïque; d'une piété qui vous rende contre le péché une colonne de fer, un mur d'airain, une place défendue de tous côtés et que rien ne force! Hélas! et c'est parce que la piété est si contraire aux passions des grands que presque tous ils la rejettent et l'éloignent d'eux comme leur ennemie; je crois voir ces princes des Philistins qui, embarrassés de l'arche sainte, s'écrient en la renvoyant: Elle nous attire des guerres trop cruelles, elle nous fait des plaies trop sanglantes, elle ne nous apporte que des maux; qu'elle s'éloigne de nous: *Recedat a nobis.* (I *Reg.*, V.)

Insensés! nous ne pensons pas qu'en éloignant la piété de notre cœur, nous lui ôtons toute sa paix, tout son bonheur, et que les maux apparents qu'elle nous fait seraient pour nous le plus grand des biens et la félicité véritable.

Enfin, cette élévation et cette magnificence qui conviennent à la piété des grands, doivent se produire dans les œuvres même de la religion, et dans leur zèle pour le divin culte. Je sais que la vraie beauté d'une âme chrétienne est au dedans d'elle, et dans l'assemblage précieux de toutes les vertus. Je sais qu'en nous Dieu est plus touché de l'innocence de la vie que de la magnificence des dons, et que celui qui porte dans son temple une conscience pure, lui plaît davantage que celui qui lui élève des autels; mais la vocation des rois est d'allier l'un et l'autre. Les peuples, pour qui Dieu n'a fait que des choses communes et ordinaires, peuvent ne lui rendre qu'un culte ordinaire et commun; leur zèle, destitué de tout secours, se borne à prier, à gémir, à aimer, à offrir à Dieu de bons désirs et de saintes pensées. Ce n'est pas assez pour un souverain: la piété d'un roi doit être royale; il ne peut concevoir pour la religion d'assez grands desseins, ni des projets assez nobles. Il faut que sa piété, portant les caractères de sa grandeur, l'élève aux œuvres les plus magnifiques. Eh quoi! tout dans les princes est si somptueux et si splendide; n'y aurait-il que la piété qui ne le fût pas? Une magnificence même excessive éclate dans leurs palais, et l'on n'en verrait pas le moindre trait dans nos saints temples? Et grands rien que pour eux-mêmes, ils ne le seraient jamais pour Dieu?

Non, dit saint Augustin, la religion chrétienne puise dans une meilleure source les principes qui doivent la régler. Dieu à l'égard des rois a été magnifique dans ses dons, ils doivent être majestueux dans leurs hommages; c'est de Dieu que l'Esprit-Saint a dit: qu'il est magnifique dans sa sainteté; et c'est d'un roi, sa vive image, qu'il a ajouté: une grande magnificence a paru dans sa sanctification. Les rois, en effet, ne peuvent se sanctifier qu'en imitant dans leur culte cette magnificence de Dieu, et qu'en se portant pour la religion aux choses grandes et signalées. On en voit qui, bornés à une piété fausse, étrangère, mal entendue, établie où elle n'est pas, n'ont que la dévotion du peuple, sans avoir la dévotion du roi. Leur religion, dit saint Paul (I *Cor.*, XV), est défectueuse; il faut que dans le ciel tous les astres brillent; mais autre est l'éclat d'une étoile, autre l'éclat du soleil; il y a une dévotion des princes différente de celle des particuliers, par laquelle ils font des actions de piété qu'il n'y a que les rois qui puissent faire.

C'est à eux à élever des temples au vrai Dieu, à lui dresser des autels, à décorer son sanctuaire, à rendre l'appareil de son sacrifice plus respectable et plus pompeux, à remplir de splendeur et de majesté la célébration du sacré culte. C'est à eux à fonder des asiles à l'innocence, des secours à la vertu, des ressources publiques à l'infirmité et à l'indigence. C'est à eux à extirper les vices, à dissiper les scandales, à s'opposer au torrent de l'impiété et de la licence. C'est à eux à étouffer les sectes profanes, à proscrire l'erreur, à foudroyer les hérésies. C'est à eux à protéger l'Eglise, à redonner à cette épouse de Jésus-Christ toute sa beauté, toutes ses grâces; à maintenir ses lois, à faire observer ses règles, à conserver sa doctrine pure, ses mœurs chastes, ses droits inviolables, à lui donner de dignes pasteurs, et à ne confier qu'à des saints les choses saintes. C'est à eux à entretenir en elle la sainte subordination, cette alliance si vénérable, cette harmonie si nécessaire du sacerdoce et de l'empire qui fait sa force et sa beauté, à consoler ses peines, à calmer ses troubles, et à la faire jouir d'une douce tranquillité à l'abri de leur autorité sacrée. Enfin, leur règne ne doit être que le règne de Jésus-Christ, et le plus noble usage qu'ils peuvent faire de leur grandeur, est de l'employer à la grandeur de Dieu même: *Ego honorifico Patrem.*

Car voilà quelle a été dans tous les temps la dévotion des rois, et la vraie piété des princes. Ainsi David en grand triomphe fait transporter l'arche du Seigneur, et enrichit des dépouilles des rois subjugués le divin sanctuaire; ainsi Salomon épuisa, pour bâtir le temple saint, toute la magificence humaine, et voulut que la maison du Dieu de l'univers fût la plus belle du monde; ainsi Ezéchias fit célébrer la pâque avec la plus pompeuse solennité, et conserva dans le cœur des peuples le sentiment du vrai Dieu par le culte le plus majestueux et le plus splendide; ainsi Josaphat honora de sa protection les

saints lévites, exterminа les bois sacriléges, ôta l'opprobre d'Israël, et, selon l'expression de l'Ecriture, dissipa tous les crimes d'un de ses regards : *Dissipavit omne malum intuitu suo.* (*Prov.*, XX.)

Et pour vous offrir, Sire, des exemples moins éloignés, et pris de votre trône et de votre sang même : ainsi Charlemagne donna dans ce royaume au culte divin cette splendeur et cet éclat qui nous le rendent si vénérable ; ainsi saint Louis enrichit nos églises des trésors précieux de la foi et de l'appareil sacré de notre rédemption sainte, éleva des retraites aux veuves, aux orphelins, aux aveugles, et sa charité magnifique et royale soulage encore toutes les misères de nos jours ; ainsi votre bisaïeul Louis XIV, grand contre tout, contre ses ennemis, contre l'hérésie, contre le duel, contre le blasphème, contre l'impiété, contre la licence, grand contre la mort même, le fut encore dans les œuvres de sa piété ; après avoir vaincu en David, il bâtit un temple en Salomon, et ce qui avait échappé à la charité si étendue de saint Louis, consacra à la jeune noblesse et à la valeur malheureuse des édifices pompeux qui seront des monuments éternels et de sa religion et de sa gloire.

TROISIÈME POINT.

Mais achevons : dernier caractère de la piété des rois, une piété humble et soumise; après que Jésus-Christ a dit aux Juifs qu'il glorifie son Père par les œuvres de sa piété, il ajoute qu'en les faisant il ne cherche pas sa propre gloire, et que sa gloire n'est rien : *Gloria mea nihil est.*

Et voilà dans quelle disposition un roi chrétien doit être ; dans ce qu'il fait de plus grand pour la religion il doit s'anéantir et se confondre, s'écriant avec ce roi d'Israël après les oblations les plus magnifiques, *je suis un pauvre et un indigent.* (I *Reg.*, XVIII.) D'ordinaire nous nous complaisons dans le bien que nous faisons, nous ramenons tout à nous-mêmes comme si nous étions notre Dieu et la source de nos bonnes œuvres. Souvent, dit un Père, les grandes actions font naître dans l'âme un grand orgueil ; notre amour-propre est en nous ce monstre qui se nourrissait des victimes les plus belles; il s'entretient de nos plus saintes vertus, et en faisant semblant de chercher la gloire de Dieu, nous cherchons notre gloire propre. Un roi pieux doit abaisser sans cesse sa majesté royale sous l'humilité chrétienne. Il doit se regarder sur le trône et dans ce qu'il fait de plus grand pour la religion, comme un serviteur qui a soin de la gloire de son maître, qui se trouve trop heureux qu'il daigne agréer son faible ministère pour l'exaltation de son nom, et dont la gloire séparée de celle de Dieu n'est rien, et loin d'avoir de la valeur, n'est qu'une usurpation et un crime : *Gloria mea nihil est.*

Vous avez donc vu, Sire, les sacrés caractères de la piété des rois ; eh ! qui empêche que dès ce moment vous ne vous consacriez à elle ? Sans la piété vous seriez comme un enfant qui, s'éloignant de sa mère, tombe par sa faiblesse naturelle dès le premier pas ; ôtez aux rois la piété, vous leur ôtez leur gloire, leur bonheur ; ils ne sont plus que le vil jouet des passions, et même, au comble de la grandeur, les plus misérables des hommes. Evitez, Sire, un si triste sort ; que vos mœurs s'accordent avec le nom de très-chrétien que vous portez. Frémissez à cette idée, un roi sans piété. Ecoutez une voix intérieure et secrète qui, au fond du cœur, vous dit sans cesse que vous êtes le fils d'un saint : *Filii sanctorum sumus.* (*Tob.*, III.) Pour ne pas dégénérer d'une naissance si belle, à l'exemple de David, élevé à ce moment au-dessus de vous-même, réunissant pour cette grande action toutes les forces de votre âme, appelant pour spectateurs et pour témoins d'un si noble effort Dieu et les anges, avec une ferme confiance dans le secours d'en-haut, faites ici à Dieu, dans son saint temple, en présence de votre peuple, à la face de ces autels, un serment solennel, un vœu irrévocable de vous sacrifier tout entier à lui et de vous dévouer pour jamais à la piété chrétienne.

Avec quelle joie les anges saints vont porter au trône de Dieu une hostie si grande et si chère ! Recevez-la, Dieu de miséricorde, tous ensemble nous vous la présentons ; dans cette innocence si pure, qu'elle est agréable à vos yeux ! Comblez-la de vos bénédictions les plus saintes ; qu'elle vive, qu'elle croisse sous la tendresse de vos regards. Mettez sur ce prince auguste votre sceau divin : c'est votre ouvrage, c'est votre enfant ; recevez-le, conservez-le, chérissez-le, sanctifiez-le, afin qu'un jour réuni à vous il puisse vous posséder dans l'immortalité de votre gloire. Je vous la souhaite.

SERMON VII.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LE MÉPRIS DES GRANDEURS HUMAINES.

Clamabant dicentes : hosanna filio David. (*Marc.*, XI.) *Ils s'écriaient en disant : Salut et gloire au fils de David.*

Sire,

La grande leçon que Jésus-Christ daigne aujourd'hui vous faire est un mépris général du monde, de ses joies, de ses grandeurs, de ses prospérités, de sa gloire. En effet, c'est pour en détromper votre âme qu'il vous les fait voir difficiles dans leur recherche, incapables de contenter ceux qui les possèdent, si fragiles, si passagères, qu'on en éprouve aussitôt la privation que la jouissance. Depuis sa venue sur la terre, il n'a cherché qu'à établir dans la Judée son empire divin, et ce n'est que dans les derniers jours de sa vie qu'il y est reconnu pour roi ; au milieu même de son triomphe et des cris de joie qui accompagnent son entrée, il paraît triste et affligé. Enfin cette réception si pompeuse, qui ne dure qu'un moment, se change bientôt pour lui en l'appareil de sa passion et de sa mort douloureuse. Que les

grands du siècle sont à plaindre, si, dans ces trois circonstances du triomphe de Jésus-Christ, si tardif, si insuffisant, si rapide, ils ne découvrent trois puissants motifs de mépriser comme lui les joies et les grandeurs du monde! Eh! quel fonds faire sur elles? premièrement, leur recherche nous trompe; secondement, leur possession ne nous satisfait pas; troisièmement, leur instabilité nous afflige. De leur nature elles sont fugitives, elles sont vides, elles sont périssables; comment peut-on les aimer; comment peut-on, si l'on est sage, ne pas leur préférer Dieu et les biens du salut, qui, toujours offerts et présents à notre cœur, le préviennent; qui, toujours pleins et rassasiants, le remplissent; qui, toujours durables et constants, l'arrêtent et le fixent. Développons ces trois idées, et plaise à Dieu qu'imprimant aujourd'hui profondément dans l'âme du prince auguste qui m'écoute le mépris des joies et des grandeurs du monde, je puisse l'appliquer avec force au soin de son salut, ici-bas l'unique bien, et pour les rois comme pour le moindre de ses sujets la seule chose nécessaire. Demandons les lumières, etc

PREMIER POINT.

Sire,

Le grand objet du Très-Haut et le mystère profond de sa souveraine sagesse, en nous envoyant son Fils, était, selon l'Apôtre, d'établir sur les enfants des hommes sa divine royauté. C'est à quoi tout semblait tendre en lui dès sa naissance bienheureuse; tant de travaux, tant d'instructions, tant de vertus, tant de prodiges; tout en un mot se rapportait à cette promesse adorable: les nations de la terre le reconnaîtront pour roi, et dans un triomphe pompeux on verra courir au-devant de lui les peuples du monde. Cependant jusqu'à ce jour nulle trace en lui de cette royauté sainte et au lieu des hommages qu'il méritait, il ne reçoit que des outrages. Et par-là que veut-il offrir aux grands du siècle qu'il instruisait? Le premier motif qui doit leur faire mépriser les joies et les grandeurs du monde, je veux dire le mécompte et l'inutilité de leur recherche et de leur attente; car, avouez-le, puissants du siècle, vous avez tous le même désir, qui est de vous rendre heureux, et tous le même sort, qui est de ne pouvoir l'être. Ah! qu'il y a longtemps qu'en secret vous en gémissez, et que votre cœur, laissé seul avec ses désirs, vous devient un cruel supplice; vos penchants, par exemple, vous entraînent vers les plaisirs, mais ils se dérobent à vos poursuites; vous épuisez vos soins sur les honneurs, mais rien n'est plus stérile pour vous que leur recherche; vous n'aspirez qu'aux douceurs et aux délices de la vie, mais elles semblent fuir devant vous. Selon l'expression du Sage, tous vos projets sont trompeurs, toutes vos prévoyances incertaines Le chemin que vous croyez sûr pour avancer, presque toujours vous recule; vous trouvez un piége où vous attendiez un appui; vous êtes comme un homme qui a fait naufrage sur le vaisseau qu'il croyait devoir l'enrichir; souvent même vos desseins les mieux concertés échouent par les précautions que vous aviez prises pour le succès; vos mouvements inquiets, vos entreprises pénibles ressemblent au songe de celui qui s'agite durant le sommeil, et à qui il ne reste d'une grande agitation qu'une grande inquiétude. Que sais-je, grands du monde; il y a même dans votre vie des endroits tristes, où toutes vos passions à la fois, pour vous rendre plus malheureux, sans pouvoir s'accorder semblent vouloir se satisfaire; ce que la volupté souhaite, est combattu par la vanité; ce que l'orgueil demande, la mollesse ne le veut pas; l'avarice est un obstacle à l'ambition, et à l'amour du repos celui de la gloire; pour rendre heureuse une de ses passions, il faut, pour ainsi parler, mettre les autres en esclavage; toutes insatiables, elles deviennent incompatibles; votre cœur misérable, mal d'accord avec lui-même, ne sait alors qu'abandonner, ni que choisir; assez faible pour s'ouvrir à toutes les passions, il n'est pas assez fort pour servir les désirs d'aucune; il s'agite, il se consume dans l'inutilité de ses transports; ainsi la vie entière se passe à désirer et à souffrir; elle n'est qu'une longue privation, un vain effort, une misère continuelle, et vous en verrez arriver la fin, sans jamais avoir joui ni de Dieu, ni du monde, ni de vous-mêmes.

Oh! que plus sage est celui qui ne veut que Dieu! Dieu n'est-il pas, à l'âme qui le cherche, un bien toujours offert, toujours présent? Loin de fuir devant nous, ne nous prévient-il pas par sa tendresse infinie? ne nous recherche-t-il pas lui-même comme s'il devait se rendre heureux par notre amour? et l'âme fidèle qui le sert, ne trouve-t-elle pas en lui ce repos et ce bonheur que lui refusait le monde?

Ah! que je sois enfin, ô mon Dieu! cette âme bienheureuse; il y a si longtemps que vous m'en pressez. Hélas! par mes malheurs, je me suis devenu à moi-même un spectacle de pitié; j'ai vieilli dans les rebuts de la cour et de la fortune; et où est donc ce bonheur que depuis si longtemps j'y cherche? Tous les objets de mes passions me fuient; quand je suis prêt d'y atteindre, je sens une main invisible qui me repousse et les éloigne de mon cœur; c'est votre main, ô mon Dieu! je la reconnais cette main aimable et paternelle, qui, par une violence miséricordieuse, voudrait me ramener à vous; eh bien encore éloignez tout, encore refusez tout, mais donnez-vous vous-même, Seigneur, j'aurai tout en vous possédant, et je trouverai dans votre amour un bonheur que même les heureux du siècle ne goûtent pas au comble de l'élévation et au faîte de la gloire humaine.

Et voici, grands du monde, le second motif qui doit vous porter à les mépriser, le vide de leur possession et de leur usage.

SECOND POINT.

Jésus-Christ entre aujourd'hui dans Jé-

rusalem comme un roi victorieux dans sa ville capitale; tout se ressent, dans cette auguste solennité, de l'appareil d'un triomphe; une multitude empressée accourt à lui de toutes parts; ce ne sont, autour du Sauveur, que cris de joie et qu'acclamations publiques; les uns jettent leurs vêtements sur le chemin où il passe, d'autres arrachent des branches d'arbres pour ajouter à son entrée un éclat nouveau; ce n'est partout que pompe et que magnificence, et au milieu de tant de gloire, il demeure triste et affligé; il sent le vide et la fausseté de toute la félicité humaine; son cœur n'y peut trouver de repos, et peu satisfait des joies et des grandeurs du monde, il n'est occupé que de Dieu, l'unique objet de ses désirs et de ses pensées.

Et que voulait-il, par ces dispositions, vous apprendre alors, grands du siècle? que jamais vous ne serez heureux par tout ce que le monde pourra vous offrir de plus flatteur et de plus aimable. Oui, quand je vous accorderais ces objets qui se refusent si souvent à vos recherches, vous n'auriez rien gagné pour votre bonheur; pourquoi? parce qu'en désirant encore, vous êtes toujours malheureux, et qu'aux termes d'Isaïe, nourris comme dans un songe, vous n'êtes jamais rassasiés : *Comedet et non saturabitur.* (*Isa.*, IX.) Et en effet, je vous le demande, dans vos places les plus éminentes, par où vous trouvez-vous heureux? est-ce par ces richesses immenses que vous avez acquises? mais vous êtes forcés de nous répondre qu'elles ne vous ont pas donné la félicité, parce qu'elles ne vous ont pas ôté la cupidité; que ce bien est au dehors de vous, et tout détaché de votre âme; mais que le dedans, c'est-à-dire vous-mêmes, est encore pauvre et indigent; que les besoins de votre cœur excèdent votre abondance; qu'il y a, ce semble, un malheur inséparable des richesses, qui fait qu'elles étendent le vide qu'elles promettent de remplir; qu'elles multiplient le crime, sans assouvir la passion, et qu'au lieu de nourrir le cœur, elles l'affament davantage : *Comedet et non saturabitur.* Est-ce par les honneurs et par la gloire? mais, avouez-le, votre cœur est moins satisfait de l'honneur qu'il reçoit, qu'inquiet pour celui qu'il désire encore; ce qui lui parut d'abord le comble de l'élévation ne lui semble plus, quand il y est, qu'un état commun et médiocre; si, au-dessus de ses attentes, il est au-dessous de ses désirs, il éprouve trop ce que dit le Sage, que l'honneur est un pain de mensonge qui ne donne jamais à l'âme le rassasiement qu'il promet : *Comedet et non saturabitur.*

Est-ce par les voluptés et les délices de la vie? Mais combien de fois avons-nous arraché de votre bouche cet aveu sincère, que le remède des plaisirs, ce sont les plaisirs mêmes; que leur usage en inspire le dégoût; qu'ils laissent dans l'âme un poids d'amertume qui l'accable; qu'on n'en goûte guère que l'espérance; mais que dans la possession on cherche ce bien qu'ils ont tant promis; que si l'on ôte de la passion les inquiétudes qui la précèdent et les remords qui la suivent, ce milieu qui reste est un point bien léger, un intervalle bien court, s'il n'a lui-même déjà son poids et son trouble; qu'enfin les plaisirs ne peuvent contribuer à nous rendre heureux, car s'ils sont médiocres vous ne les sentez pas, et s'ils sont outrés ils vous deviennent insipides : *Comedet et non saturabitur.*

Est-ce enfin par la facilité où votre condition semble vous mettre de satisfaire à votre gré tous vos penchants? Mais votre âme en est-elle au fond plus heureuse? Je le veux, dans l'élévation où Dieu vous a fait naître, vous trouvez la pompe de la grandeur, la magnificence des palais, la somptuosité des habits, la délicatesse des repas, le charme des spectacles, et par-dessus cela des chagrins, des inquiétudes, des remords, un vide immense qui vous dévore; lorsque le monde vous croit heureux, vous n'êtes pas même tranquilles; votre bonheur n'est que dans la surface; vous cachez, sous un faux dehors de félicité, une âme au fond plus misérable; vous êtes comme cet arbre de l'Ecriture qu'un feuillage encore frais couvrait au dehors, mais dont un ver secret rongeait le cœur et dévorait toute la substance; vous avez beau vous donner des divertissements et des réjouissances, vous n'en avez jamais que de trompeuses; vous vous dégoûtez de vos passions par vos passions elles-mêmes; plus votre condition vous offre de bonne heure l'usage des plaisirs, et plus tôt vous en avez la satiété et la lassitude; heureux plutôt que nous, vous cessez plus tôt de l'être. Vos plaisirs une fois épuisés, vous êtes livrés à l'ennui, la grande plaie des grands, et néanmoins la destinée la plus douce qu'ils puissent attendre; votre propre félicité vous est à charge; tout ce qui a pour vous un caractère de nouveauté peut vous plaire quelque temps, à peu près comme le changement de situation plaît à un malade; il se trouve mieux parce qu'il n'est plus comme il était; mais cette consolation n'est pas longue, et la douleur la suit de près; dès que votre inquiétude a essayé de toutes les places, qu'elle a usé toutes ses ressources, il ne vous reste plus rien pour être heureux; dans cet état même de dégoût, vous qui êtes si difficiles à réjouir, vous qui ne sentez plus aucun plaisir, vous êtes plus sensibles à la peine; la moindre contrainte vous accable, le moindre plaisir dérangé vous désespère; vous vous faites des chagrins de ce qui serait des moments de félicité pour le peuple. Alors le crime même en vous apportant de la honte, ne vous cause plus aucune joie, et en un mot, tous les objets ensemble, loin de donner à votre cœur le rassasiement, rendent sa faim plus cruelle : *Comedet et non saturabitur.*

Tous, enfin, mes frères, tous ici sous l'œil de Dieu, interrogeons-nous : depuis que nous avons abandonné misérablement ce père aimable, sommes-nous contents, avons-nous

trouvé le bonheur dans ces choses où notre imagination nous l'a fait attendre? Ils sont venus quelquefois ces moments heureux qui bornaient tous les désirs de notre âme, certains jours privilégiés, bien rares dans la vie, où tout semblait autour de nous conspirer à nous rendre heureux. Avouons-le, nous y croyions déposer notre cœur comme dans son repos et dans son centre, nous nous proposions à cette fois d'être heureux sans Jésus-Christ. Hélas! y avons-nous réussi? nos passions étaient satisfaites, nous-mêmes l'étions-nous? Nos sens étaient flattés, mais notre cœur était-il content? Le sentions-nous plein et tranquille? Ah! il soupirait encore, il se plaignait à nous, il se trouvait malheureux et déplacé; secrètement il accusait le monde et toutes ses joies d'imposture et de vide; il nous disait par ses ennuis, par ses dégoûts, par ses alarmes, par son trouble, par l'effort qu'il faisait d'aller plus avant, que quelque chose lui manquait : c'était Dieu, et tout avec lui.

Vous le voulez ainsi, Seigneur (dites-le avec moi, prince auguste, ce sont les sentiments d'un roi chrétien que j'exprime), vous le voulez ainsi, Seigneur, par une disposition de miséricorde, que celui qui n'a besoin sur la terre que de vous, ne trouve rien ailleurs qui le contente; vous l'ordonnez, et il est juste que tout désir soit un fardeau à celui qui ne vous aime pas, beauté éternelle; que tout bien appauvrisse celui qui ne vous veut pas, trésor immense; que tout honneur dégrade celui qui ne vous cherche pas, gloire immortelle, que tout plaisir tourmente celui qui ne vous goûte pas, félicité sainte; pour me forcer à ne désirer que vous, vous voulez que rien ne vous supplée, vous me devenez seul nécessaire afin de m'être uniquement cher. Seigneur, ah! plus que jamais sur le trône même entretenez, étendez en moi ce vide immense qui vous réclame, creusez en mon cœur de nouveaux abîmes qui me forcent à vous redemander; ôtez sans cesse aux créatures le pouvoir de me rendre heureux; qu'elles fondent encore, qu'elles se perdent dans l'immensité de mes désirs; tenez toujours devant moi ma couronne, mon empire, ma royauté, l'univers entier dans l'impuissance de me satisfaire. En sa place, venez en mon âme, vous, ô mon Dieu! source intarissable de délices; vous, ici-bas même le véritable, l'unique bonheur des rois, seul plus grand que mon âme, seul plus immense que mon cœur; animez-moi, possédez-moi, remplissez-moi; non, on n'est bien qu'avec vous; là est la misère où vous n'êtes pas; notre repos c'est notre Dieu, et un roi qui vous porte dans son cœur est assuré d'y avoir tous les biens ensemble.

TROISIÈME POINT.

S'il est nécessaire qu'il soit à Dieu, le cœur des grands, déjà si malheureux, parce que les objets qu'ils aiment sont insuffisants, il ne l'est pas moins parce que ces objets sont fragiles. J'ai tout éprouvé, disait le Sage, assis lui-même sur le trône. Et quelle force a ici cet aveu fait par un roi à un autre roi, par le plus sage des rois au plus chéri des rois? J'ai tout éprouvé, et partout j'ai trouvé d'abord le vide, ensuite l'affliction; le vide dans l'usage, *vanitatem* (*Eccli.*, II), et un moment après l'affliction dans la perte, *et afflictionem* (*Ibid.*), et n'est-ce pas ce dernier motif de mépriser les joies et les grandeurs du monde, que Jésus-Christ, dans notre Evangile daigne, aujourd'hui nous offrir? Que sa gloire est peu durable! tout change autour de lui; ces mêmes bouches qui le comblaient de bénédictions et avec des transports de joie s'écriaient : Salut et gloire au fils de David, un moment après demandent qu'il meure, et son triomphe si solennel se tourne subitement en un cruel sacrifice.

Image naturel de la fausseté de la grandeur et de la gloire du monde; elle se dissipe comme une vapeur à mesure qu'elle s'élève. Non, rien n'a de durée sur la terre : tout s'y dément et tombe comme de lui-même par ce caractère d'instabilité que Dieu lui imprime; les sceptres eux-mêmes et les couronnes entrent dans cette vanité qui domine ici-bas toutes les choses humaines. Non-seulement les hommages qu'on rend aux grands, mais les grands eux-mêmes disparaissent, et par je ne sais quelle fatalité, plus tôt, ce semble, que les autres hommes. On dirait que cet arbitre souverain de la destinée des princes, qui se joue là-haut de leurs projets, se plaît à montrer, surtout en eux, combien vaine est la figure du monde, combien fragile et empruntée est leur grandeur, et ils ne sont plus élevés que pour montrer de plus loin à l'homme son néant et toute la vanité de sa gloire.

Et quelles leçons, Sire, quelles terribles leçons vous a faites sur ce point presque en naissant la divine Providence! Qu'avons-nous vu? O ciel! quels événements! quels spectacles! Et que pour vous instruire il en a coûté à l'univers! La France voyait avec joie au milieu d'une cour florissante, autour de son auguste maître, tant d'héritiers prochains de sa couronne, de tous les âges, de tous les caractères, de toutes les vertus; elle voyait dans votre aïeul si respectable ses délices les plus chères; elle voyait dans votre père si pieux ses espérances les plus douces, et dans un clin-d'œil tout a disparu comme un songe; ni la piété, ni l'innocence n'ont pu retarder là-haut des malheurs si grands. Pour rendre l'instruction plus forte, avec son auguste mère, un tendre orphelin vient s'y joindre : une même pompe funèbre, pourquoi nos yeux ont-ils vu un objet si triste? une même pompe funèbre, au milieu de nos sanglots et de nos larmes, les a tous conduits au tombeau, et la France, dans un seul jour, n'a fait qu'un même deuil de ce qui devait faire son bonheur pour tant d'années.

Eh! pourquoi Dieu s'est-il hâté de mettre ainsi sous vos yeux, comme en abrégé, dès le commencement de votre vie, toute la fragilité de la gloire humaine, et jusqu'où peut aller son néant? Pourquoi a-t-il frappé dès vos premiers jours, et dans ce que vous aviez

de plus cher, des coups qu'il ne frappe ordinairement que dans la succession de plusieurs siècles, et ne vous a-t-il élevé au comble de la grandeur que par l'exemple le plus inouï et le plus lamentable de sa vanité, sinon pour vous apprendre, ô précieux reste de tant de rois, qu'il n'y a de grand, de vrai, d'immuable et d'éternel que Dieu, sinon pour imprimer plus profondément dans votre âme le mépris du monde et tout son néant; sinon pour armer d'avance votre cœur contre le charme de la grandeur et pour vous défendre de ses dangers par l'image la plus vive de son inconstance; pour vous dire enfin qu'il n'y a dans les grands que la piété qui soit durable, qui ne soit pas sous l'empire du temps, qui échappe à ce torrent impétueux qui emporte ici-bas avec une rapidité si extrême, et les peuples et les rois, et les empires et le monde lui-même; qu'il faut placer vos désirs plus haut, dans un asile plus inaccessible, et qu'enfin, puisque sous la main suprême de Dieu tout s'écroule, tout fond, tout disparaît, tout s'évanouit, tout est ruineux, tout est périssable, vous devez donc vous attacher uniquement à ce Maître aimable, seul digne de votre cœur, seul capable de vous fixer, seul immuable et immortel au milieu de la décadence de tout le reste, et qui seul étant quelque chose, mérite seul d'être aimé?

Profitez, Sire, d'une leçon si grande; plus Dieu a sacrifié pour vous la donner, plus vous devez en faire usage pour le salut. Quelque long, quelque glorieux que soit votre règne, et s'il est réglé sur nos vœux, il sera le plus long et le plus glorieux des règnes, occupez-vous sans cesse de l'idée de sa vanité. Uni à Dieu, fixé à Dieu, sous sa main et dans son ordre, considéré dans la sphère sublime où sa providence vous a placé pour être ici-bas le coopérateur de ses grâces, l'exécuteur de ses desseins sur les enfants des hommes, sanctifiant votre âme et les peuples qu'il vous a confiés; dans ce point de vue, que vous êtes grand! Mais séparé de Dieu et regardé uniquement dans la gloire humaine qui vous environne, quel est votre partage? la vanité et le néant. Ah! pour donner à votre grandeur de la réalité et de la durée, rapportez-la donc tout entière à Dieu; vivez pour Dieu, régnez pour lui, faites-le vivre et régner dans votre âme, et de la bouche de votre cœur, écriez-vous avec ce roi de l'Ecriture que Dieu, le préférant à tant d'autres, avait pris aussi, comme par la main pour l'élever sur le trône.

O mon Dieu! pourrais-je me laisser éblouir à cet éclat trompeur de ma couronne: *Tua est gloria* (I *Par.*, XXIX); toute la gloire est à vous; c'est votre bien; vous l'ôtez et vous la donnez à qui il vous plaît; j'en suis une preuve si touchante: *Tu solus Rex* (*Esther*, XIV); au milieu de nos empires, il n'y a que vous de roi; nous ne sommes nous-mêmes que vos sujets et vos esclaves; seul du haut du ciel vous agissez sur les Etats et sur les rois d'une manière souveraine et dominante: *Quis ego sum?* Auprès d'une majesté si adorable, si immortelle, que suis-je donc? *Peregrinus et advena sicut omnes patres mei* (*Psal.* XXXVIII); je suis sur le trône, ainsi que tous les rois mes pères, un étranger qui passe, un voyageur qui ne doit point aimer un lieu où personne n'est fixé: *Et dixi, serviam tibi*, dans cette conviction profonde de la vanité de tout et de ma grandeur même, j'ai formé dans mon cœur une résolution sincère de vous servir, de vous craindre, de vous aimer. O grandeur immuable et éternelle: *Custodi hanc voluntatem meam*, je sens combien dans une jeunesse extrême il est difficile à un roi d'être fidèle à cette résolution; ah! conservez-la moi, Seigneur! par votre grâce; affermissez-moi dans le projet que je fais ici, à la face de ces autels, d'être à vous jusqu'au dernier moment de ma vie. D'autres rois vous demanderont des succès, des prospérités, des victoires, je vous demande ma sanctification; à la place des triomphes, donnez-moi des grâces; aimez-moi moins pour ma gloire que pour mon salut. Je serai un roi pieux; j'aurai assez de prospérités, si j'observe vos divins préceptes; la gloire du trône, déjà si passagère, n'est souvent pour les princes qu'un piége et une tentation; que par le mépris que j'en aurai, que par le saint usage que j'en ferai, elle devienne pour moi un moyen de salut et une voie pour arriver à la gloire éternelle.

SERMON VIII.

DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST (1).

Dixit illis: Nolite expavescere, Jesum quæritis Nazarenum crucifixum: surrexit, non est hic. (XVI.)

L'ange leur dit: N'ayez point de peur; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié, il est ressuscité et n'est plus ici.

Que ces paroles sont consolantes pour une âme qui vit de la foi, et qu'il lui est doux, après s'être tant affligée sur la mort du Sauveur, de pouvoir avec confiance s'abandonner à la joie sainte de sa glorieuse résurrection!

Et certes, dans ce premier jour du monde nouveau qu'éclaire une lumière invisible et éternelle, le plus saint de tous les jours dans cette auguste solennité qui consacre toutes les autres; dans ce mystère universel qui comprend la vérité, la foi, la grâce, le Saint-Esprit de tous les autres mystères, soit qu'une âme fidèle jette les yeux sur Jésus-Christ, soit qu'elle se regarde elle-même, que de mouvements de consolation et de joie! celui qui s'immola lui-même pour nos péchés sort triomphant de la mort et du tombeau, il se rend à lui-même une vie qu'il avait quittée volontairement; le spectacle affreux de sa croix se change en spectacle merveilleux de son triomphe, il se soustrait à l'empire du péché pour rentrer dans la majesté de son Père, son corps sort victorieux du

(1) Ce sermon est imprimé dans le volume du Petit Carême, mais avec de si nombreux changements, que nous avons préféré nous en tenir au manuscrit.

sépulcre, et il en efface pour jamais cette image de mort imprimée sur sa chair passible; tout ce qu'en naissant il avait apporté des infirmités et des misères du vieil homme s'absorbe et s'anéantit par la puissance, la force et les riches qualités du nouveau; il désarme l'enfer, il terrasse la mort, il défait le péché; il met la vérité de sa religion hors d'atteinte à l'imposture, son sacrifice est consommé, sa divinité reconnue. Un seul trait de sa résurrection répare en lui l'ignominie de toutes ses souffrances, et le met au comble de la félicité et de gloire: *Surrexit, non est hic.*

Ah! quand il ne lui reviendrait aucun avantage en voyant ainsi ressusciter son Dieu, l'âme fidèle ne devrait-elle pas sentir une joie parfaite, et si ce mystère est tout pour elle, s'il rassure sa foi, s'il dissipe ses doutes, s'il étouffe sa crainte, s'il élève ses sentiments, s'il embrasse ses désirs, s'il épure ses pensées, s'il couronne sa patience, s'il console ses misères, s'il est toute sa force, toute sa justification, tout son appui, tout son salut, toute son espérance, et le germe bienheureux de son immortalité, ah! pourrait-elle jamais se lasser de l'entendre cette parole de bénédiction : *Surrexit;* et que Jésus-Christ lui répète cet oracle sacré avec les consolations tendres dont il l'accompagne : *Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes* (*Psal.* LXXXI); peut-elle se suffire à elle-même, se trouve-t-elle assez de courage pour sentir ce qu'il lui dit, et ne s'écrie-t-elle pas avec le prophète : *Mon Dieu, selon la multitude de mes chagrins et de mes peines, vos consolations m'ont inondé le cœur, et en me réveillant par la tribulation, vous m'avez comblé de joie.* (*Psal.* L.)

Pour nous, chrétiens mes frères, notre disposition n'est pas la même. Par un effet tout contraire, nous réduisons tout le fruit de la résurrection du Sauveur à une joie extérieure et sensible, et la fête vénérable de Pâques nous est, comme aux Juifs, une cérémonie sans fruit et une solennité sans suite. D'où vient donc qu'au lieu de recueillir ici cet esprit de conversion, ce souffle de vie nouvelle, cette source de résurrection et de grâces qui sortent de l'âme et du corps de Jésus-Christ, nous ne voulons, comme les soldats et les gardes, d'autre part à son triomphe que l'épouvante et l'effroi, et aimons mieux demeurer dans le tombeau et la corruption de nos désordres, que d'en sortir par un changement salutaire. Ce malheur vient de ce que nous n'avons jamais bien connu ni les voies, ni les avantages de cette vie nouvelle, que le Sauveur vient nous offrir : sentons-les donc en ce jour, et pour vous exposer en forme d'homélie l'Evangile d'aujourd'hui, découvrons tout le mystère de votre conversion d'abord dans les démarches, ensuite dans le succès de ces femmes pieuses qui cherchent le Seigneur à son tombeau. Par leurs démarches vous connaîtrez, 1° par quelles voies vous pouvez aller à la vie nouvelle de Jésus-Christ; 2° par leur succès vous apprendrez quels avantages en reviennent à ceux qui ont le bonheur d'y aller. Demandons les lumières qui nous sont nécessaires par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Les voies les plus saintes, les plus propres pour arriver à cette nouveauté de vie, qui fait la vraie conversion, sont un vif empressement de retrouver ce Dieu aimable qu'on a perdu, c'est le choix d'un guide fidèle qui nous y conduise sûrement; c'est, enfin, une douleur amère de nous être séparés de lui. Or, ces voies nous sont toutes tracées dans les démarches de ces femmes pieuses qui cherchent Jésus-Christ : d'abord elles paraissent transportées dans l'empressement qu'elles ont de recevoir leur Sauveur, ensuite elles s'adressent à un ange pour s'instruire du moyen de le retrouver; elles ne cessent enfin de verser des pleurs dans cette recherche si sainte. Que vos miséricordes sont grandes, ô mon Dieu, d'avoir ainsi pourvu à nos malheurs, et nous avoir ménagé un chemin si facile et si sûr pour notre conversion.

1° D'abord, avant le jour, elles courent au tombeau de Jésus-Christ, inquiètes et embarrassées sans lui; elles sentent bien qu'elles ne peuvent s'en passer, tant qu'elles auront à vivre sur la terre; elles voudraient le posséder, elles préparent des parfums, disposent des onctions de plusieurs sortes; leur ardent amour ne sait comment se satisfaire : leur empressement est si grand, leurs désirs si violents, qu'elles ne songent qu'à le trouver, qu'elles ont un oubli formé de leurs faiblesses, de leur santé, de leurs biens, de leur repos, de leur vie même. Tout leur est indifférent, hors Jésus-Christ; elles sentent bien que si elles le trouvent, elles seront plus fortes, plus riches, plus heureuses que par la conquête de tout un monde entier : *Et valde mane una sabbatorum veniunt ad monumentum.* (*Marc.*, XVI.)

Ah! quand on désire sincèrement de se convertir à Jésus-Christ, on sent au fond du cœur une forte impression, on a une inquiétude salutaire d'en être privé, une désolation sainte de l'avoir perdu; le désir qu'on a de le retrouver l'emporte si fortement sur l'âme chrétienne, qu'elle s'oublie elle-même pour se recueillir en lui seul. Il n'y a plus de monde; pour elle, uniquement occupée de Jésus-Christ, elle ne peut être arrêtée ni par l'amour séduisant des faux biens du siècle, ni par l'attrait du repos et des douceurs de la vie, ni par le fantôme du respect humain, ni par ces frivoles raisons de bienséance et de timidité victorieuses des plus grands obstacles; sa ferveur dévore tout, elle se souvient que trop longtemps et avec trop de sensibilité elle s'est livrée au monde, et toute honteuse, hélas! elle voudrait sentir pour le Sauveur ce qu'elle sentait pour de vaines créatures. Avec une disposition si heureuse, elle ne s'occupe plus que de son Dieu, elle ne soupire plus qu'après son royaume, elle ne se plaît plus que dans ses chastes entretiens; elle ne parle que de ses perfections,

elle ne se nourrit que de son amour. Dieu est le tout à une âme qui est touchée et qui veut effectivement se convertir à lui comme les saintes femmes de notre évangile. Elle se joint aux âmes pieuses pour s'entr'aider à le chercher dès le matin, *valde diluculo ;* elle le cherche par la prière à toutes les heures du jour et de la nuit. Je n'attendais pas que l'aurore m'éveillât, je la réveillais moi-même, dit-elle. Ni ces ténèbres profondes qui couvrent la face de la terre : *Cum adhuc tenebræ essent ad monumentum venit*, ni l'appréhension de Madeleine qui, après avoir donné la mort à Jésus-Christ par ses péchés, tremble de paraître devant lui après sa résurrection, ni les censures et les railleries des pécheurs qui voudraient l'empêcher de ressusciter : *et qui enim erant custodientes Jesum, timuerunt valde* : rien de tout cela ne peut ralentir son zèle; elle a pour trouver son Dieu cet empressement et cette plénitude de désirs qu'elle avait eus pour le perdre : *exierunt cito.*

Ces jours saints, mes frères, ont-ils vu en vous cette activité salutaire, cet empressement sacré pour Jésus-Christ? Hélas! tout vous intimide, tout vous arrête dans votre conversion, et si vous venez chercher le Sauveur ressuscité, vous n'y apportez qu'un cœur pesant, qu'une âme dégoûtée. Il aura couru après vous, il vous aura appelé, sollicité par la voix de ses ministres, par la pompe de ses solennités, et vous n'avez pour lui qu'une molle pesanteur; vous cherchez Dieu comme on le perd, par l'indolence et la paresse. Il est vrai que dans ces grandes fêtes où les plus morts semblent donner quelque signe de vie, vous laissez voir quelque signe de conversion. Votre conscience timide vous a fait peut-être rougir de votre état; vous auriez été confus de demeurer dans l'inaction, lorsque autour de vous tout se remue; vous auriez eu honte de demeurer insensibles dans la corruption de vos voies, pendant que tout gémit de vous y voir, et que tant d'autres à vos yeux s'empressent de sanctifier les leurs; mais avez-vous eu cette activité des saintes femmes? où sont les vrais efforts que vous avez faits? Qu'avez-vous sacrifié pour votre conversion? Quelle preuve peut vous donner votre cœur interrogé? Où sont ces dégoûts du monde, de ses faux biens, de ses vains plaisirs et de tout ce qui vous a fait perdre Jésus-Christ, et avec lui votre innocence et tout votre bonheur? Où est cet amour généreux et empressé qui seul peut vous le faire retrouver; il connaît, lui qui pénètre le secret et pèse le fond des cœurs, que toute ardeur, que toute étincelle de ce feu divin est éteinte dans votre âme, qu'il n'est rien en vous que peut-être un air hypocrite qui sente la vie nouvelle de votre conversion, que le peu de mouvement que vous vous donnez pour le retrouver fait bien voir que vous vous consolez aisément de sa perte, que ce qui vous amène dans ce temple, ce qui vous fait approcher de sa table sacrée, c'est bien plus parce que vous craignez les hommes, que parce que vous aimez Jésus-Christ; c'est bien plutôt parce que vous êtes hypocrites, que parce que vous êtes pénitents; c'est que semblables à ce roi impie vous venez à la fête de Pâques, plutôt pour ne point être l'abomination d'Israël, que pour y participer et vous y renouveler dans la réconciliation divine. Il voit que vous n'avez ni sollicitude, ni zèle; cependant que personne ne se flatte, ce n'est qu'à l'activité sainte qu'on peut reconnaître la véritable conversion : tout ce qu'il y a eu de pénitents dans l'Eglise, ont été fervents et empressés : *Pœnitentes ferventiores innocentibus*, dit saint Grégoire ; l'âme innocente, qui a conservé sa pureté, est plus tranquille dans la main de Dieu qui la soutient. Elle contemple, elle jouit, toutes ses fonctions sont paisibles; elle n'a ni longueur de chemin, ni effort de faire rechercher pour regagner et se rapprocher de celui qui, en cette vie comme en l'autre, fait son repos et sa félicité; comme elle n'a jamais quitté Dieu, il ne lui faut que la persévérance pour le conserver, elle jouit sans violence du fruit de sa fidélité. Mais il n'en est pas de même de l'âme pénitente : elle revient à Dieu de si loin, sans effort elle ne le peut atteindre, l'expérience nous le fait sentir; elle revient tout affamée, tout altérée de cet objet aimable dans un cœur que tout le reste a si mal rempli. Il y a dans l'âme pénitente je ne sais quoi de plus tendre qui la pousse, qui l'excite, qui l'enlève, et lui fait regagner par la rapidité de sa course, ce que lui avait fait perdre l'égarement de sa vie. Ainsi, David pécheur, dès qu'il est touché, il devient converti; ainsi Saül, dès qu'un trait céleste a blessé son âme, il se fait une violence sainte qui le presse de recourir à son Dieu; ainsi la Samaritaine passe tout d'un coup de la servitude du vice à l'heureuse liberté de la charité. Il en est comme de ces pauvres captifs qui se trouvent dégagés des fers qui les enchaînaient : plus leur esclavage renfermait de tristesse et de peine, plus leur délivrance a pour eux de joie et de plaisir. Tel a été le caractère du retour des pécheurs vers Dieu, telle la promptitude de cette conversion fameuse de saint Pierre qui console plus l'Eglise par sa pénitence, qu'il ne l'aurait affligée par son infidélité. Imitez-les, ces grands modèles, vous pourriez revenir avec moins d'empressement et de sollicitude, si votre égarement était moins profond ; mais peut-être êtes-vous des plus égarés et des plus perdus dans vos désordres, soyez donc des plus animés et des plus perdus dans votre conversion, et comme les saintes femmes que l'évangile vous propose pour exemple, cherchez Jésus-Christ avec cet esprit de ferveur et de zèle dont est digne un objet si grand et si aimable : *Et valde mane venient ad monumentum.*

2° Mais à quoi servirait cette première disposition, si, en recherchant Jésus-Christ avec empressement, vous ne vous adressez à un guide fidèle qui vous y conduise, car voilà la démarche de ces femmes pieuses de

l'évangile et le deuxième pas que vous avez à faire dans votre conversion. Après avoir tant hâté leurs pas, ces pieuses femmes arrivèrent au tombeau de Jésus-Christ; elles y descendent et n'y trouvent plus leur Dieu. Toutes désolées, tout en pleurs, elles vont à l'ange qu'elles aperçoivent, et le conjurent de leur dire où il est et de les y conduire : *Dicite mihi ubi posuistis eum.*

Et voilà, mes frères, ce que vous avez à faire pour votre conversion; ne vous contentez pas de porter un coup d'œil timide et passager dans votre conduite criminelle; développez-la tout entière, et descendez dans le fond du sépulcre; entrez-y et regardez de près : *introeuntes in monumentum*, vous y parcourrez toute votre vie passée, tout votre intérieur, vos vertus même, et en tout cet abîme n'y trouvant point Jésus-Christ : *et non invenerunt corpus Jesu*, ne trouvant plus même la place bienheureuse où il avait été mis dans votre âme par le baptême : *nescio ubi posuerunt eum ;* vous irez, après cet examen et cette recherche, aux ministres de la pénitence, et les conjurant de vous rendre votre Dieu, vous leur demanderez ce qu'ils en ont fait, où ils l'ont mis, où vous pourrez le trouver : *Dicite mihi ubi posuistis eum;* vous imiterez ces saintes femmes jusque dans le choix que vous avez à faire d'un bon guide, et loin de prendre, comme on fait toujours, le moins réglé et le moins habile, vous en choisirez un dont la pureté de ses mœurs ressemble à la blancheur de la neige : *vestimentum ejus sicut nix;* vous prendrez un homme dont les lumières et la capacité imitent le brillant et la beauté qui étaient sur le visage de cet ange : *aspectus ejus sicut fulgur;* un homme qui ait de la science pour vous instruire, de l'onction pour vous toucher, de la vertu pour vous édifier, de la charité pour vous aider; un homme qui, par de saintes frayeurs sur la misère de votre état, sache ébranler votre cœur endurci, l'attendrir et l'émouvoir, en faisant, comme l'ange, trembler la terre : *Ecce terræmotus factus est magnus ;* un homme intrépide et désintéressé, qui vous fasse connaître tout le péril de votre état, et le malheur infaillible où vous vous exposez, si vous ne changez de vie ; un homme qui vous fasse baisser les yeux par respect, comme l'ange fit aux saintes femmes, mais qui bientôt, adhérant à vos faiblesses, oublie qu'il est jeune, pour se souvenir qu'il est père; qui vous fasse sentir qu'autant vos péchés doivent vous donner d'effroi, autant la bonté de votre Dieu doit vous inspirer de la confiance en sa miséricorde, et qui, comme l'ange, vous dise : Rassurez-vous, ne craignez rien : *Nolite expavescere ;* un homme qui, sachant sa religion et où habite son Dieu, puisse vous dire : Ah! je sais qu'en ces saints jours vous venez chercher Jésus-Christ, et si vous y apportez un cœur droit et sincère, vous le trouverez, nous vous le montrerons : *Jesum quæritur Nazarenum;* mais hélas! que jusqu'ici vous l'avez mal cherché; vous avez cru le trouver dans les soins et les embarras du siècle, dans l'illusion des vanités, dans le néant des richesses dans le vide des plaisirs, dans les fades consolations de la terre, dans l'oisiveté d'une vie molle et mondaine. Ah! ce n'est pas là qu'on le trouve, *non est hic;* vous allez le chercher dans la tiédeur, dans cette nonchalance mortelle où votre cœur ne se déclare ni pour le bien ni pour le mal, dans cette vaine disposition flottante qui vous porte tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; chrétien aux grandes fêtes, vous êtes païen le reste de l'année; aujourd'hui dévôt et mondain, dans tous les autres jours soigneux de votre salut en de certaines occasions, et le hasardant témérairement dans mille autres. Ah! ce n'est point là qu'il est : *non est hic ;* vous avez cru le trouver dans les assemblées des mondains, dans leurs jeux, dans leurs spectacles, dans la compagnie de ces personnes suspectes et dangereuses; eh! où allez-vous chercher la vie, même parmi les morts ; vous voulez le trouver, cherchez-le dans la prière, dans la retraite, dans la mortification, dans la piété, dans la charité, dans toutes les voies où il a passé, et bientôt il vous accordera l'honneur de sa présence, et votre âme jouira bientôt d'un repos bienheureux : *et invenietis requiem animabus vestris* (*Matth.*, XI). Mon Dieu, qu'heureuse est une âme à qui vous donnez un confesseur d'un tel caractère ; elle peut bien dire qu'en lui elle a trouvé son salut et sa vie.

Mais quelle leçon vient nous donner encore Jésus-Christ, lorsqu'il fait couler des larmes si abondantes et si amères, des yeux des femmes pieuses de notre évangile : *lugentibus et flentibus;* c'est pour nous apprendre que pour être véritablement converti, il ne suffit pas de verser quelques larmes passagères sur ce tombeau, c'est-à-dire sur ce cœur ou Jésus-Christ a été si longtemps mort par le péché; mais qu'il faut les étendre sur toute notre vie : *lugentibus et flentibus*, et c'est ainsi, chrétiens, où j'ai à me plaindre de l'indigne abus que vous faites de nos plus grandes solennités; vous y regardez comme passé le temps de la pénitence que vous auriez à faire; mais quelle idée avez-vous donc de nos augustes mystères, nos fêtes saintes sont-elles donc établies pour flatter votre délicatesse; l'Eglise pure et sans tache, sortie avec son époux de la poussière du tombeau, donne aujourd'hui des marques d'une joie sainte. Il est vrai, un petit nombre de chrétiens, vraiment ressuscités, peuvent donner quelques marques d'allégresse, et faire éclater leur joie en ce saint temps, je l'avoue; mais vous, ou qui êtes encore dans les liens de la mort, ou qui du moins encore vous en portez l'image, peut-être en qui Jésus-Christ n'est point encore ressuscité, la joie doit-elle être votre partage? est-ce là ce que votre devoir vous demande, êtes-vous un pécheur à donner intervalle à vos gémissements; vos péchés sont-ils assez pleurés, ne vous demandent-ils pas quelques nouvelles larmes; est-ce trop d'une pénitence de toute sa vie pour

réparer des égarements qui n'ont point eu de bornes; peut-on les oublier en si peu de temps, et tant qu'on s'en souvient, peut-on ne pas s'en affliger pour obliger le Seigneur à vous les pardonner; est-ce trop que d'abandonner à leur expiation ce reste malheureux de jours qu'il vous laisse pour cela; votre tristesse se doit-elle laisser interrompre sitôt : vous voulez qu'à la fin de la sainte quarantaine, tout exercice pénible et affligeant cesse en vous; mais tout péché y aura-t-il aussi sa fin, comme si la passion du Sauveur n'allait pas bientôt recommencer dans votre âme, par la rechute du péché, comme si l'appareil de toutes ses souffrances n'était pas encore entier dans nos cœurs, comme si le temps même où nous allons entrer n'offrait pas l'occasion de commettre de plus grands désordres, comme si les compagnies et les assemblées plus fréquentes n'étaient pas la triste résurrection du péché, et la source fatale de la corruption du cœur : *lugentibus et flentibus.* Ah! qu'une âme vraiment convertie prend des résolutions bien plus salutaires : la perte de son Dieu l'avait rendue inconsolable, et quand elle le retrouve elle en devient plus tranquille; mais cette tranquillité n'exige point que ces douleurs cessent, elle n'ose ôter l'appareil quand à peine ces plaies sont fermées, elle sait bien que plus la privation de Jésus-Christ lui a été amère, plus elle doit embrasser et aimer ce qui lui conserve sa bienheureuse possession. Que de faible pénitent, il peut devenir un pécheur outré sorti du tombeau de ses iniquités, il peut aisément y redescendre, si une pénitence continuelle ne le préserve du vice : *lugentibus et flentibus;* il trouve dans les plaies de Jésus-Christ un attrait et des motifs bien touchants, pour ne plus essayer du monde et des folles joies après sa résurrection, et il s'écrie avec l'âme fidèle : Seigneur, en quelque état que je me trouve au milieu même de ces joies intérieures qu'on ne peut se refuser, je n'oublierai point vos plaies adorables, je me dirai sans cesse à moi-même, que vous ne les laissiez toujours ouvertes que pour m'inviter à tout moment à y entrer. Ah! je veux que dans mon cœur, comme dans le vôtre elles soient pour moi-même une source de grâces, les précieux gages de mon salut et le sceau sacré de ma prédestination éternelle. Entrez, chrétiens, dans ces dispositions saintes, elles achèveront votre conversion; mais après en avoir vu les voies dans les démarches de pieuses femmes de notre évangile, sentez encore les avantages par le succès bienheureux, qui suive leur empressement. Je n'en dirai que deux paroles pour laisser tout le temps aux solennités de l'Eglise.

SECOND POINT.

Les plus doux avantages que trouve dans sa conversion une âme véritablement renouvelée, c'est de ne rencontrer que d'heureuses facilités dans tout ce qui lui avait paru d'invincibles obstacles, c'est de trouver tout ce qu'elle avait souffert dans la recherche empressée de son Dieu, abondamment récompensée par sa résurrection en elle. C'est de reconnaître des gages assurés, de le contempler un jour dans le royaume de sa gloire; or, ces trois avantages pourraient-ils mieux nous être exprimés que dans ce qui se passe dans les saintes femmes de l'évangile de ce jour : d'abord cette pierre si pesante, qui ferme le tombeau de Jésus-Christ, leur paraît un obstacle insurmontable; cependant dès qu'elles arrivent la pierre se trouve levée sans qu'elles aient fait le moindre effort pour cela : *Invenerunt revolutum lapidem a monumento.* Ensuite elles se fussent trouvées heureuses de pouvoir embaumer le corps de Jésus-Christ, et un ange se présente à elles qui leur dit qu'il est ressuscité : *Dixit mulieribus : Surrexit.* Enfin, comme cette douleur où elles étaient d'avoir perdu le Sauveur, ne pouvait être bien consolée que par lui-même, on les assure que bientôt elles le rencontreront par l'éclat de sa gloire qui leur frappera les yeux : *et ibi eum videbitis.*

Ah! que peut goûter de plus doux une âme qui retourne sincèrement à vous, ô mon Dieu! Ces avantages sont si aimables, cependant, lâches pécheurs, ils ne peuvent toucher votre insensibilité.

1° D'abord, je le sais, en ces saints jours, où tout est impression de grâces, vous vous êtes dit à vous-même : Je voudrais bien revenir à mon Dieu; il y a si longtemps que je suis dans sa haine; mais quelle apparence y a-t-il que je puisse quitter cette vieille habitude, me défaire de ce genre de vie qui s'est changé chez moi en une deuxième nature, et qui ayant endurci mon cœur dans le péché, en a fait une pierre si pesante et si lourde : *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti?*

Ah! pourquoi vous intimider ainsi vous-mêmes? Ces frayeurs ne viennent point de Dieu, mais de sa miséricorde; qu'il tremble lui-même, cet ennemi, qu'il frémisse, qu'il s'alarme, à la vue d'une pénitence qui ne doit être funeste que pour lui, qui lui enlève ses conquêtes; mais vous, pourquoi vous effrayer du plus grand bonheur de votre âme, la piété a des rigueurs, je l'avoue; et puisque Jésus-Christ le dit lui-même, je n'ai garde, en changeant ainsi le langage de l'esprit de Dieu, de vouloir ôter à cette précieuse vertu le caractère d'expiation du péché, si consolant pour l'âme juste; mais je puis vous assurer que quelque grandes que vous paraissent ces difficultés, elles seront bientôt aplanies, quand vous l'aurez embrassé et que vous y marcherez avec courage : les saintes femmes trouvèrent la pierre levée, quelque grosse qu'elle fût : *et respicientes viderunt revolutum lapidem; erat quippe magnus valde.*

Ces obstacles vous paraîtront légers, ces dégoûts passeront, ces horreurs s'adouciront, lorsque vous prendrez la voie du salut, que vous ne la quitterez point par inconstance et par lâcheté, que vous ferez marcher devant la pénitence une foi vive, une espérance ferme, une volonté sincère; vous verrez

bientôt ces difficultés s'évanouir et disparaître à vos yeux, comme un fantôme : *et respicientes viderunt revolutum lapidem;* là-dessus, si vous aviez quelque doute, malgré l'assurance que je vous en donne, interrogez une de ces âmes pieuses qui, ayant trouvé pour leur conversion les mêmes difficultés que vous, ont eu la consolation de les voir levées et de trouver une heureuse facilité dans les voies de la justice : *Interroga patrem tuum et annuntiabit tibi, tuos majores, et dicent tibi.* (*Deut.*, XXXII.) Ah! elle vous dira qu'elle a bien éprouvé que le propre de la grâce de Jésus-Christ est de changer en une bien plus heureuse facilité tous les obstacles qui semblaient les plus insurmontables, de vaincre l'habitude et d'aplanir les plus grandes difficultés; elle vous dira que, presque dès le premier pas, elle a senti ses alarmes se tourner en douces espérances, ses peines en douces consolations; qu'avant de se mettre dans la voie, elles avaient, comme vous, un poids d'autant plus difficile à surmonter, qu'il lui plaisait même en l'accablant, qu'elle avait de l'attachement comme vous à un objet malheureux qu'elle désespérait de vaincre, et dont elle croyait ne pouvoir jamais se passer; que cependant, par la force invisible de la grâce de son Dieu, cet objet si cher est tout d'un coup sorti de son cœur, qu'elle a de la peine à se reconnaître elle-même, tant elle est changée, qu'elle se resserre, et ne se trouve plus, que cette pierre qui l'effrayait si fort n'a pu cependant être sitôt levée que par un secours d'en haut; mais que la grâce détache sans peine; qu'elle a une suavité qui rend la pénitence plus aimable que les voluptés les plus sensibles, et qui fait qu'une âme attendrie aime mieux ses douleurs et ses larmes que tous les plaisirs et les vaines joies de la terre : *viderunt revolutum lapidem.*

Ah! si vous pouviez l'entendre, cette âme touchée et désabusée, qu'elle vous rendrait jalouse de son sort, qu'elle vous mettrait au point d'envier sa destinée! elle vous ferait connaître que ce qui causait autrefois sa frayeur fait maintenant toute sa joie; que la journée de sa vie où elle a goûté le plus sensible bonheur a été celle de sa conversion; que si la vie nouvelle a des amertumes et des aigreurs, la charité les corrige et les convertit en douceurs; que l'on est bien coupables de n'oser entrer dans cette terre si délicieuse, où coulent le miel et le lait, et où au lieu de monstres qu'on se figure, on ne trouve que des anges de paix et des sujets de consolation. Enfin, au lieu de vous effrayer par ces austérités si rudes en apparence, par ces rigueurs qui vous révoltent si fort, interrogez les vrais serviteurs de Dieu, ces véritables convertis : *Interroga majores tuos et dicent tibi;* ils vous diront comme Esdras dit au peuple qui s'affligeait sur l'explication de la loi : *Nolite contristari gaudium, enim Domini est fortitudo nostra* (II *Esdr.*, VIII), ne nous plaignez pas dans notre pénitence. Nous sommes les heureux de cette vie, et vous les misérables; la joie de Dieu fait toute notre force; nous sentons un si grand plaisir à satisfaire pour nos péchés la justice du Seigneur, que la pénitence la plus rigoureuse ne paraît rien à notre zèle : *gaudium Domini est fortitudo nostra;* il donne un si doux charme à nos douleurs, que nous ne les sentons point; il verse sur nos travaux et sur les plus pénibles exercices de la piété, des consolations si aimables, qu'ils deviennent pour nous des joies ineffables : *gaudium Domini*, etc.; d'ailleurs les délices toutes célestes qu'il nous prépare après nos mortifications et nos austérités, nous encouragent et nous fortifient à les souffrir : *gaudium Domini*, etc.; le plaisir même qu'une expiation lui cause nous anime et nous soutient : *gaudium Domini*, etc.

Ah! plût à Dieu que vous voulussiez en faire l'expérience! Que bientôt vous changeriez de sentiment, de langage! Oui, comme vous le dites, la pénitence de loin paraît triste, inquiète, accablante; mais essayez-en; c'est un poids que rien ne peut soulager, et c'est l'ennemi mortel de la nature; mais essayez-en; on n'y trouve ni délices, ni plaisirs, ni contentements; elle n'offre qu'amertumes, que dégoûts; mais essayez-en. Ah! que si une fois vous en aviez goûté, que bientôt, gagnés par ses charmes, vous sentiriez que le fardeau de Jésus-Christ rend contents ceux qui le portent, et que si la conversion a quelques peines, elle sont bien payées par celui qui, en les agréant, a porté plus de bonheur que toutes ces peines ne sont grandes, et qui donne cette joie et cette consolation de pouvoir dire : Jésus-Christ est ressuscité en moi et moi en lui : *Dixit mulieribus : Surrexit.* Car voilà le second avantage de la conversion : c'est qu'on sent bien que ce Dieu aimable, qu'on avait fait mourir dans son âme par le péché, y est redevenu vivant par la pénitence; que ce germe divin que nous avions étouffé influe dans nous la résurrection et la vie, et que l'homme nouveau me renouvelle tout entier. Ah! dans moi nouveau projets, nouvelles intentions, nouvelles maximes ou nouvelles pensées, nouveaux jugements : voilà pour l'esprit; en moi nouvelle joie, nouvelle tristesse, nouveau goût, nouvelle crainte, nouvel intérêt, nouvelle espérance, nouvel amour, nouvelle aversion, nouveaux désirs, nouveaux plaisirs, nouvelles passions : voilà pour le cœur; en moi nouvelles forces, nouvelles affaires, nouveaux soins, nouvelles occupations, nouveaux commerces, nouveaux usages, nouveaux yeux, nouvelle langue, nouveaux discours, nouvelles actions, vie nouvelle : voilà pour le corps : *Novus homo renovat omnia.* Tout se renouvelle en celui qui est converti; on se sent une âme nouvelle; on est créé une seconde fois; ce n'est plus nous qui vivons, c'est lui qui vit en nous; c'est l'homme nouveau, mais plus saint, plus grand, plus noble que nous, qui a pris notre place; il aime, il agit, il parle, il voit, il pense en nous et ne se manifeste plus que par l'image de son renouvellement : *Novus homo renovat omnia.*

3° Cet avantage est sans doute bien grand, mes frères ; mais qu'a-t-il de comparable à celui de voir bientôt face à face Jésus-Christ ressuscité. Celui des pieuses femmes de notre évangile fut à son comble, lorsque l'ange leur apprit que Jésus se trouverait avant elles en Galilée, qu'elles l'y verraient bientôt : *Præcedet vos in Galilæam; ibi eum videbitis.*

Mon Dieu, que ces dernières paroles renferment de consolations pour ceux qui sont vraiment ressuscités ; oui, nous le verrons un jour dans le ciel : *ibi eum videbitis.* Tandis que le monde ne prépare aux pécheurs qu'un avenir plein de misères, qu'il ne leur offre que des inquiétudes et des alarmes, la conversion nous donne une espérance solide, et fait renaître en nous cette douce assurance de posséder un jour Jésus-Christ. Maintenant que nous habitons encore une terre : *dixit;* que nous ne sommes qu'en passant dans ce monde, nous ne le voyons qu'en énigmes et en figures ; il se dérobe à nous-mêmes et à notre vue pour exercer notre foi et éprouver notre fidélité ; mais alors, citoyens de la Jérusalem céleste, nous le contemplerons face à face : *ibi eum videbitis.*

Ame fidèle, qui ne pouvez ici que le désirer, qui ne faites que le goûter, que l'attendre, ah ! vous le verrez bientôt ce Dieu si doux, cet objet si aimable, qui, absent, fait toute votre attente, tout votre attachement ; qui, présent, fera tout votre bonheur, toute votre félicité ; et ce bonheur vous est d'autant plus assuré, qu'il l'a promis lui-même, qu'il est appuyé sur le témoignage infaillible de sa divine parole, et qu'il l'a prédit lui-même de loin comme on fait des grandes choses : *sicut ego prædixi vobis.*

Mon Dieu, qu'on se saura bon gré de s'être laissé gagner aux mouvements tendres de votre grâce, qu'on s'applaudira d'être entré dans les voies de pénitence qui sont les seules capables de conduire les pécheurs au salut, que l'on se réjouira du dessein qu'on a pris de se consacrer entièrement à Jésus-Christ, qu'on appellera le jour heureux de sa vie celui de sa conversion, qu'on se souviendra du peu de comparaison qu'il y a à faire entre les rigueurs d'une pénitence passagère et les biens immenses qui en doivent revenir, que cette vue portera de joie dans vos cœurs, qu'elle mettra de lumières dans vos esprits, que vous serez bien consolés, heureux pénitents, de ces larmes et de cette tristesse apparente que vous offre la conversion, puisqu'elles vous feront trouver votre Sauveur, et avec lui l'immortalité bienheureuse dont sa résurrection est le gage précieux : *ibi eum videbitis sicut ego prædixi vobis.* C'est ce que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMONS POUR LE CARÊME[2].

SERMON Ier (3).

DU JEUNE.

Sanctificate jejunium. (*Joel.*, II.)
Sanctifiez votre jeûne.

C'était sans doute, Messieurs, un spectacle bien touchant, lorsqu'après le désordre du peuple, on voyait sortir du sanctuaire le pontife du Seigneur, qui, saisi d'une tristesse profonde, sous le sac et dans la cendre, annonçait d'une voix lugubre le temps marqué de l'expiation des péchés, et c'est dans une disposition toute pareille, qu'après ces jours déplorables, qui ont été comme une apostasie publique de la piété, et un renoncement déclaré au christianisme, je parais dans ce saint lieu la tristesse dans le cœur, la cendre sur la tête, pour offrir à mes auditeurs une carrière de douleur, et que je viens vous adresser à tous cette grande parole, qui est comme l'indication générale du jeûne, et comme le signal de la pénitence connue de tous les chrétiens. *Sanctificate jejunium.*

Qu'ici finissent les offenses : c'est trop avoir irrité Dieu par nos crimes; il est temps enfin de l'apaiser par notre pénitence. Ah ! lorsqu'aujourd'hui, entre le vestibule et l'autel, les ministres du Seigneur fondent en larmes, que tout conspire à vous rendre favorable la miséricorde du Seigneur, que l'Eglise, toute gémissante, prend des ornements de tristesse, supprime ses cantiques d'allégresse et de joie, et fait monter jusqu'au ciel, dans un appareil lugubre, cette prière touchante. O Dieu ! daignez regarder d'un œil de compassion ces misérables pécheurs, pardonnez-leur charitablement leurs offenses, prenez pitié de leur état déplorable ; vous, Messieurs, qui êtes les tristes objets des larmes et des soupirs de cette mère tendre pour seconder ses intentions et rompre le mur de séparation qui est entre Dieu et vous, sanctifiez donc votre jeûne, qui est la plus favorable, et peut-être l'unique ressource que la miséricorde vous offre : *Sanctificate*, etc.

Non, Messieurs, ne vous contentez pas d'un jeûne qui ne soit qu'un simple retranchement de la nourriture ordinaire, et, si

(2) Nous indiquerons par des notes les sermons imprimés dans l'édition de Liége ; tous les autres le sont pour la première fois. Nous avons préféré suivre le manuscrit pour ceux déjà imprimés, dans l'intérêt de l'unité de la présente reproduction.

(3) Imprimé dans l'édition de Liége, tome Ier, page 1.

jusqu'ici vous avez cru que c'en était assez, comprenez aujourd'hui qu'un tel jeûne, qui n'est point consacré par la pratique des vertus et par les œuvres de la religion, loin d'être pour vous un mérite et un appui auprès de Dieu, n'est qu'un amusement et une illusion; mais si vous voulez qu'il vous sanctifie comme il sanctifia les Israélites, qu'il vous instruise de la loi de Dieu comme Moïse; qu'il vous préserve de la persécution comme David, qu'il vous procure une force plus commune, comme à Samson, qu'il vous mette en main les clefs du ciel, comme à Elie, qu'il vous soit un germe d'innocence, comme à Samuel, qu'il vous affermisse dans la vertu, comme Daniel, qu'il suspende dans la main de Dieu la foudre toute prête à partir, comme il fit à Ninive, qu'il vous arme de zèle et de courage, comme Judith, qu'il vous couronne, comme Esther, qu'il vous fasse prendre pour un ange, pour un Dieu, comme Jean-Baptiste, qu'il vous rende victorieux de toutes les tentations, comme Jésus dans le désert, qu'il soit enfin pour vous une pénitence salutaire et un préservatif excellent, le trésor de toutes les vertus, et l'expiation de tous les vices, sanctifiez-le : *Sanctificate jejunium.*

Mais en quoi consiste-t-elle, cette sanctification ? Je la réduis à deux choses : 1° à joindre au jeûne ordinaire le jeûne des sens, c'est-à-dire leur mortification; 2° à toujours accompagner le jeûne ordinaire du jeûne du cœur, c'est-à-dire sa réforme; voilà ce que les saints ont appelé sanctifier le jeûne, et parce que l'on ne se met point en peine dans le monde de ce jeûne des sens et du cœur, j'avance, en conséquence de ce principe, une proposition qui doit faire trembler tous ceux qui m'écoutent, c'est que parmi la multitude des fidèles qui depuis longtemps observent le carême, nul n'a peut-être jeûné selon l'esprit de la loi, c'est que peut-être tous leurs jeûnes sont infructueux, et pourquoi, encore une fois?

1° C'est que nul ne joint au jeûne ordinaire le jeûne des sens. Première raison.

2° C'est que personne n'accompagne le jeûne ordinaire du jeûne de cœur. C'est la seconde, et tout mon dessein.

Plus ces vérités sont terribles, plus elles demandent d'attention, et plus j'ai besoin de lumières pour vous les éclaircir. Dieu puissant, qui daignez les mettre dans la bouche du plus faible ministre, pour les annoncer à votre peuple, ne me refusez pas les secours qui me sont nécessaires, signalez dès l'entrée de ma carrière les premiers coups de votre grâce. Je vais parler aux oreilles de mes auditeurs, portez jusqu'au fond de leurs cœurs le glaive de la pénitence, c'est ce que nous vous demandons par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand je dis que dans le monde personne ne jeûne selon le véritable esprit, je n'attaque pas les sensuels et les impies qui n'ont point d'autres lois que leurs passions, je n'en veux point non plus à ceux qui, alarmés au premier coup d'une pénitence passagère, pour ménager une santé chancelante, allèguent des prétextes spécieux, qui n'ont rien de véritable, secouent le joug du jeûne solennel établi par l'Eglise, et affaiblissent par leur mauvais exemple la force du précepte; je ne parle pas de ces chrétiens lâches et délicats qui, par des adoucissements et des raffinements inconnus à nos pères, déshonorent la sainte abstinence du carême, ou qui, dans leurs repas, passent les bornes prescrites, et, loin de garder le jeûne, n'observent pas même la sobriété. Je laisse encore à part tant de personnes abusées qui, sous prétexte de l'âge, du sexe, de la naissance, du rang, de la complexion, des emplois, se dispensent de cette obligation commune, et qui, infirmant par mollesse les sacrés commandements, par mollesse aussi demeurent impénitents; je ne m'élève point enfin contre ces hypocrites qui se font une religion de demander à l'Eglise le droit de la tromper, qui font servir leur dispense à leur sensualité, dispense que leur propre conscience leur refuse, et qui, obtenue contre l'intention de l'Eglise, devient un violement nouveau. Eh! comment toutes ces sortes de gens suivraient-ils l'esprit du jeûne, ils n'en observent pas même le corporel, et par où seraient-ils pénitents? ils ne sont pas même fidèles! Non, Messieurs, malgré cette multitude si énorme, mon discours ne tombe point, c'est vous qui vous croyez plus fidèles à la sainte loi du carême, et j'ose dire qu'il en est encore peu parmi vous qui remplissent la vérité de cet oracle, qui est un précepte sans lequel on se damne, sanctifiez votre jeûne : *Sanctificate jejunium.*

Pour vous convaincre de cette obligation et du malheur de ceux qui la violent, remontons au principe du précepte et à la fin de son institution. Que s'est proposé Jésus-Christ dans l'établissement du jeûne? N'est-ce pas la mortification des sens? donc pour entrer dans son esprit il faut joindre au jeûne ordinaire le jeûne des sens, et la raison en est évidente : avant que le péché les eût souillés, le péché leur était naturel, mais depuis leur péché, presque tous leurs usages étant devenus criminels, rien n'est plus juste que de les faire servir au jeûne et à la pénitence, 1° en les séparant de ce qui les flatte, 2° en les appliquant à ce qui les sanctifie.

Aussi pour établir ce premier jeûne des sens, qui est une séparation entière de ce qui les flatte, l'Eglise nous adresse ces paroles si saintes : Parlons moins, veillons davantage, retranchons de nos plaisirs, de nos commodités, de nos aises pendant ce saint temps de pénitence.

Ah! que l'explication que nous en donne saint Bernard est pleine de grâce et d'onction! Qu'en ce saint temps, dit-il, tous vos sens jeûnent. Il ne dit pas qu'ils ne doivent jeûner que le carême, tous nos jours sont à Dieu, et comme il n'en est pas où il ne soit offensé, il n'en est point aussi où l'on ne doive faire pénitence; mais ce Père dit en ce saint

temps, Jésus-Christ l'a consacré, la pénitence le sanctifia, l'Eglise l'a déterminé, des grâces plus abondantes y découlent; il est établi pour découvrir nos plaies et tâcher de les guérir par des remèdes propres, le carême est comme la dîme des termes et de la pénitence que nos sens doivent à Dieu; et, dans un temps consacré à la pénitence, refuser de lui payer cette dette, ce serait un crime des plus énormes. Que l'oreille jeûne donc, conclut ce dévot Père, que l'œil jeûne, que le corps jeûne, et puisque tout l'homme a péché en vous, tout ce que vous ne sacrifiez point au jeûne devient sacrilége à l'égard de Dieu : *Jejunet auris, jejunet oculus et totum corpus unum jejunium.*

Or, sur ce principe, je vous le demande, Messieurs, le jeûne chrétien est-il bien commun dans le monde, et qui de vous l'observe? En ce sens, un chrétien qui sanctifie son jeûne, qui en garde l'esprit, qui en espère le mérite, et qui veut l'accomplir d'une manière capable d'apaiser le Seigneur qu'il a offensé, c'est un homme qui se dit à lui-même qu'il doit expier ses péchés, ce qui ne peut se faire qu'en captivant ses sens, qu'en les détournant des objets qui ont pu et qui pourraient encore le corrompre : *Jejunet totus homo.* Un chrétien qui jeûne, c'est un homme qui, ayant l'idée qu'il doit avoir de la sainteté du carême, pour punir la trop grande liberté de ses yeux, ne les ouvre que sur les misères de son âme; qui, pour les punir de quelques regards criminels, leur interdit même les regards curieux, et oppose sans cesse la modestie à ce qui pourrait les égarer : *jejunet oculus;* un chrétien qui jeûne est un homme qui, frappé des saintes terreurs des jugements de son Dieu, n'a presque plus de parole, et regarde le langage des mondains comme des amusements frivoles, comme des paroles séduisantes, comme un tissu de médisances et de mensonges, et qui, pour s'interdire tous ces entretiens enjoués, évite même les discours les plus sérieux : *jejunet lingua;* un chrétien qui jeûne, c'est un homme qui, sourd aux mondanités et à la licence, ne veut plus rien entendre de flatteur et de séduisant, et s'estime comme un mort, qui n'a ni sentiment, ni organes, ni attention, ni curiosité : *jejunet auris;* un chrétien qui jeûne, c'est un homme qui ne se borne point au simple retranchement des viandes qui sont défendues, mortifie encore son goût jusque dans l'abstinence, par la privation volontaire des mets trop délicats, et se laisse encore la faim et la soif, que Jésus-Christ nous fait assez voir être de l'essence du jeûne : *jejunet gustus;* un chrétien qui jeûne, c'est un homme qui fait entrer la mortification jusque dans la simplicité de ses habits, dans la modestie de ses démarches et de son air, qui, entrant dans l'esprit de l'évangile, se dit à lui-même que tout ce qui éclate n'appartient point à un affligé, que les parures et les riches étoffes ne conviennent point à un pénitent, que la robe la plus sombre ne l'est point encore assez pour un infortuné qui a su perdre son innocence; que David, qu'Ezéchias, qu'Esther, que Ninive étaient dans la cendre, dans les pleurs, dans les habits de deuil, dans le sac et dans la bure pendant le temps de leur pénitence et de leur jeûne, et que si tant de pécheurs ne paraissaient autrefois que sous la rigueur des haires et dans l'âpreté du cilice, il doit bien prendre des vêtements plus simples que le reste des hommes, pour porter à la face de tous ceux qu'il avait scandalisés par son luxe et sa magnificence, les tristes marques de sa douleur et de sa pénitence : *jejunet vestis;* enfin le chrétien qui jeûne, est un homme qui répand sur tout lui-même une douleur universelle, qui, par une retraite profonde, s'arrache par un seul coup de tout le monde entier, qui se rend l'objet de toutes les mortifications, fût-il plus propre que tout le monde, il y renonce et vient aujourd'hui dans le temple pour mourir aux plaisirs et à toutes les choses profanes, et, comme ces hommes de l'Ecriture s'imaginant toujours voir venir la mort, il croit qu'avec la cendre mystérieuse qu'il a reçue ce matin, il a reçu en même temps l'impression de la mort, et se regarde comme une victime sur qui, chaque jour de sa carrière, il doit frapper un coup, jusqu'à ce que sur la croix il puisse, comme son divin Maître, consommer son bienheureux sacrifice.

Mon Dieu, qu'une telle hostie vous serait agréable! qu'une telle victime vous réjouirait! et que de bénédictions et de grâces descendraient sur elle!

Voilà pourtant jusqu'à quels degrés doit aller la sanctification de notre jeûne ; ce ne sont point des règles hasardées ou arbitraires, c'est un précepte dont on ne peut se dispenser sans crime; quiconque connaît le véritable esprit de l'Eglise, ne peut nous reprocher de pousser les choses à l'excès, car enfin, malgré les murmures et les révoltes de la chair, on ne peut point disconvenir que la loi du jeûne ne soit une loi sainte qu'il ne faut pas profaner ; or les plaisirs mondains ne sont-ils pas aussi profanes que les aliments défendus, et si on se fait scrupule d'user de ceux-ci pendant le jeûne, pourquoi ne regardera-t-on pas comme juste la défense de ceux-là, et pourquoi celui qui use des mets interdits par l'Eglise sera-t-il plus scandaleux que celui qui prodigue ses sens contre l'esprit et l'intention de Jésus-Christ.

Mais s'il en est ainsi, comme on ne peut en douter, depuis que vous jeûnez, avez-vous observé un seul carême comme il faut? On sait bien que vous vous plaignez de sa sévérité et de sa longueur, mais avez-vous songé à le sanctifier. Aussi esclave de vos sens qu'auparavant, vous avez souhaité de voir bientôt la fin de la sainte quarantaine pour goûter avec de nouveaux charmes les fausses délices du monde, mais pensez-vous à faire jeûner chacun de vos sens en particulier? Vos regards ne sont-ils pas aussi dissolus, vos paroles aussi licencieuses, vos assemblées aussi profanes, vos visites aussi mondaines, vos habits aussi immodestes, votre luxe aussi scandaleux? Vous portez

encore une langue médisante dans les cercles et dans les entretiens, sur les défauts de votre prochain. Vous prêtez encore l'oreille à tout ce qui peut remuer et allumer vos passions; encore vos yeux tombent et s'arrêtent sur tous les objets aimables qui veulent les frapper, encore vous cherchez à flatter votre délicatesse dans les repas; vous fréquentez encore les spectacles, les concerts, les théâtres, la bonne chère, les académies de jeu et de divertissement comme auparavant, encore l'on voit en vous, mêmes liaisons, mêmes habitudes de mollesse, mêmes raffinements de sensualité. On ne discerne pas même de ces jours déplorables qui ont précédé, ces jours de bénédiction qui exigent des chrétiens une religion plus pure, et une vie plus mortifiée, et si le carnaval a eu ses extravagances et ses désordres particuliers, le carême a ses plaisirs à part, des amusements et des joies qui lui sont propres. On dirait que la religion ne prescrit le carême que comme une règle de bienséance et de police, propre à entretenir la société civile; vous y êtes contents de vous-mêmes, si vous y avez évité les excès, comme s'il vous était permis d'être voluptueux et mondains, parce que vous êtes sobres et tempérés, comme si vous observiez toutes les espèces de jeûnes commandés, parce qu'il y en a un que vous ne violez pas, car si vous mortifiez tous vos sens, parce qu'il y en a un seul qui se mortifie, et encore comment se mortifie-t-il? tous les autres sont ennemis de la croix de Jésus-Christ et de ses souffrances, pardonnez-moi ce détail, Messieurs, il faut le dire. Eh pourquoi seriez-vous plus hardis à pécher que moi à vous répondre : dans la privation des viandes défendues, votre mollesse trouve encore le moyen de ne rien perdre. On cherche à se faire du plaisir jusque dans le sein même de la pénitence : pour quelques-uns, et Dieu veuille qu'il n'y en ait aucun dans mon auditoire, pour quelques-uns, le carême est un temps plus agréable et plus délicat que les autres saisons de l'année; la nourriture qu'on y prend étant mieux assaisonnée que les autres viandes d'ordinaire, devient une nouvelle source de sensualité, l'amour-propre qui se sent alarmé, invente mille manières d'adoucir ce qu'il y a de gênant et d'incommode dans le jeûne. On redonne à la délicatesse ce que l'on ôte au rassasiement, oubliant que c'est en ôter tout le mérite que d'en ôter toute la difficulté, on anéantit presque toute la rigueur du jeûne par les adoucissements qu'on y apporte. On fait si bien son compte que le sommeil dédommage de la privation des aliments, et pour mieux attendre la délicatesse de la table, on se tranquillise dans la mollesse du lit.

Dieu terrible, jusqu'à quand les hommes se joueront-ils donc de vos lois et de vos instructions? Croiront-ils donc mortifier leur goût lorsqu'ils ne cherchent qu'à le flatter? est-ce donc là une pénitence capable d'apaiser votre colère, et de suppléer aux justes châtiments que vous préparez à leurs péchés? est-ce là crucifier sa chair, mourir à soi-même comme vous l'ordonnez, et vous, chrétiens, que prétendez-vous donc par une conduite si déplorable que ce précepte n'est point fait pour vous et qu'il vous soit permis d'être impénitents et immortifiés dans un temps destiné aux mortifications et à la pénitence. Ah! était-ce là les prémices saintes de notre foi, l'usage de ces premiers temps que les apôtres consacraient au jeûne et à l'abstinence? Hélas, vivaient-ils? mouraient-ils? Un repas unique qu'ils ne prenaient qu'après le soleil couché, où ils ne mangeaient simplement que ce qui leur était absolument nécessaire pour soutenir une vie innocente, le pain et l'eau en composaient toute l'économie, les sanglots et les larmes en étaient tout l'assaisonnement. Enfin, tout ce qui pouvait les affliger, les mortifier, était la matière de leur jeûne; ne donnant presque rien à la nature, ils donnaient à leur sanctification, ils n'avaient point d'autre objets que le ciel, d'autre commerce qu'avec Dieu, d'autre plaisir que l'aimer et le servir, d'autre guide que la foi, d'autre espérance qu'en ses promesses, d'autre crainte que celle de ses jugements, d'autre lecture que son Evangile, d'autre spectacle que ses autels; entre eux ils ne s'occupaient que de la prière, n'avaient d'autre pensée que l'éternité, d'autre désir que le paradis, d'autres parures qu'un cilice, d'autres demeures qu'un tombeau, et des déserts ou ils s'ensevelissaient tout vivants, et où ils finissaient leurs jours, lorsqu'ils ne trouvaient point la mort sur les échafauds et dans les fers. Un chrétien qui aurait dit : Je veux jeûner, mais je ne saurais user des aliments communs et grossiers, aurait été renvoyé parmi les pécheurs et rayé du nombre des pénitents. Enfin la pénitence de ces premiers temps était si cruelle, qu'on aurait regardé le martyre comme un tempérament, comme une faveur, comme une grâce à ceux qui ne pouvaient supporter la rigueur de leur jeûne.

Cependant n'outrons rien, Messieurs, dans une matière déjà si rebutante d'elle-même. L'Eglise, comme une bonne mère, craignant que ses enfants ne fussent dans la condamnation de ceux qui n'observent point le jeûne, a changé d'ordre et de conduite. Il est vrai que depuis qu'elle a modéré quelque chose de sa discipline, les mœurs des chrétiens sont devenus méconnaissables, tant l'homme a besoin de ce frein pour se soutenir. Cependant il faut l'avouer, son indulgence est sage, elle est respectable, et les anciennes sévérités de la primitive Eglise seraient aujourd'hui imprudentes et indiscrètes; mais ne vous y trompez pas, Messieurs, en adoucissant les grandes austérités du carême, elle n'a rien retranché de l'abstinence des sens; non, elle ne dit plus : Mêlez la cendre avec votre pain, mais, que vos tables soient plus frugales; elle ne dit plus : Revêtez-vous du sac et du cilice, mais, que vos vêtements soient plus modestes, elle ne dit plus : Enfoncez-vous dans les sombres déserts, mais évitez les assemblées

mondaines, renfermez-vous dans un domestique réglé : elle ne dit plus : Allez au martyre, mais souffrez avec patience les maux qui vous arrivent. Or, ces lois immuables subsisteront éternellement. Ce genre de jeûne ne change jamais, le carême de vos jours est le même que du temps de la primitive Eglise ; plus cette sage mère adoucit le jeûne ordinaire, et plus elle nous demande de sévérité pour le jeûne des sens, et veut que ce qui manque de sévérité entre notre jeûne et celui de nos pères se retrace dans nous par les autres mortifications.

Mais, après ce que vous venez d'entendre de la pénitence des premiers fidèles, quel vide à remplir ! quelle compensation à faire ! qu'elle se fait peu en jeûnant comme vous faites, en cherchant dans une folle joie, dans des amusements criminels à vous dédommager, en donnant dans tout ce qui peut vous faire tuer le temps ! Vous oubliez vous-mêmes et la sainte abstinence en vous jouant, comme vous faites, des préceptes que Jésus-Christ vous fait de vous mortifier et de jeûner : *quam male compensas.*

Allez à la maison des pieux réchabites, disait autrefois le Seigneur au prophète Jérémie ; offrez-leur le vin et ce qui flatte le plus les sens, ils vous diront : Notre Père nous les a défendus ; nous n'y toucherons point, nous obéirons à son commandement : *Pater noster præcepit nobis.* (*Jerem.*, XXXV.) Et vous, mon peuple, ajoute le Seigneur, vous ne m'avez pas obéi à moi qui suis votre Père, votre Créateur, votre souverain et votre Dieu ; vous n'avez pas tenu compte de ma loi, c'est pour cela que j'ai béni les fidèles réchabites, et que je répandrai sur vous, au contraire, l'affliction universelle : *Ecce ego adducam super Juda universam afflictionem.* (*Ibid.*)

Craignez que le Sauveur ne vous réponde la même chose, chrétiens lâches, qui violez ou altérez le précepte du jeûne. Il vous dit par ma bouche : Portez vos pas dans ces asiles sacrés, dans ces maisons régulières et fidèles, où vous trouverez des hommes et des femmes religieuses ; pressez-les d'user de ces mêmes raffinements de délicatesse, de prendre part à ces plaisirs et à ces joies insensées des mondains, ils vous répondront : Notre Père nous les a interdites : *Non bibemus vinum, Pater noster præcepit nobis* (*Ibid.*) ; notre Seigneur et notre Dieu nous les a défendues, nous lui obéirons : *obediemus.* Je dis plus, ajoute le Seigneur : Allez à ces enfants du siècle qu'une aveugle fureur entraîne vers l'objet de leurs passions ; offrez-leur les douceurs, les plaisirs opposés à leurs fins pernicieuses, ils vous diront : Le monde, qui est notre père, nous a défendu de prendre ce chemin ; il nous dit : Prenez de la peine si vous voulez goûter mieux le plaisir ; ôtez-vous le sommeil, la joie, la santé, le repos quand il s'agira de gagner de l'argent, d'acquérir des honneurs, de faire une conquête ; et nous voulons suivre tout ce qu'il nous suggère et tout ce qu'il nous dit : *Obedientes fuimus juxta omnia quæ præcepit nobis Jonadab Pater noster.* (*Ibid.*) Mais quoi ! réplique le Seigneur, les saints et les profanes, tous se mortifient, parce que leur père leur commande : *Obedierunt præcepto patris sui.* (*Ibid.*) Et moi qui suis votre Dieu, le meilleur de tous les pères, le plus absolu de tous les maîtres, si je vous demande de mortifier vos sens, de jeûner mieux que vous ne faites, vous ne m'obéissez pas : *Ego autem locutus sum ad vos, et non obedistis mihi.* (*Ibid.*) Ah ! tous mes fléaux vont tomber sur vous ; je répandrai sur tous vos plaisirs, sur tous vos amusements frivoles, sur toutes les fausses douceurs que vous cherchez, l'amertume et l'ennui, la tristesse et l'affliction : *Ecce ego adducam super omnes habitatores Jerusalem universam afflictionem.* (*Ibid.*) Hélas ! qu'il est à craindre qu'aujourd'hui la menace ne se vérifie à l'égard de tant de chrétiens rebelles et immortifiés ! Jugez si du haut du ciel il n'a pas bien raison de vous dire par la bouche de ses prédicateurs : Sanctifiez votre jeûne.

Mais le jeûne des sens ne se borne pas à la simple séparation de ce qui les flatte, il va encore les appliquer à ce qui les sanctifie ; le carême est cette règle qui sert à deux usages : l'un pour faire mourir, l'autre pour faire vivre : *unum ad occidendum, alterum ad vivificandum.* L'abstinence, pour être parfaite, doit être une mort qui arrache nos sens au démon, et une vie qui les porte vers Dieu. Une mort qui les dérobe au monde, et une vie qui les cache en Jésus-Christ.

Aussi c'était ce qu'un grand pape prêchait à son peuple pour le porter à observer dignement le carême. Soyez à Dieu de tous les mêmes sens que vous avez été au monde et à Satan ; faites à Jésus-Christ, dit saint Paul, des sacrifices d'expiation ce qui fut la matière de vos offenses ; et comme vous aviez fait servir vos membres au péché pour votre perte, faites-les servir à la justice pour votre sanctification : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* (*Rom.*, VI) ; sans cela vous ne recueillerez de l'abstinence du carême que le triste souvenir d'avoir privé vos sens de ce qui les flattait davantage, et votre jeûne sera un abattement et non une pénitence.

Mais sur ce principe chrétien, en est-il dans le monde qui jeûnent comme il faut ? Hélas ! presque personne, j'en conviens ; ou s'il en est encore quelques-uns, c'est cet homme fidèle, cette femme pieuse qui, revenue d'une vie trop déplorable, et fâchée d'avoir offensé son Dieu, s'écrie : Seigneur, je le reconnais, mes sens sont en moi un don de votre bonté ; au lieu de vous les consacrer, de vous les attacher, je les ai profanés ; il est temps que je vous les rende, hélas ! J'appliquerai ces yeux à la lecture des solides vérités de vos Ecritures et de votre loi ; sans cesse je les lèverai au ciel et ne regarderai que vous, ô Dieu d'amour ! cette bouche ne s'ouvrira désormais que pour vous bénir, vous louer, que pour vous exposer mes

besoins, mes misères, que pour vous confesser mes offenses, que pour vous prier et vous demander, non le bonheur temporel de ma vie, mais la conversion spirituelle de mon cœur, et que pour vous dire en tremblant : Seigneur, ayez pitié de moi, malgré le nombre et l'énormité de mes péchés; Dieu de miséricorde, ces oreilles ne seront attentives qu'aux chants de votre Eglise, qu'aux hymnes et aux cantiques de vos ministres; je n'écouterai que vous et votre sainte parole, Dieu de force et de lumière; j'appliquerai ces mains à un saint usage, à des œuvres pieuses; je ne les ferai servir qu'à secourir les pauvres, qu'à soulager les infirmités, qu'à faire l'aumône, compagne inséparable du jeûne, et n'auront de mouvement et d'action que pour vous, ô Dieu de charité! sur la ruine de mes sens immortifiés, terrestres, impurs et rebelles, j'en élèverai de nouveaux qui seront plus purs, plus spirituels, plus célestes, plus soumis, et le monde ne leur étant plus rien, vous leur serez toutes choses : *Deus meus et omnia.*

Demandez après cela, Messieurs, qui pourrait jeûner dans le monde Vous-mêmes, si vous avez ces heureuses dispositions (mais, hélas! que vous en êtes éloignés!); si, contents de vous retrancher des désordres, vous ne pratiquez pas plus de vertus: si, en vous retirant du péché, vous ne pratiquez pas la pénitence; si vous vous contentez de vous retirer du théâtre sans être davantage dans le temple; vous vous retirez peut-être des assemblées tumultueuses en ce saint temps, mais sans vous consacrer à une retraite et à une solitude salutaires; vous rendez peut-être votre table plus frugale, mais vous réservez en sordides épargnes ce que vous devez à l'aumône; vous laissez peut-être là ces parties d'éclat, ces compagnies dangereuses, mais sans vous jeter dans les saintes horreurs de la mortification; votre vie est un repos et non une pénitence; votre conduite est peut-être devenue plus sage, mais sans devenir plus chrétienne, c'est-à-dire que peut-être vous gardez une espèce de jeûne, mais vous ne le sanctifiez point, et en mourant au plaisir vous ne vivez point pour la pénitence.

Ai-je donc eu raison de dire que le jeûne est bien rare parmi les chrétiens? Eh! selon ces grands principes y a-t-il eu dans toute votre vie un jeûne, une abstinence, un carême sur lequel vous puissiez compter? et si vous dites comme ces infortunés de l'Ecriture qui avaient jeûné soixante-dix ans sans quitter leurs désordres; faut-il donc que nous passions le carême dans la pénitence et dans le jeûne, que nous travaillions pendant le reste de notre vie à nous sanctifier comme nous avons déjà fait pendant plusieurs autres carêmes : *Nunquid flendum est mihi in quinto mense, vel sanctificare me debet sicut feci multis annis?* (*Zach.*, VII.) Ah! ce Dieu terrible ne vous répond-il pas comme il fit à ce peuple : Enfants de mort, quand vous avez jeûné, était-ce donc mon jeûne? était-ce pour moi que vous jeûniez? *Nunquid jejunium jejunastis mihi?* C'était le jeûne du monde, du temps, de la coutume, de la bienséance, de l'hypocrisie; n'était-ce pas un jeûne à votre gré, de votre goût, du choix de votre mollesse, de votre délicatesse; n'y apprêtiez-vous pas vos raffinements? Mais était-ce mon jeûne? celui que je vous ai fait expliquer par mes prophètes, celui qu'ont observé tous mes saints, celui que mon Eglise vous a recommandé : *Nunquid jejunium jejunastis mihi* (*Ibid.*); avait-il les conditions de celui qui vous en a donné l'exemple le premier? Est-ce celui qui attira dans le cénacle l'Esprit divin sur mes apôtres? Est-ce celui que moi-même dans le désert j'ai voulu accompagner de prière, de vigilance, de patience, d'humilité, de douceur, de résistance aux tentations, de combats, de victoires, de toutes les vertus chrétiennes, de la mortification de mes sens, de la séparation entière du monde, de la privation de tout ce qui peut les flatter et d'une consécration tout aux fonctions de la pénitence; car voilà mon jeûne : *Nunquid jejunium jejunastis mihi;* est-ce là celui que vous avez pratiqué? dès que le vôtre n'est pas comme le mien, il est un jeûne de mort; quelle misère, quelle affliction! mais peut-être que le jeûne du cœur est plus commun que celui des sens, et qu'on répond par là à l'esprit de ce commandement : Sanctifiez votre jeûne, *sanctificate jejunium;* examinons-le dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Personne presque ne jeûne chrétiennement dans le monde, parce que nul ne joint au jeûne ordinaire celui du cœur. Pour mieux sentir le malheur d'une infraction si commune, établissons d'abord la nécessité de ce jeûne : le cœur est la partie la plus intérieure et la plus vivante de nous-mêmes par laquelle nous sommes et hors laquelle nous n'avons plus d'être ni de vie, tant que dure cette première innocence qui nous fut donnée, le cœur en a été rempli, consacré et sanctifié par son onction, il ne respirait que la vertu; mais depuis que le manquement de soumission aux ordres de notre Dieu nous a rendus infidèles, ce même cœur est devenu la source intarissable de nos malheurs, le théâtre du libertinage et de l'impiété, la boutique où se forgent toutes nos iniquités, le centre de nos passions, et est enfin devenu le premier coupable. C'est là que le péché est souffert, aimé et chéri; c'est là qu'il prend naissance; c'est là qu'il se consomme, qu'il se distingue des sens, qu'il met en mouvement toutes les passions différentes de la vie. Nos désirs criminels ne sont que les diverses affections de notre cœur; c'est la pendule ou la montre où sont tous les ressorts qui mettent en train la machine; c'est de cette fournaise d'où sortent ces noires vapeurs qui gâtent nos idées, qui qualifient nos actions, qui ternissent nos vertus; c'est là que réside la cause de tous nos penchants, de toutes nos erreurs,

de toutes nos maladies, de toutes nos ténèbres ; dans ce cœur enfin se forme un poids qui nous entraîne où il lui plaît, et qui est la racine de nos révoltes et de nos prévarications, n'en est-ce pas assez dire; ceux qui se glorifient de l'avoir plus plein de sentiments, éprouvent infailliblement qu'il est plus plein de désordres, et que si autrefois il était plus attaché à la vertu, il est devenu plus esclave du vice.

Or, si c'est le cœur qui pèche, ne faut-il pas aussi qu'il jeûne, et puisqu'il a été de tout ce qui a déréglé l'homme de ses repas, de ses plaisirs, de son élévation, de sa fortune, de ses abus, de ses crimes, ne doit-il pas être aussi de ce qui le convertit, de sa tristesse, de sa douleur, de sa componction, de son jeûne et de sa pénitence. Si son cœur a pris part à tout ce qui le réjouissait dans son péché, son jeûne ne doit-il pas être de s'affliger et de s'abstenir dans sa pénitence de tout ce qui pourrait lui plaire davantage? Aussi quand le Seigneur avertit son peuple de jeûner, il ne sépare jamais la pureté et la mortification du cœur de leur jeûne : *Purificate corda vestra* (*Jac.*, IV), dit-il, par un de ses apôtres, purifiez vos cœurs : *Scindite corda vestra* (*Joel.*, II), dit-il encore par un de ses prophètes. Ainsi qu'est-ce donc qu'un cœur qui jeûne? C'est un cœur détaché, c'est un cœur affligé; l'explication de ces vérités serviront de preuve du petit nombre de chrétiens qui jeûnent, et qui vous montreront la nécessité de suivre ces paroles si admirable : *Sanctificate jejunium.*

1° Non, sans cette réforme de cœur, tout le reste que vous faites pour le carême n'est rien: mortifier ses sens est une cérémonie très-utile, mais cela ne suffit pas; c'est dans le cœur que le jeûne doit véritablement se trouver; comme c'est en lui que repose le germe du péché, il est juste de le purifier devant.

Je ne puis m'empêcher de vous rapporter là-dessus, ce qui est écrit chez le prophète Daniel: Un arbre prodigieux paraît s'élever jusqu'aux nuées et couvrir toute la terre : *ecce arbor in medio terræ et altitudo ejus nimia.* Et comme si Dieu se trouvait offensé de la prodigieuse grandeur de cet arbre, il descend du ciel, *sanctus de cœlo descendit*, et ordonne qu'on le dépouille de ses branches, que l'on remue son tronc, qu'on abatte ses feuilles, qu'on disperse tous ses fruits, mais que l'on conserve la racine sur la terre, qu'on ne touche au germe, *verumtamen germen radicum ejus in terra sinite* (*Dan.*, IV), qu'on l'attache avec des liens de fer, avec une chaîne d'airain : *alligetur vinculo ferreo.* (*Ibid.*) Image bien naturelle de la loi du jeûne du carême. Oui, je viens vous dire comme le prophète à Nabuchodonosor : C'est vous qui êtes cet arbre, *tu es arbor;* c'est vous-mêmes qui, passant de péché en péché, vous vous êtes rendus monstrueux dans vos actions qui en sont comme les fruits dans tout ce corps de péché, qui en est comme le tronc. Le Dieu saint descend du ciel à l'entrée du jeûne du carême : *sanctus de cœlo descendit;* et déjà vous a fait dire plusieurs fois : ébranlez ce colosse d'iniquité, *succidite arborem* (*Dan.*, IV); dissipez ces pensées terrestres et charnelles, renoncez à ces paroles trop libres, à ces discours empoisonnés, à ces mots équivoques, à ces chansons dissolues : *excutite folia* (*Ibid.*); détestez ces actions criminelles, réformez cette conduite scandaleuse, rompez les liaisons funestes, fuyez ces occasions dangereuses : *dispergite fructus ejus* (*Ibid.*); mortifiez ces sens, réprimez les saillies impétueuses de votre chair; mais ce n'est point encore assez, avec tous cela il reste au dedans de vous une racine de péché toujours renaissante, détruisez ce germe malheureux qui produit sans cesse l'iniquité, enchaînez vos passions, réprimez vos penchants, tarissez cette source, et détachez ce cœur de telle manière qu'il ne se porte plus vers la terre : *Germen radicum ejus in terra sinite et alligetur vinculo ferreo.*

Je ne regarde point votre jeûne, dit le Seigneur à Israël, parce qu'il vient d'un cœur corrompu. En vain vous couvrez-vous du sac et de la cendre, si vous persistez dans vos iniquités: le jeûne que je vous demande, c'est que vous rompiez les misérables chaînes qui vous retiennent dans le péché : *Nonne hoc est magis jejunium quod elegi? dissolve colligationes impietatis.* (*Isa.*, LVIII.)

Mais, s'il en est ainsi, Dieu redoutable, s'il est vrai ce que vos Ecritures nous apprennent qu'aujour solennel de l'expiation vous n'êtes miséricordieux qu'autant que vous voyez le cœur converti, en est-il beaucoup ici qui ne soient l'anathème du jeûne et de la pénitence. Hélas! votre cœur répond ici pour vous, Messieurs; toutes les cupidités vous empêchent encore d'être meilleurs ; encore, pendant le carême, la volupté, la colère, l'orgueil, l'avarice, la vengeance, la jalousie, la haine l'emportent sur la pénitence, sur la douceur, sur l'humilité, sur la patience, sur le désintéressement, sur l'amour et la pratique de la vertu; encore aujourd'hui, chaque passion vous quitte, et vous reprend; vous êtes encore le triste jouet des funestes passions qui tour à tour tyrannisent votre cœur; encore aujourd'hui vous êtes avides du fatal poison que le monde vous présente, vous êtes encore affamés des faux biens qu'il vous promet, quoique l'Eglise vous rappelle sans cesse dans ses prières, dans ses cantiques, l'obligation où vous êtes de renoncer à vos péchés; quoique la religion n'ait aujourd'hui qu'une seule voix, qu'un même langage pour vous dire : Abstenez-vous du vice, vous ne vous en abstenez point, malgré toutes les lumières, malgré toutes les menaces, malgré tous les avertissements que la sainte quarantaine vous adresse, vous êtes encore au vice et le péché est encore vivant et aussi maître de votre cœur qu'il l'était auparavant. Achab, frappé des reproches d'un prophète, couvert d'un sac, enseveli dans la cendre, prosterné contre terre, s'abîme dans la pénitence, et votre jeûne

n'est qu'une ombre du sien. Cependant, Dieu le réprouve, parce qu'il aimait le vice, et que le péché régnait encore dans son cœur; avec ces jeûnes, vous serez donc une victime infortunée de l'enfer si vous n'y joignez celui du cœur, et si, avec vos abstinences et vos mortifications sensibles, vous entretenez encore vos passions et vos habitudes; mais ce n'est point encore assez que le cœur se détache, il faut qu'il s'afflige. Dernière condition.

2° En effet, quel mérite doit-on attendre d'un détachement qui ne vient qu'après s'être donné tout entier et trop longtemps au monde et au péché? En est-il pas plus longtemps l'ouvrage que de la grâce? Il est un pur dégoût que l'on ressent, un délassement qu'on se promet après les grands plaisirs; il est retenu vers la vertu dont les charmes se montrent par avance, et se font sentir après le désordre; mais en est-il de même d'un vrai pénitent qui ajoute l'affliction à son détachement. Il est triste dans le cœur, inconsolable au fond de l'âme, après tous ses péchés; et c'est cette tristesse, cette affliction intérieure que le Seigneur demandait aux Juifs dans l'expiation solennelle des péchés. Vous affligerez vos cœurs, vous vous abstiendrez de tout travail profane, vous ne ferez aucune œuvre servile ni terrestre, ni encore moins aucune œuvre de péché; le vide que vous aurez dans le cœur sera rempli de sanglots et de larmes, de douleur et de compassion. Votre unique occupation sera d'affliger vos âmes, et tout l'ouvrage que vous avez à faire est de tenir vos cœurs dans l'abattement et dans la tristesse: *Affligetis animas vestras, nullumque opus facietis in hac die; expiatio erit vestri atque mundatio ab omnibus peccatis vestris.* (*Levit.*, XVI.)

Ah! l'avez-vous donc, Messieurs! cette tristesse chrétienne, et si Dieu ajoutait ici ce qu'il a dit dans le *Lévitique*, que ceux-là périssent dans un moment qui n'auront point affligé leur cœur; que quiconque aura donné ses désirs et ses œuvres vers autre chose que vers lui, soit biffé du livre de vie et rayé du nombre de son peuple: *Omnis anima quæ afflicta non fuerit die hac peribit et quæ operis quippiam fecerit delebo eam de populo.* (*Levit.*, XXIII.) Y aurait-il ici une assemblée, un peuple? Hélas! loin d'avoir dans le carême ce cœur pénitent que l'Eglise demande à Dieu avec larmes, dans ces jours que vous regardez comme sombres et malheureux; vous laissez régner dans votre âme une joie aussi mondaine, aussi profane que si vous étiez exempts de tout péché; au lieu de cette componction tendre et sincère que le Seigneur exige de vous, vous n'avez qu'une douleur pharisaïque que le Seigneur défend, qu'un abattement de dégoût et de mollesse; loin que la pénitence occupe votre esprit, elle ne touche au plus que votre corps, sans faire la moindre impression, le moindre changement dans votre cœur, et faut-il s'étonner qu'elle se trouve toujours en vous sans force, sans vigueur et sans effet.

Ici, Messieurs, faisons une courte réflexion qui renferme tout le fruit de ce discours. Dans le cours de l'année nous nous rendons coupables de mille crimes, nous ne faisons proprement de pénitence que ce jeûne de quelques jours bien courts. Hélas! pour expier tant d'offenses et tant de péchés: c'est là cependant ce que l'Eglise nous prescrit contre la colère de Dieu, pour attirer sur nous sa miséricorde et soutenir notre confiance en sa bonté; mais, pour nous rassurer avec quelque fondement, cette mère tendre veut que nous accompagnions le jeûne ordinaire du jeûne des sens et de celui du cœur. Vous l'avez vu, qu'il n'y a que par ce double jeûne où vous puissiez espérer votre salut. Je vous le demande, Messieurs, frappé de terreur pour moi-même; dans les autres temps de l'année, nous irriterions Dieu, et dans celui-ci nous ne l'apaiserions pas? Quelle est donc notre folie, dans quel danger sommes-nous? qui nous autorise à être si rassurés? Ne nous y trompons pas, si nous ne changeons, notre partage, c'est l'enfer, et notre damnation est certaine.

Ah! sortez donc de la malédiction et de l'anathème, mes très-chers frères; je vous en conjure par ces paroles toutes saintes et par le jeûne même dont Jésus-Christ vous donne un si touchant exemple? Je le ferais par quelque chose de plus tendre, s'il était possible. Ne jeûnez plus ce carême comme vous avez jeûné les autres années, revenez de vos erreurs et de vos égarements; il est encore temps de vous jeter entre les bras de la miséricorde: encore quarante jours pour le jeûne et pour la pénitence, et si, après cela, Ninive ne se convertit pas, cette ville criminelle sera détruite: peut-être, après ce temps, périrez-vous tous par votre obstination et votre impénitence. Ah! commencez donc à jeûner comme il faut, à vous mortifier dès l'entrée de la sainte quarantaine. Voici des jours de miséricorde et de salut que l'Eglise vous présente: *ecce dies salutis.* Voici un temps favorable où tout est une impression de bonté et de fruits précieux de rédemption: *ecce nunc tempus acceptabile.* (II *Cor.*, VI.) Jamais temps ne fut plus propre à vous réconcilier avec ce Dieu que vous avez tant offensé; mais, loin d'en abuser, montrez-y plus que dans tout autre temps, une patience plus invincible dans les injures, dans les persécutions, dans les mépris: *in multa patientia.* (*Rom.*, IX.) Souffrez-y les afflictions, les calamités, les misères, les pertes, les maladies, les disgrâces, les revers comme des grâces que le Seigneur vous fait en vous les envoyant; *in tribulationibus, in angustiis* (II *Cor.*, VI); prenez-y une vie plus éloignée des sens, plus opposée à votre mollesse, et que les plaies que vous ferez sur votre corps par les macérations expient celles que vos sensualités ont faites dans votre âme: *in plagis.* (*Ibid.*) Ah! si vous n'êtes pas dignes d'être les heureux captifs et les martyrs généreux de la religion que

vous professez, signalez-vous du moins par le soulagement des prisonniers, par les liens aimables de la charité envers les pauvres et les nécessiteux ; n'y épargnez point cette chair coupable que vous avez appesantie par l'assoupissement des choses de la terre; veillez, crainte que l'ennemi de votre salut ne vous surprenne; travaillez à la seule chose qui vous est nécessaire pour réparer tout ce temps si lâchement perdu dans la mollesse et dans l'oisiveté : *in laboribus*, *in vigiliis* (II *Cor.*, VI). Appliquez-vous-y à de saintes lectures, à des oraisons ferventes, et vous y instruisez de Jésus-Christ et de ses saintes volontés, *in scientia* (*Ibid.*); écoutez-y avec attention, avec docilité, les paroles de vérité qui vous y sont annoncées pour les mettre en pratique : *in verbo veritatis* (*Ibid.*); efforcez-vous d'être plus véritables, c'est-à-dire plus sincères, plus chastes, plus doux, plus charitables : *in castitate, in suavitate, in charitate non ficta.* (*Ibid.*) Que les anges du ciel, qui se réjouiront de votre conversion, voient en vous, dans ce saint temps, plus de circonspection, plus de modestie, plus de simplicité, plus d'union avec vos ennemis, avec votre famille, avec votre prochain : *per ignobilitatem et bonam famam.* (*Ibid.*) Exercez-y avec amour, avec joie, avec courage les œuvres les plus pénibles qui vous sont commandées en ce saint temps de pénitence : *in iejuniis*, surtout sanctifiez-y le jeûne commun par celui des sens et du cœur, et vous serez assez pénitents et assez purs pour mériter une couronne de gloire dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON II (4).

DES OBLIGATIONS DU CHRÉTIEN ET DE SES ENGAGEMENTS.

Nonne et ethnici hoc faciunt? (*Matth.*, V.)
Les païens ne font-ils pas la même chose que vous?

Quelle est, dit saint Chrysostome, cette perfection que demande l'évangile, et qui nous distingue tous des païens et des idolâtres, sinon l'état bienheureux du christianisme? Mais hélas! si rien n'est aujourd'hui plus commun dans le monde que le nom de chrétien, rien n'y est aussi plus rare que de l'être et de remplir dignement les devoirs essentiels d'une vocation si sainte : c'est ce qui nous accable d'affliction, et qui nous est un nouveau sujet de larmes; car s'il ne s'agissait que de former entre nous une société humaine, si nous n'étions appelés qu'à être sages, officieux, réglés, équitables, quelque corruption qui règne dans le monde, on trouverait encore des hommes de ce caractère, et parmi vous et parmi les Juifs, on verrait encore beaucoup d'honnêtes gens selon le monde; mais depuis notre baptême, ce n'est point assez pour nous d'être des sages, il faut être des chrétiens; nous composons un corps de fidèles qui a reçu des lois pures et célestes; notre vocation est d'être chrétiens, c'est-à-dire un autre Jésus-Christ : *christianus alter Christus.* Voilà ce qu'il faut être; et ne le pas être, c'est la damnation éternelle. Or, ce qui me pénètre de douleur, c'est que, dans un siècle où l'on se glorifie d'être chrétien, et où tout retentit d'une profession si sainte, il n'y ait jamais au moins de vrais fidèles; à peine en trouve-t-on un seul qui soutienne, par la pureté de ses mœurs, la sainteté du nom qu'il porte; de ce grand feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, il n'en reste plus qu'une étincelle mourante, et on dirait qu'il n'y a plus de chrétiens dans le christianisme même.

Est-ce ici une exagération? Plût à Dieu! Mais c'est une vérité si sensible et si palpable, qu'il est impossible de ne point la voir; car, je vous le demande à vous-même, qui vous récriez contre une proposition si effrayante, êtes-vous un chrétien, et, vivant comme vous vivez, pouvez-vous vous glorifier de l'être? Pour en juger, définissons le chrétien, car cet auguste nom est une énigme cachée qu'il faut ici vous découvrir; et puisque le chrétien tire son nom, son modèle et sa règle de Jésus-Christ, voyons donc ce qu'a été Jésus-Christ lui-même.

Trois grands traits le caractérisent et nous le font connaître : à l'égard de Dieu, un esprit de religion; à l'égard des hommes, un esprit de charité; à l'égard de lui-même, un esprit de mortification. Voyons là tout Jésus-Christ, ses principaux caractères, non imaginés, mais tracés dans l'évangile par le doigt de Dieu, et avec les rayons d'une lumière toute divine. C'est donc là aussi tout le chrétien; ce sont là ses véritables caractères : nous ne le sommes qu'autant que nous portons sur nous ces impressions du Sauveur, et que nous vivons dans un esprit de religion à l'égard de Dieu, dans un esprit de charité à l'égard du prochain, et dans un esprit de mortification à l'égard de nous-mêmes. Voyons là de quoi nous dépendons, ce qui nous constitue chrétiens, et voyons là d'où naît la triste conviction que vous n'êtes point chrétiens, parce que vous n'avez pas à l'égard de Dieu cet esprit de religion si légitime : première raison; parce que vous n'avez point à l'égard du prochain cet esprit de charité si essentiel : seconde raison; parce qu'à l'égard de vous-mêmes, vous n'avez point cet esprit de mortification si nécessaire : troisième raison. Que ces vérités sont grandes! Non, tout ce que vous avez d'attention n'est point capable de les comprendre sans le secours du ciel; et vous, ô mon Dieu! en leur aidant à devenir chrétiens, faites-leur sentir combien il est important de l'être; nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nul peut-être parmi vous, mes frères, n'est véritablement chrétien, parce que nul ne vit dans un esprit de religion et de sacrifice envers Dieu; car, en quoi consiste cette religion? à vous rapporter tout à lui, à vous se-

(4) Imprimé dans l'édition de Liége, tom. Ier, page 11.

crifier tout pour lui : c'est là tout le fondement de la morale chrétienne; et il le faut bien, puisque Jésus-Christ en a fait toute notre règle, occupé de ce qui regardait son Père, et tout recueilli en lui. Or, si nous ne sommes chrétiens que parce que nous ressemblons à Jésus-Christ, qui de nous peut se flatter de l'être? Où aperçoit-on en vous ce rapport de vos actions et de vos mœurs? O Dieu, entrons en discussion avec vous; faisons l'examen de votre vie, et puisque tout l'homme se réduit à ce qu'il fait et à ce qu'il sent : *agit et sentit.* Sur ces deux grands rapports, jugeons si vous êtes chrétiens.

1° Agissez-vous par Dieu? Je ne vous demande pas si vous priez, si vous respirez, si vous vivez par lui : on peut avec tout cela n'être que l'ombre d'un fidèle; mais agissez-vous par lui? Occupe-t-il tout votre temps? Remplit-il toutes les journées, toutes les heures, tous les moments de votre vie? Soit que nous vivions ou que nous mourions, soit que nous veillions ou que nous dormions, soit que nous travaillions, soit que nous nous reposions, dit l'Apôtre, nous sommes toujours au Seigneur : *Sive vivimus, sive morimur Domini sumus.* (*Rom.*, XIV.) Or, paraît-il que vous soyez à lui, mes frères, par quelqu'une de ces choses? par l'usage que vous faites de votre temps, de vos biens, de vos talents, de tout vous-mêmes, paraît-il que vous soyez à Dieu? Tout cela est-il pour lui? Toutes ces choses ont-elles quelque connexion avec lui? Les lui rappelez-vous entièrement? Osez-vous dire que vous rapportez à Dieu ces veilles si prolongées par l'excès de plaisirs défendus? ces festins où l'intempérance et la sensualité trouvent si bien leur compte? ce soin si outré de vous parer et de plaire, qui absorbe la meilleure partie d'un temps destiné à remplir les devoirs de votre état et de votre salut? Seriez-vous assez impies pour nous dire que c'est pour Dieu que vous allez à ces théâtres qu'il défend, à ces spectacles dont il a horreur, aux joies de ce monde qu'il réprouve, à ces écoles du siècle qu'il déteste? Or, rappelez toutes ces différentes situations où vous vous trouvez tous les jours dans le monde; en est-il une où, loin d'être à Dieu, vous ne soyez pas contre lui?

Peut-être direz-vous que cela seul ne compose point votre vie, et que vous remplissez tous les devoirs de votre religion; mais en est-il une de ces œuvres par qui Dieu soit glorifié; quoi! ces prières si froides; quoi ces jeûnes si affaiblis où la délicatesse est si bien ménagée; quoi ces aumônes si légères où il entre plus d'orgueil que de charité; quoi! ces confessions si sèches, si abrégées, si contraintes, où jamais le cœur ne déteste ce que la bouche déclare, tout cela peut-il être offert à Dieu; en est-il glorifié ou insulté, réjoui ou affligé jusqu'au fond de l'âme; pouvez-vous lui rapporter tout ce que vous êtes, combien d'exercices et d'œuvres de religion faites par habitude, par bienséance, par respect humain, par hypocrisie, et qui loin de se rapporter à la gloire de Dieu, ne se rapportent qu'à vous-mêmes; si vous rapportiez au Seigneur ces prières faites dans le temple, ces jeûnes faits à la maison, ces aumônes faites dans les paroisses ou dans les hôpitaux, et qui vous dit reprenez-y ce qui est à vous, ne faudrait-il pas tout y reprendre, tout n'y est-il pas pour vous et pour le monde.

Et après cela définissez-vous, qu'êtes-vous? Si le nom de chrétien était un nom vide, qui n'eût rien de réel, sans nulle action de pénitence et de sacrifice qui y fût attaché; si c'était assez que le seul baptême, sans en accomplir les promesses, sans en contracter les obligations, vous seriez un chrétien, mais parce que ce nom est plein et suppose de grands devoirs que vous négligez, de grands engagements dont vous vous jouez, mais parce que vous n'avez droit de le porter qu'autant que vous l'accompagnerez d'actions saintes, de vertus héroïques, et comme il ne s'en trouve nulle en vous, vous paraissez un chrétien; au dehors et au fond vous ne l'êtes pas : un chrétien vit chrétiennement. On vous le dit tous les jours, vous vous le dites peut-être vous-même. Puis donc que vous ne menez pas cette vie chrétienne, vous n'êtes donc pas chrétien, vous êtes tout hors une chose, dit saint Paulin : *Christianus non es*, c'est que vous n'êtes pas un chrétien.

A cette parole vous ne frémissez pas, votre cœur ne se trouble pas; ce titre le plus noble, le plus grand, le plus précieux de tous est le seul que vous perdez sans peine, sans scrupule, et à peine y pensez-vous après tant de grâces reçues dans le baptême, après tant de promesses renouvelées aux pieds du confesseur. Dès que vous n'êtes point un chrétien, eh qu'êtes-vous donc! je vais vous l'apprendre : vous êtes un ingrat, un perfide, un apostat, un sacrilége, un profanateur, un malheureux, un monstre, une victime de l'enfer, réunissant en vous tous les crimes, et malheureusement, ah! que vous êtes endormi : vous êtes mort si vous ne vous réveillez, si vous ne vous effrayez pas au bruit de tant de foudres.

Encore si vous étiez chrétien dans les sentiments, l'essentiel est d'être chrétien dans le cœur, 2e réflexion, les œuvres extérieures ne sont que les feuilles de l'arbre, ou c'est le cœur qui en est la racine; mais pour être chrétien dans le cœur, il faudrait rapporter à Dieu toutes les passions de l'âme, n'aimer, ne haïr, ne se réjouir, ne s'affliger que pour Dieu sur le modèle de Jésus-Christ, car vous voyez comme il dévoue, comme il dirige à son père tous les mouvements de son cœur; s'il désire, c'est l'accroissement de sa gloire et de son règne; s'il craint, c'est qu'on ne l'offense; s'il entre en colère, c'est contre les profanateurs de son temple; s'il s'afflige, c'est sur la ville infortunée qui abandonne son culte; s'il a de la haine, c'est pour le monde qui lui est opposé; s'il a de l'amour, ce n'est que pour ceux qui font sa volonté; enfin, tout le cœur de Jésus-Christ est pour Dieu, et il n'a de sentiments que

pour son Père; or, pour être chrétien, il faut imiter cette disposition si juste, c'est pour leur fournir, dit-il, un modèle de justice et de sanctification, que je me sanctifie moi-même : *Pro eis sanctifico meipsum ut sint et ipsi sanctificati* (*Joan.*, XVII); après cela est-il bien difficile de juger, mes frères, si vous êtes des chrétiens; rapprochons tous ces traits, puisque de cette ressemblance dépend votre état de chrétien, et que ne point rapporter à Dieu tous vos sentiments et les mouvements de votre âme, n'est point être chrétien.

Examinons vos désirs : pouvez-vous rendre ce bienheureux témoignage qu'ils sont tous pour le Seigneur? Hélas! une foule de plaisirs terrestres remplit toutes les puissances de votre âme, quelque soin que l'on prenne de vous en relever, le poids de votre cœur vous y entraîne et vous ramène à ces principes, à ces maximes, à ces orages du siècle, à cet esprit du monde si contraire à celui de votre religion; une fois chrétien, vous devriez comme un aigle vous élever au-dessus des nues, et rampant comme un serpent contre la terre, vous y attachez toutes vos pensées, toutes vos affections.

Examinons vos espérances. Espérez-vous en chrétien? vos plus douces attentes sont-elles dans les richesses de la grâce et de la miséricorde de votre Dieu, ne les placez-vous point ailleurs, si vous êtes de bonne foi, vous conviendrez que vous n'attendez rien de Dieu, mais tout du monde, de ses fortunes, de ses promesses, dont vous devriez, par tant d'endroits sensibles, être désabusés; les faux biens de la terre renferment toutes vos espérances, et les vrais biens du ciel sont à votre égard comme un spectacle étranger, qui ne vous regarde point, ou comme un de ces trésors publics qu'on étale aux yeux du peuple, mais où il est défendu d'y toucher et d'y prétendre.

Examinons vos joies. Dieu fait-il toutes vos délices, les connaissez-vous même ces joies délicieuses que l'on trouve dans le Seigneur. Ah! vous avez bien d'autres principes de plaisir dans le monde; car quelles sont les choses qui vous y réjouissent : un gain inespéré, une protection nouvelle, la facilité d'être de tous les plaisirs, l'assouvissement d'une passion violente, le péché, le crime, le désordre; avez-vous une seule joie que l'Evangile ne condamne et qu'il ne fallût pleurer avec des larmes de sang?

Examinons ici vos tristesses, et ne croyez pas que je veuille m'en dispenser, tout le premier je l'ai fait sur moi, et si je vous fais trembler, ce n'est qu'après avoir tremblé moi-même, car vous connaissez, ô mon Dieu, la grandeur de nos devoirs et la faiblesse de nos penchants : il faut tant pour être chrétien et si peu pour ne point l'être. Pesons vos afflictions. Vos larmes coulent-elles pour vos péchés qui vous en demandent tous les jours de si amères? Vous trouvez-vous dans l'infortune comme dans la prospérité? Mettez-vous tous vos chagrins à ne pouvoir vaincre vos passions, à être obligé de vivre comme les mondains? Non, vos tristesses comme vos joies, tout vient d'un principe purement humain, tout en vous est profane, un projet échoué, une fortune contraire, une grandeur méprisée, un honneur attaqué, un jeu qui n'est pour vous qu'un malheur, une passion qui ne produit que de l'inquiétude, une générosité qui ne fait que des ingrats, que sais-je, peut-être l'impossibilité d'être d'un certain monde et de certains plaisirs, c'est-à-dire l'impuissance de faire à Dieu des plaies plus sanglantes : voilà vos tristesses, et s'en trouve-t-il quelqu'un dans le monde qui en ait d'autres?

Examinons encore ici votre amour, et que votre cœur nous réponde : *respondeat cor vestrum :* n'aimez-vous rien dans le monde ou plus que Dieu ou contre Dieu? Quand on aime bien un objet, ah! toujours quelque trait échappe qui le fait connaître, mais vous à quoi paraît-il que vous aimiez Dieu? Vous lui dites dans vos prières que vous l'aimez, rien de plus facile à dire, mais au fond de l'âme, quelle prière monstrueuse, car pour être sincère, il faudrait dire : Je vous aime, Seigneur, mais je fais mon supplice de vous servir, et le temps que je passe avec vous m'accable de dégoût et d'ennui; je vous aime, mais à condition que je ne prendrai rien sur ma mollesse, sur mes plaisirs, sur mes passions; je vous aime, mais j'aime avec vous plusieurs autres choses, et vous êtes l'objet que je suis toujours le plus déterminé à prendre; je vous aime, mais par des liaisons étroites que je conserve avec le monde votre ennemi, je suis prêt à tout faire, dès qu'il le veut, les plus sanglants outrages, c'est-à-dire je vous aime et je vous hais tout à la fois : car si ce n'est point là le langage de votre bouche, c'est la disposition de votre cœur, car voilà ce que disent vos sentiments et ce que vos mœurs expriment; en vain vous récriez-vous contre ces blasphèmes, vous avez raison, ils font horreur, mais si votre cœur pouvait se faire entendre, voilà ce qu'il dirait : Dieu l'entend, et c'est ce qui enflamme toute sa colère. Or, recueillons ce que nous venons de dire : vous ne rapportez donc à Dieu ni vos actions, ni vos sentiments, c'est vous-mêmes, c'est le monde qui est le centre et la fin de tout ce que vous faites, je vous en ai donné une preuve convaincante et démonstrative par le détail de vos mœurs; tirez maintenant cette conséquence si nous ne sommes chrétiens que par ces deux rapports d'actions et de sentiments avec Jésus-Christ, êtes-vous des chrétiens, et si vous ne l'êtes pas, devriez-vous être si tranquilles, si quelqu'un vous disait : Renoncez au baptême, à la foi, à la religion, cette proposition impie vous révolterait. Cependant, qu'est-ce toute votre vie, qu'une abjuration de vos vœux, qu'un renoncement de Jésus-Christ, qu'une infraction ouverte de sa loi et de son Eglise : vous avez horreur de cette exécration dans les autres, et dans vous elle ne fait aucune impression. La peinture qu'on vous en fait vous épouvante, et sa réalité vous plaît; vous frémissez quand on vous dit de renon-

cer à votre foi, et vous n'avez point de honte qu'on vous démontre que vous y avez renoncé. En effet, d'où vient donc cette affreuse sévérité, n'est-ce pas qu'on ne doit point non plus compter sur vous que sur un païen, que sur un idolâtre? Grand Dieu! de quel œil voyez-vous du haut du ciel des abîmes si affreux et si détestables? Est-ce donc là, Dieu infini de patience et de miséricorde, ce que vous voulûtes faire de nous en nous couvrant de votre sang au baptême; nous courons empressés et misérables après une vaine image de grandeur qui n'est qu'illusion, et nous dédaignons d'être des chrétiens, c'est-à-dire d'être vos enfants, vos élus, vos héritiers, une portion de vous-même. Ah! combien dans l'enfer de sages infidèles nous envient la grâce du christianisme, nous disent qu'ils en auraient bien mieux usé; et nous, ingrats, qui connaissons un bien si cher, nous n'y pensons pas, nous le profanons dans tous les moments de notre vie, par toutes nos actions, par tous nos sentiments. Quel spectacle! peut-on y songer sans fondre en larmes?

Venez donc, après cela, vous applaudir d'avoir été préférés à tant d'idolâtres, c'est le comble de vos malheurs; on demandera plus à qui aura plus reçu, c'est la honte du chrétien; ce titre si glorieux, mais si cruellement méprisé, ajoutera encore à vos autres péchés un trait d'ingratitude noire, de lâche perfidie, de damnation qui épouvante. Mauvais chrétien, oui, ce nom seul fera ton arrêt, de Jésus-Christ, ton plus cruel ennemi, ta désolation, ton enfer: *Ubi est ergo gloria tua?* (*Rom.*, III.) Quel sujet avez-vous donc de vous glorifier? Ah! plût à Dieu avoir été dans le monde, un idolâtre, disons mieux, y avoir été chrétien, y avoir vécu en chrétien, avoir répondu à ce que Jésus-Christ, votre modèle et votre chef, voulait faire de vous, c'est-à-dire, un saint élu, un fidèle, un compagnon de ses travaux et de sa gloire! Plût à Dieu que vous vous fussiez rapporté tout entier à lui, c'est-à-dire toutes vos actions, tous vos sentiments par un esprit de religion: vous ne l'avez pas fait, d'où il faut conclure que vous n'êtes point un chrétien à l'égard de Dieu; l'êtes-vous davantage à l'égard de vos frères, c'est ce que nous allons examiner après avoir respiré un moment.

SECOND POINT.

Nul peut-être parmi vous n'est chrétien, parce qu'à l'égard du prochain nul de vous n'a cet esprit de charité que le christianisme demande; car, selon l'Apôtre, la charité est la vie de l'homme nouveau, et la vertu propre du fidèle: *Aimez-vous les uns les autres*, disait Jésus-Christ à ses disciples au dernier moment de sa vie, et son exemple le disait encore mieux que ses paroles, puisqu'il allait mourir pour nous, et qu'avant même de rendre le dernier soupir, il priait pour ses bourreaux; c'est à ce caractère qu'il veut que l'on reconnaisse ses enfants, et il ne fait du chrétien et de la charité qu'une même chose; or, sur ce principe, où sont les vrais chrétiens, et en voit-on encore aujourd'hui quelque trait. Le nom de charité, je l'avoue, paraît doux; il plaît au cœur quand on le prononce: comment n'aimer pas une vertu qui peut être à nos maux une ressource si utile; mais, dès qu'il faut la pratiquer, elle ne nous paraît plus si aimable et si chère; et, en effet, qui de nous peut ici prétendre d'être chrétien par titre d'une telle chose; sondons-nous, et puisque, dans la première *Epître* aux Corinthiens, nous trouvons le portrait de la charité fait de la main de Dieu même, voyons si nous nous y reconnaissons; hélas! que cette courte confrontation va nous convaincre que nous ne sommes pas charitables, et par conséquent point chrétiens.

La charité, qui fait le chrétien, est patiente envers nos ennemis jusqu'à n'avoir que des sentiments de paix et de douceur parmi les plus sanglants outrages: *Charitas patiens est* (*I Cor.*, XIII); mais où trouve-t-on de ces cœurs patients? Pardonner, selon le monde, c'est bassesse, c'est lâcheté; il faut tirer de cet affront, de cette injure la plus cruelle vengeance, et rendre, je ne dis pas, le double du moindre mal, mais le centuple; et pourvu qu'on se venge dans les règles que prescrit le monde, on croit se venger innocemment, et vous seriez chrétien avec cela, quelle chimère!

La charité est douce, *benigna est* (*Ibid.*): en quel endroit de la terre la trouve-t-on, cette douceur aimable? A chacun de vous sa langue un feu qui dévore, une flèche cruelle dont les traits donnent la mort; vos assemblées ne sont que censures publiques, que satires sanglantes, que critiques impitoyables! vous n'y épargnez ni le sacré, ni le profane; vos entretiens languissent dès que la médisance ne les assaisonne pas; et vous direz, après cela, que vous êtes des chrétiens; hélas! à peine êtes-vous des hommes.

La charité est bienfaisante, et où le paraît-elle en vous? Qui de vous donne selon ses moyens, je ne dis pas son nécessaire, mais seulement le superflu de ses biens, selon les misères présentes, au soulagement de ses frères? On ne voit que des cœurs serrés et impitoyables, qui ne sauraient se dessaisir de ce qu'ils ont dans leurs coffres et entre leurs mains: l'orgueil, l'avarice, la volupté, le jeu, le luxe, l'intempérance, tous ces monstres cruels ont une voix plus forte sur votre cœur que la faim, la soif, la mendicité de vos frères misérables; vous donnez dans le faste; que feriez-vous donc de plus si vous étiez les disciples et les membres d'un chef et d'un maître plongé dans les délices? comment donc en agiriez-vous autrement si vous étiez de cette secte malheureuse qui ne reconnaît point d'autre divinité qu'un Dieu voluptueux? Que si vous aviez juré dans le baptême d'être sensuel, charnel, mondain, vous auriez raison de mener cette vie de sensualité; mais parce que vous y avez promis d'adorer un Dieu mort, c'est-à-dire d'être chrétien, il faut donc sans peine et sans délai la changer tout entière, et en mener une plus mortifiée. Ah! Seigneur, si un prophète pleurait

amèrement autrefois de voir l'idole de la volupté placée dans le lieu saint, devons-nous être moins inconsolables de voir tout un christianisme, tout votre peuple plongé dans les plus honteux désordres. O mon Dieu! prenez pitié de votre Eglise; le mal est aujourd'hui à son comble, les siècles précédents n'ont point vu ce que voit le nôtre, et on peut dire que le monde aurait besoin d'un nouveau déluge pour le purifier, et qu'encore une seconde fois il aurait besoin que vous vinssiez le laver par votre sang, tant la corruption est extrême.

Mais ce n'est point assez de s'abstenir du plaisir, un chrétien doit encore embrasser la peine, et c'est ce que Tertullien appelle le poids du baptême, *pondus baptismi;* c'est-à-dire qu'un chrétien est obligé de vivre dans la douleur, dans les combats, dans la violence : car voilà à quel titre vous êtes chrétien, et sans quoi en vain prétendriez-vous l'être. Or, en quoi voit-on en vous que vous le soyez? en quoi paraît-il que vous affligiez votre chair, que vous combattiez vos passions? Je vous montrerais aisément dans toute votre vie mille traits de mollesse, montrez-m'en un seul de mortification; cette croix précieuse de Jésus-Christ, si vous la portiez, adoucirait toutes les autres, et c'est la seule que vous ne portez point; car en quoi combattez vous vos appétits, en quoi vous faites-vous de grandes violences. En vérité, paraît-il sur vous un fardeau bien accablant, hélas! non, vous ne portez point en vous le poids du baptême. *Pondus baptismi*, et par conséquent vous n'êtes point des chrétiens.

Encore s'il arrivait, comme à ces âmes saintes, que ce fussent les douceurs de la grâce qui vous rendissent le joug de Jésus-Christ léger, j'en serais consolé, et j'enverais votre sort; mais si vous ne le sentez pas, c'est que vous ne le touchez pas, c'est que vous l'adoucissez par vos artifices de délicatesse, c'est que vous l'affaiblissez et que vous le réduisez à la simple pratique de quelques œuvres superficielles, à quelques aumônes, à quelques prières, à quelques confessions, sans jamais mortifier votre esprit, votre cœur, votre corps par une pénitence proportionnée; car voilà la religion, et tout ce qui ne va point jusque-là n'est qu'un fantôme et une ombre de religion et de christianisme.

Or, où sont donc les chrétiens sur ce pied? en reste-t-il beaucoup ici, et vous-même sur quel fondement pensez-vous l'être? et si vous ne l'êtes pas, qu'êtes-vous donc? Hélas! si vous ne changez, vous êtes un réprouvé, un arbre infructueux destiné aux flammes éternelles.

Voilà donc la triste conclusion de ce discours et des vérités affligeantes que vous me forcez de recueillir : peut-être, hélas! la perte de tous ceux qui m'écoutent; vous aviez bien plus de consolations, premiers ministres de l'Eglise naissante, quand vous annonciez les vérités de la foi : je viens en ministre affligé pleurer dans la chaire chrétienne sur le peu de chrétiens que je trouve, et vous n'y paraissiez qu'avec la douce consolation d'en voir de plus en plus multiplier le nombre; je viens m'attrister sur les infidélités d'un peuple qui prend injustement le nom de fidèle! Heureux temps, siècles fortunés, quand reviendrez-vous. Mes chers frères, que sommes-nous en comparaison de ces premiers fidèles? dussiez-vous en rougir, je vais vous les représenter ici.

Ces habitants de la terre, avec un même corps et les mêmes faiblesses que nous, menaient une vie toute céleste; en tous temps, en tous lieux, ils levaient leurs mains au ciel; la prière commençait leur ouvrage, et l'action de grâce le finissait; pour se préparer à la fraction du pain, ils s'examinaient, ils se recueillaient en eux-mêmes; quelle joie pour eux de recevoir Jésus-Christ, ce divin objet de leur amour! chaque maison était un temple, chaque famille une église; ils apportaient à l'explication de la sainte parole un respect et une attention que rien n'était capable de troubler : c'était un pain dont ils se nourrissaient tous les jours, c'était une digue qu'ils opposaient au torrent du siècle; on les enterrait même avec l'Evangile sur le cœur, pour que ce qui avait fait leur consolation pendant la vie fût encore leur espérance après la mort; ils avaient à tous leurs devoirs un attachement et une fidélité respectables à tous les idolâtres mêmes; et de l'aveu même des païens, les princes n'avaient point de sujets plus soumis, les villes de citoyens plus zélés, les femmes d'époux plus fidèles, et ils n'étaient meilleurs que les autres qu'à cause qu'ils étaient chrétiens : car ce n'était point seulement dans l'usage et dans les exercices de la religion; tout était chrétien dans les premiers chrétiens : chrétiens dans leur travail, dans leur commerce, dans leurs voyages, dans leurs maisons, dans leurs discours, dans leurs lectures, dans leurs sociétés, dans leurs visites, partout ils étaient chrétiens, partout leur foi les animait, et le christianisme se répandait sur toute leur personne. Leurs habits étaient simples, leurs repas sobres, leurs logements modestes; le mariage n'était chez eux qu'une commune sanctification de deux personnes qui se sont chères; ils vivaient dans le monde mais éloignés de ses honneurs, de ses fortunes, de ses plaisirs; ils y tenaient le moins de place qu'ils pouvaient, ils ne se glorifiaient que d'être chrétiens. Quand le juge les interrogeait, leur demandait leur nom, leur pays, leur famille, ils répondaient : *Je suis chrétien*, et par là ils croyaient tout dire; rien n'égalait la pureté de leur vie, et c'était la plus belle apologie de leur religion; quand on leur reprochait leur crime, ils répondaient qu'être chrétien et criminel sont deux choses incompatibles.

Mais quelle était, mon Dieu, leur charité? on reconnaissait les chrétiens en ce qu'ils s'étudiaient à faire du bien à tout le monde; doux, affables, généreux, simples, mais de cette noble simplicité qui distingue le chrétien, ils étaient tous parents, mais par une affinité toute divine et plus noble mille fois que celle du sang et des alliances; ils exer-

çaient entre eux une hospitalité si exacte qu'en quelque endroit qu'ils se trouvassent ils n'y étaient jamais comme étrangers; ils s'y regardaient comme frères, et c'était assez d'avoir reçu leur foi pour être regardés comme membres de la même famille dont ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Les femmes comme les hommes retranchaient les superfluités, et, à la place de ces ornements étrangers, ils y mettaient la candeur, la pudeur, la retraite, la simplicité, le soin, chacun de leur famille; et ce que l'Eglise ôtait à la cupidité, après le nécessaire, ils le portaient aux pieds des apôtres pour les besoins de leurs frères. Ils vivaient dans la peine et dans la souffrance : toujours attachés à la croix de Jésus-Christ comme à l'instrument de leur salut et à la source de leur bonheur, leur plus grand désir était le martyre, et, quand ils ne pouvaient l'obtenir, à la mort, ils s'en faisaient un de la crainte du sort qui leur était préparé, dès le commencement du monde. Vous que rien n'alarme, pensez-vous que ce jour terrible arrive? qu'allez-vous devenir? vous y touchez peut-être, vous y êtes, vous sentez-vous assez charitables pour y être trouvés chrétiens? ceci est bien décisif pour vous. Quelle sera votre destinée, il faut vous l'apprendre, le ciel est pour le chrétien charitable, l'enfer pour ceux qui ne le sont point. Vous vous connaissez, vous prenez votre place, mais si vous n'êtes donc chrétiens ni à l'égard de Dieu ni à l'égard du prochain, voyons si vous l'êtes du moins à l'égard de vous-mêmes.

TROISIÈME POINT.

Nul peut-être parmi nous n'est véritablement chrétien, parce qu'à l'égard de soi-même nul n'a cet esprit de mortification si nécessaire; car les deux autres dispositions commencent pour ainsi dire le chrétien, la mortification le finit et l'achève; elle lui donne le premier trait de ressemblance avec Jésus-Christ, cet homme de douleur dont toute la vie n'a été qu'une continuelle et longue peine : il a commencé par une crèche et a fini par une croix. Or, si nul ne peut être chrétien sans cet esprit de mortification, l'êtes-vous? et sur quel fondement pouvez-vous croire l'être? où paraît cette mortification dans votre vie? A la réserve d'un petit nombre de vrais pénitents, à qui la religion doit ce glorieux titre qu'ils ont mérité par le sacrifice qu'ils ont fait à Dieu de tout ce qu'ils sont, quel autre peut-il s'en glorifier : plus j'en cherche et moins j'en trouve, et, à mesure que je définis ce qu'il faut pour l'être, je découvre qu'il y en a bien peu; car où sont ceux qui crucifient leur chair, qui mortifient leurs sens et qui laissent dans leur corps ce glaive qu'ils ont reçu dans leur baptême? Nous devrions imiter ce libérateur d'Israël qui laissa dans le corps du roi des Moabites l'épée dont il l'avait frappé à mort : *Nec eduxit gladium, sed ita ut percusserat reliquit in corpore* (*Judic.*, III); ainsi nous-mêmes ayant juré de renoncer à notre chair, d'en réprimer les saillies impétueuses, de percer nos corps du glaive de la pénitence, nous devrions l'y laisser toujours sans jamais le retirer; mais hélas! avec quelle promptitude le retirons-nous, avec quelle lâcheté nous sommes-nous d'abord offerts à réparer la plaie que nos vœux et nos plaies avaient faite à notre chair; combien flattent lâchement par le plaisir et par la mollesse ce corps qu'ils avaient promis de frapper par la pénitence et par la mortification; et puisque la mortification consiste en deux choses, à s'abstenir du plaisir et à embrasser la pénitence, voyons s'il en est beaucoup parmi nous qui se mortifient véritablement, et si, par conséquent, il y en a beaucoup de vrais chrétiens.

Premièrement, un chrétien, s'il est digne du nom qu'il porte, doit éviter avec soin tout plaisir profane : et vous n'êtes occupés dans le monde qu'à flatter vos sens et à rendre votre vie une longue suite de plaisirs. Temps sacré, temps profane, vous y faites tout servir, et vous comptez pour un temps perdu celui que vous ne donnez point à quelque beauté nouvelle; vous prenez même le plaisir pour le plaisir : car si vous cherchiez quelque délassement après un travail salutaire et utile, mais de quel travail vous reposez-vous? toute votre occupation est de courir du lit à la table, de la table aux parures, des parures au jeu, du jeu à la promenade; vous cherchez à vous délasser d'un plaisir à un autre, et ne faites que changer de volupté; la seule joie que vous ne connaissez pas, c'est celle de la grâce. Encore s'il n'y avait que peu de personnes, mais les mœurs sont toutes corrompues; que l'Eglise et la foi nous condamnent, n'importe, la voix de la volupté est la plus forte, la jeunesse croit être toute faite et consacrée pour le plaisir, l'âge le plus avancé n'ose y renoncer, la vieillesse et des personnes mêmes à qui la bienséance ne permet plus d'y courir avec tant de fureur, ne peuvent s'en détacher; et de tous les sacrifices celui qu'on fait le dernier, c'est toujours celui du plaisir. Après cela vous êtes un chrétien qui adore un Dieu crucifié! Aveugles, que feriez-vous? tels furent les grands modèles dès le commencement de son Eglise que Dieu voulut donner aux hommes; mais par où leur ressemblons-nous? Le nom de chrétien, il est vrai, nous est resté, mais paraît-il en nous les moindres vestiges de leur fidélité; on dirait que ce sont là pour nous des hommes fabuleux; car, que n'opposons-nous pas à ces grands exemples qui nous sont proposés? Si on nous presse de les imiter, nous nous écrions aussitôt, c'étaient là les premiers chrétiens, et nous ne sommes plus de ce temps-là; mais c'est pour cela, vous dirai-je, qu'il faut les suivre, eux qui reçurent les prémices de la foi, et les premières semences du christianisme; c'étaient les premiers chrétiens, je l'avoue, mais vous qu'êtes-vous donc? des païens et des idolâtres? Si tous se rendirent si saints, si vertueux, si parfaits, ayant comme eux la même grâce, le même Evangile, le même baptême, pourquoi n'êtes-vous pas ce qu'ils étaient?

C'étaient là les premiers chrétiens, oui, mais s'ils n'ont fait que ce que Jésus-Christ avait fait lui-même le premier, pourquoi vous en dispenseriez-vous plutôt qu'eux ; mais s'ils pouvaient se sauver par des moyens si relâchés, par une vie si douce, ils étaient donc bien malheureux et vous bien heureux? Peut-on le penser sans impiété et le dire sans blasphème ; c'étaient les premiers chrétiens, pourquoi vous croiriez-vous exempts d'en faire autant : ah! puisque les mœurs des premiers chrétiens vous paraissent si belles, que ne les rappelez-vous donc par votre imitation! Au siècle où vous vivez, si quelqu'un d'entre eux reparaissait parmi nous, y reconnaîtrait-il la première Eglise. Reportez-vous aux premiers jours de votre renaissance ; c'était-là ce qui les affermissait dans la ferveur, et chaque année ils rappelaient le jour de leur baptême qui les fit chrétiens, jour plus beau pour eux que celui du triomphe des plus grands conquérants. Ils y reprenaient leurs habits baptismaux, et sanctifiaient cet heureux jour par plus de piété et par le renouvellement de leurs promesses et de leurs vœux qu'ils scellaient de leurs gémissements et de leurs larmes.

Imitons en eux une pratique si louable : tous, prosternés aux pieds du Seigneur, rengageons-nous à lui par de nouveaux vœux et de nouvelles promesses, et nous écrions : O Dieu saint, l'auteur de toute grâce, voici des infidèles qui, les larmes aux yeux, se présentent aujourd'hui à vous pour reprendre la qualité de chrétiens qu'ils ont perdue par leur faute ; au lieu de retrouver en nous cette onction, cette grâce du baptême, nous n'y trouvons, hélas! que des crimes, que des profanations dont le nombre et la grandeur nous épouvante ; nous avons dans notre misère une consolation, c'est que nous la sentons profondément et que nous voulons en sortir. En rappelant ainsi nos premiers vœux, rappelez-nous en votre première grâce ; qu'en avons-nous fait, grand Dieu! vous le voyez, tout est violé, tout est profané, et nos promesses solennelles sont comme si nous n'en avions jamais fait. Oui, mon Sauveur, nous les renouvelons en votre présence, à la face du ciel et de la terre ces premiers vœux ; comme le premier jour de notre baptême, nous renonçons pour jamais à Satan et à ses œuvres, au monde et à ses pompes, à la chair et à ses désirs, au péché et à nous-mêmes ; du haut du ciel, bénissez, grand Dieu, ces promesses si solennelles, et nous aidez à les remplir ; faites descendre sur nous votre esprit, comme au jour de notre baptême, et commandez au démon de sortir de nos âmes ; allumez en nous les lumières saintes de votre charité, plongez-nous dans le bain salutaire de la pénitence et des mortifications ; en un mot, donnez-nous cet esprit de religion en vous, qui nous fasse vous rapporter toutes nos actions et tous nos sentiments, cet esprit de charité envers le prochain, qui nous en fasse remplir tous les caractères, cet esprit de mortification envers nous, qui nous rende des victimes agréables à vos yeux, et pendant que nous renouvelons ici nos vœux, renouvelez en même temps vos grâces sur nous, afin que nous puissions espérer de jouir de votre gloire dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON III.

AMOUR DE DIEU.

Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. (*Matth.*, V.)

Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Quelle est donc cette perfection que Jésus-Christ demande à tous les fidèles ? C'est, dit l'Apôtre, la divine charité, le sacrifice de son propre cœur : sans le cœur, en effet, l'homme n'est plus rien, sa piété n'est qu'erreur, sa foi qu'illusion, son culte qu'hypocrisie, et toutes ses vertus sont réprouvées de Dieu et inutiles pour lui-même ; par le cœur il est chrétien comme il est homme, il vit à Dieu comme il vit à lui-même ; c'est par le cœur qu'il plaît, qu'il mérite, qu'il adore, et, du seul fonds de sa charité, coulent de source toutes les vertus qu'il pratique et tout le bien qu'il fait.

O heureuse habitude de l'amour divin! il est toute la piété de l'homme, le fond de la liberté chrétienne, l'asile de la religion, le centre mystérieux où se réunissent l'expérience du pécheur et le salut du juste tout ensemble. Tout enfin est mort en moi sous la charité, dit saint Chrysostome ; elle seule me donne l'être, à l'égard de Dieu, par la reconnaissance qu'elle m'inspire ; elle seule me fait vivre à moi-même par le bonheur dont elle me remplit : sans elle, j'avoue ou que je ne suis rien, *nihil sum*, ou que si je suis quelque chose, je ne suis qu'un ingrat, qu'un misérable, *ingratus sum et miser*.

Sur ces deux paroles simples, j'établis deux grands motifs de l'amour de Dieu. Nous devons l'aimer, dit saint Bernard, et pour lui et pour nous, *et propter ipsum et propter nos :* pour lui, à cause des biens qu'il nous fait ; pour nous, afin de nous faire du bien à nous-mêmes ; par conséquent, sans la charité, nous sommes ingrats et malheureux, *ingratus et miser;* ingrats d'intérêts qui seuls doivent vous porter à aimer le Seigneur comme vous le devez. C'est à vous, Saint-Esprit, à donner à mes paroles toute l'onction que demande la matière que je traite ; ouvrez ma bouche pour parler, et le cœur de mes auditeurs pour aimer : nous vous en conjurons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux sur ce que nous sommes, pour nous convaincre invinciblement de l'obligation d'aimer Dieu sous peine de la plus noire ingratitude. En effet, dans la loi de grâce comme dans la loi de nature, que s'offre-t-il à nos yeux de nous-mêmes qui ne porte une impression des

bienfaits de Dieu, et qui, par conséquent, ne doive nous porter à reconnaître sérieusement le tribut qu'il en exige. Si j'étais, disait un Père, l'ouvrage de mes propres mains, et que je me fusse sauvé de moi-même, je devrais mettre en lui mon amour et ma confiance, comme en l'Etre suprême; et pourquoi, n'étant rien qui ne soit ou un trait de sa main, ou le prix de ses souffrances, ne m'écrierais-je pas: Vous, Seigneur, qui m'avez créé, vous qui m'avez racheté, tout ce que je trouve en moi me dit, que, comme hommme et comme chrétien, je vous dois aimer uniquement d'un amour le plus tendre.

Et d'abord, si nous pouvions un peu réfléchir à ce que Dieu a fait pour l'homme, où trouverions-nous assez d'âme et de cœur en nous pour l'aimer; si nous pouvions penser une bonne fois que c'est lui qui nous a fait passer du néant stérile à l'honneur de lui ressembler; que c'est lui qui, ayant formé la lumière dès le commencement du monde pour nous éclairer, en rassemble les rayons pour nous échauffer; qui fournit les éléments dont nous sommes composés, qui a mis au-dessus de nous les cieux pour nous couvrir, au-dessous la terre pour nous porter, au dedans la substance qui nous forme, au dehors les vêtements qui nous servent, autour de nous ces variétés qui nous charment, que c'est lui qui pénètre l'homme et qui l'investit de ses dons. Ah! Seigneur, qui les connaît tous ces dons admirables, si ce n'est celui qui a su les répandre; et qui peut les surpasser si ce n'est l'amour infini par lequel vous y avez mis le comble.

O mon Dieu! quelle serait l'âme assez insensible pour n'être pas touchée, pour n'être pas ébranlée par une ingratitude si noire et si universelle, *ingratus*. Tout est plein de ces âmes abusées, et parmi ceux même qui se croient les plus fidèles, n'en est-il pas une infinité qui, sans rien faire pour Dieu, vous disent qu'ils l'aiment, parce qu'ils viennent avec indolence et tiédeur renouveler aux pieds des autels quelques actes languissants d'une piété infirme. Quand vous nous dites que vous aimez Dieu en agissant de la sorte, de quel front pouvez-vous le soutenir, lorsqu'en vous on ne voit nul zèle pour ses intérêts, nul soin de lui plaire, nul empressement de vous unir à lui? La charité est-elle donc où elle n'agit pas, où elle ne fait pas même de grandes choses? n'y aurait-il donc que celui qui est saint et charitable qui fût oisif et inutile; mais quand vous aimez les créatures, vous êtes si fort dans le mouvement et dans l'action! La source peut-elle être vive sans faire couler des ruisseaux? la divine charité peut-elle être agissante sans produire des vertus? Eh! où sont donc les fruits sacrés de cet amour en vous? par où respire-t-il et où se montre-t-il? Vous suffit-il de vouloir Dieu? Vous l'aimez, dites-vous, mais pour cela prenez-vous sur vos penchants, sur votre mollesse, sur vos plaisirs, sur votre repos, sur votre personne, sur tout vous-même? Hélas! il semble que la divine charité soit en vous une possession froide qui demeure dans votre esprit, comme ferait une pure idée, sans passer jusque dans votre cœur, comme un véritable sentiment. Vous aimez Dieu : mais s'il était à la liberté de votre choix de devenir heureux par l'amour de ses créatures ou par le sien, lequel préféreriez-vous? Si votre amour devait vous coûter un poste avantageux, un emploi considérable, renonceriez-vous volontiers à ceux-ci pour vous attacher à celui-là, s'il se présentait une de ses conjonctures où il s'agit de plaire au monde ou à Dieu, d'obéir au Seigneur ou à votre passion.

Selon le portrait que le Sage nous fait du divin amour, trouvons-nous dans le vôtre un seul de ses traits : il est fort, et vous cédez aux premières attaques. Les plus légères tentations vous ébranlent; il est courageux, et le moindre combat vous rebute, la moindre peine vous fait peur, et pendant que vous paraissez infatigables pour le monde, tout vous paraît pénible et affreux pour votre Dieu. Il est constant, et le moindre objet vous emporte : vous tournez à tous vents, vous voudriez changer à tout moment de situation, et votre âme flottante passe mille fois de l'amour à l'indifférence, de la justice au péché et du crime à la pénitence; il est pur, il est unique, et cette grande passion absorbe toutes les autres, et l'on ne voit en vous que d'indignes partages, que de malheureuses attaches avec le monde qui est son ennemi; et vous disposez en faveur du premier objet qui vous plaît, vous disposez de ce cœur toujours trop étroit pour aimer et contenir un objet si aimable et si grand!

Vous aimez Dieu: mais quand on l'aime comme il faut, il sort de ce cœur enflammé des sentiments tendres, des prières ferventes, des aspirations vives, des onctions saintes, et vous, quoique excités par vos misères, avertis par vos besoins, vous le servez si lâchement! vous le priez si froidement! vous le désirez si faiblement! vous le cherchez si lentement! vous l'honorez par des œuvres si tièdes! Est-ce donc ainsi qu'il vous a aimés? La charité qu'il a eue pour vous, ressemble-t-elle à la vôtre? et le même amour était-il si vif, si immense, si généreux dans le Créateur; si faible et si borné dans la créature? Ah! il faut donc avouer que c'est une illusion d'appeler amour de Dieu ce qui n'est qu'un lâche amour de vous-mêmes. La charité stérile ne vaut guère mieux que l'ingratitude, et avec un tel amour, vous demeurez aussi méconnaissant envers Dieu que si vous lui portiez une haine marquée.

Vous le savez, Messieurs, Dieu a envoyé son Fils unique sur la terre pour nous délivrer du péché et pour nous combler de grâces; pour nous rendre ses enfants malgré notre esclavage, et nous faire des saints malgré nos prévarications. N'est-ce pas là mettre le comble à ses bienfaits, et ne serait-ce pas, pour un chrétien qui n'est chré-

tien que par le Fils de Dieu, l'ingratitude la plus énorme, de ne pas en avoir la plus tendre reconnaissance? Sentons-la donc, s'il se peut, cette noire ingratitude, et si nous sommes dans la haine ou dans l'indifférence, hâtons-nous d'en sortir, et demandons à Jésus-Christ un cœur pour l'aimer; car ne le point aimer, c'est ne point avoir de cœur: et certes peut-on imaginer quelle est l'insensibilité d'un chrétien qui ne serait point pénétré d'amour pour ce Dieu, qui, du sein de ses grandeurs, a voulu se mettre au nombre des petits pour nous glorifier, qui s'est sacrifié pour sauver le chrétien de la mort de l'enfer; qui s'est pour ainsi dire anéanti pour s'accommoder à sa faiblesse et se donner tout entier à lui, quoique, dit saint Bernard, le poids de son amour n'eût point encore abaissé Dieu jusqu'à l'homme, déjà il était aimé; et il était dit: Malheur à l'ingrat qui n'aime point celui qui l'a créé. Qui aurait donc pu introduire parmi nous, et dans notre sainte religion cette affreuse tache d'ingratitude, si odieuse à nos pères et si fort condamnée dans une loi moins parfaite? Qu'aura-t-il paru dans le nouveau législateur, qui eût pu nous faire déchoir dans un devoir si juste? seraient-ce les humiliations, les opprobres, les souffrances, et les ignominies où vous avez voulu passer, ô mon Sauveur, pour nous mériter une parfaite réconciliation et apaiser la colère de votre Père? Seraient-ce les soins, les travaux et les peines d'une vie aussi triste, aussi pénitente que celle que vous aviez menée sur la terre? seraient-ce ces plaies adorables causées par nos offenses, et toujours ouvertes pour nous recevoir avec amour; serait-ce enfin le choix que vous avez fait d'une rédemption si douloureuse, vous qui, ayant pu nous racheter d'une seule parole, l'avez fait aux dépens de votre vie et de tout votre sang.

Triste mais trop naturelle image de nos cœurs qui sont comme une glace d'hiver sur qui tombe une pluie de feu et de feu le plus ardent, sans que rien soit capable de les échauffer et de les fondre: *Ingrati spes tanquam glacies hibernalis* (*Sap.*, XVI.) Et en effet, que de son esprit saint, que de ses inspirations divines, que de ses mouvements intérieurs, que de ses exemples touchants, que de ses afflictions salutaires, que de sa longue patience, que de toutes ses flammes si divines, si puissantes, l'amour de Jésus-Christ forme une pluie de feu qui tombe sur nos cœurs pour en amortir la dureté et en fondre la glace; hélas! quel fruit en tirons nous? cet esprit saint, nous le contristons; ces inspirations, nous les étouffons; les mouvements, nous les arrêtons; les exemples, nous les méprisons; ces afflictions, nous en murmurons; sa patience, nous en abusons; sa parole, nous la rejetons; ses sacrements, nous les profanons; enfin, tout perd sa force sur nos cœurs endurcis, toutes les flammes d'un divin amour qui tombent sur nos âmes ne sont point capables d'en attendrir l'insensibilité, et ce cœur demeure tout de glace au milieu des feux qui l'environnent.

O ciel! je frémis sur une ingratitude si monstrueuse. Vous l'aviez bien prévu, grand Dieu! et comment ne nous a-t-il pas empêché d'abuser de tant de grâces et de tant de bienfaits; mourrons-nous donc, Messieurs, sans l'avoir jamais aimé, ce Sauveur si aimable! Ah! que saint Paul sentait bien mieux que nous ce qu'il devait à Dieu, lui qui, à la vue des grâces et de la rédemption que nous devons à Jésus-Christ, se sentant pressé par les transports les plus violents du divin amour, défiant le ciel et la terre de jamais pouvoir l'en séparer, s'écrie, par un trait de l'éloquence la plus vive: *Quis ergo nos separabit a charitate Christi* (*Rom.*, VIII); qui donc nous séparera de la charité que nous devons à Jésus-Christ? Seront-ce les plus rudes tribulations, seront-ce les fers, les prisons, *an angustia?* (*Ibid.*) mais quand j'aurai avec moi le Tout-Puissant, je n'aurai pas de peine à rompre les liens et les chaînes du monde qui ne pèsent guère à quiconque aime son Dieu; sera-ce la faim, *an fames?* (*Ibid.*) mais dois-je la craindre, quand j'ai dans moi le pain descendu du ciel pour me nourrir? seront-ce les périls; *an periculum?* mais Dieu étant le protecteur de mes jours, que dois-je craindre? sera-ce la persécution et le glaive: *An persecutio au gladius?* (*Ibid.*) mais celui que j'aime étant le Dieu terrible, le Dieu fort, ne me défendra-t-il pas contre mes ennemis; et s'il est appelé le Dieu de toute consolation, n'est-ce pas pour en inonder ceux qui l'aiment? la mort même serait un gain pour moi; et les plus grandes persécutions qui puissent m'arriver du côté des hommes ne me paraissent rien en comparaison des récompenses que j'attends de mon Dieu; non, ni la mort ni la vie: *Neque mors neque vita* (*Ibid.*), ni les anges, ni les principautés: *Neque angeli, neque principatus* (*Ibid.*), ni l'excès des peines présentes, ni la crainte des maux à venir, ni la hauteur des dignités du siècle, ni les profondeurs de ses humiliations: *Neque altitudines neque profundum.* (*Ibid.*) Qu'on m'élève jusqu'aux nues, qu'on me précipite de la plus haute tour, jamais aucune créature, jamais rien ne pourra me détacher de l'amour de Jésus-Christ: *Neque creatura alia poterit nos separare a charitate quæ est in Deo.* (*Ibid.*)

Et vous, chrétiens, rien, au contraire, ne peut vous en rapprocher de ce Sauveur aimable: ni les afflictions amères qu'il vous envoie, ni les disgrâces imprévues qui vous arrivent, ni les accidents fâcheux qui vous surviennent, ni les chagrins qui troublent votre esprit, ni la faim que souffre une âme qu'il ne nourrit pas, ni la honteuse nudité de bonnes œuvres qui vous exclut du festin de l'Epoux, ni le glaive vengeur qui versera un jour le sang des cœurs ingrats et insensibles, ni les périls auxquels le combat cruel de vos passions vous expose; non, ni la crainte d'une mort toujours prochaine, ni les dégoûts d'une vie toujours traversée et pleine de chagrins, ni l'espérance d'une fé-

licité éternelle qui est offerte à ceux qui aiment Dieu, ni ce gouffre de maux qui vous menacent; si vous ne l'aimez pas, rien ne peut vous ramener à la charité de Jésus-Christ. Quelle honte pour vous; rien ne peut en séparer le grand Apôtre, et rien ne peut vous y attacher, rien ne peut vous séparer d'une beauté passagère ou d'un honneur chimérique, d'une fortune inconstante, au lieu qu'un rien vous ôte votre Dieu, un rien vous le fait quitter; et, quand vous avez tant fait que de le perdre, rien ne peut vous y ramener.

Oh! dites donc, cœurs ingrats et insensibles, ce qu'il faut qu'un Dieu fasse pour se faire aimer de vous; faut-il plus faire? il le fera encore; mais souvenez-vous du souffle qui vous a formés; ne perdez pas de vue ce sang précieux qui vous a rachetés; il vous a donné tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez; il s'est fait tout ce que vous êtes, pour vous faire tout ce qu'il était. Ah! s'il y a quelque tendresse dans nos cœurs, à qui doit-elle aller plutôt et plus justement qu'à vous? n'est-ce pas vous qui nous donnez tant de biens, plus qu'à une créature qui ne vous cause que des malheurs? vous êtes notre Seigneur et notre Rédempteur; votre charité sera notre unique et plus chère passion, et l'exercice le plus doux de notre vie; puisqu'il faut un amour à notre cœur, nous voulons lui donner le plus parfait pour qu'il soit digne de lui, et par là, Messieurs, vous vous aimerez vous-mêmes; car si le défaut de la charité vous rend ingrats, il vous rend aussi méprisables; c'est l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Ce qu'il y a, dit un saint docteur, de plus essentiel à l'homme, et ce qui fait sur la terre tout le sujet de son bonheur ou de son malheur, c'est qu'il désire, qu'il agisse, qu'il espère. S'il désire ce qu'il peut posséder, mais d'une possession durable; s'il agit pour une fin qu'il peut obtenir avec assurance; s'il espère une chose qui lui convienne et qui ne soit point au-dessus de son mérite et de sa portée, il peut dire qu'il est heureux; il ne l'est pas, au contraire, si ses désirs sont sans effet, ses actions sans fruit et son attente sans fondement; et voilà l'idée qu'avait David d'un homme véritablement heureux, lorsqu'il a dit : Ils sont rassasiés dans les désirs de leur cœur; les œuvres de leurs mains ne les ont point corrompus; ils ne seront plus confondus dans leurs espérances.

Et d'abord, que l'homme soit malheureux dans ses désirs, c'est ce dont l'Ecriture nous donne une preuve assez forte, lorsque Dieu le menace de le livrer à ses désirs comme à un malheur infini; mais saint Augustin nous donne une raison bien naturelle de ce malheur. L'homme, dit ce Père, ne peut être sans désir, parce qu'il ne peut vivre sans amour; mais s'il ne rassemble tous ses désirs en Dieu, qui seul peut être son bien souverain, il se répandra sur la variété des créatures, et de là son véritable malheur; et pourquoi? parce que, ou il ne les obtiendra pas, elles sont fugitives et fragiles, et alors quelle agitation, quelle inquiétude! ou s'il y arrive, s'il parvient à les obtenir, elles ne le rempliront pas, elles sont trop défectueuses et trop vides, et alors quelle faim, quelle indigence! voilà quel est votre sort sur la terre : Tous vos désirs tendent à vous rendre heureux avec les créatures, et tous vos chagrins sont de ne pouvoir jamais l'être; le seul désir d'un objet est souvent un obstacle pour y arriver; votre penchant vous entraîne vers le plaisir, mais il semble vous fuir et se dérober à vos plus vives recherches; toute votre attention est pour les honneurs, pour les dignités et les emplois, mais tout semble contribuer à vous les rendre impossibles; tout les éloigne de vous : des patrons qui vous manquent, des amis qui vous insultent, des commerçants qui vous supplantent; il y a dans les vices certaine incompatibilité qui semble ne servir qu'à tourmenter davantage ceux qui veulent les allier ensemble; les passions qui se combattent et qui sont jalouses l'une de l'autre, font toujours que l'on n'en contente aucune; ce que l'orgueil demande, la mollesse ne le veut pas; l'avarice combat ce que la volupté souhaite; pour rendre heureuse une de ces passions, il faut nécessairement mettre les autres en esclavage; tout insatiables qu'elles sont, elles deviennent toutes incompatibles; votre cœur misérable ne sait quoi abandonner ou quoi choisir; assez vaste pour souhaiter toutes les passions ensemble, il n'est point assez fort pour contenter les désirs d'aucune; toute sa force se consume en des transports, en des idées, en des souhaits qui ne s'accomplissent jamais; et c'est ainsi que la vie se passe à désirer et à souffrir : on y éprouve une misère continuelle; on n'y fait que de vains efforts, et on la voit finir sans jamais avoir pu jouir de Dieu, ni du monde, ni de soi-même.

Non, Messieurs, avouons-le, nous ne donnons pas à ce malheur qui nous regarde toute la compassion dont il est digne; ô vous qui êtes assez ennemis de vous-mêmes pour livrer votre âme à des désirs qui la rendent malheureuse, soyez troublés de son trouble et de ses agitations; prenez pitié de ses égarements et la faites revenir à son Dieu par le soin que vous prendrez de lui plaire; réunissez en lui seul tous vos mouvements et tous vos désirs; renfermez-vous dans son saint amour, puisqu'il n'y a que lui qui soit capable de vous fixer : *Miserere animæ tuæ placens Deo, et contine* (*Eccli.*, XXX); faites-en l'unique objet de vos empressements, et fixez votre cœur dans les voies de la tranquillité sainte : *Congrega cor tuum in sanctitate ejus.* (*Ibid.*) Par là vous vous délivrerez des maux qui vous accablent. Ne cherchez et ne désirez que Dieu, et vous serez heureux. Vous le serez sans doute, parce que c'est un bien toujours présent, toujours offert, et plus encore parce qu'étant la plénitude de votre titre, et de tous les biens ensemble, il

est seul capable de remplir la plénitude de vos désirs. Oui, quand une fois il est dans un cœur, qu'il y règne, les remords s'apaisent, les inquiétudes finissent, les troubles cessent, les désirs sont remplis; tout y est dans la joie, dans le calme, dans le contentement. Hélas! il n'en est pas de même du vôtre, parce que votre Dieu n'y règne pas, et quand je vous accorderais que vous possédez tous ces autres objets que vous cherchiez, vous n'auriez encore rien gagné, parce que, dans leur jouissance même, vous seriez encore malheureux, et qu'aux termes d'Isaïe, votre âme nourrie de toutes les choses de la terre, comme dans un songe, se trouve toujours vide à son réveil, et n'en est jamais rassasiée : *Sicut somniat esuriens et comedit, cum autem fuerit expergefactus, unica est anima ejus.* (*Isa.*, XXIX.)

Et en effet, riches du monde, quand vous avez obtenu ces richesses tant désirées, tant recherchées, êtes-vous heureux par leur possession? Forcés de nous répondre, ne vous dites-vous pas qu'elles ne vous ont point donné la félicité que vous y espériez, parce qu'elles n'ont point ôté de votre cœur la cupidité qui y régnait; que plus vous avez, plus vous voudriez avoir; que vous êtes riches en dehors, mais que le dedans est encore pauvre; que les apparences sont belles, mais qu'elles cachent des inquiétudes bien réelles; qu'il y a un malheur inséparable des richesses, qui fait qu'elles multiplient les peines sans assouvir les passions, et que le cœur n'en est jamais rassasié : *Comedent et non saturabuntur.* (*Ose.*, IV.)

Et vous, philosophes, prétendus sages du siècle, qui voulez séparer des plaisirs ce qu'ils ont d'amer, d'incommode et d'insensé, pour n'en prendre que ce qu'ils ont de plus doux et de plus sage; qui travaillez à recueillir toute la fleur du plaisir, sans en avoir les épines, outre que votre cupidité n'est pas assez docile, que votre raison, que votre esprit étant contents, votre tempérament ne le sera peut-être pas, que vous ne pouvez assurer que vous ne passerez pas les bornes, et que c'est mal connaître votre passion, que de croire lui donner des limites. Je veux cependant vous assurer que, quoique vous soyez assez maîtres de vous-mêmes pour n'en prendre que ce vous voulez bien, malgré toutes vos précautions, j'en atteste votre propre conscience, êtes-vous heureux dans vos plaisirs? Ah! si vous nous parlez de bonne foi, ne nous avouerez-vous pas que vous souffrez encore plus à modérer vos passions que vous ne feriez à les suivre, que plus vous vous servez de vos réflexions, plus elles servent à vous tourmenter; que votre sévérité même vous est à charge, que votre tranquillité vous inquiète, que vous sentez bien qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui mette votre cœur à sa place, et qu'il ne s'agit pas de donner des bornes à ses passions, mais de les lier sans bornes à l'objet immense qui n'en a pas : *Comedent et non saturabuntur.*

Vous le voulez ainsi, Seigneur, par une disposition de votre miséricorde, que celui qui n'a besoin que de vous ne trouve rien ailleurs qui le contente, vous le voulez, et il est juste que les plus parfaites de vos créatures dégoûtent celui qui ne vous aime pas, ô beauté éternelle; que tous les biens de la terre appauvrissent celui qui ne vous possède pas, trésor immense; que tout dégrade celui qui ne vous goûte pas, félicité inaltérable; que tout séduise, que tout trompe celui qui ne se règle pas sur vous, vérité adorable; vous semez partout des peines et des chagrins, ô mon Dieu! afin de nous forcer à ne rien aimer que vous, et vous nous devenez seul nécessaire, afin de nous être seul aimable.

Seigneur, étendez en nous ce vide immense qui nous force à vous redemander, après vous avoir éloigné de nous par le péché; creusez encore en nous de nouveaux abîmes qui nous fassent recourir à vous, répandez sur tous les objets, qui peuvent nous charmer, de nouveaux dégoûts, ôtez-leur le pouvoir de nous rendre heureux, qu'ils se perdent dans l'immensité de nos désirs et nous faites sans cesse souvenir qu'ils sont dans l'impuissance absolue de nous jamais satisfaire : heureuse impuissance qui nous rend à un Dieu qui seul peut suffire à nous rendre heureux, non-seulement dans nos désirs, mais même dans nos actions.

Oui, Messieurs, et nulle action n'a de mérite qu'autant qu'elle est élevée à Dieu par Jésus-Christ. Il est le seul pontife qui offre et la seule victime qu'on puisse lui offrir, et, par conséquent, Jésus-Christ doit entrer dans toutes nos actions que nous offrons en sacrifice à son Père, et ne faire qu'une seule et même action avec lui; or, c'est la charité qui forme cette union bienheureuse; c'est cette excellente vertu qui élève nos œuvres à un ordre surnaturel, qui ne fait de nos sacrifices qu'une même victime avec le Sauveur, qui sanctifie toutes vos actions et leur donne le poids et le mérite qu'elles doivent avoir. Sans la charité, nous sentons trop bien que nos actions, je ne dis pas les plus terrestres et les plus charnelles, mais les plus chrétiennes, sont séparées de Jésus-Christ, et par conséquent nous rendent misérables.

Mais ce malheur se fera mieux sentir par le détail des maux où nous sommes réduits sans la charité, soit dans les vertus que nous pratiquons, soit dans les sacrements que nous recevons, puisque l'un et l'autre, selon le grand Apôtre, ne sont rien en nous sans la charité, qui en est l'âme; et en effet, qui ne dira pas après saint Paul : En vain m'abandonnerais-je à l'état le plus vil, en vain me ferais-je petit comme un enfant, et le serviteur de tous les autres, en vain serais-je l'opprobre et la risée du public, serais-je en butte aux railleries des mondains, si je n'ai la charité avec cela, je ne suis rien, et mon humilité n'est qu'une honte et une infamie pour moi : *Nihil sum.* (II *Cor.*, XII.)

Je donnerais tout mon bien aux pauvres, je me dépouillerais de tout pour revêtir les nus, si je ne donne mon cœur à Dieu, mon

aumône n'est qu'une pratique humaine, qui ne mérite rien devant le Seigneur : *Nihil sum.*

Je pardonnerais à mes ennemis les plus grandes offenses, je remettrais à mes débiteurs tout ce qu'ils me doivent, et oublierais pour jamais le tort que les méchants m'ont fait, si je n'ai, mon Dieu, la charité pour le prochain, tout cela n'est que faiblesse et que lâcheté : *Nihil sum.*

Je prierais sans cesse, je réciterais les psaumes et tous les cantiques les plus touchants, si je n'ai la charité dans l'âme, mes prières seront vaines et mes oraisons me resteront tout entières : *Nihil sum.*

Enfin, tout ce que nous faisons sans l'amour du Seigneur, n'est qu'un édifice bâti sur du sable : tout le mérite de nos vertus et de nos œuvres est dans le sentiment du cœur; lui seul les forme, les élève, les prépare, leur donne cette couleur de grâce, qui les rend agréables à Dieu, et sans la charité, ni l'homme, ni le chrétien ne sont rien : *Nihil sum.*

Ne pas aimer Dieu, c'est donc être bien misérable, car toutes ces actions qui nous coûtent beaucoup ne nous servent à rien, vous portez sans fruit le joug de la grâce, tout est stérile dans vôtre cœur. Vous recueillez des épines dans un champ que l'onction sainte n'arrose pas, et faute de livrer votre âme aux douceurs du saint amour, vous perdez tout le fruit de votre sainte religion, et vous en devenez la victime sans en mériter les récompenses.

Mais les sacrements sans la charité, vous seraient-ils plus utiles que les vertus, quel fruit retireriez-vous de vos communions; hélas, elles vous seraient un principe de langueur et d'infirmité, au lieu de les soutenir et de vous fortifier. Qu'espérer de la charité, si elle n'est accompagnée de la pénitence; vous gémirez comme des coupables, mais vous ne mériterez pas comme des saints.

Ce n'est pas, Messieurs, que je rejette la crainte, je sais que c'est le *commencement de la sagesse* (*Psal.* CX), et eu égard à nos égarements, elle est assez notre partage. A Dieu ne plaise que nous pensions à ôter aux chrétiens le frein de leurs passions ! craignez Dieu et observez ses divins commandements, mais à cette crainte salutaire, joignez le saint amour; la charité sans la crainte est le partage du ciel, la crainte sans l'amour est celui de l'enfer; mais la crainte et l'amour sont le partage de ce bas monde. Si la charité est essentielle aux chrétiens pour mériter dans les moindres actions, le serait-elle moins dans les plus nobles et dans les plus parfaites, puisque c'est le violement du premier précepte, qui a rendu le chrétien malheureux. N'est-ce pas par la pratique de ce commandement qu'il faut qu'il répare sa faute : cet enfant dont il est parlé dans l'Ecriture, n'eût jamais été ressuscité par la main du serviteur, s'il n'eût ressenti la chaleur du maître qui s'étendit sur tout le corps de l'enfant mort; ainsi ministres du Seigneur, en vain comme Giézi, étendrez-vous le bâton, c'est-à-dire l'autorité que vous avez sur les pécheurs que vous voulez ressusciter, si Jésus-Christ par sa charité ne s'étend lui-même sur le mort.

O divine charité, que vous êtes puissante, céleste ardeur, venez à mon secours; venez pénétrer de vos flammes mon âme; avec vous, j'aurai la vie, sans vous tout est mort en moi. L'on est heureux quand on vous possède, et tout est misérable là où vous n'êtes point. Faites cette réflexion salutaire, Messieurs, sur le divin amour; pensez qu'il faut que Dieu soit bien bon, bien miséricordieux de choisir nos penchants pour en faire le fond de nos mérites, de prendre notre cœur par l'amour qui lui est si naturel et hors lequel nous nous rendons malheureux, non-seulement dans nos désirs et nos actions, mais encore dans nos espérances.

Quoi ! vous n'avez jamais aimé Dieu sur la terre, et vous croyez en aller jouir dans le ciel ! sentez bien toute l'illusion de cette espérance, c'est Dieu lui-même qui parle : la terre a été d'airain pour moi, le ciel sera de bronze pour elle; l'homme n'a point eu d'amour pour moi, il s'est endurci contre tous mes attraits et mes grâces; l'ingrat n'a eu que de l'insensibilité pour mes bienfaits, il a épuisé par sa dureté tout ce que j'avais de plus tendre pour lui dans le cœur; mais qu'il sache qu'autant il m'a oublié, je l'oublierai lui-même. Hélas, Messieurs, si Dieu nous oublie, que deviendrons-nous, et fussions-nous dans la situation la plus heureuse et la plus riante, cette seule pensée que Dieu nous oubliera si nous l'oublions, ne change-t-elle pas tout ce que nous pourrons goûter de joie et de tranquillité en des impressions amères et désespérantes. Ah ! il est encore temps de bannir de nos cœurs ce défaut d'amour; ne souffrons jamais qu'il y entre, ou s'il y est entré, détestons-le, puisqu'il nous est si funeste et qu'il nous rend si ingrats et si misérables : *Ingratus et miser;* songeons à ranimer cette flamme sainte qui nous serait une source de consolation si touchante.

Vous vous souvenez de ce qui est rapporté dans le second livre des *Machabées* (c. I) : par un prodige très-surprenant, le feu sacré se trouva changé en une eau bourbeuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam;* tout le peuple en fut effrayé, on ne pouvait plus faire des sacrifices, ni présenter des victimes au Seigneur dans tout Israël, parce qu'on avait besoin de cette flamme pour les dévorer; Néhémias enfin, inspiré de Dieu, ayant présenté cette eau bourbeuse aux rayons du soleil, elle redevint une flamme sainte qui ranima la confiance du peuple, ce qui finit les malheurs d'Israël.

Vous me prévenez, sans doute, Messieurs, et vous ne demandez point sur qui tombe l'application de cette figure sacrée; vous vous dites que c'est en vous, que c'est en votre âme que la grâce du baptême, cette ardeur divine, s'est changée en corruption et en péché; que de bonnes inclinations, que des affections salutaires se trouvent par

votre faute converties en désirs charnels, en froideur et en indifférence criminelle : *In aquam crassam*, et que par là comme Israël, vous êtes devenus ingrats et misérables; mais comment réparer un si funeste changement? Ah! il faut comme Néhémias, dans la componction du cœur, présenter au Seigneur toute cette corruption de votre âme, toutes ces attaches terrestres et mondaines; exposer cette eau bourbeuse à Jésus-Christ, vrai soleil, le prier, le conjurer, le solliciter de faire en vous un salutaire changement, de rallumer par les rayons de la divine grâce son amour qui est presque éteint en vous, et qui, n'y paraissant plus au dehors, n'y règne plus au dedans, et bientôt il séchera cet eau bourbeuse de votre cœur, il en consumera tout ce qui le corrompait : *Accensus est ignis magnus... vorabit vos.* (II *Mach.*, I.) Alors vous ne serez plus ingrats, vous ne serez plus misérables, et vous vous sentirez enflammés de son divin amour, et par là vous arriverez à ce bonheur que la foi montre, que l'espérance attend, mais que la seule charité donne. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père. *Amen.*

SERMON IV

DE LA NECESSITÉ DE LA PÉNITENCE CONTRE LES FAUX PRÉTEXTES DE S'EN DISPENSER.

Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus postea esuriit. (*Matth.*, IV.)

Jésus-Christ ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, eut faim ensuite.

Que de raisons dispensaient Jésus de la loi du jeûne et de la pénitence! Une vie toujours pure et une charité toujours soumise, il n'avait nul mal à expier, nulle trahison à craindre; mais lui, dit saint Grégoire, qui songeait à nous guérir, voulait par l'attrait d'une haute vertu nous ôter tout prétexte de demeurer dans l'abîme du péché; lorsque les lois de sa justice et de sa sainteté l'élevaient au-dessus de toute mortification et de toute pénitence, celles de son amour et de sa miséricorde l'y assujettissaient. Et en faisait-il trop? jugez-en, Messieurs. Sa pénitence, toute surabondante qu'elle est, a-t-elle pu vaincre notre mollesse. Et que feriez-vous sans un Dieu, sans mortification et sans plaies, vous qui fuyez avec tant de soin la pénitence?

Je viens donc vous l'annoncer ici cette pénitence, dont le Sauveur vous a donné de si touchants exemples. Je vous apportai déjà mercredi les motifs qui doivent vous porter à la faire; je veux aujourd'hui combattre les excuses que vous apportez pour vous en dispenser; qu'elles sont injustes ces excuses, vous les prenez toutes du même fonds de corruption, d'où naissent vos iniquités; vous péchez toujours, et par conséquent vous êtes dans la nécessité indispensable de la faire toujours : vous, en ce que vous croyez vos fautes légères, et de là vous vous croyez en droit de vivre dans l'impénitence : vous, parce que le monde séduit votre cœur par ses charmes, et sur cela vous établissez l'exemption de faire pénitence : vous, parce que vous êtes d'un certain rang, d'une certaine qualité où l'on pèche plus facilement qu'en tout autre, et c'est ce rang, cette qualité qui vous donnent le privilége de vous dispenser de faire pénitence : vous, enfin, parce que vous êtes infirmes et malades, et comme vos péchés viennent toujours de ces maladies et de ces infirmités, ce sont aussi ces maladies et ces infirmités qui conspirent le plus à vous exempter de pénitence. Ainsi quand, touchés de vos malheurs, nous venons vous conjurer de ne pas laisser couler votre vie sans faire pénitence, vous nous répondez :

Pourquoi faire pénitence, je ne suis pas un si grand pécheur : premier prétexte. Comment la faire, je me trouve engagé dans le monde : second prétexte. Quand on est d'un certain état, d'une certaine condition, la pénitence ne convient pas : troisième prétexte. Je suis si faible, si infirme que je ne puis la faire : quatrième prétexte.

Renversons-les l'un après l'autre, sans interrompre ce discours. Mais que dis-je, les renverser, comment le faire sans vous, Seigneur? le démon, le monde, les passions, l'amour-propre, toutes les voix s'élèvent contre la pénitence. Parlez-y à votre tour, mais d'une voix plus touchante et plus forte, qui pénètre et brise les cœurs et fasse comprendre à tous ces pécheurs la fausseté de leurs excuses et la nécessité qu'il y a d'embrasser la pénitence. C'est la grâce que nous vous demandons pour l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Premier prétexte de négliger la pénitence. Vous ne vous croyez point assez pécheurs, et vous nous dites, quand nous vous parlons de pénitence : Retirez-vous, je suis assez pur. Quoi! de grands saints qui n'ont jamais contristé Dieu, en qui se trouve encore le mérite de l'innocence et de la pureté qu'ils ont reçue au baptême, qui, comme Job, sont demeurés inébranlables jusque sur le fumier, se sont méfiés de leurs meilleures actions, et y trouvaient de quoi pleurer et leur faire appréhender la mort, et des pécheurs asservis au péché, accoutumés à boire l'iniquité sans la connaître, marchent avec assurance dans le déréglement de leurs voies, et s'accordent le droit de ne point faire pénitence! Quel funeste effet d'un aveuglement encore plus déplorable!

Mais vous qui parlez ainsi, avez-vous bien pesé toutes ces actions que vous croyez innocentes aux pieds de Jésus-Christ et à la balance de son Evangile? Que faut-il pour vous rendre un grand pécheur devant Dieu? Croyez-vous qu'il faille pour cela remplir le cours de votre vie d'actions énormes et criantes devant les hommes; mais Jésus-Christ, et tous les Pères après lui, nous disent qu'aimer le monde, ses plaisirs, ses honneurs; suivre ses maximes, ses coutumes comme vous les aimez, vous y faire un fonds de mollesse et d'oisiveté qui dure autant que votre vie; y vivre, comme vous y

vivez, dans cet amour de vous-mêmes, dans cette indolence, dans cette froideur d'un cœur qui n'est pas à Dieu, c'est porter le caractère de criminel, et, par conséquent, être sujet aux plus sévères lois de la pénitence. Ignorez-vous qu'un homme inutile est la même chose qu'un homme pécheur, que ne point amasser des trésors de mérite, c'est perdre ceux qu'on avait; que ne point faire du bien c'est faire du mal, et que, par l'excellence de sa vocation, celui-là est un grand pécheur qui, obligé de mener une vie parfaite, n'en mène qu'une commune. Vous n'êtes, dites-vous, ni avare, ni violent, ni scandaleux, ni débauché, ni injuste : je le veux; mais êtes-vous chrétien? Vous le paraissez peut-être aux yeux des hommes; mais l'êtes-vous devant Dieu? Vous avez peu de vices; mais avez-vous assez de vertus? Si vos actions sont bonnes, vos intentions sont-elles droites? Ne tenez-vous point ici-bas par quelques liens de cupidité? S'il n'y a point de gros crimes dans votre vie, n'y en a-t-il point au moins de fragilité? Or, ces fautes, quoique légères, ne sont-elles pas punissables au jugement de Dieu, et, puisqu'elles sont continuelles, n'obligent-elles pas à de continuelles satisfactions? N'y avait-il pas dans l'ancienne loi des victimes de différents prix, et celui qui destine des récompenses au peu de vertus qu'on pratique, n'imposera-t-il point des peines aux moindres vices? Ah! justice divine, je sais que de tous les saints l'Eglise n'en reconnaît qu'un ou deux qui aient été de grands pécheurs, et une infinité qui se sont donnés à la pénitence. Je suis dans le monde, je ne puis faire pénitence. Ah! que ne suiviez-vous la grâce de Jésus-Christ, quand, dès vos premières années, elle vous inspirait le dessein d'une retraite salutaire; pourquoi y y résistiez-vous? Vous n'auriez pas à vous reprocher des jours si déplorables; vous auriez souvent goûté aux pieds de Jésus-Christ la consolation qu'il y a de lui être consacré tout entier. Mais enfin vous y êtes dans ce monde dont vous avez aimé le séjour, et il s'agit de recevoir. Si c'est pour vous une excuse légitime d'impénitence, je prétends que rien n'est plus frivole que cette excuse prétendue; car où le péché est plus grand et plus ordinaire, c'est là où l'on a plus de besoin de l'expier par la pénitence. Or, en quel endroit le péché a-t-il plus d'empire et trouve-t-il plus d'occasions de régner que dans le monde? Ah! plût à Dieu qu'il fût nécessaire de vous le prouver! Qui de vous ne peut pas s'appliquer en gémissant ces paroles de l'Ecriture : j'y ai vu toutes les iniquités passées en revue? En effet, en combien de manières n'y offense-t-on pas le Seigneur : tantôt dans l'abus de ses grâces, tantôt dans la profanation de ses mystères; ici dans le mépris de ses lois, là dans le renoncement de son culte? On n'y conserve qu'une surface de religion; on n'y a nul goût pour sa parole, nulle crainte de ses jugements, nulle reconnaissance de ses bontés, nul désir de sa possession, nulle douleur de sa perte. Avouez-le, Messieurs, votre âme est dans le monde corrompu, dans cette terre d'oubli dont parle le Prophète. Son salut est la chose où vous pensez le moins; vous la sacrifiez sans ressource, vous l'abandonnez sans réserve. Vous ne travaillez dans le monde que pour satisfaire vos cupidités; le sang qui coule dans vos veines ne s'épuise, ne s'altère que pour contenter vos criminels désirs, et une malice nouvelle y succède toujours à une autre malice; soit envie pour les riches, soit haine pour les malheureux; soit idolâtrie pour les uns, soit haine pour les autres, vous y trouvez autant de passions que vous y rencontrez de personnes; occupant tous vos sens de ce qui vous plaît davantage, vous ne laissez qu'ennui dans votre esprit, que déréglement dans votre volonté. Presque jamais vos yeux ne sont modestes, votre langue réglée, votre bouche discrète, vos oreilles chastes, vos mains innocentes, rien ne passe dans votre cœur qui soit pur, rien ne va jusqu'à votre âme qui ne fasse quelque blessure mortelle ou dangereuse. Les crimes s'y transportent de tout l'homme, et cette parole du Sage ne se vérifie que trop en vous : *Pene fui in omni malo.* (*Prov.*, V.) J'y ai reçu toutes les iniquités, et ce monde m'a été presque un péché universel. Or, vouloir que dans ce monde, où toutes les occupations tendent à offenser le Seigneur, ce soit pour vous un titre de ne point satisfaire à ces offenses, de persuader qu'on est exempt de satisfactions dans l'endroit où l'on est le plus coupable; de croire que dans ce monde vous aurez pu donner l'essor à la plus vaste ambition, à la plus cruelle avarice, à la plus impétueuse volupté, sans y être obligés de livrer votre esprit à l'humiliation, votre cœur à la charité, vos sens à la mortification; de penser que vous avez pu y vivre dans la bonne chère, dans les excès, sans jamais vous y livrer à l'abstinence et à la modération; quel prétexte est-ce donc là : je suis dans le monde? et de quel fondement peut-il servir à votre croyance, surtout n'en ayant point d'autre garant que le monde maudit lui-même, déclaré son ennemi, reconnu trompeur et toujours appliqué à vous séduire? Que ce monde réprouvé dont vous avez promis de détester toutes les pompes et promesses, auquel vous avez juré de renoncer et de ne jamais écouter les dispenses ni les maximes; monde imposteur, que tu mérites bien l'anathème que le Sauveur a prononcé contre toi! Quelle marque plus visible de ta réprobation, quel plus terrible arrêt pourrais-tu rendre contre toi-même qu'en déclarant que la pénitence ne te convient pas, c'est-à-dire que ces ressources de salut et ces voies salutaires de l'éternité bienheureuse ne sont pas pour toi? Eh! que peut-il donc te rester que des iniquités et des malédictions?

Ne vous abusez donc plus, Messieurs, par un prétexte si frivole et si peu raisonnable; être chrétien et être pénitent est une même chose. Jésus-Christ, le chef commun de tous les hommes, leur a laissé à tous sa croix en

partage ; l'Eglise n'est qu'une nation d'hommes gémissants qui l'embrassent; cette supériorité de vertu, qui distingue les religieux des gens du monde, ne regarde que quelques pratiques plus sublimes et plus parfaites que celles qui n'ont pas la force d'aller jusqu'au conseil. Cette pénitence n'est point une profession libre que Dieu nous propose ; c'est un commandement absolu qu'il nous fait, dont nous avons plus de besoin que ces solitaires qui ont pour se soutenir des lectures plus saintes, des oraisons plus ferventes et plus longues, une vie plus dégagée de soin; hélas! ils ne sauraient périr à moins qu'ils ne se précipitent eux-mêmes. La pauvreté, la chasteté, l'obéissance, sont de fortes barrières qui les gardent, et ils n'ont point d'autres tentations qu'eux-mêmes. C'est toujours beaucoup, je l'avoue ; mais c'est encore bien peu par rapport à vous qui, outre le danger mortel des honneurs, des richesses, des plaisirs, avez à combattre des passions plus ardentes et plus irritées. Eh! qu'allez-vous donc devenir si vous vous ôtez ces remèdes, ce frein de la pénitence que Dieu ne vous laissait que pour préserver vos dangers et vous servir à vous relever, lorsque vous seriez tombés.

Le troisième prétexte prend sa source dans le privilége de sa condition. C'est lui qui élude témérairement les plus saintes lois de l'Eglise ; c'est lui qui vous accorde d'indignes adoucissements contre le jeûne et la pénitence. Mais à ce prétexte j'oppose deux grandes vérités : la première, que ces personnes de qualité comme les autres sont obligées à la pénitence; la deuxième, qu'elles y sont plus obligées que les autres, et sur cela je pose ce principe avec saint Paul, c'est que quelque élevés que nous soyons au-dessus des autres devant les hommes, nous avons une qualité commune en qualité de chrétiens, qui nous abaisse devant Dieu. Elle nous rapproche, elle nous confond, elle s'occupe à nous réunir, et à rassembler les membres du corps mystique de Jésus-Christ. Elle n'a nul égard à la diversité des états, et à la disposition des conditions ; toute pierre, pourvu qu'elle soit vivante, lui sert à la construction du temple saint. Dès que nous devenons fidèles par le baptême, nous devenons tous égaux ; elle veut que si nos fortunes et nos rangs sont dissemblables, nos obligations et nos devoirs soient les mêmes. Or, cette règle de morale ne doit-elle se démentir qu'à l'égard de la pénitence? Qui vous dispense, grands de la terre, de cette violence à laquelle le royaume des cieux est attaché? Quel nouvel apôtre vous a déclaré que vous pouvez être les membres d'un Dieu crucifié sans vous mortifier en rien, et que vous êtes semblables à un Dieu souffrant, sans rien souffrir; s'il est mort pour tous, les élus ne doivent-ils pas participer, sinon à sa mort, du moins à sa pénitence. Nous voyons assez que les mêmes apôtres qui l'ont prêchée dans les déserts, cette pénitence, l'ont prêchée dans les villes; qu'ils n'en ont excepté ni rang, ni condition, qu'ils l'ont même imposée plus particulièrement aux riches avec qui nous sommes égaux en tout le reste. Quoi donc! pour être d'une autre qualité que les pauvres, avez-vous un autre Dieu, un autre Evangile? et n'est-il pas juste que ceux qu'un même baptême regénère, qu'une même onction consacre, qu'une même grâce forme, qu'une même foi soutient, qu'une même espérance anime, qu'un même sacrement justifie, qu'un même pain nourrit, qu'un même exil assemble, qu'une même patrie attend, que les mêmes misères humilient, que les mêmes objets regardent, que les mêmes péchés rendent coupables devant Dieu, essaient de s'apaiser par la même satisfaction et par la même pénitence; voudriez-vous que les pauvres, déjà si maltraités du côté de la fortune, le fussent encore du côté de la religion? Non, mon Dieu, vous ne l'avez pas prétendu ainsi, le précepte que vous avez fait de la pénitence est imposé à tous, et personne n'en est exempt.

Pour trouver grâce devant le Seigneur, dit saint Ambroise, on n'a pas besoin d'être riche, mais on ne peut se passer d'être pénitent, et s'il y avait plusieurs portes au temple matériel de Jérusalem par rapport aux justes et aux matériels qui en avaient l'entrée, pour vous, céleste Jérusalem, vous n'offrîtes qu'une seule porte pour tous les chrétiens : pour le juge et pour le client, pour le prince et pour le sujet, pour le prêtre et pour le peuple, pour le pauvre et pour le riche, pour le grand et pour le petit, pour le savant et pour l'ignorant, et c'est la pénitence. J'avoue qu'à regarder les personnes de qualité du côté le plus riant, on les croirait moins obligées à la pénitence que les pauvres, parce qu'elles paraissent devoir moins pécher : la nécessité, l'obscurité, l'esclavage dans lequel on les réduit, le mépris qu'on en fait, la dureté avec laquelle on les traite, tout donne aux pauvres de mauvais conseils, tout les porte à l'impatience et au murmure. Mais pour vous, riches et grands du siècle, qui voyez tous vos désirs remplis, qui pouvez vivre tranquilles et contents, à qui tout ri, et à qui rien ne manque, vous, que tout porte à servir, à aimer, et à rendre grâce au Seigneur, sans qu'aucune inquiétude vous en empêche, par où donc avez-vous besoin d'une pénitence plus rude que les pauvres? Vous étiez si réglés lorsque vous n'aviez qu'une fortune médiocre : depuis que vous êtes devenus plus opulents, quel torrent d'iniquités! Richesses sur richesses ont été péchés sur péchés; honneurs sur honneurs ont été crimes sur crimes, et tandis que les pauvres ne se tirent de la règle que peu à peu, et comme malgré eux, les grands secouent le joug en un instant. Ils brisent du premier coup les liens heureux qui les attachaient à Dieu : *Hi simul confregerunt jugum, ruperunt vincula.* (*Jerem.*, V.)

Voyez David, que de grandeur dans sa vie, mais que de pénitence! Il est roi d'un vaste empire; mais il en temoigne sa douleur par ses cris lamentables. Il est puissant et

terrible à ses ennemis, mais sa force et sa valeur l'abandonnent dès qu'il se regarde l'ennemi de son Dieu; tout lui rit, tout lui prospère, mais il ne peut avoir de joie et de contentement qu'il ne soit réconcilié avec cet objet aimable qu'il a offensé; il se montre à ses peuples, non pas avec ces marques de triomphe et de gloire, mais tout confus et tout humilié; devenu un objet de pitié par l'excès de sa tristesse; pleurant son Dieu, se pleurant lui-même, croyant que son péché l'a tellement dégradé qu'il ne lui est plus permis de jouir d'aucun des charmes de la royauté; que toutes les pompes et les attraits de sa grandeur lui sont devenus illégitimes et défendus. Ainsi quel honneur, et quelle humiliation! quelle grandeur et quelle pénitence! en un mot quel homme et quel homme, comme roi il était vêtu de pourpre, et comme un pécheur un cilice est son vêtement! Il était couché sur des lits superbes, et maintenant il ne couche que sur la cendre; sa voix faisait trembler tout Israël, et son palais ne retentit plus que de ses soupirs et de ses sanglots; enfin David est tout sanctifié : il attache à sa grandeur de grandes mortifications, et plus il est un grand prince, plus il croit devoir être un grand pénitent.

Laissez-vous gagner, Messieurs, à l'attrait d'un si touchant exemple; songez que, dès que vous avez eu le malheur de déplaire à Dieu, votre condition c'est la pénitence. Ne regardez point ni à votre rang, ni à vos biens, ni à vos emplois, ni à votre naissance; ne voyez en vous qu'un infortuné et un misérable, qui a besoin de tristesse et de gémissements. Il vous suffirait d'être riches pour croire que Dieu était en colère contre vous, et que par conséquent vous lui deviez de grandes expiations pour apaiser une grande indignation : *Væ vobis divitibus.* (*Luc.*, VI.) Sont-ce vos désordres qui l'ont apaisé, et sont-ce les crimes que vous avez commis en cet état de prospérité qui ont mis la paix entre vous et votre Dieu? Ah! que saint Jacques connaissait bien tout le malheur de votre état, quand il s'est écrié : Entrez dans le trouble et dans l'agitation, riches de la terre, pleurez et vous affligez sur les misères qui vous menacent, vous vous amassez dans vos richesses un trésor de colère pour le jugement des vengeances : *Agite nunc, divites, plorate, ululate.* (*Jac.*, V.) C'est assez aux pauvres de vivre avec patience dans leur état, et leur misère naturelle fait partie de leur pénitence; mais vous qui, outre la malédiction de votre état, commettez encore des crimes énormes, fondez en larmes et en gémissements. De grands maux veulent de grandes pénitences : vous vous damnez dans le grand monde, si Dieu ne vous fournit pas ce moyen de vous sauver, et puisque Dieu, auteur de votre rang et de votre condition, a voulu vous distinguer en vous les donnant préférablement à tant d'autres qui peut-être les méritent mieux que vous, répondez à ses intentions, redonnez de l'éclat à votre qualité, par votre pénitence : *Plorate ululantes in miseriis vestris.* (*Ibid.*)

Mais achevons : au défaut de cette excuse, on en ajoute une quatrième dont tout le monde se prévaut. Je ne puis faire de pénitence, dit-on, je suis si faible. A cela je n'ai rien à répondre, votre propre cœur vous répond que vous n'êtes que des lâches, quand vous vous croyez infirmes; que ce que vous appelez faiblesse, n'est que délicatesse et sensualité; que tant qu'il s'agit de travailler et de se faire violence pour le monde, vous paraissez infatigables; qu'il n'y a que pour la pénitence que vous ne l'êtes point; que rien ne vous coûte pour un honneur chimérique ou un fade plaisir, et que tout vous rebute pour le salut et pour l'expiation de vos péchés; que ces forces, qui vous quittent pour servir le Seigneur et apaiser sa justice redoutable, se trouvent toujours pour l'offenser par les excès les plus fatigants, par les veilles les plus longues : en cela semblables au corbeau de l'arche qui fut assez fort pour aller chercher des cadavres infects jusque dans les contrées infectées, et trop faible, pour revenir comme la colombe avec un rameau d'olivier, qui demandait bien moins de force, il vous faut sortir de l'état du péché où vous croupissez depuis longtemps. Ce n'est point faute de force que vous y demeurez, c'est faute de courage; ce n'est pas la faiblesse naturelle, c'est le dégoût de la pénitence qui vous y retient; il vous en coûte bien plus de peine et de contrainte pour servir le monde que pour servir Jésus-Christ; mais ce qui vous empêche de quitter l'un pour reprendre l'autre, c'est que le monde vous plaît, que vous l'aimez, et que votre moindre peine est d'avoir perdu et d'être éloignés de Jésus-Christ. Voilà ce que vous entendriez de votre cœur, si vous le consultiez de bonne foi, et si le tumulte de vos passions pouvait vous permettre de l'entendre, et ce que tant de bonnes âmes véritablement converties pourraient vous dire. Quand la grâce était hors de chez elles, elles se disaient faibles comme vous, le cœur les trompait aussi là-dessus, et tandis que comme vous elles n'écoutaient que la délicatesse, elles faisaient tout pour offenser Dieu et ne pouvaient rien pour le satisfaire; maintenant qu'elles sont converties, elles sentent au fond de leur cœur une vigueur et une force secrète qui ne les rebutent de rien; la grâce leur découvre ce fond de mollesse et de lâcheté qui les arrêtait dans les ténèbres du péché; elles éprouvent heureusement ce qu'a dit saint Augustin, que si la charité n'appauvrit personne de ceux qui la font, la pénitence n'affaiblit point les justes qui la pratiquent comme ceux dont il est parlé dans l'Ecriture : la mortification les nourrit, le jeûne les fortifie; est-ce donc leur complexion qui est changée? non, c'est leur sentiment; est-ce qu'elles ont un autre tempérament? non, c'est le cœur qui a d'autres dispositions, toute leur force est dans l'objet qu'elles aiment; elles aiment la pénitence et tout leur y paraît praticable et facile. Mon Dieu, que ne sommes-nous dans les dispositions de ces âmes justes, et nous aurions

la consolation d'éprouver comme elles ces heureuses facilités de la pénitence.

Mais, quand vous ne pourriez pas vous mortifier selon le corps, ne le pouvez-vous pas selon l'esprit? si la pénitence ne peut être qu'un deuxième baptême qui vous lave au dehors, ne doit-elle pas être un breuvage qui vous lave au dedans; et lorsqu'aucune partie de votre corps ne peut souffrir le tranchant des mortifications chrétiennes, n'y a-t-il pas des larmes amères, une douleur sincère, des violences secrètes, qui portent le coup à votre volonté et qui affligent votre esprit. Votre complexion ne vous permet pas de refuser à votre corps tous les besoins, eh bien! faites donc cette pénitence de l'esprit qui consiste à rabaisser cette fierté si insupportable, à réprimer cet orgueil si dominant, à soumettre cet empire si absolu; faites la pénitence de pensée, qui consiste à la réduire toute à l'image la plus sainte, à l'objet le plus mortifiant, en un mot à l'appliquer sans cesse sur vos désordres, et sur les châtiments qui vous attendent; faites la pénitence du cœur qui consiste à dompter vos passions les plus dominantes, à retenir vos penchants déréglés, à souffrir avec amour, avec joie, avec reconnaissance, les mauvais traitements qu'on vous fait, les injures qu'on vous dit, les inégalités de l'humeur de ceux avec qui vous avez à vivre, les dégoûts que vous trouvez à la compagnie des gens de bien; à supporter les contradictions d'un mari, d'une femme, les emportements d'un père, les bizarres contraintes d'une mère, les assiduités et les soins gênants d'une charge que vous avez à remplir avec exactitude; car ce n'est pas là une pénitence légère, qui se réduit à prendre en paix et avec soumission la révolution de la fortune, le changement des temps, des saisons, le dérangement de vos affaires; à vous souffrir vous-mêmes, et surtout dans ces antipathies naturelles, qui, pour être involontaires, deviennent une pénitence d'autant plus méritoire qu'elle est de votre choix; faites une pénitence de sentiment qui consiste à rendre muettes toutes vos actions et toutes vos afflictions, en vous plaignant plus à Dieu de vos péchés, qu'aux hommes de vos misères.

Enfin, si vous ne pouvez embrasser les peines, au moins abstenez-vous des plaisirs; suppléez par la retraite, par la prière, par l'aumône, aux mortifications extérieures; si vous ne pouvez pas vous soutenir sans vos repas ordinaires, poussez du moins avant de manger, en mangeant, des soupirs secrets, et vous plaignez au fond de l'âme d'une nécessité que vos péchés vous ont attirée en ruinant votre santé : *Antequam comedam suspiro.* (*Job*, III.) Faites, par les désirs réels d'une volonté soumise, ce que vous ne pouvez exécuter sur une chair coupable; et exprimant en vous toutes les paroles du Roi-Prophète, dites avec lui : Seigneur, si vous voulez ce corps, déjà frappé de maladie et de faiblesse, et qui par ses révoltes est déjà tout exténué : *Si voluisses, dedissem utique* (*Psal.* L); mais vous n'aimez point les holocaustes, les victimes charnelles ne vous plaisent plus : *Holocaustis non delectaberis.* (*Ibid.*) C'est un esprit confus et troublé, c'est ce cœur contrit et humilié par les sentiments les plus vifs de la pénitence que je vous offre : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus; cor contritum et humiliatum.* (*Ibid.*) Ah! mon Dieu, je me flatte que vous ne le dédaignerez pas : *Deus, non despicies.* (*Ibid.*)

SECOND POINT.

La faiblesse et l'infirmité ne deviennent donc pas une dispense de la pénitence? elles en sont, au contraire, un motif bien puissant; elles vous disent : Le temps de la vie est bien court, l'heure de ma mort s'approche, je dois me préparer à partir, il faut me disposer à paraître devant mon juge? Car, quand est-ce qu'on doit nettoyer sa maison, sinon quand on doit recevoir la visite de son Seigneur; quand est-ce qu'une main prudente doit frapper les premiers coups, si ce n'est quand le maître est à la porte; quand serait-il temps d'expier vos crimes, si ce n'est lorsque votre juge va paraître, et vous redemander votre âme : tout la menace, cette âme revêtue d'un corps faible, de la chasser de cette maison de boue qui s'écroule de toutes parts, et si vous ne lui préparez par la pénitence une demeure éternelle, que va-t-elle devenir? Quoi! pécheur, la cognée est déjà à la racine de l'arbre, elle l'ébranle, il va tomber, peut-être n'a-t-il point encore porté un seul fruit de pénitence, et s'il tombe sans en avoir porté, qui pourra le sauver du feu?

Qu'on ne dise donc plus que la pénitence n'est que pour ceux qui ont une santé robuste, un corps plein de vigueur et de force; quel bonheur de pouvoir lui offrir le tribut de l'expiation, quand on est si près de lui payer celui de la vie! Quelle consolation pour les personnes infirmes qui ont perdu leur âme, de pouvoir la racheter par le peu qui leur en reste pour faire pénitence; et quand elles ont eu le malheur de refuser à la pénitence leurs plus beaux jours, qu'elles sont heureuses de pouvoir les renfermer dans le sein de Dieu, avec ces derniers moments qu'ils ont à vivre dans les larmes.

Voyez-vous donc, pécheurs, la multitude de tous vos prétextes confondue; et quelle autre excuse pourrait encore vous séduire? l'espérance d'avoir toujours le temps de faire pénitence? mais le danger qu'il y a d'être surpris, et l'importance de ce devoir méritent-ils que vous les différiez davantage; la crainte et le respect des hommes? mais qu'importe que les hommes murmurent, pourvu que le Seigneur soit content; les horreurs que cette pénitence présente? mais avec la grâce tout ne paraît-il pas aisé? la miséricorde de Dieu? mais ce Dieu de bonté n'est-il pas le principe et la fin de la pénitence?

Ah! ne vous ôtez donc pas cet unique remède, cette seule et salutaire ressource de salut. Hélas! depuis longtemps vous sentez que vous avez besoin de soupirs et de larmes pour apaiser votre juge, et loin de vous y être condamnés, vous en avez éludé toute

la force, vous en avez rejeté la pratique. Ah! tant de péchés que vous avez commis n'ont-ils donc pu encore tirer de votre esprit aveuglé et de votre cœur endurci un seul moment de pénitence ; voici un temps favorable, voici des jours de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, dies salutis.* (II *Cor.*, VI.) Brisez vos cœurs, affligez vos esprits, abandonnez-vous aux douleurs et au deuil que l'Eglise commence; tristes et confus d'avoir offensé Dieu, ne vous épargnez en rien pour l'apaiser.

Mais en vain faisons-nous tous nos efforts ; sans votre secours, ô mon Sauveur, nos misères vous sont toutes présentes, c'est à vous à nous les faire expier; vous voilà dans le désert pour vous donner en spectacle de pénitence aux pécheurs durant cette sainte quarantaine. Charité divine, touchez-nous; grâce ineffable, animez-nous; sainteté aimable, purifiez-nous; lumière pure, éclairez-nous; patience adorable, attendez-nous; vérité éternelle, conduisez-nous. S'il vous faut des ténèbres qui soient profondes, des égarements qui soient déplorables, puissance invincible, agissez sur nous; miséricorde infinie, agissez sur nous; bonté adorable, prenez pitié de nous, transmettez dans nos cœurs les soupirs enflammés, les larmes amères, les cris douloureux, l'amour du jeûne, de la retraite, de la mortification, en un mot tout cet homme de pénitence, afin qu'étant ici-bas les compagnons de vos douleurs, nous puissions un jour devenir dans le ciel les héritiers de votre gloire. Je vous la souhaite, Messieurs, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON V (5).

DE LA SUITE DES OCCASIONS DU PÉCHÉ, OU SUR LES TENTATIONS.

Jesus ductus est in desertum a Spiritu ut tentaretur a diabolo. (*Matth.*, IV.)

Jésus fut conduit dans le désert par le Saint-Esprit, pour y être tenté du démon.

Que veut nous apprendre le Sauveur par ces dispositions si différentes, Messieurs? Ainsi livré tour à tour à ces deux esprits si contraires : au Saint-Esprit qui l'éloigne du monde, *ductus est a Spiritu;* à l'esprit malin qui le tente dans sa retraite, *ut tentaretur a diabolo* ; voici les deux grandes leçons qu'il daigne nous faire aujourd'hui : il y a deux sortes d'occasions auxquelles le chrétien est exposé sur la terre, les unes délibérées, les autres involontaires. Les premières sont celles où nous nous exposons par notre témérité et notre imprudence; les secondes sont celles où nous exposent malgré nous notre condition et notre faiblesse : voilà le principe de tous nos malheurs, et qui devrait bien tirer de nos yeux une source intarissable de larmes.

Or, Jésus-Christ, qui a bien voulu être tenté par tous les endroits pour nous apprendre le grand art de combattre et de vaincre, daigne nous servir de règle dans les diverses occasions où nous sommes exposés ; et comment? Le voici.

1° A peine est-il baptisé qu'il évite tous les objets profanes du siècle, et le même Esprit qui le remplit le mène dans le désert, sans doute, pour nous apprendre que nous ne pouvons nous empêcher d'éviter les occasions prochaines du vice; car, si un Dieu, qui est la sainteté par essence et la toute-puissance même, prend la précaution de s'éloigner des occasions, comment nous, qui sommes si corrompus et si faibles, nous exposerions-nous témérairement à ces mêmes occasions..

2° Si Jésus-Christ est tenté dans sa retraite, et si le même esprit qui permet qu'il soit tenté par le démon lui donne des armes pour résister et pour vaincre, c'est, sans doute, pour nous faire comprendre que si, dans l'état et la condition où la Providence nous a placés, nous sommes exposés à des occasions involontaires du péché, nous y trouverons des secours suffisants pour en sortir victorieux et triomphants par le moyen de nos résistances et de nos combats; car si un Dieu, qui est la force même, veut bien combattre dans le désert, comment nous, qui ne sommes que faiblesse, ne combattrions-nous pas dans les occasions nécessaires, et dès qu'il promet de nous aider à combattre, quel succès ne devons-nous pas espérer; en un mot, dans les occasions où Dieu ne vous appelle pas, fuyez ; la fuite seule vous préservera du péril : voilà mon premier point. Dans les occasions où la Providence vous expose par votre état et votre condition, combattez, la seule résistance vous assurera la victoire : ce sera le second, et, soit dans la fuite et dans le combat, quelle gloire pour vous d'avoir un Dieu pour guide et pour appui; car voilà les deux grandes difficultés et les grandes vues qui tentent aujourd'hui Jésus-Christ dans le désert, pour vous apprendre à fuir l'occasion du péché et à le combattre. Que le même esprit qui mène le Sauveur m'anime aussi moi-même dans ce discours si difficile, et peut-être le plus important que j'aie encore prêché dans les chaires chrétiennes; demandons-lui cette grâce par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Sur quoi comptez-vous donc, âmes imprudentes, lorsque vous vous exposez à l'occasion du péché, et sur qui prenez-vous les prétextes qui vous rassurent ; est-ce sur Dieu, est-ce sur vous-mêmes ? Du côté de Dieu, vous vous dites : Il n'est point de tentation que je ne puisse vaincre avec la grâce; du côté de vous-mêmes, exagérant et votre force et votre faiblesse, vous vous dites tantôt : Il m'est impossible de résister, et tantôt : Rien ne m'est plus facile que de résister. Or, Jésus-Christ, en fuyant dans

(5) Imprimé au tome Ier, page 96 de l'édition de Liége, sous le titre de : *Homilie sur les tentations.*

le désert, confond vos deux téméraires prétextes. Quel autre que lui pouvait plus compter sur la grâce, puisqu'il en est l'auteur, et qu'il est la grâce même? Cependant il se défie de lui-même, et fuit l'occasion, sans doute pour nous apprendre qu'en nous exposant volontairement dans l'occasion du péché, nous ne devons compter ni sur la grâce, ni sur nous, et que, par conséquent, c'est en nous une grande imprudence et une coupable témérité de nous y exposer.

Premier prétexte : point d'occasion dont je ne sorte victorieux avec la grâce, et n'est-ce pas pour me soutenir contre la tentation que la grâce de Dieu m'est donnée? C'était par ce premier prétexte que le démon, voulant faire illusion au Sauveur, lui dit : Si vous êtes Fils de Dieu, jetez-vous du haut en bas du temple; que risquez-vous? Il est écrit que les anges viendront à votre secours, et qu'ils vous recevront entre leurs bras sans qu'il vous en arrive aucun mal : *mitte te deorsum.* (*Matth.*, IV.)

Je l'avoue, mes frères, elle soutient, cette grâce du Seigneur, une âme qui demeure dans la voie que la Providence lui a marquée, encore même y est-elle toute tremblante, tout alarmée; cependant il est de la fidélité que le Seigneur doit à ses promesses de ne point permettre que cette âme succombe dans le danger où elle ne s'est point exposée d'elle-même : ainsi soutint-il Abraham dans l'Egypte, Lot dans Sodome, Daniel dans la fosse aux lions, Esther dans la cour d'Assuérus, les enfants hébreux dans la fournaise; pourquoi? C'est que c'était par son ordre que la tentation les avait éprouvés, et qu'il manquerait à lui-même s'il manquait de soutenir ceux qui se tiennent fidèlement dans la voie de sa divine providence; mais il n'en est pas de même de ceux qui s'exposent d'eux-mêmes. Voyez saint Pierre, quand il s'expose de lui-même : il tremble et tombe dans l'infidélité à la seule parole d'une servante; mais voyez-le ensuite devant les tyrans où Dieu l'appelle : il y est intrépide, et brave en héros chrétien toute leur barbarie.

Voilà donc les seuls qui peuvent compter sur la grâce : ce sont ceux qui se trouvent exposés à la tentation par l'ordre de Dieu, et qui ne sortent point des voies de sa providence; mais ce principe ne vous confond-il point, ô vous qui comptez si fort sur la grâce, en vous exposant témérairement à l'occasion du péché? Est-ce par l'inspiration de Dieu et dans l'ordre de sa providence, que vous donnez dans toutes ces mondanités, si opposées à la simplicité et à la modestie chrétiennes; que vous cherchez ces compagnies si dangereuses qui ne soufflent que l'esprit du monde et ses folles vanités; que vous vous engagez dans ces parties de plaisirs, dans ces sociétés contagieuses si capables de vous séduire et de corrompre votre pureté même? Est-ce la volonté de Dieu que vous vous opposiez à ces lectures profanes, qui laissent après elles de si mauvaises impressions, et où sans le sentir on devient sitôt infidèle? Est-ce de l'ordre de Dieu que vous vous exposez à ces débauches scandaleuses, à ces festins délicieux si propres à vous engraisser d'iniquités, et à nourrir l'intempérance et la sensualité? Est-ce la volonté de Dieu que vous donniez aux agitations, aux brigues, aux inquiétudes de la fortune, un temps et une attention qui ne vous sont donnés que pour travailler à l'important ouvrage de votre salut? Est-ce par l'esprit de Dieu que vous sollicitez, que vous recherchez avec tant d'empressement et d'avidité ces postes si dangereux pour le salut, si délicats pour la conscience, et où, selon l'Apôtre, vous trouvez à chaque pas un piége de corruption et de mort? Est-ce la volonté de Dieu que vous liiez ces commerces secrets, que vous voyiez ces personnes suspectes, que vous entreteniez ces liaisons funestes, que vous formiez ces intrigues criminelles d'où vous ne sortez jamais comme vous y êtes entrés, et où la grâce de Jésus-Christ fait un si triste naufrage? En vérité, est-ce pour remplir ces saints engagements que vous courez aux théâtres, course contre laquelle depuis si longtemps toute la piété se récrie; qui ne sont qu'une abjuration détestable de vos premiers vœux, et un renoncement formel à toutes les promesses que vous avez faites dans le baptême? A ces théâtres où presque tous ceux qui en approchent reçoivent la première plaie et la conservent jusqu'au dernier instant de leur vie; à ces théâtres qui sont le poison de l'esprit, l'égarement de l'imagination, l'enchantement des sens, la ruine des vertus chrétiennes; d'où coule comme une source empoisonnée cette dissolution signalée dans le monde et qui semble augmenter à mesure qu'ils se multiplient à ces théâtres où l'on étudie si bien le penchant de l'homme pour le séduire, et où ce que l'on appelle intéresser le spectateur, c'est le corrompre; à ces théâtres où tout devient un piége si dangereux à la faiblesse humaine, et où, comme si les scandales de nos jours ne suffisaient pas, on fait revivre les anciens crimes, l'on en feint de fabuleux pour en inspirer de véritables, et où l'on s'efforce d'apprivoiser notre âge avec des monstres que l'on n'y connaît pas; à ces théâtres où l'on est obligé pour vous faire penser aux membres de Jésus-Christ, de vous ordonner d'en confier le dépôt aux suppôts de Satan; à ces théâtres où l'on s'instruit bien plus du mal que du bien; où la prétendue réforme est d'en préparer plus subtilement le poison, et où la morale des passions est d'autant plus dangereuse qu'elle est plus délicatement insinuée; à ces théâtres où le péché, qui ne frappe qu'une partie de l'homme dans les autres occasions le frappe tout entier; ses yeux par l'enchantement du spectacle qu'on y voit; ses oreilles, par l'harmonieuse lubricité qu'on y entend; ses sens, par l'indécence des objets qui s'y présentent; son cœur, par les attraits des plaisirs qu'on y sent : tout l'homme enfin s'y trouve investi du péché. Qu'appellera-t-on occasion prochaine, si le théâtre n'en est une véritable, et quelle sera

la matière du péché, si ce n'est tous les péchés ensemble? Or, revenons aux secours que vous osez attendre de Dieu dans de pareilles occasions. En vous quel prodige de présomption d'y attendre sa grâce sainte! doit-elle donc s'y rendre complice de vos iniquités! Quoi! cette grâce que les Hilarion, les Paul, n'étaient pas sûrs de trouver dans les creux des rochers et dans toutes les austérités du désert, s'offrirait donc à vous dans le centre des mondanités, de la mollesse, et des divertissements du siècle? Eh! ne doit-elle pas encore moins s'offrir à vous qu'à un autre? Car enfin que ceux à qui, Dieu a montré moins d'amour le quittent à la moindre occasion, l'offense paraît en quelque manière plus pardonnable; mais que vous qu'il a fait naître dans le sein de sa religion, qu'il y comble de son amour et de ses miséricordes, le quittiez pour un rien, pour une bagatelle, pour un vil intérêt, pour un plaisir passager; que vous ne le supportiez qu'avec peine, vous ne lui offriez qu'un cœur dont toutes les inclinations, les soins, sont de le quitter et de le perdre, ah! c'est pour lui un souvenir trop douloureux. Une âme si ingrate n'est pas digne de sa protection, et quand il vous voit si peu attentifs à le retenir avec vous et si opiniâtres à lui refuser votre amour, il est bien juste qu'il vous quitte à son tour, et qu'il vous refuse ses grâces. Il est donc vrai que lorsque vous vous exposez de vous-mêmes à l'occasion du péché, vous ne pouvez compter sur le secours et sur la grâce de votre Dieu. Or, en cette situation, quel est donc votre extrême malheur, et de là, n'êtes vous pas réduits à la dernière des misères, sans appui, sans protection, sans secours, sans grâce, sans Dieu? Ah! peut-on y penser sans frémir jusque dans la moelle des os, et peut-on se promettre de ne pas tomber en cet état?

O mon Dieu! que j'ai pitié d'un si aveugle chrétien! et la grande raison pour laquelle je crains tout pour lui, c'est parce qu'il ne se craint pas lui-même. Vous prenez des précautions, dit saint Ambroise contre les révolutions de la fortune. Ah! qu'il vaudrait bien mieux que vous en prissiez contre les occasions du péché! Il est bien plus avantageux pour vous de les éviter, et bien plus à craindre de vous y engager. Vous voulez encore éprouver vos forces, mais vos premières tentatives ont été si malheureuses; le passé vous annonce trop clairement l'avenir et pour en faire un nouvel essai, vous devez vous attendre qu'il vous en coûtera une nouvelle chute. Ah! si vous voulez faire quelque nouvel essai de vos forces, que ne le faites vous sur la vertu? que ne prenez vous les routes qui y mènent? Il n'y a qu'une seule digue contre le débordement du crime : c'est de ne jamais le commettre, et je ne vois point d'occasion plus prochaine du péché, que le péché lui-même.

Mais je veux que vous soyez tranquilles; comme vous dites que la grâce de Dieu et sa miséricorde se trouvent plus abondantes en vous que les attaques du monde et les tentations du démon, est-ce une raison de le quitter, et de l'abandonner, ce Dieu de bonté, et de vous livrer de propos délibéré aux ennemis de votre salut, parce que lui-même vous a voulu jusqu'ici tenir entre ses bras et couvrir du bouclier de sa puissante protection?

Enfin, dernier prétexte si commun parmi les chrétiens; ce n'est plus présomption, c'est pusillanimité : vous alléguez votre faiblesse. Je ne puis me dérober à l'occasion, je ne me sens point assez de force pour fuir et résister, dites-vous; et moi je dis que vous mentez au Saint-Esprit, que ce n'est pas la force qui vous manque, mais le courage et la volonté, et voici comment : combien ici qui, dans un gouvernement nouveau, aspirent à de nouvelles fortunes, cherchent à entrer dans l'administration des affaires, sollicitent un poste, un emploi? Si l'on vous accorde la grâce, et, selon vous, la justice que vous demandez, direz-vous : Je suis faible pour résister aux veilles et aux grandes applications que cet emploi, que cette charge, que ce poste demande? Direz-vous que vous ne vous sentez pas assez fort, pour ne pas vous y laisser corrompre et séduire? Ah! il n'est rien qui balance vos forces; ne vous faites-vous pas un front d'airain contre toutes les plaintes et les gémissements du public?

C'est ainsi que vous êtes tout prêts pour la fortune, et rien pour le salut; vous pouvez tout quand le monde commande, et vous ne pouvez rien quand c'est Dieu qui ordonne; peut-être me direz-vous que c'est la gloire ou l'intérêt qui l'emporte sur l'amour; mais qu'importe qui vous rende forts pour le siècle, si vous ne l'êtes pas pour le ciel? N'est-il pas bien honteux que dans un cœur la passion fasse ce que ne peut y faire la religion; que l'espérance d'un établissement temporel fasse rompre à un chrétien des biens que la vue de l'éternité ne saurait lui faire briser? Il est bien honteux que vous vous rendiez le maître de tout, que vous surmontiez tout, quand il s'agit d'un vil intérêt, d'un frivole point d'honneur, et que le péché seul vous paraisse un objet si doux et si aimable pour ne point le quitter; que pour y demeurer vous nous alléguiez des prétextes que vous jugeriez vains et frivoles en toute autre occasion.

Ah! condamnez-les donc, ces frivoles prétextes, qui ne sont que trop injustes : *Exite de medio eorum et separamini* (II *Cor.*, VI); sortez du milieu de ces occasions si funestes à votre innocence, et quand vous les aurez quittées ne les reprenez plus; séparez-vous pour jamais de ces objets très-contagieux, et quand vous aurez rompu vos liens, fuyez les occasions d'en contracter de nouveaux : *Separamini.* Vous avez formé de si grands engagements dans le baptême, pourquoi vous exposer à les démentir par de nouvelles chaînes dans le cœur? Les occasions font autant d'infidèles que de présomptueux, et n'allez pas dire qu'il faudrait donc être sans cesse en garde contre soi-même. Quelle folie de vous endormir quand vous savez que l'ennemi est à

votre porte, qui ne cherche qu'à vous surprendre! Eloignez cet objet qui est la source de tant d'offenses, qui vous fait si fort oublier votre salut; dites-lui comme ce père infortuné à la vue de ce qu'il avait de plus précieux et de plus cher : *Heu me! decepisti me;* occasions trop aimées, vous m'avez trompé; je ne m'attendais pas à votre surprise et à vos séductions, mais quoi qu'il en soit, quelque chères que vous me soyez, je vais vous immoler aux soins de mon salut : *Immolabo te.* C'en est fait, je vais m'éloigner pour jamais des attraits séduisants du péché, je vais rompre tous ces liens profanes qui m'attachaient au monde trompeur et à ses vaines créatures; plût à Dieu l'avoir plus tôt fait. Il va m'en coûter quelque violence, je m'y attends bien, mais dès qu'on veut se sauver il faut en prendre le chemin, et jamais je ne pourrai faire autrement mon salut : *Aliud facere non potero.* Tout ici me demande ce sacrifice : le repos que je cherche, l'inquiétude que je souffre, mes dégoûts, mes remords, mes alarmes dans les occasions du péché; vous-même, ô mon Dieu, que je sens à regret que j'ai quitté; tout m'oblige à fuir, à m'éloigner des occasions mauvaises : ma conscience, mon baptême, ma religion, tout m'engage à cette fuite, à cet éloignement salutaire : *Aliud facere non potero.* Mais ce n'est pas tout, vous venez de voir que dans les occasions du péché il faut fuir, voyons encore comme dans celles où il nous engage il faut vaincre : c'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Quelles sont, Messieurs, ces occasions involontaires et inévitables qui s'opposent à votre salut, et auxquelles Dieu semble nous engager? Si nous faisons réflexion sur nous-mêmes, nous trouverons qu'elles se réduisent ou aux nécessités et aux peines de la vie, ou aux illusions et aux vaines promesses du monde, ou aux dégoûts et aux sécheresses de la piété même; car le Sauveur, qui sait que la tentation nous est nécessaire, nous laisse exposés à ces trois sortes d'épreuves; mais ce qui doit en même temps nous consoler c'est qu'en nous mettant devant les yeux, dans l'évangile de ce jour, l'image de ses combats, il nous met en même temps des armes en main pour combattre et vaincre comme lui. 1° Si nous sommes tentés et exposés à l'occasion pressante des nécessités et des peines de la vie, Jésus-Christ, tenté de changer les pierres en pain, nous apprend qu'avec la parole de Dieu nous sortirons victorieux de cette occasion : *Non in solo pane vivit homo sed in omni verbo quod procedit de ore Dei;* 2° si nous sommes tentés d'oublier Dieu à la vue du monde et de ses faux charmes, Jésus-Christ, tenté par le pompeux étalage de tous les royaumes de la terre, nous apprend qu'en adorant et en servant Dieu comme nous le devons, nous triompherons de cette deuxième attaque : *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies;* 3° enfin si nous sommes tentés jusque dans la piété par le dégoût que le séducteur peut nous en inspirer, Jésus-Christ nous apprend, par le commandement qu'il fait à Satan de se retirer, que c'est par une crainte véritable d'abandonner Dieu et de perdre sa grâce que nous surmonterons ce troisième danger : *Non tentabis Dominum Deum tuum.* Vous me direz sans doute qu'être toujours tenté est un sort bien triste; je l'avoue, Messieurs; mais qu'il est en même temps consolant d'avoir Jésus-Christ pour chef et pour modèle! S'il est dit dans l'Ecriture que pour avoir la force de combattre et de vaincre, c'est assez d'avoir un Dieu pour témoin de ses combats : *Oculi Domini præbent fortitudinem his qui corde perfecto credunt in eum* (II *Paral.*, XVI); comment ne serions-nous pas encouragés quand nous venons à penser que Jésus-Christ combat avec nous et pour nous?

Première occasion de péché : ce sont les nécessités et les peines de la vie; tout nous manque disons-nous, tout nous méprise, tout nous abandonne, dans notre extrême misère nous ne savons à qui avoir recours; nous nous trouvons sans appui, sans ressource, et c'est alors que l'ennemi du salut, qui ne fait qu'épier les occasions, se présente à nous pour nous révolter contre la Providence, qu'il nous porte aux murmures et aux plaintes, et nous fait chercher toutes sortes de moyens justes ou injustes de changer cet état si dur en un autre plus doux.

Ainsi tenta-t-il Jésus-Christ quand, pressé par la faim après dix jours d'un jeûne rigoureux, il lui dit : Souffrirez-vous encore longtemps un état si triste et si mortifiant? Si vous êtes le Fils de Dieu, que ne dites-vous que ces pierres se changent en pain? *Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant.*

Mais de quelles armes le Sauveur se sert-il pour repousser le tentateur dans une occasion si pressante? De la parole de Dieu; c'est tout ce qu'il oppose à l'attrait de la nécessité de la vie. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo*, etc.

Et voilà, Messieurs, comme vous êtes obligés de combattre contre les misères et les nécessités de la vie : il faut y opposer la parole de Dieu. En effet, parcourez les saintes Ecritures, méditez-les; quelle source de consolation ne trouverez-vous pas contre votre indigence? quel adoucissement à vos peines? Là vous entendrez votre Dieu qui vous dit que c'est pour votre bien qu'il vous afflige, que c'est pour vos péchés qu'il vous châtie; que vous auriez fait un trop mauvais usage des richesses de la terre, s'il vous en eût rendus les dépositaires, que ceux qui les possèdent sont bien en plus grand danger de se perdre que vous; là vous verrez que le Seigneur ne vous laisse dans une si grande misère que pour exercer plus abondamment sur vous ses grandes miséricordes, et que, s'il semble vous abandonner par des épreuves si sensibles, c'est pour vous rendre plus conformes à son image et vous façonner mieux selon son cœur.

Or pouvons-nous voir tant de leçons et d'exemples de patience sans en recevoir quelque soulagement dans nos besoins? Une âme chrétienne qui se remplit avec foi de ces vérités infaillibles, qui les lit avec goût et sentiment, qui les écoute avec docilité et attention, qui les entend dans nos saints temples, où surtout elles ont plus d'onction et de force, n'y sent-elle pas une consolation secrète, un saint plaisir qui la pénètre, qui la soutient, qui la nourrit, comme si Dieu lui parlait lui-même? N'en sort-elle pas, comme les disciples d'Emmaüs, plus enflammée d'amour, plus rassurée dans ses alarmes, plus soulagée dans ses peines, lorsqu'elle voit Dieu par les yeux de sa foi, qu'elle le possède déjà par les ardeurs de sa charité, qu'elle s'occupe des biens à venir par la fermeté de son espérance; lorsqu'elle voit dans les Livres saints son Dieu qui se fait chair pour lui servir de nourriture, qui se cache dans les pauvres comme dans ses membres et ses favoris; lorsqu'elle y découvre la toute-puissance du Seigneur, marquée d'une manière si sensible dans la création et l'harmonie de ce grand univers, qu'elle y reconnaît que toutes les révolutions et les accidents qui arrivent sur ce grand théâtre du monde, où se jouent tant de tragédies différentes, ne tournent qu'à la gloire du héros qui sait les faire entrer dans l'économie des grâces du Seigneur et les rapporter au salut de son âme; lorsqu'elle voit dans les saintes Ecritures que Dieu est un Père tendre, qui ne châtie ses enfants que parce qu'il les aime, peut-elle ne pas recevoir avec douceur et résignation toutes les peines qui lui viennent, toutes les nécessités où elle se trouve, toutes les misères qui lui arrivent? Et quand elle envisage toutes ces épreuves de la vie dans l'ordre de la Providence de son Dieu et dans l'économie de son salut, ne juge-t-elle pas qu'il est bien plus avantageux pour elle de s'en remettre à la sagesse et à l'amour de cette providence paternelle, que de s'en chagriner et de s'en inquiéter? Enfin, si elle se sent tentée par le démon, ébranlée par les occasions du péché qui se présentent à elles pour arrêter son impatience, ne s'écrie-t-elle pas avec Jésus-Christ : *Scriptum est?* Je me trouve dans un état digne de compassion; ceux qui devraient me soulager me persécutent, et je souffre tout à la fois toutes les incommodités de la vie. Mais pourquoi me laisser abattre et me décourager, n'est-il pas écrit, que bienheureux sont les pauvres, que les bénédictions du ciel sont pour ceux qui auront été persécutés sur la terre : *Scriptum est;* et n'en est-ce pas assez pour me soutenir dans mes peines, contre les murmures et les impatiences? Je m'attendais sur ma famille que je vois si pauvre et si nombreuse, et c'est ce qui me donne du chagrin; mais pourquoi m'en inquiéter? Je vois écrit qu'il est une Providence qui donne l'accroissement aux lis des campagnes et l'aliment nécessaire aux oiseaux du ciel. Ne dois-je pas croire qu'elle me donnera la subsistance nécessaire? *Scriptum est.* Je me vois à deux doigts de ma ruine, et sur le point de n'avoir pas peut-être du pain; mais n'est-il pas écrit que l'homme ne vit pas tant du pain qu'il mange que de cette divine parole où il n'y a pas une maxime, pas un mot qui ne serve de motif à notre confiance et de consolation à nos peines? *Scriptum est enim : Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.*

Le démon, honteux et confus de n'avoir pu tenté le Sauveur en voulant le faire passer d'un état de peines et de nécessités à un état de délassement et de repos, lui présente une autre occasion pour le faire tomber; il veut lui faire oublier Dieu à la vue des pompes et des richesses de la terre, et l'enlevant jusqu'au sommet d'une haute montagne, il lui montre tous les royaumes et les grandeurs du monde, et lui promet de lui donner tout cela, s'il veut quitter le Seigneur pour s'attacher à lui : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

Ainsi le démon vous tente-t-il encore tous les jours, et c'est en cette occasion si délicate qu'il ne réussit que trop à vous faire oublier le Seigneur. Chaque jour encore, il étale à vos yeux les séduisants spectacles des biens et des grandeurs mondaines, pour surprendre votre estime; le monde, pour mieux vous enchanter, grossit les attraits de ses faux biens, il emprunte jusqu'aux illusions pour éblouir votre esprit, il emploie les charmes les plus puissants pour gagner votre cœur, il fascine vos sens par son éclat et sa figure trompeuse; il fait plus, il accommode les objets qui vous plaisent à vos penchants, à vos faiblesses; il vous promet même de vous les donner, quoiqu'il n'en soit pas le maître et qu'il vous les vende bien cher : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Ainsi, vous qui avez du penchant à l'avarice, je contenterai votre passion si vous m'adorez; c'est-à-dire, si vous voulez être dur, cruel, injuste, impitoyable, sans compassion pour les pauvres, sans conscience, sans honneur, n'ayant point d'autre Dieu que vos richesses, d'autre soin que d'accumuler biens sur biens; à ce prix je vous les donnerai : *Tibi dabo.* Sait-il que vous avez du penchant à la volupté, au plaisir? il vous en représente tous les charmes et vous dit : Si vous voulez m'adorer je vous les procurerai, *si cadens adoraveris me;* c'est-à-dire, si vous voulez être lâche, sensuel; si, par une apostasie honteuse, vous voulez renoncer à Jésus-Christ, à vos vœux, à votre baptême, pour vous livrer à la créature, aux jeux, aux divertissements, aux spectacles; si vous voulez vous rendre le jouet, l'esclave, la victime, l'idolâtre d'une beauté mortelle, d'un objet enchanteur; si vous voulez être sans pudeur, sans parole, immolant à quelques plaisirs passagers, à quelque légère satisfaction votre âme, votre salut, votre éternité; à ce prix je vous les ferai tous goûter: *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

Mais, repliquez-vous, comment adorer Dieu dans le monde? c'est une chose impossible. Et moi je dis que c'est dans le monde même, où dès que vous y êtes placés de la main du Seigneur, vous pouvez mieux servir votre Dieu, et l'adorer, parce que c'est dans le monde où vous pouvez pratiquer plus de vertus et des plus sublimes. Eh! quelles vertus plus grandes puis-je y pratiquer? Quelles vertus, Messieurs? La pénitence, la mortification chrétienne. Vous y avez tant de chagrins et de sujets de tristesse : ce que vous espériez qui ferait votre bonheur y fait votre peine, enfin votre enfer; n'est-ce pas là de quoi offrir à votre Dieu, n'est-ce pas pour lui une vraie adoration? Quelles vertus? La douceur, la patience, l'humilité; n'y êtes-vous pas à tous moments exposés au caprice, à la bizarrerie, à la mauvaise humeur, au mépris, à l'injustice, aux railleries, aux censures, aux médisances, aux calomnies, aux persécutions des autres. Quelles vertus! La vigilance, la prière ; car, qui doit plus se tenir sur ses gardes que celui qui est entouré de précipices et d'ennemis? où doit-on plus demander à Dieu de secours que lorsqu'on est au milieu de tant de besoins réels et sensibles, et peut-on s'endormir dans l'ardeur du péril? Quelles vertus? La piété, la dévotion, et par là vous édifierez votre prochain et serez plus utiles à l'Eglise que le solitaire par ses austérités et ses larmes. Quelles vertus encore? La régularité, la modestie, la charité : car le monde, tout corrompu qu'il est, ne laisse pas de se récrier et de condamner vos commerces scandaleux, vos déréglements insensés, vos débauches honteuses, vos perfidies criantes, votre insensibilité cruelle ; il veut que vous soyez sages et prudents, affables, reconnaissants, secourables; et sur tous ces points Dieu et le monde s'accordent. Quelles vertus enfin? Le zèle et la ferveur pour Dieu ; car le monde est pour vous un grand maître, si vous savez en profiter, et la manière dont il veut que ses partisans le servent, vous peut bien apprendre celle dont il faut que vous serviez le Seigneur. Vous y apprendrez, de ce qu'on y fait pour la fortune, ce qu'il faut y faire pour le salut ; par la déférence qu'on y a pour les usages profanes du siècle, la docile obéissance qu'on doit aux saintes lois de l'Eglise ; de l'attention et du respect qu'on y a pour les ordres des grands combien on doit écouter et se soumettre quand un Dieu a parlé ; si vous veniez à comparer tout ce que vous faites pour l'un avec le peu que vous faites pour l'autre, vous en rougiriez, vous en gémiriez; car voilà ce que le monde vous peut enseigner, et vous trouveriez un puissant motif dans l'école même du monde, pour vous détacher de ce monde si corrompu, si infidèle, si perfide, où le bonheur n'est qu'une agréable chimère, et le chagrin et la peine qu'une triste réalité; car son inconstance, son infidélité, son impuissance ne vous refroidiraient-elles pas assez sur ses espérances frivoles, sur ses promesses vaines? ses dégoûts, ses tristesses, ses amertumes ne vous détacheraient-elles pas de ses folles joies, de ses festins, de ses attachements, de ses fêtes? Si le monde a un côté dangereux qui séduit et qui tente, n'en a-t-il pas un autre salutaire qui guérit et qui corrige? et les mêmes objets qui sont la plaie de l'âme, n'en portent-ils pas avec eux le remède? Ah! reconnaissez donc ici la nécessité où vous êtes d'adorer le Seigneur au milieu même du monde, la facilité même que vous y avez de résister et de vaincre l'attrait de ses faux biens, en demeurant attaché au service de Dieu, et en implorant avec confiance le secours de sa grâce. Ne puis-je pas vous dire ici ce qu'un prophète disait autrefois aux Juifs : Ne croyez pas que les idoles d'Egypte, que tous les mondains adorent à vos yeux, puissent vous empêcher d'adorer le Seigneur : donnez-vous bien de garde de leur ressembler, et pour résister au torrent de Babylone, dites sans cesse au fond de vos cœurs : Il faut, ô mon Dieu, que nous vous adorions seul et sur toute autre chose : *Dicite in cordibus vestris : Te oportet adorari, Domine.* (*Baruch.*, VI.)

Il est vrai que le salut de ces âmes ferventes qui se sont retirées dans la solitude, comme dans un port contre tant de naufrages, est le plus sûr, et que souvent je l'ai envié, moi qu'une Providence plus rigoureuse a laissé dans le siècle, mais il ne renferme pas moins de difficultés; et, pour nous fortifier et nous encourager, nous n'avons qu'à nous dire sans cesse au milieu de nos plus grands dangers : *Dicite in cordibus vestris : Te oportet adorari, Domine.*

Enfin, dernière tentation : le dégoût de la piété même. Le démon transporte le Sauveur sur le pinacle du temple, et lui dit : Si vous êtes Fils de Dieu jetez-vous du haut en bas ; que craignez-vous? les anges ne viendront-ils pas à votre secours? *Mitte te deorsum.* Et voilà comme il parle encore aux âmes les plus avancées dans la voie de la perfection; il leur dit : Descendez de cet état si sublime, si gênant, si austère à un état plus à votre portée, plus conforme à la délicatesse de votre tempérament et à la faiblesse de votre santé : *Mitte te deorsum.*

Mais que répond Jésus-Christ? Vous ne tenterez point le Seigneur. Pourquoi voulez-vous attendre des miracles sans nécessité? qu'est-il besoin de mettre ici à l'épreuve la puissance de Dieu? *Non tentabis Dominum Deum tuum.* Car voilà l'écueil où tombe si souvent la fidélité de ces âmes vertueuses qui comptent trop sur leur justice, et qui, pour trop se prévaloir du secours de la grâce, s'exposent aux plus dangereuses occasions, et par un peu trop de présomption, éloignent Dieu, qui ne veut point qu'on le tente, et tombent sans s'en apercevoir dans le relâchement : *Non tentabis Dominum Deum tuum.*

Quelle misère pour ceux que cette occasion fait succomber! Plus on tombe de haut, et plus on se brise. Ah! que l'idée seule d'un tel malheur vous saisisse d'une crainte salutaire, et si vous ne voulez pas que le dé-

mon vous abatte, répondez-lui : *Non tentabis Dominum Deum tuum*, et à ces paroles le démon laissa le Sauveur, et aussitôt les anges s'approchèrent de lui pour lui offrir leurs services : *Tunc reliquit eum diabolus, ecce angeli accesserunt et ei ministrabant.*

Bienheureux état! Messieurs; quand sera-ce le mien, ô mon Dieu? De tous côtés le démon m'attaque, et il m'environne tout entier de ses piéges. Je lui échappe par un endroit, il me tente par un autre; il se joue de ma fragilité, et ce qu'il y a de plus triste pour moi, c'est qu'instruit comme je suis de sa malice, je vais même au-devant de lui. Je me livre témérairement à ces funestes occasions; je ferme les yeux à ses malheureux piéges, et m'aveugle moi-même, jusqu'à faire ma joie de ma perte. Ah! Seigneur! quand jetterez-vous sur moi un regard propice : *Domine, quando respicies?* (*Psal.* XXXIV.) Ne permettez pas que je m'égare plus longtemps, que ce soit ici le moment de votre miséricorde sur moi, levez-vous et venez à mon secours :*Exsurge in adjutorium mihi.* (*Ibid.*) Dès qu'un pécheur est si déplorable, n'est-il pas un objet bien digne de votre pitié? *Apprehende arma et scutum* (*Ibid.*) : prenez en main les armes et le bouclier, et les faites passer dans les miennes, c'est-à-dire le jeûne, la retraite, la parole de Dieu, la crainte, la ferveur, afin de combattre et de vaincre en toute occasion l'ennemi de mon salut : *Apprehende arma et scutum;* dites à mon âme que vous êtes sa force, sa défense, son appui, son salut : *Dic animæ meæ : Salus tua ego sum.* (*Ibid.*)

Je l'avoue avec larmes, mon Dieu, que je n'ai jamais eu tant de besoin de cette parole dernière de miséricorde et de consolation. Vous le savez : depuis longtemps je me sens combattu, et à la veille de succomber, mes périls redoublent, les occasions du péché se multiplient, ma faiblesse recule, les forces me manquent. Je suis au bord du précipice, le moindre souffle de mon ennemi peut m'y faire tomber, jamais peut-être je n'ai été plus près de périr; dites à mon âme que vous êtes sa ressource, sa couronne, sa vie : *Dic animæ meæ : Salus tua ego sum;* que j'entende sortir de votre bouche ces paroles si tendres : Non, je ne souffrirai pas que ce misérable pécheur périsse, j'en ferai un enfant de ma grâce. Je le protégerai contre les efforts de ses ennemis, et le secourerai dans toutes les occasions les plus dangereuses, pourvu qu'il s'applique à les fuir et à les combattre, car l'excès de ses malheurs me touche. Dieu d'amour, si j'éprouve un sort si doux et si heureux, mon âme se réjouira dans le Seigneur : *Anima mea exsultabit in Domino* (*Ibid.*), toute ma vie se passera à vous louer, et à méditer vos justices et vos miséricordes, *et lingua mea meditabitur justitiam tuam, tota die laudem tuam.* (*Ibid.*) Je bénirai sans cesse sur la terre votre saint nom, jusqu'à ce que je puisse vous glorifier dans le ciel : c'est, Messieurs, ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc. *Amen.*

SERMON VI

DE LA PRIÈRE.

Et ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa clamavit dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David.* (*Matth.*, XV.)

Une femme chananéenne qui était sortie de son pays, s'écria : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.

C'était peu à Jésus-Christ de nous avoir fait un précepte, c'était peu à son amour d'avoir consacré un exercice déjà si saint par sa bouche, par ses yeux par ses soupirs, par ses larmes, par l'élévation de ses mains, par les mouvements de son cœur, enfin par toute sa personne adorable; sa compasion, en nous proposant l'exemple d'une mère affligée qui prie et qui obtient l'objet bienheureux de sa prière, veut achever de nous en inspirer l'amour.

Mais qui doit plus nous surprendre, de la miséricorde d'un Dieu qui veut qu'on le prie, où de l'obstination de l'homme qui refuse de l'invoquer? L'un, quel besoin a-t-il qu'on l'invoque? L'autre, s'il n'ouvre la bouche et n'élève les mains au ciel, dans quel gouffre de maux ne s'abîme-t-il pas? Ce sont ces malheurs qui font dire à Jésus-Christ : priez, vos besoins sont extrêmes; demandez, vous ne trouverez nul secours en vous-mêmes; cherchez et vous trouverez, et ne craignez point que la porte soit fermée, frappez, on vous ouvrira.

Mais aussi sachez que la plus grande misère est de ne point prier; c'est dans l'esprit un assoupissement funeste; c'est dans le cœur une froideur mortelle, et dans tout l'homme une insensibilité déplorable, et pour réduire tous ces malheurs à leur véritable source, je dis avec saint Augustin : c'est de l'empêcher de prier, ou de ne lui faire pousser que des prières impuissantes.

Je m'élève aujourd'hui contre ces désordres qui méritent véritablement toute notre compassion : ou nous ne prions point ou nous prions mal. Je veux vous faire sentir tout le mal que vous faites, et pour le chasser de notre cœur, vous avez besoin de la prière : voilà mon premier point ; et vous apprendre les conditions nécessaires pour bien prier : ce sera le deuxième. A vous seul, ô mon Dieu! est borné le secret de nous en instruire et de nous faire entendre à vous. Hélas! depuis si longtemps nous sentons que nous avons besoin de soupirs et de larmes, et toujours notre dureté et notre mauvais cœur nous les refusent. Jusqu'ici, vous n'avez pu tirer de nous une prière digne de vous! Ah! bonté divine! ajoutez à la grâce qui nous fera sentir nos maux celle qui nous en fasse implorer le remède : c'est ce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Que nous gemissions sous le poids de l'iniquité, ou que nous goûtions la douce liberté des enfants fidèles, il faut prier, dit l'Apôtre, et les justes comme les pécheurs ont besoin de prières. Ah! que David le sentit bien, ce

double besoin de la prière, lui qui avait éprouvé les deux états de juste et de pécheur. Vous le représenterai-je tantôt du fond de l'abîme ou ses faiblesses l'avaient plongé? C'est maintenant que toutes les faiblesses de mon cœur implorent, ô mon Dieu! le secours de votre main toute-puissante. Soyez à jamais béni de n'avoir point retiré de moi ma prière, et avec elle votre miséricorde! Tantôt, marchant avec confiance dans les voies de la miséricorde, il ne craint point d'en faire tarir la source, et s'écrie : Que le bras qui me frappe me soutienne, que la main qui m'abat me relève.

Arrêtons-nous, mes frères, à ces deux idées, et soit que nous soyons pécheurs, soit que nous soyons justes, reconnaissons le besoin que nous avons de la prière.

Et d'abord, voyons le besoin qu'en ont les pécheurs. Depuis que nous avons tant fait que de déplaire à Dieu par le péché, dit saint Basile, comme toutes les créatures ne sont pas capables de payer ce tribut de gloire que chaque créature lui doit, comme tous les hommes ensemble ne peuvent suppléer à vos infirmités, ni vous rendre la justice après l'avoir perdue, que vous reste-t-il à faire, sinon de demander au Tout-Puissant les choses qui vous manquent, sinon de chercher auprès de lui et dans lui ce que vous ne sauriez trouver dans votre fonds propre, ni pour exciter votre foi, ni pour mettre en mouvement les pensées saintes, qui demeureraient stériles sans la prière, ni pour imprimer dans votre âme les grandes idées du jugement et de l'éternité, que le monde dissipe, ni pour imiter et obéir Jésus-Christ, qui a prié et qui veut qu'on prie? Non, vos besoins les plus pressants sont : 1° celui d'une grâce qui vous guérisse des plaies honteuses du péché; 2° celui d'une miséricorde qui vous le pardonne; car ces grâces et ces miséricordes ne s'accordent pas sans demander. Dieu, qui est le maître de ces dons, qui les attache à telles conditions qu'il lui plaît, a voulu qu'elles fussent le fruit de la prière. Oh! si l'Esprit-Saint voulait nous servir de guide et de lumière pour nous découvrir à nos propres yeux tels que nous sommes au dedans, que la vue de notre misère et de notre impuissance, bien mieux que tous les livres et les sermons, nous diraient les besoins pressants que nous avons de vous prier et de vous invoquer, ô mon Dieu! Hélas! il n'y a aucune partie dans nous qui n'implore votre secours. Erreur dans l'esprit, corruption dans la volonté, déréglement dans le cœur. Une âme captive qui toute seule ne peut jamais rompre les liens qui l'attachent à la terre; nulles vertus, des vices sans nombre : que de diverses infirmités nous accablent, et que nous sommes à plaindre! Nous nous trouvons tout à la fois aveugles, sourds, muets, paralytiques, et ne pouvant ni guérir, ni voir, ni être, ni respirer que par la grâce du libérateur, quel besoin avons-nous donc de l'implorer, cette grâce, seul remède à tant de maux qui ne peuvent être ni cachés à ses lumières, ni indifférents à sa tendresse! Ah! combien ces sentiments, pleins tout à la fois de confiance et de larmes, ne doivent-ils pas nous exciter à prier, et à pousser nos gémissements et nos cris vers cet aimable Sauveur, pour le forcer à venir en nous avec une vertu toute-puissante, à qui rien ne résiste! Car enfin, à qui avoir recours parmi tant de misères? Compterions-nous sur nous-mêmes, sur cette raison obscure, faible, reste des débris du naufrage d'Adam? Hélas! notre nature sait faire des infirmes, mais faire un homme sain n'est pas son ouvrage; elle ne sait faire que des blessés, et ne saurait en guérir aucun. Ah! si la prière est non-seulement un moyen efficace, mais le seul moyen pour obtenir la délivrance de nos maux, quelle nécessité donc d'y avoir recours et de nous en servir, surtout quand nous sommes toujours près du péril? Nous voyons dans l'évangile de ce jour que Jésus-Christ ne guérit la fille de la Chananéenne que parce qu'elle le prie, et qu'elle implore ardemment son secours; et un Père nous assure que les guérisons miraculeuses ne descendent point du ciel, qu'auparavant les vœux et les soupirs n'y soient montés pour les demander : *Ascendunt vota, descendunt miracula.* O prière sainte, que vous êtes puissante! quels prodiges de grâces n'attirez-vous pas sur les hommes! Autrefois, dans la Judée, vous triomphâtes des lions barbares en Daniel, des ténèbres épaisses dans Tobie, des fers et de la prison en saint Pierre, de la mort même en Lazare. Ces prodiges furent grands sans doute; mais aujourd'hui, changer mon cœur dérégté, arrêter le cours de mes désordres, rompre tous mes malheureux attachements, abaisser mon orgueil, dompter mes passions, vivifier mon âme, seraient des prodiges plus grands encore que ceux que vous opérâtes autrefois. Ah! ne se feront-ils donc jamais en moi, ces bienheureux miracles? O vertu divine! venez au secours de ma faiblesse, descendez en moi pour opérer ces prodiges; sans vous le péché ne trouve aucun remède sur la terre, ni dans le ciel aucun pardon.

Sentez, pécheurs, le besoin que vous avez de la prière; si la vôtre est vive, elle perce les nues; elle ne se repose point qu'elle n'ait trouvé Dieu; et voyez comme elle l'attire, et comme elle le force avec violence de venir secourir un pauvre cœur qui le recherche; considérez comme elle touche sa clémence, comme elle émeut ses entrailles, comme elle désarme son bras, comme elle fait de Jésus-Christ tout ce qu'elle veut, comme elle le gagne et le force à regarder en pitié vos misères, et à vous obtenir un pardon que tout le reste semblait vous rendre impossible. Ah! que de compassion dans le Sauveur! mais que de force dans la prière du fidèle! Après cela, que je vous plains, ô vous qui alliez des crimes infinis avec un silence funeste, et qui ne faites retentir partout que la voix tumultueuse de vos crimes, et jamais celle de la prière, comme si les miséricordes de Dieu pouvaient vous être indifférentes! Que vous m'alarmez, vous, gens du monde,

qui, donnant tout à ce commerce usuraire, de nos jours si commun, à ces plaisirs frivoles dont on se fait de misérables nécessités, à ce gouffre de jeux, où se perdent vos biens, votre santé, votre repos, votre probité, votre conscience, n'avez plus le loisir de prier, qui n'en trouvez pas même assez pour vos crimes! Vous avez donc quelque chose de plus pressant que votre salut? vous avez donc d'autres intérêts plus grands que ceux de sauver une âme? Eh! faudrait-il vous le dire? était-il besoin d'un ordre exprès de Jésus-Christ pour vous obliger de vous aller jeter aux pieds de ses autels? Quoi de plus facile pour vous que de lui ouvrir un cœur, que de lui faire voir une conscience qui voudrait se changer, et qui ne le peut sans son secours, que de lui exposer vos misères, en les laissant parler elles-mêmes? Pouvez-vous croire que la prière ait la vertu d'attirer la miséricorde du Seigneur sur vous, et en négliger l'exercice? Hélas! si Dieu, pour le pardon de vos fautes, exigeait de vous de grandes aumônes, vous pourriez lui répondre : je ne le peux; mais il ne vous demande qu'une prière fervente, qu'un cri, qu'un gémissement, qu'un soupir, qu'une larme. Il n'attend point ici de vous tout ce qu'il y a de cruel, d'austère, de mortifiant; il est près de se livrer à vous sur la simple exposition de vos faiblesses, à l'humble imploration de ses miséricordes, et quand il voudrait les faire couler sur vous, ces miséricordes, ah! ne les feriez-vous pas rentrer dans son sein par une cruelle indifférence? Oui, s'il plaisait à Jésus-Christ de vous faire voir l'état déplorable où une âme est plongée, ce grand fonds de dettes qu'elle contracte envers lui de jour en jour, et avec tout cela le refus qu'elle fait d'implorer son secours, pourriez-vous assez déplorer un infortuné qui veut se perdre, qui craint de sentir les miséricordes de Dieu, qui se retranche de la société des élus, où l'on n'est admis que par la prière, qui, sortant même du sein de l'Eglise, où l'on ne demeure que par l'oraison, se juge, se réprouve lui-même faute de prier, et descend de ténèbres en ténèbres, d'offenses en offenses, jusqu'à ce qu'il se trouve au fond de l'abîme, où la voix de la miséricorde n'entre jamais, d'où nul pécheur ne peut se faire entendre au Dieu de toute compassion, et où livré à la seule justice et frappé de son malheur, il va porter jusque dans l'éternité la juste peine de son silence.

Non, direz-vous en vous-même, je ne serai point cette âme infortunée, je me vois séparé de vous, ô mon Dieu, par le nombre et l'énormité de mes péchés, qui sont immenses, mais j'espère que vous m'entendrez lorsque j'aurai recours à vous. Seigneur, moi qui, par votre grâce, me vis autrefois dans un état si haut et si sublime, aujourd'hui, du fond de mes iniquités, de mes tristes misères, de mes besoins extrêmes; du fond de mon aveuglement déplorable, du plus profond de tous les abîmes, chargé de fers, couvert de chaînes; je trouve encore une ressource dans la force de mes cris, dans la vertu de ma prière, et dans l'excès de votre tendresse : *De profundis clamavi ad te, Domine.* (*Psal.* CXXIX.) Au défaut de mes paroles, Seigneur, écoutez la voix de mes larmes, elles partent d'un cœur si sincère et viennent d'un si grand fonds de malheurs qu'elles méritent bien que, par votre pitié, vous les exauciez : *Domine, exaudi vocem meam.* (*Ibid.*) Soyez attentif à mes vœux, rendez-vous-y propice; je suis si éloigné de vous par mes péchés qu'il faut vous faire effort pour m'entendre : *Fiant aures tuæ intendentes.* (*Ibid.*) Autant mes crimes vous parlent haut, autant ma prière se redouble : ainsi n'écoutez point la voix de mes désordres, ils vous demandaient ma perte, mais écoutez la voix de ma prière, elle vous demande mon salut : *In vocem deprecationis meæ.* (*Ibid.*) Si mes iniquités s'élevaient à vous sans mes gémissements et mes larmes, ah! quel poids aurais-je à soutenir et n'en serais-je pas accablé? *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?* (*Ibid.*) Mais dès qu'un pénitent demande grâce à vos pieds vous ne regardez plus ses offenses, vous ne voyez que ses malheurs, parce qu'il y a en vous un fonds inépuisable de miséricorde et de bonté : *quia apud te propitiatio est* (*Ibid.*); dans vos écrits vous vous êtes fait une loi d'avoir pitié du misérable pécheur, dès qu'il vous recherche de bonne foi : loi aimable, loi consolante, qui semble être faite pour moi, pour me rassurer dans mes justes frayeurs et m'aider à soutenir votre présence, ô mon Dieu! *et propter legem tuam sustinui te, Domine.* (*Ibid.*) Si je n'envisageais que mes faiblesses, hélas! que pourrais-je espérer de moi-même? et quelle raison, au contraire, n'aurais-je pas dans mes offenses de désespérer? Il a promis à ma prière de lui être favorable, de l'écouter : ah! toute mon âme s'y abandonne : *Sustinuit anima mea in verbo ejus* (*Ibid.*); et parce que sa parole est infaillible, que ses promesses sont irrévocables, mon espérance est aussi ferme et inébranlable : *Speravit anima mea in Domino.* Serais-je le seul? espérez aussi, Israël, et puisqu'il fait encore jour et que viendra une nuit où il ne sera plus temps de prier le Seigneur, espérons, et que tous les peuples implorent à mon exemple la délivrance de leurs maux : *A custodia matutina usque ad noctem speret Israel in Domino.* (*Ibid.*) Il est vrai que si j'avais offensé un homme comme j'ai offensé mon Dieu, je devrais ne pas compter sur ma prière, il faudrait y renoncer et désespérer du pardon de mes offenses; mais il n'en est pas de même de la prière que nous faisons à Dieu, comme de celles que nous faisons aux hommes : c'est assez d'avoir recours en lui et d'y croire fermement pour en espérer tout secours : *Quia apud Dominum misericordia.* (*Ibid.*) Il y a toujours en Dieu plus de miséricorde que de malice dans l'homme, plus de rédemption dans le Seigneur que de captivité dans le pécheur : *Et copiosa apud eum re-*

demptio (*Psal.* CXXIX.); il n'est point d'esclavage si honteux dont le Tout-Puissant ne soit prêt à racheter Israël, et jamais le crime ne nous fera de chaînes si pesantes que sa compassion ne puisse briser : *Et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus ejus.* (*Ibid.*)

Vous le voyez, mes frères, le pécheur a donc besoin de la prière; mais ne croyez-vous pas que les âmes pures n'aient pas grande raison quand elles prient? et quelque justes que vous puissiez être, n'avez-vous pas un pressant besoin de prier? C'est ce que David avait bien compris, lorsque rappelant l'état déplorable d'où le Seigneur l'avait tiré, il s'écrie dans des transports de reconnaissance et de joie : Hélas! que j'étais à plaindre sans votre secours, ô mon Dieu! au dehors tous mes ennemis, au dedans tous mes combats me faisaient sentir le besoin pressant que j'avais de la prière, et c'est pour cela que je me suis dit à moi-même, dans mes peines j'invoquerai le Seigneur, et il écoutera mes vœux et mes prières : *In tribulatione mea invocabo Dominum, et ad Deum meum clamabo* (*Psal.* CXVII); et qu'elle ressource en effet pour l'âme juste quand elle pense que tout l'attaque au dedans et au dehors, quand elle fait réflexion sur ce nombre infini de tentations qui la pressent, sur les misères qui l'accablent, sur les dangers fréquents où elle est exposée, au milieu d'un monde tout mauvais qui, pour séduire la plus solide vertu, lui présente des rivages qui enchantent, des honneurs qui flattent, des exemples qui entraînent, des biens qui attachent mais qui trompent, des plaisirs qui, trop souvent par le penchant qu'on y a, emportent avec violence? Ah! cette âme juste peut-elle se voir entourée de tant de piéges sans prier Dieu qu'il veuille bien la fortifier et la rassurer sur ce qui fait le plus juste sujet de ses frayeurs, sans se mettre entre ses mains, où elle sera bien mieux que dans les siennes propres, sans recourir au divin spectateur de ses violences et de ses efforts, qui nous assure lui-même que si nous implorons son secours et qu'il se déclare pour nous, nos combats se tourneront en victoires?

Et en effet, fussiez-vous des saints, quoi de plus ordinaire en vous que ces combats avec vous-mêmes, que ces contraintes que nous sentons entre la chair et l'esprit, entre la passion et la religion? Quoi de plus commun et de plus dangereux que ces oppositions de nous-mêmes à nous-mêmes, que ces guerres intestines où tout l'homme s'oppose et résiste à tout l'homme chrétien; où un même cœur se prête et se résiste, s'attaque et se défend; où, s'il veut aller à Dieu, son propre poids le fait retomber vers le monde, et où, s'il veut se donner au monde, un remords de conscience le fait retourner vers le ciel; où tout ce qui flatte ses penchants expose son innocence, où tout ce qui lui est cher lui est funeste; où, partagé misérablement entre son plaisir et son devoir, entre l'attrait du bien et celui du mal, entre la volonté humaine et la soumission chrétienne, qui se choquent continuellement et se contredisent; où enfin Jésus-Christ et le démon qui luttent dans son âme comme les deux enfants de Rebecca se combattaient dans son sein, nous tiennent dans un danger continuel de notre perte, dans une grande incertitude de notre salut, et nous montrent trop clairement que notre sort est déplorable? Si nous y pensions, combien ces misères et ces périls feraient-ils sortir de prières de notre bouche! car ce n'est qu'après la prière qu'il nous accorde des forces, qu'il nous aide, qu'il nous tient sur notre pente malheureuse pour le crime dans une heureuse disposition de sainteté, et il termine à notre avantage les combats de notre vie; et, quand nous ne le prions point, est-il étrange que le poids de la concupiscence prenne le dessus, que la charité y descende, et que Jésus-Christ diminue en nous, qu'il y cède sa place à son ennemi? Et de là ces défaillements dans la piété, ces dévotions languissantes et froides, ces priviléges odieux qu'on s'accorde, ces relâchements prodigieux qui étonnent, ces monstrueux adoucissements qui font le scandale de la religion et la honte du christianisme. Ainsi cet apôtre si fidèle qui, pendant que Jésus-Christ prie, s'endort, est bientôt puni de sa négligence, il passe de l'assoupissement à l'apostasie et de l'oubli de la prière au renoncement de son Dieu.

Ah! prions donc, mes frères; nous avons sur nos lèvres l'arbitre des dons de Dieu et le dépositaire de ses miséricordes; employons-la donc pour les obtenir; que jamais le jour ne s'ouvre et ne se ferme, que nous n'ouvrions notre cœur au Seigneur par l'oraison; regardons comme trop téméraire et trop hasardé un jour passé sans la prière; croyons un vice mal attaqué, une vertu mal défendue, s'ils ne le sont pas par la prière. Dans un lieu d'exil nous sommes bien différents de ceux qui sont dans la véritable patrie; là les justes ne prient plus; ils n'ont plus de combats et de guerres à soutenir; ils jouissent, et nous attendons; ils se reposent à l'ombre de leur gloire, et nous combattons pour l'acquérir; ils bénissent, et nous gémissons; ils sont dans le port à couvert de toute tempête, et nous au milieu d'une pleine mer d'écueils et d'orages. Nous devons crier sans cesse : Seigneur! sauvez-nous; nous allons périr, si vous ne venez à notre secours. Voilà, mes frères, ce que vous devez dire, justes ou pécheurs, et plût à Dieu que vous le disiez avec les dispositions d'une prière sainte! Je vais vous les marquer en peu de mots dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Peut-on penser à ce qu'est Dieu, sans comprendre ce que doit être la prière? Il est grand, dit le Prophète : il faut donc qu'elle soit humble; il est saint : il faut donc qu'elle soit recueillie; il est véritable : il faut donc

qu'elle soit sincère. Comme une mère aime son enfant, ajoute le Prophète, le Seigneur aime ceux qui le prient; il est bon envers ceux qui l'invoquent, c'est-à-dire que l'humilité, la sincérité, le recueillement, l'amour sont comme les ailes qu'emprunte la prière pour s'élever jusqu'au ciel. Ainsi David, frappé de la grandeur de Dieu dans sa prière, ne trouve rien qui lui convienne mieux que de se présenter devant lui comme un mendiant et un pauvre : *Ego mendicus sum et pauper* (*Psal.* XXXIX), puis il s'écrie : Seigneur, j'ai retrouvé mon cœur fugitif tout recueilli pour vous prier : *Inveni cor ut orem te.* Ensuite il l'assure que ç'a été du fond du cœur, et non avec des lèvres trompeuses, qu'il lui a adressé ses vœux et ses prières : *Non in labiis dolosis.* (*Psal.* XVI.) Enfin il dit que dans sa méditation il trouve une chaleur sainte qui le consume : *In meditatione mea exardescet ignis.* (*Psal.* XXXVIII.) Oh! qu'heureux est un chrétien dont la prière est humble, recueillie, sincère, fervente et que l'humilité produit, que le recueillement accompagne, que la sincérité soutient, que la charité couronne!

Mais l'humilité est encore la fin principale de la prière; car Jésus-Christ en nous recommandant de prier veut par là nous humilier; c'est son premier objet; car, quand il veut être prié, ne vous imaginez pas que ce soit qu'il nous oublie; c'est que nous pourrions nous oublier nous-mêmes. Ce n'est point pour nous exalter, c'est pour humilier notre orgueil; c'est que la vue de notre état de mendicité et de misère est seul capable d'étouffer et d'anéantir en nous toute enflure : voilà la fin de la prière.

Donc toute prière qui n'est point humble, comme celle qui se fait dans le lieu saint avec un amour de distinction, y paraissant avec faste, y traînant tout ce que le luxe et les pompes mondaines ont d'éclat, vous dérobant toute l'énormité de vos péchés, vous laissant toutes les folles préventions sur le rang et sur votre condition, abusant de votre naissance et de votre qualité pour soutenir votre vanité, portant un esprit présomptueux, un cœur enflé de vos œuvres, de vos justices, et vous y tenant dans un état qui n'a rien de suppliant; toutes ces sortes de prières sont défectueuses dans leur principe et sans nul effet pour ceux qui les font; la majesté de Dieu ne les reçoit point; il n'agrée jamais l'encens qui lui vient des hauts lieux, c'est-à-dire de la superbe; mais il aime à remplir de ses dons une âme véritablement humble; et plus il voit de vide en elle, plus il prend plaisir à y mettre l'abondance. Voyez la femme chananéenne: elle ne demande que les miettes qui sont le partage des chiens, et le Sauveur lui accorde le pain des enfants et la guérison de sa fille; et voilà aussi ce qui donna tant de force au publicain par sa prière : c'est qu'elle partait d'un cœur humilié et vraiment touché de ses misères, tandis que le pharisien révèle ses vertus, qu'il les exalte. Voyez comme le publicain raconte toutes ses faiblesses; comme saisi de frayeur et de crainte, il voudrait disparaître tout entier, comme prosterné la face contre terre, il s'écrie : Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un malheureux pécheur. Quel sens renferment ces paroles? Il n'ose dire, comme David : O mon Dieu! ô mon Père! noms qui renferment beaucoup de présomption dans celui qui s'en sert; mais, Seigneur! *Domine!* Il ne demande point, comme Job, qu'on lui fasse miséricorde : *Propitius esto* (*Psal.* LXXVIII); il laisse à ceux qui le méritent la consolation de se dire les serviteurs de Dieu; pour lui il se regarde comme n'ayant aucun titre d'approcher et de demander à Dieu : *Mihi;* et s'il prend quelque qualité, ce n'est que celle du pécheur : *Peccatori.* Ah! chrétiens, si vous priiez de la sorte, votre prière arrêterait le cours de vos désordres et vous en obtiendrait le pardon.

Vous, âmes égarées et errantes, qui ne portez ici qu'une foule d'images mondaines, venez-vous pour insulter Jésus-Christ au milieu même de son temple? Ah! devant un Dieu réduit pour l'amour de vous en un si petit espace, où va votre esprit agité? que deviennent vos péchés dans l'essort de vos passions? Il n'est ni à Dieu ni à vous-mêmes. Il oublie tout à la fois et ce qu'il demande et celui qu'il vient invoquer; et tandis que Jésus-Christ n'a que l'illusion de vos paroles, le monde, son ennemi, a toute la réalité de vos intentions.

Et ne dites pas que vous êtes naturellement volages; laissez aux âmes justes qui gémissent en secret de cette maladie naturelle de l'homme qui ne leur permet pas d'arrêter toutes leurs pensées et de les fixer vers l'objet aimable où elles voudraient toutes aller. Ah! laissez-leur le triste plaisir de gémir de leur dissipation involontaire, de leur inattention et de l'impuissance de leurs désirs tout célestes. Mais vous, votre inapplication est-elle excusable? N'est-ce pas le peu de respect que vous avez pour la présence de Dieu, le peu de conviction de la grandeur et du nombre de vos maux, le peu de foi que vous avez à ses promesses, le peu de crainte que vous avez de ses menaces, votre peu de goût pour les choses du salut, votre indifférence pour les biens éternels, une indolence funeste pour tout ce qui regarde le ciel, vous qui montrez tant de confiance et de fermeté, de recueillement et d'attention pour tout ce qui s'appelle fortune, gloire, plaisirs; qui, consacrés à l'amour de ces faux biens, y pensez sans cesse et vous faites même une habitude d'y penser, qui les aimez avec fureur, sans que rien puisse vous en détourner? Ah! lorsque vous venez nous dire que vous n'avez pas la force d'arrêter ici un moment vos pensées, n'est-ce pas que l'affaire du ciel vous touche et vous intéresse bien moins que celles du siècle? Ce chaos épais qui est entre Dieu et vous, n'est-ce pas l'ouvrage de vos lectures profanes, de vos discours séculiers, de vos désordres et du débordement de vos passions? Et quand vous venez ici demander à Dieu la rémission de vos péchés, ne l'évitez-vous

pas en fuyant tout ce qui aurait pu vous attirer, et par conséquent vos prières distraites ne sont-elles pas volontaires, délibérées, sujettes à la colère du Seigneur? O mon Dieu! comment l'exauceriez-vous? Une vie, hélas! dont tous les moments ont été si déplorables, des maux qui étaient si réels, des supplices éternels dont on était menacé, tout cela méritait bien dans la prière un esprit attentif, un cœur recueilli, une âme tout appliquée? Avec tant de misères, vous vous feriez un scrupule, mes frères, de ne jamais prier, et vous auriez raison; mais l'obligation de penser à Dieu quand vous lui parlez est-elle moins indispensable pour vous que de le prier quand vous avez besoin de lui? Ah! voulez-vous que vos prières soient écoutées et fléchissent la divine justice sur toutes vos offenses, comme Jésus-Christ allez le prier; retirez-vous à l'écart pour parler à votre Dieu : *Ascendit solus orare.* (*Matth.*, XIV.)

Laissez-là le monde, il est trop profane pour être de cette affaire sérieuse, il est trop corrompu pour être de ce commerce sacré; laissez à part tout ce qui lui appartient, et à l'abri du tabernacle saint, faites-vous un doux asile où seul avec Dieu et avec vous-mêmes, vous recueilliez toute la force de votre âme, où vous ne portiez rien qui puisse vous ôter Jésus-Christ de la pensée et du cœur, où pour invoquer un Dieu caché, vous vous cachiez au monde pour ne vous produire qu'à vous-mêmes et à votre Dieu, à peu près comme les anges qui, devant le sanctuaire, voilaient leur visage, couvraient même leurs pieds, afin qu'étant absorbés par Dieu, il ne parût rien d'eux. Mais ce n'est pas seulement en esprit, c'est encore en vérité que Jésus-Christ veut qu'on le prie. Ici, mes frères, je ne puis vous dissimuler une chose qui vous sera sans doute amère, c'est que toutes vos prières sont presque en exécration devant Dieu; pourquoi? Parce quelles ne sont point sincères, condition qui paraîtrait bien essentielle, si on songeait qu'on parle de l'affaire capitale de la vie, à un Dieu qui déteste et maudit toute prière trompeuse et fausse. Sur ce principe, mon Dieu, que les nôtres le sont! et pour me borner à celle qui est toute la religion du chrétien, montrons qu'elle se dément si fort qu'on ne peut y compter.

Ah! où en serions-nous, mes frères, si le cœur de Jésus-Christ sur la croix eût démenti la prière que sa bouche faisait pour nous et qui fut scellée et appuyée de tout son sang? Et lorsqu'un Dieu se présente à nous avec un désir sincère de nous soulager, quand nous l'en prions de bon cœur, nous voudrions le tromper, lui qui voit tout, qui connaît tout, et lorsque rien n'est plus réel que nos maux, nous voudrions que rien ne fut plus feint et moins sincère que nos prières! Ah! craignez que vos prières trompeuses, changées en péchés, ne retournent dans votre sein pleines de la colère éternelle. Ah! que plus sincère et par conséquent plus heureuse était la prière de la mère de Samuël, parce que tout était d'accord en elle, et qu'elle priait de tout son cœur! *Loquebatur in corde suo.* (I *Reg.*, I.) Sa prière trouva grâce auprès de Dieu parce quelle était pénétrée de ce qu'elle demandait, et qu'elle priait du fond du cœur, sans même faire entendre sa voix, *et vox penitus non audiebatur.* (*Ibid.*) Elle prie avec des empressements et des transports si violents, qu'on aurait dit qu'elle était tombée dans l'allégresse : *Usquequo ebria eris?* (*Ibid.*) Ce n'est donc point dans un tas de paroles récitées du bout des lèvres, mais gravées dans le cœur, écrites au fond de l'âme, et animées d'un saint amour, que la prière consiste.

En effet ne convient-il pas que l'amour fasse des demandes que le seul amour peut accorder? Dieu qui est tout amour peut-il se gagner que par la charité? La prière, qui est la plus noble fonction de l'homme, ne doit-elle pas sortir de la plus noble de ses parties qui est son cœur, et puisque c'est par le cœur que Dieu nous punit, ou nous couronne, n'est-ce pas aussi par le cœur qu'il veut être prié et adoré? Et comme notre faiblesse est notre plus pressant besoin, n'est-il pas juste que nous employions tout ce que nous avons de plus précieux pour en obtenir du soulagement? Et en effet l'oraison qu'est-elle autre chose que l'expression et le mouvement, le désir du cœur? Vous priez, quoique vous soyez dans le silence, si votre cœur se fait entendre : c'est la véritable prière à laquelle Dieu ne peut rien refuser.

Moïse muet, consterné, après le crime d'Israël, s'interdit et s'afflige, et Dieu lui dit : Pourquoi criez-vous si fort vers moi? *Quid clamas ad me?* (*Exod.* XIV.) Que veut donc dire le Seigneur? Tout se tait devant sa colère, son serviteur le commande à tout le peuple; il demeure lui-même dans un silence profond, il n'ose même se tourner vers lui, et il se plaint que sa prière est trop vive, *quid clamas ad me?* Ah! c'est, disent les Pères, que Moïse sentait alors un frémissement du cœur, un mouvement extraordinaire du saint amour et de la divine charité qui touchait Dieu et qui le pressait vivement, et par là il nous apprend que si notre bouche parle à l'oreille de l'homme par la voix, notre cœur parle à l'oreille de Dieu par la charité. Il y a dans le fond de l'âme un langage caché qui dit bien plus que le son de la voix qui articule.

Nous ne l'avons pas, cette langue de l'amour saint qui parle à l'oreille de Dieu, et de là tant de lâcheté et de corruption, soit dans nos prières, soit dans la transgression qui les suit, et que partout elles portent le triste caractère de notre froideur et de notre indifférence. Nous lisons dans les livres de piété les oraisons les plus enflammées, mais sans le moindre amour et la moindre charité, nos prières ne sont guère que de simples pensées, dans lesquelles il n'entre presque jamais de sentiments. Auprès des hommes, nous y mêlons tant de feu et de vivacité, qu'on ne peut refuser de s'y rendre, et auprès de Dieu nos prières sont toute de glace. Quelquefois nous nous jetons aux pieds de Jésus-Christ avec

des soupirs et des larmes, mais ce ne sont que des tristes marques, que des effusions sensibles d'une nature qui souffre, et non pas de purs sentiments des saintes affections de la charité qui parle à Dieu.

Et comment l'aurions-nous, la charité, dans le cœur, lorsque nous prions? La charité s'ennuie-t-elle de s'entretenir avec son bien aimé? se dégoûte-t-elle d'assister à ses augustes mystères? compte-t-elle les moments qu'elle passe avec lui? se montre-t-elle impatiente de sortir de son temple? regarde-t-elle comme un temps perdu celui qu'elle emploie à le prier? Vous éprouvez toutes ces misères, donc vous ne priez pas du cœur, donc vous êtes pires que les païens et les infidèles. Ah! si la charité pouvait entrer dans vos prières, comme autant d'étincelles en sortiraient toutes les vertus, et la charité leur donnerait tous ses bienheureux caractères. Elle est patiente, nos prières le seraient aussi; la charité est active, donc vos prières ne seraient plus une pieuse oisiveté, mais un exercice continuel de toutes les vertus. La charité ne se lasse point, vous prierez avec persévérance, sans jamais vous rebuter, vous décourager, vous plaindre, persuadés qu'on doit bien attendre quelque temps ce qu'on doit posséder pour toujours et sans bornes. La charité espère tout, donc la prière devrait vous faire tout espérer, vous disant à vous-mêmes que celui qui se donne déjà lui-même en cette vie ne peut rien vous refuser pour l'autre. La charité croit tout, donc la prière doit vous faire éloigner toute incertitude, tout doute sur la foi; la charité ne finit point, ainsi la prière doit se changer en actions de grâces et en éternelles bénédictions.

Divin Sauveur, vos derniers mystères vont s'accomplir bientôt et en nous voyant attendris, vous semblez nous dire avant de nous quiter, ce qu'Elie disait à Elisée : Bientôt je serai enlevé dans le ciel sur un tourbillon de feu, hâtez-vous de me demander ce que vous voulez que je vous laisse avant de vous quitter. Ah! Seigneur, vous avez dans votre sein un double esprit : *Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus* (IV *Reg.*, II); donnez-nous maintenant ce double esprit qui fait la bonne prière, jusqu'à ce que réunis en vous, nous puissions vous louer et vous bénir éternellement dans le ciel; c'est, mes frères, ce que je vous souhaite au nom du Père, etc. *Amen.*

SERMON VII.

DE L'IMPORTANCE DU SALUT.

Pervenit in vos regnum Dei. (*Luc.*, II.)
Le royaume de Dieu est parvenu jusqu'à vous.

Que ce royaume devrait vous être cher, mes frères, puisqu'il a tant coûté à un Dieu, et que pour vous l'obtenir, il a donné même sa vie! Mais hélas! quand Jésus-Christ fait tant pour nous sauver, ne voulons-nous travailler que pour nous perdre? Notre âme ne nous est rien, nous en faisons froidement le sacrifice volontaire, et ce soin du bonheur, qui devrait être le premier de tous, ne vient pas même après les autres. Oui, chrétiens, en vain mille voix plus fortes que la mienne vous ont représenté les attraits des miséricordes et la terreur des jugements de Dieu; la douce paix de ceux qui se sauvent et l'inquiétude de ceux qui se laissent périr, la fragilité des choses présentes et l'excellence des biens à venir; en vain toutes les créatures au dehors, et toutes les grâces au dedans, sont autant de bouches qui vous invitent à tendre vers le ciel; en vain il a plu à Jésus-Christ se servir de tout ce qui tombe sous les sens pour en tracer des images sensibles qui soient plus à notre portée, en l'appelant tantôt un trésor, pour réveiller notre amour; tantôt une couronne, pour piquer notre ambition; tantôt un doux repos, pour flatter notre mollesse; quelquefois une conquête glorieuse, un royaume éternel, pour satisfaire les grands cœurs, les âmes nobles; en vain encore ici il vous conjure, par les entrailles de sa miséricorde de ne pas vous laisser périr, de regarder l'abîme avant que de vous y plonger: rien de tout cela ne peut vous déterminer à prendre pitié de votre âme, rien n'est capable de faire impression sur votre dureté; le charme des sens nous possède. Couverts dans une erreur trop commune, nous préférons le temps qui passe à une éternité qui ne finit point, nous n'aimons que l'orage et la tempête sans nous souvenir d'aller au port; la vie tumultueuse du siècle nous parait plus tranquille que des soins si heureux, dit saint Chrysostome. Le Sauveur qui se jouait de toutes les affaires du monde s'épuisa pour l'affaire du salut; nous au contraire nous nous amusons et consumons follement dans les soins du siècle, et nous faisons un jeu de l'affaire du salut et l'objet de nos occupations les moins sérieuses.

Mon Dieu, est-ce la raison qui est séduite, ou la foi qui ne vit plus en nous? faut-il nous plaindre comme chrétiens, ou nous réprouver comme infidèles? Ce désordre me touche jusqu'au fond de l'âme, et pour y remédier, s'il est possible, mon dessein est de vous rappeler au soin de votre salut, et pour cela je ne veux que deux propositions connues et familières: le salut est notre grande affaire, voilà la première ; le salut est notre unique affaire, c'est la seconde.

1° Le salut est notre grande affaire, elle doit donc avoir nos plus grands soins.

2° Le salut est notre unique affaire, elle doit donc faire notre unique soin.

Ici, peut-être, vous vous faites un secret reproche de la triste nécessité où vous nous réduisez de venir vous prêcher de ne point vous perdre; mais hélas! telle est votre misère, et je désespère même de pouvoir tirer quelque fruit de ce discours, si celui qui seul peut le faire ne me prête son assistance, et si en même temps que je parle à l'oreille de mes auditeurs il ne parle à leur cœur par sa grâce, et ne vous dit secrètement à tous : *Miserere animæ tuæ* (*Eccli.*, XXX), prenez pitié de votre âme. Demandons lui cette grâce par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Cette aveugle indifférence ou ce mépris insensé où vous vivez dans le monde sur l'affaire du salut vient sans doute du peu d'attention que vous avez à tout ce qui peut vous en donner une haute idée, et vous porter à croire que c'est pour vous une grande affaire.

En effet, si Dieu se faisait sentir à vous, qu'il lui plût de rompre le charme qui vous fascine les yeux et que vos passions vous permissent de faire quelques réflexions sérieuses sur l'importance de votre salut, ah! que ce soin prendrait bientôt la place des autres soins, puisqu'il n'est aucune affaire qui soit si grande dans ses moyens et dans sa fin, aucune si grande dans les moyens qui l'avancent, nulle si grande dans la fin qui la termine. Arrêtons-nous à ces deux circonstances qui vous donneront une idée sublime de l'affaire du salut.

Et d'abord songez à tout ce que Dieu a fait pour sauver votre âme, comme il a jeté sur elle un regard de miséricorde, appelant votre salut son ouvrage chéri, *opus meum;* comme ces accidents et ces révolutions diverses arrivent sous des coups favorables pour la faire revenir à son devoir; voyez comme se sont opérés en sa faveur tant de miracles auxquels on ne se montre insensible que parce qu'ils sont en trop grand nombre, et qu'ils se passent trop près de nous; mais qui n'en sortent pas moins des trésors de la toute-puissance divine; considérez cette main paternelle, qui est sans cesse appliquée à régler le cours des moindres événements de la vie, elle sait tout rectifier, jusqu'à vos propres cupidités. Remarquez comme Dieu tourne sur vous les vues de sa providence et fait agir toutes les mesures de sa sagesse: elle éclaire vos pas et vous conduit à vos fins. Considérez tous les égards de sa miséricorde, elle souffre vos offenses et les pardonne; toutes les lenteurs de sa patience, elle vous attend; mais surtout estimez-vous et pesez bien ce que vous valez par tout ce que votre Dieu a fait pour vous: il a sacrifié son propre Fils, et a mieux aimé rendre Jésus-Christ la victime de votre salut que de consentir à votre perte. O combien est donc grande la dignité de votre âme, et que l'amour d'un Dieu épuisé sur vous, doit bien vous faire connaître le soin que vous devez à votre salut!

Mais pour bien comprendre la grandeur de l'affaire du salut, il faudrait pouvoir comprendre ce que Dieu est lui-même; que si elle est si importante au jugement de Dieu, pourquoi en faites-vous donc si peu de cas? D'où vient qu'un ouvrage qu'un Dieu a payé de tout son sang, que son Esprit-Saint a scellé du sceau de sa vérité, ne vous paraît pas digne de vos réflexions, de vos pensées et de vos soins? D'où vient que lorsque tout conspire à vous faire désirer votre salut, vous seul ne le voulez pas? car est-ce le vouloir que de ne lui donner que des moments si rapides, qu'une attention si interrompue? est-ce le vouloir que de tout donner votre temps à vos emplois, à vos affaires, à vos plaisirs, à votre fortune, à vos projets, sans que le salut y entre pour rien? est-ce le vouloir que de ne rien rabattre de vos dépenses, de votre luxe, de votre ambition de vos cupidités, vérifiant trop en vous ces paroles du prophète: *Le salut a passé en un moment?* Quoi! croirai-je que vous voudrez votre salut, tant que je ne verrai en vous que des pensées vaines et stériles de l'éternité, que certains mouvements d'une piété ingénieuse, qui donne à la conscience un repos trompeur, et qui ne change rien en votre conduite toute profane? quand je vous verrai, à l'égard de votre salut, dans ce sommeil d'inaction et de paresse, dans cette léthargie de cœur, dans cette épouvantable insensibilité aux attraits de la grâce, dans un amour aveugle pour votre propre personne, ou pour les autres créatures; vous bornant à l'écorce et à la superficie de la loi, à quelque retours lâches et sans fruits; livrés à l'esprit de mollesse et de lâcheté, qui fait couler le vice jusque dans vos reins; uniquement occupés de ce qui flatte vos passions et vos penchants, aimant mieux être embarrassés des plaisirs, des misères, des amusements de la vie présente, que de penser au salut, comme s'il ne devait avoir aucune part dans tous vos soins et dans toutes vos démarches, et que votre objet principal fût la crainte de vous sauver? En effet, si vous ne l'aviez pas cette crainte insensée, ah! vous verrait-on tourner à votre perte ce qui ne vous a été donné que pour vous sauver? vous enfler par les bienfaits de la nature ou de la fortune, et vous abattre par les afflictions et les adversités? tout altérer, tout corrompre, ce qu'il y a de plus rationnel et de plus pur dans la religion? ne faire aucun usage des moyens de salut que Jésus-Christ vous offre, les tourner même contre vous par l'abus que vous faites chaque jour des mystères et des sacrements qu'il a institués, et embarrassés de lui, comme ce malheureux juge, vous écrier: *Quid faciam de Jesu* (*Matth.*, XXVII)? que voulez-vous que je fasse de Jésus-Christ? Mes frères, ce que vous en ferez? ah! faites-en dans vos dangers un asile, dans vos combats un bouclier, dans vos craintes un soutien, dans vos maux une ressource, et dans ces affreux moments de la mort votre salut et votre grâce.

Eh! quoi donc, mes frères, le salut ne serait-il donc ici que l'ouvrage de Jésus-Christ et non le vôtre? ce Dieu de bonté ne vous aurait laissé que la liberté de vous perdre, sans vous accorder celle de vous sauver? Il est toujours prêt à concourir avec vous, concourez aussi avec lui et travaillez à votre salut, comme à un ouvrage qui est proprement le vôtre: *Et opus meum cum Deo meo.* Hélas! je l'avoue, je me sens trop faible: l'affaire de mon salut, difficile comme elle est, a besoin de grands efforts; mais je veux y travailler avec celui qui est la force même et il ne me sera pas reproché que j'y laisserai

travailler Jésus-Christ seul. J'entrerai en communication de travaux avec lui, je joindrai mes gémissements et mes prières aux siennes; toutes mes actions, mes peines, mes soins ne seront plus qu'une même chose avec les siennes : *Opus meum cum Deo meo.* Je me joindrai à lui de cœur, de sentiments, de pensées; je prendrai ses mêmes maximes, ses mêmes voies, son même esprit pour opérer mon salut. J'y travaillerai comme lui aux dépens de mon honneur, de mes plaisirs, de mon repos, de mes biens, de ma santé, de ma vie même. J'avancerai cet ouvrage par le crucifiement de mes passions, par toutes les violences sur mes appétits, sur mes penchants, sur mes volontés, et par un sacrifice universel, qui réponde à celui de mon Sauveur : *Opus meum cum Deo meo.*

Et ce qui me soutiendra dans mes travaux et dans mes peines, c'est cette fin dernière, ces jours éternels, cette grande image d'un redoutable avenir; terme fatal qui plus que les moyens rend encore l'affaire du salut une grande et importante affaire. Seconde circonstance.

Et certes, que penserez-vous quand vos âmes seront prêtes d'être rappelées d'ici bas? Perdre un Dieu par sa faute, ne le pouvoir plus recouvrer si on l'a perdu, ne plus jamais le perdre si on le possède, trouver tout avec lui, ou ne trouver rien sans lui; entrer pour jamais avec des larmes amères dans un gouffre de misères et de tourments cruels, ou s'élancer par des transports de joie dans un séjour de délices et d'éternelles voluptés, se voir près d'être accablé de maux où comblé de biens, destiné à un souverain bonheur ou à un malheur inconcevable : quelle alternative! Que ces deux faces de l'éternité, ou avec toute sa gloire, ou avec toutes ses horreurs, ont de force sur un esprit capable de réflexion, sur un cœur capable de sensibilité! et, quelle peut être l'impression du salut dont les conséquences sont si décisives, et si terribles. Ah! mes frères, tout ceci demande bien plus de sentiments que de réflexions, et de religion que de paroles; parlons-nous à nous-mêmes et disons-nous : De quoi s'agit-il ici? Il est donc vrai que je doive bientôt paraître devant le tribunal de Jésus-Christ, pour mon bonheur, ou mon malheur éternel! Si cela est ainsi, à quoi ai-je donc pensé jusqu'ici? que dois-je faire maintenant, ou que fais-je? Il y va de tout pour moi, et puisque cette affaire ne souffre point de partage, mais qu'elle décide de tout, qu'elle renferme tout ce qui est en moi et tout ce que je dois devenir, il faut aussi que je m'en occupe tout entier, que mon âme, mon corps, mon cœur, mon esprit, que tout agisse en moi de concert et sans partage à cette grande affaire; que je remplisse tout le reste de ma vie des vertus les plus saintes, que j'amasse un trésor de bonnes œuvres dans le temps, afin quelles parlent pour moi devant mon Juge, quand tout sera contre moi. Ce que vous devez faire, ah! si vous êtes fidèles, c'est de porter des fruits de justice; si vous êtes pécheurs, c'est de porter de dignes fruits de pénitence; c'est d'observer dans la fortune, l'humilité; dans l'adversité, la patience; c'est de faire un fonds de mérites et vous attirer un trésor de grâces. Afin que cette grande affaire se termine un jour à votre avantage, mettez à profit tout ce que vous avez et ce qui vous est offert; puisque cette vie n'est faite que pour l'autre et que ce temps misérable ne vous est donné que pour vous assurer une éternité qui ne le soit pas, et à laquelle vous rapportiez toutes choses, ce que vous devez faire le voici : disposez de vos craintes, de vos espérances, de vos talents, de vos biens, de votre réputation, de vos forces, de tout vous-même. Pour votre salut, dites-vous sans cesse, qu'un travail faible, quelques soins passagers, une pénitence douce, une contrainte légère ne suffisent pas pour réussir dans une si importante affaire, que les voies les plus sévères ne sont point encore trop, et que pour gagner un bien si parfait, ou éviter un mal si extrême, on ne doit rien ménager et qu'on ne peut jamais assez faire.

Mais que faites-vous cependant, chrétiens pour vous sauver, en comparaison de ce que vous faites tous les jours pour vous perdre? Si j'examine vos sentiments, votre conduite, je ne trouve partout en vous qu'une inaction, une indifférence, une lâcheté, une nonchalance déplorable à l'égard du salut. Les uns se chargent de tant d'affaires temporelles, ils s'accablent de tant d'embarras, ils s'imposent tant de bienséances affectées, tant de devoirs prétendus et d'usages du siècle; les soins se multiplient tellement à mesure qu'ils avancent en âge, en crédit, en honneurs, en fortune, que parmi ce chaos d'occupations profanes, ils ne trouvent plus le loisir de se sauver, et qu'après avoir longtemps vécu pour les autres, ils voient à la mort qu'ils auraient besoin de vivre encore pour eux, et qu'ayant tout fait pour la république, ils n'ont rien fait pour leur salut. Les autres, vivant sans occupations, sans affaires, sans embarras, sans emplois, jettent fort pitoyablement un regard sur l'aveuglement presque général de tant de gens si empressés, si inquiets et si cruellement occupés; et sans considérer que tous leurs jours vides et stériles sont perdus, ils demeurent tranquilles et semblent avoir fait le sacrifice affreux de leur éternité, et du salut de leurs âmes. Quelle étrange méprise! presque tous perdez de vue la fin qui doit vous occuper; tout en vous se réduit à louer ceux qui travaillent efficacement à se sauver. Vous plaindrez volontiers ceux qui ont le malheur de périr par leur faute, mais pour vous, vous bornez tout à quelques discours vagues, à quelques dehors superficiels; vous vous arrêtez à l'illusion du goût et des paroles, sans jamais en venir à la réalité des désirs et des œuvres; vous méditez peut-être quelque bon dessein d'y travailler un jour véritablement et vous vous dites à vous-mêmes que vous n'attendez que l'heureux moment, pour vous rendre sensibles à cette grande affaire. Mais vous re-

tardez toujours, et vos sentiments pieux s'évanouissent avec vos meilleures résolutions. Si enfin votre cœur touché se met en état de les exécuter, ah! le moindre obstacle vous arrête: vous ne voulez qu'il vous en coûte ni violence, ni gêne, ni privations; à cela près vous seriez tout disposés à recevoir l'héritage que Dieu a promis et le bonheur du ciel.

Ah! vous donc, chrétiens, qui vous croyez plus sages, *salva animam tuam* (*Gen.*, XIX), sauvez votre âme. Pourquoi périrait-elle? elle n'est pas faite pour périr; formée des mains de Jésus-Christ, teinte de son sang, rachetée par sa mort, qu'elle est précieuse, qu'elle est chère! Appelée à son héritage, destinée à sa gloire, qu'elle peut être heureuse! Ah! si vous ne travaillez point à la sauver pour l'amour d'un Dieu immolé pour elle, faites du moins quelque chose par intérêt et compassion pour vous, *salva animam tuam.* Eh quoi! auriez-vous plutôt soin de flatter vos penchants pendant quelques jours, quelques mois, quelques années, que de les empêcher d'être contraints, d'être cruellement enchaînés durant tous les siècles des siècles. Dans la comparaison de deux biens, vous pourriez balancer, mais dans l'alternative d'un bonheur ou d'un malheur éternel, y a-t-il le moindre sujet d'hésiter? Un court et frivole plaisir n'est-il pas trop acheté d'une éternité de supplices? *salva animam tuam.* Non, dans ces grands coups de malheur, vous n'épargnez rien pour sauver vos biens, vos charges, votre réputation; mais dans la vie, est-il quelque chose qui vous soit plus précieux, que votre âme, et qui vous soit plus propre que vous-même? *salva animam tuam.* Non je ne viens point ici vous solliciter en faveur de ce corps mortel qui vous coûte tant de peines et qui fait à Jésus-Christ tant d'outrages: il a trop vos soins et votre attachement. Je parle pour cette âme immortelle qui, dans vos yeux, est impure, dans vos mains est avare, sur votre langue est cruelle, qui dans votre cœur est corrompue et qui dans tous vos sens est l'iniquité tout entière; ah! je la vois sur le bord de l'abîme, hâtez-vous de la retirer: *Salva animam tuam.*

Mes frères, vous voyez bien que la vie que vous menez ne vous conduira pas au salut, tous les jours nous vous en avertissons, Jésus-Christ vous l'a dit, peut être que vous touchez à ce dernier moment où tout l'homme en vous sera sans action, sans mouvement, sans vie. Eh quoi! voudriez-vous donc que votre âme y fût encore sans grâce, sans salut et sans miséricorde? Ah! sauvez-la du moins, sauvez-la de la colère, de la justice de votre Dieu; sauvez-la des supplices de l'enfer, de la rage des démons; Prenez pitié de vous-mêmes et de votre propre fin: *Salvâ animam tuam;* si vous gagnez votre âme, que pouvez-vous avoir perdu? et si vous la perdez que pouvez-vous gagner? car le salut n'est pas seulement pour vous une grande et importante affaire, il est votre unique affaire, et par conséquent vous devez y donner tous vos soins et votre unique application; c'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Dieu qui en lui-même a plusieurs opérations, dit saint Augustin, n'a pourtant qu'une seule chose à faire, c'est de se contempler; il se porte au dehors à des œuvres differentes, néanmoins une seule l'applique, c'est la conduite de l'univers. Il a beaucoup agi et souffert sur la terre. Cependant il n'y avait qu'une seule chose à faire, c'était notre salut. Comment donc accorder cette unité d'affaires avec cette multiplicité de travaux et de mouvements? C'est, répond ce Père, que l'œuvre qui l'occupe est si importante, que toutes les autres sont comptées pour rien, et qu'étant toutes rapportées à celle-là, elle n'ont qu'une seule affaire avec elle, et voilà dans quel sens votre salut est une affaire unique: c'est que toutes vos autres affaires ne sont rien devant elle, parce que son importance les absorbe, première réflexion, ou que sa fin les confond, deuxième réflexion; ne perdez rien de ceci.

Oui, à la vue du salut, toutes les autres affaires perdent le nom d'affaires, car le plus sage de tous les hommes, guidé par l'Esprit-Saint, nomme vanité les moyens et la fin, et tout ce que l'homme se prépare sur la terre: *vanitas vanitatum et omnia vanitas;* vanité de péché, de néant, de songe; *et ecce universa vanitas.* (*Eccli.*, I.) Il est partout vanité: dans son esprit il n'est qu'affliction, dans son cœur que misère, dans ses désirs qu'inquiétude, dans sa volonté qu'inconstance, dans ses sens qu'illusion et dans sa vie qu'une ombre fugitive. Oui, cet homme en qui tout est si grand, si réel, si précieux, lorsqu'il aspire au ciel et qu'il porte ses vues dans le sein de Dieu, n'est plus rien dès qu'il s'occupe des choses périssables, et qu'il s'applique à des objets terrestres, parce qu'il échappe bientôt à tous ces objets, que ce fond de mortalité semble à tout moment l'en arracher, et que, quand rien ne vous manquerait en cette vie, vous manqueriez bientôt à toutes choses.

Mais si l' homme qui agit pour la terre n'est rien, les moyens qu'il prend sont encore moins; soit qu'une passion en traverse une autre ou que Dieu se joue de vos pensées téméraires et de vos projets frivoles, vous ne l'éprouvez que trop tous les jours, que les moyens que vous prenez sont ou incertains ou inutiles, que les voies que vous suivez sont trompeuses; vos déplaisirs sont causés par les soins excessifs que vous prenez de plaire; vous trouvez un piége où vous attendiez un appui, vos projets échouent par les précautions mêmes que vous aviez prises pour en assurer le succès. Vos entreprises les plus pénibles et les plus vastes ressemblent aux rêveries d'un homme qui s'agite, se tourmente, s'inquiète, ou qui pendant le sommeil se croit riche, heureux, en possession d'un royaume florissant, et à qui, après le sommeil, il ne reste rien qu'une grande lassitude et un bonheur chimérique

Mais je vous accorde que vous réussissiez dans vos projets, que vous veniez à bout de vos grandes entreprises, que vos travaux soient récompensés; avec tout cela que gagnez-vous à servir le monde? Je sais que vous en faites grand cas, et qu'à des yeux charnels la figure paraît belle; mais si des yeux de la foi vous en faisiez l'examen, bientôt vous seriez détrompés. Que ce monde qui vous enchante se soutient mal! ses plaisirs, qu'ils coûtent cher! sa gloire, qu'elle est vaine! l'estime des hommes, qu'il y a de mécomptes! l'amitié des grands n'est que politesse stérile, qui ne produit rien. Quoi donc encore? sont-ce les honneurs? l'apparence en est brillante, mais au fond qu'il y a peu de solide! Seraient-ce les richesses? eh! qu'ont-elles de plus réel que la peine de les acquérir, que la crainte de les perdre, que le regret de les quitter. Et quand ce seraient même des trônes et une couronne, ils entrent, hélas! comme tout le reste, dans ce qui compose la figure du monde : tout cela n'est qu'un vain fantôme et un pompeux néant. J'ai cherché, dit le Sage, dans tous les états de la vie, parmi tous les talents et les priviléges de la nature, et j'ai reconnu que tout n'était qu'erreur et affliction d'esprit, illusion et vanité : *Et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus, eo quod in multa sapientia multa sit indignatio, et qui addit scientiam addit et laborem.* (*Eccle.*, I.)

Ce que l'homme appelle affaire sérieuse dans le monde ne l'est donc pas. Cen'est donc qu'une misère réelle et une véritable affliction d'esprit; et, par cette raison visible, il doit avouer que sur la terre il n'y a qu'une seule et unique affaire; c'est celle de son salut, c'est un bonheur céleste invariable; et dans les moyens qu'il emploie, ce sont des grâces surnaturelles qui lui sont toujours présentes, et dans la fin qu'il se propose, c'est la possession éternelle d'un Dieu. Ah! le salut est donc l'unique affaire que la foi et la raison reconnaissent dans l'homme pour être véritable, et la seule qui mérite ses soins. Oui, quand tout retombera dans l'abîme dont il a été tiré, les passions et leurs objets, le monde et ses faux biens, cet ouvrage subsistera toujours et survivra seul à la chute entière de l'univers

Mais, si le salut est notre unique affaire, d'où vient donc qu'elle est la seule que nous ne faisons pas? Avouons-le : sans cesse, répandus au dehors, nous ne rentrons presque jamais au dedans de nous-mêmes pour y traiter de cette unique affaire. Il suffit qu'un objet paraisse à nos yeux pour enlever toute notre attention; nous nous y appliquons par des passions fortes; toute la vie n'est pour nous qu'un cercle d'amusements frivoles, qu'une succession de craintes, d'inquiétudes, d'entreprises, d'alarmes, de peines et de plaisirs. Ce n'est jamais assez de charges, d'emplois, de biens : il faut encore ajouter un nouveau titre, une nouvelle dignité à ceux qu'on avait déjà; il faut encore tenter ce projet, entrer dans ce négoce, faire cette acquisition. Occupés de toute autre chose, nous ne pensons jamais à nous-mêmes; et, pendant qu'on roule, qu'on travaille, qu'on poursuit mille affaires vaines et frivoles, l'unique nécessaire ne se fait point, elle tombe en ruine. Mon Dieu! pouvons-nous y penser sans frémir? Mais, quand un jour on verra que le salut est ainsi négligé, et qu'après avoir fait tout le reste, on n'aura rien fait : quels remords affreux, quel cruel désespoir!

Oh! combien diffère le bienheureux état d'une âme qui fait sa principale et son unique affaire de son salut! Tout dans le monde ne lui paraît plus qu'un vide affreux, qu'un misérable passage, qu'un triste exil où il ne faut point se fixer. Toujours attentive aux délices de sa patrie, elle ne pense qu'au ciel; elle brise cette chaîne infinie d'occupations terrestres qui accablent ceux qui la portent. Souvent, en son particulier ou au fond d'un oratoire, elle se rappelle ces paroles, qu'on n'a qu'une âme, et par conséquent qu'une affaire; qu'il sert bien peu d'acquérir de la gloire devant les hommes, si devant Jésus-Christ on n'a que de la confusion; qu'il sert peu à l'homme d'amasser de grands biens, si l'on vient à se perdre soi-même; que tout le profit qu'on fait parmi les créatures, est un désavantage pour le salut; qu'on ne saurait accorder aucun succès spirituel avec les fruits du péché, et que notre éternité doit donc être notre unique affaire et, par conséquent, emporter tous nos soins.

Mais ne me trompé-je pas? L'homme, étant appliqué à tant de choses différentes, à tant d'emplois et charges qui redoublent ses affaires, n'en aurait-il qu'une seule? Non, parce que toutes les autres se doivent rapporter à celle-là; non, disait un grand saint, la religion et la vie civile ne sont point incompatibles. Les devoirs de celle-ci, si on y est placé de la main de Dieu, servent à remplir ceux de l'autre, en sorte que, loin que les soins du chrétien et de l'honnête homme soient inaliénables, ils coucourent ensemble pour l'avancement du salut : *Non multa, sed unum.*

Après cela, quel prétexte pourrait passer et vous dispenser d'y travailler? Vous excuserez-vous sur la fonction de votre emploi, de votre charge? Mais les remplir avec justice, avec fidélité, c'est opérer votre salut. Apporterez-vous pour excuse les soins et les embarras de votre famille? Mais c'est faire votre salut que d'y entretenir le bon ordre, et d'y donner des leçons et des exemples de piété et de ferveur. Prendriez-vous pour prétexte le métier de la guerre? Mais y servir Dieu, c'est le moyen d'y servir mieux le prince; et si vous sanctifiez la guerre, la guerre vous sanctifiera. Prétexterez-vous l'étude que vous avez à faire? Mais la vraie science, c'est celle du salut, et vous saurez tout quand vous aurez appris le secret de vous sauver. Vous excuserez-vous sur des procès qui durent depuis longtemps et vous

mettent hors la voie du salut? Mais en gardant la charité, la modération, la bonne foi, la droiture, la justice, la religion, ces moyens d'offense que vous faites valoir, vous deviendront des moyens de salut, et vous sauverez votre ennemi, en prenant le chemin de vous sauver vous-même. Ainsi il n'est pas un seul état, une seule profession qui ne soit, si on le veut, une voie de salut. Il est, le salut, dans la robe et dans l'épée, dans la magistrature comme dans la finance, dans le commerce comme dans la mécanique, dans le mariage comme dans le célibat, dans le prince comme dans le peuple, dans le serviteur comme dans le maître. En vain voudriez-vous élever une barrière impénétrable entre vous et le salut, entre vos affaires et votre religion; il n'est rien de plus facile que de les accorder ensemble. Appliquez-vous aux devoirs temporels sans vous y attacher; vos occupations légitimes, quelque grandes qu'elles soient, ne sont point incompatibles avec le soin de votre salut. Pourvu que les affaires du siecle vous occupent sans vous arrêter, elles ne vous damneront point: comme elles sont dans l'ordre de la divine Providence, elles peuvent servir de voies et vous conduire à sa possession. Ajoutez-y une droite et sainte intention de ne rien faire que ce que Dieu exige de vous, et alors vous en ferez le salut même. On ne demande pas que vous sortiez du monde pour faire votre salut: non; ne renoncez pas à cette charge, mais à vos injustices; ne renoncez point à vos emplois, mais à vos passions. Tout ce que vous faites, faites-le par rapport au salut; tout ce que vous ferez pour lui vous sera compté pour l'éternité. Oui, le soin que vous prendrez de votre salut attirera sur vous de nouvelles forces et de nouvelles grâces pour l'opérer; et avec cela, vous remplirez tous vos autres devoirs de chrétien.

Ah! ne le refusez donc point, ce soin du salut, faites-en votre importante et unique affaire, hélas! jusqu'ici vous avez fait les affaires de tout le monde, et vous n'avez point fait la vôtre: *Rogamus vos, fratres, ut abundetis magis, ut vestrum negotium agatis.* (*I Thess.*, IV.) Nous vous conjurons, mes frères, de travailler maintenant pour vous et pour votre âme, et n'allez pas nous dire, que c'est perdre votre fortune que de travailler à votre salut. Eh! quoi donc? posséder Jésus-Christ et avec lui tous les biens ensemble, appelez-vous cela perdre votre fortune? quoi donc? éviter des maux éternels, et vous assurer une éternité de bonheur, est-ce là ce que vous nommez une infortune? Ah! que sont donc les plus riantes fortunes auprès des trésors du ciel? l'un est la souveraine misère et l'autre le souverain bonheur. Ah! que rien donc désormais ne vous arrête, préférez votre salut à toute autre chose, puisque toutes choses ne sont rien sans celle-là: *Porro unum est necessarium.* (*Luc.*, X.) Faites donc de la meilleure, de la plus utile de toutes les affaires votre seule et unique affaire; promettez ici à Jésus-Christ que vous y travaillerez sans cesse et sans relâche; et pourquoi ne le faites vous pas tout à l'heure?

Grand Dieu! prêtez moi votre voix, elle seule peut réveiller tant de lâches chrétiens de l'assoupissement mortel où ils sont au sujet de leur salut. Ah! voudriez-vous anéantir toutes vos miséricordes, laisser inutiles tous les mérites de votre mort? Eh! que vous serviraît ce titre si aimable de Sauveur, si vous ne preniez pitié des âmes qui se perdent? Remplissez ce nom de salut et de grâce, en sauvant ceux qui implorent votre secours: *Domine, Deus salutis meæ* (*Psal.* XXXVII), ô le maître et le Dieu de mon salut, je vous le confie tout entier; ne l'abandonnez ni à la malice de mes ennemis, ni au débordement de mes passions, ni à la corruption de mon cœur, ni à la rapidité de mes penchants. J'ai déja tant éprouvé dans mes faiblesses un Dieu de force, dans mes malheurs un Dieu de consolation, dans mes iniquités un Dieu de miséricorde! Ah! aujourd'hui que je suis prêt à succomber encore, soyez-moi un Dieu de salut: *Domine, Deus salutis meæ;* ah! ne soyez pas sourd a mes vœux, daignez exaucer ma prière. Eh! quoi m'abandonneriez vous, Père si tendre? je vous ai tant coûté, n'ayez aucun égard à mon indignité; je sais que je ne mérite rien, mais regardez vos plaies, écoutez la voix de votre sang, qui vous parle en ma faveur, et justifie en moi ces paroles: *Opus consummavi.* J'avais commencé cet ouvrage de salut de l'homme en les rachetant de mon sang; je l'avais continué en le purifiant par mes grâces, je l'achève enfin maintenant en le comblant dès cette vie de mes miséricordes pour le couronner en l'autre de ma gloire éternelle. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON VIII (6).

DE L'ENFANT PRODIGUE

In se autem reversus dixit: Surgam et ibo ad patrem meum. (*Luc.*, XV.)

L'enfant prodigue étant revenu à soi, dit: Je me lèverai et j'irai trouver mon père.

Jusques à quand, mes frères, résisterez vous à la miséricorde de Dieu et vous refuserez-vous à sa tendresse? Pour vous attirer à lui, quelles voies ne vous offre-t-il pas dans son Evangile? par quel moyen ne cherche-t-il pas à vous rappeler à vous-mêmes? Mais de tous les traits de son amour voici sans doute le plus touchant; par les entrailles de sa compassion, ne le rendez point inutile. Voici à quelle occasion Jésus-Christ propose aux Juifs et en même temps à tous les chrétiens la parabole du prodigue.

(6) Imprimé avec de nombreux changements dans l'édition de Liége, tome Ier, page 261, avec ce titre: *Paraphrase sur l'enfant prodigue; image de l'égarement au pécheur; combien les prétextes qui l'empêchent de revenir à Dieu sont mal fondés.*

Les pécheurs et les publicains touchés de la bonté que Jésus-Christ avait pour eux s'approchent de lui, l'invitent avec empressement de manger avec eux, et cherchent par ce moyen à soulager leurs maux dans cette source de grâces et de sainteté; mais les scribes et les pharisiens, qui voulaient paraître par des soins affectés, s'offensent de la bonté avec laquelle Jésus-Christ reçoit ces publicains et ces pécheurs.

Or, pour confondre leur faux zèle, leur hypocrite délicatesse, le Sauveur leur propose cette parabole de l'enfant prodigue : parabole si touchante pour une âme éloignée de son Dieu, si favorable au malheureux pécheur, si intéressante et si propre à captiver votre attention; parabole toute prise dans le cœur de Dieu et dans les sentiments de l'homme, et par là si capable de faire sur vous des impressions de salut et de pénitence; parabole enfin que le pécheur n'a qu'à faire pour connaître les excès de sa misère, les motifs de son retour, et les consolations de pénitence, car voilà les trois grands obstacles qui s'opposent à la conversion des pécheurs, que Jésus-Christ vient lever dans la parabole de ce jour.

Premier obstacle. Vous ne connaissez point assez vos malheurs, et dans ceux du prodigue Dieu se plaît à vous offrir l'image des vôtres. Second obstacle. Eclairés peut-être sur vos égarements vous vous abusez sur la nature des regrets, et dans ceux du prodigue, Jésus-Christ s'applique à vous montrer quels doivent être les vôtres. Troisième obstacle. Effrayés des violences que demande votre cœur vous n'y envisagez que tristesse et que peine, et dans la joie que goûte le prodigue à son retour, le Sauveur veut vous faire sentir quelles seront les consolations et les avantages du vôtre.

Ainsi, dans les malheurs, dans les regrets, dans la joie de l'enfant prodigue vous allez voir l'image de vos misères, le caractère de vos regrets et les consolations de votre pénitence; voilà comme dans l'évangile de ce jour, le Fils de Dieu, toujours plein de bonté envers le pécheur, lui offre tous les moyens de lever les obstacles qui l'arrêtent dans sa conversion; voilà les importantes instructions qu'il daigne attacher à ce discours, si elles ne vous convertissent point, je crains bien qu'elles ne vous endurcissent. Ne le permettez pas, ô mon Dieu. Cet évangile autrefois, quand on l'annonçait à votre peuple, faisait fondre la glace des pécheurs les plus endurcis, et tous fondaient en larmes au récit d'une parabole si touchante; rendez, Seigneur, à mes paroles toute la force et l'onction nécessaires, pour en tirer le fruit que nous devons en attendre, opposez à mes crimes vos infinies miséricordes, et par le plus indigne de vos enfants rendez tous mes auditeurs sensibles aux bontés du plus tendre Père. C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de votre sainte Mère. *Ave Maria.*

———

PREMIER POINT

Quels sont les différents degrés du pécheur? Les voici, tels que saint Augustin les a tracés lui-même : D'abord, dit-il, le pécheur veut jouir de soi-même et de la vie dans l'indépendance; ensuite il s'éloigne de Dieu, puis abuse de ses dons et corrompt toutes ses grâces; d'abord vide des biens spirituels, il ne sent en lui que faim et misère, après il se rend esclave, infidèle, vicieux, enfin il s'accoutume avec ses malheurs, il les aime et fait sa joie de ses crimes.

Or, voilà les degrés par lesquels l'Evangile nous apprend que l'enfant prodigue est tombé dans la misère; ne sont-ce pas aussi ceux par où vous vous êtes plongés dans l'abîme? Mon Dieu, que tout y est ressemblant : on dirait que Jésus-Christ a parlé dans sa parabole, et je vois en vous tous le prodigue : *Homo quidam habuit duos filios et dixit adolescentior ex illis patri.* Un homme avait deux enfants dont le plus jeune lui parla en ces termes. Tous les hommes sont les enfants de Dieu, mais dans cette famille immense il y a des enfants sages figurés par l'aîné des deux fils, il y en a d'autres, libertins et rebelles, qui nous sont représentés par le plus jeune, et si vous me demandez pourquoi Jésus-Christ choisit le plus jeune pour être le sujet de sa parabole, c'est que, pour quitter un Dieu si bon, si libéral et si tendre, il faut être frivole, léger, inconsidéré comme le sont d'ordinaire les jeunes gens : *adolescentior ex illis dixit patri.*

D'ailleurs vous savez qu'il n'est que trop ordinaire à la jeunesse d'abandonner Dieu; cet âge qui est la fleur de la vie en est aussi la plaie et la honte. Une expérience trop funeste nous apprend que c'est en cette belle saison où l'on est plus rebelle, où l'on supporte avec plus de peine les sages leçons d'un père tendre, que plus il veut nous tenir attachés auprès de lui, plus nous voulons prendre l'essor vers les autres créatures; que nous nous faisons un joug insupportable de son obéissance; que plus il s'efforce de nous serrer entre ses bras, plus nous sommes las de sa présence et de ses caresses.

Eh! n'était-ce pas là votre conduite à l'égard de Dieu, au printemps de votre âge? Souvenez-vous-en, mes frères, vous faisant alors un mérite, un air d'abandonner le Seigneur, de chercher à vous introduire dans le monde, ne lui avez-vous pas dit comme l'enfant prodigue : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit,* Donnez-moi la part du bien qui m'appartient Hélas! ce partage que vous demandiez de si bon cœur sans le savoir, c'est le péché : voilà ce qui revient à l'homme qui quitte son Dieu. Il est vrai que, dans cette indigne révolte, ce père tendre lui laisse encore la liberté pour ressource, car voilà le seul bien qui vous reste dans le naufrage de votre première innocence; mais depuis qu'emportés par l'amour de l'indépendance, vous avez dit orgueilleusement à votre Dieu, Donnez-moi ma portion, vous lui avez demandé

l'affliction et la misère ; il pourrait vous la refuser, ce père tendre, ce soleil de justice, qui perce jusque dans l'avenir le plus reculé, il est touché jusque dans le fond de votre éloignement; il voudrait vous avoir auprès de lui, il prévoit le mauvais usage que vous ferez de votre liberté qu'il vous laisse, mais il la respecte trop pour la contraindre. Quelle consolation pour lui et quelle gloire pour vous, si vous lui faites un sacrifice de cette précieuse liberté; il vous en dédommagerait au centuple, si vous la lui consacriez de bonne heure; mais il ne veut employer pour cela ni force, ni contrainte ; c'est un présent qu'il vous a fait dont vous serez toujours le maître; et, quoique à regret, il vous donne ce qui vous appartient : *et divisit illis substantiam.* Aveugles, où êtes-vous, où allez-vous avec ce partage? Presque aussitôt il se saisit de tout ce que son père venait de lui accorder et s'en alla voyager dans des pays étrangers. Il en coûta peut-être quelques regrets à ce prodigue, un reste de tendresse naturelle se renouvelle dans son cœur, et peut-être que, sur le point de se séparer de ses parents, il sentit en lui-même quelque émotion; on ne porte pas tout d'un coup une grande jeunesse à de grands excès, et les premiers plaisirs que l'on dérobe coûtent quelque trouble et quelque alarme : le prodigue se sent ému et attendri, mais il ne laisse pas de partir, il pleure et s'éloigne.

Tout pécheur s'éloigne de Dieu, il est vrai, mais les uns s'en éloignent plus que les autres ; c'est l'énormité du péché qui règle l'éloignement du pécheur, car Dieu et le péché sont deux extrémités contraires, et c'est assez d'être à l'un pour être éloigné de l'autre. Sur ce principe ne puis-je pas dire que vous êtes loin de Dieu, pécheurs qui peut-être depuis tant d'années avez perdu votre innocence, et ne vous rappelez-vous pas par quels pas redoublés vous vous éloignâtes de ce père tendre? Une fois sortis de son sein par le péché, vous fîtes quelques pas en tremblant, vous goûtiez assez de douceurs dans la justice pour appréhender de trouver de l'amertume dans le vice; il se présenta des honneurs, une fortune, une place distinguée, un établissement avantageux qui vous firent faire encore une démarche; des occasions favorables de joie et de divertissement, les spectacles, le jeu, les assemblées mondaines vous engagèrent encore plus loin ; enfin vous prîtes goût aux choses de ce monde, et l'amour du plaisir, de la bonne chère, du luxe, de la mollesse, vous ont enfin enfoncés dans le vice : ainsi, comme vous marchez toujours dans le précipice, et qu'en marchant vous vous égarez, que vos passions, qui s'aigrissent à mesure que vous les contentez, vous éloignent de plus en plus de Jésus-Christ, ah! faut-il s'étonner si vous êtes allés si loin, dans une région si éloignée, qu'enfin vous vous êtes perdus et si l'égarement du prodigue vous étonne, étonnez-vous vous-mêmes sur le vôtre, et songeant qu'il y a entre ce père tendre et vous un chaos immense qui fait que vous n'en approchez plus que par les regards et les pensées, avouez que rien ne vous convient mieux que le sens de ces paroles : *profectus est in regionem longinquam*. Le prodigue s'en est allé dans un pays lointain. Ah! Seigneur, qui me laissez aller si loin, que vous êtes terrible! mais aussi que vous êtes miséricordieux! peut-être qu'un égarement extrême m'aurait laissé moins sensible au retour de votre grâce ; je me trouve attendri sur l'excès de mes malheurs, et déjà je sens que j'aurais été pécheur plus obstiné si j'eusse été pécheur moins énorme ; *profectus est in regionem longinquam*.

Mais comment conserver les grâces et les précieux dons de Dieu, après que l'on s'en est si fort éloigné par la révolte et par le crime. Le prodigue dissipa son bien follement dans ces régions perdues : *et ibi dissipavit substantiam.*

Mes frères, je ne vous l'annonce qu'avec douleur, et vous ne vous en souvenez peut-être point peut-être assez vous-mêmes : votre éloignement de Dieu a été en vous une dissipation des biens de la nature et de la grâce en vous; le partage de l'homme, c'est la raison que Dieu avait attachée à notre nature, mais cette raison, le vice l'a éteinte ; cette sainte éducation, mais le vice l'a dissipée ; la santé, le vice l'a ruinée ; les richesses, le vice les a prodiguées ; la réputation, le vice l'a flétrie; l'esprit, le vice l'a aveuglé ; la volonté, le vice l'a enchaînée ; la conscience, le vice l'a noircie; le partage d'un chrétien c'est la foi, le vice l'a étouffée; la sainteté, le vice l'a profanée; la charité, le vice l'a refroidie; l'espérance, le vice l'a affaiblie ; la justice, le vice l'a anéantie; la force, le vice l'a vaincue; la prudence, le vice l'a déréglée; ce n'est plus en vous que caprice et dérangement. C'était votre cœur qui était votre bien le plus précieux, la source de tous vos biens, et le péché l'a corrompue ; les bons désirs, la constance, l'amour, la fidélité, le péché a détruit tout cela : vous avez dissipé tous ces biens depuis que vous avez laissé demeurer le vice dans votre âme. Que vous dirai-je encore? ce fonds heureux, ces inclinations toutes chrétiennes, ce noble penchant pour la vertu et pour le bien du ciel, vos passions en ont fait une dissipation la plus triste ; peu à peu elles ont effacé toutes les impressions saintes que Dieu avait mises en vous ; fait perdre de vue ses promesses, oublier ses bienfaits, mépriser ses menaces, violer ses préceptes, transgresser ses lois, contraindre ses maximes, contrister son saint esprit; anéantir ses joies, ses consolations, ses mérites, les vertus mêmes que vous pratiquiez pendant votre innocence, le jeûne, l'aumône, la prière, les lectures pieuses, la modestie, l'humanité, le droit bienheureux à la céleste patrie, car tout cela était votre bien et vous l'avez perdu dans le temps même que vous étiez plus près d'en recueillir les fruits salutaires: *dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Depuis que vous êtes livrés à tous les désirs impurs, que vous avez souillé votre âme par les sales passions, il ne vous reste plus un seul don de Dieu; l'abus et la perte de ses grâces sont les plus punissables de vos péchés, vous avez dissipé tout ce qui vous rendait aimables aux yeux de Dieu et des hommes, vous vous êtes dégradés de la noble dignité de chrétien. Il ne vous reste plus rien de cet heureux partage que le meilleur de tous les pères vous avait donné, et dans vos égarements vous êtes à charge à vous-mêmes: *dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* Dans cette triste situation, que pouvez-vous y espérer? Apprenez-le de l'exemple du prodigue. *Et postquam omnia consummasset, facta est fames valida in regione illa;* après qu'il eût consommé tout ce qu'il avait reçu, survint une grande famine dans le pays où il était. Loin de son père, ce fils dénaturé n'attendait que de la joie et du plaisir, et il ne trouve que désolation et que misère; c'est là votre sort, pécheur misérable: où vous vous promettiez l'abondance et une félicité parfaite, vous n'y avez éprouvé que la faim et le vide, *fames valida.* Les apparences du péché vous flattaient agréablement, un cœur encore jeune, sans expérience, et qui n'avait point encore fait l'essai des plaisirs, vous vous y êtes enfin livré et vous y avez pris goût; mais bientôt vous avez reconnu qu'ils ne sont pas ce qu'ils vous paraissaient, que bien loin de vous mettre en repos, ils ne causent en vous que trouble et qu'agitation, et que ce que vous regardiez comme un rassasiement et un bonheur n'est au fond que famine et misère : *facta est fames in regione illa.*

En effet, dans quelque région que le cœur égaré se porte, dans quelques passions qu'il s'engage, il peut dire avec vérité que tout amour profane, que tout bien temporel est pour lui un pays étranger où il éprouve la faim et l'indigence; vous avez cherché dans la jeunesse à nourrir votre cœur de l'amour-propre et de l'attachement au plaisir, et loin de se contenter dans cette situation, il vous est devenu à charge; vous y avez trouvé mille amertumes secrètes, et en croyant vous y rassasier, vous êtes tombé dans une faim plus dévorante et plus cruelle; dans un âge plus avancé, le brillant des honneurs vous éblouissait: vous avez cru devenir plus heureux en devenant plus élevé, vous avez donné dans l'ambition et dans la vaine gloire, dans l'amour des distinctions, et vous avez reconnu que ce n'est pas là la vraie félicité, que loin d'en être plus tranquille, vous en êtes plus esclave, et qu'au lieu de la satisfaction que vous y espériez, vous n'y avez éprouvé que l'inanition et le vide : *facta est fames valida;* dans la vieillesse vous avez cru trouver votre bonheur dans l'amour des biens et des richesses de la terre, vous avez tout usé, tout consommé pour en amasser, et la seule fortune est devenue votre idole; mais vous avez senti des peines trop réelles sous cette apparente félicité, vous avez éprouvé que plus l'on a plus on veut avoir, que loin de rassasier votre cœur la fortune n'a servi qu'à l'affamer davantage : *facta est fames valida in regione illa.*

Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et il est vrai que vous êtes seul la vraie félicité de l'homme, qu'il n'y a que vous capable de le rendre heureux. Quel malheur à celui qui se retire de vous, et dont la témérité va jusqu'à croire qu'il sera heureux sans vous! Jusques à quand nous reposerons-nous sur une vaine confiance en ce monde qui n'a point encore fait d'heureux, et qui n'en peut jamais faire; changeons de place, essayons de tous ses faux biens, laissons ces plaisirs, rendons-les plus grossiers, partout nous ne trouverons que des peines et des chagrins, et nous serons toujours forcés d'avouer que quiconque s'éloigne de Dieu et ne l'a pas avec soi est misérable.

A ce malheur, quelle ressource? Il s'en alla, dit l'Evangile, il quitta ce pays désolé pour en aller chercher un meilleur, *et abiit*, c'est-à-dire qu'il passe d'un malheur à un autre; car voilà le sort trop ordinaire au pécheur, il change non d'état, mais d'inquiétude, non de cœur, mais d'objet et de passion : *et adhæsit uni civium regionis illius.* Le prodigue s'en va dans un autre pays où il ne trouvait pas moins de misère que dans celui d'où il sortait. Il se mit au service d'un maître dans ce pays-là. C'est toujours la figure, et vous êtes toujours la vérité : vous qui vous piquez de tant de liberté, voilà l'usage que vous en faites en avançant dans les voies du péché, vous devenez esclaves d'autant de maîtres que vous changez d'objets, d'autant de tyrans que vous faites de passions; et maîtres absolus de votre cœur, ils semblent tous vous dire ce qu'une armée entière disait à Samson: Nous sommes venus pour vous lier et pour vous enchaîner : *Ligare, inquiunt, te venimus;* car, si vous n'étiez point esclaves, de quel air viendriez-vous tous les jours nous dire que vous ne sauriez sortir de l'état du péché, qu'il vous est impossible; que pour revenir de votre passion, il faut une grâce toute-puissante qui vous en arrache, et ne dites vous point encore : J'aime ma captivité! pourquoi donc tant de fois en secret détestez-vous le malheureux moment où vous vous êtes engagés; pourquoi si souvent gémissez-vous sur le poids de vos chaînes et regrettez-vous les plus beaux jours de votre vie où vous n'avez rien fait de ce que vous auriez voulu faire, et qui, selon votre propre aveu, se sont passés dans la langueur et dans un triste enchaînement de passions? Non-seulement le prodigue passe de l'indigence extrême au plus grand esclavage; mais il ajoute l'ignominie et la honte à cette nouvelle misère. Son maître l'envoya d'abord à une de ses terres de campagne pour y garder les pourceaux.

Tel est encore le progrès de vos malheurs, mes frères. En quittant le Père céleste, vous avez voulu être heureux, et vous êtes devenus misérables; vous avez voulu devenir libres, et vous êtes devenus captifs; vous aviez présumé d'être grands, et

vous êtes tombés, loin de lui, dans la dernière bassesse. Oui, vous qui trouviez trop pesants et trop rudes le joug et les lois d'un Dieu doux et miséricordieux; vous qui ne vouliez pas servir un maître le plus puissant et le plus riche de tous les maîtres; un souverain qui fait les royaumes et les souverainetés et dont le service est plus glorieux mille fois que l'empire même du monde; vous, dont la destinée faisait envie aux anges mêmes; dont le culte et la fidélité devaient être récompensés d'une couronne immortelle, d'un torrent de délices; vous, en faveur de qui avaient été faites tant de si avantageuses promesses, vous qui étiez appelé à vous nourrir de la propre chair d'un Dieu, à manger à sa table sacrée, et à vous rendre participant de sa divine nature; pour avoir voulu vous éloigner de lui, le quitter et servir un autre maître, vous voilà dégradé de tous ses glorieux priviléges, frustré de toutes ses abondantes récompenses; vous voilà misérablement réduit à la honteuse condition des animaux les plus immondes; vous voilà confondu avec eux, privé des aliments les plus nécessaires qui ne sont pas refusés aux plus misérables des hommes; obligé de souhaiter pour toute nourriture les glands qu'ils ramassent dans la fange, vous voilà devenu le plus infâme de tous les pécheurs, le plus vil, le plus haïssable des mortels, devenu à Dieu, au monde, à vous-même le vilain objet de mépris et de dégoût, et un spectacle d'horreur et d'ignominie; il y a plus encore, dans cette triste situation, vous souhaiteriez, et vos souhaits ne seront point remplis; Dieu permet que vous désiriez encore, et que tout manque à vos désirs comme à ceux du prodigue qui souhaitait, pour étourdir sa faim, remplir son ventre du gland que les pourceaux mangeaient, et personne ne lui en donnait; c'est la triste situation du pécheur, depuis qu'il sert un autre maître que son Dieu; il désire toujours et n'a jamais ce qu'il désire; tous les objets remuent ses passions, et aucun ne contente ses désirs; il semble que deux choses opposées sont d'accord pour le tourmenter; l'essor qu'il donne à ses désirs et le mécompte qu'il trouve dans les objets où il aspire, tout l'inquiète, tout le trouble, tant est vaste le fond de ses souhaits; il songe qu'un sort plus digne l'attend et le redemande; qu'un parti plus glorieux lui était proposé, et il ne sent rien au dedans de lui, il ne trouve rien au dehors de lui qui puisse le lui procurer et le conduire; le prodigue souhaitait se nourrir des écorces que les pourceaux mangeaient, et personne ne lui en donnait : *et nemo illi dabat.*

Quelle image, Messieurs, et qu'elle est propre à peindre votre état! Vous en souvenez-vous? Peu touchés des plaisirs purs et honnêtes, vous êtes allés jusqu'à souhaiter des vices horribles, des passions honteuses; excédant, pour ainsi dire, le sort des bêtes, vous auriez voulu avoir la liberté de vous livrer à de brutales voluptés, à de sales débauches; vous étiez prêts de connaître les plus grands désordres sans vue de Dieu, sans crainte de lui déplaire, sans frayeur de ses redoutables jugements et d'une suite éternelle de peines; toujours courbés et rampant contre terre, vous formiez de profanes désirs, mais tout se soulevait contre vous, votre conscience, votre pudeur, votre salut, votre Dieu, tout combattait, tout abhorrait ses désirs insensés, et rien ne vous en favorisait l'accomplissement funeste : *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis quos porci manducabant, et nemo illi dabat.*

Voilà pourtant où, pas à pas, vous a conduits cet éloignement de Dieu; ce premier désordre en a attiré bien d'autres en vous, et vous voilà au comble de vos malheurs; par quelque endroit que vous regardiez la peinture de vos égarements, vous vous y trouvez toujours tristement représentés; encore, si, alarmés de vos misères, vous en gémissiez; encore, si vous sentiez cette miséricorde infinie qui vous cherche jusque dans vos plus affreux égarements; encore, si vous pouviez vous déterminer à revenir promptement à Dieu par la peine qu'il y a de ne point y être, je serais consolé; mais c'est là votre ouvrage, ô mon Dieu! frappez-les ces pécheurs, humiliez-les, effrayez-les, mortifiez-les, qu'importe, pourvu que vous les retiriez de l'abîme où ils se sont plongés; ah! quand sera-ce que, dégoûtés du vice, ils désireront au moins la pénitence? quand sera-ce que, par une heureuse récipiscence, ils voudront revenir à vous, et qu'après avoir déploré les malheurs de leurs égarements, nous aurons à bénir les regrets de leur pénitence. C'est un second trait du tableau du prodigue, et la seconde situation où se trouve le pécheur qui lui ressemble. C'est ce que vous allez voir.

SECOND POINT.

On ne peut revenir à Dieu, dit saint Augustin, que par des voies contraires à celles qui en sont éloignées; sur ce principe, mes frères, rappelez les circonstances de vos égarements, vous y allez voir successivement les devoirs de votre pénitence. La dissipation vous éloigna de Dieu; le premier pas que vous avez à faire pour y revenir, c'est de rentrer en vous-même; ensuite, le goût des choses du siècle vous fit abandonner le Seigneur; le premier pas que vous avez à faire est d'en concevoir du dégoût pour vous attacher à la piété et aux exercices saints. Enfin un attachement au péché vous fit oublier le plus tendre des pères; le premier pas que vous avez à faire dans la pénitence, c'est de vous en retirer et de retourner à votre Père. Eclairez-moi, Seigneur, par vos miséricordes, afin que j'expose utilement aux pécheurs qui m'écoutent les voies que vous leur avez tracées dans l'évangile de ce jour, pour retourner à vous. Vous voyez dans mon cœur, exaucez-y le désir que j'ai qu'ils reviennent comme le prodigue, au meilleur et au plus aimable de

tous les pères, *in se autem reversus.* Le voilà donc enfin reconnu ce gouffre de misères; il n'aurait fallu que le voir pour concevoir toute l'horreur que cause une si triste vue. Pécheurs, commencez donc à revenir à vous-mêmes. Comme votre crime est venu d'être sorti de vous-mêmes, il faut que votre pénitence soit d'y rentrer : *Redite, prævaricatores, ad cor* (*Isa.*, XLVI). Quelquefois un pécheur passera toute sa vie sans se voir, sans se suivre; mais quand en cet état d'absence Dieu commence à porter sa lumière dans un cœur, dès lors les offenses se multiplient, les crimes se grossissent, le pécheur a horreur de lui-même, quand il daigne se montrer à ses yeux, quand des réflexions salutaires le rappellent à Dieu, car c'est en nous-mêmes et non dans le tumulte du monde, qu'il se veut faire entendre ; il est en nous pour que nous le voyions; il nous y parle secrètement par ses inspirations et ses grâces, afin que nous l'y écoutions. Quand donc il plaît au Seigneur de faire sentir au pécheur, dans la solitude intérieure, le triste état de son âme, quel reproche ne se fait-il pas à lui-même; quand une fois il aperçoit les désordres, peut-il encore les aimer? Ah! il tombe dans un dégoût de lui-même, et a peine à se supporter : *in se autem reversus dixit.* Misérable que je suis, se disait le prodigue à lui-même ; et vous le pouvez dire après lui, pécheurs qui lui ressemblez si fort; puis-je me voir sans frémir, depuis que j'ai quitté la voie du salut, en quittant mon Dieu. Quel enchaînement de désordres, ma vie en a été toute remplie, toutes mes paroles ont été autant d'infidélités, mes pensées autant d'adultères, de fornications; toutes mes actions ont été des crimes ; encore si dans tous ces vices mon cœur s'était trouvé heureux! Mais quand je viens à me considérer de près, que trouverai-je en moi, qu'un infortuné coupable que tout alarmait, que tout inquiétait; mes passions me sont plus contraires que favorables; je traîne une misérable vie qui m'est à charge à moi-même, et qui peut-être l'est encore à bien d'autres. Je ne sens dans moi qu'une âme très-embarrassée, qu'un cœur serré, qu'une conscience troublée. Sont-ce donc là les plaisirs que je me promettais, loin de la maison de mon père? est-ce là ce qui convenait à mon cœur? ne comprendrai-je donc jamais toute l'extravagance de ma conduite? songeai-je, en quittant mon Sauveur, qu'il y a un enfer, un jugement, une mort, une éternité, un Dieu vengeur du crime et de l'iniquité? pensai-je qu'il y a aussi un ciel, une miséricorde, une vie éternelle, une patrie, une maison paternelle où j'étais appelé, et où vivent tant de serviteurs de mon père, dans une abondance délicieuse, tandis que je meurs de faim et de misère : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo;* car voilà le sentiment naturel que produit dans le prodigue son retour sur lui-même.

Mais de cette parole d'affliction et de misère : Je meurs de faim : *fame pereo*, naissent ces autres paroles de pénitence et de conversion : *surgam et ibo ad patrem meum.* Je me lèverai et j'irai trouver mon père. Ah! comme le prodigue, dites donc : Mes égarements, mes crimes, m'ont affaibli ; mais je ferai un effort, et quelle raison pourrait me retenir dans l'état où je suis, mais Dieu est ma force, et si j'ai été si fort pour le crime, ne serai-je donc faible que pour la vertu. Ah! si je pense encore à tous ces détestables engagements, ce n'est que pour demander à mon Dieu la force pour les combattre. Quoi, encore la vue de mes péchés qui sont en si grand nombre ; mais la vue de vos miséricordes plus grandes encore que mes crimes, ne m'encourage-t-elle pas assez à retourner à vous? Grand Dieu ! jusqu'ici j'ai perdu tout mon bien, mon héritage, mon rang, ma liberté ; j'ai souffert la faim, la pauvreté, l'esclavage, la honte ; mais tout cela me touche peu ; ce qui m'afflige, c'est d'avoir pu offenser un si bon Père : *peccavi.* Mon père, j'ai péché ; que deviendrais-je si je confessais mes péchés sans trouver en même temps un père tendre qui me les pardonne. Ah! si tout égaré, tout rebelle que j'étais, vous n'avez point cessé d'être mon Père, ne puis-je pas espérer, qu'étant tout en pleurs, j'implorerai votre miséricorde, et vous me pardonnerez, mon Dieu. Vous avez à signaler vos grâces; voici comment j'ai péché contre le ciel par mon impiété, par mes murmures ; j'ai péché contre le ciel dont j'ai violé les lois, profané les dons, méprisé les couronnes; contre le ciel que j'ai rendu le triste témoin de tant d'horreurs et de tant de scandales; mais, si le repentir, si la douleur sincère tiennent lieu d'innocence, et s'il est un grand moyen pour en obtenir le pardon, je me justifierai par ces paroles: *Pater, peccavi coram te.* Voilà dans ces courtes paroles tous les caractères d'une pénitence vraie : accusation, douleur, expiation; je ne suis plus digne que vous me regardiez comme un de vos enfants, mais souffrez-moi du moins comme un de ces serviteurs qui sont à vos gages : *Jam non sum dignus vocari filius tuus, fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Au reste, tous ces sentiments de retour que vous venez de voir dans le prodigue, ne sont que dans son cœur comme le fruit dans son germe; jusqu'ici en lui ce ne sont que des résolutions, que des projets ; mais qu'ajoute l'évangile? *et surgens venit ad patrem suum;* il se relève enfin, il part et vient trouver son père.

Mes frères, que cet exemple vous condamne ! Combien d'entre vous, aux approches des saints jours où la conscience se réveille après un de nos discours, se disent à eux-mêmes : Je me lèverai, j'irai, je me convertirai, et cependant ne se lèvent point, ne viennent point et ne se convertissent point, ou, s'ils font quelques pas vers la vertu, laissent toujours par quelque endroit leur cœur attaché au mal, ce qui fait que le désir du salut n'avance point; qu'à quelques conditions, à quelques paroles près, tout le reste de vous-mêmes de-

meure dans le crime; et qu'au fond vous ne voulez point votre conversion.

Funeste état, vous n'avez point été celui du prodigue; ce qu'il a résolu dans son cœur, il l'exécute dans ses œuvres, il se hâte de retourner à son père, il en approche enfin et, dès que ce père tendre l'aperçoit de loin, il s'attendrit sur lui, ses entrailles s'émeuvent de pitié, il éclate en pleurs, et cet enfant, indigne qu'il est, reçoit autant de consolation dans son retour qu'il avait éprouvé de honte dans son égarement. Vous venez de voir ses regrets, qu'il vous souvienne que je vous ai promis les consolations de pénitence.

Cum autem adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius et misericordia motus est. Voici enfin le plus bel endroit de la parabole et que j'aime le plus à vous expliquer. Tout va prendre une face nouvelle; mon sujet devient tout consolant; infortuné pécheur, ayez courage; vous allez voir jusqu'où va la miséricorde divine: d'abord elle prévient l'homme coupable, comme le père tendre prévient son fils dès qu'il veut revenir à lui; il court au-devant de lui, ensuite il lui en fait sentir une joie si douce; il se jette à son cou: *excidit super collum ejus.* Il l'admet à sa table, le rétablit dans tous ses droits, et le fait participant de ses mystères, de ses grâces.

Mes frères, suivons ces circonstances, finissons notre évangile et achevons l'œuvre de Dieu. En finissant ce discours, son père le vit de loin. Que les yeux d'un père qui a perdu son fils sont perçants; sentant à son aspect se réveiller toute sa tendresse, il court vers lui et fait les premières démarches. Peut-être un autre père aurait attendu le prodigue et, feignant son amour, aurait peut-être fait des reproches à ce fils dénaturé; mais parce que ce père signifiait Dieu, il fallait qu'il se laissât aller au désir empressé de se réconcilier avec son enfant: *occurrens*, et voilà la première consolation de Dieu. Le pécheur à son retour: non-seulement ce père tendre le voit de loin; ce regard que vit saint Pierre et qui le convertit, et que David demandait avec tant d'ardeur; mais, quand ce moment prédestiné dans ses décrets est enfin arrivé, il va au-devant du pécheur et lui facilite les moyens de revenir contre tous les obstacles qui pourraient le retenir; car, hélas, que faudrait-il pour arrêter en chemin un pécheur encore faible qui, du milieu de ses égarements, forme le désir de revenir à la pénitence; tout le retient, tout l'empêche d'avancer; les objets trop chéris qui se présentent à son souvenir; qui, pour l'arrêter au passage, lui retracent tous leurs charmes et se peignent plus aimables que jamais dans son imagination encore toute troublée, armée de ce qu'il a de plus terrible et de plus doux; de ses censures, de ses railleries, de ses menaces pour épouvanter le pécheur, de ses joies, de ses plaisirs, de ses honneurs, de ses richesses, de ses fêtes, de ses images toujours plus belles que lui et plus dangereuses encore; car, on peut se laisser prendre par ces paroles qui ne sont en lui qu'illusion, au lieu que la vérité de ses chagrins, la réalité de ses peines, n'est-ce pas là de quoi arrêter en chemin le malheureux penchant du pécheur.

Aussi saint Jean, dans son Apocalypse, dit que les habitants de la terre ont été séduit, non-seulement en ce qu'ils ont adoré la bête, mais même son image: *et seduxit habitantes in terra dicens ut faciant imaginem bestiæ.* (*Apoc.*, XIII.) Par combien d'obstacles ce pécheur n'est-il pas encore arrêté: le respect humain, la fausse honte, l'embarras des affaires, les austérités de la vertu, le sentier étroit du salut, tout étonne sa pénitence, tout alarme sa délicatesse; mais que fait ce père tendre à qui il veut retourner, il le prévient, il court au-devant de lui, il lui offre du secours et lui facilite toutes les voies qui ramènent à lui. Dieu fait, à l'égard du pécheur, ce que lui demandait le Prophète. Je me suis égaré comme une brebis qui se perd, Seigneur, cherchez votre serviteur: *Erravi sicut ovis quæ periit; quære servum tuum.* (*Psal.*, CXVIII.) Avouez-le, Messieurs, Dieu vous cherche partout, et dès que vous voulez revenir à lui, il va au-devant de vous. Etes-vous dans son temple, c'est par des inspirations plus pressantes, par des instructions plus touchantes qu'il va au-devant de vous; êtes-vous dans la solitude, c'est par des réflexions plus profondes et des méditations plus sublimes; venez-vous dans nos sacrés tribunaux, c'est par une accusation bien plus circonstanciée, par un propos plus ferme, par des regrets plus sensibles; êtes-vous dans les engagements du monde, c'est par un détachement universel, et en vous faisant choisir un objet qui soit plus digne de vous. Enfin, tout vous porte dans la voie de Dieu quand vous voulez sincèrement marcher partout. Je crois voir ce père miséricordieux qui, avec toute sa tendresse, court après son fils égaré, craignant, ce semble, qu'un objet si cher ne lui échappe.

Plût à Dieu, pécheurs, que vous puissiez éprouver, et que tous ceux qui forment quelque dessein de conversion, vissent dans le cœur de Jésus-Christ toute la tendresse qu'il a pour eux, qu'ils connussent dans ce père tendre tout ce qu'il est prêt de faire et tout ce qu'il fait pour un pécheur qui revient à lui; qu'ils envisageassent ce fonds de joie qui, non-seulement les encourage dans leur salutaire dessein, mais les aide et les soulage, et leur fait oublier qu'ils sont coupables pour se souvenir uniquement qu'ils lui sont chers. Oui, mon Dieu, accompagné d'une impression plus vive, les premiers efforts d'un pécheur qui veut rentrer dans ses voies, il lui fait sentir ce goût des choses spirituelles que l'homme grossier et charnel ne goûte point; il lui fait trouver agréable jusqu'à ses peines, et des charmes à fondre en pleurs à ses pieds; il lui fait enfin comprendre par lui-même, combien il est doux d'être uni à son Dieu, malgré toutes les épreuves capables de s'en séparer, combien

il est délicieux de l'avoir pour père, pour ami, pour maître; d'être entre ses bras, de recevoir ses chastes embrassements : *Cecidit super collum ejus et osculatus est eum.*

Enfin, la dernière consolation que le père de famille donne à son fils retrouvé, nous est marquée par l'empressement qu'il a de le voir rétabli dans tous ses droits; et dans les marques singulières d'honneur qu'il lui fait rendre. Il dit à ses serviteurs, allez vite chercher sa première robe et l'en revêtez, mettez-lui un anneau au doigt, une chaussure neuve aux pieds, et apportez le veau gras pour manger et nous réjouir avec lui : *Cito proferte stolam primam et induite illum.* Messieurs, dans ce père attendri que de traits d'amour! Il ne sait que faire à ce fils retrouvé, biens, honneurs, festins, distinctions, il ne sait que lui offrir.

Ainsi parle Jésus-Christ aux pécheurs pénitents : *cito proferte stolam primam.* C'est-à-dire qu'on lui rende, dit-il à ses ministres, par l'absolution son innocence première, cette robe pure sans laquelle il ne peut être reconnu pour mon enfant, qu'on le revête de mon esprit, de mes grâces, de mes mérites, de mes vertus; car, selon l'Apôtre saint Paul, Jésus-Christ doit être notre vêtement, et nous devons nous en revêtir : *et induite illum; date annulum in manum ejus;* qu'on lui donne un anneau au doigt; c'est-à-dire qu'après avoir porté si longtemps le caractère de pécheur, on voie briller en lui les traits de l'homme juste; qu'après avoir vécu en dégradé, on lui rende les premiers titres de noblesse, et que, s'étant rendu digne de l'enfer; on le rétablisse dans le droit qu'il avait à la patrie sainte : *et calceamenta in pedes ejus;* qu'on lui mette des souliers aux pieds; c'est-à-dire qu'on lui fournisse des puissants secours, des moyens faciles et efficaces pour marcher d'un pas ferme dans les pures voies du ciel, sans toucher aux sales voluptés de la terre : *et adducite vitulum saginatum.* Amenez le veau gras, qu'on le tue, et que nous le mangions ensemble; c'est-à-dire qu'on le réconcilie, qu'on l'admette à la table sacrée de Jésus-Christ, qu'on le nourrisse de sa chair adorable : *symphoniam et chorum;* qu'il soit reçu à l'harmonie sacrée de l'Eglise, qu'il chante un cantique d'actions de grâces et qu'il participe au doux concert des anges et des saints.

Ainsi, toute la maison du Seigneur est faite pour le retour du pécheur. C'est à cette occasion et dans ce temple, où il me semble entendre la joie des esprits célestes sur la conversion du pécheur, sur la brebis égarée ramenée au bercail : mais Dieu ne doit-il pas avoir ici une joie d'autant plus grande que son espérance était plus éloignée, la joie de recouvrer un bien perdu est plus grande que de l'avoir toujours possédée, un plaisir est plus sensible après la privation qu'avant la possession. Et c'est ce qui fait dire à Jésus-Christ, comme au père du prodigue sur les plaintes de son aîné : Faux justes, vous murmurez de la compassion et des larmes que je verse sur le retour de ce pécheur pénitent, et comment ne m'attendrirais-je pas en cette occasion? Je croyais mon enfant mort et il est ressuscité; je le croyais perdu et je le retrouve; je ne m'attendais plus à le revoir et je le retiens entre mes bras; je le pleurais contre toute espérance, le voici revenu dans mon sein; je voulais en faire un élu, et le voici soumis à mes volontés; qu'il soit à jamais dans le ciel comblé de mes délices, qu'on excite par toute sorte d'endroits ma joie et ma consolation, et comment voudriez-vous que j'en usasse autrement : *epulari autem et gaudere oportebat quia frater tuus hic mortuus erat et revixit, perierat et inventus est.* Sort fortuné, partage aimable! Que tardez-vous, âmes pécheresses, à devenir de bienheureux objets de la joie de votre Dieu? Il y a si longtemps qu'il vous pleure, qu'il vous cherche, ne vous possédera-t-il jamais, ne devinerez-vous point toute la parabole de cette vérité? Vous avez été si longtemps l'enfant prodigue; quand serez-vous l'enfant réconcilié, où sont vos excuses pour ne point revenir à Jésus-Christ? N'avez-vous pas au contraire mille raisons d'y revenir, les mystères qui approchent, les grandes solennités qu'on vous annonce, toute l'Eglise en prières, la voix de ses ministres, qui vous annonce cette parabole toute faite pour vous, vos années qui s'écoulent, l'éternité qui avance, votre vie toute déplorable sans votre Dieu; ce Dieu lui-même, qui vous ouvre ses trésors et son sein, qui vous tend ses bras, qui fait parler ici sa passion, ses plaies, sa miséricorde, sa patience, son cœur, son amour, tout lui-même, et vous tiendrez contre tant de voix si touchantes et si fortes?

Non, mon Dieu! Je n'en ai pas la force, recevez-moi, bonté suprême, lorsque je reviens à vous, convaincu que loin de vous l'on est perdu; je viens me jeter entre les bras de votre miséricorde : c'en est fait, ici commence mon bonheur, ici finit ma misère; déjà je sens un bienheureux repos en vous, et avec vous, lorsque je me dis à moi-même: Non, l'objet de tant de tendresse ne périra point, me voilà pénitent dans votre maison sainte; j'irai vivre auprès de vous comme un enfant soumis et fidèle, bien résolu de ne voir, de n'aimer que mon père; jusqu'à ce que ce même père, qui me reçoit aujourd'hui si miséricordieusement, m'unisse à lui dans le centre de sa gloire pour en jouir éternellement. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON IX.

DE L'AUMONE.

Accepit Jesus panes et cum gratias egisset distribuit discumbentibus, similiter et ex piscibus quantum volebant. (*Joan.*, VI.)

Jésus prit des pains, et après avoir rendu grâces à son Père, il les distribua à ceux qui étaient présents, il en fit de même des poissons et ils en eurent autant qu'ils en voulaient.

Ce qu'il y a de plus consolant, mes frères, dans la morale de Jésus-Christ, c'est que les

exemples y vont toujours à côté des préceptes. Non content de nous avoir fait en mille endroits de l'Evangile un commandement de l'aumône, ce Sauveur aimable veut encore aujourd'hui sur la montagne la pratiquer lui-même, pour nous encourager à la faire. Déjà, qu'y avait-il dans le monde qui ne nous en fît une leçon? toutes les choses de l'univers, qui fournissent aux besoins de l'homme; cette entière destination des créatures à le conserver, l'idée seule d'une providence qui dans le partage inégal qu'elle a fait des biens serait cruelle et injuste, si elle ne nous supposait généreux, sujets aux mêmes faiblesses qu'eux, aux mêmes révolutions, aux mêmes misères, et par conséquent intéressés aux mêmes secours, à la même pitié, à la même assistance; ce germe d'amour mutuel que Dieu a mis au fond de nos âmes; cet attendrissement de nos cœurs, qui nous porte à plaindre ou à soulager tout ce qui est malheureux; ces liens de la société, qui doivent tous nous unir comme sujets du même souverain, comme serviteurs du même maître, comme membres du même chef, et qui de tous les hommes ne doit faire qu'un seul homme; le respect même que nous devons aux pauvres, qui sont l'image d'un Dieu, ses amis, ses favoris; l'intention expresse de l'auteur de nos biens, qui les destine à l'usage de chacun en particulier; enfin, les promesses infaillibles faites à l'homme compatissant, les menaces terribles réitérées dans les deux Testaments contre les cœurs impitoyables, l'avantage que nous avons de faire tous ensemble un même corps de religion, dont Jésus-Christ est le chef, et dont chacun de nous est une portion : que dirai-je encore, la conversion des mœurs, la mort de la cupidité, la persévérance dans la vertu, la paix, le salut, la gloire, le ciel donné aux mérites de l'aumône, seule dépositaire des miséricordes de Dieu, et moins une grâce particulière que toutes les grâces ensemble, il n'y avait rien qui n'eût déjà établi la loi divine de l'aumône. Mais qu'aujourd'hui l'exemple du Sauveur, qui, pouvant par d'autres moyens rassasier ces troupes nombreuses qui le suivent dans le désert, veut cependant le faire de ses propres mains, ajoute un nouveau trait à ce précepte. Aussi je ne viens pas vous le prouver : cet exemple de Jésus-Christ est une preuve si sublime et si forte, qu'elle défend de douter; mais je viens, riches du siècle, ôter à votre dureté toute apparence d'excuse, et vous montrer que ce précepte vous regarde personnellement. J'ose défendre ici la cause des pauvres et des petits contre l'insensibilité des grands et des opulents de la terre; je viens, sans partager autrement ce discours, vous montrer que tous les prétextes dont vous vous servez pour vous dispenser de faire l'aumône, en sont des motifs plus pressants et plus naturels. Je les réduis tous à deux sortes : les uns sont généraux, tirés de la nature même des biens et du précepte; les autres sont particulier, tirés de l'état et de la condition. Les premiers sont injustes, les deuxièmes téméraires, voilà tout mon dessein. Ah! que ce point est décisif pour vous, riches du monde, c'est maintenant que nous allons voir si vous appartenez à la miséricorde du Seigneur ou à sa colère, si vous portez en vous le sceau de prédestiné, ou le caractère affreux de réprouvé; nous allons voir, en un mot, si vous êtes charitables, et juger par conséquent si vous êtes chrétiens. Examinons-les après avoir salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Trois prétextes semblent d'abord dispenser les riches du précepte de l'aumône; mes biens sont à moi, je les possède par des voies légitimes, voilà le premier; l'aumône n'est qu'une œuvre de surérogation, dont on peut se dispenser sans péché mortel, deuxième prétexte; les temps sont trop mauvais, il faut songer à soi-même et se précautionner, c'est le troisième. Renversons ces injustes prétextes; et montrons aux riches l'injustice.

J'attaque ces hommes aveugles et abusés qui se reposent sur l'équité de leurs richesses, qui croient que la juste possession de leurs biens est un titre suffisant pour s'en retenir tout l'usage, qui, s'estimant légitimement riches, s'applaudissent de l'être, et qui, parce qu'ils ne sont ni les tyrans, ni les oppresseurs de leurs frères, se retranchent dans une propriété opiniâtre dont on ne peut rien arracher, opinion fausse et ridicule; car, dites-moi, ô vous qui vous abusez de la sorte! l'aumône est-elle libre et arbitraire, ou absolue et nécessaire? Pensez-vous qu'un père si tendre ne laisse dans l'indigence tant de ses enfants, que pour vous enrichir à leur préjudice? Ce bien, qui vous paraît si légitimement possédé, et vous appartenir avec tant de justice, n'appartient-il pas aussi à l'indigent? n'êtes-vous pas faits l'un pour l'autre? pouvez-vous usurper les largesses du Seigneur? quelque pures que soient vos acquisitions, vous exceptent-elles de la règle générale, qui met tout le mérite du riche dans la charité, comme elle met tout le salut du pauvre dans la patience? Quelque légitimes que vous paraissent vos richesses, sont-elles moins une grâce du Seigneur? êtes-vous dispensés d'en faire part à vos frères? et si vous les retenez contre l'ordre de Dieu, fixé au seul plaisir d'en jouir, ne deviennent-elles pas injustes et criminelles? Eh quoi! le privilége de votre intégrité et de votre justice seront donc de regorger de biens, tandis que tant de misérables manquent du nécessaire, comme si ces biens, pour être bien acquis, étaient moins écoulés de cette source primitive et féconde. Ah! s'ils sont le fruit de vos travaux, n'est-ce pas Dieu qui vous donne la force de les soutenir et qui les arrose de ses bénédictions? Si vous les devez à vos talents, à votre esprit et à votre mérite, n'est-ce pas le Seigneur qui en est l'unique auteur et la première cause? S'ils sont à vous par succession et par droit de nais-

sance, n'est-ce pas Dieu qui transmet aux enfants l'héritage de leurs pères? Vos richesses, quelque légitimes qu'elles soient, ne sont-elles donc pas toujours au Seigneur, et par conséquent aux pauvres, qui, dans leur pauvreté, sont établis sur la terre comme ses ministres, pour recevoir ce tribut dont tous vos biens sont chargés?

Je dis plus, Messieurs, c'est à vous précisément que s'adresse ce précepte, c'est vous surtout qu'il regarde, riches du siècle. Non, ce n'est ni l'usurier, ni le concussionnaire, ni l'usurpateur audacieux, ni le pécheur injuste que ce précepte regarde, puisque Jésus-Christ a fait pour eux une loi de la restitution; c'est encore moins pour le pauvre, puisqu'il n'a rien à donner; il est donc tout entier pour vous qui êtes riches, et qui l'êtes légitimement. Ah! si le riche de l'Evangile fut précipité dans l'abîme pour s'être trop confié en la jouissance paisible de ses richesses, pour en avoir gardé tout l'usage pour lui seul, combien de riches ici m'écoutent qui tombent sous ce même arrêt aussi effroyable qu'infaillible : *Sic est qui sibi thesaurizat et non est in Deum dives* (*Luc.*, XII.) Tel sera le malheureux sort de tous ceux qui ne thésaurisent que pour eux, et qui ne font point servir leurs richesses selon l'intention de la divine providence. Jésus-Christ, Messieurs, pouvait-il opposer au prétexte de la juste possession, une réponse plus précise et plus claire?

Autre prétexte, la surérogation de l'aumône, on la regarde comme une action libre, comme une œuvre de conseil, et non pas comme un commandement : peu l'allèguent ce prétexte, je l'avoue, car douter de sa nécessité, c'est douter s'il y a un Dieu, et qu'il soit le père commun des hommes; mais s'il y en avait de ces faux riches, je leur demanderais si ce qui est enjoint sous peine de l'enfer, n'est pas d'obligation et de précepte pour les confondre; ne me suffirait-il pas de rapporter l'histoire du riche réprouvé pour n'avoir pas assisté le pauvre Lazare, qui ne lui demandait que les miettes de sa table; d'où vient que Jésus-Christ ferait un premier chef de condamnation aux riches, de ne l'avoir point assisté dans la personne de ses membres? J'ai eu faim, leur dira-t-il au jugement dernier, et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas présenté à boire, j'ai été nu, et vous ne m'avez pas recouvert; allez, maudits, au feu éternel qui vous est préparé. Dieu damne-t-il donc pour l'omission d'une œuvre de surérogation, et pour transgression d'un simple conseil, étant déjà abandonnée quoiquelle soit un précepte.

Mais voici, riches du monde, où votre dureté se retranche? Ce n'est, dites-vous, que dans les besoins extrêmes que l'aumône est d'obligation? décision déplorable, étrange aveuglement! car quoiqu'aujourd'hui il ne soit que trop vrai que les besoins extrêmes sont les besoins communs, et quoique les misères du temps soient toutes presque excessives, d'où vient que vous ne leur devriez du secours que quand ils ne sont plus en état d'en profiter; et pourquoi vouloir attendre à leur conserver de misérables jours qu'une faim longue et cruelle les ait rendus presque agonisants et demi-morts; n'est-ce pas les faire mourir que de ne les pas soulager dès que vous connaissez leurs besoins; ne deviennent-ils donc vos frères et les membres de Jésus-Christ, que lorsque leurs besoins sont devenus extrêmes et sans ressource? Et en effet, vous ne soulagez point ce pauvre malade dans le commencement de sa maladie, un épuisement va le réduire tout d'un coup au tombeau; vous n'avancez rien à ce débiteur que l'on prend, et bientôt dans une affreuse prison, il périra faute d'avoir été soulagé : après cela, entrailles cruelles, cœur inhumain, direz-vous qu'il faut attendre que leurs besoins soient pressants pour les soulager! Il n'y a donc pas assez de malheurs dans vos frères pour vous toucher, ils souffrent donc trop peu pour vous attendrir, leurs pleurs ne coulent pas avec assez d'abondance, il vous faudrait l'épuisement de leurs forces et le triste spectacle de leur mort. Quel tigre, quel monstre, êtes-vous! et qu'est-ce que l'on peut juger de ce riche qui ne veut soulager les pauvres que dans leurs besoins extrêmes, sinon une insensibilité extrême?

Mais, direz-vous encore, les temps sont trop mauvais, il faut d'abord songer à soi, la précaution n'est point défendue. Troisième prétexte, à entendre parler ainsi le riche, ne dirait-on pas qu'il a quelque raison; mais écoutons ce que le Sage nous en dit lui-même : le malheur des temps, dit-il, est l'excuse que vous alléguez toujours avec tant d'injustice, auquel vous ne sauriez penser sans murmurer et vous plaindre : *Tempus causabitur* (*Eccli.*, XXIX); mais avant de répondre, je vous demande si ce malheur des temps que vous nous rapportez pour excuse n'est point votre ouvrage, si ce n'est point vos concussions, vos usures, vos vexations, vos violences, votre insatiable cupidité qui les ont rendus tels; si vous n'êtes point de ces hommes que l'Ecriture appelle les sangsues de tout le peuple; si vous n'êtes point de ces loups ravissants qui ne se nourrissent que de pillage, et qui ne laissent après eux que désolation et carnage; si vous n'êtes point de ces hommes affamés, qui sans foi, sans probité, sans conscience, sans pitié, sans humanité, dévorant le peuple, dit le Seigneur, comme un morceau de pain : *qui devorant plebem meam sicut escam panis* (*Psal.*, LII); car si vous étiez un homme de ce caractère, ce ne serait pas trop de tout votre bien pour les grands malheurs que vous auriez causés, et ce qui dans les autres est aumône, ne serait en vous que restitution; mais pour vous qui n'avez que ce reproche à vous faire, de causer le malheur des temps, ne vous en servez pas non plus de prétexte, et pensez que c'est plutôt pour vous un motif et une raison de faire l'aumône, qu'une excuse et une dispense qui vous empêche de la faire. Eh! pourquoi donc les

temps sont-ils mauvais? Est-ce que Dieu aurait oublié le monde, ou qu'il serait trop faible pour le secourir, n'est-ce donc pas lui-même qui permet ce malheur des temps pour donner aux riches occasion de s'en faire un bonheur, et, en effet, quand les calamités n'entrent que par la pensée et par l'oreille des riches, leur cœur n'en est point ému, il faut qu'elles se montrent à leurs yeux; et c'est pour cela, riches du monde, que la miséricorde de Dieu qui veut votre salut, approche de vous la misère et l'affliction, afin que la présence des misères communes et excessives vous rende plus secourables dans ce grand fonds d'insensibilité où vous vivez : le Seigneur veut que le spectacle de tant de maux amollisse un peu votre âme, et que, sachant ce que c'est qu'être malheureux, vous deveniez charitables; cette calamité publique n'est donc qu'une voix favorable de la bonté de Dieu, qui vous dit : Soyez sensibles en sentant approcher la misère, je ne vous suis rigoureux, qu'afin que vous soyez libéraux; puisque le temps est mauvais, rachetez-le par l'aumône; à quoi sert pour vous que les besoins soient grands, si je ne vous trouve jamais secourables; et c'est le raisonnement qui doit vous engager à la charité plus qu'en un autre temps, car si les temps étaient meilleurs, les pauvres n'auraient pas tant besoin de vos secours, plus les besoins sont excessifs et plus votre obligation de donner redouble; l'abîme des misères n'appelle-t-il pas l'abîme des miséricordes; n'est-ce pas quand la sécheresse tarit les fontaines communes, que l'eau de la charité doit couler et se répandre? Ah! si vous souffrez, riches, il faut donc que les pauvres dépérissent; si vous commencez à trembler pour vous qui avez tout le bien, votre inquiétude n'annonce-t-elle pas leur désespoir; si le feu de la calamité prend au bois vert, avec combien plus de vivacité n'embrasera-t-il pas le bois sec. (*Luc.*, XXIII.)

Vous croyez répondre à tout quand vous dites, les temps sont mauvais; croyez-vous donc faire illusion à Dieu comme aux hommes, et n'appréhendez-vous point que sa justice ne vous punisse? Oui, les temps sont mauvais, et pour qui, pour ce marchand ruiné qu'on ne paye point, pour ce domestique épuisé que l'on renvoie sans salaires, pour ce pauvre qui manque de tout et à qui personne ne donne rien; mais ces temps si tristes pour Jésus-Christ et pour ses membres, le sont-ils pour vous? toujours mêmes habits, même train, même fureur pour le jeu, même assiduité pour les théâtres; toujours même dépense, un luxe qui se répand en mille superfluités, un argent qui ne coûte rien pour satisfaire ses désirs; vous rougiriez même que l'on vous crût pauvres : hélas! nos jours ont-ils vu plus grand malheur que celui qui vient de vos désordres; tandis que les pauvres épuisés ne trouvent plus aucune ressource, n'avons-nous pas la douleur de voir que vous ne refusez rien à vos cupidités, et s'il arrive à votre cœur de se faire quelque idole, ne trouvez-vous pas de quoi lui faire un sacrifice, et semblables à cette femme qui après avoir dit, je ne le puis, mes récoltes sont trop mauvaises, trouva cependant de quoi immoler aux idoles étrangères; lorsque vous vous plaignez le plus de la misère des temps, n'êtes-vous pas pleins de ressources pour fournir à vos passions, et vous entend-on dire en cette occasion que les temps sont mauvais. Quoi donc! vous croiriez perdre vos biens si vous les mettiez entre les mains de Jésus-Christ? Croyez-vous que vos passions soient un fonds plus assuré, et qu'elles vous rapportent davantage pour le crime que pour la vertu? Que faut-il donc pour vous faire revenir à Jésus-Christ, et que feriez-vous, heureux, si vous lui refusez du secours tout misérables que vous êtes.

Ah! que sont devenus ces temps heureux où il fallait mettre des bornes à la charité des fidèles toujours tremblants et alarmés de ne point donner assez pour le soulagement de leurs frères; où la charité surabondante trouvait des fonds inépuisables pour survenir à toutes sortes de besoins. Qui nous les ramènera ces beaux jours où l'on n'avait à se défendre que du péché, où l'on ne connaissait de richesses que celles de la vertu et de la perfection; où l'on n'avait d'autre soin dans ces temps de calamité et de misères, qu'à se montrer meilleurs que les temps, qu'à triompher de la stérilité des saisons, par le redoublement des bonnes œuvres, et à suppléer aux malheurs suscités de la divine providence, par l'amour des charités et l'abondance des aumônes des fidèles. Ne les reverrons-nous jamais, ces premiers siècles, où il ne s'agissait que de modérer une trop grande ferveur, qu'à essuyer des larmes, qu'à remettre le calme dans des consciences pieusement alarmées, qu'à rendre la vie du moins supportable à une foule de malheureux qui vous eussent reconnu pour leur libérateur et pour leur père.

Ah! que les temps sont changés : non, ce goût aimable de la charité mutuelle, de la piété divine, n'est plus de notre siècle, la terre n'est plus digne de ces sentiments célestes : l'orgueil, la mollesse, la volupté ont tout endurci; ces monstres cruels ont une voix plus forte que la nudité, que la faim, que la soif et la misère, que le désespoir de nos frères. Nous ne pouvons rien obtenir de vous, riches du monde, cependant que vous demandons-nous à présent? que vous soyez anathèmes pour vos frères? que vous donniez votre sang, votre vie pour eux? Non, nous ne vous demandons qu'une faible aumône, et vous la refusez; nous vous supplions, et vous ne nous répondez pas; nous ne cessons de vous prier pour les pauvres, et nous ne fûmes jamais moins exaucés. Ah! sont-ils ici les domestiques de la foi, ou les partisans de l'erreur? Prêchons-nous à des hommes, ou à des rochers? à des chrétiens, ou à des infidèles? à des enfants de l'Eglise, où à des disciples de Satan? Mes frères, que tout ceci se ressent bien de cette triste vérité, *malheur à vous riches* (*Luc.*, VI),

de la terre, qu'il est difficile qu'un riche soit sauvé. Je l'ai pensé mille fois avec douleur, si notre sainte religion l'emporte si fort sur toutes les autres, et par la force et l'évidence de ses principes, et par la sainteté de sa morale, et par la divinité de son auteur, et par la pureté de ses maximes; hélas! elle ne l'emporte plus par notre manière de vivre, par l'intégrité de nos mœurs, par la mollesse de nos sentiments. Les Juifs donnent encore la dîme de leurs biens; les infidèles ne souffrent point parmi eux de misérables; les hérétiques qui se flattent de rapprocher les anciens temps se prêtent tous mutuellement du secours et affectent d'être tous unis entr'eux, et nous le peuple choisi, la nation sainte, les enfants de la vraie Eglise, les disciples de Jésus-Christ, nous abandonnons ses membres, nous sommes insensibles aux besoins de nos frères, et, à la honte du nom chrétien, une partie se plonge dans l'abondance et dans les profusions, pendant que tout le reste demeure sans assistance et sans secours! On appréhende, dit-on, de s'appauvrir lorsqu'on fait l'aumône; c'est-à-dire donc que vous craignez de vous mettre dans un degré trop proche de ressemblance avec Jésus-Christ votre chef et votre modèle, lui qui n'est venu s'appauvrir que pour vous enrichir par son indigence.

Justice de mon Dieu, qu'un jour vous dissiperez cette funeste illusion, quelle force aura alors la plainte que fera l'indigent contre le riche, si Jésus-Christ est dans tous les pauvres pour demander, tous les pauvres seront au jugement dernier dans Jésus-Christ pour nous juger; que ce jugement sera rigoureux et plein de terribles reproches. Si celui-là est digne de mort qui refuse la charité à Jésus-Christ, quel sujet de frayeur, quel supplice assez cruel pour vous qui la refusez tous les jours à ses membres et à vos semblables.

Mais passons à des prétextes qui paraissent plus spécieux encore; ce sont ceux qu'on tire de l'état et de la condition, et après avoir montré l'injustice des premiers, faisons voir encore la témérité des seconds. C'est le sujet de mon second point

SECOND POINT.

Trois prétextes servent encore à autoriser la dureté des riches envers les pauvres : Je tiens un rang dans le monde, et il faut que je dépense à proportion de ma condition; première excuse. J'ai grosse famille et la charité m'oblige à préférer mes enfants aux étrangers; seconde excuse. Les pauvres sont en trop grand nombre : mes moyens ne sont pas assez forts pour les soulager tous; troisième excuse. Achevons de les combattre et de les anéantir, ces téméraires prétextes.

Le premier est le prétexte du rang : on croit que tout est permis, que l'on est dispensé de tout quand on est d'un état, d'une condition relevée : ah! plût à Dieu que cela fût ainsi. Vous seriez bien moins à plaindre, grands et riches de la terre, mais il en est bien autrement, et c'est pour vous un grand malheur de n'être pas nés pauvres. Ne le comprendrez-vous jamais? vous êtes trop à plaindre de vivre dans un état et dans une condition dont l'oisiveté, la mollesse, la sensualité, le luxe, la vanité sont presque inséparables. C'est donc trop peu pour vous d'être dans un état où vous vous dispensez du travail, des veilles, des fatigues, des peines, des mortifications, des souffrances, des misères de la vie; il faut que vous vous dispensiez encore des lois les plus essentielles du christianisme. Ah! si vous aviez le moindre esprit, vous qui vous flattez tant d'en avoir, vous croiriez-vous dispensés d'être charitables, parce que vous êtes grands, et vous croiriez-vous exempts de faire l'aumône, parce que vous y êtes plus obligés que tout autre, mais voyons si votre excuse est légitime. Je dis qu'il n'est rien plus faux que votre état et votre rang vous dispensent de l'aumône, et cela pour deux raisons incontestables : la première parce que votre état ne vous dispense pas d'être chrétiens, et la seconde que pour êtes chrétien dans votre rang, vous avez besoin de plus grandes grâces que les autres.

Non, grands du monde, vous ne cessez point d'être chrétiens; c'est toujours entre vos distinctions et vos dignités, votre titre primitif, et vous n'oseriez dire de votre condition qu'elle renonce à l'Evangile, mais, si vous reconnaissiez cette vérité, mon Dieu, que vos pauvres seraient consolés! Dès lors, malgré tous les usages profanes du siècle, vos tables deviendraient frugales, vos habits modestes, vos meubles simples, vos logements moins vastes et moins somptueux; on ne verrait nulle portion de vos biens assignée au luxe, à l'intempérance, aux vanités, à la sensualité. Vous réduisant à une médiocrité chrétienne, toute votre vie serait pauvre, solitaire, mortifiée; l'aumône sainte levée sur vos cupidités serait féconde et abondante de ce que l'Evangile ôte à l'indécence de vos parures, à l'entretien de vos passions, à la délicatesse de votre goût, à l'excès de votre jeu, dont les moindres pertes suffiraient à la subsistance des familles entières. Vous trouveriez de quoi fournir abondamment aux besoins de vos frères, vous ne trouveriez plus que de l'inutile et du superflu, là où vous vous persuadez faussement qu'il n'y a que du nécessaire, et ne regardant plus votre qualité et vos conditions que comme un ministère et une dispensation de miséricorde et de charité, vous emploieriez ces biens à préserver le juste, à conserver l'innocent, et à soutenir l'affligé; enfin, vous deviendriez dans toute une ville, dans toute une province, comme le trésor public et comme une ressource très-favorable à tous les gens de malheur, car voilà ce que c'est d'être un riche chrétien. Peut-on l'être, en réservant tous ces biens par un amour aveugle de sa propre personne, de ses commodités et de ses aises? peut-on l'être et toujours craindre de n'en avoir jamais assez pour fournir à son salut et à sa délicatesse, parce que vous êtes devenus ambitieux. Vous

seriez en droit d'abandonner les membres de notre commun chef à la honte et à l'ignominie, parce que vous avez enchéri sur la médiocrité de vos ancêtres, vous vous croyez autorisés de marcher sur la tête des autres, quoique n'ayant point de condition ni de fortune réglée vous assureriez que tout vous est nécessaire dans votre état.

Mais un chrétien peut-il penser que Jésus-Christ lui demandant un jour compte de tout ce qu'il a fait et de tout ce qu'il a reçu, il pourra lui représenter comme nécessaires à son état le luxe, la mollesse, la bonne chère, le faste et tout ce qu'il foudroie, tout ce qu'il frappe d'anathème dans ses livres sacrés, et tout ce qu'il réprouve comme la ruine de son salut; un chrétien au lieu de s'affliger, de s'humilier des dangers où sa prospérité et sa grandeur l'exposent, des maux trop véritables qui le menacent, des besoins déjà trop réels qui l'accablent, doit-il se faire de chimériques idées de son état, pour ôter aux pauvres la seule ressource qui leur reste par l'aumône; encore un coup, un chrétien dont les grands besoins sont les gémissements et les larmes, qui ne doit se croire grand que par l'anéantissement, heureux que par les souffrances, glorieux que par sa conformité parfaite avec Jésus-Christ souffrant, peut-il penser que le nécessaire de son état soit une gloire démesurée, que le privilége de sa naissance soit la mollesse et l'intempérance, que le titre de son nom et de sa qualité soit d'affliger Jésus-Christ, et de laisser périr ses membres; peut-il s'imaginer qu'au milieu de son Eglise ce Dieu sage ait établi, par ses largesses et ses profusions sur les riches, une condition de sensualité et un genre d'hommes qu'il n'aurait comblés de ses biens que pour affamer les autres par leurs excès et pour donner le triste spectacle des richesses et de la grandeur qui ne servent qu'à faire murmurer le pauvre, qu'à faire oublier le Seigneur, et à devenir un vain objet de magnificence et aux yeux du public? Ah! riches du siècle, instruisez-vous ici de vos devoirs, rien de plus grand, de plus sublime que le nom de chrétien; mais aussi, rien de plus terrible, de plus funeste, que de le porter inutilement et mal à propos, et de vouloir l'associer à ce fantôme de condition qui vous abuse et qui vous trompe; après cela venez nous dire : Dans mon état tout m'est nécessaire, et je ne vois rien de superflu; pesons au poids du sanctuaire ces paroles d'illusion.

1° Mais, qu'appelez-vous donc votre état? est-ce un état de chrétien ou d'idolâtre? est-ce un état réel ou imaginaire? est-ce un état de scandale ou de sanctification? est-ce un état borné ou un abîme immense, ce que vous appelez votre état? n'est-ce point ce que vous affectez d'être, ou ce que vous voulez être, quand vous prenez un essor trop haut, et que vous donnez carrière à votre luxe et à votre vanité; le public lui-même se plaint que ce n'est point là votre état, que vous vous oubliez, que vous sortez de votre place, et dans quel endroit de l'Evangile, dans quelle page des saintes Ecritures trouvez-vous un état qui autorise le jeu, les compagnies, les spectacles, les divertissements, la volupté; un état qui flatte la mollesse, l'ambition, la cupidité, est-ce là un état chrétien? est-ce là l'état d'un disciple, d'un enfant, d'un membre, d'une image d'un Dieu pauvre et crucifié? est-ce là une condition, où il faille étendre le nécessaire sur toutes vos passions, aux dépens des pauvres et de Jésus-Christ? est-ce là un état assez important à l'Etat, assez utile à la religion pour y sacrifier toutes les ressources des malheureux; vous ne pouvez faire l'aumône à cause du nécessaire à votre état. Il faut que vous fassiez figure, que vous vous souteniez dans le monde, mais le savez-vous, Messieurs, il y a un monde réprouvé de Jésus-Christ et chargé de tous ses anathèmes, c'est donc dans celui-là que vous devez figurer, car l'autre est un monde de simplicité, de modestie, d'humilité, qui abhorre les grandeurs et l'éclat : donc, dire je ne puis faire l'aumône à cause de mon état, c'est-à-dire je ne puis faire l'aumône parce que je veux vivre dans ce monde réprouvé, c'est-à-dire je veux être tout ce que sont les réprouvés; quelle horreur, grand Dieu! quel blasphème, mais avançons!

Dans mon état tout m'est nécessaire : décider jusqu'où va ce nécessaire, ce n'est pas une chose facile, c'est le point le plus épineux de la morale, chacun l'étend et l'expose à son avantage; rien de plus important, mais rien aussi de plus difficile que de discerner au juste le superflu du nécessaire : cependant, mes frères, appliquez-vous, le voici selon la raison saine.

Le nécessaire est tout ce qui se prend pour la substance frugale de votre personne pour la conservation essentielle de votre santé, de votre vie, pour l'entretien honnête de votre famille, pour la bienséance modeste de votre rang, pour le maintien raisonnable de vos charges, pour l'établissement proportionné de vos enfants, et même pour le délassement réglé que la nature demande; vous plaindrez-vous après cela que nous resserrons trop le nécessaire : le voilà tel que hors des passions les pauvres le demandent, et si les riches s'en tenaient là, les aumônes seraient bien abondantes; mais ferez-vous entrer dans votre nécessaire un jeu ruineux dont vous vous faites un métier, et qui loin de vous délasser vous fatigue, un luxe des parures, des habits somptueux qui, loin de vous renfermer dans les bornes de la bienséance, vous rendent les malheureux objets de l'immodestie et de la volupté, des festins, et une bonne chère continuelle, qui, loin de conserver votre santé, la ruinent et vous usent le corps, des divertissements et des fêtes mondaines qui, loin de vous réjouir, vous épuisent; appellerez-vous votre nécessaire ce qui est contraire à votre repos, à votre salut et à votre éta? J'avoue que, si c'est là ce qu'on doit appeler le nécessaire, vous n'avez rien de trop, et les plus grands revenus ne seront pas suffisants, mais avouez

que si tout cela est de votre nécessaire, c'est être un païen, un dénaturé, un monstre; c'est forcer Dieu ou à laisser mourir de faim ses créatures, ou à les nourrir par miracle. Ah! pour donner à votre nécessaire les justes bornes que je viens de vous prescrire, ne vous suffit-il pas de vous souvenir que vous êtes chrétiens? N'est-ce pas assez de penser que vous êtes hommes, loin que ce luxe énorme, cette orgueilleuse affectation de pompes et de parures, de cette mondanité scandaleuse, soient de votre nécessaire? peuvent-ils même entrer dans la conduite d'un chrétien qui a renoncé à toutes ces choses par son baptême, et qui doit en être séparé par sa qualité de membre d'un Dieu pauvre et dépouillé de tout, tout cela peut-il donc entrer dans cette portion de vous-même, qu'il a racheté de son sang et tout ce qui n'y entre pas peut-il être de votre nécessaire, tout ne vous invite-t-il pas à partager votre bien avec le pauvre? c'est comme vous l'enfant de Dieu c'est votre frère, c'est un autre vous-même; vous êtes avec lui un même esprit, un même homme; pourriez-vous penser à tout cela et lui refuser l'aumône?

Enfin, dites-vous, je ne vois rien en mon état de superflu; mais avec quels yeux le regardez-vous, cet état, et les biens que vous y possédez; avec les yeux de la mollesse, de la passion, de la mondanité, auxquels rien ne peut suffire. Mais, un moment, regardez-vous avec des yeux de chrétien, de disciple de Jésus-Christ, votre Juge et votre Maître, et ce superflu vous deviendra inutile. Ah! ce superflu que vous n'y voyez pas, bien d'autres le voient pour vous. Fiez-vous-en au jugement du pauvre : lui qui n'a pas un morceau de pain, voit bien le superflu de vos tables et de votre bonne chère; lui qui n'a pas de quoi couvrir sa nudité, voit bien le superflu de vos vêtements superbes; lui qui n'a pas où reposer sa tête, voit bien le superflu de vos maisons et de vos ameublements; lui qui languit dans une indigence affreuse de toutes choses, voit bien le superflu de cette abondance et de ces profusions dans lesquelles vous vivez : il le voit dans vos dépenses, dans vos équipages, dans vos trains superbes, dans ce cortége de domestiques qui mangent leur portion, et leurs gémissements et leurs larmes s'en expliquent assez. Car enfin, que peut-il penser en voyant que vous, qui êtes chrétiens comme lui, et qui par conséquent avez renoncé aussi bien que lui au monde et à ses pompes, à la chair et à ses convoitises, passez cependant votre vie dans un continuel excès, dans une abondance de toutes choses, pendant qu'il manque du nécessaire à la vie et qu'il fait horreur par l'extrémité de sa misère; il ne vous reproche point ce qui sert à vos habits, il ne vous envie point le nécessaire, il vous passe même sans peine ce qui vous est nécessaire pour l'honnête et le commode; mais il ne peut voir sans douleur, sans impatience ce que vous donnez au crime et au contentement de vos passions. Il vous demande ce superflu qui lui a partient et que vous retenez contre l'ordre de Dieu, qui vous porte à pécher, qui devient le péché même; il vous le demande comme un bien que Dieu lui a destiné; et, s'il n'y a point de fonds pour l'aumône parmi tant de richesses, le commandement en est donc inutile; ce devoir si juste et si légitime n'est donc plus qu'une chimère, et il ne faut que devenir ambitieux et dissolu pour en être dispensé. La conséquence est absurde, la vôtre l'est donc aussi. Ah! voulez-vous nous donner et à vous aussi quelque espérance de salut dans l'état où vous êtes, faites passer le superflu de votre abondance jusque dans le sein du pauvre; tant que vous le retiendrez, il sera pour vous un fonds de corruption et de péché. La manne, quand on en retenait au delà du nécessaire, se tournait en poison, il en sera de même de vos richesses tant que vous en réserverez plus que vos besoins ne le demandent : elles se tourneront en une corruption mortelle. Puisque le Seigneur vous a donné des biens en abondance, aimez à les répandre, et ne dites point que c'est à nous, qui ne connaissons point le monde, à régler votre nécessaire et à juger de vos dépenses; je pourrais vous répondre que nous connaissons l'Evangile, et c'est assez; mais non, nous vous attendons à ce moment où, frappés de l'impression de la mort qui approche, à ces dernières extrémités où les plus pures lumières de la raison et de la religion luiront à vos yeux. C'est là, que bien différents de vous-mêmes, vous déciderez, vous penserez, vous jugerez bien autrement que vous n'avez fait auparavant; c'est là que, bien plus sévères que nous sur l'exécution de l'aumône et sur l'usage des biens, vous réduirez à peu le nécessaire d'un malheureux pécheur qui n'aura fait qu'offenser, qu'oublier son Dieu. Et c'est là, enfin, que vous reconnaîtrez que, s'il n'y a point de superflu, ce n'est que pour un juste qui n'aura eu que les larmes en partage et une charité tendre pour ses frères.

Mais, si ce prétexte de l'état tombe, parce que votre condition ne vous dispense pas d'être chrétien, il tombe bien davantage encore, parce que dans votre état vous avez besoin de plus grandes grâces. En effet, le pauvre, plus docile au bien et à l'instruction, est défendu contre le vice par le privilége même de son état; une grâce commune le soutient dans la justice; il est chrétien. Naturellement il ne voit rien qui ne le détache de la vie, qui ne lui donne du mépris de ce monde parce qu'il n'en goûte pas les douceurs : mais que des périls attaquent l'innocence d'un riche et d'un grand de la terre, l'abondance qui amollit, les honneurs qui flattent, les plaisirs qui enchantent, l'oisiveté qui corrompt, tout vous est en cet état une tentation, un piége, un écueil; avec les richesses, le démon vous offre l'image de tout le mal, de toute l'injustice, de toute la mollesse; vous avez donc besoin de plus grands secours pour vous soutenir dans cet état, et pour tous les périls, vous n'avez point trop de toutes les grâces. Or le Saint-Esprit l'a dit, toutes les grâces sont renfermées dans

l'aumône; elle a sa force qui résiste, son onction qui détache, sa douceur qui attire. Faites l'aumône, disait un père tendre à son enfant, regardez d'un œil compatissant tous les pauvres qui se présenteront à vos yeux, et sans y penser vous vous attirerez les regards favorables et miséricordieux de votre Dieu. En vous donnant des richesses, je vous ai suscité un redoutable ennemi; mais vous trouverez pour le combattre et le vaincre de puissantes armes dans l'aumône. Je vous ai préparé un grand sujet d'illusion et de vanité dans l'abondance que je vous laisse; mais l'aumône ne permettra pas que vous tombiez dans le péché et que vous en soyez aveuglé: *Eleemosyna ab omni peccato et a morte liberat, et non patietur animam ire in tenebras.* (*Tob.*, IV.) Je vous ai fait un penchant bien rapide au crime, mais l'aumône soutiendra votre cœur, et vous ne tomberez point; elle seule vous mettra en sûreté au milieu de vos périls et de vos tentations; elle ôtera aux richesses cette fatale propriété de pervertir et de corrompre et saura vous procurer ces grâces de résistance et de force, *et erit fortitudo tua;* il est donc évident que l'aumône vous est plus nécessaire dans votre état, riches du monde, non-seulement parce que vous y avez besoin de plus grandes grâces et que l'aumône seule en est la dépositaire.

Sur ce principe, si tous les riches injustes, corrompus, sensuels, impies, laissant aller leurs passions sans frein, sans crainte ni respect pour les lois et les commandements du Seigneur, vivent dans un libertinage affreux de mœurs et de conduite, se rendent les malheureux esclaves de l'argent, de la vanité du monde, des plaisirs et d'eux-mêmes; s'abandonnant aux excès les plus honteux, rampant contre terre comme les animaux immondes, sans jamais lever les yeux vers le ciel, dont ils tiennent tout, et qui, dans toutes leurs pensées et leurs désirs, leurs actions, donnent toutes les preuves les moins équivoques de leur réprobation. A quoi pouvons-nous attribuer le malheur d'une si aveugle destinée, sinon à cette dureté qui sèche la source des grâces, sinon à cette insensibilité qui fait qu'ils n'osent voir les pauvres crainte d'en être touchés, sinon à cette vanité aveugle qui, les plaçant dans une région supérieure, leur fait regarder les misérables, ou comme des créatures d'une espèce différente d'eux, ou comme des victimes infortunées qui ne sont nées que pour servir à leurs penchants et à leurs passions, sinon à cet amour-propre qui leur fait sacrifier à leur seule personne tout le reste des hommes, sinon à cette extinction de ce beau feu de la charité qui est éteint en eux et dans lequel consistent le salut et la grâce du chrétien.

Eh quoi donc! riches du monde, votre condition ne s'étend-elle que pour nuire et jamais pour soulager. Imitez votre Dieu, rien ne le rend plus grand que le concours de sa bonté et de sa puissance. Seigneur, s'écrie le Sage, vous avez pour tous une charité sans bornes, parce que vous pouvez tout: *Misereris omnium quia omnia potes.* (*Sap.*, XI.) Faites de votre pouvoir, riches du monde, la règle de vos charités. Faites l'aumône parce que vous êtes opulents; soyez charitables parce que vous possédez de grands biens; participez à la miséricorde de Dieu, vous qui participez à sa grâce; ôtez à vos richesses par l'aumône ce caractère de malédiction que Jésus-Christ y a attaché; elles sont comme un fleuve rapide qui emporte tout en coulant. Depuis quand pensez-vous qu'il faille moins accorder au Sauveur, à votre cupidité et à vos passions, qui vous ôtent si souvent, je ne dis pas seulement le superflu de vos biens, mais même le nécessaire? Jésus-Christ ne vous demande pour ses membres que ce que vous prodiguez pour vos passions, pour vos crimes, pour vos misères, peut-être hélas! pour votre damnation. Est-ce trop vous en demander, et pouvez-vous vous en plaindre? Ah! si nous avions un peu de foi, croirions-nous en faire trop de nourrir de notre superflu un Dieu qui nous nourrit de sa propre chair et qui voudrait un jour nous rassasier de sa gloire? Mon Dieu, que ce refus, que cette résistance laisseraient voir de dureté dans les riches, qu'elles montreraient d'ingratitude et d'insensibilité.

2° Mais voyons à quel prétexte cède cette parole, faites l'aumône. J'ai des enfants, il faut songer à les établir; ma famille est grande, il faut y pourvoir. Quoi! dit saint Basile, quand, dans vos prières, vous demandiez à Dieu des enfants, lui avez-vous dit: Seigneur, accordez-moi des héritiers, des successeurs qui ôtent le pain que je vous donne? Vous avez des enfants, c'est donc à l'aumône à reconnaître ce bienfait de Dieu, qui vous les a donnés; c'est donc par l'aumône que vous devenez comme Job. Dans cette persuasion certaine, multipliez vos offrandes. Avec vos enfants se multiplient vos offenses, vos omissions, vos scandales; vous appréhendez qu'ils ne soient point assez riches en ce monde. Et d'où vient que vous ne craignez pas d'être vous-mêmes trop malheureux dans l'autre? votre âme ne veut-elle pas une charge, un établissement? Vous voulez leur laisser du bien par l'amour que vous leur portez; mais n'y a-t-il pas un autre amour, par lequel vous devez vous aimer vous-mêmes: votre salut, votre Dieu? Et la preuve de cet amour, c'est l'aumône. Quoi! pensez-vous donc que, tandis que vous serez les tristes victimes du bien que vous aurez voulu faire à vos enfants aux dépens des pauvres et de vos sueurs, ingrats et dénaturés, ils s'en divertiront pendant que vous brûlerez dans l'enfer! Non, il n'est nul prétexte plus faux que celui d'amasser de grands biens à vos enfants. Ou ils seront vertueux, et alors ils en auront toujours assez; ou ils seront vicieux, et alors ils en auront toujours trop; rien ne leur manquera s'ils sont pieux; s'ils sont dissipés, vous ouvrez un gouffre à toutes sortes de vices; s'ils sont sages, en leur laissant trop de biens, vous exposez leur innocence et tendez un piége à leur vertu; s'ils sont méchants, vous jetez la mort dans leur sein; vous leur facilitez l'as-

souvissement de toutes leurs passions, et il vaudrait mieux que vous fussiez leur bourreau que leur père.

3° Mais à ces deux prétextes on en ajoute un dernier : le grand nombre de pauvres; la face de la terre en est, dit-on, toute couverte; comment secourir tout cela? qui pourrait survenir à tant de différentes misères, outre celles que renferment les asiles publics, qui ne sont déjà que trop surchargés? Combien de pauvres honteux, que d'indigents autrefois riches n'osent découvrir leurs misères, aiment mieux demeurer cachés au comble de leur pauvreté, que de la laisser trop voir, et qui ne pouvant vivre, faute du nécessaire, meurent continuellement et traînent un reste de vie plus languissant et plus à charge que la mort même.

Oui, je l'avoue, Messieurs, qui sait pénétrer le mystère de la pauvreté, le trouve plus immense qu'on ne peut l'exprimer, et que jamais le nombre des pauvres ne fut si grand. Mais devrait-on se faire d'un si grand spectacle de compassion un rempart impénétrable contre la charité? de si grands objets de pitié devraient-ils vous rendre plus impitoyables? ne sont-ils pas assez à plaindre par cette même circonstance qu'ils sont en plus grand nombre? Si vous ne les assistez, que voulez-vous donc qu'ils fassent? Et parce qu'ils ne peuvent s'entr'aider, voulez-vous qu'ils s'entredévorent? Ah! quand toute la terre implore votre secours, est-ce pour vous une raison de n'être point secourables? Quand tous vos sens se trouvent frappés et émus, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de tomber sur quelque objet misérable, faut-il que vos yeux se ferment, que vos oreilles soient bouchées, que vos mains se rétrécissent, que vos entrailles s'endurcissent et que vous refusiez la charité, parce qu'elle est d'un plus grand usage? Si toutes les puissances du monde n'ont pu ébranler la foi de Jésus-Christ, il faut que toutes les misères de la terre ne puissent épuiser la charité et appliquer la portion de miséricorde à la portion des misères qu'on y voit; et après tout refuser de secourir les pauvres parce qu'ils sont en grand nombre, est-ce aimer Jésus-Christ? Vous le savez, mes frères, quand on aime quelqu'un, tout ce qui lui appartient nous intéresse; ses images nous sont chères; on essaye, par ses portraits, à se consoler de son absence. Ah! la foi nous l'apprend, rien ne lui ressemble mieux que le malheureux et le pauvre; vous l'aimez donc bien peu, si vous vous plaignez qu'il se trouve partout, si ses figures et ses ressemblances vous déplaisent, si vous vous en trouvez si fort importunés, et si vous ne lui devenez durs et cruels, que parce qu'il se montre à vous par trop de représentations et d'images.

Hélas! cet aimable Sauveur se fait tant de violence de laisser souffrir ses créatures, ses membres et ses enfants, et cependant il la sacrifie, cette violence, au mérite qu'il veut que vous tiriez d'une occasion si favorable; il consent à s'attrister, pourvu qu'il vous attendrisse, et rendant inutiles tous les soins que vous lui laissez, cette double peine de voir les uns malheureux et les autres impitoyables. Non, mon Dieu, je n'en aurai pas la force; je sens mes entrailles s'émouvoir sur cette multitude de pauvres, et, si vous me le permettez, j'oserai m'écrier avec vous : *Misereor super turbam.* (*Marc.*, VIII.) Ah! ce grand nombre de malheureux m'amollit le cœur; ils sont trop pour me laisser sans pitié; s'ils étaient moins, je pourrais espérer qu'ils se passeraient de mes aumônes : *misereor super turbam.* Je sais qu'il y a quelques ressources publiques; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde : *quid hæc sunt inter tantos?* (*Ibid.*) Il y en a encore un grand nombre qui n'ont point le nécessaire à la vie, qui, dans le chemin qu'ils ont fait, se sont épuisés; qui se sont tourmenté, fatigué, usé le corps et la santé, pour trouver dans le besoin pressant un morceau de pain qu'ils n'ont pu s'assurer : *nec habent quod manducent.* (*Ibid.*) Si je ne me hâte de les secourir, si je les laisse plus longtemps dans la misère, ils mourront en chemin : *si dimisero eos jejunos in domum suam deficient in via.* (*Ibid.*) Il me semble entendre la voix des pasteurs qui s'écrient : Où pourrons-nous prendre assez de pain pour nourrir tout ce peuple affamé : *unde ememus panes ut manducent hi?* (*Ibid.*) Et, à la vue de tant de pauvres, je croyais me trouver riche. Ce titre d'opulent qui me sépare de mes frères me fait peur, et au milieu de tant de misérables, je ne veux plus être qu'un homme affligé, qu'un chrétien, qu'un membre de Jésus-Christ. Ah! si souvent ce Dieu de miséricorde se trouve pitoyable, se laisse fléchir à mes prières et à mes larmes, lui refuserai-je ce qu'il me demande avec tant de tendresse et tant d'empressement pour mes frères; et après l'avoir fait mourir sur la croix par mes péchés, je pourrais encore le laisser périr de faim dans ses membres? Non, tant de dureté m'épouvante : *misereor super turbam.*

Allez donc, mes frères, au sortir de ce temple, exercer envers les pauvres un si glorieux ministère; que votre emploi est honorable! Dieu se charge de nourrir les oiseaux du ciel et de vêtir les lis des champs; mais il vous laisse l'honneur de nourrir et de vêtir ses membres; que ce sort est aimable! Ah! puisque en ce moment vous n'avez plus aucun prétexte qui vous dispense de faire l'aumône, que votre cœur est attendri, que Jésus-Christ attend de vous cette miséricorde, le plus beau trait de ressemblance avec lui, ne lui donnez pas une fausse joie; tenez-lui ce que vous venez de lui promettre par ma bouche; répandez avec amour, avec humilité, avec abondance, les biens qu'il lui a plu de vous donner; car j'ose présumer de votre charité qu'il ne s'agit plus que de la manière de la faire, et que, comme les pains du sanctuaire étaient couronnés de deux couronnes : *coronis duabus*, de même aussi le pain de vos aumônes vous procurera une double couronne de grâce en cette vie et de gloire dans l'autre. C'est ce que je vous souhaite, etc. *Amen.*

SERMON X.

CONTRE LES OBSTACLES QU'ON OPPOSE A SA CONVERSION.

Vis sanus fieri? (*Joan.*, V.)
Voulez-vous être guéri?

Ainsi vous parle Jésus-Christ depuis longtemps au fond de vos cœurs, attendri de vous voir, comme ce paralytique, vieillir dans votre maladie, presque accablés sous le poids de vos habitudes criminelles; n'est-il pas temps enfin de sortir de ce malheureux état où vous réduisent vos désordres, de faire cette grande démarche de conversion? et mènerez-vous jusqu'à la fin une vie toute misérable, abandonnés aux remords de votre conscience, et dans un trouble continuel de vos pensées et de vos désirs? Voulez-vous être guéris : *Vis sanus fieri?* Est-ce que le parti de la vertu et de la pénitence ne serait point meilleur pour vous? Et aujourd'hui que la piscine salutaire vous est ouverte et qu'on vous annonce un Evangile, où semble être attachée la grâce de votre guérison, ne voulez-vous point être guéris vous-mêmes? *Vis sanus fieri?*

A cette voix miséricordieuse qui s'élève depuis longtemps du fond de votre âme, vous opposez mille obstacles frivoles et vains pour n'y point répondre; or, tout l'évangile de ce jour est destiné de Dieu à les combattre et à les dissiper ces vains obstacles; et Jésus-Christ vient vous offrir dans tous ceux qui sont guéris dans la piscine probatique, de quoi les confondre, ces frivoles prétextes; et, en effet, quelles sont ici les infirmités qui servent d'obstacles à votre conversion et qui vous font désespérer de votre pénitence? Les voici figurés bien naturellement dans les divers malades de l'évangile de ce jour : Il y avait sur les bords de la piscine un grand nombre d'infirmes, les uns n'étaient que languissants, d'autres qui étaient aveugles, d'autres boiteux, d'autres qui avaient les membres desséchés; tous attendaient le mouvement de l'eau, et il y avait aussi un paralytique depuis trente-huit années. Quelles images! et que tous ces malades ensemble représentent bien votre état, pécheurs, et les divers obstacles que vous opposez à votre conversion.

Si nous vous proposons avec instance de revenir de vos égarements et de vous plonger dans la bain sacré de la pénitence, vous nous répondrez que vous êtes faibles, languissants : *languentium;* mais, parmi ces malades guéris, il y en avait d'aussi faibles que vous. Encore, dites-vous, si je voyais clair dans ces vérités de la foi; mais je n'y vois rien : tout y est obscur et en énigmes : *cæcorum;* mais n'y avait-il pas des aveugles au bord de la piscine? Vous vous plaignez que vous êtes nés d'un caractère inconstant, que vous ne sauriez vous fixer et marcher d'un pas ferme : *claudorum;* mais parmi ces infirmes guéris, il y avaient des boiteux qui chancelaient et ne pouvaient se soutenir; mais, ajoutez-vous, je ne sens nul goût pour la piété; je ne sens que des sécheresses et de l'ennui pour la pénitence : *aridorum;* n'y avait-il pas des hommes dont les membres étaient secs et arides, qui ne se sentaient pas? D'ailleurs, dites-vous, j'attends la grâce, qu'il vienne un moment qui me touche : *Expectantium aquæ motum;* tous attendaient le mouvement de l'eau au bord de la piscine; enfin, mon habitude est trop longue, mes maux trop invétérés : *erat autem homo ibi triginta et octo annos habens in infirmitate sua;* mais du nombre de ces infirmes était encore un homme paralytique depuis trente-huit ans.

Or, compter que comme tous ces malades étaient guéris tour à tour, pourvu que l'ange y descendît pour en troubler l'eau, et qu'ils voulussent effectivement leur guérison, et vous aussi qui réunissez peut-être toutes ces infirmités ensemble, vous serez guéris comme eux; c'est Dieu qui vous en assure par ma bouche; pourvu que vous vous mettiez en état de pénitence, vous vous convertirez; je ne vois point en vous de maladie, si grande qu'elle puisse être, qui vous en puisse empêcher, et tous ces mêmes obstacles que vous nous alléguez vous en deviennent les raisons les plus fortes.

Combattons-les les uns après les autres, ces obstacles, et pour donner quelqu'ordre à ce discours, commençons par ceux que vous tirez de votre propre fonds, et ensuite nous détruirons ceux qui vous viennent du dehors; obstacles dans vous-mêmes, voilà mon premier point; obstacles hors de vous-mêmes, ce sera le second. Faudrait-il, ô mon Dieu, que vous demandassiez au malheureux pécheur s'il veut être guéri; n'est-ce pas à lui à vous demander avec larmes sa guérison! implorons les secours dont nous avons besoin pour une matière si importante, et pour l'obtenir adressons-nous à Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Faut-il que l'homme soit si ennemi de lui-même, qu'il cherche dans son propre fonds ce qui peut servir à fomenter sa perte, et entretenir son malheur! C'est, Messieurs, cependant ce qui arrive parmi presque tous les chrétiens, qui au lieu de tirer de leurs infirmités des motifs de vigilance et de ferveur, en prennent des prétextes de chute et d'endurcissement; je me sens dans un état de langueur qui m'abat, dans une inconstance qui m'empêche de marcher d'un pas ferme, je ne sens aucun goût pour la piété. Trois obstacles que l'on trouve en soi pour ne point travailler à sa conversion.

Premier obstacle à votre conversion, votre faiblesse qui vous rend languissants, *languentium;* il y avait au fond de la piscine des hommes languissants; mais encore qui est-ce ici qui nous allègue toute sa faiblesse? Est-ce un homme humble, timide, qui se défie de son propre cœur, qui fait de sa faiblesse un motif de sa vigilance, le sujet de sa crainte, et une raison d'élever sans cesse les yeux au ciel, d'où seul il lui peut venir du secours

pour sa guérison, et qui dise comme David : Seigneur, je voudrais aller vers vous, mais je me sens faible ; aidez-moi à faire cette heureuse démarche, prenez pitié de moi : *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum.* (*Psal.* VI.) A une âme faible qui parlerait ainsi, je dirais, c'est un grand préjugé pour votre guérison de ce que vous sentez votre mal, et que vous demandez au Tout-Puissant du secours ; c'est une grande préparation pour obtenir une grande grâce ; les plus grands pénitents ont été faibles aussi bien que vous, et Dieu les a choisis au nombre de ses élus pour confondre ceux qui étaient forts ; espérez en lui et comprenez que si vous êtes faibles, eu égard à vous-mêmes, vous êtes pleins de force par la grâce et par la miséricorde de Dieu : *Robusti sumus.* Voilà ce que je dirais à une âme qui craindrait sa faiblesse ; mais vous pour qui ce prétexte n'a rien de sérieux, pour qui il n'est autre chose qu'un artifice de l'amour-propre pour colorer votre paresse, votre mollesse et votre indolence ; vous qui ne nous alléguez que vous êtes faibles que parce que vous êtes lâches, qui en parlez non en gémissant et avec compassion, mais avec complaisance et avec joie, et qui, après vous être dit à vous-mêmes, si j'avais des forces, il faudrait les employer contre mes penchants, en concluez aussitôt : Je suis donc faible. Il n'y a que la crainte qui naîtrait des violences qu'il faudrait vous faire, si vous vous disiez forts, qui vous fait parler ainsi : vous appréhendez d'être obligés d'entrer dans un chaos d'affaires qu'il faudrait éclaircir, dans les replis d'une conscience qu'il faudrait développer, dans le détail de mille choses chères qu'il faudrait sacrifier ; ce n'est que dans l'idée fausse que vous êtes encore trop jeunes pour vous donner à Dieu, que vos passions sont encore trop nouvelles pour vous en défaire et y résister ; vous qui dites que vous êtes si faibles pour revenir à Dieu, ah ! vous êtes si forts pour l'irriter et pour nourrir toutes vos passions, l'avarice, l'ambition, l'impureté, les vengeances ; car pour tout cela quelles preuves me donnerez-vous de votre faiblesse? que ne surmontez-vous pas ? que ne dévorez-vous pas ? Peines, contraintes, esclavage, chagrins, que n'essuyez-vous pas pour contenter une folle passion ? On fait, ce semble, l'impossible, et la moindre partie des efforts qu'on donne à la cupidité suffirait pour une conversion sainte.

Vous donc qui vous dites si faibles pour revenir à Dieu et qui vous montrez si forts pour l'offenser sans cesse, que puis-je vous dire ici, sinon que votre disposition est affreuse, que votre langage, votre conduite me paraissent une contradiction manifeste ; sinon que cette faiblesse affectée est un grand préjugé pour vous et la marque la plus certaine de votre damnation, et que dire, je suis faible quand il faut se convertir, c'est dire, je suis réprouvé.

Grand Dieu ! jusqu'à quelle extrémité portons-nous l'injure que nous vous faisons ! Est-ce donc un si grand mal de vous aimer, qu'il faille plutôt tomber dans l'extravagance et la folie que de revenir à vous de bonne foi : premier obstacle renversé, votre faible.

Deuxième obstacle, votre inconstance et votre peu de fermeté, *claudorum :* il y avait au bord de la piscine des boiteux qui ne pouvaient se soutenir ; voici une image bien naturelle du prétexte que vous apportez à votre conversion : Je voudrais bien me donner à Dieu, entrer dans la voie de la piété, mais je crains de ne pouvoir m'y soutenir, et d'y être ce que je suis dans tout le reste, inégal et inconstant. Il n'en est pas ainsi dans vos entreprises temporelles ; ces terreurs paniques ne vous arrêtent pas ainsi dans les voies profanes du siècle. Avares, ambitieux, songez-vous à parvenir au sommet de la fortune, au comble des honneurs ? ah ! vous paraissez infatigables, intrépides, et votre cœur ne se rebute de rien ; haïssez-vous ? votre haine est inflexible, et vous la portez jusque dans le tombeau ; voulez-vous plaire ? vous le voulez aussi constamment que si vous vouliez être éternels, et autant vous vous plaignez de votre inconstance, autant nous plaignons-nous de votre fermeté.

Mais quand il vous en coûterait quelque peine pour vous fixer dans la vertu et qu'il faudrait vous faire autant d'efforts pour elle que vous en faites pour le monde, le mérite-t-elle moins que lui, vaut-elle moins ? le joug si aimable et si doux de Jésus-Christ, pour ceux qui le portent de bon gré, n'est-il pas plus propre à fixer votre cœur inconstant, que le joug cruel du péché qui accable, qui brise ceux qui en sont chargés ; et quand on vous voit demeurer si fermes, et si opiniâtrément attachés dans les voies de l'iniquité, ne peut-on pas espérer que vous seriez fermes aussi dans les voies du salut, si vous aviez le courage d'y entrer.

D'ailleurs, vous qui craignez si fort votre inconstance et votre légèreté, je vous le demande, la conversion est-elle donc pour vous un de ces partis indifférents où il soit permis de délibérer, sur lequel on puisse opter, choisir, que l'on puisse prendre ou laisser à son gré ? Non sans doute, Messieurs, et cependant vous demandez : pourrais-je m'y soutenir ? Cela serait bon, s'il en était comme de ces préférences volontaires qu'on donne au cloître, et la religion, s'il en était de votre conversion comme de ces engagements libres, vous feriez bien d'y songer, et les inconvénients de la précipitation dans votre choix pour un genre de vie. Mais faire pénitence, se convertir, ce n'est pas un engagement arbitraire et libre, mais essentiel et nécessaire : fût-il plus difficile encore, dût-on s'y soutenir ou non, il faut y entrer, il faut absolument l'embrasser sous peine de damnation éternelle. Il n'y a point ici à s'essayer, à mesurer ses forces, à délibérer, on ne délibère point sur une nécessité souveraine ; il n'y a plus d'autres voies de salut pour vous, pécheurs, que celle de la pénitence, et, quelque condition qu'elle vous impose, c'est sur cette condition que vous devez la prendre.

Venez donc nous dire que vous vous convertirez, si vous ne craignez votre inconstance et votre peu de fermeté; ah! c'était en quittant le Seigneur, en vous engageant dans le crime qu'il aurait fallu dire que vous êtes un inconstant, et, tout tremblant, vous tenir à vous-même ce langage : Infortuné que je suis, je vais abandonner le meilleur des pères en m'engageant dans le crime, mais pourrai-je bien m'y soutenir? mais mon cœur inquiet ne va-t-il pas aussitôt me redemander mon Sauveur et mon Dieu? Tout me fera sentir mon trouble, tout me viendra reprocher mon inconstance criminelle; mes remords, mes ennuis, ma honte, ma douleur; le besoin où je me trouverai d'un Dieu sans lequel je ne puis rien, duquel je tiens tout; la nécessité où je me trouverai aux grandes solennités, d'approcher des saints mystères et des sacrements de l'Eglise; la mort qui peut me surprendre, le jugement que je ne saurais éviter, l'éternité qui s'avance, tout cela m'obligera bien de quitter un parti si insoutenable; et quelle folie de croire pouvoir se soutenir et se fixer dans un état de vie si malheureux, où l'on ne voudrait pas mourir!

Voilà ce que vous devriez vous dire, et toute la crainte que vous devriez avoir; c'est en quittant le Seigneur que vous devez vous alarmer, mais votre cœur n'est jamais inconstant quand il revient à Dieu; il revient à sa place, dès qu'il revient à son devoir : le centre du chrétien c'est Dieu. Tant que vous pécherez, vous êtes un inconstant qui n'êtes pas où vous devriez être; il n'y a que la pénitence qui puisse vous remettre à votre place, et, après tout, une fois converti, dussiez-vous retomber dans le désordre, ce serait du moins autant de temps passé sans offenser Dieu, et quelques jours chrétiennement écoulés d'une vie si déplorable; mais il y a plus : quand vous le quittâtes, ce père tendre, ah! vous ne connaissiez pas encore ce qu'il en coûte pour s'éloigner de lui; mais aujourd'hui que vous éprouvez tous les maux que le péché fait à votre âme, tous les malheurs qu'il vous attire, et tout ce qu'il en coûte d'être loin de son Dieu, ah! l'expérience vous est un sûr garant de la fidélité que vous observeriez dans le service, si vous y entriez par la pénitence. Charmés des saintes voluptés que vous goûteriez avec votre Dieu, vous ne voudriez plus les quitter, et au lieu de songer à vous en éloigner, vous ne concevriez pas qu'il soit possible de ne pas demeurer avec lui; et, après les amertumes et les troubles du péché, vous goûteriez combien il est difficile de quitter la bonne voie pour reprendre la mauvaise. Oui, mon Dieu! à quiconque vous a bien goûté, votre loi est un poids aimable qui le fixe; le monde, avec toutes ses joies et ses fortunes, ne saurait fixer un cœur, parce qu'il ne peut ni le remplir, ni le satisfaire par ses biens périssables et frivoles; vous seul, qui ne changez point, pouvez empêcher l'homme de changer, vous seul pouvez faire des constants, parce que vous pouvez seul faire des heureux: qu'il n'y a que ceux qui se convertissent à vous qui puissent goûter cette paix solide et ce repos durable que le monde ne peut donner, et qu'en vain l'on veut chercher dans le crime, où il n'y a que trouble et agitation. *Irrequietum cor meum*, disait le prophète, *donec requiescat in te*: je ne puis me soutenir dans la vertu.

Troisième obstacle : en moi, dites-vous, nul goût pour la pénitence; c'est pour elle dans mon cœur une aversion insurmontable, et voilà par où sont bien exprimés ces malades qui avaient les membres desséchés et arides au bord de la piscine : *Aridorum*.

Mais sans m'arrêter longtemps à combattre ce vain obstacle, il est aisé de comprendre que, pour revenir à Dieu par la conversion, ces attraits délicieux ne sont point nécessaires; que c'est non le goût, mais la pénitence que le Seigneur vous demande, et que vous êtes après tout des cœurs bien déraisonnables de lui demander des consolations et des douceurs que des âmes innocentes n'ont jamais goûtées, et qu'il a même quelquefois refusées à ses épouses les plus chères; je pourrais même vous dire que si Dieu versait en l'état où vous êtes les onctions de la pénitence sur vous, vous ne les goûteriez pas, vous ne les sentiriez pas, vous ne les voudriez pas recevoir; que souvent il les a offertes à votre cœur, que les délices du monde et celles de Dieu sont incomparables; que tant que votre cœur se nourrira des fausses joies du péché, il n'est pas surprenant qu'il trouve insipides les consolations de la pénitence; enfin, je pourrais vous dire qu'il n'y a qu'à commencer pour y trouver du goût, que ce n'est que dans l'exercice que vous y trouverez des douceurs; que le cœur de David se dilate à mesure qu'il avance dans la voie des commandements de son Dieu; qu'il y a mille choses dans le monde pour qui vous aviez d'abord du dégoût, et que vous avez enfin aimées; qu'ainsi vous vérifierez en vous ces paroles du prophète : Il est sorti de l'eau de la pierre aride, et celui qui se trouvait sans goût s'est trouvé inondé d'une onction toute divine; troisième obstacle, votre peu de goût et votre sécheresse pour la pénitence : *Aridorum*.

Voilà, Messieurs, en peu de mots, les principaux obstacles que vous trouvez dans votre propre fond pour opposer à votre conversion; voyons ceux que vous tirez du dehors, qui ne contribuent pas moins à vous empêcher de faire pénitence : c'est ce que nous allons exposer dans la deuxième partie de ce discours, après avoir respiré un moment.

SECOND POINT.

Si le pécheur ne trouvait que dans lui-même de difficultés à sa conversion, je n'en serais pas si surpris : hélas! que sommes-nous? misérables vers de terre; de quoi sommes-nous capables? mais il en cherche jusque hors de lui-même; et qu'avec le secours qu'il trouve dans sa religion et dans la

miséricorde de son Dieu, il ose se rebuter, et renoncer à l'ouvrage de sa pénitence, c'est ce qui le rend inexcusable et ce que je ne saurais bien comprendre.

Entrons donc en discussion avec ce lâche pécheur, et voyons quels obstacles il oppose à sa conversion : le premier est du côté de la foi, le second du côté de la grâce, le troisième du côté de l'habitude. Je n'y vois pas clair dans les vérités de la foi, j'attends le moment favorable de la grâce, mon habitude est trop invétérée. Achevons de confondre ou de détromper ce malheureux pécheur par les autres malades de notre Evangile.

Premier obstacle. — Encore si je voyais clair dans les choses de la foi; mais je n'y vois rien : *Cæcorum.* Il y avait des aveugles près de la piscine : si vous parliez de bonne foi, je vous dirais que vous êtes donc bien aveugles de ne point voir clair dans notre sainte religion. Rome et Athènes, la synagogue et le paganisme, la philosophie et les passions lui ont rendu un témoignage plus favorable, et le monde, devenu fidèle par elle, est ce qui forme la plus grande autorité que nous puissions avoir sur la terre. Qu'il vous sied mal de vous inscrire en faux contre une foi signée pour ainsi dire de la main de l'univers, et posée au pied de la croix comme la pierre fondamentale de votre salut; c'est bien à vous à vouloir la rejeter avec des armes faibles et usées par ceux mêmes qui savaient mieux les manier que vous, et qui n'ont rien négligé pour en venir à bout, sans y avoir jamais pu réussir. Je vous dirais, si vous étiez de bonne foi, que ce serait à Dieu et non à vous de se plaindre que vous l'avez perdue, cette foi; car, depuis que ce don précieux vous a été confié, qu'en avez-vous fait? Vos passions vous l'ont ravie, non sans résistance; car au commencement vous sentiez quelque peine à vous révolter contre les vérités saintes. Quoi! par vos désordres vous vous arrachez les yeux, et vous vous plaignez après cela de ne rien voir! voilà, si vous étiez des aveugles de bonne foi, ce que je vous dirais et ce qui serait contre vous sans réplique; mais vous qui dites que vous vous convertiriez à Dieu, si vous croyiez, vous vous donnez pour incrédules, et au fond vous ne l'êtes pas. Il n'est pas besoin d'employer les grandes et fortes preuves de notre sainte religion; non, il ne faut que vous opposer vous-mêmes à vous-mêmes, qu'à vous démasquer, et voir à quoi doit se rapporter votre prétendue incrédulité; car vous ne commencez pas par douter de la foi, et vous livrer ensuite à vos passions : s'il en était ainsi, nous pourrions croire que votre peu de foi serait un obstacle à votre conversion; mais n'est-il pas vrai que vous avez commencé par vos passions, puis que vous avez ensuite perdu la foi qui vous avait été donnée? qu'une fois pécheurs, pour vous rassurer contre les remords importuns de votre conscience et contre les frayeurs d'un enfer dont les vérités de la foi menacent vos crimes, vous êtes devenus aveugles, et vous vous êtes dit à vous-mêmes: je ne vois plus rien de sûr dans ma religion? *Cæcorum.* Ce n'est donc point la faute de la religion, si vous ne croyez rien; c'est la vôtre; c'est celle de vos passions. La foi ne vous est devenue suspecte que quand elle vous est devenue redoutable. Vous êtes donc corrompus, mais vous n'êtes point incrédules. Il ne vous est venu contre votre religion nulle preuve nouvelle. Vous vous êtes trouvés intéressés à nier votre foi, et vous l'avez niée; ce n'a point été par un effort de déraisonnement. Vous vous êtes donné le change à vous-mêmes sur cela; et ce n'est point l'incrédulité qui vous a fait pécher, mais le péché qui a voulu vous rendre incrédules; et la preuve que c'est un faux personnage que vous jouez, c'est qu'au moindre événement qui vous frappe, vous faites des réflexions tristes sur l'état malheureux du pécheur : vous voudriez mener une vie plus chrétienne. Or, si votre incrédulité était plus sincère, plus réelle, elle serait toujours la même; et dès qu'elle varie, elle vient de votre cupidité et de vos passions, variables de leur nature. Et il est si vrai que votre incrédulité et vos passions ne sont qu'une même chose, que la mort va vous arracher ce que vous aviez le plus tendrement aimé. Votre incrédulité n'est plus la même que dans les autres pécheurs. Il est si vrai que votre incrédulité est une chimère, que dans certains moments de retour vers Dieu, ce ne sont point vos doutes sur la foi qui vous arrêtent, mais le seul poids de votre cupidité et de vos passions qui vous retient. Votre raison est rendue; mais votre cœur se rend difficilement, et votre peine n'est point de commencer à croire, mais de cesser de vivre mal. Ce qu'il y a de plus incompréhensible dans la foi, comme sont les mystères, vous trouve dociles; les seuls dogmes vous révoltent, parce qu'ils répriment vos penchants déplorables et qu'ils condamnent votre vie criminelle, c'est-à-dire que vous êtes un lâche qui craint des supplices et qui n'ose voir; un paresseux qui appréhende la violence qu'il faut se faire, les mouvements qu'il faut se donner quand on croit, et qui, à cause de cela, essaye de ne rien croire; un indolent qui refuse de croire, parce qu'il faut de l'action, et que le seul parti d'un homme qui croit est la pénitence : c'est-à-dire qu'au lieu d'être recueilli et sur vos gardes, vous êtes un esprit dissipé à qui par hasard il est venu des doutes sur la foi, qui les a reçus, et qui ne fait rien pour les vaincre; peut-être êtes-vous un ignorant qui blasphème ce qu'il ne connaît pas, qui s'enfonce dans des doutes mal fondés, sans science, sans réflexion, sans système, qui récite ce qu'il a ouï, et qui ne sait pas douter lui-même; peut-être êtes-vous un de ces prétendus esprits forts de nos jours si communs dans le siècle, qui veulent se singulariser; un de ces esprits orgueilleux qui, n'étant rien d'ailleurs par lui-même, veut par l'incrédulité devenir quelque chose; un de ces prétendus beaux esprits qui, croyant effectivement dans le cœur ce qu'il contredit au dehors, se dément sans cesse

lui-même, et veut, pour se donner un relief dans les compagnies et dans les cercles, affecter de passer pour ce qu'il n'est pas.

En vérité, pécheurs, est-ce là un obstacle capable de vous empêcher de vous convertir? Cette fausse tranquillité sur laquelle vous vous retranchez est-elle une raison suffisante pour vous faire dire que vous n'avez point assez de foi? Ce faux semblant vous met-il à couvert d'une éternité qui vous menace, et n'êtes-vous pas insensés de vous refuser à Dieu, qui vous appelle en mille manières différentes, pour vous rendre à un si frivole prétexte? O homme faux et trompeur, s'écrie un Père de l'Eglise, est-ce donc ici un jeu et vous moquez-vous donc ainsi de votre foi? *Homo fallax omnino jocaris.* Vous voulez le nier, et elle vous pique : *Negas et mordet;* vous dites qu'elle est un songe, et au fond de l'âme elle vous presse : *Negas et urget;* vous la traitez de fable, et vous la sentez vivement dans votre cœur par les remords qu'elle y cause : *Negas et sentis;* vous la demandez, comme si elle était absente, et elle est présente dans vous, où elle vous juge et vous condamne : *Te præsens judicat.* Quelle est votre erreur! vous dites que vous voudriez bien avoir la foi, et qu'heureux sont ceux qui l'ont; mais vous la désirez donc, vous l'enviez donc, cette foi, vous la regardez donc comme un grand bien? Eh! dès là je vous soutiens que vous l'avez : *Habes quod amas.* A ces traits, je reconnais la foi; les plus plus grands pécheurs qui reviennent à Dieu n'en ont pas davantage; vous la demandez, et je vous déclare qu'elle est au milieu de vous : *In te est.* Oh! il est donc vrai que c'est un vain obstacle que vous apportez à votre conversion, quand vous dites que vous n'avez point de foi; cessez donc de vous tromper davantage; non, ce n'est point la foi, c'est la volonté qui vous manque; et puisque maintenant je vous ai fait voir que vous l'avez, convertissez-vous donc sans cesse, écoutez ce que Jésus-Christ vous dit dans saint Jean; non, ne vous abusez pas, un reste de lumière est encore en vous : *Adhuc modicum lumen in vobis est.* (*Joan.*, XII.) Pendant que vous avez encore ce rayon lumineux, profitez-en, et sortez de vos égarements : *Ambulate dum lucem habetis* (*Ibid.*), de peur que les ténèbres d'une véritable incrédulité ne vous offusquent tellement que vous ne puissiez plus vous reconnaître : *Ut non vos tenebræ comprehendant* (*Ibid.*); car celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va : *Qui ambulat in tenebris nescit quo vadit.* (*Ibid.*) Il court d'abîme en abîme, jusqu'à ce qu'il trouve l'enfer ouvert sous ses pieds; funeste état! situation lamentable, préservez-nous-en, ô mon Dieu! Premier obstacle que le pécheur trouve hors de lui pour ne point se convertir, ou défaut de foi : *Cæcorum.*

Mais en voici un second sur lequel votre lâcheté se retranche : J'attends, dites-vous, un bon moment, le moment favorable de la grâce, pour me convertir, *exspectantium aquæ motum;* tous ces malades qui étaient au bord de la piscine attendaient que l'ange eût troublé l'eau. Jusqu'ici, pécheurs, vos prétextes ont été bien injustes; mais en voici l'horreur, le comble, le prodige, le monstre, la contradiction; vous en allez convenir vous-mêmes.

L'excès de votre injustice est de vous plaindre que Dieu ne vous donne plus sa grâce, lorsque vous en avez au delà du nécessaire pour vous convertir; c'est de vous en prendre au Seigneur plutôt qu'à vous-mêmes, parce qu'il est plus court pour vous de dire : je n'ai point la grâce, j'attends son moment, que de dire : je n'ai pas le courage d'embrasser un nouveau genre de vie, je ne saurais me résoudre à quitter les attachechements et les liaisons que j'ai avec le monde pour me donner entièrement à Dieu. Mais quelle extravagance de vouloir attendre une grâce du premier ordre qui vous arrache tout d'un coup à vos désordres, sans au moins vous y préparer par la prière, par la retraite, par la fréquentation des sacrements! Le comble de votre injustice : c'est de demander que Dieu vous donne une grâce, dont la privation est le plus grand de tous les maux, sans penser seulement à ce que vous demandez, en ne le demandant que froidement du bout des lèvres; craignant même de l'obtenir sitôt, pour être autorisés à croupir dans le crime; l'excès de votre injustice, c'est d'attendre cette grâce en outrageant toujours le Dieu qui la donne; en faisant mille efforts impies contre elle, en fuyant tous les lieux sacrés où elle se distribue; en lui offrant dans votre âme un abîme de corruption capable de l'éteindre. Voyez où les malades de l'Evangile attendaient leur guérison : ce n'était point au milieu des joies mondaines et du tumulte de Jérusalem, mais au bord de la piscine, auprès du saint remède qui pouvait les guérir. Mais vous, où l'attendez-vous, cette grâce? dans le plaisir, au milieu des joies profanes, dans la mollesse et la vanité, dans le jeu et les spectacles; vous l'attendez comme on attend un ennemi, en vous fortifiant contre ses approches, contre ses touches secrètes; vous dites que vous l'attendez et vous l'éloignez, vous la détestez, vous l'abhorrez.

O homme! qui vous piquez de tant de raison sur tout le reste, comment, dans l'affaire de votre salut, tenez-vous un procédé si déraisonnable et si injuste! Le prodige de votre injustice, c'est d'attendre une grâce qui change votre cœur en un moment sans l'affliger, sans lui causer la moindre violence; une grâce qui ait coûté à Jésus-Christ tout son sang, et qui ne vous coûte rien, ni combats, ni douleurs, ni repentirs, ni regrets! une grâce qui fasse toute seule l'ouvrage de votre salut sans que vous y contribuiez en rien de votre côté, c'est-à-dire une grâce qui ne fut jamais, qui ne peut! Eh! mes frères, si vous attendez une telle grâce pour vous convertir, j'ose vous le dire, et pourquoi vous le cacher, votre conversion est impossible.

Enfin le comble de votre injustice c'est

de dire, pour me convertir j'attends la grâce, lorsqu'elle a rempli tous les moments de votre vie, que depuis votre naissance elle n'a cherché qu'à défendre votre cœur contre le vice, qu'à vous inspirer jusque dans le crime un goût pour la vertu, qu'à rompre vos chaînes, qu'à traverser vos passions, qu'à répandre des amertumes bien réelles sur vos plaisirs trompeurs, qu'à vous faire embrasser et aimer une vie triste, sévère, languissante, qu'à vous encourager à la pénitence par mille facilités heureuses, par mille secours miséricordieux! Plus je vous envisage, et plus je suis surpris de votre ingratitude; en vous je découvre une main invisible et toute céleste qui vous protége et vous conserve, un père tendre qui vous aime, qui vous comble de ses biens; partout en vous je ne vois que des grâces. Ah! qui en a plus reçu que vous! comptez-les, s'il est possible: tous vos jours se passent à vous roidir et à vous fortifier contre leurs sollicitations, et à repousser leurs pressantes attaques. Injustes! il vous sied bien de dire, j'attends la grâce, quand c'est la grâce qui vous poursuit partout, jusqu'à vous importuner au milieu même de vos désordres pour vous en faire revenir; il est bien indigne à vous de dire que vous attendez la grâce quand Dieu l'épuise sur vous, et que vous réunissez en vous seul des grâces qui suffiraient pour convertir tous les pécheurs ensemble. Et quel temps choisissez-vous encore pour faire cette injuste plainte? est-ce à ce moment dans ce saint temple où elle agit davantage, où elle vous rend plus sensibles aux grandes vérités de la foi, où elle fait sur vous ce que peut-être elle n'y avait point encore fait; où, voulant attendrir votre cœur sur le triste état où vous êtes, elle excite des troubles et des frayeurs salutaires; où elle fait tomber dans vos consciences de saintes horreurs, comme autant de foudres et de tempêtes; où, redoublant par ma bouche ses tendres efforts, elle vous presse de faire dès ce moment la plus précieuse des grâces. Aveugles, vous vous plaignez de ne point en avoir: eh! à ce moment n'en avez-vous point trop? et l'abus que vous faites ici de ses amoureuses poursuites ne met-il point le sceau à votre réprobation? et si vous résistez encore à ce dernier effort, n'est-il pas à craindre que ce Dieu juste, pleurant sur vous et sur votre perte, comme autrefois fit Jésus-Christ sur l'infidèle Jérusalem, ne vous dise: Ame infortunée, ton état me perce le cœur, il ne faut donc plus rien espérer de toi; ton malheur m'arrache des larmes; ah! si tu avais connu, du moins en ce jour, la paix et le bonheur que je voulais te procurer: *Si cognovisses et tu et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi* (*Luc.*, XIX); si tu avais daigné répondre à ce que je faisais dans ton cœur pour le toucher, l'attendrir, le rappeler à la pénitence, *in hac die*, en ce jour où tout n'était ce semble que pour toi, où tout conspirait à te faire grâce; en ce jour qui n'était point encore le mien, mais qui était le tien, si tu y avais répondu, ç'aurait été un présage consolant de la paix que j'étais venu t'apporter, *quæ ad pacem tibi*. Mais ton malheur est que tu ne le vois pas en demeurant dans le péché; les efforts que ma grâce fait sur toi, les biens que je veux te procurer, tout cela est caché à tes yeux; un jour viendra après celui qui viendra, des jours où je t'abandonnerai à ta triste destinée, *venient dies in te*. Semblable à Jérusalem du côté de l'ingratitude, tu le seras aussi du côté de la punition; tu deviendras la proie de tes ennemis, les démons ne feront de toi qu'une grande ruine: *Circumdabunt te inimici tui vallo, et coangustabunt te undique* (*Luc.*, XIX); tu étais mon temple, ma fille, et on ne te reconnaîtra plus, il ne restera plus pierre sur pierre; il n'y aura plus en toi ni grâce, ni foi, ni vestige de religion: *Non relinquent in te lapidem super lapidem* (*Ibid.*); et la grande raison, c'est que tu n'auras pas connu le temps de mes visites, les bons moments de ma grâce, *eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ* (*Ibid.*); c'est que tu n'as point connu cet heureux temps où ma miséricorde vous visitait; cette heure, ce moment actuel où je te parle, où je te cherche, où je te conjure, au nom de mon sang, de revenir à moi, et tu refuses de te rendre à mes instances, *eo quod non cognoveris*, etc.

Terrible arrêt, pécheurs: est-ce qu'il ne vous effraye point? est-ce qu'il ne vous touche point? ah! vous l'allez donc subir! Cessez donc de dire j'attends la grâce; ah! vous la voyez, c'est la grâce même qui vous attend, vous en avez plus que vous n'en attendez et que vous n'en devez espérer. Cessez de dire que vous attendez un bon moment; vous le voyez, ce bon moment, c'est Jésus-Christ lui-même qui attend le mouvement de l'eau, *aquæ motum;* oui, il attend que vos yeux pleurent, que vous vous repentiez sincèrement, que vous soyez attendris; s'il voyait en vous un mouvement de compassion et de douleur, vous seriez guéris.

Reste encore un dernier obstacle: la longueur de la maladie. Mon habitude est trop invétérée; mais la miséricorde de Dieu ne vous offre la guérison d'un paralytique de trente-huit ans que pour vous faire espérer la vôtre et vous faire comprendre que si vous vouliez bien, il n'est point de désordres ni d'état, quelque désespéré qu'il paraisse, dont vous ne puissiez sortir avec la grâce qui vous a été donnée: *A quacunque detinebatur infirmitate.*

Sans employer ici de grands raisonnements, arrêtons-nous aux exemples; l'exemple du grand Augustin, de la force et de la félicité avec laquelle il vainquit sa mauvaise habitude, dès qu'il le voulut effectivement, suffira pour vous prouver que vous pouvez sortir de la vôtre, pourvu que vous le vouliez comme lui: depuis longtemps couché par terre, il ne pouvait se relever; écoutez-le comme il s'en explique: Je ne faisais, dit-il que me rouler dans mon bourbier et me débattre dans mes chaînes; je ne

pouvais ni me quitter moi-même, ni me souffrir tel que j'étais ; mes habitudes me disaient : Tu veux donc nous quitter, penses-tu le pouvoir? ainsi j'étais l'esclave de l'habitude, désespérant de pouvoir la vaincre. Voilà mon frère l'état d'Augustin avant sa conversion ; vous y reconnaissez-vous? car tel est l'état de tous les pécheurs qui n'ont point recours à vous, ô mon Dieu ! mais fait-il quelques efforts, il devient le vainqueur; écoutez ce que ce saint pénitent continue de dire de lui, il en parle bien différemment : Alors, dit-il, je poussais des soupirs profonds mêlés de larmes vers le ciel, et le conjurais de me regarder en pitié ; je cherchais la solitude, et m'éloignais de l'objet de mes passions ; je lisais et relisais de saints livres (remarquez, mes frères, comme l'ouvrage de sa conversion s'avance); j'essaye enfin de sortir du précipice où j'étais plongé, je me trouve déjà sur le bord, moins esclave que je n'étais, et peu s'en fallait que je ne fusse tout à fait libre quand l'habitude me demandait si je pouvais me passer d'elle, et je me demandais à moi-même pourquoi donc ne pourrai-je pas ce qu'ont pu tant d'autres avant moi.

Grâce à votre miséricorde, ô mon Dieu, vous demandiez à ce malade s'il voulait être guéri; il le voulut, et il fut guéri ; or, pourquoi, pécheurs d'habitude, si vous vous faisiez les mêmes efforts que le fit saint Augustin, si vous entriez dans les mêmes dispositions de religion et de pénitence, si vous étiez ce qu'il était, ne deviendriez-vous pas ce qu'il devint? le bras du Tout-Puissant est-il raccourci? vous feriez-vous un sujet de découragement de vos longues habitudes, en voyant un pécheur aussi invétéré que vous parfaitement converti ? Quoi ! notre malade allègue-t-il sa longue maladie, quand Jésus-Christ lui demande s'il veut être guéri? Non, il le voulut, et il le fut; voulez-le comme lui, et bientôt vos habitudes les plus enracinées ne seront plus qu'un faible obstacle à votre conversion; que savez-vous? peut-être la longueur de votre habitude vous est ici un présage de votre constance et de votre fidélité au service de Dieu. Vous êtes d'un caractère à être longtemps ce que vous êtes, vous êtes un de ces cœurs fidèles capables de tenir longtemps un parti; plus vous avez été un pécheur obstiné, plus vous serez un pénitent constant; le même fond, qui a fait en vous une habitude criminelle, y fera la persévérance chrétienne, et jusqu'à la profondeur de vos maux, tout servira à la grâce pour amollir votre cœur et pour vous convertir si vous voulez, et y répondre; car, je le répète, vous n'avez qu'à vouloir votre conversion pour l'obtenir; ah ! la voulez-vous donc, mais efficacement, mais sincèrement, mais véritablement : *Vis sanus fieri?* Commencez-la sans cesse, que ce soit ici le dernier de vos délais : tout se réduira-t-il à être touché pour un moment et à promettre aujourd'hui ce que vous ne tiendrez pas demain ; n'aurez-vous jamais que des velléités, quelques résolutions passagères que vous n'effectuerez jamais véritablement. Ah ! devrions-nous être obligés d'appuyer si longtemps sur l'importance qu'il y a de vous sauver; jusqu'à quand balancerez-vous à prendre votre parti, puisque la pénitence est indispensable; ne risquez-vous pas en la différant de ne point la faire; ah ! pourrez-vous bien vous résoudre à sortir de l'état déplorable du péché ? Ferez-vous bien cet effort de travailler tout de bon à sauver votre âme, il y a longtemps que vous devriez l'avoir fait ; n'allez-vous pas tout à l'heure en prendre la résolution, le jurer aux pieds de Jésus-Christ ; vous avez tant différé, n'est-il pas temps ; la grâce n'a qu'un moment; l'ange ne descend pas à tout moment dans la piscine pour en troubler l'eau ; il n'est qu'un temps bien court, après lequel la guérison n'est plus possible : *Angelus Domini descendebat secundum tempus in piscinam*; ah ! le voyez-vous, ce bienheureux moment : l'ange est descendu, l'eau se trouble, la grâce est en mouvement, saisissez l'instant favorable; si vous le manquez, vous en serez fâché, mais vos regrets viendront trop tard : celui qui a été le plus tôt prêt a été guéri le premier : *Qui prior descendisset, sanus fiebat.* Ayez entre vous une émulation sainte à qui se convertira le plus tôt; direz-vous comme le paralytique que vous n'avez point d'homme pour vous y plonger, dans ce bain sacré de la pénitence : *Hominem non habeo?* A la ville plus qu'à la campagne ils s'offrent sans cesse à vous, ces hommes de miséricorde; ces confesseurs charitables, pour vous encourager et vous jeter dans les eaux sacrées de la pénitence; surtout, je vous en conjure au nom de Jésus-Christ, par ce qu'il y a de plus tendre, ne nous alléguez point ces prétextes, toutes ces vaines excuses, pour vous dispenser de vous convertir, ou au moins de le faire sitôt: ne sont-elles point épuisées ces folles excuses, ne les ai-je pas assez renversées, anéanties, détruites; qu'en reste-t-il sur quoi vous puissiez compter ; oseriez-vous les apporter au lit de la mort, vous en servir au tribunal de Jésus-Christ? je ne vous crois pas assez impie; et puisqu'elles vous condamneraient, qu'elles vous réprouveraient devant votre juge, pourquoi ne pas ici les condamner et les repousser elles-mêmes.

Ah ! dites donc, mais de bonne foi : je le confesse, ô mon Dieu, que toutes ces excuses sur lesquelles je négligeais ma conversion étaient vaines et insensées; et peut-il y en avoir de raisonnables? *Insipienter locutus sum* (*Job*, XLII) ; j'étais un insensé : mais présentement que vous m'avez détrompé, ô mon Dieu, je n'attends pas que vous me condamniez, je me condamne moi-même à faire pénitence : *Auditu auris audivi te, ideirco ipse me reprehendo* (*Ibid.*); j'étais un lâche qui n'osait m'y résoudre, que tout effrayait, mais à présent que vous m'avez encouragé, je m'y soumets avec plaisir, et pour jamais j'en fais mon sort et mon partage : *Et ago pœnitentiam in favilla et*

cinere. (*Job.*, XLII.) Plût à Dieu l'avoir plus tôt faite! que si mes sens et la nature en crient, je les mortifierai si bien qu'ils seront forcés de se taire, et mes plus chères passions ne seront désormais que mes plus grandes peines: j'ouvre enfin les yeux sur mon état déplorable, il m'attendrit, et j'ai résolu d'édifier autant par ma pénitence que j'ai scandalisé par mes crimes ; encore vaut-il mieux la faire dans le reste de temps, peut-être, hélas! bien court, que j'ai à vivre, que pendant toute une éternité : *Ago pœnitentiam*, etc.

Faites-la donc, mes frères, et pour la faire dignement, suivez les règles que le Sauveur nous marque dans la guérison du paralytique : *Surge ;* levez-vous forts et du péché, et de toute occasion prochaine : *tolle grabatum tuum;* emportez votre lit, faites-vous un genre de vie pénible et laborieuse, gémissez sur les mêmes choses sur lesquelles vous vous reposiez; faites plus, *ambula*, avancez-vous de plus en plus dans les voies de la pénitence, expiez vos péchés par la pratique des vertus contraires, ne vous contentez pas de guérir une passion en conservant l'autre. J'ai guéri l'homme tout entier, dit Jésus-Christ; guérissez-vous aussi tout entier par la retraite, par la vigilance, par les mortifications, de peur que votre état ne soit pire, et ce pire c'est la damnation éternelle; enfin, une fois convertis, bénissez Dieu sans cesse, et le remerciez de vous avoir accordé la grâce de votre conversion. Le premier usage que le paralytique fait de sa guérison, c'est de passer de la piscine au temple : *Postea invenit eum Jesus in templo.* Et vous aussi, âme convertie, allez au sortir d'ici vous offrir au Seigneur au pied de ses autels en actions de grâces, et pourriez-vous lui en rendre jamais assez? c'est un si grand bonheur d'être à Dieu, une consolation si sensible de vivre pour lui, et de respirer tranquillement dans la paix de la vertu, après avoir gémi si longtemps dans l'inquiétude du crime! C'est une joie si grande de pouvoir s'assurer un avenir heureux, et avec Jésus-Christ une possession de tous les biens dans l'immortalité de la gloire! Je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, etc. *Amen.*

SERMON XI (7).

CONTRE L'IMPURETÉ.

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per oca inaquosa, quærens requiem et non inveniens. (*Luc.*, XI.)

Lorsque l'esprit impur sort de l'homme, il se promène par des lieux arides et cherche du repos sans en trouver.

En deux paroles, l'Esprit-Saint renferme les deux principaux caractères de l'esprit impur, quand il dit qu'il est aveugle, qu'il cherche du repos sans jamais en trouver.

Sentez-vous, Messieurs, toute la force de cette image, et sous quelles couleurs plus affreuses, mais plus naturelles, Jésus-Christ pouvait-il nous représenter le péché charnel? ce péché, le malheur du monde, la grande plaie de l'âme, la désolation de l'héritage de Dieu, le scandale de la foi, l'affliction de l'Eglise, ce péché qui a pris la place des persécuteurs et des tyrans, et qui est devenu plus cruel et plus redoutable qu'eux; ce péché qui dégrade tout l'homme, qui profane tout le chrétien, et qu'on aime tout déplorable qu'il est; ce péché de tous les temps, de tous les états, de tous les âges, de tous les sexes, du monde et de la retraite, de la vieillesse et du premier âge, de l'homme et de la femme, du héros et du vil esclave, la tentation des forts et des faibles; le profond abîme des grands et des petits, des pauvres et des riches, des ignorants et des savants, des justes et des pécheurs ; ce péché aujourd'hui si débordé, que les saints, que les fidèles n'osent lever les yeux sur la terre sans gémir; ce péché qui oblige Dieu à détourner la vue de dessus son peuple, pour n'en pas apercevoir les abominations, et qui ne laisse voir partout qu'un grand malheur; ce péché qui par sa contagion semble se faire respecter, que notre ministère n'ose plus attaquer, tant il s'est fait de partisans, comme si, pour ménager une innocence qui n'est plus, nous devions ménager un vice qui est plus que jamais ; comme si la pudeur pouvait être un rempart contre la pudeur même, et que le silence pût servir de barrière contre tous les anathèmes dont Jésus-Christ a frappé ce vice abominable.

Osons cependant en parler ; combattons ce monstre redoutable, et rendons à ce péché ses véritables traits; s'il est peint dans tout son naturel, il n'est pas à craindre qu'il plaise; et comment ne se ferait-il pas abhorrer? Dans la peinture de l'esprit immonde, vous considérerez donc, 1° comme il vous rend aveugle: celui qui était possédé de ce démon ne voyait point, *cæcus*; 2° comme il vous rend misérable : il cherchait du repos, et n'en trouvait point, *quærens requiem et non inveniens.* Aveuglement et misère, passion insensée et tyrannique, en vérité le portrait de ce vice honteux pourrait-il faire sur vous une autre impression que d'horreur et de haine; et cette passion qui vous ôte tout à la fois et vos lumières dans son commencement, et votre repos dans les suites, pourrait-elle ne pas vous paraître détestable et monstrueuse? j'avoue qu'il serait bien plus consolant pour nous de garder le même silence sur ce vice qu'on faisait au premier siècle de l'Eglise; mais, puisque les temps sont changés ; il faut bien que nous changions de langage. Vous, ô mon Dieu! purifiez ma langue et mon cœur, ne permettez pas qu'une bouche, consacrée à révéler au peuple vos plus adorables mystères, se souille en racontant les abominations de l'homme charnel; ne souffrez pas que je les fasse rougir de mes paroles, en voulant les faire rougir de leurs actions; et que je devienne un scandale aux justes plutôt qu'un sujet de terreur et de confusion aux pécheurs. C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

(7) Imprimé au tome II, page 1, de l'édition de Liége.

PREMIER POINT.

Toute passion aveugle l'homme dans quelque partie de lui-même; mais celle dont je parle aveugle tout l'homme en l'assujettissant à la chair, et parce que toutes les lumières de l'homme sont sa conscience, sa raison, sa foi, pour montrer que ce vice est un aveuglement profond de tout l'homme, il faut prouver qu'il éteint en lui et toutes les lumières de sa conscience, et toutes les lumières de sa raison, et toutes les lumières de sa foi, et c'est ce que je vais vous démontrer en peu de mots. Oh! que l'homme impur est donc aveugle! plût à Dieu que le premier effet de ce malheureux vice ne fût point de vous empêcher ici de sentir votre aveuglement : *cæcus.*

J'ai dit, 1° aveuglement dans la conscience; la conscience a deux lumières qu'éteint en vous cette infâme passion; elle vous aveugle sur toutes les voies qui conduisent à ce péché et sur l'énormité de ce péché même, voilà ce que ce vice a de singulier au-dessus des autres, et ce qui doit contribuer davantage à vous le rendre haïssable.

Et d'abord, quand une conscience n'était point encore obscurcie par ces vapeurs grossières et charnelles, quel jugement ne portait-elle pas de toutes ces voies qui précipitent au crime honteux? tout alarmait son innocence : lectures profanes, spectacles dangereux, conversations enjouées, entretiens trop libres, intempérances, mollesse, il n'en fallait pas tant pour l'effrayer, il n'y avait point de voie à ce crime qui ne lui fût suspecte; et, voyant en David la curiosité punie par l'adultère, la sensualité en Bethsabée par l'infidélité, l'imprudence dans Dina par la perte de toute sa gloire, elle se défiait de tout, elle voyait du péril partout et se craignait surtout elle-même, car, par les malheureux penchants que nous avons à ce crime, nous sommes à nous-mêmes notre plus grande tentation.

Telle a été toute âme chrétienne avant d'être tombée dans ce vice; d'où lui venaient ses frayeurs? De ce que Dieu éclairait sa conscience, alarmait sa pudeur sur toutes les voies qui conduisent au crime dont je parle; de ce qu'il lui représentait au naturel toute la honte qu'entraîne avec soi cette passion infâme : mais dès qu'une fois elle s'y est livrée, toutes ses lumières divines s'évanouissent. L'Esprit-Saint l'a dit, que du cœur de l'homme naissent en foule l'orgueil, l'avarice, les fornications, les mauvaises pensées qui se communiquent dans toutes les parties de l'homme et le souillent tout entier : *Ab intus de corde hominum malæ cogitationes procedunt adulteria, fornicationes*, etc., *et coinquinant hominem* (*Matth.*, XV); et quel oracle se trouve plus véritable? La conscience, frappée d'un aveuglement profond, ne verra plus tous ces vices; elle aura les yeux fermés sur toutes les avenues qui la conduisent au précipice : *Et non videbit;* et qui les aperçoit en effet ces voies pitoyables? qui voit-on autre chose dans le monde que des hommes aveugles qui, dès qu'ils ont donné entrée au fol amour, s'offrent ensuite sans frayeur à toutes les occasions d'un mal qui n'est déjà que trop grand; qui se répondaient à eux-mêmes du succès malheureux que bientôt on y fait quand on le suit? Qu'y voit-on? que des femmes insensées qui, dès qu'un objet a su leur plaire, se reposent sans rien craindre sur une fierté qui n'est qu'une chimère, s'allèguent à elles-mêmes pour se rassurer une délicatesse de sentiments qui n'est qu'en idée, s'exposent sans frayeur à toutes les occasions du mal, se permettent comme des choses innocentes toutes celles qu'elles regardaient auparavant comme criminelles : je veux dire ces liaisons familières entre différents sexes, ces entretiens secrets et dérobés, ces complaisances funestes où l'on se souffle réciproquement le poison de la mort, je veux dire ces parties de plaisirs, ces assemblées mondaines d'où l'on ne revient jamais avec l'innocence qu'on y porte; je veux dire ces lectures profanes qui laissent de si mauvaises impressions et où les mystères d'amour se réveillent; je veux dire ces chansons infâmes où la jeunesse trouve le libertinage avant la raison; je veux dire cet empressement qu'on témoigne pour tous ces ouvrages pervers où le fol amour est exprimé; je veux dire cette facilité avec laquelle on court à ces théâtres, à ces spectacles, où le venin le plus subtil de la passion entre par tous les sens jusqu'au fond de l'âme; je veux dire le peu de scrupule avec lequel on arrête les yeux sur ces peintures indécentes, sur ces nudités scandaleuses qui salissent l'imagination et excitent des flammes criminelles; je veux dire l'immodestie et le luxe des habits, que l'usage ne peut justifier dès que l'Eglise les condamne; je veux dire ces artifices ingénieux auxquels on a recours pour relever une fade beauté et se faire un mérite imposteur; je veux dire la liberté des regards, la licence des paroles qui avertissent si bien de la corruption du cœur; je veux dire enfin l'excès des repas, l'intempérance des plaisirs, la mollesse de la vie, que sais-je, tant d'autres voies pernicieuses dans lesquelles le pécheur dont je parle s'engage sans scrupule. Et d'où vient qu'on ne le voit point aller s'accuser de tout cela aux pieds du prêtre comme auparavant? Ah! c'est que la passion les aveugle et que Dieu, pour se venger, fait qu'ils vérifient en eux ce terrible oracle : *De corde exeunt fornicationes, superbia, et omnia hæc mala ab intus procedunt et communicant hominem.* (*Marc.*, VII.) Pour n'avoir pas défendu son cœur contre les premiers traits de ce péché, il l'aveuglera sur toutes les voies qui y préparent : *Et non videbit;* hélas! que rapidement ces funestes moyens y conduisent! car, ô mon Dieu, vous n'avez pas fait un pacte avec l'homme de le préserver du danger quand il s'y expose aussi délibérément; de prendre soin de conserver son innocence, lorsqu'il cherche à la perdre, et de le suspendre au-dessus de l'abîme quand il fait sa plus grande joie d'y tomber; mais quand le pécheur dont je parle est aveugle sur les voies qui conduisent à ce péché, il s'aveugle

sur le péché même; car voilà, à la honte de notre sainte religion, jusqu'où se porte le pécheur impur, jusqu'à devenir impie, voilà jusqu'où sa conscience s'aveugle. David l'avait bien prédit qu'il s'engraisserait de son iniquité, que son crime passerait jusqu'à l'affection de son cœur : *Transierunt in affectum cordis, prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* (*Psal.* LXXII); qu'ensuite il irait jusqu'à l'abomination des sens : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in iniquitatibus* (*Psal.* XIII); que cependant la lumière de ces sortes de pécheurs, qui est leur conscience, n'en a rien vu, ne s'est aperçue de rien : *Et homo non intellexit comparatus est jumentis insipientibus.* (*Psal.* XLVIII.)

Quand d'abord l'homme impur se produisit avec des personnes d'un sexe différent, quand sa conscience encore tendre était maîtresse de ses lumières, il qualifiait de péché un amour qui, hors le nom, avait tous les caractères du fol amour, amour dominant qui ruine le premier des commandements de Dieu, et lui ravit les adorations qui ne sont dues qu'à lui; amour violent, qui par ses penchants emporte si loin l'homme, et qui, au lieu de conduire à Jésus-Christ, comme doit suivre tout amour, en détourne et en dégoûte; amour actif, qui veut sans cesse faire des progrès nouveaux, qui a ses inquiétudes, ses chagrins, ses tristesses, aussi bien que ses plaisirs et ses joies, enlève au Créateur des cœurs qui ne sont faits que pour lui, pour les dévouer à la créature qui ne fut jamais digne d'elle; amour scandaleux, car le public ne démêle point en vous les sentiments d'estime de ceux de la brutalité; amour damnable, contre qui s'élevait autrefois saint Paul, lorsqu'il disait : Nous n'avons plus à combattre contre les infâmes de la chair et du sang, mais contre l'impureté de l'esprit et du cœur : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, contra spiritualia nequitiæ* (*Ephes.*, VI); d'impureté spirituelle d'autant plus à redouter et à fuir, qu'elle porte tous les caractères du fol amour et qu'elle offre l'image du péché par quelque endroit qu'on l'envisage : c'était là, Messieurs, les sentiments sincères de la conscience encore pure, et cette heureuse disposition venait de Dieu; mais une fois tombé dans le péché, cette inclination du cœur ne paraît pas même soupçonnée de crime. Toutes ces apostasies spirituelles ne passent tout au plus que pour un enjouement; c'est, dit-on, un pieux stratagème que j'ai mis en usage pour voir jusqu'où peut aller ma vertu, pour exercer mes talents, pour faire connaître mon mérite; voilà comme vous en jugez, quoique vous sachiez au fond de l'âme que, toutes choses bien pesées, ce qui se passe entre un homme et un homme, ou entre un homme et une femme, doive former en vous un sentiment tout contraire; mais attendez, dit Ezéchiel, ce Dieu saint jugera vos faux jugements, il découvrira votre turpitude et vous fera sentir combien la passion vous aveugle : *Videbunt omnem turpitudinem tuam, et judicabo de indiciis adulterarum.* (*Ezech.*, XVI.)

Vous, cependant, sacrés ministres, quand, au tribunal de la pénitence, vous trouvez ces malheureux liens avec ce glaive que vous portez, rompez-les, brisez-les impitoyablement, coupez-les jusqu'au vif, et vous souvenez que laisser dans un cœur la moindre étincelle d'amour, c'est y préparer l'incendie; le cœur est la source de tous les vices, celui dont je parle y prend son origine et sa fin, et, pour peu qu'on lui donne entrée par quelqu'un des sens, il va bientôt jusqu'au cœur : et de là à combien d'abominations ne se porte-t-on pas? Par respect pour ce saint Temple, ne les exposons pas, on en comprend assez quand nous craignons d'en dire trop; mais de tous ceux qui voient les autres vices avec le plus d'horreur, en est-il un seul qui ne voie celui-ci d'un œil tranquille? Où est l'homme impur qui ne regarde ce vice comme le faible de l'humanité, comme la passion des grandes âmes, qui ne dise comme ce pécheur de l'Ecriture, *quid mali feci?* Où est l'homme impur qui n'allègue, pour endormir sa conscience, que des inclinations que nous apportons en naissant ne sauraient être si criminelles devant Dieu, et qui ne regarde ce péché comme la faiblesse la plus pardonnable qui puisse être dans l'homme; mais si ce vice est si pardonnable et si peu de chose devant Dieu, d'où vient donc qu'il a toujours eu le Seigneur pour ennemi, et qu'il s'en est déclaré le vengeur? D'où vient que dans l'Ecriture il est appelé exécrable, et que nous voyons ceux qui en étaient souillés si rigoureusement punis? D'où vient qu'il oblige Dieu même à se repentir d'avoir fait l'homme? D'où vient qu'il attire les foudres et les carreaux sur des villes entières; qu'il est châtié par l'effusion de tout le sang d'une nation, par un déluge universel, et encore aujourd'hui peut-être par le poids désolant de toutes les calamités ensemble? car, sous les maux qui nous accablent, nous devons le juger ainsi, et si, dit un prophète, la misère est excessive, c'est que le vice est extrême? Si donc ce vice est si peu de chose que vous dites, si celui qui le commet est aussi innocent que vous le faites, pourquoi donc rougissez-vous d'en être cru coupable? Pourquoi en faites-vous votre malheur et votre supplice? Pourquoi le reprochez-vous à vous-même? Pourquoi le condamnez-vous tant dans les autres? Pourquoi, pourquoi le combattez-vous si longtemps, et, après l'avoir vaincu, pourquoi sentez-vous une joie si vive et si consolante? Pourquoi regardez-vous ceux qui s'y livrent comme des hommes faibles, et ceux qui s'en préservent comme des hommes vertueux? tout cela ne confond-il pas l'innocence prétendue de vos penchants? Si ce penchant est vice pour les autres, d'où vient qu'il n'en est pas un pour vous, et d'où vient donc que ce cœur, que vous dites être son centre, vous fait-il sentir par ses inquiétudes et ses remords qu'il ne lui est point naturel! Quelle chimère de s'imaginer que ce cœur qui sent qu'il est

fait pour Dieu tirera du fond même de son être une raison de l'outrager, et qui, ne regardant point ce péché comme quelque chose d'étranger à son état naturel, regardera ce vice honteux comme sa propre destinée? Quand vous parlez ainsi, hommes impudiques, vous connaissez-vous bien? Ne prenez-vous point le châtiment de votre révolte pour apanage de votre nature et votre déréglement pour vous-mêmes? Par tout ce que je viens de vous dire de ce vice infâme, vous devez avoir compris que votre conscience n'a plus de lumière, déjà donc quel aveuglement funeste! quelle nuit profonde, *cæcus!* Mais ce n'est pas tout.

2° J'ai dit, en second lieu, qu'il aveugle la raison : comme elle n'a en nous de lumière, cette raison, qu'autant qu'elle a de règle, dès qu'elle devient déréglée, elle n'a plus de lumière; or, comme de toutes les passions, il n'en est point de plus désordonnée que celle du profane amour, il n'en est point aussi qui fasse plus d'un homme sage, un insensé; voyez ce que fait la passion dans un impudique, elle le porte jusqu'à lui faire un sacrifice de tout ce qu'il avait de plus cher et de tout ce que sa raison jugeait le plus digne de son attachement; venons au détail : sacrifice de sa réputation; on sait qu'on deviendra un objet de dérision devant ceux mêmes qui avaient pour nous le plus d'estime, et David qui, avant son adultère, avait toute l'estime publique de son peuple, ne devint-il pas le mépris et la raillerie de toute une ville par l'assouvissement de ses flammes impures.

Sacrifice de sa fortune : ah! périssent toutes les fortunes plutôt que de manquer à contenter sa passion avec un objet si cher! Ce prince d'Israël n'abandonne-t-il pas l'espérance d'une couronne pour une créature qu'il aime. Sacrifice de ses talents : tel qui, s'il se fût vaincu là-dessus, aurait pu, par la pénétration de son esprit et de ses belles qualités devenir le spectacle du monde, faire la gloire de son siècle, l'espérance de sa religion, éteint tout cela dans l'assouvissement de sa passion, et ne laisse voir aux hommes qu'un triste exemple de la faiblesse humaine. Sacrifice de ses biens : ah! que ne lui coûte-t-il pas pour contenter l'objet du fol amour, ou pour nourrir son avarice insatiable, ou pour fournir à son luxe énorme, ou pour entretenir ses dépenses excessives? Car tel est le malheur de cette passion qu'elle vaut seule toutes les autres passions ensemble; il n'est point de fond qu'elle ne tarisse, point de ressource qu'elle n'épuise : Hérode compte pour rien de sacrifier la moitié de son royaume pour contenter la sienne. Sacrifice des bienséances de l'âge : cette passion les renverse toutes; ceux qui tentèrent Susanne étaient des vieillards. Sacrifice des dignités, des charges et des emplois : et combien de magistrats profanent le sanctuaire de la justice, et consultent plutôt cette infâme passion que l'équité des lois; avant leur aveuglement les juges d'Israël étaient respectables par leur droiture et par leur sagesse. Sacrifice du ministère le plus sacré : les enfants du grand prêtre sont-ils possédés de cette passion, ils deviennent l'exécration du peuple, la désolation de leur père, et sont regardés comme les enfants de Bélial. Sacrifice du rang : la femme de Putiphar sollicite son esclave. Sacrifice de paroles et de la discrétion : ceux qui sont possédés de cette infâme passion n'ont plus aucune retenue, ils ne regardent plus ni politesse, ni prudence, les nudités, les paroles obscènes.

Voilà le bon air et le style du temps, et la langue vulgaire des mondains; l'Apôtre ne voulait pas qu'on nommât seulement ce vice de son temps, et aujourd'hui tout le caractérise, tout le signifie; on n'entend par tous les cercles et les compagnies qu'allégories honteuses, infâmes allusions, qu'équivoques insensées : *Inquinatæ sunt, et mens, et conscientia* (*Tit.*, I); cette passion, la dirai-je, Messieurs, le souffrirez-vous? Cette passion fait encore sacrifier la bienséance même du sexe; hélas! en connaît-il seulement aujourd'hui!

O sainte pudeur, modestie aimable, précieux trésor des femmes chrétiennes, qu'êtes-vous devenues? A votre place règne maintenant une licence effrénée qui ne rougit de rien, un libertinage d'esprit qui empoisonne tout, et si le monde même s'en plaint, que feront les sacrés ministres? Voilà cependant, si vous les en croyez, ce qui n'est que bagatelle et enjouement d'esprit. Ah! que vous connaissez mal ce vice! Sacrifice encore de vos plus heureuses inclinations que cette passion change et enlève : vous étiez né bon, sincère, doux, affable, généreux, et cette passion vous rend faux, cruel, dur, fourbe, plein de caprices et de mauvaises humeurs. Sacrifice de vos devoirs les plus chers et les plus indispensables : il n'est rien en vous que votre passion ne corrompe; par elle, vous devenez fils désobéissant, père dénaturé, sujet rebelle, époux infidèle, la passion parle encore plus haut que la nature et la loi; vous ne parlez plus que par son organe, vous ne voyez plus que par ses yeux, vous n'agissez plus que par ses impressions, vous ne respirez que par ses influences; c'est par elle que vous vous estimez heureux ou malheureux; faut-il le dire, enfin? ah! vous n'adorez plus que ses idoles. J'oubliais encore un sacrifice, c'est celui de votre santé : car enfin, comme l'impudique ne possède plus son corps, il n'en est plus le maître, il l'abandonne au crime, et par conséquent à cette multitude de maux qui d'ordinaire l'accompagnent. La passion impure ne fait plus de la vie de ce pécheur infâme qu'une triste langueur, qu'une infirmité continuelle : elle vieillit la jeunesse, elle désespère la vieillesse, elle atténue l'âge viril, et sacrifie à son tour l'infortuné qui lui a sacrifié toutes choses; mais ne faut-il pas que sur celui qui se livre à ce vice détestable s'exécute l'oracle du Seigneur : Mon esprit ne reposera jamais dans cet homme, parce qu'il est tout charnel, et que la raison et la chair sont incompatibles ensemble : *Non permanebit spiritus meus in homine, in*

æternum, quia caro est. Quoi donc de plus insensé que cet homme que la passion aveugle; ah! cet homme, s'il voulait parler sincèrement, pourrait nous dire ici : Oui, il est vrai, par mes faiblesses, je suis devenu un grand mystère à moi-même, et un prodige de folie qui ne se comprend pas; car quoi plus insensé que ce qui se présente ici! Ma fortune, ma gloire, mes intérêts, mes devoirs, mon repos, ma santé, j'ai tout sacrifié; triste et déplorable destinée! je hais tout ce que je devrais aimer, et aime tout ce que je devrais haïr: ensorcelé par un objet fatal, je suis tout et rien : homme d'affaires par mon état et inutile par ma faiblesse; homme public par mes emplois et mes charges, et toujours retiré et invisible par ma passion; sage par mes réflexions, et insensé dans ma conduite; austère dans mes maximes, et débordé dans mes mœurs; n'étant rien de ce que je devrais être, et étant tout ce que je ne devrais pas être; devenu par l'excès de ma passion, non-seulement un fou, mais un monstre, un prodige, un paradoxe qui m'étonne moi-même : *Factus sum mihi in portentum.* Ah! mon Dieu, un plaisir si honteux n'est-il pas déjà trop chèrement payé par l'extinction de sa raison et de sa conscience; non, il faut qu'il le soit encore par l'extinction de sa foi et de sa religion.

3° La passion dont je parle éteint dans celui qu'elle possède toutes les lumières de sa foi; et certes un homme trouve d'abord sa foi contre lui quand il veut aller au désordre, et il est bien triste de se dire à soi-même au fond du cœur : ce crime que je vais commettre doit être puni dans un avenir éternel de supplices inévitables! Quelle amertume vient répandre dans une âme une idée si terrible! Il faut s'en délivrer, dit le pécheur impur; de là il dit à son cœur qu'il faudrait qu'il n'y eût point de Dieu, c'est-à-dire : Que je serais heureux s'il n'y avait point de Dieu. Il se complaît dans cette pensée impie, et parce qu'elle est favorable à ses penchants, il aime tout ce qui peut l'y entretenir, il ne cherche que dans le doute à se détromper de ce qu'il appréhende de voir, et, pour s'aveugler sur ce qu'il désire avec violence, il tâche de se rendre sa religion odieuse; il se demande : Après tout, est-il bien clair que cet avenir soit si certain qu'on nous l'assure? au lieu de surmonter le vice par sa foi, il combat sa foi par sa passion. Quel prestige! Mais le pécheur impur le porte encore plus avant : viennent ensuite des ténèbres plus épaisses pour le plonger dans l'abîme, il tombe dans une incrédulité où son aveuglement se consomme : d'abord la passion la voit éloignée des secours et privée des lumieres qui viennent ordinairement de la retraite, de la prière, de la pénitence, des sacrements; car tout cela est un supplice à l'homme charnel, et que lui substitue-t-elle? ces livres monstrueux où l'on fait de l'irréligion un dogme : ces écrits, dignes des flammes, où l'on apprend à devenir impurs par principes, par règles; car, à toutes ces lectures, le pécheur impudique trouve un goût et montre une avidité terrible. Or, quand ces lumières sont éteintes, est-il étrange que vous soyez incrédules, et que déjà athées dans les mœurs, vous le soyez dans la créance : *Cum sint abominati, et incredibiles* (*Tit.*, I); et n'allez pas me dire : Si je suis incrédule, c'est par faiblesse et non par irréligion; car je vous dirai à mon tour que ce n'est que depuis que vous vous êtes formé des chaînes criminelles, que depuis que vous avez fait des liaisons funestes, que vous combattez la foi; que votre incrédulité n'a commencé à paraître que depuis que vous vous êtes aperçu que votre religion combattait vos attachements damnables; que si vous n'étiez, comme vous le dites, incrédule que par conviction et non par faiblesse, d'où vient que dans certains moments où vous voulez, ce semble, revenir à Dieu, vous comptez pour rien tous vos doutes; d'où vient qu'aux portes de la mort, où vous ne pouvez plus être impur, vous commencez à cesser d'être impie; n'est-ce pas parce que vous n'avez pris le parti d'être impie qu'après avoir pris celui d'être impur; c'est que la foi se déclarant contre votre passion, vous vous déclarez contre Dieu même; ce sont vos passions qui obscurcissent votre foi, et vous n'êtes incrédule dans la foi que parce que vous êtes impie dans vos mœurs. Voilà toute la cause de votre incrédulité. Voilà toute l'évidence que vous nous vantez, et qui l'emporte sur l'invincible clarté de toutes les preuves ensemble de notre sainte religion; voilà tout l'héroïsme de l'irréligion, la honte de l'humanité, l'opprobre du monde; tout plongé dans les sens, vous ne voulez qu'eux pour garants de toute votre créance.

Oh! qu'il est glorieux à notre sainte religion d'avoir de tels adversaires, et qu'il lui est honorable qu'on n'éprouve des armes contre elle que dans le péché! qu'il est grand pour le christianisme de n'être point incorporé avec ces cœurs impurs, et que jaloux de sa gloire il en sépare les hommes dès qu'ils sont souillés de ce vice honteux! qu'il est beau pour la foi de partager toute seule cette partie de la vie qui coule dans l'innocence! mais qu'il est honteux pour vous, impudiques, de ne devenir incrédules qu'après avoir renoncé à la vertu, à la probité, à la justice, et à être homme même.

Grand Dieu, que c'est avec justice que vous appelez le péché de ces insensés un feu dévorant jusqu'à la perdition, puisqu'il consume en eux tout sentiment de religion, et qu'il déracine toutes les impressions de foi que vous aviez fait naître dans leur cœur : *Ignis est et usque ad perditionem devorans et omnia eradicans genimina* (*Job*, XXXI); il est encore justement appelé un démon aveugle dans l'Evangile, puisque dans l'homme impur ni sa conscience, ni sa raison, ni sa foi, n'ont plus de lumières. O Seigneur, si votre pitié pouvait s'étendre jusqu'à moi, je suis ce pécheur aveugle qui ai perdu la lumière; éclairez, de grâce, mes ténèbres, et que verrai-je alors? que dans ma conscience il n'y a rien de plus criminel, que dans ma

raison il n'y a rien de plus insensé, que dans ma religion il n'y a rien de plus impie que cette infâme passion; mais non-seulement le pécheur impur est aveugle, il est encore misérable; c'est l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Comme le bonheur de l'homme sur la terre vient de la tranquillité de son cœur et de l'espoir de son salut, tout son malheur doit par conséquent venir du trouble de ce cœur et du désespoir de son salut. Or, fut-il jamais passion plus propre à troubler notre cœur, et à nous faire désespérer du salut de notre âme que l'amour profane?

Pour vous en convaincre je ne veux que les paroles de Jésus-Christ : *Quærens requiem et non inveniens;* l'esprit impur cherche du repos et n'en trouve point. Première réflexion qui prouve les agitations cruelles du cœur de l'homme impur : *Dicit: Revertar in domum meum, unde exivi;* il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Seconde réflexion qui prouve l'impénitence finale et le désespoir du salut. Ces deux grands abîmes de misère ne vous effrayent-ils pas?

1° La plus grande source des malheurs de l'homme, c'est son cœur, et les peines qui naissent du cœur sont les plus sensibles, les autres misères qui viennent des sens font une impression moins vive; ce n'est proprement point l'homme, c'est le dehors de l'homme sur qui elles tombent; mais la douleur qui vient du cœur frappe l'homme tout entier, et la même sensibilité qui nous rend dans le cœur plus sensibles pour le plaisir nous rend aussi plus misérables pour la peine. Or, comme de toutes les peines qui peuvent agir sur le cœur il n'y en a point de plus cruelles que celles qui viennent du profane amour, il n'en est point aussi qui soient plus désespérantes et plus propres à le rendre malheureux. Augustin, qui l'éprouva, nous en donne une raison bien triste : si la charité est le suprême bonheur de l'homme, parce qu'elle l'unit toujours avec Dieu, l'infâme passion est d'un caractère tout opposé, parce qu'elle n'a qu'un objet faux et borné; il faut qu'elle soit inquiète, etc. Opposons l'amour saint à l'amour profane, les caractères de l'un aux caractères de l'autre, et que tout justifie ici la vérité de ces paroles : *Quærens requiem et non inveniens.*

J'ai dit d'abord passion inquiète. La charité est tranquille, parce qu'elle unit le cœur à Dieu qui est son centre; mais le profane amour, parce qu'il déplace ce cœur fait pour Dieu, le rend misérable; ne rappelons donc plus les inquiétudes que peut avoir ce pécheur du poids de sa confusion, de la honte de son état, du sacrifice qu'il fait de ce qu'il a de plus cher : car en certains moments où la passion ne lui fait point illusion, son cœur se trouve forcé de se rappeler tout ce que lui coûte le profane amour; il le sent vivement, et quand elle ne lui causerait point d'autres misères, n'en est-ce pas déjà une bien cruelle, ou pour une femme, ou pour un homme, ou pour un homme entêté de n'être plus tranquille, nulle part de trouver inséparable d'eux tout ce qui peut les jeter dans le trouble et dans la consternation; de se faire un enfer de son domestique, trouvant odieux tout ce qu'il est obligé de voir à tout moment; de ne former que des pensées sombres et lugubres, que des désirs inquiets et dévorants; fuyant tout le reste et ne pouvant se fuir soi-même, portant partout l'idée des coupables objets dont l'amour le ronge et le dévore comme un poids immortel, et ne faisant de tout le reste de sa vie qu'un long et cruel tourment; c'était là où cependant l'infortuné cherchait son repos et où il espérait trouver tout le bonheur de son âme : *Quærens requiem*, etc.; mais quand vous répondez à votre passion, n'est-ce pas une peine d'être livré aux soupçons, aux défiances, aux jalousies et à mille et mille autres peines qui suivent le fol amour. Ah! qu'un cœur que la charité porte à Dieu est bien à couvert de ces misères; cet océan délicieux suffit à tous, et les jalousies n'y sont point à craindre; en lui toutes les joies y sont communes; le même feu qui embrase tous les cœurs ne diminue jamais; et un chrétien fidèle voudrait y porter tous les autres, parce qu'il sait bien que dans cet abîme de félicité, le monde entier pourrait se perdre sans épuiser son amour; mais l'objet profane est borné, et c'est pour cela qu'il fait des jaloux. Mais de quelle fureur, de quel esclavage n'est pas accompagnée cette jalousie! Dieu peut-il se venger plus sensiblement d'un impudique? Souffrir et faire souffrir, c'est son partage; tout ce qu'il voit et ne voit pas fait son supplice, toutes les chimères deviennent des réalités pour lui, et toutes les réalités deviennent des chimères. La pureté de la chaire et la dignité de mon ministère m'empêchent d'aller plus loin; il suffit de vous dire, avec le Saint-Esprit, que celui qui donne entrée à ce serpent dans son âme tombe dans le deuil et dans l'affliction, et sent son cœur continuellement déchiré : *Dolor cordis et luctus mulier zelotypa;* a-t-il besoin, ce pécheur, d'un autre tourment, d'un autre bourreau, d'un autre tyran que lui-même; et ne trouve-t-il pas le feu de l'enfer et tous les tourments ensemble dans cette passion honteuse où il cherchait toute la félicité de son âme : *Quærens requiem et non inveniens?*

Mais, si on est à couvert de ces cruelles jalousies, n'est-il pas bien triste pour ce pécheur d'être livré à mille craintes mortelles? Tantôt c'est une fille qui craint que les yeux de sa mère ne s'ouvrent sur une intrigue, sur un mauvais commerce; tantôt c'est une épouse qui appréhende que ses mystères ne se découvrent, et que le courroux d'un mari n'éclate; tantôt vous craignez que vos yeux mêmes ne vous trahissent, que votre faible ne parle devant ceux qui vous voient, que le public si curieux sur les nouvelles scènes ne pénètre jusqu'au fond de votre âme et ne devine ce que vous prenez tant de soin

d'y tenir caché ; que, malgré tous les dehors affectés et si bien étudiés de pudeur et de vertu dont vous vous parez, il ne vous échappe quelque parole, quelque œillade, quelque signe qui vous démasque et vous fasse connaître tel que vous êtes, c'est-à-dire un impur; car tout parle dans cette passion, il en coûte tant à se contrefaire! le grand soin et l'affectation même qu'on apporte à la cacher la découvre, et souvent ce que vous croyez un secret profond est une histoire publique. A la crainte que l'objet de votre passion ne réponde pas à votre fidélité opposons l'assurance que vous avez de la part de Dieu : car à mesure que vous avancez dans l'amour que vous lui portez, à mesure aussi il augmente sa tendresse pour vous ; mais il n'en est pas de même des créatures, lesquelles sentent que vous leur devez trop : non-seulement elles ne vous donnent plus rien, mais elles vous deviennent à charge. A la crainte que votre passion ne tombe quand elle est si violente et si forte opposons encore la divine charité, car votre amour, ô mon Dieu, se nourrit d'excès, il ne peut jamais aller, ni trop vite, ni trop loin; mais il n'en est pas de même du profane amour : comme il se forme sa raison, la violence fait sa perte; le cœur de l'homme aime par faiblesse, et par faiblesse bientôt il n'aime plus : combien de pareils exemples n'en a-t-on pas vus dans tous les temps! vous avez beau vous parer, vous composer, vous farder, dit Jérémie, cet amour que vous marquaient vos profanes amants se changera en horreur et en mépris pour vous, et autant ils vous paraissent dévoués, autant s'efforceront-ils de vous perdre : *Frustra componeris, contempserunt te amatores tui, animam tuam quærent.* (*Jerem.*, IV.) Cet amour insensé, dit un autre prophète, dont vous prenez tant de plaisir à rassasier votre âme, dégénérera en haine et en fureur, et ceux qui s'épuisaient pour fournir à vos folles dépenses vous chasseront comme un misérable, et vous livreront à la honte et à l'ignominie : *Et agent tecum in odio et dimittent te nudam ignominia plenam*, etc. (*Ezech.*, XXIII.) Alors, ce cœur enflammé et fidèle se voyant trompé, se voyant trahi, regardera en haine et en horreur cet objet infidèle et trompeur, dont il espérait tout le bonheur de sa vie. Quel déchirement dans l'âme de ce pécheur! ce n'est plus une vie, dit saint Augustin, c'est une langueur, c'est une mort continuelle, et une situation désespérante ; et Dieu la permet, afin de vérifier cet oracle : *Quærens requiem et non inveniens ;* l'impudique cherche du repos et jamais n'en trouve.

Voilà cependant les joies impures que vous préférez aux chastes consolations qui accompagnent l'amour de votre Dieu; ce sont là cependant ces tristes plaisirs que vous trouvez plus aimables que les saintes douceurs de la grâce; vous avez rejeté la croix de Jésus-Christ, et a quelles croix la passion impure ne vous attache-t-elle point? Vous avez refusé ce calice si aimable du Sauveur, mais à quel calice d'amertume et de tribulations la passion honteuse ne vous livre-t-elle point? car vous l'avez ainsi ordonné, ô mon Dieu, que l'impie qui vous ravit son cœur soit puni par son cœur même. Ah! s'il le faut, augmentez encore ses peines pour le faire revenir à vous ; que ses joies trop insensées lui deviennent un abîme de tristesse et un nouveau tourment ; que plus il cherche son repos dans ce honteux péché, plus il y trouve son supplice, et avec son supplice sa conversion : *Quærens requiem*, etc.

2° Passion insatiable dans le cœur de l'homme : quand Dieu, qui est un bien immense et infini, s'y trouve, ce doit être pour lui une surabondance aimable, un débordement de joie qui l'inonde et qui le force presque à s'écrier avec cette homme apostolique, c'est assez; mais ce n'est pas le langage de l'homme impie : Salomon l'a dit, et pourquoi le Seigneur a-t-il permis qu'un homme si sage, le plus sage de tous les hommes, finît sa vie par la plus monstrueuse des folies, sinon pour apprendre aux hommes à se tenir sur leurs gardes, pour donner plus de poids, et rendre plus invincible un témoignage que toutes les lumières de la sagesse, de l'autorité, de la raison et de l'expérience nous confirment et nous rendent indubitable? Salomon l'a dit, et après lui l'expérience le fait connaître, que le cœur du voluptueux est un abîme, qui désire toujours mille fois plus qu'il n'a, et qui ne peut jamais dire, c'est assez; c'est un gouffre si profond qu'il aurait plus de plaisir, et de joie qu'il en espère, et dirait encore : Ce n'est rien; j'en voudrais davantage. Est-il ici besoin de grands raisonnements? Parlez à ma place, victimes infortunées de la passion impure; je sais que quelquefois sur cela votre bouche trahit les sentiments de votre cœur; mais si vous nous parliez sincèrement et de bonne foi comme vous le pensez, vous nous diriez : Oui, il est vrai que le sort de ce pécheur est le dégoût et l'ennui ; que vos cœurs n'ont été que malheureux depuis que vous aimez; que les plaisirs charnels n'entrent point dans la vraie félicité de l'homme, et qu'avec eux vous vous trouvez misérables; que si vous vouliez nous parler dans une religieuse ingénuité, vous nous diriez que si quelquefois vous avez ressenti quelques joies imaginaires, de tristes moments qui leur succédaient les ont bientôt démenties, et que vous avez bientôt reconnu dans le vide de votre cœur de véritables peines, qui vous rendaient insupportables à vous-mêmes; vous nous avoueriez que quelque violence que vous eût coûtée la résistance, vous auriez toujours bien gagné à résister aux attraits de cette folle passion; que tous les jours encore vous vous souvenez avec larmes et regrets de votre pudeur, de votre innocence, et de la paix que vous goûtiez dans cet heureux temps, et qu'enfin à votre malheur votre sort est bien changé; vous nous confesseriez ici que dans cet objet qui a su vous charmer, vous y trouvez bientôt des faiblesses, des imperfections,

des travers, des bizarreries, qui le rendent indigne de votre attachement, qui vous avertissent que votre cœur aveugle s'est trompé; vous nous diriez, que depuis longtemps vous courez de passion en passion pour y trouver un bonheur que jamais vous n'y rencontrez, et que si enfin vous avez choisi un objet auquel vous donnez tous vos désirs insensés, ce n'est pas que vous soyez plus contents de votre choix, c'est que vous vous êtes lassés du changement et que vous êtes honteux de l'inconstance : *Quærens requiem*. L'impudique cherche en vain du repos dans sa passion, il n'en trouve jamais; vous nous diriez enfin que toutes ces fatales voluptés ne sont que de grandes peines, de grands regrets, une grande honte quand on y fait réflexion, de criminelles misères; que le plaisir qu'on a goûté est un charme fugitif et passager, et une peine fixe et permanente; que vous éprouvez trop ce que le sage a dit que l'impudique perd son âme à cause de l'indigence et de la pauvreté de son cœur : *Qui adulter est propter cordis inopiam perdet animam suam* (*Prov.*, VI); et qu'enfin, dans tout vous-mêmes et dans tous les objets de votre passion, vous justifiez trop cette parole : *Quærens requiem et non inveniens*; l'impudique cherche du repos et n'en trouve point.

Voilà pourtant cette passion à laquelle presque tous les cœurs se livrent aveuglément; les voilà ces attachements honteux dont tous les jours on nous dit que les peines sont des plaisirs, que sur les théâtres on ne représente qu'en beau, et dont on cache ou déguise les amertumes et les chagrins par la pompe des habits, par le brillant des spectacles, par les parures toutes mondaines : ici vous la voyez, cette passion, dans tout son naturel, hors du langage du monde, dépouillée de ce charme trompeur qui fascine les sens, qui flatte l'imagination, toute abstraction faite de ce qu'on lui attribue qu'elle n'a point, c'est-à-dire dans la réalité et dans la vérité toute pure, et dans cette peinture fidèle, qu'est-elle, sinon un poids accablant, un tourment affreux, toutes les misères ensemble?

O feu infernal! ô passion infâme! Si c'est là tout le bonheur que tu procures, favorises-en tes esclaves; pour nous, ô mon Dieu, ce n'est qu'en vous et avec vous que nous voulons chercher des plaisirs véritables, ceux que cherchent ces malheureux pécheurs ne le sont pas, ils n'en ont tout au plus que l'apparence, et, pour comble de malheur, c'est que la même passion qui les rend inquiets et insatiables dans le cœur les rend encore impénitents pour le salut : *Tunc vadit et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se, et ingressi habitant ibi*. Autre comble de misère, je n'en dirai que deux paroles.

3° Ce qui forme dans le pécheur l'état d'impénitence, ce sont deux choses : Dieu et l'homme : Dieu qui, irrité, suspend ses grâces, et l'homme qui, affaibli, tient davantage à son péché; or, de toutes les passions il n'en est point qui tende plus à consommer l'impénitence dans un cœur que l'impudicité. Pourquoi? parce qu'il n'en est aucune par qui Dieu soit plus porté à suspendre ses grâces, ni en qui l'homme plus profondément corrompu aime plus son péché, c'est-à-dire que par la passion honteuse Dieu est moins dans la voie de sa miséricorde, l'homme est moins dans la voie de sa conversion : abomination de la désolation : Ciel, quel affreux acheminement à l'impénitence finale!

Et d'abord, que voit Dieu dans l'homme impur? Il le regarde et y reconnaît son sang précieux foulé aux pieds, sa grâce toute changée en dissolution et en désordre, *gratiam transferentes in luxuriam* (*Jud.*, IV), dit saint Jude. Que voit encore Dieu dans l'homme impur? Il y voit toutes les tromperies de sa passion et un enchaînement de péchés qui en sont les malheureux effets; il y voit la discorde qui divise, l'infidélité qui trahit, l'intempérance qui abrutit, la mollesse qui corrompt, la jalousie qui désespère, car cette passion, malheureusement trop féconde, pullule une infinité de péchés; d'elle, comme de leur source, naissent, dit saint Augustin, presque tous les autres vices, et ce crime, dit saint Bernard, renferme lui seul tous les autres, et c'est pour cela qu'on appelle l'homme impur l'homme de péché, comme s'il était le péché même. Aussi dans l'Evangile le démon immonde est appelé une légion, parce qu'il comprend tous les démons ensemble. Que voit Dieu dans le pécheur impur? Il y voit une âme créée à son image, rachetée au prix de sa vie, qui n'est plus qu'une prostitution infâme du péché et à qui tous les sens servent d'instruments d'iniquité; il y voit surtout une chair, depuis le baptême si vénérable, ennoblie par son alliance, purifiée par sa grâce, imbue et engraissée de ses mystères, plus respectable que son temple, plus sainte que ses autels, profaner en elle tous les dons de son Dieu, se dégrader et se confondre avec les vils animaux. Dieu voit dans le pécheur impur l'abomination et la désolation dans le lieu saint, c'est-à-dire, en un mot, l'impureté dans un chrétien.

Or, quel attrait pour la grâce, qu'une si horrible profanation! Oh! peut-elle assez, cette grâce pure, s'éloigner de tant de corruption; non, j'ose le dire, il n'y a plus de société ni de commerce entre Dieu et le pécheur impur. Job craignait que, si son âme formait une seule pensée impure, elle ne fût indigne de l'alliance de son Dieu; mais ce que Job craignait pour lui, vous l'éprouverez sur vous. Quelle espérance donc pour une chair souillée de mille ordures? Ah! n'en doutons pas, Messieurs; Dieu, abandonné si honteusement par l'impudique, est un démon qui en prendra sept autres avec lui, s'empareront de votre âme, ils y feront une demeure fixe : *Et ingressi habitant ibi*.

4° Mais s'il ne vous reste point de ressource du côté de Dieu, prenez-vous-en à vous-mêmes, dont ce vice détestable a con-

sumé toute la vigueur, qui n'êtes plus que faiblesse et la misère même; et pourquoi la pénitence doit être nécessairement une violence héroïque, un combat, une carrière pénible qui demande des forces extrêmes? comment donc soutenir ses efforts, vous qui ne trouvez en vous que de l'épuisement et de la faiblesse, qui ne sentez plus qu'un esprit abattu dans une chair languissante, et qui, bien loin de faire assez d'efforts pour retrouver le Seigneur, ne pouvez plus vous retrouver vous-mêmes; comment pourriez-vous le ramener dans ce cœur épuisé, qui a perdu cette sainte sensibilité que la grâce lui avait donnée et qui ne s'imagine point d'autre plaisir que dans ce vice honteux, dans ce cœur en qui tout conspire à éterniser la passion, et rien à pratiquer la pénitence? car, d'où l'attendriez-vous, cette pénitence, est-ce de votre volonté? mais elle est devenue votre passion elle-même, dit saint Augustin, *non vult;* en vain, dit-il, je lui ai donné le temps de faire pénitence : *Non vult, dedi ei tempus ut pœniteret.* Une volonté naissante voudrait rompre ses chaînes, mais une volonté plus forte serre les liens davantage, et ne fait que se tourner et retourner, sans quitter sa place, *non vult;* quelquefois, regrettant la précieuse innocence que vous avez perdue, ou effrayé par les images affreuses de la mort que vous craignez, vous voudriez vous relever de l'abîme où vous êtes plongé, mais vous retombez toujours par le seul poids de la cupidité que vous aimez plus que vous ne voudriez, parce que vous avez aimé plus que vous ne deviez. Enfin, vous plaignant toujours de vos malheurs et cherchant tout ce qui peut vous rendre malheureux, est-ce donc là se convertir, et si vous ne le faites pas, n'est-ce pas que vous ne le voulez pas comme il faut : *Non vult.*

Mais d'où l'attendriez-vous encore cette pénitence? serait-ce des exercices de la religion où les autres pécheurs la trouvent? mais cette passion vous en rend incapables; encore si vous confessiez vos désordres tels qu'ils sont, et que vous le fissiez souvent, mais cette passion qui vous enchaîne ne vous le permet pas; elle en inspire de l'éloignement et de l'horreur, *non vult;* encore si vous demandiez à Dieu, par la prière, la grâce de vous en délivrer; mais, selon le langage de l'Evangile, l'esprit immonde est muet; encore si vous pouviez entendre Dieu, lorsque vous parlez en tant de manières; mais le démon impur est sourd; encore, si, par votre assiduité au saint temple, par l'usage des sacrements, vous pouviez espérer d'être participants de ces onctions divines, de ces eaux toutes célestes, de ces rosées salutaires que l'Eglise distribue et que le Sauveur communique aux fidèles; mais, selon l'Evangile, ce démon impur qui vous possède ne cherche que des lieux secs et arides, les spectacles, les compagnies mondaines, les parties de plaisir, lieux brûlants et desséchés, où la grâce ne coula jamais : *Ambulat per loca inaquosa.*

D'où l'attendriez-vous, cette pénitence? de la vieillesse? mais cet âge reçoit toujours l'ardeur que la passion lui apporte, mais il ne la rend presque jamais. C'est un ver qui ne meurt point, et ici le pécheur va toujours aussi loin que l'homme; mais, si vous avez croupi longtemps dans l'impudicité, que pouvez-vous espérer? Fussiez-vous même convertis, vous devez tout appréhender, et presque toujours c'est une fausse pénitence après ce malheureux péché. Ce vice vous a rendus inconstants, comme il est dit du démon impur de l'Evangile, tantôt dans l'eau et tantôt dans le feu; aujourd'hui dans l'eau de la pénitence, dans le repentir et les larmes, et demain dans le feu de la passion, dans les intrigues et les parties de plaisir. Il est inutile de former des résolutions et des promesses, vous ne vous en souvenez plus le lendemain. Rappelez-vous ce qui peut-être déjà vous est plusieurs fois arrivé : dans une maladie, dans une disgrâce, dans un chagrin, dans un dépit, vous fîtes les plus belles résolutions du monde; vous formâtes le dessein de ne plus voir l'objet de votre passion, de briser pour toujours vos malheureuses chaînes; dégoûtés du vice peut-être par l'usage même du vice, vous eûtes des mouvements aimables de conversion; et après des réflexions toutes sages, honteux de votre état, vous résolûtes de rendre à Dieu votre cœur. Vous avouâtes que sans lui vous seriez toujours misérables; déjà, ce semble, vous sentiez toute la différence de l'amour divin à l'amour profane. Fidèles à la grâce du Seigneur, qui vous éclairait, vous fîtes une rupture éclatante avec les complices de vos désordres; vous vîntes chercher à nos pieds un remède à vos maux, et nous, vous consolant, vous délivrant de la part de Jésus-Christ, nous vous dîmes comme lui : Allez en paix, et vous donnez bien de garde de retomber dans ce péché : *Noli amplius peccare.* (*Joan.*, VIII.)

Nous avez-vous obéi, âme fidèle? Ah! votre état répond pour vous. Toujours mêmes passions, mêmes désordres, mêmes liaisons; à la vue même de ceux qui vous connaissent et à la honte de votre repentir, vous ne fûtes jamais plus impure. Eh! à quoi donc aboutissent ces faibles larmes de pénitence? A vous rendre plus impénitents et à vérifier encore cette parole que la passion impure est un enfer fermé d'où il n'échappe aux démons aucune proie : *Revertar in domum meam unde exivi.* Si j'ai quitté cette âme, ce n'est que pour un temps : j'en suis le maître. Une pensée, une parole, un regard, un souvenir m'y rétablira : *Revertar.* Je l'avoue, peut-être que par les sacrements cette maison, qui était impure, est lavée et nettoyée; mais, par le retour de cette passion seule, je la salirai, je l'infecterai davantage : *Revertar.* Voilà comme parle le démon impur; et il ne revient point seul dans l'âme infortunée : il prend avec lui sept autres démons plus méchants encore que lui. Entre ceux-là est le démon du désespoir; désespoir terrible pendant la vie, et plus encore à la mort

de voir que vous êtes encore plus fortement que jamais attachée à l'objet infâme que Dieu vous arrache; de prouver que, jusqu'aux pieds du tribunal de Jésus-Christ, vous porterez votre passion, parce que l'habitude vous enchaîne et qu'il n'y a plus de pénitence à espérer pour vous, parce qu'il ne vous reste plus de temps pour la faire; et que, passant ainsi des flammes de l'impureté au feu de l'enfer, donnant à l'impudique le triste exemple des liaisons presque indissolubles qu'il y a entre l'impureté de la vie et l'impénitence de la mort, vous justifierez plus misérablement que jamais toute la vérité de ces effrayantes paroles : *Et ingressi habitant ibi*; les démons, y étant une fois entrés, y habitent pour jamais.

Etat lamentable, mes frères; s'il était connu, on le pleurerait avec des larmes de sang. Ah! prévenez-le, je vous en conjure, et souffrez qu'en finissant, je vous adresse ces paroles de saint Paul : *Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem sanctam Deo placentem.* (*Rom.*, XII.) Ah! que voulez-vous faire encore d'une passion qui vous rend aveugles, misérables, impénitents? Comme ministre de Jésus-Christ je vous exhorte, je vous supplie de la vaincre, de la rejeter; il est de votre intérêt, et tout en vous le demande. Tout avec moi vous y convie : votre réputation perdue ou en danger de l'être, votre gloire flétrie, votre fortune en désordre, vos affaires négligées; votre santé ruinée, votre conscience agitée, votre repos troublé, votre cœur inquiet, tous vos intérêts du temps et de l'éternité. Ah! que de voix fortes semblent se joindre à la mienne! mais une plus forte encore, c'est celle de la miséricorde de Dieu : *Per misericordiam Dei.* (*Ibid.*) Ce sang de Jésus-Christ répandu pour tous les hommes est prêt encore à couler sur vous dans ces saints jours, au nom de cette même miséricorde qui a converti les pécheresses, les Samaritaine, les Augustin, les Paul, et qui voudrait en vous faire encore revivre ces grands prodiges de pénitence : *Obsecro vos per misericordiam Dei.* Mais que vous demandons-nous encore? D'honorer votre chair, de l'élever à la dignité d'hostie sainte, *hostiam sanctam;* d'en faire une victime pure et vivante de la vie de la grâce. Direz-vous que vous vous sentez trop faibles pour cela? Mais c'est par la miséricorde de Dieu que nous vous exhortons : *Per misericordiam Dei;* quelle source de force et de courage! Nous vous demandons que vous fassiez de vos corps autant de victimes qui soient agréables à Dieu : *Deo placentem.* Direz-vous que c'est acheter un peu bien cher les désirs de plaire à Dieu? mais songez-vous que celui à qui nous voulons que vous soyez agréables, c'est un Dieu qui par l'excès de son amour, a tant mérité le vôtre?

Mais comment me vaincre moi-même? comme tant d'autres pénitents ont fait, en évitant les occasions prochaines du péché, en ôtant au démon tous les moyens qu'il emploie pour vous gagner et vous retenir : toutes ces lectures profanes, tous ces spectacles criminels, toutes ces assemblées mondaines, tout ce qui peut porter votre cœur au crime et le rappeler à ses désordres? Comment vous vaincre? en priant souvent, en approchant des sacrements J'ai bien senti, disait le Sage, que la chasteté m'était nécessaire, c'est pourquoi je l'ai demandée au Seigneur de toute mon âme. Comment vous vaincre? en écoutant la parole de Dieu, d'où sortent mille traits vainqueurs contre le démon impur, ennemi juré de votre salut. Comment vous vaincre? en faisant par la retraite, par le travail, par la pénitence, par les œuvres de charité et de religion, une diversion aimable à ce vice honteux. Comment vous vaincre, mes frères? en appelant à votre secours le grand spectacle des jugements de Dieu, la terreur salutaire de ses vengeances; car à cet aspect toute passion tombe, toute flamme s'éteint. Comment vous vaincre? en opposant à ce fol amour l'amour saint; car nous ne voulons pas dépouiller votre cœur de tout amour, et le réduire à une sécheresse rebutante. Aimez, mais plus fidèlement, mais plus chrétiennement, mais plus heureusement, mais plus raisonnablement; j'ose le dire : toute votre conversion n'est qu'un amour plus heureux, plus doux, plus tranquille et plus long.

Ah! donnez-le-nous, ô mon Dieu, cet amour divin. Vous êtes venu l'apporter sur la terre; mettez-le à la place de cet amour profane qui cause nos malheurs; ôtez-nous, si vous voulez, tout le reste, mais donnez-nous la pureté, l'innocence, qui est le plus grand bien que nous puissions jamais avoir en ce monde. Que de nos cœurs à jamais toute impureté soit bannie. Venez-y, vous, Dieu de sainteté, Dieu de grâce et de miséricorde; animez-nous, possédez-nous et nous remplissez de vos flammes innocentes. Du haut de votre croix, où votre chair fut sacrifiée, faites sur la nôtre des impressions de salut et de pénitence. Que vos regards nous touchent; que votre parole nous guérisse; que votre sang nous lave; que vos douleurs nous encouragent; que votre amour, enfin, sanctifie le nôtre, afin qu'ayant le cœur pur, nous puissions vous voir et vous posséder dans l'immortalité de votre gloire. *Amen.*

SERMON XII (8).

DES PEINES DE L'ENFER.

Miserere mei... quia crucior in hac flamma. (*Luc.*, XVI.)

Ayez pitié de moi .. parce que je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme.

Que le langage de ce pécheur en l'autre vie est différent de celui qu'il tenait en celle-ci : il disait sur la terre, flatté par le faux charme d'une trompeuse prospérité : Mon âme goûte avec joie les plaisirs divers

(8) Imprimé au tome Ier, page 224, de l'édition de Liége, sous ce titre : *De la vie molle.*

que la fortune vous offre, et, sans aller jusqu'aux coupables voluptés, faites-vous un sort si doux que les plus heureux du monde vous l'envient. Aujourd'hui, du fond des enfers où des misères trop réelles ont succédé aux fausses joies, devenu un spectacle de compassion et d'horreur, il s'écrie : O vous qui voyez l'excès de mes peines, père Abraham, ayez pitié de moi, je suis bien digne de toute votre compassion: *miserere mei*. En ce monde, il animait tous ses sens au plaisir, il s'invitait lui-même à s'y reposer loin de ces crimes grossiers qui fatiguent; et dans l'autre une source de remords causés par les flammes vengeresses qui le dévorent, lui arrache ces tristes plaintes: ah! que je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme! *crucior in hac flamma*. Ce qu'il croyait permis ne l'était donc pas? il se trompait donc quand il pensait que des mœurs exemptes de grands crimes étaient exemptes de supplices, et le système qu'il s'était fait d'une vie inutile et heureuse était donc faux? les ménagements qu'il aurait voulu garder entre le vice et la vertu, entre le crime et le plaisir, l'ont conduit où il ne voulait pas aller, et c'est à la vue d'un sort si inattendu que sont montés jusqu'au ciel ces cris lamentables : Père Abraham, ayez pitié de moi, non-seulement parce que je suis plongé dans le fond de l'abîme, mais parce que je souffre d'extrêmes maux dans cette flamme : *Miserere mei, crucior in hac flamma*.

O vous, faux justes du siècle, que tout le reste jusqu'ici a trouvés sourds et insensibles, pour vous confondre l'enfer s'ouvre aujourd'hui, lorsqu'un réprouvé, du milieu des flammes, pousse ses tristes cris; lorsque par mon ministère il semble obtenir aujourd'hui l'effet de sa demande, qui fut d'envoyer avertir ses frères des maux qu'il endurait, afin qu'ils eussent grand soin de les éviter. Ah! soyez ici attentifs à une leçon si pressante et qui vous intéresse si fort: ce que Jésus-Christ a voulu faire par la voie de l'exemple, et d'un exemple de votre nature, de votre état, peut-être de votre caractère : c'était un homme, un homme qui n'était que riche, qu'heureux dans le siècle, condamné cependant au dernier supplice.

Dieu est sans doute juste dans ses jugements; c'est donc à nous à examiner si nous ne tombons point sous son arrêt, c'est à nous à nous rapprocher et du coupable et du malheureux, c'est-à-dire à voir : 1° sur les vices de sa vie si la nôtre est sûre; 2° par ses peines combien les nôtres seront affreuses si nous lui ressemblons. C'est à ces deux points que je vais rapporter toutes les circonstances de notre Evangile: selon quelques-uns parabole pour ce riche, pour nous, hélas! trop triste vérité et peut-être trop certaine prédiction. Voyons, après avoir salué Marie. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Pour ne pas amuser votre attente sur un sort si déplorable, à la tête de l'histoire du mauvais riche, Jésus-Christ met d'abord les titres funestes qui ont servi à sa condamnation, et il semble même les presser tant, qu'il craint que vous ne les ignoriez. Il y avait un homme riche; que ce peu de mots m'alarme! que je voudrais pour votre repos que l'image, unique et seul modèle que le Sauveur nous représente d'un réprouvé, eût des traits plus terribles et des couleurs plus odieuses! Ne craignez pas que je justifie trop ce riche de notre Evangile, et que je vous le fasse moins mauvais afin que vous le paraissiez davantage ; je ne parle qu'après les Pères: il y avait un homme riche : *homo quidem erat dives*. Encore s'il l'était devenu comme on le devient aujourd'hui, par les usurpations, les rapines, les usures, les violences; mais ces paroles trop simples nous démontrent que ses biens lui étaient venus par les voies ordinaires d'une succession légitime; qu'il les avait par droit d'héritage et de naissance: *erat dives*. Eh quoi donc! l'abondance est-elle un titre de damnation? Ce qui n'est particulier qu'à un seul, n'est-ce pas une preuve qu'on peut être opulent et aimé de Dieu tout ensemble? Donc la vraie cause de la réprobation du riche, c'est qu'il aimait l'état tranquille, d'abondance, où il était né; c'est qu'il y vivait dans l'indifférence et dans la froideur pour Dieu; c'est qu'il faisait son bonheur, sa consolation de ses richesses, et qu'il changeait en jouissance et en amour du repos ce qu'il n'avait reçu que pour l'usage et pour fournir à la nécessité : *erat dives*. Voilà le premier état de sa perte : il était riche.

Le second, c'est qu'il était revêtu de pourpre et de soie, qu'il portait des habits magnifiques : *induebatur purpura et bysso*; qu'il faisait tous les jours bonne chère: *epulabatur quotidie*. Jésus-Christ, pour le perdre, ne demande pas que ces repas excèdent ses revenus et ses forces, qu'ils ruinent sa famille et altèrent sa santé; il suffit qu'il joigne à la magnificence des habits la délicatesse de sa table, et qu'il conserve un goût et une inclination pour les commodités de la vie, c'est-à-dire que tout le crime de ce réprouvé, que ses supplices n'ont fait paraître si pécheur, et dont notre amour-propre nous fait une image si affreuse, tout son crime, dis-je, se réduit à deux chefs : 1° à une mollesse de cœur qui, sans nulle passion coupable, l'attachait à lui-même préférablement à son Dieu; 2° à une mollesse des sens qui, sans se livrer aux sales voluptés, l'attachait à une vie douce et commode qui lui faisait négliger ses devoirs les plus essentiels: *mollis corde, mollis et sensibus*. Voilà tout son crime et les traits effrayants de sa sentence.

Nous devons tout espérer de la miséricorde de Dieu, mes frères, et ne point désespérer sur l'excès des peines que le mauvais riche endure ; mais si nous en jugeons selon ce principe redoutable, que de vices semblables aux siens sont punis de la damnation éternelle? à combien d'âmes ce riche ouvre-t-il l'abîme? Qu'il y a ici de réprou-

vés qui ne le paraissent pas! combien s'y trouve-t-il de chrétiens dont on loue les vertus, qui appartiennent à l'enfer, et qui sont dans la voie commune qui y mène, qui sont plus figurés que vous ne pensez par ce riche déplorable? Car, ayez le courage d'examiner le fond de votre état et de votre conduite, qu'est-elle autre chose que l'usage continuel de ces deux mollesses du cœur et des sens, qui font tout le crime du riche malheureux, et, combien d'amitiés purement humaines, d'affections trop naturelles où Dieu ne trouve aucune part, auxquelles vous donnez tous vos sentiments, toutes vos pensées, et à qui vous consacrez tous vos talents, tous vos soins, tout votre temps, tout votre être? Cette mollesse a même dans votre cœur ses raffinements et sa délicatesse; elle voudrait le rendre heureux du côté de la piété dont elle lui laisse le désir, et du côté de la volupté dont elle lui épargne les remords; elle ne veut ni passions violentes qui maîtrisent le cœur, ni scrupules piquants qui l'inquiètent; elle l'empêche de courir trop fortement après les objets qui se présentent à lui; mais elle veut pourtant qu'il en ait toujours quelqu'un qui l'amuse, et l'inclination qui le laisserait trop à lui-même lui serait à charge. Craignant pour ce cœur un changement trop rapide, elle essaye de le retenir dans une situation qui le fixe, et pour empêcher qu'il ne passe trop vite du plaisir au repos, elle lui laisse ce qu'il y a de flatteur, de doux, de tranquille dans la volupté, en lui ôtant ce qu'il y a de violent et d'ennuyeux; car voilà ce que j'appelle mollesse du cœur inconnue aux libertins et aux grands pécheurs, mais qui fait la douce occupation des sages du siècle et des plus vertueux.

D'un autre côté, que ne respirent pas vos sens ennemis d'une grossière fatigue? ils n'ont garde de combattre la mollesse de votre cœur; ils vont à ce qui leur paraît le plus commode, et pour les rassasier, vous leur accordez des lectures profanes, des représentations divertissantes, et sans les assujettir à ce qu'il y a de pénible et de gênant dans la sensualité, vous ne leur proposez cependant que des objets agréables. Las de ces assemblées tumultueuses, vous vous renfermez dans des cercles plus étroits où vous trouvez des plaisirs plus délicats et plus tranquilles; vos ennemis mortels sont la contrainte et la gêne; tout ce qui est sérieux vous paraît triste; tout ce qui est obligation et devoir vous accable; si jamais vous vous occupez, ce n'est que par contenance; si vous lisez, ce n'est que par amusement; si vous priez, ce n'est que par habitude; si vous agissez, ce n'est que lorsque l'oisiveté vous est une peine; si vous parlez de dévotion avec des personnes pieuses, ce langage n'est qu'une politesse. Votre seul embarras, votre unique étude est de vous égayer, et l'envie de vous rendre heureux par des plaisirs qui ne sont jamais uniformes, vous faites succéder le jeu au repos, les repas aux promenades; ce n'est qu'une mollesse continuelle, un enchaînement de bagatelles, tout le fond de votre état, l'essentiel de votre condition, le privilége de votre abondance. Or, dans cet état qui répond si peu à la dignité de l'homme, et encore moins à celle de chrétien, j'ose vous dire que si quelque chose est digne de l'enfer, c'est votre vie.

Venez, après cela, nous dire : Mais quel mal fais-je? on ne me voit ni aux théâtres ni aux jeux publics comme un tel et un tel; je n'étends point les limites de mes terres dans le champ de mes voisins; je ne profite point des misères d'autrui, et n'élève point sur les malheurs publics ma fortune particulière. Je ne suis ni avare, ni violent, ni vindicatif, ni impudique, pourquoi me censurez vous?

Ah! mes frères, s'il ne fallait que plaire aux hommes, vous nous paraîtriez innocents; mais ce n'est pas assez pour plaire à Dieu; une probité humaine ne lui suffit pas, il exige davantage, et il condamne le serviteur de l'Evangile, non parce qu'il est infidèle, mais parce qu'il est oisif. Il réprouve une ville entière à cause de son abondance et de l'oisiveté de ses habitants : *Hæc fuit iniquitas Sodomæ abundantia, et otium ipsius et filiarum ejus.* Il brise le vase qui est inutile : *Contrivi Moab sicut vas inutile.* Ce n'est point assez devant lui que vos mœurs soient honnêtes, il faut qu'elles soient chrétiennes. Tout plaisir, quelque innocent qu'il vous paraisse, dès là qu'il domine ce cœur qui est fait pour Dieu, est sacrilége; une vie qui n'est point sainte ne peut jamais justifier; la mollesse seule sans grands désordres est une disposition de mort à ses yeux, et les flammes vengeresses brûlent ici un infortuné riche qui n'était que ce que vous êtes, et qui vivait sous une loi moins parfaite, qui semblait rendre plus excusable la vie mondaine que sous l'empire de la croix. Je vous demande, si cela est ainsi, que peut attendre votre mollesse? il faut accuser Jésus-Christ comme injuste, ou que vous vous condamniez déjà vous-mêmes comme réprouvés.

Mais montrez-moi donc les crimes si énormes de ma vie, direz-vous, et n'est-ce point ici l'artifice du zèle ou de l'éloquence que vous employez pour m'alarmer? Ah! plût à Dieu, mes frères, que cela fût ainsi! Mais de ce que nous avançons, nous en avons pour fondement tout le christianisme; et puisque vous aimez à être éclaircis, vous allez voir que si la mollesse du cœur anéantit le fond de la religion, la mollesse des sens énerve vos promesses les plus solennelles.

Et d'abord, dans cette mollesse des sens qui règne en vous, quelle vertu opposez-vous à la justice divine? Est-ce la foi? vous ne voulez nulle preuve; l'humilité? vous ne connaissez en vous nulle misère; la patience? vous ne voulez nulle douleur; la gloire? vous ne voyez nul danger dans votre état; la pénitence? vous ne voulez nulles mortifications; l'espérance? vous n'avez nul mérite : car ce qui se fait par les sentiments

de la nature ne mérite rien et ne peut espérer de récompense.

Or, dans cette mollesse du cœur, la disposition de votre âme est-elle surnaturelle? y a-t-il quelque chose de céleste et un caractère divin? est-elle bien contraire au torrent des passions humaines et des penchants naturels? faut-il se faire bien de la violence, pour vivre comme vous vivez? et ce prix inestimable, qui a coûté si cher aux saints, serait-il donné pour rien à la mollesse et au plaisir? oseriez-vous le demander, l'attendre dans votre état? Et de là concluez que l'espérance est une vertu dont vous perdez l'usage, et que le désir du ciel, si commun et si indispensable au chrétien, se trouve tout éteint en vous. En effet, je conçois bien comment un cœur qui ne tient point à la terre, fait de cette demeure aimable l'objet de ses impatients désirs; mais vous, hommes du monde, femmes du siècle, le reproche est commun à tous ceux qui vivent dans la mollesse; lorsque, dans une vie toute mondaine, vous vous trouvez heureux ici-bas, comment votre cœur formerait-il ces divins transports qui élèvent au ciel, et comment le désir d'une autre félicité serait-il naturel dans un cœur où règne l'amour du repos, et où elle se fait un bonheur de la dissipation de la vie? Comment la terre serait-elle un lieu de gémissements et une vallée de larmes à quiconque aime ses joies et ses douceurs? Ah! qu'il est facile d'oublier le terme quand tout plaît dans la voie.

Mais sur toutes les vertus, la charité qui les comprend toutes, semble mourir dans cet état de mollesse. Et en effet, aimez-vous Dieu d'un amour dominant, supérieur à tout? est-il seul votre félicité, la fin unique de votre être, de toutes vos actions? Ah! je ne le demande qu'à vous-même, c'est à vous que je m'en rapporte, âme molle; depuis que vous vous êtes fait un plaisir dans la vie d'être mondaine, n'est-il pas vrai que vous avez de la peine à vous y reconnaître? Ce cœur autrefois si tendre et si sensible, qui ne croyait point être jamais heureux sans son Dieu, n'est-il pas tout changé? Ce qui faisait autrefois votre joie, fait aujourd'hui toute votre affliction; aujourd'hui si vous écoutez sa parole, quel ennui! si vous lisez son Evangile, quel dégoût! si vous venez l'adorer, quelle peine! si vous l'invoquez, quelle langueur! si vous assistez à ses mystères, quelle pesanteur! si vous vous jetez à ses pieds pour confesser vos offenses, quel gêne, quelle contrainte! La mollesse glace tout votre cœur pour Dieu, et après cela vous demandez où est le crime, et moi je vous demande où n'est-il pas?

Mais peut-être votre mollesse n'est-elle point opposée à la charité que vous devez à vos frères; mais voyons le riche de notre évangile. Il y avait un certain mendiant, nommé Lazare, *erat quidem mendicus nomine Lazarus*. Il était si languissant qu'il ne pouvait se soutenir, *qui jacebat;* il était si exposé aux yeux du riche qu'il ne pouvait s'empêcher de le voir : il était couché à sa porte, *ad januam ejus*. Il était si infirme qu'il était couvert d'ulcères et de plaies, objet sans doute bien digne de compassion, *ulceribus plenus;* si faible et si épuisé par ses maux et par la faim, qu'il n'avait pas même la force de se plaindre; la voix lui manquait et il ne pouvait que désirer, *cupiens*. Il était si sobre qu'il se serait contenté des miettes, *saturari de micis;* si discret qu'il ne songe pas même au festin, mais seulement à ce qui tombe sous la table, *quæ cadebant de mensa divitis*. Et cependant ni ce riche, ni aucun de sa compagnie ne donne la moindre chose à ce pauvre malheureux, *et nemo illi dabat*. Ah! qu'il est difficile de faire d'un homme riche un homme charitable! aussi Lazare ne trouve-t-il dans le cœur du mauvais riche qu'insensibilité, et toutes ces plaies et ces misères qui semblent lui devoir faire un objet de compassion ne font que consommer sa dureté.

Oh! qu'à ce prix on est heureux, ô mon Dieu, de ne point avoir de quoi vivre dans l'abondance et la mollesse, et que si cet état d'indigence et de pauvreté est une grande misère selon le monde, que c'est une grande miséricorde selon vous! Car tel est, riches du siècle, l'effet de votre mollesse et de votre abondance. Dans votre cœur elle y étouffe tellement tout sentiment même de tendresse humaine que c'est, ce semble, pour l'attendrir et pour forcer votre compassion que Dieu multiplie tous les jours ces objets si tristes et si misérables; qu'il change toute la terre en un grand spectacle de misère, et qu'il expose sous vos yeux tant de pauvres Lazares pour exciter dans vos entrailles dures un tendre mouvement de charité. Mais en vous la mollesse forme un fond de dureté que rien ne saurait exciter, l'amour de vous-même absorbe tout autre sentiment, et tandis que des personnes d'une naissance et d'une fortune médiocre, tirent du fond même de leur nécessaire de quoi servir de matière à la charité envers leurs frères, vous qui peut-être par vos injustices avez contribué à faire tant de malheureux, vous refusez encore de leur donner quelque soulagement, et montrez à leur égard, malgré vos fausses vertus, un cœur plus cruel que les pécheurs les plus déclarés.

Demandez donc après cela où est le crime de votre mollesse? Déjà pour vous c'est un grand crime de n'être pas un saint, pas même un bon chrétien : que sera-ce donc, barbare impie, sans amour pour Dieu, sans charité pour vos frères, que sera-ce de mettre une incompatibilité entre vos sentiments et ceux que la religion vous inspire? que sera-ce d'anéantir par là le saint, le chrétien, l'homme même en vous, et de n'y laisser que faiblesse, que lâcheté, qu'indifférence? Ne vous y trompez donc pas, hommes riches; parce que cette mollesse de cœur est douce, secrète, cachée, elle paraît moins horrible, mais sachez qu'un homme dont le cœur est mou, sensuel et attaché à lui-même, est tous les pécheurs ensemble; que cette vie commode, oisive, douce, renferme toutes les iniquités, et que

devant Dieu, qui n'en porte pas le même jugement que vous, vous devenez plus coupables et plus redevables à sa justice que les autres pécheurs.

Cette mollesse des sens, tout éloignée qu'elle est des grossières voluptés, n'en est pas moins criminelle; elle viole les promesses les plus sacrées et les plus solennelles du christianisme à votre baptême. Avez-vous dit je renonce à un certain monde, plus voluptueux et plus grossier, plus tumultueux et plus embarrassant, mais je m'en réserve un plus doux et plus délicat, plus commode et plus tranquille? L'Eglise, justement indignée contre vous, aurait désavoué vos vœux, et vous méconnaissant pour un de ses enfants, elle vous aurait rejeté de son sein comme un profane; mais ce que vous avez juré sur les fonts sacrés, c'est de renoncer pour jamais au monde et à ses moindres plaisirs, à toutes ses pompes et à ses folles joies, à ses assemblées profanes et à son commerce, à ses amusements et à ses spectacles; votre serment fut d'attacher à la croix votre corps avec ses sens, votre cœur avec ses convoitises. Par vos promesses, vous vous consacrâtes à la pénitence et à la mort : Dieu et les anges en furent les témoins; l'Eglise, qui en est la dépositaire, les scella du sang de son époux, et on les voit encore écrites dans le livre de vie avec des traits si ineffaçables que vous ne pouvez les nier. Or je vous le demande, mes frères, cette vie molle que vous menez est-elle une exécution de ces promesses saintes? dit-elle anathème à tout ce que dès lors vous détestâtes? Raisonnables comme vous vous piquez d'être, si vous aviez juré d'aimer le monde et d'embrasser ses commodités et ses plaisirs, pourriez-vous jamais mieux tenir votre parole? vivriez-vous autrement que vous vivez? auriez-vous mené une autre vie que celle que vous menez? Cette vie où d'un côté, ôtant tous les excès criminels, vous y laissez tous les plaisirs honnêtes; où, de l'autre, vous réservant de la religion les pratiques qui vous sont les plus commodes, comme la probité, la pudeur, la justice, pour en retrancher toutes celles qui demandent la moindre violence, comme la médiocrité, la charité, la pénitence; cette vie où d'une part vous semblez vouloir réformer le monde, et où de l'autre vous mitigez la religion; où d'un côté, en bannissant les grands excès, vous vous permettez les vices délicats; où, de l'autre, produisant quelques œuvres toutes naturelles, vous retranchez les grandes vertus de votre état, et ne vous en tenez dans la religion qu'à celles qui sont communes et faciles, comme quelques jeûnes adoucis, quelques confessions froides et sans douleur, quelques prières récitées sans foi et du bout des lèvres, quelques messes entendues sans recueillement et sans attention; cette vie enfin où, relâchant un peu du crime et de la vertu, on n'est d'une part ni trop sensuel, ni assez mortifié, corrigeant ce que l'une a de trop sévère par ce que l'autre a de plus doux, essayant d'accorder l'un avec l'autre, d'avoir part au mérite de la vertu, sans renoncer aux douceurs de vice, et de joindre la paix de la conscience avec la mollesse des mœurs; une telle vie, je vous le demande, suffit-elle à un chrétien? Croyez-vous qu'elle dégage votre foi, et qu'elle soit assez pure, assez rigoureuse pour répondre à la sincérité et à l'étendue des serments que vous fîtes au baptême?

Quoi donc! cette perfection sublime des préceptes divins que vous jurâtes de garder fidèlement; toute la grandeur, toute la noblesse et tout l'héroïsme de votre sainte religion se termineraient-ils à une vie aisée, commode, naturelle, et conforme à vos penchants? Est-ce là où se réduit, toute la dignité de votre vocation, et Dieu lui-même y reconnaît-il vos engagements et vos promesses? Est-ce renoncer au monde que de tenir à lui par les liens les plus doux? Est-ce haïr sa chair que de la traiter avec moins de rigueur et plus de délicatesse? Appelle-t-on cela se crucifier au monde, y renoncer, y mourir? Ah! c'est bien plutôt profaner vos vœux les plus sacrés, trahir vos promesses les plus solennelles; ne vous y trompez pas, c'est abjurer votre foi, briser le sceau respectable de votre salut apposé par votre régénération divine sur les fonts baptismaux; avec des mœurs si lâches, si molles, si mondaines, toute votre vie peut-elle être autre chose qu'une longue prévarication, qu'un parjure énorme, qu'une apostasie abominable?

Mais si vos promesses violées par la mollesse des sens vous rendent perfides, vos engagements ne vous rendent-ils pas difformes avec celui que vous avez pris pour votre chef et pour votre modèle? Quels sont-ils, ces engagemenfs? Saint Pierre vous dit que c'est de vous rendre conformes à Jésus-Christ, et que votre vocation consiste à souffrir et à suivre les traces qu'il nous a laissées : *In hoc enim vocati estis, quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* (I *Petr.*, II.) Or, toute la vie de Jésus-Christ s'est-elle terminée à cette mollesse du cœur et des sens? est-ce là tout ce que lui a coûté sa gloire? et n'est-il le Saint des saints que pour n'avoir été ni usurpateur, ni sacrilége, ni adultère, ni impie? N'a-t-il pris de la pénitence et du travail que ce qui l'accommodait? Toute sa sainteté ne consistait-elle pendant son séjour en ce monde, qu'à éviter les excès infâmes? N'a-t-il pas pratiqué les vertus les plus rigoureuses, passé par les tourments les plus ignominieux avant de parvenir à la gloire? N'a-t-il pas toujours montré dans ses sens et dans son cœur les exercices de la religion les plus austères? N'a-t-il pas sans cesse parlé par ses exemples, et poussé la vertu jusqu'au retranchement, à la violence, aux mortifications et à la pratique de la pénitence la plus sévère? Donc, lorsque par la mollesse vous ne retranchez de votre vie que l'usage des choses défendues, sans en venir à la pratique des choses pénibles et douloureuses; lorsque vous ne vous abstenez que des grands crimes, sans vous priver des cho-

ses agréables, remplissez-vous votre vocation et vos engagements? conservez-vous les sentiments de ressemblance à Jésus-Christ de ne faire avec lui qu'un même esprit, qu'un même cœur, qu'une même vie, qu'une même mort? Auquel de ses mystères pourriez vous rapporter cette mollesse mondaine, cet état de délicatesse où vous êtes? à quelles circonstances de sa vie appliqueriez-vous les traits de la vôtre lorsqu'il vous montre des pleurs, vous témoignez de la joie ; lorsqu'il vous expose des souffrances, vous voulez avoir toutes vos aises ; lorsqu'il vous présente des jeûnes, des violences, des travaux, des peines, vous y répondez par de continuelles bonnes chères, par vos commodités, par votre oisiveté, par vos plaisirs. Où est donc la proportion entre votre vie et la sienne? quelle conformité voyons-nous de vous à lui? Est-ce là, en quoi vous l'imitez? est-ce là le suivre, et marcher sur les traces de son sang et de ses souffrances? *in hoc vocati estis*, etc. Avec une vie si sensuelle, si molle, ne perdez vous pas tous les rapports sacrés que vous aviez promis d'avoir avec Jésus-Christ, et toutes les vraies qualités d'enfants de Dieu ne sont-elles pas en vous défigurées et anéanties par cette indigne mollesse?

Ah! je veux qu'avec des mœurs si lâches, avec cette vie si commode, votre cœur affaibli et désarmé puisse encore trouver assez de force pour résister au péché, ce qui n'arrive guère ; que cette mollesse ne dégénère pas bientôt en désordre, ce qui est très-rare ; je veux que, dans cette source de langueur et de paresse, vous n'omettiez aucun des devoirs de votre profession et de votre état, ce qui ne se fait point sans miracle ; je veux que cette vie sensuelle, étant une occasion prochaine de commettre le péché, ne devienne pas un péché elle-même, ce que nul n'a jamais osé assurer. Je veux encore que la grâce de Jésus-Christ puisse compatir en vous avec elle, ce qui n'est guère vraisemblable. N'est-ce pas déjà un crime assez grand de vous mettre avec Dieu dans une contradiction universelle? Votre vie comparée avec celle de ces hommes débordés et licencieux, vous paraît moins dangereuse et peut-être tout à fait innocente, mais confrontée avec celle d'un Dieu crucifié, souffrant et pénitent, n'est-elle pas une monstrueuse difformité et un excès abominable? Sera-ce donc sur le monde ou sur Jésus-Christ crucifié, que vous serez jugés? D'ailleurs vous voyez par l'exemple du riche que la mollesse portée à un certain degré est punie des plus affreux supplices ; or, qui vous assurera que la vôtre n'a point le caractère qu'il faut pour l'enfer, et qu'étant la voie large de la multitude, elle ne vous damnera point avec la multitude? Quand vous la voyez si opposée, cette mollesse, aux vœux de votre baptême, aux maximes de l'Evangile, à la parole et aux exemples de Jésus-Christ, par où pouvez-vous la trouver innocente, et où trouverez vous jamais du crime, si cette mollesse n'en est pas un? et qui pourrez vous damner, si votre vie toute sensuelle ne vous damne pas ?

Ah! permettez-moi de vous dire ici 1° que je ne vois rien dont les effets et les suites soient plus terribles que celles de votre mollesse, et quelque horreur que me donnent les crimes grossiers, je n'en augure pas si mal que de votre indolente tiédeur, parce que vous vous flattez d'une justice imaginaire qui vous fait croire que vous êtes bons quand vous êtes abominables, et qu'il n'y a rien à changer dans votre conduite pendant que tout y est pernicieux. 2° Les grands pécheurs sentent tout le malheur de leur état, et les grands crimes qui se présentent à eux leur demandent des expiations et des larmes; mais cet état de mollesse, de tiédeur, ne se fait point sentir, vous y regardez la pénitence et les mortifications comme étrangères à votre état, et au lieu de vouloir les embrasser, vous en faites toute votre appréhension. 3° Les infâmes voluptés ne sont que d'un certain âge, elles ne durent pas toujours; mais cette mollesse est un péché de toute la vie : c'est un feu qui brûle si vivement, dans votre cœur, qu'il est presque impossible de l'éteindre, et voilà ce que l'Esprit-Saint appelle chez Jérémie une blessure désespérée, une plaie très-mauvaise : *Insanabilis fractura tua, pessima plaga* (*Jerem.*, XXX), et tout ce qui fait le désespoir de la guérison de votre plaie, c'est que vous ne la sentez pas, c'est que vous l'aimez toute dangereuse qu'elle est. Aussi voyons-nous que tandis que les plus grands pécheurs viennent se jeter à nos pieds pour se décharger du poids de leurs offenses, vous demeurez tranquilles et insensibles au milieu des vôtres.

Ah! qui donnera à mes yeux des larmes, à mon cœur des sentiments, à ma bouche des expressions assez touchantes pour vous émouvoir sur un état si déplorable, et vous le faire envisager non-seulement comme un crime affreux, mais comme un malheur lamentable? Car si vous avez vu, par les suites funestes de la vie du mauvais riche, combien la vôtre est déplorable, vous allez voir par l'image de ses peines combien les vôtres seront terribles, c'est mon second point, je n'en dirai que deux paroles.

SECOND POINT.

Une double mollesse rend le mauvais riche coupable pendant sa vie, et une double peine le rend malheureux après sa mort : à chaque espèce de péché répond un genre différent de supplice, et si son cœur et ses sens firent tout son crime, ils feront tous deux ensemble son tourment; tourment dans son cœur, privé du bien suprême qu'il désire, *vidit a longe* ; dans ses sens par la douleur extrême qu'il souffre, *crucior in hac flamma.* Ainsi tout ce qui offensa Dieu dans le riche, le venge, et rien ne servit à sa mollesse qui ne serve à son supplice.

1° Telle sera la triste situation, pécheurs, où vous vous trouverez à la dernière heure de la vie; vous étiez faits pour être heureux avec Dieu, c'était le penchant le plus fort que pût avoir une âme aussi noble de sa nature qu'est la vôtre. Il lui fallait un Dieu pour remplir toute sa capacité qui est infinie;

mais rompant des rapports si doux, vous lui substituez des fantômes qui l'amusent : ils se dissiperont à votre mort, et votre prospérité, venant à fondre sous vos pieds, vous ouvrira un affreux abîme ; et, ouvrant alors ces yeux que le charme des passions avait tenus fermés, vous verrez votre Dieu dans un si grand éloignement qu'il vous paraîtra impossible d'y atteindre : *Elevans autem oculos suos.* Le premier objet qui les frappera sera un Dieu perdu sans ressource, *et vidit a longe;* tout exprès il se montrera à vous, ce Dieu aimable, avec les charmes les plus éblouissants, et sous une forme qui vous le rendra infiniment désirable. Exprès il vous paraîtra le plus caressant de tous les maîtres, le meilleur de tous les pères, réunissant en lui toutes les beautés, toutes les délices, et toutes les félicités ensemble ; exprès il rendra vos lumières plus vives, vos mouvements plus actifs, et lorsque votre cœur, rendu tout entier à lui-même pour sentir ses forces qui étaient partagées, s'élancera vers ce Dieu perdu, une main invisible le repoussera et le replongera dans le fond de l'abîme; toutes les liaisons qui étaient entre vous et lui seront alors rompues : comme vous ne serez plus son image, il ne sera plus votre Dieu.

Plus votre Dieu, ô homme! ô chrétien! ô pécheur! Pouvez-vous sans sécher d'effroi entendre ces tristes paroles, que vous soyez séparés de votre Dieu? Pour lui c'est peu de chose, mais pour vous est-il de plus épouvantable malheur et qui pourra vous en consoler? *et vidit a longe.*

Mais voyons encore comment la perte de votre Dieu punira cette mollesse qui vous enchantait pendant la vie. Maintenant votre cœur, mou, sensuel, voluptueux, ne cherche ici que des plaisirs tranquilles, que des passions qui le flattent ; il ne lui faut que de ces mouvements doux qui le frappent délicatement sans le gêner, sans l'incommoder, et alors loin de Dieu, il ne trouvera que troubles, qu'agitations, qu'inquiétudes. Ses désirs insatiables et incompatibles le combattront sans cesse, et deux mouvements contraires qui se contrediront, l'un d'envie de se joindre à son Dieu, l'autre de désespoir de ne pouvoir y atteindre, vous déchireront impitoyablement, sans que l'inclination qui vous y fera tendre, diminue en rien la haine que vous en aurez toujours. Attrait puissant et toujours obstacle invincible, toujours ardeur violente de le posséder, et toujours douleur amère de le perdre ; toujours désir impuissant, et toujours crainte accablante; toujours fureur de vous venger, et toujours impossibilité absolue de le faire; et par conséquent que de contraintes malheureuses, que de sentiments désespérants! Le riche vit Abraham de loin, *vidit a longe.* Mon Dieu, si ces choses sont si terribles à entendre, que sera-ce de les éprouver et de les sentir? quel sera votre sort si on dit de vous comme de l'infortuné de notre évangile: du milieu de ses tourments, il n'a vu Dieu que de loin, *cum esset in tormentis, vidit Abraham a longe?* Qui pourra vous consoler dans une si grande affliction? sera-ce le supplice de vos sens? ah! il vous rendra encore plus inconsolables.

2° Ici, mes frères, les expressions manquent et les idées affaiblissent le sujet, et quand on aura dit que ce sont des peines excessives sans aucun adoucissement, sans nul partage, sans aucune fin; que tout ce qui accable, ce qui afflige, ce qui tourmente, ce qui désespère, se trouve ramassé dans ces lieux de tourments ; que c'est dans ce centre de tous les maux que sont rassemblés un tas de désespérés qui s'entredéchirent sans cesse ; que c'est là où règne une société de furieux qui s'entremaudissent et se dévorent; que c'est là que livrés à une foule de monstres épouvantables qui, à l'envi épuiseront sur vous leur rage et leur inhumanité, vous serez abîmés de maux, de tourments. Quand on vous aura dit que chaque partie de votre corps aura son supplice propre; que l'horreur du spectacle le plus hideux succédera à l'amour insensé de cet objet chéri qui faisait vos délices ; qu'une accablante captivité punira en vous l'attachement que vous avez à vos commodités et à vos aises; qu'une faim cruelle y vengera Dieu d'avoir flatté votre goût, et satisfait vos appétits par tous les raffinements de la délicatesse. Quand on aura donné à ces paroles du riche: *crucior in hac flamma*, tout leur sens, ah! mon corps devenu plus sensible et tout consumé de douleurs, rend mes peines inconcevables, *crucior.* En moi tout est changé en feux dévorants, tout y est transformé en flammes cruelles, et ma chair et mes membres, tout est enflammé, tout brûle en moi, tout y est tellement pénétré que mes os et ma substance sont tout en feu, sans que je puisse seulement fournir une goutte d'eau à la vivacité de mes ardeurs, *crucior in hac flamma.*

Quand par des peintures plus vives j'aurai excité votre imagination, ce ne sera encore que des ombres, que des images infiniment moins horribles que la réalité, et je n'aurai touché que la superficie de l'enfer. Il y reste toujours des profondeurs impénétrables, où la pensée se perd, où les idées se confondent; il n'y a que Dieu et les tristes victimes de sa colère, qui connaissent l'excès de ces tourments, et nous ne pouvons en parler qu'avec des frissonnements, de vives terreurs et des secousses mortelles : *crucior in hac flamma.*

Encore si ces peines, toutes terribles qu'elles sont, avaient quelque issue, si on y voyait une fin, elles seraient supportables par l'espoir qu'un jour elles finiraient; mais à vos maux présents, Dieu en ajoute de plus grands encore pour l'avenir : le poids de son éternité qui se présentera à vous tout entière, et dont vous serez obligés de vous occuper, mettra le comble à votre désespoir, et il ne faut qu'un seul point de cette éternité terrible pour vous accabler autant que l'éternité même tout ensemble.

O Dieu terrible ! vous écrierez-vous dans des transports de rage et de douleur, ne finirez-vous jamais mes peines? faut-il toujours souffrir ? Oui, toujours, vous répondra ce

Dieu juste : *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est;* entre vous et moi il y a une distance infinie, et il est impossible de passer de l'abîme où vous êtes à l'heureux séjour que j'habite; il y a entre nous deux un chaos impénétrable qui nous sépare pour toujours : d'un côté vos péchés poussés jusqu'à la mort, vos passions assouvies, votre chair flattée, vos penchants écoutés; et de l'autre mon sang foulé aux pieds, mes mérites anéantis, mes grâces méprisées, ma patience lassée, ma miséricorde épuisée, ma justice irritée. Par tout cela le puits de cet abîme est fermé sur vous et ne peut s'ouvrir, en sorte que ceux qui voudront en sortir pour venir à moi ne le pourront jamais : *Ut hi qui volunt hinc transire ad vos non possunt, neque inde huc transmeare.*

Oui, la plus affreuse des misères est de vous voir dans un état fixe et immuable de tourments. Vous avez insulté à la majesté d'un Dieu qui est infinie, il faut que vos supplices soient sans fin ; vos péchés ont été continuels, il faut que vos peines soient éternelles. Vous ne vous êtes point repentis de vos crimes, dira Dieu, je ne me repentirai point de vous faire souffrir; vous ne vous êtes point lassés d'être rebelles à mes ordres, je ne me lasserai point d'être vengeur de ma miséricorde ; rien n'a pu mesurer ni retenir vos crimes, rien aussi ne mesurera et ne retiendra vos tourments. Votre âme qui a péché est immortelle, il lui faut donc un supplice éternel; et, afin qu'elle ne voie jamais finir ses maux, que sa vie ne finisse jamais; sa vie ne finira jamais : *Inter vos et nos chaos magnum firmatum est.*

Hélas ! quand on vient à songer que pour une seule mauvaise pensée l'on soit damné, que la moindre désobéissance passe par les flammes de l'enfer, quelle peine ! y rester quelque temps, quel supplice ! mais toujours y demeurer, se faire une habitation fixe, et une maison ordinaire de son éternité: là-dessus a-t-on des paroles pour s'exprimer, des pensées pour comprendre et assez d'âme pour s'effrayer? Mon Dieu ! on sait ici que cet enfer est pour les âmes molles et tout est plein de chrétiens mous et sensuels : une vie, qui n'est seulement que commode et heureuse, suffit pour conduire à cet abîme affreux, et tous ici veulent être heureux et avoir toutes leurs aises. Qu'y a-t-il de plus terrible ici ou des peines de l'enfer, ou de l'insensibilité de tant d'âmes qui s'y précipitent de propos délibéré?

Mais vous, mes frères, quel fruit retirerez-vous de ce discours? Est-ce de nous dire, comme on fait ordinairement après ces sortes de matières : mais si Dieu prépare à la vie commune des habitants du monde, des supplices qui ne sont point pour ceux qui habitent les déserts, il faut donc déserter les villes et s'enfuir dans d'affreuses solitudes? Croyez-moi, mes frères, tirez de l'exemple du mauvais riche des conséquences plus sérieuses et plus sages : puisque l'abus de son cœur et de ses sens lui ont attiré des malheurs si grands, il faut donc que vous fassiez des vôtres un usage plus chrétien que vous soyez plus modérés dans vos plaisirs, plus solides et plus circonspects dans l'usage de vos sens; possédant vos biens, mais sans en jouir, selon le conseil de l'Apôtre; en usant comme n'en usant pas, et regardant sans goût et sans attache les choses de ce monde qui passent par vos mains et qui tombent sous vos sens; composez-vous y une forme de vie, et, sur l'intention de celui qui fait la parabole, et aux dépens de celui dont on la fait, prenez-y tout ce qui est de Jésus-Christ, et n'y prenez rien de la conduite du riche réprouvé. Conservez tout ce qui est de l'un, rejetez tout ce qui est de l'autre ; entretenez l'union et la société avec vos frères par des commerces honnêtes; mangez ensemble avec sobriété, et formez entre vous et eux toutes les liaisons qui ont pour fin la charité chrétienne : cela est de Jésus-Christ, conservez-le. Fuyez l'oisiveté, la mollesse, le plaisir, la tiédeur, l'amour d'une vie douce et commode, cela est du riche, rejetez-le. Jésus-Christ est l'objet et le terme que vous devez avoir toujours en vue, le riche est le point fatal où commence la mollesse qui finit par l'enfer; imitez-l'un, éloignez-vous de l'autre, et assurez-vous que si on se précipite dans des tourments si affreux en suivant la mollesse du riche, on s'élève jusque dans le séjour de l'éternelle félicité en embrassant les souffrances et la vie mortifiée dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple. C'est ce que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON XIII.

DE LA GLOIRE DU CIEL.

Transfiguratus est ante eos. (*Matth.*, XVII.)
Il se transfigura devant eux.

Quelle est la sainte montagne à qui mieux qu'au Thabor peuvent être appliquées les paroles de l'Ecriture : elle sera pleine de la gloire du Seigneur et des voies du salut de l'homme?

En effet, Messieurs, Jésus-Christ à qui son amour fait prendre tant de soins différents pour nous gagner, en pouvait-il jamais prendre un plus glorieux et plus salutaire? Lui qui cachant l'éclat de sa majesté sous les sombres voiles d'une chair mortelle, n'avait paru jusque-là qu'un homme devant les hommes, aujourd'hui permettant à sa gloire de se communiquer, paraît tout Dieu; ce qui rend sa divinité toute sensible, et son humanité toute brillante, fait voir à la terre qu'il les réunit dans sa personne et justifie que les paroles qu'il en donne sont vraies; que le Thabor est non-seulement cette montagnep leine de la gloire du Seigneur, mais encore des voies du salut des hommes.

Ces voies bienheureuses, ce sont les traces des vertus que Jésus-Christ y imprime, ce sont les saintes instructions qu'il y fortifie. Rien n'est vide, rien n'est stérile sur le Thabor, chaque parole que le Sauveur y dit est une vérité qu'il y enseigne, chaque démarche qu'il y fait est un devoir qu'il y impose.

Ah! plût à Dieu qu'il me fût permis de vous faire entrer dans le cœur de Jésus-Christ transfiguré! que vous verriez dans cette plénitude de gloire une image naturelle des désirs glorieux qui doivent vous faire aspirer à votre centre! que vous y entendriez dans les voies bienheureuses des leçons salutaires que sa mère vous offre. Car voilà en quoi consiste le fruit du mystère de ce jour, et ce sera aussi tout le sujet de ce discours. Il s'y faut pénétrer de ces pensées consolantes que Jésus-Christ n'est point transfiguré pour lui-même, mais pour nous; et que, loin de retenir pour lui-même toute sa gloire, son désir le plus pressant a été qu'il se répande et se réfléchisse sur les siens; il faut se dire de soi-même qu'un Dieu n'a point rassemblé tant et de si grands prodiges sur la sainte montagne pour donner un vain spectacle à la curiosité, mais afin que nous en tirions toute l'utilité et tout l'usage. Premièrement, il nous y montre sa gloire à découvert, afin d'exciter pour elle nos désirs. Deuxièmement, il nous y trace ces voies bienheureuses qui y mènent, afin de vous y faire entrer. Expliquons donc aujourd'hui ce grand mystère sans sortir des circonstances de notre évangile; voyons comment le Thabor renferme seul notre sainte religion. Premièrement, d'abord les biens qu'elle doit désirer; deuxièmement ensuite les vertus qu'elle doit pratiquer pour atteindre à la gloire, ou si vous voulez la nature de la félicité qui vous est aujourd'hui représentée et le chemin qui y conduit, voilà tout mon dessin. Vous, ô mon Dieu, donnez-nous ce que vous demandait autrefois un prophète, de voir votre lumière par votre lumière même, c'est-à-dire de voir votre gloire par votre grâce; nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'homme est né pour être heureux, Messieurs; il sort par la création du sein de la félicité et de la gloire, son penchant le plus naturel et le plus immuable c'est d'y retourner. Consultons-nous, nous y trouverons que ce désir nous suit partout: il anime nos pensées et nos actions, il conduit nos projets, nos démarches. Nous ne sentons plus rien au fond de notre être et de notre substance que ce désir, et qui ne sait que notre cœur nous porterait toujours vers cette félicité, si d'abord notre aveuglement et ensuite nos défiances, nous empêchant de la connaître et de l'espérer, ne nous arrêtaient à ce qui nous rend ici-bas misérables?

Et certes, Messieurs, s'élever au-dessus des sens, percer les adorables voiles du sanctuaire, aller prendre l'idée de l'éternelle gloire jusque dans le sein de celui qui en est le principe, notre faiblesse ne le pourrait pas; cendre et poussière que nous sommes, comment pouvons-nous nous élancer jusqu'à la divinité qui fait toute l'essence de notre béatitude? Mais celui qui nous prépare des biens tant au-dessus de nous, veut pourtant bien nous les faire connaître; se pourrait-il donc après cela que notre cœur ne les désirât pas?

Hâtez-vous donc, hommes profanes et charnels, nous dit le prophète, de monter sur un lieu élevé; appesantis par le triste poids qui vous accable, vous n'avez jusqu'ici cherché votre bonheur dans ce bas monde, que dans la possession des viles créatures; votre désir n'est pas monté plus haut. Transportés en esprit sur la montagne mystérieuse qui brille en ce jour, contemplez-y les merveilles qui s'y passent du haut du Thabor, voyez le monde de ce point sublime, jugez de l'univers; de cette élévation fixe mesurez le temps et tout ce qu'il renferme; d'un lieu si éminent voyez tous les honneurs, les plaisirs s'anéantir sous vos yeux, les grandeurs de la terre s'écrouler, les années et les siècles passer rapidement sans que rien les arrête, toutes les choses humaines se rétrécir, décroître et disparaître. Élevez-vous sur cette montagne, et là contemplez un objet plus grand et plus parfait que toutes les créatures ensemble; voyez peinte dans un Dieu même l'image de votre bienheureux héritage; comprenez sur le Thabor le bonheur parfait, et dans la personne du Sauveur transfiguré, tous les traits différents de la gloire céleste. O félicité charmante au-dessus de tous les termes et de toutes les expressions de l'éloquence humaine, quelle bonté dans un Dieu d'élever si haut des hommes qui ne sont ici-bas que misère! Il ne m'étonne donc plus si au seul souvenir de ce bonheur David s'écriait dans son tressaillement: ah! quand viendra ce moment heureux!

Ah! que ces transformations glorieuses seront aimables, et qui ne les convoiterait pas, et qui ne soupirerait pas après elles? Seigneur, s'il est si doux de les comprendre, que sera-ce de les sentir; si là, comme ici, plus le bonheur est grand, plus il fait naître l'envie; si la félicité des uns ne le satisfaisait qu'en piquant la jalousie des autres, le bonheur des justes serait plein de la part de Dieu, mais il recevrait quelqu'atteinte de la part des hommes. Mais rien de pareil n'arrive dans le ciel, et lorsque nous voyons sur le Thabor des hommes si différents de condition, un prophète, des apôtres assemblés, ceux-là des limbes, ceux-ci du sein de l'obscurité où ils étaient encore cachés, cette heureuse union de sentiments, de désirs, de pensées et d'actions ne nous transporte-t-elle pas dans la paisible possession du bonheur des saints, où nous serons tous à Jésus-Christ sans trouble et sans division, où la gloire, quelque faible qu'elle soit, ne fait point de jaloux, où les plaisirs sont toujours purs, sans mélange, où les élus ayant chacun la mesure de félicité à leur poids de béatitude éternelle, conspireront à se rendre heureux, et où tous réunis dans le sein de Dieu, n'ayant plus qu'un même cœur et une même âme, ils deviendront en quelque sorte Dieu même. Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, voir tous la figure du Thabor, ce festin spirituel où tout ce que la naissance et le sang ont pro-

duit de parents se trouve rassemblé, où Jésus-Christ est cet époux sacré qui réunira tous ses membres, tous ses enfants, tous ses disciples, tous ses fidèles serviteurs, tous ses amis, et où, saisis de l'objet bienheureux de notre amour, nous nous reposerons éternellement en lui.

Mon Dieu, un tel bonheur m'attend et je puis encore souffrir la vie! Ah! mon âme, n'aspirons donc tout le reste de nos jours qu'à nous mériter cette félicité.

Mes frères, que vous dirai-je encore? ce bonheur ne serait pas parfait s'il pouvait être interrompu, et l'on n'en goûterait pas assez les douceurs, si la crainte de le perdre s'y trouvait mêlée. Ce que vous pouvez espérer de meilleur ici en cette vie, c'est que la peine et le plaisir se succèdent mutuellement. Vos excès de la plus grande joie sont bientôt suivis de tristesse, et c'est presque assez d'être aujourd'hui content pour être certain que demain il vous arrivera quelque chose de fâcheux. Mais il n'en est pas de même du bonheur des élus: il n'y a ni mélange ni inconstance, c'est le comble des divines voluptés, c'est un état fixe où la joie ne s'altère jamais. Après des millions de siècles, ils goûteront une félicité aussi pure et aussi nouvelle que s'ils venaient d'y entrer; là ils ne trouveront tous qu'un même jour auquel nulle nuit ne succédera, qui n'empruntera point de lumière étrangère, parce que ce Dieu, divin soleil de justice, l'éclairera lui-même.

Enfin par tous ces divins caractères ne vous semble-t-il pas voir cette montagne lumineuse dont parle saint Jean dans son Apocalypse? La sainte Jérusalem que voyait cet apôtre, c'est le séjour celeste de la félicité; l'agneau qui y préside, c'est Jésus-Christ tout brillant de gloire; ces milliers de serviteurs de Dieu qui avaient le nom du Père éternel gravé sur le front, sont tous les saints qui environnent le Sauveur; qui, par le seul plaisir de le posséder, chantent sans cesse autour de lui des cantiques de joie et d'allégresse, et qui tous contents de jouir de Dieu, s'enivrent dans cette source intarissable de délices, et qui plus ils en jouissent, plus ils veulent en jouir. O montagne éternelle, quand serez-vous notre demeure! gloire du ciel, dont le Thabor nous offre ici une image si touchante, quand vous posséderons-nous, et quand, transportés nous-mêmes jusque dans ce séjour délicieux, pourrons-nous nous écrier comme saint Pierre : *Bonum est nos hic esse!* ah! qu'il est bon d'être ici! Mais, hélas! que ferions-nous, faibles ministres, par toutes ces belles représentations, qu'augmenter ensuite nos justes douleurs; lorsqu'il faut que nous jetions la vue sur votre indigne tiédeur et sur l'oubli presque général où vous êtes à l'égard des biens éternels, objet unique et nécessaire qui n'a jamais dominé dans votre cœur, vous n'y êtes point même sensibles. Non, toute précieuse et toute manifeste qu'elle soit, cette gloire divine, on ne l'envisage point, on ne la désire point, on n'a pour elle que du dégoût et du mépris; et ce voile funeste que saint Paul reprochait aux Juifs de laisser sur les yeux de leur esprit, n'est point encore levé de dessus les vôtres. Partout on ne voit que des âmes tardives et pesantes qui s'attachent à la terre par des affections basses et des sacrifices profanes, indignes d'un chrétien destiné pour le ciel; on n'en voit que trop qui oublient leur véritable patrie dans le triste séjour de leur exil, et qui, loin de soupirer et de chercher à s'en remettre en possession, l'ont même perdue de vue. O plaie sanglante à la religion! Oui, Messieurs, c'est cet amour céleste, si doux aux premiers fidèles, qui s'est presque perdu dans leurs descendants; cette noblesse de pensées, cette supériorité de désirs qui leur faisaient croire qu'ils se seraient dégradés, s'ils avaient eu pour les choses de la terre le moindre attachement, et qu'ils ne pouvaient jamais être satisfaits que par la gloire du ciel, se convertissent dans vous en désirs terrestres et en pensées rampantes. En vain Jésus-Christ vous montre toute sa gloire, son image ne vous touche point, et vos cœurs ont acquis pour elle une dureté impénétrable.

Mais songez aux tristes conséquences qui doivent vous intimider: c'est que la tiédeur et l'indifférence où vous vivez à l'égard de la félicité du ciel, est un état qui vous assure l'enfer; que jamais n'y penser et n'y tourner son cœur, est une disposition qui par elle-même réprouve; c'est que ne point tendre à l'éternelle vie, est tendre à l'éternelle mort; que vos prétentions seraient bien injustes de croire que vos noms fussent écrits dans le lieu même où n'auraient jamais été vos pensées; songez enfin qu'il n'y a de véritable connaissance de ce bonheur céleste que celle qui renferme un dégoût pour le monde, des gémissements sincères d'être éloigné de sa patrie, une crainte salutaire d'en être privé, une espérance vaine d'y arriver, c'est-à-dire toutes les vertus ensemble et une horreur de tous les vices; car nul ne peut croire qu'il est né pour une félicité si parfaite, s'il ne l'aime et s'il ne la désire; quiconque n'a pas cet amour et ces désirs de la béatitude, ne peut ressentir ici-bas qu'un abandon et un vide général, et après la mort qu'un arrêt redoutable de la bouche de son juge.

Sur ce principe, ô mon Sauveur, que vous en rejeterez, que vous en perdrez au jour de vos vengeances! Epée du Seigneur, que vous immolerez de victimes, mais pour diminuer, s'il est possible, votre dureté, gens du monde, n'oublions pas que Jésus-Christ nous montre sa gloire sur le Thabor, non-seulement pour nous la faire connaître, mais pour nous la faire désirer: c'est-à-dire qu'après avoir fondé notre estime, il a voulu nourrir notre espérance.

Ici, mes frères, plaignons-nous à nous-mêmes, et avouons que nous sommes bien malheureux d'attacher nos désirs à tant de choses vaines qui ne peuvent remplir notre espérance, et de ne les point fixer, de ne point les élever à l'accomplissement des promesses et à l'acquisition d'une gloire qui ont Dieu

pour garant. Hélas! peut-on y penser sans s'attendrir ou se confondre? L'un, tout empressé, court après une distinction chimérique, un poste honorable, et un fantôme de gloire qui se dissipe comme l'ombre et qui ne descend jamais avec lui dans la sépulture; l'autre, après de faux plaisirs, après de fades douceurs qui n'aboutissent qu'à des regrets et à des larmes. Celui-ci consacre à des richesses une âme qui était faite pour des biens plus réels; celui-là se donne tout entier à la poursuite, à la conquête d'une misérable créature, dont son cœur abuse quand il en est devenu le maître. Chacun prodigue en vaines prétentions, en profits insensés, en folles dépenses, un temps, un argent, une santé dont il aurait pu s'assurer un royaume éternel. Tous vous avez résolu, comme les Israëlites aveugles et ingrats, de vendre pour rien cette terre si désirable, si chère : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem* (*Psal.* CV); tous encore vous sacrifiez le ciel pour des attentes qui trompent, pour des plaisirs qui fatiguent, pour des possessions qui dégoûtent : *Pro nihilo;* tous vous renoncez à votre patrie pour des grandeurs qui ne subsistent qu'en idée, pour des fortunes qui ne sont que chimères, pour des affaires qui ne sont que sujétion, pour des joies qui ne sont que fatigues, pour des liaisons qui ne sont qu'inquiétudes, pour un luxe qui n'est que vanité, pour des mondanités qui ne sont qu'erreur : *Pro nihilo*, pour une science qui n'est qu'une vaine curiosité où l'on apprend à compter ses raisons au milieu de ses misères; pour un gain sordide qui n'est qu'une vraie perte; pour des conversations qui ne sont qu'une longue fable, qu'un grand mensonge; pour une vie qui n'est qu'un souffle que le moindre accident peut ravir, qui ne revient plus quand on l'a perdue, et qui est toujours un songe quand on en jouit : *Pro nihilo;* pour le service d'un monde qui n'est que vide, qu'illusion, le néant même; pour des créatures insolentes et perfides qui rendent, par leur inconstance et leur légèreté, un continuel hommage à l'immutabilité de Dieu, seul assez grand pour remplir nos désirs : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.*

O héritiers du ciel! ô membres de Jésus-Christ! de quoi sommes-nous capables? à quoi sommes-nous bornés? comment accorder des espérances si hautes avec des sentiments si bas? Oublions nous la qualité sublime de ces biens infinis que notre foi nous promet, et auxquels elle nous élève? ne nous souvenons-nous donc point que tout n'est ici que corruption, qu'il n'est personne qui ne doive gémir dans cette terre d'exil? O vous qui avez le bonheur d'être chrétiens, placez donc mieux vos désirs et vos espérances, dites au Seigneur : Souvenez-vous de mes malheurs et de la misère où je suis : *Recordare paupertatis meæ* (*Thren.*, III), et que ce souvenir vous fasse lever les yeux au ciel pour y voir tous les biens infinis qu'il vous y présente, et dès le moment favorable où Jésus-Christ vous offre sa gloire, répondez-lui comme le prophète : Oui, mon Sauveur, je consens à cette impression de bonheur que vous voulez faire sur moi; je veux désormais y rapporter mes pensées, y donner tous mes soins et toute mon application; j'y porterai tous mes désirs et les plus doux mouvements de mon cœur : *Hæc recolens in corde meo* (*Thren.*, III); l'idée que vous m'en donnez, m'élèvera à son espérance; l'une et l'autre me la feront imiter sans cesse, mon âme en sera toute remplie : *Tabescet in me anima mea* (*Ibid.*); je ferai de mon Dieu tout mon partage, je ne vivrai plus que dans l'attente de sa bienheureuse possession : *Pars mea Dominus, propterea exspectabo illum* (*Ibid.*), et je ne chercherai plus que les voies qui me peuvent y conduire. Les voici, ces voies bienheureuses, et c'est Jésus-Christ lui-même qui va nous les montrer encore sur la montagne du Thabor; ne vous lassez point de m'entendre dans un sujet qui doit avoir tant de charmes pour vous.

SECOND POINT.

Il n'y a que notre misère, si nous savons l'étudier, qui nous doive paraître grande, Messieurs; aveuglés dans l'idée que nous avons de la véritable félicité, nous le sommes encore plus dans les voies que nous prenons pour y atteindre : nous voulons y aller par une curiosité tout inquiète, par les faux plaisirs des sens, par la vanité des grandeurs du siècle. Pourquoi ne pas dire avec le Saint-Esprit : depuis que le péché a mis entre la terre et le ciel un chaos immense, que les voies de l'un à l'autre sont devenues plus difficiles, tout se conduit dans le monde par l'aveugle concupiscence des yeux, par la grossière convoitise de la chair, par l'amour effréné des plaisirs sensibles. Voies si déplorables, qu'on peut bien dire de vous que tout ce qui se passe par vous, donne et ressent la mort!

Mais qui doit nous attendrir le plus ou de la mort de l'homme qui s'égare, ou de l'amour de Jésus-Christ qui prend soin de nous redresser? Car on peut dire que c'est là cet ange céleste qui brille à la porte du paradis, non plus pour en empêcher l'entrée, mais pour nous l'ouvrir, et, pour me servir de l'expression de l'Apôtre, Jésus-Christ s'offre aujourd'hui à nous sur le Thabor, pour y tracer une voie nouvelle et vivante au travers des voiles de sa chair : *Quam initiavit nobis viam viventem et novam per velamen, id est carnem suam* (*Hebr.*, X) : voie de retraite, opposée à la vaine curiosité des yeux; voie de souffrance, opposée à l'amour des faux plaisirs des sens; voie d'humilité, qui attaque l'orgueil de la vie : *Initiavit nobis viam novam et viventem.*

O vous qui faites ici-bas tout votre bonheur de votre attente, et qui mettez votre espérance la plus douce à être semblables à Jésus-Christ, votre chef et votre Sauveur, car tout ce qui ne tend point là vous damne, songez que les lumières de sa gloire qu'il dit être inaccessible, ne le sont point à ces trois belles vertus, et ce qu'il dit, faites selon le

modèle que je vous ai tracé sur la montagne, suivez-le, et vous pourrez espérer d'atteindre à la vie de la gloire.

Oh, quel présent plus digne d'un Dieu qu'une âme qui aime la retraite! En s'éloignant des occasions, elle écarte d'elle le péché; en pratiquant la vertu, elle triomphe de tous les vices ensemble; elle est le sentier écarté qui mène sûrement à la vie.

Mais s'il y mène, d'où vient donc que vous n'y entrez point, gens du monde; que loin de vous y porter au moins de temps en temps, vous vous en éloignez et vous moquez même de ceux qui s'y assujettissent? Pourquoi tenir sans cesse toutes les portes de vos sens ouvertes à tant de passions, et faire de vos yeux autant de glaives meurtriers qu'ils jettent de regards? Si la retraite est une vertu si nécessaire et si avantageuse au chrétien, pourquoi ne chercher que l'embarras, que les compagnies et le tumulte du siècle? Pourquoi y demeurez-vous donc encore errants et dissipés dans le monde qui vous éloigne si fort de votre Dieu? Pourquoi ne pas détourner vos regards de dessus ses objets qui vous séduisent, occuper votre esprit de ses modes, de ses coutumes, des ses maximes, de ses usages qui vous corrompent et qui vous perdent?

Et ne dites point, comme on fait tous les jours, que votre état est incompatible avec la retraite, que vos affaires ne vous le permettent point. Ignorez-vous donc qu'il ne faut pas être hors du monde pour se recueillir en soi-même? qu'il y a une retraite morale nécessaire à tout chrétien, une retraite spirituelle, selon saint Paul, par laquelle on s'éloigne du crime où l'on vit avec le monde, sans l'aimer, où l'on use de ses biens comme si l'on n'en usait pas, où l'on y demeure, sans s'y attacher, où l'on commerce avec les autres hommes pour les sanctifier, où l'on s'éloigne d'eux, quand ils sont capables de nous corrompre? qu'il y a une retraite par laquelle le chrétien, ne pouvant sortir du siècle, fait sortir le siècle de lui-même; où une âme attachée à son Dieu comme à l'unique objet de son amour est tout entière à lui au milieu même du monde; où, tenant aux hommes par le corps, on est toujours uni à Dieu par l'esprit, et où imitant en cela cet Etre suprême qui, mêlé aux choses de la terre, n'a point de part à leur corruption?

Ah! Messieurs, apprenez donc cette vertu qui vous est présentée comme la première et la plus sûre voie de la félicité, et puisque votre état et vos engagements vous obligent de demeurer dans le monde, rompez du moins toute liaison et tout commerce avec les méchants, dont la contagion ne manquerait jamais de vous infecter, ce que Jésus-Christ réprouve ensuite. Si vous voulez de l'union et de la société, que ce soit avec le petit nombre de chrétiens qui se regardent comme étrangers ici-bas, qui n'ont rien tant à charge que cette misérable vie qui retarde leur bonheur; qui, peu contents d'appréhender et de fuir le monde, le méprisent et le haïssent. Aimez la retraite dans la même disposition que les Israélites captifs sur les fleuves de Babylone, et dites comme eux : Hélas! forcés d'habiter ce monde, où nos liens nous retiennent malgré nous, nous n'y avançons pas, nous demeurons toujours assis au bord de ce fleuve : *Super flumina Babylonis illic sedimus* (*Psal.* CXXXVI); nous craignons trop que les eaux corrompues et amères ne nous gagnent. Nous nous levons loin de ses agitations, de sa corruption et du gouffre de ses iniquités : *Illic sedimus.* Nous y voyons avec douleur périr ceux que leur aveuglement et leur témérité y jettent, que leur imprudence y enfonce. Pour nous, menons une vie plus tranquille; et si nous avons de l'inquiétude et des ennuis, ce n'est que par la bienheureuse espérance de revoir la sainte Sion, notre véritable patrie.

Mais remarquez, Messieurs, qu'ils y versent aujourd'hui des larmes pour nous apprendre que l'affliction est une voie aussi essentielle à l'éternelle félicité que la retraite, et n'est-ce pas ce que Jésus-Christ nous enseigne encore dans le mystère du Thabor, lorsqu'il s'y entretient avec Moïse et Elie de l'excès des douleurs qu'il doit souffrir à Jérusalem : *Dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem?* (*Luc.*, IX.) Lorsque tout à coup, quittant la joie et l'éclat de sa gloire, le Sauveur change de situation et de langage, reprend les peines du dedans et du dehors, en fait part à eux-mêmes qui devaient être les spectateurs de sa glorieuse transfiguration, et leur trace dès ce moment une image véritable de ce qu'il doit souffrir un jour sur le Calvaire : *Dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem;* sur quoi je voudrais, Messieurs, vous faire faire ici quelques réflexions si naturelles. Un Dieu qui eu égard à son infinie sainteté, pouvait passer des joies de la terre aux délices du ciel, rejette cependant cette voie, et ne veut arriver aux consolations éternelles que par la privation des passagères; quelle rigueur pour lui-même, et vous, pécheurs misérables, quelle lâcheté de vouloir réserver pour vous ce que le Sauveur, dont nous sommes les membres, n'a pas voulu prendre pour lui-même; et, n'étant jamais conformes à l'image de l'homme de douleur, nous présumerons de l'être à l'image de l'homme de gloire! Quelle injustice! un Dieu place le souvenir de la croix au milieu de sa félicité, quelle bonté! Et nous loin de sortir un instant de la joie et du plaisir, de retrancher un seul moment de notre mollesse et de notre sensualité, nous étudions l'art et le secret de les perpétuer et de les étendre, et nous voulons toujours aller au même terme que Jésus-Christ nous montre, sans passer par la même voie qu'il nous a tracée. Quel mécompte, quelle erreur! Et l'esprit peut-il se soutenir dans des prétentions si déraisonnables?

Mais achevez, ô mon Sauveur, de redresser nos voies. Et comme cette victime, dont vous racontez les souffrances à vos favoris, devait être, non-seulement séparée et frappée, mais encore cachée aux yeux des spectateurs : *Nemini dixeritis visionem*, ne dites à per-

sonne ce que vous venez de voir ; vous venez nous apprendre qu'après nous être séparés du monde par la retraite, après nous être frappés nous-mêmes par les mortifications, ou l'avoir été de votre main par les tribulations et par l'affliction, nous devons encore mener une vie cachée et humble sur le modèle de votre humilité sainte.

Et en effet, Messieurs, Jésus-Christ savait trop bien que l'humilité est la vertu la plus essentielle à l'homme qui veut arriver à la gloire; que l'orgueil l'ayant chassé du paradis, il ne peut y rentrer que par l'humilité; que, selon l'Ecriture, les places des anges superbes dans le ciel ne peuvent être remplies que par des hommes humbles; que moins on prend de gloire sur la terre, plus on s'en prépare dans le ciel; qu'il n'y a que les vides heureux des choses de ce monde qui puissent obliger un Dieu tout grand et tout parfait à les remplir de lui-même. Aussi quel cas ne fait-il pas de ceux qui ont en partage cette vertu parmi les apôtres, il choisit celui qui doit le renier et celui qui doit demeurer caché dans son sein; toute cette gloire dont il nous montre aujourd'hui la splendeur se borne à la seule montagne, une nuée même s'élève qui en tempère l'éclat, qui l'enveloppe et dérobe aux spectateurs une partie du spectacle, et pour en modérer tous les charmes, il y mêle les humiliations de sa mort et l'ignominie de ses souffrances, comme s'il voulait nous dire : ce visage plus brillant que le soleil paraîtra bien plus défiguré, bien plus outragé par les soufflets et les crachats dont il sera couvert au temps de ma passion. Ces habits, plus blancs que la neige, me feront paraître bien plus méprisable et plus odieux, lorsque mes ennemis les mettront en pièces et que mes bourreaux les tireront au sort. La voix de mon Père qui du haut du ciel m'appelle son fils bien-aimé, en qui il met ses plus chères complaisances, me rendra plus sensibles et plus outrageants les cris barbares de ce peuple furieux qui demandera que je meure, que je sois crucifié, et ces deux hommes heureux qui sont aujourd'hui à mes côtés pleins d'une majesté si auguste, et tout couverts de la splendeur qui m'environne, ajouteront à toutes mes autres douleurs la triste confusion de mourir entre deux hommes infâmes, et tout cela, disent les Pères, pour vérifier cet oracle, que le Fils de l'homme sera abaissé et humilié d'autant plus qu'il aura paru exalté et glorifié.

Encore si cette gloire du Sauveur sur le Thabor avait été de quelque durée : mais à peine Jésus-Christ a-t-il manifesté tant de grandeur que l'humilité jette son voile pour la couvrir; s'il laisse échapper un rayon de gloire qui enflamme toute la montagne et qui éblouit tous ceux qui en sont les témoins, il leur fait aussitôt des prières tendres, de fortes instances, il leur donne des ordres réitérés de n'en jamais parler : *Nemini dixeritis visionem*, etc.

Chrétiens vous aspirez tous à la même gloire que Jésus-Christ vous montre en ce jour, mais y allez-vous par la même route qu'il vous trace? Le faste, l'ambition, l'orgueil, la vanité sont-ils le chemin qu'il prend et que vous devez prendre vous-mêmes. En vérité un Dieu si humble la donnera-t-il, cette gloire, à tous ces vains transports de superbe qui vous tiennent comme charmés de vous-mêmes, qui font que vous vous applaudissez d'une naissance qui vous confondra à la mort avec le plus petit et le plus pauvre, d'un titre de noblesse que vous dégradez par les inclinations les plus basses, de quelques talents et qualités naturels qui ne viennent pas de vous, et dont peut-être vous faites un si déplorable usage? La donnera-t-il à ces airs hautains, à ces vains efforts de tout surpasser, de tout éclipser, de tout éblouir par le luxe et les folles dépenses ce qui vous environne? Non, Messieurs, les verges que Jésus-Christ vous montre sur le Thabor, sont les seules par où vous pouvez atteindre à la possession de sa gloire; dès qu'on les quitte on périt, et si vous ne pratiquez ses vertus, vous demeurerez à jamais privés de sa gloire.

Privés de sa gloire! Ah! Messieurs, à ces paroles vous ne frémissez pas? et votre cœur ne se trouble point? et vous les écoutez sans alarmes? O sommeil funeste, ô déplorable insensibilité des chrétiens de nos jours; touchez-les, divin Sauveur et les réveillez, comme sur le Thabor vous reveillâtes ceux qui s'endormaient au milieu de votre gloire; inspirez-leur l'amour et le désir de votre félicité, et ne permettez pas qu'ils prennent d'autres voies pour y parvenir que celles que vous venez de leur montrer.

Vous êtes appelé le Seigneur des vertus, en même temps que vous êtes reconnu pour le roi de gloire, *Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ;* vous êtes le roi de gloire puisqu'elle n'appartient qu'à vous, que c'est à un Dieu seul à la donner, qu'elle vous a coûté la vie, que vous l'avez acquise au prix de votre sang; le Seigneur des vertus, non-seulement des armées célestes, mais de la retraite, de la pénitence, de l'humilité qui sont vôtres, parce que vous les avez pratiquées et scellées du sceau sacré de votre passion et de vos douleurs; ô souverain roi de gloire, ô Seigneur aimable des vertus, distribuez nous ici la force de mépriser ce bas monde, la victoire absolue sur nos passions, en un mot, les vertus dans le temps, et dans l'éternité votre gloire; c'est, Messieurs, ce que je vous souhaite. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XIV (9).

DE LA PÉNITENCE DIFFÉRÉE A LA MORT.

Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini. (*Joan.*, VIII.)

Je m'en vais, vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché.

Quel coup de foudre, mes frères, pour

(9) Imprimé au tome II, page 147 de l'édition de Liége, sous ce titre : *De l'impénitence finale.*

une âme pécheresse qui diffère sa pénitence au lit de la mort; et si une seule de ces paroles suffit pour l'accabler, quelle ruine, grand Dieu, quel désespoir doit porter en son cœur l'union de toutes ensemble!

Un pécheur à qui Jésus-Christ, immuable vérité, déclare qu'il s'en va et que pour lui en ce triste état tout va se retirer, tout va disparaître pour lui, et le monde et la nature, et son Sauveur lui-même, *ego vado;* un insigne coupable qui au lit de la mort recherche, redemande inutilement son Dieu; qui fait de vains efforts pour retrouver sa miséricorde perdue, qui voit un chaos effroyable entre le ciel et la terre et qui éprouve trop alors ce qu'il n'a jamais pu croire, qu'il y a enfin une recherche du Sauveur suivie de la damnation éternelle, *qua velis me;* un obstiné pécheur affermi dans les maux, dans les disgraces divines, dont tous les jours déplorables coulent dans l'iniquité, qui fait du crime son état fixe, qui y trouve son repos monstrueux et une assurance stupide de salut; un endurci en qui l'impénitence du trépas punit l'impénitence de la vie, et qui voit, jointes enfin, les deux choses si terribles l'une sans l'autre, le péché et la mort, le péché qui rend la mort si malheureuse, la mort qui rend le péché si irrémédiable.

O Ciel! que de désastres dans un seul, et que le redoutable mystère des vengeances de Dieu est consommé dans l'homme pécheur par l'effet de cet oracle : Je m'en vais, vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché, *ego vado*, etc.

Mes frères, pour vous effrayer d'avantage, est-il donc nécessaire de développer ici le sens, dirai-je de cette menace, ou de cette prophétie? Faut-il que j'ajoute à des paroles si effrayantes de nouveaux sujets de terreur? et soit qu'elles présagent votre destinée ou qu'elles la préviennent, ne devraient-elles pas seules porter dans vos cœurs la pénitence et l'effroi? Elles le devraient, je l'avoue, mais hélas! disons-le à la honte du christianisme, elle ne produisent point cependant ce bienheureux effet, et l'homme pécheur qui les écoute avec frayeur, quand nous les annonçons dans les chaires évangéliques, se fait bientôt des ressources indignes qui le rassurent dans sa déplorable conduite.

Otons les lui, ces ressources, et le faisons voir ici lui-même à lui-même, au lit de la mort, dans l'abandon général de toutes choses et même de son Dieu; prouvons-lui, avec tous les Pères de l'Eglise, que la pénitence différée à la mort et l'impénitence finale ne diffèrent presqu'en rien, et que si le pécheur misérable ne se convertit tout à l'heure, il ne se convertira jamais.

C'est au simple retranchement de ces ressources trompeuse que je réduis tout le plan de ce discours, ne pouvant, dans la confusion où me jette un sujet si effrayant, garder l'ordre et les règles ordinaires; mais avant de commencer, implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Considérez-vous donc, pécheurs qui différez votre conversion, je ne dis pas dans les surprises les moins ordinaires d'une mort subite, mais dans un lit frappé de maladies, respirant encore longtemps sous le poids de vos maux et de vos infirmités; représentez-vous dans un genre de mort le plus favorable à vos délais et à vos téméraires remises.

Quelle est la première ressource à vos espérances, à vos attentes? d'où attendez-vous la pénitence, dans un besoin si pressant?

Je l'attends, dites-vous, de la grâce de mon Sauveur. Cette espérance est bientôt formée, mais avez-vous de quoi l'appuyer, et qui peut donc vous soutenir dans cette audacieuse attente? Je sais que, selon le dogme, tant qu'il y a espérance de vie dans un pécheur, il y a encore espérance de salut; que jusqu'au dernier soupir il ne faut point désespérer de la miséricorde; que la grâce du Seigneur, figurée par cette eau miraculeuse qui suivait les Israélites jusque dans les déserts arides, nous accompagne jusqu'à la fin de notre courte vie. Mais qu'il sera difficile de surmonter des passions que le temps et l'habitude auront rendues invincibles! Que si Dieu laisse aller le cours des choses, que doit attendre le pécheur obstiné, sinon la damnation éternelle qui est le triste sort de tous ceux qui nous ressemblent? qu'il nous faut donc une de ces grâces rares, fameuses par leur singularité, assez forte pour briser toute la durée de votre cœur, assez active pour mettre toute la pénitence en alarmes, et pour renfermer les sincères regrets d'une vie entière de crimes.

Or, quelle hardiesse pour le pécheur impénitent de croire qu'il aura cette première grâce du salut en sa disposition de se regarder comme le maître de cette faveur singulière; et peut-il compter de l'avoir quand il voudra? Ah! quelle témérité a un pécheur, de se promettre un secours tout-puissant que Dieu ne peut lui accorder à ce dernier moment sans aller contre sa parole, contre sa conduite, contre sa justice et même contre sa miséricorde!

Je dis contre sa parole. Ah! si le pécheur à la mort pouvait compter sur cette grâce finale, que deviendraient donc toutes les expressions que le Seigneur en laisse pour faire voir que la vaine espérance de ce téméraire sera confondue? qu'il n'étendra plus alors la main que pour renverser et que pour abattre; que le pécheur gémira, dans le temps; qu'il verra périr ses injustes désirs! *Noli esse stultus ne moriaris in tempore non tuo.* (*Eccle.*, VII.) Si cette grâce était si certaine, que voudraient donc dire les oracles si souvent répétés qui renferment tant d'épouvante à votre mort? Je me rirai de vous, *in interitu vestro ridebo* (*Prov.*, I); je me retirerai de vous, et vous abandonnerai comme vous m'aurez abandonné, *recedant;* je vous

oublierai comme vous m'aurez oublié : *obliviscar.*

Oui pécheurs lorsque tout en vous semblera m'invoquer, que les yeux à demi fermés voudront me regarder en face pour me toucher; que les mains tremblantes levées au ciel sembleront implorer mon secours; que cette bouche suppliante pleine des plus tendres aspirations voudra me réclamer; que cette âme, toute occupée de ses vives douleurs, ne songera qu'avec frémissement au grand ouvrage de son salut, tous ces efforts ne me gagneront point, tout cela s'empressera inutilement de m'attendrir; je me moquerai de votre imprudence et de votre folle confiance : *subsannabo.* (*Prov.*, I.)

Cette retraite d'un Dieu, le dégoût affreux, ces railleries cruelles, cette dérision terterrible à l'égard du pécheur obstiné qui le réclame à l'heure de la mort, ne seraient donc qu'un vain langage, que des pures exagérations pour nous amuser et nous surprendre? Tous les oracles si respectables qui portent l'effroi jusque dans les âmes les plus endurcies, n'auraient donc rien que de frivole et de chimérique? les tendres avertissements qui nous sollicitent de sortir promptement de l'état du péché, de peur que la mort ne nous y surprenne; les châtiments réservés aux âmes lâches, aux tièdes et aux impénitents, dont tout retentit dans la sainte Ecriture, ne seraient donc plus que de vains artifices pour alarmer les simples et les âmes timorées? les menaces si vives que Dieu fait à l'impie de se retirer de lui à la mort, comme le soleil se retire de ses régions éloignées qu'il éclairait et où il animait tout, ne seraient donc plus qu'un tour de pensée et d'imagination, et quand Jésus-Christ dans l'Evangile nous dit qu'il s'en va, que nous le chercherons, et que nous mourrons dans notre péché, *ego vado*, etc., ce ne serait donc qu'un esprit de mensonge et non de vérité?

Ah! que le téméraire pécheur se confonde donc ici; que par toutes les absurdités monstrueuses qui se suivent de sa présomption, il convienne de son malheureux sort; qu'il reconnaisse maintenant que s'il ne fait pas pénitence à l'heure qu'il est, il est bien en danger de ne la faire jamais. Qu'il apprenne à mieux juger de la miséricorde d'un Dieu juste, et que puisque toutes les vérités effrayantes qui condamnent les coupables délais, sont renfermées dans la sainte Ecriture, et que cette assurance seule sur laquelle il compte tant ne s'y trouve point, c'est donc contre la parole de son Dieu qu'il se promet à la mort un secours aussi rare que puissant.

J'ajoute encore contre sa conduite qu'elles sont constamment terribles, les vérités à l'égard du pécheur qui vieillit dans l'impénitence. Esaü demande avec larmes d'être reçu à pénitence, et le Seigneur ne l'écoute point; Saül confesse sa faute, il la pleure et il est homicide de lui-même; Judas reconnaît son crime, il en est touché de repentir et puis se désespère; Antiochus implore avec douleur une miséricorde qu'il n'obtiendra jamais; dans Sodome, toute une ville; dans la Judée, tout un royaume; dans l'Egypte, tout un monde impénitent est abandonné à la colère du Seigneur, et encore aujourd'hui les traits célestes éclatent en tous lieux. Les uns abandonnés à eux-mêmes, à toutes les ténèbres de leur esprit, à toute la corruption de leur cœur, à toute la faveur de leurs désirs, sacrifiant encore jusqu'au bord du tombeau à l'objet infâme de leurs passions, font bien voir que leur arrêt est déjà signé, et qu'avec une âme philosophe, ils ne feront que passer du feu criminel de la concupiscence qu'ils ont toujours entretenue, au feu vengeur de l'enfer, qu'il n'ont pas pris assez de soin d'éviter : *de igne in ignem.* Tant d'autres pleurent, gémissent, font à Dieu et à la vertu des réparations solennelles en mourant, qui toutefois leur sont inutiles; les humiliations sont pour ainsi dire de l'arrêt et font partie de la peine qu'ils ont méritée.

Dieu le permet ainsi pour sa gloire et pour notre instruction, et tout cela n'empêche pas qu'après cette amende honnorable le pécheur obstiné ne soit traîné au dernier supplice.

Enfin je vois partout que la bonté de Dieu, quoique infinie, a pourtant des bornes marquées au delà desquelles il ne va point; qu'il ne pardonne que jusqu'à une certaine mesure de péchés; que, quand la mesure est à son comble, on ne doit plus rien en attendre sans un miracle de sa miséricorde.

Pourquoi donc nous abuser ainsi, pécheurs obstinés. Dieu ferait-il une loi nouvelle pour nous, dont la vie n'est qu'un continuel outrage de sa patience, qu'un abus déplorable de sa bonté, et par conséquent une préparation à ce dernier délaissement dont il nous menace, *ego vado.* Ah! si maintenant vous ressemblez tant à ces âmes impénitentes par vos délais et par le soin continuel de satisfaire vos passions, comment pourrez-vous croire que vous en serez si différents à la fin de votre vie; de dix mille à peine en sauve-t-il un, donc pour un degré d'espérance, vous en aurez dix mille d'effroi.

Ninive qui avait espéré de fléchir la colère du Seigneur par ses larmes et par la pénitence, ne fut-elle pas menacée de périr par le glaive? d'être mise au pillage, d'être exterminée de fond en comble et livrée à la fureur du Dieu vivant? voilà de quelle manière la miséricorde s'oppose à la grâce finale que vous osez témérairement nous promettre après une vie tout entière de crimes.

Mais si Dieu avait pitié de vous à ce dernier moment, n'irait-il pas encore contre la justice? elle consiste, cette justice, à être favorable aux bons et sévère aux méchants, à rendre à chacun selon ses œuvres; or, le Seigneur ferait-il l'un et l'autre, si, n'accordant la grâce finale qu'aux larmes des justes, qu'à leurs soupirs et à une vie entière de régularité et de pénitence, il

l'offrait en tout temps et en toute occasion à la première demande des méchants, qui l'ont tant de fois rejetée et qui ne cessent de l'offenser et de mépriser ses secours? Ah! si l'on pouvait passer ainsi des joies du temps au bonheur de l'éternité, tandis que l'autre se condamne à la tristesse et aux amertumes de ce monde pour mériter les délices et la félicité du ciel, que le sort des âmes justes serait triste, que la destinée des pécheurs serait douce! Si donc vous prétendez que le Seigneur accorde au premier désir de votre volonté criminelle ce qui n'est dû qu'à la plus constante et qu'à la plus exacte pénitence, il faut que vous avouiez ou que Dieu est juste dans ses jugements, ou que vous vous abusiez vous-mêmes dans votre attente.

N'allez pas me demander où est donc cette bonté de Dieu tant vantée, car vous nous interrogez ici sur sa compassion, sur sa tendresse envers les pécheurs; que sont devenues, dites-vous, ses infinies miséricordes? Quoi! pécheur misérable, vous n'êtes plus au fond de l'abîme, et vous nous demandez si votre Dieu ne fait point grâce! quelle plus grande grâce, après un million d'offenses et d'infidélités, que vous laisser encore le temps et les moyens de faire pénitence! ah! s'il en faisait davantage, sa miséricorde ne s'opposerait-elle pas à sa miséricorde même? en effet, serait-il de la miséricorde de Dieu d'autoriser les remises continuelles de tant d'âmes mondaines qui aiment le plaisir, mais qui craignent l'enfer, et qui, comptant sur cette bonne disposition finale, ne manqueraient pas de se reposer sur la grâce d'une meilleure vie, dont la seule miséricorde, à la mort, serait le gage. Serait-il de la bonté de Dieu d'autoriser le pécheur obstiné à passer toute sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, dans l'iniquité, seulement parce qu'il serait bien résolu de prévenir la mort d'un moment et de quitter alors toute la matière de ses soins; ah! si cette grâce finale était si certaine, qui ne serait tenté d'adorer Dieu, pendant la vie, dans cette folle confiance qu'on le retrouverait au dernier jour, et du dernier jour à la dernière heure, et de la dernière heure au dernier instant, et s'il était permis de compter sur une telle assurance, quel torrent d'iniquités ne répandrait-elle pas dans toute une ville, dans tout un royaume? Si Achab mourant eût trouvé grâce, que son sort eût fait d'impies! Si Saül expirant dans les larmes eût obtenu la rémission de ses péchés, que son sort eût fait d'envieux! Si Hérode repentant eût à la mort opéré son salut, que son sort eût fait d'impudiques! Si Antiochus gémissant eût fléchi la miséricorde divine, que son bonheur eût fait de sacriléges! Si Judas, revenu à lui-même, eût été assuré du pardon de son crime, que sa grâce eût fait de traîtres et de profanateurs! Depuis tant d'exemples terribles, si l'on pouvait s'assurer que la miséricorde s'ouvrît encore aux souhaits d'un pécheur mourant, qui ne serait tenté, à son exemple, d'abandonner Dieu pendant la vie, parce qu'on le retrouverait toujours à la mort, et quel ennemi fatal cette assurance ne deviendrait-elle pas à la religion?

Il est donc vrai et vous ne le sentez que trop, Messieurs, que Dieu est bon, que sa bonté a une raison plus forte de vous perdre que de vous sauver à la mort; qu'après l'avoir méprisée par des résistances trop injustes, elle voudra justifier son honneur à vos dépens; quelle raison auriez-vous donc de vous rassurer sur la miséricorde de Dieu, puisque, s'il autorisait les pénitences tardives, il autoriserait en même temps vos offenses, au lieu qu'en les punissant, il veut arrêter le désordre; car, en vous perdant, à combien de pécheurs fait-il grâce? Si vous différez donc davantage votre pénitence à la mort, votre perte est assurée; ce n'est plus un doute, ce n'est plus une vraisemblance, ce n'est plus un peut-être: c'est une vérité infaillible, puisque Dieu tout entier s'oppose à votre folle espérance, puisque sa miséricorde même est un arrêt contre vous. Pour être toujours tranquilles sur un sujet si effrayant, il faut donc que votre présomption ait plus de poids et d'autorité pour vous assurer sur le dernier moment, que la parole, que la conduite, que la justice, que la miséricorde de votre Dieu n'en ont pour vous le faire appréhender; il faut que vous soyez sûrs qu'il vous privilégiera plutôt qu'un si grand nombre de pécheurs morts dans l'impénitence; il faut que vous comptiez qu'il fera un prodige, un miracle en votre faveur; qu'il sortira, pour l'amour d'un obstiné qui l'a tant offensé, des voies ordinaires de sa divine sagesse. Tout téméraires que vous êtes, voudriez-vous, l'oseriez-vous, misérables vers de terre, vous reposer sur un prodige, compter sur un miracle, lorsqu'il s'agit de votre fortune, de votre santé, de votre élévation, de votre gloire? ne faites-vous pas de votre côté tous les efforts, n'apportez-vous pas tous les soins, toutes les précautions imaginables pour la réussite d'une affaire dont vous n'avez d'autre assurance que dans vous-mêmes? Eh! comment donc renvoyer à la dernière heure de votre vie, cette importante affaire de votre conversion et de votre salut, sur la seule présomption que vous avez qu'alors vous vous convertirez? Cette espérance est-elle appuyée sur la moindre apparence de raison, et une vie tout entière de crimes ne mérite-t-elle pas que Jésus-Christ vous dise à la mort ce qu'il dit aujourd'hui aux endurcis: Je m'en vais, vous me chercherez, mais trop tard, et vous mourrez dans votre péché: *Ego vado.*

Mes chers frères, Jérémie voyant le temple de Dieu tombé en ruines, en est affligé: *Idcirco ego plorans;* mais quand il songe que Dieu n'y est plus, qu'il s'en est retiré dans sa colère, il fond en pleurs et devient inconsolable: *Quia longe factus est a me consolator.* (*Thren.*, I.)

Souffrez que je vous le dise, Messieurs: la même chose m'arrive quand je vois mourir

un pécheur; ce composé de corps et d'âme qui se dissout me frappe, le temple vivant de Dieu qui se détruit me touche, j'en suis affligé; mais ce qui me fait fondre en larmes, c'est la crainte où je suis que le Seigneur ne se soit retiré de lui, qu'il ne l'abandonne et que sa grâce dont il a tant de fois abusé pendant sa vie, ne lui soit refusée à la mort: *Idcirco ego plorans quia longe factus est;* le moribond ne le sent peut-être pas ce malheur. Dieu se retire quelquefois sans bruit, sans éclat, sans donner au pécheur la moindre alarme; mais le calme, le silence d'un Dieu qui s'en va sourdement, crainte qu'on ne le rappelle, n'est-il pas le comble de tous les maux, et si je ne versais un torrent de larmes sur lui, ne serais-je pas plus insensible qu'un rocher? *Idcirco,* etc.

Mais vous trouverez encore une dernière ressource dans votre volonté. Si je veux me convertir à la mort; Dieu ne me fera-t-il pas miséricorde? C'est le seul parti qui vous reste à prendre; mais illusion toute pure. Vous croyez avoir alors la volonté de vous convertir, et elle vous manquera, et en vous trompant comme vous faites, vous éprouverez à votre grand malheur, que différer sa pénitence au dernier moment, n'est pas seulement prendre mal le temps de Dieu, mais que c'est mal prendre le vôtre.

Et certes, s'il n'y avait en vous qu'une seule espèce de volonté, nous aurions peut-être quelque espérance de l'avoir à cette dernière heure; mais ce qui doit nous alarmer, c'est qu'il y a plusieurs sortes de volontés, et que n'y en ayant qu'une espèce qui peut nous sauver, il y en a une infinité qui peuvent vous perdre; celle qui peut vous justifier, pécheurs impénitents, c'est une volonté sincère, véritable, et les autres sont toutes trompeuses et hypocrites, imparfaites. Mais puisqu'il suffit que la vôtre ait un de ces caractères pour vous damner, pouvez-vous présumer qu'aucun de ces défauts ne se trouvera pas, et que vous les aurez toutes ensemble à la mort? Et d'abord pourrez-vous disconvenir que cette volonté soit contrainte et forcée en ce dernier moment? la preuve n'en est que trop certaine.

Mais il faudra bien, dites-vous, que cette volonté soit sincère; la nécessité sera si pressante. Ah! par conséquent, quand il n'y a point de nécessité, il n'y a donc point chez vous de pénitence; par conséquent si la maladie ne vous pressait pas, vous ne songeriez pas à votre salut. Ce n'est donc que depuis que vous êtes un mourant que vous faites le personnage de pénitent. Dieu ne commence donc à vous être quelque chose que lorsque vous devenez au monde un objet d'horreur et de mépris: il le faudra bien. Donc tant que vous avez été capables d'offenser le Seigneur, vous n'avez point songé à le satisfaire; donc c'est la seule impression de la mort qui vous fait jeter dans la vertu, et si vous étiez immortel, vos abominations seraient éternelles; il le faudra bien; c'est donc la mort qui vous effraye et non pas vos crimes qui vous déplaisent; ce n'est donc pas vous qui quittez vos péchés, ce sont vos péchés qui vous abandonnent, dit saint Augustin: *Peccata te dimittunt, non tu illa.*

En effet, si vous la formez cette volonté trompeuse de vous convertir, ce n'est, comme ce roi impie de l'Ecriture, qu'après avoir employé les remèdes les plus efficaces, cherché les moyens les plus certains pour vous garantir des malheureuses atteintes de la mort; comme c'est du bon ou du mauvais succès que vous faites dépendre votre pénitence, vous ne la feriez pas si les remèdes avaient réussi, si votre santé se fût rétablie et si vous eussiez pu éloigner encore le triste moment qui vous effraye. Il vous faut donc les tristes approches du trépas, l'aspect hideux d'une mort évidente et certaine, la présence terrible de votre juge, pour exciter vos cœurs, pour fléchir votre volonté rebelle, pour faire couler vos larmes. Il faut que le glaive soit levé sur vos têtes coupables pour les faire plier sous le joug de la pénitence; c'est-à-dire, que vous espérez de vous convertir malgré vous. Ah! sur une telle volonté quel fond peut-on faire?

Mais rien n'est plus incertain encore que cette trompeuse volonté; l'expérience ne vous en a-t-elle point déjà convaincus? N'êtes-vous jamais revenus de ces extrémités fâcheuses où un seul point sépare la mort de la vie? Quel désaveu n'y faisiez-vous pas de votre conduite passée! Vous y teniez le langage des saints. Le spectacle édifiant que vous y donniez vous fit canoniser de tous les spectateurs; vos parents, vos amis, vos ennemis mêmes, tous jugeaient sur de fidèles apparences que vous seriez sauvés. Avaient-ils raison de le juger ainsi? Vos prières, vos gémissements, vos protestations, vos promesses, vos regrets si touchants au dehors venaient-ils du dedans? tout cela était-il sincère et d'une volonté parfaite? La suite en doit faire juger. La santé est-elle revenue, avec elle sont revenus les mêmes plaisirs et plus intéressants, les mêmes liaisons et plus fortes, les mêmes habitudes et plus ménagées, les mêmes doutes et plus affectés, les mêmes passions et mieux entretenues, la même indifférence pour le salut et plus fortement soutenue. Revenu du dessein de faire pénitence, vous l'avez été de quitter le péché; avec les espérances de vivre est revenu le projet d'offenser Dieu; vos jours prolongés n'ont fait que prolonger vos crimes; vos soupirs à la mort étaient comme ceux des matelots pendant l'orage et jusqu'à la fin de la tempête; quelle frayeur, quelle alarme durant le danger! mais quelle joie, quel calme lorsqu'ils en sont échappé! Mais si vous avez repris si facilement des désordres que vous détestiez si fort pendant votre première maladie; si vous avez éprouvé par vous-mêmes ou par l'exemple de plusieurs autres pécheurs comme vous, qu'il ne faut point compter sur les conversions tardives, quel fond pouvez-vous donc faire sur cette même volonté devenue encore depuis plus

coupable? Si elle rendit alors votre pénitence vaine, votre conversion nulle, pouvez-vous espérer que, devenue plus corrompue et plus fortifiée dans le péché, elle la rendra plus infaillible et plus certaine?

Ne dites donc plus : je voudrai me convertir à la mort, c'est-à-dire que tout le monde le voudra pour vous; mais vous-même le voudrez-vous? c'est-à-dire que toute une famille gémissant au pied de votre lit, une épouse inconsolable, des amis affligés, des enfants tout en pleurs le voudront sans doute pour vous; c'est-à-dire que les plaies du Christ, toujours ouvertes à vos yeux défaillants, ses mérites, sa mort, sa passion retracés sur le crucifix qu'on vous présente, le voudront pour vous; la bienséance qu'il faut garder jusqu'à la fin, la crainte de la flétrissure de votre réputation, vos remords, votre faiblesse, votre amour-propre le voudront pour vous; votre tombeau déjà ouvert, votre bière toute prête, votre testament tout fait, les vœux du peuple, les cris du prêtre, les prières de l'Eglise, le saint sacrifice déjà offert, tout cela le voudra pour vous; mais vous-même le voudrez-vous? et si vous ne le voulez de cette volonté ferme, sincère, constante, inébranlable, ah! que deviendront votre âme et votre salut? Et par le second endroit, cet arrêt terrible de Jésus-Christ ne s'accomplit-il pas en vous : Je m'en vais; vous me chercherez, mais avec une volonté si imparfaite, que vous mourrez dans votre péché : *Ego vado*, etc.; mais allons plus loin : vous voudrez vous convertir, mais le pourrez-vous? Entrons dans cet abîme, après avoir laissé un moment reposer vos attentions.

SECOND POINT.

La conversion, pour être parfaite, surtout quand on la diffère au lit de la mort, demande et au dedans et au dehors des dispositions si essentielles que si une seule vient à manquer, une âme est à jamais perdue. Elle demande au dedans une raison saine, une constance préparée, un cœur changé, tout l'homme entier en expiation et en pénitence. Elle demande au dehors un concours de plusieurs circonstances difficiles à assembler et indispensablement nécessaires.

Sur ce principe, pécheur obstiné, où est votre raison dont vous êtes si jaloux sur tout le reste, et dont vous négligez tout l'usage à l'égard du salut? Alors, quelle force, quelle action aura-t-elle en vous? De captive qu'elle est maintenant, d'esclave malheureuse de tant de passions, reviendra-t-elle à ce dernier moment maîtresse et absolue souveraine d'un empire que tant d'objets séducteurs et d'habitudes déplorables lui font perdre? Comment pourra-t-elle juger alors de ce qu'elle n'aura jamais bien connu? L'aurez-vous cette raison aussi entière, aussi saine qu'aujourd'hui? Et si à présent elle ne peut vous faire comprendre que la pénitence est nécessaire, qu'elle est préférable à toutes les fausses joies de la terre, eh! le pourra-t-elle, quand elle n'aura presque plus de force, qu'il ne lui restera que certaines lueurs obscurcies et qu'elle sera comme mourante?

Peut-être que la voix de la conscience fera sur le pécheur expirant ce que la raison n'a pu faire; mais alors quelle est sa disposition? ou elle est endormie, ou elle est embarrassée. A force de vous trouver sourd à ses remontrances, de fermer les yeux à ses lumières, de vous roidir contre ses accusations, de vous obstiner contre ses avertissements, de vous révolter contre ses sentiments, de vous mettre au-dessus de ses reproches, d'étouffer soigneusement ses remords, d'émousser ses pointes, de vous étourdir sur ses déchirements, de contredire ses maximes, de justifier vos passions, de vous déclarer l'apologiste éternel du vice, hélas! elle est devenue, cette conscience, sans force, sans action, sans mouvement, sans autorité; elle est tombée dans une léthargie si grande, dans un assoupissement si profond, dans une insensibilité si funeste à l'égard des plus grands péchés, qu'elle paraît comme morte; du moins ce qui vous en reste est enveloppé dans un nuage si épais de passions et de désordres, qu'il lui est presque impossible d'éclairer ce chaos, d'approfondir cet abîme; et vous espérez cependant que cette conscience, à la mort, tout d'un coup amollie et dégagée, ou vous réveillera de tout votre assoupissement, ou vous fera revenir en un instant de tous vos égarements? Vous vous imaginez qu'elle rentrera dans une assez grande lumière pour vous faire alors découvrir jusqu'aux moindres taches de votre âme? que cette seule pensée : je vais mourir, lui rendra toute sa force, toute son autorité, toute sa pénétration, toute sa vivacité? qu'après avoir si longtemps vécu dans les mêmes désordres, vous aurez assez de présence d'esprit pour rectifier toutes vos confessions par une générale, car il le faut? Vaine espérance, frivole amusement! car si la conscience se laisse encore voir à vous à ce moment fatal, ce n'est que pour être votre supplice; son poids vous accablera sans que ses lumières vous instruisent; si elle se fait encore entendre à vous, ce sera pour vous accuser sans que les lois vous justifient; à ce passage redoutable, elle ne vous parlera que comme un juge sévère et inexorable, pour vous condamner au flambeau de la mort. Vos péchés, les scrupules endormis ne se réveilleront que pour vous déchirer par des morsures sanglantes; alors il n'y aura plus de plaisirs, plus de fêtes, plus de parties mondaines pour endormir le démon cruel qui vous regarde déjà comme sa proie; il faudra sans partage vous livrer tout entier à la douleur, aux regrets, à la tristesse, et vous ne trouverez que désolation, que désespoir, où les justes mourants trouvent un asile si consolant et si doux.

Grand Dieu! si vous êtes le Dieu terrible et redoutable dans ce dernier chaos, quelle nuit, quel enfer vous laissez dans une âme impénitente au lit de la mort! quelle abomination qu'une conscience à qui vos lumières ne sont plus rien, et à qui vous faites porter tout

le sens de ces terribles paroles : Je m'en vais : *Ego vado;* vous me chercherez : *quæretis me;* mais avec une conscience si endormie, si embarrassée, que vous ne me trouverez pas et que vous mourrez dans votre péché : *et in peccato vestro moriemini.*

Mais je veux qu'au lit de la mort votre conscience réveillée et libre rappelle toutes ses lumières et toutes ses forces, pour vous remettre devant les yeux tous vos égarements. Pensez-vous que votre cœur se brisera par la douleur et qu'il se convertira entièrement au Seigneur? Qu'est-ce qui convertira son cœur à Dieu? L'idée de la conversion vient du ciel et nous est donnée par Dieu même; c'est en faire un cœur nouveau qui ne soit plus le même; c'est de vous attacher à ce que vous aviez toujours haï, et détester ce qui avait fait si longtemps toute la joie de votre âme; c'est passer d'un amour infini à une aversion extrême; c'est faire changer le cœur de goût, de penchants, d'objet, de haine, d'amour, de joie, de douleur, de crainte, d'espérance, d'affection, de sentiment, de passion et, pour ainsi dire, de nature; long ouvrage, entreprise immense et qui devient cependant à la mort d'une obligation indispensable, je ne dis pas pour être parfait, mais pour être sauvé.

Or, soyez ici votre propre juge, pécheur obstiné : le faible cœur sera-t-il capable, à la mort, d'un changement si héroïque, et sur quel fondement pouvez-vous l'espérer? Un long assoupissement dans le crime, une suite continuelle d'infidélités, des habitudes invétérées donnent-ils les heureuses facilités de se convertir, de se détacher de tout ce qu'on aimait le plus pour s'attacher à ce qu'on avait le plus en aversion? l'esclavage d'une passion dominante, les langueurs de l'âge et les défaillances de la nature qui, du corps passent jusque dans l'âme, inspirent-ils du courage, de la vigueur et de la fermeté? toutes les tentations qui redoublent avec les efforts de l'ennemi commun du salut promettent-elles à cet infortuné bien des secours du côté de la grâce dont il s'est rendu si indigne, et dont il a tant de sujet d'appréhender le refus et la soustraction? les grands obstacles avancent-ils beaucoup de pures velléités et de faibles projets, et le principe du mal en devient-il la ressource? Avouez-le, Messieurs, déjà vous ne le reconnaissez plus, ce cœur déplorable, autrefois timide sur le moindre mal, sensible au plus faible attrait du bien et de la vertu; il ne l'est plus : il l'a perdue, cette heureuse sensibilité. Au goût des fades douceurs de la terre a succédé en lui un accablement mortel de s'en voir privé; il n'est presque point de jour qui ne le retrouve plus coupable, presque point d'heure qui n'ajoute un nouveau degré de malice à son impénitence; ce qui n'était d'abord en lui que faiblesse est devenu une vieille habitude, et vous vous persuadez qu'il pourra changer tout à coup l'attachement au crime en l'amour de la sainteté; que, n'ayant fait que des progrès dans le vice, il en fera sitôt et si facilement dans la vertu? Quoi! vous pensez que des passions si douces, si flatteuses s'arracheront de votre cœur en un instant pour faire place à l'amour et à la reconnaissance que vous devez à votre Dieu? Quoi! vous vous imaginez que deux ou trois jours, hélas! peut-être moins encore, que deux ou trois jours de maladie, de douleur, d'angoisses, vous rendront chaste, humble, détaché, pénitent, chrétien enfin, vous qui avez passé toute votre vie sans l'être; vous croyez que dans ces derniers moments de langueur et de faiblesse vous ferez le grand et pénible sacrifice de cet objet si cher qui roule encore dans toutes vos pensées, dont vous avez l'imagination si peinte, qui se présentera peut-être encore à vous, et que son affliction vous rendra encore plus aimable que jamais; vous croyez qu'en ces tristes approches de la mort vous aurez assez de courage et de force pour porter sur le cœur, accoutumé à la mollesse et aux plaisirs, les grands coups qui le frappent dans ce qu'il a de plus sensible et de plus tendre? Quoi! tous les penchants vers le mal, toutes les ardeurs pour les biens, les honneurs, les plaisirs de ce monde, qui s'amortissent à peine après des années entières de pénitence si amère, de jeûnes si rigoureux et de prières si ferventes, tomberaient en vous dans un seul instant; vous croyez que vous oublierez tout, que vous vous détacherez de tout, que vous mépriserez tout ce qui vous charmait davantage sur la terre? Pécheur téméraire, que vous vous promettez de miracles!

Direz-vous donc qu'alors le cœur, forcé de quitter le péché, s'en détachera de lui-même? Mais n'avez-vous jamais éprouvé qu'il s'attache, qu'il s'inquiète, qu'il s'embarrasse davantage par la privation que par la possession de son objet; que jamais il n'aime plus une chose que lorsqu'il se voit près de s'en départir malgré lui, et que plus on lui fait de violence pour l'arracher de ce qu'il aime, plus il s'acharne à le conserver et à le maintenir; par conséquent, que ce redoublement de fureur ne se fera pas alors dans vos désirs? Quel feu dans vos passions quand on voudra vous les ravir sans retour et sans espérance!

Ne nous donnez plus votre cœur pour ressource à l'heure de la mort. Hélas! si, touché de compassion pour votre état déplorable, je vous exhorte à le changer, ce cœur si coupable, source unique de vos malheurs; si je vous veux porter à réprimer les funestes penchants, à rompre les chaînes si pesantes, à vaincre les passions si violentes, vous me répondrez que ce n'est pas une chose si facile; qu'un tel changement n'est pas l'ouvrage d'un jour, mais de plusieurs années; qu'il faut prendre son temps de loin pour y songer sérieusement; qu'il faut combattre sans cesse, sans cesse résister, et que souvent, avec toutes ces précautions, n'y réussit-on pas encore.

Quand vous parlez de la sorte, vous avez raison, je l'avoue; mais accordez-vous donc avec vous-même, et ne remettez pas à l'heure de la mort cette conversion qui ne se peut

faire qu'à peine dans tout le cours des années; n'attendez pas au temps de la maladie et des infirmités à commencer et finir tout à la fois cet ouvrage, que vous n'avez même pas le courage d'entreprendre dans un état de force et de santé parfaite. Quoi donc! ce que vous n'aurez pu faire pendant une vie entière de liberté, de vigueur, de présence d'esprit, sera le fait d'un dernier moment, partagé avec le soin des affaires, avec l'accablement de la douleur, avec les distractions les plus invincibles? Demandez-vous si, en ce triste état où vous saurez à peine si vous avez un cœur, il vous sera possible de lui faire rompre les liaisons criminelles, dissiper les pensées importunes, élever vers Dieu les désirs terrestres, le faire changer de goût et d'affection, lui imprimer cette componction, ce repentir, cette contrition qui, selon les Pères, doivent le briser et le fendre; demandez-vous qui, de vous ou de nous, a le plus de raison: de vous qui répondez de la constante conversion d'un cœur que vous avez toujours senti faible et inconstant, ou de nous qui croyons qu'il le sera encore à la mort, et si vous n'avez pas sujet d'appréhender que, dans l'impuissance morale où il sera réduit, il ne porte en un quatrième sens tout le poids de cet humble anathème: Je m'en vais, vous me chercherez, mais avec un cœur si faible que vous mourrez dans votre péché: *Ego vado*, etc.

Mais ce n'est point la seule conversion du cœur qui devient moralement impossible au lit de la mort. Comment y faire cette pénitence que vos péchés multipliés doivent vous rendre plus indispensable et plus rigoureuse? car il faut distinguer deux sortes de pénitence: l'une de réparation, qui nous fasse expier nos péchés par les habitudes des vertus contraires; l'autre de proportion, qui soit en rapport de ce que Dieu a fait pour vous et de ce que vous faites pour lui, de ce que vous avez fait pour le monde et de ce que vous devez faire pour le Seigneur.

A ce premier genre de pénitence, pécheur obstiné, n'êtes-vous point saisi d'effroi? comment changer en si peu de temps vos crimes en vertus? comment faire expier à vos sens tant d'agréments criminels, à votre volonté tant de désirs coupables, à ces yeux tant de regards impudiques, à ce corps, qui devrait être la victime de la pénitence, tant de mollesse? Comment pouvoir imposer, pour la première fois, tant de mortifications à une chair qui n'en connaît ni la pratique ni l'usage, qu'un seul coup épouvante et afflige, et qu'au lit de la mort vous serez encore plus obligé que jamais de ménager et de flatter? Comment faire jeûner le cœur et les sens si accoutumés à la délicatesse et à la volupté? Ah! si faire pénitence selon les Pères, c'est rajuster un vaisseau brisé par la tempête et en ramasser toutes les pièces; si c'est rétablir une santé longtemps perdue et lui rendre toute sa vigueur; si c'est relever un édifice tombé en ruine, dont toutes les pierres sont dispersées, comment exécuter en un moment ce qui ne peut se faire qu'avec une lenteur extrême? comment pourrez-vous pratiquer en si peu de temps tant de vertus contraires aux péchés que vous avez tant aimés et que vous aimerez peut-être encore? Sera-ce l'abstinence? vous n'avez plus de goût; la chasteté? vous n'avez plus de sentiment; la foi? vous n'avez plus de raison; la modération? tout vous quittera; la prière? vous n'avez plus d'attention; le renoncement? tout vous abondonnera; l'abnégation? tout vous dégoûtera; le bon exemple? vous n'avez plus de scandale à donner; l'humilité? eh! vous serez réduit en un instant où toute la gloire va s'éclipser, où tout vos titres, tous vos honneurs vont se rendre avec vous dans le tombeau. Il siérait bien à un ver de terre, qui va devenir la pâture des autres vers, de vouloir s'élever.

Oh! le triste état que le vôtre, pécheurs impénitents, où, sûrs de vos crimes, vous le serez si peu de votre pénitence; où vos vices conservant toute leur énormité, vos vertus devenues comme forcées, seront sans mérite, et où, chargés de dettes devant Dieu, vous deviendrez tout à fait insolvables: vous n'aurez donc pas cette pénitence de réparation qui vous est si nécessaire.

Mais aurez-vous celle de proportion qui n'est pas moins essentielle pour être sauvé? Voyons ce que Jésus-Christ a fait pour vous. Je le vois tout appliqué à vous faire du bien: dès le sein de son Père, il songe à se faire homme pour l'amour de vous; son premier soupir est un vœu pour votre salut. A peine a-t-il commencé de vivre, qu'il a commencé à souffrir pour vous; à peine est-il entré dans le monde, qu'il sacrifie sa gloire, sa joie, son plaisir, son repos, ses trésors, sa vie même pour vous sans interruption, sans exception, sans partage; à mesure qu'il a crû en âge, ses grâces se sont multipliées, et toutes ses miséricordes ont couru au-devant de vous, de peur que vous ne vous perdiez. Obstiné pécheur, en usez-vous ainsi à son égard? au dernier soupir revenez-vous à Dieu par la pénitence comme il est tant de fois venu et revenu à vous par sa bonté? Quel rapport y a-t-il entre votre faible satisfaction et cette donation d'un Dieu si entière et si absolue, vous qui, aimant le monde et offensant le Seigneur, l'avez fait de tout votre esprit et de tout votre cœur, de tous vos sentiments, de toutes vos pensées, de toutes vos actions, de toutes vos forces, de toute votre personne, de tout votre être; vous vous trouverez réduit dans le lit de la mort à ne l'aimer et à ne le satisfaire que de toute votre faiblesse, que de toute votre légèreté, que de toute votre langueur, que de toute votre inapplication, que de toute votre inaction, que de toute votre misère, que de tout votre néant; vous qui n'opposez à tant d'amour, à tant de bienfaits que ce que vous laisse la mort qui s'avance, c'est-à-dire des sens saisis, une âme interdite, des passions usées, un esprit abattu, des sentiments forcés, des pensées confuses, des demi-volontés, des désirs infirmes, une faible lueur de foi, un

court intervalle de raison, quelques marques équivoques de piété risquée et qu'on ne peut soutenir un moment; quelques prières entrecoupées de sanglots qui ne sont peut-être que des plaintes, des soupirs qui ne sont peut-être qu'un symptôme de la mort qui vous saisit, des regrets qui ne sont peut-être qu'un désespoir de quitter cette vie; une pénitence qui n'est peut-être qu'une convulsion, de simples mouvements animaux de la machine qui se brise, que les tristes débris d'une nature qui se détruit, un cadavre enfin, une corruption.

O Dieu terrible, sera-ce donc ainsi que vous vous apaiserez! est-ce donc là le poids salutaire, cette force héroïque, cette énergie sainte que doit avoir pour vous apaiser la pénitence chrétienne! Sont-ce donc des fruits de conversion et de pénitence capables de modérer votre colère, de suppléer les peines de l'enfer que méritent nos péchés, et de servir de compensation à une éternité de tourments! Sur ce point, jugez, pécheurs obstinés, quel fonds vous devez faire sur cette conversion; à la mort, les choses parlent d'elles-mêmes; c'est vous tromper que de compter sur une pénitence si injurieuse à Dieu, et autoriser encore Jésus-Christ à vous faire porter dans un cinquième sens tout le poids de ces terribles paroles, *ego vado*, je m'en vais, vous me chercherez, mais si tard, que vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me et in peccato vestro moriemini.* Reste encore une ressource au pécheur obstiné. Je parle longtemps, je l'avoue; mais ne faut-il pas que le malheureux impénitent apprenne tout le danger de son état? Cependant j'abrége et je finis.

Ici, Messieurs, pour la dernière fois, ayez, s'il se peut, le courage de vous représenter vous-mêmes à vous-mêmes dans le spectacle le plus touchant, dans cette situation la plus triste, où le malheureux pécheur se trouve au lit de la mort, et où votre malice vous annonce que vous devez être, si vous attendez à ce dernier moment à faire pénitence. Déjà tout s'alarme pour vous : votre famille tremblante envoie chercher le médecin; le médecin arrrive, on le consulte; il approche du malade, il examine en vain sa disposition; sa parole, ses regards, ses lèvres, sa respiration, tout lui est d'un triste augure. En reviendra-t-il? en mourra-t-il? Hélas! le maître de l'art consulté répond qu'il n'en sait rien lui-même; le moment vient pourtant, on presse le remède; on appelle une seconde fois le médecin, mais inutilement. Il assure enfin qu'il n'y a plus d'espérance pour votre vie, et que vous êtes un homme mort; c'est à vous qu'il faudrait le dire, et vous êtes le seul qui l'ignorez. Tout ce que vous avez de plus cher au monde se détourne de vous pour vous cacher sa tristesse et vous pleurer en liberté; on se demande l'un à l'autre : ne faudrait-il pas le lui annoncer? et pendant que chacun refuse de se charger d'une si triste commission, les plus intéressés répondent : attendez encore, attendez. Cruels, n'a-t-il donc pas assez attendu? Périssent les ménagements meurtriers, source de la damnation de tant d'âmes! On vous laisse à deviner que vous allez mourir, et quand vous l'aurez deviné, pauvre homme, dans quel abattement tomberez-vous, dans quelle confusion de pensées, dans quelle perplexité de raison et d'esprit, dans quel saisissement de cœur et de tous les sens! Alors il faut oublier le monde, et avec lui toutes ses joies, tous ses biens, tous ses honneurs, et dire un dernier adieu à tout ce que vous avez de plus cher sur la terre. De plus grands objets viennent en confusion s'offrir à vous, et dès lors se découvre à votre imagination troublée tout ce qui est au-dessus, au-dessous, au dehors et au dedans de vous; la terre et le ciel, le paradis et l'enfer, le temps et l'éternité, votre Sauveur et votre Juge, tout porte l'effroi jusqu'au fond de votre âme; et après avoir rappelé les noirceurs d'une vie tout entière de crimes : *Reminiscens malorum quæ feci in Jerusalem* (I *Mach.*, VI), jetant un profond soupir : Un confesseur! dites-vous. Hélas! comment ai-je vécu; que n'ai-je plutôt fait pénitence! Mes frères, vous sentez donc à ce dernier moment la nécessité qu'il y a de faire de bonne heure cette pénitence; vous changez donc alors de langage; vous vous trompiez donc de croire qu'il serait assez temps de la faire à la mort. Nous avions donc raison de condamner vos délais et vos remises Cependant le ministre appelé vient à vous, mais trop tard : plus il a de lumières, plus il a de zèle, plus il a de charité, et plus il gémit, plus il s'afflige, plus il se désole de vous trouver dans un état si distrait, si troublé, si abattu, si languissant; au défaut de paroles qui vous manquent, de la raison qui s'obscurcit, il supplée par ses demandes, par ses interrogations, par ses signes, par ses devinations à l'examen de votre conscience que vous ne pouvez faire, à la confession de vos péchés que vous n'avez pas la force de déclarer.

Ah! que ne peut-il aussi suppléer en vous les œuvres par ses œuvres, la douleur par sa douleur, la componction par sa tristesse, la foi qui vous manque par sa foi, la charité par sa charité; il est vrai que sur quelques soupirs, que sur quelques signes équivoques qu'il interprète favorablement, il vous accorde la divine absolution et prononce sur vous un arrêt de miséricorde; mais qu'il se défie de ces sortes de rémissions que souvent Dieu désavoue pendant que le prêtre les accorde! que son ministère alors l'embarrasse! Il ne s'en explique pas, mais il voit que vous prenez le change; il le dirait s'il osait, que c'est plutôt la nature qui agit en vous que la grâce, que tous ces beaux dehors sont plutôt l'effet de votre inquiétude que de votre pénitence, que du milieu même de vos soupirs et de vos larmes, il détourne un cœur encore endurci. Si en public il vous encourage, dans le secret de son âme il se désespère, et quand on vous apporte le pain de vie il vous exhorte à recevoir avec confiance votre divin Sauveur, il s'alarme au fond de son cœur de voir que vous allez re-

cevoir votre juge, et, tremblant pour les pécheurs qui différent leur conversion à la mort, il appréhende que vous ne mettiez par cette action si sainte le comble à vos malheurs.

De là plus de ressource ; une sueur froide découle de votre front, votre visage se défigure, vos yeux demeurent collés et fixés au même endroit où tombent vos regards, vos oreilles sont fermées, tout votre corps est sans mouvement, le reste de chaleur naturelle se retire, vous vous agonisez. En vain l'homme de Dieu vous exhorte, vous presse de demander grâce, d'implorer pour la dernière fois la miséricorde du Sauveur; en vain fait-il retentir à vos oreilles sourdes des actes réitérés du divin amour ; en vain veut-il vous faire embrasser l'image de Jésus-Christ qui tombe de vos mains défaillantes; en vain présentant tendrement le crucifix sur vos lèvres mourantes, il essaye de vous réconcilier avec le Dieu vengeur devant qui les âmes les plus pures tremblent, le dernier moment vient toujours plutôt qu'on ne pense. Pendant qu'autour de vous tout est en prières et en larmes, vous rendez le dernier soupir, vous n'êtes plus ; vous avez rendu l'âme.

Ame infortunée, qu'es-tu devenue et quel est ton sort? réponds-nous ici; ton juge si justement irrité se contente-t-il de quelques moments donnés à la pénitence? doit-on se confier tant à ce dernier soupir ? doit-on compter si fort sur le bon *peccavi?* les conversions tardives ont-elles devant Dieu la valeur et le prix que le monde aveugle et corrompu leur donne? Pauvre âme, qui te pourrait suivre au tribunal de Jésus-Christ verrait bien si la miséricorde est si commune qu'on le pense, s'il faut de si grands crimes et une si grande suite de prévarications pour mourir impénitent, et si, comme les Juifs que Jésus-Christ réprouve parce qu'ils sont de ce monde, *quia de hoc mundo vos estis* (*Joan.*, VIII), le seul amour du monde, de ses maximes, de ses biens, de ses plaisirs, de ses honneurs, de ses usages et de ses coutumes, ne suffit pas, pour vous attirer en un dernier sens cette terrible malédiction, *ego vado*, je m'en vais, vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché ; vous y demeurerez une éternité tout entière, et ma justice ne se lassera point de punir votre téméraire présomption : *Et in peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.)

Mes frères, saisi pour vous d'une frayeur vive, je ne puis rien ajouter à l'affreuse peinture que je vous ai faite du pécheur obstiné, je vous laisse en ce triste état vous-mêmes, en méditation à vous-mêmes ; dans l'affliction profonde de mon âme, je puis bien vous dire comme le prophète Michée : Peuple alarmé d'un malheur si funeste, plût à Dieu qu'en vous l'annonçant, l'esprit de vérité ne fût point en moi et que je ne fusse qu'un prophète de mensonge : *Utinam non essem vir habens spiritum et mendacium potius loquerer.* (*Mich.*, III.) Il dépend encore de vous de rendre mes menaces vaines, Dieu vous laisse encore quelques moments à délibérer : si vous êtes sages et prudents, ne remettez point votre pénitence à l'heure de la mort; rompez dès maintenant tout commerce avec le crime. Convertissez-vous sans cesse à la grâce, c'est le seul moyen de vous rendre favorable la miséricorde du Seigneur et d'arriver un jour en sa gloire. C'est ce que je vous souhaite. Au nom du Père, etc. *Amen.*

SERMON XV.

DE LA CORRECTION FRATERNELLE.

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corrige eum inter te et ipsum solum. (*Matth.*, XVIII.)

Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier, entre vous et lui.

A voir les fréquentes leçons de charité que nous fait le Sauveur du monde dans l'Evangile, ne dirait-on pas qu'il n'est venu sur la terre que pour établir l'union et l'amour parmi les hommes ? Et certes, mes frères, quel autre soin l'a plus occupé durant le cours de sa vie mortelle? Qu'a-t-il plus fortement recommandé à ses apôtres, et que nous a-t-il recommandé à nous-mêmes plus expressément que l'amour envers nos frères ? Tantôt, pour bannir de nos cœurs tout sentiment de haine, de vengeance, il nous ordonne de partager les outrages ou les injures qu'on nous fait, d'aimer nos propres ennemis, de bénir ceux qui nous calomnient, de prier même pour ceux qui nous persécutent; tantôt, pour nous attendrir envers les malheureux, il veut que nous fassions part de notre opulence à ceux qui sont dans la disette, et que nous soulagions les pauvres dans leurs nécessités temporelles, par nos aumônes; enfin, pour nous enflammer du zèle du salut des âmes, il nous dit dans notre Evangile d'assister nos frères dans leurs besoins spirituels, et de les retirer de l'abîme du péché par la voie de la correction fraternelle, correction si nécessaire, si avantageuse, si utile au salut du prochain; correction sur laquelle nous avons de si étroites obligations, et dont l'observance est cependant si négligée dans le monde; ou l'on se dispense de la faire, ou on la fait presque toujours contre les règles de l'Evangile. On se dispense de la faire, hélas! parce qu'on ne la regarde pas comme une obligation indispensable; on la fait contre les règles de l'Evangile, parce qu'on ne reprend son prochain que par un faux zèle, que par un esprit d'emportement et de sévérité. C'est contre ces abus que l'Eglise s'élève dans notre évangile en nous proposant l'obligation de la correction fraternelle, et en nous prescrivant les règles de la faire : *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corrige eum ;* si votre frère a péché en votre présence, allez le trouver, et reprenez-le; voilà l'obligation de la correction fraternelle. Voici la manière dont elle doit être faite : reprenez-le en particulier entre vous et lui : *Corrige cum inter te et ipsum solum.*

L'obligation de la correction fraternelle; la manière dont elle doit être faite, ce sont les deux réflexions qui feront le partage de ce discours.

Seigneur, qui nous ordonnez de corriger nos frères, et qui par notre ministère nous avez donné la sainte liberté de reprendre le vice et de nous élever contre lui, partout où il se rencontre, donnez à ma voix la vertu de votre grâce, et toute l'autorité nécessaire sur les esprits; purifiez mes lèvres par un charbon ardent et sacré que l'ange appliqua sur les lèvres d'un de vos prophètes, afin que je ne prononce que des paroles de charité, et que l'amour de votre loi mettra dans ma bouche. Je vous demande cette grâce par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange, *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'est une erreur, dit saint Chrysostome, et une erreur qui n'est que trop commune parmi les enfants du siècle, de regarder la correction fraternelle comme un simple conseil, et non comme une obligation indispensable pour tous les chrétiens. Les uns asservis à des bienséances humaines, ou retenus par une crainte servile, n'osent reprendre leurs frères dans la crainte d'encourir leur disgrâce et leur indignation, ou de se fermer, par une correction mal reçue, toutes les voies qui sont ouvertes à leur fortune, et aiment mieux les ménager par de lâches complaisances et par d'indignes flatteries; les autres, séduits par de faux préjugés qu'invente l'amour-propre, se contentent de régler leur conduite, sans penser à réformer celle des autres, s'imaginant qu'il suffit de travailler à sa propre sanctification, sans qu'on soit chargé du salut de ses frères, ni responsable de leur perte, erreur dont il faut les désabuser aujourd'hui en leur montrant toute l'étendue de l'obligation que porte avec soi le précepte de la correction fraternelle, et pour ne pas causer de confusion dans vos esprits, par un désordre de propositions mal ordonnées. Je vais établir cette proposition et cette vérité sur trois raisons qui en feront sentir toute l'obligation.

La première, c'est le zèle que nous devons avoir pour la gloire de Dieu; la deuxième, c'est l'amour que nous devons avoir pour notre prochain; la troisième, c'est le compte que Dieu nous demandera un jour de la fidélité ou de la négligence avec laquelle nous aurons rempli cet important devoir; obligation de la correction fondée sur le zèle du service de Dieu dont nous devons procurer la gloire; obligation de la correction fondée sur l'amour du prochain dont nous devons procurer le salut; obligation de la correction fondée sur les châtiments exemplaires que Dieu exercera sur ceux qui la négligent; examinons ces trois considérations.

Pour peu que nous fassions attention sur nos engagements, nous trouverons que le zèle de la gloire de Dieu est le plus indispensable de tous nos devoirs. Il est, en effet, un amour surnaturel et absolu que nous devons à celui qui ne nous a mis au monde que pour l'honorer et le servir. Or, nous ne pouvons l'honorer plus souverainement et travailler plus utilement à sa gloire que par la correction de ceux qui l'offensent; car, s'il est vrai que rien ne nous doit toucher davantage que la gloire de Dieu, il est certain que rien ne nous doit plus toucher ni enflammer notre zèle que les outrages qu'on lui fait. Ainsi, autant que nous sommes attachés à la gloire de Dieu, autant devons-nous sentir les impressions qu'il reçoit. Uniquement occupés de ses intérêts, tout ce qui le regarde nous doit toucher, tout ce qui le déshonore doit animer notre zèle et exciter notre indignation; et comme le péché mortel attaque la gloire de Dieu et la sainteté de son nom, nous devons recourir à la correction fraternelle pour détruire ce monstre dès sa naissance et le venger de cet ennemi capital qui le déshonore et qui l'outrage.

Cependant, quoique ce soit là notre principale obligation, la gloire de Dieu est la seule chose dont nous sommes le moins touchés. Nous sommes vifs pour tout ce qui peut blesser notre honneur, ternir notre gloire, altérer notre réputation, et nous vivons dans une lâche indifférence pour ses intérêts; on nous voit garder un lâche silence quand il s'agit de corriger le libertin qui le déshonore, trop contents de nous-mêmes pourvu que nous n'ayons point de part à l'impiété de ceux qui l'offensent. Comme si l'amour que nous devons avoir pour Dieu n'était pas, selon la pensée de saint Augustin, un amour de zèle, de jalousie pour sa gloire, un amour de courage et d'intrépidité qui n'est ni muet, ni indifférent pour ce qui le touche, et qui, dans les outrages qu'on lui fait, ne sait garder d'autres mesures que celles qu'inspire le zèle pour reprendre ceux qui sont coupables. C'était là le zèle dont brûlait le Roi-Prophète lorsqu'il s'écriait dans un esprit plein de jalousie pour la gloire de Dieu : Seigneur, n'ai-je pas haï ceux qui vous haïssaient? ne séché-je pas de dépit en voyant les prévarications de vos ordonnances? *Nonne qui te oderunt, Domine, perfecto odio oderam?* (*Psal.* CXXXVIII.) Témoin de leurs emportements, je m'élevais contre eux tant qu'ils s'élevaient contre vous, et je ne pensais pas même que ce fût assez de n'avoir point de part à leurs crimes, mais je faisais tous mes efforts pour les retirer de l'égarement; peu satisfait de les éloigner du vice, je voulais leur inspirer l'amour et la pratique de votre sainte loi. Je savais, qu'autant que leurs péchés vous avaient déshonoré, autant leurs vertus servaient à votre gloire. Voilà la règle de votre conduite, si vous brûlez d'un véritable zèle pour la gloire de Dieu, et si vous voulez lui marquer votre amour par de solides effets, vous vous emploierez de toutes vos forces à détruire le péché, cet ennemi capital que Dieu déteste, et qui était le seul objet de cette haine que David portait à tous les ennemis de Dieu. Non content de vous être préservé de sa tyrannie, préservez-en, dégagez-en vos frères par la correction; si votre frère a commis quelque faute en votre présence, qu'il soit ami ou indifférent, qu'il puisse vous protéger

ou vous nuire, allez le trouver et reprenez-le de son action; il s'agit de la cause de Dieu. Si vous l'aimez, vous ne sauriez être insensible à l'outrage qu'il lui fait, à moins que vous ne vouliez encourir le reproche qu'un prophète fit à un roi de Juda : Vous favorisez les injustes et vous faites alliance avec ceux qui haïssent le Seigneur : *Impio præbes auxilium et his qui oderunt Dominum amicitia jungeris.* (II *Paral.*, XIX.) C'est votre frère qui a péché : *Si peccaverit in te frater tuus.* Vous êtes donc obligé de lui représenter sa faute et de lui rendre tous les secours qu'il attend de votre charité; second motif de la correction fraternelle fondée sur l'amour du prochain dont nous devons procurer le salut.

L'amour que nous devons avoir pour nos frères, n'est pas un amour aveugle, fondé sur d'indignes complaisances; ce n'est pas un amour flatteur et carressant qui l'entretienne dans ses crimes, mais un amour réglé qui nous porte à le secourir dans ses divers besoins et à l'aimer selon Dieu. Qu'est-ce qu'aimer son prochain selon Dieu? C'est, répond saint Augustin, l'aimer comme Dieu même et dans le même ordre que Dieu même; c'est l'aimer pour son salut, préférablement à tous les autres biens qu'on peut lui procurer; c'est le porter lui-même à aimer Dieu, afin que, par un mutuel concours de pensées, de désirs, d'affections, nous allions tous nous rendre au terme et au centre commun.

On ne peut aimer le prochain (c'est toujours la pensée de saint Augustin que je continue) d'une amitié de nature, d'une amitié de raison, d'une amitié de piété et de religion; l'aimer d'une amitié de nature, c'est l'aimer d'un amour charnel qui nous est commun avec les animaux; l'aimer d'une amitié de raison, c'est l'aimer d'un amour humain, mais intéressé, puisque nous ne l'aimons le plus souvent que par rapport à nous-mêmes; l'aimer d'une amitié de religion, c'est aimer son salut; et comme cet amour est plus parfait que tous les autres, il nous impose aussi de plus grandes obligations; car alors nous devons l'instruire dans ses devoirs quand il est dans l'ignorance, le réconcilier avec Dieu quand il l'a offensé, le remettre par nos salutaires conseils dans la voie du ciel quand il s'en est éloigné, lui servir de guide, de médecin, de père, lui rendre de bons offices, selon le don que nous avons reçu, comme étant de fidèles dispensateurs des différentes grâces et dons du Seigneur, dit l'apôtre saint Jacques.

Et certes nous croyons-nous obligés par l'ordre de la divine Providence à une même société, de nous secourir dans nos besoins temporels par de mutuels offices de charité, sans penser à nous rendre d'autres secours dans nos besoins spirituels; et si, selon la pensée de saint Augustin, c'est être homicide du pauvre que de ne le pas secourir : *Occidisti si non pavisti*, ne doit-on pas regarder comme meurtrier de l'âme de son prochain, quiconque le voit indifféremment dans le péché sans l'en retirer par la correction? Nous croyons-nous obligés, en vertu du précepte de la charité, d'assister nos frères dans leurs nécessités temporelles par des aumônes, et dispensés de les secourir dans leurs nécessités spirituelles par nos conseils? C'est peu de chose, dit saint Augustin, de faire l'aumône à votre frère qui est pauvre, vous pouvez lui donner quelque chose de plus; si, outre la pauvreté temporelle, il endure encore l'indigence des biens célestes, vous avez une langue pour sauver son âme. Quel plus pressant besoin, en effet, votre frère peut-il avoir de votre secours que lorsqu'il a péché en votre présence, et quel plus grand témoignage pouvez-vous lui rendre de votre amour qu'en le relevant de sa chute par une salutaire correction : ce n'est pas un homme attaqué par quelques accidents imprévus qu'il souffre par l'inconstance de la fortune, c'est un homme qui endure une plus grande disette, dont l'âme a reçu des plaies mortelles. Ce n'est pas une portion de bien temporel que vous lui refusez, vous laissez mourir son âme de faim en lui retranchant le pain de la divine Providence, dont Dieu vous a fait l'économe et le dispensateur; il ne s'agit pas de le retirer d'une misère temporelle et d'un malheur qui ne peut durer qu'autant que sa vie, il s'agit de le délivrer d'une nécessité spirituelle et d'une misère qui ne finira pas même après sa mort; il ne s'agit pas d'être son père nourricier, il s'agit d'être le rédempteur et le sauveur d'une âme rachetée par le sang d'un Dieu. Et vous le verrez dans ce déplorable état sans le soulager? vous le laisserez misérablement périr faute de bons conseils? Où est votre zèle, où est votre charité? Ne peut-on pas vous faire le même reproche que saint Pierre fit autrefois aux Corinthiens, pour avoir souffert le scandale dans leur ville? Eh quoi! vous aurez pu voir au milieu de vous, dit-il, le plus scélérat de tous les hommes, vous n'en aurez pas gémi devant Dieu? *Non magis luctum habuistis?* (I *Cor.*, V.) Vous avez vu ce jeune homme former des liaisons criminelles, ce médisant lancer des traits de langue sur la réputation de son frère, la noircir par ses railleries piquantes et des tours ingénieux; cet avare opprimer cruellement tant de pauvres par ses injustices, recourir à des profits infâmes pour s'enrichir aux dépens du peuple, élever sa maison sur la ruine de plusieurs familles; ce magistrat vendre ses jugements, favoriser le riche, opprimer le faible; ce grand et ce puissant du siècle abuser de son crédit et de son autorité; vous aurez été témoins de tous ses désordres : *Auditur inter vos fornicatio* (*Ibid.*), et vous n'en avez pas été touchés? Vous les avez soufferts par d'indignes et lâches complaisances? vous n'avez pas élevé votre voix comme Jean-Baptiste, pour condamner cet Hérode adultère; vous n'avez osé reprendre, comme Nathan, ce David homicide? Allez, malheureux, vous êtes responsables de leur perte, et le juste Juge qui sonde les reins et les cœurs vous imputera leurs péchés comme si vous en étiez effectivement

coupables. Troisième motif qui doit vous faire trembler et vous porter à travailler avec plus de soin au bien spirituel de vos frères.

Comme il y a des fautes personnelles, il y a aussi des péchés étrangers dont on rendra un compte très-rigoureux au jugement de Dieu. L'Ecriture ne maudit-elle pas également et celui qui tue son frère en lui plongeant le poignard dans le sein, et celui qui épargne ce même frère, et qui, par une fausse délicatesse, n'ose répandre son sang par le glaive de la correction? C'est consentir au crime que de se taire? que dis-je, consentir: c'est le soutenir, l'autoriser : ce n'est pas assez, nous sommes plus coupables que celui qui le commet, dit saint Augustin. Si nous négligeons de le reprendre, nous péchons également, dit saint Grégoire, soit en disant mal, soit en gardant un lâche silence à l'égard du bien, et s'il n'y avait point de péché à se taire, Isaïe ne dirait pas : Malheur à moi parce que je me suis tu : *Væ mihi quod tacui!* (*Isa.*, VI.)

Il est écrit dans le *Deutéronome* que, lorsque l'on trouverait un homme assassiné dans la campagne, on tirerait un cordeau, et que les habitants de la ville la plus proche seraient censés être coupables de sa mort, par la seule raison, dit l'abbé Rupert, qu'ils auraient manqué de veiller charitablement sur les voyageurs qui tombent entre les mains des voleurs. Appliquez-vous cette figure; vous voyez souvent périr votre frère par ses débauches scandaleuses, vous le trouvez souvent réduit au même état que cet homme dont parle saint Luc, surpris par des voleurs, dépouillé, maltraité et laissé à demi mort, je veux dire, avec saint Augustin, surpris par le démon qui l'a dépouillé de son innocence et qui l'a fait mourir par le péché. Cependant vous le voyez dans ce déplorable état sans le soulager, vous passez indifféremment comme le pharisien et le lévite : un bon avis le remettrait dans le chemin, l'huile de la correction appliquée remédierait à ses blessures et le guérirait entièrement; cependant vous lui refusez tous les secours qu'il attend de votre charité. Ah! on tirera le cordeau contre vous, sa perte vous sera imputée et le juste Juge vous demandera compte de son sang : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III.) C'est la menace qu'il nous fait par la bouche du prophète Ezéchiel, dont nous devons craindre d'éprouver le triste effet si nous négligeons de nous acquitter fidèlement d'une si importante obligation. Ne refusons pas, comme Jonas, de l'avertir, et qu'il ne soit pas dit que notre frère ait péri par notre négligence; corrigeons-le dans son libertinage de peur d'être responsables de sa perte : *Et vade et corrige eum inter te et ipsum solum.* Si votre frère a péché contre vous, allez le trouver et lui représentez sa faute; mais comment le ferez-vous, c'est ce que vous allez apprendre dans la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Si la charité était le seul motif de la correction fraternelle, si le trouble, la colère, l'emportement n'y avaient aucune part, on reprendrait tous les pécheurs avec succès et avec utilité, parce qu'on les reprendrait avec prudence, avec douceur, avec sainteté: trois conditions qui doivent accompagner la correction fraternelle et sans lesquelles elle ne peut être utile au prochain et à vous-même. La prudence en corrige les erreurs et la rend sage et raisonnable, la douceur en modère l'amertume et la sévérité, et la rend honnête, modeste, compatissante; la sainteté en rectifie les actions et les desseins, et la rend fructueuse, efficace, salutaire au prochain : *Lucratus eris fratrem tuum.* (*Matth.*, XVIII.) Développons toutes ces vérités,

1° La guérison de l'âme est bien plus difficile que celle du corps, dit saint Chrysostome; un frénétique est bien plus facile à traiter qu'un pécheur; si on ne sait dorer subtilement la coupe qu'on lui présente, on le désespère au lieu de le servir : car le cœur de l'homme est d'une si étrange nature, que quelques efforts qu'on fasse, on trouve toujours en lui de la résistance. Lorsqu'il le rend plus difficile à manier, il se porte toujours au dessein qu'on a de le gagner, il s'irrite, il s'aigrit, il se désespère dès qu'on veut le reprendre; de là tant de conditions à observer, tant de mesures, tant de circonstances à ménager pour le corriger avec succès. Il faut étudier son inclination, savoir son faible, connaître son caractère, prendre ses bons moments, se comporter avec lui comme un sage médecin qui n'ose purger un malade lorsqu'il voit ses humeurs trop émues, mais qui attend, dit saint Ambroise, la saison propre où il peut recevoir la purgation avec utilité. L'erreur est pernicieuse si on prétend le reprendre sans ordre, sans retenue. Dieu approuve le zèle, mais il veut qu'il soit réglé par la prudence, car il y a un temps pour toutes choses que la sagesse découvre et que la discrétion fait ménager. On ne reprend pas un homme ivre dans la chaleur du vin, mais on attend que le sommeil en ait abattu les fumées. N'allumez pas, dit le Saint-Esprit, les charbons des pécheurs en les reprenant, de peur que le feu de leurs péchés ne vous consume par ses flammes; c'est-à-dire ne leur résistez pas en face, lorsqu'ils seront encore tout embrasés du feu de leurs passions, parce qu'ils ne s'appliqueraient qu'à tendre des piéges à vos paroles, soit en rejetant la vérité, soit en s'efforçant de les rendre criminelles dans votre bouche, pour avoir lieu de se justifier eux-mêmes dans leurs désordres. Il n'est pas temps de reprendre un pécheur dans l'emportement de sa colère : les remontrances ne serviraient qu'à l'irriter davantage; il faut attendre qu'il soit rentré en lui-même et devenu capable de faire réflexion sur ce qu'on lui dira. La prudence ne précipite rien, elle ménage le temps et les circonstances, elle observe les conjonctures, aplanit les obstacles, radoucit les dif-

ficultés. Jonathas n'entreprend pas de fléchir Saül quand il court la lance à la main pour percer David, mais dès qu'il le voit plus tranquille, il lui fait connaître l'injustice de son procédé, et détourne si à propos son esprit qu'il en tire cette parole si favorable : Assurez David qu'il ne mourra pas. Admirez la prudence dont usa le prophète Nathan à l'égard de David. Ce prophète ne va pas avec un zèle imprudent le reprendre en public de ses crimes, il ne crie pas : Ah ! l'adultère ! ah ! l'homicide ! Il s'adresse à lui en particulier, et se sert d'une parabole pour ne pas aigrir son esprit ; il l'épargne dans un discours figuré pour l'obliger à confesser lui-même sa faute, à prononcer l'arrêt de sa condamnation, et à s'écrier dans l'amertume de son cœur : *Peccavi* (II *Reg.*, XII), j'ai péché contre le Seigneur ! Une correction ménagée avec tant de prudence ne peut avoir que d'heureux succès, au lieu que celle qui manque de cet art si nécessaire pour la rendre utile, est également pernicieuse à celui qui la fait et à celui qui la reçoit. Semblable à une flèche qui, étant décochée avec violence, revient avec la même impétuosité contre celui qui l'a tirée, dit saint Ambroise, mais la prudence est absolument nécessaire à la correction, la douceur est une deuxième qualité qu'elle doit avoir. La charité, dit saint Bernard, est la plus tendre et la plus officieuse de toutes les mères : elle regarde tous les hommes, dans quelque état qu'ils se trouvent, comme ses enfants. Quand elle console les affligés, c'est avec une affectueuse simplicité qui ne reconnaît point d'artifices. Quand elle assiste de ses biens les misérables, c'est avec des secours si prompts et si efficaces, qu'elle les tire en partie de leur misère. Enfin quand elle corrige les pécheurs, c'est avec une douceur et une tendresse qui les gagnent.

2° En effet, on gagne plutôt un homme par la douceur que par la rigueur; l'esprit naturellement libre ne se gouverne pas par la contrainte, une pluie douce s'insinue aisément dans la terre et la rend féconde, un violent torrent renverse tout au lieu d'y apporter quelque profit, la correction qui est faite avec douceur est plus utile que celle qui est faite avec emportement : la première inspire le repentir, et la deuxième excite l'indignation ; celle-ci n'a que le dessein de nuire, celle-là n'a que le dessein de corriger sans aigrir l'esprit par une rigoureuse résistance, elle le gagne par ses charmes, l'apaise, l'adoucit.

Selon l'avis que les conseillers de Roboam donnèrent au prince : si vous voulez apaiser le peuple, traitez-le avec douceur, il vous sera éternellement soumis. C'est pourquoi l'Apôtre, instruisant ceux à qui le salut des âmes est confié, dans la personne de son disciple Timothée, pour remplir dignement son ministère, lui recommandait en toutes choses la douceur, comme celle de toutes les vertus qui était la plus propre à attirer les bénédictions du ciel sur ses travaux. L'Apôtre veut qu'il ait pour ses frères des entrailles de charité toujours prêtes à répandre, pour leur édification et leur salut, la douceur du lait dont elles sont pleines, et le miel qui est sur ses lèvres : *Reprenez, pressez, sollicitez, poursuivez, corrigez*, mais en même temps, ajoute-t-il, *conjurez et priez*. (I *Tim.*, IV.) Avec quelle manière compatit-il lui-même quand il fut obligé d'excommunier cet infâme Corinthien qui avait déshonoré sa patrie, et commis un crime que la sainteté de la chaire ne permet pas de nommer ? Il le fit d'une manière si particulière, et avec un si grand témoignage d'amour et de charité, qu'il lui fit reconnaître l'énormité de son crime, non pas comme un juge sévère, mais comme un père tendre qui ne veut pas perdre son enfant, et qui ne lui montre sa faute que pour le rendre plus parfait. Le prophète Elie ne ressuscita que par la douceur de son souffle l'enfant de la Sunamite, que son disciple n'avait pu faire revivre par la vertu de son bâton : sur quoi saint Grégoire fait cette belle réflexion, que la crainte figurée par le bâton fit place à l'amour, et que celui que cette même crainte n'aurait pu ressusciter reçut la vie par l'amour et la douceur de l'esprit du prophète. La femme surprise en adultère étant présentée par les Juifs à Jésus-Christ, charmée de la bonté qu'il eut pour elle, fut pénétrée de regret pour son péché, lorsqu'elle vit que bien loin de la dédaigner par une fière et orgueilleuse vertu, il la prit sous sa protection et fit son apologie ; elle ne peut résister à tant de bonté, à tant de douceur, et le Sauveur du monde trouva le secret de la convertir en la défendant contre les invectives des pharisiens, en compatissant à sa faiblesse et en la traitant avec douceur. Les apôtres, dit saint Chrysostôme, ne convertirent toute la terre que par la douceur de l'Evangile, et saint Pierre ne se rendit maître du cœur des Juifs que par la force et la douceur de son éloquence, il ne les étonna pas en leur reprochant leur ingratitude et leur perfidie d'avoir crucifié leur Dieu ; il n'avait garde de leur témoigner qu'il les considérait comme les homicides du Messie, il tache au contraire d'adoucir leur esprit en excusant leur péché, en l'attribuant à leur ignorance, et en leur montrant même qu'il fallait que les choses se passassent de la sorte, puisqu'elles avaient été prédites par les prophètes.

Telle est la règle que nous devons garder en reprenant nos frères ; il faut nous insinuer par douceur dans leur esprit, ils sont malades et nous sommes leurs médecins spirituels, dit saint Grégoire ; il faut donc, avant que de leur faire une douloureuse incision, leur montrer par notre charité que nous ne venons qu'à dessein de les guérir et d'adoucir par la douceur de la charité ces remontrances amères que nous voulons leur donner. Voyez de quelle manière le prophète Elisée corrigea l'amertume des herbes que ses disciples avaient servies aux enfants des prophètes ; il versa quantité de farine dessus, et les rendit, par ce moyen, si douces que tout le monde en mangea. (IV *Reg.*, IV.)

La correction qu'on peut nous faire est

aussi amère que les herbes que servirent les disciples d'Elisée aux enfants des prophètes; notre vanité, notre amour-propre, notre présomption nous empêchant de goûter les paroles de vie; mais la charité, figurée par la farine du prophète, est capable d'adoucir l'amertume de nos remontrances sans nous laisser emporter à un zèle indiscret, ou nous abandonner à une charité précipitée, sans employer ni la rigueur des termes aigres, ni la fureur des invectives, ni la sévérité des menaces; représentons à nos frères leurs fautes avec douceur, et pour les persuader avec plus de force, souvenons-nous que la charité doit régler notre correction pour la rendre utile, c'est la troisième règle de la correction fraternelle, et dont les premiers chrétiens ont donné l'exemple.

3° Ils s'opposaient, à la vérité, aux vices de leur siècle, n'en pouvant souffrir les désordres; mais c'était par des vertus contraires au libertinage auquel ils s'opposaient, c'était par leur sainte vie qu'ils reprenaient celles des autres, c'était par de bons exemples, par des discours édifiants qu'ils entreprenaient de les réformer. Le monde même de nos jours voit tout au contraire qu'il s'est élevé dans l'Eglise une espèce de chrétiens qui, affectant un air extérieur de réforme, s'imaginent que de fausses apparences de vertu leur suffisent pour censurer toutes les actions du genre humain; des esprits chagrins par tempérament dont la passion se change souvent en zèle; des censeurs rigoureux de tout ce qui n'est pas selon leur idée, jamais contents des autres ni d'eux-mêmes, qui, semblables aux vagues de la mer qui rejettent sans cesse leur écume, rejettent sans cesse leur amertume sur ceux dont ils censurent la conduite pendant que la leur est si sujette à la censure, bien éloignés de s'appliquer l'avis important que saint Paul donne à son disciple Timothée, de prendre garde à soi et à sa doctrine, de n'entreprendre pas de réformer les autres sans se réformer auparavant eux-mêmes. Curieux de porter leur vue sur tout ce qui se passe au dehors sans jamais réfléchir sur ce qui se passe au dedans d'eux, tournant les yeux comme la femme de Lot vers Sodome, dont ils regardent en gémissant la triste ruine, et bouchant l'oreille à la voix de l'ange qui leur crie d'en sortir; inquiets, affligés de voir régner une infinité d'abus dans le monde, ils s'arrêtent à les condamner sans penser qu'ils contribuent eux-mêmes à cette dépravation générale par leurs désordres particuliers. Aveugles qu'ils sont, ils distinguent une paille dans les yeux de leur frère, et ils ne voient pas une poutre qui crève les leurs; ils tiennent toujours la main levée contre les autres, et n'aperçoivent pas le doigt de leur conscience qui écrit dans le secret leurs propres péchés. Toujours occupés des affaires étrangères et toujours fugitifs de leur propre cœur, semblables à un torrent qui répand ses eaux dans la campagne, et qui laisse son propre lit vide par la sécheresse.

Est-ce ainsi, indignes critiques, que vous remplissez le devoir de la correction fraternelle? Oh! si c'est la charité qui vous porte à reprendre les autres, usez-en auparavant envers vous-mêmes et condamnez votre propre péché, qui est plus grand et plus visible que ceux que vous condamnez; appliquez-vous tellement à vous connaître vous-mêmes qu'il ne vous reste plus de temps pour examiner les défauts des autres; appliquez un appareil à vos blessures avant que d'en appliquer à celles de vos frères; souvenez-vous enfin que, pour avoir droit de faire la correction et pour la faire avec sainteté, il faut être soi-même irrépréhensible.

Je finis avec cette réflexion. Le prophète Samuel, voulant reprocher aux Juifs leur perfidie et leur ingratitude à l'égard de Dieu, qui les avait comblés de tant de biens, demanda le témoignage de ce peuple, et les fit convenir de son équité et de son innocence pour avoir lieu de lui représenter son crime; il y a longtemps, lui dit-il, que je vis avec vous, vous savez l'éducation que j'ai donnée à mes enfants, et vous avez été témoins de toutes les actions de ma vie, présentement que je suis sur le déclin de l'âge près de rendre compte à Dieu des talents qu'il m'a confiés; dites, je vous prie, ce que vous pensez de moi? Est-il quelqu'un qui trouve quelque chose à reprendre dans ma conduite? Est-il quelqu'un qui puisse me taxer de larcin, de violence, d'injustice. — Non, répondit le peuple, vous êtes irréprochable, nous en convenons, et il ne vous est jamais arrivé de nous avoir maltraité. — Eh bien! dit Samuel, après en avoir appelé à votre jugement, venez présentement que je vous reprenne et que je vous juge : *Nunc ergo state ut judicio contendam adversus vos.* (I *Reg.*, XII.) Vous souvenez-vous des grâces que Dieu vous a faites. Quoi! lâches ingrats, avez-vous oublié les prodiges qu'il a faits pour tirer vos pères du cruel esclavage et de la servitude de l'Egypte? De combien de faveurs ne vous a-t-il pas prévenus vous-mêmes, et cependant vous avez oublié, méprisé, abandonné un tel maître? *Nunc ergo state ut judicio contendam adversus vos.*

Ainsi, devez-vous à l'exemple de ce saint homme reprendre vos frères après en avoir appelé à leur propre jugement. Ainsi, devez-vous vous consulter vous-mêmes et examiner votre propre conduite avant que de censurer celle des autres; éteindre le feu de votre propre maison, avant que de répandre de l'eau sur celle de votre voisin qui brûle; assister vos frères qui pèchent par vos prières, par vos bons exemples; demander à Dieu leur conversion, le prier de leur donner un cœur pur et un esprit nouveau, afin qu'ils le glorifient avec vous sur la terre et dans le ciel par la participation de la gloire que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

—

SERMON XVI.

DU SCANDALE.

Tunc accedentes discipuli ejus dixerunt ei : Scis quia pharisæi, audito verbo hoc, scandalizati sunt ? (*Matth.*, XV.)

Alors ses disciples s'approchant de lui, lui dirent : Seigneur, savez-vous que les pharisiens ayant entendu ce que vous venez de dire, s'en sont scandalisés ?

Origène, ayant à faire l'apologie de la foi, et à réparer les calomnies dont un païen l'avait chargé, insiste principalement sur la vie exemplaire des chrétiens, et tire du tableau de leurs vertus la preuve la plus forte de la vérité de la religion.

Mais où nous mènerait aujourd'hui ce raisonnement, et combien serait-il fatal à notre sainte religion, si nous voulions nous en servir ? N'aurait-on pas droit de le rétorquer contre vous, et de le tourner à la ruine et à l'extirpation de notre foi ? N'avez-vous pas rompu ce divin sceau et dépouillé l'Evangile de cette démonstration convaincante ? Vos mœurs sont-elles comme elles étaient autrefois, une infusion de votre créance ? votre conduite répond-elle à la sainteté de votre profession ? vos œuvres font-elles honneur à vos sentiments, et, du gros de votre vie, résulte-t-il une preuve en faveur de votre culte.

Au contraire, le mauvais exemple n'a-t-il pas pris la place de l'édification ? Hélas ! Messieurs, vous ne le savez que trop, rien n'est plus commun, parmi les chrétiens, que le scandale. Le vice l'emporte de beaucoup sur la vertu, le mal y prévaut sur le bien, l'éclat de la vérité s'y trouve presque tout à fait obscurci ; cette lumière, dont parle l'Evangile, qui doit sortir de chacun de vous, que vous devez faire briller aux yeux des autres pour les conduire, et qui doit les porter à rendre à Dieu et au prochain ce qu'ils leur doivent, ne se montre presque plus nulle part. Si on se produit au dehors, c'est pour souffler le venin et la contagion ; si on se resserre au dedans, c'est pour étudier les moyens de rompre toute digue, de n'avoir plus de frein dans ses désirs. On s'excite l'un l'autre à lever l'étendard du crime, à consacrer l'anathème du péché, et à ne plus regarder comme honteux les vices les plus détestables. Les grands désordres, si déplorés par un prophète, infectent plus que jamais le siècle où nous vivons, et encore aujourd'hui, comme du temps d'Osée, la malédiction et le mensonge, l'adultère et l'impiété, l'homicide et les trahisons, les vols et les concussions, les fornications et les vengeances, le luxe et l'intempérance se montrent partout tête levée ; l'iniquité qui inonde la terre ne peut plus se celer ; c'est un torrent qui, coulant avec impétuosité, entraîne tout après soi, et l'on ne rougit presque plus d'aucun de ces vices odieux dont le nom seul était en horreur à nos pères : *Maledictum et mendacium, et homicidium, et furtum, et adulterium invenerunt et sanguis sanguinem tetigit.* (*Ose.*, IV.)

Voilà ce qui nous fait entrer dans une sainte indignation, et ce qui demande toute la vivacité du ministère évangélique ; voilà une corruption portée à son comble, et contre qui les pierres de la maison de Dieu s'élèveraient, si nous gardions le silence. Parlons donc en ce jour, et parlons dans un lieu fait de la main des hommes ; mais dans le cœur du chrétien, ce sanctuaire vivant, dont le Seigneur est l'architecte, et sur votre front, où est gravée l'image du Sauveur, rendons à Dieu tout l'honneur qui lui est dû, et à l'homme tous les secours qu'il attend de nous, en rappelant l'amour de la vertu sur la terre, dont elle est presque entièrement exilée ; c'est ce que je vais proposer de faire par deux raisons suivies de deux conséquences qui vont partager ce discours. Le scandale fait à Dieu l'injure la plus atroce ; donc de tous les péchés il est le plus énorme : première raison, première conséquence, et la première partie de ce discours. Dieu, de son côté, exige du scandale la pénitence la plus rigoureuse ; donc de tous les crimes le scandale est le plus difficile à expier : seconde raison, seconde conséquence, et la seconde partie de ce discours. Le scandale est un crime très-énorme ; c'est un crime très-difficile à expier : voilà tout mon dessein qui mérite toute votre attention, et si l'on vous parle aujourd'hui avec quelque véhémence, prenez-vous-en à la matière qui y porte comme nécessairement ; ce sont les désordres de la saison et du siècle qui le demandent ; mais pour en profiter, tâchons d'obtenir pour nous la patience d'écouter la vérité, et pour moi la force de la dire ; c'est ce que nous vous demandons, Esprit-Saint, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je dis, chrétiens, que le scandale fait à Dieu l'injure la plus atroce. Pourquoi ? Parce qu'en même temps et d'un seul coup il anéantit la loi et les prophètes ; il viole les deux grands préceptes qui les contiennent en substance ; il brave la majesté divine et détruit sa véritable image, c'est-à-dire qu'il joint l'impiété déclarée à l'homicide spirituel ; il attaque Dieu dans sa gloire, qui est ce qu'il a de plus cher ; il insulte le prochain dans son âme, qui est ce qu'il a de plus précieux.

En effet, le pécheur scandaleux n'est point un de ces esprits ou faibles, ou médiocres, qui demande qu'on lui rende un compte à sa portée de nos mystères, et qui, faute de science plutôt que de soumission, confond ce qui est du ressort de la raison naturelle avec ce qui n'en est pas. Ce n'est point seulement un de ces esprits philosophes qui se révolte contre ce que la foi chrétienne a d'obscur et de ténébreux, dogmatise en cachette pour disputer en public, réforme la religion au gré de ses désirs, en substitue une nouvelle à la place de celle de Jésus-Christ. Ce n'est point seulement un de ces timides esprits faibles qui se demande à lui-même, et qui demande tout bas aux au-

tres : A quoi devons-nous nous en tenir? que penserons-nous de tant de mystères que nous ne comprenons pas? qui s'étonne en secret qu'un Dieu ait voulu s'anéantir sous de viles espèces pour nous donner sa chair à manger dans l'Eucharistie, qui trouve confidentiellement à redire à l'obscurité de la naissance du Sauveur, qui se scandalise secrètement de l'incarnation du Verbe, de la passion de Jésus-Christ, et débauche sans bruit quelques âmes, qu'il entretient dans l'erreur avec lui. Mais un scandaleux, ce sera tantôt un de ces libertins qui tournera la religion en ridicule, qui raillera la simplicité de ceux qui croient à nos mystères, qui prendra un air de componction et de piété pour quiconque ne sera pas infatué comme lui de ses illusions et de ses rêveries; qui nommera faiblesse ce qui est passion, qui appellera tempérament et nature la corruption et l'habitude la plus désespérée; tantôt ce sera un ennemi de la dévotion et de la piété qui les attaquera ouvertement, qui les traitera d'amusement des gens oisifs, de partage des simples, de retour de l'âge, de dégoût de la vie mondaine, d'hypocrisie, de politique et de pratique austère toujours redoutable à la nature et nuisible au bien public; tantôt ce sera une bouche hasile aux blasphèmes, aux jurements, et toute remplie du venin de l'aspic, qui parle par avance le langage des démons, qui ne s'ouvre qu'aux mensonges et aux calomnies, accusant Dieu même, se soulevant contre ses divins attributs, injuriant ses saints, insultant à sa religion, à sa loi, à ses sacrements. Tantôt ce sera vous-même qui débiterez des maximes fatales à l'innocence de votre frère, qui lui tendrez des piéges dans vos discours, qui lui aplanirez artificieusement toutes les voies du péché, qui étoufferez ce qui nous restait de religion en sa présence; qui, mettant à l'épreuve sa pudeur, lui proposerez les desseins les plus honteux, lui chanterez des chansons immodestes, lui raconterez mille histoires de galanterie, mille exemples de fragilité pour les lui faire aimer; qui lui augmenterez le plaisir de la transgression, et lui diminuerez la peine des remords qui y sont attachés; qui lui représenterez la religion seulement opposée à la brutalité du peuple, mais non pas à la délicatesse des honnêtes gens; qui tirerez de l'Evangile même des armes contre l'Evangile, qui ferez servir les sacrements à nourrir votre intérêt et à contenter vos passions; tantôt ce sera vous qui insulterez Dieu jusqu'aux pieds de ses autels, et qui changerez, par vos irrévérences, son saint temple en une maison profane; qui déshonorerez publiquement nos églises, je ne dis pas seulement en y entrant précipitamment et sans préparation, en y demeurant sans attention et sans respect, mais en y tenant des discours purement séculiers, mais en y bravant la majesté suprême par des postures indécentes, par des nudités honteuses, par un luxe profane et par le mépris le plus marqué; mais en y faisant hommage à la créature en présence et dans la maison même du Créateur; en rendant inaccessibles, par la pompe et le faste mondain, des sanctuaires qu'on ne doit approcher qu'en tremblant et avec humilité, en faisant amèrement pleurer les anges de paix, trop faibles encore et trop peu vigilants pour arrêter tant de désordres.

Mais l'endroit où le scandale attaque Dieu avec plus d'insolence, où il triomphe le plus impunément, est dans les spectacles profanes. En effet, pour dire quelque chose de précis sur cet article si essentiel, qu'est-ce que le théâtre d'aujourd'hui? et parmi nous, est-ce autre chose qu'une chaire païenne, où l'on enseigne toutes sortes de passions et de vices, un apprentissage de dissolutions et de débauches, un cercle d'intrigues et d'impudicités? Car raisonnons un moment d'une manière sensible sans prévention sur ce sujet, ne trouverons-nous pas que tous, ou presque tous les objets qui y paraissent, les vers qu'on y débite, les airs qu'on y entend, ne tendent qu'à allumer le feu de l'amour dans un cœur; ce n'est pas de cet amour autorisé par l'Evangile, commandé par le Seigneur, fortifié par les sacrements. Hélas! celui-ci est le sujet le plus ordinaire des railleries du théâtre : c'est donc l'amour criminel de la fornication et de l'adultère que l'on y prêche et que l'on veut nous inspirer? Ces termes si doux : il faut aimer, se laisser enflammer, la jeunesse est la saison des plaisirs; ces paroles et mille autres que nous ne savons que trop, et que je fais gloire d'ignorer, pour être réduites à leur juste valeur et à leur sens propre, ne vous disent-elles pas : il faut vous dépouiller de toute pudeur, franchir les bornes de toute retenue, se livrer au gré de ses désirs, satisfaire ses passions, se plonger dans les plus sales voluptés, user de tous les moyens qui peuvent y conduire.

Ah! si cela était, que deviendrait donc le précepte de l'Eglise, qui ordonne de s'accuser d'une mauvaise pensée, d'éloigner de soi tant de désirs charnels, de rougir d'un seul mouvement naturel, d'aller au-devant d'une impression dangereuse, de se couper le pied, l'œil, la main, quand ils nous scandalisent (*Matth.*, V), de fuir jusqu'à son père, sa mère, ses proches, s'ils nous donnent de mauvais exemples, de souffrir le martyre pour la confession de Jésus-Christ, d'éviter jusqu'aux moindres occasions de péché, de plutôt mourir que d'offenser le Seigneur? Eh! que nous veulent donc dire les violences d'un Paul, les austérités d'un Jérôme, la solitude d'un Antoine, les épines d'un Benoît, les mortifications d'un François, les oraisons ferventes d'un François d'Aquin? Ah! votre chair porte-t-elle les stigmates de Jésus-Christ comme le grand Apôtre? porte-t-elle tous les dégoûts de la solitude, comme fit saint Jérôme? se punit-elle sur elle-même d'un regard inconsidéré, d'un souvenir trop agréable, d'une tentation délicate, comme tous les grands saints dont je viens de vous parler? Quelques précautions qu'ils prissent pour éloigner d'eux tout péché, ils

ne croyaient cependant jamais assez crucifier leur chair, ils la chargeaient impitoyablement de haires et de cilices, ils la reléguaient dans les déserts les plus affreux, la condamnaient à des retraites, à des prières, à des méditations, à des combats, à des jeûnes sans adoucissement et sans fin. La vôtre est-elle donc soumise à un autre chef, à un autre évangile ? votre corps n'est-il pas, comme le leur, un corps de mort ? l'ange de Satan ne respire-t-il pas en vous, et n'éprouvez-vous pas les mêmes, que dis-je ? de plus fréquentes et de plus dangereuses tentations ? D'où vient donc qu'au milieu des périls vous demeuriez indifférents et tranquilles pendant que ces grands saints, au fond d'un saint asile, ont toujours cru devoir être dans la crainte et dans la vigilance ? Dieu vous a-t-il promis qu'il renouvellera en vous le fameux miracle de la fournaise, que vous échapperez des périls où vous vous exposez, qu'au milieu des occasions et des attraits de l'impureté vous vous conserverez chastes ? que, joignant sans relâche à une chair délicate, à un tempérament tout de feu, à des idées peut-être encore toutes récentes du vice, le déplorable enchantement des assemblées mondaines, des spectacles profanes où le poison mortel est d'autant plus à craindre qu'il s'écoule plus agréablement dans votre cœur ? Pouvez-vous, en cette situation, vous promettre qu'il ne se passe rien en vous qui déplaise au Dieu de pureté, qui cause en vous le crime ou qui vous y conduise ?

Ah ! que je crains que cette prétendue vertu sur laquelle vous comptez ne soit un endurcissement ; loin de vous croire innocent parmi tant de dangers, qu'il y a bien plus d'apparence, au contraire, que votre chasteté est une véritable gangrène qui ne peut plus se guérir que par le fer et le feu que nous voulons y appliquer ; que votre prétendue force est une véritable faiblesse, votre vie intérieure qu'une mort certaine, votre tranquillité sur le salut qu'une réprobation commencée et anticipée, presque scellée par votre présomption et par votre témérité ; que la religion, la raison et l'expérience sont toutes désespérantes pour nous. Voilà ce qui résulte de ma première preuve : le scandale attaque Dieu dans sa gloire, ce qu'il a de plus cher ; en voici une seconde qui ne fait pas moins connaître son énormité, c'est qu'il tue le prochain dans son âme, ce qu'il a de plus précieux.

Il y a un double penchant dans l'homme : le premier est au péché : l'Evangile en fait foi ; le deuxième est à une passion plutôt qu'à une autre, et le monde en est la preuve. Le scandale pousse donc une âme par un double effort sur ces deux faibles principaux : d'une part il aggrave le poids qui l'entraîne au péché, il lui facilite les voies, et lui en rappelle l'idée ; de l'autre il enflamme sa passion pour le porter à imiter ce qu'il voit, et lui en présente une manière facile. Ainsi une personne, par ses parures immodestes et par son luxe, inspire aux autres les parures et les porte à se parer comme elle, ce qui a fait dire à quelques Pères de l'Eglise que le scandale est l'instrument le plus fatal au salut. Oui, Messieurs, les parures sont un piége à l'innocence, et un scandale qui entraîne au péché. Un air trop mondain, un trop grand soin de rehausser ce que la nature nous a donné, une affectation d'exposer un honteux étalage aux yeux de son prochain : les yeux éblouis font taire la raison, et les sens charmés n'écoutent point la religion ; et de là le péché qui habite en nous se réveille, la chair se révolte ; comme à la première considération que l'on a pour vous, notre amour-propre se réveille, de même aussi, en considérant les autres, vous vous trouvez excités. L'attention, la chute, le vice, tout cela se suit de si près dans cette triste matière, tout s'y ressemble si fort, tout s'y aperçoit si peu, que presque toujours on tombe et sans le savoir ; qu'ordinairement la grâce se retire d'un cœur dès que les sens sont frappés de l'image du crime ; qu'à peine se sent-on effleuré qu'on est percé d'un trait mortel ; que l'adultère devienne, par un seul regard, l'affection dominante, et que tel qui paraît seulement compatissant aux désordres qu'il voit dans son frère, va bientôt faire compassion lui-même et mener une vie qui sera une horreur marquée de tous les crimes.

Dites-nous donc, après cela, Mesdames : mon rang m'oblige à me parer, à m'accommoder comme je suis, mes parents me l'ordonnent, mon mari le veut, ma qualité de jeune fille ou de jeune femme m'y engage. Dites-nous encore : je n'ai point mauvaise intention en m'accommodant comme je fais. Pourquoi est-on si faible, que ne détourne-t-on les yeux ; si l'on y trouve du mal, que ne demeure-t-on chez soi ? pourquoi venir nous chercher, pourquoi s'exposer dans les assemblées et dans les promenades, si on est si facile à se scandaliser ? Dites-nous, après cela, que ce sont des visions toutes pures, des scrupules d'une dévotion trop austère et sauvage ; des illusions qui tiennent de la simplicité du cloître, des maximes impraticables d'une sévérité outrée, des jugements téméraires de gens qui n'ont aucune connaissance du monde, et qu'on veut malgré vous vous mettre au nombre des religieux et des dévots.

A cela j'oppose pour réponse deux principes tirés de deux grands apôtres : le premier est de saint Paul, qui répond au scandale pris injustement : Si, mon frère, dit-il, se scandalise de me voir manger de la chair, je proteste devant Dieu que je n'en mangerai de ma vie, plutôt que de lui donner occasion de scandale : *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo in æternum, ne fratrem meum scandalizem* (I *Cor.*, VIII), votre disposition est-elle semblable à celle du grand Apôtre ? Le second principe qui répond à votre objection est tiré de l'*Epître* de saint Pierre, qui défend aux femmes chrétiennes la frisure des cheveux, les parures de la tête, l'or, les pierreries, les modes et l'éclat des habits, et ne veut qu'elles aient d'autres ornements

que ceux de la vertu, de la piété, de la religion; d'autre soin que de purifier et d'embellir leur âme de toutes les taches du péchés, ni d'autre application, d'autre étude qu'à répondre à leur vocation, à remplir les devoirs de leur état et à se sanctifier. C'est ainsi que les saintes femmes se parent lorsqu'elles mettent leur espérance en Dieu. *Sic enim aliquando et sanctæ mulieres sperantes in Deo ornabant se.* (I *Petr.*, III.)

Mais si le scandale de vos parures et de votre luxe est si funeste à notre sexe, il n'est pas moins préjudiciable aux personnes du vôtre ; car, si la religion des hommes y fait un si triste naufrage, la simplicité des femmes y trouve aussi son plus funeste écueil. En effet, ne trouve-t-on pas dans ce faste, dans cette pompe mondaine toutes les conditions confondues, et où tous les états sont absorbés? Qui vous a donc appris à vous défigurer de la sorte, à sortir ainsi de votre état et de votre condition? ne sont-ce pas les mauvais exemples de vos semblables, la contagion de leurs modes, de leurs parures? Elles vous ont plu par là, vous avez aussi voulu leur plaire; le monde vous a paru goûter ce nouvel ajustement, vous l'avez pris incontinent; l'on a exalté leur manière de se mettre, et aussitôt vous avez voulu l'imiter; vous avez cru devoir enchérir sur les airs et les parures d'une personne qui vous est inférieure en naissance et en mérite, vous n'avez pu vous voir effacer par des gens que vous croyez cent piques au-dessous de vous. A quelques-unes ç'a été un moyen d'établissement, elles ont su s'attirer un compliment, exciter une flamme par un appât nouvellement étudié; on en cherche, on en invente, on en emploie cent autres à même fin; de là toutes ces modes qui sont devenues si à charge, ces changements d'habits si ruineux, ces parures si gênantes, tout cet attirail de luxe et de vanité pour lequel on s'épuise; on emprunte, et on se prostitue souvent soi-même. L'Eglise en gémit, les pauvres en souffrent, les marchands s'en plaignent, et tous les fléaux dont Dieu frappe depuis tant d'années le royaume, n'ont pas été capables de diminuer en rien ni de donner la moindre atteinte à ce luxe et à ces superfluités scandaleuses. Jugez donc par là, si le scandaleux n'est pas le plus meurtrier ennemi du prochain, et l'instrument le plus funeste du démon.

Qu'est-ce qui a introduit parmi les chrétiens ce barbare trafic qui enrichit en peu de mois, cette étrange manière de soulager le prochain, qui le ruine en le secourant, cette cruelle charité qui vole son frère en l'assistant? Qu'est-ce qui a porté le enfants à se révolter contre leurs pères et mères? qui leur a inspiré du mépris pour les images de Dieu les plus ressemblantes qui soient sur la terre? qui a mis dans cette union fraternelle autrefois si étroite, si fidèle, si respectée des pensées de révolte, des sentiments de discorde, de haine et de partialité? Qu'est-ce qui a fait des mariages une école de feinte et de dissimulation, une matière de division et de divorce, un théâtre d'infidélité et de perfidie, quelquefois de scènes tragiques données au public? n'est-ce pas le mauvais exemple? Qui est-ce qui a banni de la finance l'honneur et la probité? On en a vu se frayer un chemin tout nouveau aux richesses, aux dignités, aux emplois, au crédit, y arriver en violant toutes les lois de la religion et de l'humanité, en foulant aux pieds toutes les règles de la bienséance et de la charité, tous les devoirs les plus vénérables de la société; changer une profession innocente en elle-même, peut-être une des plus salutaires de ce monde, en un gouffre d'injustices, de vexations et d'usures; s'en servir pour satisfaire leurs passions au lieu de soulager les peuples, accabler sans scrupule le pauvre, faire tort aux riches, faire crier tout le monde pour travailler à une fortune monstrueuse qui bientôt les ensevelira sous ses ruines, comme tant d'autres, qui les ont précédés : et de là est venu le dessein de s'enrichir comme eux et de faire en aussi peu de temps le même chemin. Qu'est-ce qui a introduit l'injustice dans le barreau, la mauvaise foi dans le commerce, la corruption dans tous les états? n'est-ce pas parce qu'on a vu les uns écouter les sollicitations, donner à la faveur, prolonger les procès, entasser chicane sur chicane, substituer l'imposture à la vérité, tourner du mauvais côté les meilleures raisons et vendre honteusement leur crédit et leur autorité? C'est qu'on en a vu d'autres prêter à usure, frustrer impunément leurs créanciers, augmenter leurs dépenses, ne mettre ordre à rien, lâcher la bride à leurs enfants, se livrer aveuglément au plaisir, soutenir qu'une promesse faite à Dieu au pied des autels, de la manière la plus solennelle, n'engage point à une inviolable fidélité, tyranniser peut-être une femme et vivre avec elle comme avec une esclave. Et de là qu'est-il arrivé? le mal a paru moins affreux, parce qu'il est devenu plus commun, la contagion s'est insensiblement répandue, le scandale a gagné jusqu'au sein des plus belles alliances; on s'est lassé de la gêne et de la contrainte qu'on trouve dans le mariage, cet assujettissement a paru trop pesant à la nature, on a donné dans le changement qui lui plaît. Le plus grand nombre des époux fidèles est bientôt devenu le plus petit; ceux qui avaient pris le bon parti se jettent dans le mauvais : pour peu de penchant que l'on eût vers le mal, on a bientôt suivi les pernicieux exemples qu'on avait devant les yeux. Le monde corrompu a perverti les plus saints, tout a changé de face sur la terre, tout a pris un fonds de corruption, de déréglement, et il n'est presque plus rien sous nos yeux qui ne prouve trop clairement que le scandaleux est un instrument dont se sert le démon pour faire le plus sanglant outrage, non-seulement à Dieu, mais à son Eglise, mais à ses saints, et qui tue le prochain en mille manières différentes, et voilà l'énormité du scandale, voyons encore la difficulté extrême qu'il y a de le réparer, c'est ce que je vais

vous montrer dans l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Je tire la difficulté d'expier le scandale des mêmes sources que j'ai tiré leur énormité, c'est-à-dire, du double rapport qu'il a : 1° à Dieu ; 2° au prochain.

Difficulté d'expier le scandale du côté de Dieu : le scandaleux a été non un seul homme dans son péché, dit saint Bernard, qu'il soit donc non un seul homme, mais plusieurs dans sa pénitence, s'il ne veut être non un seul, mais plusieurs réprouvés dans l'enfer. Le scandaleux a fait à Dieu une injure publique, dont il faut qu'il fasse une publique réparation, s'il veut épargner la réparation publique, qu'il devra faire au jour du jugement : voici le désolant de mon sujet.

Vous aimeriez mieux, dites-vous, réparer en secret le scandale que vous avez causé que de le faire en public, faire à Dieu une réparation plus forte, pourvu que ce fût d'une manière cachée ; expier plus abondamment vos péchés dans le particulier, que de donner au public une scène, flétrir tant soit peu votre réputation par une satisfaction publique. Il est vrai, dites-vous à un confesseur, comme Saül à Samuel, j'ai péché, et peut-être que ma faute a un peu éclaté ; mais je ne suis pas encore tout à fait perdu d'honneur ; on m'excuse d'en avoir agi de la sorte ; bien des gens me justifient encore, ne m'obligent pas à une réparation qui me déshonorerait. Sauvez du moins le peu de réputation qui me reste dans le monde : *Peccavi, sed nunc honora me coram senioribus populi mei.* (I *Reg.*, XV.)

Cette délicatesse est si grande, Messieurs, que si quelqu'un de ces pécheurs scandaleux se trouvait avoir assez de courage et de religion pour accepter la réparation qu'un zélé confesseur lui demande, sa famille, ses amis, tout le monde y mettraient obstacle ; on se récrierait contre la sévérité du ministre et l'on condamnerait sans miséricorde les auteurs d'une démarche si honteuse. Cependant, que du crime public on en doive exiger une réparation publique, c'est la règle que saint Paul donnait à son disciple Timothée. Si quelqu'un, lui disait-il, a commis une faute publique, reprenez-le devant tout le monde : *Peccantes coram omnibus argue.* (I *Tim.*, V.) C'est la pratique de toute l'Eglise ancienne, qui était si ferme là-dessus, qu'elle n'en exemptait pas même les têtes couronnées, témoin l'empereur Théodose, condamné par Ambroise à la pénitence publique. C'est le sentiment de saint Thomas, qui condamne à une satisfaction publique, jusqu'aux usuriers, quoique l'usure ne soit pas le scandale le plus contagieux ; c'est la décision du concile de Trente : *Quando crimen publice commissum est*, etc., qui dit, que quand le péché a été commis publiquement, il faut que la pénitence soit aussi publiquement imposée. C'était l'usage ordinaire de saint Charles, et le sacré concile n'a fait qu'en renouveler la doctrine ; c'est enfin la conduite que Dieu même a tenue à l'égard des anciens patriarches de l'Ancien Testament. Vous avez voulu tenir votre crime caché, disait-il à David convaincu d'adultère, mais je le révélerai à la face de tout Israël, et le ferai connaître partout où le soleil portera ses rayons : *Tu enim fecisti abscondite, ego autem faciam verbum illud in conspectu omnis Israel et in conspectu solis.* (II *Reg.*, XII.) Vous faut-il, Messieurs, une preuve plus étonnante et plus certaine ?

Voilà donc l'obligation, où est tout chrétien de satisfaire publiquement pour un crime public ; or, quoi de plus public que le scandale, qui n'est précisément péché, que parce qu'il est public ? De là concluez donc qu'il faut pour l'expier une satisfaction publique ; il le faut, mais hélas ! qui est-ce aujourd'hui, qui se soumet volontiers à cette salutaire confusion, qui ne la traite pas de sévérité outrée et désespérante ? Les tribunaux séculiers et ecclésiastiques ne retentissent que de crimes ou nouveaux ou infâmes ; on ne parle que de gens qui ont violé les lois les plus sacrées, qui abjurent ouvertement leur foi par les déréglements de leur conduite, qui démentent la sainteté de leur baptême par la corruption de leurs mœurs ; les yeux et les oreilles de l'Eglise en sont frappés. Que de mystères d'iniquités qui se révèlent ; mais de pénitence publique, de satisfaction solennelle, de réparations sensibles, on n'en voit nulle part, le temps en est passé. Cependant il faut l'avouer, il est encore de grands pécheurs qui veulent paraître de bons chrétiens ; les plus scandaleux se convertissent, ils demandent pardon à Dieu, ils se confessent de leurs péchés ; ils reçoivent le corps adorable de Jésus-Christ. Ils vont comme les autres, du moins en certain temps, puiser dans les sources de grâce et de miséricorde ; ils font une fin qui les fait louer après leur mort, et se flattent après avoir si longtemps outragé Dieu, sans aucune satisfaction d'avoir part aux prières communes de l'Eglise ; n'est-ce pas là encore le désolant de mon sujet, et je n'ose l'approfondir tant il est effrayant. Quoi donc ! nous dira-t-on, moi prince, moi magistrat, moi qui suis un homme en place, ministre, grand seigneur, homme d'armée, du rang et de la profession la plus obligée de l'édifier par ma bonne conduite, vous exigerez de moi que je fasse amende honorable à Dieu, à l'Eglise, à mes frères ? Vous me désespéreriez et, à cela ma religion serait en grand danger. Voilà comme parlent tous ceux qui se sentent coupables du crime horrible que je décris, et je n'exagère point leurs lâches prétextes.

Mais pour vous répondre, pécheurs scandaleux, faux et timides pénitents : 1° avez-vous raison de refuser à Dieu même, pour éviter un malheur éternel, ce que vous accordez tous les jours à des hommes comme vous, pour éviter un malheur temporel ? Que vous ayez offensé un particulier, l'on vous oblige par arrêt de lui faire une réparation publique, et vous vous y soumettez ; voilà ce que Dieu demande de vous, vous l'avez publi-

quement outragé, déshonoré par vos scandales ; on vous ordonne de sa part, dans un tribunal où vous reconnaissez son autorité, de lui faire une satisfaction publique et vous la lui refusez ? 2° N'y a-t-il pas un genre de pénitence publique, qui, loin de vous faire rougir et de vous faire mépriser, vous rend au contraire plus précieux, et plus respectable aux yeux même de ceux devant qui vous le faites ?

J'entends par cette pénitence publique, une grande modestie par exemple, qui prend la place d'un grand luxe, un saint recueillement qui succède à de profanes distractions ; j'appelle pénitence publique, des yeux chastes et un certain air de pudeur, après des yeux lascifs et des manières trop libres ; une langue chrétienne, et des lèvres pures après un langage obscur et des paroles déshonnêtes ; une assiduité aux églises, aux offices, aux instructions, après avoir assisté si longtemps aux spectacles, aux assemblées absolument mondaines et toujours très-dangereuses. J'appelle pénitence publique, un emploi plus évangélique de son bien, un usage plus sacré de ses richesses, une charité plus édifiante envers les pauvres, après avoir sacrifié à l'idole de l'avarice, avoir fait servir ses revenus à l'entretien de ses passions, avoir rebuté et laissé périr de faim les membres de Jésus-Christ, et n'avoir fait des dépenses que pour le service du monde et du démon. J'appelle enfin pénitence publique, le courage et la force de supporter les railleries du siècle, de mépriser ses critiques et ses jugements après les avoir si fort respectés et appréhendés ; vivre enfin d'une manière tout opposée à la conduite déplorable, dont le public avait été témoin, et l'édifier autant par ses vertus qu'on l'avait scandalisé par ses crimes. Y a-t-il donc rien en cela de si injurieux et de si flétrissant, et cette sorte de pénitence et de satisfaction n'est-elle pas plus propre à sauver et à étendre votre réputation, qu'à vous la diminuer et à vous la faire perdre.

Reste donc à réparer le scandale par rapport au prochain, et je soutiens qu'il n'est pas possible de le réparer en tout. En effet, vous avez scandalisé vos frères, chrétiens impies ; c'est-à-dire que vous les avez amenés jusqu'à douter des vérités de la religion ; vous avez jeté dans l'incrédulité une infinité de personnes par vos discours séduisants, par vos vains raisonnements, par vos mauvais exemples ; vous avez scandalisé votre prochain, femmes mondaines, par vos parures, par vos immodesties : c'est-à-dire que vous l'avez tué dans l'âme, que vous avez allumé dans les cœurs des flammes criminelles, que vous avez livré au démon des âmes innocentes, que vous avez séduit et attiré dans le piége des personnes trop crédules et trop simples. Ceux-ci une fois déréglés par vous en ont peut-être déréglé d'autres, qui ont été aussi à leurs frères une occasion de chute à leur tour. Comment s'y prendre pour réparer tout ce mal que vous avez causé à des gens peut-être déjà endurcis, peut-être déjà morts ? quel moyen d'en arrêter le cours ? Quand même tous ceux que vous avez scandalisés seraient ici maintenant rassemblés, auriez-vous la force, le courage d'en faire la réparation devant eux ? Cependant ils n'y sont point, vous ne pouvez les voir et les rassembler ; vous ne savez ce que sont devenus la plupart ; le mal que vous leur avez fait est donc irréparable de votre part, et en quelque endroit qu'ils soient, ils vous doivent leur malheur et leur perte. S'ils sont encore sous vos yeux et à votre portée, le mal est entré si avant dans leur cœur que vous ne pourrez plus l'en faire sortir. Mais ceux qui sont morts après vous avoir imités, après s'être rendus à vos malignes suggestions, que sont-ils devenus ? par quelles voies les pourriez-vous tirer de ces tourments, où vous les avez précipités, et la plaie que vous leur avez faite n'est-elle pas comme celle dont parle le Seigneur dans Jérémie, une plaie incurable ? *Insanabilis fractura tua, passiva plaga tua.* (*Jer.*, XXX.) Je dis que c'est un mal incurable non-seulement dans ceux qui sont morts ou que vous ne connaissez point, mais à l'égard de ceux même que vous connaissez encore et qui sont avec vous ; qu'il ne vous est pas possible de les dédommager pleinement du tort que vous leur avez causé, ni de leur restituer ce que vous leur avez enlevé. Car, que leur avez-vous ôté à la plupart ? aux uns la vigilance chrétienne, aux autres la soumission à l'Eglise ; à ceux-ci, la simplicité de la foi, à ceux-là l'horreur du péché ; à quelques-uns l'innocence baptismale, à d'autres le respect pour le sacerdoce ; à tous le tendre amour de Dieu, et ces deux tables de la loi divine et humaine que le Seigneur en les formant avait gravées de son doigt.

Que leur avez vous encore ôté à la plupart ? A cette femme, l'inviolable fidélité qu'elle devait à son époux, à cette fille la précieuse candeur attachée à son sexe, à cette mère l'application à son devoir, au père l'éducation de ses enfants et le soin de sa maison, à cette veuve l'esprit de paix et de continence ; à mille autres l'inclination qu'ils avaient pour le bien, l'amour de la vertu qui était né avec eux, la haine du monde auquel ils avaient renoncé, la terreur des jugements de Dieu, le désir et la gloire du salut et de la religion.

Tout cela se rend-il, et quand on a perdu tous ses biens, peut-on les réparer par soi-même sinon que très-difficilement, qu'avec de très-grands efforts ?

Mais supposons que le scandale que vous avez donné ne soit que d'avoir rendu des chrétiens lâches, que des indévots, que des libertins : en êtes-vous plus à portée de réparer le tort que vous leur avez fait ? Tombés peut-être depuis dans l'endurcissement, et de la langueur où vous les avez jetés, dans l'insensibilité, ils se moqueront de ce que vous pourrez leur dire, et de ce que vous pourrez faire pour les détromper et pour les convertir ; il est bien des pécheurs qui veulent tomber avec David, mais il en est bien peu qui se relèvent avec lui, peut-être comme

Pharaon, ce pécheur endurci vous promettra de revenir à Dieu, et par la crainte de justes châtiments il vous paraîtra touché et ébranlé de votre retour, mais sans jamais changer au fond du cœur, et conservant toujours trop malheureusement les premières impressions que vos scandales ont faites sur lui.

Telle est la difficulté de réparer le scandale tant du côté de Dieu que du côté du prochain. Y a-t-il donc rien de plus déplorable dans la religion? ne faut-il pas, selon un grand saint qui craignait d'avoir scandalisé son frère, que Dieu, pour sauver un scandaleux, ait pitié de lui dans sa plus grande miséricorde, et si sa foi ne nous enseignait qu'il n'y a aucun péché qui soit irrémissible en cette vie, ne regarderions-nous pas comme tel le péché de scandale?

O vous donc qui avez le malheur d'être du nombre de ces grands pécheurs, commencez par couper la racine du mal, arrachez-vous cet œil meurtrier, cette main homicide qui donne la mort à vos frères et qui outrage votre Dieu; c'est-à-dire qu'il faut que vous tâchiez de sanctifier ceux que vous avez pervertis; que vous travailliez, mais de toutes vos forces, d'en ramener, par votre bon exemple, plusieurs autres à Dieu, afin de le dédommager de ceux que vous lui avez enlevés; demandez avec larmes et sans cesse la rémission de tous les péches que vos frères ont commis et commettent toujours sur votre compte, parce que la mauvaise habitude où ils sont plongés par votre faute ne peut être vaincue et heureusement convertie que par sa grâce et par sa plus grande miséricorde; acceptez de bon cœur la pénitence, les humiliations et les mépris, comme une expiation surnaturelle de votre libertinage, de votre orgueil et de vos vanités; efforcez-vous d'édifier vos frères dans le même genre que vous les avez scandalisés; brûlez de zèle pour cette gloire de Dieu que vous vous efforciez de ternir, et vous sacrifiez comme Saul par le bien et l'accroissement de cette sainte religion que vous avez persécutée par vos scandales; ainsi, lèverez-vous l'anathème de dessus vous et de dessus vos frères, fulminé dans l'Evangile contre le scandale : ainsi aurez-vous encore quelque espérance à l'héritage des enfants, et après avoir édifié la terre par des vertus contraires à vos désordres, vous pourrez espérer de posséder le ciel dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc. *Amen.*

SERMON XVII

DE LA FAUSSE DÉVOTION.

Tunc accedentes discipuli ejus dixerunt ei : Scis quia pharisæi, audito verbo hoc, scandalizati sunt. (*Matth.*, XV.)

Alors ses disciples s'approchant de lui, lui dirent : Savez-vous que les pharisiens ayant entendu ce que vous venez de dire se sont scandalisés.

Telle était l'injustice des pharisiens : assez hardis pour préférer leurs traditions à la parole de Dieu, assez critiques pour se scandaliser des moindres défauts de leurs frères, ils regardent comme un grand crime, dans les disciples de Jésus-Christ, l'omission d'une pratique indifférente, ils ne peuvent souffrir qu'on les reprenne, qu'on découvre les illusions de leur piété, qu'on établisse la pureté du culte de Dieu et le véritable esprit de la loi contre leurs vaines observances, contre leurs interprétations frivoles, et la vérité les blesse parce qu'elle s'oppose à leurs préjugés et à leur amour-propre.

Ainsi ont pensé de tout temps, ainsi pensent encore aujourd'hui les faux dévots accoutumés à se couvrir du voile de la religion, à confondre leurs intérêts avec ceux de Dieu, ils veulent qu'on respecte leurs erreurs, qu'on épargne leurs vices : les attaquer, c'est s'en prendre à Dieu même, c'est mettre la religion en danger, c'est scandaliser les faibles, c'est fournir des armes aux libertins; mais leur injuste délicatesse fermera-t-elle la bouche aux ministres de Jesus-Christ? arrachera-t-elle à ses disciples cette liberté précieuse dont leur langue s'est servie avec tant d'avantages? Jésus-Christ a-t-il cessé de montrer la vérité dans toute sa force, parce qu'elle choquait les pharisiens, et la crainte d'un prétendu scandale empêchera-t-elle ses ministres (un des plus grands abus qui soient dans le christianisme) de donner des règles sûres pour distinguer la vraie piété d'avec la fausse, et d'instruire les fidèles du fond même de leur religion.

Parlons donc aujourd'hui avec toute la liberté que nous donne notre ministère, mais en même temps avec toute l'attention et avec tous les ménagements que demande la prudence chrétienne; confondons les faux dévots, mais ne fournissons pas des armes aux mondains; arrachons aux uns et aux autres les vains prétextes dont ils se couvrent; en un mot, faisons triompher la religion et de la fausse piété des uns et du libertinage des autres; tels sont le but et le plan de ce discours pour lequel je vous demande une singulière attention. 1° Rien de plus opposé au véritable esprit de l'Evangile que la fausse dévotion : ce sera mon premier point; 2° rien de plus injuste que les conséquences que les mondains tirent de la fausse dévotion contre la vraie piété : ce sera mon second point et tout le sujet de ce discours. Saluons auparavant Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour vous donner une juste idée de la fausse dévotion, il suffit de ramasser les différents traits dont l'Evangile se sert pour nous dépeindre les pharisiens. C'étaient des hommes distingués par l'ancienneté de leur secte, par leur savoir, par une étude continuelle de la loi; un extérieur mortifié, de longues prières, des jeûnes réitérés, des aumônes abondantes, des austérités presque incroyables leur attiraient la vénération du peuple, et il ne leur manquait aucune des apparences de la vertu. Pourquoi donc Jésus-Christ les reprend-t-il si fort dans l'E-

vangile? pourquoi prononce-t-il si souvent contre eux des malédictions et des anathèmes? pourquoi semble-t-il leur réserver toute sa colère et toute son indignation? Ah! mes frères, c'est que cette piété apparente était fausse et mal entendue; c'est que l'orgueil, le mépris de leurs frères, un attachement à leurs propres sens, une recherche continuelle de leurs propres intérêts anéantissaient le mérite de leurs œuvres, et que, scrupuleusement attachés à l'écorce de la loi, ils n'en avaient ni l'esprit ni les vertus, car voilà ce que Jésus-Christ leur reproche dans l'Evangile. Malheur à vous, scribes et pharisiens, hypocrites qui payez exactement la dîme, et qui négligez ce qu'il y a de plus essentiel dans la loi, savoir, la justice et la miséricorde. (*Luc.*, XI.)

Tel est le caractère des faux dévots : nettoyer le dehors de la coupe et laisser le dedans plein d'impureté, affaiblir et éluder la loi dans ce qu'elle a d'intérieur et de pénible, et l'accomplir avec exactitude dans ce qu'elle a d'extérieur, de facile; acheter, par quelques pratiques arbitraires, le droit de satisfaire impunément ses passions, être éclairé sur les défauts d'autrui et aveugle sur les siens, ne rien pardonner aux autres, se pardonner tout à soi-même, avoir toujours le nom de Dieu dans la bouche et jamais son amour dans le cœur, voilà le crime des pharisiens, voilà celui des chrétiens de nos jours, voilà ce qui est entièrement opposé à l'esprit de l'Evangile. Pour vous en convaincre, il suffit de remarquer que l'esprit de l'Evangile est un esprit de vérité, de liberté et d'humilité ; trois caractères de l'esprit de l'Evangile auquel la fausse dévotion est directement opposée.

En premier lieu c'est un esprit de vérité. Dieu est esprit, dit l'Evangile, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité (*Joan.*, IV), c'est-à-dire qu'il ne suffit pas d'adorer Dieu, mais qu'il faut l'adorer d'une manière qui lui convienne, d'une manière qu'il approuve, qu'il autorise, qui soit agréable à ses yeux, c'est-à-dire que le culte qu'on lui rend doit-être sincère, intérieur, exclure toute duplicité, tout mensonge, toute hypocrisie, qu'il consiste principalement dans les dispositions du cœur: c'est du cœur que sortent les bonnes ou les mauvaises actions, c'est par le cœur qu'on honore Dieu ou qu'on l'offense : c'est le cœur qui souille l'homme ou qui le justifie.

Sur ces principes, que devons-nous penser de ces dévotions aveugles et mal entendues où, sous prétexte d'une régularité exacte, on néglige de s'instruire des devoirs les plus essentiels de la nature du culte de Dieu, du véritable esprit de l'Evangile, piété capricieuse où, plein d'indifférence pour les dévotions les plus anciennes, les plus respectables, les mieux établies, on donne dans toutes les nouveautés, dans toutes les illusions, dans toutes les singularités d'une dévotion bizarre, piété superficielle qui, tout occupée à régler les dehors des actions, ne songe jamais à en purifier les principes, qui, laissant le cœur plein de lui-même et vide de tout bon sentiment, l'abandonne à tous ses penchants et à toutes les faiblesses. Ah! qu'en penser, sinon que ce sont là des aveugles qui ne marchent pas à la lumière de l'Evangile, des hypocrites qui se trompent eux-mêmes et qui trompent les autres, dont le cœur dément les paroles et les actions ; des insensés qui honorent Dieu sans fruit, parce qu'ils suivent des maximes et des ordonnances humaines? Qu'en penser, sinon que, lorsqu'au jour du jugement ils diront à Dieu : *Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas fait en votre nom des actions éclatantes?* il leur répondra hautement : *Je ne vous ai jamais connus ; vous n'avez pas agi en mon nom, parce que vous n'avez pas agi par mon esprit, par mes impressions.* (*Matth.* VII.) Selon ma parole et les règles de mon Evangile, vous ne m'avez pas aimé, vous ne m'avez pas véritablement honoré, je ne trouve dans votre culte ni lumière, ni justice, ni vérité ; je n'y trouve qu'illusion, qu'aveuglement, qu'ignorance, que singularités, qu'amour-propre; vous avez ébloui les hommes, vous les avez séduits par de fausses apparences de vertu : eh bien! que les hommes vous récompensent! pour moi je ne vous ai jamais connus, et si je vous connais aujourd'hui, c'est pour vous rejeter pour toujours de devant mes yeux, *nunquam novi vos.*

Terribles paroles dans la bouche d'un Dieu : *Je ne vous ai jamais connus ;* et qui connaissez-vous, Seigneur, si vous ne connaissez pas ceux qui vous ont invoqué pendant les jours de leur vie. Ah! je ne reconnaîtrai et ne recevrai dans ma gloire que ceux qui font la volonté de mon Père qui est dans les cieux. Vous qui, depuis si longtemps, faites profession de la piété, qui cependant n'en êtes pas plus avancés dans la vertu, je ne vous connais pas : *Nunquam novi vos.* Quelle matière de réflexions, quel sujet de trembler!

J'ai dit en deuxième lieu que l'esprit de l'Evangile était un esprit de liberté, et c'est là proprement ce qui fait ce caractère de la loi nouvelle, Lorsque nous étions encore enfants, dit l'apôtre saint Paul aux Galates, nous étions assujettis aux premières et plus grossières instructions que Dieu a données; mais lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme et assujetti à la loi, pour nous rendre enfants adoptifs; aucun de vous n'est donc point certainement serviteur, mais enfant. (*Gal.*, IV.) Dans le même chapitre, saint Paul, après avoir comparé les deux alliances aux deux femmes d'Abraham, dont la première était esclave et la deuxième véritablement libre, conclut que nous ne sommes pas les enfants de la servante, mais de la femme libre, et que c'est Jésus-Christ qui nous a acquis cette liberté. Est-ce à dire que nous ne soyons plus assujettis à aucune loi, que nous puissions suivre sans scrupule tous les desseins de notre cœur? Non sans doute, saint Paul a prévenu cette conséquence, mes frères : Vous êtes appelés à une pleine liberté, ayez soin

seulement que cette liberté ne vous serve pas d'occasion pour vivre selon la chair. (*Gal.*, V) Que veut-il donc nous apprendre par là? C'est que nous ne devons plus nous conduire par un esprit de crainte et de servitude, mais par un esprit d'amour; c'est que, délivrés du joug de la loi mosaïque et soumis à une loi de grâce, nous ne devons plus nous soucier de ces observances légales, de ces pratiques défectueuses et impuissantes, qui ne servent de rien à ceux qui s'y assujettissent; c'est que nous ne devons craindre que le péché et ne rechercher que la sanctification de notre âme.

Voilà le véritable esprit de l'Evangile, auquel la fausse dévotion est directement opposée: elle nous ôte cette liberté précieuse, que Jésus-Christ nous a acquise, elle renouvelle le judaïsme et l'esprit de servitude, elle appesantit le joug, parce qu'elle multiplie les pratiques, et qu'elle ne diminue pas la cupidité, en un mot elle nous rend timides et superstitieux, mais elle ne nous rend ni vertueux ni saints. Car voilà un aveuglement qui paraît inconcevable : toute la corruption du cœur humain et toutes les illusions de l'amour-propre, en même temps qu'elle enchérit d'un côté sur la loi, elle l'affaiblit de l'autre par de fausses interprétations; ces mêmes hommes, si ardents à s'imposer des pratiques que la loi ne commande pas, sont les premiers à la violer dans ce qu'elle a de plus essentiel, d'où vient cela? c'est que la pratique exacte de la religion leur coûte trop, et qu'ils aiment mieux pratiquer certaines œuvres aisées et commodes que de suivre les sentiments de leur religion et d'en posséder les vertus.

Oui, mes frères, la religion prise dans son véritable point de vue a quelque chose de trop difficile pour la plupart des hommes; il faut veiller sans cesse sur soi-même, réprimer jusqu'aux moindres mouvements de son cœur, opérer son salut avec crainte et tremblement; aucune indulgence pour ses passions, aucun retour sur soi-même, aucune ressource pour l'amour-propre, voilà la véritable et solide piété, mais voilà en même temps ce que les hommes faibles et orgueilleux ne peuvent souffrir. Que fait-on donc pour accorder les intérêts de la conscience avec ceux de la cupidité? On accommode la religion à sa faiblesse, on se fait à soi-même une espèce de piété fausse, qui séduit, qui cache le véritable état de l'âme, qui fait mettre notre confiance en certaines œuvres extérieures de justice, qui, en multipliant les pratiques et les austérités, n'engagent ni à corriger les vices, ni à mortifier ses passions : de là ces dévotions bizarres et mal entendues, qui déshonorent la piété et qui font triompher le monde. Celui-ci multipliant les pratiques se charge d'exercices non commandés, mais il ne songe ni à réprimer sa langue, ni à conserver la charité avec ses frères; celui-là, zélé pour les jeûnes et les actions extérieures de justice, ne laisse pas de conserver une attache impure et une passion criminelle : l'un fait des aumônes et enrichit les hôpitaux, pendant qu'il frustre ses créanciers; l'autre, charitable et libéral à l'égard des étrangers, laisse périr impitoyablement des parents pauvres qui sont dans la misère : on est plein de zèle et d'activité pour les œuvres singulières et éclatantes, et on ne peut souffrir ce qui est dans l'ordre commun du christianisme; aucune attention, aucune régularité, aucune fidélité à la loi : c'est le goût ou le caprice qui décide; on veut être dévot, mais à sa manière, sans qu'il en coûte rien à la nature; et une piété répandue sur tout le détail des actions, bornée à certaines pratiques arbitraires, devient une ressource pour les passions et une illusion de l'amour propre.

Ah! ne puis-je pas vous dire aujourd'hui ce que l'apôtre saint Paul disait autrefois aux Galates (*Gal.*, V) : Vous êtes libres en Jésus-Christ. Tenez-vous-en là, et ne vous mettez point sous le joug d'une nouvelle servitude; ne mêlez pas les superstitions judaïques avec la piété chrétienne; songez que ce qui fait le prix et le mérite de nos actions, c'est la foi animée par la charité. Conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez pas les desseins de votre chair. Les fruits de l'esprit sont la joie, la charité, la patience, la paix, la modestie, la continence, la chasteté : voilà les vertus du christianisme, voilà à quoi tout culte solide et véritable doit aboutir. Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, dit le même apôtre (*Ibid.*), ont crucifié leur chair avec ses vices et ses desseins déréglés. Toute piété qui ne tend pas là, est une piété fausse, mal entendue, capable d'éblouir les hommes, mais incapable de nous justifier devant Dieu.

Le troisième défaut de la fausse dévotion, c'est l'orgueil, et rien n'est plus opposé à l'esprit de l'Evangile qui est un esprit d'humilité. Lorsque vous faites l'aumône, dit Jésus-Christ, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite : voilà précisément ce qui nous marque la supériorité de la loi nouvelle. La sagesse humaine peut aller jusqu'à condamner les œuvres et les actions extérieures de la justice; mais sans en rectifier les principes, sans en purifier les motifs. N'agir jamais qu'en vue de Dieu et de l'éternité; non-seulement ne pas rechercher l'estime des hommes, mais envier à soi-même jusqu'à cette complaisance secrète qui paraît si juste et si naturelle lorsqu'on a bien fait: voilà ce qui est au dessus de l'homme, voilà ce qui nous marque sensiblement la pureté et la sublimité de la loi évangélique, voilà ce qui ne peut venir que de Dieu. La fausse dévotion est bien éloignée de ces sentiments : elle fait le bien, mais par des motifs tout humains, par des vues basses d'intérêt, lorsqu'il est le principe de toutes ses actions; et comme elle ne cherche qu'à plaire aux hommes, elle ne nous inspire que de fausses vertus.

Telle est l'idée que l'Evangile nous donne des pharisiens. Ces faux dévots du judaïsme cherchaient avec empressement les premières places et les premières chaires dans les synagogues; ils aimaient qu'on les saluât dans

les places publiques, et comme ils recevaient leur récompense en ce monde, ils ne devaient pas en attendre d'autre. (*Matth.*, XXIII.)

Ah! mes frères, à combien de chrétiens ne pourrait-on pas faire aujourd'hui le même reproche? Car, sans parler ici de ces hommes sans conscience, qui font servir la religion à leurs passions, qui n'affectent un extérieur de piété que pour s'ouvrir un chemin à la faveur, à la fortune, aux dignités de l'Eglise et du siècle, d'autant plus criminels qu'ils s'efforcent de paraître plus vertueux. Que d'illusions, que d'amour-propre dans la piété de la plupart des autres! Avouons-le, et que chacun entre ici dans le secret de son cœur : pourquoi tant d'amour pour les préséances et les distinctions; tant d'ardeur pour les œuvres éclatantes qui donnent de la réputation; tant de répugnance pour les vertus obscures et qui ne sont connues que de Dieu? pourquoi tant d'attaches à son propre sens, tant de sensibilité aux moindres injures, tant d'éloignement pour ceux qui ne pensent pas comme nous; et d'où vient tant de jalousies, tant de haine, tant d'animosité, tant de défauts qui défigurent la piété et que le monde confond avec la piété véritable, sinon de ce qu'on recherche ses intérêts encore plus que ceux de Jésus-Christ, de ce qu'on ne regarde pas l'humilité comme le fondement de toute piété solide, et qu'on veut-être dévot sans renoncer à soi-même? Ah! mes frères, ce ne sont pas là les caractères de la piété chrétienne. Il n'y a point de véritable piété sans la charité, parce que la charité est patiente, elle est douce et bienfaisante : la charité n'est point envieuse, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'a point de mauvais soupçons, elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout : donc si vous n'avez aucune de ces vertus, vous n'avez pas la charité; et si vous n'avez point la charité, malgré toutes vos œuvres extérieures de justice, malgré toutes vos actions éclatantes, votre piété n'est que fantôme et illusion. Mon Dieu, que de piétés fausses, que de voies qui paraissent droites et qui néanmoins conduisent à la mort! Que de vertus qui attirent l'estime des hommes, et qui seront réprouvées devant vous! Faut-il donc abandonner le parti de la piété? faut-il que la vue de la perfection de la loi et de notre extrême faiblesse nous jette dans l'abattement et le désespoir? A Dieu ne plaise! ce serait la plus dangereuse de toutes les illusions; rien de plus affreux que de renoncer au soin de son âme et au désir de son salut, et il vaut encore mieux se tromper dans la piété que de n'en avoir point du tout. Que faut-il donc faire? C'est le fruit de cette première partie : il faut trembler pour soi-même, se défier de sa propre justice, examiner attentivement ses œuvres, les motifs, les dispositions les plus secrètes de son cœur, voir ce qu'il y a dans sa piété d'humain, de terrestre, de défectueux, d'impur, et travailler sans cesse à le corriger; acquérir cet esprit de vérité, cet esprit de liberté, cet esprit d'humilité qui font le véritable caractère de la loi nouvelle. En un mot, il faut se jeter entre les bras de la miséricorde de Dieu, et lui dire avec le prophète David, dans les sentiments d'une profonde humilité : Nous avons péché, Seigneur, nous avons commis l'iniquité au lieu de vous chercher, nous nous sommes cherchés nous-mêmes, et dans le temps que nous faisions profession de vous servir, nous nous sommes écartés de la voie de vos prophètes et de vos ordonnances. Ce n'est donc pas sur la foi de notre propre justice que nous vous offrons nos prières en nous prosternant devant vous, mais c'est dans la vue de la multitude de vos bontés. Exaucez-nous, Seigneur, faites-nous marcher dans vos voies, sauvez-nous, pour l'amour de vous-même, parce que nous sommes votre peuple, que nous avons la gloire de porter votre nom. Pour vous, mondains, qui critiquez malicieusement la dévotion, qui en relevez les défauts, qui les exagérez, qui prenez de là occasion de décrier la véritable piété, d'insulter à la religion même, ne vous imaginez pas que les faiblesses de vos frères vous justifient : si leur piété n'est pas exempte de censure, vos désordres sont inexcusables, et il ne vous sied guère de vous moquer des autres, pendant que vous devez trembler pour vous-mêmes. C'est le sujet de ma deuxième partie, où je vous ferai sentir toute l'injustice des conséquences que le monde tire de la fausse dévotion contre la véritable piété.

SECOND POINT.

Ce n'est pas seulement la malignité naturelle à l'homme qui rend les mondains si attentifs à remarquer les abus de la dévotion, à les relever, à les exagérer, à en faire le sujet de leurs railleries les plus vives et les plus amères, il y a encore un intérêt secret qui les y engage, par là ils s'imaginent autoriser leur conduite, justifier leur indifférence pour les choses de Dieu, relever cette probité morale dont ils se piquent si fort et à laquelle ils réduisent toutes leurs vertus en rendant la piété méprisable; mais ne leur souffrons pas ce vain triomphe, ôtons-leur tout appui, toute ressource, et faisons leur voir aujourd'hui qu'ils sont souverainement injustes : 1° En ce qu'ils prennent pour fausse dévotion ce qui ne l'est pas; 2° en ce qu'ils rejettent sur la piété même les défauts de ceux qui en font profession; 3° en ce qu'ils se trouvent eux-mêmes dans un état plus fâcheux et plus déplorable que celui qu'ils reprochent aux faux dévots. Appliquez-vous, chrétiens : il n'est peut-être point de sujet plus utile et plus intéressant pour vous.

Je dis : 1° que les mondains prennent pour fausse dévotion ce qui ne l'est pas, voilà en quoi consiste leur erreur ou plutôt leur injustice; ils se forment injustement une perfection chimérique au-dessus de la nature humaine et à laquelle personne ne peut atteindre; toute piété qui ne tend pas là, dans laquelle ils remarquent quelque négligence, quelque imperfection, quelque retour d'amour-propre, leur paraît une piété fausse et mal entendue qu'ils traitent hardiment d'il-

lusion : de là cette critique sévère, cette censure inexorable à l'égard de ceux qui font profession de piété; cette liberté qu'on se donne de juger, de condamner, d'examiner leurs pratiques, d'interpréter leurs motifs, de fouiller jusque dans le plus secret de leur cœur, pour y trouver de quoi affaiblir le mérite de leurs œuvres ; de là ces railleries piquantes, ces airs de triomphe et d'insulte lorsqu'il leur échappe quelques fautes, lorsque la fragilité humaine les fait écarter de la loi : mais en vérité se peut-il rien de plus injuste? Quoi donc, parce que votre frère fait profession de piété, parce qu'il tâche d'arriver à la perfection évangélique, s'ensuit-il qu'il soit tout à coup transformé en ange, exempt de toute faiblesse? n'est-il pas toujours homme, par conséquent toujours faible, toujours pécheur, toujours porté au mal, toujours exposé aux combats de la chair contre l'esprit? Jésus-Christ a-t-il promis à ceux qui le suivraient de les rendre impeccables, ne les a-t-il pas plutôt avertis qu'il fallait toujours combattre, toujours faire des efforts, toujours travailler, à prévenir les chutes? O mon Dieu! où en serions-nous, si vous nous jugiez avec la même sévérité que les hommes, si vous regardiez comme un défaut tout ce qui n'est pas exempt de faiblesse! Oui, mon frère, les gens de bien ont des passions, mais ils travaillent sans cesse à les vaincre; ils sont sujets à l'erreur, mais ils cherchent toujours sincèrement la vérité ; ils font des fautes, mais ils en gémissent, mais ils s'en humilient devant Dieu ; ils succombent même quelquefois, car vous le permettez ainsi, Seigneur, afin que l'homme ne se glorifie pas dans ses propres forces, mais leurs chutes mêmes leur sont utiles : elles les rendent plus vigilants, elles raniment leur zèle et redoublent leur charité. D'ailleurs est-ce à vous à juger les serviteurs de Dieu, à décider si leur piété est fausse ou vraie. Hommes charnels livrés à l'amour du siècle, il vous sied bien de traiter avec des mains profanes le mystère de la piété! Avez-vous les lumières nécessaires pour un examen si difficile et dans lequel les personnes les plus éclairées courent risque de se tromper? Vous ne comprenez pas, dites-vous, à quoi aboutissent ces prières longues et réglées, ces confessions si fréquentes, si assidues, ces lectures dont ils se font une loi, ces pratiques non commandées et auxquelles ils sont si fidèles; il vous paraît dans tout cela de l'amusement, de la puérilité; mais prétendez-vous réduire la religion à une spéculation, à un amour de Dieu stérile, qui n'oblige à rien ceux qui la suivent? ne faut-il pas que ceux qui sont à Dieu en portent les marques honorables et glorieuses, qu'ils se distinguent du reste des hommes par une attache particulière à son service! Ces pratiques ne sont pas le fond de la religion; ni la piété même, je l'avoue; mais elles sont des secours pour la vertu, des soutiens dans la piété : il est utile de les suivre et dangereux de les négliger. Elles vous paraissent petites et méprisables; mais les œuvres des saints n'ont-elles pas toujours été un sujet de dérision pour les profanes? Ainsi l'insensée Michol ne pouvait souffrir que David dansât devant l'arche; ainsi les parents de Tobie se moquaient de ses aumônes et de l'amour qu'il avait d'ensevelir les morts. Mais qu'importe au juste d'être estimé par les hommes, pourvu qu'il soit approuvé de Dieu : les pratiques qui paraissent petites et méprisables deviennent la source de leur sanctification, c'est à leur fidélité, à leur exactitude dans l'exécution de ces choses, qu'ils doivent la victoire sur leurs passions et la couronne même du salut. Faites le tour de Jéricho pendant six jours, dit le Seigneur à Josué, que le septième jour les prêtres prennent les sept trompettes dont on se sert dans l'année du jubilé, qu'ils marchent devant l'arche; vous ferez sept fois le tour de cette ville et les prêtres sonneront de la trompette. Quoi de plus opposé aux règles de la prudence humaine! quoi de plus inutile en apparence pour prendre une ville bien fortifiée! Cependant Josué obéit, le peuple attentif à sa voix exécute avec une exactitude scrupuleuse ce que le Seigneur avait prescrit, enfin le septième jour arrivé la parole du Seigneur s'accomplit, une main invisible renverse les murailles de Jéricho, et Israël doit à son obéissance et à sa fidélité la plus éclatante de ses victoires.

Mais je veux que vos jugements soient équitables, qu'il y ait de l'illusion dans la piété de quelques-uns de vos frères, qu'ils ne marchent pas selon la vérité de l'Eglise : je dis que vous ne laissez pas d'être injustes. Pourquoi? Parce que vous tirez de là des conséquences trop étendues, et que vous rejetez sur la piété même les défauts de ceux qui en font profession.

2° Oui, mes frères, si vous vous contentiez de nous dire qu'il y a des hypocrites, de faux dévots qui déshonorent la piété, parce qu'ils la font servir de voile à leurs passions et à leurs désirs déréglés, nous serions d'accord avec vous; car, hélas! on ne peut nier qu'il y a trop d'ivraie parmi le bon grain, qu'un levain funèste corrompt souvent toute la masse; mais conclure de là que toute piété est fausse, envelopper les gens de bien dans la même condamnation que les faux dévots, se croire en droit de regarder le nom même de dévot comme odieux, comme une marque d'illusion et de faiblesse, c'est une injustice criante, c'est un aveuglement inconcevable.

Et certes la piété doit-elle souffrir des défauts de ceux qui en font profession? Il y a des dévots orgueilleux, ignorants, superstitieux, délicats sur le point d'honneur, sensibles aux moindres injures, durs et inflexibles sur tout ce qui regarde les intérêts du prochain; mais est-ce la piété qui leur inspire ces sentiments? au contraire ne leur conseille-t-elle pas l'humilité, la patience, le support de leurs frères, le détachement du monde et de ses vains intérêts? Non, mes frères, rien de plus grand, rien de plus no-

ble que la piété, lorsqu'elle est prise comme il faut et sur le véritable esprit de l'Evangile; elle éclaire l'esprit, elle élève l'âme, elle adoucit l'humeur, elle épure les sentiments, elle est utile à tous, dit saint Paul, elle rend les hommes doux, civils, compatissants, charitables, patients dans les maux, tranquilles dans la joie, et indépendants de tout ce qui les environne.

Telle est votre loi éternelle, ô mon Dieu, si juste et si raisonnable que même par rapport à la vie présente, il est infiniment avantageux de la suivre; pourquoi donc tant de personnes, qui font depuis si longtemps profession de piété, ont-elles des défauts directement opposés à toutes les vertus? Ah! mes frères, c'est qu'elles ont voulu être leurs propres guides dans les voies du salut, qu'elles ont choisi des conducteurs aveugles qui les ont écartées du droit chemin, qu'elles n'ont jamais pris soin de s'instruire du véritable esprit de l'Evangile; c'est qu'à la piété solide et véritable, elles ont substitué une piété fausse et compatible avec les passions, leur amour-propre; mais grâce à la même loi de Dieu, il est encore aujourd'hui des âmes choisies dont la piété fait honneur à la religion, dont la vie est une fidèle expression de l'Evangile : rien de bas, rien d'humain, rien de terrestre dans leur piété; tout y est grand, noble, solide, digne de Dieu et de la sainteté de la foi; uniquement occupées de leur salut, éclairées sur les voies qui y conduisent, délicates sans scrupules, chrétiennes sans affectation, on les voit porter le mystère de la foi dans une conscience pure, s'éloigner également et des superstitions des juifs, et de la fausse liberté des mondains, allier les devoirs de la société avec ceux de la religion, la fidélité aux obligations de leur état avec la pratique des bonnes œuvres, et forcer les hommes les plus injustes à cette admiration qu'on ne peut refuser à la vertu. Il n'y a pas même d'état, point de condition qui ne vous fournisse de grands modèles, le trône a ses Davids, la cour a ses Mardochées, la guerre ses Josués, le ministère ses Josephs, le sacerdoce ses Aarons. Non, Seigneur, vous ne souffrirez jamais que la véritable piété disparaisse entièrement de dessus la terre, il y va de votre gloire : vous avez soin de vous réserver des adorateurs fidèles pour honorer la religion et pour confondre le monde. Les exemples sont rares, dites-vous, il y a peu d'hommes de ce caractère; mais n'est-ce pas un effet de votre prévention et de votre malice, n'est-ce pas un intérêt secret, qui diminue à vos yeux le nombre des gens de bien? et comment rendriez-vous justice à la vertu, vous qui souhaiteriez qu'il n'y en eût point sur la terre? Ces exemples sont rares, mais n'est-ce pas sur le petit nombre de gens de bien que vous devez juger de la piété et non pas sur la multitude des faux dévots qui la déshonorent? ces exemples sont rares, mais quelque rares qu'ils soient, ne suffisent-ils pas pour justifier la religion, pour vous faire sentir toute votre injustice, pour vous confondre si vous ne les suivez pas? Il y a peu de gens de bien, je veux qu'ils soient encore plus rares que vous ne le pensez; mais enfin il y en a et vous êtes forcés d'en convenir vous-mêmes, il y en a de tout âge, de tout sexe, de toute qualité, de toute condition; donc la véritable piété n'est pas bannie de dessus la terre, donc elle n'est pas impraticable, donc vous êtes inexcusables, si vous ne faites pas des efforts pour imiter ceux qui marchent dans les voies du salut. Voilà, mondains, où il en faut venir, à rentrer dans votre propre cœur, à faire des réflexions sérieuses sur votre état, à tourner contre vous-mêmes cette critique sévère et impitoyable que vous exercez si injustement contre votre frère.

3° Hélas! que votre état est déplorable! il est affreux devant Dieu : s'il vous reste quelque foi, qu'il est digne de vos gémissements et de vos larmes! Ici, mondains, il ne s'agit ni des distinctions de la noblesse et du rang, ni des qualités de la raison, ni de ces vertus purement humaines qui vous relèvent devant les hommes; tout cela n'est pas compte par rapport à l'éternité, un chrétien n'est véritablement que ce qu'il est aux yeux de Jésus-Christ. Or, aux yeux de Jésus-Christ et selon les règles de la foi, qu'êtes-vous, sinon des hommes de chair et de sang, livrés à toutes vos passions et à tous vos désirs déréglés, épris de l'amour du siècle, esclaves de ses maximes, adorateurs de ces biens, enivrés de ses plaisirs, chrétiens par votre vocation, païens par vos œuvres, objets de la colère de Dieu et dignes de tous les supplices de l'enfer.

Vous vous réduisez donc à une probité morale, à une certaine droiture qui vous rend souverainement ennemis de l'injustice; mais qu'est-ce que cette probité devant Dieu? un fantôme de vertu qui disparaît aux lumières de la foi, un arbre stérile qui ne porte point de fruit pour l'éternité, un vain titre dont l'orgueil humain se pare et se sert pour se rassurer contre les remords de sa conscience. Est-ce sur les règles de cette probité ou sur celle de l'Evangile que vous serez jugés? Que vous servira au dernier jour d'avoir été honnêtes gens selon le monde, si vous n'avez jamais été chrétiens; d'ailleurs cette probité dont vous vous piquez si fort, vous vous en flattez, je l'avoue, le monde même vous en flatte; mais ses jugements sont-ils recevables? Notre siècle ne donne-t-il pas ce titre d'honnête homme avec trop de facilité? Si votre raison n'était pas séduite par vos préjugés et par vos passions, si vous écoutiez la voix de votre conscience, ne vous rendrait-elle pas un témoignage bien différent? Vous ne faites pas d'injustices criantes, vous ne ravissez pas le bien d'autrui, vous ne troublez pas la tranquillité publique, vous ne déchirez pas la réputation de votre frère par de noires calomnies, mais cela suffit-il pour un honnête homme? Mais ces flatteries basses, ces complaisances serviles que vous prodiguez lâchement aux idoles de la fortune, ces voies détournées dont vous vous servez pour supplanter le concurrent, les piéges que vous

dressez à l'innocence de cette jeune personne dont vous flétrissez la réputation, dont vous ruinez peut-être la fortune, cette haine implacable contre votre ennemi qui éclate dans toutes les occasions où vous ne gardez pas même les mesures de la bienséance, ce luxe sans bornes, ce jeu, ces délicatesses, ces sensualités excessives qui altèrent votre réputation, votre santé, votre fortune : tout cela est-il dans les règles d'une exacte probité? Est-ce là le modèle de conduite que vous offrent ces païens que vous admirez si fort, et leur exemple ne peut-il pas servir à vous confondre?

Voilà votre véritable état, mondains, malgré les beaux dehors qui vous couvrent, qui vous dérobent aux yeux des hommes, voilà ce que vous êtes devant Dieu, voilà ce que vous n'apprendrez jamais de cette troupe de flatteurs, d'âmes viles et mercenaires qui vous environnent.

Mais voilà ce que la sainte liberté de notre ministère nous empêche de dissimuler : heureux, si en vous découvrant toute la profondeur de vos plaies, nous vous engagions à chercher les moyens de les guérir! Or, je vous le demande, dans un état si triste, si facheux, si déplorable, vous sied-il d'insulter à la faiblesse de ceux dont la piété n'est pas assez éclairée et assez sincère? Toute la sévérité de votre censure ne doit-elle pas se tourner contre vous-mêmes, et ne puis-je pas vous dire ce que Jésus-Christ dit dans l'Evangile : *Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne voyez pas une poutre dans votre œil; ôtez d'abord la poutre de votre œil, et alors vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère* (*Matth.*, VII); commencez par vous guérir vous-mêmes, par chasser de votre cœur cette ambition, cette avarice, cette sensualité, cette passion impure, et tous les autres tyrans qui y règnent avec un souverain empire; alors vous songerez à corriger les imperfections de vos frères, et voilà à quoi doivent vous servir ces réflexions si utiles, que vous faites quelquefois sur les défauts de ceux qui font profession de la piété. Si j'embrassais le parti de la piété, je me donnerais à Dieu tout de bon, plus de retour vers le monde, plus de ménagements avec le siècle, tout serait pour Dieu et pour l'éternité. Mes frères, qui vous empêche de mettre ces réflexions en pratique et vous en servir pour vous-mêmes, au lieu de les employer inutilement à relever les défauts de vos frères. Ah! puisque vous avez une idée si juste et si exacte de la piété, vous êtes donc inexcusables, si vous ne la suivez pas, puisque, selon vous, les plus légères faiblesses sont indignes d'un chrétien; pouvez-vous vous flatter de l'être, vous qui vous abandonnez sans scrupule à tous les désirs de votre cœur? Jésus-Christ ne pourra-t-il pas vous répondre, au jour du jugement, ce qu'il dit à ce lâche serviteur dont il est parlé dans l'Evangile : Mauvais serviteur, vous saviez que je suis un maître sévère, difficile, jaloux de ses droits, qui demande le cœur sans réserve, qui ne peut souffrir rien de terrestre, d'impur, d'imparfait dans ceux qui s'attachent à mon service; vous le saviez, jusqu'à en faire des leçons aux autres, jusqu'à blâmer hautement la piété de ceux en qui vous remarquiez quelques faiblesses; pourquoi donc n'avez-vous pas profité de cette connaissance? pourquoi, bien loin de me servir avec la pureté, avec la perfection que vous saviez que je demande, avez-vous refusé de vous soumettre aux règles les plus communes de l'Evangile? Vos propres lumières déposent contre vous; vous avez vous-mêmes prononcé votre arrêt; votre condamnation est sortie de votre propre bouche : *De ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX.) Prévenez, mes frères, un si grand malheur; qu'on ne voie plus une si énorme contradiction entre votre créance et vos mœurs. Puisque vous pensez bien, agissez encore mieux; que toutes vos réflexions se tournent en effet pour acquérir cette piété qui seule peut vous conduire à la gloire éternelle que je vous souhaite. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen*

SERMON XVIII.

DE LA CONSCIENCE CONTRE LES SCRUPULES.

Non lotis manibus manducare non coinquinat hominem (*Matth.*, XV.)

Manger avant d'avoir lavé ses mains n'est pas ce qui souille l'homme.

C'est ainsi que Jésus-Christ, qui s'arrête peu à l'extérieur et aux observances inutiles, renvoie l'homme incertain sur ses devoirs, à son propre cœur et à sa conscience; en effet, si vous pouviez rentrer souvent dans votre cœur, le consulter et l'entendre, nulle tristesse, nulle alarme, nulle inquiétude ne pourraient vous troubler; pourquoi cela? parce que vous portez dans vous-même une règle certaine qu'on ne peut ni méconnaître ni anéantir, c'est-à-dire la conscience : cette conscience, lumière pure qui luit dans les cœurs les plus ténébreux; loi vivante qui subsiste dans les âmes les plus rebelles; maître assidu qui fait des leçons continuelles de justice et de sainteté; voix secrète qui avertit du bien que vous avez à faire et du mal que vous devez éviter; miroir fidèle qui nous peint nos vices et nos vertus dans tout leur naturel; flambeau lumineux qui porte sa lumière dans toutes les parties de notre âme, et à qui rien n'échappe; cette conscience, guide intime, que Dieu a jointe à notre âme pour la diriger et pour la réprimer; livre toujours ouvert à notre esprit, où une main invisible nous trace nos devoirs et nous représente nos obligations; cri perçant qui trouble les pécheurs jusque dans leurs plaisirs, les fait trembler dans leurs égarements, et rappelle dans leur âme l'innocence et la pénitence; cette conscience, qu'on peut dire être tantôt une ferme espérance en Dieu, et une sainte confiance de le trouver un jour favorable; tantôt réprobation funeste devant ce tribunal de justice; tantôt réponse salutaire qui console; tantôt repro-

che amer qui confond; juge exact qui a dans vous son tribunal toujours dressé pour absoudre et pour condamner; censeur sévère, redoutable accusateur qu'on porte partout et qu'on ne peut non plus fuir que soi-même; cette conscience enfin qui est un repos du soleil de justice, un supplément de la divinité, qui parle en son nom, qui soutient ses intérêts et qui nous devient un législateur perpétuel et domestique.

Quoi donc, avec tant de lumière, l'homme pourrait-il n'être pas éclairé, et peut-il lui venir encore des inquiétudes et des doutes avec un guide si fidèle? Il n'en vient que trop, Messieurs, et, soit qu'on ne consulte point sa conscience, ou qu'obscurcie par les ténèbres des passions, elle ne nous représente qu'imparfaitement l'état de notre âme, il y a une infinité de fidèles exposés aux doutes et aux alarmes; et en qui, bien que la conscience soit un fond de vérité, de certitude et de tranquillité, elle est une source de combats, d'inquiétudes et de peines.

Essayons de les guérir d'un mal si dangereux. Et comme la nature a donné plus de faiblesse à ces âmes malades, ayons aussi pour elles plus de compassion, et sondons la profondeur de leurs peines sans les flatter; rendons-leur cette paix qui est aux vrais enfants le bien le plus cher et le plus doux. Toutes leurs peines viennent de deux sources : ou d'une conscience trop incertaine, ou d'une conscience trop délicate : je vais donc vous donner des remèdes sûrs et faits pour vous guérir de ces deux grandes maladies. Vos peines viennent-elles d'incertitude, consultez; mais qui devez-vous consulter? Je vais vous l'apprendre dans mon premier point. Viennent-elles de la délicatesse, combattez; mais contre qui devez-vous combattre? Vous l'allez voir dans mon second. La conscience incertaine éclairée; la conscience tremblante rassurée : voilà tout mon dessein. O vous, Dieu de paix et de miséricorde! pourriez-vous ne pas m'aider à éclairer et rassurer ces âmes timides que la seule crainte de vous offenser rend si misérables? Nous vous le demandons par l'intercession de Marie, à qui nous allons dire : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'incertitude est en vous, Messieurs, la source des peines de votre conscience; elle vient de ce que votre esprit confus, indécis, embarrassé de lui-même, flotte sans cesse entre ce que la nature vous demande et ce que la piété exige de vous; n'ayant ni assez de lumière pour connaître ce qui est permis, ni assez de courage pour rejeter ce qui est défendu, tourne son jugement de tous côtés, et demeure suspendu dans l'équilibre sans trouver de point fixe. Et doit-on s'en étonner? Le bien est si près du mal; les bornes qui séparent l'innocence du péché sont si imperceptibles, qu'on passe de l'un à l'autre sans s'en apercevoir. Ainsi effrayés des crimes énormes, on ne se fait point un cas de conscience de toutes les autres petites fautes; vous ne savez si, parce que vous êtes dans le monde vous devez y mener une vie d'oisiveté, d'indolence, de dissipation, de mollesse. Vous ressentez d'éternelles alarmes sur certaines distractions profanes, qui viennent toujours vous troubler dans vos prières, et qui vous partagent trop un cœur que vous devez tout entier à Dieu. Vous n'êtes point en repos sur mille injustices apparentes que vous commettez contre le prochain. Vous ignorez si la disposition où vous êtes de pardonner les injures qu'on vous a faites, quand l'occasion s'en présentera, est un état de salut pour vous. Sur tous ces points, votre conscience vous forme des doutes continuels; le remède est-il donc de l'étourdir et de tâcher de la séduire? Ne s'agit-il que de lui mettre un bandeau pour la faire passer plus aisément sur le commandement qui l'épouvante? Qu'à Dieu ne plaise! il faut chercher un point qui puisse vous fixer et vous faire sortir de vos doutes et de vos incertitudes; il faut, selon le sage, avant de rien faire, prendre un conseil ferme, il faut se faire une règle immuable : *Ante omnem actum consilium stabile. Eccli.*, XXXVII.)

Mais où la trouver cette règle? première objection; qui m'éclairera dans mes doutes? deuxième objection. Répondons-y l'une après l'autre; et d'abord, cette règle qui nous met dans un point fixe, où la trouver? Sera-ce dans le monde? Ses maximes sont fausses, ses décisions trompeuses, sa morale corrompue. Jésus-Christ a-t-il confié le salut de ses enfants à son ennemi déclaré, qui ne devait jamais lui faire assez d'outrages! Sera-ce dans votre propre cœur? Depuis que l'homme est devenu criminel, il est devenu aveugle; tout ce qui lui plaît lui paraît légitime; il aime tout ce qui favorise ses penchants; et nous sentons bien que la règle de la justice ne doit jamais être favorable au crime. Sera-ce dans nos passions? Elles sont assez larges, assez hardies, pour décider; et dès qu'elles décident, elles sont une erreur. L'opinion troublée et assurée par leurs vapeurs et par leur impétuosité ne peut rien connaître; elles portent une haine si générale pour tout ce qui les contredit que tout y doit être suspect, et que tout ce qu'elles appellent la difficulté et la vertu est un déréglement du péché. Cette règle serait-elle dans la coutume? Il faut tirer sa certitude d'un principe plus chrétien et plus sûr. Depuis que l'on a souillé sa voie, ce que l'on fait n'est presque plus ce qu'on doit faire. L'usage commun n'est plus qu'une erreur générale, qu'une illusion qui ne peut être que funeste à celui qui la suit. Sera-t-elle dans la multitude, cette règle? C'est suivre la multitude, c'est s'égarer avec plusieurs, marcher avec le plus grand nombre, c'est errer et se perdre avec lui, comme nous l'avons déjà vu; et nous sommes dans une loi où l'on ne vit plus par autorité et par exemple; mais par principe et par raison : où la trouver donc cette règle? Sera-ce dans la simple opinion des hommes? Il en est dont la molle indulgence vous endormirait dans le crime, au lieu de vous en faire sor-

tir. Tout ce qui peut servir à tromper ne peut être qu'un fondement ruineux. Rien n'est plus incertain que les jugements des hommes. Oseriez-vous compter absolument sur un simple vraisemblablement? Tout ce qui juge par l'apparence est sujet à l'erreur. Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, et qui cependant conduit à la mort. L'intérêt du salut est trop grand pour le risquer sur une opinion incertaine. Céder son éternité sur un sentiment équivoque, c'est en faire un espèce de hasard, rien de plausible ne prenant contre l'éternelle sûreté, et jamais une fausse vraisemblance ne peut autoriser des crimes que la vérité condamne.

Mais cette règle fixe, certaine, parfaite, qui doit être le remède à nos peines, la solution de nos doutes, où la trouver? C'est l'Evangile, cet Evangile invariable et éternel, comme l'appelle l'Apôtre; l'Evangile, ce directeur universel des hommes, le casuiste des chrétiens, qui contient seul les mœurs d'un Dieu, sa vie, ses volontés, ses préceptes, ses maximes, ses conseils, ses actions; l'Evangile où est le dépôt sacré de la morale chrétienne, dont la vérité demeure invariable et supérieure à tous les changements et à toutes les vicissitudes humaines. Loi vénérable, qui brise tout ce qu'elle ne règle pas, et qui, si elle ne nous guide sur la terre, nous jugera dans le ciel. Oui, l'Evangile, cette règle immuable sur laquelle chacun doit régler sa conduite et sa vie, ce divin livre, aussi infaillible dans ce qu'il ordonne qu'admirable dans ce qu'il révèle; et s'il est impossible en matière de religion de ne point tomber dans l'erreur, si on ne s'attache à ces dogmes comme à la règle essentielle de la foi, il est aussi impossible en matière de morale de ne point tomber dans le péché, si on ne s'attache à ses préceptes, comme à la règle générale des mœurs. L'Evangile enfin auquel le salut est tellement attaché que tout ce qui s'y trouvera conforme sera glorifié, et tout ce qui ne s'y accorde pas est anathématisé.

C'est donc l'Evangile de Jésus-Christ qui est cette règle invariable, consultez-le, et vous rassurez sur ses décisions : *Applicate ea ad legem Dei et judicate;* qu'après avoir tiré votre esprit du nuage de vos passions, instruisez vos voies; si cette vie si molle et si aisée, si naturelle, si délicate, qui vous attache à vos commodités est conforme à cet esprit de pénitence, de travail, de mortification, de violence, dont Jésus-Christ vous y fait un précepte; et si au contraire elle n'y est pas tout opposée, décidez là-dessus et éclaircissez le doute que vous aimez : *Applicate ea ad legem Dei et judicate.* Voyez si cette recherche des plaisirs du monde, si cet assemblage des joies et des délices du siècle qui corrompent votre cœur, sont d'accord avec cet oracle de l'Evangile (*Matth.*, V) : Heureux ceux qui sont dans la tristesse et dans les pleurs, parce qu'ils seront consolés; décidez si ces mœurs si contraires, si mondaines, si relâchées, vous font marcher dans cette voie étroite qui conduit à la vie, et si au contraire, ce n'est point cette voie large qui conduit à la mort : *Applicate*, etc. Examinez si dans toutes ces occasions où vous ne pouvez exposer votre honneur sans le risquer, où vous ne sauriez trouver le moyen de multiplier vos biens sans usurper celui des autres, et vous vous faites un fonds de leur pauvreté; jugez si tout cela est compatible avec l'Evangile, c'est-à-dire si en prêtant à vos frères vous n'exigez rien d'eux; et si au contraire la charité que vous prétendez leur faire, n'est point une loi barbare qui achève de les ruiner : *Applicate*, etc. Voyez si ce préjugé où vous êtes, que la naissance, que la qualité est un titre, un privilége qui vous permet le faste, le luxe, la fierté, la mollesse, est conforme à l'Evangile de Jésus-Christ, qui, loin de donner cet avantage aux grands et aux riches de la terre, les frappe de malédiction et d'anathème, exige d'eux des vertus plus chrétiennes à cause du rang plus élevé où ils sont placés, des dignités plus éminentes dont ils sont revêtus, et veut qu'on trouve dans leurs personnes, toute l'humilité et toute la pénitence qui manquent dans leur état : *Applicate*, etc. Décidez si l'opinion où vous êtes, que ce qui suit la coutume en faveur du rang, de l'âge, du sexe, devient légitime; que depuis qu'on vous tolère, l'oisiveté, le jeu, les spectacles, tout cela vous est permis; qu'il y a des usages qui sont devenus des lois, que vous devez suivre ceux qui vous ont précédés, et que certains abus qui sont venus jusqu'à vos emplois, à vos charges, à votre état particulier, vous dispensent de certains devoirs, qui sans cela seraient indispensables. Voyez là-dessus l'Evangile : cette règle divine, supérieure à tous les temps, à tous les âges, à tous les états, vous apprendra qu'il faut s'en tenir à ce qui est dit de la bouche de la vérité même, et non pas à ce qui s'est fait par les hommes corrompus, et que celui qui hait le mal le premier, réprouve ceux qui le suivent : *Applicate*, etc. Voyez si ces désirs de s'élever et de s'agrandir, de faire fortune qu'on se force d'accomplir, si ces inquiétudes dévorantes qui nous font envier la place et la faveur d'un concurrent heureux, et ce qu'on appelle grandeur d'âme, louables efforts d'un cœur bien placé. Jugez s'ils sont d'accord avec cet oracle de Jésus-Christ : *Heureux les pauvres d'esprit, les humbles de cœur* (*Matth.*, V), et si votre vie n'est point un violement déplorable de l'Evangile : *Applicate*, etc.

Prenez encore ce flambeau de l'Evangile et le portez dans votre propre cœur, pour y examiner si ce plaisir secret qu'on prend avec la créature, si cet engagement si tendre qu'on forme avec cette personne, si ces liaisons, ces habitudes qu'on en retient avec tant de soin, si ces parures qui occupent si fort, si tout cela peut compatir avec cette unité d'amour, avec cette totalité de cœur, avec cette pureté de vie dont l'Evangile vous fait un si grand précepte. Jugez si vos beaux voiles de vertu dont vous couvrez vos vices ne sont point un empressement pour les

hommes, un amour déréglé des biens de la terre, un coup plus sûr pour arriver au plaisir que vous vous promettez : *Applicate*, etc. Proposez-vous à vous-mêmes si ne point faire du mal à ceux qui vous haïssent est assez pour un chrétien, et si ne faire aucun bien à ceux qui vous ont offensé est le langage de Jésus-Christ, et si c'est surpasser la justice des scribes et des pharisiens de ne pas avoir une charité plus parfaite vers le prochain; mettez d'un côté cette maxime si aimable de Jésus-Christ : Donnez, conseillez, soulagez, compatissez; et de l'autre côté, cette dureté, cette insensibilité, ce mépris que vous avez pour vos frères, pour les pauvres et pour les affligés : *Applicate*, etc. Dans ces doutes qui vous viennent, consultez l'Evangile et vous verrez si vous êtes sages de préférer la vie molle et aisée à une vie dure et pénitente, s'il ne faut pas préférer un état à un autre, à un établissement plus riche, un établissement plus saint, à une charge dangereuse un emploi plus sûr : *Applicate*, etc.

Que vous dirai-je encore, appliquez-vous la, cette loi de Dieu, sur votre conduite, sur vos désirs, sur vos pensées, sur vos mouvements, sur vos actions, sur toutes vos mœurs, comparés à toutes ces règles de l'Eglise. Seigneur, par cette comparaison si elle est exacte et fidèle, que de doutes éclaircis, que de questions terminées, que de contestations finies par cette application si elle est juste, que de cas de conscience décidés, que de joies interdites, que de liaisons défendues, que de craintes dans les richesses, que de périls dans les emplois, dans les charges, dans les dignités! par cette évidence, si on n'y ferme pas les yeux, que de ténèbres dissipées, que de vicissitudes fixées; de combien de difficultés cette loi sainte ne devient-elle pas le dénoûment, quand bientôt les doutes des chrétiens incertains sur le péché se changent en certitude que ce qui ne vous faisait qu'un peu de peine est rempli d'horreur pour vous.

Mais voyez une seconde objection : qui m'éclaircira dans mes doutes? faute de lumières je n'y trouve point d'éclaircissement.

Je n'ose vous effrayer trop sur cet article, je ne vois que des reproches là-dessus dans l'Ecriture. Cette colonne mystérieuse, toute brillante, qui apparut pour les enfants de Dieu, n'a pour ses ennemis que des obscurités impénétrables; il n'y a guère que celui qui hait la loi de Dieu qui la trouve obscure, qui conque la pratique en comprend aisément le sens. Rien n'est plus ordinaire que de laisser indécis ce que l'on prévoit nous devoir faire de la peine, ce que vous cherchez dans l'Eglise est ce que vous aimeriez à y trouver : c'est la tolérance de votre luxe, de votre mollesse, de votre oisiveté, de vos aises, si contraires à la pénitence, à la mortification chrétienne ; il vous vient des remords, des doutes là-dessus que votre ignorance vous cause. Ah! cette loi sainte sur ces points n'offre rien que d'obscur au pécheur, parce qu'elle ne lui représente rien que de contraire à ses inclinations; mais au juste, elle est une lumière universelle : *Tota est lux;* son cœur tourné au bien en est le plus fidèle interprète ; quand même la lettre de l'Evangile serait ambiguë, l'esprit ne l'est jamais, et si le cas de conscience qu'on se fait n'y est pas précisément expliqué, des principes qui l'établissent découlent des conséquences lumineuses qui dissipent les plus obscurs comme les moindres nuages.

Mais je veux que tout cela ne puisse se décider par l'Evangile, n'aurez-vous pas autour de vous tant de brillantes lumières, tant de savants interprètes, tant de sages maîtres, tant d'habiles casuistes qui sont les plus sûrs guides du salut? Allez donc à ces flambeaux d'Israël, à ces conducteurs fidèles à qui Dieu a confié le secret de ses volontés et la clef de ses divines Ecritures. S'il vous arrive quelque chose de difficile et d'embrouillé, si vous ne savez quel parti prendre dans les doutes qui vous surviennent, disait Moïse à Israël, vous irez trouver les prêtres qui sont établis les juges et les maîtres de la vérité, vous les consulterez, et ils vous résoudront toutes vos difficultés selon la loi de Dieu : *Si difficile et ambiguum apud te judicium esse perspexeris, venies ad sacerdotes et ad judicem qui fuerit illo tempore, et docuerint te juxta legem ejus.* (*Deut.*, XVII.) Dieu par ma bouche vous fait le même avertissement, si vous avez des difficultés et des doutes, allez trouver les prêtres du Seigneur pour les consulter, non pas comme la femme de Jéroboam, qui se déguise sous une forme étrangère, lorsqu'elle va consulter le prophète ; non pas comme Saül, qui se défigure quand il va consulter la pythonisse, pour en arracher une décision favorable, mais dans la sincérité et la bonne foi pour leur demander le sens véritable de la loi; ne leur voilez pas une partie de la difficulté; exposez-leur tout le doute, mettez dans un grand jour les raisons que vous croyez les plus favorables pour vous, agissez avec le prêtre du Seigneur comme avec vous-mêmes; ne lui faites point violence pour l'attirer dans votre sens, ne dissimulez rien, et n'excusez rien par de vains artifices, par des détours capricieux; non, Messieurs, n'apportez au ministre que vous venez consulter aucune de ces dispositions pernicieuses; mais ouvrez-lui votre cœur, exposez-lui vos doutes avec confiance, avec simplicité, avec droiture, et, après sa décision, tenez-vous où il vous met, n'importe qu'elle vous paraisse rigoureuse; laissez-vous conduire; prenez toujours le parti qui apporte au salut le moins d'obstacles, vous défiant toujours de votre lâcheté ; comptez plus sur un sentiment qui vous afflige, qui va à contredire vos inclinations, et qui vous renvoie triste du ministre, que sur celui qui vous plaît, qui vous réjouit, et qui paraît favorable à votre amour-propre ; voilà comment vous pouvez vous éclaircir de vos doutes ; voilà ce que

vous devez vous adresser pour dissiper vos nuages.

Ah! votre conscience instruite et éclairée, semblable à certains animaux aidés et éprouvés, s'élèvera alors jusqu'au trône de Dieu pour y puiser la vérité dans le sein même de la Divinité; ah! votre conscience tranquille recevra d'une eau pure qui la désaltérera, et se sentira éclairée des lumières de son Dieu.

Que si, après des décisions si favorables, votre incertitude dure encore, ah! ce n'est plus crainte de Dieu, c'est amour-propre qui vous y retient; vous ne manquez plus de lumières pour connaître, vous manquez de courage pour exécuter; vous ne doutez d'une chose que pour ne la point pratiquer, votre esprit n'est irrésolu que parce que votre cœur est trop lâche; vous ne balancez à prendre un parti que parce qu'il vous paraît trop difficile à remplir; vos devoirs sont assez marqués, mais votre cupidité vous rend trop aveugles; elle seule vous fait des cas de conscience, parce qu'elle s'entretient dans le trouble; vous ne cherchez par ces incertitudes qu'à pécher plus tranquillement; vous craignez que vos crimes ne frappent trop visiblement à la porte de votre cœur, vous leur mettez un beau voile qui les lui cache; mais attendez, âme lâche, vous ne pouvez demeurer plus longtemps dans l'équilibre où vous êtes; votre vertu s'affaiblissant peu à peu, vous tournerez bientôt du côté du péché, et ce qui n'est maintenant qu'une légère peine d'esprit, deviendra bientôt un mortel accablement de conscience, car les peines de l'homme ne viennent pas seulement de l'incertitude, mais de trop de délicatesse de la conscience: vous l'allez voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Quand je parle ici de dissiper les peines qui naissent d'une conscience trop délicate, ne croyez pas, Messieurs, que je veuille lui ôter cette pudeur sainte, cette heureuse sensibilité, cette timidité salutaire qui lui fait craindre d'offenser son Dieu, et d'irriter contre elle sa justice; ah! que plutôt je serve à augmenter cette tendresse qui est une impression sainte de sa miséricorde; que plutôt, mes frères, votre conscience s'amollisse, et que, bien loin d'étouffer sa voix, vous appréhendiez son silence; qu'elle parle dans cette conscience; mais quel bruit, grand Dieu! pourquoi faut-il qu'à la venue de Jésus-Christ miséricordieux dans vos cœurs, il se fasse des guerres, des combats, des visions, qu'il s'élève des frayeurs, des troubles, des alarmes, et qu'à ce signe unique on doive lever la tête et reconnaître sa rédemption; pourquoi faut-il, dit l'apôtre saint Pierre, qu'on ne puisse aspirer aux douceurs de la grâce, si on n'a éprouvé les plus rudes secousses! Ah! une âme tremblante surtout ne voit partout que des péchés: tout ce qu'elle regarde à travers ses scrupules prend une figure énorme, elle ne se représente dans tout ce qu'elle lit, dans tout ce qu'elle entend, que des images affreuses pour elle; ennemie de son propre repos, elle recueille tout ce qui peut la troubler, elle se croit toujours coupable par la crainte de le devenir; au défaut des péchés vils, elle s'en attribue d'imaginaires, elle n'ose poser les pieds sur aucun endroit qui ne lui paraisse un précipice; tous les pas qu'elle fait lui paraissent des chutes mortelles, elle a des frayeurs accablantes où il n'y a nul sujet de s'effrayer; onéreuse, insupportable à elle-même, elle ne goûte plus de joie nulle part, la terre ne lui présente que des monstres toujours prêts à la dévorer, que des piéges toujours tendus pour l'attraper, que des abîmes qui s'ouvrent sous ses pas; du côté du ciel, elle ne voit que des foudres et des tempêtes prêts à fondre sur sa tête criminelle, et tandis que les anges se réjouissent de son salut, elle croit voir l'enfer ouvert sous ses pieds; si vous voulez la consoler en cet état, une tristesse sombre vient bientôt dissiper cette faible consolation, et il entre dans cette âme des frayeurs si vives que sa seule vue les découvre au ministre zélé qui venait pour les calmer.

Encore si cet état n'était que triste pour cette âme! mais il est contraire à son salut; Dieu en souffre lui-même, parce qu'il n'est point servi comme il faut avec ces scrupules; on ne porte plus à la piété qu'un extérieur réglé, tout l'intérieur est chargé de frayeurs et de distractions; dès lors le courage s'abat, le cœur se dessèche, les désirs deviennent si languissants! les pensées se relâchent enfin sur ses devoirs capitaux, l'ennemi commun de votre salut vous consume, vous épuise par ses fausses alarmes; et en voulant vous attacher avec scrupule au superficiel et à l'extérieur de la loi, vous en négligez l'esprit et l'essentiel, et voulant devenir trop dévot, on tombe dans l'aversion des sacrements dont l'approche paraît comme un supplice; on dégoûte les autres de la piété, on s'en dégoûte soi-même, n'y trouvant que des chagrins et des peines, le scrupule est véritablement un piége qui retarde l'âme chrétienne, qui la fait marcher avec peine et qui l'empêche de se maintenir dans la vertu.

Contre de tels maux quels remèdes? les voici, mais il est bien plus facile au ministre prudent de les donner qu'à une âme alarmée de les suivre.

La première règle contre les peines d'une conscience troublée, c'est de vous exposer à vous-mêmes ce qu'il y a dans votre cœur, de vous représenter sincèrement tout ce qui rend témoignage à votre innocence, à votre vertu découragée; vous nous direz: non, je n'ai jamais aimé mon Dieu, je n'ai jamais senti la grâce dans mon cœur; mais étudiez votre âme pénitente; ah! d'où vient cette défiance inquiète, sinon d'une conduite plus parfaite qui vous fait tenir un amour plus tendre? La voix de mes crimes me fait gémir! mais d'où partent ces gémissements, sinon d'une justice plus abondante? Je tremble de n'avoir pas assez de foi; mais ces frayeurs ne viennent-elles pas de ce que

vous êtes vraiment fidèles et que la piété vous est chère? Je me reproche sans cesse mon peu de vertu; mais ce reproche ne vient-il pas de ce que vous voudriez les posséder toutes? et qui vous le fait faire, sinon le désir ardent de vous remplir de plus grandes? Mon ignorance me tourmente, je ne sais si en matière de volupté le désir n'a point accompagné la pensée, et si le consentement n'a point suivi le désir; mais songez bien : ce doute ne marque-t-il pas la délicatesse de votre pureté, le soin que vous avez de la conserver, et ce que vous prenez pour l'impression du mal, n'est-il pas l'effet de votre pieuse résistance? Dites-vous donc à vous-mêmes avec le roi prophète : Mon âme, pourquoi êtes-vous triste et où trouvez-vous tant de sujet de vous troubler : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me?* (*Psal.* XLII.) Haïssez-vous votre Dieu, votre unique bien, votre seul trésor! si alors la conscience interrogée ne répond rien, il faut vous rassurer; ah! elle est plus timide que criminelle, ce n'est point votre cœur qui est corrompu, c'est votre imagination qui est trop vive, et vous êtes extrêmes dans vos sentiments sans être coupables dans votre conduite.

La seconde, c'est en suspendant vos propres connaissances de porter vos scrupules aux pieds d'un ministre charitable, savant et homme de bien : charitable, pour compatir à vos peines, pour y entrer lui-même afin de vous remettre dans la voie de la vérité; savant, pour bien démêler le vrai du faux et vous expliquer clairement la vérité; homme de bien, pour ne point l'altérer et la corrompre; ah! s'il est tel, il s'appliquera de bon cœur à vous faire sortir d'un état si triste, si accablant, il entrera avec vous dans l'examen de toutes vos fautes pour vous faire connaître qu'elles ne sont point si criminelles que vous le dites; s'il est tel, il vous exposera une bonne fois le pardon de toutes ces fautes légères, pour n'y plus revenir, il mettra un peu plus au large votre conscience trop resserrée, il la pressera de peur qu'elle ne se relâche, il la rendra plus difficile sur le jugement qu'elle porte de son salut; s'il est tel, il développera toutes vos pensées, vous les fera voir plus nuisibles à votre âme et plus contraires à votre salut que vous ne pensez, et alors il vous ordonnera d'être tranquilles, en paix et en repos du côté de votre conscience, et pourquoi ne le seriez-vous pas après les ouvertures que vous avez faites à ce ministre. Si par malheur il vous conseillait mal, la faute n'en tomberait plus sur vous; quand son jugement serait faux, votre docilité à le croire et à le suivre aurait tout son mérite; son erreur ne serait plus la vôtre; il est vrai, dit saint Augustin, qu'on n'est heureux que quand on a trouvé la vérité, mais on doit être en sûreté quand on l'a demandée et cherchée sincèrement, et de bonne foi.

Ah! sacrifiez donc à Dieu votre volonté propre, reposez-vous sur les avis de son ministre, tel que je vous l'ai proposé; faites céder à ses lumières tous vos doutes, à ses décisions vos incertitudes. Il est revêtu de l'autorité de Jésus-Christ, et en ce sens il est aussi infaillible que Jésus-Christ même; ses sentiments ne sont plus les sentiments d'un homme, ce sont ceux d'un Dieu; donc s'abandonner encore à son propre jugement après s'être soumis à celui du ministre, protester que ces scrupules sont levés, et n'oser franchir le pas, assurer qu'on ne viendra plus chercher ses confessions précédentes, et y revenir dès la première fois, n'est-ce pas indocilité, désobéissance, présomption envers Dieu, et sur cette conduite rebelle ne devriez-vous pas avoir un scrupule plus réel et plus juste que sur tout autre objet?

La troisième règle pour empêcher la peine de sa conscience, c'est d'éloigner avec soin les réflexions qui l'entretiennent et lui donnent la vie; car la pensée augmente le scrupule à peu près comme une plaie qu'on aigrit en la touchant, et qui n'avait qu'une légère apparence de mal entretenue par la réflexion, devient un monstre qui épouvante : ce nuage d'abord si petit, que vit le prophète Elie, se grossit tellement, qu'il obscurcit tout le ciel et donna à tout le peuple d'Israël une pluie si abondante, que la mer ne la pouvait plus contenir; ces peines encore légères, grossies par les réflexions de l'esprit, le troublent et l'obscurcissent tellement, que rien ne peut plus l'éclaircir ni le calmer; loin donc de relever ces scrupules qui vous viennent, laissez les tomber, faites-vous, par la prière, par la pénitence, par une sainte application à vos devoirs, un rempart contre cette faiblesse humiliée; recourez au pain des forts, et il vous sera regagné en peu de temps par la présence du Dieu tout-puissant et par le trouble; ainsi s'apaisa la tempête qui agitait la barque des apôtres, dès qu'il y fut entré.

Que si, malgré ces règles saintes, vos peines durent encore, ah! supportez cet état dans un esprit de pénitence; s'il a ses dangers, il a aussi ses avantages; faites de cette malheureuse situation, par votre dévouement aux ordres de la divine Providence, un remède salutaire pour la pureté de votre conscience : peut-être dans vos ténèbres, Dieu lache-t-il sa main pour vous faire expier les péchés de votre conscience; peut-être veut-il châtier cette assurance intrépide que vous aviez autrefois à l'offenser; peut-être que votre orgueil a besoin de ce contre-poids pour vous tenir dans l'humilité, peut-être le Seigneur veut-il exciter par là votre vigilance, réveiller votre assoupissement, ranimer vos vertus et vous entretenir dans la soumission et dans la dépendance, par la vue continuelle de vos faiblesses; peut-être en vous appliquant à ces scrupules violents, prétend-il vous empêcher de mettre votre attachement et donner toutes vos pensées à une misérable créature qui aurait pu vous plaire; peut-être veut-il, en augmentant les pensées de votre esprit diminuer l'amour déréglé que vous auriez eu pour le monde, et que cette disposition, toute triste qu'elle

est, ne sert qu'au salut et à la conservation de votre âme.

Ah ! cessez donc, pécheurs misérables, de regarder avec mépris et avec dérision ces âmes humiliées et craintives ; il vous sied bien de tourner en raillerie et en risée des justes que la main du Seigneur veut éprouver. Vous n'en aurez point, vous, de ces scrupules, vous êtes bien éloignés de ces délicatesses de conscience ; mais, dites-moi, n'aurez-vous pas vos peines, vos troubles et vos inquiétudes ? qui est le plus digne de dérision, ou de celui qui se détache de tout, mettant tout son bonheur, tous ses trésors, tout son sort entre les mains de son Dieu, et souffre par la crainte de l'offenser ou de le perdre, ou de celui qui, idolâtre d'un objet criminel, et assujetti au joug honteux de ses passions, est obligé d'en essuyer toute la bizarrerie, de passer de tristes jours, de se condamner à mille assiduités gênantes, de supporter tous les chagrins et les agitations cruelles inséparables de son état; vous dites que ces âmes timides et inquiètes décrient la piété par les peines qu'elles s'y font; mais nous la faites-vous bien respecter en vivant contre toutes les règles et en faisant des plaies sanglantes à toutes ses lois ? Eh ! n'est-on pas encore plus édifié, plus animé par la sainte délicatesse de celui qui craint le mal, que par la monstrueuse intrépidité d'un cœur corrompu qui s'y dévoue ? Que si ces âmes justes souffrent pour vouloir être trop parfaites, car enfin elles ont leurs peines ici-bas, ne peuvent-elles pas espérer d'être bientôt soulagées ? mais vous, à la suite de ces biens périssables, à la recherche d'un honneur chimérique, à la poursuite d'un plaisir passager, ne sentez-vous pas un poids qui vous accable, sans en pouvoir espérer de dédommagement après la mort ? elles font un David fidèle qu'il éprouve ; en vous, un Saül que le Seigneur réprouve

Oui, pécheurs misérables, en vain essayez-vous de remplir toutes les parties de votre âme du soin de vos plaisirs et de vos contentements, afin que les remords ne trouvent plus de place, ce ver rongeur se fait encore sentir dans votre âme criminelle malgré toutes vos précautions. Si le serpent se laisse quelquefois endormir, il mord plus cruellement après être éveillé. Il est vrai que le scrupule se fait sentir pendant quelque temps à l'âme juste ; mais les peines des pécheurs ne les suivent-elles pas partout ? qui pourrait pénétrer dans un cœur possédé de l'avarice, de l'ambition, de la volupté, de l'orgueil, de la mollesse, ennemis irréconciliables de son repos, de son salut, n'y trouverait que plaies funestes, qu'horribles meurtrissures, qui sont la peine et le tourment essentiel de l'âme criminelle. Vous portez sans cesse une conscience toute déchirée par les péchés, et vos remords sont comme une portion du feu de l'enfer, et comme votre supplice commencé dès ce monde. Respectez donc dans ces âmes saintes jusqu'à leurs faiblesses et leurs peines dont vous n'êtes pas dignes.

Et vous, ô le Dieu des consciences ! faites aujourd'hui de votre crainte un partage égal: diminuez-la dans ces fidèles alarmés, augmentez-la dans ces pécheurs endurcis ; ici calmez des agitations, des tempêtes, là excitez des troubles et des orages, surtout prenez soin, Dieu de bonté, de ces âmes désolées qui vous réclament, qui vous aiment, et qui n'espèrent qu'en vous ; elles vous sont si chères par tant d'endroits, elles sont déjà si maltraitées du côté de leurs consciences. O Père ! voudriez-vous exercer toutes vos rigueurs sur des âmes innocentes qui vous adorent, qui vous servent, et qui se jettent à vos pieds pour vous demander toutes vos miséricordes. O Dieu de paix ! consolez et vérifiez en elles cet oracle de vos Ecritures : *Dabo pacem super pacem.* Je lui donnerai consolation sur consolation, paix sur paix ; dites-leur que vous allez bientôt faire finir leurs peines et leur faire sentir le bonheur qu'il y a de vous avoir servi ; amenez à leur âme alarmée cette aimable tranquillité, ce calme dont elles vont bientôt jouir ; assurez les que vous allez dans peu les rendre heureuses, et qu'après les amertumes et les peines qu'elles ont trouvées ici-bas dans la pratique d'un amour trop parfait, elles vont bientôt goûter dans le ciel les délices ineffables que vous préparez à vos élus ; dites-leur enfin qu'après les troubles et les alarmes de cette courte vie, vous allez leur donner paix sur paix dans l'éternité bienheureuse : je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

DE LA PROVIDENCE DE DIEU.

Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes ut manducent hi? (*Joan.*, VI.)

Jésus ayant levé les yeux, et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, dit à Philippe : D'où achèterons-nous des pains pour donner à manger à tout ce monde.

Il me semble, mes frères, qu'il ne faut que rapporter ici l'homélie de notre Evangile dans toutes ses circonstances, pour remplir de religion des esprits chrétiens, touchant la diverse conduite de la divine Providence.

Voir d'abord une grande foule de peuple qui va à la suite du Sauveur, qui court après lui sans avoir ni de quoi se loger, ni de quoi se nourrir pendant le voyage ;

Voir ensuite Jésus-Christ si peu attentif en apparence aux besoins de cette multitude empressée, qu'il laisse passer une journée entière sans lui donner de secours, jusqu'à ce que les apôtres viennent lui dire qu'ils tombent en défaillance ;

Voir des apôtres inquiets et embarrassés sur les moyens de soulager tant de misérables languissants et affamés, jusqu'à douter des ressources de leur divin Maître ;

Voir enfin Jésus-Christ par le miracle de la multiplication des cinq pains et des deux poissons, non-seulement rassasier cette gran-

de multitude de peuple, mais en recueillir encore douze corbeilles pleines, après les avoir tous rassasiés.

N'est-ce pas avoir devant les yeux l'image naturelle de la divine Providence, soit dans ce qu'elle renferme de plus caché, soit dans ce qu'elle montre de plus sensible.

Je dis 1° dans ce qu'elle a de plus caché ; car c'est sa conduite ordinaire de se cacher quelquefois sous des nuages si épais que toute la lumière de l'esprit humain ne puisse les percer : *Posuit tenebras latibulum suum.* (*Psal.* XVII.)

Je dis 2° dans ce qu'elle a de plus sensible, c'est son propre de se manifester quelquefois à l'homme par des traits si évidents qu'on ne puisse le méconnaître : *in sole posuit tabernaculum suum.* (*Psal.* XVIII.)

S'il m'était permis d'entrer dans les secrets de la sagesse éternelle, je dirais que Dieu nous cache quelquefois les desseins de sa divine Providence, pour éprouver notre foi et attirer notre soumission; mais qu'il nous les manifeste quelquefois pour exercer notre fidélité et conduire nos pas; ainsi se comportait-il à l'égard de son peuple errant autrefois dans le désert; quelquefois il l'environnait de nuages pour l'arrêter, et d'autres fois il répandait sur lui des clartés, pour le conduire et l'empêcher de s'égarer; quand le nuage paraissait sur le tabernacle, et que ce divin trône du Seigneur était couvert d'obscurités et de ténèbres, il ne fallait point partir du lieu où l'on se trouvait, et le peuple demeurait soumis et presque immobile dans la confiance du Très-Haut; tous les enfants d'Israël demeuraient dans une heureuse attente : *Tunc manebant in eodem loco.* (*Exod.*, XI.) Mais quand le nuage était retiré de dessus le tabernacle, il fallait lever les tentes, marcher et suivre les routes que les lumineuses clartés découvraient : *Quando nubes tabernaculum deserebat, proficiscebantur filii Israel per turmas suas.* (*Ibid.*)

Deux caractères augustes que nous remarquons dans la divine Providence, et qui vont nous apprendre les deux grandes obligations que nous contractons à son égard : Providence tantôt mystérieuse et cachée à notre égard, qui demande notre soumission et nos respects : première réflexion; Providence tantôt évidente et sensible sur nous, qui exige nos soins et notre fidélité : deuxième considération. Ainsi je reconnais une Providence cachée dont il faut que j'adore humblement les secrets : voilà mon premier point; une Providence sensible dont je suis obligé de suivre les desseins et les routes : ce sera le second. Soumission parfaite pour adorer les mystères de la Providence cachée, fidélité vive et animée pour suivre les mouvements de la Providence visible ; l'une arrêtera les murmures et la curiosité de l'esprit humain ; l'autre excitera la ferveur et la reconnaissance du cœur. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont inconcevables ! que ses voies sont incompréhensibles et cachées ! C'est ainsi que saint Paul, cet homme transporté jusqu'au troisième ciel, nous parle de la conduite de Dieu touchant la destinée des hommes, qu'il forme par le conseil secret de ses jugements, et qu'il règle par la sagesse de ses voies, mais jugements qui sont incompréhensibles pour nous : *Quam incomprehensibilia judicia* (*Job*, IX)! mais ses voies nous sont cachées et inconnues : *Quam investigabiles viæ ejus* (*Rom.*, XI)! et c'est ce qui fait dans la Providence divine cette obscurité sainte qui nous laisse à son égard sans connaissance et sans lumière.

Si nous n'avions à considérer de la Providence que ce que nous avons sans cesse devant les yeux dans le monde naturel, que cette proportion des corps terrestres qui forment un si bel ordre dans l'univers, que cette justesse de mouvements dans les cieux et dans les astres, que cette charmante variété dans les effets et productions de la nature, nous ne pourrions sans doute méconnaître le doigt tout-puissant qui soutient cette machine du monde et la sage main de cette Providence divine qui gouverne et conduit toutes choses à son gré; c'est ce qui nous est si clair et si visible, dit le grand Apôtre, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre : *Invisibilia ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* (*Rom.*, I.)

Mais quand on vient à entrer dans la confusion de ce monde visible où règnent toutes les passions des hommes, tout le déréglement de leur esprit et de leur cœur, ah ! on y perd bientôt tous les traits et l'idée admirable qu'on s'était formée de la divine Providence; on y méconnaît bientôt la sage conduite d'un Dieu. Dans ce monde pervers où règne tant d'aveuglement et de désordre, où la raison est méprisée et la religion profanée, où il y a tant de coupables absous, tant d'innocents condamnés, tant de méchants protégés et tant de justes opprimés; où l'on voit tant de biens entre les mains des impies, où tant de maux sont le partage des gens de bien, où l'hypocrisie est en vénération, la vertu en butte à la maligne censure, et le vice triomphant dans l'impunité, à travers tout ce chaos, ah ! comment reconnaître cette sage Providence; et s'il n'est pas possible d'en perdre les traces, comment du moins pouvoir la justifier?

La philosophie païenne a tranché court en disant qu'elle n'a aucune part dans la conduite des hommes, et que, tout occupée du règlement des astres et des cieux, elle ne se met point en peine de ce qui se passe sur la terre, et nous laissant nous débattre ici-bas au gré de nos passions, elle croit indigne de ses soins et de son attention tout ce qui se passe parmi nous.

Ainsi parle un faux sage dans ses discours et dans les leçons qu'il donne à ses disciples. C'est un terrible blasphème dans la bouche de cet infidèle, et rien n'est plus injurieux à

la divine Providence; mais quelque aveugle que soit l'esprit de ce païen, il ne laisse pas d'avouer qu'il trouve lui-même sa volonté fort ébranlée en faveur d'une providence plus qu'humaine, lors même qu'il pense aux événements les plus bizarres et aux déréglements monstrueux des passions des hommes.

Or, plus la philosophie païenne se fait un argument des désordres et de la conduite bizarre des habitants de la terre contre la Providence divine, et plus la raison humaine s'y trouve embarrassée; plus nous devons reconnaître la nécessité d'adorer la profondeur des jugements de Dieu. Les mystères impénétrables d'une sagesse cachée, d'une puissance inconnue, d'une miséricorde ineffable : voilà ce que l'Ecriture semble nous insinuer; cette sagesse forme ses desseins : *Omnia in sapientiâ fecisti* (*Psal.* CIII); sa puissance exécute ses nobles entreprises : *In manu potenti et brachio excelso* (*Psal.* CXXXV), et sa miséricorde règle toutes ses actions : *Et miserationes ejus super omnia opera ejus.* (*Psal.* CXLIV.) Sagesse qui doit confondre nos vains raisonnements contre la certitude de la Providence; puissance qui doit dissiper nos craintes et nos défiances sur la conduite de la Providence; miséricorde qui doit calmer nos troubles et nos agitations sur les soins et les attentions de la Providence, de sorte que par un humble aveu et une aveugle soumission nous devons nous sentir disposés à louer tout dans sa sagesse, à espérer tout de sa puissance, à nous reposer en tout sur sa miséricorde : voilà les justes idées que nous devons nous former de la Providence divine.

1° Louer tout dans sa sagesse, c'est le premier pas que demande de nous la foi que nous devons avoir à cette divine Providence; car qu'est-ce que cette Providence ? C'est la souveraine raison de celui qui, ayant tout créé, conduit aussi toutes les créatures à l'ordre où elles sont destinées, et où elles doivent se rendre. Or cet ordre n'est connu que de Dieu seul, et c'est ce qui demande une telle soumission de nos esprits que nous nous persuadions bien vivement que tout est gouverné par des jugements admirables, par des voies incompréhensibles, et que nous tombions d'accord que tout ce qui se passe et ce qui arrive dans le monde, roule sur la sagesse. Et comment pourrions-nous refuser cet aveu à la divine sagesse de la Providence, puisque la raison nous apprend même à respecter les conseils, la prudence, les jugements et le gouvernement des hommes; car, quelque défectueux que puissent être les jugements du monde, il est de la sagesse humaine de ne pas toujours les approfondir, parce que quelquefois on a été obligé de cacher beaucoup de choses qu'il n'est pas permis aux particuliers de vouloir éclaircir, et qu'on peut avoir eu de bonnes raisons pour prendre le parti qu'on a pris et que, par conséquent, nous ne saurions légitimement blâmer.

Je ne vous nie pas cependant que ces sagesses politiques ne se soient méprises ou n'aient pu se tromper; aussi arrive-t-il trop souvent qu'elles prennent la vaine gloire pour magnanimité, la faiblesse pour modération, l'entêtement et l'opiniâtreté pour constante fermeté, la dureté pour prudence, les préventions pour bon conseil; car quel est l'esprit humain qui ne s'aveugle? quel est l'homme qui ne soit sujet à mille défauts? Mais je dis aussi qu'il y a de la présomption à vouloir entrer trop avant dans les vues des autres hommes, et que, s'il est de la prudence de ne pas toujours juger des apparences, il y a de la témérité à vouloir quelquefois trop approfondir les secrets qui se trouvent dans la conduite des politiques et des sages. Ce sont là des principes que la raison et la sagesse humaine n'osent même contester.

Quelle soumission ne devons-nous donc pas avoir pour cette sage Providence, dans la conduite de laquelle il n'y a ni erreur ni mécompte, ni faiblesse, ni prévention même, où tout est réglé sur des jugements infaillibles, où tout se conduit par des voies inconcevables.

2° Voilà le premier hommage que nous devons à la providence de Dieu : c'est une soumission parfaite de cette sagesse qui confond nos téméraires jugements. En voici une seconde qui doit dissiper nos craintes et nos défiances : c'est l'espérance ferme que nous devons avoir en sa puissance, qui nous est quelquefois aussi inconnue dans son exécution que sa sagesse l'est dans ses conseils et dans ses voies. Voies impénétrables à tout homme et qui sont les seules qu'on ne puisse découvrir; car, quelque soin que prenne un homme habile de cacher sa marche, il peut toujours être découvert par quelque autre aussi subtil et aussi versé que lui dans l'art de dissimuler et de feindre, et c'est pour cela qu'à tout moment on voit tant de projets déconcertés, tant de mesures rompues, tant de mortels se supplanter et se nuire les uns aux autres; tandis que dans le ciel ni sur la terre, il n'y a nulle intelligence, nul esprit qui puisse comprendre ni découvrir les routes cachées de la toute-puissance divine.

Savez-vous, disait le Seigneur à Job, par quelle voie la lumière descend du ciel et se répand dans l'univers, comment la chaleur se communique sur la terre, comment la pluie tombe avec tant de rapidité et où se forment les foudres et le tonnerre, comment les cieux et les astres perdent depuis tant de siècles et reprennent chaque année leurs mêmes mouvements. Ah! grands ouvrages de la sagesse et de la toute-puissance de celui qui a créé et gouverne tout l'univers, qui ne viennent point à nos connaissances. Mais en savons-nous davantage sur les moyens par lesquels il dispose à son gré du cœur et de l'intérieur des hommes? Savez-vous comment il précipite dans l'opprobre et dans la misère, celui qui était dans l'élévation et dans l'opulence, et comment il élève et enrichit celui qu'il avait fait naître dans l'indigence et la poussière? Savez-vous par quelle voie il tire la lumière des ténè-

bres, la vérité du mensonge, et relève l'innocence dans la plus noire calomnie? Eh! comment pourrions-nous le savoir, puisque le plus souvent, cette toute-puissante Providence se sert, pour l'exécution de ses adorables desseins, des moyens, non-seulement les plus disproportionnés, mais les plus contraires en apparence.

Ainsi, la Providence laisse Joseph en proie à la cruelle jalousie de ses frères, pour le rendre le plus puissant protecteur de l'Egypte; ainsi laisse-t-elle exposer le jeune Moïse sur les flots du Nil pour en faire le fléau de Pharaon et le libérateur de son peuple; ainsi permet-elle que Susanne tombe entre les mains d'impudiques vieillards, qui l'accusent, pour mieux découvrir son innocence et faire connaître la maligne imposture de ses accusateurs; ainsi en use-t-elle à l'égard de David, tantôt en l'abandonnant à la fureur de Saül, tantôt en le livrant à la perfidie de son fils et au pouvoir de ses ennemis, pour mieux affermir par là sa couronne et la rendre héréditaire à toute sa postérité; ainsi permet-elle que, sous le règne d'Assuérus, l'humble Mardochée soit en butte à la jalousie du fier Aman; pour faire triompher la vertueuse Esther de cet indigne favori; ainsi permet-elle que le redoutable Holoferne assiége Bethulie, pour rendre Judith plus glorieuse dans la victoire que les Israélites remportent sur les Assyriens.

Oh! que dans l'Ecriture il se trouve de traits de cette Providence toute-puissante, qui, par des ressorts inconnus et cachés, et par des moyens tout contraires, mène quelquefois à la gloire par l'ignominie et à la liberté par la servitude, et qui sait exécuter ses desseins par les voies qui y paraissent les plus opposées.

En effet, n'en avons-nous pas des preuves toutes sensibles? Ne voyons-nous pas que ce qui devait, ce semble, abîmer un homme, c'est ce qui le relève; ce qui devait le perdre, c'est ce qui le soutient; que cet appui d'une main favorable et puissante qui lui a manqué, c'est ce qui l'a conduit à un établissement plus solide et plus considérable; que cet ennemi qui voulait vous perdre, c'est lui qui vous a sauvé; que cet enfant dont vous attendiez le moins est celui qui vous a le plus consolé, et que cet autre, sur lequel vous comptiez si fort pour l'honneur et le soutien de votre maison, en a fait le déshonneur et la ruine. C'est la divine Providence qui conduit tout cela de cette sorte et qui, par des chemins souterrains et secrets, nous mène à un terme où nous ne croyons jamais parvenir.

Mais ce n'est encore là que le moindre ouvrage de cette Providence cachée. Les biens temporels sont si peu de chose qu'ils ne méritent pas son occupation; elle les prodigue quelquefois à ses plus grands ennemis; elle emploie quelquefois les biens terrestres et passagers pour récompenser des vertus purement naturelles; comme les Romains qui furent payés d'une gloire passagère pour une sagesse tout humaine; mais, les plus grands objets de la Providence, ce sont les biens éternels et célestes auxquels elle conduit les chrétiens par des routes tout à fait inconnues qui sont celles de sa miséricorde. Troisième hommage que nous devons à cette Providence cachée.

3° Dans cette obscurité il se forme un gros nuage d'afflictions, de chagrins, d'infirmités, dans lequel la Providence divine enveloppe ses adorables desseins sur sa créature; et de là elle tire de grands avantages pour le salut des âmes, puisqu'elle fait tirer au juste la paix de la persécution, la victoire des combats et la vie de la mort. A ne juger que par les apparences et selon des vues charnelles, hélas! on dirait que cette Providence ne veut faire de ces justes que des malheureux: tant elle les accable d'afflictions, d'infirmités, de chagrins, de pertes, de disgrâces; et c'est là où se perd la raison humaine séduite par les apparences trompeuses, et ne jugeant que sur une surface de confusion et de désordre qui règnent dans le monde; et, ne pouvant jamais sonder cet intérieur caché où se forgent le bien et le mal, il lui semble que le vice et la vertu ne reçoivent aucune distinction de cette Providence éclairée, et que tout est également entraîné par ce torrent de maux qui inonde la terre; mais dans ce chaos obscur le juste découvre des traits d'une Providence invisible qui par sa miséricorde infinie, ayant destiné les hommes pour des biens éternels, travaille à sevrer ses élus de cette joie de la terre qui les priverait du salut, et à les faire passer par un chemin de tribulations et de peines pour les faire arriver à l'heureux terme de la félicité.

Voilà des raisons que Jésus-Christ apportait à ses apôtres pour les engager à supporter les mauvais traitements de la part du monde. Mes chers disciples, leur disait-il, vous n'êtes pas de ce monde, c'est pourquoi vous ne devez participer en rien à ses biens, à ses honneurs, à ses joies, à ses plaisirs. Tout cela n'est pas pour vous; mais vous n'y perdez rien, puisque je vous réserve cet héritage éternel que mon Père m'a préparé: *Et ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum.* (*Luc.*, XXII.) Songez seulement que vous n'y parviendrez que par les contradictions et les croix, et qu'il ne vous en coûtera pas moins qu'à moi pour avoir part à ce royaume.

Voilà ce que la sagesse humaine ignorera toujours, et que la faible raison ne comprendra jamais; or, dites-moi, mes frères, est-il rien de plus essentiel et de plus efficace, pour le cœur même le plus révolté, que d'avoir toujours en vue cette Providence miséricordieuse qui sait, mieux que nous-mêmes, ce qui nous est nécessaire; que d'adorer humblement cette Providence cachée qui ne nous fait souffrir que pour nous sauver, et qui, des plus grands maux que nous endurons, en tirera nos plus grands avantages.

Je ne sais si jamais vous avez bien compris que dans les plus grands maux qu'on endure,

il n'est point un plus grand soulagement que de penser qu'un Dieu même veut bien compatir avec nous, qu'il ne permet que nous soyons affligés que pour nous consoler, qu'il ne nous frappe en cette vie par des courtes et légères tribulations que pour nous épargner des châtiments horribles et éternels ; mais, au contraire, qu'il n'y a point de douleur plus violente, d'accablement plus grand, de mal plus pesant pour ceux qui ignorent ou rejettent la providence miséricordieuse du Seigneur, que de porter seuls leurs maux, que de ne savoir avec qui les partager, ni auprès de qui chercher du soulagement et de la consolation qu'ils ne trouvent point en eux-mêmes ; et comment, en effet, la trouveraient-ils en eux-mêmes cette consolation? Quoi! au milieu de leurs faiblesses, dans le trouble, dans les craintes, dans les agitations et dans mille autres sujets tristes et accablants? Sera-ce dans les autres créatures qu'ils la chercheront cette consolation dans leurs maux? Hélas! veulent-ils seulement y prendre part? Ils le disent à la vérité et veulent qu'on les en croie; mais, si on les mettait à l'épreuve, tiendraient-ils leur parole? Et quand même ils y prendraient quelque part, quelle consolation pourrait-on en recevoir! Ah! que peuvent les hommes sans un Dieu, dont la privation est le comble de tous les maux et le plus grand de tous les supplices! Etre sans Dieu en ce monde : *Sine Deo in hoc mundo* (*Ephes.*, II), dit saint Paul, oh! la terrible parole! Etre en ce monde où il n'y a que chagrin, que trouble, qu'affliction, qu'abattement, que désolation, et y être privé de l'aimable présence du Dieu de toute consolation qui abandonne ces rebelles et aveugles créatures à toutes sortes de tribulations qui leur arrivent, et qui, les livrant à toutes leurs faiblesses, devient indifférent à tous leurs maux! Qui est-ce qui l'a dit? C'est lui-même : Ce sera moi qui vous frapperai, après vous avoir guéri. Vous n'avez point voulu reconnaître ma miséricorde, mais vous reconnaîtrez malgré vous ma justice. Allez, je ne suis plus votre pasteur, mais je serai toujours votre juge; je serai indifférent à tous les cours de misères humaines qui fondront sur vous, et je dirai d'un ton tranquille que tout ce qui doit tomber, tombe. que celui qui va mourir, meure : *Non pascam vos : quod moritur moriatur, et quod succiditur succidatur* (*Zach.*, XI); que celui qui a échappé une fois au glaive de la mort, tombe le reste de sa vie dans les plus grands malheurs. Et pourquoi cela, Grand Dieu? C'est parce qu'ils n'ont point voulu reconnaître ma providence bienfaisante dans tous les divers événements de cette vie.

Voilà comme la Providence invisible se venge des rebelles pécheurs qui l'ont méconnue ou rejetée ; mais, pendant ce temps-là, les âmes des justes se jettent entre les mains de Dieu : *Justorum animæ in manu Dei sunt.* (*Sap.* III.) Comme il ne leur arrive rien que par l'ordre du Seigneur, ils souffrent tout pour l'amour de lui ; à les voir affligés, persécutés, outragés, dans la disgrâce et dans l'obscurité, on les croit tristes, chagrins, désolés; mais ils ne sont pas tels, ils demeurent tranquilles et en paix entre les mains de la Providence divine, *illi autem sunt in pace* (*Ibid.*); voilà leur état, persuadés qu'ayant Dieu pour eux, tout le reste ira bien : soumis à tous les jugements du Seigneur, convaincus de l'intégrité de sa justice, livrés aux tribulations les plus amères, remplis d'espérance contre toute espérance, ils ne sont point découragés par les peines et les misères de leur état; contents de leur mauvaise fortune, ils se soutiennent eux-mêmes avec fermeté, sans envier la prospérité des autres, sans désirer un état plus relevé et une meilleure destinée, sans errer de projets en projets, sans s'inquiéter des biens de l'avenir, sans se troubler de tout ce qu'ils peuvent avoir à craindre, *illi autem sunt in pace*, à l'ombre d'une Providence qui ne peut les abandonner, ils demeurent dans une paix profonde sur tous les événements de la vie, dans une humble attente, parce qu'ils sont prêts à faire tout ce qu'il plaira à cette divine Providence, et qu'ils sont assurés que les secours ne manquent pas à quiconque met en Dieu sa confiance.

Voilà la première instruction que j'avais à vous donner sur cette providence cachée, et ce que la foi doit vous inspirer au sujet de cette mystérieuse providence; mais, si elle vient à se manifester et à nous marquer ses volontés par quelques signes visibles, je dis qu'alors nous devons suivre fidèlement les routes qu'elle nous propose. C'est à quoi je vais vous exhorter dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Le même Dieu qui, dans les conseils de sa providence, nous cache ses mystères sous des nuages épais, nous découvre aussi ses volontés et ses desseins par des signes évidents, en sorte qu'on peut dire qu'il a ses secrets et ses connaissances, son silence et sa parole, ses énigmes et ses explications, sa profondeur où il se retire et ses hauteurs où il se manifeste; et comme autrefois, dans la plus profonde nuit, il ne manquait jamais de faire marcher une colonne de feu qui guidait son peuple, ainsi l'on peut dire que la Providence, dans ses plus grandes obscurités, ne manque point de jeter sur nous des rayons lumineux qui règlent nos mouvements et nos démarches.

Tout notre soin doit donc être de ne point perdre de vue ces rayons qui nous sont donnés pour nous éclairer et nous conduire, et, sans nous écarter ni d'un côté ni d'autre, de tenir le droit chemin que le Seigneur nous montre; c'est ce que disait un saint roi de Juda, au milieu de ses ennemis où il se trouvait destitué de tout secours et hors d'état de pouvoir tenir tête à une armée si formidable : Nous sommes trop faibles, hélas! pour résister à cette multitude effroyable d'ennemis, qui viennent fondre sur nous ; mais, comme nous ignorons, ô mon Dieu! le parti que nous avons à prendre, quelle ressource nous

reste-t-il, sinon de tenir nos yeux attachés sur vous, pour en apprendre ce que nous avons à faire : *Deus noster: sed cum ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui, ut oculos nostros dirigamus ad te.* (II *Paral.*, XX.)

Voilà quelle doit être la règle de notre conduite : c'est de bien observer le dessein et les mouvements de la Providence sur chacun de nous et de nous y conformer. Or, cette divine Providence se manifeste en deux manières : ou bien par des nécessités auxquelles elle vous assujettit pour vous faire souffrir tous les maux qu'elle veut, ou bien par des facilités qu'elle vous procure pour faire tout le bien dont elle nous fournit l'heureuse occasion ; c'est ainsi que nous apercevons en elle un caractère de force qui assujettit : *Attingens a fine ad finem fortiter* (*Sap.*, VIII), et un caractère de douceur qui dispose : *Disponit omnia suaviter* (*Ibid.*) ; force qui nous met dans la nécessité de souffrir tous les maux qui peuvent nous survenir dans la vie ; douceur qui nous offre des facilités pour opérer le bien que Dieu nous ordonne de faire. Voilà quelle est la conduite de la Providence envers nous, quelle est la pratique que nous devons garder envers elle, c'est : 1° de nous soumettre entièrement à la nécessité qu'elle nous impose dans tous les maux de cette vie ; 2° de profiter de la facilité qu'elle nous procure pour faire le bien ; c'est sur cette nécessité que nous devons régler nos désirs, c'est par cette facilité que nous devons régler nos actions.

1° Quand je dis que la Providence divine nous impose des nécessités, je ne prétends pas qu'elle applique jamais aucune contrainte à la volonté de l'homme, qu'elle la détermine au mal par une motion à laquelle on ne puisse résister ; et que, comme l'ont prétendu certains hérétiques, elle nous fasse faire des crimes que nous ne voulons pas. Anathème à une telle doctrine qu'il faut combattre en toute occasion, puisqu'elle a été foudroyée de l'Eglise, puisqu'elle tombe d'elle-même par sa sévérité outrée, et qu'elle ne peut être à l'homme qu'un principe de désespoir. Sans toucher à cette liberté que Dieu a laissé à l'homme, je dis que la nécessité dont il s'agit ici consiste dans un certain enchaînement de circonstances, dans un certain ordre de conjonctures, dans une suite d'accidents qui se succèdent ou se trouvent ensemble, dans un arrangement de faits et d'événements dont Dieu se sert pour nous engager dans les maux de cette vie, et par lesquels il dispose de toutes nos fortunes, de nos conditions, de nos santés, de notre réputation, de notre repos, de notre vie même. Je parle de cette nécessité par laquelle la volonté de Dieu tient les uns dans l'obscurité, dans le mépris malgré tout leur orgueil et leur ambition, et élève les autres aux charges, aux emplois et aux dignités malgré leur modestie, leur humilité et la répugnance qu'ils y ont ; nécessité qui élève ou qui humilie qui il lui plaît : *Hunc exaltat, hunc humiliat* (*Psal.* LXXIV), et qui rend toujours nos entreprises inutiles et vaines, malgré tous les efforts que nous employons pour les faire réussir. Ils ont beau, ces esprits orgueilleux, dit le Prophète, former des projets, prendre des mesures pour l'accomplissement de leurs passions, de leurs œuvres d'iniquité, ce ne sont que des vapeurs qui s'exhalent en fumée, et celui qui est dans le ciel dissipera ces desseins insensés et se moquera de ces néants superbes : *Qui habitat in cœlis irridebit eos.* (*Psal.* II.)

Oui, Dieu vous voit du haut de son trône ; rendez-vous attentifs à une vérité que nous éprouvons tous les jours et dont nous ne profitons pas : Dieu vous voit faire le plan de votre fortune, jeter les yeux de tous côtés, frapper à toutes les portes, faire toutes sortes d'avances et de démarches, destiner des enfants, les uns au monde et les autres à l'Eglise, et régler leur vocation sur ce qui vous paraît devoir le plus contribuer à votre avarice, à votre ambition ; Dieu vous voit seconder de vos biens et de votre crédit le parti le moins sûr, pour détruire ou affaiblir le parti le plus saint ; Dieu vous voit faire agir mille ressorts, remuer ciel et terre, employer tous vos amis et en chercher de nouveaux, compter sur des patrons qui vous promettent d'avoir grand soin de vous, vous efforcer d'entrer dans la bienveillance de tous ceux qui peuvent vous conduire à vos fins, tenter par argent ou par intrigue d'attrapper ce que jamais vous ne pourriez espérer d'obtenir par le mérite, écarter avec soin tous les obstacles et tous les concurrents qui peuvent s'opposer à vos desseins, lier si bien une affaire qu'elle ne puisse vous manquer, et avec cela vous flatter enfin que tout vous réussira, et que tout ce que vous projetez aura son heureuse exécution. Voilà comme vous agissez et comme vous jugez ; mais, malheureusement pour vous, Dieu, qui dispose tout à son gré, juge et agit tout autrement que vous ne faites, et voyant que vous comptez sur vous-même et sur de faibles bras de chair, il dit : Non, cela ne sera pas ainsi, cette entreprise ne sera pas exécutée, ce projet s'en ira en fumée, tout cela sera renversé : *Non stabit.* (*Isa.*, VII). Ce n'est pas moi qui le dis, c'est un prophète qui l'a entendu lui même de la bouche du Seigneur, au sujet d'une conspiration de deux puissants rois de Juda qui croient fouler aux pieds leurs ennemis : Non, non, dit le Seigneur, ni par la force ni par leur argent, ils ne viendront à bout de leurs téméraires desseins : *Non stabit nec illud erit.* (*Ibid.*)

Or, sans faire ici le prophète, ne puis-je pas en dire autant à beaucoup de personnes qui, dans le dessein de contenter leur ambition et leur cupidité, trouveront toujours la Providence divine opposée à leurs desseins, et ne puis-je pas leur annoncer de la part de Dieu qu'ils ne viendront jamais à bout de leurs superbes projets : *Non stabit.* Ne les voyons-nous pas tous les jours frapper à la porte des hommes, des postes, des emplois et des grands établissements sans pouvoir y entrer ? Ne les voit-on pas se fa-

tiguer, s'épuiser, se tourmenter dans le chemin de la fortune sans pouvoir y avancer, mendier l'aide des uns, des autres pour l'accomplissement de quelques grands desseins sans pouvoir y réussir ? Ne voit-on pas que la Providence a décidé en prononçant ce : *Non stabit?* Non, jamais vous ne sortirez de cette médiocrité où vous êtes né; non, jamais vous ne pourrez surmonter les obstacles qui s'opposent à l'élévation que vous cherchez ; non, jamais vous ne parviendrez au but où votre ambition vous fait aspirer; non, jamais vous n'exécuterez ce dessein que vous méditez; jamais vous n'obtiendrez cet emploi que vous briguez : *Non stabit, non erit illud.*

L'arrêt de ce Dieu est irrévocable ; quand il a résolu qu'une chose soit faite, elle se fera : *Dixit et facta sunt* (*Gen.*, I) et quand il a dit qu'elle ne se fera pas, jamais elle ne pourra être faite ; on aura beau y employer des intrigues, des amis, toujours naîtra quelque nouvelle difficulté, toujours se présentera quelque nouvel obstacle qui rompra vos mesures, qui fera échouer vos projets; tantôt les occasions vous échapperont, tantôt vous serez trahis ou mal servis par vos amis, tantôt vous vous y prendrez trop tard, et tantôt vous irez trop vite; tantôt vos amis auront agi trop mollement, et tantôt avec trop de précipitation; tantôt paraîtront des concurrents plus heureux qui vous supplanteront, et tantôt des contretemps fâcheux qui renverseront tout l'édifice de votre ambition; tantôt vous perdrez un protecteur qui était bien intentionné pour vous, et tantôt vous confierez vos intérêts et votre secret à un imprudent et à un fourbe; tantôt vous userez de trop de politique, et tantôt vous irez trop à la bonne foi ; quelquefois ce sera tendresse de conscience, et une autre fois ce sera défaut de religion; en un mot, de quelque côté que vous vous tourniez, vous demeurerez toujours dans celui où vous aura mis la Providence. Non, il n'en sera point autrement, et rien de ce que vous projetez ne vous réussira : *Non stabit, non erit illud.*

Vous ne le savez pas, puisque l'on vous entend dire à tout moment que c'est une injustice qu'on vous fait, que ce sont vos ennemis qui sont cause de ce mauvais succès, que c'est par politique qu'on a préféré un autre à vous; vous ne le savez pas puisque vous vous en prenez à votre mauvaise étoile, que vous en mettez la faute sur vos amis, sur vos patrons. Ah! quand vous raisonnez de la sorte, que vous êtes aveugles! Hélas! vous n'êtes pas au fait, vous n'allez pas à la source? Non, non, ce n'est ni aux hommes ni aux révolutions que vous devez vous en prendre, c'est à la providence de Dieu qui a tout arrêté vos entreprises, c'est elle qui est votre partie et qui contredit généralement toutes vos prétentions, qui fait avorter tous vos ambitieux desseins, qui fait échouer tous vos frivoles projets.

Eh! comment est-ce que vous ne le connaissez pas? n'est-il pas aisé d'en comprendre les mouvements? ne voyez-vous pas qu'il n'est pas naturel qu'avec tous les moyens puissants que vous avez employés pour réussir dans votre entreprise, vous n'en fussiez venu à votre honneur, si Dieu ne s'en était mêlé; puisque avec moins de fureur et de soins, tant d'autres ont réussi et se sont avancés, il faut donc bien que ce soit Dieu qui ait ôté le bon vent et qui en a mis un tout contraire; voilà ce que vous auriez dû savoir et ce qui est très-évident.

Or, que pourrez-vous faire contre les ordres de cette divine providence? Quoi! batailler sans cesse contre elle par des projets et des entreprises qu'elle n'approuve pas? Hélas! combats bien inutiles, qu'y gagnerez-vous, d'une part, sinon beaucoup de peines, de veilles, de fatigues, sinon l'altération de votre santé, de votre esprit, l'épuisement de vos forces, le violement des devoirs que Dieu avait attachés à votre état, sans pouvoir jamais vous avancer; d'autre part que perdrez-vous? vous perdrez tout, vous abrégerez le cours de votre vie, vous négligerez l'exercice de votre religion, la pratique de la piété et des autres vertus; vous perdrez enfin votre repos, votre âme, votre salut, car de toutes les humiliations que le Seigneur avait préparées à ceux qui s'écartent de lui, vous n'en perdrez aucune, et vous ne trouverez rien de ces prétendus avantages que la cupidité vous faisait désirer, et ne croyez pas que cette providence, qui vous déclare une si fâcheuse guerre, relâche et veuille mettre fin à vos peines, non elle ne mollira jamais, et vous la trouverez toujours contraire à vos coupables entreprises : *Non stabit neque erit illud.*

Ah! que voulons-nous faire? n'est-il pas juste que Dieu ait l'avantage sur nous? voulons-nous disputer avec lui, dit saint Paul, et oserons-nous mesurer nos forces avec les siennes : *An æmulamur Dominum? Nunquid fortiores illo sumus?* (I *Cor.* X.) Et à quoi vos tentatives aboutiront-elles, sinon à vous faire accabler de maux et de misères? puis donc qu'il n'y a rien à gagner pour nous et qu'au contraire tout est perdu à nous écarter des routes que nous trace la divine providence, prenons le parti de la soumission et nous conformons à sa sainte volonté; voilà à quoi nous devons nous déterminer, à une entière résignation à cette providence qui se déclare trop dans les maux auxquels elle nous assujettit pour n'être pas connue; mais venons au second article, c'est-à-dire à cette douceur condescendante qui nous offre de si heureuses facilités pour le bien qui nous est ordonné, et ce second caractère demande de nous une grande fidélité.

2° Mais quelle est cette providence douce et condescendante? Je vais vous la faire connaître dans tout ce qui vous environne, et par tout ce qui vous arrive; car il faut vouloir s'aveugler soi-même pour ne pas la reconnaître, d'un côté dans les choses les plus ordinaires; telles sont la naissance, la condition, le génie, le tempérament, les inclinations, les qualités de chaque personne en particulier, en sorte qu'elle montre à un

chacun l'état et la vocation où le Seigneur l'appelle, première marque. En voici une autre : cette providence met quelquefois une âme dans des peines, des amertumes, des dégoûts; elle rompt de tels liens, cause de telles séparations, envoie de telles contradictions, de telles afflictions; elle presse si fort, elle accable de telle manière un homme, qu'elle veut lui faire connaître la nécessité de sortir du péché pour revenir à Dieu. Autre disposition de cette providence sensible qui offre aux hommes différentes routes pour faire le bien : quelquefois elle leur donne des capacités et des talents, elle les élève à une telle réputation et à un tel crédit, à tant d'honneur et de gloire dans le monde, qu'elle leur déclare par toutes ces faveurs que ce sont autant d'engagements pour eux de faire le bien, et qu'ils y trouvent des facilités merveilleuses par la situation où elle les a mis : providence qui prépare les cœurs à faire le bien par les douceurs qu'elle leur communique, par les emplois, les dignités, les charges qu'elle leur confie.

Ah! que tout serait bien gouverné dans ce monde, et que les troubles en seraient bannis si la volonté de Dieu y était bien observée, et l'intention de sa bienfaisante providence bien secondée; mais savez-vous ce qui fait tout le désordre, c'est qu'on se soulève contre les ordres si bien marqués de cette providence; les marques de vocation qu'elle avait mises dans ces jeunes gens, ah! elles se trouvent confondues par les vues basses de l'intérêt ou de l'ambition de leurs pères et mères. Les conditions sont établies par la Providence comme autant de voies différentes et faciles d'opérer son salut, et les passions des hommes en font autant de voies de perdition, les bonnes œuvres sont plus particulièrement attachées à certaines places et les premiers rangs sont faits pour donner de grands exemples; mais la cupidité renverse tout; de là ces désordres qui arrivent par ceux qui, sans mérite et sans capacité, remplissent des places où ils sont entrés sans vocation ; de là cette profanation des revenus les plus sacrés dans les dignités ecclésiastiques; de là l'impunité du crime dans les charges du barreau; de là le délaissement des pauvres dans les riches; de là le mépris et la honte de notre sainte religion dans les lâches et les faibles; de là enfin ce renversement presque universel dans le siècle et dans l'Eglise; sur quoi quelquefois nous nous récrions : O divine providence, où êtes-vous! Mais sur quoi il faudrait s'écrier au contraire : O malignité des hommes, ô perversité du cœur humain, que tu fais de ravages! Car la Providence avait tout réglé, et c'est la cupidité qui fait tout échouer; la Providence avait pourvu à tout, et l'iniquité fait tout manquer. Pourquoi vous plaignez-vous de la Providence dans le délaissement des pauvres? plaignez-vous plutôt des riches qui par leur dureté refusent aux indigents un bien qui leur avait été donné pour soulager leur misère; n'accusez pas la Providence de laisser sans secours et sans protection la veuve et le pupille, et de souffrir que les petits soient opprimés par les grands; accusez-en plutôt ceux qui, par leurs charges et leurs emplois, sont chargés de les défendre et de les protéger, ou qui abusent de leur autorité par injustice, ou qui la trahissent par lâcheté; n'accusez point la Providence de ce que la religion de Jésus-Christ est mal soutenue, et les gens de bien si fort persécutés, mais qu'on s'en prenne à ceux qui sont en place pour la défendre, mais qui négligent ou trahissent la cause de Dieu pour leurs intérêts propres. Le bien ne se fait pas, est-ce la faute de la Providence? Non, c'est la faute de ceux qu'elle avait chargés ici-bas de le faire, et qui méprisent ou oublient cet important devoir : le mal s'est répandu partout, parce que partout il y a des méchants; après cela nous venons crier sur l'injustice de la Providence, malheureux que nous sommes! elle nous donne des marques sensibles de la règle et du bon ordre qu'elle a mis dans le monde, et nous la renversons, nous faisons servir les secours qu'elle nous donne à toutes nos passions, et nous nous plaignons! Si donc nous aimons à nous plaindre, ce ne pourrait être que de ce qu'elle nous a laissé cette liberté qui rompt tous ses projets, ce serait de ce que Dieu ayant fait l'homme libre, il veut s'en faire obéir, non pas comme d'un maître à un esclave, mais d'un père à un enfant : *Sicut autem, Pater, providentia gubernat* (*Sap.*, XIV); ce serait de nous attirer avec bien plus de justice ces reproches terribles que le Seigneur faisait autrefois à l'ingrate et rebelle Jérusalem : *Quoties volui congregare filios tuos, et noluisti!* (*Matth.*, XXIII; *Luc.*, XIII.) Combien de fois vous ai-je marqué ma volonté et vous y avez toujours résisté? quels bons désirs ne vous ai-je pas inspirés, et vous ne m'y avez jamais secondé ? quel bien ne vous aurais-je pas fait, et vous vous y êtes toujours opposés? Avec quelle sagesse vous aurais-je conduit dans les voies d'honneur et de sainteté, malgré toutes les embûches de cette vie mortelle, si vous n'étiez pas toujours sortis malgré moi de l'ordre que je vous avais prescrit : *Et noluisti.*

Sentez-vous, Messieurs, toute l'affection de cette providence paternelle? n'êtes-vous pas touchés de ses miséricordieuses démarches pour vous faire revenir de vos égarements, souffrirez-vous plus longtemps qu'on vous reproche votre révolte et que l'on vous accuse d'être des déserteurs et des fuyards, comme parle saint Bernard : *fugitivi Providentiæ*, ne sentez-vous pas au fond de la conscience un secret remords, qui vous fasse rentrer en vous-mêmes, et qui vous fasse dire avec le Prophète : *Tuus sum ego; salvum me fac?* (*Psal.*, CXVIII.) Ah! mon Dieu, sauvez-moi, je suis une créature, je n'attends de secours que de vous, et si par malheur et trop long-temps je me suis écarté de vous, ah! j'y reviens avec sincérité et ne reconnais d'autre consolation que celle de vous appartenir et d'être avec vous : *tuus sum ego; salvum me fac.* Quelle consolation n'est-ce pas en effet de penser qu'on est entre les mains d'une

Providence si attentive à tous nos besoins et si prête à les soulager. Que ferait le pauvre, chargé d'une grosse famille, s'il n'avait confiance à Dieu, qu'il ne l'abandonnera pas? que ferait le malade, l'affligé, le persécuté, s'il ne songeait que Dieu sera son soutien et sa consolation, qu'il daignera agréer ses larmes et écouter ses gémissements? que ferions nous tous dans tant de fâcheux accidents, dans tant d'affaires épineuses, dans tant de calamités et de traverses, que deviendrions-nous enfin à la vue de cette mort si terrible et peut-être si prochaine, dans les frayeurs des jugements de Dieu, dans les doutes et l'incertitude où sont tous les hommes sur la prédestination et le salut, et à la seule idée des supplices éternels qui attendent le pécheur? Ah! que deviendrions nous, si, mettant en Dieu seul notre confiance nous ne lui disions avec un cœur sincère : O Seigneur sauvez-moi parce que je suis avec vous : *Tuus sum ego ; salvum me fac :* non-seulement je suis à vous par ma création, par ma conservation, mais par mon amour, par ma reconnaissance, par le fond de mon âme : *tuus sum ego;* je suis à vous non-seulement par le droit que vous avez sur mon corps, sur ma vie, mais par toute l'affection de mon cœur et par une résignation entière de ma volonté à la vôtre; enfin, je suis à vous non-seulement de parole, mais d'effet : *tuus sum ego;* je suis à vous, non-seulement comme une créature à son créateur, mais comme un enfant est à son père : *tuus sum ego*, oui je suis tout à vous, préparé à tout ce qu'il vous plaira, à la pauvreté comme aux richesses, à l'obscurité comme à la grandeur, au mépris comme à l'estime des hommes, à la maladie comme à la santé, à l'opprobre comme à la gloire, au travail comme au repos, à la mort comme à la vie; je suis prêt à tout, à perdre comme à gagner, à marcher et à demeurer selon qu'il vous plaira de me faire connaître vos ordres et vos saintes volontés. Ah! quiconque parlera de la sorte en disant : Seigneur, je suis à vous, sauvez-moi, peut être assuré que Dieu sera aussi à lui dans le temps par sa grâce et dans l'éternité par sa gloire : je vous la souhaite, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XX.

DU RESPECT DU AUX EGLISES.

Invenit in templo vendentes. (*Joan.* II,)
Il trouva dans le temple des gens qui vendaient

Il faut donc que les irrévérences qui se commettent dans nos églises soient devant Dieu un crime bien énorme et bien injurieux à sa suprême majesté, puisque le Sauveur, le plus doux, le plus modéré de tous les hommes, s'anime aujourd'hui d'un zèle rigoureux contre les profanations du lieu saint, et que ce Dieu de bonté, qui a toujours témoigné aux hommes tant de tendresse, qui a versé des larmes touchant l'endurcissement des pécheurs, qui a prié le Père céleste au moment de sa mort de pardonner à ses ennemis et aux profanateurs de son corps adorable, ne peut voir la profanation de nos temples sans en être irrité, sans prendre le fouet en main, pour être le vengeur de la gloire de son Père; cependant, quoi de moins criminel et de plus excusable en apparence que ces profanateurs? c'étaient des hommes qui trafiquaient pour les usages du temple : ils vendaient des victimes pour les sacrifices qui s'offraient; ils avaient établi un change pour faciliter les aumônes du peuple; ils ne se tenaient que dans le parvis du lieu saint, le temple lui même n'était que la figure de nos églises, de cette arche d'alliance où Jésus-Christ fait sa demeure.

Que devez-vous donc penser, demande le Vénérable Bède, de toutes les immodesties qui se commettent pendant même la célébration de nos saints mystères dans un lieu que l'Ecriture appelle tantôt le sanctuaire de la gloire du Tout-Puissant, où son nom adorable doit être glorifié : *locum habitationis gloriæ tuæ* (*Psal.* XXV); tantôt la porte du ciel et la fontaine salutaire d'où découlent les grâces, et où nous allons puiser toutes ces eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle : *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli* (*Gen.*, XXVIII); tantôt la nouvelle Jérusalem descendue des cieux, un tabernacle nouveau où les bienheureux sont prosternés au pied du trône du Seigneur, où il se rend favorable à nos prières et à nos vœux : *Novam Jerusalem descendentem de cœlo a Deo... Ecce Dei tabernaculum cum hominibus.* (*Apoc.*, XXI.)

Concevez donc aujourd'hui pour nos églises les sentiments de respect et de vénération qui leur sont dus; car qu'est-ce qu'un temple? C'est un lieu consacré par la religion pour y rendre à Dieu un culte public. Vous êtes donc bien coupables, lorsque vous y venez pour y déployer publiquement vos irrévérences et vos immodesties, première réflexion. Qu'est-ce qu'un temple? C'est un lieu choisi de Dieu pour y renouveler les mystères les plus augustes de sa religion. Vous êtes donc bien criminels, lorsque vous y assistez avec des pensées profanes et des sentiments tout terrestres, deuxième réflexion. Culte public, qui demande de vous des témoignages publics et extérieurs de respect, voilà mon premier point; culte sacré, qui demande de vous des sentiments intérieurs profonds de respect, sera mon second et tout mon dessein, d'où vous allez voir les deux sources funestes des profanations qui se commettent dans nos églises. Demandons et implorons l'assistance de l'Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Non, mes frères, ce n'est point seulement pour rendre à Dieu un culte intérieur, mais public que nos églises sont consacrées par la religion; nous pouvons, j'en conviens, lui offrir en tous lieux le sacrifice de notre cœur, élever vers lui nos affections et nos désirs, lui adresser nos vœux et nos hommages; mais, outre cela, il s'est choisi des temples où il veut que nous allions lui payer ouvertement le tribut légitime de nos adorations,

c'est pour nous en avertir qu'on fait graver à l'entrée : *Deo optimo, maximo*, ce lieu est consacré au Dieu très-grand, très-puissant; ce qui nous apprend, lorsque nous entrons dans un temple, que c'est pour reconnaître le Seigneur comme seul grand par les adorations que nous lui devons : *Domum majestatis meæ glorificabo* (*Isa.*, LX), c'est pour le reconnaître comme le seul parfait et le seul digne de notre amour par les cantiques et les louanges que nous lui adressons, *laus ejus in Ecclesia sanctorum* (*Psal.* CXLIX), enfin, c'est pour le reconnaître comme le seul parfait auteur de tous les biens par les vœux et les prières que nous répandons au pied de ses autels : *Domus mea domus orationis vocabitur.* (*Isa.*, LVI.)

Or, quelle conséquence tirerons-nous de ces trois principes pour votre instruction particulière? 1° que vous devez vous tenir dans nos églises, dans un état d'anéantissement pour adorer la majesté souveraine de votre Dieu; 2° que vous devez y paraître dans un esprit de recueillement pour offrir à sa sainteté parfaite le sacrifice de vos louanges; 3° enfin, que vous devez y venir dans un esprit de prière et d'oraison pour implorer ses grâces et ses miséricordes. Donnez à ces trois importantes réflexions toute l'attention qu'elles demandent.

Je dis : 1° que nous devons être dans nos temples dans un état d'anéantissement pour reconnaître en sa présence que nous ne sommes que cendre et poussière, par la protestation que nous y devons faire hautement à la face du ciel et de la terre et de toutes les créatures, qu'il est le seul auteur de notre être et que nous n'y venons que pour l'adorer et fléchir les genoux à ses pieds : *Venite, Adoremus et procidamus ante Deum* (*Psal.* XCIV); c'est pour nous instruire de cette vérité que le Seigneur, dans ce temple magnifique que Salomon lui avait consacré, voulait qu'on répandît le sang des boucs et des agneaux, et qu'on les mît sur l'autel des haulocaustes, afin que, par son pouvoir sur ces victimes étrangères qui y étaient consommées, nous connussions le droit absolu qu'il a sur nous, et qu'il peut, quand il lui plaît, d'un souffle seul nous faire rentrer dans le néant d'où il nous a tirés; il y avait à ce temple des portes vers l'orient, vers l'occident, vers toutes les parties du monde, afin de nous faire voir qu'il n'est pas seulement le Dieu d'un peuple particulier, mais le maître absolu de tous les peuples, et de toutes les nations du monde; et voilà pourquoi l'Eglise, qui invite ses enfants à la simplicité, s'est montrée superbe dans la structure de nos temples, dans l'embellissement de ses autels, dans la pompe de ses cérémonies, dans la magnificence de ses ornements, afin de nous rendre par là la présence de Dieu plus respectable.

Or, pour entrer dans l'esprit et dans l'intention de cette chaste épouse de Jésus-Christ, dans quel esprit devez-vous paraître dans nos temples? dans un esprit de modestie, de simplicité, de bienséance, d'humilité; vous y devez paraître anéanti, confondu, perdu pour ainsi dire dans la foule des fidèles comme ces sages vieillards que saint Jean nous dépeint dans son *Apocalypse* : à peine voient-ils celui qui règne dans les siècles des siècles, qu'ils déposent tous les couronnes à ses pieds, afin de lui marquer qu'ils le reconnaissaient comme seul digne de recevoir l'honneur et la gloire des anges et des hommes, comme le seul créateur de toutes choses et que tout ne subsiste que par un effet de sa toute-puissance : *Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam et honorem et virtutem, quia tu creasti omnia*, etc. (*Apoc.*, IV.)

Ah! s'il en est ainsi, comme on n'en peut douter, quittez donc, lorsque vous entrez dans nos temples, ce cortége nombreux, ces parures affectées, ce visage artificiel, cette ostentation fastueuse, et tous ces étendards de vanité dont vous venez accompagnés dans nos églises. Quoi! mes frères, dans le temps que vous venez faire dans nos temples un aveu de votre néant et de vos misères, on vous y verra disputer une vaine préséance, une distinction chimérique du rang et de la condition, et vous tenir debout devant Jésus-Christ, jusqu'au pied du sanctuaire, pendant que le pauvre publicain se prosterne à la porte et n'ose seulement lever les yeux vers l'autel, comme si, pour être plus grand devant les hommes, vous en étiez plus grand devant Dieu. Que vous les ayez dans les assemblées mondaines ces marques d'honneur et de distinction, je n'en suis pas surpris, elles sont instituées par le monde même, cet ennemi déclaré de Jésus-Christ; mais qu'à la face des saints autels vous ayez l'audace de vous en servir, que vous y vouliez affecter des places et des droits dont il ne peut être permis d'user qu'aux princes et aux puissants du monde, que vous n'y paraissiez point sans avoir sous vos genoux un relief de mollesse et d'orgueil, qu'en venant adorer votre Dieu, vous attachiez le culte que vous lui rendez à ces longues superfluités de vêtements que vous traînez ou faites traîner après vous. Ah! c'est l'outrager et non pas l'adorer; mais, que dis-je l'adorer, ne venez-vous point plutôt lui ravir des adorateurs et lui disputer les hommages qu'on lui rend, plus attentifs à attirer sur vous les regards des hommes qu'à fixer les vôtres sur la victime sainte qu'on immole, vous pensez moins à demander des grâces qu'à inspirer des crimes, vous n'approchez plus, il est vrai, des autels comme les enfants d'Aaron pour éteindre le feu du sanctuaire, mais vous venez y en allumer un tout profane dans les cœurs et placer à la face du Dieu d'Israël l'idole de la jalousie : *Idolum ad zeli provocandam æmulationem.* (*Ezech.*, IV.)

Ne vous y trompez pas, mes frères; non, le Seigneur ne reçoit point de pareils hommages, le trône de sa gloire n'est point destiné à recevoir le faste de votre orgueil et de vos vanités; souvenez-vous que c'est sur ces fonts baptismaux que vous avez promis de

ne point aimer le monde, de renoncer à ses pompes et à ses vanités; avec quel front venez-vous donc étaler la bizarrerie des parures et des modes, et vous dédire du renoncement solennel que vous en avez fait. Présomptueux mortels, cendre et poussière, vous vous croyez plus que les autres, et osez même vous élever contre la majesté divine, jusque dans sa maison sainte; mais ouvrez ces tombes où sont réduit avec les vers et humiliés sous la poussière des plus magnifiques sépulcres, tous ces ancêtres si fameux, toutes ces puissances du siècle si redoutables, tous ces riches et ces grands foulés aux pieds et dégradés dans ce même temple où, comme vous, ils avaient voulu faire éclater leur orgueil et ils vous apprendront que, si vous continuez à insulter le Seigneur dans sa maison, viendra un jour et il est peut-être bien proche, où vous aurez le malheur de voir briser l'idole de votre orgueil aux pieds de l'arche sainte; ce sera là que, dépouillés de tous ces vêtements superbes, de tous ces ornements étrangers, vous ferez à Dieu, une publique et humiliante réparation des scandales et des profanations que vous avez commis dans son temple. Oh! que le Roi-Prophète avait des sentiments bien plus religieux quand il il s'écriait : J'entrerai Seigneur dans votre temple pénétré de la bassesse de mon néant et saisi de frayeur à la vue de vos redoutables jugements, et je vous y adorerai dans des sentiments de crainte et de respect : *Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo.* (*Psal.* V.)

Mais, outre cet état d'anéantissement que vous devez apporter à nos églises pour adorer la grandeur souveraine du Dieu qui y habite, les sacrés cantiques qu'on y récite pour rendre hommage à la sainteté de son essence, demandent que vous vous y teniez dans le recueillement et un respectueux silence. C'est cette deuxième disposition qui nous est marquée, ce semble, dans la construction du fameux temple de Jérusalem, où, parmi le grand nombre d'ouvriers qui y travaillaient, on n'entendait pendant tout ce temps là aucun bruit des cognées ni des ciseaux qui y étaient employés; le Seigneur voulant nous apprendre par là, que sa maison ne devait retentir que du chant de ses louanges et de ses divins cantiques, que les chrétiens doivent y publier, par la sainteté dont ils s'y comportent, que Dieu seul mérite notre attention et nos louanges. C'est ce que font les anges et les bienheureux dans le ciel; c'est ce que faisaient les lévites au milieu de Babylone même, où ils formaient une assemblée de fidèles qui chantaient les cantiques de Sion; et c'est ce que le Saint-Esprit, par la bouche du Prophète, invite les chrétiens à faire dans nos temples : Servez le Seigneur dans la joie et dans l'allégresse; entrez dans la maison sainte, en disant hautement son nom et en récitant des hymnes et des cantiques à sa gloire : *Introite portas ejus in confessione, atria ejus in hymnis confitemini illi.* (*Psal.* XCIX.) C'est-à-dire que vous ne devez ouvrir la bouche dans nos églises que pour y célébrer les miséricordes du Seigneur, et non pas pour vous y entretenir des nouveautés du siècle et des révolutions qui y arrivent; que pour vous y recueillir en la présence de votre Dieu, et non pas pour vous y répandre en d'inutiles compliments de civilité; que pour y former des regrets sensibles d'avoir offensé le Seigneur, et non pour vous entretenir de vos projets de fortune ou de dissipation; que pour y faire de fortes résolutions d'amendement, et non pour y ménager des entretiens funestes que la bienséance ne vous permettrait pas même, d'ailleurs. C'est-à-dire que, lorsque vous venez dans nos temples, vous ne devez y apporter que le feu sacré de la charité et le glaive des mortifications chrétiennes, et laisser aux pieds de la montagne sainte ce tas de serviteurs et de domestiques, qui font retentir ces lieux saints du bruit tumultueux de votre entrée; c'est-à-dire que vous devez éviter tout ce qui peut vous distraire, vous défaire de cette affection abominable qui vous fait chercher les églises les plus fréquentées, qui vous fait tarder à vous y rendre jusqu'à ces heures de paresse où les femmes mondaines viennent donner en spectacle le fruit malheureux de plusieurs heures de parure. Eh! n'avez-vous pas des lieux profanes, établis pour y commettre tous ces scandales? des lieux de promenades où vous puissiez étaler votre luxe et y faire briller la pompe de votre train et de vos équipages, et y décider de vos droits sur le cérémonial, et de vos priviléges sur le rang et sur les préséances mondaines? N'y a-t-il pas des lieux destinés au soutien de la vie, où vous pouvez exposer les besoins de votre subsistance et concerter ensemble les moyens d'y remédier? *Nunquid domos non habetis ad manducandum et bibendum, aut ecclesiam Dei contemnitis?* (I *Cor.*, XI.)

Pourquoi venez-vous donc dans nos églises renouveler vos scandales? Quoi! cet Être suprême, qui a créé le monde entier, ne pourra avoir un lieu consacré à lui seul? Il ne s'est réservé dans l'univers et dans les plus superbes villes que quelques endroits particulier, pendant qu'il vous a laissé tout le reste de la terre, et vous y viendrez interrompre ses augustes mystères et distraire tous les assistants par vos vanités et par votre dissipation? Quoi! le Seigneur sera traité aussi indignement parmi les chrétiens que parmi les juifs, où il n'avait pas, comme il s'en plaint lui-même, de quoi reposer seulement sa tête? *Non habet ubi caput reclinet.* (*Luc.*, IX.)

Je sais que quelquefois, pour y écouter les louanges du Seigneur, et dans le récit de ses divins cantiques, vous y gardez un silence profond; mais avouez que c'est l'harmonie et l'agrément du chant plutôt que le goût de la prière et le respect pour les divins offices qui vous le font garder; c'est principalement lorsque l'Eglise, dans les fêtes solennelles, reprend ces marques de joie et d'allegresse qu'elle avait suspendues en fa-

veur des mortifications et de la pénitence, que vous venez applaudir à la voix de ceux qui chantent plutôt qu'à celui à qui les cantiques s'adressent; comme s'il fallait user de pieux artifices pour attirer les chrétiens à l'église, comme s'il fallait flatter leurs sens pour fixer leur esprit et gagner leur cœur. Reproche terrible que le Seigneur faisait autrefois à la maison d'Israël: Les uns et les autres s'excitent à venir entendre chanter mes miséricordes, à écouter mes vérités saintes, mais ils n'en tirent aucun fruit; et c'est en vain qu'ils y viennent, parce qu'ils les changent en des cantiques mélodieux qui ne partent que de leurs lèvres, pendant que leur cœur se livre aux mouvements d'avarice et de cupidité: *In canticum oris sui vertunt illos et avaritiam suam sequitur cor eorum.* (*Ezech.*, XXXIII.) Ainsi, une maison de cantiques et de louanges, devient par notre faute, une maison de dissipation et de distraction. Sommes-nous plus religieux à en faire une maison d'oraison et un commerce de salut? Non; et c'est une troisième source de notre peu de respect pour les églises.

Attention favorable d'un Dieu sur nos véritables besoins, qui nous engage, mes frères, à paraître dans nos temples sans aucun retour d'intérêt, mais dans un esprit de droiture et de simplicité, à ne nous occuper que de Dieu, et à faire dans sa maison sainte un heureux commerce de salut et non de cupidité; car c'est ici la plus ordinaire et une des plus déplorables profanations qu'on commette dans nos églises; on cherche, par les vœux publics qu'on vient adresser au Seigneur à s'accréditer dans l'estime des hommes pour obtenir plus aisément un poste, un emploi ou une dignité qui flatte nos espérances et qu'on n'ose briguer ouvertement dans le monde; on vient élever ses mains vers le ciel afin de les engraisser mieux sur la terre; on érige à la face du sanctuaire de Dieu tant de superbes tombeaux où les cendres d'un misérable pécheur sont enfermées dans des urnes de porphyre et de bronze, pendant que le Dieu de l'univers, tout grand et tout saint qu'il est, repose à peine dans un tabernacle de bois; on vient arborer sur le portail de nos temples, jusque sur les ornements sacrés des écussons fastueux où l'on entrelace son nom avec celui du Tout-Puissant pour immortaliser sa propre gloire, dans un lieu où l'on ne doit la faire paraître que pour la sacrifier; comme si le Seigneur nous était redevable de quelque chose, lui dont nous avons tout reçu et à qui nous devons tout. Ah! il me semble que du fond de son sanctuaire je l'entends prononcer encore ces terribles paroles, qu'autrefois il adressait aux profanateurs du temple de Jérusalem: Otez d'ici tous ces trophées et ces monuments de l'orgueil; ne faites point d'une maison de prière une maison de cupidité, de l'habitation des anges une assemblée d'hommes pervers: *Et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis, speluncam latronum* (*Joan.*, II.) Quoi! jusque dans Jérusalem vous vous livrez au débordement de vos passions, vous assistez à des spectacles contagieux, vous fréquentez des objets corrupteurs, vous sacrifiez à des divinités mondaines et vous venez dans mon temple pour pallier vos abominations, comme si vous vouliez me rendre le complice de vos dissolutions et faire de mon temple un asile pour les rendre impunis!

Il ne faudrait pour arrêter le cours de ces scandales que dissiper les nuages qui aveuglent les mondains et les faire penser à la sainteté de nos églises: Montrez, disait le Seigneur à un de ses prophètes, montrez à la maison d'Israël mon temple et mon sanctuaire. Ne lui déguisez aucune de ses iniquités, aucune de ses entreprises impies; faites-lui comprendre quelle est la majesté, la sainteté de ce lieu, afin que mon peuple rougisse et soit couvert de confusion à la vue de mon sanctuaire: *Ostende domui Israel templum et confundantur a suis iniquitatibus, et erubescant ex omnibus quæ fecerunt.* (*Ezech.*, XLIII.)

C'est ici que le voile du sanctuaire se lève, et que dans cette vision mystérieuse du prophète Ezéchiel, où il fut conduit dans la cité sainte pour y voir les abominations qui s'y commettaient, il en fut frappé et saisi d'effroi: là, que vit-il, qu'aperçut-il? Il vit des hommes tournés contre l'autel, attentifs à voir entrer ou sortir ces fragiles beautés qui viennent dans le temple; il vit des femmes assises d'une manière indécente, sans recueillement, sans attention, que la perte de leurs biens ou la décadence de leurs affaires rendait plus assidues aux solennités de Sion, où elles étaient venues bien moins pour y pleurer les offenses qu'elles avaient commises, que celles que le poids de l'âge ne leur permettait plus de commettre: *Et ecce mulieres sedebant plangentes Adonidem.* (*Ezech.*, VIII.) Il vit des hypocrites qui, après avoir commis en secret les plus grands désordres, se disaient à eux-mêmes que tout le mal qui se faisait sur la terre ne montait pas jusqu'au trône de Dieu, et que leurs abominations cachées ne venaient pas à sa connaissance: *Dicunt enim: Non videt Dominus nos, dereliquit Dominus terram.* (*Ibid.*)

Pendant que les chrétiens, instruits dès l'enfance de la sainteté du Dieu qui habite dans les églises, n'y entrent que pour lui faire des outrages et y commettre des profanations, quelle honte, mes frères, qu'il faille que les souverains arment, pour ainsi dire, et entrent de société de zèle avec Jésus-Christ pour vous porter vous-même à respecter votre Dieu dans son temple, et que vous fassiez par la crainte des rois de la terre ce que la crainte de Dieu n'est pas capable de vous inspirer: tirons donc cette triste conséquence, que nos églises étant faites pour rendre à Dieu un culte public par des hommages et un respect extérieur, il est donc bien à craindre que vous n'ayez point de religion sincère, lorsque vous n'y apportez pas de modestie et de révérence. Mais ce n'est pas là tout ce que j'ai avancé: les mystères sacrés qu'on y renouvelle tous les jours

sont encore un puissant motif qui doit engager votre religion et votre piété à n'y apporter jamais rien de terrestre, mais toujours des sentiments intérieurs de respect et de retenue.

SECOND POINT.

Quelque auguste que fût ce temple célèbre que Salomon consacra à la gloire du Seigneur, et quelque respect qu'il voulût qu'on eût pour ce lieu sacré, nos églises ont encore deux priviléges qui doivent nous les rendre bien plus parfaites et plus respectables : le premier, c'est que Jésus-Christ y est présent; le second, c'est que Jésus-Christ y est immolé : or, quelle doit être votre retenue et en la présence d'un Dieu et durant le sacrifice et l'immolation d'un Dieu.

Je dis en la présence d'un Dieu, car, quoique la foi nous enseigne que le Seigneur est partout, et que sa majesté nous doive tenir en tous lieux et toujours dans le respect, Jésus-Christ, cependant, n'est réellement et corporellement que dans nos temples, sous les voiles sacrés de l'Eucharistie, mais d'une manière réelle et permanente qui fait trembler les puissances de l'enfer, et qui doit nous frapper d'une terreur religieuse, puisque c'est pour nous seuls que ce Dieu de bonté veut bien habiter dans nos sanctuaires.

Or, je vous le demande, mes frères, devez-vous concevoir moins de respect et de vénération pour Jésus-Christ, ce messie adorable, qui, avant que de naître, était déjà l'objet de tant de vœux et de tant de respect? La magnificence des vases et la pompe des cérémonies, la multitude des holocaustes étaient autant de figures qui nous représentaient de loin le culte respectueux qu'on devait lui rendre dans nos sanctuaires ; la constance de son amour sera-t-elle donc un titre pour autoriser votre ingratitude? J'avoue que, lorsqu'il est exposé publiquement ou qu'on le montre à la vénération des fidèles, un reste de religion vous demeure, vous venez même en foule recevoir sa bénédiction et ses grâces; mais en est-il moins présent dans nos églises lorsqu'il est renfermé dans son tabernacle? Votre foi ne peut-elle percer ce voile pour le reconnaître et l'adorer jusque dans ce lieu sacré où il s'est retiré? Ah! si vous étiez bien pénétrés de cette pensée salutaire, que Jésus-Christ est présent dans son temple; si vous disiez, lorsque vous entrez dans nos églises : Jésus-Christ me voit, il m'écoute; mon Sauveur et mon Rédempteur est ici, il lit jusque dans le fond de ma conscience; aucune de mes pensées, aucun de mes désirs ne lui échappe; on courait à lui dans toute la Judée comme au souverain médecin; il a toujours le même pouvoir, il est le maître absolu de mon corps et de mon âme, il peut, quand il voudra, me donner une place dans sa gloire; je suis devant mon Juge, devant qui je paraîtrai peut-être dans quelques jours; il dissimule mes désordres, mais il ne les oublie pas; on ne lui insulte point impunément, et, s'il est miséricordieux pour pardonner, il n'est pas moins terrible pour punir : si vous vous teniez à vous-même ce langage dans nos temples, de quels sentiments de respect et de retenue ne vous sentiriez-vous pas frappés. Ah! ce serait alors que, semblables à Esther lorsqu'elle se présenta devant Assuérus pour fléchir sa colère dans son palais, la majesté de ce roi puissant, les rayons de gloire et de magnificence qui frappaient ses yeux l'ayant saisie d'une sainte frayeur, elle se prosterna en sa présence, et, gémissant aux pieds de son trône, elle ne songea qu'à trouver grâce devant lui et à fléchir sa colère en faveur des Juifs; ce serait alors qu'on vous verrait tenir dans nos temples par respect, comme se tenaient par impuissance les idoles des nations; vous auriez des yeux et ne verriez point, c'est-à-dire que vous les détourneriez de dessus ces vanités brillantes, ces objets séducteurs, pour les fixer uniquement sur nos sanctuaires : rien ne pourrait vous en distraire; et si vous tourniez encore la vue sur vous-même, ce ne serait encore que pour détester vos péchés et pleurer vos infidélités : *Averte oculos ne videant vanitatem* (*Psal.* XVIII); vous auriez des pieds et ne marcheriez point, c'est-à-dire que vous vous tiendriez dans nos temples dans une posture modeste, sans changer de situation et de place, comme vous faites assez souvent, sans demeurer debout, fléchissant à peine un genou en présence de celui devant qui tout fléchit dans le ciel, sur la terre et aux enfers : *Pedes habent et non ambulabunt* (*Psal.* XIII); vous auriez une bouche et vous ne parleriez point, c'est-à-dire que vous ne formeriez jamais dans nos temples aucun de ces entretiens profanes; que jamais on ne vous y verrait causer ni donner des rendez-vous pour des parties de promenades de jeu ou de débauche; vous n'y parleriez qu'à Dieu seul plutôt par les mouvements de votre cœur que par celui des lèvres : *Os habent et non loquentur* (*Ibid.*); vous vous écrieriez avec le patriarche Jacob : Le Seigneur est véritablement dans ce lieu, il y habite corporellement, et je ne le savais pas; ou bien, je n'y faisais pas assez d'attention, et n'étais pas assez pénétré de sa présence : *Vere Dominus in loco isto, et ego nesciebam.* (*Gen.*, XXVIII.)

Mais ce qui doit encore augmenter votre piété et vos respects dans nos églises, c'est que, si Jésus-Christ y est réellement présent, il y est encore immolé et qu'on y renouvelle tous les jours les mystères de ses souffrances et de sa mort. Deuxième réflexion.

Considérez donc ici une bonne fois, ce que c'est que d'assister à la messe ; c'est-à-dire à l'action la plus auguste, qui soit dans tout le christianisme; c'est-à-dire à un sacrifice qui rend au Créateur un hommage infini, et par lequel il est plus honoré, de sa créature sur la terre, que par le sang de tous les martyrs, que par la vie précieuse de tous les justes, et que si le monde entier lui était offert en holocauste. Voyez quelle aurait été votre disposition si, du temps de la passion de votre Sauveur, vous l'eussiez vu traîné,

après mille outrages sanglants, impitoyablement sur le Calvaire; si vous l'eussiez vu y donner par tendresse son sang, y mourir sur une infâme croix pour vous et pour vos péchés. Or, voilà ce qui se renouvelle tous les jours dans nos mystères; c'est un Dieu qui, sur nos autels, devient encore victime pour nous, et par conséquent quelle pureté de cœur pour ne point déshonorer un sacrifice si saint et si respectable! car quoique l'Eglise, toujours compatissante à vos faiblesses, ne vous demande pas qu'en y assistant vous soyez exempt de tout péché mortel, cependant elle vous engage à détester sincèrement vos crimes, à demander à Dieu sa grâce pour en sortir, à en gémir au pied des autels; c'est à quoi elle vous invite par la vue des sacrés tribunaux de la pénitence, qui sont toujours ouverts, et de ces fonts baptismaux qu'elle met à l'entrée de nos temples, pour vous porter à vous convertir et vous revêtir de l'homme nouveau, si vous avez eu le malheur de perdre votre innocence; souvenez-vous qu'il fallait être orné de la robe nuptiale pour être assis à la table de l'Agneau, et que, pour y être entré sans cette robe, le serviteur dont il est parlé dans l'Evangile, fut précipité dans les ténèbres extérieures : *Quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem* (*Matth.*, XXII)? parce que vous êtes en quelque manière les ministres du sacrifice qui se célèbre, et que vous l'offrez conjointement avec nous et avec Jésus-Christ, qui est en même temps le prêtre et la victime.

Oui, mes frères, lorsque nous offrons ce saint sacrifice à l'autel, nous ne sommes que vos députés; c'est en votre nom et au nom de tous les fidèles que nous parlons et que nous offrons à Dieu cette victime de propitiation; or, si nous ne pouvons être trop saints en offrant ce sacrifice auguste, vous sera-t-il permis d'y paraître avec un cœur tout ulcéré de plaies sanglantes, tout fumant du feu de la vengeance, et tout embrasé des flammes impures; vous sera-t-il permis d'apporter à l'autel de l'Agneau sans tache vos parties criminelles déjà projetées pour toute la journée, vos résolutions déjà formées d'aller perdre la journée entière dans un jeu intéressant, et peut-être vous ruiner dans un cercle et une assemblée dangereuse, et peut-être criminelle; et d'acheter, par une démarche superficielle de religion, le droit de perdre le bien de votre famille et le salut de votre âme.

Ah! si vous n'avez pas assez de pureté pour venir dans nos temples adorer le Seigneur sur ses autels avec les anges, et l'immoler avec les prêtres, ne venez pas du moins l'y insulter, y offrir vos scandales, et pendant que votre Sauveur s'y immole, porter à la victime sainte des coups nouveaux qui le crucifient derechef : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei et ostentui habentes.* (*Hebr.*, VI.) Car, ce Dieu de bonté, qui s'immole au Père céleste, le fait en notre faveur pour nous réconcilier avec lui, pour nous faciliter les moyens de nous acquitter envers lui de ce que nous devons à sa justice, et pour l'obliger à nous donner de nouvelles grâces et de nouveaux bienfaits, et c'est ce qui nous doit engager à assister à cet auguste et saint sacrifice, avec une résolution sincère de nous donner tout entier à un Dieu, qui se donne à nous sans réserve; avec une disposition véritable de participer au mystère de son corps adorable, au moins spirituellement pour l'y adorer par la vivacité de notre foi.

Oui, mon Dieu, pendant que votre sang coule sur nos autels, je ne veux plus me regarder que comme une victime, qui vous est toute dévouée, et m'attacher avec vous sur la même croix, où je vous vois étendu dans nos temples : *Eamus et moriamur cum ipso.* (*Joan.*, XI.) Voilà, mes frères, quels doivent être vos sentiments quand vous assistez à nos redoutables mystères. Cependant, j'ai honte de le dire, le bruit est plus tumultueux, la dissipation plus fréquente pendant la célébration du sacrifice, que dans tout autre temps; on ne songe qu'à se livrer à de volontaires distractions, qu'à former des murmures et de l'impatience contre la pieuse lenteur du ministre qui sacrifie : Allez, dit le Seigneur, voyez les nations infidèles, si elles en usent de la sorte dans leurs temples. Et vous verrez les idolâtres fléchir les genoux avec plus de révérence et de respect devant un marbre ou un métal insensible, que vous ne faites, vous qui êtes chrétiens, devant un Dieu que vous regardez avec justice, comme le seul véritable; vous les verrez assister à l'immolation d'un bouc ou d'un taureau avec plus de retenue et de modestie, que vous ne faites au sacrifice auguste de l'Agneau sans tache.

Rentrez donc en vous-mêmes, mes frères; soyez recueillis et devenez tremblants en la présence du Seigneur, de peur qu'il ne fasse éclater sur vous les foudres et les terribles vengeances qu'il fit autrefois éclater sur les prévaricateurs de son temple, qu'il ne vous traite comme ces téméraires Bethsamites, qui furent frappés de mort, pour avoir seulement osé regarder l'arche; comme l'impie Balthazar, qui, pour avoir employé les vases sacrés à des usages profanes dans le feu de la bouche et de la bonne chère, vit sa condamnation gravée sur la muraille par une main invisible; comme les enfants de Lévi, qui, pour avoir profané le temple et le tabernacle par leurs exactions, perdirent la vie; mais que le respect pour la maison du Seigneur vous en fasse aimer la gloire, vous donne du zèle pour la réparation ou l'entretien de ses autels; quelle honte pour des hommes, qui se piquent d'avoir de la religion, de laisser tomber en ruine des églises sur les terres de leur dépendance, pendant qu'on emploie tout pour la construction ou l'embellissement d'une maison champêtre, dont on varie chaque jour la forme et la couleur, et de ne donner à l'ornement des autels que ce qu'on ne trouve plus d'usage et de goût pour le monde.

Non, chrétiens, ne cherchez point ailleurs la source de tant de calamités et de misères

qui surviennent chaque jour dans un siècle où les irrévérences et les immodesties sont montées à leur comble; et mon souffle, dit le Seigneur par un de ses prophètes, a dissipé vos projets ambitieux. J'ai défendu au ciel de verser sur vos compagnons ses rosées fécondes, et à la terre de vous produire votre subsistance. Et pourquoi, Seigneur? Parce que vous dites que vous n'avez pas eu le moyen de relever mon sanctuaire pendant que vous en avez bien trouvé pour vous approprier des palais magnifiques, des appartements superbement lambrissés; changez donc de conduite et songez que, pendant que vous travaillerez dans le temps pour la gloire de mon temple, vous vous préparerez une place bienheureuse dans les saints tabernacles éternels. Je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXI (9*).

DU PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Nemo ex vobis facit legem. (*Joan.*, VII.)
Personne de vous n'observe la loi.

Faut-il chercher ailleurs, mes chers frères, que dans la juste plainte que fait Jésus-Christ au peuple juif dans l'Evangile de ce jour, la preuve et la raison de cet oracle que le Seigneur m'inspire aujourd'hui d'annoncer à son peuple : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : *Multi vocati, pauci vero electi?* (*Matth.*, XX, XXII.)

A ces paroles foudroyantes, si capables de faire trembler la terre et de remplir tout le monde d'effroi, n'êtes-vous pas consternés, mes frères? Beaucoup d'appelés : parole d'abord consolante, mais ensuite : peu d'élus, et par conséquent un nombre infini d'âmes qui périssent; vous et moi peut-être, emportés dans la ruine générale, presque tous les hommes perdus : paroles formidables et d'autant plus accablantes que ce n'est ni un homme ni un ange qui les prononce, mais un Dieu qui, d'une vue immense et éternelle, se représentant la destinée commune et particulière de tous les hommes, et découvrant les deux voies où ils marchent : la voie large, qui perd tout, couverte d'âmes mondaines; la voie étroite, qui sauve tout, déserte et marquée par des vestiges bien rares, s'écrie avec attention : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : *Multi vocati, pauci vero electi.*

O mon Dieu! quand on entend et qu'on médite cette terrible vérité, peut-on en parler à votre peuple? A son idée seule je vois toute la sainte antiquité dans le saisissement et l'épouvante; l'un n'a plus de parole, l'autre pleure amèrement; celui-là ressent un tremblement dans tous ses membres; dans celui-ci, c'est une crainte si vive qu'elle l'empêche de respirer. Job si patient maudit le jour qui l'a fait naître; David se croit déjà dans le fond de l'abîme; Jérémie voudrait que le sein de sa mère eût été le creux de son tombeau. Cette idée si affreuse semble mettre à l'agonie un Dieu; c'est celle qui, dans le jardin des Oliviers, le jette dans une consternation et une tristesse qui va jusqu'à la mort : et comment, après cela, pécheur misérable, aurais-je la force d'expliquer à mes frères cette même vérité à laquelle, comme à leur centre, se rapportent les plus terribles vérités de la religion chrétienne, et qui seule peut leur donner toute la terreur qu'elle imprime elle-même? Car, quand j'envisage les surprises affreuses de la mort, les approches terribles du jugement dernier; lorsqu'en esprit je descends dans les enfers, ces spectacles m'alarment. Cependant, sur tout cela je me rassurerais de la grandeur du mal par le petit nombre de misérables qu'il y aurait; mais, quand je viens à penser que cette mort sera le commencement de l'éternité malheureuse de presque tous ceux qui m'écoutent; que ce jugement dernier sera la condamnation de presque tous les fidèles qui m'environnent, que cet enfer sera la demeure fixe de la plus grande partie de ceux avec qui je vis et à qui je parle; quand je songe que peut-être c'est là mon sort et mon partage, je l'avoue, je ne suis plus maître de mes soupirs; tout me déplaît sur la terre, tout m'afflige; et je me trouve à plaindre d'avoir à vous parler, mes frères, quand je ne me sens disposé qu'aux soupirs et aux larmes.

Faisons cependant un effort. Quelque décisive que soit cette vérité terrible, presque personne n'y pense, tous s'endorment là-dessus dans une funeste sécurité, et il n'est rien plus digne d'un ministre de l'Eglise que de crier sur le fatal assoupissement des hommes : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : *Multi vocati, pauci vero electi.*

Mais pourquoi encore si peu d'élus, les preuves de cette vérité sont aussi terribles que cette vérité elle-même. Il y a peu d'élus parmi nous, parce qu'il y en a peu qui soient véritablement chrétiens, encore moins qui soient sincèrement convertis, presque point qui soient persévéramment justes. Reconnaissez-vous ici toute l'illusion de vos pensées? Vous vous dites quelquefois : Comment ces paroles, peu d'élus, pourraient-elles avoir toute la rigueur qu'on leur attribue, il y a tant de fidèles; première erreur, car il est peu de vrais chrétiens; mais, parmi ceux qui tombent et s'égarent, il y en a un si grand nombre qui reviennent sincèrement à Dieu; deuxième erreur, car il en est peu qui soient véritablement convertis; mais comptez du moins, direz-vous, sur ceux qui persévèrent dans la justice; troisième erreur, car il n'y en a presque point qui soient persévéramment justes. Ainsi, soit que vous cherchiez les élus, ou dans la sainteté du christianisme, ou dans la vérité de la conversion, ou dans la fermeté de la justice, recourez partout, vous serez forcé de reconnaître et de craindre la vérité de cet oracle de Jésus-Christ : *Multi vocati, pauci vero electi.*

(9*) Imprimé dans l'édition de Liége, tom II, page 56, et à la suite de l'édition du *Petit-Carême*.

Vous, ô mon Dieu! remplissez-moi de votre esprit, et, pendant que je veux frapper les oreilles de votre sainte parole, portez dans les cœurs la componction et la piété : c'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Peu d'élus : mais pour porter dans vos esprits la conviction de cette effrayante vérité, n'attendez pas qu'ici j'emploie ces preuves étrangères qui tant de fois vous ont alarmés; non, je ne veux la chercher ni dans les idées de Dieu, ni dans ses décrets, ni dans ses jugements profonds, abîme que je n'ose entreprendre de sonder. Noé seul, sauvé du déluge universel qui inonda toute la terre, Loth, presque seul échappé des flammes qui embrasèrent cinq villes criminelles, et tout le reste des hommes abandonnés à la juste colère de Dieu, tristes figures et trop malheureuses images dont nous sommes la trop nouvelle vérité : je vous rapporterai encore moins les autorités des saints Pères, si fortes et si abondantes sur cette matière, de ces hommes si éloquents sur les mystères de Dieu, si zélés pour le salut des âmes, si intéressés par conséquent à élargir les voies du ciel, et à multiplier le nombre des élus; mais qui étaient forcés, par une lumière invisible, d'enseigner ce qu'ils avaient appris de l'Esprit de Dieu même, et en qui la vérité triompha de la malice; par toutes ces preuves, je n'aurais pas de peine à vous convaincre qu'il y a peu d'élus; mais mon dessin, pour vous tirer de votre première erreure, est de chercher cette conviction dans votre propre cœur; je n'en veux point d'autres témoignages que vos mœurs, point d'autre autorité que votre vie, preuve sensible, autorité présente que vous ne sauriez méconnaître, que vous ne pouvez désavouer, et qui va porter dans vos esprits la persuasion la plus forte et la plus invincible; et, pour ne pas vous laisser plus longtemps attendre votre sort, je dis d'abord que dans l'Eglise il y a peu d'élus, car c'est en ce sens que Jésus-Christ a prononcé cet oracle, et il faudrait en faire une violente explication pour y faire entrer les hérétiques et les infidèles; je dis donc que dans l'Eglise il y a peu d'élus, et pourquoi? parce que, dans l'Eglise, il y en a peu qui soient véritablement chrétiens.

En effet, qu'est-ce qu'un chrétien? Définissons-le moins par ses dignités que par ses obligations, moins par ce qu'il a de glorieux que par ce qu'il a d'indispensable, et, puisqu'il tire de Jésus-Christ son nom, son mérite et son lustre, voyons ce qu'a été Jésus-Christ; c'est le moyen le plus sûr d'éclaircir votre sort et de voir de quel côté vous pouvez vous dire véritablement chrétiens. Selon saint Paul, Jésus-Christ s'offre aux fidèles en trois états différents : à l'égard de Dieu, dans un état d'innocence; à l'égard de vous-même dans un état de mortification; à l'égard du monde, dans un état de haine. Voilà tout Jésus-Christ; c'est par là que vous verrez tous les traits de ressemblance que vous avez avec lui; c'est donc, selon l'Apôtre, tout le chrétien, tout le nouvel homme: *Vosmetipsos tentate si estis in fide* (II *Cor.*, XIII); voyez si Jésus-Christ est en vous, s'il y vit, s'il y respire : *Ipsi vos probate.* (*Ibid.*) Eprouvez-vous, sondez votre cœur, en quoi lui ressemblez-vous? qui n'est point son image, ne peut être son élu : *An non cognoscitis vosmetipsos quia Christus Jesus in vobis est.* (*Ibid.*) Si vous ne l'exprimez en vous, vous êtes vous-mêmes réprouvés : *Nisi forte reprobi estis.* (*Ibid.*) A cette idée, quelle foule de fidèles disparaît déjà du troupeau de Jésus-Christ, et si peu le suivent, combien peu le posséderont. Je dis 1° qu'un homme, pour être véritablement chrétien, doit mener une vie de sainteté et d'innocence à l'égard de Dieu; et, en effet, un chrétien n'est plus ce composé d'esprit et de chair que la mort détruit, ce citoyen de la terre que le monde enchante, ce sujet revêtu de tant de dignités, de titres, de richesses, loin que ce soit là son caractère, c'en est trop souvent la perte et la ruine : un chrétien c'est pour ainsi dire une créature invisible, spirituelle, céleste, qui, élevée au-dessus des sens, vit dans un monde plus pur, à qui le baptême est comme un tombeau où il est mort au péché pour ne plus vivre qu'à la grâce. Oui, chrétiens, dans les eaux vivifiantes, vous avez pris une forme toute nouvelle, vous y avez été revêtus de Jésus-Christ, vous y êtes devenus ses frères, ses membres, ses héritiers; vous y avez reçu son esprit, et y avez été faits participants de Dieu même; mais, si vos priviléges sont si excellents, ne devez-vous pas y répondre par des mœurs toutes pures, et, puisque tous vos titres sont si saints, ne périssez-vous pas si vous ne les sanctifiez vous-mêmes.

Or, sur cette règle, est-il beaucoup de chrétiens véritables? Quand du haut de son trône Dieu daigne jeter quelques regards sur la terre, en découvre-t-il beaucoup parmi les hommes qui mènent cette vie d'innocence et de pureté? Hélas! c'est ici qu'on peut s'écrier avec le Prophète qu'il n'en est presque plus : *Defecit sanctus.* (*Psal.* XI.) Tout est corrompu sur la terre: qu'il y a longtemps que nous avons souillé cette robe de candeur que nous avions reçue au baptême, que nous avons effacé de notre âme cette beauté si lumineuse, cette ressemblance si auguste que le baptême leur imprima! Autrefois, l'innocence était un trésor si cher aux premiers fidèles! aujourd'hui elle semble peser à ceux qui l'ont reçue : notre raison s'est égarée dès que le Seigneur nous l'a donnée, et, encore si toujours la perte de cette précieuse innocence se faisait sentir; mais combien, hélas! prennent le crime pour elle! combien, qui depuis longtemps l'ont perdue et croient l'avoir encore! combien appellent fragilité pardonnable ce qui est un crime très-énorme! combien se permettent le luxe et la mollesse comme l'apanage et le privilége de leur état! Je pourrais produire ici bien

d'autres articles contre vous, et, quoique je parusse suprenant, je vous ferais voir par toutes ces vérités, que chacun porte au fond de son cœur un principe vicieux qui le damne, et que, dans la plupart de ceux qui se croient les plus justes, la grâce première se retire imperceptiblement malgré la flatteuse opinion qu'on l'a encore; mais quel besoin a de tout cela mon sujet? La licence a levé le masque, les sujets corrompus et aveugles ont déclaré à Dieu une guerre ouverte; il me semble l'entendre me dire, comme autrefois à Jérémie : Cherchez dans toutes les rues, parcourez toutes les places, pour voir si, dans la multitude qui s'offre à vos yeux, vous trouverez un homme de mon choix, qui soit juste et fidèle : *Circuite vias Jerusalem an inveniatis virum facientem judicium et quærentem fidem.* (*Jerem.*, V.)

Pour suivre un détail que le doigt de Dieu n'a tracé que pour notre siècle, j'irai donc avec le prophète chercher les élus de Dieu parmi les chrétiens et dans tous les états; peut-être les trouverai-je parmi les pauvres : *Forsitan pauperes sunt* (*Ibid.*); mais ils sont dans une ignorance absolue des choses les plus nécessaires au salut, leur vie n'est qu'un instinct de la nature, plutôt qu'un mouvement de la grâce; ce n'est qu'envie, que jalousie, que murmures, que plaintes, qu'impatience parmi eux : plus vous les frappez, Seigneur, et plus ils deviennent intraitables; les coups que vous leur portez, loin de les ramener, ne servent qu'à les éloigner, et ils sont tout à la fois et plus méchants et plus malins que les autres : *Stulti ignorantes viam Domini percussisti eos et non doluerunt.* (*Ibid.*) J'irai donc parmi les riches, parmi les grands de la terre : *Ibo ad optimates* (*Ibid.*); hélas, triste ressource! *Ipsi enim cognoverunt viam Domini* (*Ibid.*); il est vrai qu'ils sont mieux instruits que les pauvres des voies du salut; mais ils abusent de leurs connaissances pour secouer plus hardiment le joug du Seigneur; ils violent impunément les lois de l'abstinence et du jeûne, se livrent aux voluptés et à la sensualité; toute leur personne n'est qu'un abus scandaleux des bienfaits du Seigneur; ils font de leur grandeur, de leurs richesses une idole à qui le reste des hommes sacrifie, et leur vie tout entière n'est qu'une infraction plus hardie de toutes les lois du christianisme et une apostasie continuelle des vœux de leur baptême : *Et ecce magis hi confregerunt jugum, ruperunt vincula.* (*Ibid.*) Les savants peut-être se trouveront à l'égard de Dieu dans une disposition plus avantageuse et plus chrétienne, hélas! *Negaverunt Dominum et dixerunt non est ipse!* (*Ibid.*) Ces hommes superbes, pour avoir voulu trop curieusement approfondir la religion, l'ont perdue; l'impiété, ce semble, est l'esprit et la science du temps, notre siècle, pour vouloir être trop philosophe, a cessé d'être chrétien, et ce désordre a passé des savants jusqu'au peuple : *Neque veniet super eos malum* (*Ibid.*) Où irai-je donc encore? Aurai-je recours aux magistrats et aux dépositaires de la justice : mais dans la plupart ce n'est plus la vérité qui décide, mais la passion; on ne regarde plus aux règles qu'on doit suivre, mais aux personnes qu'on veut ménager : le crédit et la faveur l'emportent sur le droit et les bonnes raisons, les intérêts de la veuve et du pupille n'y sont écoutés que quand l'autorité des ministres et des grands n'y forme point d'obstacles et ce n'est jamais par le fond d'une incorruptible équité; mais par le faible du juge ou par la qualité des parties que les arrêts et les sentences sont prononcés : *Causam viduæ non judicaverunt, causam pupilli non dixerunt.* (*Ibid.*) Que mes yeux se tournent du côté du sanctuaire : *Sta in porta domus Domini* (*Ibid.*); mais hélas! que vois-je? la maison du Seigneur abandonnée à l'oisiveté, à la mollesse, l'héritage de Jésus-Christ prostitué au faste et à la vanité, le patrimoine des pauvres prodigué au jeu, à l'avarice ou à la sensualité : *Prophetæ prophetabant mendacium, et sacerdotes applaudebant manibus suis* (*Ibid.*) Que vois-je encore? de faux prophètes qui débitent le mensonge pour de saintes vérités, des ministres sacrés plus mondains que le peuple, et, pour quelques-uns qui soutiennent l'honneur du caractère, combien le déshonorent? La beauté du désert s'est flétrie, la corruption a pénétré jusqu'aux parties les plus nobles du corps, le sel même s'est lâchement affadi; enfin toute la terre pleure de se voir souillée : *Lugebit terra.* (*Jerem.*, IV.) Elle n'est plus qu'une vaste mer de désordres, qu'un obscur nuage d'iniquités et de crimes qui enveloppe tous les états, toutes les conditions, tous les âges, tous les temps : *Universi corrupti sunt* (*Jerem.*, VI), et si, après cette recherche, Dieu me dit en ore : Montrez-m'en donc quelqu'un sur qui je puisse faire tomber mes miséricordes, car je souffre à les retenir : *Super quo propitius esse potero* (*Jerem.*, V); ne suis-je pas forcé de lui répondre qu'il n'y a plus de foi parmi les chrétiens, qu'elle n'est plus ni dans leurs bouches ni dans leurs mœurs : *Periit fides, et ablata est de ore eorum.* (*Jerem.*, VII.)

Venez donc, mon Dieu, au secours de votre Eglise; jamais cet édifice céleste ne se perpétua plus lentement! ô nouvelle Sion, religion sainte qui vous voyez ainsi défigurée, épouse du Sauveur, êtes-vous donc la même qui descendîtes du ciel où vous fûtes formée, portant dans votre sein un peuple d'élus, et qui étiez si féconde en grands saints, vos beaux jours, hélas, sont passés! et c'était sur cette foule de chrétiens d'aujourd'hui qui vivent plutôt en idolâtres qu'en vrais fidèles que Jésus-Christ prononça cet oracle terrible : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : *Multi vocati, pauci vero electi.*

Or, vous qui m'écoutez, mes frères, car sans cette application particulière de chacun à soi-même, les vérités que nous vous annonçons seraient entièrement inutiles, et je ne veux pas que cette multitude de chrétiens qui, avec un titre de réprouvés, se promettent le sort des élus, vous autorise à

croire que vous êtes de ce malheureux nombre, voulez-vous savoir quel sera votre sort, et quelle place vous devez tenir au jugement de Dieu, examinez-vous vous-même; demandez-vous si vous avez ce cœur pur, ces mœurs innocentes qu'il faut avoir pour être admis sur la montagne sainte; en un mot voyez si, dans votre état, vous menez cette vie d'innocence et de pureté qui constitue le premier degré du chrétien. Je vis, dites-vous, comme les autres; mais tous les autres se perdent, vous périssez donc avec eux; à quel titre pouvez-vous vous flatter d'une exception toute privilégiée : je vois partout dans les livres saints que la multitude se damne? En quel endroit lisez-vous que, vivant avec la multitude, l'exception vous soit accordée? Mon Dieu, plus on approfondit cette vérité, plus elle inspire de crainte et de frayeur, et à qui l'imprime-t-elle? aux justes et aux élus, tandis que les pécheurs et les réprouvés lui offrent un cœur intrépide et tranquille.

2° Un chrétien véritable à l'égard de lui-même doit mener une vie de pénitence et de mortification pour imprimer en lui Jésus-Christ, car la qualité de chrétien et la croix du Fils de Dieu sont absolument inséparables: on perd l'une dès qu'on quitte l'autre, et quiconque refuse cette portion du calice que le Sauveur destine à ses disciples, renonce en même temps à cette portion de gloire qu'il leur prépare dans le ciel : ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que Jésus-Christ a souffert pour entrer dans sa gloire, et pourquoi, si vous y prétendez, refuserez-vous de souffrir après lui? mais s'il en est ainsi, si la seule vie pénitente et mortifiée ouvre le ciel à un élu, si le chrétien ne se forme que dans les souffrances et dans les mortifications, en connaissez-vous beaucoup qui soient de vrais chrétiens, et l'êtes-vous vous-même? pouvez-vous lever la tête comme la gloire de Jésus-Christ votre chef, ou plutôt ne devez-vous pas la baisser comme sa honte? S'il est rare de trouver dans le siècle de vrais héros, parce qu'il faut pour cela des vertus sublimes, vaincre, triompher, braver les périls et affronter la mort même, s'il le faut, les véritables chrétiens ne sont-ils pas encore plus rares, puisqu'il faut de pénibles vertus, désarmer les passions, captiver sa raison, réprimer ses sens, dompter ses penchants, se montrer supérieur à tous les événements les plus tristes de la vie, et assujettir les plus redoutables de tous les ennemis qui sont notre corps, notre volonté, tout nous-mêmes, et de là exagère-t-on beaucoup, quand on s'écrie que le nombre des chrétiens est bien rare?

En effet, le chrétien aime la peine et vous aimez tous le plaisir; un chrétien est sobre, tempérant, et la sensualité est votre partage; un chrétien fait de son corps sa victime, et vous vous faites tous comme une idole du vôtre; selon l'Evangile le chrétien est un homme qui se hait, et vous ne cherchez qu'à vous satisfaire; c'est un homme qui se peine, qui se contraint, qui se fait violence, et vous suivez vos penchants, vos commodités et vos aises. A ces premiers traits vous prendra-t-on pour un chrétien? mais ce n'est pas tout : le chrétien est un homme mort et crucifié au monde, et vous donnez dans ses maximes, dans ses modes, dans ses usages, dans son commerce, dans ses liaisons; un chrétien se plaît dans les larmes, dans la tristesse, dans l'amertume et dans les afflictions, et vous ne cherchez que la joie, que le plaisir, que les douceurs, que les consolations. Ah! depuis quand donc les délices et les profanes joies du siècle sont-elles montées sur le Calvaire? Ah! je conçois bien que c'est là crucifier Jésus-Christ; mais est-ce vous crucifier vous-même? enfin le chrétien est un homme mort enseveli avec Jésus-Christ, c'est-à-dire qui n'a plus rien du vieil homme, qui ne vit plus pour la terre, qui est une nouvelle créature, qui ne vit, qui ne soupire, qui n'agit que pour le ciel; mais trouve-t-on en vous ces dispositions salutaires? Hélas! à la vue du plaisir tous vos désirs s'irritent, toutes vos passions se révoltent. Est-ce là donc mourir à vous-mêmes? Est-ce là être un chrétien, un disciple de Jésus-Christ? un membre de son Eglise, une image d'un Dieu crucifié, un élu, un héritier de sa gloire.

O vous, ministre des grandes vengeances du Seigneur, ange exterminateur qui ne devez épargner que ceux qui auront porté sur leur front l'impression du sang de l'Agneau et le sceau de ses souffrances, oh! que vous trouveriez ici à frapper, à immoler et à perdre! Quelle action n'aurait pas sur mes auditeurs et sur moi, peut-être, le premier, le glaive vengeur que la colère du Dieu vivant vous met en main! que de sang coulerait ici de toute part! Quelle désolation! quel carnage! Combien se croient en sûreté parmi nous qui seraient égorgés! Et que bien plus terriblement que moi vous annonceriez cette effrayante vérité : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ; *multi vocati, pauci vero electi.*

3° Un chrétien, pour l'être véritablement, doit mener, à l'égard du monde, une vie de renoncement et de haine : être du monde et être de Jésus-Christ, sont deux principes inalliables ; aussi au baptême vous avez déclaré que vous renonciez au monde, qu'il n'aurait plus de pouvoir sur vous, l'espérance même du royaume du ciel et des biens éternels ne vous y fut donnée qu'à des conditions égales et réciproques, de mépriser tout ce que vous verriez ici bas, pour vous attacher uniquement aux biens spirituels, et vous jurâtes solennellement avec le monde et ses pompes, un divorce éternel ; mais, après ces promesses solennelles, qui de vous osera se regarder de près sans se faire peur à lui-même? Votre vie est-elle une exécution fidèle de ces grands vœux du baptême? En quel temps, en quelle occasion votre conduite est-elle un anathème et un divorce avec le monde? Ces paroles pleines d'enflure, de médisance, de licence, de séduction, de flatterie, sont-elles un renoncement aux artifices, aux déguisements, à la dissimulation,

à l'esprit et au langage du monde? ces habits si magnifiques, ces parures si brillantes, ce faste si éblouissant, ces modes si bizarres, ces palais si somptueux, ces ameublements si riches sont-ils un renoncement aux pompes du monde? ces vives saillies qui vous portent vers les jeux, vers les plaisirs, vers les spectacles, vers les compagnies, vers la bonne chère, sont-elles un renoncement aux folles joies et aux usages du monde? Haïssez-vous le monde, quand vous nagez dans les délices, que vous courez après ses charmes, que vous vous faites un bonheur de lui plaire, un art de vous conformer à son goût, que vous êtes inconsolable de lui avoir déplu? Haïssez-vous le monde, quand vous vous rendez les tristes esclaves de ses coutumes et de ses bienséances, les malheureuses victimes de son crédit, de sa fortune, de ses honneurs? Haïssez-vous le monde, quand vous vous déclarez ses apologistes éternels contre les justes censures qu'en font les ministres sacrés? Haïssez-vous le monde, quand vous aimez à vivre sous sa dépendance, quand vous ne voulez pas d'autre maître que lui, et que vous préférez la honte d'être son esclave à la gloire d'être son vainqueur? Haïssez-vous le monde, quand vous êtes charmé de l'encens qu'il vous offre, que vous donnez dans tous les piéges qu'il vous tend, que vous vous laissez conduire en aveugle dans tous les abîmes qu'il vous ouvre? Haïssez-vous le monde, quand vous voulez être de toutes ses parties, que vous vous plaisez dans ses agitations, dans son tumulte, dans ses embarras, dans ses troubles, dans ses cercles, dans ses assemblées? Haïssez-vous le monde, quand de toutes parts vous courez au théâtre, qui est son centre, où il étale tous ses charmes, où sa figure est peinte plus au naturel, où il se montre avec ses traits les plus enflammés, où il débite par tous les sens son poison le plus funeste, et où il rassemble toutes ses pompes, réunit toutes ses forces pour séduire l'innocence et porter ses flammes meurtrières jusque dans la substance de l'âme? Sont-ce là, mes frères, des fruits bien marqués de la haine que vous avez pour le monde?

Je l'avoue, en certains moments où la grâce vous touche pour vous éclairer et vous faire revenir, vous vous plaignez que ses joies sont fades, ses plaisirs insipides, ses honneurs gênants, et qu'il ne reste que le dégoût et la lie de s'y être enivré. Si, dans les chaires chrétiennes, les ministres de la sainte parole vous disent que c'est un imposteur qui n'a de grand que ses misères, de vrai que ses perfidies, de réel que son inconstance et sa légèreté, si nous vous disons qu'il n'est autre chose qu'un amas monstrueux d'idolâtres qui n'adorent que leurs peines, une société d'aveugles qui se précipitent, qui se heurtent les uns les autres, qu'une troupe de bêtes féroces qui se mangent, qui se déchirent tour à tour, si nous vous représentons avec l'Ecriture et les Pères qu'il est une mer orageuse où les tempêtes sont fréquentes, les naufrages ordinaires et dont l'émotion fait périr ceux qu'elle porte, que c'est une terre maudite qui dévore ses habitants, qui n'a de fond que la corruption, qui n'a de fécondité que pour le mal et qui est toujours stérile pour le bien; si nous vous faisons souvenir que ce monde est le piége fatal de l'innocence, l'écueil de la vertu, la mort de l'âme, l'empire du démon, l'ennemi déclaré de Jésus-Christ, que son nom seul est un anathème pour le chrétien, et que non-seulement il est un vide affreux de toutes sortes de biens, mais l'assemblage de toutes sortes de maux; de tout cela, vous en convenez avec nous, vous ajoutez même encore à ce tableau des traits plus vifs et plus horribles par la connaissance que vous en avez au-dessus de vous, et nous avons la consolation de voir que vous nous surpassez, au moins dans l'horreur des images que vous en retracez; mais, dans la pratique, au milieu de toutes vos connaissances et de toutes vos plaintes ne lui donnez-vous pas tout votre cœur, tout votre temps, toutes vos affections, tous vos soins, et ne peut-on pas dire que vous êtes désabusé et dévoué tout ensemble? Vous le connaissez assez, dites-vous, ce monde dont nous vous parlons; mais que vous sert donc de le si bien connaître si vous ne l'en aimez pas moins, et n'est-ce pas la plus grande de toutes les folies de vous dévouer à un perfide, à un imposteur reconnu pour tel, et de l'idolâtrer tout méprisable et tout corrompu qu'il est? Enfin, le chrétien et le monde sont deux ennemis qui se font une mutuelle guerre, dont les vues, les réflexions, les sentiments, les démarches sont toutes opposées; mais vous parlez comme le monde, vous désirez, vous estimez, vous craignez comme le monde, vous vous attristez, vous vous réjouissez, en un mot, vous pensez, vous vivez comme le monde, vous êtes donc du monde, vous êtes le monde même; or le monde n'est point chrétien, donc vous ne l'êtes point non plus. Si le monde faisait des élus, peut-être seriez-vous de ce nombre; mais c'est Jésus-Christ qui décide de votre sort, et, comme il réprouve le monde en mille endroits de son Evangile, donc comme lui vous êtes réprouvé, donc comme le monde vous êtes exclus du ciel et des espérances éternelles, le grand nombre n'étant aujourd'hui ni de scélérats, ni de saints; vous formez par vos mœurs, par vos airs, par vos manières, par votre politesse, par votre enjouement, par votre mollesse, par votre sensualité, vous formez, dis-je, cette multitude que Jésus-Christ réprouve et qui, le jetant dans l'admiration et la douleur le fait écrier: Oh! que la voie qui conduit à la vie est étroite, qu'elle est peu fréquentée, et qu'il y en a peu qui la trouvent! *Quam arcta via est quæ ducit ad vitam! pauci sunt qui inveniunt eam.* (*Matth.*, VII.) Car, si en vivant comme la multitude on était sauvé, qu'y aurait-il de plus commun que le salut? mais, parce qu'en vivant comme le monde, on ne peut opérer

cette grande affaire du salut, c'est avec raison que la seule pensée jette la douleur et l'admiration dans le cœur d'un Dieu : *Quam arcta via est quæ ducit ad vitam!*

Mon Dieu, que cette parole porte avec elle des idées sombres et amères dans les esprits dociles, et qu'elle pénètre bien avant dans un cœur jaloux de son salut? ce monde, tel qu'il est et qu'aujourd'hui vous aimez, que vous suivez, est un grand livre toujours ouvert ou plus sensiblement encore que dans l'Evangile, vous lisez avec les yeux de la foi qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : *Multi vocati pauci vero electi;* mais, voulez-vous sortir de l'anathème général prononcé contre ce monde; imitez ces enfants d'Israël qui dans Babylone même refusèrent d'adorer des dieux étrangers que tout le monde adorait et que Nabuchodonosor voulait qu'ils adorassent avec sa statue : *Omnis homo prosternat se et adoret statuam auream, et cadentes omnes populi adoraverunt statuam auream.* (*Dan.* III.) Aux ordres de ce roi impie, tous les peuples se prosternent et lui rendent de profanes adorations ; mais vous chrétiens, dites à ce monde qui vous tyrannise ce que ces fidèles enfants d'Israël répondirent au roi de Babylone : *Ecce Deus noster quem colimus* (*Ibid.*). Se prosterne qui voudra devant la figure de ce monde et devant ses idoles; pour nous nous n'en ferons jamais rien, voilà sur la croix, dans les cieux, sur nos autels le Dieu que nous reconnaissons pour être seul véritable, c'est uniquement à lui que nous voulons sacrifier nos cœurs et toute notre vie, lui seul mérite et recueillera tout notre culte, tous nos hommages : *Ecce Deus noster quem colimus;* mais pour toi, monde corrupteur, pour tous tes biens et tes richesses périssables, pour tous tes honneurs vains et chimériques, pour tous tes plaisirs frivoles et dégoûtants, nous n'en voulons point; que les mondains, tes lâches partisans, les adorent comme ses idoles, pour nous nous te déclarons que nous les avons en exécration, nous ne te le cachons point : *Notum tibi sit quia deos tuos non colimus.* (*Ibid.*) Nous faisons gloire de le publier par tout notre conduite, et au milieu de la multitude effroyable qui tombe tous les jours à tes pieds, nous n'aurons jamais que du mépris et de l'aversion pour tout l'éclat et les charmes que tu étales à nos yeux : *Statuam auream, quam erexisti, non adoramus.* (*Ibid.*)

Vous le sentez donc, mes frères, combien ces traits étrangers mettent d'opposition entre vous et Jésus-Christ et que trouvant dans le christianisme même si peu de vrais chrétiens, c'est une forte conviction qu'il y a peu d'élus; mais peut-être en trouvera-t-on le nombre plus grand, si on le prend du côté de la conversion et de la pénitence, encore fausse ressource? Peu d'élus, parce qu'il y a peu de pécheurs qui soient véritablement convertis ; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Peu d'élus : parce qu'après une vie toute de péché, il y en a peu qui soient véritablement convertis, et plût à Dieu qu'il y en eût d'avantage; ici ne nous livrons pas à des sentiments outrés qui rebutent plus qu'ils n'encouragent, ne suivons pas cette éloquence vaine qui, pour faire des impressions plus vives sur l'esprit, n'en fait aucune sur le cœur, et crainte de ne rien conclure en exagérant, donnons à la conversion les bornes les plus étendues.

Qu'est-ce que se convertir? Se convertir, mes frères, c'est : 1° quitter le péché; 2° l'expier, c'est-à-dire haïr le mal et aimer la justice : voilà tout ce qui sauve le pécheur; c'est le terme auquel la bienheureuse élection est attachée; un degré au-dessous, c'est la damnation éternelle ; mais qu'il est peu de conversions qui aillent jusque-là, et qu'un élu peut bien s'écrier avec le prophète : Je suis devenu un prodige à l'égard du plus grand nombre : *Tanquam prodigium factus sum multis.* (*Psal.*, LXX.)

Cette ruine entière de ce qui offense Dieu est dans la première démarche d'un cœur touché, qui aspire encore à la bienheureuse élection; il faut qu'il commence par anéantir en lui le péché, et qu'il dise : Mon Dieu! séparez mon cœur de cet objet criminel qui m'éloigne de vous, de tous ces désirs pervers, de toutes ces affections terrestres qui m'empêchent de retourner sincèrement à vous.

Or, selon ce principe, mes frères, cette conversion est-elle la vôtre? En quel endroit de la terre découvre-t-on ce renoncement total au péché? Examinez-vous vous-mêmes. Vous avez tous été pécheurs; vous qui vous dites convertis, ne tenez-vous point encore par quelque côté à quelqu'un de ces péchés? et le Seigneur, qui voit jusqu'au fond des consciences, ne peut-il point vous faire le même reproche qu'autrefois il faisait à la maison d'Israël? Ah! ce n'est point de tout votre cœur que vous êtes revenu à moi : *Non est reversa ad me in toto corde suo.* (*Jerem.*, III.) Non, cette âme criminelle n'est revenue qu'à moitié; elle n'a pas tout quitté ce qui la rendait coupable à mes yeux : *In omnibus suis non est reversa;* son retour n'est qu'un fantôme, et non une véritable conversion; et, en effet, ô homme pécheur! qui vous glorifiez du nom de pénitent, où est donc le changement total de votre cœur? La terre, le monde, les faux biens, les créatures n'ont-ils plus le moindre désir, la moindre affection de ce cœur touché qui doit tout entier retourner à son Dieu? Où voit-on de ces cœurs généreux dont toutes les forces, tous les soins aillent à fuir tout ce qu'ils avaient recherché, à haïr tout ce qu'ils avaient aimé, à sacrifier tout ce qu'ils avaient le plus chéri, quand aujourd'hui, hélas! les conversions sont lâches, feintes et partagées? Si on sacrifie la cupidité, on conserve l'orgueil; si on étouffe la vengeance, on épargne la mollesse, si on renonce aux amours grossiers, on se réserve des tendresses spirituelles; toujours l'on ménage une partie de la victime. Vous ne faites dans vos prétendues conversions que changer d'objets, que varier vos

passions, qu'en substituer de plus tranquilles à celles qui faisaient trop de bruit; vous changez les péchés des sens pour ceux de l'esprit, les coupables vanités qui scandalisaient le prochain en complaisances secrètes qui flattent l'amour-propre; vous faites succéder une fausse tranquillité de conscience aux remords cuisants; et, en affectant une plus édifiante régularité, vous vous ménagez davantage vous-mêmes; vous seriez bien fâchés de donner dans ces crimes énormes, dans ces injustices criantes, dans ces impuretés honteuses; mais pour garder plus de délicatesse et de règle dans vos péchés, vous n'en outragez pas Jésus-Christ avec moins de malice; vous ne vous lassez plus à courir après les plaisirs, mais la mollesse et l'oisiveté vous en fournissent d'aussi délicieux et d'aussi sensibles, c'est-à-dire que le retour de l'âge, la nécessité des affaires, les bienséances de l'état, la révolution des temps, les disgrâces de la fortune sont bien plutôt la cause de vos conversions que la haine du péché, que l'horreur du mal et que la sincérité de votre repentir. Vous renoncez au grand monde, à ses bagatelles, à ses usages pernicieux, à ses modes ridicules, à ses agitations fatigantes; mais dans votre retraite vous conservez encore un certain nombre d'amis privilégiés, certaines liaisons tendres, des entretiens et des conversations dangereuses; et si vous ne vous trouvez plus dans les cercles et dans les assemblées mondaines, vous vous livrez encore aux censures malignes, aux railleries piquantes, aux médisances subtiles, aux jalousies, aux envies, tous poisons qui, pour être plus subtils, n'en sont pas moins funestes, et c'est ainsi que vous tempérez le vice sans l'abandonner; vous réformez le dehors sans toucher au dedans, oubliant que dans un cœur qui veut se convertir, une seule passion, un seul péché rappelle tous les autres.

Or, un tel retour est-il l'ouvrage de la grâce ou la punition du péché? De quel nom peut-on le qualifier, sinon d'erreur, de feinte et de mensonge? *In mendacio.* Et lorsque dans cet état vous vous familiarisez avec les sacrements, que vous les recevez sans crainte, ne vous incorporez-vous pas votre propre jugement, et ne justifiez-vous pas par vous-mêmes cet oracle terrible : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : *Multi vocati, pauci vero electi.*

Mais entendra-t-on toujours cette parole effrayante sans en tirer quelque fruit? J'aurais dû l'expliquer plus au long, je l'avoue; mais en l'exposant seulement, je frissonne. Voyez-vous ce sacré temple, cette maison de prière et de miséricorde? Dès que vous n'êtes pas du petit nombre des élus, vous n'êtes plus dignes d'y entrer, et du centre des grâces, il devient une source d'anathèmes pour vous. Voyez-vous ce sang précieux répandu pour tous sur le Calvaire et reproduit sur nos autels pour effacer les péchés du monde? Dès lors que vous n'êtes point des élus, il ne coule plus pour vous, et vous ne l'avez plus, votre lâcheté seule vous en prive. Cette croix, instrument adorable du salut de tous les hommes, dès lors que vous n'êtes point des élus, ne sert plus qu'à votre honte et votre condamnation. D'un côté, perçez le voile céleste, voyez-vous Jésus-Christ au milieu des anges et des saints qui l'adorent, et dont il fait tout le bonheur et toute la félicité? Dès lors que vous n'êtes point des élus, ce bonheur souverain est perdu pour vous. De l'autre, baissez les yeux, voyez-vous ces brasiers ardents, ces flammes dévorantes, ces démons furieux, cet amas de tous les tourments et de toutes les misères? Si vous demeurez inflexibles, si vous endurcissez vos cœurs sur la vérité que je vous annonce aujourd'hui, c'est là votre sort, ce sera éternellement votre partage. Oh! quel coup de foudre pour le pécheur, que cette parole : peu d'élus! Mais, pour la crainte que cette vérité imprime, qu'elle est juste, qu'elle est raisonnable; elle devrait être aussi grande que le ciel que nous perdons, que cet enfer que nous méritons. Qu'on est sage de s'y abandonner! le comble des maux ne demande-t-il pas le comble des craintes?

Mais il y a plus encore pour une véritable conversion : l'essentiel est de joindre à la fuite de tout péché la pratique de toute justice, et d'accompagner le renoncement parfait au mal d'une réparation juste et proportionnée de la pénitence, selon ces paroles du Seigneur : Convertissez-vous à moi et marchez selon ma justice; mes jugements seront sévères pour les pécheurs, et ce n'est que par une rigoureuse pénitence qu'on peut en prévenir les rigueurs : *Convertimini in justitia et in judicio;* et là-dessus, mes frères, examinez-vous, et voyez si vous êtes véritablement convertis pour être du nombre des élus. Oh! que sur cette essentielle condition l'enfer a élargi ses portes, et que de pécheurs on y voit tomber en foule de toutes parts! Tous ont outragé Dieu par leurs crimes, et presque personne ne fait pénitence. En effet, qui peut se vanter que sa vie est accompagnée de cette pénitence proportionnée, sans laquelle on n'est digne que de l'enfer? Si pour faire pénitence, il suffisait d'avoir une confiance stérile et oisive en la miséricorde de Dieu, s'il ne fallait que sentir le besoin pressant qu'on a de la grâce et des secours d'en haut, si la pénitence véritable n'était qu'une accusation froide et timide de ses péchés au prêtre, si elle ne consistait que dans quelques protestations vaines, que dans une douleur passagère et superficielle, que dans quelques actes extérieurs de religion, ah! on en verrait beaucoup qui feraient pénitence, et cet oracle éternel : peu d'élus, serait un mensonge; mais ce qui lui donne tant de force et de vérité, c'est que la conversion pour être véritable doit des réparations proportionnées aux offenses qu'on a commises, et que non-seulement il faut quitter le péché, mais le pleurer. Ce qui donne à cet arrêt tant de frayeur, c'est que la justice de Dieu demande une satisfaction qui soit mesurée sur le crime; c'est que Jé-

sus-Christ, pour nous admettre au nombre des élus, exige du pécheur une pénitence vive, prompte, rigoureuse, constante, et que la nôtre est lâche, douce, tardive, passagère, insuffisante, et par conséquent nulle : *Nullus est qui agat pœnitentiam.* (*Jerem.*, VIII.)

Et en effet, comment un Dieu qui porte au péché une haine si marquée, pourrait-il être satisfait de ces jeûnes si adoucis, de ces prières si négligées, de ces confessions si froides, de ces conversions superficielles, de ces faibles violences qui se jettent sur des endroits indifférents, qu'on abandonne sans peine? En vérité la justice de ce Dieu si longtemps et si grièvement offensé, se trouve-t-elle bien dédommagée, par une telle pénitence, des réparations immenses que vous devez à cet être infini? Je sais que comptant sur la miséricorde de votre Dieu, vous vous reposez sur la pénitence que vous faites, mais la justice perdra-t-elle ses droits, vous a-t-elle assuré quelque part qu'elle s'en relâchera tant que vous ne ferez pas vos efforts pour la satisfaire. Pensez-vous que, parce que vous vous endormirez lâchement sur une imparfaite pénitence, le Seigneur l'agréera comme une juste expiation de vos péchés? Oh! que c'est grossièrement vous tromper si vous le croyez de la sorte, comme si Dieu et vous n'aviez pas deux tribunaux, deux colères, deux justices différentes. L'une peut-elle être substituée à l'autre, et loin que l'idée que vous vous formez de votre conversion qui est si fausse et si trompeuse, si vide de mortifications et de bonnes œuvres, vous puisse rassurer, ne vous fait-elle pas entrer en conviction de cette terrible vérité : peu d'élus?

Ah! si au moment que je vous parle, lorsqu'ici le triste sort du réprouvé semble vous toucher, un homme de Dieu venait vous dire comme autrefois Nathan à David : *Tu es ille vir* (II *Reg.*, XII), ce réprouvé c'est vous-même; si votre conduite ne change, si vos mœurs ne sont mieux réglées, votre vie plus sainte, votre pénitence plus sincère, votre conversion plus parfaite, vous serez une victime de l'enfer : un prompt trépas au sortir de ce temple va décider de votre sort éternel : ah! vous seriez saisis de la douleur la plus vive; le trouble s'emparerait de vos sens, et tout en vous serait dans la frayeur et dans la confusion.

Mais quoi! ce sont vos mœurs, votre vie, vos péchés, votre fausse pénitence qui vous le disent, et après vous, c'est votre Dieu, votre Sauveur, votre juge qui vous en assure, et vous demeurez tranquilles! et vous ne frémissez pas jusque dans la moelle des os! et vous ne formez pas dès ce moment, sans plus différer, des projets d'un changement parfait, des résolutions fortes et efficaces de faire le reste de vos jours une pénitence proportionnée à vos crimes! Ciel! quelle plus monstrueuse insensibilité!

Reste, mes frères, à vous montrer qu'il y a peu d'élus, parce qu'il y a peu de chrétiens qui conservent le don de Dieu qu'ils ont reçu, et qui persévèrent dans la justice recouvrée. Vous le savez, Dieu est toujours avec les justes au milieu même de nos désertions; il nous cherche et ne nous quitte jamais le premier, mais l'homme est l'inconstance même, à tous moments il est prêt de changer : à peine a-t-il passé dans un nouvel état qu'il en voudrait un autre, et son grand malheur est qu'il donne à la grâce le triste caractère de son instabilité; il se lasse aisément dans la voie de la vertu : la longueur du sacrifice qu'on lui demande le décourage, le trajet du bien au mal, de la piété au déréglement est si rapide, le pas de l'un à l'autre est si glissant, qu'il change presque sans s'en apercevoir. Il ne se fortifie point assez par la prière, par la vigilance contre les traits séduisants et continuels que l'ennemi lui porte, et de là combien retombent de la justice dans le péché et deviennent les misérables victimes de l'humaine fragilité. Combien, après s'être fait un plan de vie plus régulière et plus chrétienne, démentent par leur légèreté ce bienheureux système! Combien d'âmes pénitentes, même des plus ferventes, après avoir eu le courage d'élever à grand fruit le précieux édifice de la conversion et du salut, le laissent honteusement tomber en ruine, faute de veiller à l'entretenir et à le fortifier? Combien après plusieurs années, et peut-être toute une vie de ferveur et de sainteté, se sont trouvés les mains vides à la mort, par un relâchement, par un dégoût, et s'arrachent la couronne de justice par une négligence et par une infidélité finale!

Mais enfin il faut finir, je n'ose arrêter plus longtemps les yeux sur cet abîme, il donne trop de frayeur; je le dis à la face des saints autels, sous les yeux de Jésus-Christ, avec Jésus-Christ même : beaucoup d'appelés, *multi vocati*; mais si vos cœurs ne changent pas, si vos mœurs ne deviennent plus épurées, votre vie plus conforme à votre divin chef, à votre grand modèle : Peu d'élus, peu d'heureux, peu qui arrivent au royaume de Dieu : *pauci vero electi.*

Que conclure de cette terrible vérité, mes frères? Est ce de nous dire : Pourquoi prêcher aux fidèles un dogme si effrayant! Mais accusez-en donc les prophètes, les Pères de l'Eglise, et Jésus-Christ lui-même, dont les lumières pénétrantes connaissaient si bien le besoin qu'ont les peuples d'être souvent réveillés d'un assoupissement si funeste? Ah! que ne la fait-on entendre aux riches et aux grands, cette vérité si terrible? Que ne fait-on gronder sur les plus hautes têtes du monde, ce tonnerre divin, et dans tous les lieux où l'on sait bien qu'on n'annonce guère cette épouvantable vérité aux pécheurs, sans qu'elle les ramène, au moins pour quelques moments, à eux-mêmes et à Dieu.

La conséquence que vous devez tirer ici, mes frères, n'est donc pas de blâmer le zèle de ceux qui viennent vous prêcher le petit nombre d'élus, mais, c'est de vous séparer des mœurs corrompues du siècle, c'est de mettre à couvert votre innocence, et de vous faire un asile comme les âmes choisies, contre les attaques et la contagion de ce monde;

c'est de chercher et de suivre les traces des saints, dont vous avez entre les mains et sous les yeux la vie et les exemples; c'est de vous rassurer par la singularité de vos vertus et de votre ferveur, contre les malheurs du grand nombre, en un mot, rangez-vous, dit un Père de l'Eglise, avec le petit nombre : *Esto de numero paucorum.* Vous juges, vous prêtres, vivez comme Aaron et comme Josias, car ces grands hommes étaient du petit nombre : *Esto de numero paucorum.* Vous, femmes et filles chrétiennes, vivez comme les Judith et les Esther, car ces femmes fortes sont du petit nombre : *Esto de numero paucorum.* Voilà l'effet que doit produire dans vos cœurs cette vérité terrible : peu d'élus. Quand vous nous demanderez : qui sera donc sauvé? faites tous vos efforts, vous répondrons-nous avec Jésus-Christ, pour être du petit nombre : Si la porte du ciel est étroite, faites-vous violence, s'écrie-t-il, pour y entrer. Ah! jusqu'à quand donc pourriez-vous demeurer dans l'indolence, dans la mollesse et dans la voie large, lorsque le Seigneur vous annonce par ma bouche ces vérités terribles? Ne remporterez-vous donc de ce discours que votre arrêt et votre condamnation? J'ai meilleure confiance en vous, mes frères : *Confido meliora;* j'espère qu'au lieu de vous amuser à raisonner comme on fait d'ordinaire, sur votre élection, dont la justice, la miséricorde et la grandeur de Dieu ont droit de vous faire un mystère, vous travaillerez par vos œuvres à vous l'assurer. C'est à vous à croire, à espérer et à craindre, et non point à douter, à critiquer et à murmurer. Ne vous reposez point si indolemment, par une vaine confiance de votre bienheureuse élection; n'en désespérez point non plus par pusillanimité, mais si pour votre consolation vous rappelant ce que le Seigneur nous dit dans ses Ecritures, qu'il se convertira à vous, si vous vous convertissez à lui, vous en concluez que l'élection n'est pas vaine, mais seulement qu'elle est rare : *non nullus, sed rarus electorum numerus.* Que ce soit pour vous un motif de redoubler votre travail et votre vigilance, aimez à vous donner à toutes les marques les moins équivoques de sainteté, et dans les signes véritables que vous vous donnerez de conversion, de pénitence et de componction, joignez-y tous les caractères essentiels d'un changement sincère et effectif, qui sont de quitter tout péché, de pratiquer toute justice, et de l'aimer avec persévérance; après cela, déchargez-vous avec confiance dans le sein de Dieu; mettez votre sort entre ses mains divines.

Nous le faisons aujourd'hui, Seigneur, et vous seul serez désormais notre asile; nous l'avouons en tremblant devant vous, vous seul, comme maître de notre destinée, pouvez nous perdre ou nous sauver, nous rendre malheureux dans le fond des enfers ou nous enivrer pour jamais dans le ciel de vos délices ineffables. Il y a tant d'années que nous sommes séparés de vous par nos crimes! quand nous en rapprocherez-vous par vos miséricordes? vous subsisterez éternellement, et avec vous votre compassion, votre tendresse, vos mérites. Ah! ne soyez pas insensibles aux malheurs qui nous menacent, et ne permettez pas que les plus nobles, quoique les plus rebelles, de vos ouvrages périssent par leur faute, mais, comblés de vos grâces et de vos faveurs, faites que nous en profitions pour notre salut! Dieu de bonté, nous sommes inconsolables de n'avoir fait servir tant de secours et de bienfaits qu'à vous offenser par nos infidélités, et nous n'osons plus vous en demander de nouveaux; il vous en a tant coûté pour nous racheter, quand nous étions vendus au démon, pour nous sauver lorsque nous étions perdus, pourriez-vous encore consentir à nous perdre?

O bonté divine, enlevez-nous, miséricorde ineffable, regardez-nous, grâce puissante, cherchez-nous, salut du monde, sauvez-nous, sagesse incréée, dites à notre âme : Je suis ton Dieu, ta félicité, ton bonheur, enfin faites de votre peuple vos héritiers, afin qu'après avoir vécu sur la terre en parfaits chrétiens, en véritables pénitents, en justes persévérants, notre sort soit de vous aimer, de vous louer et de régner éternellement avec vous dans l'immensité de votre gloire; c'est, mes frères, ce que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON XXII.

CONTRE LES RECHUTES.

Venit nox quando nemo potest operari. (*Joan.*, IX.)
Vient une nuit où personne n'a pu travailler.

Quelle est donc cette nuit si affreuse, mes frères? C'est, dit saint Chrysostome, l'état d'une âme infidèle qui retombe souvent dans le péché, qui vieillit dans cette inconstance malheureuse que je reproche aujourd'hui au peuple Juif et que je viens retracer ici à vos yeux.

Hélas! c'est aujourd'hui le grand désordre de l'Eglise sur lequel ses ministres gémissent sans pouvoir se consoler : on ne voit partout que des âmes flottantes, incertaines, variables, inconstantes, que tout agite et que rien ne fixe, qui, n'osant mettre tout leur bonheur en Dieu et ne le pouvant trouver dans les créatures, passent tour à tour de l'un à l'autre sans s'y arrêter; jamais d'accord avec elles-mêmes; trop lâches pour s'arrêter dans le bien, trop inconstantes pour demeurer dans le mal; qu'une impression de piété ramène aujourd'hui à Dieu, qu'un attrait de justice reportera demain vers le monde; toujours prêtes à retourner au gré de leurs passions volages, ébranlées aux moindres menaces du Seigneur, gagnées par les premiers appâts du siècle, sur qui Dieu ne peut compter, qui ne peuvent compter sur elles-mêmes. Oui, examinez tous les âges, tous les états, depuis ceux qui occupent les premières places jusqu'à ceux qui tiennent le dernier rang : on ne trouve plus aujourd'hui de vertu stable, de solide piété, plus de conversion véritable; on ne se contente pas d'aller à Dieu d'un pas chancelant : à peine est-on ar-

rivé à lui qu'on l'abandonne, si on pleure ses péchés, un moment après on revient à une vie plus digne encore de pleurs; on se relève et on retombe, on brise ses liens et on les renoue. Si quelquefois on a honte de son état, bientôt après on est honteux de sa honte même: nous sommes dans le chemin de l'iniquité, et tout d'un coup il semble qu'une main secrète nous rejette dans la bonne voie, le bien et le mal ne sont séparés en nous par aucun milieu sensible; enfin dans toute notre vie ce n'est qu'un cercle monstrueux, qu'une succession déplorable, qu'une alternative continuelle de désordres et de pénitence, de conversion éclatante et de rechutes arrivés le même jour; nous nous abattons sans cesse et nous nous relevons de même, et nous sommes presque pénitents et pécheurs à la même heure.

Hélas! qu'un tel état est triste, qu'un tel pécheur est malheureux, qu'il est peu propre au royaume de Dieu, selon Jésus-Christ même! Chrétiens, cet état est le vôtre! vous ne le sentez pas, et le Seigneur m'inspire de vous l'apprendre aujourd'hui. Vous verrez donc dans la première partie de ce discours le crime de vos rechutes et que rien n'est plus énorme; je vous en montrerai dans la seconde les malheurs et que rien n'est plus déplorable.

Ah! si par l'horreur de ces images je pouvais guérir un si grand mal, si je pouvais donner à votre cœur inconstant un peu plus de fermeté dans la vertu et arrêter pour toujours Jésus-Christ dans ces âmes dont il sort avec tant de peine, quel avantage ne serait-ce pas pour vous, mes frères, et quel fruit plus doux et plus consolant pourrais-je attendre de mon ministère! Mais c'est là votre ouvrage, ô mon Dieu! Daignez nous regarder en pitié! nous vous en conjurons, par l'intercession de votre sainte mère à qui nous allons dire. : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'homme, dit saint Augustin, a comme trois dettes indispensables qu'il lui faut payer chaque jour et dont il ne doit jamais manquer de s'acquitter: l'une l'engage à Dieu, et il lui doit la fidélité, l'autre l'engage envers lui-même et il se doit la sainteté; la dernière l'engage envers le prochain et ce qu'il lui doit, c'est le bon exemple.

Que votre rechute a donc d'énormité, pécheurs, puisqu'elle viole, anéantit et rejette ces trois devoirs : à l'égard de Dieu, c'est l'infidélité la plus criante; à l'égard de vous-mêmes, c'est la plus énorme profanation; à l'égard du prochain, c'est le plus affreux scandale. Qui ne frémirait à la vue d'un crime si énorme et qui mérite les plus affreux supplices?

Et ne dites point : Je suis léger, volage, c'est tout le mal de mon cœur; je suis plus ignorant que coupable, plus faible que perfide et je suis plus à plaindre qu'à condamner. Arrêtez ici et ne vous faites pas à vous-même illusion, car de là pouvaient venir vos premiers péchés, je l'avoue, mais depuis que vous avez promis de n'y plus retomber, que vous en avez obtenu le pardon, une lumière céleste descendant sur votre aveuglement vous a éclairé et vous avez découvert le vide de ces richesses, le néant de ces honneurs, le péril de ces assemblées mondaines, la fausseté de ces plaisirs que regoûte une âme, toute la profondeur de l'abîme vous était connu quand vous y êtes retombé; vous étiez un pécheur bien instruit sur tout ce que le Seigneur a d'aimable et le siècle de méprisable; ayant fait comparaison de ce qu'a la religion de sage et le monde d'insensé, vous aviez promis la préférence au Seigneur et vous la donnez aux créatures; vous aviez juré fidélité au premier et vous la donnez au dernier, enfin vous êtes retombé les yeux ouverts et votre rechute est moins ignorance que malice.

Mais si je retombe dans le péché, dites-vous, c'est que je suis d'un caractère changeant : ce que je suis dans mon salut je le suis dans tout le reste. Mon Dieu qu'un pareil langange jette de l'erreur dans mon âme! Ah! ce n'est pas là ce qui paraît dans toute votre conduite : vous haïssez infiniment quand vous voulez. Songez-vous à parvenir, votre ambition est insatiable; voulez-vous plaire, vous tentez toutes les voies. Ah! vous jurez d'être content jusqu'au tombeau quand vous aimez : avez-vous des habitudes, elles ne finissent point, vous avouez que rien ne peut les rompre; quand vous vous plaignez de votre inconstance, nous nous plaignons de votre fermeté : vous avez la réputation d'un homme qui se montre infatigable dans l'exécution de ses projets, que rien ne rebute. Quiconque vous connaît juge de votre conduite qu'elle ne se dément jamais et qu'en vous il ne faut point craindre le changement.

Mais quoi! le péché aura toutes vos forces, toute votre fermeté, toute votre constance, et Dieu seul et votre salut n'auront rien que vos dégoûts, que vos variations, que vos défaillances! Ce partage est-il juste, si quelque chose a droit de vous fixer, est-ce au vice à le faire, n'est-ce point à la vertu? Que faut-il autre chose que l'immutabilité de notre Dieu et l'attrait de ses biens si solides et si nobles pour y fixer des chrétiens comme à leur centre.

Ah! mon Dieu, je le reconnais maintenant, par quelque endroit que j'envisage mes faiblesses, elles sont très-énormes, en vain je voudrais m'en excuser, je ne puis plus ignorer que je suis inexcusable; non, ni le monde qui me domine ne peut me servir d'excuse : combien de fois ai-je méprisé ses lois par vanité ou par caprice; ni l'exemple qui me tente et me séduit, combien de fois lui ai-je résisté quand il s'agissait de mon plaisir ou de mon intérêt; non, je ne veux plus y chercher des prétextes, mon cœur tout seul est infidèle, ah! changez-le ce cœur, ô mon Dieu, David une fois tombé dans le crime vous demande de l'attendrir à la vue de ce scandale, mais après sa rechute il vous prie de lui donner un nouveau

cœur et d'en substituer un autre à la place du sien : *Cor mundum crea in me, Deus.* (*Psal.* L.) Votre rechute, mes frères, à l'égard de Dieu est l'infidélité la plus criante, elle est encore à l'égard de votre miséricorde la plus énorme profanation.

Vous le savez, la mesure du désordre se prend de la mesure de sainteté qu'on avait, et plus la sainteté de laquelle on déchoit était sublime, plus la profanation qu'on en fait a d'horreur ; or, songez à l'état excellent d'où vous êtes tombés : *Memor esto unde excideris ;* par votre réconciliation vous étiez devenu le temple de Dieu purifié, son image réparée, son héritage recouvré, son royaume reconquis, son sanctuaire révéré, la pénitence vous avait rendu un homme ressuscité, un enfant réconcilié, un membre revivant dans l'union du corps mystique de l'Eglise. Jésus-Christ avait fait un heureux écoulement sur vous de ses lumières, il s'était fait entre vous et lui une communication toute divine de grâce et de sainteté, de mérite et de gloire, rempli de son esprit : on ne voyait rien sur la terre de plus grand, de plus noble et de plus précieux que vous. Ah ! était-ce assez d'un cœur pour tant de grâces ? Or par notre rechute nous opposons à cet état si noble et si saint le plus funeste de tous les obstacles : par elle le temple de Dieu se trouve souillé, son sanctuaire déshonoré, son alliance rompue, par elle vous arrachez de son corps mystique, qui est l'Eglise, des membres encore tout sanglants de leurs plaies, vous anéantissez tout le fruit de ses grâces et de ses mérites, vous profanez la sainteté de ses mystères et rejetez les profusions de ses plus grandes miséricordes. Ah ! contre un tel abus il faudrait des anathèmes et non des instructions, des foudres accablants plutôt que des avertissements charitables.

Mais pourquoi nous plaindre de votre conduite, nous lâches ministres qui sommes cause de vos malheurs ? Pourquoi sommes-nous si faciles à vous accorder des trésors si précieux sur quelques soupirs échappés, sur quelques protestations passagères ? Pourquoi répandre sitôt sur vos têtes humiliées les mérites du sang de Jésus-Christ et vous faire si légèrement un présent de son corps? Pourquoi jeter le pain de vie à celui qui retourne sitôt à son vomissement ? Un délai salutaire aurait affaibli peu à peu votre mauvaise habitude et vous aurait accoutumé à la pratique de la vertu. Nous avons fait en vous par notre facilité à vous accorder l'absolution, d'un crime un sacrilége, et comme si cette offense n'était pas encore assez horrible par un nouvel attentat, nous avons ajouté au sacrilége un déicide ; car quel autre nom donner au péché de celui qui, lavé dans le bain sacré de la pénitence et rassasié de la chair délicieuse de Jésus-Christ, retombe sitôt dans son crime; de celui qui fait une alliance monstrueuse en retombant de la chair toute sainte d'un Dieu avec la chair impure d'un pécheur qui, profanant tous les attributs différents de la Divinité, sa sainteté qu'elle souille, sa gloire qu'elle ternit, sa majesté qu'elle avilit, sa miséricorde qu'elle blesse, son amour qu'elle insulte, sa vérité qu'elle dément, elle crucifie Jésus-Christ derechef et le fait mourir après sa mort même! Ah ! cœurs infidèles, si une seconde rechute de l'arche sainte était autrefois appréhendée parmi les Juifs parce qu'elle renfermait le propitiatoire, les tables de la Loi, la manne et qu'elle était plus pleine de la majesté de Dieu que tout autre endroit de la terre, quels malheurs ne menacent pas la rechute de cette âme inconstante qui, après avoir servi d'arche vivante au Seigneur la rejette et l'éloigne, qui après les lois divines qui l'avaient éclairée, la propitiation qui l'avait réconciliée, le pain sacré qui l'avait nourrie, le germe de la grâce qui avait en elle ressuscité, les douceurs de la piété qui l'avaient consolée, en fin toute la religion et avec Jésus-Christ ce qu'il y avait de plus sacré, de plus auguste, de plus précieux dans le ciel et sur la terre retombe encore dans son bourbier, et redevient comme auparavant le temple du démon et la sombre demeure de l'ennemi de son salut et de son Dieu. Mais comment, chrétiens lâches, votre esprit n'est-il pas devenu stupide en abandonnant ainsi les maximes de la foi ? Comment votre cœur n'a-t-il pas séché quand de nouveau vous avez aimé le crime ? Avez-vous pu vous résoudre aisément à passer du bien souverain au mal suprême ? Ah ! comment dans ces premiers pas la force ne vous a-t-elle pas manqué pour retourner au crime ? Avez-vous bien pu soutenir les gémissements de l'Esprit-Saint qui vous faisaient sentir si vivement votre inconstance ? Avez vous bien pu vous retenir contre les cris de ce sang profané qui vous reprochait votre infidélité, contre les tendres efforts d'un Dieu qui se plaignait de votre ingratitude, et enfin, retournant après que vous l'avez chassé, n'a-t-il pas laissé dans votre âme le saisissement ; enfin accoutumé déjà au langage de Jésus-Christ, à son amour, à ses consolations, à ses joies si pures et si parfaites, avez-vous pu dans le crime parler, encore aimer, vous réjouir, encore vivre, et après avoir goûté tant de douceurs avec un Dieu si aimable, comment tout le reste ne vous est-il pas un tourment et la mort même ?

Mais ajoutons que cette rechute déjà si fatale au pénitent ne l'est pas moins à l'impie : c'est une nuit qui se joint à une autre nuit. Il sert bien peu de se relever puisqu'il faut sitôt retomber ; il faut au contraire que ce monde soit pourtant bien aimable puisqu'on y retourne sitôt comme au meilleur de tous les maîtres, et si on voulait les détromper ils en appellent à votre expérience. Et comment donc prétendre les désabuser de la fausse idée qu'ils s'en forment ? Ils nous disent : Ah ! vous nous vantez tant les plaisirs qu'on trouve avec Dieu et dans la voie de la vertu. Ah ! ceux qui en ont goûté le plus, qui nous y paraissent les plus attachés sont les infidèles et les plus prêts à les quit-

ter : *Ecce qui serviunt ei non stabiles sunt.* (*Job*, IV.) Comment la pénitence aurait-elle tant de douceurs et de consolations qu'on le dit, et comment tous les vrais plaisirs ne viendraient-ils que du service de Dieu? *Vanus est qui servit Deo* (*Malach.*, III); si cela était, ceux qui sont à son service l'abandonneraient-ils si légèrement et l'homme marquerait-il tant d'inconstance et de variations dans la pratique de ses commandements? *Ecce qui serviunt ei non sunt stabiles.*

De là cet aveuglement déplorable et scandaleux où ils tombent : ils se défient de notre religion sainte, s'imaginent que la pénitence n'est qu'une chimère, et soupçonnent qu'il n'y a point de vraie conversion en voyant la vôtre si fausse et si vaine; ils se disent que la même légèreté qui fait le pécheur fait aussi le pénitent; qu'au fond la piété n'est qu'un langage et un jeu, et plutôt l'effet d'une inconstance naturelle que le mouvement et l'inspiration de Dieu. Que sais-je encore ce qu'ils peuvent dire? autant de paroles qu'ils profèrent sont autant de blasphèmes. Ce ne sont que de vaines excuses, je l'avoue; mais ce sont vos rechutes qui y donnent lieu et qui les autorisent; et plus leur erreur est monstrueuse, plus vous, qui la causez, êtes coupables : *Redite, prævaricatores, ad cor* (*Isa.* XLVI). Votre conversion est une justice que vous devez à Dieu, un avantage que vous vous devez à vous-même, un secours que vous devez au prochain; montrez à l'impie, par votre persévérance, ce que vous sentez au fond du cœur, et lui prouvez, par votre attachement inviolable qu'on ne peut se passer de Dieu. Et de quel œil ce Dieu aimable pourrait-il voir ces mains, qui l'implorent par la prière, levées contre lui par la rechute; cette bouche, qui tant de fois a invoqué son saint nom, s'ouvrir contre lui par des paroles de blasphème; ce cœur qui tant de fois lui avait été promis, et sur lequel il a tant de droit de venir en proie à l'ennemi qui l'insulte par son triomphe? Épargnez-lui la honte et la douleur que lui causent vos rechutes. Peut-être direz-vous que le courage de revenir à Dieu vous manque; mais il devait bien plutôt vous manquer quand il s'agissait de le quitter. Que toutes vos forces se réunissent ici; ramassez tout votre cœur pour revenir à lui : *Redite, prævaricatores, ad cor in toto corde vestro.* (*Ibid.*) Vous le voyez, vous le sentez, tous les autres péchés sont renfermés dans le péché de rechute, mais après vous avoir fait voir son énormité, instruisez-vous de ses malheurs; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Soit que vous rappeliez le passé en vous-même, soit que vous soyez attentifs au présent ou que vous portiez vos vues jusque dans l'avenir, la rechute ne vous offre que des images lamentables : elle rend votre pénitence passée inutile ou suspecte; elle vous remplit d'inquiétude pour le présent, et votre situation présente ne vous offre rien que de sinistre pour l'avenir; en sorte que par la rechute, on ne sait ce qu'on a été ni ce qu'on est, ni ce qu'on deviendra; quel état a donc plus d'horreur et renferme plus de malheurs?

J'ai dit : 1° que la rechute dans le péché rend votre pénitence passée bien suspecte, et qu'elle donne lieu de présumer que votre conversion n'avait point été sincère. Au reste, ne croyez pas qu'une exagération qui ne tend qu'à alarmer vos consciences soit l'objet de tous mes vœux : j'avoue qu'être inconstant n'est pas être impeccable; qu'il y a des rechutes de faiblesse qui succèdent à des conversions de bonne foi, et qu'on peut encore commettre un crime dont on s'est déjà confessé; mais j'assure que la rechute au péché a quelquefois des circonstances si peu favorables, qu'il est bien à craindre que ceux qui l'ont commise ne la quittent jamais, et que, si elle n'est pas une preuve infaillible que la conversion précédente soit fausse, elle en donne du moins d'assez grands soupçons.

Un vrai pénitent doit avoir une crainte continuelle d'offenser derechef son Dieu, et une haine parfaite de l'avoir offensé; toute son âme se soulève contre le péché; elle se trouble à la vue de l'objet qui peut la faire retomber sur lui; tout ce qui le captivait autrefois n'a plus d'empire; et comment voudriez-vous lui en trouver? mais vous qui vous exposez à toutes les occasions et qui succombez à la moindre, êtes-vous du nombre de ces pénitents? se redonne-t-on si facilement à ce qu'on haïssait d'une haine sans égale? y aurait-il donc deux cœurs dans un même cœur, deux volontés dans la même volonté, deux hommes dans le même homme, un homme converti et un homme pécheur, un cœur innocent et un cœur coupable, une sainte volonté et une volonté perverse, comme si deux choses si inaliables pouvaient se trouver ensemble? haïr et aimer, craindre et rechercher, prendre et détester, comme si ses deux ailes qui se choquent et se combattent dans tout le reste devénaient d'accord, compatissantes et de miséricorde naturelles par le péché. Or, après cela, direz-vous que la rechute ne rend pas votre pénitence passée inutile ou bien suspecte? Si vous avez pour vous la possibilité, j'ai pour moi la vraisemblance; si vous avez pour vous l'espérance, j'ai pour moi la présomption; vous croyez avoir droit de conclure de votre conduite passée que votre pénitence est véritable et qu'elle vous sera avantageuse; et moi je prétends être en droit d'en conclure que non, et qu'elle vous doit être au moins bien suspecte pour un endroit qui vous rassure sur votre pénitence passée; j'en ai mille qui me font trembler pour elle, et qui doivent comme moi vous effrayer; et lorsqu'il vous semble que la règle est favorable pour vous, votre cœur prononce-t-il contre vous?

Mais je veux que votre pénitence ait eu son mérite et qu'elle ait été sincère; hélas!

votre rechute ne vous en cause que plus de malheurs; dès que le juste retourne dans la voie des pécheurs, dit le Prophète, toute sa justice retourne dans l'oubli. Dans les premiers pas que vous aviez faits pour votre conversion, vous vous étiez fait tant de violence, vous aviez essayé de faire oublier à Dieu vos iniquités passées; par des prières ferventes, par des pleurs si amers, par des regrets si cuisants, par des mortifications si rudes, vous aviez eu le courage et la force de rompre des chaînes qui vous étaient chères; à l'endroit de cet objet fatal dont vous aviez tant de peine à vous déprendre; mais une fois retombé, que vous reste-t-il de tous ces efforts salutaires et de toutes ces démarches de pénitence, sinon une lutte pénible, un combat douloureux qui se fait dans votre âme, et qui vous fait dire, comme autrefois à l'infortunée Rébecca : *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere.* (*Gen.*, XXV.)

Oh! que ne partais-je pour l'autre monde, après la grâce reçue dans ma conversion! fallait-il que je vécusse pour être un lâche? que n'ai-je été la victime heureuse de ma pénitence! que n'ai-je eu le sort de ces heureux pénitents qui, pour prix de leur victoire et de leur persévérance, sont ornés d'une couronne immortelle! et au lieu de cette honte et de cette douleur que me causent mon inconstance et mes rechutes, je jouirais de cette heureuse tranquillité que l'on goûte avec le Seigneur; et, au lieu que je l'ai perdu par ma légèreté, je le posséderais par la constance de mon amour, et toutes sortes de biens avec lui : *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere.* Quelle horreur, mes frères! et que le regard du passé rend la rechute formidable! Mais la vue du présent la rend-elle moins terrible, depuis que vous contemplez votre état? n'avez-vous point perdu la tranquillité de votre âme? n'est-il pas vrai que vous êtes effrayé de vous-même? que vous avez une confusion secrète de voir toujours en vous les mêmes misères? de sentir le cruel ascendant que le péché a sur votre cœur? que vous tombez dans une perplexité désolante de voir toujours, d'un côté, vos devoirs, et toujours vos désordres? de l'autre, de voir que toutes vos démarches se démentent et se détruisent? que tout votre caractère est l'instabilité? que votre état chancelant n'est qu'une interruption successive de vices et de pénitence, dont tous les moments sont si rapides, qu'il est impossible d'y compter? N'est-il pas vrai qu'en vous voyant dans les mêmes chaînes, toutes vos douleurs se recueillent? que vous vous devenez à vous-mêmes un spectacle de pitié, et que vous gémissez en secret de voir votre âme si légère, de penser que cet esclavage de péché, où vous assujettissent vos rechutes, vous conduit insensiblement, par degrés, à une vieillesse déplorable et à une fin très-funeste? n'est-il pas vrai que, réfléchissant sur votre situation, vous avez honte d'avoir un cœur qui ne peut se souffrir dans un même état, toujours déplacé, à charge à lui-même? qui, sentant ces vides affreux, parce que Dieu ne le remplit pas, va chercher, tantôt dans le vice, des inquiétudes et des troubles, et tantôt vient se rassurer dans la pénitence; car c'est le caractère de l'inconstant de ne pouvoir jamais demeurer ni dans l'un ni dans l'autre; il en est incapable, et vérifie ces paroles de l'Evangile : que le démon de la rechute a beau chercher du repos en vous, il n'y trouve que des supplices.

Avouez-le, lâches déserteurs de la pénitence, que vous êtes malheureux. Oh! s'écrie un prophète, que vous vous êtes avilis depuis que vous avez réitéré dans les voies criminelles : *Quam vilis facta es nimis iterans vias tuas.* (*Jerem.*, III). Ah! ce qui s'offre au dehors de vous depuis votre rechute, vous rend-il moins misérables! Hélas! vous ne voyez plus que d'un œil triste ces premiers compagnons de votre communion, la vue de ces sacrés autels, confidents de vos prières et de votre pénitence, l'image de ce Sauveur aimable qui vous consolait tant dans vos pleurs et vos gémissements, et aux pieds duquel vous goûtiez des consolations ineffables : tout cela vous reproche votre infidélité, votre inconstance; vous ne pouvez songer sans peine que vous n'êtes plus qu'un anathème indigne d'approcher des sacrements, banni du temple même, et à qui on n'ose plus confier le corps et le sang de Jésus-Christ, et qui méritez d'être chassés honteusement et justement de la table sacrée; enfin vous pouvez vous appliquer ces paroles, que le Prophète met dans la bouche de l'impie : *Non movebor a generatione in generationem sine malo* (*Psal.* X). Non, je ne serai point dans ce mouvement perpétuel qui fait passer du crime à la pénitence et de la pénitence au crime sans souffrir des douleurs cuisantes, sans sentir des maux violents : je n'ai de l'un que la peine de le quitter, et de l'autre que celle de la conserver : je n'ai de consolation en cet état ni de Dieu ni des hommes; la grâce perdue m'afflige, et le péché repris ne me satisfait point; le crime quand je veux le quitter me cause mille violences, mille regrets, et la vertu quand je veux y retourner ne m'offre que des coups terribles; quand je m'arrête dans le mal je n'ai que des inquiétudes et des remords, et quand je reviens à la pénitence ce n'est dans mon âme que combats et violences; malheureux par la grâce perdue, malheureux par le péché repris, victime tout à la fois de mes passions et de ma conscience : *Non movebor*, etc.

Je vois d'une part la couronne promise à ceux qui persécutent, et de l'autre le glaive fatal levé sur la tête des âmes inconstantes et légères. Je suis d'un côté alarmé par les jugements de Dieu, si funestes à ceux qui retombent; je suis aussi ébranlé par les jugements des hommes qui censurent avec raison ma conduite, qui critiquent ma légèreté, qui insultent à mon inconstance et disent avec dérision : cet homme avait commencé à se convertir, il en avait fait quelques dé-

marches, et n'a pu l'achever, il a laissé cet ouvrage imparfait de toutes parts, combats et déchirements de cœur : *dixit in corde suo : Non movebor sine malo*, non, je ne changerai point de conduite sans de grandes douleurs.

Ah ! cœurs partagés, âmes légères, que je peux vous dire ici ce qu'un prophète disait au peuple d'Israël: optez donc et faites un choix fixe; pourquoi aller ainsi des deux côtés : si c'est Dieu que vous choisissez, servez-le seul et vous attachez uniquement à lui; si c'est Baal, c'est-à-dire le monde, soyez-lui fidèle. Jusques à quand multiplierez-vous vos malheurs et pourquoi en voulant aller des deux côtés vous rendez-vous de part et d'autre doublement misérables : *Usquequo claudicatis in duas partes? si Dominus est Deus, sequimini eum ; si autem Baal, sequimini illum.* (III *Reg.*, XVIII).

Mais non-seulement le passé vous inquiète, non-seulement le présent vous trouble, l'avenir vous livre encore à un affreux désespoir: *desperantes*, dit l'Apôtre (*Ephes.*, IV); désespoir du côté de Dieu et du côté de vous-même : du côté de Dieu qui peut vous abandonner à son tour comme vous l'avez abandonné, du côté d'un Dieu lassé de souffrir si longtemps vos abominations et vos infidélités, d'un Dieu fatigué de vos inconstances, de vous voir sans cesse retomber et sans cesse relever, d'un Dieu qui ne voyant en vous d'autre attrait à ses grâces que du mépris et d'éternelles variations, ne vous laisse que les plus communes et vous refusera les plus particulières; car le cœur de Dieu se regagne-t-il si facilement quand on l'a perdu par sa faute ? Parce qu'il est au-dessus de nous, doit-il s'assujettir à nos dégoûts et à nos caprices ? et cela est-il de sa sagesse, de sa grandeur, de sa miséricorde même ? non sans doute: Dieu méprisé vous méprisera à son tour; c'est une doctrine très-catholique, autorisée des conciles et des Pères : que cette pierre précieuse si souvent perdue ne se retrouvera peut-être plus. Où est le malade que Jésus-Christ ait guéri deux fois ? quel est le mort qu'il ait ressuscité une seconde fois ? Il est bien à craindre pour vous que vous ne portiez toutes ces malédictions de l'Ecriture : maudit celui qui rétablira les murs de l'infidèle Jéricho ; malheur à celui qui retournera en arrière après avoir avancé dans le chemin du salut ! Je vois qu'il y aura une rechute d'où vous ne vous relèverez plus : qu'elle est terrible ! et comment y penser sans sécher de frayeur ! mais quelle est donc cette rechute si fatale ? est-ce la dernière que vous avez faite, pécheurs ? est-ce la première que vous allez faire ? incertitude affreuse, dans quel genre de péché sera ce profond abîme ? Ce que je sais, c'est que la damnation éternelle s'en suivra.

Mais vous restera-t-il quelque ressource du côté de vous-mêmes ? et une fois délaissés de Dieu, pourrez-vous encore avoir quelque espérance en vous, qui êtes la faiblesse même, en vous qui à force de vous courber vers le mal, ne pourrez plus vous en retirer ? *Curatus sum usque in finem* (*Psal.*, XXXVII), dit le prophète ; en vous qui à force de doubler le pas, ne sauriez plus marcher ; en vous qui à force de doubler les liens qui vous enchaînent, ne sauriez plus les rompre. Non, pécheurs de rechute, votre mal se déclare incurable, et tant de plaies refusent de se guérir : *casus tuus insanabilis ad mortem* (*Eccli.*, XXVIII); en vain, comme Samson, vous direz : je briserai mes fers ; à la fin votre conscience se taira, vos remords se calmeront, vous retomberez dans le fond de l'abîme où vous n'aurez plus de force et vous subirez tout, aux termes de l'apôtre, contre les pécheurs de rechute : *impossibile est eos qui semel sunt illuminati,... et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam* (*Hebr.* VI) ; quand avec des yeux éclairés sur l'éternité des peines, sur l'énormité du péché, sur l'équité des jugements de Dieu, on a goûté une seule fois le don céleste, c'est-à-dire ses consolations et ses grâces ; quand après avoir été fait participants de son esprit, c'est-à-dire de ses sacrements, du fruit de sa divine parole, de ses riches vertus toutes aimables, de ses belles promesses, on est retombé dans le péché, il est presque impossible et très-difficile de s'en relever par la pénitence : *impossibile est*, etc., et lorsque attendris sur vos malheurs, nous nous écrierons : pauvres égarés, revenez à votre Dieu que vous avez quitté : *ad Dominum revertimini;* revenez à votre cœur dont vos prévarications vous ont éloigné : *redite, prævaricatores, ad cor*, vous nous répondrez avec ces impies de l'Ecriture : *Desperavimus* (*Jerem.*, XVIII) : nous ne pouvons plus rien espérer du côté de Dieu ni du côté de nous-mêmes, notre conversion est désespérée, nous avons épuisé sa compassion et nos forces, il est trop irrité et nous sommes trop infirmes, nous sommes trop éloignés de Dieu, nous ne reviendrons plus à lui : *non venimus ad eum ultra* (*Ibid.*); rien ne peut apaiser maintenant sa colère, et nous avons été trop longtemps infidèles pour ne pas l'être toujours ; c'en est fait, nous nous livrerons désormais à la dépravation de notre cœur, au déréglement de notre esprit et au torrent de nos passions insensées : *post cogitationes nostras ibimus et unusquisque pravitatem cordis sui mali faciemus.* (*Ibid.*)

Oh ! le partage affreux ! l'extravagance lamentable ! Vous le sentez trop, chrétiens, qu'en cet état si triste votre conversion ne peut être qu'un miracle, et ce n'est point trop du bras de Dieu pour empêcher votre perte presque tout à fait certaine. Ah ! s'il se peut, ne vous perdez point ; servez-vous des motifs que je vous ai proposés contre la rechute, pour vous en relever. Ah ! mes frères, pour avoir commencé à être misérables, voudriez-vous l'être toujours ? Respectez la grâce de la pénitence, si elle est en vous, ou tâchez de la recouvrer, si vous l'avez perdue ; c'est le bien le plus cher que vous puissiez jamais avoir ; employez tout pour la retenir ou pour la retrouver : les soupirs les plus tendres, les larmes les plus amères, les regrets les plus cuisants, les prières les plus ferventes,

les mortifications les plus sensibles; il ne dépend peut-être encore que de vous que votre conversion s'opère. Vous connaissez déjà les saintes onctions de la pénitence, les plaisirs ineffables de la grâce; il ne tient qu'à vous d'en reprendre le goût. Dieu veut bien, par un surcroît de compassion, hasarder encore la dernière offre de la grâce qu'il vous fait par ma bouche, et il vous dit encore par mon ministère ce qu'il fit dire autrefois à saint Pierre par un ange : Quelque chargé que vous vous sentiez du poids de vos chaînes multipliées : *Vinctus catenis duabus* (*Act.*, XII), levez-vous sans délai; allez vous jeter aux pieds du prêtre; revêtez-vous de la pénitence et d'une vraie douleur; que vos fers se brisent; sortez de vos désordres et me suivez : *Sequere me.* (*Ibid.*)

Rendez-vous, chrétiens, à des invitations si touchantes. Pour vous, âmes fidèles que j'enfante à Jésus-Christ par la simple explication de son Evangile et de ses vérités saintes; vous qui faites ici toute ma joie : *Gaudium meum* (*Philip.*, IV), et qui peut-être un jour ferez ma couronne : *Et corona mea* (*Ibid.*), je vous conjure de vous conserver avec le Seigneur, de vous affermir dans lui, et la prière que je vous fais vous doit être une preuve de mon zèle : *Sic state in Domino, charissimi.* (*Ibid.*) Et où pourriez-vous mieux être qu'avec lui? Ah! ne vous en fiez pas sur le vide et la corruption du monde; quelque désabusés que vous en puissiez être, défiez-vous toujours de lui, si vous ne voulez retomber avec lui dans vos désordres; son souffle pernicieux bientôt regagnerait votre faible cœur. Oui, il est digne de toute votre haine, le monde ingrat et perfide, dangereux et malin; si vous ne voulez pas qu'il vous séduise, qu'il vous engage dans ses malheurs, gardez-vous bien de ses trompeuses apparences, de ses charmes séduisants et de tous ses faux biens, qui ne sont que de véritables fantômes : *Custodite vos a simulacris* (I *Joan.*, V); il en est ici que ses vanités et sa propre corruption entraînent, qui, ne portant plus sur cet ennemi du salut qu'une main lasse et tremblante, sans force et sans courage, sont près de céder aux attaques du siècle. Ah! qui que vous soyez, mes frères, qu'allez-vous faire? *Rememoramini pristinos dies* (*Hebr.*, X); rappelez, avant d'aller plus loin, ces premiers jours si salutaires à votre innocence, où, éclairés des lumières de la grâce, vous soutîntes un combat si rude de la part de vos passions : *In quibus illuminati magnum certamen sustinuistis passionum* (*Ibid.*), et où vous leur livrâtes des assauts si généreux; vous y donnâtes un spectacle de gloire à Jésus-Christ, de joie aux anges, de terreur aux démons, de confusion aux hommes, sachant qu'il y avait pour vous des biens plus solides, plus dignes de votre attachement : *Cognoscentes vos habere substantiam meliorem.* (*Ibid.*) Ah! pourquoi perdez-vous donc une confiance si chère, des espérances si bien fondées et qui doit être si glorieusement couronnée : *Nolite itaque amittere vestram confidentiam.* (*Ibid.*) En ce que Dieu ne vous a manqué jamais de parole, ces promesses, qui vous découvrent un plus grand bien que celui de ce monde, ont-elles moins d'assurances pour vous qu'elles n'en avaient autrefois? cette miséricorde amoureuse qui vous attendait alors n'est-elle point encore aujourd'hui la même et aussi touchante qu'elle était? Cette charité qui vous soutint n'a-t-elle pas la même force? Et si Dieu n'est pas moins véritable, pourquoi vous y fiez-vous moins que vous ne fîtes autrefois? S'il n'est pas moins aimable, pourquoi l'aimer moins? Et s'il ne s'est jamais démenti, pourquoi vous démentez-vous vous-mêmes? Peut-être direz-vous qu'il est trop tard d'espérer, et que vos combats ne finiront point. Ah! chrétiens, dit l'Apôtre, un moment de patience, Dieu veut vous rendre heureux : *Patientia enim necessaria vobis est ut*, etc. (*Ibid.*) Le divin spectateur de vos combats va venir les palmes à la main : *Adhuc modicum aliquantulum, qui venturus est veniet et non tardabit* (*Ibid.*); il ne tardera pas à couronner votre confiance, et bientôt vous trouverez un bonheur fixe en Dieu et jouirez éternellement de sa gloire. Je vous la souhaite. *Amen.*

SERMON XXIII (10).

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DE LAZARE.

Et statim prodiit qui fuerat mortuus. (*Joan.*, XI.)

Lazare qui était mort sortit aussitôt de son tombeau

Sous quelle image plus touchante, par quel miracle plus consolant la bonté infinie du Sauveur pourrait-elle, Messieurs, vous représenter et votre mort, vous, pécheurs qui périssez, et votre résurrection, vous justes qui revenez à Dieu. Que dans la mort et dans la résurrection dont il est parlé dans l'évangile de ce jour, Lazare que Jésus-Christ aima, par des progrès insensibles de faiblesse et d'infirmité, meurt à la nature et descend jusqu'au fond du sépulcre : *Mortuus.* Et vous, pécheurs, quelque vivants que vous paraissiez, affaiblis par les progrès dans le crime et dans le péché, vous êtes morts à la grâce et descendus jusqu'au fond de l'abîme : *Mortuus.* Lazare, que Jésus-Christ pleura, ressuscite par sa miséricorde, paraît vivant hors du sépulcre : *et statim prodiit.* Et vous aussi, quelque morts que vous soyez, si vous changez de conduite et que vous versiez sur vos désordres de sincères larmes de pénitence, vous sortirez de votre tombeau et reprendrez par votre conversion une vie toute nouvelle : *Et statim prodiit.*

Ah! que Lazare me paraît donc destiné de Dieu pour faire deux grandes leçons aux hommes. Considérez le pécheur pour y reconnaître le triste état où vous réduit le péché; méditez le juste, pour y découvrir les bienheureuses voies de votre conversion. Mon Dieu! que ce spectacle est effrayant, que le mystère est consolant! d'une part, mystère redoutable puisqu'il expose dans la

(10) Imprimé au tome II, page 232, de l'édition de Liége.

corruption d'un cadavre; l'affreuse image de ce que vous êtes morts devant Dieu par le péché : *mortuus;* de l'autre, mystère aimable, puisqu'il vous donne dans la résurrection d'un corps mort la consolante idée de ce que vous pouvez être sortis du tombeau par la conversion : *Prodiit.*

Ainsi, dans l'histoire de Lazare, qui est le trait le plus effrayant et le plus consolant tout ensemble, venez voir et l'habitude de vos désordres et l'image de votre justification; venez voir et les degrés funestes qui vous ont conduit au sépulcre, et l'abîme du péché, et les démarches salutaires qui peuvent vous en faire sortir; venez voir et votre éloignement de Dieu et votre conversion à Dieu : *Veni et vide;* c'est là tout mon dessein.

Grand Dieu! par mes péchés, il y a si longtemps que je représente ce misérable Lazare, mort dans le sépulcre. Ah! quand achèverez-vous toute ressemblance, Seigneur, en me faisant revivre en vous, et quand serai-je la figure d'une résurrection si touchante; lorsqu'aujourd'hui vous ressuscitez cet ami fidèle, vous nous dites que c'est pour donner aux Juifs une preuve éclatante de votre divinité, *ut credant quia tu me misisti* (*Joan.*, VI.) Seigneur, rendez-moi la vie de la grâce; que je sois un sujet propre à figurer votre puissance, et si, comme Lazare mort, j'ai le malheur d'être ici un sujet d'affliction pour vous, que bientôt, comme Lazare ressuscité, je vous devienne un sujet de gloire : nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Selon l'ordre commun, l'homme ne passe qu'en tremblant de la pureté de l'innocence dans la corruption du péché, le vice a dans le cœur ses accroissements et ses bornes, les pécheurs les plus monstrueux ont été des chrétiens lâches, et c'est ici l'artifice le plus dangereux dont le démon puisse se servir pour nous perdre. Si d'abord il nous montrait le vice dans toute sa laideur, notre innocence alarmée résisterait plus longtemps et nous n'oserions pas le connaître, et c'est pour cela qu'il nous cache toute l'horreur du péché, et qu'en le revêtant d'apparences agréables, il fait si bien en sorte que nous n'en avons plus de peur. Voyez dans la figure de Lazare par quels degrés le plus juste arrive à la corruption et à la mort. D'abord il jette l'âme dans une innocente langueur, *erat languens Lazarus;* il la mène ensuite par une infirmité dangereuse à une offense mortelle, *ecce quem amas infirmatur.* De là cette pauvre âme tombe dans la corruption, *mortuus est;* et enfin elle devient une odeur de mort qui infecte tous ceux qui en approchent : *Jam fetet; quatriduanus est enim.* C'est ainsi que Lazare devient languissant d'abord, qu'ensuite il meurt, qu'après sa mort il se corrompt, et qu'enfin il exhale partout une odeur de mort. Appliquez-vous cette image, chrétiens qui m'écoutez, et reconnaissez-vous tristement dans toute la représentation de ces malheurs, et attribuez-vous toute l'horreur que ce spectacle doit produire.

Lazare, avant que de tomber dans l'infirmité, ne jouissait pas d'une vigueur parfaite, il était languissant, *erat languens Lazarus:* et vous, avant que de tomber dans l'indolence et dans la tiédeur, vous aviez toutes vos forces, vous étiez fervent avant que vous fussiez devenu lâche; que votre sort doit donc vous paraître déplorable de n'être malheureux que par votre seule faute, si nous remontions jusqu'à ces premiers temps où vous étiez fidèle. Hélas! vous ne pouvez seulement rappeler un souvenir si doux sans que votre âme s'attendrisse! Alors quel goût n'aviez-vous pas pour la retraite? quels sentiments de religion et de piété? quelle précaution de sagesse, vivacité de foi, ardeur de charité, fermeté d'espérance? que de ferveur dans la prière? que de joie dans la pénitence? Ah! si on vous eût laissé suivre vos premiers transports, vous auriez consommé toute votre vie dans les pieux exercices de la religion et vous vous seriez consacré tout entier à l'amour et au service de votre Dieu. Temps bienheureux! vous deviez bien durer davantage, vous composiez de si beaux jours; mais, suivant le cours ordinaire et les penchants de la nature, vous avez négligé les touches secrètes et les mouvements de la grâce, votre faible cœur s'est rendu, et faute de prier et de veiller comme il faut, vous êtes tombé dans toutes les langueurs ensemble : langueur dans votre esprit, langueur dans votre cœur, langueur dans vos sens.

Soyez ici attentifs, Messsieurs, car voilà l'ordre que je dois garder dans tout ce discours.

1° Langueur dans votre esprit : la foi s'y est affaiblie, vous avez commencé à vous échapper de la sage conduite de vos parents ou de vos maîtres, et vous avez suivi le secret plaisir que l'on trouve à agir par soi-même et à se régler sur ses propres conceptions, et le service du Seigneur vous a trouvé froid et paresseux; ses mystères adorables vous sont devenus plus sombres et ténébreux; vous croyez non de cœur, mais de bouche, non absolument et sans restriction; mais avec certains soupçons, certains doutes; et, comme ces incrédules de l'Evangile, vous demanderiez volontiers des signes et des prodiges pour vous affermir dans votre foi. Il est vrai que votre religion ne s'éteint pas tout à fait, mais elle est devenue incertaine et flottante; vous démontrez une partie de votre esprit à la foi, et vous en conservâtes une autre pour le doute et pour le raisonnement. Or, qu'est-ce que tout cela, sinon une tiédeur dans la foi, qui fait tout craindre pour le salut : *Erat languens Lazarus.*

2° Langueur encore dans votre cœur : la charité y eut d'abord moins de force, et parce que l'idée de l'esprit est essentiellement relative avec le sentiment du cœur, cette sainte passion qui, quand elle est forte dans une âme, absorbe et étouffe toutes les autres passions, n'y fut plus si vive et

y devint languissante, et dès lors vos vertus s'affaiblirent, la retraite vous devint un supplice cruel, la prière une pénitence terrible, les sacrements une contrainte rebutante, toute la pénitence un poids accablant; déjà résistant moins à vos plus doux penchants, vous prîtes le parti de justifier ceux qui paraissaient avoir le plus d'injustice, et vous ne vous opposiez aux autres qu'en murmurant : déjà vous fîtes voir votre fragilité, et commençant à vous en faire un exemple vous n'ôsates la combattre, déjà vous vous sentiez disposé à vous y laisser aller sans aucune résistance, et il vous fallut toutes les terreurs de la mort et la crainte même de l'enfer pour vous retenir et servir de barrière à vos transgressions : vous contentant de ne point outrager votre Dieu, vous ne cherchiez plus à lui plaire, votre religion n'était plus pour vous qu'une gêne et une alarme, vous n'alliez plus à Jésus-Christ, vous vous y traîniez, et si vous n'apportiez pas encore à sa table sacrée des attentats et des crimes, vous mettiez à son service et à vos devoirs les plus essentiels une lassitude et un dégoût déplorables. Il ne s'agit plus que de garder la bienséance et certains ménagements votre faible cœur ne savait plus à quoi s'en tenir ; votre raison séduite se défendait bien mal, vous étiez prêt à céder à la force de la tentation, et déjà vous pleuriez cette précieuse innocence que vous alliez perdre, et lorsqu'il eût fallu mettre du courage et de la fermeté, votre cœur s'abandonnait à la faiblesse et à la langueur, *erat languens Lazarus*. Et parce que dans l'homme tout fut à la disposition de son cœur, langueur encore dans vos sens, vous ouvrîtes vos yeux à mille objets dangereux qui commencèrent à vous plaire, et qui bientôt vous attachant uniquement au monde vous détachèrent de votre Dieu pour vous fortifier contre la sainte austérité de l'abstinence et du jeûne, vous accordâtes à votre goût un raffinement de mets plus exquis et mieux apprêtés; vous prêtâtes l'oreille aux discours séduisants des mondains et vous commençâtes à les écouter favorablement dans les entretiens et dans les cercles ; vous voulûtes paraître plus expert et plus magnifique dans vos ajustements et dans vos habits, et en donnant peu à peu dans les usages et dans les modes, vous tombâtes dans le relâchement et dans la vanité. Votre langue se donna la liberté de parler en toute occasion, et forçant peu à peu cette garde de circonspection qui ne doit jamais la quitter, la charité s'y trouvait offensée ; vous donnâtes l'essor à vos pieds, à vos mains, et bientôt ils vous laissèrent sans guide et sans défense ; votre âme tomba dans la langueur : *et erat languens Lazarus;* si alors effrayé de votre état vous eussiez dit à Jésus-Christ, comme les sœurs du Lazare, en lui présentant vos faiblesses : *Domine, ecce quem amas infirmatur;* Seigneur je ne puis ignorer que vous m'aimez, je vois en vous mille traits sensibles de votre amour, déjà vous m'en avez donné mille témoignages incontestables. Venez, celui que vous aimez est malade : *ecce quem amas infirmatur;* tout dépérit en moi, tout languit dans mon âme, je vois trop dans vos Ecritures le malheureux progrès de cet état de langueur où je me sens tomber : puissance souveraine, soutenez-moi : *ecce quem amas infirmatur.*

Ah ! si vous eussiez tenu alors à votre Dieu ce langage, touché d'une compassion tendre, il vous aurait dit comme il fit à Marthe et à Marie : Rassurez-vous, cette infirmité ne va point jusqu'à la mort : *infirmitas hæc non est ad mortem*, elle ne servira qu'à signaler ma gloire et à manifester ma puissance : *sed pro gloria Dei ut glorificetur Filius Dei per eam;* promesse aimable que Jésus-Christ vous fait, pourriez-vous donc l'ignorer, ou si vous la saviez pourriez-vous la mépriser ; cependant vous demeurâtes dans la langueur sans avoir recours à celui qui vous en aurait retiré. Ah ! peut-on être si longtemps sur le bord de l'abîme sans craindre d'y tomber; il y a dans l'homme deux poids qui le balancent et qui ont deux mouvements bien contraires, la cupidité et la grâce : la première croit à mesure que la seconde diminue; la langueur de l'une est la force de l'autre ; un degré ajouté à la cupidité est un degré ôté à la charité : presque toujours l'homme devient plus coupable dès qu'il devient moins vertueux, et si la pénitence ne vous élève point à la perfection, la tiédeur vous porte au désordre ; or, c'est de l'affaiblissement de la grâce et du progrès de la cupidité que l'homme devient le monstre de la religion et l'horreur de toute la nature: Ainsi quand la grâce diminue dans David, la cupidité le rend adultère ; quand la justice diminue dans Saül, le désespoir le rend homicide; quand la sagesse diminue dans Salomon, sa volupté le rend idolâtre; quand la foi diminue dans Thomas, l'opiniâtreté en fait un incrédule; quand la fidélité diminue dans Pierre, la défiance en fait un parjure; quand l'esprit de l'apostolat diminue dans Judas, l'avarice en fait un parricide. Ainsi, dès que la grâce a diminué dans un cœur, la cupidité y produit peut-être tous les péchés ensemble; et comme Lazare, il passe de la langueur à la mort : *mortuus est;* dans ce premier état, quelqu'infirme que fût votre âme, encore vivait-elle, encore tenait-elle à Dieu par quelque endroit, encore la grâce l'animait-elle, encore avait-elle ses combats, ses résistances; il n'y avait, il est vrai, qu'un point entre la mort et vous, mais présentement ce point est rompu, et on peut dire de vous comme du Lazare, que vous êtes encore mort : *Lazarus mortuus est :* oui, dans l'état où vous êtes, vous êtes mort; dans votre esprit vous acquiescez aux pensées infidèles, suivez vos idées pernicieuses déférez aux funestes réflexions : mort dans votre cœur; il alla de la faiblesse au crime; le trajet de l'un à l'autre est si glissant et si court, après tant d'offenses légères! il en vint une qui ferma le ciel et qui ouvrit

l'enfer; il a des ressorts secrets qui le font aller sans presque qu'il s'en aperçoive; vous passâtes d'abord un peu trop loin; ces motifs de haine, de vengeance, d'avarice, d'ambition en vous; la cupidité prévalut, vous fîtes céder la grâce vivifiante de Jésus-Christ à l'attrait funeste du vice, et faut-il s'étonner si votre cœur étant séparé de Dieu, son mouvement et sa vie, vous n'étiez plus qu'un affreux cadavre : *Lazarus mortuus est*, mort enfin dans tous vos sens; votre bouche fut muette pour la prière, vos yeux fermés à la prière de l'Evangile, vos oreilles sourdes à la parole de Dieu, vos mains immobiles pour servir les autels et les pauvres, vous perdîtes ainsi l'usage de vos sens et de vos membres; et déjà vivant pour le monde, et immortifié comme lui, vous devîntes bientôt mort pour Jésus-Christ et ennemi de sa croix, car c'est une alternative comme nécessaire : *Lazarus mortuus est.* Que cet état est triste, mais qu'il y en a encore un bien plus déplorable! car, quoique vous soyez mort par le péché, vous n'en êtes pas moins propre à reprendre la vie et la résurrection de la grâce; un certain goût de la vérité qui n'était pas encore tout à fait perdu, certaines réflexions que vous faisait encore faire un fonds de piété chrétienne, certaines traces de vertu qui ne sont pas encore tout à fait effacées, tout cela était encore comme un reste de la chaleur naturelle qui sert encore quelque temps après la mort et qui donne encore quelques espérances de vie.

Ainsi, quand Jésus-Christ veut ressusciter le fils de la veuve de Naïm, ou du prince de la Synagogue, il n'y emploie qu'une parole, et sa voix suffit seule pour leur rendre à tous les deux la vie, parce que la mort était encore toute proche d'eux. Mais quel est le comble de tous les maux, quel est cet état si affreux? C'est d'avoir demeuré dans la mort, c'est d'avoir croupi dans le péché; c'est-à-dire faire dire de soi qu'il y a longtemps que l'on est esclave d'une passion, d'une mauvaise habitude, et qu'à force d'être enseveli dans le crime, on s'y est corrompu : *quatriduanus est enim.* Ici, âmes pécheresses, serais-je assez heureux pour vous faire avouer qu'on y reconnaît sensiblement la colère redoutable de Dieu? Vous ne prévoyiez pas que des péchés légers, que de petites fautes dussent produire la corruption dans votre esprit, dans votre cœur, dans vos sens. Corruption dans votre esprit, toutes vos lumières changées en ténèbres; votre foi en incrédulité, votre piété en irréligion, vos vertus en désordres; toutes les splendeurs si vives qui vous venaient de la part de Dieu, dégénérées en séductions et en blasphèmes; vous n'êtes plus cette nation sainte, ce peuple choisi, cette race royale dont parle saint Paul; vous êtes devenus philosophes, infidèles, incrédules sur certains points et irrésolus, craintifs et flottants sur tout le reste; ce qui vous manque n'étant pas seulement les œuvres et la plénitude de la foi, c'est la foi même, sa substance que vous attaquez; vous êtes corrompus: *quatriduanus est;* tel est l'excès où vous vous portez quand vous êtes accoutumés avec le crime; par la soustraction des premières grâces, vous devenez incapables de profiter des secondes, et vos nouveaux péchés vous menant d'abîme en abîme, vous parvenez jusqu'à cet excès de douleur d'un Dieu, et de le méconnaître, et de là ne devenez-vous pas tout obscurité, tout ténèbres, toute corruption; et semblables à Lazare, ne peut-on pas dire de vous que vous êtes ensevelis dans le fond d'un sépulcre, et qu'une grosse pierre couvre votre tombeau: *Erat autem sepulcrum, et lapis superpositus erat ei.* Ah! ce malheureux état vous approche-t-il de la damnation, ou est-il la damnation même?

Mais pourquoi ce voile sur le visage du Lazare, qui était enveloppé d'un suaire: *et facies illius sudario erat ligata?* Ce voile ne signifiait-il point cet état de corruption d'esprit où vous ne voyiez plus ni vos besoins, ni vos remèdes, ni vos malheurs, ni votre damnation, ni la laideur du vice, ni la beauté de la vertu, ni la corruption du monde, ni votre propre aveuglement: *facies illius sudario erat ligata?* Ce voile n'était-il point mis sur le visage du Lazare, pour vous faire comprendre que quand vous vous étiez enfoncé dans le péché, vous aviez perdu la foi en aveugle, que votre esprit s'est trouvé couvert d'un bandeau, ne voulant plus rien voir, rien examiner, rien éclaircir, pour ne pas vous trouver obligé de quitter un déplorable état que vous aimiez, *facies ejus sudario.* Ce que ce voile exprimait le plus, c'est cette impossibilité morale de recevoir la lumière la plus claire et la plus pénétrante, et en effet, que la foi, comme un grand jour, éclaire de toutes parts le monde chrétien, que Dieu réunisse, comme autant de traits lumineux de sa sainte religion, tant d'oracles si évidents qui établissent tant de prodiges si surprenants, qui la confirment, la partie du monde la plus saine et la plus éclairée qui l'embrasse, l'exemple de tant d'impies désabusés qui la redemandent après l'avoir méprisée, qui y reviennent à la mort après s'en être éloignés pendant la vie, l'univers devenu tout à coup chrétien par le ministère de quelques hommes, les plus grossiers et les plus simples, enfin, que la foi se découvre à votre esprit, par autant de voies qu'elle a de lumières, à tant d'attraits si perçants, si sensibles, qui réunissent dans la religion sacrée un corps parfait de charité et de lumières, vos yeux, hélas! sont malheureusement fermés, et votre raison invinciblement bouchée; mais de quel autre nom peut-on appeler cet état déplorable, que de celui de corruption et d'altération effroyable? *Quatriduanus est*, corruption encore dans votre cœur; quand l'esprit a une fois perdu sa lumière, le cœur peut-il conserver sa pureté? Toutes vos vertus se sont converties en autant de vices, toutes vos pieuses pratiques ont dégénéré en autant de désordres; non-seulement l'amour de Dieu s'est évanoui de

votre cœur, mais tous les autres amours les plus légitimes du sang et de la religion; l'amour d'un père et d'une mère, d'un frère et d'une sœur, d'un époux et d'une épouse, de votre prochain et de vos ennemis; vous ne faites plus de cas de ces devoirs si essentiels; tout est en vous passé à cet amour profane et insensé, et par sa corruption votre cœur en est ému jusqu'à corrompre tout ce qu'il y a de plus incorruptible; jusqu'à la loi de Dieu, que vous altérez par vos interprétations, jusqu'aux sacrements divins que vous souillez par votre hypocrisie, jusqu'aux grâces de Jésus-Christ que vous anéantissez par vos abus; enfin, tout dans votre cœur se corrompt et se gâte, les meilleures choses s'y tournent à votre perte; et ce n'est plus qu'une corruption universelle : *quatriduanus est.*

Quelle ressource, mes frères, ici se présente ! Une conséquence qui est digne de piété, c'est que la pierre qui couvrait le tombeau du Lazare nous signifie cette même habitude qui enchaîne votre cœur et semble lui ôter toute communication avec les secours de la grâce et de la religion : *Lapis superpositus erat ei.*

En effet, les obstacles à votre conversion multipliés par l'habitude, l'appréhension des hommes qui vous rend plus lâches, la crainte que vous avez que l'on ne critique, qu'on ne tourne en raillerie ce que vous allez faire pour Dieu; vos ténèbres devenues épaisses, vos passions plus alarmées, votre conscience qui est insatiable; avec ce mal, tout cela a formé sur votre cœur une dureté si imprenable que rien ne peut la briser, ni les sages remontrances de vos proches, ni les réflexions inquiètes que fait naître l'age, ni les effrayantes approches de la mort, ni la vue redoutable de la justice de Dieu, qui souffre quelquefois un pécheur d'habitude pour se faire craindre, ni le souvenir consolant de sa miséricorde qui se présente souvent aux hommes pour se faire aimer; tout cela perd sa force dans un pécheur d'habitude, rien ne peut amollir son cœur, rien ne perce cette pierre épaisse qui a mis en lui une si opiniâtre résistance : *Lapis superpositus erat ei.* Quand vous n'étiez mort que par un ou deux péchés, il aurait suffi que Dieu eût répandu sur votre âme quelques rayons de sa lumière, ils auraient fait sur vous leur effet, car alors ce cœur n'était enclin au mal que par une inclination perverse et la funeste pente qui est commune à tous les hommes et qu'ils apportent tous en naissant; mais depuis que par la mauvaise habitude le mal a pris dans vous racine; que, par vos impuretés, vos rapines, vos vengeances, vous avez croupi dans l'iniquité, et que par ce long usage de médisance, d'orgueil, d'avarice, de blasphème, vous avez contracté une alliance criminelle avec la mort, ah! dès lors votre cœur, inaccessible aux mouvements de la grâce, ne laisse plus espérer pour vous de résurrection et de vie : *Lapis superpositus erat ei.* L'habitude forme un obstacle à la grâce que le simple pécheur n'avait point quand il commença à pécher, et elle seule vaut contre la conversion toutes les passions ensemble : Jésus-Christ et l'habitude combattent l'un contre l'autre dans un cœur : si ce Dieu de miséricorde presse le pécheur, l'habitude le retarde; s'il lui parle, elle le rend sourd; s'il l'abat, elle le relève; s'il l'amollit, elle endurcit et pétrifie, pour ainsi dire, l'âme de ce misérable pécheur; *lapis superpositus erat ei.* Ainsi à ce moment même où Jésus-Christ par ma bouche vous exprime vivement le triste état de corruption où vous a réduit l'habitude; tandis que des âmes justes frémissent sur vous-même; vous ne vous y reconnaissez point, vous déplorez en général le sort d'un malheur que je vous peins, sans appliquer vos frayeurs et votre sensibilité sur votre âme, qui est la vérité toute pure de cette image que je vous trace; vous êtes d'autant plus incurables que vous êtes insensibles, dit saint Bernard, et depuis que par l'habitude la pierre a été mise sur votre cœur, votre corruption est sans remède; *Quatriduanus est enim.*

Corruption encore dans vos sens. Ici, mes frères, si mes expressions suivaient votre conduite, la sacrée majesté de la charité serait souillée, mais je conserverai pure la parole du Seigneur; la corruption a donc passé au dehors du cœur, sortant comme de leur source les impuretés, les adultères, les fornications, les injustices, les infamies et toutes les saletés. Et où vont-elles? dans les sens : dans les vôtres, pécheurs d'habitude; non, ce n'est plus dans les uns une parole trop libre, dans les autres un regard trop curieux, dans celui-ci un sentiment peu raisonnable, dans celui-là un désir peu réglé, c'est, par la dépravation de l'habitude, un déréglement et une corruption universelle dans tous les sens : *totus putredo;* ce sont des yeux tout d'immodestie, une bouche toute de séduction, des mœurs toutes de dissolution, une chair toute de mollesse, une vie toute de crime; vous n'avez plus de sens que pour les profaner et les corrompre. Cette chair si vénérable et si sainte, depuis que Jésus-Christ a bien voulu s'en revêtir, cet homme, et le membre et l'image du Fils de Dieu, destiné à le glorifier par la pureté et par la pénitence; ce corps lavé dans les eaux du baptême et consacré par l'incarnation du Verbe, tout par l'habitude a été tellement altéré et corrompu en vous, que les abominations vous sont devenues familières; que les excès les plus monstrueux ne vous font plus de peur, que la foi ni la raison, la religion, l'humanité, la pudeur, la nature même ne sont plus que des objets de haine et d'horreur à Dieu, au monde et à vous-mêmes, *quatriduanus est enim.*

Est-ce là toute votre miséricorde, pécheurs d'habitude? Ecoutez et trembiez : Lazare sort du tombeau les pieds et les mains liés, *ligatus pedes et manus institis;* et pourquoi à cette circonstance Jésus-Christ se trouble-t-il et fond-il en larmes, si ce n'est parce que Lazare nous figurait, et que le Sauveur voulait montrer combien l'habitude nous lie invinciblement au mal, et qu'à toute la déprava-

tion des sens est ajouté leur esclavage, *ligatus pedes et manus ;* et en effet, pécheurs d'habitude, de quelle pitié n'êtes-vous pas dignes, lorsque ces liens que vous aimez et que vous idolâtrez, devenus comme indissolubles, vous accablent; lorsque cette habitude vous étant devenue comme nécessaire et comme une seconde nature ajoutée à la première, a changé votre complexion, votre tempérament. En crime, en péché, vous faites le mal comme par force, sans goût, sans plaisir, à regret, avec amertume; vous le faites pourtant comme par un secret châtiment de Dieu, gémissant de vos misères, voulant, ce semble, en sortir et ne pouvant vous y résoudre, semblable au grand Augustin, qui se plaignait de son sort : Je soupirais, dit-il, enchaîné par ma propre volonté plus dure que le fer, plus pesante que le plomb. Ces voluptés qui m'avaient paru si aimables, m'étaient devenues des douleurs odieuses, et cependant je ne pouvais m'en défaire, je regrettais ma chère liberté et je demeurais dans l'esclavage. Triste situation, état déplorable d'une âme liée par l'habitude : *Quatriduanus est enim.*

Enfin, Lazare corrompu exhale une odeur de mort : *Jam fetet;* dernière circonstance qui vous regarde, pécheurs d'habitude, vous qui, par vos scandales, répandez la contagion et le désordre quelque temps. Timides et encore craintifs, vous avez tâché de concilier votre déréglement avec votre honneur, de ménager votre salut avec vos passions; mais vous n'avez pas été le maître de dissimuler longtemps. Dans tout vous-même, vous êtes devenu une odeur de mort à vos frères : odeur funeste qui a bientôt éclaté dans les assemblées, dans les compagnies, dans les cercles; vous les avez communiqués à qui les a voulu entendre, les sentiments dépravés, les discours séduisants; et on peut dire de vous, comme de la prostituée de l'*Apocalypse*, que sur votre front et dans votre air est écrit le mystère d'iniquité : *In fronte ejus nomen scriptum : Mysterium.* (*Apoc.*, XVII) Vous êtes devenu un maître corrompu, un homme contagieux qui gâte tout ce qu'il approche, et que la république devrait fuir et réprimer comme une peste dans son commerce et dans ses sociétés; vous ne regardez plus ni bienséance ni mesures. Il fallait que votre péché se consommât par votre scandale; vous avez cherché des amateurs aveugles de vos désordres pour en faire de lâches compagnons de votre indigne conduite, toujours comme vous occupés à verser le venin mortel dans les autres : *Jam fetet.*

Odeur de mort encore dans vos sens; car hélas! qu'y a-t-il en vous qui ne soit scandale? combien d'âmes innocentes avez-vous scandalisées ou par la licence de vos paroles ou par l'impureté de vos regards, ou par l'indécence de vos habits ou par l'immodestie de votre air, ou par ces familiarités si libres ou par ces complaisances si lâches; soit par le charme ou l'attrait que vous avez pour le vice, soit par l'abus que vous faites des biens, des grâces, des talents, de l'esprit, de la beauté et de tant de bonnes qualités que vous n'employez que pour corrompre et séduire l'innocence? Odeur de mort d'autant plus fétide que vous êtes d'un état, d'un rang, d'une condition plus relevée, parce que vous faites rejaillir plus loin vos scandales; enfin toute votre vie, toute votre personne est tristement occupée à perdre et à pervertir. En vain mon zèle se ranime; je sens ici mes forces qui s'épuisent sur vous, pécheurs d'habitude, sans pouvoir vous convertir; la contagion se répand de plus en plus, et il semble que vous ne soyez nés que pour le malheur de la terre, que pour introduire dans le monde une corruption générale. Vous êtes la désolation de la terre et de l'héritage du Seigneur; vous devenez au milieu de l'Eglise ce vase de mort qui la répand sans cesse; et ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est que dans cet état pitoyable, vous ne vous abhorrez pas vous-mêmes, et que, comme un cadavre infecté, vous êtes tout à la fois et corrompus et insensibles : *Jam fetet, quatriduanus est enim.*

Grand Dieu qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, apaisez ici votre juste colère et déployez du haut du ciel la force de votre grâce! Voici un objet déplorable qui le demande, l'excès de ses malheurs implore votre secours; vous pouvez, selon le Prophète, tirer la vie de cette mort, la lumière de ces ténèbres, la chasteté même de cette corruption. Dieu d'amour, agissez ici selon votre puissance! est-ce que vous ne ferez point de miracle en faveur de ces morts que Lazare nous figure? et n'y aura-t-il personne ici qui, revenu du fond de son tombeau, publie vos miséricordes?

« Ah! c'est vous, mes frères, qui êtes ce mort infortuné en qui le grand miracle de la résurrection n'a point encore été consommé, demandez-en au Seigneur le renouvellement; qu'il se fasse sur votre âme un changement qui ne s'y est point encore fait, et que le souvenir de la résurrection du Lazare devienne une source de vie nouvelle pour vous. C'étaient vos malheurs que Jésus-Christ pleurait, et il me semble qu'il répond aux instances que je lui fais ce qu'il répondit à Marthe : *Resurget frater tuus;* consolez-vous, bientôt votre frère ressuscitera. Je crois l'entendre, qui, triste et frappé de l'horrible état du pécheur d'habitude, dit : Oui, quelque mort et corrompu que puisse être votre frère, il vivra : *Etiam mortuus fuerit, vivet.* Promesse aimable; et que suis-je peut-être à ce moment touché, ému, attendri sur vous-mêmes! vous en sentez ici le bienheureux effet. Suivez les tendres mouvements de votre Dieu; obéissez à sa voix, rendez-vous à sa grâce; et si Lazare mort par le péché vous a figurés, que Lazare ressuscité par Jésus-Christ vous représente : c'est la seconde partie de mon discours.

SECOND POINT.

On ne vient à Dieu, dit saint Augustin, que par une voie contraire à celle qui le fait perdre; la conversion, pour être parfaite, doit avoir une opposition entière à l'égarement, et à chaque degré de péché il faut un trait nouveau de sainteté et de grâce. Or, sur ce principe, rappelez le cours déplorable de vos malheurs, vous y verrez les démarches salutaires de votre pénitence. D'abord, avant que de tomber, vous étiez languissant, et ce fut par l'indolence et la lâcheté que vous commençâtes à vous pervertir: il faut donc que votre conversion commence par le courage et par l'activité; vous mourûtes ensuite, et par votre conversion vous devez donc passer à la résurrection et à la vie; une fois mort, vous croupîtes longtemps dans l'iniquité.

Il faut donc dans votre pénitence, vous purifier longtemps dans la justice. Enfin corrompu comme vous étiez vous fûtes une odeur de mort et de scandale à vos frères; il faut donc, dans votre conversion, que vous leur deveniez une odeur de vie et d'édification. Que votre miséricorde est grande, ô mon Dieu! de nous retracer, soit dans votre conduite envers Lazare, soit dans la sienne envers vous, tout le plan de notre pénitence et de notre conversion à la vue du Lazare mort. Quelle action dans Jésus-Christ! le trouble s'empare de son esprit, il frémit en lui-même, il verse des larmes : *Intremuit spiritu, turbavit semetipsum et lacrymatus est Jesus.* Voilà votre règle, pécheurs qui voulez vous convertir; vous devez faire passer en vous-mêmes ces mouvements favorables de Jésus-Christ : *intremuit spiritu.* L'esprit fut en vous le premier à se rassurer dans le crime, il faut aussi qu'il soit le premier à se troubler et à s'émouvoir; *la crainte du Seigneur*, dit le Prophète, *est le commencement de la sagesse* (*Psal.*, CX), c'est-à-dire que le retour du pécheur à son Dieu doit jeter un trouble salutaire dans son âme; il doit l'ébranler avec force, et lui causer des tremblements et des secousses : *Intremuit spiritu.* C'est la première expiation que le Seigneur demande pour le crime, et la première preuve que Jésus-Christ vient en nous. Croire et vouloir se convertir sans ce premier sentiment, ce serait changer le cours des grâces du Sauveur et demander, après le désordre, le privilége de la fidélité. Quoi donc! si l'Eglise, dans ce cénacle, ne se ferme qu'au milieu des frayeurs et des alarmes, si la conversion des plus grands pécheurs a eu pour principe la crainte, selon ces paroles de David, en revenant à votre Seigneur : *J'ai été frappé de crainte;* si le tremblement et la frayeur sont les premiers degrés de la conversion de Paul, *tremens ac stupens dixit : Domine, quid me vis facere* (*Act.*, IX); vous seul pourriez-vous vous flatter de revenir à Dieu avec un esprit tranquille; ah! j'augure mieux de votre pénitence, et au moment que je parle, je crois être dans votre cœur : dans votre âme, ce trouble et ce frémissement : *Intremuit spiritu.* Et comment ne frémiriez-vous pas? une lumière invisible vous découvre ici vous-même à vous-même; le péché sorti de ce charme trompeur qui vous aveuglait, se dévoile tout entier à vous; votre âme, qui se montre à vous telle qu'elle est, se trouve couverte d'un nombre infini de crimes énormes qui semblent vous citer au tribunal de Jésus-Christ votre juge; mille monstres hideux qui, renfermés dans votre sein, y étaient comme endormis, s'y réveillent à la lueur d'un rayon de la grâce; la redoutable justice de notre Dieu, cachée dans les ténèbres de vos iniquités, se manifeste et vous fait sentir toute l'horreur d'une vie toute de crime; dans vous, il n'y a rien que des lumières qui vous rappellent votre péché, rien que des remords qui vous le reprochent; au-dessous de vous des abîmes qui ne sont ouverts que pour ceux qui vivent comme vous; autour de vous, un présent si mal employé; au-dessus de vous un juge si pénétrant et si inexorable; derrière vous un passé si déplorable; devant vous un avenir si sensible, si terrible; partout investi de la colère de Dieu qui semble vous menacer et vous attendre. Ah! si la crainte doit être proportionnée au malheur, qui doit trembler plus que vous; et quand vous mourriez d'effroi, vos frayeurs ne seraient point encore excessives : *Intremuit spiritu.*

Mais qu'opposer à cette indolence de cœur dans laquelle vit le pécheur; le voici dans la conduite de Jésus-Christ sur le Lazare : *Turbavit se ipsum?* Après qu'il a frémi dans son esprit il se trouble dans son cœur; et vous aussi, pécheurs, pour sortir de cette fausse paix du crime, vous devez passer au trouble salutaire de la justice; nul malade ne pourrait être guéri dans la piscine, si l'ange n'en avait troublé l'eau, et de même aucun pécheur ne peut être converti si le trouble du cœur ne commence sa pénitence; comment se fait ce trouble dans les commencements de la conversion : d'un côté la justice de Dieu vous abat, de l'autre sa compassion vous relève; vous pensez à vos malheurs et vous songez à sa miséricorde; ce n'est en vous ni espoir ni assurance; obtiendrai-je grâce ou ne l'obtiendrai-je pas? Jésus-Christ me damnera-t-il par sa justice, me sauvera-t-il par sa miséricorde? Voilà ce que vous ne savez pas, et en cette incertitude entre l'espoir et le désespoir qui vous tourmente: *Turbavit se ipsum.* D'ailleurs la douce idée du vice qui n'a point encore disparu et qu'il faut étouffer; l'austère idée de la vertu, qu'il faut adoucir; le crime, qu'il faut expier et dont il faut abhorrer jusqu'au trouble, vous alarme; la grâce combat, les passions résistent à Jésus-Christ; faut-il s'étonner si cette multitude de sentiments si opposés jettent le trouble et la confusion dans votre âme? *Turbavit se ipsum.*

Que dirai-je de cette sainte activité si nécessaire à la conversion? Elle doit se manifester jusque dans vos sens mêmes? Et n'est-ce pas pour vous l'apprendre que le Sauveur pleure sur le tombeau du Lazare? *Et lacry-*

matus est Jesus; larmes vraiment précieuses qui s'étendent jusque sur vous et qui doivent exciter les vôtres à la vue de vos malheurs, et en effet quel état en demande des plus amères et des plus abondantes que le vôtre; depuis longtemps en vous infortuné que vous êtes il n'y a plus de vie, plus d'innocence, plus de justice; vous avez perdu votre Dieu, et avec lui votre paix, votre repos, votre salut, votre joie, votre bonheur; vous êtes morts dans tout vous-mêmes. Ah! pouvez-vous vous regarder ici tel que vous êtes sans qu'il coule de vos yeux des torrents de larmes : *Lacrymatus est Jesus.* Ah! triste spectacle de vos maux! Etes-vous le maître de vos soupirs et de vos gémissements, le Sauveur cria à haute voix, dit l'Evangile, *voce magna clamavit;* car voilà avec quelle action, avec quelle vivacité de pénitence, Jésus-Christ veut que vous reveniez à lui, et croire le recouvrer par l'indolence après l'avoir perdu par la langueur; c'est vous abuser et consommer votre perte, au lieu d'opérer votre salut : *Intremuit spiritu, et turbavit se lacrymatus est, et clamavit.*

Mais ce n'est pas tout, vous avez bien d'autres progrès encore à faire dans l'ouvrage de votre conversion. Après avoir opposé à cette langueur funeste une sainte activité, il faut que vous opposiez encore à cet état de mort un état de résurrection et de vie. *Et statim prodiit qui erat mortuus.* Mais comment cela? me direz-vous : Vous le devez et vous le pouvez, et c'est toujours Jésus-Christ qui va vous servir de règle : *Tollite lapidem,* dit-il aux sœurs du Lazare, ôtez la pierre, levez les obstacles qui s'opposent à votre conversion sur les occasions qui peuvent vous entraîner au péché; surmontez les difficultés qui se présentent dans la voie de la pénitence; renversez enfin tout ce qui ferme le tombeau, rendez-vous impénétrable aux traits du péché, et vous reviendrez à la vie, *tollite lapidem,* ôtez de votre esprit ces pensées trop curieuses qui le souillent, ces préjugés qui l'aveuglent, ces doutes qui les retiennent, ces sens propres qui l'égarent, cette raison superbe qui l'enfle, *tollite lapidem,* et du sépulcre de ses crimes où il est retenu par l'habitude, il sortira vivant par la foi : *Prodiit qui erat mortuus.* Otez de votre cœur cet amour déréglé des créatures, ces passions insensées, ces objets séducteurs qui, depuis longtemps, l'attachent, l'endurcissent et le lient au péché, *tollite lapidem,* et alors il sortira de son tombeau plein de vie par la charité : *Et prodiit,* ôtez de votre corps et de vos sens cette mollesse qui l'abrutit, ce luxe qui le dégrade, ces lectures qui le séduisent, ces entretiens qui l'enchantent; fuyez ces compagnies qui le perdent, ces spectacles qui le souillent; ôtez tout ce qui vous engage dans le crime : *Tollite,* et par la pénitence vous sortirez du tombeau de vos péchés plein de vie nouvelle, *prodiit,* mais avant que de la recouvrer cette vie aimable, vous avez dû obéir à cette parole de Jésus-Christ, *Lazare, veni foras,* Lazare, paraissez au dehors, et vous faites connaître. Ah! jusqu'à quand enveloppé dans les ombres d'une conscience criminelle, aimant l'obscurité, craindrez-vous de paraître au dehors et de manifester par une sincère confession l'état déplorable de votre âme? jusqu'à quand cacherez-vous sous la pierre d'une âme tout endurcie vos malheurs et vos désordres? O vous qui faites gloire de vos égarements, ne voudrez-vous donc les cacher qu'à celui qui peut les pardonner et vous en délivrer, et sortir de votre indolence, de votre endurcissement et de vos désordres, de votre mort et de votre perte, révéler le secret de votre maladie, déclarer vos péchés, montrer à découvert toute votre âme : *Lazare, veni foras,* et à cet ordre du Sauveur on vit tout à coup sortir de son tombeau Lazare encore tout lié et tout enveloppé de son suaire : *Statim prodiit qui fuerat mortuus.* Ah! quel bonheur pour vous, pécheur, si aujourd'hui que le Fils de Dieu vous adresse cette même parole par ma bouche, on vous voyait obéissant à sa voix, aller vous offrir aux pieds du prêtre pour lui déclarer tous vos crimes, lui exposer toutes vos chaînes, lui découvrir tous vos commerces, lui manifester tous les nœuds de vos passions, lui dévoiler toute votre âme et tout ce qui vous attache davantage dans le péché : *Statim prodiit qui fuerat mortuus.* Et n'allez pas nous dire : Je me convertirai quand je serai plus libre et quand je serai dégagé de mille affaires qui me lient; vains prétextes qu'il ne faut point écouter, allez-y tel que vous êtes, et qu'on puisse dire de vous que vous vous êtes converti d'abord sans délai, sans remise, qu'au sortir de ce temple après ce discours, vous êtes allé manifester votre âme au prêtre, *statim prodiit,* qu'on puisse dire de vous, ce pécheur est ressuscité malgré tous les liens qui l'environnent, il n'est plus lié par ses désordres, mais par sa douleur; il n'est plus captivé par ses vices, mais par ses regrets et par la protestation sincère de se donner à Jésus-Christ pour le reste de sa vie : *Prodiit qui fuerat mortuus.* Ah! si vous portiez au tribunal ces dispositions bienheureuses, avec quelle joie le Fils de Dieu dirait-il à ses ministres comme il dit à ses disciples et aux sœurs du Lazare : *Solvite eum,* après les épreuves convenables et nécessaires en vertu de mon sang, en mon nom et par mon autorité absolue; délivez le pécheur, et par la force invincible de cette absolution qui exécute ce qu'elle promet, qui n'est pas seulement un signe qui avertit, mais une grâce qui opère : *Solvite eum,* d'objet qu'il était de ma colère et de ma justice; faites-en un sujet de ma clémence et de ma misère : *solvite,* c'était un criminel destiné au dernier supplice, à qui j'ai voulu faire grâce et qui a obtenu le pardon de ses fautes; renvoyez-le absous, *solvite;* d'ennemi qu'il était de ma sainteté; rendez-le héritier de mon royaume, *solvite;* puisqu'il a rompu les liens de ses crimes, brisez ceux de sa perte. Ah! quelle consolation pour un pécheur, tout son cœur peut-il contenir la joie que tant de bonheur et de charme y font naître! quel plus grand contentement que de voir alors avec la grâce

de Dieu revivre en vous votre justice, votre foi, votre charité, votre espérance; car tout cela ne respirait plus en vous, et tout cela y reprend une vie nouvelle par votre pénitence : *Prodiit qui fuerat mortuus.* Vous sortez du sein de la pierre, comme le Lazare sort de son tombeau, avec un nouvel esprit, un nouveau cœur, une âme nouvelle, des yeux nouveaux, une langue nouvelle, une nouvelle personne et un nouvel être, un homme nouveau, une source nouvelle : *Prodiit qui erat mortuus.* Ah! si aux pieds du ministre vous éprouviez une bonne fois ce bonheur, que vous béniriez votre sort! Lazare, revenant au monde et à la vie, fut-il plus sensible à sa résurrection que vous le seriez à la vôtre?

Mais ce n'est pas encore tout pour votre conversion : à ces habitudes criminelles où vous croupîtes si longtemps, faisant de jour à autre de nouveaux progrès dans le vice, doivent répondre en vous des habitudes saintes de justice et de pénitence, qui vous fassent avancer, vous affermissant heureusement dans la vie de la grâce, vie si noble, si pure, si excellente, si glorieuse, comme on le juge par le témoignage de ceux qui l'éprouvent. Lazare ressuscité, acquiert tous les jours une vigueur nouvelle, et vous, parce que vous augmentiez de plus en plus vos désordres avant votre conversion, il faut qu'après vous croissiez de jour en jour, en vertus, que vous reveniez au même degré de vertu où vous êtes monté dans le péché, aussi avide et insatiable de pénitence que vous l'étiez de plaisir et de volupté; vous devez vous regarder, après être converti, comme un enfant qui a besoin de croître, comme un voyageur qui a besoin de regagner sa patrie; au lieu de vous arrêter à un point fixe pendant que vous êtes sur la terre, il faut toujours marcher et avancer dans la voie qui vous conduit au ciel; qu'enfin toute votre vie ne soit plus qu'un continuel essor vers la plus sublime perfection, et que vous ne soyez jamais content de l'état présent de votre âme, espérant de plus en plus le faire devenir meilleur.

Enfin, si vous voulez que votre conversion soit véritable, essayez de réparer votre corruption passée par votre sainteté présente, donnez à votre esprit une foi plus vive, à votre cœur une charité plus étendue, à votre corps une pureté plus circonspecte, à vos sens une retenue plus scrupuleuse; et faites en sorte que vous puissiez avec justice vous rendre à vous-même le bienheureux témoignage que vous êtes vivant en acquérant chaque jour une vie nouvelle, une nouvelle vigueur en avançant de bien en bien, en croissant dans l'exercice de la vertu : car, n'est-ce pas cette marque de vie et de résurrection que Jésus-Christ donne à Lazare, après avoir dit : Déliez-le, *solvite eum*, il ajoute aussitôt, *et sinite abire*, et laissez-le aller; comme s'il eût voulu dire à ces incrédules : Le croirez-vous ressuscité quand vous le verrez en action, en mouvement, et se servant de ses forces; mais un sens bien naturel encore de ces paroles de Jésus-Christ, c'est, disent les Pères, qu'il était juste que Lazare, ressuscité allât lui-même publier partout la gloire d'un Dieu qui venait d'opérer en sa faveur un si grand miracle. Voilà le dernier trait que vous devez vous appliquer à vous-mêmes : vous avez été à vos frères une odeur de mort, un sujet de scandale, une occasion de péché, un principe de séduction, devenez-leur une odeur de vie et un modèle de vertu, un sujet d'édification, qui répare le scandale que vos désordres ont causé. Allez annoncer à vos frères les transports heureux d'un bienfait si précieux, et si doux, *sinite abire;* faites qu'ils en soient bien persuadés par le consolant témoignage de votre esprit soumis et fidèle, de votre cœur plein d'amour et de zèle, de vos sens chastes et mortifiés, *sinite abire;* au lieu de cacher votre conversion par une lâche et timide pusillanimité, faites-vous honneur de la montrer et de la publier, et glorifiez par là le Seigneur qui vous l'a fait opérer : *ut glorificetur Filius Dei per eum;* puisque votre désordre fut public, que votre pénitence soit éclatante. Corrompus comme vous étiez, quelle source d'espérance pour ceux qui sont dans le désordre! et en vous voyant revenus à Dieu de bonne foi, qui désespérera de sa conversion après la vôtre? Plusieurs d'entre les Juifs qui avaient vu Lazare ressuscité crurent en Jésus-Christ : *Multi ex Judæis crediderunt in eum;* vous n'avez aussi qu'à vous laisser voir convertis sincèrement, et par là vous attirerez plus d'âmes à Jésus-Christ que tous nos discours ensemble : *Multi crediderunt in eum.*

Ah! quelle manière aimable de réparer vos scandales! et que vous êtes heureux, pécheurs d'habitude, de pouvoir par un moyen si doux reconnaître le grand bienfait et la grâce justifiante que votre Dieu vient de vous faire! *Sinite abire.* Grand Dieu, puisque la conversion des pécheurs a des effets si salutaires dans le champ de votre Eglise, ah! que ne la multipliez-vous davantage et que n'en sommes-nous plus souvent les bienheureux témoins! Je n'ai pu parler à mes auditeurs du bonheur de ressusciter à la vie de la grâce sans leur inspirer en même temps le désir d'y participer promptement; faites-leur sentir vivement la volonté que vous avez de les sauver, et, ouvrant sur eux les trésors de vos miséricordes, ne permettez pas qu'ils y soient insensibles; vous, ô mon Dieu, qui vous appelez la résurrection et la vie, ne portez pas en vain ce titre à leur égard. Nous sommes sans vie, puisque nous l'avons perdue par nos péchés; regardez ces lieux saints où nous sommes assemblés comme ce champ couvert d'ossements secs et arides que votre esprit autrefois ranima, et que cette voix pénétrante qui brisa la dureté de ces os brise encore aujourd'hui la dureté de nos cœurs et nous fasse triompher de la mort de nos âmes; car peut-être, hélas! sommes-nous tous ici sans vie à vos yeux! *Ossa arida, audite verbum Domini.* (*Ezech.*, XXXVIII.) O vous tous qui êtes morts par le péché, écoutez et obéissez à la voix de votre Dieu, qui vous ordonne de reprendre la vie! *Ossa arida, audite verbum*

Domini; pécheurs d'habitude, pécheresses d'état et de profession, ossements secs et arides, sortez du sein de la mort, ranimez-vous à la voix puissante du sang d'un Dieu qui vous rappelle au salut et à la vie : *Ossa arida, audite verbum Domini:* Ossements secs et arides, entendez la voix et la parole du Seigneur. Parole miséricordieuse, mes frères, qu'il est doux de lui céder! et n'est-ce pas sans doute pour nous prédire de loin qu'elle aurait cet effet aimable que Jésus-Christ dans son Evangile ajoute : Non Lazare ne sera point le seul sur qui je porterai ce miracle : *Venit hora* (*Joan.*, V); et même l'heure est venue; est-ce celle-ci, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu : *Quando mortui audient vocem Filii Dei* (*Ibid.*); que plusieurs, morts par le péché et ensevelis dans le tombeau de leur habitude mauvaise, entendront la parole du Seigneur qui est la vie : *Et qui audierint vivent* (*Ibid.*), et ceux qui auront écouté avec foi et avec docilité, avec amour, avec componction, avec pénitence cette parole divine : Ils vivront : *Vivent in æternum;* ils vivront éternellement de la vie de la grâce en ce monde et de celle de la gloire du Seigneur en l'autre. C'est ce que je vous souhaite à tous, *in nomine Patris*, etc. *Amen.*

SERMON XXIV.

DE LA CONFESSION.

Quis ex vobis arguet me de peccato? (*Joan.*, VIII.)
Qui d'entre vous m'accusera de péché

Heureuse une âme qui, par la confession, se purifiant de ses péchés, peut dire en ce saint temps avec Jésus-Christ : Qui de vous désormais pourra me reprendre de péché : *Quis ex vobis arguet me de peccato?*

Mais qu'est-ce encore que la confession, et quelle idée avez-vous du sacrement de pénitence que vous le considériez, Messieurs, ou du côté du pécheur, ou du côté de Dieu? Est-il rien de plus touchant et de plus miséricordieux. D'une part, c'est un infortuné qui vient se déplorer lui-même, et chercher dans la compassion de Jésus-Christ une ressource à ses peines ; c'est un captif qui, gémissant sous le poids de ses chaînes, cherche à les briser, et soupire après sa chère liberté; c'est un enfant qui, désolé d'avoir quitté le meilleur de tous les pères, vient fondre en larmes à ses pieds et répandre des regrets amers dans son sein; c'est un coupable qui regrette son innocence, qui, consterné de ses crimes, les accuse, les répare, et vient en chercher la rémission dans un tribunal de miséricorde et de grâce. Enfin, c'est un aveugle qui voit, un muet qui parle, un sourd qui entend, un paralytique qui est guéri, un mort qui ressuscite, et dans un pécheur pénitent, tous ces miracles ensemble, voilà ce qu'est le sacrement de pénitence dans un pécheur.

Et du côté de Dieu qu'est-ce? sinon un sacrement d'amour et de miséricorde. C'est un Sauveur qui ouvre les trésors de ses grâces au pécheur, afin qu'il ne rende pas inutiles les mérites du sang qu'il a donné pour lui; c'est un père tendre qui, après l'égarement de son enfant, verse à la vue de son retour des larmes de joie et de consolation; c'est un pasteur compatissant qui court après la brebis égarée, et dès qu'il la retrouve, la charge sur ses épaules pour la réunir au sacré bercail; c'est un juge qui de terrible devient miséricordieux et prononce un arrêt d'absolution au lieu d'un arrêt de colère; c'est un Dieu qui se montre toujours prêt à pardonner, et qui ne veut paraître grand que par sa miséricorde.

Tel est le sacré ministère de la confession et de la piété auquel vous avez si souvent recours, et au tribunal duquel vous allez vous approcher en ce saint temps. Telle est la sainte propitiation que saint Paul nous explique si bien quand il dit qu'il n'est ni loin de nous, ni au-dessus de nous, ni tout proche de nous, ni dans notre bouche et dans notre cœur : *Prope est in ore tuo et in corde tuo* (*Rom.*, X), dans la bouche qui s'accuse, dans le cœur qui se repent, propitiation qui nous rend notre Dieu que nous avions perdu, et avec lui tous les biens ensemble. O mon aimable Sauveur, que pourrions-nous souhaiter de plus avantageux, et que pourriez-vous nous donner qui se déclarât davantage en faveur de votre grâce! Cependant, il arrive tous les jours qu'on le rend ou inutile ou funeste, et nous voyons avec douleur que presque tous changent le saint remède en poison, et la source des grâces en occasion de péché. Comment cela? Le voici : Tout le mystère de la confession consiste dans l'examen des péchés et dans la douleur de les avoir commis, et c'est par ce défaut d'examen et de douleur que l'on fait tant de confessions sacriléges, où l'on ne s'examine pas assez sur ses péchés, où l'on ne les déteste point assez : *Neque cognoscunt, neque sentiunt* (*Isa.*, XLIV). Ainsi, du défaut d'examen, vient un funeste abus sur l'accusation des péchés : *Neque cognoscunt;* voilà mon premier point. Du défaut de douleur naît une flatteuse confiance sur la repentance de ses péchés : *Neque sentiunt;* voilà le second. C'est-à-dire qu'aux pieds du prêtre où l'on vient chercher miséricorde, on ne voit presque que de faux justes faute d'examen, ou de faux pénitents faute de douleur : voilà tout mon dessein. Seraient-ils venus, ô mon Dieu! ces moments où faute de lumière, où faute de sensibilité de notre part, vous viendriez vous-même ou nous éclairer ou nous toucher. Qu'ils nous seraient chers et salutaires ces bienheureux moments! Nous vous les demandons ici par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quelle est donc la première erreur qui abuse tant de chrétiens qui s'y reposent en venant dans nos sacrés tribunaux, et d'où vient-elle? de deux grands défauts : ou de la négligence dans l'examen, ou de l'illusion qu'on y apporte, ou l'on ne s'examine pas assez, ou l'on s'examine mal, ou l'on néglige de s'examiner, ou l'on s'examine avec des

principes trompeurs; après cela est-il surprenant que de faux justes on devienne de véritables sacriléges?

Première cause : On ne s'examine point, et je trouve trois grandes raisons de cette négligence : le cœur est fécond en malice; qu'il faudrait de continuité et de suite dans l'examen! et l'on ne s'examine qu'en passant! Le cœur est rempli de misères; qu'il faudrait de courage pour les passer toutes en revue les unes après les autres, et l'on ne peut en supporter qu'avec peine la recherche! Le cœur est profond; qu'il faudrait d'attention pour en pénétrer tous les replis! et c'est ce que la légèreté nous empêche de faire: voilà ce qui met sur vos péchés un voile épais qui vous empêche de les voir tels qu'ils sont, et tels que vous les devez déclarer au prêtre, qui vous fait croire justes lorsque vous êtes les plus coupables.

Faut-il s'étonner si, aux approches du sacrement et jusque dans le tribunal sacré, vos regards se confondent sur la multiplicité des péchés que vous voulez déclarer? Eh! comment retrouver si aisément un cœur qu'on a laissé errer sans l'avoir jamais suivi? Comment lire si aisément dans une conscience qu'on n'a jamais étudiée? Comment, en si peu de temps, connaître une âme qui a commis tant de pensées criminelles qu'elle a presque aussitôt perdues de vue, tant de désirs profanes et impies qu'elle a à peine senti naître, et qui se sont aussitôt dissipés, tant de passions naissantes qui, n'ayant souillé que votre cœur, sont effacées de votre mémoire. Une connaissance si parfaite en un instant si court est une chose impossible, c'est vouloir pénétrer d'un seul coup d'œil toutes les obscurités ensemble, et rien presque n'est plus impénétrable que celle que produit la négligence, la propitiation, et plus encore la vengeance du Seigneur, car toutes ces choses ont leurs ténèbres à part. Quelle nuée, grand Dieu! cela fait trembler; car combien d'aveugles qui croyaient que leur âme n'était point chargée d'un seul péché, s'en sentent maintenant tout couverts et n'en souffrent de la peine dans le fond de l'abîme que pour avoir trop négligé de les examiner et de les connaître pour cause du défaut d'examen. On ne s'examine point avec assez de suite et de continuité.

Il y en a une seconde : c'est qu'on ne s'examine point assez avec courage. Ce n'est pas toujours la paresse qui nous empêche de nous arrêter sur nos péchés, c'est quelquefois la honte que nous avons de les voir. La corruption et le crime, est-il spectacle plus triste aux yeux d'un pécheur que la honte éclaire; quelque défectueux que l'on soit, on n'aime point à voir ses défauts, surtout quand, dans une vie toute pleine de crimes, on ne peut jeter un regard qui ne tombe sur une misère; qu'il est donc naturel au pécheur de se fuir; que des yeux qui ne voient que des monstres horribles se lassent aisément, et quand on est si peu ce qu'on devrait être, qu'il est triste de se voir ce que l'on est, l'appréhension de vous voir si coupable vous arrête, et connaissant votre cœur, votre conscience, un abîme où vous ne sauriez descendre sans horreur, vous vous en tenez à un examen confus, superficiel, de quelques péchés en gros, sans en venir au détail et à la connaissance de vos plus grands crimes. Ainsi, si vous vous examinez sur la liberté de vos paroles, sur la témérité de vos jugements, sur l'impureté de vos pensées, sur le déréglement de vos désirs, sur l'injustice de vos actions, sur la malignité de vos médisances, vous n'allez jamais à la source du mal, au principe qui vous les a fait commettre; c'est-à-dire à l'envie odieuse, à la jalousie basse dont le ridicule seul fait rougir; et ce que je dis d'une passion, dites-le de cent autres. Si la vue de vos crimes vous effraie, si la pensée qui en est honteuse vient s'offrir à vous avec sa laideur, vous tâchez de l'éloigner, et vous cherchez quelque chose dans la vie qui vous en puisse distraire, vous reportez bientôt votre vue sur ce que le vice vous paraît avoir de plus doux, et laissez derrière vous vos péchés et trop affreux à voir et trop honteux à dire; pourquoi donc cette honte se trouve-t-elle en vous au temps de Pâques? Ah! il en fallait avoir avant de commettre le crime; vous êtes si hardis pour le mal, ne seriez-vous donc timides que pour le bien? Ici la confusion ne doit servir qu'à vous faire accuser maintenant devant le ministre de Jésus-Christ, pour ne pas avoir un jour celle d'être accusé à la face de tout le monde assemblé. Ah! que vous seriez donc bien plus sages de faire de votre confusion votre pénitence, que de la faire servir à aggraver votre péché, deuxième cause de la fausse justification du pécheur, le défaut de courage dans l'examen de ses péchés.

Il en reste une troisième : c'est de ne point s'examiner avec assez d'attention; et certes si nous devons nous juger nous-mêmes en cette vie comme Dieu nous jugera un jour après la mort, et si notre attention à nous examiner à ce tribunal de la pénitence doit imiter celle que Jésus-Christ apportera à nous examiner au tribunal de ses vengeances, ne s'ensuit-il pas de là que nous devons donc avoir sur nos péchés, avant la confession, une vue forte et une attention sérieuse et fixe pour en faire un examen rigoureux et sévère. Rien n'est plus certain qu'en ce jour dernier Jésus-Christ sondera nos cœurs et qu'avec le flambeau de sa vérité, il en éclairera tous les plis et replis; vous devez donc vous-mêmes sonder ici ce même cœur, en développer tous les mystères, en approfondir tous les secrets, tâcher de pénétrer cet abîme impénétrable où sont cachés des crimes à l'infini, où sont entassés monstres sur monstres; il faut en démêler les passions les plus confuses, les intrigues les plus enveloppées; il faut en connaître la disposition, les ressorts, l'intention seule, quelquefois est un grand crime. Pour en venir à cette connaissance du cœur, quelle attention ne faut-il pas aux pécheurs pénitents!

Jésus-Christ examinera peu à peu jusqu'à

la légèreté, jusqu'au danger de ces fautes vénielles qui abattent votre âme, qui la font tomber dans la tiédeur, dans l'indifférence pour le salut, qui vous jettent dans une langueur qui va presque jusqu'à la mort, contristent l'Esprit-Saint et empêchent votre Sauveur de vivre et de régner en vous, comme certains doutes sur la foi, réprimés avec négligence, certaines affections de la vertu, trop humainement suivies, certains épanouissements de joie, qui dissipent trop la grâce, certaine lenteur à répondre aux inspirations saintes qui refroidit trop l'imagination, une certaine inutilité de paroles qui ne tendent qu'à vider le cœur, certaine complaisance pour des personnes de différent sexe qui affaiblit la charité parfaite que nous devons à Dieu, certaine vivacité d'humeur, de tempérament, de caprice, qui flatte trop l'amour-propre, certains péchés de surprise, d'omission, de faiblesse, d'inadvertance, d'inaction même, qui conduisent insensiblement à la léthargie et à l'assoupissement spirituel; car, ne vous y trompez pas, Messieurs, l'âme se souille quand la vertu cesse d'agir en elle; si depuis votre dernière confession, votre état n'est pas meilleur, il est pire; et ne point avancer dans la piété quand on l'a pu, est une offense qu'il faut dire et dont il faut s'accuser.

En effet, vous nous demandez de vous interroger, comme si avant de venir à nous vous disiez comme ce prince impie à Daniel : J'ai fait un songe; le souvenir et la pensée que j'en ai sont si confus, que je ne sais ce que j'ai vu : *Vidi somnium et mente confusus ignoro quid viderim.* (*Dan.*, II.) Mon Père, j'ai rappelé le souvenir de mes péchés passés, la mémoire m'en a paru si éloignée, qu'il me semble que c'est un rêve; j'en ai ramassé quelques idées; en voulant les parcourir, j'y ai trouvé tant d'embarras et tant de confusion, ils sont en si grand nombre et ma conscience en si mauvais état, que je n'y connais rien : *Vidi somnium et mente*, etc. Si vous ne me dites ce que j'ai fait, je n'en sais rien : *Somnium igitur et interpretationem ejus indicate mihi.* (*Ibid.*) Ah! c'est à vous-mêmes à me le dire. Nous répondrons nous avec le Prophète : C'est de vous que nous devons savoir ce songe; exposez-nous ici tous vos péchés; découvrez-nous votre conscience : *Rex somnium dicat servis suis.* (*Ibid.*) Et quand vous nous les aurez appris, quand nous les saurons, nous vous en expliquerons le vrai sens, nous vous en ferons sentir tout le vrai malheur et vous en donnerons le remède : *Rex somnium dicat et interpretationem illius indicabimus.* (*Ibid.*) Que nous vous interrogions, Messieurs! Ah! déjà quel grand fonds de tristesse pour nous d'être obligés d'employer à deviner vos péchés ce peu de temps, ces moments si courts qui seraient bien mieux employés à exciter vos larmes, à nourrir votre componction, à fortifier vos bonnes résolutions et à vous rappeler de vos égarements. Mais enfin, si par surcroît de malheur nos interrogations ne sont point heureuses, si nous ne réussissons pas à deviner; à déterrer, à dévoiler des péchés que vous laissez lâchement à notre examen, au lieu d'en faire la juste matière du vôtre; si, malgré nos interrogations, quelques offenses mortelles demeurent encore cachées au fond de votre conscience, où en êtes-vous? notre malheur est-il votre décharge? pensez-vous, trop lâches pénitents, que ces crimes vous soient pardonnés parce que vous avez négligé de les connaître? Ces fautes, il est vrai, demeureront cachées aux yeux des hommes; le sont-elles aux yeux de Dieu? non. Vous devez vous attendre que ce juste juge les compte, les met en nombre, les pèse et les examine, pour vous les exposer dans sa fureur au jour terrible de ses vengeances et pour confondre en votre présence vos justices fausses et trompeuses : *Arguam te et statuam contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX.)

Mais la fausse justice du pécheur qui se confesse vient non-seulement de ce qu'on ne s'examine pas, mais encore de ce qu'on s'examine mal, c'est-à-dire sur de faux principes. L'illusion est encore ici plus dangereuse que le péché; car, quand c'est la négligence qui l'a empêché de s'examiner, il peut s'en relever par plus de recherche et d'attention; pour guérir cette plaie, il ne faut qu'y réfléchir davantage; mais l'erreur dans le principe est presque irrémédiable; la plaie qui vient de l'opinion est toujours terrible, et l'on ne peut presque en revenir sans un miracle de la grâce; erreur cependant si commune aujourd'hui dans l'examen des péchés, qu'on ne peut y penser sans verser des larmes amères.

Quels sont les règles et les principes qu'on doit suivre dans cet examen? la loi de Dieu et sa propre conscience. Mais que leur substitue-t-on? Les maximes du monde et vos propres passions : voilà d'où vient votre fausse justice. La loi de Dieu est donc la première règle de l'examen des pécheurs avant la confession; règle uniforme et invariable dont la confrontation forme un jugement assuré et sur laquelle tous les pécheurs seront jugés, selon que leurs œuvres s'y trouveront plus ou moins conformes : *Libri aperti sunt et alius liber apertus est qui est vitæ et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris secundum opera ipsorum.* (*Apoc.*, XX.) Or, ce qui fait que vous apportez tant d'illusion à notre saint tribunal de la pénitence, c'est que vous cherchez vos offenses non dans la loi de Dieu et dans les maximes de Jésus-Christ, mais dans les usages et les maximes du monde. Vous aviez d'abord une âme tendre, instruite, timide et éclairée, mais qui fut peut-être entraînée de bonne heure vers le mal, parce qu'on vous permit trop tôt de communiquer avec le monde. Comment faire pour répondre à ces bonnes dispositions où vous étiez né et aux bons principes dans lesquels on vous avait élevé? d'aller vous porter au sacré tribunal, avec des mœurs sitôt corrompues, on ne saurait s'y résoudre. Que fait-on? On prend avec les personnes que l'on fréquente et que l'on aime mille faux principes de

conduite que l'on embrasse volontiers, parce qu'elles flattent le penchant et le faible; leurs pernicieuses erreurs deviennent vos maximes; vous les adoptez, vous les suivez, et quand la vie est longue, que le mécompte est affreux! car c'est là ce qu'on apporte de tribunal en tribunal, dont on s'accuse toujours et dont on ne se détrompe jamais; et c'est ainsi qu'on substitue le monde à l'Eglise et le siècle à la religion. Ainsi, si vous venez à considérer avant la confession cette fatale avidité que vous avez pour les honneurs, pour les plaisirs, pour les richesses, pour le faste, pour le luxe des habits, vous vous dites à vous-mêmes que c'est ainsi qu'il faut vivre dans le monde quand on y tient le rang que vous y tenez; que vous êtes dispensés des lois communes aux autres, parce que vous êtes d'une naissance et d'une condition qui vous en distinguent. C'est sur ce plan que vous ne vous étudiez qu'à tout ce qui peut vous élever, vous agrandir, vous enrichir, vous divertir; que toute votre vie est un composé de paroles inutiles, de désirs injustes, d'étalages pompeux, de bienséances gênantes, de divertissements profanes, de mondanités scandaleuses qui ne font de toute votre carrière qu'un grand désordre et une grande inutilité. Si vous vous regardez comme grands, comme hommes du siècle, bientôt ces jeux, ces amusements, ces spectacles, ces assemblées licencieuses, tous ces usages que le monde autorise vous paraîtront sans doute moins criminels; mais si vous en jugiez comme chrétiens, comme pénitents, vous y trouveriez un fonds de corruption et de péché qui vous damne et tous ceux qui s'y abandonnent. Si au lieu d'en décider sur la loi de Dieu ou sur le sort déplorable de ce monde pervers si expressément condamné et réprouvé de Jésus-Christ, vous ne jugez de toutes ces choses que sur le témoignage et l'approbation de ce monde poli et réglé qui les loue, qui devient comme le garant de ces illusions, ah! vous y demeurez; vous les pratiquez avec une fausse confiance que rien n'ébranle; il ne vous vient pas même dans la pensée qu'il y ait du péché, qu'il faille vous examiner et vous assurer là dessus; vous ne reconnaissez pour crime que ce que le monde désavoue, et nous apportant dans le sacré tribunal une âme jugée, condamnée et justifiée selon le monde; vous ne remportez de nos pieds que ce qui appartient au monde, c'est-à-dire des arrêts de condamnation, des anathèmes redoutables et tout ce que Jésus-Christ a lancé de foudres et de malédictions contre le monde : *Vœmundo.* (*Matth.*, XVIII.) Si vous étiez venus dans le sacré tribunal pour y consulter, pour vous y examiner avec nous sur la loi de Dieu, vous y auriez reconnu l'erreur qui vous trompe, l'illusion funeste qui vous joue; mais parce que vous n'avez pris pour règle de votre examen et de vos décisions que le monde, ses pernicieuses maximes, et votre aveuglement, la confession vous sera tout à fait inutile; quel malheur, grand Dieu! et ne tâcherez-vous point de vous en préserver par un examen plus chrétien.

La conscience est une deuxième règle qu'on doit suivre, c'est encore un guide éclairé qu'il faut consulter; et si la loi de Dieu nous est donnée au dehors pour nous connaître et nous conduire, la conscience nous est donnée au dedans pour nous servir de frein et de juge dans toutes nos actions; c'est à notre tribunal aussi bien qu'à celui de la loi divine que nous serons trouvés innocents ou coupables; que nous serons condamnés ou absous, et puisqu'il doit nous juger, il faut donc bien qu'il nous examine. Mais à ce fonds de lumière si étendue, à ce flambeau de vérité si favorable, que n'opposez-vous pas? et au lieu de vous examiner sur un principe si certain, ne lui préférez-vous pas vos passions, qui bientôt, par leur séduction et par leur artifice, se mettant à sa place, vous tiennent lieu de guide et vous deviennent la conscience même.

Or, qu'est-ce qu'une conscience si fort au gré de vos passions, si conforme à vos désirs, si favorable à vos désordres, et, en quelque sorte transformée en vos penchants et en vos faiblesses? Quelle recherche pouvez-vous faire à la faveur d'un flambeau si ténébreux et si obscur? Comme les iniquités s'y commettent sans peine et sans remords, ne les envisage-t-on pas aussi sans douleur et sans honte? Avec un guide si aveugle, peut-on manquer de s'égarer et de périr avec lui dans le principe d'où l'on semble vouloir se délivrer? Sur cette règle si trompeuse on s'examine sans fruit, on s'accuse sans crainte, on ne rougit de rien, on se rassure sur tout; c'est une source intarissable de crimes inconnus, sur lesquels votre propre erreur et le charme de vos passions vous justifient, car il est si naturel et si commun à la passion de se justifier! Quand on aime quelque chose, on veut toujours avoir raison de l'aimer; peut-être résistons-nous un moment à ce malheureux penchant que nos passions reproduisent en nous-mêmes, mais notre amour-propre réussit bientôt à nous persuader que ce jugement est raisonnable; ce qui nous flatte nous paraît juste, et ce que nous voulons nous paraît permis et innocent : *Quod volumus sanctum est.*

Sur ce principe, Messieurs, que dès que vous êtes engagés avec vos passions, que vous vous êtes livrés en esclaves à leur empire, elles sont devenues toute votre règle, toute votre conscience, où trouveriez-vous donc du péché en examinant votre conduite? Ah! quand avec une telle conscience vous vous examinez, les crimes les plus scandaleux ne vous paraissent-ils pas permis parce que vous les aimez? Les jeux, les assemblées mondaines, les spectacles, le luxe n'ont rien de coupable à vos yeux parce que vous les aimez; les usures, les concussions, les injustices, les rapines, les vexations, les perfidies, les trahisons, les médisances, et mille autres voies toutes atroces, vous paraissent permises parce que vous les aimez, et tout votre principe et toute votre autorité dans

une erreur si déplorable, c'est vos seules passions : ce n'est que par leurs yeux que vous voyez, que par leur penchant que vous décidez, et comme à mesure que vos passions croissent, vous vous y laissez davantage conduire, peut-on concevoir jusqu'à quel degré d'aveuglement et d'erreur vous vous trouvez engagés ? Dès que votre œil, c'est-à-dire votre conscience, est obscurci, tout le reste de vous-même est obscur et ténébreux, c'est-à-dire tout couvert de crimes et plein d'erreur.

Voilà donc les deux causes de défaut d'examen dans la confession : ou l'on ne s'examine point, ou l'on s'examine mal ; c'est-à-dire des principes faux, et voilà ce qui produit en vous cette foule de sacriléges dans votre confession ; voilà ce qui fait de vous cette nation maudite dont parle le Saint-Esprit, qui se représente pure à ses propres yeux, et qui cependant n'est pas lavée de ses souillures et est toute couverte encore de ses ordures : *Generatio quæ sibi munda videtur et tamen non est lota a sordibus suis.* (*Prov.*, XXX.) Ah ! Seigneur, si mon âme n'est coupable que par ignorance, et que ç'ait été sans le savoir que je vous aie offensé, vous m'assurez que vous m'accorderez pardon : *Anima si peccaverit per ignorantiam dimittetur ei quia per errorem deliquit in Dominum* (*Levit.*, V.) Si mon erreur et mon ignorance peuvent me justifier à vos yeux, et me conserver innocent, je vous demande de les avoir toujours présentes, mais si elles ne servent qu'à me réprouver et à me rendre plus coupable, je vous conjure, ô mon Dieu! de les oublier : *Ignorantias meas non memineris.* (*Psal.* XXXIV.) Je vais faire de mon mon côté tout pour m'éclairer et m'instruire de mes fautes ; en m'examinant, je descendrai jusqu'au fond de ma conscience, *descendam*, et là je verrai tout ce qui s'y est passé, *et videbo ;* je prendrai, pour examiner mes péchés, des yeux sévères, des yeux pénétrants, des yeux évangéliques, les yeux mêmes de votre sainte loi, *et videbo :* comme Ezéchias, et plus pécheur encore que lui, je rappellerai tout le mal que j'ai fait pendant ma vie : *Recogitabo omnes annos meos.* (*Isa.*, XXXVIII.) Je me les rappellerai, ces années si tristes, si couvertes de crimes, dont l'idée seule me fait frémir, *recogitabo ;* ce ne sera point une vue légère et superficielle, j'y penserai, j'y repenserai sans cesse, *recogitabo ;* ce ne sera point seulement quelque endroit de ma vie, j'en rappellerai tout le cours, j'en examinerai toutes les années, et je ferai en sorte qu'il ne m'en échappe pas une seule circonstance ; je suivrai si bien toute l'histoire de mes crimes et de mes malheurs, que je n'en oublierai rien, ce que je pourrai déclarer au prêtre, *recogitabo ;* et pourrais-je le faire sans une amertume cruelle, sans des regrets cuisants, sans une douleur vive : *In amaritudine animæ meæ.* (*Ibid.*) Mais, en parlant de la douleur, je passe insensiblement au second point de mon discours, car si le défaut d'examen fait au tribunal de la confession de faux justes, le défaut de douleur ne fait pas moins de faux pénitents : c'est par où je vais finir en peu de mots.

SECOND POINT.

En quoi consiste la pénitence chrétienne ? Elle se réduit à la douleur d'avoir offensé Dieu ; c'est la douleur qui doit commencer en nous une vie nouvelle et une sainte régularité : l'examen fait le juste, mais la douleur fait le pénitent. Cependant toute humilité n'a pas ce bienheureux effet ; il est certains caractères qu'elle doit avoir, sans lesquels elle ne justifierait pas le pécheur : le premier c'est qu'elle soit profonde, c'est-à-dire une douleur qui surpasse toutes les autres douleurs naturelles ; le second, c'est qu'elle soit sincère, c'est-à-dire qu'elle vienne du cœur et qu'elle soit justifiée par un ferme propos ; le dernier, enfin, est que cette douleur soit pratiquée, c'est-à-dire qu'elle satisfasse pour toutes les offenses qui ont été commises. Ah! si une telle douleur était connue aujourd'hui dans le monde, les chrétiens qui approchent de nos sacrés tribunaux se verraient préservés des malédictions prononcées contre tant de faux pénitents ; mais, parce qu'elle y est bien rare, il n'y est rien aussi plus commun que ces âmes sacriléges qui changent la sainte propitiation en ruine et en anathème, dit le Prophète, *in ruinam.*

Le premier caractère est la douleur qui fait le vrai pénitent, qu'elle soit profonde ; caractère si essentiel à la douleur, que l'Ecriture nous la représente dans le cœur des pénitents comme un torrent de larmes, qui brise leur cœur, qui trouble leur esprit, qui dessèche leur chair, qui pénètre jusque dans la moelle de leurs os et leur ôte presque la vie. Est-ce ici, Messieurs, un piége, une pieuse exagération de notre zèle ? voyez un David, un Ezéchias, un saint Pierre, une Madeleine, et tant d'autres, et de l'Ancien Testament et du Nouveau ; mille fois on vous a proposé les exemples, et jamais aucun ne s'est trouvé, qui, eu égard au Dieu qu'il avait offensé, ait cru que sa douleur pût être excessive, qu'elle pût même être jamais assez grande. Ah ! que nous serions consolés si nous connaissions que votre confession produisît une douleur semblable ; cependant quoi de plus juste, et quelles fortes raisons n'en avez-vous pas ? vos malheurs, pour être pleurés, n'ont besoin ici que d'être considérés ; qu'avez-vous été, et quelle a été votre vie ? Qui d'entre vous ne peut pas avec justice s'appliquer ces paroles qu'Esdras met dans la bouche du peuple méchant : *Iniquitates nostræ multiplicatæ sunt super caput nostrum* (I *Esdr.*, IX) ; mes péchés, accumulés comme des montagnes, et multipliés à l'infini sur ma tête, sont montés jusqu'au ciel ; je suis un des plus grands pécheurs qui fût jamais ; quelque recherche que je fasse de ma vie, je n'y vois que des prévarications et des iniquités ; plus je m'examine et plus je découvre de crimes ; quelque loin que je retourne, toute ma conduite n'est qu'un éga-

rement, tous mes jours qu'un crime; quel mal n'ai-je point fait? mes offenses se sont élevées jusqu'à Dieu, et sollicitent depuis longtemps sa vengeance : *Et delicta nostra creverunt usque ad cœlum.* (I *Esdr.* X.) Or, quoi de plus propre à exciter en nous la plus vive douleur, que cette triste vue de nos misères; si elle n'est souveraine, aura-t-elle quelque proportion avec le plus grand de tous les biens qu'elle veut nous procurer? C'est notre réconciliation avec Dieu et avec le plus grand de tous nos maux qu'elle veut nous ôter : c'est le péché et la damnation éternelle.

A cette double considération, est-il un cœur qui ne se fende; mais en est-il beaucoup parmi cette foule de pécheurs, qui vont en ces saints jours assiéger nos sacrés tribunaux, qui y apportent une douleur souveraine, en qui trouve-t-on ce brisement de cœur, ce déchirement d'entrailles, cette profondeur de contrition; que Dieu attend de vous et que vos péchés vous demandent. Ah! tous les jours dans le monde : fortune manquée, réputation flétrie, une mort chère vous désole, vous attriste et vous afflige jusqu'au désespoir, tous les jours au théâtre, des fictions, des chimères, des fables vous attendrissent et vous arrachent des pleurs; et on peut dire que vous avez toutes les douleurs profanes à Babylone; il n'y a que votre salut, qui ne vous attendrit point, et au tribunal de la confession, la vue d'un Dieu perdu, d'un paradis manqué, d'une éternité en danger ne vous touchent point; l'histoire tragique de vos péchés, de vos malheurs, vous laisse les yeux secs et le cœur tranquille, vous demeurez intrépides, inflexibles; et semblez être très-incapables de toute douleur, on n'en a porté qu'une si faible, si légère dans un lieu où Jésus-Christ est tel qu'Isaïe le dépeint; c'est-à-dire brisé de douleur et agonisant de tristesse; est-ce là donc la juste proportion qu'il doit y avoir entre la perte et l'affliction, et à juger de vos confessions, par la disposition que vous avez, en devons-nous attendre quelques fruits. Quoi! pécheurs, vous qui venez à nos pieds pour obtenir le pardon de vos péchés, et apaiser la colère du Seigneur : vous vous amuserez à discourir, à raconter froidement vos désordres, vous chercherez encore à faire paraître votre esprit, à briller et à plaire, et après vous être fait un jeu de pécher, vous vous en feriez encore un de la pénitence, dit un Père? Ah! une telle douleur de vos péchés, serait aussi déplorable que vos péchés mêmes, et faire dans le lieu saint une si fausse pénitence, c'est montrer qu'on veut être impénitent.

Le deuxième caractère de la douleur requise par le sacrement, c'est qu'elle soit sincère, il faut une douleur qui rappelle nos affections de tous les objets où nous les avions placées, qui nous fasse revenir de tous les engagements que nous avions contractés, qui renferme une volonté efficace, un propos sérieux, une résolution ferme, non-seulement de sortir du péché pour ne plus y rentrer, mais de fuir tout ce qui vous y avait portés, attraits, occasions, compagnies, et tout ce qui pourrait vous y porter encore; car on ne peut dire un éternel adieu à tout ce qu'on est près de renouer et de reprendre, nous ne voyons pas que David, après sa conversion, retourne à son adultère; ni Manassès à ses concussions, ni Matthieu à sa banque, ni Pierre à son apostasie; tous ces grands pécheurs, si fameux dans les histoires sacrées, n'ont obtenu par la pénitence, le pardon de leurs fautes, que parce qu'ils les ont quittées et que jamais ils n'ont eu la volonté d'y retourner.

Or, c'est ici, disent les Pères, le naufrage caché sous l'eau; c'est-à-dire sous les larmes de la pénitence. Il y a beaucoup de pécheurs, qui en se confessant se disent pénitents qui en ont même les marques extérieures; mais il n'en est presque point qui se convertissent véritablement, parce qu'ils n'ont point une douleur sincère; et, en effet, si votre douleur était sincère; mèneriez-vous toujours la même vie, et pour toute pénitence de votre vie nouvelle, vous contenteriez-vous d'apporter aux pieds du prêtre, quelques désirs informes; quelques projets vagues, quelques résolutions languissantes de mieux vivre à l'avenir, sans que tout cela parte du cœur; et qu'au fond il n'y ait nulle componction, nulle ruine, nul bouleversement du cœur, nul trouble de la conscience, nul amendement de vie pendant que vous vivez encore dans le même désordre; que cette personne qui vous charmait n'est point éloignée, que ce commerce qui vous damnait n'est point rompu, que ce scandale qui choquait le public n'est point levé, peut-on dire que votre douleur soit sincère, tandis que le péché règne encore en vous avec le même empire, pendant que vos protestations et vos regrets, n'ont de réalité que dans l'imagination, qui les forme et qui les voit presque aussitôt évanouir, comment voudriez-vous que votre pénitence fût sincère et réelle, vous n'y apportez que de la duplicité et de la chimère; vous avez encore au milieu de vous les dieux étrangers, disait le prophète, et comment voudriez-vous qu'on vous crût convertis au Seigneur; commencez par les en éloigner; et alors, on jugera favorablement de votre conversion; quoi! pouvez-vous dire du fond du cœur : J'ai péché, pendant que vous êtes près de pécher encore, non sans doute, ce n'est pas là avoir une douleur sincère. Jugez-en vous-mêmes par la disposition où vous vous trouvez aux approches de la confession. Si je vous dis ici, âmes pieuses : Réjouissez-vous; déjà le saint ministre a sa main levée pour vous absoudre, vous allez recevoir le pardon de vos fautes; déjà plus de théâtres, plus de spectacles, plus de jeux, plus de plaisirs profanes, plus d'assemblées mondaines, vos fers vont être rompus avec ces objets chéris que vous idolâtrez, vous n'aurez plus de liaisons avec ces créatures qui vous enchantent; vous n'allez plus tenir qu'à Dieu seul, tout votre plaisir va se terminer à le servir et à l'aimer; avouez-le, pécheurs, ce langage ne vous attriste-t-il pas?

ne tombez vous pas dans la consternation et dans la rêverie? mais est-ce donc là avoir une douleur sincère, un véritable regret de vos péchés? Si vous formiez le plan d'une conversion sincère, ne sentiriez-vous pas une joie sainte, un doux plaisir de ce que nous vous disons, et si vous ne sentez pas en vous ces heureuses dispositions; n'est-ce pas que changer de vie et de conduite ne fait pas votre bonheur; mais plutôt votre supplice, le vrai sujet de vos désirs; mais l'objet de vos craintes et de vos alarmes; n'est-ce pas que vous voulez encore être pénitents; et le vouloir être, est-ce donc avoir dans le cœur une douleur sincère; quand vous nous dites que vous voulez quitter vos péchés, que vous renoncerez à tout ce qui pourrait vous faire retomber, hélas! votre cœur en secret ne désavoue-t-il pas ce que votre bouche prononce? Quand vous promettez de ne plus chercher à vous venger, d'étouffer tout ressentiment contre vos ennemis, ne vous échappe-t-il pas encore, comme malgré vous, des traits, des soupirs, des paroles qui ressentent encore la haine et la rancune? Quand vous nous jurez dans le sacré tribunal, de quitter cette passion dominante, ce péché favori qui vous expose à mille autres désordres, ne songez-vous point à le reprendre? Dès que les fêtes seront passées, ne cherchez-vous point à dissimuler, à pallier ces offenses que vous aviez promis déjà de quitter, et le serment que vous nous aviez fait a-t-il toute sa force et tout son effet? Il me semble voir la mère de Moïse qui, après avoir par crainte exposé sur l'eau son enfant, cherche aussitôt à l'en retirer par adresse, quand vous nous dites que vous ne pécherez plus, que vous détestez vos péchés, c'est que vous appréhendez que par la sévérité de notre ministère, par nos remontrances et nos reproches, nous enfoncions trop avant dans votre cœur le glaive amer de la pénitence, et que vous voulez nous faire croire que ces mêmes péchés que votre langue accuse, votre cœur les déteste, et en effet, à peine vous êtes-vous confessés, que vous vous replongez dans les mêmes vices; à peine avez-vous essuyé le naufrage, que vous vous exposez sur la même mer; toute votre vie n'est qu'un cercle de promesses et d'infidélités, de confessions et de rechutes, et quelle marque plus certaine de la fausseté et de l'inutilité de votre pénitence que de vous montrer toujours les mêmes, que de promettre et de vous rétracter, que de jurer et de violer vos serments; vous en sentez vous-mêmes tout l'abus et toute la profanation, lorsque vous prenez si lâchement le parti d'aller de confesseur en confesseur, de changer de directeur presque autant de fois que vous allez à confesse, pour échapper à la honte de dire toujours au même les mêmes choses, et pourquoi tout cela, sinon parce que votre douleur n'est pas sincère, qu'elle est feinte et purement extérieure; car si vous retombiez après une vraie contrition, un véritable repentir, vous ne le feriez pas du moins sitôt, si hardiment, si profondément. Quoi de plus concluant pour la fausseté de votre pénitence, quoi de plus capable d'affliger et d'irriter sa colère.

Je renferme ici, Messieurs, pour abréger le dernier caractère que doit avoir la pénitence: c'est qu'elle soit satisfactoire. Souffrez que je vous le demande, pécheurs pénitents, l'avez-vous, cette douleur satisfactoire, lorsqu'après avoir reçu de la main du prêtre le signe de votre réconciliation, vous ne réparez rien, vous ne satisfaites à rien? lorsque, faute de porter le fer et le feu dans la plaie de votre âme, vous laissez tomber lâchement le glaive salutaire qu'on vous avait mis en main pour le détruire? avez-vous cette douleur satisfactoire quand vous cherchez des adoucissements aux peines trop légères qu'on vous a imposées, et que vous avez si bien méritées, quand vous regardez les peines douces comme un bonheur et une fortune? quand vous allez chercher, quand vous vous informez avec soin d'un de ces prophètes trop indulgents qui ne vous disent que choses qui vous plaisent, qui enferment le venin dans la plaie, et qui, loin de vous imposer une pénitence qui satisfasse à Dieu, ne vous satisfait pas à vous-mêmes? Enfin, avez-vous une douleur sincère, lorsque tombés entre les mains de ces ministres zélés et circonspects, qui aiment plus la guérison de votre âme que la faveur et la protection de votre crédit, vous refusez quelques jours de retraite, de jeûne, d'abstinence qu'ils vous ordonnent? vous élevant contre eux s'ils vous donnent une pénitence tant soit peu proportionnée à vos crimes, mais qui vous paraîtrait toujours trop légère, comparée avec la sévérité de la discipline dont ils ne font que suivre les ordonnances et les lois? Se comporter de la sorte au sacré tribunal, est-ce avoir une douleur sincère et véritable ou une douleur trompeuse et hypocrite? et n'avoir qu'une telle douleur, est-ce apaiser la colère de Dieu si justement irrité de vos offenses? n'est-ce pas plutôt l'obliger à vous dire : Mon pacte avec vous est rompu, mes bénédictions sont retirées de vous; je vous punirai parce que vous ne vous êtes pas punis vous-mêmes.

Quelle parole, Messieurs, un Dieu irrité, un Dieu vengeur, tout un Dieu qui tombe sur vous! n'est-ce point ainsi un coup de foudre qui accable le faux pénitent. Voilà donc les grandes voies qui mènent les âmes dans l'abîme, et c'est ce qui doit vous effrayer, car si vos confessions sont le seul bien, la seule planche qui vous reste après le naufrage, le seul rempart que vous puissiez opposer à la colère céleste; si c'est toute votre religion, toute votre ressource, toute votre espérance dans l'état malheureux où vous êtes, après ce que vous venez d'entendre où en êtes-vous? quel sera votre sort, quel appui, que de crimes, quelle ressource, que de sacriléges, quelle confiance, que de monstrueuses profanations! Si c'est là ce qui vous rassurait, vous n'avez maintenant qu'à redoubler vos craintes : vous n'étiez, avant votre confession, que de grands pécheurs,

et depuis vous êtes devenus de grands parjures, de grands sacriléges.

Souffrez qu'en finissant je vous adresse les mêmes paroles que le grand Apôtre adressait au peuple de Corinthe : *Obsecramus pro Christo reconciliamini Deo.* (II *Cor.*, V.) Eh quoi! Messieurs, voulez-vous donc toujours vivre dans la haine et sous la juste colère de Dieu? Comme ministres de Jésus-Christ, au nom duquel nous parlons, et qui vous parle par notre bouche, nous vous exhortons à recourir à vos résolutions et à demander sa miséricorde; elle est infinie, et quelque grands pécheurs que vous soyez, vous pouvez en espérer tout, si vous y recourez comme il faut : *Pro Christo ergo legatione fungemur tanquam Deo exhortante per nos.* (*Ibid.*) Quoique votre paix et votre réconciliation avec Dieu soit votre bonheur suprême, nous vous le demandons comme une grâce, comme une faveur; et au nom de qui vous le demandons-nous? *pro Christo*, au nom de Jésus-Christ votre Sauveur, au nom de son sang, de ses plaies, de sa croix, de ses mérites. Si nous connaissions quelque chose de plus éloquent et de plus tendre, nous l'emploierions ici pour vous toucher; nous vous en prions, nous vous en conjurons, faites du moins pour lui ce que vous ne feriez pas pour vous-mêmes. Mais encore, que vous demandons-nous? *reconciliamini Deo*, c'est de vous réconcilier avec votre Dieu par une confession sincère et entière, telle que vous la feriez au lit de la mort, au pied de ce tribunal redoutable des vengeances du Seigneur, où bientôt vous paraîtrez, et peut-être plutôt que vous n'y pensez, pour y rendre compte et vous y accuser aux yeux de toutes les créatures des péchés que vous aurez commis et des grâces dont vous aurez abusé. En vous réconciliant avec votre Dieu, vous vous réconcilierez avec vous-mêmes; car depuis longtemps votre cœur est agité par le crime, le poids secret de vos iniquités vous accable, vous n'aviez plus la paix et la tranquillité dans votre conscience. Ah! recevez-la de la main de Jésus-Christ, qui vous la présente en ces saints jours par la main de ses ministres, *reconciliamini Deo;* cette réconciliation, si vous la faites avec les conditions que j'ai tâché de vous faire connaître, vous rendra dignes de recevoir Jésus-Christ en ces temps de grâce et de salut, et de le posséder un jour dans l'immortalité de sa gloire. Je vous la souhaite, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XXV.

DE LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Si tu es Christus dic nobis palam, respondit eis Jesus loquor vobis et non creditis. (*Joan.*, X.)

Si vous êtes le Christ, dites-le-nous publiquement. Ici, Jésus leur répondit : Je vous parle et vous ne me croyez pas.

Quand Jésus-Christ parlait autrefois à des esprits obstinés et à des cœurs indociles, il leur demandait pourquoi ils ne croyaient pas; mais lorsqu'aujourd'hui dans l'assemblée des chrétiens, je parle de sa religion sainte, c'est pour vous apprendre pourquoi vous croyez ; et, au lieu des justes reproches que Jésus-Christ faisait à l'incrédulité, je viens donner à votre foi un goût plus consolant, un attrait plus insinuant, une exposition plus éclairée pour en rendre raison, comme l'Apôtre l'exige de nous, à quiconque vous le demandera. Enfin, sans entreprendre de traiter à fond la vérité de la religion chrétienne, ce qui n'est nullement ma pensée, je viens combattre les illusions de l'esprit, forcer le libertinage jusque dans ses retranchements, confondre le déréglement de l'amour-propre et déformer la séduction de l'impie, toujours prêt à nous ravir un trésor précieux.

Essayons donc, pour le conserver ou l'accroître en vous ce dépôt de la foi, de vous montrer combien votre religion sainte vous est nécesssaire, tout le reste sera prouvé quand cette nécessité vous sera devenue sensible, je n'ai besoin pour cela que de votre esprit et de votre cœur : de votre esprit à qui rien n'est plus essentiel que de connaître et à qui toutes les lumières seraient des malheurs sans la religion de votre cœur; à qui rien n'est plus naturel que d'aimer, et dont toutes les affections seraient de véritables misères sans la religion, deux idées bien consolantes pour une âme fidèle.

La religion chrétienne nécessaire à l'esprit; la religion chrétienne nécessaire au cœur : voilà tout mon dessein. Encore un coup je parle devant des fidèles, mais si parmi ces enfants dociles et soumis il se trouvait de ces âmes rebelles et désobéissantes qui voulussent pousser à bout la religion et les raisons qu'on leur apporte, s'il y avait de ces hommes irrésolus et flottants. Eh! plût à Dieu qu'il n'y en eût point qui n'étant rien, ni chrétiens infidèles, ni révoltés, ni soumis, ni fidèles, ni incrédules, qui, situés dans un milieu vague et indéterminé entre le fidèle et l'incrédule, se plaisent dans cette espèce d'équilibre, demeurent dans cette indolence de la foi qui est la plaie la plus mortelle que le péché ait pu faire à l'homme; grand Dieu, fixez dans le point de votre vérité, ces âmes flottantes et incrédules et surtout ne regardez point à l'outrage que vous font ces impies, de ces pierres suscitez des enfants d'Abraham qui connaissent que leur vrai malheur est de n'avoir point de religion; et s'il le faut, pour leur persuader que la religion de de Jésus-Christ est la véritable; faites-leur sentir qu'elle leur est nécessaire, demandons pour cela les lumières qui nous sont nécessaires par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Les trois plaies funestes, dont l'esprit de l'homme a besoin d'être guéri, sont : l'ignorance, l'incertitude, la curiosité. Ou il ne connaît rien dans le premier être qu'il faut adorer, ou il n'a que de l'incertitude sur le culte qu'il lui doit, ou il veut trop sonder la profondeur des mystères qu'il lui propose de

croire, dont je conclus que la religion est nécesaire puisqu'elle seule peut guérir toutes ces plaies : à l'esprit ignorant et aveugle, elle seule donne l'idée la plus claire et la plus distincte; à l'esprit flottant et irrésolu, elle seule donne la certitude la plus forte et l'impression la plus vive; à l'esprit curieux et superbe, elle imprime sur les mystères qui nous sont proposés la soumission la plus juste; et sans elle rien n'éclaire, ne fixe, ne soumet l'esprit humain, suivez-moi dans ces trois circonstances.

Et d'abord, rappelez les faibles images dont les aveugles païens ont dégradé la dignité du premier être; c'est une science de savoir nombrer, dit saint Augustin ; tous ceux que les noires conjectures du paganisme érigeaient en dieux : un ciel plus épuré, un soleil plus brillant, des astres plus lumineux, voilà les dieux que quelques-uns adoraient; les autres, moins ingénieux, s'en taillaient de bois, de marbre, de métaux et de pierre; on a vu des animaux adorés comme des dieux! et des hommes, aussi détestables que les objets infâmes de leur culte, partager avec eux leurs inclinations basses et rapportées à chaque pays. Chaque nation avait les siens, chaque désordre en avait de consacrés; les maîtres du monde leur donnaient leur figure, leurs vices et leurs passions ; ce n'était partout qu'infamie et horreur, on voyait des hommes vaincus, captifs, enchaînés, recevoir les hommages des autres hommes et en être regardés comme des divinités.

Ne leur insultons pas à ces aveugles païens; hélas! de quoi n'est pas capable la raison humaine entraînée par un cœur souillé et à quel excès ne se porterait-elle pas! qu'il est à craindre que sans un frein salutaire, nous ne ressemblions à ces impies qui ne reconnaissent point d'autre divinité qu'un caprice bizarre, qu'un destin et une fatalité qui, loin de pouvoir être regardés comme des dieux, ne sont pas même des êtres. Elevez-vous donc religion sainte, il n'appartient qu'à vous d'éclairer la raison de l'homme sur des abîmes si déplorables ; seule dépositaire du véritable Dieu, vous nous le faites voir tel, c'est-à-dire juste par essence, saint de sa nature, absolu dans ses volontés, indépendant dans ses perfections, tout salut dans ses générations ; gouvernant seul le monde entier par des lois immuables ayant une force à qui rien ne résiste, une souveraineté que rien ne borne, une félicité que rien ne trouble, une pureté que rien n'altère, un repos que rien n'interrompt, étant la consolation de ceux qui le cherchent, l'appui de ceux qui l'implorent, la miséricorde de ceux qui le suivent, la récompense de ceux qui le savent, bon sans que sa bonté diminue rien des droits de son équité, juste sans que sa justice lui fasse rien perdre de sa tendresse, mal représenté par les fantômes de l'imagination; mais se faisant sentir au cœur par des touches bien réelles, et qui, après nous avoir remplis de son abondance ici bas doit nous absorber pour jamais dans l'immensité de sa gloire; ah! qui ne s'écrierait avec ces peuples de l'Ecriture : Quel Dieu y a-t-il au monde comme le nôtre? tous les autres qu'on s'est forgés, chacun en sa manière, ne sont que de folles productions du crime et du mensonge, vous êtes seul, ô mon Dieu, le véritable; heureux qui vous connaît, qui vous adore et qui vous aime!

Cette religion, qui nous donne une idée si sublime de l'objet de nos adorations, est donc nécessaire à l'esprit aveugle, mais l'est-elle moins à l'esprit irrésolu, elle qui, par l'insolubilité de ses promesses, fixe toutes nos agitations.

Ici, chrétiens auditeurs, représentez-vous un homme qui, à force de trop voir de choses ne se satisfait d'aucune; sa raison lui suscite de tous côtés des doutes qu'elle ne peut résoudre; rien ne l'accommode dans l'univers, il n'y voit partout que des situations malheureuses, il n'y aperçoit que des mystères de singularité où tout se dément, où rien ne se soutient, incapable de montrer un seul motif de crédulité dans tout ce qu'il découvre, surtout ne pouvant se résoudre à céder à un homme semblable à lui, ni à se rendre disciple ou vassal d'un maître ou d'un seigneur que la nature a fait son égal, il veut que l'objet du culte et de l'adoration qu'on lui propose, porte avec soi un caractère certain de divinité, et il n'en trouve point. Le déisme, l'idolâtrie, le paganisme, le mahométisme, et tant d'autres cultes et religions lui paraissent de grands noms qui ne lui offrent rien que de naturel, rien que de facile, rien que de favorable aux passions, aux vices, rien de propre à entretenir la délicatesse de la chair et le libertinage des sens, rien que d'humain et au-dessous même de l'homme. En vain cherche-t-il à se reposer dans l'indifférence en demeurant neutre et en doutant de tout; il sent bien que le pyrronisme est un vide qui ne contente pas la raison; le besoin indispensable qu'il sent avoir de la vraie religion qui le fixe, le jette encore dans des recherches pénibles et embarrassantes, qui ne servent qu'à multiplier ses peines jusqu'à la fin de ses jours ; c'est là tout le fruit de ses réflexions et de son inconstance.

Vous le voulez ainsi, ô mon Dieu, que celui qui ne se fixe pas en vous porte dès cette vie son supplice ; vous tenez exprès toutes les autres créances dans l'impuissance de nous satisfaire, afin de nous forcer à venir à la seule véritable qui est la vôtre; vous voulez, par nos agitations, nous arrêter, par nos inquiétudes, nous calmer, nous rendre heureux par nos peines, et pour nous obliger à aimer votre religion sainte et à l'embrasser, vous nous la rendez seule nécessaire; il ne tenait en effet qu'à Dieu de donner à des hommes mortels une religion toute humaine; mais elle n'aurait pas suffi.

Il leur en fallait une si bien caractérisée, qu'on y reconnût aisément la main d'en haut, et c'est notre religion seule qui peut nous faire connaître ces grands traits de la divinité et qui seule la caractérise, soit dans ce

qui la commence, soit dans ce qui l'établit, soit dans ce qui la perpétue. Je dis que le caractère de la divinité ne pourrait être mieux marqué que dans ce qui commence la religion chrétienne; que dès le commencement du monde les soupirs des justes, les vœux des patriarches, les oracles des prophètes, les promesses du Seigneur, les solennités, les fêtes, les temples, les prêtres, les sacrifices, les victimes, les ombres, les figures, les cérémonies, que tout cela, comme un grand tableau exposé aux yeux de l'univers pendant quatre mille ans, représentait déjà par nuance notre religion sainte et nous offre encore maintenant un spectacle tout divin.

Mais, dans ce qui l'établit, ce caractère de divinité y est encore mieux marqué. Envoyé du ciel en terre pour en poser les fondements, un Homme-Dieu le fait par de touchants exemples qu'il donne, par d'excellentes vertus qu'il pratique, par le mépris général qu'il porte à toutes les choses du siècle, par toutes les guérisons qu'il opère, par tous les secours qu'il rend au prochain, par la manière dont il agit à l'égard de ses plus grands ennemis, par l'indifférence où il est au milieu des plus grands prodiges comme étant au-dessus d'eux, par l'établissement d'un royaume nouveau, par l'espérance qu'il donne d'une gloire invisible, sans étonnement pour les plus surprenantes révolutions, sans admiration pour les événements les plus merveilleux comme étant admis dans les plus grands secrets de Dieu; n'ayant, pour enseigner la plus sublime des doctrines, qu'une simplicité sainte, surtout lorsque sur une croix, au milieu de deux larrons, dans une paix, dans une douceur, dans une patience qui n'étaient point humaines, après avoir opéré dans les humiliations et les opprobres le salut du monde; après avoir vu toutes les prophéties accomplies, levant les yeux au ciel pour en rendre grâce à son Père, puis les baissant vers la terre pour y considérer l'ouvrage de la rédemption du monde, il s'écria : *Tout est consommé.* (*Joan.*, XIX.) Et reprenant enfin cette gloire qu'il avait quittée volontairement, il remonte à la droite de son Père pour y jouir de cette splendeur qu'il n'avait point ici-bas. Quel ouvrage sous le soleil porte plus dans son établissement le caractère de la divinité que notre sainte religion.

Mais son progrès et son accroissement achèvent de fixer l'esprit flottant et incertain. A cette religion naissante s'opposent comme un mur d'airain l'artifice des faux savants, la délicatesse des hommes charnels, l'autorité des puissances du siècle, mille autres obstacles qui paraissent invincibles; et douze pêcheurs ignorants, pauvres, simples, grossiers, fugitifs, désarmés, tirés tout à coup de leurs rustiques occupations, épris d'une ivresse céleste, entreprenent, rien qu'avec leur sang, de faire valoir et accréditer une religion de mortification, de renoncement, de pénitence, d'anéantissement et avec quelles suites! Rien de plus étonnant, mes frères : partout l'Evangile et la grâce de Jésus-Christ triomphent du paganisme et de l'évidence la plus naturelle, partout la patience et la mortification combattent victorieusement la volupté et la mollesse, partout la droiture et la vérité l'emportent sur les préjugés et le mensonge; tout change enfin de face à leur aspect, et tout plie sous le joug nouveau qu'ils veulent imposer. Il se fait un renouvellement de mœurs et de créance dans le monde. L'Eglise, encore cachée et inconnue, commence dès lors à se développer et à s'étendre : élevée sur la parole de Dieu, annoncée par douze apôtres, elle fait de Jérusalem sa première conquête et de Rome son siége principal; elle exerce ses cérémonies saintes dans les lieux mêmes où avaient été observées les superstitions du paganisme et sur des murs renversés au son de ses trompettes sacrées s'élève cet édifice et ce temple saint dont la sagesse éternelle avait pris les dimensions dans les quatre parties du monde. Mon Dieu, selon les règles ordinaires de la sagesse humaine, ce prodige devait-il arriver tandis que les hérésies les plus licencieuses, les nouveautés les plus commodes, les sectes les plus favorables à la nature et aux sens périssent presque toutes à leur source. On voit la religion de Jésus-Christ s'accréditer par les disgrâces, s'enrichir par le dépouillement, s'insinuer par les rigueurs, se perpétuer par la persécution, devenir féconde par le martyre, demeurer toujours dans l'unité de son culte par les contradictions, s'affermir par les efforts que le monde fait pour l'abattre et, encore aujourd'hui, n'ayant rien altéré ni perdu de ce caractère auguste de divinité qui la distingue si noblement de toutes les autres. Toutes les idoles ont disparu devant-elles; les Juifs ne traînent encore sur la terre des jours misérables que pour rendre témoignage à l'ancienne tradition de la nouvelle loi. Il s'est élevé des tempêtes contre le vaisseau de Jésus-Christ, mais, malgré les persécutions et les vents contagieux qui ont soufflé jusque dans Israël et qui ont infecté des royaumes entiers, hélas! nos bords y touchent de si près que nos entrailles ne peuvent que s'émouvoir au souvenir de leurs malheurs. Nous respirons encore parmi nous un air pur, le port précieux de la foi s'y conserve toujours, la religion nous y sert encore de lumière et de guide; tant d'hérésies n'ont point été capables de la détruire; cette arche toujours flotte en assurance au milieu de ce déluge; les branches retranchées de ce grand arbre n'ont servi qu'à faire monter plus haut sa tige, et si, depuis son établissement jusqu'à nous, l'homme a toujours fait hommage à Jésus-Christ par sa religion et par son culte, Jésus-Christ lui a toujours été présent par son amour et par ses grâces. C'est l'avantage singulier de notre religion sainte, de faire voir un enchaînement de créance sans interruption, une succession constante de dogmes toujours purs, toujours visibles, aussi immuables que le chef indépendant à qui elle tient, et survivant seule à toutes les

autres religions ensemble Hélas! qu'elle dure encore malgré le débordement de nos passions, n'est-ce pas un miracle plus grand que tous les autres, qui prouve assez qu'elle n'a rien d'humain, qu'elle est toute divine, et que toute la nature ne peut rien pour la renverser? Oui, mon Dieu, c'est votre ouvrage; tous vos traits y sont marqués; empêchez-la de périr et donnez-lui un nouvel accroissement au milieu de son cours: *Domine, opus tuum in medio annorum vivificas illud.* (*Habac.*, III.)

L'esprit humain étant si incertain et si irrésolu, ayant besoin de croire et ne trouvant rien pour le déterminer à un objet digne de lui, cette religion lui est donc nécessaire qui, par des caractères tout divins, est seule capable de le fixer et l'homme serait inexcusable maintenant, si pour des soupçons et des conjectures mal fondés, si pour des difficultés et des doutes frivoles, si pour des raisonnements faux et captieux que forme la philosophie et qui servent aux passions de prétextes, si, pour quelques contradictions humaines qui n'ont pas empêché la religion de Jésus-Christ, de s'étendre dans toutes les parties de l'univers et qui feraient voir en vous bien plus d'obstination et d'aveuglement que de pénétration et de solidité, vous refusez encore de croire: dites donc que tant et de si beaux caractères de divinité, marqués visiblement dans cette religion, n'y sont rassemblés que pour faire aux hommes une illusion universelle; dites que ces apôtres ont répandu leur sang par pure complaisance, pour soutenir et accréditer l'imposture et le mensonge; que pour rendre les autres sages il leur importait beaucoup d'être fourbes; que le dessein généreux qu'ils avaient formé de tout sacrifier et de perdre la vie au milieu des tourments n'était qu'un intérêt temporel dans eux et que la religion la plus ennemie de la nature ne subsiste que par des motifs naturels; affirmez donc que ces pieux écrivains sont des imposteurs et des fourbes, eux qui n'attendaient pour récompense de leurs ouvrages que les supplices et la mort, et même qui, quand ils auraient voulu nous tromper, ne l'auraient pu, puisqu'ils ne proposent que des faits connus et avérés que nul autre n'aurait pu démentir; soutenez donc que l'un et l'autre Testament sont tombés dans la plus grande absurdité; que ces livres sacrés, venus jusqu'à nous de main en main par une longue et constante tradition d'âge en âge et dans lesquels ce qu'il y a de plus simple fait voir un caractère de vérité et une antiquité vénérable, ne renferment que des faits où il n'y a nulle bonne foi et qui ne sont au fond qu'imposture et supposition.

Opposez-vous aux plus grands génies de tous les temps et contestez les témoignages authentiques et les preuves convaincantes que vous donnent ces hommes si saints et si savants, que leur pénétration et leur sagesse ont immortalisés; enfin osez donc dire qu'une religion confirmée par des prodiges si éclatants, par des secours d'en haut qui la soutiennent par des grâces abondantes qui l'affermissent, par la concorde des deux Testaments qui l'autorisent, par des raisons puissantes qui la démontrent, par les témoignages d'une bonne conscience qui l'inspirent, par les sentiments des hommes justes qui la cherchent, par le trouble des pécheurs qui la réclament, par l'aveu même des démons tremblants qui la confessent, qui la louent: dites qu'une telle religion n'est qu'une pieuse fraude, qu'une illusion artificieuse et une malice d'exécration; dites en un mot que Dieu et l'homme, le ciel et la terre, le passé et le présent conspirent tous ensemble à vous abuser; forcez tous les instincts naturels, étouffez tous les remords de votre conscience, éteignez en vous les lumières naturelles, et de peur d'être chrétiens renoncez même à être hommes.

Ah! s'il est vrai que le danger évident où vous vous exposez par votre indocilité et votre révolte, vous touche encore et vous attendrisse, si vous voyez quelque honte à préférer à ce grand jour qui écrit à vos yeux votre ignorance et vos ténèbres; si vous vous sentez embarrassés de voir tous les gens de bien penser autrement que vous, de trouver contre vous le désaveu de tant de fameux incrédules et la créance perpétuelle de tous les siècles; si vous rougissez de n'opposer à tant de motifs puissants et une autorité si bien fondée que les illusions et les doutes, disons plutôt les craintes et le désespoir de quelques libertins que notre sainte religion ne trouverait point incrédules si elle voulait les souffrir vicieux; de ces hommes déplorables dont la prétendue force d'esprit n'est qu'une faiblesse de raison qui ne peut s'élever au-dessus des sens; de ces hommes sans foi, sans probité, sans conscience, à qui vous n'osez confier vos biens, votre famille, vos intérêts, vos affaires séculières, et à qui vous abandonnez votre âme, votre salut, votre Dieu; de ces lâches déserteurs de la milice sainte qui à la mort, comme plusieurs autres, retrancheront leurs conjectures plutôt que leurs persuasions, et qui bien que leur égarement doive faire le scandale de notre religion, il doit en être regardé comme l'apologie, si vous ne croyez pas que de pareils auteurs puissent former conviction contre la religion que vous professez, ah! demeurez-y fermes, fixez-y votre créance, n'y soyez plus flottants et irrésolus, aidez-la et la soulagez en croyant tout ce qu'elle propose. On se lasse dès qu'on demeure errant et incertain; travaillez à faire connaître que vous croyez, non par des arguments et des preuves entassées et multipliées, mais par de bonnes œuvres et par le retranchement de vos passions; c'est la marque la moins équivoque qu'on comprend et que l'on croit ce que Dieu a dit, que de faire et d'accomplir fidèlement ce qu'il ordonne. La raison, purifiée et soutenue par la bonne vie, est un témoignage bien avantageux à la foi, au lieu que le serviteur inutile est regardé comme le serviteur

infidèle, et que celui qui ne fait rien de bien n'est pas loin de ne rien croire.

Mais si la religion est nécessaire à l'esprit incertain pour le fixer, combien l'est-elle encore à l'esprit curieux par la soumission qu'elle lui impose : troisième réflexion.

Oui, mes frères, si l'esprit humain n'était qu'ignorant et irrésolu, il aurait suffi de l'instruire et de le fixer, mais il est superbe et curieux et c'est pour cela qu'il avait besoin d'une religion qui d'un côté bornât ses vues par des ombres mystérieuses, et de l'autre remplît sa curiosité par des lumières salutaires, à peu près comme dans la succession de la nuit et du jour, afin que l'homme, trouvant son bonheur dans ce mélange de ténèbres et de clartés, se garantît de l'erreur de ces philosophes téméraires qui, pour vouloir trop creuser dans l'abîme impénétrable des mystères sacrés que Dieu a scellés de sa main, s'y sont précipités eux-mêmes. Ils ont demandé à l'ouvrier suprême raison de son ouvrage, mais à force de trop suivre leur raison ils l'ont perdue, et sont arrivés par cette orgueilleuse entreprise jusqu'au point fatal de rejeter Dieu pour vouloir trop le comprendre. La religion est donc nécessaire à notre esprit, parce qu'elle nous impose, pour les mystères qui sont hors de notre portée, une soumission juste, raisonnable, et nous apprend qu'il est défendu et même impossible de les sonder. Elle nous montre : 1° qu'il nous est défendu en ce que Dieu s'en est réservé la connaissance et nous a laissé en partage la docilité que ce Maître souverain a droit d'exiger de nous; cet hommage pour marquer l'empire absolu qu'il a sur nous et qu'il est bien juste que nous devenions soumis par la foi, après avoir été aveuglés par la superbe; 2° elle nous apprend qu'il est impossible de sonder les mystères de Dieu à cause de notre esprit qui est si borné; elle nous fait convenir que de ce gouffre de misères où notre esprit est renfermé comme dans un étroit abîme, d'où il ne peut voir toute l'immensité du ciel, nous ne pouvons apercevoir toute la profondeur et l'excellence des choses célestes; qu'ainsi il est impossible de nous former une juste idée des mystères de Dieu, puisqu'ils partent ou de sa sagesse qui nous conduit, ou de sa bonté qui nous aide, ou de sa justice qui nous règle; car qui croit et qui espère, c'est qu'il voit déjà ce qu'il lui suffit de voir de sa grandeur et de la majesté de Dieu, qui ne peut se laisser approfondir sans nous accabler du poids de sa gloire. Quelle religion donc nous est plus nécessaire? Après cela ces esprits superbes et curieux se plaindront-ils qu'on ne leur montre que des voiles et que cette religion n'a que des obscurités.

Mais, ignorent-ils donc qu'un Dieu, mesuré et compris par les hommes, ne serait plus Dieu; que ce défaut de lumières n'est qu'un éblouissement de ce divin soleil qui devient pour eux une lumière trop vive? ignorent-ils que moins notre sainte religion veut forcer ces obstacles mystérieux, plus elle est vivifiante; que si elle empêche l'homme de vouloir atteindre, c'est de peur que, comme les animaux immondes, il ne foule aux pieds des perles précieuses, et qu'elle nous apprend que notre Dieu sera un Dieu caché, et qu'après tout il ne doit pas paraître étrange que Dieu se cache à l'homme par sa majesté, quand l'homme se dérobe à lui par ses vices? Oui! persuadez-vous que n'user pas de votre faible raison à l'égard des mystères est l'usage le plus sage que vous en puissiez faire; que sans bornes heureuses, cette raison est aveugle, égarée, injuste, téméraire, insupportable à elle-même; que la foi ne vous est donnée que comme un grand avantage, pour vous épargner des discussions pénibles et interminables, et qu'après tout il n'est point étonnant que si vous ne voyez pas clair dans les choses mêmes qui vous environnent vous trouviez des obscurités dans celles qui sont au-dessus de vous et que si la nature vous est elle-même un mystère, la religion le soit aussi.

Mais, je croirais, si je voyais, dites-vous; ces mystères sont si incertains! mais combien de choses croyez-vous tous les jours que vous ne voyez point; voyez-vous le temps à venir? Cependant vous croyez qu'il arrivera pour vous. Pour prendre le parti de ne point croire la vérité des mystères sans y voir clair, il faudrait avoir des preuves et des motifs contraires à ce que la religion vous en apprend. Or, en avez-vous un? Dieu fait homme, naissant dans le sein de la misère, crucifié par les passions des hommes; quels abîmes!

Mais, supérieurs à la nature, à la raison, ces mystères lui sont-ils contraires, au-dessus des miséricordes infinies d'un Dieu? n'est-ce pas une preuve que Dieu seul est incompréhensible dans le bien qu'il nous fait? N'est-il pas bien consolant pour nous qu'il ne nous laisse point comprendre? Mais, faute de croire les mystères sacrés, vous devenez vous-mêmes un mystère plein d'horreur, jusqu'à ce que d'une main terrible Dieu vous ferme les yeux sans que vous puissiez plus les ouvrir; il vous livre à ce sens réprouvé et vous laisse suspendus au milieu de vos ténèbres, qui sera le dernier comble de vos malheurs : *Percutiat te Dominus amentia ac furore mentis et palpes in meridie.* (*Exod.*, XXVIII.)

Ah! n'allez donc plus dans les voies ténébreuses de la curiosité chercher le jour en plein midi; tenez-vous dans la soumission et dans l'ignorance si nécessaires à votre esprit; que votre raison se contente d'adorer ce qui est au-dessus de sa portée; il sera toujours si glorieux aux hommes de croire ce qu'un Dieu a dit; il ne leur sera jamais honteux de ne point le comprendre. Comme ces anges éblouis devant le tabernacle, prosternez-vous devant ce Dieu caché, que vous ne voyez que des yeux de la foi; ne portez point vos doutes et vos ténèbres dans l'assemblée des mondains, mais venez les déposer au pied des autels par un sacrifice à Dieu; fuyez surtout ces esprits gâtés qui se diver-

tissent de ce qui est au-dessus d'eux et qui blasphèment ce qu'ils ignorent; ne songez à eux que pour les plaindre si vous ne pouvez les convertir, et que pour tirer de la révolte de leur esprit une preuve de religion qui éclaire et soumette le vôtre; et s'ils insultent encore à la simplicité de votre foi, dites-leur : Oh! l'heureuse injure d'être raillé avec Jésus-Christ : *O beata injuria illudi cum Chisto !*

Nous sommes simples, mais notre simplicité nous fait honneur; nous sommes aveugles, mais notre aveuglement est plus avantageux pour nous que la lumière ; nous nous trompons, dites-vous, mais notre erreur est la vérité même; jamais cette religion ne nous paraîtra fausse, ou il n'y en eut jamais, ou s'il y en a une, elle nous est nécessaire.

La religion chrétienne est donc nécessaire à l'esprit de l'homme; vous venez de le voir, elle l'est encore à son cœur; c'est l'autre partie de ce discours, je n'en dirai que deux paroles.

SECOND POINT.

Les deux grandes misères du cœur de l'homme sont, mes frères, le désordre et l'inquiétude de ses passions, et ce qui lui rend la religion si nécessaire est qu'elle seule peut le régler, qu'elle seule peut le satisfaire; en sorte que rien ne lui convient mieux que le portrait que le Sage avait fait de la loi sainte : Embrassez-la, dit-il, elle est au cœur une règle qui seule peut le corriger, elle est au cœur un bien qui peut seul le contenter, deux preuves simples qui sont prises dans vos sentiments mêmes, vous les portez au fond de votre âme, c'est à elles à vous parler.

Et d'abord, je dis que la religion est au cœur une règle qui seule est capable de le corriger, c'était autrefois la morale des philosophes qu'on prenait pour lui servir de règle. Or, cette morale de la philosophie, n'était que conception dans ses principes; les uns ont fait leur bonheur du plaisir des sens, d'autres ont inspiré des sentiments avides pour les richesses de la terre, presque tous ont autorisé l'amour de soi-même et des vanités du monde, et tout cela par principes. Or, comment les trois grandes passions qui sont la source de nos désordres, pourraient-elles être la règle de nos sentiments. Ainsi, voyons ce qu'ont été et ce que sont encore ces hommes qui se conduisent par ces règles. Saint Paul en fait une peinture bien naturelle dans son épître aux Romains : il dit que ce sont les ennemis de Dieu, qu'ils sont livrés à des excès qu'il est honteux d'imiter et qu'il est défendu de dire; que ce sont des gens altiers, séditieux, médisants, ingrats, perfides, scélérats, amis inconstants, ennemis implacables, dignes d'être haïs et se haïssant les uns et les autres, rompant les nœuds sacrés de la religion, ceux-mêmes de la nature; en un mot, des monstres, par quelque endroit qu'on les envisage, et déréglés, non-seulement par faiblesse, par infirmité, mais par choix, par état, par profession et pour ainsi dire par principes. Voilà ce que peut sur le cœur humain la philosophie profane et ses règles; voyons ce que peut aussi la religion chrétienne. Mon Dieu! qu'elle y laisse de traces de votre sagesse et de votre sainteté par le doux écoulement que vous lui communiquez, et qu'il y a de plaisir à considérer ce que devient un homme dont votre religion sainte règle le cœur; c'est un homme à l'égard de Dieu toujours dépendant et toujours soumis, dépendant de ses ordres, il les adore, de sa sagessse il l'imite, de sa justice il la craint, de sa miséricorde il l'implore par un véritable culte, il rend à Dieu toute sa divinité; les mouvements de son cœur, il donne toute son ambition à lui plaire, toute sa crainte à sa justice, tous ses regrets à son éloignement, tout son amour à sa bonté, toute sa haine à ses offenses et ainsi de tout le reste, attaché de telle sorte à son Dieu, que toutes les choses humaines se passent devant lui et au-dessous de lui sans que jamais son cœur se dérègle. Les richesses le trouvent modéré, les maux le trouvent patient, la volupté le trouve insensible, les grandeurs modestes; il résiste aux méchants et sait vaincre les tentations qui l'attaquent; jamais il n'a que des vues droites, des mœurs chastes, des habitudes heureuses; il est seul ici-bas le vrai sage, seul le vrai honnête homme, puisqu'il est le seul qui ait le cœur réglé, mais surtout à l'égard de ses frères, doux, affable, tendre, compatissant, libéral, c'est pour lui d'avoir du bien et d'en faire la même chose; rien ne lui est bon s'il n'est utile à ses frères; leur joie le réjouit, leur tristesse l'abat, c'est par leur situation qu'il les estime; heureux ou malheureux, il est tout à tous; il est rempli d'une charité qui n'a point de bornes, il n'est avec son prochain, qu'un même esprit, qu'une même âme, qu'un même cœur; il n'a point d'ennemis que ceux de ses frères; il ose les défier de s'en faire haïr par quelque traitement qu'on lui fasse. C'est Isaac dans l'obéissance filiale qu'il rend à ses parents, un Job dans l'admirable patience qu'il montre dans son adversité et un Tobie dans la sainteté de ses maximes; c'est un Joseph pour craindre le Seigneur dans toutes ses démarches; c'est un Jonathas dans la constance de ses amitiés, c'est un Josias s'il règne, c'est un Moïse s'il conduit, c'est un Salomon s'il juge, c'est un Josué s'il combat; à l'égard de tous il est sincère, charitable, officieux, et pour tout dire, en un mot, un chrétien, c'est-à-dire un cœur formé et réglé sur le cœur de Dieu même. Ah! Seigneur, que ne multipliez-vous de tels cœurs! à votre sainte Eglise que ne donnez-vous davantage de tels enfants! quel charme d'être uni à une si aimable société, quelle plus douce image de la félicité du ciel! que notre exil nous deviendrait bien plus supportable! Non, mon Dieu, on n'y entendrait point d'autre plainte que celle d'une âme séparée de vous par le péché, point d'autre misère, d'autres plaintes que celles que produit votre éloignement et la perte de votre grâce, et le monde trouverait bientôt dans la régula-

rité de ses voies et de ses désirs, ce repos bienheureux qu'il cherche inutilement dans l'assouvissement de ses passions et de ses crimes.

Mais si la religion peut seule régler le cœur de l'homme, n'est-elle pas propre à le satisfaire soit dans la prospérité, soit dans l'affliction, et d'abord, que peut faire sur le cœur la prospérité la plus flatteuse et comment pourrait-elle le rendre content? Le cœur, inquiet au centre de la volupté, sent bien qu'il n'est pas à sa place; les honneurs le lassent et le fatiguent, les richesses l'agitent et lui donnent mille soins, ses désirs le consument, livré à mille remords qui le déchirent, à mille passions qu'il ne peut accorder, tant elles sont incompatibles, qu'il ne peut vaincre tant elles sont impérieuses, qu'il ne peut satisfaire tant elles sont insatiables et en lui une espèce d'instinct et de penchant dont rien ne peut remplir le vide et la violence; à cette indigence naturelle du cœur la religion chrétienne est donc nécessaire, non-seulement parce qu'elle modère ses désirs, car souvent aussi les passions sont les sources de nos malheurs; mais qu'elle l'élève à des objets pleins et rassasiants qu'il ne saurait jamais trouver sur la terre. Ainsi, le cœur aime-t-il la gloire? la religion lui en promet une ineffable dont les charmes ne peuvent s'exprimer; aime-t-il le plaisir? elle lui en offre d'incompréhensibles; aime-t-il les richesses? elle lui en assure d'incorruptibles qui n'ont point de prix et qui sont inestimables à l'homme qui aime mieux vivre pour l'avenir que pour le présent, elle offre avec la résurrection du corps une glorieuse immortalité, enfin avec vous, ô mon Dieu, elle présente l'éternelle plénitude de biens, la possession infinie de tous les biens ensemble. Ah! c'est ainsi que la religion flatte les endroits les plus sensibles du cœur humain, s'il y a dans le monde un homme qui soit content c'est son ouvrage, il ne peut l'être que par elle seule, ainsi est-elle pour vous une vraie source de bonheur. Ah! quand ces douces pensées vous occupent, mes frères, voudriez-vous n'être pas du nombre des fidèles? N'applaudissez-vous pas à votre foi? N'êtes-vous point attendris sur le sort de ces impies qui refusent des priviléges si aimables et ne vous écriez-vous point : Ah! que bénie soit mille fois cette religion sainte qui nous rend si heureux, qui réjouit si fort notre cœur et qui peut seule nous consoler dans nos maux? Ici, répondez-moi cœurs terrestres et mondains, quelles ressources trouvez-vous dans votre adversité? vos amis vous y abandonnent, tout ce qui vous environne contribue à augmenter vos malheurs; Dieu même aigrit vos maux en punition de votre révolte. Ces principes philosophiques, ces raisonnements stoïques sur lesquels vous comptiez si fort auparavant se démentent dans la disgrâce et dans l'affliction; la raison, si ferme dans les malheurs d'autrui, se laisse bientôt abattre dans les siens le cœur peut être philosophe pour le prochain, mais il est toujours homme pour soi-même! Faute d'une meilleure ressource vous plongerez-vous dans l'anéantissement? Mais où avez-vous pris un si pitoyable parti? Jusqu'ici nous n'avons presque trouvé personne assez furieux et assez frénétique pour le prendre, et pour le désirer, ce n'est pas assez pour l'obtenir ce monstrueux parti; mais vous aurez recours au désespoir : c'est une autre ressource pour l'impie, ce sort qui serait terrible s'il était certain, lorsqu'il n'est pas douteux et hasardé peut-il vous être une ressource dans vos misères? En vérité est-on donc bien consolé quand on vient se figurer que dans l'éternité peut-être on ne sera rien; mais l'intime persuasion d'aller au delà du temps dans des supplices éternels ne met-il pas le comble à vos misères? Au contraire, la religion ne vous offre-t-elle pas une ressource facile et avantageuse, outre qu'elle vous présente des consolateurs fidèles et charitables qui partagent avec vous le poids de vos maux, outre qu'elle vous propose de ressembler par ce moyen à Jésus-Christ, votre chef, et de mêler vos larmes avec les siennes, outre qu'elle consacre et rend méritoires pour vous des malheurs devenus nécessaires et intraitables pour vous, outre qu'elle verse sur vos plaies des grâces, une onction si sensibles qui rendent aimable l'affliction et corrigent l'amertume de vos calamités, ne vous donne-t-elle pas encore cette religion sainte, des espérances solides que, quand tout vous manquerait, votre Dieu ne vous manquera jamais, que vous ne perdrez ici-bas nulle personne chère, nul protecteur puissant, nul bien temporel que vous ne puissiez trouver plus abondamment et plus heureusement dans l'immortalité, et qu'à ce monde importun, à ce monde passager, succèdera un monde tout céleste, un royaume éternel dont le prince de ce monde ne mérite pas même d'être.

Ah! quand la grâce baptismale et la religion de Jésus-Christ ne vous auraient pas faits chrétiens, la religion, l'intérêt, le besoin, l'amour-propre, ne vous auraient-ils pas engagés à l'être; et si tant de motifs se joignent ensemble pour nous rendre la religion aussi aimable que nécessaire, pouvons-nous assez remercier Dieu et nous savoir gré à nous-mêmes de nous être attachés et soumis au culte le plus doux, le plus favorable, le plus nécessaire à notre esprit et à notre cœur, et qui devient par là le tout de l'homme : *Hoc est enim omnis homo.*

Ah! s'il y est ici, grand Dieu, quelque âme incrédule, infidèle, elle déplore elle-même de s'être privée si longtemps d'un bien dont elle ne sentait que trop la nécessité; elle voudrait revenir à vous, Seigneur, par l'attrait de votre religion sainte, elle est confuse de n'y revenir que pour ses malheurs et ses troubles; aussi n'ose-t-elle vous demander cette foi des justes qui est pleine de douceurs et de consolations; mais accordez-lui du moins cette foi de pénitence qui est triste tremblante, épouvantée, péni-

ble et laborieuse qui vous venge de son incrédulité par de vives alarmes et de cruelles violences. Exaucez-la, Père de miséricorde. Ramenez cette pauvre brebis égarée au sacré bercail et mettez-la dans la voie salutaire, nous vous supplions tous pour elle, afin que cette commune religion qui a fait ici-bas notre salut soit aussi notre commune félicité dans le ciel : c'est, mes frères, ce que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON XXVI.

DES DEVOIRS PROPRES A CHAQUE ÉTAT.

Si tu es Christus, dic nobis palam. Respondit eis Jesus : Loquor vobis, et non creditis. Opera quæ ego facio in nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent de me. (*Joan.*, X.)

Si vous êtes le Christ, dites-le-nous publiquement. Jésus leur répondit : J'ai beau vous parler, vous ne me croyez pas. Ce sont les œuvres, que je fais au nom de mon Père, qui doivent vous rendre le témoignage de moi, et vous apprendre qui je suis.

Ces œuvres miraculeuses que Jésus-Christ opérait tous les jours aux yeux de la Synagogue, n'étaient-elles pas une preuve assez forte pour autoriser sa divine mission; comme il savait que les actions sont plus persuasives que les paroles, il s'attache moins à se rendre un témoignage que la jalousie et la malignité des Juifs leur feraient regarder comme suspect qu'à accomplir les devoirs de sa sagesse : c'est ainsi qu'attentif à remplir son ministère et sa mission dans toute son étendue, il en fait son unique occupation, et c'est à quoi je viens vous exhorter à son exemple; c'est-à-dire à entrer dans les engagements chacun de votre ministère, à vous acquitter de toutes les obligations propres et particulières de votre état; car outre les préceptes généraux que la sagesse divine a imposés à tous les hommes et que tous sont obligés de garder sous peine de damnation chacun en particulier, et encore par rapport aux lieux et au temps, aux personnes, aux talents, à la naissance, aux occupations, aux emplois, aux charges, aux dignités, au degré de lumière et de grâce; par rapport à la situation du cœur, de l'esprit, de la fortune, et surtout par rapport à l'état de vie; certains devoirs personnels et particuliers qu'il n'est permis à personne, ni d'ignorer, ni de négliger. L'obligation des grands, des riches, est différente de celle des petits et des pauvres; la conduite du ministre des autels doit être plus épurée que celle de l'homme du siècle; il faut pour se sauver dans le monde plus de talents, plus de forces d'esprit qu'il n'en est besoin pour se sauver dans la retraite, de sorte que, pour chaque chrétien il faut un christianisme particulier ; ce qui est perfection et ferveur dans les uns, devient souvent tiédeur et imperfection dans les autres; la grandeur de notre sainte religion, c'est d'offrir à chacun des devoirs différents à pratiquer. Que cette vérité salutaire serve donc à vous instruire et à vous humilier, à vous instruire en vous apprenant les devoirs de votre état, à vous humilier en vous montrant le peu de fidélité que vous apportez à les remplir, en un mot, il n'est rien de plus indispensable; cependant rien de moins ordinaire que de s'acquitter de ses devoirs personnels et particuliers : c'est ce que vous allez voir dans les deux parties de ce discours, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Que nous ayons tous, outre les préceptes connus du christianisme, des devoirs particuliers à remplir dans la différente situation où la Providence nous a mis, c'est une vérité trop sensible par elle-même et trop clairement marquée dans les livres sacrés pour en douter. Que chacun, dit saint Paul, se conduise selon les dons glorieux de Dieu; que chacun marche dans la voie propre de sa vocation : *Unicuique sicut divisit Dominus unumquemque sicut vocavit Deus ita ambulat.* (*Rom.*, XII.) C'est une vérité néanmoins à laquelle peu font une sérieuse attention. Lorsqu'on veut se choisir un état de vie, on ne s'informe que des priviléges, du rang, du revenu qui en font la douceur; on ne juge de sa vocation pour un emploi, pour une charge que sur le bien qu'on a pour l'obtenir et non point sur les talents nécessaires pour en porter le poids et en acquitter les obligations, ce qui fait que dans la suite on ne songe point aux fautes qu'on y peut commettre, et si on en conserve le souvenir, on se flatte de les commettre sans danger pour le salut. C'est sur quoi je veux vous détromper dans cette première partie de mon discours, en vous faisant voir que lorsque vous manquez à vos devoirs particuliers, 1° vous troublez l'ordre général que la prudence a établi entre les hommes; 2° vous vous opposez à l'ordre personnel que le Seigneur a établi sur vous en particulier, deux réflexions dignes de toute votre attention.

Vous le savez, Messieurs, le divin Ouvrier, Maître souverain de l'univers, qui en créant le monde a mis le bel ordre que nous admirons, a établi entre tous les états qui le composent une mutuelle relation qui les fait subsister et qui, comme dans le corps humain toutes les parties qui le composent, se prêtent un secours mutuel et font chacune leur fonction différente; de même, dit l'Apôtre, nous devons nous entre-aider et nous soulager les uns les autres, selon les dons et la mesure différente des grâces qui nous ont été données : *Singuli autem alter alterius membra. Habentes autem donationes secundum gratiam quæ data est nobis differentes* (*Rom.*, XII); c'est pourquoi, ajoute le grand Apôtre, il a confié aux uns le dépôt de sa justice et aux autres le don de sa miséricorde. Il a créé la puissance pour favoriser, soutenir, protéger les hommes dans le bien et pour arrêter, punir et mettre un frein dans ceux qui opèrent le mal; pour défendre les bons contre les insultes des méchants et réprimer, par la force du glaive, ceux que l'autorité de l'Eglise n'est pas capable de retenir. Voilà l'or-

dre que a Providence a établi. Or vous troublez cet ordre général lorsque vous ne rendez pas le tribut à qui vous devez le tribut, la crainte à qui vous devez la crainte, le respect, l'amour, l'obéissance, la soumission à qui vous la devez; cet enfant dont vous négligez l'éducation, pères et mères, voilà le tribut que vous devez et que vous ne rendez point; ces pauvres que vous laissez sans assistance, voilà, riches du monde, l'ordre général que vous troublez; ce serviteur dont vous ne payez pas le salaire et dont vous excitez les plaintes et les murmures, maîtres et maîtresses, voilà en quoi vous troublez l'ordre de la Providence qui s'en était reposée sur vous; et comme vous êtes cause des offenses que ces malheureux font, vous en répondrez devant Dieu. Comme c'est vous qui par ce trouble et ce renversement êtes cause d'une infinité de malheurs qui arrivent dans la république, vous devez vous attendre à en porter toute la peine. Héli, au lieu de jeter sur ses deux fils les prévarications d'Israël dont ils étaient la cause, oublie en leur faveur les lois de la sévérité paternelle. Le Seigneur se plaint qu'il a plus d'égard pour ses enfants coupables que pour lui, et bientôt il retire ses faveurs et ses bénédictions de la maison de ce père trop lâche. Il prononce contre toute sa race un arrêt de colère : le père et les enfants meurent presque en un même jour; les Israélites sont vaincus, l'arche sainte est prise par les Philistins, la désolation est chez le peuple de Dieu. Voilà tous les malheurs qu'attira la seule négligence du grand prêtre à corriger ses enfants, et voilà pourquoi, Messieurs, les ministres du Seigneur ont d'autant plus de soin de vous instruire sur vos obligations personnelles, qu'ils les connaissent mieux que vous ne les connaissez vous-mêmes. Non, ce n'est donc plus ni ces éclatantes dignités, ni ces richesses abondantes que vous devez envisager dans le choix d'un état, vous ne devez plus regarder le ministère auquel vous êtes dévoué comme un moyen d'agrandir votre fortune, de remplir votre ambition, de contenter votre cupidité, mais comme un titre de justice, pour rendre à votre prochain tous les bons offices qu'il peut exiger de vous dans cet état. Que savez-vous, disait Mardochée à la reine Esther, lorsque le Seigneur vous a fait plaire aux yeux d'Assuérus, si ce n'était pas pour protéger le peuple juif contre la malignité de ceux qui s'efforçaient de surprendre sa religion? Que savez-vous si ce n'est point pour l'honneur de l'Eglise, pour l'honneur de la justice, pour les intérêts du sanctuaire que le Seigneur vous a fait naître, avec les grâces, avec les talents, avec cette naissance qui vous distinguent si fort dans le monde? si ce n'est pour protéger l'innocence, pour extirper les vices, pour autoriser les bons et réprimer les mauvais exemples, que la Providence vous a faits grands; puissants dans les provinces, dans les villes, car que signifie ce langage si commun dans le monde : Je suis grand, je suis riche, mon rang répond à mes désirs, j'ai de quoi me mettre au-dessus de l'envie, si ce n'est, comme le représentait saint Bernard au pape Eugène, que le Seigneur ne m'a élevé sur la tête des autres que pour soulager leurs besoins, que pour soutenir leurs intérêts, que pour les édifier par une bonne conduite; il y a plus, à qui la moindre faiblesse que je ferai paraître devant eux peut leur devenir un sujet de scandale, et que Dieu même demandera plus de compte à proportion que j'aurai tenu un rang plus élevé dans le monde? Que signifie, je suis revêtu d'une charge qui me rend le dépositaire et l'arbitre de la vie et de la mort des hommes? c'est-à-dire pour entretenir le bon ordre, la discipline et la subordination, pour arrêter la licence du vice, pour dévoiler les ruses et les artifices du mensonge et protéger la veuve et l'orphelin contre les poursuites de l'injustice et de l'usurpation? Que signifie, j'ai réussi dans mes entreprises, j'ai bien augmenté mes revenus, je possède de riches héritages? c'est-à-dire, les pauvres attendent de moi leur subsistance et leur secours, je suis établi pour veiller à leur soulagement, et il ne m'est pas permis de dissiper dans le plaisir, dans le luxe, dans la sensualité et dans les usages profanes, un argent, un bien qui ne m'est confié que pour acheter la voie du ciel et pour m'aider à acquérir le bonheur de l'éternité? Que signifie, j'ai contracté une grande alliance par le mariage? c'est-à-dire, je dois veiller à l'éducation de mes enfants, au gouvernement de ma famille, avoir de la tendresse et de la complaisance pour celui à qui le Seigneur m'a uni, afin que l'époux infidèle soit sanctifié par la femme fidèle.

Voilà donc les sentiments dans lesquels vous devez envisager les obligations de votre état, c'est-à-dire comme l'exécution de cet arrêt terrible qui fut prononcé comme un châtiment du péché du premier homme, que nous gagnerons notre pain à la sueur de notre front; que, par conséquent, personne n'est exempt de travailler chacun selon sa naissance, ses talents, sa condition, son âge, non pas par un esprit d'intérêt, de vaine gloire ou de cupidité, mais par des sentiments de piété et de religion.

Quoi! pouvez-vous penser que vous n'avez été appelés au sacré ministère que pour dissiper le revenu du sanctuaire, que pour l'employer à l'oisiveté et à l'ambition, et, à l'ombre de la croix, vous parer ou vous enrichir d'un bien qui ne vous a été confié que pour la décoration des autels et la subsistance des pauvres? Croyez-vous que vous n'ayez été chargés de l'administration des biens de l'Etat ou des droits du prince que pour donner à votre famille d'honorables établissements? que pour faire acheter par les sollicitations et par le crédit ce qui n'est dû qu'aux services et à la vertu? Pouvez-vous vous persuader que vous n'ayez été placés dans un séjour d'où émanent les honneurs et les grandes élévations de la terre, que pour obscurcir un mérite qui fait ombrage au vôtre? que pour faire le désespoir de ceux que leur imprudence ou le malheur

a jetés dans la disgrâce, et vous élever par les ressorts de la politique à des iniquités et à des emplois qui ne sont dus qu'au vrai mérite?

Ah! pensez plus sainement des miséricordes que Dieu exerce envers les hommes; et, pour en vouloir faire un Dieu magnifique et libéral à votre égard, n'en faites point à l'égard des autres un Dieu aveugle et injuste; vous avez vu que vous ne sauriez manquer à remplir les devoirs généraux de votre état sans troubler l'ordre général que le Seigneur a établi pour l'entretien de la société chrétienne; vous ne le sauriez non plus sans sortir de l'ordre particulier qui a été établi pour votre propre sanctification: seconde réflexion.

Ceux que Dieu a choisis pour être admis dans sa gloire, il les conduit chacun par des voies différentes, dit saint Paul : *Quos prædestinavit hos et vocavit et quos vocavit hos et justificavit* (*Rom.*, VIII), et veut qu'ils y arrivent par les œuvres qu'il leur a prescrites; le Seigneur nous a appelés à cet état de vie préférablement à tout autre; il a donc sur vous quelques vues secrètes qui le font agir de la sorte; et il demande donc dans ce poste des devoirs particuliers, des services précis que vous ne pourriez lui rendre partout ailleurs. S'il conduit Jean-Baptiste dans le désert, c'est afin qu'il lui prépare la voie, et qu'il aille sur les bords du Jourdain prêcher au peuple le baptême de la pénitence; s'il se choisit des apôtres et des disciples, c'est afin que, comme autant de flambeaux de la foi, ils portent l'instruction et la lumière dans toutes les provinces et par toutes les contrées de l'univers; qu'ils annoncent aux peuples les miséricordes de la rédemption : *Elegi vos de mundo.* (*Joan.*, XV.)

Voilà, dit saint Augustin, à quoi vous êtes destinés; tout autre devoir que ceux qui sont marqués dans vos emplois, dans votre condition, serait en mauvaise odeur devant Dieu; tout autre sacrifice que celui qui est attaché à votre état lui serait désagréable, ne servirait qu'à vous jeter dans l'illusion et à vous rendre des serviteurs inutiles à ses yeux; et c'est sur ce principe que le Prophète a dit que celui-là seul méritera de monter sur la montagne du Seigneur, qui n'aura pas reçu son âme en vain, c'est-à-dire qui sera entré dans les engagements de sa vocation : *Qui non accepit in vano animam suam.* Oui, la dévotion la plus épurée, le culte le plus parfait que nous puissions rendre au Seigneur, c'est de nous renfermer dans les bornes de notre naissance et de notre condition, et d'en remplir les obligations. Vous n'êtes pas toujours sûrs qu'en multipliant le nombre de vos abstinences et de vos jeûnes le Seigneur arrêtera sur vous des yeux de clémence et de miséricorde, et que vous attirerez par là ses grâces et ses bénédictions; souvent, quelque saintes que soient en elles-mêmes vos œuvres de surérogation, pour peu que vous vous détourniez de vos devoirs personnels, il n'y a que de la vanité, qu'un orgueil secret, qu'un vain désir de paraître, qu'un mouvement de complaisance et de respect humain, qu'une envie de vous distinguer; mais vous êtes assurés qu'en vous acquittant des devoirs de votre état, de votre ministère, vous ne vous écartez point de la voie du salut qui vous a été prescrite, et où vous avez été appelés; que par conséquent vous y êtes toujours agréables au Seigneur.

C'est ainsi que Josué s'est montré fidèle à soutenir avec intrépidité les guerres du Seigneur; Caleb, à visiter la terre de Chanaan; Samuel, à veiller et à prier dans le temple; la femme forte, par son attention à mettre la main au travail, et à établir, dans l'intérieur de sa maison, la discipline et la régularité. C'est ainsi, ô mon Dieu! que, ne rejetant personne de votre maison, nous ouvrons chacun un sentier qui peut nous conduire au ciel et qui nous rendra tout à fait inexcusables si nous y entrons pour opérer notre sanctification.

Voulez-vous acquérir la vie éternelle, demandait saint Jean au peuple de Judée, ne vous chargez point de toutes sortes de fruits, mais de bons qui soient propres et particuliers à votre état; dépouillez-vous, disait-il aux riches, de ces gros revenus et des superbes vêtements pour revêtir le pauvre, pour le nourrir; et consacrez à son service, à sa subsistance un argent qui ne sert qu'à vos plaisirs, à vos vanités et à votre bonne chère. N'abusez point, disait-il aux grands et aux publicains, en faveur de vos cupidités, du pouvoir que le roi vous a confié; et en ménageant ses intérêts, oubliez les vôtres; défendez les droits de la patrie par la valeur de vos armes, mais conservez ses membres; contentez-vous du revenu et de la solde qui sont attachés à votre rang, et faites retomber sur les ennemis de l'Etat la terreur et l'effroi qu'entraîne après lui un fléau si désolant, disait-il aux officiers de guerre : *Neminem concutiatis neque calumniam faciatis et contenti estote stipendiis vestris.* (*Luc.*, III.)

D'ailleurs, vous ne pouvez omettre ces obligations dont chacun est chargé par son état, que vous ne vous rendiez responsables d'une infinité de grâces et de miséricordes que le Seigneur a répandues sur vous, et qu'il a attachées à vos conditions : c'est un principe de religion que, dès que le ciel nous appelle à remplir quelque place importante, il nous donne en même temps toutes les forces, tous les secours, tous les talents dont nous avons besoin pour en soutenir le poids et en remplir les obligations; vous méprisez donc ses bienfaits et ses miséricordes, lorsque vous ne les remplissez pas, ces devoirs; or, on ne les méprise point impunément, ces bienfaits du Seigneur. Une grâce perdue est toujours un crime punissable; le serviteur lâche et paresseux, qui néglige de mettre à profit le talent qui lui est confié, en sera dépouillé; il sera précipité dans les ténèbres extérieures, dit l'Evangile, et sera puni aussi sévèrement que

le serviteur infidèle qui aura dissipé le sien.

J'ajoute que cette négligeance des devoirs de son état entraîne toujours avec elle une chaîne d'égarements que la passion nous suggère ; nos actions n'étant plus réglées par la sagesse, nous ne suivons plus que l'erreur et le déréglement. L'homme livré à lui-même se livre aussi tout entier à ses désirs injustes ; faites-y attention, mes frères, et vous verrez que si cette mère de famille ne veille point sur son domestique comme elle doit, c'est qu'elle va dans une maison étrangère se livrer à la médisance ou à un jeu ruineux. Si cette jeune personne donne dans tous les piéges et néglige de conserver sa pudeur et sa précieuse innocence, c'est qu'elle se produit sans scrupule dans des compagnies qui dissipent son esprit et corrompent son cœur. Ainsi, dès que Samson, suscité d'en haut pour humilier et réduire les superbes Philistins, cesse de les attaquer, il forme le dessein de contracter avec eux une alliance honteuse, sa force l'abandonne, l'esprit de Dieu se retire de lui, et tous les piéges que lui dressait l'artificieuse Dalila sont autant d'écueils funestes contre qui toute sa vertu vient se briser.

Loin donc de surprendre l'estime et l'admiration des autres, lorsque vous sortez de votre caractère, lorsqu'enflé de votre fortune encore récente, vous affectez des manières hautaines, quand vous portez des habits si peu convenables à votre âge et à votre naissance, que vous étudiez l'art de plaire et de briller par les vanités mondaines ; c'est par là au contraire que vous vous flétrissez dans l'esprit du monde, et que vous devenez le mépris du siècle et l'objet éternel de sa dérision et de ses censeurs ; ces moments que vous dérobez à vos obligations pour les donner à vos plaisirs, j'ose le dire, ce sont des ronces et des épines que vous semez sur les voies ; ils vous attireront des reproches amers, ou de la part d'un maître dont vous aurez abusé de l'autorité, ou de la part d'une famille dont vous aurez dissipé le bien, ou d'un créancier, d'un domestique dont vous aurez retenu l'argent, le salaire, pour fournir à votre magnificence, à votre somptuosité et à tous vos désirs mondains. Cependant dans quelle tranquillité ne demeure-t-on pas sur l'omission de ces devoirs si importants ! Les fait-on jamais entrer dans le détail de ses infidélités? les porte-t-on jamais au tribunal de la pénitence ? s'en afflige-t-on jamais ? On les omet sans scrupule, on les transgresse sans remords ; on se flatte que, parce qu'on était libre de choisir un parti et un état, on est aussi libre d'en accomplir les engagements ; on s'exempte comme Jonas de la mission dont on est chargé, on fuit comme lui devant la majesté du Créateur et on ose dire qu'on le craint et qu'on l'adore : *Dominum Deum cœli ego timeo ;* on appréhende, comme Pilate, par une lâche timidité, ceux qui peuvent nous nuire auprès des puissances et nous desservir auprès du prince ; on abandonne, par une noire perfidie, la cause du faible opprimé, et on ose croire qu'en se lavant les mains comme ce lâche pontife, on est aussi lavé au fond de la conscience, et qu'on est entièrement innocent du sang et de la mort du juste ; on croit que, parce que dans sa conduite on ne reconnaît aucune transgression des préceptes de la loi, on est sur tout le reste en sûreté de salut, et qu'on n'a rien à se reprocher devant Dieu, sans faire réflexion qu'en particulier nous serons jugés sur la fidélité ou la négligence avec laquelle nous nous serons acquittés de nos engagements personnels et que le Sauveur nous dira, comme au serviteur infidèle, rendez-moi compte des revenus, du crédit, des talents, des lumières, des emplois, des charges dont je vous ai donné l'administration : *Redde rationem villicationis tuæ.* (*Luc.*, XVI.)

Heureux donc, mes frères, le serviteur prudent que le père de famille trouvera fidèle à son arrivée, parce qu'il l'établira sur ses autres héritages et lui donnera une place distinguée dans son royaume ; et voilà pourquoi saint Paul voulait que les ministres du sanctuaire s'appliquassent à instruire les peuples de leurs obligations personnelles. Enseignez les autres, disait-il à Tite, son disciple, mais apprenez-leur surtout à s'acquitter des engagements de leur état ; enseignez aux gens du monde, aux vieillards, à être sobres, prudents, patients, intègres dans leurs mœurs et dans leur foi, et à ne point déshonorer leur vieillesse par des impudicités scandaleuses : *Senes ut sobrii sint, pudici, prudentes, sani in fide, in dilectione, in patientia* (*Tit.*, II); enseignez aux femmes chrétiennes à se vêtir modestement, à ne point affecter ces parures indécentes qui ne servent qu'à faire remarquer davantage les disgrâces de la nature et le nombre de leurs années, à réprimer les mouvements de leur colère, et étouffer jusqu'aux moindres saillies de ressentiment et de haine : *Similiter in habitu sancto non criminatrices* (*Ibid.*); enseignez aux femmes qui sont dans les liens sacrés du mariage à veiller au gouvernement de leur famille, à aimer leurs enfants, à travailler sans cesse à leur éducation, à être soumises à leurs époux : *Ut prudentiam, doceant adolescentulos, ut viros suos ament, filios suos diligant, subditas viris suis* (*Ibid.*) ; apprenez aux jeunes gens à être dociles, chastes, continents, réglés, toujours prêts à recevoir avec douceur les bons avis qu'on leur donne sur les égarements de leur conduite, à profiter des lumières qu'on prend soin de leur communiquer, à parler avec respect et circonspection des mystères sacrés, des vérités essentielles de notre religion : *Juvenes similiter hortare ut sobrii sint* (*Ibid.*) ; enseignez à ceux qui approchent de la personne du prince et des grands à leur obéir avec fidélité, à les servir avec amour, à ne chercher que leur salut et leur gloire, et de ne jamais sacrifier la vérité aux dépens de leur conscience : *Servos dominis suis subditos esse in omnibus, placentes, non contradicentes, non fraudantes, sed in omnibus fidem bonam ostendentes.* (*Ibid.*)

Mais avouons-le, cette obligation que

nous avons de remplir les devoirs de notre état, ne nous rend guère plus attentifs, et si rien n'est pour nous plus indispensable que de nous acquitter de nos obligations personnelles, rien n'est aussi plus rare que de trouver des personnes qui le fassent dans toute leur étendue : c'est l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT.

Je découvre trois sources de cette criminelle infidélité, que nous apportons d'ordinaire à remplir nos devoirs propres et personnels : l'indolence, l'inconstance qui les abandonne comme ennuyeux, la vanité qui les méprise comme obscurs et peu éclatants ; soyez attentifs, et peut-être vous reconnaîtrez-vous dans l'un de ces trois caractères. C'est le propre de l'indolence, et la disposition de regarder comme peu nécessaire tout ce qui lui paraît pénible, de diminuer ses devoirs pour justifier sa lâcheté et de renfermer dans l'accomplissement des seuls préceptes imposés à tous les chrétiens, toutes ses obligations ; les âmes les plus religieuses se contentent de ne point y donner atteinte et se donnent dispense sur le reste de leurs engagements ; elles croient être quittes envers le Seigneur et avoir accompli toute justice, quand à peine elles ont payé la moindre partie de ce qu'elles lui doivent.

Qu'allez-vous voir dans le désert ? demandait le Sauveur au peuple juif, en parlant de Jean-Baptiste. Est-ce un homme enfoncé dans la mollesse, plongé dans le repos et dans l'oisiveté ? Non, ajoute Jésus-Christ ; ces sortes de personnes se trouvent dans les palais des grands, dans la maison des riches ? Peut-être, Messieurs, vous trouverez-vous dans ces états de grandeur et d'opulence, dont parle le Fils de Dieu, mais vous ne vous croyez pas pour cela sujets aux reproches qu'il leur fait. Entrons un moment dans le détail, et voyons si vous êtes en droit de vous justifier.

Vous assistez régulièrement à la célébration de la sainte messe, plus souvent même que l'Eglise ne vous l'ordonne ; mais y portez-vous cette modestie de corps, ce recueillement d'esprit, cette effusion de cœur, qui en sont les dispositions essentielles ? Vous approchez des sacrements plusieurs fois dans l'année, et le précepte ne vous en demande qu'une ; mais pour y participer dignement, y apportez-vous une foi vive, une espérance ferme, une charité parfaite ? y joignez-vous un examen sincère, une douleur sensible, une résolution constante, un changement de mœurs et de conduite ? Vous êtes fidèles à Dieu, dites-vous, mais êtes-vous charitables au prochain ? Vous ne flétrissez point sa réputation par la médisance et par la calomnie, mais soulagez-vous sa misère par l'aumône et par la compassion ? Vous ne vous emparez point injustement de son bien, peut-être même lui faites-vous part du vôtre ; mais ne le scandalisez-vous point par le déréglement de vos mœurs et par l'excès de vos dépenses ? Vous ne persécutez pas ceux qui sont sous votre domination, sous vos lois ; mais entrez-vous dans leurs peines, et les assistez-vous de votre crédit et de votre protection ? Vous ne vous emportez point, vous ne maltraitez point ceux qui vivent, qui demeurent avec vous ; mais avez-vous assez de douceur, et la patience ne vous échappe-t-elle point lorsqu'il faut souffrir de leur mauvaise humeur et qu'il s'agit de supporter leurs défauts ? Epouses qui vous dites fidèles, témoignez-vous à cet époux toute la confiance, toute la tendresse que vous lui devez ? cherchez-vous en tout à lui plaire, et ne négligez-vous rien, quoi qu'il puisse vous en coûter ? Pour cela suspendez-vous votre jeu ? rompez-vous avec les compagnies ? Renoncez-vous à tous les plaisirs, ou pour lui en procurer, ou pour le consoler dans ses infirmités et dans ses disgrâces, ou pour le réjouir et pour le délasser après son travail et son épuisement ? Hommes revêtus d'emplois et de charges, placés dans la banque ou dans le commerce, dans la finance ou dans la magistrature, employez-vous votre crédit et votre autorité, vos lumières, votre pouvoir, à faire craindre les justices de celui de qui vous tenez la place ? Faites-vous servir vos revenus, vos richesses, à faire aimer sa divine providence ? Avez-vous assez d'égard pour votre prochain, et de soumission pour vos supérieurs légitimes ? Avouez-le, Messieurs, et je le dis avec confusion, si l'on tire le voile et que l'on excepte un certain dehors pharisaïque, certains devoirs généraux dont on s'acquitte par bienséance, par coutume, souvent par hypocrisie, hélas ! quels fruits de justice, quelles œuvres de sainteté opère-t-on dans le christianisme ? A quoi faites-vous servir vos talents et vos conditions ? Ne les consacrez-vous pas tout à fait au service du monde, et quelle part y ont votre Dieu et votre salut ? A quoi occupez-vous vos journées, si vous en ôtez quelques moments de prières, où la bouche a bien plus de part que le cœur ? Ne passez-vous pas tout le reste dans l'oisiveté, dans la mollesse et dans l'intempérance ? Ne les employez-vous pas à parer l'idole du monde, ou à courir après ses faux biens ? à inventer de pernicieux artifices pour surprendre l'innocence des faibles, ou à faire jouer de coupables ressorts pour supplanter vos concurrents et surpasser vos égaux ? ou en des spectacles profanes, ou en des lectures empoisonnées ? ou à embellir des maisons champêtres pour contenter votre sensualité ? ou à former de nouvelles entreprises pour réussir dans vos projets ambitieux ? Quoi donc ! aveugles et téméraires que vous êtes, croyez vous que le Seigneur, qui vous demandera compte des paroles inutiles et oiseuses, ne vous le demandera pas aussi d'un temps et de talents qui ne vous avaient été donnés que pour travailler à sa gloire et à en acquérir l'éternité ? Ah ! l'on est d'ordinaire si jaloux de se faire rendre de ses frères les devoirs qu'ils nous doivent, l'on vous voit si exacts à soutenir les titres de noblesse, vous prenez tant de soin de tenir

votre rang et votre préséance par la magnificence des habits, par le faste du train et des équipages, et n'y aura-t-il que du salut de votre âme dont vous ne prenez point soin, n'y aura-t-il que des engagements de votre baptême auxquels vous ne ferez point d'attention, n'y aura-t-il que le précieux dépôt de la grâce qui vous a été confié, que vous laisserez perdre par votre nonchalance et votre indifférence? Combien de personnes qui jouissent depuis longtemps des priviléges attachés à des charges considérables, à des dignités éclatantes, sans peut-être jamais en avoir exercé les fonctions, et rempli comme il faut les devoirs? Combien en voit-on qui se contentent d'en porter les marques honorables et d'en recueillir les douceurs, tandis qu'ils se reposent sur d'autres du poids et des sollicitudes qui en sont inséparables, et comment songeraient-ils à s'acquitter de leurs obligations, eux qui s'empressent d'accumuler emploi sur emploi, charge sur charge, dont l'un les appelle à la province et à la campagne, tandis que l'autre les retient à la cour ou à la ville? Est-ce donc là, grand Dieu, la fin pour laquelle vous avez élevé les uns sur la tête des autres et mis tant de différence entre les états et les conditions? Quel étrange renversement du bon ordre que vous avez établi dans le monde! quelle affreuse présomption dans de si viles créatures! On veut se montrer capable de tout, dès qu'on espère du profit ou de l'honneur, et pour vouloir trop entreprendre, on se met hors d'état de pouvoir rien exécuter; et comment le pourrait-on? on appréhende même d'être instruit de ses devoirs, on ne veut pas s'en expliquer avec ceux qui pourraient nous en éclaircir, et il n'est pas jusqu'aux parents les plus proches qui, ne connaissant point assez jusqu'où va l'obligation de la tendresse naturelle, ne veulent pas s'en informer, de peur d'être obligés de partager leurs biens avec des enfants qui ne partagent pas leurs cœurs et leur amitié.

Mais à cette négligence criminelle qui nous fait oublier les devoirs de notre état on joint encore l'inconstance qui nous les fait abandonner; seconde source d'infidélité dans le chrétien.

Oui, Messieurs, l'inconstance est le second obstacle qui s'opose à l'accomplissement de nos devoirs; nous nous occupons d'abord agréablement et nous nous plaisons à marquer de la ferveur et du zèle en entrant dans un nouvel état, mais à force de les accomplir ils nous deviennent ennuyeux. Telle est la fragilité de l'homme, on se lasse d'avoir toujours les mêmes soins à garder, les mêmes choses à faire, de ne finir une action que pour en commencer une semblable; on se sent fatigué de n'avoir devant les yeux que des objets importuns qui demandent sans cesse ou grâce ou justice; on s'ennuie d'être continuellement renfermé dans sa famille, toujours avec les mêmes personnes, d'entendre toujours dire la même chose, de faire toujours les mêmes leçons à des domestiques, à des enfants, à un mari; on se rebute d'avoir toujours le même emploi, la même commission, le même poste; on aime le changement et la variété, notre esprit encore plus inconstant que notre cœur ne saurait si longtemps se contraindre, et semblables aux plus faibles roseaux : *arundinem vento agitatam*, nous plions à tout vent, et nous nous laissons agiter par la moindre de nos passions; de là ces dégoûts si fréquents, ces repentirs si ordinaires, ces continuelles variations qui paraissent dans les modes, dans les liaisons, dans les amitiés, dans le langage, dans les écrits, et jusque dans le choix et dans les règles de la pénitence et de la dévotion.

Quelle honte pour nous, ô mon Dieu! et ne rougirons-nous jamais d'une si affreuse légèreté? Quoi! nous oserons dire que nous nous ennuyons à remplir les devoirs d'une vie qui est si courte, et nous tirerons de cet ennui un prétexte à notre infidélité, tandis que nous voyons que vous ne vous ennuyez point de faire lever tous les jours votre soleil sur nos têtes, de répandre votre même rosée sur nos campagnes, de verser vos mêmes grâces dans nos cœurs? Ah! c'est donc avec justice que vous vous plaignez par votre prophète, que la plupart des hommes se sont déplacés, que presque tous se sont rendus inutiles, qu'il n'y en a que très-peu qui fassent le bien, et qu'à peine s'en trouve-t-il un seul qui soit fidèle à ses obligations : *O nes declinaverunt simul inutiles facti sunt* (*Psal.* XIII); *non est qui faciat bonum, non est usque ad unum;* ou bien que s'il en est encore quelqu'un qui passe à la pratique des bonnes œuvres, on ne passe du moins presque jamais à l'accomplissement de celles qui sont attachées à son état particulier et à sa condition, on les trouve trop obscures et trop basses, et on veut des œuvres qui fassent du bruit ou de l'éclat; troisième source de l'infidélité du chrétien à ses propres devoirs.

Telle est la vanité de l'homme; pourvu que l'encens nous en revienne, on se met peu en peine que le parfum de nos œuvres s'élève jusqu'à Dieu, et sur ce malheureux principe on fait toute autre chose que ce qu'on devrait faire; on est de toutes les assemblées de piété et on ne se recueille jamais en soi-même pour examiner en secret sa conscience; on se transporte dans ces demeures sombres, dans ces noires prisons pour y consoler les captifs, et on laisse les enfants et la maison en proie à des loups ravissants, qui en séduisent l'innocence.

On se rend assidu à fréquenter les hôpitaux, à visiter les pauvres, à servir les malades, pendant que chez soi on n'en veut souffrir aucun, et qu'on envoie un proche, un domestique, finir misérablement ses jours avec les serviteurs de Jésus-Christ, dont quelquefois le nombre est excessif : que vous dirai-je? Messieurs, on fait l'aumône et on multiplie ses exactions et ses rapines; on garde les conseils et on néglige

les préceptes, on récite au dehors de longues prières comme l'hypocrite pharisien, et dans le cœur on n'a ni dévotion, ni miséricorde, ni droiture; on trouve aussi souvent dans les tribunaux de la justice, le lévite que le laïque; le magistrat s'instruit plus des maximes du siècle que de la science des lois, l'homme public s'occupe plus de lui-même que des autres, l'homme privé se juge moins sur ses propres défauts qu'il ne condamne ceux des autres; cependant, que l'on se mêle de critiquer tous les états, on se rend la fable et l'opprobre de sa condition. Le roi Ozias veut mettre la main à l'encensoir et usurper le droit du sacerdoce, et aussitôt il est frappé de lèpre et devient l'horreur et l'ignominie du peuple dont il avait fait la gloire et le triomphe; on veut bien s'approprier quelques fonctions éclatantes, pratiquer quelques vertus qui font honneur, mais on rougirait de descendre dans un certain détail des pratiques pieuses qu'on laisse aux esprits communs et aux âmes vulgaires, et c'est ce qui fait dire au Sage que dans le monde on travaille beaucoup, mais que tous ces travaux sont inutiles au salut de l'âme, que l'homme n'en est que plus malheureux, et que, comme il n'en n'a pas plus de mérite, il n'en n'aura aucune récompense : *Inutiles et animæ suæ labores sine fructu et inutilia opera eorum.* (*Sap.*, III.) Le comprenez-vous bien maintenant, Messieurs, qu'il est très-rare de trouver des chrétiens fidèles qui s'acquittent régulièrement des obligations de leur état, qui remplissent comme il faut les devoirs qui leur sont propres et particuliers? Cependant, ô l'étrange illusion! chacun assure qu'il est de ce nombre fidèle. Grâce au Tout-Puissant, dit-on tous les jours, je n'ai rien à me reprocher là-dessus, je fais mon devoir dans mon emploi, dans ma charge, dans ma famille, dans mon état; il est vrai que je ne fais pas de ces actions héroïques, que je ne donne pas dans ces vertus austères du cloître; mais aussi puis-je me vanter de remplir avec honneur, avec probité, ce que Dieu demande de moi dans ma condition et dans mon état.

Ainsi parlait autrefois Saül en présence de Samuel. Béni soit le Seigneur, s'écriait-il d'un ton suffisant et hardi, j'ai accompli les ordres qu'il m'avait donnés, et ai marché sans reproche dans la voie où il m'avait appelé : *Benedictus tu, Domine*, etc. (I *Reg.*, XV.) Ah! cessez de parler ainsi, lui répond Samuel, ou bien faites taire la voix de ces troupeaux qui frappe mes oreilles : *Quæ est vox gregum*, etc. Vous avez obéi, dites-vous, à la voix du Seigneur; vous avez fait ce qu'il vous a commandé, en exterminant les Amalécites depuis le premier jusqu'au dernier. Cependant, quel est ce bruit confus de troupeaux et de béliers, qui semble vous reprocher votre désobéissance et condamner votre indigne réserve? et n'est-ce pas la plus noire de toutes les impostures d'oser dire que vous avez accompli les ordres du Seigneur, pendant que vous avez lâchement épargné le roi d'Amalec et ce que les Amalécites avaient de plus précieux? *Quæ est vox gregum quæ resonat in auribus meis?* (*Ibid.*)

N'en puis-je pas dire autant de vous, Messieurs, qui vous vantez de répondre au choix que le Seigneur a fait de vous dans vos emplois et dans vos conditions? Vous avez rempli vos devoirs, dites-vous, grands du monde; mais quelle est donc cette voix de tant de personnes dignes de foi qui disent partout, avec gémissement et avec larmes, que vous les consumez en frais, que vous retenez leur salaire, que vous vous parez, que vous faites bonne chère aux dépens de vos créanciers, que vous n'aimez point à payer vos dettes, que vous n'aimez que l'éclat et le faste? *Quæ est vox*, etc. Vous vous acquittez, dites-vous, époux et épouses, pères et mères, des devoirs de votre condition; mais quelle est donc cette voix d'une épouse fidèle qui se plaint hautement que vous n'avez pour elle aucune complaisance, que vous portez ailleurs votre honêteté et votre belle humeur, que vous êtes toujours chagrin et colère? quelle est donc cette voix d'un époux tendre et sincère qui gémit en lui-même de voir que sa femme dépense tout son bien en amusements et en parures, qu'elle ne trouve point de pire maison que la sienne, et qu'elle ne se met en peine de rien, pourvu qu'elle trouve ses commodités et ses aises? quelle est donc la voix de ces enfants qui languissent sous la cruelle dureté de leurs parents, qui se plaignent que ceux dont ils tiennent le jour leur refusent le nécessaire à la vie, qu'ils ne leur donnent que de mauvais exemples, et que, par leur mauvaise conduite, ils les laissent sans éducation et sans bien? *Quæ est vox*, etc. Vous n'avez rien à vous reprocher, dites-vous, gens d'affaires et de finance, qui avez en maniement et en dépôt les affaires du public accablé, qui vous regarde comme des loups affamés, comme des sangsues impitoyables, qui se plaint de votre barbarie et de vos malversations, et qui dit que tout périt, que tout tombe entre vos mains ou par votre inhumanité ou par votre négligence : *Quæ est vox*, etc. Vous remplissez les devoirs de votre état, dites-vous, juges de la terre, officiers de justice; mais quelle est donc cette voix de l'innocent opprimé, de la veuve abandonnée, qui crient à nos oreilles que vous donnez tout à la faveur et aux sollicitations, que le pauvre et le petit ont toujours le moins de droit devant vous, et que c'est l'argent, le crédit, la passion qui donnent chez vous tout le poids à la balance? quelle est donc la voix plaintive de ces clients et de ces plaideurs que vous désespérez par vos détours et vos longueurs, et que vous épuisez par la multiplicité de vos procédures et par vos inutiles chicanes? *Quæ est vox*, etc.

Ne vous aveuglez donc plus vous-mêmes, Messieurs; appliquez-vous à connaître vos devoirs personnels et à les remplir avec fidélité; allez sonder vos cœurs devant Dieu avec le flambeau d'une foi vive; pesez au poids du sanctuaire la dignité de chrétien que vous portez, et vous instruisez de l'é-

tendue des obligations qu'elle vous impose : que vos emplois et vos charges, vos états et vos conditions particulières ne vous fassent jamais oublier que vous êtes chrétiens, enfants de Jésus-Christ, disciples de l'Evangile; travaillez à éloigner de vous tous les obstacles qui pourraient s'opposer à l'accomplissement de vos obligations; ne souffrez jamais que l'indolence, que la légèreté, que la vanité donnent la moindre atteinte à la vivacité et à la constance, à la soumission que vous devez à remplir vos engagements. Dites-vous, si vous voulez : le Seigneur m'a donné des maîtres, des proches, des amis, je leur dois à chacun des services différents : mon domestique est bien réglé, j'ai besoin que Dieu soit honoré dans les terres de ma dépendance; en un mot, suis-je fidèle à mes devoirs de chrétien et à ceux de mon état? C'est là, Seigneur, tout ce que je vous demande, puisque par là je puis espérer de régner avec vous dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, au nom du Père, etc *Amen.*

SERMON XXVII (11).

DE LA CONVERSION DU PÉCHEUR.

Homélie sur l'évangile de la Pécheresse.

Mulier quæ erat in civitate peccatrix, etc. (*Luc.*, VII.) *Une femme qui était connue dans la ville pour une pécheresse... arrose de ses larmes les pieds du Sauveur*

Voici, Messieurs, un grand objet de miséricorde et un modèle touchant de conversion que Jésus-Christ offre à son Eglise. En vain, pour nous consoler et nous rappeler de nos égarements, nous a-t-il fait voir dans la parabole du Prodigue, que, quelque loin que se soit égaré le pécheur, il est encore à lui et ne peut parvenir par la multitude de ses crimes à la fin de ses miséricordes; en vain nous assure-t-il ailleurs qu'il désavoue une conversion infructueuse, qu'il veut que les volontés qui furent fécondes par le mal ne soient plus stériles pour le bien; qu'à ses yeux on n'est changé que par les œuvres; que séparé de lui par le péché on ne peut y venir que par la prière, et qu'on doit faire autant pour son salut qu'on a fait pour sa perte; malgré ces leçons importantes il a cru que nous avions encore besoin d'un grand exemple pour nous faire comprendre que non-seulement il nous offre des grâces, mais qu'il nous demande aussi des actions.

Faut-il pour encourager votre faiblesse lui proposer des penchants vaincus, qui étaient presque invincibles; des habitudes rompues qui paraissaient insurmontables; des passions abattues qui semblaient indomptables, et tout le poids du crime qui accablait le misérable pécheur changé en celui de la piété qui le relève et le console; faut-il, pour affermir votre conversion, vous faire voir dans l'histoire de la pécheresse une espèce de compensation entre le crime et la pénitence, la matière des offenses converties en sujets d'expiations, ce qui avait été prostitué au monde par un emploi d'iniquité, sacrifié à Jésus-Christ par une profusion de pénitence.

Voilà ce qui vous est clairement proposé dans tout ce qui accompagne la conversion de cette femme; quelle défiance après cela pourrait-il rester au pécheur qui veut se convertir? quelle lâcheté ne céderait pas à un motif si puissant? et voilà les deux plaies mortelles que Dieu m'inspire aujourd'hui de guérir en vous. Est-on pécheur, on se décourage et on se rebute comme si on était incapable de conversion; est-on pénitent, on se flatte et on s'abuse comme si on avait tout ce qu'il faut pour être véritablement converti. Les uns trop timides désespèrent, les autres trop présomptueux se séduisent. Pour ôter de votre âme ces deux maux si funestes, regardez cette femme : *Vides hanc mulierem;* elle apprend aux plus déplorés pécheurs de quoi ils sont capables et aux plus grands pénitents de quoi ils manquent. Jetez les yeux sur sa conversion, elle devient l'attrait le plus engageant et la règle la plus sûre de la vôtre; ainsi, la rémission de ses offenses qu'elle obtient et les œuvres de sa douleur qu'elle produit, vous montreront d'abord la possibilité de votre conversion contre tous les abus qui s'y peuvent glisser; c'est à quoi tout l'évangile se termine.

Hé quoi! Messieurs, dans un jour si propre à vous toucher vous pourriez demeurer insensibles! Tout parlerait en vain pour votre conversion! Autrefois le nom seul de la pécheresse, que vous m'entendez ici prononcer, disposait tous les cœurs à gémir. Tous les plus grands pécheurs qui se reconnaissaient dans ce tableau fondaient en larmes en entendant un pareil discours. Est-il moins parlé dans celui-ci de la tendre compassion de Dieu, et y reconnaissez-vous moins le malheur de l'homme? Vous verrions-nous désespérer de votre conversion quand tout semble vous en donner de si douces espérances? Ne le permettez pas, ô mon Dieu! soyez encore, à tous ceux qui m'écoutent, ce bon maître, ce père tendre que la pécheresse trouva en vous, et faites qu'après avoir senti par une heureuse expérience que la prière est possible, ils apprennent à la rendre solide et véritable; nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Les obstacles les plus ordinaires au bonheur de la conversion sont le sentiment de nos faiblesses, la tyrannie du respect humain, la force de l'habitude; or, dans les trois premières paroles de l'évangile, Dieu semble avoir proposé la réponse la plus précise à la fausseté de ces raisons, la voici : *Mulier in civitate peccatrix*, une femme connue dans la ville pour une pécheresse. Sentez-vous bien tous le poids de ces trois paroles? Si souvent dans le fond du cœur vous

(11) Imprimé au tome II, page 189, de l'édition de Liége, avec de nombreux changements, et sous ce titre : *De la Madeleine.*

vous êtes dit à vous-même : il faudrait bien revenir à mon Dieu ; je voudrais me convertir, mais je suis si faible : voici une femme qui, par son caractère particulier, était la faiblesse même, *mulier ;* quel motif d'espérance pour vous ! Mais quand j'en aurais la force, que dira le monde de voir sitôt en moi un si grand changement ? La femme de notre évangile était connue de toute la ville et le qu'en dira-t-on ne l'empêcha pas de se convertir : *in civitate ;* quelle raison pour vous de tout oser pour votre conversion ! J'ai d'ailleurs formé des habitudes qui m'enchaînent, comment pouvoir m'en défaire ? Mais la femme de notre évangile était une pécheresse de profession, plus connue par ses désordres que par son nom, *peccatrix.* La voilà cependant aux pieds de Jésus-Christ ; et qui peut donc empêcher encore que vous n'y soyez aussi, en vous écriant avec son serviteur : Je suis couvert d'iniquité, les hommes qui vous haïssent en parleront ; il me faudra faire de continuelles violences, mais rien de tout cela ne pourra m'arrêter ; j'irai à vous, ô mon Dieu ! parce que je sais que vous êtes doux et plein de miséricorde, patient et plus riche en compassion que je ne le suis en malice : *Scio enim quia tu Deus clemens et misericors es, patiens et multæ miserationis et ignoscens super malitia.* (*Jonas*, IV.)

Premier obstacle que vous apportez à votre conversion : Je suis si faible. Ah ! nous le savons assez, Messieurs. Pour peu que nous connaissions le cours déplorable de vos désordres, que nous nous représentions tous ces différents objets qui vous séduisent, c'est à votre faiblesse que nous donnons toute notre compassion et dont nous faisons le sujet de nos gémissements et de nos larmes ; mais fût-elle plus grande encore, je prétends qu'elle ne peut être un obstacle à votre conversion, puisque la pécheresse de notre évangile, plus faible que vous, s'est convertie, et que vous avez des secours plus puissants qu'elle n'en avait de son temps. *Mulier* : tout était faible en elle, non-seulement l'âge, le penchant, la condition, mais même le sexe ; c'était une femme, elle était d'un certain cœur, ouvert à tout, touché de tout, qui pouvait la faire désespérer de jamais se retirer de ses désordres ; Dieu, cependant, permet qu'elle se trouve une vigueur sainte, un courage héroïque et qu'elle se sente plus forte pour son salut qu'elle ne l'avait été pour sa perte.

Vous qui éludez votre conversion, trouvez-vous tous ces obstacles ensemble ? Si l'âge vous rend faible, votre complexion ne l'est peut-être pas, et une heureuse éducation vous soutient ; si le cœur en vous se trouve sensible, il est redressé par la raison ; si vous avez du penchant vers le mal, peut-être que du moins trop d'abondance, trop d'occasions, trop de prospérités ne le secondent pas. La pécheresse était donc plus faible que vous.

Mais vous avez même des secours plus puissants qu'elle n'en avait, Jésus-Christ n'était pas encore mort pour le salut des hommes, et les mérites de sa passion ne pouvaient pas être encore appliqués au salut de cette pécheresse, au lieu que, dans la loi de grâce où vous vivez, la croix du Sauveur vous ennoblit, son sang précieux vous lave, ses plaies adorables vous guérissent, ses sacrements vous sanctifient, ses mérites vous aident, vous trouvez une force invisible dans l'idée seule d'un Dieu immolé pour vous ; ah ! vous savez que ses grâces coulent avec plus d'abondance qu'au temps de la pécheresse, que les trésors vous en sont toujours ouverts, qu'un seul rayon est capable de vous arracher à tout, de vous détromper de tout, que vous vivez sous une loi, dans une religion qui vous montre si clairement l'insuffisance de tout ce qui passe, le néant de tout ce qui brille le plus dans le monde, qui vous représente la vertu si douce et si aimable où l'image d'une mort prochaine, les amertumes des remords cuisants, les frayeurs vives sur le jugement dernier vous pressent tant de chercher aux pieds de Jésus-Christ un asile bien heureux, un refuge assuré et où vous êtes pour ainsi dire tout accablé de ses miséricordes et de ses grâces ; si vous daignez y répondre, vous ne sentirez plus votre faiblesse, et plus facilement qu'un David contrit et humilié, qu'un Pierre triste et désolé, qu'une pécheresse fondant en larmes, vous vous trouverez converti et deviendrez, comme eux, du plus grand des pécheurs, le plus grand des pénitents.

Ah ! n'outragez donc plus Jésus-Christ, n'insultez plus sa sainte religion, en disant, quand il s'agit de vous convertir, je suis trop faible. Qui peut vous autoriser à tenir ce langage ? avez-vous fait le moindre essai de vos forces ? après avoir couru si longtemps dans les voies d'iniquité, avez-vous seulement fait un pas dans les sentiers de la vertu ? après avoir porté avec tant de courage les dures lois du monde, avez-vous soutenu quelque temps le joug doux et léger du Seigneur pour savoir quelles forces il exige de vous ? Lorsque jamais vous ne vous êtes plaint de votre faiblesse pour porter vos fers, avez-vous bonne grâce de vous en prévaloir lorsqu'il s'agit de les briser ? n'avez-vous donc de force que pour l'employer à votre perte ? Dire que vous êtes faible pour rompre les liens qui vous attachent au crime, quand vous ne l'avez pas été pour les former, n'est-ce pas dire que vous ne voulez pas vous convertir, que vous ne pouvez vous y résoudre ? et ce que vous couvrez du spécieux prétexte de faiblesse, n'est-ce pas plutôt endurcissement et impiété ? Vous êtes faible, mais où sont les efforts, les violences que vous vous êtes faits ? Est-ce donc que Dieu ne mérite rien ? S'il faut servir une passion, vous n'y trouvez aucune difficulté et vous êtes prêt à tout y employer, quand il s'agit d'acquérir un peu de bien, vous avez assez de force pour braver les périls, et les peines que vous y prenez vous paraissent toujours douces ; il n'y a donc que pour le salut que le moindre effort vous décourage, que la moindre peine vous

fait peur, que vous n'osez rien tenter, rien entreprendre, rien essayer?

Non, non, ne vous y trompez pas, vous n'alléguez que vous êtes faibles que pour nous faire connaître que vous êtes lâches; vous voudriez que l'ouvrage de votre salut fût tout d'un coup parfait, qu'il n'y eût qu'à le souhaiter pour être converti, que l'homme pénitent sortît des mains de Dieu comme homme innocent, sans qu'il lui en coûtât rien, que vos chaînes se brisassent tout d'un coup comme celles de Pierre, et qu'une main secrète vous fît passer sans aucun effort de l'esclavage du péché dans l'heureuse liberté des enfants fidèles! Quels mécomptes! quelle illusion! Vous êtes faibles, mais comment avez-vous donc fait pour étouffer tant de fois les remords importuns de votre conscience et les mouvements salutaires de la grâce de Jésus-Christ? Fort contre Dieu, vous n'êtes faibles que pour revenir à lui; vous êtes faibles, que cette excuse devrait vous donner de confusion! vous êtes faibles, mon Dieu, quelle manière de se plaindre! se dire faible lorsqu'on laisse épuiser ses forces sur le vice, sur les passions; lorsqu'on refuse tout ce qui pouvait donner une sainte vigueur, la retraite, la prière, la pénitence, la mortification. Est-ce donc pour Dieu que vous alléguez, lâches pécheurs, un prétexte si frivole? ah! si vous êtes faibles comme vous le dites, c'est pour cela même que vous devez promptement, sans remise, sans délai, revenir dans la voie du salut; si faibles comme vous êtes, vous demeurez dans le chemin de perdition, quel progrès n'y ferez vous pas? et ne vous enfoncerez vous pas de plus en plus dans le précipice? au lieu que, si vous revenez à Jésus-Christ, si vous vous attachez à lui, vous serez à couvert des chutes et du naufrage; ce qui périt dans vos mains est toujours sauvé dans les siennes; vous êtes faibles : aviez-vous donc orgueilleusement compté sur vous-mêmes? pensiez-vous être l'auteur de vos victoires et le maître de vos combats; si cela est? c'était une méprise de votre superbe, mais la foi ne vous découvre-t-elle pas un bras plus haut et plus puissant que le faible bras de chair qui s'arme pour votre défense? mais la grâce de Jésus-Christ, votre Sauveur, ne vous prête-t-elle pas toute sa force? mais les plaies de votre Rédempteur ne vous offrent-elles pas toute leur vertu? Faut-il vous défier d'un Dieu qui a plus de force que vous n'avez de fragilité? ne comptez-vous point sur le secours de ce Dieu de bonté, qui a promis de vous aider et qui veut le salut de tous les hommes? Que celui qui est infirme s'écrie, dit un prophète, j'ai avec moi la puissance et la force : *Infirmus dicat, quia fortis ego sum* (*Joel*, III); ne craignez rien, vous dit le Seigneur : *Nolite timere* (*Matth.*, X), ne redoutez point toutes les difficultés et tous les obstacles qui se peuvent opposer à votre conversion, car ce n'est point ici le combat de l'homme, c'est le combat de Dieu même : *Ne paveatis hanc multitudinem, non est enim vestra pugna, sed Dei.* (II *Paral.*, XX.) Quand l'homme combat seul, ce n'est qu'amusement, sa force ploie, et il ne peut rien de lui-même; mais dès qu'il est avec son Dieu, que ne doit-il pas entreprendre? or il est avec nous, dit le Saint-Esprit, il nous prête son secours, et c'est lui-même qui combat avec nous pour nous faire triompher. *Nobiscum Dominus Deus noster, qui auxiliator noster est pugnatque pro nobis.* (II *Paral.*, XXXII.)

En faut-il un exemple, Messieurs? *Vides hanc mulierem*, jetez les yeux sur la femme pécheresse; autant la nature était infirme en elle, autant la grâce y était triomphante; depuis qu'elle eut cédé aux attraits de la miséricorde, tout le reste céda au désir de sa conversion; soyez fidèles à Dieu comme cette femme et vous écriez avec David : O mon salut et ma force, faites que, malgré toutes les misères de l'homme que me causent mes péchés, je prouve par ma prière, toute la puissance d'un Dieu; Seigneur, pour m'exaucer, ne regardez pas si je le mérite, souvenez-vous seulement que j'en ai besoin; quel objet plus propre à signaler votre miséricorde et vos grâces? *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum.* (*Psal.* VI.)

Mais un deuxième obstacle s'oppose à la conversion des pécheurs, la crainte du monde. Oui, Messieurs : lui qui ouvrait aux pécheurs toutes les voies de l'iniquité, qui leur en présentait toujours de nouvelles occasions, qui leur donnait une hardiesse infinie pour le crime, leur ferme avec soin toutes les avenues de la prière, les intimide, les arrête, les décourage, lorsqu'il s'agit de conversion, et si pour les faire tomber, il les a rendus présomptueux, il les rend lâches pour les empêcher de se relever.

La pécheresse de l'Evangile a triomphé de ce vain fantôme, et après cela, Messieurs, vous serait-il invincible. Elle était connue dans la ville, *in civitate*, non d'un certain cercle d'amis où se resserrent d'ordinaire toutes vos complaisances et toutes vos frayeurs; mais de toute la ville, *in civitate;* le monde semblait lui dire : qu'allez-vous faire? pendant que vous pouvez encore être la gloire du monde et en faire les délices, pourquoi voulez-vous en devenir la risée et la fable? Y pensez-vous? vos nouvelles démarches vont donner un spectacle nouveau sur qui l'on fera bien de différentes réflexions, on sera moins édifié par votre changement que diverti par votre inconstance.

Ah! si elle avait écouté ces malheureuses suggestions; au lieu qu'elle est écrite avec honneur dans le livre des saints, elle serait avec ignominie la proie des démons dans l'enfer; mais qu'elle méprise avec courage les discours séduisants des mondains pour n'écouter que la voix de son Dieu, dont elle voulut suivre les saintes inspirations; la grâce de Jésus-Christ se faisant sentir à son cœur, elle met tout son bonheur à le chercher, comme elle n'avait plus qu'une haine, ses offenses, qu'un état, sa prière; qu'un amour, son Dieu; qu'une crainte de ne pouvoir le trouver; elle se dit à elle-même : oui en quelque lieu que je le rencontre, partout où je le trouverai j'implorerai sa compas-

sion. Je sais que les complices de mes crimes et les compagnons de mes plaisirs insulteront à ma conversion, mais je prierai pour la leur; peut-être que la miséricorde du Seigneur les attendrira et qu'ils seront aussi touchés de mes démarches que confus de leur opiniâtreté dans le mal; mais dussé-je avoir tous les hommes pour censeurs, n'aurai-je pas un Dieu pour apologiste? Ah! c'est lui que j'entends au fond de mon cœur, qui me dit qu'ayant sacrifié mon repos, mon honneur, ma vie même pour le vice, je ne dois pas le ménager pour la vertu. Que j'aurais bien fait pendant que je me livrais au monde de craindre ses charmes, d'appréhender ses caresses; mais que n'étant plus à lui présentement, je dois mépriser ses maximes, compter pour rien ses railleries et ses censures; qu'ayant causé le scandale de la ville par mes péchés, je ne dois plus penser qu'à en faire l'édification par ma prière, que l'injustice de la critique doit expier en moi celle de son approbation, et qu'il me faut porter dans ma conversion cette honte que j'aurais dû trouver dans mes désordres.

C'est cette sainte hardiesse, ce sont ces généreux sentiments de la femme pécheresse qui la font trouver aux pieds du Sauveur avec une intrépidité merveilleuse, sans songer que la maison où il est, que les conjonctures où il se trouve, vont l'exposer à toute la malignité des jugements téméraires; qu'elle va chez un pharisien, homme naturellement orgueilleux et critique; que c'est pendant un festin, temps peu propre pour la prière et pour les larmes; mais rien ne la rebute, rien ne l'intimide que la seule vue de ses offenses, rien ne la fait rougir que ses malheurs; la grâce l'emporte au-dessus de la nature : elle paraît triste, abattue, consternée aux pieds de Jésus-Christ devant toute l'assemblée, situation qui, étant un signe de ses égarements, devenait un nouveau sujet d'insulte à tous ceux qui la voyaient, en sorte qu'on ne peut appliquer à personne mieux qu'à elle, ces paroles de Job: qui est-ce qui se trouve exposé comme moi à la risée de ses amis et du public? *Qui deridetur ab amico suo sicut ego.* (*Job*, XII.) Cependant je n'en rougis point, et loin d'en avoir de la honte, j'y mets toute ma gloire: *Verumtamen non erubesco.* (*Rom.*, II.)

Mon Dieu, que la grâce met dans un cœur, qu'elle saisit de hardiesse et de courage! Mais d'où vient donc, Messieurs, que, malgré ces démarches généreuses dont la pécheresse vous donne un exemple si touchant, ce monstre de respect humain vous retient encore; la crainte du monde et du qu'en dira-t-on triomphe encore de vous; je sais qu'il vous vient de temps en temps quelque envie de vous sanctifier, quelque attrait doux et sensible auquel vous voudriez vous rendre, mais je n'ignore pas aussi, et vous nous l'avouez vous-mêmes, qu'une folle circonspection vous rend si timides que vous n'osez franchir le pas; une fausse délicatesse vous empêche de vous déclarer pour la vertu; effrayés des jugements humains, vous redoutez ce spectacle si grand des pécheurs convertis, vous craignez de frapper les yeux du monde par un changement trop marqué, vous voulez vous conformer au temps et à l'usage, et de là naît en vous une crainte sourde, une lâche timidité qui vous tient suspendus entre le monde et Jésus-Christ, entre la prière et le péché, et qui fait que vous n'osez ici vous déclarer pour le Seigneur.

Ah! jusqu'à quand, âmes lâches, ferez-vous céder Dieu à l'homme, et au salut éternel la chimère la plus vaine? car, par quel endroit que vous regardiez votre frayeur elle est toujours insensée, car ces hommes dont vous appréhendez si fort la censure, ou ce sont les justes, tels qu'étaient les apôtres à l'égard de la pécheresse, ou les sages du siècle, tels qu'étaient les pharisiens qui blâmaient sa conduite; ou les libertins semblables à ces Juifs, qui blasphémaient contre elle; or devez-vous craindre les jugements d'aucun de ces trois genres d'hommes? Craindrez-vous les justes? ah! votre conversion est l'objet de tous leurs vœux et de leurs plus ardents désirs; il y a si longtemps qu'ils la désirent et qu'ils la demandent au Seigneur; voulez-vous combler leurs souhaits, revenez incessamment à Dieu, il y aura plus de joie parmi ces anges de la terre sur votre conversion que sur celle de cent autres moins pécheurs que vous. Redoutez-vous les jugements des sages du siècle? mais, ah! s'ils sont vraiment sages, ils trouveront que vous l'êtes aussi, de préférer votre salut à votre perte; que c'est la plus grande indignité de ne vouloir pas paraître ce qu'on est par sa profession et par son baptême, que la seule vertu est digne d'honneur et de louange; que, ce qui est digne de raillerie et de mépris, c'est la variation et l'inconstance de tant d'âmes flottantes, qui tour à tour sont au crime et à la pénitence; que le seul usage du monde nous apprend que les plus grandes dignités ne peuvent dans le crime se rendre vénérables pendant que la vertu s'attire l'estime et la vénération du public; s'ils sont sages, ils jugeront que le parti de la piété est le plus raisonnable, et que si la piété a quelque chose à craindre, c'est bien plus leur maligne censure que leur flatteuse approbation; il n'y a donc plus que les libertins dont vous puissiez appréhender la critique, mais pensez-vous à l'outrage que vous faites à Dieu dans un parallèle si odieux? Des hommes décriés, en qui le libertinage à tout éclipsé, foi, raison, conscience, voilà ceux dont vous préférez les jugements insensés à tout ce qu'il y a de plus grand, de plus respectable dans la religion de Jésus-Christ, à Jésus-Christ lui-même. Mon Dieu, que cette conduite du lâche pécheur laisse voir de frayeur et de fragilité! S'il vous faut des objets qui vous fixent et qui vous déterminent, choisissez-en de plus nobles et de plus dignes de vous; ah! faites céder la crainte des hommes à celle de Dieu; laissez la crainte au vice, c'est à lui de trembler; donnez de l'assurance à la vertu, il lui convient d'être intrépide; craignez les libertins

ils peuvent vous corrompre, mais ne craignez point leur jugement, ils ne méritent pas votre attention.

Mais, après tout, ne révérez jamais des suffrages si bizarres; ils sont les censeurs de votre piété, ils le sont encore bien plus de vos désordres; en craignant de leur déplaire, vous aurez quelque chose qui fera votre gloire devant eux, mais vos déréglements, si vous y persistez, ne seront-ils pas en butte à leur satire, à leur médisance, à leur jalousie, à leur vengeance, aux traits malins de leurs passions? et ne vaut-il pas mieux appréhender les jugements des gens de bien que Dieu honore et qu'il glorifie, que de vous rendre à la censure de ces hommes perdus, sans foi et sans probité, que le monde méprise et que Dieu désavoue? Divin Sauveur, vous fûtes sur le Calvaire sacrifié aux passions humaines, et, en devenant leur victime, vous triomphâtes de la fausse crainte et des respects humains; en seriez-vous encore aujourd'hui la victime dans mon cœur? faites que je les surmonte, et que jamais cette frivole crainte ne soit un obstacle à ma conversion. Et pourquoi, misérable pécheur que je suis, aurais-je peur des jugements des hommes, tandis que vous, qui êtes l'innocence même, n'avez pas redouté leurs plus malignes calomnies, leurs insultes les plus outrageantes? et, après tout, que diront-ils de ma conversion, ces censeurs injustes qui doivent tant m'alarmer? que c'est inconstance; qu'elle est sainte, que c'est caprice; qu'elle est heureuse, que c'est dégoût; qu'elle est salutaire, que c'est intérêt; qu'elle est grande, que c'est folie; qu'elle est sage, que c'est faiblesse; qu'elle est divine, donnez-la-moi, Seigneur; que c'est nécessité, qu'elle est glorieuse; que c'est désespoir, qu'il est le fondement d'une solide et d'une agréable confiance : *In te confido, non erubescam.* (*Psal.* XXIV.)

e le vois, Messieurs, un dernier obstacle arrête votre conversion : le malheur de vos habitudes; mais l'on vous avait appris de bonne heure à vous en garantir par les exemples funestes qu'on vous avait mis devant les yeux; vous savez tant combien serait funeste à votre cœur la mauvaise habitude, pourquoi donc vous rendre volontairement misérables? les habitudes se ressemblent toutes par les engagements qu'elles forment, et vous deviez savoir que celle où vous alliez entrer ne serait pas plus heureuse pour vous que pour les autres; mais quel mal plus profond peut-il être en vous que la pécheresse n'ait vaincu et surmonté en elle? *Peccatrix.* Je ne dois pas ici dissimuler des désordres que l'Evangile nous expose; pourquoi dérober à la grâce son plus beau triomphe? Elle était le scandale de toute la ville, dit saint Grégoire, et une pécheresse publique; peut-être que d'abord ce n'était qu'un effet de l'enjouement naturel, d'une lecture trop agréable, une envie de plaire, la joie d'avoir plu, que sais-je? je crains tant de vous alarmer; ce n'était peut-être qu'un dégoût de la prière, qu'une indifférence pour les gens de bien, une simple pesanteur dans l'acquit de ses devoirs, certaine lassitude à faire du bien; ne sachant encore ce que c'était que les disgrâces, elle n'avait jamais cru que le crime dût être l'ouvrage de la mollesse, mais comme le poids de son cœur l'emportait sur la faiblesse de son âge et de son sexe, elle ne faisait que se laisser aller, que céder à son penchant, et bientôt elle se trouva dans le fond de l'abîme; dès lors ce ne fut plus que licence dans ses paroles, que déréglement dans ses désirs, qu'emportement dans ses passions, que profanation dans tous ses sens; elle s'étonne elle-même du chemin que son cœur avait fait depuis qu'elle a quitté la bonne voie; le plaisir lui paraissait inséparable de la jeunesse, et une vie sans crime lui semblait un malheur; il lui fallait des désordres et des péchés nouveaux; de faible elle devient furieuse, d'oisive elle devient empressée; de tiède et de lâche qu'elle était, elle dégénère en pécheresse constante, qui fait sa gloire de sa honte et sa joie de ses malheurs. Ah! Jésus-Christ et une âme criminelle peuvent-ils être plus séparés et par des milieux plus immenses?

Venez donc ici, pécheurs, et dans quelque région éloignée où le péché vous ait portés, fussiez-vous tombés dans le plus affreux précipice, dans l'habitude la plus invétérée, prêtez l'oreille aux tendres invitations que le Seigneur vous fait aujourd'hui par ma bouche : *Consolamini, consolamini, populo meus* (*Isa.*, XL); âme trop affligée, consolez-vous, voici une pécheresse qui a mis le comble à ses iniquités : *Completa est malitia ejus* (I *Reg.*, XX), et lorsque Dieu, ce semble, eût dû l'abandonner, du fort de sa colère, il jette sur cette infortunée un soupir favorable, un regard de miséricorde, il lui pardonne ses péchés : *De cœlo respexit* (*Psal.* LXXIX); il vient à elle avec ses grâces les plus triomphantes : *et descendit* (*Psal.* XVII); il ne s'étonne point de voir dans une âme infidèle tous les malheurs ensemble, pour avoir plus lieu de s'attendrir sur elle : *et misertus est ei* (*Philipp.*, II); tout à coup elle fut charmée, enlevée, remuée par une onction secrète qu'elle ne connaissait pas même, qu'elle sentait bien; la pécheresse disparaît tout entière devant la pénitente, et, en un instant, aux pieds de Jésus-Christ, elle reçut le double des consolations qu'elle avait goûtées au plus fort de ses plaisirs dans le monde : *Suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis* (*Isa.*, XL); le Seigneur a fait éclater sa grande miséricorde sur la pécheresse : *Convertimini itaque, peccatores, et facite justitiam coram Deo, credentes quod faciet vobiscum misericordiam suam* (*Tob.*, XIII); convertissez-vous donc à ce touchant spectacle, pécheurs qui m'écoutez, embrassez dès à présent la justice, et croyez que le Seigneur vous fera miséricorde comme à cette pécheresse.

Et en effet, Messieurs, vous avez ici pour vous convertir un double motif d'espérance : et du côté des habitudes, qui ne sont pas si profondes que celles de notre pécheresse, et du côté des miséricordes de Dieu, qui ne sont pas moins étendues; Dieu voit mon cœur:

je ne cherche point à grossir les plaies d'Israël pour flatter les vôtres; mais je puis dire, sans crainte de me tromper, que vous n'êtes point tombés aussi misérablement que la pécheresse, que vous n'êtes point enfoncés si avant dans l'abîme; elle avait dissipé tous les biens que la grâce avait mis en elle; elle n'avait plus ni foi ni charité, et vous avez encore la foi, et si vous n'avez plus l'amour de votre Dieu, vous avez du moins la crainte de sa justice; cette femme péchait déterminément, par choix et avec une hardiesse que rien ne pouvait arrêter, et vous sentez encore un trouble secret aux approches du vice; un reste d'innocence et de pudeur vous saisit, et si différent encore contre les grands péchés, le moindre mouvement vers Dieu romprait les chaînes qui vous emportent vers le siècle. Dans elle tout respirait le crime : ses pensées, ses paroles, ses désirs, ses actions, et le moins coupable de ses sentiments était une source de désordre; mais vous, dont les passions sont peut-être déjà presque éteintes et les sentiments tendres à demi usés par le nombre de vos années et par la multitude de vos crimes, n'êtes-vous pas non-seulement rappelés à la vertu par les forces qui vous manquent pour le vice, mais même par les remords qui vous pressent et qui vous importunent? enfin la pécheresse à force de pécher en était venue à un tel point d'endurcissement et de tranquillité, que rien ne lui retraçait l'idée de ses malheurs; tout se taisait dans sa conscience; rien ne lui parlait de conversion et de retour; mais la vôtre vous trouble et vous alarme encore quelquefois, et en certaines occasions vous sentez quelquefois tout votre mal; un reste de lumière vous découvre encore le malheur de votre état; vous revenez encore quelquefois à vous-même et vous vous retrouvez tristement alarmé jusque dans vos chaînes; cette aimable liberté que vous avez perdue se fait quelquefois regretter, vous avez encore un fonds de religion qui, de temps en temps, vous reproche le peu que vous faites pour Dieu et les peines infructueuses que vous prenez pour le monde; en un mot, vous n'êtes point si mort par vos mauvaises habitudes que vous ne donniez encore quelque léger signe de vie. Ah! vous savez, si vous voulez l'avouer, que depuis quelque temps vous ne voyez plus le monde avec les mêmes yeux que vous le voyiez autrefois; votre cœur inquiet vous redemande Jésus-Christ, pour lequel il était fait; il vous dit par ses dégoûts et ses ennuis qu'il en a besoin, que cet objet divin lui manque, que jamais il ne sera content sans lui; déjà vous commencez à vous plaire seul; vous vous plaignez que le vice, que les idées trop gênantes du crime viennent troubler vos réflexions, que les fers que vous portez vous incommodent; quand on vient à vous offrir les mêmes objets, les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, je ne sais comment ni pourquoi vous ne les trouvez plus si aimables; le présent vous dégoûte, le passé vous attriste, l'avenir vous alarme; pleurant votre Dieu vous vous pleurez vous-même. Ah! quel moment heureux! encore un effort, encore un soupir, encore une larme, et vous voilà pénitent, vous voilà justifié. Non, la pécheresse ne mit point un intervalle si long et une distance si grande entre le mouvement de la grâce et sa conversion : d'abord qu'elle connut la volonté de son Dieu, elle y répondit. Faites-en de même, Messieurs; ne perdez pas le moment favorable de la bonne inspiration, soyez fermes et convertissez-vous : *Confortamini* (*Josue*, X) *et convertemini.* (*Act.*, III.)

Mais je veux que vous soyez brisés par des chutes plus meurtrières encore que celles de la pécheresse, que vous soyez plus enfoncés dans le plaisir et dans l'habitude du crime que les plus déplorés pécheurs; si votre cœur gémit de ses malheurs, s'il soupire devant Dieu, vous aurez tout lieu d'espérer votre heureuse délivrance; car qu'est-ce que tout cela, sinon une matière plus riche et plus propre à signaler la miséricorde du Seigneur? Pourquoi vouloir prendre plaisir à vous tromper à vos dépens et à vous abuser à votre désavantage? Le Prophète ne dit-il pas que la miséricorde de Dieu doit briser ce que la misère de l'homme avait le plus serré? est-il des chaos assez ténébreux où cette lumière divine ne pénètre? est-il de chaîne si pesante qui ne se brise dans ses mains toutes-puissantes; Croyez-vous que dans ce fonds inépuisable d'amour, où toute la glace de la pécheresse vient de se fondre, il n'y ait plus de place pour échauffer la vôtre? Pensez-vous que ce sang précieux qui lave toutes les taches des plus grands pécheurs, n'ait pas la vertu de purifier les vôtres? Je sais que vous êtes découragés par l'habitude qui vous enchaîne; mais cette voix toute-puissante, qui fit sortir du tombeau Lazare tout lié et tout enseveli, ne peut-elle pas encore vous tirer de l'abîme de vos péchés, lorsque vous y êtes le plus enfoncés? *Prodiit qui erat mortuus* (*Joan.*, XII); n'est-ce pas dans la voie même du crime que Dieu prend les plus grands pécheurs pour les attirer à lui?

O vous qui attendrîtes le cœur de David dans le plus fort de sa passion, miséricorde éternelle, changez le mien; vous qui tirâtes Zachée de ses trésors et de sa banque, lorsqu'il y mettait toute sa confiance, charité tendre, attirez-nous à vous; vous qui convertîtes la femme samaritaine, dans le temps même qu'elle ne songeait qu'à serrer davantage ses liens déplorables, grâce puissante, parlez-nous; vous qui fîtes fondre en larmes saint Pierre dans le fort de son égarement, bonté divine, regardez-nous; vous qui renversâtes Saul sur le chemin de Damas, lorsqu'il vous persécutait avec plus de fureur, lumière pure, éclairez-nous; vous qui vous trouvez si miséricordieusement devant les yeux des pécheresses lorsqu'elles semblent le plus s'éloigner de vous, ô Pasteur des brebis égarées! ô Père des enfants fugitifs! ou quittez des noms si aimables et si doux, ou nous faites sentir les effets précieux de vos miséricordes : *Mirifica*

misericordias tuas qui salvos facis sperantes in te. (*Psal.* XVI.) Ici faites des efforts de bonté; donnez de l'éclat à votre compassion, et pour des désordres prodigieux, ayez une miséricorde toute de miracle : *Mirifica misericordias tuas*, etc.

Mais achevons : c'est peu de vous avoir montré que la conversion est possible; pour vous encourager, il faut vous faire voir encore qu'elle doit être véritable pour vous régler, et si la pécheresse vous a appris à surmonter les obstacles qui s'y opposent, elle doit vous apprendre à en corriger les abus; et si les pécheurs ont trouvé dans la première partie de ce discours de quoi s'encourager par l'exemple de la pécheresse, les faux pénitents vont trouver de quoi se confondre dans l'autre partie de mon évangile.

SECOND POINT.

La conversion, comme le péché, a sa certitude et son mensonge; si souvent on s'aveugle sur l'égarement, on s'abuse aussi sur la piété, et rien n'est plus important que d'en découvrir la vérité. Selon les Pères, l'illusion de l'homme coupable est dans son attachement au péché, dans le plaisir qu'il y goûte, et dans l'injure qu'il y fait à Dieu, par conséquent, la vérité du retour et de la conversion consiste à quitter le péché, à le pleurer, et à y satisfaire; et voilà ce qu'en trois paroles la pénitence de l'Evangile nous apprend aujourd'hui. *Abiit, flevit, tersit.* Elle abandonne le péché, *abiit;* elle le pleure, *flevit;* elle le répare, *tersit.* Ah! quand sera-ce qu'on pourra en dire autant de vous, pécheurs qui ressemblez si fort à la pécheresse, et si peu à la pénitente? alors votre changement ne sera point une illusion et un fantôme.

Abiit. La pécheresse s'en alla. Oui, dès qu'une fois elle est touchée de Dieu, tous les moments qu'elle passe loin de lui pèsent à son âme; il n'était pas aisé de renoncer tout d'un coup à tant de plaisirs, de résister à tant d'attraits, et sans doute que son péché était accompagné de tous ces charmes qui s'employaient pour retenir Augustin dans le crime, et qui voulaient l'empêcher de demeurer fidèle aux bonnes résolutions qu'il formait; mais que la grâce de Jésus-Christ lui donne d'ardeur et de force contre des obstacles si terribles! elle n'hésite point, et peu contente de sortir de l'acte du péché, crainte de dérober à Dieu la moitié de la victime, elle veut en quitter toutes les profanes occasions; elle s'éloigne de tous ces objets malheureux, parmi lesquels elle sent bien qu'elle ne peut devenir innocente; tout ce qu'elle emporte, c'est un regret d'avoir pu si longtemps chérir les causes de sa perte; elle n'y songe que pour s'en plaindre, et pour conjurer le Seigneur de les lui faire à jamais oublier. Que le monde, pour la retenir, étale toutes ses pompes, qu'il développe tous ses charmes; que le fol amour ramasse ses plus doux attraits, elle en détourne la vue et ne l'écoute pas. On la voit passer d'un air triomphant à travers les disciples obstinés à la repousser; et l'âme dégagée et libre, recourir à Jésus-Christ, vouloir absolument s'en approcher, et mettre en lui toute sa confiance, comme s'il n'y avait plus que lui seul au monde. Enfin, elle revient de tout ce qui l'avait le plus enchantée, se détache de tout son luxe, de sa mollesse, de ses parures, de ses pensées, de ses désirs, de ses sentiments, de son enjouement, de son esprit, de son cœur, comme la source de ses offenses, de toute elle-même; la grâce seule lui suffisant, la met hors de tout le reste; elle vient seule aux pieds du Sauveur, elle y sacrifie tout sans réserve, elle n'y apporte que ses regrets et sa douleur, et ne vivant presque plus à elle-même, elle se donne tout entière à Jésus-Christ et à la pénitence : *abiit.*

Une telle conversion est-elle la votre, Messieurs, et pouvons-nous compter que votre changement ressemble à celui de la pécheresse? hélas! on voit en vous, après cette prétendue conversion, mêmes habitudes qui vous lient, mêmes attachements qui vous retiennent; le monde vous plaît encore et vous ne vous défendez pas de lui plaire; la volupté, l'ambition, l'intérêt triomphent encore de votre cœur, encore les mêmes passions subsistent dans votre âme; on ne voit dans vous ni hors de vous aucun changement; eh! je vous demande ce que c'est donc que votre retour, et comment vous voulez que je le distingue d'un jeu, d'un amusement et d'une illusion.

Ceux qui n'osent quitter tout à fait le vice, ont recours à des accords monstrueux, à des partages insensés: Oubliant qu'on ne peut servir deux maîtres, que le Dieu qu'ils servent est un Dieu jaloux qui demande tout leur cœur, ils se divisent entre l'Evangile et le monde, et se font une piété maniable, capable de plusieurs formes, qui s'accommode à leurs inclinations; qui sait allier ensemble la prière et la médisance, l'aumône et l'injustice, la pureté et la galanterie; ils se forment dans leur conversion un certain plan de vie qui accorde les soins du salut avec les mouvements de la fortune, qui a ses moments pour être chrétien et d'autres pour être mondain, ne faisant que varier du crime à la vertu, et de la pénitence au péché, substituant sans scrupule une passion plus tranquille à la place de celle qui faisait trop de bruit; vous ne vous dépouillez point du vieil homme en vous revêtant du nouveau; donnant à l'amour-propre ce que vous ôtez au scandale, vous renoncez aux grands crimes, aux péchés d'éclat, mais vous vous réservez pour des plaisirs plus doux qui flattent votre cœur et endorment votre conscience, et qui pour être plus délicats n'en sont pas moins coupables; vous affrontez Dieu avec plus d'art, mais vous ne l'offensez pas avec moins de malice; vous ne vous lassez plus à courir après des divertissements qui gênent et qui fatiguent, mais votre délicatesse en fait naître autour de vous qui sont aussi doux et aussi sensibles; vous vous êtes retiré de ce grand monde, de ses assemblées tumultueuses, et vous ne participez plus à ses folies,

à ses scandales, à son luxe et à ses grands désordres, mais vous faites un monde nouveau où vous avez encore vos volontés, vos jalousies, vos haines, vos liaisons, vos intrigues, vos attaches secrètes, et où tout le poison pour être avoué n'en est pas moins funeste; en un mot, si vous quittez le péché en vous convertissant, vous ne quittez jamais les occasions qui le firent naître, et oubliant qu'une seule passion fait revivre toutes les autres, vous en reprenez une à mesure que vous en quittez une autre.

Or, je vous demande, un tel changement peut-il être honoré du sacré nom de conversion? n'est-ce pas cet abus qui exclut la multitude du royaume de Dieu, et qui laisse dans le ciel tant de places vides? Ah! si vous aviez trouvé dans le péché ce que votre cœur y cherchait et ce que vous vous y promettiez, encore on vous excuserait de ne point en sortir, mais puisque vous avez éprouvé qu'une des conditions pour être heureux c'est de renoncer au crime et à ses malheureuses occasions, puisque vous avez vu qu'il n'entraîne avec soi que peines et que douleurs; j'ose le dire, le plus sûr comme le plus salutaire serait de vous en séparer par une rupture d'éclat, de vous en éloigner par un divorce généreux, de fuir ses dangereux attraits, et de venir vous faire dans la retraite un heureux séjour propre à vous consoler de vos malheurs, qui serait conforme à vos besoins, qui nourrirait votre piété et exciterait votre ferveur aux pieds de Jésus-Christ, n'y portant que votre corps pour le crucifier, vos sens pour les mortifier, votre cœur pour le purifier, et c'est la première démarche que la femme pénitente vous inspire de faire par l'exemple de la réputation et de son éloignement du péché : *abiit.*

Mais l'éloignement du péché ne suffit pas pour une véritable conversion; il peut venir moins du désir d'être à Dieu que du tumulte et de l'ennui que causent les passions; il peut-être en vous, Messieurs, moins un mérite qu'un dégoût, qu'une lassitude; effet trop naturel de l'inconstance et de la fragilité de l'homme, qui ne peut longtemps être dans la même situation, et à qui, après une longue agitation et de grands mouvements, il faut du calme et de la tranquillité; mais une marque moins équivoquede conversion, c'est de pleurer les péchés qu'on a quittés, et c'est ici un nouveau spectacle, plus touchant encore que le premier, où la femme pénitente vous invite par ses larmes : *flevit;* elle n'est pas plutôt arrivée aux pieds de ce Sauveur aimable, qu'un repentir amer lui serre le cœur, elle ne peut se rappeler tous les outrages qu'elle à faits à Jésus-Christ, sans tomber dans une confusion et un regret qui ne peut s'exprimer; tout ce qu'elle peut faire c'est de soupirer et de gémir; une seule fois elle veut à son divin maître exprimer son amour, et elle ne trouve plus de paroles; dès qu'elle le regarde un torrent de larmes coule de ses yeux, c'est la seule voix qui lui reste tant elle est saisie de douleur. En vain elle veut se retenir, il faut céder à sa tristesse, et ne peut s'empêcher que toute l'assemblée ne s'en aperçoive; ses larmes viennent si abondamment d'elles-mêmes qu'elle en arrose les pieds de Jésus-Christ. Que tous les autres prennent part à la joie du festin, pour elle soupirer est son fort, elle ne connaît plus d'autre plaisir que de soutenir par ses larmes un cœur chargé du poids de ses malheurs; elle s'en fait un nouveau baptême où elle lave toutes ses iniquités, un nouveau déluge où elle noie tous ses péchés, et l'on peut dire qu'elle a dissipé ses crimes comme un nuage, et que tous ses désordres se sont fondus comme une glace devant le soleil : *Delevi ut nubem iniquitates meas.* (*Isa.*, XLIV.)

Et voilà votre règle, pécheurs qui m'écoutez, si vous voulez être véritablement convertis. Vous ne serez plus capables que d'afflictions et de tristesse, rien ne sera plus capable de calmer vos justes douleurs, tout vous paraîtra étrange de face en changeant de conduite. Les jours les plus sereins et les plus beaux vous paraîtront désormais tristes et accablants sur la terre, parce que vous avez pu y perdre votre Dieu; en quelque endroit que vous traîniez, de quelques pensées que vous cherchiez à vous occuper, vous en reviendrez toujours au malheur de votre perte; en voyant les joies profanes, les liaisons funestes qui amusent les mondains, vous ne pourrez plus que vous désoler et vous plaindre d'y avoir trop pris de part; surtout quand vous viendrez vous jeter aux pieds des ministres de Jésus-Christ, comme la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, pour y déplorer vos misères, ce sera alors que tout contribuera à faire couler vos larmes; une vie, hélas! dont tous les moments ont été si déplorables, le souvenir de ces jours heureux que vous passiez avec le Seigneur, l'idée de ce Dieu aimable que vous aviez abandonné, la honte de l'avoir perdu et d'avoir été si longtemps à répondre à sa voix, la juste crainte de le perdre encore, la vue de son amour pour vous qui le méritez si peu, de sa tendresse, de sa compassion pour vos malheurs, le pieux sentiment de ses bontés, de ses miséricordes qu'il daigne encore vous offrir après tant de révoltes et d'infidélités : ah! pour un cœur qui sent son mal, quel fonds de douleur, quelle source intarissable de regrets et de larmes! *flevit.*

Mais si à quitter le péché il y a quelquefois plus d'inconstance que de vertu, il y a souvent à le pleurer moins de douleur que de mollesse. Qu'on voit de larmes hypocrites et trompeuses, signe purement naturel qui vient plutôt du trouble de la conscience que d'un sentiment, d'une sainte douleur! Aussi si la pénitente de l'Evangile n'avait que pleuré, ses larmes auraient fait paraître en elle un naturel de tendresse qui s'afflige aisément; mais l'Evangile ne l'aurait pas proposée pour modèle à tous les pénitents, et Jésus-Christ, qui canonise aujourd'hui sa piété, aurait réprouvé sa lâcheté; mais, à ses larmes qui détestent le péché, elle joint des

opérations saintes qui en effacent toutes les taches : *tersit.*

Oui, au dehors et au dedans tout est changé en elle, et rien n'a servi en elle au péché qu'elle ne fasse servir à la pénitence. Au dedans avoir trop aimé, était tout son crime, aimer beaucoup fait tout son mérite; ses joies sont devenues toutes divines, ses troubles tous salutaires, ses jalousies toutes saintes, ses inclinations toutes pures, ses affections toutes chrétiennes, ses espérances toutes célestes; elle fait changer son cœur d'usage et de forme, et donne à l'amour de Jésus-Christ la place de l'amour du monde, la charité divine succède à sa tendresse naturelle, de chastes désirs étouffent pour jamais ses affections, et toute cette boue, exposée à ce soleil divin, se change en feu salutaire qui consume toute son âme.

Et au dehors que ne vous offre point encore sa piété? Elle avait été superbe et fière, et on la voit dans un état confus et humilié, presque rampante, pénétrée de son néant et de ses misères; elle ne croit pas que ce soit à une pécheresse comme elle qu'il soit permis de s'approcher de son Dieu, trop contente qu'il la souffre derrière lui, *stans retro*, et n'ose se présenter devant sa face, *facies*; ici tout est devenu triste en elle : ses yeux, son visage, son maintien, sa posture, son geste même, tout paraît plein de sa douleur; elle ne fait pas une action qui n'en expie une autre dans la carrière de sa pénitence, il n'est aucun vestige du péché qui lui échappe; elle avait aimé le luxe et maintenant elle en a horreur, elle convertit en culte saint tous les ornements profanes qui lui restaient, comme s'il ne convenait plus à une âme pénitente que des vêtements sombres et lugubres; elle brise, pour ainsi dire, devant l'autel sacré jusqu'à l'image même de ses vanités mondaines, comme elle ne voit rien qu'elle n'ait tourné à des usages de péché; tout, jusqu'à ses cheveux, devient les instruments de sa pénitence; elle en essuie les pieds de son divin maître, enfin elle fait une pénitence prise sur tout le fonds du péché qu'elle avait osé commettre; tout ce qu'elle fait est une rétractation et un désaveu public de ce qu'elle avait eu le malheur de faire; elle relève l'édifice de sa conversion sur les débris de tous les vices, et va plus loin, dit saint Ambroise, dans sa pénitence qu'elle n'avait fait dans son péché.

Mon Dieu, que de réflexion demanderait ici sa conduite. Sur ce modèle, examinez-vous! pécheurs qui vous croyez convertis; hélas! s'il faut que dans le cœur toutes les autres amours soient dévorées par cet amour dominant et unique de votre Dieu, s'il faut autant d'expiations que de crimes, si l'on ne peut revenir à Dieu que par les voies opposées à celles qui le firent perdre? que pensez-vous être, un homme réparé ou un homme abusé, un vrai ou un faux pénitent, le péché a tout renversé dans vous, la piété y a-t-elle tout redressé; tout a servi dans vous à l'injustice; quel genre d'expiations répond à tant d'espèces de péchés, à ces haines, à ces médisances, à ces vengeances, à ces impuretés; tout se passe en douleurs stériles, en regrets superflus : à des excès monstrueux on expose de légères violences; à des dissipations profanes on répond par une retraite commode; aux mondanités les plus scandaleuses on se contente d'opposer un retranchement le plus simple du luxe et des plus gênantes vanités; vous en demeurez là, et, après avoir lâché la bride à toutes vos passions, vous ne rougissez point de mettre des bornes à votre pénitence; en vous la charité garde des mesures où la cupidité n'en garde point, et vous êtes réservé dans la conversion après avoir été extrême dans le désordre. Dieu! le dirai-je? en cet état, vous croyez être un pénitent, et vous n'êtes qu'un hypocrite; vous vous donnez pour un serviteur de Jésus-Christ, et vous n'êtes qu'un esclave du vice; vous vous regardez comme un enfant du ciel, et vous êtes une victime de l'enfer; vous vous croyez plein de vie, et vous êtes mort; le crime ne vit plus dans votre cœur, mais il vit dans le cœur de Dieu où il sollicite sa colère, et pour vous être converti et impénitent n'est qu'une même chose.

Ah! si vous voulez que votre conversion soit véritable, qu'elle imite mieux celle de la pénitente; remplissez mieux toutes les conditions qu'elle vous a prescrites, et plaise à l'amour de votre Dieu que nous puissions lui dire de vous : Seigneur, vous demandez qui est celui qui remplit les règles de sa conversion, et qui satisfait pour ses égarements; le voici : ah! c'est cette âme qui, nageant autrefois dans la joie, donnant tête baissée dans tous les divertissements du siècle, est maintenant attendrie de douleur de vous avoir offensé, et devient inconsolable de ne pouvoir vous en faire une assez digne satisfaction, *anima tristis* (*Isai.*, XXIX); c'est cette âme qui, dégoûtée de la vie, n'offre dans ses paroles, dans son maintien, dans sa nourriture, dans ses meubles, dans ses habits, que la douloureuse impression et les sombres marques de sa piété, *anima mœrens* (*Ibid.*); c'est cette âme autrefois si fière et si superbe, maintenant accablée sous le poids de ses humiliations et de ses anéantissements, *anima curva* (*Baruch*, II); c'est cette personne autrefois si molle et si sensuelle, si délicate et si voluptueuse, et que maintenant ses longues mortifications, ses jeûnes austères, ses oraisons ferventes, ses souffrances continuelles rendent tout infirme et toute languissante, *anima infirma* (*Ibid.*); c'est cette âme qui, auparavant affamée de toutes les délices, de tous les trésors, de tous les honneurs de la terre, pour toutes ressources, pour tout bien, pour toute consolation, ne désire que son Dieu, ne soupire qu'après lui, ne travaille que pour lui, ne tend que vers lui, et qui, dans un gémissement parfait, le cherche par la douleur de l'avoir perdu, *anima esuriens* (*Ibid.*); c'est cette âme, ô mon Dieu! qui rend gloire à votre miséricorde, et satisfait en même temps votre justice : *Dat tibi gloriam et justitiam Domino.* (*Ibid.*)

Heureux état, sort fortuné, de pouvoir se dire : J'ai satisfait mon Dieu; j'étais l'objet de sa colère, me voilà devenu l'objet de sa

miséricorde. Que ce penser est doux! qu'un tel pénitent sera tranquille un jour aux pieds du tribunal de son juge! Mais, chrétiens, si vous ne lui ressemblez point, que vous aurez alors de confusion et de reproches à soutenir devant toutes les nations assemblées! Pourquoi vous plaindre, vous dira alors ce juste juge, du partage que je vous fais? vous voudriez, dira-t-il, comme autrefois Jésus-Christ dit aux pharisiens, vous voudriez avoir l'heureux sort de cette pénitente; mais comment pouvez-vous prétendre à sa récompense, lorsque vous n'avez pas imité sa fidélité? Tant de fois j'ai voulu vous attendrir par mes grâces et par la voie de mes ministres, je n'y ai rien épargné, et je n'ai pu tirer de vous une seule larme, un seul soupir : *Aquam pedibus meis non dedisti ;* et cette femme fondant en pleurs à mes pieds les a arrosés de ses larmes : *Hæc autem lacrymis rigavit pedes meos.* Si souvent je vous ai fait sentir mes bontés, vous avez vu de si près mes perfections et mes grandeurs, je me suis rendu familier avec vous pour être plus à votre portée, sans que vous ayez daigné vous approcher de moi, me recevoir; ou si vous m'avez donné quelquefois un baiser, c'était comme le perfide disciple pour me trahir et me mieux livrer entre les mains du monde, mon plus cruel ennemi : *Osculum mihi non dedisti.* Et cette pénitente, dès qu'elle a pu s'approcher de moi, elle s'est jetée à mes pieds et les baisait avec tant d'amour, qu'elle semblait ne vouloir jamais les quitter . *Hæc autem ex quo intravit non cessavit osculari pedes meos.* Je vous avais demandé pour mes membres des œuvres de charité, quelque aumône proportionnée à vos biens, quelque assistance et quelque consolation pour les pauvres malades, pour ces malheureux affligés, et vous me les avez refusés : *Oleo caput meum non unxisti.* Elle a tout sacrifié, tout employé, tout prodigué pour l'amour de moi; elle a répandu tout ce qui lui restait d'onguents et de parfums sur mes pieds : *Hæc autem unguento unxit pedes meos.*

Je vous le demande, Messieurs, qui aima donc le plus d'elle ou de vous? *Quis ergo amat plus diligit,* et quelle marque nous en donnez-vous l'une et l'autre? Vous les paroles, et elle les actions; vous les offenses, et elle les expiations; vous les apparences, des protestations et des promesses, et elle la réalité des œuvres et de pratique C'est donc elle qui a le plus aimé, aussi ses péchés lui sont remis à cause de son parfait amour : *Quoniam dilexit multum* · au lieu que les vôtres, multipliés par votre fausse pénitence, sont réservés pour des châtiments éternels.

O sentence terrible contre les faux pénitents! que faut-il que je fasse pour en éviter l'exécution? Il faut que je quitte le péché, que je le pleure, que je le répare. Ah! mon âme, quittons-le donc, pleurons-le donc, réparons-le; laissons-nous aller à cet attendrissement qu'a fait sur nous l'exemple si touchant de la pécheresse; c'est par là que nous pouvons espérer d'avoir un jour la consolation d'entendre ces paroles de la bouche de Jésus-Christ même : *Vade in pace;* âme trop affligée, allez en paix; la pénitence l'a commencée sur la terre, il est juste que la gloire la consomme dans le ciel. Je vous la souhaite, au nom du Père, etc. *Amen.*

SERMON XXVIII (12).

DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Deponentes omne pondus, et circumstans nos peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen; aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum qui sibi proposito gaudio sustinuit crucem. (*Hebr.*, XII.)

Dégagés des liens du péché, courons au combat qui nous est proposé. Jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, après s'être fait une joie intérieure de souffrir, a soutenu la mort de la croix.

N'est-ce pas avec raison, mes frères, qu'en ce jour, le plus triste, le plus lamentable de tous les jours, je viens vous exhorter à tourner, à fixer vos regards sur le spectacle touchant que Jésus-Christ offre au monde? Hélas! tout ce qui s'y passe vient de vous; ce Sauveur aimable n'est immolé que par vos mains; les soupirs qu'il pousse, la tristesse qu'il sent, les plaintes qu'il fait, les douleurs qu'il endure, les outrages et les coups qu'il reçoit, toute cette grande victime est l'ouvrage de vos péchés.

Oui, si les Juifs l'outragent, vos péchés animent leurs voix; si le pontife et les prêtres le condamnent, vos péchés aigrissent leur jugement; si les soldats le frappent, si les bourreaux le crucifient, vos péchés conduisent leurs mains; c'est votre orgueil qui l'humilie, votre avarice qui le dépouille, votre infidélité qui le trahit, votre irréligion qui le juge, votre mollesse qui le fait souffrir, votre folle joie qui l'attriste; sa mort enfin, c'est votre vie criminelle, c'est de votre cœur que sont sortis ces bourreaux qui exercent contre lui un ministère si barbare, et vous pourriez n'être pas touchés de tous les maux que seuls vous lui faites! Que vous voyez ce Dieu de miséricorde qui souffre pour vous, massacré dans Abel, exilé dans Moïse, immolé dans Isaac, vendu dans Joseph, persécuté dans David, affligé dans Job, lié en Jérémie, peint dans les douleurs différentes de tous les justes, réunissant en sa personne la vérité de tous les maux ensemble, seuls vous demeurez insensibles!

Non, mes frères, cette tristesse universelle que j'aperçois dans mon auditoire, cette attention plus grande qu'à l'ordinaire, ce silence si propre au temps, tous les visages composés à l'affliction, me disent trop que l'état douloureux de Jésus-Christ vous touche, et quelque couvert qu'il soit de vos iniquités et méconnu de son Père, ah! vous le reconnaissez encore, vous le plaignez, vous ne croyez point qu'il puisse rien vous arriver de plus funeste que d'avoir contribué à le faire mourir, et vous vous sentez déjà portés à entrer dans tous

(12) Imprimé dans l'édition de Liége, tome II, page 275.

les sentiments de ce Sauveur si plein de miséricorde et de tendresse.

Mais pensez-vous que, dans l'excès des maux qui l'accablent, il soit bien consolé par votre pitié, si elle est faible, stérile et toute nouvelle, et si vous versez des larmes à sa passion comme au récit d'un événement tragique, par pure sensibilité et par un vain attendrissement d'une âme faible? Eh! que sert à Jésus-Christ que vous pleuriez sur ce qu'il est, si en même temps vous ne gémissez sur ce que vous êtes? Que lui sert que votre compassion soit émue, si votre cœur n'est changé; que vous soyez tristes, si vous n'êtes meilleurs; que vous veniez compatir à sa mort, si vous renouvelez encore ce qui la cause; enfin, si à la vue de ce Dieu contristé, outragé, crucifié, vous ne gémissez 1° sur cette paix profonde qui vous retient et que vous conservez dans le péché; 2° sur cette gloire funeste que vous cherchez et que vous vous figurez dans l'iniquité; 3° sur ce plaisir déplorable que vous ne trouvez et ne goûtez presque que dans le crime? Car voilà les trois grandes plaies qui ont causé les plus vives douleurs à Jésus-Christ, et auxquelles il semble rapporter toutes les raisons de sa passion. Vous demeurez tranquilles dans l'état du péché, et c'est pour troubler cette fausse paix, cette funeste tranquillité, que Jésus-Christ s'attriste lui-même : première réflexion; vous vous glorifiez dans votre iniquité, et c'est pour confondre cette fausse gloire que le Sauveur se couvre de honte et qu'il se rassasie d'opprobres : deuxième circonstance; vous ne prenez du plaisir que dans le crime, et c'est pour expier cette fausse satisfaction que le Fils de Dieu passe par les douleurs et expire dans la peine. Ah! que je peux donc bien m'écrier ici : 1° Pécheurs trop paisibles, accourez au jardin des Oliviers pour y voir un Dieu accablé de tristesse, qui lutte contre le péché et combat contre lui-même. *Curramus ad propositum vobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum;* 2° pécheurs orgueilleux, accourez à Jérusalem, et y considérez la confusion d'un Dieu qui prend sur lui toute la honte du péché : *Confusione contempta;* 3° pécheurs immortifiés et sensuels, accourez sur le Calvaire, et y envisagez un Dieu qui souffre les plus affreux tourments et qui est attaché à une infâme croix où il expire pour vos péchés : *Sustinuit crucem;* et pour jamais quittez et détestez ce monstre qui attaque un Dieu dans son repos, dans son honneur, dans sa vie même : *Deponentes omne pondus et circumstans nos peccatum.* C'est à quoi saint Paul semble me déterminer à borner ce discours, qui ne sera que l'histoire fidèle de la passion de mon Sauveur, accompagnée de quelques réflexions les plus touchantes et les plus propres à votre conversion.

Croix adorable! vous tenez aujourd'hui la place de Marie, mère de mon Sauveur! ô vous que nous prenons pour notre unique espérance, pour notre ressource et pour notre appui quand tout le reste nous manque : n'abandonnez pas des enfants malheureux qui réclament votre secours. O vous qui êtes la terreur des démons, la joie des anges, l'asile des pécheurs, la force des justes; ô la vérité de tant de figures, l'autel de tant de victimes, le dépôt de tant de grâces, la source de tant de gloire, bois sacré, faites-nous sentir que vous portez entre vos bras le salut et la rédemption du monde; prouvez à nos cœurs endurcis que vous triomphez de ce qu'il y a de plus cruel et de plus insensible, et versez sur nous quelque portion de ces divines grâces dont vous possédez l'auteur et le trésor, nous vous le demandons, par les paroles du cantique de l'Eglise. — *O crux, ave.*

PREMIER POINT.

Il voulait dans la dernière cène nous laisser un trésor inestimable de son amour, et voyant que le moment était proche, il passe le torrent de Cédron et arrive sur le mont des Oliviers, montagne sainte, solitude sacrée, triste dépositaire du secret des douleurs de Jésus-Christ, de sa prière et du mystère auguste de sa passion. Ah! mes frères, que notre foi ne nous transporte-t-elle jusque sur cette montagne, pour y suivre Jésus affligé, et pour y recueillir le fruit salutaire de ces langueurs saintes? A peine y est-il arrivé, qu'il se sent saisi de tristesse; une multitude d'images affreuses semblent ne s'offrir à son divin esprit que pour l'accabler de douleurs. D'abord, la justice du Père éternel qui l'attend depuis quatre mille ans, le glaive à la main, pour lui faire expier nos crimes, le perce de douleur, et son saisissement est si grand qu'il ne rougit point de faire connaître à ses disciples le triste état où il se trouve : Mon âme est triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI; *Marc.*, XIV.) La joie que j'avais de mourir pour les hommes a disparu tout entière; c'en est fait de ma vie, et mes déplaisirs sont si profonds, qu'ils suffiraient pour me donner la mort, si je ne réservais à des tourments plus grands encore ce qui me reste de vie.

Entrons donc, mes frères, dans cette tristesse divine, et tâchons de voir ce qui cause au Sauveur des combats si pleins d'altercations et de souffrances? C'est : 1° parce qu'il voit contre lui toute l'énormité du péché; 2° parce qu'il y découvre toutes les contradictions du péché; 3° parce qu'il ressent déjà toutes les peines du péché : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Faisons attention à ces trois circonstances, et nous ne serons plus surpris que le Sauveur soit saisi d'une douleur aussi affreuse que la mort même.

Non, rien de ce qui nous cache l'énormité de nos offenses ne la cache à Jésus-Christ. Ici la violence ou l'imposture de nos passions nous empêchent de bien voir toute l'horreur du crime que nous commettons; mais le Sauveur, jugeant du péché par cette règle infaillible de la vérité, en découvre toute la noirceur; il le voit comme une in-

justice énorme, comme une infidélité barbare, comme un indigne attentat, comme une ingratitude monstrueuse; il le regarde en un mot comme tout ce qu'il y a de plus horrible, de plus cruel et de plus affreux pour nous. Si nous sommes peu touchés, peu effrayés du vice, c'est que nos cœurs s'y habituent, et que notre âme s'accoutume à le voir et à le commettre; mais le Fils de Dieu, plus pur et plus pénétrant qu'aucune de ses créatures, voit dans le jardin des Oliviers avec des yeux de sainteté l'horrible corruption du vice, et son cœur chaste est blessé du moindre mal; souverainement bon, il en sent toute la malice; essentiellement juste, il en pèse toute l'injustice; essentiellement pur, il en découvre toutes les taches, il se montre à lui-même cette longue suite de siècles coupables, cette chaîne de déréglements et de désordres qui lient depuis le premier jusqu'au dernier des hommes, et dont il n'y a pas un seul péché qui ne lui porte ses coups; tout ce grand livre qui contient les prévarications de la terre lui est ouvert par son Père : l'humanité entière se présente à lui sous l'affreuse image du péché; toutes ces vues différentes l'attendrissent, et comme Joseph, il pleure sur chacun de ses frères coupables : *Et ploravit super singulos.* (*Gen.*, XLV.)

Ah! sans doute, il s'afflige davantage sur vous, parce qu'il voyait que vous aimant d'une tendresse plus particulière que les Juifs, vous le feriez mourir encore avec plus de cruauté, et ce déplorable état qui vous fait quelquefois pitié excitait de nouveau ses douleurs; il voyait votre insensibilité pour ses grâces, ces dégoûts malheureux que vous auriez de ses paroles, de son service; l'abus sacrilége que vous feriez un jour de ses mérites et de son sang, comme il serait frustré sur vous de son attente et de ses peines, comme vous compteriez pour rien son amour; toutes ces vues si accablantes, dans un cœur aussi tendre que le sien, l'attristent, le découragent, l'affligent; votre salut peut-être lui fait plus verser des larmes que tout le monde ensemble. Venez après cela vous scandaliser encore de la passion de votre Dieu; la raison s'y perd; quels abîmes qu'un Dieu s'anéantisse juqu'à la mort, et à la mort de la croix!

Mais quoi! dites-moi, je vous prie, mes frères, vous-mêmes, n'êtes-vous pas un prodige plus surprenant encore, un mystère plus impénétrable dans votre conduite et dans vos jugements? Cette affliction du Sauveur, toute grande qu'elle est, doit-elle vous paraître extrême! C'est vous qui la lui avez causée par vos folles joies et vos débauches excessives. Une tristesse médiocre convenait-elle à l'excès de vos égarements? De faibles remèdes auraient-ils suffi à la grandeur de vos maux? Ne fallait-il pas réparer des excès par les excès, des plaisirs par les douleurs excessives? Ah! c'en était trop, je l'avoue, pour apaiser la colère de son Père, trop pour nous témoigner son amour, trop pour attendrir les anges, qui pleurent à ce spectacle, trop pour faire frémir les démons qui voudraient ne point perdre leur proie, trop pour confondre les pécheurs; mais en est-ce assez pour vous convertir, pour vous dégoûter du péché et vous en inspirer une horreur salutaire. Eh! ne vous plaignez donc plus que le Sauveur Jésus est plongé dans un gouffre trop profond de péchés, et après tout, les hommes peuvent-ils être tristes comme un Dieu? N'est-ce pas à cette tristesse que saint Paul reconnaît Dieu? Quel autre qu'un Dieu aurait pu s'attrister si fort sur les crimes de ses ennemis et de ses bourreaux qui n'étaient pas encore; et quoique tous les lâches s'affligent trop aisément, quel autre qu'un Dieu aurait pu quitter la tristesse et la reprendre à son gré, exciter à sa volonté l'orage et le calmer, se faire souffrir et se consoler lui-même, et au lieu de cette tristesse de nécessité, de faiblesse, qui est la nôtre, ne montrer que cette tristesse de liberté, de choix, de volonté, qui ne convient qu'au maître des passions? Quel autre qu'un Dieu s'est pu révéler deux mille ans d'avance ces moments de langueur, ces mystères sacrés de son agonie, et, au milieu de sa défaillance et de son abattement, mettre dans son cœur tant de grandeur? Et par quelque endroit que l'on considère sa tristesse et ses douleurs, on n'y trouve rien qui ne soit au-dessus de l'homme. Et, en effet, où paraît-il plus Dieu que dans le jardin des Olives, et tout ce qui vous y scandalise dans l'histoire de ses douleurs intérieures, n'est-ce pas l'héroïsme de votre religion, la preuve la plus incontestable de sa divinité, la vertu de Dieu, Dieu lui même?

Ah! loin donc de vous ériger en censeurs téméraires de la profonde tristesse de Jésus-Christ, adorez-la, imitez-la, songez que ce Sauveur aimable tient votre place dans ce jardin d'amertumes, qu'il y est tout ce que vous devez être à la vue de vos péchés. Hélas! si vous regardiez votre malheur comme lui, un poids de tristesse vous accablerait et vous ferait tomber la face contre terre : *Procidit in faciem suam.* (*Matth.*, XXVI.) Comme lui, à ce spectacle une crainte mortelle vous pénétrerait, et vous frémiriez jusque dans la moelle des os : *Timuit valde.* Comme lui, une sueur glacée vous saisirait et ferait dégoutter votre sang de toutes les parties de votre corps : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* (*Luc.*, XXII). Affligés de tout votre cœur, vous seriez inconsolables : *Cœpit contristari et mœstus esse.* (*Matth.*, XXVI.) Comme lui, vous prieriez plus longtemps pour vous préserver de la mauvaise habitude qui est l'agonie de votre âme : *Et factus in agonia prolixius orabat* (*Luc.*, XXII.) Comme lui, toute compagnie mondaine vous deviendrait insupportable, et vous vous retireriez de ce monde corrupteur : *Iterum abiens.* (*Marc.*, XIV.) Comme lui, la douleur vous séparerait de ce que vous avez de plus cher pour aller pleurer en secret; enfin, vous compatiriez à ses peines, et lorsque ce père tendre cherche un cœur patient pour se reposer, vous lui ouvririez le vôtre; vous lui

seriez cet ange aimable qui le console, assez d'autres l'affligent, et si la vue de vos péchés le trouble, vous le rassureriez par le grand spectacle de votre pénitence : *Apparuit illi angelus confortans eum.* (*Luc.*, XXII.)

Mais, si au jardin des Oliviers, Jésus Christ est si fort combattu et attristé par l'énormité du péché, il ne l'est pas moins par ses contradictions : *Curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes*, etc. Oui, en même temps il laisse faire à l'ange le consolant ministère pour lequel il est envoyé par son Père; il permet que le péché redouble sur lui sa violence, et daigne sentir, parce qu'il est miséricordieux, tout ce que nous sentons, parce que nous sommes misérables; il se soumet à toutes les contradictions du crime qu'il veut expier, pour nous faire comprendre que le pécheur, dont il portait l'image et la ressemblance, ne jouit jamais d'un repos et d'un plaisir parfait; et voulant consoler les âmes justes dans les combats et les persécutions qu'elles ont à soutenir en elles-mêmes contre le péché, il leur faisait connaître que ces combats et ces oppositions ne sont point un crime, qu'être tenté n'est point être coupable, que tout le mal est de succomber aux tentations, puisqu'alors on écarte la vigilance et la prière qui sont les plus fortes armes du salut. Voilà ce que le Sauveur avait en vue dans le mystère de ses combats et de ses peines spirituelles, c'était d'offrir aux âmes lâches un grand modèle de force et de courage qu'on doit opposer au péché, et dans cette vue, considérez comme il laisse d'abord partager son âme en deux sentiments opposés, comme deux passions contraires ne le tourmentent point l'une après l'autre, mais toutes deux ensemble; comme il est agité tout à la fois de crainte et d'ennui : *Cœpit pavere et tædere* (*Marc.*, XIV.) Il appréhende les souffrances : *pavere*, et il s'ennuie de ce qu'elles n'arrivent pas : *tædere*; il a peur de son supplice : *cœpit pavere;* et il sent de l'impatience de ne le point endurer : *cœpit tædere*; il tremble, et il soupire : il considère l'abus qu'on fera de ses douleurs, et c'est ce qui lui donne de la crainte : *pavere.* Il en regarde le fruit dans les justes, et c'est ce qui le fait languir de ne point souffrir assez tôt : *tædere;* il envisage la colère de Dieu irrité contre les pécheurs, et il en est saisi de frayeur : *pavere;* il aperçoit la rédemption du monde, la réconciliation des pécheurs, et il lui tarde qu'il l'opère : *tædere;* il regarde le calice amer qui, rempli de toutes les iniquités de la terre, l'effraye : *pavere;* et il voit le torrent de gloire et de volupté qui y est attaché, et il voudrait déjà l'avoir bu : *tædere.* C'est par ces différents objets que ses pensées se combattent, que son cœur se partage, et que lui-même se divise en deux parties : son âme divine et humaine, semblable à cette colonne des Juifs, lumineuse d'un côté et obscure de l'autre, est timide et interdite d'une part, et courageuse et entreprenante de l'autre; il s'abaisse et se relève, tantôt parlant à ses apôtres, pour se consoler avec eux, et tantôt voulant être seul, sans permettre même que l'ange du grand conseil le console et le soulage. Enfin, cette guerre de son cœur est si affreuse, sa résistance si violente, que ses membres sont comme expirants, et tombent dans une défaillance extrême, et comme si la tristesse et ses larmes n'exprimaient point assez sa douleur, une sueur miraculeuse arrose toute la terre de son sang qui découle de toutes parts.

Sang adorable qui êtes impatient dans les veines sacrées qui vous renferment, que la charité qui vous agite et qui vous presse est immense! C'est trop peu d'une issue, vous vous efforcez de sortir par mille passages à la fois, et vous voudriez être répandu jusqu'à la dernière goutte. Ah! conservez-vous davantage, viendront assez tôt ces tristes moments où tout sera versé par vos bourreaux, ou si vous aimez tant à vous répandre, que ce soit sur nous et sur nos descendants. Mon âme est une terre aride et stérile en bonnes œuvres, coulez sur elle pour l'amollir et la rendre féconde : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXII.) Coulez sur les plaies de ce cœur endurci dont vous êtes le salut et le remède; pénétrez-les de votre onction divine, et me donnez comme à Jésus-Christ une source de victoires et de mérites.

Ah! souffrez, mes frères, que, touché d'un état si déplorable et si commun parmi vous, je vous adresse ces paroles qui suivent celles de mon texte : *Recogitate enim eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem* (*Hebr.*, XII); pensez bien, chrétiens lâches, quel est celui qui souffre une si grande contradiction, des douleurs si cuisantes, des combats si violents, c'est Jésus-Christ, c'est le maître de la vie qui se trouve à l'agonie; c'est l'éternelle paix qui se trouble elle-même pour devenir l'image de vos contradictions, de vos efforts et de vos résistances au péché. Voulez-vous vaincre la passion et le crime? pensez au Fils de Dieu dans le jardin des Oliviers, *recogitate.* Or, jusqu'ici peut-être vous avez sué, mais pour des richesses périssables; vous vous êtes affligés, mais pour des honneurs chimériques; vous vous êtes inquiétés, mais pour des vaines satisfactions; et dans votre vie, vous n'avez eu que de tristes et coupables agitations; pensez à Jésus-Christ; que vous ne soyez troublés que de son trouble, affligés que de son affliction, agités que de ses mouvements : que le péché ait tous vos sentiments, toute votre douleur, toute votre inquiétude, toute votre tristesse, tous vos combats, toute votre résistance : regardez le péché des mêmes yeux que Jésus-Christ, combattez-le avec la même vivacité, avec le même soin, et ne dites pas que dans la tentation vous avez résisté au mal de toutes vos forces. Non, répond l'Apôtre; en combattant contre le péché vous avez résisté faiblement à ses attraits et à ses charmes, non jusqu'à verser votre sang pour vous en défendre et pour l'éloigner de votre âme; et comment votre résistance au péché vous aurait-elle coûté

du sang? s'écrie un Père. Elle ne vous a pas même coûté des larmes : vous ne vous êtes fait ni efforts ni la moindre violence pour vous en garantir.

Mais, après avoir éprouvé toutes les contradictions du péché, il restait à Jésus-Christ d'en pressentir toute la peine; c'est le troisième combat, où il est livré dans le jardin des Oliviers, et le troisième sujet de sa tristesse intérieure.

David en pleurs disait après la mort de son fils Absalon : Fils ingrat, enfant rebelle, vous m'avez oublié. Et cependant, je voudrais mourir pour vous; que n'en puis-je trouver l'occasion : *Absalon fili mi, quis mihi tribuat ut ego moriar pro te?* (II *Reg.*, XVIII.)

Ce que Jésus-Christ disait à son Père, mes frères, combien de fois vous l'a-t-il dit à vous-mêmes! Vous souvenez-vous de ces troubles secrets, de ces remords cuisants, de ces alarmes violentes aux approches du crime : c'était le Sauveur qui le défendait dans votre cœur, qui aurait bien voulu vivre et demeurer avec vous, et qui dans cette espèce d'agonie, vous disait intérieurement : Ah! s'il se peut, ne péchez plus, que je ne boive point ce calice; il est trop amer à mon cœur : *Transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI.) Vous savez combien ces instantes prières furent inutiles à Jésus-Christ; et combien elles le sont encore tous les jours, lorsque vous les adressez; vous, mon Dieu, qui par la soumission d'Isaac l'épargnâtes à son père, consommerez-vous ce sacrifice en la personne de votre fils par sa mort, et quand ce fils aimable vous conjure de lui faire grâce, ne vous faites-vous point violence de la lui refuser, et d'abandonner cette victime innocente et si chère à tant de souffrances et tant de douleurs? Ah! fussent-elles encore plus cuisantes, ces douleurs, fût-il plus amer encore, ce calice, disons avec Jésus-Christ et de la bouche du cœur, prononçons comme lui cette adorable parole : Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, et non pas la mienne : *Verumtamen non mea sed tua voluntas fiat.* (*Ibid.*) Grand Dieu! aux approches de ce calice que vous m'offrez, ma chair frémit, ma raison se trouble, mon cœur s'alarme, mes sens se révoltent; néanmoins j'ose vous assurer que ce n'est point ma volonté que je veux suivre : *Sed tua voluntas, non mea;* oui, mon Dieu, dussent mes sens révoltés s'écrier : Que cette affliction passe, que ce coup de malheur s'écarte, que ce calice amer ne vienne point jusqu'à moi : *Transeat a me calix iste* (*Ibid.*), la voix de mon âme vous dira sans cesse : Seigneur, je le mérite, je suis un misérable pécheur, et en cette qualité, il n'est rien de trop amer et de trop dégoûtant pour moi. Faites-le passer de vos mains toutes pures dans les miennes toutes souillées : depuis qu'un Dieu a daigné y boire, il ne doit plus me sembler amer; mais le fût-il encore, je n'y répugne point, c'est votre sainte volonté, et non pas la mienne, que je veux suivre; la vôtre m'encourage et me fortifie, et c'est assez que quelque chose me vienne de votre part, pour l'embrasser et le souffrir avec joie : *Non mea voluntas sed tua fiat.*

Vous voyez donc, mes frères, comme au jardin des Oliviers Jésus-Christ combat sans cesse contre le péché, toujours en action, toujours en alarmes : mais quel est donc ce monstre cruel qui attaque un Dieu de toutes parts, qui soulève l'âme la plus tranquille et la plus forte; qui agite le cœur le plus grand et le plus maître de lui-même? Et ce même péché dont l'image seule alarme un Dieu et fait plier toute sa force, sera au milieu de vous, au fond de votre âme, sans y exciter le moindre trouble, la plus légère inquiétude; vous le regarderez comme un jeu, et vous vous endormirez dans les bras d'un ennemi si formidable! Ah! songez que vous êtes au jardin des Oliviers, et que le Sauveur vous fait le même reproche ironique qu'il y faisait aux apôtres endormis, et que son état rendait si insensibles et si aveugles : *Dormite jam et requiescite.* (*Matth.*, XXVI.) Dormez et reposez, pour moi, il me convient d'être agité et de veiller, laissez-moi seul ressentir toute l'horreur de vos crimes; vous dormez : dormez et soyez tranquilles. Fallait-il veiller à l'assouvissement de vos passions insensées, à la poursuite des biens du siècle; vous veilliez alors et on ne vous trouvait pas endormis. Maintenant, il s'agit du salut; vous êtes sans rien faire, ces soins prudents et sages vous endorment : *Dormite jam et requiescite.* Mais plutôt levez-vous et venez avec moi, achevons ensemble le grand ouvrage du salut du monde, et après avoir combattu contre le péché, souffrons-en encore la confusion et la honte : *Confusione contempta* (*Hebr.* XII); c'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Comme tout péché est orgueil dans son principe, pour l'expier d'une manière qui en soit digne, rien ne convient mieux que l'humiliation; elle seule remet dans l'ordre celui que la superbe en avait ôté, et tout crime qui n'est point expié par la douleur et la peine qu'il mérite, doit du moins être puni par cette impression de honte qui l'accompagne : aussi un homme pécheur signifie la même chose qu'un homme confus; celui que nous avons offensé veut que partout cette plaie malheureuse nous fasse rougir, et après avoir fait naître dans la conscience du pécheur les remords les plus cuisants, il lui fait encore les reproches les plus amers; or, dit saint Augustin, c'est pour réparer l'injure faite à Dieu, et guérir le mal par son propre remède, que Jésus-Christ va se couvrir dans Jérusalem de l'ignominie de nos crimes; et parce que nous avons fait au Seigneur une infidélité dans nos cœurs, une injustice dans nos jugements, une folie criminelle dans toute notre personne, afin qu'il y ait du rapport entre l'offense et l'expiation de l'offense, le Sauveur va être humilié : 1° dans son cœur par l'infidélité de ses disciples; 2° dans son esprit par l'injustice de ses juges; 3° dans toute sa personne par l'outrage et les opprobres des soldats et des Juifs. O amour sa-

cré, source féconde de ces humiliations salutaires ! pourquoi faut-il que vous soyez si fort, si étendu dans le cœur d'un Dieu, et si faible et si borné dans le nôtre?

1° Jésus-Christ commence donc dans Jérusalem à éprouver l'infidélité de ses amis : l'un le trahit, l'autre le renie ; tous l'abandonnent. Mon Dieu ! quelle humiliation plus sensible pour vous? Vous le savez, chrétiens mes frères, la trahison, toujours humiliante, l'est bien plus encore quand c'est un ami qui l'a faite : ici c'est un apôtre qui trahit son maître ; c'est le dépositaire de ses secrets, l'interprète de ses pensées, le témoin de ses miracles, un disciple qui mille fois avait reçu de ses faveurs, avait goûté la douceur de ses entretiens et de sa familiarité ; qu'il avait associé à ses travaux pour le rendre participant de sa gloire, qu'il venait d'établir par le sacerdoce sur son propre corps, bienfaits et faveurs qui devaient mettre dans le cœur de cet apôtre des sentiments d'un amour et d'une reconnaissance inviolables, mais qui n'en font qu'un perfide et un ingrat, qui, par un sordide intérêt, pour un prix vil et médiocre, trahit et vend son divin maître. Hélas ! jusqu'où ne le porte point cette maudite passion d'avarice ! pour trente deniers il le livre à ses ennemis : *Constituerant ei triginta argenteos.* (*Matth.*, XXVI.)

Nuit malheureuse, qui prêtas ton voile à un si barbare attentat, pourquoi commençais-tu, ou, pour nous le cacher à jamais, que ne devenais-tu éternelle ? Je m'aperçois, mes frères, que vous donnez votre indignation à ce perfide et que vous voudriez le frapper de mille morts. Judas cependant n'était que votre image ; car combien de fois, cruels, l'avez-vous vendu pour un prix plus médiocre encore que ce traître ; combien de fois, lorsqu'il vous comblait le plus de ses faveurs et de ses biens, avez-vous quitté le personnage aimable de son disciple, de son ami, pour prendre celui de son persécuteur et de son ennemi ; combien de fois, le mettant à prix et à la discrétion du monde et du démon, avez-vous dit comme Judas : Que me donnerez-vous, que me promettez-vous, quels bons services me rendrez-vous ; quels plaisirs, quels honneurs, quelles fortunes, quelle dignité, quel emploi me procurerez-vous ? Pour peu que vous me donniez, je suis tout disposé, tout prêt à le mettre en votre possession : *Quid mihi vultis dare et ego vobis eum tradam* (*Ibid*) ; combien de fois à la tête ou en la compagnie des impies, les avez-vous encouragés par vos paroles ou par vos exemples, à lui faire outrage : *Dedit illis signum?* Combien de fois à ces rendez-vous funestes, à cette assemblée mondaine, à ce spectacle profane, lorsqu'il vous faisait ce reproche si tendre : *Amice, ad quid venisti?* (*Ibid.*) Ah ! mon ami, que venez-vous faire ici ? au lieu de vous laisser toucher à cette parole de grâce, si propre à fendre un cœur, avez-vous continué à l'immoler et à le livrer entre les mains des méchants? Combien de fois jusqu'à la table sacrée, avec une âme de péché, lui avez-vous donné un baiser meurtrier ? Enfin n'avez-vous pas tout l'esprit de Judas ? Comparez vos infidélités à la sienne ; pour une fois qu'il a trahi Jésus, ne le trahissez-vous pas plus de mille ; le rapport n'est-il pas juste, et lorsque ce perfide vous est en exécration, n'en trouvez-vous pas en vous toute la perfidie ? Ah ! ne craignez point, dit un Père, il est encore une miséricorde toute prête à vous pardonner : Judas n'osa l'espérer, et de là son malheur. Ne désespérez point de la part de votre Dieu ; mais soutenez-vous par la sincérité de votre pénitence, par la grandeur de vos regrets, et songez, pour vous y soutenir, que le Seigneur, que vous avez tant outragé, est encore plus compatissant que vous n'êtes perfides, et que le plus grand de tous vos crimes serait de n'en pas espérer de pardon : *Abiens laqueo se suspendit.* (*Matth.*, XXVII.)

Mais si Jésus fut humilié par la perfidie d'un de ses disciples, il le fut encore bien davantage par la présomption d'un autre de ses disciples. Ici, mes frères, que les colonnes les plus fermes tremblent comme les plus faibles roseaux ; cet apôtre si éclairé, si intrépide, si zélé, Pierre, le chef de l'Eglise, le plus élevé des disciples, ce fidèle témoin de la gloire du trésor, Pierre tombe dès qu'il voit Jésus-Christ dans la souffrance ; il le désavoue, et ne le suit que de loin ; lorsque son propre cœur ne disait que trop que c'était son Sauveur, son Dieu, son maître, sa bouche infidèle lui fait dire : Je ne le connais pas. Il avait juré trois fois qu'il l'aimait et ne le renoncerait jamais, et par trois fois il le renonce ; il ajoute le serment à l'infidélité, et l'imprécation au parjure. Et voilà le triste sort de ces résolutions qu'on avait faites aux pieds des saints autels ; voilà où aboutissent ces protestations solennelles que vous fîtes au baptême, et que vous avez plusieurs fois renouvelées, dans le tribunal de la pénitence, de ne jamais violer votre foi, de ne point démentir vos vœux, de demeurer attachés à Jésus-Christ comme à votre chef, et de suivre sa loi et ses commandements, comme votre législateur et comme votre Dieu. Voilà les pieux serments dont nos autels furent témoins et que nous eûmes la consolation de recevoir de votre propre bouche ; vous sentiez une si douce pente à les suivre, que vous ne croyiez jamais les oublier ; mais, hélas ! vous avez peut-être bien fait pis : comme Pierre, vous avez méconnu et renié votre Sauveur, vous qui juriez tant de n'être qu'à lui, de ne vivre que sous sa religion et sa loi, d'être fidèle à ses volontés, de ne jamais trahir ses intérêts ; à la vue des moindres outrages, des tentations les plus faibles, vous vous êtes tenus éloignés de lui de peur qu'on ne croie que vous êtes de sa compagnie, qu'on ne vous associe à ses humiliations ; c'est-à-dire que, comme ce lâche apôtre, vous avez éprouvé qu'une âme touchée et convertie, qui s'est donnée à Dieu, expose tout en se redonnant un seul moment au monde, que pour elle la chute n'est pas loin de l'occasion, que les engagements du siècle lui deviennent bientôt comme des nouveaux crimes,

que les conversations mondaines n'ont rien que de funestes pour Jésus-Christ, qu'elles le trahissent bientôt et sont incompatibles avec lui, que s'exposer témérairement, comme fait Pierre, à des voyages, à des compagnies où le devoir n'appelle point, c'est se creuser des précipices où l'on n'est pas longtemps sans tomber.

En effet, chrétiens, examinez-vous là-dessus : n'est-ce point depuis que vous avez formé des liaisons avec le siècle, que vous êtes devenus lâches avec Jésus-Christ ? Tous les jours encore il s'offre à vous dans la même situation qu'il s'offrit à Pierre, et vous dites comme lui que vous ne le connaissez point : *Non novi hominem* (*Matth.*, XXVI); tous les jours, dans nos temples, il est entre les mains du prêtre qui l'immole, et, par vos irrévérences et vos immodesties, vous dites : Je ne le connais point, non, je ne suis point avec lui : *Non novi hominem;* tous les jours encore il est lié, garotté dans les prisonniers, dans les malheureux esclaves, et, par les refus que vous faites de l'y visiter, vous dites : Non, je ne le connais point : *Non novi hominem :* tous les jours il est défaillant dans les malades et les infirmes, et par la négligence que vous y apportez à l'y soulager, par la fausse délicatesse qui vous fait fermer les yeux sur ses plaies, par la dureté qui vous rend insensibles à ses douleurs, vous l'abandonnez tranquillement, et vous dites : Je ne le connais point : *Non novi hominem;* comme à Jérusalem il est dépouillé, nu dans les pauvres, et, affectant de ne pas l'y voir, crainte de l'assister, de le plaindre, de le revêtir, vous dites : Non, je ne le connais point, je ne suis point de sa compagnie: *Non novi hominem;* tous les jours encore il est raillé, moqué, insulté, en la compagnie des impies, des méchants, des libertins, et vous les écoutez tranquillement, et, s'ils vous soupçonnent de leur être suspects, s'ils vous reprochent d'être de ses serviteurs, vous niez que vous soyez à lui; et pour peu que l'on vous presse, vous dites : Non, je ne le connais pas : *Non novi hominem.* Partout votre mauvais cœur le désavoue, et véritablement, par la longueur du chemin que vous avez à faire avec le monde, son ennemi, depuis que vous l'avez quitté, il n'est pas surprenant que vous ne puissiez plus le reconnaître : *Non novi hominem.*

Grand Dieu ! n'attendrirez-vous point votre disciple ? Oui, vous le regardez, et ce seul regard le pénètre de douleur et le fait fondre en larmes ; mais, hélas ! je vous ai perdu plus que lui ! Sans un de vos regards miséricordieux, je ne me relèverai jamais de tant de chutes et d'infidélités ; daignez, Sauveur aimable, le jeter sur moi comme vous fîtes sur saint Pierre ; il y a si longtemps que votre visage est détourné de dessus moi, que mes iniquités m'ont rendu désagréable à vos yeux : ah ! Seigneur, quand me regarderez-vous d'un œil favorable ? *Domine, quando respicies.* (*Psal.* XXXIV.) S'il vous en coûte si peu pour convertir une âme criminelle, que ne m'inspirez-vous de quitter ce monde perfide, de fuir ses compagnies dangereuses pour aller pleurer amèrement mes fautes dans la retraite ? *Et egressus foras flevit amare.* (*Luc.*, XXII.)

Jésus-Christ fut donc humilié dans son cœur par l'infidélité de ses disciples ; mais il le fut bien davantage encore dans son honneur par l'injustice de ses juges.

2° Vous le savez, chrétiens, le bien de l'homme le plus précieux et le plus beau, est une réputation saine : l'homme sage est plus sensible à la honte qu'à la douleur, et, pour conserver cette fleur, il a une délicatesse si grande qu'il compte pour rien de lui sacrifier même sa vie ; mais s'il en est ainsi, divin Jésus ! splendeur de la gloire de Dieu ! que la confusion que vous souffrez ainsi vous doit être sensible ! Deux tribunaux différents lui deviennent deux sources de confusion et d'opprobres ; le premier est celui du grand prêtre : là ce Maître de l'univers, ce Juge souverain du monde, paraît debout, découvert, dans la posture de suppliant ; il est interrogé comme un criminel, et cette doctrine toute céleste qui réunit tous les cœurs dans le centre de la charité, qui, comme un flambeau lumineux, porte la lumière et l'ardeur jusqu'au fond de l'âme, qui, comme un glaive à deux tranchants, écarte le mal et approche de Dieu ; cette doctrine toute pure dans sa source, si propre à laver les souillures, à guérir la corruption, si remplie de force et de sagesse, si humble dans son principe, si capable d'arrêter le débordement des vices et la révolte des passions ; cette vérité toute divine qui rendait les maîtres si puissants et les sujets si soumis, c'est elle-même qui est accusée de séduction, de blasphème, d'imposture et de rébellion. Le Sauveur souffrit cette calomnie pour la consolation de ses vrais serviteurs. Dans le saint ministère, il voulait nous apprendre que lorsque, semblables à l'injuste Caïphe, vous jugez en nous sa vérité, son Evangile, sa morale, en les condamnant comme trop sévères, en les rejetant comme trop incommodes, en faisant céder la fermeté de sa doctrine à la mollesse de vos mœurs, nous devons nous contenter de gémir sur vous, et de ne point nous en offenser ; ce silence, non de faiblesse, mais d'instruction, que gardait Jésus-Christ devant son juge, nous dit qu'il est bien plus avantageux de souffrir avec douceur l'injure et la calomnie, que de la repousser avec aigreur ; que l'injustice est bien plus confondue par la charité que par le ressentiment, qu'il est bien plus grand de se taire et de ne rien répondre à ceux qui nous offensent que de récriminer ou de se plaindre, et que l'humiliation bien confuse vaut bien pour nous la meilleure apologie ; Jésus ne disait mot : *Jesus autem tacebat.* (*Matth.*, XXVI.)

Venons à un deuxième tribunal où le Sauveur paraît devant Pilate : quelque temps ce lâche juge balance entre la mort de Jésus et l'amitié de César ; l'innocence de Jésus-Christ l'ébranle, mais la politique le retient : il n'ose ni le condamner parce qu'il le trouve

innocent, ni l'absoudre parce qu'il craint de déplaire à l'empereur, et, pour calmer sa conscience sans nuire à ses intérêts propres, il a recours à des ménagements trompeurs, à de lâches détours qui, après tout, ne servirent qu'à humilier davantage Jésus-Christ, et à lui devenir une source de honte.

Vous voilà tout entiers, mes frères; ce péché de Pilate est venu jusqu'à notre siècle; voilà dans tout leur naturel ces âmes lâches et flottantes qui veulent tout ménager, tout accorder, qui ont deux maîtres à servir, qui voudraient concilier ensemble Dieu et le monde, les intérêts du siècle avec ceux du salut; qui, mettant en comparaison le créateur avec la créature, Jésus-Christ avec César, se font à eux-mêmes cette question odieuse que faisait Pilate au peuple juif: Lequel préférerai-je des deux: *Quem vultis vobis de duobus dimitti* (*Matth.* XXVII)? qui par un doute de religion se demandent: Pour qui serai-je de Barabbas ou de Jésus, de l'innocence ou de la corruption? attentat bien outrageant pour un Dieu! Mais hélas! vous ne le dites pas longtemps, âmes doubles; bientôt vous préférerez Barabbas à Jésus-Christ, et quand même vous ne vous déclareriez pas sur-le-champ pour le premier, ne devriez-vous pas comprendre que balancer un seul moment sur les intérêts de votre Dieu, c'est l'abandonner, c'est le juger, et que le comparer, c'est le perdre? *Et illi dixerunt: Barabbam* (*Ibid.*)

Mon Dieu! serais-je cette âme infortunée qu'une lâche politique ferait agir si cruellement à votre égard? Ah! que dès ce moment Barabbas meure, que le péché sorte de mon cœur, que le monde y périsse, que toutes ses pernicieuses maximes y soient crucifiées; vous, ô mon Sauveur aimable, régnez-y, et que tout en moi vous y adore, vous y aime, vous y obéisse, vous y serve, que rien au monde ne vous y soit préféré.

Mais pendant que je marche, je vois Jésus qui avance dans ses humiliations; il passe pour un insensé dans la cour d'Hérode: là, cette sagesse incarnée devient un spectacle de dérision et un objet de folie, sans doute pour accomplir la vérité de cet oracle: On traitera d'insensé le juste. Ah! que cette humiliation est indigne de sa grandeur, mais qu'elle est bien digne de devenir le châtiment de notre orgueil, et qu'il faut que la plaie de notre raison soit bien profonde, puisqu'elle n'a pu être guérie que par la folie apparente d'un Dieu! Hélas! a-t-elle un autre sort chez les grands du monde? Là, Jésus-Christ, avec ses mystères, sa grâce, sa croix, son évangile, ses sacrements, avec toute sa religion, n'est-il pas regardé comme une folie, et cette sagesse si adorable, si respectée des anges mêmes, n'est-elle pas méconnue et rejetée de presque tous les grands de la terre? *Quam nemo principum hujus sæculi cognovit.* (I *Cor.*, II.) Faut-il s'en étonner? Toujours agités des plus grandes passions, quel intérêt pourraient avoir les grands de reconnaître et de suivre une doctrine qui les condamne et qui leur est partout si opposée: qui leur apprend que leur mollesse est incompatible avec ses souffrances, qui leur inspire le mépris des richesses dont ils sont si avides, qui s'explique si clairement sur le néant de la gloire mondaine qui est leur centre, sur l'illusion des plaisirs dont ils font toute leur félicité, sur l'obligation de porter sa croix qui est pour eux un scandale? On ne doit pas être surpris que toute sa doctrine le fasse passer dans leur esprit pour un insensé, que toutes ses maximes y soient regardées comme des illusions et des erreurs; que cette sagesse suprême qui contredit des penchants que l'on veut suivre, qui étouffe des désirs qui flattent, qui dissipe des douces ténèbres que l'on aime, qui combat des passions favorites, qui réprouve des attachements agréables; non, mes frères, eu égard au déréglement de leur cœur, à l'aveuglement de leur esprit, au désordre de leur vie, il n'est pas surprenant qu'une religion toute de sainteté, toute de pénitence, toute de recueillement, leur paraisse une folie; que comme Hérode ils raillent et méprisent celui qui en est l'auteur: *Sprevit illum Herodes* (*Luc.*, XXIII); que pour le tourner en ridicule on lui mette en main un roseau au lieu de sceptre, qu'on le livre impitoyablement aux insultes d'une populace mutine qui veut le crucifier: *Crucifigatur* (*Math.* XXVII); tout cela n'a rien qui nous étonne. Mais dites-moi, je vous prie, qui est ici le plus terrible ou des grands, des riches du monde qui se moquent de Jésus-Christ, ou de Jésus-Christ, qui se joue lui-même de ces aveugles mondains: il se tait et ne répond rien à tous les outrages qu'on lui fait, à toutes les fausses accusations qu'on avance contre lui. *Nihil respondit* (*Ibid.*); c'est ainsi que le pauvre se tait quand le riche l'offense; le Sauveur ne répond rien à ses juges iniques, il ne leur parle ni par le secret de ses inspirations, ni par la voix de ses prophètes, ni par les remords de leur conscience; tous les oracles sont muets pour lui, rien ne parle en lui, ni sa miséricorde, ni sa justice. Ah! qu'un jour il leur parlera d'une manière terrible, et que ce silence prononcera des arrêts formidables contre tant d'injustices! *Nihil respondit.*

3° Ce n'est pas tout: comme le Sauveur était tout amour, il fallait que toute sa personne ensemble fût abandonnée à l'humiliation. Ici, mes frères, je crois faire outrage à votre piété, la chose parle d'elle-même, et pour vous attendrir sur cet endroit de la passion de mon Sauveur, il n'a besoin que de vous être exposé dans toute sa simplicité. Faut-il de l'art pour exciter la douleur d'un fils au supplice de son père? Déjà je vois ces mains toutes-puissantes qui soutiennent les colonnes du firmament, et qui d'un peu de boue ont formé l'univers, liées, garottées, et chargées de chaînes, sans doute pour expier tant de criminelles libertés, tant de rapines et de vols dont chaque jour nous nous rendons coupables; déjà, sans permettre aux anges de venger un si noir attentat, le Sauveur a

permis que cette face devant qui marchent la vie et la mort ait été flétrie d'un soufflet, non-seulement pour payer la peine des soins criminels que vous prenez à flatter la vôtre et à entretenir une vaine beauté que vous idolâtrez, mais pour nous inspirer cette patience et cette fermeté dans une occasion à laquelle les plus grands cœurs succombent; Jésus-Christ permet qu'on le livre à une honteuse flagellation, et voici peut-être de tous les traits celui qui le pénètre davantage. Hélas! si votre cœur peut soutenir ce spectacle, suivez-le jusqu'au prétoire, et là vous verrez qu'on le dépouille, mais je parle à des âmes pures qui sont effrayées de cette barbarie; et après l'avoir attaché à un poteau, une troupe de soldats déchargent sur son corps adorable tout l'effort de leur inhumanité; mille coups redoublés font voler sa chair par lambeaux, lui seul se livre sans résistance au bras qui voudra le frapper, loin de se plaindre de leur rage il se prête à leur impatience, et s'il jette quelques regards sur ses bourreaux, c'est moins pour amollir leur dureté que pour exercer sa miséricorde: sans doute pour apprendre à respecter les ordres et les desseins de la divine Providence jusque dans l'injustice, et à ne jamais songer à nous venger des outrages que nous font les méchants; déjà ce n'est plus tout autour de lui qu'un amas confus de chair et de sang, et on voit tous ses os si découverts, qu'on les compte, et en lui s'accomplit, à la lettre, cet oracle d'Isaïe : depuis les pieds jusqu'à la tête, son corps n'est qu'une plaie et une meurtrissure.

Je ne suis que cendre, ô mon Dieu! mais, si j'osais, je vous demanderais pourquoi vous épargnez plutôt ces barbares qui osent traiter si ignominieusement votre corps adorable, que vous ne fîtes ce téméraire qui fut frappé de mort pour avoir osé seulement toucher l'arche sainte. N'y a-t-il donc plus de foudres dans le ciel, et le tonnerre ne peut-il rien entre vos mains? Mais hélas! je suis aveugle; je ne songe pas que demander à Jésus-Christ la perte de ceux qui le flagellent, c'est demander notre commune perdition; mais on ne le défigure de la sorte que pour mieux insulter à cette royauté du Sauveur; il dit lui-même n'être point de ce monde. Les soldats lui enfoncent dans la tête une couronne d'épines, le revêtent par dérision d'une robe blanche, lui mettent à la main un roseau pour sceptre, et, fléchissant un genou en terre par raillerie, l'appellent le roi des Juifs : *Ave, rex Judæorum.* (*Joan.*, XIX.)

Allez donc après cela, cœurs fiers, orgueilleux; plaignez-vous encore par un tel exemple qu'on ne vous rend pas les honneurs et la déférence qu'on doit à votre rang, à votre naissance, à vos dignités. Vers de terre, quoi! un Dieu souffre sans murmurer, avec patience, la plus honteuse dégradation, le traitement le plus cruel, le plus odieux, et vous pèserez à la rigueur les injures, vous en demanderez raison et tirerez de la moindre offense, de l'insulte la plus légère, la vengeance la plus rigoureuse et la plus criante! Y pensez-vous, aveugles que vous êtes? songez-vous que vous étiez ses bourreaux par vos crimes, que vous le couronniez vous-mêmes d'épines, que vous composiez cette troupe séditieuse qui l'accablait de coups, que vous le frappez encore tous les jours par vos péchés, et que, lorsqu'il viendra juger l'univers, au lieu de cet appareil ironique de roi, il aura pour vêtement la foudre, et pour sceptre une épée flamboyante? Vous sentirez si son empire est un jeu, et sa royauté une fable. Encore une fois y pensez-vous? Tant d'humiliations suffisaient pour notre salut; mais ce n'était pas assez pour sa tendresse: par un dernier effort de cruauté, ses juges inventent un dernier genre d'opprobres, qui est de les réunir tous à la fois, pour lui en faire aux yeux de ses ennemis un nouveau sujet de confusion. Ainsi flagellé, meurtri, couronné d'épines, tout ensanglanté, tout tremblant, tout défiguré, paraissant même à Pilate un objet de pitié; croyant qu'ils ne pourraient le voir sans en être attendris et touchés, il le leur présente en disant : Regardez, voilà l'homme : *Ecce homo* (*Joan.*, XIX.); puisque mes raisons sur son innocence n'ont pu vous engager à l'absoudre et à le renvoyer, voyez du moins à quel état il est réduit; le reconnaissez-vous? voilà l'homme: *Ecce homo.* Ces paroles lui furent suggérées d'en haut, et c'est moins Pilate que le Père éternel qui, nous donnant son fils en spectacle, nous dit à tous : Voilà l'homme qui depuis la création du monde a été attendu dans les patriarches, prédit dans les prophètes, figuré et sacrifié dans les vœux et dans les soupirs des justes : *Ecce homo;* égal à moi en toutes choses, il pouvait jouir dans le ciel d'une gloire immortelle et régner à jamais sur le trône de ma splendeur et de ma divinité; c'est pour vos péchés qu'il en est descendu, qu'il s'est anéanti; voyez son triste sort et où votre orgueil l'a réduit : voilà l'homme : *Ecce homo.* Quand je vous le représenterai dans ma colère, quelle excuse aurez-vous à me donner? Direz-vous que vous n'aviez point d'homme qui pût vous servir de chef et de modèle? le voilà : *Ecce homo.*

Ah! regardez ce Dieu si défiguré et si patient; lui seul répond à toutes les plaintes que vous pourriez faire, à toutes les vaines excuses que vous pourriez apporter : *Ecce homo.* Tous vos cœurs sont émus, et vous dites: La calomnie me déchire, la médisance me noircit; la persécution me presse, l'imposture me décrie. Ah! dans cette triste situation cherchez-vous de la patience, de la force et de la consolation? Jetez les yeux sur l'état déplorable où est réduit votre Sauveur: *Ecce homo.* Voilà l'homme universel, dans qui sont renfermés tous les autres: leur rachat, leur grâce, leur salut, leur gloire, tous les chrétiens, tous les pécheurs, tous les pénitents, tous les prédestinés, tous les justes, tous les hommes : le voilà, regardez-le : *Ecce homo.*

O pécheurs! on vous a parlé si souvent de ce père tendre qui reçut avec joie ce fils perfide et dénaturé, lorsqu'il revint de son égarement se jeter entre ses bras; de ce pasteur charitable qui court après la brebis égarée, qu'il aime, qu'il charge sur ses épaules pour la ramener au bercail, et qui est tout prêt de donner sa vie pour elle; de cet ami fidèle qui compatit aux maux de son ami et veut tout sacrifier pour l'amour de lui; que sais-je? Peut-être en ce moment vous sentez-vous au fond du cœur frappés d'un attrait qui vous appelle, qui vous touche, qui vous fait faire de salutaires réflexions, qui peut-être vous attendrit sur vous-mêmes? Vous vous trouvez émus; vous ne savez d'où peuvent venir ces mouvements favorables de miséricorde et de salut. Ah! voulez-vous l'apprendre? En voilà la source et le principe : *Ecce homo.* Regardez Jésus, contemplez-le, adorez-le; que de choses tendres vous diront ses regards : *Ecce homo.*

Mais quelle est donc la cause pour laquelle on vous a mis en ce triste état, divin Jésus? La voici. On a pris l'innocent pour le coupable; c'est moi qui suis le criminel : *Ecce homo;* venez donc sur moi, confusion sainte; juges iniques, condamnez-moi : soldats barbares, déchargez sur moi cette rage et vos coups : *Ecce homo;* voilà mes mains, enchaînez-les; voilà mes joues, frappez-les; voilà mon visage, couvrez-le de plaies et de crachats; voilà ma chair, déchirez-la; voilà mon sang, versez-le : *Ecce homo;* mais épargnez le Sauveur Jésus. Je suis ici tout ce qu'on l'accuse d'être; il subit la peine des séducteurs : eh! combien ai-je séduit d'âmes innocentes contre lui! Il souffre le tourment des homicides : hélas! combien de fois ai-je fait mourir mon Dieu par mes crimes! Il endure le châtiment des blasphémateurs : que d'imprécations et de blasphèmes n'ai-je pas commis ou fait commettre contre son nom! Ah! bourreaux impitoyables et cruels, transportez sur moi l'excès des maux qui accablent mon divin Maître; vous trouverez toujours sur moi à exécuter avec justice ce que vous exécutez sur lui si injustement; mais, outre la honte dont il est couvert, il souffre encore la croix : *Sustinuit crucem;* c'est le dernier point de ce discours, pour lequel j'ai besoin d'un moment de repos.

TROISIÈME POINT.

Ici, chrétiens, c'est un avantage pour moi de m'être trop étendu sur les autres circonstances de la passion de mon Sauveur, qui ont emporté la meilleure partie de mon temps, et d'être obligé de passer plus légèrement sur des endroits que je n'aurais pas la force de vous exposer, ni vous peut-être celle de les entendre. Ce qui me reste de la Passion me paraît un profond abîme dont le seul aspect m'interdit, où l'on ne peut entrer sans se perdre dans ses idées, et inutilement voudrions-nous l'approfondir! Parlons-en donc simplement comme les évangélistes en ont parlé, et c'en est assez pour nous faire fondre en larmes.

Déjà Pilate prononce l'arrêt de mort contre Jésus et le livre entre les mains barbares toutes prêtes pour le supplice : c'est moins ce juge inique, par lâcheté, que Jésus-Christ, par un excès d'amour, qui prononce sa sentence; et ce qui n'est dans Pilate qu'un horrible attentat, n'est en Jésus qu'une charité consommée. Ah! pour vous suivre, ô mon Dieu! donnez-moi donc un cœur sensible.

On épargne d'ordinaire aux criminels la vue du supplice fatal qui doit les faire mourir; mais à l'égard de Jésus-Christ on commence par lui en faire porter le honteux instrument; voyez-le comme s'il le recevait de la main même de Dieu : il prend sa croix et avec elle tous vos péchés, tous les miens, tous les crimes ensemble; faut-il être surpris qu'il succombe? Ah! que ce double fardeau était accablant : après une marche longue et pénible, épuisé de sang et de secours, enfin Jésus arrive entre deux voleurs à ce Calvaire si précieux, tant désiré, dont il avait si souvent parlé aux hommes, dont plus souvent encore il parlait à Dieu, et qui fut l'unique objet de ses pensées et de ses désirs; à peine y est-il arrivé qu'on le dépouille, et, en arrachant rudement sa robe ensanglantée de dessus sa chair toute déchirée, on lui enlève le reste de la peau, et on ne fait qu'une plaie de toutes ses plaies ensemble: lui-même s'étend sur la croix comme une victime : on l'y attache. Hélas! il n'était pas nécessaire : son amour l'y attachait assez; et lorsqu'on a vu ce prodige si haut, si profond, si au-dessus de toute idée, de toute imagination, de tout sentiment, de tout prodige, on élève la croix avec un Dieu mourant! quelle perte!

Ah! jouissez donc de votre triomphe, malheureux pécheurs; reconnaissez-vous là votre ouvrage? Jésus-Christ souffre-t-il assez? son sang coule-t-il au gré de vos désirs? sa mort est-elle certaine? Venez l'assurer mieux : cherchez des plaies nouvelles pour le faire souffrir davantage, et achevant l'attentat monstrueux de ses bourreaux, consommez aussi votre perte.

Non, venez tous, justes, pénitents, pécheurs : *Venite, adoremus* (*Psal.* XCIV); reconnaissons sur la croix notre créateur, notre juge, notre père, notre sauveur, notre Dieu; adorons-le avec amour; prosternons-nous à ses pieds avec humilité et avec confiance; et pouvait-il se mettre dans un état plus digne de nos hommages? *Et procidamus ante Deum.* (*Ibid.*) Accablés du poids de nos péchés et de la douleur amère de voir mourir notre Dieu, humilions-nous et nous anéantissons en sa présence : *Ploremus* (*Ibid.*) A la vue de Jésus en croix fondons en larmes; excitons-nous à pleurer amèrement; reprochons-nous nos infidélités passées, et puisque nos misères sont communes, que nos larmes le soient aussi : *Ante Dominum* (*Ibid.*); nous avons si souvent pleuré devant les hommes sur des objets qui en valaient si peu la peine : ah! pleurons devant le Seigneur! Y eut-il jamais rien de plus grande conséquence pour nous? Qui

fecit nos. (*Psal.* XCIV.) Ah! que les pleurs qui naîtront de ce tendre objet couleront d'une source pure ! c'est pour celui qui nous a faits ce que nous sommes, sans qui nous serions encore dans l'horreur du néant : *Quia ipse Dominus Deus noster.* (*Ibid.*) Celui qui nous demande cette tristesse et ces pleurs, c'est notre Seigneur tout-puissant, tout libéral, tout magnifique, c'est notre Dieu, et c'est là surtout où il est un Dieu d'amour, de salut, de miséricorde, de consolation : *Ipse est Dominus Deus noster.* Dans tout le reste de sa vie, il nous avait paru un Dieu étranger : le Dieu du ciel qu'il a créé, le Dieu de la terre qu'il éclaire, le Dieu des autres hommes qu'il anime ; mais ici sur cette croix il paraît être notre Dieu : *Deus noster.* Oui, votre Dieu, âmes pénitentes, âmes justes et converties ; c'est aussi le nôtre, pécheurs, et tous ensemble nous recueillons ici sa tendresse, nous recevons ses grâces, nous nous appliquons ses mérites ; ici il est tout notre Dieu : *Deus noster.* Ah! si du haut de cette croix ce père tendre nous parle et nous fait encore aujourd'hui entendre la voix de son amour et de sa miséricorde, ne lui fermons pas l'oreille de nos cœurs ; laissons-nous-y toucher et ne demeurons pas endurcis : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra* (*Ibid.*) ; mais que nous dit-il, ce père de miséricorde ? demande saint Augustin : *Pœnitentiam clamat ;* ce qu'il nous enseigne dans cette chaire, ce qu'il nous ordonne dans ce tribunal, c'est la pénitence toute seule ; il n'est là que pour nous l'inspirer, que pour nous la faire pratiquer. Devenu sur la croix le martyr public, et Jésus-Christ grand pénitent de l'Eglise, il a voulu nous donner l'exemple, afin que nous le suivions : *Ad dandam pœnitentiam.* (*Act.* V.) Au jardin des Oliviers, il avait opposé la tristesse à nos folles joies ; à Jérusalem, il avait opposé la honte et la confusion aux vanités et à l'orgueil : et sur le Calvaire il oppose à la mollesse et à la sensualité de la chair les austérités et les mortifications d'une pénitence aussi extrême qu'elle est universelle ; car voilà les deux grands caractères que le Sauveur souffrant et expirant veut inspirer aux hommes.

1° Une pénitence extrême. Faut-il, Messieurs, pour rendre une douleur excessive, vous montrer une fureur extrême ? Jetez les yeux sur les barbares qui crucifient Jésus ; quelles mains plus cruelles et plus impitoyables que celles de ces bourreaux ? Fut-il un supplice plus inouï et plus extraordinaire ? En est-il un plus affreux et plus nouveau que celui de la croix où expire Jésus-Christ ? N'est-il pas le composé de tous les autres tourments ensemble ? Faut-il une extrême patience dans celui qui souffre ? Quelle complaisance plus tendre que celle du Sauveur pour ses ennemis et ses juges ; quelle douceur plus propre à faire voir et à faire sentir aux pécheurs les consolations de la pénitence ? Demande-t-on une âme libre, appliquée, qui puisse se livrer sans partage, sans réserve, sans délai à l'affliction et à la peine ? Telle est celle de Jésus-Christ, qui, pouvant souffrir autant qu'il lui plaît, souffre cependant sans mesure. Ah ! peut-on ne pas dire excessive une douleur pareille ? Fut-il jamais peine si étendue ? Quoi ! un Dieu s'abîme dans les souffrances, et vous ne voudriez pas faire sur votre chair la moindre impression de pénitence ? Eh ! que fait donc encore en vous cette fausse délicatesse ? Est-ce là vous rendre conformes au divin original qui vous est proposé sur la montagne ? *Inspice et fac secundum exemplar quod in monte monstratum est.* (*Exod.*, XXV.) Qu'ont de commun ces ménagements lâches que vous affectez dans la pénitence avec ces douleurs aiguës où se livre avec joie votre Dieu ? Sensuels comme vous êtes, de quel front osez-vous vous présenter avec tant de mollesse devant ce Jésus mourant dont vous vous dites membres et disciples ? Quand tantôt vous viendrez l'adorer, aurez-vous la force d'en approcher ? Vos genoux tremblants pourront-ils vous conduire jusqu'à ses pieds ensanglantés, et ne rougirez-vous point de voir imprimée votre bouche sur la sienne, vos yeux sur les siens, votre cœur sur son cœur ? Quelle monstrueuse alliance ! quelle énorme contradiction est-ce là !

2° Pénitence universelle en Jésus-Christ sur la croix ; car que n'y immole-t-il pas ? En lui tout se change en victime ; autre martyre, autre secret de son amour. Là, pour expier la licence de nos regards, ses yeux fondent en larmes et se ferment de douleur ; là, pour faire oublier à Dieu les attraits coupables que nous donnons aux discours licencieux, ses oreilles sont blessées des outrages injurieux, des blasphèmes horribles de ses bourreaux impies, de cette insolente populace ; là, pour expier tant d'actions indécentes, tant de rapines et d'injustices, ses mains sont percées impitoyablement et attachées avec violence ; là, pour réparer tant de démarches scandaleuses, tant d'abus criminels, ses pieds, peut-être échappés à la flagellation, retrouvent encore leur part au supplice ; là, pour expier la délicatesse de notre goût, le raffinement de notre sensualité, sa bouche est abreuvée de fiel et de vinaigre ; là, pour expier les ménagements que nous apportons à une chair, les soins profanes que nous prenons de notre corps, tout son corps ne se soutient plus que par les clous, et souffre par cette suspension cruelle un déboitement de tous ses os, qui le disloque et qui lui cause une douleur universelle ; là enfin, le Sauveur est un composé de toutes les peines et les douleurs ensemble : *Vir dolorum.* (*Isa.*, LIII.)

Lorsque aujourd'hui, dans cet adorable chef, chaque membre y trouve son supplice et sa peine, n'y aurait-il que vous, mon frère, qui n'y prendriez point de part ? Est-ce donc qu'il n'est pas votre chef et que vous n'êtes pas ses membres ? Par tant de douleurs souffertes, un Dieu n'aurait-il pu faire en vous que des voluptueux et des sensuels ? Mais, tandis que je déplore votre mollesse, votre Sauveur est sur le point d'expirer ; la

pâleur déjà sur son visage, il élève sa tête mourante pour rendre grâce à son Père et, après avoir considéré toutes choses, il s'écrie : Tout est consommé : *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX.) Dans cette grande parole, qu'il y a à adorer et à craindre ! Il voulait nous dire par là : Les promesses sont accomplies, les oracles sont justifiés ; pas un point de la loi qui ne soit accompli, *consummatum est.* Ici commencent les mystères et finissent les figures ; à ce moment les ombres sont dissipées, la vérité paraît ; il ne manque plus un Sauveur au monde. Je n'étais, pendant ma vie, que le dernier de tous ; mais à ma mort je deviens le premier. Sur ce bois sacré finissent les malheurs de la terre : du côté de Dieu, sa colère ; du côté des hommes leurs sacriléges. Tout est à son comble, mon amour, mes travaux, ma mission, ma vie, votre salut : *consummatum est;* et, après ces grandes paroles, il baisse la tête ; ce pasteur charitable rend l'esprit, ce père tendre pousse le dernier soupir, ce divin Jésus expire : *et inclinato capite tradidit spiritum.* (*Ibid.*)

A ce triste spectacle le ciel s'obscurcit, la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent, les rochers se fendent, le soleil s'éclipse, les moindres prodiges suivent le plus grand, qui est la mort d'un Dieu. Hélas ! qu'à la vue de ces mystères, de ces tristes objets, les souffrances vinssent à vous aujourd'hui, que vous voulussiez monter sur la croix pour y mourir avec Jésus-Christ, ce serait un miracle bien plus grand encore ; ne se fera-t-il jamais ? Du haut de ce supplice ce Père tendre vous le demande, et vous dit du fond du cœur, comme autrefois à Moïse : *Ascende in montem et morere* (*Deut.*, XXXII), Montez comme moi sur la montagne et y mourez.

O pécheurs, voyez l'état lamentable où mon amour pour vous m'a réduit ; mais, toute triste que soit ma mort, elle me sera chère si vous voulez mourir avec moi. Eh ! qui vous en empêche ? *Ascende et morere in monte.* Quoi ! mon amour m'attache pour vous à ce supplice, et le vôtre pour moi ne voudrait m'en détacher ? Quoi ! vos péchés m'ont fait monter sur le Calvaire, et votre pénitence ne voudrait pas m'en faire descendre ! Quoi, les membres se sépareront impitoyablement de leur chef ! Ah ! ne me faites pas cet outrage, montez avec moi, embrassez ma croix, c'est tout ce que vous demande mon sang ; que mon supplice ne vous fasse pas d'horreur, il a ses douceurs et ses consolations, et bientôt vous comprendrez qu'il vaut mieux mourir avec moi que de vivre avec le monde : *Ascende et morere.* Je le sais, il y a des moments où vous vous êtes consacrés à la pénitence dans le dessein de vous convertir ; mais je n'ignore pas aussi que ce n'étaient que de faibles saillies, que de vaines résolutions, et que bientôt vos passions vous en ont fait descendre ; montez-y pour toujours et vous approchez de ma croix pour consommer entre ses bras votre conversion et votre sacrifice : *Ascende et morere.*

Rendez-vous, mon frère, à des invitations si touchantes et si fortes ; un Dieu si miséricordieux et si tendre mérite-t-il qu'on lui résiste. Qu'attendez-vous à vous convertir ? Ah ! le beau jour pour vous réconcilier avec lui, où il réconcilie le monde entier avec son Père ! Oh ! le jour favorable pour lui demander grâce, où coule de toutes parts une source de miséricordes par ses plaies ! Le beau jour pour obtenir le pardon de ses fautes, que celui de la passion de mon Sauveur, où Madeleine verse un torrent de larmes, où les soldats sont convertis, où le centenier frappe sa poitrine, où le premier coupable devient la première conquête de Jésus en croix, et au nom de tous les vrais pénitents, prend possession du royaume de Dieu et de sa grande miséricorde !

Mes chers frères, ce fond de grâce et de tendresse n'est point encore épuisé en Jésus-Christ ; ce qu'il fit alors en faveur de ces fameux coupables, il peut encore le faire en votre faveur. Avec ses yeux éteints, ce visage pâle, ce corps sanglant, il peut encore triompher de la dureté de vos cœurs ; ah ! il triomphe du mien. Sauveur aimable, Dieu de miséricorde, recevez une âme infidèle qui revient à vous dans toute la componction de son cœur ; depuis longtemps j'ai hésité, j'ai balancé sur ma conversion, et le monde l'emportait sur mes trop faibles projets ; mais aujourd'hui je cède enfin à tant d'amour ; non, je ne puis soutenir le poids d'une charité si immense : j'étais si endurci que tout le reste, jusqu'ici, m'avait parlé d'une voix trop faible ; mais, ce que rien n'a pu faire, la vue touchante d'un père tendre, d'un Dieu mort pour moi, l'a fait ; et, quand du haut de cette croix, je vous vois pencher cette tête sacrée pour me regarder et m'attirer à vous, quand vous ouvrez ce côté adorable pour me laisser voir vos sentiments les plus tendres, et me cacher dans votre sein, quand vous étendez ces bras paternels pour me recevoir en grâce et en amitié, pourrais-je refuser de me donner à vous ?

Oui, mon Sauveur, voici la résolution que je prends aujourd'hui au pied de votre croix : je veux renoncer à toutes les vaines joies, à toutes les pompes et à tous les plaisirs ; mes larmes et vos douleurs, ma pénitence et votre croix, voilà ce qui va faire mon unique occupation durant le peu de jours qui me restent. C'en est fait, je choisis la pénitence pour mon partage, j'y veux vivre et mourir ; faible comme je suis, je sens toute la violence et les combats que ce nouveau genre de vie me livre ; je sens ma chair qui se révolte et la nature qui y répugne ; mais je ne les écoute pas, je prends votre croix, je l'épouse. Eh ! que ne dois-je pas attendre lorsque je me trouve à la source de vos miséricordes !

Apposez, ô mon Dieu, aux protestations sincères et solennelles que je fais en ce jour, d'être à vous toute ma vie, le sceau sacré de votre grâce ; si je ne regardais que moi-même, je n'espérerais pas d'être exaucé ; mais je

vous oppose ici à vous-même : Jésus mon Sauveur à Jésus mon juge, Jésus miséricordieux à Jésus juste, Jésus crucifié à Jésus irrité, accomplissez en moi cet oracle sorti de votre bouche : *Ego si exaltatus fuero a terra omnia traham ad me ipsum* (*Joan.*, XII) ; du haut de votre croix attirez le ciel pour l'ouvrir, l'enfer pour le fermer, le monde entier pour le convertir. Ah! après avoir attiré les justes, attirez les pécheurs : *omnia traham ad meipsum ;* ah! que tout vous parle ici pour moi; au nom de ces douleurs si vives, de ces soupirs si tendres, de ces sanglots si profonds, de ces larmes si amères, de ce sang qui, quoique versé par mes crimes, coule encore pour les laver; au nom de ce cœur si libéral et si affligé, au nom de ces plaies adorables qui ont un langage si touchant, au nom de cet amour inépuisable que vous nous témoignez, rendez ferme et inébranlable la pénitence que j'embrasse et la bonne résolution que je fais d'être désormais à vous seul; vous-même, sur votre croix, me l'avez inspiré; consommez ici votre ouvrage jusqu'à ce que ce crucifix, qui aura fait mes délices pendant ma vie, puisse faire ma consolation à la mort, et me mettre en possession de votre gloire dans le ciel pendant toute l'éternité. *Amen.*

SERMON XXIX.

DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

Ecce Rex tuus venit tibi. (*Matth.*, XXI.)
Voici votre Roi qui vient à vous.

Que ces troupes fidèles qui vont à Jérusalem pour la solennité de Pâques, mêlées avec les disciples, fassent aujourd'hui à Jésus-Christ une réception si pompeuse, je n'en suis point surpris, Messieurs; rappelant dans leur mémoire les bienfaits du Dieu d'Israël, ils se disaient les uns aux autres, en se le montrant : C'est donc là ce Messie, le désiré des nations, que tant de soupirs, que tant de larmes ont demandé; nous le voyons, celui qui, dans le désert, nourrit nos pères de la manne, qui fit sortir de la roche un délicieux breuvage pour les désaltérer, qui les rendit victorieux de leurs ennemis par la vertu de l'arche sainte, qui vient nous délivrer de la loi par le sacrifice de l'agneau; enfin le voilà celui qui est notre force, notre asile, notre Père, notre Dieu; à lui seul salut et gloire : *Hosanna filio David.* (*Matth.* XXI.) Jésus n'entrait pourtant alors que dans les murs de leur ville, et tout leur bonheur était de le voir et de le recevoir encore dans la ressemblance du péché, et revêtu de notre misérable nature.

Et vous, Messieurs, qui, par un privilége inestimable, allez voir et recevoir, non en figure, et dans votre ville, mais vous incorporer réellement Jésus-Christ devenu la vérité de toutes ses figures, et rentré dans tout l'éclat de son triomphe par son immortalité; sentez-vous tout votre bonheur, et vous disposez-vous à recevoir ce Sauveur aimable avec une préparation qui vous rende digne de l'honneur qu'il vous fait? *Ecce Rex tuus venit tibi.* Ecrions-nous donc aujourd'hui avec l'Eglise : Ah! voici un Dieu qui vient intérieurement renouveler en nous, par ses mystères, tout ce qu'il fit de plus merveilleux pour les Israélites. Voici cette manne toute céleste qui peut nous soutenir dans toutes les faiblesses de notre vie; voici ce breuvage délicieux qui désaltère l'âme juste; voici cette arche vivante qui renferme le Saint des saints ; et ce Dieu des armées combat pour nous victorieusement, et triomphe de tous nos ennemis; voici l'agneau sans tache sacrifié pour nous délivrer du plus malheureux esclavage : *Venit tibi*, voici ce Roi des siècles les plus magnifiques qui vient triompher de vos cœurs, et qui vient régner dans vos âmes : *Venit tibi;* le voici qui, oubliant sa gloire, comme s'il ne pouvait être heureux sans nous, s'abaisse jusqu'à notre faiblesse, et vient nous nourrir sur la terre comme il nourrit les anges dans le ciel, de lui-même : *Venit tibi;* enfin le voici, ce Pasteur charitable qui vient à nous plus qu'à tout autre, et qui, voyant ses brebis les plus chères prêtes à périr, leur procure les plus délicieux pâturages, qui sont son corps, sa chair et sa propre substance : *Ecce Rex tuus venit tibi.*

Mais cette douce approche d'un Dieu trouve-t-elle en vous des dispositions qui y répondent, et comme les disciples fidèles qui vont à Jésus-Christ qui vient à eux avec tant de tendresse, avez-vous une foi vive dans l'esprit, une pureté véritable dans le cœur? Car voilà les dispositions avec lesquelles il convient d'approcher de la sainte table, et d'y recevoir dignement le Sauveur : *Mente credat, corde mundetur ut accedere dignus sit.*

Or, si je vous montre que rien n'est moins commun, en approchant de la sainte table, que cette disposition de foi vive dans l'esprit, de pureté véritable dans le cœur; et qu'au contraire rien de plus ordinaire que de porter à l'Eucharistie l'infidélité de l'esprit et la corruption du cœur, ne tremblerez-vous pas d'être forcés d'avouer que jusqu'ici vous n'avez peut-être pas fait une seule bonne communion; et que, jusqu'au pied des autels, vous n'avez été qu'un sacrilége et un profanateur? C'est sur quoi il vous importe de vous éclaircir; et ce que je tâcherai de faire après avoir imploré l'assistance du ciel par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

S'il est impossible, selon l'Apôtre, de plaire à Dieu sans la foi, comment pourrait-on le recevoir sans elle? Celui qui, par l'Eucharistie, veut s'approcher de Dieu, continue saint Paul, doit commencer par croire qu'il y est; dans la suite on l'adore, on l'aime, on goûte ses mystères; mais le premier pas est de l'y croire; la foi est le fondement sur lequel reposent les autres vertus dans le sacrement de l'Eucharistie. Non, n'écoutons point ici ce que les sens, toujours

trompeurs, nous en rapportent; une règle plus infaillible doit préparer notre esprit. Jésus-Christ a dit : Ceci est mon corps; nous devons le croire ainsi; il était la force et la lumière de Dieu, comment n'aurait-il pas voulu faire ce qu'il a pu et pu ce qu'il a voulu? N'était-il pas en état de faire ce qu'il disait et de dire ce qu'il faisait? Pourquoi ne pas croire un Dieu sur ce mystère, nous qui le croyons si fort sur tous les autres; et lorsque nous en avons les mêmes preuves, qui sont la toute-puissance et la bonté infinie? Avec cela, tout ne devient-il pas facile à croire, quand nous croyons qu'il a pu et voulu mourir sur une infâme croix pour nous donner la vie? Quelle contradiction y a-t-il, qu'il veuille nous nourrir de son corps et de son sang dans le sacrement de nos autels? Rapportons-nous-en donc à sa parole et à son amour; s'il opère en notre faveur le prodige le plus inouï, c'est qu'il le peut et qu'il le veut; et ne serions-nous pas bien misérables de ne douter de ce mystère plutôt que des autres, que parce que le don qu'il nous y fait est plus précieux et que notre faiblesse y est plus consultée?

D'abord, je l'avoue, un chrétien qui, en allant communier, se demande : Ai-je la foi? se répond aussitôt en lui-même : Je crois fermement Jésus-Christ dans la sainte hostie; et si les autres dispositions me manquent, j'ai du moins celle-ci, qui est la foi. Vous avez la foi, Messieurs; mais que de raisons me rendent suspecte votre réponse! Quoi donc! si vous aviez la foi, faibles comme vous êtes, n'auriez-vous pas quelques désirs de recourir à cette force divine? Ne seriez-vous pas soigneux d'ôter de votre âme tout ce qui blesse la délicatesse de ce Dieu saint, pour y substituer tout ce qui peut lui plaire et l'obliger à y faire sa demeure? Vous avez la foi; mais vous sentez-vous dans les mêmes dispositions, en approchant de la sainte table, que si vous voyiez Jésus-Christ de vos propres yeux, comme l'ont vu dans les différentes situations de sa vie mortelle tant de bienheureux fidèles? Si, comme les pasteurs, vous le voyiez dans la crèche quand il vint au monde, quel respect, quel tendre empressement n'auriez-vous pas pour lui? Si, comme Siméon, vous aviez le bonheur de le recevoir entre vos bras, quel dégoût n'auriez-vous pas pour tout le reste! Si, comme Madeleine, vous le voyiez à la table du pharisien, quelles larmes, quelle peine quels regrets de l'avoir offensé! Si, comme le disciple bien-aimé, vous reposiez sur sa poitrine, quelle tendre charité, quels transports d'amour ne lui témoigneriez-vous pas! Si, comme Marie, vous le contempliez sur sa croix, quelle désolation, quelle tristesse ne concevriez-vous pas à ce spectacle! Si, comme à Moïse et à Elie, il vous apparaissait sur le Thabor, resplendissant de gloire, quel ravissement, quelle extase de consolation et de joie ne feriez-vous pas paraître aux pieds des autels, en approchant de la table sacrée! Vous demeurez froids, tièdes, impénitents, insensibles; que juger de cette conduite par laquelle, loin de fermer votre cœur à tout autre objet qu'à ce Dieu aimable qui vient à vous, vous l'ouvrez à toutes ces sollicitudes temporelles, à tous les faux charmes de ce monde profane? Ou, comme les Juifs, après un accueil favorable, vous allez chercher à le faire honteusement mourir; ou du jour même de son triomphe, vous allez faire le plan de son supplice; ou du commencement de votre justification, vous allez faire le terme de votre pénitence et de votre conversion, le signal qui rappelle tous vos désordres : et, de toute cette conduite, ne dois-je pas conclure que vous n'avez pas la foi du sacrement, que vous n'êtes point convaincu du mystère de la sainte Eucharistie, que lorsque votre bouche parle votre cœur la dénie, et que pensant croire, vous ne croyez point?

Vous avez la foi, mais, selon l'Apôtre, l'Eucharistie est un jugement, et si vous croyez que Jésus-Christ y est réellement, vous devez donc croire aussi, en vous en approchant, que votre juge vient à vous pour vous juger : *Judicium sibi manducat.* (I *Cor.* XI.) Or, portez-vous à sa sainte Table la même sainteté que vous voudriez porter à son tribunal redoutable si vous étiez près d'y paraître? Avouez-le, Messieurs, si vous croyiez que Jésus-Christ fût descendu du ciel dans une nuée éclatante, comme il fera un jour pour juger le monde, coupable comme vous êtes, quel effroi vous saisirait! Et si quelqu'un vous annonçait de la part de Dieu que ce dernier avénement si formidable s'approche de vous, vous croiriez-vous en état d'y paraître et de le soutenir? Eh! bien, je vous l'annonce ce jugement terrible, et comme cet ange armé d'une trompette, je vous dis : voici votre roi, votre juge qui vient à vous : *Ecce Rex tuus venit tibi*, le voilà qui va venir. Ces grandes solennités sont comme les nues vénérables qui le portent. Sous les espèces sensibles du pain et du vin sont cachés des anathèmes et des foudres contre l'indigne communiant : *Ecce Rex tuus venit tibi;* et malgré que vous en ayez, vous sentez bien au dedans de vous qu'il serait cruel de paraître en l'état où vous êtes devant un un juge si redoutable. Cependant ici je ne vous vois nullement alarmés en approchant de la sainte Table; rien ne vous effraye, vous y paraissez intrépides; après cela vous nous dites que vous avez la foi; si cela est, vous êtes donc pire que les démons? Ils croient et tremblent : *Dæmones credunt et contremiscunt* (*Jac.*, II); vous croyez et vous ne tremblez pas!

Vous avez la foi; mais pouvez-vous croire sans aimer, et ici si votre foi était sincère, n'enflammerait-elle pas tout votre cœur? Un chrétien qui croit Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'est point tranquille qu'il ne se soit vu à lui par la communion; il y court comme un cerf altéré à une fontaine d'eau vive. Lorsqu'au pied des autels il se dit tendrement à lui-même : Là est ce corps adorable qu'un Dieu a daigné prendre pour moi; là est cette chair sacrée qui a tant souffert

pour mon salut; là est cette bouche toute pure qui a tant proféré de paroles pour mon instruction; là ces yeux si chastes qui ont tant versé de larmes sur mes malheurs; là ces mains si charitables qui ont opéré tant de miracles, qui sont encore prêtes à guérir mes maux; là ces plaies si fécondes d'où coulent tant de grâces pour ma conversion et qui sont toujours ouvertes pour me recevoir à miséricorde; là ce cœur si bon, si patient, plus grand que le monde, que mes péchés, il est avec cette tendresse, cette bonté, cette charité, qui le rend si sensible, si compatissant aux peines, au malheur des plus grands pécheurs; enfin, sous cette hostie si vénérable est caché ce divin Sauveur par qui mes chaînes ont été brisées, ma captivité rachetée, ma réconciliation ménagée, mon immortalité assurée. Ah! quand ce pécheur se dit à lui-même tant de choses touchantes en approchant de la sainte table, son cœur se sent tellement embrasé d'amour et de reconnaissance que les plus tendres passions, que les plus fortes impatiences, que les désirs les plus ardents, que les sentiments les plus vifs ne se trouvent point encore assez tendres pour exprimer les doux transports de joie et de consolation que son amour produit dans son âme.

Est-il donc croyable que vous l'ayez, cette foi du sacrement de nos autels, lorsque vous n'y apportez que langueur, que tristesse, que dégoût; que vous n'en approchez que par bienséance, que par coutume, que par contrainte, que parce que l'Eglise a joint au commandement de communier au moins une fois l'année des foudres et des anathèmes? Est-ce là vous porter à la communion par la foi, est-ce là croire que vous allez recevoir Jésus-Christ votre Sauveur, votre Dieu et votre tout? Oui, je l'avoue, Messieurs, cette conduite est un mystère aussi incompréhensible pour moi que celui que nous traitons, et j'aime mieux vous croire incrédules qu'endurcis.

Vous avez la foi; mais quand vous allez à la sainte Table, ne vous reste-t-il plus de désirs, de vide pour le monde; quand vous avez communié vous sentez-vous pleins, contents, rassasiés; n'êtes-vous plus affamés des choses de la terre? Celui-là ne désire plus rien, dit saint Grégoire, qui a reçu Jésus-Christ par l'Eucharistie, parce que lui seul est toutes choses ensemble. Si vous croyiez que ce divin Sauveur est dans le sacrement, après avoir communié iriez-vous le chercher dans l'illusion des plaisirs, dans les vices du déshonneur, dans le néant des richesses; un Dieu ne vous suffirait-il pas? Avec un trésor si immense et des avantages si au-dessus de vos faiblesses et de vos espérances, ne vous regardez-vous point encore comme pauvres, comme indigents; et quand vous dites après la communion que vous n'êtes point heureux, n'est-ce pas que vous n'êtes point fidèles?

Enfin vous avez la foi, dites-vous; mais que peut servir la foi dans un cœur, si ce n'est à lui faire aimer les vertus chrétiennes, si ce n'est à le porter à préparer la voie au Seigneur qu'il veut recevoir par plus d'humilité, par plus de modestie, par plus de pénitence, par plus de retenue, par plus d'austérités? La foi sert à donner à cette Pâque toute divine une préparation toute sainte : à vivre avec tempérance, avec justice, avec piété dans l'attente de l'arrivée du Sauveur Jésus. Voilà à quoi l'on reconnaît la foi dans un chrétien qui veut communier. Mais vous, qui vous glorifiez de croire Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie, quelle preuve sensible avez vous donnée de votre foi en approchant de la sainte table? En avez-vous été et allez-vous être, avant de communier, plus modestes dans vos habits, plus vigilants dans votre conduite, plus réglés dans vos mœurs, plus modérés dans vos plaisirs, plus actifs dans les œuvres chrétiennes, plus fervents dans vos mortifications? Prêts à recevoir Jésus-Christ, je vois dans vous, comme auparavant, une langueur, une inaction, une froideur, une oisiveté, une nonchalance universelle; vous êtes comme cette idole qui était sans mains devant l'autel, vous n'y apportez rien que des adorations froides, des hommages vides, des œuvres de pénitence vaines et superficielles; jamais vous ne portez à la sainte table ces pratiques ferventes de religion qui sont l'âme de la foi, sa nourriture, sa substance, sa vie.

Or, je vous le demande, Messieurs, qu'est-ce donc qu'une foi que toute votre conduite dément? Qu'est-ce qu'une foi de spéculation qui n'est au milieu de vous qu'une idée, qu'un sentiment qui demeure dans le fond de votre âme sans en sortir, par les œuvres et par la pratique; et que peut, pour vous disposer, une foi de ce caractère? En vous une telle créance de l'Eucharistie doit-elle être honorée du sacré nom de foi; est-elle un privilége qui vous distingue de l'infidèle; ne vous confond-elle pas avec nos frères malheureux qui réduisent tout à l'apparence et à la spéculation, sans en venir à la pratique et à la réalité? Et si cet arbre maudit, qui ne porte aucun fruit, cette foi de l'Eucharistie qui ne produit aucune vertu dans votre âme quand Jésus-Christ y vient, par ses misères ne vous met-elle pas sous la même malédiction et sous le même anathème? Après cela venez nous dire encore : J'ai la foi du sacrement; pour nous, nous vous répondrons toujours qu'une telle foi ne vous sert à rien pour la communion, qu'au contraire elle vous nuit infiniment; qu'avec cette foi morte, telle que vous l'avez, vos malheurs en sont plus désespérés, vos plaies plus incurables; qu'avec cette foi vous serez jugés et condamnés comme serviteurs oisifs et inutiles, et un préjugé trop certain que de plus en plus vous vous précipiterez dans un abîme plus profond. Ah! pour vous préserver ou vous relever d'un tel malheur, *sequere quod credis*, pratiquez ce que vous croyez, agissez conformément à votre créance, et vous pourrez dire alors que vous avez la foi. Par exemple, vous

croyez que Jésus-Christ, loin de se venger de ses ennemis, les accable de biens ; que loin de s'irriter de leurs outrages et de leurs injures, il les bénit et prie son Père pour eux : *Sequere quod credis* : imitez ce que vous croyez ; quand vous sentirez en vous un naturel bouillant et colère, soyez doux et modéré ; et loin de cette délicatesse outrée qui ne peut rien souffrir, rien laisser passer de choquant, portez aux pieds des autels un miracle de douceur et de patience, et alors vous aurez la foi : *Et fides erit.* Vous croyez que dans ce mystère vous allez recevoir un Dieu pauvre, dépouillé de tout, réduit sous une petite hostie; eh bien ! *sequere quod credis*, loin de vous consacrer comme vous faites à l'amour des biens et des richesses, de vous livrer aux soins embarrassants et inquiets de l'avarice, détachez-vous de toutes ces affections terrestres à l'exemple de Jésus-Christ, et, au milieu de l'abondance, soyez au moins pauvres de cœur en approchant de la table sacrée, et vous mettez au nombre des pauvres évangéliques, et alors vous aurez la foi : *Et fides erit.* Vous croyez que Jésus-Christ, voilé sur nos autels, cache ses grandeurs, sa gloire et toutes ses perfections divines, *sequere quod credis.* Imitez son exemple, et au lieu de ces sentiments d'orgueil et de vanité qu'il déteste, ne laissez voir en recevant son corps humilié que des sentiments d'humilité; ne vous prévalez point de ce que la misère ou la fortune ont pu vous donner plus qu'à d'autres, et alors vous aurez la foi: *Et fides erit.* Vous croyez, en vous approchant de ce sacrement, recevoir un Dieu de charité, un Dieu qui vous comble de bienfaits, qui vous communique tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, *sequere quod credis.* A son exemple, exercez la charité envers vos frères, ne mettez point de bornes à vos dons, soulagez abondamment les pauvres et donnez courageusement l'aumône à tous ceux qui sont dans le besoin, et vous aurez la foi : *Et fides erit.* Enfin, vous croyez que dans ce mystère, qui est une représentation de ses souffrances et de sa passion, Jésus-Christ y est sans nul usage de sa force, de sa puissance, et qu'il est comme mort et crucifié, *sequere quod credis.* Eh bien ! aux approches de ces jours solennels où vous devez recevoir le divin Sauveur, faites-vous, à son exemple, aux apparences de mort et de pénitence : mourez au monde par la retraite, au péché par la pénitence, aux plaisirs par la douleur, aux folles joies du siècle par les mortifications, à vous-mêmes par un continuel martyre, qu'on puisse dire : Cet homme qui va recevoir Jésus-Christ n'est qu'une expression de sa passion et de sa mort, qu'une représentation fidèle de Jésus-Christ lui-même, et alors vous aurez la foi, et une foi sincère, réelle, et non point une hypocrisie et une imposture, *et fides erit.*

C'était ainsi que les premiers chrétiens effectuaient leur foi, qu'ils éprouvaient leur créance ; loin d'avoir une foi stérile et infructueuse comme la vôtre, en approchant de la sainte table ils imprimaient en eux-mêmes tout ce qu'ils recevaient, dit un Père de l'Eglise : *Id patiebantur quod recipiebant ;* ils s'appliquaient tout le fond du mystère auquel ils participaient, et, crainte de recevoir dans un cœur immortifié le mémorial de l'immolation du Calvaire, ils gravaient dans leurs âmes les traits de la passion du Sauveur, et ne recevaient rien par la communion qu'ils ne s'imprimassent par la pénitence : *Id patiebantur quod recipiebant ;* là ils vivaient de la vie de Jésus-Christ, se fortifiaient de toutes ses vertus intérieures, cachées; pauvres, humbles, chastes, anéantis comme lui, ils prenaient ses afflictions, ses sentiments, ses paroles, ses pensées, ses désirs, et se conformaient si parfaitement à lui, qu'on aurait dit qu'ils ne faisaient qu'un même corps, qu'une même âme avec ce divin Sauveur, qu'ils recevaient dans la communion : *Illos satiabant quos imitabantur ;* ils auraient cru que l'Eucharistie aurait laissé la faim dans le cœur, si, avec le corps adorable de Jésus-Christ, ils n'y avaient fait passer une imitation sainte de toutes ses vertus. Ah ! ils sentaient que ce pain sacré les nourrissait à mesure qu'ils se conformaient à Jésus-Christ caché dans le saint sacrement : *Illos satiabant quos imitabantur ;* ils faisaient plus : dans ces assemblées, dans ces voyages, dans ces entreprises où chaque fidèle, prosterné par terre au pied des autels, jurait de se dévouer à l'imitation des vertus du Sauveur, ils ajoutaient encore à cela le sceau de la communion, en sorte que sans cela ils auraient été parjures et auraient cru faire un sacrilége, au lieu de recevoir un sacrement.

A leur exemple, Messieurs, faites-vous une obligation indispensable de joindre à vos communions la pratique des vertus qui en sont l'âme; dites avec le disciple bien-aimé : Ah ! jusqu'ici je ne le connaissais pas ; au fond je ne le croyais pas : *Ego nesciebam eum* (*Joan.*, I) ; mais aujourd'hui une lumière céleste et invisible me le découvre; je crois comme si je le voyais, et ce n'est point d'une foi morte et stérile, mais d'une foi vive et féconde, *et ego vidi* (*Ibid.*) ; et je vais rendre témoignage par ma pénitence qu'il est là présent dans le sacrement que je vais recevoir, *testimonium perhibui quia hic est Filius Dei* (*Ibid.*) ; témoignage de foi confirmé par le sœuvres, par la pratique, par l'imitation et par un amour aussi réel que la préférence de mon Dieu, *quia hic est Filius Dei.* Mais la pureté du cœur est une grande disposition, aussi essentielle que la foi de l'esprit; c'est ce que je dois vous montrer dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Peut-on penser à ce qu'est la communion, sans comprendre aussitôt quelle disposition d'innocence et de pureté elle demande? Mes frères, élevez ici vos pensées ; des yeux de la foi, percez le voile ; allez jusque dans le sanctuaire immortel pour y voir, au milieu des anges qui l'adorent, Jésus Christ brillant de gloire, qui fait la splendeur et les délices

des saints. Eh bien ! pécheurs, communier, c'est vous nourrir d'un objet aussi pur, c'est vous unir avec lui, c'est ne faire qu'un même esprit, qu'un même cœur, qu'une même chair avec lui; c'est devenir, en quelque sorte, Dieu même. Oh ! quelle impression de sainteté devrait faire sur vous cette pensée ! Si les anges se croient impurs à son seul aspect, si Marie, qui ne se croit plus vierge, se trouble quand le messager céleste lui annonce que ce Dieu vient en elle et qu'elle va lui prêter son sein, ne faudrait-il pas qu'une âme qui va recevoir Jésus-Christ dans son cœur, l'incorporer à sa propre substance, surpassât en pureté et les anges et les hommes, qu'elle fût aussi pure, s'il se pouvait, que Dieu même? Oui, sans doute, la disposition la plus essentielle pour approcher dignement du sacrement de nos autels serait d'y apporter l'innocence du baptême; mais, ayant souillé une âme par le péché, que nous reste-t-il, sinon de la purifier par les eaux salutaires de la pénitence? Les choses saintes ne sont que pour les saints, *sancta sanctis*. O vous qui allez dans ces grandes solennités, approchez du sacrement de nos autels, préparez-vous-y surtout par une pureté de cœur qui soit digne de l'action que vous allez faire; et voici à quels traits vous devez reconnaître si vous l'avez, cette pureté si nécessaire. J'en trouve trois principaux : quitter le péché, combattre l'habitude, expier les fautes. Ne perdez rien de ceci; il s'agit de la gloire d'un Dieu et de votre salut.

Je dis, 1° qu'un cœur pénitent qui veut approcher de la table sacrée, doit quitter ses désordres, et c'est le premier pas qui conduit à la pureté du cœur si essentielle dans le chrétien qui communie; la manne, en effet, se change en poison dans un cœur corrompu. Quand le prophète montre au peuple la loi du Seigneur, il leur dit de lever en haut les yeux et qu'au bas est attachée la mort et la ruine de plusieurs, pour nous apprendre qu'il faut rompre les attaches que nous avons à la terre et au péché, quand nous voulons recevoir notre Dieu. Je sais qu'il n'est pas besoin d'avoir toute sa force pour aller au banquet eucharistique, mais il faut du moins vivre et pouvoir goûter ce que l'on mange. N'est-ce pas ici la situation de votre cœur dans la communion que vous allez faire, et sur ce principe Jésus-Christ n'est-il point établi sur nos autels plutôt pour votre perte et votre ruine, que pour votre résurrection et votre bonheur? Hélas ! laissez-vous derrière vous toute votre corruption et tous vos péchés, quand vous allez à la table sacrée? Si au dehors, comme les Juifs de notre évangile, vous jetez par honneur vos habits sur le chemin où il doit passer, ne conservez-vous point au dedans le perfide dessein de le faire mourir, comme eux, dans peu de jours : c'est-à-dire si la magnificence diminue, si vous laissez, pour quelques jours, ces parures immodestes, ce luxe scandaleux, si les académies publiques de libertinage sont fermées, si ces jeux cessent, si les spectacles finissent, si les assemblées profanes diminuent, si nos temples sont plus fréquentés, si aux pieds du prêtre vos passions paraissent assoupies par la gravité d'une action qui demande tant de sainteté, et par l'absence des objets avec qui vous avez fait trève pour quelques jours, ce cœur n'est-il point encore le même, ne conserve-t-il point encore les mêmes faiblesses, les mêmes vices, les mêmes passions dominantes, les mêmes attaches criminelles? Ah ! la racine de l'arbre subsiste encore quand vous jetez les branches aux pieds du Sauveur: c'est ici la solennité de la fête et non point le changement du cœur qui vous conduit à la table sacrée; en vous, peut-être, le dehors est changé; les paroles, les démarches, l'air, la conduite, tout cela paraît couvert, mais le cœur demeure toujours le même, c'est-à-dire aussi mondain, aussi porté au vice, et aussi inconvertible qu'il était auparavant; votre cœur pénitent ressemble si fort à votre cœur criminel qu'on peut les prendre l'un pour l'autre: encore comme auparavant l'avarice le ronge, l'impureté le corrompt, l'ambition le dévore; vous ne pourrez apporter à la table sacrée ces monstres de péchés dont vous rougissez, mais vous laissez encore au cœur toute la douceur de ses penchants, toute l'injustice de ses affections: au lieu de le changer de place et de situation, il est encore tourné du mauvais côté. Et si vous en doutez, interrogez-le, ce cœur: ne vous insinue-t-il pas en secret que malgré les soins que vous prenez de réformer vos mœurs, que malgré ce bel extérieur que vous affectez, que malgré les violences que vous semblez vous faire pour paraître plus réguliers et plus dévots aux approches des grandes fêtes, ces contraintes ne dureront pas longtemps ? Ne se promet-il pas un ample dédomagement de ces gênes et de ces courtes violences par l'essort qu'il donnera bientôt à ses désirs? Ne se rassure, ne se console-t-il pas de ces tristesses, de ces mortifications présentes, par l'espérance de reprendre dans peu ses premières mondanités et ses anciennes joies? Ne vous dit-il pas, pour vous résoudre à quelques jours d'abstinence, de retraite et de privation, que bientôt recommenceront les spectacles, les plaisirs, les assemblées, et que vous retournerez aux mêmes endroits où la passion vous soufflera d'aller? Ne prend-il pas soin, pour mieux vous endormir, de vous représenter sous de belles couleurs la noirceur du crime que nous vous ordonnons de quitter, de couvrir du beau nom d'amitié ces liaisons funestes, ces attaches criminelles où l'on s'entretient sans scrupule des passions damnables, où l'on forme des habitudes monstrueuses, où votre cœur se conserve toujours dans le désordre, où malgré ces beaux fantômes et ces prétextes chimériques, votre conscience est pleine de remords et d'inquiétudes? c'est ce cœur qui vous empêche de sortir content des pieds du prêtre qui vous enjoint de ne plus pécher, et qui fait que vous ne goûtez pas cette tranquillité, cette paix bienheureuse de l'âme pénitente qui a sincèrement brisé ses chaî-

nes, or, je vous le demande, est-ce là quitter le péché ou le dissimuler, est-ce là renoncer au crime ou le suspendre ? appelez-vous cela mener aux pieds de Jésus-Christ vos passions captives et mourantes pour lui en faire un parfait sacrifice ? Ah ! si les enfants d'Aaron furent frappés de mort, pour avoir osé porter un feu étranger sur l'autel, à quelle punition ne devez-vous pas vous attendre, vous qui osez vous nourrir de la chair d'un Dieu et vous l'incorporer avec un cœur impur ? et voilà ce qui consterne tous ceux qui ont quelque zèle pour la gloire de Jésus-Christ et pour votre salut.

Non, Messieurs, ne nous plaignons plus, comme du temps de Malachie, que la table du Seigneur soit abandonnée : aujourd'hui les rangs y sont serrés, la foule s'y fait remarquer, la multitude vous pousse et vous accable, jamais le pain eucharistique ne fut plus distribué. Cela d'abord console la sainte Eglise et ses ministres ; mais ensuite quelle désolation, quand on vient à penser que malgré ce grand nombre de communiants qui fréquentent les autels, jamais le désordre ne fut plus grand ni la corruption plus générale. On ne peut ignorer ce qui se montre de toutes parts, le vice inonde toute la face de la terre. Jamais l'on ne vit plus d'infidélité dans les mariages, plus de division dans les familles, plus de libertinage dans la jeunesse, plus d'impureté dans la vieillesse, plus de déréglement dans les hommes, plus de licence dans les femmes, plus d'abus dans la justice, plus de fraudes dans le commerce, plus de dissimulation à la cour, plus d'illusion dans la pénitence, plus de fierté dans les riches, plus de dureté dans les grands, plus de mauvaise foi parmi le peuple. Aujourd'hui tous les états sont confondus par le luxe, toute chair a corrompu sa voie, tous les désirs sont déréglés, les pensées criminelles, les cœurs brûlés par le feu des passions, les haines sont éternelles, les inimitiés furieuses, les médisances meurtrières, l'orgueil dominant, l'avarice insatiable ; tout le monde chrétien, s'il mérite encore ce nom, n'est plus qu'une assemblée monstrueuse de victimes malheureuses livrées au monde, au démon, à leurs passions, qui se dévorent et se déchirent les unes les autres ; qui ne s'accordent que pour offenser Dieu, que pour affaiblir ses maximes et que pour violer ses lois ; que pour transgresser ses préceptes, que pour abuser de ses grâces. Loin que la corruption diminue, le mal empire, les mœurs des chrétiens s'affaiblissent de jour en jour; on dirait qu'ils veulent forcer le Seigneur à retirer son esprit de dessus la terre, et il semble que la pénitence ne fasse plus en eux qu'une même ruine. Enfin, il n'y a plus de foi véritable, plus de charité sincère, plus d'innocence, plus de bonne foi, plus de probité, plus de candeur. La seule chose qui reste dans les chrétiens, c'est de communier peut-être une fois dans l'année, et en approchant de la sainte table, on apporte pour toute préparation une confession faite à la hâte, sans douleur et sans amendement, quelques résolutions qu'on ne tient pas, quelques promesses frivoles qu'on n'exécute point, des passions dont on s'accuse toujours et qu'on ne quitte jamais : voilà ce qu'on appelle aller faire son bon jour.

Ah ! jour funeste, jour lamentable, digne d'être mis au nombre des plus sinistres, jour plein de terreur qui va peut-être commencer votre éternité malheureuse, et qui peut-être sera le dernier jour de miséricorde et de grâce pour vous ; voilà ce qu'on ose appeler faire ses dévotions. Ajoutez donc, misérables pécheurs, que ces dévotions sont tout le fruit d'une détestable hypocrisie digne des foudres du ciel et des supplices de l'enfer; car en cet état du péché que vous ne quittez point, et qui est si opposé à la pureté du sacrement, n'appréhenderez-vous point que plus vous vous approcherez de Jésus-Christ, plus il ne s'éloigne de vous, plus vous vous présenterez à sa table sacrée, plus il ne refuse d'entrer dans un cœur si peu préparé. Hélas ! vous y entrez, divin Sauveur, mais les larmes aux yeux, les sanglots dans la bouche, comme aujourd'hui dans la perfide, dans l'infidèle, dans l'ingrate Jérusalem, et il est encore à craindre, pour tant de faux pénitents, que votre corps et votre sang ne soient, comme pour les Juifs, la mort des malheureux qui le mangent et qui le boivent avec un cœur si impur.

2° Pour avoir cette pureté de cœur que demande la sainte communion, il ne faut pas se contenter de quitter le péché, il faut combattre les mauvaises habitudes du vice ; lorsqu'on a été pécheur par faiblesse, il faut promptement courir au pain des forts, et c'est dans la communion qu'on trouve cette force. Mais si les habitudes des passions ont été vives, invétérées ; si de longs égarements ont laissé dans le cœur une corruption qu'il aime et qu'il chérit encore ; si le pécheur trouve encore agréables ses chaînes, qu'il ne consente qu'avec répugnance à les rompre et à s'en détacher, ah ! loin de précipiter sa communion, un pécheur doit quelque temps s'éprouver ; et, s'il sent que quelque habitude soit encore dans sa force, qu'il s'éloigne pour quelque temps du corps adorable de Jésus-Christ par des sentiments de respect, lui qui a tout mérité d'en être séparé éternellement par un sentiment de justice ; qu'il donne quelque temps d'épreuve pour laisser vider son imagination encore toute remplie des idées du crime, pour purifier son esprit encore tout souillé des images honteuses de la passion, pour mortifier son corps tout amolli par la sensualité, pour essayer de laver son cœur, de l'éprouver, de fortifier ses bonnes résolutions, et, en recevant le Saint des saints, pouvoir se rendre ce bienheureux témoignage qu'il n'est plus esclave du péché et que ses maux se guérissent ; qu'il ne lui faut plus que de la force, et que cette force il va la trouver dans la sainte Eucharistie. Ainsi l'hémorrhoïsse de l'Evangile, n'osant toucher la chair sacrée de Jésus-Christ, se contente de toucher les bords de son vêtement, pour ap-

prendre au pécheur qu'il ne doit pas aspirer tout d'un coup à toucher, à recevoir le corps du Fils de Dieu, mais ses vêtements et sa robe, c'est-à-dire lire les livres saints, méditer ces sacrés mystères, jeter les yeux sur les exemples, et se contenter quelque temps des miettes au lieu de se présenter tout d'un coup à sa table.

Ici, que vois-je encore, et quel nouvel abus du pécheur se présente à mon zèle : après une vie toute déplorable, il est une infinité de pécheurs qui, sans autre préparation qu'une déclaration froide et précipitée des désordres les plus énormes et les plus invétérés, courent aussitôt du tribunal sacré à la table sainte, ne laissent aucun intervalle entre la pénitence et la communion; lorsqu'ils ne devraient pas seulement avoir la hardiesse de regarder nos mystères, viennent les recevoir; ne prennent, pour recevoir Jésus-Christ, que le moment auquel ils le reçoivent; cherchent misérablement dans l'Eucharistie des grâces qu'ils ne trouveront qu'après la véritable conversion; et impatients de manger indignement ce qui doit faire leur condamnation, la reçoivent et périssent.

Oui, profanateurs impies du plus saint de nos mystères, en vain il semble vous dire, comme autrefois le Seigneur à son peuple avant de manger l'Hostie sainte, purifiez votre cœur, lavez-le de toute ordure, *purificate corda;* purgez votre conscience, nettoyez-la de toutes les taches qui la souillent, *mundamini;* rompez les attaches maudites qui vous lient avec le monde, avec le péché; brisez les chaînes fatales qui forment votre habitude et vous retiennent dans le crime, *solve vincula;* toutes ces voix, quelque pénétrantes qu'elles soient, ne peuvent se faire entendre. Avec un cœur encore tout fumant du feu de vos passions, avec un esprit encore tout sali des images du péché, vous venez faire violence au corps adorable du Sauveur et usurper, par une communion sacrilége, ces bienheureux avantages des âmes bien préparées. Quoique l'Eglise vous avertisse que le changement de vie est une disposition nécessaire pour approcher dignement de la sainte table; quoiqu'elle vous dise qu'il faut faire du jour de votre conversion votre bon jour, et du jour que vous changez de mœurs le jour de vos pâques, toujours impatients et inquiets de donner à Jésus-Christ la mort dans vos âmes, vous nous répondez comme ces Juifs séditieux et perfides : *Nos legem habemus et secundum legem debet mori* (*Joan.*, XIX, 7); c'est la pratique ancienne, il y va de notre bien-séance de communier comme les autres; on nous a toujours dit qu'il faut communier aux grandes fêtes, nous avons coutume de le faire : *Nos legem habemus.* J'avoue avec vous, Messieurs, que rien n'est plus louable que cette sainte pratique, et il serait à souhaiter que vous fussiez en état de communier tous les jours. Quel bonheur, grand Dieu! pour la religion et pour les chrétiens! mais, quand l'Eglise nous invite à la table sacrée de son Epoux, ne suppose-t-elle pas, ne vous ordonne-t-elle pas même d'y apporter les dispositions requises dont la pureté du cœur, dont la séparation de vos criminelles habitudes est la première et la plus nécessaire? veut-elle dire par là que vous mêliez le sacrilége avec le sacrement? L'intention de cette mère tendre, en vous faisant des lois de communier aux grandes fêtes, est-elle que vous le fassiez de quelque manière que ce soit, et que votre indignité ne vous en éloigne pas jusqu'à ce que vous y soyez mieux préparés? veut-elle vous dire par là que vous crucifiiez Jésus-Christ derechef? que vous renouveliez dans votre âme toutes ses plaies? que vous répandiez de nouveau son sang, et que vous ne fassiez plus qu'un attentat monstrueux d'un sacrement de grâce et de miséricorde? Veulent-elles donc, ces lois et ces invitations salutaires de l'Eglise, que, plus infidèle que Judas, vous le trahissiez par un baiser perfide pour contenter votre avarice? que, plus lâche que Pilate, vous le sacrifiiez à votre politique? que plus sacriléges que les Juifs, vous le fassiez mourir, parce que c'est la fête? Veulent-elles donc, ces bienséances, ces pratiques saintes, que, plutôt que de manquer à communier aux grandes fêtes, vous vous présentiez à l'auguste sacrement de nos autels, mais froidement, sans goût, sans plaisir, sans attraits, et que, délibérant, vous formiez le dessein barbare de faire mourir votre Dieu par une communion indigne : *Et secundum legem debet mori.*

Ah! il mourra donc dans votre cœur indigne et impur cet aimable Sauveur, mais avec lui mourra sa miséricorde pour vous. Comme le téméraire Oza, vous mourrez aux pieds de l'arche sainte; comme Judas, le démon s'emparera de votre corps, après que vous aurez mangé la sainte hostie ; le pain sacré, pour vous être trop hâté de le manger, se changera en aspic pour vous; si, communiant en cet état sans épreuves dans l'habitude du péché, si, dis-je, Jésus-Christ ne sort pas comme d'une fournaise ardente pour vous dévorer, si sa mort n'est pas accompagnée de mille signes, comme autrefois à la croix; si vous ne voyez point autour de vous le soleil s'éclipser, la terre trembler, les tombeaux s'ouvrir, les éléments se confondre, toute la nature se remplir de prodiges ; ah! mille autres prodiges plus terribles encore se passent dans votre cœur, lorsque, par une communion sacrilége vous donnez la mort au rédempteur; les lumières de Dieu s'y éclipsent, la foi s'y éteint, la conscience s'y obscurcit, un nuage épais vient s'y répandre ; tout se confond dans une âme qui devient sacrilége, tout y marque l'abandon du Seigneur : aveuglement, impiété, endurcissement, gouffre affreux, profonds abîmes où tout se perd; je pourrais ramasser tous ces malheurs dans une seule parole de l'Apôtre, quand il dit que celui qui communie indignement mange sa propre condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, XI.) C'est-à-dire que, comme le pain que vous mangez se change en une subs-

tance, si vous mangez le corps de Jésus-Christ sans préparation, si vous le recevez indignement, votre jugement que vous mangerez avec lui pénétrera toutes les facultés de votre âme; la mort que vous donnerez au Sauveur deviendra la vôtre, vous serez vous-mêmes la mort éternelle, vous ne serez plus qu'une même chair avec votre condamnation; vous serez nourris, abreuvés, rassasiés de la colère du Seigneur, vous ne serez qu'un corps avec elle : *Judicium sibi manducat.* Quel arrêt, grand Dieu, et qui, sans sécher de frayeur, peut encore en soutenir l'affreuse idée, si ce n'est l'âme malheureuse sur qui il est déjà tombé en communiant indignement : *Judicium sibi manducat et bibit.*

3° Enfin, pour avoir cette pureté de cœur que demande la sainte Eucharistie, un chrétien ne doit point se borner à combattre l'habitude du vice, il doit commencer à l'expier.

Lorsqu'au temps des Machabées on délibéra sur ce qu'il fallait faire pour réparer dignement les profanations qui avaient été commises dans le temple du Seigneur, on trouva plus salutaire le conseil qui voulait qu'on ne se contentât pas de laver l'autel profané, mais qu'il fût entièrement détruit et qu'on en mît à sa place un autre tout nouveau.

Votre cœur, Messieurs, est cet autel que mille crimes ont souillé, que déjà peut-être mille profanations ont déshonoré; c'est trop peu d'en laver les souillures, d'en ôter les péchés, il faut en mettre un autre à sa place et en bâtir un tout nouveau qui soit plus pur, sur les ruines de l'ancien qui était corrompu : *Ædificavevunt altare novum.* La sainteté que demande le sacrement renferme une nouveauté de vie, une nouveauté de mœurs, une nouveauté de cœur; ce n'est point assez que votre cœur soit libre et dégagé de l'habitude, il faut qu'il soit pénitent et engagé dans la vertu; c'est là un devoir essentiel, et la religion n'en connaît point de plus indispensable.

O vous, qui allez vous présenter à la sainte table, renfermez-vous dans votre cœur une heureuse preuve de pénitence? sentez-vous que les désirs célestes aient pris la place des affections terrestres? avez-vous un cœur nouveau? Avouez-le, hélas! si votre cœur s'est rendu plus libre, il n'en est pas devenu plus chrétien; s'il est revenu du vice, il n'en a pas plus de penchant pour la vertu; s'il abandonne ses désordres, il ne produit point de bonnes œuvres; s'il est dégoûté du crime, il n'embrasse point la pénitence; vos passions aux approches de l'Eucharistie ne vont ni à Dieu ni au monde; dans ce temps de solennités votre cœur devient peut-être plus tranquille, mais il n'en devient pas plus fidèle; ces routes de la pénitence où il faut entrer vous intimident et ne vous convertissent point; vous vous calmez peut-être davantage, mais vous ne vous sanctifiez point; peut-être devenez-vous plus sages, mais sans devenir plus fervents; voilà pourtant en quoi consiste la pureté requise, et un cœur moins pur est indigne de manger la chair de l'Agneau sans tache; il faut qu'en vous le péché cesse, qu'il meurt, que ses affections soient éteintes, et qu'en sa place la charité, la pénitence, naissent en vous.

Or, il faut, pour communier dignement toutes ces dispositions; jugez-vous vous-mêmes; ceci vous regarde tous, gens du monde : qu'êtes-vous devant Dieu, et qu'il y a ici de profanateurs, d'indignes communions; que de coupables du corps et du sang du Seigneur, sous la figure, sous le nom de chrétiens; que de meurtriers de Jésus-Christ, qui pendant la grande fête pensent à lui donner le coup de la mort en le recevant indignement! Dieu de miséricorde, rendez mes craintes vaines; mais, sur ces principes, qui sont ceux qui reçoivent Jésus-Christ d'une manière digne de lui? qu'il est à craindre que ce grand auditoire ne soit qu'une assemblée de déicides, qui feraient horreur, s'ils se faisaient voir tels qu'ils sont au fond du cœur! Qu'il est à craindre que Jésus-Christ dans ce temple ne soit encore sur le Calvaire au milieu de ses bourreaux! Sur ces principes, que je tremble que toute votre vie ne soit une suite de noirs attentats contre le corps adorable de mon Sauveur; que toute votre religion n'ait été de le faire mourir au moins une fois l'an! Je frissonne quand j'y pense et ne saurais en parler sans trouble et sans confusion. Qui sait d'où viennent les malheurs qui depuis tant d'années désolent notre France? Dieu paraît irrité contre son peuple par tous les fléaux dont il le frappe, et ce que je ne puis ici vous découvrir, mes frères, Dieu le connaît et l'exécute. Peut-être parmi tant d'âmes chrétiennes qui m'écoutent, s'en trouve-t-il une plus perfide que les autres, qui seule, par ses abominations et par ses communions indignes souvent réitérées, attire comme Achab la malédiction sur nous, la désolation sur sa famille et sur tout le royaume; elle ne le sait peut-être pas; mais qu'il est à craindre que de cette table sacrée ne se soit élevé l'orage qui ravage la terre et qui vous fait gémir sous le poids de vos misères. Ce pain descendu du ciel, disait..... c'est l'épée foudroyante qui renverse toutes choses : *Panis iste gladius est omnia subvertens;* ne puis-je pas dire de même que cette communion du pécheur impur s'est convertie en toutes les calamités et en tous les fléaux qui affligent les hommes : *Panis iste gladius est omnia subvertens.* Ah! que chacun se dise donc ici : n'est-ce point moi qui suis ce profanateur indigne : *Nunquid ego sum, Domine?* (*Matth.*, XXVI.) Trop de raisons, hélas! me le font craindre, et je ne suis plus maître de mes frayeurs quand je pense au peu de pureté que j'apporte à la table sacrée de Jésus-Christ, à la sainteté du sacrement de nos autels et au peu de préparation que j'y apporte. Ah! grand Dieu, si mon cœur ne se brise, s'il ne se purifie par une vie plus sainte, si je ne me rends plus digne de vous recevoir, non-seulement en désertant le vice, mais en pratiquant la vertu, arrachez-moi du nombre des vivants et en m'enlevant à la terre dont

même je ne suis pas digne, faites cesser ces malheurs avec ces abominations, ces misères avec ces iniquités ; ôtez à votre peuple sa malédiction et sa ruine : *Tolle ruinam.*

Mais je ne dois pas finir ce discours sans prévenir une erreur qui jette les chrétiens dans un autre abîme non moins déplorable que celui-ci : il faut, dit-on, de si grandes dispositions pour bien communier ; le plus sûr et le meilleur est donc de ne point communier.

Vaine ressource, raisonnement insensé : il faut communier, Messieurs ; cette obligation est aussi indispensable, aussi essentielle, aussi étroite que celle de bien communier. Jésus-Christ a dit : Communiez et communiez utilement ; ne point communier, ce n'est point cesser de devenir coupable du corps de Jésus-Christ, c'est se rendre digne de ses châtiments et des foudres de l'Eglise ; et si, faute de s'approcher dignement de la table sacrée, c'est changer le remède en poison, quand aussi on ne s'en approche point du tout, on tombe dans l'anathème et dans l'abomination, et si l'un meurt en sacrilége, l'autre meurt en réprouvé.

Ici, Messieurs, je m'aperçois que l'alternative vous alarme, et que vous paraissez consternés ; le précepte d'un côté, votre indignité de l'autre, vous jettent dans un trouble si violent, que malgré vous il devient sensible et paraît au dehors. Ah ! calmez-vous : en vous convertissant, c'est le seul parti que vous ayez à prendre, et aujourd'hui, que vous êtes forcés de communier, que le commandement presse, mettez-vous en état de le bien faire ; disposez-vous, par une foi vive et une pureté chrétienne, à recevoir un Dieu qui vient à vous ; rapprochez vos mœurs de la sainteté de votre baptême, réformez votre conduite sur la règle de l'Eglise, consacrez-vous tout entier à Jésus-Christ comme il se donne entièrement à vous ; soumettez votre esprit et purifiez votre cœur ; en un mot, redevenez chrétiens, et alors présentez-vous à la table sacrée. Qui vous arrête encore : prenez et mangez, et cette même Eucharistie, qui aura été reçue avec les dispositions nécessaires, sera dans votre âme un germe de salut et de grâce sur la terre et une semence de gloire et d'immortalité dans le ciel : *Germen gratiæ, semen gloriæ.* Je vous le souhaite de tout mon cœur, au nom du Père, etc. *Amen.*

SERMON XXX.

Pour l'absoute de Pâques.

SUR LA RÉCONCILIATION DU PÉCHEUR AVEC DIEU.

Obsecramus pro Christo reconciliamini Deo. (II *Cor.* V.)

Nous vous en conjurons au nom de Jésus-Christ, réconciliez-vous avec votre Dieu.

Ainsi parlaient les apôtres à leurs disciples, pour les obliger à recevoir dans sa plénitude la grâce de la réconciliation avec Dieu. Ainsi viens-je vous conjurer de tout mon cœur et de toutes mes forces à vous mettre en état, mes chers frères, d'obtenir la rémission de vos péchés dont l'absolution solennelle qui suivra ce discours, n'est qu'une image et une préparation, *obsecramus pro Christo*, etc. ; eh ! que de motifs pressants sollicitent, dans les pécheurs, une sincère pénitence. La sainteté de Dieu, sa justice, mettons-y sa miséricorde qui semble surtout vous y appeler d'une voix plus forte que toutes les autres perfections ; Dieu, parce qu'il est saint, pur, séparé de toute malice et de toute imperfection, demande des cœurs purs et innocents ; et comment une âme souillée peut-elle s'approcher de lui, si des regrets amers ne la purifient ; Dieu, parce qu'il est juste, ne peut laisser le crime impuni, il faut en porter la peine en ce monde ou en l'autre ; eh ! comment donc espérer d'en obtenir le pardon, si on ne l'efface auparavant par sa douleur et par ses larmes. Dieu, parce qu'il est miséricordieux, doit remettre aux pécheurs leurs offenses ; mais quelle grâce en espérer si un vif repentir ne l'implore, et voilà la raison qui faisait gémir sans cesse le roi pénitent : J'ai offensé, se disait-il à lui-même, un Dieu admirable dans sa sainteté, un Dieu terrible dans sa justice, un Dieu infini dans ses miséricordes.

Vous donc, pécheurs, qu'une mauvaise vie rend, comme David, si opposés à la sainteté de Dieu, si redevables à sa justice, si indignes de sa bonté, et que peut-il vous adresser aujourd'hui de plus favorable que ces paroles qu'il vous fait entendre par notre bouche ; faites pénitence, par elle vous vous rendrez conformes à ma sainteté ; par elle, vous désarmerez ma justice ; par elle, vous pourrez attirer sur vous ma miséricorde ?

Entrons, Messieurs, dans ces trois grands motifs que l'Eglise nous propose pour obtenir la rémission de nos péchés et pour rendre notre pénitence parfaite. 1° Devant ce Dieu saint, faisons cesser nos péchés. 2° Devant ce Dieu juste, expions nos péchés. 3° Devant ce Dieu miséricordieux, ne reprenons plus nos péchés. Suivons ces trois considérations si conformes aux intentions de l'Eglise, si propres au saint temps où nous sommes et si convenables à la pieuse cérémonie qui nous assemble.

PREMIÈRE PARTIE

Oui, Messieurs, notre âme, quelque impure qu'elle soit, est toujours l'objet de la miséricorde de notre Dieu ; or, si ce Dieu est saint et la sainteté même, notre âme, pour s'approcher de lui, doit être sainte comme lui : donc vous devez faire pénitence et témoigner vos regrets d'avoir osé offenser cette infinie sainteté devant qui la moindre tache est une affreuse laideur. Aussi fut-ce ce motif que Dieu employa autrefois pour porter à la pénitence les enfants d'Israël ; ou lavez-vous de vos iniquités et purifiez vos âmes qui sont souillées, ou n'approchez point de moi, parce que je suis un Dieu saint et qu'il faut être saint comme moi : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* (*Levit.*, XIX.) N'est-ce pas comme s'il nous disait ? Non, tant qu'une abstinence exacte

et rigoureuse, qu'un jeûne austère et des mortifications sensibles ne répareront point la sensualité, la mollesse de votre vie, la délicatesse de votre table, l'immortification de votre chair et de vos sens, tant qu'une aumône abondante, une restitution entière, un désaveu public n'effaceront point en vous cette insatiable cupidité, ces cruelles injustices, ces noires médisances; non, tant que des prières ferventes, des lectures salutaires, des œuvres de piété, ne rempliront point ces journées toutes entières que vous avez données à la dissipation du siècle, aux assemblées profanes, à la paresse et à l'oisiveté; non tant que de sérieux retours sur vous-mêmes, des actes réitérés de foi, d'espérance et d'amour ne répareront point tant de temps passé dans l'oubli de mes grâces, dans l'indifférence à mes commandements, et dans la négligence de mon culte; tant que l'amour saint n'effacera point de votre cœur l'amour profane, tant qu'une vie crucifiée et anéantie n'ôtera point de votre âme l'impression funeste qu'y ont faite l'ambition et la volupté; tant que vous ne tiendrez point une conduite toute contraire à celle qui dégradait en vous mon image et qui scandalisait votre prochain, mon œil ne se tournera point vers vous, ma pureté ne peut souffrir vos souillures, vous êtes un pécheur obstiné, et moi je suis la sainteté même; commencez par vous purifier et vous sanctifier avant de vous présenter devant moi, parce que je suis saint : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.*

Faites-vous, Messieurs, de cet ordre de salut l'ordre de votre conduite? peut-on dire que, par le respect que vous avez pour la sainteté de Dieu, elle vous fasse entièrement quitter le péché, qu'elle en arrête le cours pour toujours, qu'elle change votre cœur, qu'elle vous change tout vous-mêmes et que vous soyez tout autres dans votre vie et dans vos mœurs? Hélas! que faites-vous qui ne vous rende plus coupables à ses yeux et qui ne tende à le déshonorer davantage? mais au moins, si vous avez tant fait que de cesser d'offenser un Dieu si saint, sachez ici que vous n'avez plus besoin que de douleur et de regrets, et que ce n'est pas assez d'avoir quitté le péché pour lui plaire, il faut le détester par un vif repentir. Nous ne sommes plus à nous, nous appartenons à la pénitence.

Hé! où est celui d'entre vous, Messieurs, qui s'y livre à ces regrets et à cette douleur? Demandez-vous ici à vous-mêmes quels plaisirs, quelles habitudes, quelles liaisons, quels jeux, quelles pompes vous avez sacrifiés au violement éternel de cette sainteté toute divine? Elle veut que le péché vous ayant tout corrompus, la pénitence vous purifie entierement; et où paraît-il en vous qu'elle vous ait purifiés? Dans votre esprit il est encore aussi superbe, aussi curieux, aussi dissipé, aussi indocile, aussi infidèle qu'il était. Est-ce dans votre cœur? Ah! il est aussi corrompu, aussi terrestre aussi mondain, aussi voluptueux, aussi intéressé, aussi impudique, aussi passionné qu'il était. Où paraît-il dans votre corps? Ah! il est encore aussi délicat, aussi immortifié, aussi sensuel, aussi infâme, aussi idolâtre qu'il était; elle exigerait, cette sainteté de Dieu, que ce corps misérable, dont le démon prend la défense, lui devînt une hostie universelle; mais est-ce donc une hostie digne de Dieu, que ce corps si ménagé, si flatté, si idolâtré, pour lequel vous avez un amour si lâche, de qui vous prenez un soin si extrême, dont vous éloignez les plus légères peines, les moindres mortifications; et où sont donc les coups que vous lui portez pour l'immoler au Dieu saint? où sont les violences que vous lui faites, les douceurs que lui refusez? la pénitence y fait-elle quelque plaie, quelque impression, et n'est-il pas plutôt votre idole qu'on adore, qu'une victime qu'on fait mourir?

Ah! puis-je donc m'écrier avec le prophète Jérémie, invitant les cieux à m'écouter, et les anges à devenir inconsolables: partout on a violé la sainteté de Dieu, tous ont prophané son saint nom, souillé sa pureté, et on n'en voit pas un seul qui fasse pénitence de ses crimes : *Nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo.* (*Jerem.*, VIII.) Ah! faites-la donc cette pénitence, mes frères, et que nul ne s'en exempte, puisqu'on ne cesse d'être pécheur; embrassez-la sans délai et sans aucune réserve; ne vous contentez pas du dedans, quoique ce soit l'essentiel; comprenez-y aussi votre chair coupable, faites-lui entendre qu'un Dieu si saint ne peut souffrir en vous les moindres taches; qu'il faut donc que la pénitence purifie les regards de cet œil qui doit le voir un jour, les paroles de cette bouche qui doit chanter avec les anges ses cantiques, les pensées de cet esprit qui doit le contempler, les désirs de ce cœur qui doit l'aimer, en un mot tout vous-mêmes.

Les enfants de Juda, pour réparer la sainteté du temple de Dieu qu'ils avaient souillé, pleurèrent prosternés la face contre terre, jusqu'à ce que le temple fût renouvelé et les autels purifiés : *Planxerunt planctu magno et imposuerunt cinerem super caput suum..... donec emundarent sancta.* (II *Mach.*, IV.)

Et vous, pécheurs, pour rendre à votre cœur, ce sanctuaire souillé, la sainteté qu'il a perdue, abandonnez-vous à la tristesse et aux gémissements, d'avoir osé le profaner dans le temps que la sainteté de votre Dieu y avait gravé son image; brisez vos cœurs par la douleur, affligez vos âmes par les regrets et le repentir : quel sujet plus propre à vous humilier que la pensée de vos crimes! Autrefois que votre vie innocente n'offrait rien de contraire à la loi de Dieu et à sa sainteté, vous vous excusiez sur votre régularité; pour vous dispenser de pénitence, vous attendiez une vie plus perdue, plus débordée. Là voilà trop tôt venue, cette vie déplorable; vous êtes tout corrompus, et, si vous ne vous lavez dans les larmes de la pénitence, vous ne serez jamais bien reçus de la sainteté de Dieu. Ah! que ne la faites-

vous donc, cette pénitence, puisque vous avez fait le mal? que ne prenez-vous au plus vite le remède? Ecriez-vous avec le prophète Isaïe : Puisque nous avons offensé le Dieu saint et que nous n'avons pas voulu nous purifier pour paraître devant lui, ah! il s'en vengera; et pour avoir refusé de le satisfaire dans sa sainteté, nous le sanctifierons dans sa justice : *Deus sanctus sanctificabitur in justitia;* et voici un second motif de faire pénitence : La justice de Dieu qui ne souffre point de fautes impunies.

SECOND POINT.

Et certes, pour nous mieux convaincre de quel secours nous doit être, pour embrasser la pénitence, la vue seule de la justice de Dieu, voyons-la dans ses droits. Ils demandent, ces droits, que l'iniquité soit malheureuse et punie, ou dans ce monde, ou dans l'autre; ils veulent, ces droits, que, si le pécheur ne fait point pénitence sur la terre, il la fasse dans l'enfer, et exigent de lui une alternative ou de souffrir des peines et des rigueurs pendant cette courte vie, ou d'en endurer d'éternelles après la mort. Ils doivent le porter à dire à Dieu comme David : Détournez, Seigneur, votre justice de dessus moi : *Averte iram tuam a me.* Qu'elle change de place; qu'au lieu de me punir dans l'enfer après ma mort, elle me punisse dans le monde pendant ma vie; qu'elle tombe ici sur ma chair criminelle, qu'elle la frappe, qu'elle la mortifie, mais éloignez-la de mon âme : *Averte iram tuam a me* (*Psal.* LXXXIV); faites passer la pénitence que je mérite de l'enfer, où elle ne me sera plus méritoire, dans mon cœur, où elle me sera salutaire : *Averte iram tuam a me.*

Or ce principe supposé, quelle doit donc être votre conduite? S'il est indubitable que la justice fera en l'autre vie ce que la pénitence n'aura pas fait en celle-ci, n'est-il pas de votre intérêt de l'embrasser sans délai, cette pénitence, de vous y condamner pendant tout le reste de vos jours, et y aurait-il de la prudence et de la raison à vous de vous reposer sur le bras de la divine justice du soin de vous punir, lorsqu'elle se repose elle-même sur votre pénitence du soin de vous punir par les vôtres? Est-ce du bon sens et de l'avantage du pécheur de vouloir attendre à faire une cruelle pénitence, quand elle sera vaine et affreuse, et de refuser de l'embrasser quand elle est encore possible et salutaire, et ne pouvant ôter à Dieu les droits de sa justice, qui seront exécutés à la rigueur, n'est-ce pas être insensé de ne pas vouloir travailler à la satisfaire pendant qu'on en a le pouvoir et le temps?

Cependant, qui est-ce qui travaille à cette satisfaction salutaire? paraît-il rien dans tout ce que nous vous voyons de pécheurs qui nous marque l'expiation de leurs péchés? Hélas! au lieu de travailler à expier ses crimes pour satisfaire à la justice de Dieu, ne travaille-t-on pas au contraire à l'insulter, à accumuler ses dettes par des offenses nouvelles, par des outrages plus grands? ou bien si l'on fait quelques satisfactions, elles sont si inutiles, si disproportionnées, si légères, qu'elles n'ôtent rien au démon de ses droits, et qu'après vous être perdus par vos péchés, vous vous damnez encore par votre pénitence; car qu'est-ce que la pénitence? C'est le supplément des châtiments de l'éternité; c'est le tableau des peines de l'enfer, c'est l'assemblage de toutes les mortifications que vous pouvez vous représenter en cette vie : tout cela ressemble-t-il dans celle que vous faites? Pensez-vous que, si Dieu se vengeait de vos offenses, il ne vous punirait que comme vous vous punissez? croyez-vous même qu'il ne vous demandât, pour tant de crimes commis, qu'autant de ces légères pénitences que le prêtre vous impose, et qui souvent vous soulèvent si fort contre lui? Se contenterait-il de ce qui compose ici-bas vos satisfactions ordinaires que vous n'observez qu'en murmurant, et sur lesquelles vous posez tout l'édifice de votre justification? Si c'était sa justice qui prît soin de vous châtier, pensez-vous qu'il se contentât de ces jeûnes si adoucis, de ces prières si précipitées, de ces aumônes si modiques, de ces afflictions si mal reçues, de ces tribulations si mal souffertes, de ces confessions si froides et si resserrées, qui ne sont que des copies et des ressemblances les unes des autres; de cette douleur apparente, de ces regrets et de ces repentirs qui sortent de la bouche et qui ne vont jamais jusqu'au cœur, qui est leur véritable demeure; et en vérité la justice de Dieu est-elle bien dédommagée par des pénitences de cette nature? est-ce assez la payer pour des satisfactions immenses que vous lui devez? Est là se conformer à son poids, et mettez-vous dans sa balance si peu de satisfactions avec tant de péchés? Arbitres qu'il vous fait de sa cause, lui rendez-vous toute la justice que vous lui devez? Agréerait-il vos expiations comme venant de sa part? On vous le dit et on le répète encore : vos expiations doivent être unies avec celles de Jésus-Christ; elles doivent se conformer aux siennes. Or, pensez-vous qu'elles puissent entrer en comparaison avec celles d'un Dieu qui va mourir pour vous dans un abîme de souffrances, de douleurs et d'humiliations? Montrez-nous donc la conformité qui s'y trouve. *Ecce homo;* le voilà présent, celui qui a tant souffert pour vos péchés; considérez-le : par où lui ressembliez-vous? Ah! je ne suis point étonné de voir là-dessus votre tristesse et votre abattement; car, si, vous punissant si mal, vous forcez Dieu à reprendre ses droits et à vous punir lui-même : ah! où en êtes-vous? je ne puis y songer sans frémir jusqu'au fond de l'âme.

Mais je vois ce que se disent vos cœurs impénitents : Pourquoi nous tant parler que Dieu est juste, n'est-il pas aussi miséricordieux? J'en conviens; mais, avant de vous former un vain asile contre la pénitence dans la miséricorde de Dieu, vous verrez, si le temps me le permet, qu'elle est un troisième

motif qui doit vous porter à l'embrasser.

TROISIÈME POINT.

Et en effet, c'est un Dieu si riche en miséricorde, que rien ne peut y mettre de bornes; il ne nous parle presque point qu'il ne nous propose des grâces; il ne nous voit jamais dans la peine qu'il ne se fasse un plaisir de nous en délivrer; il ne nous menace point qu'il ne se fasse un engagement de nous pardonner si nous revenons à lui dans toute la sincérité de notre cœur; il nous assure même par son prophète qu'il n'y a point d'abîme assez profond où il ne porte son bras miséricordieux pour nous en retirer, si nous faisons nos efforts pour en sortir; il ajoute même le serment que c'est à ce moment qu'il emploie ses grâces les plus sensibles pour nous chercher, pour nous rappeler à lui, pour nous convertir; peut-être qu'il regarde favorablement les tendres agitations de vos cœurs qui commencent à souffrir de n'être point à lui et d'en être si éloignés; peut-être que déjà il assemble ses anges, et qu'au premier signal de votre pénitence, il veut se donner la consolation de tout oublier et de ne vous plus imputer aucune de vos infidélités passées.

A ces traits d'une miséricorde si touchante votre cœur peut-il résister? tiendrez-vous contre tant d'impatience, contre tant de marques d'amour, et ne vous sentirez-vous point pressés de prendre la qualité de juges contre vous-mêmes, et de dire : Mon Dieu, puisque vous êtes si miséricordieux, je veux être sévère et rigoureux, je me sens animé à punir un coupable qui a su offenser un Dieu si saint, si juste, si bon, et ce cœur, qui n'a pu se rendre aux frayeurs de votre justice, cède enfin aux tendres sentiments de votre bonté : *Convertimini ad Dominum Deum vestrum, quia benignus et misericours est.* (*Joel*, II.)

Ah! écriez-vous donc avec amour à la vue de ce Dieu de miséricorde : Oui, Seigneur, je veux tout de bon me rendre à vos empressements, je suis honteux d'avoir si longtemps lassé votre patience, je ne veux obtenir le pardon de mes fautes que par mes gémissements et mes larmes, je vais me mettre au nombre des pénitents, puisque je l'ai été si longtemps de celui des pécheurs; et puisque vous voulez bien me faire grâce, que vous accordez la rémission à mes péchés, je veux vous offrir aussi un cœur contrit et humilié, un esprit abattu et soumis, une chair réduite et mortifiée.

Voilà, mes frères, ce que vous devez faire en ces saints jours, et ne venez pas ici pour vous faire spectacle de cette pieuse exhortation, mais convertissez-vous à Dieu dans l'amertume de votre cœur et lui demandez avec larmes la rémission de vos péchés.

Vous le savez que ce sont ici les précieux restes de la discipline des premiers temps : hélas! siècles d'or, qu'êtes-vous devenus! Au commencement du carême les pénitents publics se présentaient à la porte de l'Eglise les pieds nus, couverts de sacs et de cendres, le visage tourné vers la terre; là, prosternés et abattus, ils recevaient du pénitencier la peine proportionnée à leurs crimes, l'évêque lui-même à la tête de son clergé; ils chantaient les psaumes de la pénitence pour implorer la miséricorde du Seigneur, ils se relevaient pour qu'on leur jetât de la cendre sur la tête, qu'on les couvrît d'un rude cilice, et poussant de profonds soupirs, de cuisants regrets, ils se disaient que, comme Adam ayant été chassé du paradis terrestre par leurs péchés, ils ne pouvaient espérer d'y rentrer que par la pénitence. Souvenez-vous, leur disait-on, que vous n'êtes que cendre, et que vous retournerez en cendre; tout le peuple assistait à cette cérémonie, et ce n'était qu'après s'être présentés aux portes de l'Eglise qu'ils entraient pour y recevoir de la main de leur pasteur la rémission de leurs péchés, et ensuite être admis, s'ils le méritaient, dans l'assemblée des fidèles.

Vous avez pris leurs places, mes frères; vous êtes ici ce qu'étaient ces fameux pénitents, et peut-être que, dans ce grand auditoire, il y a plusieurs de ces pécheurs déclarés scandaleux qui étaient autrefois sujets à la pénitence publique, et que, si vous eussiez été dans ces premiers temps, on vous aurait vus former avec eux ce triste spectacle; entrez donc dans les mêmes sentiments de pénitence où étaient ces infortunés pécheurs que vous auriez dû, si l'Eglise ne vous avait fait grâce, représenter vous-mêmes encore aujourd'hui; suppléez par votre componction et vos larmes, par quelque légère mortification, à cette pénitence si rigoureuse et si humiliante qu'ils étaient obligés de soutenir pendant tout le carême, et à cette cérémonie de l'Eglise primitive, apportez une douleur des plus sincères.

Tous ensemble prosternés devant Jésus-Christ, écrions-nous : O Dieu saint, créateur et sauveur du monde, qui adoucissez les lois de votre justice par l'abondance de votre amour, et qui ne voulez pas que les pécheurs meurent, mais qu'ils se convertissent et qu'ils vivent par la pénitence, nous crions aujourd'hui vers vous; que les larmes de nos cœurs affligés vous touchent et vous désarment! Tendez une main secourable à des malheureux qui sont tombés par leur faute; que les démons ne se réjouissent plus de notre perte, qu'ils ne triomphent plus de nos malheurs. Tous ici nous nous humilions en votre présence, tous ici nous vous offrons nos prières et nos larmes, la douleur et la componction de nos cœurs; pardonnez-nous nos offenses, guérissez nos plaies, prenez pitié de nos misères; nous tremblions (et ce n'était pas sans sujet) à la vue de notre Juge. Eh! que nous ayons la joie, Père tendre, de nous voir réunis au nombre de vos enfants; que nous ayons la consolation, ô pasteur charitable, de nous voir réunis au nombre de vos brebis fidèles; reconnaissez en nous votre ouvrage, rendez-lui les traits qu'il défigurait, et que, par le secours de votre grâce, nous rentrions dans les premiers droits de notre adoption.

Vous avez dit que vous auriez les yeux sur ceux qui élèveraient vers vous leurs cœurs, et vous nous avez promis que si deux ou trois, assemblés en votre nom, vous demandaient quelque grâce, vous ne la leur refuseriez pas; tous ici assemblés avec ce grand coupable, nous vous demandons en votre nom la rémission de nos péchés; pourriez-vous ne pas nous l'accorder, si vous pardonnâtes au bon larron qui fut touché de repentir, à la pécheresse qui confessa ses péchés, au publicain qui vous accusa ses injustices, à Pierre qui pleura son infidélité? et quand nous délaissons nos péchés, que nous les confessons, que nous nous en accusons, que nous les pleurons ici, vous ne nous les pardonneriez pas? Ah! nous espérons mieux de vos miséricordes; ayez pitié de notre douleur, écoutez nos gémissements; que la confiance que nous avons en vous seul ne soit point trompée, que cette absolution que le saint ministre va nous donner, nous dispose à recevoir avec fruit l'absolution sacramentelle que nous irons chercher au tribunal de la pénitence, afin que par là nous méritions d'être admis à la fête de votre corps et de posséder un jour avec vous votre royaume dans l'éternité bienheureuse. *Amen* (13).

SERMON XXXI.

DES AFFLICTIONS CHRÉTIENNES.

Nonne oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam (*Luc.*, XXIV.)

N'a-t-il pas fallu que Jésus-Christ ait souffert pour entrer par cette voie dans sa gloire?

Quel langage, Messieurs, et pouvez-vous l'entendre sans sentir soulever la nature et frémir l'amour-propre; c'est cependant votre Dieu lui-même qui vous l'adresse aujourd'hui par ma bouche. Oh! que je m'estimerais heureux si, pendant que je vous parle de la nécessité des souffrances chrétiennes, vous sentiez en vous-mêmes, comme les pèlerins d'Emmaüs, ces divines flammes dont ils se disaient les uns aux autres que leur cœur était embrasé! Je n'ose me promettre un succès qui ne provient que de l'esprit de Dieu; mais je peux au moins espérer qu'en ces jours solennels où vous recevrez le grain de vie, vous ne vous révolterez pas contre moi si je vous annonce la nécessité où vous êtes tous de souffrir et les grands avantages qui sont attachés à l'affliction qui ne vous manque presque jamais.

Je dis qui ne vous manque presque jamais; car, sans avoir égard à ces fléaux éclatants et terribles dont il plaît au Seigneur de frapper des royaumes entiers dans certains temps, il est d'ailleurs peu de conditions dans le monde où sa main ne verse une portion de ce calice amer qu'il a bu le premier. Les Saras dans le nœud du mariage ont souvent des Agars qui les importunent; les Josephs parmi les frères trouvent souvent des ennemis qui les trahissent; les Jobs dans le sein de la plus riante fortune deviennent quelquefois le jouet des plus étranges événements; souvent, au milieu des œuvres les plus saintes, on est éprouvé par les plus rudes tribulations; enfin il n'est rien de plus commun que d'entendre dire : chacun a sa croix dans la vie; cependant, rien n'est en même temps plus rare que de voir des gens qui en fassent un bon usage. On se roidit sans cesse contre le bras qui veut nous faire plier, on craint les coups de cette main divine, et loin, de les recevoir comme des faveurs, on les regarde comme des malheurs: deux grands désordres qu'il faut arrêter dans deux sortes de personnes : l'impatience dans les uns, la tristesse dans les autres. Vous tous qui gémissez dans le feu de la tribulation, et vous qui peut-être êtes à la veille d'en sentir les coups, apprenez ici l'usage qu'il en faut faire; apprenez à devenir humbles et contents quand Dieu vous afflige. Motifs de patience et de joie dans l'affliction, c'est ce qui doit faire tout le partage de ce discours où vous allez trouver, sinon la guérison de vos maux, du moins la consolation de vous le rendre salutaire. Jamais conjoncture ne parut plus pressante pour traiter cette grande matière; vous vous y êtes sans doute attendus aux approches des grandes fêtes que l'Eglise vous annonce, et les ministres ne doivent pas vous refuser cette consolation; disposez-vous donc à la recevoir de ma bouche, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Lorsqu'on entreprend de vous proposer certaines règles de mœurs dans l'usage de l'affliction, il ne faut pas croire qu'on veuille exiger de vous rien qui soit au-dessus des forces humaines, ni vous inspirer mal à propos une fausse générosité, ou une indifférence stoïque, ou une brutale stupidité qui nous rend comme morts à toutes les douleurs; on ne veut point que nous soyons insensibles quand il nous frappe; il se plaint même dans ses écritures de l'insensibilité des cœurs endurcis qui ne s'ébranlent de rien, et, comme il n'est point de vertu solide dans l'homme, si elle n'est éprouvée par l'adversité, il n'est point aussi de mérite dans l'adversité, si l'homme ne ressent la peine; or, c'est dans cette peine qu'on demande le sacrifice d'une patience chrétienne; pourquoi? parce qu'elle est nécessaire, parce qu'elle est juste, parce qu'elle est avantageuse; trois motifs de patience dans l'affliction qui sont bien capables de vous y consoler. Le premier motif qui doit vous porter à la patience, c'est que les tribulations diverses qui partagent nos

(13) Ici venait, dans le manuscrit, le Sermon pour le jour de Pâques, *sur la Résurrection;* nous l'avons donné au *Petit Carême*. Il était imprimé au volume du *Petit Carême*, et au tome II, page 338, de l'édition de Liége.

jours ne sont que des suites nécessaires de notre origine; c'est qu'une loi naturelle nous y assujettit malgré nous; si l'homme eût été fidèle à son premier devoir, rien n'aurait manqué à son bonheur, et tout aurait contribué à le rendre content de son sort : il serait monté à la gloire du ciel, dit saint Augustin, par les délices même de la terre, et les prémices qu'il aurait goûtées dans ce premier paradis auraient été les premières dispositions par où il se serait préparé à goûter celles du second.

Tel était le privilége inestimable d'une innocence conservée, dont le premier homme avait commencé à goûter le bonheur; mais dura-t-il longtemps, ce bienheureux privilége? Hélas! ne rappelons pas le triste souvenir d'un mal qui nous coûte si cher et qui en attire tant d'autres dans le monde. Oui, l'homme perdit par son péché la grâce ; et avec elle tous les biens ensemble ; dès lors il devint l'ennemi de son Dieu, et s'attira en même temps pour ennemis tout l'univers; enfin il pécha, et sa chute ayant entraîné la nôtre, toute sa race fut maudite, de sorte qu'après lui il n'y eut plus sur la terre que des malheureux et des coupables, et qu'une foule de maux inondèrent l'univers.

Voilà notre état; nous avons reçu, vous et moi, une même origine, la faute de notre premier Père nous est à tous commune, et quoiqu'il en ait reçu le châtiment après l'avoir commise, elle ne laisse pas de nous assujettir aux peines auxquelles il fut condamné dès le commencement; c'est le juste, mais trop fatal arrêt qui fut prononcé contre tous les enfants d'Adam, et il n'y a personne, si vous en exceptez la glorieuse mère de Jésus-Christ, qui puisse en être exempt; c'est une peine portée contre le roi qui brille sur son trône, aussi bien que contre le sujet caché dans sa cabane; c'est une loi commune aux grands et aux petits, aux riches comme aux pauvres.

Or, quelle conséquence tirerai-je de là, demandez-vous? La voici; elle me paraît toute naturelle : c'est que, si vos tribulations et vos souffrances sont des peines qui vous sont imposées pour la punition de votre orgueil, vous devez donc vous faire une patience de cette malheureuse nécessité; c'est que vous devez adorer les décrets de la divine Providence, au lieu de fatiguer le ciel par vos murmures et vos plaintes; c'est que vous ne gagnerez rien par vos inquiétudes, et que la situation d'un homme impatient et rebelle est plus cruelle et plus triste que celle où le réduit le mal qu'il endure; c'est que ceux qui se livrent à leurs passions révoltées, deviennent eux-mêmes leurs propres bourreaux. Ainsi vous me direz que votre condition est pénible, que vous êtes malheureux de souffrir sans vous plaindre; j'en conviens; mais vous n'avez pas mérité un meilleur sort que les autres, mais c'est une loi prononcée contre vous comme contre tous les hommes; vous ne sauriez la changer, quelque chose que vous fassiez; elle est irrévocable. Ah! humiliez-vous donc sous la toute-puissante main de Dieu qui vous frappe; adorez-la dans un profond silence, et baissez la tête sous les coups qu'elle vous porte. Ainsi, direz-vous, la misère vous suit partout, vous ne trouvez en tout lieu que croix et que peines; je le veux; mais ce n'est point à vous à prétendre les adoucir, et vous devez attendre là-dessus les ordres du ciel, et ne pas vouloir inutilement vous y opposer; car, remarquez que si c'est pour vous un motif de nécessité de souffrir en cette vie, fondé sur la condition de votre nature, ce n'en est pas moins un fondé sur l'état de votre vocation à la foi, et que, si les tribulations et les peines sont le partage des hommes, elles sont encore le partage des chrétiens, vérité capitale qui renferme les principaux devoirs du christianisme, et qui n'est guère bien entendue dans la religion. C'est quelque chose d'être chrétien, et rien n'est plus grand, plus noble, du côté du ciel; mais jamais il n'y eut rien de plus rabaissé sur la terre : ainsi, disait autrefois saint Cyprien, ne prétendez pas être plus heureux dans le monde quand vous devenez enfants de l'Eglise, et si préférablement à tant d'autres, vous avez le bonheur d'appartenir à Jésus-Christ, vous devenez aussi par là plus obligés à souffrir que le reste des hommes : ainsi, disait saint Paul aux Thessaloniciens, donnez-vous bien de garde de vous plaindre ou de vous laisser ébranler par les tribulations; il faut que chacun s'y trouve préparé sur la terre en embrassant la foi de Jésus-Christ; sachez que telle est la destinée d'un chrétien, et que nous ne vivons dans le christianisme que pour souffrir : *Nemo moveatur in tribulationibus istis, ipsi enim scitis quod in hoc positi sumus;* comment donc voudriez-vous vous plaindre d'une peine qui est nécessairement attachée à votre état? Prétendez-vous que Dieu changera la loi qu'il a établie et l'économie de votre vocation? pourrez-vous vous flatter que vous serez exempts de rien souffrir pendant que vous professez une religion qui vous appelle, qui vous consacre aux souffrances? que vous vivrez tranquilles et contents, tandis que vos frères sont éprouvés par le feu de la tribulation? pensée extravagante qui déshonore Dieu et qui insulte à sa justice. Ah! observez la loi qu'il vous impose, puisque vous voulez être ses disciples; rendez-vous conformes à son Fils, si vous voulez être ses membres et ses cohéritiers; souffrez avec lui, sans cela vous n'appartiendrez point à ce Dieu crucifié. Voilà les conditions de l'alliance que vous avez faite avec lui dans le baptême; ce n'est plus le temps de vous plaindre des tribulations, puisque vous avez promis de les endurer et que vous les avez pour ainsi dire épousées, vous ne pouvez plus vous y soustraire, si vous ne voulez devenir des apostats; c'est à vous, pour étouffer tout murmure, toute plainte que la nature voudrait faire, de vous rappeler et de vous redire souvent que vous l'avez promis solennellement par ces vœux sacrés où vous jurâtes à Dieu que vous seriez fidèle à votre vocation.

Mais, sans regarder plus longtemps la né-

cessité des souffrances par tous les différents rapports, passons à un motif plus pressant encore. Je veux que Dieu voulût vous dispenser, en qualité d'hommes, en qualité de chrétiens, et que vous ayez quelque raison de porter vos plaintes vers le ciel, ce qui est un blasphème, et qu'on ne saurait penser sans faire tomber dans la contradiction la sagesse éternelle, devriez-vous vous en dispenser pour cela? Ne devriez-vous pas vous dire à vous-mêmes ce que les frères de Joseph se disaient les uns aux autres : Ah! c'est nous qui par notre faute nous sommes attiré ces tribulations; ne cherchons point ailleurs que dans nous-mêmes la cause de nos souffrances; nous méritons tous les maux qui nous accablent, et quand ce ne serait pas pour nous une nécessité indispensable de souffrir, c'est une étroite justice : *Merito hæc patimur, quia peccavimus; idcirco veniet super nos ista tribulatio* (*Gen.*, XLII, 21); second motif de patience dans nos peines.

Non, chrétiens, ne prétendez pas que je veuille insulter ici à vos misères, mais ne croyez pas aussi que j'y vienne vous y flatter; n'attendez pas que je cherche des tours ingénieux pour justifier la divine Providence des peines qu'elle vous envoie. De quels ménagements Dieu a-t-il besoin dans la justice qu'il rend aux hommes? et, loin de paraître injuste dans les croix diverses qu'il nous envoie, n'est-ce pas au contraire parce qu'il est juste qu'il nous fait souffrir? Peut-il avoir quelque chose à se reprocher en nous punissant dès qu'il lui plaît? Nous l'avons offensé, c'est notre Dieu, c'est notre maître; il nous châtie : tout cela est dans l'ordre; car, sans parler ici de tant de gens qui se rendent eux-mêmes la cause de ce qu'ils souffrent, sans compter ici tous ceux dont les infirmités et les souffrances ne sont que les malheureux fruits des passions brutales où ils se sont plongés, toutes ces sortes de gens ne méritent pas d'entrer dans un discours chrétien, mais je parle à tous les autres qui sont dans la peine et dans l'affliction, et je vous demande à tous, qui vous a attiré celles que vous souffrez? N'avez-vous rien à vous reprocher devant Dieu pour le passé? Ne faites-vous rien encore tous les jours qui vous puisse attirer ce châtiment? Portez-vous encore cette précieuse innocence que vous avez reçue dans le baptême? De quoi vous plaignez-vous? qu'est-ce qui vous révolte? La mort vient de vous enlever cet enfant chéri sur qui vous comptiez tant et qui vous donnait de si belles espérances; mais ne serait-ce point que vous lui donniez une préférence injuste qui faisait le désespoir de vos autres enfants, que vous aviez plus de soin de l'élever pour le monde que pour Dieu, et que vous en faisiez votre idole? une maladie longue et violente vous fait exhaler de toutes parts une odeur de mort, et ne vous laisse presque plus d'espérance de vie; mais ne vous souvenez-vous plus de l'indigne abus que vous avez fait de votre santé pendant que vous l'aviez, et de tous les vains plaisirs que vous aviez résolu d'accomplir aux dépens de votre salut, si le Seigneur vous l'avait conservée plus longtemps? Un procès injuste a dévoré la plus pure portion de votre substance; mais n'y avez-vous point donné lieu par votre fierté, vos hauteurs, et, au lieu de chercher à l'étouffer dans le sein de la charité dès son origine, n'avez-vous pas soufflé de plus en plus le feu de la discorde? Une saison cruelle, une taxe subite, une révolution imprévue vous a enlevé la moitié de vos biens, et vous ne croyez pas pouvoir jamais vous relever d'une chute qui vous désole, vous et votre famille; mais avez-vous oublié que peut-être ces biens, que vous venez de perdre, ou n'étaient pas acquis avec beaucoup de justice, ou que votre cœur y faisait paraître trop d'attachement; votre situation et votre état, où vous vous promettiez tant de consolation et de douceur, ne vous offre plus que de l'ennui, de la tristesse, du dégoût; toute votre vie n'est plus qu'une continuelle langueur, et vous reprocheriez volontiers à Dieu qu'il vous est devenu trop cruel : *Mutatus es mihi in crudelem.* (*Job*, XXX.) Mais aviez-vous eu soin de vous entretenir toujours bien avec lui? Ne l'avez-vous point contristé lui-même par quelque injuste préférence, par vos froideurs et votre indifférence à son service, et peut-être ne vous y êtes-vous point engagés de vous-même sans le consulter? De quoi vous plaignez-vous encore? Vous vous épuisez en regrets, en plaintes sur la perte d'un ami, d'un parent, d'un patron; mais votre amitié était-elle pure, innocente, et vos liaisons n'étaient-elles point trop charnelles, trop intéressées et trop nuisibles aux devoirs de votre religion? Un ennemi cruel, un envieux, un rival, un jaloux porte des coups mortels à votre honneur, à votre réputation, à votre esprit, à vos talents, à votre vie même; mais n'en avez-vous jamais porté à votre prochain par vos médisances, par vos railleries, par vos censures, par vos calomnies, par vos emportements, par vos haines, par vos vengeances ou par vos injustices, et votre orgueil ne vous a-t-il point porté à vous élever contre Dieu même? Le monde ne vous aime plus; vous êtes le mépris et le rebut des autres; mais ne l'avez-vous point vous-même trop aimé? ne l'aimez-vous point trop encore, et ne donnez-vous point vos soins et votre estime à ses faux biens? En un mot, si vous souffrez, c'est que vous méritez de souffrir, et vous devez dire : *Merito hæc patimur;* pourquoi donc vous plaindre et ajouter à vos maux de nouvelles causes de peines? N'est-ce pas assez d'avoir attiré sur vous les tribulations qui vous affligent, sans mettre encore dans les mains de Dieu, par vos injustes plaintes, de quoi redoubler vos châtiments et vos peines? Nous avons péché, chrétiens; ah! humilions-nous donc sous la main favorable du Seigneur, qui ne nous afflige que parce qu'il nous aime, et, loin de nous plaindre, reconnaissons que c'est une justice que ce Père tendre nous châtie, puisque nous

avons péché : *Merito hæc patimur, quia peccavimus.*

A ces fortes raisons de justice et de nécessité, j'apporte un troisième motif : c'est celui de votre intérêt propre. Sur quoi, pour finir cette première partie de mon discours, j'ai fait deux réflexions : La première, c'est qu'en refusant de nous soumettre aux souffrances, nous souffrons inutilement, puisque l'intention de Dieu, en nous envoyant des peines et des tribulations, c'est d'en faire un châtiment et un remède pour notre salut ; ressource consolante dans un esprit guidé par la foi, et la seule raison devrait vous porter à souffrir patiemment des maux légers et courts, qui peuvent vous être d'un si grand avantage, et vous épargner tant de tourments et de malheurs dans l'éternité. Et ne nous dites pas que c'est vous traiter bien cruellement, de vouloir empêcher que vous ne vous plaigniez de vos misères. Non, on ne veut point vous ôter la liberté de vous plaindre, vous pouvez en gémir, et ces gémissements et ces plaintes peuvent servir à vous faire songer à vos plus solides intérêts. Mais êtes-vous sages de vous plaindre de ce qu'on vous veut trop de bien, et que faites-vous donc par vos murmures, sinon d'accroître vos maux, et d'éloigner de vous les faveurs qu'on vous offre ? Hélas ! vous consentez, par vos plaintes volontaires, à être punis sans en devenir plus riches ; vous consentez à être dans vos souffrances les tristes victimes du démon, plutôt que d'être les heureuses victimes de la justice de votre Dieu, et en montrant de l'impatience dans nos tribulations, nous aimons mieux faire au premier un sacrifice rigoureux que nous ne lui devons pas, que de payer au second une dette qui nous acquitterait tout à fait envers lui ; c'est-à-dire qu'en murmurant dans nos peines, nous en devenons plus misérables, sans en devenir moins méchants ; en ne payant pas de bon cœur nos dettes, nous en contractons de plus grandes ; c'est-à-dire que vous vous privez du fruit de vos douleurs en poussant d'injustes plaintes, et qu'après les avoir rendues sans consolation, vous les rendez encore sans mérite.

Je vous laisse à conclure avec saint Augustin du malheur de votre situation, qui ne vient que de vous.

La deuxième réflexion que je fais, c'est que vos plaintes et vos impatiences sont une espèce de rébellion que vous formez contre celui qui vous offre un remède capable de guérir votre âme. Ecoutez ceci, vous qui vous soulevez contre la main qui vous frappe : Oui, les afflictions qui vous révoltent sont les voies admirables et peut-être les seules que Dieu veut employer pour vous sauver ; vous mettez un nouvel obstacle à sa grâce, et vous ajoutez une nouvelle impossibilité à la difficulté déjà trop grande de vous sauver, et vous déclarez ouvertement contre les intentions de la sage providence de votre Dieu. Allez, après cela, cœurs lâches et infidèles, et n'espérez plus rien qui soit capable de vous ramener au Seigneur ! si vous négligez un remède si souverain, et qui est la dernière ressource que le Seigneur employait pour vous convertir ; qu'attendez-vous après cela de sa bonté ? S'il vous donne des biens, vous en abusez et ne les faites servir qu'à l'offenser par l'assouvissement de vos passions, et à vous plonger dans des torrents d'une profane volupté. S'il vous envoie des tribulations et des maux, vous les faites servir au murmure et à la rébellion ; que prétendez-vous donc qu'il fasse ? La prospérité vous damne, l'adversité ne peut vous sauver, ah ! forcerez-vous donc sa grâce à changer de conduite ! Et qui êtes-vous, misérable ver de terre, pour vouloir donner la loi à votre Dieu, à votre souverain ? Non, dès que vous rejetez ce dernier remède, je ne vois plus de ressource pour vous, et vous perdez jusqu'à l'espérance de salut.

Mais, dis-je, pourquoi, maison d'Israël, voudriez-vous périr, dit le Seigneur ? Rentrez plutôt en vous-mêmes, et vous armez d'une patience chrétienne sous le joug miséricordieux que le Seigneur vous impose ; vous y êtes obligés par tous les motifs que je vous viens de proposer. Je les répète, afin qu'ils fassent plus d'impression sur vous : Souffrez, vous êtes hommes, et votre condition naturelle vous engage à souffrir ; souffrez, vous êtes chrétiens, et votre religion vous oblige de souffrir. Enfin, vous avez tous été condamnés à souffrir, c'est une loi commune du Créateur ; vous avez tous promis de souffrir, c'est un engagement indispensable des vœux de votre baptême ; il y va de votre intérêt de souffrir, vous y trouverez le plus grand de tous les avantages, c'est le moyen le plus efficace du salut ; voilà des motifs assez pressants pour vous porter à la patience chrétienne. Il me reste à vous montrer que vous devez souffrir avec joie : c'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Les raisons de patience et de soumission que je viens de proposer, toutes solides qu'elles sont dans leur principe et justes dans leurs conséquences, vous paraîtront des remèdes bien amers à la nature et des soulagements bien légers pour les maux que vous souffrez. N'y a-t-il donc rien de plus consolant pour un chrétien ? Ne serai-je monté dans cette chaire que pour y débiter, devant des personnes affligées, de si dures vérités, et après tant de motifs ne faudrait-il regarder l'homme que comme une victime immolée au triste sort de sa condition ou livré à la sévère justice de son Dieu. Nous naissons tous dans la peine, nous vivons dans les tribulations, nous mourons dans les douleurs et dans les maladies, et on ne nous parle que de la nécessité de souffrir. Tristes et vains consolateurs, répondez-vous peut-être ici comme autrefois le fameux patriarche à ses amis qui lui tenaient un langage pareil, et j'avoue, chrétiens, que si je n'avais rien autre chose à vous dire, vous pourriez peut-être me faire le même reproche : *Consolatores onerosi omnes vos estis.* (*Job*, XVI) ; mais attendez un moment, vous

allez voir des consolations plus essentielles ; laissons aux païens l'affreuse nécessité de souffrir sans espérance, et aux philosophes, ces prétendus esprits forts, la gloire de montrer une patience forcée dans les souffrances ; qu'ils appellent des hommes faibles et impuissants comme eux à leurs secours; qu'ils cherchent de vaines consolations dans les créatures, parce qu'ils n'en connaissent point d'autres ; pour nous, qui avons le bonheur d'être éclairés des lumières de la foi et qui sommes les héritiers de ses promesses, élevons nos esprits et nos cœurs, car l'évangile a trouvé le secret de nous faire trouver des ressources dans ce qui paraît le plus dur à la nature, et depuis que le Sauveur a consacré les souffrances en les embrassant le premier, on peut dire que les croix différentes de la vie sont devenues des grâces pour les enfants de Dieu, soit qu'on les considère en Jésus-Christ, à qui elles nous associent, soit qu'on les regarde par rapport au salut dont elles fortifient l'espérance, soit enfin qu'on les envisage par rapport à l'autre vie qui les rend désirables : trois circonstances qui doivent vous apprendre à souffrir avec joie.

Je dis, 1° par rapport à Jésus-Christ, et que n'ai-je ici tout le zèle et l'onction nécessaires pour pénétrer vos cœurs de cette grande vérité ! Oui, chrétiens, le Sauveur n'a pas seulement consacré l'affliction par son exemple et par ses paroles, il lui a laissé par les siennes un mérite et une gloire qui doivent nous la rendre digne d'amour et de respect ; et depuis qu'il a bien voulu nous enfanter par la croix, elle n'est pas tant le prix de la rédemption du pécheur et un triomphe sur le péché, qu'un titre d'alliance et le sceau de notre unité avec lui, dit saint Augustin ; et de là quel fonds inépuisable de consolation pour une âme qui se voit marquée de ce sceau respectable et qui peut attirer sur elle, par le secours et par l'émulation de ce divin modèle, toutes les ressources et toutes les consolations de son Dieu ; quelle joie pour un chrétien qui sait tout ce qu'il est à Jésus-Christ et tout ce que Jésus-Christ lui est par les souffrances, et qu'il n'a qu'à souffrir pour entrer en société avec lui ! qu'il est consolant, pour un chrétien, de pouvoir partager avec son Sauveur l'amertume de son calice, de lui rendre peine pour peine, douleur pour douleur, de s'aller décharger à ses pieds du fardeau de ses tribulations, de verser des larmes en sa présence et de venir déposer son affliction entre ses mains ! Ah ! qu'il est doux, qu'il est consolant de pouvoir mourir par reconnaissance sur le sein d'un Dieu qui est mort par amour pour nous !

Voilà les grands motifs de consolation que vous aurez dans vos peines, si la foi vous anime. C'est par ce motif si touchant que les apôtres, sortant des synagogues et des différents tribunaux où ils avaient été condamnés, montraient tant de joie d'avoir été trouvés dignes de mêler leur sang avec celui de leur divin Maître ; c'est par ce motif qu'André, le généreux André, désire la mort avec tant d'empressement, et fait de la croix où il est attaché ses plus chères délices ; c'est par ce motif que Paul embrasse si amoureusement ses chaînes ; qu'il préfère les persécutions aux honneurs de la terre et regarde la mort comme un gain : *Mihi vivere Christus est et mori lucrum.* (*Philip.*, I.)

Mystère nouveau caché à toute la sagesse du siècle, qui tant de fois a fait la gloire du christianisme et qui a forcé les idolâtres mêmes d'avouer qu'il n'appartient qu'à la religion de Jésus-Christ de trouver des plaisirs dans les peines et des honneurs incomparables dans la bassesse et l'ignominie de la croix. Depuis qu'un Dieu a bien voulu passer par les souffrances, elles ont été consacrées en sa personne ; ce que la nature redoute comme un mal devient, par la grâce de Jésus-Christ, une ressource sensible, et ces mêmes tribulations qui accablent de tristesse une âme terrestre et mondaine, remplissent de joie un véritable chrétien : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* (II *Cor.*, VII.)

2° A ce premier motif joignons-en un second : c'est l'assurance qu'a l'homme évangélique dans les tribulations, que son espérance ne sera point confondue à l'égard du salut ; car nous sommes sûrs, dit saint Paul, que si nous souffrons avec Jésus-Christ nous serons glorifiés avec lui, et que s'il est allé à son Père par sa croix, nous devons espérer d'y aller par les nôtres.

Or c'est ici que j'appelle certaines âmes dont la foi trop faible semble, au milieu de leurs peines temporelles, se troubler et s'inquiéter sur l'éternité de leur sort ; qui sait, disent-elles, quel sera le succès de notre patience ? on n'a rien d'assuré là-dessus ; on est dans des perplexités cruelles, et on ne sait à quoi s'en tenir. Je sais, mes frères, je sais que vous voudriez le savoir ; j'avoue qu'il n'y a que Dieu seul qui s'en soit réservé le mystère ; ni vous ni moi ne saurions pénétrer ce secret, ma condition sur cela est comme la vôtre et me laisse dans l'incertitude de ma destinée ; cependant le même Dieu qui a voulu nous retenir dans le devoir par une juste crainte, nous veut bien rassurer par une juste confiance, et quelque sujet que nous ayons de redouter sa justice, il nous donne de grands préjugés en faveur de sa miséricorde.

Je les cherche, depuis longtemps, ces favorables préjugés, dit saint Jérôme, et je n'en trouve point de plus marqués et qui flattent davantage l'espérance du salut que ceux que nous trouvons dans les peines et dans l'adversité. Ouvrez l'Evangile et les livres sacrés, vos yeux n'y peuvent rien découvrir qui ne fonde sur les souffrances une heureuse espérance pour l'avenir ; le grand apôtre s'en explique clairement en mille endroits différents, et il n'y a point d'oracle qui ne s'accorde avec celui-ci : *Si compatimur ut et conglorificamur* (*Rom.*, VIII, 17) ; en voulez-vous une preuve ? revenons sur l'endroit de saint Augustin, que je n'ai encore expliqué qu'en passant, et entrons dans le secret de Dieu autant qu'il nous en fournit les moyens : quand il

nous afflige, c'est, dit ce Père, afin de nous mettre dans l'heureuse nécessité de nous sauver; c'est qu'il veut par là nous donner l'occasion d'expier nos péchés et nous ôter celle d'y retomber; par là il reçoit nos plaies et nos douleurs pour une satisfaction à nos offenses passés; par là il prévient nos rechutes et réprime nos faiblesses pour l'avenir; par là il fournit au pécheur un supplément de sa pénitence et lui arrache les larmes qui sont propres à laver ses péchés.

Conduite sage autant que miséricordieuse dans notre Dieu, car, vous savez, mes frères, tel est l'aveuglement de l'homme, telle est sa corruption, obligé de tourner ses yeux vers la céleste gloire, il les arrête toujours sur la figure du monde qui passe, et, s'il y trouve quelque légère satisfaction, en voilà assez pour lui faire oublier tout le reste; la science enfle, les richesses flattent, les plaisirs séduisent, les honneurs aveuglent, le monde enlève tous ses soins et toute son attention, et Dieu n'y a plus de part et se voit abandonné et tout à fait oublié; alors ses vices règnent et la vertu se retire; alors le cœur se dérègle, la charité se refroidit, le zèle se ralentit, la modestie passe les bornes, la tempérance s'évanouit, l'esprit de religion se perd insensiblement et ne laisse dans les chrétiens que l'homme animal et terrestre; alors les passions se révoltent, et, ne trouvant plus rien dans l'âme de cet heureux du siècle qui leur résiste pour pécher, il n'a pas besoin d'être tenté, il va même au-devant des tentations; l'ennemi du salut possède en paix sa demeure dans son âme; tout le porte à la vie sensuelle, tout contribue a lui faire oublier qu'il est chrétien; il ne voit plus un seul objet qui ne séduise, la vertu lui paraît affreuse et rebutante, le monde se montre à lui comme un maître aimable qu'il est doux et avantageux de servir, on est sans cesse hors de soi-même, et dans cet état de prospérité, on ne trouve plus rien qui ait rapport au salut ni qui y rappelle la fidélité qu'on doit à Dieu; alors on ne fait plus de réflexions ni à ce qu'on doit être ni à ce qu'on deviendra; on ne songe qu'à jouir tranquillement des biens présents, sans songer qu'on est né pour les biens à venir.

Voilà, Messieurs, la situation où la prospérité réduit le chrétien, et je ne crois pas trop avancer quand je dis avec un Père, qu'il faut un plus grand miracle pour soutenir l'homme dans la justice parmi tant de périls, que pour lui donner la force de souffrir le plus rude martyre. J'en atteste vos consciences, vous tous qui êtes dans la prospérité; qu'y trouvez-vous qui vous porte au salut? Peut-être que, contents de votre sort, il vous arrivera de dire: Dieu soit loué, nous avons des grâces à lui rendre de ce que tout nous profite. Oh! que Dieu vous a de d'obligation! vous en coûte-t-il de grands efforts, pour un tel langage? mais vos sentiments s'accordent-ils avec vos paroles? tout ce que vous faites contribue-t-il à le louer et à le glorifier? n'est-il pas vrai de dire, au contraire, que vous le méprisez, que vous le déshonorez, en préférant les créatures au Créateur, et peut-on dire de vous que vous ne partagez point ce cœur qui lui est dû tout entier; qu'au milieu de ces fausses douceurs où vous vous applaudissez, vous vous regardez comme un voyageur, comme un exilé qui soupire sans cesse après sa véritable patrie, et tandis que le monde vous offrait ses exemples et ses faveurs, avez-vous fait un grand cas de ceux de Dieu? Oh! que le salut est difficile en cet état de prospérité, si les disgrâces et les tribulations ne viennent au secours de celui qui la goûte, si elles ne le détachent de cet objet qui l'occupe, et rompent les liens funestes qui l'y enchaînent!

Faible créature, hélas! faut-il donc que tu ne te plaises qu'à tout ce qui cause ta perte, que tu ne cherches que les causes de ton malheur? Et vous, mon Dieu! que vous ménagiez tant de moyens, la sauvant malgré elle? Oui, mes frères, la miséricorde du Seigneur va jusque-là, et, pour faire revenir à lui le chrétien, il ne trouve point de secret plus souverain, que de lui préparer des peines et des tribulations; il lui ôte sa santé, ses biens, ses amis, lui attire des persécutions; il trouble la fausse paix de sa conscience, il déconcerte ses projets ambitieux, rompt ses mesures téméraires, fait échouer ses entreprises insensées. En un mot, pour empêcher de périr cette rebelle et ingrate créature, il la plante sur le Calvaire et l'attache à la croix, où l'ennemi de son salut n'a point de pouvoir, et où il ne peut porter ses traits ennemis. Voilà ce que j'appelle en Dieu un dessein et une conduite dignes de toutes ses miséricordes, et voilà ce qui doit faire embrasser avec tant de joie, à un chrétien, des souffrances qui le conduisent si sûrement au port du salut, en le faisant revenir à son Dieu.

3° Ajoutons encore une troisième réflexion, qui est la fin de toutes les autres, et que saint Chrysostome ne pouvait s'empêcher de proposer aux fidèles de son temps, pour vous faire aimer les souffrances: Je ne vous renvoie, disait il, qu'à la considération d'un Dieu vengeur dans l'enfer, et rénumérateur dans la gloire; si vous m'opposez la grandeur de vos maux, je ne vous dirai autre chose, sinon que vous descendiez un moment en esprit dans les affreux abîmes où se fait sentir aux réprouvés la colère de Dieu dans toute sa rigueur. Qu'est-ce que vos peines, en comparaison de celles qu'elles vous épargneront si vous les souffrez avec joie? Remontez ensuite dans le séjour heureux où ce Dieu magnifique fait couler un torrent de délices dans le cœur de ses élus.

Ah! si ces vérités ne sont capables de nous faire souffrir ici-bas avec joie, c'est que notre foi a perdu toute sa force, et nous ne devons plus rien espérer qui puisse nous toucher et nous attendrir; car, à la vue de ces grands objets, je dis: qu'il n'est point de perte de biens, de mort de proches et de tribulations dans la vie, qui ne doivent nous pa-

raître désirables et dignes de tout l'empressement du cœur de l'homme.

Les premiers chrétiens, dont le monde n'était pas digne, couraient par ces seules réflexions au martyre, comme ils auraient fait à la victoire; les vierges, si délicates, livraient avec plaisir leurs corps aux tourments les plus rudes; les vieillards, comme les jeunes gens, souhaitaient de voir prolonger leurs jours, pour avoir la consolation de prolonger leurs souffrances. Le saint homme Job, dont le nom vaut un éloge, et dont l'histoire fait honneur aux afflictions, ressent toute la pesanteur du bras de son Dieu. Chaque jour de sa vie est presque marqué par quelque nouvelle disgrâce, et les plaies douloureuses qui lui ôtent toute figure humaine, font frémir d'horreur les amis qui le voient; tous tremblent pour lui, et s'offrent à lui donner quelque consolation; mais, hélas! quelle faible ressource dans un état si pitoyable? Si vous eussiez été à la place de ce prince infortuné, couché sur son fumier, comme le dernier des hommes; que dis-je, si vous eussiez seulement souffert la centième partie des maux qui l'accablaient, vous auriez mis tout en usage pour vous en délivrer; deux mille mains auraient été levées au ciel pour votre guérison, et les ministres des autels auraient à peine suffi pour offrir des sacrifices et faire des vœux pour mettre fin à vos peines; toute la maison, tout le voisinage, tout l'air, auraient retenti de vos clameurs et de vos plaintes. Cependant Job prie pour prolonger ses peines, et s'il ouvre encore une bouche mourante, c'est pour demander à Dieu, comme une grâce et comme un sujet de compassion, qu'il veuille appesantir davantage son bras sur lui, et ne point l'épargner : *Et hoc mihi sit consolatio ut affligens me dolore non parcat.* (*Job.* VI.)

Je n'ose exiger de vous, Messieurs, des sentiments si généreux et si chrétiens; veuille le Seigneur vous les inspirer par sa grâce! Non, je ne viens point ici interrompre vos clameurs, suspendre le cours de vos prières et de vos sacrifices, ni m'opposer aux vœux que vous faites pour votre délivrance et votre soulagement. Ah! que ne pouvez-vous sentir tous vos besoins véritables, afin de recourir à Dieu aussi vivement pour vos maux spirituels que pour les temporels. Venez donc, dans son saint temple, répandre vos cœurs affligés devant le Seigneur et lui demander, avec une foi vive, du secours et de l'adoucissement; on le permet, on le veut, on vous l'ordonne, Mais venez y étouffer vos plaintes et vos murmures, ou, si vous avez à répandre des larmes, que ce soit sous les yeux du Père céleste et avec une tendre confiance, comme un enfant ingrat et rebelle qui pleure bien moins des peines qu'on lui fait souffrir, que des maux qu'il a faits. Si vous avez à vous plaindre, plaignez-vous avec une résignation parfaite et une confiance amoureuse, comme Jésus-Christ se plaignait sur sa croix pour attirer la miséricorde du ciel sur les pécheurs de la terre. La religion vous réduit là.

Mais pendant, ô mon Dieu! que je porte les fidèles à vous adresser leurs vœux, dois-je moi-même faire pour eux, après leur avoir prêché la soumission et l'acquiescement volontaire aux fléaux qui les désolent, aux tribulations et aux misères qui les accablent, viens-je leur prêter ma main pour leur aider à détourner votre colère, et dois-je élever ma voix pour vous prier d'éloigner d'eux les coups salutaires de votre miséricorde? Ah! il est vrai que dans le temps d'affliction et de misères où il vous plaît d'affliger votre peuple, nous devrions encore, comme autrefois vos prophètes à l'égard de l'infortunée Jérusalem, tourner vers vous nos vœux pour en attirer quelques regards de compassion et de bonté; mais je l'ai dit, et c'est au nom de toute cette assemblée, Seigneur, si les maux que nous souffrons en cette vie doivent nous tenir lieu de pénitence et nous garantir des supplices de l'autre; si ce n'est que dans cet état pénible et humiliant que nous pouvons faire notre salut, ah! ne nous en délivrez point; nous ne vous demandons point que vous fassiez cesser nos tribulations et nos misères; si vous trouvez que la prospérité soit une tentation au-dessus de nos forces, ne nous la donnez jamais, et nous vous rendrons grâces de l'avoir éloignée de nous; s'il n'y a que les croix et les adversités qui nous rendent dignes de vous et conformes à votre image, ah! humiliez-nous donc, ô mon Dieu! coupez, brûlez, frappez et ne ménagez notre faiblesse que quand il s'agit de vous offenser et que nous nous opposons à vos saintes volontés. Oui, nous nous y soumettons, et, s'il le faut, perdez-nous dans le temps, pourvu que vous nous pardonniez dans l'éternité : *aut ure aut seva, modo in æternum parcas*, et que les maux que nous souffrons nous tiennent lieu d'expiation pour nos péchés. C'est à vous, chrétiens, à ratifier mes paroles; c'est de vous que dépend le fruit de ce discours. Faites donc voir votre résignation parfaite à tout ce qu'il plaira à Dieu de vous envoyer de plus mortifiant et de plus rude, et si le Seigneur ne m'a pas donné le pouvoir de guérir vos maux et de soulager vos misères, que je puisse dire au moins qu'il m'a donné assez de zèle pour vous faire comprendre la nécessité où vous êtes de souffrir; assez de forces pour vous empêcher de vous laisser abattre par la violence de vos maux; assez de talent pour vous convaincre qu'un état d'humiliation, de disgrâce, d'affliction, de pauvreté, est préférable à toutes les grandeurs, à toutes les joies; assez de richesses de la terre, puisque c'est la voie la plus sûre qui vous conduise au salut et au ciel. Je vous le souhaite, etc. *Ame*

MYSTERES ET FÊTES.

SERMON Ier.

Pour le jour de la Circoncision.

SUR LA SAINTETÉ.

Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo prius quam in utero conciperetur. (*Luc.*, II).

Il fut nommé Jésus qui était le nom que l'ange avait annoncé avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

Tout est grand, tout est mystérieux dans Jésus-Christ, mes frères, jusqu'au nom même qu'il reçoit au jour de sa circoncision ; ce nom lui vient d'en haut : un ange l'annonce avant qu'il soit conçu, et Joseph agit par le mouvement de l'Esprit-Saint, et ne fait qu'exécuter la volonté de Dieu, lorsqu'il donne à cet Homme-Dieu le nom de Jésus, c'est-à-dire de Sauveur ; *Vocatum est nomen ejus Jesus ;* nom auguste, nom vénérable qui doit faire la joie des anges, la consolation des hommes, la terreur des démons, devant lequel tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers ; nom bien propre à marquer l'emploi et le ministère de Jésus-Christ, ses travaux, ses vertus, ses bienfaits, cette victoire éclatante qu'il doit remporter sur l'ennemi et par laquelle il doit briser nos fers, dissiper nos ténèbres, guérir nos maladies et nous délivrer pour toujours de la servitude du péché : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.*

Disciples de Jésus-Christ, dépositaires de sa loi sainte, destinés à participer un jour à sa gloire, pouvons-nous penser au nom qu'il a reçu au jour de sa circoncision, sans penser en même temps au nom de chrétien que nous avons reçu au jour de notre baptême, dont l'ancienne circoncision n'était que la figure ? nom respectable qui nous donne de si glorieux titres, mais qui nous impose en même temps de si grands devoirs et de si importantes obligations. En effet, être chrétiens, c'est suivre Jésus-Christ, c'est imiter ses vertus, c'est accomplir ses volontés saintes, c'est marcher dans la voie dans laquelle il a marché ; en un mot, être chrétien, c'est être saint ; ces deux noms ont une liaison nécessaire ; on les confondait même dans les premiers siècles de l'Eglise ; et lorsque saint Paul écrit aux fidèles de son temps, il ne leur a donné d'autre titre que celui de saints : *Vocatis sanctis.* (I *Cor.*, I.) C'est donc de la sainteté que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui ; et comme je remarque que nos principales erreurs sur ce sujet viennent de ce que nous ignorons les voies qui y conduisent, et les bénédictions attachées à cet état, je vais tâcher de vous apprendre ce qu'il faut faire pour être saint, ce que c'est que d'être saint. En un mot, les moyens nécessaires pour arriver à la sainteté, les avantages de la sainteté. Implorons le secours du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*

PREMIER POINT.

Que faut-il faire pour être saint, pour arriver à la vie éternelle : *Quid faciens vitam æternam possidebo* (*Matth.*, XXIX, 21) ; telle est la demande qu'un jeune homme, dont il est parlé dans l'Evangile, fit autrefois à Jésus-Christ, et que tout chrétien, qui n'est pas entièrement insensible à son salut, doit faire encore de nos jours. Or, mes frères, pouvons-nous répondre autre chose que ce que Jésus-Christ répondit à ce jeune homme : Allez, vendez tout ce que vous avez, et le donnez aux pauvres, puis venez et me suivez : *Vade, vende quæ habes, pauperibus da, et veni et sequere me* (*Ibid.*) ; il est vrai qne ce commandement de quitter tout, de renoncer extérieurement à tout, était particulier à ce jeune homme, et que Jésus-Christ ne lui ordonne de vendre ses biens que parce qu'il découvrait dans son cœur un attachement excessif aux richesses, qui en rend la possession incompatible avec le salut ; mais nous pouvons tirer de là cette règle générale, que, pour être saint, pour arriver à la vie éternelle, il faut se séparer de tout ce qui met un obstacle invincible au salut et à la suite de Jésus-Christ, marcher dans une route directement opposée à celle qu'on suivait auparavant. Séparation du monde, telle que je vais l'expliquer dans la suite ; renouvellement des mœurs, deux moyens nécessaires pour parvenir à la sainteté.

En premier lieu, séparation du monde. En effet, qu'est-ce que travailler à devenir saint ? c'est s'occuper sérieusement des maximes de l'Evangile, c'est faire des réflexions sérieuses sur soi-même, c'est s'occuper du néant du monde et des biens éternels ; c'est travailler à détromper son esprit des préjugés du siècle, à guérir son cœur des passions qui le dominent, à purifier son imagination des fantômes qui la corrompent, à préserver sa langue des mauvais discours, ses yeux des regards défendus, ses mains de la violence et de l'injustice ; c'est contredire perpétuellement le monde dans ses usages et dans ses maximes ; c'est mépriser tout ce qu'il estime, et estimer tout ce qu'il méprise ; c'est pleurer le passé, c'est user avec modération du présent, c'est tendre incessamment vers l'avenir.

La mortification est un ouvrage important et difficile, qui demande toute l'application de l'esprit, toute la ferveur de la prière, toute l'étendue du cœur, toute les larmes de la pénitence. Il n'y faut pas seulement du soin et de la vigilance, dit l'apôtre saint Paul (II *Cor.*, VII), il y faut encore de l'indignation contre soi-même et contre les péchés, *sed indignationem* ; de la crainte de la colère

de Dieu, *sed timorem;* du désir de le posséder, *sed desiderium;* du zèle pour avancer dans la voie du salut, *sed æmulationem;* de l'ardeur à venger sur soi-même ses propres iniquités : *sed vindictam.*

Or, je vous le demande, mes frères, est-il possible de travailler sérieusement à cette importante affaire, d'acquérir de si saintes et si héroïques dispositions au milieu d'un monde tumultueux, où les occupations dissipent, le faste éblouit, les plaisirs empoisonnent, les maximes séduisent, les exemples corrompent, la coutume entraîne même les plus sages; où la vérité n'ose se faire entendre, où l'on n'écoute que las passions, où tout porte au luxe, à l'orgueil, à la délicatesse et à la sensualité? Quoi donc! s'occuper uniquement de Dieu, lorsqu'on n'entend jamais parler de lui? Se détromper des préjugés du siècle, lorsqu'on entend retentir de tous côtés ses fausses maximes; se convaincre de la vanité du monde au milieu de tous ses charmes et de ses attraits; soupirer sans cesse vers le ciel, lorsque tout nous inspire l'amour des biens sensibles, se former à l'humilité, à la patience, à la chasteté, à toutes les vertus chrétiennes, dans le centre de la volupté, de l'impénitence! Est-ce donc là une entreprise d'un homme sage? N'est-ce pas plutôt une étrange folie et une évidente contradiction?

Et n'allez pas regarder, mes frères, cette morale comme une morale outrée et impraticable, qui va jusqu'à renverser les lois de la société, à dépeupler les villes, à faire rentrer les hommes dans leur ancienne solitude. Je n'ai garde d'exagérer dans une matière assez forte, assez terrible par elle-même. Prenez bien ma pensée : En premier lieu, que si le monde est un obstacle invincible à votre salut; si vous êtes convaincus que vous ne pouvez être saints sans renoncer à la société, vous êtes obligés de vous en séparer, quoi qu'il puisse vous en coûter, parce que votre véritable, votre principale, ou plutôt votre unique occupation est d'être saints, et que rien ne peut entrer en comparaison avec votre âme et avec une éternité; en deuxième lieu, que si vous êtes appelés aux devoirs de la vie civile, si vous vous sentez assez de courage pour faire votre salut dans le monde, vous ne devez avoir de commerce avec lui qu'autant que la charité et la bienséance le demandent, et surtout vous séparer de ses fausses joies, de ses divertissements profanes, de ses usages pernicieux, de son esprit, de ses maximes, de tout ce qui en rend le séjour si contagieux à la vertu.

Voilà donc la première disposition essentielle à la sainteté : la séparation du monde; mais il faut ajouter le renouvellement des mœurs, un changement entier qui rende le chrétien méconnaissable à soi-même et à tous ceux qui l'environnent.

Changement dans les actions, et c'est la première règle que l'apôtre saint Paul prescrit aux Ephésiens : que celui qui dérobait ne dérobe plus, leur dit-il, mais qu'il s'occupe de ses mains en travaillant à quelque ouvrage bon et utile pour avoir de quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence. Que toute aigreur, tout emportement, toute colère, enfin toute malice soit bannie d'entre vous; que les mains, toujours bien fermées aux nécessités des pauvres, toujours ouvertes à la violence et à l'injustice, ne s'ouvrent plus que pour les œuvres saintes, que pour soulager les misérables; que ces yeux, si souvent souillés par des regards défendus, se purifient par les larmes de la pénitence; qu'à ces commerces frauduleux, ces injustices criantes, ces sensualités criminelles, à ces emportements de haine et de vengeance succèdent des prières ferventes, des austérités saintes, des aumônes abondantes, des œuvres de pénitence, de charité, de justice et de miséricorde; en un mot, vous tous qui voulez être saints, ne vivez plus comme les autres qui suivent dans leur conduite la vanité de leurs péchés; mais commencez par dépouiller le vieil homme selon lequel vous avez vécu, pour vous revêtir de l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu, dans une sainteté véritable.

Changement dans les maximes; car, mes frères, il y a une si grande liaison entre le cœur et l'esprit, que les mouvements déréglés supposent ordinairement les faux jugements de l'autre, et que la volonté n'est presque jamais corrompue que l'entendement ne soit en même temps aveugle. Il est quelques pécheurs, je l'avoue, qui agissent par pure impétuosité, sans réflexions, sans principes, sans se rendre raison à eux-mêmes de leur conduite; mais, généralemept parlant, on se fait des règles, des principes qui déterminent dans les occasions et qui sont comme la source de toutes nos démarches; on cherche à s'autoriser soi-même, à se procurer une fausse sécurité à la faveur de certaines maximes commodes et reçues dans le monde, qui flattent toutes les passions, qui justifient tous les vices, qui n'ont rien d'odieux et de rebutant; qui, se contentant de respecter les vertus morales, détruisent et anéantissent toutes les vertus chrétiennes.

Or, voilà à quoi il faut renoncer aussitôt qu'on veut être saint; dès lors il n'est plus permis de penser comme on pensait auparavant à ces maximes commodes et charnelles puisées dans les usages du monde et dans la corruption du cœur; il faut substituer des maximes tirées de l'Evangile et de la conduite des saintes maximes, usages qui sont fondés sur l'autorité de Dieu même, maximes saintes qui font tendre sans cesse à la perfection, maximes qui laissent à la loi toute sa sévérité et toute son étendue, qui arrachent à la cupidité tous ses vains prétextes et toutes ses ressources profanes; en un mot, dès qu'on veut être saint, le monde et ses maximes doivent être comptés pour rien; il n'est plus permis d'avoir d'autre maître que Jésus-Christ, d'autre règle que l'Evangile.

Changement même dans l'extérieur. En effet, quoique la sainteté consiste principa-

lement dans les dispositions du cœur, il est certain néanmoins que les sentiments qu'elle produit dans l'âme doivent rejaillir jusque sur l'extérieur ; que l'Evangile réforme le dehors aussi bien que le dedans, que tout dans un chrétien doit répandre la bonne odeur de Jésus-Christ ; ainsi, si vous voulez arriver à la sainteté, il faut commencer par retrancher ces parures indécentes, ces airs mondains et dissipés, ces superfluités dans vos tables, dans vos meubles, dans vos équipages, tout cet attirail de luxe et de sensualité. Quel monstrueux assemblage qu'un cœur chrétien sous un extérieur tout païen! et comment peut-on reconnaître un disciple de Jésus-Christ aux funestes marques que le démon imprime sur le front de ses partisans? Que la gravité, la modestie, la retenue paraissent donc dans toutes vos démarches; que votre table, vos meubles, vos équipages, jusqu'à vos regards, tout soit réglé par la loi; en un mot, que tout porte en vous le caractère d'un chrétien et les impressions de l'Evangile.

Enfin, la sainteté demande de vous un changement si entier, si universel qu'il faut que vous deveniez un homme tout nouveau, tout différent de ce que vous étiez autrefois; qu'on puisse dire de vous, en vous comparant avec les mondains, avec les hommes sensuels, injustes, médisants, ravisseurs du bien d'autrui, ce que saint Paul disait autrefois des Corinthiens en les comparant avec cette multitude d'hommes idolâtres et corrompus dont ils étaient environnés, voilà ce que vuos étiez autrefois : *Et hæc quidem fuistis* (I *Cor.*, VI), mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'esprit de notre Dieu, et si l'on se souvient encore de vos anciens désordres, ce n'est que pour rendre de continuelles actions de grâces à la miséricorde de Dieu, qui vous a tirés de la puissance des ténèbres pour vous faire passer dans la lumière de Dieu et dans le partage des saints.

Voilà donc les deux dispositions essentielles à la sainteté, la séparation du monde et le renouvellement des mœurs; dispositions qui, comme vous le voyez, ne sont pas arbitraires, mais contenues expressement dans l'Ecriture sainte ou qui en sont tirées par des conséquences nécessaires. Ces dispositions sont pénibles, je l'avoue, il en coûte pour les acquérir, mais jetez les yeux sur l'état glorieux et tranquille auquel l'âme sainte est élevée dès cette vie ; en un mot, après avoir appris les moyens qui conduisent à la sainteté, remarquez-en les avantages; c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Si la sainteté ne nous présentait sur la terre que des croix, des afflictions, des combats sans douceur et sans consolation, les impies insulteraient à la condition des saints et à la foi du juste; et la foi du juste destitué de tout secours et de tout appui, se rebuterait tôt ou tard dans une voie si rude et si pénible; il a donc été de la sagesse de Dieu de mêler des consolations aux rigueurs de la piété, et après nous avoir instruits des devoirs difficiles que la vertu nous impose, d'animer notre courage par la vue des chastes délices et des douceurs ineffables qui sont, dès ici bas, la récompense de la sainteté.

Or c'est ce que Jésus-Christ a fait admirablement dans l'Evangile : si d'un côté il nous avertit que le royaume des cieux souffre violence, et ne s'emporte que par des efforts non interrompus, que la tristesse et les larmes sont le partage de ses serviteurs, qu'un chrétien doit renoncer à soi-même et porter sa croix tous les jours de sa vie ; de l'autre, il nous apprend que son joug est agréable et son fardeau léger, que nous y trouvons le repos de nos âmes et que l'observation de ses commandements est la source du véritable bonheur. En un mot, s'il ne nous dissimule pas les peines et les amertumes de la sainteté, il a soin de nous découvrir les délices et les avantages qui sont attachés à la pratique de la vertu; or, parmi ces avantages, j'en découvre trois principaux, et qui me paraissent bien propres à vous faire concevoir tout le bonheur de cette vie.

Le premier avantage est tiré de la pureté et de l'éclat que la sainteté communique à l'âme, cette joie tranquille et ineffable que produit la paix d'une bonne conscience et le témoignage qu'on se rend à soi-même de sa propre vertu. C'est le défaut de cette joie intérieure, de cette paix de la conscience qui fait le supplice ou plutôt le désespoir des méchants, qui empoisonne tous leurs plaisirs et qui les rend malheureux au milieu de leurs délices et de leur abondance. Formés à l'image de Dieu, destinés à le posséder éternellement, il est en nous une impression de la main du Créateur, un sentiment de notre propre excellence, un amour de l'ordre, un goût de la vertu que le péché ne peut jamais entièrement effacer ; semblables à ces édifices ruinés, qui dans les masures renversées, conservent encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de leur première forme : tout y paraît dans le désordre et dans la confusion ; mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces de ses fondements, et l'idée, le premier dessein et la marque de l'architecte.

Quel est donc le supplice ou plutôt le désespoir d'une âme, lorsqu'à la faveur de cette lumière intérieure, qui n'est autre chose que la marque, l'impression de Dieu, elle se considère elle-même, et qu'elle se voit souillée, dégradée, défigurée par le péché, séparée de Dieu, objet malheureux de sa colère, et de ses vengeances éternelles? C'est en vain qu'elle tâche de s'éviter soi-même ; c'est en vain qu'elle tâche de s'étourdir par l'amour des biens sensibles ; c'est en vain qu'elle s'imagine de trouver son repos et sa consolation dans la multiplicité des créatures : tous ces remèdes frivoles sont au dehors, et le mal est au dedans. Où en est-on réduit, lorsqu'on est obligé de s'éviter pour être heureux? Quelle espèce de néces-

sité qui laisse au cœur tout son trouble et son amertume? et quel repos peut-on avoir lorsqu'on est mal avec soi-même? Cette âme infortunée, qui porte partout le trait mortel qui la blesse et qui la déchire, partout elle entend une voix secrète qui lui reproche ses crimes, partout elle voit l'image du bonheur qui lui était destiné, et le supplice affreux qui l'attend; au milieu de toutes ces agitations, peut-elle goûter quelques plaisirs, et les criminels amusements par lesquels elle tâche d'enchanter sa douleur, ne se changent-ils point pour elle en poison mortel, et par le vide qu'ils renferment, et par le repentir qu'ils lui laissent? Mon Dieu! que cette situation est cruelle! Faut-il autre chose que le vice même pour punir l'homme corrompu?

L'état de l'âme sainte est bien plus doux et plus heureux. Convaincus que notre félicité est entre nos mains, qu'il ne faut ni traverser les mers, ni faire de grandes fortunes, ni briller dans des places éclatantes pour être heureux, mais que nous avons au dedans de nous-mêmes tout ce qu'il faut pour le devenir; le chrétien trouve dans son propre cœur et dans le témoignage de sa conscience la source d'une joie sainte et d'une paix inaltérable, joie si juste, si raisonnable, que les païens mêmes l'ont regardée comme la plus précieuse récompense de la vertu; joie tranquille qui n'est altérée ni par les inquiétudes, ni par les remords; joie durable, parce qu'elle est fondée sur les dipositions de l'âme, et indépendante des caprices de la fortune; joie qui s'augmente tous les jours à mesure que le cœur se purifie et que l'éternité approche.

Si quelque chose est capable de troubler une âme dans cet état heureux et tranquille, c'est la vue de ses iniquités; elle ne peut penser sans gémir à ces jours d'égarements et d'ignorance, qu'elle a passés loin de son Dieu, dans le tumulte et dans la licence des passions; mais dans ses gémissements mêmes et dans ses larmes, elle trouve des sujets de consolation. Quelle joie pour un pécheur converti et réconcilié avec Dieu, lorsqu'il compare son état présent avec celui du passé, lorsqu'il voit ses péchés noyés dans le sang de l'Agneau, et lavés dans les eaux salutaires de la pénitence; son cœur, qui était autrefois le séjour de l'esprit impur, devenu le sanctuaire de la justice et le temple de Dieu même; lorsqu'il se voit rétabli dans ses premiers droits, honoré de la qualité d'enfant de Dieu qu'il avait perdue par le péché, et en droit de prétendre à l'héritage éternel! et de quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve que des sujets de s'applaudir soi-même de son changement, que des motifs de zèle et de reconnaissance. L'histoire de ses égarements passés est l'histoire des miséricordes de Dieu sur lui; partout il découvre une providence attentive à le secourir; partout il reconnaît les soins empressés d'un Père tendre et miséricordieux: dans ses afflictions, dans ses disgrâces imprévues, dans ses dégoûts du monde; au milieu du monde même, dans les remords salutaires qui empoisonnent ses plaisirs, dans les invitations secrètes qui le rappelaient à la vertu au milieu des plus doux charmes du vice, dans les différents moyens de salut que Dieu lui ménageait depuis longtemps; et tout transporté de reconnaissance à la vue des bienfaits excessifs de Dieu, il s'écrie avec ce saint roi qui, près de descendre dans le tombeau, d'où il fut retiré par sa main toute-puissante : je me croyais, ô mon Dieu! séparé pour toujours de vous par mon péché; j'avais dit en moi-même : Je ne verrai plus le Seigneur, mon Dieu, dans cette vie; mais vous, Seigneur, vous avez eu pitié de moi lorsque j'étais le plus indigne de vos miséricordes; vous avez délivré mon âme, vous avez empêché qu'elle ne périt, vous avez jeté derrière vous tous mes péchés : *Eruisti animam meam ut non periret, projecisti post tergum tuum omnia peccata mea.* (*Psal.* LXXXV.) Ah! mes frères, concevez tout le bonheur d'une âme unie étroitement à Dieu, uniquement occupée du soin de reconnaître ses bienfaits, rassurée contre les alarmes par le témoignage de sa conscience. Eh! ne prendra-il jamais envie aux mondains d'éprouver toutes les douceurs et toutes les consolations de la vertu?

Le second avantage de l'âme sainte consiste dans l'intelligence et le goût des saintes Ecritures, qui font toute sa force et toute sa consolation. Ces chastes délices ne sont pas pour les méchants, et cette nourriture légère est trop délicate pour des cœurs livrés à l'amour des biens grossiers et sensibles; leurs passions répandent sur leur esprit un voile épais qui les empêche d'entendre les Livres saints, d'en découvrir le sens, d'en pénétrer la profondeur, d'en sentir toute la beauté; ils n'y trouvent rien que d'austère et que de rebutant, des maximes exactes et sévères qui s'opposent à tous leurs penchants, qui condamnent tous leurs désordres; des menaces, des foudres, des anathèmes prononcés contre leurs crimes; bien loin donc de quitter ces livres divins, si la curiosité les engage à les ouvrir quelquefois, ils ne les lisent qu'avec aversion et qu'avec une secrète horreur; ils seraient tentés d'imiter la conduite de ce roi impie d'Israël qui osa porter ses mains profanes et sacriléges sur le livre de la loi pour le déchirer, et ils voudraient, s'il leur était possible, anéantir pour toujours ces monuments sacrés, sur lesquels ils doivent être jugés et condamnés au dernier jour.

Il n'en est pas ainsi de l'âme sainte, détachée de toutes les choses de la terre, et habitant déjà par sa foi dans le ciel, elle fait sa plus douce consolation de la lecture des Livres saints, parce qu'elle n'y trouve rien qui ne fortifie en elle ses bons sentiments, qui ne lui inspire la haine du vice et l'amour de la vertu; ici elle remarque avec admiration la providence de Dieu sur son peuple choisi, les grâces dont il l'a comblé, les miracles qu'il a opérés en sa faveur, les moyens dont il s'est servi pour le préparer au grand ou-

vrage de l'incarnation, et le soin qu'il a eu de laisser dans toute la loi ancienne des traces et des figures de Jésus-Christ. Là elle recueille avec une sainte avidité ces maximes courtes, mais si belles, si instructives que le plus sage des hommes nous a laissées pour régler notre conduite. Tantôt elle va chercher dans les prophètes ces descriptions pompeuses de la vanité, ces images nobles et brillantes sous lesquelles nous sont représentées les récompenses des justes et les supplices des méchants; tantôt elle puise dans les psaumes ces mouvements d'une piété tendre et d'un cœur touché, ces traits vifs et animés par lesquels une âme s'élance vers Dieu; tantôt elle étudie dans les évangiles le sens caché des paraboles, les vérités les plus importantes renfermées sous les images les plus naïves, ces instructions si simples en apparence, mais si majestueuses dans leur simplicité, et si fécondes que nous y trouvons la guérison de tous nos vices et la règle de toutes nos vertus. De là, passant à ces lettres admirables que les apôtres écrivaient aux fidèles de leur temps, elle y remarque avec étonnement cette profondeur de doctrine, cette sublimité de pensées, cette force d'expressions, cette éloquence mâle et persuasive que tout l'art des hommes ne pourra jamais égaler, cet esprit de force, de prudence, de zèle, de charité qui y est répandu de tous côtés, qui se fait sentir aux personnes mêmes médiocrement attentives; partout elle trouve de quoi nourrir sa foi, de quoi animer son espérance, et de quoi la consoler dans son exil.

Ici je vous prends à témoins, vous qui faites de la lecture des Livres saints vos plus chères délices et votre plus consolante occupation, en ai-je trop dit pour exprimer ce que vous pensez ? Est-il rien qui approche de la beauté de ces livres divins, du plaisir que vous goûtez à les méditer tous les jours? Quelle force! quelle noblesse! quelle élévation! quels traits! quelles images! quelles idées de la grandeur de Dieu et de la bassesse de l'homme! quelle peinture de la félicité future et de l'état malheureux des mondains! Que de sages précautions contre le vice! que d'attraits puissants pour la vertu! Je ne m'étonne plus de ce que les Juifs, échappés à la fureur de leurs ennemis chassés de Jérusalem, privés de leurs biens, de leurs femmes, de leurs enfants qu'on égorgeait cruellement à leurs yeux, se consolaient au milieu de tous ces maux, par la conservation des Livres saints qui leur étaient restés. Je ne m'étonne plus de ce que les premiers fidèles les avaient en grande vénération, les lisaient avec tant d'assiduité, y puisaient assez de force et de courage pour braver les plus rudes tourments; je ne m'étonne plus de ce qu'ils regardaient avec tant d'horreur, de ce qu'ils séparaient même de leur communion ceux qui avaient été assez lâches pour les livrer aux infidèles, de ce qu'ils portaient même quelquefois leur zèle jusqu'à vouloir que ces monuments sacrés fussent renfermés dans leur tombeau et mêlés, pour ainsi dire, avec leurs cendres pour servir de gage et de témoignage de leur fidélité au jour de la révélation. Puisse ce premier esprit se ranimer encore de nos jours! puisse cet amour des divines Ecritures se ranimer dans un siècle comme le nôtre, où l'on se pique de goût et de discernement pour la vérité.

Le troisième avantage de l'âme sainte est fondé sur la confiance qu'elle a d'appartenir à Dieu, sur l'espérance inébranlable de le posséder un jour; en effet, quoique personne ne puisse savoir certainement s'il est digne d'amour ou de haine, quoique le témoignage d'une conscience qui ne vous reproche rien ne suffise pas pour nous justifier auprès de Dieu, et que le plus juste doive toujours opérer son salut avec crainte et tremblement, il est néanmoins certaines marques qui nous peuvent donner une confiance juste et raisonnable que nous appartenons à Jésus-Christ, et par lesquelles l'Esprit-Saint rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, toutes ces marques précieuses, tous ces caractères de prédestination se trouvent réunies dans l'âme sainte; cette conformité avec Jésus-Christ d'actions, de sentiments et de désirs, cette sainte impatience d'arriver à la perfection, cette haine du péché, ce goût de la vertu, ces lumières qui éclairent son esprit, ces consolations que la grâce répand dans son cœur, ne sont-ce pas là comme autant de voies éloquentes par lesquelles Dieu dit à l'homme juste qu'il est son fils bien-aimé, l'objet de toute son affection et de toute sa tendresse : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* (*Matth.*, XVII.)

De là cette espèce d'insensibilité pour toutes les choses de la terre, ce détachement universel d'une âme à qui Dieu suffit; de là cette sainte sécurité qui n'exclut pas la vigilance et le travail, mais qui bannit seulement les alarmes et les inquiétudes excessives; de là cette confiance dans les promesses de Dieu et dans ses miséricordes, cette espérance ferme de le posséder un jour, d'entrer dans les tabernacles éternels, de ne faire qu'un corps avec les élus de Jésus-Christ, dont il sera le chef pendant toute l'éternité, espérance qui ne confond pas, parce qu'elle est fondée sur la promesse d'un Dieu, affermie par son sang, entretenue par les douceurs ineffables de la charité, que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs.

Ici, hommes aveugles dominés par l'amour du siècle, comparez, si vous l'osez, vos voies inquiètes, vos plaisirs profanes, toujours mêlés de chagrins et de remords, avec les plaisirs purs et les ineffables consolations du juste; rougissez de voir qu'il vous en coûte plus pour vous perdre qu'il n'en coûte aux saints pour se sauver, et qu'obligés de leur céder le bonheur de l'autre vie, vous ne pouvez pas même leur disputer celui de la vie pénitente. Ne puis-je donc pas vous adresser ici ces belles paroles du Roi-Prophète : Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti? jus-

qu'à quand prendrez-vous, pour arriver au bonheur, une route qui vous en éloigne? *Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* (*Psal.* IV.) Sachez que le Seigneur a rempli son saint d'une gloire admirable, qu'il se plaît à l'élever, à le récompenser dès cette vie par les caractères de prédestination qu'il imprime sur lui, par la joie qu'il répand dans son cœur; sachez, en un mot, qu'il n'y a que trouble et affliction pour les méchants, et que le véritable bonheur est inséparable de la sainteté : *Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum.* (*Ibid.*)

Mais peut-être regardez-vous les portraits que nous vous faisons du bonheur du juste comme des portraits flattés, comme des saillies d'une imagination échauffée plutôt que comme de fidèles expressions de la vérité? Eh bien! ne nous croyez pas, mes frères, quoi qu'en vérité quel intérêt aurions-nous à vous tromper? mais croyez-en du moins tant d'âmes fidèles qui servent le Seigneur dès leurs plus tendres années, qui publient hautement qu'elles n'ont trouvé que paix et que consolation à son service; croyez-en les mondains eux-mêmes, qui avouent tous les jours en gémissant que la voie du juste est la plus courte et la plus sûre pour arriver à la félicité ; croyez-en votre propre expérience ; éprouvez par vous-mêmes si ce que je vous dis est vrai. Donnez-vous à Dieu, mais sincèrement et de bonne foi ; tâchez de devenir saints, votre état et le nom de chrétien vous y engagent; bientôt vous reconnaîtrez que nos portraits, bien loin d'être flattés, n'expriment qu'une partie de la vérité; que les consolations du juste sont au-dessus de toutes nos expressions et de toutes nos pensées ; en un mot, que la sainteté est une félicité commencée dès cette vie, qui doit durer et se perfectionner dans l'éternité, que je vous souhaite au nom du Père, etc. *Amen.*

SERMON II.

Pour le jour de la Purification.

DE L'OBSERVANCE DE LA LOI.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysis, tulerunt illum in Jerusalem ut, sisterent eum Domino sicut scriptum est in lege Domini (*Luc.*, II.)

Les jours de la purification marqués par la loi de Moïse étant accomplis, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur comme la loi l'ordonne.

Qu'il est saint, qu'il est auguste ce sacrifice du ciel, que le disciple bien-aimé nous décrit dans son *Apocalypse!* Il voyait comme il le rapporte, venir à cette oblation un Agneau pur, une vierge sans tache, de saints vieillards ; on y chantait dans une paix profonde des cantiques d'actions de grâces, et au pied de l'autel sacré il n'y avait rien qui ne devînt une hostie.

Mais qu'y voyait-il, ce saint apôtre, dans le temple de la gloire de Dieu, que celui de Jérusalem aujourd'hui ne nous expose? Jésus-Christ offert est cet Agneau pur, Marie est cette vierge sans tache, et Siméon priant représente ces bienheureux vieillards qui environnaient le trône de l'Agneau immolé ; le cantique qu'on y prononce n'est qu'une expression de celui du ciel; enfin, de tous ceux qui se trouvent dans le temple, chacun vient offrir une victime à son Dieu : Joseph ses pleurs, Marie son fils, Siméon sa vie, Jésus son cœur et tout avec lui.

Oh! par combien d'hosties saintes, le temple du Seigneur est-il consacré! Et nous aussi mes frères, allons y sacrifier : trop de victimes qui nous précèdent nous y appellent; immolons-nous. C'est tout le désir et la plus douce consolation du Père des miséricordes, qui dans cette auguste solennité, ne semble nous offrir plus particulièrement l'exemple de Marie, que pour nous donner l'idée la plus parfaite du sacrifice qu'il attend des chrétiens. Car quels sont les vrais caractères, dit saint Augustin, du grand sacrifice que nous devons à Dieu? offrez-lui vos esprits par une soumission aveugle, donnez-lui vos cœurs par une obéissance entière. Voilà l'holocauste qu'exige de vous le Seigneur.

Or, sur ce principe, que manquait-il au sacrifice de Marie? Qu'elle est éloignée de vouloir y dérober quelque chose d'elle-même! Elle vient s'immoler tout entière au pied de l'autel sacré : son esprit y est immolé par la soumission aveugle à une loi qui la mettait dans un état de dégradation et de honte, son cœur y est sacrifié tout entier par l'immolation qu'elle fait à Dieu de ce qu'elle a de plus cher au monde; et voilà ce que nous ferions si nous étions bons chrétiens et si l'esprit qui nous anime était un esprit d'hostie : nous mettrions sur l'autel, à l'exemple de Marie, et notre esprit, par une obéissance aveugle à la moindre des lois du Seigneur : *Secundum legem Moysi*, et notre cœur, par une oblation généreuse de tout ce que nous avons de plus cher : *Tulerunt illum ut sisterent Domino.* Car voilà les deux grands caractères du sacrifice de Marie, et les conditions essentielles que doit avoir le nôtre pour plaire à Dieu et attirer sa miséricorde sur nous. Soumission aveugle aux lois du Seigneur, contre les vains prétextes qu'on apporte pour s'en dispenser, oblation entière contre les réserves. Voilà mon dessein ; heureux si nous pouvions dire aujourd'hui avec vérité à la vue des hosties saintes que le mystère nous représente : Je me suis senti touché et j'ai fermement résolu de sanctifier cette hostie de moi-même, que Dieu veut et que depuis si longtemps j'aurais dû lui consacrer. Demandons au Saint-Esprit les secours qui nous sont nécessaires, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Et d'abord, que de raisons dispensent Marie de la loi qu'elle veut subir et semblent décider pour elle et l'en excepter! Quelle est cette loi et que porte-t-elle? C'est la loi de la purification, qui n'est faite que pour les femmes souillées après l'enfantement; mais dans Jésus que de sainteté! dans Marie que d'innocence! Ce fils qu'elle avait mis au monde,

n'était que le gage précieux de sa pureté, il ne pouvait que la conserver et l'accroître. Ce divin soleil qui la pénètre, l'éclairait si parfaitement qu'il ne laissait pas la moindre ombre en elle, et sa virginité, qui auparavant n'était qu'une simple vertu, devient après un grand mystère.

Oh! que cette loi si humiliante pour la Mère d'un Dieu, pouvait bien lui paraître étrangère où lui devenir indifférente! mais que des principes plus nobles la conduisent! Destinée à réparer par l'obéissance ce qu'avait perdu l'homme par l'infraction, elle n'appréhende rien de ce que craignait tant la mère du Sage : *Erimus ego et filius meus peccatores.* (III *Reg.*, I.) Aux dépens de toute sa gloire elle vient se purifier, et lorsque rien ne l'obligeait à se purifier, son amour et son humilité l'y engagent.

Oh! qu'une telle hostie nous conduise, mes frères, nous qui nous faisons une soumission arbitraire de l'obligation essentielle de la loi du Seigneur, qui loin d'en embrasser sans distinction tous les articles, nous choisissons ceux qui nous accommodent le mieux, ou qui nous incommodent le moins, comme si toutes ces lois et tous les points qu'elles renferment ne partaient pas toutes du même auteur, comme si elles ne promettaient pas toutes la même récompense. Lâches que nous sommes, nous rejetons ces lois pures, parce qu'elles ne sont pas de notre goût; et comme notre amour-propre les étend ou les rétrécit à son gré, il nous les fait quelquefois rejeter sur de vains prétextes d'exemptions, sur nos dignités et notre rang, sur le soin de notre réputation, sur l'amour de notre liberté, sur les obscurités et les ambiguités de la loi, sur sa sévérité, sur son incompatibilité avec certaines situations de la vie, enfin, sur la légèreté de la loi. Voilà les prétextes de dispenses qui mettent obstacles à notre sacrifice, et qui nous empêchent! ô mon Dieu, d'obéir avec humilité à votre loi sainte. Reprenons, et plaise au Seigneur que nous puissions ici confondre l'illusion et la témérité de ces faux prétextes!

Premier prétexte d'illusion : sur la nature des dignités et de votre rang. Marie loin de chercher, pour se soustraire à la loi de purification, une dispense et un privilége d'exemption dans son rang et dans sa dignité glorieuse de mère d'un Dieu, cette raison qui paraît si forte ne l'empêche point cependant de remplir les devoirs humiliants de sa servante, et plus elle a de dignité et de grandeur, plus elle veut avoir de soumission et d'obéissance.

Vous chrétiens, au contraire, quand vous êtes dans un état relevé, vous vous croyez au-dessus des lois; vous n'êtes riches ou nobles que pour renoncer à cette religion sainte qui vous ordonne le détachement et l'humilité; être mortifié dans ses sens, libéral envers son prochain, réglé dans sa dépense, ennemi des maximes du monde, fidèle au jeûne et à l'abstinence, tout cela est regardé chez vous, grands de la terre, comme incompatible avec la noblesse du sang et avec les apanages du rang et de la condition; vous vous permettez sans scrupule la fierté, les hauteurs, la mollesse, le faste, les plaisirs, la bonne chère, comme les priviléges de votre état; il semble qu'il y ait un autre Evangile, une autre voie de salut pour vous que pour le reste des hommes. Il y en a un autre en effet, mais c'est que comme vous êtes plus exposés aux occasions du péché vous devez-être aussi plus pénitents, plus vigilants et plus circonspects.

O riches du siècle, dites-nous donc qui vous a dispensés et donné le droit de secouer ainsi le sacré joug des lois les plus respectables du Seigneur? et Dieu juste ne vous a-t-il donc comblés de plus de biens et de faveurs que les autres, que pour vous en rendre plus infractaires? Ah! écoutez-le, il vous dit lui-même que vous n'êtes grands riches, placés sur la tête des autres, distingués dans le monde, que pour devenir les modèles d'obéissance et de fidélité; c'est là votre distinction, vos titres, votre grandeur, et c'est là le grand dessein que Dieu a eu en vous élevant au-dessus de vos frères. Dès là que vous n'obéissez point à ses lois fidèlement, vous n'avez plus de rang dans le monde, vous n'y occupez plus de place, parce que vous ne répondez plus aux usages saints que Dieu voulait que vous fissiez de votre grandeur, de votre autorité; parce que vous rendez vaines les fins admirables qu'il s'était proposées en vous élevant, et que loin d'être aux autres des modèles d'édification, vous leur devenez un sujet de scandale et de ruine : *Erit in ruinam habitantibus Jerusalem.* (*Isa.*, VIII.)

Second prétexte d'exemption : sur le soin de sa réputation. Que celle de Marie semblait souffrir dans l'observance légale de sa purification! Elle était vierge et sans passions même; cependant, plutôt que de ne pas obéir à la loi, elle s'expose à donner des soupçons sur sa virginité et à faire croire qu'elle est souillée comme les autres femmes, et ne connaît point d'autre gloire que celle d'être soumise à son Dieu.

En cela qu'elle vous confond, lâches chrétiens, qui regardez le soin de votre honneur comme un titre qui vous dispense de l'observance de la loi, dès qu'elle vous paraît humiliante! Si nous voulons par la pénitence renouveler en vous la loi de la purification qui n'est plus, si nous exigeons après une vie toute de désordres que vous donniez quelques marques de douleur et de la sincérité de votre repentir, si nous voulons vous tenir quelque temps séparés de la sainte participation de nos mystères, cette loi vous paraît trop humiliante; votre fausse délicatesse nous oppose mille raisons de bienséance pour vous en dispenser, et, comme Saül, vous voulez bien secrètement avouer que vous êtes pécheurs, mais comme lui, vous demandez qu'au moins l'on vous honore devant le peuple : *Sed nunc honora me coram senioribus populi mei.* (I *Reg.*, XV.)

Mais je vous demande : quel droit donc avez-vous à cette réputation dont vous êtes si jaloux, depuis que vous l'avez si honteusement prostituée au crime? Que méritez-vous, que confusion, que honte? et ne seriez-vous point trop heureux de pouvoir vous réconcilier avec un Dieu si justement irrité contre vous, fût-ce même au prix de toute votre gloire? Ah! la véritable grandeur de l'homme est d'obéir à la loi de son Dieu; dans le désordre, dans l'infraction de cette divine loi tout est vil, tout est méprisable, tout y est plein d'humiliation et de bassesse; dans l'obéissance de cette loi tout est grand, respectable; tout y est plein de noblesse, tout y respire cette véritable force qui rend l'homme supérieur à toutes choses et à lui-même. Observez-la, disait autrefois la sainte mère des Machabées à ses enfants, observez-la cette loi divine, et par cette observance vous serez couverts de gloire : *Quia in ipsa gloriosi eritis.* (I *Mach.*, II.) Alors c'était la soumission à la loi du Seigneur qui faisait les héros; quand on en observait fidèlement les articles, on était plus estimé et plus honoré que les plus grands conquérants, et si en ces temps fortunés où tous les cœurs soumis à la loi étaient si respectables, que sera-ce en ces malheureux jours où tout le monde est rebelle, où un homme fidèle aux lois du Seigneur est un spectacle si rare? Que de gloire n'acquerrera-t-on point par son observance? *In ipsa gloriosi eritis.*

Troisième prétexte : sur l'amour de notre liberté. Marie n'était point forcée d'obéir à la cérémonie légale de la purification; elle n'avait donc qu'à user de son droit et s'en dispenser, puisqu'elle était distinguée de toutes les autres femmes; mais elle aime mieux dépendre de Dieu que d'elle-même, et regarde comme le meilleur usage qu'elle puisse faire de sa liberté, que de s'engager au Seigneur par un éternel sacrifice

Nous, trop jaloux de notre liberté, nous ne voulons dépendre que de nous-mêmes; si on nous propose des lois de tempérance, de modestie, de jeûne, d'éloignement du monde, de ses compagnies dangereuses, de ses spectacles pernicieux, de ses créatures perverses, de la fuite des occasions, des vanités et des plaisirs des sens, nous nous plaignons qu'on veut trop nous contraindre, qu'on nous engage dans des entreprises injustes, qu'il vaudrait autant mourir que de vivre dans une situation si gênante. Dans ces importantes occasions où il s'agit du choix d'un état, de prendre une profession, de monter à un poste, d'occuper une place, ah! la volonté de Dieu n'y est comptée pour rien; nous oublions que nous avons plus haut un maître absolu, un supérieur éclairé qu'il faudrait mettre à la tête de tous nos conseils, et dont la volonté doit régler nos projets, et d'où dépend notre salut et notre destinée; et au lieu de cela, nous y substituons nos faibles vues, nos intérêts, nos goûts, nos penchants, les règles de la politique humaine, nos passions et nos caprices. Nous voudrions s'il était possible, ôter à ce Dieu l'empire de ce monde, quoique nous sachions bien que rien sans lui ne subsistera un instant.

Prétexte d'exemption sur la sévérité de la loi. Que celle de ce jour avait de sévérité pour Marie! Siméon lui montre de loin ce glaive de douleur qui devait bientôt percer son cœur; ce temple où elle va présenter son Fils, lui devient comme un Calvaire, et l'autel sacré où elle met son offrande, lui représente par avance la croix, les souffrances, la passion, la mort, et enfin le sacrifice de son Fils, et c'est à cela qu'elle se soumet, ne voulant faire qu'un seul et même sacrifice.

Nous, dans le sacrifice que nous faisons de notre esprit à la loi du Seigneur, nous ne voulons que des choses douces, faciles et commodes, quelques prières froides, quelques aumônes légères, quelques jeûnes adoucis, quelques œuvres éclatantes. Il est vrai que nous n'osons pas ouvertement renoncer au salut, mais nous le faisons dépendre de certains devoirs commodes de certaines vertus en recommandation chez les honnêtes gens, et que le monde lui-même nous prescrirait quand l'Evangile ne les ordonnerait point, comme la justice, la probité, la bonne foi, la droiture; mais pour les lois pénibles et les vertus austères qui pourraient coûter quelque violence, telles que sont la haine de soi-même, la fuite du monde, l'éloignement des objets dangereux, des compagnies mondaines, des plaisirs, des spectacles, le crucifiement de la chair, une vie sainte de pénitence, de renoncement, de souffrances; toutes ces lois, quoique saintes, toutes indispensables qu'elles soient à un chrétien qui veut opérer son salut, et surtout à des pécheurs si redevables envers la justice divine, nous trouvent révoltés et indociles. Nous nous faisons là-dessus des consciences larges qui nous rassurent. Tout devoir qui est onéreux nous paraît injuste, tout commandement s'il nous incommode nous devient une excuse; comme si les lois de Dieu étaient nos lois, et qu'elles dépendissent de nous, nous les adoucissons et interprétons, nous les fléchissons au gré de nos désirs; nous n'y apportons qu'une obéissance de goût, d'honneur, de caprice. De tempérament incapables de soutenir la moindre épreuve et les plus légers combats, comme l'épouse des cantiques, nous écoutons la voix de notre bien-aimé, quand il veut nous faire aller par des chemins battus, par des voies larges et commodes, mais nous l'abandonnons dès qu'il faut le suivre dans des sentiers étroits et tout couverts de peines. Enfin, quand on embrasse sans hésiter une loi qui va remplir toute sa vie d'afflictions, d'amertumes, d'alarmes, nous regardons avec indifférence toutes les lois du Seigneur qui n'entrent point dans le plan de notre mollesse. Mon Dieu, quand on aime on est si courageux; rien ne paraît difficile quand on est bien animé par le désir de plaire! Que nous avons donc peu d'amour pour vous, quand pour vous obéir et observer vos saintes lois, tout nous paraît difficile!

O pécheurs misérables, pouvons-nous souffrir dans notre cœur de si fortes passions, de si grands crimes, et nous plaindre que la loi qui les punit est trop rigoureuse? Non depuis que par le péché nous sommes devenus rebelles à notre Dieu, nous avons besoin des lois les plus sévères pour nous retenir, et nous ramener à son domaine.

Prétexte d'exemption sur l'incompatibilité de la loi avec des conjonctures des situations de la vie. Ne consultez que la raison: Marie ne pouvait-elle pas dans son état se dispenser de subir une loi qui supposait une souillure qu'elle n'avait pas? la singularité de son enfantement, l'indigence même qui ne l'obligeait qu'à une offrande si modique? Mais elle ne fait point d'attention à toutes ces conjonctures, et, de toutes les lois que le Seigneur a faites, elle croit qu'il n'en est aucune par qui l'homme ne doive rendre hommage à son Dieu en tout temps et en toutes occasions.

Et nous, de toutes ces mêmes lois, en est-il une seule qui ne nous paraisse incompatible avec notre état? Et en certaines conjonctures, faut-il jeûner? on est faible; faut-il donner l'aumône? on est pauvre; se mortifier? on est jeune; se recueillir? on se doit au monde. Faut-il pardonner? il y a de la bassesse; faut-il s'éloigner des compagnies? la bienséance ne le permet pas; faut-il être plus modeste dans ses parures? la coutume le défend; faut-il enfin se convertir? il n'est pas temps encore. Ainsi faisons-nous aller les lois du Seigneur au gré de notre incontinence; ainsi regardons-nous les préceptes de notre sainte religion comme inalliables avec ce cercle d'amusements et d'affaires temporelles qui composent toute notre vie. Il semble que nous les observerions si nous étions dans un autre état et dans d'autres conjonctures que dans celles où la main de Dieu nous a placés, mais dans celles où nous nous trouvons, ces divines lois nous paraissent impraticables. Nous nous figurons que dans un état de maladie, nous sommes exempts de toutes les lois et de tous les devoirs du christianisme, parce que nous nous trouvons inhabiles à la prière et aux lectures pieuses, au jeûne, à l'abstinence; mais nous ne pensons pas que la patience soit alors pour nous toute la loi, que souffrir avec résignation, c'est prier, méditer, jeûner, faire pénitence; c'est véritablement accomplir tous les points de la loi, puisque c'est faire tout ce que Dieu veut que nous fassions en cet état, et que c'est remplir tous les devoirs possibles et essentiels des conjonctures et de la situation particulière où il nous a lui-même placés. O vous, qui nous alléguez pour dispense légitime de la loi du Seigneur, la situation et les conjonctures où vous vous trouvez dans votre état, dites-nous hommes aveugles, est-il donc une seule situation dans la vie, une seule conjoncture, un seul état, où nous ne soyons à Dieu, sous l'empire de Dieu, dépendants de son domaine; et si dans toutes les situations où vous pouvez être, vous lui appartenez, et si partout et en tout temps vous dépendez de lui, pourquoi ne pas lui obéir et observer ses lois?

Enfin, prétexte d'exemption sur la légèreté de la loi. Marie, malgré ses priviléges, ne demande pas à s'en exempter; ne voulant pas que la religion commence en elle par une dispense, et jugeant que, dans ce qui regarde Dieu, tout est grand, tout est respectable, elle remplit tout, elle observe tout dans la loi, jusqu'aux cérémonies les plus légères.

Ici, quel sujet de confusion pour vous! Dans l'observance des lois du Seigneur, vous ne voulez jamais accomplir que le plus nécessaire et le plus essentiel. Tel qui se croit réglé et irréprochable dans la colère, dans l'ambition, dans l'impureté, dans la vengeance, dans l'amour du monde, ayant voulu se faire des limites sur les préceptes qui défendent tous ces crimes, se trouvera emporté si loin au delà de toutes les bornes, sans même qu'il s'en soit aperçu, qu'il n'y aura plus de loi pour lui, et que, pour ne vouloir que les lois communes, il n'en gardera pas une seule en particulier. Toujours la balance à la main, il veut étendre la loi plus loin qu'elle ne va et mesurer ses préceptes sur ses penchants, se demandant sans cesse, est-ce un commandement ou n'est-ce qu'un conseil? est-ce un péché mortel ou n'est-il que véniel? C'est ainsi qu'on se fait maintenant sur les plus saintes lois une mesure d'obéissance à son gré; craignant d'être trop exact envers Dieu, on ne lui donne tout au plus que le nécessaire: on se contente de lui obéir à la lettre sans chercher à lui plaire. N'ayant qu'une religion timide et imparfaite, il se trouvera, à le bien prendre, qu'on n'en a point du tout.

O malheur de tous le plus effroyable, mais qui ne regarde pas Marie, que sa fidélité aux moindres lois élève à la perfection la plus sublime! demandez-vous qui limite cette fidélité de Marie? C'est vous-mêmes, âmes injustes et timorées qui, croyant devoir donner autant et plus à l'observance de la loi du Seigneur que vous avez donné à la pratique du vice et au déréglement des passions, vous écriez avec le Prophète-Roi: mon Dieu, je m'assujettis sans réserve à vos divines lois: *Ad omnia mandata tua dirigebar.* (*Psal.* CXVIII.) Avant mes prévarications, je pouvais être moins fidèle et vous exigiez peut-être moins de moi; mais, depuis mes malheurs, il ne doit plus y avoir de distinction pour moi entre vos commandements; tout dans eux me devient sacré. Il ne peut plus y avoir aucune de vos lois qui soit étrangère à mon état ni indifférente à ma misère. Peut-être que celle que j'oublierais de pratiquer est celle où vous avez plus particulièrement attaché mon salut et vos miséricordes; crainte de la manquer, je veux n'en omettre aucune: *ad omnia*, et, tout dévoué à votre service et à ma religion, je vais me donner tout entier à vos divins commandements. Mon péché a violé toute votre loi sainte, ma pénitence va l'embrasser tout

entière; trop de lâcheté m'a rendu rebelle à vos aimables préceptes, un saint excès de soumission en va réparer l'infraction et, même de cette obéissance pleine et entière, non-seulement je vais me faire un devoir, une obligation, une dette, mais un plaisir, un bonheur, un fond de paix et de confiance; et si une seule de vos lois, quand je l'ai observée fidèlement, m'a donné tant de joie, que sera-ce quand je les aurai toutes accomplies? *ad omnia mandata tua*, etc. Mais ce serait peu de soumettre notre esprit à la loi, contre les prétextes qu'on apporte pour s'en dispenser, il faut encore y donner tout votre cœur contre les indignes recrues qu'on y fait; et à la soumission parfaite il faut joindre à l'exemple de Marie, une obligation entière. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Que Dieu est grand sur nous, Messieurs! que l'empire qu'il a sur les hommes est universel! que son domaine est absolu sur toutes ses créatures! Je suis, dit-il lui-même, dans ses Ecritures, le Seigneur par excellence, le suprême dominateur sur toutes choses; tout vient de moi; tout est à moi, tout dépend de moi, et toi, ô homme, tu m'appartiens encore par des droits et des titres plus sacrés et plus particuliers que tout le reste. C'est moi qui t'ai créé, qui t'ai racheté, qui t'ai conservé; sans moi tu serais encore dans le néant et dans la perdition; tu n'es que l'ouvrage de mes mains et de ma grâce; si je t'abandonnais un seul moment, tu retomberais dans la poussière et dans la misère d'où je t'ai tiré: *Mea sunt omnia.*

Or comment, Messieurs, reconnaîtrons-nous ce domaine si grand que Dieu a sur nous, si nous ne lui offrons le sacrifice tout entier de tout l'attachement de notre cœur à ses saintes volontés? et puisque son domaine suprême s'étend sur tout ce que nous sommes et sur tout ce que nous avons, donnons lui notre cœur tout entier et avec lui tout nous-mêmes: *Mea sunt omnia.* Mais quels sont donc tous les caractères de l'intégrité de notre cœur et comment le pouvons-nous donner à Dieu tout entier? C'est de lui offrir ce que nous aimons le plus et ce que nous avons de plus cher; et non-seulement de le lui offrir sans ménagement, mais sans retour.

Et voilà ce qui rend l'obéissance de Marie à la loi de la purification si pleine et si entière: c'est qu'elle y sacrifie à Dieu ce qu'elle a de plus cher dans son cœur, sans restriction et sans dédommagement et par là condamne deux grands abus: c'est que, ou ne sacrifiant jamais qu'une partie de nous-mêmes, nous nous réservons ce qu'il y a de plus cher dans notre cœur, ou si nous sacrifions tout notre cœur, nous nous ménageons des consolations et des adoucissements qui affaiblissent notre sacrifice. Car qui de nous, si nous cherchons de bonne foi, ne trouvera pas dans sa conscience ces malheureuses dispositions? et peut-on y penser sans gémir et pleurer, et sans s'écrier avec celui dont il est parlé dans les *Proverbes*: Ah! que jusqu'ici j'ai donc mal sacrifié mon cœur à Dieu et que mon holocauste doit lui être abominable? *Hostiæ impiorum abominabiles, quia offeruntur ex scelere.* (*Prov.*, XXI.)

1° Le sacrifice que vous devez faire à Dieu ne se fait point de victimes étrangères, mais de tout ce qu'il y a de plus vivant dans le cœur et du cœur lui-même; voyez si vous offrez à Dieu ce que vous aimez davantage et réglez votre sacrifice sur celui de Marie. Jugez s'il ne lui en coûte rien de faire le sacrifice d'un Dieu à un Dieu. Hélas! elle prend pour victime un fils si aimable; comme Dieu, il attirait tous ses hommages; comme homme, il gagnait toute sa tendresse. Ce que nous regardons comme une faiblesse naturelle dans les autres mères, était une grâce et une perfection dans cette chaste vierge. O mon Dieu, quelle hostie, et qu'elle était sainte!

Comprenez toute la grandeur de ce sacrifice, parents lâches qui m'écoutez; si la grâce de Jésus-Christ porte un coup bienheureux dans le cœur d'un enfant que vous aimez, pour le mettre à couvert des dangers du monde dans la religion et dans la solitude, quelle peine n'avez-vous pas à lui abandonner la victime que vous voulez réserver pour le monde, imitant en cela ces parents barbares qui, par un culte détestable, immolaient leurs enfants à Moloc, et les faisaient mourir dans leur sacrifice impie, de peur de les consacrer au Seigneur qui les leur demandait?

Vous qui, par une préférence bizarre, consacrez à l'Eglise ce que vous avez de plus imparfait et de plus défectueux, de plus corrompu, de moins éclairé dans vos familles et de moins propre à tout ce que vous voulez que nous soyons dans notre état, vous ne lui offrez que des hosties forcées qu'il rejette, et pendant que votre lâche cœur lui refuse, lui conteste celles qu'il veut avoir, vous vous faites d'un autre enfant chéri, à qui vous immolez tous les autres, une idole que vous adorez; au lieu de venir déposer à ses pieds l'autorité qu'il vous a donnée sur vos enfants, vous l'employez tout entière à les lui refuser. Quand même ils obéiraient à la grâce qui les sollicite, qui les presse, vous venez disputer avec eux; vous dites que vous ne résistez à leurs pieux desseins que pour les éprouver, que pour les faire attendre, et sous prétexte de mieux assurer leur vocation vous les arrachez à la grâce et la leur faites perdre. Ne dirait-on pas que vous êtes comme l'ange qui retint la main d'Abraham.

Quelquefois même vous leur insinuez ce qui peut contribuer à les retenir avec vous, et, leur débitant une morale au gré de vos penchants, vous leur faites entendre qu'on peut se sauver dans le monde comme dans le cloître, dans le siècle aussi aisément que dans l'Eglise; vous leur dites comme Pharaon à Moïse: *Sanctificate Deo vestro in terra hac* (*Exod.*, VIII), faites votre sacrifice ici, puisque vous y êtes; pourquoi vouloir aller dans une terre étrangère? Demeurez

avec nous et n'allez pas plus loin : *Longius ne abeatis.* (*Ibid.*)

Voilà ce que vous faites pour empêcher le sacrifice d'un enfant chéri que vous aimez; mais savez-vous bien ce qui en arrive? Ah! vous la réduisez, cette âme infortunée, à vous désavouer devant Dieu, et à lui demander secrètement du secours contre vous-mêmes. Ne sachant quel parti prendre entre le ciel qui l'appelle et vous qui la retenez, dans la nécessité fatale où vous la mettez d'être infidèle à Jésus-Christ ou de vous devenir désagréable, disposée à suivre son Sauveur, mais embarrassée de vous quitter; trop divisée par les mouvements divers qui se combattent dans son âme, c'est-à-dire les sentiments de la nature et ceux de la religion, que voulez-vous qu'elle devienne? Ah! pour son malheur et le vôtre, elle périra par votre tendresse, vous périrez par sa lâcheté, et faute d'avoir surmonté par une sainte violence ce qu'il y avait en vous de trop fort dans les sentiments naturels, votre perte sera commune.

Rien de pareil n'affaiblit le mérite du sacrifice de Marie; supérieure à elle-même, elle n'écoute point la voix de la nature; pleinement attentive à l'action sainte qu'elle va faire, tout occupée des grandes miséricordes que la toute-puissance de son Dieu a répandues sur elle, sans s'émouvoir, sans s'attendrir, elle fait la grande oblation à son Fils, au Seigneur. Toute la force de son âme demeure entière pour Jésus-Christ, et en offrant ce divin objet elle offre tout, et toutes ses autres oblations se réunissent dans cette hostie qu'elle immole. Ah! qui pourrait concevoir toute la grandeur de ce sacrifice?

Or, entrerons-nous après cela, chrétiens lâches, dans une juste confusion sur les partages indignes qui affaiblissent si fort le mérite de nos sacrifices. Hélas! ne sacrifiant jamais notre cœur tout entier, nous ne nous offrons que par la moindre partie de nous-mêmes; n'abandonnant à Dieu que ce qui nous est le moins sensible, la passion favorite est toujours celle que nous épargnons. Vous qui vous piquez d'être si fidèles, Dieu voudrait que vous commenciez par lui sacrifier cet attachement démesuré que vous avez aux biens de la terre, cette avarice sordide qui vous ronge sans cesse; mais c'est la passion chérie que vous mettez à part, c'est ce cher Isaac auquel vous n'osez toucher, et, comme les Israélites aveugles, vous adorez des dieux d'argent et des idoles de richesses : *Abjiciet vir idola argenti sui.* (*Isa.*, XXXI.) Vous qui croyez avoir tout sacrifié votre cœur à Dieu, il voudrait encore que vous lui sacrifiiez ces mouvements inquiets, ces projets orgueilleux, qui depuis tant de temps ne conduisent qu'à votre gloire et à votre élévation; mais c'est là l'endroit qui flatte le plus, et comme ce prince dont il est parlé dans l'Ecriture; vous n'osez détruire les hauts lieux que le Seigneur veut qu'on abatte : *Excelsa autem non abstulit.* (IV *Reg.*, XV.) Vous qui n'êtes ni ambitieux, ni avares, vous croyez avoir tout sacrifié au Seigneur, mais il veut que vous lui fassiez un sacrifice de ces liaisons si fatales à votre innocence, de ces attachements trop tendres d'où naissent tous vos malheurs, de cet objet criminel qui vous empêche d'être à Dieu avec la pureté et l'intégrité qu'il demande de vous; mais c'est à quoi vous ne sauriez vous résoudre. Vous prierez, vous méditerez, vous jeûnerez, vous ferez l'aumône tant qu'on voudra; mais pour ce malheureux engagement, vous l'avez mis en réserve, vous le cachez au monde, à Dieu, à vous-même, et votre cœur révolté se récrie secrètement contre ce qu'on lui demande. Comme Rachel, vous voudriez emporter jusque dans la terre du Seigneur cette idole chérie que votre cœur s'est faite; si quelquefois, aux pieds d'un confesseur, vous exposez ce péché mignon, cet enfant chéri, sur les eaux de la pénitence, vous cherchez à le reprendre dès que le moment en est passé.

Je crois voir la mère de Moïse qui expose son enfant sur les eaux, mais qui tâche de le retirer par adresse; toujours l'on se conserve par quelque endroit sensible; en un mot l'amour sacré, si digne de remplir tout un cœur, laisse toujours quelque partage dans le nôtre, et nul de nous ne fait un sacrifice à Dieu dans cette totalité qui en ferait tout le mérite et qui relève tant celui de Marie.

Mais quoi! ignorons-nous la sainte jalousie de Dieu sur notre cœur? Doit-il se contenter d'une partie de nous-mêmes, lui qui a tout donné et qui s'est donné lui-même tout entier pour nous? Est-ce Dieu qui est trop borné pour mériter le cœur de l'homme tout entier? est-ce l'homme qui est trop grand pour se donner avec partage à Dieu? Eh quoi! dit le prophète, à peine était-il propre à l'ouvrage dès le commencement qu'il était tout entier, et depuis que le feu en a consumé une partie, à quoi sera-t-il donc propre? *Etiam cum esset integrum non erat aptum ad opus, quanto magis cum illud ignis devoraverit nihil ex eo fiet opus.* (*Ezech.*, XV.) Comme ministre du Seigneur, je viens vous dire la même chose du sacrifice que vous faites à Dieu de la moitié de votre cœur : ah! quand il était tout entier, il était à peine digne de lui, que voulez-vous qu'il fasse d'une partie? et comment osez-vous bien lui offrir un cœur dont le feu de la passion a consumé une partie? *etiam cum esset integrum*, etc. Ah! pensons-nous bien à ces dangers, et connaissons-nous bien notre faiblesse, quand nous donnons à Dieu notre cœur avec des ménagements et des réserves.

Mon Dieu, que ce partage injurieux afflige Jésus-Christ! qu'il nous annonce de misères! Car enfin, ce cœur maintenant partagé entre le vice et la vertu, entre le monde et la religion, entre le plaisir et les exercices de piété, prétendez-vous que vous pourrez le tenir longtemps fixe dans cette inquiétude? l'homme peut-il demeurer longtemps dans une même situation sans pencher plus d'un côté que de l'autre? et s'il

n'approche de plus en plus du bien et de la vertu, ne tombe t-il pas dans le mal et dans le désordre? Pensez-vous que dans cet injuste partage du cœur, vous pourrez le retenir encore contre la violence de ses penchants ? Le cœur est-il donc si docile, qu'on puisse l'arrêter à son gré, quand les saillies de la passion l'emportent? est-il si souple qu'on puisse le rendre indifférent pour le péché quand la passion le transporte? est-il donc si capable de juger dans la chaleur de la passion du terme imperceptible qui sépare le juste du pécheur, et au delà duquel vient le crime? Trouve-t-il aisément ces bornes de sagesse que la religion lui prescrit, et s'il les trouve, sait-il les respecter et les craindre ? Est-il libre de les partager également entre ses penchants et ses devoirs, et de se donner à Dieu et au monde par portions égales ? Quand même vous diriez à vos passions d'un ton impérieux : vous ne viendrez que jusque-là sans passer outre, croyez-vous que ces flots accoutumés à se répandre avec violence, obéiront à vos ordres, qu'ils respecteront votre parole? et n'y a-t-il pas plutôt sujet de croire que Dieu négligeant de vous donner une de ces grâces fortes que depuis si longtemps vous méprisez, cette partie de votre cœur qui est au monde rapellera celle qui est au Seigneur, pour n'en faire qu'une seule et même victime?

Oh ! je prévois encore des malheurs plus grands qui suivront infailliblement votre indigne partage. Bientôt, par des progrès imperceptibles, votre lâche cœur va se livrer à des excès que je ne puis exprimer; il ne connaît qu'un maître et n'en peut servir deux, il ne peut avoir qu'un seul souverain. Dès qu'il ne se donne pas tout entier à la vertu, il faut qu'il se dévoue au vice, et puisqu'il ne veut pas être la victime de l'amour de Dieu, il deviendra celle de sa justice. Ecriez-vous avec le saint roi David : *Domine Deus meus, scio quod probes corda et simplicitatem diligas ; unde et ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc*, etc. (I *Paral.*, XXIX.) Ah ! mon Seigneur et mon Dieu, je sais que vous sondez jusqu'aux plus profonds replis des cœurs, je viens à vous avec un cœur qui n'est plus partagé: je vous l'offre tout entier; je rougis de vous avoir fait si longtemps attendre ce qui est si peu de chose pour vous. Je ne puis pas comprendre comment j'ai osé me porter à cet excès d'injustice, moi qui vous le devais tout entier. Quelle confusion pour moi de ne vous l'avoir donné jusqu'ici qu'à demi, moi qui suis jaloux au moindre partage de ce que j'aime ! Mais c'en est fait, vous êtes mon Dieu et je vous aimerai de tout mon cœur jusqu'au dernier instant de ma vie : *Domine, Deus meus*, *scio*, etc.

Mais le sacrifice que doit à Dieu une âme convertie ne doit pas seulement être de tout le cœur, sans partage ni réserve, il faut qu'il n'y ait ni adoucissement ni restriction, et voilà la disposition qui domine le plus dans l'oblation héroïque de Marie; car quelle restriction et quel ménagement y ferait-elle? Il n'y a ni retour sur elle-même, ni sentiment flatteur sur la gloire de son sacrifice, ni complaisance dans le mérite de sa soumission; tout y est pour Dieu, rien pour elle-même.

Nous, si convertis enfin, nous avons fait un sacrifice de ce que nous avions de plus cher, nous cherchons des dédommagements et des restrictions qui nous soutiennent. Restriction de l'amour-propre : nous nous reposons sur notre vertu, nous nous applaudissons d'avoir fait ce que tant d'autres n'ont pas eu le courage de faire; nous croyons mériter les louanges des hommes, de nous être acquittés de notre principal devoir envers Dieu; au lieu de l'ignorer et d'y fermer les yeux, nous en cherchons l'estime et l'applaudissement. Restriction de repos qui nous en fait perdre tout le mérite : car ce n'est point à Dieu que nous offrons ce sacrifice, c'est à notre repos et à notre propre satisfaction, c'est à la paix de notre conscience et à la tranquillité de notre cœur; c'est qu'il nous troublait, qu'il nous inquiétait, qu'il nous déshonorait, ou plutôt qu'il nous dégoûtait, qu'il nous lassait, et quand nous croyons le sacrifier à Dieu, ce coupable cœur, nous ne le sacrifions qu'à nous-mêmes. Restriction du monde : en se donnant à Dieu on ne bannit pas tout à fait de son cœur l'amour du monde de ses joies, de ses usages, de ses plaisirs, de ses espérances; on ne touche point à l'attachement que l'on avait à ses modes, à son luxe, à ses pompes, à ses spectacles; on se fait un ample dédommagement du sacrifice que l'on a fait de soi-même au Seigneur, on passe d'un objet à un autre; on se sent peut-être dans des dispositions différentes, mais c'est toujours le même cœur, c'est-à-dire toujours mondain, toujours sensuel, toujours tendre, toujours idolâtre; un cœur enfin qui est toujours plein d'une passion universelle, qui s'attache à tout ce qui ne fait que se partager entre le monde et les soins de son salut, qui étend sur plusieurs objets les affections et les désirs qu'auparavant il réunissait dans un seul et qui est aussi méchant, aussi passionné dans la voie nouvelle qu'il a prise pour se réconcilier avec Dieu qu'il le serait s'il était demeuré dans la voie de l'iniquité; et c'est ainsi, pour le dire en un mot que lorsque Dieu se donne à nous avec tant de totalité, nous ne nous donnons à lui qu'avec restriction et réserve.

Ah ! rougissons, Messieurs, d'une disposition si injuste et si contraire à notre bonheur, animons-nous par l'exemple de Marie à un sacrifice entier, et pour nous soutenir par les plus douces consolations, disons-nous : si je suis à Dieu tout entier, que peut-il me manquer? si la piété m'y consacre, que perdrai-je dans mon sacrifice que je ne trouve dans le divin objet auquel je m'unis ? Je perds quelques trésors périssables du monde, mais je les retrouve au centuple dans les trésors de Dieu qui sont inépuisables et éternels; je ferme les

yeux à toutes les vanités du siècle, mais je les ouvrirai un jour à toutes les splendeurs du ciel; je ne goûte plus les plaisirs profanes, mais encore quelques moments, et le Dieu de toute consolation m'inondera de ses délices ineffables; je souffre ici-bas quelque chose pour l'amour de mon Dieu, mais ces maux ont leurs bornes, et les biens que j'attends dureront éternellement. Je vais me livrer ici quelques combats, me faire quelques violences, mais j'espère que plus haut je recevrai des couronnes immortelles; je vais perdre mon cœur, mais je le retrouverai dans le Seigneur; je meurs dans mes sens, mais je revivrai dans l'esprit, et mon cœur se payera bien de la courte violence qu'il se sera faite dans la vie.

Mon Dieu, par ces réflexions heureuses, ne méritez-vous pas bien qu'on se donne à vous, et qu'on s'y donne sans réserve? Ames fidèle, je n'ai plus qu'une parole à vous dire: vous connaissez toutes les perfections du sacrifice que Dieu vous demande, vous en voyez tous les avantages, et tout répandus que vous êtes dans le monde par les engagements de votre état, voulez-vous devenir ses victimes malheureuses? Je bénis le Seigneur des dispositions qu'il me semble qu'il vous inspire; immolez-vous sans réserve à Dieu par la patience dans vos peines, par la mortification, par la retraite, par l'aumône, par la pénitence; humiliez-vous sous sa puissante et miséricordieuse main, par toutes les vertus chrétiennes, surtout par la soumission la plus aveugle de votre esprit à toutes ses saintes lois, par l'obligation tout entière de votre cœur à son amour; mettez-vous sans cesse en état de bien commencer votre sacrifice, soit par l'humiliation, soit par les disgrâces, soit par la mortification et la pénitence, jusqu'à ce qu'enfin, par un dernier coup, qui est une sainte mort, il plaise à Dieu de consommer le sacrifice de votre vie. Et quelle peine trouveriez-vous d'être à Dieu, que celle d'avoir trop différé d'être à lui, qui était tout le bonheur de votre vie? Et vous, anges du Seigneur, qui assistâtes à la plus grande cérémonie qui fut jamais, et qui, dans la plus grande oblation qui eût jamais été faite sur la terre, portâtes au ciel le sacrifice de Jésus, de Marie et de Siméon, descendez encore du ciel en terre, et présentez au Seigneur, devant le trône de sa grandeur, les victimes qu'il s'est choisies parmi vous, afin qu'il les voie, qu'il les agrée, qu'il les aime, qu'il les lave dans son sang, et qu'il les comble à jamais de ses bénédictions immortelles. Je vous le souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON III.

SUR L'HUMILITÉ.

Pour le jour de l'Annonciation.

Quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei. Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini. (*Luc.*, I.)

Le fruit saint que vous devez mettre au monde sera appelé le Fils de Dieu. Marie lui répondit : Voici la servante du Seigneur.

Le voilà arrivé, au milieu des temps et des vœux du monde, ce moment de miséricorde et de bénédiction, digne d'être adoré au ciel et sur la terre dans un silence respectueux, et dans la vénération la plus profonde; moment que toutes les figures, les voiles et les obscurités de la loi ancienne promettaient et que toute la vérité, la grâce et la lumière de la loi nouvelle nous font aujourd'hui reconnaître, qui, chassant toutes les images, établit la réalité; moment qui voit révéler le grand secret de Dieu, le grand mystère du salut de l'homme, le grand sacrement de la piété et de la religion des chrétiens; moment qui manifeste à la terre ce grand dessein de la miséricorde suspendu depuis tant de siècles et retenu dans les desseins de Dieu par la malice des hommes; moment qui satisfait en vous, ô mon Dieu! la sainte impatience que vous avez d'avoir pitié de nous, et qui laisse à ces objets déplorables de votre justice irritée, la consolation de se dire vos frères, votre sang, vos membres, vos héritiers, vous-même; moment où s'accomplit l'effet de ses promesses, l'âme de ses mystères, l'exécution de son dessein, le centre de la religion, l'excès de ses grâces, l'objet de ses désirs, l'effort de son amour, le gage de sa gloire, la plénitude de sa divinité, comme parle l'Apôtre; et si nous regardons ici Marie, moment qui fait voir ici en elle l'exercice de toute la piété chrétienne, une humilité infinie qui fuit tout, un désordre sacré qui a peur de tout, ensuite une foi vive qui croit tout, un amour tendre qui souffre tout, une piété héroïque qui devient capable de tout; moment enfin qui dans ce mystère d'un Dieu fait homme, et d'une créature devenue la mère d'un Dieu, doit former l'assemblage précieux de toutes les perfections qu'on adore dans un Dieu, et de toutes les vertus qu'on peut révérer dans une créature. Je laisse à d'autres à vous faire des leçons sublimes sur ce mystère; pour moi, je ne veux vous annoncer que des vérités que je puisse vous expliquer, et que vous puissiez comprendre; je ne veux vous prêcher aujourd'hui que l'humilité, puisque c'est sur le fond de cette vertu que le mystère de l'incarnation s'opère : tout y est plein de ces voies salutaires qu'il nous trace. Apprenez donc aujourd'hui, orgueilleux mortels, à connaître le modèle de l'humilité dans un Dieu qui se fait homme : *Quod nascetur ex te ipsum vocabitur Filius Dei.* Voici ensuite le mérite de l'humilité dans une vierge qu'elle rend mère de Dieu : *Ecce ancilla Domini.* Ainsi, le modèle de l'humilité en Jésus-Christ fait homme, le mérite de l'humilité en Marie devenue mère de Dieu: voilà tout mon dessein. Que nous serions coupables, si nous refusions de nous occuper une fois l'année d'un mystère qui ne devrait jamais sortir de nos esprits et de nos cœurs! Prions celui qui en est le divin ouvrier d'en exprimer en nous la ressemblance, et, pour cela, employons le crédit de Marie,

Marie en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si, dans le sentiment des saints, l'humilité pour être parfaite doit avoir deux caractères essentiels, l'un qui nous fasse éviter la gloire, l'autre qui nous fasse aimer les abaissements, qui peut mesurer ce haut point d'élévation de laquelle un Dieu descend aujourd'hui? qui peut sonder ces humiliations profondes qu'il embrasse? et par conséquent qui peut comprendre son humilité? Un saint Père, mesurant ce mystère de bassesse et de grandeur, l'appelle une humilité toute de prodige; et Dieu lui-même ne lui donne-t-il pas ce nom lorsque répondant à un prince qui lui demandait un prodige du plus haut des cieux et du plus profond de la terre, il lui déclare que c'est un Dieu qui se fait homme? Et certes, n'est-ce pas un prodige d'humilité tiré du lieu le plus élevé du ciel, puisqu'un Dieu y descend de la gloire la plus sublime? n'est-ce pas un prodige tiré du lieu le plus profond de la terre, puisqu'un Dieu y est réduit dans la plus grande de toutes les humiliations? Et dans ces deux circonstances, si Jésus-Christ s'y offre à son Père en victime d'expiation pour notre orgueil, n'y devient-il pas le modèle de l'humilité la plus parfaite?

1° Quel est, en effet, ce haut point de gloire d'où descend le Fils de Dieu dans son incarnation? Dieu, par son origine, sanctuaire éternel où habite corporellement la plénitude de la divinité; splendeur éternelle, il a son trône au milieu des saints. Lumière invisible, il voit tout; incompréhensibilité, il comprend tout; infini, il agit partout; invariable, il règle tout; immense, il renferme tout; inépuisable, il fournit à tout; content de sa nature, la source de toute grandeur, il presse par son amour qui ne peut plus se contraindre; il descend d'une gloire parfaite, solide, véritable, qui lui est essentielle. Ah! quelle honte pour les âmes superbes! s'écrie saint Augustin, et pour nous quelle confusion, de courir après une gloire vaine, fausse, empruntée, pernicieuse; vaine, parce que, après avoir excité nos plus ardents désirs, elle s'évanouit; fausse, parce que, loin de remplir les vides de notre cœur, elle ne fait que les éteindre. Gloire empruntée, puisqu'elle n'a de fond que dans l'opinion des hommes et qu'elle tombe avec l'imagination dont elle dépend; gloire pernicieuse, puisque non-seulement elle se perd elle-même, mais qu'elle nous fait perdre, qu'elle remplit tout le cours de notre vie de mouvements et d'agitations, que sans avancer notre fortune, elle engage notre conscience et nous prépare mille tristes regrets à l'heure de la mort. Ah! Dieu veuille préserver nos cœurs d'une passion si funeste! Et après tout, dit saint Augustin, votre orgueil pourrait-il tenir encore contre des motifs si pressants d'humilité? Quoi! un Dieu se dépouillerait de sa majesté, et un misérable ver aimerait l'éclat et la superbe? Un Dieu, dit saint Grégoire, descendant du ciel, mettrait sa divinité sous les voiles d'une chair mortelle, et un ver de terre se remplirait de présomption? Un Dieu se jette dans l'abîme pour en retirer l'homme, et cet ingrat, loin de s'anéantir et de se confondre, voudrait s'élever au faîte des grandeurs? Eh! puissiez-vous avoir un cœur comme le cœur de ce Dieu, qui prend aujourd'hui votre nature et qui s'unit à vos misères! Tout occupés de cette idée si noble que son union doit vous inspirer de vous-mêmes, vous n'aspireriez qu'au bonheur de cet état où vous êtes destinés; vous n'abaisseriez pas vos désirs à une gloire passagère que Jésus-Christ méprise, que l'Evangile réprouve; vous vous élèveriez par les transports d'une sainte ambition au bonheur incomparable de ressembler à un Dieu qui, en prenant votre nature, l'a rendue si respectable; et, réduisant là tous vos désirs, non-seulement vous renonceriez comme lui à la grandeur, mais vous embrasseriez avec lui tous les abaissements et les humiliations : second degré de l'humilité du Sauveur qui, pour nous élever, descend aujourd'hui du comble de sa gloire dans le centre de sa bassesse : *A summo descendit ad ultima.*

2° Remarquez ici le sage tempérament qu'il a plu au Sauveur d'employer à l'égard de l'homme pour le ramener à l'humilité chrétienne. Il fallait, dit saint Augustin, donner à l'homme un modèle d'humilité qu'il suivît sans peine. Or, d'une part il était trop superbe pour vouloir prendre un homme semblable à lui pour modèle, et de l'autre il était trop grossier et trop faible pour choisir pour modèle un Dieu si fort au-dessus de lui, qu'il ne pouvait voir que par les yeux spirituels de la foi; il n'avait plus que les yeux du corps depuis qu'en perdant la grâce, il avait perdu les yeux de l'âme. Mais l'œil charnel peut-il s'élever à un objet infiniment au-dessus de ses sens? Dieu donc, qui connaît la route de nos âmes et de nos cœurs, corrigeant tout l'éclat de ses lumières, voulant s'accommoder à nos besoins, a voulu, pour nous rendre l'humilité palpable, l'incarner en son Fils par cette union toute miséricordieuse d'un Dieu avec notre chair. L'homme a trouvé en Jésus-Christ une morale qu'il a pu faire voir et que nous ne pouvons plus dédaigner d'imiter; il a un modèle d'humilité qui est proportionné à sa faiblesse, et que par conséquent nul prétexte ne peut plus le dispenser de suivre. L'homme pouvait bien être sage en retraçant l'image de l'éternelle sagesse de son Dieu; saint, en se conformant aux traits de son incomparable sainteté; bon, par ressemblance à son infinie bonté; juste, en se conformant aux règles inviolables de sa justice; mais celui qui ne pouvait être que superbe en voulant se conformer à la grandeur et à la gloire d'un Dieu magnifique et glorieux, peut encore être humble en imitant l'humilité d'un Dieu devenu petit et humble comme lui.

Et certes, s'il est de la perfection d'un modèle d'exprimer parfaitement tous les traits qu'on doit y considérer, où l'humilité pouvait-elle être mieux marquée que dans l'incar-

nation du Verbe fait chair? En effet, si vous faites attention à ce qui la précède, à ce qui l'accompagne, à ce qui la suit, vous y verrez un Dieu dans tous ces degrés et dans le centre même de la bassesse et de l'humiliation. Et d'abord, pourquoi ces promesses si magnifiques, ces figures si augustes, ces attentes si longues, ces préparatifs si pompeux, ces idées si éclatantes données de si loin, d'un Messie plein de gloire et de majesté, sinon pour augmenter la surprise à la simplicité de sa venue? Pourquoi un ange, seul dépositaire de ses secrets, est-il envoyé, non à des grands de la Judée, mais à une fille inconnue et méprisée par les Juifs, sinon pour témoigner son mépris pour les grandeurs et son amour pour la bassesse? Pourquoi fait-il cesser les voies ordinaires de ses prophètes et de ses oracles, sinon afin que, venant dans le silence de l'univers, on lui rendît d'autant moins d'honneur qu'on s'attendait moins à son avénement dans le monde? Pourquoi choisit-il pour sa naissance un temps où les vices étaient débordés par toute la terre, un lieu où les peuples étaient les plus superstitieux, sinon pour se faire de ce monde souillé et impur un séjour plus bas, plus humiliant et plus contrariant? Pourquoi encore prend-il pour sa mère une vierge, noble à la vérité, mais dont la famille était tombée comme par degrés; une vierge pleine de grâces, mais vide de tout le reste, sinon pour se préparer en elle une condition basse et obscure, et apprendre au monde qu'il n'estime de grandeur que celle qui vient du Saint-Esprit? Enfin, ne prend-il pas pour son père un simple artisan qui n'avait que beaucoup d'innocence et beaucoup de pauvreté? Voyez encore comme il en use dans le choix des moyens qu'il emploie pour l'accomplissement de ce mystère: au lieu de prendre un corps glorieux et immortel, ne fait-il pas un miracle pour changer sa sagesse en enfance, sa liberté en servitude, sa gloire en humiliation, sa joie en tristesse, son bonheur en misères, son éternité en passage, sa vie sainte en une mort honteuse?

Ah! un Dieu descend à des humiliations, trop profondes, à des anéantissements, pour n'avoir pas voulu tâcher de nous porter à nous humilier et à nous anéantir comme lui. Il regarda la juste colère de son Père offensé qu'il fallait apaiser; il envisagea la confusion de votre orgueil, cœurs superbes, qu'il fallait guérir et abaisser, et c'est pour cela qu'il prend le tempérament d'une naissance pleine d'humiliation, d'une vie toute d'opprobres et d'une mort remplie d'ignominie et de douleurs.

Que tout ceci, Messieurs, est digne de l'amour de Jésus et de nos réflexions! Voilà un Dieu qui est plus grand que toutes les créatures ensemble, et cependant le plus humilié. Pourrez-vous nier que l'humilité soit le caractère le plus essentiel à la religion, puisqu'au premier moment qu'il paraît dans le monde il s'humilie; que c'est sur elle qu'il fonde ses plus rares vertus, et qu'il la met encore dans tout ce qui accompagne et dans tout ce qui suit son bienheureux avénement? Or un Dieu se serait-il réduit dans un état si bas et si humiliant s'il ne voulait nous servir de modèle et nous faire dire de lui-même ce qu'il disait autrefois à ses disciples: Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans ma gloire. Or que personne ne se flatte ici à sa propre ruine; c'est un principe incontestable que jamais nul n'aura de part à l'incarnation de Jésus-Christ qu'il ne participe à ses abaissements; qu'il n'en recevra aucun des fruits, s'il ne l'imite dans ses humiliations.

L'imitons-nous, Messieurs, ce Dieu d'humilité? Entrons-nous dans ce cœur enflé et ambitieux pour y porter la bassesse et l'anéantissement? et si nous descendons au fond de notre âme par quelques salutaires réflexions, est-ce pour y porter un seul sentiment durable d'abaissement et d'humilité? N'y oppose-t-on pas, au contraire, des précautions inquiètes contre le moindre mépris que nous prenons pour une injure; des frayeurs mortelles sur la pauvreté, qui nous paraît une dégradation honteuse; une avidité de louanges et d'honneurs, d'autant plus criminelle que nous faisions semblant de les fuir, et qui nous laisse une humilité plus orgueilleuse que l'orgueil même. Ah? dans les personnes les plus réglées, les plus justes, l'orgueil ne prend-il pas des faces infinies, dans les actions, dans les paroles, dans les pensées, dans le maintien, dans les habits, dans les parures, dans les ameublements, dans toutes ses manières, dans sa propre personne? On veut toujours paraître dans le bien qu'on fait; jusque dans l'œuvre de Dieu on cherche la gloire des hommes. On tient suspecte la vertu que pratiquent les autres; on la regarde avec complaisance dans soi-même. On aime mieux anéantir devant Dieu le bien qu'on fait que de le diminuer un peu devant les hommes, et on ne s'attache à être plus homme de bien que les autres que pour le paraître davantage.

Mon Dieu! faut-il que depuis près de deux mille ans que vous avez pris naissance, le scandale de votre bassesse ne soit pas encore levé, qu'on ait aujourd'hui autant d'horreur de vos humiliations qu'on en avait autrefois chez les Juifs de votre mission; qu'on se permette aussi tranquillement la vanité, l'ambition, la fierté, la mollesse chez les chrétiens, tous membres et tous adorateurs d'un Dieu humilié, que si on adorait un Dieu superbe tel que les Juifs aveugles qui n'avaient pour eux que les ombres et les figures; qu'un Dieu, dépouillé de tout son éclat, de toute sa majesté, n'ait pu bannir l'orgueil et l'amour de la gloire parmi des hommes qu'il adopte pour ses enfants et pour ses frères; qu'un Dieu revêtu de toutes nos infirmités et nos misères, n'ait pu introduire parmi nous l'amour des souffrances et des humiliations!

Oui, Messieurs, parcourez les Livres saints et vous verrez quels étaient les sentiments des plus grands hommes à la vue du Seigneur devant qui ils s'humiliaient. Moïse se

confond et se prosterne dès qu'il le voit. Isaïe s'écrie dans un profond abaissement : Ah! je suis un homme si souillé. Lorsqu'il parut à Abraham sous une figure humaine, ne vit-on pas tout le corps, l'esprit et le cœur de ce patriarche s'humilier devant le Seigneur? Et vous, têtes orgueilleuses, devant qui il se fait voir, non plus en figure mais en vérité, non en homme parfait et formé mais en enfant revêtu de faiblesse et d'infirmité; vous lui résisteriez, vous refuseriez de l'imiter, lorsqu'en cet état plus proche du nôtre, il est en droit d'exiger de nous une humilité si profonde! Ah! qui pourrait donc encore vous autoriser dans ce sentiment d'orgueil, dans cet amour de la gloire? Aveugles mortels? doutez-vous que l'humiliation ne soit salutaire, que la grandeur ne vous soit fatale! Résistez-donc à toute la force de ce raisonnement. L'idée que vous donne Isaïe de cet enfant qui s'incarne aujourd'hui dans le sein de Marie, c'est qu'il vient réprouver le mal et choisir le bien : *Ut sciat reprobare malum et eligere bonum.* (*Isa.*, VII.) Or, je vous le demande, Messieurs, que réprouve-t-il dans ce mystère? n'est-ce pas les honneurs? Donc les honneurs sont un grand mal et, par conséquent, il faut les fuir et les condamner. Que choisit-il? n'est-ce pas les humiliations? Donc les humiliations sont un grand bien, et par conséquent, il faut les suivre et les aimer. Croyez-donc Jésus-Christ et l'imitez; et, en effet, que croiriez-vous autre chose que ce qu'il vous apprend aujourd'hui? Serait-ce ce qu'inspire le monde? il est dans l'erreur; ce que vous dit la raison? elle est aveugle; ce que vous conseillent vos sens? ils sont trompeurs; ce que vous soufflent vos passions? elles sont corrompues; ce que demande l'amour-propre? mais n'est-il pas votre plus cruel ennemi? ce que désire votre corps? mais il est toujours en guerre contre votre esprit. Depuis qu'un Dieu, par son choix, a consacré l'humilité, tout est décidé; c'est lui que vous devez suivre; il faut que vous participiez à ses humiliations. Depuis qu'il s'est rendu un modèle sensible, il faut s'y rendre; rendez-vous-y donc par ces premiers abaissements de ce Dieu enfant qui vous le demande de sa bouche, du sein de Marie. Allons à lui par les humiliations, afin qu'il se décharge en nous de l'abondance des grâces qu'il vient communiquer aux hommes et, de la bouche de notre cœur, adressons-lui ces paroles, à ce Dieu d'Israël et le Christ attendu des nations : Vous voilà donc semblable à nous. Nos péchés et votre amour de notre salut vous ont rendu comme le souffle de notre bouche; nous adorons vos divins abaissements; ils ont pour nous un attrait de grâces qui nous charme; nous voulons nous cacher dans votre bienheureuse obscurité : *In umbra tua vivemus.* (*Thren.*, IV.) Mais après avoir vu ce modèle d'humilité dans Jésus-Christ fait homme, voyons encore dans Marie, Mère de Dieu, ce mérite d'humilité. C'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Tout le bien que Dieu fait aux hommes part du fond libre de sa bonté, dans l'ordre de sa grâce comme dans celui de la nature. Il n'élève rien que sur le néant, et nos plus grands mérites ne sont jamais que ses plus grands dons.

Marie en fait un aveu public à l'univers. Si les nations m'appellent grande, ce n'est point moi qui suis le principe de ma grandeur, c'est au Seigneur que je la dois; il a vu en moi tout le néant nécessaire pour faire éclater sa toute-puissance, et il a plu à sa miséricordieuse compassion de signaler son bras sur mon extrême pauvreté : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Mais si Marie ne méritait rien de ce mérite qu'on appelle en théologie un mérite de rigueur, elle méritait du moins de ce mérite qu'on appelle de bienséance, et les saints docteurs prétendent que ce fut par son humilité qu'elle mérita d'être choisie pour la mère de Dieu.

O vous! ennemis implacables de cette belle vertu, qui ne vous paraît qu'une dégradation et un avilissement honteux, comparez ici la grandeur qu'elle procure à Marie avec ce faux honneur que le monde vous donne, et si vous n'avez pu vous laisser gagner par l'attrait des abaissements profonds dont vous venez de voir un modèle si parfait dans Jésus-Christ, rendez-vous du moins aux grands avantages qui doivent vous revenir de cette humilité dont vous allez voir tout le mérite dans la sainte Vierge. Sans m'arrêter à tous les endroits de l'évangile de ce jour, j'en prends trois principales circonstances qui serviront de preuves à ma proposition, et qui vous feront connaître trois grands avantages dans l'humilité de Marie : 1° elle lui fait rendre de grands honneurs par un esprit céleste; 2° elle lui attire la plénitude des grâces dont le Seigneur la comble; 3° elle lui fait concevoir un Dieu dans son sein. Quel mérite pouvait lui attirer une plus grande récompense?

1° Non, ce n'était point devant la mère d'un Dieu, puisqu'elle ne l'était pas encore, mais devant une vierge humble que l'ange s'abaissa; premier mérite de l'humilité de Marie, tandis que l'homme orgueilleux dément, par son enflure, l'horreur et la dérision du monde; tandis que, par des désirs insatiables de tout surpasser, de tout éclipser, de tout précéder, il s'attire le mépris universel de tous les autres; que plus il veut s'étendre dans la vaine opinion des hommes, plus il se retrécit et perd de leur estime, et que les mêmes ressorts qu'il emploie pour s'élever ne servent qu'à l'abaisser davantage; l'humble créature est honorée et respectée, par ce qu'il y a de plus grand sur la terre, soit que Dieu y attache de la grandeur pour accréditer une vertu qui est l'abrégé et presque tout le fondement de ses mystères, soit qu'il veuille confondre ce monstre d'orgueil qui cherche à usurper une gloire qui lui appartient tout entière,

soit qu'il prétende déférer à ce monde, à ces âmes humbles une partie de cette vénération qui lui est due, et que, pour les consoler dans la pratique de cette divine vertu, il veuille laisser par avance échapper sur elle quelque rayon de cette gloire dont la plénitude les attend; soit enfin qu'il veuille déjà commencer à humilier l'homme superbe, et à lui apprendre que loin qu'il doive entrer en partage de l'honneur de ce monde, son partage, au contraire, est de le fuir et de le craindre; soit que cela vienne de la sagesse de Dieu ou de la corruption de l'homme; il prétend le convaincre, ce ver misérable qui n'est point humilié en ce monde. L'exaltation devant le monde est le partage de l'humble de cœur, et cette vertu a tant de crédit et d'autorité que l'orgueil même s'en pare; que s'il ose se montrer, il cherche à se cacher sous les dehors de l'humilité; et tout ce qui fait la grande peine des âmes humbles, c'est l'honneur trop importun qui les suit partout, ce qui leur est une tentation continuelle. L'humilité tremblante et alarmée ne sait où se placer pour être à l'abri des honneurs; elle a beau vouloir attendre Jésus-Christ, et avec lui une place dans sa gloire, son propre éclat lui est à charge; en vain ces âmes humbles rougissent et se troublent, comme Marie, à la vue des honneurs que lui fait l'ange : *Turbata est;* en vain on leur fait des éloges, on leur donne des louanges; comme Marie elles se reconnaissent trop méprisables pour être louées; elles cherchent à qui ces honneurs peuvent convenir : *Cogitabat qualis esset ista salutatio.* En vain leur annonce-t-on ces grands desseins qu'on a formés sur elles, les grands emplois auxquels on les destine; comme Marie, elles n'y trouvent aucune ressemblance, et s'écrient avec elle : Eh! comment cela se pourra-t-il faire? je n'ai rien en moi qui puisse me le faire croire : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Et si on veut faire violence à leur humilité, elles se trouvent forcées de s'écrier : Défendez, ô mon Dieu, une vertu que vous avez tant aimée et que vous êtes venu consacrer par votre incarnation; ne permettez pas que je succombe à la tentation délicate de ces louanges sur qui ce cœur humain est si faible; laissez-moi être ce que je suis; et si la vue de mon humilité a mérité quelques regards favorables de votre miséricorde, ce n'est pas l'effet de mon mérite, mais votre seule grâce, ô mon Dieu! Et voilà, Messieurs, le second fruit que Marie tire de son humilité.

2° Après que l'ange fut entré chez Marie, il l'appelle pleine de grâce : *Ave, gratia plena*, comme si l'ange lui eût dit : Plus vous êtes vide de grandeurs et de biens par votre abaissement, plus le Seigneur prend plaisir à vous remplir de ses grâces; cet abîme qu'a fait en vous l'humilité, n'a fait qu'attirer en vous la source de ses miséricordes avec plus d'abondance, et toute anéantie par le moyen de cette vertu, vous êtes, par son moyen, toute changée en la grâce. Ce don céleste remplit toute votre âme, tout votre cœur, tout votre esprit, tous vos sentiments, tous vos désirs, toutes vos pensées, toutes vos paroles, toute votre personne, toute vous-même : *Gratia plena.* L'humilité vous donne la grâce de la foi, qui n'est qu'une raison soumise; la grâce de la mortification, qui n'est qu'une chair domptée; la grâce de la charité, qui n'est qu'un cœur abattu; la grâce de l'obéissance, qui n'est qu'une volonté souple; la grâce de la patience, qui n'est qu'une âme résignée; enfin, réunissant toutes les grâces particulières, tous ces dons de Dieu, ils se trouvent renfermés dans votre anéantissement.

Ah! de même, lorsqu'un chrétien, comme Marie, touché de son néant, s'abaisse aux pieds de Jésus-Christ crucifié, repasse ses péchés, confesse son indignité, reconnaît ses misères; lorsque, humilié à la vue de ses iniquités, il ne désire d'autre grandeur que celle d'être agréable à son Dieu, et d'autre honneur que d'être le dernier parmi les hommes; lorsque, concevant une sainte horreur de lui-même, il abaisse sa tête coupable sous la justice de son Dieu; lorsque, se regardant comme dégradé et avili par ses crimes, il oublie ce qu'il est devant les hommes pour ne se ressouvenir que de ce qu'il est devant Dieu, ah! sur lui coulent des torrents de grâces et de miséricordes; et s'il demande, comme Marie, quelle est la source de tant de grâces; il apprendra que c'est son humilité qui lui en attire la plénitude : *Gratia plena.*

Comment pourriez-vous la recevoir, cette plénitude de grâces, vous à qui l'humilité paraît si odieuse et si insupportable? Non, pas une goutte de cette eau céleste n'arrêtera sur les hauteurs. Dieu, qui résiste aux superbes, vous refuse la grâce, et n'a-t-il pas raison? vous dédaignez la pratique de ses abaissements, vous vous déclarez en cela ses ennemis et comme sa partie, et n'est-il pas bien juste qu'un Dieu ainsi méprisé et insulté se venge? Oui, montrez-vous vous-mêmes à vous-mêmes, et vous trouverez que si l'humilité forme dans Marie tout le principe des grâces qu'elle a reçues, c'est l'orgueil qui attire sur vous toute la plénitude des vices; l'orgueil qui, vous faisant secouer le joug de la foi qui vous captive, et qui, vous rendant curieux sur les secrets les plus mystérieux, vous a rempli de vaines présomptions de confiance téméraire qui, jetant un voile sur vos défauts, vous attache injustement à vous-mêmes, et vous fait oublier le salut; que c'est l'orgueil qui occupe votre esprit, qui égare votre imagination, qui captive votre volonté, qui souille vos désirs, qui enfle votre cœur, qui profane vos actions, qui fait qu'entre vos mains le don de Dieu devient sans force et sans effet, qui vous rend durs, cruels, avares, emportés, injustes, sans probité, sans droiture, sans compassion, sans équité; il est en vous le mal universel et l'iniquité tout entière. Enfin l'humilité procure à Marie la plénitude de toutes les grâces; l'orgueil donne à l'homme la plénitude de tous les vices.

O vous, la plus sainte des Vierges, faites qu'il coule dans nos cœurs quelque portion de ces grâces que vous recevez aujourd'hui avec tant d'abondance; que le Seigneur nous donne avec poids et mesure quelque part de ces faveurs qui sont sans nombre, dont il vous a comblée, et si tout le reste nous a trouvés insensibles, que nous ne le soyons point du moins sur une vertu qui, après avoir attiré sur vous la plénitude des grâces, vous fait encore concevoir l'auteur même de toutes les grâces : *Ecce concipies in utero et paries filium;* et voici le dernier mérite par où l'humilité se relève dans Marie.

Après que l'ange lui eut annoncé qu'elle serait mère d'un Dieu, son humilité la surprend et la fait rougir d'une dignité si immense de se voir choisie pour un mystère si glorieux. Comparant sa misère avec sa haute distinction, elle a honte d'elle-même; elle demeure quelques temps dans le silence, et ce n'est que son humble obéissance qui lui fait prononcer en tremblant ces paroles : Voici la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini;* parole toute-puissante auprès de Dieu, qui a la force de le faire descendre aussitôt en elle; parole qui monte jusqu'au ciel, et met Marie au nombre des prodiges, en alliant en elle des choses incompréhensibles; parole qui élève une pure créature à la qualité de mère du Très-Haut; parole qui, ouvrant seule le sein de Marie au Verbe, donne une mère dans le temps à celui qui est engendré sans mère dans l'éternité; parole qui fait que cette Vierge sainte donne à son Dieu un corps de son sang, qui, la plaçant entre le ciel et la terre, lui donne un rang inférieur à Dieu seul et supérieur à tout le reste; parole enfin qui met le comble à sa gloire, en paraissant l'anéantir, et qui, en se confessant la servante du Seigneur, la fait devenir sa mère : *Ecce ancilla Domini.* C'est comme si elle disait : Le Seigneur m'élèvera tant qu'il lui plaira; il est le maître absolu de ses créatures et de toutes les grandeurs; il me fera monter au plus haut degré de la gloire; je ne serai cependant jamais que la plus humble de ses servantes, que la plus indigne de ses créatures: *Ecce ancilla Domini.*

3° Mais quelle instruction veut nous donner le Saint-Esprit par cette dernière circonstance? Lorsqu'il attache tout le bonheur de posséder un Dieu à l'humilité d'une vierge, lorsqu'il n'accorde le plaisir d'enfanter le Messie qu'à une créature qui contemple sa bassesse, lorsqu'il ne vient confier un Dieu d'amour qu'à une mère humble; que veut-il nous dire, sinon que c'est un engagement indispensable à tout chrétien d'aimer Jésus-Christ, de le former dans son cœur et d'étendre en lui l'image de son incarnation? C'est l'agneau de ce saint jour et tout le fruit de ce mystère. Voici la grande leçon qui est donnée aujourd'hui au monde : c'est que Jésus-Christ ne se plaît qu'avec les humbles, que celui en qui il ne se sera pas formé par l'humilité sur la terre, ne se formera pas en Jésus-Christ par la gloire dans le ciel; c'est que le Dieu-homme ne consommera pas en nous par des mouvements intérieurs notre conversion et notre salut qui sont le grand fruit de sa venue, qu'autant qu'il nous trouvera comme Marie, pénétrés de notre néant et de notre bassesse; c'est que personne ne sera associé à ses mérites s'il ne fait la volonté de son Père : *In humilitate animi nostri pariet salutem.* La conséquence que nous devons tirer des abaissements de Jésus et de Marie, c'est que jamais nous ne concevrons en nous ce Dieu de salut que dans l'humilité de notre âme.

Ah! nous ne le comprenons que trop jusqu'ici, qu'au lieu de concevoir ce bienheureux salut nous n'avons conçu que le souffle de la vaine gloire et de l'orgueil; nous en sommes trop convaincus que jusqu'ici nos âmes vaines ont été les meurtrières de celui dont elles devaient être les mères; nous avons mieux aimé nous remplir de vent et de fumée que de la piété et du salut : *Concepimus spiritum et non salutem.* Ainsi, tandis que ces âmes humbles auront part à la gloire du ciel, il ne nous restera que la honte d'avoir aimé celle de la terre et nous serons obligés d'avouer que nous n'avons embrassé qu'un souffle passager, et enfanté que la vapeur toute seule : *Concepimus spiritum et non salutem.*

Mon Dieu, que ce partage a de désespoir! et nous pourrions encore le choisir? Que chacun puisse dire donc: puisque l'orgueil ne produit que de grands maux et l'humilité que de grands avantages, ah! mon âme ne s'abaissera-t-elle pas devant son Dieu? *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* (*Psal.* LXI.) Devenue rebelle et inflexible par sa vanité, refusera-t-elle de s'humilier et de se confondre devant son Sauveur anéanti? au lieu d'attirer Dieu en elle par son humilité, le forcera-t-elle de la fuir et de l'abandonner par sa superbe?

Non, Seigneur, ne vous éloignez pas de moi, me voici la plus soumise de vos créatures : *Ecce ancilla Domini.* Mon âme est devant vous comme une humble servante; à la vue de ses misères, elle ne comprend pas comment elle a pu être vaine; la voici, détrompée : ce n'est plus cette âme superbe qui ne cherchait qu'à usurper cette gloire qui n'appartient qu'à vous, qui ne s'étudiait qu'à s'élever et à se faire honorer dans le siècle; revenue de son erreur, elle n'a plus de fidélité et d'empressement que pour votre service, elle ne songe qu'à étendre votre empire, qu'à augmenter votre gloire. La voici, cette âme soumise, à qui la qualité d'esclave et de servante de son Dieu paraît mille fois au-dessus de celle des princes et des maîtres de la terre : *Ecce ancilla Domini.* Vous nous l'avez promis, que vous habiteriez avec les humbles; si vous vous abaissez, nous avez-vous dit, vous serez élevés; si vous vous humiliez vous concevrez un Dieu. La voilà, cette âme humiliée : je vous la présente, c'est la mienne : *Ecce concipies in utero et paries filium;* qu'il me soit donc fait selon votre parole, donnez-moi cette joie ineffable de vous voir et de vous por-

ter dans mon cœur : *Fiat mihi secundum verbum tuum;* que me sert que vous soyez incarné dans le sein de Marie si vous ne vous incarnez pas en moi en particulier? Hâtez-vous de venir en mon âme, Dieu de bonté, et y demeurez jusqu'à ce qu'elle puisse s'incarner éternellement en vous dans l'immortalité de votre gloire. C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON IV.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

Et Dominus quidem Jesus postquam locutus est eis assumptus est in cœlum et sedit a dextris Dei. (*Marc.*, XVI.)

Le Seigneur, après avoir parlé à ses disciples, monta au ciel où il est assis à la droite de Dieu.

Fut-il jamais, Messieurs, spectacle plus pompeux que celui qui se passe aux yeux des disciples assemblés? Quelle surprise pour eux de voir tout à coup s'élever jusqu'au ciel celui qui faisait toute leur consolation sur la terre! Il le leur avait bien prédit, qu'après avoir consommé le grand ouvrage qu'il était venu opérer dans le monde, il s'en retournerait à la droite de son Père, qu'il avait quitté pour un temps; qu'après avoir tiré le genre humain de l'esclavage honteux du démon, où il gémissait depuis le péché d'Adam, il emmènerait avec lui la captivité captive; qu'après avoir fondé et cimenté son Eglise aux dépens de ses travaux et de son sang, pour servir de mère à tous les chrétiens, il irait leur préparer à tous une place à côté de lui dans le royaume de son Père, et qu'enfin viendrait un jour où il rentrerait en possession de sa gloire, après en avoir assuré le droit à tous ses enfants.

Le voici donc arrivé ce jour bienheureux, jour de triomphe pour Jésus-Christ et d'espérance pour tous les chrétiens, jour tout glorieux pour le Sauveur et vraiment salutaire pour l'homme, jour enfin qui met la consommation à tous les mystères de la vie du Fils de Dieu, et qui met le comble et le dernier sceau à la joie de l'Eglise.

Que ne puis-je, Messieurs, vous faire percer cette nuée lumineuse qui, en éblouissant les yeux des apôtres, leur fit perdre de vue leur divin Maître, et au lieu de vous demander, avec ces deux anges qui se présentèrent à eux, pendant qu'ils regardaient en haut : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêter si longtemps à regarder le ciel? ne savez-vous pas que celui qui vient d'y monter, est ce Jésus que vous avez vu, et que vous verrez encore? *Viri Galilæi quid statis aspicientes in cœlum.* Que ne puis-je au contraire vous faire ce trop juste reproche, hommes de peu de foi, lâches et insensibles chrétiens, disciples terrestres et charnels, enfants dénaturés et ingrats? Pourquoi fixer, comme vous faites, toute votre attention, tous vos soins, tous vos désirs sur ce bas monde et sur des choses de la terre? Que ne vous élevez-vous sans cesse vers le ciel! Et depuis que vous savez que votre modèle et votre chef y est rentré dans sa gloire pour vous en assurer le bienheureux héritage, que n'y portez-vous tous vos regards, toute votre application, toute votre espérance? Que ne faites-vous de la triomphante ascension de Jésus-Christ le sujet le plus ordinaire de vos études et de vos méditations? Vous verriez, dans cette plénitude de gloire qu'il y reprend, un motif puissant des désirs et de l'empressement qui doivent vous faire aspirer à la félicité, comme à votre centre; vous découvririez dans les voies bienheureuses qui vous y sont tracées les moyens salutaires que la miséricorde vous offre pour vous élever jusqu'au ciel; car voilà, Messieurs, tout le fruit que vous devez tirer du mystère de ce jour, et ce sera aussi tout le sujet de ce discours. Il faut vous remplir de ces pensées consolantes, que Jésus-Christ, qui monte aujourd'hui au ciel, n'y monte point tant pour lui-même que pour vous, et que loin d'y réserver pour lui seul toute la gloire dont il prend possession, son désir le plus pressant est qu'elle se répande et qu'elle se communique à tous les siens; vous devez vous y dire à vous-mêmes, que ce Dieu, montant au ciel en présence de ses disciples, n'est point représenté chaque année aux fidèles pour donner un vain spectacle à leur curiosité; mais afin qu'ils en tirent pour leur fidélité toute l'instruction et tout le secours qui y est attaché : 1° Jésus-Christ nous y montre sa gloire à découvert, afin de nous la faire désirer; 2° il nous y trace les voies bienheureuses qui y mènent, afin de nous y faire entrer. Expliquons donc aujourd'hui ce grand mystère sans sortir des circonstances que l'Eglise nous apprend : 1° Nous y verrons d'abord les biens que nous devons désirer; 2° et ensuite les vertus qui peuvent nous y conduire, ou, si vous voulez en deux mots, la nature de la félicité dans le ciel qui nous est aujourd'hui proposée dans l'ascension de Jésus-Christ et le chemin qui nous y mène : voilà tout mon dessein.

Vous, ô mon Dieu, donnez-nous ce que demandait autrefois un prophète, de voir votre lumière par votre lumière même, c'est-à-dire de voir votre gloire par votre grâce; nous vous en prions par l'intercession de Marie. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'homme en naissant ne peut-être heureux, Messieurs. Sorti par la création du sein même de la félicité et de la gloire, son plus naturel penchant, le plus fort est d'y retourner. Cette vérité n'a pas besoin de preuve étrangère; il ne faut que nous consulter nous-mêmes, nous trouverons que ce désir nous suit partout, que c'est lui qui anime nos pensées, qu'il conduit nos projets, nos démarches, et qu'enfin nous ne sentons rien plus au fond de notre être et de notre substance, que cette inclination et ce désir; si donc nous ne nous rendons pas toujours heureux, c'est que notre aveuglement et peut-être nos défiances nous empêchent de con-

naître et d'aspirer au seul objet de notre véritable bonheur; nous nous arrêtons à ce qui est de plus sensible et à ce qui nous rend misérables ici-bas.

Or voilà le furieux obstacle que le Sauveur par son ascension vient de lever aujourd'hui en se montrant aux yeux de notre foi, comme autrefois il se montra aux yeux de ses apôtres avec tout l'appareil de sa gloire. Il prétend faire naître et ranimer en nous ce désir presque éteint du véritable bonheur, et parce que notre infirmité veut des objets qui tombent sous les sens, ce Dieu de bonté veut bien monter au ciel d'une manière sensible, qui, frappant les yeux des apôtres, produise en eux deux effets merveilleux : le premier est de le leur faire connaître, et le deuxième de les faire espérer en lui : *Illis videntibus elevatus est.* Appliquons-nous à ces deux idées, et croyons entendre de la bouche de Jésus-Christ montant au ciel, ces paroles qu'il a révélées à son apôtre : Connaissez quelles sont les richesses de la gloire de votre héritage et de l'espérance bienheureuse de votre vocation.

Vous le savez, Messieurs, que dès qu'il s'agit des choses qui sont surnaturelles, l'homme ne peut rien de lui-même; dès qu'il faut s'élever au-dessus des sens par les voies adorables du sanctuaire, aller prendre l'idée de l'éternelle félicité jusque dans le sein de celui qui en est le principe, hélas! sa faiblesse ne peut le porter jusque-là. Cendre et poussière que nous sommes, comment nous pouvoir élever jusqu'à la divinité suprême qui fait toute l'essence de notre béatitude! mais celui qui nous prépare des biens tant au-dessus de nous, veut pourtant bien nous les faire connaître; et se pourrait-il donc après cela que notre cœur ne les désirât pas! Hâtez-vous donc, hommes terrestres et charnels, s'écrie le Prophète, de monter sur un lieu chéri : *Sta in excelso.* (*Baruch*, V.) Appesantis par le poids fatal de votre concupiscence, vous n'avez jusqu'ici cherché votre bonheur que dans ce bas monde, dans la possession frivole de quelques créatures; il n'y est pas monté plus haut : *Sta in excelso.* Transportez-vous en esprit sur la montagne de Sion, où s'élève votre divin Rédempteur, contemplez-y les merveilles qu'elle renferme, et y reconnaissez les douceurs ineffables que Jésus-Christ va vous y préparer par sa glorieuse ascension : *Et vide jucunditatem a Deo tibi venientem* (*Baruch*, IV); du haut de cette montagne céleste, regardez en bas, descendez de ce point sublime, jugez de la bassesse de l'univers, de ce séjour fixe et permanent, même le temps qui s'écoule sans cesse en tout ce qu'il renferme d'inconstance et de fragilité d'un lieu si éminent; voyez de toutes parts les honneurs s'évanouir, les plaisirs s'y enfuir, les fortunes fondre et s'anéantir sous vos yeux, les grandeurs de la terre s'écouler et périr, les années et les siècles se passer rapidement sans que rien soit capable d'en arrêter le cours; toutes ces choses humaines se rétrécir, décroître et périr : *Sta in excelso.* Suivez d'esprit et de réflexion le Fils de Dieu montant au ciel, et en lui contemplez un objet plus grand, plus riche, plus parfait, plus puissant que tout le monde ensemble; voyez peinte dans ce chef glorieux l'image de toutes les délices qui vous attendent dans le bienheureux héritage que son ascension vous assure : *Et vide jucunditatem a Deo tibi venientem.* Comprenez dans le mystère de ce jour le changement merveilleux qui se fait de la terre au ciel, et dans la personne de Jésus-Christ rentrant en possession de sa gloire; reconnaissez-y tous les traits différents de la béatitude céleste : *Et vide jucunditatem*, etc. Et, pour mieux entrer dans la nature de cette félicité et vous en faire mieux distinguer le véritable caractère, attachons-nous aux paroles de l'Evangile : *Et Dominus quidem Jesus, postquam locutus est, eis assumptus est in cœlum;* après que le Seigneur Jésus eut entretenu ses disciples de ce qu'ils avaient à faire et de ce qui devait arriver, il s'éleva jusqu'au ciel, où il est assis à la droite de Dieu; c'est-à-dire, Messieurs, que cet aimable Sauveur quitte la terre où il avait tant souffert pour retourner au ciel, où sa gloire l'attendait; c'est-à-dire qu'il passa d'une disposition de peines et d'obscurité à un état de repos et de lumière, et en cela vous avez une image naturelle du changement qui doit se faire du chrétien dans le ciel.

Oui, Messieurs, toutes ces misères qui naissent ici-bas du fond de notre mortalité, et qui nous font gémir si fort sous le joug accablant du vieil homme, Jésus-Christ nous apprend, par son ascension glorieuse, qu'elles se trouvèrent absorbées par les qualités excellentes de l'homme glorieux : nous ne sentirons plus dans notre corps ces combats qui l'affaiblissent, ces saillies impétueuses qui le transportent; notre chaire toute tranquille n'éprouvera plus des révoltes : les plaisirs seront purs, les douceurs inaltérables, nos pensées consolantes et nos désirs rassasiés; indépendants alors de toutes les créatures, nous nous renfermerons en Dieu seul; nous n'aurons plus besoin de personne pour nous aider à posséder les biens qu'il nous prépare; infinis, nous n'en craindrons point la perte et rien n'y pourra mettre des bornes; éternels, nous n'en verrons jamais la fin; invariables, ils ne seront point sujets aux temps ni aux revers; pleins, ils ne laisseront point de vide en nous, ils nous rempliront tout à fait : toute notre capacité sera épuisée par leur abondance et par leur valeur, en sorte qu'aussi remplis que charmés, il ne nous restera rien à désirer.

Que vous dirai-je encore, Messieurs, pour mieux vous faire connaître le prix de la gloire que Jésus-Christ vous prépare par son ascension; ce bonheur ne serait pas parfait, s'il pouvait être interrompu, et l'on en goûterait trop imparfaitement les douceurs, si l'on pouvait avoir quelque crainte de les perdre; ici tout ce que les heureux du siècle peuvent espérer de plus doux, c'est que

la peine et le plaisir se succèdent mutuellement : les transports de la plus grande joie y sont bientôt suivis de regrets et de tristesse, et c'est presque assez de se voir aujourd'hui content, pour être certain que demain il vous arrivera quelque chose de fâchaux : mais il n'en est pas de même du bonheur du ciel, il n'y a ni alternative ni mélange, c'est le comble des divines voluptés et le bienheureux torrent en est inépuisable, leur état en est permanent et la joie ne s'y altère jamais. Après des millions de siècles les bienheureux y goûteront une félicité aussi ravissante et aussi nouvelle que s'ils venaient d'y entrer ; là ils ne trouveront qu'un même jour pur et serein auquel nulle nuit ne succédera jamais ; ils n'empruntéront point de lumières étrangères, parce que Dieu, ce divin soleil de justice, les éclairera lui-même.

Par tous ces divers caractères, ne vous représentez-vous pas, Messieurs, cette montagne lumineuse dont parle saint Jean dans son Apocalypse ; la sainte Jérusalem, que voyait cet apôtre ? N'est-ce pas le Seigneur du ciel, l'Agneau qui préside ? n'est-ce pas Jésus-Christ tout brillant de gloire ? ces millions d'hommes sur le front desquels était gravé le nom du Père éternel ? n'est-ce pas cette multitude incomparable d'élus qui, autour du trône de l'Agneau, s'estiment heureux du seul plaisir de le posséder, chantant sans cesse dans sa présence des cantiques de joie et d'allégresse, et qui plus ils s'enivrent dans cette source intarissable de délices, plus ils veulent en goûter. O montagne éternelle ! ravissante Sion ! quand serez-vous notre demeure ? gloire du ciel ! quand vous posséderons-nous ? et quand, transportés en nous-mêmes jusque dans ce séjour délicieux, en ferons-nous notre unique soin, notre seule occupation et le seul objet de nos désirs.

Mais si vous n'êtes pas enlevés par les ravissantes idées de la gloire du ciel, soyez du moins intimidés par les tristes conséquences qui doivent suivre votre insensibilité ; cette insensibilité où vous vivez à l'égard de cette gloire qui vous est proposée, est un état qui vous assure les supplices affreux de l'enfer ; ne point penser, ne point s'occuper de la seule chose qui est ici-bas si nécessaire, c'est une disposition déplorable qui, par elle-même, réprouve ; ne point tendre à l'éternelle vie, c'est tendre à l'éternelle mort ; jamais vos noms ne seront écrits dans ce beau livre des élus, si vos pensées n'en sont elles-mêmes la plume et le burin ; jamais vous n'arriverez à votre véritable patrie, tandis que vous vous arrêterez dans votre exil ; la manne délicieuse n'est point pour ceux qui prennent goût aux sacrés oignons de l'Egypte, et quiconque ne se sert point des lumières de la foi pour s'élever à l'estime et à la connaissance de la vraie béatitude ne peut ressentir ici-bas qu'un dégoût et un vide général, et après la mort qu'un abandon funeste et un arrêt redoutable de la bouche de son juge.

Sur ce principe, ô mon Sauveur, que vous en rejetterez, que vous en abandonnerez, que vous en perdrez au jour de vos vengeances ; épée du Seigneur, que vous immolerez de victimes terrestres et charnelles !

Mais pour achever d'amollir, s'il est possible, votre insensibilité, gens du monde, n'oublions pas que Jésus-Christ monte en ce jour au ciel aux yeux de ses disciples et en leur personne aux yeux de tous les chrétiens, non-seulement pour nous faire connaître sa gloire dont il prend possession, mais pour nous y faire prétendre, c'est-à-dire, qu'après avoir formé notre estime, il a voulu nourrir notre espérance, second avantage de l'ascension du Sauveur. Et, en effet, dit un Père, attendre un Dieu dont on n'a pas même idée, c'est une illusion ; et il n'est pas possible d'attacher son cœur à une chose que l'esprit ne connaît pas ; mais le connaître aussi parfait qu'on nous l'a dépeint, voilà ce qui fait naître le désir et qui anime l'espérance de ceux qui veulent se rendre heureux par cette possession.

Or, c'est là le fruit que Jésus-Christ veut que nous tirions de sa gloire qu'il nous montre au jour de son ascension ; il ne s'élève de la terre au ciel en présence de ses apôtres assemblés que pour leur apprendre qu'ils y monteront après lui ; il ne les rend témoins et spectateurs de sa gloire que pour faire naître dans leurs cœurs le désir d'y participer ; que le sort des disciples qui auront été fidèles sera semblable à celui de leur maître ; que le premier-né d'entre plusieurs frères ne va se placer auprès du Père céleste, que pour attirer ses frères après lui ; que si nous lui ressemblons, l'héritage qu'il va nous préparer passera jusqu'à nous ; que nous devons attendre notre immortalité bienheureuse comme le gage précieux de son amour comme le dernier trait et l'effet le plus sensible de notre adoption toute divine.

O héritiers du ciel, ô membres de Jésus-Christ glorieux, à quoi sommes nous appelés et à quoi nous arrêtons nous ? Comment accorder des espérances si hautes avec des sentiments si bas ; un héritage si précieux qui nous attend, avec des désirs si faibles qui nous retiennent. Oublions-nous la qualité sublime et les biens infinis que notre foi nous procure et auxquels elle nous élève ; ne nous convaincrons-nous point une bonne fois pour toutes que tout sous le soleil n'est que vanité et affliction, que tout n'est ici-bas que corruption et misère ; qu'il n'est personne qui ne doive soupirer et gémir dans cette terre d'exil. O vous qui avez le bonheur d'être chrétien, placez donc mieux désormais vos désirs et vos espérances ; dites à ce monde et à tout ce qui l'environne qu'il ne vous est point propre, qu'il est indigne de vous attacher un seul moment ; que si vous y pensez, que si vous y vivez, ce n'est que pour le mépriser ; que vous y renoncez, et qu'appelés par Jésus-Christ montant au ciel à une félicité si précieuse et si relevée, des choses si petites et si basses ne sauraient vous occuper. Et en effet, pourriez-vous vous contenter de

quelques douceurs frivoles et passagères, pendant que votre Dieu vous promet une éternité de délices et de gloire; et quand le ciel peut seul vous remplir, y aurait-il donc encore dans votre cœur des places vides? Ah! fixez tous vos désirs à la possession de Jésus-Christ, et laissez-vous aller où vous appelle sa gloire; soyez dans l'Eglise comme cette colonne que saint Jean vit dans le temple, qui portait sans cesse l'image du ciel; et lorsque comme Jérémie vous sentirez affaiblir et tomber votre espérance, dites au Seigneur : Souvenez-vous de mes transgressions et de mes malheurs, de la faiblesse et de l'indigence où je suis : *Recordare meæ paupertatis.* (*Thren.*, III.) Et que ce souvenir me fasse lever les yeux au ciel pour y voir tous les biens que vous m'y préparez. Et si pour vous consoler et vous fortifier Jésus-Christ vous offre et vous promet sa gloire, répondez-lui comme le prophète : Oui, mon Sauveur, j'y consens, et cette impression de bonheur que vous voulez faire sur moi, c'est là où je veux rapporter toutes mes pensées, donner toute mon attention et tous mes soins : *Memoria memor ero.* (*Ibid.*) J'y porterai tous mes désirs et les plus doux mouvements de mon cœur : *hæc recolens in corde meo.* (*Ibid.*) L'idée que vous m'en donnez aujourd'hui m'élèvera à l'espérance la plus forte : *Ideo sperabo* (*Ibid.*); la connaissance et le désir que j'aurai me le feront méditer, mon âme en sera toute remplie : *tabescet in me anima mea.* (*Ibid.*) Vous serez, ô mon Dieu, tout mon partage; je ne vivrai plus que dans l'attente de votre bienheureuse possession : *Pars mea Dominus propterea eum exspectabo* (*Ibid.*); et tout charmé de l'idée, et rempli du désir de la gloire que vous me montrez, je ne chercherai plus que les voies qui peuvent m'y conduire. Les voici ces voies bienheureuses, et c'est Jésus-Christ lui-même qui vous les a tracées avant de monter au ciel; vous allez les voir dans l'autre partie de ce discours, que j'abrégerai pour ne pas abuser de votre patience; j'espère que vous ne vous lasserez pas de m'entendre dans un sujet qui doit avoir tant de charmes pour vous.

SECOND POINT.

Il n'y a que notre misère, si nous savons l'étudier, qui nous doive paraître déplorable; si elle va jusqu'à nous aveugler dans l'idée que nous avons de la vraie félicité, elle ne nous aveugle pas moins encore dans le choix des voies qu'il faut prendre pour y atteindre : nous voulons y aller par l'indiscrète curiosité des yeux, par les faux plaisirs de la vie, par la vanité des grandeurs du siècle; mais lâches que nous sommes! pourquoi ne pas nous souvenir de ce que l'Esprit-Saint nous apprend, que depuis que le péché à mis entre le ciel et la terre un chaos immense, les voies de l'un à l'autre sont devenues très-difficiles? Ah! celles que l'on fait d'ordinaire sont-elles difficiles, tout se conduit dans le monde par la folle concupiscence des yeux, par la grossière convoitise de la chair, par l'amour affreux des honneurs; voies déplorables desquelles on peut bien dire que tout ce qui passe par elles arrive et se termine à la mort.

Mais qui doit le plus nous attendrir ou de l'aveuglement de l'homme qui s'égare ou de l'amour de Jésus-Christ qui prend soin de nous redresser; car, on peut dire que le Sauveur montant au ciel fait plus que cet ange céleste qui brille à la porte du paradis, puisqu'il y répand sa gloire, non pour en empêcher l'entrée, mais pour nous y introduire lui-même, et que, pour me servir de l'expression de l'Apôtre, Jésus-Christ monte aujourd'hui dans le ciel aux yeux de ses disciples assemblés pour leur tracer, et à nous comme à eux, une voie nouvelle et vivante au travers des voiles de sa chair et de son humanité glorieuse : *quam initiavit viam novam et viventem per velamen id est carnem suam* (*Hebr.*, X), voie de retraite opposée à l'amour des faux plaisirs de la chair, voie d'humilité qui attaque l'orgueil de la vie : *initiavit nobis viam suam.*

O vous qui faites ici-bas tout votre bonheur de votre attente, et qui mettez votre plus douce espérance à suivre les traces de Jésus-Christ, songez que les lumières de sa gloire qui sont inaccessibles aux folles maximes du siècle, ne le sont pas à ces trois belles vertus, quand il nous dit : faites selon le modèle que je vous ai tracé; c'est lui-même qui se donne à vous pour modèle et si vous le suivez, vous pouvez espérer de vivre un jour avec lui de la vie de la gloire : *Hoc fac, et vives* (*Luc.*, X.)

J'ai dit d'abord la retraite, et c'est le parti que prirent les apôtres, après avoir vu de leurs propres yeux leur divin maître s'élever au ciel; ils se retirèrent près d'une montagne et s'enfermèrent dans le cénacle : *cum in cœnaculum introissent;* première voie pour se préparer à la voie de la gloire, le recueillement et la retraite. En effet, si le chrétien est un rayon de ce soleil de justice, qui s'envole aujourd'hui dans la nuée; s'il est un écoulement de ce Verbe divin, caché dans le sein du Père éternel, l'image d'un Dieu voilé dans ses sacrements, rassuré dans ses mystères; s'il est enfant d'une Eglise sainte, appelée la fille du Désert; s'il a abjuré le monde, et promis par les vœux de son baptême qu'il serait à Dieu seul; s'il est enfanté et élevé à l'ombre de la croix, et dans le secret des plaies de Jésus-Christ, n'est-il pas tout voué à la retraite, au recueillement, et à la voie par laquelle un Dieu a voulu venir et vivre parmi nous; n'est-elle pas aussi celle que nous devons suivre pour mériter de participer à sa gloire? Non, Messieurs, rien n'est plus nécessaire à un chrétien qui veut gagner le ciel que la retraite; c'est là qu'une âme regarde autant Dieu seul au-dessus d'elle, pour le servir, et le monde au-dessous pour le mépriser; s'élève à la hauteur de ses pensées, à la sublimité de ses espérances, et s'occupe sans dissipation, du doux exercice des vertus. C'est là que par de salutaires retours sur elle-même, elle découvre

à loisir le fond de ses misères, et cherche à se fortifier avec Dieu par la ferveur de ses prières. C'est là qu'elle n'épargne rien, qu'elle ne s'épargne pas elle-même, pour rentrer en grâce avec son Dieu, si elle avait eu le malheur de s'en écarter par le péché, et qu'arrachée à tout autre objet, elle demeure attachée à Jésus-Christ par de pieuses oraisons. C'est là que, dépouillant son cœur de tout ce qu'il avait de terrestre et de grossier, elle se revêt de tout ce qu'il y a de spirituel et de céleste, et que tout enfin se purifie en elle. C'est là que le chrétien, loin des souillures et de la contagion du monde, conserve ou reprend cette robe toute blanche de l'innocence et de la justice, que le siècle et ses dangereux attraits ne peuvent que salir. C'est là que toutes les vertus qui y sont renfermées, comme dans leur asile, forment comme une nuée lumineuse qui la mettent à couvert des ténèbres de ses propres passions : *Nubes suscepit eum ab oculis eorum.* Là tout favorise ses pieux desseins, et rien d'étranger ne s'y présente pour en traverser l'exécution; là, ce Dieu de pureté, qui déteste la dissipation et les usages pernicieux du monde, instruit et soutient le chrétien; retiré de cet ennemi déclaré des compagnies mondaines, il en fait son ami particulier, et un de ses élus; c'est là où Dieu nous parle cœur à cœur, et où l'on apprend à le connaître et à l'aimer; on ne s'y entretient que de l'affaire du salut, et on n'y forme que des désirs légitimes. C'est dans la retraite que l'âme, pour ainsi dire séparée de son corps, ne pense, ne parle, ne s'occupe que de Jésus-Christ et de la gloire qu'il lui a préparée; qu'elle s'attache si fortement à lui, que rien n'est capable de l'en séparer; c'est là qu'elle étudie avec amour, qu'elle comprend avec facilité, qu'elle pratique avec joie la loi et les prophètes; et s'il arrive que la grâce, faisant sur cette âme de fortes impressions, lui retrace ses égarements passés, l'énormité de ses offenses et les supplices qu'elle a mérités. Ah! c'est là plus qu'en tout autre lieu, où tremblante et desespérée, elle s'afflige et s'humilie en présence de son juge; mais c'est là aussi que Dieu s'approchant d'elle, que se faisant sentir à elle de plus près, que redoublant ses faveurs et ses tendresses, il dissipe toute ses frayeurs, qu'il lève ses scrupules, qu'il arrête ses défiances, qu'il éclaircit ses doutes, qu'il relève son courage abattu; c'est là, enfin, qu'une âme entièrement morte au monde, détrompée de ses erreurs, sourde à ses pernicieuses leçons, ne voit que Jésus-Christ, son Sauveur, et vit comme s'il n'y avait que Dieu et elle dans le monde. Oh! quel présent plus digne d'un Dieu, qu'une âme ainsi préparée par la retraite; qui, en s'éloignant des occasions dangereuses, se précautionne contre le péché; qui, en pratiquant de secrètes vertus, triomphe de l'insolence du vice, et qui, surmontant autant d'ennemis qu'elle en sait éviter, peut se vanter qu'elle est dans ce sentier étroit qui mène sûrement à la vie.

Mais si la retraite conduit si infailliblement à la gloire, d'où vient donc que vous ne l'embrassez point, gens du monde? Si elle est si avantageuse au salut, pourquoi, au lieu de vous y condamner au moins de temps en temps, en avez-vous de l'horreur et vous moquez-vous même de ceux qui s'y assujettissent? Pourquoi tenir, comme vous faites, toutes les portes de vos âmes, qui sont vos sens, ouvertes à toutes les passions qui veulent y entrer? à faire de vos yeux autant de glaives meurtriers qu'ils lancent de regards? Si la retraite et le recueillement sont si nécessaires au chrétien, pourquoi ne chercher que l'embarras, les compagnies et le tumulte du siècle? Pourquoi promener vos yeux sur tous les objets qui s'y présentent? Pourquoi demeurer errants et dissipés dans ce monde qui vous éloigne si fort de votre Dieu? Pourquoi ne pas détourner vos regards de dessus ces créatures qui vous séduisent? occuper votre esprit de ces modes, de ces coutumes, de ces usages, qui vous corrompent et qui vous perdent? Et ne dites point, comme on fait tous les jours, que votre état est incompatible avec la retraite, que vos affaires et vos engagements ne vous le permettent point; ignorez-vous donc qu'il ne faut pas être hors du monde pour se recueillir en soi-même? qu'il y a une retraite morale, nécessaire et facile à tout chrétien; une retraite spirituelle, selon saint Paul, par laquelle on s'éloigne du crime sans s'éloigner du siècle; où l'on vit avec le monde sans l'aimer; où l'on use de ses biens comme si on n'en usait point: où l'on demeure parmi les créatures sans s'y attacher; où l'on converse avec les autres hommes, non pour se pervertir avec eux, mais pour les justifier; qu'il y a une espèce de retraite par laquelle le chrétien qui, par état, ne peut sortir du siècle, fait sortir le siècle de lui-même; où une âme, dégagée des sens, demeure attachée à son Dieu comme à l'unique objet du monde; où, tenant à la terre par les liens du corps, l'on est tout à Jésus-Christ par les pensées de l'esprit; et où, imitant ce divin chef et ce parfait modèle, on paraît entrer dans tous les soins de ce bas monde, sans avoir aucune part à ses plaisirs volages et à ses corruptions.

Ah! Messieurs, aimez donc cette vertu qui vous est présentée comme la première et la plus sûre voie de la félicité; et puisque vos états et vos engagements vous obligent de demeurer dans le monde, rompez du moins tout commerce, toute liaison avec les méchants dont la contagion ne manquerait pas de vous infecter, et que Jésus-Christ réprouve en mille endroits de ses saintes Ecritures. Si vous voulez de l'union et de la société, que ce soit avec ce petit nombre de bonnes âmes qui se regardent comme étrangères ici-bas, qui n'ont rien tant à charge que cette misérable vie qui retarde leur bonheur; qui, peu contentes de faire et de craindre le monde, le méprisent et le haïssent; aimez la retraite, dans la même disposition des Israélites captifs sur les fleuves de Ba-

bylone, et dites comme eux pendant votre exil : Hélas! forcés comme nous sommes d'habiter ce monde, où des liens indissolubles nous retiennent malgré nous, nous n'y ferons aucun monument; et loin de nous tourmenter, comme tant d'autres, nous demeurerons toujours assis au bord de ce fleuve de Babylone : *Super flumina Babylonis illic sedimus.* (*Psal.* CXXXVI.) Nous craignons trop que les eaux corrompues et amères ne nous gagnent si nous y avancions; nous nous tiendrons loin de ses agitations, de sa corruption et du gouffre de ses iniquités : *illic sedimus.* Hélas! que deviennent tous ceux que leur aveuglement et leur témérité y précipite de bonne heure, que leur imprudence y conduit, que leur brutalité y dégrade; n'en voyons-nous pas trop périr tous les jours sous nos yeux et faire un funeste naufrage à leur salut et à leur foi; pour nous, qui craignons ces écueils et qui profitons de ces funestes exemples, nous voulons mener une vie plus tranquille, et si nous avons de l'ennui et des inquiétudes, si nous y versons des pleurs et poussons des gémissements continuels, ce n'est que sur la malheureuse nécessité où nous sommes de vivre dans cet exil, et par la bienheureuse espérance de revoir bientôt la sainte Sion, notre chère patrie : *Illic sedimus et flevimus cum recorderamur Sion.* (*Ibid.*)

Mais remarquez, Messieurs, que si ces véritables chrétiens versent ainsi des larmes dans le monde, que s'ils se désolent et s'attristent, c'est encore pour nous apprendre que l'affliction et la peine sont une deuxième voie aussi essentielle pour arriver à l'éternelle félicité, que le recueillement et la retraite; et n'est-ce pas ce que Jésus-Christ disait à ses apôtres avant de monter au ciel : Ne fallait-il pas, disait-il, que Jésus-Christ souffrît la mort et la passion avant d'entrer dans sa gloire : *Nonne oportuit hæc Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* (*Act.*, XVII.) Et n'est-ce pas encore ce qu'il veut leur faire entendre, lorsque dans l'épître de ce jour nous lisons qu'avant de quitter ses disciples le Fils de Dieu leur dit qu'ils rendraient témoignage de sa personne, c'est-à-dire qu'en publiant son Evangile ils auraient à souffrir non-seulement dans la ville de Jérusalem, mais dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre, où ils rencontreraient la persécution et le martyre : *Eritis mihi testes Jerusalem et in omni Judæa et Samaria et usque ad ultimum terræ.* (*Act.*, I.) N'est-ce pas enfin ce qu'il nous insinue dans tout son testament, lorsque, non content de nous avertir qu'il n'y aura d'heureux dans le ciel que ceux qui auront passé sur la terre par la tristesse et par les pleurs, par l'humiliation et par la pauvreté, par la persécution et par les contradictions : *Beati qui lugent, beati pauperes, beati qui persecutionem patiuntur* (*Matth.*, V), et qu'il n'y a de récompense à espérer que pour ceux qui auront passé par les travaux de cette vie; que le ciel est une conquête qui ne peut s'emporter sans de rudes combats, sans de continuelles violences, sans des efforts bien pénibles : *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud* (*Matth.*, XI); lorsqu'il nous dit, par son Apôtre, qu'il n'y aura dans son royaume que ceux qui auront souffert comme lui sur la terre : *Si tamen compatimur et conglorificamur.* (*Rom.*, VIII.)

Mais que sera-ce si aux leçons pressantes qu'il nous fait de souffrir, je joins encore l'exemple touchant qu'il nous en a donné? Quel motif plus puissant que la vue de ce divin modèle qui, depuis le premier moment qu'il entra dans le monde jusqu'au dernier moment de sa vie, ne cessa jamais de souffrir et de se mortifier; sur quoi je voudrais vous porter ici quelques réflexions naturelles. Si un Dieu qui, avec son infinie sainteté, pouvait passer des joies de la terre aux délices du ciel, rejette cependant cette voie et ne veut arriver aux consolations éternelles que par la privation des passagères, quelle rigueur pour lui-même de vouloir ne rentrer en possession de la gloire qu'après s'être chargé de toutes nos misères, qu'après s'être assujetti à toutes les ignominies et à toutes les souffrances, quoiqu'il fût le maître de choisir la voie des plaisirs de ce monde! et nous, pécheurs misérables, chargés d'iniquités et de dettes, quelle lâcheté de vouloir réserver pour nous ce que le Sauveur, tout saint qu'il était, n'a pas voulu prendre pour lui-même! Quoi de plus monstrueux que de vouloir paraître sous un chef couronné d'épines, des membres couronnés de roses! Si nous ne sommes point conformes à l'homme de douleur, pouvons-nous présumer de l'être à l'homme de gloire? quelle injustice! un Dieu qui est le maître du ciel, ne veut y remonter qu'après s'être réduit à la mort honteuse de la croix; et nous, loin de sortir un seul instant de la joie et du plaisir, de retrancher un seul moment de notre mollesse et de notre sensualité, de rien rabattre de nos commodités et de nos aises, nous étudions l'art et le secret de les perpétuer et de les étendre, et voudrions aller toujours au même terme que Jésus-Christ nous montre, sans passer par les mêmes voies que son exemple nous a tracées? Quel aveuglement! quelle corruption! quel mécompte! et l'esprit d'un chrétien peut-il se soutenir dans des prétentions si déraisonnables!

Mais, achevez, ô mon Sauveur, de redresser nos voies, et comme après avoir inspiré à vos disciples de rentrer dans le cénacle, après les avoir disposés à tout souffrir pour rendre témoignage de votre divinité, après votre ascension glorieuse, vous vous cachâtes sous une nuée qui vous déroba à leurs yeux, *et nubes suscepit eum ab oculis eorum*, vous voulez nous apprendre qu'après nous être garantis du monde par les retraites, après nous être affligés et soumis à toutes les peines de la vie, nous devons encore, par humilité, dérober aux yeux des hommes jusqu'à nos vertus et nos bonnes actions, de peur que ce qui pourrait y entrer

d'humain et de fastueux n'en corrompît tout le mérite.

En effet, Messieurs, Jésus-Christ nous l'avait dit, qu'il n'y aurait d'exalté que celui qui se sera abaissé; et il savait trop bien que l'humilité est le partage des élus et la vertu la plus essentielle à l'homme qui veut arriver à la gloire; que l'orgueil l'ayant chassé du paradis terrestre il ne peut plus rentrer dans le bonheur céleste que par l'humilité; que, selon l'Ecriture, les places des anges superbes dans le ciel ne peuvent être remplies que par des hommes humbles; que moins on cherche de gloire sur la terre, plus on s'en accumule dans le ciel; qu'il n'y a que ceux qui sont petits dans le ciel qui puissent attirer les yeux favorables d'un Dieu magnifique et glorieux.

Chrétiens! qui aspirez tous à la même gloire que Jésus-Christ vous montre en ce jour, y allez-vous par cette même route qu'il vous a tracée : le faste, l'ambition, l'orgueil, la vanité sont-ils le chemin qu'il a pris et que vous devez prendre vous-mêmes. En vérité, un Dieu si humble la donnera-t-il, cette gloire inestimable, à tous ces vains transports de superbe qui vous tiennent comme charmés de vous-mêmes, qui font que vous vous applaudissez d'une naissance qui vous confondra à la mort avec le plus petit et le pauvre; que vous vous enflez d'un titre de noblesse que tous les jours on dégrade par les inclinations les plus basses; que vous vous prévalez fièrement de quelques talents et qualités naturels, qui ne viennent pas de vous, et dont peut-être vous faites un si déplorable usage? La donnera-t-il à ces airs fiers et hautains, à ces vains efforts de tout surpasser, de tout éclipser, de tout éblouir par l'autorité, par le luxe, par les folles dépenses, ce qui vous environne et ce qui vous fait ombrage? Non, Messieurs, les voies que Jésus-Christ nous montre dans son ascension sont les seules par où vous pourrez atteindre à la possession de la gloire dont il va reprendre possession; dès qu'on les quitte on périt, et si vous ne pratiquez les vertus dont il vous donne l'exemple, vous demeurerez à jamais privés de la félicité qui en est la récompense et le terme.

Privés de sa gloire, ah! Messieurs, vous ne frémissez pas à ces paroles, votre cœur ne se trouble point! pouvez-vous les écouter sans alarmes? O sommeil funeste, déplorable! insensibilité des chrétiens! de nos jours si indifférents pour le ciel. Touchez-les, divin Sauveur, et les ranimez par votre ascension glorieuse; inspirez-leur l'amour et le désir de votre félicité, et ne permettez pas qu'ils prennent d'autres voies pour y arriver que celles que vous venez de leur montrer.

Vous êtes appelé le Seigneur des vertus en même temps que vous êtes reconnu roi de gloire : *Dominus virtutum ipse est rex gloriæ* (*Psal.* XXIII.) Vous êtes le roi de gloire, puisque cette gloire vient de vous, qu'elle n'appartient qu'à vous, que c'est une grâce que vous faites aux hommes de les y associer; que c'est à vous seul à la donner, qu'elle vous a coûté la vie, que vous l'avez acquise au prix de votre sang; le Seigneur des vertus, non-seulement des armées célestes, mais de la retraite, de la pénitence, de l'humilité, qui sont les vôtres, parce que vous les avez pratiquées, consacrées par vos exemples et scellées du sceau sacré de votre passion et de votre mort. O souverain Roi de gloire, ô Seigneur aimable des vertus, accordez-nous aujourd'hui la faveur de votre triomphante résurrection, la force de mépriser ce bas monde, la victoire absolue sur nos passions; ne permettez pas que nous périssions par notre faute pendant que vous prenez tant de soin de nous sauver; faites-nous connaître aujourd'hui tout le prix de cette gloire dont vous ne retournez prendre possession que pour nous y attirer après vous; faites-nous embrasser et aimer les salutaires voies qui y conduisent et hors lesquelles il n'y a point de salut à espérer pour nous; en un mot, ô mon Dieu, dessillez nos esprits aveugles, détachez nos cœurs enchantés des faux biens de la terre, afin que, convaincus et charmés, pleins d'une foi vive et soutenus d'une espérance ferme, nous puissions tout entreprendre et tout souffrir, tout mépriser et tout sacrifier sur la terre, pour ne prétendre et ne désirer, pour ne tendre et n'aspirer que vers les biens du ciel, qui seuls peuvent nous enrichir dans le temps et nous rendre heureux dans l'Eternité. C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON V.

Pour le jour de la Sainte-Trinité.

SUR LES VOEUX DU BAPTÊME.

Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. (*Matth.*, XXVIII.)

Allez et instruisez toutes les nations, en les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont, Messieurs, les trois personnes qui composent le mystère auguste dont l'Eglise fait aujourd'hui la solennité, et les prédicateurs, interprètes des intentions de cette bonne mère, devraient, ce semble, tâcher d'en développer les secrets aux fidèles. Mais hélas! que ferions-nous avec tous nos efforts? est-il aucun mortel sur la terre capable de fixer ses regards sur un objet aussi éblouissant qu'est celui de l'adorable Trinité des personnes? Qui pourrait jamais comprendre un père qui n'a ni commencement ni fin, un fils qui est aussi âgé que son père, et qui est égale en toutes choses à lui; un Saint-Esprit qui procède de l'un et de l'autre, et qui n'est ni l'un ni l'autre. O profondeur impénétrable des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, que vos voies sont incompréhensibles! s'écrie le grand Apôtre. O impuissance trop bornée de ténèbres et de la faiblesse de l'homme, je ne puis parler, je ne fais que bégayer! s'écriait Jérémie. O témérité de l'esprit humain de vouloir entrer dans l'explication d'un mystère ineffable! disait autrefois saint Hilaire

Savants, ici confondez-vous, et n'entreprenez point de pénétrer dans des chefs-d'œuvre de la majesté divine dont la gloire vous accablerait. Humilions-nous donc, mes frères, et nous en tenant à la simple créance du mystère, contentons-nous de profiter des grâces que les trois personnes divines nous offrent ; c'est à leur nom que nous sommes baptisés et toute notre dignité consiste dans la qualité de chrétien que nous recevons sur les fonts du baptême au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : *Euntes ergo* etc. Mais à quoi nous servira d'être l'ouvrage de l'adorable Trinité, si nous n'y répondons par notre sainteté ? car si rien n'est aujourd'hui plus commun dans le monde que le nom de chrétien, rien aussi n'y est plus rare que de l'être et de remplir dignement les devoirs essentiels d'une vocation si sainte : c'est ce qui nous accable d'affliction, et qui nous est un nouveau sujet de larmes ; car s'il ne s'agissait que de former entre nous une société humaine, si nous n'étions appelés qu'à être sages, réglés, officieux, complaisants, équitables, quelque corruption qui règne dans le monde, on trouverait encore des hommes de ce caractère ; et parmi vous, comme parmi les Juifs, on verrait encore beaucoup d'honnêtes gens selon le monde ; mais depuis notre baptême ce n'est point assez pour nous d'être sages, il nous faut être chrétiens ; nous composons un corps de fidèles, qui a reçu des lois pures et célestes : notre vocation est d'être chrétien, c'est à-dire un autre Jésus-Christ : *Christianus alter Christus ;* voilà ce qu'il faut être, et ne le pas être, c'est la damnation éternelle, etc.

(Le reste se trouve jusqu'à la fin dans le *Sermon sur les obligations du Chrétien* [sermon II du *Carême*, col. 707])

SERMON VI.

POUR LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

Afferamus ad nos arcam Domini et veniat in medium nostri, ut salvet nos de manu inimicorum. (I *Reg.*, IV.)

Apportons ici l'arche d'alliance du Seigneur et qu'elle vienne au milieu de nous, afin qu'elle nous sauve de la main de nos ennemis.

Ce n'était pas sans raison, mes frères, que les Israélites mettaient leur confiance en l'arche d'alliance ; mille fois ils avaient ressenti les effets de sa puissante protection, et la regardant comme un gage certain de la présence de Dieu parmi eux, rappelant tant de batailles gagnées, tant de conquêtes faites, tant de victoires remportées, les murs de Jéricho tombés en présence de l'arche, ils se croyaient invincibles avec cette marque de secours du Seigneur : *Afferamus ad nos arcam*, etc.

Tant qu'ils furent fidèles, leur espérance ne fut pas confondue ; mais ils éprouvèrent bientôt pour leur malheur, qu'ils se flattaient mal à propos d'un secours dont ils s'étaient rendus indignes, que leur défaite précédente n'était qu'une suite de la peine due à leur infidélité ; que tandis que cette mauvaise cause subsisterait, ils ne devaient point attendre de meilleur succès ; que le même Dieu qui leur avait promis sa protection et la gloire de la victoire pendant qu'ils lui demeureraient attachés, les avait aussi menacés des plus sensibles disgrâces, lorsqu'ils tomberaient dans l'ingratitude ; et, en effet, la ruine entière de leur armée, la désolation de tout le peuple, la prise de l'arche sainte, la mort du grand prêtre et de ses deux fils, ne fut que la juste punition de leurs crimes : *Ruina magna facta est in populo, insuper et duo filii tui mortui sunt et arca Dei capta est.*

Ici, chrétiens ne tremblez-vous pas, et si, comme le peuple d'Israël, vous marquez en ce jour de triomphe tant d'empressement et de zèle pour l'arche de la nouvelle alliance, dont l'ancienne n'était que la figure, et que l'Eglise fait porter au milieu de nous avec tant de pompe et de solennité, ne devez-vous pas craindre que vos crimes et vos iniquités ne vous rendent indignes de tous les secours et de toutes les grâces qui y sont attachés ; je sais que par un privilége vous avez le bonheur de posséder parmi vous ce Dieu fort et puissant, capable de vous délivrer de tous vos ennemis ; il va pendant huit jours se montrer de plus près et plus sensiblement que pendant tout le reste de l'année, aux yeux de notre foi, et vous pouvez le recevoir non en figure et dans vos maisons, mais vous nourrir de sa chair adorable, et vous incorporer réellement celui qui est la vérité de toutes les figures.

Mais l'auguste cérémonie qui nous approche si près de notre Dieu, trouve-t-elle en nous des dispositions qui répondent à la solennité de l'Eglise, et, en voyant le sacré corps de Jésus-Christ qui se mêle parmi nous avec tant de tendresse et tant de familiarité, lui préparez-vous une place et dans votre esprit et dans votre cœur, car c'est là bien plus que sur un autel qu'il veut habiter ; vous sentez-vous animés d'une foi vive pour croire ce mystère, vous trouvez-vous remplis d'une pureté parfaite pour recevoir le sacrement ; c'est là ce que nous allons examiner dans les deux partis de ce discours, etc.

(Le surplus se trouve tout entier dans le *Sermon sur les dispositions à la communion* [sermon XXIX du *Carême*, col. 1087], jusqu'à la péroraison.

PÉRORAISON.

Ici, Messieurs, je m'aperçois que l'alternative vous alarme et que vous paraissez consternés ; le précepte d'un côté, votre indignité de l'autre vous jettent dans un trouble si violent, que, malgré vous, il devient sensible et paraît au dehors. Ah ! calmez-vous en vous convertissant, c'est le seul parti que vous avez à prendre ; et aujourd'hui que vous êtes forcés de communier, que le commandement presse, mettez-vous en état de le bien faire ; disposez-vous par une foi vive et une pureté chrétienne à recevoir un Dieu qui vient à vous ; rapprochez vos mœurs de la sainteté de votre baptême, reformez votre conduite sur la règle de l'Evangile, et consacrez-vous tout entier à Jésus-Christ comme

il se donne entièrement à vous; soumettez votre esprit et purifiez votre cœur, répondez comme il faut à tant d'amour, et vous disposez à recevoir ce Sauveur aimable avec une entière préparation qui vous rende dignes de l'honneur qu'il vous fait, des biens qu'il vous offre, et, pleins de reconnaissance et de tendresse, dites-vous à vous-mêmes : ah! voici un Dieu qui vient intérieurement renouveler en moi, par ses mystères, tout ce qu'il fit de plus merveilleux pour les Israélites; voici cette manne toute céleste qui peut nous soutenir dans toutes les faiblesses de cette vie passagère; voici ce breuvage délicieux qui désaltère l'âme juste; la voilà cette arche vivante, qui, renfermant le Saint des saints et le Dieu des armées, combat pour nous victorieusement, et nous fait triompher de tous nos ennemis; le voici sur nos autels, cet Agneau sans tache, sacrifié pour nous délivrer du plus malheureux esclavage; approchons-en, et nous en approchons dignement, et nous prosternons en sa présence, afin de voir finir tous nos malheurs : *Afferamus ad nos arcam*, etc. Le voici ce roi des siècles le plus magnifique, qui vient triompher de nos cœurs rebelles, qui veut faire sa demeure dans nos âmes, et qui n'a institué le sacrement auguste de son corps, que pour nous rendre participants de sa substance et de sa divinité; le voici, ce Dieu de bonté, qui, oubliant sa gloire, comme s'il ne pouvait être heureux sans nous, s'enveloppe sous de viles espèces, se cache sous les apparences du pain pour nous servir de nourriture sur la terre, comme il en sert aux anges dans le ciel; le voici enfin, ce Pasteur charitable qui vient à nous préférablement à tant d'autres qui croupissent dans l'erreur et dans l'idolâtrie, et qui, crainte que ses brebis ne périssent, leur procure les plus délicieux pâturages, qui est sa chair, et sa propre substance : *Afferamus ad nos arcam fœderis*. En un mot, redevenez chrétiens, et alors présentez-vous à la table sacrée : qui vous arrête encore? Prenez et mangez, et cette même Eucharistie, qui aura été reçue avec les mêmes dispositions nécessaires, sera dans votre âme un germe de salut et de grâce sur la terre, et une semence de gloire et d'immortalité dans le ciel : *germen gratiæ, semen gloriæ*. Je vous le souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen*.

SERMON VII.

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium per patientiam curramus ad propositum nobis certamen. (*Hebr.*, XII.)

Puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, mettant tout le reste à l'écart, courons avec persévérance vers le combat qui nous est proposé.

Lorsque je considère la loi de Jésus-Christ méditée avant tout le temps dans le conseil d'en haut, prédite dans l'ancienne loi par une longue suite de prophètes, figurée par tant de sacrements divers, ébauchée dans la personne de tant de patriarches illustres, par une multiplicité de signes surprenants, renouvelée, perfectionnée ou plutôt consommée par la naissance et par la mort d'un Dieu, sanctifiée par le sang d'une foule de martyrs, croissant et se fortifiant dans la suite par les persécutions et les opprobres; s'assujettissant les trônes et les empires par la force de ses lois, combattant sans cesse les maximes du siècle et les erreurs par l'autorité de sa doctrine, et remportant toujours de nouvelles victoires sur les puissances de l'enfer, couronnée enfin après ces combats, et triomphante au ciel par cette troupe innombrable de saints dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, je confesse hautement que c'est ici le doigt de Dieu, l'effet de sa puissance, le chef-d'œuvre de sa sagesse, et je suis forcé de m'écrier avec un prophète : O Israël! que la maison du Seigneur est grande, qu'elle est pleine de beauté, qu'heureux ceux qui lui appartiennent! quelle est la nation qui peut se vanter d'avoir un Dieu comme le nôtre, mais quelle autre religion peut aussi se glorifier d'avoir des disciples comme les chrétiens? *Laus ejus in Ecclesia sanctorum lætetur Israel in eo qui fecit eum.* (*Psal.* CXLIX.) Mais l'Eglise ne borne point là toute son attention; plus occupée du salut de ses enfants que de sa propre gloire, le motif de ses plus grandes solennités se réduit à l'instruction de leurs plus importants devoirs, et si elle ouvre en ce jour les portes de la céleste Jérusalem, c'est bien plutôt pour nous y laisser voir une foule de témoins qui déposent contre nous par l'exemple édifiant de leur vie, qu'une troupe de bienheureux qui nous amuse par le pompeux spectacle de leur félicité; et c'est dans cet esprit que saint Paul produisait cette foule de justes aux yeux des Hébreux, non pas comme une suite d'ancêtres illustres dont ils se glorifiaient d'être les enfants, mais comme une nuée de témoins irréprochables qui se faisaient entendre à eux, soit pour condamner la fausse idée qu'ils avaient de la perfection évangélique, soit pour confondre la vanité des prétextes qu'ils cherchaient, pour autoriser la lâcheté de leur conduite : *Ideoque et nos tantam habentes*, etc.

C'est dans le même esprit que l'Eglise aujourd'hui nous propose cette grande multitude de saints qui habitent la céleste patrie, et qu'elle les produit à vos yeux comme autant de témoins qui condamnent vos fausses vertus et confondent vos frivoles excuses. En condamnant nos fausses vertus, ils nous apprennent que nous devons être saints comme eux; en confondant nos vaines excuses, ils nous apprennent que nous pouvons être saints aussi bien qu'eux; et voilà les deux conséquences dont je compose ce discours, parce qu'elles doivent être le fruit solide de la solennité de ce grand jour. Fasse le ciel que ma voix puisse le produire en vous, avec la grâce de celui qui fait les saints et dont nous allons implorer le secours par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si les règles du salut étaient purement arbitraires comme celles de la sagesse du siècle, et si on pouvait parvenir à se sauver dans le monde aux conditions que la plupart veulent y établir, l'exemple des saints ne servirait point de témoignages contre nous ; les justes morts pourraient paraître à nos yeux sans condamner les pécheurs vivants, et il nous serait permis d'en faire l'éloge, sans craindre le honteux reproche de ne point être ce qu'ils ont été; mais s'il est vrai que leur conduite doive servir de règle à la nôtre, il faut convenir qu'ils déposeront contre la plupart de nous, soit qu'on envisage l'ordre et la régularité des vertus qu'ils ont pratiquées, soit qu'on en considère le caractère et le fond. Par l'un ils paraissent comme des hommes appliqués à se sanctifier dans la place que Dieu leur avait marquée, par l'autre ils paraissent comme des hommes devenus saints, en donnant à Dieu la place qui lui convient; et ces deux circonstances qui ne sont que l'abrégé de l'histoire de la vie des saints, sont un juste sujet de condamnation de la nôtre. Appliquons-nous-y, et en reconnaissant ici l'injustice de nos erreurs, apprenons l'étendue de nos devoirs. Je parle d'abord d'un ordre et d'une régularité de conduite qui fixe les saints dans les places que Dieu leur avait marquées, et qu'il ne leur permet pas d'en chercher ailleurs d'autres que celles-là. Ce n'est pas que les conditions et les places différentes des leurs, n'aient paru à leurs yeux aussi légitimes parmi eux, qu'elles le paraissent parmi nous; la maison sainte est composée de toute sorte de peuple, de toute tribu, de toute nation, dit saint Jean, et il nous y fait remarquer des conditions et des places de toutes les sortes ; mais à travers de cette diversité de partie qui forma le corps de Jésus-Christ, n'attendait pas d'y trouver des membres déplacés qui défigurent ce corps régulier ; n'attendait pas d'y trouver des vertus apparentes de choix, de caprices, d'humeurs, qui ne sont rien moins que le fruit de la vérité et de la grâce, et qui sous prétexte de sanctifier toutes les conditions, ne sont qu'un monstre de religion qui les dérange toutes et n'en sanctifie aucune. Telles sont les vertus qu'on se propose tous les jours dans le monde et qui donne le change à tant d'âmes abusées; de là ces sentiments et ces plaintes injustes qu'on forme si souvent sur son état, et ces reproches qu'on semble faire à la Providence qui nous y a placés, comme si c'était à elle et non point à la coupable négligence des hommes qu'on dût attribuer sa propre perte. De là ces vicissitudes, ces dégoûts dont on se fait une fausse idée, et sur lesquels on bâtit un faux système de piété chimérique qui ne peut se soutenir; de là cette scrupuleuse confiance dans certains devoirs journaliers, sur lesquels on se repose entièrement, tandis qu'on néglige l'essentiel, qu'on ne compte pour rien; enfin, une infinité de désordres et d'égarements que les grands maîtres de la morale ont regardés comme des obstacles à la sainteté, parce qu'ils en ruinent le principe et renversent l'ordre de la divine prédestination : d'où vient tout cela? C'est qu'on ne veut pas comprendre cette parole de l'apôtre que Jésus-Christ, dans la plénitude des temps donne à chaque condition certaines mesures de grâces qui doivent décider de sa destinée pour l'éternité; c'est qu'on ne veut pas des devoirs de cet état et de cette condition, faire le principal objet de son attention et la matière ordinaire de ses travaux; on se sent plein de zèle pour autre chose et on ne s'en sent aucun pour celle-ci. Cette régularité de domestique ne nous plaît point, cette uniformité de conduite n'est point de notre goût; on ne saurait s'assujettir à faire l'œuvre de Dieu dans la condition où l'on se trouve : on soupire, on court après une situation qui nous convienne plus ; au lieu de celles qui nous sont marquées, nous en voulons d'autres ; et par l'inutile désir de faire ce qu'on ne doit pas, on croit se dispenser de faire ce qu'on doit pour se sauver.

Or, je vous le demande, si les saints que l'Eglise nous propose pour exemple en avaient usé de même, mériteraient-ils nos éloges? qu'en penseriez-vous, et qu'en penserait l'homme, tout corrompu qu'il est? Non, non! rendons plus de justice à la sagesse des règles de notre sainte religion, et ne cherchons parmi tant d'hommes justes aucune de ces vertus étrangères qui en troublent l'ordre et la sainte harmonie. Tout prêche ici les desseins adorables que le Sauveur a formés sur ses élus; tout paraît à sa place, et soumis à ses justes vues; dans les saints engagements du mariage, comme dans les vœux du célibat; au milieu du siècle, comme au fond du cloître ; et parmi les embarras du monde, comme dans la tranquillité des déserts : rois, sujets, princes, roturiers, guerriers, philosophes, magistrats, pères de famille, enfants, maîtres, serviteurs, nous les voyons tous parvenir aux mêmes termes; il n'y en a pas un seul qui n'y soit arrivé par les routes particulières que Dieu lui a marquées : quelle fut aussi leur application à discerner ces mêmes routes et à les étudier; quelle scrupuleuse attention, pour ne pas s'y méprendre ; quelle délicatesse de conscience à rechercher s'ils étaient où Dieu voulait qu'ils fussent; quelle sollicitude pour se redresser et réparer les défauts de leur vocation, s'ils avaient le malheur de s'y tromper; quelle résignation et quel soin pour se faire de la place où ils étaient des occasions journalières de mérites. Ah! c'est qu'ils étaient vivement pénétrés que le salut de l'homme est un ouvrage d'ordre et de sagesse, qui ne se mesure point sur les caprices et la vicissitude de l'esprit humain; que cette grâce d'élection, d'où dépend notre destinée, n'est pour nous qu'un assemblage de divers moyens, qui nous sont marqués de la main du Tout-Puissant, mais qu'on ne trouve qu'en marchant dans sa vocation : *ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis.* (*Ephes.*, IV.) On se trompe donc, si on les cherche

ailleurs, et c'est donc injustement qu'on se plaint de ne pouvoir les y trouver; c'est inutilement, dit saint Jérôme, qu'on cherche à faire des œuvres éclatantes, si l'on n'est certain qu'elles sont de son état, et en vain se fatigue-t-on à faire de grands pas et de pénibles courses pour arriver au terme, si on est hors le chemin et la voie qui y conduit : *magni passus, sed extra viam.*

Cependant, cet ordre, cette régularité de conduite qui nous fixe dans l'état où la Providence nous a placés, ne suffit pas pour le salut, ce n'est encore que le plan et la voie de la fidélité chrétienne : il s'agit, en second lieu, d'y marcher, et ce n'est que l'accomplissement des devoirs qui en décide ; or comment les saints y ont-ils marchés si fidèlement, et où sont ils arrivés à ce degré de perfection, qui les élève à un si haut degré de gloire dans le ciel?

Ici, Messieurs, vous n'attendez pas que je vienne vous faire une histoire suivie de cette multitude innombrable de justes qui ont fourni, de siècle en siècle, la matière de tant de pieux volumes; c'est à vous à parcourir ces livres sacrés, qu'une longue et fidèle tradition doit vous rendre respectable, et dont l'Eglise vous offre la lecture. Mais sans entreprendre un détail au delà de mes forces et du temps qui m'est prescrit, il suffit de vous dire que, si les saints ont tous cherché leur sanctification dans les places où Dieu les avait mis, ils ne sont devenus saints, qu'en donnant à Dieu dans leur cœur la place qui lui convient; ils pouvaient le devenir sans ce zèle immense, sans ces travaux infatigables, sans ces mortifications excessives, sans ces succès glorieux, dont ils furent les prodigieux instruments; ils pouvaient le devenir sans le secours et l'éclat de certaines actions héroïques que la grâce leur inspire; mais pas un seul ne pouvait l'être sans cet amour de préférence, qu'ils eurent tous pour Dieu pendant toute leur vie : voilà le sens et le fond de leur sainteté, et voilà la règle que la religion nous prescrit peur être saint comme eux, mettre Dieu au-dessus de tout, etc. ; nous-mêmes au-dessous de Dieu, règle courte et qui renferme en deux mots tous les devoirs de l homme chrétien, règle sûre et infaillible, qui conduit droit à la perfection; règle commune et générale qui, sans excepter un seul état, ni en prescrire aucun en particulier, les assujettit tous à la même loi, mais dont le violement fait tout le désordre de l'homme dans la religion. Car, que chacun entre dans l'examen de sa conduite, et qu'il juge de la fidélité qu'il apporte aux devoirs de son état : où trouve-t-on cet amour de préférence, qui donne à Dieu la première place dans notre âme, et qui en fasse l'objet dominant notre cœur? Hélas! on la trouve quelquefois peut-être dans les saillies d'une imagination échauffée, dans la pointe de l'esprit qui conçoit une idée confuse et vague de ce qu'on doit à Dieu, mais qui ne donne rien moins que dans la pratique constante d'une parfaite et sincère charité. Où la trouve-t on? peut-être dans certaines âmes où la force d'une habitude contraire ne dispute point à Dieu l'empire qu'il doit avoir sur nous. Mais s'agit-il ici de sacrifier quelque chose à la pénitence et à la piété? ah! c'est alors qu'on met toujours le salut à l'écart, et qu'on peut dire avec Salvien : que Dieu seul, en concurrence avec tout le reste, a toujours le dessous dans le cœur de l'homme ; c'est alors que la balance des hommes devient injuste, que le moindre intérêt, dit ce Père, le moindre plaisir, le moindre honneur, l'emporte sur l'amour du Créateur, sur la gloire et l'avantage de le servir, et qu'une pièce de monnaie devient souvent d'un plus grand poids dans le cœur d'un chrétien, que toute la majesté et les bienfaits infinis de son Dieu.

Mais il faut du courage, dira-t-on peut-être; cet amour de préférence est difficile et coûterait trop à pratiquer dans les occasions; j'en conviens, et c'est une vérité constante qu'on ne doit point mettre en question. Aussi les saints ne manqueront point d'en faire tout le plan de leur conduite, bien convaincus que la voie étroite est celle des élus, et que, depuis les jours de Jean-Baptiste, le royaume des cieux souffre violence; or, voilà ce qui fait qu'on se trompe, et ce qui met en évidence la fausseté des vertus qu'on se choisit soi-même. On convient qu'il faut se sauver, on le veut même, dit-on, mais, si on ne pèche pas dans le principe, on pèche dans les conséquences; on ne suppose pas que le salut soit un ouvrage qui n'est le fruit que d'un travail pénible et assidu, ou ne se persuade pas fortement qu'il faille porter sa croix, et exprimer en soi certains traits de ressemblance et de conformité avec Jésus-Christ. On se dit que Dieu, bon comme il est, n'en n'exige pas tant de l'homme; que ce langage, qu'on tient de Jésus-Christ, est un langage nouveau qui scandalise et révolte les esprits; enfin, on veut être saint, mais sans violence, sans combats, sans qu'il en coûte rien à la délicatesse et à la sensualité, et sans rien sacrifier de ce qui flatte l'amour-propre et qui tient le plus au cœur. Ah! fausses vertus, vains fantômes de piété et de religion; le monde ne vous recevrait pas et on voudrait que Dieu s'en contentât; le monde les refuserait de ses partisans, et on croira que Dieu veuille les agréer de ses enfants! On donne au monde tous ses soins quand il s'agit d'une affaire temporelle, et on aura le front d'en disputer à Dieu la meilleure partie, dès qu'il s'agit d'une affaire éternelle, et on ne rougira pas de mettre son salut à plus bas prix qu'une fortune de quelques années! Ah! ces sentiments s'accordent-ils bien avec les règles de votre religion! Cette préférence est difficile, dites-vous, et il en coûterait pour en supporter la pratique : en doutez-vous donc, et n'en coûta-t-il rien aux saints lorsqu'il s'agit de renoncer comme ils firent à tout ce qui les flattait le plus dans le monde et de sacrifier tout ce qu'ils avaient de plus cher? Ils ne croyaient pas qu'en donnant au Seigneur la place qui lui con-

venait dans leur cœur, ils en dussent faire trop pour lui, et ne pensaient qu'à garder l'ordre de la justice. Jetons les yeux sur ces grands modèles qu'on nous propose aujourd'hui, et confrontons ce que nous faisons pour notre salut avec ce qu'ils ont fait pour le leur, et la douceur de votre situation avec les épreuves de celles où ils se trouvèrent sur la terre. On ne vous en demande pas tant qu'à ces illustres martyrs, et vous n'avez pas encore résisté jusqu'à l'effusion de votre sang, dit sant Paul; mais, dût-il vous en coûter autant qu'à eux, si l'occasion s'en présentait, il faut que nous donnions à Dieu cette préférence sur toutes choses, ou nous ne serions chrétiens que de nom et fidèles qu'à moitié; elle sera difficile, cette préférence; oui, sans doute, et plus encore que vous ne pensez peut-être; mais pour qui? pour ceux qui vivent sans prières, sans vigilance, sans recueillement, sans attention à la grandeur de leurs obligations; mais les saints, plus réguliers et plus justes que les mondains, ne se faisaient pas un jeu et un amusement frivole de l'affaire du salut. Elle est difficile? cette préférence; ah! dites plutôt qu'elle a des consolations ineffables, et les saints vous rendent témoignage des avantages qu'elle procure; elle est difficile? ah! dites plutôt qu'elle est absolument indispensable; et moi je dirai que c'est le plus bas degré où la religion puisse mettre le salut, et qu'elle ne peut pas en exiger moins de ses enfants. Et voici un principe le plus constant et la règle la plus sûre que renferme en abrégé toute la loi.

On s'alarme quelquefois de certaines vertus que les saints ont pratiquées, et qui, en certaines occasions de leur courage, ont étonné notre faiblesse. Le moyen de se sauver! et qui pourra l'être, a-t-on dit, si on ne se sauve qu'à de telles conditions? Faibles mortels, on veut bien tolérer vos plaintes; non, la religion ne vous fait point un précepte de tous les conseils dont les saints se sont fait un devoir, mais elle veut que vous vous sauviez par l'accomplissement des grands préceptes de la loi: elle ne vous demande pas davantage; elle ne vous ordonne pas de tout quitter ce que vous possédez, mais de mettre votre Dieu au-dessus de toutes choses sans réserve; elle ne nous commande pas de tout abandonner, de tout sacrifier, mais de le préférer à tout, et de ne rien mettre dans votre cœur en comparaison avec lui; elle n'exige pas de vous ces renoncements réels et absolus dont tant de fois vous avez entendu canoniser le sacrifice dans les saints: mais elle vous crie que celui qui aime ses proches, son bien, son honneur, son plaisir et ses commodités plus que Dieu, n'est pas digne de lui: *Qui amat patrem, etc., plus quam me non est me dignus.* (*Matth.*, XXXVII.)

Laissez donc là ce que les saints ont pratiqué de plus parfait et de plus héroïque; on n'en attend pas tant de vous pour opérer votre salut, mais il s'agit de remettre tout dans l'ordre que la Providence a établi pour le salut de ses élus. Il s'agit de mettre Dieu à la première place, de toujours le regarder comme l'objet dominant de vos actions, comme la fin de vos pensées, comme le terme de vos désirs; il s'agit de soutenir et de montrer cette préférence entière dans les occasions où il s'agira de concurrence avec les créatures, et de pouvoir vous rendre un sincère témoignage, non par la quantité des œuvres, non par l'abandon total de vos biens, mais par un attachement supérieur à tout. Voilà ce qui fait le fond de la justice chrétienne et l'essence de la vraie piété; on n'en demande pas davantage, mais il n'en faut pas moins. Voilà les sentiments salutaires que l'Eglise nous veut inspirer par l'exemple de ceux qui ont pratiqué la sainteté à un si haut point: *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* (*Levit.*, XI) Cet exemple des saints condamne donc aujourd'hui nos fausses vertus, en nous montrant que nous devons être saints comme eux; mais ils confondent encore nos fausses excuses, en nous faisant voir que nous pouvons être saints aussi bien qu'eux. C'est le sujet du second point de ce discours.

SECOND POINT.

Jamais l'esprit humain ne paraît plus fécond en erreurs et en faux prétextes que lorsqu'on lui propose l'affaire du salut, et pour s'en convaincre on n'a qu'à examiner les différentes manières dont on en juge dans le monde: les uns, peu instruits, l'envisagent comme un ouvrage ordinaire et commun qui ne demande qu'une partie de l'homme et de ses soins; les autres le regardent, au contraire, comme une entreprise trop difficile, à l'exécution de laquelle toutes les forces de l'homme ne peuvent suffire; ceux-là font consister le salut dans les bornes seules d'une probité qui n'a rien de solide, et, toujours contents d'eux-mêmes, se persuadent faussement qu'ils en font assez pour être sauvés, tandis que ceux-ci, s'imaginant qu'ils n'en peuvent jamais faire assez, se découragent à la moindre difficulté et ne font rien pour y atteindre. Nous avons condamné l'erreur des premiers ennemis de leur salut, il importe maintenant de découvrir l'erreur des derniers pour confondre la vanité de leurs prétextes; erreurs et prétextes, hélas! d'autant plus déplorables qu'ils sont devenus plus communs de nos jours; car nous ne sommes plus dans ces heureux temps où l'on trouvait des douceurs jusque dans les rigueurs du martyre; aujourd'hui on trouve des amertumes et du dégoût jusque dans les douceurs de la vertu, et en matière de salut on se fait peine de tout, on ne craint point de s'en prendre à la sévérité des lois du législateur souverain, comme si les préceptes ne portaient pas avec eux leur propre justification; mais ce ne sont là que des raisons, et il faut des exemples qui soient à cet esprit rebelle une conviction sans réplique; et c'est en vain qu'on lui propose les règles les plus certaines de la sagesse, si on ne lui propose en même temps des sages qui la pratiquent. En voici donc une nuée de ces témoins fidèles, de ces grands modèles, qui déposent

la vérité contre eux, qui doutent que la sainteté soit possible, et qui, soit par leur grand nombre, soit par la conformité de nature qu'ils ont avec nous, soit par l'attrait de gloire dont ils jouissent, nous rendent inexcusables si nous ne les imitons : trois considérations du moins aussi importantes que les premières.

1° Il est difficile de courir tout seul dans un chemin abandonné où l'on ne découvre aucun vestige que d'autres y aient passé. Le zèle mollit, les forces manquent, le courage s'abat, et il faut une ardeur qui tienne du téméraire pour se frayer une route soi-même que personne ne connaît; mais il est bien plus aisé de marcher dans une voie battue, et quand il ne s'agit que de suivre des traces toutes formées; la faiblesse se sent fortifiée, la timidité se dissipe, et, dès qu'on en voit d'autres marcher devant soi, on sent relever son courage, et, soit par le désir sincère de les imiter par émulation, soit par la honte et les reproches de ne les avoir point suivis dans le chemin qu'ils ont tracé les premiers, il est certain que le pouvoir de l'exemple produit des effets merveilleux et qu'il a plus de force sur l'esprit que tout le reste.

Or voilà le secours puissant que l'Eglise nous propose aujourd'hui : dans ce grand nombre de saints dont la solennité nous assemble, s'il n'y en avait que peu qui se fussent sanctifiés avant nous, notre prétendue faiblesse trouverait peut-être quelque titre apparent d'excuse et de dispense; s'il n'y en avait que peu, il nous serait pardonnable de croire que Dieu, par son Evangile, ne nous demande pas que nous entrions dans une voie si rude, ou que la sainteté serait au-dessus de nos forces; et ces vertus uniques dans leur espèce, qui convenaient à quelques-uns des saints, mais qui pourraient ne pas nous convenir à nous-mêmes, pourraient nous servir de quelque prétexte apparent: mais aujourd'hui que nous sommes accablés d'une si grande nuée de témoins de toute nation, de tout sexe, de tout pays, de tout âge, de toutes conditions, de quelle excuse, même apparente, l'indolence des hommes peut-elle se voiler? vous demandez s'il est possible de devenir juste par les conditions qu'on veut vous prescrire; et moi je vous demande s'il est possible de ne pas le devenir après tant d'exemples qui vous sont mis devant les yeux : le soldat destiné à soutenir et défendre sa patrie, serait-il bien reçu à la désertion et à la fuite, tandis qu'il verrait tous ses concitoyens s'exposer au combat et ne s'épargner en rien pour repousser les ennemis? lui pardonnerait-on sa lâcheté dans une occasion où il devait le plus signaler son courage? Quoi! la religion excuserait donc ce que le siècle condamne?

Grand Dieu! que n'ai-je ici tout le zèle de vos prophètes pour confondre tant de lâches chrétiens! ou plutôt que ne suscitez-vous de nouveaux prophètes aujourd'hui pour confondre ici ma lâcheté à moi-même et celle de tant d'autres? Permettez, Messieurs, ce témoignage que je dois à la vérité et qui n'est point le fruit d'une déclaration vaine. Quoi! sera-t-il dit que la nature l'emporte sur la religion, et le monde, tout injuste qu'il est, sur Jésus-Christ qui est l'équité même! On se laissera entraîner par la foule et par le torrent de la coutume, car quel empire n'aura-t-elle pas tous les jours sur nous, et on ne se laissera point gagner par l'exemple d'une multitude innombrable de saints dont l'éclat et les vertus brillent encore à nos yeux. Quoi! les superbes leçons de quelques philosophes profanes auront des charmes et du pouvoir sur les gens du siècle, et les lumières et les exemples de tant d'illustres héros du christianisme n'auront ni force ni attraits pour les chrétiens qui sont enfants de lumière! on ne ménagera ni santé, ni sa vie, ni repos, ni fortune, quand il s'agit du service du prince; on verra des légions intrépides dans le danger suivre l'exemple du héros qui est à leur tête, courir à la mort comme au triomphe, braver le fer et le feu de l'ennemi, et l'exemple de tant d'athlètes généreux ne sera point capable de nous faire faire un pas pour le Dieu du salut, et tout nous paraîtra insurmontable quand il s'agira de servir le maître de l'univers, le roi des rois! Quelle est cette prétendue noblesse dont on se pique si fort dans le monde? ou plutôt qu'est devenue la foi de nos pères, que nous avons reçue dans le baptême, et quel usage en faisons-nous? Remontez jusqu'aux premiers siècles, dit saint Chrysostome, vous y en trouverez qui, avant même d'avoir l'Evangile que vous avez, sans avoir les mêmes leçons que vous avez, se sont sanctifiés en marchant les premiers dans les voies du salut; et pourquoi n'y marchez-vous pas après eux? ceux-là, ne trouvant personne à imiter, se rendirent les premiers imitateurs d'un Dieu! Et pourquoi donc n'imiteriez-vous pas ces grands modèles, puisqu'ils vous y invitent, non-seulement par leur grand nombre, mais encore par la conformité de leur nature et de leur condition? seconde circonstance.

2° En effet, que pense-t-on aujourdhui des saints que l'Eglise propose à notre vénération, et quelle idée s'en forme-t-on dans le monde quand nous voulons les citer pour modèles? On se figure des hommes privilégiés par leur naissance, élevés au-dessus des infirmités de la nature et de la chair, incapables de faire le mal et de le connaître; des hommes humbles, chastes, patients, charitables, modérés par tempérament, insensibles à la misère, aux afflictions et aux peines de la vie; on veut que toutes les vertus soient nées avec eux, et que semblables aux anges qui habitent le ciel, ils n'aient point eu de corps mortels et fragiles comme nous sur la terre; peu s'en faut qu'on n'en fasse des dieux pour avoir occasion et prétexte de ne point les imiter; ou bien, si on leur donne des passions à étouffer, des penchants à réprimer, on s'imagine qu'ils ont trouvé tout fait et tout aplani dans le siècle; ainsi, par une espèce de malignité, forcés de reconnaître la vérité de leurs vertus, nous osons les attribuer à des causes qui leur sont pro-

pres, pour nous empêcher de nous y conformer.

O enfants des hommes, serez-vous toujours ingénieux à vous séduire, et, pour vous affermir dans votre erreur, opposerez-vous sans cesse des mensonges étudiés à la lumière qui vous éblouit. Ah! chrétiens, si nous refusons d'imiter les saints, soyons du moins plus équitables à leur égard, et si nous ne voulons ni combattre, ni vaincre comme eux, n'allons pas du moins leur ôter la gloire des combats et de leur victoire; ils n'étaient pas plus que nous, ni d'une nature plus excellente que la nôtre; ils étaient de même complexion, de même tempérament, de même faiblesse. Il n'y avait point, aussi bien que nous, de chute dont ils ne fussent capables; et en vain voudrions-nous nous retrancher dans des priviléges de pure fantaisie, puisque, sortis de la même source empoisonnée, ils avaient tous le même fond de cupidité, et la religion, qui nous expose aujourd'hui leurs vertus, ne nous dissimule jamais leurs défauts et les malheurs de leurs conditions : *non natura præstantiores.* Saint Augustin, se faisant à lui-même certaines questions devenues trop célèbres pour vous être inconnues, plus équitable et plus sincère que vous, reconnaissait, au milieu de ses égarements dont il faisait la confession, qu'il pouvait faire ce que tant d'autres avaient fait avant lui, et, au lieu de chercher à se justifier et à s'excuser comme vous sur l'impossibilité de se sanctifier comme les saints, il trouvait la matière de sa confession dans la nature de leurs exemples : *Nunquid potero quod isti et istæ;* c'est pour cela que les saints nous sont proposés par l'Eglise comme autant de témoins et de modèles fidèles; nous les rejetons sur des vaines idées et sur des prétextes insensés qui ne sont faits que pour nous; mais ils seront confrontés devant vous au dernier jour, et ce Dieu juste vous dira en leur présence : Voilà ce que ces hommes généreux ont fait tandis qu'ils vivaient sur la terre, et vous avez prétendu que vous ne pouviez pas le faire aussi bien qu'eux : *Nunquid potero quod isti et istæ potuerunt.* Quelle était votre erreur! Oui, ces hommes faibles, fragiles, tentés, pauvres, trahis et persécutés comme vous, et peut-être même plus que vous; oui, ces hommes engagés dans le monde, nés dans l'opulence et dans la grandeur, chargés du gouvernement des peuples, de la direction des âmes comme vous; ces personnes jeunes, tendres, délicates, ornées des mêmes qualités et susceptibles des mêmes passions que vous, tous ces justes ont pu remplir avec fidélité leur carrière : *Nunquid poteris quod illi*, etc; et vous, hommes du monde, femmes et filles du siècle, nourris à la même table, élevés dans la même religion, instruits à la même école, conduits par les mêmes vérités, nourris des mêmes secours, eh! vous n'avez pu, disiez-vous, les imiter et porter le même joug, *et tu non potuisti.* Ah! paroles terribles à notre lâcheté, et qui justifieront Dieu dans ses lois et ses préceptes; paroles sans répliques qui nous confondent dès aujourd'hui par l'exemple des saints, puisqu'ils étaient sur la terre des hommes semblables à nous.

3° Ajoutons à cette conformité de nature qu'ils ont avec nous l'attrait des récompenses dont ils jouissent et que nous pouvons partager avec eux. C'est par là qu'ils s'animent dans les plus rigoureuses peines; les plus grandes tribulations de cette vie ne nous paraissent que comme un moment rapide d'une légère épreuve, si nous les regardons en comparaison de ce poids immense de gloire qui nous attend, *id enim quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II *Cor.*, IV.)

C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que, pour animer les athlètes dans les jeux olympiques, on avait soin de placer le prix dans un lieu éminent, et qu'on leur criait : *sursum oculos*, levez en haut les yeux. Et voilà, dit ce Père, ce que fait l'Eglise à l'égard des chrétiens, en nous montrant cette troupe de saints. Elle ouvre les portes de la céleste Jérusalem et nous dit : *sursum oculos;* elle nous exhorte d'y considérer le bonheur que possèdent les justes : O vous, nous dit-elle, tristes voyageurs qui vous plaignez de l'âpreté et de la longueur du chemin, tournez vos yeux vers la sainte montagne où est votre patrie, et voyez dans l'enceinte de ses murs vos frères qui vous y attendent; vous qui trouvez tant de difficultés dans les plus justes devoirs, ouvrez les yeux, et regardez vers ce jour heureux où règne le Dieu de vérité et de gloire avec ses élus; c'est là que finissent pour toujours les souffrances et les travaux de cette vie passagère; là se recueillent les précieux fruits de justice qu'on a semés ici-bas dans les larmes de la pénitence; là se distribuent, dans la tranquillité d'un repos inaltérable, les couronnes immortelles, les palmes glorieuses qu'on a méritées en combattant contre le monde pour le Dieu du ciel; là sont récompensés avec usure les enfants chéris, ces ouvriers célèbres qui étaient si fidèles au Père de famille, et qui ont porté le poids du jour et de la chaleur en travaillant pour la gloire de son nom; là se fait sentir le comble d'un bonheur qui est sans mesure à la possession d'un bien que rien ne peut plus altérer ni ravir.

Faiblesse humaine, en faut-il hélas! davantage pour relever ton courage et réveiller toute l'ardeur de ton zèle? Il n'en fallait pas davantage aux anciens athlètes : la seule espérance d'une couronne corruptible les animait, dit saint Paul; et on les voyait braver la mort et se présenter avec joie, avec intrépidité au plus opiniâtre et plus rude combat, pour servir de spectacle à des hommes mortels. Cependant, tant d'exemples infiniment plus intéressants et un spectacle mille fois plus charmant ne touchent guère les gens du monde; ces biens inestimables, qui ont allumé les désirs et l'ardeur de tant de justes, demeurent sans attrait pour nous; et on y demeure insensible, comme si c'é-

taient de vaines et chimériques idées qui n'eussent rien de réel. Est-ce impiété? est-ce engourdissement? est-ce infidélité? C'est souvent tout cela ensemble; et voilà ce que j'appelle la honte de la religion et de l'Eglise.

Grands saints qui faites la joie du ciel! vous voyez ce désordre sur la terre, et le même Dieu qui vous fait connaître la conversion des pécheurs ne vous laisse pas ignorer leurs besoins pour vous y rendre sensibles. Nous ne jugeons pas de votre éloignement par des espaces mesurées: nous savons que, quoique séparés de nous par la distance du corps, qui s'éloigne à la mort, vous tenez toujours à nous par des liens de charité qui ne se corrompront jamais. Vous êtes cette troupe chérie, cette portion choisie d'Israël à qui l'héritage a été donné; ces économes fidèles, ces âmes privilégiées que le père de famille a établies sur sa maison; vous êtes les fruits précieux de son esprit, les apôtres zélés de son Evangile, les martyrs glorieux de sa loi, les confesseurs généreux de son nom, les confidents secrets de son cœur; et, comme tels, nous croyons que le Père céleste vous exaucera toujours. Mille bouches ouvertes, mille mains levées pour vous prier et mille grâces descendues du ciel par votre crédit, seront des monuments éternels de la force et du pouvoir de vos intercessions. Renouvelez-les, grands saints; multipliez-les donc aujourd'hui que nous en avons plus besoin que jamais; portez nos vœux aux pieds de l'Agneau, et qu'il paraisse que nous avons encore des amis dans les tabernacles éternels. Et nous, Messieurs, animés par leurs exemples, soutenus de leur protection: marchons fidèlement sur leurs traces; convaincus qu'il est inutile de prier, d'invoquer, d'honorer les saints à quiconque ne veut pas les imiter; ne soyons point les admirateurs stériles et oisifs de tant de vertus rappelées à nos yeux; et pour finir ce discours par ces mêmes paroles de saint Paul, qui l'ont commencé: *Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium;* ayant sur nos têtes une si grande nuée de témoins, précédés de tant d'âmes justes qui vivaient avant nous et nous ont montré le chemin de la sainteté: *Curramus ad propositum nobis certamen;* courrons dans la carrière qui nous est ouverte. Et fasse le ciel que nous achevions heureusement notre course! fasse le Dieu de nos pères que le triomphe de l'Eglise s'accroisse de jour en jour sur la terre, pour faire la consommation de ses enfants dans la gloire éternelle. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON VIII.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Nolumus vos ignorare fratres de dormientibus. (I *Thess.*, IV.)

Nous ne voulons pas que vous ignoriez l'état de vos frères défunts.

Si l'ignorance des vérités de la religion fut toujours blâmable dans un chrétien, on peut dire qu'elle ne fut jamais plus dangereuse et plus criminelle que lorsqu'elle tombe sur ces points importants qui nous intéressent avec nos frères, et où cependant nous oublions et leurs intérêts et les nôtres propres.

Telle est la disposition où l'on se trouve d'ordinaire à l'égard de ceux qui sont endormis dans l'ombre de la mort; toujours imprudents, déréglés dans les larmes que nous semblons répandre sur leurs cercueils, nous ne pensons ni à leurs besoins les plus pressants, ni à nos devoirs les plus essentiels.

C'est ce qui engage l'Eglise à mettre aujourd'hui dans la bouche de ses ministres, les paroles de saint Paul, qu'elle fait répéter depuis tant de siècles, et qu'une double charité lui fait consacrer chaque année à la manière des défunts: *Nolumus*, etc. Son chant lugubre, ses autels parés de noir, ses flambeaux allumés et les voix plaintives de ses ministres dont le sanctuaire retentit de toutes parts, vous ont déjà dit quelles sont ses dispositions envers ceux de vos frères que la mort a enlevés de ce monde; elle vous demande des soins, des larmes, des gémissements pour eux, mais elle veut des soins efficaces, des larmes éclairées, des soupirs chrétiens, et c'est pour les arracher de vos cœurs qu'elle m'ordonne de vous répéter avec l'Apôtre qui ne veut pas que vous ignoriez l'état où sont vos frères endormis du sommeil de la mort: *Nolumus vos ignorare*, etc.; car il vous importe également de connaître le supplice qu'ils souffrent et la délivrance que vous pouvez leur procurer; la connaissance de leurs peines vous fera tirer de justes conséquences pour vous, celle de leur délivrance vous portera à travailler pour eux; ils souffrent de grands tourments, devenez donc plus sages à leurs dépens.

Vous pouvez les affranchir de ces grandes souffrances, devenez donc plus charitables à leur égard.

Voilà les deux points pour lesquels je viens servir d'interprète à l'Apôtre et à l'Eglise, après que nous aurons demandé les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand je parle d'un état de souffrance et d'expiation où se trouvent les âmes de certains justes qui par la mort se sont endormis dans le Seigneur, votre piété n'attend pas ici de se convaincre de la réalité de cet état, et votre foi n'a pas besoin de s'éclaircir sur une vérité qu'elle a reçue comme un point capital de la religion de ses pères: périsse l'erreur grossière et opiniâtre de ces hommes aveugles qui, après tant de combats, de conviction, d'évidence, refusent de se rendre; de ces hommes indociles qui ne veulent déférer ni à la religion dans la force de ses principes, ni à l'Eglise dans la certitude de ses dogmes, ni à Dieu dans l'infaillibilité de ses oracles; assez et trop longtemps on a

employé des discours entiers pour les convaincre d'une vérité qu'une tradition constante et ancienne aurait établie, et que le paganisme même semblait ne pas rejeter ; grâce au ciel l'Eglise et la foi des fidèles, plus éclairée et plus soumise, n'eut jamais besoin de ces sortes de controverses, et si elle trouve encore des ennemis à combattre, elle n'a plus de doutes à vaincre sur ce point.

Mais pourquoi ce jugement de condamnation, et à quoi ce purgatoire est-il destiné? Voilà sur quoi l'Eglise demande de sérieuses réflexions qui servent à nous conduire nous-mêmes; elle nous montre des âmes souffrantes livrées à toute la rigueur de la justice divine; ce n'est point sans doute pour des fautes mortelles, l'enfer en ce cas serait leur partage, mais pour des fautes d'une autre espèce, pour des fautes légères un peu trop négligées de leur part; instruisez-vous donc, vous qui croyez ces fautes si légères qu'elles ne méritent aucune attention, et qui n'en redoutez ni la nature ni les suites; ce n'est point non plus pour avoir négligé de réparer des fautes autrefois commises, leur damnation serait certaine ; mais pour avoir couru trop négligemment dans la carrière de la pénitence qu'elles avaient embrassée; instruisez-vous donc ici, vous qui pour des fautes passées vous dites trop faibles pour en faire à Dieu une pénitence proportionnée, et qui en violez les règles ou en négligez la pratique; ce n'est point enfin pour avoir été rejetées de Dieu: Ah! leur malheur serait irréparable! il les aime encore comme père, quoiqu'il les frappe comme juge. Ah! instruisez-vous donc encore ici, vous qui n'avez que de fausses idées de la justice divine, et qui ne voulez pas comprendre combien le Seigneur est terrible dans ses vengeances. Trois grandes leçons que les morts vous font par ma bouche et qu'il vous importe beaucoup de ne point ignorer : *Nolumus vos ignorare fratres de dormientibus.* (*Rom.*, II.) Je reviens donc, et j'entre dans la première réflexion de ces âmes qui souffrent après la mort des supplices rigoureux, et je dis que leurs fautes ne sont point des offenses mortelles, ni des péchés dont on multiplie le nombre jusqu'à l'excès, et dont les peines de l'enfer seraient à jamais le juste salaire; non, les fidèles dont nous parlons ne furent point trouvés souillés à la mort de ces fautes mortelles, et ce n'est point pour cela qu'elles souffrent, mais pour d'autres œuvres dont la charité n'était pas bien épurée, pour certains petits péchés dont on n'avait point fait l'examen dans son propre cœur; oui, pour une infinité de faux pas dans la piété, de méprises dans l'affaire du salut qui se rencontrent presque toujours dans la vie de l'homme, et qui sont bien moins les effets d'une matière volontaire que de la faiblesse naturelle; pour mille pensées volages qui n'ont point été repoussées avec assez de fidélité; pour mille paroles indiscrètes que la prudence ne retenait point assez, ou que la charité ne pouvait souffrir; pour mille mouvements de différentes passions que la foi peu attentive ne reprimait point assez tôt, pour mille retours d'amour-propre qu'on se permettait avec trop peu de circonspection; que sais-je? négligence, lâcheté, omission dans certains devoirs, vaine complaisance dans la pratique du bien, certains défauts dans la prière ou dans la pénitence, mensonges, divertissements, trop de liberté dans les sens, manière peu édifiante d'un certain genre, trop de chaleur et d'attachement à soutenir ses propres intérêts ; que dirai-je encore? ces matières sont trop délicates, ne les poussons pas plus loin pour ne point prendre le change, car la balance des hommes est si injuste, et combien des plus honnêtes gens s'y trompent, parce qu'ils veulent bien s'y tromper! combien qui, disputant entre le mortel et le véniel, du précepte et du conseil, confondent l'un avec l'autre, et portent un fond de réprobation sous un fond de probité; il ne faudrait que percer le mur et entrer dans le sanctuaire du cœur pour s'en éclaircir, mais on craint d'y entrer trop avant; quoi qu'il en soit, voilà une infinité de fautes estimées légères, soumises pourtant à des supplices inexprimables et auxquels il ne manque que de ne point en sortir pour ressembler aux peines de l'enfer; voilà, dit un ancien Père, ce qui fournit la matière à ces peines purgatives.

Grand Dieu, scrutateur sévère du cœur de l'homme, vous qui sondez les reins et qui savez peser dans une juste balance nos vices comme nos vertus, que nous sommes donc aveugles pour la plupart, et que nos jugements sont différents des vôtres! Oui Messieurs, on se fait en ce monde une fausse idée du péché, qui en cache toute l'énormité ; on n'en veut comprendre ni la nature, ni les conséquences; on est presque scandalisé d'une âme alarmée sur le danger de son état, on se joue tous les jours de ce qui fait pleurer les anges de paix, et tandis que les yeux purs de la vérité le regardent avec horreur, on le taxe de faiblesse et d'indifférence : de là cette familiarité funeste qu'on contracte avec le vice; de là, cet étrange libertinage de conscience qui aveugle l'innocent comme le coupable; de là ces manquements et les infirmités journalières qui blessent les yeux d'un Dieu jaloux de tout le cœur, et qui arrêtent le cours de ses grâces; de là ces criminelles négligences qui préparent aux plus grandes chutes, et ses semences de cupidité entretenues qui enfantent des monstres tôt ou tard; on compte pour rien un violement de la loi, parce qu'il ne paraît que véniel. Faut-il donc faire des fautes si énormes dans la cour des rois pour encourir leurs disgrâces? Hélas! il ne faut qu'une seule négligence, qu'un peu de froideur et de nonchalance au service du prince; une bagatelle, un rien, ah! tout y paraît à ses yeux digne de sa juste colère. Enfants des hommes, jusqu'à quand réduirez-vous le sort du Dieu du ciel au-dessous du sort de ceux qui gouvernent la terre?

Qu'avaient donc fait ces hommes célèbres dont l'Ecriture nous rapporte la juste punition? Moïse frappe trois fois le rocher de sa baguette, avec un peu trop d'indiscrétion; la femme de Loth ne fait que regarder derrière elle au sortir de Sodome; Jonathas, sans savoir le serment du roi son père, ne fait que goûter un peu de miel en passant; David ne se donne que le plaisir de faire le dénombrement de son peuple; Osa ne fait que porter sa main sur l'arche pour la redresser; des milliers de Bethsamites ne font que la regarder de loin avec trop de curiosité; un prophète devient trop crédule pendant qu'il porte l'ordre à Jéroboam. Que pensez-vous de tout cela? Ah! ces fautes qui nous paraissent si légères ne le seraient pas à nos yeux, s'il devait nous en coûter la vie pour les expier, et tout y serait terrible et important : allez donc voir dans les Livres saints de quelle manière ont été punies les personnes dont nous venons de parler, ou celles dont nous faisons ici la peinture? Leurs fautes sont plus légères que celles d'entre nous, et cependant n'en eussent-elles qu'une seule à la mort, il faut qu'elles brûlent pendant peut-être plusieurs milliers de siècles, non-seulement pour en expier les taches, mais pour les expier par une pénitence et une satisfaction proportionnée : *Nolumus*, etc. Seconde circonstance.

Il faut périr ou faire pénitence, c'est de quoi l'on convient après les oracles si formels de l'Evangile; mais, ce dont la plupart ne veulent point convenir, c'est que pour que la pénitence porte de dignes fruits, elle doit mettre une juste proportion entre le crime qu'elle expie et la réparation qu'elle en fait, deux vérités aussi constantes l'une que l'autre, et qui marchent d'un pas égal dans le système de la religion. C'est une obligation pour tous de faire pénitence, parce qu'il est juste de punir le péché qu'on a commis sur sa propre personne; j'avoue cependant, grâces immortelles en soient rendues au sang de Jésus-Christ qui nous a délivrés de la mort éternelle, qu'en nous pardonnant nos crimes, il s'est relâché sur la punition que nous en méritions dans l'éternité; mais ne nous imaginons pas qu'il se relâche dans les peines qui leur sont dues dans le temps, et si c'est effort de la bonté infinie du Sauveur qui nous applique ses mérites, de nous remettre la coulpe, c'est un droit de sa justice immuable de ne point nous les remettre que nous n'en ayons payé la peine, et tandis que la justice abandonne presque tout à la miséricorde, c'est pour nous une obligation indispensable d'y satisfaire et d'en remplir toute l'étendue.

Sur ce principe incontestable qui devrait avoir confondu l'erreur du dernier siècle dont nous pleurons encore les tristes restes dans nos frères errants, sur cet ordre établi par les lois immuables de la vérité dans le dernier concile dont l'Eglise reçut avec tant d'éloge les canons, et les règles saintes descendues du ciel et dignes de celui qui les avait inspirées; outre cette distribution de peines que l'Eglise laisse au choix de ses ministres, elle avertit sans cesse ses enfants de garder cette juste proportion entre la pénitence et le péché; elle l'exige dans l'indulgence même qu'elle leur accorde et rejette la part qu'ils voudraient prendre au pardon qui leur est accordé, si en même temps ils ne participent au calice qui leur est préparé.

Or, c'est pour n'avoir point connu toutes ces vérités ou les avoir négligées, que les âmes de vos frères souffrent dans le purgatoire; c'est pour avoir secoué une partie du joug qui leur était imposé pendant la vie, qu'elles se voient cruellement tourmentées après la la mort. Ont-elles gagné au change qu'elles ont fait, et y gagnerons-nous nous-mêmes, si nous négligeons comme elles une satisfaction si proportionnée? O vous qui nous demandez si souvent si la pénitence est nécessaire et qui comptez si fort sur la grâce du pardon sans penser aux conditions auxquelles il vous est accordé, vous à qui on ne peut venir à bout de persuader ces justes conditions et à qui les saintes règles de l'Evangile paraissent une sévérité outrée : *Vade ad domum luctus*, puis-je vous dire avec le Sage (*Eccle.*, VII.) : transportez-vous dans cette région affreuse, entrez dans le sein de cette terre d'oubli dont la religion vous rappelle aujourd'hui le souvenir; vous y verrez des âmes qui avaient commencé leur pénitence, qui l'avaient continuée de bonne foi, mais qui, pour n'avoir point couru dans cette carrière avec toute la vigueur que leurs fautes méritaient, et pour n'avoir pu la finir tout entière, trouvent dans ces flammes purifiantes le plus terrible de tous les suppléments : *Vade ad domum luctus*. Ah! c'est que Dieu ne remet à personne la peine du péché, dit saint Augustin, qu'il ne la remet pas même à son propre Fils, et que, s'il pardonne au pécheur, c'est quand il n'épargne rien pour mesurer sa satisfaction à son crime. Vous y verrez des chrétiens dont la vie fut sur tout édifiante pendant qu'ils vivaient parmi nous, des justes qui sont morts chargés de mérites, de leurs vertus, mais qui, pour payer la peine dont ils sont encore redevables à la divine justice, ont été précipités dans cette obscure prison, dont ils ne sortiront point qu'ils n'aient payé jusqu'à la dernière obole. Ah! c'est que Dieu ne saurait se relâcher à l'égard d'aucun pécheur sur la peine qui lui est due, sans manquer à ce qu'il se doit à lui-même, comme juste juge : troisième réflexion qui n'est qu'une suite des deux autres et qui va les mettre dans tout leur jour en corrigeant les fausses idées que nous nous formons de la divinité; car, c'est pour avoir eu d'un Dieu terrible de vaines et fausses idées, que ces pauvres âmes sont tourmentées dans le purgatoire; n'ignorez donc rien de ce qui regarde vos frères qui sont morts : *Nolumus vos*, etc.

Vous le savez que, parmi les grandeurs adorables de Dieu dont chaque créature ne saurait assez le remercier, la justice et la miséricorde furent toujours les principaux objets que la religion nous proposa; c'est

aussi par les effusions et les effets de ces deux puissances souveraines que Dieu a voulu nous conduire. De tout temps, il a voulu employer l'une pour nous gagner par le charme de sa douceur, et l'autre pour nous retenir par la crainte de ses châtiments; et il paraît bien que Dieu ne pouvait faire agir des ressorts plus puissants pour remuer notre cœur, que jamais sa sagesse ne pouvait mieux ménager ses intérêts et les nôtres; il paraît bien cependant que ses mesures deviennent inutiles par l'abus que nous en faisons, et que ces moyens favorables, qu'il emploie pour notre salut, deviennent entre nos mains des piéges et des écueils pour notre perte. Car si la voix de sa miséricorde n'est point assez puissante pour nous attirer, du moins la vue de ses vengeances devrait être assez terrible pour nous retenir, et si l'une n'est point capable de nous rendre plus fidèles, l'autre devrait au moins nous rendre plus attentifs. D'où vient donc qu'on donne tout à la première et presque rien à la seconde? Ah! c'est que la miséricorde qui ne propose que des récompenses, s'accorde bien mieux avec l'amour-propre que la justice, qui n'a que des châtiments à nous montrer. On affecte d'en éloigner le triste souvenir : *Loquatur nobis Moyses* (*Exod.*, XX), disait le peuple hébreu, que Moïse nous parle toujours avec sa douceur ordinaire, et non pas le Seigneur qui ne se fait entendre que par son tonnerre et ses éclairs. Ainsi l'attention que nous donnous à la miséricorde rétrécit tellement celle que nous devons à la justice, qu'elle ne laisse presque plus en nous d'impression de celle-ci. C'est ici une de ces diminutions de la vérité qui faisait autrefois l'affliction du Prophète : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum* (*Psal.* XI), et c'est ce qui est la cause la plus ordinaire, non-seulement du déréglement de tous les pécheurs, mais du relâchement même des justes dans la voie du salut.

Or, pour y apporter quelque remède et avoir de ce Dieu juste toute l'idée que nous devons en avoir, nous n'avons qu'à percer jusque dans le sein de cette obscure prison où sont retenues les âmes de nos frères. Qui verrons-nous, dans ces lieux d'horreur et de tourments? Des âmes justes, hélas! des âmes saintes que Dieu regarde avec complaisance, des âmes qui sont marquées du sceau de l'adoption divine, des âmes justes destinées à devenir un jour les pierres vivantes du temple qu'il habite et à faire l'ornement de la Jérusalem céleste; nous les verrons cependant condamnées à brûler dans ces flammes allumées par le même Dieu qui les aime avec tendresse. A ce spectacle, quel sujet n'aurons-nous pas de nous écrier avec saint Augustin : où est donc cette miséricorde qui nourrit tant de présomption dans nos cœurs? Dites-nous, âmes justes, quel est ce paradoxe? comment vous aime-t-on, si on vous fait souffrir, et pourquoi souffrez-vous, si l'on vous aime encore? et qui est-ce qui vous traite si cruellement dans ces lieux? Il n'est pas difficile de les entendre, Messieurs; leur voix semble sortir du fond du purgatoire pour nous crier : c'est l'équité souveraine de notre Dieu, dont nous n'avons jamais bien compris l'étendue et le poids pendant la vie. C'est un Dieu juste qui ne peut se dispenser de purifier par le supplice du feu, et que nous n'avions point assez lavé par l'effusion de nos larmes, c'est un Dieu saint qui a trouvé des taches jusque dans ses anges, et qui, après avoir marqué sur son propre Fils jusqu'où va sa haine pour les apparences même du péché, le montre encore aujourd'hui sur nous d'une manière la plus équitable, mais la plus terrible; c'est un Dieu qui, sans oublier qu'il est bon, nous fait sentir qu'il est juste.

Nous l'éprouverons nous-mêmes comme elles après la mort, et nous le sentirons, ce poids accablant dont la charge nous fait peur pendant la vie. Eh! que dis-je? pécheurs comme nous sommes, nous convient-il de nous mesurer avec les âmes justes? pouvons-nous attendre la même destinée, nous, dont toute la ressource peut-être est de savoir qu'il y a un purgatoire, et dont la destinée la plus souhaitable pour nous, toute terrible qu'elle est, serait d'y tomber? Hélas! on est presque réduit à fermer les yeux sur la destinée de ces âmes souffrantes pour ne les ouvrir que sur celle des réprouvés, et il serait ce semble plus à propos de nous faire oublier les peines du purgatoire, pour ne nous faire souvenir que de celles de l'enfer. Car, si c'est ainsi que le bois vert est traité, que fera-t-on du bois sec? *In arido quid fiet?* (*Luc.*, XXIII). Si les justes sont jugés avec tant de rigueur, que doivent attendre les impies et les hommes déréglés? C'est ce qui se manifeste par avance sur la terre, dit saint Paul, et qui est une marque sensible des justes jugements de Dieu : *In exemplum justi judicii Dei.* (II *Thess.*, I.) Ce Dieu terrible, plus redoutable par sa justice que par tout autre endroit, retient dans les fers des âmes justes pour les fautes les plus légères; ah! un tel exemple ne fait-il pas entendre aux pécheurs ce qu'ils doivent un jour attendre de leurs crimes : *In exemplum justi judicii Dei?* Apprenons donc de la bouche de nos frères morts les conséquences que nous devons tirer de leurs peines, et écoutons ce que nous disent leurs souffrances pour nos propres intérêts; mais en devenant plus sages à leurs dépens, devenons plus charitables à leur égard, c'est à quoi je vais vous exhorter dans le second point de ce discours, où, après avoir vu ce que nous devons faire pour nous à la vue de leurs supplices, nous allons voir ce que nous devons faire pour eux à la vue de leurs besoins.

SECOND POINT.

La même foi qui nous enseigne qu'il y a trois lieux différents destinés aux hommes après la mort, selon la différence de leurs mérites, nous apprend qu'il y a deux sortes de personnes, dont le sort est irré-

vocable après la mort, et que, comme on ne peut racheter les réprouvés dans l'enfer, les élus n'ont point besoin de rédemption; il n'y a donc que les âmes du purgatoire qui attendent de nous leur soulagement et leur délivrance, et qui doivent devenir plus particulièrement les tristes objets de notre attention. Regrettons leur perte, plaignons-nous de leur absence, rendons à leur mémoire des devoirs de bienséance et d'amitié, rien ne paraît plus juste, puisque les devoirs de la vie civile ne permettent pas d'y manquer; mais rendons-leur des devoirs plus efficaces et plus réels, voilà sur quoi l'Eglise veut que les chrétiens soient instruits, pour ne point ressembler aux infidèles qui ne croient point la vie future, et dont toute l'espérance se termine à la mort : *Ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent.* (I *Thess.*, IV.) Comme si elle disait, ajoute saint Chrysostome, vous avez assez pleuré les morts; regretter leur perte, leur dresser des tombeaux, leur faire de magnifiques pompes funèbres, et rendre à leur mémoire des devoirs apparents et lugubres, rien ne nous paraît plus triste que vos dehors; mais souvent et trop souvent vous ne savez pas les secourir et leur procurer un soulagement efficace. Au lieu donc de chercher pour vous-même tant de sujets consolants, songez à leur donner des secours qui soient utiles pour eux, et à la place de ces larmes stériles, de ce deuil infructueux, de cette tristesse apparente, donnez à vos frères morts des prières, des aumônes, des sacrifices : *Pro lacrymis, pro luctu, pro tristitia preces eleemosynas, oblationes exquiramus :* ce sont les trois grands devoirs qu'ils attendent de nous. La prière est toujours nécessaire et utile en toutes choses; c'est la clef précieuse des célestes trésors et l'instrument avec lequel on puise infailliblement les richesses de la grâce. Elle part du cœur du juste, et monte jusqu'au cœur de Dieu; elle a le pouvoir de s'élever jusqu'au plus haut des cieux et de faire descendre la miséricorde sur la terre : *Ascendit oratio et descendit miseratio;* mais on peut dire que jamais elle ne fut plus efficace que lorsque, soutenue par la force des liens et de cette communion qui nous unit tous au même chef, et dans le sein de la même Eglise, elle attire sur les âmes du purgatoire les salutaires rafraîchissements que nous demandons pour elles. Aussi a-t-on regardé de tout temps ce genre de prière dans l'Eglise comme un des devoirs les plus propres et les plus essentiels de la piété chrétienne. Saint Ephrem veut qu'on prie pour lui pendant sa vie, dans la crainte qu'on ne néglige de le faire après sa mort; le jeune Théodose fait prier sur le tombeau de saint Chrysostome pour ses propres parents; la mère d'Augustin fait prier pour son époux, et personne ne doute de l'avantage et de la nécessité d'un devoir dont saint Augustin approuve et autorise la pratique. Une tradition constante et bien reçue aurait pu mieux instruire nos frères errants sur ce point dont l'Eglise judaïque même pourrait les convaincre, s'ils voulaient agir de bonne foi et en être convaincus. C'est donc, conclut le Saint-Esprit, une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'étant purgés de leurs péchés, ils soient délivrés des flammes qui les brûlent : *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare ut a peccatis solvantur.* (II *Mach.*, XII.)

Mais, c'est donc aussi une conduite bien étrange et une insensibilité bien cruelle de leur refuser ces pieux offices, malgré la force des puissants motifs qui nous y engagent : motifs de compassion, car ce ne sont point ici de ces coupables insignes pour lesquels Dieu défend à Aaron d'offrir des sacrifices et des vœux. Ce sont d'illustres infortunés qui gémissent sous la pesanteur de leurs cruelles chaînes, sans pouvoir les rompre; ce sont des enfants malheureux que le Tout-Puissant frappe comme leur juge, mais qu'il aime pourtant comme leur père, et dont il semble se plaindre que personne ne veut arrêter son bras; ce sont des âmes qui souffrent de terribles peines, mais qui sont dans l'impuissance de se soulager elles-mêmes, pouvant bien, par leurs souffrances, rendre à la justice divine ce qui lui est dû, mais ne pouvant rien faire ni souffrir qui soit d'aucun mérite pour elles ni pour les autres. Le jour de la grâce est passé et ne luit plus pour elles, et cette nuit fatale est déjà venue où il ne leur est plus permis de travailler à leur salut et à leur délivrance. Est-il juste d'oublier en cet état de misère si digne de pitié, et pourrait-on pardonner à des hommes de ne point en être touchés? Motif de charité : ce ne sont point ici des étrangers et des Samaritains exclus de l'héritage, qui n'aient point voulu vivre dans la maison du même père de famille : Ce sont des frères, des enfants, des portions vivantes et précieuses du même corps, qui appartiennent au même chef. La mort a rompu les liens qui nous unissaient corporellement avec eux, mais elle n'a pu rompre les liens de la même foi qui nous unissent les uns avec les autres; l'intervalle qui est entre eux et nous n'est que par rapport au corps, mais la religion qui les rapproche de nous et qui ne sépare point nos intérêts des leurs, forme en Jésus-Christ dans nos âmes une union plus immortelle que l'âme même. Jamais raison fut-elle plus pressante pour un chrétien à l'égard du prochain, et c'est ce que saint Paul inculquait aux fidèles de Corinthe, lorsqu'il leur disait : S'il y a un membre du corps qui souffre, tous les autres membres du corps doivent souffrir et compatir à sa peine : *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra.* (I *Cor.*, XII.) D'où je conclus qu'un membre paraît mort et engourdi qui se montre insensible aux souffrances des autres membres du même corps, et je ne sais sur ce principe quel titre on peut donner à la piété de ceux qui refusent de prier pour les morts? Motif d'équité et de justice : peut-être sommes-nous devenus la cause de leurs offenses et par con-

séquent celle de leur châtiment. N'est-ce point par le commerce, par les liaisons qu'ils avaient avec nous que nous les avons exposés à déplaire au Seigneur? et par combien d'endroits les fautes de nos frères morts ne sont-elles point sur notre compte? Je laisse ici ce détail à faire à un père, à un enfant, à un époux, à une épouse, à un frère, à une sœur, à un magistrat, à un homme d'épée, à un homme public, à un homme privé. Ces pauvres âmes sont donc tourmentées à votre occasion et vous négligeriez de les soulager? Elles vous font entendre leurs justes plaintes et vous y seriez sourds et insensibles? Vous êtes les auteurs du mal et vous ne voudriez pas contribuer à la réparation? De quel œil, Seigneur, regardez-vous ces injustices criantes que les lois humaines mêmes ne pardonneraient pas? Motif d'intérêt : nous serons mesurés à la même mesure que nous aurons mesuré les autres, et Dieu nous y mesure déjà; sa miséricorde s'étend sur nous dès cette vie, et, s'il permet que nous soyons privés du fruit précieux des prières qu'on fait pour nous, c'est que nous négligeons de prier pour les autres. Priez donc, Messieurs, jeûnez quelquefois pour rendre vos prières plus efficaces, à l'exemple de Jonathas et de David; mais que les pauvres trouvent, dans votre retranchement, une ressource à leurs besoins et que vos aumônes deviennent leur nourriture: car c'est principalement l'aumône qui soutient la prière et c'est le second moyen que l'Eglise vous propose pour le soulagement des âmes du purgatoire.

Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste, disait Tobie : *Panem tuum et vinum tuum super sepulturam justi constitue.* (*Tob.*, IV.) C'est-à-dire, dit saint Paulin, répandez largement vos aumônes et appelez les prêtres et les indigents au secours des âmes souffrantes de vos frères, car ce sont les vrais adorateurs du Dieu vivant, et les défenseurs des justes qu'il châtie; de là vient cette pieuse coutume d'apporter les offrandes entre les mains des ministres; de là tout cet argent et tous ces vêtements qu'on portait autrefois sur le tombeau des morts. Qu'il faisait beau, dit saint Jérôme, voir cette cour des élus, cette troupe de saints et d'indigents que vous avez eu le soin d'appeler aux obsèques de votre épouse! Que ce spectacle était agréable aux yeux de Dieu! voir l'Eglise en prières, pendant qu'on distribuait du pain et des habits pour soulager et vêtir tant de misérables nus et affamés. C'est ainsi, Anate, n'en doutez plus, que vous avez soulagé tout à la fois les vivants et les morts, puisqu'en même temps que les pauvres recevaient vos largesses pieuses, les anges les portaient au ciel pour en faire descendre du secours. Votre épouse est présentement revêtue de lumière et de gloire, elle n'a plus besoin du secours des autres créatures, puisque votre main charitable l'est venue retirer de sa captivité; vous l'aviez dotée par son mariage, et vous l'enrichissez plus encore après sa mort. Les autres maris n'ont jeté, disait encore saint Jérôme, des lis, des roses et des fleurs sur les tombeaux de leurs femmes que pour marquer par là leur souvenir; mais, comme Anate était plus soigneux de l'âme de la sienne que de son corps, il vient lui rendre pour onguents précieux ses aumônes, se souvenant que, comme l'eau éteint le feu, l'aumône efface le péché : *Sicut aqua exstinguit ignem, et eleemosyna exstinguit peccatum.* (*Eccli.*, III.) Loin d'ici ces bouches téméraires, ces blasphèmes des hérétiques qui ne craignent pas d'appeler impiété ces pompes funèbres avec lesquelles on enterre les fidèles morts, et qui osent appeler nos chants, nos convois lugubres, des restes du paganisme; qu'ils remontent jusqu'au berceau de l'Eglise et ils verront les saints qui, par leurs exemples mêmes, ont autorisé ces usages pieux, ces cérémonies salutaires.

Mais loin d'ici ces pompes purement mondaines dont on voudrait relever la misère d'un mort aux dépens des vivants, et augmenter le nombre de ses dettes par un luxe éclatant qu'on lui prépare. Est-ce donc par une pompe profane que vous ferez oublier à Dieu les offenses que votre parent défunt a commises contre lui pendant sa vie, et pensez-vous pouvoir réparer son orgueil par votre vanité? Ah! s'il est vrai que vos frères morts aient commencé l'expiation de leurs fautes avant la mort, et qu'il ne leur faille plus qu'un reste de satisfaction, est-ce par de nouveaux péchés que vous voulez l'achever? Rendez leur, comme je vous ai déjà dit, ces devoirs de bienséance que la religion permet, mais retranchez tout ce que la vanité vous inspire, pour le distribuer aux indigents, et que la charité soit l'âme et la règle des devoirs que vous voulez leur rendre, et que les morts se trouvent soulagés par les secours que vous donnerez aux vivants. L'aumône est un sacrifice d'expiation qui apaise la colère du Seigneur, mais qu'il soit accompagné de celui qu'on offre sur nos autels. Troisième et dernière réflexion.

Ce n'est pas en vain, dit saint Chrysostome, que, dans la célébration des saints mystères, nous rappelons la mémoire de ceux qui nous ont précédés dans l'autre vie, et que le diacre nous crie à haute voix de prier pour ceux qui se sont endormis dans la paix du Seigneur; c'est une pieuse hostie qui répand encore ses mérites sur ceux dont on lui expose les besoins. Il est vrai qu'on y fait aussi mémoire des martyrs, mais ne faut pas croire qu'on y prie et qu'on offre le sacrifice pour eux; non, sans doute, il y a bien de la différence entre les uns et les autres : l'Eglise prie pour les morts et fait mémoire des martyrs, elle regarde ceux-ci comme participants du triomphe du Sauveur, et les autres, comme des captifs qu'il tient enchaînés. Dans les premiers, elle admire les couronnes qu'ils ont mises aux pieds de l'Agneau, et dans les seconds, elle voit avec compassion des chaînes horribles, et elle le

prie de les briser. Tels sont les desseins de l'Eglise dans le saint sacrifice : elle y rappelle et les vaincus et les vainqueurs, les uns pour participer aux honneurs du triomphe de la victime, et les autres pour avoir part à ses largesses ; ainsi, ces martyrs y sont honorés comme étant en possession de la gloire de Jésus-Christ, et les morts comme étant les objets des mérites de son sang. C'est donc à ce sang qu'il faut avoir recours; c'est là l'huile précieuse qu'il faut demander, ce baume salutaire qui peut guérir les plaies de ces pauvres âmes souffrantes; c'est le fleuve mystérieux dont parle un prophète et dont les eaux vont arroser cette terre aride pour en arracher les épines du péché. Avec quelle joie ces justes morts en ressentent-ils les douces effusions et avec quels transports sentent-ils tomber leurs chaînes et finir ou abréger leur exil! N'en doutons point, puisque nos pères n'en ont jamais douté et que l'Eglise nous a transmis sa doctrine sur ce point dans son dernier concile; mais, si nous le croyons, d'où vient notre froideur envers ces âmes souffrantes? d'où vient ces délais injurieux, cet oubli volontaire, ce mépris souvent qu'on fait des dernières volontés des mourants, ou du moins la manière froide et toute indifférente avec laquelle on l'exécute.

Vous qui savez maintenant les peines que les justes morts souffrent dans le purgatoire, ne différez donc pas un moment à leur procurer les secours qu'ils attendent de vous; rendez-leur, sans tarder davantage, ce pieux et important office; vous voyez les moyens qu'il faut prendre pour les soulager, nous vous l'avons appris : *Nolumus vos ignorare*, etc. Mais que la compassion que vous avez pour eux ne vous fasse pas oublier vos périls; en vain seriez-vous instruits de leurs malheurs, si vous n'en sentiez encore de plus grands dont vous êtes menacés, et c'est alors qu'elles vous diraient avec juste raison : ne pleurez pas sur nous, mais gémissez sur l'état où vous êtes vous-mêmes : *Nolite flere super me, sed super vosmetipsos flete.* (*Luc.*, XXIII.)

Nos vœux, nos larmes et nos soins ne seront vraiment utiles aux âmes souffrantes qu'à mesure que nous pleurerons sur nous-mêmes, et nous ne leur ouvrirons la porte de la gloire qu'à mesure que nous mériterons nous-mêmes d'y rentrer. Je vous le souhaite, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON IX.

POUR LA FETE DE LA CONCEPTION.

Cum essem magis bonus, veni ad corpus incoinquinatum. (*Sap.*, VIII.)

Et devenant bon de plus en plus, je suis venu dans un corps qui n'était point souillé.

Lorsque Dieu, dans les livres saints, après avoir relevé le mérite de l'innocence, interroge tous les êtres qu'il a créés et leur demande s'ils la possèdent, l'abîme, c'est-à dire l'enfer ou sont précipités les anges rebelles, a répondu qu'elle ne se trouve point dans ses horreurs : *Abyssus dicit : non est in me.* (*Job*, XXVIII.) La mer, c'est-à-dire, ce monde vil et misérable, avoue à son tour qu'on ne la trouve point au milieu de ses tempêtes : *Mare loquitur : non est mecum.* (*Ibid.*) L'homme qui s'est perdu dans ses voies criminelles, reconnaît encore aujourd'hui que depuis le péché du premier père, on n'a plus vu l'innocence sur la terre : *Abscondita est ab oculis omnium viventium ; perditio et mors dixerunt auribus nostris : audivimus famam ejus* (*Ibid.*); mais, lorsque dans ce bas monde l'homme n'en voyait plus aucune trace, Dieu du haut des cieux voyait une route nouvelle de cette innocence si rare ; il regardait avec complaisance et marquait avec bonté un lieu éminent et privilégié où elle devait s'arrêter : *Deus intelligit viam ejus et ipse novit locum illius.* (*Ibid.*) Et cet endroit choisi, privilégié, vous le voyez tous, Messieurs, c'est le corps sacré de Marie, à qui s'appliquent littéralement les paroles de mon texte, puisque c'est de lui qu'on peut dire que Dieu est venu animer un corps sans âme et sans péché : *Cum essem magis bonus veni ad corpus incoinquinatum.*

O mon Dieu! quand on vous aime, que ce privilége parait doux! Ne présenter à vos yeux qu'une sainteté toujours pure, être si occupé de votre grâce qu'on ne la perde jamais par aucune offense, n'ajouter rien aux faiblesses de notre misérable nature qui puisse éloigner les regards favorables de votre miséricorde; pouvoir se rendre à soi-même ce bienheureux témoignage, qu'on ne vous a jamais déplu; délivrer la nature humaine de ce reproche honteux, et n'avoir jamais produit rien que de pur; être aussi pur sur la terre que les anges le sont dans le ciel, que ce bonheur est sublime, que ces avantages sont grands! Celui-là seul peut les comprendre, qui a pu les y apporter : aussi mon dessein n'est-il pas d'approfondir ce mystère, qui est plutôt un miracle qu'un exemple. Je veux tirer, à l'occasion de l'élévation de Marie et de de la correspondance fidèle que Marie apporte aux grâces de sa conception, les tristes raisons de la rareté de la nôtre, et notre peu de fidélité aux grâces de notre baptême. Première raison de la correspondance de Marie à son élection, c'est une vie toute sainte et toute chrétienne et ce qui fait la rareté de la nôtre, c'est qu'il y a peu de chrétiens qui vivent chrétiennement; seconde raison : Marie a répondu à son élection par une vie toute pénitente, malgré l'innocence de ses mœurs ; et, ce qui fait la rareté de la nôtre, c'est que parmi nous, malgré notre corruption, il n'y a que très-peu de pénitents. Deux vérités importantes qui feront les deux points de ce discours, et que je terminerai, si le temps me le permet, par une dernière proposition, qui est que Marie a correspondu à la grâce de son élection, par une persévérance constante dans l'état de la justice où elle est conçue, et que ce qui fait la rareté de la nôtre, c'est qu'il en est très-peu parmi nous qui soient persévéramment

justes. Voilà le mystère de l'élection de Marie et la source de la rareté de la nôtre. Vous, mon Dieu, accompagnez ma voix de la force et de l'onction de votre esprit, et en même temps que je vais parler, portez la componction et la pénitence dans les cœurs de mes auditeurs, nous vous le demandons par l'intercession de la sainte Vierge, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Première correspondance de Marie à la grâce de son élection : une vie toute chrétienne, et ce qui rend la nôtre si rare, c'est qu'il y en a peu parmi nous qui vivent en véritables chrétiens. Qu'est-ce qu'un chrétien? définissons-le, moins par ce qu'il a de glorieux que par ce qu'il a d'indispensable, et puisque Marie est ici notre règle, voyons ce qu'elle a été elle-même, et de quel côté nous lui ressemblons. Marie s'offre aux fidèles dans trois états différents : 1° A l'égard de Dieu, dans un état d'innocence; 2° à l'égard d'elle même dans un état de mortification; 3° à l'égard du monde dans un état de haine. Voilà la disposition de Marie, et les traits de ressemblance que nous devons avoir avec elle. Etudiez sur cela votre élection.

Voyez si Jésus-Christ est en vous, s'il y vit, s'il y respire, si vous êtes un autre lui-même; qui n'est pas son image n'est pas son enfant, et qui n'est pas son émule ne mérite pas de porter son nom : *Annon cognoscitis vosmetipsi, quia Christus Jesus, in vobis est, nisi forte reprobi estis.* (II *Cor.*, XIII.) Sur cette idée, jugez si la multitude des fidèles est grande, et ne dirait-on pas que Jésus-Christ a établi sa religion pour la ruine de plusieurs? Quelle foule de coupables, et du côté de Dieu, et du côté d'eux-mêmes, et du côté du monde!

1° Je dis qu'un chrétien, s'il soutient le nom qu'il porte, doit vivre à l'égard de Dieu, comme Marie, d'une vie innocente. En effet, cet habitant du monde, ce citoyen de la terre, est composé de chair et d'esprit dont les parties se combattent. Cette portion de la nature humaine que la mort détruit, en est souvent l'ennemi et la perte; un chrétien c'est un homme caché qui, loin de ce monde corrompu, vit dans un monde plus pur, plus sage, plus éclairé, plus sincère. C'est un homme céleste, détaché des sens et de la chair, à qui le baptême est un tombeau où il meurt au peché pour ne plus vivre qu'à la grâce. Oui, chrétiens, dans ces eaux salutaires, vous avez pris comme Marie dans sa conception, une forme toute nouvelle; vous vous y êtes dépouillés du vieil homme et de toutes ses affections, vous y êtes devenus une portion de Dieu même; mais, si votre vie ne répond pas à vos engagements, si, comme Marie, vous ne répondez pas par une vie sainte à la grâce de votre vocation au christianisme, vous êtes un parjure, un ingrat, un infidèle. Puisque tous vos titres sont saints, ne périssez-vous pas, si vous n'êtes saints vous-mêmes? et si votre vie n'est pas innocente, avec une vocation si sainte, n'est-elle pas monstrueuse? Or, sur ce principe, les vrais chrétiens forment-ils le plus grand nombre? en trouve-t-on beaucoup qui, marchant sur les traces de Marie, répondent à ces grâces et à ces premiers bienfaits de Dieu, par une vie d'innocence et de sainteté? Hélas! dit le prophète, il n'est plus de saints : *defecit sanctus* (*Psal.* X); tout est corrompu, et l'homme s'est bientôt dégradé sur la terre. Il y a longtemps que nous avons souillé cette robe de candeur que nous avions reçue au baptême; il y a longtemps que nous avons effacé de notre âme le caractère d'innocence et de sainteté que la grâce de notre régénération y avait imprimé.

Autrefois l'innocence était un trésor si cher aux fidèles, qu'ils sacrifiaient tout pour la conserver, mais aujourd'hui en fait-on le moindre cas? et, loin de veiller pour ne pas la perdre, ne s'expose-t-on pas à tout ce qui peut la corrompre? Il semble qu'elle pèse aux chrétiens de nos jours, et que notre raison, semblable à ces lueurs nocturnes, ne se développe et ne brille de plus en plus à nos yeux que pour nous séduire, nous égarer et nous conduire au précipice. Encore si la perte de notre innocence se faisait sentir, mais combien la croient où elle n'est pas? combien s'imaginent que les moyens dont ils se servent sont justes et légitimes, lorsqu'ils sont injustes et criminels? Combien qui regardent comme une fragilité pardonnable ce qui est un péché digne de châtiment? combien se permettent la mollesse, le luxe, comme l'apanage de leur état? Je pourrais, parcourant ici toutes les conditions, vous montrer que chacun a, dans son cœur, une illusion qui le séduit, une corruption déguisée qui le réprouve, et que dans la plupart, cette grâce première que Marie conserve si visiblement, se perd insensiblement pendant qu'on croit l'avoir encore.

Mais quelle preuve ne vous donnerais-je pas de cette vérité, si je vous faisais souvenir de la licence du siècle d'aujourd'hui? A ce moment, je m'imagine entendre le Seigneur qui me dit dans une douleur vive, comme autrefois au prophète Jérémie : Ah! dans ce lieu saint, où la fille de Sion offre à votre dévotion un objet de sainteté et d'innocence, parcourez et considérez avec attention si, dans la multitude des chrétiens assemblés sous vos yeux, vous trouverez un homme de mon choix, qui soit juste et fidèle : *Circuite vias Jerusalem an inveniatis virum facientem judicium et quærentem fidem.* (*Jerem.*, V.) Dans un esprit de soumission aux ordres de mon Dieu, je vais donc, avec ce prophète, chercher cet homme de Dieu, cet homme juste parmi les chrétiens. J'irai parmi les pauvres : *Forsitan pauperes sunt et stulti ignorantes viam Domini.* Leur esprit est plein de jalousie, d'envie, de rébellion, de murmures; leur cœur ne forme que des désirs contraires à l'état ou les a mis la divine Providence; leur vie est sans connaissance, sans réflexion, et un simple mouvement du penchant de la nature; ils sont d'autant plus

malheureux qu'ils ne savent pas profiter de leur misère. Plus vous les frappez Seigneur et plus ils deviennent intraitables; les coups favorables que vous leur portez pour les ramener à vous ne servent qu'à les éloigner : *Percussisti eos et non doluerunt.* (*Jerem.*, V.) J'irai parmi les riches, parmi les grands de la terre. Ah! plus ils ont de lumières et de connaissances, plus ils s'en servent pour secouer le joug du Seigneur; ils mettent leurs ressources dans leurs richesses, leur attachement aux choses de la terre; plus on prend soin de leur représenter les voies, et les justes jugements de Dieu, plus ils négligent les devoirs de la piété, de la pureté et de l'obéissance. Ils font de leur grandeur, de leurs richesses, une idole, et l ur vie n'est qu'une infraction continuelle des lois du Seigneur et des vœux de leur baptême : *Ibo ad optimates et loquar eis : ipsi enim cognoverunt viam Domini, et ecce magis hi simul confregerunt jugum, ruperunt vincula.* (*Ibid.*) Les savants sont peut-être dans une situation plus avantageuse. Hélas! plus ils ont de pénétration et moins ils songent à la science du salut; les plus grands esprits sont souvent les moins religieux, ils se perdent pour vouloir trop approfondir les vérités divines : ils nient tout ce qu'ils ne peuvent comprendre. Les grands raisonnements sont les écueils ordinaires de la foi, et pour vouloir être trop philosophe, on cesse d'être chrétien : *Negaverunt Dominum et dixerunt : non est ipse, neque veniet super nos malum.* (*Ibid.*) Inutilement irais-je chercher l'innocence dans la justice : ce n'est plus la vérité qui juge, c'est la passion; on n'y défend plus la cause de la veuve, les intérêts du pupille, le droit des misérables : la faveur l'emporte sur les bonnes raisons, le crédit et l'autorité sur le bon droit et sur la vérité : *Causam viduæ non judicaverunt, causam pupilli non direxerunt.* (*Ibid.*) etc. Si je porte mes yeux jusque dans le sanctuaire, qu'y vois-je? de faux prophètes qui débitent le mensonge pour de saintes vérités, des ministres lâches ou intéressés, qui, plus complaisants pour le monde que pour Dieu, mettent des coussins sous les coudes du pécheur, ou qui des revenus de l'Eglise, font le patrimoine de leurs héritiers; des oints du Seigneur plus mondains que le peuple, qui, par une vie déréglée, déshonorent le caractère auguste qu'ils portent, profanent les saints mystères qu'ils opèrent, et prostituent la divine majesté du Maître qu'ils servent. Car, pour quelques-uns, qui sont de bons prêtres et répondent fidèlement aux devoirs et à la dignité de leur vocation, combien y en a-t-il qui s'en rendent indignes? *Prophetæ prophetabant mendacium et sacerdotes applaudebant manibus suis.* (*Ibid.*) Enfin, toute chair a corrompu sa voie sur la terre, un même nuage enveloppe tous les états; et si Dieu me dit, comme à Jérémie : montrez-moi quelqu'un qui mène une vie innocente, hélas! ne suis-je pas forcé de lui répondre encore une fois, avec David : il n'est plus de saint dans le monde. Venez donc Seigneur, au secours de votre Eglise; jamais édifice ne s'éleva plus vite et ne se soutint plus mollement. Religion sainte de mon Dieu, êtes-vous donc la même, qui portiez autrefois dans votre sein un peuple d'élus, et qui pouviez presque compter le nombre des saints par le nombre de vos enfants? Vos beaux jours sont passés, et ce n'est que contre les chrétiens d'aujourd'hui, qui vivent plutôt en enfants du siècle qu'en enfants de l'Eglise, que Jésus-Christ prononce cet anathème terrible : beaucoup d'appelés et peu d'élus.

O vous qui m'écoutez, pouvez-vous tirer une conséquence favorable de cette effrayante vérité? Examinez-vous vous-mêmes; car, je ne veux pas qu'avec une vie réprouvée on se promette le sort des élus; pouvez-vous vous ranger avec ce petit nombre? voulez-vous savoir si vous êtes séparés de la multitude? Demandez-vous si, comme Marie, vous avez les mœurs innocentes, le cœur pur, des désirs bien réglés; voyez, chacun dans votre état, si vous menez cette vie de justice et de piété que menait Marie. Je vis, dites-vous, comme tous les autres. Mais, si tous les autres périssent à vos yeux, vous voulez donc périr avec eux? car, enfin, en quel endroit de l'Ecriture trouvez-vous que la multitude se sauve, où lisez-vous que la béatitude est promise au grand nombre et qu'elle vous est réservée, tandis que vous vivrez comme les autres? Mon Dieu, plus on approfondit cette vérité, plus on est saisi de frayeur, et les plus justes tremblent, tandis que les réprouvés lui offrent un cœur intrépide et dur comme la pierre.

2° Un chrétien à l'égard de soi-même, doit mener une vie de mortification comme Marie. La croix de Jésus-Christ et la qualité de chrétien sont inséparables; on perd l'une dès qu'on néglige l'autre, et quiconque refuse cette portion de peines, que le Sauveur impose à ses enfants sur la terre, renonce à cette portion de gloire, qu'il leur prépare dans le ciel. Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, qu'il a fallu que Jésus-Christ ait souffert pour entrer dans la gloire, et pourquoi donc, vous qui prétendez à une couronne éternelle, refusez-vous de souffrir et de vous mortifier?

Mais sur cette règle, si les élus ne se forment, comme Marie, que dans les souffrances et les mortifications, en voyez-vous beaucoup ici qui puissent se dire du nombre des élus, ou, si vous n'en voyez peut-être point, ne devez-vous pas vous confondre vous-même? Pourrez-vous lever ici la tête, et vous parer du nom de chrétien? On l'entend partout ce glorieux nom de chrétien, mais combien en remplissent les véritables obligations? s'il est rare de trouver dans le siècle de vrais héros, parce que pour cela il faut vaincre, combattre, triompher, se mettre au-dessus des événements les plus fâcheux de la vie, braver tous les danger et courir même au-devant de la mort, les héros ne sont-ils pas encore plus rares dans le christianisme, puisqu'il faut combattre sa propre chair, désarmer ses passions, mortifier ses sens, triompher de son penchant et de sa volonté, se

vaincre soi-même et traiter en esclave notre cœur, notre esprit et notre corps, qui sont nos plus cruels ennemis? Ai-je donc exagéré quand j'ai dit que le nombre des élus est bien rare?

En effet, un chrétien doit être dans la tristesse et dans l'abattement, et tous sont ardents pour le plaisir, tous respirent la mollesse. Un chrétien doit aimer la mortification comme un remède, et tous donnent dans la sensualité et dans la délicatesse, comme un agréable poison; un chrétien doit faire une victime de son corps, et vous faites tous une idole du vôtre; un chrétien est un homme selon l'Evangile qui se hait, et vous donnez tout à vos affections, à vos appétits, à vos sens; un chrétien est un homme qui se peine, qui se fait violence, et vous êtes attachés à vos aises, à vos commodités; un chrétien est un homme mort au monde, séparé du siècle, crucifié à lui-même, et vous donnez dans les modes, dans les usages, dans les coutumes, dans les maximes des mondains, et ne cherchez qu'à vous satisfaire. Ah! depuis quand la joie et les délices du monde sont-elles donc montées sur la croix de Jésus-Christ? Un fonds d'amour-propre, de mollesse règne dans toutes vos actions; ah! c'est là crucifier Jésus-Christ? mais est-ce vous crucifier vous-mêmes avec lui? Un chrétien est un nouvel homme, c'est-à-dire qu'il n'a rien du vieil Adam, rien de terrestre, rien de charnel, rien que de spirituel; et cependant, à la vue seule du plaisir et des divertissements, toutes vos passions s'émeuvent, tous vos désirs s'irritent; est-ce là mourir au monde et à ses convoitises? est-ce être chrétien? est-ce être imitateur de Marie? est-ce être disciple de la croix de Jésus-Christ, et par conséquent est-ce là vouloir prétendre à l'héritage de sa gloire?

O vous, ministre des grandes vengeances du Seigneur, ange exterminateur, qui ne devez épargner que ceux qui auront porté sur leur front l'impression du sang de l'Agneau, ah! si vous commenciez dès à présent le ministère de votre fureur, que vous trouveriez à frapper! Qui de nous ne devrait craindre de tomber sous vos coups? quelle action n'aurait pas sur mes auditeurs le glaive impitoyable que la colère du Seigneur vous met en main! que de sang l'on verrait ici couler de toutes parts! quelle désolation! quel carnage! Combien serions-nous éloignés de cette erreur grossière, qui, au milieu même de la corruption, nous fait croire en sûreté de salut! et que bien plus terriblement que moi vous annonceriez cette effrayante vérité : peu d'imitateurs de Marie, peu de vrais chrétiens, et par conséquent peu d'élus!

3° Un chrétien, à l'exemple de Marie, doit mener une vie de haine et de renoncement à l'égard du monde; être chrétien et être du monde sont deux choses inalliables. Aussi au baptême vous avez retiré votre nom de cette milice profane, pour vous enrôler sous le saint étendard de Jésus-Christ. Dieu ne vous promit son royaume, et ne vous donna l'espérance aux biens éternels, qu'à condition que vous renonceriez aux biens temporels; et vous jurâtes avec le monde et ses pompes un divorce éternel. Si dès lors vous l'aviez connu, ce monde, quelle force, quelle énergie auraient eue vos serments; mais à présent que vous le connaissez, qui de vous peut se souvenir de ces vœux sans se faire peur à soi-même?

O vous qui m'écoutez, examinez un peu votre conduite; sur quel point, en quelle occasion tenez-vous la promesse que vous avez faite au baptême? Ces habits si somptueux, ce luxe, ce faste sont-ils un renoncement aux modes du monde? Ces jeux ruineux, ces superfluités scandaleuses, ces spectacles profanes, qui partagent votre temps, sont-ils un renoncement aux pompes du monde? Ces enflures d'esprit, ces projets ambitieux, cette avidité pour les honneurs, pour les charges, pour les dignités, sont-ils un renoncement aux vanités du monde? Ces discours séduisants, ces entretiens flatteurs, ces artifices, ces dissimulations, ces paroles équivoques, ces airs passionnés dont vous faites votre principale étude, sont-ils un renoncement au langage du monde? Cet empressement pour les plaisirs, pour les divertissements, pour les festins, pour la bonne chère, est-ce un renoncement aux joies du monde? Haïssez-vous le monde, tandis que vous ne songez qu'à nager dans ces désordres? Haïssez-vous le monde, quand vous vous faites une étude de lui plaire, un art de vous mettre selon son goût, et que vous appelez un malheur de ne lui être pas agréable? Haïssez-vous le monde, quand vous ne servez point d'autre maître que lui, et que vous préférez la honte d'être son esclave et sa victime à la gloire d'être son vainqueur? Haïssez-vous le monde, quand vous vous déclarez son apologiste contre la censure qu'en font les ministres du Seigneur, et que vous faites plutôt sa volonté que celle de votre Dieu? Haïssez-vous le monde, quand vous allez en aveugle à tous les écueils qu'il vous offre, à tous les piéges qu'il vous tend, à tous les abîmes qu'il vous ouvre; quand vous ne vous plaisez que dans ses mouvements, que dans ses agitations, que dans ses troubles, que dans ses compagnies, que dans ses assemblées? Haïssez-vous le monde, quand vous courez au théâtre où il règne, où toutes ses pompes triomphent, où il joint tous ses charmes et sa force contre l'innocence et la vertu, où il se fait sentir tout entier avec ses traits les plus enflammés et les plus puissants, où son esprit se communique comme une contagion mortelle; où, avec son poison le plus subtil, il rassemble ses dangers et sa corruption répandus dans ses autres assemblées, et les fait entrer jusques dans la substance de l'âme? Sont-ce là des traits bien marqués de votre haine pour le monde, et ressemblez-vous en cela à Marie?

Ah! je l'avoue, quelquefois vous vous plaignez que ses plaisirs sont insipides, ses honneurs trop gênants, ses richesses périssa-

bles. Si, dans les chaires chrétiennes, les ministres de la sainte parole, pour vous rendre ce monde plus odieux, vous disent que c'est un imposteur qui vous trompe, qui n'a rien de réel que sa fausseté, rien de grand que ses peines et ses chagrins, rien de certain que son inconstance et sa légèreté; si nous vous disons que ce monde n'est qu'un assemblage de victimes malheureuses qui s'immolent tour à tour, qu'une société d'aveugles qui se précipitent, qui se portent envie, qui se plaident les uns les autres; si nous vous apprenons que ce monde est une mer orageuse où les tempêtes sont fréquentes et les naufrages presque inévitables; que c'est une terre maudite dont le fonds est la corruption, qui n'a de fécondité que pour le mal, dont le nom seul est un anathème, un séjour empesté où l'on ne respire qu'un air de malice, où l'on ne trouve que de fausses lumières, où le vice triomphe, où la vertu dépérit, où l'innocence n'ose paraître; si nous vous disons que ce monde est l'objet de la haine de Dieu, le règne du démon, vous en convenez avec nous. Vous ajoutez même encore à ce tableau des traits plus vifs et plus sensibles par la connaissance que vous en avez plus que nous, et nous avons aujourd'hui la consolation de voir que vous nous surpassez dans la peinture affreuse que vous faites du monde et de ses peines; mais, dans la pratique, ne le suivez-vous pas? Malgré toutes les plaintes que vous en faites, ne lui donnez-vous pas tout votre amour et votre affection? Ne lui sacrifiez-vous pas votre repos, votre santé, vos plus belles années, vos pensées et vos réflexions? et, par une triste expérience, ne montrez-vous pas entre la bouche et le cœur des contradictions honteuses? Vous connaissez parfaitement le monde, dites-vous; mais à quoi servent là-dessus vos lumières, sinon à nous faire connaître davantage que c'est votre aveuglement d'avoir encore un violent amour pour ce monde que vous avouez être si haïssable, et de l'idolâtrer encore, tout méprisable qu'il vous paraît? Enfin, vous et ce monde êtes-vous deux ennemis déclarés? Il est peut-être le vôtre, mais êtes-vous le sien? Malgré ce que vous en savez, vous parlez, vous agissez, vous pensez, vous jugez, vous louez, vous blâmez comme le monde; vous estimez, vous décidez, vous désirez, vous espérez, vous craignez comme le monde; vous aimez, vous affligez, vous haïssez, vous consolez, vous vivez comme le monde; vous êtes donc le monde même? Or, le monde n'est point chrétien, donc vous ne l'êtes point non plus; comme le monde vous n'êtes point chrétien, donc vous n'êtes point du petit nombre des élus; avec le monde vous êtes du grand nombre, donc vous êtes exclus de l'héritage du ciel et des récompenses éternelles réservées aux élus; donc vous êtes cette multitude perverse que Jésus-Christ foudroie dans les Livres sacrés. Si vous étiez sauvés avec des mœurs et une vie si commune, qu'y aurait-il de plus commun que le salut?

Mon Dieu, que cette vérité porte dans l'esprit des idées sombres et amères! Quand elles pénètrent jusque dans le cœur, qu'on trouve inestimable l'élection de Marie! Ah! voulez-vous donc sortir de l'accablement que produisent ces réflexions? imitez Marie dans la séparation et la haine qu'elle eut pour le monde; imitez ces enfants d'Israël qui, dans le milieu de Babylone, refusent d'adorer l'idole devant qui tout le peuple s'est prosterné; et lorsque le monde, qui est le Dieu d'aujourd'hui, fait tomber tout l'univers à ses pieds : *Cadentes omnes populi adoraverunt statuam auream* (*Dan.*, III), dites-lui comme ces âmes choisies : *Ecce Deus noster quem colimus;* voilà sur la croix, sur l'autel, le Dieu unique que nous adorons dans le fond de nos âmes; lui seul est le bien suprême à qui nous rendons nos hommages : *Ecce Deus noster quem colimus.* (*Ibid.*) Mais, pour vos faux dieux, pour vos biens périssables, pour vos frivoles plaisirs, pour vos chimériques honneurs, nous les avons en exécration : *Notum sit tibi, quia deos tuos non colimus.* (*Ibid.*) Et sache, ô monde trompeur, que nous n'aurons point pour toi ni tes idoles une lâche circonspection; nous faisons gloire de le dire publiquement, nous n'adorerons jamais la statue que tu as élevée : *Statuam auream quam erexistis non adoramus.* (*Ibid.*)

Vous le sentez donc, Messieurs, dans ce tableau du monde chrétien, combien l'innocence est rare sur la terre, et ces traits, quoique étrangers, ont une opposition sensible avec la vie pure et innocente dont se forme contre nous la conviction du petit nombre. Mais, s'il en est peu d'élus, parce que peu mènent comme Marie une vie d'innocence, il en est peut-être beaucoup qui embrassent comme elle une vie pénitente. Vaine ressource, puisqu'il en est peu qui, après une vie toute de péché, soient sincèrement pénitents et véritablement convertis : seconde cause de la rareté des élus, et la seconde partie de mon discours, que j'achève en peu de mots.

SECOND POINT.

La seconde correspondance de Marie à la grâce de son élection, c'est une consécration totale à la pénitence, malgré l'innocence de ses mœurs, et ce qui rend la nôtre si rare, c'est que, malgré la corruption générale de notre vie, il en est peu qui soient sincèrement pénitents; et plût à Dieu que cette vérité fût plus difficile à prouver que la première! Ici ne livrons point nos esprits à ces satires outrées, ne suivons point cette éloquence qui grossit les objets, et, afin qu'il ne nous arrive point de rien exagérer, donnons à la conversion et à la pénitence l'idée la plus simple et la plus nécessaire.

Qu'est-ce que se convertir? Se convertir à Dieu, c'est d'abord quitter le péché, haïr le crime en le fuyant et en l'éloignant de sa conduite, aimer la justice en s'y soumettant; voilà par où l'on peut s'y réconcilier avec Dieu et entrer dans l'ordre de son élection

éternelle. Mais qu'il en est peu qui suivent cette voie, et qu'un élu peut bien s'écrier comme Marie : Je suis comme un prodige à l'égard de plusieurs : *Tanquam prodigium factus sum multis.* (*Psal.* LXX.)

La ruine entière de tout péché est donc la première démarche que doit faire un pécheur touché ; il faut qu'il commence par renoncer, par anéantir en lui le péché; il faut qu'il dise : Dieu de mon cœur, séparez-le de tous ses désirs criminels, de toutes ses affections, de toutes ses œuvres d'iniquité, puisque ce n'est que par là qu'il peut être digne de vous. Or, cette conversion est-elle la vôtre, Messieurs? est-elle celle de la multitude? en quel endroit découvre-t-on ce renoncement total au péché? Etudiez-vous vous-mêmes ; ne tenez-vous point encore de quelque côté à ces crimes dont vous vous dites convertis. Considérez tout ce qui vous environne, ne peut-on point faire de vous les plaintes amères que le Seigneur faisait de cette pénitente trompeuse d'Israël? Cette rebelle pécheresse, dit-il, n'est convertie qu'en apparence ; sa conversion n'est qu'un fantôme de pénitence, parce qu'elle n'est point revenue à moi de tout son cœur ; ce n'est qu'une feinte et un mensonge : *non est reversa ad me in toto corde suo, sed in mendacio.* (*Jerem.*, III.) En effet, vous qui vous glorifiez du nom de pénitent, où est cette conversion sincère? où est donc ce cœur qui est la première victime que Dieu demande de vous, parce qu'il a été le premier coupable envers lui? Où est le sacrifice de ce cœur qui seul peut plaire à Dieu, qu'on doit d'abord lui rapporter? Où voit-on de ces cœurs dont tous les efforts aillent à aimer ce qu'ils ont le plus haï et à réparer le tort qu'ils ont fait à Dieu, et qui, par une heureuse métamorphose, soient aussi pénitents aujourd'hui qu'ils furent pécheurs autrefois? On ne voit de nos jours que de ces conversions lâches et imparfaites où l'on ne quitte le péché qu'à moitié. Si on sacrifie l'insatiable cupidité des richesses, on se réserve l'orgueil délicat de l'esprit; si on se défait de l'envie, on se réserve la vengeance : toujours quelque objet étranger dérobe à Dieu une partie de ce cœur que nous lui devons tout entier ; toujours quelque péché secret se cache dans les replis du cœur; chacun conserve dans son âme un vice qui lui est propre, une passion favorite. Examinez-vous vous-mêmes : vous ne faites, en renonçant au péché dans votre conversion, qu'en substituer un à la place de l'autre; vous accordez toujours quelque chose à l'âge, aux conjonctures, à l'intérêt, aux occasions, aux circonstances. Vous n'êtes pénitents que dans la surface : vous ne quittez point le vieil homme pour vous revêtir du nouveau; vous vous dépouillez de la grossièreté du mal, mais vous vous en conservez la délicatesse ; vous changez la coupable volupté en attachement délicat par vaine gloire; vous offensez Dieu plus subtilement, avec plus d'artifice et de règle, mais non point avec moins de malice; vous ne vous lassez plus à courir avec tant d'avidité après les plaisirs tumultueux du siècle, mais dans une retraite, qui est plutôt une bienséance de l'usage, ou une suite de votre infortune, qu'un retour sincère de conversion, vous vous faites encore un monde nouveau où vous avez encore des liaisons, des plaisirs, des charmes, des vengeances, des médisances, des calomnies; où vous ramassez tous les poisons qui, pour être plus subtilisés, ne sont devenus que plus funestes en eux-mêmes. C'est-à-dire que vous tromperez le vice sans l'abandonner. si vous fuyez les occasions du dehors sans toucher à cette passion du dedans qui fait revivre toutes les autres. Or, je vous le demande, un tel changement peut-il être honoré du nom d'ouvrage de la grâce ou de l'expiation du péché? De quoi peut-on le qualifier, sinon de mensonge, de feinte, de fausse conversion ? *sed in mendacio.* Et lorsqu'en cet état, vous familiarisant avec les sacrements, vous les recevez sans crainte, ne mangez-vous pas votre propre jugement, et ne justifiez-vous pas par vous-même cet oracle terrible : Il y a peu d'élus? Il en est peu qui, comme Marie, assurent leur élection par une vie vraiment pénitente. Mon Dieu ! que ces paroles ont un sens formidable ; je frisonne moi-même en vous les exposant; refuser de se convertir, c'est mépriser, rejeter tous les avantages réservés aux élus.

Voyez-vous sur ces sacrés autels ce sang précieux de Jésus-Christ qui coule pour tous les autres? dès lors que vous n'êtes point des élus, il ne coule plus pour vous. Voyez-vous cette croix, signe commun de grâce et de miséricorde? dès lors que vous n'êtes point véritablement convertis, elle n'est plus pour vous un arbre de salut. Fidèles à votre vocation, si vous vouliez revenir à Dieu par une conversion sincère, ces signes vous appartiendraient comme aux autres. Percez le voile céleste ; voyez-vous dans la lumière de gloire Jésus-Christ qui fait le bonheur des saints ? dès lors ce bonheur est pour vous, si vous êtes justifiés. Mais, d'un autre côté, pénétrez jusque dans ces noirs abîmes ; voyez ces démons enragés les uns contre les autres, ces brasiers allumés, ces flammes dévorantes, cette réunion de toutes les misères ensemble ; si vous ne devenez justes, c'est là le sort qui vous attend, c'est votre partage, votre destinée.

Peut-être vous plaindrez-vous que je vous épouvante, Messieurs. Je sais qu'il est dans le monde mille craintes vaines et chimériques qu'il est sage de surmonter ; mais pour la terreur que je vous inspire aujourd'hui, qu'elle est juste! qu'elle est raisonnable! qu'elle est chrétienne! Puisqu'elle devrait être aussi grande que ce ciel que nous perdons, que cet enfer que nous méritons, qu'importe qu'elle vous trouble, qu'elle vous saisisse, pourvu qu'elle exécute en vous des sentiments, des désirs et des œuvres de salut? Le comble des maux ne demande-t-il pas le comble des craintes? mais achevons. Il y a une troisième correspondance de Marie à la grâce de son élection : c'est une persévérance constante dans un état de justice où

elle est connue aujourd'hui ; et, ce qui rend la nôtre si rare parmi nous, c'est qu'il en est très peu qui soient présentement justes, et de là une troisième vérité que le peu de temps qui me reste ne me permet pas d'expliquer dans toute son étendue.

Tous les trésors, tous les mystères de la grâce ne sont pas renfermés dans le sein de Dieu, il en est de cachés et d'impénétrable dans le cœur de l'homme, il en est peu qui persévèrent dans le bien et qui conservent longtemps la grâce qu'ils ont reçue. Le cœur de l'homme, naturellement changeant, prend plaisir à passer d'un état dans un autre, et, ce qui est digne de remarque, c'est qu'au milieu de nos désertions, c'est toujours nous qui commençons par abandonner Dieu, ce n'est jamais lui qui nous quitte le premier. Nous cherchons une infidélité qui nous délasse des rigueurs de la vertu; nous donnons, ce semble, à la grâce ce caractère d'instabilité et de légèreté que nous avons de notre fonds ; nous nous lassons aisément dans les voies étroites et pénibles, nous nous dégoûtons de tout : la longueur de notre sacrifice nous décourage. En cherchant à nous dédommager de la difficulté de la première ferveur, nous tombons dans la tiédeur, et de la tiédeur nous retournons bientôt aux douceurs apparentes du vice. Le passage de l'un à l'autre nous flatte et nous endort; nous ne nous fortifions point assez par la prière et par la vigilance, et, peu à peu, nous sentons languir en nous la force des promesses. Et de là combien, se relâchant de leur devoir, ont senti les tristes preuves de la fragilité humaine ! combien qui, livrés à leurs propres faiblesses, ont laissé perdre en un moment le fruit de plusieurs années de ferveur ! qui, par un peu de nonchalance, de négligence, de découragement, ont laissé tomber l'édifice de leur salut. Combien qui étaient la gloire d'Israël en sont devenus la honte; combien par leur relâchement, s'arrachent la couronne qu'ils avaient déjà sur le front. Je n'ose plus longtemps arrêter les yeux sur cet abîme des jugements de Dieu : ils donnent trop de frayeur. Je le dis à la face des saints autels, dans la chaire de vérité, en présence de Jésus-Christ : il y en a beaucoup d'appelés, mais très-peu comme Marie travaillent à assurer leur élection; presque tous périssent et consomment leur réprobation éternelle. Ah! tâchez donc de vous l'assurer ici, cette élection commencée par vous, donnez ici à vous-mêmes toutes les marques les moins équivoques de l'innocence, tous les signes les plus favorables de salut, de pénitence et de mortification, tous les gages les plus précieux et les plus sûrs de prédestination, qui sont d'aimer Jésus-Christ avec fidélité et de le servir avec persévérance; après cela, déchargez-vous dans le sein de Dieu et vous confiez à ses ministres.

Nous le confessons aujourd'hui, ô mon Dieu! vous êtes seul notre asile; vous êtes le maître de notre sort, vous pouvez nous perdre ou nous sauver. En quelque endroit que nous soyons, nous sommes sujets à votre justice; en toute occasion, il faut combattre contre le péché, contre le monde, contre le démon. Faites-nous sentir les plus vives flammes de votre amour, donnez-nous une portion de ces grâces dont Marie reçoit aujourd'hui la plénitude ; vous qui subsistez éternellement, fixez nos inconstances et nos variations. Votre sang, vos mérites vos plaies nous ont ouvert la voie de rédemption, ne souffrez pas que nous nous la rendions inutile. Convertis par votre sang, comblés de vos grâces, inconsolables de vous avoir offensé, nous voulons nous attacher éternellement à vous. Il vous en a tant coûté pour nous sauver! toutes vos souffrances nous seraient-elles inutiles, nous perdriez-vous après nous avoir si chèrement rachetés? Séparez-nous de cette masse corrompue, de cette multitude réprouvée; écoutez nos vœux et nos prières et nous exaucez ; Fils adorable d'une mère conçue sans péché, purifiez-nous !

Et vous, vierge sainte, qui triomphez aujourd'hui du premier de tous les péchés, aidez-nous à surmonter tous les autres péchés qui nous séduisent, qui nous charment et nous entraînent dans l'abîme. Judith, pour rassurer le peuple juif et l'encourager au combat, lui montre la tête du tyran qui l'avait tant de fois épouvanté et vaincu, et cette vue l'anime, lui fait prendre les armes plus vaillamment que jamais, et lui fait vaincre à son tour les Assyriens. Soyez-nous aujourd'hui favorable, divine Marie, faites-nous vaincre tous les ennemis de notre salut ; en nous montrant la tête de ce monstre moral, vous nous animerez à combattre et à vaincre généreusement tous les autres péchés, nos plus redoutables ennemis. Faites que si nous n'avons pas comme vous la grâce d'une conception pure et sainte, nous ayons du moins celle d'une vie innocente, afin qu'avec vous, victorieux, nous méritions d'entrer dans le sanctuaire de Dieu, qui est la gloire éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON X.

DE LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (*Luc.*, II.)

Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Le voilà donc arrivé au milieu des temps et des vœux du monde, ce moment de miséricorde et de bénédiction, digne d'être adoré sur la terre et au ciel, dans un silence respectueux et avec la vénération la plus profonde : moment que toutes les figures, tous les voiles et les obscurités de la loi ancienne promettaient et que toute la vérité, la lumière et la grâce de la loi nouvelle ne se contente pas de regarder, mais qu'elle veut adorer; moment qui, en chassant toutes les ombres et les images, expose la chose même et établit la réalité; moment qui doit manifester à la terre le grand secret de Dieu, le grand mystère du salut de l'homme, le grand

sacrement de la piété et de la religion chrétienne dont il est le dénoûment, et qui fait le plus grand désespoir du démon ; moment qui communique au monde ce grand dessein de la miséricorde suspendu depuis tant de siècles, et tenu caché dans le sein de la divinité par la malice des hommes; moment qui satisfait en vous, ô mon Dieu! la sainte impatience de prendre pitié de vos créatures, de les faire sortir de leurs misères, et qui vous pressait de laisser à ces objets déplorables de votre justice la douce consolation d'être vos frères, vos membres, vos héritiers, vous-même ; moment où s'accomplit toute la parole de Dieu, l'effet de ses promesses, l'âme de ses mystères, l'excès de ses grâces, l'objet de ses désirs, l'effort de son amour, le chef-d'œuvre de sa sagesse, le centre de sa religion, le gage de sa gloire ; en un mot, toute la plénitude de sa divinité, comme parle l'Apôtre ; moment, enfin, où la vie éternelle, le Fils unique de Dieu, au milieu de la plénitude des temps, descend du ciel, se fait homme, et, par un prodige au-dessus de la faible portée de nos esprits et de toute imagination humaine, devient la réalité de ces paroles : *Invenietis infantem*, etc., vous trouverez un Dieu qui est caché sous la forme d'un enfant, le Roi du ciel, enveloppé de langes, et le maître du monde, couché dans une pauvre étable.

Voilà, chrétiens, tout le mystère de ce jour. Je laisse à d'autres à vous retracer jusqu'aux moindres circonstances du berceau de ce divin enfant; et déjà mille voix vous en ont fait avant moi des leçons sublimes. Pour moi je m'arrête à celles où son amour éclata davantage; et, voulant m'en tenir à quelque chose que je puisse exprimer et que vous puissiez comprendre, je me contenterai de vous montrer d'une part l'humilité de Jésus naissant, et ses mortifications de l'autre; c'est sur le fond de ces deux excellentes vertus que la naissance de Jésus-Christ s'opère; tout y est plein de ces anéantissements que la religion nous ordonne, de ces peines qu'elle exige de nous, de toutes les humiliations qui la caractérisent, de ces douleurs dont elle se nourrit, de ces exemples qu'elle propose, de ces victimes qu'elle offre.

Apprenez donc ici, ô mortels! votre religion tout entière ; voyez dans un Dieu qui se fait enfant, le modèle le plus parfait de l'humilité chrétienne, *invenietis infantem;* dans ce Dieu enfant, exposé à toutes les douleurs et les misères de cette vie, contemplez-y le modèle le plus achevé des mortifications évangéliques, *pannis involutum et positum in præsepio:* ces deux parties renferment tout le fruit que nous devons tirer de ce mystère, et vont faire tout le partage de ce discours. Que nous serions coupables, Seigneur, si nous refusions de nous occuper au moins une fois l'année d'un mystère tout d'amour, qui ne devrait jamais sortir de nos esprit et de nos cœurs ; demandons à celui qui en est le divin auteur les moyens de le faire avec fruit, et, pour obtenir cette grâce de lui, commençons par saluer la sainte mère et l'enfant nouveau-né. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Si, dans le sentiment des saints Pères, l'humilité, pour être parfaite, doit avoir deux caractères essentiels : l'un qui nous fasse éviter la gloire, l'autre qui nous fasse aimer les abaissements, qui peut mesurer ce haut point d'élévation d'où daigne aujourd'hui descendre un Dieu? qui peut sonder toute la profondeur des humiliations où il s'assujettit, et par conséquent qui peut comprendre tout le fonds de son humilité?

Un saint Père, mesurant le centre de bassesse où la gloire de Jésus-Christ descend, et le comble de grandeur où ses abaissements l'élèvent, appelle son humilité une humilité toute de prodige. Mais, lui-même, ne lui donne-t-il pas ce nom, lorsque, répondant à un prince qui lui demande un grand prodige au plus haut du ciel jusqu'au plus profond de la terre, il lui déclare que ce prodige c'est un Dieu qui se fait enfant. Et certes, n'est-ce pas un grand prodige d'humilité qui règne dans le plus haut des cieux, puisqu'un Dieu y descend de sa gloire? N'est-ce pas un grand prodige d'humilité jusqu'au plus profond de la terre, puisqu'un Dieu y tombe dans les abaissements les plus humiliants? *Humilians ab imo ad supremum;* et dans ces deux circonstances si bien marquées, Jésus-Christ n'y devient-il pas pour nous le modèle le plus parfait de l'humilité chrétienne?

Et en effet, quel est ce haut point de gloire d'où descend le nouveau-né? Il est Dieu par son essence principe; de Dieu par sa fécondité. Sanctuaire éternel de la divinité, ayant son trône au milieu de la splendeur des saints, il se communique à tous; lumière universelle, il éclaire tout; invisible, il voit tout; incompréhensible, il connaît tout; invariable, il renouvelle tout; immense, il agit partout; infini, il répond à tout; inépuisable, il fournit à tout, renfermant la source même de toutes les grandeurs dans l'essence de sa nature; et, pressé par son amour qui, ne pouvant se contraindre, opère ce grand mystère, il descend d'une gloire parfaite, solide, véritable qui lui est essentielle.

Oh! quelle honte à l'ange superbe! s'écrie saint Augustin, et pour nous quelle confusion de courir avec tant de chaleur après une gloire vaine, fausse, empruntée, pernicieuse. Vaine, parce qu'après avoir excité nos plus ardents désirs, elle s'évanouit en un moment; gloire fausse, parce que, loin de remplir les vides de notre cœur, elle ne fait que les étendre; gloire empruntée, puisqu'elle n'a de fond que dans l'opinion des hommes, et qu'elle tombe avec leurs imaginations dont elle dépend; gloire pernicieuse, puisque non-seulement elle se perd, mais qu'elle nous fait perdre nous-mêmes, qu'elle remplit toute notre vie de mouvements et d'agitations, qui, sans avancer notre fortune, engagent notre conscience et nous préparent mille remords cuisants au moment redoutable de notre mort.

Ah! Dieu veuille, par la grâce de son avénement, préserver nos cœurs d'une passion si funeste. Et, après tout, dit saint Augustin, nos cœurs pourraient-ils tenir encore contre un exemple si touchant et une autorité si puissante? Quoi! un Dieu plus grand que le ciel et la terre, se dépouillerait des titres de sa grandeur, de l'éclat de sa majesté, et un ver misérable aimerait l'élévation de la superbe! Un Dieu, dit saint Grégoire, viendrait cacher toute la splendeur de sa divinité sous les sombres voiles d'une chair mortelle, et une chétive créature se remplirait de présomption et d'orgueil en s'attribuant des perfections qu'elle n'aura jamais? Un Dieu, enfin, voyant l'homme tombé dans un abîme d'humiliation, s'y jettera lui-même pour l'en retirer, et ce ver de terre, loin de s'anéantir et de se confondre, se piquera d'avoir un cœur grand, un esprit toujours tourné du côté de la gloire et de l'élévation? Ah! plût à Dieu que vous eussiez un cœur comme ce divin enfant qui vient de naître! quel mépris ne feriez-vous pas de ces vaines grandeurs! Tout occupés de cette idée si noble que l'union de sa nature avec la vertu doit vous inspirer, vous n'auriez garde d'aspirer à ces honneurs chimériques qu'il déteste, vous n'abaisseriez pas vos désirs à une gloire passagère qu'il vient condamner par le mépris qu'il en fait et réprouve comme indigne de vos souhaits. Si vous aviez le cœur de ce Dieu naissant, vous vous élèveriez par les transports d'une sainte ambition au bonheur incomparable de ressembler à un Dieu, qui, en prenant pour lui votre nature et lui donnant ses traits divins, l'a rendue si respectable, et réduisant là tous vos désirs, non-seulement vous renonceriez aux avantages temporels, mais vous embrasseriez avec lui les humiliations; car voilà, disent les Pères, le second degré de l'humilité chrétienne dans un Dieu qui descend du comble de la grandeur au centre de la bassesse : *Ab imo ad supremum.*

Remarquez ici le sage tempérament qu'il a plu au Sauveur de ménager à l'égard de l'homme pour le ramener à la chrétienne humilité, et l'obliger à se regarder avec compassion. Il fallait, dit saint Augustin, donner à l'homme, égaré par orgueil, un modèle d'humilité qu'il suivît sans peine; ou, d'une part, il était trop superbe pour vouloir choisir un homme semblable à lui pour son modèle, et de l'autre, il était trop faible et trop grossier pour prendre un Dieu si fort au-dessus de lui, et qu'il ne pouvait connaître que par les yeux spirituels d'une foi surnaturelle. Il n'avait plus que les yeux du corps, depuis qu'en perdant la grâce, il avait perdu les yeux de l'âme; mais l'œil charnel pouvait-il s'élever à un objet infiniment au-dessus de ses sens? Dieu donc, connaissant la route de nos cœurs, et voulant s'accommoder à notre faible portée, sa miséricorde corrigeant tout l'éclat de sa majesté, a voulu, pour nous rendre l'humilité palpable, s'incarner dans son Fils, et par cette union d'un Dieu avec notre chair, l'homme a trouvé en Jésus-Christ naissant un modèle d'humilité qu'il a pu voir et qu'il n'a pu dédaigner de suivre et d'imiter. Avant cette union divine, l'homme pouvait bien être sage, en recueillant en lui quelques rayons de la divine sagesse; saint, en retraçant en lui quelques traits de la sainteté par essence; bon, par ressemblance à quelque effusion de la bonté infinie de son Dieu; juste, en se conformant aux règles de la sagesse; mais, parce qu'il ne pouvait qu'être superbe et orgueilleux en voulant imiter la grandeur suprême, il a fallu que ce Dieu se fît homme, comme nous faible, infirme, afin que, pouvant l'imiter en tout le reste, nous puissions encore être humbles de l'humilité d'un Dieu.

Et certes, s'il est de la perfection d'un modèle d'exprimer véritablement en lui tout ce qu'il offre à imiter, où l'humilité d'un Dieu pourait-elle être mieux marquée que dans la naissance pauvre et méprisable dont nous honorons aujourd'hui le grand mystère. Dans ce qui la précède, dans ce qui l'accompagne, dans ce qui la suit, partout, nous y voyons Jésus-Christ entre les bras de l'humilité, dans le centre des humiliations et passant par tous les degrès de la bassesse.

Que tout ceci, chrétiens, mérite de réflexions! Voilà un Dieu, qui, du plus haut du ciel, qui, du plus profond de la terre, s'est humilié; un Dieu, qui, plus puissant que tout le monde ensemble, qui, plus grand que tous les princes et les rois de la terre, a voulu s'abaisser. Pourriez-vous douter encore que l'humilité est le plus essentiel de sa divine religion, puisqu'au premier moment qu'il paraît dans le monde, il s'humilie et nous la montre par tous ses anéantissements, soit dans ce qui précède sa naissance, soit encore dans ce qui la suit. Or, un Dieu si grand serait-il réduit à un état si abject si méprisable et si humiliant, s'il n'eût voulu nous servir de modèle, et nous faire dire de lui-même ce qu'il disait autrefois à ses disciples des autres enfants en général : Si vous ne devenez semblables à ces petits enfants, vous n'entrerez jamais dans ma gloire. Non, que personne ne se flatte ici à sa propre ruine, c'est un principe incontestable que nul n'aura jamais de part à la naissance de Jésus-Christ, ni à ses grâces, qu'il ne participe à ses abaissements, et, par conséquent, que nul ne recueillera aucun des fruits qui y sont attachés, s'il ne l'imite dans ses humiliations.

L'imitons-nous donc, mes frères? entrons-nous dans ce cœur si orgueilleux, où peut-être nous ne sommes jamais entrés? y portons-nous un seul trait des humiliations de ce Dieu enfant? pouvons-nous confronter les caractères de l'humilité de Jésus-Christ, avec ceux de la nôtre?

1° Humiliation profonde dans Jésus-Christ. En prenant la forme d'esclave et l'apparence de pécheur, ne descend-il pas au-dessous du néant même? Dans notre humiliation superficielle et imaginaire nous craignons toujours de nous dégrader, de descendre

trop bas, d'avilir notre rang et notre dignité en pratiquant certains devoirs généraux et communs que la loi du Seigneur nous impose; nous lui abandonnons peut-être quelques endroits de notre cœur, dont nous ne pouvons nous défendre. On se résout à souffrir une injure quand on ne peut s'en venger; une raillerie, quand on ne peut la repousser; mais jamais nous n'osons étendre nos humiliations jusqu'au point que notre cœur s'en ressente, et bien loin de vouloir passer pour de vils pécheurs quand nous sommes justes, ah ! ne nous efforçons-nous pas de passer pour justes quand nous sommes pécheurs ?

2° Dans Jésus-Christ, humiliation sincère. Si tous les dehors en lui sont abaissés, le fond de son cœur l'est encore plus; dans nos humiliations trompeuses, hypocrites, pendant qu'à l'extérieur nous affectons un air modeste et anéanti, notre cœur qui le devrait être encore plus, demeure vain et superbe. Nous conservons au fond de l'âme une avidité prodigieuse des applaudissements et des louanges qui dégénère en faiblesse, lors même que nous n'avons dans la bouche que des paroles d'humiliation et de mépris. Combien affectent de dire qu'ils n'ont aucun mérite, afin qu'on relève le leur; s'efforcent de répéter qu'ils ne sont rien que misère, pour qu'on leur attribue des qualités que souvent ils n'ont pas, et combien font sonner hautement le dégoût et l'indifférence qu'ils ont pour les honneurs, les dignités, les postes et l'estime des hommes, tandis que sous main ils font agir mille secrets ressorts, cherchant mille chemins détournés pour y arriver et se distinguer des autres dans le monde. C'est-à-dire, mon cher auditeur, que vous êtes vain et superbe avec plus d'art, de subtilité et de méthode que les autres; que vous ménagez tout le poison de l'orgueil sans en avoir le décri, que vous voulez contenter votre ambition en faisant semblant de la mépriser, et que votre prétendue humiliation est plus criminelle que l'orgueil même.

3° En Jésus-Christ, humiliation constante, soutenue et toujours la même, depuis le premier instant de sa vie jusqu'au moment de sa mort; et dans vous, il n'y en a qu'une tout à fait passagère de quelques jours dans velléité la ferveur de la prière, de quelque retour salutaire sur nous-mêmes. Nous convenons de nos misères, nous sentons peut-être la profondeur de nos maux, et à cette vue si humiliante, nous concevons peut-être quelques sentiments d'humiliation ; mais hors de là nous savons bien en dédommager notre orgueil. Il est étrange de voir combien les moindres louanges, la plus légère adulation nous trouvent crédules; nous retrouvons à la première occasion cette estime secrète de nous-mêmes, qui n'avait disparu quelques moments à nos yeux que pour se fortifier d'avantage dans une âme; nous éprouvons toujours trop, à notre malheur, que quelque convaincus que nous soyons que nous ne sommes rien, nous voulons pourtant être comptés pour quelque chose; nous reconnaissons que nous sommes tout ensemble et infiniment misérables et infiniment orgueilleux, et nous sentons au fond de notre cœur que la plus grande de toutes nos misères est celle de nous y surprendre superbes.

4° En Jésus-Christ, humiliation volontaire. Ah ! quel autre poids que celui de son amour aurait pu l'y porter ! et, dans nos humiliations forcées, ce sont les hommes, les conjonctures, les temps, les révolutions qui nous humilient; nulle objection sincère de notre fonds. Si nous nous tenons dans l'obscurité, dans la bassesse, c'est que nous ne saurions nous relever, c'est que les biens nous manquent, c'est que la fortune nous est contraire et que les autres moyens de paraître et de nous distinguer nous sont ôtés ; nous n'avons qu'une humiliation naturellement contrainte, prise dans notre impuissance, c'est-à-dire que nous ne sommes point humbles par religion, mais par raison; notre cœur n'est point abîmé à la vue de son néant, mais il est humilié de ne pouvoir être superbe.

5° Dans Jésus-Christ, humiliation personnelle. Elle lui était propre et ne convenait qu'à lui; on n'avait point encore vu un Dieu dans une crèche, le Fils de l'Eternel, devenu enfant, et revêtu de la nature humaine; et nous, nous n'avons qu'une humiliation vague et commune, qui ne nous fait envisager de défauts en nous que ceux qui nous sont communs avec tout le genre humain. La vue de notre faible, la rapidité de nos penchants, le feu de nos passions, tout cela, s'il nous est relatif et commun avec nos frères, nous trouve éloquents; nous paraîtrons en gémir et nous en plaindre. Nous ne craindrons point de nous les attribuer, et nous descendrons si bas que l'on voudra, pourvu que ce soit avec tout le monde. Mais un défaut propre et personnel, s'il nous est reproché, nous trouve hauts et sensibles ; qu'on veuille toucher à certains vices qui nous caractérisent, à certaines passions qui portent avec elles un caractère de honte et d'humiliation, ah ! on nous trouve bientôt rebelles et contrariants, et l'humiliation qui nous trouve doux et dociles, quand elle regarde les autres hommes, nous est odieuse lorsqu'elle ne convient qu'à nous seuls.

6° Enfin, dans Jésus-Christ, humiliation simple. Il ne s'humilie que pour nous sauver, et nous ne nous humilierions peut-être jamais, si nous n'espérions tirer de la gloire de notre abaissement. Toujours prêts à nous faire justice si on nous condamne, lorsqu'on veut décrier nos fautes, nous les couvrons d'un voile spécieux. La piété même, quand nous y avons recours, ne détruit point notre orgueil et ne fait que l'appuyer, et quand aux pieds des autels nous avons déploré nos misères et reconnu devant Dieu que nous ne sommes que de malheureux criminels, dignes des plus grands châtiments; que nous ne sommes rien que corruption et que péché,

cet anéantissement que nous avons de nous-mêmes, nous paraît si à propos et si juste, qu'il nous justifie même dans la conduite que nous en tirons, et de là nous ne craignons point de conclure que nous sommes donc bien équitables de former un tel jugement contre nous-mêmes. Ainsi, l'orgueil renaît en nous de la vertu même qui voulait le détruire, et quand nous avons tant fait que de nous humilier, il nous reste encore à craindre de nous enorgueillir de notre humiliation même.

Rendez-vous-y donc, je vous en conjure par les abaissements de ce divin enfant humilié, qui le demande de sa crèche; conformons-nous à ce divin modèle, afin qu'il se décharge plus abondamment sur nous de la plénitude de grâces qu'il vient de puiser dans le sein de son Père, et, de la bouche du cœur, prononçons ces paroles si tendres : *Spiritus oris nostri Christus Dominus.* (*Thren.*, IV.) O le Dieu d'Israël, la charité tant désirée des nations, vous voilà donc semblable à nous, nos péchés et votre amour vous ont rendu comme un de nous : *Christus Dominus captus est in peccatis vestris* (*ibid.*); comme la source de notre salut, nous adorons vos profonds abaissements, ils ont pour nous une ombre de grâce qui nous charme, et nous voulons nous cacher dans votre bienheureuse obscurité : *In umbra tua vivemus.* Nous n'aurions jamais, sans votre exemple, goûté l'humilité : elle a trop d'opposition avec l'orgueil dont nous avons hérité de notre premier père; mais maintenant tout en vous nous le demande et tout nous y encourage. Non, mon Sauveur, nous n'allons plus chercher ni dans nos faiblesses, ni dans nos infirmités, ni dans nos misères, des motifs humiliants pour nous confondre. Hélas ! il s'en présente mille sans sortir de chez nous, et quel autre parti pourrait donc convenir mieux que celui des humiliations à des pécheurs misérables qui par tant de titres méritent l'enfer? Mais l'exemple de vos humilations est le seul motif qui nous entraîne, et, pouvant être touchés par la honte dont nous avons en nous des sources trop fécondes, y aurait-il de la bassesse, mon Dieu, à être comme vous? et n'est-ce pas la suprême grandeur du chrétien, puisqu'être anéanti c'est être ce qu'est le Roi des rois : *Spiritus oris nostri Christus cui diximus : in umbra tua vivemus?* (*Ibid.*) Mais, après avoir vu le modèle le plus parfait de l'humilité chrétienne dans le Fils de Dieu naissant : *Invenietis infantem*, voyons encore le modèle le plus achevé de la mortification évangélique dans les circonstances de sa crèche : *Pannis involutum et positum in præsepio;* c'est la seconde partie de ce discours, que j'abrégerai pour ne pas abuser de vos attentions.

SECOND POINT.

S'il était de l'obligation de l'Homme-Dieu de s'humilier dans ses pensées pour guérir notre orgueil, il n'était pas pour lui d'un moindre engagement de se mortifier dans ses moindres actions, pour confondre notre fausse délicatesse; et lorsque d'une part, il offrit à Dieu, son Père, le tribut d'une humilité parfaite pour la rébellion de notre esprit, il lui devait faire hommage d'une mortification rigoureuse pour les révoltes de notre chair. En effet, la mortification est au corps ce que l'humilité est à l'esprit; autant celle-ci est nécessaire à l'homme superbe, autant celle-là est indispensable au corps délicat et sensuel; et, si par l'une vous rentrez en possession de ce beau droit que l'homme avait reçu sur ses pensées, par l'autre vous réprimez l'empire que vous aviez sur vos sens; de sorte que, comme par le péché le désordre s'était emparé de toutes les parties de l'homme, et que la partie inférieure est devenue maîtresse de la supérieure, il fallait le remettre dans l'ordre. C'est pour cela que Jésus naissant a voulu, par le concours de ces deux essentielles vertus, rétablir l'union parfaite entre le corps et l'âme, qui avait été rompue par la désobéissance du premier homme coupable. Et, comme rien n'était plus à craindre pour l'homme que de donner son cœur à la vanité quand il aurait donné ses sens à la mollesse, et de cesser d'être humble dès qu'il ne serait point mortifié, en conséquence de cela, ce Dieu de bonté, qui voulait réparer les désordres de la nature humaine et nous devenir un modèle universel de sainteté, a voulu naître dans l'abaissement pour le réformer dans son esprit et dans la misère. Ecoutez-le donc, ce divin enfant qui vous crie de sa crèche : Assemblez-vous autour de moi qui suis une victime; approchez-vous, et sur ce modèle et en ma présence, offrez aussi les vôtres : *Accedite, offerte victimas vestras.* (II *Paral.*, XXIX.) Or cette hostie que Jésus-Christ offrait à son Père avait deux principaux caractères : elle était jeune, rien n'y était épargné; et voilà ce qu'il vous retrace aujourd'hui dans son berceau. Il s'y mortifie sans délai dès qu'il entre dans le monde; il s'y mortifie sans réserve et dans toutes ses parties : voilà notre modèle, et sur son exemple corrigeons les défauts de nos mortifications. Il faut que, comme les siennes, elles soient promptes, il faut qu'elles soient entières; examinons par ces deux traits si nous ressemblons à un si parfait modèle.

Je dis 1° mortification prompte : et jamais aucune pouvait-elle l'être davantage que celle de Jésus-Christ naissant? Mon Père, dit-il, je ne fais que d'entrer dans le monde, et dès le premier instant je prends la place seul de toutes les autres victimes; victimes qui, n'étant pas dignes d'apaiser votre colère, ne pouvaient satisfaire pour les péchés du genre humain; c'est pour cela que je viens dans le monde : *Ecce venio.* (*Hebr.*, X.) Ici je vous consacre les prémices de mon cœur, les pensées de mon esprit et les souffrances de mon corps; laissez-le croître, vous n'aurez pas longtemps à attendre; bientôt ces membres si faibles s'affermiront pour mieux résister aux outrages et aux coups;

ces mains et ces pieds se fortifieront pour mieux soutenir la piqûre des clous; ce sang, si minime encore se multipliera dans mes veines pour laver les crimes de tout le genre humain; cette chair si délicate s'endurcira pour résister aux plaies meurtrières dont on l'accablera, et je serai plus propre à servir de victime à votre juste colère. Mais souvenez-vous que, dès maintenant, je vous fais un sacrifice de tout moi-même, et, en attendant ma mort, je commence à souffrir dès le moment de ma naissance : *Corpus autem aptasti mihi; tunc dixi : Ecce venio.* (*Hebr.*, X.)

Pour connaître la vérité de ces promesses, vous n'avez qu'à porter les yeux sur le berceau de Jésus-Christ, pour y voir le commencement de ses mortifications et de ses souffrances. Mais aperçoit-on dans les chrétiens d'aujourd'hui quelques traces de ce divin modèle? voit-on quelques disciples de cet adorable maître? Où est le fidèle qui, dès les premières années de sa vie, commence à se donner à Dieu et sanctifier son corps par les mortifications et la pénitence? Hélas! on ne voit dans les jeunes gens de nos jours que mollesse et sensualité. A quoi s'occupent-ils? de quoi se remplissent-ils? eh! plût à Dieu que ce fût des peines et des premières souffrances de Jésus naissant; nous voudrions, de tout notre cœur, que ce fût de ses exemples et de ses mortifications. Mais il n'a pas cette consolation : ils n'ont point d'autre objet que le plaisir, ils ne mènent qu'une vie toute charnelle où les passions trouvent tout ce quelles demandent. Cet état, véritablement consacré par les gémissements et les douleurs d'un Dieu, on le regarde comme le temps le plus propre aux plaisirs et aux divertissements; on se fait un jeu du devoir le plus saint, on se fait une licence de l'obligation la plus étroite. Il semble que la pénitence et la mortification ne conviennent point à cet âge, et qu'il suffit d'être jeune pour se dispenser d'être chrétien. O funeste illusion! que vous en avez perdu et que vous en perdez encore tous les jours! Il faut donc que nos mortifications soient promptes et semblables à celles de Jésus-Christ.

Mais ajoutons qu'il faut qu'elles soient entière. Ce divin enfant n'est venu dans le monde avec une ardeur extrême, que pour s'y sacrifier entièrement et y changer en des peines et en des mortifications continuelles, une félicité constante qu'il avait dans le sein de son Père, et tout cela, pour ne jamais s'en départir. Et quelle restriction aurait-il pu faire dans cette crèche, où, pour toute compagnie il n'avait que deux vils animaux, et pour tout secours que la compassion impuissante de sa mère? Hélas! tout en lui est sacrifié, et aucun de ses sens ni des parties de son corps n'y est épargné; ses yeux y sont baignés de larmes, sa bouche ne s'exprime que par des soupirs, ses narines n'y respirent que l'infection d'une étable, ses oreilles n'y sont frappées que des mugissements et des cris, son corps tremblant de froid n'y repose que sur un peu de paille, et, ce qui m'étonne davantage, c'est que ce divin enfant, l'innocence même et la sainteté par essence, embrasse dès les premiers moments de sa vie des mortifications si entières et si constantes, et que nous, qui ne sommes que corruption et que péché, ne recherchions, après un tel exemple, que les plaisirs de cette vie; que nous ne nous étudiions qu'à flatter nos sens, et que nous croyions qu'il nous soit permis de nous accorder les plus grandes satisfactions. Eh! que faites-vous donc? y pensez-vous, lâches chrétiens? Quoi! un Dieu qui ne vient au monde que pour vous servir de modèle, commence par mortifier sa chair délicate, et vous cherchez encore tout ce qui flatte? Que serait-ce donc s'il fût né dans les délices et au milieu de la sensualité? qu'y a-t-il donc de ressemblant entre Jésus-Christ et vous, entre la vie de ce divin enfant et la vôtre? Tout en Jésus-Christ ressent la mortification et la pénitence, et en vous tout respire le plaisir et la sensualité; là règne une mortification entière de tous les sens, et ici règne une mollesse universelle dans toutes les parties de votre corps. Car, dites-moi, je vous prie, gens du monde, qu'est votre vie? Examinez un peu le fond de votre état; qu'est-elle votre vie, qu'un usage continuel de vos sens? D'une part, la mollesse s'introduit chez vous, de l'autre l'amour des biens sensibles; ici vous n'êtes occupés qu'à cultiver ou réparer une beauté fragile; là, vous ne vous appliquez qu'à ménager une santé délicate. Vous ne donnez tous vos soins qu'à conserver, qu'à flatter votre personne; vous ne consacrez tous vos désirs, tous vos talents, tout vous-même, qu'à trouver ce raffinement de délicatesse qui contente vos sens et vous voudriez, s'il était en votre pouvoir, ne jamais rien refuser à ce corps que vous idolâtrez; vous faites tous vos efforts pour le mettre à couvert du côté de la pénitence, dont vous lui épargnez les rigueurs, et du côté de la volupté, dont vous lui épargnez les remords. Et cette mollesse enfin, qui vous occupe, cherche à vous partager entre une trop grande agitation qui vous fatiguerait, et une trop grande oisiveté qui vous ennuierait. Elle ne vous dit pas de courir après tous les plaisirs, mais elle en veut quelqu'un qu'elle puisse tranquillement goûter; elle ne veut ni passions violentes ni douceurs insipides, mais elle s'accommode de quelques vices délicats, d'un repos agréable; elle fuit les excès et l'inaction qui épuisent ou qui affadissent le corps, mais elle veut se tenir dans une égale situation qui laisse goûter à l'homme charnel ce qu'il y a de doux et de flatteur sans l'exposer à ce qu'il y a de dégoûtant et d'ennuyeux. Car, voilà ce qui s'appelle la mollesse de notre siècle, inconnue peut-être aux âmes vulgaires et au commun des chrétiens, mais hélas! trop connue aux riches, aux grands et aux sages du monde.

D'une autre part, que demandent vos sens, que respirent-ils autre chose que la jouis-

sance d'une vie heureuse; le nécessaire ne vous suffit pas, il vous faut le commode; le revenu des peuples et du royaume suffirait à peine pour vous donner vos aises et fournir à vos vaines superfluités; vous portez vos yeux aux spectacles les plus réjouissants, aux représentations les plus agréables, à tous les objets les plus divertissants. Las des assemblées tumultueuses, vous vous resserrez dans les cercles les plus délicats, vous ne vous délassez d'un plaisir que par un autre; tout ce qui ressent la joie a des attraits pour vous, et vous ne voulez rien qui vous contraigne et qui vous mortifie; tout ce qui est sérieux vous paraît triste, tout ce qui est de devoir vous accable; si vous travaillez, ce n'est que la contenance seule qui vous amuse; si vous lisez, votre lecture n'est qu'un amusement; si vous priez, votre prière n'est qu'une habitude; si vous fréquentez les sacrements, votre piété superficielle n'est qu'une pure bienséance pour tranquilliser votre conscience; si vous méditez, ce n'est que sur la manière de vous rendre heureux; vous passez du sommeil au repas, aux promenades, des promenades au jeu, des plaisirs du jour à ceux de la nuit, et on peut dire que toute votre vie n'est qu'une mollesse continuelle; vous en faites l'apanage de votre condition, le privilége de votre état et de votre rang. Mais comment l'entendez-vous, chrétiens sensuels et immortifiés? une telle disposition est-elle digne de ce Dieu? Enfant couché dans une crèche, lui ne paraît que dans une disposition de souffrances, de pleurs, de mortifications; et vous, dans une disposition de plaisirs, de joie, de consolations : où est donc la préparation que vous avez avec lui par cette vie molle, sensuelle, toute naturelle que vous menez dans le monde? Montrez-nous la conformité qui se trouve entre le membre et le chef; est-ce donc répondre à cet état de souffrances et de mortifications auquel, par votre vocation, vous avez été destinés? *In hoc vocati estis.* (I *Petr.*, II.) Est-ce là suivre Jésus-Christ dans les traces de son sang et de ses souffrances? Par vos mœurs sensuelles ne rendez-vous pas vos rapports faux, et tous les caractères d'un enfant de Dieu ne sont-ils pas anéantis en vous!

Vous pensez peut-être, malgré votre mollesse, conserver encore quelques traits de ressemblance avec ce divin original; mais comparons encore une fois l'état d'un homme licencieux avec celui de cette sainteté mortifiée. Votre vie qu'est-elle autre chose qu'une monstrueuse différence avec celle de Jésus-Christ, et un excès abominable de difformités et de contraditions avec son Eglise et avec sa naissance? Quoi! votre vie, tout opposée qu'elle est à celle de ce divin enfant, vous paraîtrait encore innocente? et où est donc le crime, si votre mollesse ne l'est pas, et qui voulez-vous qui vous damne si votre sensualité ne vous damne pas!

Ah! où en êtes-vous donc, gens du monde, lâches chrétiens? Rendez-vous donc à une invitation si pressante pour vous laisser toucher, il ne faut qu'ouvrir vos cœurs à ce qui se passe dans la crèche de ce berceau. Quoi! tant de démarches qu'il fait pour vous attirer, tant de misères, tant de soupirs, tant de larmes, ne pourront-ils donc ici triompher de la dureté de vos cœurs charnels? Ah! ils en triomphent, Sauveur aimable, et je me rends aujourd'hui; recevez, Dieu de miséricorde, une âme infidèle qui revient à vous dans la sincérité de son cœur; depuis trop longtemps vous m'appelez et jusqu'ici j'ai toujours résisté, mais je cède enfin à la vue des mortifications de votre crèche. Je ne puis plus soutenir le poids d'une charité si abondante et si tendre; j'étais si endurci que rien n'avait pu me détacher de mes sens, et tous vos autres mystères m'avaient parlé d'une voix aussi tendre que faible; mais je ne puis plus tenir contre la voix si touchante d'un Dieu enfant né! Voici donc qu'aux pieds de votre crèche, ô mon Dieu, où je viens prendre la résolution ferme de vous imiter et de me rendre conforme à vos divins exemples; voici que, sincèrement converti à vous, je renonce à tous les plaisirs, à toutes les joies, à toute la mollesse, que jusqu'ici j'avais tant recherchés, et à la place, je prends les mortifications et les souffrances, et la pénitence en partage : je veux y vivre et y mourir et ne veux point d'autre état que celui où je vous vois dans la crèche; mais, faible comme je suis, que ne dois-je pas craindre de mes résolutions? Soutenez-les, ô mon Dieu, et que ne dois-je pas attendre de vos miséricordes, à la vue des humiliations de votre naissance, à la vue des mortifications de votre crèche? Je vous en conjure, mon aimable Sauveur, au nom de ces sanglots si profonds, de ces soupirs si tendres, de ces larmes si amères, de ce cœur si bon; au nom de ce berceau où j'étais venu vous adorer, de cette enfance douloureuse où se consume votre amour; au nom de votre amour lui-même, qui n'a en vue que mon salut, rendez fermes et inébranlables les projets que je fais aujourd'hui pour l'humilité et pour les mortifications, pendant tout le reste de ma vie; vous me l'avez inspiré par les anéantissements et les souffrances de votre naissance, consommez, grand Dieu, votre ouvrage, jusqu'à ce que ce Dieu anéanti et mortifié qui se propose à moi, en ce jour, pour exemple sur la terre, fasse un jour dans le ciel ma joie, ma gloire et ma félicité éternelle. Je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua et omnes angeli cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ, etc. (*Matth.*, XXV.)

Lorsque le Fils de l'homme viendra dans tout l'éclat de sa majesté et accompagné de ses anges, alors il s'assiéra sur son trône, et toutes les nations assemblées paraîtront devant lui.

Malheur à nous, mes frères, si, pour nous

épargner des alarmes salutaires, nous éloignons de notre esprit les terribles circonstances de l'avénement du Fils de l'homme; mais, malheur plus grand encore, si, n'y arrêtant que nos pensées, nous n'y allons au-devant d'un objet plus digne de notre consternation nous-mêmes au tribunal de Jésus-Christ.

Oh! quelle foule de réflexions accablantes! quel état plus capable de nous faire appréhender le jugement de Dieu? Eh! qu'importe à un chrétien que le monde périsse ou qu'il demeure; que les astres brillent ou qu'ils s'éteignent; que la terre s'ébranle ou qu'elle soit fixe, lorsque l'idée de ce que nous serons tombés sous la puissante main de Dieu se présente aux yeux de notre foi? Ce tableau si animé que nous trace le doigt de la vérité même, du monde emporté dans une ruine générale, doit vous toucher assez faiblement. Ce monde est assez corrompu, perfide et infidèle pour ne pas mériter nos regrets, eu égard à ses misères et à son néant; nous pouvons tranquillement attendre sa décadence et son bouleversement; mais nous-mêmes, aux pieds de Jésus-Christ, recueillons avec bien plus d'effroi tous ces prodiges ensemble : notre raison éclipsée et éteinte, notre esprit dans une confusion et dans un désordre inconcevable, des remords violents qui déchireront notre âme, des taches qui paraissent dans nos vertus les plus pures, le sépulcre infecté de notre conscience ouvert, un cœur qui se défend et se brise, et par-dessus tout cela l'œil de Dieu qui nous examine, le bras de Dieu qui tonne sur nous, voilà par quel endroit le jugement dernier doit nous paraître terrible, et par où, l'envisageant en nous-mêmes, j'ai résolu de vous l'exposer aujourd'hui.

Suspendez donc vos cupidités, rappelez-en toute votre attention pour ne la donner qu'à ce seul spectacle, à vous-mêmes jugés par Jésus-Christ. Votre crime est ici de n'être à Dieu ni dans la vérité ni dans la justice; mais alors votre malheur sera de lui être assujettis dans toutes deux : *Judicabit orbem terræ in veritate et justitia.* (*Psal.* IX.) Sentez-vous tout le poids de ces deux paroles : il jugera le monde dans la vérité et dans la justice? Jugé dans la vérité, que l'examen en sera donc sévère! *in veritate;* premier point. Jugé dans la justice, *in justitia;* que la condamnation en sera donc rigoureuse! vous la verrez dans le deuxième.

Vous, ô mon Dieu! alors juge implacable, juste vengeur, ici encore pasteur compatissant, père tendre, Sauveur miséricordieux, si vous nous aimez encore, ah! ébranlez-nous par vos terreurs salutaires, troublez ce repos funeste qui se terminerait au désespoir; qu'à l'idée de vos justices nos cœurs sentent tout à la fois ces impressions étonnantes, s'ils ne sont pas plus endurcis que les rochers qui se brisent, plus pesants que la terre qui tremble devant vous, plus morts, hélas! que les morts mêmes qui revivent en vos yeux; que tout en nous se renouvelle par la pensée d'un avénement qui doit tout renouveler; et, afin que le jugement dernier ne nous soit point funeste, alors qu'il soit ici formidable pour nous. Demandons, mes frères, l'assistance dont nous avons besoin par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dans la vision qu'eut Daniel du jour auquel le Seigneur jugera la terre, ce qui l'effraya davantage, c'est qu'il lui parut que la vérité serait humiliée sur la terre, qu'elle reprendrait le dessus et paraîtrait triomphante : *Prosternetur veritas in terra, prosperabitur.* Maintenant, dans la bouche du pécheur, où prévaut le mensonge, elle est captive, et dans ses jugements il ne l'appelle ni pour régler ses sentiments, ni pour mesurer dans son âme la profondeur de ses iniquités, ni pour peser les vertus mêmes; mais la vérité, qui ne peut ici se plaindre de l'injuste procédé que tient le pécheur et du mépris qu'il fait d'elle, avec quelle sévérité le jugera-t-elle au tribunal de Jésus-Christ! Comme dans l'Ecriture il est dit qu'afin qu'un jugement ne soit pas inique, il faut y apporter la règle, la mesure et les poids, aussi la vérité, reprenant ces trois caractères, formera contre le pécheur la discussion la plus affreuse. Et comment ce pécheur, qui aura suivi ici les maximes les plus fausses, pourra-t-il se soutenir quand son juge terrible l'examinera sur la règle de la vérité? *Judicabit in regula* (*Levit.*, XIX); comment ce coupable, qui s'aveugle ici par le nombre et l'énormité de ses crimes, pourra-t-il se souffrir quand Jésus-Christ lui en découvrira la mesure? *Judicabit in mensura* (*Ibid.*); comment, enfin, le pécheur, qui se rassure ici par la vue de quelques bonnes œuvres, ne succombera-t-il pas quand Jésus-Christ, les mettant dans la balance de la vérité, lui en fera sentir le vide et le défaut? *Judicabit in pondere* (*Ibid.*). Ah! que ces trois discussions sont désolantes! heureux qui les fait aujourd'hui sur lui-même pendant qu'elles peuvent lui être encore salutaires; il ôte par ce moyen au jugement toutes ses terreurs.

Première discussion. Jésus-Christ appliquera la règle de la vérité. Ne croyez point que ce soit moi qui vous accuse auprès de mon Père, dira-t-il; alors d'autres vous accuseront avant moi. Moïse, c'est-à-dire la Loi, est pour les Juifs, et l'Evangile pour les chrétiens, et là-dessus saint Augustin nous donne ce grand principe : que Dieu ne voulait point laisser l'homme sans règle; après nous l'avoir offerte dans ses paroles et dans ses actions, il nous l'a donnée dans son Evangile; c'est dans ce supplément de ses œuvres que la vérité est sans cesse exposée au chrétien comme la règle invariable de sa perfection : celui qui s'y conforme pendant sa vie n'a que paix et bénédiction à attendre au dernier jour : *Pax super illos.* (*Galat.*, VI.) Mais pour vous, qui lui préférez les erreurs du monde, les illusions de vos coutumes, l'égarement de vos passions, les maximes du siècle, ah! quel sera votre malheur! Comme autrefois la Loi fut mise à côté de l'arche sainte

pour y servir un jour de témoignage contre les enfants d'Israël, de même aussi l'Evangile sera mis entre les mains de notre juge pour y servir d'accusateur aux mauvais chrétiens : *Ponite librum illum ut sit ibi contra te testimonium.* (*Deut.*, XXXI.)

Et en effet, ayez le courage une seule fois de vous voir et de vous juger sur cette règle sainte formée sur la vie de Jésus-Christ. Cette règle ne parle que du mépris des faux biens de la terre, et vous ne témoignez d'ardeur que pour les posséder; cette règle déteste les folles vanités et la fausse gloire du siècle, et tout respire en vous ses honneurs et ses distinctions; cette règle ne cesse de frapper d'anathème le monde, et vous avez toujours été enivrés de ses divertissements et de ses pompes; cette règle ne prêche que mortification, que voie étroite, que pénitence, et toute votre vie n'est qu'un cercle continuel, de plaisirs, de mollesse, de sensualité de raffinements et de délicatesse; cette règle ne parle que de dépouillement et d'abnégation, et vous faites votre dieu de vos richesses, et de votre corps votre idole; cette règle, toute de charité, ne connaît de grandeur que dans le pardon des injures, et vous ne méditez que des pensées de haine, d'animosité, de vengeance; cette règle canonise les souffrances, les maladies, les tribulations, les croix de cette vie, et vous mettez tous vos soins à les fuir, à les écarter, jusqu'à murmurer même contre la providence miséricordieuse qui vous les distribue; cette règle vous dit de n'envisager les biens de ce monde que comme des regards heureux d'une providence plus favorable, et vous ne les regardez que comme des instruments de luxe, de débauche et de libertinage; enfin, tout considéré en vous, cette règle de vérité mise auprès de vos maximes et de votre conduite, n'y trouvera qu'un effroyable amas de contradictions; là où il faudrait une parfaite conformité, elle n'y trouvera rien que de dissemblable et un conflit perpétuel de pensées monstrueuses.

Ah! pour lors, que se formera-t-il dans votre âme? que de vérités s'y démentiront! quel changement! quelle surprise! quels rayons y seront évanouis! Les rangs, les états, les grandeurs, les richesses, aujourd'hui dans un si grand jour, disparaîtront, et on n'en reconnaîtra pas même les traces. Que deviendra la figure de ce monde qui nous trompe? le brillant de ses honneurs qui nous éblouit? Que deviendra ce fantôme, cette fiction du siècle qui nous joue? Mon Dieu, quelles ombres tirera alors la vérité victorieuse de dessus nos yeux? Que le brillant des richesses y paraîtra sombre! que l'éclat des honneurs y paraîtra faible! que les maximes des sages du siècle y seront confondues! qu'on y fera peu de cas de ces distinctions et de ces prééminences dont la vanité fait des images si imposantes! Le charme venant une fois à se rompre et le système à se démentir, que vous aurez de honte de vous voir détrompés! Qu'on sentira se rassurer les choses humaines que maintenant nous regardons comme trop grandes; qu'alors la fausse félicité du siècle se soutiendra peu! Enfin, quand le voile sera levé et que tout sera rapproché de la règle de la vérité lumineuse, que là ce qui nous éblouit, ici ne nous servira qu'à nous éclairer sur le vide et le néant du monde; qu'on se plaindra! qu'on voudra de mal à ce faible cœur qui s'y est laissé prendre et qui n'a pas eu la force de résister à ces enchantements! Plaintes inutiles, réflexions vaines! Alors, étonnés de votre aveuglement, vous aurez beau vous écrier avec le Prophète : Seigneur, ayez pitié de mon âme (IV *Reg.*, I), elle n'était pleine que de vents et d'illusions; il ne sera plus temps; il faudrait dès à présent vous défaire de ces faux jugements que vous portez des choses de la terre, de cet art malheureux d'accommoder l'Evangile avec le siècle et le salut avec les passions; de cette licence funeste de s'accorder tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, il faudrait réformer tout qui, ce jusqu'ici, vous a servi de règle dans votre aveuglement; il faudrait juger présentement de toutes choses, non sur les opinions des mondains, qui sont des erreurs, non sur leurs exemples, qui sont des piéges, non sur leurs coutumes, qui sont des précipices, mais sur la règle immuable que Jésus-Christ vous a laissée dans la vérité de son Evangile; car cette règle subsistant seule dans votre âme sur les débris du monde, elle y brisera tout ce qui ne lui est point conforme; vous sentirez en vous que nulle flatterie, nulle interprétation, nul adoucissement d'amour-propre et de mollesse n'aurait rien pu contre l'Evangile; que si tout ce que vous aurez fait a pu combattre cette divine règle, jamais vous n'aurez pu l'affaiblir ni la changer, et qu'il en sortira un trait de lumière qui portera la frayeur jusque dans le fond de vos cœurs, et qui la vengera de l'éternelle contradiction que vous y avez apportée : *Erit in te vindicans.* Oh! le comprenez-vous bien ce pitoyable état où vous serez réduits au jugement qui se fera de vous par l'Evangile?

Mais ainsi, jugés dans vos pensées par l'infaillible règle de la vérité, peut-être voudrez-vous vous retrancher sur des pratiques plus chrétiennes : faible ressource. Nous croyons être parfaits lorsque nous agissons, et Jésus-Christ jugera nos œuvres et le nombre de nos offenses sur la mesure de la vérité, et de là cette multitude affreuse de péchés qui va vous effrayer : *Judicabit in mensura.*

On est surpris de voir David, cet homme fidèle, qui mettait toute sa force et sa confiance en Dieu, s'écrier : Ah! Seigneur, qui est l'homme qui puisse connaître toutes les offenses qu'il commet contre vous? De grâce ne m'imputez point celles qui me sont cachées, et me pardonnez les péchés dont je puis avoir été la cause : *Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me et ab alienis parce servo tuo.* (*Psal.* XVIII.) Quelle vue a donc mis en lui ce transport? C'est, mes

freres, qu'il venait de chercher ses fautes dans lui-même et dans les autres; pour lui il craint son cœur qui demande une fidélité et une vigilance continuelles, et pour les autres il craint les dignités qui obligent à des exemples édifiants et à une circonspection scrupuleuse; et voilà ce qui l'effraye et ce qui lui fait dire : Seigneur! si vous voulez que je me rassure, effacez en moi les iniquités que je ne connais pas, et ne comptez point celles que les autres ont commises par ma faute : *Delicta*, etc.

C'était un roi pénitent, qui, entrant en jugement avec lui-même, ne pouvait se souffrir. Et comment donc, pécheurs misérables, pourrez-vous soutenir votre propre vie au jugement de Dieu? Ici votre âme, toujours répandue au dehors, peut-elle s'apercevoir de ce qui se passe au fond de sa conscience? Mais alors, tout fondant sous elle et Dieu lui enlevant tous les objets qui l'amusaient, cette âme malheureuse sera forcée de se voir à découvert, et l'impie, aux termes de l'Ecriture, se trouvant produit lui-même à lui-même, tous ses crimes lui seront révélés : *Tunc revelabitur impius;* ici le péché nous aveuglant et nous blessant, il est tout à la fois le glaive qui fait la plaie et le bandeau qui la couvre, et comme cet ange de Laodicée, nous sommes des aveugles et des misérables dans le temps même que nous nous croyons riches et clairvoyants : *Nescis quia tu es miser et cæcus et nudus.* (*Apoc.*, III.) Quand maintenant on se donne en spectacle à tout le monde par ses égarements, on ne se voit pas soi-même; tous les yeux sont ouverts sur nos défauts, il n'y a que nous qui ne les connaissons pas, et l'amour-propre répand sur toutes nos actions des nuages si épais que nous ne saurions en apercevoir la difformité; mais alors vous découvrirez mille monstres hideux que vous renfermiez dans votre sein, vous trouverez toute l'irrégularité de votre conduite, et cette énigme qui enveloppe tant de maux sera clairement expliquée : *Tunc revelabitur impius;* ici le démon, profitant de vos cupidités échauffées, vous aveugle sur une longue suite de péchés qu'elles entraînent après elles; si vous êtes ambitieux, il vous laissera voir que c'est le vice des grandes âmes; il jette un voile sur les injustices, sur les faux rapports, sur les folles dépenses que vous faites; mais alors Dieu vous révélera tous les crimes cachés, tous les pas, tous les mouvements, toutes les suites, toute la marche de vos passions, et que ce spectacle d'iniquité vous a passé comme une deuxième nature : *Tunc revelabitur impius;* maintenant qu'osant vous examiner, vous ne comptez point les transgressions légères; vos chutes ne vous effrayent point si elles ne sont mortelles; il faut pour vous alarmer des abîmes d'iniquités; ici, toujours la mesure à la main, vous étudiez avec soin jusqu'où l'on peut aller sans offenser Dieu mortellement; mais alors qu'un regard, je ne dis pas de ceux qui donnent la mort à votre innocence, mais un regard trop libre et trop vif; que tous ces mensonges, non pas de ceux qui attaquent la charité, mais ces mensonges officieux qui la refroidissent; que toutes ces paroles, je ne dis pas celles qui blessent la pudeur, mais inutiles ou peu chrétiennes; que ce jeu, je ne dis pas cette passion qui transporte, ni ce hasard monstrueux qui fait pâlir jusqu'aux spectateurs indifférents, mais de celui dont on fait un amusement et dont la moindre perte est toujours celle du temps; que cette vanité, je ne dis pas celle qui vous emporte aux plus ambitieux projets et au luxe le plus immodéré, mais celle qui peut naître en vous d'une pratique de vertu; en un mot l'omission du bien comme la pratique du mal, votre négligence à l'égard des grâces de Dieu comme l'abus que vous en avez fait; le superflu que vous ne donnez pas comme celui qu'on vous arrache, et mille autres transgressions légères que vous accumulez sans crainte dans votre âme et qui ne sont point assez sensibles dans le détail, tout cela aura enrichi les trésors de la colère de Dieu et allumé sur vous le feu de sa vengeance : *Tunc revelabitur iniquus.* (II *Thess.*, II.) Enfin, je sais que les égards vous sont dus, grands du monde, riches de la terre : mets délicats, liqueurs précieuses, vêtements superbes, trains magnifiques, équipages pompeux, meubles brillants, commerce réjouissant, lectures agréables, souvent de grands plaisirs, rien ne vous manque; nulles mortifications, nulles violences, nulles incommodités; vous souffrez cela sans alarmes; encore quelques moments et, aux pieds de Jésus-Christ, votre juge, vous apprendrez que c'en est assez pour être damné, que rien plus n'a réprouvé le mauvais riche, que sa vie n'était qu'heureuse, que cependant elle a été trouvée digne de l'enfer; qu'une conduite vide de bonnes œuvres comme remplie de crimes entre dans le jugement de Dieu, et que le serviteur inutile est jeté au feu comme le serviteur infidèle.

Sur ce principe, que deviendra tout ce qui forme aujourd'hui le monde? où ira ce nombre infini d'âmes mondaines, qui vivent peut-être sans connaître, sans croire, sans pratiquer ces importantes vérités? quelle place occuperont tant de chrétiens qui ne s'examinent presque jamais et qui ne le font que superficiellement, à la hâte? où en serez-vous, vous-mêmes, chrétiens qui m'écoutez? je vous le demande. O tribunal terrible du Dieu vivant, quelle foule de coupables victimes gémiront autour de vous! anges, ministres sévères des dures vengeances du Seigneur, que vous ferez couler de sang! que vous immolerez de victimes!

Mais la mesure de la vérité n'a passé encore que sur vos péchés personnels; outre ceux que vous aurez commis en votre propre et privé nom par les mouvements déréglés de votre concupiscence, Jésus-Christ vous demandera compte des péchés qui ont réveillé celle d'autrui; il vous rappellera tant d'âmes innocentes dont le salut lui était cher et que vous avez séduites, que vous

avez perdues par vos scandales, par vos médisances envenimées, par vos discours licencieux, dans le cœur de qui vous avez introduit vos mêmes passions, à qui vos déréglements ont ravi peut-être avec leur innocence le prix du sang du Rédempteur; enfin vous répondrez de tous les maux que vous avez faits et que vous avez fait faire ou laissé faire. Dites-nous : David n'avait-il pas raison de s'écrier : juge terrible, l'âme la plus pure si vous la traitez à la rigueur, elle est perdue! Qui pourra donc se soutenir devant vous, quand vous examinerez dans la mesure de votre vérité nos offenses? Mais vous, chrétiens, avez-vous raison, convaincus de ces terribles vérités, de ne travailler pendant cette vie qu'à mettre sous l'œil de Dieu offenses sur offenses? avez-vous raison de ne faire par toutes vos pensées, par toutes vos actions, que vous accabler, que vous nuire, que chercher votre perte, que dicter pour ainsi dire vous-mêmes votre sentence? Êtes-vous sages de courir de toutes vos forces au malheur que vous déplorez, et de ne faire autre chose que de vous avancer ces grandes menaces par toute votre conduite, de ne faire en un mot de toute votre vie qu'un grand péché et une iniquité universelle? Vous ne le sentez pas, mais combien sont déjà jugés qui ne le sentaient pas plus que vous : *Erat involutus liber* (*Ezech.*, II); comme vous, pendant la vie ils se contentaient de porter ce livre mystérieux sans jamais l'ouvrir et y regarder; mais quand à la mort, la main de Jésus-Christ développera ce livre fatal : *Expandit illum coram me qui erat scriptus intus et foris* (*Ibid.*), vous trouverez qu'au dedans et au dehors, par rapport à vous-mêmes comme à l'égard du prochain, tout n'y parle que de vos crimes, et que cette manifestation sera suivie des plus horribles malédictions, que de votre ruine et de votre perte : *et scripta erant in eo lamentationes et carmen et vas et perditio et mors.* (*Ibid.*)

Mon Dieu! ces paroles, comme un effroyable tonnerre, ne devraient-elles point tirer le monde de sa léthargie, réveiller les hommes de ce mortel assoupissement qui les tient dans le crime? S'il y a quelque chose de plus terrible encore, n'est-ce pas de voir combien peu d'impression elles font sur vos cœurs? N'est-ce pas de voir que, ou vous ne les croyez pas, ou qu'en les croyant vous vous en jouez; laquelle de ces extrémités vous paraît la moins affreuse?

Mais, pour couvrir la multitude de vos iniquités, je sais quel rayon d'espérance vous donnent vos bonnes œuvres; examinons-les donc, ces œuvres; mais laissons faire à Jésus-Christ cet examen, et que sa vérité qui a mesuré vos péchés pèse encore vos mérites : *Judicabit in pondere;* c'est la troisième discussion.

Oui, le seul à qui il appartient de juger des offenses et de la réparation qu'on en a faite, prendra le poids et la balance, et ce poids est celui de la vérité; et alors, élevé sur son redoutable tribunal, il pèsera vos crimes et tout ce que vous avez fait pour les expier; et si autrefois rien n'était plus rigoureux que le poids du sanctuaire temporel, que plus terrible encore sera le poids du sanctuaire éternel! Ici le monde et les hommes sont faux dans leur balance; mais un Dieu lui-même pèsera toutes choses au poids de son immuable vérité : *Assumet stateram et pondus.* (*Ezech.*, V.) A ce poids, votre pénitence sera légère, vous l'avez faite sans larmes, sans regrets, sans componction, et c'était moins une expiation qu'un amusement; à ce poids, vos aumônes sont vides; elles ne viennent que de l'orgueil et de la vanité; à ce poids vos prières seront trouvées vaines, c'est l'ostentation qui les produit; il n'y avait nul sentiment du cœur, nul amour de Dieu, nulle onction, et dans la main de Dieu il n'y aura que les crimes qui seront pesés, et les vôtres y seront marqués; à ce poids seront rejetées toutes vos componctions; la négligence et la tiédeur vous y font marquer votre jugement avant même qu'il s'exécute; à ce poids, toutes ces vertus dont vous vous prévalez et sur qui vous fondez toutes vos espérances, demeureront sans valeur et paraîtront détestables aux yeux de Dieu; peut-être que votre piété n'y paraîtra qu'un amour naturel de l'ordre, votre sagesse, que l'effort d'un heureux tempérament; votre modération, qu'une probité mondaine; votre vertu, que l'effet d'une humeur sauvage; votre zèle, que la production d'un esprit inquiet et entreprenant; votre charité, qu'un trafic; l'orgueil qui préfère le plaisir de donner; ici encore votre Juge descendra avec son poids jusqu'au fond du cœur pour le justifier, s'il est possible, et ce cœur pesé fera connaître que les principes qui l'ont fait agir sont faux. Vous reconnaîtrez que tout le cercle de ces pratiques extérieures, dont l'amour-propre amusait votre pénitence et qu'elle vous faisait paraître grandes, n'était qu'un spectacle vide et stérile d'œuvres saintes, en apparence, mais corrompues dans leurs motifs, où Jésus-Christ n'entrait pour rien, et que là où vous croyiez ferveur et charité, il n'y avait rien que des vues basses et terrestres.

Ainsi, quand Nabuchodonosor forge sa statue, il se la représente toute d'or; mais quand Dieu la lui fait voir en songe, elle lui paraît toute de boue. Enfin, cœurs hypocrites, quand vos vertus seront mises dans cette balance, vous verrez que tout est faux en vous, que vous ne faisiez qu'appeler votre conscience à vos passions, accommoder votre religion à vos intérêts; que toujours cachée à vous-mêmes et aux autres, toute votre vie n'était qu'un pieux artifice, qu'une imposture universelle, et que vous trompant à votre balance, vous n'avez pu rien changer au poids de Dieu, et que vous ne pèserez point assez juste dans sa balance, où tout sera pesé, et vous ne trouverez rien moins en vos prétendues bonnes œuvres que ce que vous en espériez : *Appensus es in statera et inventus es minus habens.* (*Dan.*, V.)

Ah! plût à Dieu que nous fussions capa-

bles de sentir des extrémités si affreuses, et que le pécheur, tout effrayé de tant de réflexions épouvantables, peut se dire en lui-même : Hélas ! que deviendrai-je alors? Dans tout ce qui s'offre en moi de meilleur, il n'y aura rien qui puisse rassurer mon âme justement effrayée, rien qui soit capable après tant de péchés d'apaiser mon Juge ; ces œuvres qui me paraissaient bonnes et que je destinais à réparer mes désordres, seront elles-mêmes des offenses ; je verrai dans le trésor des iniquités ce que je croyais au nombre des justices ; j'apercevrai dans les mains de Dieu toutes mes vertus fondre, s'anéantir ; je verrai peut-être mes confessions, mes communions toujours fausses, toujours vaines ; toujours pécheur, toujours le même, toujours de nouveaux abus de la grâce, toujours de nouvelles profanations des divins sacrements, toujours des sacriléges que j'entasse et que je joins à ce qu'il y a de plus énorme dans ma vie. Ah! je ne vais donc exposer aux pieds de mon Juge qu'une âme toute vide de pénitence et pleine de passions.

Ah! si toutes les pensées de votre esprit et les mouvements de vos cœurs devenus sensibles pouvaient se faire entendre, j'entendrais de toutes parts sortir de votre bouche ces paroles de Job : *Pondus ejus ferre non potui* (*Job*, XXXI) ; je sens bien que je ne pourrai soutenir le poids de sa justice ; mais je sais ce que je ferai : *sed judicem meum deprecabor* (*Job*, IX) ; je ne lui répliquerai rien, mais je le prierai, j'implorerai ses miséricordes. De même n'en attendez plus alors, pécheurs ; la justice qui n'a point de bornes en recevra de vos péchés ; et Jésus-Christ qui vous a examinés selon sa vérité, vous condamnera selon sa justice : *in justitia*. C'est l'autre partie de ce discours.

SECOND POINT

Le comble des misères du pécheur, au jour des vengeances du Seigneur, sera l'application de ces deux justices que l'Ecriture distingue en Dieu : une justice d'équité et une justice de peine ; l'une qui le justifie des maux qu'il est forcé de faire, l'autre qui le venge des maux qu'on lui a voulu faire ; car, 1° Dieu vous convaincra que vous êtes seul cause de votre perte, et que nul des prétextes que vous pourrez alors alléguer, ne sera reçu, et de là cette justice d'équité qui vous confondra ; 2° parce que vos crimes sont d'une malice infinie ; Dieu alors vous punira dans toute la rigueur de ses vengeances, et de là cette justice de peine qui vous accablera. Ainsi pécheurs, vous présentant sous la robe de pureté, devant votre Juge, vous y serez d'abord confondus, puis accablés par la justice de Jésus-Christ. Donnons à ces deux considérations toute l'étendue qu'elles demandent.

Et d'abord, quoi de plus capable de charger de confusion les pécheurs que ce qu'il leur adresse par son Prophète? Vous voilà devant moi, entrons en jugement l'un avec l'autre : *Reduc me in memoriam et judicemur simul.* (*Isai.*, XLIII.) Voyons si vous avez quelques excuses à m'apporter et si elles sont valables : *Narra si quid habes ut justificeris* (*Ibid.*) ; et moi, sans vous appeler à mes conseils, j'entrerai en jugement avec vous, et quand il n'y aurait que parce que vous vous croyez sans péché et que vous vous dites innocents, c'en serait assez pour vous rendre coupables à mes yeux : *Ecce ego judicio contendam tecum eo quod dixeris non peccavi. Jerem.*, II.) C'est pour nous-mêmes, chrétiens, que Dieu veut bien s'abaisser à nous demander nos excuses. Hélas ! qu'en a-t-il besoin ; il voit tout à découvert ; ce n'est point pour s'instruire, il veut entendre nos raisons ; c'est qu'il voudrait nous corriger. Suivons-le donc jusque dans son tribunal, et croyons que s'il vous y condamne, c'est que nous l'y avons forcé.

Première excuse. Mon Dieu! dit-on, si j'étais bien sûr de ce jugement. Et que pourrais-je donc faire pour vous en mieux convaincre, répliquera votre juge ; ma vie tout entière devait vous en instruire ; je vous l'ai annoncé et fait annoncer dans tous les temps par les oracles de mes prophètes, dans ma mission sur la terre, dans ma doctrine, dans mon Evangile : *Nunc annuntiat hominibus ;* je vous l'ai annoncé dans la réprobation des Juifs, dans la vocation des gentils, dans l'aveuglement de tant de peuples barbares, dans la foi de tant de chrétiens, dans la prospérité des impies, dans la disgrâce des gens de bien, dans la confusion où je laissais ici les bons et les méchants, dans ces vices triomphants qui demandaient une peine proportionnée, dans ces vertus humiliées qui méritaient une abondante récompense ; par tout cela ma vie et ma justice vous annonçaient de concert qu'il y aurait un jugement : *Nunc annuntiat hominibus.* (*Act.*, XVII.) Je vous l'ai annoncé dans l'infallibilité de mes autres prédictions dont l'effet est arrivé. Jérusalem ruinée de fond en comble, le temple détruit et les Juifs dispersés : car, pourquoi la prédiction du jugement dernier serait-elle moins infaillible que toutes ses précédentes ; mais je vous l'ai annoncé plus encore dans le fond de vos cœurs qu'il remplissait si souvent d'images effrayantes. Lorsque, prêt de commettre quelques péchés ou sur le point d'accorder à vos passions fougueuses ce qu'elles demandaient, laissant agir votre raison, il s'élevait en vous un murmure secret qui déposait contre vous, laissant parler votre conscience vous y sentiez une certaine répugnance, un ver qui, comme un serpent cruel, allait vous piquer jusque dans l'abîme de votre iniquité, et qui répandait jusque dans vos plus grands plaisirs des remords amers qui ne pouvaient être la voix du démon ni de vous-mêmes, mais la mienne qui vous annonçait la vérité de mes jugements : *Ipse Deus annuntiat hominibus.*

Le pécheur, de ce côté-là, sera donc inexcusable, et alors il reconnaîtra que toute la peine qu'il avait à admettre le jugement n'est autre que la nécessité où il avait été en le croyant, de changer de vie et de conduite ; c'est qu'il aimait mieux donner atteinte à la parole de Jésus-Christ que d'ar-

rêter le cours de ses crimes. Oui, pécheurs, vous serez alors obligés de reconnaître que le jugement de Dieu ne vous était devenu suspect que parce qu'il vous aurait été incommode; vous serez alors persuadés que vous n'aviez douté de la vérité de ce dernier avénement que parce qu'il aurait mis un frein à vos passions et un obstacle à vos malheureuses convoitises; vous verrez alors que ce doute et le refus de croire au jugement étaient bien moins une persécution de votre esprit qu'une révolte de votre cœur porté en tout à nier ce qui lui paraît contraire à ses desseins, et à suivre ce qui les favorise; que vous n'auriez aucun soupçon à ce sujet si vous ne l'eussiez trouvé pour vous d'aucune conséquence; vous reconnaîtriez alors que, quand vous affectiez tant de ne pas croire au jugement, c'était plus par politique que par certitude, plus par libertinage de vie que par témoignage de cœur, et que vos passions, trop contraires à ce redoutable jugement, vous faisaient plus sentir qu'il était faux qu'elles ne vous faisaient croire qu'il n'avait rien de véritable.

Mais voici une seconde excuse. Ce n'est pas, disent les pécheurs, que je manque de raison pour croire le jugement dernier; ce qui m'embarrasse et ce qui m'arrête, c'est que je vois ici tout le monde se rassurer et n'en vivre pas moins au gré de ses désirs.

Ah! c'est pour cela, répliquera Jésus-Christ, que vous deviez trembler : je vous avais dit que mon royaume demandait violence, il fallait donc le croire et, au lieu de préférer l'exemple et les usages du monde à mes maximes et à mon Evangile, au lieu de vous former une idée d'un Dieu si monstrueux, il fallait vous dire à vous-même : je sais que la voie large n'est pas celle du ciel, que le paradis n'est pas pour la multitude, et c'est pour cela que, plus je verrai de mollesse et de lâcheté dans les autres, plus je montrerai de courage et de force pour arriver par la voie étroite, par la pénitence et par la pratique des vertus à la bienheureuse patrie où je suis destiné, et d'ailleurs, chrétiens, l'exemple des autres vous autorise-t-il, le plus grand nombre n'est-il pas réprouvé, et devez-vous le suivre, quand il vous conduit au malheur éternel.

Enfin, troisième excuse. On se tourne sans cesse du côté de la miséricorde de Jésus-Christ, notre juge; il est bon, clément, miséricordieux, dit-on; il ne nous a pas fait pour nous perdre. Oh! oui sans doute, il faut bien qu'il l'ait été, pécheurs, pour vous souffrir si longtemps; il ne faut que jeter les yeux sur tout ce qu'il a fait pour vous, malgré votre ingratitude et vos désordres, pour convenir de sa clémence et de sa miséricorde. Oh! chrétiens, j'aime bien que vous disiez que votre juge est miséricordieux; mais dites donc en même temps aussi qu'il est juste; prenez garde de ne pas séparer l'un de l'autre, ne vous arrêtez pas toujours à dire que la bonté et la compassion de votre Dieu pour le pécheur sont infinies, je le sais; mais ce langage peut devenir un écueil pour vous; dites plutôt que ses vengeances sont infiniment terribles; pourquoi? c'est que vous avez plus besoin d'être retenus par la crainte que flattés par l'espérance, c'est que la frayeur vous est plus nécessaire pour tenir en bride vos fougueuses passions que la confiance pour rassurer vos vertus. Dieu est miséricordieux, mais quand il réprouva Caïn, Esaü, Antiochus, Judas et tant d'autres, était-il un Dieu cruel, n'était-il pas toujours miséricordieux; comment donc, en voyant qu'il en laisse périr tant d'autres, malgré son infinie miséricorde, osez-vous appuyer votre confiance au jugement dernier sur une telle parole : j'ose le dire, mes frères, eu égard à vos excès, à vos désordres, à votre endurcissement, le Seigneur peut vous perdre et il ne cessera pas d'être miséricordieux; pourquoi donc vous en prévaloir? il faudrait que l'idée de ces grandes miséricordes, loin de vous rassurer, vous fît trembler en disant en vous-mêmes : quoi! parce que je sais que mon juge est infiniment patient, il n'est nul de ses dons que je ne profane; il faudrait donc l'aimer et le craindre; mais, au contraire, on tourne tout à son avantage, et, parce qu'il ne met point de bornes à sa compassion, on ose insulter à sa justice.

Quelle excuse cette haute idée de la miséricorde pourra-t-elle donc ajouter à celles que nous venons de rejeter comme vaines et injurieuses à Jésus-Christ. Ah! que vous pleurerez, que vous gémirez, et qu'un grand prophète a bien prédit votre triste état, quand il a dit que quiconque se ressouviendra de ce que le Seigneur a fait pour lui séchera de frayeur : *Pavebit a facie consilii Domini.* (*Isa.*, XIX.)

Mais il y a plus encore : ce veu de la miséricorde de Jésus-Christ, les grâces communes et particulières, ces amas de bienfaits, de patience et de bonté, ne serviront qu'à jeter l'ingrat pécheur dans l'épouvante. Ah! quelle désolation dans votre cœur, quand vous entendrez ce Dieu bon, mais irrité, qui vous dira d'un ton sévère : Puisque j'étais si miséricordieux, que ne faisiez-vous donc usage de mes miséricordes? si j'étais si bon à votre égard, n'êtes-vous donc pas inexcusables de ne l'avoir point été envers moi? si je ne vous ai pas fait pour vous perdre, pourquoi vous perdiez-vous donc vous-même? Parce que j'étais infiniment secourable, fallait-il vous jeter, de propos délibéré, contre mes ordres, contre mon intention, dans le fond de l'abîme, et ma miséricorde poussée à bout; ne devient-elle pas votre désespoir? et frémissez donc ici vous tous qui vous êtes ôté le secours de ma miséricorde par votre lâche présomption; je veux que de son sein sortent des reproches qui vous écrasent : *Ex ore tuo te judico.* (*Matth.*, XVIII.)

Eh bien! pécheur, quelle ressource vous restera-t-il au pied de ce terrible tribunal? Nulle nécessité de vivre dans le désordre. Jésus-Christ vous avait donné tant de grâces avec lesquelles vous pouviez vous en préserver ou en sortir; nulle surprise; vous

aviez été averti dès le berceau; nulle affaire; ah! quelle autre affaire eût été préférable à celle de votre salut? Nulle indifférence de ma part; mon amour pour vous était extrême; je vous avais donné un cœur si porté au bien, un naturel si heureux, des penchants si doux, tant de goût pour la pénitence, une pudeur d'innocence que tout alarmait, des désirs de mieux vivre, qui au moins de temps en temps naissaient dans votre âme; tous ces préjugés de salut ne suffisaient-ils pas? qu'en avez-vous fait? répondez-moi, si vous le pouvez : *Responde mihi si potes.* (*Mich*, VI.) Que pourrez-vous répondre alors, âme infidèle, et quelle affreuse confusion sera la vôtre en ce grand jour? Ah! mon Dieu! quand vous me jugez, la justice est toute de votre côté, et la honte toute pour moi seul : *Confusio faciei meæ cooperuit me.* (*Psal.* XLIII.) Tout ici vous justifie, et je ne peux lever les yeux vers vous sans rougir et sans me confondre au souvenir de mes iniquités et de vos grâces : *Deus meus, confundor et erubesco levare faciem meam ad te.* (I *Esdr.*, IX.) Confus d'avoir forcé un père si tendre à ne plus m'aimer, un Dieu si bon, à qui mes péchés ont tant coûté, plus confus de me voir périr au pied de votre croix, source de salut et de gloire pour tant d'autres, et de voir sortir de vos plaies adorables non un trésor inépuisable de grâce et de mérite, mais de ma réprobation et de ma perte.

Nous voici donc arrivés, mes frères, au plus tragique emploi de la justice; c'est à cette justice de peine qui accable le pécheur : deuxième et dernière réflexion.

Saül, pressé du remords des maux qu'il avait faits, s'écrie : Ah! que deviendrai-je dans ce cruel état où je me trouve? Au dehors tout me combat, au dedans je trouve sans cesse mon crime : telle sera la triste situation où vous vous sentirez en présence de votre juge; au fond de votre cœur mille abominations qui s'offriront à vous, vous déchireront de remords; quelle sera votre componction! Mais au dehors ces créatures que maintenant vous faites gémir sous votre obéissance et que vous faites servir à vos déréglements, alors vous accableront de tout leur poids. Voudrez-vous retomber sur vous-même? Des remords dévorants, d'affreuses inquiétudes, des troubles désespérants vous accableront encore plus. Encore si les justes pouvaient s'attendrir sur vos malheurs, et si les entrailles de la miséricorde pouvaient s'ouvrir en votre faveur; mais tout cela ne se peut, et, accablé par votre cœur, par toutes les créatures, vous le serez encore plus par le Sauveur lui-même. Maintenant encore vous trouvez dans le cœur du Père ses miséricordes, dans le cœur du Fils ses mérites, dans le cœur du Saint-Esprit ses gémissements; mais alors tout changera pour vous : vous trouverez dans le Père ses miséricordes épuisées, dans le Fils ses mérites inutiles et vains, dans le Saint-Esprit ses gémissements convertis en reproches affreux. Oui, le Seigneur, pour se venger de l'injure que vous lui aurez faite, s'appliquera tout entier à vous punir de vos offenses, n'ayant rien fait pour vous de médiocre ni en vous rachetant, ce fut au prix de tout son sang, ni en vous destinant des récompenses, il vous avait promis son royaume et lui-même pour votre bonheur éternel; encore en vous jugeant, vous le verrez infini; il vous jugera dans sa colère et dans toute sa fureur, et ce Sauveur adorable qui vous aura cherché pendant peut-être si longtemps avec tout l'empressement et la bonté d'un pasteur compatissant et charitable; alors, vengeur implacable, il ne se montrera à vous que les foudres en mains et les yeux étincelants de colère, et vos maux seront si pleins, qu'il trouvera dans sa vengeance cette consolation qu'il se promettait et que vous avez ôtée à sa miséricorde.

O pécheurs, demandez-vous ici quelle résistance vous pouvez faire devant ce juge assis sur son redoutable tribunal? Quelle voix plus forte que celle de vos péchés parlera pour votre défense? quelle main plus puissante que celle d'un Dieu vous arrachera à sa vengeance? Qui pourra donc alors vous consoler dans vos malheurs, quand, n'ayant plus rien pour vous, ni Dieu, ni les créatures, ni vous-mêmes, il ne vous restera que des gémissements et des larmes! L'affreux partage! Qu'un vain désir vous coûtera cher! Quelle misère épouvantable! Et enfin arrive le moment où ce Dieu vengeur, ne vous regardant plus que comme son ennemi, et appliquant sur vous toute la force de son bras, vous arrachera de son cœur, vous séparera comme un bouc d'avec ses brebis, et vous dira d'un ton décisif : Allez, maudits, retirez-vous de moi : *Discedite.* (*Matth.*, XXV.) Ah! tandis que mes élus, qui ont été longtemps ou inconnus ou méprisés sur la terre, vont se rassasier délicieusement dans mon sein, vous, sortez pour jamais hors de ma présence, hors de mes grâces, hors de ma miséricorde, hors de ma félicité, hors de mon cœur, hors de ma gloire : *Ite, discedite, maledicti* (*Ibid.*); allez dans ma haine, dans ma vengeance, dans ma colère, dans ma fureur, où ma justice vous attend : *Ite, discedite, maledicti* (*Ibid.*); allez avec mes malédictions au feu dévorant, aux flammes éternelles, aux tourments de l'enfer où ma justice vous abandonne : *In ignem æternum.* (*Ibid.*)

Voilà donc le terme redoutable où aboutira tout ce que font ici-bas, tout ce que pensent, tout ce qui irrite si fort l'appétit et le désir des coupables enfants des hommes! Voilà donc la fin déplorable qui terminera leur sort; jugeons après cela, s'il nous est permis d'être ce que nous sommes et de faire ce que nous faisons; décidons si nous devons donner à offenser notre Dieu une vie qui n'est destinée que pour l'apaiser; examinons la destinée du juste et du pécheur, le bonheur de l'un et le malheur de l'autre, l'héritier du royaume éternel de Jésus-Christ ou l'objet éternel de ses vengeances, et décidons lequel nous voulons être. Le Sauveur du monde sera-t-il au jugement notre perte ou notre salut? Serons-nous éternellement

sous ses pieds comme ses esclaves rebelles accablés par sa justice, ou dans son cœur, comme ses membres fidèles sanctifiés par sa miséricorde ? Il nous laisse quelques moments peut-être, si longs encore et toujours si précieux, pour délibérer sur le parti que nous aurons à prendre, et pour nous rendre l'éternité ou bienheureuse par son amour, ou malheureuse par sa haine. Ah ! loin de bien les employer, ces moments si grands et si précieux, pour nous rendre le jugement de Jésus-Christ favorable, pourrions-nous, misérables pécheurs, les prodiguer encore comme nous avons fait des précédents pour le monde et pour nos passions; et regarderions-nous la pensée et le souvenir du jugement, comme un poids importun et accablant qui nous est à charge.

Mon Dieu ! si nous pouvions avoir les sentiments que nous aurons alors, et que nous voudrions avoir eus, que nous nous reprocherions à nous-mêmes notre aveuglement et notre lâcheté, de faire si peu et d'avoir tant à faire pour prévenir les vengeances du Seigneur ! que nous pleurerions amèrement le temps que nous avons perdu par nos déréglements, et que nous songerions bien efficacement à le réparer par notre pénitence ! Ah ! prévenons donc dans le temps les justices du Seigneur, pour trouver après la mort, ses miséricordes dans l'éternité. Craignez, dès maintenant, ce jour terrible comme si déjà vous y étiez; qu'il n'y ait en vous ni force d'esprit, ni raison, ni excuse, ni prétexte, qui tienne contre les frayeurs que la religion vous en donne. Tel qui n'aurait point assez de perfection et de vertu pour s'assurer des bontés de son Juge par son amour, pourrait espérer de se garantir de ses vengeances par sa crainte; mais ne vous contentez pas de trembler; agissez, que votre trouble soit efficace. La crainte qui opère la pénitence, doit être jointe à celle qui alarme les passions. Craignez ce jugement, mais commencez, dès à présent, une vie qui vous éloigne de tout péché; tremblez, mais travaillez à purifier le fond de cette conscience criminelle, où l'œil de Dieu découvrirait alors des iniquités cachées et capables d'attirer sur vous tous les traits de sa fureur. Que vos craintes vous portent à vous ménager l'amitié de votre Juge au jour de ses justices; imitez ces coupables Israélites dont parle l'Ecriture, qui, les larmes aux yeux, vont au devant de la colère de leur Juge : *Nuntiatum est nobis servis tuis quod promisisset Dominus ut disperderet terram et cunctos habitatores ejus* (*Jos.*, IX, 24) : « Seigneur, on vient de nous annoncer que vous avez résolu de punir la terre et tous ses habitants, que votre colère est près d'éclater contre nous : » *Timuimus igitur valde* (*Ibid.*); « la frayeur nous a tous saisis » à cette terrible nouvelle; mais nous avons plus fait : *Providimus animabus nostris, vestro terrore compulsi* (*Ibid.*); « frappés de cette crainte, nous avons mis ordre à notre conscience. » Nous allons, par un renouvellement de fidélité, pourvoir au salut de nos âmes, et dès maintenant, nous nous jetons entre les bras de votre miséricorde par notre pénitence, pour ne pas tomber un jour sous le poids terrible de votre justice, par la continuation de nos désordres. C'en est fait, nous en avons pris une résolution ferme, honteux d'être devenus vos ennemis, « nous voulons être désormais vos plus fidèles serviteurs : » *Servi tui sumus.* (*Ibid.*) Si vous entrez dans ces heureuses dispositions, vous pouvez espérer que Dieu touché de vos regrets et de vos larmes fera la paix avec vous, dès cette vie, *fecit cum eis pacem* (*Ibid.*), et vous entendrez de lui ces paroles consolantes pour vous : Que tout le reste périsse impitoyablement; mais pour ceux-ci, je leur réserve la vie éternelle; je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

OEUVRES ORATOIRES CHOISIES DE FRANÇOIS BALLET.—DEUXIEME PARTIE.

PANEGYRIQUES. 9

Extrait de la préface. 9

Panégyrique Ier. — Notre-Dame de la Merci. 15

Panégyrique II. — Premier panégyrique de saint Vincent de Paul. 39

Panégyrique III. — Second panégyrique de saint Vincent de Paul. 59

Panégyrique IV. — Premier panegyrique de saint François d'Assise. 71

Panégyrique V. — Second panégyrique de saint François d'Assise. 89

Panégyrique VI. — Panégyrique de sainte Claire. 105

Panégyrique VII. — Panégyrique de saint Claude, archevêque de Besançon. 124

Panégyrique VIII. — Panégyrique de sainte Elisabeth, duchesse de Thuringe, religieuse du tiers-ordre de saint François. 145

Panégyrique IX. — Pour la fête de Notre-Dame de

Mont-Carmel. 168

Panégyrique X. — Panégyrique de saint Hilaire, évêque de Poitiers. 188

Panégyrique XI. — Panégyrique de saint Martin. 213

Panégyrique XII.—Panégyrique de saint Patrice, apôtre de l'Irlande. 238

Panégyrique XIII. — Panégyrique de saint Bonaventure, cardinal, évêque d'Albano et docteur de l'Eglise. 261

Panégyrique XIV. — Panégyrique de saint Gaëtan, instituteur de la congrégation des clercs réguliers 276

Panégyrique XV. — Panégyrique de saint Remi, archevêque de Reims, apôtre de la France. 292

Panégyrique XVI. — Panégyrique de saint Jean Népomucène, chanoine et martyr. 315

SUJETS DIVERS. 331

Sermon Ier. — Sur le sacré cœur de Jésus. 331

Sermon II. — Pour une profession religieuse. 345

Sermon III.—Pour l'ouverture du Jubilé (6 juin 1745). 368

Sermon IV. — Pour le jour de la Nativité de la sainte Vierge. 387

Sermon V. — Sur la présence réelle. 397

Sermon VI. — Sur le mystère de l'Incarnation. 413

Sermon VII. — Sur l'Assomption de la sainte Vierge. 425

Sermon VIII. — Pour l'indulgence de la Portioncule. 444

INSTRUCTIONS SUR LA PENITENCE DU CAREME, tirées de l'Ecriture sainte, des conciles et des Pères. 455

Préface. 455

Chapitre Ier. — Gémissements d'une âme fidèle à la vue des infractions publiques de la sainte pénitence du carême. 459

Chap. II. — De l'antiquité et de l'autorité du précepte de la sainte pénitence du carême. 461

Chap. III. — Tous les fidèles doivent participer à la pénitence du carême. 462

Chap. IV. — L'esprit de l'Eglise dans l'adoucissement de la sainte pénitence du carême. 464

Chap. V. — De la préparation à la sainte pénitence du carême. 466

Chap. VI. — Du jeûne comme précepte. 468

Chap. VII. — Des vertus qui doivent accompagner le jeûne pour le rendre utile et méritoire. 470

Chap. VIII. — De l'abstinence comme précepte. 472

Chap. IX. — Il faut éviter la délicatesse dans la pénitence du carême. 474

Chap. X. — Il faut se priver des plaisirs, même permis, dans la sainte pénitence du carême. 476

Chap. XI. — Les riches doivent faire plus d'aumônes dans le carême que dans les autres temps. 478

Chap. XII. — Les chrétiens, dans le carême, doivent accompagner leur pénitence de prières et de gémissements. 480

Chap. XIII. — Les chrétiens pénitents dans le carême doivent se faire un devoir d'assister tous les jours à la messe et aux instructions. 482

Chap. XIV. — Les chrétiens qui veulent tirer du fruit de la pénitence du carême doivent commencer par se réconcilier avec leurs ennemis 484

Chap. XV. — Les motifs qui doivent porter les chrétiens à pratiquer avec zèle la sainte pénitence du carême. 486

Chap. XVI. — La cérémonie des cendres doit exciter les chrétiens à la pénitence du carême. 488

Chap. XVII. — L'exemple de Jésus Christ, pénitent dans le désert, doit animer les chrétiens à la sainte pénitence du carême. 490

Chap. XVIII. — L'exemple de Jésus-Christ souffrant doit animer les chrétiens à la pénitence du carême. 492

Chap. XIX — Les chrétiens doivent moins redouter les rigueurs de la pénitence du carême que les révoltes d'une chair bien nourrie et délicate. 494

Chap. XX. — Les chrétiens doivent, en considérant leurs péchés, embrasser avec ferveur la pénitence du carême. 496

Chap. XXI. — Les menaces que Dieu fait aux impénitents doivent faire trembler les chrétiens qui se dispensent de la pénitence du carême. 499

Chap. XXII — Les chrétiens qui méditent les rigueurs de la justice de Dieu ne sont point alarmés de la pénitence du carême. 501

Chap. XXIII. — La pensée de la mort doit porter les chrétiens à la pénitence du carême. 504

Chap. XXIV. — Le jugement que Dieu fera à notre mort, de toutes nos actions, doit porter les chrétiens à faire la pénitence dont ils sont capables. 506

Chap. XXV. — La méditation des peines de l'enfer doit porter les chrétiens à embrasser avec joie la sainte pénitence du carême. 509

Chap. XXVI. — La méditation des peines du purgatoire doit porter les chrétiens à pratiquer avec ferveur la pénitence du carême. 511

Chap. XXVII. — La méditation du paradis doit porter les chrétiens à ne point se dispenser de la pénitence du carême. 514

Chap. XXVIII. — Sentiments des Pères assemblés dans les conciles sur la pénitence du carême. 516

Chap. XXIX. — Témoignage de Tertullien sur la pénitence du carême. 518

Chap. XXX. — Témoignage de saint Cyprien sur la pénitence et le jeûne du carême. 520

Chap. XXXI. — Témoignage de saint Ambroise sur le jeûne et la pénitence du carême. 522

Chap. XXXII. — Témoignage de saint Jérôme sur le jeûne et la pénitence du carême. 524

Chap. XXXIII. — Témoignage de saint Augustin sur le jeûne et la pénitence du carême. 526

Chap. XXXIV.— Témoignage de saint Jean Chrysostome sur le jeûne et la pénitence du carême. 528

Chap. XXXV. — Témoignage de saint Léon, pape et docteur de l'Eglise, sur le jeûne et la pénitence du carême. 530

Chap XXXVI. — Témoignage de saint Bernard sur la pénitence et le jeûne du carême. 532

Chap. XXXVII. — Témoignage de Théodulphe, évêque d'Orléans, sur le jeûne et la pénitence du carême. 534

Chap. XXXVIII. — La pénitence du carême est une préparation à la solennité pascale. 536

Chap. XXXIX. — Ce que doivent faire les chrétiens qui ne peuvent point jeûner dans le saint temps de carême. 539

Chap. XL. — Ce que doivent faire les chrétiens qui ne peuvent point observer l'abstinence. 541

Chap. XLI. — Dieu soutient ceux qui, par respect pour la loi de l'Eglise, s'efforcent de pratiquer le jeûne et l'abstinence dans le saint temps de carême. 543

Chap. XLII. — Crime des chrétiens qui violent la sainte pénitence du carême avec scandale. 545

Chap. XLIII. — Crime des chrétiens qui se servent de leur autorité ou de l'ascendant qu'ils ont sur leurs enfants, leurs domestiques, leurs amis, pour leur faire violer la sainte pénitence du carême. 548

Chap. XLIV. — Le déchet de la sainte pénitence du carême qui nous afflige aujourd'hui est une suite du déchet de la foi. 550

Chap. XLV. — Motifs qui doivent consoler les chrétiens affligés du déchet de la sainte pénitence du carême. 552

Chap. XLVI. — Ce que doivent faire les chrétiens fidèles après avoir pratiqué la sainte pénitence du carême. 554

INSTRUCTIONS SUR LE JUBILE. 557

Avertissement de l'auteur. 557

PREMIÈRE PARTIE.

Chapitre Ier. — On exhorte tous les fidèles à profiter de la grâce du jubilé. 557

Chap. II. — Idée du jubilé. 559

Chap. III. — Avantages du jubilé. 560

Chap. IV. — L'Eglise a le pouvoir d'accorder des in-

dulgences. 561

Chap. V. — Quel est le trésor de grâces que l'Eglise ouvre à ses enfants. 562

Chap. VI. — Jésus Christ a satisfait avec une surabondance de mérites qui forme dans l'Eglise un trésor inépuisable de grâces. 563

Chap. VII. — Dans quel sens les mérites de la sainte Vierge et des saints font partie de ce trésor que l'Eglise ouvre à ses enfants. 564

Chap. VIII. — L'application des mérites de la sainte Vierge et des saints ne fait point injure aux mérites de Jésus-Christ. 565

Chap. IX. — La satisfaction que l'Eglise exige des fidèles ne fait point injure aux mérites de Jésus-Christ. 566

Chap. X. — La sainte sévérité de l'Eglise justifiée par la doctrine du saint concile de Trente. 567

Chap. XI. — Le jubilé ne dispense que des rigueurs dont nous ne sommes pas capables. 568

Chap. XII. — Le jubilé supplée à l'imperfection de la pénitence que nous pouvons faire. 569

Chap. XIII. — Sentiments des justes aux approches du jubilé. 571

Chap. XIV. — Sentiments des pécheurs touchés aux approches du jubilé. 572

Chap. XV — Sentiments des mondains aux approches du jubilé. 573

Chap. XVI. — Sentiments des pécheurs d'habitude aux approches du jubilé. 574

Chap. XVII.—Sentiments des libertins et des incrédules aux approches du jubilé. 575

SECONDE PARTIE.

Chapitre Ier. — Des motifs qui doivent nous porter à profiter de la grâce du jubilé. 575

Chap. II. — Réflexions sur l'histoire du déluge. 577

Chap. III. — Réflexions sur l'endurcissement de Pharaon. 579

Chap. IV. — Réflexions sur la pénitence des Ninivites. 580

Chap. V. — Réflexions sur la pénitence de David. 581

Chap. VI. — Réflexions sur l'impénitence d'Antiochus. 583

Chap. VII. — Réflexions sur la pénitence de la Madeleine. 584

Chap. VIII. — Réflexions sur le pardon accordé à la femme adultère. 585

Chap. IX. — Réflexions sur la parabole de l'enfant prodigue 587

Chap. X. — Réflexions sur la guérison du paralytique. 588

Chap. XI. — Réflexions sur la pénitence du bon larron et l'indulgence qui lui fut accordée sur la croix. 589

Chap. XII. — Réflexions sur l'indulgence accordée à l'incestueux de Corinthe par l'apôtre saint Paul. 591

Chap. XIII. — Réflexions sur l'indulgence accordée par saint Jean l'évangéliste à un fameux voleur. 592

TROISIÈME PARTIE.

Chapitre Ier. — Il faut nous animer à la pénitence à la vue de la bonté d'un Dieu qui nous recherche et nous invite. 593

Chap. II. — Il faut travailler à détruire les habitudes du péché pour profiter de la grâce du jubilé. 596

Chap. III. — Il faut examiner sa conscience dans l'amertume de son cœur, pour profiter de la grâce du jubilé. 597

Chap. IV. — Il faut haïr et détester souverainement le péché pour être réconcilié avec Dieu et profiter de la grâce du jubilé. 599

Chap. V. — Très-peu de personnes concoivent de la douleur de leurs péchés et les pleurent comme de vrais pénitents. 600

Chap. VI. — Où on continue de prouver qu'il faut pleurer ses péchés, et qu'il y en a très-peu qui donnent des preuves d'un sincère repentir. 602

Chap. VII. — La bonté d'un Dieu qui use d'indulgence envers nous, et nous remet beaucoup dans ce saint temps, doit exciter notre amour. 604

Chap. VIII. — Dans quels sentiments on doit prier dans ce temps de jubilé. 606

Chap. IX. — Dans quel esprit on doit faire les stations ordonnées par le souverain pontife. 607

Chap. X. — Les sentiments que l'on doit exciter dans son cœur avant d'aller se confesser pour le jubilé. 608

Chap. XI. — Les sentiments que l'on doit exciter dans son cœur avant de communier pour gagner le jubilé. 609

Chap. XII. — Il faut conserver précieusement les grâces qu'on a reçues dans le temps du jubilé. 610

NOTICE SUR LE P. SURIAN. 611

SERMONS DU P. SURIAN DE L'ORATOIRE, ÉVÊQUE DE VENCE.

PETIT CAREME. 617

Sermon Ier. — Pour la Purification de la sainte Vierge. 617

Sermon II. — Pour le premier dimanche de carême.— Sur les tentations des rois. 626

Sermon III. — Pour le second dimanche de carême. — Sur les caractères de la grandeur chrétienne. 635

Sermon IV. — Pour l'Annonciation de la Vierge.—Sur l'humilité. 644

Sermon V. — Pour le quatrième dimanche de carême. — Sur la bonté des rois. 655

Sermon VI. — Pour le dimanche de la Passion. — Sur la piété des rois. 664

Sermon VII. — Pour le dimanche des Rameaux.—Sur le mépris des grandeurs humaines. 672

Sermon VIII. — De la résurrection de Jésus-Christ. 680

SERMONS POUR LE CAREME

Sermon Ier. — Du jeûne 691

Sermon II — Des obligations du chrétien et de ses engagements. 707

Sermon III. — Amour de Dieu. 720

Sermon IV.—Nécessité de la pénitence; faux prétextes de s'en dispenser. 731

Sermon V. — Fuite des occasions du péché, ou sur les tentations. 741

Sermon VI. — De la prière. 754

Sermon VII. — De l'importance du salut. 765

Sermon VIII. — De l'enfant prodigue. 776

Sermon IX. — De l'aumône. 790

Sermon X. — Contre les obstacles qu'on oppose à sa conversion. 807

Sermon XI. — Contre l'impureté. 821

Sermon XII. — Des peines de l'enfer. 840

Sermon XIII. — De la gloire du ciel. 854

Sermon XIV. — De la pénitence différée à la mort. 864

Sermon XV. — De la correction fraternelle. 882

Sermon XVI. — Du scandale. 893

Sermon XVII. — De la fausse dévotion. 905

Sermon XVIII. — De la conscience contre les scrupules. 918

Sermon XIX. — De la providence divine. 930

Sermon XX. — Du respect dû aux églises. 945

Sermon XXI. — Du petit nombre des élus. 957

Sermon XXII. — Contre les rechutes. 974

Sermon XXIII. — Homélie sur l'évangile de Lazare. 986

Sermon XXIV. — De la confession. 1003

Sermon XXV. — De la vérité de la religion. 1017

Sermon XXVI. — Des devoirs propres à chaque état. 1031

Sermon XXVII. — De la conversion du pécheur. 1045

Sermon XXVIII. — De la passion de Jésus-Christ. 1064
Sermon XXIX. — Dispositions à la communion. 1087
Sermon XXX. — Pour l'absoute de Pâques. — Sur la réconciliation du pécheur avec Dieu. 1103
Sermon XXXI. — Des afflictions chrétiennes. 1111
MYSTERES ET FETES.
Sermon Ier. — Pour le jour de la Circoncision. — Sur la sainteté. 1125
Sermon II. — Pour le jour de la Purification. — De l'observance de la loi. 1133
Sermon III. — Pour le jour de l'Annonciation. — Sur l'humilité. 1149
Sermon IV. — Pour le jour de l'Ascension de Jésus-Christ. 1161
Sermon V. — Pour le jour de la Sainte-Trinité. — Sur les vœux du baptême. 1174
Sermon VI. — Pour la fête du saint Sacrement. 1175
Sermon VII. — Pour le jour de la Toussaint. 1177
Sermon VIII. — Pour le jour des Morts. 1189
Sermon IX. — Pour la fête de la Conception. 1201
Sermon X. — De la nativité de Jésus-Christ. 1214
SERMON SUR LE JUGEMENT DERNIER. 1225

FIN.

Imprimerie de L.MIGNE, au Petit-Montrouge.

UNIVERSITAS O. M. L OTTAWIENSIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001908176b

BX 1756 .A2M5 1844 V50
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V050
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047778

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 10 01 2